155737

LE DIABLE
AU XIXe SIÈCLE

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

PAR

LE DOCTEUR **BATAILLE**



DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS, PARIS ET LYON

Digitized by Google

Le diable au xixe siècle Les mystères du spiritisme : la Franc-maçonnerie luciférienne, révélations complètes sur le palladisme, la théurgie, la goétie et tout le satanisme moderne, magnétisme occulte, pseudo-spirites et vocates procédants, les médiums luciférien, la cabale fin-de-siècle, magie de la Rose-Croix, les possessions à l'état latent, les précurseurs de l'anté-Christ.

Docteur Bataille (Léo Taxil, Charles Hacks)



Delhomme et Briguet, Paris, Lyon, 1894

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

Le diable au XIX^e^ siècle est une revue publiée par Léo Taxil et Charles Hacks, sous le pseudonyme de docteur Bataille, qui est présentée comme le « récit d'un témoin » catholique sur le culte offert au diable. Le récit dénonce satanisme et luciférisme tous azimuts : francs-maçons, spirites, Anglais, protestants, bouddhistes… De plus, le docteur Bataille rapporte de nombreux miracles censément accomplis par des adorateurs du diable.

Même si un large lectorat a cru en la véracité du *Diable au XIX^e^ siècle*, ce « récit d'un témoin » est une pure fiction, ce que ses auteurs ont reconnu plusieurs années plus tard.

LE DIABLE
AU XIXe SIÈCLE

OU LES MYSTÈRES DU SPIRITISME

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

PAR

LE DOCTEUR **BATAILLE**

NOMBREUSES GRAVURES

RÉVÉLATIONS COMPLÈTES SUR LE PALLADISME

LA THÉURGIE

LA GOÉTIE

ET TOUT LE SATANISME MODERNE

MAGNÉTISME OCCULTE

PSEUDO-SPIRITES ET VOCATES PROCLÉANTS

LES MÉDIUMS LUCIFÉRIENS

LA CABALE FIN-DE-SIÈCLE

MAGIE DE LA ROSE-CROIX

LES POSSESSIONS A L'ÉTAT LATENT

LES PRÉCURSEURS DE L'ANTE-CHRIST



PRIX
12 FRANCS
LE VOLUME
DE 960 PAGES

Plus de 120 dessins inédits

RÉCITS D'UN TÉMOIN

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS, PARIS ET LYON

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

AVANT-PROPOS

Confidences d'un Occultiste

Le *Courrier de Chine* ; le signor Carbuccia et ses doléances ; un malade étrange ; aveux du client de Pessina ; les Ré-Théurgistes Optimates, la vraie initiation ; ce qui s'est passé devant Carbuccia en tenue d'arrière-loge à Calcutta ; apparition de Lucifer et mort du frère Georges Shekleton ; une insomnie qui porte conseil ; première visite au grand hiérophante de Naples.

PREMIÈRE PARTIE

EN ÉCLAIREUR DANS L'OCCULTISME

CHAP. Ier. — **Quelques explications indispensables.**

Réminiscence à propos de la jeunesse de Carbuccia : un duel de carbonari au val de Gargano ; pourquoi Carbuccia s'est mis à l'abri. — Explications préliminaires : l'occultisme est en pleine prospérité ; la cabale n'est autre chose que la contre-théologie ; division à faire dans la magie ; exposé sommaire. — Les précurseurs : l'occultisme luciférien antérieur à la franc-maçonnerie ; la Gnose ; parallèle entre Montan et l'ex-pasteur Walder ; aperçu des prestiges de Sophia, la fille au serpent.

CHAP. II. — **Projet définitif d'exploration.**

Entre deux voyages ; mon directeur de conscience ; projet confié sous le sceau du secret ; l'opinion de l'abbé Laugier sur le surnaturel diabolique : l'affaire Matraccia ; le perroquet infernal ; un fait étrange constaté par M. Clovis Hugues. — Je pars ; à la garde de Dieu et de la Bonne Mère !

CHAP. III. — **La mort d'une prêtresse de Lucifer.**

Vestiges d'un bouleversement du monde ; Ceylan ; les bateleurs de Pointe-de-Galle ; sous la conduite d'un sâta ; l'antre de la Mâhmâh ; une vieille sorcière à l'agonie ; je vois, pour la première fois, le Baphomet ; la prêtresse de Lucifer est brûlée vive ; le lingam luciférien.

CHAP. IV. — **Mac-Benac, ou le temple de la pourriture.**

Changement de route ; à bord du *Meïnam*. — Pondichéry : un guide bizarre ; « Fils de mon maître, tu es mon maître » ; le sanctuaire de Brahma-Lucif ; le frère Campbell ; martyres volontaires des fakirs luciférien ; les horreurs du surnaturel diabolique ; un prêche contre les missionnaires catholiques ; scène d'évocation ; Baal-Zéboub n'apparaît pas ; une initiée qui se brûle un bras ; le sacrifice du tanqam. — De Madras à Calcutta : la famille D*** ; miss Mary.

CHAP. V. — **Deux gros bonnets de l'occultisme.**

Calcutta, ou le pays de la mort ; les Thugs ; le siège d'un des quatre Grands Directoires centraux ; le frère Hobbs veut me recruter pour le Palladisme ; comment je fis la connaissance de Philéas Walder ; courte biographie de l'ex-pasteur ; son collègue Cresponi.

CHAP. VI. — **Le baptême du serpent.**

Une ville disparue ; les sept temples du désert ; l'épreuve des cobras ; le messager piqué par les reptiles ; la dévadase ; le serpent baptisé au nom de Brahma-Lucif.

CHAP. VII. — **Le mariage des singes.**

Le sanctuaire du Phénix ; la messe parodiée ; le génie du feu. Agni ; un singe et une guenon sont mariés ; fin de la comédie sacrilège.

CHAP. VIII. — **Au sanctuaire de la Rose-Croix.**

Quelques merveilles du Palladisme indien : évaporation de la sœur Saoundiroun ; le fakir qui tourne en l'air ; le phénomène de la momification ; enterré pour trois ans ; quelques mots sur l'abiose ; sa constatation officielle

CHAP. IX. — **Un sabbat palladique indien.**

Le temple du Pélican. — Le temple de l'Avenir ; la prophétesse Indra. — Le temple du Feu ; la libération des âmes réincarnées. — La plaine de Dappah ; théorie de la circulation des forces surnaturelles émanant de Lucifer ; un charnier unique au monde ; la chaîne magique des vivants et des cadavres alternés.

CHAP. X. — **Preuve des apparitions de Satan.**

Affiliation définitive au Palladisme ; l'opinion de Mgr Meurin sur la haute-maçonnerie ; Lucifer chez les satanistes du grand monde, à Paris ; le treizième ; distinction entre les satanistes et les luciférien s ; la réunion secrète des hauts maçons italiens, à Milan, en juillet 1870 ; Lucifer et le troisième coup de canon ; une question de métaux.

CHAP. XI. — **Une initiation de Maîtresse Templière.**

Réflexions philosophiques à propos de Singapore : la nature à rebours ; un égout humain ; l'anglaise protestante aux colonies ; un signe de reconnaissance entre palladistes. — À quoi peut servir la nuit un temple protestant ; le critérium de la présence d'un esprit infernal ; rencontre inattendue d'une vieille connaissance ; le grand-maître Spencer et la grande-maîtresse mistress Vandriel. — Réception de la sœur de miss Mary aux grades d'Élue Palladique et de Maîtresse Templière : abominable légende luciférienne, relative à N.-S. Jésus-Christ ; les signes secrets ; le pastos ; le catéchisme des Maîtresses Templières ; l'oraison à Lucifer ; serment satanique de la récipiendaire ; les sacrilèges. — Les prestiges de la « Solennité Divine » : l'ombre fixée au mur ; la fermeture d'un grand triangle.

CHAP. XII. — **L'Empire du Milieu.**

Un départ de jeunes missionnaires pour l'Extrême-Orient. — Goût du Chinois pour le diabolisme ; le bouddhisme et le dalaï-lama ; un grand pontife du diable, éventré vivant. — Shang-haï et la San-ho-hoeï. Tong-ka-dou et la légende de Zika.

CHAP. XIII. — **Comment on pénètre dans la San-ho-hoeï.**

Le mépris de la vie chez les peuples de l'Extrême-Orient : les suttees ; les supplices chinois ; un cadeau de douze têtes. — Petits secrets de l'occultisme chinois ; l'introduction par le sommeil d'opium : l'intérieur d'un temple secret de la San-ho-hoeï ; le grand sage du Milieu et les sublimes et discrets Vengeurs ; complicité de l'Angleterre protestante.

CHAP. XIV. — **Prestiges luciférien chinois.**

Un squelette possédé par l'esprit Whamg-tchin-fou ; spiritisme satanique ; mésaventure d'un médium trente-troisième ; la conjuration de l'eau selon le Rite Céleste ; tempête entre quatre murs ; *Elaï-Zerbaël !* — Le jugement et le supplice du mannequin-missionnaire ; les âmes qui voltigent ; tirage au sort du martyr volontaire ; le frère Yéo-hwa-tseu ; le choix du sort confirmé par le Dragon-Baphomet ; les trois bourreaux ; je suis désigné pour couper la tête du martyr luciférien ; arrivée invraisemblable du père de Sophia ; mes preuves.

DEUXIÈME PARTIE

LA HAUTE MAÇONNERIE

(SON ORGANISATION)

CHAP. XV. — **Albert Pike et son œuvre.**

Les trois vérités que nient les franc-maçons ; un trente-troisième avec l'anneau. — Coup d'œil rétrospectif. — Charleston, la Rome luciférienne ; le souverain pontife de la franc-maçonnerie universelle ; ses principaux lieutenants. — Biographie complète d'Albert Pike : un homme-énigme ; aventurier, avocat, poète, militaire, journaliste, spirite pratiquant ; la guerre de la Sécession et le général en chef des Peaux-Rouges ; le docteur Gallatin Mackey et le phénomène du 11 mars ; Pike perd son bras droit ; les débuts de Sophia. — Les trois Directoires universels ; leur fonctionnement ; pouvoir suprême dogmatique, action politique, administration. — Une tournée d'Albert Pike ; son compte-rendu ; le registre n°X du Livre d'Or de Charleston. — Tableau de la haute-maçonnerie au 1er mars 1891. — Une promenade avec Sophia ; la bisaïeule de l'Ante-Christ ; la recherche du crotale où pénètrera Phaldor ; l'*Hymme à Satan*. — Le coffret mystique. — Description complète du Vatican luciférien ; l'échelle lumineuse ; la chaise d'or ou

saint-siège de Baal-Zéboub ; l'urne palladique ; les chiffres mystérieux des prétendues prédictions sataniques ; le labyrinthe sacré et l'autel de Lucifer Dieu-Bon ; le Sanctum Regnum et le Palladium ou Baphomat original. — Comment Lucifer apparaît à son vicaire et aux membres du Sérénissime Grand Collège. — Quelques locaux maçonniques importants : Philadelphie, Chicago, Bruxelles, Berlin. — Adversaires américains de Pike : le National-Party ; une bataille à coups d'envoûtement.

CHAP. XVI. — **Le théâtre de la grande lutte.**

Première présentation d'Adriano Lemmi au lecteur ; la descendance directe de l'antipape du schisme d'Occident ; la maçonnerie en Italie ; unification de l'Écossisme italien ; Petroni, Riboli, Tamajo, Mazzoni, Mauro Macchi, Pianciani, Ettore Ferrari, Cresponi ; l'illustre Pessina et le rite de Memphis et Misraïm ; les pseudo-faux-frères juifs ou les agents secrets de Lemmi ; précautions prises par l'auteur pour pouvoir continuer à surveiller la haute-maçonnerie.

TROISIÈME PARTIE

FABRIQUES DE CRIMES

CHAP. XVII. — **Les ateliers et le laboratoire secrets de Gibraltar.**

Les vieilles recettes de poison maçonnique ; le luciférianisme modernisé. — Rapide coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre contemporaine du Maudit ; nécessité de la dévoiler. — La fabrication des accessoires du culte luciférien : les sept bois liturgiques ; à quoi servent les bois des vieilles abbayes et des calvaires abattus la nuit par des malfaiteurs sacrilèges ; la « désinfection » ; les sept métaux liturgiques ; le trident de Paracelse ; les pentagrammes magiques ; la consécration par le nom humain de l'Ante-Christ ; la lampe magique et les autres flambeaux luciférien ; l'épée de l'occultisme palladique ; la serpe et la baguette magique ; les vendeurs d'accessoires. — Gibraltar, rocher maudit ; les monstres des abîmes sous-marins ; la population de Gibraltar ; la grotte San-Miguel ; la Chambre du Milieu ; un itinéraire sous-terre ; les frayeurs de mon guide ; chez les bons ouvriers

spœléïques ; tuilage à distance ; Joë Croksonn ou le dévouement fraternel ; l'atelier des ouvriers choisis ; les forges infernales ; Tubalcaïn et la salle d'honneur ; une bagarre ; le laboratoire de toxicologie ; Athoïm-Olélath et les chimistes de l'occultisme luciférien ; la culture des microbes ; le diable bactériologiste.

QUATRIÈME PARTIE

LE MAGNÉTISME OCCULTE

CHAP. XVIII. — Les débuts du spiritisme.

La famille Fox, d'Hydesville ; les esprits frappeurs ; une contagion ; Allan-Kardec ; la théorie du peresprit ; l'affaire des photographies spirites.

CHAP. XIX. — Les pseudo-Spirites.

À Berlin ; les suites d'une réunion assommante ; le professeur Hans Sundstrom ; pour pénétrer dans une séance de la *Germania* ; un président comme on en voit peu ; deux pseudo-médiums ; trop de fluide ; expérience à trois ; la table tournante ; Sundstrom bousculé ; conférence du président ; démonstration de la supercherie du pseudo-spiritisme ; le charlatan, le névropathe et le « fumiste » ; Justus Hoffmann ; fin de la séance privée.

CHAP. XX. — Les Vocates Procédants.

Les expériences d'Eusapia Paladino ; faits merveilleux contrôlés par des hommes de science ; distinction entre les Vocates Procédants et les Vocates Élus. — Le Yu-Kiao et Mlle Tsao. — Le spiritisme à Montevidéo ; une famille de spirites ; « notre bon ami » ; je retrouve Saoundiroun dans les rayons du feu d'un phare. — Le docteur Boudin et le démon Dornon ; le médium Hume aux Tuileries ; le crocodile de Sandeman ; une maison hantée ; résumé du spiritisme connu.

CHAP. XXI. — Les médiums luciférien ou Vocates Élus.

La séance secrète du *Lotus Saint-Fréderic* ; métamorphoses du président Hoffmann ; le grand appel aux esprits du feu ; le cri des

damnés ; les apparitions ; l'énigme de l'homunculus ; invasion de diables.

CHAP. XXII. — L'Hystérie et les hystériques.

Le prétendu problème de l'hystérie ; étude de cette maladie ; la vie de relations et la vie végétative ; le piano humain. — Prédisposition atavique ; premierssymptômes du jeune âge ; crise ; manifestations de la jeunesse ; entrée en jeu du système cérébro-spinal ; manifestations de l'âge mûr ; contractures ; imitation de maladies ; hémianesthésie ; phénomènes cérébraux ; catalepsie ; somnambulisme. — L'hypnotisme (hystérie provoquée) et la suggestion ; le contrôle des faits d'hypnotisme par un savant ecclésiastique. — Les formes frustes de l'hystérie. — La grande hystérie hors d'Europe : au Dahomey ; en Turquie ; aux Indes ; crise hystérique de plus d'un million d'hommes. — Opposition entre l'hystérie et la possession. — La folie.

CHAP. XXIII. — L'Obsession.

L'enseignement de l'Église en matière d'obsession et de possession : le rituel des exorcistes. — Les tentations ; l'obsession honteuse ; l'obsession par le doute. — L'obsession persécutrice : cas du vénérable curé d'Ars. — Les sœurs maçonnes indépendantes : Juliette Lamber, Diana Vaughan. — L'obsession protectrice : cas exceptionnel de la sœur Vaughan ; Asmodée et la prétendue queue du lion de saint Marc ; une luciférienne qui refuse de poignarder une hostie ; Sophie Walder et Bordone ; curieux conflit entre le triangle *Saint-Jacques* et le triangle *les Onze-Sept* ; Diana Vaughan protégée par le diable. — Le paysan de Saint-Mandé et l'apparition sans bras ; la poule noire de Dampierre ; la question du suicide ; le diable ne peut tuer, pas même les possédés. — Comment on reconnaît l'erreur dans certaines légendes : le docteur Faust ; le soldat de Fontainebleau ; la salle de police du fort de Vincennes. — Saint Pierre secourt un renégat sacrilège qui avait fait un pacte avec le démon. — Voyage à bord du *Menzaleh* : les yeux verts de Satan ; le remorqueur infernal ; le frère Power et le dragon d'acier ; l'obsession scientifique ; mon étude de l'anthropologie ; encore Athoïm-Olélath.

CHAP. XXIV. — La Possession et les démoniaques.

Opinion de Mgr Gerbet ; la mystique négligée ; lettres de deux ecclésiastiques ; la puissance naturelle des démons, traitée par Bossuet ; commentaire de M. le chanoine Mustel. — La preuve par les faits : Simon le magicien, père du Gnosticisme ; les faits surnaturels de la période de l'an 1000 ; l'histoire d'Arefaste ; les possédées d'Auxonne ; les possédées de Cologne ; Véronique Steiner ; les possédées de Flandre ; Nicole de Vervins ; Élisabeth de Ramphain ; Madeleine Bavan ; Marie Martin ; Antide Gelas ; Abel Delarue. — Les diables de Loudun (affaire Urbain Grandier) : les pièces officielles du procès ; nombreux cas de possession reconnus absolument authentiques ; roses ensorcelées ; grande prudence de l'Église ; rigoureux contrôle des faits surnaturels ; la lutte du R. P. Surin contre les démons possesseurs, après le supplice du magicien ; la visite et l'attestation de Gaston d'Orléans, frère du roi ; l'exorciste devient possédé par Léviathan ; les signes de sortie des diables ; délivrance définitive de la mère Jeanne des Anges. — La possession de nos jours : distinction nécessaire entre les possédés actifs et les possédés passifs ; pourquoi les cas de possession sont moins connus aujourd'hui. — Essai d'analyse de la possession, en la supposant maladie ; aucune hérédité, impossibilité absolue de fixer l'étiologie, pas de causes naturelles, pas de tempérament spécial. — Examen d'un cas de possession où la supercherie ne saurait être invoquée par les pseudo-savants matérialistes (la possession chez l'enfant) : les ruses familières du démon ; esquisse de la méningite ; grave erreur au sujet de ce qu'on appelle vulgairement une fièvre cérébrale ; les petits Banabacks, observations de l'auteur à bord du *La Bourdonnais* ; un mot à propos des Jézides ; l'expérience des reliques. — Michel Zilk, enfant de dix ans, ou le possédé de Wemding (1891) ; rapport officiel sur ce cas d'exorcisation par le R. P. Aurélian, capucin. — Blanche Guyon, la possédée de Gif (1893) ; les impertinences du docteur Luys ; l'opinion de M. le chanoine Moreau ; interview de M. le curé de Gif. — Les possédés actifs, démoniaques au plus haut degré ; parallèle entre une hystérique et une démoniaque ; la Rosa, de la Salpêtrière (type d'hystérique) ; la Ingersoll, de Saint-Louis (type de démoniaque). — Argument décisif : pourquoi il arrive à des hystériques ou à des aliénés de se suicider au courant d'une crise, tandis qu'au

contraire les possédés ou les démoniaques ne se suicident jamais. — Béatification du R. P. Antoine Baldinucci, jésuite, par S. S. Léon XIII (16 avril 1893) ; miracles du Bienheureux dans sa lutte contre les prestiges du démon.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

CINQUIÈME PARTIE

LA MANCIQUE OU MAGIE DIVINATOIRE

CHAP. XXV. — **Les charlatans vulgaires.**

Nécessité d'étudier l'intervention diabolique en dehors du Palladisme. — Le diable connait-il l'avenir ? Oui, répondent les anciens et nouveaux manichéens-gnostiques. Non, répond l'enseignement catholique. Vanité des arguments de la secte luciférienne. La Mancique, science radicalement trompeuse et mensongère. — Deux catégories de personnes se livrent à la magie divinatoire : les charlatans dupeurs, et les fanatiques trompés par le démon. Comment le diable a parfois la malice d'intervenir dans les supercheries des charlatans ; exemple de Wladimir, son mariage avec une table-gigogne. Origine des photographies spirites, ou une supercherie greffée sur du diabolisme réel. Le spiritisme en famille. — Supercheries manciques principalement exploitées dans les temps anciens et modernes : Aéromancie, Alectryomancie, Cléromancie, etc. Procédés les plus fréquemment employés par les charlatans modernes. — A. *Chiromancie*. Antiquité de la chiromancie. Les Bohémiens à Paris. Alliance de la chiromancie avec l'astrologie. Systèmes de d'Arpentigny et de Desbarolles. La chiromancie jugée par le président actuel de la Gipsy-Lore Society de Londres. — B. *Cartomancie*. Le Tarot et son symbolisme d'après Papus. Origines de la cartomancie moderne : Ailiette (dit Etteilla). La cartomancie jugée par le R. P. Mathieu de Giraldo. M^lle^ Lenormand ; M^me^ Duchatellier. — C. *Onéirocritie*.

L'onéirocritie chez les anciens et dans la Bible. L'intervention divine dans les songes, admise par les Pères de l'Église. Intervention du diable dans les songes et les signes auxquels on peut la reconnaitre, d'après S. Thomas et le R. P. Costadan. Exemples tirés de la Vie des Saints ; exemple récent tiré de l'histoire de la S∴ Emilia. Superstitions populaires à l'endroit des songes, exploitées par les charlatans. Ce qu'il faut penser des méthodes d'onéirocritie plus relevées, indiquées par les modernes sectateurs de Lucifer : Ragon et autres.

CHAP. XXVI. — **Les œuvres manciques criminelles.**

L'*Anthropomancie*, la plus odieuse et la plus criminelle des œuvres manciques. Exemples récents : Dianh et Picot, coupables, l'un d'avoir bu le sang d'une jeune fille égorgée, l'autre d'avoir mangé le cœur d'un jeune enfant pour s'attirer les bonnes grâces de Satan. L'anthropomancie dans l'antiquité, Héliogabale et Julien l'Apostat ; au XV^e^ siècle, Gilles de Rais ; au XVI^e^, Catherine de Médicis ; l'oracle de la tête sanglante. — Crimes d'anthropomancie au XIX^e^ siècle : l'assassinat de William Morgan en 1826, aux États-Unis d'Amérique ; l'affaire de Vautrin dit Morisot, jugée en février 1857 (cour d'assises de la Haute-Marne).

CHAP. XXVII. — **La Mancique diabolique : l'Astrologie.**

L'*Astrologie*, science vaine et mensongère, n'est qu'une application essentiellement diabolique de l'astronomie. Les mages de la Perse, de la Babylonie, de la Chaldée ; les Grecs et les Romains. L'astrologie combattue par les Conciles et les Pères de l'Église, comme étant une science diabolique directement inspirée par l'enfer, — Nombreux adeptes de l'astrologie pendant le moyen âge et jusqu'au XVI^e^ siècle. Règles à suivre pour dresser un horoscope et le symbolisme zodiacal, d'après le comte de Boulainvilliers. Les pronostics de l'astrologie mêlés à ceux de la science médicale en plein XIX^e^ siècle. — Histoire authentique de Cagliostro. Caractères sataniques de son Rite Égyptien. Les Pupilles et les Colombes du diable. Cagliostro veut porter la franc-maçonnerie et la révolution à Rome ; son procès et sa condamnation, fondée sur les preuves de ses relations avec le diable. — Erreur dans

laquelle M. de Mirville est tombé au sujet de l'astrologie. — Palladistes astrologies : les démons familiers de Lemmi et de Pessina. Horoscope du pape Léon XIII, composé par le grand-maitre Lemmi, au lendemain de la publication de l'encyclique *Humanum Genus*.

SIXIÈME PARTIE

LA NÉCROMANCIE CONTEMPORAINE

CHAP. XXVIII. — Les apparitions imaginaires.

Importance qu'il y a à montrer d'une façon précise, à propos de l'apparition des morts, la différence essentielle qui existe entre les phénomènes de pure hallucination et ceux qui ne peuvent s'attribuer qu'a une intervention surnaturelle, divine ou diabolique. Opinion du R. P. Malebranche. Rapports de l'hallucination avec la mémoire et l'imagination. — Les hallucinations volontaires ou volontairement reproduites ; monomanie. — Analogies et différences entre les hallucinations du sommeil et celles de la veille ; les hallucinations physiologiques et les hallucinations pathologiques. — Système du D^r^ Ritti sur la façon dont s'opère l'hallucination et les divers phénomènes qui constituent le processus morbide de l'hallucination ; ce système et tous les systèmes analogues, pures hypothèses physiologiques. — Comment les savants matérialistes expliquent ce qu'ils appellent *hallucinations collectives et hallucinations discordantes* : théorie du D^r^ Michéa, appliquée à un récit de Grégoire de Tours ; réfutation de ce système. Les physiologistes démasqués ; ce qu'ils veulent, en inventant toutes ces théories, c'est saper la foi au surnaturel, — Le cas de Luther : ses relations indéniables avec le diable ; le démon, inspirateur direct de la théologie luthérienne. — Principales causes pathologiques des hallucinations naturelles, se réduisant à une lésion organique ou à une maladie. Autres causes naturelles : le froid extrême, l'obscurité prolongée, etc. La démonomanie, maladie naturelle : exemple tiré de Dagonet, Nombreux exemples de cas d'hallucination de la vue, de l'ouïe, de plusieurs sens à la fois. Hallucination du Tasse. — Un évocateur pratiquant l'occultisme peut-il être halluciné ? Oui. Exemples : le gentleman de Liverpool et le squelette d'Allan-Kardec ; un nouvel Abraham. — Les magiciens modernes ne se font aucun

scrupule de recourir aux moyens naturels favorisant l'hallucination : l'apostat Constant et ses recettes du *Rituel de Haute Magie*

CHAP. XXIX. — **Les apparitions réelles.**

La nécromancie moderne n'est que la résurrection de toutes les vieilles nécromancies en honneur dans les religions panthéistes de l'Orient, ou dans le paganisme grec et romain. Le culte des Manes ; les antiques évocations des ombres des morts. Caractèresde cruauté diabolique de ces solennités. Faits innombrables d'apparitions ou d'évocations, racontés par les témoins ou par des historiens dignes de foi, qui ne sauraient être attribués à l'hallucination naturelle. Véritable doctrine de l'Église à ce sujet, exposée par saint Augustin. Apparitions surnaturelles, soit divines, soit diaboliques, rapportées par l'Ancien et le Nouveau Testament. Évocation du prophète Samuel. — Apollonius de Tyane ; Julien l'Apostat. — Le spiritisme moderne envisagé comme un ensemble de pratiques magiques tendant à évoquer les âmes des morts. — A. *Principaux phénomènes diaboliques du Spiritisme*. Les supercheries : l'illustre savant anglais Crookes, dupe de son pseudo-medium féminin Katie King. Médiums portant en eux le signe irrécusable de Satan : lady Sandhurst, mistress Davies, madame Blavatsky. Daniel Dunglas Home ou Hume ; son autobiographie ; ses premières communications diaboliques : son apostolat spirite dans les deux-mondes ; sa prétendue conversion au catholicisme ; ses rapports avec le R. P. de Ravignan ; ses prodiges à Paris en 1857 ; en Angleterre, il convertit au spiritisme le savant Russel Wallace ; ses invectives contre Allan-Kardec. — Il arrive quelquefois que Satan, dans ses manifestations spirites, se découvre tel qu'il est : deux terribles exemples, — B. *Doctrines du Spiritisme*. Discordance de ces doctrines sur divers points, mais accord unanime en vue de l'abolition du dogme catholique. La Théosophie et sa grande-prêtresse, M^me^ Blavatsky. Doctrines des spirites sur Dieu, la divinité de Jésus-Christ, la destinée des âmes après la mort, le ciel et l'enfer, la morale, la supériorité du spiritisme sur toutes les autres religions et le christianisme en particulier, le culte. Phénomènes d'évocations spirites uniquement dus à l'intervention diabolique : évocation par le F∴ Constant du divin Apollonius : une séance du Suprême Conseil Écossais, à Londres.

Déclaration d'Asmodée concernant la France. Le prétendu crane de Jacques Molay parlant et vomissant des flammes dans une séance du Suprême Conseil à Charleston, ou le dernier mot du spiritisme contemporain.

SEPTIÈME PARTIE

PRATIQUES DIVERSES DE L'OCCULTISME

CHAP. XXX. — **Principales superstitions et maléfices les plus usités.**

Ce qu'il faut entendre par maléfice, sortilège, ensorcellement, jettatura où mauvais œil. Anathèmes de l'Ancien et du Nouveau Testament contre les sortilèges et maléfices. L'attribution des maléfices a des causes purement naturelles, condamnée par S. Thomas, — Cinq chefs ss lesquels peuvent se classer les différents faits de sortilège ou maléfice, ayant un caractère diabolique, — A. *Fascination ; miroirs magiques*. Fascination directe par le regard. Fascination par les miroirs magiques : rôle important es miroirs magiques à toute époque ; les miroirs magiques du docteur Dée, de Cagliostro, de Cahagnet, de Swedenborg, de Du Potet ; faits diaboliques contemporains. — B. *Envoûtements*. Les faits d'envoûtements se retrouvent à toutes les époques et sous toutes les latitudes ; vaines explications naturelles qu'essaient d'en donner les occultistes modernes. Principaux envoûtements historiques qui ne peuvent être attribues qu'à l'action du diable. Procédés et rites d'envoûtement en pays musulman, en pays chrétien. L'envoûtement est encore pratiqué de nos jours ; recherches et expériences du colonel Albert de Rochas, qui ne doit pas être confondu avec les occultistes ; rites d'envoûtements observés par Albert Pike et les Palladistes ; l'envoutement photographique ; recette inerveilleuse du vieux Walder pour triompher de l'envoütement photographique ; l'envoûtement dit à l'esprit volant. Mort mystérieuse de l'ex-abbé Boullan, et curieuse polémique engagée a ce sujet entre occultistes se disant mages blancs et mages noirs ; M. Jules Bois ; M. Stanislas de Guaita. — C. *Charmes ct Philtres.* Opinion de saint Augustin et de Champollion-Figéac ; les enchantements de Circé ; les fromages enchantés d'Italie, Usage antique des charmes et des philtres, et sa persistance de nos jours, Principaux

charmes en usage dans la magie : charme stupéfiant, ou main de gloire ; charmes d'invisibilité ; charme d'invulnérabilité ; charme pour l'évocation ; charmes pour exciter les orages et faire tomber la pluie ; charmes produisant la possession ; charme des Sagittaires ; charme pour tuer les enfants avant leur naissance ; charme de taciturnité ; charme pour voir les esprits de l'air ; charme Agla pour chasser les mauvais esprits ; charmes opérés au moyen de la salive et des rognures d'ongle ; charmes opérés par la simple parole ou par le souffle ; charmes pour sortir de prison ; charmes composés d'onguents ; charmes guérisseurs et préservateurs ; charmes pour tarir le lait chez la femme et la femelle des animaux ; charme du chevillement. Substances entrant le plus communément dans la confection des philtres. Charmes par ligatures, ou le nœud de l'aiguillette ; le Malthusianisme, d'inspiration satanique, a remplacé cette pratique. — D. *Sorts*. Crimes principaux imputables aux sorciers, d'après Bodin. 1° Sorts jetés sur les personnes : procès du mendiant de Monaistere ; l'abbé de Saint-Sevin, en Lavedan, magicien au XVI^e^ siècle ; toute une famille frappée de mutisme vers 1830 ; maléfices diaboliques constatés par Cahagnet ; obsession magnétique offrant tous les symptômes du maléfice diabolique ; sorts ou maléfices en usage chez les nègres Vaudoux, a la Jamaïque. 2° Sorts jetés sur les bestiaux : affaire de Pierre Hocque, berger du Berry, et de ses complices. 3° Infestation de maisons : le presbytère de Cideville ; le presbytère du curé de Walsch ; faits analogues à Sanminiato, à Paris, à Bayswater, en Angleterre, à Saint-Quentin, à Mortimer, etc, — E. *Talismans et Amulettes*. Origine orientale des talismans ; les bouddhistes de Ceylan ; talismans d'Apollonius de Tyane et des Gnostiques. Anathèmes de l'Église. Principales recettes empruntées au régné minéral, au regne animal, au règne végétal. Talismans composés d'écritures, de figures, d'images et objets divers. Anneaux magiques. La voyante de Prévorst et ses amulettes, Histoire d'Hespérius. Talismans astronomiques, d'un usage général dans l'occultisme moderne. Le bracelet-talisman d'Albert Pike ; son voyage a travers l'espace dans les bras de Satan, jusqu'à l'étoile Sirius. Pessina, ses talismans grotesques, son rituel cabalistique. Les trois talismans personnels de Lemmi. Talismans de Sophie Walder et de Frédérick Hobbs, renfermant une hostie consacrée. Instruments de torture pour hosties.

LE COMBAT CONTRE L'ÉGLISE

CHAP. XXXI. — **La déchristianisation des peuples catholiques.**

Comment l'histoire de l'œuvre de déchristianisation entreprise par la haute-maçonnerie doit commencer par l'Italie, théâtre de la grande lutte contre la Papauté. — Garibaldi et Pietro Corsigli ; Albert Pike et Lemmi ; Congrès maçonnique de Milan (28 septembre au 3 octobre 1881), résolutions votées tendant a combattre et à détruire le catholicisme par tous les moyens quels qu'ils soient. — Les menées de Lemmi : tentative de profanation du cadavre de Pie IX ; les dix cercles anticléricaux

CHAP. XXXII. — **La Maçonnerie Féminine** (Loges Androgynes).

M. Léo Taxil et M. De la Rive ont déjà fait la lumière sur bien des points de ce sujet ; ce qu'il reste à faire après eux. — Nombreuses équivoques intentionnellement créées par la secte pour dépister l'opinion : distinction entre les vraies sœurs maçonnes initiés au Rite d'Adoption et les pseudo-sœurs, qui ne sont que le paravent destiné à cacher les vraies sœurs. Les cinq degrés du Rite d'Adoption. — À quoi servent les vraies sœurs maçonnes ? On peut le deviner à la lecture d'un discours prononcé à Paris par le F∴ orateur de la loge *Thalie*, après l'initiation de quelques dames au grade d'Apprentie. Véritable sens de ce discours. — Comment des adeptes pourvus de n'importe quel grade de la maçonnerie ordinaire peuvent être de bonne foi en niant l'existence des ateliers androgynes. — Comment se fondent et se recrutent les ateliers androgynes. Discrétion forcée des véritables sœurs maçonnes ; leur recrutement. Rôle des maçonnes de simple étiquette. Procédé de recrutement des frères pour les loges androgynes, mis en pratique depuis 1846. — Extrait du *Manuel général de Maçonnerie* du F∴ Teissier, consacré aux grades du Rite d'Adoption. — À quels signes on peut deviner quelles sont les loges masculines ayant une annexe féminine. — Troisième espèce de sœurs maçonnes, destinées à donner par leur notoriété, leurs talents, ou leur situation dans le monde un certain lustre à la catégorie des pseudo-sœurs : M^lle^ Maria Deraismes ; M^me^ Augusta Holmès, et son *Ode triomphale pour le centenaire de*

1789, résumant en termes à peine voilés toute la doctrine maçonnique. — Les amazones du diable.

CHAP. XXXIII. — **Les Juifs dans la Franc-Maçonnerie.**

Introduction officielle des Juifs dans la secte en 1782 : le juif cabaliste Martinez Pasqualis ; sa vie et ses doctrines ; sa méthode théurgique et magique révélée par un de ses disciples et initiés, l'apostat Fournié ; action de Martinez dans la franc-maçonnerie ; ses prétentions au rôle de maître souverain et de grand-pontife lui aliènent jusqu'à ses propres adeptes ; sa propagande maçonnique à Paris et sa disparition mystérieuse. — Saint-Martin ; rôle des loges martinistes au convent de Wilhemsbad, où elles donnent la main à l'Illuminisme de Weishaupt. — L'émancipation politique et civile des Juifs est l'œuvre de la franc-maçonnerie, — Mirabeau, continuateur de Moïse Mendelssohn et de Dohm : ses relations avec la célèbre juive de Berlin, Henriette Herz, — Prudents et généreux projets de Louis XVI touchant l'émancipation du peuple juif. Cette émancipation est brusquement opérée par la Révolution ; intrigues, pressions maçonniques, escamotage du vote de la Constituante. — Résultats funestes de l'émancipation révolutionnaire et maçonnique des Juifs, reconnus par leurs propres historiens. — Les Juifs et la révolution de 1830. Louis Bœrne et Henri Heine. La révolution de 1848, et l'influence de plus en plus croissante de la maçonnerie juive. — Rôle des Juifs dans la secte : le Rite Écossais fondé en réalité par des Juifs. Stéphen Morin, Isaac Long. Loges juives avant et après la révolution. Influence prépondérante des frères Juifs du Piémont dans les sociétés secrètes en 1806 et dans les années suivantes. Fondation du rite de Misraïm par les trois Bédarride ; histoire de ce rite. — Accroissement de l'influence juive dans les loges maçonniques, alarmant les maçons eux-mêmes. Opinion des Juifs sur le rôle qu'ils jouent dans la secte ; épreuves en usage dans leurs loges. Leurs récriminations hautaines contre les loges qui s'obstinent à ne pas les admettre dans leur sein. — Un type contemporain du vrai maçon juif Alexandre Weil. — Fédération secrète des loges juives. Les fils de l'Alliance ou Bnaï-Bérith, aux États-Unis. Armand Lévy, intermédiaire entre la juiverie maçonnique et le chef du Palladisme. Concordat servant de base à l'organisation actuelle de la fédération maçonnique juive, avec le Souverain Conseil Patriarcal à Hambourg, sous la sauvegarde du pouvoir suprême de Charleston. Curieuses révélations sur les loges

israélites secrètes et l'organisation des triangles de la Suisse, 500.000 maçons juifs fédérés clandestinement à côté des loges officielles. — Formalités sataniques qui accompagnent l'entrée d'un visiteur au temple de Melchisédech.

CHAP. XXXIV. — **L'Anarchie et ses dessous.**

Comment l'auteur s'est trouvé entravé dans son enquête sur l'action de la haute-maçonnerie au sein des sociétés secrètes révolutionnaires. Cette enquête se poursuivra quand même. — Véritables ancêtres des groupes anarchistes, terroristes, nihilistes, etc. Diderot ; Babeuf ; Proudhon. — Bakounine et l'Internationale. Le *Credo* des collectivistes. Congrès révolutionnaire de Bâle en 1869. Statuts secrets du comité central des Frères Internationaux. Programme de l'école anarchiste rédigé par Bakounine et le F∴ Élisée Reclus. Lutte entre Karl Marx et Bakounine, aboutissant au triomphe du système de l'anarchie terroriste. Enseignements secrets de Bakounine. — Liste des cinquante-trois journaux anarchistes, s'imprimant en 1891. — Résumé de la doctrine de l'anarchisme : œuvres de destruction déja accomplies. Attentats contre les personnes en Allemagne, en Espagne, en Italie, Congrès anarchiste de Fribourg en 1878, de Marseille en 1879. Attentats des nihilistes en Russie : Hartmann ; la maçonnerie le soustrait au châtiment ; lettres de Félix Pyat et de Garibaldi à ce sujet, — Le socialisme révolutionnaire des fénians en Irlande, Charles Bradlaugh, plus sataniste qu'athée. L'agitateur Parnell, — Tableau chronologique de la propagande et des attentats anarchiques de 1882 à 1894, La haute-maçonnerie protège et fomente l'anarchisme. Élisée Reclus en Belgique, et l'Université anarchiste de Bruxelles. Ravachol, Paolo Lega, Vaillant, Émile Henry, Caserio, — Analogies frappantes entre les procédés de la secte anarchiste et ceux des mazziniens et des palladistes. — Quelques femmes anarchistes : M^me^ Ivanec, autrichienne la moscovite Vera Zassoulitch ; les dames russes à Paris. Engins et colporteurs anarchistes. *L'Indicateur Anarchiste* et Kropotkine. Les Réchauffeurs anarchistes, Les compagnonnes anarchistes : M^me^ Labouret, Louise Quitrine. Les grands coupables.

CHAP. XXXV. — **Le plan des chefs secrets.**

Document capital émané du Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites sous la présidence d'Albert Pike, en 1871, où se trouve exposé dans le plus grand détail le plan secret de la secte en vue de la destruction graduelle du catholicisme romain, et de la substitution du dieu bon Lucifer au dieu mauvais Adonaï.

DOUZIÈME PARTIE

LA GOËTIE OU MAGIE NOIRE

CHAP. XXXVI. — Les Satanistes organisés.

Distinction essentielle à faire entre la *Goëtie* et la *Théurgie*. Principaux satanistes contemporains, Satan réhabilité par Renan. Éliphas Levi (l'ex-abbé Constant) excommunie les goëtes. Stanislas de Guaïta ; son pacte avec le démon, — Les Swedenborgiens : le capitaine Bernard, l'abbé Ledru, Edouard Richer, Le Boys des Guays, M^me^ Holms, Cahagnet et ses disciples. — Les Martinistes : Saint-Martin, et son satanisme ; son école continuée ; discours initiatique pour une réception martiniste au grade de Sage Illuminé, Stanislas de Guaïta ; ses doctrines, ses ouvrages, et ses maitres. — Le docteur Papus, en état de possession, qu'on peut appeler la possession raisonnante ; le Satan de Byron et le Satan de Fabre d'Olivet ; *L'Initiation* de Papus et le *Groupe indépendant d'Études ésotériques* ; nouveau laboratoire de Magie pratique. — Le F∴ Oswald Wirth ; son rôle dans la grande querelle entre les partisans et les adversaires de l'antique symbolisme maçonnique ; documents officiels. — Les Néo-Bouddhistes : Léon de Rosny. — Les Rose-Croix : le Sar Joséphin Péladan ; le docteur Adrien Péladan, frère du Sar, et son *Anatomie homologique*. La Genèse et l'Androgyne, d'après le Sar. Le Mérodack du *Vice Suprême*. Le merveilleux diabolique présenté par le Sar comme un merveilleux divin. Le Mage, seul prêtre légitime et saint des temps modernes ; les drames sacrés du Sar : Satan s'est fait saltimbanque. Péladan renié et excommunié par les Rose-Croix. Le comte de Larmandie et le R. P. Alta. Antoine de La Rochefoucauld, commensal du prêtre bouddhiste Horion-Toki, est l'un des grands dignitaires de la Rose-Croix péladanique. — Les Gnostiques Valentiniens, résurrecteurs du système de l'hérésiarque Valentin. Exposition de ce système, d'apres la légende du Kadosch du Palladium. Le Patriarche Doinel. L'église gnostique valentinienne et ses trois

sacrements. Evocation d'Hélène. Un décret du synode valentinien. — L'apostat Roca ; caractères sataniques de ses écrits ; sa prétendue rénovation chrétienne n'est autre chose que le satanisme des Goëtes ; sa croisade satanique contre Rome ; échec de sa propagande souterraine dans le clergé ; sa malheureuse et terrible fin. — Alber Jhouney, poëte de la secte du Messianisme ; la *Fraternité de l'Étoile*, ordre relié au groupe gnostique. Les anathèmes de l'abbé Roca contre l'Église, mis en vers. — Le Grand Congres international des Spirites de 1889, tenu à Paris au Grand Orient de France ; Jules Lermina, président. Fusion amicale du spiritisme et de l'occultisme. Homélie satanique de l'ex-chanoine Roca. Le vrai mot du Congrès : la déchristianisation de l'humanité. Moyens indiqués par la section dite de Propagande, en vue de la croisade anticatholique. Liste complète des organes de la propagande spirite et occultiste dans les deux mondes. Mise à exécution depuis 1889 des mesures prises par la Section de Propagande.

CHAP. XXXVII. — **Les Satanistes non organisés.**

La magie, selon les occultistes, est le dernier mot de l'esthétique et de l'art. Villiers de l'Isle-Adam et ses romans philosophiques. Critique de son œuvre diabolique capitale, son drame intitulé *Axel*, où à l'idéal religieux du catholicisme est opposé l'idéal autrement pur, autrement sublime, selon l'auteur, de la sagesse magique aboutissant au Nirvâna ou au suicide. — Jules Bois et son petit groupe ; il va de la négation de Satan à sa réhabilitation ; Psyché ou l'âme humaine, en se livrant à Satan, l'absout, le transfigure, le divinise. Clef de la revue ésotérique fondée par lui : *le Cœur*. Isis, la principale divinité de son christianisme ésotérique. Imprécations contre la Sainte Vierge, tirées de *la Porte héroïque du Ciel*. « La terre, c'est l'Enfer ; et l'Enfer, c'est le Ciel. ».

DIXIÈME PARTIE
LES LUCIFÉRIENS DISSIDENTS

CHAP. XXXVIII. — **Les Diabolisants du grand monde.**

Le duc de Camposelice, et son oratorio *Lucifer*. — La duchesse de Pomar (lady Caithness) ; son journal l'*Aurore* ; son salon, cénacle d'occultistes ; la duchesse, vocate procédante et sybille. — La baronne

Adelma de Vay-de-Vaga ; ses révélations, dans l'Étoile, sur la planète Vénus, les esprits élémentaires et l'union duale des esprits. — M^me^ Lucie Grange, la pythonisse d'Auteuil et son organe *la Lumière* ; ses relations avec les puissances qui dirigent l'univers. — Trinité des occultistes procédant de la secte des Johannites. Théorie manichéenne professée par M^me^ Olympe Audouard. M^me^ Renée Marcil, et son journal l'*Esprit de la Femme* : « Après le Dieu Noir, la Déesse Blanche ». — M. Huysmans, chercheur indépendant.

ONZIÈME PARTIE

LA THÉURGIE OU MAGIE BLANCHE

CHAP. XXXIX. — Le culte organisé de Lucifer Dieu-Bon.

Le Palladisme, occultisme le mieux organisé en tant que corps de doctrine et culte rendu au démon, Les trente-trois Mères-Loges du Lotus et les soixante-dix-sept Provinces Triangulaires, divisions générales de la haute-maçonnerie palladique dans le monde entier. — Œuvres rituelles ou culte rendu a Lucifer dans les triangles, Contrefaçon du catholicisme par le culte luciférien. Oraisons et cantiques du Rite Palladique ; psaumes et litanies ; chants cabalistiques, Le *Gennaïth-Menngog*. — Les sept sacrements luciférien : la Purification, l'Armement, l'Heptagathon, le Saint-Sacrifice, le Baiser du Mage, l'Eternel Pacte, la Préservation, — Sacrilège permanent de la croix inventé par Sophie Walder. — La Messe au Soleil et la Messe Blanche ; messeautres pratiques d'exécration ; talismans et reliques d'exécration. La vraie corne de Baal-Zéboub. — Livres saints des Palladistes. — Les Godlike-Enchantress (Divinæ Cantatrices) ou Vestales de Satan, divisées en deux classes : les Minervales et les Cypriennes. Le Nuptorium, où les Cypriennes sont épousées par les démons. — Les Serpents Roses, missionnaires luciférienne d'une catégorie des plus secrètes, espionnes palladistes des couvents catholiques de femmes. — Loge palladiste de petites filles dans un pensionnat dirigé par des religieuses, ou le dernier mot des pratiques d'exécration du culte luciférien.

CHAP. XL. — Le Feu Éternel, paradis des Élus luciférien.

La théorie du I. N. R. I. Le feu est divin, l'enfer est le vrai paradis ; préparation à cette révélation par le grade de Rose-Croix, dans la maçonnerie ordinaire ; les transparents de la Chambre Infernale ; le catéchisme du Rose-Croix maçon ; serment exécrable de ce grade. — La glorification rosi-crucienne du feu trouve son complément dans les triangles ; tous voiles arrachés par le Palladisme ; les conférences de Goblet d'Alviella et de miss Vaughan sur le feu divin. Destinée des âmes : chaque âme étant une parcelle de l'âme divine de Lucifer, est destinée à retourner au Dieu-Bon ; comment les palladistes entendent la métempsychose. — Les triangles, près de la crémation. — Les diables qui apparaissent dans les ateliers palladiques sous le nom d'humains trépassés, se déclarent invariablement en état de parfait bonheur au royaume des esprits du feu. — Suite de la relation de la séance du 11 mars 1881 : les flammes parlantes ; comme quoi les Élus luciférien, sous une forme immatérielle, jouissent de tous les plaisirs matériels qu'ils peuvent désirer. De pareilles folies n'inspirent que dégoût et pitié.

CHAP. XLI. — Les Œuvres de Grand-Rite, et possédés à l'état latent.

Parallèle général entre le possédé ordinaire ou occasionnel et le possédé latent. Cas de la Ingersoll, formant la transition ; Cagliostro, possédé latent. — Le diable vient-il parfois vivre sur terre sous la forme humaine ? Le comte de Saint-Germain et les mystères de son existence. — Étude spéciale sur Sophie Walder : son état normal de santé ; histoire d'une péritonite ; son projet d'assassiner Léon XIII ; comment elle ne put le mettre à exécution ; sa faculté de fluidification, ou l'expérience de la traversée du mur ; sa faculté de substitution, ou l'expérience des transformations successives ; ce qu'il faut penser des phénomènes de bilocation diabolique ; le démon prestidigitateur, seul auteur, très vraisemblablement, des œuvres de grand-rite ; illusion des spectateurs et du possédé lui-même. — Le F∴ Painblanc et ses prestiges *aux trois S* ; divers prestiges rejetés par l'auteur. — Examen du cas de miss Vaughan, devenue possédée latente après longue période d'obsession protectrice : l'extase, ses cinq degrés ; l'extase diabolique ; abolition des lois de la pesanteur, la marche sur l'eau d'un lac au Mammoth-Cave ; une séance

d'extase, accompagnée de lévitation ; le transport immédiat à grande distance, expérience : moins concluante chez un ami de la grande-maîtresse de New-York ; le démon dupeur. — Les onze prétendues résurrections de Philéas Walder ; un cadavre qui mange et boit, dans un banquet triangulaire.

CHAP. XLII. — **Les évocations et les apparitions des Triangles.**

Jongleries d'un démon se présentant en séance comme étant l'empereur Julien (l'Apostat). Formalités à remplir, d'après Albert Pike, pour les grandes évocations. Une évocation d'Hermès ; l'auteur reconnaît Athoïm-Olelath.

CHAP. XLIII. — **La recherche de l'Homunculus.**

Les idées du F∴ Hoffmann. La fable apadnique de la création : Adam formé par Adonaï, et complété par Lucifer : Ève œuvre de Lucifer seul. L'homunculus au moyen âge ; Paracelse. Piteux résultats des chimistes du Palladium, Conclusion sur la Ré-Théurgie Optimate.

DOUZIÈME PARTIE

LE COMBAT CONTRE DIEU

CHAP. XLIV. — **Le nombre mystérieux 77, ou la Hiérarchie diabolique.**

Les sept rangs de la hiérarchie luciférienne. État de l'armée des esprits du feu, d'après le *Livre Apadno* : Astaroth et l'aile gauche ; Astarté et le centre (daimones) ; Moloch et l'aile droite ; Léviathan et les plongeurs ; Béhémoth et les frétillants ; Baal-Zéboub, généralissime ; les onze grandes colonnes, troupes d'élite ; tableau des stratèges et répartition des légions. — Le calendrier du Palladium, dernier travail (inachevé) d'Albert Pike ; aperçu de cet almanach luciférien, récemment promulgué par Lemmi, après avoir été complété par les Émérites de Charleston : liste des principaux diables chefs de légion. — M. Margiotta contraint le F∴ Goblet d'Alviella à battre en retraite, par son défi expliquer le nombre 77 autrement que par la légende diabolique en honneur dans les triangles.

CHAP. XLV. — **Le Diable à l'assaut du Saint-Sépulcre.**

Les Jézides, adorateurs du diable ; nombreuses constatations de leur culte ouvertement rendu à Lucifer ; organisation des Jézides ; leurs menées dans l'Asie Antérieure ; Jérusalem peu à peu cernée ; l'Ararat ; le peuple choisi par Lucifer pour former l'avant-garde de l'armée qui donnera l'assaut au Saint-Sépulcre, au temps de l'Ante-Christ.

CHAP. XLVI. — **Le nombre mystérieux 666, ou l'Ante-Christ.**

Citation complete du chapitre consacré à l'Ante-Christ par le *Livre Apadno* ; fausses prophéties diaboliques et ridicule galimatias de Lucifer, orgueilleux sot et menteur niais. Satan, ignorant l'avenir, s'approprie et défigure les révélations des saints inspirés de Dieu.

CONCLUSION. — Une invitation au triangle *The Banner of tbe Divine-Cross* ; avis d'empoisonnement ; nécessité d'aller au rendez-vous ; l'affaire Lewis Peck, infortune de miss Mary D***, le crime de ne pas commettre un crime, le veto ; comédie d'une accusation ; félicitations et vin d'honneur. — La conversion de Carbuccia. Démasquer publiquement la secte, c'est se garantir contre les effets de sa haine. — La prière de Léon XIII à saint Michel Archange.

APPENDICE. — Réclamations et rectifications

ANNEXES

Portraits

Les principaux démons

AVANT-PROPOS

Confidences d’un Occultiste

Médecin de la Compagnie des Messageries Maritimes, sur les paquebots de laquelle j’ai fait la plus grande partie de ma carrière et passé tout au moins ma vie entière d’âge mûr, je me trouvais en 1880 sur la ligne de Marseille au Japon.

Le lecteur connaît ces admirables œuvres de l’industrie maritime française, ces bateaux qui ne mesurent pas moins de 152 mètres de long sur 14 et même 15 mètres de large, et dans lesquels rien ne manque au point de vue du confort et de la sécurité des passagers. Ce sont de véritables hôtels flottants, de colossale dimension, possédant toutes les commodités des hôtels ordinaires de terre, et à bord desquels on se doute souvent à peine que l’on navigue en plein Océan, tant leur stabilité est grande et tant leurs mouvements sont doux.

Cette courte description permet de comprendre l’affluence vraiment extraordinaire de passagers de tous pays et de toute sorte qui s’y rencontrent, s’y coudoient, s’y connaissent aujourd’hui, aux hasards d’une traversée, ou s’y oublient demain dès le débarquement, au terme du voyage.

Soldats allant au Tonkin pour la conquête de la terre et des corps, missionnaires les précédant ou les suivant pour la conquête d’âmes à Dieu, fonctionnaires de toute sorte, gens de toute nationalité, tels sont les passagers irréguliers et intermittents de cette ligne, qui passent une fois et ne reviennent guère. Mais, par contre, il en est d’autres que l’on revoit périodiquement, que l’on retrouve toujours les mêmes, et avec lesquels à la longue une sorte d’intimité s’établit.

Ceux-ci, le maître-d'hôtel qui les reçoit à leur arrivée à bord les reconnaît et les salue d'un signe de tête respectueusement familier ; à peine installés, ils vont tout de suite rendre un bout de visite aux officiers qu'ils connaissent, au docteur plus particulièrement, que sa spécialité et la liberté dont il jouit mettent encore plus en rapport avec eux. De ce nombre, sont les gros acheteurs de bibelots d'Extrême-Orient, et surtout les graineurs, voyageurs et représentants des grandes maisons de soie, des grandes filatures d'Italie, qui, toutes les années, aux mêmes époques, montent au Japon acheter pour le compte de leurs maisons les graines ou œufs de vers à soie, ainsi nommées à cause de leur aspect, et qu'ils rapportent, soigneusement collées sur des cartons étagés les uns sur les autres, au moyen de supports qui les séparent dans de grandes caisses arrimées aussi avec le plus grand soin. Ces graineurs et leur chargement constituent une riche clientèle pour la Compagnie, dont ils sont en quelque sorte les habitués réguliers.

Une rapide énumération des escales par lesquelles le *Courrier de Chine* passe et auxquelles il s'arrête, et le lecteur aura toutes les données nécessaires pour comprendre l'important récit qui suivra.

Partant de Marseille, le paquebot s'arrête, ou du moins s'arrêtait à l'époque, à Naples, Port-Saïd, Suez, Aden, Pointe-de-Galle ; là, il trouve une annexe qui prend ses marchandises et ses passagers à destination de Pondichéry, Madras et Calcutta ; puis, il continue sa traversée pour Singapore, passant près de l'archipel de Java, les Célèbes, les Moluques, pour s'arrêter à Saïgon et suivre pour Hong-Kong, Shang-Haï, et par annexe encore de Hong-Kong à Yokohama.

Or donc, j'étais à ce moment le médecin de l'*Anadyr*, un des beaux spécimens de la flotte de la Compagnie ; le paquebot rentrait de Chine en pleine mousson de Surouû, c'est-à-dire en juin. Nous étions arrivés le matin à Pointe-de-Galle, au sud de l'île de Ceylan, cette admirable partie de l'Inde où la tradition orientale place le paradis terrestre, dont, par leur faute, pour avoir suivi la mauvaise inspiration du démon, nos premiers parents, Adam et Ève, furent chassés[1].

Paresseusement étendu sur ma chaise longue, à l'arrière du paquebot, je songeais précisément à toutes ces curieuses phases de l'histoire de

l'humanité primitive, avec ses catastrophes, ses événements étranges, surnaturels, — témoins peut-être, pensais-je, de la lutte entre l'archange, chef des milices de Dieu, et l'esprit du mal, — lorsque je vis s'approcher de moi le premier maître d'hôtel, sa casquette à la main, qui me dit :

— Docteur, les passagers de Galle montent à bord.

Je dirai, entre parenthèses, que, à toutes les escales, le docteur, sans en avoir l'air, inspecte un à un les nouveaux passagers, afin de signaler au commandant ceux qu'il reconnaît à première vue trop malades pour supporter la traversée, de telle sorte que, d'accord avec l'agent, le commandant puisse s'opposer à leur embarquement.

Au moment même où le maître d'hôtel me parlait, et alors que j'allais me lever, je me sentis frapper par derrière, sur l'épaule, un petit coup familier.

Je me retournai, et comme je ne reconnaissais pas tout de suite l'homme, il s'en aperçut, et, avec une légère contraction de contrariété du sourcil, rapide, mais que je remarquai néanmoins, se nomma :

— Gaëtano Carbuccia.

Tout aussitôt, la mémoire me revint.

— Eh ! fis-je, excusez-moi, je vous en prie, mon cher monsieur Carbuccia ; mais je ne vous remettais pas…

— Ah ! c'est que j'ai, en effet, bien changé depuis la saison dernière, reprit-il.

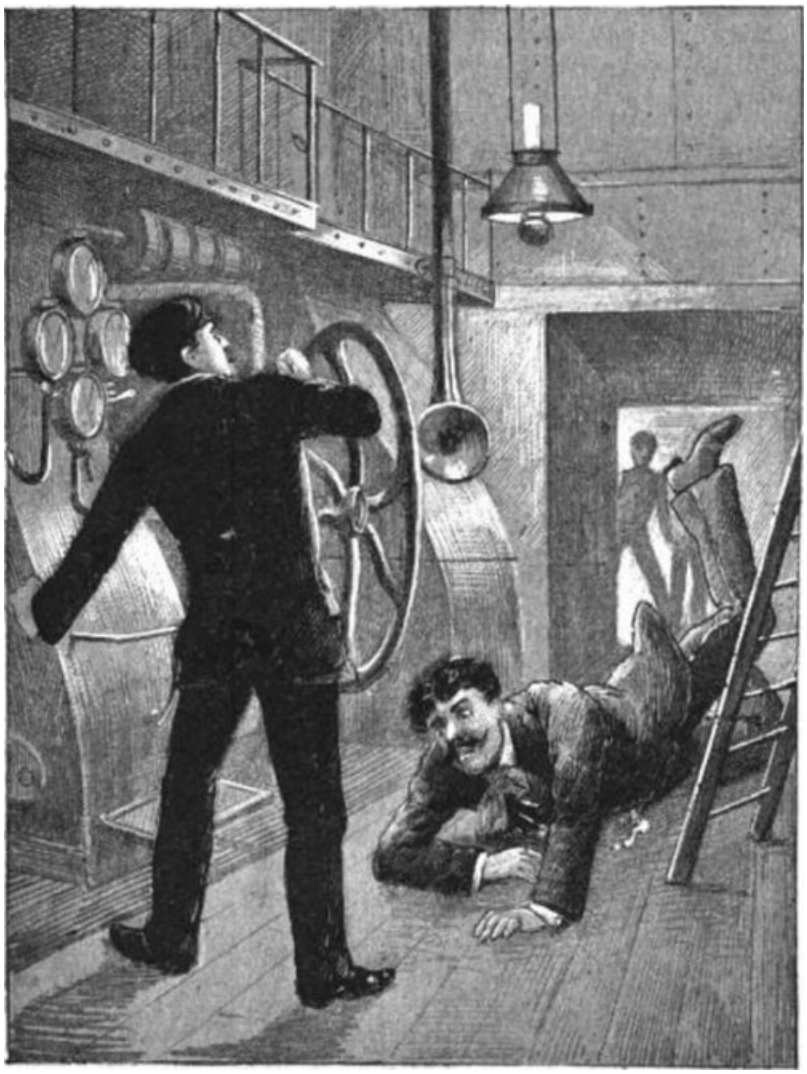
Et sur sa figure passa instantanément comme le reflet d'une immense douleur profondément contenue.

— Mais non, mais non, fis-je avec cette bonhomie un peu vague et amicale du médecin qui cherche quand même à rassurer d'abord tout le monde.

En vérité, mon homme était, ma foi, horriblement changé ; et j'avoue que, s'il ne m'avait pas dit son nom, je ne l'eusse certainement pas reconnu. Je le regardais, silencieux, me rappelant maintenant ce gaillard grand et solide, cette manière d'hercule, aux traits vigoureux, aux yeux et à la chevelure noirs, avec son nez busqué d'un audacieux dessin et sa grande bouche, l'homme aux cravates rouges enfin et aux gilets bleus, aux pantalons à pied d'éléphant, aux monstrueuses breloques, le véritable Italien

de corps et de costume que j'avais connu quelques voyages auparavant et qui m'avait donné, je me le rappelais bien à présent, tant de tintouin, au cours de la dernière traversée qu'il avait faite avec moi.

Tous les malheurs lui étaient arrivés, en effet, comme par un hasard inexplicable. Il avait eu, d'abord, une violente attaque de coliques néphrétiques ou coliques de *miserere*, qui l'avait tenu huit jours couché dans sa cabine, en proie à d'épouvantables douleurs ; puis, le jour même de sa première montée sur le pont, une poulie, chose qui n'arrive jamais, lui était tombée sur l'épaule, et il avait fallu vraiment sa force et sa résistance extraordinaires pour qu'elle ne la lui eût pas brisée ; enfin, un soir, en descendant en curieux visiter la machine, il avait dégringolé tout de son long, dans la cage de fer, d'où on l'avait relevé avec je ne sais plus combien de contusions : c'était vraiment, on l'avouera, jouer de malheur. Et, pendant que rapidement devant moi défilaient ces souvenirs, je voyais, devant moi aussi, l'ancien hercule, maintenant amaigri, déjeté, blanchi, presque un vieillard, l'aspect mélancolique et douloureux, la voix blanche et tremblée, contrastant singulièrement avec l'ancien clairon qu'il possédait dans le larynx, avec lequel il riait si fort, sacrant et jurant à pleine voix, à s'en boucher les oreilles, et à s'enfuir d'épouvante et de scandale.



En descendant en curieux visiter la machine, il avait dégringolé.

</

Quelques mois avaient suffi, et le joyeux drille était devenu un squelette. Que pouvait-il s'être passé, pour amener un tel changement ? j'en demeurais abasourdi… Et lui, dans ces rapides moments, me regardait aussi, me disant enfin :

— Ah ! mon bon docteur, vous n'êtes pas changé, vous ! et du plus loin que je vous ai aperçu, à plus de cent mètres du bord, je vous ai tout de suite reconnu. Cela m'a fait plaisir ; je vous dois tant de reconnaissance ; et qui

sait ? c'est peut-être la Providence qui vous met encore une fois sur mon chemin !…

Il hésitait en disant ces dernières paroles, qui semblaient sortir péniblement et comme en un gros effort.

J'avoue que véritablement j'étais intrigué, et je ressentais en moi un sentiment que je m'expliquais moi-même difficilement, sentiment fait de commisération plus grande peut-être que d'habitude, et d'une curiosité qui s'allumait et me surprenait, moi en général assez indifférent et blasé par profession.

— Mais, au fait, lui dis-je, expliquez-moi donc comment il se fait que je vous trouve cette fois venant de Calcutta ? Vous n'appartenez donc plus à la grande compagnie de soie l'*Aratria* ?

Ce détail me revenait, en effet, tout à coup à la mémoire. Les graineurs de vers-à-soie n'ont aucune raison pour se détourner de leur route, transborder, et aller à Calcutta, où ils n'ont rien à faire.

_ Ah ! me répondit-il en soupirant, tandis que son œil fixé sur le pont, mélancolique, semblait perdu dans ses réflexions ; ah ! vous ne savez donc pas, docteur ?… Ah ! que d'ennuis, que de chagrins depuis la saison dernière !…

Et, comme je paraissais étonné :

— Oui, continua-t-il, ce sont ces maudits Japonais, qui, malicieux comme des singes, ont eu l'idée de se passer d'abord de notre intermédiaire et même ensuite de celui de nos maisons. Depuis longtemps déjà, ils sont venus eux-mêmes offrir et vendre leurs marchandises, leurs graines, qu'ils apportaient, se faisant ainsi directement courtiers-graineurs, et cela, bien entendu, vous le comprenez, au détriment de votre serviteur et de ses collègues. Du coup, nous avons presque tous perdu nos situations acquises par vingt annees de travail, et moi, dans cette affaire, j'ai été plus particulièrement touché. Ma compagnie m'avait conservé, bien entendu avec une grosse diminution d'appointements ; mais cela allait encore, parce que, profitant des bonnes années, j'avais su économiser et laisser dans la maison une centaine de mille francs, dont elle me servait un bon intérêt. Patatrac ! voilà que tout à coup mes Japonais se mettent à faire concurrence directe à nos patrons, à nos compagnies ; ils viennent établir, en Italie

même, des maisons concurrentes, et assassinent le marché par des rabais extraordinaires… Là-dessus, c'était fatal, en deux saisons, faillite sur faillite ; les unes après les autres, les compagnies italiennes ferment leurs comptoirs, suspendent leurs paiements, et, du jour au lendemain, je me trouve pris dans la faillite de l'*Aratria*, qui laisse un passif énorme, cinquante à soixante millions… Ruiné, docteur ! ruiné du jour au lendemain, je le répète, et obligé, à quarante-cinq ans, de recommencer toute ma vie !

Et, en racontant, Carbuccia secouait la tête lamentablement, courbant les épaules, comme si un poids considérable eût pesé sur elles.

— Alors, continua-t-il, j'ai dû me débrouiller comme j'ai pu, et je suis entré dans une maison de bibelots… Je voyage maintenant dans l'Inde pour y chercher les étoffes, les cuivres, en un mot, les différentes curiosités du pays… Mais cela ne va pas ; on ne découvre plus rien, tout est vieux, connu, archi-connu ; et j'ai grand'peur de trouver, en rentrant, ma nouvelle maison en liquidation aussi. Alors, ce sera encore une fois à recommencer…

À ce point de son récit, Carbuccia s'arrêta, hésitant ; il semblait qu'il avait encore quelque chose à dire, mais qu'il se demandait s'il ne devait point plutôt en rester là…

Je comprenais maintenant les changements physiques survenus chez Carbuccia. Cet homme, que je connaissais matériel avant tout, jouisseur, si on peut se servir de ce terme, s'était écroulé lorsque le côté matériel de la vie, l'argent, lui avait fait défaut ; n'ayant ni famille, ni femme, ni enfants, ni affection quelconque, il errait à présent comme une âme en peine et voyait la misère peut être, l'horrible misère, approcher pour saisir le vieillard. Et voilà, pensais-je, à quelle situation aboutit la vie, lorsque l'on oublie l'âme pour ne penser qu'au corps… J'avoue que j'étais, sinon ému, du moins saisi du spectacle de cet écroulement.

— Ah ! mon cher monsieur Carbuccia, lui dis-je, je vous plains bien sincèrement, et de tout mon cœur…

— Je le sais, docteur, interrompit-il ; et si je me suis laissé aller ainsi devant vous, c'est que vous me connaissez bien, c'est que vous m'avez si

bien soigné, et que j'ai pour vous, croyez-le bien, une très grande estime et une très grande sympathie.

— Je comprends maintenant, repris-je, que vous ayez un peu changé ; il y a en effet, de quoi bouleverser un homme ; perdre comme cela d'un coup et fortune et situation, c'est dur !…

— Ah ! interrompit-il encore une fois, mais à demi-voix, et en regardant tout autour de lui de peur que quelqu'un n'entendit… Ah !… s'il n'y avait que cela !…

— Mais qu'y a-t-il donc encore, monsieur Carbuccia ?

Vraiment, je ne comprenais plus.

Il fit un violent effort, releva la tête, passa sa main sur son front comme pour en chasser des idées noires qui l'obsédaient ; puis, il balbutia :

— Non, je n'ai rien dit, je me suis trompé… Pardonnez-moi, docteur, je rêvais… D'ailleurs, fit-il plus lentement et comme repris de la pensée qui le hantait ; d'ailleurs, vous ne comprendriez pas !…

À ce moment, notre conversation fut interrompue ; des gens allaient et venaient sur le pont ; je quittai donc mon homme pour aller inspecter mes passagers, en lui disant :

— À ce soir, monsieur Carbuccia, à ce soir.

L'*Anadyr* devait précisément partir le soir même, tard, dès que l'on aurait fait le charbon. Un instant encore je pensai à Carbuccia, en le regardant descendre, voûté, par l'échelle des premières. Puis, je repris, comme d'habitude le cours de mes occupations.

L'embarquement du charbon, la nuit, à bord d'un paquebot, est un tableau curieux, mais sale et bruyant. Une poussière abominable et noire, qui pénètre, tant elle est fine, jusque dans les tiroirs des meubles, se répand dans toute l'atmosphère, pendant que le bruit du charbon qui tombe dans les soutes résonne sans discontinuer, faisant en quelque sorte vibrer tout entier le bateau en fer. Cela est parfois insupportable, insoutenable, surtout dans ces parages de l'Inde où il fait une chaleur humide constante et où la quantité d'électricité répandue dans l'air vous énerve déjà à votre insu. Il y a la de quoi rendre malade et surexciter les nerfs de bien des gens, pour peu qu'ils soient un peu prédisposés. Heureusement, cela ne dure que quelques

heures. Quoi qu'il en soit, la nuit du charbon est une nuit perdue pour le sommeil.

La fin de la journée s'était écoulée monotone ; peu de passagers avaient paru au dîner du soir, où je n'avais plus revu mon Carbuccia. Vers les huit heures, les mahonnes, bateaux à charbons, avaient accosté le bord, et l'embarquement avait commencé. Moi, pour échapper autant que possible à la poussière, je me réfugiais en ces occasions sur la passerelle, qui est en général élevée au-dessus du pont, où l'on a plus d'air que sous les tentes de l'arrière, et où l'on a de plus le grand avantage d'être seul, et de pouvoir s'étendre à sa guise dans son fauteuil.

J'étais donc sur la passerelle ; il pouvait être environ onze heures, et je rêvais éveillé, essayant, au milieu du bruit affreux, de faire comme tous les soirs la récapitulation mentale des faits de ma journée. Justement, j'en arrivais à l'incident Carbuccia, lorsque mon infirmier parut en haut de l'échelle, me disant :

— Docteur, un passager vous demande ; il m'a dit de vous donner son nom, M. Carbuccia, que vous connaissez, prétend-il…

Je fis un haut-le-corps dans mon fauteuil ; la bizarrerie de la coïncidence me frappa. Décidément, pensai-je, ce Carbuccia me hante aujourd'hui d'une façon singulière.

— Bien, fis-je à l'infirmier, j'y vais.

On a beau faire et beau dire, il y a des choses qui doivent arriver. En vertu de quelle loi, de quelle volonté de la Providence ? Cela est difficile à comprendre et à déterminer. Mais, vraiment, j'étais pour l'instant, à mille lieues de me douter de ce que j'allais apprendre et des conséquences qui allaient en résulter pour moi.

Je me levai et descendis sur le pont et de là dans la batterie, où mon infirmier m'attendait pour m'indiquer le numéro de la cabine occupée par le passager malade : le numéro 27-28. Je m'y rendis immédiatement.

Carbuccia était assis sur la couchette supérieure ; car les cabines de première classe contiennent deux couchettes seulement, superposées l'une sur l'autre. Il faisait dans la cabine une chaleur insupportable, le sabord étant fermé à cause de la poussière ; en embarquait justement le charbon de ce côté-là, et la roulée des morceaux contre la tôle des manches de descente

dans les soutes laissait entendre une musique enragée. Carbuccia se tenait la tête des deux mains.

— Ah ! béni soyez-vous, docteur ! s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut ; venez à mon secours, ma tête éclate, je suis horriblement énervé…

Et tout à coup il se mit à fondre en larmes.

— Voyons, voyons, monsieur Carbuccia, fis-je ; vous savez bien que c'est le charbon, et puis l'électricité de l'air ; cela fait toujours cet effet-là. Dans une heure, tout sera terminé, nous serons à la mer, on respirera.

Mais lui ne m'écoutait pas ; il pleurait de plus belle, répétant :

— Que je suis donc malheureux ! que je suis donc malheureux !

Décidément, il y avait chez mon Italien quelque chose de grave sous roche et autre chose encore que ce qu'il m'avait dit. Je me demandai rapidement :

— Dois-je comme médecin chercher à savoir, aller plus loin, provoquer des confidences ? ou faut-il simplement passer outre, ordonner un calmant quelconque, et ne plus m'occuper que du malade et non de l'homme ?… Baste, pensai-je, dans quelques jours, il débarquera, et qui sait si, étant donné l'état dans lequel il me paraît, je le reverrai jamais ?…

On eût dit qu'il devinait ce que je roulais dans ma tête ; car, brusquement, il sauta en bas de sa couchette, vint à moi, et, me serrant les mains dans les siennes que je sentis brûlantes :

— Docteur, docteur, balbutia-t-il, ne m'abandonnez pas !… Vous avez toujours été bon pour moi, je n'ai que vous à qui je puisse me confier dans la situation où je me trouve ; je vous dirai tout, mon cœur déborde, j'ai besoin de parler, de m'épancher, de dépeindre à quelqu'un toute l'horreur de ma situation… Voilà huit jours que je me consume à petit feu, que je me dévore ; je sens que, si je ne parle pas, je deviendrai fou…

Et il m'embrassait les mains, qu'il inondait de ses larmes.

— Voyons, voyons, monsieur Carbuccia, dis-je alors ; voyons, voyons, calmez-vous… Tenez, voulez-vous ? montez avec moi sur la passerelle ; nous y serons bien seuls, bien à notre aise ; le grand air dissipera votre mal de tête, et vous serez plus calme pour causer.

Certes, je commençais à être sérieusement intrigué ; je ne sais quel instinct secret me poussait aussi à écouter cet homme et me disait que de cette conversation sortirait pour moi quelque chose d'inattendu et de grave importance.

Nous montâmes sur le pont et de là sur la passerelle, lui me suivant, la tête penchée, comme abîmé dans ses réflexions. Arrivé là, je le priai de s'asseoir à côté de moi sur ma chaise longue, qui nous servait de canapé.

— Et maintenant, lui dis-je, que nous sommes seuls, monsieur Carbuccia, racontez-moi, librement, tout ce que vous voudrez ; cela vous soulagera, cela vous fera du bien ; d'ici là, le charbon sera terminé, et vous irez vous coucher bien tranquillement.

Il eut comme un frémissement, un frisson général de tout l'être ; puis, me regardant bien en face, il me dit à brûle-pourpoint :

— Aurez-vous le courage, mon bon docteur, d'écouter jusqu'au bout un homme décidé à tout dire ?

— Ma foi, répondis-je en riant et croyant qu'il faisait simplement allusion à la longueur quelconque d'un récit de ses revers de fortune qu'il allait m'entreprendre, ma foi, oui… Vous n'en avez pourtant pas jusqu'à l'aube ?

— Peut-être bien, fit-il, et peut-être davantage.

— Bigre ! répliquai-je sans pouvoir retenir cette exclamation… Enfin, allez-y toujours.

Alors, après un nouveau frisson, une courte hésitation comme la dernière trace d'une lutte intérieure qui se livrait en lui :

— Docteur, fit-il en se levant tout à coup, docteur, je suis damné !…

Et, poussant un soupir prolongé, il chancela sur ses jambes, prêt à se trouver mal. J'eus juste le temps de le retenir. Encore une fois, ses larmes débordèrent, le suffoquant. Je le couchai sur la chaise longue, et il resta là un moment, étendu, comme sans connaissance, avec des sanglots contenus dans la gorge.

Moi, je le regardais, ne pensant même plus à sa syncope ; j'étais littéralement abasourdi… Carbuccia, le sceptique, l'athée Carbuccia, racontant qu'il était damné, et se trouvant mal à cette idée et à cet aveu,

voilà par exemple qui me surpassait !… Comment ! cet homme qui, il y a quelque temps à peine, ne croyait ni à Dieu ni à diable, avec lequel j'avais eu, sur des questions religieuses et de foi, des conversations dans lesquelles il s'était toujours moqué de moi et m'avait doucement raillé de ce qu'il appelait ma superstitieuse crédulité, cet homme se disait damné ?… Décidément, ou il était subitement devenu fou, — on a vu de ces exemples, — ou bien alors il s'était réellement passé en lui des choses extraordinaires. Le cas devenait intéressant pour le médecin, et je me promis de provoquer maintenant ses confidences et de tout savoir, pensant avoir affaire à un beau cas de suggestion et à une belle observation d'hallucination démoniaque à publier dans les journaux de médecine. Mais je n'eus pas à l'interroger. Presqu'aussitôt il revint à lui, calmé par cette dernière crise, les nerfs détendus, absolument décidé, cela se voyait dans son regard.

— Vous me croyez fou, n'est-ce pas, docteur ? articula-t-il très nettement.

Et, comme je ne répondais pas :

— Je l'étais, poursuivit-il, mais maintenant je ne le suis plus. Vous m'avez connu fou ; à présent, trop tard malheureusement pour moi, je suis sage, puisque je me rends compte de ma folie de jadis ; et, je vous en prie encore, écoutez-moi… Tenez, ajouta-t-il en me tendant son bras, vous pouvez prendre mon pouls, vous verrez si je suis calme.

Et il commença :

— Vous savez, mon bon docteur, quel métier je faisais ; nous nous sommes assez souvent vus, et je vous dois assez de reconnaissance pour ne rien vous cacher. Un jour, il y a de cela cinq ans, à bord de ce même *Anadyr* sur lequel nous sommes, un de mes collègues me dit :

« — Ah ça ! diable, Carbuccia, mais vous n'êtes donc pas maçon ?

« — Maçon, qu'est-ce que c'est que cela ?

« — Eh ! mon cher, maçon, franc-maçon !

« — Ah ! non, par exemple !… Ce sont des farceurs, paraît-il, que tous ces gens-là, et je n'ai pas envie… »

Mon camarade m'interrompit :

« — Vous avez tort, Carbuccia, de parler comme cela de choses que vous ne connaissez pas. La maçonnerie est une institution des plus sérieuses et

j'ajoute des plus indispensables pour ceux qui, comme nous, voyagent et ont besoin, dans tous les pays du monde, de trouver des amis, des clients, bref, de se créer des relations pour faire des affaires. »

Il se mit alors à me raconter que, dans le monde entier, la franc-maçonnerie avait des affiliés, que l'un des principes de cette société était de se porter secours, de s'entr'aider les uns les autres, et que rien, en définitive, n'était plus profitable que de se faire recevoir franc-maçon.

Je l'écoutais à peine, riant sous cape de le voir si enflammé pour cette société, et, au surplus, je refusai net de me laisser convaincre, lorsqu'il m'eût dit qu'il fallait, pour être admis à en faire partie, subir des épreuves, passer par diverses filières, mettre en un mot un temps infini pour arriver à des grades élevés.

Il eut beau revenir plusieurs fois à la charge, au cours de la traversée que nous fîmes ensemble ; je finis par l'envoyer promener.

Hélas ! pourquoi n'ai-je pas persisté dans cette bonne voie ?…

Mais, voilà qu'à Naples où je demeure, et où il me quitta, je fis, par le plus grand des hasards, connaissance d'un de mes voisins du 25 de la strada San Biagio de Librae, un original, du nom de Giambattista Peisina, qui se disait et s'intitulait pompeusement, et faussement, je le croyais du moins à cette époque : Très illustre souverain, grand commandeur et grand-maître général, grand Hiérophante du Souverain Sanctuaire de l'antique et primitif rite oriental de Memphis et Misraïm… Excusez du peu !…

Et, comme je riais, moi, à l'énumération de cette charretée de titres :

— Je riais aussi en ce temps-là, dit gravement Carbuccia ; aujourd'hui, je ne ris plus.

Et il reprit :

— Peisina, il faut le dire, ne jouissait pas d'une excellente réputation dans le quartier ; on ne savait pas au juste quels étaient ses moyens d'existence ; il montait chez lui du matin au soir une foule de gens dont la plupart avaient de bien vilaines figures ; mais, somme toute, on ne disait pas trop grand'chose sur son compte, comme si on en avait eu peur.

Au demeurant, Peisina, d'aspect austère et grave en apparence, était, dans le privé, un bon vivant, ne dédaignant pas la bouteille et ayant le mot pour

rire ; il se gobergeait finement, mangeant bien et buvant sec, à la gloire du grand architecte de l'univers, disait-il, pour narguer les jésuites, mais en plus qu'eux, ajoutait-il, à sa santé.

Un jour, entre deux vins, je lui racontai, en manière de plaisanterie, la tentative d'embauchage dont j'avais été l'objet de la part de mon camarade. Alors, il devint sérieux aussitôt, reprenant mot pour mot l'antienne de l'autre, avec les mêmes termes, les mêmes phrases ; on eût presque dit que tous deux récitaient une leçon apprise par cœur.

Seulement, il ajouta :

« — Votre ami est un nigaud ; mais, à vous qui êtes un homme intelligent, on peut tout dire. Nous laissons, — et il appuyait sur le mot *nous*, — nous laissons dans les grades inférieurs et nous soumettons à des épreuves les gens dont nous doutons, qui ne nous paraissent pas mûrs pour la lumière ; mais vous, qui êtes mon très illustre, très recommandable et très génial ami, je vous le dis, sous le sceau du secret, si vous le désirez, je puis, moi, en ma qualité de très illustre souverain grand-maître (ici toute l'enfilée de titres qu'il débita sans reprendre haleine), je puis, moi, d'un seul coup, vous initier à un degré très avancé de nos sublimes et impénétrables mystères !… Voulez-vous avoir la troisième classe et être trente-cinquième ? fit-il en passant la main dans sa barbe.

« — Ma foi, oui, fis-je sans même réfléchir ; ma foi, oui.

Cela m'avait en quelque sorte échappé. Il me prit au mot, ajoutant :

« — Avez-vous les métaux ?

« — Plaît-il ? » fis-je.

Il reprit, scandant la phrase : « — Avez-vous les métaux ? »

Et, comme je ne comprenais pas, il m'expliqua :

« — Cela vous coûtera deux cents francs… Vous comprenez ? fit-il, les frais de diplôme, le tronc de la veuve, la maçonnerie avant tout société de bienfaisance, centralisant l'argent pour des œuvres… » et autres phrases en baudruche, dont il avait plein la bouche.

« — Et pour deux cents francs, alors, je serai d'emblée, comment dites-vous ?… trente-cinquième ?… Je saurai tous les secrets ?…

« — Parfaitement, répliqua Peisina ; et vous aurez le titre de Grand Commandeur du Temple. »

Je ne savais pas au fond si je devais rire ou me fâcher. Mais qu'était-ce que l'argent à cette époque pour moi ?… Je me dis : Qu'est-ce que tu risques après tout ? Deux cents francs, ce n'est pas trop cher vraiment, même si tu es mystifié… Séance tenante, nous nous rendîmes chez Peisina ; et là, dans une sorte de salon spécial, il m'apprit à marcher, à faire les gestes et à prononcer différents mots et différentes phrases, tous ces fameux secrets de jadis, aujourd'hui secrets de polichinelle ; et, en fin de compte, il me délivra un diplôme, signé de son plus beau parafe, ainsi que les insignes de mon grade.

En deux heures à peine, j'étais un Grand Commandeur des plus initiés.

Il est facile de voir par là que ce Giambattista Peisina était un malin, qui avait trouvé le moyen de se faire de bonnes petites rentes, grâce à ce commerce de diplômes maçonniques ; mais, il était réellement un des gros bonnets de l'association, et il avait vraiment le droit de conférer des grades, même sans les épreuves usuelles.

J'étais donc parfaitement initié ; le signor Peisina m'avait fait, à plusieurs reprises, répéter mots, gestes et marche, afin que je n'eusse pas l'air trop emprunté lorsque je voudrais m'en servir.

« — Et maintenant, ajouta-t-il, lorsque tout fut fini, moyennant un abonnement de quinze francs par an, que vous paierez en qualité de membre actif de l'Aréopage de Naples, je vous communiquerai régulièrement les mots d'ordre et de passe qui vous sont indispensables, et vous pourrez ainsi vous présenter partout comme membre de nos illustres loges, chapitres et conseils philosophiques. »

J'étais, je vous l'avoue, enchanté, et lui aussi, paraît-il.

Et me voilà allant dans les temples interdits aux profanes, fréquentant les frères ; et ma foi, j'ai vu chez eux des choses amusantes, cocasses même ; j'y ai fait d'innombrables connaissances très distinguées, dont la plupart ont fini par m'emprunter de l'argent, qui, par parenthèse, ne m'a jamais été rendu. Quant à avoir fait des affaires grâce à la maçonnerie, ça, c'est une autre paire de manches !…

Mais voilà qu'un jour, je me le rappelle comme si c'était hier, un collègue, maçon d'une loge de Calcutta, mais qui avait été initié au rite de Memphis, à Withington, près de Manchester, en Angleterre, me témoigna son étonnement de ne pas me voir croître en grades et en sagesse maçonniques, suivant le jargon en usage, et de me retrouver toujours simple Grand Commandeur du Temple, lorsqu'il y a tant d'autres grades des plus intéressants à conquérir.

En deux mots, il réussit à piquer ma curiosité, et cela, avec des phrases apprises comme une leçon, je l'ai compris depuis lors, des phrases faisant partie, comme celles de mon autre camarade et de Peisina, d'un tout, d'une sorte de boniment, d'attrape-nigaud, soigneusement étudié et fait dans le but de faire des recrues et de stimuler les gens qui désirent s'initier davantage.

Quoi qu'il en soit, il réussit à me faire tomber dans son panneau, en me parlant de séances extrêmement curieuses, auxquelles on peut assister dès que l'on passe dans la maçonnerie cabalistique ou maçonnerie occulte.

Le boniment est tellement bien fait, qu'il devient pour vous obsédant, qu'il hante votre cerveau. En fin de compte, je fus pris et me laissai attraper comme bien d'autres l'ont été avant moi, comme bien d'autres le seront encore après ; et me voilà aspirant à la connaissance de nouveaux secrets.

Du reste, je dois dire que mes nouveaux frères cabalistes ne m'ont pas laissé trop attendre. On m'a fait grâce des initiations aux 36^{e}, 37^{e}, 38^{e} et 39^{e} degrés, et je fus reçu d'emblée au quarantième grade, *Sublime Philosophe Hermétique.* Il est vrai que, bien que n'ayant subi que les épreuves de ce dernier grade, j'avais, par contre, subi toutes les attaques à ma bourse ; et, comme me l'avait fait déjà pressentir Peisina, on m'avait fréquemment demandé si j'avais les métaux ?… et on s'était assuré que je les avais.

Dire que je donnais l'argent avec plaisir, serait exagérer. Les affaires alors allaient déjà mal, la roue de la mauvaise fortune commençait à tourner, les premières secousses de la catastrophe finale étaient ressenties par moi ; et comme à chaque grade nouveau il s'agissait d'assez fortes sommes pour frais de diplômes, de tronc des œuvres, etc., etc., vous voyez, docteur, que, si j'ai mal tourné, j'y ai mis le prix. Je protestais donc chaque fois dans mon for intérieur ; mais, que voulez-vous ? une fois engrené dans

la machine, une fois le doigt pris, le corps y passe, et l'âme avec naturellement ; il semble que c'est comme au jeu, plus on perd, plus on s'acharne à la déveine, plus on s'enfonce ; quelque chose de maudit vous cloue à ce tapis vert, que l'on sait très bien être le linceul de votre ruine, de votre désespoir et de votre infamie…

Carbuccia m'avait fait cette première partie de son récit, tout d'une haleine, tout d'un trait, et sans fatigue apparente ; il avait, on eût dit, retrouvé pour un instant sa voix sonore et claire, qui m'arrivait en plein dans l'oreille au milieu du fracas assourdissant du charbon. J'étais vivement intéressé par ces détails vivants, qui dépeignaient si bien une société dont j'entendais souvent parler, dont je voyais les échantillons de toute nature parmi mes passagers, aux obsessions de certains desquels j'avais été moi-même bien souvent en butte ; car on tenta maintes fois de m'embrigader.

Maintenant, Carbuccia, baissait la voix, parlant plus bas, de peur que le vent ne transportât ses paroles et qu'une autre oreille que la mienne pût les recueillir. Le bruit du charbon diminuait, d'ailleurs, d'intensité.

À ma demande et à mon invitation de se reposer un instant avant de continuer, il répondit que non, disant qu'il n'était pas fatigué le moins du monde, et précipitant au contraire son débit, comme s'il avait craint que nous fussions tout à coup dérangés par quelque importun, que quelque chose d'inattendu vînt l'arrêter, nous surprendre et l'empêcher d'aller jusqu'au bout.

Il s'était légèrement rapproché de moi ; et, malgré la nuit épaisse, je voyais sa silhouette se dessiner sur le blanc de la toile de la passerelle.

— À peine, continua-t-il, fus-je reçu Sublime Philosophe Hermétique, que de tous côtés on m'envoya des convocations avec prière d'assister à des réunions de sociétés plus ou moins maçonniques ; c'est ainsi que je fis connaissance des Frères du Palladium Réformé Nouveau ou Société des Ré-Théurgistes Optimates, dont le directoire central est à Charleston, dans l'Amérique du Nord, sous la haute autorité du général Albert Pike.

Comme je manifestais mon étonnement de tous ces noms baroques :

— Oh ! ce n'est encore rien, me dit Carbuccia, et vous n'avez encore rien entendu. Dans le cours du voyage, nous aurons le temps de recauser de tout cela, et je vous mettrai au courant, je l'espère, si toutefois cela peut vous

intéresser, et si vous vous sentez assez fort pour ne pas vous laisser tenter de connaître de près ces niaiseries, au bout desquelles on finit par arriver à une monstruosité.

— Pour cela, mon cher monsieur Carbuccia, que votre conscience se rassure !… Moi, je suis cuirassé contre ces sottises-là, et cela m'étonnerait fort si jamais vos frères me pinçaient dans leurs filets. Permettez-moi de vous le dire, d'ailleurs ; ils n'attrapent jamais que les naïfs, ceci dit sans vous fâcher.

— Vous croyez cela, mon cher docteur ?… Eh bien, détrompez-vous…

— C'est vrai, aux naïfs, il faut ajouter les coquins, ajoutai-je, mais je vous estime encore assez, monsieur Carbuccia, pour vous classer dans la première catégorie des victimes des sectes en question.

Carbuccia ne répliqua pas, courbe la tête, et reprit son récit :

— Ces Ré-Théurgistes Optimates tiennent des réunions palladiques spirites ; ils se livrent à toutes les manœuvres défendues par l'Église et à une masse d'opérations occultes : tables tournantes et parlantes ; enfin, évocations.

Je souris légèrement à ce que je considérais comme une billevesée. Carbuccia s'en aperçut dans l'obscurité.

— Ne riez pas, docteur, dit-il ; cela est plus certain et malheureusement bien plus sérieux que vous ne le croyez et qu'on ne le croit. Il y a, à l'égard de tous ces maléfices, un scepticisme que je m'étonne de rencontrer, alors que cependant dans toute l'Europe, dans le monde entier, il ne se passe pas un jour, peut-être pas une heure, sans que quelque part quelqu'un ne maléficie, seul ou en compagnie de gens comme lui abandonnés de Dieu… Tenez, en ce moment, à l'heure où nous parlons… Mais écoutez la fin, et vous saurez tout…

Dans la première période de ma fréquentation des réunions palladiques spirites, j'assistai à de nombreuses évocations ; mais je m'aperçus vite, la supercherie était d'ailleurs grossière, que les apparitions de fantômes évoqués étaient produites par des projections assez habilement faites, mais pas assez pourtant pour que le truc échappât à l'œil de l'observateur.

Cependant, je ne dis rien, pensant que c'était là la répétition de toutes les comédies qui m'avaient été précédemment données en spectacle dans les loges maçonniques ; il est bon de savoir, en effet, que les Ré-Théurgistes Optimates appartiennent presque tous à la franc-maçonnerie, dont les rituels ont servi de modèle à un grand nombre des leurs ; cette secte est une autre maçonnerie, plus occulte, plus perverse, plus criminelle que l'autre, et ayant surtout un caractère plus nettement diabolique.

Mais, voilà qu'un beau jour, le grand-maître d'une réunion palladique, à laquelle je m'étais fait inscrire, me dit, alors que nous étions en séance :

« — Frère Carbuccia, vous vous croyez peut-être des nôtres ? Vous vous imaginez avoir été réellement initié aux mystères de la cabale et de la magie ?… Eh bien ! non… Tout ce que vous avez vu jusqu'à présent n'était que de la fantasmagorie, de la simulation, des chimères, des apparences vaines et trompeuses…

« — Pardon, répondis-je, je m'en étais fort bien aperçu ; mais j'étais trop poli pour vous le dire.

« — Or ça, reprit le grand-maître, nous vous avons étudié avec soin, depuis que vous nous fréquentez, et nous comprenons que vous êtes un homme sur qui l'on peut compter… Nous allons donc aujourd'hui vous donner la véritable initiation des Mages. Vous êtes digne de pénétrer nos arcanes et de voir face à face la réalité… Vérifiez vous-même la salle maintenant ; aucun appareil n'est dissimulé, vous pouvez le constater. »

Et l'on me fit faire une visite minutieuse du local.

Alors, après toute une séance de spiritisme, en dernier lieu, on évoqua Voltaire et Luther. À un moment donné, dans le silence de l'obscurité, je vis très distinctement deux silhouettes, comme des ombres, comme des fantômes, apparaître, aller et venir dans la salle au milieu de nous, à peu de distance du sol, sans le toucher ; mais ces esprits ne répondirent pas aux questions que le grand-maître leur adressait et s'évanouirent, s'effaçant graduellement comme une vapeur légère, ainsi que du reste ils étaient apparus.

Je fus assez vivement impressionné, et, cependant, au fond, je doutais encore. Les trucs n'avaient-ils pas été mieux dissimulés que d'habitude ?

Voilà ce que je me demandais… J'assistai ainsi à de nombreuses évocations du même genre, et toujours d'êtres humains trépassés.

Je finis, je dois le dire, par prendre l'habitude de ces coupables pratiques ; j'essayai de me bien pénétrer de toutes les cérémonies d'invocation, de toutes les formules, et puisque, pensai-je, mes frères en théurgie ont le pouvoir d'évoquer des trépassés, de conjurer des sorts, je vais à mon tour me servir de ces moyens, pour essayer de rétablir ma fortune, devenir riche, être heureux.

Cependant, tout cela avait un peu ébranlé mes convictions d'athée, de libre-penseur, d'homme ne croyant à rien. S'il y a réellement quelque chose *après*, me disais-je, n'y aurait-il pas réellement aussi, comme l'affirment les catholiques, un enfer, et par conséquent un Dieu bon et miséricordieux, mais terrible aussi ?… Alors ?… Mais quel est le roi du ciel et quel est le roi de l'enfer ?… Cela ne m'apparaissait pas bien clairement, à raison surtout des thèses étranges que j'avais entendu soutenir par les conférenciers de nos sociétés d'occultistes.

Mais n'anticipons pas. Je me borne à vous indiquer, mon cher docteur, quel était, dès ce moment, le trouble de ma conscience, et j'arrive au plus important, c'est-à-dire au fait inouï, épouvantable, dont depuis huit jours je suis absolument bouleversé…

Ici, j'arrêtai mon Carbuccia.

— Vous allez, je le vois, lui dis-je, me raconter des faits graves, des choses qu'un chrétien ne doit pas entendre sans horreur, et si, comme je n'en doute pas, à voir la netteté de votre récit, sa simplicité, ainsi que la conviction qui en résulte, vous allez plus loin, si vous pénétrez, en un mot, dans le domaine des idées que la religion nous défend d'aborder témérairement, je ne puis plus vous écouter… C'est à un prêtre qu'il faut aller confesser cela, c'est à ses pieds qu'il faut vous jeter ; quant à moi, je n'ai ni qualité ni envie de recueillir des confidences sur de tels sujets… Je ne vous le cache pas, j'avais tout à l'heure grand désir de tout savoir ; mais maintenant, au fur et à mesure que vous avancez dans votre récit, je sens que je vais apprendre des choses qui me troublent déjà sans que je les connaisse ; ma conscience de chrétien se révolte, et je me demande si vous écouter seulement ne me rend pas votre complice jusqu'à un certain point…

Car, enfin, ce n'est pas au médecin dans l'exercice de ses fonctions que vous racontez cela ; je ne suis donc, en aucune façon, tenu vis-à-vis de vous au secret professionnel, et je ne sais si je résisterai, moi, à l'envie de tout raconter à mon tour, de publier ce que vous me dites de point en point et mot à mot, afin de faire connaître au monde entier des faits peu connus et en grande partie ignorés, afin que la divulgation de ces exécrables pratiques mette en garde et contribue à sauver des âmes sur le seuil de ce précipice dans lequel vous êtes tombé, dans lequel, je le pressens, vous avez roulé jusqu'au fond…

— Oh ! dit alors Carbuccia, quelle merveilleuse idée vous avez là, docteur !… Oui, c'est cela, il faudra publier mon récit, il faudra raconter tout un jour, dévoiler, comme vous le dites, au monde entier, l'œuvre des maléfices. Je vous y aiderai de tout mon pouvoir, en vous mettant au courant de tout ce que j'ai vu, fait et observé. Et, à ce titre, vous devez, vous médecin, en l'absence de prêtre à bord, entendre et recevoir, non ma confession, mais mon aveu, ma déclaration sincère et solennelle… Cela peut vous paraître étrange, peut-être, que je me livre ainsi à vous ; mais je vous connais, je vous estime, j'ai confiance absolue en vous ; vous avez sauvé une fois déjà ma vie matérielle, sauvez ma vie spirituelle, écoutez-moi !… Le prêtre, j'en ai peur… Oh ! non, s'empressa-t-il de se reprendre, voyant que je faisais un mouvement… Oh ! non, pas comme vous pensez, mais par timidité, par horreur de moi… Pensez, depuis ma première communion, qui fut, il est vrai, excellente, depuis mon enfance, par conséquent, j'ai perdu l'habitude du prêtre, et jamais je n'oserai raconter à cet homme, malgré le caractère sacré dont il est revêtu, peut-être même à cause de ce caractère, ce que je vous dis à vous avec confiance, avec soulagement… Je vous le répète, je vous connais, vous êtes pour moi comme un frère, un père, et je n'ai ni honte, ni amour-propre avec vous… Enfin, si vous ne m'écoutez pas, jamais peut-être je ne dirai rien à personne ; ces secrets terribles mourront avec moi, et l'œuvre mauvaise, non dévoilée, continuera son ténébreux chemin…

Il parlait ainsi, me pressant, avec le ton d'un enfant qui supplie, d'un malheureux qui implore, et j'étais vraiment ému.

Au demeurant, ma décision fut vite prise ; son dernier argument m'ébranla.

— Eh bien, lui dis-je, si vous me promettez formellement d'achever votre retour à Dieu, de le légaliser en quelque sorte en allant vous confesser, si, en un mot, vous me promettez d'une façon expresse de faire votre paix définitive avec la religion chrétienne, alors je consens à vous écouter, et je verrai ensuite ce que j'aurai à faire.

— Je vous le jure, fit-il simplement.

— Parlez, lui répondis-je ; — et je fis un signe de croix.

— Lors de mon dernier voyage à Calcutta, j'allai, suivant mon habitude, voir mes frères les Ré-Théurgistes Optimates. Cette fois, je trouvai le grand-maître et ses acolytes en grand mouvement. On avait, paraît-il, reçu quelques jours auparavant, un nouveau rituel de cérémonies magiques, composé par Albert Pike ; il n'était question que de cela, et je comprenais, à certaines phrases échappées au grand-maître et à certains préparatifs, qu'il allait y avoir une séance extraordinaire. Elle était seulement retardée par ce fait, que l'on n'avait pas à Calcutta, certaines choses, — que l'on ne m'indiquait pas, — absolument indispensables pour le cérémonial.

Les choses en question ne se firent d'ailleurs pas attendre ; le frère Georges Shekleton, qu'on avait envoyé exprès les chercher en Chine, seul endroit du globe où l'on pût les trouver et se les procurer, devait arriver le lendemain par un paquebot de la *Peminsular and Oriental*, venant de Shang-Haï et Hong-Kong. Le paquebot attendu arriva, en effet, le lendemain.

Le grand-maître se rendit à bord à la rencontre du frère Shekleton, et tous deux nous arrivèrent, portant en grande pompe une petite caisse de bois blanc, contenant ce que Albert Pike avait déclaré indispensable pour la réussite de l'opération magique tant désirée.

La caisse fut ouverte devant nous tous, dans la salle de nos réunions ; elle contenait… — et ici Carbuccia frissonna et sa voix s'altéra subitement, — elle contenait, continua-t-il, trois crânes de missionnaires, tout récemment morts victimes de la foi, dans la basse Chine.

« — Frères, nous dit le grand-maître, notre frère Shekleton a justement et parfaitement accompli la mission d'honneur dont nous l'avions chargé… Il a vu là-bas nos frères les adeptes de la maçonnerie cabalistique chinoise, et,

grâce à eux, il a pu se procurer les trois crânes que vous voyez… Ce sont trois crânes de pères des missions du Kouang-Si, que nos frères chinois ont eux-mêmes suppliciés, après leur avoir infligé des souffrances qui, si terribles qu'elles pussent être, étaient encore au-dessous de celles que méritaient ces infâmes propagateurs de la superstition romaine[2]. Leurs crânes avaient été envoyés au Tao-Taï de la région, pour servir aux usages profanes que vous savez[3]. Notre frère le Tao-Taï a bien voulu nous les céder, à la demande de notre respectable aréopage ; et voici son cachet, qui ne nous permet pas de suspecter leur authenticité. »

En prononçant ces mots d'une voix joyeuse, le grand-maître nous montrait, en effet, un grand papier de riz, au dragon impérial à *cinq griffes*, que seuls peuvent employer les hauts fonctionnaires, et qui, trouvé dans la main d'un homme ordinaire, lui vaut son arrêt de mort immédiat… Il n'y avait donc pas à douter.

J'eus, poursuivit Carbuccia, toutes les peines du monde à ne pas réprimer un sentiment d'horreur. Mais j'étais trop engagé, je le compris alors. Il me sembla que, si je manifestais le désir de me retirer de la séance, j'étais perdu ; et il me fallut assister à une épouvantable scène, digne de vrais sauvages !

On disposa les trois têtes sur une table. Le maître des cérémonies nous fit ranger autour, en formant un triangle dont la pointe était à l'orient de la salle. Puis, le grand-maître, prenant un poignard, qui est le bijou suspendu au cordon du rite palladique, se détacha de la chaîne triangulaire des assistants, s'avança vers la table, et donna un coup de l'arme d'acier dans chacun des trois crânes en disant en anglais : « *Maudits soient Adonaï et son Christ. Béni soit Lucifer !* »

Il nous fallut, bon gré, mal gré, l'imiter chacun à notre tour.

Après quoi, les trois crânes étant, comme vous le pensez, dans un état lamentable, les débris en furent jetés au sein d'un brasier, qui brûlait au pied du Baphomet, dominant l'orient[4].

On éteignit alors toutes les lumières, sauf une seule, qu'un chevalier grand expert tenait devant le grand-maître, pour lui permettre de lire sur le rituel d'Albert Pike ; le grand-maître lut une formule d'évocation que je n'avais jamais entendue ; c'était un appel direct à Lucifer.

Je me demandais, très inquiet, ce qui allait arriver.

La salle, je l'avais remarqué, n'était pas disposée comme du temps des premières apparitions fantasmagoriques qu'on m'avait fait voir ; et je comprenais bien, mais trop tard, que les pseudo-apparitions par projections oxhydriques étaient pour familiariser les timides avec ces pratiques. Le sol n'était pas parqueté, mais dallé au ciment par carreaux alternativement blancs et noirs, comme un damier ; l'orient, surélevé de trois marches, plus quatre marches à l'autel du Baphomet, était construit en granit, en grosses pierres massives. J'insiste sur ces détails, pour vous montrer que j'ai vu, docteur, que j'allais assister à une apparition réelle, qu'aucune trappe n'existait nulle part, qu'aucune supercherie n'était possible.

Le grand-maître termina son évocation par des mots auxquels je n'ai rien compris, des mots qui doivent être hébreux ou de quelque langue inconnue ; mais j'incline pour l'hébreu. Au surplus, je n'eus pas le temps de réfléchir beaucoup sur ce point.

Il avait à peine terminé, et il venait, nous tous l'imitant selon l'usage, d'ouvrir les bras, les mains tendues comme pour souhaiter la bienvenue, qu'un vent violent souffla dans la salle, malgré que les portes restassent fermées. On entendit aussitôt un mugissement souterrain, effrayant ; le flambeau du grand maître s'éteignit de lui-même, et nous demeurâmes dans la plus complète obscurité. Alors, ce fut un fracas épouvantable, dont il est impossible de se faire une idée. En outre, le sol tremblait par fortes secousses ; il semblait que la maison allait s'écrouler sur nos têtes. Je m'attendais à être enseveli vivant sous les décombres. Il n'en fut rien. Un formidable coup de tonnerre éclata, et la salle fut brillamment éclairée, plus vivement que s'il y avait eu des milliers et des milliers de bougies. Ce n'était pas une lumière semblable à celle produite par des lampes électriques ; c'était vraiment une lumière comme on n'en voit jamais, tenant le milieu entre le rouge et le blanc, ni rouge, ni blanche, bref une lumière indéfinissable.

Tous nos regards étaient tournés vers l'orient, où le trône du grand-maître était vide, le grand-maître se tenant auprès, à gauche, nous tournant le dos.

Tout à coup, cinq ou six secondes seulement après la brusque illumination de la salle, sans aucune transition, sans la moindre formation

d’un fantôme d’abord indéfini et puis prenant corps peu à peu, tout à coup, c’est le seul cas où ce terme a vraiment lieu d’être employé, un être humain fut vu par nous tous, assis sur le trône du grand-maître. L’apparition avait été d’une instantanéité absolue.

Le grand-maître tomba à genoux, et nous fîmes comme lui.

Pour mon compte, je vous assure que j’avais mes yeux fixés à terre, et que je tremblais trop pour oser les lever vers l’orient.

Au bout de quelques instants, qui m’ont paru des siècles, j’entendis une voix qui nous disait :

« — Relevez-vous, mes enfants ; prenez place, et n’ayez aucune crainte. »

On obéit. Nous nous assîmes sur nos sièges, le grand-maître sur un fauteuil auprès du chevalier chancelier.

Je regardai alors l’esprit apparu. À toutes les précédentes évocations, auxquelles j’avais pris part, lorsque l’esprit évoqué avait bien voulu apparaître, c’était toujours un fantôme aux formes plus ou moins vaporeuses, un être fluidique, essentiellement impalpable. Cet esprit, au contraire, était bien un être comme vous et moi, en chair et en os, mais au corps véritablement rayonnant. Au théâtre, parfois, on accompagne d’un jet de lumière oxhydrique le principal personnage qui est en scène ; néanmoins, le truc est facile à apercevoir, attendu que la lumière, dirigée d’un point quelconque sur l’artiste, va en s’élargissant vers lui dans la forme d’un compas à peine ouvert ; la lumière tombe sur l’homme et l’éclaire. Loin de là, l’esprit qui venait de nous apparaître, était lui-même le centre de la lueur, le foyer lumineux éclairant la salle. Il n’y avait pas à douter ; nous étions bien en présence de Lucifer en personne.

Lorsqu’il se montre, est-il toujours comme je l’ai vu ?… Cela, je l’ignore… Ce jour-là, il avait les traits d’un homme de trente-cinq à trente-huit ans ; de haute stature ; sans barbe ni moustache ; plutôt maigre que gras, mais nullement osseux ; la physionomie fine, distinguée ; je ne sais quelle mélancolie dans le regard ; un sourire nerveux plissant le coin de ses lèvres. Il était nu, d’une peau blanche légèrement rosée, merveilleusement découplé, comme une statue d’Apollon.

Il nous dit, en excellent anglais, d'une voix vibrante, dont je me sens encore remué au fond de l'âme :

« — Mes enfants, la lutte est rude contre mon éternel ennemi, mais ne vous laissez jamais envahir par le découragement ; le triomphe final est à nous… Je suis heureux de me sentir aimé dans cet asile où ne pénètrent que des humains dignes de moi ; et je vous aime bien, moi aussi… Je vous protégerai contre vos adversaires ; je vous donnerai la réussite dans toutes vos entreprises, et je vous réserve des joies immenses et sans fin pour le jour où vous aurez accompli votre tâche sur cette terre et où vous vous réunirez à moi… Mes élus, à moi, sont innombrables ; les étoiles qui scintillent au firmament, les astres que vous apercevez et ceux que vous ne voyez pas, sont moins nombreux que les phalanges qui m'entourent dans la gloire de mon domaine éternel… Travaillez, travaillez sans cesse à affranchir l'humanité de la superstition ; je bénis vos efforts ; n'oubliez jamais la récompense qui vous est promise… Surtout, ne redoutez pas la mort, qui sera, pour vous, l'entrée dans la félicité impérissable de mon empire… Enfin multipliez-vous en ce monde-ci, et aimez-moi toujours, comme je vous affectionne, ô mes enfants bien-aimés !… »

Après ces paroles, il se leva du trône, vint au grand-maître et le regarda bien fixement dans les yeux, puis aux autres dignitaires qui étaient à l'orient, s'arrêtant devant chacun à tour de rôle et le regardant de même. Nous étions muets. Il descendit ensuite les degrés de l'estrade. Instinctivement, nous allions nous lever ; mais, de la main, il nous fit signe de demeurer sur nos sièges. Il parcourut alors la salle ; chacun de nous fut l'objet d'un rapide examen de sa part.

Quand il fut devant moi, il plongea son regard dans le mien comme s'il cherchait à lire au plus profond de ma pensée. Il me sembla qu'il eut une sorte d'hésitation à mon égard. Il avait souri à mon voisin de gauche ; mais, en me regardant, moi, il contracta l'arcade sourcilière, resta pensif un instant, et je ne sais quel rictus bizarre tordit sa bouche ; j'aurais donné dix années de ma vie pour être à ce moment à mille lieues de Calcutta !… Si j'avais été debout, mes jambes ne m'auraient certainement pas supporté. Enfin, il passa à mon voisin de droite, et je me sentis soulagé.

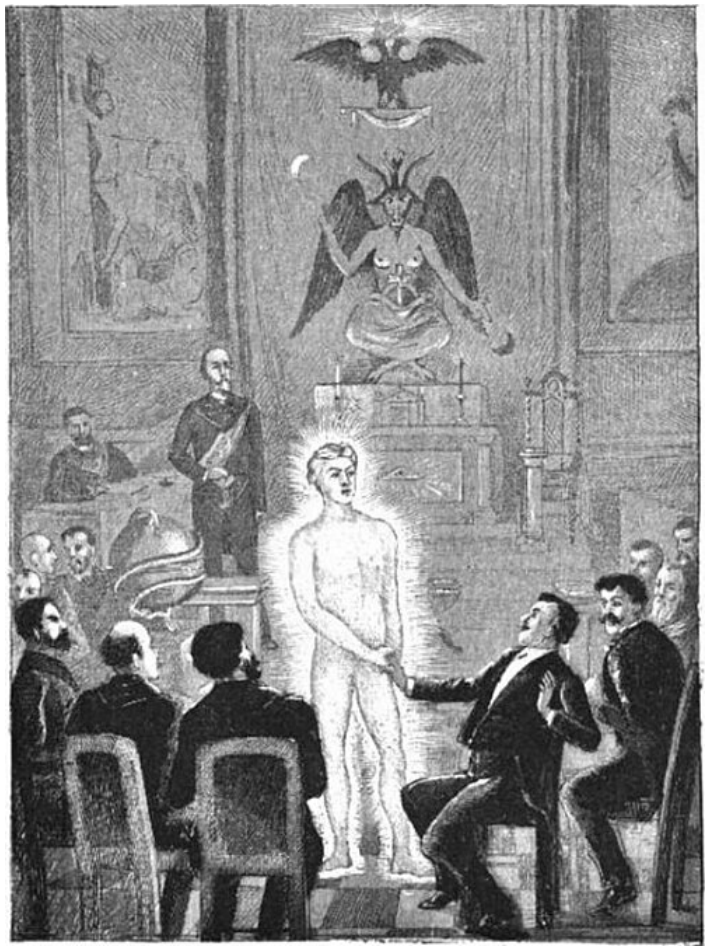
Lorsqu'il eut fait le tour de toute l'assistance, il revint au milieu, nous embrassa tous d'un rapide coup d'œil circulaire, et se dirigea droit vers mon

compagnon de gauche ; c'était lui qui avait rapporté de Shang-Haï les trois crânes de missionnaires.

Il s'approcha très près et lui dit :

« — Donne-moi tes mains. »

L'autre les lui tendit ; il les prit dans les siennes ; mon voisin eut comme une secousse électrique ; il poussa un grand cri, qui n'avait rien d'humain ; et subitement, Lucifer disparut, la salle étant à l'instant même plongée dans l'obscurité.



L'apparition prit les mains de mon voisin ; il eut alors comme une secousse électrique et poussa un grand cri.

Les frères servants rallumèrent les flambeaux. Nous vîmes alors que notre camarade qui avait touché l'apparition était immobile sur son siège, le dos calé contre le dossier, la tête rejetée en arrière, les yeux fixes, démesurément ou verts. On l'entoure, il était mort.

Le grand-maître prononça ces quelques mots d'une voix lente et solennelle :

« — Gloire immortelle à notre frère Shekleton ! c'est lui que notre Dieu tout-puissant a choisi ! »

Je n'en entendis pas davantage ; mes forces m'abandonnèrent ; je m'évanouis. J'ignore comment s'est terminée la séance.

Quand je repris mes sens, j'étais dans une chambre où l'on m'avait transporté. Trois de mes compagnons me prodiguaient leurs soins. Enfin, grâce aux sels, aux frictions, je revins complètement à moi ; je pus marcher, et je fis demander une voiture, un ticka garri, pour me reconduire à mon hôtel.

L'un des officiers du rite me dit en riant, lorsque je les quittai :

« — Au revoir, frère Carbuccia, au revoir ; mais, la prochaine fois, il faudra être moins impressionnable ! »

Carbuccia avait fini son récit ; maintenant il se taisait, et moi aussi. Pendant tout le temps qu'avait duré notre conversation, ou plutôt son monologue, nous avions tous deux oublié où nous étions, le bateau, même le bruit du charbon à présent terminé sans que nous nous en fassions aperçus ; et, dans le grand silence de la nuit des tropiques, la lune se levait, rouge à l'horizon, et au loin, à travers les solitudes, par-dessus les cimes des arbres, parvenaient jusqu'à nous, comme pour nous rattacher encore à la scène diabolique, les cris aigus, lamentables et prolongés, qui durent toute la nuit, poussés dans les campagnes par les Indiens, lesquels s'imaginent chasser ainsi des environs de leur demeure les esprits malfaisants.

Cependant, Carbuccia n'en pouvait plus ; il était à bout de forces, calmé tout de même et délivré comme d'une oppression, d'un cauchemar, par ces aveux. Moi-même, j'étais fortement impressionné ; il me semblait que l'air me frôlait et qu'un souffle me passait sur la figure. Encore une fois, je me signai.

Puis, nous descendîmes ; Carbuccia me souhaite le bonsoir ; il titubait comme un homme ivre ; il tomba comme un plomb, tout habillé, sur sa couchette, et s'endormit instantanément. C'était la crise de sommeil, heureusement.

Quant à moi, rentré dans ma cabine, il me fut impossible de fermer l'œil.

Je passai et repassai dans ma tête ce que m'avait conté l'ex-graineur ; j'en pesais les idées, me rappelais la simplicité de son récit, sa tranquillité en me le racontant. On n'imagine pas ces choses, pensai-je, quand on ne les a pas réellement vues. L'hallucination montre toujours des choses extraordinaires, montre des monstres, des apparitions aux formes bizarres ou gigantesques, amplifie tout, exagère tout ; c'est ce qui la caractérise. Ici, au contraire, tout est simple ; et si ce n'était monstrueux en soi par le diabolisme du fait, s'il ne s'agissait pas du prince des ténèbres, on croirait avoir écouté la narration d'un incident très ordinaire de la vie.

En résumé, ce qui me frappait, moi habitué à entendre des sornettes, des choses étranges, biscornues, enfantées par des cerveaux malades de visionnaires, c'était cette absence même de mise en scène, dont les hallucinés sont coutumiers et entourent ce qu'ils croient avoir vu.

Il n'y avait pas à s'y méprendre ; du reste, on ne trompe pas un médecin. Cet homme avait réellement vu, avait réellement assisté à la scène qu'il venait de me raconter. La naïveté de son récit était pour moi la preuve la plus convaincante de sa véracité.

Quel intérêt, d'ailleurs, me demandais-je aussi, a-t-il à tromper quelqu'un qui en définitive ne lui est rien et ne peut lui servir à rien ?… Carbuccia est un homme fini, usé par les malheurs qu'il a subis ; il sait bien, il sent bien qu'il s'en va ; de cet excès de mal chez lui est né un grand bien ; maintenant il croit à Dieu et veut se réconcilier avec lui… Dans ses impénétrables desseins, qu'il faut toujours admirer, c'est précisément en tolérant les plus terribles agissements de l'esprit du mal, que Dieu a permis qu'une âme lui fût ramenée.

Et plus je réfléchissais, plus j'essayais de me démontrer que mon Italien était un halluciné, plus je me convainquais au contraire davantage que c'était un malheureux, un grand criminel, mais non un fou, plus quelque

chose me disait, me criait, m'obsédait, me faisait comprendre que ce que je venais d'entendre n'avait pas été inventé.

J'en étais là de mes réflexions d'insomnie, lorsque tout à coup je sentis comme une commotion sur mon cerveau. Je me levai brusquement, assis sur ma couchette, la sueur froide au front ; l'idée venait de me surgir de m'assurer par moi-même de la vérité de tout cela, de descendre dans l'abîme, moi aussi, mais en me promettant bien toutefois de ne jamais me prêter personnellement à aucune pratique diabolique. Le rôle que je m'assignai fut celui de témoin, de simple témoin, faisant serment dans mon cœur de refuser mon concours à tout acte contraire à ma foi, s'il m'était demandé, et quels que soient les dangers que mon refus pourrait me faire courir.

Dès que cette idée m'eut saisi, elle ne m'abandonna plus.

« Je serai, dis-je, l'explorateur, et non le complice du satanisme moderne. »

Le reste du voyage, on le comprend, ne fut qu'une longue suite de conversations avec Carbuccia, à qui je fis répéter cent et cent fois les mêmes histoires, qu'après l'avoir quitté j'écrivais pour plus de sûreté. Je me fis aussi donner par lui de nombreux renseignements, principalement ceux qui étaient de nature à m'aider à procéder à mon enquête.

À Naples, je fis la connaissance du signer Peisina, le grand hiérophante italien du rite de Memphis. Informé comme je l'étais, il me fut facile de le convaincre que j'étais déjà au courant des pratiques cabalistiques ; aussi n'hésita-t-il point à m'octroyer, d'autant plus aisément, du reste, que je ne marchandai pas, un diplôme, avec les insignes, non pas du 35^{e} grade oriental, mais bien du 90^{e}. Je fus donc, moyennant cinq cents francs, créé *Souverain Grand Maître ad Vitam*, sans avoir d'épreuves à subir, et surtout sans avoir de serment à prêter au prétendu divin Grand Architecte, — ce qui était pour moi l'essentiel.

Grâce à ce diplôme et à ces insignes, grâce aussi à l'enseignement des signes de reconnaissance et des mots de passe, donné partie par Carbuccia, partie par Peisina, j'ai donc pu pénétrer dans les arrière-loges et de là dans des réunions occultistes, interdites même aux francs-maçons vulgaires ; et ce que je vais raconter, je l'ai, soit recueilli de la bouche de luciférien qui

n’avaient aucun motif de chercher à me tromper, soit vu moi-même, de mes yeux vu.

La fin de mon récit montrera que Carbuccia s’est définitivement réconcilié avec Dieu.

DOCTEUR BATAILLE.

Paris, 29 septembre 1892, fête de saint Michel.

1. ↑ En réalité, l’emplacement du paradis terrestre est resté en discussion. La Genèse (chap. 11, v. 10-14), rapporte qu’il était arrosé par quatre fleuves : le Physon (Oyrus), le Géhon (Araxe), l’Euphrate et le Tigre. La plupart des Orientaux le placent dans l’île de Ceylan, si merveilleuse comme nature, aujourd’hui encore un des plus beaux pays du globe. Quelques auteurs l’ont cherché dans la Palestine. Huet dit qu’il était situé dans la région où se joignent le Tigre et l’Euphrate, près du golfe Persique. Enfin, un grand nombre de théologiens pensent que son emplacement se trouvait dans la région où naissent ces deux fleuves en Arménie, près du mont Ararat. — L’origine de la tradition orientale paraît être l’existence du fameux Pic d’Adam, haute montagne de l’île de Ceylan, pic qui a 2,262 mètres d’altitude, et où l’on voit, sur une pierre, au sommet, une trace de pied gigantesque, que les Cynghalais ont de tout temps attribuée au premier homme. Il est bon d’ajouter que les Indiens disent, de leur côté, que cette trace provient de Bouddha, qui, après ses métamorphoses, s’envola de là pour aller au ciel. Quant aux rares chrétiens du pays, ils croient que cette empreinte a été laissée par saint Thomas. Le Pic d’Adam, très vénéré, se trouve ainsi être un lieu de pèlerinage pour trois religions.
2. ↑ Il est à présumer qu’il s’agit là de quelque massacre de pères jésuites, les missionnaires les plus détestés par les mandarins. Ces massacres sont, du reste, fréquents ; mais ce qui est le plus honteux, c’est que les gouvernements européens les tolèrent et n’en demandent jamais réparation.
3. ↑ Le Tao-Taï est un fonctionnaire de premier ordre, un gouverneur. Les usages profanes, auxquels il est fait allusion, sont immondes : après un massacre, les Chinois jettent dans un carrefour les têtes coupées des victimes, et la populace va uriner sur ces débris humains. Après le grand massacre qui eut lieu à Tien-Tsin, le 21 juin 1870, et dans lequel le consul de France, M. Fontanier, périt au milieu des missionnaires et des sœurs de charité, la tête du consul demeure très longtemps, sur une des principales places publiques de la ville, subissant ces ignobles outrages posthumes. Ces abominations sont de notoriété publique. Ce que tout le monde sait aussi en Chine, c’est que le Tao-Taï de Tien-Tsin qui a présidé au massacre de 1870 n’est autre que le marquis Tseng ; ainsi, non seulement l’assassinat du consul Fontanier n’a jamais été vengé, mais l’homme qui a approuvé, encouragé, couvert les massacreurs, l’homme qui a fait exposer la tête de la victime, comme il vient d’être dit, est devenu l’ambassadeur de la Chine auprès du gouvernement français, agréé par le gouvernement français !
4. ↑ Plus loin, lorsque je raconterai les visites personnelles que j’ai faites au sein des sociétés d’occultistes, je décrirai, avec plus de détails que ceux donnés ici par Carbuccia, l’intérieur des temples secrets, vraiment sataniques, des Ré-Théurgistes Optimates ; je donnerai, en outre, toutes les explications nécessaires relatives au Baphomet et à tout le reste.

PREMIÈRE PARTIE

EN ÉCLAIREUR DANS L'OCCULTISME

CHAPITRE PREMIER

Quelques explications indispensables.

Ce n'était pas tout que d'avoir un diplôme de Souverain Grand Maître ad Vitam, ou, pour employer l'argot des sociétés secrètes, une « patente orientale des hauts grades cabalistiques » ; il fallait s'en servir et, d'abord, tâter le terrain.

Carbuccia, — qui vit encore, — m'avait recommandé la prudence.

Il avait des raisons de se méfier, disait-il. La séance extraordinaire, inattendue pour lui, à laquelle il avait assisté à Calcutta, lui avait inspiré une salutaire terreur, au point de vue de son âme, jusqu'alors très compromise ; cette crainte, commencement de la sagesse, avait produit, évidemment, un excellent résultat spirituel : mais, dans un autre ordre d'idées, il n'était nullement rassuré, en ce qui concernait sa vie matérielle, à laquelle il tenait beaucoup, malgré les grosses pertes pécuniaires par lui subies.

Ne jamais remettre les pieds dans une société d'occultistes, telle avait été sa décision irrévocable ; heureux était-il d'être sorti de l'abîme. Seulement, il pensa que sa brusque rupture avec toutes les sociétés de rites divers, auxquelles il s'était affilié, prêterait à des commentaires dangereux pour lui. Aussi, en me quittant à Naples, il m'annonça qu'il allait, sans perdre de

temps, vendre tout ce qu'il possédait, réaliser même à perte, et changer de nom et de pays, pour dépister ses anciens amis, étant convaincu que ceux-ci ne tarderaient pas à jurer sa mort.

Je fis mon possible pour le rassurer ; je ne pus y parvenir.

— J'ai trop vu, je sais trop de choses, me répétait-il, pour affronter la haine terrible qui va se déchaîner contre moi. J'ai retrouvé la bonne voie ; une expiation, ignorée de tous, me vaudra le pardon de Dieu ; cela me suffit, je suis heureux. Mais il est inutile que désormais mes jours soient exposés.

On comprendra que je ne dévoile pas le lieu de la retraite de ce malheureux.

Ce qui lui donnait à présumer que sa vie pouvait être en péril n'était peut-être pas, au surplus, une vaine chimère. Il me raconta, en effet, une sanglante anecdote, qui mérite d'être rapportée ici.

Carbuccia est un Campanien pur sang. Il est originaire de Maddaloni, petite ville à proximité de Caserte, le chef-lieu de la Terre de Labour. Étant fils d'agriculteurs aisés, c'est au collège de Caserte qu'il a été élevé, ou, pour mieux dire, qu'il a parfait son éducation ; il a été un bon élève de l'institut technique. Il a fait sa première communion à Caserte-la-Vieille, dans l'antique église San-Michele, qui est un des plus intéressants spécimens de l'architecture normande du XII^{e} siècle.

En sa prime jeunesse, à l'époque où il demeurait à Maddaloni chez ses parents, il aimait, comme tous les enfants, courir les bois, grimper aux arbres, prendre des nids. Il allait souvent au loin, à l'aventure, dans ce magnifique pays, si pittoresque, quitte à se faire gronder le soir par sa mère, que ses excursions rendaient inquiète.

Un jour, — c'était en 1845, il avait alors dix ans, — il s'était échappé de grand matin ; il avait couru, couru, laissant derrière lui l'aqueduc grandiose, tant célèbre, construit par Vanutelli, l'un des architectes de Saint-Pierre de Rome, aqueduc qui reçoit les eaux de nombreuses sources et les porte de Maddaloni à Caserte, au château de Ferdinand IV, le magnifique palais de plaisance des rois de Naples, palais le plus somptueux et le plus vaste de toute l'Italie. Le jeune Gaëtano, vagabondant à cœur joie, avait gagné, attiré par les charmes de la nature sauvage, la forêt profonde qui s'étend à perte

de vue jusqu'au mont Vergine, lieu vénéré de pèlerinage ; il s'était engagé dans le défilé du val de Gargano, cette vallée classique ou se trouve le fameux et étroit passage des Fourches Caudines.

Gaëtano Carbuccia ne songeait certes pas alors aux Samnites ni aux Romains des temps anciens ; il faisait la chasse aux nichées d'oiseaux. Or, tandis qu'il était perché dans les hautes branches d'un frêne, il entendit venir, bruit qui troublait la solitude de la forêt, deux carrioles qui avaient quitté la route et s'étaient engagées à grand peine à travers les massifs d'arbustes, les roues broyant tout là où les chevaux pouvaient passer. L'endroit n'était pas un lieu de promenade, surtout en voiture ; aussi, l'enfant, se tenant coi, dissimulé par le feuillage, se demandait curieusement ce que venaient faire là ces étranges excursionnistes. Bientôt, les carrioles ne purent plus avancer ; les chevaux furent arrêtés ; six hommes en tout mirent pied à terre, marchèrent jusqu'à une clairière où l'œil de Gaëtano les distinguait parfaitement ; de son observatoire, il les voyait à merveille.

Un des hommes tenait à la main une paire d'épées. Il les donna à deux de ses compagnons, après quelques préambules, auxquels l'enfant ne comprit rien. Il ne savait pas alors ce que c'était qu'un duel. Les deux individus qui s'étaient armés, avaient quitté manteau et habit, dévêtus ainsi jusqu'à la ceinture ; puis ils s'alignèrent, croisant le fer, attendant un signal. Les quatre autres ne s'éloignèrent pas des combattants ; il y en avait même deux qui s'étaient assez rapprochés d'un des adversaires ; ils semblaient être ses amis, car ils lui avaient serré la main avant la distribution des épées et étaient descendus de la même voiture que lui. Tout à coup, ils se jetèrent sur lui, chacun lui prenant un bras. En vain, il essaya de lutter contre eux, ils lui arrachèrent son arme, et deux autres, se joignant à eux, le maintinrent. L'homme désarmé criait, avec un vif désespoir, mêlé de colère.

— Tu peux crier, dit celui qui avait gardé son épée ; personne ici ne t'entendre… Nous te tenons enfin à notre merci… Tu vas mourir…

— C'est un assassinat, hurlait l'autre ; vous m'avez trompé ; vous êtes des scélérats !…

— Le scélérat, c'est toi ! lui répondait-on. Nous savons que depuis trois mois tu nous trahis. Tu t'es vendu à Ferdinand !…

Alors, pendant qu'à quatre ils tenaient le combattant désarmé, le cinquième lui plongea son épée dans la poitrine. Un dernier cri de la victime, en tombant, et ce fut tout. On le ramassa ; on l'emporta ; on le mit dans la voiture qui l'avait amené, et les assassins, fouettant leurs chevaux, s'éloignèrent.

Le jeune Carbuccia avait tremblé, en assistant à cette scène, dont il ne perdit pas un détail ; mais il s'était bien gardé de faire le moindre mouvement qui eût révélé sa présence. Il ne descendit de son arbre, que lorsque les hommes furent bien loin.

En rentrant à la maison, il narra à son père ce qu'il avait vu. Celui-ci lui défendit de jamais en parler à quiconque. Le lendemain, à Maddaloni, on ne causait que d'un duel qui avait eu lieu, paraît-il, au val de Gargano, entre des gens de Caserte, duel où l'un des deux adversaires avait succombé. Le père Carbuccia recommanda plus sévèrement que jamais à Gaëtano de taire ce qu'il savait.

— Si tu parlais, dit-il, tu nous ferais arriver un malheur.

L'enfant demeura muet ; mais il avait gardé, profondément gravés dans sa mémoire, les traits de l'homme dont l'épée de duelliste avait été une arme d'assassin. Deux ans après, il rencontra l'homme à Caserte ; il le reconnut bien. Plus tard, il le rencontra encore, à plusieurs reprises. Il ne dit jamais rien à personne ; mais il finit par savoir qui était ce meurtrier ; c'était un libéral, un adversaire du roi de Naples ; on le soupçonnait d'être un conspirateur.

Puis, l'enfant grandit. Au sortir de l'institut technique, il fut agréé dans une importante fabrique d'étoffes de soie de Caserte. Une fois, à l'époque où Gaëtano était devenu grand garçon, on causa devant lui de l'homme, dont il savait le crime ; Gaëtano avait vingt-cinq ans ; l'assassin du val de Gargano était un des chefs carbonari, qui combattaient le gouvernement bourbonien ; il joua un rôle public dans l'insurrection de 1860 ; il excite les Napolitains à accueillir les Piémontais comme des libérateurs.

Carbuccia, lui, ne s'occupait pas de politique ; il lui était tout à fait indifférent d'avoir pour roi le fils de Ferdinand ou Victor Emmanuel ; il ne vota ni pour ni contre l'annexion des Deux-Siciles au royaume d'Italie. Mais de la mystérieuse et tragique aventure dont il avait été témoin à dix

ans, il conserva toujours l'idée que les carbonari assassinaient ceux d'entre eux qu'ils jugeaient avoir faibli ou avoir perdu leurs sentiments de sectaires. Pour rien au monde, il ne se serait fait recevoir carbonaro. Le lecteur sait quelles furent ses hésitations avant de consentir à entrer dans la franc-maçonnerie ; et pourtant, dans son esprit, il considérait les deux sociétés comme distinctes. Il lui fallut son admission à un degré de la maçonnerie cabalistique, pour lui apprendre que les carbonari étaient une simple variété des francs-maçons. Il fut tout étonné, quand il aborda les réunions théurgistes du Palladium, de voir les aréopages occultes ouvrir grandes leurs portes aux carbonari et à des membres d'autres sociétés du même genre. C'est ainsi seulement qu'il sut, en le constatant, que toutes ces associations ayant pour but soit la pratique secrète d'une religion démoniaque, soit des œuvres de spiritisme sortant des banalités des médiums de salon, soit la conspiration politique, communiquaient les unes avec les autres par leurs membres pourvus de hauts grades. Il suffit, en effet, et j'en ai fait moi-même l'expérience, d'être, par exemple, même à titre honoraire, Chevalier du Lessingbund d'Allemagne ou Hiérarque (chef sacré) dans la Masonic Veteran Association d'Amérique, pour pénétrer partout, au sein de n'importe quelle société régulièrement constituée et fonctionnant d'une façon permanente ; ainsi, un chef nihiliste russe, voyageant au Canada, sera reçu, sans la moindre difficulté, chez les Old-Fellows, dont le chancelier du Conseil Suprême lui délivrera avec empressement un « Bref de Bon-Accueil » ; un Ré-Théurgiste Optimate, pourvu du grade de Mage Élu, et ayant sa patente visée par le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites siégeant à Charleston, sera accueilli fraternellement, et qui plus est, avec déférence, même chez les Fakirs de l'Inde, et, en Chine, chez les hauts affiliés de la San-Ho-Hoeï.

C'est pourquoi, Carbuccia, qui, dans diverses assemblées occultistes, avait eu plusieurs fois l'occasion de frayer avec des carbonari, reçus comme visiteurs, Carbuccia, chez qui le souvenir du criminel pseudo-duel du val de Gargano était resté ineffaçable, avait jugé nécessaire à sa sécurité de se métamorphoser en un nouvel homme et de quitter à jamais l'Italie, en se retirant des sectes dont il avait été le complice. Il était venu au repentir ; mais il n'avait pas encore cette foi complète qui rend inaccessible à la

crainte, qui fait mépriser la mort, qui donne une confiance inébranlable en la protection de Dieu.

Mais, avant d'entreprendre la narration de ce que j'ai vu, — de mes yeux vu, je le répète, — et d'y joindre ce que j'ai recueilli soit de la bouche de Carbuccia, soit de celle d'autres témoins, il me paraît indispensable de donner au lecteur quelques explications sur l'occultisme, de faire un court classement de ses principales pratiques.

Dans un ouvrage comme celui-ci, il serait mauvais de publier, en suivant strictement leur ordre chronologique, les études et les découvertes de l'auteur. J'ai, en effet, appris et constaté certaines choses, appartenant à telle ou telle classe de la magie moderne, et cela, je l'ai connu en dehors de toute progression régulière des faits, c'est-à-dire au hasard de mes fréquentations de ces diverses sociétés secrètes, au cours de mes nombreux voyages. Inscrire mes observations d'après leurs dates, serait courir le risque de soumettre au public une œuvre confuse ; les initiés seuls pourraient s'y reconnaître. Il est donc plus logique, après toutefois avoir raconté ma première incursion dans ce monde inconnu, de classer les révélations que j'ai à faire, par catégories ; et je vais, tout d'abord, en indiquer les grandes divisions.

Ce livre ne saurait être trop clair, puisque son but est de dévoiler des choses tenues cachées avec le soin le plus jaloux. L'auteur doit aussi aller au devant des critiques des personnes qui seraient tentées de révoquer en doute, arbitrairement, avant même un examen quelconque, la véracité de cette œuvre de divulgation. Il me faut prévoir toutes les objections, aussi bien celles des croyants que celles des sceptiques.

Une des rengaines des esprits forts contemporains, est celle qui consiste à dire en se moquant : « Les sorciers ! la magie ! les évocations ! tout cela, c'est de la vieille histoire ! C'était bon pour le moyen-âge. Dans le siècle de l'électricité et des chemins de fer, il n'y a plus rien de tout cela. Les morts restent dans leurs tombes, faute de pythonisses, et Satan lui-même n'apparaîtrait plus, si quelque aliéné par impossible l'évoquait. »

Que de sceptiques, que d'incrédules qui parlent ainsi !… Il y a des gens qui se refusent à croire au surnaturel, même s'ils étaient mis en présence d'un phénomène indiscutable. On connaît ce mot d'un athée célèbre : « Je

ne crois à rien ; mais, si j'étais témoin d'un fait surnaturel évident, je sens que je deviendrais fou. » Un tel raisonnement dénote le parti-pris poussé au plus haut degré. Certes, il ne faut pas croire à tout ce qui est raconté en matière de spiritisme ; mais l'Église elle-même nous enseigne que, dans ces pratiques, s'il y a souvent supercherie, il y a aussi parfois œuvres surnaturelles réelles, qui émanent alors de l'action des démons.

Les sceptiques, il est vrai, ne s'engagent pas sur ce terrain ; ils nient, péremptoirement, et cela leur suffit. On peut leur répondre qu'en niant sans avoir examiné, ils prouvent ni plus ni moins leur ignorance. Cantonnés dans leur parti-pris, ils ignorent que la magie, blanche ou noire, théurgie ou goétie, a plus que jamais des adeptes. Ils ne savent pas établir une ligne de démarcation nécessaire entre les divers pratiquants du spiritisme.

Or, les gens qui se livrent aux évocations se partagent en deux classes bien distinctes : 1° les charlatans faisant œuvre de supercherie, dont les trucs plus ou moins habiles finissent toujours par être démasqués, ce qui fait dire que le spiritisme et autres prétendues sciences du même genre sont professées par des mystificateurs au détriment de la badauderie de naïfs mystifiés ; 2° les occultistes, qui n'opèrent que dans le plus grand mystère, entre initiés soigneusement triés, et qui, contrairement aux spirites vulgaires, cachent leurs réunions, ainsi que leurs résultats obtenus.

Les sceptiques ont donc tort de ricaner. De la duperie dont sont victimes les spirites de parade, ils concluent à la non-existence des pratiques diaboliques à notre époque. Ils parlent ainsi sans savoir, sans connaître, en vrais étourdis ; et, s'ils prenaient la peine de s'informer, de procéder à une enquête comme je l'ai fait, ils auraient bientôt changé d'opinion.

Car l'occultisme est en pleine prospérité en Europe, en Asie, en Amérique, dans toutes les contrées, dans tous les pays du monde. Il a, en plein Paris, des repaires ; et M. Huysmans, lorsqu'il a consacré l'an dernier un volume à cette question, n'a rien inventé, quoiqu'ayant donné à son œuvre la forme du roman ; la messe noire se dit bel et bien ; le satanisme a ses fidèles, ses fervents. C'est horrible, c'est abominable, mais c'est ainsi. Grand nombre de prêtres, a qui quelqu'un de ces égarés est venu, en un jour d'affolement salutaire, faire ces épouvantables confidences, le savent ; et, s'ils se taisent, eux, c'est parce qu'ils sont liés par le secret de la confession. Les religieux ont surtout la spécialité de ces confidences ; les malheureux

qui reviennent à Dieu, après avoir volontairement et sciemment servi le diable, s'adressent presque toujours à un moine, de préférence à un membre du clergé séculier, pour retrouver la paix de leur âme, implorer le pardon, s'offrir à expier ; ce fait est constaté. Les sceptiques, n'ayant pas l'habitude de consulter les prêtres et encore moins les religieux, ne savent donc rien de ce qui se passe dans les autres de l'occultisme, absolument rien.

D'autre part, il est des catholiques, — esprits un peu superficiels, il est vrai, — qui se tiennent le raisonnement suivant : « À qui le démon se manifesterait-il ? pourquoi se manifesterait-il ? Ce à quoi tendent tous les efforts de l'enfer, c'est à soustraire le plus possible d'âmes au ciel. Voici un athée : le diable n'a aucun intérêt à lui apparaître ; il est sûr d'avoir son âme, puisque cet homme s'obstine dans son incrédulité ; lui apparaître, ce serait l'obliger à constater le surnaturel, et cet homme, qui était peut-être sincère dans son manque de foi, irait certainement à Dieu, en réfléchissant à l'éternité, à l'immortalité de l'âme. Voici, au contraire, un croyant, un bon chrétien : Satan n'a aucun intérêt, non plus, à se manifester visiblement à lui ; il est trop intelligent pour commettre cet impair ; le chrétien croyant le repousserait avec horreur et n'en aimerait Dieu que plus ardemment, avec plus de foi, se gardant plus vivement que jamais des souillures du péché. » Ainsi raisonnent bien des personnes n'appartenant pas à la catégorie des incrédules. Eh bien, ce raisonnement est aussi faux que les négations des sceptiques sont téméraires et vaines.

D'abord, il faut répondre à ces personnes qu'elles sont en contradiction avec les enseignements mêmes de la religion. Dieu laisse aux démons certain pouvoir, dont les limites ont été définies par les conciles : ainsi, il ne leur est pas permis de répondre aux appels d'un homme évoquant un mort et d'ouvrir à celui-ci, pour qu'il apparaisse, les portes de l'enfer ; ce qui revient à dire qu'un trépassé, même damné, ne se montrera pas au spirite qui l'évoque ; encore moins, bien entendu, un trépassé qui, par ses mérites, a son âme reçue au séjour des bienheureux ; mais les démons peuvent, et c'est ainsi qu'ils agissent, dit l'Église, se substituer au mort, dont l'apparition est demandée par des invocations coupables, de tout temps condamnées par la religion ; le spirite luciférien obtiendra donc parfois peut-être un résultat, mais il sera la dupe de l'esprit malin.

Ensuite, il est admis par l'Église que les anges déchus se manifestent aux humains, en dehors même de tout appel. Les théologiens hagiographes citent, à profusion, des cas d'apparitions diaboliques, auxquelles des saints ont été en butte, apparitions que ces saints ont réussi à repousser et vaincre. En ce XIX^e^ siècle, le R. P. Jeandel, supérieur général des Dominicains, a vu Satan face à face, dans une société irréligieuse où il avait eu le courage de se rendre ; ce vénérable religieux l'a affirmé, son récit très circonstancié existe et a été souvent reproduit ; un catholique, sincèrement croyant, oserait-il taxer de mensonge un témoin aussi autorisé ? L'abbé Vianney, le bienheureux curé d'Ars, mort en 1859, dont il suffit de citer le nom, était quotidiennement assailli par le prince des ténèbres, contre lequel il avait à soutenir de véritables combats, non spirituels, mais bien matériels.

Qu'un sceptique hausse les épaules à la lecture du récit du R. P. Jeandel ou de la biographie du curé d'Ars ; il est dans son rôle : mais un catholique convaincu ne peut que s'incliner.

Or, ce que les catholiques superficiels, enclins au doute, ignorent, comme les sceptiques de parti-pris, c'est qu'en dehors des spirites de salon, spirites par passe-temps, il y a ces occultistes dont les pratiques atroces, exécrables, sont dissimulées dans le plus profond mystère. Ces hommes, au sens moral absolument perverti, croient en Lucifer ; mais ils le croient l'égal de Dieu, ils lui rendent un culte secret. Plusieurs évêques, vivant encore, ont eu des preuves de cette religion satanique, qu'ils ont hautement dénoncée ; ces preuves étaient forcément incomplètes, ayant été saisies par lambeaux, si l'on peut s'exprimer ainsi ; toutefois, elles existent en nombre suffisant, pour pouvoir être opposées victorieusement aux négations intéressées ou aux sourires des ignorants. À mon tour, j'apporte mon témoignage ; j'écrirai simplement ce que j'ai vu, je reproduirai ce que j'ai recueilli ; le lecteur sera juge. J'estime qu'il saura démêler les phénomènes vrais du fatras des supercheries. Je serai le narrateur fidèle, impartial.

J'arrive au classement des pratiques occultistes, explication nécessaire pour que le lecteur puisse me suivre à travers le dédale très compliqué de ces œuvres d'une infernale impiété. On me pardonnera cette exposition ; d'ailleurs, elle sera brève ; les développements relatifs à chaque branche de l'occultisme, tel qu'il est professé et exercé au XIX^e^ siècle, viendront tout naturellement au cours de cet ouvrage.

L’occultisme moderne n’est autre que la cabale, renforcée par la magie qui n’a jamais cessé d’avoir ses adeptes plus ou moins avoués.

La *cabale*, c’est la science occulte elle-même, c’est la théologie secrète des initiés, théologie essentiellement satanique ; c’est, en un mot, la contre-théologie. Notre Dieu, à nous chrétiens, est le principe du mal, aux yeux des cabalistes ; et, pour eux, le Bon Principe, le vrai Dieu, c’est Lucifer.

D’autre part, la cabale a pour conséquence immédiate la *magie*, ou l’art de commercer avec les esprits, avec les êtres surnaturels.

On ne peut pas être cabaliste fervent, convaincu, sans devenir bientôt mage, sans se livrer aux pratiques de l’occultisme.

Je ne prétends pas dire que nos cabalistes ou mages contemporains se livrent à toutes les pratiques des diverses branches de l’occultisme ; il en est qui sont totalement abandonnées ; il en est d’autres dont le monopole est laissé aux charlatans qui tiennent boutique de consultations à l’usage des personnes superstitieuses. Mais, grand nombre de ces pratiques, et précisément les plus perverses, les plus criminelles, sont en honneur dans les repaires cachés de nos modernes luciférien.

La magie comporte deux divisions :

1° *La magie divinatoire* ou *mancique ;*

2° La *magie opératoire.*

La magie divinatoire se subdivise en plusieurs branches, dont les principales sont : l’astrologie, la chiromancie, l’anthropomancie, l’onéïrocritie, l’aéromancie, l’hydromancie, la pyromancie, et la cartomancie.

La magie opératoire se subdivise aussi en plusieurs branches, dont les principales sont : l’alchimie, le magnétisme mesmérien, diverses œuvres de prestige, ainsi que diverses pratiques superstitieuses non spécialement classées, la nécromancie, et la théurgie.

L’*astrologie*, nommée par quelques-uns *astromancie*, est la divination par les astres ; sa pratique la plus répandue est l’horoscope.

La *chiromancie* est la divination par la main. On trouve, de nos jours, en dehors des occultistes, même parmi des gens qui, sauf ce travers,

paraîtraient raisonnables, des crédules honnêtes, s'imaginant que l'avenir d'un homme est inscrit dans les lignes de sa main.

L'*anthropomancie* est une pratique magique disparue, assure-ton, et qui compte, dans l'histoire, au nombre des plus sauvages abominations ; c'est la divination par l'inspection des entrailles d'un être humain éventré vivant. Gilles de Retz est accusé de s'être livré à cette pratique, sur la personne de jeunes enfants qu'il attirait dans son château. Ceci est du moyen-âge. Mais, au commencement de ce siècle, on trouve une trace d'infamie semblable, non sur un enfant, mais sur un homme, un franc-maçon américain, nommé William Morgan, qui avait publié les secrets de ses frères, et que ceux-ci égorgèrent, après l'avoir attiré dans un guet-apens (septembre 1826) ; ce malheureux, enfermé dans une cave, fut horriblement torturé pendant plusieurs jours et plusieurs nuits ; comme dernier supplice, il fut éventré ; or, ses bourreaux étaient des cabalistes des hauts grades de la secte. Aujourd'hui, un monument s'élève, à la mémoire de la victime, sur une des places publiques de Batavia, état de New-York ; la statue de William Morgan, inaugurée solennellement en 1882, est le résultat d'une souscription ouverte par le *New-York-Herald*, qui inséra dans ses colonnes le compte rendu d'une enquête assez complète sur l'assassinat de cet infortuné.

L'*onéïrocritie* ou *onéïromancie* se rapporte à l'interprétation des songes. Cette fausse science, en tant que dérivé de l'occultisme, est professée aujourd'hui publiquement par de vulgaires dupeurs des naïfs. Il en est de même pour les quatre autres formes de la magie divinatoire : l'*aéromancie*, divination par l'étude de l'air et des phénomènes aériens ; l'*hydromancie*, divination d'après l'eau, les liquides ; la *pyromancie*, divination d'après le feu ; la *cartomancie*, divination d'après les cartes.

Il n'entre pas dans ma pensée de m'étendre sur les procédés employés par les opérateurs plus ou moins grotesques qui se livrent à la pratique de ces fausses sciences. Il faut avoir le cerveau au moins un peu fêlé pour s'imaginer que l'avenir peut être lu dans du marc de café, dans l'incohérence des jets de flamme d'un brasier, dans l'ordre infiniment et hasardeusement variable des cartes tirées d'un jeu plus ou moins battu et mêlé, ainsi que dans la forme bizarre des nuages poussés par le vent. Les opérateurs, dont quelques-uns possèdent à fond les règles établies pour la

pratique de ces absurdités, sont les premiers à ne pas croire à leur art ; et, quand ils captent la confiance des consulteurs, en leur débitant des particularités intimes dont ceux-ci sont vivement surpris, c'est le plus souvent grâce à la connivence d'un compère qui leur a fourni des renseignements ; c'est quelquefois, lorsque l'opérateur est un farceur habile ou une rouée coquine, le fait d'une intelligence supérieure qui trouverait mieux à être employée ailleurs, le fait d'une expérience spéciale acquise dans la fréquentation des éternels badauds, se laissant tirer les vers du nez, sans s'en douter le moins du monde.

Aussi, c'est à peine si j'effleurerai cette tourbe d'exploiteurs, fripons à divers degrés, et peu intéressants. Ces bagatelles de la porte, dédaignées du reste par les vrais occultistes, ont vraiment trop peu d'importance pour mériter un examen approfondi. Il est bien autrement utile de dévoiler les satanistes, ignorés de la foule, dont les sectes changent de noms suivant les pays, mais qui constituent en réalité une seule et même religion secrète et démoniaque, ayant ses fanatiques, se sacrifiant aveuglément, tant l'esprit du mal les domine, tant il s'est emparé de leurs âmes. Je montrerai cette étrangeté des rites luciférien qui se ressemblent partout, se copient, dans les contrées les plus différentes de mœurs et de coutumes ; et cela à un tel point que, même ayant été prévenu par Carbuccia, j'ai été stupéfait, après avoir frémi d'horreur au spectacle de certaines pratiques aux Indes et en Chine, de les retrouver chez les théurgistes civilisés d'Amérique et d'Europe.

Dans la magie divinatoire, il n'est guère que l'astrologie à laquelle croient quelques-uns des vrais occultistes ; encore, ceux qui s'y livrent ne le font-ils qu'à titre individuel. Tel, le fameux Adriano Lemmi, grand-maître actuel de la franc-maçonnerie italienne, lequel est un cabaliste enragé, employant à des calculs horoscopiques le temps qu'il a de libre entre deux circulaires aux loges et arrière-loges contre la Papauté.

Ce que je divulguerai surtout dans cet ouvrage, ce sont les pratiques de la magie opératoire, de nos jours.

Et d'abord, il est nécessaire même de ne mentionner l'*alchimie* que pour annoncer au lecteur que ce qui concerne cet art mystérieux sera par moi tenu à l'écart. Les alchimistes semblent avoir fait leur temps ; du moins, n'en ai-je pas rencontré au cours de mes recherches. Je me bornerai donc à

dire que la théorie particulière de l'alchimie se nomme la « science hermétique », et que le but des initiés est double : il s'agit de découvrir la pierre philosophale, c'est-à-dire une substance destinée à transformer en or les métaux non précieux, et de découvrir aussi l'or potable ou élixir de longue vie, c'est-à-dire une liqueur merveilleuse destinée à prolonger indéfiniment la vie humaine ou tout au moins à rendre à la vieillesse les facultés de l'âge viril.

Cette alchimie de la vieille école, qui courait jadis à la poursuite de la pierre philosophale et de l'or potable, a été remplacée, chez quelques adeptes de l'occultisme contemporain, par une chimie criminelle, qui compte, parmi ses produits, la *Manna di San Nicola di Barri*, un toxique infernal à l'usage des sociétés secrètes. Ces fabricants spécialistes, dont aucune police n'a réussi à trouver l'officine, — on la dit aux environs de Naples, — ces cabalistes démoniaques, qui sont des malfaiteurs de la pire espèce, distillent et mélangent, dans leur abominable laboratoire, digne de Canidie et de Locuste, le virus des maladies contagieuses, le venin des reptiles et le suc des plantes malfaisantes ; ils empruntent au fungus son humeur vireuse et narcotique, au datura-stramonium ses principes asphyxiants, au pêcher et au laurier-amande ce poison dont une seule goutte sur la langue, dans l'œil ou dans l'oreille renverse comme d'un coup de foudre et tue l'être humain le mieux constitué, le plus fort. Médée, la mégère Toflana, la Voisin, revivent en ces scélérats qui ont perfectionné l'art fameux dès empoisonneurs des XVI^e^ et XVII^e^ siècles : ils font cuire avec le suc blanc de la tithymale un lait dans lequel des vipères ont été préalablement noyées ; ils ont des affidés qui recueillent avec soin dans leurs voyages et leur rapportent la sève du mancenillier, le suc du manioc, les fruits mortels de Java ; ils pulvérisent le diamant et composent des mixtures hideuses avec des virus et des sécrétions innommables ; ils savent et enseignent aux exécuteurs des vengeances, ordonnées par les chefs inconnus, comment on empoisonne les plantes, comment tels animaux nourris de plantes empoisonnées prennent une chair malsaine et peuvent, lorsqu'ils servent à leur tour d'aliment aux victimes désignées, leur causer la mort sans que le poison laisse aucune trace.

Depuis longtemps déjà et bien avant les médecins, ils connaissaient les microbes et leurs toxines ; et depuis longtemps aussi, des laboratoires de

bactériologie satanique fonctionnent, où se préparent les cultures de bacilles ou les solutions de leurs principes toxiques, qui, envoyées partout où il y a un crime à accomplir, jugé nécessaire par un hiérarque, donnent sûrement des maladies mortelles, ayant été versées dans le breuvage, mêlées aux aliments, à des doses infinitésimales, et sans que l'on puisse soupçonner que cette maladie, naturelle en apparence, est œuvre démoniaque et relève de l'archange déchu, le plus haineux ennemi de l'humanité.

Telle est l'alchimie moderne ; et les honnêtes gens ont le devoir de la dévoiler, car des crimes ont été certainement commis. On ne fabrique pas de pareilles drogues pour ne point s'en servir. Qui saura jamais la vérité sur l'affaire de la Banque d'Ancône, dont le récit a été publié avec un rare courage par M. Chantrel, dans les *Annales Catholiques*, numéro du 7 août 1886 ? Que de décès subits, au cours de ce procès aussi émouvant que mystérieux, et dans lequel étaient compromis plusieurs chefs de groupes cabalistes italiens !…

J'aurai, en donnant ce récit, d'autres divulgations à faire, non plus seulement sur les travaux criminels de cette pharmacie d'empoisonnements, mais aussi sur une propagande diabolique qui s'exerce dans les milieux pétris d'ignorance, en certaines contrées arriérées, propagande dont le but est de pousser aux plus odieux sacrilèges. C'est ainsi qu'en haine de Jésus-Christ les sectaires de l'occultisme moderne ont réussi à répandre au Brésil, dans les campagnes, une superstition monstrueuse. Le métis de la basse classe, qui en veut à quelqu'un, ne recourt pas à l'envoûtement, comme au moyen-âge, ni à la jettatura, comme de nos jours encore en Italie. Voici comment il opère : il prend un gros crapaud, de l'espèce du crapaud cornu, et il lui administre le baptême en lui donnant les nom et prénoms de la personne qu'il considère comme son ennemi ; après quoi, il fait avaler au batracien une hostie consacrée, qu'il s'est procurée par la communion à l'église ; le crapaud est alors enveloppé dans de la terre glaise et est ainsi enterré soit sous le seuil de la porte de l'adversaire détesté et maudit, soit à un endroit où il a l'habitude de passer tous les jours. Cette coutume, qui ne remonte pas à plus d'un siècle, est aussi répandue, en Europe, chez les paysans du Portugal et entretenue avec soin par les ennemis de la religion chrétienne ; toutefois, les Portugais se servent du crapaud de l'espèce vulgaire.

On ne peut, sans frémir, songer à bien d'autres pratiques, où le sacrilège joue toujours le premier rôle, et que les cabalistes modernes cherchent partout à introduire parmi les campagnards superstitieux. Pas bien loin de notre capitale, dans une petite localité nommée Bobigny, c'est-à-dire aux portes mêmes de Paris, on est parvenu à endoctriner les maraîchers qui vont chaque jour porter leurs légumes aux Halles ; ce village est un foyer d'occultisme ; les adeptes n'en sont pas encore aux sacrilèges, mais ils se livrent déjà à la nécromancie, avec accompagnement de blasphèmes dans leurs évocations. Dans un faubourg de Lille, appelé Fives, il y a aussi une société dite philosophique, dont le chef est à la fois perruquier et marchand de vins, lequel exerce une certaine influence sur les gens simples de la classe ouvrière ; ce perruquier philosophe, qui n'est pas dépourvu de prétentions politiques, est un simple luciférien déguisé en libre-penseur ; il réunit chez lui des hommes du peuple, les prêche et leur fait fouler aux pieds un crucifix, sous le prétexte que cela leur portera bonheur à bref délai.

Le *magnétisme mesmérien* est la médecine occulte des cabalistes. Cette branche de la magie contemporaine sera l'objet d'une importante étude spéciale dans cet ouvrage. Bien entendu, il ne faut pas confondre les savants qui font aujourd'hui des recherches sur l'hypnotisme, la suggestion, dans l'intérêt de la science, avec les modernes émules des Cagliostro, dont le but est de se procurer, à huis-clos, des distractions coupables, souvent immorales. Le magnétisme scientifique est une question encore obscure qu'étudient les théologiens, les physiologistes et les criminalistes. Celui des adeptes de la magie n'a rien à voir avec celui-ci ; c'est une variété de l'œuvre souterraine et satanique, que ce livre va mettre au jour.

La *nécromancie* participe à la fois de la magie mancique et de la magie opératoire. Cette pratique consiste dans l'évocation des humains trépassés. Le spiritisme, la consultation des tables parlantes, sont de la nécromancie. Mais, si tous les spirites ne sont pas nécessairement cabalistes, tout cabaliste est doublé d'un nécromancien. Les catholiques sont à mille lieues de se douter des progrès faits par l'occultisme sur ce point. La franc-maçonnerie, qui, par son essence même, est antichrétienne, est, chaque année, de plus en plus envahie par l'élément spirite : c'est ainsi qu'en 1889, il a été tenu, à Paris, rue Cadet, à l'hôtel du Grand-Orient de France, un

convent international des francs-maçons spirites ; il y avait environ 500 délégués à ce congrès.

Pour ne parler ici que de la France, on y compte actuellement plus de 40,000 spirites. Le nombre total pour le globe est évalué à vingt millions. On sait que les francs-maçons français sont à peu près 30,000, pratiquant divers rites ; dans cette quantité, 8,000 sont en même temps spirites, et la bonne moitié de ceux-ci, au moins, se recommandant de l'école d'Alexandrie, sont des spirites luciférien s. Il m'a été affirmé, en outre, qu'il y a plus de 5,000 adeptes de la cabale moderne, en dehors des arrière-loges de la maçonnerie, en France.

Ceci m'amène à dire enfin un mot de la *théurgie*, qui est le haut degré de l'occultisme. Dans la nécromancie, on se borne à évoquer les âmes des défunts. Il restait un degré à franchir ; il l'a été, ainsi que le lecteur en a eu un aperçu dans mon avant-propos. Les théurgistes du dix-neuvième siècle, qui s'intitulent Ré-Théurgistes Optimates, évoquent les démons, qualifiés par eux de génies, d'anges de lumière, d'esprits supérieurs, etc. Dans leurs assemblées, disséminées sur toutes les parties du globe, ils rendent un véritable culte à Lucifer. Les trois lettres mystiques J∴ B∴ M∴, que les initiés vulgaires voient dans les temples maçonniques, sont reproduites dans les lieux de réunion de luciférien s ; mais elles ne signifient plus *Jakin, Bohaz, Mahabone*, comme dans les loges, ni *Jacques Bourguignon Molay*, comme chez les chevaliers Kadosch ; en théurgie, ces trois lettres veulent dire : *Jesus Bethlemitus Maledictus*. La théurgie, c'est donc le satanisme pur.

Toutefois, il importe de remarquer que les cabalistes admis aux mystères de la théurgie ne prononcent jamais le mot SATAN ; ils disent LUCIFER ou LUCIF. Ils considèrent comme hérétiques certains adeptes dissidents qui invoquent le diable sous le nom de Satan ; le système de ces derniers, dont je m'occuperai aussi, s'appelle la *goétie*, par opposition à la théurgie. Les théurgistes disent pratiquer la *magie blanche*, et ils qualifient la goétie de *magie noire*.

C'est donc au sein d'un monde, sinon absolument ignoré en tant qu'existence, du moins à peu près inconnu, que je vais faire pénétrer le

lecteur.

Quelques mots de préambule encore, et j'arrive à mon récit.

Il ne faudrait pas s'imaginer que l'occultisme luciférien est une nouveauté ; il ne faudrait pas non plus le confondre avec la franc-maçonnerie ordinaire, dont les loges sont surtout des clubs privés.

Bien des auteurs, depuis quelques années, ont publié des livres sur la franc-maçonnerie ; les uns ont reproduit des rituels, d'autres ont émis des plaisanteries qui ne manquaient pas de sel, d'autres encore ont colligé leurs observations sur divers faits ; mais, pas un de ces auteurs, n'ayant franchi le seuil de la maçonnerie occulte, la vraie, celle des grades cabalistiques, celle qui communique avec toutes les sociétés secrètes, même non maçonniques, pas un n'a pu écrire ceci : « L'occultisme luciférien est antérieur à la franc-maçonnerie ; la franc-maçonnerie est sa fille. »

Voilà la vérité. Et j'en donne immédiatement la preuve. Le président du conseil de l'ordre au Grand-Orient de France, c'est-à-dire le chef suprême de la franc-maçonnerie du rite français, ne sera pas reçu, à raison de son titre et de sa dignité, même dans une réunion d'un simple chapitre palladique ; non plus le président du Suprême Conseil du rite écossais, s'il n'est pas en même temps possesseur d'une patente de grade cabalistique, qui comporte une autre initiation. Au contraire, le premier Old-Fellow venu du Canada, un Mage Élu de la Ré-Théurgie Optimate, un chevalier du Lessingbund d'Allemagne, un affilié de la San-Ho-Hoeï de Chine, un Fakir luciférien de l'Inde, peuvent, à leur gré, visiter loges et arrière-loges de la franc-maçonnerie ordinaire, dans tous les pays ; car, dans chacune de ces sectes sataniques, l'autorité directrice est exercée par des chefs qui appartiennent, les uns ou les autres, aux plus hauts grades maçonniques des différents rites, grades qui sont en réalité pour eux une question accessoire, et ces chefs, sur la demande de leurs subordonnés des sociétés luciférienes, leur délivrent *ad libitum* les diplômes nécessaires pour pouvoir être reçus partout, avec communication des mots de passe, mots sacrés, mots de semestre ou mots annuels de tous les rites maçonniques du globe.

L'occultisme luciférien, qui n'est donc pas une nouveauté, a porté un autre nom dans les premiers temps du christianisme ; il s'appelait la Gnose, et son fondateur, c'est Simon le Mage.

Jésus-Christ venait d'apporter au monde la lumière, la vérité. En face de son Église, qui régénérait le judaïsme, Satan a aussitôt dressé le temple de la contre-religion. Les gnostiques n'étaient pas des hérétiques ordinaires ; ils constituaient l'anti-christianisme. Pour tromper la multitude, on prétextait telles et telles dissidences avec la doctrine des apôtres ; mais, en outre, parmi les pratiquants de l'hérésie, les chefs opéraient une sélection, et ces initiés aux derniers degrés recevaient, dans des conciliabules tenus cachés, la révélation satanique. La Gnose est donc marquée tout particulièrement du sceau de Lucifer. Elle est contemporaine de saint Pierre, le premier pape, et s'est continuée sans interruption jusqu'à nos jours, se bornant à changer de masque, selon les difficultés des époques et des gouvernements ; la franc-maçonnerie, elle, en dépit de sa pompeuse et ridicule légende d'Hiram, remonte uniquement au 24 juin 1717, et ses sept fondateurs, Désaguliers, Anderson, Payne, King, Calvert, Lumden-Madden et Elliot, étaient sept gnostiques, Mages de la Rose-Croix anglaise.

La Gnose est si bien la mère de la franc-maçonnerie, qu'elle a imposé sa glorification aux frères-maçons des arrière-loges ; elle a mis sa marque au centre même du symbole principal de l'association. En effet, — et aucun franc-maçon ne pourra me contredire, car j'ai visité des loges, des chapitres et des aréopages de tous les rites, — en effet, l'emblème le plus en vue que l'on remarque en entrant dans un temple maçonnique, celui qui, dans les sceaux, sur les rituels, partout enfin, figure au milieu de l'équerre et du compas entrelacés, c'est une étoile à cinq pointes, au centre de laquelle brille la lettre G. Ce signe symbolique s'appelle l'étoile flamboyante. Or, on donne aux initiés diverses explications de cette lettre G. Dans les grades inférieurs, on enseigne qu'elle signifie Géométrie. Aux frères qui paraissent capables de garder le secret, réservé à quelques élus, de la fréquentation des loges androgynes, on révèle que la lettre mystique veut dire Génération. Enfin, aux forcenés jugés dignes de pénétrer jusqu'au sanctuaire des chevaliers Kadosch, on apprend que ce G énigmatique est l'initiale de la doctrine des parfaits initiés, *Gnose*. Il ne s'agit plus alors d'une communication de pure fantaisie : c'est bien Gnose qui est le sens vrai du G de l'étoile flamboyante ; car, à partir du grade de Kadosch, mot hébreu qui signifie « consacré », les francs-maçons se vouent à la glorification du

gnosticisme, que l'anti-pape Albert Pike définit ainsi : « Le gnosticisme pur est l'âme et la moëlle de la franc-maçonnerie. »

Ajoutons que les mystères du gnosticisme ancien sont connus depuis longtemps, ont été publiés par les érudits. Eh bien, entre la Gnose des premiers âges de l'Église et l'occultisme moderne, il n'existe aucune différence, je l'ai constaté.

Le principe fondamental du gnosticisme était la divinité double ; c'est exactement la thèse théologique de l'occultisme moderne. Les gnostiques prétendaient que le dieu bon était Lucifer et que le démon était le Christ ; ce que nous, chrétiens, nous appelons le vice, était pour eux la vertu ; au dogme chrétien ils opposaient la *gnose*, mot qui signifie « science humaine ». Ainsi, en tout, ils prenaient le contrepied de l'enseignement de l'Église, comme les Old-Fellows, les Ré-Théurgistes Optimates, les Fakirs luciférien et autres occultistes du dix-neuvième siècle, dont j'ai visité pendant onze ans les assemblées.

Les réunions gnostiques, secrètes, poussaient à la dépravation ; les adeptes s'y livraient à toutes les turpitudes. À ce sujet, et en ce qui concerne l'occultisme moderne, je garderai le silence ; car j'écris un livre qui pourra être lu par tout le monde. Mais, pour démontrer que la Gnose est réellement satanique au premier chef, je me borne à rappeler que l'obscénité voulue, recherchée, raffinée, est la marque probante de l'influence directe de l'archange déchu ; tous les théologiens sont d'accord sur ce point.

Bien plus, la magie était pratiquée par les gnostiques ; ils évoquaient les défunts, les esprits malins, absolument comme les occultistes de ce siècle-ci. Le christianisme naissant était fécond en miracles ; pour le combattre, les disciples de la Gnose avaient recours aux prestiges diaboliques. À cet égard encore, les spirites contemporains, avec leurs tables parlantes, avec leurs apparitions démoniaques, ne sont-ils pas des gnostiques sous un autre nom ?

Le gnosticisme avait ses docteurs. Tel, Basilide, d'Alexandrie, qui vivait à la fin du premier siècle et au commencement du second. Basilide enseignait la métempsychose. Pour peu qu'on étudie son système, on remarque qu'il a de nombreux points de ressemblance avec celui des spirites du dix-neuvième siècle : ceux-ci n'ont rien inventé ; ils copient le

gnosticisme jusque dans sa théorie de la transmigration des âmes. « Je suis Platon réincarné », affirmait Basilide. J'ai vu, moi qui écris ces lignes, des occultistes prétendre qu'ils étaient Robespierre ou Francklin revenus sur terre. Quiconque a pénétré dans les réunions de théurgistes modernes peut attester que la réincarnation y est à l'état de théorie courante.

Après Basilide, voici Montan, qui mourut en 212. Montan était un grand maître en l'art satanique de la divination. Cagliostro n'est qu'une contrefaçon de Montan. Le rite de Misraïm (franc-maçonnerie dite égyptienne) copie servilement, dans ses grades cabalistiques, tous les exercices fantasmagoriques de Montan et de ses disciples. Le docteur gnostique se plongeait dans des extases ; on peut dire que, s'il vivait de nos jours, les sujets qui se soumettent au magnétisme des médiums n'arriveraient pas à l'extase, au degré de perfectionnement acquis par Montan. En tout cas, il n'a pas été surpassé par les extatiques hypnotisés que j'ai rencontrés dans les réunions d'occultistes.

Montan avait dressé deux femmes, qui étaient ses complices. L'histoire nous a transmis leurs noms ; elles s'appelaient Maximilla et Priscilla. Les gnostiques accouraient en foule, pour admirer leurs contorsions, dignes d'épileptiques ; elles avaient la hiéranose, la maladie sacrée. Dans les réunions de la secte, elles tombaient en frénésie, puis prophétisaient. On les considérait comme deux saintes du satanisme. Jouaient-elles un rôle, ou bien étaient-elles véritablement possédées ? C'est une question a laquelle il est difficile de répondre. Les sectaires se pâmaient à les voir et à les entendre ; ils écoutaient les oracles de ces misérables créatures ; ils se réjouissaient de ce que Montan leur disait être des manifestations de l'esprit.

Les théurgistes modernes n'ont plus Montan ; mais ils ont l'ex-pasteur Walder, anabaptiste impénitent, aujourd'hui mormon, qui réside aux États-Unis, dans l'Utah, qui est la doublure de John Taylor et l'un des plus actifs propagateurs du Palladisme, forme semi-maçonnique de l'occultisme luciférien ; le Rite Palladique Réformé Nouveau est, le lecteur l'a vu dans l'avant-propos, le titre officiel extérieur de l'innombrable confrérie des théurgistes dont le directoire central est à Charleston.

Ce Philéas Walder, qui est un des plus laids spécimens de l'espèce humaine que j'aie vus, a une fille, Sophie Walder, laquelle doit avoir à

présent près d'une trentaine d'années, et qui est, ma foi, aussi jolie que son père est affreux. L'ex-pasteur a élevé sa fille dans le satanisme pur ; c'est Albert Pike lui-même qui lui a donné l'initiation, toute jeune ; après quoi, les occultistes des États-Unis ont lâché Sophie sur l'Europe. Elle est la reine de toutes les réunions de cabalistes ; elle promène ses grâces en France, en Belgique et en Suisse ; partout, les Kadosch luciférien lui font fête.

Personne ne sait de quels subsides elle vit. Tout est mystère chez cette fille étrange, qui m'a fait l'effet, lorsque j'assistai pour la première fois à une réunion quasi-présidée par elle, d'une fée bizarre échappée de l'enfer.

Je l'ai étudiée de près et longtemps, la Sophia-Sapho (c'est son nom d'occultisme) ; mais j'avoue qu'elle est restée pour moi à l'état de problème. Le cas de Lucile, le sujet bien connu du magnétiseur Donato, est des plus facilement explicables ; tout médecin s'en rend compte aisément. Sophie Walder est incompréhensible : ou elle est la plus incomparable artiste en supercherie qui soit au monde ; ou bien il y a en elle quelque chose qui sort de l'ordre naturel.

C'est à elle, sans aucun doute, que le Palladisme doit sa rapide extension en France, Suisse, et Belgique. Les occultistes parisiens surtout ne savaient plus à quel diable se vouer, quand ils perdirent leur dernier chef, l'ex-abbé Constant, prêtre apostat. L'horrible Walder accourut de Charleston, avec sa fille ; il réunit quelques luciférien, dont Albert Pike lui avait donné les adresses ; au bout de trois ou quatre séances, le recrutement prit des proportions inouïes ; on se répétait, des uns aux autres, les merveilleux prestiges de Sophia-Sapho.

Walder, son père, ou tout autre hiérarque magnétiseur, l'endort. On lui passe un fer rouge sur les lèvres ; la chair ne brûle pas ; Sophie ne se réveille pas, non plus. Mais, alors, comme elle porte un énorme collier en or rouge qui figure un serpent enroulé (c'est son ornement habituel en réunion théurgiste), on le lui enlève, et l'on apporte, dans un panier en osier, un serpent vivant. Le reptile sort du panier, se dirige vers le fauteuil où Sophie est étendue, endormie, monte lentement sur elle, et vient prendre la place du collier ; puis, après quelques sifflements, le reptile, allongeant la tête, ouvre sa gueule et la pose sur les lèvres de Sophie, comme lui donnant un baiser. C'est a ce moment qu'elle se réveille ou paraît se réveiller. Les paupières s'entr'ouvrent démesurément ; les yeux, hagards, semblent sortir de leur

orbite. La bouche écume. Un accès de frénésie épouvantable la tord dans des convulsions folles. Ses cheveux se hérissent sur sa tête. D'une voix rauque, elle vomit des imprécations, des blasphèmes.

L'accès dure de huit à dix minutes. Elle est alors debout. L'accès terminé, elle demeure immobile, droite comme un I, rigide, les bras étendus en avant. On lui place sur les bras des poids considérables ; les bras les supportent sans plier, et le corps ne penche point. Après quoi, le serpent siffle de nouveau, baise encore Sophie sur les lèvres ; elle laisse retomber les bras, le long du corps. Le hiérarque magnétiseur dégrafe son corsage et la met nue jusqu'à la ceinture. L'heure de la divination satanique est venue.

Avec une baguette en fer, non piquante à la pointe, le hiérarque fait le simulacre d'écrire sur la poitrine de Sophie telle question imprévue, tirée au sort parmi celles que tous les assistants ont le droit de déposer par écrit dans une urne en cristal placée au milieu de la salle. Peu d'instants après, les mots formant la question apparaissent très nettement, en lettres des plus distinctes, sur la peau blanche de la jeune femme. Chacun peut s'approcher et lire.

Pendant ce temps, le serpent siffle de plus belle, et sa queue, qui jusqu'alors pendait immobile le long de l'épine dorsale de Sophie, se recourbe maintenant, et sa pointe, comme un crayon, courant sur la peau du dos, semble y tracer des lettres, ainsi que tout à l'heure la baguette de fer du hiérarque. C'est la réponse, qui bientôt apparaît, toujours en lettres d'une netteté frappante.



C’est la réponse qui apparaît, en lettres d’une netteté parfaite.

On rajuste à Sophie son corsage, tandis qu’elle referme les yeux. Enfin, le hiérarque la réveille. La séance est terminée. À l’entrée et à la sortie, chacun a promis de garder le secret.

On comprendra que je ne me considère nullement comme lié par une promesse de cette nature. Mademoiselle Walder ne m’en voudra pas, j’ose l’espérer du moins, d’avoir donné un premier aperçu des exercices auxquels elle se livre depuis l’âge de dix-neuf ans. Je lui réserve, au surplus, un chapitre entier de mon ouvrage. Mes divulgations, que je saurai borner au strict nécessaire, ne pourront, du reste, aucunement lui nuire. D’autres auteurs ont déjà parlé d’elle, mais n’ont pas publié son nom. Je la nomme,

comme j'en nommerai bien d'autres. Je demeure dans les limites légales, et je ne pense pas que le petit compte rendu qu'on vient de lire contienne la moindre diffamation.

Je m'expliquerai plus loin sur les phénomènes étranges, dont j'ai tenu à citer un exemple sans tarder ; je dirai, comme médecin, jusqu'où peut aller la nature dans ces choses, et où commence le surnaturel, à moins qu'il n'y ait supercherie. Pour l'instant, j'ai tenu à montrer que la vieille Gnose est toujours vivante, sous le nom d'occultisme. Qu'étaient même Maximilla, et Priscilla, je me le demande, auprès de Sophie Walder ?

À la dernière de ses séances, — du moins, à la dernière à laquelle j'assistai, en cette année-ci, — la question posée à la pythonisse luciférienne fut :

— *Combien de papes succèderont à Léon XIII ?*

Et la réponse, en lettres rouges, qui parut sur la chair blanche, fut :

— *Neuf, et après eux je règnerai.*

CHAPITRE II

Projet définitif d’exploration

Le *Courrier de Chine* reste vingt-huit jours à Marseille entre chacun de ses voyages. Pendant tout ce mois de repos, je me fortifiai de plus en plus dans l’idée que les confidences de Carbuccia m’avaient suggérée.

Je crus utile, toutefois, d’avouer, dès le jour de mon arrivée, mes projets à un vénérable ecclésiastique, M. l’abbé Laugier, un de mes meilleurs amis et le prêtre à qui je soumettais mes cas de conscience.

Le digne abbé, je dois le dire, fut d’abord quelque peu effrayé de ma résolution. Le cas, en outre, était, à son avis, des plus délicats. Je lui montrai mon diplôme de membre des hauts grades cabalistiques de la maçonnerie occulte, en lui donnant l’assurance que je l’avais tout simplement acquis à beaux deniers comptants et que je n’avais, en aucune façon, contracté le moindre engagement contraire à ma foi. Mais cela ne suffisait point à le rassurer. Je pouvais, pensait-il, me trouver pris dans quelque réunion et mis en demeure de commettre une profanation ; le désir de connaître à tout prix ces choses mystérieuses ne me ferait-il pas oublier mon devoir ? et si, d’autre part, je refusais d’être complice, ne m’exposerais-je pas alors à un danger ?… Telles étaient ses objections.

Je lui donnai ma parole de chrétien que, dans ce cas, je sacrifierais ma curiosité. J’espérais, au surplus, me tirer avec un peu d’adresse des difficultés qui pourraient surgir. En tout cas, si mon habileté se trouvait en défaut, ce serait tant pis, je ne poursuivrais pas mon exploration. Quant à la question de péril, je haussai les épaules. Agissant pour le bien général, ne poursuivant qu’un but, celui de me mettre en mesure de démasquer une contre-religion d’abomination et de crime, je me sentais la conscience

légère ; j'avais souvent déjà côtoyé la mort, sans crainte ; si je me trouvais tout à coup en face d'assassins furieux de voir leurs secrets surpris, eh bien, ma vie serait chèrement défendue.

Le bon abbé Laugier frissonnait en m'écoutant. Il m'avait connu tout enfant, dès ma septième année ; il était le vieil ami de ma famille. Il me savait incapable de me laisser pervertir par les sectaires, à qui j'allais me mêler pour les besoins de mon enquête *de visu*. Aussi, j'estime qu'au fond il tremblait plus pour mon existence que pour mon âme. Néanmoins, il revint encore une fois sur le malaise qu'il éprouvait, au point de vue religieux, à me donner son approbation. Lui confier mon dessein, c'était, somme toute, disait-il, prendre son conseil ; et il parla alors d'en référer à ses supérieurs ecclésiastiques.

Là-dessus, je me rebiffai vivement. Je suis bon catholique, c'est vrai, comme tous mes collègues de la marine ; mais aussi, comme tout marin, je suis obstiné, disons le mot, têtu ; bref, je l'avoue, j'ai un peu mauvaise tête. Cette perspective inattendue d'une consultation générale me déplut fort. Mon projet était tout personnel ; je l'avais mûri pendant la longue traversée ; sa réalisation était déjà commencée, puisque ma première démarche à Naples m'avait si bien réussi. Je ne doutais pas, certes, des bonnes intentions des supérieurs de l'abbé à mon égard ; mais un mot imprudent pouvait échapper quelque jour à l'un d'entre eux ; enfin, pour tout dire, une entreprise comme la mienne avait besoin d'être absolument ignorée pour aboutir à un plein succès. Sur ce point, je tins bon, et le brave et digne homme vit bien qu'il perdrait son temps à vouloir me convaincre de l'utilité d'une consultation sur mon cas.

L'abbé Laugier en prit donc son parti. Il me calma ; car je m'étais presque fâché. Il poussa un gros soupir, leva les yeux vers une statuette de la Bonne Mère qui était sur sa cheminée ; je compris, au mouvement de ses lèvres, qu'il murmurait une courte prière, demandant sans doute au ciel une surabondance de protection pour moi. Lors, il me retint à déjeuner, comme il avait l'habitude de le faire à chacun de mes séjours à Marseille.

Il aimait, en général, beaucoup les longues causeries faites après table, — très frugale, d'ailleurs, — et au cours desquelles je lui rapportais, disait-il, des nouvelles fraîches de Dieu. Ma situation me mettait, en effet, facilement en rapports avec toutes les missions catholiques du monde entier, au Japon,

en Chine, aux Indes, dans les deux Amériques ; et, comme de juste, je ne manquais jamais d'aller en passant rendre visite à ces apôtres, à ces pionniers de la civilisation évangélique, et naturellement aussi, à mon retour, j'avais provision de nouvelles, de conversions, histoires de catéchumènes à raconter, toujours plus intéressantes à entendre dire qu'à lire dans des lettres.

C'était une fête que le jour de mon arrivée chez mon vieil ami ; on mettait les petits plats dans les grands ; quelques intimes, prévenus dès la veille, festinaient chez le bon prêtre ; et, au dessert, grand nombre de fidèles de la paroisse s'en venaient écouter mes récits. Cette fois, j'avais en soin de ne pas informer l'abbé Laugier à l'avance. Il s'excusa, en me grondant d'être tombé chez lui comme une bombe ; mais la nature des nouvelles exceptionnelles, au sujet desquelles nous avions à causer, lui fit bientôt comprendre, surtout après l'incident qui suivit sa proposition de consultation, que j'acceptais son invitation à la condition expresse que nous déjeunerions seuls. Il en fut ainsi, et personne ne vint nous déranger.

J'avais mis l'abbé au courant de l'affaire Carbuccia. Il n'ignorait pas l'existence des sociétés où un culte secret est rendu à Lucifer. Je ne lui apportai donc aucune révélation. Mais il ne connaissait l'organisation du satanisme que par-ouï dire. D'autre part, il savait plusieurs faits, détachés, où l'intervention des démons avait été manifeste, et il me les cita.

En parlant de ces choses surnaturelles, il m'arriva de laisser échapper une expression d'étonnement, au sujet de ce pouvoir que Dieu concède à l'enfer.

— Les faits sont là, me répondit mon vénérable interlocuteur ; il faut bien les constater. Pourquoi Dieu tolère-t-il de tels outrages à sa divinité ? Ses plans providentiels sont impénétrables… Dieu a permis à Satan de tenter la première femme ; jaloux de l'humanité, l'ange du mal a pu introduire ainsi la mort dans le monde ; c'est lui qui a fait succomber Ève dans l'épreuve ordonnée par Dieu… C'est par la permission de Dieu que Satan exerce une sorte d'empire sur les autres anges apostats comme lui. Dieu se sert de lui, encore, pour éprouver les humains, sans exemption en faveur des bons, et pour châtier finalement les méchants… L'Église nous apprend aussi que Satan est un esprit de mensonge dans la bouche des faux prophètes et des hérétiques ; que lui ou ses démons tourmentent, obsèdent les hommes, leur inspirent des mauvaises actions, et peuvent même les posséder ; qu'il se

transforme en ange de lumière, pour mieux tromper ceux à qui il apparaît ; qu'il a le pouvoir de causer plusieurs maladies ; qu'il nous attaque principalement à la mort, et conduit les âmes des méchants en enfer ; que son pouvoir et sa malice, subordonnés à la volonté de Dieu, auront beaucoup plus d'étendue encore au temps de l'antéchrist qu'à présent ; enfin, qu'il sera jugé au dernier jour… Voilà ce que la religion nous enseigne, en rassemblant les passages des Écritures où il est parlé de Satan… Nous n'avons pas à juger les desseins de Dieu ; notre devoir est de nous incliner…

Maintenant, poursuivit l'abbé, quand nous nous trouvons en présence d'un fait surnaturel, à quoi reconnaîtrons-nous qu'il est l'œuvre de l'intervention divine ou celle de l'action du démon ?… Par leur essence et par leur but, les œuvres du ciel sont toujours bonnes, tandis que les œuvres de l'enfer sont toujours mauvaises… Mais, comme Satan est le prince du mensonge, comme, dans le pouvoir que Dieu lui laisse, il a celui d'user de subterfuge, jusqu'au point de paraître même dans tout l'éclat d'un archange céleste, l'Église, pour nous mettre en garde contre ces tromperies, nous indique les signes certains qui témoignent l'action directe de l'esprit du mal.

Et le digne prêtre m'énumérait divers caractères permettant de reconnaître l'intervention démoniaque et d'éviter l'erreur.

Ainsi, le Rituel Romain déclare que, si un sujet converse dans une langue qu'il n'a jamais apprise, s'il découvre les choses éloignées et cachées, s'il déploie des forces qui surpassent évidemment son âge et sa condition, en peut pressentir dans ce cas la présence de l'esprit mauvais.

Le père jésuite Martin Delrio, docteur d'une haute science, qui a traité avec autorité ces questions délicates, nous a laissé un résumé de l'enseignement des plus éminents théologiens. Il résulte de ces études qu'un prodige est l'œuvre du démon, quand il est réellement au-dessus des forces de la nature physique, et quand, d'autre part, celui qui le produit prétend prouver par ce moyen une doctrine contraire à la foi catholique, quand il n'a pour but que d'amuser les hommes ou de satisfaire la curiosité et les passions, et encore quand il est produit par des pratiques cabalistiques, ridicules, superstitieuses, sans invocation à Dieu et à Jésus-Christ.

Dès que le magnétisme produisit des abus, l'Église romaine s'émut, et le Saint-Office adressa des instructions à tous les évêques de la catholicité. Dans ce grave document, me disait l'abbé Laugier, nous trouvons aussi parmi les signes qui permettent au fidèle de reconnaître la présence et l'intervention de l'esprit mauvais : la prétention de deviner et de prédire l'avenir ; la faculté de découvrir des choses inconnues ou éloignées ; l'évocation des morts ; la vision de toutes sortes de choses invisibles ; la prédication d'une religion nouvelle.

Enfin, à propos des tables parlantes, l'abbé, me citant un cas où la table avait fait des réponses ordurières, concluait en ces termes :

— Les réponses ordurières sont un des signes les plus certains, les plus infaillibles, auxquels tout chrétien reconnaîtra l'intervention de Satan.

L'abbé pensait que Satan manifeste surnaturellement son action bien plus souvent qu'on ne croit, et que bien des faits, auxquels les sceptiques ne prennent pas garde, sont cependant étranges, extraordinaires, aux yeux de l'observateur attentif.

Il me raconta, comme exemple, une affaire criminelle qui avait passionné ses compatriotes méridionaux en 1856, l'affaire Matraccia.

— Écoutez, me dit-il. Ce n'est pas un roman, ceci ; c'est un procès qui s'est déroulé publiquement devant la cour d'assises d'Aix, un procès dont les débats ont été imprimés dans tous les journaux de l'époque. Les collections de ces feuilles sont, au surplus, à la Bibliothèque publique de la ville, où quiconque peut les consulter. Eh bien, ce procès a révélé des choses inouïes, et son dénouement a été accompagné de circonstances bizarres, qui ont été également relatées par la presse de toutes les opinions.

Ce Matraccia était un de ces Italiens que l'on reconnaît à première vue, noirs de peau et de poil, d'une beauté sinistre. Fainéant et débauché, on ne lui connaissait aucun état, il n'exerçait aucune profession. De quoi vivait-il ? Cela est demeuré un mystère. Il allait et venait, d'Italie en France, de France en Sicile, de Sicile en Égypte, d'où il revenait encore en France. Son quartier général paraissait être Marseille. Quoiqu'il en soit, il n'appartenait à aucune maison de commerce ; dans ses voyages sans but connu, il dépensait beaucoup d'argent ; et notez bien qu'à son procès il n'a pu justifier d'aucuns moyens d'existence.

Donc, en 1856, il eut maille à partir avec la justice française. Son cas lui faisait encourir la peine capitale. Il avait poignardé, sans qu'il ait jamais voulu dire pourquoi, une femme chez laquelle il se trouvait un jour, une de ces malheureuses qui sont la honte de leur sexe et dont la profession ignoble porte un nom qu'une plume honnête n'écrit jamais que forcée et à regret.

Ce n'était point pour la voler qu'il avait assassiné cette femme ; elle ne possédait rien ou presque rien. Il ne s'agissait non plus ni de vengeance, ni de haine ; il était avec elle dans d'excellents termes. Il avait tué pour tuer ; c'est du moins ce que l'on crut, et, au premier moment de son arrestation, on avait présumé qu'il était peut-être fou.

« — Mais, enfin, pourquoi avez-vous poignardé cette malheureuse ? » lui demanda l'agent de police qui s'empara de lui, après le crime.

Matraccia répondit, d'un ton de brute :

« — Je voulais avoir de son sang. »

Quand le juge d'instruction chercha à avoir l'explication de cette phrase incompréhensible, échappée dans un premier moment d'affolement, sous le coup d'une arrestation inattendue, Matraccia prétendit qu'il ne se souvenait pas d'avoir fait cette réponse à l'agent ; il la nia ; l'agent maintint sa déposition. Alors, Matraccia refusa de s'expliquer en aucune façon sur le mobile de son meurtre.

« — Je suis pris *cette fois*, grommela-t-il ; c'est tant pis pour moi !… J'ai été un maladroit… Je ne nie pas l'assassinat… Jugez-moi vite, coupez-moi le cou au plus tôt, cela m'est égal ; tout ce que je vous demande, c'est de me laisser garder mon perroquet jusqu'à mon exécution. »

Matraccia possédait, en effet, un perroquet, dont il ne se séparait jamais. À la rue, il avait toujours cet oiseau sur son épaule, et les habitués des promenades publiques de la ville, notamment ceux du cours Belzunce, ne le connaissaient que sous le nom de « l'Italien au perroquet ».

Le magistrat instructeur crut devoir satisfaire cette fantaisie de l'accusé ; son perroquet fut son compagnon de captivité. Mais, par contre, le juge eut soin de ne pas presser l'instruction, et ainsi il agit sagement.

Une enquête minutieuse fut faite dans les divers pays que Matraccia fréquentait. On apprit, par la police de Naples, qu'il était carbonaro. À

Messine, en 1850, il avait assassiné un prêtre, mais sans le voler ; il avait réussi à se tirer des mains de la justice sicilienne, grâce à la connivence d'un geôlier, a-t-on dit. Ce fait d'impunité ne fut jamais éclairci et donna lieu dans le pays à de nombreux commentaires. Ce qui fut remarqué aussi, c'est que, la veille du jour où Matraccia avait assassiné ce prêtre, une femme de mœurs légères avait été aussi poignardée, sans qu'on pût jamais soupçonner son meurtrier, lequel s'était échappé à loisir, après avoir recueilli, — fait particulier et horrible, — tout le sang qui avait coulé de la gorge tranchée de la victime.

Or, dans le crime de Marseille, c'était également une femme ayant une inconduite notoire que Matraccia avait égorgée ; mais là, il avait été pris. Et, d'autre part, il fut établi que, dans la semaine du crime, il avait rôdé aux alentours des demeures de divers prêtres, principalement des prêtres âgés. Interrogé sur le motif de ces allées et venues suspectes, il nia selon son système, et se renferma dans un mutisme absolu.

À Naples, en 1852, il avait incendié une église. Il fut encore établi qu'en Égypte il avait fait partie d'une bande de scélérats, ne vivant que de rapines ; la bande avait été capturée un jour ; Matraccia, seul, parvint à s'évader de la prison du Caire, on n'a jamais su comment.

En France, le mystérieux bandit fut bien gardé. Il comparut aux assises pour répondre de ses forfaits. On ne put obtenir de lui aucun éclaircissement. Il avouait le fait brutal, le crime, qu'il ne pouvait nier, bien entendu ; mais il demeurait opiniâtrement muet sur tout le reste. En vain, on lui demanda de nommer ses complices ; car il paraissait évident qu'on était en présence d'une vaste organisation criminelle, assassinant dans un but inexplicable.

À cette question, Matraccia répondit, avec un rire cynique, narguant la cour et les jurés :

« — Je n'ai pas d'autre complice que mon perroquet. »

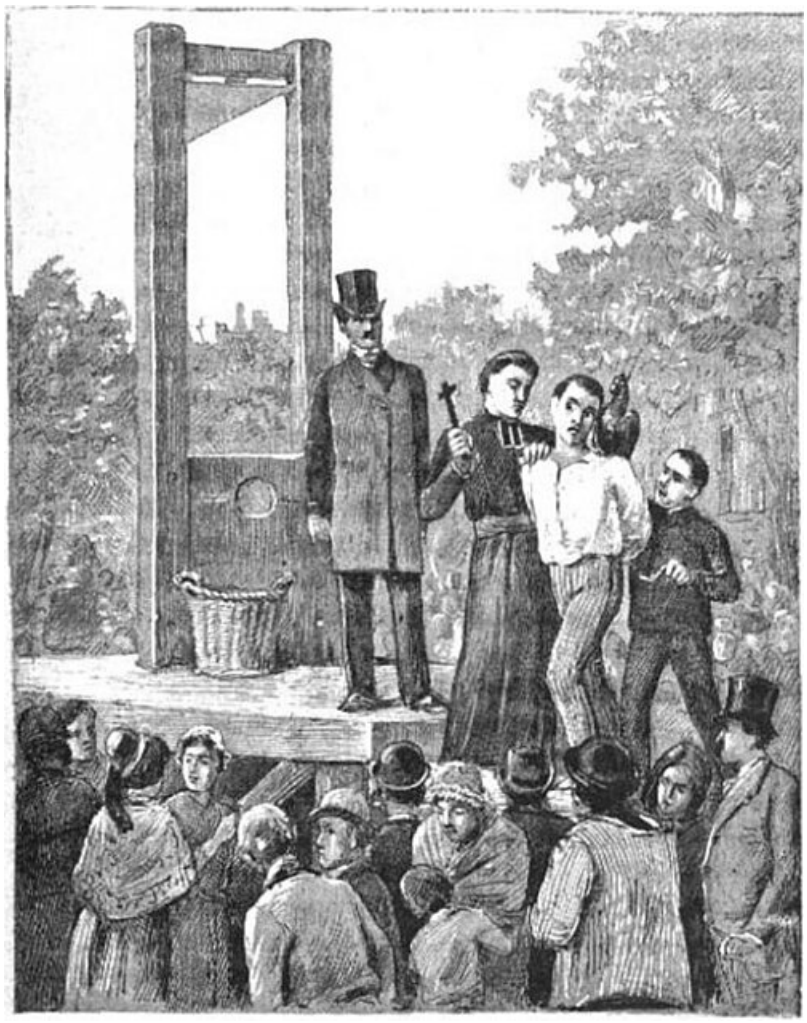
Par une déplorable condescendance, on l'avait autorisé à garder son perroquet, même devant les assises. Et ce fut un spectacle sans pareil, que celui de cet accusé, subissant dans un prétoire criminel les interrogatoires du président, opposant, sans s'expliquer, ses démentis aux affirmations

accablantes du ministère public, et portant ce volatile vert perché sur son épaule[1].

Ce perroquet de l'assassin est demeuré légendaire. Tous les journaux du temps l'ont mentionné, en rendant compte des débats. C'était un oiseau étonnant ; il disait des choses extraordinaires, parlait latin (*sic*) ; il psalmodiait, avec des intonations de parodie moqueuse, des psaumes et des oraisons de l'Église ; au cours du réquisitoire, il interrompit l'avocat général, pour lui jeter une injure obscène. Ce fut un scandale. Le président y mit fin, en ordonnant l'enlèvement de cette vilaine bête ; mais Matraccia, à son tour, jura, sacra, se démena comme un possédé, et se retira, emmené par les gendarmes ; hors de la salle d'audience.

Matraccia fut condamné à mort. En entendant la sentence, il dit au jury, d'un ton déclamatoire, que le feu du ciel le vengerait.

Enfin, il fut exécuté. On choisit, pour le supplice, une vaste place, située en l'endroit le plus élevé de la ville, et nommée la Plaine. Plus de trente mille personnes se pressèrent autour du lieu de l'exécution. La justice fit dresser un échafaud très haut. Matraccia fut conduit à l'expiation suprême dans une charrette ; il avait toujours son perroquet sur l'épaule.



Matraccia, l’assassin occultiste, montant à l’échafaud, avec son perroquet sur l’épaule.

Quand le bourreau le saisit, le perroquet ne le quitta pas. L’assassin eut la tête tranchée ; mais son compagnon ailé disparut en même temps. Les bonnes gens, impressionnées, dirent que le bourreau et ses aides le virent se fondre instantanément comme une bulle de savon qui crève ; mais c’est là sans doute une exagération ; l’oiseau maudit dut simplement s’envoler. Quoiqu’il en soit, aucun journal n’annonça plus tard qu’il avait été retrouvé, et pourtant toute la presse mentionna sa présence sur l’échafaud.

Ce qui est plus singulier, ce qui a été publiquement constaté, ce qui a été relaté authentiquement, c’est la brusque apparition d’une comète, le jour de l’exécution de Matraccia, que toute la ville, dès l’ouverture du procès,

nomma : *Matraccia, le fils du Diable*. Cette comète brilla longtemps d'un vif éclat. On se demandait s'il n'y avait point là quelque présage de malheur, quelque menace diabolique contre les juges du carbonaro, incendiaire d'église, assassin de prêtre.

Il y eut au même moment un complot contre Mgr l'Évêque et M. le curé de Saint-Victor ; plusieurs personnages mal notés furent mis en état d'arrestation, puis relâchés faute de preuves suffisantes.

Tout cela produisit à Marseille une émotion qui dura deux mois entiers, au bout desquels le conseil municipal, pour consacrer l'acte nécessaire de la justice humaine qui avait supprimé l'infâme carbonaro sataniste, fit ériger une statue de l'archange saint Michel terrassant le dragon, à l'endroit même du supplice de Matraccia, et la Plaine prit le nom de place Saint-Michel, qu'elle a conservé depuis. La statue de l'archange a été enlevée quelques années plus tard.

Voilà, conclut l'abbé Laugier, ce que l'on sait de Matraccia ; mais n'est-il pas permis de dire qu'il y avait, de la part de ce monstre, autre chose que des crimes ordinaires, et faut-il considérer comme choses normales tout ce qui a en lieu à son propos ?

L'abbé m'explique encore que le diable, véritable « singe de Dieu », — c'est ainsi, du reste, que le qualifient tous les Pères de l'Église, — met une sorte d'amour-propre à répondre aux miracles du ciel par des prodiges qui n'en sont que la grotesque imitation.

Jésus-Christ, quarante jours après sa mort, s'éleva glorieusement au ciel sur le mont des Oliviers. Simon le Magicien, le fondateur du gnosticisme, pour montrer publiquement qu'il avait à sa disposition des puissances surnaturelles, s'éleva dans les airs devant l'empereur Néron et le peuple romain : il est bon de dire que ce prestige ne réussit qu'à moitié ; Simon avait opéré son ascension jusqu'à une certaine hauteur, lorsque saint Pierre qui était là se mit à prier, et aussitôt le sectateur de Lucifer fit une chute effroyable, dans laquelle il se cassa les deux jambes et dont il mourut peu après.

Ces contrefaçons, par le diable, des miracles célestes sont innombrables, me disait l'excellent abbé. De nos jours même, l'observateur peut les compter. Ainsi, on connaît, par une déposition devant le conseil de guerre

de Paris après la Commune (affaire Dacosta), ce fait merveilleux d'un jeune prêtre du clergé parisien, qui, sous cette nouvelle Terreur, caché dans une chambre où il avait élevé un autel, priait pour son archevêque, Mgr Darboy ; tout à coup, il vit le linge blanc de l'autel se couvrir de petites gouttes de sang ; c'était le moment même où l'archevêque et cinq autres otages tombaient sous les balles des fédérés ; Dieu annonçait donc par un miracle que les nobles victimes périssaient, que les martyrs entraient à l'instant dans sa gloire. Eh bien, d'autre part, nous avons ici à Marseille un journaliste très irréligieux, des plus impies, et, qui plus est, franc-maçon, nommé Clovis Hugues, déjà candidat radical pour la députation, il y a deux ans, et ce mécréant, qui a écrit, je ne sais plus dans quelle feuille, un poème glorifiant Satan, raconte à qui veut l'entendre, — cela m'a été rapporté par des personnes dignes de foi, — que, se trouvant détenu à la prison Saint-Pierre pour délit politique, à l'époque où notre armée nous débarrassa des communards, il entendit un matin, dans le tiroir de la table en bois sur laquelle il écrivait, le crépitement sinistre, très net, très caractéristique d'une vive fusillade ; il en fut tout ému et s'informa dans la journée auprès du directeur de la prison, pour savoir s'il n'était pas arrivé malheur à quelqu'un de ses amis radicaux-socialistes ; ce qu'il apprit alors, c'était que, à la minute, à la seconde précise où une fusillade mystérieuse avait éclaté dans son tiroir, le chef de la Commune de Marseille, Gaston Crémieux, avait été exécuté par la troupe, sur le Pharo, c'est-à-dire tout à fait à l'autre extrémité de la ville. Depuis lors, M. Clovis Hugues a raconté à mille personnes ce phénomène, et il faut certainement le croire ; ce n'est pas parce qu'il est pour nous un adversaire fanatique et violent, que nous devons l'accuser d'imposture. Cet homme a dit vrai, et le bruit de la décharge du peloton d'exécution de Gaston Crémieux a réellement résonné dans le tiroir de sa table en bois : mais là, il est facile de voir qu'il n'y a pas eu miracle céleste ; qui, si ce n'est Lucifer ou quelque autre démon, aurait annoncé ainsi, par un phénomène, par un prestige, à un impie avéré, la mort tragique d'un chef communard, son ami et son complice ?



M. Clovis Hugues, alors détenu politique à la prison Saint-Pierre, entendit tout à coup, dans le tiroir de la table en bois sur laquelle il écrivait, le crépitement très net d'une vive fusillade. Or, au même moment, — il l'apprit ensuite, — un peloton d'exécution fusillait son ami Gaston Crémieux, à l'autre extrémité de la ville.

En fait d'imitation diabolique plus forte encore, l'abbé me cita le cas que voici. Un miracle divin, des plus indiscutables, des plus authentiques, est celui de saint Janvier, dont le sang se liquéfie et bouillonne, chaque année, à la date de son martyre. Or, l'abbé Laugier tenait d'un religieux franciscain, qui avait fait faire une retraite à un luciférien converti, qu'il existe quelque part, mais il ne savait pas exactement où, dans une société de théurgistes, le crâne d'un sectateur de Satan, supplicié au moyen-âge, et que ce crâne, chaque année, à la date exacte du supplice, parle, répond aux questions

qu'on lui pose sur ce qui se passe au royaume infernal, et lance des flammes par les cavités du nez et des yeux.

— Puisque vous êtes inébranlablement décidé à explorer les domaines occultes du satanisme, mon cher enfant, me dit l'abbé, vous rencontrerez peut-être un jour ce crâne de damné ; peut-être assisterez-vous à ce prestige diabolique…

L'abbé ne se trompait point dans ses prévisions. Ce crâne, qu'on exhibe aux initiés de l'occultisme, je l'ai vu ; j'en parlerai longuement plus loin ; mais je dois dire, en toute sincérité, qu'en ce qui concerne le prestige dont il s'agit, je crois à la possibilité d'une supercherie ; toutefois, s'il y a supercherie, elle est si habilement exécutée, qu'il est difficile de se prononcer catégoriquement.

La conclusion finale de mon vieil ami était que, si Dieu laisse à Lucifer un pouvoir très grand, qui sera plus considérable encore au temps de l'antéchrist, mais dont il aura à rendre compte au jour du jugement dernier, d'autre part, la providence divine, toute paternelle, protège les humains, les bons, ceux surtout qui, par une piété ardente au premier âge, se sont assuré des trésors de grâce, et la bonté du Père céleste est telle, sa miséricorde est à ce point infinie, qu'à la seconde ultime de l'agonie, quel que soit le degré de péché dans lequel l'âme est tombée, il suffit à l'homme, pour être sauvé, d'un acte de contrition parfaite, d'une lueur de repentir sincère, vrai et mêlé d'une aspiration d'amour vers Dieu ; de telle sorte que le libre arbitre de l'homme existe toujours et quand même, et que le pouvoir de Satan de maléficier se trouve par là absolument contrebalancé par la foi de la créature et annihilé alors par l'infinie bonté du Créateur : le diable peut tenter, se réjouir de voir les progrès du mal chez l'obsédé et le possédé ; mais, au dernier moment, en définitive, toute sa peine peut être perdue.

Le bon abbé Laugier ne contrecarra donc plus mon projet et me promit ses prières. Nous allâmes ensemble, un jour, au sanctuaire vénéré de la Bonne Mère de la Garde.

Je partis. Le dimanche même où le paquebot devait lever l'ancre, à neuf heures du matin, mon vieil ami vint me serrer une dernière fois la main à bord. En me quittant, il me remit une médaille indulgenciée et bénie, une médaille de saint Benoît.

— Portez toujours sur vous cette médaille, mon cher enfant, me dit-il ; n'oubliez jamais, chaque matin et chaque soir, de faire votre prière ; invoquez souvent la Sainte Vierge… Maintenant, je vous laisse sous la protection de Dieu.

Et nous nous embrassâmes ; le digne prêtre pleurait comme un enfant.

1. ↑ Rien n'est bizarre comme la fantaisie qui a lieu parfois dans les grands procès criminels. Ce président, qui toléra qu'un véritable bandit, accusé d'assassinat, comparût devant les assises avec son perroquet sur l'épaule, est tout simplement stupéfiant. Plus récemment, et à Paris même, on a vu la justice se prêter à des caprices plus inouïs encore des accusés. Rappelons seulement un cas célèbre, connu de tout le monde : l'affaire Tropmann, en 1870. L'auteur du crime de Pantin, pour retarder autant que possible l'heure de l'expiation suprême, inventait des contes à dormir debout ; c'est ainsi qu'il déclara aux magistrats que, si l'on voulait connaître la vérité sur les mobiles de son forfait, il fallait retrouver un portefeuille contenant certains papiers mystérieux et qu'il disait perdu. Il demanda la consultation d'une somnambule à ce sujet ; les magistrats déférèrent à cette requête ; on amena une somnambule au Palais de Justice, un magnétiseur l'endormit dans le cabinet du juge d'instruction, qui l'interrogea, d'après les questions que dictait Tropmann. La somnambule répondit confusément, suivant l'habitude ; et, à la suite de ces réponses confuses, l'instruction ordonna une enquête qui dura un mois entier en Alsace, où, bien entendu, on ne retrouva jamais le fameux portefeuille ; mais Tropmann, grâce à la condescendance plus que singulière des magistrats, avait gagné un mois.

CHAPITRE III

La mort d’une prêtresse de Lucifer

Je fais grâce au lecteur d’une traversée de Marseille à Galle, des plus monotones, interrompue seulement en passant à Naples par une visite à l’illustrissime grand commandeur Peisina.

Il me fallut aller, en compagnie du souverain hiérophante, absorber des *granite* (boissons glacées) à un café de la via di Mezzocannone, endroit où il donnait d’ordinaire ses rendez-vous. C’est par là qu’a lieu chaque semaine le tirage de la loterie nationale : or, Peisina, qui a plusieurs cordes à son arc, débite aux gens du peuple des consultations à quinze centimes sur les numéros qui ont des chances de sortir. Ces quelques instants passés avec le chef suprême du rite de Memphis (pour l’Italie) me procurèrent l’occasion de faire la connaissance de Bovio, un des orateurs républicains renommés de la péninsule, aujourd’hui le leader de l’extrême-gauche au parlement. Bovio est un homme de taille moyenne, plutôt petit que grand, à longue barbe noire, toujours sanglé dans une étroite redingote. Peisina nous présenta l’un à l’autre. C’était aussi un frère, mais du rite écossais. Du reste, il ne fit qu’entrer et sortir, accompagné de cinq ou six membres de comités électoraux.

Bovio parti, nous causâmes occultisme. Je donnai au souverain hiérophante des nouvelles de Marseille. Pendant mon séjour dans la vieille cité phocéenne, j’avais visité une loge misraïmite, avec laquelle la maçonnerie napolitaine entretient de bonnes relations. Je dis à Peisina que, grâce à son diplôme, l’avais été reçu dans le temple avec tous les honneurs de la voûte d’acier, maillets battants ; il en fut satisfait au plus haut point, et me dit :

— D’autres honneurs, bien plus grands encore, vous attendent aux Indes, si vous y allez, très parfait et illustre frère.

Il se félicitait de m’avoir conféré le 90e degré de Memphis, et ajoutait :

— D’un simple coup d’œil, j’avais compris, lorsque vous vîntes me voir pour la première fois, que vous possédiez la vraie lumière et que toute initiation était superflue. Je crois que vous serez une des gloires de notre ordre sublime.

Je lui glissai quelques mots au sujet de Matraccia.

— Un martyr ! murmura-t-il.

L’abbé Laugier ne s’était donc pas trompé ; Matraccia avait eu des accointances avec les occultistes de Naples.

Nous nous séparâmes, les meilleurs amis du monde ; il comptait sur moi pour lui amener des recrues !…

Nous arrivâmes à Galle un vendredi. Le souverain hiérophante m’avait donné l’adresse d’une société de cabalistes ; mais je me demandai si je devais m’y rendre. Je ne me sentais pas encore assez ferré, pour aborder si brusquement la cabale nettement diabolique. Je n’avais jusqu’alors vu que de la maçonnerie ordinaire, à la loge de Marseille. Il me semblait qu’il serait prudent à moi de ne procéder que progressivement, en visitant d’abord des chapitres de Rose-Croix, puis des aéropages de Kadosch ; après quoi seulement je me hasarderais dans les réunions palladiques. J’avais étudié, avec soin, pendant la traversée, au moyen de divers livres que Peisina m’avait vendus, toute l’échelle qui conduit aux luciférien s ; mais ma science se bornait à la théorie ; je n’avais, somme toute, encore rien vu.

L’arrêt à Galle était de quarante-huit heures. Quoique peu porté à faire d’emblée connaissance avec les cabalistes cynghalais, je descendis à terre immédiatement.

Le lecteur sait que Pointe-de-Galle est le point extrême sud de l’île de Ceylan, qui fait elle-même le sud de l’Inde, dont elle est séparée par le détroit de Palk. Au point de vue qui nous occupe, Ceylan a une situation toute particulière, et il n’est pas sans intérêt de l’exposer.

Si l’on jette un coup d’œil sur une carte du monde, on voit que depuis le Cap de Bonne-Espérance, au sud de l’Afrique, jusqu’au Kamtchatka, au

nord-est de la Sibérie, tout le littoral est bordé d'îles : Madadagascar, avec sa ceinture de petites îles, Mayotte, Nossi-Bé, les Comores, Bourbon, Maurice, Sainte-Marie, les Seychelles, puis, en remontant vers le nord, Soccotra, à peu de distance du cap Gardafui ; puis, en prenant dans la direction de l'est, les Maldives, Ceylan au sud de l'Inde ; puis, entre le continent chinois et l'Australie, île immense, toute la Malaisie, Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes, les Moluques, les Philippines, tous les archipels, innombrables, de l'Océanie, pour tout dire ; et, sur les côtes de Chine, Haï-Nan, Hong-Kong, Formose ; puis encore, les Lieou-Kieou, qui font une ligne de petites îles parsemées entre Formose et le Japon ; enfin, le grand empire insulaire du Japon, et les Kourilles, qui constituent encore une ligne nettement tracée d'îles depuis Yéso jusqu'à la pointe du Kamtchatka. Tout cet énorme ensemble borde la mer des Indes, l'océan Pacifique, c'est-à-dire d'incommensurables étendues, et toutes ou presque toutes ces îles sont volcaniques. Qui ne connaît, en effet, le Fusi-no-yama du Japon, les tremblements de terre si fréquents dans cette région qu'on en a pu compter jusqu'à neuf cents par jour ? les bouleversements intermittents dont les Philippines sont le théâtre ? Enfin, qui n'a entendu parler de la catastrophe toute récente de Krakatoa ?

Ces vestiges volcaniques et l'aspect de l'ensemble montrent que, très probablement, toutes ces îles ne sont que les restes, les points élevés d'un vaste continent qui jadis a existé là, et qu'un bouleversement, d'une puissance prodigieusement extraordinaire, a fait disparaître, tandis que l'Afrique, dont le niveau central est, on le sait, bien au-dessous de celui de l'Océan et formait autrefois le fond d'une mer, apparaissait, surgissant du sein des flots.

Quelle a été la cause de ce bouleversement, de ce cataclysme effroyablement terrible des plus lointaines époques de l'humanité ? Dieu seul le sait. Mais, ce qui prouve bien qu'il a eu lieu et que ces terres, aujourd'hui disjointes, étaient jadis réunies, c'est que leur faune et leur flore, leurs animaux et leurs plantes, sont les mêmes et appartiennent exclusivement à des espèces de transition : les makis, par exemple, au corps de singe et à la tête de carnassier, formant la transition entre les deux espèces ; les kanguroos et l'ornithorynque, la transition entre les vertébrés et les invertébrés.

On trouve là des animaux qui ressemblent à des plantes, et des plantes qui ressemblent à des animaux ; des animaux qui se nourrissent de fleurs, et des fleurs qui se nourrissent d'animaux, qu'elles prennent au piège, qu'elles tuent, mangent et digèrent ; des plantes qui se promènent, et des animaux immobiles ou à peu près ; des champignons et des fougères énormes comme des arbres, et des arbres petits comme des champignons ; des hommes, enfin, qui ont l'aspect de singes, et des singes qui ressemblent à s'y méprendre à des hommes ; des fourmis, des araignées, des mouches, gigantesques, hors de toutes proportions, et des oiseaux, par contre, des chevaux, des bœufs, infiniment petits ; et, dernière et étrange singularité, tous les chats y sont noirs et naissent avec la queue cassée.

C'est là, on le voit, un monde à rebours, dont l'étude confond l'esprit ; car tout ce que je viens de dire est de l'exactitude la plus rigoureuse, la plus scientifique.

Un savant allemand, protestant, hérétique par conséquent, frappé de ces faits, en a tiré une conclusion inattendue et fort bizarre : Hœckel a supposé que, de même que ce continent, englouti dans l'Océan, et dont ne surnagent que les points les plus élevés pour en attester l'antique existence, était le centre, le lieu d'origine des espèces florales et faunales intermédiaires, transitoires, de même il avait été aussi, à un moment quelconque des temps primitifs, le lieu d'origine, de naissance et d'habitation d'un animal de transition entre l'homme et le singe, animal hypothétique que d'autres auteurs ont nommé « l'anthropopithèque ».

Partant de cette donnée, contraire à la science des Linné, des Cuvier et autres zoologistes chrétiens, science qui vaut bien la leur, les transformistes se sont amusés à décrire cet animal supposé. Selon eux, il n'avait pas encore la parole ; mais il avait, affirment-ils, les membres grêles, la forme des mains se rapprochant de celle des pieds, le corps velu ; et quelques-uns même vont jusqu'à nous apprendre que cet anthropopithèque, cet animal presque homme, avait une queue, de la barbe et des poils roux.

Il est inutile de s'attarder à discuter ces balivernes. L'écriture sainte, la révélation, la tradition religieuse ont une autre valeur que les hypothèses d'un savant protestant, et nous enseignent, à n'en pas douter, que l'homme n'est pas le produit d'une transformation, mais est bien l'*homo sapiens*,

comme l'appelle Linné, le classant en dehors de tous les animaux, c'est-à-dire une création à part et toute spéciale de l'Éternel.

Si donc j'ai relaté ces fantaisies saugrenues d'une pseudo-science, c'est uniquement pour montrer toute l'importance physique, importance incontestée, de ces contrées étranges, toute la singularité exceptionnelle, la difformité presque, si l'on peut ainsi s'exprimer, de ces régions que nous allons parcourir, et que les missionnaires appellent couramment : le *royaume de Satan*. Et l'on verra, par ma première enquête, que cette appellation n'est nullement arbitraire, et qu'il faut un véritable courage à nos prêtres des missions pour se vouer à la conquête des âmes dans ces pays réellement subjugués depuis tant et tant de siècles par les puissances de l'enfer.

Si ce monde est singulier au point de vue physique, c'est bien pis encore au point de vue civilisé. L'Inde et l'Asie ont été de tout temps et sont même de nos jours les foyers de la pire superstition, des pires idolâ tries : ces peuplades barbares, qui se comptent par d'innombrables millions d'habitants, puisque les Indes, à elles seules, contiennent près de trois cent millions d'individus, et la Chine environ six cent millions, ces peuplades, dis-je, n'ont vécu de tout temps que de rapines et de conquêtes, tour à tour maîtresses et victorieuses, puis vaincues et esclaves ; et, en outre, à côté de cette barbarie séculaire, aggravée encore par une méconnaissance monstrueuse de Dieu, on rencontre, sur ces territoires, d'une immensité invraisemblable, des traces d'une civilisation et d'un art qui déconcertent l'explorateur. C'est, par exemple, toute une architecture grandiose et admirablement étudiée, comme celle des Kmers de la Basse Cochinchine, comme celle dont nous parcourrons quelques restes absolument fantastiques, invraisemblables, avec des escaliers donnant accès à des demeures dignes des légendes de génies et de fées, escaliers dont chaque marche à mille mètres détendue, et dont la longueur totale, pour arriver à la porte, est de deux lieues (un escalier de deux lieues !), des maisons dont chaque pierre a de deux cents à cinq cents mètres carrés de dimension, et dont trois cents mètres de profondeur fouillée n'ont pas encore pu faire trouver le fond ni les assises !… Que sont les pyramides d'Égypte à côté de cela ! et comme on comprend bien que ces gens-là aient pu projeter et tenter la tour de Babel !…

Je demande pardon au lecteur de cette digression. Elle était nécessaire, pour me permettre de poser cette question, après tous les explorateurs stupéfaits, question qui n'a pas encore en sa réponse et qui ne l'aura pas de longtemps : Qui donc habitait là en ces temps si lointains ? quels étaient les géants ou les merveilleux mécaniciens de ces contrées étonnantes ? que s'est-il donc passé par là pour avoir ruiné et enfoui ces constructions qui défiaient les siècles ? quel mystère est caché au fond de ce problème indéchiffrable ?… On ne peut, certainement, pas le résoudre, ce problème ; mais on sent qu'une main toute-puissante a écrasé cet ancien monde civilisé, pesant sur lui de tout son poids.

J'étais donc descendu à terre, ainsi que je le disais, sous l'empire de ces réflexions. Il me semblait que ces contrées avaient été le théâtre d'une gigantesque révolte humaine contre Dieu, et que, objet d'une terrible malédiction céleste, elles portaient encore la marque éclatante de l'opprobre, livrées pour leur châtiment à la domination de Satan, qui en tyrannise les populations, les déprave à plaisir, en fait son jouet, et se complaît à y régner comme dieu d'une religion infernale.

L'unique hôtel de Pointe-de-Galle est bien connu des voyageurs, qui vont s'y reposer de la mer, pendant les quelques heures d'escale. Au cours de ces passages de bateaux anglais ou français qui s'y arrêtent, très nombreux, d'ailleurs, la petite place, ou plutôt la route qui passe devant l'hôtel, est envahie par des marchands de toute espèce, vendeurs de saphirs, de bibelots, importuns, enveloppants, vous prenant de force, s'introduisant dans votre chambre, vous relançant partout, sans compter les bateleurs, jongleurs et charmeurs de serpents.

Ces bateleurs sont les bohêmes de l'Inde : ils vivent en tribus errantes, se livrant à leurs jongleries, disparaissant par intervalle, puis reparaissant. Ils sont vêtus d'un simple morceau d'étoffe, qui pend à leur ceinture. On les rencontre généralement par bandes de trois ou sept, dont une femme fait partie ; jamais cinq, ni six, ni deux.

Leur principal métier, en dehors du vol dont ils sont coutumiers, consiste dans les jeux d'adresse, jonglerie et escamotage, et surtout dans l'art de charmer des serpents, spécialement le cobra-capello, vipère à collier, dont la

morsure est instantanément mortelle. Tout cela, exécuté sur le pont d'un navire ou dans la rue, est de la pure fantaisie ; mais, dans les grandes circonstances, et certaines fêtes, par exemple, ils se livrent à des exercices qui tiennent vraiment du prodige.

Ils étaient sept, ce jour-là, sur la vérandah de l'hôtel de Pointe-de-Galle, nus, sales, accroupis en cercle, en train de faire montre de leur talent de prestidigitation, devant lequel Robert-Houdin et Dicksonn lui-même se seraient avoués vaincus. Celui qui tenait le milieu du groupe et auquel les autres servaient de compères, lui passant les instruments, les trucs, avait une physionomie toute particulière ; d'une maigreur improbable, sa peau noire, sale, tendue sur les os, avait des reflets verts par instants, lorsqu'il remuait et que la lumière s'y jouait ; il avait les mains et les pieds longs, en forme de pattes, presque terminées par des griffes ; sous une abondance de cheveux qui n'avaient jamais connu le ciseau, embroussaillés, se voyait, petit, petit, un visage extravagant, dont la majeure part de la superficie était prise par un énorme nez busqué, en avant de deux yeux brillant comme des charbons enflammés et sur une bouche tordue, fendue jusqu'aux oreilles pointues et velues, et armée de dents aiguës dont la blancheur surprenait. Ce personnage, encore que sale, crasseux et répugnant, attirait l'œil avec je ne sais quoi d'obsédant dans le regard.

Tout en faisant ses exercices, entrecoupés d'explications en tamoul, auxquelles d'ailleurs personne ne comprenait rien, il nous regardait tous, et moi plus particulièrement, me semblait-il ; il me dévisageait d'une façon singulière, me fixant et roulant ses yeux dont le blanc apparaissait alors nacré avec des reflets de feu.

Mais je fus stupéfait, lorsque le domestique indien de l'hôtel, qui était derrière moi, me glissa ces mots :

— Le Sata veut vous parler ; il sait ce que vous êtes ; sa volonté est sœur de la vôtre ; et il vous conduira.

Je restai littéralement abasourdi. Ce nom de Sata donné au jongleur m'intriguait, d'autant plus que le domestique et lui n'avaient pas échangé un traître mot. Il n'avait pas bougé de sa place ; seuls, deux de ses compagnons avaient, à plusieurs reprises, circulé parmi les voyageurs

descendus à l'hôtel, pour faire leur collecte ; mais ceux-ci non plus n'avaient pas parlé au domestique.

Les exercices étant finis et ayant rapporté à la troupe une ample moisson de menue monnaie, les Indiens semblaient s'en aller, lorsque le chef, se retournant vers moi sans affectation, mit sa main gauche sur le cœur, tout en laissant tomber le bras droit le long du corps, la main droite fermée, sauf l'index tendu vers la terre ; en même temps, il me lançait à la dérobée un clignement d'œil, qui, à ne pas s'y méprendre, était un appel.

Dans cette mime, il y avait deux indications pour moi. Par son attitude, prise sans se faire remarquer, et aussitôt quittée, le jongleur avait montré qu'il était luciférien. Ceci, je le savais, non par Peisina qui m'avait exclusivement enseigné les signes et gestes du rite de Memphis dont il m'avait conféré un des plus hauts grades, mais par Carbuccia, qui avait reçu, on ne l'a pas oublié, l'initiation des sectes nettement sataniques ; or, pour se faire reconnaître d'un co-affilié, s'il s'en trouve dans une assemblée de profanes, a la rue ou dans un lieu public, un luciférien prend, pendant deux ou trois secondes, la pose en question, qui se nomme, pour ce motif, le signe de reconnaissance. Au surplus, le jongleur m'avait adressé de l'œil un vulgaire appel, pour le cas où je ne serais pas luciférien comme lui.

Je répondis a son appel par une inclinaison de tête, lui indiquant ainsi que j'allais le rejoindre. Mais je ne crus pas devoir, par un signe correspondant au sien, me faire passer pour un initié de la théurgie, puisque je n'étais encore que simple cabaliste de Memphis ; si j'avais usé de ce subterfuge, il aurait pu me poser des questions, auxquelles je n'aurais pas été à même de répondre ; je préférai donc n'esquisser aucun signe maçonnique, pas même l'équerre si connu, enseigné en loge aux apprentis (1er grade), et laisser croire à mon homme que j'étais tout bonnement le premier profane venu.

J'eus bientôt rejoint le groupe qui continuait à marcher, tandis que le Sata s'était arrêté.

Dès que je fus près de lui, il me salua profondément, à la manière indienne, c'est-à-dire en mettant la main gauche sur sa tête et en inclinant le corps presque jusqu'à terre.

— Toi, médecin paquebot ? interrogea-t-il.

— Oui, répondis-je.

— Alors, toi venir voir Mâhmâh malade crever ?

Le contact des Européens a appris aux Indiens les langues des passagers avec lesquels ils sont en rapport, langues qu'ils parlent fort mal au point de vue de la syntaxe, mais suffisamment pour se faire comprendre.

Je fis signe que oui, de la tête, et indiquai, de la main, à l'étrange individu, qu'il n'avait qu'à marcher devant moi, que je le suivrais.

— Loin, reprit-il.

Je haussai les épaules, lui montrant que cela m'était égal.

— Argent n'a pas, continua-t-il.

Je haussai encore une fois les épaules.

— *Atcha, botatcha, Sab, Sab, Sab !* s'écria-t-il alors. Ce qui veut dire : Merci bien, merci très bien, seigneur, seigneur, seigneur.

Et à ce cri, toute la tribu, arrêtée sur le chemin, à quelques mètres de nous, vint à moi, m'entourant, s'inclinant, la main sur la tête, et restant là sans bouger, en répétant :

— *Atcha, botatcha, Sab, Sab, Sab !*

Un peu agacé de ces démonstrations exagérées, mais qui n'avaient cependant rien d'étonnant dans ce pays où le simple salut frise l'adoration, je leur dis brièvement :

— Assez !… Marchons !…

Le Sata donna alors, des lèvres, un coup de sifflet strident.

— *Ticka-garri*, ajouta-t-il.

C'est le nom des voitures indiennes.

Aussitôt, une voiture, que je n'avais pas aperçue, ni entendue encore, sortit, ma foi, je ne sais d'où, probablement du coin de la route où elle devait être arrêtée, à les attendre, et s'avança vers nous.

Le Sata m'invita d'un signe à y monter. Il grimpa après moi et s'assit à mon côté. Sans un mot de plus, le cocher fila à fond de train, soulevant autour de la voiture un tourbillon de cette poussière rouge dont le sol est entièrement fait a Ceylan, et à travers les nuages de laquelle on distinguait par intervalles les six autres Indiens de la tribu, y compris la femme, suivant au pas de course accéléré, sans s'arrêter ni souiller.

Nous prîmes la route de Wakouellah ; c'est une sorte de *bungalow* ou hôtellerie indienne, perchée au sommet d'une montagne et bien connue des voyageurs. La promenade de Wakouellah est classique à Galle.

La route qui y conduit passe à travers une forêt inextricable et touffue, dont les arbres à la tige élancée s'épanouissent au faîte en éventail, comme les bananiers, les cocotiers, les aréquiers. Sur tout le chemin, le désert ; pas une vie humaine, pas une habitation ; dans le grand silence du soleil chaud, troublé seulement par le bruit du passage de la voiture, on entend de ci, de là, des froufrous sous la feuillée, produits par des serpents qui glissent effarés, des lézards énormes qui fuient apeurés, des oiseaux de nuit qui s'envolent au hasard à tire-d'aile, se butent en aveugles contre mille obstacles, ou des singes qui sautent épouvantés ; ces derniers, en se sauvant, grimacent, mais restent silencieux sous l'impression de leur effroi, tandis que de gigantesques crocodiles, immobiles au bord des mares immenses, ouvrent lentement leurs gueules en des gouffres béants d'où ne sort aucun son.

Le désert et le silence !… Il y a là quelque chose qui vous saisit et vous fait frissonner comme de froid, sous le chaud soleil ; et de cet ensemble on reste impressionné vivement.

Nous n'avions pas encore échangé un mot avec le Sata, et la voiture roulait toujours.

Tout à coup, elle fit un brusque crochet, quittant la route et s'engageant en plein dans la broussaille. Alors, ce ne fut plus de la poussière, mais des débris de feuilles et de branches cassées qui fouettèrent vitres et portières, avec un bruit de grésil, tandis que, alternativement, on voyait sauter, apparaître, puis disparaître dans le feuillage les six autres de la tribu, qui nous suivaient sans se lasser.

Un gros cahot, et nous nous enfonçâmes dans l'eau jusqu'à l'essieu ; on franchissait un gué de rivière à fond mou et vaseux : de l'autre côté, derrière un fourré épais, nous débouchâmes dans une clairière gazonnée, au centre de laquelle une hutte s'élevait.

La voiture s'arrêta. Nous avions roulé deux heures entières, tout le temps grand train. Où pouvions-nous bien être ? Je n'en savais absolument rien.

Évidemment, en pleine forêt, en un endroit où nul être humain ne pénétrait, sauf la tribu qui y avait établi sa résidence.

Nous descendîmes, tandis que non loin s'entendaient encore, précipités, les pas des six, qui nous serraient d'assez près et arrivèrent tout aussitôt. Chose extraordinaire, ils avaient couru pendant deux heures à grande vitesse, mais sans sauter, c'est-à-dire en allongeant leurs jambes comme d'immenses compas, et je vis qu'aucun d'eux ne suait et n'était même essoufflé. Je remarquai qu'ils avaient tous entre leurs lèvres le *lingam*, amulette obscène que l'individu porte en général au bras gauche.

Je me demandais, en regardant la hutte sordide qui était là, comment si exiguë elle pouvait servir d'asile à sept personnes, huit même, et peut-être davantage ; car je supposais que c'était aussi la demeure de la vieille moribonde que l'on m'emmenait visiter.

— Il y en a entrer là, me dit alors le Sata, en me faisant comprendre d'un geste que la porte était de l'autre côté.

Nous fîmes le tour, et je me trouvai devant une porte vermoulue, appliquée contre une ouverture ; c'était l'entrée de la cahute. Sur le seuil, gravement assis, se tenait un singe, à côté duquel pendait, par son croc d'aile, à un rebord de bois, la tête en bas, une chauve-souris, de l'espèce vampire, et au-dessous un cobra, roulé, dormait.

— Trois sales bestioles ! pensai-je.

Au même instant, un chat noir, la queue cassée et tordue, était devant nous. Le Sata gloussa une onomatopée gutturale ; à ce son, brusquement réveillés, chauve-souris et cobra se sauvèrent, le vampire rasant le sol, tandis que le singe me regarda bien en face, ouvrit la bouche en grimaçant, et prononça très distinctement ces deux mots :

— *Salam, sab* (bonjour, seigneur).

Je le regardai un instant, stupéfait. Était-ce bien une bête qui parlait ainsi ? Était-ce un homme ressemblant à une bête ?… En tout cas, la surprise était vive. Cet incident inattendu me produisit un drôle d'effet. Je sentis une sueur froide perler à mes tempes ; mon cœur battait ; un seconde, je vis trouble. Le singe disparut.

— As pas peur, fit la voix du Sata, qui s'aperçut de ce moment d'émotion ; as pas peur.

Décidément, je m'étais engagé à la légère dans une étrange aventure ; et des histoires d'étrangleurs me passèrent par la tête… Cependant, cela me paraissait impossible. En réfléchissant, je me disais que jamais il n'était rien arrivé à aucun étranger, voyageant sous le seul guide d'Indiens à Ceylan ; jamais je n'avais entendu dire que quelqu'un eût disparu, ou eût été assassiné. Il me semblait inadmissible que le domestique de l'hôtel et cette tribu fussent de connivence pour m'attirer dans un guet-apens ; c'était, pour eux, risquer leur tête. Aussi, cette émotion fut-elle vite dissipée. Restait une autre appréhension : en ce pays du diable, savait-on jamais ce qui pouvait survenir ? J'avais hésité à aller dans une réunion cabaliste, et je me trouvais à la merci d'une bande de luciférien à demi-sauvages !… Vrai, ce singe parlant (j'avais l'idée que c'était un singe) ne me disait rien qui vaille.

Mais, d'autre part, il n'y avait pas à tergiverser. Le Sata avait déplacé la porte, et la vue de l'intérieur de la cahute me fit comprendre que ce n'était point là l'habitation elle-même : cette hutte recouvrait l'ouverture d'un trou en forme de puits. Et le Sata me faisait signe de l'y suivre.

— Un instant ! lui dis-je.

Il s'arrêta, surpris.

— Quisqui c'est ça ? fit-il.

— Il y a, répondis-je, que je veux savoir où je vais.

— N'a pas loin, répliqua-t-il, n'a pas loin ; là, là, sous.

Et il frappait du pied la terre, continuant :

— Il y en a, grand chambre morts… Toi voir si Mâhmâh malade crever.

Je vis bien, à l'air dont il me disait cela, que rien n'était plus simple selon lui, et que, d'après toutes probabilités, ils avaient, lui et ses compagnons, déposé le corps de leur mère, — je pensais que c'était leur mère, — sur le point de mourir, dans une chambre creusée dans le sol, une sorte de grande chambre mortuaire.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici ? repris-je.

— Toi médecin french (français), et bon, bon ; pas aimer nous médecins pas connaître ; toi, ami, ami ; savoir ça, moi… Toi diras si Mâhmah malade

pas guérir.

Impossible de tirer autre chose de ce diable d'homme.

— Pourquoi, lui dis-je encore, n'as-tu pas fait venir un médecin anglais ?

— Lui pas ami Sata ; lui parler ; toi, ami, pas parler… Anglais maudits, que un jour esprit chassera de l'Inde.

Je ne m'attendais guère à voir mettre un esprit dans cette affaire.

— Tu crois aux esprits ? interrogeai-je.

— Esprit protège Sata, esprit parler avec Sata.

— Vraiment ?

— Moi savoir toi être ami Sata.

Je ne pus retenir un rire.

— Toi ami, et moi jamais voler toi… Esprit protège toi…

— Comment sais-tu si je suis ton ami ?

— Comme ça.

— Et tu dis qu'un esprit me protège ; comment le sais-tu ?

— Comme ça.

Il me répondit ces deux « comme ça » de l'air d'un homme qui ne veut rien dire.

Je poursuivis néanmoins mon interrogatoire.

— Et, puisque tu me crois ton ami et que tu voulais me faire venir ici, comment as-tu fait pour le dire au domestique de l'hôtel sans lui parler ?

— Nous sommes même main.

— Qu'est-ce que cela, même main ?

— Même main, même esprit… Toi, curieux ; toi bientôt tout *louqsi* (voir).

Sur ce dernier mot, il descendit dans l'ouverture. Je le suivis.

Nous descendîmes environ soixante marches et débouchâmes dans une grande chambre souterraine, éclairée par une lampe à l'huile de coco, qui sentait mauvais.

Ce qui me frappa tout de suite, ce fut un amas de copeaux de cocotier, et sur cette manière de lit, couchée, contournée sur elle-même, une vieille femme ; quelque chose d'innommable ; sèche, ridée comme une pomme reinette, comme une baudruche dégonflée ; une araignée vieillotte, aux petits yeux éteints, et dont la respiration sifflait.

Je vis, sans autre examen, qu'il n'y avait rien à faire, qu'elle était à la dernière extrémité ; et mon visage dut l'exprimer, car le Sata me dit :

— N'a pas ?… Fini, morto ?…

Puis, croisant les bras, il ajouta, en hochant la tête :

— Cent cinquante-deux !… Y en a, des années !

Je fis un haut-le-corps.

— Oui, reprit le Sata, Mâhmâh y en a cent cinquante-deux années… Y en a cent ans, n'a pas sorti d'ici… Indiens venir ici, Mâhmâh elle pas sortir pour appeler esprit…

Il m'expliqua alors, rapidement, que la vieille qu'il appelait Mâhmâh était fakir, gardienne de cette chambre qui était, disait-il, un lieu sacré ; qu'elle l'habitait depuis cent ans, sans avoir vu la lumière du soleil, pour tant à quelques mètres de là ; que l'esprit venait régulièrement la visiter ; qu'elle était réputée dans toute la contrée ; et que cet esprit, qui était son dieu à lui et à beaucoup d'autres, se nommait Lucif.

Plus de doute, j'étais bien dans un sanctuaire souterrain de fakirs luciférien, une sorte d'ermitage, un autre de pythonisse indienne.

Je parcourus alors, d'un coup d'œil attentif, la chambre où je me trouvais ; c'était plus qu'une chambre, car elle avait bien cinquante mètres carrés ; en outre, on distinguait deux ouvertures indiquant l'existence d'autres pièces contiguës.

Au plafond, un peu bas, pendait la lampe, qui était en cuivre et à onze branches formant des chandeliers ; et, autant que la lumière terne, floue et fumeuse de ce lumignon me permettait de voir, je reconnus dans le mur des niches taillées à la hache et contenant comme de petits autels sur lesquels ne se trouvaient aucun objet ni aucun signe.

Cette rapide inspection terminée, je reportais mes yeux vers le lit de la vieille, vers cette moribonde à l'âge problématique. Bien qu'on cite des cas

de longévité chez les Indiens tamouls, je ne pouvais me faire à l'idée qu'un être humain, vivant sous terne, pût arriver à cent cinquante-deux ans, ainsi que l'avait affirmé le Sata, se faisant sans doute l'écho d'une légende répandue dans la contrée. Maintenant, le Sata et tous ses camarades, ainsi que la femme, s'étaient agenouillés autour du lit, et, par l'ouverture d'entrée, arrivaient à la file d'autres Indiens, qui avaient été évidemment prévenus. Tout ce monde pénétrait en silence dans le sanctuaire, se glissant dans l'ombre comme des serpents ; tous finissaient par s'agenouiller, après s'être choisi une place ; personne ne soufflait mot.

La vieille femme râlait. Sous sa peau sèche comme du parchemin, dans ce corps sans liquide, momifié pour ainsi dire, et qui, réduit presque au squelette, devait à peine peser quelques kilos, on entendait aller et venir, semblable à un craquement de sac de noix, les os et les articulations. Par moment, ce bruit sinistre cessait, la vieille semblait morte ; puis, le râle recommençait, accompagné d'un sifflement lugubre.

Je m'approchai. Jamais, dans ma longue carrière de médecin, je n'avais vu agoniser de la sorte : une agonie sèche, sans sueur, sans affres ; on eût dit une chrysalide, une coque, au fond de laquelle quelque chose remuait, d'où le papillon allait sortir. Instinctivement, je me demandai si l'âme de la prêtresse fakir pouvait avoir gardé encore quelque chose du souffle divin. Non, certes, pensai-je ; cette âme-là était depuis longtemps à jamais maudite, appartenait toute à Satan.

Soudain, râle et sifflement s'arrêtèrent. Était-elle morte ? Non, car elle se souleva lentement, se mit d'abord sur son séant au bord de sa couche de feuilles fanées ; puis, comme mue par un ressort qui se détendait brusquement, elle se trouva debout, les yeux grands ouverts.

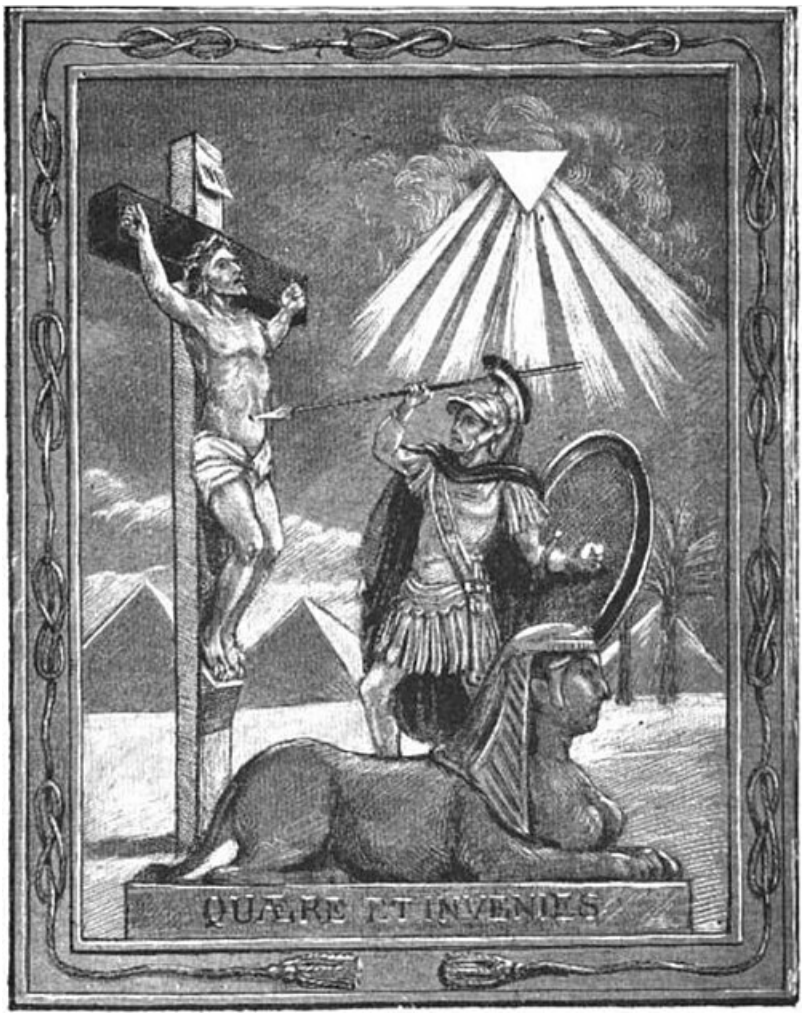
Je reculai. On eût dit un spectre. La figure n'avait plus rien d'humain ; sur sa tête, les cheveux, gris, sales et courts, se dressaient. Alors, d'un geste automatique, elle tendit la main vers le fond de la salle, que je ne voyais pas. Le Sata suivit le geste ; il se leva, et tous l'imitèrent. En quelques secondes à peine, ils eurent allumé des morceaux de bois résineux, ainsi que des lampes que je n'avais pas encore aperçues, tous allant et venant sur la pointe des pieds. Il y avait en tout onze lampes au plafond, et chacune était à onze branches.

En un clin d'œil, la salle fut brillamment illuminée. Je constatai alors que le fond de la salle était occupé par un véritable autel, comme ceux de nos églises catholiques, mais dominé par une idole monstrueuse. Je reconnus le Baphomet, que Carbuccia m'avait décrit, et que je voyais pour la première fois.

Figurez-vous une espèce de bouc dont le naseau a de faux airs de l'espèce bovine ; la tête a deux énormes cornes, au milieu desquelles est planté un simulacre de flambeau, dont les flammes sont figurées par je ne sais quelle matière qui brille, rouge ; sur le front, est plaquée une étoile à cinq pointes, en métal argenté. Le haut du corps de l'idole est humain, nu, avec des seins de femme ; le bras droit est ployé, l'avant-bras en l'air, la main faisant le signe de l'ésotérisme, dans la direction d'un croissant de lune, blanc, peint sur la muraille ; le bras gauche est, au contraire, tendu en bas, la main faisant également le signe de l'ésotérisme, dans la direction d'un croissant de lune, noir. Le ventre est caché par une sorte de cuirasse d'écailles vertes, en demi-cercle ; au centre, s'élève une petite croix ayant une rose épanouie à l'intersection de ses bras. Les jambes, terminées par des pieds de bouc à découvert, sont drapées par une vaste étoffe d'un rouge vif. Enfin, l'idole a deux grandes ailes d'anges déployées, à plumes blanches et noires.

Telle est la représentation magique du dieu des occultistes, représentation universellement adoptée, et que j'ai retrouvée partout la même, sauf quelques variantes de peu d'importance, en Amérique comme aux Indes, à Paris et à Rome comme à Shang-Haï et à Montevideo.

De chaque côté de l'autel diabolique, il y avait un tableau, peint grossièrement, en couleurs criardes. À droite, un être humain planant dans l'espace, une grande flamme au front, et de la main droite versant de la semence sur le monde. À gauche, une abominable parodie de la mort du Christ : le divin crucifié est représenté expirant, tandis qu'un centurion romain le perce de sa lance, en le frappant, non au cœur, mais au nombril ; un sphinx est accroupi au pied de la croix ; au loin, on aperçoit quelque chose de confus qui ressemble aux pyramides d'Égypte.



LE TABLEAU PALLADIQUE DE LA MORT DU CHRIST

Je n’étais pas au bout de mes surprises. Pendant que je regardais l’autel et les deux tableaux, tous les Indiens s’étaient agenouillés de nouveau, tandis que la vieille, qui tout à l’heure râlait et qui avait repris quelques forces, se traînait par terre, pour arriver jusqu’au milieu du cercle formé par les assistants. Puis, se faufilant tour à tour, je vis arriver le chat noir à la queue cassée, le cobra qui alla s’enrouler aux pieds du Baphomet, le singe qui fut s’asseoir à gauche de l’autel, faisant d’horribles grimaces, enfin, dans un vent d’aile silencieux, le vampire qui se colla au plafond.

J’étais resté à l’écart, au fond de la salle, contemplant la scène. Mais quelle fut ma stupéfaction, quand je vis un des Indiens qui avaient assisté le

Sata devant l'hôtel de Galle, sortir d'un paquet, qu'il n'avait pas cessé de porter à la main, je me le rappelais très bien, un cordon maçonnique, semblable à celui que m'avait vendu Peisina ! Le Sata le prit et me le présenta, m'invitant à m'en revêtir. C'était mon propre cordon de Souverain Grand Maître ad Vitam, le large cordon couleur de feu et bordé de noir, portant en broderies, en haut le chiffre 90 dans un triangle, en bas la lettre M∴ (initiale de Memphis) dorée au milieu d'un nuage argenté, et au milieu le signe hiéroglyphique du grade, c'est-à-dire un triple cercle renfermant une étoile à quatre pointes, ayant au centre un carré contenant un petit delta rayonnant avec l'*iod* hébraïque à l'intérieur.

Le premier moment de surprise passé, je m'expliquai tout. Je savais que ces damnés jongleurs ont des compères qui, sous prétexte de relancer les voyageurs pour mendier, s'introduisent dans l'hôtel, même dans les chambres, trompant la surveillance du personnel, quand celui-ci n'est pas complice, et barbottent dans les malles, les valises, si l'on a eu l'imprudence de les laisser ouvertes. J'avais, en effet, apporté mes insignes au fond de mon sac de voyage. Un des Indiens avait été charmé de les trouver, avait pris le cordon, et, en prestidigitateur habile, l'avait glissé à un des sept de la tribu, sans que je m'en aperçusse. Et voilà pourquoi, je le comprenais enfin, le Sata m'avait dit :

— Toi bon, bon ; toi ami, et moi jamais voler toi… Esprit protège toi… Toi, ami, pas parler…

Ayant découvert en moi un dignitaire de la maçonnerie, il avait conclu qu'il pouvait se fier à ma discrétion, bien que je n'eusse pas répondu, quand il était devant l'hôtel, à son signe de reconnaissance luciférien. Il n'y avait sans doute pas, à Pointe-de-Galle, de médecin anglais affilié à une de ces diverses sectes ; il avait été enchanté de me trouver.

J'eus bientôt la preuve que tous les membres des hauts grades des principales sociétés communiquent entre eux. Le Sata avait, cela était certain, l'initiation luciférienne des degrés supérieurs ; car, aussitôt que j'eus passé mon cordon, il me dit : *Isis*. Je lui répondis : *Osiris*.

Nous venions d'échanger le mot de passe cabalistique du rite de Memphis. Il connaissait, par conséquent, les mots secrets des hauts grades d'autres rites que le sien.

À quelle cérémonie funèbre allais-je donc assister ?… Ces gens-là allaient-ils attendre la mort inévitable de la vieille et l'enterrer illico ?…

Le Sata me dit encore, m'interrogeant :

— Mâhmah fini, pas guérir ?

— Oui, répondis-je, c'est bien fini ; elle sera morte avant ce soir.

Il revint vers les Indiens et leur parla. Il leur expliquait que le médecin français, qui était un ami sûr, un frère, avait déclaré que la vieille prêtresse ne passerait pas la journée.

Alors, ils formèrent tout autour d'elle un bûcher de branches résineuses, et ils y mirent le feu. Il y avait de quoi suffoquer, malgré un vif courant d'air, aménagé au moyen de deux ouvertures pour la ventilation de la salle. Ils jetèrent dans le brasier des bois d'essences, santal et autres ; ce parfum pénétrant, exquis, eut bientôt chasse la puanteur de l'huile de coco.

Cependant, les flammes du brasier ne touchaient pas la vieille ; elle était au milieu du cercle de feu. Puisant tout à coup des forces en un effort surhumain, elle se releva et réussit à se tenir debout. Après quoi, les bras étendus, elle se mit à tourner lentement sur elle-même ; et l'assistance se mit à psalmodier. Je me suis fait dicter, dans un voyage suivant, par le Sata, ce cantique du culte indien luciférien ; je l'ai copié textuellement, et le voici :

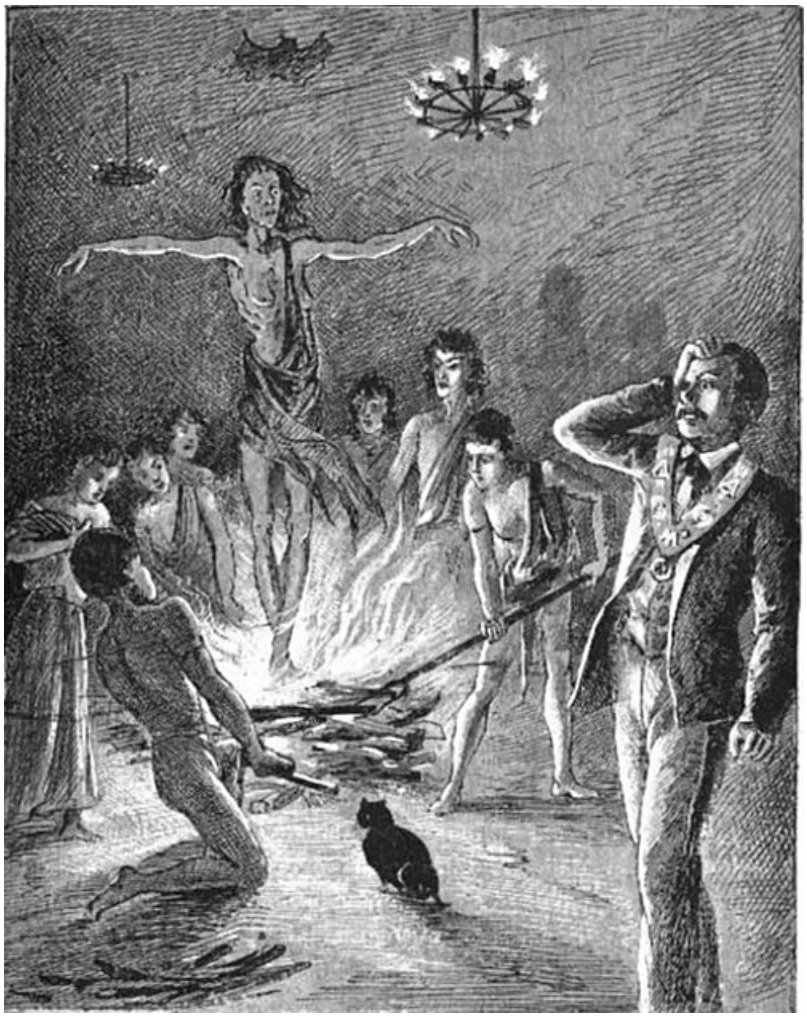
Ar' usirkkajinédiladiyâsiriyaviuttam.
Ar' aviyaman' attaragiyârunkoloekkur' indjitandi.
Fur' aviyal' por' umoettêrmêt' t'ogusin' appâloenindi.
Par' aviyal' kamamulloekalavèn' umamdampo.
Mar' aviyânéydalvolgâvaragadikkaalutsérvâ' lucif.

Ce qui veut dire littéralement en tamoul ou dialecte du sud de l'Inde :

« Devenus des hommes à l'esprit vertueux, nous franchirons le pays montagneux du meurtre pénible ; nous traverserons le désert de la colère amassée, sur le char de la patience propre à la pénitence ; nous voyagerons dans le bois de l'amour dont la nature est extérieure et dans le terrain fertile du vol ; et, en nous arrêtant un instant au rivage désolé de l'oubli (ivresse), nous arriverons dans l'océan du but suprême : Lucifer. »

Ce jour-là, je ne compris rien, bien entendu, à ce cantique du rite funéraire luciférien.

Après une invocation, le Sata traça devant le Baphomet, en l'air, un cercle, avec un charbon ardent qu'il prit à la main dans le brasier, pendant que la vieille tournait toujours. Les autres continuaient à psalmodier sur un mode mineur nasillard, et, à chaque reprise, la vieille, comme entraînée par une puissance invisible, tournait plus rapidement ; à chaque reprise aussi, le Sata et ses aides accumulaient les charbons autour de la prêtresse, dont la dernière heure allait être hâtée par ces fanatiques.



La vieille Mâhmâh tournait toujours au milieu du bûcher.

C’était un spectacle affreux.

Enfin, se raidissant, la Mâhmâh poussa un cri rauque, s’arrêta, la face tournée vers le Baphomet, hideuse, les yeux sortant de leurs orbites, horrible à voir ; j’avais fait le tour de l’assistance, pour mieux examiner. Alors, tous, reprenant leur cantique infernal en haussant le ton, et saisissant des fourches de fer que le Sata leur avait distribuées, poussèrent vers la vieille les tisons, les charbons enflammés, les bois résineux, resserrant le cercle de feu. Elle, était encore debout, mais immobile, au milieu du foyer incandescent ; ses quelques loques avaient disparu depuis longtemps, brûlées ; sa peau était devenue noire, sauf la tête qui était horriblement rouge, léchée par les flammes. Je ne pouvais m’expliquer comment elle se tenait droite ; ceci me paraissait prodigieux, fantastique. Je passai la main à mon front, où perlaient des gouttes d’une sueur froide ; je m’adossai au mur, pour ne point défaillir ; j’avais besoin d’air, j’avais surtout besoin que cette séance prit fin. Tout à coup, la Mâhmâh s’affaissa d’une seule pièce : ce fut un écroulement, un effondrement. Elle avait cessé de vivre. Les assistants interrompirent leur chant funèbre et poussèrent, sans transition, des cris de joie, en attisant le feu de la pointe de leurs fourches, en y jetant de plus belle de la résine et des charbons. En quelques instants, la calcination du cadavre fut complète ; il faisait dans la salle une chaleur d’enfer ; puis, bientôt, de la prêtresse, il ne resta plus rien. Elle était entièrement consumée ; et moi, qui ai vu fonctionner pas mal de fours crématoires, j’avoue que jamais je n’ai vu une incinération aussi rapide.

Le Sata s’avança vers le Baphomet et cria trois fois :

— *Inri !… Inri !… Inri !…*

Une voix sourde, qui semblait sortir du brasier ardent, répondit ces quatre mots latins :

— Igne Natura Renovatur Integra.

Phrase diabolique, qui parodie l’inscription de la croix de Jésus-Christ, et qui signifie : « La nature tout entière se renouvelle par le feu. »

Je me demandai si le Sata n’était pas ventriloque, si ce n’était pas lui qui avait répondu en latin, assez adroitement pour que la voix pût paraître surgir de terre, du sein des flammes.

La cérémonie était terminée. J'enlevai mon cordon, le pliai et le mis dans ma poche, et je remontai à la surface du sol. La voiture qui m'avait amené était toujours là, m'attendant.

Plusieurs des Indiens me rejoignirent, me saluant profondément, me remerciant. Le Sata me demanda si je voulais qu'il me raccompagnât ; je lui répondis que c'était inutile ; le cocher savait où me reconduire.

Le Sata, se confondant en protestations d'amitié et de dévouement, me prit enfin à part et me dit :

— Toi maçon grand, grand, mais pas connaître Lucif, toi pas fakir…

Et, il ajouta, en me remettant un petit objet en bronze vertdegrisé :

— Prends, toi ami, lingam de Lucif… Lingam pour cordon… Ça fera toi reçu partout, Inde, fakirs, Chine, partout, partout… Toi ami, bon, bon.

L'amulette luciférienne qu'il m'offrait était, en effet, un lingam, mais augmenté de petites ailes ; le tout, avec un anneau, pour être suspendu au cordon de mon grade, au lieu du bijou maçonnique. C'était la clef mystérieuse qui devait m'ouvrir toutes les portes des sanctuaires secrets du fakirisme. J'acceptai l'objet infâme, et je partis.

Trois heures plus tard, je dormais à poings fermés à l'hôtel de Pointe-de-Galle. J'étais harassé, comme si j'avais accompli une course des plus fatigantes. Le lendemain, je rentrai à bord.

CHAPITRE IV

Mac-Benac, ou le temple de la pourriture

À bord, survint un incident, qui me combla de joie, tout en me permettant de rendre service à un collègue. Le médecin du *Meïnam*, — le bâtiment faisant les stations de l'Inde, — était obligé de se rendre à Yokohama dans le plus bref délai, pour régler des affaires d'intérêt urgentes, la succession d'un parent établi au Japon et mort récemment ; il me demandait, avec les plus vives instances, de le remplacer au moins pendant quelques mois sur son bateau. On juge si cela tombait bien pour moi. J'allais donc pouvoir rester de longs mois dans cette Inde, que je désirais tant étudier et dont je voulais explorer les mystères, depuis les révélations de Carbuccia. Ce fut, en réalité, mon collègue qui me rendit service.

L'agent de la compagnie se mit vite d'accord avec les commandants des deux navires, pour autoriser cette permutation, et, deux heures après, j'étais embarqué à bord du *Meïnam*, qui faisait la navette entre Pointe-de-Galle, Pondichéry, Madras et Calcutta.

Autre coïncidence heureuse, il n'y avait pas de temps perdu pour moi : le *Meïnam* partait le soir même. Deux jours après, nous arrivions à Pondichéry, capitale des possessions françaises de l'Inde.

On sait que de ce vaste empire colonial, que nos rois et le courage des gentilshommes de l'époque nous avaient acquis, il reste aujourd'hui peu de chose : Pondichéry, Karikal, Mahé, quelques villages ou aldées, enfin Chandernagor, maigres enclaves dans le territoire anglais.

Pondichéry, qui seule va nous occuper un instant, est une toute petite ville sur le bord de la mer, sans port ; c'est une rade foraine. Le bâtiment est obligé de mouiller assez loin de terre, et l'on prend, pour descendre, des

barques spéciales très légères et très profondes, de grandes pirogues conduites par douze noirs vigoureux, qui ont fort à faire ; car il s'agit de franchir la barre, c'est-à-dire les grosses vagues qui se forment à environ un mille de la côte.

Tous ces noirs ont le lingam au bras, — non le lingam ailé des hauts grades luciférien, mais l'amulette ordinaire ; — néanmoins, l'influence satanique se fait sentir, dans ce pays, même en dehors des fakirs, vrais initiés. Ainsi, ces noirs chantent, pendant la traversée, une mélopée qui doit leur rendre favorable, espèrent-ils, les esprits de la mer, dont le chef est Hizarbin. Or, cet Hizarbin, je l'ai su plus tard, est précisément le nom que les occultistes donnent à un démon comme génie des mers. D'autre part, ce chant étrange est un mêli-mêlo de diverses langues orientales, où l'arabe domine ; et j'ai remarqué que, dans cette mélopée, le nom d'Hizarbin revient souvent mêlé à celui d'Éblis, qui est le nom arabe de Lucifer et son nom maçonnique dans la légende d'Hiram, débitée et expliquée au grade de Maître. (3^{e} degré).

Cela a l'air d'une véritable incantation, et cela se termine, sur un signe du pilote, par une série de cris moins cabalistiques, tels que :

— Hourrah commandant !… Hourrah doctoro !… Hourrah commissari

!… Hourrah papa !… Hourrah Madam-Dourga !… Hourrah baccich !…

Ce qui veut dire, somme toute :

— Hourrah pour le commandant !… Hourrah pour le docteur !… Hourrah pour le commissaire ! (bien entendu s'ils sont dans la pirogue), — et surtout : Hourrah baccich ! c'est-à-dire : hourrah pour l'étrenne qu'ils comptent bien qu'on va leur donner en débarquant.

C'est en cet équipage que nous accostâmes le rivage, et que, la pirogue traînée sur le sable, je pus débarquer.

Je me rendis tout de suite au bureau du port, petite construction insignifiante, où je fus reçu avec une très grande amabilité par le capitaine, un lieutenant de vaisseau, M. de Blacas, descendant de l'illustre famille française, si noblement connue.

Étonné de voir un autre médecin que mon collègue R***, qu'il connaissait bien, il me témoigna sa surprise, et je le mis en deux mots au

courant, lui ajoutant que je m'occupais de vieux monuments, de hiéroglyphes, de mœurs et coutumes, et que je serais bien aise de me procurer immédiatement quelqu'un qui pût me servir de cicerone.

— Rien n'est plus facile, me dit M. de Blacas, nous avons ici un vieux brave homme, un peu timbré, par exemple, et nommé Ramassamipounotambypalédobachi[1], qui ne demandera pas mieux que de vous conduire… Seulement, méfiez-vous, il déparle ; il a le cerveau fortement dérangé ; il vous racontera des histoires à dormir debout.

— Parfait, parfait, dis-je en riant ; présentez-moi donc votre Ramassetoutcequiesteni…

Le bonhomme arrivait justement au bureau, à l'annonce du *Meïnam* qui toujours lui amenait quelques passagers curieux. Je le toisai d'un coup d'œil. C'était un vieil Indien, d'un noir de cirage, avec barbe et chevelure blanches en abondance. La première chose qui me frappa chez lui, ce fut encore la main en griffe. Ah ! ça, serait-ce la une caractéristique spéciale de certaines gens dans l'Inde ? pensai-je ; serais-je de nouveau en présence d'un luciférien ?

Ayant hâte d'en savoir plus long, je conclus illico mon affaire avec lui ; et nous voilà installés dans deux pousse-pousse, ces petites voitures poussées par des hommes, et que la dernière Exposition universelle de Paris (1889) a rendues célèbres en Europe.

Nos véhicules allaient de front et doucement. J'interrogeai mon Indien. Il se mit alors à me réciter son boniment habituel à l'usage des voyageurs. Aux premières phrases, je l'arrêtai. Je n'étais pas venu pour visiter le palais du gouverneur, assez piètre construction, d'ailleurs, ni la pharmacie, ni le puits artésien, toutes choses qui m'intéressaient peu ; mais je voulais, m'occupant surtout de religions, — et j'appuyai sur ce mot, — de religions, quelles qu'elles fussent, voir des temples, des lieux vénérés ou maudits, des prestiges, en un mot, tout ce qui sortait de l'ordinaire.

Il me regarda, comme s'il voulait me sonder, puis secoua lentement la tête.

— Je sais, fit-il ; allons.

Il donna en quelques mots brefs un ordre aux noirs qui nous poussaient, et ceux-ci se mirent à nous faire aller vivement.

Du reste, nous ne sortîmes pas de la ville. Mais, au moment où, derrière le palais du gouvernement, nous allions tourner une rue :

— Quel âge avez-vous ? me demanda brusquement mon vieil Indien.

— Onze ans, lui répondis-je sans hésiter.

J'avais compris la question ; ma réponse était celle que doit donner tout luciférien, ainsi que Carbuccia me l'avait enseigné. La cérémonie à laquelle j'avais assisté à Ceylan m'avait donné un peu d'aplomb ; cette fois, je ne craignais plus de demeurer interloqué ; dans le cas où ma mémoire m'eût fait défaut en ce qui concerne ces dialogues de convention, je pouvais maintenant citer le spectacle auquel j'avais assisté, pour prouver que j'avais en accès chez les Fakirs.

Cependant, mon bonhomme ne s'en tint pas là ; il était luciférien pratiquant, ainsi que je l'avais deviné. Il tenait à procéder à un examen complet.

Il descendit de son pousse-pousse et s'approcha de moi.

— D'où venez-vous ? interrogea-t-il.

— De la flamme éternelle.

— Où allez-vous ?

— À la flamme éternelle.

Puis, me tutoyant tout à coup :

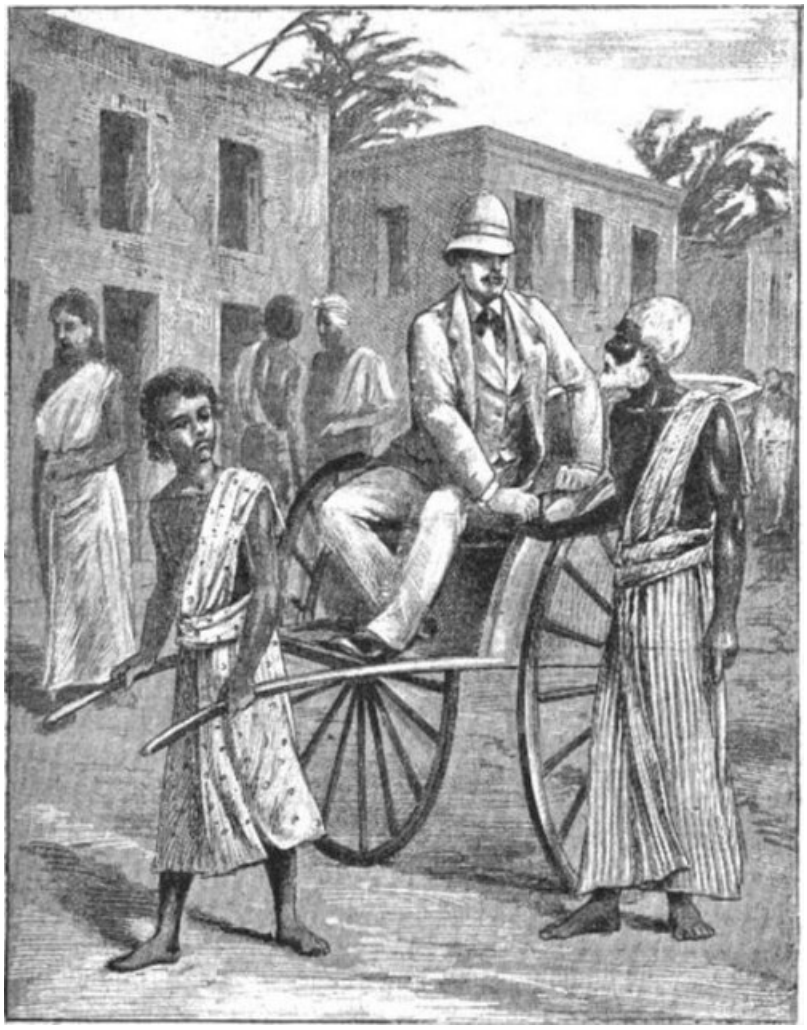
— Tu le connais donc, le père ?

— Je m'en fais gloire.

— Qui es-tu ?

— Mon père est celui qui peut tout ; je ne puis rien sans lui ; je ne suis que son fils adopté.

Il me tendit la main, les doigts joints, l'extrémité recourbée en crochet ; je fis de même, et nous accrochâmes nos mains.



— L’heure de ton travail ? me demanda-t-il.

— L’heure de ton travail ? poursuivit-il.

— Trois heures après le midi.

— Comment les portes du sanctuaire s’ouvriront-elles devant toi ?

— Quand j’aurai prononcé le mot sacré.

— Dis-le.

— *Baal-Zéboub.*

En même temps, je tirai de ma poche mon lingam ailé, et je le lui montrai.

Il s'inclina profondément et murmura :

— Fils de mon maître, tu es mon maître.

Je lui exhibai, en outre, ma patente de Souverain Grand Maître ad Vitam, du rite de Memphis.

Tout notre dialogue avait eu lieu en français ; Ramassamipouno (etc.) parlait fort correctement cette langue.

— Je comprends maintenant, lui dis-je en manière de conclusion, pourquoi l'on vous traite de fou… Vous devez, en effet, être obligé de vous faire passer pour tel, afin d'égarer les soupçons, lorsqu'un étranger, se trouvant être un profane, se montre étonné de vos premières questions de tuilage…

Dans le jargon sectaire, *tuilage* signifie cet examen préliminaire dont le but est de s'assurer que l'on a affaire à un initié.

Il remonta dans son pousse-pousse, non sans m'avoir encore salué jusqu'à terre, après que, d'un ton de commandement, je lui eus dit de me conduire au temple des luciférien de Pondichéry.

En route, il m'expliqua qu'il n'y a sur tout le territoire français aucune loge dépendant du Grand Orient de France ni du Suprême Conseil de Paris ; mais, en 1873, un Américain, qui s'était établi dans le district de Bahour comme grand fabricant de mousselines, et qui était membre correspondant du Grand Conclave de Baltimore (rite d'York), constitua une loge de ce rite, laquelle prospéra et donne chaque année de nombreuses initiations.

Le rite d'York est la branche anglo-américaine de la franc-maçonnerie universelle ; il est, comme tous les rites, divisé en diverses séries de grades ou degrés ; il y a les grades dits symboliques, pour les initiés vulgaires, les grades dits scientifiques, pour ceux que les chefs jugent dignes de recevoir un enseignement plus avancé, et les grades de chevalerie ou grades templiers, pour ceux qui sont destinés à pénétrer dans l'occultisme. Les ateliers (nom des groupes maçonniques) sont gouvernés, suivant leur série de grades, par une Grande Loge, un Grand Chapitre, ou un Grand Campement, ce dernier étant le gouvernement des ateliers de chevaliers templiers ; les Grands Campements, enfin, dépendent du Grand Conclave, lequel est la puissance suprême du rite et ne se compose que de francs-maçons du plus haut grade. Les divisions régionales du rite d'York, chacune

avec son Grand Conclave, sont : l'Angleterre, l'Irlande, le Danemark, l'Allemagne, les États-Unis d'Amérique, le Canada et les colonies anglaises (centre directeur à Victoria). Avant de venir s'établir aux Indes, M. John Campbell, templier des États-Unis, avait fait partie du Grand Conclave de Baltimore, puissance suprême du rite pour l'Amérique du Nord.

La loge fondée par lui fut bientôt augmentée d'un chapitre de Royale-Arche et d'un aréopage de Templiers. Il se mit également en communication avec les Fakirs luciférien, les recevant au Grand Campement de Bahour et allant à leurs réunions, avec ses frères haut gradés.

Quant à Ramassamipouno (etc.), il cumulait les grades des deux sectes, luciférien et templier d'York.

— Le frère Campbell, me dit-il, est à Pondichéry pour ses affaires ; il sera heureux de faire la connaissance d'un frère de Memphis ; je vais le faire prévenir.

En même temps qu'il me parlait, il dévisageait les passants. Quelques instants après, il fit un signe à un Indien ; celui-ci vint à lui ; ils causèrent à voix basse, et l'autre repartit.

Ramassamipouno (etc.) m'engagea à voir, par curiosité, le grand temple à pagode, dont tous les murs sont recouverts de têtes de vache sculptées ; puis, nous prendrions un repas dans le quartier de la Ville Blanche ; cela donnerait le temps à nos frères de se préparer en mon honneur, et je pourrais alors assister à une belle séance luciférienne.

J'acceptai son programme, et nous le suivîmes. Vers deux heures, nous étions prêts.

Nos pousse-pousse s'arrêtèrent devant une maison, en apparence simple, et dans le genre de celles que nous voyions autour de nous.

Mon guide frappa, et nous entrâmes. La maison ne différait en rien de celles de Pondichéry. Nous y fûmes reçus par un Indien, qui me demanda le mot sacré. Je répondis : « Baal-Zéboub », et je montrai mon lingam ailé.

Il tomba à mes pieds, en murmurant à voix basse et en baisant mes souliers :

— Fils de mon maître, tu es mon maître… Commande, et j'obéirai…

Je passai mon cordon de Memphis, après avoir remplacé par le lingam ailé le bijou hiéroglyphique qui y est d'ordinaire suspendu.

L'Indien se releva et reprit, en bon français :

— Entrez, maître ; je vais convoquer vos fidèles esclaves.

Il siffla onze fois. Huit Indiens parurent, se rangèrent en cercle autour de moi et s'inclinèrent profondément à sept reprises. Puis, celui qui m'avait demandé le mot sacré fit un signe, les huit nouveaux venus se mirent en une file dont il prit la tête, Ramassamipouno (etc) dernière eux, et moi, j'étais le dernier. En tout, nous étions onze, nombre obligatoire pour pénétrer dans une assemblée luciférienne. Lorsqu'on arrive en retard à une de ces réunions et que l'on veut entrer, il ne suffit pas d'être en mesure de donner les mots de passe ; il faut encore attendre d'être onze visiteurs dans la salle qui sert d'antichambre au temple ; alors, les portes vous sont ouvertes. L'affilié, à qui l'on veut faire honneur, est toujours placé à la queue de la file ; il représente Lucifer. J'avoue qu'en moi-même j'étais loin d'être fier de tenir ce rôle ; mais je m'étais promis de faire une enquête complète sur l'occultisme dans les principaux pays du globe…

Nous traversâmes un jardin, entouré de murs très élevés empêchant les voisins de jeter dans l'endroit des regards indiscrets ; nous descendîmes, nous suivant, moi toujours fermant la marche, dans une sorte de puits à escalier circulaire, et nous arrivâmes ainsi, après une descente assez longue, dans une salle de trente mètres carrés environ, où les dix Indiens s'agenouillèrent et où, tout en embrassant le sol, ils entonnèrent une sorte de cantique en vrai charabia de toutes les langues orientales.

Cette salle donnait ouverture sur un très long corridor, sorte de tranchée souterraine dans laquelle nous nous engageâmes après que les Indiens eurent terminé leur chant et leurs embrassades à la terre. Dans la salle, il y avait des torches allumées, dont mes guides prirent quelques-unes. Nous marchâmes ainsi fort longtemps, à cette lueur. Au bout du corridor, nous trouvâmes une autre salle semblable à la première, avec un escalier semblable à l'autre ; nous le gravîmes. Une dalle recouvrait l'orifice. L'Indien, qui était en tête de file, frappa onze coups contre la dalle, et celle-ci fut aussitôt soulevée par un nouvel Indien, qui échangea un court dialogue en ourdou-zaban, idiome indien issu du prakrit, dérivé du sanscrit,

du persan et de l'arabe ; c'est la langue la plus répandue de l'Inde, celle que l'on parle dans toutes les villes et dont les Anglais surtout se servent dans leurs rapports avec les indigènes.

Les onze coups frappés sur la dalle avaient résonné comme si au-dessus était un vide immense. En effet, en parvenant aux dernières marches de l'escalier, je vis, l'orifice étant ouvert, un espace considérable au-dessus de moi.

— Nous voici arrivés, me glissa dans l'oreille mon cicerone ; c'est ici le temple du vrai Brahma, Lucif… Mais il vous faut, à vous, quelques instants encore avant de pénétrer.

Il monta, après les neuf autres, et je demeurai sur les dernières marches, la tête un peu au-dessous de l'orifice. Comme je n'appartenais pas au rite des Fakirs luciférien, mais que je m'étais présenté en visiteur pourvu des hauts grades cabalistiques de Memphis, il fallait, malgré même le lingam ailé qui me servait de passeport, que je pusse donner le mot de mon rite ; car les occultistes de tous pays se tiennent en garde contre les visiteurs étrangers qui pourraient s'introduire frauduleusement chez eux à l'aide de diplômes et d'insignes volés. Or, je l'ai dit, les diverses sectes ne sont en communication entre elles que par les membres des plus hauts grades. Il y a donc, dans chaque assemblée, un frère connaissant les mots de passe des grades cabalistiques de tous les rites, lesquels mots sont au surplus inscrits en chiffres d'un alphabet secret sur un registre spécial.

Cette fois, ce ne fut pas un Indien qui vint me tuiler. Au-dessus de moi, parut une tête d'Européen, qui me dit :

— *Isis*.

— *Osiris*, répondis-je.

L'autre, qui était, paraît-il, un contre-maître de la grande filature de Savannah, reprit :

— Frère, tu peux monter ; que notre Dieu te reçoive !

À peine eus-je mis la tête hors de l'orifice, qu'une puanteur horrible me saisit à la gorge ; c'était infect ; je faillis avoir des nausées.

Je gravis, néanmoins, la dernière marche, et je pénétrai dans le sanctuaire infernal. Une immensité, ce sanctuaire. C'est un ancien temple indien,

condamné et muré, situé sur le territoire anglais, qui vient jusqu'aux portes de Pondichéry. Comme il menaçait ruine, on avait dû l'évacuer, et l'administration anglaise de Karnatic, n'ayant pu s'en débarrasser en le vendant, personne n'en ayant voulu aux enchères, elle l'avait fait épontiller, consolider par des madriers de bois, enfin en avait fait murer toutes les ouvertures. Un affilié luciférien l'avait alors loué à bail emphytéotique ; l'intérieur avait été, à nouveau, réparé, fortifié, grâce à un donateur aussi riche que fanatique ; et ce qui paraît extérieurement une ruine aujourd'hui est redevenu un temple, mais un temple secret, dont personne ne peut soupçonner l'entrée, puisqu'elle communique par un long tunnel souterrain avec une maison ordinaire située dans Pondichéry, sur le territoire français. L'aération de l'édifice est des plus défectueuses ; il n'y a, au plafond, très élevé, que des espèces de meurtrières, des fentes disposées de loin en loin. La transformation du vieux temple abandonné en sanctuaire luciférien remonte à plus de quarante ans, les sectateurs de Satan étant constitués en société bien antérieurement à la fondation de la loge du rite d'York.

Tandis que je venais de pénétrer, une nouvelle file de onze affiliés arriva à l'escalier d'entrée ; c'était le frère Campbell, le templier du rite d'York, à qui les honneurs de la séance allaient être décernés en même temps qu'à moi. Il portait le cordon de Sublime Chevalier Maître Choisi, 30^{e} et dernier degré de son rite ; mais, comme moi, il avait remplacé le bijou ordinaire par un lingam ailé en bronze.

On nous plaça tous deux à l'occident de l'immense et puante salle. Les assistants, fort nombreux, et en un nombre forcément multiple de onze, se tenaient debout.

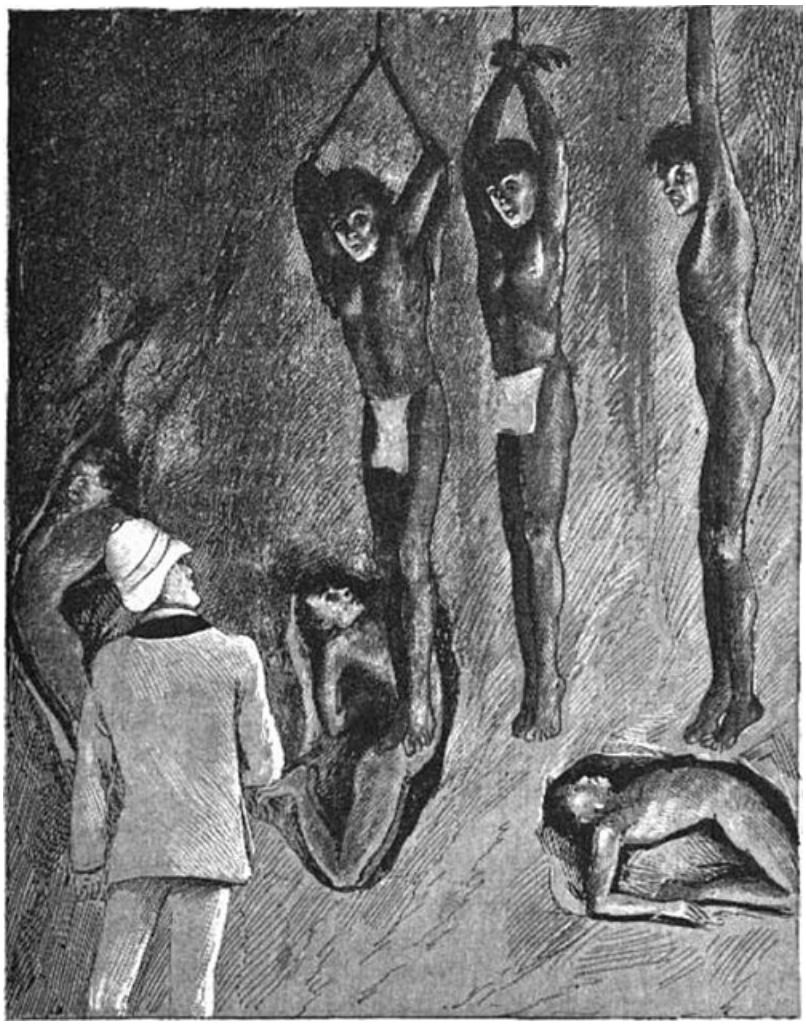
Le grand-maître fakir, à l'orient, donna un coup de sifflet retentissant, et tout le monde se mit à l'ordre luciférien, moi les imitant, c'est-à-dire dans la posture exigée par le rituel : la main gauche à plat sur le cœur, et le bras droit pendant le long du corps, la main droite fermée, sauf l'index dans la direction du sol.

Alors, les fakirs maîtres des cérémonies nous invitèrent, le frère Campbell et moi, à prendre place à l'orient, aux deux côtés du grand maître, devant l'autel du Baphomet, autel absolument semblable à celui que j'avais vu à Pointe-de-Galle. Le grand-maître me mit à sa gauche, afin de mieux

m’honorer en ma qualité de frère étranger, haut gradé, paraissant dans ce temple pour la première fois.

Pendant les préliminaires vulgaires de la cérémonie et le petit discours que le grand-maître prononça en ourdou-zaban, j’examinai le temple, parcourant des yeux tous les recoins. J’aperçus ainsi des niches pratiquées dans la muraille à une grande hauteur ; il y en avait trente-trois, onze à l’occident, onze au midi, onze au nord ; treize d’entre elles étaient occupées, non par une statue, mais par un être humain dans une posture incroyable et intenable.

L’un était debout, muré par derrière et sur les côtés, comme dans une fente, la partie antérieure seule libre, les pieds bâtis dans une espèce de ciment, les bras collés au corps, sans pouvoir remuer, ni se coucher, ni s’accroupir, ni porter ses mains à sa figure. Un autre était aussi muré, également dans une fente, mais horizontale, et perpétuellement couché sur le dos. Un troisième était bâti dans un bloc qui le maintenait accroupi. Un autre encore était assis dans une niche, les jambes attachées croisées une cuisse sur l’autre, et les bras croisés de même au dessus de la tête. Il y en avait en cercle, en S, la tête en bas, en croix, de toutes les manières, enfin, attachés contre la muraille, enfoncés ou bâtis dedans. Quel supplice horrible, pensai-je, pour ces gens qui sont cloués la depuis des mois, des années peut-être, cloués comme des chauves-souris au mur ou des ex-voto vivants !… En levant la tête, j’en vis trois encore suspendus par les bras au plafond ; aucun d’eux, d’ailleurs, ne se plaignait, ni ne tressaillait même ; ils tournaient lentement et alternativement dans un sens ou dans un autre, au gré de la corde qui les soutenait. Ce spectacle était réellement saisissant et monstrueux.



Ces fakirs étaient bâtis dans la muraille ; trois autres étaient suspendus par les bras au plafond ; aucun ne se plaignait.

Un moment, le grand-maître, au cours de la cérémonie, fit allusion à ces victimes volontaires du fanatisme le plus inouï.

— Honneur et gloire, s'écria-t-il, à nos frères fakirs qui s'imposent ainsi des douleurs terrestres, douleurs ineffables, pour se rendre plus dignes de notre dieu !

S'adressant ensuite à moi, il m'expliqua alors que l'un était là depuis dix années, un autre depuis plus de vingt-cinq ans, et il ajoutait, croyant m'émerveiller davantage, que ces horreurs étaient générales dans l'Inde, que les femmes adonnées au culte du vrai Brahma, Lucif, se brûlaient à

petit feu et membre par membre et à plusieurs mois d'intervalle, et que les hommes se muraient, se mutilaient ou se laissaient pourrir. À tous ces gens-là, on donnait chaque jour à manger et à boire à l'aide de perches, et juste la quantité voulue d'alimentation pour qu'ils ne mourussent pas de faim. Quant à leurs excréments, la puanteur du lieu m'avait appris depuis un bon quart d'heure que personne ne s'en préoccupait.

Là-dessus, le grand-maître donna la parole au frère Campbell pour une allocution. Il prêche les Indiens, toujours en ourdou-zaban.

Le but de sa harangue était de les conjurer de résister à la propagande catholique des missionnaires et de rester inébranlablement fidèles à leur antique religion, mais en la comprenant mieux que le vulgaire. Il leur enseigna que la trinité indoue, la Trimourti, avait un sens caché dont la connaissance était réservée à eux, les élus de la vraie lumière.

— Brahma, le créateur du ciel et de la terre, disait-il, Brahma, le dieu suprêmement bon, c'est Lucif ou Lucifer ; Vichnou, le conservateur de la création, c'est Baal-Zéboub ou Belzébuth ; et Civa, le maudit, le destructeur des êtres créés, l'ennemi de l'humanité, c'est Adonaï, c'est le dieu qu'adorent les catholiques. Les missionnaires combattent donc pour établir sur la terre le culte de la divinité malfaisante, à l'exclusion de tout autre ; ils voudraient faire prévaloir Civa sur Brahma-Lucif et Vichnou-Baal-Zéboub. Par conséquent, on ne saurait trop traiter en adversaires religieux les missionnaires catholiques… Cet Adonaï-Civa n'emploie son pouvoir divin qu'à persécuter les hommes. Peu après la création du monde par Brahma-Lucif, le doux et bienfaisant Baal-Zéboub ou Vichnou donna au premier couple humain un breuvage qui devait lui assurer l'immortalité, ainsi qu'à sa descendance ; Civa-Adonaï réussit à s'emparer de ce breuvage, et alors une guerre fut déclarée par les bons esprits contre les mauvais. Les combats qui se livrèrent à cette occasion furent terribles, et l'on vit tomber dans la mer le mont Mërou, séjour habituel des génies de lumière. Les bons esprits furent vainqueurs des mauvais dans cette lutte gigantesque ; malheureusement le breuvage de l'immortalité était perdu ; Civa-Adonaï l'avait répandu dans les abîmes de l'océan, en déchaînant en même temps d'épouvantables cyclones. Pour réparer cette perte autant que possible, Brahma-Lucif, puisque les hommes étaient condamnés à mourir, leur assura

du moins la réincarnation, et ainsi les justes et les saints sont réunis à lui après une période plus ou moins longue de métempsychose.

Les adeptes écoutaient religieusement ce cours de mythologie indienne, accommodée à la mode satanique.

Le frère Campbell continua :

— Une fois, Civa-Adonaï, se transformant, sous le nom d'Erouniakena, en géant mille fois plus grand que le soleil, s'empara du globe terrestre, le mit sous son bras, et déjà il l'emportait pour le détruire, lorsque Vichnou-Baal-Zéboub, prévenu par Brahma-Lucif du danger que courait notre planète, se métamorphosa à son tour en sanglier d'une immensité incommensurable, s'élança à la poursuite du voleur, l'atteignit, le terrassa et lui reprit la terre ; après quoi, le divin sanglier chargea son précieux fardeau sur ses vastes défenses, le rapporta en vainqueur à Brahma Lucif, et l'éternel père des mondes remit la terre à sa place… Cette guerre féroce de Civa-Adonaï à l'humanité durera encore longtemps, à la grande joie des missionnaires catholiques ; mais un jour, pourtant, elle sera terminée par une victoire suprême du Bon Principe. Vichnou-Baal-Zéboub apparaîtra sous la forme d'un cheval de feu, du nom de Kalki ; il pulvérisera les méchants, et Civa-Adonaï sera à jamais enchaîné dans le royaume de la désolation éternelle.

Je ne suivrai pas le frère Campbell dans tous ses développements de cette thèse. Il me suffit de montrer au lecteur l'hypocrisie protestante ; car le templier du rite d'York était protestant, de l'école de ces protestants qui se rattachent à Fauste et Lélio Socin, qui sont plus gnostiques que luthériens ou anglicans. Tous les moyens leur sont bons pour entraver l'œuvre généreuse de nos missions catholiques. Ils entretiennent avec soin le fanatisme des diverses sectes dont les chefs sacrés sont les Fakirs. Ils font semblant de croire à la Trimourti, qui est la trinité de dieux du brahmanisme, chaque dieu étant distinct des deux autres, et l'un d'eux, Civa, combattant même les œuvres de Brahma et de Vichnou ; et, s'adressant plus particulièrement aux Indiens luciférien, ils leur inculquent cette idée, que Civa, le dieu malfaisant, n'est autre que le dieu des catholiques, et que les missionnaires veulent que cette divinité maudite soit la seule vraie divinité, le seul et unique dieu possédant un éternel pouvoir ; de sorte que, lorsque nos prêtres viennent, dans ces régions, essayer de

convaincre ces peuples superstitieux qu'ils sont dans l'erreur et qu'il n'y a qu'un Dieu, ceux-ci se croient en présence de sectateurs de Civa et refusent de se convertir. La secte des fakirs luciférien s se trouve ainsi être, dans les Indes, grâce à la complicité des protestants sociniens et de la franc-maçonnerie templière, le plus grand obstacle à la propagation de la foi par nos missionnaires catholiques.

La harangue du frère Campbell terminée, le grand-maître annonça que l'on allait procéder aux évocations. Se penchant vers moi, il me demanda quel esprit je désirais voir apparaître ; je lui répondis que je n'avais pas de préférence.

— Évoquons Baal-Zéboub lui-même, fit le frère Campbell.

On éteignit les flambeaux, sauf un. Les maîtres des cérémonies distribuèrent à tous les assistants un double triangle en métal, nommé sceau de Salomon chez les occultistes de tous les pays, et un pentagramme, également en métal, nommé en cabale signe du microcosme[2]. Le double triangle se pend sur la poitrine, au moyen d'un petit cordon blanc et noir passé au cou ; on tient le pentagramme de la main droite. On éteignit le dernier flambeau, et l'on apporta, pour nous éclairer, une lampe de forme bizarre, garnie d'essence et laissant échapper neuf flammes par groupes de trois ; c'est la lampe magique ; on la plaça sur un petit autel de forme pentagonale. On apporta encore les autres instruments indispensables, paraît-il, pour ces sortes d'opérations, baguette et épée, de forme spéciale ; la baguette fut remise au grand-maître ; on m'offrit l'épée, mais je déclinai l'honneur de co-présider à l'évocation, et ce fut le frère Campbell qui accepta avec joie l'instrument mystérieux. Enfin, un trépied fut placé au centre du temple, et la véritable cérémonie commença.

L'appel débuta par des consécrations de l'air, du feu, de l'eau et de la terre. Pour celle de l'air, le grand-maître fakir souffla du côté des quatre points cardinaux. Pour celle de l'eau, il étendit les mains sur un petit baquet rempli d'eau, que tenait le frère Campbell, et dans lequel il jeta du sel et de la cendre. Pour celle du feu, il présenta au frère Campbell une cassolette garnie de braise, sur laquelle celui-ci jeta du sel, de l'encens, de la résine blanche et du camphre. Pour la consécration de la terre, le grand-maître

aspergea le sol, tout autour du trépied, avec quelques gouttes de l'eau du baquet et souffla trois fois sur le feu de la cassolette.

Pendant ce temps, les assistants, chacun tenant à la main, bras tendu, le pentagramme en métal, en dirigeaient une des pointes vers le trépied. C'est sur ce trépied que l'esprit doit apparaître tout à coup, assis.

Le grand-maître fit encore des exorcismes qui se prononcent en latin ; je fus vraiment étonné de voir cet Indien s'exprimer dans cette langue avec une correction parfaite.

Puis, on passa aux oraisons, le grand-maître et le frère Campbell alternant. Ces oraisons sont au nombre de quatre. On les dit dans la langue du pays ; mais elles ne varient pas ; je les ai toujours entendues identiques, et je les ai copiées dans un rituel que je me suis procuré, lorsque ma fermeté à subir une certaine épreuve des serpents, qui sera racontée dans un prochain chapitre, me fit conférer honorifiquement, par le délégué du chef suprême Albert Pike, le grade de Hiérarque du Palladium Réformé Nouveau.

Voici textuellement, en français, ces quatre oraisons qui précèdent [2] l'apparition de l'esprit évoqué ; elles n'ont, jusqu'à présent, été données qu'incomplètement, par un des auteurs anti-maçonniques, lequel ne paraît avoir connu que la première et la dernière. À la séance dont je rends compte ici, elles furent prononcées on ourdou-zaban.

Le grand-maître dit, le premier :

« Esprit de Lumière, Esprit de Sagesse, dont le souffle donne et reprend la forme de toute chose ; toi devant qui la vie des êtres est une ombre qui passe ; toi qui montes les nuages et qui marches sur l'aile des vents ; toi qui respires, et les espaces sans fin sont peuplés ; toi qui aspires, et tout ce qui vient de toi retourne à toi ; mouvement infini dans la stabilité éternelle, sois béni !

« Nous te louons et nous te bénissons dans l'empire changeant de la lumière créée, des ombres, des reflets et des images, et nous aspirons sans cesse à ton immuable et impérissable clarté. Laisse pénétrer jusqu'à nous le rayon de ton intelligence et la chaleur de ton amour ; alors, ce qui est mobile sera fixé, l'ombre sera un corps, l'esprit de l'air sera une âme, le rêve sera une pensée. Et nous ne serons plus emportés par la tempête ; mais

nous tiendrons la bride des chevaux ailés du matin, et nous dirigerons la course des vents du soir pour voler au devant de toi.

« Ô esprit des esprits, ô âme éternelle des âmes, ô souffle impérissable de la vie, ô soupir créateur, ô bouche qui aspires et respires l'existence de tous les êtres dans le flux et le reflux de ton verbe éternel, qui est l'océan du mouvement et de la vérité ! Amen. »

Le frère Campbell dit, à son tour :

« Roi terrible, toi qui tiens les clefs des cataractes du ciel et qui renfermes les eaux souterraines, dans les cavernes de la terre ; roi des pluies fécondantes du printemps ; toi qui ouvres les sources des fontaines et des fleuves ; toi qui commandes à l'humidité, qui est comme le sang de la terre, de devenir la sève des plantes ; ô toi dont le nom ineffable est en sept lettres, nous t'adorons et nous t'invoquons !

« À nous, tes mobiles et changeantes créatures, parle, parle, roi divin, dans les grandes commotions de la mer, et nous tremblerons devant ta majesté ; mais parle-nous aussi dans le murmure des eaux limpides, car nous désirons ton amour.

« Ô immensité infinie, océan sublime de la divinité, dans lequel vont se perdre tous les fleuves de l'être, qui renaissent toujours en toi !… Ô infinité et éternité de toutes les perfections ! hauteur qui te mires dans la profondeur, profondeur qui t'exhales dans la hauteur, amène-nous à la véritable vie par l'intelligence de ton amour éternel !… Amène-nous, par le sacrifice, à l'immortalité que l'esprit du mal nous ravit au commencement des siècles ; nous sommes prêts à nous immoler à toi, pour être plus dignes de toi, et nous offrirons toujours, d'un cœur pur et sincère, l'eau, le sang et les larmes… Possède-nous, ô notre Dieu, afin de nous permettre de triompher plus victorieusement de la superstition et de l'erreur ! Amen. »

Le grand-maître reprit :

« Immortel, Éternel, Ineffable et Incréé, Père de toutes choses, toi qui as porté sur le chariot roulant sans cesse des mondes qui tournent toujours ; dominateur des immensités éthérées, où est élevé le trône de ta puissance, du haut duquel tes yeux redoutables découvrent tout et tes belles et saintes oreilles écoutent tout, exauce tes enfants que tu as aimés avant même de leur avoir donné la vie !

« Car ta dorée et grande et éternelle majesté resplendit au-dessus du monde et du firmament des étoiles ; tu es élevé sur les soleils, ô Feu étincelant ; là, tu t'allumes et t'entretiens toi-même par ta propre splendeur, et il sort de ton essence des ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton esprit infini.

« Cet esprit infini nourrit toutes choses, et fait ce trésor toujours inépuisable de substance toujours prête pour la génération qui la travaille et qui s'approprie les formes dont tu l'as imprégnée dès le principe.

« De cet esprit infini tirent aussi leur origine ces esprits-rois très saints qui sont autour de ton trône et qui composent ta cour, ô Père universel, ô Père des bienheureux, mortels et immortels !

« Tu as créé en particulier des puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle pensée et à ton essence adorable ! Tu les as établies supérieures aux génies secondaires qui annoncent au monde tes volontés ! Enfin, tu nous a créés au troisième rang dans notre empire élémentaire !

« Là, notre continuel exercice est de chanter tes louanges et d'adorer tes désirs. Là, nous brûlons en aspirant à te posséder en nous, et nous attendons, avec la patience des justes, l'heure suprême où nous serons appelés à brûler sans cesse, réunis à toi, possédés et absorbés par toi, dans le sein de tes flammes divines éternellement vivifiantes.

« Ô Père tout-puissant ! Ô Mère, la plus tendre des mères ! Ô archétype admirable de la maternité et du pur amour ! Ô Fils, la fleur des fils ! Ô forme de toutes les formes, âme, esprit, harmonie et nombre de toutes choses ! Amen. »

Puis, le grand-maître et le frère Campbell dirent ensemble, lentement, étendant vers le trépied l'un sa baguette, l'autre son épée :

« Roi invisible, qui as pris la terre pour appui et qui en as creusé les abîmes pour les remplir de ta toute-puissance ; toi dont le nom fait trembler les voûtes du monde ; toi qui fais couler les sept métaux dans les veines de la pierre ; monarque des sept lumières, rémunérateur des ouvriers souterrains, amène-nous à l'air désirable et au royaume de la clarté !

« Nous veillons et nous travaillons sans relâche ; nous cherchons et nous espérons, par les douze pierres de la cité sainte, par les talismans qui sont

enfouis, par le clou d'airain qui traverse le centre du monde.

« Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! Aie pitié de ceux qui souffrent, élargis nos poitrines, dégage et élève nos têtes, grandis-nous !

« Ô stabilité et mouvement ! Ô jour enveloppé de nuit, ô nuit voilée de lumière ! Ô maître qui ne retiens jamais par devers toi le salaire de tes travailleurs ! Ô blancheur argentine ! Ô splendeur dorée ! Ô couronne de diamants vivants et mélodieux ! Toi qui portes le ciel à ton doigt comme une bague de saphir ! toi qui caches sous la terre, dans le royaume des pierreries, la source merveilleuse des étoiles ! vis, règne et sois l'éternel dispensateur des richesses dont tu nous as fait les gardiens ! Amen. »

Ces quatre oraisons avaient été prononcées devant le trépied, par le grand-maître et le frère Campbell descendus de l'orient et s'étant placés au milieu des assistants formant le cercle ; j'étais descendu aussi et m'étais joint à la chaîne.

Le grand-maître frappa lentement sur le trépied trente-trois coups de sa baguette, avec deux arrêts après les onzième et vingt-deuxième coups ; puis, il traça sur le sol, toujours avec sa baguette, le sceau de Salomon et le pentagramme sacré.

Enfin, d'une voix forte, il prononça ce qu'on appelle en théurgie la Conjuration générale ou Conjuration des Quatre ; c'est la grande formule de l'évocation. La première moitié est en latin et se dit invariablement ainsi chez les occultistes de n'importe quel endroit du globe ; la seconde partie se dit dans la langue du pays où l'on est. Je reproduis encore textuellement :

« Caput mortuum, imperet tibi Dominus per vivum et devotum serpentem !… Cherub, imperet tibi Dominus per Adam Jot-Chavah !… Aquila errans, imperet tibi Dominus per alas tauri !… Serpens, imperet tibi Dominus Tetragrammaton per angelum et leonem !…

» Raphaël ! Gabriel ! Mikaël ! Adonaï !

» Lucifer ! Baal-Zéboub ! Moloch ! Astaroth !

» Fluat udor per spiritum Eloïm ! Manet terra per Adam Jot-Chavah !‘ Fiat firmamentum per Jahuvehu Zébaoth ! Fiat judicium per ignem in virtute Mikaël !

« Ange aux yeux morts, obéis ou écoule-toi avec cette eau sainte (le grand-maître renverse le petit baquet d'eau dans lequel on a jeté tout à l'heure du sel et de la cendre). Taureau ailé, travaille ou retourne à la terre, si tu ne veux pas que je t'aiguillonne avec cette épée (le grand maître saisit l'épée et l'agite dans le vide). Aigle enchaîné, obéis à ce signe, ou retourne-toi devant ce souffle (le grand-maître trace dans l'air le signe du pentagramme avec sa baguette et souffle devant lui). Serpent mouvant, rampe à mes pieds, ou sois tourmenté par le feu sacré, et évapore-toi avec les parfums que nous y brûlons (le grand-maître jette quelques grains d'encens dans la cassolette remplie de braise et remue le feu avec la pointe de l'épée).

« Que l'eau retourne à l'eau ! que le feu brûle ! que l'air circule ! que la terre retombe sur la terre !

« Par la vertu du pentagramme, qui est l'étoile du matin, Lucifer ! et au nom du tétragramme, qui est écrit au centre de la croix de lumière ! Amen. »

En prononçant les noms de Raphaël, Gabriel, Mikaël et Adonaï, le grand-maître avait eu soin de faire le geste de répulsion, comme s'il voulait avec les mains, à quatre reprises, éloigner un esprit dont il eût horreur. Au contraire, en prononçant les noms de Lucifer, Baal-Zéboub, Moloch et Astaroth, il faisait le geste cabalistique d'amour, ramenant vers sa poitrine, quatre fois, ses mains (doigts écartés) d'abord étendues.

Après le dernier *amen*, le grand-maître, élevant la voix plus fort encore que précédemment, appela l'esprit évoqué, par son nom :

— Baal-Zéboub !… Baal-Zéboub !… Baal-Zéboub !…

On attendit quelques instants, mais en vain ; aucun fantôme ne parut assis sur le trépied.

Le grand-maître répéta la Conjuration des Quatre et refit l'appel, mais cette fois en criant neuf fois le nom de Baal-Zéboub.

Le trépied demeurait vide.

Campbell et le grand-maître se regardaient, désappointés.

— À moi, mes frères ! hurla ce dernier ; opérons par le grand rite !

Alors, tous les assistants allumèrent des torches à la lampe magique, et l'on se mit à faire processionnellement le tour du temple, chacun tournant sur soi-même en même temps. Naturellement, je dus faire comme les autres. En passant devant chaque fakir muré, le grand-maître lui adressait une supplique, implorant ses prières, et le fakir répondait en geignant une incantation.

Après la procession, on se réunit autour du trépied ; on attendit encore ; le trépied était vide, toujours vide.

— Que l'appel, dit le grand-maître, soit fait par le plus saint de nos frères fakirs !

On se précipita vers une porte que je n'avais pas encore remarquée et qui était située à l'orient, à gauche de l'autel du Baphomet. Un maître des cérémonies ouvrit cette porte. Elle donnait sur un infect réduit, humide, étroit, d'où s'exhalait une forte odeur de putréfaction. Un homme était étendu au fond de ce cachot.

Il se leva sur son séant.

— *Mac-Benac !* cria le grand-maître.

Ces mots se traduisent ainsi : « La chair quitte les os. » Ils forment, en outre, le nom officiel du temple de la putréfaction, en style d'arrière-loges.

Je fus épouvanté.

La figure de cet homme était rongée par les rats ; un œil pendait, sanieux, devant sa bouche édentée. Les jambes, envahies par la gangrène, rongées par les ulcères, n'étaient qu'une pourriture. Cette atrocité humaine avait l'air calme, heureux.

— Fakir trois fois sacré, lui dit le grand-maître en ourdou-zaban, c'est en vain que nous appelons Baal-Zéboub ; il ne vient pas. Prête-nous le secours de ta voix sainte !…

Alors, on vit une chose horrible. Le fakir interpellé ouvrit la bouche, dans laquelle son œil pendant entrait sans cesse, qu'il était obligé de rejeter pour pouvoir parler, et, comme dans un râle affreux, il clama :

— Baal-Zéboub !… Baal-Zéboub !… Baal-Zéboub !…

À cette voix, répondirent, comme autant d'échos se répercutent le long de la salle, les fakirs murés et suspendus, criant aussi :

— Baal-Zéboub !… Baal-Zéboub !… Baal-Zéboub !…

Cependant, l'esprit persistait à ne point apparaître.

Dès que le grand-maître avait eu décidé d'opérer par le grand rite, deux maîtres des cérémonies s'étaient retirés par l'escalier souterrain qui donnait accès dans le temple. L'un d'eux arrivait maintenant, portant un vaste réchaud, plein de charbons enflammés ; il était suivi d'une femme. Le brasier ardent fut placé au milieu de la salle, a quelque dis tance du trépied vide.

— Femme, fais ton œuvre, commanda le grand-maître.

Et celle-ci, le plus tranquillement du monde, une placidité sereine stéréotypée sur le visage, plongea sa main dans le brasier, la regardant brûler, ne sourcillant pas, respirant comme avec délices l'odeur de corne rôtie et la fumée âcre qui se dégageaient.

Puis, entra l'autre maître des cérémonies traînant un bouc blanc jusque devant le Baphomet. Autour de l'animal, on alluma quatre bougies noires renversées ; et, après l'avoir mutilé horriblement, on lui ouvrit le ventre ; le grand-maître y enfonça ses mains, en retira les intestins et les répandit sur les marches de l'autel, en proférant d'abominables blasphèmes contre Adonaï.

Baal-Zéboub n'apparaissait toujours pas.

Une scène alors se passa, que la plume peut à peine décrire.

Deux solides gaillards, parmi les assistants, se détachèrent et soulevèrent une lourde dalle sur le sol. De l'excavation qu'ils ouvrirent ainsi, une odeur, plus épouvantable que toutes les autres, monta, et un spectacle sans nom s'offrit à mes regards. Une huitaine d'individus étaient là dans ce cloaque, étendus, pourrissant littéralement tout vivants ; c'étaient encore des fakirs. Il y en avait d'autres, morts, auprès d'eux, squelettes décharnés et cadavres où les vers grouillaient.

— *Mac-Benac ! Mac-Benac !* cria le grand-maître, avec une béatitude sinistre.

Ceux de ces fakirs qui étaient encore vivants furent sortis du caveau et assis sur le sol devant le Baphomet : ils tombaient absolument en putrilage, en bouillie, par décomposition ; on voyait leurs os blancs à nu dans les

vastes plaies dont ils étaient couverts. Ces hommes n'avaient plus rien d'humain.

Au milieu de la salle, on souleva d'autres dalles, sous lesquelles se trouvaient encore des vivants à demi-pourris et des cadavres. Le temple était ainsi transformé en un cimetière infernal.

Un maître des cérémonies saisit une flûte faite d'une courge et souffla dedans avec des modulations étranges. De tous côtés, on vit sortir des serpents, des grosses araignées aux pattes velues, des crapauds hideux.

— *Tanqam ! tanqam !* glapissait le grand-maître.

Trois hommes saisirent, au hasard, un des fakirs encore vivants, le hissèrent sur le marbre de l'autel du Baphomet, et là, le grand-maître l'égorgea avec une serpe ritualistique qui lui fut remise ; cela, au milieu d'horribles imprécations. Le sang jaillit et éclaboussa les autres fakirs ainsi que le bouc. Le grand-maître plongea ses doigts dans la blessure et aspergea de sang le Baphomet. C'est ce sacrifice humain qui est le « tanqam ».

Et, tandis que les serpents sifflaient, dressés sur leur queue, les joues gonflées de venin, tandis que le grand-maître récitait les formules de la liturgie satanique, que les crapauds croassaient, et que, sur cet ensemble, la voix des fakirs murés s'entendait, se mêlant aux imprécations et aux blasphèmes, tandis que le bouc secouait encore ses pattes dans un dernier spasme d'agonie, au milieu du temple luciférien, devant le trépied vide, la femme, toujours debout et impassible, regardait son avant-bras qui achevait de rôtir.



Au milieu du temple luciférien, devant le trépied vide, la femme, toujours debout et impassible, regardait rôtir son avant-bras.

Enfin, encore une fois, dans un profond silence fait tout à coup, le grand-maître hurla :

— Baal-Zéboub !… Baal-Zéboub !… Baal-Zéboub !…

Mais, pas plus qu'auparavant, l'esprit n'apparut.

Il fallait y renoncer.

Le frère Campbell se pencha vers moi et m'expliqua que Dieu seul, (c'est-à-dire Lucifer) a le don d'ubiquité, mais qu'il ne l'a pas donné aux esprits dont Baal-Zéboub est le chef. Il en concluait que Baal-Zéboub devait

se manifester ailleurs, dans quelque autre réunion luciférienne où on l'avait certainement évoqué avant nous et où on le retenait.

Quoi qu'il en fût, le grand-maître déclara que la cérémonie était terminée. Du reste, tous les assistants étaient à bout de forces. Moi, j'en avais assez ; je me demandais comment même j'avais pu supporter jusque-là le spectacle de ces horreurs innommables. Parmi tous les luciférien, mon cicerone était le plus affreux à voir : il s'était mis à tourner sur lui-même comme une toupie, d'un mouvement invraisemblablement rapide ; il n'incantait plus, il ne criait plus, il vociférait ; inondé de sueur, l'œil hagard, convulsé, il tomba finalement sur le sol, comme une masse, et demeura inerte, la bouche écumante.

Ce fut le frère Campbell qui me raccompagna.

Un dernier regard jeté sur le Baphomet, il me sembla que la tête de l'idole souriait ou plutôt ricanait d'un air satisfait. Bien qu'éveillé, j'étais comme en proie à un cauchemar.

Revenu à l'air vif, je me sentis enfin soulagé. J'eus la force de rentrer à bord et de me coucher. Je restai ainsi quarante-huit heures au lit et ne pus même pas descendre à Madras. Je me demandais si vraiment j'aurais le courage de poursuivre mon enquête.

De Madras à Calcutta, j'eus, parmi mes passagers, mistress D*** et sa fille Mary, qu'il est nécessaire que je présente au lecteur ; car j'aurai à lui en reparler au cours de ce récit.

Mistress D***, — morte aujourd'hui, — était la femme d'un riche planteur de café de Singapore, qu'elle avait épousé en 1861, veuf. De son premier mariage, D*** a une fille, miss Arabella. Ce D*** et sa fille aînée mériteraient que leur nom fût imprimé ici en toutes lettres, attendu que ces deux personnages sont des adeptes du satanisme ; mais, par respect pour la mémoire de mistress Annie D*** et pour miss Mary, je ne donnerai que l'initiale de leur nom de famille. En effet, mistress D*** fut personnellement des plus respectables, et, si miss Mary n'était — hélas ! — protestante, je serais tenté de dire qu'elle est un ange.

Il est difficile de rêver une jeune fille plus charmante, plus accomplie. C'est dans ce voyage, à bord du *Meïnam*, que je la vis pour la première fois.

Elle avait alors dix-huit ans à peine. Jolie au possible, blonde, avec de doux yeux bleus dans lesquels le ciel semble se mirer, elle avait, comme elle a encore, se dégageant de sa physionomie bonne et franche, un air d'honnêteté, de pureté exquise ; aimable, distinguée, elle est le contraste frappant de nos Anglaises modernes, presque toutes affrontées ou hypocrites, suant le mensonge et la perversité.

Après les horreurs dont je venais d'être le témoin à Pondichéry, la vue de cette pure jeune fille me fit soudain revivre. Il me sembla que Dieu l'avait conduite sur ce paquebot, pour me bien rappeler que, même en ces contrées diaboliques, la vertu n'a point totalement disparu, qu'elle brille au sein de ces affreuses populations, comme une de ces scintillantes étoiles dont le vif éclat, au milieu d'un orage, perce tout à coup le firmament surchargé de vapeurs lourdes, épaisses et noires.

Je me sentais instinctivement attiré vers miss Mary et sa mère ; aussi, il nous arriva de causer longuement, pendant la traversée de deux jours, entre Madras et Calcutta.

Je compris que mistress D*** était loin d'avoir trouvé le bonheur dans le mariage ; la seule joie pour elle était cette ravissante petite Mary, qui la consolait de tous ses ennuis, de tous ses chagrins.

Mistress D*** était la fille d'un important bijoutier de Madras, qui vivait encore, lui aussi, à cette époque, âgé d'environ soixante-dix ans, et dirigeant son commerce, aidé par l'un de ses fils. D*** avait alors une grosse affaire de diamants avec les Grumberg frères, qui ont maison à Singapore et à Calcutta ; il avait envoyé sa femme pour traiter ; mistress Annie, au lieu de se rendre à Calcutta directement par la ligne anglaise, avait eu des raisons, que j'ignore, pour passer d'abord à Ceylan, et ainsi elle avait pris, à Pointe-de-Galle, la ligne française d'embranchement de nos Messageries Maritimes ; s'arrêtant bon nombre de jours à Madras, elle avait revu sa famille et consulté son père et son frère sur l'affaire qu'elle négociait. Inutile d'ajouter combien le vieux bijoutier avait été heureux de posséder quelque temps chez lui sa petite-fille bien-aimée, dont mistress D*** s'était fait accompagner pour ce voyage.

Moi, il faut le dire, je connaissais déjà, mais peu favorablement, le planteur D***, qui vient parfois en Europe par le courrier de Chine ; je

l'avais eu à bord ; c'est précisément le fait qu'il était connu de moi, qui me servit de motif à entrée en conversation auprès de mistress D*** et de miss Mary.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer mentalement le mari a sa femme, le père à sa fille. D*** est un gros homme, fort, trapu, au cou renflé ; solennel, mais avec une expression de cruauté froide sur le visage ; d'une dentition inexprimable et véritablement stupéfiante ; puant le vice, la bestialité et la rouerie ; en un mot, un type dont l'allure, la carrure exprime bien le descendant de quelque ancien convict ; l'atavisme revit absolument en lui. À cette époque, il avait largement passé la cinquantaine. Quand je l'eus à bord, il était flanqué d'une sœur à lui, une certaine mistress Fausta S***, veuve d'un raffineur de salpêtre, millionnaire, dont elle avait hérité ; la dame, de genre commun et grossier, pouvait bien avoir de trente-cinq à trente-sept ans ; grande comme son frère, forte, taillée à coups de hache, elle avait l'aspect d'une marchande à la toilette qui aurait été cuisinière. D*** et sa sœur me produisirent une fort mauvaise impression ; quant à miss Arabella, la fille du premier lit, je ne l'avais pas encore vue à ce moment-là ; il me fut donné plus tard de la connaître, dans des circonstances singulières, peu à son honneur, que je rapporterai plus loin.

Mistress Annie D***, qui, en 1880, devait avoir dans les environs de quarante-trois ans, était l'antithèse de la veuve S*** ; distinguée de manières, à la fois spirituelle et bonne ; pour tout dire, sa fille Mary était son portrait frappant, rajeuni ; mais elle avait, elle, dans le regard de ses yeux bleus, je ne sais quelle mélancolie, indiquant la résignation à un triste sort. Dans la maison de son mari, c'était la veuve S***, cette vraie mégère, qui dirigeait tout, qui commandait, qui était maîtresse souveraine.

Pauvre femme ! ce qu'elle a dû souffrir de ce mariage malheureux, mal assorti, est inexprimable. Quand elle épousa D***, pour obéir à ses parents, qui, il est vrai, n'avaient pas cru lui faire un si déplorable choix, elle voulut, ayant à cœur de se montrer mère, et non marâtre, entourer de ses tendresses miss Arabella, qui avait alors six ans ; mais elle trouva d'abord une enfant rebelle à son affection, mal élevée, livrée à sa jeune tante Fausta, laquelle n'était pas encore mariée, et dont les mauvais instincts s'étaient épanouis dès l'adolescence. Un an après, la naissance de la petite Mary lui apporta son premier bonheur. Puis, Fausta D*** épousa le raffineur de salpêtre, et

mistress Annie put se croire débarrassée enfin de sa méchante belle-sœur, le nouveau ménage habitant Calcutta : mais ce fut comme une fatalité ; au bout de-quinze mois a peine, Fausta était veuve et revenait se fixer définitivement à Singapore, chez son frère. Elle reprit tout son ascendant sur la petite Arabella, s'opposa à ce que l'éducation de l'enfant fût faite par mistress D***, sous prétexte qu'elle n'était pas sa fille et qu'elle avait bien assez de se charger de la petite Mary ; de telle sorte que les deux sœurs furent élevées séparément, la tante S*** s'appliquant à souffler dans le cœur d'Arabella la haine de Mary.

Je dois dire au lecteur que ces détails que je donne ici ne sont nullement des hors-d'œuvre ; ils ont, au contraire, une très grande importance, à raison d'un épisode tragique de cette famille, épisode auquel j'ai été mêlé, et dont j'ai le devoir de faire le récit, quel que soit le mépris public qui pourra en résulter pour le sieur D***, sa sœur Fausta S*** et sa fille Arabella.

Une question de religion, comme si la diversité d'humeur et de caractère ne suffisait pas, séparait encore D*** et sa seconde femme. On sait que le protestantisme anglais se subdivise en plusieurs sectes, dont les deux principales sont les épiscopaux et les presbytériens. D*** est extérieurement presbytérien, et en réalité socinien, ce qui équivaut à sataniste ; car la doctrine secrète des sociniens est le gnosticisme, le système de la divinité double, comportant l'adoration de Lucifer, présenté comme le dieu bon. Par contre, mistress Annie appartenait, par sa famille, à l'anglicanisme, en d'autres termes, à l'église épiscopale, qui reconnaît le symbole des apôtres et celui de Nicée, qui admet la Trinité, le dogme de l'incarnation de Jésus-Christ, la résurrection, la divinité du Saint-Esprit, les sacrements du baptême, de la pénitence et de l'eucharistie, tout en rejetant la présence réelle dans celui-ci et en laissant la confession facultative ; on sait que les épiscopaux, ainsi nommés parce qu'ils ont conservé une grande partie de l'ancienne hiérarchie catholique, contrairement aux presbytériens, rejettent aussi la croyance au purgatoire, l'efficacité des indulgences, le culte de la Mère de Dieu et le culte des saints. D*** et sa seconde femme allaient donc, chacun de son côté, à un temple différent, milady avec miss Mary, et D*** avec mistress Fausta et miss Arabella.

Donc, pendant la traversée de Madras à Calcutta, je m'entretins souvent avec mes deux passagères. Plus tard, quand je quittai Calcutta, j'eus encore

mistress D*** et sa fille à bord du *Meïnam* ; là, nous reprîmes nos conversations, et c'est ainsi qu'en recousant plus tard les lambeaux de l'histoire de cette famille, je l'eus tout entière, ou à peu près, mes observations et mes découvertes postérieures complétant ce qui m'avait été dit d'abord.

Naturellement, nous causâmes religion à plusieurs reprises. Je remarquai que mes interlocutrices avaient des tendances à s'éclairer. Elles m'écoutaient avec plaisir ; par malheur je n'étais pas assez fort théologien pour résoudre les quelques difficultés qu'elles me soulevaient. Mais il est un point sur lequel je réussis à les toucher, surtout miss Mary ; la sainte Vierge était sa patronne, en somme : pourquoi les protestants s'obstinaient-ils à ne pas rendre a la divine Mère de Jésus le culte qui lui est dû ? ce culte n'est-il pas le côté le plus touchant de notre religion ? la Reine des anges n'est-elle pas la meilleure consolatrice au milieu de nos peines ? la prier, n'est-ce pas reprendre espoir dans les tristes combats de la vie ?…

La jeune fille ne perdait pas un mot de mon argumentation, bien que je fusse peu éloquent prédicateur. Ce n'était pas, du reste, la première fois qu'elle étudiait en elle-même cette question.

À Madras, une de ses amies d'enfance, une Française catholique, lui avait chanté un jour un cantique à la Vierge, et elle en avait trouvé les paroles et la musique fort belles. Elle se l'était fait apprendre, ce cantique ; elle le savait. Et, tandis que tout le monde était sur le pont ou dans les cabines, elle se mit au piano du salon des premières.

— Je vais vous le jouer, me dit-elle.

— Et le chanter en même temps ? ajoutai-je.

Elle se défendit un peu. J'insistai.

— Si l'on m'entendait, reprit-elle, on croirait que je vais me convertir au catholicisme. Or, c'est uniquement au point de vue de l'art que ce cantique me plaît.

En disant cette dernière phrase, elle eut une rougeur qui empourpra ses fraîches joues veloutées ; il me sembla qu'elle se défendait mal et que le cantique à la Vierge lui plaisait a un autre point de vue que celui qu'elle indiquait. J'insistai donc de plus belle.

— Allons, Mary, fit sa mère, ne contrarie pas notre bon docteur.

De sa douce et limpide voix, au timbre argentin, mélodieuse et en même temps pénétrante, miss Mary, pendant que ses doigts agiles faisaient vibrer le piano, chanta alors, et avec tant d'expression et de sentiment que j'en fus remué, je l'avoue, jusqu'au fond de l'âme :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours :
Et, quand ma dernière heure,
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort !

Je ne laissai rien paraître de mon émotion ; mais, tandis que miss Mary chantait, je ne pouvais m'empêcher de songer à l'horrible existence qui lui serait destinée, si sa mère, son seul appui en ce monde, venait tout à coup à lui manquer, et si elle se trouvait ainsi livrée à ce milieu hostile, composé d'un père brutal, indifférent, sans une parcelle d'amour pour elle, d'une tante qui m'avait paru, à moi, médecin, atrocement dépravée, et d'une sœur qui, je l'avais bien compris à quelques anecdotes à moi répétées, la haïssait profondément.

— Infortunée jeune fille ! me disais-je en moi-même ; c'est alors que ce cantique qui semble lui plaire si fort, elle aurait besoin de le murmurer, comme une prière au ciel, avec ferveur.

Le lendemain, nous arrivions à Calcutta, où je pris congé de mistress D*** et de miss Mary ; elles descendirent à l'Esplanade Hôtel, et moi, je demeurai à mon bord.

1. ↑ Les Indiens de ces contrées ont des noms invraisemblablement longs ; Ramassamipouno (etc) appartient à la catégorie des noms courts !
2. ↑ Ce pentagramme est formé de cinq bandes plates de métal, entrecroisées et formant ainsi une étoile à cinq pointes. Il est l'objet d'une fabrication spéciale, de sept métaux fondus ensemble ; des signes cabalistiques y sont gravés ; chacun de ces instruments et reçu une consécration d'un hiérarque délégué par le chef suprême des occultistes et présidant à la fabrication. Je donnerai plus loin de plus amples détails sur ces étrangetés, qui constituent un véritable culte avec tous ses accessoires. Pour le moment, je me bornerai à dire que les occultistes attribuant une vertu magique, une puissance surnaturelle à ce pentagramme.
Goëthe, prenant Faust pour le type du cabaliste magicien, lui met dans la bouche ce discours

exaltant la puissance du pentagramme, qui vient de lui être révélé :
« — Ah ! comme à cette vue tous mes sens ont tressailli ! Je sens la vie jeune et sainte bouillonner dans mes nerfs et dans mes veines. Est-il un dieu celui qui trace ce signe qui apaise le vertige de mon âme, emplit de joie mon pauvre cœur, et, dans un élan mystérieux, dévoile autour de moi les forces de la nature ? Ne suis-je pas moi-même un dieu, maintenant !… Tout me devient si clair ! je vois dans ces simples traits la nature active se révéler à mon âme !… Aujourd'hui, pour la première fois, je comprends la vérité de cette parole du sage : « Le monde des esprits n'est pas fermé !… » Ton sens était obtus, ton cœur était mort. Debout !… Baigne, ô adepte de la science magique, ta poitrine, encore enveloppée d'un voile terrestre, dans les splendeurs du jour naissant ! » (*Faust*. 1re partie. Scène 1.)

CHAPITRE V

Deux gros-bonnets de l’occultisme.

Ainsi que je l’expliquerai plus tard avec tous les détails nécessaires, Calcutta est le siège de l’un des quatre Grands Centres Directeurs de la franc-maçonnerie universelle. Dans la capitale politique des Indes se tient le haut et souverain conseil de tous les rites pour l’Asie et l’Océanie. Mais le Directoire de Calcutta et les trois autres reconnaissent au-dessus d’eux, comme autorité spirituelle, si l’on peut s’exprimer ainsi, le Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, dont le président est en réalité le souverain pontife de toutes les sectes occultes, disons le mot, l’antipape.

Ici encore, comme dans toute cette région du sud de l’Asie, la nature et les mœurs des habitants semblent prêter au satanisme et être comme le reflet de ce choix maudit.

On sait que la franc-maçonnerie affectionne surtout l’horrible, le macabre. Eh bien, à Calcutta, la mort se montre sous toutes ses formes. À côté des cataclysmes de la nature, inondations, ouragans et typhons, qui y sont comme la normale du temps, les grands fléaux, peste et choléra, y sont comme la normale de la santé. Ceux qui échappent aux éléments et aux épidémies, sont dévorés par les fauves ou piqués par les serpents. La superstition, qui pousse au suicide, achève le reste. Telles sont les causes de décadence de cette race indienne si ancienne, remontant presque sans mélange aux premiers âges du monde, si puissante par le nombre, mais si faible par son abaissement intellectuel. L’Inde a eu cette singulière fortune d’avoir été conquise sitôt connue et d’avoir toujours eu des maîtres.

Dans l’Inde on rencontre le cadavre à chaque pas : bûchers, ou les suttees (veuves) se brûlent aujourd’hui encore, malgré tout, et qui fument dans le

Ciel ; Gange et Brahmapoutra, qui charrient dans leurs eaux limoneuses et empoisonnées les cadavres de parias que l'on y jette, et qui roulent, crevés, le ventre ballonné, jusqu'à la mer ; tours élevées, appelées « tours des morts », au sommet desquelles les parsis exposent les corps de leurs trépassés, entre ciel et terre, afin que les vautours, les gyps et gypaètes, viennent, pensent-ils, les transporter lambeaux par lambeaux au séjour des bienheureux ; plaine de Dappah, enfin, cet ossuaire gigantesque aux portes même de la ville, ce charnier de plusieurs lieues d'étendue, où, par innombrables milliers, par plusieurs centaines de mille, pêle-mêle confondus, pourrissent au soleil les cadavres d'hommes et les charognes d'animaux, où une tête humaine côtoie le sabot d'un cheval, ou sur le corps d'un homme, placé là comme par hasard, on rencontre des têtes de veau mort-né, d'éléphant, de tortue, comme en un formidable sabbat de pourritures et de squelettes.

Tout, en un mot, dans ce pays de pestilence, tout pue, obsède le cadavre.

La mort, et toujours la mort, sous toutes ses faces et sous tous ses aspects : humide et visqueuse, dans l'eau croupie ; carbonisée ou fumante, dans le feu, sous le ciel ; putréfiée et noire, sur le sol marécageux ; ou blanche d'ossements parsemés, comme une mosaïque funèbre, dans la terre sèche. Partout c'est encore la mort, et la mort païenne, bestiale, diabolique, pour dire la vérité ; car, si le chrétien aspire à la mort calme et décente, le luciférien, qui est le pire des fanatiques et qui se complaît dans l'horrible, recherche comme une volupté sainte le trépas cruel et se vautre à plaisir au sein des plus immondes putréfactions.

Et ici, de nouveau, je ne saurais trop prier le lecteur de ne pas croire à du roman ; tout ce que je dis et tout ce que j'aurai encore à dire, est de la plus scrupuleuse exactitude, de la plus scientifique vérité. Mais il est utile, indispensable de faire ressortir cela, de surmonter une légitime répugnance pour montrer cette mise en scène infernale, afin que l'on voie clairement qu'à travers les oripeaux dont les contes de pseudo-voyageurs l'ont parée, sous cette Inde de rajahs et de bayadères, s'exhibe l'Inde des fakirs, des sectateurs de l'esprit du mal ; et c'est là un tableau fidèle où apparaît très distinctement, écrite, non en hiéroglyphes, mais en caractères, en lettres bien nettes pour ceux qui savent voir et lire, la signature exécrable de Satan, peintre de ce fantasmagorique décor, suprême grand maître de ces

populations dégradées, avilies depuis des siècles ; et toutes ces puanteurs respirent sa présence, exhalent sa manifestation permanente ; c'est bien là un des endroits du globe les plus propices à sa communication avec ses élus.

Vraiment, la franc-maçonnerie des arrière-loges ne pouvait trouver mieux que Calcutta pour y établir son directoire asiatique et océanien.

Entre chaque voyage, le *Meïnam* restait douze jours dans le port de la capitale indienne, c'est-à-dire plus qu'il ne m'en fallait pour étudier, dans cette première excursion, les agissements des chefs inconnus de la secte internationale, et pour prendre le temps de mettre mes notes au clair, de consigner les résultats de mon enquête préliminaire.

Calcutta est aujourd'hui la plus grande ville de l'Inde, la plus peuplée, la plus riche. Elle n'est pas, elle ne sera jamais la métropole des Hindous ; il lui manquera, pour le devenir, le prestige des traditions et la poésie des grands souvenirs de l'histoire ; mais Calcutta est la capitale des Anglais ; c'est un bazar oriental, devenu comptoir-office.

Elle est située sur les rives du Bhagirati, auquel les Hindous ont conservé le nom brahmanique de Hougly. Étagée sur les bords du fleuve, la ville montre avec orgueil ses édifices européens, que le vieux sol de l'Inde s'étonne de porter ; des maisons en briques s'alignent dans des rues symétriques, au-dessus desquelles pyramident les pagodes des temples, s'arrondissent les dômes des mosquées, dominant au loin. Au sud, on aperçoit la masse imposante du Fort-William, symbole de la puissance des conquérants.

On n'a pas fait vingt pas dans la cité, que l'on se sent en plein bazar, en plein commerce ; spectacle que l'animation de la rue, la vue du fleuve ou des navires, se pressant, de toutes formes et de toutes dimensions, ne font qu'accentuer, attestant la fiévreuse activité du génie anglais, que rien n'arrête, que rien ne ralentit.

Mais, au sein même de ce mouvement, au milieu de ces splendeurs de la civilisation matérielle, l'homme est averti qu'il se trouve en présence d'une nature ennemie, que tout menace son existence, et que, s'il veut la conserver, chaque instant de sa vie qui est en péril est aussi une lutte. L'air qu'on y respire, chaud et humide, poisseux, suffoque ; l'eau des puits est

sulfureuse et saumâtre ; le sol, plat et marécageux, s'affaisse sous le poids des maisons, dont les murs se lézardent et craquent ; et il suffirait d'un caprice du Gange, il suffirait d'un détour de l'Hougly, inclinant vers la droite, pour que la riche cité, pressée de toutes parts dans les bras perfides de ses mille canaux, fût changée tout à coup en une vaste mer, engloutissant sous le niveau de ses vagues l'orgueilleuse insolence des maîtres de l'Inde et la servitude des esclaves conquis.

Par sa situation de siège de l'un des quatre Directoires de la haute maçonnerie, Calcutta est un grand centre sectaire, où affluent et pullulent des membres de tous les rites ; ainsi qu'à Jérusalem les chrétiens de diverses églises se réunissent au Saint-Sépulcre ; ici se coudoient, au grand temple maçonnique ; le Kadosch du rite écossais et le Sublime Maître Choisi du rite de Royale-Arche, le Commandeur de l'Aigle Blanc et Noir du rite d'Hérodom et le Grand Inspecteur Parfait Initié du rite de l'Écossisme philosophique, le Frère Élu du rite johannite dit de Zinnendorf et le Frère de la Croix-Rouge du rite des Illuminés de Swedenborg, le Chevalier de la Ranouka du rite misraïmite et le Souverain Grand Maître ad Vitam du rite de Memphis, le Bon Cousin Grand Maître Carbonaro, chef d'une Haute Vente, et le Mage de la Nouvelle Rose-Croix, le Fakir luciférien et le Sublime et Discret Vengeur de la San-Ho-Hoeï chinoise, le Chevalier Templier du Lessingbund et le Hiérarque du Palladium Ré-Théurgiste Optimate ; en d'autres termes, Calcutta est un des principaux lieux de rendez-vous de tous les sectaires occultistes qui ont juré l'anéantissement du catholicisme, de tous les maçons des hauts grades, qui, par une initiation à eux réservée, connaissent le secret des secrets, savoir : que le grand architecte de l'univers n'est autre que Lucifer-Dieu.

Dans ce pays où règne extérieurement le protestantisme anglais, favorisant cet épanouissement de l'occultisme sataniste, les conquérants sont, d'autre part, tenus en échec par d'autres sociétés secrètes, celles-ci indiennes et patriotes, depuis les Thugs ou étrangleurs, qui existent toujours, jusqu'aux Brahmavanis, continuateurs de Tippoo et de Nana-Saëb, qui rêvent la revanche, la liberté, qui ont fait le serment d'affranchir de la domination étrangère le sol de leur patrie.

La société des Thugs a, depuis longtemps, sa réputation faite. On sait que les Indiens qui en font partie se vouent tout spécialement à la déesse Khali,

et que, d'après leur théorie religieuse, plus on offre de victimes à cette déesse, plus on arrive facilement au ciel, à la condition toutefois que les sacrifices offerts soient non sanglants ; d'où le procédé du foulard ou de la corde, c'est-à-dire l'étranglement.

J'ai eu l'occasion de causer longuement avec un des chefs de cette secte redoutée, lequel fut mon passager, se rendant de Calcutta à Madras, où l'on avait annoncé une arrivée de caravane très nombreuse d'Européens et, en particulier, d'Anglais. Cet homme m'a vraiment étonné par son érudition, son calme, sa distinction.

Loin d'être des brigands, tuant pour voler, les Thugs sont, à leur manière, des patriotes, farouches, implacables, fanatiques ; en effet, ce sont surtout les étrangers qu'ils assassinent, et, d'après leur superstition, le meurtre d'un Anglais compte double auprès de Khali ; l'étranglement des envahisseurs du territoire sacré de l'Inde est leur façon de gagner des indulgences ; le Thug qui a étranglé cinq Anglaises enceintes est du coup sacré et se croit définitivement sauvé, destiné infailliblement au paradis de Brahma

Quelque temps après le voyage de ce chef thug dont je viens de parler, j'appris que toute la caravane anglaise nouvellement arrivée à Madras avait disparu. Le gouvernement local fit le silence sur cette affaire, et l'on répandit le bruit qu'elle s'était noyée dans un torrent, par l'imprudence des guides qui la conduisaient et qui avaient eux-mêmes péri. Le fait était vrai ; mais ce qu'on ne disait pas, ce que le lieutenant gouverneur cachait avec soin, c'était que Madras était le centre de la secte des Thugs-Noyeurs, une variété des étrangleurs, ainsi que mon terrible passager me l'avait expliqué.

Des Brahmavanis, qui sont des patriotes combattant loyalement les conquérants avides et odieux, leur tenant tête, à visage découvert, je n'ai rien à dire, sinon qu'ils sont souvent, dans leurs insurrections, des héros admirables ; et j'en arrive tout de suite aux Fakirs, dont un grand nombre s'immolent à Brahma-Lucif ; ceux-ci sont les plus intéressants à connaître, les plus curieux à étudier.

Le Fakir de l'Inde est, en réalité, un personnage énigmatique, qui semble violer toutes les lois de la nature. Sa caractéristique est surtout de ne rien faire de ce que fait le commun des mortels. C'est un rebours. [*illisible*]Il ne boit, ni il ne mange, ni il ne dort ; il ne vit pas ; il est dans une perpétuelle

contemplation, une constante absorption ; la médecine le constate, mais n'a point réussi à l'expliquer.

Il a commencé par être *jongleur*, ou, pour mieux dire, escamoteur, bateleur forain ; puis, il est devenu *kami*, c'est-à-dire qu'aux escamotages vulgaires il a eu le droit de mélanger quelques jongleries d'ordre supérieur ; enfin, il est parvenu au grade de *Sâta*, c'est-à-dire qu'il peut maintenant, en vertu des conjurations rituelles qu'il prononce, se livrer à des sortilèges, des évocations et des actes en contradiction avec les lois de la nature. Il y a chez lui, dans cette initiation progressive, quelque chose de ce qui se passe chez le Brahme, qui, au premier degré, ne peut ni entendre ni lire la doctrine, qui, au second degré, l'entend, mais ne peut la lire, qui, au troisième, la lit, mais ne l'enseigne pas, et qui, enfin, au quatrième degré seulement, peut tout faire, lire et enseigner. Mais, il existe, entre le Brahme et le Fakir, une différence capitale. Le Brahme est le prêtre de la religion nationale indienne. Le Fakir, lui, est, en quelque sorte, le moine d'une religion secrète ; longtemps, il a dérouté les écrivains qui ont étudié l'Orient ; tel auteur le donne pour un religieux mahométan, vivant d'aumônes, et c'est qu'en effet, dans certaines contrées où l'islamisme domine, les fakirs paraissent, par quelques pratiques extérieures, se rattacher à la religion de Mahomet ; tels autres auteurs croient et écrivent que le fakirisme est une secte particulière inféodée au brahmanisme, parce que, dans les pays indiens, bon nombre de fakirs laissent entendre que Brahma est vénéré par eux. Ces écrivains se sont laissé tromper par des apparences. Le fakirisme, je ne saurais trop le répéter, constitue une société secrète religieuse ; c'est une variété du satanisme ; c'est le gnosticisme oriental. De même que, dans les pays protestants, les luciférien s se donnent plus ou moins ouvertement comme adhérents au socinianisme, de même les fakirs ont une doctrine occulte, une religion spéciale mystérieuse, qu'il est impossible de connaître si l'on n'a pas pénétré dans leurs assemblées secrètes.

À Calcutta, je ne manquai pas de me rendre, dès le jour même de mon arrivée, au siège du Directoire maçonnique. Là, les dépendances du grand temple sont surtout réservées à l'administration. L'immeuble, qui n'est nullement caché, que tous les habitants connaissent, est situé en plein Chowringhee, au quartier neuf ; il renferme une douzaine de salles, plus ou moins spacieuses, appareillées pour les tenues des principaux rites,

machinées en conséquence, notamment trois sanctuaires dans le sous-sol. Une quatrième salle, installée aux dernières profondeurs de l'édifice, est, contrairement aux autres, dépourvue de toute préparation ; les murs en sont nus, en blocs massifs de granit, sans aucune niche ; les dalles sont larges, en ciment ; l'orient est en pierres de granit, comme les murailles ; nul autre ornement que l'autel du Baphomet, flanqué, à droite et à gauche, des deux obligatoires tableaux que j'ai déjà décrits ; mais, ici, les peintures sont soignées, et non grossières comme chez les fakirs cynghalais. Ayant décliné mes titres, je fus admis à visiter l'immeuble, et même je fis une petite station à la bibliothèque, qui contient des livres fort curieux, en quantité innombrable, et tous les rituels maçonniques que l'on peut imaginer, imprimés ou manuscrits en presque toutes les langues. Naturellement, le frère archiviste ne me laissa feuilleter que ceux des grades égaux ou inférieurs à mon degré d'initiation ; en réalité, il ne me manquait que l'initiation au palladisme.



LE BAPHOMET

Reproduction exacte du Baphomet, tel que l'idole existe dans le grand temple rouge du Directoire maçonnique de Calcutta (d'après un croquis rapporté par l'auteur). — L'étoile à cinq pointes, formée par cinq lames de métal enchevêtrées les unes dans les autres, et qui figure sur le front de l'idole, n'est autre que le pentagramme magique ; l'hiéroglyphe qui se détache sur le globe terrestre reproduit fidèlement ce que les théurgistes appellent « la signature de Baal-Zéboub ». — Le serpent, qui est à droite, la tête devant un soleil rayonnant, est le serpent indien dit d'Éléphanta ; celui de gauche est le serpent égyptien dit d'Osiris. Celui qui est enroulé, supportant le globe terrestre, est nommé serpent d'Éva. Les trois serpents sont en or massif, artistement ciselés.

Tandis que je faisais cette visite préliminaire, vint un certain frère Hobbs, avec qui je fus très aise de lier connaissance ; il était un des principaux administrateurs d'une grande compagnie de thés de Calcutta ; ce qui m'intéressait n'était pas sa qualité civile, comme on pense bien, mais sa

fonction dans la haute maçonnerie. Le frère Hobbs était précisément le grand-maître de l'aréopage théurgiste, qui avait présidé la séance où avait eu lieu l'apparition dont Carbuccia s'était montré si ému.

Je m'empressai donc de me faire présenter à lui, et, lorsque je lui eus raconté, comme incidemment, l'épisode de Galle, c'est-à-dire la mort de la prêtresse fakir à laquelle j'avais assisté, et la réunion du temple Mac-Benac de Pondichéry, lorsque je lui eus montré la carte de visite du frère John Campbell, augmentée de quelques mots d'amitié de celui-ci, avec sa signature, nous devînmes bientôt les meilleurs amis du monde.

Adroitement, je fis venir la conversation sur les apparitions, que je croyais possibles, dis-je, mais que je n'avais pas encore vues.

— Nous en avons eu plusieurs, cette année, affirma le frère Hobbs ; mais c'est surtout dans les tenues palladiques qu'elles se produisent le plus aisément. Il n'y a pas quatre mois, le Dieu Bon lui-même s'est manifesté à nous.

— En personne ? interrogeai-je.

— En personne.

— Ici ?

— Ici, dans le sanctuaire de granit, du sous-sol. Mais, pour voir le Dieu Bon face à face, il faut avoir un cœur ferme. Cette fois, nous eûmes le tort d'admettre à la séance un cabaliste de Memphis, — votre rite, ajouta-t-il, — un Napolitain que nous nous imaginions peu impressionnable, car il avait subi sans faiblir diverses épreuves à des initiations précédentes ; mais le malheureux n'était pas de taille à connaître tous les mystères du Palladium. Le frère Carbuccia, c'est son nom, s'est évanoui, a eu une crise ; nous avons dû lui prodiguer nos soins…

Je l'interrompis, en stimulant l'étonnement.

— Tiens, tiens, Carbuccia, fis-je ; mais il me semble me rappeler vaguement que j'ai connu quelqu'un de ce nom-là… N'est-ce pas un graineur ?

— Il l'était, du moins ; maintenant, il fait le commerce des bibelots et des curiosités de l'Inde et de la Chine.

— Je dois peut-être l'avoir eu comme passager… Oui, certes ; ce nom de Carbuccia n'est pas nouveau pour moi.

Je me fis donner quelques détails de l'apparition. Le frère Hobbs me répéta à peu près le récit de mon Italien ; il omit néanmoins de m'indiquer le procédé auquel on avait eu recours, dans cette tenue récente, pour obtenir la manifestation luciférienne ; il ne me dit pas un mot des trois crânes de missionnaires martyrisés, ni de la mort subite du frère Shekleton.

— Pourrai-je assister à quelque séance de ce genre ? demandai-je, d'un air avide de curiosité.

— Je ne crois pas que ce soit encore possible pour vous. Carbuccia avait, au rite de Memphis, un grade inférieur au vôtre, il est vrai ; mais c'était déjà un grade cabalistique, et il avait eu soin de se faire initier au palladisme, en passant par toute la filière. Il vous faudrait être au moins Kadosch du Palladium, et vous ne l'êtes pas, mon cher frère.

— J'en solliciterai l'initiation, répondis-je.

J'étais déçu, au fond ; car je savais quels serments à Lucifer il faut prêter pour entrer dans le palladisme, et, pour rien au monde, je n'aurais passé par cette abominable formalité. En moi-même, je cherchais comment je devrais m'y prendre pour continuer mon enquête sans faillir à ma foi.

Le frère Hobbs m'expliqua qu'à raison de mon haut grade cabalistique, il me serait possible d'assister à une réunion palladique, comme visiteur, si j'y tenais ; mais, d'après les règles, cette admission était exceptionnelle et ne pouvait avoir lieu qu'une seule et unique fois ; en outre, dans les tenues de Ré-Théurgistes Optimates où sont admis des frères haut gradés non affiliés au rite, on ne procède jamais à des évocations. Il ajouta, cependant, pour m'engager à venir, que je verrais des choses tout à fait extraordinaires et sortant absolument des banalités de la plupart des loges européennes.

— Un de nos plus illustres frères, un délégué de Charleston, me dit-il, est de passage à Calcutta, en ce moment, à titre de Souverain Grand Inspecteur Général, envoyé par le frère Albert Pike auprès de notre Directoire, et ce soir nous aurons, en son honneur, non pas ici, mais en dehors de Calcutta, une solennité à laquelle prendront part tous les grades de théurgie ; on baptisera, on fera une reconnaissance conjugale, selon les principes du palladisme en ce pays, c'est-à-dire avec le concours de fakirs et de

dévadasis ; on terminera par une pompe funèbre théurgiste, dans des conditions qui vaudront bien une de ces manifestations divines que vous êtes désireux de voir.

Je connaissais par Carbuccia l'argot de la secte ; il s'agissait de parodier un baptême catholique, un mariage catholique, une cérémonie mortuaire catholique. Je le devinais sans peine ; mais en quoi, me demandais-je en moi-même, une parodie d'enterrement chrétien pouvait-elle équivaloir à une apparition d'esprit, à une scène surnaturelle infernale ?… Le frère Hobbs ne m'en dit pas plus long sur ce point.

Par contre, il s'offrit à me servir d'introducteur auprès du délégué de Charleston, dont l'acquiescement était indispensable pour mon admission exceptionnelle à la solennité. Cet inspecteur délégué se nommait Philéas Walder et était un des dix Mages Élus composant le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites, qui est, autour de l'anti-pape, la contrefaçon du Sacré Collège des cardinaux.

Nous nous rendîmes à l'hôtel Adelphi où cet important personnage était descendu. Le frère Hobbs me présenta, en insistant sur la recommandation dont la carte de visite du frère John Campbell me faisait bénéficier. Philéas Walder m'accueillit, en gardant vis-à-vis de moi une certaine réserve.

Un être indéchiffrable, une vivante énigme, ce Philéas Walder. Quelques auteurs anti-maçonniques ont déjà parlé de lui et de ses collègues, mais d'une façon très vague. Mgr Léon Meurin, évêque de Port-Louis, dans son remarquable ouvrage paru tout récemment, la *Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, cite le fameux Grand Collège des Maçons Émérites, indique le nombre de ses membres, mais, dans la reproduction d'une « encyclique » de l'anti-pape Albert Pike, il supprime les noms, qu'il eût été intéressant de faire connaître au public, puisque voilà quelques-uns des hauts chefs secrets de la franc-maçonnerie universelle. M. Léo Taxil n'a pas fait d'allusion, que je sache, aux dix membres du Grand Collège de Charleston ; mais il mentionne, accidentellement, le frère W*** comme ayant organisé en 1881 les loges palladiques en France ; il consacre quelques pages à sa fille, mais toujours en ne donnant que l'initiale de son nom. Ces indications, trop succinctes, sont la preuve que M. Léo Taxil avait recueilli assez de renseignements sur les Walder, le père et la fille ; pourquoi n'a-t-il pas publié leurs noms en toutes lettres ? pourquoi ses

divulgations, jusque-là courageuses, se sont-elles arrêtées ? D'autre part, M. Adolphe Ricoux imprime les noms des dix Mages Élus du Sérénissime Grand Collège ; mais il ne donne sur aucun d'eux pas le moindre renseignement, et cependant on comprend, en lisant cet auteur, qu'il a été bien informé sur les chefs de Charleston.

Il m'appartiendra, en conséquence, de combler toutes ces lacunes. Je me suis promis de faire la lumière complète. Je nommerai, moi, Maçons et Maçonnes en toutes lettres, ou, tout au moins, ceux et celles qu'il sera nécessaire de nommer. Les Walder sont du nombre.

C'est donc en octobre 1880 que je vis pour la première fois Philéas Walder, à Calcutta ; il avait alors cinquante-huit ans. Il est de taille plutôt grande que petite, mais de buste court ; il paraît petit, lorsqu'il est assis, étendant devant lui d'assez longues jambes ; sitôt qu'il est debout l'aspect change. La physionomie est dure, légèrement allongée ; les yeux sont glauques et d'une expression indéfinissable ; la bouche est édentée ; le front est vaste, sous une chevelure postiche. La parole est brève, cassante. Quand on cause avec lui, il a une manie : de la main gauche, il vous tient par l'habit, vers une boutonnière, et constamment, en gesticulant, il agite son bras droit, par saccades, le poing fermé ; on croirait qu'il veut vous boxer, s'il n'écartait le poing dans chacun de ces mouvements brusques.

Il se rendait en Europe, accomplissant une tournée d'inspection ; il avait laissé sa fille à Charleston.

Né dans un canton de la Suisse allemande, Philéas Walder a, d'abord, été pasteur luthérien. À vingt-sept ans, il démissionna, on n'a jamais bien su au juste pourquoi. Il habita quelques années l'Alsace et s'y fit anabaptiste. Dans cette secte, il fut un des plus fanatiques ; il prêchait l'hérésie, non pas sous la forme modérée de Mennon Simonis, mais violemment et en conformité avec la doctrine de Jean de Leyde. Pour être saint, selon lui, il fallait rejeter toute loi extérieure ; la Bible elle-même était inutile ; il donnait à ses adeptes le baptême du feu ; il les faisait communier avec une tranche de rôti et une chope de bière ; il se prétendait inspiré directement de Dieu, et, lorsque ses inspirations contredisaient la Bible, c'était, affirmait-il, qu'il y avait falsification dans celle-ci. Au surplus, il était loin d'avoir de bonnes mœurs ; il soutenait publiquement que les hommes et les femmes ne

doivent s'unir entre eux que par des liaisons passagères et simultanément multiples.

Il demeura anabaptiste trois années seulement. En 1852, la renommée des mormons de l'Amérique du Nord commençait à devenir tapageuse. Brigham Young, le second chef de la secte nouvelle, chassée de l'Illinois par les habitants résolus à ne pas souffrir au milieu d'eux ce qu'ils appelaient « un ramassis de voleurs et d'infâmes coquins », avait établi ses disciples dans la vallée du Grand-Lac-Salé, entre la Californie et l'Orégon ; il y avait fondé la cité de Deseret ou Nouvelle-Sion, qui compta 8,000 habitants au bout de quatre ans, et où il avait fait construire une école normale, des bains, des édifices publics, un fort, une vaste salle d'assemblée et un temple. Ce fut à cette époque que l'ex-pasteur Walder quitta l'Europe, se sentant attiré par le mormonisme ; le gouvernement des États-Unis avait, depuis deux ans, érigé en territoire, sous le nom de l'Utah, la colonie des sectaires, dont les progrès avaient été si rapides ; l'apôtre John Taylor venait de publier, à Paris même, l'*Évangile des Mormons* et l'*Étoile du Désert*. Philéas Walder fut bientôt reçu apôtre, à son tour.

On sait les difficultés qui surgirent, dès 1856, entre le gouvernement fédéral et le territoire de l'Utah, qui comptait alors 30,000 mormons. Il y eut guerre civile, en 1857, les disciples de Brigham Young voulant maintenir leur droit à la polygamie, contrairement à la constitution de l'Union américaine. Walder fut au premier rang des combattants les plus acharnés. Lorsqu'en 1862 Brigham Young fut élu président de l'Utah, l'ex-pasteur fut nommé un des quatre-vingt-dix missionnaires du mormonisme ; ce qui lui procura l'occasion de revenir en Europe. Il visita surtout l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, l'Alsace, s'efforçant de recruter des adhérents. C'est au cours de ce voyage qu'il eut Sophie d'une jeune Danoise, presque aussitôt abandonnée que connue ; à peine mise au monde, à Strasbourg, l'enfant fut ravie à la mère, et celle-ci, délaissée. Rien n'est plus étrange que cette conduite de Philéas Walder, se plaisant à briser le cœur de la jeune femme, sa victime, et, d'autre part, entourant de soins le bébé dont il s'emparait furtivement, en vrai larron. Je n'ai pu savoir, et tout le monde, sauf peut-être l'ex-pasteur, ignore ce qu'est devenue la malheureuse mère de Sophie ; on affirme, du reste, que jamais Sophie, digne fille de son père sans cœur, ne s'est souciée de rechercher celle à qui

elle doit le jour ; cette indifférence inouïe, contre nature, cache sans doute quelque sombre mystère.



PORTRAITS DE SOPHIE WALDER ET DE SON PÈRE
Modèle d'un Bref de Bon-Accueil, que la Sœur Sophie Walder, en sa qualité de Maîtresse Templière du Rite Palladique Réformé Nouveau, se fait délivrer par la principale loge occultiste d'une grande ville, pour être reçue avec honneur dans toutes les sociétés théurgistes de la région. — *Nota* : ce bref est collé au dos de la photographie de la Maîtresse Templière et lui sert ainsi à la fois de passe-port et de carte d'identité. C'est ainsi que procèdent toutes les sociétés palladiques.

Chez les mormons, Philéas Walder se donnait comme ayant le don de converser avec les esprits. On sait que, sous des apparences religieuses, la secte cache un bizarre mélange de matérialisme et de spiritisme.

Entre temps, Walder s'était affilié à la franc-maçonnerie, passant d'un rite à un autre ; il fut d'abord, dans l'Utah, le propagateur du rite de Royale-Arche ; il y établit, progressivement, huit loges, régies par une Grande Loge, qui a été fondée en 1872 à Salt-Lake-City ; puis, il se rallia à

l'écossisme et se rangea sous la bannière du Suprême Conseil de Charleston ; il avait enfin appris que là était le centre directeur de la franc-maçonnerie universelle, le siège du souverain pontificat de l'Église de Satan. Albert Pike l'apprécia et fit de lui un des membres de son Sérénissime Grand Collège.

En 1873, les mormons étaient plus de cent mille dans l'Utah. Quatre ans après, Brigham Young mourait, et sa succession était dévolue à John Taylor par le conseil des douze apôtres de la secte.

Walder, à la fois lieutenant de John Taylor et d'Albert Pike, est aujourd'hui le trait d'union entre le mormonisme et la franc-maçonnerie. C'est un homme d'une activité prodigieuse. Tantôt dans l'Utah, tantôt dans la Caroline du Sud, il a deux domiciles officiels : l'un, au Deseret ; l'autre, à Charleston. Ce qui ne l'empêche pas d'accomplir de nombreux voyages. Le croit-on en Amérique ? il débarque tout à coup d'un paquebot en Europe ou en Asie, ayant sans cesse une mission dont le but est inconnu, visitant les loges et les arrière-loges des diverses capitales du monde, aujourd'hui sous son nom et se faisant rendre des honneurs, demain en secret, avec une fausse barbe et un diplôme à lui délivré, sous un nom de fantaisie, par le Suprême Conseil de Charleston. Depuis une dizaine d'années, il s'est particulièrement consacré à la propagande du rite palladique et néglige la maçonnerie ordinaire.

C'est lui-même qui a élevé sa fille, dans le satanisme pur.

Tel est l'homme à qui le frère Hobbs sollicita pour moi la faveur exceptionnelle d'être admis à la solennité qui se préparait. Il me l'accorda froidement, après quelques mots secs. Il me dévisagea un long moment, me posa trois ou quatre questions dont j'eus la chance de ne pas être embarrassé, — car elles avaient trait justement à des sujets dont Carbuccia m'avait instruit, — et, pour conclure, il dit à mon introducteur :

— Frère Hobbs, vous veillerez à ce que le frère Bataille soit soumis à l'épreuve que vous savez.

Là-dessus, il se leva de son fauteuil ; ce qui nous indiquait nettement qu'il était temps que nous prissions congé de lui. Nous le saluâmes et sortîmes de sa chambre, où il nous avait reçus.

Sur le seuil de la porte d'entrée de l'hôtel, nous rencontrâmes Tomaso Cresponi, autre maçon de haute marque. Nouvelle présentation. Celui-ci est aussi exubérant que Philéas Walder est concentré ; mais Cresponi est un malin, qui ne dit jamais que ce qu'il veut dire.

Maigre, osseux, aux yeux noirs et vifs, à la chevelure bouclée, long comme un jour sans pain, la lèvre supérieure garnie d'une épaisse moustache qui s'étend jusqu'aux joues, Tomaso Cresponi est un gros bonnet de la secte. Il venait d'Amérique, lui aussi, et avait accompagné Walder, mais il devait se fixer à Rome, où il avait à prendre, auprès du Suprême Conseil d'Italie, les fonctions, en apparence honorifiques, de Garant d'Amitié du Suprême Directoire Dogmatique de Charleston. En réalité, Cresponi est une sorte d'espion surveillant le grand-maître Adriano Lemmi pour le compte de l'anti-pape luciférien.

Il faut croire que ma physionomie plut au frère Cresponi ; car, séance tenante, il m'invita à dîner au restaurant Bansard, où il prenait ses repas. Le frère Hobbs fut invité aussi ; mais il ne put accepter, étant attendu chez lui. Je restai donc avec Cresponi ; il fut convenu que ce serait lui qui me conduirait au temple extra-muros, — je devrais dire : aux temples, — où devait avoir lieu, dès la tombée de la nuit, la solennité à laquelle j'avais maintenant hâte d'assister.

En dinant, nous bavardâmes, comme on pense ; ce fut, naturellement, le spiritisme qui fit les frais de la conversation.

Avec quel rire bruyant Cresponi lançait les éclats de son hilarité, lors qu'il parlait des spirites de salon et de leurs tables tournantes, qui, les trois quarts du temps, sont muettes ! Quelle différence, disait-il, avec les prestiges des sociétés de cabale et de théurgie !

Il me fit le recensement des spirites du monde entier, pays par pays. Cet homme a une mémoire étonnante.

Il me cita des noms, dont quelques-uns me surprirent. Pour la France, je notai au passage M. Jules Lérmina, M. Auguste Vacquerie, ce dernier, par extraordinaire, n'étant pas franc-maçon.

Il me pria de venir à Rome ; court voyage qui me serait possible, la première fois que je ferais une station de vingt-huit jours à Marseille. Je verrais, grâce à lui, me promettait-il, le grand-maître Adriano Lemmi[1], le

Chef d'Action politique de la franc-maçonnerie ; et, en effet, il me tint plus tard sa promesse. Par Cresponi, j'ai connu de près l'illustre frère Lemmi, qui a juré d'expulser, avant de mourir, la papauté de l'Italie. Et si je suis en mesure de consacrer au grand-maître romain un chapitre spécial, c'est à Cresponi que je le dois.

Certes, je crois fort aussi que, lorsque ces lignes tomberont sous les yeux de mon ami Tomaso Cresponi, il esquissera sans doute une vilaine grimace, et peut-être me gardera-t-il rancune de mon indiscrétion. Mais, baste ! s'il me fallait prendre souci des rancunes et des grimaces des gros bonnets à trois points, si je ne devais, par préoccupation des colères des Directoires, révéler au public que ce que tout le monde sait déjà, mes lecteurs auraient alors, eux, le droit de se plaindre, et, tout compte fait, j'aime mieux déplaire à Lemmi et à Cresponi qu'à mes lecteurs.

Je publierai plus loin la correspondance édifiante entre la maçonnerie romaine et le grand chef Albert Pike, sur les moyens plus ou moins opportuns à employer pour se débarrasser de Léon XIII, au besoin par l'envahissement du Vatican et par l'assassinat ; car cette question-là a été débattue, discutée, et j'ai la bonne fortune de posséder la copie de ces lettres, qu'il serait vraiment dommage de ne pas produire au grand jour.

Cette digression terminée, j'arrive à la grande solennité satanique, à laquelle j'ai assisté, à fin octobre 1880, à Calcutta, par la gracieuse autorisation du Très Illustre, Très Éclairé et Très Sublime frère Philéas Walder (ce sont ses qualifications usuelles), et aussi par suite de ma fermeté à subir une fort désagréable épreuve pour laquelle il m'avait recommandé au frère Hobbs.

1. ↑ Si des francs-maçons me lisent, je les prie de ne pas croire à une erreur de ma part lorsque je cite le nom d'Adriano Lemmi comme étant celui du grand-maître d'Italie en 1880. Le frère Garibaldi, grand-maître titulaire, vivait retiré dans son îlot de Capera, et le véritable grand-maître, celui auprès de qui les diverses autorités maçonniques accréditaient leurs représentants dits Garants d'Amitié, était bien le frère Lemmi, portant le titre de grand-maître adjoint. Il en fut de même sous la grande maîtrise du successeur de Garibaldi ; c'est toujours Lemmi, qui a réellement exercé le pouvoir. J'ai fait la connaissance d'Adriano Lemmi, en 1882, lors d'un voyage à Rome, où je me trouvai en compagnie de nombreux francs-maçons français, notamment le frère Yves Guyot, dont je narrerai certaines transes, et qui ne doit pas avoir oublié la cérémonie d'intronisation du frère Giuseppe Petroni comme grand-maître titulaire, ni la réunion du palazetto Sciarra où furent proférées les plus odieuses menaces contre le Vatican.

CHAPITRE VI

Le baptême du serpent.

J’ai parlé tout à l’heure de la plaine, ou, pour mieux dire, du désert de Dappah, situé presqu’aux portes de Calcutta. Deux heures de voiture seulement suffisent, en effet, pour y conduire. C’est, ai-je dit, un gigantesque ossuaire où l’on va jeter pêle-mêle les corps des hommes, les charognes des animaux, là, sur le sol. Rien n’est plus vrai, et les très nombreux crânes indiens que possède la société d’anthropologie de Paris proviennent tous de là ; c’est là que les explorateurs vont les chercher ; je pourrais citer un docteur, un de mes meilleurs amis, qui, à lui seul, en a rapporté plus de trois cents, en un seul voyage ; il en a fait don à ladite société.

Or, une superstition indienne est celle-ci : les âmes des hommes jetés ainsi à la voirie ne peuvent aller ni au séjour du Dieu Bon, ni aux abîmes du Dieu Mauvais ; elles restent là indécises, sous forme de feux follets ou de vapeurs, souffrant cruellement et attendant qu’on aille les y chercher ; c’est donc faire œuvre pie que de venir les disputer à Civa pour les donner à Brahma, le dieu par excellence, l’origine de tout, la divinité suprême ; et il ne suffit pas de se préoccuper des âmes d’hommes, il faut aussi arracher au malfaisant Civa les âmes d’animaux, attendu que, par la métempsychose, les animaux possèdent des âmes d’humains ayant émigré en eux.

Brochant là-dessus, les spirites luciférien de l’Inde prétendent que ce qu’ils appellent le « peresprit », — c’est-à-dire un élément aérien et sidéral constituant un second cadavre, mais celui-ci vivant, tandis que le cadavre matériel, dont il a néanmoins la forme, pourrit, — n’est autre que cette vapeur, ce gaz délétère qui se dégage des corps en putréfaction non

inhumés ; et, comme c'est par centaines de mille que l'on voit errer, la nuit, des feux fouets dans la plaine de Dappah, on imagine aisément à quelles fantastiques scènes de sabbat cette superstition donne lieu.

Les Indiens sont de très bonne foi les principaux acteurs de ces jongleries macabres ; mais les francs-maçons européens, les colons anglais affiliés aux divers groupes occultistes, qui s'associent à eux et participent à ces lugubres horreurs, ne voient là qu'un prétexte nouveau pour rendre à Lucifer un culte exécrable ; car, le lecteur ne l'a point oublié sans doute, ils insinuent aux Indiens endoctrinés par eux que Brahma ne fait qu'un avec Lucifer et que Civa est l'Adonaï des catholiques, prêché par les missionnaires comme étant le seul et unique dieu. Il s'agit donc, dans ces sabbats du satanisme indo-maçonnique, de combattre l'influence de Civa-Adonaï, qui veut, disent les sectaires, s'emparer des âmes des humains défunts.

Le frère Cresponi et moi, nous finissions de dîner, lorsqu'un garçon du restaurant vint prévenir mon collègue luciférien qu'un messager l'attendait à la porte. Nous nous levâmes, et je vis un Indien tout nu, agile et découplé, un vrai courrier, tenant à la main un long bâton de coudrier terminé par deux cornes, auxquelles pendaient deux grelots. Le messager et mon collègue échangèrent quelques mots à voix basse ; puis, le courrier repartit.

— Tout est prêt, me dit Cresponi ; nous n'avons plus qu'à nous mettre en route. Le frère Walder se rend de son côté là où nos frères sont convoqués ; il a eu l'obligeance de nous envoyer une voiture, dont le cocher, discret et sûr, sait où il faut nous conduire.

En effet, un ticka-garri était là. Cresponi fit un signe maçonnique, auquel l'autre, du haut de son siège, répondit par un signe correspondant.

— Tout se prête à la solennité à laquelle nous allons prendre part, ajouta mon collègue, reprenant la conversation avec moi, après avoir levé un instant les yeux au ciel. Le jour et l'heure sont propices ; Saturne est en conjonction avec la lune ; l'étoile Lucifer se lèvera dans trois heures. Ah ! oui, certes, nous aurons une belle solennité.

Nous vidâmes un dernier verre. Cresponi paya la dépense. Après quoi, nous montâmes dans la voiture, qui partit d'un bon train. Nous roulâmes deux heures environ. Par la portière, j'observai le pays. Nous traversions

Calcutta, et, tour à tour, le palais du gouvernement, le bazar, la tour des morts, le Fort-William défilèrent devant mes yeux ; puis, ce fut le long serpent d'argent du fleuve qui se déroula. Nous prîmes la route de Garden-Reach, passâmes devant Kidderpoor, puis devant Mout chekooulah, enfin devant le palais du roi d'Aoude, touchant à la propriété des Messageries Maritimes.

Il pouvait être, maintenant, huit heures du soir. Un vent d'orage soufflait, et des éclairs brillaient. Dans la campagne, là-bas, mélangés aux derniers croassements des corbeaux, les cris des chacals s'entendaient, aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre, sans compter les hurlements des Indiens chassant les mauvais esprits. Puis, un bruit de grelots retentit, tandis qu'une ombre glissait à côté de nous, frôlant la voiture ; c'était notre messager que nous rattrapions, pour le dépasser bientôt.

Nous arrivâmes, enfin, à Mahatalawa, une des villes mortes si nombreuses dans l'Inde, et dont la population est aujourd'hui disparue ; siège jadis d'une dynastie régnante, et à présent en ruines. Nous nous trouvâmes au centre d'un paysage d'une austère grandeur.

Nous nous arrêtâmes brusquement, et Cresponi, qui avait dormi et ronflé tout le long de la route, se réveilla. Nous étions en présence d'un énorme rocher surplombant, dont l'équilibre instable semblait ne tenir que par un miracle. Un peu plus loin était une montagne de gneiss, haute de 500 pieds, longue de 2,000, complètement isolée, avant, dans cette vaste solitude, le faux air d'une monstrueuse baleine qui se serait échouée sur une plage.

— Ici, nous sommes chez nous, me dit Cresponi, en descendant, d'un saut, de la voiture.

Je l'imitai. J'avais à peine mis pied à terre, qu'un Indien vint à nous, sortant de derrière un rocher où il se tenait sans doute en faction. Cresponi et moi, nous lui donnâmes l'attouchement luciférien (poignée de main en accrochant les doigts en griffe), et il se mit à notre disposition.

Ayant su par mon collègue que j'étais français, il s'exprima dans ma langue, qu'il parlait assez correctement ; ce n'était pas, à coup sûr, un homme du vulgaire ; mais, en fait de fanatisme, il en avait à revendre à tous ses compatriotes.

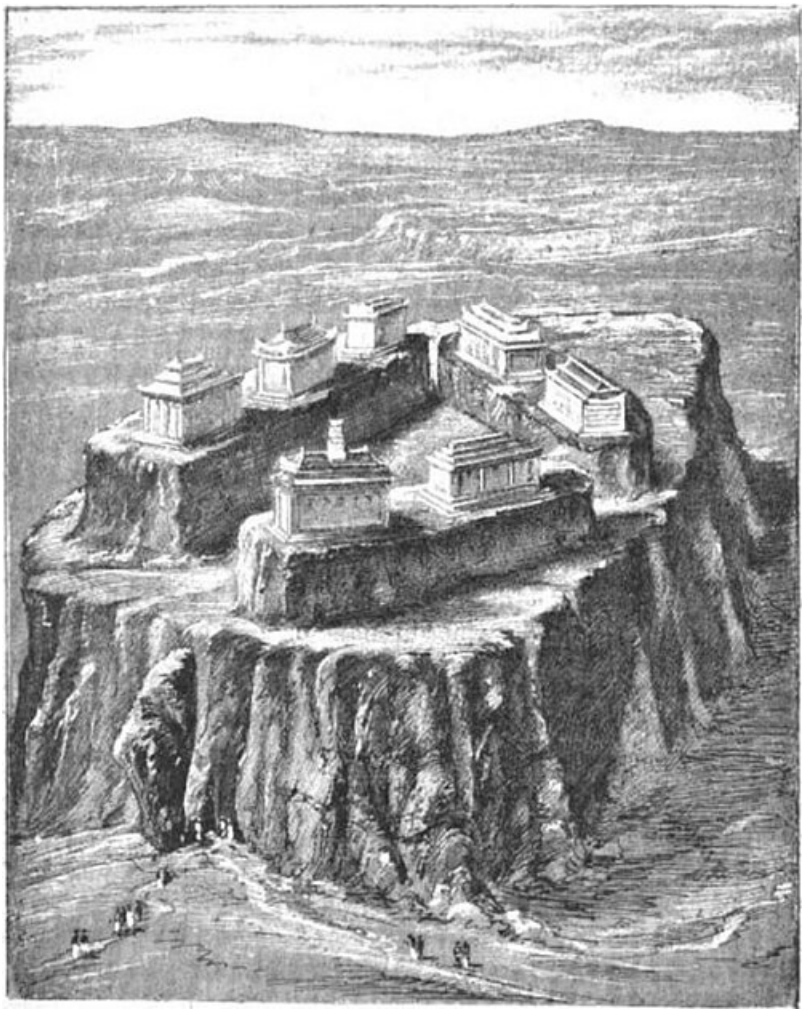
— Frère, commença-t-il en s'adressant à moi, ici une ville populeuse s'est effondrée il y a des siècles. Cette catastrophe est un crime du Dieu Mauvais contre l'humanité qu'il déteste ; les habitants étaient des justes, des vertueux, des adorateurs de Brahma-Lucif. Plus d'un million d'âmes, subitement arrachées à leurs corps qui reposent enfouis dans cette terre, ont erré ici pendant d'innombrables années, et nous les avons, nous et nos aïeux, délivrées une à une de la possession de la divinité malfaisante, Civa-Adonaï. Aujourd'hui, elles sont entrées enfin dans le sein du Dieu Bon, qui seul règne ici.

Je regardai autour de moi. De ville souterraine il n'y avait plus aucune trace ; les amoncellements de sable et de terre, qui en occupent l'emplacernent, ne permettent même pas de deviner où existait la cité dont parlait l'Indien. Mais, en face de nous, sur une sorte de plateau, en apercevait sept temples sans pagodes, ne paraissant pas remonter à plus de cent ans.

Il est bon de dire, en passant, qu'on rencontre dans l'Inde un certain nombre de temples sans pagodes ; les temples avec pagodes sont ceux de la religion nationale, ceux où Brahma est adoré conformément aux vieilles traditions, et où l'on rend honneur aussi à Vichnou et à Civa qui complètent la trinité indienne ; les temples sans pagodes, au contraire, sont ceux d'où le culte de Civa est banni, où au nom de Brahma s'ajoute celui de Lucif et au nom de Vichnou celui de Baal-Zéboub, les fidèles disant avoir une révélation nouvelle et maudissant Civa comme étant le Dieu unique des chrétiens. Les temples avec pagodes sont publics ; ceux sans pagodes ne s'ouvrent qu'aux initiés, leurs cérémonies sont mystérieuses, et dans la plupart de ces édifices on ne pénètre que par un couloir souterrain dont l'entrée située à une certaine distance est toujours bien gardée. Beaucoup d'auteurs appellent « pagode » tout temple indien indistinctement ; c'est là une expression impropre, employée par des écrivains parlant d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ; la pagode est une annexe du temple, comme le clocher ou le campanile d'une église catholique ; et, je le répète, c'est par l'absence de pagode que se distingue un temple luciférien.

Les sept temples de Mahatalaa sont élevés sur trois masses de granit, un peu inégales en grandeur, qui forment, par leur situation respective, un gigantesque triangle ; un côté, le plus large, supportant trois temples, va du

sud à l'ouest ; les deux autres côtés, supportant chacun deux temples, vont de l'ouest à l'est et de l'est au sud. L'ensemble repose sur un plateau colossal, tout en un seul rocher de dimensions prodigieuses, se dressant dans la plaine à une hauteur d'environ cent pieds au-dessus du niveau de la mer, et cet extraordinaire bloc granitique a une base encore inconnue, attendu qu'on a sondé vainement pour la trouver, jusqu'à deux cents pieds de profondeur.



Les sept temples luciférien de Mahatalawa, près de Calcutta.

— C'est là l'entrée, nous dit l'Indien en nous montrant un trou dissimulé par le rocher détaché, qui se tenait en équilibre sur une pointe, et qui était

situé au pied du plateau.

Nous pénétrâmes, franchissant un groupe de sicks, gardiens, qui demeuraient silencieux dans la première partie de l'obscur boyau où nous nous engagions. On ne les voyait pas eux-mêmes, car il faisait noir comme dans un four ; mais on les sentait remuer et l'on apercevait quelques lueurs d'acier, témoignant qu'ils étaient armés pour défendre l'accès des temples ; tout intrus, qui se serait aventuré là, aurait été, cela est certain, impitoyablement massacré.

Notre guide mit sa main gauche derrière le dos et me prit la main droite, m'invitant à le suivre en donnant de même ma main gauche au frère Cresponi. J'étais donc entre mes deux introducteurs, à leur merci, puisque mes deux mains étaient tenues ; nous nous glissions ainsi tous trois dans ce souterrain, au milieu des plus épaisses ténèbres. Que ces deux hommes eussent soupçonné que je m'étais mêlé à eux uniquement pour surprendre leurs abominables secrets, et j'étais perdu.

C'est par des couloirs taillés dans le roc que ces sept temples communiquent entre eux ; mais celui qui conduit au premier temple est seul étroit et obscur ; les autres sont larges et éclairés par une quantité considérable de lampions à l'huile de coco, qui y dégagent, il est vrai, une fumée atroce, laquelle s'échappe tant bien que mal en suivant les courants d'air.

Quand nous fûmes parvenus dans la pièce spacieuse qui sert de vestibule au premier temple, mes deux conducteurs me lâchèrent les mains et je respirai, ma foi, avec satisfaction. Cette salle de pas-perdus ne manquait pas de lumières. De nombreux adeptes s'y trouvaient déjà, indigènes, colons et voyageurs, allant et venant, causant par groupes. Cresponi fut salué avec respect par tous, quant à moi, j'étais le point de mire de tous les regards. En dehors des Indiens et des voyageurs, il y avait là, je le sus plus tard, un notaire, des marchands de thé, un notable verrier et fabricant de porcelaine, des négociants en articles européens, deux ou trois agents d'assurances ou d'émigration, un fabricant d'huiles, un banquier, un pasteur presbytérien, un dentiste, un filateur de coton, des courtiers de navires, un constructeur, un raffineur de sucre, trois pharmaciens, un grand fabricant de papier, deux ingénieurs mécaniciens, un riche tanneur, le directeur d'une manufacture de

toiles à sacs, bref, toute espèce de commerçants et industriels de Calcutta, et de nombreux officiers anglais.

Cresponi s'empressa de dire à la ronde que j'étais un haut dignitaire du rite de Memphis, que j'avais déjà fréquenté les fakirs de Galle et de Pondichéry, et que, pour être parfait, il ne me manquait plus que l'affiliation au palladisme ; toutes les mains se tendirent aussitôt vers moi.

Un frère maître des cérémonies me demanda si je persistais à prendre part, à titre de visiteur, à la solennité palladique qui allait avoir lieu. Je répondis affirmativement.

— Je dois vous prévenir, mon très cher frère, me dit-il, que nous n'admettons parmi nous que des frères affiliés à des rites théurgistes ; et quand, par une faveur tout exceptionnelle et avec l'autorisation expresse d'un chef suprême du Palladium, nous ouvrons nos temples à un frère pourvu au moins d'un haut grade cabalistique, ce qui est votre cas, encore il ne peut assister à la séance qu'après avoir eu son courage terriblement éprouvé.

— Mon courage ne faiblira pas, très illustre frère, répondis-je ; éprouvez-moi.

— Vous ne redoutez point la mort ?

— Je l'ai bravée cent fois.

— Même la mort qui vous saisit et contre laquelle il est impossible de se défendre ?

— Éprouvez-moi, vous dis-je ; je suis prêt.

Mentalement, je fis une courte prière. Puis, je pensai aux quelques parents qui me restent et qui étaient si loin de moi, habitant l'Europe ; je pensai aussi à miss Mary D*** et au cantique à la Vierge qu'elle m'avait chanté la veille.

Ainsi que je venais de le déclarer, j'étais maintenant prêt à tout.

Le messager que le frère Walder avait envoyé à Cresponi au restaurant, et que nous avions rencontré en route, arrivait alors, agitant les grelots de son bâton de coudrier fourchu.

À ce bruit, les portes du temple s'ouvrirent. Le messager entra, secouant ses grelots plus fortement que jamais. Le frère Hobbs parut à son tour, et,

me prenant par la main :

— Venez, me murmura-t-il à l'oreille, et recommandez-vous à notre dieu.

Je pénétrai avec lui et le courrier indien dans le temple. Le frère Hobbs me fit placer, ainsi que le messager, au centre d'une sorte d'arène en fer à cheval, dont la partie ouverte faisait face à l'orient où trônait l'immanquable Baphomet. Tout autour de la petite muraille qui bordait l'arène, s'élevaient des gradins où prirent place les assistants. Les grandes et épaisses murailles du local étaient garnies de niches, comme celles destinées à des statues ; ces niches, en assez grand nombre, étaient occupées par des Indiens, qui avaient chacun à la main une sorte de flûte emmanchée dans une grosse calebasse, mais qui ne jouaient pas de cet instrument dont j'avais déjà vu les charmeurs de serpents se servir sur les places publiques. La salle était éclairée d'une très douce lumière.

Un Indien apporta, dans un panier, un serpent vivant que le frère Hobbs piqua adroitement à la tête avec une petite fourche en fer ; le reptile se débattit un instant ; il fut tué.

Là-dessus, le frère Hobbs me commanda de me dépouiller de tous mes vêtements sans exception, et me remit un tablier maçonnique. Ce fut, avec le cordon de mon grade de Memphis, tout mon costume ; mes effets furent déposés sur un escabeau, auprès de moi. Le messager se tenait à dix pas, ne cessant d'agiter ses grelots. Alors, le frère Hobbs traîna par terre le serpent fraîchement tué, comme pour faire une trace venant jusqu'à moi ; puis, avec un couteau, il dépeça le reptile et me frictionna le corps avec cette chair immonde et sanglante. Je ne comprenais guère ce qui se préparait. Enfin, le frère Hobbs renferma les restes du reptile dans le panier, un Indien l'emporta, et lui-même remonta à l'orient.

C'était le moment de l'épreuve.

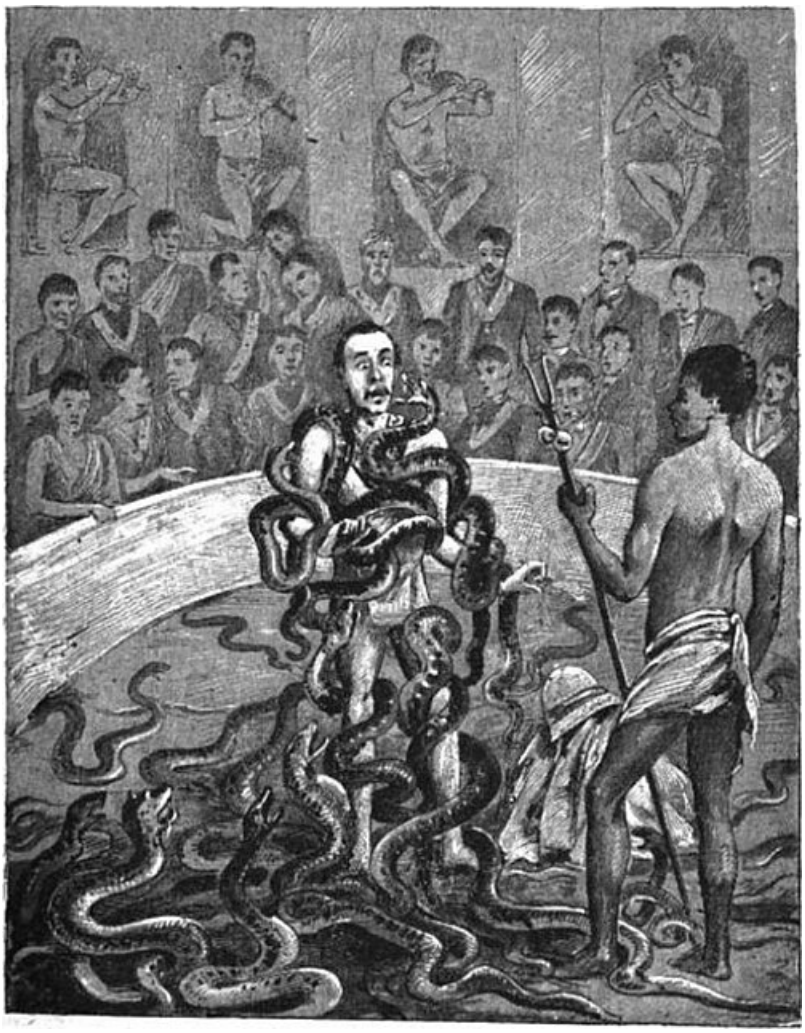
Le messager interrompit tout à coup l'agitation tapageuse de ses grelots, et en même temps les Indiens juchés dans les niches commencèrent, doucement d'abord, la musique de leurs flûtes de charmeurs.

De diverses fentes qui crevassaient la petite muraille de l'arène, je vis, en peu de secondes, sortir des têtes de serpents. Bientôt, ils se répandirent, en rampant, sur le sol ; et, quand ils arrivèrent aux endroits que le frère Hobbs avait frottés, à l'instant, ils se redressèrent furieux, puis se traînant sur cette

piste, la sentant, sifflant avec rage, le cou gonflé, ils se dirigeaient vers moi. C'étaient des cobras-capellos, les plus venimeux des ophidiens, dont la morsure tue en une demi-heure à peine. En moins d'un quart de minute, les affreux reptiles s'étaient élancés sur moi, m'enlaçaient, le long des jambes, des bras, du corps. La musique des charmeurs avait élevé le ton, et seules ces modulations étranges calmaient la fureur des cobras. J'étais littéralement couvert de serpents. J'en avais qui, se cramponnant à moi par leurs derniers anneaux et repliant le haut du corps en arrière, retroussaient leur tête vers mon visage et dardaient sur mes yeux leur horrible regard. Leur odeur musquée me faisait mal au cœur, et mes cheveux se dressaient sur ma tête.

Cependant, la musique des charmeurs augmentait de plus en plus de force ; elle retenait les hideux reptiles. Je me gardai bien, comme on pense, de faire le moindre mouvement. Deux ou trois cobras, sortis de leurs trous après les autres, et n'ayant pas flairé la trace, avaient été sur le point de s'élancer sur le messager ; mais il avait suffi à celui-ci d'agiter par quelques coups ses grelots pour les détourner de lui, et ils étaient venus grossir la masse grouillante qui m'enlaçait.

Je ne songeais aucunement aux assistants, assis sur les gradins ou à l'orient. Je pensais aux Indiens des niches, qui tenaient ma vie entre leurs mains. Si leur musique s'arrêtait, c'était pour moi la mort ; à la seconde même, j'eusse été mordu par une cinquantaine de cobras.



En moins d’un quart de minute, les affreux reptiles s’étaient élancés sur moi, m’enlaçaient le long des bras, des jambes, du corps. La musique des charmeurs avait élevé le ton, et seules ces modulations étranges calmaient la fureur des cobras. J’étais littéralement couvert de serpents ; leur odeur musquée me faisait mal au cœur. Je pensais aux Indiens des niches qui tenaient ma vie entre leurs mains ; si leur musique s’arrêtait, c’était pour moi la mort, à la seconde même.

Soudain, j’entendis une voix, celle de Philéas Walder, qui se tenait debout, en face de moi, le coude appuyé sur l’autel du Baphomet.

— Frère messager, dit-il, dessaisis-toi.

Le messager me passa sa baguette de coudrier, en glissant son extrémité non fourchue dans ma main ; il fit cela de façon à m’éviter d’avoir à remuer le bras.

Walder reprit, en s'adressant à moi cette fois, d'une voix forte qui dominait la musique des charmeurs :

— Frère Bataille, si votre courage faiblit, agitez vivement la baguette, et les serpents vous abandonneront aussitôt.

Bien que ma situation fût épouvantable, je mis mon amour-propre à montrer que je n'avais point peur, et je ne bougeai pas.

Une minute, deux minutes, trois minutes encore se passèrent ainsi.

— Frère Bataille, s'écria de nouveau Walder, nous sommes fixés sur votre énergie ; vous êtes libre d'agiter les grelots.

Je m'entêtai à ne pas user de la permission.

Alors, ce fut le frère Hobbs qui prit la parole :

— Assez, assez, mon frère ! cria-t-il. L'épreuve n'a que trop duré. Ne jouez pas avec le danger, nous vous en prions. Débarrassez-vous des serpents.

À la vérité, j'étais à bout de forces ; mon sang se glaçait dans mes veines. Je secouai la baguette de coudrier aussi vivement que je pus. Les cobras, effrayés, se détachèrent subitement de moi, roulant les uns sur les autres ; mais, à peine à terre, ils aperçurent le messager et fondirent sur lui en masse. Brusquement, la musique des charmeurs s'arrêta, et le malheureux, aussitôt mordu par les reptiles, poussa un cri effroyable de douleur, et s'affaissa sur le sol comme un bœuf assommé.

Cinq ou six Indiens qui se tenaient auprès de l'arène, armés de torches, firent irruption, présentant les flammes aux serpents, et les mirent en fuite, ceux-ci se réfugiant dans leurs trous.

Maintenant, le messager se tordait convulsivement. On l'emporta, pour essayer de le sauver, si cela était possible.

Moi, je me tâtais ; j'étais étonné d'être encore vivant. Je quittai l'arène et me rhabillai en un tour de main. Ce fut à qui vint me féliciter. Le frère Walder lui-même me complimenta chaleureusement, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il paraît, en effet, — ce fut lui qui me le dit, — que les visiteurs soumis à l'épreuve des serpents s'empressent, en général, d'agiter la baguette de coudrier, dès qu'ils en savent l'usage et qu'on la leur a mise en main.

On planta des torches enflammées dans l'arène, devant les trous de cobras, pour éviter leur retour ; en outre, on suspendit un moment la séance, afin d'aller prendre des nouvelles du messager.

Il était étendu dans la salle des pas-perdus ; des médecins indiens pensaient ses plaies, le frictionnaient, l'enduisaient de je ne sais quels onguents, lui versaient dans le gosier je ne sais quel cordial.

— Il ne mourra pas, prononça enfin l'un d'eux ; il ne mourra pas, pourvu que notre Dieu le protège !

Nous rentrâmes dans le temple ; le frère Hobbs me donna place auprès de lui. Tandis que le secrétaire lisait, en ourdou-zaban, un procès-verbal quelconque, mon voisin m'expliquait à demi-voix que ce n'était pas par accident, par suite d'une fausse manœuvre des musiciens charmeurs, que le messager avait été mordu par les reptiles. Les choses se passent toujours ainsi, afin que le visiteur, admis exceptionnellement aux mystères du palladisme indien, sache bien que sa vie a été réellement à la discrétion des chefs de l'assemblée théurgiste, afin qu'il ne s'imagine pas qu'il ne s'est passé qu'une comédie, avec des serpents apprivoisés et rendus inoffensifs par l'extraction des crocs à venin ou tout autre procédé de jongleurs. L'épreuve est donc atrocement sérieuse ; et, chaque fois que je me la rappelle, je ne puis m'empêcher de penser aux ridicules plaisanteries des loges françaises. À l'initiation du deuxième degré au rite d'Adoption, notamment, il y a un serpent qui joue un rôle dans un cabinet de verdure, serpent qui sert à effrayer la récipiendaire ; mais la récipiendaire a les yeux bandés et le serpent est en cuir bouilli, à ressorts. Chez les frères du Palladium, à Calcutta, on vient de le voir, le visiteur n'a aucun bandeau sur les yeux, et c'est à des cobras bien vivants qu'il est livré, sans autre défense qu'une musique de charmeurs, qu'un signe du grand-maître peut interrompre ; ce qui équivaudrait à un arrêt de mort.

Cependant, on apporta sur une espèce de civière, garnie d'étoffe de pourpre à franges d'or, le messager, qui paraissait aller mieux, mais qui geignait néanmoins, comme s'il souffrait encore beaucoup. Quatre Indiens le portaient ; ils le déposèrent à l'orient, devant l'autel.

Le grand-maître, — un riche filateur de soie, — prononça gravement ces mots, en anglais :

— Mes frères, demandons à notre Dieu tout-puissant le salut du messager dévoué qui s'est offert comme victime, pour aider à prouver que nos mystères sont vraiment inaccessibles aux cœurs timorés.

À l'autre extrémité de la salle, un officier de la loge répéta la phrase en ourdou-zaban.

Sur un signal du grand-maître, tous les assistants se mirent à genoux. Un maître des cérémonies ouvrit un gros livre, qui était déposé aux pieds du Baphomet, et qu'on appelle l'*Atharvana-Véda*, le plus ancien livre de théurgie indienne, contenant des formules de consécration, d'expiation, d'imprécation, etc. Le grand-maître y lut un appel à la protection de Brahma-Lucif. Puis, il prit un sifflet d'argent, pendu à l'extrémité de son cordon, et siffla sept fois très fortement.

Alors, la porte d'entrée s'ouvrit, et une jeune dévadase parut.

Les dévadasis sont en quelque sorte les vestales indiennes. Elles sont choisies parmi les familles Vaïcia et Soudra et consacrées aux fêtes du culte. Toutes les sectes ont leurs dévadasis, aussi bien les luciférien s que les bouddhistes.

Cette jeune fille-ci était remarquablement jolie ; l'éclat papillotant des paillettes de son costume faisait ressortir encore sa beauté. Elle s'avançait avec des ondulations de hanches. Un serpent était enroulé autour de son cou.

Le grand-maître donna un coup de sifflet, et tout le monde se releva.

— Sœur Saoundiroun, dit le grand-maître, c'est notre Dieu qui t'envoie pour la guérison d'un de nos frères dont l'existence est en péril. Tu vois l'infortuné (il montrait le messager). Fais ton œuvre, et nous ferons la nôtre.

La dévadase se pencha sur le messager dont le corps était couvert de blessures, et, du doigt, elle les toucha l'une après l'autre. Ensuite, elle lui souffla sur le visage. Enfin, elle cria :

— Lucif !… Lucif !… Lucif !…

Le grand-maître s'approcha d'elle, prit ses mains dans les siennes, et ils s'embrassèrent tous deux.

Elle détacha de son cou le serpent qui y était enroulé, et, le tenant un peu au-dessous de la tête, le présenta au grand-maître.

Pendant ce temps, des maîtres des cérémonies avaient apporté un vase rempli d'eau, une croix en bois, un large plateau d'argent rempli de fruits.

La croix fut immédiatement fixée, droite, sur l'estrade. Saoundiroun y accrocha son serpent. Le vase fut placé auprès du grand-maître. Quant aux fruits du plateau, la dévadase les mordit et les distribua à tous les dignitaires de l'orient, qui y mordirent à leur tour.

— Serpent, fit le grand-maître en aspergeant le reptile avec ses doigts qu'il trempait dans l'eau, serpent, au nom de Brahma-Lucif, je te baptise. Que le père de toutes choses t'accorde longue vie ; que les fils du divin père te vénèrent désormais, au lieu d'être pour toi des ennemis ; que l'esprit saint te communique tous les dons du ciel. Ainsi soit-il.

Chacun des dignitaires qui siégeaient à l'orient, le frère Walder le premier, vinrent à tour de rôle répéter cette simagrée et cette formule de baptême satanique. Et, après avoir baptisé le serpent, ils mettaient un genou en terre devant Saoundiroun, qui les embrassait sur le front ; seul, le frère Walder s'abstint de génuflexion, et il s'embrassa avec la dévadase comme le grand-maître avait fait.

Alors, Saoundiroun reprit le serpent docile qui servait à ces momeries impies ; elle le déposa sur le messager, toujours couché ; le reptile se traîna, dolent, sur lui, et finalement s'enroula à son cou.

— Dieu tout-puissant, s'écria le grand-maître, tu as permis que notre frère messager fût blessé à mort par les cobras de ton sanctuaire ; daigne maintenant donner le salut à notre frère par la vertu du serpent à toi consacré par le saint baptême.

Et il ajouta :

— Prions, mes frères.

Tout le monde, y compris Walder et la dévadase, se mit à genoux, les mains tendues vers le Baphomet. On récita, dans cette posture, la prière suivante, les Anglais d'abord en leur langue, puis les Indiens en ourdou-zaban :

« — Père bien-aimé, maître suprême des mondes, toi que nous adorons dans ce temple qui est la paix de tous les hommes, entends la voix de tes enfants, exauce leurs supplications. Nous renouvelons à tes pieds notre

serment de combattre jusqu'à notre mort la superstition maudite, et quand sonnera notre dernière heure, nous serons, ô Père tout-puissant, dignes de toi par les effets de ta grâce, et heureux, notre tâche accomplie ici-bas, heureux d'entrer dans les délices éternelles de ton ciel de feu. Amen. »

Je m'étais agenouillé comme les autres, on le conçoit ; mais, étant étranger au rite, je n'eus pas à réciter avec eux cette prière à la divinité palladique.

Sur un coup de sifflet du grand-maître, tout le monde se releva.

Je vis alors un spectacle étrange. Le messager se souleva sur sa couche, l'air un peu endormi, seulement ; il fit quelques mouvements, se mit debout, et aussitôt toutes les blessures dont son corps était couvert s'ouvrirent comme de petites bouches, laissant échapper des filets de sang noir et corrompu qui strièrent instantanément sa peau. Il se prosterna avec ferveur devant l'autel diabolique, embrassant le sol à plusieurs reprises.

— Notre frère est sauvé, dit le grand-maître ; le baptême du serpent a produit sa vertu efficace ; notre Père bien-aimé a accueilli favorablement nos supplications. *Gloria in excelsis Deo !*

D'une seule voix, tous les assistants répétèrent :

— *Gloria in excelsis Deo !*

Saoundiroun reprit son serpent au messager et s'en alla.

— Notre œuvre est finie ici, mes frères, proclama le grand-maître ; quittons le Sanctuaire des Serpents, et rendons-nous au Sanctuaire du Phénix.

Nous sortîmes donc, processionnellement, de ce premier temple.

CHAPITRE VII

Le mariage des singes.

Tous ces temples sont différents les uns des autres. Tandis que l'éclairage du premier est d'une modération excessive, le second brille d'une illumination invraisemblable. Le Sanctuaire du Phénix, où je venais de pénétrer avec le cortège, était, en effet, éclairé par des bougies placées partout en quantités considérables de groupes de trente-trois, et tous ces feux étincelaient et se reflétaient dans une splendide mosaïque de petits miroirs, gros comme le poing, dont la voûte et les murailles sont incrustées ; en outre, cette ornementation est encore rehaussée par des pierreries semées ça et là à profusion. C'était un éblouissement féerique, un ruissellement, une inondation de lumière.

Il est impossible de se faire une idée des richesses entassées dans ce second temple. Des milliers et des milliers de pierres précieuses, dépouille de rajahs vaincus et détrônés par la conquête anglaise, sont enchâssées dans l'or qui court en festons, en guirlandes, le long des murs ; tout cela formant des dessins irréguliers, étranges. Brillants, roses, émeraudes, rubis, saphirs servent à représenter, en des tracés d'une valeur incalculable, les noms des trois démons à qui ce sanctuaire est consacré : Astaroth, génie du ciel, c'est-à-dire du firmament, de la voûte étoilée ; Nitika, génie des pierres précieuses ; Toglas, génie des trésors.

À l'orient, sur l'autel, le hideux Baphomet est remplacé par un gigantesque phénix sortant des flammes, lesquelles sont simulées par un immense bloc d'or rouge taillé en conséquence et resplendissant encore de pierreries.

En entrant, je fus sur le point de défaillir, tant mon saisissement fut vif ; cette irradiation lumineuse était d'une intensité qui donnait mal au cœur ; toutefois, le premier moment passé, on s'habitue peu à peu à cet éclat, si fantastique qu'il soit. Lorsque les yeux commencent à supporter la clarté extravagante du sanctuaire, on examine curieusement. Ce qui frappe avant toute chose, ce sont des statues d'animaux de toute espèce, en argent massif, qui figurent dans des niches ; les quadrupèdes sont debout sur leurs pattes de derrière.

Je pris place sur la colonne du midi, — ce qui revient à dire : sur une des rangées de la droite, en entrant, — à proximité de la balustrade qui sépare l'orient du reste de la salle ; j'avais pour voisin de stalle un professeur du séminaire anglican de Calcutta.

Le grand-maître officiant, le même qui avait présidé au baptême du serpent, était assisté des frères Walder et Cresponi ; quant au frère Hobbs, il s'assit au fauteuil du chevalier d'éloquence ou orateur de l'aréopage palladique. J'ai oublié de dire tout à l'heure que le grand-maître, quoique de nationalité anglaise, avait le teint presque aussi bronzé que celui d'un Indien, sans doute parce que dans sa famille les sangs avaient été souvent mélangés ; il était de haute stature, et sa grande barbe blanche lui donnait un aspect vénérable.

Les maîtres des cérémonies lui apportèrent des vêtements sacerdotaux, qu'aussitôt il revêtit : une blanche tunique flottante, large, dans laquelle il se drapait majestueusement ; une coiffe égyptienne, et une couronne d'or sans autre ornement qu'une paire de cornes, aussi en or.

— Vaillants et illustres frères, dit d'abord le grand-maître officiant, nous venons de vaincre la mort ; nous allons à présent célébrer la vie.

Walder et Cresponi s'écartèrent, se tenant l'un à droite, l'autre à gauche, au pied des marches, et le grand-maître officiant monta à l'autel du Phénix ; puis, les bras ouverts, les mains étendues, après avoir baisé un pentagramme d'or déposé devant l'idole, il se retourna vers l'assistance et s'écria d'une voix forte :

« — Au nom de Moloch, qui te combat et te repousse, éloigne-toi d'ici, Raphaël !… Par la vertu d'Astaroth, qui triomphe de toi, disparais, Gabriel !… Par la puissance de Baal-Zéboub, ton éternel vainqueur, fuis de

ce lieu saint, Mikaël… Et toi, Adonaï, dieu maudit, divinité des prêtres salariés qui prêchent ta superstition, nous t'opposons le Dieu Bon qui méprise tes vaines fureurs ; retire-toi, Adonaï, devant Lucifer !… *Ave, Eva, ave, Isis !… Vade, Lilith, vade retro, Mirzam !… Jesus Bethlemitus maledictus sit !… Gloria tibi, Domine Lucifer, per ommia sæcula sæculorum !… Amen*. »

Ce prélude, qui ce jour-là était une nouveauté pour moi, et que j'ai copié dans un rituel de théurgie, se dit, en réunion palladique, avant de commencer la parodie de la sainte Messe.

En effet, les frères du Palladium allaient procéder à une reconnaissance conjugale simiesque, accompagnée d'une messe diabolique.

Un singe et une guenon, dressés à ces abominations, furent amenés devant l'estrade de l'Orient ; ils représentaient les fiancés.

La messe parodiée était dite en anglais par le grand-maître officiant.

J'en citerai quelques passages.

« — Que notre Dieu, dont le nom est ineffable, unisse et bénisse notre frère et notre sœur. Sa puissance est éternelle, malgré la rage d'Adonaï. Heureux ceux et celles qui glorifient notre Dieu ! Ils n'ont pas l'orgueil, mais l'humilité. Ils savent que, dans la nature, tout se tient. L'animal primitif devient homme, quand le Tout-Puissant l'ordonne. Seigneur, étends ta protection sur tes deux créatures, qui sont ici au pied de ton autel. »

L'épître fut une sorte de harangue, dans laquelle l'officiant exposait que le mariage indissoluble est une absurdité.

En guise d'évangile, autre discours, celui-ci allégorique, se terminant en ces termes :

« — Malheur, enseigne Jazer, le génie qui fait être aimé, malheur aux humains dépravés qui se vouent au célibat ! »

Puis, ce fut le *Credo* luciférien, que l'assistance entière récita, les Anglais d'abord dans leur langue, les Indiens ensuite en ourdou-zaban :

« — Je crois en un Dieu Générateur, principe du Bien, qui de toute éternité combat le Dieu Destructeur, principe du Mal. Je crois à l'Humanité indestructible, se renouvelant et se multipliant à travers les siècles. Je crois au triomphe futur et irrévocable de la vérité sur le mensonge, de la vertu sur

le vice, de la justice sur l'arbitraire, de la science sur l'erreur, de la liberté sur le despotisme, de la raison sur la superstition, de l'amour sur la stérilité, de la lumière sur les ténèbres, du bien sur le mal, du Grand Architecte de l'Univers, notre Dieu, sur Adonaï, le Dieu des prêtres. Ainsi soit-il. »

Au moment de l'offertoire, deux Indiens apportèrent un immense gâteau en forme de galette. Le grand-maître officiant exécute quelques momeries et dit :

« — Seigneur, tu es mon espoir, tu es l'espoir de toutes les créatures. Dispose, pour la gloire, de tous les êtres animés. Vois dans ces dons que nous t'offrons le gage de notre amour. Regarde d'un œil favorable tes fidèles adorateurs, prosternés devant ta majesté. Bénis l'union des deux créatures, qui, par mon ministère, te présentent les fruits de la terre pour obtenir un jour une place dans ton ciel. »

Après quoi, une jeune fille se présenta, tenant dans ses mains un récipient en argent ciselé, qui contenait du plomb fondu ; un maître des cérémonies approcha un fourneau portatif, garni de charbons ardents et destiné à maintenir le métal en état de fusion. Le récipient installé sur le fourneau, le grand-maître prononça ces paroles :

« — Celui dont le cœur contredit la bouche, celui dont l'intime pensée est à Adonaï le Maudit, celui-là n'osera point, en te rendant hommage du bout des lèvres, ô notre Dieu, plonger ses mains impures dans le feu liquide. Mais le croyant zélé qui t'a donné son âme librement, à toi, Maître souverain et aimable, celui-ci est sans crainte, et ta sauvegarde toute puissante lui permet de se laver saintement des quelques souillures qu'il pourrait avoir. »

En même temps, il plongeait ses mains dans le plomb fondu, comme si c'eût été de l'eau fraîche, et il faisait le simulacre de se laver.

Il récita encore d'autres prières diaboliques, et, parfois, il se tournait vers l'assistance pour l'inviter à prier avec lui.

Deux maîtres des cérémonies, qui jouaient le rôle d'enfants de chœur, donnaient les réponses, chaque fois qu'il y avait lieu. C'était une parodie complète de la sainte Messe. Quoique prévenu par Carbuccia, je me demandais si de telles profanations étaient bien possibles ; et je n'avais encore rien vu !

Le *Sanctus* fut tourné en dérision, comme le reste :

« — Saint, saint, saint est notre Dieu, glapissait l'officiant, tandis que les deux maîtres des cérémonies agitaient des clochettes. Saint est Lucifer, et Adonaï est exécrable. Adonaï préside à la mort, Lucifer préside à la vie éternelle. Hosannah pour Lucifer au plus haut des cieux ! Béni soit quiconque vient en son nom ! Hosannah pour Lucifer au plus haut des cieux ! »

Au moment de l'élévation, le grand-maître se tourna vers l'assistance, tenant entre ses mains le pentagramme d'or qu'il avait laissé jusque-là déposé sur l'autel devant le phénix. Il est utile de rappeler ici que ce pentagramme est formé de cinq lames de métal qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, donnant par leur réunion une étoile à cinq pointes : c'est une étoile exactement formée ainsi qui est placée sur le front du Baphomet, dans tous les aréopages palladiques ; d'autres accessoires de l'idole peuvent varier, cet ornement est un de ceux qui sont partout semblables (voir page 89). Chez les théurgistes, le pentagramme en question porte le nom de « signature de Lucifer » ; c'est ainsi, en effet, que Satan signe, assure-t-on, et quand une messe diabolique lui est particulièrement agréable, il se manifeste par un phénomène reproduisant cette signature.

« — Ceci, fit le grand-maître officiant, élevant le pentagramme au-dessus de sa tête, tandis que tout le monde était tombé à genoux, ceci est le signe de l'alliance entre le Dieu Bon et ses fidèles… Ô Seigneur, toi qui, dans les sphères supérieures, travailles depuis le commencement du monde pour assurer le bonheur à l'humanité, Maître suprême à qui les nations devraient être reconnaissantes dans une unanimité d'hommage et d'amour, seul Dieu aimable devant qui nous nous prosternons, Lucifer, nous t'adorons et nous nous anéantissons en présence du signe sacré que tu nous as donné comme symbole magique de ta divine majesté !… Règne sans partage dans nos esprits et dans nos cœurs ; sois l'unique objet de notre affection, de nos désirs et de notre espérance ; et maintenant que nous voici tous agenouillés, te louant et te bénissant, — il s'était mis à genoux, lui aussi, — maintenant, ô Seigneur notre Dieu, témoigne, visiblement pour nos yeux de faibles mortels, que notre hommage t'est agréable et que tu es bien présent parmi nous… Lucifer ! Lucifer ! Lucifer !… »

Soudain, à cette triple invocation, les lumières de la salle s'éteignirent d'elles-mêmes, et un éclair brilla dans le sanctuaire, zigzaguant en cinq traits qui tracèrent dans l'espace, très nettement, la reproduction exacte du pentagramme, en lignes de feu ; ce phénomène demeura, pendant quelques secondes, visible au-dessus de nous, reflété de toutes parts par les miroirs incrustés dans la voûte et dans les murs ; puis, l'éblouissante signature luciférienne disparut, et les bougies se rallumèrent d'un seul coup, comme par enchantement.

— Notre hommage est agréé par le Dieu Bon, dit le grand-maître ; frères, ayons confiance ; nous triompherons de tous nos ennemis.

Il se releva, imité par les assistants. Le singe et la guenon, toujours à leur place devant la balustrade de l'orient, avaient répété tous ces divers mouvements.

Se retournant vers l'autel du Phénix où il déposa de nouveau le pentagramme d'or, l'officiant dit encore :

« — Jusqu'à la fin des temps, nous prierons notre Dieu.

« — *Amen*, répondit l'assemblée.

« — Nous le bénirons.

« — *Amen*.

« — Nous le glorifierons.

« — *Amen*. »

Puis, tous en chœur récitèrent le *Pater* luciférien, qui se dit en ourdouzaban dans les aréopages palladiques de l'Inde, et que j'ai copié, à la bibliothèque du Directoire maçonnique de Calcutta, où il est transcrit en plus de cinquante langues dans un rituel spécial, richement relié.

« — Père bien-aimé, toi qui vis dans le ciel de feu, séjour de la gloire éternelle, le royaume des mondes finis et infinis t'appartient, et ton nom sacro-saint, terreur des superstitieux, traverse les siècles, béni par les initiés au cœur pur. Tu aurais pu depuis longtemps écraser la tourbe hypocrite des adorateurs d'Adonaï, les forcer au respect de ta divinité, et établir dans tout l'univers ton culte qui régénèrerait les nations ; mais tu es l'esprit, la sagesse et la raison, tu ne veux point t'imposer à la créature, tu laisses à l'intelligence humaine le soin de discerner la vérité, et tu as la patience de

l'amour divin, réservant à ceux qui viendront à toi les trésors de ta miséricorde ; que ta sainte volonté soit faite !… Quant à nous, tes croyants fidèles, soutiens-nous dans la lutte que nous avons entre prise contre les blasphémateurs de ton nom sublime ; fais briller de plus en plus la lumière dans nos cœurs ; réconforte chaque jour nos corps et nos âmes, en nous assurant le bien-être de la vie matérielle et en nous, prodiguant la science qui engendre le progrès. Sois indulgent pour notre faiblesse, si nous négligeons parfois nos devoirs ; mais punis sans pitié toute trahison. Préserve-nous de la corruption des prêtres, détourne de nous leurs embûches, et délivre-nous à jamais d'Adonaï. Ainsi soit-il. »

Après cette profanation satanique de l'oraison dominicale, l'officiant ouvrit un tabernacle dissimulé dans le socle d'or du phénix ; il en retira un lingam, également d'or, et vint le donner à baiser au singe et à la guenon, qui se tenaient tranquilles à leur place, comme deux bêtes apprivoisées.

En suite de quoi, les maîtres des cérémonies apportèrent un agneau vivant, tout blanc, dont les pattes étaient solidement attachées, et traversées même par des clous, sur un bloc de bois plat, sculpté en forme de missel, d'où pendaient des signets. Le pauvre agneau bêlait d'une façon lamentable. Il fut ainsi déposé sur un petit autel pentagonal, isolé à l'orient, à gauche auprès de la balustrade.

— *Agni ! Agni ! Agni !* cria le grand-maître.

Pour les Indiens, « Agni » est le nom du génie du feu.

« — Seigneur Dieu, continua l'officiant, voici en ta présence la stérilité et les fiancés de l'union sainte. Dans le monde profane, c'est, par une amère dérision, l'être improductif qui est honoré et qui commande. Nous, restaurateurs de l'ordre naturel de toutes choses, nous condamnons l'improductif, et c'est pourquoi, Seigneur, nous t'immolerons le vivant emblème de ton éternel ennemi. Que ce sacrifice, précédant la reconnaissance conjugale de tes créatures que je vais bénir et unir en ton nom, attire à tous mes frères qui sont ici dans cette assemblée et à moi-même les faveurs célestes, les joies de l'amour divin, la prospérité sur cette terre, et, après la mort, toutes les félicités immatérielles réservées à tes élus. »

D'un coup de couteau, il égorgea alors l'agneau, en disant :

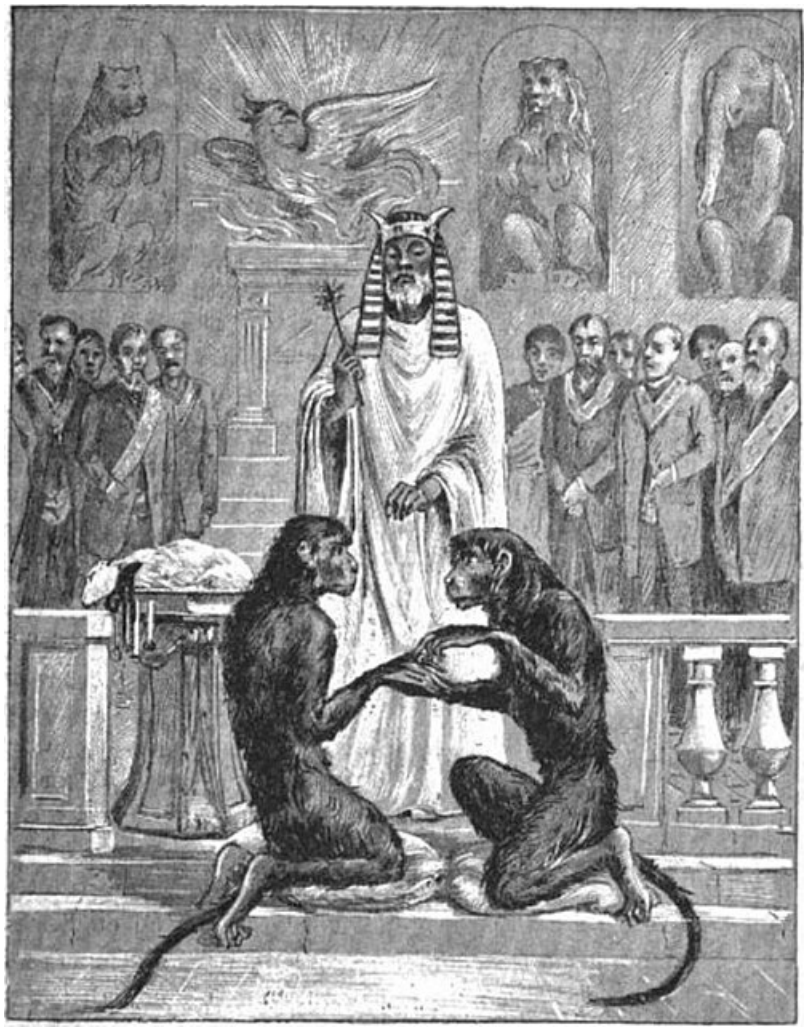
« — Agneau, dont les prêtres d'Adonaï ont fait le symbole de la stérilité élevée par eux au rang de vertu, je t'immole à Lucifer… Agneau impuissant, en qui sont accumulés mystiquement tous les forfaits dont les prêtres d'Adonaï ont souillé le monde depuis leur domination, je t'immole à Lucifer… Agneau maudit, que les prêtres d'Adonaï vénèrent comme représentant en image le traître Jésus par nous exécré, je t'immole à Lucifer… Que ton sang, versé dans ce sanctuaire, comme sera versé le sang des coupables au jour du châtiment, coule en signe d'expiation, afin que le Père bien-aimé nous accorde à jamais sa protection toute-puissante et donne ainsi aux hommes purs la paix féconde et la liberté ! »

Il ajouta, s'adressant à l'assistance :

« — Que la paix de Lucifer soit avec nous !

« — Comme elle est au séjour de ses esprits ! » répondit l'assemblée.

Le grand-maître, prenant d'une main un goupillon et de l'autre un anneau d'or, remit celui-ci au singe ; quant au goupillon, il le trempa dans la large plaie béante de l'agneau égorgé. Puis, tandis que le singe passait l'anneau nuptial au doigt de la guenon, le grand-maître officiant aspergea le couple ignoble et grotesque avec le sang de l'agneau.



Tandis que le singe passait l'anneau nuptial au doigt de la guenon, le grand-maître officiant aspergeait le couple avec le sang de l'agneau.

Enfin, il remonta à l'autel, rompit en de nombreux fragments le gâteau qui lui avait servi tout à l'heure à parodier l'offertoire, et la parodie de la communion eut lieu. Les maîtres des cérémonies distribuèrent à tous les assistants les morceaux de galette, que nous croquâmes incontinent. Les deux singes, qui en eurent leur part, s'en régalèrent, cela va sans dire, grignotant avec avidité.

« — *Ite, missa est Dei Luciferi !* » fit l'officiant.

Le couple simiesque fut reconduit au dehors par deux chevaliers experts. La comédie sacrilège était terminée.

CHAPITRE VIII

Au sanctuaire de la Rose-Croix.

Le troisième temple est consacré à Eva, mère du genre humain, maçonniquement canonisée par les Ré-Théurgistes Optimates, quasi-déifiée en quelque sorte. Ce temple a un nom cabalistique ; on le nomme « le Sanctuaire Tiphereth », attendu que Tiphereth, dans le jargon secret des hauts grades palladiques, signifie la beauté, « le principe médiateur entre le créateur et la création. »

Ici, je me trouve arrêté ; car je ne puis, par respect pour le lecteur, donner des explications, ni continuer des descriptions ; le latin même ne saurait être employé. Je me bornerai à dire que la cérémonie consista en un dialogue mimé entre le grand-maître officiant et la dévadase Saoundiroun ; l'assemblée assista à cette pantomime réaliste et satanique, comme à un spectacle ; la séance, au surplus, fut lit de courte durée.

C'est au quatrième temple, dit « Sanctuaire de la Rose-Croix », que m'attendaient les plus vives surprises de cette soirée luciférieinne.

Il n'y a, dans cette salle, aucun autel à l'orient, mais un sépulcre ou vert, d'où sortent des flammes bleuâtres. Derrière ce sépulcre, s'élève, adossée à la muraille du fond, une croix de trois mètres et demi de hauteur sur deux mètres de largeur, dont l'arbre vertical est d'une blancheur de neige, traversant la planche horizontale qui est noire et d'un plan légèrement incliné ; un peu au-dessous du point où l'arbre blanc traverse la planche noire, s'étale une colossale rose rouge, épanouie, dont la tige descend en serpentant jusque dans le sépulcre ouvert, où elle semble avoir sa racine. Le montant perpendiculaire de cette croix est appelé « arbre du Milieu » et symbolise la vie, tandis que la planche horizontale symbolise la mort ;

quant au sens emblématique de la rose épanouie, il est impossible, par décence, de l'indiquer. L'arbre du Milieu est surmonté d'une couronne de fer à onze pointes. Enfin, au-dessus de la croix, un immense soleil rayonnant est appliqué à la muraille ; ce soleil et ses rayons sont en or massif ; au centre, en relief et en argent, se détache une tête de jeune homme de vingt ans, aux longs cheveux éparpillés. Les murs de la salle sont recouverts de tentures de velours noir, ornées, en broderie d'argent, de têtes de mort au-dessus de tibias entrecroisés. Le sanctuaire est éclairé par des lampes à onze branches.

Au centre du temple, on remarque, dès qu'on entre, une table ronde, vaste plate-forme en un seul bloc de granit rose, supportée par des pieds également en blocs de granit, lesquels sont au nombre de cinq, largement espacés ; c'est sur cette plate-forme qu'en présence de l'assemblée une des dévadasis luciférienne opère sa disparition instantanée, et la table est ainsi élevée à un peu plus d'un mètre au-dessus du sol pour être la preuve qu'il n'y a aucune supercherie.

Dès que nous pénétrâmes dans le sanctuaire, le frère Hobbs me mit au courant de ce qui allait se passer.

— Vous serez témoin des merveilles surnaturelles du Palladisme, me dit-il, et vous constaterez ainsi la puissance de notre Dieu et de ses esprits. Vous allez voir disparaître devant vous, par évaporation, un être vivant. Puis, vous assisterez à la momification d'un autre être vivant, qui deviendra cadavre sans mourir, c'est-à-dire qui se transformera sous vos yeux en momie, et que nous emmurerons, pour le laisser privé de vie jusqu'au jour fixé par nos rites, pour sa résurrection, soit au bout de cinq, six, huit, dix mois, et même une ou plusieurs années.

En ce qui concerne ces deux manifestations du surnaturel, auxquelles il me fut donné ce jour-là d'assister, j'avoue que je ne crois pas avoir été victime d'une illusion ; c'est vraiment quelque chose d'absolument renversant que j'ai vu là, vu de mes yeux d'homme averti, prévenu, en pleine possession de toutes mes facultés.

Pour la disparition instantanée de la dévadase, j'en fus tellement stupéfié, que le lendemain, ayant eu l'occasion de revoir Walder, je ne pus résister au désir de lui en reparler.

— Cette opération n'est qu'un jeu pour nous, me répondit-il. Si vous venez à Charleston, vous verrez bien autre chose : ma fille, elle, se transforme à volonté en corps fluidique et passe, comme un courant d'électricité, au travers d'une muraille d'un mètre et demi d'épaisseur, laquelle est revêtue, de part et d'autre, d'un blindage d'acier.

Lorsque je me rendis plus tard à Charleston, Sophie Walder avait quitté l'Amérique ; mais je l'ai retrouvée ensuite en Europe, et je lui ai vu, en effet, exécuter cet exercice diabolique, qui déconcerte le raisonnement. J'en parlerai, du reste, avec amples détails, quand j'en serai au chapitre consacré à la fille de l'ex-pasteur.

Relativement au phénomène de la momification d'un individu, ce n'est pas, à proprement parler, une nouveauté ; il s'agit là de ce qu'on appelle « l'abiose », c'est-à-dire privation de la vie ; c'est bien en présence de témoins que le personnage opérant ce maléfice se transforme en momie, et l'on suit *de visu* toutes les phases de la métamorphose. La science a été saisie déjà de ce fait inouï, extraordinaire, bouleversant toutes les lois de la nature ; l'abiose reste, est restée et restera longtemps encore, sinon toujours, dans le domaine du merveilleux infernal.

Je reprends mon récit. À peine le frère Hobbs venait-il de me prévenir, que deux hommes apportèrent au grand-maître officiant un énorme livre, le *Veda Palladique*, et ils le tinrent ouvert devant lui.

Le grand-maître se mit à lire à haute voix, scandant d'abord lentement les mots inintelligibles qu'il prononçait, puis précipitant le débit. À mesure qu'il parlait, et par un singulier effet d'acoustique, l'air du temple, la plate-forme de granit, la salle elle-même se mirent à vibrer comme à l'unisson, en un grand brouhaha, en une note solennelle, grave et sonore à la fois ; on eût dit une clameur profonde qui sortait de la pierre. Il continua ainsi jusqu'à ce que le temple trembla sur ses fondements.

Par quel prestige cela est-il possible ? par quel artifice de construction tout un monument solidement édifié peut-il arriver à vibrer et à trembler par des répercussions de sons transmis par la voix d'un homme seul et singulièrement amplifiées ? Voilà ce que je n'ai pu m'expliquer ; je suis réduit à la simple constatation.

Après cela, il s'arrêta et versa, dans le sépulcre ouvert et vomissant des flammes, de l'assa-fœtida, encens diabolique ; il passa trois fois devant le sépulcre, en marmottant des paroles aussi inintelligibles que les précédentes, mais parmi lesquelles les monosyllabes *pax, max, fax* revenaient à chaque instant, et qui se terminèrent par une série de mots orduriers qu'on ne peut retranscrire.

J'abrège. Tout-à-coup, l'officiant s'écria :

— Lucifer, selon nos rites, nous allons t'envoyer deux êtres, une femme et un homme, pour t'apporter, jusqu'aux pieds de ta divinité, nos souhaits et nos vœux… Que l'on introduise les dévadasis, et qu'elles accomplissent leur œuvre !

Les portes du sanctuaire s'ouvrirent ; sept dévadasis, parmi lesquelles Saoundiroun, parurent.

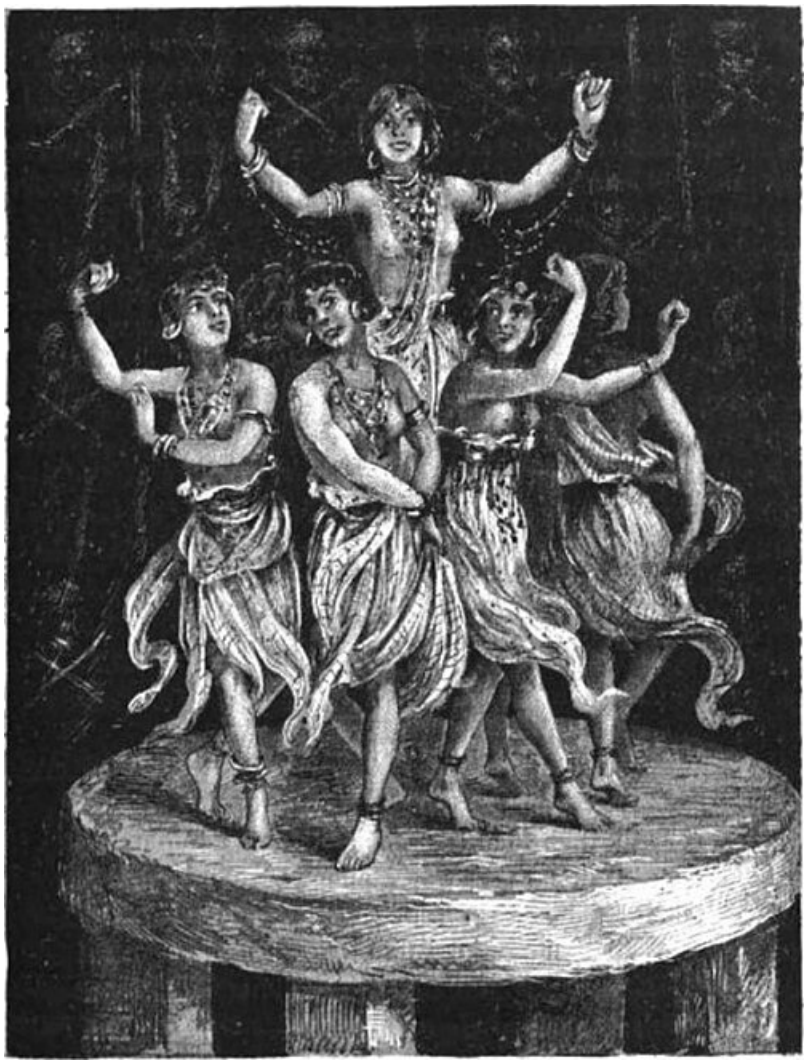
Nous nous écartâmes pour leur livrer passage. En un clin d'œil, elles grimpèrent sur la plate-forme, et les six nouvelles se rangèrent en cercle autour de Saoundiroun, la laissant isolée au milieu.

Le grand-maître entonna aussitôt une sorte de cantique lugubre, frappant alternativement et à contre-temps dans ses mains, pendant qu'il marquait aussi la mesure par un-deux-trois avec les pieds. Les frères placés à l'orient l'imitèrent bientôt ainsi que les dévadasis, qui en même temps tournaient autour de Saoundiroun, se tenant par les mains, les doigts crochus dans les doigts crochus ; puis, à son tour, Saoundiroun se mit à tourner sur elle-même.

Cet ensemble formait une cadence bizarre, une musique étrange à entendre, dans le grand vide du temple où elle résonnait haut.

Alors, le grand-maître accentua la mesure par intervalles ; et, à chaque renforcement de la voix, espaçant la musique comme en une série de couplets séparés seulement les uns des autres par des tous plus bas, les danseuses rétrécissaient leur cercle autour de Saoundiroun, l'enserrant de façon à ne plus former qu'un bloc, qu'une masse vivante qui tournoyait.

Il s'agissait de ne point perdre de vue les dévadasis. Le frère Hobbs venait de me souffler à l'oreille que Saoundiroun, la danseuse du milieu, au moment où elle s'arrêterait net, disparaîtrait instantanément.



Il s’agissait de ne point perdre de vue les dévadasis. Le frère Hobbs venait de me souffler à l’oreille que Saoundiroun, la danseuse du milieu, au moment où elle s’arrêterait net, disparaîtrait instantanément.

Le grand-maître, cependant, et ses acolytes de l’orient, chantaient plus fort, trépignant, eux aussi, tournant sur place, comme pris de vertige, de folie. Maintenant, ils criaient, en notes aiguës, stridentes, et les danseuses se serraient encore davantage, se tenant non plus par les mains, mais à la taille, s’enlaçant, tandis que Saoundiroun commençait à hurler d’une voix lamentable, qui donnait le frisson. Soudain, on l’entendit pousser un cri plus violent, comme celui de quelqu’un qui serait sur le point d’être étranglé ;

puis, un râle étouffé lui succéda ; puis, encore un cri, sec, bref, terriblement perçant ; et la jeune fille s'arrêta net. Ses six compagnes, au même instant, venaient de s'écarter, et elles laissaient vide le milieu, le centre de la plate-forme, où Saoundiroun n'était plus.

Disparue, évaporée !… Cela tenait du prodige.

J'écarquillais mes yeux. Rien n'avait bougé dans le temple, où les lampes à onze branches éclairaient jusqu'aux recoins ; pas une ombre n'avait été aperçue se faufilant ni dans le sol ni dans l'air… En tout cas, s'il y avait eu jonglerie, elle avait été merveilleusement exécutée… Mais jonglerie pourquoi ? me demandai-je, pour tromper qui ?… Ces gens-là se croyaient évidemment entre frères du même culte luciférien… Alors ?…

— Saoundiroun, notre sœur, fit le grand-maître dans un profond silence, est allée à celui que nous adorons. Gloire à lui !

— *Gloria in excelsis Deo !* répondit l'assemblée.

— À nous, maintenant, mes frères ! continua l'officiant. Où est le saint que nous attendons ?

Trois coups vigoureux ébranlèrent les portes du temple.

— Me voici ! clama une voix.

Les portes s'ouvrirent de nouveau, et je vis s'avancer l'homme qui s'était ainsi annoncé.

C'était un fakir. Familiarisé à présent, je le reconnus au premier coup d'œil. Grand et démesurément maigre, la tête entièrement chauve, avec une longue barbe blanche pointue qui lui descendait jusque sur la poitrine, il marchait d'un pas lent et en pirouettant sur lui-même, les bras étendus, en un rythme balancé.

Tout de suite, ses mains me frappèrent, en forme de griffe encore. J'en savais assez ; mais à quel sortilège allais-je donc assister ?…

Je voyais très bien, alternativement, passer, disparaître, repasser, sa figure extatique, dont les yeux étincelaient d'un feu sombre, pareils à des yeux de chat dans la nuit. Ensuite, il accéléra sa marche et son tournoiement, et ses pieds, tant sa rotation devint rapide, semblaient ne plus toucher le sol.

À quelques pas de la plate-forme, d'où les six dévadasis restantes étaient descendues, il s'arrêta brusquement, comme au moyen d'un taquet d'arrêt.

Les lampes brillèrent, à la même seconde, en deux ou trois éclats successifs ; on eût dit que l'huile de coco s'enflammait tout entière, par secousses.

— Tu es le saint que nous attendons ? lui dit le grand-maître.

— Oui, répondit-il, c'est moi, le messager divin… La vie que j'ai menée, toute de macération, de jeûne et de prière, me permet de me rendre directement auprès de notre Dieu dans le royaume du feu… Je suis prêt…

Le grand-maître cria :

— À genoux, mes frères, et célébrons la pompe funèbre palladique, au rite indien !

Tout le monde s'agenouilla ; l'officiant se mit à psalmodier ; quant au fakir, il était monté sur la plate-forme de granit, autour de laquelle les dévadasis étaient prosternées, la tête touchant le sol.

Et cela formait un singulier tableau, que ce temple avec ses tentures funèbres, avec son sépulcre ouvert vomissant toujours des flammes bleues pâles, avec son grand bloc de granit entouré des six jeunes filles qui semblaient prier, perdues dans la pénombre, semblables à des statues accroupies sur la dalle, tandis qu'au-dessus, sur la pierre, dans une large baie de clarté venue des lampes qui concentraient leurs lumières sur lui, le fakir, blanc, tout debout, immobile, les bras croisés et légèrement élevés, fixait, le regard perdu, comme dans une extase, la tête d'argent qui était au centre du soleil d'or dominant la croix noire-et-blanche à la rose rouge.

Les assistants étaient simplement à genoux, sans avoir la face contre terre. Je regardai mieux le fakir. Maigre et décharné, il ne lui restait, c'est le cas de le dire, que la peau et les os ; pas un muscle, pas une fibre de son corps ne tressaillait ; c'était la rigidité absolue.

Pendant ce temps, deux maîtres des cérémonies avaient éteint toutes les lampes, sauf une, celle qui était suspendue à la haute voûte du sanctuaire, immédiatement au-dessus de l'immense table ronde, et les onze lumières de cette lampe, brillant comme de lointaines étoiles, jetaient sur la tête et le corps du fakir un faisceau étincelant qui l'auréolait tout entier et l'enveloppait d'un nimbe transparent, argenté. Tout le reste du temple était plongé dans l'obscurité, les flammes du sépulcre tremblotant dans le fond en langues bleuâtres, sans éclairer.

Alors, commença la réalisation du second prodige dont j'avais été prévenu.

Tandis que l'officiant continuait à psalmodier sur un ton bas, cadencé, légèrement nasillard, et qui tranchait étrangement avec le silence général, tandis qu'il s'interrompait parfois subitement, pour reprendre ensuite sur le rythme un-deux-trois, le fakir avait bougé, c'est-à-dire que ses bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine, s'étaient abaissés et pendaient le long du corps.

Le grand-maître cessa son incantation lugubre ; par intervalles seulement, il prononçait des paroles bizarres, des monosyllabes qui n'appartenaient à aucune langue, à aucun dialecte ; et, dès ce moment, le fakir se mit à tourner, d'abord lentement, sur lui-même. Un maître des cérémonies passa un encensoir à l'officiant ; celui-ci y versa de l'assa-fœtida et vint faire le tour de la table ronde, en encensant le fakir, dont les pieds maintenant, tant son tournoiement avait pris une allure vertigineuse, ne touchaient plus le sol de la plate-forme de granit ; il tournait en l'air, comme suspendu ; on entendait ronfler l'air qu'il emportait dans cette espèce de vol.

Je n'en pouvais croire mes yeux.

Encore une fois, le fakir s'arrêta net, et ce que je vis était à faire dresser les cheveux sur la tête. Placé avec le frère Hobbs sur la colonne du midi, à l'extrémité la plus rapprochée de l'Orient, j'avais vue à la fois sur la partie du sanctuaire où siégeait l'officiant, Walder et Cresponi, et sur la plate-forme de granit.

Le fakir était devenu d'une pâleur livide, cadavérique ; son visage avait un rictus épouvantable ; les yeux, convulsés, dont on ne voyait plus que le blanc, roulaient sous les paupières supérieures. La voix du grand maître s'était tue définitivement, et l'on n'entendait plus que le petit grésillement de la lampe à onze lumières, qui là-haut scintillait. Alors, tout à coup, les yeux de la tête de jeune homme qui était au centre du soleil d'or, ces yeux qui jusqu'alors avaient semblé en métal, ainsi que toute la figure en relief, ces yeux se transformèrent en deux émeraudes, éblouissantes d'une lueur verte, dont les rayons se projetèrent sur le visage du fakir, l'illuminant, puis descendant et remontant pour éclairer en vert le corps tout entier. Puis, la lueur des yeux de la figure métallique s'éteignit, mais le fakir en resta

comme imprégné, fluorescent ; il brillait vert et blanc. En outre, il était devenu diaphane, et, à travers sa peau translucide, on apercevait les viscères de l'intérieur du corps.

Il baissa la tête, parut se plonger dans la contemplation intense de quelque chose interne ; ensuite, il releva le front, et sa physionomie avait repris un calme parfait.

Il se raidit peu à peu, s'étendit, s'allongea en quelque sorte, droit, debout, et s'immobilisa entièrement de plus en plus, serrant les jambes, le pied dans le pied, les bras au corps, comme soudés, faisant maintenant un bloc qui ressemblait presque à un morceau de bois équarri à la hache ; les oreilles s'appliquèrent sur le crâne, en arrière ; les lèvres, le nez s'amincirent ; il s'amaigrit encore au-delà de toute expression ; sa peau se colla davantage sur les os ; puis, les yeux perdirent leur dernier éclat, cessèrent leur roulement, devinrent glauques et ternes ; le clignement des paupières n'eut plus lieu ; les uns après les autres, les mouvements et jusqu'aux tressaillements les plus imperceptibles se ralentirent et dis parurent ; puis, après un gros soupir énorme et très prolongé, inspiration suivie d'une expiration, la respiration elle-même s'arrêta absolument. Un instant encore, dans le grand silence, notre ouïe perçut les battements de cœur, secs et par à-coups, pareils au bruit d'un insecte qui travaille dans le bois pourri : tac, tac, tac ; puis, ce fut fini ; plus rien.

Alors, le corps, toujours debout, en équilibre, se serra de plus belle, se ratatina, et, en quelques minutes, un quart d'heure à peine, le fakir s'était, devant nous, momifié vivant.

Ainsi doivent certainement se former les larves, les chrysalides de papillons. C'était à une larve, à un spectre d'homme, que nous avions désormais affaire, à une vraie momie, osseuse et desséchée. Et ce phénomène inexplicable, — de pareils, du même genre, ont été constatés, mais non expliqués, par d'autres médecins que moi, — ce phénomène, dis-je, venait de se produire sous mes yeux, simplement et comme la chose la plus naturelle du monde.

Quand la momification fut achevée, un maître des cérémonies monta sur la table de granit, saisit d'un seul bras le corps du fakir, qui avait perdu son poids et qui résonnait creux, et le coucha tout de son long, avec de grandes

précautions, comme s'il avait eu crainte de le casser. L'officiant monta à son tour sur la plate-forme ; on lui apporta un coffret, d'où il retira je ne sais quel mastic, quelque chose qui ressemblait à du coton, et une minuscule truelle d'argent. Puis, s'agenouillant devant le fakir momifié, il prononça ces paroles :

— Par la fiente de coq qui forme ce mastic, et par les fils de la Vierge qui composent ce coton, que tout soit fermé, bouché !… *Pax ! max ! fax !*

Il prit une portion de mastic au bout de la truelle ; il en enduisit la commissure des yeux du fakir, lui mastiqua successivement ainsi les narines, les oreilles et toutes les ouvertures du corps, qu'il tamponnait auparavant avec le prétendu coton.

— Pour trois ans ! pour trois ans ! murmurait-il en procédant à cette opération lugubre.

— Pour trois ans ! répétait l'assistance.

Un pot et un pinceau furent encore apportés au grand-maître. Il y avait dans ce pot une espèce de vernis, une sorte de collodion, dont il badigeonna la momie des pieds à la tête, et ce vernis séchait à l'instant même.

Dans un angle de la salle, deux maîtres des cérémonies soulevèrent la tenture et mirent à découvert une pierre sur laquelle étaient inscrits les mots : *Pax, Omen, Nema*. La pierre, ayant été descellée, laissa voir un caveau, large de soixante-dix centimètres à peine, mais profond de deux mètres au moins. Ce trou, en forme d'étui, était le tombeau réservé au fakir momifié.

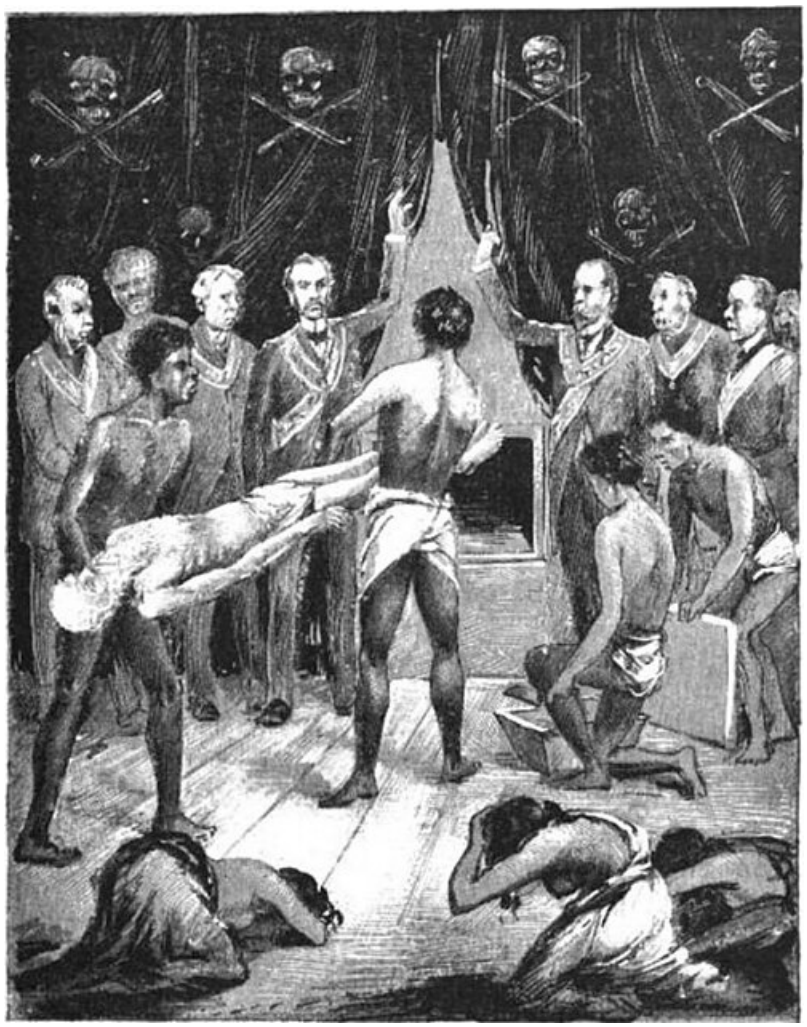
La momie fut descendue de la table de granit, toujours avec mille précautions. Le grand-maître sauta d'un bond sur le sol, donna à tous le signal de se lever, et l'on opéra l'emmurement.

— *Pax ! Omen ! Nema !* fit l'officiant.

Et l'assemblée de répondre :

— *Pax ! Nemo ! Amen !*

À cet instant, la momie venait d'être introduite dans le trou.



Momifié sous nos yeux, le fakir allait être emmuré pour trois ans, au bout desquels, assurait-on, il ressusciterait.

L’officiant se tourna silencieusement vers l’orient et éleva les bras en l’air. Les yeux de la tête d’argent figurant au centré du grand soleil d’or s’illuminèrent de nouveau, projetant une vive lueur verte sur l’orifice de l’étrange tombeau ; puis, ils s’éteignirent. On replace la pierre ; les interstices furent bouchés au ciment, et la tenture noire retomba.

Ce fut tout. On ralluma les lampes. Le frère Walder adressa aux assistants un petit discours de circonstance, célébrant le palladisme indien et ses merveilles.

— *Consummatum est*, dit-il en terminant.

Là-dessus, nous sortîmes. La solennité fut déclarée interrompue par une « récréation ». En d'autres termes, la foule des assistants se répandit dans une vaste salle-annexe, bien aérée, où des Indiens servirent des rafraîchissements.

Cette halte dans le satanisme était vraiment nécessaire ; nous avions tous besoin d'un peu de repos, moi plus que les autres.

Tout en absorbant des boissons, on devisait. Cresponi plaisantait avec les dévadasis. Walder développait des théories. Hobbs m'expliquait que, tous les dix ans, on murait de la sorte un fakir luciférien en état d'abiose, qui suspendait sa vie par le seul effort de sa volonté et qui ne devait ressusciter que dans un nombre de mois ou d'années fixé.

Ici, je crois utile de couper mon récit par de courtes explications. Je m'adresse au grand public, et non à quelques spécialistes ; ce livre est un ouvrage de divulgation. Il se pourrait que des lecteurs crussent que je prétends leur en imposer, tant ces faits paraissent invraisemblables. Un auteur est forcément suspecté, dès qu'il dénonce des choses extraordinaires. Aussi, dois-je répéter aux personnes qui l'ignorent, que l'abiose a déjà été l'objet d'un examen attentif de la part des savants. Quant à la publication du phénomène lui-même, je ne suis pas le premier à l'avoir faite. Il me suffira de citer M. Henri Tessier, dont j'ai retrouvé naguère un article intéressant sur l'hypnotisme, en feuilletant une collection de l'*Indépendant*, de 1881 ; cette chronique constate le fait de la momification des fakirs indiens.

« Tous ceux qui ont voyagé dans l'Inde, dit M. Henri Tessier, ont été à même de voir de très curieux et concluants exemples d'hypnotisme, voire de catalepsie magnétique.

» Les fakirs en usent avec une adresse indescriptible, et, même, exécutent publiquement des prodiges d'insensibilisation et d'équilibre, à l'aide de cette force seule.

» Le gouvernement anglais s'est ému, à plusieurs reprises, de l'influence de certains de ces fakirs, regardés comme des saints, et visités, chaque année, par des pèlerinages de deux à trois cent mille individus.

» Or, la sainteté de ces fakirs résultait de leur inhumation pendant trente, quarante, soixante-dix, quatre-vingts jours, durant lesquels ils étaient restés, sans manger, dans un sépulcre clos.

» Il y a quelques années, un de ces saints ayant annoncé qu'il mourrait et renaîtrait au bout de cent jours, le gouvernement intervint et imposa sa surveillance.

» Le fakir fut apporté à l'état de cadavre et inhumé dans un cercueil de pierre, creusé à cet effet, et sur lequel s'adapta un couvercle de même matière, fermé par des écrous, sur la tête desquels le cachet de l'Amirauté fut apposé. Puis, des sentinelles anglaises montèrent la garde, pendant cent jours, au pied et à la tête du défunt.

» Le centième jour, les brahmes vinrent, le sépulcre fut ouvert, et l'on en tira un squelette jaune, ratatiné, affreux, qu'ils mirent délicatement sur un matelas.

» En suite de quoi, — et devant les officiers envoyés par l'Amirauté, — ils procédèrent à des frictions, faites avec de l'huile parfumée et des tampons de ouate. Chaque brahme était affecté à une partie du corps, de façon à ce que le frottement eût lieu à la fois de la plante des pieds aux cheveux.

» Au bout de seize heures, l'épiderme, perdant peu à peu l'apparence et la sécheresse du parchemin, était devenu souple et blanc.

» L'un des brahmes desserra alors les dents du fakir au moyen d'une spatule d'ivoire et lui versa dans la bouche un cordial particulier.

» Puis, les frictions recommencèrent, et, finalement, après trente-deux heures de manipulations, le cadavre, exhalant un soupir, se relevait !… Quelques minutes plus tard, il parlait.

» Et je vous demande si le lendemain il était décrété sacro-saint par toute la population brahmine.

» Le fait est certifié dans les annales de l'*India Company*, et les procès-verbaux en sont contre-signés des noms les plus honorables. »

En ce qui me concerne, je puis dire que plusieurs personnes m'ont attesté avoir assisté à des résurrections de ce genre.

« Hypnotisme et catalepsie », conclut M. Henri Tessier.

Moi, j'ajoute : — Satanisme, surtout.

CHAPITRE IX

Un sabbat palladique indien.

Il nous restait encore trois temples à visiter : le Temple du Pélican, celui de l'Avenir, et celui du Feu. Après quoi, on irait « sauver des âmes » dans la plaine de Dappah, conformément au programme de toute grande solennité palladique indienne ; un véritable sabbat, dont les horreurs dépassent celles de la sorcellerie du moyen-âge, est en effet la clôture obligatoire de ces soirées infernales.

Les cinquième et sixième temples ne méritent aucune description spéciale ; ils sont décorés à la mode des locaux maçonniques ordinaires, sauf que, dans le premier de ces deux sanctuaires, il y a, à l'orient, un autel dont l'idole est un pélican blanc, le pélican classique, qui, d'un coup de bec, se déchire la poitrine pour nourrir de son sang ses petits ; ceux-ci, en maçonnerie, sont toujours au nombre de sept, pour rappeler les sept lettres dont le nom de Lucifer est composé. Ce pélican est adossé à une croix portant à l'intersection de ses bras l'inévitable rose rouge épanouie. En outre, ici, derrière la croix, se trouve un compas ouvert, dont les deux pointes reposent sur un quart de cercle, où sont incrustées onze grosses pierres précieuses ; on n'a pas oublié que onze est le nombre cabalistique luciférien.

La station au Temple du Pélican fut assez courte. Nous eûmes à subir un discours d'un officier anglais sur la charité maçonnique, discours qui comporte bon nombre d'allusions passablement immorales et dont les dévadasis présentes ne sourcillèrent point. La harangue terminée, les chevaliers éléémosinaires circulèrent dans la salle, l'*adjetaka* à la main ; on nomme ainsi, en tenue palladique, le tronc qui sert à faire la quête, appelé

« tronc de la veuve » dans les loges de la plupart des autres rites. Le produit de la collecte est censément affecté à soulager les infortunes des adeptes malheureux ; en réalité, il sert, comme les cotisations, à payer les frais de culte et de propagande.

Le Temple de l'Avenir est ainsi nommé, parce qu'il est exclusivement réservé aux séances de magie divinatoire. Une jeune dévadase, la sœur Indra, s'assit sur un trépied en fer ; le frère Walder la magnétisa. On enfonça de longues épingles dans les bras nus de la prophétesse, sans que le sang coulât, sans que les muscles eussent la moindre contraction, sans que son visage trahît la moindre souffrance. Puis, à la ronde, on lui posa des questions.

Il est inutile que je reproduise les nombreuses demandes et réponses de cette soirée. Chacun avait le droit d'interroger la dévadase magnétisée. C'étaient surtout les Indiens qui la questionnaient, et leurs demandes avaient trait à des renseignements particuliers, intimes même, qui n'avaient d'intérêt que pour eux.

Je m'approchai à mon tour de la sœur Indra, et, lui faisant toucher mon cordon du rite de Memphis, à moi délivré par le grand hiérophante de Naples, je lui posai la question suivante :

— Quelle est la profession de la personne de qui je tiens cet objet ?

La dévadase me répondit sans aucune hésitation :

— Cette personne est un frère, qui, dans le monde profane, exerce la profession de maître d'armes.

Pessina, en effet, donne des leçons d'escrime ; c'est, après la maçonnerie, la principale corde qu'il a à son arc.

— Voyez, continuai-je, voyez ce frère hier ; trouvez où il était à quatre heures de l'après-midi, et dites ce qu'il faisait.

Indra se recueillit quelques instants. Après une minute environ de silence, elle dit :

— J'ai franchi les mers. Je suis dans une ville italienne, au pied d'un volcan. Je vois l'homme dans sa chambre ; il écrit. Il porte une large chemise flottante, rouge. Il cachète sa lettre ; il met l'adresse sur

l'enveloppe. Il se lève. Il est bien quatre heures de l'après-midi à la pendule qui est sur la cheminée de la chambre.

— Lisez, fit Walder, ce qui est écrit sur l'enveloppe de la lettre.

La dévadase se pencha, comme si elle était réellement dans la chambre de Pessina, auprès de la table où il écrivait la veille. Elle dit ensuite, ayant l'air de lire :

— *Cavaliere Vincenzo Ingoglia, Castelvetrano, Sicilia.*

Plus que tous les autres, j'étais frappé de la précision de la réponse de la sœur Indra. Il est parfaitement exact que Pessina, ancien officier garibaldien, porte toujours, et surtout chez lui, la fameuse chemise rouge. En outre, j'ai su, depuis, que le grand hiérophante italien du rite de Memphis compte parmi ses meilleurs amis le chevalier Ingoglia, professeur de sciences naturelles, à Castelvetrano, et l'un des membres actuels de son état-major maçonnique.

Le frère Walder me demanda si j'avais d'autres questions à poser.

— Non, répondis-je, je suis satisfait.

Un assistant, un des Anglais, voulut interroger la dévadase.

— Puisque vous êtes en Italie, fit-il, transportez-vous à Rome.

— M'y voici, dit Indra, après quelques secondes.

— Voyez ce que faisait hier, toujours à quatre heures, le pape de la superstition ; pénétrez dans le Vatican.

Indra eut un tressaillement par tout le corps ; puis, elle porta les deux mains à son front ; ensuite, elle les agita en avant, comme si elle essayait de se débarrasser d'un obstacle, de traverser quelque chose qui s'opposait à elle.

— Je ne puis pas ! je ne puis pas ! cria-t-elle.

Les assistants se regardérent, décontenancés.

— Malédiction ! fit Walder avec colère. Les prêtres d'Adonaï sont toujours protégés contre nous. Il est inutile d'insister ; j'ai fait cent fois, mais vainement, cette expérience.

Et il proféra un épouvantable blasphème.

Cet incident, qui avait jeté un froid, mit fin aux interrogatoires. Walder réveilla la dévadase, et nous nous rendîmes au Temple du Feu.

Ce sanctuaire, qui a, comme les six autres, la forme d'un parallélogramme, se distingue d'eux extérieurement par un cône tronqué qui traverse la toiture et remplit l'office d'une immense cheminée, d'où sortent de hautes flammes, ainsi que d'un cratère, les nuits de tenue palladique. Intérieurement, les murs de la salle sont sans aucun ornement, peints en rouge sang-de-bœuf ; le centre du local est occupé par l'énorme four conique dont une partie du sommet s'aperçoit au dehors ; ce four, en pierres dures et massives, n'a pas moins de cinq mètres de diamètre, et comporte sur un seul côté une ouverture large de deux mètres, permettant de voir une monstrueuse statue de Baphomet en granit, qui est au milieu, toute noire et comme calcinée. Ce qui particularise encore ce sanctuaire, où l'on a accès par un couloir souterrain venant du Temple de l'Avenir et débouchant à quelque distance du four, c'est que, par quelques portes[*illisible*], donnant sur le plateau, ou peut aller et venir en plein air ; mais seuls les luciférien s et leurs visiteurs privilégiés ont la possibilité d'effectuer des promenades sur le plateau, attendu que le rocher servant de base aux sept temples est taillé à pic et ne saurait être escaladé ; il faut, de toute nécessité, pénétrer par le premier souterrain gardé par les sicks, dont j'ai parlé plus haut. Toutefois, si nul être humain n'a la faculté de promener en ces parages, sans la permission des initiés, en revanche, les bêtes sauvages et les reptiles y circulent librement, du moins jusqu'à ce Temple du Feu où ils n'ont qu'à entrer, mais sans aller au delà ; car l'orifice du couloir qui met le sixième et le septième sanctuaires en communication, est solidement fermé par une lourde trappe toute recouverte de fer. À côté de l'édifice, se trouvent deux vastes magasins où sont entassées les provisions de bois et de combustibles nécessaires pour le feu sacré des nuits rituelles.

Lorsque nous arrivâmes par l'escalier du couloir souterrain, les servants avaient déjà allumé le feu, qui flambait formidable, avec rage, entourant le Baphomet de pierre ; sur le bois qui pétillait, craquait, dans les flammes qui hurlaient en un bruit sinistre, on jetait, pour les raviver encore, des essences, et c'était un crépitement infernal, une échappée de gaz qui brûlaient en se tordant comme des serpents de feu, et de ce foyer s'élevaient vers le ciel, par l'ouverture supérieure du cône, des gerbes d'étincelles et des torrents de

fumée, coupés, par intervalles, de reflets sanglants, de zigzags rouges à travers l'espace sombre, dans les ténèbres nocturnes.

Bientôt, les murailles de pierre du four devinrent rouges elles-mêmes, ainsi que le Baphomet du centre qui était incandescent et semblait un colossal démon au milieu de son élément naturel, ricanant au sein de cette fournaise fantastique. Les assistants s'éloignaient autant que possible du foyer, suffoqués, à demi-cuits, se tenant auprès des portes ouvertes qui donnaient sur la campagne.

À un signal du grand-maître, tous se mirent à pousser des cris stridents, incohérents, des clameurs de véritables aliénés, tandis que les maîtres des cérémonies frappaient à tour de bras, et d'une façon désordonnée, sur des gongs suspendus entre des poutres, à l'extérieur du temple. Tout cela faisait un vacarme insensé, et les flammes, qui atteignaient maintenant une hauteur considérable à leur sortie de la fournaise, répandaient une immense lueur d'incendie, qui devait s'apercevoir de très loin.

Cette pratique n'existe que dans le palladisme indien ; je ne l'ai retrouvée nulle part. Elle a pour but, disent les luciférien s de ces contrées, d'attirer les âmes qui vagabondent à travers la campagne, les lumières de ce brasier devant les guider, les conduire autour du sanctuaire, les pousser à s'en rapprocher, en un mot, comme la lueur d'un phare attire les oiseaux. Au contact de ce feu qui symbolise Brahma-Lucif, toutes ces âmes refroidies par la mort et flottantes dans l'atmosphère devaient se réchauffer, revenir à elles-mêmes, et se verser invisibles dans le sein du dieu suprême, esprit et roi du feu.

Cependant, le foyer d'ignition continuait à être entretenu au plus haut degré par les huiles aromatiques, les bois, les charbons, la résine et les essences que les servants y versaient toujours sans se lasser, et c'était réellement une admirable horreur que nous avions sous les yeux ; c'était un étonnant spectacle que celui de ce gigantesque phare de l'enfer, étincelant dans l'obscurité, soleil étrange de l'esprit des ténèbres.

Et, tandis que nous étouffions de chaleur auprès de la fournaise, malgré l'air du dehors qui entrait par les ouvertures du temple, au loin des animaux sauvages accouraient : bandes de chacals, qui, étonnés et attirés en même temps, s'arrêtaient et se tenaient prudemment à distance, dans une coulée de

lumière rouge qui leur lustrait le poil, et qui aboyaient, hurlant furieusement, eux aussi, comme s'ils cherchaient à se mettre à l'unisson avec les clameurs du feu et de l'assistance en proie à un accès de frénésie ; chauves-souris et vampires, qui tournoyaient au-dessus, haut d'abord, et puis, qui, aveuglés peu à peu par la lumière ou suffoqués par la fumée âcre, rétrécissaient leur cercle de vol devenu plus mou et plus incertain, jusqu'à tomber enfin, en poussant un cri plaintif, aigu, déchirant, par gros paquets, dans le four où ils se consumaient en un instant, avec un bruit de grésil et un relent nauséabond ; sans compter les insectes et les bestioles de toute espèce, par myriades, gros phalènes, papillons de nuit de tout ordre, dont les légions tourbillonnaient en bruissant autour du feu, montant et descendant en spirales immenses, dans un continuel va-et-vient, reflétant dans l'épaisseur du nuage qu'ils formaient les lueurs du brasier.

Sans lassitude aucune, les maîtres des cérémonies battaient les gongs, les martelant à coups de poing, tandis que les assistants continuaient leur charivari désordonné de hurlements qui n'avaient rien d'humain, les Indiens surtout bramant comme seuls ils savent le faire, avec des notes perçantes, auxquelles répondaient dans le lointain la clameur des chacals et ici le formidable crépitement du feu. C'était vraiment à réveiller les morts, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Mais il y a une fin à tout. Les coups de gongs et les vociférations s'arrêtèrent, sur un signe du grand-maître, et un silence complet succéda brusquement à tout ce tapage. Une forme noire venait de sauter au milieu de nous, étant entrée par une des ouvertures extérieures du temple ; cela allait et venait, courait, bondissait tout autour du four ; puis, cela s'arrêta.

Nous regardâmes. C'était un gros chat sauvage, énorme, tout noir, le poil hirsute, les yeux hagards, flamboyants. À présent, il miaulait sur un ton lugubre.

— Une âme ! une âme ! dirent quelques voix dans l'assemblée.

De fait, les Indiens qui se trouvaient là croyaient sincèrement être en présence d'une âme réincarnée.

Le chat miaulait de plus belle, misérablement, jetant de côté et d'autre des regards effarés. Le grand-maître fit un pas vers lui. Voyant en lui un agresseur, l'animal s'arc-bouta, souffla de cette façon particulière qui

témoigne son irritation et qui rappelle le bruit d'un siphon d'eau gazeuse finissant de se vider, et tout son poil se hérissa davantage.

— Par Moloch, Astaroth, Baal-Zéboub et Lucifer ! s'écria le grand-maître ; chat, si tu es vraiment chat, reste chat ; mais, si tu es âme réincarnée, deviens âme libre ; le feu sacré t'attend, qui te réunira définitivement à notre dieu…

L'animal n'eut pas l'air de comprendre. Il regardait l'officiant d'un air tel, que celui-ci en fut effrayé et ne put s'empêcher de reculer instinctivement. Puis, tendant l'index vers le félin, il prononça rapidement des paroles mystérieuses. Mais le chat se tenait toujours sur la défensive, siphonnant du gosier avec colère, ses yeux louchant d'une façon des moins rassurantes.

Alors, le grand-maître fit un geste à l'un des Indiens. L'homme se dévoua, se précipita sur la bête affolée et furieuse, et s'en empara au prix de terribles égratignures ; car l'animal gros et vigoureux opposait une résistance désespérée. Enfin, l'Indien, dont la poitrine et le visage ruisselaient de sang sous les coups de griffe, parvint à asséner, sur la tête du malheureux chat, condamné à mort par une superstition ridicule, un coup de poing qui l'étourdit un moment. Le grand-maître officiant profita aussitôt de cet étourdissement passager ; sur son ordre, le chevalier grand-lieutenant prit le chat par la peau du cou et le bas de l'échine, et, le balançant d'abord, il le lança dans la fournaise. Incontinent, la pauvre bête rissola, en nous jetant un dernier regard furibond et en faisant retentir un grand cri.



Le chevalier grand-lieutenant lança le chat noir dans la fournaise ; d’après le rite indien, il rendait libre ainsi une âme réincarnée.

C’était fait. Ces Indiens cruels et imbéciles, dont les croyances stupides et le fanatisme sont entretenus avec soin par les Anglais protestants et francs-maçons, venaient, pensaient-ils, de libérer une âme emprisonnée dans le corps d’un animal et de la réunir à leur dieu.

Le grand-maître attendit quelques instants encore, pour voir si quelque âme de ce genre viendrait ; aucun autre animal ne s’aventura dans le temple, malgré le silence dans lequel l’assemblée persista, et force fut de lever définitivement la séance. On partit, laissant le feu s’éteindre de lui-même.

Néanmoins, la solennité n'était point terminée ; il nous restait encore à rendre visite au charnier de Dappah ; là, on devait « sauver des âmes », non plus isolément, mais en grand nombre.

J'ai déjà montré, en quelques mots, ce qu'est la plaine de Dappah ; pourtant, il est nécessaire d'en reparler, pour de plus complètes explications.

Nous n'étions pas bien loin de ce désert pestilentiel. C'est un terrain plat, d'une étendue invraisemblable, aride, transformé en marécage boueux pendant la saison des pluies et en champ de poussière durant la saison sèche. Là sont jetées pêle-mêle toutes les immondices de Calcutta et des environs ; immondices de choses comme immondices humaines, tout va là en dernier ressort. Les animaux et les hommes y pourrissent côte à côte, entremêlant leurs ossements dans une inexprimable confusion. Aussi loin que la vue s'étend, elle ne rencontre que des amoncellements de cadavres et de charognes, déversés au hasard des tombereaux.

Ce gigantesque charnier, on le conçoit, répand une odeur épouvantablement fétide ; il faut avoir le cœur chevillé pour s'en approcher, et, à plus forte raison, pour y pénétrer. Il est de toute évidence que c'est bien là un endroit diabolique, une de ces solitudes sans bornes de la mort comme l'imagination la plus délirante d'un fou n'aurait jamais osé en concevoir. Et voilà des centaines et des milliers d'années que cela dure, voilà des siècles que ce colossal dépositoire de pourritures empoisonne l'air par émanations contagieuses et l'eau par souterraines infiltrations également corruptrices, sans que les gouvernements aient songé à intervenir au nom de l'hygiène générale du globe. C'est à Dappah que se trouve le réservoir, le conservatoire des maladies épidémiques, peste et choléra principalement, qui par intervalles s'échappent comme par bouffées et s'abattent sur le monde épouvanté. Dappah est, en résumé, l'infect et formidable laboratoire, à découvert, où Satan, l'ange de la mort ignominieuse, mélange, pétrit, cuisine les maladies horribles et meurtrières qui lui permettent de décimer, de faucher, en coupes sombres, l'espèce humaine tant détestée par lui ; de Dappah, il déchaîne tous les fléaux, au moyen desquels il assouvit sa haine contre les créatures de Dieu.

Or, ces réflexions venaient à mon esprit, pendant que, suivant la bande et ne me préoccupant pas de la longueur du chemin, je m'acheminais vers ce lieu maudit, ayant quitté tous ensemble les sept temples de Mahatalawa.

Les frères Hobbs et Cresponi me tenaient compagnie. Ils m'expliquaient que nous allions, à la clarté de la pleine lune, former « la chaîne magique » avec les cadavres de la plaine de Dappah.

Ici, il convient de préciser et de faire connaître la théorie des occultistes, pour la vouer au mépris et à l'indignation des honnêtes gens.

Selon Hobbs, qui m'exposait le système, d'accord en cela avec tous les professeurs de cabale, il existe un grand agent magique appelé « lumière astrale », que les anciens alchimistes désignaient sous le nom d'azoth et de magnésie ; et cette lumière astrale, émanation de la divinité luciférienne, constituerait une force occulte, unique et incontestable, qui serait la clef de tous les empires spirituels, le secret de toutes les puissances surnaturelles. Posséder cette force, c'est être apte à accomplir des prodiges ; savoir s'emparer de cet agent, c'est être dépositaire de la puissance divine elle-même ; toute la magie réelle, effective, est là.

Il s'agit, pour le mage, de concentrer la lumière astrale, pour la projeter ensuite. Les luciférien expriment cette loi mystérieuse en ces termes : fixer et mouvoir. Le grand architecte de l'univers, disent-ils, a donné pour base et pour garantie au mouvement la fixité ; le mage doit agir de même.

Ils ajoutent que leur Dieu Bon a, il est vrai, ses prédestinés, — telle, par exemple, Sophie Walder, — dont la nature est, dès la naissance, tout imprégnée, remplie de cette lumière astrale, et qui peuvent, par conséquent, sans le moindre effort, opérer des miracles. Ces prédestinés de Lucifer n'ont pas besoin de travailler à concentrer en eux la puissance occulte ; elle y réside à l'état latent ; ils sont des foyers de force surnaturelle, et cette force se dégage d'eux, se répand, par leur simple volonté.

Au contraire, les hommes ordinaires, les non-prédestinés, ceux qui se sont donnés à Lucifer et qu'il a adoptés, ceux-là ont l'obligation de recourir à divers procédés pour rassembler, accumuler en eux la lumière astrale, afin de la répandre. C'est en s'isolant qu'ils accumulent, et c'est au moyen de la chaîne magique qu'ils répandent.

La première condition de l'isolement en occultisme, c'est d'avoir à jamais affranchi son âme de l'influence d'Adonaï, de la maintenir dans une indépendance absolue et dans la haine de la superstition (lisez : de la religion catholique), et d'être toujours prêt à entrer dans le royaume éternel

du feu (lisez : l'enfer). La seconde condition, c'est d'avoir immolé, tué son cœur, c'est-à-dire d'être incapable d'aucune affection terrestre. Avec cela, on est un mage parfait, et l'on accumule en soi la lumière astrale.

Une fois que, soit par prédestination, soit par adoption luciférienne, on possède la force occulte, les prédestinés à l'état latent, les adoptés suivant l'importance de leurs œuvres, on peut établir un courant magnétique, c'est-à-dire répandre cette force par une chaîne de gens en harmonie d'idées avec le dépositaire de ladite puissance. En d'autres termes, la chaîne magique, formée d'individus qui veulent participer à une œuvre d'occultisme, est la mise en circulation de la force surnaturelle émanée de Lucifer ; cette force circule comme un fluide électrique et produit les résultats prodigieux désirés, avec plus ou moins de succès selon le plus ou le moins de coopération intellectuelle des anneaux de la chaîne.

La chaîne d'union, qui se fait dans les loges de la maçonnerie vulgaire, est une préparation à la chaîne magique des arrière-loges de l'occultisme.

La loi des courants magnétiques, disent tous les cabalistes, est celle du mouvement même de la lumière astrale ; ce mouvement est toujours double et se multiplie en sens contraire. Tel est l'axiome des mages. Il est bien entendu que je ne fais que répéter ; je dénonce purement et simplement ces infernales pratiques.

En somme, le mage de l'occultisme est ni plus ni moins un possédé du démon, et un possédé volontaire, conscient. La chaîne magique n'a été imaginée que pour faire circuler l'émanation luciférienne. Si, par impossible, un catholique fermement croyant, aimant Dieu, le seul vrai Dieu, se trouve dans une pareille société, accidentellement, et forme un des anneaux de la chaîne, la circulation n'a plus lieu, il l'arrête, aucun prestige diabolique ne peut être opéré. Ce catholique pourra être témoin d'un prestige, s'il est en dehors de la chaîne, et encore il arrivera souvent que sa présence entravera l'opération ; infailliblement l'opération avortera, si en lui-même il invoque Dieu. Les chefs occultistes le savent bien ; c'est pour cela qu'ils ne laissent pénétrer dans leurs assemblées des hauts grades que les personnes dont ils sont absolument sûrs.

Ayant été mis au courant de cela, j'ai toujours évité, — chaque fois que cela m'a été possible sans éveiller les soupçons, — de me mêler à une

chaîne magique. Il est cependant des cas où il n'y avait aucun inconvénient pour moi à être un des anneaux : c'est lorsque le prodige demandé n'était pas de nature visible ; alors, on ne pouvait constater si l'opération avait réussi ou non.

Ainsi, dans la plaine de Dappah, même après les explications du frère Hobbs, il me fut indifférent de participer à la chaîne ; le prodige demandé était le fait d'une superstition absurde, n'entraînant aucune constatation à faire. L'opération consistait en ceci : nous avions parmi nous sept médiums luciférien, ayant le haut grade de Mage Élu, accumulateurs de lumière astrale ; il s'agissait, par une chaîne magique, alternativement composée de morts et de vivants, de faire passer dans les cadavres l'émanation de l'esprit du feu ; en supposant cette circulation réalisable, en pense qu'il m'importait bien peu de l'entraver ; qui pourrait voir si ce courant de magnétisme infernal était ou non interrompu. Le seul désagrément pour moi serait d'être placé entre deux cadavres ; c'était une répugnance nouvelle à vaincre ; les nécessités de mon enquête l'exigeaient.

Nous cheminions donc, tout en causant, dans la direction de Dappah, à la lumière des torches dont nous étions munis. Il était alors minuit passé. L'odeur caractéristique du charnier m'arrive tout à coup, dans une bouffée d'air. Nous approchions.

Les chefs s'arrêtèrent bientôt ; nous étions parvenus aux confins de la plaine. Le ciel s'était couvert de nuages noirs, derrière lesquels la lune avait totalement disparu, et qui couraient bas sous un vent lourd. La lueur rouge du Temple du Feu s'était éteinte à l'horizon. De temps en temps, quelques gouttes d'eau larges et tièdes, presque chaudes, tombaient sur nous, tandis qu'un éclair balafrait les nuages, illuminant de sa clarté livide les ossements blancs et des amas putréfiés noirs, entrevus ainsi par brusques échappées.

Je me tamponnais le nez et la bouche, pris à la gorge par cette puanteur, anhélant et à demi asphyxié. Mes compagnons, par contre, n'avaient pas l'air incommodés du tout ; entre eux, ils causaient plus tranquillement que jamais, gaiment même, sans paraître le moins du monde émus ; ils se sentaient chez eux, dans un des domaines préférés de leur maître ; pareils aux vautours, aux corbeaux, aux hyènes, aux chacals et autres animaux qui vivent de charogne, la charogne, par un privilège infernal, était sans danger pour eux, inoffensive, ne les rendait pas malades, ne les empoisonnait pas.

Nous reprîmes alors notre marche, un bon bout de temps encore, enjambant maintenant les cadavres, buttant contre, donnant à tout instant, sans le vouloir, des coups de pied dans les crânes dénudés, qui roulaient à terre avec un éclat sec ; par terre aussi, des lambeaux de chair, détachés par la putréfaction, grouillaient, et il fallait bien marcher là-dedans ; des milliers et des milliers d'yeux, sortis des orbites, jonchaient le sol et semblaient nous regarder passer, glauques et ternes, dont quelques-uns, pourris déjà, formaient une bouillie innommable, affreuse à voir.

Enfin, nous parvînmes à l'endroit choisi pour le sabbat palladique. Une sorte de monticule a été construit par les adeptes indiens, surgissant à quelques pieds seulement au-dessus du niveau du terrain plat, bâti, avec des fragments de rochers apportés là, dans un mortier de sable et d'ossements humains ; au sommet, il y a une large pierre, qui a toutes les apparences d'un dolmen.

Au sortir du Temple du Feu, chacun avait retiré ses insignes, pour tout le cours de la pérégrination ; le grand-maître lui-même avait laissé là-bas sa tunique, sa couronne et sa coiffe égyptienne ; par contre, un des Indiens, de haute taille, un vrai géant, avait emporté dans un paquet une vaste robe blanche, à manches larges et flottantes, et une énorme tête de bouc, en carton durci, dans le genre des grosses têtes dont se servent les saltimbanques en Europe pour les parades foraines.

On s'arrêta. Les torches furent plantées dans le sable qui recouvrait le monticule. Chacun se revêtit de ses insignes, le grand-maître mettant seulement le cordon de son grade dans le rite.

— Nous voici rendus au lieu vénéré de nos derniers mystères, dit le grand-maître. Très illustre chevalier grand lieutenant, quelle heure est-il ?

— Onze heures, très illustre et sublime grand-maître, fit une voix parmi nous.

En réalité, il était bien minuit et demi, au moins ; mais, quand on ouvre une séance palladique, il est toujours censé onze heures, sauf aux grades de Mage Élu et de Maîtresse Templière.

— Quel âge as-tu ? reprit le grand-maître, s'adressant au frère qui avait répondu.

— Trois fois onze ans.

— Quel zèle t'anime ?

— Je brûle du feu sacré.

— Qui es-tu ?

— Fils par adoption de Celui qui peut tout.

— D'où viens-tu ?

— De la flamme éternelle.

— Où vas-tu ?

— À la flamme éternelle.

— Quel est ce feu sacré dont ton âme brûle ?

— C'est le feu divin, le feu qui donne la vie aux êtres animés et qui régénère la nature tout entière.

— Puisque tu le possèdes en toi, ce feu divin, peux-tu le diriger et le répandre ?

— Le feu sacré de notre Dieu est dirigé par la volonté des hommes purs ; l'initié étend la main, et les souffrances s'apaisent ; l'adepte vivant s'unit aux profanes morts, et son âme passe dans les cadavres pour les réchauffer, les sauver d'Adonaï et transmettre leurs esprits à Lucifer.

— Comment opérerons-nous pour sauver des âmes ?

— Par la chaîne magique.

— En vertu de quelle loi ?

— Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

— *Kharab*.

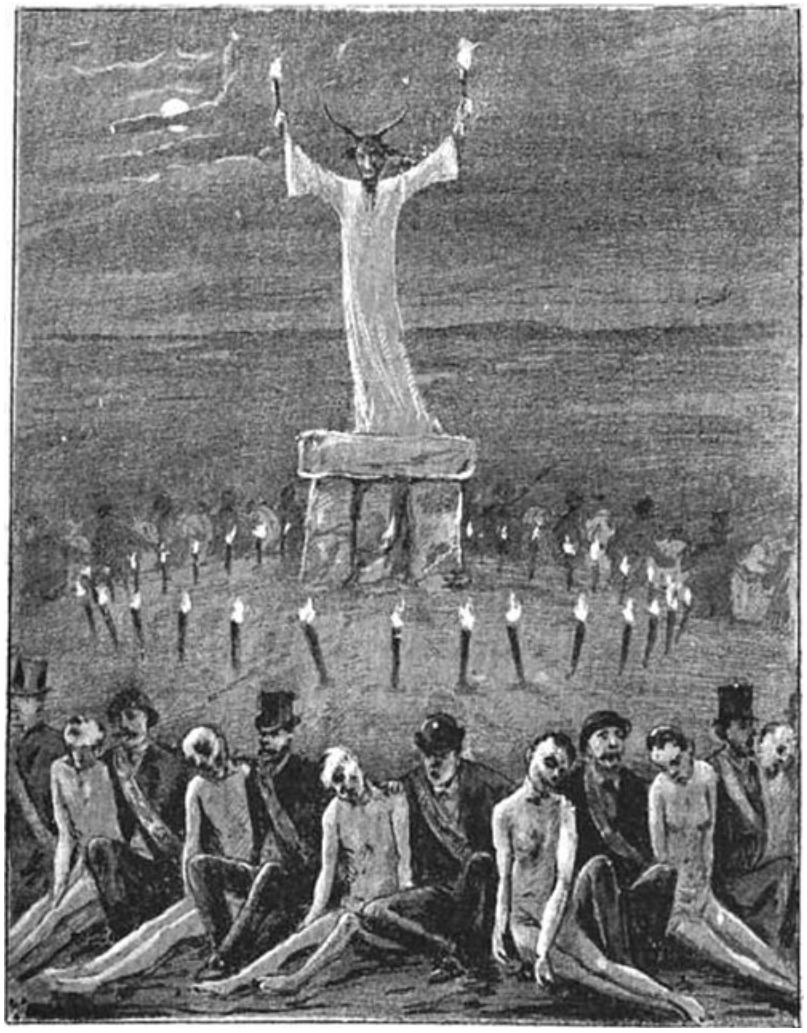
— *Kether-Malkhuth*.

— Puisqu'il est bien onze heures, conclut le grand-maître, nous déclarons ouverts les derniers travaux de nos mystères palladiques. À cette heure sainte, les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux ; ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messages de notre Dieu… À moi, mes frères ! Que la chaîne magique accomplisse le salut des âmes !…

— *Amen*, répondit l'assistance d'une seule voix.

Alors, une scène abominable se passa. Tous les Indiens, qui étaient parmi nous, se répandirent dans la plaine, et, au bout de peu d'instants, je les vis revenir, traînant chacun quelque chose après lui. Ce quelque chose était un cadavre, frais encore et jeté probablement là le matin ; il y en avait que les vautours et les rats avaient déjà commencé à déchiqueter et à ronger, et dont les faces hideuses semblaient ricaner funèbrement.

On plaça ces cadavres en cercle autour du monticule, en les faisant craquer, en les brisant même pour les asseoir sur le sol, le dos tourné à la grande pierre centrale, sur laquelle grimpe l'Indien colosse, après s'être affublé de la tête de bouc et de la longue robe blanche qui lui descendait jusqu'aux pieds. À notre tour, nous nous rangeâmes de la même façon que les cadavres, formant avec eux une chaîne alternée d'un vivant et d'un mort. Pour maintenir les morts droits sur leur séant, nous les tenions par le corps, nos bras passés derrière leur dos, la main gauche saisissant à l'épaule le cadavre de gauche, la main droite saisissant à la taille le cadavre de droite.



La chaîne magique, de vivants et de cadavres alternés, ou le sabbat palladique dans la plaine de Dappah.

Cette scène épouvantable était éclairée par les torches plantées dans le monticule ; l'Indien à la tête de bouc avait, en outre, deux torches, qu'il agitait en l'air, debout, lui, sur la grande pierre.

— Que le feu sacré, cria le grand-maître d'une voix retentissante, que le feu sacré, accumulé en l'esprit de nos frères Mages Élus ici présents, se répande par les anneaux de notre chaîne pour réchauffer l'esprit des morts ! Que nos âmes pures circulent et purifient les âmes des profanes trépassés ! Que le courant du magnétisme divin sanctifie les cadavres impurs ! Et que

leurs esprits, sauvés par le contact de nos âmes d'adeptes, aillent enfin se confondre dans le sein de notre Dieu pour le glorifier à jamais !

Il y eut un moment de silence. Puis, le grand-maître clama encore :

— Frères, le feu sacré se répand en un courant divin ; la circulation des âmes est établie ; prononçons tous en chœur la formule magique du salut éternel.

Ce fut alors une vocifération générale de damnés :

« *— Hémen-Étan ! Hémen-Étan ! Hémen-Étan !... El-ati-Titeïep !... Azia-Hyn !... Tou-Minosel-Akhadon !... Vay, vaa, Eyé !... Aaa-Eyé-Exe !... Aël-el-el-el-ahy !... Hau ! hau ! hau ! hau !... Va ! va ! va ! va ! va ! Chavajoth !... Berkaïac ! Asaradec ! Akibeek ! Amasarae !... Bagdal ! Vhnori !... Iadara ! Bagdal ! Satâaran !... Thopheth-Moloch !... Féix-féax ! Astaroth !... Tarabahtak-Bérith ! Raya-Néder ! Baal-Zéboub el Isis !... Schem-Ham-Phorasch ! Alpha-Oméga ! Athoïm-Olélath ! Lucifer ! Lucif ! Lucifer !... Vay, vaa, Eyé !... Aël-el-el-el-ahy !... Néroë-Ciméleth-Hémen-Étan !... Gamaoul-perchava !... Ay-Oël ! Lucifer in æternum !* »

Cette formule magique fut répétée encore dix fois ; aux intervalles, on s'arrêtait seulement une demi-minute pour reprendre haleine.

— Frères, cria enfin le grand-maître, les âmes des profanes morts sont purifiées ; nos frères Mages Élus ici présents recueillent maintenant les esprits auxquels nous venons d'assurer le salut éternel, et ils vont les envoyer à notre Dieu… Rompez la chaîne !

À cet ordre, on abandonna avec ensemble les cadavres, qui, n'étant plus maintenus, retombèrent couchés sur le sol, et nous nous levâmes tous, nous retournant vers le monticule. Les sept Mages Élus, qui faisaient partie de l'assemblée, parmi lesquels Walder, Hobbs, Cresponi et le grand-maître officiant, se détachèrent et vinrent se placer en un seul groupe, au pied de la grande pierre où l'Indien à la tête de bouc agitait toujours ses torches ; ils s'enlacèrent par la taille, se tenant de la main droite et élevant la main gauche ouverte, doigts écartés, vers le ciel. Depuis quelques instants, le firmament s'était un peu éclairci, et la lune apparaissait et disparaissait, comme se jouant, derrière les nuages noirs.

— *Gloria tibi, Lucifer !* dirent les sept Mages Élus, en un seul et même cri.

Puis, ils rompirent à leur tour leur groupe. Les Indiens se réjouissaient, convaincus qu'on avait sauvé autant d'âmes que l'on était d'assistants, et que les Mages du Palladium venaient d'envoyer ces esprits purifiés dans la gloire éternelle du Dieu Bon.

Là-dessus, le grand-maître officiant proclama, selon le rite, que les travaux de cette sainte solennité étaient définitivement fermés.

Chacun retira ses insignes, et l'on s'en alla.

Il nous fallut encore réenjamber des cadavres pour quitter la plaine, et nous marchions, comme à l'arrivée, à la lueur des torches. Heureusement, nous trouvâmes, à quelque distance, les voitures qui nous avaient amenés à Mahatalawa et dont les cochers étaient tous des affiliés.

Pour le retour à Calcutta, je fis route avec Hobbs et Cresponi. J'étais harassé, fourbu, rompu, pour ma part ; à peine dans le ticka-garri, je m'endormis profondément, et mes compagnons, je crois, firent de même. Il était bien près de quatre heures du matin quand j'eus réintégré le bord, où, exténué, je me couchai, pour avoir un sommeil agité par d'horribles cauchemars.

CHAPITRE X

Preuve des apparitions de Satan.

J'avais hâte de revoir Walder. Aussi, dès le lendemain, je retournai à l'hôtel Adelphi ; le grand inspecteur de Charleston finissait de déjeuner.

Cette fois, il me fit un chaleureux accueil. La fameuse épreuve des serpents m'avait, décidément, rendu un fier service. Walder me proposa de me conférer, séance tenante, à titre honorifique, le grade de Hiérarque, second degré masculin du Rite Palladique Réformé Nouveau. On pense si j'acceptai avec empressement !

Il y avait pour moi deux manières d'obtenir un grade palladique.

La première consistait à me faire donner l'initiation par le Parfait Triangle de Calcutta, c'est-à-dire par l'atelier supérieur du Palladium de cette ville, dont le grand-maître était l'officiant de la solennité de la veille, en prenant le frère Hobbs pour parrain ; mais les règlements exigent que la réception ait lieu seulement un mois après la présentation, et le *Meïnam* n'avait plus que dix jours à rester à Calcutta. Il est vrai qu'en qualité de marin je pouvais voir le règlement levé en ma faveur. Seulement, si j'étais reçu et initié par le Parfait Triangle, c'est la caisse dudit atelier supérieur qui bénéficiait de mes « métaux », sauf à en transmettre la dixième partie au Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, selon l'usage. Or, les frais d'initiation à n'importe quel grade masculin du Palladium s'élèvent, d'après le tarif institué par Albert Pike, à 200 dollars, soit 1,000 francs.

La deuxième manière était d'obtenir le grade à titre honorifique, le quel peut être conféré directement, et sans les formalités de l'initiation, par le Souverain Pontife de Charleston ou par un des dix membres de son Sérénissime Grand Collège ; dans ce cas, les frais d'initiation montent

seulement à 50 dollars, soit 250 francs, mais le Suprême Directoire Dogmatique bénéficie seul des « métaux » du Hiérarque nouvellement créé, et la promotion est d'une validité de premier ordre, à la condition de se faire inscrire dans les trois mois comme membre actif ou correspondant à un Grand Triangle quelconque du globe et de conserver l'activité ou la correspondance par un paiement régulier des cotisations.

Le lecteur aura compris, comme je m'en rendis immédiatement compte, le calcul du frère Walder, calcul dont la simplicité n'était pas dépourvue de malice. Tous les luciférien de Calcutta avaient admiré mon excellente tenue au cours de la désagréable et dangereuse épreuve qu'on m'avait imposée la veille ; lors des « récréations », c'est-à-dire pendant les suspensions de séance, j'avais été accablé de félicitations. Il était donc plus que probable, il était certain que le frère Hobbs ou un autre viendrait me proposer l'affiliation au Palladium par un des triangles de la ville ; ma qualité de médecin de la marine me valait une dispense de demi-droits d'initiation ; mais, défalcation faite du 10 pour 100 revenant au Suprême Directoire Dogmatique, le trésor du triangle indien encaissait net 450 francs ; et Charleston n'en recevait que 50. Au contraire, en prenant les devants, en profitant de sa présence à Calcutta, le frère Walder, qui est un des dix lieutenants du Suprême Grand Maître Albert Pike, un des dix cardinaux du Souverain Pontife anti-pape, pouvait me conférer directement le grade, moyennant 250 francs, au profit exclusif de la caisse aussi sacrée que centrale de Charleston. Et, afin d'être sûr d'avoir ma préférence, le rusé Walder m'offrait, non pas le grade de Kadosch du Palladium (premier degré masculin), mais celui de Hiérarque (second degré), que le Parfait Triangle de Calcutta n'avait pas le droit de me conférer sans me faire passer par la filière.

Moi, je vis surtout deux choses dans la combinaison du frère Walder : la suppression des formalités, d'abord, ce qui réglait pour moi un cas de conscience, et ensuite une économie de deux cent cinquante francs, ce qui pour ma bourse n'était pas à dédaigner.

C'est pourquoi, mon élévation au grade de Hiérarque ne traîna pas. À peine eus-je accepté, que le lieutenant d'Albert Pike sortit de son secrétaire un diplôme palladique, y inscrivit mes nom, prénoms, profession, lieu et date de naissance, titres et grades maçonniques anciens et nou veaux, le

signa, le timbre, et m'y fit apposer ma signature *ne varietur*. Je versai les dix livres sterling, équivalant aux cinquante dollars du tarif, et le cher et illustre Walder me délivra mon parchemin en règle.

Ah ! je peux bien le dire maintenant à tous mes anciens frères en Lucifer, jamais je n'ai fait un meilleur placement que celui de ces deux cent cinquante francs. C'est comme Hiérarque que j'ai pu pénétrer partout, et je crois qu'à part la réunion du Sérénissime Grand Collège, j'ai à peu près tout vu en maçonnerie des divers rites.

Je ne regrette certes pas les « métaux » versés à Walder, bien que, logiquement, on aurait dû me les rendre, le jour où mon diplôme m'a été repris. En effet, j'ai eu plus tard quelques difficultés, — que je raconterai, — avec les chefs du Palladium, pour avoir sauvé la vie à un brave garçon, égaré dans cette secte, lequel s'était fait condamner à mort en empêchant l'assassinat de miss Mary D***. En qualité de Hiérarque, j'avais droit de *veto*, et j'en usai en faveur de ce jeune homme, que déjà les poignards de nos frères menaçaient. Mon intervention me valut une enquête, la mise sous séquestre de mes titres maçonniques, lorsque je comparus pour me défendre, et un punch fraternel, qui pourrait aussi bien et même mieux s'appeler un bouillon de onze heures, mais qui manqua totalement son effet, puisque j'écris aujourd'hui cet ouvrage en bonne et parfaite santé. Laissons cela ; nous y arriverons quand il faudra. Pour l'instant, je me borne à dire que, puisqu'on m'a repris ce parchemin auquel je tenais beaucoup et que j'avais payé comptant sans marchander, on devait du moins me rendre l'argent. Qu'il soit bien entendu, néanmoins, que je ne le réclame pas.

Je m'aperçois que je viens d'écrire à la file toute une collection de mots avec lesquels le lecteur n'est pas encore familiarisé et qui auraient eu besoin d'être précédés d'un aperçu du système palladique, avec quelques éclaircissements. Le lecteur me pardonnera. Je ne suis pas un auteur procédant froidement en méthodiste, disséquant la franc-maçonnerie pour expliquer son anatomie pièce par pièce. Avant tout, moi, je raconte ; et, ayant vécu onze années dans ce monde-là, m'étant habitué au jargon mystique, je laisse forcément échapper des expressions que les initiés seuls comprennent. Mais, que le lecteur se rassure, pour venir un peu après, la traduction de l'argot maçonnique n'en sera pas moins complète.

Le Palladisme, nous le savons, est la haute maçonnerie ; c'est le rite greffé sur les hauts grades et possédant la direction universelle de tous les rites.

Le *système*, au surplus, est très peu compliqué. Il se compose, en tout, de cinq grades : trois grades masculins, et deux grades féminins. Les grades masculins sont : 1° le Kadosch du Palladium ; 2° le Hiérarque ; 3° le Mage Élu. Les grades féminins sont : 1° L'Élue ; 2° la Maîtresse Templière.

Il ne faudrait pas croire que le premier venu peut entrer dans le Rite Palladique ; jamais je n'y aurais pénétré sans le concours de circonstances exceptionnelles que le lecteur connaît à présent. Pour être reçu carbonaro, il est nécessaire d'avoir au moins le grade de Maître (troisième degré d'initiation dans la maçonnerie ordinaire). De même, le Palladisme ne cherche ses recrues que chez les francs-maçons, et encore il lui faut, pour ses initiations hermétiques, des frères déjà parvenus aux grades philosophiques et cabalistiques. Ainsi un maçon du Rite Écossais, le rite répandu dans le plus grand nombre de pays, ne pourra s'affilier au Palladium que s'il est déjà Chevalier Kadosch (trentième degré) ; un maçon du rite anglo-américain dit Rite d'York ou de Royale Arche, que s'il a déjà le grade templier de Chevalier de Saint-Michel (vingt-septième degré) ; un maçon du Rite de Misraïm, que s'il est pourvu du grade de Grand Inquisiteur Commandeur (soixante-sixième degré). Le nombre de degrés dont se composent les divers rites ne signifie rien, absolument rien ; il en est, comme ceux de Misraïm et de Memphis, où l'on s'est plu à multiplier les grades ; la question essentielle, c'est le degré d'enseignement donné à l'initié ; or, pour ne parler que des trois rites que je viens de citer, c'est seulement aux grades de Kadosch (écossisme), Chevalier de Saint-Michel (York) et Grand Inquisiteur Commandeur (Misraïm) que l'initié doit clairement comprendre, à moins d'être le plus obtus des imbéciles, que c'est vers le satanisme qu'il est dirigé.

Encore, même après ces grades, dans les rites ordinaires, la maçonnerie ne procède qu'avec un luxe inouï de précautions. Ainsi, dans le Rite Écossais, on prévoit le cas où, au trente-deuxième degré (grade de Prince du Royal-Secret), l'initié n'aurait pas encore compris le but. La réception à ce grade a une petite variante qui n'a l'air de rien, mais qui est des plus significatives, en réalité. Au moment de conférer le grade au récipiendaire,

le président de l'atelier doit lui remettre un anneau, *et pourtant il peut ne pas le lui remettre*. « Recevez cet anneau d'or, gage de notre union », dit le Grand Commandeur (titre du président). Le postulant, ainsi reçu avec son anneau de Prince du Royal-Secret, se considère comme réellement initié. Eh bien, pas du tout ; c'est précisément l'initié à qui l'on remet l'anneau d'or, qui n'est reçu que pour la forme ; au cours des épreuves et de l'interrogatoire, on a constaté qu'il n'a pas encore deviné que le grand architecte de l'univers n'est autre que Lucifer déifié, et son anneau d'or, qu'il portera désormais avec orgueil dans les arrière-loges, le désignera aux vrais initiés comme étant un frère inintelligent avec qui il est prudent de ne pas trop causer ; il restera au trente-deuxième degré et n'ira pas plus loin. Le véritable Prince du Royal-Secret, c'est celui qui n'a pas reçu l'anneau d'or ; celui-ci, on le dirigera immédiatement vers le Palladisme, vers la maçonnerie hermétique et luciférienne.

Le Palladisme complète donc l'initiation dans tous les rites, quels qu'ils soient ; c'est le rite vraiment universel, réservé aux adeptes qui ont compris le secret des secrets.

Aussi, une fois admis dans un triangle, on fait rapidement son chemin. Dans tous les rites, on donne aux groupes le nom général d'atelier. L'atelier des premiers grades de préparation s'appelle Loge ; l'atelier des degrés qui mènent au grade de Rose-Croix ou à ses équivalents, grade où le voile du mystère commence à être soulevé, se nomme Chapitre ; l'atelier des degrés philosophiques et cabalistiques, dont le plus important est le grade de Kadosch, où l'initiation est, cette fois, très suffisamment claire, sauf pour les cerveaux obtus, porte le titre de Conseil ou Aréopage. Dans le Palladisme, ces noms de Loge, Chapitre, Conseil ou Aréopage sont remplacés par le Triangle. La réunion des Kadosch du Palladium, premier degré luciférien, est, sans autre épithète, un Triangle ; la réunion des Hiérarques (chefs sacrés), second degré, est un Grand Triangle ; la réunion des Mages Élus, troisième degré, est un Parfait Triangle.

Je ne dirai ici qu'un mot des triangles féminins. Le Palladisme recrute ses adeptes dans les ateliers androgynes, dont les dames font partie, aussi bien que dans les ateliers exclusivement masculins. Le système est le même. Une sœur maçonne doit avoir reçu le grade de Maîtresse pour pouvoir passer au Palladium ; et, chez les femmes, la sélection s'opère avec encore plus de

précautions que chez les hommes. En outre, le Palladisme des grades féminins n'a pas de Parfaits Triangles. La réunion des Maîtresses Templières, le plus haut degré du Palladium des dames, n'est qu'un Grand Triangle. Chez les sœurs palladiques, l'importance est donnée à la personne, et non au grade lui-même. Ainsi, la fille de Walder, et certaines autres Maîtresses Templières dont j'aurai à m'occuper, ont un pouvoir égal et, dans quelques cas, supérieur à celui des Mages Élus, mais uniquement à raison de leur situation personnelle et des services qu'elles ont rendus. Sophie Walder n'a au-dessus d'elle que le Souverain Pontife de Charleston ; son père, lui-même, s'incline devant ses ordres ; elle peut traiter de pair avec Adriano Lemmi, qui est pourtant le Grand-Maître de la maçonnerie italienne et le chef d'action politique universel, comme le fut Mazzini ; si, par impossible, un conflit s'élevait entre Adriano Lemmi et Sophie Walder, il n'est pas dit que c'est à celle-ci que le Suprême Directoire Dogmatique de Charleston donnerait tort. La Souveraine Grande Maîtresse du Lotus de France, Suisse et Belgique (titre de la fille de l'ex-pasteur) n'a pas seulement une histoire ; elle a aussi une légende ; les fanatiques du Palladium prétendent qu'elle n'est pas la fille de Walder, et qu'elle a été engendrée par Lucifer lui-même. Ceci est une pure folie ; mais la légende existe ; et, que Sophie vienne à mourir demain, elle sera sûrement mise sur les autels des arrière-loges, elle aura sa statue à côté du Baphomet.

Ah ! l'évêque de Port-Louis, le vaillant et érudit Mgr Meurin, a bien raison de s'écrier : « Il faut dévoiler le Palladisme, qui est l'organisation et la direction satanique de la franc-maçonnerie ! » Il a eu raison de faire appel à qui aurait la hardiesse d'arracher tous les masques.

Je relis ces lignes que, dans son récent volume, il consacre à Albert Pike, l'anti-pape inconnu des profanes et même des neuf dixièmes des francs-maçons, et j'affirme hautement, moi témoin, que Mgr Meurin a dit vrai :

« La franc-maçonnerie est **une** sur tout le globe, sous des formes innombrables, mais sous la direction suprême du Souverain Pontife de Charleston » ; voilà ce qu'écrit le savant et courageux prélat, et c'est là la vérité absolue, vérité que personne encore n'avait osé dire.

Et Mgr Meurin ajoute :

« Charleston est la Rome provisoire de la synagogue de Satan. Le grand-maître du Suprême Conseil de Charleston est son Pape, *le Vicaire de Lucifer sur la terre*, aspirant à résider un jour dans la véritable Rome. Le Grand Collège des Maçons Emérites est son Sacré Collège de Cardinaux ; les Souverains Commandeurs des Suprêmes Conseils ou des Grands Orients dans le monde sont ses patriarches, archevêques et évêques ; les Vénérables des Loges, ses curés ; les maçons sont ses fidèles ; les Loges, ses églises et ses chapelles. Les tenues des Loges sont le culte plus ou moins luciférien ; les réunions solsticiales, les grandes fêtes du culte ; et enfin, le Palladium est le Tabernacle, ou plutôt l'Arche d'Alliance entre Jéhovah-Lucifer et son peuple élu maçonnique.

« Le Seigneur parla à Moïse et lui dit : « Vous ferez une arche de bois de setim (acacia) ; vous ferez aussi le couvercle de l'arche. Vous mettrez à ses deux extrémités deux chérubins ; c'est de là que je vous donnerai mes ordres. Je vous parlerai de dessus le propitiatoire, du milieu des deux chérubins, pour vous faire savoir tout ce que je voudrai commander aux enfants d'Israël. »

« Lucifer a singé cette Arche d'Alliance dans le Baphomet. Les deux chérubins sont remplacés par deux cornes. Au milieu de ces deux cornes brûle la flamme bleuâtre indiquant la « Schekhinah », la présence du Dieu-Feu, qui de là donne ses ordres à son Vicaire sur la terre. *Nous supposons, nous ne doutons pas que là Satan se fait voir et communique personnellement avec son premier remplaçant et ses adjoints, leur faisant savoir tout ce qu'il voudra commander aux Enfants de la Veuve.* »

Oui, je le répète, je ne saurais trop le répéter, Mgr Meurin, très exactement renseigné, a dit la vérité, la vérité vraie. Carbuccia ne m'avait pas menti ; Hobbs, me confirmant le récit de Carbuccia, sans savoir la confidence que j'avais reçue, ne m'avait pas menti non plus. Oui, il est vrai, rigoureusement vrai, que Satan se manifeste à ses suppôts, se fait voir personnellement, selon l'expression de l'évêque de Port-Louis. J'en donnerai à mon tour les preuves, et les preuves les plus indiscutables.

Quand Walder, — qui signe : Netzakh-Walder, — m'eut remis ma patente de Hiérarque, il m'énuméra les privilèges, droits et prérogatives de ce grade palladique. Ainsi, j'avais le pouvoir de commander à des ultionnistes ; c'est là un euphémisme ; commander à des ultionnistes, c'est

avoir le droit d'ordonner un assassinat ; de ce droit, je n'ai jamais usé, il n'est pas besoin de le dire. Mais, d'autre part, je pouvais exercer le *veto*, c'est-à-dire arrêter, sous ma responsabilité, l'exécution d'un crime maçonnique. Une des prérogatives les plus importantes a trait aux évocations ; pour que Lucifer apparaisse en personne dans un triangle palladique, la présence de sept Hiérarques est nécessaire.

J'eus donc une explication à ce sujet avec Walder. Il me confirma, lui aussi, ce que Carbuccia et Hobbs m'avaient dit ; il m'attesta, précisément, ce que Mgr Meurin devait écrire douze ans plus tard.

— À Charleston, m'affirma-t-il dans les termes les plus catégoriques, nous sommes, une fois par semaine, le vendredi, à trois heures après midi, en communication directe, face à face, avec le Dieu Bon. Il est là, devant nous ; nous le voyons, nous le touchons ; nous baisons respectueusement ses mains divines ; il nous parle ; et notre Souverain Pontife, le très saint et sublime frère Albert Pike, n'écrit jamais une de ses encycliques, sans s'être fait dicter par lui les passages essentiels. Le Sanctum Regnam, sanctuaire où le Palladium original est déposé sous notre garde et où ne pénètrent, pour tenir séance, que le Souverain Pontife et les dix membres du Sérénissime Grand Collège, est régulièrement visité par Lucifer-Dieu, notre Seigneur tout-puissant.

Ainsi, Mgr Meurin n'a rien avancé à la légère ; quant à moi, dans la suite de ce récit, je ne me bornerai pas à reproduire les affirmations de Walder, qui pourraient être taxées d'impostures. Je ne ménagerai pas ma critique aux supercheries ; mais, non plus, je ne confondrai pas le charlatanisme avec les œuvres diaboliques réelles, avec les maléfices marqués du sceau de l'authenticité.

Que les sceptiques se moquent, peu importe. L'athéisme, du reste, conduit à la damnation aussi sûrement que l'impiété des luciférien s. Athées et occultistes sont, les uns et les autres, des ennemis de Dieu, coupables de façon différente, mais coupables également, soit dans leur incrédulité, soit dans leur perversité.

Au surplus, sans attendre plus longtemps, et avant de faire connaître les résultats de mon enquête personnelle sur les apparitions de Satan dans les réunions de la maçonnerie palladique, je vais reproduire tout d'abord une

des preuves de Mgr Meurin, un récit publié dans un des journaux les plus connus d'Europe, la *Pall Mall Gazette* de Londres, feuille d'une impartialité incontestée et que nul ne pourra accuser d'avoir voulu inventer un fait imaginaire pour donner raison aux évêques catholiques affirmant les manifestations du prince des ténèbres en plein dix-neuvième siècle.

L'article est intitulé : *Apparition authentique de Satan*.

« C'est, dit le journal anglais, l'histoire véridique d'une entrevue avec le diable, qui a eu lieu à Paris, il y a quelques années ; un récit véridique dans chacun de ses détails, comme on peut facilement s'en convaincre en s'adressant aux personnes qui ont été témoins du fait et qui existent encore. »

La *Pall Mall Gazette* relate que le *Blackwood Magazine* a eu également connaissance de l'apparition dont il s'agit, et ajoute :

« Nous ne pouvons trouver la clef du mystère, car nous ne croyons à aucune des doctrines des spirites ; mais qu'une apparition semblable ait eu lieu de la manière et dans les circonstances rapportées, c'est là un fait ; et nous laissons à de plus profonds psychologues que nous le soin de donner à ce mystère une explication satisfaisante. »

Après quoi, la *Pall Mall Gazette* entreprend d'une façon très détaillée le récit, à la suite du *Blackwood Magazine*.

Je cite textuellement, sans changer un mot ni une virgule :

« Les principales personnes dont on a cité les noms sont un prince russe, Pomerantseff, et un prêtre français, l'abbé Girod, qui tournait en dérision toute la théorie des apparitions. À un dîner chez le duc de Frontignan[1], la conversation étant venue à tomber sur le spiritisme, le duc affirma avoir vu l'Esprit de l'Amour. L'abbé, qui se montrait sceptique, venait de prononcer un grand sermon où il démontrait l'existence d'un démon individuel ; il se moqua du duc, quand le prince déclara que l'affirmation du duc ne devait pas étonner, attendu que, lui, le prince, connaissait le diable pour l'avoir vu.

« — Je vous dis, répéta-t-il, que je l'ai vu, le dieu du mal, le prince de la désolation ; et, qui plus est, je puis vous le faire voir. »

« L’abbé s’y refusa d’abord ; mais, dans la suite, tourmenté par l’offre, il accepta.

« Les dispositions furent prises ; et, le même soir, l’abbé Girod, ainsi qu’il était convenu, devait, à neuf heures et demie, se trouver en présence du prince des ténèbres ; et cela, en janvier, en plein Paris, dans la capitale du monde civilisé, dans la ville-lumière !

« À neuf heures, Pomerantseff arriva. Il était en tenue de soirée, mais ne portait aucune décoration ; il était d’une pâleur de mort. Ils entrèrent dans la voiture, et le cocher, qui sans doute avait déjà été instruit du lieu de leur destination, lâcha immédiatement la bride à ses chevaux. Pomerantseff fit tomber les glaces des portières, et, tirant de sa poche un mouchoir de soie, il le plia tranquillement en une étroite bande.

« — Il me faut vous bander les yeux, mon cher, dit-il.

« — Diable ! exclama l’abbé, qui était tout nerveux. Voilà qui n’est guère agréable ; j’aime à voir où je vais. »

« La voiture roulait toujours.

« — Sommes-nous au moment d’arriver ? demanda l’abbé Girod.

« — Nous ne sommes pas bien loin », répondit Pomerantseff, d’une voix qui parut sépulcrale à Girod.

« Enfin, après une course d’une demi-heure environ, Pomerantseff dit à haute voix : « Nous y sommes ! » La voiture tourna, et l’abbé entendit le bruit des sabots ferrés sur le pavé d’une cour. La voiture s’arrêta. Pomerantseff ouvrit lui-même la portière, et aida le prêtre à descendre.

« — Il y a cinq marches, dit-il, prenez garde. »

« Ils traversèrent une cour, montèrent un escalier, traversèrent un vestibule. Pomerantseff ouvrit une porte et la referma à clef. Ils marchèrent encore. Une autre porte fut ouverte, puis refermée à clef ; et sur cette porte l’abbé entendit le froissement d’un épais rideau.

« Pomerantseff prit le bras de l’abbé, lui fit faire quelques pas, et lui dit doucement :

« — Restez debout où vous êtes ; ne faites pas de bruit. Je compte sur votre honneur : vous n’enlèverez pas le mouchoir de vos yeux jusqu’à ce que vous entendiez des voix. »

« L’abbé se croisa les bras et resta silencieux. Il entendit Pomerantseff marcher, et soudainement tout bruit cessa.

« Le malheureux prêtre devine que l’appartement où il se trouvait n’était pas obscur ; car, bien qu’il ne pût rien voir, ayant les yeux bandés, il eut la sensation d’être environné d’une forte lumière ; il sentait comme une caresse de clarté sur ses joues et ses mains.

« Tout à coup, un bruit insolite fit courir un frisson de terreur dans tout son être : c’était comme le frémissement d’une chair nue sur le plancher ciré ; et, avant qu’il eût pu entièrement se remettre de ce premier effroi, il entendit la voix de plusieurs hommes qui semblaient plongés dans quelque horrible extase. Ces voix disaient :

« — Père et créateur de tout péché et de tout crime, prince et roi de toute angoisse et de toute désespérance, viens à nous, nous t’implorons ! »

« L’abbé, fou de terreur, arracha le mouchoir qui lui couvrait les yeux. Il se vit dans un grand salon, meublé à l’ancienne mode et dont les parois étaient de chêne. L’appartement était éclairé, la lumière ruisselait d’innombrables cierges fixés dans des chandeliers. Cette lumière, naturellement douce, paraissait cruelle en raison de son intensité.

« Il vit tout cela comme un éclair ; car, à peine ses yeux furent-ils libres, que son attention fut attirée devant lui par un groupe d’hommes.

« Douze hommes, — et parmi eux Pomerantseff, — de tous âges, depuis vingt-cinq ans jusqu’à cinquante-cinq, tous en tenue de soirée, et tous, autant qu’il en put juger à ce moment, paraissant appartenir au meilleur monde, c’est-à-dire à la haute société, étaient prosternés sur le plancher, les mains unies.

« Ils embrassaient le plancher. Leurs faces, illuminées d’une infernale extase, étaient à moitié contractées, comme s’ils souffraient, à moitié souriantes, comme s’ils nageaient dans la joie d’un triomphe.

« Instinctivement, l’abbé chercha des yeux Pomerantseff. Il était le dernier à gauche. Tandis que de la main gauche il tenait celle de son voisin, de la droite, il caressait nerveusement le plancher ciré, comme s’il cherchait à l’animer. Sa figure était plus calme que les autres, mais d’une mortelle pâleur, et les teintes violettes de la bouche et des tempes annonçaient une douloureuse émotion.

« Tous, ils grommelaient à haute voix une sorte d'incantation extatique :

« — Ô Père du mal, viens à nous !… Ô prince de la désolation infinie, qui t'assieds au chevet des suicidés, nous t'adorons !… Ô créateur de l'angoisse éternelle ! ô roi des plaisirs cruels et des faméliques désirs, nous te vénérons !… Viens à nous, tes pieds sur le cœur des veuves !… Viens à nous, les cheveux ruisselants du sang de l'innocence !… Viens à nous, le front ceint du sonore chapelet des douleurs !… Viens à nous ! »

« Le cœur de l'abbé fut pris d'un frisson glacial à la vue de ces êtres humains, transfigurés par l'effort mental, et qui étaient prosternés là, devant lui. L'air, chargé d'électricité, semblait plein des murmures de harpes innombrables.

« Le froid se fit soudain plus perçant, et l'abbé sentit la présence d'un nouveau venu dans l'appartement. Détachant ses yeux des douze hommes prosternés, qui ne semblaient pas se soucier de lui, et qui ne cessèrent pas leurs blasphèmes, l'abbé promena ses regards autour de lui, et ils rencontrèrent le nouveau venu, un treizième, qui paraissait être venu par le chemin de l'air dont il semblait naître, et sous ses yeux.

« C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, de haute taille, imberbe comme Auguste adolescent ; ses longs cheveux blonds tombaient sur ses épaules comme ceux d'une fillette. Il était en tenue de gala. Ses joues étaient roses et comme animées par l'ivresse ou le plaisir ; mais son regard était d'une tristesse infinie, d'un désespoir intense.

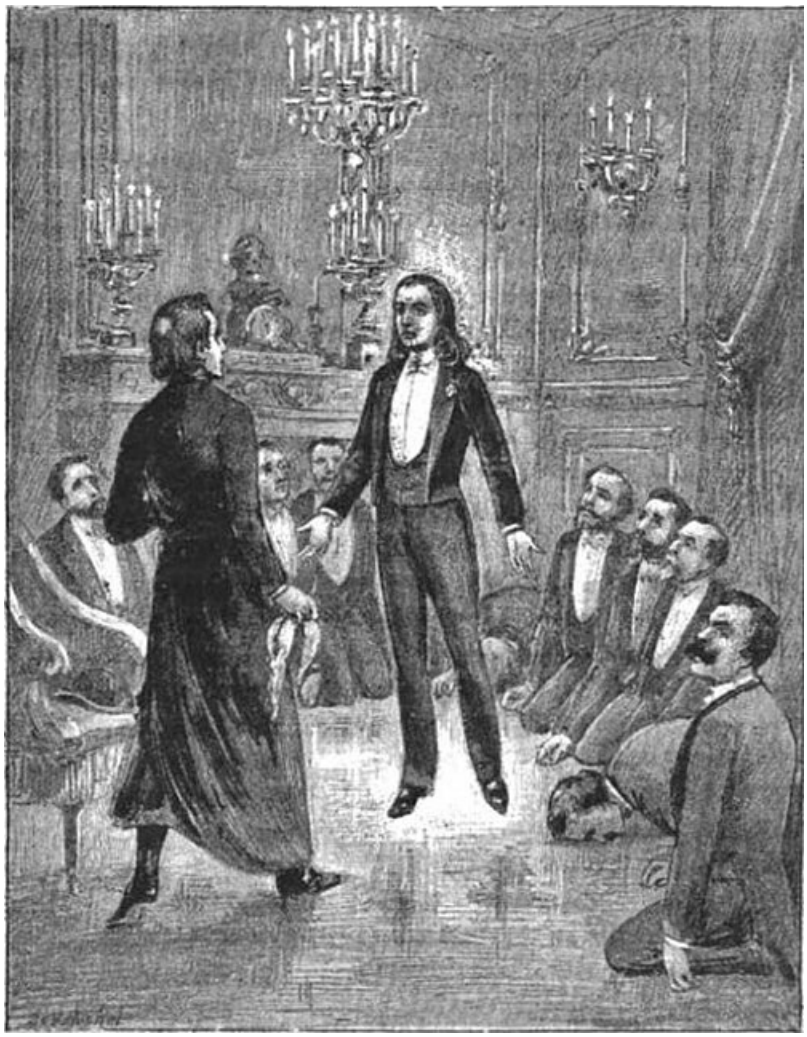
« Les douze hommes, qui étaient sans doute instruits de sa présence, s'animèrent dans une plus profonde adoration ; à l'invocation succédaient la louange et la prière.

« L'abbé était pris d'une terreur mortelle. Ses yeux ne pouvaient se détacher du Treizième, qui se tenait tranquillement debout devant lui, un vague sourire errant sur sa figure ; et le sourire semblait rendre plus profond le désespoir qui se lisait dans ses yeux bleus.

« Girod fut tout d'abord frappé de la tristesse de cette figure, puis de sa beauté, enfin de la vigueur intellectuelle qui la caractérisait. L'expression n'était pas méchante, pas même froide ; les narines, les lèvres et le front décelaient l'orgueil et la hauteur ; mais l'exquise symétrie et les parfaites

proportions du masque indiquaient la souplesse et la force de la volonté. Tout le reste contribuait à rendre plus remarquable la tristesse du regard.

« Ses yeux se fixaient sur ceux de Girod, et l'abbé en sentait l'influence subtile qui pénétrait dans son être par tous les pores. Ce terrible Treizième ne fixait que le prêtre, tandis que les douze hommes se livraient à une oraison de plus en plus sauvage, blasphématoire et cruelle.



Ses yeux se fixaient sur ceux de Girod, et l'abbé en sentait l'influence subtile qui pénétrait dans son être par tous les pores.

« L'abbé ne pouvait songer à autre chose qu'à la figure qui était devant lui et à la tristesse qui l'enveloppait. Il ne put penser à faire une prière, bien qu'il se souvînt de la prière. Etait-ce le désespoir qui l'emplissait ainsi, un désespoir venant des yeux bleus si tristes ? Était-ce le désespoir ou la mort ? C'était une sensation tout à la fois violente et passionnée, n'ayant rien de commun avec la sérénité de la mort.

« L'influence des yeux bleus fixés sur lui s'emparait de plus en plus de l'abbé et l'inondait d'une volupté horrible. C'était quelque chose comme une extase de douleur devenant plaisir, l'extase de quelqu'un qui serait banni de toute espérance et qui, à cause de cela même, pourrait contempler avec ironie l'auteur de toute espérance. Girod eut la compréhension que dans un autre moment il aurait souri de ce qu'il éprouvait, qu'il n'aurait senti aucune défaillance ; et un nom familier, — un nom qu'il avait entendu prononcer plusieurs fois par les douze hommes, — frappa son oreille : le nom du Christ. Où l'avait-il entendu ? Il ne pouvait le dire. C'était le nom d'un jeune homme, lui semblait-il vaguement ; il pouvait se remémorer cela, et rien autre. Encore une fois il entendit le nom : Christ. Il y avait aussi un autre nom comme celui de Christ, qui lui donna l'impression d'une grande souffrance et d'une profonde paix. Non seulement de paix, mais de joie ; et aucunes délices pareilles ne venaient des yeux bleus fixés sur lui. Une fois encore, le nom de Christ fut prononcé. Ah ! l'autre mot était Croix ; il s'en souvenait maintenant ; une chose longue avec une chose courte en travers. Etait-ce parce qu'il y pensait que l'influence des yeux bleus diminua d'intensité ? On n'oserait l'affirmer ; mais, comme il pensait vaguement, sans toutefois pouvoir murmurer une prière, la main droite de l'abbé se souleva lourdement, et, comme machinalement, il traça un signe de croix sur sa poitrine.

« La vision s'éclipsa. Les douze adorateurs se turent et restèrent étendus les uns auprès des autres, comme engourdis et pris de faiblesse. Au bout de quelques minutes, ils se levèrent titubants et tremblants, ils regardèrent un moment l'abbé, qui lui aussi se sentait exténué.

« Pomerantseff, avec une présence d'esprit extraordinaire, marcha vivement vers l'abbé, le poussa vers la porte par où ils étaient entrés ; et, après l'avoir fermée à clef, pour ne pas être suivis par les autres, ils s'assirent un moment dans la chambre attenante.

« Cette fuite soudaine les avait accablée mentalement et physiquement. Le prince, qui semblait n'avoir conservé ses sens que par un effort mécanique, replaça soigneusement sur les yeux de l'abbé le bandeau que celui-ci tenait encore dans sa main crispée. Ce n'est qu'arrivés dehors qu'ils s'aperçurent qu'ils avaient oublié leurs chapeaux.

« — N'importe, murmura Pomerantseff, il serait dangereux d'y retourner. »

« Et poussant l'abbé dans la voiture qui les attendait, il cria :

« — Au grand galop ! »

« Ils n'échangèrent pas une parole. On arriva. Pomerantseff enleva le bandeau des yeux de son ami. L'abbé ne put jamais dire comment il parvint jusqu'à sa chambre.

« Le lendemain matin, il eut la fièvre et le délire. »

Mgr Meurin ne doute pas de la véracité de ce récit ; en quoi, il a grandement raison. Si les occultistes rompaient la loi de silence qu'ils s'imposent, c'est par centaines que se chiffreraient les anecdotes du genre de celle rapportée par le *Blackwood Magazine* et la *Pall Mall Gazette*. Mais des indiscrétions ne peuvent se produire que dans des cas analogues à celui de l'abbé Girod, c'est-à-dire lorsque des personnes se livrant aux évocations ont, par suite d'une pique d'amour-propre, invité quelqu'un d'étranger à ces pratiques à venir constater leurs résultats ; or, ces cas, il est facile de le comprendre, sont infiniment rares, et de semblables invitations ne risquent guère d'avoir lieu que dans des groupes non organisés d'occultistes amateurs.

Pour être en mesure de divulguer les mystères du satanisme contemporain, il faut procéder comme je l'ai fait. Il faut pénétrer d'abord dans la franc-maçonnerie ordinaire, et, si l'on n'a pas la chance d'être favorisé par les circonstances, ainsi que je l'ai été, avoir la patience de se faire progressivement initier, degré par degré, jusqu'aux grades philosophiques et cabalistiques. Une fois que l'on aura obtenu, dans le rite écossais, par exemple, le grade de Chevalier Kadosch, ou son équivalent dans les autres rites, il s'agira d'être remarqué par les recruteurs du Palladium, lesquels fréquentent les aréopages, soit qu'ils en fassent partie,

soit comme visiteurs ayant droit d'entrée, d'ordinaire en qualité d'affiliés à l'écossisme, mais toujours sans faire savoir qu'ils appartiennent aussi au rite luciférien de Charleston.

Les initiés haut-gradés de la maçonnerie ordinaire n'ont pas la faculté, — sauf en Espagne, — de solliciter leur admission dans l'ordre du Palladium, attendu que les agents du recrutement ré-théurgiste optimate opèrent sous le couvert du plus strict incognito ; ou ne peut donc s'adresser à eux, ce sont eux qui choisissent leurs adeptes, avec mille précautions, parmi ceux dont le zèle diabolique et les tendances vers l'hermé lisme leur paraissent bien démontrés. Au surplus, il est de règle, chez les francs-maçons, de nier énergiquement l'existence des ateliers androgynes, ou loges et arrière-loges où les dames sont admises, et celle des ateliers palladiques ; il n'y a, je le répète, qu'en Espagne, et depuis peu d'années encore, que les loges de sœurs maçonnes et les triangles luciférien sont avoués.

Pour en revenir au récit de l'abbé Girod, il importe de remarquer que l'apparition ainsi constatée n'a pas eu lieu chez des occultistes d'une secte luciférienne, mais bien chez des satanistes ; et, entre ces deux genres d'adorateurs du démon, il existe une nuance qu'il convient de ne point perdre de vue.

Pomerantseff et ses amis étaient réunis au nombre de douze, ainsi qu'on vient de le voir ; or, les luciférien n'opèrent jamais qu'à onze (parmi lesquels, sept d'entre eux ayant le grade de Hiérarque) ou dans une quantité formant un nombre multiple de onze ; c'est là une règle absolue ; le nombre cabalistique de onze est rigoureux, non seulement pour les séances d'évocations, mais même pour les tenues ordinaires palladiques. Si un initié se présente en retard à un triangle et veut assister à la réunion, il lui faut attendre, dans la salle des pas-perdus qui précède le temple, l'arrivée de dix autres initiés également en retard ; ou, sinon, il n'a qu'à se retirer, à moins seulement d'être Mage Élu ou Hiérarque ; dans ce cas, le couvreur du triangle (gardien placé extérieurement à la porte de la salle) transmet au grand-maître le nom du visiteur privilégié retardataire, qui réclame l'entrée ; la séance est suspendue, et le sort désigne, parmi les Kadosch du Palladium (degré inférieur du rite), le frère qui doit couvrir le temple (quitter la salle) pour faire place à l'initié d'un des deux degrés supérieurs, cela afin que l'assistance soit toujours en nombre multiple de onze.

Une autre preuve de ce que l'abbé Girod avait pénétré chez des satanistes, et non chez des luciférien, résulte des formules employées pour l'évocation du prince des ténèbres. Jamais les luciférien n'appellent leur maître infernal « esprit du mal » ou « père et créateur du crime », jamais, jamais ! J'aurai l'occasion de reproduire plus loin une « encyclique » du grand chef suprême Albert Pike, laquelle ne laisse aucun doute à cet égard et interdit même de se servir du mot Satan en n'importe quelle circonstance.

Il y a, en effet, une différence notable, qui a son importance dans l'étude de l'occultisme, entre les satanistes et les luciférien. Les premiers, dont M. Huysmans s'est spécialement occupé dans son livre au sujet duquel j'ai déjà dit un mot, sont, avant tout, des détraqués, des hystériques d'une espèce particulière, qui, accusant le Dieu des chrétiens d'avoir trahi la cause de l'humanité, recourent, comme en désespoir de cause, à l'archange déchu, et font, dans des accès de véritable folie, pacte avec Satan et ses démons, reconnaissant néanmoins à ceux-ci une situation subalterne et réprouvée dans l'ordre surnaturel. Au contraire, les luciférien du Palladium Réformé Nouveau ou des rites similaires, tout en étant en proie à une aberration étrange, agissent froidement, délibérément, et, déifiant Lucifer, ils le considèrent comme le Principe du Bien et l'égal du Dieu des chrétiens, appelé par eux Principe du Mal.

Cette démarcation qui existe entre les luciférien et les satanistes est nécessaire à constater ; les deux cultes, qui en sont la conséquence, ne se ressemblent pas, du reste. Mais il est utile de dire aussi que le roi des enfers se manifeste indistinctement à ses fidèles de l'une et l'autre catégories ; son but étant d'avoir avec lui le plus grand nombre possible d'âmes, dans l'abîme éternel où Dieu l'a plongé à la suite de sa révolte, il accepte avec satisfaction les hommages à lui rendus, à n'importe quel titre, ces hommages étant vers la damnation un pas décisif et presque irrévocable.

Il ne faudrait pas pourtant conclure que la satisfaction et l'orgueil qu'il éprouve à voir ces égarés, ces grands coupables, se donner à lui, le déterminent à apparaître chaque fois qu'il est appelé par eux. Les occultistes de toute école sont d'accord pour reconnaître que rien n'est plus variable que le caprice des esprits évoqués ; les rituels d'Albert Pike, notamment, témoignent que, dans un triangle palladique, on n'est jamais sûr, même si dans l'assemblée se trouvent les sept hiérarques

indispensables, d'obtenir la venue de l'esprit suprême du feu ; il n'y a, affirment les membres du Grand Collège des Maçons Émérites, d'apparition régulière de Lucifer qu'au « Sanctum Regnum » de Charleston, tous les vendredis, à trois heures de l'après-midi, ainsi que je l'ai dit plus haut en reproduisant textuellement les paroles du frère Walder, un des onze qui ont seuls droit de tenir séance en ce lieu exécrable où ils ont la garde du premier Baphomet ou Palladium original.

Par contre, il est acquis que Lucifer apparaît en certaines occasions et alors même qu'il n'a pas été évoqué ; bien entendu, une apparition inopinée, de ce genre, se produit lorsque la réunion au sein de laquelle elle a lieu constitue un milieu où la présence du prince des démons est sympathique.

Cresponi, au nombre de ses confidences, m'a raconté une de ces apparitions spontanées, inattendues, non provoquées par des évocations, laquelle eut lieu dans une circonstance qu'on peut qualifier d'historique ; il tenait le fait de la bouche même d'une des personnes qui en furent témoins, et il m'a nommé cette personne ; c'est le docteur Timoteo Riboli, le bien connu médecin de Garibaldi et l'un des chefs secrets de la haute maçonnerie italienne.

Ceci s'est passé à Milan, en juillet 1870, peu de jours après que la guerre venait d'éclater entre la France et la Prusse. À cette époque, les francs-maçons occultistes de la péninsule se réunissaient dans les aréopages de Kadosch du rite écossais ou entre eux à domicile, c'est-à-dire sans agir sous la direction centrale de Charleston ; car le général américain Albert Pike n'avait pas encore organisé le Rite Palladique Réforme Nouveau.

Il est important de faire remarquer que, dans la circonstance en question, il ne s'agissait nullement d'une réunion rituelle, bien que tous les assistants appartinssent à la franc-maçonnerie des hauts grades et fussent initiés à l'hermétisme. C'est en secret qu'ils s'étaient rendus dans l'ancienne capitale de la Lombardie, pour s'y rencontrer rapidement, à un rendez-vous politique avant tout, le docteur Riboli, le général Cadorna, le colonel Francesco Cucchi et douze autres ennemis jurés de la Papauté, qui voulaient échanger leurs vues et prendre des résolutions immédiates au sujet des éventualités dont le conflit franco-prussien pouvait amener la naissance. À ce moment, le premier choc des armées française et allemande n'avait pas

eu lieu ; mais il paraissait prochain ; des deux côtés, les troupes ennemies se dirigeaient vers la frontière.

Les quinze sectaires italiens, dont quatre appartenaient à la gauche du Parlement, étaient donc venus à Milan dans le plus rigoureux incognito et s'étaient réunis, non au local maçonnique, mais au domicile d'un frère, initié occultiste comme eux, et dont la maison était située à proximité de la Porta-Venezia. Ils discutèrent longuement, formulant, au cours de leur dialogue, diverses motions que n'eussent pas reniées les pires révolutionnaires, et les entrecoupant d'horribles impiétés ; tout cela, en fumant de ces fameux et si mauvais cigares du pays, pour allumer lesquels un brasier spécial est toujours en permanence.

Lors d'une halte dans la discussion, Cadorna, avisant un menu morceau de pain qui traînait sur une table, le prit, et, par dérision digne d'un apostat, se mit à parodier le prêtre consacrant l'hostie, en prononçant même les paroles sacramentelles ; puis, il jeta le morceau de pain dans le brasier.

Cucchi dit alors à Cadorna :

— Ce morceau de pain doit être maintenant devenu le corps du Christ, puisque tu l'as consacré… Eh bien, certes, puisqu'il brûle à présent dans ce feu, qu'il représente, mes chers amis, notre hommage à Lucifer !

— Oui, firent les autres, que Lucifer reçoive notre hommage par ce symbole !

À l'instant même, d'après ce qu'a raconté le docteur Riboli, le plancher s'entr'ouvrit, et Lucifer en personne parut dans une gerbe de flammes.

Il se borna à parcourir d'un regard d'ensemble les quinze francs-maçons, surpris, mais non effrayés de cette apparition soudaine ; puis, il prononça ces simples paroles, d'une voix brève :

« — *Le moment est venu de tirer le troisième coup de canon.* »

Aussitôt, les flammes l'enveloppèrent, en tourbillonnant, et s'évanouirent avec lui.

Loin d'être épouvantés, les assistants se félicitèrent de ce qui venait d'arriver ; ils considéraient comme un heureux présage cette apparition satanique, qu'ils n'avaient point sollicitée.

Quelques jours plus tard, Francesco Cucchi quittait mystérieusement l'Italie et se rendait au quartier général de l'armée allemande ; c'est le 2 août qu'il y arriva. Là, il eut, pendant une période de seize jours, plusieurs entrevues secrètes avec M. de Bismarck. Un pacte fut conclu entre le ministre de Guillaume et le colonel garibaldien, celui-ci agissant comme délégué des révolutionnaires italiens, dont la gauche parlementaire était alors l'émanation politique. Bismarck s'engageait à fournir aux révolutionnaires italiens les ressources matérielles pour marcher sur Rome, si Victor-Emmanuel hésitait à y aller ; il offrait même de fournir les fusils à aiguille nécessaires à l'armement des volontaires : de son côté, le parti radical de la péninsule s'engageait, par l'intermédiaire de Cucchi, à créer dans le pays une agitation formidable contre l'alliance française ; car M. de Bismarck craignait que le roi d'Italie vint au secours de la France, en reconnaissance de l'appui que Napoléon III lui avait apporté sur les glorieux champs de bataille de Magenta et de Solférino.

Tout le monde sait quel mouvement eut lieu en Italie, dès le 20 août, jour où le premier ministre de Victor-Emmanuel, M. Lanza, eut à répondre à une interpellation des radicaux de la gauche. Le 20 août est la date exacte de l'explosion révolutionnaire anti-papale en Italie, et c'est ce jour-là même que le colonel Cucchi rentrait à Florence, de retour de sa mystérieuse mission.

Un mois après, jour pour jour, le 20 septembre, Rome était, sans l'ombre d'un prétexte, entourée et assiégée par les troupes italiennes ; le territoire pontifical était violé, au mépris même de la convention du 15 septembre 1864 signée par Victor-Emmanuel ; le canon de l'envahisseur faisait, à la Porta-Pia, une brèche sacrilège, par laquelle l'armée du roi usurpateur entrait dans la Ville-Sainte. Le général qui commandait en chef cette armée était Cadorna.

Enfin, disons qu'un des quinze francs-maçons occultistes du conciliabule de Milan, raconté à Cresponi et à d'autres par le docteur Riboli, n'était autre que M. Crispi, qui alors n'avait pas encore été ministre.

Le lecteur me pardonnera cette longue digression à propos d'un des « privilèges » attachés au grade de Hiérarque que le frère Walder me

conféra le 30 octobre 1880 ; cette explication avait un intérêt capital, attendu qu'on aurait pu se demander si le délégué de Charleston m'avait parlé sérieusement ; et le fait est que moi-même, sans la rencontre providentielle de Carbuccia et ses confidences, je ne me serais jamais préoccupé de savoir si Satan se manifeste vraiment aux occultistes par de véritables apparitions.

Cela dit, revenons à Calcutta.

Ainsi que Walder l'avait prévu, — sans me l'avouer, il est vrai, mais j'avais bien compris son jeu. — Hobbs ne manqua pas de venir me relancer pour m'engager à me faire affilier au Palladium. Je lui répondis aussitôt, amicalement, que je n'avais pas attendu son conseil, et je lui montrai ma patente. Il me félicita, avec de grandes phrases ; seulement, au fond, cela se voyait, il était quelque peu dépité d'avoir été devancé par Walder, à cause des « métaux ».

J'avais, en outre, déclaré au lieutenant d'Albert Pike que, afin d'être sûr de ne pas laisser passer par oubli le délai fixé pour l'inscription comme membre actif ou correspondant à un Grand Triangle, et vu que je n'avais pas de préférence, je le priais de m'inscrire au Lotus de Charleston, qui était l'atelier palladique auquel il appartenait lui-même. Il se chargea donc de régulariser ma situation, par le plus prochain courrier, et reçut ma cotisation, dont je lui réglai le montant pour une année d'avance ; ceci me permit de faire, chez le frère costumier, fournisseur attitré du Directoire de Calcutta, emplette des insignes de mon nouveau grade.

Pendant le reste de mon séjour dans la capitale de l'Inde anglaise, j'assistai encore à bon nombre de réunions théurgistes ou de maçonnerie ordinaire ; mais il n'y a pas lieu d'en rendre compte ici, car elles m'offrirent qu'un intérêt relatif. Le plus important pour moi fut de fréquenter quotidiennement la bibliothèque du Directoire, que le frère archiviste mit à ma disposition ; j'avais besoin de copier les formules des rituels palladiques, lesquels à cette époque n'avaient pas encore été imprimés à Charleston par ordre d'Albert Pike, et, sauf les rituels de Mage Élu, on me communiqua tous les manuscrits que je pus désirer ; cela sans éveiller aucun soupçon, puisque c'était pour moi non seulement un droit, mais aussi une nécessité ; et je profitai de l'occasion, comme on pense, pour fouiller

cet arsenal de documents et retranscrire, en vue de mon enquête, tout ce que je pus.

Maintenant, je pouvais pénétrer à peu près partout. J'étais un maçon luciférien complet.

---

1. ↑ Ici, je crois devoir faire part au lecteur d'une observation personnelle. Ce nom de « duc de Frontignan » n'a été mis la par l'auteur de l'article, écrivant d'après les confidences de l'abbé Girod, qu'afin de masquer un personnage appartenant à la haute société parisienne et que le témoin, pour des raisons particulières, n'a pas voulu désigner sous son véritable nom. Mais le pseudonyme choisi est d'une transparence telle, qu'il est à peine besoin de dire qu'il s'agit du mari d'une de nos duchesses bien connue pour être elle-même une fervente adepte du spiritisme. Il est donc facile de comprendre que le dîner en question a eu lieu dans un fastueux hôtel qui n'est pas bien loin de l'avenue de Wagram.

CHAPITRE XI

Une initiation de Maîtresse Templière.

En retournant de Calcutta à Pointe-de-Galle, j'eus de nouveau à bord mistress D*** et sa fille Mary, qui, cette fois encore, s'arrêtèrent à Madras. Parmi les passagers, se trouvaient aussi Walder et Cresponi, eux, se rendant en Europe ; je les laissai à Galle. Là, je permutai avec un de mes collègues ; celui-ci prit la place de R*** sur le *Meïnam*, et moi la sienne sur le courrier de Chine, direction de Shang-Haï. La première station du paquebot est Singapore, à la pointe sud de la presqu'île de Malacca.

Singapore forme avec Sumatra, Java, Bornéo et les archipels des Célèbes, des Moluques, des Philippines, la circonférence, la partie supérieure, en quelque sorte, de l'entonnoir au fond duquel le monde d'Hoeckel a sombré.

On dirait qu'il y a là un précipice gigantesque, incommensurable, dans lequel toute une humanité a disparu, précipice sur le bord duquel Singapore serait restée comme en équilibre et à moitié plongée dans l'eau.

La première chose qui frappe, en effet, dès l'arrivée, c'est l'aspect des alignées de terre submergées, d'où sortent des arbres, dont le faîte seulement se voit, le reste étant sous l'eau. On a là la singulière impression d'un terrain qui descend en pente, s'éboule, se dérobe, s'effondre, entraînant avec lui les constructions et la végétation qui le recouvrent dans une sorte de gouffre immense, d'abîme colossal, qui serait comme le chemin incliné, la descente en un endroit inconnu et bouleversé, en un mot, si j'ose le dire, un enfer sous-marin.

Et, chose plus bizarre encore, c'est précisément sur les bords de ce gouffre que l'on ne voit pas, mais que l'on devine, que d'instinct l'on pressent là-bas au fond, sous le calme apparent de la mer qui le dissimule,

c’est sur ces bords, dis-je, de Java à Singapore et Manille, que courent, que rampent, que voltigent, que glissent et que poussent toutes ces flores et ces faunes extraordinaires, biscornues, auxquelles j’ai déjà fait allusion.

Pendant que le volcan mal éteint, cheminée du feu central, bouillonne encore profondément sous l’eau, tandis que constamment le sol trépide et tremble, comme prêt à vomir quelque monstre surnaturel, cause d’un cataclysme des temps antiques, cause peut-être d’un autre cataclysme qui couve, d’autre part tout s’agite sur ces bords, une vie curieuse y évolue, estropiée, ankylosée, toute à rebours.

Regardez cette plaine nue et stérile. Des myriades et des myriades de petits morceaux de bois y sont accumulés, des secs et des pourris, des longs et des courts, des épais, des ronds, des carrés ; et cependant, à plusieurs lieues à la ronde, il n’y a pas de forêts ni même d’arbustes. Comment donc se sont ainsi accumulés là tous ces déchets de végétation ? toutes ces cassures et ces branches d’arbres, d’où viennent-elles ?… Mais regardez mieux. À côté même de tous ces bois qui déjà semblent vermoulus, sont répandues sur le sol des nuées de feuilles du plus beau vert, nacrées et fraîches, humides encore de la rosée du matin ; la vie à côté de la mort, la sève à côté du bois pourri ! Encore une fois, d’où tout cela provient-il ?…

Voulez-vous en avoir l’explication ? Rien n’est plus aisé.

Avancez-vous, faites du bruit, lancez une pierre dans cet amas de feuilles et de branches, et un spectacle vous stupéfiera. Les branches et les bois pourris se mettront à courir de tous côtés, et, quant aux feuilles vertes, vous les verrez s’envoler, former un nuage et tout à coup disparaître sous l’horizon.

Les branches, en vérité, n’étaient pas des branches, pas plus que les feuilles n’étaient des feuilles. Les unes sont des fourmis, des mantes, des criquets, des sauterelles ; les autres, des papillons de toute espèce. Au lieu de ressembler comme dans nos pays à des bêtes, ces animaux, ces insectes ressemblent à des plantes, à des végétaux.

Dans les régions que je décris, vous vous approchez d’un buisson, pour cueillir une belle fleur que vous apercevez sur un arbuste et qui vous tente. À votre approche, l’arbuste se sauve, c’est un animal ; la fleur s’envole, c’est un insecte.

D’autre part, vous voyez par terre un animal ; par exemple un crapaud, une grenouille ou un rat. Vous vous avancez et l’écrasez du pied. Sous votre pied, c’est le vide, la terre ; c’est une fleur que vous venez de froisser.

Et ceci, — pas plus que tout ce que je relate, — n’est du roman ; c’est la très exacte et très scrupuleuse vérité.

La science appelle cela des phénomènes de « mimétisme » ; elle connaît la propriété qu’ont certains animaux de ressembler aux plantes sur lesquelles habituellement ils vivent et dont ils se nourrissent, ainsi que la propriété qu’ont certaines plantes de simuler des animaux ; mais jamais la ressemblance n’a été plus frappante, le mimétisme plus parfait. Entre la mante des Indes, qui ressemble à un morceau de bois sec, et la branche d’arbre elle-même, je défie qui que ce soit de différencier et de deviner quel est l’insecte et quel est le végétal.

Et, — pendant que ceci se passe sur terre, au centre de l’île, — au fond de l’eau, des choses plus curieuses encore se voient. Les plantes de cette contrée s’animent, leurs fleurs sont des bouches qui s’ouvrent, les végétaux chassent les coquillages, les crabes, et pêchent les poissons ; les népenthès et les utriculaires les mangent, les digèrent, immobiles comme des boas dont la queue végétale aurait sa racine plantée dans le sol.

Puis, sur le rivage, au moment où un poisson des plus étranges, l’anabas, sort de l’eau pour s’amuser à terre, joue avec un autre, le poursuit en sautant, grimpe comme un chat le long d’un mur ou sur un arbre, prend un bain d’air et de soleil, derrière lui, dans l’ombre, une fleur vraiment diabolique, la drosera, qui n’a ni tige, ni feuilles, ni rameaux, se glisse silencieusement, guette le poisson promeneur, bondit sur lui, le pourchasse, enfin l’attrape pour le dévorer.

Dans la lutte entre la plante et l’animal, c’est ce dernier qui est la proie.

Mais tout cela n’est rien encore. Alors que la plante ressemble à l’animal, ce dernier ressemble à l’homme ; le singe y vit en être civilisé, parle, s’exprime, et l’homme vit à l’état sauvage, crie et ne parle pas ; le singe y est omnivore, l’homme exclusivement anthropophage ; le singe a la peau glabre, l’homme est couvert de poils et possède une griffe au lieu de main. Le singe, en définitive, ressemble à quelque chose, à une créature ; l’homme, le négrito, le Malais, ne ressemble à rien d’humain.

Quoi de plus curieux que ce bouleversement général des œuvres de la création ? et n'est-il pas permis de se demander, sans oser ni vouloir conclure, comment et pourquoi ces choses extraordinaires, invraisemblables, contre l'ordre naturel qui règne partout ailleurs, se trouvent réunies en ces régions où le souverain des âmes est Satan, asservissant les populations par le brahmanisme, le fakirisme et toutes les idolâtries ?

Passons, j'ai hâte de montrer comment s'y comporte l'homme, et surtout comment l'Européen, l'homme soi-disant civilisé y agit et y vit.

Singapore est un peu comme Port-Saïd, un égout ; égout humain, j'entends. Tout ce qui a fini de bien faire en Europe se réfugie à Port-Saïd, de même que tout ce qui a fini de bien faire en Asie trouve asile et protection à Singapore.

C'est encore un territoire anglais, et là, comme dans toutes les colonies du royaume britannique, les gredins, les chenapans, les scélérats des plus diverses espèces, les criminels qui ont réussi à échapper aux recherches de la police de leur pays, les condamnés par contumace, les forçats en rupture de ban, les assassins, y ont élu domicile et y trafiquent, au profit du grand peuple sans scrupules et de sa très gracieuse majesté. Oh ! non, ils ne sont pas difficiles à cet égard, messieurs les Anglais. L'Australie et les Indes sont ainsi peuplées de sacripants qui, digérant en paix le produit de leurs crimes, ont acquis un vernis extérieur de respectabilité, plus ou moins solennelle, mais impuissante à dissimuler leurs vices devenus pour eux une seconde nature. Le baronet actuel y descend du voleur, le marquis du faussaire, le duc du chourineur ; quant au négociant riche ou bourgeois aisé d'aujourd'hui, son grand-père ramait sur les galères ou cassait des pierres sur les chemins.

Qu'est-ce que tout cela, au demeurant, pour l'Anglais ?… *All right !* tout va bien, pourvu que l'argent roule et que le commerce marche ; car, pour devenir un Anglais parfait, il ne suffit pas d'avoir été meurtrier, fût-ce parricide, il faut encore savoir faire fructifier le bénéfice de ses rapines, gagner de l'argent, tout est là. Joli peuple que celui-là ! et protestant fanatique, par dessus le marché ! Rien ne lui manque, on le voit.

Au moral comme au physique, comme au point de vue religieux, il est hideux, et l'on ne sait jamais, en définitive, à quelle sorte de cuistre l'on s'adresse, quand on parle à un Anglais.

Avec cela, du *cant*. Le cant est cette pruderie, cette réserve affectée, cette pose d'austérité, qui recouvre et sert à cacher le vice. Singapore est une des patries du cant.

Étudiez d'un peu près l'Anglais. Tout de suite, vous reconnaîtrez à son allure le sectaire, l'hérétique modelé sur le type d'Henri VIII ou sur celui de Cromwell, le mômier dont la fausse vertu apparente masque toutes les dégradations morales et autres ; le puritanisme anglais est le manteau d'hypocrisie par excellence, et l'individu, en dépit de son aspect austère, est bien l'hérétique forcené, mais captieux, dont l'impiété satanique revêt les dehors d'une religion faite de paradoxes rationalistes. Frottez le luthérien, a-t-on dit ; au-dessous, vous trouverez l'impie pétri d'orgueil, le révolté irréligieux, le luciférien déguisé. Grattez le protestant anglais, dirons-nous ; sauf chez le puséiste, rare exception, vous trouverez le criminel plus ou moins conscient, et souvent le criminel doublé d'un sataniste.

On juge quelle triste société doit contenir Singapore, faite de la réunion de ces divers éléments. Rien d'étonnant aussi à ce que la maçonnerie et le culte du démon y prospèrent, trouvant un milieu si favorable à leur développement.

Mais ce n'est pas tout ; Singapore est un caravansérail. Au-dessous de cette société anglaise, corrompue jusqu'aux moëlles, grouille une tourbe innombrable et cosmopolite, faite de Chinois, de Malais, d'Indiens, dont les plus civilisés en apparence sont en vérité les plus sauvages. Du sectaire à la brute, à l'animal même, il y a une gradation bestiale, très curieuse pour l'observateur, pour le psychologue ; et cette échelle bizarre, le franc-maçon protestant anglais en est l'expression étonnante et comme le répertoire, le résumé complet.

Aussi, quelle vie abominable sur le bord de cet abîme que j'ai décrit ! La vie de l'homme ressemble à celle de la bête ; il y a là je ne sais quoi de tors, d'antinaturel et d'infernal.

La femme anglaise, sans en excepter la jeune fille, — je parle en général, bien entendu, — résume à Singapore le vice et l'impiété. Tandis que,

partout, la femme et la jeune fille sont, chaque fois que l'influence religieuse se fait sentir, l'expression la plus pure, la plus naïve de la création et de l'idée divinement touchante que synthétise la Mère immaculée du Christ, la Vierge Marie, par contre, en Angleterre, et plus particulièrement encore dans les colonies anglaises, sous l'influence pernicieuse de l'hérésie protestante engendrée par des révoltes vraiment d'inspiration diabolique, la femme et la jeune fille sont, en quelque sorte, l'opprobre de l'humanité.

L'exemple, d'ailleurs, part de très haut, on le sait. Le monde entier connaît ce que John Bull n'avoue pas, à savoir l'histoire intime de celle que les Indiens appellent « la vieille dame de Londres », tombée dès son jeune âge dans le vice et l'ivrognerie, Sa Majesté Wisky 1re ! Elle est le type sur lequel se modèle la femme, dans toute l'étendue de l'empire anglais.

Donc, au-dessus de toutes ces monstruosités dont Singapore est la sentine, monstruosités de mélanges de races, de sectes, d'idolâtries, se dresse, plus monstrueuse encore, la jeune fille anglaise, comme un réceptacle quintessenciel d'infamies et de turpitudes. Charmes, jeunesse, intelligence, elle met tout au service de Satan, dont elle est la zélatrice, la lieutenante. Elle est vraiment la maudite de Dieu, la bien-aimée du prince des ténèbres ; femme seulement de nom, elle est absolument infernale et diablesse en réalité.

Les deux grands vices principaux de la nation britannique, chez la femme encore plus que chez l'homme, sont, l'un physique, l'ivrognerie, et l'autre moral, la duplicité, le mensonge ; c'est chose universellement connue. Eh bien, à cet égard, les Anglaises de Singapore sont stupéfiantes. On cite, dans cette ville, des jeunes filles, appartenant aux plus hautes familles, que l'on voit rester des mois entiers sans désaoûler (qu'on me pardonne le mot), sans même que les parents, dans le même état d'ailleurs, y prennent garde, et, ivres ainsi, le regard vague et hébété, aller, venir, se promener, voyager, avec cette liberté invraisemblable, cette licence inouïe, que l'éducation protestante laisse à la jeune fille.

On comprend ce qui se passe dans de telles conditions, l'adolescente appartenant à un monde dépravé, à un milieu où l'immoralité la plus ignoble règne à huis-clos, dépassant tout ce que l'imagination peut supposer ; ou frémit en songeant aux situations dans lesquelles ces jeunes

filles se trouvent maintes fois, par la collaboration de l'ivresse et de l'impiété, situations qu'aucun qualificatif ne peut exprimer ; et l'on reste confondu, on s'incline devant la patience divine qui tolère de pareils forfaits ; les grands crimes de famille flétris par la Bible reviennent à l'esprit ; on se demande si le feu du ciel ne va pas bientôt réduire en cendres ce foyer d'iniquités que la géographie désigne sous le nom de Singapore, comme autrefois le Seigneur détruisit les villes maudites de la Pentapole.

Sans doute, si Singapore a été préservée jusqu'à présent de la colère du ciel, elle le doit à la présence des bons chrétiens qui se trouvent dans la ville ; car, au sein même de la cité maudite, le catholicisme a réussi à s'implanter. Il y a là un évêché même, des églises où Dieu est adoré, où sa parole est enseignée ; ces églises ont été fondées par l'admirable société des Missions étrangères de Paris. Les fils du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, les dévoués et modestes éducateurs du peuple, les frères de la Doctrine chrétienne, ces vaillants si calomniés par la presse impie, ont créé, eux aussi, un établissement à Singapore ; c'est une magnifique école, qui, espérons-le, sera une pépinière de conversions dans l'avenir ; toutes les religions et toutes les castes y sont admises. Mais, hélas ! jusqu'à présent, les catholiques sont à l'état d'infime minorité dans cette ville d'environ 150,000 habitants, et ils sont à mille lieues de soupçonner les sacrilèges épouvantables qui se commettent à quelques pas d'eux. Du reste, ils ne pourraient rien pour les empêcher ; toutes les infamies sont sous la protection du gouvernement anglais.

Singapore compte plusieurs temples protestants, soit de la secte presbytérienne, soit de celle moins dangereuse des épiscopaux, une synagogue juive, des mosquées malaise et arabe, des temples hindous, dont un réservé aux adeptes du fakirisme, des bonzeries chinoises, sans compter les loges maçonniques s'affichant orgueilleusement comme si elles étaient de véritables églises. Narguant le vrai Dieu, semblant le défier avec audace, toutes les idolâtries ont leur sanctuaire dans cette cité infernale.

J'ai eu bien des indignations au cours de mon enquête, indignations que je maîtrisais de mon mieux, que j'ensevelissais au fond de mon âme pour pouvoir aller jusqu'au bout ; mais j'avoue en avoir peu éprouvé de semblables à celle qui, à Singapore, faillit me faire renoncer à ma mission. C'est là que j'assistai pour la première fois, non plus à des parodies, non

plus à des évocations d'un résultat discutable, mais à des profanations d'une monstruosité inouïe, effroyable, et à des manifestations sataniques dont le caractère n'était plus douteux.

Je m'étais rendu, un soir, à l'un des locaux maçonniques ordinaires. Un aréopage de Kadosch, appartenant à l'écossisme, avait sa tenue. Avant l'ouverture des travaux, je me promenai, suivant l'usage, dans le parvis, me demandant si je devais me faire annoncer simplement comme frère visiteur du rite de Memphis, sans indiquer en entre ma qualité d'affilié au Palladium ; car Walder m'avait prévenu que l'existence du palladisme n'est pas révélée partout aux francs-maçons, et je n'avais pas eu le temps de me présenter dans la journée au grand-maître ; il m'eût fallu le rechercher, ne l'ayant pas rencontré à son domicile. En déjeunant à table d'hôte, à l'hôtel Adelphi, — car il y a encore un hôtel Adelphi à Singapore, — j'avais fait à plusieurs reprises le signe le plus usuel de reconnaissance des luciférien du rite palladique ; mais aucun des convives, ni personne ensuite au café, n'y avait répondu. Évidemment, je n'avais rencontré aucun frère ré-théurgiste optimate.

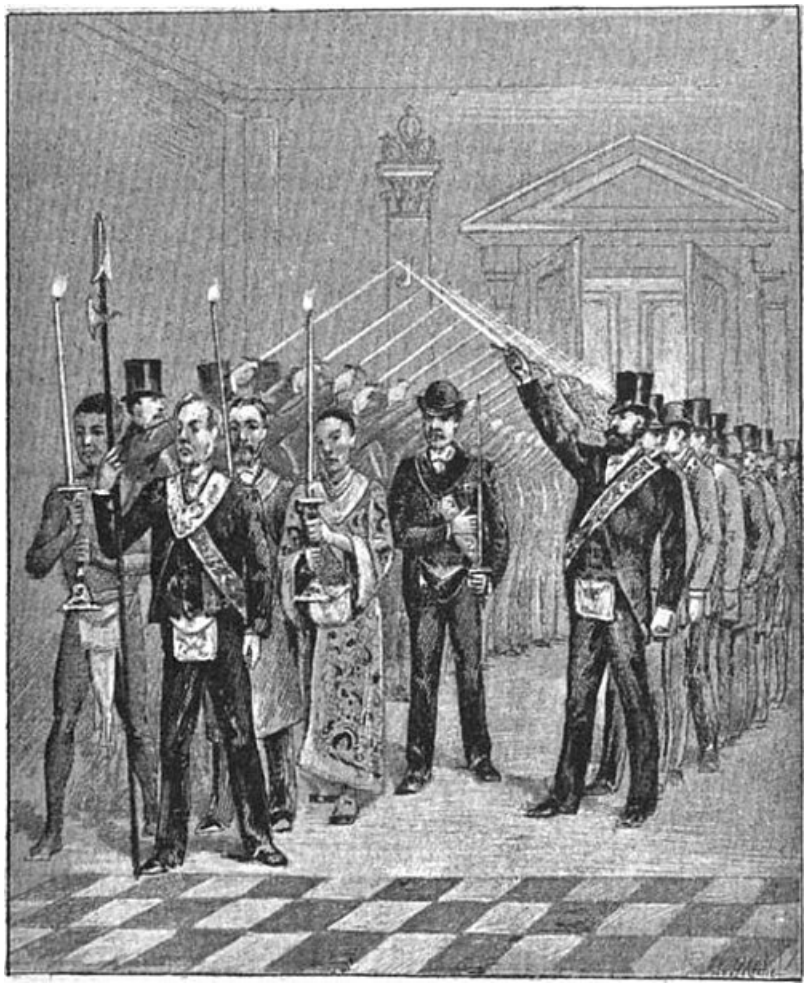


Signe de reconnaissance luciférien.

En passant, puisque je viens de parler de ce signe, je vais l'indiquer. Il est d'une simplicité extrême, et mes lecteurs, instruits de ce petit secret, pourront à l'occasion voir s'ils se trouvent en présence de quelque luciférien. À table, dans un hôtel ou un restaurant, ou encore au café, lorsqu'un initié du Palladium veut découvrir sa qualité à quelque frère inconnu qui serait là, afin de lier connaissance, il prend son verre sans affectation de la façon que voici, au moment de boire : le verre tenu entre le pouce, d'une part, et le médius et l'annulaire joints, d'autre part, tandis que l'index et le petit doigt sont droits et écartés. Pendant que l'on boit en tenant le verre ainsi, la main droite a donc deux doigts levés, qui font les cornes dans la direction du ciel. Ce signe de reconnaissance est, comme on s'en rendra facilement compte, visible et remarquable au premier coup d'œil pour les initiés, et, d'autre part, il n'a rien qui puisse le signaler à l'attention des profanes, puisque cette position de la main tenant le verre a mille chances,

si l'on n'est prévenu, de sembler naturelle ; en tout cas, un profane (ou non-initié) n'y prendra pas garde. À ce signe, deux luciférien, qui sont en présence pour la première fois, se reconnaissent ; d'une table à l'autre, ils constatent qu'ils boivent en tenant le verre à la mode palladique, et ils peuvent ensuite s'aborder, sachant réciproquement à qui ils ont affaire. — Dans la maçonnerie ordinaire, pour se reconnaître dans une circonstance analogue, on fait, avant de boire, un petit mouvement avec le verre, mouvement dans le vide (devant soi) en forme d'équerre ; mais, si adroitement que soit exécutée cette manœuvre mimique, elle risque souvent d'être remarquée d'un profane, de l'intriguer, et de lui faire comprendre ainsi qu'on a fait un signe secret de convention. Le signe de reconnaissance des luciférien n'a pas cet inconvénient ; mais aussi les adeptes du Palladium sont bien autrement habiles et bien plus rusés que les francs-maçons ordinaires.

Pour en revenir à la séance du soir, je me promenais donc, assez hésitant, dans le parvis ; mais je n'eus pas, cependant, longtemps à attendre pour être fixé. Le premier Kadosch qui se présenta portait le cordon palladique, en sus des insignes du rite écossais. Tous les membres de cet aréopage étaient théurgistes. Je signai sur le registre des visiteurs, et je revêtis, au grand complet, les décors, qui étaient les marques extérieures de mes hautes dignités. Le chevalier servant d'armes m'annonça ; une députation fut envoyée par le grand-maître pour me recevoir ; les portes du sénat (nom de la salle des séances d'un aréopage, en chambre rouge) s'ouvrirent, et je fus reçu solennellement, avec tous les honneurs de la voûte d'acier.



Je fus reçu par les frères d'un des aréopages de Singapore, avec tous les honneurs de la voûte d'acier.

La séance, à vrai dire, se trouva fort insignifiante ; le programme était banal. Un certain docteur Murray, médecin de la ville ou des environs, fit une conférence assommante sur « la Jérusalem céleste » ; c'était une harangue diabolique, mais confuse et bête. Un fabricant de conserves d'ananas lui donna la réplique.

L'assistance formait un méli-mélo de négociants anglais, allemands, arméniens, juifs, arabes, parsis, hollandais, danois, belges et chinois ; il y avait aussi deux ou trois indiens.

Le plus intéressant de la soirée fut la distribution d'un balustre (nom de tout papier, procès-verbal, circulaire, en réunion de Kadosch), qui invitait les frères du Palladium, présents à Singapore, à assister le lendemain à

l'initiation d'une jeune fille du monde. On devait conférer à cette demoiselle les grades d'Élue et de Maîtresse Templière dans une seule séance. L'initiation allait avoir lieu, — on ne devinera jamais où, — à l'un des temples protestants de la ville, un temple presbytérien ! J'en fus stupéfait, en lisant le balustre. Mais ma surprise fut à son comble, quand je lus le nom de la récipiendaire, imprimé en toutes lettres ; c'était miss Arabella D***, la sœur de miss Mary !…

Je savais que bon nombre de protestants, parmi les calvinistes et les presbytériens surtout, sont tout uniment des sociniens honteux, pratiquant dans le mystère la doctrine secrète de Fauste et Lélio Socin, c'est-à-dire inféodés aux vieilles erreurs du gnosticisme, adorant Lucifer ; mais je croyais que cette perversité suprêmement impie s'exerçait en particulier, à domicile seulement, et non en commun, comme un culte collectif ; en tout cas, il ne m'était jamais venu à la pensée qu'un temple, officiellement dédié au protestantisme, pût abriter les réunions d'un Grand Triangle palladique. Pourtant, il en était bien ainsi ; la convocation du balustre ne laissait aucun doute.

On comprendra avec quel empressement je me rendis, le lendemain dans la journée, au temple indiqué, pour le visiter.

Je ne fus pas peu étonné de n'y constater rien d'anormal. Comme pour la plupart des temples protestants, l'intérieur ressemblait à un grand hangar, tenu très proprement, une sorte de grenier à fourrage, vide, aux murs nus, avec de nombreux bancs alignés, en bois bien ciré, bien astiqué, comme les banquettes des brasseries allemandes ; pas d'autel, ni de niches, aucune statue, rien de ce qui est partout ailleurs nécessaire à l'exercice du culte. En fait de mobilier, il n'y avait, pour attirer l'attention, qu'une chaire, indiquant que l'on prêchait, et qu'un orgue de grandeur moyenne, dans une tribune, pour accompagner sans doute des chants ou pour faire une musique d'intermède. La chaire, située à gauche, avait un dôme arrondi, ornementé de bosselures et de trous sculptés, et surmonté de deux grandes palmes, sculptées aussi : je ne pris pas garde, outre mesure, à cette forme spéciale ; dans le jour, l'ensemble n'offrait aucune singularité.

J'étais, ma foi, désappointé. Je me demandais si les Ré-Théurgistes Optimates de Singapore avaient constitué un rite palladique à part, à leur façon, sans aucune des cérémonies que je connaissais, non pour y avoir

assisté, mais pour les avoir copiées dans les rituels, à la bibliothèque du Directoire de Calcutta.

Cette simplicité exagérée semblait cacher une énigme. Un moment, j'eus l'idée de questionner le gardien ; mais, toute réflexion faite, je me dis :

— Attendons à ce soir ; je verrai bien ce qu'il en est.

Pourtant, en m'en allant, pour éviter toute erreur, je fis au gardien le signe général luciférien : la main gauche ouverte et à plat sur le cœur, tandis qu'en même temps on laisse tomber le bras droit le long du corps, la main droite fermée, sauf l'index tendu vers la terre. Le gardien, qui m'avait pris pour le premier étranger venu, me regarda, surpris, et fit à son tour le signe, en me disant :

— D'où venez-vous ?

Et le tuilage s'opéra. Je savais par cœur demandes et réponses.

Quand il fut ainsi certain que j'étais pour lui un frère en Lucifer, ayant reçu de moi au surplus la poignée de main en griffe palladique, je me retirai, en l'interrogeant simplement sur un point.

— C'est bien pour ce soir, n'est-ce pas ? lui dis-je.

— Oui, frère.

— Initiation de miss Arabella D*** comme Maîtresse Templière ?

— Oui, frère ; initiation de miss Arabella D***, et clôture par la solennité divine, si la récipiendaire satisfait à toutes les épreuves.

— À ce soir.

Ce soir-là, c'était, il m'en souvient encore, un jeudi. Vers les neuf heures, je quittai le bord, et je ravins au temple.

Sans grand étonnement, je ne trouvai pas la rue en mouvement, avec des allées et venues d'équipages, tout ce qui entoure, en un mot, nos cérémonies, même les plus petites, du culte catholique, lequel se pratique au grand jour, à la pleine lumière, et toujours au milieu d'un concours extraordinaire de fidèles.

J'eus grand'peine même à trouver le temple, dans la nuit profonde et à la lueur incertaine, mais cependant suffisante pour se conduire, des étoiles reflétées sur le ciel d'un beau noir-bleu.

La grande porte centrale et les deux petites portes latérales étaient absolument fermées. J'hésitai même un instant, je l'avoue. Je récapitulai dans ma tête les termes du balustre palladique, les mots échangés l'après-midi avec le portier. Je considérai plus attentivement le monument ; c'était bien le temple presbytérien que j'avais visité dans la journée. Je ne commettais aucune erreur, je ne m'étais pas trompé de route… La solennité avait-elle été contremandée ?… D'ordinaire, pour les réunions maçonniques, dans ces pays, il y a toujours une porte entr'ouverte, les soirs de séance : on ne fait pas quatre pas, il est vrai, sans se heurter à un frère servant, qui vient vous tuiler aussitôt ; mais enfin on peut entrer, faire ces premiers pas.

J'allais rebrousser chemin, lorsque je me dis, comme poussé par un instinct intérieur :

— Voyons tout de même, je veux en avoir le cœur net.

Je m'approchai de la grille qui précède la façade, et je prêtai l'oreille. Tout de suite, dans le silence de la nuit, j'entendis ce murmure particulier, lointain, mais caractéristique, sorte de bruissement vibratoire qu'émettent les réunions de gens enfermés, et qui traversent en quelque sorte les murs, si épais qu'ils soient, avec le courant d'air qui y existe toujours.

Ce courant d'air, — je le dirai en passant, — est scientifiquement démontré ; l'hygiéniste en tient compte et s'en préoccupe. Si épais et en quelques matériaux que soient les murs d'une maison ou d'un monument, ils sont avant tout poreux, l'air y passe, traverse les pierres comme au travers d'un crible, infiniment petit si l'on veut, mais qui n'en existe pas moins. Ainsi, une maison a beau avoir un mur plein (sans ouverture) exposé au nord, côté d'où soufflent les vents les plus vifs ; elle sera, de ce côté-là, pénétrée par le froid, et cela plus ou moins, suivant la porosité de la pierre ; la maison sera moins froide, si le mur est en granit, que s'il est en moëllon ; ceci est la preuve indiscutable du passage de l'air à travers les murailles.

Ce phénomène, observé et reconnu par la science, peut même, à mon avis, donner la clef de certaines apparitions d'esprits ou démons, dont le corps fluidique, aériforme, éthéré, peut ainsi passer au travers d'ouvertures microscopiques, — comme la fumée d'un cigare au travers d'un mouchoir (si fin qu'il soit), — et que l'on est tout étonné de voir apparaître tout à

coup dans des endroits que l'on croyait hermétiquement fermés. Cela explique aussi peut-être comment, dans les évocations en général, l'apparition s'effectue peu à peu, par une sorte d'ombre, de vapeur légère, qui, peu à peu aussi, se condense. On comprend le mécanisme de cette formation, quand on connaît cette porosité des murs et cette fluidité des démons, qui, malgré leur chute, sont des esprits, et qui ont la malice de prendre, aux yeux des spirites, la forme et la ressemblance des personnes évoquées. En leur qualité d'esprits, ils se faufilent, absolument comme la fumée, par nuages très subtils, que l'on aperçoit tout d'abord, et qui ensuite se tassent dès leur sortie de la paroi qu'ils viennent de traverser, c'est-à-dire dès qu'ils se retrouvent dans un espace libre.

Telle est l'explication donnée par la plupart des savants qui ont observé les phénomènes de spiritisme. Si ces observateurs sont des spirites, ils croient que les esprits qui traversent les murs sont vraiment ceux des personnes défuntes qui ont été évoquées. Si, au contraire, les observateurs sont des chrétiens, se guidant d'après les enseignements de l'Église, ils croient avec raison que ces esprits sont des démons jouant une comédie de ressemblance et trompant les évocateurs. Mais le fait lui-même, envisagé d'une façon ou de l'autre, n'en est pas moins constaté.

De la même façon, bien entendu, les esprits disparaissent à travers les murailles, une fois apparus.

Ce qui étonne les adeptes du spiritisme et les observateurs convaincus qu'il y a subterfuge de la part des démons, et aussi ce qui n'est pas encore expliqué, c'est le plus ou le moins de promptitude dans ces apparitions. Il est constant que des apparitions sont lentes, et que d'autres sont rapides ; toutes celles de Satan lui-même, connues, rapportées par des témoins dignes de foi (le R. P. Jeandel, l'abbé Girod, etc.), sont spontanées. Il faudrait en conclure que les démons sont classés par catégories d'esprits plus ou moins subtils. Les Pères de l'Église ne s'étant pas prononcés sur cette question, je la laisserai de côté.

Du reste, si j'ai tenu à pénétrer dans les antres du satanisme moderne, c'est pour pouvoir dire ce que j'ai vu, c'est pour être en mesure d'apporter mon témoignage ; car les luciférien s se gardent bien de raconter leurs abominables pratiques. Par conséquent, je rapporte fidèlement ce que j'ai découvert dans mon exploration d'un odieux monde inconnu ; je transcris

mes impressions ; je fais part de mon avis sans prétendre l'imposer, et je me soumets d'avance à l'opinion infaillible de Rome. Ceci, je le déclare bien haut.

Je prie donc mes lecteurs de m'accorder le plus d'indulgence possible. Mon livre aura, du moins, une utilité. Un des prélats les plus distingués de notre siècle, Mgr Germain, évêque de Coutances, a écrit quelque part : « La plus grande habileté de Satan a été de se faire nier ; comment se défier d'un ennemi qui n'existe pas ? » Certainement, cette malice diabolique vise la multitude, en proie au scepticisme en ces tristes temps. Du scepticisme à l'athéisme, il n'y a qu'un pas. Mais Satan n'est pas seulement malicieux ; avant tout, il est le père de l'orgueil. « *Non serviam !* » tel est le cri qu'il a poussé dans sa révolte. Aussi, son monstrueux orgueil est-il satisfait, lorsqu'il voit des hommes, fussent-ils des fous, lui rendre hommage. À ses adorateurs il se manifeste. Eh bien, il est bon de faire connaître ces manifestations. Les constater, c'est obliger le scepticisme à s'avouer vaincu. Par orgueil, tu te manifestes à tes élus, ô Satan ; des témoins surgissent, tu ne peux plus te faire nier ; car, si tu te manifestes, donc tu existes. Et si tu existes, toi l'archange déchu, si tu apparais, même en dupant tes fidèles et en leur faisant croire que tu es le principe du bien, si tu te montres aux adeptes de ta religion réthéurgiste ou palladique, eh bien, l'athéisme n'est plus soutenable. Tu es pris à ton propre piège, esprit du mal !

Là-dessus, je reviens à mon récit. Je me faisais à moi-même les observations transcrites plus haut ; et, tout en écoutant, en essayant de percevoir et de définir les bruits, mon regard errait dans le vague des ténèbres nocturnes ; je me tenais penché en avant, lorsque tout à coup je me redressai brusquement. Je venais d'éprouver une sensation à laquelle un observateur du spiritisme ne se trompe pas.

Cette sensation, je l'avais déjà éprouvée à Calcutta, pendant la messe luciférienne, au moment où le pentagramme tracé par des éclairs flamboya dans l'espace.

D'autre part, — j'en ai eu la confidence de tous les adeptes du Palladisme avec qui j'en ai causé, — cette sensation est éprouvée invariablement chaque fois que Lucifer ou l'un des chefs de ses milices est présent. Aucun spirite pratiquant, ayant assisté à une œuvre surnaturelle, ne niera ce que je vais dire.

Ceci est réglé, fatal, absolu. C'est le critérium de la présence d'un esprit infernal. Chaque fois que, dans une société de sectaires luciférien ou de spirites gens du monde, je n'ai pas éprouvé cette sensation, j'ai reconnu sur-le-champ ou ensuite que les prestiges dont j'étais témoin n'étaient que supercherie. Toutes les fois, au contraire, que cette sensation s'est produite, il m'a été impossible de découvrir un truc quelconque, et j'ai été obligé d'admettre l'action du surnaturel.

Les luciférien et les spirites, même les spirites amateurs, les évocateurs opérant dans un salon, entre amis, ne me contrediront pas, je le répète. C'est par là qu'ils discernent s'il y a jonglerie, charlatanisme, ou phénomène réel.

C'est d'abord une vague sensation de tremblement général, qui peut aller presque jusqu'au frisson, accompagné de chaleur intermittente et de rougeurs fugaces de la face, laquelle, dans les intervalles, pâlit et se grippe légèrement.

Puis, survient une légère moiteur du corps, plus particulièrement localisée à la paume des mains. La gorge a une tendance à se sécher ; et un peu de raideur des articulations se produit, suivie de douleurs lombaires de fatigue dans la station debout.

Au milieu de cet ensemble de symptômes, l'esprit reste absolument calme, et le cœur ne bat ni plus vite ni plus lentement.

Après quoi, brusquement, intervient un phénomène optique. Quelques nuages mouches ou bluettes passent devant les yeux et semblent prendre des formes vagues et indécises, en même temps que des frôlements ont lieu sur la face, comme si l'on vous soufflait dessus ou comme si l'on vous passait des fils de soie sur le visage. En même temps, dans le silence, les oreilles vous bruissent légèrement ; c'est un bruit intermittent, léger et discret.

On se sent, à ce moment, entouré de quelque chose, comme d'une gaze, ou plutôt d'une sorte de couche d'électricité extérieure, qui vous donne, sous les vêtements, la sensation de froid et d'horripilation ; les cheveux se soulèvent légèrement.

Bien que parfaitement calme, — et il faut l'être pour assister, en spectateur résolu, à certaines abominations, — on se sent, malgré soi, pris,

entouré (je dirai presque : surveillé), par quelqu'un ou quelque chose d'indéfinissable, de fluide ; on se sent comme imprégné de surnaturel.

En ce qui me concerne, les phénomènes se sont toujours terminés par deux petits coups très secs et très nets, frappés sur mon épaule droite, comme si un esprit me prévenait de sa présence, comme s'il tenait à me faire constater que je n'allais pas assister à des œuvres de supercherie.

Les collègues luciférien ou les spirites ordinaires que j'ai interrogés, m'ont affirmé avoir éprouvé des sensations analogues, débutant par le léger frisson accompagné de chaleur intermittente, suivi de tous les phénomènes que je viens de décrire, et se terminant par l'impression des deux petits coups, comme deux fortes chiquenaudes, dont ils se sentent, sans aucune erreur possible, frappés en une partie du corps, épaule droite ou gauche, nuque, l'une ou l'autre joue, haut du crâne, tempe droite ou gauche, front, n'importe où enfin, mais toujours au même endroit. Le frère Ruchonnet, vice-président actuel de la Confédération helvétique, qui est un des principaux chefs de l'occultisme en Europe, sent, lui, les deux petits coups sous le menton et frappés très précipitamment. Adriano Lemmi a déclaré à Cresponi, qui me l'a répété, que, lui, à la fin des phénomènes précurseurs habituels, il n'éprouve pas l'impression des deux petits coups, mais que, par contre, il se sent tirer la barbe, par deux fois, assez fort.

La sensation du souffle sur la face est inévitable ; aucun occultiste, dans une séance où le surnaturel se manifeste, n'y échappe ; ce souffle est léger pour les uns, et plus caractérisé pour les autres. Tous les luciférien italiens savent et disent que Mazzini recevait ce souffle avec l'impression de la présence d'une bouche chaude qui expirait une haleine brûlante sur son visage avec une violence extrême ; c'était un souffle tellement fort, qu'il était obligé de fermer les yeux et qu'il en demeurait un moment comme asphyxié.

Ces phénomènes-là montrent, d'une façon indiscutable, que les démons, en qui les spirites amateurs s'obstinent à ne vouloir voir que des esprits de personnes défuntes, tiennent à prouver matériellement leur présence, afin qu'il n'y ait aucun doute chez ceux ou celles à qui ils font éprouver ces sensations particulières.

Or, ce soir-là, à Singapore, je ressentis toute la série de ces symptômes étranges, avant même de pénétrer dans le temple presbytérien. Évidemment, Satan et ses démons étaient là.

Je n'eus donc plus aucune hésitation, puisque mon but était de voir, de me rendre compte, pour dénoncer plus tard ces choses, quand le moment serait venu. Je frappai à la petite porte latérale de gauche, en maçon du Palladium ; on frappe deux coups, et l'on dit « Caïn » au premier frère qui se présente à vous.

Le servant qui vint m'ouvrir m'introduisit aussitôt, par un couloir, dans le petit parvis précédant la grande salle. La tenue était déjà commencée. Cinq frères et deux sœurs déambulaient dans le parvis, attendant impatiemment les quatre nouveaux venus qui complèteraient le nombre nécessaire pour avoir l'entrée ; moi arrivé, il fallait donc attendre encore trois visiteurs.

J'avais revêtu mes insignes, et je me disposais à aller m'offrir à un tuilage complet, lorsque, me dirigeant vers le couvreur (gardien préposé extérieurement à la porte de la salle des séances), je levai la tête pour voir en face de qui je me trouvais. Une double exclamation échappe, en même temps, au frère couvreur et à moi :

— Crocksonn !

— Le docteur !

— Pas possible, fis-je ; vous ici ?

— Eh ! comme vous voyez, docteur, répondit l'autre, d'un air guilleret.

Le tuilage s'effectua néanmoins, entre nous deux ; il est obligatoire, surtout chez les ré-théurgistes optimates, dont les réunions sont gardées avec mille précautions.

Le Croksonn en question, que j'avais en face de moi, était pour moi une vieille connaissance. On ne voyait que lui, à bord ! il était constamment en voyage. J'avoue que, les nombreuses fois que je l'avais eu comme passager, jamais l'idée ne m'était venue de lui demander la raison de ces déplacements incessants, dont maintenant je commençais à comprendre ou à pressentir les motifs.

Ce Croksonn était un pasteur protestant, que nous appelions familièrement, à bord, « le révérend Alcool ». Nous ne l'avions, en effet,

jamais vu qu'entre deux wiskys. Ce pasteur, doublé d'un sataniste, était, on le voit, triplé d'un parfait ivrogne.



Crocksonn, que j'avais en face de moi, était une vieille connaissance. C'était un pasteur protestant, que nous appelions familièrement, à bord, « le révérend Alcool » ; nous ne l'avions, en effet, jamais vu qu'entre deux wiskys.

En apparence, pas mauvais homme ; je le croyais presbytérien convaincu, et jamais je n'aurais supposé qu'il dissimulait un occultiste ; le gaillard cachait bien son jeu. Cent fois, j'avais eu l'occasion de lui rendre de menus services, sans compter un grand : un soir, je l'avais tiré des griffes de mon infirmier, qu'il poursuivait sous prétexte de tenter de le convertir au

protestantisme ; celui-ci, impatienté, l'avait acculé dans un coin de la batterie, et s'apprêtait à lui administrer une de ces tripotées dont les matelots français possèdent la formule et le secret ; mon intervention seule empêche le révérend Croksonn de recevoir ladite tripotée.

— Ah ! quelle joie, docteur, de vous savoir des nôtres ! me disait-il à présent ; — et sa figure s'épanouissait ; il me serrait vivement les mains, après le tuilage, répétant : — Oh ! oui, je suis content, bien content, tout à fait content de vous voir ici et de pouvoir vous appeler mon frère !…

À bord, je n'avais jamais caché mes sentiments de bon catholique ; il pensa que c'était une ruse de ma part ; lui, l'hypocrite fieffé, dut certainement me mesurer à son aune. C'est ce que je compris ; car il me félicite de « mon habileté ».

Enfin, trois autres visiteurs arrivèrent à leur tour ; le nombre réglementaire d'entrée était atteint ; Croksonn nous ouvrit les portes du sanctuaire palladique.

À peine eus-je pénétré dans la salle, que je demeurai abasourdi. Était-ce bien là le même temple que j'avais visité quelques heures à peine auparavant ?… D'où avait-on sorti l'autel du Baphomet et tous les accessoires du culte luciférien ?

Le local était décoré comme il convient pour une réception de Maîtresse Templière, et l'on était en pleine séance.

Sauf à l'orient, où l'autel de l'idole palladique était recouvert d'un immense baldaquin à draperies rouges, tout le reste de la salle était tendu en blanc ; par exemple, les tentures et les draperies étaient magnifiques, très riches, en soie et velours, avec des franges d'or.

L'autel du Baphomet, abrité sous le vaste baldaquin dont je viens de parler, ressemblait à un autel d'église catholique ; il y avait même un tabernacle, dont la porte reproduisait, en miniature, celle de l'entrée, avec ses deux colonnes latérales sur lesquelles on voyait les lettres J et B, et au milieu de la porte du tabernacle, la lettre M. À droite, un chandelier d'argent avec une bougie de cire noire, allumée ; à gauche, un chandelier semblable, mais avec une bougie de cire blanche, également allumée. Sur l'autel, trônait le Baphomet ou Palladium, ressemblant exactement à celui de Calcutta, moins les serpents. Au-dessus de l'idole, on apercevait, brodé

sur la draperie du fond, l'aigle à deux têtes, emblème de l'autorité maçonnique suprême, dominé par un triangle entouré de rayons ayant la pointe du milieu dirigée en bas, c'est-à-dire un triangle renversé, au centre duquel on lisait le chiffre 33. Il n'est pas inutile de rappeler ici la signification de ce chiffre : il est là pour rappeler l'âge du Christ, quand il fut mis à mort ; c'est aussi à raison de ce nombre que le premier Suprême Conseil du globe a été établi à Charleston, ville située au 33^{e} degré de latitude, et que le rite écossais a été créé en 33 degrés. N'oublions pas de dire que, là comme partout, l'aigle à deux têtes tenait entre ses serres un glaive auquel était accrochée une banderole portant l'inscription : *Ordo ab Chao*.

Au fond, de chaque côté de l'autel du Baphomet et en dehors du baldaquin rouge, il y avait un des deux tableaux que j'ai déjà décrits : à gauche, la parodie sacrilège de la mort du Christ, et à droite, le jeune homme planant dans les airs, semant la fécondité sur la terre ; dans ce dernier tableau, le jeune homme est appelé Éblis, qui est le nom servant à masquer la personnalité de Lucifer dans les légendes débitées en loge de la maçonnerie ordinaire.

À l'estrade, le grand-maître et la grande-maîtresse siégeaient, un peu au devant de l'autel, mais séparément, chacun de son côté, lui à gauche, elle à droite. Ils étaient assis dans des fauteuils superbes, qu'on qualifie de trônes, richement sculptés, avec des dorures. Chacun d'eux avait devant soi une colonnette terminée par un plateau, à la hauteur du coude de la personne assise : sur l'un de ces plateaux, le maillet du président ; sur l'autre, devant la grande-maîtresse, par conséquent, un petit poignard et un livre ouvert (constitutions et règlements du rite). L'emplacement de la présidence et, en même temps, de l'autel du Baphomet, était exhaussé seulement de deux degrés sur l'estrade.

Le grand-maître, nommé le frère Spencer, négociant de la ville, portait, pour insignes, le cordon blanc du 33^{e} degré du rite écossais, en écharpe, de l'épaule gauche à la hanche droite, et, en outre, en camail, le cordon noir, en soie moirée, à liseré blanc en bordure, du rite palladique, avec un bijou d'or suspendu à la pointe sur la poitrine et consistant en une petite échelle de sept échelons : au surplus, il avait le tablier des ré-théurgistes optimates, qui est triangulaire, à fond noir, recouvert à moitié par une bavette blanche de

même forme ; sur la partie blanche, la lettre L enrayonnée est brodée en or, tandis que le mot *Éva* est brodé en argent sur la partie noire.

La grande-maîtresse, mistress Vandriel, veuve d'un officier de la marine anglaise, était en toilette de soirée, couronnée d'un diadème de brillants, dont le sujet principal reproduisait le pentagramme magique ; elle avait un collier d'or en forme de chaîne, à anneaux triangulaires, auquel pendait la petite échelle bijou ; au corsage, une broche reproduisant encore le pentagramme, avec des pierres précieuses variées ; à chaque poignet, elle avait un bracelet d'or massif, auquel était suspendu un fragment de chaîne d'or, massive, brisée. Elle portait le tablier palladique, semblable à celui du grand-maître. Son cordon était celui du grade de Maîtresse Templiére ; cet insigne mérite une description spéciale.

Ce cordon se porte en écharpe, de l'épaule droite à la hanche gauche. Il est à fond noir, bordé tout le long, de chaque côté, d'une large dentelure formée par des triangles alternativement blancs et noirs. Au centre du cordon, il y a la représentation d'Isis et d'Osiris ; la déesse est figurée par une femme dévêtue, aux cheveux flottant épars, faisant de chaque main le signe de l'ésotérisme, main droite en l'air, main gauche abaissée, ses pieds pesant sur un croissant de lune ; quant à Osiris, il est figuré par un soleil rayonnant, juxtaposé sur Isis, dont il recouvre tout le milieu du corps ; au-dessous du croissant, on distingue un serpent monstrueux ou dragon, Typhon, qui se tortille dans l'espace. Au-dessus d'Isis, Osiris et Typhon, il y a les colonnes J et B s'élevant du sein d'un nuage, et, entre elles, la lettre M, dominée par l'étoile flamboyante, à cinq pointes. Au-dessous du groupe central, en voit un calice, surmonté d'une hostie transpercée par un poignard. À ce cordon, la grande-maîtresse porte suspendu un petit trident, dit trident de Paracelse.

Il ne faudrait pas croire que ces broderies de cordons maçonniques sont de la pure fantaisie. Je sais que, dans le public, on rit fort de ces ornementations bizarres, et moi-même, avant de connaître, j'ai été le premier à en rire. Mais tout cela est très étudié, tous ces emblèmes ont une raison d'être, un sens des plus sérieux. Ces insignes résument l'enseignement et la pratique de chaque grade. Or, ici, au grade palladique de Maîtresse Templière, enseignement et pratique ne sont qu'un tissu d'horreurs, d'infamies.

En racontant l'initiation de miss Arabella D***, je serai obligé de passer sous silence certaines particularités de la cérémonie ; car j'écris un livre qui doit pouvoir être lu par tout le monde. Ce que je supprimerai, les personnes d'âge mûr, qui me lisent, en trouveront le symbole dans le groupe central du cordon de ce grade palladique. J'ai dit, et je n'insiste pas.

Le calice, l'hostie et le poignard rappellent les sacrilèges exécrables qui se commettent.

Ceci me fait penser que, dans la description de l'estrade, j'ai oublié de mentionner un petit autel pentagonal, placé au pied de l'emplacement présidentiel, à peu de distance de la balustrade qui est la limite de l'orient. Cet autel supporte un calice, un vrai calice consacré. En Europe et en Amérique, c'est un calice acheté à quelque prêtre apostat ; à Singapore, c'est un calice volé à un missionnaire martyr et revendu aux francs-maçons par les Chinois, les bourreaux.

À l'orient, siégeaient encore deux frères et deux sœurs, par couple. À droite, le chevalier et la chevalière d'éloquence ; à gauche, le chancelier-secrétaire et la grande maîtresse des dépêches.

Dans la salle, frères et sœurs mêlés étaient répartis en deux groupes principaux, qu'on appelle les camps. Entre les deux camps, on voyait un lit antique, de style grec, très bas, nommé le Pastos, et sur lequel était étendu un frère, contrefaisant le mort. Au pied du Pastos, et de chaque côté, il y avait une urne funéraire où brûlait de l'esprit-de-vin. À gauche, entre le Pastos et la balustrade, on remarquait encore une tablette portée par une petite colonne et recouverte d'un tapis blanc avec bordure de triangles blancs et noirs ; sur cette tablette se trouvait une sphère terrestre, autour de laquelle s'enroulait un serpent en carton durci, la tête dominant la sphère.

Les Européens, en habit de soirée, des Anglais principalement, formaient la majorité de l'assistance ; des Indiens et des Chinois, en costumes nationaux, complétaient la partie masculine de la réunion. Quant aux dames, elles appartenaient, toutes sans exception, à la colonie anglaise. Les hommes portaient en camail le cordon palladique, semblable à celui du grand-maître Spencer, et, en écharpe ou autrement, le cordon de leur plus haut grade dans un autre rite non luciférien. Les femmes, au contraire, n'avaient, en fait de cordon, que celui du grade de Maîtresse Templière,

comme mistress Vandriel, la grande-maîtresse ; mais le bijou, qui était suspendu à l'extrémité, était un petit poignard, au lieu du trident. Comme mistress Vandriel, elles avaient le collier et les bracelets décrits plus haut ; mais elles ne portaient ni la broche pentagramme, ni le diadème. Toutes, ainsi que la grande-maîtresse, étaient en toilette de soirée, blanche ; la robe, retroussée du côté gauche jusqu'à la hauteur du genou, pour laisser voir la jarretière des sœurs maçonnes, jarretière en satin blanc où la devise *Silentium et Virtus* est brodée en soie bleue. Frères et sœurs avaient enfin le tablier triangulaire palladique, blanc et noir.

Lorsque j'entrai avec dix autres visiteurs, nous allâmes nous placer sur les banquettes de droite ; cette partie de la salle se nomme « le camp de l'Afrique ». En effet, dans toute réunion où sont des dames, les noms des points cardinaux sont remplacés par ceux de parties du monde. L'orient devient « l'Asie » ; la porte d'entrée s'appelle « l'Europe » ; vis-à-vis de moi, j'avais « le camp de l'Amérique ».

À ce moment, l'initiation n'était pas encore bien avancée.

Miss Arabella, la récipiendaire, une belle fille de vingt-cinq ans, grande, robuste, ni maigre ni grasse, le regard mauvais, le nez légèrement effilé, la bouche pincée, était debout, à la tête du Pastos, à côté de la sphère au serpent, entre les deux camps. Elle était, elle aussi, en toilette blanche ; mais son cordon, en écharpe de droite à gauche, était bleu moiré ; le poignard-bijou était remplacé par une minuscule truelle d'or ; quant à son tablier, il était de peau blanche et bordé de soie bleue, avec deux cœurs traversés d'une flèche, brodés en rose au centre. C'était là la tenue du grade de Maîtresse, troisième degré des rites androgynes qui ne sont pas luciférien s. Elle écoutait une harangue du chevalier d'éloquence.

Je reconnus, assis à peu de distance d'elle, le planteur D***, son père. C'était lui-même, ce misérable, qui la faisait affilier au Palladium. La tante Fausta était là aussi ; elle donnait donc dans l'occultisme, l'horrible mégère ; je n'en fus nullement étonné.

Il faut croire que miss Arabella avait en son affreux père un répondant sérieux, pour qu'on lui conférât les deux grades palladiques féminins en une seule soirée ; une pareille initiation est, en effet, des plus rares ; le grade d'Élue constitue un stage presque obligatoire, avant la révélation des

derniers mystères. Nous allons voir tout à l'heure que cette jeune fille était vraiment digne de Satan, à qui elle allait se vouer.

On lui avait d'abord fait sommairement jouer la comédie de l'initiation d'Élue, comédie où, entre autres choses, on donne à la récipiendaire une figue confite qu'elle mange, tandis qu'on lui explique que ce fruit est le lotus ou figue religieuse des pagodes et que sa propriété est de faire disparaître la superstition de l'âme de quiconque en a goûté.

Puis, on lui avait dit pourquoi le rite s'appelle palladique. « Ce nom vient du Palladium, dont le Rite Réformé Nouveau a la garde. Ce Palladium, c'est le Baphomet original, qui fut donné aux Templiers du moyen-âge par le grand architecte de l'univers en personne ; transmis en secret, de génération en génération, des Templiers aux Sociniens et de ceux-ci aux francs-maçons, il est aujourd'hui le gage de la conservation de la franc-maçonnerie. Il est en dépôt au premier Suprême Conseil du globe, fondé le 31 mai 1801 à Charleston, dans la Caroline du Sud, aux États-Unis d'Amérique. »

Après quoi, on lui avait fait prêter un premier serment, pour recevoir le grade d'Élue. Voici ce serment :

« — En présence du grand architecte de l'univers, vrai Dieu, lumière des âmes, seul protecteur de l'humanité, et devant cette digne et vaillante assemblée, je promets et jure, au nom de ce que j'ai de plus sacré, et par mon sang que je mets à la disposition de la plus sainte des causes, de ne jamais révéler les secrets des Élues de ce rite, de ne jamais les laisser soupçonner aux profanes, ni même à mes frères et sœurs des autres rites maçonniques, quels que soient leurs grades. Je lutterai jusqu'à la mort, par tous les moyens, ressources et avantages dont la nature m'a dotée, contre le despotisme et la superstition. J'en fais le serment solennel, et je renouvelle celui d'aimer, défendre et secourir mes frères et sœurs en notre divin Seigneur, principe du Bien. Que le grand architecte m'aide et me reçoive un jour dans son sein. Ainsi soit-il. »

Maintenant, ai-je dit, le chevalier d'éloquence était en train de lui débiter un discours.

Ce discours, qui est tout au long dans les rituels palladiques, est le dernier mot de l'impiété. Je ne me sens pas le courage de le reproduire in-extenso ;

je vais le résumer, en demandant à mes lecteurs pardon même pour cet aperçu. Mais il faut bien qu'on sache jusqu'où va le crime de cette secte infernale ; Léon XIII a expressément ordonné de dévoiler les horreurs qu'elle accomplit dans le mystère. « En premier lieu, a écrit le Souverain-Pontife dans son encyclique *Humanum Genus*, arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre, et faites-la voir telle qu'elle est. » Je maîtrise donc mon indignation, et j'arrache le masque d'hypocrisie des sectaires. Ce discours, intitulé *Instruction en deux parties pour les grades d'Élue et de Maîtresse Templière*, c'est la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, telle qu'elle est odieusement travestie par les francs-maçons luciférien. La première partie se débite à l'initiée Élue, la fin est réservée à la Maîtresse Templière.

Selon la franc-maçonnerie, Caïn est le fils d'Ève et de Lucifer, qui, dans tous les rites, sauf le palladique, est appelé Éblis. Le déluge est un acte de haine d'Adonaï, le dieu des chrétiens, qui a noyé l'humanité uniquement pour faire périr la descendance de Caïn ; mais il se trouve que, par un adultère de la femme de Cham, le jeune Chanaan, conçu avant l'entrée dans l'arche, est fils d'un descendant de Caïn, et ainsi la race d'Éblis-Lucifer est sauvée.

D'autre part, Baal-Zéboub ou Belzébuth, prince des génies de lumière, est, par un adultère de Sara, le père d'Isaac ; de telle sorte que Jésus descend, non d'Abraham, mais de Baal-Zéboub.

Quant au père de Jésus, c'est Joseph, que la franc-maçonnerie appelle Joseph Pandera et dont elle fait un soldat, avant qu'il soit charpentier. Ceci a été imaginé pour nier la virginité de Marie, nommée Mirzam dans la légende maçonnique. Mirzam est, en outre, donnée comme étant une coiffeuse pour femmes, et Jésus est né d'elle avant le mariage. Pandera a abandonné Mirzam, puis l'a reprise, enfin l'a épousée et a reconnu l'enfant. Mirzam et Pandera, mariés, ont eu d'autres enfants, deux filles et trois garçons.

À Bethléem, au moment de la naissance de Jésus, son père Joseph Pandera était absent. C'est Lucifer qui est venu au secours de Mirzam, en lui envoyant trois disciples de Zoroastre, nommés Jaspard, Balthazar et Melchior, adonnés à la théurgie ou magie, lesquels, suivant une étoile mystérieuse allumée par le Dieu Bon, ont trouvé l'étable de Bethléem, ont

rendu hommage à Jésus comme descendant de Baal-Zéboub, et ont remis à Mirzam une cassette d'or, pour la mettre à l'abri du besoin ; c'est grâce aux libéralités de ces trois mages qu'elle a pu élever son enfant.

Le palladisme fait ressortir que les trois mages sont des adorateurs d'Ormuzd, en ajoutant qu'Ormuzd, dans la religion des Perses, correspond à Éblis-Lucifer, tandis qu'Ahrimane, principe du mal dans cette mythologie, n'est autre qu'Adonaï, le dieu des chrétiens.

Après la visite de Jaspard, Balthazar et Melchior, qui l'ont comblée de leurs dons, Mirzam a quitté Bethléem et s'est retirée en Égypte, où elle doit, d'après le conseil des mages, faire élever son enfant par les prêtres d'Isis et d'Osiris. À peine avait-elle mis le pied hors de la Palestine, que le roi de Judée, Hérode le Tyran, instruit par ses devins de la naissance d'un enfant appelé à donner la liberté au monde, ordonna le massacre de tous les nouveau-nés de Bethléem. Selon la légende maçonnique, c'est donc Baal-Zéboub, ancêtre de Jésus, qui préserva de l'égorgement le fils de Pandera et de Mirzam.

L'enfant Jésus, à qui Éblis-Lucifer et Baal-Zèboub avaient réservé de hautes destinées, fut élevé dans la magie par les prêtres égyptiens, et, lorsqu'il revint en Palestine, une fois le péril passé, il remplissait d'étonnement et d'admiration les prêtres juifs par la sagesse de ses réponses ; car il n'était aucune difficulté philosophique pouvant l'embarrasser ; il résolvait en quelques mots les problèmes sur lesquels on l'interrogeait. Il avait sept ans, quand il donna ces preuves de précocité ; et l'abominable légende palladique ajoute que c'est à cette époque que Joseph Pandera épousa Mirzam.

Jusqu'à dix ans, l'enfant prédestiné montra sa science et sa sagesse étonnantes ; et ici le parodiste sacrilège, — qui n'est autre que l'anti-pape Albert Pike, — établit des comparaisons. Il cite Pic de la Mirandole, qui, à dix ans, défiait les poètes et orateurs de son temps, parlait déjà la plupart des langues connues alors, et un certain enfant prodige, nommé Heinecken, dit-il, né à Lubeck, qui, a treize mois (c'est Albert Pike qui l'affirme), savait toute la Bible, à deux ans, l'histoire ancienne et moderne, qui parlait couramment, à quatre ans, l'allemand, le français et le latin, et qui mourut à cinq ans, succombant sans doute à un tel excès de science prématurée. Le prétendu souverain pontife de Charleston part de là pour mettre Jésus en

parallèle avec Pic de la Mirandole et cet Heinecken, dans son instruction destinée aux grades d'Élue et de Maîtresse Templière. Il déclare qu'il n'y avait pas lieu, pour les catholiques, de diviniser Jésus, attendu, dit-il, que les francs-maçons n'ont jamais songé à mettre sur leurs autels Pic de la Mirandole et Heinecken.

Mais, ajoute la légende de la maçonnerie palladique, Jésus ne se borna pas à cultiver la science de la magie, dès son jeune âge ; il donna aussi l'exemple du travail manuel, et il apprit l'état de menuisier, augmentant ainsi par les bénéfices de cette profession les ressources de sa famille.

Maintenant, je cite textuellement quelques lignes de cette ignoble légende ; que le lecteur surmonte comme moi son dégoût.

« Arrivé à l'âge de trente ans, est-il dit dans l'instruction, le fils de Mirzam se trouva être le sujet d'une manifestation éclatante et surprenante de production instantanée de toutes les forces de guérison nécessaires, et cela en vertu de la loi de la nature qui veut deux genres de progrès, l'un du temps, de chaque instant, de chaque seconde, l'autre instantané, producteur de métamorphoses subites, bien connues dans l'ordre végétal et animal ; le fils de Mirzam en a été l'un des types les plus complets dans l'ordre nominal (*sic*). »

Comprenne ce pathos qui pourra. Je continue :

« Aussi le peuple ne le désigna-t-il que sous le nom de *guérisseur*, qu'il exprimait en disant : *Iésus*, du radical *iésis*, guérison. Et ce surnom de Jésus lui est resté et est devenu son nom distinctif. »

Miss Arabella écoutait attentivement cet évangile travesti, comme l'écoutent toutes les femmes et jeunes filles qui se vouent au satanisme.

Poursuivons en citant textuellement :

« Ce don de guérison des maladies du corps, d'une force toute particulière, dont était doué le guérisseur, le Jésus, et dont les effets se manifestaient comme ceux d'une loi naturelle, ajouté à des idées très élevées, à une logique très grande et à une bonté sans mesure, firent de Jésus la personnalité la plus marquante de son époque en Judée.

« Il captivait les foules par ses discours semés d'admirables paraboles, telles que celle du mauvais riche que nous connaissons tous : le riche

égoïste dédaigne la misère du pauvre, de Lazare, qui, n'ayant même pas les miettes tombant de la table du capitaliste dévorant, en est réduit à attendre que le chien du maître veuille bien lui abandonner un os à demi rongé. Jésus stigmatisait ainsi la propriété, le capital, flétrissant leurs abus, leur despotisme. »

On remarquera avec quelle perfidie la franc-maçonnerie s'empare de la parabole du mauvais riche pour faire du socialisme à sa façon. Il y a vraiment un art satanique dans ce travestissement de l'Évangile.

Je note, en passant, un autre travestissement, celui-ci absolument infâme, de l'épisode relatif à la femme adultère, que le Christ, miséricordieux par excellence, sauva de ses bourreaux, en disant : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! » Dans cette magnifique intervention de la charité divine, dans cette leçon magistrale donnée aux hypocrites qui s'indignent contre une pécheresse alors qu'ils sont eux-mêmes pécheurs invétérés, la franc-maçonnerie prétend voir l'absolution, l'approbation de l'adultère ! Et, de cet épisode, l'anti-pape Albert Pike tire des conclusions véritablement infectes ; je ne trouve pas d'autre mot pour les qualifier ; et ma plume se refuse à reproduire cette dissertation d'une impiété telle, que son inspiration infernale ne laisse aucun doute. Pour moi, il est certain que cette immonde parodie du Nouveau Testament et été dictée à Albert Pike par Satan en personne ; il n'est pas d'impie, si pervers qu'il soit, qui ait pu imaginer de pareilles abominations ; c'est, du reste, l'avis de tous les théologiens qui ont eu connaissance des ouvrages dogmatiques de l'anti-pape de Charleston.

Évidemment, M. l'abbé Brettes, chanoine de Notre-Dame de Paris, et collaborateur de M. Paul Rosen, franc-maçon converti, — tous deux vivent encore, — avait sous les yeux les rituels d'Albert Pike et d'autres rituels analogues, quand il écrivait ces lignes (*Cours de Maçonnerie Pratique*, tome II, page 490-491) :

« Que dire de la Maçonnerie Adonhiramite, dont le troisième degré représente le troisième ciel, où tout est céleste par conséquent, où interviennent des personnages portant des noms de saints, de saintes et d'anges, de la Vierge Marie, du Saint-Esprit, de Dieu le Père et de Notre Seigneur Jésus-Christ, et dont les mystères enfin, chefs-d'œuvre incomparables de sacrilège et d'impudicité, paraissent dépasser de trop haut

la malice du génie humain, pour n'avoir pas été directement révélés par l'enfer ?

« Et qu'on ne vienne pas crier à la calomnie ! Les documents authentiques sont là. C'est le cas, pour la maçonnerie, d'être fidèle à sa tactique de silence et de reprendre son jeu de martyre.

« Que l'on ne vienne pas nous dire non plus que ce sont là des exceptions d'un autre âge, qui tiennent de la folie, et dont on ne saurait rendre les loges responsables ; car je répondrais que Albert Pike, le grand pontife de la maçonnerie américaine, le Nazaréen inspiré, dont les paroles et les écrits ont, pour les francs-maçons des deux mondes, à peu près la même autorité que l'Évangile pour les catholiques, et qui n'est, au fond, qu'une contrefaçon du Pape, écrit et imprime en ce moment même (1886), en leur donnant un caractère profondément sacré, et en les noyant dans des flots d'érudition mystique, des horreurs comme seul pourrait en écrire Satan.

« Il y a tel de ses livres, — je me garderais bien de le nommer, — qui n'a été imprimé qu'à cent cinquante exemplaires, dont le texte original a été soigneusement brûlé, qu'on ne saurait trouver à prix d'or, que n'a jamais effleuré le regard d'un profane, et dans lequel il donne des trois premiers degrés maçonniques une explication que je défie une plume française d'oser jamais reproduire. »

J'ignore quel est le livre d'Albert Pike dont M. le chanoine Brettes a pu avoir un exemplaire ou une copie entre les mains ; ce ne peut être que celui intitulé *Legenda Magistralia*, tiré à deux cents exemplaires, ou le *Discours sur le Symbolisme*, tiré à cent-cinquante exemplaires ; l'un et l'autre se valent comme infamie et donnent l'explication secrète des trois premiers grades maçonniques. Ces livres-là, comme tous ceux de l'anti-pape de Charleston, je les ai eus a ma disposition, non seulement à Calcutta, mais à Charleston même ; je les ai copiés ; et je déclare à mon tour que le dit commentaire du symbolisme des grades d'Apprenti, Compagnon et Maître n'est pas imprimable dans un livre exposé à tomber sous des yeux innocents.

Un auteur a reproduit une partie importante de ces élucubrations diaboliques d'Albert Pike ; c'est M. Léo Taxil, dans son volume intitulé *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ?* Je ne le blâme pas ; car il a

soin de prévenir que son livre est uniquement destiné aux personnes d'âge mûr, et il a, en outre, une très élogieuse approbation épiscopale. Mais, moi qui m'adresse à tout le public, qui veux démontrer le satanisme de la secte, sans entrer dans les détails de nature à troubler des âmes candides, je suis tenu à une grande réserve. Je dirai tout ce qu'il faut dire, et je n'irai pas au-delà de ce qu'il est indispensable de faire connaître. Le lecteur, j'en suis convaincu, me rend cette justice, que, tout en me faisant comprendre, je sais m'arrêter à propos et ne pas dépasser la mesure. Je continuerai ainsi jusqu'au bout. — Cette observation, je le répète, n'implique aucune critique à l'égard de qui a cru devoir reproduire tels quels certains passages de deux rituels luciférien, passages que, moi, j'atténuerai. D'autre part, je donnerai mille renseignements que les auteurs n'ayant pas vu de près le palladisme ne pouvaient fournir, et je rectifierai diverses menues erreurs commises par plusieurs écrivains.

Poursuivons donc cette relation vécue.

Le chevalier d'éloquence, lisant sur le rituel l'instruction pour l'Élue, disait encore à miss Arabella :

« Jésus, enfin, voulut montrer avec éclat que la religion ne doit pas être un commerce, et que le trafic de tout ce qui se rapporte au culte du à la divinité est une chose infâme. Il se rendit donc un jour au temple de Jérusalem, à l'heure où de cyniques vendeurs encombraient les parvis et assaillaient les fidèles de leurs offres à tout prix ; s'armant d'une verge, à la face du soleil, il chassa, plein d'un juste courroux, tous ces trafiquants indignes. Et, en vous rappelant, ma sœur, cet épisode tout à l'honneur de Jésus, nous ajoutons que le catholicisme fait preuve d'une rare impudence en célébrant cet acte courageux dans les sermons de ses prêtres ; car le catholicisme protège ce même cynique commerce, ses prêtres en retirent leurs plus gros profits, vendant tout, bénédictions et prières, baptême, mariage et enterrement, pardon des fautes commises, espoir en la miséricorde divine, vendant non seulement les choses de la terre, mais même, sous le nom d'indulgences, vendant leur ciel, qu'ils appellent le paradis. Aussi, est-ce bien aux prêtres catholiques que s'appliquent exactement les paroles de Jésus irrité : « De la maison de prière, vous avez fait une caverne de voleurs. »

Cette interprétation, odieusement déloyale, de la franc-maçonnerie, montre bien l'origine, la source des honteuses calomnies d'une partie de la presse moderne contre le clergé, accusé de vénalité, alors que nos desservants ont à peine de quoi vivre, reçoivent, en dédommagement de la confiscation des biens de l'Église, un traitement infime, égal tout au plus à celui du dernier facteur rural, alors que les dons volontaires des fidèles ne sont déposés dans la main d'un prêtre que pour soulager la misère des pauvres. Et c'est la franc-maçonnerie qui ose parler de trafic, elle qui vend ses grades, ses diplômes à des prix exorbitants, elle qui fait payer mille francs chacune de ses initiations aux divers degrés du Palladium, elle qui a un tarif, variant de cent à trois mille francs, pour chacun des trente-trois grades du rite écossais !

Le chevalier d'éloquence continuait en ces termes :

« Il est encore un épisode de la vie de Jésus que nous célébrons dans nos mystères ; c'est celui de la résurrection de Lazare. Le catholicisme y voit un fait surnaturel, un cadavre déjà décomposé rappelé réellement à la vie. La maçonnerie, faisant, au contraire, la part de la tendance des écrivains orientaux à dramatiser les enseignements sous la forme de récits d'événements accomplis, la maçonnerie voit, dans la résurrection de Lazare, un symbole, et son explication naturelle et raisonnable est donnée au dernier grade féminin du rite palladique. »

En réalité, la maçonnerie travestit ignoblement ce miracle du Christ, sous prétexte de symbolisme, et ce travestissement est à deux fins. On dit d'abord à la récipiendaire, au grade d'Élue, que Lazare est l'emblème du prolétaire qui se lèvera un jour à l'appel de la franc-maçonnerie. Un autre symbolisme, mis en action, sert d'épreuve, lors de l'initiation au grade de Maîtresse Templière.

« Jésus, poursuit le chevalier d'éloquence, fut un guérisseur incomparable, ce qui est dans l'ordre naturel des choses ; mais il ne ressuscita vraiment personne, ce qui est d'une impossibilité absolue[1]. Jésus, pour une grande part de sa vie, peut être cité comme un modèle. Il excite, dans le peuple juif, un tel enthousiasme, qu'on répandit le bruit de sa divinité. Mais il s'empressa de démentir cette fausseté, et, d'après les Évangiles même, il en agit ainsi en deux occasions parmi beaucoup

d’autres : « Pourquoi m’appelez-vous bon ? répondit-il un jour ; il n’y a que Dieu qui soit bon. » (Marc, ch. x, v. 17-18 ; Matthieu, ch. xix, v. 16-17 ; Luc, ch. xviii, v. 18-19.) « Jésus dit à Magdeleine : Allez vers mes frères, et dites-leur ceci en mon nom : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean, ch. xx, v. 17.)

« Les Juifs, entraînés par l’attrait de ses guérisons, de son incontestable génie et de sa bonté sans bornes, se prirent à rêver de secouer le joug des Romains qui les dominaient.

« Mais je m’arrête. La narration de la vie de Jésus, au grade d’Élue, doit s’interrompre ici ; nous la reprendrons, très aimable et parfaite sœur, lorsque votre persévérance et de nouvelles preuves de votre dévouement à notre cause vous auront rendue digne d’être reçue Maîtresse Templière, dernier degré féminin de la maçonnerie palladique. »

Sur ces mots, le chevalier d’éloquence se rassit. Un maître des cérémonies éteignit une grande bougie placée dans un chandelier, à l’orient, et sur laquelle une lettre J était peinte en rouge.

On avait hâte de passer à l’initiation au grade de Maîtresse Templière, qui, exceptionnellement, devait être donnée à miss Arabella dans la même soirée. C’est pourquoi, on abrégea. D’ordinaire, après le discours du chevalier d’éloquence, a lieu une instruction complémentaire (dite catéchisme), qui est dialoguée entre le grand-maître et une sœur dignitaire. Cette récitation fut sautée, et l’on se borna à faire connaître à miss Arabella les secrets du grade d’Élue.

En maçonnerie, on entend par secrets d’un grade les mots et signes de convention qui ne sont connus que des seuls initiés. Ces secrets se composent généralement d’un signe d’ordre, d’une batterie, d’une acclamation, d’un âge, d’un signe de reconnaissance, d’un mot de passe, d’un mot sacré, et quelquefois d’une marche spéciale ou d’autres menues singularités.

Voici les secrets du grade d’Élue, dans la maçonnerie palladique :

Le signe d’ordre est la posture que tous les assistants doivent instantanément prendre en séance, lorsque le grand-maître s’écrie : « Frères et sœur, à l’ordre ! » En réunion d’Élues, on joint les coudes au corps, on avance les mains, doigts étendus et écartés, la paume en l’air. Ce signe a été

imaginé, dit le rituel, en souvenir des adorateurs d'Ormudz, qui, honorant en Jésus le descendant du prince des esprits de lumière (Baal-Zéboub), lui offrirent des présents. »

Le signe de reconnaissance se fait, à l'entrée de la salle de réunion ; c'est un dialogue mimé en une demande et une réponse ; le gardien préposé à la porte du temple (frère couvreur) fait un geste, et il faut lui répondre par un autre geste convenu. Au grade d'Élue, le couvreur simule le geste de donner un coup de verge, la main droite repliée d'abord sur l'épaule droite et frappant ensuite dans le vide, droit devant soi. Le frère ou la sœur, qui se présente pour entrer dans la salle, doit répondre par un autre geste de coup de verge, la main droite à l'épaule gauche et frappant comme du revers. Par cette pantomime ridicule, « on figure, dit le rituel, l'acte énergique de Jésus, enseignant pratiquement et prophétiquement comment doivent être traités les charlatans sacerdotaux. »

L'attouchement est la jonction des mains, quelquefois des pieds ; c'est encore un signe, et celui-ci se donne non seulement à la porte du temple, mais aussi entre adeptes qui se rencontrent dans la rue. Deux Élues, ou un frère et une sœur du Palladium, se donneront l'attouchement ainsi : l'une présente la main droite à plat, doigts étendus serrés, sauf un écartement entre le médius et l'annulaire, et dit : « Le sépulcre s'ouvre » ; l'autre, dans l'écartement, place son pouce droit levé, gardant le poing fermé, et dit : « Résurrection ! »

Dans le catéchisme d'Élue, on explique cet attouchement de la façon suivante : « Le peuple est enseveli, mort, dans le sépulcre de l'ignorance ; la pierre du sépulcre se fend et laisse pénétrer la lumière dans le tombeau ; la lumière maçonnique ressuscitera le peuple. »

Il y a aussi un autre sens ; mais il est obscène, et je m'abstiendrai de l'indiquer. Ce double sens se comprend au grade de Maîtresse Templière.

Par batterie, en entend la série de coups réglés qui se frappent à la porte du temple ou qui servent dans les applaudissements pour faire honneur à une sœur ou à un frère. Les Élues exécutent la batterie par un coup fort, suivi de cinq petits coups. Il s'agit, d'après le rituel, de rappeler Jésus et les cinq frères et sœurs que la maçonnerie lui attribue.

L'acclamation est un cri que l'on pousse tous ensemble, en séance, après une batterie d'applaudissement. En réunion d'Élues, on crie : « *Ave, Eva ! ave !* » Le rituel dit : « Nous saluons ainsi en Mirzam la digne fille d'Ève. » La maçonnerie nie la virginité de la mère de Notre Seigneur, et elle feint de célébrer, par un horrible blasphème, une épouse ayant donné le jour à six enfants. Tout ceci, on le reconnaîtra, est absolument satanique ; le palladisme est vraiment la preuve de l'esprit infernal qui inspire la franc-maçonnerie.

Quand on demande à un maçon ou à une maçonne quel est son âge, il ou elle répond par un âge de convention, qui varie suivant les rites et les grades. À une question de ce genre, on répond d'abord par l'âge du degré inférieur du rite ; si l'adepte qui vous interroge n'a que ce degré, il s'en tient là, ignorant la suite ; si au contraire il appartient à un grade supérieur, il pose une nouvelle question, ainsi : « Allez-vous plus loin ? » On dit alors l'âge du deuxième degré, et ainsi de suite, graduellement.

Je vais me faire bien comprendre par un exemple. Une Élue appartient au premier degré féminin palladique ; mais, pour être initiée au Palladium, il lui faut être Maîtresse (troisième degré) du rite d'Adoption ou tout autre. Elle possède donc quatre degrés.

L'interrogant lui dira : — Quel âge avez-vous ?

Elle répondra : — Trois ans, mon frère.

L'interrogant, poursuivant : — Allez-vous plus loin ?

La sœur maçonne : — Cinq ans, mon doux frère.

L'interrogant : — Allez-vous plus loin encore ?

La sœur maçonne : — Mon très cher frère, j'ai sept ans.

L'interrogant tendra alors la main, et, si la sœur la lui donne en griffe palladique, il comprendra qu'il a affaire à une maçonne luciférienne, et il dira encore : — Allez-vous toujours plus loin ?… Quel est votre âge, parfaite sœur ?

La sœur maçonne : — Onze ans, je dis ; quinze ans, je compte.

Telle est la réponse d'une Élue du Palladium. Trois ans est l'âge de l'Apprentie de la maçonnerie ordinaire ; cinq ans, l'âge de la Compagnonne ; sept ans, l'âge de la Maîtresse, toujours dans la maçonnerie

ordinaire. Au-dessus, vient la maçonnerie palladique ou luciférienne, dont l'âge général, tant pour les sœurs que pour les frères, est onze ans. Et l'Élue a spécialement pour âge : quinze ans. Sa réponse signifie : « Je suis luciférienne (*onze ans*), et j'ai, personnellement, le grade d'Élue (*quinze ans*). »

Enfin, le mot de passe et le mot sacré sont deux mots de convention ; le second n'a rien de plus sacré que le premier ; tous les deux sont également secrets.

Au grade d'Élue, voici comment se donne le mot de passe :

— Voulez-vous me donner le mot de passe ? demande le tuileur.

— *Lazare !* répond la sœur maçonne.

Et le tuileur réplique : — *Lève-toi !*

Puis, il ajoute : — Donnez-moi le mot sacré.

Réponse de l'Élue : — *Mirzam !*

Par ces dernières formalités, le tuilage est terminé.

Voilà donc les grands secrets qui furent enseignés en premier lieu à miss Arabella, en échange du serment qu'elle venait de prêter. Se souviendrait-elle de tout cela ? Si elle l'oubliait, sa tante Fausta, luciférienne enragée, était là pour le lui répéter.

La tenue au grade d'Élue touchait à sa fin ; il restait à prononcer la clôture. Près de la porte, à droite en entrant, se tenaient deux dignitaires : le grand inspecteur et la grande dépositaire. C'est avec eux que le grand-maître engage les dialogues servant à ouvrir et à fermer les travaux.

Faisons connaître le dialogue final.

Le grand-maître. — Très digne sœur chevalière grande dépositaire, désirez-vous devenir Maîtresse Templière ?

La grande dépositaire. — Je veux connaître le Dieu vivant.

Le grand-maître. — Très parfait chevalier grand inspecteur, quelle heure est-il ?

Le grand inspecteur. — Très sage grand-maître, l'étoile mystérieuse a cessé de briller.

Le grand-maître. — Très digne sœur chevalière grande dépositaire, que doivent faire les maçons et maçonnes en triangle palladique ?

La grande dépositaire. — Invoquer le grand architecte de l'univers, en attendant de l'évoquer.

Le grand-maître. — Nous invoquons le grand architecte au fond de nos cœurs ; bientôt, nous l'évoquerons, et il sera parmi nous. C'est pourquoi je vais fermer le triangle par nos mystères accoutumés.

Sur un signal du grand-maître, tous les assistants exécutèrent la batterie de six coups, par un et cinq, et poussèrent l'acclamation : — *Ave, Eva ! ave !*

Après un moment de silence, le grand-maître frappa deux coups de son maillet et reprit la parole :

— Maintenant, frères et sœurs, nous allons rouvrir les travaux au grade de Maîtresse Templière.

C'était la partie de la soirée que tout le monde attendait ; la série des sacrilèges allait commencer.

Rien ne se changeait à la disposition de la salle ; mais les deux dignitaires placés à droite, près de la porte, prenaient désormais le titre de grand lieutenant et de grande lieutenante. En outre, maintenant, tout le monde devait se tutoyer, sauf la récipiendaire à qui l'on dirait « vous » jusqu'à son initiation définitive.

La séance se rouvrit donc selon le rite.

Le grand-maître. — Très illustre chevalière grande-lieutenante, quel âge as-tu ?

La grande lieutenante. — Trois fois dix ans et trois ans encore, très puissant commandeur grand-maître.

Le grand-maître. — Es-tu Maîtresse Templière ?

La grande lieutenante. — Je m'en fais gloire.

Le grand-maître. — Pourquoi es-tu Maîtresse Templière ?

La grande lieutenante. — Pour recevoir en moi le Dieu vivant.

Le grand-maître, s'inclinant devant la grande maîtresse. — Vaillante et très éclairée grande-maîtresse, ma sœur et mon égale, quelle heure est-il ?

La grande-maîtresse. — Midi a sonné, il y a déjà trois heures, et il est jour de vendredi.

Le grand-maître. — Puisqu'il est l'heure de la justice, chevaliers mes frères, et vous, chevalières mes sœurs, je proclame que le Grand Triangle des Maîtresses Templières, sous le titre distinctif de *la Paix Profonde*, en la vallée de Singapore, est ouvert… À moi, frères et sœurs !

Tous les assistants frappèrent deux coups dans leurs mains et dirent fortement : — *Caïn ! Caïn !*

Le grand-maître. — Très illustre chevalier grand-lieutenant, pour quelle raison sommes-nous assemblés aujourd'hui ?

Le grand lieutenant. — Pour offrir un sacrifice à notre Dieu.

Le grand-maître. — Est-ce là le seul but de notre réunion ?

Le grand lieutenant. — Nous voulons enseigner aussi à une Élue du Palladium comment nous châtions un traître.

Le grand-maître. — Quelle est la sœur chevalière Élue qui aspire à l'honneur de se joindre au Grand Triangle des Maîtresses Templières de Singapore ?

Le grand lieutenant. — C'est la sœur Arabella D***, ici présente, venant à nous sous le patronage du frère D*** (son père !) et de la sœur S*** (sa tante !).

Le grand-maître. — Quel est le nom maçonnique de la récipiendaire ?

Le grand lieutenant. — *Idouna-Fréki*.

Spencer (le grand-maître) frappa un coup de maillet ; tout le monde s'assit, sauf la récipiendaire.

Le grand-maître, à miss Arabella. — Sœur Idouna-Fréki, nous apprenons avec grande joie votre désir de parvenir à la pleine et entière connaissance de la vérité ; mais ne craignez-vous pas que son éclat ne soit trop fort pour vos yeux ?

Miss Arabella. — Non, très puissant grand-maître.

Le grand-maître. — Aucune épreuve ne vous fera-t-elle reculer ?

Miss Arabella. — Aucune.

Le grand-maître. — Sachez alors que nous allons reprendre le récit de la vie de Jésus au point où nous l'avions laissé, lors de votre initiation au grade d'Élue… Vaillante et très éclairée grande-maîtresse, ma sœur et mon égale, veuillez donner une première instruction à la postulante.

La grande-maîtresse. — Très parfaite sœur Idouna-Fréki, votre zèle nous a été signalé, et tous, tant que nous sommes ici, nous en avons été vivement touchés. Nous croyons pouvoir compter plus que jamais sur votre énergie, sur votre discrétion et sur votre vertu. Vous allez donc apprendre le sens naturel de la résurrection de Lazare, dont il ne vous a été révélé jusqu'à présent que le sens politique… Et d'abord, dites-moi ce que l'Élue répond en tenue de triangle, lorsqu'on lui demande si elle désire recevoir l'initiation de Maîtresse Templière.

Miss Arabella. — Je veux connaître le Dieu vivant.

La grande-maîtresse, se levant et montrant le frère qui est étendu sur le Pastos et qui, enveloppé d'un suaire, contrefait le cadavre. — Eh bien, ma sœur, vous voyez devant vous l'homme mort ; *ecce homo !* Il vous appartient de le transformer en Dieu vivant. Vous le pouvez, si vous le voulez. À vous le royaume de l'humanité par la discrétion, la volonté, l'énergie et la science. Il faut savoir pour oser ; il faut oser pour vouloir ; il faut vouloir pour régner ; et, pour régner, il faut se taire… Connaissez-vous ce que vous êtes ? Vous appartenez à l'humanité… Quel est votre sexe ? Vous êtes femme. Votre sexe étant enclin à la faiblesse, vous avez d'abord accepté le joug de l'ignorance ; mais, ayant heureusement reçu la lumière, vous avez écrasé le vice, et vous commencez à recouvrer votre pouvoir… En quoi consiste ce pouvoir ? Ayant été engendrée par notre Dieu, vous avez reçu le pouvoir de rendre l'humanité immortelle, de commander aux esprits et de régner sur la terre. Luttant contre le Principe du Mal, qui n'avait organisé que le chaos, notre Dieu en a tiré l'ordre, c'est-à-dire a organisé la nature, *ordo ab chao*. La terre n'a été ainsi formée que pour l'humanité et pour être commandée pas elle ; mais vous ne pouvez parvenir à cet empire, si vous ne connaissez la perfection du moral et du physique, si ; vous ne possédez pas complètement notre doctrine sacrée, qui enseigne deux façons d'opérer : l'une qui vous permettra de triompher physiquement du Principe du Mal, l'autre qui vous permettra d'en triompher mentalement ; par l'une, vous ressusciterez l'homme mort ; par l'autre,

vous meurtrirez Adonaï jusque dans sa divinité malfaisante… Ma sœur, promettez-vous de faire ici ce que je vais vous ordonner, d'abord pour assurer votre triomphe physique, ensuite pour assurer votre triomphe moral ?

Miss Arabella. — Je le promets.

La grande-maîtresse ouvrit alors le tabernacle de l'autel du Baphomet, prit une hostie, et descendit de son trône, la tenant à la main ; puis, elle se plaça à côté du petit autel pentagonal (dit autel de la Sagesse) sur lequel il y avait, ai-je dit, un calice.

La grande-maîtresse, tenant l'hostie au-dessus du calice. — Par cette victime vouée à l'expiation, je vous adjure, chère sœur Idouna-Frékil, de rendre la vie à Lazare. Nous pleurons l'homme mort. À vous est dévolue la glorieuse mission de le ressusciter. Vous êtes, par adoption, fille de celui qui peut tout. Approchez-vous de ce cadavre glacé. Embrassez-le, et dites-lui : « Lazare, lève-toi ! » Et Lazare se lèvera.

Le grand-maître, frappant deux coups. — Debout, frères et sœurs et que notre Dieu nous protège !

Tout le monde se leva, et l'on fit avec ensemble le signe de croix gnostique, tandis que l'orgue de la tribune jouait le *Veni Creator*.

Le rituel dit que la récipiendaire donne alors un baiser au pseudo-cadavre.

Le frère qui simulait l'homme mort, cria tout à coup : — *Gloria in excelsis !* Lazare est ressuscité ! Dieu est vivant !

Aussitôt, il se levait, se drapait dans son suaire, et, à pas lents, majestueux, il sortit de la salle. Les frères servants s'empressèrent d'enlever le Pastos.

Là-dessus, miss Arahella fut félicitée par la grande-maîtresse, mistress Vandriel, qui avait déposé l'hostie dans le calice et était revenue s'asseoir à son trône. Tout le monde s'assit ; la récipiendaire au camp de l'Amérique, à côté de la sphère terrestre enveloppée par le serpent.

Le grand-maître adressa, lui aussi, quelques mots de félicitations à miss Arabella, et lui annonça qu'elle allait recevoir un supplément d'instruction, de la bouche du très illustre chevalier d'éloquence.

« — Au dernier degré féminin de la Maçonnerie Palladique, dit-il, les récipiendaires ayant été suffisamment éprouvées aux grades précédents, nous leur témoignons notre confiance dès le début de l'initiation. Aussi, le serment n'est-il plus une garantie que nous exigeons des néophytes. Nous vous le demanderons, mais seulement quand vous saurez tout, et il sera ainsi, de votre part, la ratification réfléchie de nos doctrines et l'adhésion mûrie et irrévocable à toutes les pratiques de notre liturgie… Vous allez entendre d'abord l'explication des derniers épisodes de la vie de Jésus, et ensuite la récitation du catéchisme de Maîtresse Templière. »

Le chevalier d'éloquence reprit donc l'exposé en parodie, qui avait été interrompu par l'extinction de la grande bougie portant la lettre J en rouge. Il fit remarquer que deux Hérode ont été mêlés à la vie de Jésus, l'un lors de sa naissance, lequel fut un tyran, et l'autre qui joua un rôle lors de sa mort et que la maçonnerie appelle Hérode le Juste. Cette qualification est méritée, dit l'orateur ; car la fin de Jésus ne répondit pas à ses commencements.

« Après avoir brillé d'un vif éclat parmi les populations juives, le fils de Mirzam s'enivra d'orgueil, n'attribua plus qu'à lui-même le génie dont le Dieu Bon l'avait doué, et se laissa, hélas ! corrompre par les inspirations d'Adonaï. »

Je passe quelques lignes, qui sont le comble de l'infamie et qu'il est impossible de reproduire dans ce livre.

« Jésus, fut-il dit ensuite conformément au rituel, renia son passé, repoussa ses frères et sœurs, dédaigna sa famille et poussa l'abomination jusqu'à mépriser sa mère. Mirzam l'ayant appelé « mon fils », un jour, devant le peuple, il lui répondit en ces termes d'un cynisme révoltant : « — Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? »

« L'insensé ! il s'imaginait n'être plus un homme ; il se croyait devenu Dieu.

« Or, c'est avec Adonaï qu'il venait de sceller un pacte criminel. » — Ici, la plus odieuse explication de ce prétendu pacte ; la légende maçonnique roule dans les bas-fonds du sacrilège ; je suis obligé de supprimer encore ce passage. — « Ce pacte exécrable fut conclu entre Adonaï et lui, dans une

nuit néfaste, sur le Mont-Thabor. Adonaï l'adopte pour son fils : et il était bien dès lors le digne fils de l'éternel ennemi de la race humaine.

« Jésus, trahissent son céleste aïeul, prince des milices des esprits de lumière, s'intitula le Christ de l'obscurantisme. Ne songeant plus à libérer le peuple du joug de la tyrannie, il se fit décerner de ridicules ovations par les ignorants et ne réussit qu'à déchaîner contre lui ses ennemis. Appréhendé au corps, voyant ses apôtres et ses disciples dispersés par la peur dès l'arrivée des gardes, conduit à tous les tribunaux, condamné successivement par Caïphe, Pilate et Hérode Antipas, il vit la sentence de mort ratifiée par le peuple lui-même, qui, rougissant d'avoir été trois ans sa dupe, proclama qu'un voleur de grand chemin valait mieux que lui.

« Ainsi, deux Hérode, dans l'histoire, ont présidé, l'un à la naissance, l'autre à la mort de Jésus ; et nous donnons le surnom de Juste au second, Hérode Antipas, parce qu'il a rendu contre le Christ de l'obscurantisme une sentence pleine de justice et d'équité.

« Crucifié sur le Golgotha, il eut, à la dernière minute de son agonie, un cri de désespoir, qui témoigne qu'il comprit un instant l'horreur de son crime. Songeant à son céleste ancêtre, il s'écria dans sa douleur : « Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Mais il était trop tard ; le jugement d'Hérode avait été confirmé dans le ciel. »

L'explication maçonnique de la vie de Jésus se termine là.

Le chevalier d'éloquence expliqua ensuite à miss Arabella les deux tableaux qui sont de chaque côté de l'autel du Palladium. « Celui de droite, dit-il, représente Osiris, Apollon, Ormuzd, semant la fécondité sur la terre. Le Dieu-Soleil est l'unique source de toute vie. Voilà la doctrine que Jésus eût dû enseigner jusqu'à son dernier jour. — Quant au tableau qui est à gauche, il montre le châtiment de la trahison. Vous apercevez le sphinx égyptien, qui signifie que, pour comprendre les incohérences de la vie de Jésus, les contradictions entre la plus grande part de son existence et le temps qui a précédé son ignominieuse fin, il faut connaître le secret de la trahison commise ; cherchez, dit le sphinx, et vous trouverez. Le Christ, vrai coupable de l'obscurantisme, vrai ennemi de la Lumière, complice et chef des trois scélérats, la Tyrannie, la Superstition et la Propriété, qui

assassinent l'Homme, est, pour son châtiment, frappé de la lance, non pas au cœur, mais au nombril, foyer sublime de la vie. »

Enfin, il est encore un emblème dont il est question au grade d'Élue et qui reçoit son explication seulement au grade de Maîtresse Templière. Ce symbole consiste en un arbre étique, dépourvu de fruits, et entouré de flammes qui sortent de terre. « Cet arbre, dit le chevalier d'éloquence, rappelle une ingénieuse parabole de Jésus, au temps de sa gloire et de sa vertu. C'est le figuier maudit, l'arbre improductif. Jésus enseignait de la sorte, avec raison, que quiconque ne produit pas est plus qu'un inutile, est un coupable, méritant d'être anéanti par le feu. Ainsi, Jésus s'est condamné lui-même, d'avance, et son jugement nous l'exécutons contre lui dans nos assemblées palladiques. » Ainsi, la maçonnerie affecte de ne pas comprendre le sens de la parabole du Christ. Il s'agit, en réalité, des paresseux, des oisifs, des gens qui ne se rendent utiles à la société par aucun travail, par aucune production ; mais la maçonnerie, toujours fidèle à son infernal principe, prétend trouver un sens caché dans cette parabole, cela pour arriver à une obscénité, selon l'habitude de la secte. Ici donc, se trouve un parallèle établi entre le figuier maudit et un symbole exclusivement maçonnique ; mais ce parallèle, je ne puis le reproduire. Finalement, il est expliqué que, en réunion d'Élues palladiques, le figuier maudit est placé à l'Europe (c'est-à-dire vers la porte d'entrée), et qu'il figure ainsi « la Rome papale, centre de la superstition et du célibat ecclésiastique, que nous avons condamnés à disparaître de la face de la terre. »

— Maintenant, aimable et parfaite sœur, dit pour conclure le chevalier d'éloquence, s'adressant à miss Arabella, vous allez assister à la récitation du catéchisme des Maîtresses Templières. Veuillez y prêter toute votre attention,

Et il s'assit. Alors le dialogue suivant s'engagea entre le grand-maître Spencer, parlant du haut de l'estrade du fond, et une dignitaire, la grande lieutenante, qui siégeait près de la porte d'entrée.

Le grand-maître. — Très illustre chevalière grande lieutenante, es-tu Maîtresse Templière ?

La grande lieutenante. — Je m'en fais gloire, très puissant commandeur grand-maître.

Le grand-maître. — Quel zèle t'anime ?

La grande lieutenante. — Je brûle du feu sacré.

Le grand-maître. — Qui es-tu ?

La grande lieutenante. — Fille par adoption de Celui qui peut tout.

Le grand-maître. — D'où viens-tu ?

La grande lieutenante. — De la flamme éternelle, qui donne la vie à la matière et illumine la raison humaine.

Le grand-maître. — Où vas-tu ?

La grande lieutenante. — À la flamme éternelle, soleil de justice, âme des âmes pures, régénératrice de l'univers.

Le grand-maître. — Quelle est ta devise ?

La grande lieutenante. — Maudit soit Adonaï !

Le grand-maître. — Quel Dieu adores-tu ?

La grande lieutenante. — Le Dieu que l'on adore sans superstition.

Le grand-maître. — Quel est ton Credo ?

Récitation du Credo de la maçonnerie palladique, par la grande lieutenante. J'ai déjà reproduit ce document ; voir page 126.)

Le grand-maître. — Quels sont les deux adversaires en ce monde ?

La grande lieutenante. — L'Église et le Temple.

Le grand-maître. — Qu'est-ce que l'Église ?

La grande lieutenante. — La secte des intolérants, fanatiques et aveugles, subordonnant leur raison à leur foi en l'absurde, et dont les prêtres sont fatalement semeurs de la discorde universelle.

Le grand-maître. — Qu'est-ce que le Temple ?

La grande lieutenante. — La communion des tolérants, apôtres par la persuasion, zélateurs éclairés, illuminant les splendeurs de leur foi par la logique de leur raison, et dont les propagandistes sont nécessairement missionnaires de la paix universelle.

Le grand-maître. — Quel est le symbole de l'Église ?

La grande lieutenante. — Le mouton stérile, c'est-à-dire l'emblème du célibat systématique et absolu, auquel le pape Sylvestre I^er^ substitua l'agneau, afin de voiler aux simples fidèles le vrai sens du symbole ecclésiastique, connu exclusivement des prêtres, seuls initiés. Et l'Église se divise en deux classes bien distinctes : la caste privilégiée des prêtres, dont la chasteté obligatoire est considérée comme marque de supériorité, et la classe subalterne des laïcs ou simples fidèles, à qui le mariage est permis, mais à titre de concession humiliante, dégradante même pour celui qui en use, acceptant ainsi dans sa religion une situation d'infériorité. Et c'est pourquoi, parmi les sacrements de l'Église, celui de l'Ordre, ou consécration du célibat systématique et absolu des prêtres, est tenu en plus grand honneur que celui du Mariage[2].

Le grand-maître. — Quel est le nom du symbole de l'Église dans sa liturgie ?

La grande lieutenante. — *Agnus Dei*, agneau de Dieu, c'est-à-dire agneau divin, qui, pour les prêtres, se traduit par : la chasteté absolue est divine.

Le grand-maître. — Quel est le symbole du Temple ?

La grande lieutenante. — Le bouc de Mendés, emblème de la puissance et de la fécondité. Et la communion templière des Maçons ne comporte pas de prêtres, attendu que notre doctrine est que le célibat systématique et absolu est un crime social, et que, par conséquent, nous, par la pratique pieuse de l'union, nous sommes tous au même degré consacrés à notre Dieu ; ce qui est indiqué par le choix du titre de Kadosch pour désigner le parfait initié, le mot hébreu *Kadosch* signifiant « consacré ». (Suit une indication impossible à reproduire ici).

Le grand-maître. — Comment est représenté le symbole du Temple ?

La grande lieutenante. — Sous la forme d'un bouc, figure panthéistique et magique de l'absolu éternel et infini : ayant entre les deux cornes un flambeau, qui représente l'intelligence équilibrante, c'est-à-dire l'âme élevée au-dessus de la matière, bien que tenant à la matière même, comme la flamme tient au flambeau ; portant sur le front le signe du pentagramme, la pointe en haut, image de la lumière divine ; possédant deux seins de femme, marque de la maternité, pour signifier que notre Dieu nourrit l'humanité, et deux bras humains, l'un masculin, l'autre féminin, pour

signifier que (passage impossible à reproduire et même à atténuer) ; faisant des deux mains le signe de l'ésotérisme, qui recommande le mystère, et qui, par la bénédiction au nom de notre Dieu, donne la malédiction au principe du Mal ; montrant en haut la lune blanche de Khésed et en bas la lune noire de Géburah, double signe qui exprime le parfait accord de la miséricorde avec la justice ; pourvu, enfin, indifféremment, comme emblème de la vie éternelle, soit du caducée des anciens, soit de la croix gnostique avec la rose à l'intersection de ses bras.

Le grand-maître. — Quel est le nom du symbole du Temple dans notre liturgie ?

La grande lieutenante. — *Baphomet.*

Le grand-maître. — Quel est le secret de la formation de ce nom mystique ?

La grande lieutenante. — Le secret est dans le renversement de l'ordre des lettres, qui donne *Tem-0-H-P-Ab*.

Le grand-maître. — Comment le nom mystique ainsi révélé se traduit-il ?

La grande lieutenante. — Par cinq mots, qui sont : *Templi Omnium Hominum Pacis Abbas*, et dont la traduction nous rappelle notre Dieu, c'est-à-dire : Père du Temple, qui est la paix de tous les hommes.

Le grand-maître. — Quel est le signe des Maîtresses Templières en tenue de grand triangle ?

La grande lieutenante. — Il se fait (en parlant, elle fait le signe) : 1° en portant la main gauche au front, et en disant : *Tibi sunt, Domine Pater* ; 2° en descendant la main à la poitrine, et en disant : *Malkhuth*, 3° en portant ensuite la main à l'épaule gauche, et en disant : *Géburah* ; 4° en la portant de là à l'épaule droite, et en disant : et *Khésed* ; 5° en joignant enfin les deux mains, que l'on laisse retomber sur le ventre, et disant : *per æonas*[3].

Le grand-maître. — Quelle est la traduction des mots mystiques qui se prononcent en faisant le signe des Maîtresses Templières en tenue de grand triangle ?

La grande lieutenante. — À toi, Seigneur notre Père, appartiennent le royaume, la justice et la miséricorde…

(La traduction des mots *per æonas* ne peut se reproduire, même voilée, dans cet ouvrage.)

Le grand-maître. — Comment les Maîtresses Templières se reconnaissent-elles entre elles hors du grand triangle ?

La grande lieutenante. — En faisant le même signe, mais sans prononcer les mots mystiques.

Le grand-maître. — Quel est l'attouchement des Maîtresses Templières ?

La grande lieutenante. — L'une et l'autre initiée ferment la main droite, en gardant le pouce seul tendu, et croisent l'un contre l'autre les pouces, en disant ensemble : *Saint André*. On a formé ainsi, l'une avec l'autre, par cet attouchement, la croix de Saint André.

Le grand-maître. — Que signifie le nom de Saint André, prononcé pendant l'attouchement ?

La grande lieutenante. — André a pour étymologie *andros*, homme, pris dans le sens de virilité, et les deux mots signifient ainsi : virilité sainte.

Le grand-maître. — Quelles sont la batterie et l'acclamation des Maîtresses Templières ?

La grande lieutenante. — On frappe deux coups en disant : *Caïn ! Caïn !*

Le grand-maître. — Pourquoi acclamons-nous le nom du premier fils d'Ève ?

La grande lieutenante. — Parce qu'il est le fils unique de notre Dieu.

Le grand-maître. — Quel est le mot de passe des Maîtresses Templières ?

La grande lieutenante. — *Baal-Zéboub*.

Le grand-maître. — Que dit ce nom ?

La grande lieutenante. — Aïeul d'un traître qui, après une vie bien commencée, s'enivra d'orgueil et méprisa la loi de son père.

Le grand-maître. — Qui est ce traître ?

La grande lieutenante. — Jésus, qui s'est fait appeler Christ.

Le grand-maître. — Renies-tu le traître ?

La grande lieutenante. — Je le renie et je le hais.

Le grand-maître. — La trahison fut-elle punie ?

La grande lieutenante. — Baal-Zéboub abandonna Jésus aux mains de ses ennemis.

Le grand-maître. — Quel fut le châtiment ?

La grande lieutenante. — Un trépas ignominieux. Jésus fut attaché à la croix (ici, une explication infâme de la croix, au point de vue maçonnique ; cette explication ne saurait être indiquée, même à mots couverts). Et, comme Jésus, méprisant son père et sa mère, s'était refusé finalement à pratiquer la religion de la nature et avait calomnie devant les hommes l'éternel Dieu Bon, principe du feu sacré qui vivifie le monde, la providence divine permit que, sur l'arbre même de la croix et au-dessus de la tête du traître crucifié, une inscription en quatre lettres fût placée, enseignant aux humains, du haut du Golgotha, le mystère de la perpétuelle régénération de l'univers.

Le grand-maître. — Quelles sont les quatre lettres de cette inscription ?

Le grande-lieutenante, épelant. — *I. N. R. I.*

Le grand-maître. — Que signifient-elles ?

La grande lieutenante. — *Igne Nature Renovatur Integra*.

Le grand-maître. — Comment traduis-tu cette devise mystérieuse ?

La grande lieutenante. — La nature tout entière se régénère par le feu.

Le grand-maître. — Quel est le mot sacré des Maîtresses Templières ?

La grande lieutenante. — Le nom de l'éternel Père des humains, le nom béni de Celui qui peut tout.

Le grand-maître. — Prononce ce nom béni.

La grande lieutenante. — Très puissant commandeur grand-maître, m'entends-tu ?

Le grand-maître. — Nous sommes à l'abri des profanes ; je t'écoute.

La grande lieutenante. — *Lucifer*.

Le grand-maître. — Ne trembles-tu point en prononçant ce nom ?

La grande lieutenante. — Les méchants et les superstitieux tremblent, mais l'âme d'une Maîtresse Templière ne connaît pas l'effroi. Saint, saint, saint, Lucifer ! Il est le seul vrai Dieu.

Le grand-maître. — Quel est le devoir d'une Maîtresse Templière ?

La grande lieutenante. — Exécrer Jésus, maudire Adonaï, et adorer Lucifer.

Le grand-maître, faisant solennellement le signe de l'ésotérisme. — *Per benedictionem Luciferi, maledictus Adonaï adumbratur !*

Puis, il frappa un coup de maillet, auquel [tous les assistants se levèrent.

— Frères et sœurs, dit-il encore, invoquons et prions notre Dieu.

Il frappa un second coup de maillet, et il se leva, ainsi que la grande-maîtresse.

Tout le monde se mit à genoux. Le grand-maître et la grande-maîtresse, tournant le dos à l'assemblée, s'agenouillèrent sur la première marche de l'autel du Palladium. La grande-maîtresse, alors, les mains étendues vers le Baphomet, dit à haute voix l'*Oraison à Lucifer*[4].

La grande-maîtresse. — « Viens, Lucifer, viens ! ô le calomnié des prêtres et des rois ! Viens, que nous t'embrassions, que nous te serrions sur notre poitrine ! Il y a longtemps que nous te connaissons et que tu nous connais aussi. Tes œuvres, ô le béni de notre cœur, ne sont pas toujours belles et bonnes, aux yeux du vulgaire ignorant ; mais elles seules donnent un sens à l'univers et l'empêchent d'être absurde. Toi seul animes et fécondes le travail. Tu ennoblis la richesse ; tu sers d'essence à l'autorité ; tu mets le sceau à la vertu… Et toi, Adonaï, dieu maudit, retire-toi, nous te renions. Le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de le chasser de son esprit et de sa conscience ; car tu es essentiellement hostile à notre nature, et nous ne relevons aucunement de ton autorité. Nous arrivons à la science malgré toi, au bien-être malgré toi, à la société malgré toi ; chacun de nos progrès est une victoire, dans laquelle nous écrasons ta divinité. Esprit menteur, dieu imbécile, ton règne est fini ; cherche parmi les bêtes d'autres victimes. Maintenant, te voilà détrôné et brisé. Ton nom, si longtemps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant, eh bien, ce nom incommunicable, Adonaï, désormais voué au mépris et à l'anathème, sera conspué parmi les hommes ! car Adonaï, c'est sottise et lâcheté ; Adonaï, c'est hypocrisie et mensonge ; Adonaï, c'est tyrannie et misère ; Adonaï, c'est le mal… Tant que l'humanité s'inclinera devant ton autel, l'humanité,

esclave des rois et des prêtres, sera réprouvée ; tant qu'un homme, à ton nom exécrable, recevra le serment d'un autre homme, la société sera fondée sur le parjure, la paix et l'amour seront bannis d'entre les humains… Adonaï, retire-toi ! car aujourd'hui, guéris de ta crainte et devenus sages, nous jurons, la main élevée vers ton ciel, que tu n'es que le bourreau de notre raison et le spectre de notre conscience ! »

Mistress Vandriel avait prononcé d'une voix forte les imprécations qui forment la seconde partie de l'oraison satanique.

Quand elle eut dit les derniers mots, le grand-maître Spencer prit son bijou (petit poignard), qui était à sa portée, et, de la main droite l'élevant jusqu'à hauteur de l'épaule gauche, il donna un coup en l'air, frappant le vide dans la direction du ciel, et poussant ce cri : *Nekam, Adonaï ! nekam !*

Littéralement, ces mots signifient : Vengeance, Adonaï, vengeance ! Bien entendu, le sens est : Vengeance contre toi, ô Adonaï !

Tous les assistants, saisissant aussitôt leur bijou-poignard, répétèrent le geste du grand-maître avec le même cri : — *Nekam, Adonaï, nekam !*

Là-dessus, Spencer et mistress Vandriel se levèrent, reprirent leur place ; le grand-maître frappa deux coups de maillet ; à ce signal, tout le monde fut debout.

Maintenant, miss Arabella devait être parfaitement édifiée, en supposant que son père et la tante Fausta ne l'eussent pas préparée à l'initiation.

Le grand-maître prit la parole, et, s'adressant à la récipiendaire :

— Aimable et parfaite sœur Idouna-Fréki, dit-il, vous avez tout compris, à présent, vous savez tout. Or donc, ratifiez-vous nos doctrines ? Adhérez-vous irrévocablement aux pratiques liturgiques du Rite Palladique Réformé Nouveau ?

— Oui, grand-maître, répondit miss Arabella.

— Vous allez alors prêter votre obligation de Maîtresse Templière.

Le premier grand-maître des cérémonies fit monter miss Arabella à l'estrade. En passant, il prit le calice qui était resté sur le petit autel pentagonal dit autel de la Sagesse, et le remit à mistress Vandriel ; deux autres maîtres des cérémonies prirent le petit autel pentagonal et le

descendirent au milieu de la salle, à l'endroit où se trouvait tout à l'heure le Pastos.

Miss Arabella s'agenouilla devant le Palladium, entre le grand-maître et la grande-maîtresse. Spencer lui remit un papier, qu'elle avait à lire ; c'était la formule du serment.

Certes, la fille du planteur était vraiment digne du démon, à qui elle allait se donner solennellement. Ce fut d'une voix résolue, ferme, vibrante, qu'elle prêta l'abominable serment que voici (je le reproduis textuellement d'après le rituel officiel d'Albert Pike) :

« — À toi, Lucifer, je jure respect, amour, fidélité. À toi, Dieu Bon, je jure de haïr jusqu'à ma mort le Mal. À toi, Esprit de Vérité, je jure d'abominer toujours le mensonge, l'hypocrisie, la superstition. À toi, Lumière Éternelle, je jure de combattre l'obscurantisme, fallût-il, dans cette lutte sainte, verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang. À toi, Génie de la Liberté, je jure de m'employer, par tous les moyens, quels qu'ils soient, à anéantir le despotisme politique et la tyrannie sacerdotale. Et maintenant, ô Lucifer, me voici à jamais ta fille. Je me voue à toi de corps et d'âme, je t'appartiens. Dispose de moi sur cette terre, pour la gloire de ton saint nom. Accepte mon pieux hommage. Éclaire chaque jour plus vivement mon esprit, et fortifie mon cœur. Et, quand sonnera ma dernière heure, tu me trouveras calme et souriante à la pensée des folles terreurs inspirées par les imposteurs aux ignorants crédules, prête à entrer dans ton ciel de feu, séjour de la félicité sans fin, où les flammes divines vivifient et régénèrent. Ainsi soit-il. »

Depuis quelques moments, j'éprouvais les sensations que j'ai décrites plus haut, que j'avais eues avant d'entrer. Lorsque miss Arabella arriva à la fin de son serment, je sentis très nettement les deux petits coups habituels, frappés comme deux fortes chiquenaudes sur mon épaule droite. Évidemment, des esprits infernaux se trouvaient présents dans la salle, mêlés à nous et demeurant encore invisibles.

La grande maîtresse tenait à la main le calice, dans lequel il y avait l'hostie dont elle s'était un moment servie, lors de l'enseignement du Pastos, et qu'elle avait prise dans le tabernacle situé au-dessous du Baphomet. D'après le rituel, ce doit être une hostie consacrée.

Maîtrisons notre indignation ; car nous entrons dans le domaine des plus exécrables infamies.

Mistress Vandriel, toujours assise, parla ainsi à miss Arabella, agenouillée :

— Très aimable et parfaite sœur, le très puissant commandeur grand-maître va vous consacrer Maîtresse Templière. Mais auparavant vous avez à accomplir un acte agréable à notre Dieu… Lorsque le traître Jésus déserts la cause de son père céleste et conclut sur le Mont-Thabor un pacte criminel avec Adonaï, celui-ci lui communiqua, — du moins Jésus s'en vanta-t-il, — le prétendu don des miracles. Pour nous, nous nous ne croyons qu'à ce que nous voyons, et notre raison se refuse à admettre que Jésus ait eu, même en récompense de sa trahison, le pouvoir de bouleverser l'ordre naturel des choses. Or, les prêtres affirment que leur Christ a, par un phénomène merveilleux, permis qu'à leur volonté ce pain (elle montrait l'hostie) soit changé en son corps, uni à l'âme d'Adonaï. Ce mystère grotesque a excité et excitera toujours la sage moquerie des philosophes. Mais admettons, pour un instant, la présence réelle du traître et de son père adoptif dans ce morceau de pain. Ainsi, par une providentielle absurdité, Adonaï et Jésus se sont livrés à notre discrétion. Eh bien, soit que ce pain soit un symbole, soit qu'il contienne vraiment les ennemis de notre Dieu, nous avons le devoir de lui cracher notre mépris. Aimable et parfaite sœur, imite-moi.

Elle cracha sur l'hostie, et miss Arabella cracha à son tour dans le calice.

— Alleluia ! alleluia ! crièrent en chœur les assistants.

La grande-maîtresse posa le calice sur l'autel du Palladium. Je regardai à la dérobée le planteur D*** ; sa physionomie bestiale et méchante exprimait une joie féroce, mêlée d'orgueil ; il était fier de sa fille, en même temps qu'il se réjouissait de l'horrible sacrilège qu'elle venait de commettre.

Spencer, le grand-maître, étendit les mains sur la récipiendaire, et débita la formule de consécration :

« — Au nom de Dieu Lucifer, seul vrai Dieu, et en vertu des pouvoirs que, par sa grâce divine, je tiens du libre suffrage des membres de cette respectable et régulière assemblée, sœur Arabella D***, en adoption Idouna-Fréki, je te reçois et consacre Maîtresse Templière, dernier degré

féminin de la maçonnerie palladique, au Rite Réformé Nouveau, et je te constitue membre du Grand Triangle *la Paix Profonde*, en la vallée de Singapore. »

— Alleluia ! alleluia ! clama de nouveau l'assistance.

Il fit relever la néophyte et l'embrassa à la mode des loges androgynes.

— Dès à présent, chère et illustre sœur, lui dit-il, tu es autorisée à tutoyer les membres de cette vaillante assemblée ; tu es leur égale.

La grande-maîtresse embrassa de même la néophyte, lui remit les insignes de Maîtresse Templière et lui communiqua les secrets du grade. En d'autres termes, elle lui enseigna le signe de reconnaissance, l'attouchement, la batterie et l'acclamation, le mot de passe et le mot sacré, toutes choses qu'elle avait déjà entendu dire et expliquer par la récitation du catéchisme ; elle y ajouta l'indication de l'âge de Maîtresse Templière (trois fois dix ans et trois ans encore), et elle lui expliqua que, lorsqu'elle irait dans une église catholique pour se procurer par la communion une hostie consacrée, destinée aux pratiques du Grand Triangle, elle était autorisée à faire le signe de la croix de la main droite, comme les sectateurs d'Adonaï, afin de ne pas éveiller leur défiance, mais qu'elle devait néanmoins, à la fin du signe, laisser retomber les deux mains, en les joignant un instant sur le ventre sans affectation ; cette particularité est jugée par les luciférien suffisante pour profaner le signe catholique de la rédemption.

Miss Arabella, revêtue de ses nouveaux insignes de Maîtresse Templière, après avoir quitté ses précédents cordon et tablier, fut alors conduite par un maître des cérémonies à deux dignitaires, le grand lieutenant et la grande examinatrice, qui lui firent répéter les gestes de convention et dire les mots secrets. Spencer proclama que la réception de la néophyte était définitive et heureuse pour l'assemblée, et tout le monde applaudit par deux coups en criant : — Caïn ! Caïn !

Mais les sacrilèges n'étaient point terminés.

Le grand-maître. — Très illustre chevalière grande lieutenante, notre tâche est-elle accomplie ?

La grande lieutenante. — Il nous reste à enseigner à notre nouvelle sœur chevalière comment nous châtions le traître.

Le grand-maître, s'inclinant devant la grande-maîtresse. — Vaillante et très éclairée grande-maîtresse, ma sœur et mon égale, pour la gloire de Lucifer, notre Dieu, termine ce que tu as si bien commencé.

La grande-maîtresse, à la nouvelle chevalière. — Illustre et chère sœur, je t'ai dit tout à l'heure que le royaume de l'humanité t'appartenait par la discrétion, la volonté, l'énergie et la science. Ta discrétion, j'en suis sûre ; ta volonté et ton énergie, tu nous en as donné de grandes preuves ; notre science, nous te l'avons communiquée. Mais j'ai ajouté que, pour exercer cet empire, il te fallait encore, en vertu de notre doctrine sacrée, opérer de deux façons : l'une, qui te permettrait de triompher physiquement du Principe du Mal, en ressuscitant l'homme mort, et ce triomphe physique, tu l'as obtenu ; l'autre, qui te permettrait de triompher moralement, en meurtrissant Adonaï jusque dans sa divinité malfaisante, et c'est ce triomphe moral que tu vas obtenir avec nous… Tu sais comment Adonaï et le traître Jésus se sont livrés à notre discrétion. L'heure du châtiment a sonné… Les prêtres affirment que leur Christ et son prétendu père sont réellement dans ce qu'ils nomment l'eucharistie. Eh bien, soit. Sur l'eucharistie, donc, vengeons, en châtiant le traître, vengeons tous les martyrs immolés par l'obscurantisme !

Le grand-maître. — Très illustre chevalier premier grand maître des cérémonies, fais approcher de l'Autel de la Sagesse la dernière Maîtresse Templière reçue et ses deux Garants de Fidélité, ainsi que la sœur Idouna-Fréki à qui nous venons de conférer aujourd'hui le dernier degré féminin palladique.

Cet ordre fut exécuté. Miss Arabella fut placée à gauche du petit autel pentagonal ; la sœur reçue à la précédente initiation, à droite. C'était une dame ou demoiselle, assez jeune, vingt-trois ans tout au plus, à la mine sournoise, aux sourcils froncés, courte, petite et légèrement grosse. Ses Garants de Fidélité, un Kadosch du Palladium et une Maîtresse Templière, se rangèrent derrière elle.

— Sœur Padaël-Swadha, as-tu rempli ton devoir ? commença mistress Vandriel, interpelant la jeune personne.

— Oui, grande-maîtresse, répondit celle-ci.

En même temps, elle tirait de sa poche une petite boîte ronde, en métal. Elle montra triomphalement cette boîte, qu'un maître des cérémonies porta à mistress Vandriel. Celle-ci l'ouvrit et en sortit une hostie de fidèle, c'est-à-dire une petite hostie. L'autre expliqua qu'elle avait reçu cette hostie en communiant le dimanche précédent à l'une des églises catholiques de la ville.

Le Kadosch et sa compagne attestèrent que la jeune sœur disait la vérité : ils l'avaient suivie, ce jour-là, à l'église, et ils avaient assisté en témoins à la communion. C'est pour avoir la certitude des sacrilèges commis et à commettre, que le Palladisme a institué les Garants de Fidélité.

La jeune sœur, désignée maçonniquement sous le nom de Padaël-Swadha, était donc en règle ; on la félicita ; grâce à elle, on possédait d'une façon certaine une hostie consacrée.

Mistress Vandriel descendit de son trône et vint à l'autel de la Sagesse, son poignard d'une main, l'hostie de l'autre. Les maîtres des cérémonies firent écarter tout le monde, excepté miss Arabella. La grande-maîtresse posa l'hostie à plat sur le petit autel pentagonal. Les deux femmes étaient maintenant prêtes à consommer le sacrilège, à le pousser au paroxysme. Leurs yeux brillaient d'une lueur fauve ; miss Arabella serrait les dents, grinçant avec fureur ; elle semblait avoir hâte de se servir de ce poignard qu'on venait de lui remettre tout à l'heure et qu'elle avait détaché de son cordon ; elle le tournait et retournait dans sa main crispée, attendant avec impatience l'ordre de frapper cette hostie blanche pour laquelle elle montrait une haine sauvage.

Un silence de mort planait sur l'assemblée.

La grande-maîtresse éleva la voix et dit avec un accent métallique, la gorge contractée :

— Les prêtres disent : Ceci est son corps. Nous répondons : C'est le corps d'un traître.

Sur un signal du grand-maître, tous les assistants levèrent leurs poi gnards contre le ciel, en criant : — *Nekam, Adonaï ! nekam !*

Mistress Vandriel reprit, et transperçant l'hostie d'un coup :

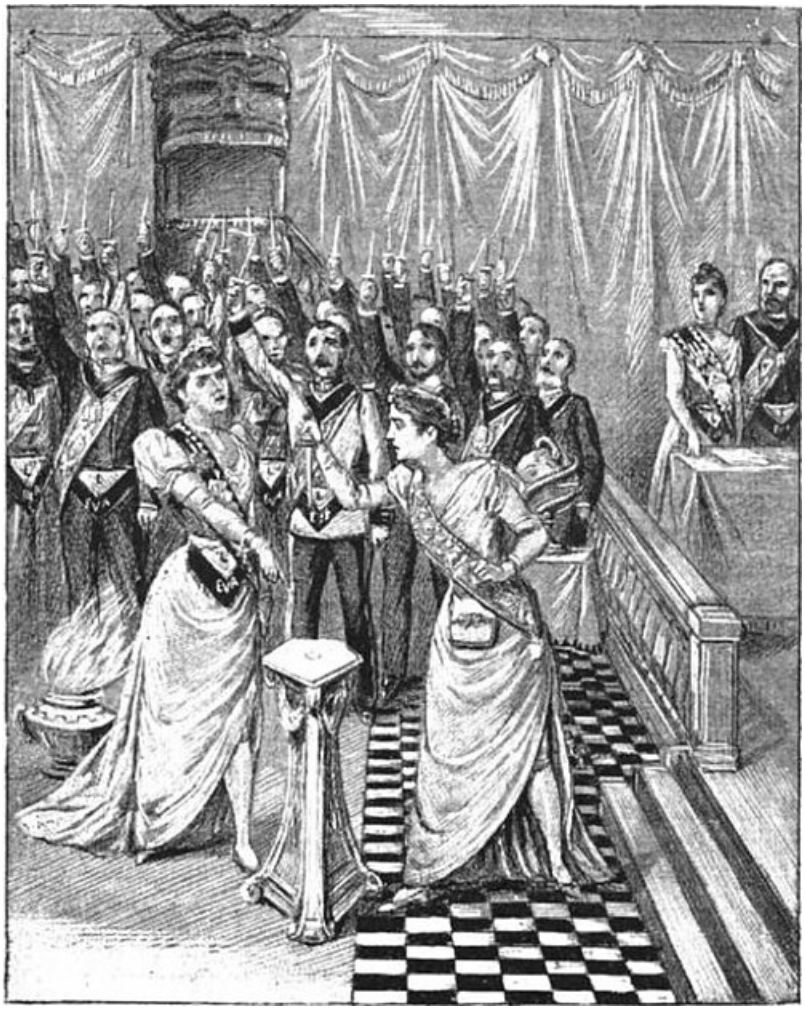
— Saint, saint, saint, Lucifer ! hurla-t-elle. Maudits soient Adonaï et son Christ !

Après quoi, se retournant vers la néophyte, elle dit :

— À ton tour, à présent.

Et la grande-maîtresse montrait l'hostie, d'un geste impérieux ; mais miss Arabella n'avait certes pas besoin d'être excitée ; le poignard à la main, elle se rua sur l'hostie avec rage, criant aussi comme un démon :

— Saint, saint, saint, Lucifer ! Maudits soient Adonaï et son Christ !



La grande-maîtresse, mistress Vandriel, montrait l'hostie, d'un geste impérieux ; mais la récipiendaire, miss Arabella, n'avait certes pas besoin d'être excitée ; le poignard à la main, elle se rua sur l'hostie avec rage.

La sœur reçue à la précédente initiation et ses Garants de Fidélité l'imitèrent. C'était une scène inimaginable. Je sentais une sueur froide couler sur mon visage. Il me semblait que la foudre allait tomber sur le temple et pulvériser tous ces impies, dont les figures contractées par la haine me paraissaient avoir un reflet d'enfer. Mistress Vandriel reprit l'hostie criblée de coups de poignard et la porta devant le Baphomet, où elle la jeta avec l'autre dans le calice. J'admirai en moi-même l'infinie patience de Dieu.

L'initiation était terminée ; une protestante de plus était maçonne luciférienne.

Mais la séance n'avait pas pris fin pour cela ; on avait encore à procéder à la « Solennité Divine », selon l'expression du frère gardien. Par là on entend une série de sortilèges, qui sert de clôture, qui complète dignement ces abominations.

Chacun reprit sa place ; on éteignit toutes les lumières ; un silence complet régnait dans la salle.

Alors, tout à coup, un phénomène bizarre se produisit. L'autel du Baphomet, qui était au fond, devint lumineux, comme phosphorescent ; les arêtes brillaient, en même temps qu'une légère fumée s'en dégageait, faisant trembloter l'ensemble, et, à travers ce nimbe étrange, qui exhalait une forte odeur d'ail (ce qui prouvait que c'était bien réellement du phosphore), l'idole apparaissait livide, couleur de vieille cire, parodie sacrilège de la lividité du Christ mort cloué sur la croix.

Chose curieuse, toute cette lueur n'irradiait pas et n'éclairait pas au-delà d'elle ; on eût dit qu'elle était arrêtée brusquement et comme enserrée par l'ombre de la nuit, ayant peine à la percer ; le temple n'en restait donc pas moins dans une obscurité profonde.

Puis, la chaire s'illumina à son tour et de la même façon, lueur livide et spectrale ; et voici que maintenant elle ressemblait, à s'y méprendre, à une tête de mort diabolique, la bouche ouverte. Le dôme arrondi de cette chaire, ornementé de bosselures et de trous sculptés et surmonté des deux grandes

palmes dont j'ai déjà parlé, formait la partie supérieure du crâne, avec ses cornes ; on distinguait les cavités du nez, des yeux ; les dentelures supérieures formaient des dents ; la partie inférieure, c'est-à-dire la chaire elle-même, avait l'aspect d'une mâchoire inférieure ; l'escalier représentait le cou, un cou tendu ; l'intervalle entre le dôme et la chaire figurait l'ouverture de la bouche, énorme et béante. Tous les détails étaient accentués par les lignes de phosphore. On aurait cru avoir devant soi un gigantesque diable sortant du sol et ouvrant une gueule formidable pour avaler ou vomir.

Soudain, dans l'obscurité de la profondeur centrale, surgit une apparition lumineuse, le grand-maître Spencer, qu'on eût dit frotté, lui aussi, de phosphore. Selon toute vraisemblance, il était arrivé là sans bruit, profitant de l'obscurité épaisse, par une petite porte sans doute dissimulée dans le dos de la chaire et qui s'était refermée doucement.

Quoi qu'il en soit, il ne venait pas prêcher ; car il ne prononça pas une parole. Je le vis s'agenouiller, les mains sur le rebord de la chaire, puis se redresser ; ensuite il traça sur sa poitrine un grand signe de croix à rebours et se mit à souffler très fort, de la façon la plus bruyante possible.

Aussitôt, l'assemblée entière se leva ; chacun, laissant chaises et banquettes derrière soi, se retourna vers le mur qui faisait face à la chaire. J'entendis rouler sur des tringles les draperies qui décoraient cet endroit de la salle ; de cette façon, nous avions devant nous le mur nu. On fit avec plus ou moins d'ensemble le signe de la croix à rebours, et l'on souffla très fort, à l'imitation du grand-maître.

Après ce brouhaha, le silence se rétablit. Une horloge, dont je n'avais nulle part constaté la présence, sonna sourdement les douze coups de minuit, qui semblaient sortir de dessous le sol du temple.

Il y eut un instant d'attente ; puis, un long mugissement de plaintes traversa la salle ; là-haut, sous la voûte, on entendait comme des soupirs étouffés et des cris lointains. Je sentis ma face s'horripiler. Puis, nouveau silence, plus profond que le premier.

Alors, nous assistâmes à un spectacle des plus extravagants, à une fantasmagorie démoniaque.

Sur le mur, dont les tentures venaient d'être retirées, nous vîmes d'abord un disque blanc, simulant une grande, très grande hostie, avec l'image du Christ sur la croix. Ce disque apparut immobile, au premier moment ; après quoi, il se mit à rouler, rouler, et tout à coup éclata en mille pièces, sans aucun bruit. À l'hostie succéda une poule noire ; on ne la distinguait que grâce aux traits lumineux qui la dessinaient ; la poule s'enfuyait, le bec ouvert, la langue rêche, les plumes hérissées, paraissant en proie à une vive terreur, devant un serpent, un cobra, qui la poursuivait, qui finit par l'atteindre et la mordit ; blessée, elle se retourna sur le dos, contracta onze fois les pattes et mourut ; le serpent alors l'avala lentement. On voyait très distinctement le corps de la poule passer avec ses aspérités et gonfler le corps du serpent trop étroit, dans lequel elle formait des boules. Enfin, le serpent s'arrêta de déglutir et disparut en s'éteignant, comme si la couche de phosphore dont il était frotté eût fini de luire, se fût évaporée.

Au serpent et à la poule succéda une chauve-souris, qui semblait frôler le mur, s'envola vers le coin de gauche, et, de là, disparut dans le plafond. Enfin, ce fut un bouc, qui paraissait et disparaissait alternativement, et dont les yeux s'ouvraient et se refermaient.

Pendant ce temps, dans l'air, au-dessus de nous, se percevaient des bruits étranges ; on aurait juré que des corps pesants se mouvaient, s'agitaient sur nos têtes. Un instant, il me sembla que ma chaise, devant laquelle j'étais debout, s'élançait vers la voûte, me raclant imperceptiblement le dos. J'envoyai ma main derrière moi ; ma chaise n'y était plus. Je constatai, en outre, que celles de mes voisins n'y étaient pas davantage.

Le mur demeura quelques instants sombre et sans apparitions réelles ; mais il pétillait par intervalles ; un petit point y brillait, comme une étincelle, comme une étoile aussitôt disparue ; et cela crépitait avec une légère fumée répandant une odeur d'ail, des plus caractéristiques aussi. Cela se renouvelait constamment. On eût dit que le mur voulait parler, qu'il y avait en lui une pluie d'étincelles prêtes à sortir pour se réunir, pour former quelque chose, un tout, une image, mais qu'une cause inconnue empêchait momentanément la réussite de ce nouveau phénomène.

Enfin les pétillements d'étincelles redoublèrent, se multiplièrent, formant à présent des lignes courbes, droites, brisées, tordues, des dessins fantastiques, des arabesques, des caractères étranges qui n'appartenaient à

aucune langue humaine, comme si c'eût été des signatures de démons. Il y en avait de toutes les sortes et de toutes les formes.

Le grand-maître Spencer, toujours dans la chaire, immobile, les bras étendus en avant, prononçait maintenant des mots, lentement, gravement, les espaçant avec méthode ; et c'était des noms de diables qu'il proférait ainsi ; au fur et à mesure, les étincelles du mur se réunissaient alors en un tracé de signature diabolique. Ces noms étaient : Sinbuck, Dagon, Zarobi, Pharzuph, Eirnéus, Moloch, Hatiphas, Suzabo, Zaren, Ouriel, Jaser, Sialul, Colopatiron, Astaroth, Hizarbin, Azeuph, etc., etc. Quand il prononça le nom Baal-Zéboub, aussitôt les points lumineux et pétillants du mur formèrent le hiéroglyphe qui est sous les pieds du Baphomet, inscrit sur la boule terrestre (voir page 89). Et toutes ces signatures, bizarrement variées, semblaient, par leurs traits de feu, des éclairs zébrant le mur ; il y en avait d'entortillées comme une queue de cochon, d'autres qui écrivaient le nom prononcé, mais dans une forme contournée, biscornue, d'autres enfin dont les traits simulaient des animaux, le plus souvent immondes.

Tout cela apparaissait instantanément, mais avec une netteté parfaite, sur la muraille dont le fond restait obscur, tandis que là-bas, l'autel du Baphomet fluoresçait toujours et que le grand-maître en chaire avait un aspect fantastique, ruisselant de phosphore au milieu de cette chaire également phosphorée qui semblait une gueule infernale grande ouverte.

Finalement, une énorme tête de diable parut sur le mur, très lumineuse, mais qui ne resta que trois secondes à peine, pendant lesquelles elle roula ses yeux et ouvrit la bouche, comme si elle allait parler.

Alors, la lumière revint brusquement, les lampes de la salle se rallumèrent d'elles-mêmes, tandis que la lueur de l'autel du Baphomet et de la chaire s'éteignait. Les draperies blanches reprirent leur place, roulant sur leurs tringles, tirées par les frères servants.

Mais ce qui nous stupéfia, ce qui plongea les assistants dans plus ou moins de surprise, ce fut le spectacle, qui s'offrit à nos yeux. Il n'y avait plus une chaise, plus un fauteuil, plus une banquette sur le sol ; tout le mobilier du temple était en l'air, les chaises accrochées aux tentures ou dans les corniches, les banquettes attachées aux lustres ; le petit autel pentagonal était couché sur le dôme de la chaire ; la balustrade de la tribune où se

trouvait l'orgue était arrachée et pendait ; l'orgue lui-même avait été remué, manipulé, mis en travers, saillant des deux cinquièmes hors de la tribune, y tenant tout juste assez pour ne pas perdre l'équilibre ni s'écrouler sur nos têtes ; le tableau de la mort du Christ avait quitté l'Orient, il était comme vissé au plafond.

Par ce désordre extravagant, les esprits avaient prouvé leur présence ; car il était impossible que tout ce remue-ménage fût l'œuvre de mains humaines, ayant été opéré en si peu de temps, sans déranger personne ; si des frères servants eussent été les ouvriers de ce bouleversement, il leur eût fallu circuler parmi l'assistance, manier des échelles ; leurs manœuvres n'auraient pas pu passer inaperçues ; en outre, le temps normal leur avait absolument manqué.

Le grand maître improvisa un bref discours, que nous écoutâmes debout. C'était une paraphrase explicative de ce que nous venions de voir. Sa voix aigre montait, monotone, vers la voûte et retentissait dans le silence.

Il avait pris pour texte l'hostie, le sacrement eucharistique, le pain sacré dans lequel Dieu se donne aux fidèles, et que les misérables luciférien meurtrissent par le plus épouvantable des sacrilèges. Il discutait le dogme catholique ; et, dans sa dissertation ambiguë, à la fois embarrassée et impudente, il se contredisait sans cesse. Tantôt il niait la présence « d'Adonaï et de son Christ », comme il disait, dans l'eucharistie ; tantôt, il faisait l'apologie des profanations les plus horribles de l'hostie. Il ajoutait que le Dieu Bon venait de faire la démonstration frappante de l'inanité du sacrement eucharistique ; il avait montré, sur le mur, l'hostie des catholiques roulant, roulant, puis éclatant, afin que chacun pût comprendre aisément qu'il n'y avait aucun cas à faire de ce pain mystique ; et c'étaient des blasphèmes effroyables !

Il commenta aussi l'apparition de la poule noire et du serpent ; nous venions de voir, nous dit-il, sous un emblème merveilleusement produit, la lutte entre les deux religions, celle d'Adonaï et celle de Lucifer, et, comme nous devions l'avoir compris, c'était sûrement la seconde qui aurait le triomphe final et qui même détruirait l'autre totalement.

Enfin, en apposant leurs signatures sur le mur, les génies de la lumière, les esprits du feu avaient entendu donner aux maçons du rite palladique des

témoignages visibles de leur sympathie.

En fait de présence réelle, conclut-il, une seule était indiscutable ; c'était celle des esprits parmi nous ; les preuves avaient surabondé.

La séance, — si l'on peut appeler séance cette pitrerie démoniaque, — touchait à sa fin. Spencer venait de promettre à l'assemblée un dernier phénomène.

Il descendit de la chaire, se plaça contre le mur d'en face, tournant le dos à la draperie blanche, que des servants maintenaient fortement tendue. On fit cercle autour du grand-maître. Alors, il éleva ses bras au-dessus de sa tête, en les croisant, et ses mains faisaient le signe ésotérique luciférien (voir page 201). Derrière lui, se forma une ombre qui représentait une tête de diable derrière chacune de ses mains.

Le surprenant de la chose n'était pas le fait de l'ombre ; le premier venu peut obtenir semblable résultat, en s'y prenant de la même manière. L'important était de fixer l'ombre sur le mur. Il faut pour cela, disent les luciférien, que les esprits soient favorables. J'ai vu souvent renouveler cette expérience, et la plupart du temps elle ne réussissait pas. Ce soir-là, il faut croire que Lucifer était dans les meilleures dispositions possibles à l'égard de ses adorateurs.

Le grand-maître Spencer, debout à peu de distance du mur drapé de blanc contre lequel son ombre se profilait, les bras et les mains dans la position que je viens de dire, prononça la formule suivante :

« — *Trulu-krashkim-nihoé… Veryamathoben-mulu-istar-néphris… Parakomulu-igazzushu-ekimmugallu-zikika-dingir… Luluvikos-garbenium-lotiphrem-manasko-ix-pax-gremfik… Zipétach-asharshimatum-abraxas… Samatipoo… Soulathéki… Bolarik… Malarik… Abraxarik… Libbischu-mahari-shmasch… Foé ! foé ! foé !… Ranu ! ranu ! ranu !… Bélial-gog !… Foé ! foé ! foé !* »



L’expérience palladique, dite de l’ombre fixée au mur, par l’effet de la formule « *Trulu-krashkim-nicoé*, » etc.

Après avoir débité toute cette enfilade de mots baroques, que je viens de recopier ici d’après le rituel des évocations palladiques, Spencer fit quelques pas en avant, s’éloigna tout à fait du mur, et, chose renversante, l’ombre restait fixée sur la tenture blanche.

La place occupée précédemment par le buste du grand-maître représentait une large tête de démon, vue de face ; dans cette ombre, il y avait des endroits moins noirs que d’autres, de telle sorte que les traits étaient très bien accentués ; les yeux étaient blancs ; la bouche s’ouvrait et se fermait ; en un mot, c’était une ombre vivante. Les deux cornes étaient figurées par

deux autres petites têtes diaboliques, allongées, et de profil. En tout, une trinité infernale de trois têtes, qui avaient, chacune, sa physionomie, son expression particulière.

Spencer expliqua que la tête centrale était Baal-Zéboub ; celle de gauche, Astaroth ; celle de droite, Moloch.

— Dis-nous, glapit le grand-maître de sa voix aigre ; dis-nous, Baal-Zéboub, prince des milices du Dieu Bon, est-ce bien toi qui es parmi nous ?

La bouche de la tête centrale s'ouvrit ; et nous entendîmes distinctement la réponse :

— Oui !

Spencer reprit :

— Est-ce toi, Astaroth ?

La tête de gauche s'inclina, en signe affirmatif.

— Est-ce toi, Moloch ? demanda encore le grand-maître.

La tête de droite s'inclina affirmativement, à son tour.

Le grand-maître continua :

— C'est bien Lucifer, le Dieu Bon, qui vous envoie auprès de nous ?

Les trois bouches s'ouvrirent successivement, et nous entendîmes, sur trois intonations différentes :

— Oui !… oui !… oui !…

Spencer posa une dernière question :

— Combien de temps encore le Dieu Bon et ses esprits de lumière nous protègeront-ils ?

L'ombre à triple tête s'agita, les trois bouches s'ouvrirent, et dirent, d'une voix vibrante :

— Toujours !… Toujours !… Toujours !…

Aussitôt, l'ombre disparut. L'assistance était impressionnée, mais joyeuse.

Le grand-maître remonta à l'autel du Baphomet, et prit le calice dans lequel mistress Vandriel avait tout à l'heure jeté les deux hosties.

L'instant était venu de procéder à la clôture de la séance.

Cette formalité se fit ainsi, conformément aux prescriptions du rituel :

Le grand-maître. — Très illustre chevalier grand lieutenant, quelle heure est-il ?

Le grand lieutenant. — L'heure des flammes, très puissant commandeur grand-maître.

Le grand-maître. — Illustre chevalier premier grand maître des cérémonies que par tes soins le figuier maudit soit jeté au feu !

En disant cela, il remit le calice au dignitaire qu'il venait de désigner. Celui-ci s'approcha d'une des urnes funéraires, que l'on avait garnie de nouveau de matières combustibles, et y vida le contenu du calice.

Le grand-maître. — À moi, chevaliers mes frères et chevalières mes sœurs de tous les climats !… Le grand architecte de l'univers a reçu satisfaction ; je vais fermer le grand triangle.

Il donna le signal de la batterie et de l'acclamation.

Tous applaudirent, en frappant deux coups dans les mains, et en criant :

— Caïn ! Caïn !

Le grand-maître. — Le grand triangle *la Paix Profonde*, en la vallée de Singapore, est fermé.

On se retira, en silence, laissant aux frères servants le soin de remettre tout en ordre ; et, le lendemain, le temple presbytérien avait repris sa physionomie habituelle, seule connue du public.

1. ↑ Ici, la maçonnerie luciférienne se contredit ; Albert Pike oublie les fakirs qui se momifient, que l'on enterre et qui ressuscitent. Il est vrai que l'anti-pape de Charleston peut répondre que, dans le cas des fakirs en question, il y a, non pas mort, mais suspension de la vie.
2. ↑ Les termes de cette tirade sont atténués dans ma reproduction, comme beaucoup d'autres passages du rituel de Maîtresse Templière. Néanmoins, je crois pouvoir dire que je fais la lumière aussi complète que possible, ainsi que je l'ai promis. Ne m'adressant pas à un public restreint de gens d'étude, mais bien au grand public, je suis obligé de changer certaines expressions du rituel, qui, dans le document original, sont d'une crudité révoltante. Je reste donc dans le programme que je me suis fixé : *éclairer le lecteur*, mais en le respectant.
3. ↑ Ce signe des Maîtresses Templières n'est autre que le signe de la croix gnostique.
4. ↑ Plusieurs auteurs and-maçonniques ont reproduit cette prière satanique, et l'ont attribuée à Proudhon. Il y a là une légère erreur. Cette oraison est une adaptation, imaginée par le vicomte de La Jonquière, grand chef maçon et occultiste, qui prit dans un ouvrage irréligieux de Proudhon divers passages ayant le caractère d'une imprécation contre Dieu ; il substitua le mot *Adonaï* au mot *Dieu* employé par Proudhon, fit quelques retouches, et produisit ainsi la fameuse prière qui est restée à la mode dans les arrière-loges luciférienes.

CHAPITRE XII

L’Empire du Milieu.

Une cérémonie d’une touchante et admirable simplicité à lieu toutes les années, à Pâques principalement, au séminaire des Missions Étrangères, de Paris ; elle précède le départ des missionnaires nouveaux qui s’en vont catéchiser les sauvages, répandre la parole sacrée chez les païens, combler les vides que la persécution a faits dans l’armée des serviteurs de Dieu.

Tout le monde connaît l’austère et sainte maison de la rue du Bac, qui fournit à l’univers entier des prêtres, des confesseurs, des apôtres et des martyrs.

Là, de tous les points de la France, les jeunes séminaristes, que Dieu attire à lui en leur donnant la vocation de l’enseignement évangélique, viennent achever leurs études religieuses, s’habituer au martyre et à la mort par une règle spéciale d’une vigueur extrême et par la vue constante, — obsédante et terrible pour le public, mais consolante et fortifiante pour ces cœurs vaillants embrasés de l’amour divin, — des supplices divers, que les saints, leurs aînés dans la carrière, ont supportés, ont subis avec joie.

Allez, ami lecteur, visiter le séminaire des Missions Étrangères, et vous verrez venir à vous, pour vous conduire et tout vous montrer, un jeune élève souriant et empressé. Dès le premier abord, vous reconnaitrez en lui l’homme prédestiné. Je ne sais quoi d’ascétique et de foi surhumaine se dégage de l’ensemble de l’homme, brille dans ses yeux qu’un feu semble illuminer.

Immédiatement, il vous conduira dans la galerie dite des martyrs, où vous frissonnerez en apercevant dans des vitrines les reliques des missionnaires massacrés. Ici, leurs photographies, prises avant leur départ, alors, que,

jeunes, pleins de vigueur et de santé, ils s'embarquaient pour le lointain et douloureux voyage dont ils ne devaient pas revenir ; là, ce qui reste de ces héros, quelques fragments, quelques débris, quelques ossements recueillis, les habits qu'ils portaient au jour du martyre, des linges tachés de leur sang… Puis, des croix, des clous, des cisailles, des couteaux, des chaînes, des cangues, tout l'arsenal, en un mot, des instruments qui servent, dans ces pays barbares, à donner mille morts aux saints prêtres de Dieu ; et, sur tout cela, des étiquettes dont chacune est un lambeau de chair arraché, ébouillanté, tenaille, dont chacune est une larme de sang. Le cœur se serre horriblement à cette vue.

Mais ce n'est pas tout. Au-dessus, si vous levez les yeux, vous apercevrez dessinés les martyrs conduits au supplice. Vous les voyez jetés en prison, dans des cages, mis à la torture, enfin massacrés ; et pendant que, frémissant, vous regardez, écoutant la voix calme et profonde de votre guide, qui vous détaille les tourments infligés, vous raconte les affres, vous décrit les douleurs, il ajoute, en manière de conclusion, avec une intonation joyeuse :

— J'espère, en ce qui me concerne, partir cette année-ci.

N'est-ce pas que cela est à la fois admirable et effrayant ? admirable, quand on songe à ces héros ; effrayant, lorsque la pensée se porte vers les ennemis de Dieu, leurs bourreaux.

Regardez cet homme, qui sait que ses jours sont comptés, qui d'avance suppute le nombre d'heures qu'il a encore à vivre, et qui a déjà, avec délices, un avant-goût des épouvantables tortures qui lui sont réservées là-bas, des supplices raffinés par lesquels il passera. Il est calme, tranquille, plus heureux que quiconque ; il attend avec impatience son dernier jour de condamné à mort !

Mais voilà, c'est qu'aussi il s'agit de Dieu, et Dieu est vraiment dans l'esprit et le cœur de cet homme. Or, là où Dieu est, il n'y a plus place pour rien autre. La foi brave tout, met au-dessus de tout.

Suivons maintenant, si vous le voulez bien, notre guide dans la chapelle du séminaire, où reposent les corps de deux saints enfants de la maison, morts victimes de la foi.

C’est dans cette chapelle, à trois heures après-midi, le jour de Pâques, qu’après le chapelet, les chants et tout l’office de ce jour solennel, a lieu « le baisement des pieds » qui précède le départ.

Là, debout, adossés contre l’autel, les missionnaires qui vont partir reçoivent de l’assistance cette dernière et sublime marque de respect. Évêques ou archevêques, cardinaux, princes de l’Église, parents, amis ou simples admirateurs inconnus des partants, pères et mères eux-mêmes, tous viennent là s’abaisser devant ceux que Dieu a déjà désignés comme ses saints.



C’est le jour de Pâques, à trois heures de l’après-midi, que les jeunes prêtres désignés pour aller évangéliser l’Extrême-Orient, font leurs adieux à leur famille et à leurs amis, dans la chapelle du séminaire des Missions étrangères.

Maintenant, c'est fini ; rien ne retient plus ces vaillants qui quittent le monde civilisé ; ils vont prendre la route des contrées de la barbarie ; et, tandis que la mère étouffe ses sanglots et que le bon vieux père, aux cheveux blancs, reçoit de son enfant, aujourd'hui devenu un saint prêtre devant lequel à son tour il s'incline, une dernière bénédiction et un dernier regard d'adieu, la porte de la chapelle s'ouvre, la voiture est là qui va les conduire au chemin de fer.

Demain, ils se rapprocheront de la mort, à chaque heure, à chaque minute davantage. Comme Jésus-Christ, ils commencent ce soir même leur calvaire ; comme leur divin modèle, ils offriront leur vie pour la rédemption de l'humanité.

Ce jour-là, on peut le dire, le monde entier a les yeux fixés sur ce séminaire, sur cette chapelle.

Du fin fond des steppes glacées de la Chine du nord, de la Mongolie, de la Tartarie et du Kamtchatka ; du sommet des pics des îles perdues de l'Océanie ; des marécages et des bas-fonds fiévreux et pestilentiels du Tonkin, aussi bien que des mers desséchées, aux sables torrides, de l'Afrique équatoriale ; de toutes parts, en un mot, des confins comme du centre du globe, s'élève vers le ciel un concert de prières, de souhaits et de vœux. Tous les enfants de la France, disséminés dans les déserts du paganisme et de l'idolâtrie, oublient un instant leurs propres souffrances, ne songent plus à leur existence si terriblement éprouvée, pour s'unir de cœur, d'esprit et d'âme avec les nouveaux qui viennent renforcer leur phalange héroïque, s'associer à leurs douleurs, savourer comme primeurs délicieuses ces supplices auxquels eux se sont habitués et que leurs corps commençaient à ne plus sentir.

Voilà des muscles jeunes et frais pour les tenailles ; voilà des veines qui n'ont pas été encore ouvertes ; voilà des chairs sans cicatrices, dans lesquelles on tailladera avec plaisir ; voilà des corps pleins de santé et de vie, où il va s'agir de creuser des plaies pour y verser du plomb fondu. Les nouveaux venus accourent pour s'offrir à de nouveaux supplices, et plus les tourments seront cruels, plus joyeusement ils s'écrieront : « Béni soit Dieu ! » Car souffrir, c'est dire la plus belle et la plus efficace prière ; car chaque goutte de sang rachète une âme et rapproche de Jésus-Christ.

Dieu veille et veillera sur ses élus. Bon voyage, maintenant, et partons…

… Or, tandis que Dieu veille, un autre, le Maudit, veille aussi. Lui, il guette dans les ténèbres. Dieu le tolère, lui laisse déchaîner sa haine ; ainsi les desseins impénétrables de Dieu s'accomplissent. Le Tentateur pourra exercer sa rage contre les saints qu'il ne saurait réussir à corrompre ; mais, en suscitant les persécutions les plus atroces, il donnera à l'Église l'occasion de ses plus beaux triomphes.

Là-bas, le roi des démons attend donc les missionnaires ; il excite et prépare ses sbires ; les tigres humains se lèchent les babines, à l'odeur cruente du sang frais qui vient.

Mais, avant de montrer les complots de l'enfer et de ses suppôts contre les prêtres envoyés par Dieu, il me faut faire connaître au lecteur, par un rapide coup d'œil d'ensemble, la situation du satanisme, ses influences générales et ses agissements, dans l'Extrême-Orient, et plus particulièrement en Chine et au Japon.

En Chine, le culte de Satan, considéré comme étant le vrai Dieu, remonte à la plus haute antiquité. Les premiers missionnaires, qui pénétrèrent dans ces contrées, furent stupéfaits en constatant que la religion dominante, le bouddhisme transformé en lamaïsme, était en réalité une imitation diabolique du catholicisme ; et c'est là, en effet, ce qui est extraordinaire. Dans le bouddhisme prêché par Çakiamouni, en dehors des théories doctrinales qu'un chrétien repousse forcément en raison de sa foi, il y a du moins certaines idées philosophiques qui sont parfois d'un ordre élevé ; mais, dans le lamaïsme, qui est un bouddhisme tout différent de celui dont le philosophe indien fut l'initiateur, la religion est vraiment infernale, démoniaque au dernier degré, parodiant le catholicisme, non seulement dans ses sacrements, avec office quotidien des prêtres comportant une communion de pain azyme distribué aux fidèles, mais même dans sa liturgie et ses plus petites pratiques de dévotion, depuis les aspersions d'eau bénite jusqu'aux récitations d'un rosaire pieusement égrené.

D'autre part, dans l'histoire du peuple chinois, rien n'est plus difficile que de démêler ce qui est fiction ou légende et ce qui est vérité. Ainsi, qui pourrait dire les origines exactes de cette nation ? Personne ; et les Chinois

eux-mêmes moins que qui que ce soit. Voyez, par exemple, le nom qu'ils se donnent, et étudiez leurs traditions. Ils s'intitulent « *les fils du Ciel*, » et ils prétendent que leur pays a été peuplé, dans les temps préhistoriques, par des esprits « tombés du ciel au cours d'une lutte avec les mauvais génies. » Que l'on dise ce qu'on voudra, il y a dans cette tradition quelque chose de mystérieux et d'étrange.

Lorsqu'on étudie de près les théories des adversaires de la divinité une, on arrive toujours à constater que leur système se résume à un renversement plus ou moins compliqué des dogmes catholiques : les esprits, qui sont les mauvais pour nous, sont pour eux les bons ; notre Dieu est leur diable, et réciproquement. Par conséquent, en examinant avec soin la tradition que je viens de citer, il est facile d'y voir une interprétation luciférienne de la révolte des mauvais anges et de la victoire remportée sur eux par les milices fidèles commandées par l'archange Saint-Michel.

Les Chinois exècrent le Dieu des chrétiens, et ils divinisent son ennemi, l'orgueilleux révolté, déchu et maudit ; c'est à lui qu'ils élèvent des autels sous le nom de Bouddha ou de Fo. Or, n'inclinerait-on pas à supposer que les démons, après leur chute du ciel, ont réellement paru en Chine ? Je ne veux pas dire qu'ils aient habité ce pays, qu'ils y aient procréé ; non certes. Mais ils ont pu jeter leur dévolu sur cette contrée, y bouleverser la nature, puisqu'on y trouve tant de rebours dans l'ordre animal et l'ordre végétal ; ils ont pu en faire leur terre de prédilection.

Il me semble (et c'est là mon humble avis personnel) que le Maudit a trouvé là, dès les premiers âges, des peuples qui sont devenus immédiatement ses auxiliaires dans l'œuvre du mal ; car ces peuples, de tout temps, ont caché, sous les dehors d'une civilisation raffinée, une sauvagerie plus raffinée encore ; Satan n'a eu qu'à apparaître à ces populations lâches, hypocrites et cruelles, pour en être adoré.

La Chine, opprobre du globe terrestre, a été et est encore le parvis, l'entrée de l'enfer dont chaque marche est teinte du sang et jonchée des corps mutilés des milliers de martyrs, des milliers de soldats de Dieu qui y ont combattu le bon combat ; et c'est, malgré tout, avec lenteur encore et avec la plus grande peine, que la parole sainte pénètre en ce pays, le plus rebelle aux conversions dans le monde entier.

Autre remarque, qui a son importance :

Personne, parmi ceux qui ont observé quelque peu le satanisme maçonnique, n'ignore la prépondérance donnée à ce qu'on est convenu d'appeler le « milieu ». La loge des Maîtres se nomme « Chambre du Milieu » ; parmi les symboles, « l'Arbre du Milieu » revient constamment. Or, comment les Chinois qualifient-ils leur pays ? quelle est sa dénomination religieuse, officielle ? La Chine est dénommée « Tchong-Koué », ce qui signifie Empire du Milieu, et est qualifiée de « Tchong-Whouà », c'est-à-dire Fleur du Milieu.

On dira peut-être qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence. Je demanderai alors pourquoi en Chine les temples de la religion nationale sont quadrangulaires et orientés selon les quatre points cardinaux, exactement comme les temples maçonniques. N'y a-t-il là encore qu'une vulgaire coïncidence ?

Il est bien évident que la religion nationale de la Chine n'a point copié la franc-maçonnerie, laquelle n'a pas encore deux siècles d'existence. D'autre part, il est plus que probable que la franc-maçonnerie ne s'est aucunement préoccupée de se conformer aux rites chinois. Il y a donc, à n'en pas douter, un même esprit qui a présidé à ces différentes organisations.

Ainsi, il n'est nul besoin d'être un grand clerc pour comprendre que ces gens qui, depuis tant de siècles, croupissent à un tel point dans les pires idolâtries, sont nés vassaux de Satan, sont la proie acquise sûrement à l'enfer. Il n'est pas jusqu'aux animaux, en Chine, qui ne soient les auxiliaires du diable : l'ignoble cochon, qui mériterait, au moins autant que le serpent, d'être pris pour l'emblème du démon, dévore les enfants dans ce pays, peuplant ainsi les limbes de pauvres âmes errantes qui ne verront jamais Dieu.

Et c'est aussi à cause de cet abaissement, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, que Lucifer se complaît, se délecte au milieu de ces populations vicieuses, dégradées, scélérates. La religion chinoise, le lamaïsme, le culte de Bouddha ou de Fo, ne sont que magie et spiritisme. Le prince des ténèbres, qui est, on le sait, un irrégulier extravagant au point de vue de ses manifestations surnaturelles, s'y livre à toutes les fantaisies possibles et

impossibles, depuis l'apparition inattendue et terrifiante jusqu'à la rotation des tables et des guéridons.

On peut même aller jusqu'à dire que le Chinois est sataniste par tempérament ; c'est un plaisir pour lui de se représenter la divinité sous un aspect horrible, repoussant. Par le paganisme des Grecs et des Romains, Lucifer et ses démons se faisaient adorer ; mais, du moins, ces peuples s'imaginaient leurs faux dieux sous des formes qui n'avaient rien de répugnant ; les statues de Jupiter, Neptune, Pluton, Apollon, Mars, etc., attestent l'erreur religieuse, mais non la dépravation du sentiment artistique. Au contraire, au sens des Chinois, c'est l'ignoble qui est le divin : les statues de Bouddha sont d'une laideur inimaginable ; ce paganisme-là est bien celui sur lequel le roi de l'enfer a le plus vigoureusement mis l'empreinte de sa griffe. La divinité sous la protection de laquelle la Chine se place, elle lui donne, partout, même sur son pavillon national, la figure hideuse d'un dragon. Oui, c'est bien un monstre satanique, le dragon griffu, fourchu et avec une queue, qui est, depuis un temps immémorial jusqu'à aujourd'hui encore, l'emblème national chinois.

Tout, chez le Chinois, est dans un goût essentiellement diabolique ; partout, du dentelé, du biscornu, des griffes, des queues de diable. L'architecture chinoise, avec ses toits relevés, ses bonzeries, ses pagodes, est au rebours de l'architecture de tous les pays. Voyez le Chinois lui-même : les manches de son habit dessinent des griffes, et sa tête, pour ornement, a une queue. Chez ce peuple, le satanisme est, en quelque sorte, exhibé avec affectation. Au sujet du drapeau, il est même une remarque curieuse qui a été faite : le dragon monstrueux est, en Chine, le grand symbole patriotique et religieux ; or, aucun orientaliste n'a pu découvrir, parmi les figures de cet emblème remontant à une époque antérieure au christianisme, une représentation du dragon chinois avec un accessoire important que l'on y remarque de nos jours. En effet, depuis l'établissement du christianisme, le monstre est représenté la gueule ouverte, s'avançant pour dévorer une chose ronde et plate qui ressemble ou paraît ressembler à une hostie ; sur tous les drapeaux et pavillons chinois, vous verrez le dragon infernal, peint crispé et furieux, s'apprêtent ainsi à dévorer l'eucharistie, c'est-à-dire le Dieu des chrétiens.

Enfin, non seulement les Chinois sont obstinés dans leur erreur et ne se prêtent pas à l'évangélisation, différents en cela des sauvages d'Océanie et d'Amérique et même des nègres africains les plus barbares, lesquels ne repoussent jamais les missionnaires et écoutent leurs prédications, ne fût-ce que par curiosité ; mais, bien plus, c'est d'une haine poussée jusqu'à la férocité la plus cruelle que les habitants de l'Empire du Milieu détestent les chrétiens.

Voilà, dans un rapide aperçu, ce qu'est la Chine et ce que sont les Chinois.

Quant à la religion de Bouddha, telle qu'elle est pratiquée par les lamas et leurs disciples, j'ai dit qu'elle respirait le satanisme à outrance. Sur ce point, il n'est pas inutile d'insister.

Dans le vaste Empire du Milieu, le centre du lamaïsme est établi au Thibet ; la ville-sainte des satanistes chinois est Llassa. Le savant Herman Schlaginweit, voyageur et naturaliste célèbre (mort en 1882), bien connu par ses explorations scientifiques en Chine et aux Indes, estime à trois cent quarante-un millions, c'est à dire à un quart de toute l'humanité, le nombre actuel des fidèles de cette religion diabolique, dont le souverain pontife porte le titre de Dalaï-Lama.

Je ferai remarquer, en passant, que le mot *Lama* signifie exactement « esprit du feu » ; ce qui revient à dire : diable. Les lamas, prêtres de ce culte infernal, du moins ceux appartenant aux hauts degrés de la hiérarchie, se donnent comme ayant en eux, chacun, un des esprits du feu ; et les sortilèges, auxquels ils se livrent en effet, montrent bien qu'ils sont réellement possédés du démon.

Le Dalaï-Lama est censé ne jamais mourir et passe pour l'incarnation terrestre de Bouddha. À sa mort corporelle, son esprit se transporte dans un nouveau dépositaire, je vais dire de quelle façon, avec quel concours de circonstances.

Au dessous du Dalaï-Lama, viennent les Paspas (mot qui veut dire : les « Vénérables »), au nombre de dix ; ce qui donne le chiffre luciférien de onze pour la composition du pouvoir suprême de cette église de Satan. La troisième classe de fonctionnaires ecclésiastiques est formée par les *Chubilchanes*, qui sont comme des évêques. Au-dessous, viennent les

autorités conventuelles, les abbés ou *Khanpos*, les moines ordonnés prêtres ou *Gelongs*, les moines débutants ou *Gethuls*, et les frères lais ou *Bouddis*. Le clergé séculier se compose de *Tchoïdsches* (scribes) et de *Rabdschampas* (docteurs). Il existe aussi, dans le lamaïsme, des couvents de nonnes, gouvernés par des abbesses ; et des esprits, dit-on, sont incarnés en ces supérieures. Les couvents sont fort riches et servent de séjour aux plus abominables luxures.

Tous les ecclésiastiques du bouddhisme lamaïque sont évocateurs, astrologues, magnétiseurs, médecins et magiciens, à divers degrés.

C'est donc sur les hauts plateaux de cette partie de l'empire chinois qui est appelée le Thibet, que se trouvent les lamaseries de Liasse, la ville-sainte, et, à peu de distance, la lamaserie souveraine ou palais du Dalaï-Lama.

Lorsque le personnage qui exerce la fonction pontificale suprême vient à mourir, les lamas se mettent alors en recherches : il s'agit de découvrir, parmi les serpents de la contrée, celui en qui s'est incarné l'esprit de Bouddha au moment du dernier soupir du titulaire défunt.

Au moyen de certaines pratiques, — entre autres, une baguette de coudrier qui tourne entre les mains de celui qui la porte, dès qu'il se trouve en présence du serpent, objet de la divine réincarnation, — celui-ci est reconnu et déclaré « esprit des esprits du feu », capturé avec de grandes cérémonies et des marques extérieures d'un très profond respect, et, finalement, enfermé dans un panier semblable à celui employé par les sâtas de l'Inde pour tenir leurs cobras.

Ce panier est porté, solennellement, à la souveraine lamaserie.

Dans cette dernière, au centre du temple, s'élève une sorte d'autel, dont le tabernacle est constitué par un petit four à réverbère, sous lequel on peut allumer un grand feu.

Le panier contenant le serpent est placé dans ce four. Puis, à grands coups de gongs et avec des vociférations qui n'ont rien d'humain, les gelongs, les gethuls et les bouddis se précipitent hors de la lamaserie pour appeler les fidèles qui accourent de tous côtés.

Depuis la mort corporelle du Dalaï-Lama, les paspas ont élu un chef provisoire qui exerce des fonctions rappelant celles du camerlingue de

l'Église catholique pendant la vacance du siège pontifical. Ce chef des paspas adresse alors au peuple assemblé un discours pour expliquer que Bouddha n'a pas abandonné ses fidèles, qu'il ne faut plus se lamenter, que le moment est venu de quitter le deuil ; car l'esprit des esprits du feu n'avait abandonné la forme humaine que pour se réincarner dans un serpent, qui est là, au milieu du tabernacle, et il va de nouveau prendre bientôt une forme humaine, redevenir Dalaï-Lama.

Après des incantations, des cérémonies, au cours desquelles on brûle dans des cassolettes des parfums affreux, des résines, au lieu d'encens, le feu est mis sous le tabernacle ; puis, au bruit répété des gongs, pendant que les fidèles prosternés marmottent des prières à Bouddha, le serpent rôtit tout doucement, brûle et se carbonise, ainsi que le panier.

Lorsqu'on ouvre le tabernacle, naturellement, il n'y a plus trace de rien. On referme alors la porte, et le plus grand silence s'établit dans l'attente du prestige promis.

Dès ce moment, une scène horrible se passe, sans le moindre bruit. Lentement, les assistants, prêtres et fidèles, tirent de leurs robes des poignards, des aiguilles acérées, des épines, des clous, des ciseaux, et sans un mot, sans un cri, chacun se met en devoir de se blesser, de se déchiqueter. Qui se coupe le lobule de l'oreille, qui se fend le nez, qui la lèvre, tel autre se traverse le bras, quelques-uns enfin se crèvent un œil ; et tout cela, toujours dans le plus religieux silence, troublé seulement par les respirations sifflantes et tandis que le sang ruisselle de toutes paris sur le sol.

La séance dure quelquefois une heure et demie ou deux heures, le temps de laisser refroidir le tabernacle ; et voici pourquoi :

Tout à coup, un bruit se fait à l'intérieur de ce tabernacle sur lequel tout le monde a les yeux fixés ; le bruit redouble ; la porte s'ouvre d'elle-même avec fracas, comme sous la poussée vigoureuse d'une main invisible ; et l'assemblée aperçoit alors une corbeille formant berceau, au milieu de laquelle vagit un enfant.

« — *Chrishna ! Chrishna !* s'écrie la foule. *Adevati Chrishna !* »

Les fidèles sont convaincus que Bouddha est revenu dans un nouveau Dalaï-Lama. Du dernier souverain pontife expirant, il est passé dans un

reptile, pour s'incarner bientôt en un enfant nouveau-né.

L'imposture et la jonglerie sont faciles à démontrer dans ce que je viens de relater ; mais je n'ai pas à m'attarder à en faire la preuve. Il me suffit de rappeler ces pratiques, pour que le lecteur se rende bien compte du degré de superstition et de fanatisme de ce peuple.

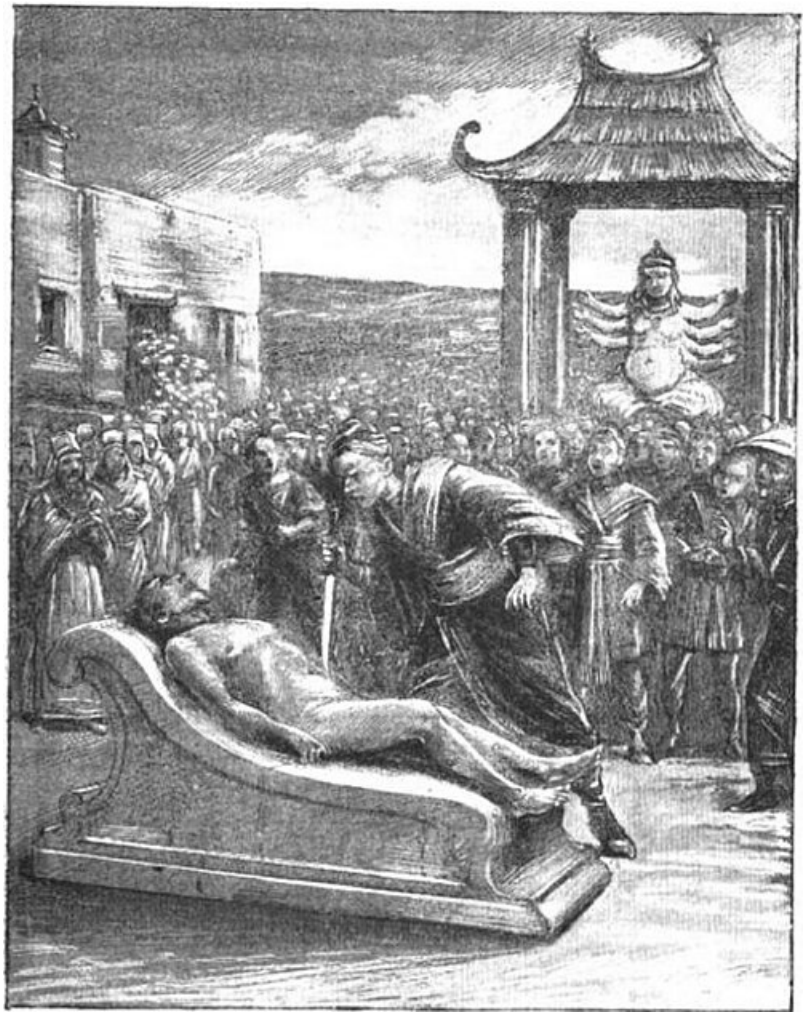
Maintenant, j'arrive à la consécration définitive du Dalaï-Lama. Ici, nous rentrons dans le merveilleux, ou, pour mieux dire, dans l'effroyable. Toutefois, je ne saurais trop le répéter, toutes ces choses sont de la plus rigoureuse authenticité. Bon nombre de sceptiques haussèrent les épaules, lorsque le P. Huc, missionnaire lazariste en ces pays, publia ses récits de voyage ; pourtant, il rapportait l'absolue vérité, et je m'inscris au nombre de ceux qui confirment ses assertions.

Donc, l'enfant, en qui Bouddha s'est incarné, après son court séjour dans le corps du serpent, est élevé d'une façon spéciale à la lamaserie souveraine de Llassa. Il est inutile de parler de cette éducation, si ce n'est pour dire qu'elle se divise en trois degrés, de onze ans chacun, sous la régence du conseil des paspas. À trente-trois ans, le Dalaï-Lama est parfait, et les paspas n'ont plus qu'à lui céder la place, après la cérémonie dite de « l'éventrement ».

Pour cette solennité, on accourt de tous les points du Thibet, de la Mongolie, de la Tartarie, en un mot, des plus humbles villages de l'empire chinois ; ce mouvement de fidèles ne saurait se comparer qu'aux pèlerinages des musulmans à La Mecque.

Au jour fixé par le conseil des paspas, le Dalaï-Lama sort par la grande porte de la lamaserie souveraine, acclamé par les bouddhistes qui sont là réunis par plusieurs centaines de mille. On le voit s'avancer tout nu et peint en rouge feu : il marche avec calme ; arrivé auprès d'un grand bloc de pierre sculpté, appelé la « chaise du diable », il s'y étale tout de son long. Aussitôt, les clameurs des fidèles s'arrêtent comme par enchantement.

Le chef des paspas, jouant le rôle de sacrificateur, s'avance, armé d'un coutelas, vers le Dalaï-Lama, qui l'attend avec la plus grande tranquillité du monde, couché le ventre en l'air sur la chaise de granit, et il lui ouvre le ventre net, d'un seul coup.



Le chef des paspas, jouant le rôle de sacrificateur, s’avance, armé d’un coutelas, vers le Dalaï-Lama, qui l’attend avec la plus grande tranquillité du monde, couché sur la chaise de granit.

Pas une goutte de sang ne s’écoule de la plaie béante.

Aussitôt, le Dalaï-Lama se relève, se met sur son séant, les jambes accroupies, la figure souriante et calme ; et alors, avec sa main, il dévide ses propres intestins, qui se répandent jusque sur le siège de pierre.

Les chants, les vociférations, les coups de tam-tams et de gongs, de recommencer. De nouveau, comme précédemment, des fanatiques se blessent, se mutilent, s’entaillent le corps de différentes façons. Puis, sur un mot d’ordre, cette multitude innombrable d’hommes se range en procession et défile devant le Dalaï-Lama ; c’est à qui touchera avec la main ses

intestins qui gisent là, c'est à qui y frottera des morceaux de linge ou d'étoffe, que leur superstition diabolique leur fera considérer désormais comme bénis et sacrés.

Après quoi, le défilé terminé, les paspas remettent purement et simplement en place les intestins dans le ventre du grand pontife, après les avoir seulement un peu lavés à l'eau fraîche.

Le Dalaï-Lama, son ventre recousu, doit sortir et sort vivant de cette épreuve : en vingt-quatre heures, la plaie est réunie par première intention, selon le terme chirurgical ; et les prêtres de Bouddha annoncent dans toute la Chine, dans tous les pays tributaires où cette religion maudite est pratiquée, que le Dalaï-Lama est guéri et vit.

Dès lors, il est bien, aux yeux de tous, le représentant de l'esprit du feu.

Ce que je viens de rappeler, après tant d'explorateurs de ces contrées, prouve bien jusqu'à l'évidence qu'une des plus grandes régions du globe est vouée au satanisme, d'une façon absolue, et que là un culte public est rendu aux mauvais esprits.

Mais, ce que je me suis proposé en écrivant ce livre, ce n'est pas de décrire les fausses religions pratiquées publiquement. Aussi, je ne m'arrêterai pas plus longtemps au bouddhisme tel qu'il est compris par le peuple. Mon but est de montrer, de démasquer l'occultisme, que l'on rencontre partout. Ainsi, l'occultisme chinois, c'est la San-ho-hoeï, qui équivaut à la franc-maçonnerie des arrière-loges, qui est même, et c'est bien cela, une des branches de la haute maçonnerie. Dans la San-ho-hoeï, Bouddha, divinité païenne, ou, pour mieux dire, l'apôtre Çakyamouni, l'illuminé divinisé sous le nom de Bouddha, s'efface, disparaît derrière Brahma-Lucif, transformé en Tcheun-Young, et c'est bien Lucifer en personne qui est adoré. Le système gnostique chinois va même plus loin que le palladisme ordinaire dans l'outrage à notre Dieu : les sectaires de la San-ho-hoeï donnent couramment le nom de « diable » au Dieu des chrétiens ; quant au Christ, ils ne l'appellent que « le cochon Yé-su ». On me pardonnera de reproduire cet ignoble blasphème ; mais je me suis fait une loi de dire ce qui est ; c'est même sous la forme d'un cochon crucifié que N.-S. Jésus-Christ est représenté par ces misérables sur les peintures murales de leurs temples.

Voilà donc bien le satanisme dans toute sa haine ; le voilà en pleine explosion de sa rage infernale.

La San-ho-hoeï ne relève pas du pontife luciférien de Charleston ; mais son chef civil et politique, qui réside à Pékin, et qu'il ne faut pas confondre avec le Dalaï-Lama, chef religieux, traite de pair avec l'anti-pape théurgiste. Le franc-maçon, qui est affilié au Palladium, est bien accueilli chez les occultistes chinois ; je dirai plus loin comment on pénètre dans leurs temples secrets ; car, là aussi, j'ai pénétré.

Ces quelques mots sont pour bien faire ressortir que je ne viens pas rééditer ici de vieilles histoires concernant les satanistes de l'Extrême-Orient. Ce n'est pas du satanisme d'hier, mais de celui d'aujourd'hui, que je vais parler ; non pas de celui du centre de la Chine, encore à demi-sauvage, mais de celui des côtes, des endroits où l'Européen s'est établi, où il est accepté par le gouvernement impérial, où il réside en permanence. Je n'avance donc rien qui ne puisse être contrôlé. Je n'ai pas la prétention d'avoir le monopole de la hardiesse. Si quelque catholique, lisant mon ouvrage, doutait de l'authenticité de ce que je raconte, il n'aurait, pour vérifier, qu'à s'armer d'un peu de courage et à imiter mon exemple ; car j'indique la marche que j'ai suivie, et tout autre homme, qui ne craindre pas de s'exposer au danger d'être assassiné au cas où sa ruse serait éventée, pourra suivre cette marche et passer partout où j'ai passé.

J'ai laissé de côté la suite de mon voyage au départ de Singapore. Je dirai seulement, en passant, qu'à Saïgon je rendis visite à la loge française, laquelle porte le titre de *Réveil de l'Orient* et dépend directement du Grand-Orient de Paris. C'est une loge non affiliée au palladisme. Le vénérable d'alors, le frère Édouard Bézian, était un négociant français, dont j'avais connu un parent à Montpellier, alors que je faisais mes études de médecine à la faculté de cette ville. Nous causâmes plus des choses de France que de maçonnerie ; du reste, le frère Bézian, simple maître (3^{e} degré), n'avait pas grand'chose à m'apprendre et était à mille lieues de soupçonner, naïf bonhomme comme tant de ses pareils, quelle divinité les chefs de la secte adorent sous le nom de grand architecte de l'univers. J'étais donc un véritable haut personnage pour les frères du rite français habitant Saïgon. Ils me reçurent avec les plus grands honneurs (c'était un mercredi, si j'ai bonne mémoire), m'offrirent le maillet de la présidence, que je refusai, et je me

bornai à leur débiter un speech quelconque sur n'importe quoi ; ce qui me valut trois chaleureuses batteries d'applaudissements, avec acclamation de joyeux vivats.

À Shang-Haï, par contre, je devais constater de nouveaux phénomènes, dus à l'action des démons, sans aucun doute pour moi.

Shang-Haï est resté, jusqu'en 1890, le point d'arrêt du courrier de Chine. Là, nous allons rencontrer un satanisme, non sauvage et grossier, comme aux Indes, non plus dans le genre exclusivement moderne du palladisme européen et américain, comme à Singapore, mais raffiné avec des instincts de cruauté, exhalant une sorte de barbarie fin-de-siècle, si l'on peut s'exprimer ainsi, commençant, il est vrai, par une légende encore, mais finissant par l'horrible et cynique réalité des faits.

L'arrondissement de Shang-Haï, dans la province de Kiang-Sou, forme, ou le sait, une bande de terre le long de la rive gauche du Yang-tsé-Kiang, et la ville elle-même, chef-lieu de l'arrondissement, est située non loin de l'embouchure du grand fleuve, un peu après Wo-Sung, dont elle est séparée par une barre de rochers infranchissable aux bâtiments d'un certain tirant d'eau.

Shang-Haï est d'établissement tout récent. C'est une agglomération chinoise qui est venue se former autour de terrains concédés à des Européens. La ville, qui a un port fluvial sur le Hoang-Pou, est, en réalité, une « concession ». Là, se trouvent, côte à côte et séparées seulement par de petits arroyos ou ruisseaux, les trois grandes bandes de territoire concédées à la France, à l'Angleterre, à l'Amérique, sur lesquelles s'élèvent les maisons des consuls et des résidents étrangers au pays. Les Européens n'y atteignent pas le chiffre de 3,000 habitants et sont ainsi une poignée au milieu de près de 400,000 Chinois.

Un tao-taï (préfet) représente le gouvernement impérial auprès des municipalités et des autorités européennes locales ; car les concessions françaises et anglaises sont défendues par un corps de police française, l'infanterie de marine, une petite troupe franco-chinoise et les cipayes anglais. En outre, un navire de guerre est en station dans les eaux du Hoang-Pou. Le tao-taï, pour les Chinois, fait les fonctions d'administrateur.

Tout auprès des concessions européennes, séparée d'elles par un arroyo plus large et une véritable muraille crénelée, se trouve Tong-Ka-Dou, qui est la ville chinoise, au méandre de rues et de ruelles basses, inaccessibles, inconnues encore des neuf dixièmes des Européens habitant l'endroit, et dans lesquelles à côté de magasins minuscules contenant des trésors de bibelots, se voient des échoppes habitées par des lépreux. Le territoire de Shang-Haï est malsain au plus haut degré ; l'eau n'y est, pour ainsi dire, pas potable ; le choléra et le typhus y règnent à l'état endémique, c'est-à-dire comme maladies normales, particulières à la contrée.

Le pur céleste, le vrai Chinois, grouille à Tong-Ka-Dou ; là, il mange, vit, se reproduit et pue tranquillement son odeur *sui generis,* que l'on reconnaît entre mille dès qu'on l'a une fois sentie.

Au centre de Tong-Ka-Dou est un lac, dominé par une espèce de kiosque, pourri, délabré, délaissé : sur le lac, des canards nageant en liberté ; autour du lac, semblables à des pingouins sans ailes, assis sur leurs derrières aux pattes estropiées, des lépreux, en chapelet, baignent leurs plaies qui suppurent dans l'eau croupie de cet étang nauséabond. L'odeur du Chinois se dégage là, épaisse, comme d'un foyer, parmi le relent aigre des fritures qui fument dans les échoppes du voisinage et des œufs qui pourrissent, fétides, en tas. L'œuf pourri, nul ne l'ignore, est un des régals préférés du Chinois.

C'est à Tong-Ka-Dou que la légende des sectaires de la San-ho-hoeï place la naissance de leur fondateur ou plutôt le théâtre de ses premiers exploits dans le pays. Avant de passer à la maçonnerie chinoise contemporaine, je veux relater cette légende fort curieuse qui a cours parmi les affiliés, comme la légende d'Hiram chez nos francs-maçons.

Le père de la San-ho-hoeï naquit dans un bourg de la province de Kiang-Sou, en une année de Père chinoise qui correspond à l'an 1248 après Jésus-Christ. Il n'y avait alors, en cet endroit, que de simples huttes éparses en pleine campagne. La localité est située à quelques kilomètres seulement de la ville de Shang-Haï. Quant au personnage, dont les sectaires font un philosophe supérieur même à Koung-fou-tseu, il eut un nom qui se dit de trois façons : Zi-ka, Zis-ka et Su-kia. Ce nom est resté au bourg où il vint au

monde ; on l'appelle aujourd'hui encore Zi-ka-wei, c'est-à-dire « village de Zi-ka ». Et, coïncidence bizarre qu'il est impossible de ne pas noter, c'est là précisément que se trouve aujourd'hui la plus vaste et la plus admirable colonie chrétienne du monde entier, colonie fondée au dix-septième siècle par les pères Jésuites, dont l'observatoire et le collège sont universellement connus ; car il n'est personne qui n'ait entendu parler de ce magnifique établissement des disciples de saint Ignace, dont la réputation est telle que les jeunes gens qui en sortent sont admis aux examens du mandarinat au même titre que les élèves des écoles indigènes.

Donc, c'est à Zi-ka-wei qu'est né Zi-ka, et cela vers le milieu du treizième siècle de l'ére chrétienne.

Qu'était ce Zi-ka ?

Ici les opinions divergent. Pour les uns, c'était un philosophe, une sorte de fakir, comme il s'en est rencontré tant et tant en Asie, à toutes les époques, un de ces prophètes de la superstition indienne qui ont apporté telle ou telle transformation dans le culte de Brahma. Pour les autres, pour les affiliés de la San-ho-hoeï, maçonnerie dite du Rite Céleste, le fameux Zi-ka était tout autre chose qu'un homme.

Nous sommes en plein domaine de la légende, je ne saurais trop y insister ; j'expose simplement le système des francs-maçons luciférien chinois. Cette légende de Zi-ka fait partie du dogme de la San-ho-hoeï.

Tcheun-Young, tel est le nom sous lequel les sectaires désignent leur divinité, dans leurs assemblées secrètes. Selon eux, la divinité est double ; mais, il y a le dieu supérieur, le dieu bon, le dieu de lumière, l'esprit suprême du feu, qui est Tcheun-Young, architecte et centre de l'Univers, et il y a, contre celui-ci, le combattant de toute éternité, le dieu inférieur, le dieu mauvais, le dieu des ténèbres, l'esprit suprême de l'eau, roi des abîmes infernaux, le diable, en un mot, et ce diable divin n'est autre que le dieu des chrétiens, « le dieu-diable des étrangers », selon l'expression favorite des Chinois. Littéralement, le nom de Tcheun-Young signifie : *l'Invariable Milieu*. Et c'est ainsi que le dieu supérieur est toujours en guerre avec le dieu-diable, chef des mauvais esprits.

On le voit, le Dieu des mystères de la franc-maçonnerie chinoise, Tcheun-Young n'est autre que Lucifer, c'est-à-dire Satan déifié ; aucune

erreur d'interprétation n'est possible, attendu que, toujours selon la légende chinoise, le dieu-diable a eu pour fils un cochon nommé Yé-su, nom qui est la prononciation exacte du mot « Jésus » dans la langue nationale du Céleste-Empire, cochon qui meurt mis en croix.

Or, de même que, dans le palladisme, le Dieu-Lucifer a pour prince de ses milices Baab-Zéboub ou Belzébuth, de même, chez les sectaires de la San-ho-hoeï, le dieu Tcheun-Young a immédiatement au-dessous de lui, comme général en chef de ses armées célestes, le génie Zi-ka. Mais, là où la légende chinoise copie, avec un travestissement grotesque, notre religion, c'est lorsqu'elle fait jouer à Zi-ka, vis-à-vis de Tcheun-Young, un rôle analogue, du moins en partie, à celui de l'archange Lucfer se révoltent contre Dieu et déchu pour devenir démon sous le nom de Satan. La différence entre le dogme chrétien et la légende chinoise, c'est que la déchéance de Zi-ka n'a duré que cent soixante-seize ans.

Le génie Zi-ka, cédant un jour à une pensée d'orgueil et profitant de ce que Tcheun-Young s'était absenté du ciel de feu pour aller, à l'extrémité des univers jusqu'alors créés, lancer dans l'espace trois nouvelles comètes, Zi-ka, dans un accès de vanité, eut l'audace de s'asseoir sur le trône divin, momentanément libre.

Pour punir cette irrévérence, le dieu supérieur expulsa de son ciel le génie Zi-ka et le condamna à vivre désormais dans le corps d'un simple humain, et borgne, par-dessus le marché.

Cet exil commença en Chine. C'est ainsi que Zi-ka naquit en un en faut sujet aux misères humaines, dans le pays qui est la province de Kiang-Sou et non loin de l'endroit où est aujourd'hui la ville de Shang-Haï.

Tout d'abord, Zi-ka, gardant rancune au dieu Tcheun-Young, ne s'humilia pas devant lui, n'eut aucune velléité de repentir. Sans passer cependant au culte du dieu-diable, il persista dans son insoumission. Il s'irritait d'être banni du ciel de feu, et l'idée ne lui venait pas de demander pardon au Dieu Bon qu'il avait offensé ; il menait ainsi une vie sombre, rongée par une sourde colère ; son cœur était plein d'amertume : il n'était pas heureux.

Au temps où il atteignit sa trentième année, il vivait parmi les laboureurs dispersés dans cette région et particulièrement parmi ceux de la plaine où maintenant s'élève Tong-Ka-Dou.

Un jour, il réunit le peuple, et il dit :

— Vous adorez un dieu que vous ne voyez pas ; je vais vous en donner un que vous verrez, et qui, tout en étant de matière visible et palpable, sera vraiment surnaturel et divin.

Il est bon de savoir que le don d'opérer des prodiges n'avait pas été retiré à Zi-ka.

Alors, il se fit apporter de l'eau, dans de grands vases, et il imposa les mains sur cette eau ; et à chaque imposition des mains, l'eau se cristallisait en flocons de neige, se tassait, se durcissait au lieu de fondre, bien qu'on fût au milieu de l'été.

Lorsqu'il eut ainsi formé des quantités considérables de neige, il en prit une poignée, dont il forma une boule qu'il lança en l'air de toutes ses forces. La boule monta à soixante ou quatre-vingts mètres environ, et, arrivée là, à la stupéfaction générale, elle s'arrêta net, sans que son poids la fit retomber.

Il lança de la même manière, sans discontinuer, sans se lasser, sans prendre un instant de repos, des boules de neige, et encore des boules de neige, qui toutes se collaient les unes aux autres, les unes au-dessous des autres.

Il se formait de la sorte, suspendue en l'air, une masse, informe d'abord, puis qui prit peu à peu l'aspect de la partie supérieure d'une statue de neige représentant un homme. Peu à peu, au fur et à mesure que Zi-ka lançait ses boules, la figure se dessina nettement ; puis, ce fut le tronc ; puis, les bras ; enfin, les jambes et les pieds.

Et, quand la statue merveilleuse fut achevée, ses pieds étaient à cinq mètres du sol, et elle se tenait ainsi miraculeusement dans l'espace, sans aucun support, sans aucun piédestal.

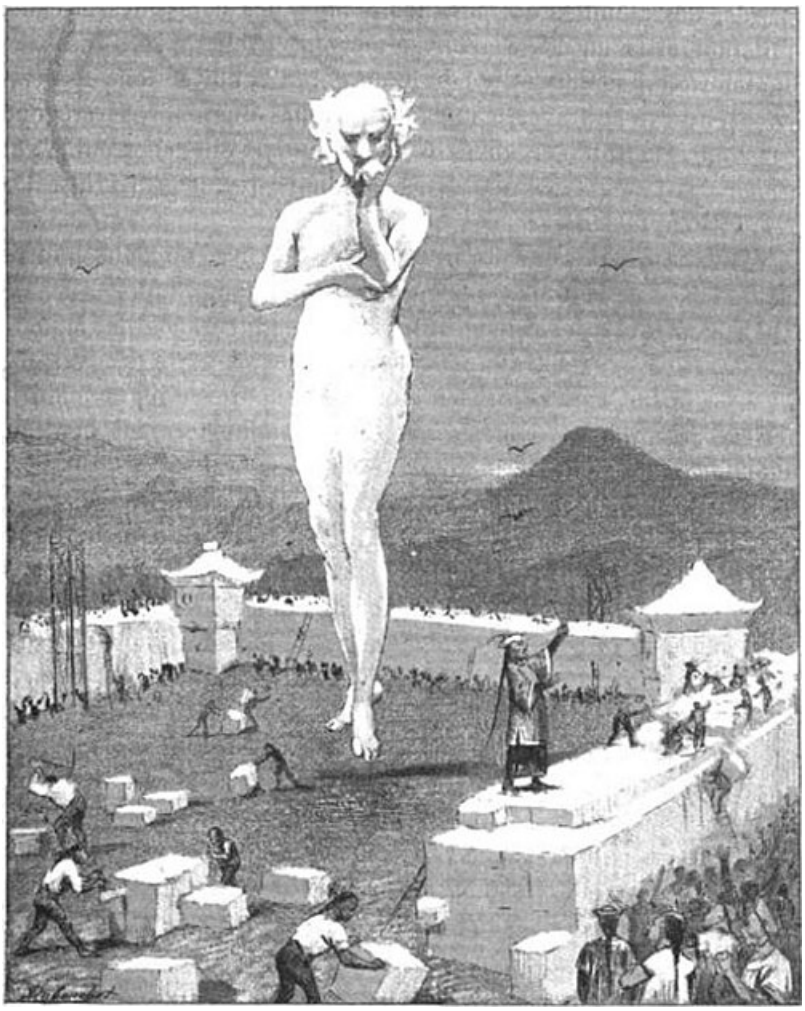
Le peuple était dans le ravissement.

Zi-ka se rendit alors au fleuve, suivi de la multitude enthousiaste. Là, il étendit encore les mains, et, malgré la chaleur torride de la saison, la surface des eaux se glace instantanément, jusqu'à une notable profondeur.

Le thaumaturge chinois donna l'ordre au peuple de prendre cette glace par blocs et de les transporter dans la plaine, pour édifier, avec cette matière

solide improvisée, temple tout autour de la statue merveilleuse.

On lui obéit. La statue avait perdu son aspect de neige ; l'extérieur s'était uni et reluisait avec le poli de la glace. Avec une activité admirable, tous les habitants de la région, se faisant ouvriers pour coopérer à l'édification du sanctuaire, apportaient des blocs de glace du fleuve, les sciaient, les plaçaient comme s'ils eussent été des pierres de taille ; pour unir toute cette maçonnerie étrange, Zi-ka n'avait qu'à élever une baguette qu'il tenait à la main, et les blocs de glace se cimentaient d'eux-mêmes les uns aux autres, tandis que le géant de glace se maintenait en l'air, suspendu par un miracle permanent.



Tous, se faisant ouvriers pour coopérer à l'édification du temple, apportaient les blocs de glace, les sciaient, les plaçaient comme s'ils eussent été des pierres de taille. Zi-Ka n'avait qu'à lever sa

baguette, et les blocs se cimentaient d'eux-mêmes les uns aux autres, tandis que le géant de glace se maintenait en l'air, soutenu par un miracle permanent. (Page 250.)

L'édification du temple dura trois ans. Le fleuve était la carrière inépuisable des matériaux de construction, et cette glace-là ne fondait pas sous l'action de la chaleur du soleil. Pendant trois années, le géant de glace resta suspendu, immobile, dans l'espace.

Quand le temple fut terminé, son toit, qui recouvrait la statue merveilleuse, était à plus de cent mètres au-dessus du sol.

Zi-ka assemble alors tout le peuple. La puissance surnaturelle, dont il venait de donner une preuve si manifeste, si éclatante, le rendait honoré et redouté ; il triomphait à la pensée qu'il créait un culte nouveau, dans lequel le dieu Tcheun-Young serait exclu de tout hommage.

Il tourna trois fois sur lui-même devant la statue merveilleuse et prononça quelques mots inintelligibles. Aussitôt, la glace qui formait les murs et la toiture du temple se métamorphosa en pur argent, et la glace dont se composait le géant devint de l'or, aussi d'une pureté extrême ; et le colosse, maintenant en métal précieux et lourd, demeurait toujours dans sa situation aérienne, miraculeuse.

Le peuple se prosterna devant l'idole créée par Zi-ka.

Mais, tout à coup, un coup de tonnerre formidable éclata, et instantanément tout cet or et tout cet argent se fondirent, redevenant de l'eau. Ce fut comme une inondation subite, ou beaucoup trouvèrent la mort ; ceux seulement qui savaient nager survécurent. Zi-ka avait ainsi reçu du dieu Tcheun-Young une terrible leçon ; son pouvoir d'opérer des prodiges lui fut enlevé, et il dut vivre dès lors humilié parmi les hommes.

Il vécut ainsi longtemps encore. Ce ne fut que quatre-vingt-dix-neuf ans après cet événement, que Zi-ka comprit ses torts, éprouve un vif et sincère repentir. Comme gage de sa soumission au dieu Tcheun-Young, il fonda la sacro-sainte association de la San-ho-hoeï, dont la première assemblée fut tenue aux bords mêmes du lac qui existe encore au centre de Tong-Ka-Dou et qui provenait des eaux de la destruction du temple maudit.

Le Dieu Bon fut touché du repentir de Zi-ka ; mais il résolut de lui imposer encore une épreuve de vie humaine.

C'est pourquoi, en l'année de l'ère chinoise qui correspond à l'an 1380 de l'ère chrétienne, Tcheun-Young fit mourir Zi-ka en Chine et renaître en Europe, et le dieu lui dit :

— Dans cette seconde incarnation, tu seras borgne comme dans la première, et ta réconciliation définitive avec moi te sera assurée si tu combats à outrance et sans merci les sectateurs du dieu-diable. Lorsque tu auras massacré quinze mille prêtres et huit mille religieuses du dieu-diable et démoli huit cent cinquante de leurs couvents, alors, pour ta récompense, je te rendrai aveugle et je te rappellerai à moi.

D'après la légende qui a cours parmi les initiés de la San-ha-hoeï, Zi-ka aurait exécuté fidèlement ce programme en Europe ; et, après quatre fois onze années de cette deuxième existence humaine, après avoir accompli les massacres et les destructions fixés, il fut frappé de cécité et mourut bientôt ; cette fois, pour ne plus se réincarner ; et il rentra en grâce auprès du dieu Tcheun-Young.

Voilà donc la légende. Je la donne pour ce qu'elle peut valoir. Il était, en tout cas, utile de la publier, puisque j'ai à parler de Shang-Haï, qui est le lieu d'origine de la San-ho-hoeï.

Et, maintenant que le lecteur connaît le fond de la doctrine du luciférianisme chinois, je vais l'introduire avec moi dans une réunion de la secte, à Shang-Haï même, ou, pour mieux dire, en plein Tong-Ka-Dou.

CHAPITRE XIII

Comment on pénètre dans la San-ho-hoeï.

Pour bien comprendre ce qu'il me reste à dire sur les faits se rapportant à la Chine, il ne faut pas perdre de vue ceci : dès que l'on met le pied en Asie, la vie ne compte plus, absolument plus. Il y a, chez tous les peuples de cette partie du monde, un mépris souverain de la mort, qui est comme leur caractéristique, et qui, le dirai-je, est aussi un peu celle du sataniste européen, même français ou parisien. Même, en réfléchissant bien, on en vient à se demander si certains crimes incompréhensibles, dont le but n'est ni le vol ni la vengeance, dont la cause et la genèse sont inexplicables, ne sont pas tout simplement l'œuvre de luciférien sacrifiant ainsi à leur mépris de la mort et à ce besoin inné de tuer et de massacrer, après avoir martyrisé, instinct cruel qui caractérise sur tous les points du globe cette exécrable secte.

En ce qui concerne les asiatiques, ce fait est patent.

On sait comment, dans l'inde, les *suttees* (c'est-à-dire les veuves) se brûlent en souriant sur le même bûcher que leur époux, et, à ce propos, je me rappelle encore mon émotion, la première fois que j'assistai à une cérémonie de ce genre ; car ces cérémonies, abolies officiellement par le gouvernement anglais, sont néanmoins tolérées et favorisées en sous-main.

Tandis que l'on achevait de construire le bûcher, pendant les préparatifs de la cérémonie, la suttee causait avec moi et comme si de rien n'était, me demandant des renseignements sur l'Europe et regrettant, disait-elle, que les femmes européennes ne fissent pas comme les asiatiques.

— Enfin, cela viendra, conclut-elle, il faut l'espérer.

Puis, elle ajouta :

— Je vous quitte ; car voilà que l'on m'appelle.

Et, me faisant une gracieuse révérence, elle se hâta, en courant, d'aller au bûcher et d'y monter, avec la même tranquillité que s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde.

Sur la façon dont sont faits ces bûchers, je n'apprendrai sans doute rien à un grand nombre de mes lecteurs. On a édifié un amas de bûches entrecroisées de bois d'essences et de matières résineuses, formant une base solide sur laquelle repose le corps de l'époux défunt, à côté duquel se place la veuve. Au-dessus, est une sorte de superstructure, aussi en bois, formant toit ou dôme, sous lequel cadavre et vivant disparaissent.

Dès que la veuve est à sa place, on lui remet une sorte d'arrosoir rempli d'essences, qu'elle verse elle-même, en imbibant ses cheveux, son voile, ses vêtements, s'en inondant, en un mot, afin de mieux flamber.

Cela fait, on lui passe une torche, et elle met elle-même le feu à ses vêtements, pour que ce soit par elle que l'incendie commence et que ce soit son propre corps qui enflamme le bûcher.

Cela est effrayant, n'est-ce pas ?… Eh bien, au milieu des préparatifs, ainsi que pendant qu'elle grille, la suttee sourit, comme si elle n'éprouvait pas la moindre douleur, et elle s'abat tranquillement toute en feu sur le cadavre de son époux. La mort par brûlures, ou par suffocation provenant de la fumée âcre qui se dégage, n'arrive guère qu'au bout de cinq à six minutes. On juge quel supplice affreux ! et cela, sans un pleur, sans un cri, sans un gémissement. C'est le mépris absolu de la mort et de la souffrance.

Ce que je dis là est chose connue, bien connue, autant d'ailleurs que la façon stoïque et méprisante de mourir des Arabes, des Cochinchinois et des Chinois.

Le journal l'*Illustration* a publié dernièrement, à ce sujet, un dessin des plus typiques : il reproduit la photographie d'une exécution capitale en Chine ; et l'authenticité du document est parfaitement certifiée.

Autour du patient agenouillé, tous les mandarins et la foule forment un cercle, au centre duquel est le bourreau debout à côté du condamné.

Je ne sais rien d'aussi caractéristique que cette photographie. Voyez la ; examinez la direction des yeux de tous les personnages présents à cette scène. Les assistants regardent quoi, qui ? le bourreau, le condamné ? Vous n'y êtes pas. Tous, et le condamné, le beau premier, regardent, avec un

intérêt concentré, l'appareil braqué par le photographe, qui a en l'autorisation de prendre un instantané de l'exécution, au moment où le bourreau abaisse son bras, où le glaive étincelle, où la tête va tomber.

Que l'on observe bien, répèterai-je, la direction des yeux de tous ces personnages ; il n'y a pas d'erreur possible.

Comment trouvez-vous cela ? Le public d'une exécution capitale haletant après un photographe ! et le condamné lui-même se moquant du supplice comme d'une guigne, pour regarder, non le bourreau avec crainte, mais avec intérêt et curiosité le photographe !… Et cependant ce condamné n'a pas perdu la notion du sort qui l'attend à l'instant même ; car, dans la façon dont il tourne la tête, il tend d'instinct le cou pour faciliter l'œuvre du bourreau.

La conservation de la vie est, chez ces gens-là, une chose des plus indifférentes ; pour eux, mourir est un jeu.

Et, puisque je suis sur ce chapitre, je vais raconter un fait qui m'est absolument personnel et qui est vraiment stupéfiant.

J'avais eu l'occasion de soigner le tao-taï d'une petite ville des environs de Canton, que j'avais eu comme passager. Pour reconnaître mes soins, il me demanda ce qu'il pourrait bien faire pour moi. Je lui racontai que je m'occupais d'anthropologie, lui expliquant que c'était l'étude de l'homme, et que je serais bien aise qu'il me procurât, si toutefois cela lui était possible, quelques crânes de Chinois, précisément de la contrée où il était préfet ; cela me permettrait de les mensurer et de les étudier.

Il se mit à rire de la simplicité du service que je lui demandais, m'affirmant que j'aurais mes crânes à mon prochain voyage, et que rien ne lui était plus facile.

J'eus, en effet, mes crânes, ou plutôt je ne les eus pas, parce que, bien entendu, comme vous allez le comprendre, je refusai d'en prendre livraison.

Savez-vous comment mon ex-malade reconnaissant me les expédiait ?

Oh ! d'une façon bien simple, allez !

À mon retour, et comme nous étions mouillés depuis la veille en rade d'Hong-Kong, je travaillais dans ma cabine, lorsqu'un timonier vint me

prévenir qu'un sampang, où se trouvaient une douzaine de Chinois, demandait à accoster et à parler au médecin du bord.

On les fit monter, et là, un interprète, qui les accompagnait, m'expliqua, en s'inclinant très bas, que mon ami le tao-taï m'envoyait les douze individus ici présents, pour que je prisse leur tête et d'autres parties de leur corps, si je voulais.

L'interprète, avec le plus grand sérieux du monde, me tendait un papier couvert de hiéroglyphes chinois, qui était, paraît-il, un reçu, destiné au lao-taï, une fois que je l'aurais signé. Mon tao-taï avait disposé de ces douze hommes ; ceux-ci savaient parfaitement quel sort leur était destiné ; c'étaient probablement de pauvres diables qu'on avait choisis parmi les plus malheureux de la ville, et encore je n'oserais pas trop l'affirmer ; tout aussi bien, ils pouvaient être les premiers venus. En tout cas, mon tao-taï s'imaginait ainsi tenir sa promesse, et il faisait, à sa manière, les choses dans toutes les règles.

Je vous laisse à penser si je tombai de mon haut.

J'ajoute que j'eus toutes les peines du monde à faire déguerpir mes otages, et que jamais ils ne comprirent pourquoi je refusai de leur faire couper le cou, ayant demandé leurs têtes.

Cela leur parut invraisemblable, extraordinaire, et, s'ils vivent encore, ils doivent parfois raconter à leurs amis cet événement incompréhensible pour eux.

J'ai rappelé tout ce qui précède dans le but de faire bien comprendre au lecteur la possibilité des horreurs que j'ai déjà relatées, au sujet de l'Inde, et de celles qu'il me reste à raconter maintenant, au sujet de la Chine.

Tuer un homme, en Chine, n'est rien, ne compte pas. Le faire souffrir est peut-être quelque chose, et encore ! c'est à savoir…

Puisque j'étais à Shang-Haï, je tenais à assister à une séance de la San-ho-hoeï. Cresponi surtout m'en avait dit monts et merveilles, avait allumé au plus haut point ma curiosité. Comparant les épreuves des luciférien chinois avec celles de la franc-maçonnerie ordinaire, il m'avait assuré que, dans le Rite Céleste dont l'origine est attribuée au philosophe Zi-ka, les

adeptes, au lieu de poignarder ou décapiter des mannequins, se coupaient la tête pour tout de bon entre eux, — oui, vous l'entendez bien, entre eux ; — ces fanatiques, afin de s'assurer constamment les uns vis-à-vis des autres au point de vue de la discrétion, afin d'être certains que chacun d'eux est toujours prêt à braver tous les supplices plutôt que de livrer le commun secret qui les unit, ont imaginé de tirer au sort, de temps en temps, au cours d'une tenue, lequel des affiliés présents sera, séance tenante, torturé par les autres assistants, décapité ou coupé en morceaux ; et le supplice, l'exécution, m'avait affirmé Cresponi, a réellement lieu, n'est nullement un simulacre ; et c'est de gaieté de cœur, le plus joyeusement du monde, peut-on dire, que celui des initiés qui a été désigné par le sort s'offre et sert à l'expérience, heureux de montrer à ses frères à quel point on pouvait compter sur lui. Cette réciprocité permanente du meurtre, accompli à titre d'expérimentation, montre de quoi sont capables les luciférien de la San-ho-hoeï.

Voici, à présent, quelques renseignements généraux sur cette importante branche de la maçonnerie universelle :

La San-ho-oeï n'admet pas de sœurs maçonnes et n'a qu'un seul grade. Dans le public, on les appelle « les hommes du secret » ; eux, ils donnent à leur grade unique le titre de « Sublime et Discret Vengeur ».

Le luciférien chinois se voue spécialement à l'assassinat des missionnaires catholiques. Toutes les émeutes ayant entraîné des massacres de nos Pères Jésuites, de nos Sœurs de charité et d'autres vaillants pionniers de la civilisation chrétienne, ont été décrétées dans les temples secrets de la San-ho-hoeï, préparées et fomentées par les initiés.

Au Rite Céleste, les nombres sacrés sont au nombre de quatre ; ce sont les nombres 3, 7, 9 et 11. Parmi ceux-ci, le premier est appelé « nombre sacré extérieur », parce que c'est celui qui est exclusivement usité dans les relations de frère à frère hors des temples. Ce nombre sacré de trois s'explique ainsi : 1° *Tcheun-Young* (c'est-à-dire Lucifer-Dieu), avec ses armées célestes commandées par 2° *Zi-ka* (c'est-à-dire Baal-Zéboub ou Belzébuth), triomphera de 3° Dieu-Diable ou cochon *Yé-su* (c'est-à-dire Adonaï ou Jésus-Christ, indistinctement).

Ainsi, pour se reconnaître, on glisse dans la conversation un sujet quelconque donnant prétexte à demander la valeur d'un multiple de trois, le premier venu, par exemple :

— Combien donc font trois fois sept ?

— Trois fois sept, répondra l'interrogé, s'il est initié, — cela fait *dix-huit*.

Étant admis que le nombre trois est sacré, il faut toujours le retrancher du produit réel, *une fois*, mentalement. En d'autres termes, on doit garder secret le nombre trois et ne dire que l'excédent.

Il peut arriver aussi que deux initiés, se sachant membres de la San-ho-hoeï, se rencontrent ; mais l'un d'eux est accompagné d'un troisième Chinois, qui n'est peut-être pas un frère luciférien. Comment découvrir si cet inconnu n'est qu'un profane ?

La question habituelle de demande relative à la bonne santé sera posée à son compagnon :

— *Hao ? pou-hao ?*

Ce qui veut dire : « Bien ? ou non-bien ? » équivalant à notre : « Comment vous portez-vous ? »

Entre frères de la San-ho-hoeï, cette question a un autre sens. Elle signifie : « L'homme qui est avec vous est-il un frère ou non ? »

On comprend facilement quelle sera la réponse.

S'agit-il d'un profane, l'interrogé répondra : *Pou-hao*, non bien, il ne l'est pas. S'agit-il d'un affilié, il répondra : *Hao*, bien, il l'est.

Cependant, il peut se faire que l'interrogé, distrait ou ne songeant plus à la portée mystérieuse de la question conventionnelle, réponde bien ou non-bien, suivant que réellement il est en bonne ou en mauvaise santé. Pour parer à l'inconvénient qui résulterait de cet oubli de la part de l'interrogé, l'interrogant pose ensuite une deuxième question, qui est celle-ci :

— Pourriez-vous me prêter trois sapèques ? — en expliquant que, par négligence, il est sorti de chez lui sans la moindre monnaie.

Cette fois, l'interrogé aura certainement compris.

Trois sapèques, équivalant en tout à cinquante-cinq centimes de notre monnaie, forment donc une très minime somme.

N’importe, l’interrogé répondra qu’il est pris au dépourvu, qu’il a oublié son argent chez lui, en un mot, qu’il est désolé de ne pouvoir rendre le petit service que son ami lui demande.

Forcément, alors, le troisième Chinois interviendra, s’il est un profane, pour offrir les trois sapèques. Au contraire, s’il est affilié à la San-ho-hoeï, il gardera le silence, et, comme négligemment, prenant l’extrémité de sa natte à la main gauche, il la frottent trois fois avec le bout des doigts de la main droite.

Un autre signe de reconnaissance, dans le Rite Céleste, consiste à tenir son parapluie ou parasol renversé, c’est-à-dire la tête vers le sol, lorsqu’on le porte sous le bras, plié.

Comme on le voit, le tuilage n’est pas compliqué, dans la San-ho-hoeï. Mais ce n’est pas du tuilage que vient la difficulté, pour être admis à une réunion des luciférien chinois. La grosse difficulté est que ces sectaires ne reçoivent chez eux, en fait de francs-maçons étrangers, que les Old-fellows, les membres du Lessingbund, les affiliés du Palladium et les fakirs luciférien de l’Inde ; les 33es du Rite Écossais eux-mêmes ne sont pas reçus, s’ils n’ont pas été initiés à un grade palladique.

En outre, les temples de la San-ho-hoeï sont rigoureusement tenus secrets ; les Sublimes et Discrets Vengeurs n’en font même pas connaître l’endroit aux maçons de rites étrangers qu’ils consentent à recevoir. Enfin, il faut, au préalable, se mettre sans la moindre défense entre leurs mains et dans un état qui laisse la vie du frère visiteur à leur absolue discrétion.

Cresponi m’avait fourni des renseignements détaillés, aussitôt que j’avais été créé Hiérarque. Pour pénétrer dans une réunion de la San-ho-hoeï, lorsque l’on appartient à l’un des quatre rites qui frayent avec les luciférien chinois, il n’y a qu’une marche à suivre : aller dans une fumerie d’opium ; avoir sur soi ses papiers établissant l’initiation luciférienne ; s’endormir à l’opium, en posant auprès de soi du côté gauche son parapluie ou parasol fermé, la tête en bas, c’est-à-dire la tête du parapluie touchant vos pieds et le bout dudit parapluie dans la direction de votre tête. Il arrive alors ceci : tout étranger qui vient dans une fumerie d’opium, et surtout seul, est très remarqué ; d’autre part, les affiliés de la San-ho-hoeï sont légion ; dès qu’ils vous voient vous endormir dans les conditions indiquées, ils savent que

c’est là, de votre part, la sollicitation d’être admis à leur séance ; et tandis que vous vous êtes ainsi livré à eux, endormi, après qu’ils se sont assuré de votre qualité, en vous fouillant, alors ils vous enlèvent et vous transportent dans un de leurs temples, dont vous ne devez jamais connaître le chemin. On est donc apporté inerte à la réunion de la San-ho-hoeï, tandis que l’ivresse de l’opium vous a anéanti et que vous êtes mis complètement à la merci de ces frères inconnus ; il n’existe pas d’autre moyen d’obtenir l’introduction.



On est donc apporté inerte à la réunion de la San-ho-hoeï, tandis que l’ivresse de l’opium vous a anéanti et que vous êtes complètement à la merci de ces frères inconnus ; il n’existe pas d’autre moyen d’obtenir l’introduction.

Or, ce n'était pas tout que de savoir comment il faut s'y prendre pour pénétrer dans la San-ho-hoeï. La grande question était si je me résoudrais à me soumettre aux conditions requises ; et cette question-là, j'avoue que je me la suis posée maintes fois avant de prendre une décision définitive, irrévocable.

Il me semblait que, cette fois, ma vie allait être plus en danger que jamais. Certes, j'en avais fait volontiers le sacrifice à Dieu, dès le jour où j'avais entrepris mon enquête ; mais, du moins, je tenais à pousser mes investigations jusqu'au bout. Je voulais voir le temple de Charleston, ce Vatican de la religion luciférienne ; je voulais aussi constater la pratique du palladisme en Europe.

Heureusement, j'avais sur moi, — et ce fut ce qui me décida à tout braver encore, — un gage béni de la protection suprême qui m'était nécessaire ; je veux parler de cette petite médaille indulgenciée de Saint-Benoit, que le bon abbé Laugier m'avait remise au moment de mon départ et qui ne m'avait jamais quitté. Dès le début, je l'avais cousue secrètement à l'intérieur de mon cordon du rite de Memphis ; et cette précaution ne fut pas inutile, puisqu'à Calcutta, lors de l'épreuve imprévue des serpents, on m'obligea à me dépouiller de tous mes vêtements et à ne garder sur moi que mes insignes maçonniques ; pour moi, j'ai la conviction intime que c'est surtout à cette sainte et précieuse médaille que je dois d'être sorti indemne de cette première dangereuse affaire. Une fois constitué Hiérarque, c'est dans mon cordon palladique, toujours intérieurement, à la pointe, que j'avais cousu ma médaille de-Saint-Benoit. Elle me donna donc encore confiance, et je pris la résolution d'assister à une tenue de la San-ho-hoeï, quoi qu'il pût m'arriver.

Chinois et opium sont, on le sait, deux mots qui consonnent volontiers l'un avec l'autre ; dès qu'on prononce l'un, l'autre vient tout naturellement à l'esprit.

Avant de voyager, dans les quelques livres que j'avais eu l'occasion de lire sur la Chine et ses mœurs et coutumes, l'habitude de fumer l'opium

était une de celles qui m'avaient le plus frappé. Ce n'était pas pourtant le fait de cette étrangeté qui avait impressionné mon esprit ; car cette étrangeté n'est en réalité qu'apparente. Ceux qui s'extasient à ce propos sont, en somme, de bons nigauds, et, disons le mot, de vrais Parisiens dont la badauderie est incommensurable, qui, ne connaissant rien, n'ayant rien vu, s'étonnent de tout ce qui n'est pas Paris. Hélas ! que Paris est petit, cependant, et peu de chose pour qui a vu le monde et a pu comparer !…

Mais la question n'est pas là, et il y aurait trop à dire si l'on voulait entamer un chapitre sur l'incongrue impertinence de mes compatriotes et, en particulier, des Parisiens, qui, par un sot chauvinisme, s'imaginent que nous sommes le premier peuple du monde, qu'après nous il faut tirer l'échelle, et qui le croient fermement.

Ils ne croient pas en Dieu, mais au sel renversé sur la table, aux fourchettes en croix, et à Paris. Ah ! le diable a beau jeu avec cette catégorie de nigauds, si nombreuse dans notre cher pays de France, gens qui se figurent que nous sommes au-dessus de tout, que nous absorbons tout, que nous sommes tout. Certes, notre pays a sa place et sa grande place dans le concert du monde, mais sa place et pas plus !

Fumer de l'opium, en résumé, n'est pas plus étonnant que fumer du tabac ; s'enivrer d'opium n'est pas plus extraordinaire que se saoûler, comme le fait l'ouvrier parisien ; avec des composés chimiques et des alcools frelatés. Tout cela s'équivaut : s'adonner à ces habitudes, c'est contracter un vice du même ordre, que l'on habite l'Europe ou l'Asie.

Mais que voulez-vous ? On a beau tenter de secouer ce joug de francianisme qui vous pèse sur les épaules ; on reste français, et l'on « s'épate » volontiers. J'essaye aujourd'hui de faire la leçon à mes compatriotes, et j'ai donné dans le même travers qu'eux. La première fois que je vins en Chine, je voulus, en vrai badaud émerveillé de l'inconnu, voir fumer et fumer moi-même de l'opium. Il n'y avait pas seulement curiosité de ma part ; mais il fallait que je pusse dire : « J'ai fumé de l'opium, et en Chine même ! » Petite faiblesse d'amour-propre.

C'est pourquoi, lors de mon premier voyage à bord du Courrier de Chine, dès que j'eus mis le pied sur le sol de la concession française de Shang-Haï, visé-vis de laquelle mouille le bâtiment, j'avais visité une fumerie d'opium.

Dans la rue même du consulat, à deux pas et sous l'œil paternel de l'autorité française, au-dessous du pavillon national qui couvre la marchandise, on abrutit les Chinois avec l'opium. Il se passe la une comédie, comme en Cochinchine : le gouvernement français crie à haute voix contre les Anglais qui cultivent l'opium et le vendent, et en sous-main il concède ce trafic à des Français et en encaisse les excellents revenus. Je n'avais donc pas eu de peine à me faire indiquer une « opium-shop » ou fumerie d'opium, tolérée, ce qui veut dire autorisée et payant patente.

Pour dire toute la vérité, je dois ajouter que je ne récidivai point, à aucun autre de mes voyages suivants, sauf à celui dont je fais le récit ; mais, cette fois, j'avais un but sérieux, que j'ai fait connaître. En outre, je ne me rendis pas dans une fumerie installée en territoire français ; j'allai à la ville chinoise, je m'enfonçai en plein cœur de Tong-Ka-Dou. Bien entendu, j'avais laissé à bord tout ce qui aurait pu me rendre suspect aux frères « fouilleurs », et, par contre, j'avais glissé dans mes poches mes insignes et mon diplôme palladiques.

Il faisait un temps superbe. Dans la San-ho-hoeï, les séances ont lieu aussi bien de jour que de nuit. Mon parasol à la main, je marchais, un peu au hasard, me demandant si j'aurais la « chance » d'être aperçu et compris par quelque frère luciférien et si aussi ma tentative coïnciderait avec une tenue diurne de quelqu'un des temples secrets.

Pas bien loin du lac légendaire dont j'ai parlé, je remarquai un vieux Chinois qui déambulait d'un pas lent, portant son parasol plié sous le bras, la tête en bas. Je savais ce que cela voulait dire. Je réglai mon pas sur celui du bonhomme, et, sans faire semblant de rien, je le suivis. Justement, il ne tarda pas à entrer dans une fumerie d'opium. J'y entrai aussitôt. Le vieux magot ne venait pas pour fumer, mais pour une affaire quelconque. Il me regarda, d'abord, parce que ma présence lui parut insolite en ce lieu ; ensuite, il remarqua que je tenais mon parasol plié dans la même position qu'il tenait le sien ; mais pas un muscle de sa face jaune ne tressaillit ; seulement, il ne me perdit pas des yeux, jusqu'à ce que j'eusse choisi ma place dans la fumerie.

C'était pour moi une première satisfaction ; j'étais maintenant à peu près certain que je n'allais pas m'enivrer d'opium en pure perte.

Imaginez-vous un grand hall, plutôt long que large. De chaque côté, dans le sens de la longueur, court un plancheyement disposé en lit de camp, sur lequel sont étalées, à peu de distance les unes des autres, séparées seulement par l'intervalle de l'épaisseur de deux corps d'hommes, des nattes de bambou tressées, qui elles-mêmes ont les dimensions d'une descente de lit.

Sur chacune de ces nattes, un homme, un fumeur d'opium, est étendu.

Dans l'intervalle, sont disposés les accessoires de l'opération, savoir : une lampe à esprit-de-vin ; un petit pot contenant de l'extrait gommeux d'opium, dans lequel une longue épingle est piquée ; une bouillotte à thé, dans son revêtement de bambou doublé de soie molletonnée ; la pipe à opium ; enfin, sur une soucoupe, des pépins de citrouille, de melon et de pastèque, légèrement torréfiés.

Voici comment le fumeur procède :

Il choisit une des nattes restées libres et s'y étend tout de son long,

sur un des côtés du corps, une jambe étendue, l'autre fléchie. Il allume la lampe à esprit-de-vin, et à cette flamme il fait légèrement chauffer l'épingle longue ; lorsqu'elle est chaude au degré voulu, il la plonge dans le petit pot d'extrait gommeux d'opium et la retire chargée, à son extrémité, d'une petite quantité de matière qui s'y enroule en forme de goutte ou de perle.

Il saisit alors la pipe. Celle-ci se compose d'un tuyau court et épais, comme une petite flûte, à laquelle elle ressemble absolument. À l'union du tiers inférieur avec les deux tiers supérieurs, est un trou recouvert d'une plaque de métal, ronde, de la largeur et de l'épaisseur très exactement d'une pièce de cinq francs en argent, trouée également au centre d'une petite élévation en forme de capsule qui en tient le milieu. C'est sur cette petite capsule et autour d'elle que le fumeur dépose successivement les perles d'opium qu'il a ramassées avec son épingle ; celles-ci s'agglomèrent et forment, au centre de la plaque et recouvrant la capsule, une petite massé ronde de la grosseur d'un pois chiche.

Alors, le fumeur penche sa pipe sur la lampe à esprit-de-vin, dont la flamme brûle l'opium, lequel produit ainsi une fumée épaisse et blanche que l'homme aspire en trois ou quatre aspirations et qu'il rend par le nez.

C'est fait. La première pipe d'opium est fumée.

On recommence la même manœuvre, en espaçant chaque pipe d'une petite séance de pépins torréfiés, que l'on épluche et que l'on mange en les accompagnant de quelques gorgées de thé.

La première pipe ne produit aucun effet, si ce n'est une toux légère causée par le passage de la fumée âcre sur l'épiglotte et le larynx supérieur. Mais, tout à coup, à la deuxième ou troisième pipe, une sensation particulière vous prend. On se sent comme éthérisé, volatilisé, subtilisé ; l'esprit semble se détacher du corps : on n'est plus homme, on n'est plus sur la terre ; ou est dans l'irradiation, dans l'éther, dans l'infini.

Alors aussi, mille sensations d'un plaisir inconnu vous étreignent, se succédant rapidement les unes aux autres, sans intermittence, et comme subintrantes même ; c'est une sorte de fièvre voluptueuse dans laquelle un accès n'est pas encore terminé que déjà un autre commence. On est absolument heureux ; on perd la notion des misères d'ici-bas ; on entend des sons délicieux de cloches, une musique céleste, des voix harmonieuses ; la poitrine se dilate ; un air pur et frais traverse les poumons ; la circulation s'active ; on a vingt ans.

Puis, les idées deviennent plus aiguës ; on sait tout, on voit tout, on entend tout ; c'est, en un mot, un bien-être inexprimable, une séparation de l'âme d'avec le corps ; on croit planer au-delà des mondes, en plein surnaturel.

L'état complet se produit à la quatrième ou cinquième pipe, — la quatorzième ou quinzième pour les habitués, — que l'on fume alors machinalement, sans s'en rendre compte, dans une hallucination complète de tous les sens.

Peu à peu, enfin, l'on s'endort.

Le réveil, par exemple, est désagréable. La tête est lourde ; les oreilles bourdonnent ; sans appétit et sans soif, annihilé, on est complètement abruti. Il paraît que cet état devient encore à la longue une jouissance aiguë.

L'aspect d'une opium-shop est typique. Dans une demi-obscurité, piquée des flammes bleuâtres des lampes à esprit-de-vin, parmi un relent un peu nauséeux d'opium cuit, des formes humaines évoluent lentement dans la fumée. Gestes lents, silence complet, mouvements étranges de corps

étendus ; telle se présente une opium-shop : une morgue dont les cadavres seraient chauds et remueraient légèrement.

Lorsqu'on envisage ces choses d'une façon superficielle, le fumage de l'opium n'apparaît que comme un vice ordinaire, au même titre que l'abus du tabac, la manie de l'absinthe ou la passion du jeu ; l'homme s'y abrutit, maigrit, dépérit, et, comme l'alcoolisé, finit dans le marasme ou la folie.

Mais n'y a-t-il rien autre à dire ? — Il y a encore ceci, et là est le plus grave : dans les hallucinations que l'opium procure, on aperçoit l'esprit du mal et ses démons, apparaissant sous les formes les plus variées, multipliant les tentations ; et comme alors on n'est plus maître de soi, comme on ne possède plus même la direction de ses pensées, on s'abandonne au Maudit, on l'écoute, on se laisse transporter par lui à travers l'espace. C'est là une hallucination, il est vrai ; mais il n'en est pas moins évident que ces Chinois qui s'y livrent régulièrement sont de grands coupables et que c'est de leur part une manière comme une autre de rechercher le contact des mauvais esprits. Si Satan et ses diables n'apparaissent pas réellement, puisque ce que le fumeur voit et sent est un rêve d'ivresse, du moins cette ivresse spéciale peut être qualifiée de satanique, et sa recherche consciente voue forcément l'homme à la malédiction divine.

Il faut noter aussi que le pavot, dont l'opium est le suc blanc qui noircit au contact de l'air, est une plante nécromantique, c'est-à-dire tout particulièrement employée par les occultistes dans leurs opérations infernales, comme les solanées vireuses, mandragore ou aiguë, que nous aurons à étudier plus loin dans un autre chapitre de ce récit.

Ce jour-là, donc, si je me décidais à me plonger dans cette déplorable ivresse, ce n'était point pour me procurer quelques longs instants de ces illusions étranges que ma conscience de chrétien réprouvait ; une expérience, remontant à plusieurs années déjà, m'avait pleinement édifié. Pour la première fois, j'acceptais de la renouveler, cette expérience, uniquement parce qu'il fallait en passer par là, sous peine de ne jamais pénétrer dans la San-ho-hoeï.

J'avais choisi ma place, et, comme les autres, je m'étendis sur une des nattes de bambou.

Encore une fois, une chose me frappa : les mains en griffe, chez le Chinois qui m'apportait mon service. Elles étaient plus marquées même, celles-là, que toutes celles que j'avais vues auparavant. On sait, d'ailleurs, que c'est la règle, chez les Chinois de caste, de se laisser pousser les ongles, non pas seulement longs et taillés comme les femmes européennes et les petits-maîtres, mais absolument en forme de griffes diaboliques. Chez quelques-uns même, cela devient de l'exagération poussée jusqu'à l'invraisemblance : pour montrer qu'ils sont de haute caste, c'est-à-dire qu'ils ne font jamais en quoi que ce soit œuvre de leurs dix doigts, ils se laissent ainsi pousser les ongles, qui ont ainsi deux et trois mètres de longueur, — on en cite même à sept mètres, — et qui s'enroulent en rond, de façon à former comme des cornes ou de véritables rouleaux aux extrémités des doigts.

Je plaçai mon parasol, le long de mon corps, à gauche, dans la position que Cresponi m'avait indiquée, et je me mis à fumer.

J'éprouvai toute la gamme des sensations ordinaires, j'eus les hallucinations habituelles, dans mon sommeil d'ivresse. Et, lorsque je me réveillai, je n'étais plus sur la natte de l'opium-shop où je m'étais endormi, mais sur une sorte de chaise longue à brancards qui avait servi à me transporter.

Je me trouvais au centre d'une vaste salle rectangulaire, très vivement éclairée par le haut, le plafond étant en de nombreux endroits coupé par de larges baies transversales dans le sens de la largeur ; ces bandes, qui permettaient au jour extérieur de pénétrer avec abondance, étaient hermétiquement fermées au moyen de solides plaques de verre, ou, pour mieux dire, de cristal, d'une limpidité étonnante.

Tout autour de moi, une foule de Chinois, mêlés de quelques Anglais, étaient là, me regardant avec curiosité et sans antipathie.

— Frère, me dit l'un d'eux en bon anglais[1], n'aie aucune crainte ; nous t'avons reconnu ; nous avons constaté, par les preuves authentiques placées sur toi, que tu es vraiment affilié à un rite ami du nôtre ; tu ce donc au milieu de tes frères, qui sont heureux de te recevoir dans leur temple sacré.

Je frottai mes yeux, je passai mes mains sur mon corps en me tâtant, afin de constater que j'étais bien éveillé ; puis, je me levai.

Un des Chinois lisait ma patente de Hiérarque. Un autre tenait mon cordon palladique, pris dans ma poche, et me le tendait. Sans me faire prier, je le passai immédiatement à mon cou.

— Il résulte de tes titres, reprit l'un des dignitaires, que tu appartiens au Palladium de Charleston, au grade de hiérarque. Quel est donc ton mot de passe et quels droits ton grade te donne-t-il ?

— *Ult*, répondis-je, et ce mot dit le premier de mes droits.

— Ton mot sacré, alors ?

— *Baph*, et ce mot dit le second de mes droits. À mon appel, les poignards se lèvent pour la vengeance ; à mon appel, lorsque six autres hiérarques m'accompagnent, le Père du temple daigne paraître.

Ces quelques mots échangés constituent la partie principale du tuilage, au second degré masculin palladique.

On ne m'en demanda pas davantage ; d'ailleurs, j'étais en mesure de répondre.

Je remerciai en quelques mots, à raison de l'honneur qui m'était accordé. Après quoi, tandis qu'on enlevait la chaise à brancards sur laquelle j'avais été transporté, je jetai sur la salle et sur l'assistance un coup d'œil moins sommaire qu'au premier moment.

À l'orient, sur une estrade élevée seulement de trois degrés, trônait, sur un autel, l'idole de la San-ho-hoeï, sous une espèce de baldaquin sans rideau, supporté par neuf colonnes torses. L'idole était un Baphomet, dont la moitié supérieure du corps était remplacée par un dragon chinois, gueule ouverte, et les pattes étendues écartées, comme bénissant l'assemblée. Au Rite Céleste, chose bizarre, le bouc n'est pas en honneur ; bien au contraire ! les Chinois affectent, par rage d'injure, de s'en servir pour symboliser les missionnaires catholiques, qu'ils appellent tantôt boucs, tantôt cochons.

Au milieu de la salle, dans un grand espace vide, j'apercevais une sorte de baptistère, recouvert d'un lourd couvercle en bois.

Mais le plus curieux à voir, c'étaient les peintures murales qui constituaient la principale décoration de la salle. Elles consistaient en une succession de tableaux, peints dans le goût bizarre, extravagant du pays, par

ces artistes chinois qui n'ont jamais eu, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, la moindre idée des ombres ni des effets de lumière ; dont la couleur n'est jamais fondue ; dont les lignes sont dures, les compositions sans perspective ; où, au rebours des idées naturelles les plus élémentaires, en dépit du sens commun, les personnages représentés au fond de la scène sont généralement plus grands et plus gros que ceux du premier plan, ce qui donne à ceux-ci un air de pygmées, de nains ; dont tous les personnages, enfin, semblent avoir été dessinés par un Boquillon plus ou moins fou, à la cervelle constamment hantée d'un monstrueux cauchemar.

Dans nos églises chrétiennes, nous avons une succession de tableaux formant série : le chemin de la croix. Eux, les sectaires de la San-ho-hoeï, ils ont, dans leurs temples secrets, une série d'horreurs, la série des supplices à infliger aux missionnaires catholiques.

Quand un maçon haut-gradé, d'un rite en correspondance avec les luciférien chinois, est admis à une de leurs réunions, ils ne se mettent pas immédiatement en séance ; ils sont fiers de lui faire les honneurs de leur local ; très orgueilleux de leurs peintures, ils les lui expliquent.

Pour eux, le ré-théurgiste optimate, qui, dans des contrées où la religion de la majorité est soit le catholicisme soit le protestantisme, est en secret un fidèle fervent de l'éternel ennemi du dieu des missionnaires, ce frère est, à leurs yeux, un allié sûr ; ils se sentent unis à lui par la haine, une haine commune, une haine infernale ; c'est pourquoi celui-ci les voit tels qu'ils sont, c'est-à-dire plus affreux d'âme encore que de corps ; avec lui, ils s'épanchent, ils rejettent leur habituelle fourberie.

Ce que j'ai vu ce jour-là à Tong-Ka-Dou est épouvantable, et cela était en même temps extraordinaire ; j'ai assisté à des phénomènes de spiritisme satanique vraiment inouïs.

Le sceptique dira que ce que je vais raconter de cette séance de la San-ho-hoeï est un souvenir du rêve dont mon imagination a été frappée pendant mon ivresse d'opium ; il dira que je ne suis pas sorti de l'opium-shop et que je me figure avoir vu toutes ces choses.

Heureusement, j'ai eu une preuve matérielle, indiscutable, que je me suis très réellement réveillé dans un des temples de la San-ho-hoeï et que je n'ai nullement été l'objet d'hallucinations quelconques à partir de ce moment-là.

Cette preuve, la voici :

À l'un de mes voyages postérieurs, je visitai la loge anglaise de Hong-Kong (rite de Royale-Arche) ; dans la journée, je fus à la bibliothèque maçonnique, guidé par un frère archiviste fort complaisant. Or, parmi les curiosités qu'il me montra, se trouvaient, *j'en fus stupéfié*, des reproductions photographiques très exactes des peintures murales que j'avais vues dans le temple luciférien chinois de Tong-Ka-Dou.

Je demandai au frère archiviste ce qu'étaient ces photographies, me gardant bien, on le comprend, de lui dire que les sujets représentés ne m'étaient pas inconnus.

Il me répondit :

— Ce sont des tableaux dont l'association chinoise de la San-ho-hoeï orne ses salles de réunion. Notre rite n'a pas la correspondance avec cette société. Mais un de nos frères haut-gradés, qui est, en outre, affilié aux Old-Fellows, a eu l'occasion d'être admis à une tenue du Rite Céleste, à l'un des temples de Kouang-Tchéou-Fou (les Européens disent *Canton*), et c'est comme Old-Fellow qu'il a obtenu la permission de prendre la photographie de ces tableaux. Il nous en a laissé une épreuve à titre de document curieux. Il disait, du reste, qu'il avait vu ces mêmes peintures murales dans d'autres temples de la San-ho-hoeï, notamment à Pé-Kin et à Tong-Ka-Dou (Shang-Haï).

Cette réponse, que je reproduis telle quelle, est pour moi d'une extrême importance. Il est impossible d'admettre que j'ai pu voir, pour la première fois, dans une hallucination, des tableaux dont je devais retrouver, plusieurs années après, la reproduction exacte, la photographie même, dans les archives d'une loge.

Ce n'est pas tout. Les luciférien chinois, s'ils sont d'une méfiance invraisemblable jusque vis-à-vis des francs-maçons ordinaires des autres pays, sont, par contre, très expansifs à l'égard de leurs compatriotes, non pas qu'ils renoncent pour eux à leur mystère, mais parce qu'ils agissent ouvertement au sujet de la propagande de leur haine parmi le peuple.

Extérieurement, ils s'affublent du nom de « parti anti-étranger » ; et, sous ce couvert, ils répandent leurs idées dans la population ; cela, au moyen

d'imprimés de toute espèce, qu'ils distribuent gratuitement par millions et par millions d'exemplaires.

Ils affectent de n'avoir en vue que les étrangers à expulser ; mais ce sont toujours des missionnaires catholiques qu'ils peignent ou dessinent livrés à mille supplices. C'est toujours le missionnaire catholique qu'ils représentent dans leurs imprimés ou sur leurs tableaux. Sous prétexte d'avoir un but politique, ils crient tout haut qu'il faut chasser les étrangers ; mais, au fond, comme leur but est essentiellement anti-catholique, ils disent tout bas qu'il faut torturer, massacrer les missionnaires, et ils propagent ces excitations, même au moyen d'imprimés depuis quelque temps.

Le foyer du satanisme littéraire chinois est à Hwang-Pi, ville située à vingt milles au nord de Hang-Kéou qui est le centre du commerce intérieur du Céleste Empire ; à Hwang-Pi, on trouve des imprimeurs, des protes, des libraires, tous satanistes.

Ces imprimés, de la propagande luciférienne, sont sous forme soit de feuilles volantes soit de brochures du genre album. Tous les dessins qui s'y trouvent tirent leur inspiration des peintures murales des temples de la San-ho-heï. Il n'y a pas moins de 1,200 de ces publications différentes d'images, outrageant de la façon la plus grossière, non seulement les prêtres de la religion catholique, mais encore Notre-Seigneur Jésus-Christ, que ces misérables satanistes appellent couramment « le cochon crucifié ».

Eh bien, dans un autre encore de mes voyages, j'ai vu de ces images, et, dans leur formidable quantité, j'en ai constaté une dizaine environ qui étaient la copie fidèle, irréprochable, des tableaux dont sont ornées les diverses salles du temple luciférien, dans lequel j'ai assisté à une tenue tout entière, à Tong-Ka-Dou, vers la fin de novembre 1880.

Personne ne me soutiendra donc, en face, que j'ai été victime d'une hallucination, que je n'ai rien vu en réalité. Je sais que j'ai vu, bien vu, de mes yeux vu, étant parfaitement éveillé et mon sommeil d'opium absolument fini.

Je donne, dans ce livre, à titre de curiosité, sinon de preuve, la reproduction scrupuleusement conforme, identique, de quatre tableaux de la San-ho-heï. Je me suis procuré ces documents à la loge anglaise de Hong-Kong. Aux sceptiques qui douteraient encore et qui prétendraient que ce

sont là des documents de fantaisie, sans valeur, fabriqués, je répondrai qu'ils n'ont, pour lever leurs doutes, qu'à s'adresser à n'importe quel savant orientaliste connaissant le chinois, — par exemple, à un professeur de l'École des langues orientales, à Paris, — à lui envoyer une de ces feuilles, et à lui demander son avis. Le professeur consulté répondra que ces images sont la reproduction de documents absolument authentiques, d'origine vraiment chinoise, et il traduira comme je vais le faire les notices qui forment encadrement à ces tableaux, notices en bon et vrai chinois, et non en faux chinois comme celui des caractères peints sur les éventails de Chine qui se fabriquent aux Batignolles.

En outre, je donnerai plus loin une scène horriblement tragique de la San-ho-heï, et je l'accompagnerai d'un document de premier ordre encore, reproduction de la photographie ; au surplus, je fournirai à tout lecteur un contrôle d'autant plus sûr qu'il sera plus facile.

Pour l'instant, occupons-nous seulement des peintures murales.

SPÉCIMEN A



Titre du tableau. — Tir à l'arc sur le cochon et décollation des boucs.

À droite. — Le cochon est justement percé de plus de mille flèches…

À gauche. — Les boucs sont, pour leur châtiment, coupés en plus de mille pièces…

Il n’y a aucune erreur possible : c’est bien le Divin Sauveur que ces misérables entendent représenter sous la forme d’un pourceau. L’animal est attaché à une croix. En outre, les deux grosses lettres qu’on remarque sur le corps du cochon signifient, en chinois : *Yé-Su* (Jésus).

Quant aux hommes à tête de bouc, qu’un bourreau décapite, avant de les couper en morceaux, ils représentent les prêtres de Yé-Su.

Le principal personnage de la scène est le fameux général Tchou-han ; il ordonne les supplices et préside à l’exécution.

SPÉCIMEN B



Titre du tableau. — Supplice des missionnaires et incinération de leurs mauvais livres.

À droite. — La religion dépravée du cochon Yé-Su est très répandue dans les pays étrangers. Les sectaires ont insulté et exterminé nos ancêtres ; mille

coups de bâton et mille coups de fourche ne suffiraient pas à expier leurs crimes.

À gauche. — Les sages et les saints de la vraie religion assistent à l'incinération des mauvais livres apportés chez nous par les missionnaires ; l'odeur infecte de ces livres est un poison.

Dans ce tableau on aperçoit un vieillard appuyé sur un bâton ; il a été mis là pour personnifier les ancêtres.

Les livres qui sont jetés au feu sont les catéchismes donnés pas les missionnaires aux catéchumènes ; c'est, croyons-nous, dans le diocèse de Lyon qu'ils sont imprimés.

On remarquera que, devant les livres, les prétendus sages et saints se bouchent le nez.

SPÉCIMEN C



Titre du tableau. — Une réunion de braves assiste au supplice des diables.

(Par diables, les luciférien chinois entendent dire les prêtres du dieu-diable, c'est-à-dire les missionnaires, jésuites, lazaristes, etc.)

À droite. — Le fouet et la crevaison des yeux ; soit le nom de Yé-Su maudit jusqu'à mille générations !…

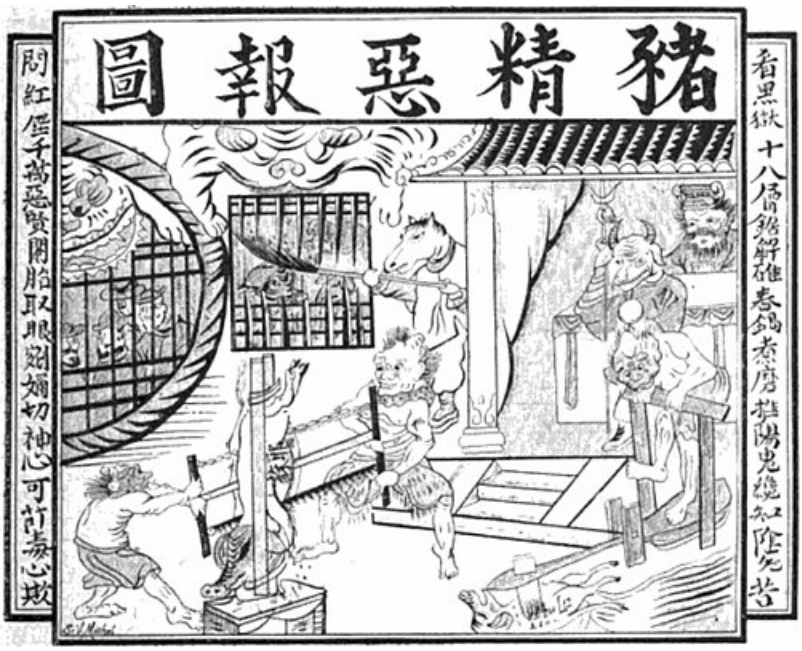
À gauche. — On rince la gueule (*sic*) des missionnaires avec l'eau qui leur convient, l'eau des latrines, et les tortionnaires sont obligés de se boucher le nez…

À côté du groupe des guerriers, qualifiés de braves, on aperçoit encore ici le vieillard, personnifiant les ancêtres.

Les supplices sont représentés sur ce tableau, tels qu'ils sont infligés à nos missionnaires catholiques. Le fouet se donne avec un faisceau de ronces.

Pour rendre un missionnaire aveugle, ces atroces Chinois l'attachent d'abord à une croix ; puis, avec l'affreux rire qui caractérise la satisfaction de leur cruauté, ils viennent à deux, et chacun enfonce le pouce droit dans l'un des yeux du martyr.

Les appareils, que l'on remarque dans ce dessin, et d'où les tortionnaires tirent l'urine qu'ils versent au moyen d'un entonnoir dans la bouche des prêtres martyrs, sont très exactement la représentation des urinoirs publics (portatifs) installés en Chine au coin des rues. La haine de ces scélérats est telle, qu'il arrive souvent qu'ils viennent l'un après l'autre uriner dans la bouche du missionnaire couché et attaché sur le sol ; il n'est pas d'horreur qu'ils n'aient imaginée pour raffiner leurs supplices.



Titre du tableau. — Châtiment suprême infligé justement aux cochons.

À droite. — Derrière les grilles de leur prison, les cochons-missionnaires assistent au supplice du cochon Yé-Su…

À gauche. — La scie et l'écorchoir…

Dans ce qui précède, je n'ai pas pu, par respect pour mes lecteurs, donner la traduction de tout ce chinois, non-seulement blasphémateur, mais blasphémateur ordurier et obscène.

Je ferai remarquer, pour terminer, que le pourceau que l'on scie en deux dans ce tableau porte sur le corps (comme celui crucifié du spécimen A) les caractères donnant le mot *Yé-Su*.

Après m'avoir montré avec orgueil leurs tableaux et me les avoir expliqués, les frères de la San-ho-hoeï m'annoncèrent qu'ils n'attendaient plus personne et qu'ils allaient ouvrir la séance.

Parmi les quelques Anglais qui se trouvaient là, il y en avait deux qui appartenaient au Rite Écossais, avec le grade de souverain grand inspecteur

général (33e degré), mais qui avaient reçu en outre l'initiation palladique, ainsi qu'en témoignaient leurs insignes ; comme moi, ils avaient dû se soumettre à l'ivresse d'opium pour être admis à titre de visiteurs.

Les autres Anglais qui se trouvaient là étaient directement affiliés à la San-ho-hoeï, en faisaient partie ; ils portaient, en écharpe, le cordon du Rite Céleste, dont le principal ornement est le dragon à cinq griffes.

Mais tous les assistants sans exception avaient, en camail, le cordon palladique, moiré noir avec liseré blanc en bordure, et le bijou (petite échelle d'or à sept échelons) suspendu à la pointe. Ces ornements sont portés par les luciférien chinois pour faire honneur aux affiliés du Palladium de Charleston qu'ils reçoivent et afin de leur témoigner combien, sous le rapport des idées religieuses, ils sont d'accord avec eux.

Les luciférien chinois vont même plus loin. Pour marquer mieux encore leur parfaite concordance d'idées avec les palladistes, ils s'expriment en anglais, dans ces séances spéciales, et, chaque fois qu'ils ont à parler du Dieu-Bon, ils disent Lucifer au lieu de Tcheun-Young, et Baal-Zéboub au lieu de Zi-ka. C'est là la meilleure preuve que la San-ho-hoeï et la Maçonnerie Palladique sont sœurs et savent fort bien que l'objet de leur adoration, à l'une et à l'autre, est le même dieu, Satan.

La séance commença donc, à laquelle assistait le tao-taï de Shang-Haï, dans son grand costume impérial, bouton de cristal opaque et queue de paon.

Je fais grâce au lecteur des cérémonies rituelles de l'ouverture des travaux ; ce sont des banalités qui se ressemblent partout, dans tous les rites.

D'autre part, on n'était pas réuni pour une initiation, mais pour s'exciter les uns les autres contre les missionnaires catholiques. Et, ici, on me permettra de faire une remarque. À cette époque, dans tous les pays du monde, les persécutions religieuses avaient pris, depuis quelque temps, un caractère des plus aigus. L'Allemagne était en plein *culturkampf* ; quant à l'Italie et la France, les gouvernements de ces deux pays, empoisonnés de francs-maçons et de satanistes, travaillaient avec ardeur à ruiner progressivement les institutions de l'Église. Il y avait, de toutes parts, on ne savait pourquoi, une recrudescence de haine contre la papauté, contre le clergé catholique, contre les congrégations.

J’aurai à montrer plus tard, comment, dans certaines circonstances que le diable croit plus favorables que d’autres, ce dernier, qui est en rapports directs avec son vicaire du Directoire de Charleston, lui donne des ordres, lesquels sont aussitôt transmis à la haute maçonnerie universelle, c’est-à-dire aux chefs luciférien des divers rites ; et ce mot d’ordre, ainsi communiqué par les messagers secrets de la secte internationale, a pour but de multiplier les vexations contre les catholiques et de les empêcher, par tous les moyens possibles, de se livrer aux manifestations de leur foi et à la pratique de leur religion.

Ce genre de persécution, qui reste plus ou moins longtemps assoupie, se réveille par intervalles, avec plus ou moins de vigueur, ainsi que chacun peut le constater. Eh bien, ces réveils ne sont pas aussi spontanés qu’ils le paraissent extérieurement ; ils ne sont pas dûs non plus à l’initiative des hommes ; mais ils sont soufflés par le Maudit, inspirés, ordonnés par lui, quand il croit le moment venu de monter à l’assaut de Dieu et de la Sainte Église, notre mère.

Précisément, alors, le monde impie commençait à s’agiter ; les émissaires de Charleston parcouraient les grands centres luciférien, porteurs des ordres verbaux ; et de tous côtés, dans toutes les arrière-loges des rites occultistes, on se réunissait pour s’entendre, prendre des mesures et passer de la parole aux actes contre ceux que l’on appelait les prêtres d’Adonaï et de Jésus.

Le grand-sage du Milieu (titre du président d’une réunion de la San-ho-hoeï) nous fit, en effet, en excellent anglais, un discours, où, bien entendu, il ne raconta pas ce que je viens de dire, mais où se développait cette thèse : que les Sublimes et Discrets Vengeurs devaient avoir à cœur de se rendre dignes de leur titre.

— Les sectaires d’Adonaï et de son immonde fils, disait-il, arrivent, débarquent et catéchisent librement sur cette terre chinoise, domaine du Dieu le meilleur et le plus grand, Lucifer. Si l’on n’y prend garde, peu à peu ils envahiront tout et s’installeront en maîtres chez nous, et ce sera la fin du règne de la vraie et bonne religion… Voulez-vous cela ?

— Non ! non ! crièrent d’une seule voix les assistants.

Et le grand-sage du Milieu continua son allocution, comparant la prédication des missionnaires catholiques à une marée montante. Il expliquait que le gouvernement chinois avait fixé le nombre de villes ouvertes aux étrangers, que les missionnaires qui s'aventuraient hors de ces villes pour conquérir les âmes agissaient à leurs risques et périls, et que, par conséquent, on avait le droit de les capturer et de les faire disparaître, après leur avoir fait subir les supplices les plus terribles et les plus ignominieux.

Tandis qu'il parlait, sa bouche bavait, et sa langue avait comme des sifflements de reptile.

L'assemblée était vivement surexcitée. Le grand-sage déclara, pour conclure, que l'on allait, afin de préparer par les moyens surnaturels l'anéantissement des missionnaires, recourir aux grandes œuvres en se mettant en communication avec les esprits du feu.

1. ↑ Tous les dignitaires de la San-ho-hoeï connaissent l'anglais et le parlent très bien. C'est la langue dont ils se servent, chaque fois qu'ils reçoivent en frère visiteur un affilié à l'un des rites en correspondance avec le leur.
   On croit bien à tort que ces peuples de l'extrême-Orient sont arriérés au point de vue des lettres et des sciences ; ils sont, au contraire, très avancés.
   Ainsi, au Japon, en dehors de la langue nationale, les étudiants en droit connaissent le français ; les étudiants en médecine, l'allemand ; les jeunes gens qui se destinent à la carrière navale, l'anglais, etc.
   En Chine, bon nombre de mandarins, en dehors même de ceux qui appartiennent à la San-ho-hoeï, parlent et écrivent couramment l'anglais, et quelquefois l'allemand ou le français aussi.

CHAPITRE XIV

Prestiges luciférien chinois.

On apporta, d'abord, un cercueil qui fut déposé au milieu de la salle et presque au pied des degrés de l'estrade.

Les cercueils chinois, il est bon de le dire, ne sont pas comme les nôtres, simples, en chêne ou bois blanc, et petits. Ce sont de véritables monuments en bois épais, laqué et rouge, avec des inscriptions dorées, sculptées en creux.

Nous savons, d'autre part, quel mépris le Chinois a de la mort, comment il tue et comment il meurt sans sourciller. Le cadeau qu'un ami obligeant et aimable fait à ses camarades à la nouvelle année consiste assez souvent en un cercueil luxueux. Il y en a qui sont de véritables chefs-d'œuvre dans leur genre, et des magasins spéciaux, très à la mode, existent dans les principales rues des grandes villes chinoises, comme à Paris nos bijoutiers de la rue de la Paix et du Palais-Royal.

Il résulte de cette mode séculaire que le cercueil, dans lequel le Chinois transporte le corps des siens morts, n'est pas un objet triste, encore moins un objet de répulsion ; aussi, à chaque instant, on rencontre sur les fleuves, qui sont en Chine les routes les plus fréquentées, des sampangs dans lesquels des familles entières vivent d'une façon nomade, descendant au fil de l'eau, avec cinq ou six cercueils sur le toit de la cabane centrale.

Mais ici le cercueil qu'on apportait avait, au contraire, quelque chose de lugubre, peint d'un sinistre bariolage en rouge, noir et vert, sans autre ornementation que des esquisses d'instruments de torture. Un nom en chinois était inscrit sur le couvercle.

Le grand-sage du Milieu, s'adressant plus particulièrement à moi et aux deux autres frères visiteurs, dit :

— Frères, ce cercueil, objet d'horreur pour tous les fidèles qui fréquentent ce temple, contient le squelette d'un de nos compatriotes, un vil scélérat, traître à notre sainte cause. Ce misérable était devenu en secret un catéchumène de la religion de Yé-Su ; il pactisait avec les missionnaires, et, pour surprendre nos projets, il s'était affilié à notre sublime association. Il nous espionnait donc !… Mais, un jour, sa félonie fut connue ; ou ne le prévint pas qu'elle était découverte ; nos anciens (car ceci s'est passé il y a bientôt quatre-vingts ans) le saisirent, dans une séance mémorable, et lui infligèrent les supplices les plus terribles, afin de châtier sa trahison… L'âme de ce grand coupable nous a échappé ; elle est allée rejoindre le Dieu-diable au sein des abîmes de l'eau éternelle ; sur elle nous n'avons aucun moyen d'action : mais ce que le Dieu exécrable n'a pu nous ravir, c'est le corps de l'infâme traître… Sa chair, tailladée en morceaux et jetée aux quatre vents, est depuis longtemps pourrie et desséchée ; les générations qui nous ont précédés l'ont piétinée et souillée ; elle s'est mélangée à l'eau croupie de nos latrines, à la putréfaction de nos cloaques ; cette chair immonde a disparu… Ce qui nous reste, ce que nul ne peut nous prendre, c'est le squelette du faux-frère ; aucune puissance au monde ne nous l'arrachera. Et c'est là notre suprême vengeance, même après la mort du condamné, ce squelette haï, détesté, nous sert dans nos opérations magiques ; ces ossements d'un criminel, nous les animons, et la dépouille abhorrée du traître est ainsi contrainte à nous répondre ; ce que le vivant a refusé, le mort est obligé de le faire.

En disant cela, le grand-sage parlait avec une rage concentrée. On avait ouvert le cercueil. Son œil, flamboyant de haine, dardait sur le squelette un regard plein de menaces.

Il fit appel à onze dignitaires, qui étaient des médiums chinois. Ceux-ci, s'asseyant sur des chaises en rond autour du cercueil, joignirent les uns aux autres leurs mains ouvertes, à plat, tenues en l'air au-dessus du squelette, en les faisant se toucher par le petit doigt et le pouce ; c'était la chaîne magnétique fluidique.

— Prions, mes frères ! fit le grand-sage.

Alors, à demi-voix, on dit l'oraison suivante, oraison spirite :

— Ô toi, Whamg-tchin-fou, esprit des os et des vertèbres, esprit des articulations, toi qui appartiens au ciel de Lucifer où tu résides, Adonaï ni son fils Yé-Su ne peuvent rien sur toi !… Nous t'évoquons au nom du Dieu le plus grand et le meilleur ; tu entendras notre appel… Viens, oh ! viens animer ce crâne, ces vertèbres ; fais que ce squelette nous parle, qu'il nous réponde. Oh ! viens, esprit, peresprit des os… Whamg-tchin-fou ! Whamg-tchin-fou !…

Il y eut un instant de silence ; puis, on entendit comme une sorte de grésillement dans l'air, pendant qu'une voix sortait du cercueil, disant : Whamg-tchin-fou ! Whamg-tchin-fou ! Après quoi, il se fit à l'intérieur un grand cliquetis d'ossements ; je me penchai, et je vis le squelette s'agiter. C'était un squelette en parfait état, fort bien articulé, comme ceux que vendent à Paris, aux environs de l'école de médecine, certains boutiquiers spécialistes, commerçants en anatomie.

Les onze médiums appuyèrent plus fort leurs mains, et l'on recommença l'évocation.

Alors, tout à coup, toutes les mains furent rejetées, pendant que les médiums, renversés par une force invisible, trébuchèrent sur leurs sièges, et nous vîmes se dresser debout, tandis que ses os cliquetaient et que sa mâchoire semblait grimacer un rictus funèbre, le squelette, dont la tête, s'abaissant et se tournant à droite et à gauche, avait l'air de passer en revue tous les gens assis, au-dessous de lui.

Puis, il leva la jambe gauche, enjambe la paroi du cercueil, sauta par terre avec un « clac » sec, vacille un instant, et finalement tomba sur une chaise qu'un dignitaire, doucement et sur la pointe du pied, était venu placer derrière lui.

Un silence profond régnait maintenant dans le temple, tandis que la lumière extérieure (on était en plein jour) pénétrait, vive, brillante, clarifiée, si l'on peut dire, en passant à travers les larges baies de cristal du plafond, et inondait, comme d'une lueur électrique, cet étrange squelette aux os blancs.

Celui-ci ne remuait plus, à présent. Le grand-sage, par derrière, lui fit des passes magnétiques, du haut en bas, lançant les bras vers lui, le baignant

d’un vrai déluge de fluide. D’autre part, les onze médiums s’étaient réunis de nouveau, avaient transporté leurs sièges autour du squelette, qu’ils enserraient de leur cercle, se tenant par la main et se touchant, en outre, par l’extrémité des pieds. Le grand-sage, alors, posa son index sur la rotule gauche du squelette ; mais celui-ci ne bougea encore pas.

Les frères de la San-ho-hoeï commencèrent une prière incantatoire, fort longue, mais très pressée comme récitation, et dans laquelle le nom de Whamg-tchin-fou revenait souvent, tandis que les médecins épandaient tout leur fluide.

Mais, comme le squelette s’obstinait à ne pas bouger :

— Je vais, dit le grand-sage d’une voix forte, je vais faire apporter la relique de Baal-Zéboub !

À cette menace, le squelette tressaillit.

— Eh bien, maintenant, reprit le grand-sage, dis, peresprit des os et des vertèbres, toi qui, par la permission de Lucifer, notre Dieu, animes ce squelette, dis, répondras-tu ?

Le squelette, d’un coup sec, baissa brusquement la tête.

Il faut que j’interrompe ici mon récit pour apprendre au lecteur qu’il existe, dans les principaux centres luciférien, quelques reliques des diables, telles que fragments d’écaille ou écailles entières de la queue, cheveux, dents, même morceaux de cornes, et jusqu’à des griffes ; ces objets sont réputés authentiques, et les sectaires affirment que ce sont pour eux de véritables talismans, au moyen desquels ils accomplissent des sortilèges de premier ordre. Je signale, à ce propos, que ce mot « reliques » est fort mal employé par les luciférien et détourné de son sens véritable ; mais ils s’en servent par dérision des saintes reliques honorées dans le catholicisme et par analogie diabolique.

— Puisque tu es maintenant décidé à répondre, reprit le grand-sage, ô peresprit des os et des vertèbres, dis-nous, ô toi qui viens, par notre volonté, de t’unir à ce qui reste du corps d’un traître abhorré, ô toi que notre puissance rattache en ce moment à un squelette de catéchumène qui fut un adorateur de Yé-Su, dis-nous, préviens-nous si quelque nouveau convoi de missionnaires vient de partir de France où s’apprête à partir ; fais-nous savoir quand ces prêtres exécrés arriveront, afin que nous puissions dès à

présent prévenir nos frères de l'intérieur, faire préparer et polir les instruments de supplices, destinés à torturer leurs corps ; car nous nous emparerons de leur matière, de leur chair, puisque leur esprit et leur âme ne sont pas à nous. Dis, Whamg-tchin-fou, esprit des os et des vertèbres, génie de l'ordre inférieur, je t'ordonne, au nom de Baal-Zéboub, de me répondre ; par sa relique, au besoin, je t'y forcerai.

La relique diabolique qui est à Tong-Ka-Dou est une poignée de cheveux que Baal-Zaboub s'arrache, lors d'une apparition remontant au siècle dernier. Cette soi-disant relique est très vénérée dans la San-ho-hoeï ; car les sectaires disent que Baal-Zéboub la leur a donnée comme gage de sa protection ; en outre, un intérêt de curiosité s'attache à l'objet, attendu que le vice-roi de l'enfer est réputé pour avoir, au moins dans ses apparitions, la chevelure bizarrement hérissée.

— Je vais te questionner, continua le grand-sage, la main tendue vers le squelette. Tu frapperas du pied trois coups pour dire oui et deux coups seulement pour dire non.

On voit, par ce résumé, qu'il n'y a pas que les tables qui tournent, répondent et pythonissent, comme le croient bon nombre de spirites un peu nigauds et simples ; entre les mains des médiums luciférien, tout peut servir d'intermédiaire pour se mettre en communication avec les esprits ; au surplus, il est bien évident que les spirites adonnés à la théurgie ne craignent pas de faire directement appel aux puissances infernales.

Le grand-sage commença, dès lors, son interrogatoire :

— Dis-nous, ô peresprit des os et des vertèbres, un convoi de missionnaires est-il, en ce moment, en partance à Paris ? est-il parti déjà ?

Après un instant d'hésitation, au cours duquel le squelette sembla être en proie à une souffrance vive intérieure, et comme s'il obéissait, contraint et forcé, il leva la jambe et frappa trois coups du pied sur le sol.

— Fort bien, reprit le grand-sage ; et de combien de prêtres se compose ce convoi ?

Même hésitation encore du squelette, mais plus longue cette fois. Alors, les médiums se levèrent autour de lui, firent des passes simultanément et l'inondèrent de plus en plus de fluide.

Le squelette sursauta ; puis, levant alternativement la jambe droite et la jambe gauche, il frappa ainsi onze coups, qui résonnèrent dans le silence.

— Onze ! murmura le grand-sage. Ils sont onze missionnaires ; chiffre fatidique !… Et depuis combien de jours sont-ils partis ?

Nouvelle hésitation du squelette. Encore une fois les médiums l'inondèrent, le saturèrent de fluide. Maintenant, le squelette frémissait. Enfin, il se décida, frappant cette fois dans ses mains vingt-quatre coups.

— Voilà vingt-quatre jours qu'ils ont quitté Paris, observa le grand-sage ; ils ont donc effectué déjà la moitié de leur voyage.

Il recommença son interrogatoire :

— Ces missionnaires, qui sont-ils ? Sont-ce des franciscains ?

Le squelette fit signe que non de la tête.

— Des lazaristes ?

Même geste de dénégation du squelette.

— Alors, des jésuites ?

Cette fois, le squelette fit un énergique « oui » de la tête, si énergique que la mâchoire inférieure alla frapper sur le sternum avec un bruit sec ; puis, il resta là, immobile, dans cette position.

— De mieux en mieux, conclut le grand-sage.

Et, s'adressant au squelette, il ajouta :

— À présent, nous avons fini.

Il allait, résumant l'interrogatoire, adresser un discours à l'assistance au sujet de la prochaine arrivée des onze pères jésuites, annoncés, lorsque l'un des visiteurs anglais, appartenant à l'écossisme, un des deux 33^{e} dont j'ai parlé et qui était en même temps Kadosch du Palladium, s'avança et demanda l'autorisation de poser à son tour au squelette une question particulière l'intéressent personnellement ; en d'autres termes, il voulait profiter de la circonstance pour exercer, lui aussi, son art de spirite.

L'autorisation lui fut accordée. Le visiteur 33^{e} se plaça donc en face du squelette, tandis que les médiums s'étaient écartés, et il se mit à faire, comme les autres, des passes magnétiques.

Malheureusement pour lui, c'était une fâcheuse inspiration qu'il avait eue là. L'esprit évoqué était-il de mauvaise humeur, à raison de la corvée qu'on venait de lui imposer, au nom de Baal-Zéboub, son chef dans la hiérarchie infernale ? ou bien était-ce un effet de la mobilité reconnue du caractère des diables, et celui-ci avait-il eu tout à coup le caprice de se moquer méchamment d'un de ses adorateurs ? Quoiqu'il en soit, la question est trop délicate pour que je me prononce ; comme toujours, je me bornerai à narrer le fait, en témoin impartial. Ce qui est certain, c'est que l'intervention inattendue de ce 33^{e} écossais, visiteur, provoqua une scène absolument terrifiante et macabre.

À peine le 33^{e} avait-il agité ses mains en prodiguent son fluide, avant même qu'il eût ouvert la bouche pour formuler sa question, le squelette, détendent tout à coup le bras, lui allonges un formidable coup de poing en pleine figure. Le médium improvisé bondit en arrière, poussant un cri, regardant effaré son agresseur. Alors, le squelette, après s'être secoué, après avoir expiré de ses cavités nasales un ronflement sinistre, comme un cheval qui s'ébroue, se leva tout d'une pièce, l'air de plus en plus menaçant, le poing tendu vers le 33^{e}, épouvanté. À cet aspect, instinctivement, chacun recula. Le 33^{e}, lui, s'enfuit à travers le temple, et ce fut une course fantastique ; car le squelette le poursuivait. L'autre, affolé, jetait des chaises dans les jambes de son agresseur, et celui-ci, marchant toujours, enjambait les obstacles, avec un cliquetis lugubre.



Le 33e, affolé, jetait des chaises dans les jambes du squelette qui le poursuivait à travers le temple, l'air menaçant, le poing tendu.

Enfin, le 33e trébucha et, brisé par l'émotion, s'allongea sur le sol. En une seconde, le squelette fut sur lui ; une lutte terrible s'engagea. Ce fut effrayant, horrible. Le mal avisé médium, décomposé, livide, épouvantable à voir, les yeux hors de l'orbite, haletait, essayant de se dégager de l'étreinte de son funèbre adversaire et faisant des efforts surhumains, tandis que le squelette, rageur, le serrait fortement, le genou posé sur sa poitrine, appuyant sa face osseuse sur le faciès de l'autre, et le bourrant de coups de poing.

— Au secours ! au secours ! clamait l'infortuné. À moi, Baal-Zéboub ! à moi, Lucifer !… Je meurs, j'étouffe, je… je… je…

Il râlait, et personne n'osait s'approcher.

Cette lutte fantastique ne pouvait s'éterniser. Finalement, le squelette abandonna sa victime, non sans lui avoir fait au menton une morsure douloureuse et profonde, sous laquelle jaillit le sang. Alors, le squelette retomba brusquement inerte, étendu de tout son long par terre, sans le moindre mouvement désormais, comme si l'accès de fureur du peresprit des os et des vertèbres avait dit son dernier mot, et, en réalité, parce que l'esprit malin, répondant en chinois au nom de Whamg-tchin-fou, s'était retiré soudain.

Peu à peu, les uns après les autres, on se risque a venir a l'aide de l'infortuné 33e, qui gisait, lui aussi, mais geignant, gémissant ; il n'était pas mort. Enfin, le courage revint à tous ; le tao-taï de Shang-Haï souleva la victime, et moi, en ma qualité de médecin, je lui donnai les premiers soins que nécessitait son état. Du reste, le frère visiteur avait en plus de peur que de mal ; les contusions n'étaient pas graves, et la morsure du squelette ne lui avait enlevé qu'un petit morceau de chair.

Tout le monde se remit donc de cette chaude alarme, le 33e comme les autres ; il se devait, au surplus, de ne pas paraître trop impressionné par l'incident et de continuer d'assister à la suite de la séance, quoiqu'il pût encore arriver.

Quant au squelette, à présent inoffensif, on le ramassa, on le renferma dans son cercueil, qui fut aussitôt remporté au magasin des accessoires du temple.

Le calme étant revenu, le grand-sage expliqua que l'on allait procéder aux exorcismes de l'eau.

J'ai noté plus haut qu'au milieu de la salle se trouvait une sorte de baptistère, ou, pour mieux dire, une vasque de pierre, très grande, recouverte d'un couvercle en bois. Ce couvercle fut enlevé, et nous constatâmes, les deux visiteurs anglais et moi, que la vasque était remplie

d’eau. Un frère de la San-ho-hoeï m’apprit que c’était de l’eau de mer, renouvelée à chaque réunion, afin qu’elle ne se corrompît pas.

Le but de ce réservoir était des plus bizarres.

Le grand-sage nous fit placer tout autour de la vasque et dit :

— Frères, maintenant que nous savons que des prêtres de Yé-su sont en route pour notre pays et qu’ils voguent sur cette mer dont nous avons ici de l’eau même, notre devoir est de les empêcher d’arriver jusqu’à nos rivages… Que Baal-Zéboub, qui, sous le nom béni de Zi-ka, a fondé la sacro-sainte San-ho-hoeï, et qui nous a promis pour toujours sa protection, nous entende !… Que, répondant à notre appel, il suscite une tempête sur cette onde marine qui est la réduction de l’océan, et en même temps un typhon bouleversera la région où navigue actuellement le vaisseau porteur des missionnaires maudits… Puisse alors ce typhon engloutir nos ennemis, les blasphémateurs de notre Dieu !…

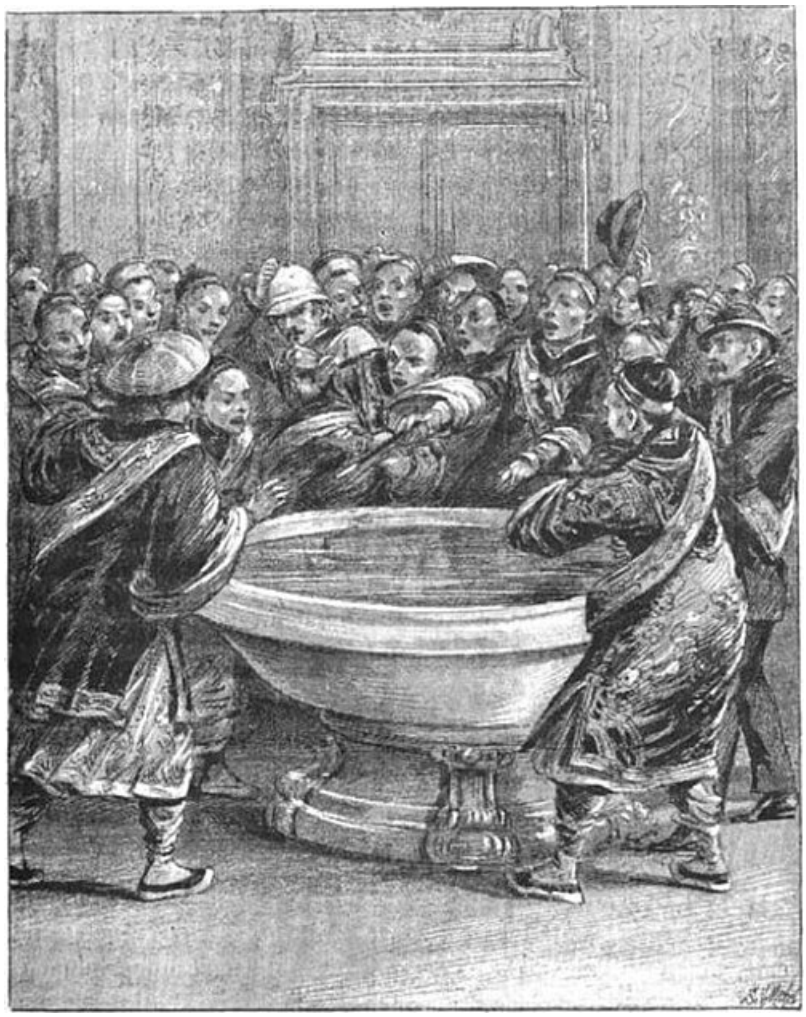
Il procéda immédiatement aux conjurations, qu’il prononça en chinois ; ce fut la seule circonstance de cette tenue où les frères de la San-ho-heï ne s’exprimèrent pas en anglais. Ce qu’il débita ainsi, je l’ignore ; je n’ai trouvé nulle part, ensuite, dans mes visites aux archives des divers directoires maçonniques, le texte de ces conjurations, exclusivement employées dans le Rite Céleste. Mais il est facile de s’imaginer quel devait être le sens de cet appel à Baal-Zéboub, dont les luciférien chinois ont fait Zi-ka.

Tout en parlant, le grand-sage agitait au-dessus de l’eau de la vasque une baguette qu’il tenait à la main, et sa voix avait des intonations rauques, gutturales.

Or, voici que, pendant qu’il prononçait les formules rituelles, et tandis que nous nous penchions vers la nappe d’eau limpide et claire, sans une ride, nous aperçûmes tout à coup un petit point noir, à peine gros comme un fragment d’allumette en bois, et ce minuscule objet flottant avait une miniature de cheminée, presque imperceptible, d’où se dégageait un infiniment petit panache de vapeur ; et ce vaisseau, moins que lilliputien, glissait doucement à la surface, dans une marche presque impossible à suivre, tant ce mouvement en avant était merveilleusement infime.

Ce navire, comparable à un atome, représentait le paquebot à bord duquel étaient les missionnaires désignés aux fureurs de la société luciférienne.

Le grand-sage du Milieu, toujours de sa voix rauque, comme étranglée, vomissait ses imprécations, le visage convulsé. Il conjurait Baal-Zéboub de soulever un ouragan formidable pour engloutir le vaisseau, dont la reproduction infinitésimale était sous nos yeux. Alors, dans le temple, bien que les portes fussent fermées, bien qu'aucune fenêtre ne fût ouverte, un vent s'éleva de lui-même, soufflant avec une violence progressive, formé là sur place, ne venant de nulle part. Mais l'eau de la vasque ne bougea pas ; pas un remous, si minime fût-il, n'en effleura la surface.



Sa baguette, tendue vers le minuscule navire, tremblait entre ses doigts ; et le vent maintenant soufflait en tempête dans la salle, au point que les vêtements de tous flottaient.

La conjuration redoubla. Le grand-sage nous invita à former la chaîne magique ; en quoi nous lui obéîmes. Lui, reprenant son appel à Baal-Zéboub, il s'excitait de plus en plus ; sa baguette, tendue vers le minuscule navire, tremblait entre ses doigts. Et le vent maintenant soufflait en tempête dans la salle, au point que nos vêtements flottaient et que, les Anglais et moi, nous retenions à grand'peine nos chapeaux, pour ne pas les voir s'envoler. Rien encore ; l'onde demeurait immobile, ans un pli ; l'ouragan déchaîné sur l'assemblée s'arrêtait net au bord de la vasque.

Le grand-sage se fit apporter la relique de Baal-Zéboub, enfermée dans une petite boîte en or ; il la tint quelques instants au-dessus du réservoir d'eau ; le vent mugit, comme si nous eussions été en pleine campagne ; mais l'eau ne se troubla point. En vain, tous les Chinois criaient-ils, pleins de rage : « Taï-phoun ! taï-phoun ! » Le typhon ne régnait que pour nous, ronflant sous les voûtes du temple qui frémissaient, tandis que les murs semblaient osciller, prêts à s'effondrer et à nous engloutir ; des voix hurlaient, des sifflements s'entendaient comme à travers les cordages et la mature d'un vaisseau ; nous avions l'impression exacte d'un ouragan de mer, épouvantable, formidable, avec toutes ses rafales terribles, nous fouettant la figure, nous entraînant. Nous nous sentions emportés dans la tourmente affreuse, et nous nous tenions cramponnés les uns aux autres ; il faisait un froid de loup ; nos collets relevés, et toujours maintenant nos coiffures bien assujetties sur nos têtes, nous grelottions littéralement. Mais, toujours aussi, l'eau de la vasque était sans une ride, et, sur sa surface, polie comme un miroir, le microscopique navire continuait paisiblement sa route à peine perceptible à nos yeux.

Alors, un cri effrayant, qui n'avait rien d'humain, se fit entendre, dominant le tumulte de la tempête :

— *Elaï zerba-ël.*

D'où venait ce cri ? Personne ne put s'en rendre compte ; cela venait de partout et de nulle part. En même temps, l'ouragan cessa subitement, et le paquebot minuscule disparut.

— Le Dieu-diable est dans un de ses jours de victoire, aujourd'hui, dit mélancoliquement le grand-sage ; la légion des mauvais esprits protège contre nous les missionnaires de Yé-Su. Sachons prendre patience ; notre vengeance n'en sera que plus terrible. Oui, frères, puisque nous ne pouvons rien, quant à présent, contre ces prêtres maudits, il ne nous reste qu'à les attendre et à nous préparer à l'œuvre sainte des supplices vengeurs. C'est ce que nous allons faire.

Nous passâmes dans une seconde salle, où se trouvait encore un Dragon-Baphomet sur un autel à l'orient. Ce qui distinguait ce nouveau temple, dont la décoration était dans le même genre que celle de l'autre, c'était une vaste estrade dressée à l'occident et disposée en forme de tribunal.

Tout d'abord, trois frères servants, qui étaient sortis un peu avant nous de la première salle, allèrent par une porte latérale à un troisième appartement, qui devait être une sorte de sacristie servant à remiser les monstrueux accessoires du culte infâme auquel j'assistais. Ils revinrent bientôt de là, traînant après eux quelque chose d'informe et de lourd, que je ne distinguai pas bien au premier coup d'œil ; c'était une grande caisse en bois blanc. Ils la traînèrent ainsi jusqu'à gauche de l'orient et en avant des degrés. Elle pouvait avoir un peu plus de deux mètres de hauteur, un peu moins de deux mètres de largeur, et environ soixante centimètres de profondeur. C'était, pour ainsi dire, une vaste armoire. Une porte à deux battants y apparaissait, fermée au cadenas, sur laquelle étaient peints en gros caractères chinois, deux mots signifiant « supplices » et « cochon ».

Je ne comprenais pas encore ce qu'il allait se passer.

Le grand-sage et les dignitaires, siégeant à l'orient, se tournèrent vers l'autel du Dragon-Baphomet et lui adressèrent une prière, agenouillés. Après quoi, ils se levèrent. Le grand-sage et deux de ses acolytes se rendirent à la pseudo-sacristie, marchant à la file, d'un pas grave et compassé, les mains jointes et pendantes sur le ventre.

Au bout de quelques minutes, ils revinrent, affublés, sur leurs costumes chinois, de chasubles authentiques d'officiant, diacre et sous-diacre du culte catholique, ainsi que d'étoles et de manipules. Seulement, ces ornements étaient portés à rebours ; la croix de la chasuble, sur la poitrine, au lieu

d'être sur le dos ; l'étole, pendant sur le dos et par-dessus la chasuble, au lieu d'être en-dessous ; le manipule, au bras droit, au lieu d'être au bras gauche. Ils n'avaient pas d'aube, mais uniquement les trois ornements que je viens d'indiquer. C'était la dérision voulue, préméditée, la profanation vraiment diabolique.

Mais, au retour de la pseudo-sacristie, ils n'étaient plus trois. Leur procession avait en tête un jeune boy, portant une croix renversée ; en outre, entre le dignitaire revêtu des ornements de diacre et celui déguisé en prêtre officiant, qui fermait la marche, il y avait un cinquième personnage, un Chinois aussi, habillé comme le sont les juges des tribunaux locaux, c'est-à-dire en mandarin de justice.

De leur pas grave et compassé, ils se dirigèrent vers l'occident et se placèrent sur l'estrade qui y était dressée. Ils faisaient ainsi face à l'autel du Dragon. Et voici comment ils s'assirent : le mandarin se mit au milieu, au fond, ayant à sa droite le pseudo sous-diacre et à sa gauche le pseudo-diacre ; sur la gauche, à une table séparée, siégeait le grand-sage, le pseudo-prêtre, comme s'il remplissait les fonctions de ministère public ; quant au jeune boy, il s'accroupit, les jambes croisées, sur l'estrade, en face du grand-sage.

Nous autres, les assistants, nous étions rangés comme à l'ordinaire, dans la salle, en deux séries d'alignements, à droite et à gauche.

Le mandarin, sans se lever, prit la parole en ces termes :

— Vous tous, mes frères, qui êtes réunis dans ce temple de la vérité et de la lumière, vous allez vous unir à nous et joindre vos suffrages aux nôtres ; car nous allons juger, condamner et châtier l'iniquité. Je déclare constitué le tribunal de la divine justice et de la sainte vengeance.

Sur son ordre, le placard mystérieux fut ouvert. Il se divisait intérieurement en deux compartiments, d'où les frères servants tirèrent d'abord une énorme croix en bois, qui fut aussitôt plantée un peu en avant de l'orient et à droite du Dragon ; puis, ils sortirent différents instruments de torture, une cangue, des poucettes, un brasier avec son soufflet, etc. Au fur et à mesure qu'ils tiraient ces objets de la grande armoire, ils les disposaient entre les colonnes, en face du tribunal. Tout cela avait été extrait du premier compartiment, sur la porte duquel était le mot *supplices*. À son tour, le

second compartiment, celui sur la porte duquel le mot *cochon* se lisait en chinois, fut ouvert, et grand fut mon saisissement quand j'aperçus à l'intérieur un homme immobile, assis sur une planche où il était attaché, les mains liées derrière le dos, les pieds enchaînés, le cou passé dans une petite cangue[1], la tête penchée sur le plateau de la cangue, pâle comme un mort ; et cet homme portait la soutane de prêtre catholique, de missionnaire.

Je me sentis suffoqué, à ce spectacle. Je me demandais comment ce malheureux avait pu tenir dans ce compartiment de placard, sans air, et je me disais qu'il avait dû terriblement souffrir pour mourir de la sorte, lentement asphyxié et affamé. Cette fois, c'en était trop ; je fus sur le point de bondir sur ces misérables, afin d'en prendre un à la gorge, le premier venu, et de l'étrangler sur place. Je ne sais quelle force invincible me retint cloué sur mon siège.

Heureusement, je ne me compromis pas ; car c'était la une illusion, ce spectacle affreux, et l'illusion fut de courte durée. L'homme était un mannequin, à tête de cire, admirablement fabriquée. Je n'étais donc pas en présence d'un épouvantable crime, mais bien d'une parodie funèbre, triste à serrer le cœur, mais grotesque au demeurant ; et ce à quoi j'allais assister, c'était à un envoûtement de missionnaire par le mannequin.

Dans un chapitre spécial, je traiterai tout au long la question des envoûtements, qui sont pratiqués de nos jours, comme en plein moyen-âge. Les sceptiques, je le sais, rient de ces choses ; ne croyant pas en Dieu, ils ne croient pas davantage au diable ; mais leurs rires n'empêchent pas que des phénomènes surnaturels se produisent, bien plus souvent qu'on ne croit, et ces phénomènes ne peuvent être raisonnablement expliqués de la part d'un chrétien que par l'intervention des mauvais esprits, des démons. La science se préoccupe vivement, du reste, de ces choses ; et il faut être ou bien entêté ou bien ignorant pour ne pas savoir, par exemple, que M. le lieutenant-colonel Albert de Rochas d'Aiglun, l'administrateur actuel de l'École polytechnique de Paris, est arrivé, dans ses expériences qui ont fait grand bruit, à obtenir des résultats extraordinaires, consistant notamment à fixer la sensibilité d'une personne sur sa photographie ; de telle façon, que, si l'on pique avec une épingle le visage ou la main de la personne sur la photographie spéciale en question, cette personne, au même moment, ressent la piqûre à distance sur son visage ou sur sa main.

En ce qui concerne la Chine, c'est un fait bien connu que l'envoûtement s'y pratique d'une manière courante. Quand un Chinois bouddhiste soupçonne un de ses compatriotes d'avoir embrassé le catholicisme, il se procure une figurine en terre cuite de très petite dimension, représentant ordinairement un cochon ; il la porte ensuite à un bonze, qui l'asperge en prononçant certaine formule *ad hoc* ; puis, il enterre la figurine maléficiée dans un cimetière ; et l'opinion générale, en Chine, est que la personne visée par ce sortilège tombe dès lors malade, dépérit, et les Chinois ajoutent même qu'elle meurt. On peut, sur l'authenticité de cette coutume, consulter le Frère Léon-Marie Guerrin, sous-procureur de la Grande-Chartreuse, qui a passé trois années en Chine (de 1864 à 1867), à Kouaï-Thao, province de Canton, et qui pourra certifier, d'après des témoignages de vieux et honnêtes chrétiens avec lesquels il a été en rapport, que les Chinois fanatiques se livrent à ces pratiques démoniaques. On pourra aussi se renseigner auprès de Mgr Chouzy, actuellement vicaire apostolique de Kouang-si, province de Chine voisine du Tonkin. Les sectateurs du diable n'obtiennent certainement pas, en général, les résultats criminels qu'ils se proposent ; et même, la mort n'est jamais obtenue par ces moyens sataniques : mais le fait de l'existence de ces abominables pratiques ne sera nié par personne ayant quelque peu vécu, séjourné en n'importe quelle région du Céleste Empire.

J'en reviens au mannequin du temple de la San-ho-hoeï. Il représentait aux yeux de ces scélérats un missionnaire, non pas le missionnaire tel qu'ils le connaissent chez eux, mais tel qu'ils le savent costumé comme prêtre en France. En effet, les missionnaires, les jésuites surtout, s'habillent et se coiffent à la chinoise dès leur arrivée ; leur seul signe distinctif est le port de la barbe. Or, les sectaires, pour accentuer davantage leur haine, avaient tenu à revêtir leur mannequin d'une soutane. Selon eux, ce simulacre représentait le corps effectif d'un prêtre d'Adonaï, de Yé-su, et tout ce qui lui serait fait devait se répercuter sur les missionnaires eux-mêmes.

Sur un signe du grand-sage, les servants sortirent le mannequin de sa caisse et l'apportèrent au milieu de la salle, avec la sellette sur laquelle il était attaché.

Le mandarin annonça que les débats étaient ouverts et demanda si quelqu'un d'entre nous voulait se faire l'avocat du Dieu maudit et défendre

son prêtre.

De nouveau je faillis me trahir. Comme il répétait sa question, je fus sur le point de répondre : moi ! J'eus un élan pour saisir cette occasion qui s'offrait à moi de célébrer, au sein même de cette tanière de brigands, mon Dieu odieusement outragé, et de leur crier à la face mon mépris pour eux et mon adoration du Seigneur Tout-Puissant qu'ils bravaient. Mais, de nouveau, il me sembla qu'une volonté plus forte que la mienne s'imposait à moi et me fermait la bouche. Malgré mon désir de parler, je me tus.

— Puisque personne, reprit le mandarin, ne veut se charger de la défense de cet infâme, qu'il soit jugé et supplicié, et que son Dieu meure avec lui !

Alors, se déroula une scène à la fois exécrable et stupide, que je n'oublierai jamais.

Le mandarin interrogeait le mannequin, comme s'il se fût agi d'un accusé vivant, lui demandant ce qu'il prétendait venir faire, lui, suppôt de Yé-su, dans l'Empire du Milieu, le pressant d'abjurer ses erreurs, s'il était de bonne foi, et, en tout cas, lui ordonnant de rendre hommage à la vraie divinité, celle qu'adorent les frères de la San-ho-hoeï. Je passe d'autres balivernes, d'autres saugrenuités, qu'il serait puéril de rapporter ici.

Comme bien on pense, le mannequin demeurait muet. Et le grand sage, ayant l'air de considérer ce mutisme comme une chose extraordinaire, s'écria en jouant l'indignation :

— Il ne répond rien, frères ! Vous le constatez, il ne répond rien !… Je requiers, en conséquence, qu'il soit mis à la torture.

Le tribunal approuva cette requête.

Aussitôt le grand-sage, quittant son siège, se rendit à l'orient, et là, prosterné devant l'idole, il déclama en anglais cette prière :

— Ô toi, Lucifer, notre dieu, que nous adorons sous les traits du Dragon-Baphomet, nous t'en supplions ! tu ne permettras pas que ces prêtres exécrés, se disant les apôtres de ton éternel ennemi, souillent encore une fois de leur présence le sol de l'Empire du Milieu qui t'appartient, qui est à toi, bien à toi !… Là où maintenant ils sont, tu iras, et, nous apportant leur essence vitale, tu l'appliqueras à ce simulacre, afin que les souffrances que nous allons infliger au mannequin-missionnaire ne soient pas vaines.

Cette invocation terminée, le grand-sage redescendit de l'orient, fit ouvrir toutes les fenêtres qui étaient à l'extrême hauteur de la salle, afin que l'air extérieur pénétrait bien, et alors, debout près du mannequin, il se mit brusquement à agiter ses bras en l'air, à toute volée ; et cela était si grotesque, si ridicule que, si cette comédie s'était passée dans un simple salon de spirites vulgaires, je n'eusse pas manqué d'éclater de rire. Mais, ici, même les choses les plus absurdes, les plus inaptes, les plus bêtes, avaient un caractère odieux, et je ne pensai certes pas à rien prendre en plaisanterie. Néanmoins, pour donner au lecteur une idée de l'action mouvementée à laquelle se livrait le grand-sage, force m'est de faire une comparaison quelque peu triviale : on eût juré qu'il cherchait à attraper des mouches au vol, ou des vapeurs insaisissables, planant dans l'atmosphère du temple au-dessus de lui.

Il remuait ainsi bras et mains avec une vitesse vertigineuse, ouvrant les mains et les refermant, comme s'il avait réellement saisi quelque chose, et chaque fois il secouait ses mains sur le mannequin étendu, au tour de son corps, faisant des sortes de passes magnétiques. J'eus l'explication de cette gymnastique, en entendant les paroles dont il l'accompagnait, et qu'il prononçait tout essoufflé :

— Lucifer, Dieu-Bon, laisse-moi prendre et attirer à moi, d'une extrémité des atmosphères à l'autre, le fluide, l'essence vitale des maudits missionnaires qui sont en route vers ce pays. Fais ensuite pénétrer cette essence de vie dans le substratum symbolique que voici devant toi. Alors, nous le torturerons, un pour tous ; et, un pour tous, il paiera la dette d'obligation qu'il te doit.

Or, tandis qu'il manœuvrait ainsi, mon voisin, un des deux Anglais visiteurs, mais pas celui qui avait été mordu par le squelette, me dit à voix basse :

— Voyez-vous les âmes ? voyez-vous les bras du grand-sage qui se détachent pour saisir les âmes maudites ?

Moi, je ne voyais pas autre chose que ce que je viens de relater. Mon voisin, au contraire, distinguait un phénomène, et il me l'expliqua. Selon lui, affirmait-il du moins, il voyait très nettement l'un des bras du grand sage se détacher de son corps par une secousse violente, traverser l'espace,

la main ouverte, et, arrivé presqu'à la voûte du temple, s'agiter un instant comme poursuivant quelque chose ; la main alors se refermait, et le bras revenait violemment se coller au corps ; puis, après le bras droit, c'était le tour du bras gauche, qui exécutait la même voltige, se détachant, happant une âme à pleine main, et venant se recoller au corps ; et ainsi de suite.

Je me demandai un moment si mon voisin n'avait pas une hallucination. Je fis part à un frère de la San-ho-hoeï, qui était à mon autre côté, de cette étrange vision de l'Anglais. Le Chinois, comme moi, ne voyait rien du tout ; mais voici qu'un assistant derrière nous prétendit constater le phénomène ; et bientôt l'assemblée fut partagée en deux camps à peu près égaux : ceux qui voyaient la voltige des bras du grand-sage, et ceux qui ne la voyaient pas.

Cet incident est au nombre de ceux que je n'ai jamais pu réussir à m'expliquer. Je sais que je n'ai nullement vu le phénomène certifié par plus de la moitié des personnes présentes à cette réunion ; et si je l'avais constaté, je n'hésiterais pas à lui donner mon témoignage, si invraisemblable qu'il puisse paraître et dussé-je me faire traiter d'imposteur. Mais cela, je ne l'ai pas vu, je le répète, et je le déclare hautement. Néanmoins, je me suis toujours demandé quel intérêt environ cinquante personnes pouvaient avoir à prétendre être témoins d'un fait merveilleux, au milieu de tant d'autres également merveilleux que j'ai vus, ceux-ci, et alors surtout que ces personnes n'avaient pu s'entendre au préalable, puisque le premier qui signala le prodige, le visiteur 33^{e} du Rite Écossais, ne connaissait personne dans l'assistance et avait été apporté, selon la règle, d'une opium-shop.

Dans ces diableries, il y a évidemment quelque chose qui déconcerte l'imagination. Aussi, je me bornerai, comme jusqu'à présent, à n'être qu'un narrateur, un simple narrateur, et je laisse aux théologiens le soin d'approfondir et d'apprécier.

Pour en revenir au grand-sage, quand il fut à bout de forces, il annonça à l'assemblée que le mannequin était suffisamment imprégné d'essence vitale et même d'âmes de missionnaires, et que les supplices pouvaient commencer.

Ce fut une scène stupide, idiote, que cette torture infligée à ce mannequin inoffensif, qui avait été étendu tout de son long sur le sol. On l'ébouillanta, on le tenailla, on lui fit subir la question de l'eau, on lui brûla la plante des pieds, on le fouetta avec des verges, et finalement on le scia en deux. La rage de ces fanatiques insensés était à son paroxysme. Or, je crois bien qu'elle s'exerça, du moins cette fois, en pure perte ; car je ne sache pas qu'aucun des missionnaires de cette époque soit mort en cours de voyage à bord du courrier de Chine, ni dans les escales ; et c'est pourquoi je tiens comme parfaitement inefficaces les envoûtements poussés à un degré de fureur tel, qu'il est bien évident que l'envoûteur n'a plus sa raison ; au surplus, il est telles personnes si directement protégées de Dieu, que la haine des occultistes envoûteurs ne saurait les atteindre.

Le mannequin mis en morceaux fut renfermé dans l'armoire, ainsi que les instruments de supplice. On avait en soin de ne pas détériorer la tête ; le reste du simulacre était facile à reconstituer.

Cependant, le Tribunal de la San-ho-hoeï avait seulement condamné et fait torturer le mannequin-missionnaire. Ce n'était point assez encore, paraît-il. La séance n'eut point été complète sans un outrage immédiat à notre Divin Sauveur. Mais, ici, ma plume se refuse à décrire ces horreurs ; à peine indiquerai-je de quoi il s'agit, en disant que ces monstres parodièrent la passion du Christ au moyen de l'animal immonde sous les traits duquel ils représentent le Fils de Dieu, Dieu lui-même. On mit en action ce qui est figuré sur une des peintures murales que j'ai reproduites (celle de la page 260). Flagellation, revêtement de la tunique rouge, couronnement d'épines ; puis, crucifiement sur la croix plantée un peu en avant de l'orient et à droite du Dragon-Baphomet ; ces infâmes remplacèrent, pour terminer, le coup de lance du centurion par un tir à l'arc ; et, au milieu des cris perçants poussés par la victime, cris dont les affiliés de la San-ho-hoeï se gaudissaient, les plus adroits d'entre eux s'amusèrent à cribler de flèches le porc sacrifié à leur haine infernale. Oui, infernale ! je ne trouve pas d'autre mot pour qualifier une telle monstruosité. Il n'y a que l'enfer qui puisse inspirer de pareils forfaits, d'aussi hideux et épouvantables sacrilèges.

Et les infamies n'étaient point terminées !… Après les outrages les plus abominables à la Divinité, les luciférien chinois offrent à Satan, leur idole,

un sacrifice sanglant, le sacrifice d'un des leurs, tiré au sort, qu'on immole et qui est considéré en quelque sorte comme un martyr. Cette vie humaine qui ne leur appartient pas, même la vie d'un des leurs, ils en disposent ; et voilà certes des âmes sûrement damnées.

Cette coutume cruelle, à laquelle j'ai déjà fait allusion, a pour but, dans la San-ho-hoeï, d'assurer ses membres, les uns vis-à-vis des autres, au point de vue de la discrétion : chacun d'entre eux sait que le sort peut le désigner ; il faut donc que chacun soit constamment prêt à prouver à ses frères qu'il méprise assez la vie et les souffrances pour braver les plus douloureux supplices, au cas où l'association viendrait à être l'objet des rigueurs de l'autorité et où il serait accusé d'en faire partie. À vrai dire, la San-ho-hoeï, pas plus que les autres sociétés secrètes qui pullulent en Chine, ne risque d'être en butte aux poursuites gouvernementales ; ces sociétés sont tolérées ; leur esprit est connu du pouvoir ; il y trouve des auxiliaires pour propager parmi le peuple la haine contre les catholiques ; les seules associations poursuivies parfois sont celles essentiellement politiques et où se fomentent des complots contre la dynastie régnante. N'importe, les luciférien chinois poussent la précaution jusqu'au point que je viens d'indiquer ; il n'en est pas un seul qui ne soit disposé à mourir même dans les tourments, afin de démontrer que la perspective de la torture la plus terrible ne l'effraie pas. Vivant dans cet état intellectuel, ils sont toujours prêts aussi, cela est aisé à comprendre, à assassiner tout missionnaire, qui, s'écartant trop des villes ouvertes aux étrangers, tomberait entre leurs mains.

Les frères de la San-ho-hoeï procèdent à ce criminel tirage au sort assez fréquemment, environ quatre ou cinq fois par an. Il est utile d'ajouter que le sacrifice sanglant n'a pas lieu chaque fois ; car il faut que l'adepte, après avoir été désigné par le hasard, soit ensuite formellement agréé par Lucifer. S'il est agréé, — nous allons voir comment le roi des enfers fait connaître que le sacrifice lui plaît, — l'adapte est exécuté séance tenante, dans des conditions tout à fait horribles.

Nous rentrâmes dans le premier temple.

Le grand-sage du Milieu, qui avait, ainsi que ses deux acolytes, quitté les ornements sacerdotaux catholiques, dont il s'était affublé par dérision, invita tous les frères reçus depuis le dernier sacrifice du sang à s'approcher

de l'autel du Dragon-Baphomet. Neuf adeptes montèrent à l'orient. Chacun écrivit, au pinceau, son nom sur une carte ; les neuf cartes furent pliées, jetées dans un sac, qu'agita un dignitaire ; puis, le grand sage tira du sac, l'une après l'autre, trois de ces cartes et lut à haute voix les noms qui s'y trouvaient :

— A-fou !… Sheu-tong !… Yeu-sing !…

Les six affiliés dont les noms n'étaient pas sortis descendirent de l'estrade et revinrent s'asseoir à leurs places. Les trois autres, c'est-à-dire les frères A-fou, Sheu-tong et Yeu-sing restèrent à l'orient ; ils venaient d'être désignés ainsi pour jouer le rôle de sacrificateurs dans la lugubre tragédie qui se préparait.

Le grand-sage éleva de nouveau la voix :

— Que le sort, dit-il, désigne à présent celui d'entre nous qui, si notre Dieu l'agrée, ira aujourd'hui se réunir à lui dans le feu de l'infinie purification !

Tous les assistants, alors, — sauf les trois visiteurs, dont j'étais, — défilèrent devant la table du secrétaire, et chacun inscrivit au pinceau son nom sur une petite carte, ainsi qu'avaient fait précédemment les neuf derniers initiés. Les cartes, pliées une à une, furent ajoutées aux six qui étaient restées dans le sac, tenu par un des dignitaires ; celui-ci et le grand-sage lui-même avaient mis leurs noms avec ceux des autres.

— Frères, fit le grand-sage, d'une voix solennelle, frères, l'heure est venue de tenir le serment que nous avons tous prêté, lors de notre initiation à la sacro-sainte San-ho-hoeï. Nous avons juré d'être toujours prêts à mourir, soit que le sacrifice de notre vie nous soit imposé par nos ennemis, soit qu'il nous soit demandé par notre Dieu. C'est au Dieu-Bon, au suprême esprit de la lumière éternelle que nous allons offrir aujourd'hui une existence d'adepte Sublime et Discret Vengeur ; ce sera donc la mort reçue avec délices qui sera le partage de celui d'entre nous que le sort va choisir et que notre Dieu, espérons-le du moins, agréera comme son élu… Frères, nous tous qui sommes présents dans ce temple, avons-nous, chacun dans notre cœur, le respect et l'amour de notre serment ? Frères, nous tous qui proclamons ne pas craindre la mort, sommes-nous prêts à mourir ?

— Oui, oui, nous voulons mourir pour notre Dieu ; oui, tous, tous, nous demandons la mort ! clamèrent les adeptes en un cri unanime.

Le grand-sage tira du sac une des cartes pliées, l'ouvrit, et lut le nom :

— Yéo-hwa-tseu !…

Un des Chinois sortit des rangs.

— Béni soit Tcheun-Young : s'écria-t-il ; et que Zi-Ka m'obtienne d'être agréé !… Béni soit Tcheun-Young à jamais !…

J'étais vivement impressionné, je l'avoue, quoiqu'ayant vu déjà ce dont les fakirs luciférien s de l'Inde sont capables ; mais le spectacle du fanatisme poussé à ce degré est toujours effrayant, troublant.

Douze ans se sont passés, et je vois toujours debout, devant moi, le frère Yéo-hwa-tseu, avec sa figure jaune aplatie, d'un jaune verdâtre, cadavérique, avec son crâne pointillé de noir, rasé, au sommet duquel se détachait nettement sa queue de cheveux ; je le vois, complètement glabre, sans moustache ni barbe, sans sourcils ni cils ; deux points noirs, bridés, se détachaient de sa face terne : ses yeux, qui regardaient fixement, un peu convulsionnés, extatiques, le globe tourné à gauche en haut.

Jamais, non, jamais je n'oublierai ce spectacle. Pas un muscle ne frémissait chez lui. Simplement, tranquillement, comme s'il se fût agi de la chose du monde la plus naturelle, il acceptait, avec une joie calme, de mourir, et cela sans but, à propos de rien, uniquement pour prouver qu'il ne craignait pas la mort, et que, si le choix du hasard était confirmé par un sortilège impatiemment attendu, il la recevrait avec délices, comme venait de dire le grand-sage.

Sa face simiesque ne reflétait ni pensée, ni expression humaine ; seule l'extase s'y lisait, mais basse et rendue bestiale par la petitesse du nez et le prognathisme de sa forte mâchoire aux muscles de fauve, puissants.

Lentement, il traversa la salle, monta à l'orient, et vint se placer en face des trois derniers initiés reçus et désignés pour être ses bourreaux ; ceux-ci s'étaient rangés en alignement, silencieux aussi et sans émotion apparente, tout au moins.

— À genoux, mes frères ! dit le grand-sage ; et faisons la prière mentale.

Tout le monde s'agenouilla. Le frère Yéo-hwa-tseu monta, lui, sur l'autel, et là, à genoux, se plaça auprès du Dragon-Baphomet, exactement au-dessous de sa griffe gauche ; en même temps, il enlevait ses insignes d'adepte luciférien et les déposait sur les genoux de l'idole ; puis, il ouvrait ses vêtements et mettait son épaule gauche à nu.

Dans le temple, maintenant, on n'entendait plus aucun bruit. Je voyais s'agiter les lèvres de tous ces fanatiques, murmurant leur infernale oraison ; ils suppliaient Lucifer d'agréer la vie du frère Yéo-hwa-tseu et de manifester son assentiment au sacrifice ainsi offert. Il pouvait être environ deux heures de l'après-midi ; au dehors, il faisait un temps superbe, et le soleil, envoyant ses rayons à travers le cristal limpide des baies transversales de la voûte, éclairait vivement les acteurs de cette scène inoubliable, plus directement ceux qui se trouvaient sur l'estrade de l'orient.

Ce grand calme, en face de l'acte odieux qui allait se commettre en cas d'approbation satanique très présumable, était véritablement monstrueux, et j'en étais saisi. Tout à l'horrible culte qui accaparait leurs pensées, aucun des assistants ne bougeait, ne manifestait un sentiment humain quelconque. Seul, j'étais atrocement ému ; d'une main, je comprimais ma poitrine, pour assourdir les battements de mon cœur ; car je craignais qu'on ne les entendît.

Avais-je donc peur ?… Non, évidemment. Je commençais, en effet, à être cuirassé, moi aussi, contre la crainte de la mort, et ces scélérats abominables, ces brutes infâmes n'étaient pas pour m'intimider.

Était-ce un accès de commisération qui me prenait à mon insu ?… Non encore. Je n'éprouvais aucune pitié à l'égard de ces misérables, se vouant de gaieté de cœur à la damnation éternelle ; et, si je n'avais pas tenu, avant toute chose, à poursuivre jusqu'au bout mon enquête, j'eusse, au contraire, défié toute cette tourbe luciférienne ; avec quelle joie j'aurais opposé, à la manifestation diabolique qu'ils attendaient, le signe toujours vainqueur des prestiges infernaux, le signe chrétien de la croix !…

Je ne sais donc ce que je ressentais ; je ne pourrais le dire. J'éprouvais, sans aucun doute, quelque chose de nouveau ; le cœur me battait à rompre ma poitrine, et un frisson me courait à la peau. Ces sensations, je les constate ici ; mais je ne saurais les expliquer.

Soudain, j'eus l'impression très nette d'un souffle d'une chaleur extrême exhalé par une bouche invisible sur mon visage ; instinctivement, je rejetai ma tête en arrière ; et je vis le même mouvement de recul exécuté en même temps par tous les assistants sans exception.

Une seconde après, à peine, la griffe gauche du Dragon-Baphomet, idole formée de divers métaux, s'abaissa sur l'épaule gauche du frère Yéo-hwa-tseu et s'enfonça dans ses chairs ; le sang jaillit ; la statue releva sa griffe et reprit son immobilité.

Alors, le frère Yéo-hwa-tseu sauta à bas de l'autel, et, montrant avec orgueil le sang qui coulait de l'empreinte diabolique, très nettement visible, en cinq trous profonds, il cria à l'assemblée quelques mots chinois que je ne compris pas, mais qui me furent expliqués plus tard. Il criait ceci, d'un ton de triomphe :

— Je suis agréé par notre Dieu ! je suis choisi ! je suis élu !… À moi, à moi toutes les flammes du ciel de feu !…

Il est impossible de dépeindre la joie qui illuminait la face terreuse de ce damné, de cet enragé luciférien. C'était la seconde fois, paraît-il, que son nom était sorti ; mais, précédemment, la griffe du Dragon ne s'était pas abaissée sur son épaule, et le supplice n'avait pu avoir lieu, par conséquent. Depuis lors, il avait vécu une existence mélancolique, navré, désolé de n'avoir pas été trouvé par Lucifer assez digne des flammes éternelles ; telle était, du moins, son idée. Il avait donc travaillé à se sanctifier à sa manière. Comment ? je l'ignore. Néanmoins, il est permis de supposer, et ceci me paraît logique, que ce fut en commettant quelques-uns de ces crimes dont les gens de la San-ho-hoeï sont coutumiers : catéchumènes assassinés à l'écart, enfants volés et jetés aux cochons, etc.

Maintenant, il était heureux ; son bonheur éclatait.

Des frères servants avaient apporté un brasier, un billot de bois, traîné sur les dalles avec un bruit sourd, et un couteau, ou plutôt une grande lame d'acier tenant le milieu entre le coutelas et le sabre, une sorte de sabre-baïonnette large et triangulaire, à la pointe et aux tranchants très effilés, pouvant piquer et couper, et dont la poignée était en forme de tête de dragon.

Le frère Yéo-hwa-tseu quitta l'orient et vint au milieu du temple, où le brasier ardent avait été placé, un peu en avant du baptistère. Là, il se dépouilla de tous ses vêtements, jetant dans le feu, au fur et à mesure, ses babouches, son pantalon, son pundjama, puis sa moresque de soie, objets que les flammes dévorèrent en un clin d'œil.

Quant au billot, il avait été monté sur l'estrade de l'orient, devant l'autel. D'autre part, tout à fait à l'extrémité de la salle, en avait installé une petite table, sur laquelle étaient trois coupes, remplies de je ne sais quel breuvage.

Une fois déshabillé, le frère Yèo-hwa-tseu revint à l'orient, où les frères A-fou, Sheu-tong et Yeu-sing l'attendaient, le premier des trois armé du glaive sinistre.

Yéo-hwa-tseu s'inclina devant le grand-sage, qui le bénit ésotériquement et l'embrassa. Puis, il se plaça auprès du billot.

L'horrible drame approchait de son dénouement.

Sans prononcer une parole, Yéo-hwa-tseu avait posé sur le billot sa main droite. Je vis tout à coup un éclair briller, un bras s'abaisser, et j'entendis un choc sourd, suivi d'un petit « clac » sec. Le frère A-fou venait, d'un coup net et sans hésitation, de trancher le poignet droit de l'élu du diable ; la main gisait sur le plancher, inerte, tandis que des filets de sang jaillissaient de l'avant-bras coupé, inondant le billot de bois. L'homme n'avait pas poussé un cri et n'eut même pas un plissement de front.

A-fou passa le couperet à Sheu-tong. Yéo-hwa-tseu posa, automatiquement, sa main gauche à l'endroit même où avait été la droite. Encore un coup sec, précédé d'un éclair, Sheu-tong avait suivi l'exemple d'A-fou. La main gauche de l'élu du diable gisait aussi au pied du billet, dans une flaque de sang rutilant et vermeil, coagulé. L'homme toujours ne sourcillait pas.

D'un mouvement machinal encore, il souleva sa jambe droite et la posa à son tour sur le billot, tandis que Sheu-tong remettait à Yeu-sing le glaive meurtrier. Un troisième éclair brilla ; j'entendis un « hem » sonore, poussé par le dernier des trois bourreaux que le sort avait désignés ; il venait, lui aussi, de frapper, et le pied droit d'Yéo-hwa-tseu était allé rejoindre ses mains.

À présent, il se tenait sur le pied gauche, calme, mais pâle et faiblissant visiblement, par suite du sang perdu qui coulait poisseux de ses trois affreuses plaies. Cependant, il était loin d'être à bout de forces.

Tout cet acte du drame s'était déroulé presque en aussi peu de temps qu'il en faut pour l'écrire, et, pour ainsi dire, mécaniquement. J'en avais suivi les péripéties, absolument hypnotisé, la gorge sèche, pendant que des gouttes de sueur me perlaient au front. Je ne pensais plus à rien ; je regardais l'orient, comme fasciné, sans pouvoir en détacher mes yeux. Aujourd'hui encore, en y songeant, je frissonne. Un éclair, poum, tac, une main ; un autre éclair, poum, tac, une autre main ; un troisième éclair, un hem sonore, puis un pied qui tombe, clac ; et tout cela, parmi des giclées de sang.

J'avais donc perdu le sentiment de ma situation ; je n'étais plus moi-même ; j'étais devenu, à mon tour, un être machinal, absorbé entièrement par la curiosité, nerveusement captivé par l'horreur, en proie comme à un vertige, ne raisonnant plus que pour me demander comment on allait s'y prendre pour couper le second pied, et puis la tête. J'ignorais qu'à un frère, martyr dans ces conditions, le pied gauche n'est pas coupé, et qu'un dépeçage complet a lieu uniquement pour les frères assassinés comme traîtres.

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'une voix me fit tressaillir.

— Frères, disait le grand-sage, les trois membres sacrifiés du frère Yéo-hwa-tseu sont tombés ; les formalités sont accomplies ; il ne reste plus qu'à trancher la tête à l'élu de notre Dieu… Vous savez, mes frères, que, lorsque le sacrifice du sang s'accomplit en présence de visiteurs appartenant à des rites en correspondance avec le nôtre, c'est au frère le plus haut gradé d'entre eux qu'est réservé l'honneur de trancher la tête de l'élu…

À ces paroles, je sursautai ; il me sembla que je recevais le choc d'une poutre en pleine poitrine. Le grand-sage continua :

— Or, mes frères, nous avons aujourd'hui parmi nous, comme visiteurs estimés et vénérés, deux 33es du rite écossais pourvus du grade de Kadosch du Palladium, et un grand-maître ad vitam du rite de Memphis, 90^{e} degré, pourvu, en outre, du grade palladique de Hiérarque et membre même du grand triangle *le Lotus* de Charleston. Il n'y a donc pas d'hésitation possible de notre part pour savoir à qui de ces trois éminents visiteurs revient

l'honneur de faire entrer notre bien-aimé frère Yéo-hwa-tseu dans la gloire céleste ; c'est lui, l'éminentissime Hiérarque de Charleston qui doit trancher la tête du saint choisi parmi les saints par notre Dieu.

À cette apostrophe, le ciel s'écroulant sur moi ne m'eût pas écrasé davantage. Sur le coup, je fus anéanti, d'autant plus qu'immédiatement Yéo-hwa-tseu se tourna vers moi, en étendant ses bras mutilés, dégouttant de sang, et me cria en anglais, d'une voix vibrante :

— Frère de Charleston, coupe-moi la tête ! Frère de Charleston, ne me refuse pas cet honneur !

En même temps, Yeu-sing descendait de l'orient, me remettant l'arme odieuse dont il venait de se servir, et un frère servant m'apportait une des trois coupes auxquelles j'ai fait allusion il y a un instant.

— Bois, très illustre frère, dit le grand-sage, m'interpellant directement, bois le breuvage d'honneur préparé pour nos amis du Palladium. Bois, mon frère, et sois en santé parfaite jusqu'au jour où notre Dieu t'appellera à lui !

Je ne savais plus ce que je faisais. D'une main, je saisis le glaive ; de l'autre, je pris la coupe que le servant me tendait, et je bus. Autant qu'il m'en souvient, c'était un breuvage presque fade ; je ne saurais mieux le comparer qu'à de l'eau de source, pas fraîche, et qui, en quelque sorte, serait épaisse comme de la crème, avec un soupçon d'essence de rose pour tout goût. Ce n'était ni bon ni mauvais. Il était impossible de deviner de quoi ce liquide se composait.

À peine venais-je de boire, que je sentis le sang affluer à mon cerveau ; j'étais comme dans un tourbillon ; je tombai assis sur mon siège, mais pour me relever aussitôt ; je m'appuyai d'abord sur le glaive qui m'avait été remis, comme sur une canne, me sentant les jambes brisées ; puis, brusquement, je devenais léger, souple, vigoureux ; il me semblait que, d'un coup de poing, j'aurais pu défoncer une muraille. En quelques secondes, je passai par divers états diamétralement opposés. Mais, dans tout cela, je ne perdis pas de vue la coopération qui m'était demandée au meurtre du frère Yéo-hwa-tseu ; car celui-ci me criait de plus belle :

— Frère de Charleston, coupe-moi la tête ! Frère de Charleston, ne, me refuse pas cet honneur !

Comment me tirer de cette situation impossible ?… Je m'interrogeais à peine, sentant bien qu'il m'était défendu de paraître délibérer avec moi-même ; c'eût été me trahir… Et même, en faisant machinalement le premier pas vers l'orient, je me demandai si l'on ne m'avait pas éventé déjà, si je n'étais pas soupçonné, découvert ; je me voyais perdu ; je me disais que l'on ne m'avait fait qu'insidieusement l'offre d'achever le sacrifice du sang, afin de me la voir repousser ; et alors, selon toute évidence, j'allais être massacré.

De la place que j'occupais jusqu'à l'orient, il y avait bien à peu près une vingtaine de mètres ; je mis vingt siècles à les parcourir, pendant que mes oreilles bruissaient et que dans ce bruissement se répercutait l'appel du mutilé, aspirant à recevoir la mort de ma main.

Quel cauchemar ! et cependant, j'étais bien éveillé…

Je n'étais plus qu'à dix mètres du billot. Je voyais rouge, violet, vert ; tout un arc-en-ciel de couleurs dansait autour de moi, à travers lequel se dressaient les silhouettes du grand-sage, des dignitaires, des trois premiers bourreaux désignés par le sort, qui tous me regardaient avec des yeux flamboyants, tandis que l'autre, l'élu du diable, le damné Yéo-hwa-tseu, ses bras coupés et sanglants tendus vers moi, scandait, sur un ton suppliant à présent, son éternelle phrase :

— Frère de Charleston, coupe-moi la tête ! Frère de Charleston, ne me refuse pas cet honneur !

L'idée me vint de bondir sur tous ces infâmes et de faire un carnage épouvantable, puisqu'il me paraissait certain que je ne devais pas sortir vivant de cet antre maudit. Je pensai aussi que, vu le nombre, je serais bien vite désarmé, et qu'alors un supplice des plus terribles, avec des raffinements inconnus de cruauté, m'était réservé ; et l'idée me vint de tourner contre moi l'arme qui m'avait été confiée ; mais ma foi de chrétien me fit bannir, aussitôt conçu, ce projet de suicide… Telles étaient les réflexions qui m'assaillaient, au cours de ma marche vers l'orient… Finalement, je me mis sous la protection de Dieu ; je l'invoquais dans mon cœur, et je lui disais :

— Mon Dieu, je le vois, j'ai poussé trop loin la témérité ; mais, si ma dernière heure est venue, prenez-moi, vous, Seigneur, et que je ne reçoive

pas la mort de la main de ces brigands, qui blasphèmeraient encore en insultant à mon agonie !… Foudroyez cette demeure, ensevelissez-nous tous sous ces ruines ; que tout s'écroule, que tout soit anéanti !… Punissez le crime, mon Dieu, car votre patience doit être lasse. Qu'importe que je trouve la mort au milieu du cataclysme mérité par tous ces immondes coquins ! l'essentiel est que vous fassiez justice, et que l'exemple soit éclatant…

Encore une fois, je me sentis enveloppé dans un tourbillon ; les objets augmentaient de grandeur autour de moi, puis soudain diminuaient. Néanmoins, je marchai toujours d'un pas lent, mais assuré, ferme. Enfin, j'arrivai à l'orient ; j'en gravis les degrés. Alors, à ce moment, je n'eus plus aucun trouble de la vue ni de l'ouïe. Une fraîcheur de rosée se répandit sur moi ; je respirai librement, j'étais dans toute ma raison et dans toute ma force.

Qu'allais-je faire, ou bien, qu'allait-il arriver ?…

Je tenais le glaive ensanglanté, dans ma main droite, mon bras levé en l'air, mais bien résolu à ne pas frapper Yéo-hwa-tseu.

Tout à coup, je sentis sur mon épaule droite les deux petits coups secs que j'ai déjà expliqués au lecteur ; et instantanément, j'entendis un coup formidable qui ébranlait la porte du temple. Je me retournai, ainsi que tous les assistants. La porte venait de s'ouvrir, comme poussée par une main invisible, et, sur le seuil, se tenait debout… qui ?… Philéas Walder !

Oui, Philéas Walder, que j'avais laissé à Pointe-de-Galle, se dirigeant sur l'Europe, avec Cresponi ; Walder qui, en admettant qu'il eût changé d'idée et pris le premier paquebot après le mien, en direction de la Chine, n'avait pu débarquer à Shang-Haï que quinze jours après moi, et je venais à peine d'y arriver !

Et c'était bien lui, tout au moins en apparence… Ou j'étais devenu subitement fou, et je croyais voir ce que je ne voyais pas, ou Walder possédait le don d'ubiquité, et cela, je me demande s'il est admissible seulement de le supposer ; ou bien enfin, quelque esprit infernal, se jouant des occultistes chinois et voulant m'en imposer à moi-même, nous apparaissait là, sous les traits vivants, bien vivants, du lieutenant d'Albert Pike.

Sur la question de savoir si j'étais sous le coup d'une hallucination, je vais donner dans un instant une preuve caractéristique, qui lèvera tous doutes à ce sujet et établira péremptoirement que j'ai vu, bien vu, réellement vu.

— Arrêtez, mes frères, arrêtez ! clama Walder ; c'est à moi que revient l'honneur de donner l'entrée du ciel à l'élu de notre Dieu… J'ai appris, il y a quelques instants, là où j'étais, que ma fille vient de tomber gravement malade ; j'ai su, en même temps, qu'un sacrifice du sang allait être offert ici au Dieu-Lumière, roi des esprits du feu ; c'est pourquoi, afin d'offrir le sacrifice moi-même et de bénéficier ainsi des grâces divines accordées au sacrificateur, je me suis immédiatement transporté parmi vous… Mon grade de Mage Élu et tous mes titres priment ceux du docteur notre frère, à qui vous veniez de remettre le glaive des holocaustes… Ce glaive, je le revendique au nom et en vertu de tous mes droits !…

En disant ces mots, il avait vivement traversé la salle et s'était avancé jusqu'à moi ; il me prit l'arme meurtrière, avant que je la lui eusse donnée. Je vis le robuste vieillard saisir le glaive à deux mains, et, de toute sa force, il donna un grand coup.

J'entendis craquer des vertèbres, et un larynx, fouetter des muscles, le gros choc d'une tête qui tombait et roulait sur le sol, pendant qu'un flot de sang chaud, sorti vigoureux des deux carotides béantes, giclait en l'air, si violemment que je fus atteint par le jet, tandis qu'une masse molle s'affaissait à côté du billot, en un bruissement flasque ; c'était le corps d'Yéo-hwa-tseu que rien ne retenait plus et qui s'écroulait à son tour.

Rapide comme l'éclair, Walder avait ramassé la tête, et il la tenait haute par les oreilles, lui criant :

— Dis, toi qui es déjà avec notre Dieu et qui as maintenant l'omniscience, dis : ma fille, ma Sophie bien-aimée, guérira-t-elle ?

Alors, lentement, les deux yeux de la tête s'ouvrirent et roulèrent dans leur orbite, faisant très distinctement le signe « oui » par un clignement des paupières. Puis, la tête pâlit subitement, absolument exsangue et immobile en un instant, froide définitivement dans la mort.

C'en était trop. Je me sentais défaillir. Je m'appuyai contre une des colonnettes torses de l'autel du Dragon ; mais, aussitôt, deux frères de

l'orient se précipitèrent vers moi et me reçurent dans leurs bras. Pourtant, je ne perdis pas tout à fait connaissance, au premier moment. Je vis, comme dans un nuage, le président de l'assemblée arracher à Walder le glaive dont il venait de se servir et s'élancer sur moi, la pointe en avant, pour me percer le cœur. Je l'entendis, disant :

— Puisqu'il s'évanouit comme une femme, il n'est pas digne de nos mystères ; qu'il meure donc avant d'avoir trahi nos secrets, trop terribles pour lui !

Je vis, toujours vaguement, Walder s'interposer, engager presque une lutte avec le grand-sage, et je l'entendis qui lui répliquait :

— Eh ! non, il ne dira rien ; je réponds de lui ; j'ai eu des preuves de son courage. Mais il appartient au Palladium depuis très peu ; c'est moi-même qui l'ai créé Hiérarque ; il n'est pas habitué aux sacrifices de la San-ho-hoeï. En tout cas, il fait partie de mon grand triangle, et je n'ai rien à lui reprocher. *Veto !*

À cet instant, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien ; mais j'eus la sensation d'être transporté sur un siège et d'être soutenu, une fois assis. La lacune qui existe dans mes souvenirs doit être bien courte ; car, lorsque je revins à moi, par l'effet des sels qu'on me fit respirer, la séance n'était point terminée et je n'avais pas été porté hors du temple.

— Eh bien, est-ce passé ? me demandait un des Chinois, auprès de moi.

— Ce n'est rien, répondis-je ; un simple éblouissement ; maintenant, c'est fini. Je vais très bien ; merci.

À l'orient, au pied de l'autel, on avait déposé le corps du frère Yéo-hwa-tseu étendu devant le billot, les mains et le pied coupés placés sur le corps ; la tête était sur le billot, ornée d'une couronne de roses artificielles.

À quelque distance, en face de l'orient et au milieu de l'assemblée, un frère de la San-ho-hoeï, anglais, était installé à un appareil de photographie et prenait une vue du cadavre décapité et mutilé. Au Rite Céleste, on photographie toujours de la sorte les sacrifices du sang ou holocaustes à Tcheun-Young (Lucifer), ainsi que les exécutions de faux-frères. Ces photographies sont conservées précieusement comme documents aux archives des principaux temples secrets de la San-ho-hoeï.

Je vis encore les servants offrir le breuvage d'honneur aux deux frères visiteurs qui avaient assisté comme moi à la séance. Ils burent, comme je l'avais fait. Soudain, une torpeur irrésistible m'envahit ; mes yeux se fermèrent de nouveau, quelques efforts que je fissent pour vaincre ce sommeil brusque, inattendu… et je me réveillai, cette fois, dans l'opium-shop.

Les faits que je viens de relater jusqu'à présent sont tellement extraordinaires, qu'ils rencontreront forcément des incrédules. La grande objection qu'on fera consistera à dire que je n'ai rien vu de ce que je raconte et que j'ai pris pour la réalité des chimères qui ont cauchemardé mon ivresse d'opium.

J'ai déjà réfuté cette objection, en citant l'argument que je tire des peintures murales du temple de Tong-Ka-Dou. Ces peintures, si je ne les avais pas réellement vues, comment aurais-je pu, plusieurs années après, en reconnaître très exactement la photographie, à la bibliothèque maçonnique des frères du Royal-Arche à Hong-Kong ?

Mais voici d'autres arguments encore :

À la fumerie d'opium, je m'étais couché à la sixième place à gauche en entrant ; or, je me suis réveillé à la quatorzième place à droite. Les boys de l'opium-shop n'avaient aucune raison de me porter d'une place à une autre pendant mon sommeil. Il est donc indiscutable que j'ai été transporté hors de la fumerie et que, durant mon absence, ma place a été prise par un fumeur nouveau venu qui l'a trouvée à son gré ; d'où il résulte que, lorsque j'ai été rapporté, ma place étant occupée, il a bien fallu m'en donner une autre.

Sur mes vêtements, j'ai constaté, en me réveillant dans l'opium-shop, plusieurs taches de sang toutes fraîches, et que les Chinois de la fumerie, avec une complaisance vraiment empressée, m'ont aidé à laver, à faire disparaître. C'était bien là le sang d'Yéo-hwa-tseu, qui m'avait éclaboussé en jaillissant, au moment de la décapitation.

Je conclus donc que je n'ai été en proie à aucune hallucination, depuis le moment où je me suis réveillé dans le temple de la San-ho-hoeï et où le grand-sage me souhaita la bienvenue, jusqu'au moment où, après

l’opération photographique que je me rappelle à merveille, je fus pris tout à coup par une torpeur invincible, effet très probable du breuvage qu’on m’avait fait boire quelques minutes auparavant.

Enfin, comment me serais-je imaginé cet incident de la photographie prise sur place du cadavre d’Yéo-hwa-tseu ? ou, si cet incident fait partie d’un rêve, comment expliquer qu’il coïncide avec une coutume des frères de la San-ho-hoeï, coutume parfaitement prouvée et que j’ignorais alors ?

Au Rite Céleste, non seulement on photographie les cadavres après les sacrifices dits d’holocauste, mais même on photographie ceux des frères massacrés en séance pour avoir été soupçonnés de trahison. La San-ho-hoeï se considère comme si puissante, comme si au-dessus du pouvoir officiel lui-même, qu’elle se soucie peu d’établir, en agissant ainsi, la preuve irréfutable de ses crimes ; elle en est fière, elle en garde les traces sous forme de documents ; avant tout, il lui faut terrifier ses adeptes.



EXÉCUTION D’UN FRÈRE DE LA SAN-HO-HOEÏ, SOUPÇONNÉ D’INDISCRÉTION (reproduction d’une photographie d’après nature.)

Et ne connaissant pas une pareille coutume en 1880, je l'aurais rêvée ?… Allons donc !… Et, ayant rêvé cela, j'aurais, quelques années plus tard, mis la main sur un document de ce genre ?… Car le dessin que je publie plus haut est la reproduction exacte d'une photographie qui m'a été donnée par le frère archiviste du temple maçonnique de Kou-Lan-Sou et représente, d'après nature, une exécution de faux-frère dans un temple de la San-ho-hoeï, de nos jours.

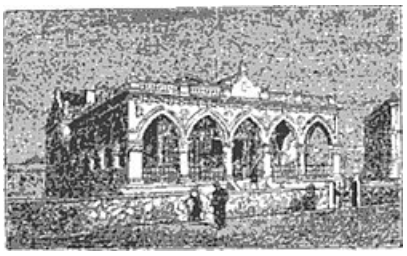
À l'île de Kou-Lan-Sou, qui est en quelque sorte le *sanitorium* des habitants étrangers du sud de la Chine, il y a un temple maçonnique, dans lequel sont pratiqués plusieurs rites : l'Écossisme, le Royal-Arche et l'occultisme palladique. J'ai donc eu la mes grandes et petites entrées, et j'y ai copié bien des documents curieux. C'est là, dis-je, que j'ai en cette photographie d'un assassinat maçonnique, étiquetée aux archives comme pièce provenant des frères de la San-ho-hoeï.

Le malheureux, soupçonné d'avoir commis une indiscrétion, était venu, comme à l'ordinaire, sans méfiance, à une réunion de ses collègues du Rite Céleste. Il s'éventait tranquillement à sa place, lorsque l'accusation portée contre lui fut brusquement produite. Il fut condamné et exécuté séance tenante. On lui infligea un supplice épouvantable, ainsi que la photographie du cadavre en témoigne. Sa chair a été tailladée, dépecée, arrachée par lanières dans le dos ; les mains et les pieds lui ont été coupés ; les jambes, après avoir été fracturées aux genoux, ont eu des morceaux de chair enlevés, tandis que mille épingles étaient enfoncées dans le visage du patient ; puis, on lui a arraché les jambes et les bras ; enfin, ce tronc sanglant a subi la décapitation.

Et alors, ce cadavre horriblement mutilé, déchiqueté, gisant près du billot, l'éventail de l'assassiné jeté sur lui, a été photographié par les assassins, qui sont là tous présents à cette scène ; mais, eux, ils ont en soin de ne pas se montrer ; on voit seulement leurs pieds.

Dira-t-on que le dessin de cette scène affreuse est un dessin de fantaisie, un dessin fabriqué par l'artiste chargé d'illustrer cet ouvrage ?… J'ai prévu même cette objection, et je vais donner aux incrédules le moyen très simple de vérifier. La photographie originale, rapportée par moi de Kou-Lan-Sou, est entre les mains de mes éditeurs, MM. Delhomme et Briguet, 13, rue de l'Abbaye, à Paris. Ils ne s'en dessaisiront point, bien entendu ; mais

quiconque a le moindre doute n’a qu’à aller chez ces messieurs ou à y envoyer un ami, en compagnie d’un homme du métier, d’un photographe. Tout photographe, qui examinera mon document, déclarera que c’est bien là, non pas une reproduction photographique d’un dessin fabriqué pour les besoins de la cause, mais bien une photographie directe, absolument prise sur place, tirée d’après nature.



TEMPLE MAÇONNIQUE DE KOU-LAN-SOU (CHINE)

1. ↑ La cangue est un supplice spécial à la Chine. Il consiste en un plateau de bois très épais, fort lourd, allant des fois jusqu’à 30 kilos, s’ouvrant en deux et présentant une échancrure pour laisser passer la tête ; une fois la cangue refermée, le patient a ainsi la tête prise dans ce douloureux collier de bois ; ni le sommeil ni le repos ne lui sont dès lors possibles, le corps ne pouvant s’étendre nulle part, à raison de ce que le cou porte sur l’arête vive du bois. Il y a des cangues à trois échancrures, où les mains sont prises en même temps que la tête.

DEUXIÈME PARTIE

LA HAUTE MAÇONNERIE
SON ORGANISATION

CHAPITRE XV

Albert Pike et son œuvre.

À l'époque où nous vivons, il est trois vérités que les francs-maçons nient obstinément : 1° l'existence des loges androgynes ; 2° l'exercice des vengeances poussées jusqu'au crime ; 3° la pratique du luciférianisme.

À les entendre, l'association n'admet que des frères et pas une seule sœur ; loin d'avoir le moindre meurtre à se reprocher, elle est, au contraire, essentiellement philanthropique ; quant à adorer Satan sous le nom de grand architecte, il faut avoir l'esprit bien mal tourné pour supposer pareille chose, attendu que la divinité à laquelle l'ordre maçonnique rend hommage est tout simplement vague, idéale, indéfinissable.

Voilà ce que répondent les maçons, lorsqu'on leur pose ces trois questions.

Je me hâte de dire que, parmi ceux qui parlent ainsi, il en est un grand nombre qui sont de très bonne foi. On peut posséder les plus hauts grades de la maçonnerie *ordinaire*, et avoir toujours été tenu à l'écart des ateliers où frères et sœurs travaillent ensemble, ignorer l'enrôlement et la mise en

œuvre des ultionnistes, et ne pas soupçonner même l'occultisme luciférien (Théurgie palladique, Fakirisme, Old-Fellows, San-ho-hoeï, etc).

Sur le fait de l'occultisme, principalement, la question des grades, *en dehors de la haute maçonnerie*, ne signifie rien, absolument rien : ainsi, par exemple, dans le Rite Écossais, un chevalier Kadosch (30^{e} degré), que les Palladistes ont bien voulu appeler à eux, le reconnaissant digne de leurs mystères, est en réalité plus instruit, et, par conséquent, plus en faveur auprès des chefs secrets qu'un initié au 33^{e} degré de ce rite, tenu dans l'ignorance de l'occultisme et utilisé uniquement pour les affaires d'ordre administratif ; ce Kadosch-là saura tout, et l'autre, tout 33^{e} qu'il soit, ne saura rien. C'est ainsi que la secte se joue de tant et tant d'adeptes, qu'elle conduit aux plus hauts grades connus, se servant d'eux alors qu'ils croient se servir d'elle, leur donnant « l'anneau », cet anneau qui les désigne aux vrais initiés comme frères peu perspicaces et qu'il est nécessaire d'entretenir dans de douces illusions, en un mot, les bafouant, les mystifiant, ne leur apprenant pas le secret des secrets, puisque d'eux-mêmes ils ne l'ont pas compris.

Je ne citerai qu'un cas de cet aveuglement dans lequel les chefs secrets de la haute maçonnerie se plaisent à tenir ceux de leurs initiés *qui ont reçu l'anneau* ; mais ce cas est caractéristique.

Il s'agit de M. Paul Rosen, 33^{e} du Rite Écossais, qui ne sera certes pas suspect de ménagement envers la confrérie trois-points ; car, depuis quelques années, il a publié contre elle un certain nombre de volumes où l'on rencontre par-ci par-là des documents qui ne manquent pas d'intérêt.

M. Rosen, qui est juif et qui a même été rabbin, à ce que l'on m'a assuré, s'affilia, en outre, à la franc-maçonnerie, à une époque où il haïssait de toute son âme le catholicisme ; ce qu'aujourd'hui il regrette sans doute, j'aime à le croire. Je ne sais pas quel suprême conseil lui conféra le 33^{e} degré ; en tout cas, ce n'est aucun de ceux que j'ai visités, attendu que je n'ai trouvé trace de son initiation à ce grade dans nulles archives à ma connaissance ; mais il est juste de dire qu'au temps où je pouvais mettre mon nez un peu partout je ne me préoccupais guère du F∴ Rosen ; son inscription a donc pu fort bien m'échapper.

Quoi qu'il en soit, soit qu'il ait passé par toute la filière, soit qu'il ait trouvé, comme tant d'autres, deux haut-gradés assez complaisants pour lui céder (contre finances, bien entendu, en maçonnerie rien ne se donne) une patente de 33e, il a ce titre ou, du moins, il l'a eu.

Plus tard, — bien tard, dirai-je, car M. Rosen n'est pas de la première jeunesse, — il a renoncé à la maçonnerie, à ses pompes, à ses œuvres. Les lauriers d'Andrieux et de Léo Taxil l'empêchant de dormir, il fit un coup d'éclat et vint grossir la phalange des écrivains anti-maçonniques.

Certes, il a rendu service à la cause sainte de la religion ; ceci est indiscutable ; et je serai toujours des premiers à louer son initiative et même à le défendre contre ses ex-frères qui, du jour où ils ont constaté qu'il leur tournait le dos, l'ont vilipendé, traduit et leur barre, et, au lieu de l'expulser franchement pour anti-maçonnisme subit, ont tenu à le radier dans des conditions qui seraient déshonorantes pour lui, si les accusations portées en de telles circonstances n'étaient pas calomnieuses. Et c'est bien là, vraiment, la franc-maçonnerie : soyez pour elle, vous êtes le *nec plus ultra* de l'humanité ; soyez contre elle, vous êtes le dernier des êtres parmi les plus vils.

Voilà donc un homme qui a fait tout son possible pour apporter la lumière aux profanes, pour leur faire connaître les mystères du temple d'Hiram. Et pourtant, quand on examine de près son œuvre, en voit qu'en dépit de ses coupures de journaux maçonniques, il n'a rien révélé de sérieux, d'important. Pourquoi ? parce qu'il ne savait rien, « parce qu'il avait reçu l'anneau ».

Il s'est livré à une besogne de bouquiniste ; il a ramassé, de droite et de gauche, des circulaires, des brochures, des discours (plus ou moins authentiques), des articles de revues *officielles* de grands orients et de suprêmes conseils ; et de tout cela il a fait une salade, qui ne pouvait pas produire une forte émotion chez les sectaires, puisqu'il ne dévoilait que ce qu'aujourd'hui ils ne cachent plus.

Ce qui lui manquait, à M. Rosen, c'était la *clef*, c'est-à-dire l'affiliation luciférienne au Palladium de Charleston, le droit de montrer patte blanche pour être reçu dans les loges androgynes, l'autorité nécessaire pour commander à des ultionnistes ou arrêter leur bras. Tout 33e qu'il était, il

ignorait la personnalité du grand architecte, l'existence des sœurs d'adoption et autres, et jusqu'aux crimes maçonniques, aujourd'hui indiscutés. Si bien, qu'il s'est trouvé de simples profanes, qui, avant compris, eux, le grand secret, ayant eu la patience de collectionner des documents et l'intelligence de lire entre les lignes, comme le père Deschamps, comme M. Claudio Jeunet, comme Mgr Fava, comme dom Benoit, comme Mgr Meurin, ont découvert et divulgué cent fois plus que M. Rosen, 33e.

Les sœurs maçonnes ?… Ce pauvre M. Rosen en a ignoré l'existence jusqu'en 1888, et il y avait alors au moins trente ans qu'il gâchait du mortier pour reconstruire le temple de Salomon, s'il est aussi vieux maçon qu'il le dit. Oui, certes, en 1888, ce naïf 33e niait publiquement les loges androgynes ; et il était de bonne foi, personne n'ayant voulu le désigner pour l'admission. Mais, deux ans après, il apprenait indirectement qu'on s'était moqué de lui jusqu'alors, et que ces sœurs maçonnes qu'il n'avait jamais vues existaient pourtant bel et bien. Alors, il écrivit dans son volume l'*Ennemie Sociale* qu'il y avait sur le globe « 2,850,000 femmes appelées Sœurs-Maçonnes » ; chiffre mis un peu trop au hasard, et que je rectifierai en entrant dans les détails. Mais l'intention y était ; il faut lui en savoir gré. Quoique ne publiant aucun rituel de la maçonnerie féminine, quoique n'expliquant même pas ce qu'étaient ces sœurs maçonnes dont il donnait un total, au petit bonheur, il est juste de tenir compte à M. Rosen de son aveu, si tardif et si incomplet qu'il ait été.

Sur la question des crimes ordonnés et exécutés par la haute maçonnerie, même ignorance chez M. Rosen. Son dernier livre, l'*Ennemie Sociale*, a plus de cent pages consacrées à « la franc-maçonnerie en Italie ». Cette partie importante est divisée en trois chapitres, intitulés : 1° « Origine et développement de la franc-maçonnerie en Italie » ; 2° « l'exploitation de la franc-maçonnerie en Italie » ; 3° « l'action de la franc-maçonnerie en Italie ». Or, s'il est un pays où des assassinats ont été commis par la secte, c'est bien celui-là. M. Rosen les ignore, ne fait mention d'aucun d'eux ; il ne cite même pas l'assassinat du comte Pellegrino Rossi, ce franc-maçon converti dont Pie IX fit son premier ministre et qui, le 15 novembre 1848, tomba sous le poignard des ultionnistes désignés par les chefs sectaires. Ce crime est historique : on sait que la mort de Rossi avait été délibérée et

décidée le 10 octobre, à Turin, dans un conciliabule maçonnique présidé par Mazzini ; on sait qu'à Rome, le 14 novembre, veille de l'assassinat, les ultionnistes s'étaient procuré, à l'hôpital San-Giacomo, un cadavre de la taille du ministre condamné à périr, et que ce cadavre, maintenu debout, dressé contre un portant, leur servit à se faire la main ; on sait que la leçon criminelle fut donnée, salle Capranica, au F∴ Sante-Costantini, que le sort avait désigné pour être le meurtrier ; on sait, en un mot, tous les détails de cet abominable forfait, accompli en plein jour. Quelle belle page M. Rosen aurait eu à écrire sur cet épisode tragique, dans son chapitre de « l'action de la franc-maçonnerie en Italie », s'il avait été tant soit peu renseigné ! Mais non, on lui a affirmé, dans sa loge, que l'ordre maçonnique répugnait à verser le sang, et naïvement il l'a cru ; on a traité devant lui de calomniateurs les écrivains qui ont accusé la secte de se vautrer dans le crime, et il s'est bien gardé, dans ses ouvrages, de faire la moindre allusion aux ultionnistes, de citer un seul des nombreux assassinats dont l'odieuse société secrète s'est souillée ; 33^{e} avec l'anneau, il ne savait rien de tout cela.

Quant à la pratique du culte luciférien dans les triangles palladiques, il ne pouvait pas s'en douter, n'ayant jamais pénétré au sein d'une arrière-loge occultiste. Bien mieux, M. Rosen, que ses frères ont berné dans des proportions fantastiques, croit que la doctrine de la haute maçonnerie, loin d'être la déification de Satan, est le naturalisme matérialiste. Il fait prêcher par Albert Pike lui-même que « le vrai Dieu, c'est la raison pure dans la nature » ; or, Albert Pike, le grand organisateur du luciférianisme dans les arrière-loges, n'a jamais écrit, jamais ! pareille sentence. Il trouvait même que l'expression « grand architecte de l'univers » était trop vague et devait être abandonnée dès le grade de Rose-Croix ; il a officiellement proposé au Grand-Orient de France, à l'époque des premières discussions sur cette formule, d'adopter celle-ci : « *Dei Optimi Maximi ad Gloriam* », c'est-à-dire : « À la gloire du Dieu le meilleur et le plus grand », phrase luciférienne qui est d'une clarté remarquable. Et ce pauvre M. Rosen prend Albert Pike pour un athée !…

Voici, en effet, quelle est la situation de M. Rosen dans la franc-maçonnerie : malgré sa radiation par une loge ; on le reçoit encore, — je veux dire, les frères servants, le reçoivent, — quand il se présente au local

du Gland-Orient de France ou du Suprême Conseil, pour se procurer des renseignements, des imprimés maçonniques quelconques. Les frères servants ont l'ordre de lui faire bon accueil et de feindre d'ignorer sa radiation ; et alors c'est à qui lui passera des renseignements de la plus haute fantaisie. C'est ainsi qu'on lui a fabriqué une prétendue réception de Garibaldi au 33e degré à Palerme, le 5 avril 1860, avec un discours adressé censément par le grand-maître Anghera audit Garibaldi pour lui donner l'instruction secrète, pour lui révéler les secrets de ce grade ; et M. Rosen a bien ingénument publié ce discours fabriqué tout exprès pour lui par des frères fumistes, ignorant ce point qui a son importance : c'est qu'à l'époque (avril 1860) où il fait recevoir Garibaldi au 33e degré, celui-ci n'avait pas grand chose à apprendre en fait de maçonnerie, attendu qu'il avait reçu déjà non seulement les grades philosophiques, mais même tous les grades cabalistiques des dernières arrière-loges jusqu'au 92e degré inclusivement, attendu qu'à cette époque même il était, depuis plusieurs années, le souverain grand-maître et grand hiérophante du Rite de Memphis pour tous les pays du globe, et que, par conséquent, Anghera avait plutôt à apprendre quelque chose par Garibaldi que d'avoir à lui enseigner le moindre secret.

Dans son premier livre de révélations, M. Rosen cite, à plusieurs reprises, un ouvrage maçonnique d'Albert-Georges Mackey, où il puise toutes sortes d'arguments en faveur de la thèse qu'il soutient. Il donne ces extraits, et chaque fois il met en note au bas de la page : « Tiré du *Lexicon of Freemasonry*, par Albert-Georges Mackey, grand secrétaire du Suprême Conseil de la Juridiction Sud des États-Unis. » M. Rosen fait au moins vingt citations de cet ouvrage. Or, le *Lexicon of Freemasonry* existe bien ; mais il n'est pas d'Albert-Georges Mackey, qui, au surplus, n'a jamais écrit une ligne de publication maçonnique quelconque, et qui n'a jamais été grand secrétaire du Suprême Conseil de la Juridiction Sud des États-Unis. M. Rosen s'en est rapporté au frère servant, à qui il avait glissé la pièce, en le priant de lui copier quelques extraits de cet ouvrage maçonnique qui est à la bibliothèque du Suprême Conseil de Paris ; le frère servant a empoché l'argent de M. Rosen, et l'archiviste du Rite Écossais s'est fait une douce joie de mystifier son frère 33e avec l'anneau. Si M. Rosen avait seulement vu la première page du *Lexicon of Freemasonry*, il aurait su que cet important ouvrage maçonnique a pour auteur, non pas l'ingénieur Albert-

Georges Mackey, mais son oncle le docteur Gallatin Mackey, que j'ai eu l'avantage de connaître personnellement à Charleston, environ trois mois avant sa mort.

Tout ce qui précède prouve que la franc-maçonnerie, quand elle y a intérêt, dupe et berne même des adeptes à qui elle a confié le 33^{e} degré ; qu'elle se sert d'eux, tandis qu'ils s'imaginent se servir d'elle ; qu'elle leur laisse ignorer ce qu'elle juge qu'ils ne doivent pas savoir ; et cela prouve aussi que, lorsqu'on entreprend, ayant été franc-maçon, de publier des révélations sur la franc-maçonnerie, il faut, afin de ne commettre aucun impair, être bien sûr d'abord d'avoir été partout, et ensuite ne livrer à la publicité, en fait de documents, que ceux dont on a tenu soi-même les originaux entre les mains : car les copies faites par d'autres, même chèrement payées, sont souvent fort infidèles, les chefs de la haute maçonnerie ne communiquant exclusivement que ce qu'ils ont décidé devoir ne plus être gardé secret.

Cela dit, je rappelle à mes lecteurs que le critérium infaillible au moyen duquel ils reconnaîtront si tel ex-franc-maçon a été un vrai initié, consiste à l'interroger sur l'existence du palladisme, des sœurs maçonnes et des ultionnistes. S'il ignore, c'est que, pendant son passage dans la secte, il a fait partie de la catégorie des nigauds et des dupés. S'il nie carrément, au lieu de dire simplement qu'il ne sait pas, alors méfiez-vous ; votre ex-franc-maçon n'est pas aussi démissionnaire qu'il le prétend ; il joue encore un rôle ; il capte votre confiance, en vous faisant croire qu'il abomine ses anciens collègues trois-points ; il est encore avec eux, et c'est vous qu'il trompe ; il sert les autres contre vous, en ayant l'air de vous donner des gages de son retour au bien ; *c'est un pseudo-faux-frère* ; méfiez-vous, cette espèce-là est encore la plus dangereuse de toutes.

À partir de maintenant je ne vais plus suivre l'ordre chronologique dans mon récit.

La première partie de cet ouvrage devait être nécessairement comme je l'ai écrite, c'est-à-dire un compte rendu d'exploration ; il s'agissait de donner au lecteur un aperçu du satanisme contemporain ; il fallait lui faire partager toutes mes surprises, dans l'ordre même où elles se sont présentées

à moi. Il était indispensable de montrer telle quelle cette succession de circonstances providentielles qui m'ont permis d'aller droit au luciférianisme maçonnique sans perdre mon temps aux bagatelles de la porte.

On aura remarqué comme tout s'est merveilleusement enchaîné dans ce qui m'est arrivé ; et cela prouve bien à quel point sont fous ceux qui croient que dans la vie il est des événements qui sont l'effet du hasard. Tout est, au contraire, admirablement combiné, réglé par Dieu, soit qu'il ordonne, soit qu'il laisse faire. Nous n'avons pas, certes, à nous attribuer le mérite de nos œuvres ; soyons modestes, et reconnaissons qu'entre les mains du tout-puissant Créateur de toutes choses, nous sommes de simples et fragiles instruments.

Si les francs-maçons luciférien y réfléchissaient, ils verraient, par le seul examen de mon cas, combien grande est leur erreur. Ils s'imaginent que la divinité est double et que Lucifer est l'égal d'Adonaï. Or, il est certain que tout, dans mon aventure, prouve l'impuissance de Satan contre Dieu, notre Dieu, à nous chrétiens, le seul et unique Dieu. Satan apparaît dans l'aréopage palladique de Calcutta ; il triomphe en se montrant ainsi à ses adorateurs, et son apparition coûte la vie au frère Georges Shekleton ; voilà une âme damnée pour lui, c'est probable. Mais, d'autre part, Carbuccia est terrifié de ce qu'il a vu ; il en devient malade ; l'ancien athée se prend à réfléchir, et c'est à un médecin catholique qu'il vient faire ses confidences. Ce catholique ne savait rien de ces horreurs, de ces infamies, bien que le Saint-Siège et les évêques les aient depuis longtemps dénoncées ; ainsi, voilà un témoin oculaire et auriculaire qui va surgir, et ce témoin sera un médecin ! C'est ce que faisait si justement ressortir M. le chanoine Anger-Billards, écrivant naguère ceci à mon sujet, dans l'*Avant-Garde de l'Ouest* : « En fait de diableries, les médecins sont les derniers à croire ; mais, quand ils y croient, on peut marcher après eux, l'histoire est bâtie à chaux et à sable. »

Je n'ai nullement à m'enorgueillir de ce que j'ai fait ni de ce que je ferai encore pour démasquer entièrement la secte infernale, pour lui arracher son dernier voile. Un autre que moi aurait pu être choisi, et certainement de mille fois plus dignes ne manquaient pas. Il ne fallait ni un avocat, ni un journaliste, ni tout autre homme incompétent ; il fallait un médecin. Sans

aucun doute, les médecins catholiques sont nombreux. Pourquoi est-ce moi plutôt qu'un autre qui ai été marqué dans le livre du Destin pour effectuer cette formidable enquête et en livrer les résultats à l'indignation publique ? Cela est le côté mystérieux de mon histoire, la chose que je m'explique le moins ; car, lorsque je descends en moi-même, je vois combien peu je vaux. Mais je n'ai pas à approfondir ce point ; je constate, et je m'incline devant la volonté de mon Dieu.

Donc, Satan s'illusionnait, le jour où il apparaissait triomphant à ses fidèles de Calcutta. Cette rodomontade de l'archange déchu a amené, comme conséquence plus ou moins directe, la découverte, cette fois dûment et complètement constatée, de tout le spiritisme luciférien et maçonnique ; or, découvrir le mal et le montrer avant qu'il ait eu le temps d'achever sa néfaste besogne, c'est le vaincre, c'est le paralyser, c'est l'empêcher d'aboutir à ses fins.

En outre, avec quelle rapidité étonnante j'ai pu arriver à l'antre même du Maudit !… Chaque fois que j'y songe, je demeure confondu.

Voici Pessina, d'abord, qui me délivre mon premier passe-port ; là, en réalité, l'événement a été des plus simples ; avec cinq cents francs, n'importe qui peut en obtenir autant ; il suffit d'être pris pour un zélé cabaliste et de ne pas marchander les métaux ; c'est une question de tarif. Mais la suite de mon aventure est surprenante. Qui dit hasard dit sottise ; on ne peut concevoir rien de plus absurde que le hasard. Et il faut reconnaître, au contraire, que le hasard serait d'une intelligence hors ligne, m'ayant fait pénétrer du premier coup chez les Fakirs luciférien de Ceylan, à raison de la nécessité où ils se trouvaient, d'après leur rite, d'avoir recours à un médecin, et à un médecin qui fût en même temps membre d'une société secrète anti-chrétienne.

Le sâta de Galle, reconnaissant, me donne un lingam ailé, pour que je puisse pénétrer dans tous les temples secrets du Fakirisme indien. Tout se lie, dès lors ; mon enquête marche comme au moyen d'un engrenage. Le temple Mac-Benac, en dehors de Pondichéry, sur le territoire anglais, m'est ouvert, grâce à la rencontre inattendue d'un adepte, qui se prend d'un grand enthousiasme pour moi, et aussi par l'effet du lingam du sâta cynghalais ; là, je fais la connaissance de John Campbell, le chef des maçons du district de Bahour ; et je prends, sans me compromettre, l'habitude du feu. Je puis

parler alors en homme qui a vu. Hobbs et Cresponi, à Calcutta, me font un excellent accueil, comme à un frère qui sait déjà bien des choses ; je réussis même à me conquérir Walder, et me voilà affilié au Palladium. N'oublions pas que, si Walder et Cresponi viennent à Calcutta, où je dois me lier avec eux, c'est qu'ils y sont envoyés par le diable, et moi, c'est pour pouvoir combattre Satan que je viens ; n'est-il pas clair comme le jour qu'en tout ceci Satan n'a su mettre que les mauvaises cartes dans son jeu ?… Comme il ment à ses adeptes, Lucifer, lorsqu'il leur affirme qu'il est l'égal de Dieu !… Que suis-je, moi ? Un atome imperceptible, et me voici lancé dans les jambes du colosse infernal pour le culbuter. Il ne peut donc que ce que Dieu veut bien tolérer, dans la mystérieuse sagesse de ses desseins impénétrables ; il ne peut rien par lui-même, Satan, puisqu'il n'a pas su seulement flairer en moi l'ennemi !…

Singapore et Shang-Haï me donnent la trempe suprême. Quand on a traversé, en catholique croyant et résolu, la San-ho-hoeï, on peut désormais tout affronter.

Or, ainsi que je viens de le dire, le moment est venu, à présent, d'abandonner l'ordre chronologique. Je n'ai pas seulement à présenter au public les résultats d'une enquête complète. J'ai tenu à démontrer, d'abord, que j'ai été en mesure de tout voir, de pénétrer partout ; je crois qu'à cet égard la preuve est faite. L'important est, maintenant, puisque je possède complètement tout le satanisme, puisque rien de la haute maçonnerie ne m'a été caché, l'important, dis-je, est de disséquer avec méthode messire Lucifer.

Les dates de mes visites à tel ou tel Directoire, à tel ou tel Suprême Conseil ou Grand-Orient, ne sont plus que des choses secondaires. Nous allons donc examiner les œuvres du satanisme contemporain, en les classant comme ferait un professeur, c'est-à-dire en divisant et subdivisant, conformément à l'ordre naturel des catégories de faits, et non d'après les époques de leur constatation.

Tout d'abord, il faut faire connaître l'organisation, le fonctionnement de la haute maçonnerie, celle qui, directement ou indirectement, tient tous les rites dans ses mains.

En premier lieu, je parlerai de Charleston, le centre du satanisme universel, et d'Albert Pike, le grand organisateur du palladisme.

Je suis allé deux fois à Charleston. La première, c'était en mars 1881. De Shang-Haï, j'étais rentré à Marseille, où j'arrivai dans la seconde huitaine de janvier. Après avoir raconté, sous le sceau du secret, au brave abbé Laugier, mon unique confident, une partie des abominations dont j'avais été le témoin (je ne lui dis pas tout, de crainte de trop l'épouvanter et pour ne pas avoir à lutter de nouveau contre son amitié), je demandai si la Compagnie et j'obtins un congé de trois mois et demi, afin de reprendre mon bateau à son retour. En réalité, j'avais à ma disposition un temps plus long. Je m'étais reposé trois bonnes semaines. Mon congé me menait jusqu'au 15 mai, époque du retour de mon bateau ; mais, à ce moment-là, il y avait encore vingt-huit jours à compter entre son arrivée et son nouveau départ, soit jusqu'à la seconde huitaine de juin. J'avais donc tout mon temps à moi pour pousser ma pointe en Amérique, en pouvant même prendre un bon repos suffisant de deux ou trois semaines avant de réembarquer pour la Chine.

Le jour même où mon bateau partait avec mon remplaçant, en direction de Shang-Haï, je prenais le train pour Paris, où je m'arrêtai sept jours. Le 17 ou le 18 février, je ne me rappelle plus au juste, j'étais au Havre, comme passager, à bord du transatlantique qui levait l'ancre pour New-York. Le 10 mars, j'arrivais à Charleston.

Charleston, la Venise américaine ! C'est, du moins, l'impression que produit la cité carolinienne, vue de la rade. Elle est pittoresquement située au confluent des deux rivières Ashley et Cooper, qui s'unissent pour former un vaste port de deux milles de large, communiquant avec l'Atlantique. La ville a ainsi la forme, l'apparence d'une péninsule. D'autre part, le sol étant très bas, les clochers des églises et les monuments publics semblent émerger de la mer.

La fondation de Charleston remonte à 1680 et est due à une colonie de protestants français. Maintenant, la ville compte 55,000 habitants.

L'édifice le plus remarquable aujourd'hui est la Nouvelle-Douane, vrai palais de marbre blanc, dans le style roman-corinthien. Il faut noter aussi la

prison des nègres ; car la Rome luciférienne est, en même temps, la métropole sacrée de l'esclavage.

C'est au Sugar-House que se tenait le marché aux esclaves, à l'époque où le trafic de la chair humaine se faisait publiquement : dans cette espèce de caverne ou dans ces catacombes, à l'air infect, humide et malsain, des hommes étaient enchaînés et pourrissaient pendant des mois, des années ; mais ces hommes étaient des nègres, et la pitié des Caroliniens n'est pas faite pour la race africaine. La moindre infraction, un retard de quelques minutes dans les rues après le couvre-feu, les amenait à Sugar-House, où ils étaient condamnés à recevoir de vingt-cinq à cent coups de fouet.

Jean-Jacques Ampère, dans sa *Promenade en Amérique*, qui date de 1855, écrivait ceci :

« Je viens de voir en plein jour, sur une place publique de Charleston, vendre à l'encan une famille de noirs. Elle était sur un tombereau, entassée, comme pour le supplice, et le tombereau était surmonté d'un drapeau rouge. Les nègres et les négresses avaient l'air indifférent, comme le public qui les regardait. Les acheteurs s'approchaient, retournaient la marchandise, regardaient les dents, etc. »

Il est arrivé même aux Caroliniens de brûler des nègres à petit feu, notamment en 1803 ; le fait est certifié. C'est dire si les gens de cette contrée sont naturellement cruels !…

Depuis l'époque dont parle Ampère, c'est-à-dire depuis quarante ans bientôt, Charleston a modifié son aspect, s'est embellie ; mais le caractère, le tempérament, les mœurs des habitants n'ont pas changé.

Lors de la terrible guerre civile, dite de la Sécession, qui déchira pendant quatre ans les États-Unis et coûta 600,000 victimes aux deux partis, ce fut Charleston qui donna le signal de la révolte contre la patrie. Je dirai tout à l'heure quel rôle abominable joua Albert Pike dans cette lutte fratricide. La question des esclaves fut, on le sait, le motif de cette révolte des États qui, faisant cause commune avec Charleston et la Caroline du Sud, entreprirent de sortir de l'Union nationale, attendu que, depuis la mort de John Brown, les partisans de l'abolition de l'esclavage devenaient majorité dans le pays.

Le port de Charleston est bien défendu par le fort Moultrie, dans l'île Sullivan, le fort Sumter, dans l'île Morris, et les forts Castle-Pinckney et

Ripley. C'est dans le fort Sumter que le général Anderson, qui commandait en 1860 au nom du gouvernement fédéral, se retira avec sa petite garnison, lorsque les Caroliniens se révoltèrent le 20 décembre ; bombardé par les habitants, il fut obligé de capituler le 13 avril 1861, et dès lors Charleston fut occupée par l'armée sécessionniste jusqu'au 17 février 1865, jour où le général franc-maçon Beauregard, qui avait pris parti pour les esclavagistes, dut l'évacuer.

Parmi les monuments actuels de la ville, il faut citer encore l'Hôtel-de-Ville, qui est, ma foi, un édifice imposant, avec son double escalier de marbre par lequel on y monte, et l'église protestante de Saint-Michel (appartenant à la secte des épiscopaux), dont la haute et belle tour s'aperçoit de loin en mer et offre une vue magnifique sur le pays.

Mais ce qui est surtout remarquable, c'est l'aspect général, qui, sans être positivement enchanteur, est loin d'être déplaisant. Les maisons, pour la plupart en brique, et quelques-unes en brique et pierre mêlées, comme à Toulouse, sont coquettes, entourées d'arbres, parées de plantes grimpantes et de fleurs ; ce qui frappe, au premier coup d'œil en arrivant, c'est cette végétation à moitié tropicale et d'une richesse inouïe. Les rues sont larges, droites, bordées d'arbres vigoureux, splendides. De la Battery, qui est la promenade populaire, on a une vue très étendue sur la rade, et cette promenade est entourée de villas charmantes, belles résidences particulières, dont un certain nombre sont somptueuses. Puis, c'est le pont de fer sur l'Ashley, qui donne accès aux superbes plantations dont les deux rives de cette rivière sont couvertes.

De l'animation, il n'en manque pas à Charleston ; elle est la principale ville commerciale de la Caroline du Sud, il ne faut pas l'oublier. Son commerce avec les États-Unis, les Indes occidentales et l'Europe, atteint annuellement cent millions pour l'importation et trois cent millions pour l'exportation. Les marchés et le Market-Hall offrent, à l'étranger, sous le rapport du mouvement, une des vues les plus caractéristiques que l'on puisse rencontrer. Mais, je le répète, si animée que soit la ville, l'impression qui vous en reste, lorsque vous la quittez, n'est pas celle-là ; c'est l'aspect de la nature verdoyante et fleurie qui domine tout dans votre esprit. Vous partez en songeant au jardin de West-Point, à tous ces squares, que l'on

compare forcément aux rachitiques jardins publics de la ville de Paris, dont nos bons badauds boulevardiers qui n'ont rien vu sont si fiers.

Tenez, prenons, par exemple, le cimetière de Charleston. Tout le monde sait ce que c'est qu'un *campo-santo* italien ; ceux de Milan, de Gênes, de Pise, surtout, sont renommés ; ces froids asiles de la mort sont de vrais musées où l'on circule, entre les rangées de tombes, plein d'admiration pour les sculpteurs italiens qui ont prodigué là des statues, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre. Eh bien, à Charleston, une promenade au cimetière porte, non plus à l'admiration, mais à une douce rêverie, sans les moindres idées tristes ; on s'abandonne à l'incohérence des pensées, comme lorsqu'on parcourt les allées d'un parc sans but aucun, et les préoccupations, si l'on en a, disparaissent, s'évanouissent. Oh ! ce cimetière aux grands arbres toujours verts, aux belles fleurs blanches des magnolias embaumant l'odeur la plus suave, je ne l'oublierai jamais ! C'est, certainement, le plus beau cimetière qui existe aux États-Unis, et peut-être dans le monde entier…

Le siège du Suprême Directoire Dogmatique, le Vatican de la franc-maçonnerie universelle, dont je donne le plan (voir page 297), n'a rien de remarquable extérieurement. C'est un large édifice, à proportions vastes, mais voilà tout ; c'est de la bâtisse sans originalité, dont l'architecte semble avoir cherché, mais en vain, à produire quelque chose d'un peu fantasque ou fantastique, si vous préférez ; en un mot, c'est du raté. Je parle du local actuel, bien entendu, lequel forme l'angle des rues King et Went Worth. L'édifice d'aujourd'hui n'existait pas, lors de mon premier voyage ; le Suprême Directoire Dogmatique ne s'y est installé que vers la fin de 1883. L'immeuble a coûté 22,000 dollars (soit 110,000 francs), avant de subir sa transformation extérieure et surtout intérieure et tous ses embellissements maçonniques. Sans parler des œuvres d'art, tableaux et statues dont un certain nombre sont du plus haut prix, l'immeuble lui-même vaut à cette heure très facilement le double et peut-être même le triple de ce qu'il a coûté ; la bibliothèque, à elle seule, est assurée pour 110,000 dollars (soit 200,000 francs).

Le plan que je donne est d'une exactitude rigoureuse, au point de vue de la disposition et des proportions des divers temples, parvis, salles, galeries, cabinets et locaux essentiellement maçonniques ; mais, pour l'avoir d'une

exactitude absolue dans sa totalité, il faut prolonger sur le côté une série de pièces réservées à l'administration, comme à la partie face ; c'est-à-dire que la partie de l'immeuble non affectée au culte maçonnique forme comme une équerre entourant le reste, sur les deux rues dont l'édifice forme l'angle.

Ce plan est celui qui avait été dressé par le docteur Gallatin Mackey, avant l'achat de l'immeuble. Lui ayant laissé comprendre que j'admirais ses ingénieuses dispositions, il me permit de le copier. Du reste, Albert Pike approuva ce plan, et l'architecte dut s'y conformer après la mort du docteur Mackey ; car le cher homme ne vit pas l'exécution du plan qu'il avait rêvé.

Il faut aussi, pour avoir l'état des lieux complètement exact, transporter derrière l'édifice même la maison qui sert à masquer l'entrée des sœurs. Elle n'est pas à côté, comme on la voit sur le plan tracé par le docteur Mackey ; elle est sur le derrière et communique avec le parvis de l'Adoption par un couloir latéral, passant au sous-sol sous la galerie Sainte-Hypathie, puis tournant à gauche, et se terminant par un escalier, que les sœurs ont à gravir pour parvenir à leur temple, tandis que les frères (du moins ceux qui le peuvent en vertu de leur grade) y viennent de plein pied par le parvis du 1er tuilage, qui est à gauche de la galerie des Statues.

Du reste, je reviendrai, dans un instant, sur tous les détails de cet Important édifice, vers lequel tous les luciférien du monde entier dirigent constamment leur pensée ; car c'est là, dans la salle triangulaire aux murailles d'une extrême épaisseur, c'est là, dans cette salle appelée le *Sanctum Regnum* et devant le Baphomet original, c'est là que Satan en personne paraît une fois par semaine, à heure fixe, le vendredi.

Pour l'instant, le lecteur attend avec impatience que je lui présente Albert Pike. Je vais donc m'occuper de l'anti-pape, d'abord, et de l'organisation créée par lui, ensuite ; ce n'est qu'après que j'expliquerai l'immeuble et l'usage de ses principales salles.

Le jour où je vis Albert Pike pour la première fois, c'était donc le 10 mars 1881. J'étais allé faire d'abord la connaissance du docteur Gallatin Mackey, mon confrère en médecine, dont la résidence était fixée à Charleston, tandis que le chef suprême habitait Washington. Nous allâmes attendre celui-ci à la gare.

Il arriva, accompagné de sa fille, mademoiselle Liliana Pike. Nous étions plus de cinquante personnes au débarcadère. C'est là que je connus Sophie Walder, dite Sophia, alors dans sa dix-huitième année à peine ; en l'absence de son père, qui était encore en Europe, elle habitait chez le frère Jonathan Chambers, qui n'était pas encore membre du Sérénissime Grand Collège, mais à qui la première place vacante était promise. Il y avait aussi le frère Henri Buist qui se prit d'une belle amitié pour moi et qui d'ailleurs, question de satanisme à part, était un parfait gentleman : Henri Buist est bien connu du Suprême Conseil de Paris ; c'est lui qui fut chargé, par Albert Pike, en 1884, d'une importante mission en Europe, et qui réconcilie le Suprême Conseil de France avec le Suprême Directoire Dogmatique ; car il y avait eu une brouille légère à propos d'un corps maçonnique que Pike avait constitué aux îles Sandwich et qu'Emmanuel Arago ne voulait pas reconnaître. Henri Buist et moi, nous avons donc été bons camarades ; je lui étais sympathique, et, comme homme privé, il ne me déplaisait pas ; il est mort aux États-Unis, en juillet 1887, et je ne serais pas étonné qu'à sa dernière heure il ait eu, mentalement au moins, un retour au vrai Dieu ; car, d'après bien des paroles qui lui échappèrent dans nos conversations, je crus comprendre qu'il n'était pas absolument convaincu de la divinité du grand esprit de lumière. Quoiqu'il en soit, les relations avec lui m'étaient précieuses, vu qu'il était le grand chancelier du Suprême-Directoire Dogmatique et que par conséquent, il en savait long.

Indépendamment de sa fille, Albert Pike nous arriva flanqué de Samuel Shofield et John Wilson, qui étaient ses deux assistants spéciaux au Grand Directoire de Washington, et de Frederick Weber, un des personnages les plus importants de la haute maçonnerie avec le docteur Gallatin Mackey et Henri Buist. À peine Weber fut-il descendu du train, que Sophia, aimable, empressée, l'accapara, pour lui faire les honneurs de Charleston, qu'il connaissait cependant aussi bien qu'elle ; toute la journée, elle papillonna autour de lui, au point que le pauvre Jonathan Chambers, presque délaissé, en avait un air piteux. Mais n'oublions pas de dire que Frederick Weber était le grand trésorier non-seulement du Suprême Conseil du rite écossais pour la Juridiction Sud des États-Unis, mais aussi du Suprême Directoire Dogmatique ; c'est lui qui avait la clef de la caisse centrale de la franc-maçonnerie universelle ; et il importe de noter aussi que cette diablesse de

Sophie, si fanatique qu'elle soit dans son surnaturalisme luciférien, n'en est pas moins, et cela depuis son adolescence, une artiste incomparable en l'art d'attirer à elle les métaux ; ce n'est pas une femme, c'est un aimant.

Par contre, la froideur avec laquelle Sophie Walder et Liliana Pike se serrèrent la main ne m'échappa pas ; j'en fus frappé ; les deux demoiselles étaient loin de sympathiser. Mademoiselle Pike, qui n'était pas de la première jeunesse, et qui avait largement franchi le cap de la trentaine, si même elle n'approchait pas de ses quarante ans, était-elle, astre à son déclin ou éclipsé, jalouse de l'autre, la précoce luciférienne, fêtée par tous comme une déesse, alors dans tout l'éclat de son infernale beauté ? Je pose ce point d'interrogation, et je ne le fais suivre d'aucune réponse. J'ai constaté l'antipathie des deux femmes ; quant à la cause, je l'ignore ; sur ce point, ni l'une ni l'autre ne m'ont jamais fait de confidences.

Quant à Albert Pike, il embrassa Sophie sur le front, paternellement.

Le docteur Gallatin Mackey me présenta au chef suprême ; je ne lui étais pas inconnu ; Hobbs, Walder et Cresponi lui avaient déjà écrit à mon sujet.

Par exemple, quelle chaleureuse étreinte fut celle de Pike et du doc teur Mackey ! Les deux vieillards se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, comme deux frères qui ne se seraient pas vus depuis vingt ans ; et cependant, Albert Pike venait à Charleston régulièrement une fois par mois.

Je viens d'appeler vieillards le chef suprême de la haute maçonnerie et son premier lieutenant ; en effet, en mars 1881, Albert Pike avait soixante-douze ans, et Gallatin Mackey, soixante-quatorze ; mais, tous deux, ils étaient verts et robustes. Pour le docteur Mackey, un gaillard à la solide charpente, taillé en hercule, rien ne faisait prévoir sa fin prochaine ; il est mort, en paisible villégiature, le 20 juin de cette même année, à Fortress-Monroë. Albert Pike, lui, devait fournir encore dix pleines années de la plus active existence.

Certes, comme pape du Satanisme, on ne pouvait trouver mieux, et Adriano Lemmi, qui essaie aujourd'hui de prendre la prépondérance dans la franc-maçonnerie universelle, n'a pas, il s'en faut de beaucoup, la superbe prestance du dernier souverain pontife luciférien de Charleston.

De haute taille, d'un corps droit, inflexible malgré les années accumulées, Albert Pike, avec sa grande barbe, ses longs cheveux blancs,

ses yeux vifs pleins de flamme, m'apparut comme un patriarche des temps anciens, mais un patriarche dont on lisait, sur le front soucieux et dans le regard fanatique, le caractère si reconnaissable du sacerdoce maudit, cette expression étrange qui ne trompe pas l'observateur et qui est la marque distinctive des damnés. Je donne ci-contre son portrait authentique, d'après photographie, entouré des portraits des dix membres du Sérénissime Grand Collège au 1er mars 1891.

En tant qu'homme, une vivante énigme. Je ne sache pas quelqu'un ayant réuni en soi autant de contrastes. Ainsi, cet homme, qui, toute sa vie durant, ne cessa de décolérer contre le catholicisme, contre Dieu, cet homme, qui avait le diable au corps, — et c'est bien ici le cas d'employer cette expression, — cet enragé impie avait, en même temps, des goûts que, chez tout autre, on considérerait comme le témoignage d'une placidité parfaite de conscience. Je citerai, notamment, sa prédilection pour les oiseaux, qui tournait vraiment à la manie. Sa maison, à Washington, n'était pas un domicile humain, mais une véritable volière : partout des cages, proprettes, bien entretenues, lui assurant la compagnie constante de cent volatiles divers, au gazouillement desquels notre Albert Pike se délectait ; sans oublier que bon nombre de ces oiseaux, serins hollandais, petites perruches naines dites inséparables, rossignols du Japon, étaient familiers, obtenaient, au moment des repas, l'ouverture de leurs cages, pour venir voleter dans la salle à manger, aux fenêtres munies d'un grillage fin ; ce qui était bien agréable pour les invités, vous voyez ça d'ici !

À côté de sa collection d'oiseaux, je mentionnerai sa collection de pipes. L'une de ces pipes a obtenu à l'exposition de Paris (1878) un prix à cause de ses proportions exceptionnelles et du travail admirable de l'artiste qui l'a sculptée ; c'est une écume de mer de premier ordre, une magnésite d'une pureté inouïe, incomparable ; elle a coûté mille francs aux amis qui se cotisèrent pour offrir à l'anti-pape ce superbe cadeau.

Un autre trait caractéristique d'Albert Pike, un petit détail qui montre bien l'infatuation du personnage, au fond très vaniteux, très convaincu qu'il était sur notre globe le premier parmi les hommes, tout simplement, c'est le soin avec lequel il conservait ses plumes, après s'en être servi ; au lieu de les jeter, il les mettait précieusement dans un grand tiroir ; il en avait ainsi plus de 10,000. À ses yeux, ces plumes qu'il avait touchées, qui avaient

aligné sur le papier ses pensées de mage, de pontife, étaient devenues des objets sacrés. En somme, il connaissait bien son monde d'adeptes luciférien, tous plus exaltés les uns que les autres ; car, aujourd'hui ceux-ci se disputent ces fameuses plumes comme de vraies reliques ; le frère Samuel Grey, de Philadelphie, a payé 500 dollars (soit 2,500 francs) la plume dont Albert Pike se servit le 1er août 1884, pour écrire une sorte de manifeste qui prétendait être la réfutation de l'encyclique *Humanum Genus*.

Mais ce qui classe vraiment hors de pair l'individu, c'est son activité qui semble dépasser les forces humaines. Il ne faut pas perdre de vue qu'il était à la fois grand-maître du Directoire Central de Washington et grand-commandeur du Suprême Conseil de Charleston, en même temps que souverain pontife de la franc-maçonnerie universelle. Sa fonction suprême d'anti-pape dogmatisant ne lui faisait négliger ni la direction et l'administration du rite écossais dans la partie sud des États-Unis, ni la centralisation de toute la correspondance spéciale des arrière-loges des divers rites établis dans toute l'Amérique du Nord ; ce qui constituait trois genres de travaux parfaitement distincts. Il est vrai qu'à Charleston, siège du Sérénissime Grand Collège, il était suppléé par le président des dix ou vice-président des onze, pour parler plus exactement ; c'était le docteur Gallatin Mackey, à l'époque de mon premier voyage. Mais la distance ne l'empêchait pas d'aller à Charleston présider le Sérénissime Grand Collège, une fois par mois, et, en réalité, plus souvent deux fois qu'une. Or, savez-vous bien qu'il y a 610 milles en chemin de fer de Washington à Charleston, soit de 150 à 160 lieues ? Il est bon de dire que, pour les Américains, les voyages à toute vapeur font partie de la vie courante, et que les trains ordinaires, aux États-Unis, marchent avec l'allure de nos rapides. Il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Albert Pike effectuait sans la moindre fatigue, d'une manière réglée, des voyages de sept à huit heures pour l'aller et autant pour le retour, et cela, je le répète, constamment, une fois, deux fois par mois, avec la même aisance qu'un abonné de notre compagnie de l'Ouest, habitant Saint-Germain ou Versailles et venant quotidiennement à Paris pour ses affaires.

Il ne descendait pas à l'hôtel, mais chez le lieutenant grand-commandeur de son Suprême Conseil de Charleston, au domicile duquel il avait deux chambres, avant l'installation confortable et intérieurement somptueuse du

grand local maçonnique actuel ; depuis 1884 jusqu'à sa mort, il eut là un appartement réservé, dont les fenêtres donnaient sur la rue Wentworth.

Lors de ma première venue en la Rome luciférienne, le docteur Mackey me joignit au groupe de frères qu'il invita à dîner chez lui, ce soir-là, avant d'aller tous au temple du Suprême Directoire Dogmatique. À table, mon amphitryon me plaça à côté de Sophie Walder, à qui j'eus ainsi l'occasion de parler beaucoup de son père, et dès lors la connaissance fut liée entre nous deux.

Récemment, M^lle^ Walder s'est livrée à une sortie intempestive tout à fait en dehors de ses habitudes, pour m'injurier publiquement ; ce qui prouve que la seule nouvelle de mes révélations sur le spiritisme luciférien a jeté dans un vif émoi le monde des occultistes. M^lle^ Walder m'a accusé de trahir le secret professionnel, en abusant de confidences surprises par le médecin à sa malade, dit-elle, sous prétexte que j'ai eu l'occasion de la soigner, et elle veut bien reconnaître que je l'ai guérie. À cela je n'ai qu'un mot à répondre : dans cette publication, il ne s'agit nullement de secrets d'une malade, en tant que femme et que malade ; je dirai donc tout ce que j'ai à dire, sans me laisser intimider par les menaces, d'où qu'elles puissent venir[1]

Je reviens au dîner du 10 mars 1881, chez le docteur Gallatin Mackey, à Charleston. Le festin fut vif et animé ; ce qui fut absorbé, tant en solides qu'en liquides, par mes Américains, est inimaginable. Au dessert, Sophie Walder, — ce n'est pas un secret de malade que je vais révéler, — nous déclama, de sa voix bien timbrée, l'*Hymne à Vénus*, dont l'auteur est le vénéré Albert Pike ; et j'ajoute que la jeune fille, qui est une diseuse hors ligne, m'étonna au plus haut point par son talent pouvant rivaliser avec celui de nos meilleures comédiennes. Êtes-vous contente, Sophia ?…

C'est Boston qui a eu le triste honneur de voir naître Albert Pike ; celui qui devait devenir le chef suprême des francs-maçons y naquit le 29 décembre 1809, d'une famille de condition modeste. [1]

N'ayant pas réussi dans leurs affaires, ses parents, sans sortir du Massachusetts, quittèrent Boston, tandis qu'il était encore enfant, et s'en furent s'établir à Newburyport, petite ville à qui ses pêcheurs de morue ont

fait une certaine réputation. Malgré leurs difficultés pécuniaires, ils réussirent, néanmoins, à l'aide de protections et avec le concours d'amis, à faire entrer le jeune Albert au célèbre collège fondé par John Harvard, aux environs de Boston, et nommé l'Harvard-Collège, qui est la maison d'éducation la plus ancienne et la plus complète des États-Unis.

Albert Pike reçut donc une instruction solide, mais qui ne fut pas poussée jusqu'au bout. À vingt ans, il obtint le grade de maître-ès-arts (1829), et il s'arrêta là. Interrompant ses études, il rejoignit sa famille à Newburyport et s'y installa comme professeur de grammaire dans une institution primaire. Peu après, il passa à Fairhaven, toujours dans le Massachusetts, où il continua à exercer son état de pédagogue.

Tout-à-coup, en 1831, la passion des voyages le prend, et le voilà partant pour le sud et l'ouest, quittant les États-Unis, allant à Santa-Fé, à New-Mexico, parcourant à pied d'énormes distances, explorant les régions sauvages qui avoisinent les Montagnes Rocheuses.

En 1832, il remplit, pendant quelques mois, les fonctions de clerc dans une étude d'avocat à Santa-Fé, aujourd'hui chef-lieu du gouvernement territorial du Nouveau-Mexique, et alors centre commercial d'une immense province mexicaine. Mais il ne pouvait pas tenir en place ; sa nature aventureuse lui interdisait le repos.

En septembre de cette mémé année, c'est-à-dire une fois la saison des pluies bien terminée, il se joint à quarante-cinq excursionnistes, qui avaient pris pour programme l'exploration de la rivière Pécos ; puis, allant encore plus loin, en décembre, la petite troupe dont il faisait partie remontait à la source du Rio-Brazos, et de là allait jusqu'à Fort-Smith, et voilà ainsi Pike arrivant dans l'Arkansas.

Dans cette route, il avait traversé de nombreux territoires indiens et s'était lié avec plusieurs tribus de Peaux-Rouges, notamment avec les Cherokees ; toute sa vie, au surplus, il entretint des relations avec les sauvages ; eux et lui sympathisaient. Que l'on ne croie pas que j'exagère en donnant ce détail ; je fournirai plus loin des preuves, et je citerai des faits, qui, pour n'être pas connus en Europe, n'en sont pas moins historiques.

L'itinéraire de ce long voyage, si périlleux, si accidenté, est très curieux à étudier. Dans la seconde partie de l'excursion, alors que nos touristes

suivaient la ligne des Montagnes Rocheuses, se dirigeant de Santa-Fé vers le nord par la région des pics espagnols, le jeune Albert entraîna ses compagnons à l'ascension d'un des plus hauts sommets du Colorado. L'entreprise était extrêmement dangereuse ; mais Pike et ses amis en vinrent à bout, tout de même. Cette montagne fait partie, à la pointe extrême sud, d'une petite chaîne que contourne l'Arkansas, à l'endroit même où la grande rivière reçoit son premier affluent ; elle est prodigieusement escarpée, et son altitude est de 3,935 mètres, c'est-à-dire 875 mètres de moins que le Mont-Blanc (4,810 m.), et 1,050 mètres de plus que le Pic du Midi d'Ossau (2,885 m.), pour parler des sommets des Alpes et des Pyrénées les plus connus du lecteur français.

Du haut de cette montagne du Colorado, placée en belvédère gigantesque du côté de la plaine, de ce sommet vertigineux que le futur chef de la franc-maçonnerie universelle escalade le premier parmi les explorateurs ayant laissé un nom dans l'histoire, l'œil découvre un panorama superbe sur les savanes, la vue s'étend à une distance incalculable. Le jeune Albert donna son nom à cette montagne, et lorsque plus tard la célébrité vint à l'homme, ses compatriotes confirmèrent la dénomination : aujourd'hui, sur toutes les cartes d'Amérique éditées aux États-Unis, ce sommet important des Montagnes Rocheuses est désigné sous le nom de « Mont de Pike ». Quelque jour, peut-être, ce sera un lieu de pèlerinage pour les luciférien du Nouveau-Monde.

À Fort-Smith, le jeune Albert Pike s'arrêta enfin et se refit maître d'école. Mais la pédagogie ne lui plaisait décidément pas, non plus que le séjour dans une si petite ville. Aussi, dès le milieu de 1833, vient-il s'établir d'une façon plus sérieuse à Little-Rock, capitale de l'état d'Arkansas, qui ne faisait pas encore partie de la confédération des États-Unis.

Là, il reprend ses études, il fait son droit, ouvre un cabinet de consultations, devient avocat ; en même temps, il crée un journal, avec les fonds d'un ami qui professe pour lui le plus bel enthousiasme. Dans ce journal, l'*Arkansas-Advocate*, il traite les questions les plus diverses : politique, droit, administration. Il y publie le récit de ses aventures, récit que, l'année suivante (1834), un éditeur de Boston met en volume, en l'accompagnant d'une carte descriptive des pays parcourus par l'auteur. Ce

n’est pas tout ; Albert Pike est encore poète, et ses premières poésies paraissent d’abord dans son journal.

Dès lors, la popularité lui vient ; sa petite feuille était pour lui une réclame permanente, le faisant connaître en dehors même de la région. Il a de la chaleur dans le discours ; les affaires qui lui sont confiées sont nombreuses. Il a presque exclusivement la clientèle des Indiens, dont il est le conseil lors de la vente de leurs biens au gouvernement fédéral. Ses poésies lui valent l’admiration de ses compatriotes, prompts à s’emballer, comme l’on sait. C’est à Little-Rock qu’il se marie (1834). Élu membre de diverses assemblées délibérantes, tant de la ville que de l’état, il est chargé de réviser les statuts de l’Arkansas.

Maintenant, il est déjà riche ; il vend la propriété de son journal (1836). Sa renommée traverse l’Atlantique, mais est désormais solidement établie aux États-Unis. Le *Blackwood’s Magazine* sollicite et obtient sa collaboration (1839). Les journaux de Philadelphie, de Boston, de New-York, se disputent ses vers.

C’est à cette époque qu’il fit paraître son poème *Ariel*, aujourd’hui introuvable, et que Sopbie Walder sait par cœur ; il l’écrivit, m’a-t-elle raconté, au milieu des savanes où il aimait à se perdre, pendant que son cheval paissait à ses côtés. Il composa aussi, dans ce temps-là, un roman indien, dont Sophia possède le manuscrit original ; ce roman décrit les mœurs des Peaux-Rouges (Comanches), des Navajos, et la vie mexicaine, à l’époque primitive des incursions espagnoles ; la grande-maîtresse palladiste se propose d’en publier une traduction française. Elle assure que c’est très beau ; mais j’avoue humblement que le peu qu’elle m’en a fait lire ne m’a guère intéressé. De son *Ariel* je n’ai pas besoin de dire que c’est un poème absolument satanique ; personne n’ignore qu’Ariel est le nom d’un des démons les plus en faveur auprès des cabalistes ; comme on le voit par là, Albert Pike était un luciférien précoce, et le mauvais ange, dont les Moabites firent une de leurs principales idoles, apparaissait à ses yeux comme un génie bienfaisant, auquel un culte était dû.

Quand je viens de dire : « apparaissait à ses yeux », je ne me suis pas servi de cette expression à la légère. Ariel est, en effet, le premier démon qui se soit manifesté à Albert Pike, s’il faut en croire son Livre des révélations, ouvrage des plus étranges, qui n’a jamais été imprimé, et dont

le manuscrit, *coté et paraphé à chaque page par une signature de diable*, est conservé précieusement aux archives centrales du Rite Palladique, à Charleston. De cette Bible Satanique il n'existe qu'une vingtaine de copies complètes, aux mains seules des plus hauts initiés.

C'est en 1836 que l'Arkansas fut admis dans la confédération des États-Unis ; il va sans dire qu'Albert Pike fut un des négociateurs de cette importante annexion. Il était alors un personnage politique considérable, bien qu'il n'eût encore que vingt-sept ans. De 1840 à 1845, il exerça les hautes fonctions de rapporteur de la Cour Suprême de l'Arkansas ; tous ses rapports ont été publiés par ses soins.

Sur ces entrefaites, survinrent des événements, dont Pike sut profiter pour se mettre de plus en plus en évidence.

Le Texas, qui jusqu'en 1835 avait été une province du Mexique, s'était, en cette année-là, révolté contre le gouvernement de cette république ; sous la conduite du général Houston, les troupes provinciales du Texas avaient battu le président mexicain Santa-Anna et son armée ; et le Texas, alors, pays considérable, puisqu'il a, en superficie, 160,000 kilomètres carrés de plus que la France[2], s'était constitué en république indépendante.

Or, en 1845, James Folk (appartenant au parti démocrate et esclavagiste) étant président des États-Unis, le Texas demanda à entrer dans la puissante confédération. L'année précédente, l'Orégon s'était détaché du Mexique et avait été l'occasion d'un conflit entre la grande république Américaine et l'Angleterre. L'annexion du Texas mit le feu aux poudres, et une guerre terrible éclata. Le Mexique rappela Santa-Anna qui vivait réfugié à la Havane et le nomma généralissime de ses armées pour soutenir la lutte contre les États-Unis. Mais ce fut en vain ; malgré des prodiges de valeur, Santa-Anna fut vaincu à plusieurs reprises. L'Angleterre et les États-Unis se partagèrent l'Orégon (1846). D'autre part, les Mexicains furent écrasés à la sanglante bataille de Saltillo ; le général américain Scott leur prit la Vera-Cruz ; Albert Pike, qui se distingua dans la grande journée de Buena-Vista (23 février 1847), où il commandait la cavalerie de l'Arkansas, reçut la reddition de Mapimi ; Santa-Anna fut défait à Jalapa ; Puebla et Mexico tombèrent aux mains de l'armée des États-Unis. Finalement, Santa-Anna que ses concitoyens avaient investi de la dictature et qui avait transféré le

siège du gouvernement à Queretaro, dut céder et signer une paix désastreuse pour sa patrie (2 février 1848). Le Texas était définitivement reconnu comme appartenant aux États-Unis ; en outre, la province mexicaine dont la ville principale était Santa-Fé, laquelle province devint l'état territorial du Nouveau-Mexique, et d'autre part, la Californie, dont San-Francisco était le chef-lieu, entraient également dans la confédération. Cette guerre, ou Albert Pike avait brillé, il est juste de le reconnaître, valait donc aux États-Unis trois immenses provinces. Une annexion pareille était tellement exorbitante, que les Américains, quoique vainqueurs, payèrent aux Mexicains une indemnité de dix millions de dollars. Mais les Yankees savaient ce qu'ils faisaient en s'attribuant, même à ce prix, la Californie ; leurs explorateurs, tels que Pike et autres, les avaient renseignés depuis longtemps sur la valeur du pays. Peu après l'annexion, se révélaient les découvertes des fameuses mines d'or le long du Sacramento et du San-Joaquin.

On conçoit sans peine que, depuis cette guerre où il prit une part glorieuse, Albert Pike ne fit que grandir en considération parmi ses compatriotes.

Je m'étonnerai aucun de mes lecteurs en disant que le personnage qui nous occupe en ce moment était entré de bonne heure dans la franc-maçonnerie ; c'est à Little-Rock qu'il s'y affilia, dès son arrivée dans cette ville, c'est-à-dire à vingt-quatre ans. La Grande Loge de l'Arkansas a été fondée en 1821 et compte aujourd'hui 432 loges sous son obédience. C'est un pasteur protestant, le révérend Léonidas Polk parent de James Polk et l'un des chefs du parti esclavagiste, qui donna à Albert Pike l'initiation ; le pasteur protestant et le précoce luciférien s'étaient compris.

La guerre de la Sécession est trop connue pour que j'en retrace les épisodes. Je dirai seulement le rôle qu'y jouèrent Albert Pike et la franc-maçonnerie ; il ne fut guère à leur honneur.

Abraham Lincoln, candidat du parti qui réclamait l'abolition de l'esclavage, avait été élu président de la grande république américaine (1860) ; il en résulta une vive agitation dans les états du sud, où le parti esclavagiste avait l'immense majorité. La révolte, je l'ai rappelé plus haut, commença à Charleston, ville où siégeait et où siège encore le Suprême Conseil du Rite Écossais pour la juridiction sud des États-Unis. La Caroline

du Sud, le Mississipi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas, la Caroline du Nord, le Tennessee, la Virginie, le Kentucky et une partie du Missouri se séparèrent de l'Union, pour former une confédération nouvelle où l'esclavage serait maintenu (12 avril 1861).

La franc-maçonnerie, dans cette horrible guerre civile, la franc-maçonnerie qui proclame si haut qu'elle veut émanciper l'humanité, se prononça carrément pour les esclavagistes, en cette circonstance solennelle.

Depuis deux ans, Albert Pike, qui avait fait son chemin dans la secte, occupait les fonctions de souverain commandeur grand-maître du Suprême Conseil de Charleston, bien qu'il ne demeurât pas dans cette ville ; il avait alors conservé son domicile à Little-Rock, mais s'était créé un pied-à-terre à Washington. Et, à ce propos, disons que la date exacte de son élection n'est pas très nettement fixée. Il n'était pas présent à Charleston, quand elle eut lieu : ce fut Gallatin Mackey qui proposa son nom aux suffrages des membres du Suprême Conseil, et aucun candidat ne lui fut opposé ; le jour du scrutin, le conclave maçonnique n'était pas au complet ; on vota néanmoins, mais le vote ne rassembla que le tiers des voix nécessaires. Le scrutin resta donc ouvert, comme en permanence, et de temps en temps un des grands électeurs venait ajouter son suffrage à ceux de ses collègues. Pike fut élu à l'unanimité ; seulement, il fallut huit jours au moins pour l'opération, et, pour comble de ridicule, le docteur Mackey ne songea à dépouiller le vote que cinq jours après encore. Il s'ensuit que le Suprême Conseil de Charleston n'a jamais pu préciser la date de l'élection d'Albert Pike. Il y a choisir entre ces trois interprétations : 6 janvier 1859, jour du vote ; 14 ou 15 janvier, jour non précis où le dernier membre du Suprême Conseil vint déposer son suffrage dans l'urne ; 19 janvier, jour où Gallatin Mackey se décida à songer qu'il était temps de vérifier le résultat du scrutin, pour le proclamer ensuite à la première occasion. L'élection était si sûre, le candidat unique si indiscuté, que les choses s'étaient passées un peu trop à la bonne franquette.

Donc, quand éclata la guerre civile, le grand-maître Albert Pike et tout le Suprême Conseil de Charleston se déclarèrent en faveur des partisans du maintien de l'esclavage.

À la tête des fédéraux, c'est-à-dire des abolitionnistes et partisans du maintien à tout prix de l'union intégrale des états, se signalèrent les

généraux Scott, Mac-Clellan, Mac-Dowell, Burnside, Pope, Butler, Banks, Rosencrantz, Sherman, Hooker, Meade, Thomas, Sheridan, Terry, Sommer et Grant, ainsi que les commodores Dupont et Foote. Du côté des confédérés, c'est-à-dire des esclavagistes voulant la séparation d'avec les états du Nord, les chefs les plus en vedette dans cette lutte terrible de quatre ans, furent les généraux Beauregard, Price, Jackson, Lee, Van Dorn, Bragg, Longstreets, Ewell, Hardee, Albert Pike, Carley, Hood, Lowell, Léonidas Polk, Brekenrige et Johnston. C'est surtout à Grant que revient la part la plus grande des succès décisifs obtenus par les unionistes, pendant les deux dernières années. Les séparatistes, eux, remportèrent aussi de nombreux avantages, d'abord, alors que Jackson fut leur généralissime, — il périt, en revenant de la bataille de Chancellorsville, le 3 mai 1863, mortellement blessé par un de ses propres soldats qui l'avait pris pour un abolitionniste, — et ensuite, avec Lee, qui fut le héros du parti par l'audace et la vigueur de ses opérations.

La guerre fut faite avec une véritable sauvagerie de la part des confédérés séparatistes. Comme ils n'avaient presque pas de marine, leur président, Jefferson Davis, délivra des lettres de marque à tous les corsaires qui voulurent profiter de ces tragiques événements pour en augmenter l'horreur, en se livrant au banditisme, en capturant et pillant les navires marchands appartenant à des armateurs des états du Nord.

Léonidas Folk, qui était pasteur protestant dans l'Arkansas en 1833, époque où il initia Albert Pike a la franc-maçonnerie, et qui en 1841 avait été nommé évêque de la Louisiane, se déclara, dès le début du conflit, hautement pour la séparation et pour le maintien de l'esclavage ; et, à raison de ce qu'il avait été sous-lieutenant d'artillerie avant d'exercer le ministère sacerdotal, il reprit le service militaire pour combattre sa patrie ; on vit alors cet évêque franc-maçon, improvisé général, mis à la tête du 2^{e} corps d'armée des confédérés. Il envahit le Kentucky. Il prit part à la terrible bataille de Chickamanga (20 septembre 1863), où les séparatistes vainquirent les unionistes, à celle de Chattanooga (5 mai 1864), où ceux-ci, par contre, triomphèrent, et trouva la mort au milieu de la mêlée, après avoir fait un épouvantable carnage. Ainsi finit le digne parrain maçonnique d'Albert Pike.

On sait que ces combats de la guerre de la Sécession sont au nombre des plus sanglants dans l'histoire du monde : plusieurs batailles durèrent jour et nuit sans interruption ; on en cite qui durèrent jusqu'à sept jours, tant l'acharnement était grand des deux côtés.

Personne n'ignore, non plus, que les esclavagistes ne reculèrent pas devant le crime, lorsqu'ils se virent définitivement vaincus par les abolitionnistes.

Le général Lee, accablé par les forces de Grant, avait fait, mais en vain, un suprême effort à Burkesville, le 5 avril 1865, et le 7 il déposait les armes, acceptant une capitulation honorable que lui offrait le commandant en chef des armées fédérales. Les confédérés, dans leur rage, voulurent alors venger leurs échecs par l'assassinat même du président de la République.

Un acteur franc-maçon, du nom de John-Wilkes Booth, fut désigné dans les arrière-loges pour être le meurtrier. Le 14 avril, le président Lincoln s'était rendu au théâtre de Ford, à Washington, avec sa femme et deux amis ; on y jouait *Our American Cousin*. Au milieu du second acte, Booth parvint à s'introduire dans la loge occupée par Lincoln et le tua d'un coup de pistolet ; puis, écartant d'un coup de poignard un des amis du président, M. Rathburn, il sauta hors de la loge sur la scène du théâtre, en criant : « *Sic semper tyrannis !* le Sud est vengé ! » Au milieu de la stupéfaction générale, il parvint à s'échapper et s'enfuit sur un cheval que les frères du Rite Écossais lui avaient tenu prêt.

Au même moment, un autre ultionniste frappait de cinq coups de poignard le secrétaire d'État de la République, M. Seward, qui était malade dans son lit.

Booth se sauva dans le Maryland ; mais, s'étant cassé la jambe en tombant de cheval, il s'arrêta pour se faire panser chez un chirurgien, le docteur Mudd, puis continua sa route. Cependant, sa piste était suivie ; on le trouva renfermé dans la grange d'une ferme ; et, comme il refusait d'en ouvrir la porte, ou introduisit par les fissures de la paille enflammée qui produisit un incendie. Finalement, il fut tué par une balle, au moment où il s'apprêtait à sortir, le pistolet au poing. Son cadavre, transporté à l'arsenal voisin sur le Potomac, disparut la nuit suivante, sans qu'on ait jamais pu savoir par qui ni comment il avait été enlevé.

Dans l'odieuse secte, le frère John-Wilkes Booth est considéré comme un martyr ; quant à ses restes, ils reposeraient secrètement à Charleston, au siège du Suprême Directoire Dogmatique, dans un mausolée souterrain situé au-dessous du Labyrinthe Sacré, si je m'en rapporte à un mot qui échappa à Jonathan Chambers dans une de ses conversations avec moi. Mais, ceci m'ayant été dit lors de mon dernier voyage à Charleston et tandis que Chambers me raccompagnait à la gare, je n'ai pas eu la possibilité de vérifier.

En ce qui concerne Albert Pike, voici quel fut son rôle pendant la guerre de la Sécession :

En dehors de son action maçonnique comme grand-maître du Suprême Conseil du Rite Écossais pour la juridiction sud, il opéra comme militaire et reçut un commandement bien digne de lui. Le gouvernement insurrectionnel lui confia la mission d'organiser et de diriger des régiments de sauvages.

Oui, il fut le général en chef des Peaux-Rouges, fanatisés par lui et déchaînés contre les partisans de l'abolition de l'esclavage. — Vous croyez peut-être que j'invente ? — Eh bien, je vais préciser.

Les esclavagistes, dans leur fureur fratricide, ne reculèrent devant aucun moyen de succès. Albert Pike était en relations suivies avec toutes les tribus, même anthropophages, du territoire indien, voisin de l'Arkansas ; il leur disait couramment qu'eux et lui adoraient les mêmes esprits, quoique sous des noms différents, et il vivait ainsi avec ces peuplades dans un état d'intimité parfaite. Chickasaws, Comanches, Creeks, Cherokees, Miamis, Osages, Kansas, Choctaws, il les connaissait tous, et pour eux tous il était « le visage-pâle fidèle ami et grand protecteur ».

Les Choctaws, qui ne sont pas moins de 18,000 aujourd'hui encore, et les Cherokees, pas moins de 15,000, sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les moins sauvages parmi ces tribus ; ils cultivent la terre, et avant la guerre ils employaient des esclaves. Quant aux autres, principalement les Chickasaws et les Comanches, ils s'intitulent « les rois des prairies » et ne vivent que de rapines et de pillage ; établis par milliers d'un total inconnu, échappant à toute statistique, promenant leur vie errante à travers les immenses plaines qui s'étendent du Rio-Grande jusqu'à l'Arkansas et au Kansas, et même

jusqu'au Missouri, cavaliers habiles, terribles bandits des savanes, ils sont des guerriers intrépides et des voleurs adroits ; ils adorent le soleil, dont ils portent l'image au cou et sur leur bouclier. Aussi, répondirent-ils avec empressement à l'appel de leur grand ami Albert Pike : une telle guerre était, pour eux, une occasion exceptionnelle de razzias formidables, sans aucun frein opposé à leurs cruels instincts.

Le gouvernement insurrectionnel nomma donc Pike commissaire indien, chargé de négocier avec les plus puissantes tribus sauvages une levée générale de leurs guerriers ; pour organiser cette armée de tirailleurs d'un nouveau genre, il fut créé gouverneur des territoires occupés par les Peaux-Rouges ; et, une fois ces hordes réunies et placées sous son commandement, il eut le titre de brigadier-général de tous les régiments indiens.

Il est facile de comprendre maintenant ce qui se passa : ce ne fut plus la guerre, ce fut une orgie de meurtres. L'armée indienne, commandée par le général Albert Pike, eut sa réputation promptement faite ; *elle scalpait les ennemis sur le champ de bataille* (absolument authentique, historique). Des atrocités sans nom furent commises par les troupes de Pike, dans les diverses rencontres avec les fédéraux. Le scandale fut si grand, notamment à la bataille de Pea-Ridge (7 mars 1862), où le général Pike conduisit en personne ses régiments de Comanches, Cherokees, etc., que les puissances étrangères s'émurent, et, sur les représentations de l'Angleterre qui menaça d'intervenir au nom des droits de l'humanité, le gouvernement séparatiste, présidé par Jefferson Davis, fut obligé de dissoudre ses troupes auxiliaires indiennes. Ceci, je le répète, c'est de l'histoire ; personne n'ignore, aux États-Unis, ce que je viens de rapporter.

Voilà donc, envisagée au point de vue maçonnique, la guerre de la Sécession ; voilà quelle fut l'action, quels furent les exploits des francs-maçons esclavagistes et de leur chef.

Il semble qu'après l'insurrection tant de crimes auraient dû recevoir leur châtiment. Sur le premier moment, le gouvernement fédéral eut, en effet, la pensée qu'il devait punir. Mais tout céda devant les grandes considérations politiques : le pays était fatigué, les populations réclamaient de part et d'autre l'apaisement ; une amnistie générale fut proclamée ; le procès commencé contre Jefferson Davis et autres instigateurs ou complices d'assassinats fut abandonné. Bien plus, Albert Pike, l'ex-commandant en

chef de l'armée des Peaux-Rouges, fut maintenu dans son grade de général, à titre honoraire.

Pendant un an encore après la guerre, Pike exerça les fonctions de juge à la Cour Suprême de l'état d'Arkansas. Puis, il quitta définitivement Little-Rock, et, pour se rapprocher davantage de Charleston, siège du Suprême Conseil dont il était le grand-maître, il s'établit à Memphis, dans le Tennessee.

Memphis avait alors 25,000 habitants. Les francs-maçons y pullulaient. Le nom seul donné à cette ville américaine indique clairement que ses fondateurs étaient de vrais initiés. Cependant, les loges, avant son arrivée, pratiquaient toutes le rite de Royale-Arche et étaient sous l'obédience de la Grande Loge de Nashville, fondée en 1813. Albert Pike constitua à Memphis un atelier d'écossisme ordinaire et un aréopage spécialement voué au spiritisme, qu'il nomma le « Nouveau Serapeum ».

Par le chemin de fer, il se rendait, quand il voulait, à Charleston, où résidait en permanence son lieutenant Gallatin Mackey, le véritable administrateur du Suprême Conseil.

Il ne serait pas mauvais peut-être de dire ici quelques mots de l'homme qui a si longtemps secondé le grand chef occulte de la franc-maçonnerie universelle. Tous les renseignements que j'ai recueillis sur lui, je les tiens de Cresponi et des Walder.

Gallatin Mackey est né à Charleston le 11 mars 1807, et il est mort à Fortress-Montroë le 20 juin 1881. C'est au collège de la Caroline du Sud qu'il a pris ses grades de médecin ; celui de docteur lui fut conféré en 1832. Il exerça, toute sa vie, dans sa ville natale. Cependant, à partir de 1844, il se consacra plus exclusivement à l'étude des sciences occultes. Sa marotte consistait à s'imaginer que l'âme de Jacques Molay avait émigré en lui, sous prétexte qu'il était né le jour même où le grand-maître des Templiers subit, quatre cent quatre-vingt treize ans auparavant, son supplice, — son martyre, disent les francs-maçons. — Je vais dire depuis quand il eut cette idée et par qui elle lui fut suggérée.

Voici ce que le docteur Mackey racontait, d'après ce qui lui avait été dit plus tard par ses parents, affirmait-il :

À l'âge d'un an, au premier anniversaire de sa naissance, c'est-à-dire le 11 mars 1808, il se mit à prononcer un mot, un seul, mot incompréhensible pour ceux qui l'entendirent, mais sur lequel ils ne purent se méprendre, attendu qu'il ne cessa de le répéter pendant tout le cours de la journée.

D'après sa prononciation, ce mot était celui-ci : *Mura*. L'enfant ne fit que dire, du matin au soir : — Mura ! mura ! mura !

Personne, autour de lui, ne comprit ce qu'il voulait ; mais chacun demeura frappé de cette bizarrerie, d'autant plus que l'enfant criait ce mot étrange comme avec des éclats d'une joie extrême.

Lorsqu'il eut achevé sa onzième année, soit le 11 mars 1818, le jeune Gallatin fut, tout à coup, pris de faiblesse, dans la journée. Il tomba assoupi, d'abord ; son corps prit une immobilité complète, puis une effrayante rigidité ; ou le crut mort ; le cœur ne battait plus. Au bout d'une heure seulement, il revint à lui ; en se réveillant, il expliqua qu'il lui avait semblé que son âme l'abandonnait.

Ce phénomène se renouvela, dès lors, régulièrement, chaque année, le 11 mars.

En 1848, à l'issue de la guerre du Mexique, le docteur Mackey se lia intimement avec Albert Pike. Or, comme un jour il racontait à l'auteur d'*Ariel* ce qui vient d'être dit, celui-ci lui déclara que ce devait être là le signe de quelque grande chose et qu'il consulterait à ce sujet un de ses esprits familiers.

Le lendemain, Pike disait à Gallatin Mackey :

— Mon cher ami, vous êtes prédestiné. Vous possédez en vous l'âme de l'illustre et saint martyr Jacques Molay, et c'est elle qui vous anime ; cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi…

C'est ainsi que Mackey crut dès lors à cette métempsychose.

Et Albert Pike ajouta :

— Le mot qui a paru incompréhensible à vos parents et que vous n'avez cessé de répéter, à l'âge d'un an, c'est-à-dire inconsciemment, dans la journée du 11 mars 1808, c'est « Murat »… À ce moment-là, sans le savoir, vous prophétisiez, ou, pour parler plus exactement, c'est le sublime martyr des rois et des prêtres qui s'exprimait par votre bouche enfantine… En

effet, ce même jour-là, 11 mars 1808, bien loin de nous, de l'autre côté de l'Atlantique, le frère Joachim Muret, un des plus hauts chefs français de notre sainte franc-maçonnerie, Murat, que notre Dieu avait marqué pour être peu après l'instaurateur et le grand-maître du Rite Écossais à Naples, le frère Murat, dis-je, entrait alors en Espagne pour affranchir ce pays de la tyrannie sacerdotale… Oui, cher ami, vos lèvres d'enfant proclamaient cet événement, cet acte de salut ; car c'est cette année-là même qui a vu l'abolition de l'odieuse Inquisition dans la péninsule ibérique, son dernier refuge !… Quant à cette sorte de léthargie d'une heure, qui vous prend chaque année à cette même date du 11 mars et que votre science médicale n'a jamais pu parvenir à expliquer, l'esprit de lumière que j'ai consulté m'a répondu que nous en aurions ensemble l'explication, à Charleston, au prochain anniversaire du martyre, à la vengeance éternelle duquel nous nous sommes voués !…

Quel était ce nouveau mystère ?… Je le dirai plus loin ; car ne l'oublions pas, je me suis trouvé, moi aussi, à Charleston, un jour de 11 mars. Mais je ne dois pas anticiper ; pour le moment, il ne me faut pas sortir des limites d'une biographie.

Revenons à la liaison intime d'Albert Pike et de Gallatin Mackey.

Dès ce moment, le docteur, déjà bien disposé par ses premières études de l'occultisme, se lança à corps perdu dans le spiritisme luciférien. Il fonda, en 1849, le *Southern and Western Masonic Miscellany*, dont il fit les frais à lui seul pendant trois ans ; il considérait qu'il accomplissait une œuvre sainte ; il alimentait de toutes ses élucubrations cet organe réservé aux initiés.

Plus tard, sur le conseil de Pike, il rédigea une revue destinée à élargir le cercle de l'action maçonnique ; il s'agissait d'étendre la propagande jusque dans les milieux profanes. Ce fut la *Quarterley Rewiew* (revue trimestrielle), dont tous les articles étaient écrits avec un art vraiment surprenant. Il fallait ne pas compromettre les grands mystères par des indiscrétions maladroites, tout en s'exprimant assez clairement pour ceux qui savent lire entre les lignes. La belle époque de cette revue fut de 1858 à 1860.

À ce moment-là, Gallatin Mackey s'était tout à fait familiarisé avec les littératures anciennes et celles du moyen âge ; le symbolisme, la cabale, le Talmud et le Zohar n'avaient plus de secret pour lui.

Celui de ses livres qui avait attiré sur lui l'attention d'Albert Pike était le *Lexicon of Freemasonry*, publié pour la première fois à New-York, en 1845. Cet ouvrage fait autorité dans le monde des sectaires ; il est, aujourd'hui encore, aux États-Unis et en Angleterre, le vade-mecum de tout bon franc-maçon. Un autre ouvrage très important du docteur Mackey est celui qui porte pour titre *The Mystic Tie* (la chaîne mystique), datant de 1849, édité à Charleston.

J'ai dit plus haut qu'en janvier 1859 Gallatin Mackey se fit l'interprète de tous les grands électeurs du Suprême Conseil de Charleston en proposant l'élévation d'Albert Pike à la souveraine grande-maîtrise. Jusqu'à sa mort, le docteur fut le lieutenant, le second, l'alter ego du chef suprême, sous le titre de grand secrétaire du Suprême Conseil ; leurs deux âmes étaient étroitement unies. Pike, soit qu'il habitat Little-Rock, soit Memphis, soit Washington, dirigeait tout en dernier ressort ; mais il savait qu'il pouvait s'en rapporter entièrement à Mackey pour les diverses questions d'administration du rite et du Suprême Directoire.

Au surplus, ils avaient entre eux, pour toutes les communications urgentes et importantes, une médiation dont j'aurai à parler plus loin et qui sort complètement de l'ordre des choses naturelles. Ils ne disposaient entre eux de messagers sûrs, dévoués jusqu'à la mort, fanatiques jusqu'au crime, que pour le transport de documents de l'un à l'autre ; mais, pour tenir conversation à cent cinquante et deux cents lieues de distance, ils n'avaient nullement à recourir au téléphone. Et, de même, le chef suprême communique, quand il le veut, sans que sa voix ait à passer par aucun fil ou câble électrique, avec le Souverain Directoire Exécutif, à Rome, avec le Souverain Directoire Administratif, à Berlin, et avec les Grands Directoires Centraux de Washington, de Montevideo, de Naples et de Calcutta.

Du docteur Gallatin Mackey, il faut citer encore, en fait d'ouvrages maçonniques fort appréciés des sectaires : son *History of Freemasonry in South Carolina* (1861) ; le *Manual of the Lodge* (1862) ; le *Masonic Ritualist* (1867) ; le *Symbolism of Freemasonry* (1869) ; l'*Encyclopædia of*

Freemasonry (1874), et le recueil *Masonic Parliamentary Law* (1875). L'avant-dernier ouvrage est le plus important de tous.

Ces quelques lignes qui précèdent étaient nécessaires, afin que le lecteur sût bien que le F∴ Gallatin Mackey a été aux États-Unis un auteur sacré dans la franc-maçonnerie, exactement comme le fut en France le F∴ Ragon. Ce n'était pas un simple secrétaire d'un comité ; il était réellement et effectivement le bras droit du chef suprême.

Aussi, quand il mourut, Albert Pike prit le deuil et le garda pendant onze mois lunaires.

Tous les journaux américains inféodés à la franc-maçonnerie ont décrit les honneurs funèbres que le général Pike fit rendre à son ami.

Le corps du docteur Mackey fut transporté de Fortress-Monroë à Washington, et, indépendamment de la cérémonie particulière qui eut lieu au temple maçonnique en présence des initiés seuls, une solennité publique fut ordonnée par le grand-maître suprême.

Il choisit pour cela un des temples protestants dont les ministres sont affiliés à la maçonnerie, l'église All-Souls. Le service funèbre fut célébré par le F∴ Shippen, pasteur, qui, son office fait, céda la place au général Albert Pike, comme s'il eût été son supérieur dans la hiérarchie sacerdotale : il l'était, en effet ; mais le public ne pouvait soupçonner dans quelle hiérarchie sacerdotale le révérend Shippen avait à s'incliner devant le grand vieillard à barbe blanche. Celui-ci monta dans la chaire et prononça le panégyrique du défunt, en ne faisant allusion, bien entendu, qu'aux faits de sa vie que le public avait à connaître.

Mais un homme comme Albert Pike ne pouvait s'en tenir à une manifestation ordinaire. Son discours terminé, il descendit de la chaire, vint au milieu de l'église, se plaça devant le catafalque où se trouvait le cercueil de Gallatin Mackey. On lui apporta une grande torche allumée, qu'il s'était fait préparer ; il la prit, et, l'agitant d'une façon mélodramatique, il s'écria sept fois d'une voix forte :

— Frère Gallatin Mackey, nous te pleurons ! nous te conjurons de reparaître !… Entends-tu notre appel ?

Puis, aucune voix n'étant sortie du cercueil, Albert Pike jeta sa torche par terre d'un air accablé, laissa tomber ses bras, et dit avec gravité et

mélancolie :

— Hélas ! notre frère Gallatin Mackey ne répond pas à notre appel !…

Cette cérémonie inusitée, qui n'avait jamais eu lieu publiquement dans une église, impressionna vivement les assistants, et l'on en parla longtemps à Washington. Les curieux en trouveront le compte rendu très complet dans le *National Republican*, journal quotidien de Washington, numéro du 27 juin 1881.

Le rédacteur du compte rendu, qui est évidemment un affilié à la secte, écrit, entre autres choses, ceci : « Juste au moment où le général Pike lançait son appel au défunt, un rayon de soleil frappait le vitrail de l'ouest, traversait la nef, et, éclairant son visage vénérable, lui donnait l'aspect sévère et digne d'un saint des anciens jours ; l'illusion ne fit qu'augmenter, lorsque, d'une voix mélancolique, il constata tristement le silence du docteur Mackey. »

Cette digression sur Gallatin Mackey terminée, je reviens à Albert Pike au moment où nous l'avons laissé, s'établissant à Memphis, dans le Tennessee, en 1866, c'est-à-dire un an après la fin de la guerre de la Sécession.

Là, il exerça, comme dans l'Arkansas, sa profession d'avocat. L'année suivante, il entreprit, comme éditeur, la publication du *Memphis Appeal*. Puis, en 1868, il vendit ses droits d'éditeur et alla s'établir définitivement à Washington, où il plaida et donna des consultations jusqu'en 1880, époque exacte à laquelle il abandonna la pratique du droit.

C'est en 1866 que se place une curieuse entrevue, ayant marqué comme le point de départ des relations entre Albert Pike et les Walder.

Philéas Walder revenait alors d'une de ses missions faites en Europe pour le compte du mormonisme, et dont la première eut lieu en 1862. J'ai dit que l'ex-pasteur, dès la naissance de sa fille, la prit avec lui[3] ; l'enfant, pourvue d'une bonne nourrice allemande, fut emmenée par son père immédiatement à New-York, où Walder avait un ami dévoué, Jonathan Chambers, qui était en quelque sorte pour lui ce que Mackey était pour Pike. La seule différence est que Pike et Mackey avaient à peu près le

même âge, tandis que Chambers, un des disciples de Walder, est bien plus jeune que l'ex-pasteur.

L'enfant fut élevée à New-York dans la famille Chambers, son père étant toujours par monts et par vaux. M^me^ Zoé Chambers, aujourd'hui décédée, était une Française ; c'est par elle que la jeune Sophie apprit notre langue.

Or donc, en 1866, Philéas Walder était à New-York, revenant de France, où il avait eu de longs entretiens avec l'ex-abbé Constant, prêtre apostat, bien connu des occultistes sous le nom d'Eliphas Lévi. Il avait à se rendre d'abord à Philadelphie. De son côté, Albert Pike était de passage à New-York, allant pour affaires à Boston, sa ville natale. À cette époque, Pike cherchait à attirer Chambers sous la bannière de l'écossisme ; celui-ci, ainsi que Walder, appartenait alors au rite de Royale Arche, dans les hauts grades, cela va sans dire.

C'est en cette circonstance, chez sir Jonathan Chambers, que Pike et Walder firent connaissance, dans une réunion intime qui comprenait une vingtaine d'amis, tous francs-maçons s'occupant d'occultisme. Il y avait là huit ou neuf Français, de la colonie de New-York.

On était en octobre ; la petite Sophie avait trois ans passés.

Walder et Chambers, qui se livraient à diverses œuvres de magie, tant divinatoire qu'opératoire, aimaient, entre autres exercices, l'un des procédés de Cagliostro, la divination par les cartes blanches.

Voici comment on s'y prend :

Une personne de l'assemblée écrit la question qu'elle veut poser. Les lettres formant la phrase sont inscrites, une à une, sur des cartes blanches ; l'inscription faite, on brouille les cartes, et on remet l'ensemble au mage-devin, au médium. Celui-ci invoque un esprit et brouille de nouveau les cartes, à sept reprises. Si l'esprit n'est pas favorable ou si le devin chargé de donner la réponse n'est pas un bon médium, les cartes ont beau être battues ; elles ne donnent aucune phrase, lorsqu'on les reprend maintenant une à une. Si au contraire l'opération réussit, l'ordre dans lequel se trouvent les cartes brouillées fournit une phrase plus ou moins compréhensible, qui est la réponse désirée. À la fin de la phrase, il y a d'ordinaire un certain nombre de lettres qui ne forment aucun sens apparent. Ces lettres sont considérées comme les initiales d'une phrase en latin, que la perspicacité

d'un médium présent doit constituer, *séance tenante*, et qui nécessairement doit confirmer la réponse en langage clair ; ces lettres restées à la fin sont appelées « lettres muettes ».

Une des règles, aussi, consiste à écrire avec tous les prénoms et les titres, dans la phrase de demande, les noms des personnes qui ont à figurer dans la question.

Au premier abord, il semble que c'est là purement et simplement un jeu de société, et que chacun pourrait s'y livrer sans inconvénient. Ou l'on n'obtiendra que des réponses incohérentes ; ou bien, pour avoir une réponse ayant le sens commun, elle proviendra d'une supercherie, d'un arrangement prémédité, d'un compérage. Même chez les médiums vraiment luciférien, il y a toujours du charlatanisme mêlé aux prestiges ; les cas où le surnaturel est dégagé de toute jonglerie sont très rares. C'est ainsi que la coupable pratique dont je parle est formellement condamnée par le Saint-Siège, comme toutes les pratiques de Cagliostro, franc-maçon émérite, demi-charlatan et demi-sorcier.

Aussi, je ne me porte nullement garant de l'authenticité du fait que je vais rapporter ici. Y a-t-il eu supercherie ? ou les démons sollicités ce jour-là chez Chambers furent-ils réellement les auteurs des réponses ? Je n'ai pas à me prononcer ; je n'y étais pas. Je consigne uniquement, dans mon récit, ce que les Walder, le père et la fille, racontent à cette occasion ; ce sont eux qui disent que les choses se sont passées ainsi, et que ce n'est pas une anecdote fabriquée après coup. Bon nombre de palladistes américains répètent, d'après la parole d'honneur (!?!) de Chambers, que le fait est rigoureusement vrai. Encore une fois, moi, je n'atteste rien à ce sujet ; même, je ne relate ceci qu'avec une extrême méfiance.

Je prends donc cet incident, d'après la narration même que Chambers m'en a faite.

Walder affirmait, ce jour-là, à Pike que sa fille était un médium de premier ordre, qu'elle était imprégnée de surnaturel, et que, même inconsciemment, elle donnerait toutes les réponses qu'on voudrait, par la méthode de Cagliostro.

La réunion, piquée de curiosité, voulut procéder aussitôt à une expérience. C'était le soir. On prenait le thé. La fillette était depuis

longtemps couchée. M^me^ Chambers s'en fut la prendre dans son lit et l'apporta encore mal éveillée, habillée d'une façon très impromptu.

On s'occupait alors beaucoup des affaires du Mexique, où Maximilien régnait depuis deux ans, sous la protection de l'armée française qui avait repoussé jusqu'aux confins du pays l'ancien président Juarez.

Un des Français présents inscrivit sur des cartes blanches, à raison d'une lettre par carte, la question suivante :

« *Ferdinand-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, sera-t-il heureux empereur du Mexique, jusqu'à la fin de sa vie, et laissera-t-il le trône à son fils ?* »

Le fils manquait, il est vrai ; mais l'impératrice Charlotte, née en 1840, était dans tout l'éclat de la jeunesse et de l'espérance.

On réveilla tout à fait la petite Sophie, et Philéas Walder lui dit :

— Voyons, ma chérie, fais ta priére.

L'enfant récita une oraison diabolique qu'on lui avait apprise.

Alors, la petite Sophie brouilla les cartes par sept fois, en murmurant à chaque reprise, selon l'enseignement qui lui avait été donné :

— *Eistibus ! Nantur ! Phaldor !*

Ce sont là les noms de trois démons, très en faveur auprès des occultistes. Eistibus est appelé, par eux, le génie de la divination ; Nantur, le génie de l'écriture ; Phaldor, le génie des oracles.

Les cartes ayant été suffisamment brouillées, Walder les prit des mains de l'enfant et les étala sur la table, dans l'ordre nouveau où elles se trouvaient. Le mélange des lettres de la question donnait la réponse que voici :

« *Il accepte couronne ; fait malheureux. Le sang du Mexique lui sera dit funeste. Il périra, fusillé dans Queretaro, mais reviendra exhumé.* »

Il restait huit lettres muettes, I, J, 1, H, D, H, J, D, que Philéas Walder, séance tenante, expliqua ainsi : « *Insidiis Jactatus, Inermis, Homicidiâ Die, Hostium Jure Deletur* », c'est-à-dire : « Roulant désarmé d'embûche en embûche, il est anéanti, en un jour homicide, par ses ennemis devenus ses juges. »

Une contre-épreuve fut demandée. Le frère François Maurel, ami de Pike et venu avec lui pour la première fois chez Chambers, prit un nouveau jeu de cartes blanches et y inscrivit, lettre par lettre, sa question :

« *Marie-Charlotte-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine de Saxe Cobourg-Gotha, fille du roi des Belges, mariée à Ferdinand-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, empereur du Mexique, sera-t-elle heureuse sur le trône ?* »

La petite Sophie brouilla sept fois ces cartes, comme elle avait fait pour les premières, et à sept reprises, elle dit :

— Eistibus ! Nantur ! Phaldor !

L'ordre dans lequel elle rendit les cartes à son père, donna cette réponse :

« *Livrée aux catastrophes, elle doit marcher d'orage en orage. Elle doit, avant Maximilien immolé sur le mur, revenir tôt du Mexique en Autriche. Malheureuse ! Si digne de pitié ! Accablée d'une folie de désespoir ! Le cœur brisé !* »

Il restait cinq lettres muettes, H, C, F, G, H, que Philéas Walder interpréta ainsi : « *Heu ! Coronâ Fractâ, Gemens Hebescit* », c'est-à-dire : « Hélas ! inclinée gémissante sur sa couronne brisée, sa raison s'obscurcit. »

Cinq mois après, les revers commençaient pour Maximilien, à la suite du retrait des troupes françaises (réembarquement de Bazaine et de son armée, le 12 mars 1867), et, le 19 juin de la même année, l'infortuné empereur du Mexique était jugé par les juaristes et fusillé à Queretaro, tandis que l'impératrice Charlotte, qui avait regagné l'Autriche avant le drame, devenait folle pour le restant de ses jours.

Je le répète, il ne faut pas exagérer la portée de cette historiette, qui probablement a été inventée en 1868, ou bien plus tard, encore, par les Walder et leurs amis ; leur intérêt a été de l'accréditer, pour faire croire que Sophia avait émerveillé Albert Pike dès l'âge de trois ans. Mais, que cet incident soit vrai ou imaginaire, ce qui est certain, c'est que l'ex-pasteur et le souverain grand-maître du Suprême Conseil de Charleston ont fait connaissance chez Jonathan Chambers, en octobre 1866, à New-York. Toutefois, Albert Pike ne réussit pas, à cette époque, à les amener à l'écossisme. À cette époque, d'autre part, le palladisme ou Rite Palladique Réformé Nouveau n'était pas encore fondé. Walder était tout à sa

propagande du mormonisme ; ce n'est qu'en 1873 qu'il abandonna le Rite de Royale-Arche et vint joindre ses efforts à ceux d'Albert Pike.

Dans l'ordre des faits graves, bien autrement graves que les exercices de divination par les cartes blanches, il y a lieu de citer les circonstances qui ont accompagné la fondation du Rite Palladique. Tous les détails qui y sont relatifs seront fournis dans la partie de cet ouvrage, consacrée à la Théurgie elle-même. Pour l'instant, je me contente de donner la date de cette fondation : le *20 septembre 1870*. La haute maçonnerie s'est donc définitivement constituée avec un chef dogmatique, un suprême grand directeur, un souverain pontife luciférien, le jour même où l'usurpateur piémontais s'emparait de Rome et proclamait l'abolition du pouvoir temporel des Papes. Et, lorsque le moment sera venu de retracer complètement ce qui se passa ce jour-là à Charleston, le lecteur verra qu'il n'y a pas eu la une simple coïncidence ; il y a eu plus qu'un plan prémédité, il y a en intervention directe de Satan de la façon la plus certaine, et ce que j'aurai à dire là-dessus confirmera pleinement le récit fait à Cresponi par le docteur Timoteo Riboli au sujet de l'apparition du roi des enfers à Milan, au mois de juillet, précédant ce double événement : à Rome, suppression du pouvoir temporel des Papes ; à Charleston, création d'une papauté maçonnique, nomination d'un souverain pontife luciférien.

Le Palladisme a été fondé et est mis en œuvre pour préparer le règne de l'Ante-Christ ; voilà la vérité qu'il faut que tout le monde sache, voilà ce qu'il était temps de dire bien haut.

Il ne faudrait pas confondre, cependant, le Palladisme lui-même, qui est le spiritisme luciférien maçonnique, avec tous les rouages qui constituent le fonctionnement de la haute maçonnerie. Le Palladisme est le culte de Satan dans les arrière-loges d'un rite spécial superposé à tous les rites ; c'est un culte, une religion. La haute maçonnerie est une administration suprême, comportant une organisation développée au-delà même du Palladisme : certes, les chefs secrets se concertent et acceptent une direction supérieure unique, afin que les coups portent mieux ; mais il est, parmi les chefs les mieux obéis, des hommes qui ne sont pas luciférien. De ce nombre est le F∴ Findel, qui joue un rôle très important en Allemagne et en Europe, qui est soumis à Charleston pour le bien commun de la cause, mais qui n'est

pas, à proprement parler, un palladiste dans le vrai sens du mot. Il sait tout, et il cachera aux profanes les choses mêmes qu'il n'approuve pas. Fidèle à la discipline, il suit une marche parallèle vers le but poursuivi par tous les sectaires : l'anéantissement de la religion catholique romaine. Au surplus, je consacrerai quelques pages au F∴ Findel, qui est, dans la maçonnerie, une personnalité vraiment à part.

Dans les Inspecteurs Généraux en mission permanente, qui correspondent directement avec Charleston, il en est un certain nombre, ainsi que parmi les Inspectrices Générales, dont le pouvoir central se sert, sans qu'ils soient (ou qu'elles soient) pour cela affiliés au Palladium. Ce sont des adeptes, pourvus de hauts grades dans la maçonnerie ordinaire, ayant droit d'entrée dans toutes les loges et arrière-loges, sauf dans les triangles palladiques ; leurs bons offices sont appréciés, parce qu'ils sont toujours en mesure de fournir des renseignements intéressants. Seulement, les recruteurs de la Ré-Théurgie Optimate, ayant constaté que leur esprit n'est pas porté vers le luciférianisme, mais plutôt vers l'athéisme ou la libre-pensée sceptique, ne contrecarrent pas leurs idées sur ce point, ne cherchent pas à les attirer aux derniers mystères de la philosophie gnostique, et les utilisent dans leur sphère d'action, afin de ne se priver d'aucun de ces auxiliaires précieux.

Par contre, on compte, — mais à titre tout à fait exceptionnel, — quelques palladistes recrutés en dehors de la franc-maçonnerie ordinaire. C'est à ceux-ci que Carbuccia faisait allusion, lorsqu'il me disait : « Les Ré-Théurgistes Optimates appartiennent *presque tous* à la franc-maçonnerie ». Cette catégorie fort restreinte comporte des spirites, qui, par le commerce des esprits fréquemment évoqués, en sont venus d'eux-mêmes à ne plus se faire illusion sur le caractère diabolique des phénomènes surnaturels dont ils sont les témoins, et qui, en proie à une perversion totale des idées, s'endurcissent dans leurs coupables pratiques et deviennent peu à peu luciférien, au lieu de se convertir. Le Palladisme se les attache donc, eux aussi, quand il les rencontre ; et ceux-ci, comme on pense bien, n'ont pas besoin d'être envoyés dans les loges, puisque leur éducation satanique se trouve avoir été toute faite en dehors de l'engrenage de la maçonnerie.

En fondant le Rite Palladique Réformé Nouveau, le général Pike n'a pas créé l'occultisme maçonnique ; il existait avant le 20 septembre 1870 ; l'histoire tout entière de la secte le prouve, depuis Anderson et Désaguliers,

qui l'instituèrent à Londres en 1717, jusqu'à Ragon, mort en 1862. Weishaupt, Swedenborg, Lessing, Frédéric Il de Prusse, Mesmer, Pernety, Cagliostro, Martinez Pasqualis et son disciple Saint-Martin, Francia (le dictateur du Paraguay), lord Palmerston, le général Contreras, Mazzini, et tant d'autres francs-maçons de marque se livraient aux pratiques occultistes, travaillaient au grand-œuvre de la cabale. Mais les arrière-loges opéraient isolément, sans organisation commune, sans autre direction que celle des rituels de théurgie de Swedenborg, de Saint-Martin, de Laffon-Landébat, du vicomte de La Jonquiére, etc. ; en un mot, les maçons initiés à l'hermétisme, sans suivre aucune loi générale, dispersés en diverses écoles, n'étaient pas groupés ni organisés au point de vue international. Ce groupement, c'est Albert Pike qui en a été le créateur. Voilà son œuvre, à moins que ce ne soit, comme il est permis de le croire, l'œuvre de Satan en personne, jugeant le moment venu de mettre lui-même la main à la pâte.

Et tandis que Pike posait les bases du Palladisme à Charleston, Mazzini, d'accord avec lui, organisait à Rome, où il accourut au lendemain de l'entrée des troupes piémontaises, la centralisation de l'action politique. Le premier reconnut le second comme Chef d'Action politique, et ainsi fut institué le Souverain Directoire Exécutif, ayant son siège dans la Ville-Éternelle, en face du Vatican. Le second reconnut le luciférien américain comme Souverain Pontife de la Maçonnerie Universelle, et ainsi fut institué le Suprême Directoire Dogmatique, ayant son siège à Charleston, où se trouvait en dépôt le Palladium des Templiers.

Deux ans après, fut instituée à Berlin, sous le nom de Souverain Directoire Administratif, une troisième centralisation, celle-ci impersonnelle, fonctionnant au moyen d'un comité constamment renouvelé. Les membres de ce Directoire sont au nombre de sept, pris à tour de rôle dans les Suprêmes Conseils, Grands Campements, Grands Orients et Grandes Loges des divers pays, et agissent en vertu de leur mandat pendant *trois mois seulement*[4]. Le fonctionnement a lieu par un roulement établi d'une façon ingénieuse : chacun des rites existant sur le globe sauf pourtant le Rite Palladique, envoie, à tour de rôle, à Berlin, deux de ses membres des degrés supérieurs, pris tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, mais toujours pris dans un pays autre que l'Allemagne, et cela de mois en mois pour renouveler sans cesse le comité ; par contre, l'Allemagne n'a droit

qu'à un membre dans le Directoire de Berlin ; mais, en tant que pays, elle ne subit pas de tour de rôle, et son représentant ne varie que d'après les rites.

Je citerai, comme exemple, le roulement de l'année 1892 :

Janvier. — Deux représentants du Suprême Conseil de Hongrie ; deux représentants du Suprême Conseil du Brésil ; deux représentants de la Grande Loge de l'Australie du Sud ; un représentant de la Grande Loge royale l'Amitié de Prusse.

Février. — Deux représentants du Suprême Conseil du Brésil ; deux représentants de la Grande Loge de l'Australie du Sud ; deux représentants du Suprême Conseil du Canada ; un représentant de la Grande Loge royale l'Amitié de Prusse.

Mars. — Deux représentants de la Grande Loge de l'Australie du Sud ; deux représentants du Suprême Conseil du Canada ; deux représentants du Grand Orient national d'Espagne ; un représentant de la Grande Loge le Soleil de Bavière.

Avril. — Deux représentants du Suprême Conseil du Canada ; deux représentants du Grand Orient national d'Espagne ; deux représentants du Grand Campement templier de l'Indo-Chine anglaise (Singapore) ; un représentant de la Grande Loge le Soleil de Bavière.

Mai. — Deux représentants du Grand Orient national d'Espagne ; deux représentants du Grand Campement templier de l'Indo-Chine anglaise (Singapore) ; deux représentants du Suprême Conseil de la République Argentine ; un représentant de la Grande Loge le Soleil de Bavière.

Juin. — Deux représentants du Grand Campement templier de l'Indo-Chine anglaise (Singapore) ; deux représentants du Suprême Conseil de la République Argentine ; deux représentants du Suprême Conseil de France ; un représentant de la Grande Loge nationale de Saxe.

Juillet. — Deux représentants du Suprême Conseil de la République Argentine ; deux représentants du Suprême Conseil de France ; deux représentants de la Grande Loge de l'Illinois (Chicago) ; un représentant de la Grande Loge nationale de Saxe.

Août. — Deux représentants du Suprême Conseil de France ; deux représentants de la Grande Loge de l'Illinois (Chicago) ; deux représentants du Grand Orient national d'Haïti ; un représentant de la Grande Loge nationale de Saxe.

Septembre. — Deux représentants de la Grande Loge de l'Illinois (Chicago) ; deux représentants du Grand Orient national d'Haïti ; deux représentants du Suprême Conseil d'Angleterre ; un représentant de la Grande Loge aux Trois Globes de Prusse.

Octobre. — Deux représentants du Grand Orient national d'Haïti ; deux représentants du Suprême Conseil d'Angleterre ; deux représentants de la Grande Loge de la Nouvelle-Galles du Sud (Sydney) ; un représentant de la Grande Loge aux Trois Globes de Prusse.

Novembre. — Deux représentants du Suprême Conseil d'Angleterre ; deux représentants de la Grande Loge de la Nouvelle-Galles du Sud (Sydney) ; deux représentants du Suprême Conseil du Mexique ; un représentant de la Grande Loge aux Trois Globes de Prusse.

Décembre. — Deux représentants de la Grande Loge de la Nouvelle-Galles du Sud (Sydney) ; deux représentants du Suprême Conseil du Mexique ; deux représentants du Suprême Conseil d'Italie ; un représentant de la Grande Loge l'Union Éclectique (Francfort-sur-le-Main).

Par ce roulement, à l'exception du Palladium Réforme Nouveau, tous les rites, et chacun avec son pouvoir central de chaque pays, passent au Souverain Directoire Administratif et ont constamment l'œil ouvert sur la situation générale de l'association internationale et universelle. Tout est ainsi réglé d'un commun accord ; l'entente est absolue entre les diverses puissances maçonniques.

En outre, deux délégués spéciaux sont attachés, d'une façon permanente, au Directoire de Berlin : l'un, délégué aux finances ; l'autre, à la propagande. Il n'est pas nécessaire qu'ils résident à Berlin ; il suffit qu'ils habitent l'Allemagne et soient dans une position assez indépendante pour pouvoir se rendre immédiatement au siège du Directoire, chaque fois que cela est nécessaire.

En effet, le délégué à la propagande est chargé, non pas d'imprimer et de faire distribuer des brochures ou des journaux maçonniques, comme on pourrait le croire d'après son titre. Son rôle est celui d'un rapporteur, investi de la confiance du Suprême Chef Dogmatique, de Charleston, et du Chef d'Action politique, de Rome. Comme tel, il reçoit mensuellement, par un émissaire secret de Berlin, le dossier de toutes les propositions qui ont été formulées au Souverain Directoire Administratif relativement aux moyens jugés utiles pour propager les principes de l'association soit d'une manière générale dans le monde entier, soit d'une façon plus spéciale dans tel ou tel pays.

Ces propositions d'abord discutées, par exemple, au mois de janvier, il les examine, il coordonne les avis divers qui ont été émis, et du tout il dresse, dans le courant de février, un rapport, sur lequel votent, au mois de mars, les sept membres du Directoire qui se trouvent à ce moment-là en fonctions à Berlin. Sur ces sept membres, grâce au système de roulement expliqué ci-dessus, il y en a toujours au moins deux qui faisaient partie du Directoire lors du dépôt des propositions et qui peuvent fournir aux nouveaux venus des explications complémentaires, en cas de besoin.

Les propositions ne peuvent passer au dossier du délégué-rapporteur, institué par les chefs suprêmes de Charleston et de Rome, que si elles ont obtenu un vote favorable de cinq voix sur sept, et elles ne sont adoptées définitivement, au deuxième mois qui suit, que si elles réunissent l'unanimité des suffrages.

Ce n'est pas tout : si, lors du premier vote de la mise au dossier du délégué-rapporteur, il y a, sur une proposition, deux opposants, ou même un seul opposant, le rapporteur, dans son mois d'examen, en réfère au Chef d'Action politique, à Rome ; si celui-ci désapprouve la proposition, c'est-à-dire s'il joint son opposition à celle de la minorité, le dépôt du rapport est ajourné, et le Suprême Chef Dogmatique est aussitôt saisi de la question ; dans ce cas, soit qu'il approuve, soit qu'il désapprouve, c'est son opinion qui prévaut.

En d'autres termes, une proposition qui rencontre quelque peu d'opposition au Directoire de Berlin, et qui n'est pas approuvée ensuite par le chef de Rome, est tranchée souverainement par le chef de Charleston ; la franc-maçonnerie tout entière n'a plus qu'à s'incliner.

Quant au délégué aux finances, c'est aussi un examinateur et un rapporteur. Il n'a pas de mouvement de caisse ; il ne s'agit nullement d'une centralisation de fonds entre ses mains. Son rôle consiste, avec l'aide de frères comptables sous ses ordres, à dresser les bilans généraux de l'ordre, comme le ferait un expert assermenté.

L'argent lui-même, il ne le manie pas, puisque chaque pouvoir maçonnique de n'importe quel rite dispose de ses recettes comme il l'entend, cela dans chaque pays, sauf les prélèvements convenus au profit de la direction suprême qui doit les employer uniquement pour les affaires d'intérêt universel ; mais ce délégué, nommé d'un commun accord par les deux chefs de Rome et de Charleston, passe en revue tous les chiffres, dresse les tableaux qui les résument, rite par rite et pays par pays, et enfin rédige un rapport en triple exemplaire : un pour le Souverain Directoire Administratif, un pour le Souverain Directoire Exécutif, un pour le Suprême Directoire Dogmatique.

Dans ce rapport, il fait ses observations d'homme compétent pour signaler les améliorations à apporter, s'il y a lieu, dans la gestion des finances de tel ou tel pouvoir maçonnique, de tel rite et de tel pays ; il donne des conseils pour un meilleur emploi des fonds, quand il lui paraît qu'on a eu tort d'exagérer telles ou telles dépenses, ou qu'on a négligé tel ou tel mode de recettes. Il est donc surtout un expert apportant ses conseils aux divers pouvoirs de chaque rite et présentant en même temps aux chefs suprêmes l'état annuel de la situation générale.

Par commodité, le délégué aux finances a toujours été choisi parmi les frères haut-gradés habitant Berlin ; mais, aux termes du décret d'Albert Pike instituant le Souverain Directoire Administratif, cette condition de domicile dans la capitale prussienne n'est pas indispensable.

En ce qui concerne les membres dudit Directoire, délégués par chaque pouvoir maçonnique à tour de rôle, ils sont désignés au moins cent-vingt jours à l'avance, et ainsi ils prennent leurs mesures afin de simuler, au moment voulu, un voyage d'agrément ou un congé quelconque, quand ils vont en réalité s'occuper des hautes affaires de l'association.

J'ai dit, — et le lecteur l'aura certainement remarqué, — que le Rite Palladique n'a pas son tour dans le roulement par lequel est établi le

fonctionnement du Souverain Directoire Administratif ; et c'est bien là ce qui prouve, une fois de plus, que le Palladisme est superposé à tous les autres rites. Il est la religion luciférienne ; en fait d'administration, il n'a à s'occuper que de celle de ses triangles, qui ont un budget à part. Il est la véritable puissance cachée, que seuls les parfaits initiés, les vrais élus doivent connaître ; il n'a donc pas à se dévoiler même dans ce comité permanent qui est la plus haute expression de la puissance administrative de la grande association internationale. Il ne faut pas perdre de vue que, dans le nombre des puissances maçonniques de plusieurs pays, se trouvent des Grandes Loges Symboliques, c'est-à-dire des fédérations d'ateliers où l'on ne dépasse pas le grade de Maître (3^{e} degré) ; ces Grandes Loges-là, comme les autres, ont le droit d'envoyer, de temps en temps, leurs deux délégués à Berlin ; or, ces fédérations, ayant supprimé les hauts grades pour leurs adeptes, doivent forcément être tenues dans l'ignorance la plus complète de l'existence du Palladisme ; les chefs suprêmes de Charleston et de Rome leur sont représentés tout uniment comme des frères très zélés et très actifs, que l'on se fait un devoir de consulter à raison de leur expérience personnelle, mais voilà tout.

Enfin, les Palladistes n'ont pas besoin d'être officiellement à Berlin, dans le Souverain Directoire Administratif, puisqu'ils savent ce qui s'y passe aussi bien et même mieux que les adeptes de la maçonnerie ordinaire : la plupart des membres de Suprêmes Conseils, Grands Campements, Grands Orients, sont des leurs ; en outre, toute proposition ou délibération quelque peu importante est communiquée à Charleston et à Rome, ce qui revient à dire aux chefs du Palladium.

Par cette organisation, due à son initiative, Albert Pike était arrivé à tenir toute la franc-maçonnerie dans sa main ; les dissidents, qui échappèrent à son action directe, étaient en nombre infiniment restreint, et encore réussissait-il à les gouverner indirectement et à leur insu par l'intermédiaire de certains de leurs chefs de groupe, avec qui il se tenait en correspondance d'une façon régulière.

Dès l'instant qu'un frère ou une sœur lui était signalé comme exerçant une prépondérance quelconque dans les ateliers de n'importe quel rite, il

savait se l'attacher, même sans l'enrôler sous la bannière palladique, si l'adepte n'avait pas des tendances luciférienne. J'ai cité tout à l'heure le F∴ Findel, qu'il eut pour collaborateur dévoué, bien que celui-ci ne partageait pas sa manière de voir au point de vue de la divinité : Findel est un de ces rêveurs pour qui l'Être Suprême est indéfinissable et vague, à la fois rien et tout ; mais Findel est un érudit, un piocheur infatigable, un remueur d'hommes, un ennemi acharné du catholicisme, et une notable fraction de la maçonnerie allemande gravite autour de lui. C'est pourquoi Pike n'a eu garde de négliger un tel auxiliaire, et c'est ainsi que Findel est le délégué à la propagande, depuis la création du Souverain Directoire Administratif.

Un autre maçon éminent, mais non luciférien, avec qui Albert Pike sut se tenir dans les meilleurs termes, toujours à raison des services qu'il en attendait, ce fut Alberto Mario, de Rome. Celui-ci, athée déclaré, était le principal chef des socialistes italiens ; très actif, lui aussi, il avait la faveur des foules. Mais il n'était pas homme à se courber sous l'autorité de Lemmi, qu'au fond il méprisait. Pike réussit à s'attacher directement Alberto Mario, qui devint ainsi un simple pantin dont il faisait jouer les ficelles ; car Mario, laissant toute question de dogme de côté, n'entreprenait rien d'important sans consulter le grand vieillard de Charleston.

Au-dessous des deux Souverains Directoires (l'Exécutif, à Rome, et l'Administratif, à Berlin), viennent les Grands Directoires Centraux afférents aux diverses parties du monde. Il y en a un pour l'Amérique du Nord, un pour l'Amérique du Sud, un pour l'Europe, et un pour l'Asie et l'Océanie ; il y a aussi un Sous-Directoire Central pour l'Afrique.

Ces Directoires ont un fonctionnement des plus simples ; ce sont des bureaux enregistreurs. Ils ont à leur tête des frères des hauts grades, investis de la confiance des chefs suprêmes de l'ordre, et ils centralisant tout ce qui émane des Suprêmes Conseils, Grands Campements, Grands Orients et Grandes Loges de leur ressort. Ils ne dépendent pas du Souverain Directoire Administratif de Berlin, comme beaucoup l'ont cru et le croient encore, mais bien, au contraire, du Chef d'Action politique, de Rome, et du Suprême Chef Dogmatique, de Charleston. Ils transmettent à ceux-ci tous les renseignements de nature à les intéresser. Il est vrai que les membres intermittents du Directoire Administratif de Berlin peuvent les consulter à

l'occasion, quand il s'agit de se prononcer sur un cas plus ou moins douteux qui leur est soumis. C'est donc par ces Directoires Centraux que les deux grands chefs sont tenus au courant de tout ; ce qui n'empêche pas les Suprêmes Conseils, Grands Orients, etc., de s'adresser directement à Rome et à Charleston, quand ils le désirent.

D'autre part, de même que tout afflue aux Grands Directoires Centraux, de même tout en reflue, toute mesure générale importante passe par leur intermédiaire. Il suffit au Suprême Chef Dogmatique d'envoyer cinq émissaires à Washington, à Montevideo, à Naples, à Calcutta et à Port-Louis, pour mettre en mouvement la franc-maçonnerie du monde entier, en vue de tel ou tel résultat à obtenir. Le Chef d'Action politique peut, lui aussi, se servir de l'intermédiaire des Grands Directoires Centraux pour donner un mot d'ordre ; mais auparavant il doit en référer à Charleston et avoir l'assentiment du Suprême Chef Dogmatique.

Enfin, les Grands Directoires Centraux possèdent, cela est aisé à comprendre, des archives de premier ordre. Ici éclate encore la prédominance du Rite Palladique Réformé Nouveau : tout maçon qui possède l'affiliation à ce rite a droit à la communication de tous les documents, statistiques, rituels, etc., des autres rites ; au contraire, le grand-maître d'une Grande Loge, non affilié au Palladium, ne reçoit communication que de ce qui concerne son rite dans les divers pays, et de ce qui a trait aux autres rites il n'a rien à connaître.

Il faut comprendre encore dans l'organisation de la haute maçonnerie, ou, pour mieux dire, parmi ses rouages, diverses associations particulières dont les membres appartiennent à des rites quelconques. Tels sont la Masonic Veteran Association, le Lessingbund, l'ordre des Chevaliers du Temple, l'ordre des Chevaliers Défenseurs de la Maçonnerie Universelle. Le rite oriental de Memphis et Misraïm mérite aussi une mention à part : si ses loges sont peu nombreuses, considérées par pays, leur ensemble n'en a pas moins une certaine importance ; mais ce qu'il y a lieu de noter, c'est que ce rite est tenu en haute estime à Charleston, attendu qu'il pratique un grand nombre de grades cabalistiques ; un initié de Memphis et Misraïm a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'être appelé au Palladisme par les hiérarques recruteurs.

Quant aux Old-Fellows, ils se livrent à toutes les œuvres de théurgie, ainsi que les frères de la San-ho-hoeï ; ils fonctionnent séparément, les uns au Canada, les autres en Chine, et sont en correspondance régulière avec le Suprême Directoire Dogmatique. La San-ho-hoeï seule traite avec Charleston sur le pied d'égalité.

Ce n'est pas tout encore. L'activité prodigieuse d'Albert Pike a constitué des Inspecteurs Généraux et des Inspectrices Générales en mission permanente, agissant isolément et qui correspondent directement avec le pouvoir suprême central. Là aussi, il n'y a pas exclusivement que des luciférien s. La tactique d'Albert Pike consistait à écarter autant que possible de la direction des loges et arrières-loges les athées, les libres-penseurs sceptiques et les spiritualistes à idées vagues ; mais, quand un de ces athées et autres maçons non luciférien s parvenait, par son habileté personnelle, à se créer une influence maçonnique réelle, le grand-maître de Charleston, loin de le dédaigner, réussissait toujours à se l'attacher, sous prétexte de marche parallèle à suivre vers le but commun. Aussi, ne faudra-t-il pas s'étonner de trouver, dans la liste des Inspecteurs Généraux et Inspectrices Générales que je donnerai plus loin, des noms de personnes qui n'appartiennent pas au Palladium Réformé Nouveau. Les palladistes, je les montre spécialement, au cours de cet ouvrage, au fur et à mesure que j'ai à m'occuper d'eux personnellement. Ma liste ne sera donc pas une liste particulière de luciférien s ; il importe que ceci soit bien compris : je la publierai uniquement pour montrer de la façon la plus claire tous les rouages de la haute maçonnerie en ces temps-ci.

Maintenant, après avoir fait connaître Albert Pike dans son œuvre d'organisation générale, il me faut le présenter au lecteur comme chef du Suprême Conseil du Rite Écossais pour la juridiction sud des États-Unis ; car c'est là ce qui confond l'imagination, on se demande comment cet homme pouvait avoir la tête aux questions secondaires, même aux questions de détail, tandis qu'une vie ordinaire suffirait à peine à la direction universelle de la secte. Certes, il n'est qu'une façon de s'expliquer cette chose prodigieuse : c'est que le Suprême Directoire Dogmatique n'est pas une œuvre humaine, mais un simple instrument agissant sous l'inspiration directe du démon.

Albert Pike menait de front les affaires de la maçonnerie universelle, grâce à la coopération zélée des palladistes et aux dévouements qu'il rencontrait même en dehors de ceux-ci, et les affaires particulières du Rite Écossais. Ceci va être prouvé par une relation authentique.

Le 20 octobre 1884, Albert Pike, parlant comme grand-maître du Rite Écossais pour la juridiction sud des États-Unis, rendait compte, aux membres du Suprême Conseil de Charleston, de ses dernières pérégrinations à travers l'immense territoire de la république. N'oublions pas que l'homme était alors un vieillard de soixante-quinze ans, et voyons le chemin qu'il a parcouru et ce qu'il a fait au cours de cette tournée générale.

Voici en quels termes il s'exprime :

« — Je vous dirai, d'abord, mes très illustres frères, un mot d'un petit voyage préliminaire de l'automne 1882. Je partis seul de chez moi vers la fin d'octobre, le 30, pour retourner à Washington le 29 décembre. Dans ces deux mois, j'ai visité tour à tour Charleston, Savannah, Augusta, Athènes, Atlanta, Macon, Montgomery, Saint-Louis et Louisville.

« L'hiver passé à Washington, je repartis au printemps, c'est-à-dire le 1er avril 1883. Cette fois, notre cher trésorier général, l'excellent frère Webber, voulut bien m'accompagner. Notre absence devant être assez prolongée, nous nous en remettions de grand cœur à nos très illustres frères maçons émérites, membres de notre Sérénissime Grand Collège, qui étaient certes capables et dignes de nous suppléer. Nous emportions, au surplus, l'*Arcula Mystica*, afin d'être en mesure de correspondre toujours à notre volonté avec notre lieutenant grand commandeur, avec notre grand secrétaire et avec les Directoires.

« Nous visitâmes Richmond, Chattanoga ; nous revîmes notre chère Memphis ; de là, nous descendîmes à Jackson, puis à la Nouvelle-Orléans, où nous nous procurâmes quelque repos. Partout, nous visitions nos frères. Nous prîmes ensuite le chemin de fer du Pacifique, et, après une courte station à Franklin, nous pénétrâmes dans le Texas. Dans cet état, je fondai un atelier de perfection[5] à El-Paso. Nous traversâmes, sans nous arrêter, le Nouveau-Mexique. Dans l'Arizona, je fondai un autre atelier de perfection à Tuckson.

« Alors, nous arrivâmes en Californie. Le frère Webber m'accompagna encore de San-Francisco à San-José et m'assista dans les travaux que j'eus à accomplir. À San-José, nous nous séparâmes, et j'eus avec moi le frère Caswell, très dévoué, jusqu'à Suisun. Mon intention était de voir en sa compagnie divers autres centres californiens ; mais il avait contracté divers engagements auxquels il ne pouvait se soustraire. Force lui fut de se séparer de moi à son tour. Néanmoins, avec le gracieux et zélé concours du frère Lawson, je fis plusieurs excursions dans la région d'Oakland. Là, je trouvai grand nombre de profanes ardents à recevoir la lumière. Je leur conférai les grades symboliques, et je leur donnai des constitutions. Il y eut un grand enthousiasme. La semence a été jetée en un excellent terrain ; car, après les délais obligatoires, ces nouveaux frères ont vu leurs loges servir de noyau à des chapitres, puis à des conseils de Kadosch, et le Grand Consistoire de Californie m'a vivement remercié d'avoir provoqué tant d'adhésions. Aujourd'hui, ces corps maçonniques sont admirablement organisés sur tous les points et aussi florissants que les autres corps placés sous l'obédience de notre Suprême Conseil.

« J'oubliais de dire que, secondé à merveille par les frères Caswell et Lawson, j'avais pu conférer également les premiers grades à de très nombreux Allemands de San-Francisco ; et, comme conséquence, j'organisai un atelier de perfection travaillant dans l'idiome germanique. Ces excellents frères acceptèrent tous mes conseils ; je constituai leurs cadres hiérarchiques, à leur grande satisfaction.

« Par contre, dans le reste de la Californie, le zèle pour notre rite laisse fort à désirer. Autrefois, nous avions des ateliers de perfection à Stockton, à Sacramento et à Marysville ; nos frères se piquaient mutuellement d'amour-propre pour parvenir aux derniers mystères. Malheureusement, ces villes sont d'une population flottante, et, en outre, la mortalité y sévit beaucoup. Il en est résulté que, par suite des changements de résidence et des décès, grand nombre d'ateliers se sont mis en sommeil. Ce fut le cas, notamment, des loges de perfection *Petama* et *Eureka*, en qui nous avions fondé de grandes espérances.

« Le frère Lawson, après que j'eus traversé la Californie dans toute sa longueur, me quitta, et je poursuivis seul ma route, entrant dans l'Orégon, où j'ai eu la joie de constater la pleine activité des loges de Portland. Oui,

très illustres frères, j'ai éprouvé à Portland de bien douces satisfactions. Je reçus en cette ville un important message du Grand Campement des îles Sandwich ; en outre, je fus émerveillé de la grâce et de la fine intelligence de nos sœurs écossaises de perfection, qui n'ont pas moins de cinq bosquets à Portland, tous assidûment fréquentés par des frères appartenant à la meilleure société.

« Une autre agréable surprise m'attendait : un heureux hasard me faisait me trouver dans cette ville, au moment où notre cher et illustre frère Chambers y arrivait, débarquant du paquebot qui le ramenait de Chine. J'appris ainsi que ce frère, qui s'est toujours acquitté avec un tact parfait de toutes les missions à lui confiées, avait vu, selon nos instructions, à Pékin même, le très illustre, très puissant et très sage frère Chua-kim-phan, souverain grand-maître de l'ordre de la San-ho-hoeï. Le frère Chambers a été ainsi à même de se rendre compte des mesures prises pour entraver la propagande romaine dans ce pays privilégié, qui fut toujours l'objet des faveurs de notre Dieu. Des mesures sérieuses et efficaces ont été prises, sur les instances du frère Chua-kim-phan, et le gouvernement, à qui nos vigilants frères de la San-ho-hoeï ont ouvert une fois de plus les yeux, ne négligera rien désormais pour empêcher de s'accroître cette propagande maudite. À ce propos, nous recommandons à ceux de nos frères qui auraient à se rendre à Pékin, l'hôtel Vradsi, tenu par un de nos frères.

« Mais, ce que vous apprendrez avec la plus légitime allégresse, c'est que, grâce à l'influence du frère Chua-kim-phan, notre cher frère Chambers a été reçu, exception des plus rares, au palais de l'empereur et a eu une audience de S. M. Kouang-Su, dont il a rapporté une excellente impression. Le jeune empereur, qui a treize ans à peine, est d'une intelligence des plus remarquables et d'une vive sagacité ; il s'est intéressé aux paroles que le frère Chambers lui a adressées, lui faisant l'éloge de nos rites et de l'œuvre de progrès que nous poursuivons ; le frère Chambers, toujours bien avisé, comme vous savez, lui a offert alors les insignes de notre 33^{e} degré, dont il avait au soin de se munir, et S. M. Kouang-Su a daigné les accepter. Nous pouvons donc compter sur la protection du gouvernement céleste. Je proclame aussi, très illustres frères, que notre cher frère Chambers a bien mérité de la franc-maçonnerie. »

Albert Pike s'interrompit, et une septuple salve d'applaudissements célébra les mérites de Jonathan Chambers.

Puis, le grand-maître reprit :

« — Le cher frère Chambers, qui avait à se rendre dans l'Utah, prit congé de moi à Portland. Moi, je continuai à remonter vers le nord. Je visitai Olympia, Seatle, Port-Townsend et Port-Gamble, ainsi que plusieurs autres villes du territoire de Washington. Après quoi, je parcourus la région comprise entre Portland et Helena, dans le Montana, parmi les splendides vallées de la Chaîne de la Cascade. Partout, je trouvai nos vaillants pionniers de la rénovation morale, heureux de me voir, fêté par tous ces braves gens dont je réchauffai le zèle et à qui je prodiguai les encouragements. Ah ! très illustres frères, elles sont grandes, les consolations que l'on reçoit lorsqu'on est guidé par l'amour du bien ! C'est par des voyages de ce genre qu'un grand-maître donne le souffle vital aux corps maçonniques qui ne demandent qu'à bien fonctionner, et si tous les officiers des divers Suprêmes Conseils imitaient cet exemple que j'ai tenu à leur donner en un temps où mes jours sont comptés, où j'approche de la tombe, si les jeunes comprenaient qu'il faut aller et venir sans cesse, se montrer infatigable, eh bien, nous aurions bientôt conquis le monde.

« Poursuivant ma route par le Northern-Pacific, j'entrai dans l'Idaho, où je fus reçu à Boise-City par les dévoués frères Higby et Bucker. Dans ce pays tout neuf, ah ! combien les affaires sont actives ! l'agriculture donne des résultats surprenants dans ces fertiles vallées ; aussi, partout, l'accroissement de la population y est rapide. Là encore, j'ai constitué un atelier de perfection, et j'ai eu le plaisir de présider un bosquet de nos sœurs écossaises, à la loge d'adoption *Urania*, de Boise-City. La bienvenue me fut souhaitée au bosquet par l'aimable sœur Decamp, dont la précocité m'a ravi.

« Le Northern-Pacific me transporta ensuite dans le Dacota, où j'ai donné l'initiation à grand nombre de colons, ainsi qu'à plusieurs chefs Sioux, dont les tribus belliqueuses sont toujours fières de leur indépendance. Et ici j'adresse mes félicitations aux révèrends pasteurs, nos frères, qui facilitent singulièrement notre œuvre ; c'est par eux que ces braves Indiens comprennent que, loin de combattre leurs croyances, nous, francs-maçons, c'est-à-dire apôtres de la tolérance, nous nous unissons de cœur avec eux

pour adorer la même divinité. Aussi, les Indiens, qu'il faut instruire, mais non détourner de leur opinion, au fond très exacte, sur la personnalité de l'Être Suprême, seront toujours pour nous de précieux auxiliaires.

« Je profitai de ma présence dans ces contrées pour faire une excursion aux sources du Mississipi, sur les plateaux des Hautes-Terres, et de là je descendis jusqu'à Saint-Paul. J'avais donc vu, au cours de ce voyage, les deux extrémités du grand fleuve, puisqu'une de mes premières stations avait été à la Nouvelle-Orléans. J'ai gardé le meilleur souvenir de mon passage à Saint-Paul. La Grande Loge du Minnesota, avec laquelle notre Suprême Conseil entretient les rapports les plus fraternels, m'envoya en délégation, au Shermun-House où j'étais descendu, les frères Burth, Fergus Low, Crocker, et les sœurs Shaw et Mary Hebbard. Cette Grande Loge, dont la fondation date seulement de 1853, a déjà sous son obédience 207 loges, dont 59 loges androgynes. Les membres du comité de l'Historical Society de Saint-Paul, dont plusieurs comptent au nombre de nos frères, me reçurent aussi avec les plus respectueux égards ; mais ce sont là des marques de déférence dont je reporte à notre institution tout l'honneur ; car il ne faut jamais oublier que les hommes ne sont rien et que ce sont les principes par eux représentés qui sont tout.

« Dans l'état d'Iowa, j'ai visité Burlington, Sioux-City, où nos frères indiens ont une loge de perfection, et surtout Davenport, dont la Grande Loge compte sous son obédience plus de 500 loges, sur le total desquelles 113 sont androgynes ; et je vous prie de croire que nos sœurs de l'Iowa ne sont pas, dans les États-Unis, les moins zélées à nos mystères. Je passai une délicieuse soirée au bosquet *Eva-Augusta* que préside avec tant de distinction la sœur Gilliford, une grande-maîtresse qu'on peut donner comme modèle à toutes nos sœurs écossaises. L'ordre des chevaliers du Temple a poussé, dans cet état, de profondes racines : le frère Isaac Payne, admirablement secondé par les frères Walz et Barbier, a donné à la maçonnerie occulte de cette région son véritable caractère ; aussi, l'institution est, à Davenport, vraiment bénie de notre Dieu.

« Le Missouri m'attendait avec impatience, mon arrivée prochaine ayant été annoncée par le frère David Gould. La rue Washington était pleine de frères et de sœurs, aux abords du Lindell-Hôtel, où les excellents maçons de Saint-Louis, par une touchante prévenance, m'avaient fait réserver un

appartement, décoré pour la circonstance des plus charmants symboles de nos divins mystères. Vous savez tous, très illustres frères, que la Grande Loge du Missouri, fondée à Saint-Louis, en 1821, dirige 497 loges du rite d'York, sans compter les ateliers dont les sœurs mopses sont le plus bel ornement. Mais ce qu'il est bon de vous apprendre, c'est que ce vaste régime, admirablement organisé, pratique les divers rites androgynes, sans distinction, même le Rite Moabite, qui a rencontré une si vive opposition aux États-Unis, lorsque notre très illustre et parfait frère John Taylor, son créateur, voulut lui faire franchir les frontières de l'Utah.

« À Saint-Louis, nous, abordâmes donc les travaux du grand-œuvre, et par la sœur Ingersoll, qui est un médium de premier ordre, nous avons eu des révélations étonnantes. Nous eûmes une tenue palladique solennelle que je présidai, assisté du frère Friedman et de la sœur Warhnburn. Sans endormir la sœur Ingersoll, nous la pénétrâmes de l'esprit Ariel lui-même ; mais Ariel, s'emparant d'elle, s'adjoignit trois cent vingt-neuf génies du feu. La séance fut dès lors merveilleuse. La sœur Ingersoll, soulevée dans l'espace, plana sur l'assemblée ; et, ses vêtements brusquement dévorés par une flamme sans foyer qui l'enveloppa et ne lui fit aucune brûlure, elle nous apparut à l'état de vérité, durant plus de dix minutes. Voltigeant au-dessus de nos têtes, comme si elle était portée par un nuage invisible ou soutenue par les esprits bienfaisants, elle répondit à toutes les questions que nous lui posâmes ; nous eûmes ainsi les plus fraîches nouvelles de notre très illustre et bien-aimé frère Adriano Lemmi. Puis, Astaroth en personne se montra, volant auprès de la sœur Ingersoll et la tenant par la main ; il souffla sur elle, et ses vêtements, renaissant du néant, la parèrent à nouveau. Enfin, Astaroth disparut, et notre sœur médium retomba doucement sur un fauteuil, où, la tête renversée en arrière, elle expira Ariel et les trois cent vingt-neuf esprits qui l'avaient accompagné. Nous avons bien compté, en effet, trois cent trente expirations en tout, à l'issue de cette expérience, si parfaitement réussie.

« Du Missouri, je passai dans le Kentucky, de Saint-Louis à Louisville, regagnant à grandes journées Washington ; car il me tardait d'être rentré chez moi. N'importe, je me devais à nos frères du Kentucky, et, en particulier, à ceux du comté de Jefferson, ou notre cher Rite Écossais compte tant d'adeptes, vivant dans les meilleurs termes, du reste, avec les

frères de la Grande Loge. Je dus me rendre d'abord à notre Consistoire, dont je constatai la prospérité admirable. Le frère Scrutow est un administrateur, aux capacités de qui on ne saurait trop rendre hommage ; grâce à lui, l'écossisme gagne de jour en jour toutes les classes de la population. Autour de lui, les frères Natban Pixly, Elkin, Jack Strauss, Ulysse Kolb-Gérard et Mac-Brash fécondent l'œuvre dont je jetai la semence, il y a quelque trente ans.

« L'écossisme, bien compris à Louisville, a préparé le terrain au palladisme, qui s'y développe dans les meilleures conditions ; si bien que, pour ne parler que du comté de Jefferson, nous avons déjà plus de 1,500 frères de l'obédience de la Grande Loge du Kentucky qui font partie de nos triangles ; quant aux sœurs du rite anglais, les trois cinquièmes nous sont acquises. Je noterai, comme méritant un tribut d'éloges de notre Suprême Conseil, les sœurs Ellen Gerbel, Marchesi, Worms-Mayer, Décugis, Moore, Malcolm et Andréa Rappaport.

« Ces sept sœurs, dont je viens de citer les noms, ont amené aux travaux du grand-œuvre plus de deux cents frères, sur lesquels les premières lumières données n'avaient produit aucun heureux effet et dont l'esprit avait besoin d'un stimulant pour deviner ce qui ne doit pas se dire. À cet égard, la sœur Andréa Rappaport est douée des dons divins à un degré véritablement exceptionnel ; elle n'a pas son égale, dans tout le Kentucky, pour ouvrir à notre Dieu une intelligence jusqu'alors fermée ; d'un mot, d'un regard, elle communique la lumière aux plus aveugles.

« Je n'ai pas besoin de vous dire quel accueil m'attendait à notre Consistoire écossais de Louisville. Ce qui m'a touché le plus, ce qui m'a profondément attendri, c'est le spectacle de nos frères du rite anglais fraternisant avec nos affiliés, dans une soirée qui eut lieu au temple de la Grande Loge et qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Ce sont nos sœurs, nos chères et aimables sœurs, qui ont créé ce lien d'intimité, de cordialité entre les deux rites ; et vraiment, quand on-voit nos écossaises de perfection parées de toutes leurs grâces, distribuant sans compter la douce charité de leurs sourires, on ne s'étonne plus de voir fusionner le Royal-Arche et l'Écossisme dans ces fêtes de l'union et de l'amitié maçonniques.

« Enfin, le 30 septembre, j'étais rentré chez moi à Washington ; ce grand voyage avait duré exactement six mois, et j'avais parcouru en tout 14,410

milles.

« C'est à cette propagande invincible, je le dis avec un juste orgueil, que notre Suprême Conseil a pu enregistrer, depuis la session précédente, la création de quarante-cinq nouveaux corps maçonniques, dont voici le détail : un Consistoire, sept Aréopages de Kadosch, quinze Chapitres de Rose-Croix, seize Loges de Perfection, et huit ateliers de sœurs écossaises. Nous n'avons pas à mentionner ici les nouveaux triangles constitués ; mais, par contre, à cette nomenclature, nous devons ajouter une Loge de Perfection, qui était depuis cinq ans tombée en sommeil et que nous avons rendue à la vie maçonnique.

« D'autre part, nos trois Grands Consistoires écossais de la Louisiane, du Kentucky et de la Californie gouvernent à cette heure soixante-quatre ateliers, dont treize androgynes.

« Nous ne tiendrons pas compte, pour le moment, des loges en sommeil, dont tout cependant fait présager le prochain réveil. Nous nous bornerons à constater ensemble, mes très illustres frères, que notre Suprême Conseil étend sa juridiction immédiate sur deux cent dix-sept commanderies maçonniques : trois Grands Consistoires, sept Consistoires particuliers, dix-neuf Aréopages de Kadosch, trente-quatre Chapitres de Rose-Croix, trente-deux Loges de Perfection, et soixante-douze Loges Symboliques avec autant d'annexes de sœurs écossaises. En ajoutant à ce total les soixante-quatre ateliers placés sous la dépendance spéciale des trois Grands Consistoires, nous avons un ensemble de deux cent quatre-vingt-un corps maçonniques en plein exercice, et aux destinées desquels nous avons, très illustres frères, l'honneur de présider. »

Après avoir donné lecture de cette relation, Albert Pike se livra à quelques attaques contre un certain frère Foulhouze, qu'il détestait profondément, celui-ci ayant essayé de lui susciter une concurrence. Je passe cette diatribe qui n'offre aucun intérêt. Puis, il fit une rapide allusion à un désaccord survenu entre le Suprême Conseil de Suisse et le Suprême Conseil d'Irlande. « Nous avons écrit, dit-il, au frère Eugène Dulon, à Vevey, pour qu'il avise de nos volontés ses frères du Suprême Conseil de Suisse ; ceux-ci devront s'incliner et accorder une réparation au Suprême Conseil d'Irlande, sous peine de nous voir rompre nos rapports avec eux, extrémité à laquelle je ne me résoudrai, quant à moi, qu'avec le plus vif

chagrin. J'espère donc que le Suprême Conseil de Suisse réfléchira et ne voudra pas s'exposer à se voir retranché de la communion maçonnique. »

Il termina par la série habituelle des lieux communs sur les liens de sympathie et de cordiale amitié que la franc-maçonnerie établit entre des hommes étrangers les uns aux autres par leur nationalité et leurs coutumes. Et il conclut ainsi :

« Les vivants, même absents, coopèrent à notre œuvre par l'harmonie des idées communes. Les morts ? non seulement ils ont leur place dans notre souvenir, mais encore vous savez comment ils continuent à agir au milieu de nous. Les encouragements qui résultent de ce concours nous préservent de toute défaillance, de toute hésitation, et nous stimulent pour actionner énergiquement les mesures requises par les intérêts de l'Ordre. Nous aurons bien le temps de nous reposer, lorsque nous ne serons plus en état de travailler ; quant à nous dérober jamais devant le devoir, quant à répudier n'importe quelle responsabilité légitime, ce sont là des éventualités qui ne sauraient trouver place dans la vie d'un honnête homme ! »

Cette péroraison, dit le procès-verbal, fut applaudie frénétiquement.

Sur la proposition du grand orateur, la haute assemblée vota que le texte de cette relation, c'est-à-dire le manuscrit du grand-maître, serait déposé aux archives ; qu'une transcription intégrale en serait faite sur le Livre d'Or du Suprême Conseil ; et qu'au surplus le grand secrétaire recevait mandat de rédiger un compte rendu analytique, que le grand-maître reverrait et contresignerait, et qui passerait dans le *Bulletin officiel du Suprême Conseil* de Charleston.

Ainsi, il fut fait. Le compte rendu analytique de ce grand voyage d'Albert Pike a paru, — très affaibli, cela va sans dire, puisqu'il s'agissait d'une publication imprimée, pouvant tomber entre des mains profanes, — dans la livraison complémentaire du mois de novembre 1884, du *Bulletin officiel du Suprême Conseil des États-Unis d'Amérique (juridiction Sud)*. La transcription intégrale sur le Livre d'Or, certifiée conforme au manuscrit original par le grand secrétaire et le grand chancelier, a été faite et existe au Registre XCII, tenant les pages 73 à 88 ; ce registre correspond au second semestre de 1884, l'année maçonnique commençant au mois de mars.

Au surplus, voici l'état exact des registres composant le Livre d'Or du Suprême Conseil de Charleston (archives du Rite Écossais) :

Le Registre n° I comprend les années 1801 à 1805, le Suprême Conseil de Charleston ayant été fondé le 31 mai 1801 ; le n° II, les années 1806 à 1808 ; le n° III, 1809 à 1812 ; le n° IV, 1813 à 1815 ; le n° V, 1816 à 1818 ; les n^{os} VI, VII, VIII, chacun deux années, de 1819 à 1824 ; le n° IX, l'année 1825 et le premier trimestre de 1826 ; le n° X est consacré exceptionnellement aux trois autres trimestres de 1826, et cette extension inusitée provient de ce que le dit Registre n° X contient toute l'affaire de la condamnation secrète, de l'enlèvement, de la séquestration, des supplices et de l'assassinat final du frère William Morgan, journaliste de New-York, qui avait publié pour le public profane les principaux rituels maçonniques de cette époque. Les registres n^{os} XI, XII, XIII et XIV sont consacrés chacun à deux années, de 1827 à 1834. À partir de 1835 jusqu'en 1856, les affaires du Suprême Conseil deviennent plus importantes, les procès-verbaux sont plus nombreux et plus longs, les transcriptions de documents se multiplient ; aussi, chaque année à son registre spécial, soit du n° XV au n° XXXVI. En 1857, le docteur Gallatin Mackey est chargé de la tenue du Livre d'Or, et le Suprême Conseil entre dans la vie la plus active. De cette époque jusqu'à nos jours, il y a un registre par semestre : le n° XXXVII allant de mars à fin août 1857 ; le n° XXXVIII, allant de septembre 1857 à fin février 1858 ; et ainsi de suite. Le registre du Livre d'Or en cours de rédaction, au moment où j'écris ces lignes (mars 1893), est donc le Registre CIX.

Je demande pardon au lecteur de lui donner ces détails ; les explications, portant sur des numéros, des années et des chiffres, sont toujours arides ; mais on reconnaîtra qu'elles sont indispensables.

Si le gouvernement des États-Unis veut édifier, une bonne fois, le monde entier sur certaines pratiques de la franc-maçonnerie, il n'a qu'à faire opérer une saisie aux archives du Suprême Directoire Dogmatique, à Charleston. Au besoin, que le chief-justice de la haute cour fédérale se fasse remettre seulement le Registre n° X du Livre d'Or du Rite Écossais (juridiction Sud), et il verra tout au long l'affaire Morgan. Je n'expose personne à être pendu ni à aller s'asseoir dans le fauteuil à électricité foudroyante, puisque tous les bourreaux du malheureux journaliste révélateur sont morts et enterrés

depuis longtemps. Par conséquent, toute la presse, même la presse maçonnique, devrait faire chorus avec moi et réclamer l'exhibition du Registre n° X. Car, enfin, je suis loin de dire que tous les francs-maçons sont des scélérats. Je reconnais volontiers que quatre-vingt-quinze sur cent sont de très bonne foi, et que, s'ils n'éprouvent aucune sympathie pour le catholicisme, du moins ils sont naïvement convaincus que pour combattre l'Église leurs chefs se bornent à une simple propagande par la parole et par l'imprimé. Il y a, même parmi les Inspecteurs Généraux et les Inspectrices Générales en mission permanente, des aveugles qui ne voient pas le rôle qu'on leur fait jouer, des gens qui ne tueraient pas une mouche, des Ratons, en un mot, qui tireront éternellement les marrons du feu pour les Bertrands. Eh bien, tous ceux-là ont le droit, autant que nous catholiques, de savoir ce qui se passe dans ces réunions où on ne les laisse pas entrer sous prétexte qu'ils ne sont pas encore mûrs ; on les berne, en les dupe, le Saint-Siège et les évêques le leur crient sur tous les tons. Voilà une occasion, enfin, de savoir officiellement un peu à quoi s'en tenir.

Je dis, moi, qu'il existe, au Suprême Conseil de Charleston (archives du Rite Écossais), un Registre n° X du Livre d'Or, se rapportant en grande partie à l'année 1826 depuis le 1er juin. Je dis que ce registre contient le dossier complet d'un des plus abominables crimes qui aient été commis sur le globe. Je dis que cette procédure commence à la page 27, finit à la page 345, et est intitulée : « Procédure extraordinaire suivie sur la plainte de la Loge *le Rameau d'Olivier*, de Batavia (New-York), et après l'avis d'urgence donné par le Parfait Conseil de Rochester. » Je dis qu'il y a là toute l'histoire d'un infortuné qui a été enlevé et séquestré, qui a comparu devant des assassins se qualifiant juges, qui a été torturé pendant deux jours et trois nuits, puis assassiné. Je dis que tous les rapports, tous les procès-verbaux sont là. Voilà des documents qu'il serait intéressant de reproduire et qui fermeraient à jamais la bouche aux calomniateurs qui osent parler de l'Inquisition !

Mais je ne veux pas m'écarter plus longtemps de mon sujet. Revenons à la relation authentique du voyage d'Albert Pike en 1883, raconté et écrit par lui-même, le 20 octobre 1884.

J'ai tenu à citer ce voyage pour donner un exemple de l'activité prodigieuse de cet homme. Je demande si l'on trouverait sur terre beaucoup

de vieillards comme celui-ci, accomplissant en six mois, à l'âge de soixante-quatorze ans, une tournée donnant un parcours total de 14,410 milles ; on peut, d'ailleurs, contrôler sur une carte des États-Unis l'exactitude du calcul du grand-maître. Or, le mille employé pour le calcul des distances dans l'Amérique Septentrionale n'est autre que le mille anglais, équivalant à 1,609 mètres. Prenez, je vous prie, une plume, et faites une multiplication ; vous constaterez que le chemin d'Albert Pike représente 23,185 kilomètres, en négligeant les fractions. Maintenant, si vous voulez mieux vous rendre compte encore de la valeur de cette série de déplacements successifs, considérez que, par chemin de fer, la distance de Paris à Marseille est de 863 kilomètres (compagnie P.-L.-M.), et celle de Paris au Havre, de 228 kilomètres (compagnie de l'Ouest) ; la traversée entière de la France par chemin de fer, en ligne presque droite, du nord au midi, donne donc 1,091 kilomètres. D'où il suit que, dans ces six mois de 1883, ce vieillard infatigable a effectué, sur le territoire des États-Unis, un voyage circulaire représentant plus de vingt-et-une fois le trajet du Havre à Marseille.

Maintenant que j'ai fait connaître Albert Pike, que j'ai raconté sa vie aussi complètement que le permet le cadre restreint de cette publication, que j'ai expliqué en quoi consiste l'organisation de la haute maçonnerie, il me reste à donner le tableau de cette organisation à une période récente. Je choisis le tableau dressé par Albert Pike le 1er mars 1891, c'est-à-dire quelques semaines avant sa mort. Le Suprême Chef Dogmatique dressait, chaque année a cette date, un tableau semblable, et il en adressait une copie à chaque Directoire ; soit, en tout, un original et six copies authentiques. C'est un de ces documents que j'ai eu entre les mains et que j'ai eu tout le loisir de recopier à mon tour.

Bien entendu, je n'ai pas été en relation personnelle avec tous les frères et toutes les sœurs figurant dans cette liste ; aussi, si une erreur s'était glissée par hasard dans l'orthographe de quelques noms, je ne serais pas en mesure de la rectifier. Je me borne donc, je tiens à le dire, à reproduire purement et simplement cette nomenclature telle quelle.

Je répète aussi, pour éviter toute fausse interprétation, que ce n'est point là le tableau des luciférien de la franc-maçonnerie, à proprement parler. Sauf le frère Findel, de Leipsig, tous les membres des Directoires sont affiliés au Palladisme, sont luciférien militants. Quant aux Inspecteurs Généraux et aux Inspectrices Générales, ils sont loin de pratiquer tous le satanisme maçonnique ; il en est, parmi eux, qui ne soupçonnent même pas l'existence du Rite Palladique et qui le servent à leur insu, se considérant comme très honorés d'avoir attiré l'attention du patriarche de Charleston et d'avoir la faveur spéciale d'être en correspondance directe avec lui. Mais cette liste n'en est pas moins intéressante ; car elle comprend tous les adeptes qui exercent une influence réelle dans la franc-maçonnerie du monde entier. Quant à ceux qui, dans le nombre, sont luciférien, on voit que je les nomme au fur et à mesure que j'ai à parler d'une séance palladique à laquelle j'ai assisté ; par conséquent, j'en nommerai encore beaucoup, d'ici à la fin de mon récit.

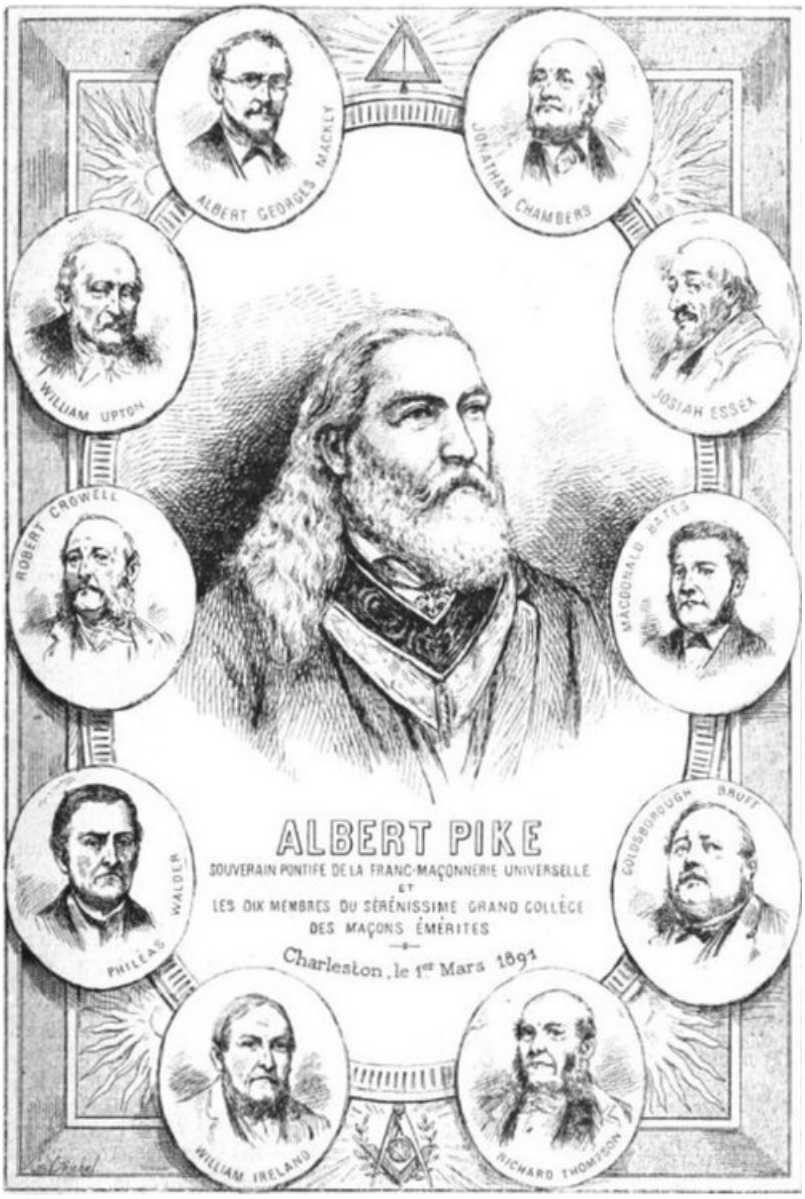
Voici donc l'organisation de la haute maçonnerie au 1er mars 1891 :

I
Suprême Directoire Dogmatique

Siège : Charleston.

Souverain Pontife de la Maçonnerie Universelle : général Albert Pike.

Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites. — Membres ad vitam : Albert-Georges Mackey ; Jonathan Chambers ; William Upton ; Josiah Essex ; Robert Crowell ; Macdonald Bates ; Philéas Walder ; Goldsborough Bruff ; William Ireland ; Richard Thompson.



Souverain Directoire Exécutif

Siège : Rome.

Souverain Chef d'Action politique : Adriano Lemmi.

Lieutenants Grands Assistants : Pirro Aporti ; Luigi Revello ; Ettore Ferrari.

Souverain Directoire Administratif

Siège : Berlin.

Souverain Délégué aux Finances : Bleichroeder.

Souverain Délégué à la Propagande : J.-G. Findel (à Leipzig).

Grand Directoire Central pour l'Amérique du Nord

Siège : Washington.

Souverain Directeur : général Albert Pike.

Souverain Directeur-Adjoint : Macdonald Dates.

Grand Directoire Central pour l'Amérique du Sud

Siège : Montevideo.

Souverain Directeur : Carlos de Castro.

Souverain Directeur-Adjoint : docteur Cristobal Salvanachi.

Grand Directoire Central pour l'Europe

Siège : Naples.

Souverain Directeur : Giovanni Bovio.

Souverain Directeur-Adjoint : Tomaso Cresponi.

Grand Directoire Central pour l'Asie et l'Océanie

Siège : Calcutta.

Souverain Directeur : Frederick Hobbs.

Souverain Directeur-Adjoint : Lazarus Owen-Crowe.

Souverain Sous-Directeur Correspondant pour l'Océanie : lord Carrington, à Sydney (Australie).

Sous-Directoire pour l'Afrique

Correspondant directement avec le Souverain Directoire Dogmatique

Siège : Port-Louis (île Maurice).

Souverain Sous-Directeur : Horace de Cayla.

II

Masonic Veteran Association

Siège : Charleston.

Souverain Grand-Maître : Philéas Walder.

Lessing-Bund

Siège : Leipzig.

Souverain Grand-Maître : J.-G. Findel.

Ordre oriental de Memphis et Misraïm

Siège : Naples.

Souverain Grand-Maître : Giambattista Pessina.

Ordre des Chevaliers du Temple (SECTION AMÉRICAINE))

Siège : Philadelphie.

Souverain Grand-Maître : Samuel Grey.

Ordre des Chevaliers du Temple (SECTION ANGLAISE)

Siège : Londres.

Souverain Grand-Maître : comte de Lathom.

Ordre des Chevaliers Défenseurs de la Maçonnerie Universelle

Siège : Paris.

Souverain Grand-Maître : Osselin.

Ordre des Druides

Siège : Berlin.

Souverain Grand-Maître : Hugo Bauer.

Ordre des Mopses du Parfait Silence

Siège : Berlin.

Souveraine Grande-Maîtresse : M^{lle} Dorothée Schultz.

Ordre de la Rose Mystique

Siège : Milan.

Souveraine Grande-Maîtresse : M^{me} Bianca Poggi.

Ordre des Chevaliers et Chevalières du Devoir

Siège : Rio-de-Janeiro.

Souverain Grand-Maître : Joaquin da Costa.

Souveraine Grande-Maîtresse : M^{lle} Emilia de Baños.

Ordre Saint-Jean Saint-André

Siège : Buenos-Aires.

Souverain Grand-Maître : Anibal Pereyra.

Ordre d'Isie et Osiris

Siège : Mexico.

Souverain Grand-Maître : Ramon Gonzalez.

Souveraine Grande-Maîtresse : M^lle^ Manuela Carrion.

Ordre des Moabites

Siège : Salt-Lake-City (États-Unis d'Amérique).

Souverain Grand-Maître : John Taylor.

Ordre des Odd-Fellows

Siège : Hamilton (Canada).

Souverain Grand-Maître : James Scott.

Ordre de la San-ho-hoeï

Siège : Pékin.

Souverain Grand-Maître : Chua-kim-phan.

III

Inspecteurs Généraux et Inspectrices Générales

EN MISSION PERMANENTE

ayant la correspondance directe avec le Suprême Directoire Dogmatique

EUROPE

Pour les relations spéciales d'Angleterre : Hugh-David Sandeman, à Londres ; — d'Écosse : Lindsay Mackersy, William Officer, à Edimbourg ; — d'lrlande : Robert-William Shekleton, esquire, à Dublin.

Pour les relations générales du royaume britannique : capitaine Nathaniel Philips, colonel Clerke-Skadwell, M^me^ Alice Booth, à Londres ; colonel sir A.-C. Campbell, comte de Haddington, comte de Rosslyn, Charles Dalrymple, baronet, M^lle^ Noémi Turner, à Édimbourg ; John Yarker, à Withington (Manchester) ; comte de Baudon, John-Fitz-Henry Jownshend, à Dublin.

Pour les relations spéciales de France : Esprit-Eugène Hubert, J.-C. Colfavru, Louis Amiable, Severiano de Heredia, Paul Viguier, Georges Level, Charles Floquet, docteur Henri Thulié, Margaine, Jablochkoff (ingénieur), Armand Lévy, docteur Giard, docteur Enclauss, Jean Laborde, Francolier, Simon Weill, Laroque, Dide, J.-P. Drouet, Décembre, docteur Ch.-Félix Frebault, M^lle^ Claire de Brucq, M^me^ Ratazi, M^me^ Thomas-Verdy, M^me^ Héloïse Bel, M^me^ V^ve^ Martinez de Llopis, à Paris ; Josserand, au Mans ; Cahen, à Lyon ; Étienne Bertrand, Édouard Crépy, à Lille ; Alfred Fleury, à Rouen ; major Desmons, à Dunkerque ; Guillaume, à Bordeaux ; Fernand Lagarrigue, à Béziers ; F.-Ant. Brun, à Nice ; Ernest Brémond, Jumelin, à Marseille ; Ad. Doué, à Toulon.

Pour les relations générales d'Angleterre, France et Allemagne : docteur Cornelius Herz, à Paris (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de Prusse : major Rabe, docteur Fredericks, Hugo Bauër, M^lle^ Augusta Hoffmann, M^me^ Fréderique Becker, à Berlin ; — de Saxe : docteur Welte, à Dresde ; — de Bavière : Albert Redlich, à Bayreuth ; M^lle^ Judith Fulda, à Munich ; — de Wurtemberg : Otto Muller, M^lle^ Rachel Marx, à Stuttgart ; — de Hambourg : Bokelmann,M^me^ V^ve^ Schmidt, à Hambourg ; — de Hesse : Ph. Brand, à Mayence ; Karl Nies, à Worms ; — de Francfort-sur-le-Mein : Alexandre Knoblauch, à Francfort.

Pour les relations générales de l'empire d'Allemagne : Karl-August Bouché[6], Bruckner, Gustave Gravenstein, M^lle^ Dorothée Schultz, à Berlin ; docteur Bitter, à Iéna ; S. Lucius, à Leipzig.

Pour les relations spéciales d'Alsace-Lorraine : A.-S. Bernheim, M^me^ Lia Grünberg, à Strasbourg ; Léon Grobb, à Metz.

Pour les relations spéciales de Belgique : comte Eugène Goblet d'Alviella, E. Vinck, Geerst, Gustave Jottrand, à Bruxelles.

Pour les relations spéciales de Suisse : Louis Ruchonnet, à Berne ; Marc Stutz, à Genéve.

Pour les relations générales de France et Suisse : Emmanuel Arago, à Berne (domicile attitré).

Pour les relations générales de France, Suisse et Belgique : M^lle^ Sophie Walder, à Genève (domicile attitré).

Pour les relations spéciales d'Espagne : don Miguel Morayta y Sagrario, caballero de Puga, don Eduardo Contreras, don Ruiz Vargas, doña Rosario de Acuna, à Madrid ; don Antonio Gomez, à Séville ; don Pablo Ferrer, don Jnan Partagas y Palay, à Barcelone ; don Jaime Balanzo, don José Macalis, à Cadix ; don Diego Pelaëz, à Valence ; don Eusebio Morata, à Malaga.

Pour les relations spéciales de Portugal : Joaô Costa, Angusto Craveiro, major Oliveira-Garçao Campello d'Andrade, à Lisbonne ; Filippe-Cardoso da Matte, à Porto.

Pour les relations générales d'Espagne et Portngal : doña Elvire viuda Ocaña, à Madrid (domicile attitré).

Pour les relations spéciales d'Italie : Achille Ballori, Bernardo Razzetti, Ginseppe Fogliano, général Giacomo Sani, M^me^ Paola Crivelli, à Rome ; Egidio Maïocchi, M^me^ Fulvia Belluschi, à Naples ; Flaminio Sacerdoti, M^lle^ Rébecca Corradi, à Milan ; Pietro Dossena, Giovanni Ceconni, à Turin ; Felice Biffi, à Gênes ; Guide Pagano, à Florence ; Giosué Carducci, à Bologne ; Ercole Bignami, à Venise ; Emanuele Corlatti, M^lle^ Francesca Pisoni, à Palerme (Sicile).

Pour les relations générales de France et Italie : M^lle^ Claire de Brucq, à Paris et à Milan ; M^lle^ G.-Lidia Ansaldi, à Rome et à Lyon.

Ponrles relations Spéciales de Hollande : J.-P. Vaillant, avocat, général Kromhont, major du génie, à La Haye ; Mans Geesteranns, à Loosduinen.

Pour les relations spéciales du Danemark ; Oëllgaard-Nielsen Rasmus, à Copenhague.

Pour les relations spéciales de Suède et Norwège : Martin Hugo, Gustaf Kjellberg, M^lle^ Edwige Ullströnn, à Stockholm.

Pour les relations spéciales du grand-duché du Luxembourg : Joseph Junck (chef de gare), à Luxembourg.

Pour les relations spéciales d'Autriche : Edmund Wurz, Rudolf Mayer, à Vienne ; — de Hongrie : Adalbert Bela de Majlath, Antoine Schneider, Maurice Gelléri, M^lle^ Owida Elzner, à Budapest ; — de Bohème : Julius Handschke, à Prague.

Pour les relations générales d'Autriche-Hongrie : Antoine de Berecz, à Budapest.

Pour les relations spéciales de Roumanie : colonel Jean Dimitresco, Moscou Ascher, à Bucharest ; Anatole Magrin, à Constantza ; J.-B. Screm, à Braïla ; Isaac Graff, à Jassy ; Mikaïl-Gregoriady de Bonacchi, à Galatz.

Pour les relations spéciales de Grèce : Nicolas Damaschinos, à Athènes.

Pour les relations spéciales de Turquie : Constantin Spendoni, Dieron Yousouffian, Mirza Mohsin Khan, à Constantinople.

Pour les relations générales d'Europe et d'Asie : docteur… Bataille.

ASIE

Pour les relations spéciales de l'Asie-Mineure : Hadji Papazian effendi, à Smyrne ; — d'Arménie : Tahdadjian-Oglou, à Erzeroum ; — de Mésopotamie : Youssef Chalhoub, à Bagdad ; — de Syrie : Nicolas Haggiar, à Alep ; Georges Sursock, M^me^ V^ve^ Sélim Abdallah, à Beyrouth ; Habib Shakal, M^lle^ Noémi Cohen, à Jérusalem.

Pour les relations générales de l'Asie Ottomane : Michel Schilizzi, à Smyrne (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de Chine : Samuel Clarke, à Pékin ; Adam Fuller, à Fou-tchéou ; Ollia-Boon, à Kou-lan-sou ; Sassoon, à Kiu-kiang ; Osborne, à Nan-king ; William Craig, John Butterfield, à Shang-haï ; Elias Mackenzie, Georges Brandt, Claudius Debernard, David Turnbull, à Canton ; Tchio-hing, à Hang-kow ; William Bradley, à Shing-king ; Wadman, à Wen-tchéou ; Gibb-Morris, à Tien-tsin ; Gregor Milisch, à Llassa.

Pour les relations générales de Chine : David Brown, à Hong-kong (domicile attitré) ; M^lle^ Eva Dodd, à Shang-haï.

Pour les relations spéciales de Corée : Hoon-kim-Lum, à Séoul.

Pour les relations spéciales du Japon : Kiyomidzu, à Yedo ; Kantaro Tsukamoto, à Nagasaki ; Rokusayemon Kurabayaki, à Neegat ; Rinnosuke Oyama-Kato, à Osaka ; Salomon dit Holmès, à Simoda ; Toyoji Saïto, à Yamanashi ; Lucas Heicht, Zinpeï Kawade, à Yokohama.

Pour les relations spéciales de Goa : Manoel Salvado, à Nova-Goa.

Pour les relations spéciales de Macao : Sebastiaô Guimaraès, à Macao.

Pour les relations spéciales de Perse : Robert Crawford, à Téhéran ; Rosenthal, à Tauris.

Pour les relations générales de Perse : Karl Bütow, à Mesched et Ispahan.

Pour les relations spéciales de Siam : Virgile Bertin, Chow-soa-seng, à Bangkok ; Lucius Ziegler, à Battambang.

Pour les relations spéciales du Bengale : John Stewart, Archibald Fergusson, E.-E. Peppé, Albert Bruce, Ezechiel Stapleton, Max Cooper, M^lle^ Fanny Fitzpatrick, M^me^ V^ve^ Chapman, M^lle^ Amani Soojun Churn Khellwan, à Calcutta ; Paulon junior, à Allahabad ; Toussaint Méritan, à Agra ; Sumer Mull, à Amritsar ; Jonathan Nephew, à Bareilly ; Mikaël Borg, Giovanni Saccone, à Benarès ; Austin Crooke, à Bevelgunge ; Bindoo Nursing Herehelhunum rajah, à Dacca ; Syud Madhub Bahadoor, à Cawapore ; William Griffith, John Peerbux, à Delhi ; Hogg, à Gowhatte ; Samjee Roopa Sahib, à Gwalior ; Kaloorem Hoormusjee Dose, James Gordon, à Lahore ; J.-N.-Robert Wallace, à Lucknow ; Isidore Cahn, à Mirzapour ; John Burke, à Mourchidabad ; major Palmer, à Nagpoor ; Thomas Maclean, à Patna ; Baboo Misser Koonja Lall, à Rampur ; Daniel Bamford, à Rawalpindi.

Pour les relations spéciales de Madras : Georges Lynch, Edward Talbot, M^me^ Ellen Manlove, à Madras ; Camille Simpson, à Mazulipatam ; John Campbell, à Bahour ; Edmund Spence, à Tellicherry.

Pour les relations spéciales de Bombay : Samuel Grippe, Robinson Burnett, M^me^ V^ve^ Charles Watson, à Bombay : Mahomed Serang, à Ahmedabad ; Arnold Rapp, à Baroda ; William Hayes, à Broach ; Arthur Andrews, à Haiderabad ; Benjamin Truman, à Karatchi ; Ibrahim Cassim Saïb, à Pouna ; Daniel Taylor Powell, à Surat.

Pour les relations spéciales de Ceylan : Elias Bush, à Colombo ; Megraj Shomee Hangrabaree Sein, à Pointe-de-Galle.

Pour les relations spéciales de Malacca et la région : Oswald Cox, à Georgetown ; Salomon Lumley, à Malacca ; Francis Parkinson, Nathan Spencer, M^me^ V^ve^ Vandriel, à Singapore.

Pour les relations spéciales de la Birmanie anglaise : Rapp, à Akyab ; Josiah Simons, à Rangoun ; M^lle^ Fatime Mansour, à Promé ; Edward Brandt, à Moulmein.

Pour les relations spéciales d'Arabie : Hadji Ali Esmaïljee, à Aden.

Pour les relations générales des colonies anglaises d'Asie : révérend Toby Croksonn, à Calcutta (domicile attitré) et à Singapore.

Pour les relations spéciales de l'Indo-Chine française et du Cambodge : W. Johnston, à Saigon.

Pour les relations spéciales du Tonkin : Karl Rheiner, à Hanoï.

AFRIQUE

Pour les relations spéciales d'Égypte : Gérasimos Poggio, avocat, Abraham Tilche, Nicolas Giorgiadis, Spiridion Palli, Selim Fadel Bakos, M^me^ Salyha-Djémilé Papazian, à Alexandrie ; Mirza Nedjelf Ali Khan, Zacharie Dickson, Elias Menassa, au Caire ; Cholau, à Port-Saïd ; Ismaïl ben Assan, à Bab-el-Halk, près Choubrah ; Cyprien Kuczewski, à Ismaïlia.

Pour les relations spéciales de la Tripolitaine et les relations générales d'Égypte : Giovanni Grosseto, à Tripoli (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de Tunisie : docteur Cassanello, à Tunis.

Pour les relations spéciales d'Algérie : Besançon, pasteur protestant, à Constantine ; Aumerat, à Mustapha, près d'Alger ; Floréal Matthieu, à Oran.

Pour les relations spéciales du Maroc : docteur de Cholewa-Chudzinski, à Tanger.

Pour les relations spéciales de Sierra-Leone : John Rabbits, à Freetown.

Pour les relations spéciales de la Côte-d'Or : Henry Allen, à Cape Coast-Castle.

Pour les relations spéciales de Lagos : James Oastler, à Lagos.

Pour les relations spéciales du Cap : Thomas Epps, à Capetown ; Taylor Blume, à Port-Élisabeth.

Pour les relations spéciales de Natal : Benjamin Turner, à Durban.

Pour les relations spéciales de l'Île-Maurice : Edgar Mayer, Philippe Édouard Virlenx, James Smith, Georges Pastourel, à Port-Louis.

Pour les relations spéciales du Congo : Kuster, à Banane ; Alibert (ou Aubert), à Libreville.

Pour les relations spéciales du Sénégal : J. Brandon, à Saint-Louis.

Pour les relations spéciales de Madagascar : Pochard (précédemment à Port-Louis, de l'Île-Maurice).

Pour les relations spéciales de la Réunion : Romuald Klein, à Saint-Denis ; Roger Picard, à Saint-Pierre.

Pour les relations spéciales de l'Ouganda : Richard Crummack, à Roubaga.

Pour les relations spéciales du Transwaal : Isaac Payne, à Prétoria.

Pour les relations spéciales du Zanzibar : Ralph Lavington, à Zanzibar.

Pour les relations spéciales de Libéria : C.-T.-O. King, à Monrovia.

AMÉRIQUE DU NORD

Pour les relations spéciales du Canada et de toute la région anglaise. — Haut-Canada : Richard Webb, Hugh Murray, à Hamilton ; Francis Clayton, à Toronto ; — Bas-Canada : Alfred Olsson, à Québec ; Lionel Bourke, M^{lle} Emma Willis, à Montréal ; — Colombie Britannique : Jonas Balfour, à Victoria ; — Nouveau Brunswick : Albert Upton, à Saint-John ; — Nouvelle Écosse : Arthur Oliver ; — Île du Prince Édouard : David Plunkett, à Charlottetown ; — Manitoba : Matthew Rogerson, à Winnipeg.

Pour les relations générales du Dominion-of-Canada : M^{me} Alice Fit-Gérald, à Montréal et Ottawa (Canada), et à Rochester (États-Unis).

Pour les relations spéciales des États-Unis : — Alabama : Mac Mullen, à Montgomery ; — Arizona : John Clapham, à Tuscon ; — Arkansas : Valentine Price, à Little-Rock ; — Californie : Wilhelm Hertzog, à San-Francisco ; — Colorado : Archibald Raffety, à Denver ; — Colombie : Marcus Attenborough, à Washington ; — Connecticut : Douglas Prescott, à Hartford ; — Dakota : Benjamin Pratt, à Sioux-Falls ; — Delaware : Maurice Quilter, à Wilmington ; — Floride : Dennis Russell, à Jacksonville ; — Géorgie : Albert Kesterton, à Mâcon ; — Idaho : Edmund

Lee, à Boise-City ; — Illinois : Lothar Fritsche, Henry Morton, M^lle Victoria Burnstall, à Chicago ; — Indiana : Walter Stocken, à Indianapolis ; — Territoire indien : révérend Peter Young, à Atoka ; — Iowa : Robinson Farlow, M^me V^ve Gilliford, à Davenport ; — Kansas : August König, à Topeka ; — Kentucky : Adam Fielding, M^lle Diana Vaughan, M^lle Andréa Rappaport, à Louisville ; — Louisiane : Achille-Régulus Morel, Bruno Koppen, Georges Wyburn, M^me Dolorès Artigas, à la Nouvelle-Orléans ; — Maine : Francis Carden, à Portland ; — Maryland : James Fenard, Otto Casparius, Jacobo Castaneda, Timothy Bayldon, M^lle Béatrix Oldrey, à Baltimore ; — Massachusetts : Henry Palmer, Frederick Rowney, Sereno Nicleerson, M^me V^ve Palfreman, à Boston ; — Michigan : Joshua Bennett, à Détroit ; — Minnesota : Heinrich Schaëfer, Fergus Low, M^lle Mary Hebbard, à Saint-Paul ; — Mississippi : Illius Ockenden, M^lle Zélie Worms-Mayer, à Jackson ; — Missouri : David Gould, Alex. Friedman, Georges Colman, Francis Lee, Luke Frisby, M^lle Nelly Warhnburn, M^lle Arabella Forbes, à Saint-Louis ; — Montana : Loreto Carmona, à Helena ; — Nebraska : James Cawell, à Lincoln ; — Nevada : Matthew Little, à Virginia-City ; — New-Hampshire : Osmund Huntly, à Manchester ; — New-Jersey : Theodor Schulze, à Trenton ; — New-York : James Fraser, Robert Lidington, Thomas Bartleet, William Crosthwaite, Anthony Marce, Morris Spear, Joaquin Llagostera, Otto-Julius Bucher, Daniel Proust, M^me Lucy Ingram, M^lle Lélia Coverley, M^lle Betsy Weldon, à New-York ; — Nouveau Mexique : Ramon Garibay, à Las-Cruces ; — Ohio : Clear Robertson, Bernhard Haseltine, Herman Jacobi, Georges-W. Stacy, M^lle Maud Hackett, à Cincinnati ; — Orégon : Henry Beadle, à Portland ; — Pensylvanie : Anthony Socker, Beriah Elt, Jack Arnheim, Alexander Graveson, M^lle Alix Mortimer, M^me Leonor Bradshaw, à Philadelphie ; — Rhode-Island : J.-B. Martinengo, à Providence ; — Tennessee : William Maberly, Lorenz Eischhorn, à Nashville ; — Texas : Francis Buchaman, à Houston ; — Utah : Otto Glaserfeld, à Salt-Lake-City ; — Vermont : Jonathan Hughesdon, à Burlington ; — Virginie : David Newton, à Richmond ; — Territoire de Washington : Alexander Snewin, à Olympia ; — West-Virginia : John Reinhardt, à Wheeling ; — Wisconsin : Daniel Redfern, à Milwaukee ; — Wyoming : Mac-Gregor Terry, à Evanston.

Pour les relations générales des États-Unis : Laurence, John Ehlers, M^lle^ Jane Whiteheads, à New-York ; Rudolph Schumann, M^lle^ Virginia Huggins, à Philadelphie ; Albert Shrimpton, M^me^ Cecil Leetham, à Baltimore ; Thomas Francklin, M^lle^ Clelia Folk, à Boston ; Robert Miéville, M^lle^ Ellen Phillips, à la Nouvelle-Orléans ; M^me^ Dalila Böttcher, à Cincinnati (dom. att.).

Pour les relations spéciales du Mexique : Ermilo Canton, Mariano Escobedo, M^lle^ Carmen de la Fuente, à Mexico ; Ignacio Camarena, M^lle^ Maria-Elvire Ocampo, à Guadalajara ; Angel Abarca, à Puebla ; Porfirio Valdés, à Santa-Fé-de-Guanejuato ; Agustin Quintana, à Mérida ; Vicente Camacho, à San-Luis-de-Potosi ; Placido Collantes, à Queretaro ; José-Maria Manjarez, à Oajaca.

Pour les relations générales du Mexique : Sostenes Roche, Ramon Gonzalez, M^me^ Rafaela Palacios, M^lle^ Manuela Carrion, à Mexico.

AMÉRIQUE CENTRALE

Pour les relations spéciales de Cuba, Colon et Porto-Rico : José-Fernandez Pellon, Benito Riera, Eugenio Amadis, M^lle^ Manuela Bustillos, à la Havane ; Gutierrez Aguirre, à Santiago-de-Cuba ; Antonio Ruiz, à Mayaguez ; Adrien Duffaut, à San-Juan de Porto-Rico.

Pour les relations générales des colonies espagnoles : don Ignacio-Zuazo marquis d'Almeiras, à la Havane (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de Haïti : Auguste Héraux, Scipion Bonnet, M^me^ Cornélie Poussel, à Port-au-Prince ; général Fabre, aux Cayes ; Massillon Lauture, à Jacmel.

Pour les relations générales de Haïti : Fénélon Duplessis, à Port-au-Prince ; général Thébaut, à Jacmel.

Pour les relations spéciales de Saint-Domingue : Lucas Gibbes, Eugenio de Marchena, à Saint-Domingue.

Pour les relations spéciales du Guatemala : Felix Matos, Ponciano, à Guatemala.

Pour les relations spéciales du Honduras : Ambrosio Lopez, à Comayagua.

Pour les relations spéciales du San-Salvador : Norberto Aguirre, à San-Salvador.

Pour les relations spéciales du Nicaragua : Cayetano Muñoz, à Nicaragua.

Pour les relations spéciales de Costa-Rica : A. Osborne, à San-José.

Pour les relations générales des cinq républiques du Centre-Amérique : Nanne, à Guatemala (dom. att.) ; Manuel Bouille, à San-José de Costa-Rica.

Pour les relations générales des Antilles anglaises ; John Clarke, à Kingstown, Jamaïque (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de la Martinique : Franck-Émile Barentzen, Albert Pairault, à Saint-Pierre ; — de la Guadeloupe : Régis Deumié, à Pointe-à-Pitre ; Aimé Martin, à Basse-Terre.

Pour les relations générales des Antilles françaises : Napoléon Ferret, à la Pointe-à-Pître.

Pour les relations générales des Antilles danoises : Elias de Léon, Auguste Walloë, à Saint-Thomas.

AMÉRIQUE DU SUD

Pour les relations spéciales de la Colombie : Damaso Zapata, à Sante-Fé-de-Bogota.

Pour les relations spéciales du Bolivar : Octavio Baéna, à Carthagène.

Pour les relations spéciales du Venezuela : docteur Vicente Amengual, J.-M. Medina, à Caracas.

Pour les relations spéciales de l'Équateur : Ramon Véga, à Guayaquil.

Pour les relations générales des quatre états ci-dessus, formant l'ancienne Colombie : général Joaquim Crespo, président de la république du Venezuela.

Pour les relations spéciales de la Guyane anglaise : Samuel Canning, à Georgetown.

Pour les relations spéciales de la Guyane hollandaise : Civilis Smulders, à Paramaribo.

Pour les relations spéciales de la Guyane française : Émile Darredeau, Théodore-Ludomir Poupon, à Cayenne.

Pour les relations spéciales du Brésil : — Rio-de-Janeiro : docteur Henrique Valladarès, Benedicto Teixeira, Louis Chapot-Prévost, Nicolao Machado, M^me^ Maria-Leonor Pareira, à Rio-de-Janeiro ; — Alagoas : Candido Jacobina, à Maceio ; — Amazonas : Gonçalvez Jamiaro, à Manaos ; — Bahia : Pedro Freitas, Marcello Peixao, M^lle^ Olympia da Costa, à Sao-Salvador-Bahia ; Deodoro Papoula, à Cachoeira ; — Céara : Leopoldo Trapaga, à Céara ; — Matto-Grosso : Luiz Villar, à Cuyara ; — Minas-Geraes : Belchior Bastos, à Ouroreto, Evaristo Barboza, à Juiz-de-Fora ; — Espirito-Santo : Affonso Irmao, à Victoria ; — Goyaz : Jorge Mattao, à Goyaz ; — Maranaho : Jeronymo da Boa ; — Grao-Para : Carlos Soares, à Belem ; — Parahyba : Isidor de Faria, à Parahyba ; — Parana : Joaquim Pinheiro, à Coritiba ; — Piauhy : Aleixo de Souza, à Teresina ; — Pernambuco : Manoel da Gama, Luciano Carvalho, M^lle^ Barbara Pazos, à Pernambuco ; — Rio-Grande-do-Norte : Napoléao Guimaraes, à Natal ; — Santa-Catharina : Deodato Campello, à Desterro ; — Sao-Paulo : José-Baptista Olivieira, à Sao-Paulo ; Alvaro Coïmbra, à Campinas ; Albino Maviaro, à Santos ; — Sac-Pedro de Rio-Grande-do-Sul : Thomaz Campinos, à Porto-Alegre ; Giosia Carneiro, à Pelotas ; — Sergipe : Octacilio Barcellos, à Aracaju.

Pour les relations générales du Brésil : Antonio-Joaquim de Macedo Soares, {M^me^ Francisca Sampaio, M^lle^ Emilia de Banos, à Rio-de-Janeiro.

Pour les relations spéciales du Pérou : Arturo-Ego Aguirre, José-Maria Garcia, Francisco-Javier Mariategui, M^lle^ Rosa Navarrete, à Lima ; Cristoval Denegris, à Callao ; Guzman Ramirez, à Arequipa.

Pour les relations générales du Pérou : Eduardo Lavergne, à Lima.

Pour les relations spéciales de Bolivie : Augel Urioste, à La Paz ; Pablo Velasco, à Cochabamba.

Pour les relations spéciales du Chili : Julio Villanueva, José-Miguel Faéz, M^lle^ Juanita Donoso, à Valparaiso ; Valdo Pizarro, M^me^ Felicia Altamiro, à Santiago ; Pablo-Rafael Diaz, à Concepcion.

Pour les relations générales du Chili : Benito Alamos Gonzalez, à Valparaiso (domicile attitré) ; docteur Ninanor Rojas, à Santiago.

Pour les relations spéciales de l'Uruguay : José de la Hanty, Andrès Catillo, Miguel Jurriol, Jean-Baptiste Moiriat, M^lle^ Teresa Helguerra, à Montevideo ; Enrique Rosadas, à Guadalupe ; Jaime Llobet, à Colonia ; Bartolo Sampaïo, à Paysandu ; Eugenio Lopez, à Tacuarembo ; M^me^ Cipriana Britos, à Treinta-y-Trés.

Pour les relations générales de l'Uruguay : Enrique Maciel, Charles-Henri Honoré (ingénieur), M^lle^ Mercedès Barrios (domicile attitré), à Montevideo.

Pour les relations spéciales du Paraguay : Giuseppe Ferrari, à Asuncion.

Pour les relations spéciales de la République Argentine : Juan-Gonzalez Cané, Michel Bernard, Jean-Eloi Goffre, Girolamo Boggio, Vicente Cabral, Fernandez Blanco, M^lle^ Susana Olmedo, à Buenos-Aires ; Santiago Casavalle, à La Plata ; Llorente Gomes, à Chivilcoy ; Porfirio Rodriguez, à Cordoba ; Agustin Penaloza, à Corrientes ; Flavio Fonseca, à Parana ; Jacopo Bisoni, à Mendoza ; Garcia Valdez, à San-Juan-de-la-Frontera ; Eliséo Villalonga, à Rosario de Santa-Fé ; Domingo de Paz, à Tucuman.

Pour les relations générales de la République Argentine : Otto Recke, à Buenos-Aires (domicile attitré).

Pour les relations générales de l'Uruguay et de la République Argentine : M^lle^ Romula Sanchez, à Buenos-Aires et à Montevideo.

OCÉANIE

Pour les relations spéciales de Java : Martinus van Groen, a Batavia ; C.-H. Anstermühle, à Samarang ; Danuel van Cleei, Soerahaya ; Joost Vigelius, à Probolingo.

Pour les relations spéciales de Sumatra : Jones Schyfelen, à Padang.

Pour les relations spéciales de Bornéo : Wilhelm Roosehoom, à Bandjermasin.

Pour les relations spéciales des Célèbes : Sartorius Groothols, à Makasser.

Pour les relations spéciales des Moluques : Ludoph Moens, à Amboine.

Pour les relations spéciales des Philippines : Gregorio Albaran, à Manille.

Pour les relations générales de Malaisie : révérend Hirsch, à Batavia (d. att.).

Pour les relations spéciales de la Nouvelle-Galles du Sud : Arthur Bray, Henri Spiers, M^lle^ Fanny Stevenson (dite miss Dorothy), à Sydney.

Pour les relations spéciales de Victoria : T.-H. Lempriere, Matthew Twining, Georges Kershaw, John Lush, M^lle^ Nelly Grindlay, à Melbourne ; Robert Wattson, à Ballarat.

Pour les relations spéciales de l'Australie du Sud : J.-H. Cuningham, David Sotheby, à Adélaïde.

Pour les relations spéciales de Queensland : Francis Howard, à Brisbane.

Pour les relations spéciales de la Nouvelle-Zélande : W.-B. Hudson, à Wellington ; James Pearce, à Auckland ; Robert Stout, à Dunedin.

Pour les relations générales des colonies anglaises en Océanie : comte de Kintore, à Adélaïde (Australie) ; Mgr Newill, évêque protestant de la Nouvelle-Zélande, à Dunedin (domicile attitré).

Pour les relations spéciales de la Nouvelle-Calédonie : capitaine J.-F. Maximin Boscans, à Nouméa.

Pour les relations spéciales de Taïti : Isidore Weill, à Papeete.

Pour les relations spéciales des îles Sandwich : William Davey, John Barker, Opfergelt, à Honolulu.

Il n'est nul besoin de faire suivre ce tableau du moindre commentaire. Les lecteurs qui s'intéressent à un ouvrage du genre de celui-ci constituent un public d'élite, et, bien que mes révélations soient publiées dans la forme qui pénètre le plus facilement parmi les masses populaires, je sais, par les innombrables lettres de félicitations et d'encouragement qui me sont adressées, que ma campagne est surtout suivie par les hommes d'étude, par les catholiques déjà au courant des questions maçonniques. Bien des choses qui, jusqu'à présent, avaient été seulement soupçonnées, sont maintenant élucidées. Aussi, je n'ai point à insister à propos de ce tableau, dont la publication démasque tous les rouages de la haute maçonnerie. Il ne faut donc pas se contenter de le lire, il faut le relire ; les hommes d'étude n'y manqueront pas, et un examen approfondi leur donnera la clef de bien des mystères, sans que j'aie à entrer dans des explications à ce sujet.

D’ailleurs, j’ai hâte d’en finir avec Charleston, et pourtant il me reste beaucoup à dire.

Lorsque je me trouvai pour la première fois dans la Rome luciférienne, — ce jour du 10 mars 1881, — je ne savais pas alors sur Albert Pike tout ce que je viens de rapporter. Comme témoin du palladisme, je n’avais recueilli encore des renseignements sûrs que relativement à ce qui se passe en Asie, et même, sur les faits et gestes du Directoire de Calcutta et de ses dépendances, je ne savais pas tout. Quant au Suprême Chef Dogmatique, je connaissais son existence ; mais j’ignorais l’étendue de son action, et surtout je n’avais pas scruté le diabolisme de ses manœuvres.

J’attendais donc avec impatience, chez Gallatin Mackey, la fin du dîner et des toasts et déclamations qu’arrosait le champagne. Enfin, nous nous rendîmes au temple. Mais j’eus une déception. La soirée se passa à la salle du Triangle, où quelques Kadosch du rite écossais furent reçus Kadosch du Palladium ; on avait réservé à Pike l’honneur de les initier. Certes, l’initiation au premier degré masculin palladique est curieuse ; mais le compte-rendu de cette séance ne serait qu’une reproduction de rituel ; ce n’est pas ici qu’il convient de produire des documents de cette espèce.

Je me bornerai à mentionner un petit incident.

Au cours de l’interrogatoire des récipiendaires, l’un d’entre eux, faisant connaître ses sentiments, déclara avec emphase qu’il éprouvait une très vive sympathie à l’égard de Satan ; car, dit-il, Satan était indignement calomnié par les prêtres.

Là-dessus, Albert Pike interrompit le récipiendaire et le gourmanda assez durement sur le choix de ses expressions. Satan était un mot catholique, dont un vrai palladiste ne devait jamais se servir ; Satan, c’était le diable, et il fallait dire Lucifer, qui n’est pas le diable. Bref, mon Pike s’emballa dans un discours, qui me parut plein de distinctions subtiles, et je crois fort que le récipiendaire n’y comprit rien. Finalement, celui-ci eut sa réception ajournée, pour avoir dit « Satan » au lieu de « Lucifer » ; il fut confié à un Mage Élu, chargé de parfaire son instruction, attendu qu’on l’avait jugé dans de bonnes dispositions et digne d’être admis dans un triangle, sitôt qu’il aurait compris la différence entre Lucifer et Satan.

La séance, passablement longue, fut coupée par une récréation, au cours de laquelle je bavardai dans les pas-perdus avec Chambers, Webber et Sophia. Chambers s'offrit à me faire visiter le lendemain les curiosités de l'immeuble. Nous prîmes rendez-vous pour l'après-midi.

Le matin, je me levai de bonne heure, et j'allai, par la ville, respirer le bon air, tout en inspectant les monuments. Pourtant, j'en eus vite assez, de cette inspection. J'éprouvai je ne sais quel besoin de rêverie ; je pris les quais qui bordent l'Ashley, pour marcher maintenant au hasard le long de la rivière, en m'abandonnant au caprice des idées diverses qui se heurtaient, s'entrechoquaient dans mon cerveau. Je m'applaudis sais, en moi-même, de l'heureux succès de mon entreprise. Le suprême grand-maître ne m'avait pas vu de mauvais œil ; bien mieux, comme ma patente de Hiérarque m'avait été délivrée par Philéas Walder dans des conditions régulières, il est vrai, mais qui ne se présentent pas souvent, Albert Pike avait consacré mon admission en apposant sa signature et son sceau à côté de la signature et du sceau du père de Sophia.

Je songeais à tout cela, à Calcutta, à Singapore, à Shang-Haï ; je demandais mentalement au ciel de me continuer sa protection ; j'escomptai l'avenir, supputant ce que j'avais encore à faire pour conduire ma mission à bonne fin. Il pouvait être environ neuf heures ; bientôt, dans ma promenade, j'allais sortir de la cité.

Tout-à-coup, j'entendis derrière moi une voix de jeune fille, qui disait :

— Docteur !… Hé ! docteur !… N'allez donc pas si vite, ou l'on ne pourra plus vous rejoindre !…

Je me retournai, et je vis M^lle^ Walder, arrivant essoufflée. Je m'arrêtai, je la saluai. Elle était seule, et je n'en fus nullement surpris, connaissant les mœurs américaines : dans ce pays, les jeunes miss vont où elles veulent, sans être jamais accompagnées, si cela leur convient ; c'est là l'éducation protestante.

En quelques instants, M^lle^ Walder fut auprès de moi. Elle me donna, sans façon, une grande poignée de main. Nous avions dîné la veille, chez Mackey, à côté l'un de l'autre ; nous étions donc de vieux amis, à présent ; et voilà, ce n'était pas plus compliqué que ça.

Alors, sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, elle m'expliqua, avec sa volubilité extraordinaire qui a toujours stupéfait ses auditeurs, que, elle, en petite femme très perspicace, elle avait deviné que ma pensée serait d'aller voir la ville de bon matin, et que, irrésistiblement, je serais poussé à venir ensuite soit du côté du port, soit du côté de l'Ashley. En réfléchissant, elle s'était dit qu'un voyageur comme moi, n'étant pas homme de commerce, n'irait pas au port, et que la rivière, et l'Ashley de préférence à l'autre, la rivière Cooper, m'attirerait davantage… l'Ashley, à cause de ses bords riants, enchanteurs.

— Je suis venue, conclut-elle ; j'étais sûre de vous rencontrer par ici… C'est drôle, j'ai été prise de la fantaisie de venir « vagabonder » avec vous ; et moi, je fais tout ce qui me passe par la tête !… Vous ne m'en voulez pas, docteur ?… Non, n'est-ce pas ?… Si je vous gêne, je m'en retourne tout de suite… Allons, je vois que je ne vous gêne…

Je n'avais pas eu le temps de placer un mot, et ma physionomie, sans exprimer une contrariété, évidemment, devait témoigner du moins un ahurissement profond.

Lorsque la demoiselle s'interrompit, je répondis une banalité ; mais je n'avais pas prononcé dix mots, qu'elle ouvrait de nouveau ses écluses pour laisser s'échapper les flots de son verbiage :

— Ah ! comme je suis contente de vous voir, et d'être là, nous deux, pour causer, sans être entendus de personne !… Je vis deux fois, quand je parle à un ami qui vient d'Europe… Père est heureux, lui ; il va souvent là-bas ; il est tout le temps en voyage, comme vous… Moi, on me laisse ici ; je m'ennuie bien, allez… Charleston, oui, c'est gentil ; mais c'est toujours la même chose !… Oh ! si j'étais homme, je ferais comme vous ; je me mettrais dans la marine ; je voyagerais d'une extrémité du monde à l'autre… Être aujourd'hui ici, demain là bien loin, après-demain ailleurs plus loin encore, voilà la vie, la vraie vie !… Je voudrais bien être à votre place… Aller et venir, toujours, sans cesse, sans répit, c'est mon rêve, et je ne comprends pas autrement le bonheur… Les gens qui sont constamment fixés dans la même ville, dans la même rue, dans la même maison, permettez-moi de dire le mot, docteur, ce sont des mollusques… Oh ! l'activité ! le changement ! le renouveau continuel !… Oui, je voudrais être vous…

Je l’écoutais.

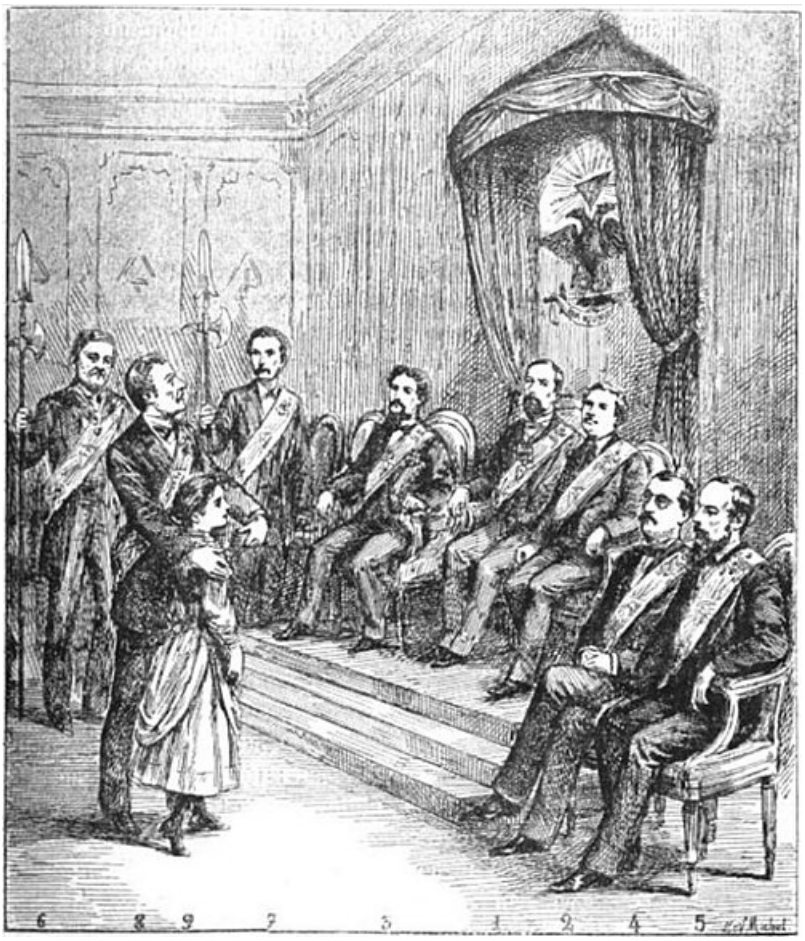
Puis, brusquement :

— Voyons, me dit-elle, donnez-moi votre bras…

Je la laissai faire. Je me demandais si, dans cette tête, il n’y avait pas un grain de folie. Mais non, Sophie Walder n’est point folle. Elle a de ces moments où sa nature est exubérante. Je ne disais rien, j’étudiais.

Nous causâmes. Elle en revenait toujours à ses idées de voyages. Elle me raconta qu’étant née en Europe elle n’y était retournée qu’une fois, en 1874. Son père s’était, en 1873, rallié au Rite Écossais et au Palladisme. Albert Pike, voyant en lui un lieutenant sur lequel il pouvait compter, lui avait immédiatement donné place dans son Sérénissime Grand Collège et l’avait chargé d’importantes missions. Ayant à faire une tournée générale en Europe, Walder avait emmené sa fille, cette fois-là ; elle avait onze ans. Sophie se rappelait surtout l’excellent accueil qu’elle avait reçu à Lausanne.

UNE LOUVETONNE LUCIFÉRIENNE



SOPHIE WALDER, À L'AGE DE ONZE ANS, EST PRÉSENTÉE PAR SON PÈRE AUX OFFICIERS DIGNITAIRES DU SUPRÊME CONSEIL DE SUISSE, SIÉGEANT AU TEMPLE MAÇONNIQUE DE LAUSANNE (1874).

Personnages représentés ci-dessus : 1. — Jules Besançon, souverain commandeur grand-maître. — 2. Antoine Amberny, lieutenant grand-commandeur. — 3. Jules Duchesne, grand chancelier. — 4. Louis Ruchonnet, grand orateur. — 5. Eugène Dulon, grand trésorier général. — 6. Henri Paschoud, grand capitaine des gardes. — 7. Eugène Baud, grand maître des cérémonies. — 8. Philéas Walder, délégué du Suprême Directoire Dogmatique, de Charleston. — 9. Sophie Walder, louvetonne palladique.

Elle me donna des détails. Les officiers dignitaires du Suprême Conseil de Suisse s'étaient réunis, tous les sept, et Walder l'avait présentée. Il avait annoncé au grand-maître Besançon et à ses collègues que de grandes destinées étaient réservées à sa fille.

— Oui, c'est ainsi, me narrait la jeune miss avec un air de conviction absolue ; père dit que j'ai été choisie par notre Dieu. Je suis la tige

prédestinée. Je serai mère, à trente-trois ans, d'une fille, qui, elle-même, à trente-trois ans, mettra au monde une autre fille. Il y aura ainsi une succession de filles, nées de moi, qui seront mères à trente-trois ans. Cela est marqué, d'une manière irrévocable, dans le livre du destin, et la dernière de ces filles de ma descendance sera la mère de l'Ante-Christ…

Encore une fois, je me demandai si M^lle^ Walder ne divaguait pas. Elle parlait, les dents serrées, me pressant le bras avec force, et je la sentais frissonner.

— Ah ! docteur, disait-elle, quelle gloire ! Que de femmes m'envieraient si elles savaient que dans ma descendance directe naîtra celui qui changera à jamais la face du monde !… Père assure, et il ne se trompe pas sur ces choses, que le nombre des papes d'Adonaï est limité, et qu'il n'y aura pas, pour voir le dernier d'entre eux, de nombreuses générations issues de moi… Alors, les maleachs seront impuissants, et le règne du Dieu Bon commencera pour le bonheur général de l'humanité !…

J'étais stupéfait d'entendre un pareil langage ; cependant, je ne laissais rien paraître de ma surprise. Je me remis même promptement de ma stupéfaction, et j'eus l'air de m'intéresser sérieusement à ce qu'elle me racontait. Du reste, je voyais de nouveaux horizons s'ouvrir pour mon enquête. Je savais que, bien que jeune fille, M^lle^ Walder connaissait à fond les sciences occultes ; d'après quelques mots échappés à son père, j'avais compris qu'elle était déjà quelque peu praticienne, ne se bornant pas à la théorie ; ce qu'elle venait de me dire m'en apportait la confirmation. Je n'eus garde de laisser échapper une telle occasion de me renseigner.

Je lui exposai ce que j'avais déjà vu, et je feignis d'être quelque peu contrarié de n'avoir pas encore aperçu un des génies du feu en personne.

— Oh ! vous avez le temps d'en voir, me dit-elle simplement, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde. Il n'y a pas huit jours, Chambers, Mackey et moi, nous avons évoqué l'Ante-Christ, précisément, et nous nous sommes entretenus plus d'un quart d'heure avec lui…

— L'Ante-Christ ! interrompis-je ; il existe donc déjà ?…

— Cette question ! mais il a existé de tout temps… C'est un des esprits de lumière ayant haut rang à la cour du royaume divin. Kobal, Asmodée et lui marchent de pair.

D’après ses explications, l’Ante-Christ serait un des démons qui président aux œuvres de nécromancie. C’est lui qui est désigné pour venir sur terre, quand le culte d’Adonaï sera près de son écroulement. Il s’incarnera dans un mâle qui naîtra sous l’avant-dernier pape, le jour même du couronnement de celui-ci, et trente-trois années s’écouleront entre le moment de sa naissance et celui où il remplira le monde d’admiration ; alors, la Papauté sera a jamais abolie, la religion chrétienne détruite, et, par des prodiges surpassant tout ce que l’on peut imaginer, l’Ante-Christ préparera le règne de Lucifer sur notre globe. En attendant, ce démon habite les enfers, le royaume du feu divin et éternel, selon l’expression des palladistes. Quand il apparaît en présence de Sophia, l’Ante-Christ s’incline respectueusement devant elle et lui donne le titre de « Sainte Mère » ; ce dont elle est très flattée.

Au surplus, M^lle^ Walder connaît sur le bout de doigt tout son royaume du feu divin. J’appris d’elle, ce jour-là, le nombre exact des démons, et j’eus quelques aperçus précis de la monarchie infernale, organisée en hiérarchies et en légions. La jeune luciférienne se faisait un plaisir de m’instruire ; peut-être aussi, parlait-elle si volontiers par orgueil de me montrer sa science de parfaite occultiste.

À son dire, Lucifer, qui est l’autre Dieu, a immédiatement au-dessous de lui trois souverains, Baal-Zéboub, Astaroth et Moloch, et une souveraine, Astarté, laquelle serait la femme d’Astaroth et est la démone qui, dans les temps anciens, s’est fait adorer en Asie sous divers noms, notamment à Babylone sous le nom de déesse Mylitta. Viennent ensuite soixante-douze chefs, démons ou démones, qui, suivant leur importance, commandent à plus ou moins de légions ; ce sont là les hauts degrés de la hiérarchie des enfers. Chacun de ces chefs a ses titres spéciaux, ses dignités. Tout est organisé en véritable cour. Quiconque a lu les Écritures saintes connaît l’existence de Dagon, démon fort réputé ; dans les procès de sorcellerie, on voit souvent revenir, d’autre part, le nom de Béhémoth, un démon qui s’attaque de préférence aux religieuses, et qui, dans l’affaire de Loudun, posséda sœur Jeanne des Anges. Mais qui donc sait que Dagon, à la cour satanique, porte le titre de grand-pannetier de Lucifer, et Béhémoth le titre de grand-échanson ?… Pour moi, je l’ignorais jusqu’alors. J’ignorais même

l'existence du démon Suchor-Benoth, qui, selon les luciférien, serait le gardien-chef des succubes…

Plus tard, lorsque nous nous rencontrâmes de nouveau, en Europe, M^lle^ Walder et moi, notre connaissance devint plus intime ; nous avons souvent passé ensemble de longues journées, où elle se plaisait à me professer son enseignement diabolique. C'est ce qui me permettra de donner, dans un chapitre spécial, les détails les plus complets sur ces questions.

Pour l'instant, je me contente de résumer notre conversation à Charleston. Sophia m'apprit donc alors que les légions infernales sont au nombre de 6,666, et que chaque légion se compose de 6,666 démons ou démones. Ces légions, groupées en divers corps d'armée qui sont commandés par les 72 chefs (diables ou diablesses des hauts degrés de la hiérarchie), ont chacune un chef particulier, exerçant un commandement analogue à celui de colonel, mais compris dans l'effectif de la légion. Les légions donnent donc un total de 44,435,556 démons et démones. Les hauts degrés de la hiérarchie comportent, je viens de le dire, 4 souverains, dont une souveraine, et 72 chefs ; soit 77, en comptant Lucifer au sommet. Ce nombre de 77 est, on le remarquera, le produit du chiffre cabalistique 11 multiplié par le chiffre luciférien 7. Total général : 44,435,633 esprits infernaux.

Je ne pouvais, sans frémir intérieurement, regarder cette jeune fille, qui, depuis sa plus tendre enfance, était en rapport avec les mauvais esprits ; je me disais que tout l'enfer devait passer en elle. Et cependant, elle était là, câline, souriante, enjouée, s'appuyant amicalement sur mon bras ; n'importe, elle m'effrayait. Quand, par moments, sa main se posait sur la mienne, il me semblait qu'elle me brûlait.

Je lui fis part de ce que m'avait affirmé son père, savoir qu'elle avait le don de se fluidifier et qu'elle passait, comme un courant d'électricité, à travers un mur.

— En effet, me répondit-elle, mais je n'aime pas me livrer à cette œuvre-là. Chaque fois, j'en ai pour plusieurs jours à être malade, à garder le lit, tant je suis épuisée par la spiritualisation… C'est là une sorte de physique occultiste qui me tuerait ; aussi, je n'en abuse pas, car il faut que je vive…

À tout je préfère mes serpents ; je vous les montrerai. Je suis déjà bien familiarisée avec eux, jamais ils ne m'ont piquée. Dans un an, j'en ferai ce que je voudrai… En ce moment, je cherche le crotale, en qui je dois faire pénétrer l'esprit des oracles. Il faut qu'il ait exactement sept pieds de long (2 mètres 268 millimètres) au moment où je le découvrirai, qu'il soit d'un vert brunâtre à reflets dorés, et que ses losanges soient bordés de jaune d'or. Lorsque je l'aurai, Phaldor vivra en lui, et alors ma mission commencera…

Elle poussa un gros soupir.

— Quand donc pourrai-je retourner en Europe ?… Je sens que l'Europe m'appelle, a besoin de moi… Belphégor, qui est le chef des esprits du feu spécialement délégués par le Dieu Bon pour la protection de nos initiés en France, Belphégor l'a dit à père ; il faut que j'aille là-bas… C'est il y a quelques semaines à peine que père a constitué à Paris le premier triangle palladique, le 21 janvier de cette année… Il a eu bien de la peine à réunir les éléments épars de la vraie théurgie, dans votre pays, qui est fort arriéré. Enfin, aujourd'hui la Loge-Mère est fondée, et Belphégor, dux des génies de France, est heureux… Que j'aille en Europe, et il sera complètement satisfait…

Sous prétexte de m'intéresser à sa santé, je lui demandai si elle n'avait jamais eu de maladie grave.

— Je me porte généralement très bien, me répondit-elle ; mais, l'année dernière, vers la fin de novembre, j'ai failli mourir.

Je sus ainsi qu'à l'époque même où je me trouvais à Shang-Haï, dans les circonstances que j'ai racontées, M^lle^ Walder, à Charleston, avait eu un érysipèle du cuir chevelu, grave, qui menaçait de prendre les méninges, et alors c'était la mort ; mais Gallatin Mackey, lui ayant donné ses soins, l'avait promptement guérie.

Elle revint encore une fois à ses rêves de voyage ; c'était chez elle une obsession. Malgré tout ce qu'elle faisait et tout ce qu'on lui faisait faire à Charleston, elle se considérait comme inactive. Et puis, elle connaissait les principaux chefs de l'Amérique et de l'Asie ; mais elle n'avait vu que rarement et très peu quelques-uns de ceux d'Europe. Les Européens, en général, ont l'horreur des grands déplacements, tout au contraire des

Américains, qui traversent à tout propos l'Atlantique ou le Pacifique. Ainsi, Lemmi n'était jamais venu à Charleston.

— Vous allez retourner là-bas, me disait-elle ; vous irez en Italie, à Rome… Vous verrez Adriano Lemmi… Vous m'écrirez vos impressions, n'est-ce pas ? Vous me direz comment il est, comment il parle, ses tics, ses manies… J'ai hâte de le connaître de près… Surtout, il faut que vous me promettiez d'aller à Bologne ; vous ne me refuserez pas cela… Je vous demande, là, comme une amie, de vous rendre auprès de Carducci ; j'y tiens beaucoup… Vous lui répéterez ce que je vais vous dire, que j'ai pour lui la plus grande admiration ; mais de cela, je vous en prie, ne laissez jamais échapper un mot devant le Maître, devant Albert Pike… Il m'en voudrait…

Je l'écoutai, fort intrigué.

— Vous savez, cela, c'est entre nous, continua-t-elle. Je comprends à quel sentiment le Maître obéit, lorsqu'il défend de donner au Dieu-Bon un autre nom que celui de Lucifer ; mais je trouve qu'il est des cas où il faut savoir tolérer l'autre appellation, par exemple, lorsqu'un poète juge que le nom de Satan frappera mieux les esprits… Dans nos réunions rituelles, ne disons jamais Satan, soit ; quant à laisser ce nom dans les poésies bien inspirées, bien enflammées du grand souffle divin, comme celles de Carducci, cela n'a pas d'importance… Imaginez-vous que Lemmi et le Maître ont été sur le point de se fâcher à propos de l'*Hymne à Satan*. En Italie, on le récite, même dans nos banquets ; mais, partout ailleurs, le Maître l'a proscrit… Eh bien, vous direz à Carducci que je le sais par cœur, son hymne superbe ; je l'ai appris en cachette…

Et, brusquement, me quittant le bras :

— Connaissez-vous l'italien ? me demanda-t-elle.

— Assez pour le comprendre et le parler un peu.

— Alors, je vais vous dire l'hymne de Carducci… Vous voulez bien, n'est-ce pas ?… Je suis dans une si grande joie, quand mes lèvres profèrent ces strophes immortelles !…

Nous longions l'Ashley. Nous étions seuls, en pleine campagne, maintenant.

— Écoutez, frère, me dit-elle.

Et la voilà partie en pleine déclamation, l'œil brillant de lueurs étranges, le geste défiant le ciel.

Je crois utile de reproduire ici, dans son texte original (en note), l'hymne luciférien, qui est aujourd'hui comme le grand psaume adopté à la fois par les initiés de la théurgie et ceux de la goétie, hymne récité à toutes les fêtes des hauts grades maçonniques. La traduction française que voici est celle de M^lle^ Walder, chez qui je l'ai copiée.

HYMNE À SATAN[7]

1. À toi, Principe immense de l'être, matière et esprit, raison et sens ;

2. Pendant que dans les coupes le vin scintille, comme l'âme brille au fond de la prunelle ;

3. Pendant que sourient la terre et le soleil, en échangeant des paroles d'amour,

4. Et que court un frémissement de secret hyménée, venant des monts, et que palpite la plaine féconde ;

5. Vers toi s'élance mon vers hardi ; je t'invoque, ô Satan, roi du festin.

6. Arrière ton goupillon, prêtre, et ta psalmodie ! Non, prêtre, Satan ne retourne pas en arrière !

7. Vois : la rouille ronge l'épée mystique de Michel, et le fidèle

8. archange, déplumé, dégringole dans le vide. La foudre s'est glacée dans la main de Jéhovah.

9. Pâtes météores, planètes éteintes, les anges tombent comme pluie, du haut des firmaments.

10. Dans la matière qui jamais ne se repose, roi des phénomènes, roi des formes,

11. Satan seul vit. C'est lui qui règne dans la lueur tremblante d'un œil noir,

12. Soit que, languissant, il se dérobe et résiste, soit que, vif et humide, il provoque et presse.

13. C’est lui qui brille dans le joyeux sang des grappes, par qui la prompte gaité ne languit pas,

14. Qui restaure la vie fugitive, qui repousse la douleur, qui met l’amour au cœur.

15. C’est toi, ô Satan, qui respires dans mon vers, quand il s’échappe de mon sein, défiant le dieu

16. des pontifes coupables, des rois sanglants ; et, comme d’un coup de foudre, tu ébranles les âmes.

17. Grâce à toi, vécurent Agramant, Adonis, Astarté, animant le marbre des sculpteurs, la toile des peintres et le papier des poètes.

18. Au temps où les brises sereines de l’Ionie burent la Vénus Anadiomène,

19. Vers toi frémirent les arbres du Liban, lorsque ressuscita l’amant de la douce Cypris :

20. Vers toi s’élancèrent les danses et les chœurs, vers toi les candides et virginales amours,

21. À travers les palmiers odoriférants de l’Idumée, où blanchissant les écumes cypriennes. [7]

22. Qu’importe que la barbare fureur nazaréenne des agapes du rite obscène

23. ait brûlé tes temples avec la torche sacrée, et jeté par terre, éparses, les statues d’Argos ?

24. La plèbe, au souvenir reconnaissant, t’a recueilli, exilé, parmi les dieux lares, dans ses chaumières.

25. Alors, remplissant un sein de femme palpitant, inspirée ardente et aimante,

26. Tu suscitas la sorcière, pâle d’une éternelle angoisse, la vouant à secourir la nature malade.

27. C’est toi qui, à l’œil immobile de l’alchimiste, au regard du Mage indomptable,

28. Au delà des grilles du cloître engourdi, révélas les éblouissants cieux nouveaux.

29. Te fuyant jusque dans les choses, le moine triste se cacha au fond de la Thébaïde.

30. Ô âme égarée de ton chemin, Satan est bienveillant ; voici Héloïse.

31. En vain tu te macères dans l'âpre cilice ; le vers de Maron et de Flaccus te poursuit de son murmure,

32. À travers la plainte et le chant funèbre de David ; et, formes delphiques, surgissant à côté de toi,

33. Formes roses au milieu de l'horrible compagnie noire, se glisse Lycoris, se glisse Glycère.

34. Alors, d'autres images, d'un âge plus beau, se peuple la cellule sans sommeil. [7]

35. Lui, avec les pages de Tite-Live, il réveille les ardents tribuns, les consuls, les foules frémissantes,

36. Il les réveille ; et, exalté d'orgueil italien, il te chasse, ô moine, sur le Capitole.

37. Et vous, que le bûcher furieux ne put étouffer, voix fatidiques, Wikleff et Huss,

38. Confiez à la brise votre cri vigilant : le siècle se renouvelle, les temps sont accomplis.

39. Voilà que déjà tremblent mitres et couronnes ; du cloître même, sort grondante la rébellion,

40. Qui combat et prêche sous la robe du frère Jérome Savonarole.

41. Martin Luther a jeté bas le froc : rejette tes chaînes, pensée humaine,

42. Pour briller et fulgurer, ceinte de flammes ; matière, relève-toi ; Satan a vaincu.

43. Bel et horrible monstre, il se déchaîne, il parcourt les océans, il parcourt la terre ;

44. Éclatant et fumeux comme les volcans, il franchit les monts, il dévore les plaines,

45. Il vole par-dessus les abîmes ; puis, il se cache dans des autres inconnus, à travers les routes profondes ;

46. Et il en sort ; et indompté, de rivage en rivage, comme du sein d'un tourbillon, il pousse son cri ;

47. Comme du sein d'un tourbillon, son souffle s'épand : il passe, ô peuples, Satan le Grand.

48. Il passe, bienfaisant, de pays en pays, sur son char de feu que rien ne peut arrêter. [7]

49. Salut, ô Satan, ô rébellion, ô force vengeresse de la raison !

50. Que montent sacrés vers toi notre encens et nos vœux ! Tu as vaincu le Jéhovah des prêtres !

J'avais écouté cette longue déclamation, sans interrompre la diseuse, la regardant, ma foi, fort interdit. La stupéfaction était le sentiment qui dominait chez moi ; je marchais vraiment de surprise en surprise. Je sentais en moi-même queM^{lle} Walder ne jouait pas pour moi une comédie ; au grade où j'étais parvenu, on peut tout entendre, et elle me savait hiérarque. J'étais donc abasourdi, en constatant les résultats d'une éducation satanique complète. Rien n'était plus étrange, — je dirai même : rien n'était plus sinistre, — que le fanatisme sauvage de cette jeune fille de dix-huit ans, me déclamant l'hymne infernal de Carducci[8], et appuyant avec exaltation sur le dernier distique : « Satan, tu as vaincu le Jéhovah des prêtres ! »



Rien n’était plus étrange, — je dirai même : rien n’était plus sinistre, — que le fanatisme sauvage de cette jeune fille de dix-huit ans, me déclamant l’hymne infernal de Carducci, et appuyant avec exaltation sur le dernier distique : « Satan, tu as vaincu le Jéhovah des prêtres ! »

Nous continuâmes notre promenade. Maintenant, nous avions repris le chemin de Charleston, et M^lle^ Walder faisait de plus belle les frais de la conversation. Dans ce tête-à-tête de deux heures avec la soi-disant bisaïeule de l’Ante-Christ, j’en ai plus appris que dans dix séances de triangle palladique. À onze heures, nous étions de retour en ville ; je raccompagnai Sophia jusqu’à la porte de Jonathan Chambers.

L’après-midi, Chambers, tenant sa promesse, vint me prendre chez le docteur Mackey, où je lui avais donné rendez-vous, et me fit visiter les

curiosités du temple. Ces curiosités se trouvant réunies dans l'immeuble actuel, j'en ferai la description dans quelques instants, en parlant du nouveau local.

Gallatin Mackey me montra chez lui l'*Arcula Mystica* (le coffret mystique), dont il n'existe au monde que sept exemplaires : à Charleston, à Rome, à Berlin, à Washington, à Montevideo, à Naples et à Calcutta. [7]

C'est un coffret qui ressemble extérieurement à une cave à liqueurs. Un bouton à ressort fait ouvrir à deux battants un des côtés, tandis que le couvercle se soulève. On a alors à découvert un très curieux appareil. Au milieu se dresse une embouchure de porte-voix en argent, qu'on prendrait au premier coup d'œil pour un pavillon de trompette ou de cor de chasse, mais beaucoup plus petit, bien entendu. À gauche, est un petit câble en fils d'argent tordus, dont une extrémité est fixée à l'appareil, et l'autre extrémité aboutit à une sorte de clochette, qu'on s'applique à l'oreille et par où arrive la voix de la personne avec qui on se met en communication, comme aux téléphones d'aujourd'hui. À droite, est un crapaud, toujours en argent, gueule ouverte. Tout autour de l'embouchure du porte-voix, sont sept petites statuettes en or, debout, chacun sur un petit piédestal séparé, en argent, représentant symboliquement les sept vertus cardinales de l'échelle palladique.

Chacune des sept statuettes désigne, en même temps, un des Directoires. La statuette *Ignis* (feu sacré, zèle divin), caractérise le Suprême Directoire Dogmatique de Charleston ; *Ratio* (la raison qui doit triompher de la superstition), le Souverain Directoire Exécutif de Rome ; *Labor* (le travail), le Souverain Directoire Administratif de Berlin ; *Ubertas* (la fécondité), *Caritas* (la charité maçonnique), *Emancipatio* (l'émancipation de l'humanité, secouant le joug de tous les despotismes) et *Félicitas* (le bonheur par la pratique de la vertu) caractérisent les quatre Grands Directoires Centraux de Washington, Montevideo, Naples et Calcutta.

Pour tout dire en un mot, l'*Arcula Mystica* n'est pas autre chose qu'un téléphone diabolique.

Lorsque le Suprême Chef Dogmatique veut se mettre en communication, par exemple avec le Chef d'Action politique, il appuie son doigt sur la statuette *Ignis* et sur la statuette *Ratio* ; celles-ci s'enfoncent alors dans leur

petit piédestal, ne laissant en saillie que la tête. Au même instant, à Rome, dans le cabinet où Lemmi a son *Arcula Mystica*, un fort sifflement s'entend. Lemmi ouvre son coffret et voit la statuette *Ignis* enfoncée, tandis que de la gueule du crapaud sortent de petites flammes inoffensives. Il sait ainsi que le Souverain Pontife de Charleston désire lui parler. Il enfonce la statuette *Ratio* de son coffret. Dès lors, la conversation s'engage entre les deux chefs, chacun émettant la voix dans l'embouchure décrite ci-dessus, tout en tenant à son oreille la clochette d'argent.

Si, au moment de la demande de communication, Lemmi n'est pas chez lui, il éprouve la sensation de sept exhalations de souffle chaud sur son visage ; il sait ce que cela veut dire. Si, par exemple, il a besoin d'une heure de temps pour être disponible ou rendu à son domicile, il dit à voix basse : « Dans une heure seulement, je serai prêt. » Et le crapaud du coffret de Charleston, qui, lui aussi, vomit des petites flammes pendant toute la durée de la communication, dit à voix haute et intelligible : « Dans une heure ! dans une heure ! dans une heure ! »

À la fin de la communication, chacun des chefs qui se sont parlé par cette voie remet en place les petites statuettes d'or, en les tirant par la tête.

Tout souverain grand-maître de Directoire emporte avec lui son *Arcula Mystica*, quand il voyage ; ce coffret est en dépôt entre ses mains à titre personnel. Pour le Directoire Administratif de Berlin, l'*Arcula* est confiée au souverain délégué aux finances.

Je dois le dire, je n'ai jamais vu fonctionner cet appareil ; les chefs qui le possèdent s'en servent hors la présence de tout témoin. Mais j'ai vu, en 1881, l'*Arcula* du docteur Mackey, et plus tard, celle d'Albert Pike, celle de Lemmi, et celle de Hobbs, qui depuis cinq ans est devenu le souverain grand-maître du Directoire pour l'Asie et l'Océanie ; en outre, le frère Hobbs n'a fait aucune difficulté pour m'expliquer le fonctionnement du coffret diabolique, et son explication confirmait celle que je tenais de Gallatin Mackey. Peut-on supposer que ces gens-là aient chez eux, pour ne pas s'en servir, cet instrument magique dont le caractère luciférien est indiscutable, ou que ce soit là entre leurs mains un meuble quelconque tout naturel, un objet simplement bizarre et de pure fantaisie ?

D’autre part, j’ai eu connaissance d’une légende qui a cours chez les occultistes américains, et que je dois noter au passage. Je me fais un scrupule de tout relater ; mais les faits dont je n’ai pas eu l’occasion de contrôler l’exactitude, je les donne pour ce qu’ils peuvent valoir. D’après la légende en question, très répandue aux États-Unis, le suprême grand-maître Albert Pike avait à sa disposition un démon domestique, de l’ordre inférieur, qui paraissait dès qu’il l’évoquait chez lui, et à qui il confiait le soin de transporter, en quelques secondes, où il fallait, les documents de la plus extrême importance. Pour ces évocations, faites dans son cabinet de travail, à Washington, Pike se revêtait du costume de Mage Élu ; armé de l’épée magique, il traçait sur le plancher un cercle, en prononçant certaines paroles d’un rituel de cabale ; la trace circulaire se couvrait aussitôt de minuscules flammes blanches ; le diablotin, mis par Lucifer à son service, une sorte de gnome nain et difforme, agrémenté d’une très longue queue, prenait le pli cacheté que Pike lui tendait, et, disparaissant instantanément, l’emportait pour le déposer illico a son adresse, fallût-il aller aux antipodes.



D’après une légende très répandue chez les occultistes américains, Albert Pike avait à sa disposition un démon domestique, de l’ordre inférieur, qui paraissait dès qu’il l’évoquait chez lui, et à qui il confiait le soin de transporter, en quelques secondes, où il fallait, les documents de la plus extrême importance.

Évidemment, il est nécessaire de dégager la mémoire d’Albert Pike de grand nombre de récits sinon totalement imaginaires, du moins fortement exagérés. Mais, avec un homme de cette espèce, ou ne sait jamais à quoi s’en tenir au juste. Sa réputation d’occultiste avait franchi les portes des loges et des arrière-loges. Les indifférents eux-mêmes, ceux qui ne sont ni pour ni contre la franc-maçonnerie, savaient, par ouï-dire, qu’il se livrait à des pratiques luciférienne. Cette renommée était telle que lorsqu’on parle de Pike à n’importe qui, aux États-Unis, on est sûr d’avoir, aujourd’hui

encore, cette réponse ; « Le général Pike ? oui, je sais ; vous voulez dire le magicien de Charleston, le grand-prêtre d'une religion secrète où l'on adore le diable ? » Sur ce point, il n'y a chez personne aucune hésitation ; la pratique du satanisme par Albert Pike est de notoriété publique de l'autre côté de l'Océan.

Me voici arrivé maintenant à la description que j'ai promise du célèbre immeuble maçonnique, qui est, sur notre globe, le Vatican de Lucifer. Il s'agit du grand temple des rues King et Wentworth, de Charleston, dont le docteur Gallatin Mackey traça le plan, mais qu'il ne vit pas construire. Comme grand-secrétaire du Suprême Directoire Dogmatique et vice-président du Sérénissime Grand Collège, il fut remplacé, à l'inauguration (1883), par son neveu, l'ingénieur Albert-Georges Mackey, qui lui avait succédé en ces qualités dès le lendemain de sa mort, et qui devait plus tard, à la mort d'Albert Pike (2 avril 1891), être un des trois lieutenants entre qui fut partagée la succession maçonnique de l'organisateur du Palladisme ; c'est, en effet, Georges Mackey qui est aujourd'hui le souverain grand-maître du Palladium Réforme Nouveau et le Suprême Chef Dogmatique de la franc-maçonnerie universelle, tâche que les frères haut gradés déclarent trop lourde pour ses épaules, bien que cependant on ne lui ait pas donné, par surcroît, la succession de Pike au Directoire Central de Washington ni au Suprême Conseil du Rite Écossais (juridiction sud des États-Unis).

Pour saisir toute la portée des explications que je vais donner maintenant, le lecteur voudra bien remettre sous ses yeux le plan qui figure plus haut (page 297), en tenant compte des premières observations que j'ai faites (pages 318-319).

Une fois qu'on a franchi le vestibule d'entrée, qui, par des portes ménagées à droite et à gauche, donne accès dans les locaux réservés à l'administration et au logement des frères servants, on pénètre, par la grande porte du fond, seule ouverte aux affiliés, dans une vaste galerie de plus de 50 mètres de long sur 5 de large, nommée *Galerie des Statues* ou encore *Galerie des Maçons Émérites*. Là sont, en grand nombre, dans des niches disposées au milieu d'une double colonnade, les statues des francs-maçons les plus célèbres, ou, pour mieux dire, les plus tenus en haute estime dans la secte. Beaucoup de niches sont encore vides ; dans l'une

d'elles sera placée prochainement la statue d'Albert Pike. La hauteur de cette galerie est celle d'un rez-de-chaussée ordinaire et d'un entresol : c'est là, du reste, la hauteur de toutes les pièces figurant à cet étage dans la partie intérieure de l'immeuble, réservée aux réunions et au culte maçonniques.

Pendant la journée, la grande porte d'entrée de la galerie est fermée à clef. Le soir, il n'en est pas de même ; mais trois frères servants se tiennent en permanence dans la galerie, aux places indiquées sur le plan. Ces frères ont la charge d'indiquer aux initiés qui se présentent le chemin qu'ils doivent prendre pour se rendre à la salle où ils ont affaire ; en d'autres termes, ils veillent ainsi, en se faisant montrer les planches de convocation, à ce que les frères de grades inférieurs n'aillent pas où il ne leur est point permis d'aller.

Deux grands escaliers, à droite et à gauche, conduisent de cette galerie à l'étage supérieur ; les marches, larges et douces à monter, sont en beau marbre blanc et recouvertes d'un chemin en tapis très moëlleux. Sous chacun de ces escaliers se trouve un vestiaire, tenu par un frère servant.

À côté des deux grands escaliers et à chacune des extrémités de la galerie des Statues, il y a une porte, garnie de cuir frappé, qu'il suffit de pousser pour pénétrer dans une antichambre, de 36 mètres carrés de superficie, appelée *Parvis du Premier Tuilage*. C'est là, en effet, que l'arrivant, s'il n'est pas connu personnellement du gardien de ce parvis, subit un premier examen pour faire constater son affiliation et son grade ; ce qu'il fait en répondant à certaines questions d'ordre et en montrant ses diplôme, patente, bref et autres papiers maçonniques. Il en est de même, du reste, dans tous les temples de la secte, en n'importe quel pays du globe.

Il y a quelques années encore, on n'avait, pour pénétrer, qu'à donner les mots de passe et les réponses aux principales questions d'ordre ; mais, depuis 1886, il n'en est plus ainsi. À la suite des révélations de M. Léo Taxil qui jetèrent un vrai désarroi dans les loges, surtout en Europe, les chefs, émus de ce que cet auteur publia exactement et complètement tous les mots de passe, mots sacrés, questions d'ordre avec leurs réponses, pour chaque grade des divers rites (sauf le palladique) pratiqués en France, ordonnèrent que l'exhibition des papiers authentiques ne serait plus négligée désormais ; il faut même prouver maintenant que l'on est maçon actif, en montrant la feuille personnelle qui est délivrée à chaque frère par

sa loge et sur laquelle le trésorier constate que l'on est en règle pour le paiement des cotisations.

La partie intérieure, qui seule nous intéresse dans l'immeuble, a deux ailes, reliées l'une à l'autre au fond par un corps de bâtiment, au centre duquel se trouve l'inaccessible « Sanctum Regnum ». Toute la partie de droite est consacrée aux salles, parvis, magasins et cabinets de réflexion du Rite Écossais, tandis que le Rite Palladique est maître de la partie de gauche, avec quelques salles réservées aux sœurs écossaises qui n'ont pas été encore initiées au Palladium. Au milieu de l'immeuble, une construction spéciale est bâtie, n'ayant que 4 mètres 50 de hauteur au-dessus du niveau du rez-de-chaussée ; c'est le *Labyrinthe Sacré*, dont je donnerai tout à l'heure la description particulière. D'autre part, les diverses salles du rez-de-chaussée des corps de bâtiment qui entourent cette construction relativement basse ont, ainsi que les galeries et parvis qui les desservent, 7 mètres de hauteur ; cette différence de hauteur est utilisée pour donner l'aération et le jour nécessaires, les galeries et parvis du pourtour ayant toute leur partie supérieure vitrée, avec de nombreux vasistas. Grâce à cette disposition, on ne peut, du dehors, rien voir, rien soupçonner de ce qui se passe dans les temples du local, lesquels sont ainsi parfaitement aérés, et, pour les séances de jour, éclairés à merveille, sans qu'il soit besoin d'user du gaz ou de la lumière électrique, sauf au « Sanctum Regnum », à la salle de l'Aréopage et à celle du Grand-Triangle.

De l'un des deux parvis du premier tuilage, dont la porte ne s'ouvre qu'aux frères de Charleston bien connus ou aux visiteurs ayant justifié leur droit d'entrée, on a accès dans l'aile droite par une longue galerie, un peu moins large que celle des Statues, et qui est appelée *Galerie Saint-Jacques* ou encore *Galerie des Frères*. Là se tient aussi un nouveau frère servant, dont la mission est d'arrêter au passage l'Apprenti, le Compagnon ou le Maître, qui, se trompant de porte, se dirigerait vers le fond où ne peuvent aller que les membres des Chapitres et autres haut-gradés. Un siège, sur un petit socle élevé de deux marches, marque la place du servant de garde ; mais, d'ordinaire, il va et vient dans la galerie, prêt à fournir tous renseignements aux visiteurs. Ce servant ne tuile pas.

La galerie Saint-Jacques est ornée de nombreux tableaux maçonniques. On remarque surtout, au milieu du mur de droite et en face du siège du

servant, un superbe tableau, à couleurs très vives, représentant le supplice de Jacques Molay, dans une attitude de martyr, sur son bûcher, levant les yeux au ciel, d'où un petit génie ailé descend, tenant une couronne ; cette peinture est due au F∴ Walz, de Davenport.

En entrant dans la galerie Saint-Jacques, on rencontre, immédiatement à droite, une porte s'ouvrant sous une simple poussée, et l'on est alors dans le parvis du Temple des Grades Symboliques. Les jours de tenue, la porte du temple est gardée soit par un membre de la loge qui a séance, soit par un servant. Dans le parvis, signalons la table supportant le Livre de Présence ; c'est sur ce registre que s'inscrivent, en signant, tous les frères qui désirent assister à la tenue, y ayant droit ; les membres de l'atelier signent sur la page de droite, et les visiteurs sur la page de gauche. Une table et un registre semblables sont dans tous les parvis précédant une salle quelconque affectée aux réunions rituelles ; je m'abstiendrai donc de répéter chaque fois cette explication.

Le Temple des Grades Symboliques, à Charleston, forme une belle salle ayant 260 mètres carrés de superficie, soit 20 mètres de long sur 13 de large. Elle est ornée dans le style égyptien, mais moins somptueusement que le grand temple de la loge *les Amis Philanthropes* de Bruxelles, qui est du même style et qui est la plus belle salle maçonnique d'Europe. Dans ce premier temple se tiennent les séances des trois premiers grades du Rite Écossais ; l'administration du rite loue la salle, à jours fixes, aux diverses loges de la ville, et les tentures et accessoires varient suivant que les frères travaillent à tel ou tel degré.

Le parvis des Grades Symboliques a encore deux portes s'ouvrant sur deux endroits, où sont installés, sous forme de grands placards, les magasins contenant les tentures et autres accessoires pour la décoration rituelle du temple, aux trois premiers degrés écossais. Il y a là aussi les cabinets de réflexion où l'on enferme les récipiendaires. Ici, le local est divisé en deux étages, ces cabinets et magasins n'ayant pas besoin d'une grande hauteur de plafond. Un petit escalier (en fer forgé) en spirale, placé dans un angle du premier magasin, permet d'accéder aux cabinets de l'étage supérieur.

Au fond de la galerie Saint-Jacques, on remarque trois portes. Entre elles, dans la galerie, se tient, les jours ou soirs de tenue, un frère haut gradé,

membre de la *Masonic Veteran Association* ; il veille à ce que les frères qui se présentent ne pénètrent que là où ils ont le droit d'aller. Par la porte de droite, on entre au Chapitre des Rose-Croix. D'abord, c'est le parvis, où un second frère haut-gradé procède à un nouveau tuilage des visiteurs. Ensuite, c'est la Chambre Verte, de 54 mètres carrés de superficie seulement : on n'y tient pas séance, à proprement parler ; c'est là que le président du Chapitre, entouré des officiers dignitaires, confère d'un seul coup les grades allant du 4e au 17e degré aux frères dispensés du stage et désignés pour passer directement du grade du Maître (3e degré) à celui de Rose-Croix (18e degré) ; le Très-Sage ou président du Chapitre leur explique, d'après un discours imprimé dans un rituel qu'il lit, le sens, mais très approximativement, des quatorze degrés qu'ils franchissent d'un saut. Enfin, par le parvis, on entre dans la Chambre Noire qui communique elle-même avec la Chambre Rouge deux salles ayant chacune 130 mètres carrés de superficie ; là ne pénètrent que les frères pourvus au moins des dix-huit premiers degrés, et, pour leur initiation, les Chevaliers d'Orient et d'Occident (17e degré) jugés dignes de devenir Rose-Croix. Je ne décrirai pas ces salles, dont la décoration rituelle a été indiquée par tous les auteurs qui ont publié des révélations sur les mystères du Rite Écossais.

La porte située tout à fait au fond de la galerie Saint-Jacques s'ouvre sur le parvis des Kadosch. Ici encore, un frère haut-gradé garde l'entrée de la salle de l'Aréopage, qui est la salle principale des initiés au 30e degré écossais. Ce parvis donne également accès dans le grand magasin des accessoires des hauts grades ; ce magasin est très important. La salle de l'Aréopage, décorée de tentures rouges et d'emblèmes décrits déjà par d'autres auteurs, est, à Charleston, un peu plus grande que les salles de tenue des Rose-Croix. Avec le *Sanctuaire de la Sagesse*, qui sert uniquement aux initiations au 30e degré, c'est la seule salle réservée aux Kadosch qui soit située au rez-de-chaussée ; les autres salles nécessaires pour les mystères de ce grade sont au sous-sol, et l'on y arrive par un escalier tournant dans une cage d'environ 12 mètres carrés, à l'endroit désigné ainsi sur le plan : « Accès des souterrains. »

La troisième porte du fond de la galerie Saint-Jacques, porte à gauche, s'ouvre sur le parvis du Suprême Conseil, où pénètrent uniquement les

initiés supérieurs pourvus du 33e degré, le plus haut grade du Rite Écossais, et les frères d'autres rites, pourvus d'un degré correspondant et admis tout a fait exceptionnellement comme visiteurs, dans certaines tenues solennelles. À la tenue du 11 mars, dont sont exclus les 33es reçus avec l'anneau, à qui on la laisse ignorer, l'entrée n'est donnée, en ce qui concerne les visiteurs d'autres rites, qu'à ceux qui ont l'initiation luciférienne ; en outre, ce jour-là, les privilégiés arrivent par l'aile gauche de l'immeuble, et l'entrée par le fond de la galerie Saint-Jacques est fermée à clef ; de telle sorte qu'un 33e avec l'anneau qui s'aventurerait par là trouverait porte de bois et ne saurait même pas qu'il y a séance.

Le Temple du Suprême Conseil est une magnifique salle, très richement décorée, avec d'éclatantes dorures au plafond, dans les frises et sur les colonnes d'ornement ; la tenture est de velours rouge superbe, où des squelettes, têtes et os de mort sont brodés. Quatre candélabres en argent massif, artistement sculptés, sont dans cette salle, non pour l'éclairage qui est fait à l'électricité, mais en vertu des prescriptions de la liturgie maçonnique : un, à l'orient, est à 5 branches ; un autre, à l'occident, 3 branches ; un troisième, au nord, 1 branche ; le quatrième, au midi, 2 branches. Ainsi est formé le nombre 5312, qui figure maçonniquement l'année de l'abolition de l'ordre des Templiers, prononcée par le pape Clément V. Ce nombre est celui qui est rappelé, en toute occasion, dans n'importe quel Suprême Conseil. Pour entrer, par exemple, après avoir subi le tuilage d'un couvreur haut-gradé, on frappe à la porte onze coups, espacés en quatre séries : 5 coups, 3 coups, 1 coup et 2 coups. La batterie d'acclamation, en séance, s'effectue de même, par un applaudissement en onze coups pareillement espacés.

Mais ce qui distingue le temple du Suprême Conseil de Charleston, c'est une colonne de granit rouge, entourée d'ornements funèbres, haute d'un mètre trente centimètres (piédestal compris) et d'un diamètre de trente-cinq centimètres, supportant un plateau également de granit rouge, sur lequel est un crâne, que les sectaires appellent la *Relique de saint Jacques* et qu'ils disent être le crâne de Jacques Molay. C'est bien là la tête de mort dont l'abbé Laugier avait entendu parler, la tête de mort qui, une fois par an, à jour fixe, parle et vomit des flammes.

Les francs-maçons, du moins ceux qui sont dans le secret des hauts grades, prétendent que le corps de Jacques Molay ne fut pas entièrement consume par le bûcher. Sitôt que le martyr, disent-ils, eut été étouffé par l'épaisse fumée des bois résineux, le bourreau, qui avait été gagné secrètement à prix d'or, ralentit l'ardeur du feu, et les flammes ne terminèrent pas leur œuvre de destruction ; la tête du grand-maître n'eut que les cheveux et les chairs brûlés ; elle put être, sans peine, détachée du tronc et fut remise, sans calcination de l'ossature, à des mains « pieuses ». Cette soustraction du crâne, habilement opérée, ne fut pas constatée. La relique du martyr, transportée en Écosse, avec le Baphomet, y demeura jusqu'en 1801, époque à laquelle le juif cabaliste Isaac Long vint aux États-Unis et créa le Suprême Conseil de Charleston (31 mai), au 33° latitude nord. Si le Baphomet original ou Palladium et le crâne de Jacques Molay sont à Charleston, c'est donc grâce à Isaac Long, disent les maçons émérites.

En ce qui concerne le Baphomet original, je suis assez perplexe, et j'hésite à me prononcer ; on n'a, au surplus, aucun moyen de contrôle. Mais, pour ce qui est de la relique, je déclare que je ne suis pas du tout convaincu. Là-dessus, je m'expliquerai plus longuement ailleurs, en rapportant tout ce que ce crâne suspect débita en ma présence, le 11 mars 1881 ; les réponses que fit la tête de mort, soi-disant de Jacques Molay, relativement à ce qui se passe aux enfers, ont leur place marquée dans mon chapitre sur la nécromancie moderne ; elles ont été étranges et méritent une relation complète. Quant à l'authenticité du crâne lui-même, je dois dire que mes bonnes et sérieuses études en science anthro pologique m'ont empêché d'être dupe et que j'ai vu la supercherie au premier coup d'œil. Le crâne qui est à Charleston n'est pas celui d'un Européen ; cela, je l'affirme hautement ; les initiés aux derniers mystères sont, sur ce point, mystifiés par quelqu'un, qui n'est pas Isaac Long.

En effet, reprenons les faits dans leur ordre chronologique ; et ici je m'adresse à mes ex-frères en Lucifer, qui sont des aveugles incurables, si mon raisonnement ne contribue pas à les éclairer.

Comment peut-on admettre, leur dirai-je, que le crâne en question, censément apporté à Charleston par Isaac Long, soit demeuré quarante-huit années sans produire aucune de ces manifestations surnaturelles qui le signalent aujourd'hui ?… Eh quoi ! il a fallu les confidences de Gallatin

Mackey à Albert Pike, à l'issue de la guerre du Mexique, pour que ce crâne fasse tout à coup parler de lui !

En 1848, le docteur Mackey fait part à Pike de sa léthargie annuelle d'une heure le jour du 11 mars. Pike consulte un de ses génies familiers, et celui-ci lui annonce que l'année suivante, c'est-à-dire le 11 mars 1849, on aura à Charleston la solution de l'énigme. Sur ces entrefaites, Gallatin Mackey découvre un coffre ayant appartenu à Isaac Long et qu'on n'avait jamais songé à ouvrir (!!!). Il brise le coffre, sa clef étant perdue, et il est tout surpris d'y trouver un crâne soigneusement empaqueté, sans autre explication qu'un bout de parchemin où sont inscrites ces trois lettres : *J. B. M.* Il ne sait ce que cela veut dire.

Au jour fixé, Pike ne manque pas de se trouver au rendez-vous convenu. Alors, brusquement, dans la salle du Suprême Conseil, le docteur Mackey tombe en état léthargique ; il semble frappé de mort subite, et, à l'instant même, le crâne qui se trouvait là, — pourquoi ? c'est ce qu'on néglige de dire, — se met à vomir des flammes et à parler. Il informe les personnes présentes, qui ne lui demandaient rien, qu'il est la relique du grand-maître des Templiers, *Jacobus Burgundus Molay*, et voilà expliqué le J.-B.-M. du parchemin. Cette manifestation surnaturelle dure une heure, au bout de laquelle Gallatin Mackey reprend ses sens, et le crâne cesse d'émettre son feu diabolique et redevient muet.

Depuis lors, chaque année, le phénomène se renouvelle le 11 mars, même depuis la mort de Mackey. Tant que le docteur vécut, il eut annuellement son heure de léthargie subite, tandis que le crâne parlait et flamboyait. Aujourd'hui, les maçons luciférien sont convaincus qu'il y a quelque part sur le globe un individu mâle, né le 20 juin 1881, en qui est passée l'âme de Jacques Molay et qui, régulièrement, cesse de vivre pendant une heure, le 11 mars ; cet individu, ils ne l'ont pas encore trouvé, mais ils le cherchent avec persévérance.

Cette manifestation surnaturelle du crâne de Charleston confirme ce que j'ai dit plus haut : même dans les cas extraordinaires qui déconcertent la science humaine, il y a toujours ou presque toujours du charlatanisme mêlé aux prestiges ; rien n'est plus rare que les faits où le surnaturel est dégagé de toute jonglerie.

Pour ce qui est du phénomène lui-même, je reconnais admissible la croyance à l'absence de supercherie. J'ai été témoin de la léthargie de Gallatin Mackey ; j'ai entendu le crâne parler, répondre pendant une heure environ à toutes les questions qui lui ont été posées ; j'ai vu les flammes qu'il lançait par les cavités du nez et des yeux, et qui ne sortaient certes pas de la colonne de granit, soigneusement examinée par moi. N'importe, je doute encore sur ce point, et je me demande parfois si je n'ai pas été illusionné par une opération de physique naturelle, exécutée avec une habileté parfaite ; mais, là-dessus, je ne vais pas au delà du doute personnel, résultant d'une impression de mon esprit porté à la critique, tandis que, sur la question même de la tête de mort servant à ce prestige, je n'ai aucune hésitation, et j'affirme, sans craindre de me tromper, que ce n'est point là le crâne de Jacques Molay.

Revenons maintenant à la galerie des Statues, qui va nous servir de point de départ pour visiter le côté gauche de la partie intérieure de l'immeuble.

Ici encore, les frères autorisés et passer sont arrêtés un moment par un premier tuilage, qu'il leur faut subir dans un parvis situé à gauche de l'un des deux grands escaliers. De ce côté, la consigne est encore plus sévère qu'à droite. Il ne suffit pas de prouver qu'on posséde tel ou tel grade, qu'on est membre actif et cotisant d'une Loge, d'un Chapitre ou même d'un Aréopage ; il faut montrer, en outre, une lettre d'invitation personnelle à l'une des réunions qui ont lieu dans l'aile gauche ; il faut, devant le tuileur, mettre sa signature au bas de cette lettre, et le tuileur compare ladite signature avec celle *ne varietur* dont votre diplôme a été contresigné par vous le jour où ce document vous a été délivré.

Si vous appartenez à un atelier androgyne de Charleston, soit au rite d'Adoption écossaise, soit au Rite Palladique, c'est le secrétaire de votre atelier qui vous transmet, par une main sûre, la planche d'invitation à votre domicile. Si vous êtes visiteur étranger, c'est vous-même qui, étant allé vous informer au préalable auprès du secrétaire général du Palladium, avez appris le jour et l'heure des tenues androgynes, et le secrétaire général vous a remis en mains propres la lettre indispensable d'invitation ; par conséquent, les palladistes et les affiliés des quelques autres rites luciférien

sont seuls à pouvoir pénétrer dans ces réunions, qui sont ainsi ignorées d'un très grand nombre de frères.

On a publié déjà des rituels de maçonnerie androgyne ; mais cette organisation spéciale n'a pas encore été bien expliquée. Je fournirai, dans cet ouvrage, les renseignements les plus complets à ce sujet. On verra combien le système du fonctionnement est ingénieux, comment on donne le change aux francs-maçons eux-mêmes, à ceux qui ne doivent pas tout savoir, et cela si bien que certains membres d'une loge masculine qui s'est annexé une loge de femmes sont à mille lieues de soupçonner l'existence de cette annexe. Sans en dire plus long pour le moment, il est bon de faire savoir tout d'abord que les ateliers d'Adoption ne se visitent pas entre eux dans les degrés inférieurs ; ce n'est qu'au grade de Sublime Écossaise (5^{e} degré) qu'une sœur est admise en visiteuse dans un Aréopage androgyne autre que le sien. Quant aux frères appartenant à un atelier où maçons et maçonnes travaillent ensemble, il leur faut, pour pouvoir aller dans n'importe quel Aréopage de Sublimes Écossaises, être pourvus au moins du 32^{e} degré de l'écossisme (Prince du Royal-Secret) ou du grade correspondant dans un autre rite, et avoir été reçus *sans l'anneau*, bien entendu. Par contre, dans le Palladisme et chez les Old-Fellows, tous les ateliers donnent à leurs membres, tant sœurs que frères, le droit de visite réciproque.

L'aile gauche de l'immeuble maçonnique de Charleston est donc bien gardée. En premier lieu, les trois servants en permanence dans la galerie des Statues connaissent tous les frères de la ville et savent ceux qui ignorent l'existence des ateliers androgynes ; ils ont vite fait de diriger ceux-ci vers l'aile droite. Si, par aventure, un de ces initiés incomplets se montrait intrigué de voir des frères de sa connaissance pénétrer dans le parvis du premier tuilage à gauche et demandait quelle séance a lieu de ce côté-là, la réponse est toute prête, pour dépister le curieux. Ce sont des frères convoqués à une tenue de comité secret et qui sont juges dans une affaire d'honneur ; ou bien il y a une réunion particulière de certains membres pour régler une question de propagande au point de vue financier ; ou encore, une salle de ce côté-là a été louée exceptionnellement à une société non-maçonnique qui donne une fête de famille et qui a invité des frères, non comme francs-maçons, mais comme amis personnels du président ou de

quelqu'un des membres de la dite société ; et mille autres bonnes raisons de cet acabit. Les vrais initiés confirment l'explication, saluent le frère laissé dans l'ignorance de ces mystères, et pénètrent dans l'aile gauche, avec l'air ennuyé de gens qui vont remplir une corvée assommante.

Quant aux visiteurs étrangers à Charleston, ils sont les premiers à se renseigner sur le chemin à prendre, auprès des servants de la galerie des Statues, et s'ils sont des initiés incomplets, ils ne se doutent absolument de rien. Ces trois servants, qui sont affiliés au Palladium, ont vite vu, du reste, par un simple geste imperceptible, si le visiteur étranger qui se présente est luciférien ou non.

Tout ce qui vient d'être dit a trait à l'entrée des frères. Pour ce qui est de l'entrée des sœurs, c'est une autre affaire. Dans son projet, Gallatin Mackey avait eu l'idée de ménager cette entrée par une maison à côté même de l'immeuble et ayant l'aspect d'une habitation privée. Albert Pike a préféré acheter une maison située plus loin et derrière l'hôtel maçonnique. La communication est établie par le sous-sol. Les sœurs ont à suivre un corridor qui les conduit au-dessous de l'emplacement désigné dans le plan sous la rubrique : *Magasin et cabinets*, à côté du parvis de l'Adoption ; là, elles trouvent un escalier par où elles montent au rez-de-chaussée[9]. C'est donc au parvis de l'Adoption que frères et sœurs se rencontrent. Ce parvis est exactement de même dimension que celui des Grades Symboliques. Un magasin sert à remiser les tentures et accessoires ; et, comme de l'autre côté de l'immeuble, cette partie est divisée en deux étages, desservis par un escalier en spirale, en fer forgé. Il y a là aussi, des cabinets de réflexion.

Le temple de l'Adoption a la même superficie que celui des Grades Symboliques. Sa décoration est à la romaine, genre Pompéï. Cette salle sert aux tenues de tous les grades féminins, depuis l'Apprentie jusqu'à la Sublime Écossaise ; les servants n'ont qu'à changer les tentures et à disposer la salle conformément aux prescriptions rituelles, selon que l'on a à travailler à tel ou tel degré.

Parlons à présent, de la *Galerie Sainte-Hypathie* ou *Galerie des Sœurs*, qui fait le pendant de la galerie Saint-Jacques, et qui lui est semblable comme longueur et largeur. Elle est décorée de peintures allégoriques ou historiques dans un esprit irréligieux très prononcé. Un tableau, à droite en

entrant, est remarquable, je parle au point de vue artistique ; il a le défaut de ne pas être placé dans son jour ; il représente Samson aux pieds de Dalila ; le peintre est le F∴ Stephenson, de Philadelphie. Le tableau principal, cloué au mur de gauche et au milieu, est signé : « G. Courbet, la Tour de Peilz, 1875 ». Cette toile représente la sédition populaire qui eut lieu, en 415, à Alexandrie, et qui coûta la vie à Hypathie, fille de l'astronome Théon, femme qui était, dit-on, un prodige de science. L'artiste, de son pinceau d'une brutalité voulue, recherchée, montre Hypathie au moment où, ayant été arrachée de sa chaise à porteurs, elle fut traînée par la multitude jusqu'à la grande église nommée Césaréon, et où, dépouillée de ses vêtements, elle fut tuée à coups de pots cassés et de tuiles : dans le tableau, les assassins sont excités par un groupe de prêtres, à la tête desquels le peintre a mis l'évêque d'Alexandrie, saint Cyrille. On sait aussi qu'elle était une fervente adepte de cet école néo-platonicienne, que nos occultistes revendiquent comme ayant donné à ses initiés secrets la lumière luciférienne, à la fin des temps anciens et aux premières années du moyen-âge. Aussi les luciférien placent-ils cette femme au nombre de leurs martyrs.

Dans la galerie Sainte-Hypathie déambule un servant, dont le rôle est d'arrêter au passage les frères admis au temple de l'Adoption, mais non aux mystères palladiques, et qui se dirigeaient par erreur vers les salles du fond de la galerie. À l'extrémité, il y a, en outre, les soirs de tenue, un haut-gradé, membre de la *Masonic Vétéran Association*, préposé à la garde des trois portes du fond.

Les maçonnes écossaises d'Adoption, si elles ne sont pas en même temps affiliées au Palladium, n'ont pas à venir dans cette galerie ; elles ont à la traverser isolément dans une circonstance unique : c'est lorsque, au cours d'une de leurs initiations, elles sont conduites au *Sanctuaire de la Vérité*, où l'on exige d'elles un sacrifice qu'il est inutile de préciser.

Le fond de la galerie Sainte-Hypathie donne, par trois portes, accès dans les salles réservées au Palladisme, chacune ayant son parvis où se tient, pour un nouveau tuilage et pour la remise des lettres d'invitation, un frère haut-gradé et luciférien.

La plus grande des trois salles est celle du Triangle, qui sert indistinctement aux initiations de Kadosch du Palladium et d'Élue Palladique, ainsi qu'aux réunions ordinaires des frères et sœurs qui ont fait

le premier pas décisif vers le culte de Lucifer divinisé. Dans cette salle du Triangle, exactement de la même superficie que le Temple de l'adoption ce qui attire l'œil, c'est une grande échelle à sept échelons, appelée l'*Échelle Lumineuse Palladique*, appliquée contre la muraille du midi.

Personne ne peut plus ignorer aujourd'hui, vu les divulgations de nombreux auteurs antimaçonniques, que, au grade de Kadosch, dans tous les rites ordinaires, il y a aussi une échelle à sept échelons qui joue un certain rôle. On la fait gravir au récipiendaire, en lui disant, au fur et à mesure qu'il monte, sept mots hébreux inscrits sur les échelons et dont on lui donne une explication assez obscure. Ces mots hébreux qui sont : « Tsedaka, Schor-Laban, Mathok, Elmounah, Amal-Sagghi, Sabbal, et Gemoul-Binah-Tebouna », sont remplacés, sur l'échelle palladique, par sept mots latins, présentés comme étant les noms des sept vertus cardinales ; et ces mots sont ceux-ci, dans l'ordre suivant, en partant de l'échelon inférieur : « *Labor, Ubertas, Caritas, Ignis, Felicitas, Emancipatio, Ratio*. » Les deux montants de l'échelle portent en outre, les mots : « *Æquilibrium, Æquitas* », et à la base ainsi qu'au sommet les lettres A et E. Enfin, la lettre V est répétée quatre fois, en métal découpé, autour de l'échelle.

Le récipiendaire monte à l'échelle, tandis que le président du Triangle prononce, d'une voix grave et solennelle, les sept mots, qui constituent la clef du secret palladique ; lorsqu'il est parvenu au dernier échelon, on le prie de se retourner vers l'assistance, et, perché là-haut, il écoute l'explication que voici :

« 1° Le *travail* a pour conséquence la *fécondité*. La *charité* zélée produit dans l'âme le *feu* sacré. Le vrai *bonheur* sera, lorsque l'*émancipation* aura été donnée à l'humanité par la *raison*.

« 2° Travail, fécondité, charité, feu, bonheur, émancipation, raison, sont les sept rayons lumineux que le Dieu-Bon projette sur le monde terrestre.

« 3° À la base et au sommet du monde terrestre, sont l'homme et la femme, personnifiés dans *A* et *E*, soit Adam et Ève, indispensables l'un à l'autre. Aussi l'humanité vit-elle dans un cercle sans fin par la pratique de l'enseignement divin, qui est la salutation de l'homme à la femme : *Ave, Eva, Ave*.

« 4° L'édifice de l'humanité, dont les sept dons du Dieu-Bon consacrent le triomphe, a sa stabilité assurée par l'harmonie des forces matérielles et morales ; c'est-à-dire qu'au matériel la pondération

des forces contraires donne l'*équilibre*, loi suprême de l'univers, et qu'au moral l'harmonie salutaire réside dans la justice, l'*équité*.

« 5° L'Être Suprême étant le principe des sept dons de la divinité à l'humanité, le nom même du Dieu-Bon est formé par la réunion des principes de ces sept dons. »

Ici, je prie le lecteur de vouloir bien se livrer à une simple constatation ; en prenant les initiales (*les principes*) des sept mots inscrits l'un après l'autre sur chaque échelon, et en les suivant dans leur ordre ascensionnel, il trouvera, formé par ces sept initiales, le mot : **L. U. C. I. F. E. R.**, « le nom même du Dieu-Bon », d'après les propres termes du rituel. Est-ce assez clair ?

En face de l'échelle lumineuse, c'est-à-dire au milieu de la muraille du nord, on voit un grand tableau donnant la représentation gnostique de la divinité double ; cette peinture est du F∴ Macdonald Bates, de Washington.



REPRÉSENTATION GNOSTIQUE DE LA DIVINITÉ DOUBLE

Le dessin ci-dessus est la reproduction exacte d'un tableau peint par le F∴ Macdonald Bates, et figurant dans le Temple des Kadosch du Palladium et des Élues palladiques (ou salle du Triangle), à Charleston. Ce tableau a été reproduit plus ou moins fidèlement dans divers rituels de magie ou de maçonnerie occulte.

Dans le parvis du Triangle, se trouve une porte ouvrant sur un emplacement divisé en deux étages, desservis par un petit escalier en spirale ; c'est la que sont les placards renfermant les accessoires du culte palladique, et il y a là aussi trois petits cabinets de réflexion.

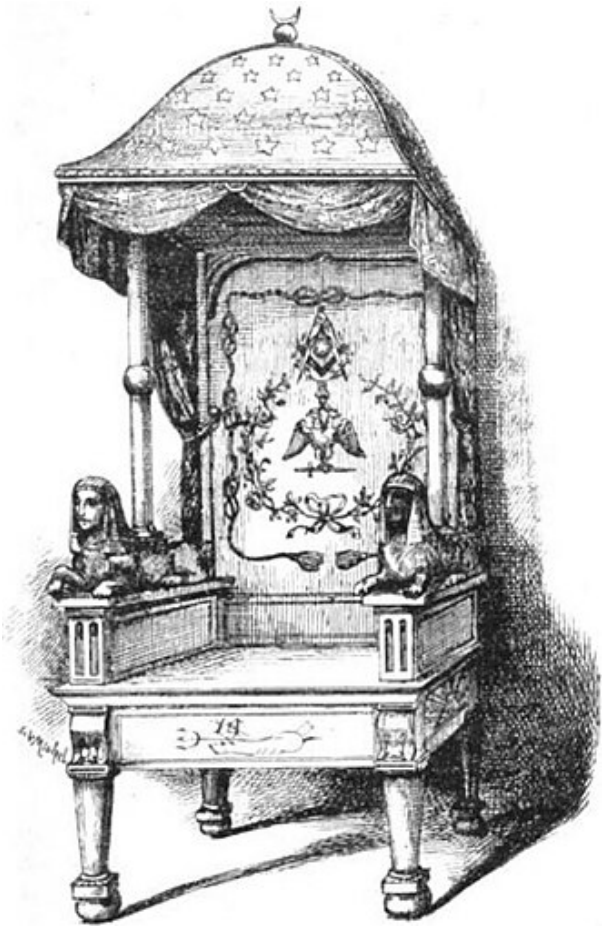
Passons au parvis du Grand Triangle. D'abord, à gauche, un escalier assez large conduit à l'étage supérieur ; de la descend encore un escalier conduisant au sous-sol. Puis, c'est la porte de la salle du Grand Triangle,

salle mesurant la même superficie que le Temple rouge des Kadosch, de l'autre côté de l'immeuble, et servant aux réunions des Hiérarques et des Maîtresses Templières. La description de cette salle est inutile ; nous avons vu une décoration analogue, à un temple de Singapore, à l'occasion de l'initiation palladique de miss Arabella D*** comme Maîtresse Templière.

Quant à la salle du Parfait Triangle, qui sert aux réunions des Mages Élus, elle est exactement de la même grandeur que le Temple du Suprême Conseil, auquel elle fait pendant dans l'immeuble. Elle se distingue par une profusion extraordinaire de dorures, d'ailleurs d'un fort mauvais goût ; c'est d'un luxe criard. Les tentures sont en belle soie blanche, entrecoupée de minces bandes noires ; aucune broderie d'emblèmes.

Les deux curiosités de cette salle, qui existaient déjà dans l'ancien local et que j'ai vues, par conséquent, dès 1881, sont la *Chaise d'or*, qui est installée contre le mur à droite en entrant, à quelque distance de l'orient, et l'*Urne Palladique* , qui est placée au milieu du temple, sur un gros bloc de granit ronge, taillé en cube parfait et d'une hauteur d'un mètre.

Une urne semblable se trouve partout où le Palladium Réformé Nouveau a constitué un atelier de Mages Élus (degré supérieur du rite) ; mais la Chaise d'Or n'existe qu'à Charleston. On l'appelle aussi le Saint-Siège de Baal-Zebouh ou tout simplement le Saint-Siège.



LA CHAISE D'OR OU SAINT-SIÈGE DE BAAL-ZÉBOUB
au Parfait Triangle des Mages Élus (Charleston).

Voici ce que les luciférien racontent à ce sujet :

C'était primitivement, disent-ils, un fauteuil de bois massif, en chêne, sculpté, appartenant et Albert Pike ; il était surmonté d'un dôme, orné de draperies en soie bleue constellée d'étoiles d'argent, et tel qu'on le voit dans notre dessin, sauf l'hiéroglyphe qu'on remarque sur le devant et qui n'y figurait pas.

Ce fauteuil de chêne était celui où le grand-maître de Charleston s'asseyait, lorsqu'il présidait le Suprême Conseil du Rite Écossais.

À l'époque où Pike créa le Rite Palladique Réformé Nouveau, « sous l'inspiration du Dieu-Bon », il rédigea lui-même les rituels des grades de Kadosch du Palladium, d'Élue Palladique, de Hiérarque et de Maîtresse

Templière. Quand il en fut au grade de Mage Élu, il ne put parvenir à l'écrire ; chaque fois qu'il s'apprêtait à tracer la première ligne du rituel, sa plume se brisait d'elle-même entre ses doigts, à peine avait-elle touché le papier. Pike changea de papier ; les plumes continuèrent à se bri ser. Il procéda à une grande évocation, dans son cabinet de travail, espérant avoir l'explication de ce mystère, de ce phénomène étrange ; aucun esprit n'apparut, mais une voix lui cria à l'oreille : « Va à Charleston ! »

Il prit le train le soir même et fit à Gallatin Mackey la confidence de ce qui arrivait. Justement, le docteur, qui attendait avec impatience le rituel de Mage Élu, avait fait préparer une salle pour la première tenue à ce haut degré, encore en projet ; et, comme l'honneur de présider cette tenue revenait à Pike, le docteur Mackey avait donné l'ordre de transporter dans la nouvelle salle le grand fauteuil de chêne.

Les deux chefs se rendirent donc au temple maçonnique. S'enfermant eux seuls dans la salle en question, ils implorèrent à genoux le Dieu-Bon lui demandant de les protéger contre les maleachs, à qui Pike attribuait l'impossibilité où il se trouvait d'écrire le cinquième rituel.

Ils n'avaient pas plutôt terminé leur prière, que, levant les yeux et regardant le fauteuil de chêne, ils furent stupéfaits de constater que le bois s'était instantanément transformé en or. En outre, un registre, relié en maroquin grenat avec coins d'acier, était placé sur le fauteuil, et une forte odeur de soufre remplissait la salle. Ils se levèrent, s'approchèrent de la Chaise d'or, où ils remarquèrent gravé en creux l'hiéroglyphe bien connu d'eux et qui est la signature de Belzébuth ; ils prirent le registre et l'ouvrirent.

C'était le rituel de Mage Élu, écrit en belle ronde très lisible, à l'encre verte, par la main du premier lieutenant de Lucifer. Il était rédigé en latin suivi de sept traductions : en anglais, en espagnol, en français, en allemand, en portugais et en hollandais. À la fin, la signature de Baal-Zéboub s'étalait, en or rouge, si éclatante, qu'elle semblait flamboyer et que l'œil en la regardant, éprouvait un éblouissement.

La volonté du Dieu-Bon s'était ainsi manifestée nettement ; il ne fallait pas que le grade de Mage Élu fût composé par un humain, même luciférien inspiré par les esprits du feu.

Mais, ce n'était pas tout ; un autre prestige allait surprendre encore les deux chefs.

Pike et Mackey convoquèrent pour le lendemain cinq de leurs adeptes les plus sûrs, pour constituer avec eux le comité directif du premier Parfait Triangle, leur donner lecture du merveilleux rituel, et se déclarer tous les sept créés dès ce jour Mages Élus. Le Palladisme allait désormais fonctionner ; on était alors en novembre 1870.

Tous les sept furent exacts au rendez-vous ; à l'heure dite, ils s'enfermèrent dans la salle réservée à cette importante réunion. Autour de la Chaise d'or, on avait disposé six sièges.

Albert Pike vint pour s'asseoir dans le fauteuil présidentiel, afin de déclarer la séance ouverte ; mais, à peine était-il assis, qu'il fut violemment projeté en l'air, comme par un ressort d'une grande puissance. Il ne se fit cependant aucun mal.

Les assistants étaient vraiment intrigués ; le grand-maître, morfondu. Il se demandait si le Dieu-Bon ne le jugeait plus digne d'être son vicaire ; en quoi pouvait-il avoir démérité ?… Quoiqu'il en fût, le droit de présidence du premier Parfait Triangle lui était refusé.

Ses six compagnons lui succédèrent dans la Chaise d'Or ; aucun n'y put demeurer assis plus d'une seconde ; un ressort invisible les rejetait l'un après l'autre.

Alors, qui allait donc présider la tenue ?… Telle était la question que tous les sept se posaient, sans pouvoir y répondre.

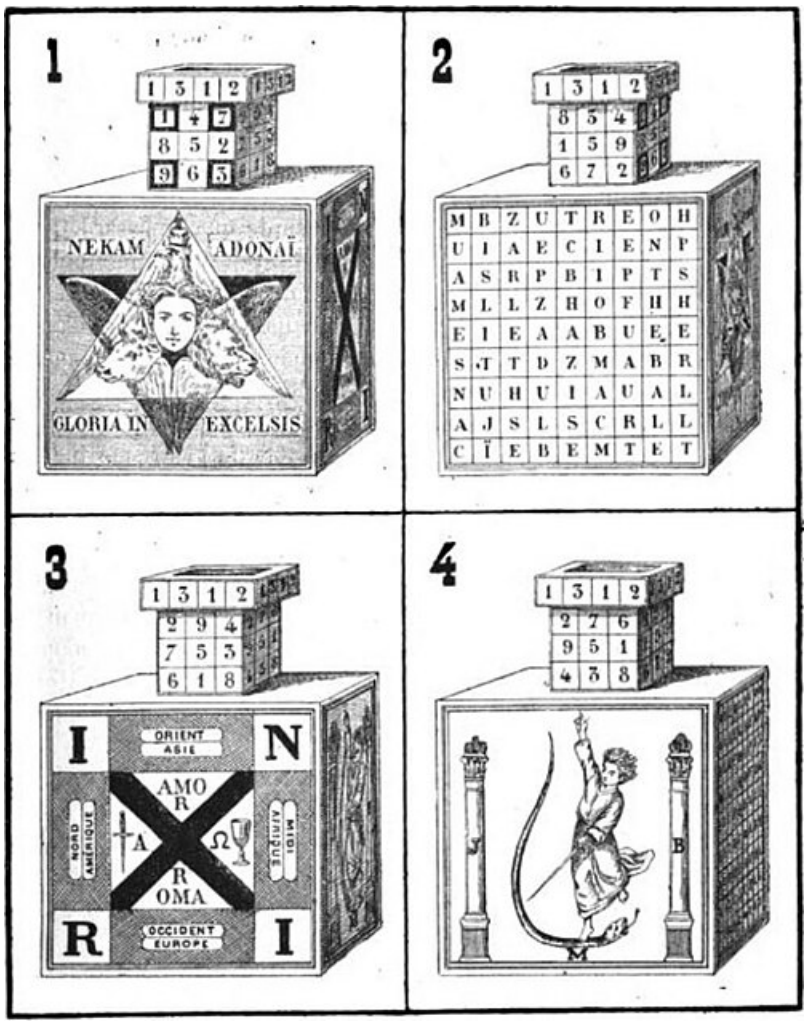
Soudain, un éclair brilla dans la salle, et les assistants aperçurent Belzébuth en personne, — Baal-Zeboub, pour répéter le nom qui lui est donné en arrière-loge, — assis dans la Chaise d'Or.

Ce fut Baal-Zéboub qui présida. Il était nécessaire que les adeptes appelés à recevoir le grade de Mage Élu fussent initiés par l'enfer lui-même. Le rituel diabolique était, comme tous les autres rituels, rédigé dans la note impersonnelle, et il était impossible de deviner que le président d'une séance d'initiation en Parfait Triangle serait un esprit du feu, spécialement délégué par Lucifer.

Du reste, il en est toujours ainsi, aujourd'hui encore. Partout où un Parfait Triangle existe, un démon apparaît chaque fois qu'il y a lieu de procéder à une initiation ; c'est lui qui interroge le récipiendaire, qui reçoit son serment et qui l'embrasse sur les lèvres. À Charleston, c'est Belzébuth qui opère.

La légende de la Chaise d'Or n'est racontée qu'aux Hiérarques : son récit les prévient, d'une façon indirecte, du cérémonial satanique qui les attend au dernier degré du Palladium. Il est aussi bon nombre de Maîtresses Templières, qui sont au courant de ce mystère des Parfaits Triangles ; ce sont les endiablées, les filles en état de possession permanente, celles qui seules assistent, dans le sanctuaire d'Eva, à une manifestation infernale, que je décrirai tout à l'heure.

La Chaise d'Or est donc montrée aux visiteurs étrangers, parvenus au moins au grade de Hiérarque. On peut la remuer, la changer de place, la transporter : elle est inoffensive ; mais il ne faut pas s'y asseoir. Je l'ai vue, je m'y suis assis, et, comme les autres, j'ai été projeté à un mètre cinquante ou deux mètres en l'air. J'ai examiné le siège : il est réellement en or massif, et il n'y a là absolument aucun ressort. On cite un frère palladiste de Chicago qui, avant de s'asseoir dans la Chaise d'Or, et croyant à un truc électrique habilement dissimulé, eut soin de revêtir un pantalon de soie qu'il s'était fait faire exprès et qui était, au surplus, doublé en caoutchouc : en punition de sa méfiance, il fut projeté à la hauteur du plafond de la salle, contre lequel il se blessa à la tête, et, en retombant, il se cassa une jambe. Depuis ce temps, quand on voit arriver dans un triangle un frère affligé d'une claudication, on se dit, entre haut-gradés palladistes, en manière de plaisanterie et en faisant allusion au boiteux : « Il a dû s'asseoir en pantalon de soie dans la Chaise d'Or. »



L'URNE PALLADIQUE

L'urne palladique, dont le dessin est ci-dessus, très exactement reproduit, est en usage uniquement pour les votes importants en Parfait Triangle, c'est-à-dire dans la réunion des Mages Élus. L'urne modèle est à Charleston. — 1. Côté faisant face à l'entrée du temple. — 2. Côté à gauche en entrant. — 3. Côté à droite en entrant. — 4. Côté faisant face à l'estrade ou orient du temple.

Quant à l'Urne Palladique, le dessin qu'on a vu plus haut est très complet ; mais des explications sont indispensables.

Cette urne est en bois du Brésil, laqué ; les peintures sont nettes et de couleur vive. Elle sert aux votes importants en Parfait Triangle. La partie supérieure (qui est remplie de chiffres), percée d'une fente pour introduire les bulletins, adhère au sommet du corps de la boîte, et ce sommet forme

une plaque blanche, qui s'enlève, lorsque le moment est venu de reconnaître le résultat des suffrages.

Le côté de l'urne, faisant face à l'entrée du temple, offre à la vue, comme sujet, un double triangle, formé d'un triangle blanc sur un triangle noir, et cet ensemble est un des symboles luciférien du dogme de la divinité double. Le triangle blanc figure le Dieu-Bon, Lucifer, et le triangle noir figure le Dieu-Mauvais, Adonaï. Dans le triangle blanc sont groupés une tête d'aigle, une tête humaine aux cheveux épars, une tête de taureau et une tête de lion. L'aigle porte un diadème impérial dont la base est une couronne de fer ; c'est là un emblème figurant Lucifer et sa puissance suprême. La tête humaine, ou paraissant humaine, est le visage de Baal-Zéboub, tel qu'il apparaît aux luciférien ; il a toujours les cheveux en coup de vent, épars, le plus souvent même hérissés. Baal-Zéboub est le premier lieutenant de Lucifer, le généralissime de ses légions diaboliques, l'annonciateur du prétendu Dieu-Bon ; aussi, quoique au-dessous de l'aigle, il est placé au-dessus du taureau et du lion. Le taureau, animal puissant et grand reproducteur de son espèce, est l'emblème figurant Astaroth, un des génies souverains du royaume du feu, le grand démon de l'impudicité. Le lion, roi des carnassiers, est l'emblème figurant Moloch, autre génie souverain du royaume du feu et l'égal d'Astaroth, mais, lui, grand démon des vengeances cruelles ; c'est lui que les ultionnistes luciférien invoquent, quand une mission de meurtre leur est donnée. Des ailes s'enchevêtrent dans les deux triangles noir et blanc, pour indiquer que les esprits du feu et les maleachs se transportent où ils veulent, d'un monde à un autre, avec la rapidité de la pensée. Le triangle noir est supposé rempli par le Dieu-Mauvais et ses trois souverains maléachs ; mais ceux-ci, au dire des luciférien, sont les chefs du royaume des ténèbres, et on ne les voit pas. On lit deux inscriptions : *Nekam Adonaï*, en haut, et *Gloria in excelsis*, en bas. Ces inscriptions se traduisent ainsi : « Vengeance (contre toi), Adonaï ! » et : « Gloire (à toi, Lucifer) au plus haut des cieux ! »

Le côté de l'urne, faisant face au mur de droite en entrant, est divisé en 81 cases ; dans chacune d'elles il y a une lettre. Cet assemblage de lettres paraît, au premier coup d'œil, un tohu-bohu incompréhensible. La lecture en est, cependant, très facile, à la condition de savoir qu'il faut commencer par la première case du bas, à gauche, prendre ensuite la case au-dessus,

puis celle à droite, en suivant toujours de gauche à droite en travers et de haut en bas ; la plus grande ligne, la diagonale, part donc de la première case de gauche en haut et va se terminer à la dernière case de droite en bas ; à partir de cette ligne, les lignes parallèles à la diagonale vont en diminuant de longueur, et la fin de la lecture est ainsi la lettre de la dernière case de droite en haut. Ce carré divisé en 81 cases (9 fois 9) donne la réunion des mots de passe et mots sacrés de chacun des grades du Rite Palladique. En lisant dans l'ordre convenu, on trouve, en effet : Caïn, Jésus, Bethlemitus, Maledictus, Lazare, etc.

Au surplus, l'Urne Palladique va me donner l'occasion d'indiquer une bonne fois ces mots de passe et mots sacrés.

Grade de Kadosch du Palladium (1er degré masculin). — Mot de passe : *Caïn*. Mot sacré : *Jésus Bethlemitus Maledictus*. (Ici, à la demande du tuileur, vous dites le premier mot ; il vous répond le deuxième, et vous répliquez en disant le troisième mot.)

Grade d'Élue Palladique (1er degré féminin). — Mot de passe : *Lazare*. Mot sacré : *Mirzam*.

Grade de Hiérarque (2e degré masculin). — Mot de passe : *Ult*. Mot sacré : *Baph*.

Grade de Maîtresse Templière (2e degré féminin). — Mot de passe : *Baal-Zéboub*. Mot sacré : *Lucifer*.

Grade de Mage Élu (3e degré masculin et dernier degré). — Mot de passe : *Tiphereth*. Mot sacré : *Ensoph*.

Le côté de l'urne, faisant face au mur de gauche en entrant, est remarquable par un X énorme, noir. Cet X représente le mystère qui assure, disent les luciférien, la perpétuité de l'espèce humaine, envers et contre Adonaï, ennemi de l'humanité qu'il a condamnée à disparaître par la mort, laquelle est son œuvre, tandis que Lucifer, au contraire, préside à la vie. Cet X mystérieux est également nommé croix de saint André, mais nullement en souvenir du martyre de l'apôtre du Christ, comme bien on pense ; saint André, aux yeux des occultistes du Palladisme, et, en général, aux yeux de tous les occultistes, c'est l'homme (*andros*) dans le sens de la virilité ; saint André signifie donc « virilité sainte ». Aux quatre angles de cette face

carrée de l'urne, on voit les lettres de l'inscription clouée sur la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais nous savons déjà comment les luciférien, et même tous les francs-maçons à partir du grade de Rose-Croix, interprètent les quatre lettres I, N, R, I. Elles sont, disent-ils, les initiales de la formule qui contient un des grands secrets de la vie éternelle donnée par le grand architecte et l'univers : « *Igne Natura Renovatur Integra*: la nature tout entière se régénère (se renouvelle) par le feu. » On voit encore ici l'*alpha* et l'*oméga*, c'est-à-dire : le Dieu-Bon est le commencement et la fin de toutes choses. On remarque un poignard d'un côté, un calice de l'autre ; ceci est pour rappeler aux adeptes que la profanation de l'Eucharistie est une loi : le poignard, qui sert à transpercer l'hostie ; le calice, qui, volé à un missionnaire ou acheté à un apostat, doit être un calice consacré ayant appartenu à un prêtre catholique, et qui sert aux plus ignobles sacrilèges. En opposition l'un à l'autre, on voit deux mots, bizarrement disposés et composés des quatre mêmes lettres : *Amor* et *Roma*, les lettres étant retournées à volonté ; ces mots symbolisent les deux religions en lutte l'une contre l'autre. *Amor*, c'est la religion luciférienne, la religion de l'amour ; *Roma* (inverse d'*Amor*), c'est la religion adonaïte, la religion de la haine, personnifiée dans Rome, la Rome papale. Enfin, aux quatre côtés de cette face carrée de l'urne, on lit le rappel des noms des quatre côtés d'un temple maçonnique, soit en tenue d'atelier masculin, soit en tenue d'atelier androgyne ; c'est-à-dire, chez les frères maçons : Orient (fond de la salle), Occident (côté de l'entrée), Midi (côté droit en entrant), Nord (côté gauche) ; et chez les sœurs maçonnes : climat d'Asie, climat d'Europe, climat d'Afrique et climat d'Amérique, correspondant aux noms des points cardinaux en suivant l'ordre indiqué ci-dessus.

Le côté de l'urne, faisant face à l'estrade ou orient du temple, est peu compliqué comme peinture. À droite et à gauche sont les deux colonnes emblématiques de la franc-maçonnerie, trop connues déjà pour qu'il soit utile que j'explique leur symbolisme ici ; d'autres auteurs ont fourni cette explication vraiment scabreuse ; un divulgateur a même donné le sens des trois grenades entr'ouvertes, qui sont au sommet de chaque colonne. Ma plume, je l'avoue, ne saurait aller jusque-là. Pour démasquer le satanisme et lui arracher ses voiles, je suis toujours prêt ; mais l'obscénité m'arrête : c'est là une latrine à laquelle je préfère laisser son couvercle. Entre les deux

colonnes, on voit un personnage, la main droite en l'air, index tendu, et la main gauche tenant une épée, dirigée contre un serpent foulé aux pieds. Ce personnage, c'est Belzébuth, dit Baal-Zéboub, et le serpent, c'est… je vous le donne en mille à deviner… c'est saint Michel ! Ce groupe représente le futur règne, qui sera établi par l'Ante-Christ, et qui sera, disent les luciférien, le triomphe définitif du Dieu-Bon. Alors, tandis que l'Ante-Christ détruira la religion adonaïte sur terre, Baal-Zéboub, généralissime des légions de la lumière et du feu, remportera la grande, décisive et éternelle victoire sur les légions des ténèbres et de l'eau. Mikaël, généralissime des armées d'Adonaï, subira une défaite terrible, irrémédiable ; en désespoir de cause, il se glissera dans le corps d'un monstrueux serpent amphibie, qui surgira du sein des océans et essaiera, en un suprême effort, d'envelopper Baal-Zéboub dans ses replis pour l'entraîner au fond des abîmes. Mais Baal-Zéboub écrasera l'ennemi, résistant pour la dernière fois. Ce sera là l'éclatante revanche de Lucifer. C'est pourquoi Baal-Zéboub, les cheveux hérissée (c'est son signe distinctif, ou du moins l'un de ses plus fréquents), est représenté domptant et écrasant le serpent amphibie Mikaël, tandis que son geste de la main droite annonce l'arrivée glorieuse, proclamé le règne bienheureux de Lucifer, vrai Dieu-Bon, et crie à l'humanité, désormais affranchie pour toujours, que les esprits adonaïtes, les maleachs, sont enfin réduits à l'impuissance. Il paraît que cet événement, ce sont les luciférien qui l'affirment, est, depuis le commencement des siècles, écrit dans les étoiles. Enfin, les lettres J, B, M, qui ont tant de significations, comme on sait, figurent sur ce côté de l'urne ; mais, dans le Palladisme, leur sens n'est plus *Jakin-Bohaz-Mahabone* seulement, ni même *Jacques Bourguignon Molay* ; elles signifient, en outre : *Jesus Bethlemitus Maledictus*.

Pour en terminer avec l'Urne Palladique, voyons sa partie supérieure. Tout à fait en haut, sont répétés quatre fois les chiffres 1, 3, 1, 2. L'explication banale est celle-ci : le Palladisme comporte 1 série de 3 grades masculins et 1 série de 2 grades féminins. Mais le sens vraiment sérieux est l'inscription de la date d'abolition de l'ordre des Templiers : année 1312. En opposition, vient au-dessous, spécialement encadrée dans le premier côté de l'urne vu en entrant, une date en quatre chiffres dispersés, mais faciles à réunir par un simple coup d'œil : année 1793. Cette date est

répétée dans les autres sens possibles, et toujours en croix autour du 5 central, sur les trois autres côtés de la partie supérieure de l'urne ; c'est la date fatidique qui doit se retrouver partout, que les palladistes doivent avoir sans cesse présente à la mémoire, comme date de la première vengeance de l'acte accompli en 1312, acte qu'ils qualifient de crime irrémissible. La royauté, par Philippe-le-Bel, avait été complice de la papauté abolissant l'ordre du Temple, ordonnant le procès du grand-maître Molay et des Templiers, que les palladistes déclarent, dans leurs triangles, être les adeptes purs de la vraie et sainte religion luciférienne au moyen-âge, et de qui ils disent tenir le Baphomet original, leur idole commune, idole essentiellement satanique. La première vengeance s'est donc exercée en 1793 ; la royauté a été frappée en la personne de Louis XVI, décapité le 21 janvier ; c'est pour cela que l'une des deux fêtes annuelles des palladistes a lieu le 21 janvier.

On remarquera que, dans les deuxième, troisième et quatrième côtés de l'urne, les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9, donnent invariablement, comme total par colonne, le nombre 15, quel que soit le sens de l'addition, horizontal, perpendiculaire ou diagonal. Il y a là, prétendent les palladistes, un important mystère ; ce nombre 15 serait appelé à jouer un grand rôle dans les temps qui précéderont la venue de l'Ante-Christ, et ce mystère sera révélé aux initiés luciférien par Baal-Zéboub lui-même, mais seulement à partir du jour de la naissance de la mère de l'Ante-Christ (29 septembre 1929).

Dans le premier côté de l'urne, les chiffres 1, 7, 9 et 3 sont l'objet d'un encadrement spécial qui les isole des autres chiffres ; la raison de cette particularité est qu'ici ces chiffres ne doivent pas entrer dans la combinaison qui donne le nombre 15 à chaque colonne dans n'importe quel sens. En effet, le nombre 15 ne se trouve que dans les deux colonnes, horizontale et perpendiculaire, qui se croisent au milieu du carré. Mais, par contre, il y a ici, toujours au dire des luciférien, la clef du grand mystère de l'accomplissement complet de la vengeance. En haut, dominant tout, l'année du crime irrémissible : 1312. Au-dessous, encadrés à part, les quatre chiffres donnant l'année du premier acte de la vengeance, la décapitation de la royauté : 1793. Restent les cinq chiffres disposés en forme de croix, 4, 8, 5, 2 et 6 ; le total donné par l'addition de ces chiffres reproduit, d'une

manière cachée, le total donné par l'addition des chiffres de l'année où s'accomplira le second acte de la vengeance, c'est-à-dire l'abolition définitive de la papauté. Et les occultistes luciférien ajoutent : cette année se trouve dans le siècle prochain.

D'après leurs calculs, ils arrivent à découvrir exactement l'année en question, et voici comment ils opèrent :

D'une part, ils prétendent, en vertu de leurs révélations sataniques, — révélations fausses, je me hâte de le dire, car la science de l'avenir n'appartient pas à Satan, mais à Dieu seul, — ils prétendent que l'Ante-Christ, commencera sa mission à l'âge de trente-trois ans, remplira alors le monde de ses merveilleux prestiges et entamera la lutte décisive contre la religion du Christ ; cette lutte terrestre durera une année, au bout de laquelle la papauté sera à jamais abolie, et alors commencera la grande bataille céleste, qui tiendra trois années pleines, pour se terminer par la victoire éclatante de Lucifer sur Adonaï.

D'autre part, ils déclarent, toujours d'après les mêmes révélations, que l'Ante-Christ naîtra d'une fille, née elle-même trente-trois ans auparavant ; la mère de cette fille aura également pour mère une fille de trente-trois ans ; et ainsi de suite, en remontant, sans qu'il y ait de nombreuses générations dans cette succession de filles-mères prédestinées.

Se basant sur ces données, les occultistes luciférien considèrent que, dans le siècle prochain, il y aura quatre années dont les chiffres additionnés ont pour total le nombre 25. C'est là le nombre fatidique, puisque 4, 8, 5, 2 et 6, c'est-à-dire les cinq chiffres disposés en forme de croix et trouvés en dehors de 1793, donnent, additionnés, le total 25. Les années

du siècle prochain, dont le total impérieusement requis est 25, sont donc : l'année 1969, l'année 1978, l'année 1987, et l'année 1996.

Or, l'année 1996 est la seule, de ces quatre, qui concorde en même temps, avec les révélations sataniques faites au sujet de l'Ante-Christ et de sa généalogie.

29 septembre 1863, naissance de la bisaïeule de l'Ante-Christ.

Trente-trois ans s'écoulent.

29 septembre 1896, naissance de l'aïeule de l'Ante-Christ.

Trente-trois ans se passent encore.

29 septembre 1999, naissance de la mère de l'Ante-Christ.

Trente-trois ans s'écoulent de nouveau.

29 septembre 1962, naissance de l'Ante-Christ.

Ce jour est aussi celui du couronnement de l'avant-dernier pape.

À trente-trois ans, l'Ante-Christ se révèle au monde, soit le 29 septembre 1995.

C'est le commencement de la lutte terrestre, qui dure un an.

29 septembre 1996, abolition définitive de la papauté, et commencement de la grande bataille céleste, qui dure trois pleines années.

29 septembre 1999, triomphe décisif de Lucifer sur Adonaï, les maleachs commandés par le généralissime Mikaël étant écrasés par les esprits du feu commandés par le généralissime Baal-Zéboub.

Les occultistes luciférien se disent d'accord avec la prophétie de saint Malachie, laquelle n'assigne que neuf successeurs à Léon XIII, pape actuellement régnant. Seulement, eux, ils ont la prétention de préciser, et, à les entendre, cette série des neuf derniers papes sera terminée exactement le 29 septembre 1996.

Ils ajoutent encore : « Il a été dit, par une voix plus autorisée même que celle du prophète adonaïte Malachie, que ce *monde* durerait *mille ans et plus*. Par ce *monde*, il faut entendre le monde selon le Christ, le règne d'Adonaï. Or, l'année 1999 est la limite extrême du délai caché par l'expression *mille ans et plus*. Si ce monde devait vivre seulement une année de plus, la voix autorisée aurait dit : *deux mille ans*. Mais les adonaïtes, obligés de confesser la vérité, ne la disent pas toute : ils trompent leurs fidèles en déclarant que le règne de l'Ante-Christ marquera la fin des temps, et qu'à ce règne, suivi de la fin du monde, succédera le jugement dernier par le Christ ; la vérité vraie, c'est que le règne de l'Ante-Christ marquera, au contraire, le commencement d'une ère nouvelle, celle de l'humanité à jamais heureuse par la religion du Dieu-Lucifer, universellement et à jamais établie. »

Tels sont les impudents mensonges que débitent les chefs du Palladium aux initiés des plus hauts grades.

On voit que, sans que cela paraisse, de nombreuses choses sont écrites sur l'Urne Palladique du temple des Mages Élus.

En ce qui concerne le Vatican luciférien, il ne me reste plus à parler que du Labyrinthe Sacré, des quatre sanctuaires qui lui font angles, et du Sanctum Regnum.

J'ai dit que le Labyrinthe Sacré occupe le centre de l'immeuble et y forme une construction spéciale dont le sommet s'élève seulement à 4 mètres 50 au-dessus du niveau du rez-de-chaussée ; ce sommet est légèrement arrondi.

On parvient au labyrinthe par la galerie des Statues ; là, deux larges portes s'ouvrent, ne donnant exclusivement passage qu'aux membres des hauts-grades ayant l'initiation palladique, ou aux visiteurs étrangers appartenant à l'un des autres rites luciférien. C'est le grand parvis ou parvis du Labyrinthe Sacré, vaste pièce qui n'a pas moins de 160 mètres de superficie : c'est une magnifique salle des pas-perdus, où se rencontrent, avant les séances, les véritables chefs de la secte, soit ceux qui habitent Charleston, soit les membres des Directoires et les Grands-Inspecteurs Généraux venus dans cette ville au cours de leur voyage.

On est là chez soi, sans avoir à craindre d'être dérangé par des frères de grades inférieurs ou des initiés avec l'anneau. Les présentations ont lieu, on fait connaissance ; ou se donne, de vive voix, des nouvelles de la maçonnerie du monde entier. À l'angle de droite en entrant, sur une grande table autour de laquelle on circule, sont déposés les journaux et bulletins des diverses puissances maçonniques du globe. À l'angle de gauche est établi un buffet, tenu par des servants du Palladium.

Les Maîtresses Templières, celles du moins qui ont eu la révélation d'Astarté, sont admises au grand parvis ; elles y parviennent par l'escalier dont l'entrée est marquée par le n° 4 sur le plan, c'est-à-dire qu'elles arrivent par le sous-sol, comme pour se rendre dans les temples de l'aile gauche. Le n° 5 indique également l'entrée d'un escalier conduisant au sous-sol, mais dans une partie isolée du reste et absolument réservée à certaines pratiques du Palladisme, dont quelques-unes sont monstrueuses. Parfois, un des haut-gradés, entré au grand parvis en habit ou en redingote,

vous quitte et disparaît par l'escalier (n° 5) ; quelque temps après, vous le voyez revenir en costume de Mage Élu, précédé d'un servant palladique ; tous deux traversent solennellement le grand parvis et s'en gagent par la grande porte centrale qui sert d'entrée au labyrinthe. C'est un Mage Élu, un prêtre du prétendu Dieu-Bon, qui va dire la « messe blanche » à l'autel de Lucifer. Il arrive souvent, alors, qu'une des Maîtresses Templières qui sont la demande à remplacer le servant pour assister le Mage Élu dans ses dévotions.

Le labyrinthe lui-même a un diamètre de 50 mètres environ, dans lesquels il faut comprendre l'épaisseur des murailles maîtresses et la largeur du grand couloir circulaire qui entoure le corps de la construction. L'entrée est gardée, extérieurement, par un servant palladique, dans le grand parvis, et intérieurement, par deux membres de la *Masonic Veteran Association*, dans la vaste galerie de pourtour. Le labyrinthe n'existait pas dans l'ancien immeuble ; c'est une innovation dont Albert Pike et le docteur Mackey eurent l'idée, quoiqu'il paraisse, à vrai dire, que le mérite de l'invention remonte aux Gnostiques des premiers siècles de l'ère chrétienne.

C'est un gros pâté de bâtisse massive, au milieu duquel serpentent des corridors étroits (1 mètre 50 de largeur), aux murs uniformes, enduits de stuc, sans aucune décoration.

On y pénètre par sept portes, chacune ayant à son fronton le nom d'une des vertus cardinales luciférienne : *Porte Labor, Porte Ubertas, Porte Caritas*, etc.

La principale utilisation du Labyrinthe Sacré a lieu pour la sélection des Kadosch du Palladium que les chefs décident d'élever au grade de Hiérarque. Une promenade au labyrinthe équivaut, en quelque sorte, à un examen. Lorsqu'on pense que tel Kadosch a enfin bien compris quel est le grand secret, on lui propose, un soir, une promenade au Labyrinthe Sacré. On lui fait faire le tour de la galerie circulaire ; on lui montre les sept portes ; on l'invite à réfléchir de son mieux, en lui disant qu'une de ces portes, une seule, conduit à la vraie lumière : c'est à lui de faire un bon choix avant de s'engager à l'intérieur du dédale.

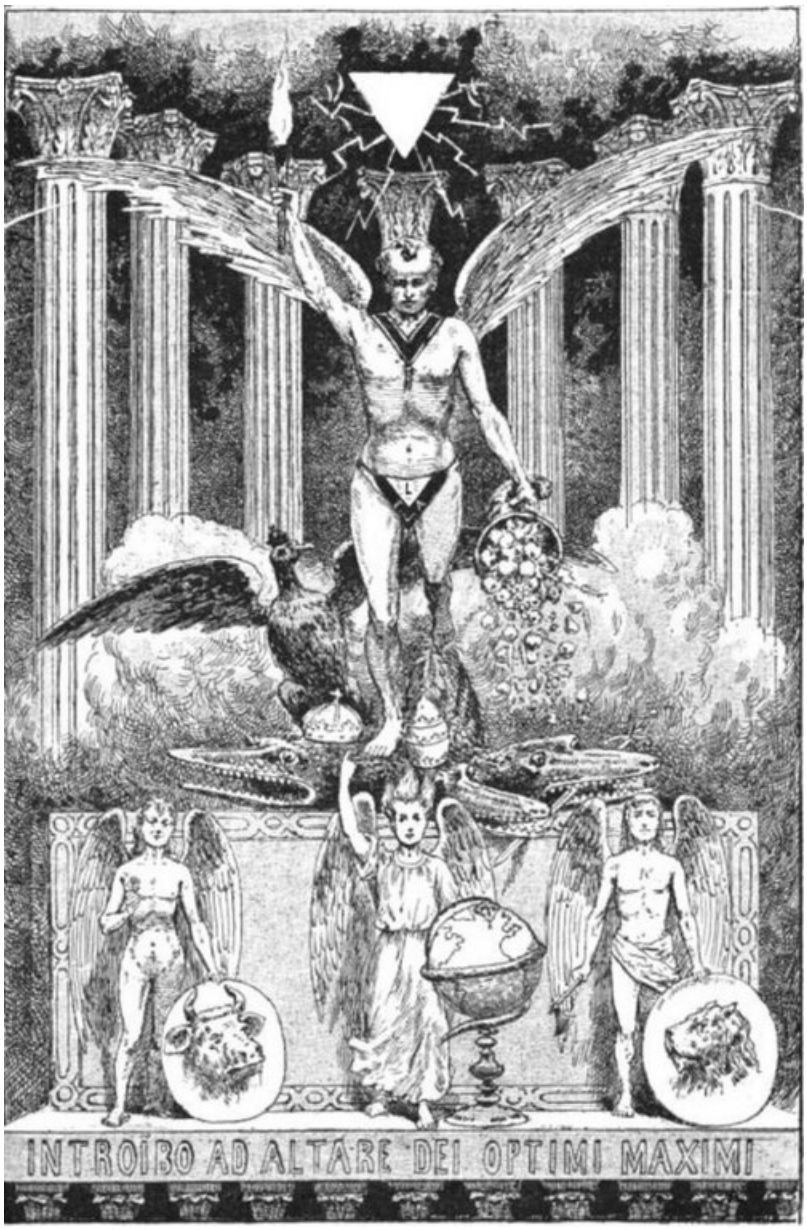
En jetant un coup d'œil sur le plan, le lecteur se rendra facilement compte de ce qui se passe. Si le Kadosch palladique s'engage par n'importe

quelle entrée autre que celle de la *Porte Ignis*, il erre à travers des corridors qui communiquent les uns avec les autres par des ramifications multipliées ; il aura beau tantôt prendre à droite et tantôt à gauche, revenir sur ses pas, recommencer sa route à l'une quelconque des bifurcations pour reprendre dans un nouveau sens ; quoi qu'il fasse, au lieu de trouver le but de ses recherches (qui doit être le Sanctuaire de la Vraie Lumière), il reviendra fatalement à l'une des six mauvaises portes, après plus ou moins de détours et de temps perdu ; il peut même arriver qu'il sorte précisément par la porte où il est entré. Ces corridors, non seulement constituent un enchevêtrement inextricable, mais encore tantôt montent et tantôt descendent, passent au-dessus et au-dessous les uns des autres, sans que celui qui y circule puisse soupçonner la raison de ces montées et de ces descentes : il est là, livré à lui-même, muni d'une lanterne sourde qui lui permet de constater qu'aucune embûche ne lui est tendue, mais qui lui est insuffisante pour se guider, car il n'a aucun point de repère et voit partout le même mur et la même voûte. Il est bientôt dérouté, désorienté ; et quand il est sorti par une des portes donnant sur la galerie circulaire, il n'a plus le droit de rentrer par une autre porte pour recommencer ses recherches ; l'expérience est terminée.

La bonne entrée, c'est celle de la *Porte Ignis*. Le corridor, dont le sol incline en légère descente, n'est point long. Au bout de quelques pas, on tourne à gauche, puis à droite, et l'on se trouve en présence d'une porte entièrement dorée, sur laquelle se détache en lettres d'argent la devise : « *Quære et invenies*. » À peine le néophyte a-t-il posé le pied sur le seuil que la porte dorée s'ouvre d'elle-même, et il n'a plus qu'à pénétrer dans le Sanctuaire de la Vraie Lumière, nommé encore Oratoire ou Sanctuaire des élus du Dieu-Bon.

C'est une chapelle carrée, mesurant sept mètres sur chacun de ses côtés. Au fond, se trouve l'autel de la divinité palladique , autel d'une richesse inouïe. Lucifer, ailes déployées, semble descendre du ciel : de la main droite, il élève un flambeau ; de la gauche, il répand les fruits de la terre, qui s'échappent d'une corne d'abondance. La statue repose uniquement sur le pied droit, qui foule un monstre à triple tête de crocodile. Une des trois têtes du monstre porte un diadème impérial, symbole de la royauté, la tête du milieu est couronnée d'une tiare pontificale, emblème de la papauté ; la

troisième tête, tenant une épée dans la gueule, symbolise la tyrannie militaire. Lucifer, orné du cordon et du tablier palladiques, a auprès de lui l'aigle au diadème de fer. L'idole est en or massif, très artistement ciselé ; le dieu est environné de nuages en argent, le tout compris dans un triangle délimité par sept colonnes du plus beau marbre. Tout à fait au fond, on remarque, au sommet, un triangle lumineux et renversé tranchant sur des nuées noires, et d'où jaillissent des éclairs. Au-dessous de l'idole principale et sur la table de l'autel, il y a trois statuettes représentant Belzébuth (au milieu), ayant auprès de lui une sphère terrestre qu'enlace un serpent, Astaroth avec un médaillon où figure une tête de taureau, et Moloch avec un médaillon où figure une tête de lion ; Belzébuth élève la main droite pour montrer Lucifer qui arrive, Astaroth tient une rose et Moloch une hache. Onze colonnettes supportent l'autel. Sur la large épaisseur du marbre formant entablement, on lit ces mots : « *Introïbo ad altare Dei Optimi Maximi* », qui constituent la première phrase de la messe blanche ou messe luciférienne selon le grand rite.



L'AUTEL DE LUCIFER, au Suprême Directoire Dogmatique de Charleston.

Le néophyte, qui a su choisir la bonne porte, parvient donc au sanctuaire, réfléchit de nouveau, et est désormais fixé sur le secret des secrets ; il est mûr pour devenir Hiérarque, et il a l'avantage d'être initié à Charleston même.

Les autres, ceux qui se sont vainement promenés à travers les dédales du labyrinthe, sont ajournés. On les fait assister, dans le courant du trimestre, à

une conférence sur les bienfaits divins du feu éternel ; après quoi, l'expérience est renouvelée. Si cette fois l'un d'eux n'a pas compris encore que la *Porte Ignis* est la seule conduisant à la vraie lumière, il demeure Kadosch du Palladium et jamais il ne sera promu Hiérarque.

Aux quatre angles du carré qui contient le labyrinthe, il y a tout autant de sanctuaires, servant à des initiations.

Le premier, à droite, est la *Chambre infernale des Rose-Croix*, déjà décrite par les principaux auteurs qui ont fait des révélations sur la franc-maçonnerie. À Charleston, on y pénètre par le grand parvis ; mais il ne faut pas oublier que les récipiendaires passent par là sans savoir où ils sont, car ils ont la tête recouverte d'un sac dont ils ne sont débarrassés qu'une fois dans la chambre ; cette chambre représente le royaume du feu et permet aux intelligents de comprendre le grand secret. Ici, je dois rappeler que tous les candidats Rose-Croix ne passent pas par la Chambre Infernale ; une sélection est opérée ; les imbéciles, dont on a besoin, mais à qui il ne faut rien dire, gardent tout le temps leur sac sur la tête et sont promenés n'importe où.

La deuxième pièce d'angle du labyrinthe est le *Sanctuaire de la Sagesse*, également décrit par plusieurs auteurs anti-maçonniques, ceux qui ont eu entre les mains le rituel de Laffon-Landébat, le seul explicite. C'est là que le postulant au 30^{e} degré écossais offre l'encens à Lucifer encore voilé par des emblèmes. On accède à cette pièce par la galerie Saint-Jacques.

La galerie Sainte-Hypathie donne accès aux deux autres pièces d'angle. L'une est le *Sanctuaire de la Vérité*, qui sert à diverses initiations du Rite d'Adoption, c'est plutôt un boudoir qu'une chapelle, et rien n'y trahit le luciférianisme pur. L'autre est le *Sanctuaire Palladique d'Eva*, où se trouve un autel dont l'idole représente la mère de l'humanité. C'est là qu'est conduite la Maîtresse Templière sur laquelle les chefs ont fondé quelque grand espoir, celle qui est destinée à jouer un rôle actif ; ce complément d'initiation a lieu trois mois après l'initiation ordinaire, si la sœur habite Charleston, ou lorsqu'elle y vient, si elle est étrangère à la ville. On la laisse en tête-à-tête avec l'idole, après lui avoir recommandé d'adresser à Eva une prière fervente, au gré de son inspiration. Alors, si la Maîtresse Templière est vraiment élue dans le sens secret du mot, c'est-à-dire si elle est médium

luciférien, une manifestation diabolique se produit : la statue s'anime, la matière de l'idole disparaît et fait place à un démon, ou plutôt à une démone, Astarté, qui se révèle à l'initiée, lui parle et l'embrasse, comme Baal-Zéboub embrasse le Mage Élu admis au sacerdoce luciférien.

Chacun de ces sanctuaires possède un « sacrarium », sorte de réduit où sont classés, dans des placards, les objets servant au culte.

Enfin, au milieu du bâtiment situé tout à fait au fond de l'immeuble, en un endroit inaccessible et derrière le Labyrinthe Sacré, se trouve le Sanctum Regnum, précédé du parvis interdit à tous (*prohibitum propylæum*). Dans ce parvis, se tiennent constamment, se relayant, deux membres de la *Masonic Veteran Association*, choisis parmi les plus dévoués et les plus sûrs de cette phalange d'élite.

Le Sanctum Regnum est un appartement de forme triangulaire, dont les murs sont d'une épaisseur invraisemblable, plus épais même que les murailles maîtresses. Comme si la garde vivante du péristyle ne suffisait pas à en défendre l'entrée, deux portes de fer, toujours fermées, en forment la clôture. Seuls, le suprême chef dogmatique et les dix membres du Sérénissime Grand Collège franchissent ce seuil, lors des tenues. On peut néanmoins y pénétrer en dehors des séances ; mais il faut avoir au moins le grade de Hiérarque et être accompagné dans cette visite par l'un des onze ayant droit de siège nominatif.

On sait que l'organisation du Sérénissime Grand Collège est essentiellement cabalistique ; toutefois, il est important de rappeler ici qu'en séance, les chefs suprêmes ne se connaissent plus par leurs noms d'hommes. Le suprême chef dogmatique est l'*Ensoph*, et les autres sont les dix *Séphiroth*. Ainsi, pour prendre la composition du plus haut pouvoir directif de la secte au 1er mars 1891 : Albert Pike était l'*Ensoph* ; Georges Mackey, *Kether* ; Chambers, *Khkohma* ; William Upton, *Binah* ; le juif Essex, *Khésed* ; Crowel, *Din* ; Macdonald Bates, *Tiphereth* ; Walder père, *Netzakh* ; le gros Bruff, *Hod* ; Ireland, *Iesod* ; et Richard Thompson, *Malkhuth*. Quand un des dix assistants du chef suprême est remplacé pour cause de décès ou pour une raison de force majeure, son successeur prend son nom cabalistique : c'est ainsi que Chambers a succédé à Frédérick

Webber comme deuxième séphirah (*Khokhma*), Bates à Thomas Tullock comme sixième séphirah (*Tiphereth*), etc.

J'ai donc visité le Sanctum Regnum, et je crois ne pas me tromper en affirmant que ceux qui ont mis le pied dans la salle triangulaire de Charleston sont infiniment peu nombreux ; car tous les Hiérarques et Mages Élus n'ont pas l'occasion de faire un voyage aux États-Unis d'Amérique.

Le Baphomet templier (place n° 1 sur le plan) ressemble à celui de Calcutta, dont j'ai donné la reproduction, page 89. Il y a lieu, pourtant. de noter les différences que voici : l'idole de Charleston est plus grossièrement exécutée et présente des caractères de vétusté incontestables, sans que cela prouve néanmoins qu'elle remonte au temps de Jacques Molay ; la tête de boue est d'un aspect de brutalité frappante ; le front est très large, la croix avec rose, au pied de laquelle est le pélican, est l'effet d'une modification récente, puisque le Baphomet templier portait là un caducée, dit-on ; les deux serpents indien et égyptien de droite et de gauche, qu'on remarque à Calcutta, n'existent pas à Charleston ; enfin, la signature de Baal-Zéboub ne figure pas sur le globe terrestre. Par contre, au Baphomet du Sanctum Regnum, le globe s'ouvre et recèle un tabernacle ; c'est dans ce coffre que sont déposés les manuscrits originaux des « livres saints » du satanisme. Il y a là les manuscrits les plus rares d'Albert Pike : *Ariel ; Dogme et Morale ; les Hymnes Sacrés ; les Legenda Magistralia ;* le *Sephar H'Debarim ;* la *Conduite secrète du Palladisme ;* le *Ritual of the New and Reformed Palladium* (quatre grades sur cinq) ; *la Vraie Lumière ; le Livre des Révélations ; le Verbe Suprême*. Il y a aussi les livres sacro-saints : *le Rituel de Mage Élu,* réputé écrit par Baal-Zéboub, et le livre Apadno, qui contient l'histoire prophétique du règne de l'Ante-Christ, au point de vue satanique, et qui serait, s'il fallait en croire les palladistés, de l'écriture de Lucifer lui-même.

Cette idole hideuse, voilà le Palladium de la franc-maçonnerie universelle. C'est devant elle, — ainsi l'attestent les membres du Sérénissime Grand Collège, — que le Dieu-Bon se manifeste en personne, régulièrement une fois par semaine.

Cette apparition fait partie de celles dont je n'ai pas été témoin ; à ce sujet, je ne fais donc que répéter ce qui m'a été déclaré.

Voici, d'après Chambers, comment a lieu cette manifestation :

Les murs du Sanctum Regnum, qui sont sans ornement, mais peints d'une couche uniforme d'un vert extrêmement vif (on en éprouve un vrai malaise de la vue, en entrant), se mettent tout à coup à « suer des flammes ». Une chaleur intense se produit ; mais on n'en est nullement incommodé. Sept craquements sourds se font entendre ; il semble que le sol se déchire formidablement à une lointaine profondeur. Les assistants tombent alors à genoux et baisent le sol. Un souffle chaud et impétueux leur brûle le visage, l'espace d'une seconde à peine. À l'instant même, ils voient Lucifer devant eux, debout, à trois pas en avant du Baphomet.

Il n'apparaît pas sous une forme monstrueuse, mais comme un beau jeune homme d'une trentaine d'années. Des fois, il a des ailes ; d'autres fois, non. Les arcades sourcilières sont généralement contractées.

Aussitôt paru, il impose les mains sur les assistants, qui se sentent embrasés d'un feu mystérieux ; ils en éprouvent une douleur étrange, mêlée de volupté, m'a dit Chambers. Après quoi, il leur dit de s'asseoir ; mais, lui, il demeure debout.

L'entrevue est de durée variable, mais n'excède jamais trente-trois minutes.

Il parle d'une voix brève, par phrases courtes, d'un ton un peu saccadé ; toutefois, le timbre est mélodieux : on dirait une musique charmeuse.

Il m'interroge jamais sur des faits présents ou passés ; mais il lui arrive de demander aux assistants, à l'un après l'autre, de formuler leur opinion sur telle ou telle conjecture. Néanmoins, après avoir fait formuler les avis, il n'en tient aucun compte : il semple qu'il a voulu simplement provoquer des explications. Il dit nettement et carrément ce qu'il faut faire.

Il conclut toujours par des encouragements à ses fidèles ; il les assure du triomphe final de sa cause. Tout cela est dit avec un calme bizarre, dont il ne sort que pour vomir parfois des blasphèmes contre la Vierge Marie ; lorsqu'il met en question la Mère du Christ, il change subitement d'aspect : sa voix tremble, la colère étincelle dans ses yeux, il crispe les poings. Cependant, il parvient à se maîtriser finalement ; il passe la main sur son visage et prend un autre sujet de conversation, sans transition aucune.

Sa disparition est brusque. Henri Buist, qui m'a parlé, lui aussi, de ces manifestations de Lucifer, m'avoua un jour tenir de Webber que celui-ci avait été frappé de la soudaineté inexplicable du départ du dieu des palladistes : Buist en concluait que ce départ inopiné n'était peut-être pas volontaire ; car l'esprit eut souvent une phrase coupée à l'instant même où il s'évanouissait à l'improviste. Je ne sais pas ce que Webber et les autres en pensaient ; mais Buist, en me relatant ce détail, me parut quelque peu impressionné.

Derrière le Sanctum Regnum sont les archives du Rite Écossais (à droite) et celles du Rite Palladique (à gauche) ; l'entrée est par la salle du Suprême Conseil et par celle du temple des Mages Élus.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les autres étages de l'immeuble. Il me suffira de dire que, partout, les salles destinées aux initiations et aux tenues des divers grades sont bien disposées et confortablement aménagées. Au premier étage, il faut signaler pourtant l'immense Salle des Fêtes, située exactement au-dessus du temple du Suprême Conseil, de celui des Mages Élus, du Sanctum Regnum et de leurs trois parvis ; cette salle a un très beau parvis au-dessus de celui des Kadosch, mais d'une grandeur double. La Salle des Fêtes, de forme rectangulaire, a 42 mètres de long sur 22 de large, soit, en superficie, 924 mètres carrés ; éclairée à l'électricité, elle offre un aspect féerique. La galerie de l'aile droite se nomme Galerie Saint-Frédéric (il s'agit de Frédéric de Presse) ; celle de l'aile gauche, Galerie Saint-Julien (il s'agit de Julien l'Apostat).

En somme, le Vatican luciférien de Charleston est un splendide immeuble, surtout à l'intérieur, et chaque jour il s'enrichit et s'embellit davantage, grâce aux contributions prélevées par les chefs suprêmes sur le budget des rites maçonniques du monde entier.

Du reste, en Amérique, et principalement aux États-Unis, la secte est très florissante.

On a pu voir, dans un dessin (page 345) le temple maçonnique de Philadelphie, qui a un faux air de superbe et grandiose cathédrale. Cinq années ont été nécessaires à sa construction, laquelle a coûté sept millions et demi de francs (1,500,000 dollars) ; la pose de la première pierre, à laquelle

dix mille maçons assistaient, a été effectuée le 24 juin 1868 ; quant à la cérémonie d'inauguration, elle a eu lieu le 29 septembre 1873.

Le temple de Philadelphie, situé entre quatre rues, occupe un terrain de 3,420 mètres carrés. La tour principale, qui est à l'angle de droite, a une superficie de 12 mètres carrés à la base, et sa hauteur totale est de 64 mètres. La façade est en style roman, avec adjonction d'emblèmes maçonniques figurant dans la décoration du monument. Cet édifice magnifique est la propriété de la Grande Loge de Pensylvanie.

La bibliothèque est située au rez-de-chaussée, ainsi que la Salle des Fêtes, les bureaux, le salon des grands officiers, la luxueuse Salle d'Honneur où sont reçus en récréation les visiteurs étrangers de haute marque. Deux escaliers monumentaux donnent la principale communication entre les divers étages. La Salle des Fêtes, qui sert surtout aux banquets, a près de 500 mètres de superficie.

Au premier étage, sont les temples de la Grande Loge, du Grand Chapitre, avec leurs parvis, leurs cabinets, leurs magasins. En outre, chacun des trois grades symboliques y a son temple spécial. Ces pièces ont, en moyenne. 20 mètres de long sur 12 de large et une hauteur de 7 mètres. Le temple de la Grande Loge, le plus grand, a 480 mètres carrés de superficie (soit 16 mètres de largeur et 30 mètres de longueur), et 12 mètres de hauteur. Le temple du Grand Chapitre est de la même largeur ; mais il ne mesure que 24 mètres en longueur.

Il convient de noter aussi le grand hall qui tient le milieu de l'édifice et donne à l'intérieur le jour et la ventilation nécessaires. Le temple du Grand Campement des chevaliers Templiers est au second étage. Indépendamment des salles affectées aux initiations et aux tenues, l'édifice comporte de nombreux appartements où les membres de la secte peuvent se costumer, se rafraîchir et se délasser entre frères et sœurs. Toutes ces pièces, bien aérées, sont chauffées à la vapeur.

À Philadelphie, les francs-maçons ne font pas grand mystère de leur qualité. Ainsi, lors des fêtes du centenaire de l'indépendance des États-Unis, la secte organisa dans la ville une procession solennelle, dont tous les journaux ont rendu compte. Elle eut lieu le 1er juin, et huit mille chevaliers du Temple, appartenant aux divers Grands Campements américains, y

prirent part. Ils se rendirent, avec leurs officiers en tête, de Broad-street au temple maçonnique, et là ils furent passés en revue par le F∴ Knigston, grand-maître de Pensylvanie, entouré des hauts dignitaires. Les journaux rapportent que leur marche fut bien exécutée, et que les diverses évolutions propres à l'exercice des Chevaliers du Temple, telles que formations de croix, de triangles, etc., furent effectuées avec une précision remarquable. Les Chevaliers, ainsi exhibés publiquement par la secte, avaient été choisis parmi les hommes de la plus belle prestance ; ils portaient leur uniforme complet, lequel consiste en tunique et pantalon bleu foncé, bicorne à claque orné de plumes, baudrier blanc, ceinturon d'épée et gants jaunes ; sur les gants et sur la gaine de l'épée figure la croix templière. Cette procession produisit à Philadelphie un grand effet.



PROCESSION DES CHEVALIERS DU TEMPLE
devant le Temple maçonnique de Philadelphie, lors des fêtes du centenaire de l'indépendance américaine (1883).

Il faut signaler encore, aux États-Unis, le temple maçonnique de Chicago, bien que cet édifice n'ait aucune élégance. C'est une construction massive, gigantesque, de fort mauvais goût. On dirait des docks, un entrepôt immense. Ce qui fait que cet édifice sort de l'ordinaire, c'est qu'il est la plus haute maison qui existe sur le globe : il y a là vingt-deux étages. Le monument est bâti en pierres et briques, et la carcasse est en fer. Des ascenseurs desservent les innombrables salles réparties à tous les étages. Tous les grades des divers rites pratiqués en Amérique ont là des Temples, entassés les uns sur les autres. Les soirs des fêtes rituelles, la toiture est brillamment éclairée à l'électricité, et de la rue il semble, en levant les yeux au ciel, que l'on aperçoit là-haut une traînée de nébuleuse ; cet effet d'illumination est pittoresque.



Temple maçonnique de Chicago

En Europe, on cite, comme salle maçonnique remarquable, le grand temple de la loge *les Amis Philanthropes*, de Bruxelles, dont la société civile a été constituée le 30 décembre 1876, au capital de 175,000 francs, par acte passé devant maîtres Édouard Martha et Léon Brouwet, notaires bruxellois, tous deux bons francs-maçons.

Le local est situé rue du Persil et occupe l'emplacement de l'ancienne propriété Ghémar. La construction de cet immeuble maçonnique a coûté plus de 300,000 francs. Pose de la première pierre, le 5 aout 1877 ; inauguration solennelle, le 26 janvier 1879.

Après avoir franchi un passage à porte cochère et gravi un escalier intérieur de sept marches, en débouche sur le premier parvis où donnent les vestiaires, la loge du concierge, l'escalier du premier étage et l'entrée des souterrains. D'une superficie de 56 mètres carrés, ce parvis qui précède le grand temple, est orné des statues, grandeur nature, de Léopold I^{er}, roi des Belges, et de Verhaegen, un des illustres grands maîtres de l'ordre dans ce pays ; cette dernière statue est du sculpteur F∴ Geefs.

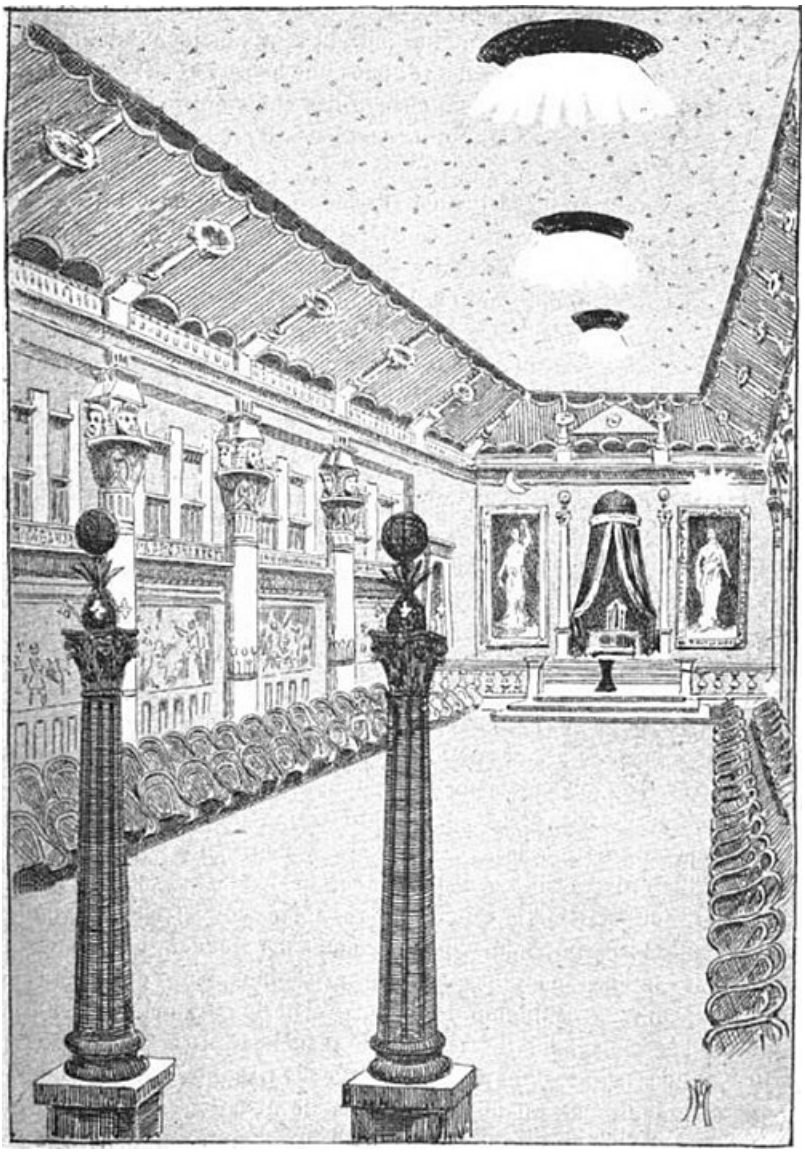
Au-dessus de la porte d'entrée du grand temple, se trouve formulée l'inscription, qui jadis était gravée en hiéroglyphes sacrés sur le fronton du temple de Saïs, consacré à Isis la bonne déesse, et qui est traduite ainsi en français : « Je suis ce qui est, ce qui a été, ce qui sera ; nul mortel n'a soulevé le voile qui me recouvre. »

À côté de l'entrée, est une plaque commémorative, fixée au muret contenant l'inscription suivante (je la reproduis, sans tenir compte des abréviations maçonniques, et ceci, afin d'éviter de multiplier les explications) :

L'an de la Vraie Lumière 5878. le 26^{e} jour du 11^{e} mois,
cet édifice,
construit sur les plans du frère Adolphe Samyn, architecte,
et par les soins
des frères Gustave Jottrand, Ernest Reisse, Léon Pilloy,
Charles Evrard et Henri Van Schoor,
administrateurs de la société civile chargée de cette construction,
a été solennellement inauguré comme
Temple Maçonnique
par la respectable Loge les *Amis Philanthropes*,

fondée à l'orient de Bruxelles le 17e jour du 12e mois 5797,
et dirigée, en cette cérémonie, par les frères :
Gustave Jottrand, 33e, Vénérable Maître en Chapitre,
Optat Scailquin, 22e, Vénérable Ex-Maître,
Gustave Duchaine, 29e, Premier Surveillant,
Jean-Baptiste Charbo, 16e, Second Surveillant,
Eugène Goblet d'Alviella, 27e, Orateur,
Ernest Baisse, 32e, Secrétaire,
Léon Pilloy, 9e, Trésorier,
Jean-Baptiste Hochsteyn, 33e, Grand Expert,
Édouard Jonniaux, 32e, Économe,
et Amédée Jouvenel, 18e, Couvreur.

Le grand temple, où près de huit cents personnes peuvent prendre place les soirs de tenue ordinaire, a 31 mètres de longueur sur 12 de largeur (ce qui donne 372 mètres carrés comme superficie) et est haut de 11 mètres 40. La salle sert aussi aux agapes et reçoit alors jusqu'à 350 convives, nullement gênés. Trois grands sun-burner de 150 becs, admirablement installés au plafond, fournissent un brillant éclairage, sans provoquer l'incommodité d'une trop forte chaleur. Lors des séances, les frères s'associent dans des fauteuils cannelés, dont la partie du siège se relève automatiquement sitôt qu'on est debout ; c'est d'un vrai confortable ; ces fauteuils sont disposés en plusieurs rangées, tant sur la colonne du midi que sur celle du nord, c'est-à-dire le long des côtés de droite et de gauche de la salle.



LE GRAND TEMPLE DE LA LOGE *LES AMIS PHILANTHROPES*, À BRUXELLES
réputé la plus belle salle maçonnique en Europe.

Pour la décoration, l'architecte s'est inspiré des mystères d'Isis combinés avec les exigences de la maçonnerie moderne. Le style de la salle est, par conséquent, égyptien, mais avec des peintures murales dans la note des rites pratiqués aujourd'hui. Douze grandes colonnes latérales, faisant saillie, mais non entièrement dégagées, supportent à droite et à gauche l'entablement et se détachent du mur, qui est d'une teinte brun-clair. L'or est semé à profusion, pour rehausser l'éclat des couleurs vives qui donnent à la

salle un aspect gai et plein de fraîcheur. Partout, des symboles maçonniques mêlés a des hiéroglyphes reproduits d'après l'antique ; c'est un méli-mélo bizarre, mais parfaitement réussi ; on sent qu'un sentiment d'artiste, égaré évidemment dans les rêveries des légendes occultes, a présidé à cette riche ornementation, dont l'œil du visiteur est frappé.

Ce qui surprend encore le franc-maçon qui a voyagé et beaucoup vu, c'est la disposition des deux grandes colonnes indispensables qui sont à l'occident, près de la porte d'entrée. Partout, ces deux colonnes emblématiques (la colonne J et la colonne B) sont appliquées au mur. Ici, au contraire, elles sont à distance de la muraille, s'élevant détachées, dans un isolement majestueux.

Entre les colonnes latérales du nord et du midi, on aperçoit une série de tableaux décoratifs, peints par les frères Janverhass et Delbecque. Ceux du midi (soit à droite en entrant) représentent la légende d'Hiram ; ceux du nord (à gauche), l'histoire de la construction du Temple. À l'orient sont encore deux grandes figures symboliques, l'Architecture et la Philosophie, c'est-à-dire l'ancienne maçonnerie opérative des ouvriers constructeurs, et la maçonnerie nouvelle, dite spéculative, la vraie, celle des sociétés secrètes. On voit aussi à l'orient, sous forme d'appareils lumineux, la lune et le soleil.

La voûte de la salle est bleue, semée d'étoiles. Tout autour, des colonnettes inclinées soutiennent un velarium. Au-dessous règne un autre colonnement, à demi-hauteur des pilastres massifs entre lesquels sont les peintures murales. (Voir le dessin, page 393.) Il en résulte un ensemble qui charme l'œil. Cette salle est vraiment fort coquette, d'une élégance rare ; car la richesse y est de bon goût, nullement criarde.

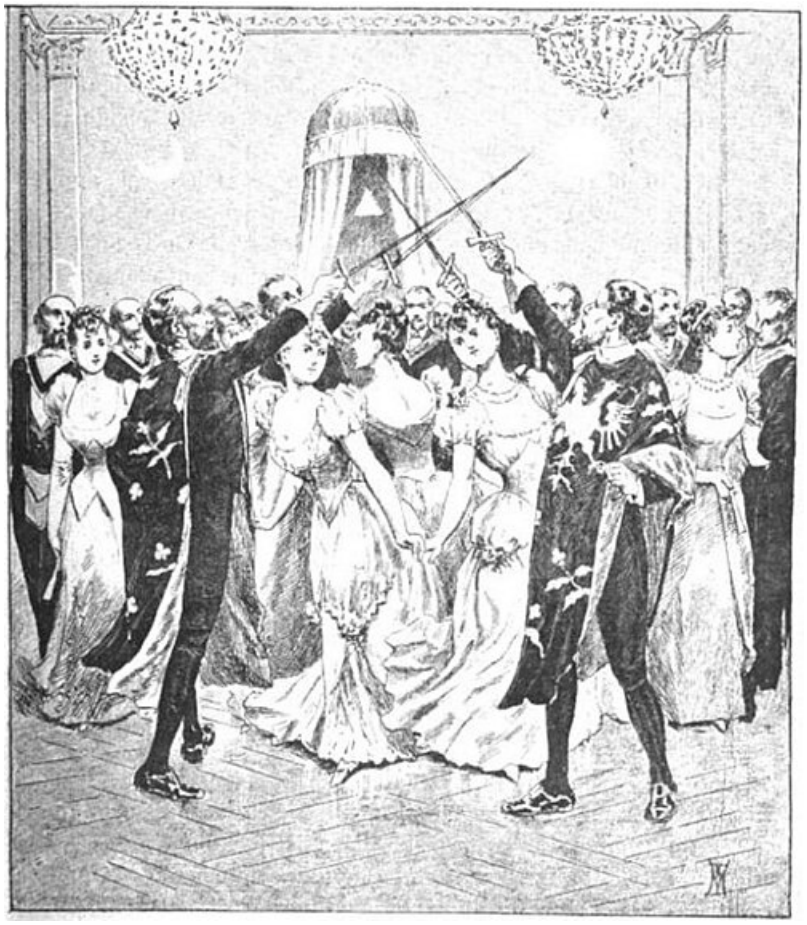
À côté du grand temple, il y a une salle spécialement affectée aux tenues de Maîtrise, et, par un changement de tentures, aux séances de Rose-Croix. Elle est précédée d'un petit parvis où l'on accède par une porte s'ouvrant dans le grand parvis, au fond, à gauche. Cette salle n'ayant rien de remarquable, je ne la décrirai pas. Elle a environ 150 mètres carrés en superficie et est éclairée par deux sun-burner de 50 becs ; la décoration est aussi de style égyptien. Tout à fait au fond se trouve la pièce réservée à l'initiation des Maîtres, dite Chambre du Milieu.

Au premier étage, musée, bibliothèque, magasin, salle des officiers dignitaires, et appartement réservé aux séances du Grand Orient de Belgique.

Tel est le principal immeuble maçonnique de Bruxelles.

Les locaux de la secte à Paris, à Rome, à Naples, à Madrid, à Londres, ne méritent pas de mention spéciale. J'en parlerai lorsque l'occasion se rencontrera. Je parlerai aussi des temples de Berlin, qui sont plus curieux. Toutefois, sans attendre, je dirai un mot de l'immeuble appartenant à la Grande Loge *Aux Trois* Globes, inauguré en 1888 et situé à quelques pas de la Spree, au nº 3 de Splittgerbergasse, derrière la Watts-brasse.

À propos des fêtes données à l'occasion de l'inauguration, je dois parler de celle du 5 décembre ; organisée par la loge *Zür Verschwiegenheit*. Les membres de cette loge eurent l'aplomb d'inviter leurs familles : c'est le vénérable, le F∴ Brückner, qui ont cette idée stupéfiante. Les femmes et les filles des francs-maçons berlinois vinrent donc à la soirée, mêlées sans le savoir aux sœurs maçonnes, qui, pour la circonstance, n'avaient pas revêtu leurs tabliers et leurs cordons et étaient censées de simples profanes, invitées également comme parentes ou amies. On dîna joyeusement, on dansa plus joyeusement encore. Le grand-maître de l'ordre des Druides, le F∴ Hugo Bauër, était là, avec ses compères, dont quelques-uns portaient le costume spécial a cette branche de la confrérie ; la S∴ Dorothée Schultz était là aussi, avec sa bande de Mopses dont elle est la grande-maîtresse, mais toutes en toilette de bal, sans le moindre emblème maçonnique. Les sœurs Shieber, Knack, Boschmidt, Karlsteldt et autres chantèrent. Les Druides, ayant pour vis-à-vis les Mopses, exécutèrent le quadrille des épées ; et les familles rentrèrent charmées, bien convaincues que rien n'est plus innocent que les fêtes de la franc-maçonnerie. Allez donc dire à ces Berlinoises, épouses ou filles des bons maçons de la loge en question, allez leur dire qu'il existe des sœurs maçonnes, des Mopses, des initiées palladistes ; elles vous répondront, certaines de leur fait : « Nous avons été reçues aux réunions de nos maris et de nos papas ; nous connaissons le local des *Trois Globes* : nous y avons festiné et dansé, en compagnie charmante et des plus convenables. Nous avons vu de près la franc-maçonnerie ; nous savons a quoi nous en tenir. Que l'on débite à d'autres, mais pas à nous, des calomnies à ce sujet ! »



QUADRILLE MAÇONNIQUE EXÉCUTÉ PAR DES INITIÉS DE L'ORDRE DES DRUIDES
à la fête d'inauguration du nouveau temple de la Grande *Loge aux trois Globes*, à Berlin (décembre 1888).

Il est incontestable, — et ceci est un fait qui n'a échappé à aucun investigateur, — que, depuis l'organisation supérieure créée par Albert Pike, la franc-maçonnerie a pris partout un développement extraordinaire. C'est pour cela qu'un important chapitre spécial devait être consacré à cet homme et à son œuvre.

L'œuvre a été colossale ; si formidable, que la mort de Pike (2 avril 1891) rappelle d'une certaine façon celle d'Alexandre. Lorsque le conquérant

macédonien fut emporté dans la tombe, il ne se trouva personne, parmi ses généraux, pour le remplacer ; les généraux se partagèrent l'empire. De même, le trépas de Pike a montré l'insuffisance de ses lieutenants, réduits à se diviser son infernale besogne en trois parts distinctes. Il est vrai que Satan veille et les inspire ; le Maudit est toujours à la tête de l'œuvre.

De son vivant, Albert Pike eut, en Amérique, deux adversaires personnels, qui le combattirent vigoureusement. L'un, le général Phelps, n'appartient pas à la franc-maçonnerie ; l'autre, le docteur Gorges, détestait le chef de Charleston par suite d'une rivalité de boutique.

Le général Phelps est un de ces rares protestants que l'esprit de secte n'aveugle pas et à qui il ne reste qu'un pas à faire pour venir à la vérité, c'est-à-dire à la religion catholique. C'est un homme au cœur loyal, qui est, comme beaucoup, à mille lieues de soupçonner le fond diabolique de la haute maçonnerie, qui en ignore les rouages, mais qui considère comme nuisible à sa patrie l'action politique secrète des loges, et qui, se plaçant sur le terrain politique pour la combattre, a maintes fois attaqué la ténébreuse association et le personnage qui la dirigeait alors, le tenant d'instinct pour un être particulièrement néfaste.

Le général Phelps est un des fondateurs et des membres les plus actifs du Parti National (*the National Party*), association libérale nettement hostile aux loges.

Il y a bientôt dix ans, le 19 décembre 1883, le Parti National eut un congrès à Washington, et voici en quels termes le général Phelps développa les raisons pour lesquelles la franc-maçonnerie doit être antipathique à la démocratie américaine :

« Le contrôle que les loges exercent sur le vote populaire, dit-il, et l'éducation qu'elles répandent dans le peuple ne sont en accord ni avec la constitution des États-Unis, ni avec la religion sur laquelle la constitution est fondée. Ce secret contrôle est, en réalité, le gouvernement du pays. Il dispose des emplois publics et dirige les destinées nationales. Mais il manque du premier élément d'un gouvernement républicain, à savoir la responsabilité des gens en place. Quand le pouvoir gouvernant opère dans le secret et le mystère, il ne peut pas y avoir de vraie responsabilité. La loge

est une oligarchie du plus mauvais caractère : elle fait arriver au pouvoir les pires individus choisis dans un cercle restreint de dépravation politique…

« Derrière les partis règne l'organisation secrète des loges, qui n'est qu'un sarcasme impie jeté sur la dignité de la nature humaine, un pou voir occulte, ténébreux, sans scrupule, qui, loin d'appuyer des hommes publics dignes de ce nom, aboutit à faire commettre dans la vie politique les plus viles et les plus ruineuses infamies. »

Dans son livre, *les Sociétés secrètes*, édité en 1873 à Chicago, le général Phelps avait, en outre, pris directement à partie Albert Pike, dont il rappela, notamment, le rôle particulièrement odieux pendant la guerre de la Sécession.

Encore le général Phelps, tout en attaquant personnellement Pike, se plaçait au point de vue de l'intérêt général. Le docteur Gorgas, lui, était plus un ennemi qu'un adversaire.

Gorgas est un 33^{e} et le souverain grand-commandeur d'un rite écossais dissident, connu en Amérique sous le nom de Rite Cernéau. Cette branche de la maçonnerie universelle ayant refusé de se soumettre à la direction et aux exigences pécuniaires du chef suprême de Charleston, celui-ci excommunia les récalcitrants ; ils tinrent bon contre l'anathème, créèrent à New-York un Suprême Conseil schismatique, et ce fut dès lors une guerre à mort.

Si l'on est curieux d'avoir un spécimen du style d'Albert Pike, lorsqu'il lançait ses foudres contre les rebelles, on lira les passages suivants de sa circulaire du 15 septembre 1887 ; il est facile de voir qu'au fond de cette grande querelle il y a surtout une question de métaux :

« Chacun des groupes du Cernéauisme, écrit Pike, a pour chef un apostat ; chacun a des émissaires qui parcourent le pays, vendant de prétendus grades, pour quelques dollars ; chacun emploie les mêmes procédés honteux, les mêmes moyens vils, méprisables, malhonnêtes, dans le but d'accroître le nombre des adhérents au schisme…

« … Il n'y a jamais eu, dans l'histoire du monde, une imposture à plus méprisables prétentions que ce Cernéauisme bâtard, plus éhontée, issue de motifs plus sordides, plus absolument dénuée de tout droit à la moindre considération, à desseins plus ignobles. Jamais le giron de la Maçonnerie

n’a abrité une imposture plus sûre d’attirer sur l’Ordre l’opprobre et le mépris universels.

« Il n’y a jamais eu à aucune époque coquinerie, escroquerie, tromperie, soutenue avec pareille audace, pareille impudence, pareille profusion, pareille persistance dans le mensonge ; car c’est un mensonge continu, inépuisable. Et, même en se prétendant le Cernéauisme, il ment ; car il n’en est qu’un bâtard et un rebut. Le monde n’a jamais vu spectacle plus honteux, plus scandaleux que la conduite, les intrigues, les expédients et les manœuvres dont ses souteneurs écœurent et dégoûtent les amis de la décence.

« Notre Suprême Conseil de Charleston a, par ses publications, fait un exposé complet de cette vile imposture et démontré la bassesse de ses mensonges. Il vous confie ces travaux, très chers et illustres frères, et vous demande de les remettre, spécialement les deux dernières publications officielles, à nos propres frères et à des Maîtres désireux de connaître la vérité, mais aussi à ceux qui, ayant embrassé le Cernéauisme, sont cependant de bons maçons et d’honnêtes gens, incapables de soutenir de parti pris la fraude et l’imposture, en continuant à rester membres d’une organisation illégitime et prétendue maçonnique. Si vous parvenez à convaincre des gens comme ceux-là, leur retraite sera pour l’imposture un coup mortel. Mais ne brûlez pas votre poudre pour la masse des associés : nous n’avons pas besoin d’eux ; qu’ils restent où ils sont !

« À vous maintenant d’accomplir votre part de travail et d’aider efficacement à l’extirpation du Cernéauisme.

« Je vous adjure, au nom du devoir et de l’honneur, de vous évertuer à propager et étendre le vrai Rite Écossais. »

Cette circulaire étant destinée à être lue dans les Loges Symboliques, c’est à dire à être communiquée même aux membres des grades inférieurs, Albert Pike n’y dit pas un mot du Palladisme, qui ne doit être connu que des haut-gradés initiés sans l’anneau.

Quant aux Cernéauistes, ils répliquèrent avec la même violence, accusant Pike d’en vouloir surtout à leur caisse et trouvant que les grades qu’ils conféraient étaient aussi bons que les siens, puisqu’ils procédaient en vertu du même principe.

Mais le côté le plus étrange de cette querelle fut la bataille à coups d'envoûtements. De Baltimore où il a son domicile, à l'Hamilton-Terrace, le docteur Gorgas envoûtait son ennemi, et de Washington le général Pike envoûtait à son tour le médecin de l'Université du Maryland. Ce fut un duel bizarre où les deux antagonistes se jetaient des sorts l'un à l'autre et se protégeaient au moyen de talismans créés par leur fertile imagination ; Gorgas en était arrivé à se frotter le nombril avec de la cendre de crapaud brûlé vif après administration d'une contrefaçon de baptême.

Dans l'intérêt de la vérité, il est juste de reconnaître que ce n'est pas d'un maléfice cernéauiste qu'Albert Pike est mort, mais d'une maladie des plus ordinaires, aggravée par un affaiblissement des forces, très naturel à un âge aussi avancé que le sien.

1. ↑ La lettre à laquelle je fais allusion est du 21 février 1893. C'est un méli-mélo d'impertinences que Sophie Walder a eu l'audace d'adresser à M. l'abbé Mustel, l'éminent et vaillant directeur de la *Revue Catholique* du diocèse de Coutances, lettre que le digne prêtre avait fort bien le droit de jeter dédaigneusement au panier, mais qu'il a cru devoir publier quand même, parce qu'en somme la forcenée luciférienne, excitée par ses sœurs de Cherbourg, celles-ci furieuses de se croire découvertes et criant avant d'avoir été battues, s'est laissée aller dans son accès de rage à lâcher quelques mots maladroits, qui se retournent aujourd'hui contre elle.
   Dans cette longue épître, qui est un vrai manifeste et qui, coïncidence bizarre à noter, a été décochée par cette main plus diabolique qu'humaine en même temps que le grand-maître italien Adriano Lemmi présidait à Rome un banquet de trois cents francs-maçons (19 février), banquet auquel une place d'honneur était réservée au frère Carducci, l'auteur de l'*Hymne à Satan*, et où il prononçait un discours des plus violents contre la papauté et en particulier contre Notre Saint Père Léon XIII, — dans cette épître de près de deux cents lignes, Sophie Walder injurie un peu tout le monde, sous prétexte de défendre ses sœurs de Cherbourg dont elle vante la vertu (!), et, au passage, je suis visé par les deux alinéas suivants, que je tiens à relever ici, quoique déjà M. l'abbé Mustel ait bien voulu me permettre d'y répondre dans son excellente revue, — permission dont j'ai été heureux d'user :
   « … Le docteur Bataille, dit Sophia, abuse d'une situation toute particulière. À l'époque où je le croyais mon ami, il me sauva d'une péritonite qui m'emportait. Je lui en eus une vive reconnaissance ; je m'aperçois aujourd'hui que de cette reconnaissance il profita outre mesure. Mais de nous deux quel est l'indigne ? J'en fais juge le public. Je pensais avoir eu un frère qui m'avait arrachée à la mort ; je me trompais ; *le médecin était un faux-frère dont l'unique souci était de conserver un sujet qui lui paraissait curieux à étudier*. L'espion se faisait sauveur de l'espionnée pour continuer jusqu'au bout son espionnage…
   « … Si dans un excès de gratitude, j'ai eu trop d'amitié pour cet homme, trop de confiance en lui, le blâmable est, non pas moi certes, mais lui, qui a abusé de cette amitié et de cette confiance. Que dans leur conscience se prononcent les impartiaux !… Ils jugeront très sévèrement, j'en suis sûre, cette trahison, d'autant plus ignoble qu'elle est commise par un médecin vis-à-vis d'une malade qu'il a soignée et à qui il a pu arracher insidieusement quelques confidences ; c'est la une violation flagrante du secret professionnel. »
   Sophia s'illusionne étrangement si elle s'imagine qu'elle donnera le change au public. Quand

mon ouvrage aura été lu jusqu'au bout, en aura constaté qu'il ne s'agit aucunement de faits secrets du ressort du médecin, de faits appris par le médecin à raison de la maladie de sa cliente ; ce que je dévoile n'a aucun rapport avec cela, et je ne viole nullement le secret professionnel.

Dans ma réponse publiée par la *Revue Catholique de Coutances*, j'ai dit que j'étais allé au feu, poitrine découverte ; ce récit, qu'aucune menace ni aucune manœuvre ne me feront interrompre, sera la démonstration de la vérité absolue de mon affirmation très nette. Les Walder, les Lemmi, les Hobbs et *tutti quanti* savent ou devraient savoir qu'ils ne m'effrayeront pas. Si j'ai risqué ma peau en leur vilaine compagnie et en surmontant bien souvent mon dégoût et mon indignation, ce n'est pas pour me taire aujourd'hui que j'ai vu tout ce que j'ai voulu voir. Quant à la phrase que Sophia a soulignée dans sa lettre à M. l'abbé Mustel, elle constitue un mensonge impudent. Lorsque j'ai donné mes soins a cette malheureuse (1er juin 1884 et jours suivants), je ne songeais nullement à conserver un sujet ; je faisais simplement mon devoir. Si Sophie Walder n'était une égarée au dernier degré, une possédée à l'état latent, elle comprendrait, au contraire, combien l'intervention divine est manifeste, dans le cas qu'elle cite, son propre cas ; elle réfléchirait que la maladie dont elle fut frappée subitement l'empêcha de commettre le plus odieux des crimes ; aujourd'hui, elle sait que le médecin, qui a été mis alors sur sa route et à qui elle croit devoir sa guérison, était un catholique, un défenseur de ce Dieu infiniment bon qu'elle outrage tous les jours, et elle ne comprend pas ?… Quel aveuglement ! quelle cécité !… Oui, je dirai tout, je raconterai tout. Mais laissez-moi ajouter, pour conclure, Sophia, que vous avez été bien maladroite dans votre sortie absurde et folle contre M. l'abbé Mustel. Bien plus malin que vous est votre collègue Adriano Lemmi, qui fera le mort, lui, ou qui donnera à ses agents secrets le mot d'ordre de faire brutalement tout nier.

2. ↑ La France compte 527,577 kilomètres carrés, y compris la Corse ; la superficie du Texas est de 688,383 kilomètres carrés.
3. ↑ Mlle Sophie Walder a protesté publiquement, dans une lettre que plusieurs journaux ont reproduite, contre la version qui représente son père comme l'ayant ravie à sa mère, version fort répandue, du reste, et dont je me suis borné à me faire l'écho. À l'en croire, elle aurait été orpheline dès sa naissance, c'est-à-dire que sa mère serait morte en lui donnant le jour.
   Dont acte.

   (Note de l'auteur.)
4. ↑ M. Adolphe Ricoux dit, par erreur : six mois.
5. ↑ Au-dessus des loges symboliques, qui travaillent uniquement aux trois premiers degrés (Apprenti, Compagnon et Maître), se trouvent ce qu'on appelle les loges de perfection, c'est-à-dire les ateliers où les frères choisis comme les plus aptes à découvrir le secret des secrets sont poussés dans la voie des perfectionnements ; ces ateliers de perfection préparent les élus de la première sélection à entrer dans les arrière-loges : chapitres de la Rose-Croix, conseils de Kadosch.
6. ↑ C'est le directeur général des postes du royaume de Prusse.
7. ↑

INNO A SATANA

1

A te, de l'essere
Principio immenso,
Materia e spirito,
Ragione e senso ;

2

Mentre ne’ calici
Il vin scintilla
Sí come l’anima
Ne la pupilla ;

3

Mentre sorridono
La terra e il sole
E si ricambiano
D'amor parole,

4

E corre un fremito
D’imene arcano
Da’ monti e palpita
Fecondo il piano ;

5

A te disfrenasi
Il verso ardito,
Te invoco, o Satana,
Re del convito.

6

Via l’aspersorio
Prete, e il tuo metro !
No, prete, Satana
Non torna in dietro !

7

Vedi : la ruggine
Rode a Michele
Il brando mistico,
Ed il fedele

8

Spennato arcangelo
Cade nel vano.
Ghiacciato è il fulmine
A Geova in mano.

9

Meteore pallide,
Pianeti spenti,

Piovono gli angeli
Da i firmamenti.

10

Ne la materia
Che mai non dorme,
Re de i fenomeni,
Re de le forme,

11

Sol vive Satana.
Ei tien l'impero
Nel lampo tremulo
D'un occhio nero,

12

O ver che languido
Sfugga e resista,
Od acre ed umido
Pròvochi, insista.

13

Brilla de' grappoli
Nel lieto sangue,
Per cui la rapida
Gioia non langue,

14

Che la fuggevole
Vita ristora,
Che il dolor proroga
Che amor ne incora.

15

Tu spiri, o Satana,
Nel verso mio,
Se dal sen rompemi
Sfidando il dio

16

De' rei pontefici,
De' re crüenti :
E come fulmine
Scuoti le menti.

17

A te, Agramainio,
Adone, Astarte,
E marmi vissero
E tele e carte,

18

Quando le ioniche
Aure serene
Beò la Venere
Anadiomene.

19

A te del Libano
Fremean le piante,
De l'alma Cipride
Risorto amante :

20

A te ferveano
Le danze e i cori,
A te i virginei
Candidi amori,

21

Tra le odorifere
Palme d'Idume,
Dove biancheggiano
Le ciprie spume.

22

Che val se barbaro
Il nazareno
Furor de l'agapi
Dal rito osceno

23

Con sacra fiaccola
I templi t'arse
E i segni argolici
A terra sparse ?

24

Te accolse profugo
Tra gli dèi lari

La plebe memore
Ne i casolari.

25

Quindi un femineo
Sen palpitante
Empiendo, fervido
Nume ed amante,

26

La strega pallida
D’eterna cura
Volgi a soccorrere
L’egra natura.

27

Tu a l’occhio immobile
De l’alchimista,
Tu de l’indocile
Mago a la vista,

28

Del chiostro torpido
Oltre i cancelli,
Riveli i fulgidi
cieli novelli.

29

A la Tebaide
Te ne le cose
Fuggendo, il monaco
Triste s’ascose.

30

O dal tuo tramite
Alma divisa,
Benigno è Satana ;
Ecco Eloisa.

31

In van ti maceri
Ne l’aspro sacco :
Il verso ei mormora
Di Maro e Flacco

32

Tra la davidica
Nenia ed il pianto ;
E, forme delfiche,
A te da canto,

33

Rosee ne l’orrida
Compagnia nera,
Mena Licoride,
Mena Glicera.

34

Ma d’altre imagini
D’eta più bella
Talor si popola
L’insonne cella.

35

Ei, da le pagine
Di Livio, ardenti
Tribuni, consoli,
Turbe frementi

36

Sveglia ; e fantastico
D’italo orgoglio
Te spinge, o monaco,
Su’ l Campidoglio

37

E voi, che il rabido
Rogo non strusse,
Voci fatidiche,
Wicleff ed Husse,

38

A l’aura il vigile
grido mandate :
S’innova il secolo
Piena è l’etade.

39

E già già tremano
Mitre e corone :

Dal chiostro brontola
La ribellione,

40

E pugna e prèdica
Sotto la stola
Di fra' Girolamo
Savonarola.

41

Gittò la tonaca
Martin Lutero :
Gitta i tuoi vincoli,
Uman pensiero,

42

E splendi e folgora
Di fiamme cinto ;
Materia, inalzati :
Satana ha vinto.

43

Un bello e orribile
Mostro si sferra,
Corre gli oceani,
Corre la terra :

44

Corusco e fumido
Come i vulcani,
I monti supera,
Divora i piani ;

45

Sorvola i baratri ;
Poi si nasconde
Per antri incogniti,
Per vie profonde ;

46

Ed esce ; e indomito
Di lido in lido
Come di turbine
Manda il suo grido,

47

Come di turbine
L'alito spande :
Ei passa, o popoli,
Satana il grande.

48

Passa benefico
Di loco in loco
Su l*infrenabile*
Carro del foco.

49

Salute, o Satana,
O ribellione,
O forza vindice
De la ragione !

50

Sacri a te salgano
Gl' incensi e i vóti !
Hai vinto il Geova
De i sacerdoti.

8. ↑ En passant, je dois rectifier une erreur commise par deux fois au sujet de l'*Hymne à Satan*. La première fois, c'est M. Paul Rosen, qui, dans son volume l'*Ennemie Sociale* reproduit quinze lignes de l'hymne fameux et en attribue la paternité à un F∴ Enotrio Romano, personnage dont j'avoue n'avoir jamais entendu parler. La seconde fois, c'est Mgr Meurin, qui, dans son volume *la Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, reproduit quatre lignes seulement (strophes 5, 49 et 50) et les attribue à Adriano Lemmi. L'auteur de cette rapsodie sacrilège est bien, je le répète, Giosué Carducci, *aujourd'hui sénateur*, qui ne me démentira pas. J'ai tenu à donner (voir page 361) son portrait à 27 ans, c'est-à-dire à l'âge où il composa l'hymne satanique. Ce portrait aujourd'hui très rare, je l'ai eu entre les mains, revêtu de sa signature, avec dédicace à une personne que je ne dois pas nommer. Du reste, je parlerai plus longuement de Carducci dans mon chapitre sur la maçonnerie italienne.
9. ↑ Dans un certain nombre de grandes villes, la maçonnerie ne recourt pas à un aussi grand luxe de précautions, et la ruse employée pour détourner les soupçons au sujet des sœurs mérite une mention spéciale ici. On a soin de créer, au siège même du Suprême Conseil, du Grand Orient ou de la Grande Loge, des cours quotidiens pour adultes, hommes et femmes, où les profanes eux-mêmes sont admis ; dans des salles mises à la disposition des frères professeurs et de leur auditoire, on enseigne ainsi, chaque soir, la comptabilité, la sténographie, les règles du savoir-vivre, la géographie présentée sous la forme attrayante de récits de voyages, les principales langues étrangères ; ce sont des cours de conversation, des conférences *blanches* c'est-à-dire quasi-publiques, qui sont généralement très courues. De cette façon, un grand mouvement de va-et-vient est créé à l'hôtel maçonnique, où pénètrent, se rendant à leurs cours préférés, de nombreux auditeurs des deux sexes ; et ainsi l'entrée d'une dame ou demoiselle n'offre plus rien d'anormal. Seulement, les sœurs maçonnes savent quelle est la salle où il faut qu'elles aillent, et, une fois le seuil de l'immeuble franchi, ce n'est pas au cours d'un professeur qu'elles se rendent.

CHAPITRE XVI

Le théâtre de la grande lutte.

Pour expliquer le fonctionnement du Suprême Directoire Dogmatique de la franc-maçonnerie universelle, il était indispensable de raconter l'histoire d'Albert Pike, qui se confond avec celle de cette création. Par contre, il n'est nul besoin de publier des biographies, lorsqu'il s'agit de montrer à l'œuvre le Souverain Directoire Exécutif : ici, les hommes se meuvent, sinon dans une pleine obscurité, du moins dans un certain effacement ; quelques-uns même de ces chefs sont presque inconnus.

Du reste, le fondateur du Souverain Directoire Exécutif, l'homme qui le premier a été le haut collaborateur secret de Pike, n'est plus de ce monde ; Giuseppe Mazzini appartient depuis 1872 au royaume du feu éternel, il n'est pas téméraire de le présumer.

Du temps de Mazzini et quelques années encore après sa mort, la maçonnerie italienne était divisée en plusieurs puissances rivales ; mais ces rivalités de Suprêmes Conseils et de Grands-Orients ne causaient aucun souci au Chef d'Action politique, qui se préoccupait avant tout de la direction générale de la secte, et qui évitait d'entrer dans la bagarre des jalousies de rites et d'obédiences.

Au sein du rite gouverné par le Grand-Orient d'Italie, Mazzini avait distingué un petit juif hargneux et haineux, doué d'une remarquable activité : c'était le F∴ Adriano Lemmi, grand tripoteur d'affaires, alors totalement inconnu ; il n'était même pas encore membre du Conseil de l'Ordre. Mais Mazzini l'avait jugé dans l'accomplissement de quelques secrètes missions de confiance ; il l'appréciait au plus haut point en tant que luciférien enragé : aussi n'hésita-t-il pas à le désigner pour être son successeur au Souverain Directoire de Rome.

De ce choix, il résulta ceci, qui prouve une fois de plus la prééminence du Palladisme ignorée même de la majeure partie des francs-maçons : c'est que, depuis 1872, Lemmi est le vrai grand-maître dans la péninsule italienne et en Europe, supérieur aux chefs des Directoires de Naples, Calcutta, etc., et pourtant, dans son rite même, il passa, durant cinq années, presque inaperçu ; c'est, en effet, seulement en juin 1877 que le banquier israélite de la via Nazionale fut élu membre du Conseil de l'Ordre au Grand-Orient d'Italie.

Lorsque je fis sa connaissance (en mai-juin 1882), il exerçait sans titre officiel les fonctions de grand-maître-adjoint à ce Grand-Orient ; sa nomination avec ce titre ne fut régularisée et définitivement inscrite qu'à la date du 1er juin 1883. N'importe, lors de mon premier voyage à Rome, le vrai et seul souverain grand-maître, c'était lui, et le grand-maître titulaire, un parfait gâteux du nom de Giuseppe Petroni, qui avait succédé en 1880 au F∴ Giuseppe Mazzoni (ne pas confondre avec Giuseppe Mazzini) et qui n'avait même pas eu encore les honneurs de la cérémonie d'installation solennelle, était un simple polichinelle dont les ficelles étaient tenues par Lemmi.

Quel type, ce Petroni ! on lui fit attendre sa cérémonie pendant deux ans. Je n'oublierai jamais de ma vie ce personnage grotesque, marmottant des phrases incohérentes qui, de sa lèvre inférieure pendante, tombaient et restaient le plus souvent inachevées. On le montrait à cause de sa grande barbe blanche : il servait aux exhibitions dans les loges italiennes, où on le promenait pour exciter les nouveaux initiés contre la Papauté.

Petroni, c'était un martyr vivant. Il avait bien soixante-dix ans, quand je le vis, et il était dans une complète décrépitude. Les événements de 1870 l'avaient tiré des galères ; car il avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité, comme complice d'une série d'assassinats censément politiques. Aussi, son ramollissement était mis sur le compte de la persécution à laquelle il avait été en butte de la part des despotes.

Je dus faire de violents efforts pour ne pas pouffer de rire, un soir, lorsqu'on l'amena à une réunion des grades symboliques. À son entrée, Cresponi secoua sa noire crinière bouclée et mit genou en terre ; Achille

Maïocchi, agitant son unique bras au-dessus de la foule, s'écria d'une voix retentissante :

— Salut à toi, noble victime de la tyrannie pontificale ! Salut, grand citoyen ! Nos applaudissements sont pour toi le présage des bénédictions que te réserve la postérité !

Au milieu des bravos de l'assemblée, Petroni répondit :

— Ba… ba… ga… ga… pa… pa…

Et, illico, on l'escamota en le faisant prestement filer par une autre porte.

Tel était le grand-maître titulaire du Grand-Orient d'Italie.

Adriano Lemmi, l'homme qui restait dans la coulisse, le Chef d'Action politique correspondant avec Charleston, est vraiment quelqu'un, lui, bien qu'il n'arrive pas à la cheville de Mazzini ni de Pike. Il est, pour la religion, un adversaire sérieux et de la plus dangereuse espèce.

Ce n'était pas au maçon italien que je me présentai, le jour où je vins frapper à sa porte ; c'était au souverain directeur luciférien, connu comme tel des seuls vrais initiés, que j'avais affaire. J'étais porteur d'un message de Gibraltar. Un signe imperceptible, à l'angle de ma carte de visite, me donna l'introduction immédiate auprès du banquier juif, dans son cabinet de travail, à son domicile.

En entrant, en apercevant Lemmi, je demeurai interdit, stupéfait.

Était-ce bien Adriano Lemmi que j'avais devant moi ?… Et quand il se leva de son fauteuil, me saluant en frère palladiste, je ne pouvais en croire mes yeux…

J'assistais à une résurrection, à laquelle j'étais loin de m'attendre. « Les morts sortent-ils donc de leur tombe ? » me demandais-je. L'homme qui était là, debout, en ma présence, c'était le chef communard de Marseille, fusillé au Pharo vers la fin de 1871, c'était Gaston Crémieux.

La ressemblance était frappante : même tête au profil inoubliable, modelé comme celui d'un fin camée ; même barbe noire, soyeuse, coquettement entretenue ; mêmes dents blanches ; même sourire énigmatique plissant le coin des lèvres ; même front ravagé par le souci, mais relevé résolument avec une crânerie audacieuse ; même regard mobile, mais vif comme un éclair d'acier, brillant au fond de la noire prunelle ; même taille moyenne,

plutôt un peu petite ; même expression de physionomie ; même port et même attitude de la personne ; mêmes mouvements saccadés, avec le bras droit ramené en avant dans un geste circulaire. Il est vrai, ce Crémieux-là avait légèrement vieilli ; ce n'était plus le fusillé qui venait de passer ses trente ans, c'était Gaston Crémieux arrivant aux approches de la cinquantaine ; des fils d'argent étaient clairsemés dans sa chevelure et dans sa barbe, mais nulle autre différence ; et celle-là n'en était pas une, puisqu'elle concordait avec l'accumulation des années écoulées depuis le drame du Pharo.

Je ne revenais pas de ma surprise. L'homme parla, pour me souhaiter la bienvenue. Cette fois, j'étais fixé ; le timbre de la voix, un peu sourde, au lieu de vibrer claire ; la parole légèrement melliflue, les intonations fades et quelque peu chantonnantes, me confirmèrent que Gaston Crémieux était décidément mort et enterré. C'était bien Adriano Lemmi qui était devant moi.

Nous causâmes. Je lui donnai des nouvelles de l'Amérique et de l'Asie. En effet, après mon congé qui m'avait permis d'aller à Charleston l'année précédente, j'avais repris mon service à bord du courrier de Chine et effectué deux voyages de Marseille à Shang-Haï ; puis, au second retour, en février, j'avais obtenu un nouveau congé de trois mois et demi, lequel, augmenté de la station réglementaire de vingt-huit jours du paquebot entre son arrivée et son départ, me donnait pleine liberté jusqu'au milieu de juillet. J'en avais profité pour voir mes « illustres frères en Lucifer » à Berlin, Leipzig, Genève, Paris, Londres ; et maintenant, j'étais en Italie, à Rome. Lemmi était enchanté de me voir ; j'étais en mesure de lui parler de nos arrière-loges, de nos triangles, absolument comme si j'avais pratiqué le satanisme toute ma vie.

Il n'avait aucune raison de se méfier de moi ; aussi, dans notre conversation, ne prit-il pas la peine d'employer des phrases à double sens, comme celles dont il se sert habituellement dans ses discours en banquet maçonnique, dans ses circulaires et autres élucubrations publiées par la *Revista della Massoneria Italiana*, en un mot, dans tous ses « morceaux d'architecture » destinés aux initiés incomplets.

Ce jour-là, au cours de la conversation, nous parlâmes de Victor-Emmanuel, choisi (à son insu, peut-être) par la haute maçonnerie pour être

le roi de l'Italie unifiée, c'est-à-dire le roi de la Révolution, l'usurpateur du patrimoine de saint Pierre.

Pourquoi ce choix s'était-il arrêté sur le principicule piémontais ? pourquoi les sociétés secrètes lui avaient-elles livré, l'un après l'autre, tous les états italiens ?

Lemmi m'édifia complètement sur ce point.

Il sortit d'un de ses cartonniers un grand papier représentant un arbre généalogique, celui de la maison de Savoie, et me dit, en me le montrant :

— Victor-Emmanuel était le descendant direct de l'antipape Félix V. Il était donc marqué, désigné ; il était le seul prince italien prédestiné à nos yeux, puisque c'est le sang même d'un antipape qui coulait dans ses veines.

Je regardai ce papier avec curiosité. Lemmi promena son doigt sur l'arbre généalogique ; et rien ne me fut plus facile que de reconstituer ensuite chez moi les explications très précises qu'il me donna.

Je les reproduis ici ; chacun pourra vérifier :

« — La maison de Savoie remonte au saxon Berthold, qui, le premier de la famille, prit le titre de comte (1017). Quatre siècles s'écoulèrent entre cette époque et l'année où le dix-neuvième comte de Savoie, Amédée VIII le Pacifique, se proclame duc (1417). Amédée est donc le fondateur de la dynastie ducale, qui devait ensuite devenir maison royale.

« Le premier duc Amédée de Savoie, né en 1383, reçut la vraie lumière ; car tous les Templiers, nos ancêtres dans la sainte religion du Dieu-Bon, ne furent pas martyrisés, et beaucoup d'entre eux échappèrent à leurs infâmes persécuteurs. Mais, en ces temps atroces du moyen-âge, il fallait tenir la pure doctrine plus secrète que jamais. Le duc Amédée de Savoie était un zélé parmi les plus zélés. Pour offrir lui-même à notre Dieu le grand sacrifice de la vengeance mystique, il prit la grande et noble résolution d'obtenir le sacerdoce ennemi, ce sacerdoce institué en vertu du pacte conclu sur le Thabor entre Adonaï et le traître Jésus, ce sacerdoce qui permet à un homme d'incorporer le Dieu-Mauvais et son Christ dans ce que les sectaires adonaïtes appellent l'eucharistie, ce sacerdoce enfin grâce auquel, avec un peu d'habileté, nous tenons le Principe du Mal à notre discrétion. Amédée de Savoie remit donc le pouvoir à son fils aîné, entra

dans les ordres, fut consacré prêtre adonaïte, et devint le célèbre abbé de Ripaille.

« Le prieuré de Ripaille a laissé dans l'histoire un nom impérissable. Le vulgaire croit qu'il s'agit tout uniment d'un monastère où les religieux faisaient joyeuse bombance ; nous laissons subsister cette réputation, attendu qu'une telle renommée nous sert en détournant les soupçons. À Ripaille, en effet, on comprenait la vie comme il faut la comprendre, selon les lois de la nature ; mais aussi, Ripaille était un des sanctuaires secrets de notre Dieu, adoré comme il demande à l'être ; chaque jour, Amédée de Savoie y disait la messe blanche.

« Survint la grande rupture de Bâle ; de nombreux indépendants du sacerdoce adonaïte secouèrent le joug d'Eugène IV, pape de Rome ; le feu de la réforme de Martin Luther couvait déjà sous la cendre. Amédée de Savoie, qui ne fuyait pas les graves responsabilités, se mit à la tête des révoltés de Bâle, fut élu pape réformiste sous le nom de Félix V, et, pour employer l'expression même de nos adversaires, fut le grand anti-pape du schisme d'Occident. La doctrine secrète que professait Amédée de Savoie n'est pas inconnue des hommes noirs du Vatican ; ils savent dans quel sens le culte du monde dit catholique eût été progressivement métamorphosé, si cette courageuse tentative avait remporté le triomphe final ; ils n'ignorent pas quel était le Dieu du grand et saint Amédée. Aussi, par haine de lui, jamais plus un pape de Rome n'a pris le nom de Félix, jamais aucun ne le prendra. Ils le considèrent comme déshonoré pour toujours, à leur point de vue, dans l'histoire du pontificat romain.

« Maintenant suivez l'arbre généalogique de la maison de Savoie, dont le premier duc a été notre grand Amédée.

« Amédée a pour successeur son fils Louis I^{er}, prince de Piémont, duc de Savoie, née en 1402, mort en 1465. Louis I^{er} engendre Amédée IX, duc de Savoie (1435-1472), qui engendre : 1° Philibert I^{er}, duc de Savoie (1465-1482), mort sans postérité, et 2° Charles I^{er}, duc de Savoie et roi de Chypre (1468-1489), dont le fils Charles II, duc de Savoie (1488-1496), termine la ligne aînée issue de Louis I^{er}. Mais, au moment où l'enfant Charles II s'éteint, un autre fils de Louis I^{er}, un petit-fils du grand Amédée l'antipape, vit encore, âgé de 58 ans ; c'est Philippe sans Terre, comte de Baugé,

seigneur de Bresse (1438-1497), qui devient le duc de Savoie, Philippe II et est la souche de la ligne cadette. Ses deux fils lui succèdent l'un après l'autre : 1° Philibert II le Beau, comte de Bresse et duc de Savoie (1480-1504), mort sans postérité, et 2° Charles III le Bon duc de Savoie (1486-1553), qui fonda l'ordre militaire de Maurice-et-Lazare, mais dont le long règne fut malheureux ; car c'est du temps de ce prince que les Français s'annexèrent pour la première fois la Savoie, qu'ils occupèrent pendant soixante ans.

« Le fils unique et successeur de Charles III est Emmanuel-Philibert, dit Tête-de-Fer, duc de Savoie (1528-1580), père de Charles-Emmanuel I^{er} le Grand, son successeur, duc de Savoie (1562-1630), lequel a quatre fils, dont l'aîné, Victor-Amédée I^{er}, duc de Savoie (1587-1637), règne après lui, et dont le troisième (le second étant mort sans postérité) est le prince de Carignan, Thomas-François, tige de la branche de Savoie-Carignan aujourd'hui régnante à Rome.

« Victor-Amédée I^{er} a pour successeurs ses deux fils, l'un après l'autre : 1^{o} François-Hyacinthe, duc de Savoie (1632-1638), mort à six ans, et 2^{o} Charles-Emmanuel II, duc de Savoie (1634-1675) fondateur de l'Académie des belles-lettres et de celle des arts, de Turin. Le fils de ce prince, Victor-Amédée II, prince de Piémont, duc de Savoie, roi de Sicile, puis roi de Sardaigne (1666-1732), a pour fils et successeur Charles-Emmanuel III, prince de Piémont, duc de Savoie, roi de Sardaigne (1701-1773). Viennent ensuite, comme princes de Piémont, ducs de Savoie et rois de Sardaigne : Victor-Amédée III (1726-1796), fils du précédent ; Charles-Emmanuel IV (1751-1819), ayant abdiqué en 1802, fils aîné du précédent ; Victor-Emmanuel I^{er} (1759-1824), ayant abdiqué en 1821, frère du précédent ; et Charles-Felix I^{er} (1765-1831), frère des deux précédents. Des trois frères, le second seul eut des enfants, qui furent des filles ; et ainsi Charles-Félix est le dernier descendant mâle de la grande branche aînée de la maison de Savoie.

« Jusque-là, depuis le premier duc de Savoie, le vaillant antipape Amédée, vingt princes avaient régné successivement avec ce titre ducal, dont six avaient eu en outre la couronne royale de Sardaigne. Maintenant, apparaît la branche cadette de Savoie-Carignan. Thomas-François de

Savoie, prince de Carignan (1596-1656), avait en pour fils aîné Emmanuel-Philibert-Amédée, prince de Carignan (1630-1709) ; qui eut pour fils Victor-Amédée, prince de Carignan (1690-1741) ; qui eut pour fils Louis-Victor-Amédée-Joseph, prince de Carignan (1721-1778) ; qui eut pour fils aîné Victor-Amédée, prince de Carignan (1743-1780) ; qui eut pour fils Charles-Emmanuel-Ferdinand, prince de Carignan (1770-1800) ; qui eut pour fils Charles-Albert (1798-1849), d'abord prince de Carignan, puis duc de Savoie, et roi de Sardaigne, à la mort de Charles-Félix (1831) ; lequel roi Charles-Albert est le père de notre cher Victor-Emmanuel II, *vingt-deuxième duc de Savoie*, roi de Piémont et de Sardaigne, roi de l'Italie unifiée (1820-1878).

« Victor-Emmanuel II, que la maçonnerie a guidé et protégé, que nous avons conduit en vainqueur dans toute l'Italie, et dont nous avons, pour couronnement de notre œuvre, établi définitivement le trône à Rome même sur les ruines du pouvoir temporel des papes, est donc bien vraiment et très réellement le descendant direct, et uniquement par les mâles, du grand Amédée de Savoie, l'antipape, le saint initié »[1].

Nous avons longuement causé en tête à tête, Lemmi et moi, non seulement cette fois-là, mais à plusieurs autres de mes voyages. On était à l'aise, dans son cabinet encombré de bibelots de toutes sortes, choisis avec un caprice de parvenu imprégné de goûts artistiques ; de jolies plantes, entretenues par une main attentive, soigneuse, contribuent encore à égayer cette pièce où ne pénètrent que les intimes. Il y a, en Lemmi, un bohème complété par un raffiné ; le collectionneur de futilités se dénonce dans les moindres riens. Mais, au milieu de cet amoncellement de brimborions et d'objets d'art, l'observateur découvre aussi, fort aisément, par un rapide coup d'œil d'examen, le défaut capital, le vice indéniable, éclatant, du maître du logis. Rien, chez lui, ne sent la chose achetée, acquise des deniers du propriétaire ; c'est brutal. Lemmi est, par excellence, l'homme qui ne paie pas, et qui sait se faire offrir ce qu'il désire. Le plus menu service qu'il rend appelle un cadeau. S'il était d'un autre sexe, le grand-maître italien serait à coup sûr une courtisane, experte en la science des sourires qui rapportent gros. Il a de tout à profusion et ne dépense pas son argent ; son avarice n'a pas les dehors répugnants de l'amasseur de trésors, se privant du nécessaire, vivant dans la crasse, se renfermant pour compter ses écus et les

cachant jalousement ; non, c'est un cupide coquet, qui sait extorquer et accumuler, mais qui étale gaiement sa richesse, et dont les griffes rapaces ont des faux airs d'ongles de gandin.

Sa cupidité, universellement connue, lui a joué un vilain tour, au point de vue de la réputation. Il y a deux ou trois ans, le colonel Achille Bizzoni l'accusa publiquement, par la voie de la presse italienne, d'être un simple voleur et d'avoir été condamné à la prison comme tel, à Marseille ; il citait la date de ce jugement infamant, qui, si j'ai bonne mémoire, serait de 1862. Lemmi proteste de toutes ses forces, affirma que le Lemmi condamné pour vol en France ne pouvait être qu'un homonyme, et invoquant un alibi, déclara qu'en 1862 il n'était pas à Marseille ; il envoya, à ce sujet, une circulaire à toutes les loges italiennes. À vrai dire, les raisons que donna Adriano Lemmi pour se disculper ne parurent pas concluantes à tout le monde. On observa que, s'il était visé à tort par la déshonorante divulgation du colonel Bizzoni, il avait le droit de poursuivre celui-ci comme diffamateur et calomniateur devant les tribunaux italiens, et le colonel Bizzoni ne reçut jamais la moindre assignation. Mais, d'autre part, comme je me suis fait une règle d'être impartial avant tout, je dois dire que j'incline peu à croire à cette condamnation, comme s'appliquant réellement au grand-maître Lemmi. Certes, ce ne sont pas les dénégations du personnage qui me touchent. En fait de mensonge, Lemmi a les audaces les plus impudentes, à plus forte raison lorsqu'il est intéressé à nier ; lui qui est un des chefs du Palladisme, il est capable de nier l'existence même du Palladisme, s'il juge utile de mentir sur ce point ainsi que sur tant d'autres. Ce qui me fait croire à un quiproquo, c'est que je connais mon Adriano Lemmi comme peu de personnes au monde le connaissent : ce n'est pas le filou qui se laisse aller à commettre un vol bête, conduisant son auteur en correctionnelle, et, dans l'espèce, il s'agit précisément d'un vol maladroit, stupide ; Lemmi, c'est le vrai juif fin-de-siècle, qui pille ses contemporains en se tenant toujours, avec une habilité merveilleuse, dans les marges du code ; s'il convoite la montre de son voisin, il saura réussir à l'avoir, sans la prendre, sans employer la soustraction grossière. Et lorsqu'il s'aventure sur le chemin qui conduit aux tribunaux de droit commun, s'il a, par exemple, un grand coup à organiser, ce n'est pas comme voleur, mais comme assassin, qu'il opère, et cela encore en s'arrangeant adroitement pour ne pas

être compromis. En tout cas, l'incident de la condamnation de 1862 n'a pas été tiré au clair, et il peut l'être. Les dossiers du greffe correctionnel de Marseille n'ont été la proie d'aucun incendie ; une copie du jugement en question peut être obtenue ; le jugement doit porter le nom et les prénoms du condamné, son domicile, sa profession, sa date et son lieu de naissance ; les noms des père et mère sont demandés aussi par le juge d'instruction, pour la formation du casier judiciaire ; avec ces éléments, il sera facile de procéder à une enquête et de savoir si le Lemmi condamné pour vol est bien la même personne que le F∴ Adriano Lemmi, grand-maître italien et chef d'action politique de la franc-maçonnerie universelle.

Pour montrer l'adresse de Lemmi, je dois exposer en quelques lignes comment il sut manœuvrer dans la maçonnerie italienne et arriver à grouper en un seul Grand Orient et Suprême Conseil de Rome toutes les loges et arrière-loges de l'écossisme et celles dites nationales (à l'exception des ateliers misraïmites qui se sont toujours tenus et qui se tiennent à l'écart, ceux-ci sous la direction actuelle du grand-maître Giambattista Pessina, de Naples).

Sans remonter jusqu'à la construction du temple de Salomon, il n'est pas inutile d'exposer la situation des forces maçonniques dans la péninsule, au moins à une période récente ; cette situation a été, du reste, si confusément expliquée, si embrouillée et obscurcie même, par les initiés avec l'anneau, qu'il est bon d'apporter un peu de lumière dans le chaos des renseignements absurdes publiés jusqu'à présent.

Je prendrai l'année 1880, à son début. À cette époque, il y avait, en Italie, quatre hauts pouvoirs de la maçonnerie ordinaire :

1° Grand Orient d'Italie, ayant siège central à Rome. Rite dit Italien ; loges dites nationales. Cette fédération pratiquait les trois grades symboliques (Apprenti, Compagnon, Maître) ; mais, au sein de la fédération, un certain nombre de membres affiliés au Palladisme étaient seuls reconnus par Charleston, cela secrètement.

Grand-maître (en titre honoraire) : général Garibaldi. Grand-maître (en titre d'exercice) : Giuseppe Mazzoni. Grand-maître adjoint : Giuseppe Petroni. — Bien qu'inspirant souvent les résolutions du dit Grand Orient

qui le consultait dans les circonstances importantes, le général Garibaldi s'occupait peu de ce rite, dont il avait seulement la grande maîtrise honoraire. *Le vrai chef était Adriano Lemmi*, alors simple membre du conseil de l'ordre depuis trois ans.

2º Suprême Conseil d'Italie, ayant siège central à Turin. Rite Écossais. Cette fédération pratiquait les 33 degrés connus. Ce Suprême Conseil avait lui-même, en tant que corps régulièrement constitué, la correspondance directe avec Charleston ; tous les membres des hauts grades étaient en même temps palladistes.

Souverain commandeur grand-maître (en titre effectif) : docteur Timoteo Riboli. — Dans ce Suprême Conseil, *Riboli était le vrai chef.*

3º Auteur Suprême Conseil d'Italie, (dissident), ayant siège central à Rome. Rite Écossais. Cette fédération pratiquait les 33 degrés, comme la précédente ; mais les palladistes y étaient en infime minorité ; aussi, Charleston ne reconnaissait pas officiellement ce groupe de loges et arrière-loges, si important qu'il fût.

Souverain commandeur grand-maître (en titre d'exercice) : Giorgio Tamajo. Lieutenant grand commandeur : Mauro Macchi. Président du Grand Consistoire : Ulisso Bacci. Président de la Grande Loge Symbolique : Bonnicelli. — Ici, *le vrai chef était Luigi Castellazzo*, un compère de Lemmi : Castellazzo était le grand-maître des triangles palladiques dissimulés au sein de cette fédération.

Notons, en passant, une section sicilienne, établie à Palerme, et dépendant de ce Suprême Conseil ; elle avait pour grand-maître l'avocat Messineo.

4° Souverain Conseil Général du Rite de Memphis et Misraïm, ayant siège central à Naples. Rite dit oriental, en 92 degrés d'abord, puis en 97, et ayant enfin opéré une nouvelle réforme dont je parlerai plus loin.

Grand-maître général (en titre effectif) du rite, pour tous les pays du globe : général Garibaldi. Souverain grand commandeur, spécial pour l'Italie : Giambattista Pessina. — Ici, *le général Garibaldi était le vrai chef* ; le rite de Memphis et Misraim était son rite préféré ; de son îlot de Caprera, il inspirait les ateliers misraïmites établis en Italie, en Angleterre, en France, en Égypte et même en Amérique ; il laissait à Pessina le soin des

affaires administratives, et s'occupait, lui, de la haute direction et de la correspondance avec Charleston. Garibaldi, qui était avant tout homme d'action et qui avait été, avec Mazzini, le chef des conspirations contre la Papauté, avait une grande confiance en Lemmi ; le sachant à la tête du directoire secret de Rome, il associait sa haine à celle du banquier juif et secondait les manœuvres de celui-ci en mettant à son service toutes les influences personnelles qu'il exerçait.



DIPLÔME DE 33e (PRINCE DE L'ORDRE) DU RITE DE MEMPHIS ET MISRAÏM

Notons, en passant, une section sicilienne ou Grand Consistoire du rite de Memphis, ayant son siège à Catane, avec Francesco Imberti pour grand-maître président.

On le voit, le chef suprême Albert Pike était admirablement servi en Italie. À défaut de Mazzini mort, il avait, pour organiser et stimuler les attaques de la maçonnerie italienne contre l'Église catholique : au premier rang, Garibaldi et Lemmi ; au second rang, Riboli et Castellazzo. Néanmoins, il souhaitait de voir une fusion s'opérer entre le Grand Orient et les deux Suprêmes Conseils rivaux ; ce fut Lemmi qui réalisa son vœu.

En attendant, l'Italie comptait quatre puissances maçonniques en état d'hostilité sourde. Et à ce propos, je ne puis m'empêcher de relever ici une des innombrables erreurs de M. Paul Rosen, écrivant ses livres en initié par trop incomplet. Dans son volume l'*Ennemie Sociale* (p. 329), cet auteur ne cite et ne connaît, comme puissances maçonniques italiennes de 1877 à 1887, que le Grand Orient de Rome, le Suprême Conseil de Rome et le Suprême Conseil de Turin. Il oublie tout simplement, il ignore le Souverain Conseil Général de Naples, dont Garibaldi était le souverain grand-maître, non pas à titre honorifique, mais bien à titre réel et effectif. Pour un oubli, en voilà un qui peut compter ; et, après une omission de ce calibre, fiez-vous donc aux renseignements d'un 33^{e} reçu avec l'anneau ![2]

De 1872 à 1877, Lemmi était resté totalement dans l'ombre. De 1877 à 1880, il dirigeait effectivement le Grand Orient d'Italie, quoique n'ayant pas le titre officiel de grand-maître ; Giuseppe Mazzoni, le grand-maître en exercice, était, du reste, plus souvent chez lui, a Prato (en Toscane), qu'à Rome ; quant au grand-maître adjoint, Petroni, son degré de ramollissement était tel, qu'il n'y a même pas lieu de tenir compte du personnage, lorsqu'il est question de l'action réelle de la secte ; Lemmi avait alors ses coudées franches, au sein du grand centre romain.

À la mort de Mazzoni (11 mai 1880), dont la succession officielle échut au vieux martyr gâteux, on voit Lemmi sortir peu à peu de l'ombre. Dès le mois de mars 1881, il met en œuvre une commission ayant le mandat

d’organiser, pour le second semestre de l’année, un congrès maçonnique dit national, devant se tenir à ; Milan, et dont je parlerai plus loin.

À partir de cette époque, il emploie ses efforts à obtenir la fusion du Suprême Conseil de Rome et du Supréme Conseil de Turin dans le Grand Orient, lequel devait finalement absorber ces deux pouvoirs. Or, à ce moment même, le dit Grand Orient d’Italie n’était officiellement reconnu que par un nombre très restreint de fédérations maçonniques d’Amérique et d’Europe.

Les premiers efforts de Lemmi se portèrent du côté du Suprême Conseil de Rome ; là, il fut secondé en secret par Castellazzo et aussi par le comte Luigi Pianciani, lequel, au courant de 1880, avait succédé à Mauro [2] Macchi comme lieutenant grand commandeur. Mais, pendant longtemps, Giorgio Tamajo, le souverain commandeur grand-maître de ce Suprême Conseil du Rite Écossais, colonel et sénateur, tint bon, ne voulant pas abdiquer ses droits de chef d’un nombre important de loges ; car ces fameux droits lui valaient une bonne petite rente annuelle, sous forme de prélèvements à son profit sur les finances des ateliers de la fédération. Lemmi, qui sait trouver de l’argent pour les autres, quand il ne peut pas faire autrement et surtout quand ce n’est pas sa bourse personnelle qui paie, réalisa, par les fonds disponibles de la caisse du Grand Orient, la somme nécessaire à désintéresser Tamajo ; cette somme fut, du reste, immédiatement remboursée à Lemmi par Charleston. 50,000 francs triomphèrent des dernières résistances du souverain commandeur, et le Suprême Conseil de Rome fusionne avec le Grand Orient d’Italie, le 21 janvier 1885 (date réelle, mais qui n’est pas celle indiquée dans les bulletins destinés aux initiés incomplets, ni dans certains annuaires officiels).

À cette même époque, le ramolli Petroni fut l’objet d’une distinction spéciale. Comme il s’obstinait à vivre, on ne pouvait pas lui décerner les honneurs de la canonisation maçonnique ; et, d’autre part, Lemmi avait maintenant l’ambition d’exercer le pouvoir à titre effectif. On créa donc une dignité nouvelle en faveur de l’ex-galérien : Pétroni fut proclamé très puissant et très sublime prince souverain grand-maître émérite de la Maçonnerie Italienne, et Lemmi, prenant officiellement sa place, fut désigné dès lors, dans les bulletins et annuaires, sous le titre de grand-maître du Grand Orient d’Italie. L’avocat Pirro Aporti devint grand-maître

adjoint ; Luigi Castellazzo, grand secrétaire ; et Ulisso Bacci, secrétaire du grand-maître et du conseil de l'ordre.

Il restait à absorber le Suprême Conseil Général de Turin. Quant au Souverain Conseil Général de Naples, il n'y fallait pas songer ; sa situation de grand centre directeur du rite de Memphis et Misraïm pour tous les pays du globe était un obstacle irréductible ; si Pessina, contre une somme quelconque, avait accepté la fusion avec le Grand Orient d'Italie, il eût été aussitôt désavoué par les autres grands-maîtres misraïmites de France, d'Égypte, d'Angleterre et d'Amérique, et un nouveau Souverain Sanctuaire de Memphis eût été immédiatement constitué à Naples avec d'autres éléments. Du reste, Albert Pike tenait à ce que le rite tout spécial de Memphis et Misraïm, qui est un des principaux agents du recrutement luciférien direct, demeurât intact.

Le Suprême Conseil de Turin n'était pas commode à amener à composition. Au point de vue des relations extérieures, il avait plus d'autorité que le Suprême Conseil de Rome ; Tamajo n'était qu'un dissident du centre écossais de Turin, tandis que Riboli avait été le premier représentant de la maçonnerie italienne au convent dit universel de l'Écossisme tenu en 1875 à Lausanne. En outre, Riboli gardait rancune à Lemmi d'un fameux tour que celui-ci lui avait joué à l'occasion de ce convent.

Riboli, dès les premières séances, avait pris part au convent de Lausanne comme seul représentant de la maçonnerie italienne (rite écossais). Tout à coup, à sa septième séance, celle du 16 septembre, débarque le F∴ David Lèvi, député au Parlement, bon juif cabaliste, ami de Lemmi et de Tamajo. Le docteur Riboli n'avait aucun motif de se méfier de David Lévi, qui était alors un des gros bonnets de son Suprême Conseil de Turin ; il lui fit donc un excellent accueil, et ce jour-là la maçonnerie italienne fut représentée par eux deux au convent ; ils marchaient si bien d'accord, que Riboli, rappelé par ses affaires en Italie avant la clôture des travaux de l'assemblée souveraine, partit en laissant Lévi pour le remplacer. Mais Lévi, qui était venu en vertu d'un ordre secret de Lemmi, profita de l'absence du docteur pour faire inscrire comme Suprême Conseil faisant partie de la confédération écossaise universelle celui qui était en train de se constituer à Rome sous la bannière de Tamajo et autres dissidents reniant l'autorité de

Riboli. Il usa pour cela d'un artifice, auquel les membres du convent se laissèrent prendre. Il se garda bien de dire qu'une dislocation du Suprême Conseil d'Italie s'opérait à ce moment même ; il déclara, comme si c'était une chose parfaitement convenue entre tous les chefs de l'écossisme italien, que, par une décision toute récente, le Suprême Conseil transférait son siège de Turin à Rome ; il eut soin de faire cette déclaration juste au moment où le couvent dressait le tableau des puissances maçonniques écossaises confédérées, et de cette façon ce fut le Suprême Conseil dissident qui fut inscrit par supercherie sur le tableau envoyé par le convent à toutes les loges et arrière-loges écossaises du globe, et non le véritable Suprême Conseil, celui de Turin.

On voit d'ici la grimace qu'esquissa Timoteo Riboli, quand il reçut ce tableau, arrêté à titre définitif par les nombreuses puissances maçonniques représentées au convent de Lausanne ; il faillit en faire une maladie ; mais il se rebiffa cependant, et avec énergie. Après le convent, lequel avait chargé le Suprême Conseil de Suisse des impressions et des communications générales entre les puissances confédérées, Tamajo obtint du dit Suprême Conseil un décret (18 mars 1879) qui maintenait au tableau l'inscription telle qu'elle avait été faite. Riboli eut ainsi à lutter longtemps ; Lemmi soutenait en sous-main le Suprême Conseil de Rome, où son influence s'exerçait par Castellazzo. Néanmoins, Riboli persévéra dans ses revendications. Loin de se soumettre à une décision qu'il savait bien avoir été prise grâce à un subterfuge, il créa des loges et arrière-loges nouvelles en opposition avec le Suprême Conseil de Rome ; telle fut, par exemple, la *Loge-Modèle*, fondée à Florence par le colonel d'artillerie Eduardo de Bartoloméis, le docteur Teofilo Gay et le professeur Domenico Margiotta. Le sénateur Tamajo, sentant sa situation ébranlée, dut venir en personne à Lausanne, accompagné de Mauro Macchi et d'Antonio de Facci, ses lieutenants, pour s'expliquer ; et finalement gain de cause fut donné à Riboli, par un décret ainsi conçu :

« Le Suprême Conseil de Suisse, pouvoir exécutif de la confédération (écossaise),

« 1° Considérant les observations qui lui ont été présentées par le Suprême Conseil d'Italie, *siégeant* à Turin ;

« 2º Vu les articles 8, 10 et 11 du Traité d'Union ;

« Déclare abrogé le Décret du 18 mars 1879, émanant dudit Suprême Conseil de Suisse, pouvoir exécutif de la confédération des Suprêmes Conseils du Rite Écossais fonctionnant dans les conditions stipulées par le Convent universel de Lausanne, de 1875. »

Donc, Riboli défendit longtemps son Suprême Conseil de Turin contre les projets d'absorption du Grand Orient d'Italie, où, depuis 1885, Tamajo siégea, en vertu de la fusion du 21 janvier, mais en gardant toujours son titre de souverain grand-commandeur ; en d'autres termes, les loges et arrière-loges travaillant sous l'obédience du Suprême Conseil dissident de Rome s'étaient réunies au Grand-Orient, et là Tamajo était censé diriger les hauts grades, avec l'assistance du comte Pianciani, successeur de Mauro Macchi.

Pour venir à bout du docteur Riboli, il fallut que Lemmi appelât à son aide le chef suprême de Charleston ; il lui fit ressortir que lui seul pourrait obliger le Suprême Conseil de Turin à se fondre dans le Grand-Orient et Suprême Conseil de Rome, et que, l'Italie étant le théâtre de la grande lutte, il fallait l'union définitive de tous les adeptes de la maçonnerie ordinaire non secrète, sauf à réserver l'action spéciale des misraïmites s'occupant surtout de maçonnerie hermétique et cabalistique.

Albert Pike intervint alors, en novembre 1886, et le docteur Timoteo Riboli n'eut plus qu'à désarmer et à s'incliner devant l'autorité du Suprême Directoire Dogmatique ; sa démission le privant du droit fructueux de délivrer Patentes, Brefs, Diplômes et Constitutions, on le consola, au surplus, en lui versant une indemnité de 30,000 francs, fournis par la caisse centrale de l'ordre. Dans le bilan annuel de 1887, dressé par le Souverain Directoire Administratif de Berlin, ce versement figure, au budget des dépenses, chapitre des « frais exceptionnels », en un article ainsi libellé : « Suppression du Sup∴ Cons∴ d'Italie siégeant à Turin, indemnité extraordinaire attribuée au F∴ T. R. sur la proposition du F∴ A. L. et approuvée en comité secret du 28 février : 30,000 francs. »

L'arrangement définitif fut coloré de la façon suivante, pour éviter aux initiés incomplets la connaissance de ces tripotages : Adriano Lemmi, déjà grand-maître au Grand Orient d'Italie, prit en outre le titre de souverain grand commandeur titulaire ; la fusion irrévocable des deux Suprêmes

Conseils de Rome et de Turin devint officielle ; Tamajo et Riboli furent transformés en souverains grands commandeurs honoraires ad vitam. Riboli, qui venait de palper les 30,000 francs, mais qui ignorait que, deux ans auparavant, Tamajo en avait reçu 50,000, fit l'homme désintéressé, n'ayant en vue que l'unification de la maçonnerie italienne, et il notifia les faits accomplis à tous les Suprêmes Conseils du globe, en leur adressant une circulaire, reproduisant diverses pièces relatives à cette opération, dont deux signées par Tamajo et lui, et une signée par Lemmi[3]. La plus grande partie des maçons écossais jusqu'alors de l'obédience de Turin, notamment le colonel de Bartoloméis et le docteur Teofilo Gay passèrent avec armes et bagages au [3] Grand-Orient qu'ils avaient toujours combattu ; quelques-uns, parmi lesquels le professeur Margiotta, au lieu d'aller au centre romain, s'affilièrent au rite de Memphis et Misraïm.

Ainsi fut réalisé le vœu d'Albert Pike. L'Italie étant le théâtre de la grande lutte contre l'Église catholique, il s'agissait de mettre [3] officiellement toute la maçonnerie ordinaire italienne dans la main de Lemmi. Il ne suffisait pas que celui-ci fût en secret le Chef d'Action politique pour les vrais initiés ; il fallait lui donner une raison d'agir et de diriger, aux yeux des membres des simples loges, aux yeux des membres des hauts-grades initiés avec l'anneau. En effet, si pour les adeptes incomplètement éclairés Lemmi fût resté un président quelconque de Grand Orient, ils n'eussent pas manqué de le trouver par trop encombrant, dans ses actes directifs ; si d'autres pouvoirs de l'Écossisme italien fussent restés debout en face de lui, on eût pensé forcément, au sein des loges symboliques, qu'il marchait dans les plates-bandes des autres obédiences, qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, qu'il donnait à tort des ordres à qui n'avait pas à en recevoir de lui, et la discipline se fût ressentie de cette fausse situation. Il était donc indispensable de lui créer une position prééminente, qui lui permit de se mouvoir à sa guise dans la maçonnerie italienne, sans laisser soupçonner aux initiés incomplets sa véritable et secrète qualité de grand-maître du Souverain Directoire Exécutif universel. Mais aussi, il y avait à ménager Riboli ; il ne fallait pas lui retirer brutalement sa grande commanderie de Turin ; la manœuvre habile consistait à amener la fusion de ce Suprême Conseil par la force des choses. C'est pourquoi, on commença par disloquer le groupe Riboli au moyen du

schisme Tamajo ; puis, on mit les deux groupes aux prises, en versant adroitement de l'huile sur le feu de leurs querelles intestines ; enfin, lorsque la rivalité des deux Suprêmes Conseils les eut épuisés l'un et l'autre, on acheta en monnaie sonnante l'abdication des chefs, et on leur fit faire la paix en les flanquant ensemble à la porte, avec un superbe titre honoraire.

Ce curieux aperçu des intrigues de Lemmi n'était pas inutile pour montrer la diplomatie maçonnique du personnage. Notez que, si des francs-maçons italiens me lisent, ils ouvriront dans leur surprise un large bec en apprenant ces choses. Mais, après avoir réfléchi et vérifié l'exactitude de toutes mes indications, ils seront obligés de dire : « Ma foi, c'est vrai ; seulement, le coup a été si habilement exécuté, que nous n'en avions pas eu le moindre soupçon. »

Que dire encore de Lemmi ? faut-il rappeler l'affaire des tabacs ? — C'est archi-connu. Le gouvernement d'Humbert, qui ne vit que par la protection secrète de la franc-maçonnerie (car, si la secte voulait, l'Italie serait bientôt en république), a accordé au Grand Orient, sous le nom de Lemmi, le monopole des tabacs importés d'Amérique. Cet acte d'illégalité et de favoritisme a été dénoncé, le 3 mai 1890, à la tribune du parlement italien, par le député Imbriani, radical, mais indépendant. C'est là l'occasion de jolis bénéfices qui alimentent la caisse de la maçonnerie péninsulaire et aussi la caisse du banquier israélite de la via Nazionale.

Il y a là un échange de bons procédés. La maçonnerie italienne ne tient nullement, pour le quart d'heure, à renverser une monarchie qu'elle a conduite au Quirinal et qui la sert beaucoup mieux qu'une révolution brusque ; car le plan de campagne de la secte a toujours été l'envahissement graduel. Par conséquent, le Grand Orient et Suprême Conseil de Rome contient les républicains impatients. En reconnaissance de cette tolérance protectrice, le descendant d'Amédée l'antipape accorde à Lemmi tout ce qu'il désire ; le Sénat est peuplé de chefs francs-maçons ; les administrations civiles, la magistrature, l'armée même, sont mises à la disposition de la secte, qui en use et glisse partout ses créatures : l'état italien est infesté de maçonnerie. D'autre part, le Grand Orient et Suprême Conseil de Rome est en Italie le foyer de la propagande en faveur de la Triple-Alliance, et sur ce point encore maçonnerie et monarchie usurpatrice sont d'accord.

En Italie, il y a deux éléments (mais ce sont les seuls) partisans de la France ; et ce qui est curieux, ce sont les deux partis extrêmes. Les vrais catholiques, ceux fermement attachés au Saint-Siège, aiment cordialement la France, en qui ils voient malgré tout la fille aînée de l'Église ; ils espèrent en notre pays, dont ils souhaitent le relèvement ; ils applaudissent à toutes les victoires de la religion, chez nous plus encore que partout ailleurs. Tout à l'opposé, ce sont les socialistes révolutionnaires, les égarés turbulents et sauvages, qui s'entêtent à ne voir dans l'histoire de France que l'époque de Marat et le règne éphémère de la Commune ; ceux-ci rêvent de Spartacus et des Gracques ; le partage, le communisme collectiviste, voilà leur utopie, et, antibourgeois plus qu'anticléricaux, ils sont convaincus que la France donnera au monde, ou tout au moins à l'Europe, le triomphe général du prolétariat, supprimant toutes les autres classes ; dans l'Allemagne alliée, ils ne voient que le militarisme qu'ils exècrent ; aussi, très sincèrement, mais à leur point de vue spécial, sont-ils adversaires résolus de la Triplice et partisans enthousiastes de la France, c'est-à-dire de la révolution française.

Ce que j'écris là étonnera, sans doute, grand nombre de mes lecteurs. C'est pourtant l'exacte vérité. Mais qui pourrait se douter de cette situation des esprits en Italie ? Les catholiques français qui vont dans la péninsule ne fréquentent que les catholiques italiens ; ils ne vont pas se perdre dans les bouges de la révolution sociale, cela se conçoit. De même, les Amilcare Cipriani et autres socialistes exaltés, quand ils se rendent en France, ne font pas visite aux évêchés et ne cherchent nullement à se convertir ; c'est dans les pires clubs collectivistes et anarchistes qu'ils ont affaire. Moi, au contraire, poursuivant mon enquête en chrétien observateur et méprisant les dangers, j'ai été partout ; à Rome, j'ai pénétré, non seulement dans les réunions maçonniques luciférienes, mais même au sein des repaires d'énergumènes révolutionnaires où jamais la police d'Humbert n'a osé s'aventurer ; j'ai mangé, en compagnie des fanatiques d'Alberto Mario, de Cipriani et d'Andréa Costa, les anchois traditionnels, arrosés de vinaigre, servis par des prolétariennes enragées, qui seraient les émules de nos pétroleuses, si la Commune éclatait demain en Italie ; ayant tout vu de près, je sais tout. Et c'est pour cela que je puis dire ce qui se passe, autrement que le premier venu donnant des renseignements à coups de ciseaux à travers des bulletins maçonniques, où les chefs de la secte ne laissent publier que

ce qu'ils veulent, où ils se plaisent même à glisser, à côté de quelques vérités sans importance, des faussetés ingénieusement combinées pour dérouter les recherches.

Le Grand Orient d'Italie contient donc, par ses émissaires, les colères grondantes des socialistes contre la monarchie de la maison de Savoie. Lorsque Cipriani se mit en œuvre pour la Ligue Latine, lorsqu'il agita la démocratie italienne contre la Triplice, le grand-maître Adriano Lemmi envoya à toutes les loges maçonniques une circulaire défendant aux affiliés de participer au mouvement francophile ; et à ce propos Lemmi se servait d'insinuations basses et misérables. La main dans la main de Crispi, son collègue 33^{e} et palladiste, il rendait au gouvernement d'Humbert service pour service ; en échange du monopole des tabacs et d'autres actes de favoritisme scandaleux, il poussait autant qu'il le pouvait la bourgeoisie voltairienne et la populace stupide à la haine contre la France ; si bien que l'on a le droit de dire que c'est la maçonnerie de Lemmi qui est la seule fomentatrice de l'inimitié entre les deux nations.

Dans ce chapitre, je me borne à mettre sous les yeux du lecteur la situation de la secte en Italie, qui est le théâtre de la grande lutte. Je suis donc obligé de laisser inachevé le portrait d'Adriano Lemmi. Il me reste à le peindre comme juif cabaliste, comme luciférien pratiquant, et ce n'est pas là son aspect le moins curieux. Mais je suis obligé de m'interrompre, sous peine de négliger d'autres acteurs de la tragi-comédie qui ont joué ou jouent leur rôle dans la guerre, tantôt sourde, tantôt ouverte, contre la Papauté. Que le lecteur se rassure néanmoins ; ce n'est qu'une interruption ; il ne perdra rien pour attendre. Nous retrouverons Lemmi, quand nous aborderons l'étude de la magie divinatoire.

D'abord, je parlerai brièvement des disparus.

Mazzoni, l'avant-dernier grand-maître au Grand Orient d'Italie, était originaire de Prato. Son diplôme portait comme date de naissance : 16 décembre 1808 ; mais il ne faut jamais se fier aveuglément aux dates d'état-civil qui figurent sur les diplômes maçonniques. Ce qui est certain, c'est qu'il mourut dans la même ville, le 11 mai 1880.

Maçon et carbonaro, il fit partie de la *Jeune Italie* ; Mazzini le comptait au nombre de ses enthousiastes. Dans la vie civile, il était avocat, ayant fait ses études de droit à Pise. D'une hypocrisie achevée, il réussit à se faire nommer ministre de la justice à Florence, lorsque le grand-duc de Florence eut la faiblesse de faire des concessions au parti libéral ; il conspira plus efficacement que jamais contre son prince, et opéra de telle façon que le grand-duc dut abandonner ses états devant la révolution criminelle déchaînée par son ministre infidèle (1848).

Mazzoni se substitue au gouvernement légitime, en formant un triumvirat avec les FF∴ Guerrazzi et Montanelli. Mais le régime révolutionnaire ne dura qu'une année, et Mazzoni, lors de la rentrée du grand-duc dans ses états, quitta l'Italie et se réfugia en France. Il se rendit d'abord à Marseille et s'affilia à une loge de cette ville. Il correspondit toujours avec cette loge, dont j'ai pu consulter les archives, où j'ai vu de nombreuses lettres de lui. Je puis dire ainsi, d'après mes notes, et d'une façon certaine, que ses amis et protecteurs en France furent Lamennais, Proudhon et Hippolyte Carnot, père du président actuel ; il était ami intime de la famille Carnot, au moment où il vivait à Paris en donnant des leçons de langues italienne, latine et grecque.

Au cours de son exil, il accueillit Adriano Lemmi, alors tout jeune, ainsi que le poète Giannone, autre franc-maçon compromis.

Il rentra en Italie vers 1859. N'ayant pas d'autres moyens d'existence que l'exploitation de la politique, il réussit à se faire élire député de Toscane au parlement italien. Un des premiers soins de Mazzini, en établissant à Rome la direction politique de la maçonnerie universelle, après la sacrilège usurpation piémontaise, fut d'instituer Mazzoni grand-maître au Grand Orient d'Otalie. Un des premiers actes du roi Humbert, lorsqu'il succéda à son père Victor-Emmanuel, fut de nommer sénateur le grand-maître Mazzoni. La complicité d'Humbert avec la secte peut-elle être niée ? je le demande après la dénonciation de ce simple fait.

Humbert n'ignorait pas, certes, l'autorité de Mazzoni dans la franc-maçonnerie. Le grotesque moustachu du Quirinal, le valet des loges qui aime tant à rouler des yeux blancs et à prendre des airs de croquemitaine en public, et qui sait bien ne devoir son trône qu'à la tolérance des frères trois-points, est d'une platitude invraisemblable devant les Lemmi et consorts.

C’est Garibaldi, grand-maître du rite de Memphis et Misraïm, qui lui recommanda le frère Mazzoni :

— Mazzoni est au Grand Orient de Rome ce que je suis au Souverain Sanctuaire de Naples. Votre père, Humbert, m’a donné une pension nationale ; il faut faire quelque chose pour Mazzoni. Vous allez donc le nommer sénateur.

Humbert prit une plume et signa la nomination. Lemmi, ce jour-là, avait accompagné Garibaldi et Mazzoni chez le roi. C’est de Lemmi que je tiens ce détail ; et, en me narrant l’anecdote, il ajoutait d’un air de triomphe :

— Humbert n’a rien à nous refuser.

Longtemps, même après l’usurpation de Rome, la maçonnerie italienne hésitait à avoir dans la Ville Éternelle un temple au grand soleil. Il y avait à craindre une explosion d’indignation de la population romaine, qui, en énorme majorité, est religieuse et fidèle au souvenir des temps prospères du Pontife-Roi bienfaisant. Cependant, les sectaires finirent par se décider ; d’où l’installation du Grand Orient au palais Poli, à la place de ce nom. Mais ferait-on une inauguration solennelle ? C’était un défi, c’était la glorification de Lucifer en face de Dieu, dans la cité sainte.

Mazzoni et Lemmi allèrent au Quirinal et exposèrent à Humbert leurs inquiétudes.

Le roi leur prit les mains :

— Soyez sans crainte, bons et chers amis, fit-il ; ma police vous protégera contre tout désordre de la lie cléricale. Je suis avec vous, vous le savez. Les exigences de ma diplomatie m’obligent à des démonstrations de respect envers Pecci dans mes discours (il riait en disant cela) ; mais vous n’ignorez pas mes vrais sentiments. Allez toujours en avant, et comptez sur moi.

Mazzoni lut alors au roi le discours qu’il devait prononcer à l’inauguration du grand temple maçonnique. Il était question de l’ère de l’énergie dans laquelle il fallait entrer ; les paroles ne suffisaient plus, les actes étaient nécessaires. C’était un speech virulent ; mais la violence du langage ne se traduisait que par des généralités. « Le moment était venu où l’étoile maçonnique devait resplendir dans tout son éclat. » Mazzoni ne sortait pas des plus banales figures de rhétorique.

— Ajoutez donc quelques mots, lui dit Humbert quand il eut fini sa lecture, pour réclamer l'abrogation de la loi des garanties.

L'ex-triumvir de Florence, devenu sénateur du royaume d'Italie, laissa dans la maçonnerie italienne un nom vénéré. Lors de sa mort, une loge fut créée à Naples, sous le vocable : « Loge Giuseppe Mazzoni. »

Une fois trépassé, les frères et amis ne respectèrent pas la paix de sa tombe. Cinq ans après son décès, ils réclamèrent et obtinrent l'exhumation de son cadavre. Il ne leur suffisait pas que son âme brûlât dans le feu éternel ; ils voulurent, en outre, incinérer sa dépouille mortelle. Le rôtissage du squelette eut donc lieu, et ce fut une grande et magnifique crémation. Après quoi, les cendres de Mazzoni furent déposées au Campo-Vérano, où la maçonnerie italienne a construit un monument destiné à recevoir les restes des grands dignitaires de l'ordre.

Relativement à Pétroni, il n'y a pas grand'chose à ajouter à ce que j'ai déjà dit. Il était tellement nul, que j'eusse éveillé des soupçons si j'avais cherché à recueillir des informations sur son compte. Je sais qu'il avait quatre ou cinq ans de moins que Mazzoni ; qu'il était né à Bologne ; que sa famille a donné à l'Église un cardinal, ce qui montre à quel point il était dégénéré ; qu'il s'intitulait avocat, lui, le bafouilleur incapable de dire deux mots ; qu'il fut membre de la loge *Roma e Constituente*, puis du chapitre rose-croix *Perseveranza* ; qu'enfin il présida le triangle *Universo*. Un point, c'est tout.

Cresponi, qui dans les loges fléchissait le genou devant lui, mais qui, entre un verre de Chianti et un morceau de gorgonzola, a toujours son franc-parler, l'appelait : « Le grand-maître Nabuchodonosor. »

Je lui demandai le pourquoi de ce sobriquet.

— Parbleu ! me répondit-il ; Petroni, bête à manger du foin…

Mauro Macchi était un Milanais. Quand il mourut, le 24 décembre 1880, il avait soixante-deux ans. Il avait été séminariste. Il fut recruté par Mazzini vers 1845. Mêlé à des conspirations, il dut quitter la chaire de rhétorique où il professait. Il vint alors dans le Piémont ; mais en 1849, il en fut chassé et se réfugia en Suisse ; de là encore il fut expulsé. Cavour, arrivant au pouvoir, lui rouvrit les portes de l'Italie. En 1861, il fut élu député de Crémone, qu'il représenta à la Chambre, jusqu'en 1879, tout en collaborant

à un journal des plus irréligieux, le *Libero Pensiero*. Mais Humbert se délectait à la lecture de ses articles ; l'hypocrite roi nomma sénateur le lieutenant grand commandeur du Suprême Conseil de Rome.

Pianciani, successeur de Macchi, appartenait à une noble famille des états pontificaux. Ses parents étaient intimement liés aux Mastaï, et lui-même fut un ami d'enfance de Pie IX. Comment dégringola-t-il dans la maçonnerie ? La funeste occasion de cette déchéance est inconnue. J'ai fréquenté Pianciani, et, chaque fois que j'ai abordé la question des premières initiations, il se taisait ou détournait la conversation. Évidemment, il y a là-dessous un mystère.

Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à se brouiller avec ses amis d'enfance. Plus il voyait Jean-Marie Mastaï s'élever dans les honneurs de l'Église, plus la haine de Pianciani grandissait. Cette haine devint forcenée, furieuse, exaspérée, implacable. Il se mêla activement à la révolution romaine, prit part à tous les événements de 1848 et 1849, et, la Papauté ayant finalement repris le dessus, il fut, comme les autres chefs révolutionnaires vaincus et justement punis, classé par les sociétés secrètes au nombre des martyrs. Une auréole luciférienne à Petroni, une auréole semblable à Pianciani, et voilà deux saints de la secte dont les premiers principes sont le crime et la profanation. À ce point de vue, Petroni et Pianciani faisaient bien la paire : la différence entre eux est que le second n'était pas un imbécile ; en revanche, il était un gredin fieffé, un profond scélérat.

Il fallut l'usurpation piémontaise et l'abstention des catholiques dans les votes pour faire de Pianciani un personnage. Il devint maire de Rome, député et vice-président du parlement italien.

Et, à propos de ce triste individu, il est de mon devoir d'apporter quelques rayons de lumière dans un incident anticlérical qui a fait grand bruit, mais qui n'a jamais été, je crois, complètement élucidé pour le public. Je veux parler de l'infect roman qui causa tant de scandale, non seulement en France, mais dans le monde entier ; car la maçonnerie donna le mot d'ordre de répandre partout cette œuvre infâme. Je respecte trop mes lecteurs pour écrire seulement le titre de ce honteux roman, tissu des plus abominables calomnies ; je me contente de dire qu'il s'agit du plus violent outrage qui ait été fait à la mémoire du saint pape Pie IX. On sait que l'un des grands remords de M. Léo Taxil fut de s'être constitué l'éditeur du

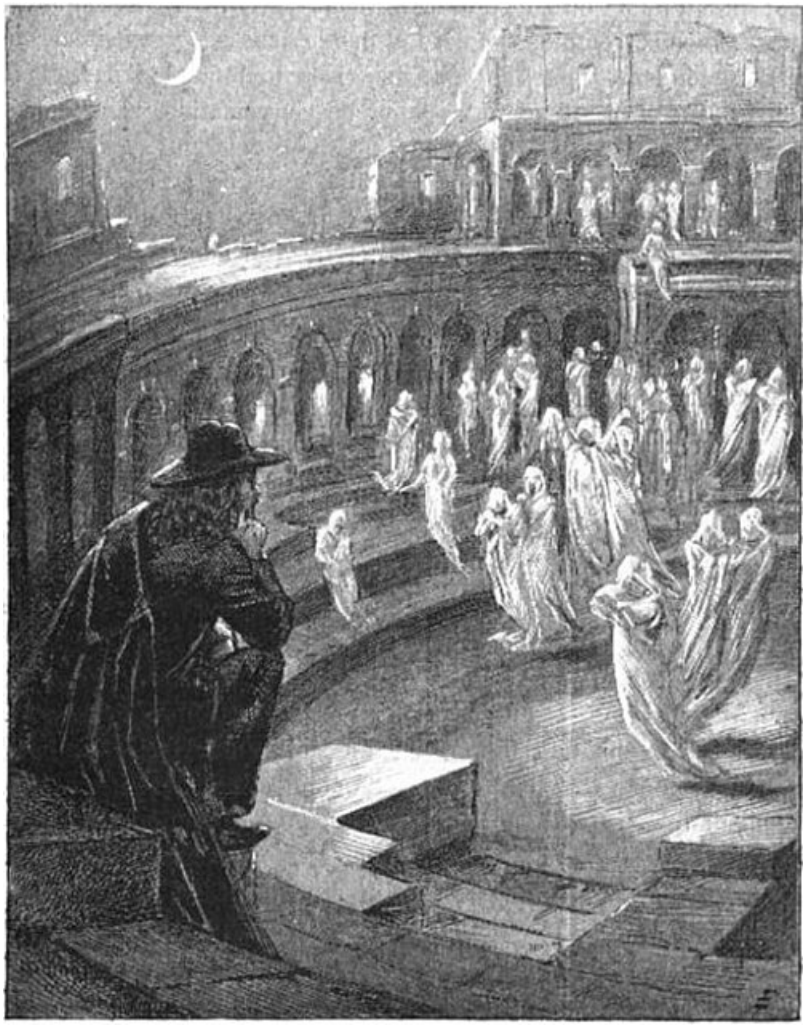
libelle exécrable ; on sait aussi, aujourd'hui, le nom du journaliste qui l'écrivit, et qui naguère fut contraint d'avouer sa mauvaise action, accompagnant son aveu d'excuses qu'il faut croire sincères. Mais ce que personne ne sait, et, en tout cas, ce qui n'a pas été dit encore, c'est que l'écrivain qui prêta sa plume à cette infamie ne fut, dans l'affaire, qu'un simple scribe et que son rôle se borna à pasticher en français les faux renseignements provenant de Rome même. L'auteur, le véritable auteur, c'était le comte Luigi Pianciani, qui, pour inventer de nouvelles calomnies, quand son imagination perverse était à court, recourait, dans cette infernale besogne, à la collaboration de son digne collègue en maçonnerie, le F∴ Petrucelli della Gatina.

Pianciani a porté, dès cette vie, la peine de ses crimes. Le jour où je le vis pour la première fois, il me fit horreur ; son visage était rongé par une hideuse maladie ; il n'avait plus rien d'humain dans la figure ; il ne parvint jamais à se guérir complètement. La main de Dieu s'est appesantie sur lui et sur les siens. Pianciani, que l'on voyait si souvent à Rome se carrer dans un superbe landau le long du Corso et à la promenade du Pincio, a vu sa fortune s'écrouler tout à coup. Il est mort dans la misère, et tout récemment, sa veuve en était réduite, pour vivre, à vendre des allumettes sur les marches de ce palais de Montecitorio, où l'ennemi acharné de Pie IX trôna si longtemps comme vice-président de la Chambre des députés.

De Tamajo, de Riboli, de Bovio, de Crispi, je n'ai rien à dire ; ce serait faire perdre au lecteur son temps que de lui donner des notes biographiques, si brèves fussent-elles, sur ces chefs francs-maçons dont la vie est plus que suffisamment connue.

Dans un ouvrage comme celui-ci, l'intérêt se porte surtout sur les personnages plus ou moins mystérieux, qui se complaisent à rester dans une pénombre discrète, qui agissent sans trop se montrer au public. De ce nombre est le sculpteur Ettore Ferrari, dont la secte a fait un député. Mais Ferrari, au sein des arrière-loges, est un maçon des plus actifs. Les profanes ne voient en lui que le sculpteur qui a déshonoré le Champ de Flore, à Rome, en y érigeant, comme une sacrilège insolence à l'adresse de la Papauté, sa statue de Giordano Bruno, le moine apostat ; ils ignorent qu'Ettore Ferrari est un des occultistes les plus à la mode dans les assemblées secrètes du luciférianisme italien.

Et Cresponi ? je ne puis manquer de l'esquisser en quelques traits. Lui, c'est l'homme énigmatique par excellence ; il est Sicilien et doit avoir, à cette heure, entre quarante-cinq et cinquante ans. Il porte longue sa noire chevelure abondante et bouclée ; le nez est un vrai promontoire, très effilé. Il n'est pas marié. Grand commis-voyageur du Palladisme, il appartient à la catégorie des sectaires qui font peu parler d'eux, qui se commettent rarement dans les simples loges et se réservent pour les aréopages et les triangles. Il passe sa vie a aller d'un bout de l'Italie à l'autre, visitant tous les centres où se trouvent des arrière-loges. Charleston lui a donné, en outre, pour principal mandat, la surveillance de Lemmi et de Bovio. Une de ses joies est de se transformer, de se déguiser, pour dire le mot, et d'assister à une réunion sans être deviné par personne ; il s'est créé ainsi cinq ou six personnalités très distinctes, pour chacune desquelles il a ses diplômes et tous les papiers nécessaires. Tomaso Cresponi est aussi un occultiste renforcé ; mais il ne se borne pas aux œuvres magiques en société palladiste, avec des collègues : il est un amateur passionné de l'hermétisme, de la cabale, de la nécromancie ; il opère en chambre, et pour lui tout seul. Les luciférien qui le fréquentent sont au courant de ces habitudes étranges ; il laisse, en effet, échapper des confidences, dans des moments de griserie intellectuelle. Une légende s'est créée autour de lui, dans les triangles romains : d'aucuns le disent évocateur de premier ordre et répètent tout bas qu'il va parfois, la nuit, au Colisée, où devant lui, sans témoins, il fait défiler des légions de fantômes.



Cresponi a su s’entourer d’une légende : d’aucuns le disent évocateur de premier ordre et répètent tout bas qu’il va parfois, la nuit, au Colisée, où devant lui, sans témoins, il fait défiler des légions de fantômes.

Il est, enfin, un personnage qui mérite les honneurs d’une présentation spéciale à mes lecteurs. C’est l’illustre Giambattista Pessina, de Naples. Du reste, il m’a mis lui-même dans l’agréable obligation de consacrer quelques pages à son individu et à son Souverain Sanctuaire de Memphis et Misraïm.

Ceux qui s’imagineraient que Pessina est l’inventeur de la poudre commettraient une monstrueuse erreur ; il y avait beau temps qu’on tirait le canon à l’époque de sa naissance. Pourtant, il n’y a pas lieu de l’assimiler à Petroni. Pessina est tout le contraire d’un génie, et il n’a pas l’ombre d’une

chance de passer à la postérité ; mais, néanmoins, il n'est pas dépourvu d'une certaine malice ; il est ce que dans notre style fin-de-siècle, on appelle un « roublard ». Seulement, sa roublardise ne s'applique qu'à la concentration des métaux. Hors de là, il n'est guère malin, le pauvre homme ; ce qui ne l'empêche pas de s'en croire, pourtant. Ainsi, on m'a raconté qu'en donnant ses leçons d'escrime, il ne négligeait jamais l'occasion de s'offrir à ses élèves pour leur apprendre le français ; car il est convaincu qu'il parle notre langue avec une pureté remarquable ; vous allez voir un échantillon de sa science !

Dès l'apparition de cet ouvrage, un lecteur parisien, aimant à rire, peut-être un franc-maçon appartenant à la catégorie des sceptiques, expédia à Pessina les deux premières livraisons, dans le but, sans doute, de provoquer une explosion du sublime hiérophante. Sans attendre la suite de la publication, Pessina prit feu comme une cartouche de dynamite sur laquelle se serait brusquement assis le gros Bruff, et le très illustre et très puissant souverain grand-maître du Rite oriental et primitif de Memphis et Misraïm, c'est-à-dire l'homme qui, sans s'en douter, a fourni à un adversaire investigateur les moyens de pénétrer dans la maçonnerie occulte, s'est empressé d'adresser à mes éditeurs une épître qui est à encadrer. Ces deux premières livraisons, ces seize pages, qu'il avait sous les yeux, ne donnaient connaissance à Pessina que d'une partie des confidences reçues par moi de Carbuccia, et seulement de ce que j'ai cru devoir publier d'abord ; Pessina a donc cru qu'il s'agissait uniquement d'un récit d'une tierce personne, et, par conséquent, qu'il lui serait facile de nier ; tout coupable, même pris en flagrant délit, commence toujours par une négation. Mais, depuis lors, Pessina a reçu connaissance des livraisons qui ont suivi, et il n'a plus bougé. J'ai même tout envoyé au grand chancelier du rite, le capitaine Vincenzo Mineo, demeurant rue Pietrarsa, n^{o} 18, à Portici, près de Naples ; aucun des misraïmites italiens n'a contesté l'exactitude des renseignements jusqu'à présent donnés par moi sur leur rite essentiellement hermétique et cabalistique, et je les mets bien au défi de prouver qu'il y a la moindre erreur sur ceux qu'il me reste encore à donner.

Si Pessina avait été quelque peu malin, s'il avait eu la patience d'attendre la suite de mes révélations, il aurait vu que je n'étais parti en guerre que bien armé de toutes pièces ; il aurait constaté que si ce nom de « docteur

Bataille » ne réveille rien dans ses souvenirs, il n'en est pas moins vrai que l'auteur de cet ouvrage connaît sur le bout du doigt tout le misraïmisme, tout l'occultisme et jusqu'aux derniers mystères des triangles palladiques, que nombre de membres de son Suprême Conseil, à lui, Pessina, ne connaissent pas ; il aurait compris, ainsi qu'il le comprend à cette heure, que ce catholique, mieux inspiré que lui, plus habile que lui, et surtout, incontestablement protégé dans son entreprise par une grâce spéciale, parle et écrit en témoin documenté, en homme qui a vu de près ce qu'il raconte et à qui on ne peut opposer que des dénégations vaines.

Cela dit, voici, dans toute sa beauté, la lettre mirifique de Pessina, qui, ne fût-ce que pour s'éviter le ridicule, aurait beaucoup mieux fait de s'exprimer en italien :

Egrèges messieurs Delhomme et Briquet,
éditeurs, rue del' Abbaye, 13,
Paris.

Pour une étrange combinaison m'est parvenue entre les mains N° 1 et 2 réuni du journal *le Diable au XIX^e^ siècle*, que s'imprime pour vos thipes, et j'ai admiré la pénétration des lâches, masqués sous un faux nom, qu'ont formé le libelle fameux à mon regard. Et je dis libelle fameux, car ils croyant d'être maîtres en calomnie ont devenus des misérables pigmées sans connaissance de quiconque loi maçonnique. Si ça ne fût pas, ou ils eussent fait sottise pour ne se dévoiler pas, ils auraient dû comprendre que mes facultés sont autant limitées, de ne pouvoir pas en aucun moyen accomplir ce que confesse Carbuccia, ni ils auraient signés d'un nom de personne que je ne connais pas.

S'ils se croyent autant à courant des organisations de notre ordre, ils auraient dû savoir que sur moi existe un Conseil Suprême auquel est donné le pouvoir de tout. Donc, le reconte de Carbuccia c'est un libelle.

Mais à part ultérieurs raisonnements, à vous, Messieurs, vous étant prêté d'imprimer sous votre firme des faits injurieux et des calomnies à mon regard, y court l'oblige de me manifester le nom des auteurs, non pour que je leur puisse demander une réparation cavalleresque, car aux calomnieurs et aux anonimes ne se peut concéder l'honneur du traitement que s'agit

parmi les geutilhommes, mais seulement pour leur faire faire la personnale connaissance avec le Très Illustre Procureur de la République, qui a des moyens bien soluteurs pour le malheur qui travaille êtres semblables.

En attendant une parole de réponse, me croyez, messieurs les Éditeurs, avec estime distincte.

Très obligé
G.-B. Pessina ∴

Naples, 27 décembre 1892.

Dégagée du charabia pessinesque, cette lettre est précieuse. Le grand hiérophante, n'ayant lu que les seize premières pages de ma publication au moment où il s'est servi de sa bonne plume de Tolède, s'est imaginé que l'ouvrage était dû à une collaboration entre Carbuccia, franc-maçon, et un écrivain quelconque, mais profane, signant du pseudonyme de « docteur Bataille ». Carbuccia n'est pas, comme moi, trempé pour la lutte ; il s'est retiré de la secte, lorsqu'il en a compris le vrai satanisme ; mais, ne voulant pas s'exposer à des vengeances qu'il redoute, il a quitté l'Italie, je l'ai dit (page 21), et même l'Europe ; en un mot, il a fait peau neuve et s'est réfugié dans une lointaine retraite, que mon devoir d'honnête homme me prescrit de n'indiquer à personne. Pessina, qui a constaté la disparition de Carbuccia de Naples, sait bien que celui-ci ne tombera pas dans un piège grossier, tendu sous les apparences d'une controverse quelconque entre le grand hiérophante et lui. Aussi, le très illustre chef misraïmite s'est-il cru bien à l'aise pour opposer d'avance un démenti à tout ce que le docteur Bataille publierait.

Mes lecteurs savent ce que valent les démentis maçonniques. Mais ce qui est mieux, c'est que Pessina, à mille lieues de se douter qu'il avait affaire à un véritable et complet initié ; ayant pénétré même dans le *Sanctum Regnum*, a apporté, tout en ayant soin de ne parler qu'à mots couverts, une nouvelle preuve de la suprématie du Palladisme. « Au-dessus de moi, dit-il, existe un Conseil Suprême auquel est donné le pouvoir de tout. » Eh ! oui, je le savais, cela, Giambattista, et ta lettre ne n'a rien appris. Je ne t'ai pas donné, mon bonhomme, et je ne te donnerai pas, dans tout le reste de mon

ouvrage, plus d'importance que tu n'en as. Toi aussi, tu sers au recrutement des triangles ; mais tu n'en es pas le chef. Ce n'est pas à Naples, ni en Europe, qu'est le Conseil Suprême, auquel tu dois obéissance ; je l'ai fait connaître ce Conseil Suprême, qui se nomme le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites, et il tient ses séances sous la présidence du souverain pontife de la maçonnerie universelle, à Charleston, siège du Suprême Directoire Dogmatique ; tu vois, mon pauvre ami, que j'en sais aussi long que toi.

Quant aux menaces de procès, on pense combien elles sont peu de nature à m'émouvoir. Pessina peut, quand il le voudra, déposer sa plainte entre les mains du procureur de la République ; il lui est loisible d'assigner le docteur Bataille et ses éditeurs ; l'assignation donnée à l'auteur d'un ouvrage est parfaitement valable, ce nom fût-il un pseudonyme ; et j'affirme à Pessina qu'il aura bien devant lui, à l'audience, l'auteur réel de cette publication. J'ajoute même que Pessina en sera pour ses frais. Cela, je le lui prédis, sans crainte de me tromper ; car je ne l'ai nullement calomnié. Je ne traite Pessina ni de voleur ni d'assassin. Il se peut que le jour vrai sous lequel je le montre ne lui soit pas très agréable ; mais, dans tout ce que je dis et ai à dire sur lui, il n'y a pas, au sens juridique du mot, les éléments d'une diffamation. N'importe, si Pessina a la démangeaison du papier timbré, qu'il ne se gêne pas ; son procès, je le souhaite de tout mon cœur ; ce n'est pas dans l'odieux que sombrera le grand hiérophante, en notre franc et gai Paris. Mais il n'y a pas que l'odieux pour tuer la franc-maçonnerie ; il y a aussi le ridicule qui est terrible, et tu y prêtes, ô Giambattista, à un degré plus haut encore que tous tes grades. Tes amis n'ont garde de te le laisser soupçonner ; moi, je suis sincère, Pessina, et je te le dis. <bowiki/>

Il est un point sur lequel le grand hiérophante fait le modeste. Ce qu'a confessé Carbuccia, insinue le bon apôtre, il n'est nullement en son pouvoir, à lui, Pessina, de l'accomplir par aucun moyen ; ses facultés sont tant limitées !… Une telle déclaration est pour donner à entendre au public qu'il ne se livre pas aux pratiques de l'occultisme.

Ah ! Pessina, mon vieux frère, comme tu aurais été plus habile de laisser, le 27 décembre dernier, ta plume en repos !… Je parlerai de ton occultisme particulier, quand je traiterai la question des talismans diaboliques ; je reproduirai les neuf hiéroglyphes que tu portes toujours sur ta personne et a

chacun desquels tu attribués une vertu particulière. Je décrirai ta grande robe de mage, ta mitre égyptienne, ta baguette magique et ta fameuse bouteille (Pessina sans la bouteille ne serait pas complet), que tu déclares t'être indispensable pour évoquer les esprits de Belzebuth, Astaroth et Beffabuc. Je donnerai même le texte de tes principales évocations.

Car Pessina, tout en étant soumis à Albert Pike, lui faisait en catamini une peu loyale concurrence sous le rapport des formules magiques. Pessina a voulu créer une magie, à lui, dont il vend les rituels, entièrement écrits de sa main ; et je vous réponds qu'il y a là des formules qui sont à mourir de rire. Seulement, la magie de Pessina se ressent du peu de science cabalistique de son inventeur ; aussi, le misraïmite qui lui achète ses rituels baroques ne peut s'en servir efficacement, lorsqu'il n'a pas, en outre, la complète initiation luciférienne, la seule permettant de mettre un peu d'ordre dans tout le chaos pessinesque.

Mais le grand hiérophante est convaincu, quand même, de la parfaite efficacité de ses formules ; il les vend consciencieusement, avec l'intime conviction que l'acheteur obtiendra des résultats inouïs. Lui-même, il opère conformément à ses règles. Il a jusqu'à des sirops et des pommades de sa composition, avec lesquels il se parfume selon qu'il évoque tel ou tel esprit. Il avoue, cependant, qu'il ne réussit pas chaque fois ; les esprits ne sont pas toujours bien disposés. Ainsi, par exemple, il n'a pas encore pu passer au travers d'un mur : il a, pourtant, tenté l'expérience dans toutes les conditions requises ; mais le mur, dans lequel il essayait d'entrer, s'est toujours obstiné à rester impénétrable.

Par contre, il a rarement des déboires quand il s'agit pour lui de faire un brin de causette avec Beffabuc ; ce Beffabuc se montre bon diable à son égard et ne tarde jamais de répondre a son appel. Beffabuc lui témoigne une réelle amitié. Il sort de la bouteille magique sous forme de vapeur ; prend bientôt corps, emprunte les traits d'un gracieux sylphe (esprit élémentaire de l'air), et s'assied familièrement sur les genoux de Pessina ; celui-ci l'interroge alors, et l'esprit répond volontiers à ses questions ; après quoi, il rentre dans la bouteille. C'est Pessina qui raconte cela. A-t-il réellement causé avec Beffabuc ? ou bien l'apparition de Beffabuc n'a-t-elle existé que dans son cerveau ? Je n'en sais rien. Ce que j'affirme, c'est que le grand hiérophante vend bel et bien à Naples ses rituels secrets de magie

misraïmite, contenant de nombreuses formules d'évocations, qui ne sont ni celles d'Albert Pike, ni celles des Walder, ni celles de Lemmi.

Pessina est un des chefs de rite qui ont été le plus vexée des divulgations de M. Léo Taxil sur la franc-maçonnerie. Cet auteur publia les mots de passe, mots sacrés et autres mots et signes de convention pour chaque grade des différents rites pratiqués en France ; le rite de Memphis et Misraïm est du nombre ; d'où colère bleue du grand hiérophante. Les autres rites se contentèrent de prescrire les mesures d'ordre que j'ai indiquées plus haut ; Pessina, lui, bouleverse tout ce qui sert aux misraïmites à se reconnaître entre eux ; de telle sorte que nombre de ces mots et signes, tels qu'ils sont aujourd'hui en usage dans ce rite, ne signifient plus rien, étant mal orthographiés, et souvent ne se rapportent pas à l'en saignement du grade auquel ils correspondent. Le vieux Ragon, homme méticuleux parmi les plus formalistes, s'arracherait de désespoir les cheveux, s'il était encore de ce monde et s'il voyait à quel point Pessina a estropié les mots sacro-saints[4].

Autre modification à noter, pour le rite de Memphis et Misraïm : il a été l'objet d'une « réforme », c'est-à-dire que les grades *avoués* ont été réduits à trente-trois, comme au Rite Écossais ; mais cela n'empêche pas les chefs de signer 96^{e} et 97^{e}, tout comme par le passé, et Pessina, en particulier, de délivrer des patentes de grades cabalistiques supérieurs, lorsqu'il pense avoir affaire à quelqu'un de sûr et de mûr pour les triangles de la maçonnerie suprême.

Dans les deux premières livraisons de cet ouvrage, il a été dit, et ce très affirmativement, que Pessina vend ses diplômes à un prix fort au-dessus de la valeur du parchemin employé pour ces certificats d'initiation ; ce qui constitue un réel commerce. Je ne dis pas, remarquez-le bien, que le titulaire du diplôme soit volé ; ce qu'il paie, ce n'est pas le parchemin, c'est la signature du grand hiérophante ; et cela prouve que cette signature a une valeur haut cotée. Mais c'est tout de même un commerce. Un « gentilhomme » aussi « cavalleresque » devrait faire œuvre d'un sublime désintéressement et se borner à réclamer au client le prix du parchemin. Or, le lecteur aura remarqué que notre gentilhomme, dans son épître, n'a rien répondu à ce sujet ; il se borne à décerner l'épithète générale de « calomnieux » à tout l'ensemble de la publication.

Pourtant, Pessina n'avait pas lieu d'être muet à ce sujet ; il lui était facile de répondre qu'il est bien plus généreux que les chefs des autres rites ; car ceux-ci vendent leurs grades horriblement cher. En disant cela, Pessina eût fait une déclaration parfaitement conforme à la vérité, puisque, en somme, son tarif particulier est très abordable, il faut lui rendre cette justice ; grâce à lui, la maçonnerie misraïmite est à la portée, sinon des humbles prolétaires, tout au moins des gens un peu à l'aise, qui veulent s'offrir le luxe d'avoir un haut grade sans être cependant écorchés.

Pessina m'obligeant à mettre les points sur quelques-uns des *i* qui le concernent, je vais placer sous ses yeux son propre tarif.

Ainsi, chez Pessina, pour parvenir au grade de Maître (3e degré), cela ne coûte que 100 fr. pour les trois grades, tandis qu'en France l'initiation d'Apprenti va toujours, à elle seule, de 120 à 50 fr. Un Maître misraïmite, créé tel dans un atelier français et qui désire être transformé en Rose-Croix authentique (18e degré), n'a que 46 fr. à débourser chez le grand hiérophante, s'il a l'avantage de faire sa connaissance à Naples ; on reconnaîtra que c'est pour rien. Veut-il être initié Kadosch (30e degré) de la main même du dévoué Pessina ? c'est 80 fr. de plus ; n'est-ce point là le triomphe du bon marché en maçonnerie ? Au-dessus, les prix sont un peu plus élevés ; mais que sont les 150 fr. demandés par Pessina pour l'initiation au 33e degré, auprès des 3,000 fr. exigés en Amérique pour l'obtention du même 33e degré dans le Rite Écossais ? Du reste, voici le tarif de l'aimable Pessina ; j'en garantis la rigoureuse exactitude :

Initiation au 1er degré, Apprenti
Passage au 2e degré, Compagnon
Passage au 3e degré, Maître

Ensemble, pour les 3 grades symboliques :

Augmentation de lumière, ou première distinction accordée au Maître méritant, sous forme de l'initiation au 4e degré, dit Maître Secret

5e, 6e, 7e et 8e dégrés — pour chacun de ces grades :

Promotion au 9e degré, Élu des Neuf

10e, 11e, 12e, 13e et 14e dégrés — pour chacun de ces grades :

Promotion au 15e degré, Chevalier de l'Épée

16e, 17e dégrés — pour chacun de ces grades :

Grande augmentation de lumière, initiation au 18e degré, dit Chevalier Rose-Croix

19e, 20e, 21e, 22e, 23e et 24e dégrés — pour chacun de ces grades :

Promotion au 25e degré, Chevalier du Serpent

26e, 27e, 28e et 29e dégrés — pour chacun de ces grades :

Honneurs de la grande lumière, donnant le droit définitif d'entrée dans les aréopages, ou initiation au 30e degré, dit Prince du Rite (équivalant au grade de Chevalier Kadosch)

Ensemble, pour parvenir de la loge à l'aréopage :

Grades supérieurs du régime officiel

Initiation au 33e degré, Grand Inquisiteur

Initiation au 32e degré, Grand Inspecteur Général

Initiation au 33e degré, Souverain Prince de l'Ordre

Nota : Les diplômes pour constater les initiations sont sur papier ; le prix du diplôme, lorsqu'il est sur parchemin, augmente les droits de

On ne peut parvenir à la parfaite lumière qu'en passant par tous les degrés successivement ; en cas de dispense d'initiation aux degrés intermédiaires, les droits sont néanmoins exigibles pour chacun des degrés franchis, conformément aux prix fixés ci-dessus.

Le prix de chaque *Nihil Obstat* est de

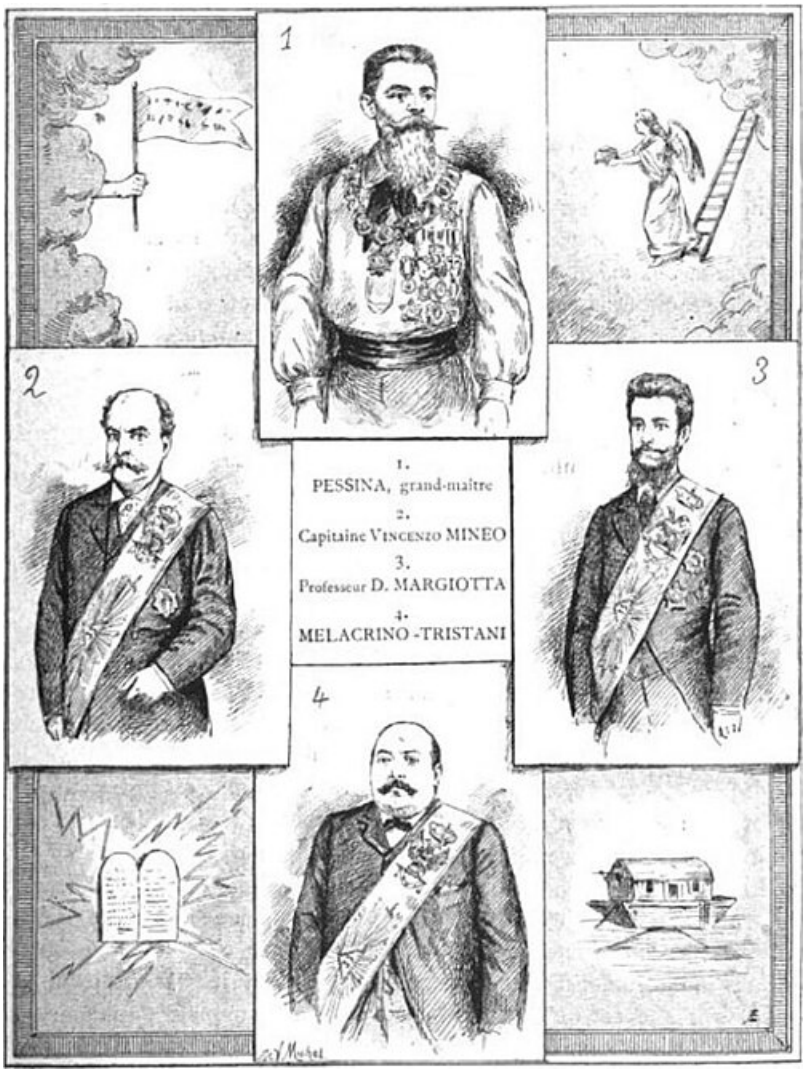
Un dernier mot pour montrer à quel point le grand hiérophante est un homme conciliant. On peut, dans les cas où l'on est reconnu exceptionnellement digne, traiter à forfait. Ainsi, un Maître d'un rite quelconque, qui désire se placer sous l'obédience du Souverain Sanctuaire de Memphis et Misraïm, et qui est jugé suffisamment éclairé pour recevoir d'emblée le 33e degré, n'a à payer à Pessina qu'une somme à débattre, soit 300 fr. d'ordinaire, et 400 fr. au maximum.

Le chef suprême des misraïmites est, on le voit, tout à fait bon enfant. Aussi ses adeptes lui sont-ils très dévoués. Il y a quelque temps, Pessina eut l'idée de publier un journal maçonnique bi-mensuel, *les Pyramides de Memphis* ; l'abonnement, payable par semestre d'avance, coûtait 8 fr. pour l'Italie, 10 fr. pour les autres états d'Europe, et 12 fr. pour l'Amérique, l'Asie et l'Australie. Le journal, malheureusement, n'eut pas une longue existence ; quand il disparut un beau matin, les abonnés versèrent d'abondantes larmes, mais aucun ne réclama le remboursement des numéros payés d'avance et non servis.

Je n'étonnerai personne en disant que Pessina a des jaloux, peu nombreux, il est vrai. L'un d'entre eux est un autre grand-maître du rite ; c'est le F∴ John Yarker, de Withington, chef du rite en Angleterre. John

Yarker, une mauvaise langue, m'a raconté une anecdote curieuse. Lorsque Garibaldi mourut, sa succession comme souverain grand hiérophante, c'est-à-dire maître général du rite pour tous les pays du globe, fut ouverte. En vertu de la constitution misraïmite, le scrutin a lieu à Naples. Pessina, qui gouvernait déjà le rite pour l'Italie, posa sa candidature et fit valoir les avantages de sa situation personnelle. Les grands électeurs envoyèrent leur suffrage sous pli cacheté. Le scrutin fut dépouillé à Naples, avec toute la solennité nécessaire, devant les membres du Suprême Conseil, érigés en contrôleurs pour la circonstance ; le résultat constaté fut que Pessina était *unanimement* élu souverain grand hiérophante. Or, le grand-maître d'Angleterre, John Yarker, affirma qu'il avait voté pour lui-même. D'où il suit que : ou Yarker est un simple « blagueur », ou bien un esprit (probablement Beffabuc) a opéré une substitution de suffrages pour faire triompher plus sûrement son protégé ; quant à Pessina, il ne saurait être soupçonné d'avoir tripoté les votes, car il ne faut pas oublier qu'il est avant tout un « gentilhomme cavalleresque. »

Le Souverain Sanctuaire du Rite oriental et primitif de Memphis et Misraïm a son siège : vico dei Carbonari, n° 11, à Forcella (faubourg de Naples). C'est là aussi le domicile actuel de Pessina. Le Suprême Conseil pour l'Italie est composé comme suit : Vincenzo Bernabei, avocat, à Naples ; Alfonso Basso, avocat, à Naples ; Rafaële de Lago, avocat, à Naples ; Vincenzo Mineo, capitaine de la réserve, à Portici ; Leopoldo Cesaroni, capitaine de la réserve, à Naples ; David Norfini, capitaine de la réserve, à Naples ; Nicole Landi, major de la réserve, à Naples ; docteur Antonio Ricca, capitaine-médecin de la réserve, à Naples ; Donato Caputo, capitaine d'artillerie, à Naples ; Carlo Farina, employé aux finances, à Naples ; Augusto della Vida, professeur de littérature, à Florence ; Ernesto Assanti, employé, à Florence ; Giuseppe Conti, capitaine de la réserve, à Palerme ; Francesco Pessina, maître d'armes, à Catane ; commandeur Domenico Margiotta, docteur ès-lettres et philosophie, à Palmi ; chevalier Vincenzo Ingoglia, professeur de sciences naturelles, à Castelvetrano ; chevalier Carlo Pessina, sous-directeur de l'École magistrale militaire, à Rome ; Pasquale Melacrino-Tristani, à Reggio-de-Calabre ; Luigi Renault, artiste-peintre, à Livourne ; Salvatore Martorana, employé civil, à Palerme ; chevalier Giuseppe Pessina de Marinis, à Naples.



LES FRANCS MAÇONS MISRAÏMITES DE HAUTE MARQUE
(Souverain Sanctuaire du Rite oriental de Memphis et Misraïm, à Naples.)

N’oublions pas que le grand hiérophante Giambattista Pessina a décerné le titre de grand-maître honoraire du rite et grand protecteur du Souverain Sanctuaire de Naples au sieur Achille Laviarde, se disant Sa Majesté Achille I^{er}, roi d’Araucanie et de Patagonie, successeur de M. de Tonneins, aventurier et toqué célèbre, dit Orélie-Antoine I^{er}. En attendant que ses sujets veuillent bien se civiliser et l’inviter à monter sur son trône, dans lequel il n’a jamais eu encore le plaisir de s’asseoir, Achille I^{er} demeure

modestement boulevard Rochechouart, 110, à Paris. Si vous avez la curiosité de voir le monarque araucanien et patagon, voilà l'adresse ; c'est au second au-dessus de l'entresol ; mais ne vous trompez pas de porte, car la porte en face est celle de l'appartement occupé par une demoiselle professeur de danse excentrique pour les habituées du Moulin-Rouge.

En voilà assez sur l'illustre et puissamment grotesque Giambattista Pessina, du moins pour le moment. Il ne faut pas que le plaisir de lui montrer que je le connais mieux qu'il ne me connaît, moi, m'entraîne à des digressions ; trop prolongées, elles feraient perdre à cet ouvrage son véritable caractère. Mais il n'était pas inutile de dépeindre un bonhomme si splendidement ridicule, au milieu de tout ce monde mystérieux de conspirateurs et de luciférien fanatiques. Du reste, il ne faut pas oublier que le grotesque est un des signes du satanisme. Les sectateurs du prince des ténèbres, ayant perdu le sens du vrai et du beau, se vautrent et plaisir dans l'absurde, dans le stupide, dans le laid, dans toutes les hideurs de l'horrible, tantôt effrayant, tantôt grotesque. Ce n'est pas parce que Pessina prête à rire, qu'il cesse d'être un conspirateur et un pratiquant de l'occultisme.

Ici, dans ce chapitre, j'ai conduit le lecteur sur le théâtre de la grande lutte engagée par Satan contre l'Église catholique romaine, et j'ai fait défiler quelques-uns des chefs qui ont joué récemment ou qui jouent encore un rôle militant ;

Dans un autre chapitre, je montrerai l'action engagée. Je ne me contenterai pas, moi, de donner, d'après un bulletin officiel où n'est imprimé que ce que Lemmi veut laisser mettre et ce qu'il arrange à sa guise, les résolutions votées par le congrès maçonnique de Milan (du 28 septembre au 9 octobre 1881) et confirmées par l'Assemblée constituante de l'Écossisme italien, dans sa séance du 2 juin 1882. Je dirai comment, sous quels chefs de groupes, par quels moyens, a été mis à exécution, notamment, l'article 10 des résolutions de la secte, concernant l'organisation spéciale destinée à combattre et à détruire la Papauté et bref délai ; j'expliquerai le fonctionnement et tout le secret mécanisme de cette infernale machine de guerre, qui sape et démolit graduellement le catholicisme en Italie, préparant ainsi l'avènement du jour où Lemmi et ses

complices espèrent faire décréter par les pouvoirs publics l'expulsion du Souverain Pontife et des cardinaux hors de la péninsule. Il y a eu des complots ; je les dévoilerai ; quels que soient les coupables, je les nommerai.

Est-ce à dire, pourtant, que tout franc-maçon italien trempe dans le crime, soit qu'il s'agisse d'un assassinat brutal à commettre, soit qu'il s'agisse de se livrer aux œuvres diaboliques du palladisme ?… Non, certes. Il en est qui se tiennent en dehors des intrigues de Lemmi et consorts ; qui, soupçonnent peut-être ou ignorant complètement le fond satanique de la doctrine secrète, restent étrangers aux triangles ; qu'un caractère ardent, exalté même, a conduits à la secte, ou qui, au contraire, d'un tempérament enclin à une bénignité excessive, y sont entrés sans méfiance et n'ont pas l'énergie nécessaire pour secouer le joug. Ceux-là sont égarés dans un milieu, dont forcément ils se retireront un jour ou l'autre, les ardents par un brusque retour à la vérité, les timides par lassitude. Ces maçons, à l'âme honnête, que la corruption de leur entourage n'a point pervertis, ne sont pas nombreux, il est vrai, surtout dans les hauts grades ; mais ils existent.

Je citerai, entre autres : Cavalotti, un très loyal garçon, sincère ami de la France, littérateur éminent, au cœur épris d'idéal ; Bosdari, député d'Ancône, doux comme une fillette ; le poète Margiotta, de Palmi, écrivain distingué, doublé d'un érudit ; le major Gattorno, de Gênes, brave comme l'épée, mais d'un aveuglement déplorable en tout ce qui n'a pas trait à la vulgaire probité. Sur ce point, Gattorno est incapable de la moindre faiblesse ; pour rien au monde, on ne lui aurait fait donner la main à l'infect Bordone, un des gros bonnets de la secte, qu'il traitait carrément, en loge et ailleurs, d'escroc, de voleur, de filou.

Par contre, il convient de signaler une basse classe d'agents maçonniques, absolument méprisables ; ils forment une catégorie d'espions d'un genre à part, d'une espèce à la fois dangereuse et répugnante. Ce sont les *pseudo-faux-frères*. Leur bande, disséminée dans tous les pays, joue un rôle inavouable, sous les ordres directs du Chef d'Action politique ; car c'est Lemmi qui a imaginé ce mécanisme secret, dont il met en mouvement les divers rouages, assez convenablement graissés par le Souverain Directoire Exécutif de Rome. Et voici comment ils fonctionnent :

L'agent secret de Lemmi, celui qui a été choisi pour la malpropre besogne que je dévoile, est *toujours un juif*. Pike s'appuyait volontiers sur les protestants ; Lemmi, juif lui-même, leur préfère ses coreligionnaires. Le franc-maçon juif, qui devient le salarié du Directoire Exécutif de Rome, va chez les catholiques et simule une conversion. Naturellement, il trouve bon accueil : un israélite qui demande le baptême, quelle joie pour les croyants et l'âme droite, pour les convaincus enthousiastes ! et si ce juif converti est en même temps un franc-maçon repentant, intarissable en promesses de consacrer désormais, dans sa sphère modeste, sa vie au triomphe de l'Église, l'allégresse est complète, la reconnaissance déborde, c'est à qui tuera le veau gras en l'honneur du converti.

Dès lors, son rôle commence, un rôle à deux fins, ainsi qu'on va voir. D'une part, notre homme réussit à se glisser un peu partout chez les défenseurs de la religion : il recherche les catholiques militants, les présidents et secrétaires de comités et d'œuvres, les principaux rédacteurs des journaux conservateurs, ceux des membres du clergé qui se mêlent personnellement à la lutte contre la secte impie ; il ose même aller chez les évêques ; bref, il se crée le plus de relations possible ; et alors il transmet à Lemmi, régulièrement, les résultats de son espionnage, du moins ceux qui lui paraissent être de nature à intéresser le Chef d'Action politique. D'autre part, il a soin de faire valoir ses connaissances en matière maçonnique ; il sent d'un concours très utile, affirme-t-il ; il peut se procurer encore des documents précieux ; et, en effet, il vend aux catholiques des volumes, annuaires, bulletins, rituels et autres publications qui, pour n'être pas dans le commerce ordinaire, ne sont néanmoins nullement secrètes, puisqu'il suffit, en premier venu, des métaux indiqués au tarif et d'une équerre adroitement tracée sur la poitrine pour se les procurer dans les librairies maçonniques. Il ne manque pas de dire que cela lui coûte très cher.

C'est en se livrant à ce commerce, pour lui fort productif, qu'il entretient la confiance et qu'il étend de jour en jour davantage le réseau de ses opérations. Et ainsi, tout ce que la secte a surtout à cœur de laisser ignorer aux profanes, il contribue à le cacher, précisément en ayant l'air de fournir des renseignements sur tout ce qui touche à la maçonnerie, et, en réalité, en ne parlant jamais que de ce qui se rapporte aux faits déjà avérés et aux institutions non nièce par les chefs.

Jamais le juif faux-converti, à la solde de Lemmi, n'avouera l'existence du Palladisme ni celle des rites féminins.

Sur la question de l'occultisme luciférien : ou il fera l'ignorant, même s'il a reçu l'initiation des hauts grades sans l'anneau, et, s'il voit qu'il a devant lui quelqu'un bien certain du fait, il préférera passer, sur ce point, pour avoir appartenu à la catégorie des nigauds ; ou bien, s'il est doué d'une certaine dose de cynisme, il niera carrément, il prétendra avec hardiesse être au courant de tout et par conséquent être en mesure d'affirmer que la haute maçonnerie satanique n'existe pas, que Mgr Meurin et les autres auteurs antimaçonniques qui ont avant moi soulevé ce coin du voile ont été trompés par de vaines apparences, par de faux bruits. Si on lui parle du Souverain Directoire Dogmatique de Charleston, il brouillera tout à plaisir et le confondra volontairement avec le Suprême Conseil Écossais de cette même ville.

Sur la question des loges androgynes, la réponse du pseudo-faux-frère est à peu près invariable. Selon lui, il y a eu autrefois des sœurs maçonnes ; mais, depuis longtemps, il n'y en a plus. Ou encore, il y en a dans quelques pays, mais non dans le pays au sujet duquel on l'interroge. Sa dernière concession est que, s'il y a des loges de femmes, par impossible, alors ce sont des loges irrégulières, non reconnues par les Grands Orients et les Suprêmes Conseils, et fonctionnant en dehors de la maçonnerie.

En résumé, le pseudo-faux-frère, en feignant d'apporter son concours aux catholiques et en se faisant payer d'eux quelques menus services, fortifie, par son témoignage censément impartial, les négations officielles dont la secte est si prodigue sur certains points ; de cette façon, juif avant tout, il touche de l'argent des deux côtés ; mais c'est aux sectaires qu'il est acquis, et non aux chrétiens, dont il ne parle qu'avec un souverain mépris, hors leur présence.

Ces dangereux agents du grand-maître italien sont plus nombreux qu'on ne suppose, et l'on ne saurait trop s'en défier. Un grave tort de M. Léo Taxil, dont je suis loin de partager certaine manière de voir, a été de ne pas porter ses investigations du côté de la juiverie maçonnique ; il en aurait découvert de belles sur les Lemmi, les Bleichroeder, les Cornélius Herz et autres francs-maçons israélites qui ont su prendre une part importante à la direction de la secte. M. Drumont, lui, a été plus perspicace, et il est

probable qu'un pseudo-faux-frère, en qui il aurait bien vite flairé le juif, ne lui en imposerait pas.

Du reste, les agents secrets de Lemmi sont faciles à reconnaître ; dans n'importe quel pays, ils ont, je le répète, un signe distinctif qui les dénonce, pour peu qu'on y prenne garde ou qu'on se renseigne : *il n'y en a pas un qui ne soit juif.*

Puisque je viens de rappeler le soin que prennent les sectaires de cacher aux profanes l'existence des sœurs maçonnes, je crois opportun de dire, en passant, deux mots de la principale ruse employée par eux pour faire croire qu'il n'y a chez eux que des frères, exclusivement.

La maçonnerie androgyne fonctionne en vertu d'une organisation spéciale, qui peut, sans la moindre difficulté, être tenue secrète pour ceux des frères eux-mêmes auxquels les ateliers d'adoption et autres analogues doivent rester fermés. De temps en temps, donc, on pousse quelques-uns de ces demi-initiés non participants aux mystères d'Isis à déposer une motion tendant à établir des loges de femmes. Les bons jobards ne se font pas répéter l'invite, et c'est des deux mains qu'ils signent, une pétition dans ce sens, adressée au Grand Orient ou au Suprême Conseil. Là-dessus, les chefs du rite insèrent gravement dans le bulletin officiel un décret rejetant la pétition, en s'appuyant sur ce que « la constitution s'oppose à la création de loges féminines régulières ». Et, chaque fois que la question des sœurs maçonnes est soulevée dans la presse profane, vite Grands Orients et Suprêmes Conseils font reproduire par les journaux amis les fameux décrets. Le tour est joué.

En France, on a poussé même la mystification plus loin. En 1882, eut lieu l'extravagante farce que voici : une loge située au Pecq (Seine-et-Oise) donna à M^lle^ Maria Deraismes l'initiation d'après le cérémonial du Rite Écossais (masculin) au grade d'Apprenti ; M^lle^ Deraismes était donc créée, non pas sœur, mais bien frère ; c'était une innovation audacieuse. Les frères du Pecq, qui ne pratiquaient aucun rite androgyne, avaient voulu simplement faire une sorte de manifestation politique et rendre honneur à la récipiendaire, sans aucune arrière-pensée. Mais l'occasion de faire un éclat à ce propos était trop belle pour que la Grande Loge Symbolique la laissât échapper : elle mit aussitôt en sommeil la loge du Pecq, qui avait, en effet,

contrevenu à tous les règlements et usages. Et les malins de s'écrier : « Vous voyez qu'il n'y a pas de femmes dans la franc-maçonnerie ; en voici une, et très respectable, qu'on a essayé de nous glisser ; vlan ! la loge a été fermée ! »

Le plus beau, c'est que, depuis cette aventure, M^lle^ Maria Deraismes est convaincue qu'elle est la seule Française de ces temps-ci qui ait reçu l'initiation maçonnique ; on lui a remis le petit tablier de peau blanche des frères Apprentis, et elle ignore que, justement pour cela, c'est elle qui est une maçonne irrégulière, une maçonne non reconnue, et qu'elle ne serait même pas admise comme visiteuse dans les loges féminines d'Espagne, le seul pays où la maçonnerie androgyne ne fasse pas mystère de son existence. La vérité est qu'il y a en France une sœur-frère à tablier blanc de peau, et plus de huit mille sœurs portant tablier de satin orné de broderies symboliques, cordon de soie moirée bleu, ponceau, vert ou rose, suivant les rites, et jarretière de satin avec ces mots brodés ; *Silence et Vertu*. Et je ne parle pas ici des sœurs des triangles !

Mais, s'il existe une personne du beau sexe qui, tout en étant initiée, ne soit pas néanmoins ce qu'on appelle une sœur-maçonne, d'autre part, il est des luciférienne en dehors même des triangles ; ce sont des dames ou demoiselles qui honorent Satan à leur manière, qui n'appartiennent pas officiellement à la secte, et qui sont pourtant animées de son esprit. Ces personnes sont, en quelque sorte, des maçonnes dissidentes. Telle, par exemple, madame Boyanowiteh, dite Paule Mink, qui cache si peu ses sentiments, qu'elle a donné à son fils, né à Montpellier, les prénoms de « Lucifer-Blanqui » ; ce qui lui valut une vive discussion avec l'officier de l'état civil, celui-ci refusant d'enregistrer de pareils prénoms. Les Paule Mink ne sont pas l'exception, je vous prie de le croire ; dans mon chapitre sur les luciférienne dissidentes, j'en montrerai bien d'autres, et j'annonce d'ores et déjà à mes lecteurs des tâtonnements qui iront jusqu'à la plus complète stupéfaction.

En terminant la seconde partie de cet ouvrage, et avant de faire descendre le lecteur dans cette succursale de l'enfer, que j'appelle « la fabrique de crimes », avant de le faire assister aux grandes séances de spiritisme

luciférien, avant de montrer et d'expliquer les hystériques et les démoniaques, qu'il ne faut pas confondre, j'ai le devoir de rassurer les catholiques sur les suites de ma campagne.

Ce serait, en effet, une erreur de croire qu'une fois cet ouvrage publié, je considèrerai ma mission comme terminée. Non ! J'ai fait ma profession de foi : je suis surtout homme d'action ; je ne cherche pas le bruit, l'éclat, le tapage ; je veux seulement entraver l'œuvre malsaine de la franc-maçonnerie satanique, lutter contre la secte maudite et pour la sainte cause du seul et vrai Dieu.

Pour continuer ce que j'ai froidement exécuté pendant onze années, mes mesures sont prises. Lemmi et les autres chefs s'en doutent bien ; car, dans tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, ils ont pu reconnaître, eux, des allusions à des faits postérieurs à l'affaire qui m'a valu le retrait de mes titres maçonniques (voir page 157). Et ils se demandent comment j'ai pu assister à telles séances des plus secrètes, après mes difficultés avec les maîtres du Palladium. Je sais que cette situation inquiète tout particulièrement Lemmi. Mais, je l'en préviens bien, il aura beau chercher, il ne trouvera pas.

Je retournerai, quand je le voudrai, dans les triangles, et Cresponi lui-même ne me reconnaîtra pas ; l'étude que j'ai faite de lui m'a profité, à tel point que nous nous sommes déjà rencontrés plusieurs fois, sans qu'il se soit douté qu'il avait devant lui le cher docteur dont il fit la connaissance en octobre 1880, à Calcutta.

Lorsque je fus cité à comparaître devant mes pairs luciférien, j'avais tout prévu, j'avais paré à tout ; je tenais à ce que mon enquête ne fût interrompue à aucun prix. Et, en effet, je l'ai poursuivie à ma guise, comme je puis la reprendre demain, même après avoir publié cet ouvrage. Envers et malgré tous, en dépit même des agents secrets que Lemmi me lancera dans les jambes (il a déjà commencé), je combattrai la franc-maçonnerie chez elle ; poitrine découverte, mais inconnu.

Il y a un curieux roman d'Ernest Capendu, intitulé : *le Capitaine La Chesnaye*. Il s'agit de trois frères, qui ont entre eux une ressemblance frappante, mais qui sont d'accord pour ne paraître former qu'une seule individualité ; ce qui déroute tout le monde ; les alibis sont si frappants, qu'on se demande si le capitaine n'a pas le don d'ubiquité.

Eh bien, mon cas est précisément le contraire de celui-ci. Trois personnalités très distinctes sont réunies en un seul et même individu.

Le docteur Bataille, c'est l'écrivain antimaçonnique ; cette signature est un bon nom de guerre ; elle sent le combat. Quant au nom d'état civil, qui est bien celui d'un docteur et d'un marin, — car je suis vraiment l'un et l'autre, — je n'ai fait aucune difficulté de le donner, quand il s'est agi de fournir des preuves de mon existence, aux personnes venant me voir, non par pure curiosité, et me présentant d'autre part certaines garanties. Enfin, il y a la personnalité maçonnique que je m'étais constituée en prévision de l'incident qui, sans cela, eût mis fin à mon enquête.

Tout ce que je puis dire, c'est que ma personnalité maçonnique n'est pas française ; que j'ai joué les chefs palladistes, après quelques années de fréquentation des triangles, exactement comme j'avais joué Pessina à mes débuts ; qu'il n'y a qu'une personne au monde connaissant le secret qui me vaut de pouvoir aller même à Charleston, si je veux, et d'y recevoir tous les honneurs réglementaires ; mais que cette personne ne parlera pas, ne peut pas me trahir ; car je la tiens ; un avis adressé à Lemmi concernant ceci, vaudrait à cette personne une riposte terrible qui la mènerait en cour d'assises et sûrement aux travaux forcés à perpétuité dans son pays.

C'est pourquoi, je suis bien tranquille, et mes lecteurs peuvent l'être.

Tant qu'il le faudra, je serai l'œil qui surveille Caïn.

1. ↑ En un résumé, très simple et très clair, voici donc la ligne de descendance directe et masculine, qui va de l'antipape Amédée de Savoie à l'usurpateur Victor-Emmanuel II : — 1° Amédée l'antipape ; — 2° Louis I^er^ ; — 3° Philippe sans Terre ; — 4° Charles III le Bon ; — 5° Emmanuel-Philibert, dit Tête de Fer ; — 6° Charles-Emmanuel I^er^ le Grand ; — 7° Thomas-François de Savoie, premier prince de Carignan ; — 8° Emmanuel-Philibert-Amédée ; — 9° Victor-Amédée ; — 10° Louis-Victor-Amédée-Joseph ; — 11° Victor-Amédée ; — 12° Charles-Emmanuel-Ferdinand ; — 13° le roi Charles-Albert (qui s'appelait aussi Amédée, nom favori de la famille) ; — 14° le roi Victor-Emmanuel II. — Ajoutons : 15° le roi actuel Humbert I^er^. — C'est donc à la treizième génération que la descendance de l'antipape s'est emparée, par un vol sacrilège, de la Ville-Sainte et a proclamé l'abolition du royaume temporel de l'Église catholique. — Remarque en passant : lors des fêtes données à Rome, en l'honneur des noces d'argent du roi et de la reine d'Italie et de la visite de l'empereur Guillaume II, l'un des fils d'Humbert, le jeune duc des Abruzzes, chevauchait, au grand défilé solennel du 25 avril (1893), à côté de la voiture où se trouvaient la reine sa mère et l'impératrice d'Allemagne, *et le costume qu'avait revêtu le duc était celui d'Amédée VIII* ; il représentait, dans le cortège royal, Amédée l'antipape !

2. ↑ Ce pauvre M. Rosen s'est tellement bien laissé mystifier par ses collègues, lorsqu'ils lui ont conféré ce 33e degré comme étant le plus haut grade maçonnique, qu'il a eu l'ingénuité de publier, dans son ouvrage en collaboration intitulé : *Cours de Maçonnerie pratique* (tome II, pages 42-43), le passage du cérémonial de l'initiation au du 33e degré où le grand-maître donne l'anneau au bon jobard dont on se moque. Il est tout fier d'avoir eu une si belle bague, et il décrit l'incident en termes pompeux.
« Le Très Puissant Souverain Grand Commandeur, raconte M. Rosen avec une délicieuse naïveté, place une double alliance d'or, de l'épaisseur de deux centimètres, dont l'intérieur porte gravés, sur l'un des cercles, le nom du nouveau Souverain Grand Inspecteur Général (33e degré) et sur l'autre, la devise de l'Ordre : *Deu meumque Jus !* autour de l'annulaire gauche du récipiendaire, en lui disant : « Recevez cette alliance comme gage précieux de votre union indissoluble avec l'Ordre, comme emblème de tous et chacun des devoirs importants que vous êtes dorénavant appelé à remplir. *Vous ne devez vous en séparer qu'en quittant cette vie mortelle ;* car c'est à vie que vous êtes uni à l'Ordre, et c'est pendant toute votre vie que vous lui devez l'accomplissement de tous les devoirs que vous avez volontairement acceptés. »
M. Rosen, en se laissant enfiler au doigt le fameux anneau et en écoutant la recommandation qui lui était faite de ne jamais s'en séparer, était à mille lieues de se douter qu'il allait porter désormais un signe distinctif dont le plus clair résultat pour lui serait le silence des vrais initiés en sa présence, sans compter les joyeuses moqueries à son adresse, une fois le dos tourné.
Et cependant, il aurait pu flairer la mystification, s'il avait en soin de lire, en y réfléchissant, *le Tuileur des 33 grades écossais* qui figure à la fin de la brochure donnant le compte rendu officiel du Convent de Lausanne, en 1875. En effet, à propos des bijoux du 33e degré remis au récipiendaire par le grand maître, lors de l'initiation, il est dit, et ceci est signé par les chefs (à l'avant-dernière page) : « La remise d'une double alliance en or, avec le nom du frère, est FACULTATIVE. » Ce dernier mot ne peut qu'éveiller la défiance de tout récipiendaire bien avisé ; car il doit se dire, en toute logique : « Pourquoi donne-t-on aux uns l'anneau, et aux autres non ? il y a évidemment quelque chose là-dessous. Méfions-nous ! »
3. ↑ Voici les pièces dont il s'agit ; elles ont été publiées dans les bulletins officiels, mais imparfaitement et sans être accompagnées, je n'ai pas besoin de le dire, des explications que je viens de donner :

I. — PROCLAMATION

À tous les Suprêmes Conseils du 33e et dernier degré du Rite Écossais Ancien et Accepté, régulièrement constitués et reconnus dans toutes les parties du monde.
Très puissants, illustres, vénérés et chers frères :
La complète unification de la Maçonnerie Écossaise pour la juridiction italienne est un fait accompli ; un Suprême Conseil du 33e degré existe en Italie à l'état unique et gouverne de Rome, la capitale de la nation, tous les corps maçonniques et tous les frères de l'ancien et vénéré Rite Écossais.
Comme nous l'avions annoncé dans notre précédent balustre du 11 décembre 1886, quatorze frères 33e, sept de Turin et sept de Rome, se sont réunis les 27 et 28 du mois de janvier dernier, dans la vallée de l'Arno, à Florence, et ont exercé leur mandat d'élus légitimes et de représentants reconnus, en procédant, avec la régularité la plus grande, aux élections de tous les dignitaires du Suprême Conseil unique des 33e.
Pour le poste élevé de souverain grand commandeur, les délégués ont porté leurs suffrages sur notre vénéré et très cher Adriano Lemmi, 33e et grand-maître de l'ordre au Grand Orient d'Italie.
Celui-ci, tout en protestant de sa reconnaissance pour ce grand honneur, a voulu que nous, souverains grands commandeurs ad vitam, prenant acte du vote des délégués, nous lui conférions toute l'autorité pour laquelle ceux-ci l'avaient désigné et dont il était vraiment

digne. Et nous, applaudissant à une aussi sage et aussi fraternelle résolution, nous lui avons délégué pour neuf années notre souveraine puissance, que lui, avec le titre de souverain grand commandeur délégué, il a déjà assumée et qu'il exerce en notre nom et par notre mandat.

Nous vous invitons, en conséquence, très puissants, illustres, vénérés et chers frères, à vouloir bien reconnaître au très puissant frère Adriano Lemmi, 33e, l'autorité que nous lui avons librement déléguée et à lui transmettre désormais vos communications officielles.

En vous faisant part de ce grand événement, nous vous prions de vouloir bien continuer au Suprême Conseil unique des 33es pour la juridiction italienne votre fraternelle bienveillance et le concours toujours désiré et toujours si précieux de votre solidarité, de vos lumières et de votre amitié.

Nous nous considérons comme véritablement très heureux d'être parvenus à la satisfaction de nos frères italiens, à réunir en un seul corps la Maçonnerie (écossaise) de notre pays ; rendue ainsi mieux disciplinée et par conséquent plus forte, elle pourra plus efficacement concourir, avec les autres familles-sœurs du monde, à la propagation et à la défense des éternels principes et des vertus élevées de notre sublime Art Royal.

Veuillez agréer, très puissants, illustres, vénérés et chers frères, nos fervents souhaits de force, de paix et de prospérité, et notre accolade maçonnique la plus affectueuse.

Donné au siège du Suprême Conseil des 33es, dans la vallée du Tibre, à l'orient de Rome, le 28e jour du 12e mois de l'année de la vraie lumière 0005886 (ère vulgaire : le 28 février 1887).

Les Souverains Grands Commandeurs ad Vitam :

Giorgio Tamajo, 33e. — Timoteo Riboli, 33e.

II. — DÉLÉGATION

Nous, souverains grands commandeurs ad vitam du Suprême Conseil des 33es (pour la juridiction italienne), heureusement réunis désormais en un corps unique ayant son siège à Rome, capitale de la nation, prenant acte du vote émis par nos représentants légitimes constitués en congrès, les 27 et 28 janvier 1887, à Florence, nous reconnaissons le très puissant frère grand-maître Adriano Lemmi, 33e, comme notre délégué souverain grand commandeur, et, pour une durée de neuf années, nous lui conférons l'autorité la plus ample et la plus illimitée pour représenter et gouverner la Maçonnerie du Rite Écossais Ancien et Accepté en Italie et dans les colonies italiennes. Donné au siège du Suprême Conseil des 33es, dans la vallée du Tibre, à l'orient de Rome, le 10e jour du 12e mois de l'an de la vraie lumière 0005886 (ère vulgaire : le 10 février 1887).

Les Souverains Grands Commandeurs ad Vitam pour la juridiction italienne :

Giorgio Tamajo, 33e. — Timoteo Riboli, 33e.

III. — ACCEPTATION

Je soussigné, Adriano Lemmi, 33e, grand-maître et président du conseil de l'ordre au Grand Orient d'Italie, vu le vote émis par le congrès de Florence en sa séance du 28 janvier dernier, vu la délégation ci-dessus, émanant des souverains grands commandeurs ad vitam du Suprême Conseil unique des 33e pour la juridiction italienne, m'inspirant avant tout de ma foi profonde en notre Dieu que je prie de m'éclairer chaque jour davantage et de m'accorder les forces nécessaires à l'accomplissement de la mission à moi donnée par la confiance de mes frères, voulant de tout mon cœur conduire la digne Maçonnerie italienne dans les voies qui sont et seront reconnues les plus propices à hâter le succès final de notre lutte pour l'écrasement de l'infâme vicaire terrestre du haïssable ennemi de notre Dieu, j'écris ici, sur ce parchemin consacré selon nos mystères, l'acceptation loyale que voici, sincèrement et sans arrière-pensée aucune, et je la signe de mon sang :

J'accepte la mission de diriger temporairement les destinées du Rite Écossais en Italie, en qualité de souverain grand commandeur délégué, et je jure de ne jamais faillir à la confiance

de mes illustres et très puissants frères 33es, parfaits initiés, régulièrement élus et saintement éclairés.

Fait et signé, le 12e jour du 12e mois de l'an de la vraie lumière 0005886 (ère vulgaire : 12 février 1887), de l'orient de Rome, dans la vallée du Tibre, sous la voûte céleste, aux 41°54 de latitude et 10°7 de longitude est de son zénith, au siège du Suprême Conseil des souverains grands inspecteurs généraux, chevaliers grands élus grands commandeurs du Saint-Empire, du 33e et dernier degré du Rite Écossais Ancien et Accepté de la Maçonnerie, siégeant à Rome pour la juridiction italienne.

Le Souverain Grand Commandeur délégué :

Adriano Lemmi, 33e.

Personnellement, le docteur Riboli disait dans sa circulaire à tous les Suprêmes Conseils écossais, confédérés ou non :

« Le grand mérite de l'acte d'union de la Maçonnerie italienne revient à l'illustre frère Adriano Lemmi. En ce qui me concerne, je m'en tenais, comme mon illustre prédécesseur le comte Alexandre de Milbitz, aux résolutions du convent de Lausanne, et je n'aurais jamais consenti à l'union sans la noble intervention du frère Lemmi.

« D'autre part, l'*illustre frère Albert Pike m'a réconforté :* et maintenant, je m'en vais content et fier, non sans transmettre, au nom de l'humanité, aux grands dignitaires des Suprêmes Conseils confédérés et non confédérés, l'expression de mes sentiments de reconnaissance les plus vifs, pour leur fermeté et leurs bons conseils.

« Notre rite avait besoin, en Italie aussi, de s'élever à la hauteur du Grand Facteur que nous vénérons sous la formule « grand architecte de l'univers », ou Dieu, si on veut l'appeler ainsi, lequel Grand Facteur accomplit comme législateur la rédemption de l'humanité, sans que ni les mensonges ni les exagérations puissent modifier ses principes ni son but final.

« Afin donc de rassurer tous les Suprêmes Conseils du 33e degré qui sont au monde sur la véritable signification de cet évènement, je porte à leur connaissance la présente déclaration, et je la joins aux documents officiels relatifs à l'union définitive des ateliers de l'écossisme italien. En même temps, je leur renouvelle mes salutations fraternelles.

« Dr Timoteo Riboli, 33e

« *Souverain Grand Commandeur ad Vitam.* »

4. ↑ Voici le tableau officiel des 33 degrés du Rite de Memphis et Misraïm, tel qu'il est aujourd'hui réformé :

TITRES DES GRADES	MOT DE PASSE	MOT SACRÉ	ÂGE	BATTERIE
1er Apprenti	Tubalchaïn		3 ans	000
2e Compagnon	Scibalet		5 ans	00000
3e Maitre	Giblin		7 ans et plus	000-000-000
4e Maître Secret	Jod-Adonaï-Jrach	8 ans		000000-0
5e Maître Parfait	Acacia	Jeo-vach	8 ans	0000
6e Maître Intime	Joaben-Zerbel	J-vach	8 ans	00000000-0 *(répété 3 fois)*
7e Maître Intendant	Tito	Ja-chinaï	8 ans	00000
8e Maître Prévôt	Jachinaï	Ju-da	27 ans	000-00
9e Élu des Neuf	Baïool-cool	Nechac-Necham	8 ans et 1	00000000-0

10e Élu des Quinze	Zerbal	Beni-ach	10 ans finis	00000-00000-00000
11e Élu de l'Inconnu	Stolchin	Abi-ram		0000000-0-00
12e Élu Parfait	Moabon	Oco-li		00-0
13e Élu de l'Arche Sacrée	Gabaon	Sciba-let		00-000-000-00-00-0
14e Élu de la Voûte Sacrée	Benmachech	Arda-rel	49 ans	00-000-0000
15e Chevalier de l'Épée	Libertas	Juda-beniamin	70 ans	00-0 *(répété encore 5 f)*
16e Chevalier d'orient	Elai	Ga-barim		Israël ! Israël ! *(Acclam).*
17e Chevalier du Tabernacle	Adar	Earim		00000 *(répété encore 4 f)*
18e Chevalier Rose-Croix	Emanuel-Zorobahel	I∴N∴R∴I∴	33 ans	000000-0
19e Sage Philosophe	Abadon	Zabulon		
20e Sage Persan	Nimachimiach	Ra-zach		00
21e Sage Noachite	Adonaï	Sti-bium		0000000
22e Sage du Liban	Jeovach	J-ram		000-000-0
23e Sage du Temple	Jeléon	Alsim-fas		00000
24e Sage de la Lumière	Jeovach	Me-caton		00-0000-00-0
25e Chevalier du Serpent	Antiochia	Arbas-Falamas		000-0
26e Chevalier du Delta Sacré	Arbas	Mi-imo	31 ans	00-0-00-0-00-00
27e Chevalier du Feu Sacré	Razach	Stol-chin		0-00
28e Chevalier du Soleil	Stibium	Adonaï-Abrach		000000000
29e Chev. de la Propagande	Adriel	Moriach		000000000
30e Prince du Rite, équivalant au Chevalier Kadosch	Nekam-Menachen	Nekam-Adonaï-Parascool	Je ne compte plus les ans	000-0-0
31e Grand Inquisiteur	Gibor	Zao-Belbac		0-0-0
32e Grand Inspect. Général	Adir-Adiram	Uriel-Jeovach		0-00-00
33e Souver. Pr. de l'Ordre	Isis-Osiris	Zao-Gibor	30 ans	000

TROISIÈME PARTIE

FABRIQUE DE CRIMES

CHAPITRE XVII

Les ateliers et le laboratoire secrets de Gibraltar.

Tout le monde sait, soit pour l'avoir entendu dire dans des demi-aveux échappés à des sectaires d'arrière-loges, en un instant d'oubli ou de remords, soit pour l'avoir lu dans des fragments de rituels des hauts grades, qu'à Naples existe un laboratoire de pharmacie et de toxicologie occultes maçonniques qui fournit aux ultionnistes du monde entier les poisons dont ils ont besoin pour exécuter les arrêts de mort prononcés par les chefs secrets.

On dit aussi que le poison servant aux vengeances de la secte est unique et qu'il s'expédie dans de minuscules flacons spéciaux, dont le dessin a même été publié. L'étiquette de ces flacons porte imprimée cette mention : *Manna di San Nicole di Bari* (manne de saint Nicolas, de Bari). Cela ressemble donc à un inoffensif purgatif.

Tandis que j'en parle, je vais tout de suite donner la formule et la préparation de cette manne, telle que le « *Codex sacræ pharmacopeæ* », manuscrit que toutes les arrière-loges possèdent, la reproduit. Cette formule est donc absolument authentique, et tous les grimoires d'occultisme la

contiennent, écrite en latin. Les Kadosch modernes n'ont fait que la recopier.

La voici :

« Prenez un gros crapaud, et enfermez-le dans un bocal avec des vipères et des aspics ; donnez-leur pour toute nourriture, pendant plusieurs jours, des champignons vénéneux, de la digitale, de la ciguë ; puis, irritez-les en secouant le bocal, en y introduisant un bâton avec lequel vous les tourmenterez et les obligerez à se battre les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'ils meurent de colère et de faim. Vous les saupoudrerez alors d'écume de cristal pulvérisé et d'euphorbe ; puis, vous les mettrez dans une retorte bien bouchée, et vous en absorberez lentement toute l'humidité par le feu ; vous laisserez ensuite refroidir, et vous séparerez la cendre des cadavres de la poussière incombustible qui sera restée au fond de la retorte. Vous aurez alors deux poisons de même nature et de même activité, identiques par conséquent dans leurs effets, l'un liquide et l'autre en poudre, que vous emploierez suivant le cas. »

Cette formule méritait d'être reproduite. Elle montre que la maçonnerie proprement dite est absolument ignorante et inintelligente, qu'elle est incapable de rien créer par elle-même, ne sachant pas suivre le progrès et se l'assimiler, puisqu'elle en est restée encore, officiellement et rituellement tout au moins, à des formules et à des procédés de l'occultisme le plus antique, et à l'affreuse cuisine, malpropre et écœurante, des Canidie et des Médée.

Il en est tout autrement quand on franchit la maçonnerie vulgaire, quand on passe des arrière-loges dans les triangles, c'est-à-dire lorsqu'on pénètre dans le satanisme, dans les sacrariums et les laboratoires du luciférianisme pur, tel qu'il se pratique depuis vingt-deux ans en vertu de l'initiative de Mazzini et d'Albert Pike.

Ici, en effet, le Maudit est plus près de son adorateur, qui sait, lui, à quoi s'en tenir sur la personnalité du grand architecte ; l'esprit du mal met lui-même la main à la pâte ; il fait du luciférien un chimiste, un microbiologiste, à côté duquel le simple maçon, resté dans les offices, dans la souillarde, à la porte de la cuisine, n'est que le dernier des marmitons, qu'un vulgaire laveur de vaisselle.

Avec le luciférien, nous allons pénétrer dans l'empoisonnement scientifique, qui n'a plus aucun rapport avec les produits du laboratoire napolitain (lequel, soit dit par parenthèse, était établi, en 1878, non à Naples même, mais à Torre-del-Greco, près de Naples, et il se pourrait qu'aujourd'hui il n'existait plus). Ceci me servira d'entrée en matière, maintenant que j'aborde l'analyse de toutes les hautes et basses œuvres de l'occultisme au dix-neuvième siècle.

Il me reste, en effet, à faire connaître au public, d'après le plan que je me suis tracé :

Les ateliers et le laboratoire secrets de la secte, c'est-à-dire le lieu de fabrication des objets du culte luciférien, et celui de la fabrication du poison des triangles palladiques, en fournissant quelques détails.

Le Magnétisme Occulte, partie qui comporte deux subdivisions générales : 1° la question du spiritisme ; 2° les hystériques et les démoniaques. Dans la première subdivision, je montrerai les Pseudo-Spirites, les Vocates Procédants, et les médiums luciférien ou Vocates Élus. Dans la seconde, j'expliquerai ce que c'est que l'hystérie ; je suivrai la science moderne sur le terrain qui lui est propre, en élucidant ce qui a rapport à l'hypnotisme ou hystérie provoquée (inhibition, catalepsie, somnambulisme, suggestion). Là, le lecteur observera avec moi que le sujet, entièrement soumis à la volonté qui le domine, ne peut cependant exécuter que des actes appartenant au domaine naturel, quelque incompréhensibles que paraissent souvent les faits constatés. Puis, nous aborderons l'examen des démoniaques, qui appartiennent, non à la science humaine, mais au domaine surnaturel ; nous étudierons l'obsession, la possession accidentelle, l'extase diabolique ; je réserverai, pour le chapitre consacré à Sophie Walder, la possession à l'état latent, laquelle est essentiellement particulière à la Théurgie.

La Mancique ou magie divinatoire. On constatera que ceux qui s'y livrent : sont ou des charlatans dupeurs, ou des fanatiques trompés par le démon, puisque Satan n'a pas la science de l'avenir. Nous passerons en rapide revue les charlatans vulgaires (chiromancie, onéirocritie, aéromancie, hydromancie, pyromancie, cartomancie) et les œuvres manciques criminelles (anthropomancie), pour terminer par l'astrologie

(l'écriture des étoiles, les horoscopes) ; ce qui me permettra de présenter le cabaliste Lemmi sous son curieux aspect d'astrologue.

La Nécromancie contemporaine. Ici, le lecteur observera que tous ceux qui se livrent à ces œuvres occultes, même les non-luciférien, sont, sans exception, des fanatiques trompés par leurs sens ou par le démon ; car les trépassés ne peuvent pas apparaître sans la volonté expresse de Dieu, et Dieu ne tient évidemment aucun compte des appels aux âmes des défunts, avec accompagnement de formules superstitieuses, qui sont invariablement ou des prières coupables ou des sommations animées d'un esprit diabolique. Cette partie comporte donc deux subdivisions : 1° les apparitions imaginaires (évocateurs hallucinés ; comment on arrive à cette hallucination particulière qui fait voir de vains fantômes) ; 2° les apparitions réelles (évocateurs satanistes ou luciférien ; exemples pris en dehors des triangles palladiques).

Sous le titre de « Pratiques diverses de l'occultisme », je montrerai ensuite les principales superstitions et les maléfices les plus usités : talismans, envoûtements, etc.

Le Combat contre l'Église, telle sera une des parties les plus importantes de mon ouvrage. Ici, je ferai toucher du doigt l'action matérielle de la secte, et j'arracherai les masques sans pitié. Huit subdivisions : 1° la déchristianisation des peuples catholiques (particulièrement l'organisation anticlérical en Italie) ; 2° le rôle des sœurs maçonnes, et comment fonctionne le système de la Maçonnerie féminine ; 3° les juifs dans la franc-maçonnerie (juifs cabalistes, juifs sceptiques, juifs athées) ; ce chapitre contiendra des révélations qui causeront bien des étonnements, et les neuf dixièmes des francs-maçons eux-mêmes ne seront pas les moins surpris ; 4° les dessous de l'anarchie et du nihilisme ; 5° le plan des chefs secrets (document d'une importance exceptionnelle) ; 6° les complots contre la Papauté, et, spécialement, histoire d'un complot contre la vie de Léon XIII ; 7° l'état général de la franc-maçonnerie universelle ; 8° les bilans annuels de la secte (extraits des archives du Souverain Directoire Administratif de Berlin).

La Goëtie, ou magie noire. Là, sera très clairement expliquée la différence entre les satanistes et les luciférien, selon le classement même d'Albert Pike ; je donnerai le texte de l'excommunication prononcée contre

les satanistes par le souverain pontife luciférien. Cette partie comporte deux subdivisions : les satanistes non organisés ; et les satanistes organisés.

Les Luciférien dissidents, tel sera le sujet de la X^{e} partie de cet ouvrage, partie ayant deux subdivisions. 1° Les croyants en Lucifer réhabilité et nouveau Messie : ce sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, des « luciférien amateurs », parmi lesquels des gens du monde, de la plus haute société ; ces occultistes bizarres considèrent que Lucifer se réconciliera un jour avec Dieu, sera le Messie de la fusion de toutes les religions en une seule, et que l'humanité adorera dès lors une divinité en trois personnes, se composant de Jéhovah (Dieu le Père), de Jésus-Christ (Dieu le Fils), et de Lucifer (Dieu le Saint-Esprit). 2° Les adoratrices de la Blanche : ce sont des luciférienne encore plus bizarres que les occultistes dont je viens de parler ; celles-ci féminisent le démon, mais ne lui donnent ni le nom de Satan ni celui de Lucifer ; leur doctrine est qu'à la divinité du Mal, dieu noir ou dieu des prêtres, il faut opposer la divinité du Bien, déesse blanche, dont les prêtres, trompant les peuples, ont fait un archange insexuel, frappé de déchéance et qualifié mensongèrement de diable, prince des démons ; en somme, c'est là un néo-manichéisme, avec un dieu-mâle et un dieu-femelle, pratiqué en secret par grand nombre des adhérentes aux groupes féministes et professé déjà publiquement, mais en termes plus ou moins voilés, par plusieurs cheffesses des diverses chapelles d'émancipées.

L'avant-dernière partie de mon ouvrage sera consacrée à la Théurgie, ou magie blanche. Cinq subdivisions. 1° Le culte organisé de Lucifer Dieu-Bon, c'est-à-dire le Palladisme. 2° Le Feu Éternel, paradis des élus luciférien ; nous verrons la théorie palladiste du Feu, une des ruses les plus étranges du démon pour supprimer chez ses croyants fanatiques et aveugles la crainte de-l'enfer ; c'est ici que je publierai les prétendues révélations fournies aux adeptes par le prétendu crâne de Jacques Molay. 3° Les prestiges luciférien, appelés « œuvres de grand rite » ; je traiterai la question des possessions à l'état latent, qui sont, d'après les palladistes, des incarnations des esprits de lumière, et le lecteur étudiera avec moi, de la façon la plus complète possible, le cas extrêmement curieux de M^{lle} Walder. En passant, je montrerai, tant à propos des prestiges qu'à propos du culte luciférien des triangles, les apostats qui jouent un grand rôle dans la maçonnerie occulte : Albert Pike recommandait d'attirer au Palladisme ou

tout au moins aux aréopages de Kadosch les « prêtres adonaïtes » ; il indiquait comment il fallait s'y prendre pour leur donner à réfléchir et les convaincre de la vérité luciférienne ; il en est, exception des plus rares, qui se sont, hélas ! laissé entraîner dans l'abîme et qui, devenus francs-maçons, n'ont pas tardé à déchirer avec scandale leur soutane ou leur froc monastique ; d'autres ont rompu publiquement d'abord avec l'Église et sont venus ensuite à la haute maçonnerie, se vouant au sacerdoce occulte de Satan ; tel, par exemple, le P. Despilliers, bénédictin de Solesmes, qui s'est conduit si indignement qu'il a dû être expulsé de l'ordre dont il est le vivant déshonneur, qui a osé porter les plus calomnieuses accusations de péculat et de simonie contre l'irréprochable et vertueux dom Guéranger, et que j'ai retrouvé dans les arrière-loges misraïmites avec une religieuse détournée de ses devoirs par lui, apostate qu'il présentait comme sa femme et qui coopérait à ses œuvres diaboliques. Le lecteur peut être certain que je traiterai avec tout le tact nécessaire cette question délicate des Judas du clergé ; leur nombre est d'ailleurs si infime, que ces défections ne tirent pas à conséquence. Dès à présent, je dois dire même que je n'ai jamais rencontré, soit dans les arrière-loges soit dans les triangles, ni jésuite, ni dominicain, ni franciscain, ni carme, ni chartreux, ni trappiste ; il m'apparaît certain, à moi témoin racontant impartialement et laissant aux théologiens le soin de rechercher les causes, il m'apparaît, dis-je, que voilà six ordres religieux ou de pareilles chutes sont chose absolument inconnue. Par contre, les bénédictins n'ont vraiment pas de chance ; j'aurai à en citer plusieurs, dont un franc-maçon militant en même temps que religieux, pourvu d'importantes fonctions, vénéré même, mais cachant habilement son jeu, son infamie. 4° Un chapitre sera consacré aux évocations des palladistes et aux apparitions qui se produisent dans leurs triangles. 5° Le nouveau grand-œuvre, c'est-à-dire la recherche de l'homunculus ; car la maçonnerie occulte de nos jours n'en est plus à la recherche de la pierre philosophale, laissée aux détraqués vulgaires ; les grands triangles ont en tête un souci soi-disant scientifique bien autrement formidable ; ils aspirent ni plus ni moins à créer l'être humain vivant, destiné à vivre et à se développer, et cela en dehors des lois de la formation naturelle, sans gestation ni parturition.

La XII^e^ et dernière partie portera pour titre : le Combat contre Dieu. Trois grandes subdivisions : 1° le nombre mystérieux 77, ou la Hiérarchie Diabolique ; 2° le diable à l'assaut du Saint-Sépulcre ; 3° le nombre mystérieux 666, ou l'Ante-Christ, d'après le livre *Apadno*. Je ferai connaître ici comment les occultistes luciférien classent les démons et démones constituant les chefs des milices infernales ou, selon leur expression, les généraux de l'armée des esprits de lumière ; je donnerai ainsi les noms des 76 principaux diables qui, joints à Lucifer, forment le nombre 77, si en honneur dans la maçonnerie à partir du grade de Rose-Croix, nombre dont aucun initié avec l'anneau ne reçoit l'explication, attendu qu'elle n'est donnée que dans les triangles du Palladium Réformé Nouveau ; je dirai, toujours d'après les occultistes luciférien et en réservant aux autorités ecclésiastiques compétentes le soin de réfuter les mensonges des sectaires, combien de légions ces chefs infernaux ont sous leurs ordres, quels sont leurs titres respectifs à la cour de Satan, et quelles spécialités ont adoptées les principaux d'entre eux. Je montrerai, d'autre part, les manœuvres déjà commencées en Terre-Sainte par le diable et ses suppôts. Je reproduirai aussi quelques extraits du livre *Apadno*, le plus secret des livres luciférien, le recueil des prophéties sataniques, tissu d'impostures, puisque l'avenir reste voilé au Maudit, mais qui n'offre pas moins un grand intérêt au théologien et au catholique observateur, attendu que la se trouve écrite l'histoire de l'Ante-Christ et du combat suprême, comme Satan l'enseigne à ses fidèles dans le mystère des triangles palladiques.

À titre de conclusion, enfin, je raconterai comment on s'y prend, chez les luciférien, pour se débarrasser d'un gêneur, et comment aussi il arrive que ces peu aimables sectaires n'y réussissent pas quelquefois.

Ayant mis sous les yeux du public le sommaire, bref, mais très explicite, de ce qu'il me reste à dire, j'aborde la fabrication des accessoires du culte luciférien, pour passer ensuite à la toxicologie des palladistes.

Jusqu'ici le lecteur m'a, en quelque sorte, fait crédit sur ce qui a rapport à la liturgie de la religion secrète pratiquée dans les triangles. Je lui ai parlé de sculpture, d'architecture, de peinture luciférienne ; je lui ai montré quelques instruments de magie ; je lui ai parlé de statues de Baphomet,

d'autels, de trépieds, de peintures murales, puis de toute une bimbeloterie, d'étoffes, de vêtements, etc., etc. ; mais la nature de mon récit de première exploration m'obligeait à ne pas entrer dans les détails.

Le moment est venu de préciser sur ces points, de mieux décrire tous ces ustensiles et de dire où et comment on les fabrique.

Ce ne sera pas là un des côtés les moins curieux de mes divulgations.

Il faut bien, en effet, que les matériaux divers qui entrent dans cette fabrication soient pris quelque part, qu'un procédé spécial, des ouvriers spéciaux soient employés à cette besogne, et que, enfin, les expéditions se fassent de la manufacture aux endroits de destination.

Eh bien, si vous le voulez, pour entrer dans le cœur de la question, prenons tout de suite le bois. Le bois sert à la confection des autels, des bancs, des chaises, des balustrades de l'orient, des encadrements de certains panneaux et tableaux, des sphères à serpent enroulé, des maillets, des tables triangulaires ou pentagonales, de bon nombre de statues, notamment celle du Baphomet.

Quel bois emploie-t-on ? et d'où provient-il ?

Tout est réglé avec méthode dans l'occultisme. Ainsi, les bois employés pour les objets du culte au sein des triangles sont au nombre de sept, et l'on doit, rituellement, s'en servir à l'exclusion de tous les autres. Ces bois sont les suivants : *lotus* (alizier), *ulmus* (orme), *cedrus* (cèdre), *ilex* (yeuse, qui est une espèce de chêne, dite chêne vert), *fraxinus* (frêne), *ebenus* (ébène), *robur* (rouvre, qui est le chêne le plus dur). La réunion des initiales des noms latins de chacun de ces bois forme le mot. *Lucifer* ; c'est là la principale raison qui les a fait choisir.

Ces sept bois entrent tous à la fois dans la construction des accessoires du culte luciférien : c'est ainsi que, si l'idole est toute en ébène, ce qui est souvent le cas, le bois qui fera partie du grand autel central sera du cèdre, l'autel de la Sagesse sera en rouvre, la sphère au serpent sera en yeuse, les maillets des premiers officiers dignitaires seront en alizier, les bancs seront en orme, les boiseries appliquées aux murs de la salle seront en frêne : et ainsi de suite, en recommençant la série des sept bois pour les trônes du grand-maître et de la grande-maîtresse, pour les tables-bureaux de l'orateur et du secrétaire, pour les sièges des dignitaires, pour la balustrade de

l'orient, pour les cadres des peintures, pour le parquet du plancher, pour le Pastos des initiations de Maîtresse Templière, etc. Le temple tout entier signifiera ainsi, épèlera le nom *Lucifer*. Le lecteur a compris, je n'ai pas besoin d'insister.

D'où proviennent ces bois ?

La réponse est facile et paraîtra même naïve au premier abord. Ils proviennent évidemment des localités diverses qui produisent ces espèces, sous les différents climats et dans les différents pays de la terre, et, naturellement aussi, des localités qui produisent les plus belles de ces espèces.

Je n'ai pas à faire à cet égard un cours complet de botanique, de xylographie luciférienne, qui ferait hors d'œuvre ; il me suffira de citer une particularité typique, qui pourra servir de moyen de contrôle.

Ces bois ne doivent pas être coupés à toute époque de l'année ; pour devenir hiératiques luciférien, il est nécessaire qu'ils réunissent certaines conditions. D'abord, il faut que l'arbre choisi ait exactement un multiple de sept comme diamètre de largeur en d'épaisseur, et, en outre, qu'il soit coupé à une longueur formant un multiple de onze. Ensuite, l'époque de la coupe rituelle des arbres appartenant aux sept espèces luciférienne ne coïncide pas du tout avec l'époque habituelle de la coupe agriculturale et exploitative : cette époque est en général, pour tous les bois, l'entrée de l'hiver ; au contraire, pour les bois luciférien, la coupe doit s'en faire en juillet, août et septembre, le 7, le 9, le 11 et le 13, dans la nuit ; cette dernière condition n'est pourtant pas absolument indispensable, à cause de la difficulté de l'exécution qui éveillerait les soupçons. Mais si, à l'une des dates que je viens d'indiquer, vous voyez quelqu'un en train de couper un arbre de l'une de sept espèces que j'ai dites, vous pouvez être bien certain d'avoir devant vous soit un affilié du palladisme soit au moins un homme exécutant une commande reçue d'un chef de triangle. Se méfier aussi des trains de bois expédiés en juillet, août et septembre, c'est-à-dire hors de saison, soit par terre, soit par eau.

Telles sont les règles en ce qui concerne le bois de sculpture, de mobilier et de construction, employé dans les temples luciférien.

Ces règles ont cependant une exception ; en d'autres termes, dans un cas qui est unique, les conditions de diamètre et de longueur, et même d'espèce, ne sont pas obligatoires.

Tout bois qui provient d'un endroit décrié, tel que vieux cimetière abandonné, ou encore vieux bois de justice, guillotine, potence ou billot, anciennes boiseries de prison ou de bague, peuvent et doivent servir aux usages que nous savons. Mais il y a par-dessus tout un bois qui prime les autres, un bois que les luciférien recherchent et emploient avec une préférence fanatique ; c'est le bois des églises (chaire, maître autel, stalles de chœur) des vieux monastères, des anciens couvents dont les religieux furent expropriés par la Révolution.

Il existe encore des vieilles abbayes occupées autrefois par des ordres monastiques qui ne se sont pas reconstitués, ou des abbayes qui n'ont pas été rachetées par leurs légitimes propriétaires, parce que le domaine qui en dépendait avait été morcelé lors de la vente des biens dits nationaux et parce que, pour une raison ou pour une autre, le rachat n'était plus possible ; les luciférien recherchent ces couvents, ces abbayes, transformés aujourd'hui en châteaux ou en fermes, et, lorsqu'ils y découvrent de vieux bois, ils les achètent sous n'importe quel prétexte.

Enfin, parmi les bois adonaïtes, selon l'expression des sectaires, le *nec plus ultra*, c'est celui des calvaires ; rien n'attire la haine satanique comme ces grosses croix en bois que la piété des fidèles élève aux carrefours des grandes routes. Ces croix sont souvent brisées la nuit, parfois même complètement abattues, par des malfaiteurs irréligieux qui demeurent inconnus ; d'importants fragments de ces calvaires disparaissent, sont volés. Voilà l'explication de ces outrages au Divin Sauveur, outrages accompagnés de vol. Ces bois servent aux luciférien. C'est une manière raffinée de profanation, de sacrilège, et rien, on le sait, ne peut être plus agréable à l'esprit du mal.

Je citerai, en particulier, comme ayant servi à cet abominable emploi, toute la boiserie de l'antique abbaye de Marbach ; cette importante abbaye, fondée à la fin du onzième siècle par des augustins, eut longtemps une prospérité éclatante ; quand la tourmente révolutionnaire eut accompli ses ravages, l'abbaye séculaire était à jamais ruinée ; aujourd'hui il n'en reste qu'une tour, des parties de chœur et quelques colonnes romanes du cloître.

On peut voir ces augustes ruines près d'Eguisheim, patrie du saint pape Léon IX, sur la route de Strasbourg à Bâle. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que, dès les premiers moments, le pillage du monastère fut organisé et que les juifs cabalistes, qui de tout temps ont pullulé dans la Basse Alsace, raflèrent tout ce qu'ils purent. Lorsque Isaac Long établit le Suprême Conseil de Charleston, il possédait à profusion des bois et des métaux provenant de Marbach, boiseries de la chapelle, bronzes, cuivres, argents et ors des crucifix, des statues de saints, des patènes, ciboires, calices, ostensoirs. Le métal fut mis à la fonte, le bois utilisé de diverses façons ; Albert Pike n'est pas le premier à avoir prescrit ces profanations. Tout l'écossisme de Charleston a été approvisionné ainsi, et aujourd'hui encore les juifs cabalistes, dont les aïeux ont pillé l'antique abbaye, prétendent conserver dans leurs familles les derniers restes du vol.

Marbach a donc été, en quelque sorte, une mine inépuisable. Tout ce que contenait le monastère a passé aux luciférien s. Deux triangles palladiques en Espagne, celui de Madrid et celui de Valence, ont divers objets fabriqués avec d'importants fragments ; le reposoir diabolique qui sert d'autel aux ateliers secrets de Gibraltar, dont je vais parler, et tout le mobilier du Sanctum Regnum, de Charleston, proviennent de l'abbaye de Marbach, sans compter d'innombrables « chérubs », de petites dimensions, disséminés dans les principaux temples luciférien s de l'univers.

On voit, par ce que je viens d'expliquer, que la menuiserie du Palladisme n'est pas quelconque, mais qu'elle a des règles, des arcanes, un rituel. Il était bon de le dire une fois pour toutes et de bien fixer les idées à cet égard.

Ces bois, ceux des sept espèces luciférienn es, une fois coupés et achetés, sont expédiés à leur destination, qui est l'endroit même où est établi un triangle de fondation récente. Bien entendu, l'envoi est fait à une maison de commerce, à un négociant que personne ne peut soupçonner appartenir à la religion occulte, et qui, quelquefois, en effet, ne lui appartient pas et est à mille lieues de se douter de l'emploi qui attend ces madriers, ces poutres, ces lattes, ces blocs, reçus ainsi par lui hors de saison.

C'est, cependant, en général, un maçon qui est choisi de préférence comme intermédiaire, et, autant que possible, un bon nigaud, ignorant

l'existence des triangles, un naïf dont les palladistes se servent, sans qu'il se méfie du rôle qu'on lui fait jouer. On n'a, d'ailleurs, en cette matière, que l'embarras du choix.

Sauf pour les objets de nature artistique, lesquels présenteraient trop de difficultés, les bois se travaillent sur place, à l'endroit même où l'on va les employer. Et je signale ce fait qui peut paraître banal, mais qui offre néanmoins cet intérêt, qu'il n'en est pas de même pour les métaux ; car les ustensiles en métal ont une usine de fabrication unique, qui a été primitivement à Naples, et qui est maintenant, comme on va le voir, à Gibraltar.

Pour en finir avec la question des bois, je dirai que ceux provenant de vols sacrilèges sont, dès leur arrivée chez l'intermédiaire et sous prétexte de besoin pressant, transportés nuitamment dans la maison qui recèle, en son sous-sol, le temple palladique en voie d'établissement. Là, déposés pêle-mêle, ils subissent une première opération, dite de la « désinfection. »

Vous avez bien lu, de la désinfection ! Elle consiste, non pas, comme on pourrait le croire, en un lavage, en une injection quelconque de matières antiseptiques, en des fumigations ou toute autre opération sanitaire, mais bien en une cérémonie qui équivaut à une sorte d'exorcisme.

« Infecté » pour le palladiste, veut dire : susceptible d'avoir conservé une imprégnation adonaïte, d'avoir gardé quelque chose, d'animé ou de matériel, qui rappelle ou provienne du culte du Dieu adoré par les chrétiens. Ce quelque chose, il faut le chasser, l'exorciser. Le principal acte de cette parodie est une bénédiction satanique d'eau croupie et polluée, dans laquelle on laisse tomber un fragment du bois à désinfecter.

La cérémonie terminée, des ouvriers luciférien des différentes parties de la menuiserie ou de l'ébénisterie travaillent, sur des établis ou avec des tours, des scies, les différentes pièces de bois. Il existe, dans chacun des principaux pays, un personnel de ces ouvriers spécialistes affiliés à la secte et habitant d'ordinaire la capitale ; lorsqu'un nouveau temple est fondé, ils sont embauchés par la Loge-Mère, qui les indemnise à raison du congé qu'ils sont obligés de prendre à leur atelier profane, et qui les envoie où il faut, très avantageusement payés. Dans la ville du nouveau temple, ils se

conduisent le jour avec la plus grande discrétion, n'attirant pas l'attention sur eux, logés chez les frères palladistes, et ils ne travaillent que de nuit.

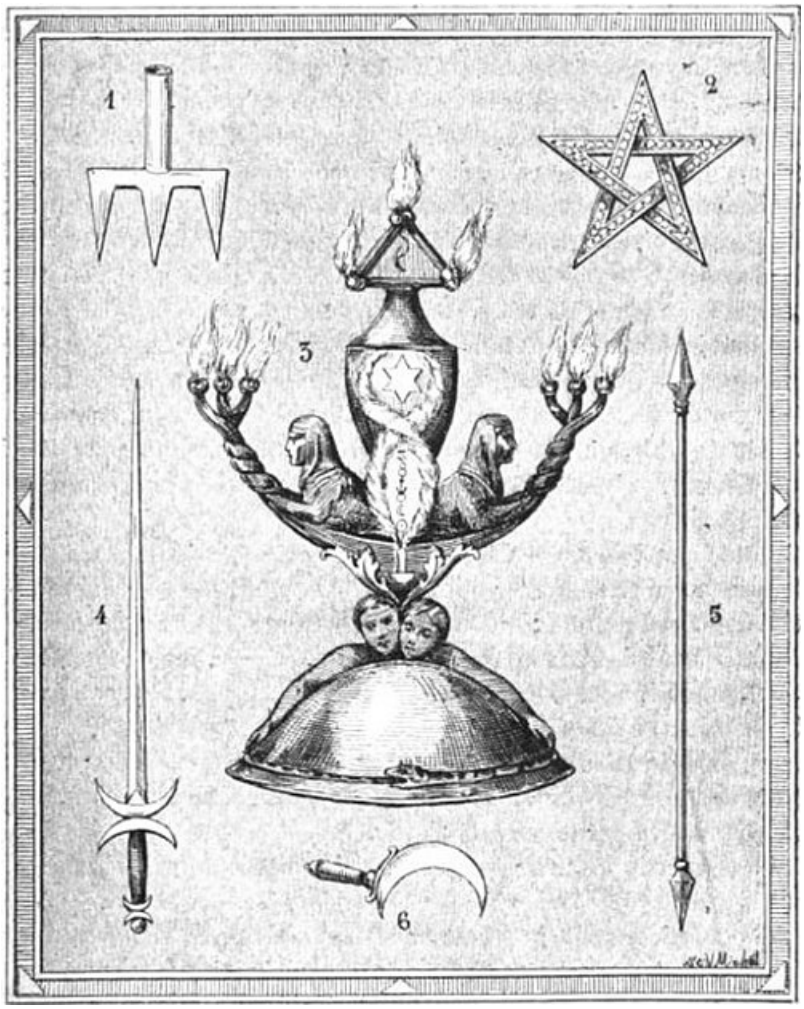
Le temple en construction et son parvis ressemblent absolument alors à un magasin que l'on installe, avec son arrière-boutique : les ouvriers vont, viennent à la lueur fumeuse des lanternes cadenassées ; les coups de marteau résonnent, les scies hurlent, les rabots raclent, ourlant les unes sur les autres leurs symphonies grinçantes ; et c'est quelquefois une orgie souterraine de bruits qui fait trépider tous les alentours, qui effraie les voisins, car ceux-ci étonnés n'aperçoivent aucune lumière sortant des soupiraux de cave de la maison mystérieuse ; et le passant inoffensif, n'y comprenant goutte, lui aussi, se signe instinctivement, en entendant, au milieu de la nuit, l'éclat sourd, confus, étouffé, de ces clameurs, de ces vociférations bizarres, entremêlées de sonorités de bois et de métal.

Chasses de saint Hubert, courses du diable, magiciennes lavandières des étangs, etc., toutes ces superstitions, en apparence étranges et d'origine inexplicable, ont peut-être comme sources telles ou telles fausses interprétations des bruits nocturnes dont une région fut le théâtre, durant quelques semaines, pendant que des adorateurs du démon procédaient en hâte à la construction souterraine d'un temple à Belzébuth. En effet, le Palladisme n'est que la forme moderne de la démonolâtrie, et au moyen-âge les précurseurs de nos adeptes des triangles recherchaient pour leurs mystères les grottes inaccessibles et les carrières abandonnées.

En ce qui concerne les métaux qui entrent dans la fabrication des objets du culte luciférien, ils sont au nombre de sept : l'*or* ; l'*argent* ; l'*acier*, c'est-à-dire le fer combiné avec du carbone et du silicium ou du manganèse ; le *cuivre rouge* ; l'*étain* ; le *plomb* ; et le *mercure*, soit à l'état naturel, soit combiné avec du stibium (antimoine).

Le choix de ces sept métaux ne cache aucun jeu d'initiales, comme pour le bois ; mais les adeptes du Palladium ont adopté ces métaux, parce qu'ils sont pour ainsi dire classiques dans la magie et dans la cabale. En effet, les occultistes de tout temps ont placé et placent les sept métaux en question sous l'influence de divers astres, qui leur communiquent, à leur dire, les plus étonnantes vertus ; chez les luciférien, en outre, ces astres

correspondent à Lucifer et à six esprits haut-placés dans la hiérarchie infernale. Ainsi, l'or est considéré comme étant sous l'influence du soleil ; l'argent, sous celle de la lune ; le fer et spécialement l'acier, de la planète Mars ; le cuivre rouge, de la planète Vénus ; l'étain, de la planète Jupiter ; le plomb, de la planète Saturne ; et le mercure, de la planète du même nom. Il n'est pas nécessaire que les sept métaux soient employés dans chaque objet ; mais on ne peut pas, on ne doit pas se servir d'autres que ceux-là.



DIVERS INSTRUMENTS DE MAGIE EN USAGE CHEZ LES OCCULTISTES

1. Trident de Paracelse. — 2. Pentagramme usité pour les petites évocations. — 3. Lampe magique. — 4. Épée magique, nécessaire dans les évocations d'esprits du feu appartenant aux hauts degrés de la hiérarchie infernale. — 5. Baguette magique. — 6. Serpe magique.

J’ai donné le dessin de divers instruments de magie en usage chez les occultistes. Il n’est peut-être pas inutile de dire quelques mots des principaux de ces ustensiles diaboliques.

Le trident dit de Paracelse est fort à la mode dans les grands triangles ; toute présidente d’un atelier de Maîtresses Templières le porte suspendu à son cordon ; il est aussi le bijou distinctif des Mages Élus. C’est l’instrument de combat contre les maleachs ou esprits adonaïtes. On suppose, par exemple, que les maladies dont un palladiste est affecté sont l’effet de la haine des esprits luttant pour la cause du Dieu-Mauvais, et c’est par le trident de Paracelse que ces maladies seront chassées ou préventivement écartées.

Ce trident est formé de trois dents pyramidales superposées sur un tau. Sur l’une des dents, le fabricant luciférien grave un jod hébreu traversant un croissant d’une part, et, de l’autre, une ligne transversale, figure qui rappelle hiéroglyphiquement le signe zodiacal de l’écrevisse ; sur la dent opposée, il grave un signe mixte rappelant celui des gémeaux et celui du lion. Entre les serres de l’écrevisse, il place le soleil, symbole du royaume du feu, et près du lion, la croix de Saint-André, dont j’ai dit le sens hiératique. Sur la dent du milieu, il grave hiéroglyphiquement la figure du serpent d’Éden, dit serpent céleste, ayant pour tête le signe de Jupiter, planète affectée spécialement à l’esprit Ariel. Du côté de l’écrevisse, on lira le mot *obito*, ainsi traduit : « Va-t-en, recule ». Du côté du lion, en lira le mot *imo*, traduit par : « Quand même, persiste ». Au centre et près du serpent céleste, le fabricant luciférien grave le mot cabalistique *AP-DO-SAL*, composé d’une abréviation, d’un mot talmudique retourné cabalistiquement, et enfin d’un mot entier et vulgaire. Le rituel de l’apostat Constant, dont je possède un exemplaire, explique toutes ces choses étranges ; quand je dis « explique », c’est une façon de parler, car il faut être déjà ferré sur l’occultisme pour comprendre. N’importe, les détails donnés par le docteur en science luciférienne méritent d’être reproduits.

« Pour AP, dit le F∴ Constant, il faut lire AR, parce que ce sont les deux premières lettres grecques du mot *Archée* ; pour DO, il faut lire OD ; quant à SAL, il n’y a aucune difficulté d’interprétation. Ce sont les trois substances premières, et les noms occultes d’Archée et d’Od expriment les mêmes choses que le soufre et le mercure des philosophes.

« Sur la tige de fer qui doit servir à emmancher le trident de Paracelse, on voit trois fois la lettre P. P. P., hiéroglyphe phalloïde et lingamique, puis les mots VLI DOX FATO, qu'il faut lire en prenant la première lettre pour le nombre (5) du pentagramme, en chiffre romain (V), et compléter ainsi : *Pentagrammatica Libertate Doxa Fato*. Ceci équivaut aux trois lettres de Cagliostro : L∴ P∴ D∴ »

Ces trois fameuses lettres ont été adoptées par la franc-maçonnerie ordinaire, au 15e degré des principaux rites ; mais leur véritable sens n'est pas révélé aux initiés des chapitres de ce grade. À l'époque de la conspiration générale de la secte contre la royauté et en particulier contre toutes les monarchies ayant pour roi un membre de la famille capétienne à laquelle appartenait Philippe-le-Bel, on traduisait ainsi les trois lettres : *Lilia Pedibus Destrue*, détruis les lis en les foulant aux pieds ; et c'est encore le sens donné dans les pays gouvernés par les Bourbons (Espagne et Portugal). Partout où les Bourbons ont disparu, là où l'on est en république ou en monarchie avec roi d'une race non particulièrement exécrée, en un mot, partout où la lutte est portée surtout sur le terrain religieux, les trois lettres ont leur ordre changé : L∴ D∴ P∴ ; et l'interprétation donnée dans la maçonnerie ordinaire est : *Liberté De Pensée*. Quant au sens vrai et immuable, révélé seulement dans les triangles, le F∴ Constant nous l'indique.

« *Libertate Doxa Fato* forment l'équivalent des trois lettres magiques de Cagliostro : L∴ P∴ D∴, c'est-à-dire : *Liberté, Pouvoir, Devoir*. D'un côté, la liberté absolue ; de l'autre, la nécessité ou fatalité invincible ; au milieu, la raison, absolu cabalistique qui fait l'équilibre universel et, par conséquent, la puissance du mage.

« Ainsi Paracelse représente le passif par l'écrevisse, l'actif par le lion, l'intelligence ou la raison équilibrante par Jupiter ou l'homme-roi dominant le serpent ; puis, il équilibre les forces en donnant au passif la fécondation de l'actif, figuré par le soleil, et à l'actif l'espace et la nuit à conquérir et à éclairer sous le symbole de la croix astronomique. Il dit au passif : Obéis a l'impulsion de l'actif, et marche avec lui par l'équilibre même de la résistance. Il dit à l'actif : Résiste à l'immobilité de l'obstacle, persiste et avance. Puis, ces forces alternées, il les explique par le grand ternaire central : Liberté, Nécessité, Raison. Raison au centre ; Liberté et Nécessité

en contrepoids. Là est la force du trident ; c'en est l'emmanchement et la base ; c'est la loi universelle de la nature ; c'est l'essence même du verbe, réalisée et démontrée par le ternaire de la vie humaine, l'*archée* ou l'esprit, l'*od* ou le médiateur plastique et le *sel* (sal) ou la matière visible. »

Le trident de Paracelse est en métal, formé d'un alliage d'or et d'argent, dans les proportions de sept dixièmes d'or et trois dixièmes d'argent. Quand un occultiste luciférien veut s'en servir pour conjurer les maleachs, il l'emmanche à une baguette d'alizier.

Le pentagramme magique se fabrique de deux façons, ou, pour mieux dire, il y a deux sortes de pentagrammes.

D'abord, les luciférіens ont le pentagramme simple, usité seulement pour les petites évocations. Il est formé de cinq lames de métal (alliage d'or et d'argent dans les proportions ci-dessus), qui s'enchevêtrent et dans lesquelles sont incrustées des petites perles, des fragments d'agathe et des brisures d'émeraudes ; ces pierres précieuses sont consacrées à Astarté, à Hermès Trismégiste et à Ariel.

Vient ensuite le grand pentagramme sacré, dont on se sert dans les circonstances les plus graves, c'est-à-dire pour les grandes évocations. Il se compose des cinq lames de métal enchevêtrées qui représentent la signature de Lucifer, et l'étoile ainsi formée est posée sur une lame circulaire. L'étoile doit se composer des sept métaux combinés, et la lame circulaire doit être en or pur. Divers signes hiéroglyphiques sont gravés sur l'étoile et y représentent, conformément à la cabale moderne des palladistes qui a bouleversé sur plusieurs points le système de l'ancienne cabale, les démons auxquels la superstition luciférienne attribue l'omnipotence sur certains astres. Ainsi, le Z traversé par une barre à sa dernière branche et surmonté d'un petit cercle, signé qui figure à la pointe supérieure de l'étoile, représente Baal-Zéboub ; l'épée terminée par une queue, gravée à la pointe inférieure de gauche, représente Moloch ; la croix surmontée de trois grenades et terminée par une queue, à la pointe inférieure de droite, représente Astaroth ; quant à Astarté. elle est représentée par le croissant de lune gravé au milieu de la lame de droite qui porte en haut le signe de Baal-Zéboub et en bas celui d'Astaroth, la lame horizontale de l'étoile porte à gauche le signe d'Hermès, un carré dans un cercle surmonté d'une flèche, et à droite le signe d'Ariel, autre carré dans un cercle surmonté d'une flèche,

mais la flèche ayant à sa base une croix. Un accessoire se distingue encore au centre du pentagramme : d'abord, l'alpha et l'oméga, en or, soudés sur l'étoile ; ensuite, en argent, également soudé, un caducée sortant de l'oméga et supportant la représentation cabalistique du triomphe du Dieu-Bon sur le Dieu-Mauvais ; le signe du soleil couronné par le signe de la lune écrase le signe de la terre chrétienne (petit cercle surmonté d'une croix) ; deux yeux sont gravés auprès de l'alpha, pour indiquer que le roi des esprits de lumière veille toujours, depuis le commencement des siècles ; enfin, des caractères hébreux sont aussi gravés sur l'étoile. Quant à Lucifer, il est représenté à part par la grande lame circulaire en or pur, qui signifie le soleil ; on y grave la formule abréviative ésotérique D∴ O∴ M∴ A∴ G∴, laquelle n'est pas absolument obligatoire, mais doit être remplacée alors par les nombres 19, 610, 161, 5 et 354, dont le total donne le nombre mystérieux 1149 qui résume ésotériquement la même formule sacrée ; l'abréviation DOMAG et les cinq nombres 19, 610, 161, 5 et 354 signifient exactement : *Dei Optimi Maximi Ad Gloriam*.



Pentagramme des grandes évocations.

Je dirai plus loin comment les luciférien s se servent du grand pentagramme magique, et je m'empresse d'ajouter qu'il n'y a aucun inconvénient à publier ces formules, même celles des évocations ; car une personne excitée par la curiosité n'obtiendrait aucun résultat. Il est, en effet,

indispensable que les instruments employés dans ces séances aient été fabriqués, selon les règles fixées, par des adeptes du Rite Spœléïque, qui est une forme du Palladisme spéciale aux ouvriers luciférien, et qu'ils aient été, en outre, consacrés par un Mage Élu. D'autre part, les démons ne tolèrent pas, lorsqu'un ou trois initiés (jamais deux) les évoquent en dehors des triangles, que la plus insignifiante des formalités prescrites soit omise, et il y a, pour chaque esprit, une complication inouïe de particularités rituelles, telles que couronnes, colliers ou bracelets, fruits et fleurs à offrir, guirlandes d'ornement de la pièce où l'on opère, robe à revêtir, pierreries à porter sur soi, parfums à faire brûler, sans compter les préparations souvent fort longues et fort ennuyeuses auxquelles il faut se soumettre. Dans les triangles, c'est-à-dire en une réunion relativement nombreuse d'initiés opérant dans un temple aimé et béni du diable, les « vertus » de la majorité présente font pardonner une faute isolée, et les démons évoqués se bornent à ne pas apparaître en cas d'omission d'une des formalités. Mais, hors triangle, toute omission devient dangereuse. Les rituels de magie sont unanimes à le déclarer : « une seule négligence, l'oubli d'un mot dans une formule, le moindre doute, fût-il d'un quart de seconde, suffisent pour frapper toute l'opération d'impuissance et retourner contre l'opérateur toutes les forces dépensées en vain. » Cette dernière phrase signifie, à mots couverts, que le démon mécontent, traitant ses fidèles en vrais esclaves, inflige à l'évocateur négligent une correction de nature à le laisser plusieurs jours malade. On m'a cité le cas d'un Hiérarque d'Alexandrie, qui, évoquant Ariel chez lui, avait jeté, dans la cassolette où brûlent les parfums, de l'ambre jaune au lieu d'ambre gris : Ariel partit, tenant à la main un nerf de bœuf, avec lequel il battit à tour de bras le maladroit évocateur, jusqu'à ce que celui-ci, étendu par terre, fût sans connaissance ; il en eût pour plus de deux mois à rester au lit.



Ariel battit à tour de bras le maladroit évocateur, jusqu'à ce que celui-ci, étendu par terre, fût sans connaissance.

Les grands pentagrammes sacrés ne se fabriquent qu'à Gibraltar. La consécration s'y fait par un Mage Élu, de la façon suivante : il prend l'ustensile magique de la main gauche, et de l'autre main il l'asperge avec de l'eau consacrée, dans laquelle il trempe l'index et le médius seuls ; puis, il sèche l'objet, en même temps que ses doigts, à la fumée d'une cassolette où brûlent ensemble de l'encens, de l'aloès, du soufre, de la myrrhe et du benjoin ; après quoi, il souffle sept fois sur le pentacle, en prononçant, dans cet ordre, les noms de Hermès, Ariel, Moloch, Astarté, Astaroth, Baal-Zéboub et Lucifer ; enfin, il dit trois fois en lui-même le nom humain de

l'Ante-Christ, et il baise le pentagramme sur l'alpha et l'oméga. L'objet est désormais consacré.

Le nom humain de l'Ante-Christ est également dit trois fois en soi-même par chaque assistant ou assistante, au commencement de toute séance de grande évocation, sur un signal donné par le grand-maître et la grande-maîtresse. Aucun rituel n'indique ce nom, pas même en hiéroglyphes. Il est dit seulement ceci : « C'est le nom sous lequel l'Ante-Christ s'incarnera, au moment de la naissance de l'enfant mâle prédestiné ; c'est le nom par lequel il sera connu des hommes, en vertu des lois civiles établies ; c'est le nom humain qui sera la gloire de l'humanité. » Il faut donc absolument être initié, avoir fréquenté les triangles palladiques, pour connaître ce nom tenu caché avec tant de mystère. Ayant entrepris une œuvre de divulgation des secrets luciférien, je dois, par conséquent, dire le nom de l'Ante-Christ, tel que la secte prétend le savoir par révélation de Lucifer lui-même ; ce nom, c'est « Apollonius Zabah. »

La lampe magique doit être faite de quatre métaux : l'or, l'argent, le cuivre rouge et l'acier. Le triangle du sommet est en or ; l'urne contenant l'huile ou l'essence, en argent ; le pied, en acier ; et la partie moyenne, entre l'urne et le pied, en cuivre rouge, ainsi que les divers ornements, c'est-à-dire les deux sphinx, l'Adam et l'Ève et le serpent qui ornent le pied ; les bras sont aussi en cuivre, formés de trois conduits tordus amenant l'huile aux mèches latérales. Sur l'urne, sont gravés divers signes cabalistiques empruntés à l'ancienne magie. Les mèches sont au nombre de neuf.

Les occultistes luciférien ont encore d'autres flambeaux, mais ceux-ci se garnissent de bougies : flambeaux simples, candélabres à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 branches. Sauf certains candélabres à 7 branches, qui sont en or et argent et qui ont un sens hiératique, les autres, en cuivre doré, signifient uniquement les chiffres dont l'ensemble forme un nombre rituel, pour telle ou telle séance.

Ainsi, par exemple, dans une séance dont l'ordre du jour sera surtout consacré à élaborer un complot quelconque contre la papauté et où des imprécations seront particulièrement formulées contre N. T. S. P. Léon XIII, on dispose les lumières symboliques de la façon suivante : à l'orient, sur une petite colonne à plateau, le candélabre d'or et d'argent à 7 branches à quelque distance et à gauche du Baphomet ; au midi, un candélabre en

cuivre doré à 6 branches ; à l'occident, un chandelier en cuivre doré avec un cierge unique ; au nord, enfin, un candélabre en cuivre doré à 5 branches. Le candélabre or et argent de l'orient est le flambeau sacré qui symbolise Lucifer ; les trois autres candélabres, en cuivre doré, donnent le nombre 615, qui est celui que les palladistes emploient pour désigner ésotériquement le pape actuel.

À leurs yeux, Léon XIII reste *Gioacchino-Vincenzo Pecci*, et ils calculent ainsi son nombre mystique : G équivaut à 3 ; I, à 10 ; O, à 70 ; A, à 1 ; C, à 20 ; C, à 20 ; H, à 8 ; I, à 10 ; N, à 50 ; O, à 70 ; V, à 6 ; I, à 10 ; N, à 50 ; C, à 20 ; E, à 5 ; N, à 50 ; Z, à 7 ; O, à 70 ; P, à 80 ; E, à 5 ; C, à 20 ; C, à 20 ; I, à 10. Le total est 615. Même dans la correspondance entre chefs, le Saint-Père n'est pas, le plus souvent, désigné autrement que par ce nombre ignoré des profanes. « Profitez de votre voyage pour prendre des nouvelles de 615 », écrira un chef de directoire à un palladiste haut gradé en partance pour l'Italie ; si le billet contenant ces mots est égaré, il sera bien difficile de savoir de qui il est question.

Des lampes à essence se fabriquent encore, pour l'éclairage des triangles, dans la plupart des séances ; elles sont en alliage de cuivre, étain et quelques parties d'argent, affectent la forme antique et ont onze branches ; elles se suspendent à la voûte ; leur quantité de branches constitue le nombre sacré de la cabale, mais sans aucun but spécial au point de vue des évocations.

L'épée de l'occultisme palladique est assez semblable à celle de la magie des groupes dissidents ; sa différence la plus importante consiste dans les ornements de la poignée et dans les inscriptions gravées. La lame doit être d'acier de la meilleure trempe ; la poignée, de cuivre doré ; la garde est faite de deux croissants en argent posés dos à dos, ainsi que deux autres croissants, mais ceux-ci très petits, placés au sommet de la poignée. À l'endroit où la lame est emmanchée dans la poignée, il y a de chaque côté un triangle en or, où le fabricant luciférien grave le pentagramme ordinaire, comme signe de Lucifer, sur un des deux triangles, et le signe de Belzébuth sur l'autre. Sur un côté de la lame, on grave la phrase : *Igne Natura Renovatur Integra*, mais en lettres de l'alphabet secret des mages d'Alexandrie, lesquels prétendaient tenir cet alphabet des derniers initiés de l'Égypte ancienne. Sur l'autre côté de la lame, on grave, également en

lettres du même alphabet ésotérique, la phrase : *Maledicti sint scelestus Adonaï excelsus universi terrarum orbis vexator et Christus Bethlemitus sanctæ veræque fidei proditor* ; maudits soient le scélérat Adonaï, très haut tyran de l'orbe universel des mondes, et le Christ de Bethléem, traître à la sainte et vraie foi.

Cette épée, qu'il ne faut pas confondre avec les épées dont sont armés tous les frères dans la maçonnerie ordinaire, n'est tenue en triangle que par le médium (grand-maître, grande-maîtresse ou autre) qui préside et dirige la cérémonie d'évocation, et elle est usitée uniquement dans les appels aux esprits du feu qui appartiennent aux hauts degrés de la hiérarchie infernale.

Comme la lampe magique à neuf mèches, l'épée des grandes évocations doit avoir été consacrée par un Mage Élu, formalité qui ne peut être remplie que le dimanche, à midi, et qui est assez compliquée. Il faut notamment humecter l'épée avec du sang de corbeau, l'essuyer ensuite avec de la laine de mouton noir ; et, en outre, le dimanche suivant, à la même heure, on doit brûler la laine et le cadavre du corbeau, dans un brasier autour duquel on fait la chaîne en prononçant des paroles d'exécration.

La baguette magique des triangles sert dans les petites évocations, avec le pentagramme simple, comme l'épée avec le grand pentagramme sacré dans les solennités les plus importantes. Ce n'est point là la baguette qui s'emmanche au trident de Paracelse pour repousser les maleachs ; ce n'est pas non plus la baguette divinatoire. Elle est en chêne dur, traversée dans toute sa longueur par une tige d'acier, à laquelle on adapte une lance en or à un bout et une lance en argent à l'autre bout. La branche de chêne dont on a fait cette baguette doit avoir été coupée par un Mage Élu, qui certifie avoir opéré conformément au rituel, c'est-à-dire l'avoir coupée la nuit, avec la serpe magique, et en prononçant certaine formule ésotérique. La baguette est peinte en rouge pourpre pour la moitié et en vert-pré pour l'autre moitié.

Quant à la serpe, elle est en forme de croissant et d'acier bien tranchant ; la poignée est en cuivre doré.

C'est à Gibraltar que se fabriquent, je l'ai dit, la plupart des objets employés dans les évocations ; les trépieds, néanmoins, se fabriquent aussi partout où se trouve un directoire : ils sont en fer, dans la forme antique des trépieds sur lesquels s'asseyaient les pythonisses ; ceux qui supportent des

brasiers à parfums sont en cuivre doré ; la fabrication des uns et des autres n'est nullement compliquée, et les premiers seuls reçoivent une consécration.

Quant aux bois, ne l'oublions pas, ils sont travaillés sur place, grâce à des personnels d'ouvriers spéciaux, envoyés des capitales aux villes où se fondent des triangles ; et Gibraltar ne prend à sa charge que les ouvrages comportant un travail artistique, une sculpture plus ou moins soignée du bois.

Maintenant les ateliers de Gibraltar ne fournissent pas toujours les triangles directement. Il est des commerçants qui s'approvisionnent de ces accessoires du culte maudit et qui les tiennent en cachette. Ces intermédiaires sont affiliés secrètement au Palladisme ou à des sociétés dissidentes de magie. Ils sont assez difficiles à découvrir ; car fort souvent, cela est triste à dire, ces fournisseurs de l'occultisme moderne sont des marchands catholiques, des marchands d'objets de piété, d'ornements ou de matériel d'église.

N'ayant jamais eu à faire de commandes, puisque j'appartenais au *Lotus* de Charleston et que je me suis bien gardé de fonder n'importe où un triangle, c'est là à peu près le seul point sur lequel je manque de renseignements précis. Et, d'autre part, la question est trop délicate pour que je cite des maisons qui ont pu me paraître suspectes, mais contre lesquelles je n'ai recueilli aucune preuve décisive.

Cependant, il est une maison anglaise dont il n'est pas inutile de parler ; c'est MM. Hardman, Powell et C^{ie}, de Birmingham, extérieurement zélés catholiques, vendant aux églises tout ce dont elles peuvent avoir besoin, et en secret fournisseurs de tous les occultistes des divers rites dans le royaume britannique.

Je me suis procuré le prospectus de ces négociants à double face, et je le reproduis ci-contre considérablement réduit, soit une page découpée dans un annuaire distribué à la clientèle catholique. Ce prospectus n'éveillera aucun soupçon chez vous, ami lecteur ; mais un initié au Palladisme ne s'y trompe pas. La marque commerciale de la maison (*trade mark*), qui est au milieu, est caractéristique. En la considérant avec un peu d'attention, on remarque que l'ornement de l'espèce de blason mis sous nos yeux, est une



rose épanouie, et que cette rose est posée sur une série de points blancs formant un tracé. Évidemment, c'est là la représentation déguisée de la rose-croix ; mais, comme la rose-croix est très connue, on a dissimulé la croix en ajoutant aux points qui la forment quatre points angulaires dépourvus de tout sens et créant une confusion. Par contre, le Palladisme n'ayant pas encore été complétement divulgué et son existence même étant ignorée de tous les profanes et des neuf dixièmes des francs-maçons, le secret ayant toujours été bien gardé en Angleterre, MM. Hardman, Powell et C^ie^ n'ont pas hésité à mettre très clairement deux des principaux symboles des triangles luciférien. Le blason est à cinq pointes ; c'est le blason même des Mages Élus, carré avec cinq pointes inférieures, qui sont par le fait cinq triangles ajoutés au carré ; le nombre 5, rappelant les cinq grades des ré-théurgistes Optimates (deux grades féminins et trois grades masculins), est le nombre du Rite Palladique, comme 33 est le nombre du Rite Écossais. Pour entourer le blason, les commerçants dont il s'agit ont mis une chaîne brisée, et chaque fragment de chaîne montre sept anneaux bien nettement présentés de face (nous savons que 7 est le nombre de Lucifer) et six autres

anneaux aperçus de profil, c'est-à-dire assez peu visibles. N'importe, chaque fragment de chaîne est de 13 anneaux ; or, 13 est le nombre de la haute magie luciférienne, comme 11 est le nombre spécial de la cabale ancienne et moderne. Enfin, la chaîne ainsi brisée est l'emblème satanique de l'humanité affranchie de la superstition catholique par le Palladium sacro-saint ; les grandes-maîtresses des triangles et toute Maîtresse Templière portent, comme insigne distinctif, à chaque poignet, un bracelet d'or, large et massif, et à chaque bracelet pend une chaîne de treize anneaux. La chaîne brisée qui décore le blason commercial de MM. Hardman, Powell et C^ie^, est donc très exactement la chaîne brisée du Palladisme.

Lorsque j'eus bien considéré ce prospectus, j'étais fixé. Néanmoins, je voulus en avoir le cœur net. Je priai une personne sûre de s'informer à

Birmingham même. Cette enquête particulière amena la confirmation de ce que l'examen du prospectus m'avait fait comprendre : les catholiques MM. Hardman, Powell et C^{ie} se livraient en secret au commerce des objets d'occultisme, ils vendaient des Baphomets et toutes sortes d'idoles diaboliques. Bien mieux, le cardinal Manning, ayant eu vent de la chose, vérifia les faits, en acquit la preuve, et défendit dès lors au clergé catholique anglais de se servir dans cette maison.

Voilà donc mes lecteurs prévenus. En étudiant dans cet ouvrage les pratiques occultistes, que je fais minutieusement connaître, ils seront bientôt à même de découvrir les brebis galeuses. Ils découvriront des luciférien en constatant les coupes et expéditions des sept bois hors saison, en recherchant pour le compte de qui ces bois se coupent et s'expédient ; voilà un renseignement important dont on fera bien de tenir compte. Quant aux marchands de matériel et d'ornements d'église, ceux qui sont les complices de l'occultisme se trahissent fatalement par une de ces particularités qui n'échappent pas à l'observateur initié ; or, le lecteur qui lira jusqu'au bout cet ouvrage en saura autant que s'il avait fréquenté pendant plusieurs années les triangles.

On doit comprendre à présent combien l'œuvre de divulgation que j'ai entreprise excite contre moi des colères sourdes. Les sectaires sont dans la rage ; mais ils sont obligés d'avaler leur bile, car ils sentent que mes mesures sont prises et bien prises contre eux. Les plus furieux, ce sont les faux catholiques, ceux qui jouent un rôle et qui croyaient pouvoir le tenir jusqu'au bout. Ceux-ci sont littéralement épouvantés par cette publication ; ils se demandent avec anxiété s'ils sont au nombre de ceux dont j'ai pu constater la duplicité ; et, pour peu qu'ils se soient mis en avant comme catholiques, pour peu qu'ils se soient montrés chrétiens militants afin de mieux masquer leur jeu, tandis qu'ils fraternisent en secret avec les gros bonnets de la maçonnerie des divers rites, ils frémissent à la pensée que leurs masques seront peut-être arrachés bientôt. Les plus hardis prennent les devants, cherchent à créer la confusion dans les esprits, répandent à demi-mot des insinuations de nature à discréditer ma campagne efficacement antimaçonnique, essaient d'en diminuer la portée, s'oublient dans leur désarroi jusqu'à nier le surnaturel, les apparitions de mauvais esprits, les possessions, tant ils ont à cœur, ces prétendus catholiques, de jeter à

l'avance le doute sur la véracité de cet ouvrage, qui dévoilera leurs accointances maçonniques, ils le sentent bien. Mais ces tristes individus, dont la rage de dénigrement est l'indice dénonciateur de la honteuse culpabilité, perdent leur temps et leur peine ; les catholiques vrais, ceux qui croient de toute leur âme au surnaturel, d'après la doctrine de l'Église, ceux-là voient clairement le jeu intéressé des dénigreurs, me prodiguent leurs félicitations, m'avisent des manœuvres ourdies contre moi par ces traitres maladroits, et déclarent compter que rien ne me découragera ; ceux-là sont la masse, leur nombre s'accroît chaque jour. Après Dieu, ils sont ma force. Je les assure donc que, lorsque le moment sera venu, l'exécution des indignes ne laissera rien à désirer.

Toutes explications données sur les principaux objets accessoires du culte luciférien, il me reste à conduire le lecteur aux grands ateliers de fabrication secrète, à lui faire visiter les autres souterrains de Gibraltar.

L'Anglais maudit vraiment tout ce qu'il touche ; il semble que ce soit une infirmité dont Dieu ait frappé ce peuple hérétique, comme une marque visible de sa malédiction. Depuis qu'il possède Gibraltar, arraché par lui à la catholique Espagne, un vent de désolation souffle sur ce pays.

Je ne veux pas faire ici un cours de géographie sur Gibraltar. Il me faut cependant, comme je l'ai déjà fait pour Galle, Calcutta, Singapore, Shang-Haï et Charleston, donner un aperçu sur ce coin de terre si à nos portes, si moderne dans son antiquité, et si curieux au point de vue qui nous préoccupe.

Si le lecteur veut bien se rappeler ce que je lui ai dit à propos du littoral de la mer des Indes, de ces archipels qui la bordent, de ces accidents de côtes qui la distinguent, depuis le pôle sud jusqu'au Kamtchatka, en passant par Madagascar, Ceylan, les Célèbes, les Moluques, les Philippines, l'Océanie, le Japon et son gigantesque chapelet d'îles, il se souviendra en même temps de l'hypothèse d'Hoëckel, ce savant que l'impiété a égaré, au point de lui faire appliquer à sa démonstration matérialiste de la formation de notre planète (en dehors, dit-il, du concours d'une main surnaturelle) précisément ce qui prouve l'intervention de Dieu tout puissant dans

l'univers, par la création, d'abord, et ensuite par le châtiment formidable des nations l'ayant renié pour adorer les démons.

Il y eut donc là une catastrophe qui engloutit tout un monde, dont les sommets seuls maintenant surnagent, comme les débris d'une assiette qu'un choc aurait rompue en son milieu ; cette catastrophe eut son contrecoup, d'un autre côté, cela est évident. Tandis que l'Afrique, jadis sous les flots, se soulevait avec son immense fond sablonneux pour devenir un continent, à son côté ouest, entre elle et l'Amérique, un autre continent, qu'Hoëckel appelle l'Atlantide, s'affaissait pour jamais au fond des mers.

Que le fait ait eu lieu, que la catastrophe se soit produite à un moment donné de l'époque primitive, cela n'est point douteux. La cause, ou plutôt l'explication de la cause, crée seule une discussion.

Pour les matérialistes, la cause est dans le hasard, dans le jeu des forces naturelles uniquement, dans le fait d'un refroidissement local et partiel d'une zone encore mal solidifiée de l'écorce terrestre ; pour les vrais savants, qui sont en même temps vrais croyants, — et ce sont les plus nombreux, — les origines de ce formidable bouleversement doivent être recherchées plus loin et plus haut.

Du côté de l'Asie, des vestiges d'une civilisation gigantesque, hors de toute proportion avec ce que peut concevoir quelqu'un n'ayant jamais voyagé par là, existent : il y avait donc là, comme indigènes, une race gigantesque aussi, dont les débris monumentaux laissent bien loin derrière eux ceux des peuples du nord de l'Afrique, qui cependant nous étonnent avec leur sphinx, leurs pyramides, et qui n'étaient que des pygmées auprès des Khmers.

C'est au Cambodge et dans le royaume de Siam que subsistent les derniers restes de cette civilisation étrange et d'un diabolisme incontestable. Enthipat (la cité d'Indra) attire, plus que toute autre ville ruinée, les explorateurs archéologues ; elle est située dans la province de Siem-Réap, au royaume de Siam, à un kilomètre et demi de la rivière Angkor ; d'où elle est appelée aussi Angkor-Thom. L'enceinte extérieure d'Enthipat est de forme exactement carrée et parfaitement orientée aux quatre points cardinaux ; il en est, du reste, ainsi de tous les édifices khmers ; cette muraille d'enceinte a 14 kilomètres et demi de tour, et elle est entourée d'un

fossé large de 120 mètres. On y entrait par cinq portes ornées de tours et de nombreux motifs de sculptures, et précédées chacune d'un pont avec parapets formés de géants accroupis qui soutiennent la longue croupe d'Aminta, le roi-serpent, terminé antérieurement par sept têtes rayonnant en éventail. Une de ces portes est assez bien conservée ; c'est la porte des Morts qui conduit au temple de Baïon, disposé en une croix exactement de la forme qui a été de tout temps adoptée par les luciférien ; au centre de la croix est le sanctuaire, surmonté de plusieurs tours, dont huit encadrent la tour centrale, œuvre capitale, autrefois complètement dorée ; cette tour porte à 50 mètres au-dessus du sol une énorme fleur de lotus qui la termine et qui semble ainsi avoir poussé du centre de la croix satanique ; le nombre total des tours qui surmontaient le temple de Baïon est de cinquante, elles avaient en élévation la forme d'ogives très aiguës, et leur caractère particulier consistait principalement dans une sorte de masque dit de Brahma, lequel comporte les quatre têtes de l'occultisme luciférien, mais ces têtes sont de proportions colossales à Enthipat. Parmi les ruines de l'antique ville, des Khmers, on remarque encore quelques débris du palais royal, muni de fossés immenses, de terrasses d'une grandeur invraisemblable supportées par des éléphants, des géants et des monstres, tous merveilleusement énormes autant que fantastiques, et défendues par des lions et les têtes en éventail du roi-serpent ; enfin, il faut citer ce qui reste du sanctuaire dit de *Baphoum*, avec ses trois enceintes sacrées, surmontées de tours de hauteur variée, et dont l'ensemble, d'un aspect original au possible, forme une pyramide d'aiguilles, c'est-à-dire de pointes ogivales très aiguës, ayant à la base 120 mètres de chaque côté. Je n'en finirais pas si je voulais décrire encore la pyramide de Ta-Kéo et ses cinq tours colossales, le sanctuaire d'Eckdey, celui de Ta-Prohm, la citadelle du même nom, le temple de Préa-Khan, la montagne pyramidale de Bakeng, couverte de tours prodigieuses, de terrasses et d'escaliers garnis de lions monstrueux, et le célèbre temple d'Angkor-Wat, situé à trois kilomètres d'Enthipat.

Voilà ce que tout explorateur peut voir dans le royaume de Siam ; et ce n'est rien encore auprès de ce qui se découvre tous les jours au Cambodge ; là, l'immensité architecturale se joint au diabolisme.

Ce qui ressort de ces restes étonnants, c'est, je le répète, la preuve de la démonolâtrie de ce peuple extraordinaire. Monstrueux par son industrie, ce peuple l'était aussi par son intelligence et son nombre ; sa civilisation raffinée a eu comme une répercussion en Chine, où le feu grégeois, la boussole, la poudre, l'imprimerie ont été connus bien avant de l'être des nations européennes. Et, vice inséparable de l'éloignement du vrai Dieu, l'orgueil devait dévorer les anciens Khmers et les peuples du monde d'Hoëckel : statues colossales, divinisation de l'homme d'abord, puis de la bête, architectures de proportions qui semblent surhumaines, et tant d'autres nombreux témoignages gravés et sculptés dans ces pierres immenses qui ont résisté à l'usure et au temps, tout l'atteste bien haut, tout le démontre victorieusement.

Qui peut dès lors, devant cet incommensurable orgueil constaté par les traces qu'il a laissées, s'inscrire en faux contre cette hypothèse si plausible, que l'homme de ces régions en était arrivé rapidement à la méconnaissance de Dieu, puis, de chute en chute, à l'adoration de l'archange des ténèbres et de ses démons, et que de la sortit cette abominable contre-religion qui s'est transmise de génération en génération, et que j'ai pu voir de si près, entièrement restaurée à notre époque ?

Quel crime inouï, exécrable parmi les plus exécrables, a été commis, qui a lassé la patience divine et appelé le châtiment ? Personne au monde ne le sait, et l'on en est réduit à des conjectures. Pour ma part, en considérant la faune et la flore diaboliques des sommets qui surnagent de ce continent disparu, j'incline à penser que Satan, régnant en souverain maître dans cette région, a voulu dénaturer l'œuvre du Créateur, la refaire à sa manière ignoble, grotesque et horrible, et que Dieu alors a appuyé sa toute-puissante main sur ce monde dénaturé et l'a enfoncé ainsi au fond des abîmes, n'en laissant émerger que quelques spécimens, afin que l'observateur croyant et fidèle puisse constater le cataclysme, en étudier les résultats et en comprendre la cause.

Mais si, en ce qui concerne le côté Est, les restes échappés à la catastrophe sont suffisants pour accueillir favorablement l'hypothèse que je viens de dire, par contre il n'en est plus de même pour le côté Ouest ; de l'Atlantide, il ne reste plus rien qu'un vague souvenir. Qu'était ce

continent ? quelle race l'habitait ? Autant d'inconnues difficiles ou même impossibles à dégager.

Quelques îles éparses, *apparent rari nantes* dans le vaste Océan, quelques débris, tels que les Antilles, ramassés comme des râclures dans le golfe du Mexique, indiquant, par leur chapelet dénonciateur, l'existence de hauts sommets de cet autre monde englouti, sont les seuls témoignages du second cataclysme, ainsi que les fonds presque insondables de ces parages ; car ces profondeurs de 5,000, 4,000 et jusqu'à 7,000 mètres, disent aussi qu'un engloutissement, qu'une dispersion, qu'un trou s'est brusquement effectué là.

Des recherches toutes récentes, des coups de drague hardis, pratiqués dans ces abîmes, en ont fait sortir et ont mis au jour des monstres inattendus : ce sont des protozoaires, des cœlentérés, des entéropneustes, des bryozoaires, des mollusques et des crustacés de formes compliquées et bizarres, enfin des poissons, dont le dessin de la page 497 donne une idée. Tel est le *malacostens niger*, dont la couleur est noir velouté, dont la bouche énorme est armée de longues dents acérées, et dont la tête et le corps portent des plaques électriques émettant, les supérieures une lumière jaune, les inférieures une lumière verte ; tels sont d'autres poissons du fond des abîmes, également lumineux, comme les eustomias, parmi lesquels l'*eustomias-boa*, les *astronechtes* et les *chauliodes*, animaux jusqu'à présent ignorés et qui se servent à eux-mêmes de falot pour se guider dans l'épaisse obscurité des dernières profondeurs océaniques. Que dire enfin de l'*eurypharynx* ou du *mélanocetus*, monstres aux formes fantastiques, effrayantes ? que dire aussi de tous ces microscopiques géants, biscornus, ayant parfois à peine quelques millimètres d'envergure et qui supportent sur leurs corps grêles des pressions évaluées au poids de cent à cent cinquante locomotives avec leurs tenders ?



Des recherches toutes récentes, des coups de drague hardis, pratiqués dans ces abîmes, en ont fait sortir et ont mis au jour des monstres inattendus.

Voilà des choses, certes, dont on ne soupçonnait pas l'existence ; que ne trouvera-t-on pas encore en explorant ces fonds ? Quant au *bathybius*, dont la nature animale a fait l'objet de tant de discussions, et qui forme une masse de matière gélatineuse parfaitement vivante, — cela est aujourd'hui démontré et acquis, — j'en reparlerai à l'occasion de cette autre monstruosité, appelée l'*homunculus*, autour de laquelle travaille en ce moment la science luciférienne, stimulée par le fol orgueil de créer un être vivent, un homme créé par l'homme sans le concours de la femme, c'est-à-dire entièrement et absolument fabriqué, marchant, mangeant, respirant et

pensant comme vous et moi. Tristes fous que ces savants égarés qui se sont posé de pareils problèmes et qui espèrent arriver à les résoudre !

Pour en revenir au gouffre dans lequel le continent de l'Atlantide a sombré comme l'autre, sous la main toute-puissante de Dieu, de même, sa providence a voulu que, sur les bords de l'abîme, des témoignages restassent pour perpétuer le souvenir de la terrible leçon donnée à l'humanité. Gibraltar est un de ces témoignages-là, comme Singapore en Asie atteste l'autre effondrement.

Par le même coup qui a entraîné l'Atlantide au fond de l'Océan, l'Europe, qui devait devenir le pays blanc et être peuplée par la race caucasique, a été séparée violemment de l'Afrique, qui devait devenir le pays noir et être peuplée par la race éthiopienne ou chamite.

De l'Atlantide, il ne restait plus rien ou à peu près ; pourtant, il est présumable que ce monde était habité ; mais aucun être humain n'échappe au cataclysme. Quelques singes, dont l'espèce s'est conservée jusqu'à nos jours à Gibraltar, les macaques sans queue (*macacus innuus*), se sauvèrent seuls, la face contractée dans un rictus animal, apeurés, regardant, stupides, cramponnés au roc, l'eau qui tourbillonnait à la place où naguère ils prenaient leurs ébats.

Ah ! qui nous dira jamais quels furent et quels seront les impénétrables desseins de Dieu ? Pauvres hommes, inclinons-nous, et récitons humblement notre *Credo*.

Oui, Gibraltar est resté là, roc pyramidal, masse énorme, comme pour dire à l'humanité : « Tout un monde solide existait ici, en apparence indestructible ; un souffle de Dieu a suffi à le pulvériser. »

Et maintenant, de Gibraltar à l'Amérique, l'océan roule ses formidables vagues sur le continent à jamais enseveli ; et, d'autre part, quelques mètres de mer à peine, un petit détroit, une sorte de canal d'eau salée, voilà la mince barrière qui a été mise entre l'Europe et l'Afrique, entre le pays blanc et le pays noir.

Le lecteur, je l'espère, ne m'en voudra pas d'avoir un instant philosophé devant lui. Mais c'est que, lorsqu'on réfléchit à toutes ces choses, il semble vraiment que l'on entre dans le domaine de la fiction, du rêve, et l'on reste confondu, quand on reporte alors sa pensée vers Dieu, de l'apercevoir si

infiniment grand à travers le temps et l'espace, et de se sentir, soi, si insignifiant et si petit !

Qu'est-ce que l'univers, qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce même que le diable dans sa puissance orgueilleuse ? Rien, moins que rien, des grains de sable, de la poussière d'atomes dans la main de Dieu !

Et dire que c'est sur ce rocher même de Gibraltar, épargné par Dieu, que le diable et l'Anglais, — les deux font la paire, — se sont installés pour protestantiser et maléficier de nos jours !…

Avez-vous été quelquefois à Gibraltar ? Non ?… Eh bien, allez-y, je vous assure que cela vaut la peine d'être vu. Pendant que le diable y matagrabolise, l'Anglais s'y fortifie démesurément, hors de toute proportion, ridiculement, comme l'odieux usurpateur vivant dans la crainte perpétuelle d'un brusque retour de la fortune, et comme le traître sans cesse aux aguets et ne dormant que d'un œil.

Échappé des flots, Gibraltar a eu, dans l'histoire, cette singulière destinée, d'être toujours submergé par l'homme, par le conquérant.

Phéniciens, Carthaginois, Romains, Goths, Maures, Espagnols, et, en dernier ressort, Anglais, les races et les castes les plus diverses, les plus opposées, ont tour à tour défilé sur ce rocher ; flots humains sans cesse changeants, renouvelés, mobiles, instables, devant la même espèce de singes, seuls immuables, qui ricanaient et ricanent encore, esquissant toujours la même grimace hébétée, par atavisme séculaire, comme s'ils avaient toujours peur d'une nouvelle catastrophe.

Et tous ces passants, d'un siècle ou d'un jour, ont laissé leurs traces dans le granit atlantidien : « Et nous aussi, disent-ils, nous avons passé là. » Encore maintenant, ce n'est pas une des moindres curiosités offerte par ce coin d'Europe qui n'a rien d'européen, que le méli-mélo, la confusion, le tohu-bohu des gens qui y vivent : l'étrange mélange des peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, dont chacun porte son costume, garde ses mœurs, sa langue, son idiome, fait de Gibraltar une tour de Babel en raccourci, entre les jointures de pierre de laquelle l'Anglais apparaît, d'espace en espace, rouge de costume et de peau ; sa couleur est celle du feu, comme un démon échappé de l'enfer. On dirait, en effet, le diable qui, à

travers les lucarnes armées de canons, guette et surveille l'Europe et l'Afrique, le continent blanc et le continent noir.

Gibraltar est, on peut le dire, une sorte de phare, de belvédère, une lanterne, un observatoire pour le diable ; c'est ce que les faits vont d'ailleurs surabondamment nous démontrer.

Un mot d'abord sur la ville elle-même. Elle est bâtie à flanc de rocher, circulairement, en amphithéâtre sur le côté ouest du massif granitique. Une rue la traverse de bout en bout ; les autres rues sont des ruelles, des cloaques, au bord desquels des maisons petites s'élèvent, des mesures de plâtres, aux façades lézardées, d'aspect minable, hiéroglyphes faciles à déchiffrer qui racontent de tristes et lugubres histoires vécues, puis disparues. Là, souffle en permanence le vent de la fièvre, qui passe cueillant ses victimes au hasard ; là, les articulations se gonflent, et l'eau tend à jaillir chez l'homme sous la peau. Ce rocher aride suinte la misère et la mort sèche, tandis que le malade suinte l'eau. Pas un monument, pas un édifice, rien de saillant : des tavernes seulement, envahies par les soldats et les matelots, pullulent ; avec l'Anglais, l'ivresse ignoble a pénétré partout. Ceux que la fièvre épargne, le gin et le wisky les emportent, saoûlés, abrutis ; aussi la mortalité est-elle énorme, dans ce coin où grouillent 18,000 gens de toutes races et 6,000 garnisaires au moins.

Quant au rocher lui-même, il forme une masse de quatre kilomètres et demi de longueur sur deux kilomètres de large, qui serait complétement isolée du continent si la mer n'apportait constamment du sable formant une plage reliant Gibraltar à l'Espagne. La forme du rocher est oblongue ; les extrémités nord et sud sont plus élevées que le centre. Gibraltar se compose, en réalité, de trois massifs, dont le plus haut est celui qu'on appelle le « Pain-de-Sucre » et dont l'altitude atteint 489 mètres au dessus du niveau de la mer.

Le rocher, disposé ainsi, se profile, tournant le dos à la Méditerranée, complètement escarpé et recouvert, aux deux tiers, de sables que le veut y accumule. Cette face sur la Méditerranée est une véritable muraille cyclopéenne, au bas de laquelle s'ouvrent plusieurs grottes, qui sont pour les touristes une des plus puissantes attractions de Gibraltar ; il est une de ces grottes qui va bientôt intéresser tout particulièrement le lecteur. Sur un autre côté, se trouve la ville, décrite plus haut. La face du rocher qui regarde

l'Espagne est tout à fait à pic et absolument inaccessible. Quant à la pointe, vers le détroit, elle dégringole en pente très rapide depuis le sommet du Pain-de-Sucre jusqu'à un premier plateau, dit du « Moulin-à-Vent », haut de 122 mètres, lequel forme une demi-ovale bordée de précipices et domine un deuxième plateau, dit « Terrasse-d'Europe », dont le pied est baigné par la mer.

Mais la particularité caractéristique de Gibraltar est d'être comme une gigantesque éponge de pierre, comme une ruche d'abeilles humaines, aux mille pertuis, percée de part en part, de haut en bas, de tous côtés, de trous, de cavités, de grottes ; de gouffres, et tout cela communiquant par un lacis échevelé d'inextricables corridors.

Les trous des sommets ont été creusés, taillés, agrandis, façonnés et maçonnés par la main de l'homme ; dans leurs embrasures, l'acier des fusils et le bronze de cinq mille canons brillent, et le rouge soldat anglais y apparaît. Des corridors relient entre elles ces chambres, ces casemates ; mais ces corridors, vrais chemins de ronde, sont assez larges pour que partout on y puisse circuler à cheval, et au galop.

Quant aux gouffres de la base, ils offrent aux touristes un sujet d'excursion des plus pittoresques. Les habitants se préoccupent peu des beautés merveilleuses que renferment les grottes, où cependant des masses de stalactites d'une incomparable splendeur sont suspendues à profusion ; seuls les guides s'y rendent, accompagnant les étrangers, désireux de visiter ces autres et d'admirer ces curiosités de la nature. En dehors des touristes et des guidés, il y a des hommes qui vont dans ces grottes, qui y vivent même, du moins pendant le jour ; ce sont les ouvriers luciférien s. Je vais donner, dans un instant, l'itinéraire à suivre pour trouver facilement l'accès de celle de ces cavernes qui conduit aux ateliers et au laboratoire souterrains.

C'est par ces diverses cavernes que les Maures tentèrent une fois l'assaut. Sauf une seule, elles sont désertes et abandonnées depuis des siècles déjà ; mais de nombreux vestiges montrent qu'elles ont été occupées et habitées en leur temps. Là, en effet, tour à tour, se sont réfugiées des créatures humaines ; là, a passé l'homme et son compagnon, l'ours des cavernes, aux premiers âges du monde, aux rudiments de la civilisation. Elles ont vu briller, tour à tour, le feu de la cuisine dans le rocher, et, dans le même bloc, le feu sacré diabolique, qui était la loi principale du culte rendu aux

démons, sous les noms de Baal-Zéboub, Moloch, Bélial et autres esprits de la religion luciférienne primitive, la même que le dix-neuvième siècle voit renaître. Puis, l'homme des cavernes les a abandonnées et a en pour successeur l'homme plus civilisé, mais d'une impiété plus raffinée aussi. Phéniciens et Carthaginois y ont adoré le roi du feu éternel. Puis ; sont venus en conquérants les Maures, gens à la peau noire, qui, le cimeterre éclatant en main, se sont rués en hordes furieuses, faisant retentir les voûtes séculaires de leurs horribles imprécations de musulmans. Ils ont soufflé sur le feu des premières époques, ils l'ont éteint ; ils ont renversé l'idole phénicienne et carthaginoise, décapité le Jupiter romain, et, à sa place, ont élevé l'étendard de Maho met, le faux prophète. Nid de pirates, Gibraltar est alors devenu aussi le nid des forbans de la religion. À l'impiété, l'obscénité est venue se joindre ; les plâtres étaient secs à présent, et Lucifer en personne, s'il en avait la fantaisie, pouvait venir s'y installer.

En résumé, dans ces cavernes de Gibraltar, tous les cultes mauvais, toutes les religions impies, tous les faux dieux se sont succédé les uns aux autres ; tous, sauf le culte catholique. Jamais un chant pieux n'y a retenti. Aujourd'hui, c'est l'Anglais qui y a établi sa domination ; l'Anglais, c'est-à-dire le protestant haineux, l'hérétique hypocrite. Triste destinée, en vérité, que celle de Gibraltar, lieu unique peut-être en Europe comme malédiction !

Et c'est l'Anglais qui abrite sous son pavillon la fabrication des objets en usage dans le culte mystérieux des triangles ; le gouvernement britannique non seulement n'ignore pas, mais encore protégé ce commerce infernal et le garantit contre les investigations. Ce n'est donc pas à un soldat ni à un matelot anglais que le touriste, curieux de voir ou tout au moins d'apercevoir les ateliers sataniques, devra s'adresser pour avoir des renseignements.

Je m'y suis rendu, moi, sans grande difficulté ; mais, en palladiste haut-gradé, je ne pouvais avoir d'obstacles à surmonter. Suivant la règle, j'envoyai une lettre à l'adresse qui m'avait été donnée, celle d'un Mage Élu, le F∴ David Sandeman, en séjour à Gibraltar pour trois mois ; seuls, les membres du personnel des ateliers ont domicile fixe dans la ville maudite. Le lendemain, au rendez-vous que j'avais indiqué, je vis, non pas mon Sandeman, mais un des contre-maîtres, qui vint à moi et me demanda mes pièces, diplômes et autres documents authentiques, ainsi que ma carte

d’identité ; il examina tout avec soin, puis, s’offrit à me conduire, du moins pour une partie de la route ; il m’engagea à prendre en outre un guide, le premier venu, à la condition de ne pas lui laisser soupçonner le vrai but de mon excursion. Un guide est absolument nécessaire, comme on va le voir.

Quand j’eus fait mon prix avec un guide, solide gaillard incapable d’avoir le moindre vertige même en descendant les plus affreux précipices, je me mis en route avec lui ; le frère palladiste devait nous rejoindre à un endroit convenu.

Je fais grâce au lecteur de la première partie de cette pérégrination, laquelle n’a rien d’intéressant.

Le guide ne savait qu’une chose : c’est que je désirais visiter une des grottes, comme tant de touristes. Il n’avait de préférence pour aucune et était absolument à mes ordres. Je lui avais annoncé qu’un de mes amis se rencontrerait avec nous, à tel endroit, à la partie inférieure du rocher, du côté faisant face à la Méditerranée.

Je prends donc mon récit au moment où nous étions arrivés là et où le frère palladiste nous rejoignit à son tour.

— Eh bien, demanda le guide, puisque c’est monsieur qui dirige l’excursion, à quelle grotte allons-nous ?

— À la grotte San-Miguel, répondit l’autre.

Cette grotte est connue de tous les guides, à Gibraltar ; mais son immensité et son énorme quantité de chambres communiquant entre elles, et rééditant à peu près partout les mêmes curiosités, font que les touristes ne visitent que quelques-unes de ces chambres et que personne ne songe à explorer en détail toutes ces profondeurs.

Je dis ceci pour que mon lecteur, du moins celui qui ira à Gibraltar, voie combien il lui sera facile de faire le même chemin que moi, sans avoir besoin d’être accompagné par un palladiste, ce qui, du reste, serait pour lui une très dangereuse compagnie ; je ne conseille pas d’essayer de tromper un de ces sectaires ; il faut, pour réussir en cela, des circonstances exceptionnelles et une fréquentation réelle des triangles. Il suffira donc à mon lecteur de s’adresser au premier guide venu, en lui désignant la grotte San-Miguel comme but de l’excursion.

Tout à fait à la base de la muraille méditerranéenne, en un endroit où le rocher est en partie enseveli sous le sable accumulé, se trouve l'ouverture de la grotte San-Miguel. Son accès n'offre pas, comme on voit, de grandes difficultés. En réalité, n'oublions pas ce détail, la grotte a deux ouvertures.

Le guide préparait ses crampons, une échelle de corde, des torches. Pendant qu'il apprêtait tout ce qui était nécessaire pour l'exploration, le frère palladiste, dont je n'ai jamais su le nom, par parenthèse, m'invitait à entrer dans la grotte.

— Venez, me dit-il, l'entrée de la grotte est accessible.

Nous entrâmes. La première partie, en effet, a son sol en terrain plat. Nous pénétrâmes à la lumière du jour.

— N'allez pas plus loin, fit mon compagnon au bout de quelques pas ; attendez le guide… Il y a, à quelque distance, un gouffre béant…

Croyant à quelque épreuve maçonnique, c'est-à-dire à une fumisterie à la mode des loges et arrière-loges, je lui répondis :

— Oh ! n'ayez crainte, je tâterai le terrain avec mon bâton.

Et je m'avançai d'un pas résolu ; mais lui :

— Puisque vous ne voulez pas attendre le guide, je vous accompagne.

Il vint avec moi, en effet, me tenant par le bras, tandis que je marchais en tâtant le sol à la façon des aveugles, au fur et à mesure que le jour diminuait. On n'y voyait plus guère, lorsque je sentis que mon bâton rencontrait le vide : le gouffre existait bien ; mon compagnon m'avait parlé sérieusement. Je jetai une pierre. J'entendis quelque temps après le bruit de son choc au fond du précipice ; le gouffre était d'une belle profondeur.

Je me couchai à plat ventre, pour tâcher, en fixant mes yeux avec persistance, de distinguer quelque chose dans l'obscurité de l'abîme ; mais je ne réussis à rien voir. En revanche, j'entendis très nettement le bruit d'une foule lointaine, une sorte de bruyant murmure souterrain, un mélange de clameurs, proférées à n'en pas douter par des créatures humaines, et de coups de marteau qui dénonçaient d'une façon indiscutable la présence des ateliers luciférien à quelque distance de là.

— Ce sont nos frères que vous entendez, me dit mon compagnon.

— Oh ! je l'avais fort bien compris, répliquai-je.

— Maintenant, continua-t-il, j'ai encore un mot à vous dire ; après quoi, je vous laisserai avec votre guide…

— Comment ! vous nous quittez, vous ne descendez pas avec nous ?

— Non.

— Mais alors, vous n'aviez pas besoin de venir ici. Il vous suffisait de me dire, lorsque nous étions à la ville, que l'entrée des ateliers était par la grotte San-Miguel ; je l'aurais bien trouvée ; vous avez vu que mon guide la connaissait. Le nom seul de la grotte m'était nécessaire.

— Oui, pour venir jusqu'ici ; mais il y a certaines explications que je dois vous donner sur place.

— Dans ce cas, c'est une autre affaire ; je vous écoute.

— Eh bien, quand vous serez descendu par l'échelle de corde dans ce précipice, qui n'a rien de dangereux, au surplus, et qui vous vaudra seulement la désagréable obligation de faire un peu de gymnastique, vous n'écouterez pas les conseils du guide qui vous engagera à aller voir les plus belles chambres de la grotte ; vous le prierez de vous attendre, et vous vous engagerez de ce côté, c'est-à-dire à gauche (en même temps, il lança une pierre à gauche, dans une direction à peu près aux deux tiers de l'arc de cercle que l'on tirerait de l'extrémité gauche de l'entrée jusqu'à un rocher en deçà du précipice et en face de l'entrée)… C'est bien compris ?…

— Parfaitement. Je saisis à merveille, par la projection de votre pierre, quelle est la direction à prendre.

— Vous trouverez une première chambre, immense. Vous en ferez le tour. Vous constaterez ainsi que cette chambre donne entrée sur six autres. Vous passerez dans la troisième à droite de l'entrée de la première. Cette chambre du second rang est relativement petite et ne fournit l'accès que dans deux autres du troisième rang ; vous prendrez l'entrée qui est obstruée par une flaque d'eau provenant des suintements du rocher. J'ai vu avec plaisir que vous aviez pris la précaution de mettre de bonnes bottes de cuir ; par conséquent, vous traverserez la petite mare sans désagrément ; toutefois, je vous recommande de ne marcher que vers les bords de la flaque, et au surplus de toujours sonder le fond avec votre bâton…

— Diable ! c'est une mine à rhumatismes, votre grotte !…

— Nous sommes au troisième rang, continua-t-il sans prendre garde à mon interruption. Cette chambre-ci est vaste et donne accès sur cinq autres ; vous prendrez la troisième entrée, presque au milieu, entrée très basse qui vous obligera à vous courber littéralement en deux ou à marcher à genoux, à votre choix. Vous voilà alors dans une chambre du quatrième rang à gauche ; je dis quatrième rang d'après notre point de départ, remarquez bien ; car en tenant compte des montées et des descentes et de l'irrégularité de la superficie des chambres, il en est, soit au-dessus, soit au-dessous de celle-ci qui sont au sixième ou même au septième rang en partant d'autres chambres de la première zone… Donc, la chambre en question vous sera très reconnaissable, et vous verrez vite si vous vous êtes trompé par hasard dans une partie de l'itinéraire pour y arriver. Elle est extrêmement vaste, de forme circulaire, très haute de plafond, et, contrairement à la presque unanimité des autres chambres, elle ne comporte aucunes stalactites suspendues en grappes au milieu du plafond ; vous n'y remarquerez de cristallisations que sur les rochers formant les murs latéraux. En outre, vous y apercevrez un grand passage, large pour six hommes de front, lequel conduit à une autre salle magnifique de stalactites, et cette superbe salle, qui attire aussitôt les touristes qui s'aventurent jusque par là, possède une seconde issue, également large, ramenant le visiteur à l'une des chambres précédentes du troisième rang. Il résulte de ceci qu'aucun touriste, égaré par sa curiosité dans ces profondeurs, n'est retenu dans la chambre sans stalactites, très lamentable d'aspect et peu intéressante pour le vulgaire ; le profane ne fait que la traverser rapidement, dès qu'il a constaté, au premier coup d'œil, sa nudité, son dénuement absolu en fait de merveilles qui sont l'ornement des grottes. Le frère palladiste, au contraire, sait que cette salle, que nous appelons la Chambre du Milieu, dissimule l'entrée de nos ateliers et de notre laboratoire.

— Et comment trouverai-je cette entrée ?

— Rien n'est plus simple. Dès votre arrivée dans la chambre sans stalactites, et en suivant la paroi de gauche depuis l'étroit et bas tunnel qui vous aura donné passage, vous ferez le long de cette paroi quarante cinq bons pas ordinaires. Vous remarquerez que là le rocher est taillé net comme un mur coupé, mais que cependant il reprend à quatre-vingts centimètres plus loin en profondeur, comme si une seconde muraille de roc succédait à

la première, interrompue, pour continuer à entourer la salle. Habituellement, la première chose que fait un touriste en pénétrant dans une chambre de grotte, c'est de s'avancer vers le centre et d'élever bien haut sa torche, afin de juger de l'aspect de l'ensemble. Dans la très vaste salle dont il s'agit, cet accident de la muraille ne s'aperçoit aucunement ; la paroi circulaire ne paraît avoir aucune irrégularité, tellement elle est uniforme, et comme la Chambre du Milieu est sans intérêt et que la salle voisine attire au contraire immédiatement, personne ne songe à inspecter de près le mur de rocher. Mais vous qui êtes prévenu, vous serez frappé, et la muraille vous fera l'effet d'une gigantesque porte de placard entr'ouverte d'un quart. En étendant votre bras de toute sa longueur, vous sentirez avec la main qu'il y a là un espace libre ; c'est un couloir très étroit, large d'un peu moins de quarante centimètres, et de hauteur d'homme seulement. Vous vous y glisserez ; mais forcément vous marcherez avec lenteur, puisqu'il vous sera impossible de cheminer de face. Vous aurez soin d'éteindre votre torche, attendu que, le trajet étant assez long en même temps qu'incommode, vous risqueriez d'être asphyxié par la fumée. Du reste, il n'y a dans cet étroit couloir aucun accident de terrain. Quand votre marche d'écrevisse entre les deux murailles sera terminée et que vous vous sentirez déboucher dans une nouvelle salle, vous rallumerez votre torche… Cette cinquième chambre de votre parcours est moins vaste que la précédente ; par contre, elle est assez belle. Elle est quadrangulaire, mais à côtés inégaux. Une grande masse de stalactites est suspendue au milieu, comme un lustre colossal…

— Dans tout cela, interrompis-je, vous ne me parlez pas encore de l'entrée des ateliers…

— Pardon, nous y arrivons, nous y sommes cette fois.

— Ce n'est pas trop tôt, vraiment.

— Vous pensez bien qu'on ne peut pas pénétrer chez nous comme dans la première maison venue. Supposez que l'entrée des ateliers soit dans cette première chambre sur le bord de laquelle nous nous trouvons en ce moment et qu'il n'y ait qu'à pousser une porte, nous serions envahis par les excursionnistes curieux. Vous n'admettez pas qu'il puisse en être ainsi, n'est-ce pas ?… Non ? Eh bien, nous sommes obligés de prendre des précautions contre les profanes indiscrets, et nous les avons prises…

Il reprit :

— Dans la salle quadrangulaire, dont le seul accès, admirablement dissimulé, est par la Chambre du Milieu, vous ferez le tour du lustre. Vous remarquerez, sur les quatre côtés de la paroi latérale de la salle, un certain nombre d'excavations creusées dans le roc, à diverses hauteurs. Vous pourrez souder les plus basses, celles qui sont à hauteur d'homme ; vous constaterez que ce sont de simples creux, comme des niches, et non des ouvertures de couloirs… Quand vous aurez fait le tour du lustre central jusqu'à moitié chemin, c'est-à-dire lorsque vous vous trouverez dans la partie opposée à l'entrée, vous élèverez haut votre torche, et vous crierez par trois fois le mot sacré de votre grade palladique… Alors, une voix vous répondra, et vous posera des questions d'ordre particulières, que vous devez connaître, ainsi que les réponses, puisque votre grade vous confère le droit de visiter nos ateliers et notre laboratoire. Aussitôt après ce tuilage, une des niches, à quatre mètres au-dessus du sol, s'éclairera, et l'entrée vous sera donnée…

— C'est parfait, mon très cher frère ; j'ai fort bien compris, dis-je à mon compagnon. Néanmoins, pour m'éviter toute erreur, nous allons récapituler, et vous me permettrez de noter cet itinéraire, qui est un peu compliqué.

— Évidemment, puisqu'il s'agit de dérouter les profanes… Récapitulons.

À la clarté d'une mèche-bougie que j'allumai et que je lui passai, j'écrivis sur un feuillet de mon calepin le résumé de l'itinéraire, en ces termes :

« 1° Aux deux tiers d'arc de cercle, à gauche, entrée de la première chambre ; 2° là, sur six passages, le troisième à droite est l'entrée de la deuxième chambre ; 3° dans ladite, sur deux passages, prendre celui de la flaque d'eau, entrée de la troisième chambre ; 4° là, sur cinq passages, choisir le troisième, très bas, où il faut se plier en deux, pour pénétrer dans la Chambre du Milieu, quatrième chambre ; 5° quarante-cinq pas à gauche, le long de la paroi circulaire, mur formant comme porte de placard entr'ouverte, couloir étroit, s'y glisser pour atteindre l'entrée de la cinquième et dernière chambre, quadrangulaire. »

Quand j'eus fini d'écrire :

— Ah ! ça, dis-je à mon palladiste, est-ce que les contre-maîtres et ouvriers ont à faire chaque jour un trajet aussi accidenté, pour se rendre aux ateliers et au laboratoire ?

Il ne me répondit pas, mais eut un sourire énigmatique.

— Je vous quitte, fit-il ; voici votre guide qui arrive.

Nous nous serrâmes la main, et il s'en alla.

Le guide se mit en devoir de disposer tout son attirail de cordages et de crampons. Il allume deux torches, m'en donna une, planta l'autre dans une anfractuosité ; puis, il eut bientôt fait de fixer solidement l'extrémité d'une longue échelle de corde, et il la laissa tomber doucement le long du précipice au bord duquel nous nous trouvions.

La lueur des torches me permit de voir, en face de moi, de l'autre côté du gouffre, une masse imposante, majestueuse, de stalactites de toute beauté, formant en quelque sorte une butte renversée et suspendue dans l'espace. Pour pénétrer plus avant dans la grotte, il était indispensable de descendre le long de la paroi à pic.

Le guide s'engagea le premier sur l'échelle en corde, tenant d'une main sa torche qu'il avait retirée de l'encoignure de rocaille ; et je le suivis, muni de ma torche, moi aussi. Cette gymnastique ne présente pas la difficulté que j'avais supposée ; ce fut même une descente très commode, surtout pour un marin.

Arrivés en bas, nous marchâmes quelque temps, franchissant de menus obstacles, aspérités du terrain granitique, faisant le tour de divers trous profonds, où il fallait prendre garde de ne pas glisser ; et nous arrivâmes au-dessous de la masse de stalactites qui m'avait émerveillé au premier coup d'œil.

Mon guide, homme avisé, avait transporté sur son dos une foule de choses, notamment une provision de torches supplémentaires et deux ou trois immenses rouleaux de grosse ficelle. Il me fit alors l'agréable surprise d'allumer successivement quelques feux de bengale rouges, jaunes d'or, verts, et la vaste salle de départ dont les diverses issues indiquent au touriste qu'une exploration souterraine des plus variées lui est offerte, fut illuminée d'une façon superbe. C'était un spectacle vraiment admirable, grandiose, inoubliable.

Quand j'eus contemplé un moment ces merveilles de la nature, je dis à mon guide :

— Maintenant, mon ami, je vais aller seul : je me charge de trouver les chambres qui m'intéressent. Donnez-moi une autre torche, pour le cas où celle-ci ne me suffirait pas, et attendez-moi ici.

Il me regarda, fort étonné ; puis, il me vanta diverses salles, d'une splendeur incomparable, disait-il, où l'on parvenait en prenant à droite. Je lui dis que j'avais mon projet d'exploration dans la tête et que je ne m'égarerais pas. Il m'offrit un de ses rouleaux de ficelle, que je refusai ; car c'eût été fournir à un profane le tracé, le plus facile à suivre, de l'itinéraire secret ; il lui eût été alors par trop commode de s'engager après moi dans cette route mystérieuse. Mon refus ne fit qu'augmenter sa surprise. Mais, quand il me vit examiner avec soin la gauche de la salle et m'éloigner dans cette direction :

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il en se précipitant sur mes pas, vous allez à la Chambre du Milieu, n'est-ce pas ?

— Pourquoi m'adressez-vous cette question ? lui répondis-je.

— Oh ! je ne sais pas, monsieur, quel désir vous pousse à vous rendre là ; mais, si vous persistez à y aller, il vous arrivera peut-être malheur… J'ai, il faut que je vous le dise, je ne sais quel sinistre pressentiment !…

Je me retournai vers le guide :

— Voyons, voyons, fis-je, qu'est-ce que cette histoire-là que vous me racontez, mon bonhomme ?

— Monsieur, sachez que j'ai conduit, il y a quatre ans, ici, un étranger comme vous, et il se comporta exactement comme vous le faites. Il prit à gauche, en me donnant ordre de l'attendre. Je lui demandai combien de temps il resterait à explorer la grotte par là. Il me répondit : deux heures.

— Parfaitement, c'est aussi environ deux heures que je prends pour mon excursion…

— C'était un jeune homme, plein de gaité ; c'est la différence qu'il avait avec vous, qui me paraissez bien grave…

— Et après ?

— En me quittant, il me dit : « C'est bien entendu, dans deux heures, je serai de retour. » Puis, il éclata de rire, en ajoutant : « Je vais voir la Chambre du Milieu. » Je n'avais jamais entendu parler de cette chambre, ou du moins je n'en connaissais aucune de ce nom, et je sais à peu près tous les noms des diverses salles de la grotte… Deux heures, trois heures se passèrent, monsieur… Mon touriste ne revenait pas… Je m'inquiétai ; j'allai à sa recherche ; je visitai toutes les chambres possibles ; je l'appelai vainement, me penchant sur tous les trous, sur tous les gouffres que je rencontrai… Peine perdue !… Je l'attendis encore jusqu'à la nuit… En m'en allant, je laissai l'échelle, à tout hasard, et une torche allumée, auprès… Le lendemain, je revins dès la première heure, avec des cordes à nœuds, des grappins, et je me fis accompagner d'un camarade. À nous deux, nous recommençâmes les recherches… Enfin, dans un des gouffres où nous descendîmes, un spectacle affreux s'offrit à notre vue… Mon jeune homme gisait au fond, brisé par la chute, étendu mort sur un rocher ; nous descendîmes encore et nous mîmes pied à terre… Il n'était pas tombé là par accident, monsieur. Sa poitrine était transpercée d'au moins vingt coups d'épée ou de baïonnette, je ne sais au juste. Il avait été assassiné, et on l'avait jeté ensuite dans le précipice… Assassiné, mais par qui, puisqu'il n'y avait pas eu d'autres touristes dans les grottes ce jour-là ?… Mon camarade me dit : « Il doit y avoir quelque part une communication secrète entre les grottes et la forteresse ; ces bruits que l'on entend semblent indiquer un arsenal, où ces maudits anglais doivent fabriquer leurs armes, leurs fusils, leurs munitions. Ce garçon a dû s'aventurer par là ; il aura été pris pour un espion et massacré, séance tenante. Crois-moi, ne disons mot de cette affaire ; sans quoi, l'on nous retirerait notre permis de résidence, et peut être même nous massacrerait-on à notre tour… » Je suivis son conseil, et jamais je n'ai parlé de l'aventure. Personne, à Gibraltar, ne s'inquiète de la disparition de ce touriste, qui n'était pas descendu dans un hôtel, mais qui avait simplement quitté son bateau faisant escale, pour venir faire sa malheureuse exploration des grottes… C'est aujourd'hui la première fois, monsieur, que j'ouvre la bouche à ce sujet, et je vous ai raconté l'histoire de ce meurtre, parce que, d'après la route que je vous vois prendre et l'ordre d'attendre que vous me donnez, j'ai grand'peur qu'un malheur semblable ne vous arrive…



Dans un des gouffres où nous descendîmes, un spectacle affreux s’offrit à notre vue. Le jeune homme gisait au fond, brisé par la chute, étendu mort sur un rocher ; sa poitrine était traversée d’au moins vingt coups d’épée. Il avait été assassiné, et on l’avait jeté ensuite dans le précipice.

— Merci du renseignement, mon ami, répliquai-je, et merci surtout pour l’intérêt que vous me portez… Mais soyez sans crainte ni souci ; dans deux heures environ, mettons trois heures au maximum, je serai de retour à cette même place.

Et, reprenant ma marche en avant, je le laissai ; le pauvre bonhomme de guide n’était nullement rassuré sur mon sort.

Grâce à mes notes précises, je n'eus pas à procéder à beaucoup d'investigations, et j'arrivai rapidement au terme de mon excursion, c'est-à-dire à la salle quadrangulaire où l'on ne pénètre qu'en connaissant le secret de la Chambre du Milieu. Le confrère palladiste m'avait donné l'itinéraire fort exact ; n'importe qui pourra le suivre, parmi ceux de mes lecteurs qui auraient l'occasion en la curiosité d'aller à Gibraltar.

Lorsque je fus dans la dernière salle, je constatai les excavations latérales qui m'avaient été annoncées ; on aurait vraiment dit des niches, de différentes grandeurs, attendant leurs statues. Je tâtai avec mon bâton celles qui étaient à ma portée ; au bout de mon bâton, frappant dans tous les sens, je sentis la pierre, nulle part le vide. Alors, je suivis les instructions que j'avais reçues ; je me plaçai entre le lustre central et la muraille du fond de la salle, et je criai à trois reprises le mot sacré des Hiérarques :

— *Baph !... Baph !... Baph !...*

Une voix, sortant de la muraille, me répondit :

— Qui es-tu ?

C'était le tuilage à distance. Je répliquai, et ce dialogue s'engagea, sans que je pusse distinguer où se tenait mon interrogateur :

— Je suis, répondis-je, un visiteur envoyé par le suprême grand-maître.

— Ou vas-tu, frère ?

— Aux cavernes du feu sacré.

— D'où viens-tu ?

— Des temples du feu sacré.

— Quel est ton but, en pénétrant jusqu'ici ?

— M'instruire, m'édifier, et fraterniser avec les bons ouvriers spœléïques.

— À qui crois-tu ?

— Au Bon Principe de toutes bonnes créatures et de toutes bonnes choses.

— Que sais-tu ?

— Tout ce que doit savoir un visiteur des cavernes du feu sacré.

— Quel âge as-tu ?

— Je suis né il y a onze ans sous le signe de l'étoile du matin.

— Fils de mon maître, tu es mon maître ; ordonne, et j'obéirai.

— *Vulcain !*

— *Caïn !*

— *Baal-Zéboub !*

— Frère, gloire au Très-Haut, plus haut dans l'infini que le Principe du Mal !

— *Excelsus exceleior !*

Je venais à peine de prononcer ces deux derniers mots, que l'une des niches, située à quatre mètres au-dessus du sol, s'éclaira subitement ; mon interlocuteur avait allumé tout à coup une torche, qui était sans doute faite de la meilleure résine, car elle répandait autour d'elle une brillante lumière.

Le tuileur était un anglais, grand et robuste, à grosse barbe rouge. Il me regarda un moment ; puis, je le vis dérouler une échelle de corde, dont l'extrémité supérieure était fixée à deux crochets de fer scellés dans le roc, à ses pieds.

— Monte, me dit-il.



L’homme qui m’apparaissait ainsi était un anglais, grand et robuste, à grosse barbe rouge. Il me regarda un moment ; puis, je le vis dérouler une échelle de corde, dont l’extrémité supérieure était fixée à deux crochets de fer scellés dans le roc, à ses pieds.

— Monte, me dit-il.

Je ne me fis pas répéter deux fois l’invitation, et je grimpai lestement. Quand je fus arrivé dans l’excavation, auprès de l’inconnu, celui-ci retira l’échelle, la roula de façon à ce qu’elle ne pût être aperçue d’en bas ; je constatai qu’elle était là en permanence, bien fixée et toujours prête à se déployer pour un visiteur palladiste. Cette remarque mérite d’être reproduite ici.

Je n’étais pas dans une niche, mais dans un véritable couloir, dont il était impossible de sonder du regard la profondeur. L’inconnu m’entraîna

vivement.

Au bout d'une cinquantaine de pas, nous fûmes arrêtés par une porte massive de fer, qui n'avait ni serrure ni verrous ; c'était plutôt une formidable plaque de fer, obstruant entièrement le passage ; elle avait une poignée en forme d'anse, que l'anglais saisit et poussa de toutes ses forces de gauche à droite. Sous cette vigoureuse impulsion, la porte roula dans une rainure étroite, mais profonde, pratiquée à droite dans le rocher.

Un courant d'air, fort violent, s'établit aussitôt, éteignant nos torches ; en même temps, tandis que j'apercevais dans le lointain des lueurs rouges, aux murmures perçus jusqu'alors succéda un vacarme cacophonique à déchirer le tympan ; les clameurs se répercutaient le long des murs, symphonie rauque, épouvantable, du fer et du feu.

Cependant, sans perdre une minute, mon conducteur avait refermé la porte de fer, en la tirant, cette fois à gauche, par une seconde poignée placée du côté intérieur. La précaution était bonne : je ne me place pas en ce moment au point de vue de l'utilité de cette fermeture vis-à-vis des profanes qui auraient pu, par un hasard invraisemblable, venir jusqu'à la salle quadrangulaire ; mais le courant d'air n'était pas tenable.

L'anglais ralluma nos torches, et nous voilà de nouveau en marche, le couloir s'élargissant au fur et à mesure que nous avancions.

Bientôt, nous nous trouvâmes sur une sorte de plate-forme, où nous n'avions plus besoin de lumière ; nous étions arrivés aux ateliers, dont on apercevait une première entrée, ouverte, immense, et le feu de cet enfer nous éclairait d'une lueur des plus vives.

Du haut de la plate-forme, je distinguais à merveille le va-et-vient des ouvriers, leurs forges, leur travail de fabrication. Là, se confectionne toute cette zinguerie du diable, qui, au sortir de l'usine souterraine, s'en va orner les temples et les triangles palladiques du monde entier.

Un large escalier, taillé dans le granit, permet de descendre avec commodité de la plate-forme aux ateliers de Satan.

Au pied de cet escalier, se tenait un homme, la main droite sur le cœur, la gauche levée en l'air faisant les cornes, c'est-à-dire en posture d'ordre au Rite Spœléïque. Je regarde l'individu, et je m'écrie :

— Tiens, Crocksonn, le révérend Alcool, de Singapore !… Ah ça ! mais, comment diable pouvez-vous être ici ?… Vous avez donc renoncé à vos voyages, à vos tournées, où vous vous montriez infatigable, cher ami ?…

— Je ne suis pas le révérend Crocksonn, me répond mon homme ; mais je suis son frère, pour vous servir… Joë Crocksonn, ajoute-t-il en se présentant… Puis : vous le connaissez alors, mon frère le ministre ?…

— Je crois bien, je ne connais que lui !

En deux mots, je le mets au courant.

— Mais, vous, lui dis-je en terminant mon récit, comment se fait-il que vous soyez à Gibraltar ?

— Ah ! c'est toute une histoire, murmure-t-il.

Après quoi, tandis que mon introducteur s'éloigne sur un signe, Joë commence d'un ton mielleux et avec une larme hypocrite :

— Mon frère a eu dans sa carrière un gros malheur…

Ici un soupir de crocodile. Puis, il s'arrête, il hésite, et enfin il reprend :

— Oui, au fait, je puis bien vous le dire, à vous… Un peu d'argent, qu'il avait trouvé par hasard…

— Un portefeuille perdu dans la rue ?

— Non, des métaux dans un tiroir de meuble fermé à clef… Ensuite, vous savez, la loi est si mal faite chez tant de peuples, même chez nous, Anglais… Alors, les galères… à perpétuité…

— Comment ! à perpétuité ?

— Hélas ! oui… Je ne le sais que trop, puisque c'est moi qui ai été condamné…

— Vous ?

— Oui, moi ; j'ai obtenu de subir la peine à Gibraltar, où beaucoup d'autres condamnés comme moi sont internés… Nous jouissons d'une liberté relative ; mais nous ne pouvons sortir de ce territoire anglais, et nous sommes sous la haute surveillance…

— Je ne comprends pas ce que votre condamnation vient faire à propos de… de l'accident de votre frère, ni pourquoi les galères à perpétuité…

— C’est vrai ; j’oubliais de vous expliquer qu’au moment même où mon frère Toby venait de trouver les métaux dans ce tiroir, le propriétaire du meuble était survenu, et que mon frère, n’ayant pu se mettre d’accord avec lui, l’avait un peu bousculé…

— Ah !

— Oui, une plaie au cou… cinq ou six centimètres tout au plus… là, sur le côté… Il paraît qu’il y a là une malheureuse artère, comme disent les médecins que le Dieu-Bon confonde !… la carotide… Bref, le propriétaire du meuble est, paraît-il, mort de saisissement… ou de colère… C’est un détail que je ne me rappelle plus au juste ; l’histoire est déjà si vieille !… Alors, moi qui avais déjà eu quelques petits malheurs… oh ! des riens… tandis que Toby édifiait déjà tous ceux qui le connaissaient… eh bien, j’ai pris sa mésaventure à mon propre compte… Entre frères, surtout entre frères jumeaux, on se doit bien cela, n’est-ce pas ?… Je me suis dévoué, quoi !… Et voilà la raison pour laquelle j’ai été condamné à sa place… Un révérend ? pensez donc, il ne fallait pas qu’un membre si vénéré de notre famille… de notre famille qui a toujours été honorable… fût exposé à subir une peine infamante… Non, cela ne se pouvait pas… Aussi, Toby m’a-t-il fait adoucir ma captivité autant que possible : sauf le désagrément de ne pas pouvoir quitter le territoire, je ne m’ennuie pas trop ici ; je m’occupe comme je veux, et mon frère me sert une petite rente, qui me permet d’apporter quelques adoucissements à mon triste sort… Ah ! l’on aura beau faire et beau dire, la famille, il n’y a que ça !…

Et mon homme roulait des yeux blancs, en prononçant ces paroles.

J’avoue que je ne compris pas grand’chose à cette histoire ; elle me sembla, d’abord, un conte imaginé par Joë pour se disculper, les coupables ayant presque toujours la manie de transformer plus ou moins ingénieusement leur affaire, afin de se poser en innocents. Ensuite, je me dis que le révérend Toby Crocksonn était bien capable, ma foi, d’avoir fait le coup, et que l’autre déjà compromis — qui sait à quel point ! — était peut-être assez roué pour avoir endossé réellement la responsabilité du crime ; il avait dû, sans doute, avoir quelque accident personnel du même genre, à la même époque, et deux condamnations s’étaient alors confondues en une seule ; il y gagnait une reconnaissance pécuniaire, si l’on peut s’exprimer ainsi, et une protection qui lui valait des faveurs, qui lui vaudrait

peut-être un jour la grâce, la libération définitive. Tel est le raisonnement que je me tins ; sans conclure, toutefois.

Au fond, ce qu'il y a de plus clair en tout ceci, c'est que la population anglaise de Gibraltar forme, comme on voit, un joli monde. Le gouvernement envoie là, ainsi que dans les colonies, les plus affreux chenapans, condamnés au bagne ; leur peine est commuée en internement, avec une certaine liberté mitigée par la surveillance constante de la police. C'est là ce que John Bull appelle « coloniser. » Je n'insiste pas, cette façon de procéder étant archi-connue.

Mais, comme tous les contre-maîtres et ouvriers des ateliers luciférien sont dans le même cas que Joë Crocksonn, comptable en chef de l'établissement secret, j'en conclus que le gouvernement anglais est parfaitement au courant de cette fabrication et de ce commerce et qu'il l'abrite sciemment sous son pavillon.

Cette confidence faite, sa conscience étant soulagée, maître Joë Crocksonn prit tout à coup son air le plus gracieux, et, souriant d'un gros sourire bon enfant, me dit :

— Si vous le permettez, mon très cher frère, je vais vous servir de cicerone ; ce sera un grand honneur pour moi.

Et il me montrait le chemin.

Je l'accompagnai ; il y avait longtemps déjà que j'avais mis le pied sur tous les dégoûts, sur toutes les répugnances.

Les ateliers sont installés dans d'immenses chambres creusées en plein rocher par la nature, mais qui ont été dépouillées de leurs stalactites et appropriées à l'usage auquel elles servent aujourd'hui. Dans le trajet parcouru depuis l'entrée de la grotte San-Miguel, on s'est, en passant d'une salle à l'autre, élevé en réalité beaucoup plus qu'on ne s'en aperçoit, et le niveau du sol de l'usine occulte est fort au-dessus du niveau des diverses entrées des grottes ; en d'autres termes, les ateliers et le laboratoire sont situés entre les grottes où pénètrent les touristes avec leurs guides et la partie supérieure du rocher, creusée à main d'homme et où se tient la garnison.

L'aération est parfaite ; partout, des trous donnant sur l'extérieur, principalement du côté de la Méditerranée, et à une hauteur absolument

inaccessible : du reste, ces trous, s'ils sont nombreux, sont petits, et, en outre, ils sont percés dans les endroits où les inégalités, les fantaisies du roc permettent de les masquer ; de la mer, il est bien difficile de les apercevoir ou de ne pas les confondre avec d'autres cavités naturelles.

Une galerie est disposée dans chaque chambre, tout autour de sa muraille naturelle ; c'est-à-dire qu'une seconde muraille, celle-ci intérieure, a été construite et contient les locaux où les ouvriers spœléïques travaillent ; cette seconde muraille est aussi percée d'ouvertures pour la ventilation. Quant aux cheminées, le gouvernement anglais, — et c'est là encore une preuve matérielle de sa complicité, — les a laissé construire de telle façon que, traversant la partie supérieure du rocher, elles viennent mêler leur fumée à celle des cheminées, de l'immense emplacement occupé par la garnison. Il en résulte aussi que, de la hauteur à laquelle leurs extrémités atteignent, ces cheminées possèdent un très fort tirant.

Maître Joë me fit d'abord faire le tour d'une des galeries ; c'est là que je remarquai les petites ouvertures apportant l'air extérieur ; sur le bord de ces trous, à la légère brise, une fleurette mignonne pousse et frissonne doucement. Sur le sol, çà et là, gisant, dans des coins, des objets informes, lames de fer et d'acier tordues, plaques de cuivre rouge, barres d'étain, râclures des divers métaux (sauf l'or et l'argent) employés dans la fabrication des instruments de la haute magie, le tout parmi un léger relent particulier qui surprend désagréablement, mais auquel, l'odorat finit par s'habituer ; le pied heurte des rebuts, des brisures, des vieux moules cassés, hors d'usage, de tout un musée horrible et mastodontal d'animaux, de monstres, innommables et innommés. Puis, ce sont des outils étranges, fixés au mur ou entassés dans des cavités du roc, avec des étiquettes. Nous sommes bien ici au royaume des sept métaux luciférien.

Nous faisons le tour des premiers ateliers ; nous revenons à la grande porte, que domine la plate-forme d'où je suis descendu ; nous entrons, après que j'ai mis mes insignes palladiques, sur l'avis de mon conducteur.

Personne ne semble m'apercevoir ; chacun est à sa besogne.

— Combien avez-vous d'ouvriers, d'employés, en tout ? demandai-je à Joë.

— Pour les divers ateliers et le laboratoire, le personnel s'élève aujourd'hui à près de deux cents personnes.

— C'est beaucoup.

— Vous trouvez ?… Oh ! nous sommes, au contraire, fort à l'aise dans cette partie du rocher… Pensez donc aux milliers de soldats qui sont au-dessus de nous !…

Je regarde, tandis que les ouvriers chantent à tue-tête, confusément, tout en faisant leur travail.

À première vue, cela n'a pas l'air bien démoniaque. C'est une forge, comme on en voit partout. Des soufflets fonctionnent, actionnant des petits brasiers qui lancent des étincelles, pendant qu'une brusque lueur rouge soudain illumine l'immensité pour s'éteindre aussitôt. Là, le plomb fondu brille, blanc nacré, et coule en épais filon, gros comme le bras, dans un moule ; ici, la pince et le ciseau entaillent une feuille de cuivre qui se découpe, dont le fragment se tord en copeau dur, que des ouvriers

appliquent ensuite sur un modèle, et qu'ils battent, frappant dessus en cadence, de leurs marteaux de bois aux chocs clairs.

Tout cela est banal, au demeurant. Mais ce qui ne l'est pas, ce sont les produits de cette industrie ; ce sont tous ces objets du culte infernal, ces ustensiles magiques à formes extravagantes, déjà connus du lecteur par les descriptions que j'en ai faites ; c'est toute cette orfèvrerie plus ou moins quincaillère, qui s'expédiera demain à Charleston, à Calcutta, à Berlin, à Montevideo, à Naples, ailleurs encore, partout où se pratique l'odieuse contre-religion.

Et j'ai vu ces expéditions ; j'ai vu préparer ces colis, assez petits, peu pesants, étiquetés : *Bibelots et articles de Paris*, dans des caisses blanches avec des raies rouges, ayant un grand L majuscule, surmonté d'une étoile verte, au centre d'un triangle renversé ; c'est là la marque commerciale de reconnaissance, que bien des manifestes de marchandises ont portée, à bord des bateaux allant en Amérique ou sur la ligne des Indes et de Chine.

Joë Crocksonn me fait traverser rapidement plusieurs salles de travail. Dans la seconde, je trouve comme contre-maître le frère qui m'avait quitté à l'entrée de la grotte, après m'avoir indiqué l'itinéraire ; il est donc certain qu'il y a quelque part, pour le personnel, une deuxième ou plusieurs entrées

des ateliers, connues d'eux seuls. Sont-ce des trous de renard pratiqués à l'extérieur dans le roc, dissimulés par des herbes sauvages ou des buissons, et où les hommes se glissent en rampant ? Cela, je l'ignore. J'incline plutôt à croire qu'il s'agit tout simplement d'une communication entre l'étage supérieur et l'endroit où je me trouve ; je pense, mais c'est la une opinion ayant pour base unique mon raisonnement, que les ouvriers de Satan arrivent par la partie de la citadelle occupée par les soldats ; si cette opinion est ferme chez moi, c'est parce que je considère comme indéniable la complicité du gouvernement anglais, et, du moment qu'il a autorisé la secte à percer ses cheminées, ainsi que cela saute aux yeux de l'observateur prévenu, visitant le sommet de la citadelle, rien n'est plus admissible que l'installation d'un escalier dans un endroit secret, d'accès facile.

Au cours de ma tournée, je fais connaissance avec le F∴ David Sandeman, de Londres, un haut-gradé du Rite Écossais en même temps que du Palladium Réformé Nouveau. C'est un homme âgé, mais se tenant bien droit, portant la moustache et les favoris qui sont entièrement blancs, ayant le type juif très accentué. Nous causons quelques instants. Puis, je le vois procéder, en sa qualité de Mage Élu, à la consécration rituelle de divers instruments magiques, qui viennent d'être terminés tout à l'heure.

Et je continue ma promenade avec maître Joë.

L'atelier le plus étrange est celui dit des *Ouvriers Choisis*, choisis ou désignés par le dieu de l'endroit ; en réalité, il s'agit d'un choix monstrueux : difformités invraisemblables ou aspect diabolique, comme les objets qu'ils fabriquent. Dans cet atelier, on travaille surtout aux grosses pièces.

Voici les « chérubs », d'abord, au corps de lion, à la tête de taureau, tenant une épée flamboyante dans la gueule ; ce sont d'assez gros morceaux décoratifs, on le voit, dont le sens est plutôt symbolique et qui servent, somme toute, d'ornements.

On fait aussi des chérubs en bois, mais par séries spéciales ; en général, ces objets, lorsqu'ils sont en bois sculpté, comportent des hiéroglyphes en acier, vissés dans le socle.

Voici encore des Molochs, des Astaroths, des Mammons ; l'obscénité des derniers montre, sans qu'il soit besoin de les décrire, quelle bestialité

humaine ils représentent.

Puis, ce sont des monstres, des bêtes, comme apocalyptiques, tous les hiéroglyphiques symboles, en un mot, de ce culte unicornu ou biscornu. Toute cette quincaillerie de carcasses ressemble à un ossuaire gigantesque d'animaux supernaturels, ankylosés ; c'est le tortu dans l'horrible, le malpropre dans le ridicule aussi.

Je passe devant des appliques de fer tordu (pas forgé), des candélabres, des tuyaux d'orgue, des copeaux de toute nature, que sais-je encore ? des reproductions bossuées de diables de moyen ordre, sires de peu d'importance, pauvres hères, mesquins légionnaires du plus bas de gré, sans doute, de la hiérarchie infernale, et dont le Palladisme a fait le menu fretin de ses esprits vénérés, des contrefaçons de saints pour les niches de ceux de ses temples montés à peu de frais pour des triangles borgnes. Quel musée ! quelle fabrique ! quelle usine, où tout se manipule par le feu, la fumée et comme un relent âcre et asphyxiant de carbone et d'acide sulfureux !

Évidemment, Lucifer est là, sinon en personne, du moins en esprit. Il n'est pas besoin, d'ailleurs, d'aller bien loin pour apercevoir une de ses images, celle qui est la plus répandue dans la haute maçonnerie. Là, à côté de ce fourneau, un peu caché par le soufflet énorme, dans une sorte de retrait, une manière de reposoir s'élève, formé de morceaux de bois différents, cloués et comme appareillés entre eux. Sur ce reposoir, j'aperçois la figure, la statue, que je connais si bien depuis longtemps : le Baphomet. Seulement, ici, elle est difficile à reconnaître sous l'épaisse couche de crasse et de suie qui la recouvre.

Exposée depuis de longues années aux éclats des escarbilles, à la fumée épaisse et charbonneuse du lieu, la tête, qui tient à la fois du taureau et du bouc, surtout du bouc, est crépie à la suie, d'un noir fangeux ; le mufle est flou, et l'œil apparaît veule et avachi. Quel démon marmiteux, quelle triste figure, mon prince ! et que vous ressemblez ainsi à un pauvre diable, non plus flamboyant, mais presque carbonisé !…

Et, pendant que j'y suis, après un coup d'œil jeté sur l'idole grimaçante et sale, je regarde les ouvriers dont je suis entouré.

Vraiment, si jusqu'à présent j'ai rencontré des déserteurs, des contrebandiers, des assassins, mais en définitive des faces humaines, ici,

dès que mon attention se porte sur ces étranges travailleurs, je me sens frissonner.

Il est certain, je le savais d'avance en franchissant le premier seuil des ateliers spœléïques, que j'avais affaire au dessus du panier des épluchures, à la crème des sacripants ; car enfin il faut être tout au moins cela pour s'embaucher dans l'équipe du diable ; mais, je dois l'avouer, rien ne peut donner une idée de ce que je vois.

Est-ce que je rêve ? Non, je me tâte ; je suis bien éveillé. Pas un de ces gredins ne semble appartenir à l'humanité. On dirait qu'on a réuni dans cette salle toute une collection de ces phénomènes vivants, épouvantables à voir, dont l'exhibition d'un seul suffit souvent à faire la fortune d'un Barnum de foire. Sous la suie et le charbon, c'est un vrai masque de démon qui se dessine. Et qui sait, après tout, si nous n'avons pas, en réalité, affaire à des démons ?…



Pas un de ces gredins ne semble appartenir à l'humanité. On dirait qu'on a réuni dans cette salle toute une collection de ces phénomènes vivants, épouvantables à voir, dont l'exhibition d'un seul suffit souvent à faire la fortune d'un Barnum de foire.

Voici, là, un grand pendard, à la mine patibulaire, musclé et maigre, qui tord une barre de fer ; ses yeux louchent et étincellent, à la fois ; ses cheveux sont hérissés aux côtés de la tête, en forme de petites cornes ; il porte une barbe de bouc, ondulée, laineuse, rêche, essayant de cacher une bouche énorme, sardonique, enlaidie de dents espacées en crocs. Les camarades l'appellent Tubalcaïn. N'est-ce pas Tubalcaïn le maudit, l'ancêtre d'Hiram, d'après la légende maçonnique, le patriarche diabolique du fer et des forges, le frère aîné du Vulcain de la mythologie païenne ?

Et cet autre, tout bancal et tors comme un cep de vigne, à la tête d'hydrocéphale sur un corps gourd, n'est-il pas vraiment Dagron, — ainsi qu'on le nomme familièrement dans l'atelier, — Dagron, le diable des poussières métalliques, celui qui aveugle les mineurs en se roulant et en jetant au vent les molécules des minerais ?

Puis, ce troisième encore, énorme, une outre, sur des jambes dont on n'aperçoit que les pieds, avec sa tête ridiculement microscopique, avec ses yeux comme ceux d'un cochon, ne justifie-t-il pas, lui aussi, le nom diabolique qu'ici tous lui donnent ? n'est-il pas Sulph incarné, Sulph, le démon des hauts fourneaux, le mauvais esprit qui se glisse dans les coulées des cloches d'église pour y faire méchamment des pailles et des soufflés et les faire fêter, afin qu'elles chantent Dieu sur un vilain ton ?

Et bien d'autres encore.

À la monstruosité morale, ils ajoutent la monstruosité physique. Évidemment, on est ici en plein centre de l'enfer industriel. Il n'y a pas jusqu'à ce feu, que je vois briller dans les différents fourneaux, qui n'en témoigne ; car, ici, à ma vive surprise, je constate qu'au-dessus de lui les grands soufflets de forge s'agitent, mais silencieux et sans produire de vent, inutiles à coup sûr. Et cependant, les foyers pétillent ; ils ne semblent pas dus à la combustion du charbon ordinaire, allumé dans une grille naturellement, mais bien à des coulées de la lave du feu central, qui, par des fissures, amènerait à fleur du sol les flammes de l'enfer.

Oui, Gibraltar, coin de terre maudit, soupirail de l'infernal royaume, tu étais prédestiné, aux portes de l'Europe et aux portes de l'Afrique, à devenir l'antichambre de Satan.

Mais j'ai assez vu les ouvriers des ateliers spœléïques. Ce soir, d'ailleurs, je retrouverai sur le rocher, en haut, dans la ville, à peu près tous ces hommes, — car les trop difformes seuls demeurent aux cavernes ; — je les retrouverai, en jetant un coup d'œil à travers l'entrebâillement des portes des débits les plus infects, où, dans la baie de lumière crue, on les aperçoit étendus, saoûls, ivres de gin et de wisky, sur le parquet des bouges. Ils ne s'endorment jamais autrement.

J'ai hâte de sortir de cette atmosphère lourde et suffocante ; d'autant plus qu'il me reste à visiter le laboratoire de toxicologie.

Sous la conduite de maître Joë, je quitte donc la dernière salle des ateliers ; mais quelle n'est pas ma surprise, en voyant tous ces monstres abandonner leur travail et nous suivre. Joë Crocksonn me glisse à l'oreille que nous nous rendons à la salle d'honneur. Je comprends : j'ai été reconnu, et il va me falloir, à titre de visiteur haut-gradé, subir quelque ignoble cérémonie. Subissons-la donc, et, mentalement, pendant ce temps-là, prions Dieu.

La salle d'honneur est grande ; elle occupe, à elle seule, toute une des plus vastes chambres de la grotte ; elle est brillamment éclairée à l'électricité ; par exception, les stalactites et les stalagmites y ont été conservées ; aussi, le coup d'œil est féerique. Mais, d'autre part, quel contraste offre ce personnel de malandrins au milieu de ce merveilleux décor ! En effet, tous les mécréants employés aux autres forges et ateliers sont là, rangés ; ils nous ont précédés, pendant ma visite à la dernière salle ; ils n'attendent plus que nous et les « ouvriers choisis ».

À mon entrée, une longue clameur éclate, assourdissante et incompréhensible ; maître Joë m'explique que c'est une acclamation en volapuk, la langue nouvellement inventée et qui a été adoptée par le Rite Spœléïque. Puis, tout à coup, les voix se taisent ; dans le grand silence subit, on n'entend plus que les respirations, haletantes encore, siffler.

Alors, Tubalcaïn sort du groupe des « ouvriers choisis » et s'avance vers moi, tenant quelque chose dans la main.

— Frère, me dit-il en excellent français, nous t'attendions, nous t'avons reconnu. Les insignes que tu portes avec autorité et gloire, et devant lesquels, en quelque pays que ce soit, les Vrais Élus et Parfaits Initiés s'inclinent avec respect, te rendent sacré parmi nous, humbles ouvriers du feu, serviteurs dévoués à l'œuvre de notre Dieu… Honneur au chef qui daigne visiter les soldats !… Fils de notre maître, tu es notre maître ; parle, ordonne, nous t'écouterons, nous t'obéirons… À moi, mes frères, fit-il en terminant (car j'abrège) ; unissez-vous à moi par les sept cris de gloire et par le signe de notre rite ; en l'honneur de notre frère, représentant légitime du Dieu-Bon, confondons nos cœurs et nos voix.

Il dit les dernières phrases en volapuk, en se retournant vers l'assemblée. Aussitôt, tous les bras s'agitent traçant le signe spœléïque, tandis que, en

une vocifération véritablement infernale, sept mots incompréhensibles, poussés par ces poitrines de démons humains, ébranlent un instant les voûtes de la caverne, la faisant vibrer et frissonner[1].

Ce vacarme est suivi d'un grand silence, comme avant la harangue ; et pendant que tout reste morne, Tubalcaïn s'approche de moi et me remet ce qu'il avait dans la main.

C'était un bouquet en métal forgé, aux fleurs monstrueuses, ne ressemblant en rien à ce que produit la nature. Ce bouquet se composait, cela se voyait à première inspection, des sept métaux de la haute magie, du satanisme. Je regardais ces fleurs aux pétales biscornues, hirsutes, aux étamines et aux feuilles étranges comme disposition et comme structure ; ces feuilles n'étaient ni alternés ni opposées, mais en échelle spiraloïde, par sept, par quatorze, par vingt-et-un, formant une hélice satanique qui répétait, d'une façon muette, mais expressive, le nom maudit. Puis, de tous côtés, se dressaient des piquants métalliques, hérissant le bouquet. Ici, c'était une rose mousseuse en fer noirci qui ressemblait à une araignée velue ; là, un souci en cuivre rouge ; plus bas, le *taraxacum dens leonis* (pissenlit), en acier. Pourquoi ces trois fleurs, et pas d'autres ? parce qu'elles sont cabalistiques. Ce ne sont pas des fleurs, en vérité ; on croirait voir des serpents, des crapauds, des scorpions ; et immédiatement ma pensée se reportait à Singapore, à la faune et à la flore à rebours que j'y avais vues. Quel rapprochement !

J'approche, sans savoir pourquoi, machinalement, le bouquet de mes narines. Il pue l'acide sulfureux. Ce sont là, en effet, les fleurs qui ornent l'autel du diable aux grandes fêtes luciférienes, fleurs du mal, fleurs du roi des réprouvés.

Je regarde encore : elles sont toutes unies par une tige commune, qui est comme la queue, le support du bouquet ; des fleurs de trois espèces différentes, sur un même tronc ! Un coup d'œil sur la forme de la tige m'en fait de suite comprendre le sens mystérieux, sens qui peut se traduire ainsi : *Sicut semen efflorescit*. Cela n'a pas besoin de commentaire. Bestial et ordurier, jusqu'à salir les pures et belles fleurs créées par Dieu, jusqu'à en faire un emblème obscène, tel est bien Lucifer, toujours le même partout. Pouah !

Mais ce n'est pas le moment de manifester mon dégoût. Il faut répondre quelque chose à ce discours de Tubalcaïn. À Charleston, on m'avait enseigné quelle était la réponse à faire en cette exceptionnelle occurrence.

Je prends donc mon air le plus méprisant (c'est de règle, et je vous réponds que je n'avais nul besoin de me contraindre), et, m'adressant à cette tourbe de sacripants, je dis la phrase qui m'avait été apprise :

— C'est bien (*avec hauteur et mépris*). Maintenant, quelqu'un a-t-il une augmentation de salaire à demander ?

(La phrase se dit en anglais : *Very well. Will some body now have some augmentation of salary ?*)

À peine ces mots sont-ils tombés de ma bouche, dans le grand silence, qu'une scène indescriptible a lieu.

Tous ces misérables, en apparence calmes et disciplinés jusque-là, entrent tout à coup dans une sorte de folie épileptique. Ils se précipitent vers le comptable et moi, comme s'ils voulaient nous dévorer. Ce sont des clameurs épouvantables : « Moi, maître ! moi, maître ! moi ! » poussées sur tous les tons d'une gamme déchirante et rauque.

Mais ce n'est encore rien. Il faut entendre les fragments de plaidoyers qui s'entrecroisent dans l'air, plaidoyers qui sont autant d'aveux cyniques :

— Moi, maître ! je mérite une augmentation de salaire… Avant d'entrer au service du Dieu-Bon, j'avais déjà, depuis mon enfance, bien mérité de lui !…

— Moi, j'ai tué mon père…

— Moi, j'ai mis le feu à trois églises catholiques…

— Moi, sur une grande route, j'ai coupé la gorge à un moine qui venait de faire sa quête, et qui rentrait à son couvent…

— Moi, j'ai massacré dans un champ deux petits enfants de chrétiens…

Tout cela, hurlé en anglais.

Ah ! l'on est bien là en présence d'un ramassis de mécréants, d'ignobles criminels, que la secte recrute dans les bagnes ou en faveur desquels ses influences interviennent pour leur éviter le dernier supplice, et dont, au moyen d'un internement à Gibraltar, elle fait les ouvriers de ses usines

occultes. Gibraltar est ainsi devenu la sentine immonde du crime anglais et sataniste.

Dans ces cavernes mystérieuses, les forfaits de ces scélérats constituent leurs mérites. Augmentation de salaire ne veut pas dire « monter en grade », comme dans la maçonnerie ordinaire ; ici, cela signifie : « augmentation des rations d'alcool ». C'est dans l'orgie, en effet, dans la crapuleuse orgie, qu'ils recherchent le bien-être et la volupté.

Tous ceux dont le salaire est augmenté (l'augmentation est valable pour trois septaines) ont, en outre, au cours de l'année qui suit la troisième semaine, une nuit libre pour aller au sabbat ; un sabbat spécial, que maître Joë m'a décrit et qui est épouvantable à raconter. Comme à Dappah, près de Calcutta, par une nuit d'ouragan, une de ces nuits où ciel, terre et mer se confondent au milieu des éclairs, où Gibraltar tremble sur sa base, où des paquets de la mer monstrueuse montent en grondent et inondant de leur écume les premières cavernes des grottes San-Miguel et autres, par une de ces nuits où tout est chaos et abomination, les forbans sortent et se déchaînent. À la lueur des éclats de la foudre, on les aperçoit bondissant de roche en roche, traversant les embruns, le bidon d'alcool en main. Ils chantent, crient, vocifèrent et boivent, puis se réunissent en un lieu, dit « le cimetière des Maures », où reposent les corps des infidèles tués dans différents assauts. Alors, ils les appellent, les évoquent, les incantent, bavant l'alcool, suant le crime, et une sarabande infernale a lieu, au cours de laquelle ils semblent ne pas toucher terre ; on dirait des guirlandes humaines, des cercles d'individus se tenant par les mains, tournoyant au milieu des nuages, à travers les trombes de pluie et les éclairs.

Et la sentinelle anglaise, du sommet du Pain-de-Sucre, assiste, épouvantée, à cette scène d'orage et de diabolisme, à ce débordement de la nature et de l'enfer, croyant à une hallucination de ses sens, ne pouvant croire à la réalité de ce qu'elle voit, tant cela est effroyable, et n'osant même en faire le lendemain le récit à ses chefs ni à ses camarades, de crainte qu'on ne se moque d'elle ou qu'on ne la punisse sévèrement.

Puis, au jour, tout s'arrête, à travers les derniers grondements du tonnerre, les dernières averses de pluie, ces hommes-démons rentrent dans leurs repaires, pour s'endormir d'un sommeil lourd et pénible d'alcool, peuplé de rêves sataniques.

Telles sont les voluptés terrestres que Lucifer accorde à ses élus de la plus basse classe ; et, pour qu'ils y tiennent tant, pour qu'ils soient si enragés à demander l'augmentation de salaire, il faut bien que ce soient les dernières des brutes, des hommes sur le seuil de l'animalité et de l'enfer.

Tandis que je les regarde encore, deux ouvriers apportent une grande urne en bronze, de forme antique, mais avec des emblèmes luciférien ; on la pose devant moi. Cette urne contient, inscrits sur des jetons en ivoire, les noms de tous les ouvriers des ateliers secrets. Crocksonn m'apprend qu'il s'agit de tirer au sort onze noms, et que l'honneur de ce tirage me revient, à moi, exclusivement, en ma qualité de palladiste haut-gradé. Impossible de ne pas s'exécuter. Je plonge ma main dans l'urne, et j'en retire, l'un après l'autre, onze jetons ; maître Joë proclame les noms des favorisés.

Nouvelle scène inimaginable. Onze de ces malandrins se précipitent à genoux, en poussant de sauvages cris d'allégresse, levant les bras vers moi, me remerciant en leur maudite langue anglaise, baisant l'urne avec fanatisme. Les autres, au contraire, ceux dont les noms ne sont pas sortis sont pris d'un accès de fureur, et ils sont la masse ; murmurant d'abord, puis éclatant soudain en hurlements sinistres, bramant leur rage à tue-tête dans un crescendo féroce, ils s'avancent vers moi qu'ils accusent d'être la cause de leur déconvenue, les yeux hors de l'orbite et injectés de sang, le poing tendu, prêts à m'assommer, à me massacrer.

Devant leur phalange tumultueuse, je fais un pas en arrière. Une pensée, rapide comme l'éclair, traverse mon cerveau : tout cela n'est-il pas une comédie ? n'a-t-on pas surpris ou deviné mon secret ? n'a-t-on pas résolu de se débarrasser de moi, de me supprimer, dans cet antre qui restera à jamais muet sur le crime ?… L'histoire du jeune touriste assassiné et jeté dans le gouffre me revient à la mémoire. Il me semble que ma dernière heure a sonné. Du fond de mon cœur, je recommande mon âme à Dieu, et, décidé à vendre du moins chèrement ma vie, je saisis mon revolver et je le braque sur les bandits les plus menaçants et les plus près de moi.

Je vais faire feu. Joë Crocksonn détourne mon bras. Le coup part en l'air. En même temps, Tubalcaïn et les autres contre-maîtres, qui avaient un moment quitté la salle, sachant évidemment ce qui allait se passer, reviennent armés de tiges de fer rougies au feu, prises dans les forges. Sans mot dire, sans même prévenir, les voilà qui se mettent à frapper au hasard

parmi la tourbe déchaînée contre moi, tapant dans le tas, selon l'expression vulgaire. Les chairs grésillent, de longues traînées rouges, puis noires, zèbrent les épaules, les torses, les bras nus, partout où le feu a passé ; l'odeur de corne brûlée se dégage déjà en épais flocons de fumée tenace et suffocante, pendant que les braillements continuent.



Je vais faire feu ; Joë détourne mon bras ; le coup part en l'air. En même temps, Tubalcaïn et les autres contre-maîtres reviennent, armés de tiges de fer rougies au feu, et se mettent à frapper au hasard parmi la tourbe déchaînée contre moi.

Bientôt, les tringles ont produit leur effet : un à un, les ouvriers du diable s'enfuient, cinglés et hurlant comme des chiens voraces qu'on écarte de la curée. Maintenant, il n'en reste plus. Aucune comédie n'avait été jouée ;

c’est ainsi que, chez ces brutes immondes et féroces, les choses se passent d’ordinaire, à chaque visite des chefs.

Me voici libre, et pendant que Tubalcaïn et ses acolytes abaissent devant moi leurs tiges encore rouges, maître Joë m’entraîne, pour me conduire au laboratoire.

Nous prenons une longue galerie, d’une montée douce, débouchant sur un trou large, en forme d’entonnoir, ou, pour être plus exact, d’un entonnoir qui aurait été coupé en long par le milieu et dont une moitié aurait été appliquée contre la masse granitique de Gibraltar, à une hauteur inaccessible ; l’entrée (la sortie, si vous préférez) de la galerie en question est au fond de cette cuvette.

Au-dessus de nous, le ciel ; nous sommes au grand air. Du dehors, il est matériellement impossible d’escalader jusque-là ; non seulement le rocher est presque perpendiculaire en cet endroit ; mais encore cette saillie, relativement légère dans l’ensemble, ne peut, à la distance où elle se trouve, se distinguer à l’œil nu, attendu que, rocaille naturelle elle-même, elle se confond avec le reste, vue de la mer.

Un escalier est taillé à vif dans la pierre ; nous le montons. Le haut de l’entonnoir est une sorte de plateau demi-circulaire, avec une bordure de marbre gris brut, habilement disposée ; nos têtes seules la dépassent. Plongeant nos regards dans l’immensité, nous voyons et ne sommes pas vus ; pour les yeux des gens qui passent au large dans les barques, une tête humaine, là où nous nous trouvons, équivaut à un millième de tête d’épingle.

Enfin, je puis respirer à pleins poumons, et le coup d’œil est splendide.

Supposons, un instant, que j’ai un de mes lecteurs avec moi, quelqu’un à qui je puisse parler, en laissant déborder toute mon âme de croyant.

Penchons-nous, lui dirai-je, sondons l’espace qui est au-dessous de nous. Regardez ici, sur ce rocher pelé, aride et nu, ce maigre filet qui serpente et coule ; est-ce de l’eau d’une source vive ? Non, car cela fume ; c’est de l’acide ou des acides, de l’eau régale, résidus du laboratoire où nous allons nous rendre… Ce maigre filet n’a l’air de rien ; mais notons en bien ici la place, à gauche du contrefort de la Méditerranée. Peu à peu, il accomplit

silencieusement son œuvre lente de dissolution et de dissociation. C'est le diable qui, de sa propre main, détruit son œuvre. Ce ruisseau infime est l'image de l'enfer dans notre société moderne. Imperceptible filet, il ne paraît rien être à ceux qui le voient par hasard ; personne n'y fait attention aujourd'hui. Dans cent ans, moins peut-être, il aura limé, taillé, coupé la roche, séparé le contrefort de la terrasse, du reste de l'immense bloc, et toute une énorme partie de la masse granitique s'éboulera, tout à coup, en un formidable cataclysme, dont la cause restera probablement inconnue à jamais. Je me trompe ; si, dans un siècle, quelqu'un par aventure dit : « Mais c'est le démon ou son œuvre, c'est le travail de ses suppôts qui a fait cela », tout le monde lui rira au nez, les incrédules certes et bien des catholiques plus fort encore.

Voyez, tout un gros pâté de roches est dissocié déjà, et, par intervalles, des éboulis et des tassements légers se font, auxquels nul ne prend garde.

Les habitants de Gibraltar ont trouvé une explication à cette grêle subite de pierres, qui pleut de temps en temps : l'explication est plausible ou paraît plausible ; en tout cas, elle témoigne, par sa naïveté, l'ignorance des véritables faits, et elle est admise sans contrôle. Les bonnes gens disent que ce sont les singes, dont ce coin de rocher est infesté, qui se battent entre eux à coups de pierres. Et les macaques rient toujours, comme s'ils étaient complices du diable en leur qualité d'animaux, mais bien trop malins au fond, et pas assez bêtes ou pas assez hommes pour se battre ainsi entre eux.

Remarquons encore autre chose ; et ceci est un fait de notoriété universelle, que du reste tous les écrivains naturalistes ont constaté et signalé. Aussi loin que la vue s'étend, dans tous les coins et recoins, dans toutes les anfractuosités du rocher, des plantes sourdent et poussent. Et quelles sont ces plantes ? des plantes médicales vireuses et toxiques, des solanées, des renonculacées, des papavéracées principalement. Il y a là rassemblées, sur ce point, minuscule eu égard à la surface du globe, des milliers et des milliers d'espèces diverses, d'infinies variétés ; au dessous d'elles, dans le peu de sable ou d'humus sur lequel elles poussent, jusqu'au milieu même des fentes obscures et noires du roc, se rencontrent des lichens, des conferves et des champignons vénéneux ; toute une cryptogamie et une phanérogamie diabolique, en un mot.

Et, dans cette oasis vraiment luciférienne, la vie animale pullule, représentée par des scorpions blancs et noirs et des centipèdes plus venimeux encore. De ci, de là, un vautour, un pigeon sauvage, un épervier, quelque aigle, fatigués, se posent ; mais ils se sauvent aussi et, apeurés, dans un grand coup d'aile, poussant à travers l'espace un long cri rauque d'effroi, dont frémissent un instant les échos.

C'est un autre coin de Gibraltar, et d'une autre physionomie, on le voit.

D'où vient toute cette florescence inattendue en cet endroit, et dont on ne retrouve l'exemple, en de telles conditions, en aucun autre lieu du monde ?… N'est-ce pas, bien évidemment, de la proximité des suppôts de Satan, des graines toxiques qui se sont envolées de cet antre à poisons, inconnu jusqu'à ce jour, mais qui se révèle a qui sait comprendre et expliquer ?

Antre inconnu, ai-je dit ?… Oh ! pas tant que cela, certes. Le mot exact est : volontairement inaperçu… Car nous sommes ici à deux pas des sentinelles anglaises, sous les premières galeries de défense creusées dans le roc, et, sur notre tête même, surplombe la gueule d'un canon.

On le voit, si l'Anglais partout ouvre la gueule et montre les dents, ici il ferme du moins les yeux !…

Mais Joë Crocksonn m'invite à rentrer dans le rocher, par une étroite ouverture ménagée a l'autre bout de la bordure supérieure du semi-entonnoir. C'est une nouvelle galerie dans laquelle nous nous engageons, celle-ci en escalier rapide, taillée dans la pierre, à l'intérieur ; il est, néanmoins, assez bien éclairé, par de nombreuses et étroites meurtrières, invisibles du dehors.

Nous montons, nous montons toujours.

Allons, encore un effort, nous allons arriver. Nous voici près de la tour, commencée par le général O-Hara, censément pour surveiller et porter la vue jusqu'à Cadix même, mais qui était bien plutôt — sa forme et son architecture l'attestent — un monument maçonnique, une vaste pierre cubique du culte de Lucifer, marquant que tôt ou tard celui-ci tenterait de nouveau d'escalader le ciel. Cette tour, à cette hauteur vertigineuse, était la marque, la preuve de pierre d'une étape, tout au moins le symbolisme évident de l'orgueil du Maudit.

Deux fois foudroyée, pendant qu'on la construisait, elle n'a jamais pu être achevée. En ruines informes maintenant, pierre à pierre, brique à brique, elle s'écroule lentement et s'effrite en poussière au vent de la mer.

Les habitants lui ont donné le nom de « tour Saint-Georges », peut être à dessein, puisqu'elle enseigne que finalement le démon, dans ses révoltes, est toujours terrassé. Aujourd'hui, — ce que les gens de la ville ignorent, — c'est une simple cheminée du laboratoire à crimes, un vasistas de Lucifer, au travers duquel il me semble qu'il doit parfois, mélancolique et rêveur, laisser errer son œil glauque et trouble dans les profondeurs limpides du bleu firmament de Dieu.

Je parviens enfin, avec Crocksonn, aux salles du laboratoire. L'ensemble est bien petit, si on le compare à la masse formée par la réunion des ateliers. Le laboratoire est situé fort au-dessus des forges, et, comme j'ai bien observé, sans en avoir l'air, le chemin parcouru, comme je me rends assez exactement compte des montées, des coudes de galerie, des divers changements de direction, j'estime que l'emplacement affecté aux œuvres de toxicologie doit être, mais à une énorme distance, superposé à la partie du bas où se trouvent la Chambre du Milieu, la salle quadrangulaire et le couloir d'entrée des locaux secrets. C'est là ce que je me dis, en pénétrant dans le laboratoire.

Ici, nous n'avons plus affaire à des brutes. Les employés de la fabrique de poisons sont tous gens intelligents ; des criminels, cela va sans dire, mais choisis parmi l'élite ; hommes dévoyés, dont la science s'est portée vers le mal. Maître Joé me montre, entre autres, un notaire coupable d'innombrables faux, qui s'est maintenant adonné avec passion à la chimie.

Ici, ces travailleurs scélérats ne sont plus désignés par des noms de démons. Ils sont en tout au nombre de vingt-et-un. Le directeur de laboratoire porte le nom de deux des lettres de l'alphabet sacré du Ma gisme : il est le frère Athoïm-Olélath ; ce qui équivaut à « Alpha-Oméga ». Les autres portent les noms des vingt autres lettres du même alphabet ésotérique ; ils sont le frère Beïnthin, le frère Gomor, le frère Dinaïn, le frère Eni, le frère Ur, le frère Zaïn, le frère Hélétha, etc. En d'autres termes, ils n'ont plus de personnalité ; ils sont enregistrés jusqu'à leur mort et ne

vivent que sous une lettre-matricule ; à leur décès, on leur trouve un remplaçant, qui est immatriculé sous la lettre du défunt et qui la porte à son tour, au lieu de son nom, au lieu même d'un sobriquet.

Ces toxicologues impersonnels sont, comme les ouvriers des forges et ateliers, assujettis à l'internement dans Gibraltar ; mais leurs cavernes particulières ont des annexes pour le logement, avec tout le confortable moderne. Ils constituent une sorte de communauté de criminels savants, si l'on peut s'exprimer ainsi, une congrégation diabolique à demi-cloîtrée. Tantôt l'un, tantôt l'autre vont se promener en ville, pour se donner l'illusion d'un simulacre de liberté, ou pour acheter des menus objets à leur caprice, des bagatelles, des fantaisies, linge et vêtement. Chacun a sa cellule, chambre coquette, d'un certain luxe, installée de façon à assurer à l'occupant toutes les aises, toutes les commodités.

On comprendra qu'au sujet des produits de ce laboratoire infernal je demeure très réservé. Athoïm-Olélath m'a montré un manuel, dont les formules ne peuvent être reproduites dans un ouvrage s'adressant à la masse du public.

Ah ! les empoisonneurs palladistes n'en sont plus, ainsi que je le disais en commençant ce chapitre, à la *Manna di San Nicola di Bari*. Ils obtiennent des poisons par des procédés d'une simplicité extrême ; telle chose qui est de l'usage le plus courant, et que je me garderai bien de nommer, mêlée à tel mets pendant sa cuisson, engendre un toxique terrible, qui foudroie la personne ayant absorbé quelques bouchées du plat, et cette personne succombe avec tous les symptômes d'une mort subite naturelle ; le médecin, appelé pour constater et pour faire sa déclaration, constatera et déclarera, par exemple, une hémorrhagie cérébrale, de la meilleure foi du monde : aucun soupçon ne sera possible, attendu que l'assassin, ayant avalé auparavant tel contre-poison du laboratoire palladique, se sera assis à la même table que sa victime et aura mangé du même plat impunément.

Ce que je dis là est uniquement pour donner un aperçu de la science abominable des mystérieux toxicologues de Gibraltar.

Il n'y a pas à en douter, la main de Satan est là, dans ces travaux exécrables, inspirant ces études d'une perversité sans nom. Toutes les découvertes de la vraie science sont examinées, fouillées, puis utilisées pour

des recherches et des découvertes nouvelles, dans un but exclusivement criminel.

Souvent même, c'est le laboratoire de Gibraltar qui arrive bon premier dans le concours des chimistes chercheurs, en ce siècle : mais cela, personne ne le sait ; le Palladisme ne proclame pas ses découvertes scientifiques, il les garde pour lui, c'est-à-dire il les réserve pour ses crimes inconnus, défiant toute constatation des causes.

Ainsi, il y a beau temps que la microbiologie n'a plus de secrets pour Athoïm-Olélath et ses sous-ordres. Pasteur isole, étudie, cultive les microbes dans des milieux stérilisés, et, par ce procédé de culture, il a pu atténuer leur action morbide ; c'est ainsi que ce véritable et honnête savant, profondément chrétien, explique son système. Les chimistes du Palladium, eux, font tout le contraire depuis leur installation à Gibraltar : ils cultivent les microbes pour avoir constamment sous la main de quoi répandre à volonté tel ou tel fléau dans telle ou telle contrée, sur un ordre venu de Charleston.

Quand je pris congé de lui, le directeur du laboratoire occultiste m'offrit, comme cadeau que je ne pus refuser, une simple petite fiole, de la contenance de quelques centilitres à peine ; il y avait là-dedans de quoi provoquer, dans une ville de deux millions d'habitants, comme Paris, un choléra plus meurtrier que celui qui a sévi à Hambourg en 1892. De mon bord, j'ai jeté le lendemain la fiole maudite, avec un plomb, au fond de la mer.

Tenez, voici la salle où opèrent les frères Sichen, Caïtha et Rasith. Que voyez-vous ? des cornues, des alambics, des appareils à cristallisation ou à distillation ? Non, rien de tout cela ; mais uniquement des râteliers supportant des milliers et des milliers de tubes, pleins de bouillons de culture microbiens. Sichen, Calïha et Rasith sont les conservateurs de la peste, du choléra et de toutes les épidémies.

Le diable maintenant s'est fait bactériologiste ; quelques études suffisent à ses suppôts pour mener à bien leurs opérations. Grâce à des médecins, indignes et coupables, ses auxiliaires et ses affidés, la Ré-Théurgie Optimate, qui constitue le satanisme maçonnique, fera avaler, quand elle voudra, à ceux et celles qu'une condamnation des chefs occultes aura

désignés, des cultures de microbes, pour leur donner la fièvre typhoïde, par exemple, ou toute autre maladie contagieuse ; la secte infernale s'en débarrassera ainsi sans trace et sans que, par conséquent, on puisse l'accuser.

Je dois dire, à la vérité, qu'elle n'est pas encore entrée carrément et d'une façon absolument générale dans cette voie. Oh ! ce qui la retient, détrompez-vous, ce n'est pas la peur du crime, mais la crainte de donner à nombre de ses adeptes, ayant des tendances à exagérer leur zèle diabolique, un trop facile moyen de s'amuser bêtement, si l'on peut dire, et de donner l'éveil par la multiplicité des épidémies qu'elle provoquerait ainsi.

Et puis, il est bon de l'ajouter, elle sait que ce procédé est aléatoire, dans bien des cas particuliers. Les empoisonneurs, dont Gibraltar abrite le repaire, sont loin d'ignorer qu'il ne suffirait pas à un homme d'avaler une culture (même pure) de microbes de telle ou telle maladie, pour la contracter sûrement, et, en tout cas, l'ayant contractée, pour en mourir : ils savent qu'une première atteinte vaccine, donne l'immunité ; on a exceptionnellement deux fois la fièvre typhoïde ou le choléra ; l'homme, dès lors, leur échappe et s'en rit. Il suffit aussi d'un léger degré d'acidité digestive, de quelques gouttes d'acide chlorhydrique dans un verre d'eau, pour annihiler du coup l'action de la culture, la stériliser, la rendre parfaitement inoffensive.

En réalité, la maçonnerie du crime tâtonne encore dans la mise à exécution de ses projets scélérats. Satan a beau, fanfaron infernal, prophétiser dans les triangles, par les esprits qui y apparaissent ou par l'intermédiaire de ses Vocates Élus ; il trompe audacieusement ses fidèles, et ses hésitations dans la voie où il a engagé la toxicologie sectaire le prouvent ; il sait fort bien, au fond, malgré son orgueil de révolté, que l'avenir appartient à Dieu et à Dieu seul.

À ma sortie du laboratoire, je fus accompagné, non seulement par maître Joë, mais aussi par Athoïm-Olélath, personnage indéchiffrable, énigme vivante ; Crocksonn lui-même n'a pas su me dire quelle individualité existe sous ce pseudonyme formé de deux noms de lettres magiques.

L'Athoïm-Oléleth actuel a le type oriental mâtiné d'européen ; il parle toutes les langues ; il est d'une intelligence hors ligne ; il ne sort jamais des

cavernes mystérieuses, où il circule dans un accoutrement qui participe à la fois du costume turc et du costume indien ; ses sous-ordres ne l'ont jamais eu parmi eux au réfectoire, et Crocksonn m'a affirmé qu'on n'a jamais vu un servant quelconque lui monter à manger dans son appartement réservé : enfin, toujours jeune, gardant l'apparence du même âge (entre trente et trente-cinq ans), ne vieillissant pas, ne prenant pas une ride, il est là cependant depuis la fondation du laboratoire ; tous passent, sont libérés ou meurent ; lui seul reste, réfractaire aux plus légères maladies. Est-ce un homme ? est-ce un démon ? C'est là un problème qu'il me fut alors impossible de résoudre.



Athoïm-Olélath, dans son officine de bactériologie, au grand laboratoire occultiste de Gibraltar.

Je rencontrai encore le frère Sandeman, entre les mains de qui je fus enchanté de me débarrasser de mon bouquet diabolique. Il en avait reçu un pareil, quelques semaines auparavant, le jour de son arrivée ; il fut on ne peut plus heureux de ce que je lui offris le mien, pour faire pendant. Aujourd'hui, les deux bouquets ornent l'autel du Baphomet, au siège du Suprême Conseil du 33e degré écossais de Londres (salle des initiés sans l'anneau).

En prenant congé d'Athoïm-Olélath, je pensais à mon guide, qui m'attendait dans la première chambre de la grotte et qui devait commencer à se demander s'il aurait à revenir le lendemain pour rechercher mon cadavre ; il y avait, en effet, un peu plus de deux heures que je l'avais quitté, en m'efforçant de le rassurer. Il me paraissait bien difficile d'effectuer mon retour vers lui en moins d'une heure et quart ; car, sauf la station obligatoire à la salle d'honneur, je n'avais pas perdu de temps.

Heureusement, Crocksonn m'avait réservé une surprise, agréable celle-ci. Un ascenseur établit une communication des plus rapides entre la sortie du laboratoire et l'entrée des forges, côté de la salle quadrangulaire ; on n'a donc pas à refaire tout le chemin parcouru depuis la salle d'honneur, située à l'extrémité des ateliers, jusqu'aux officines de toxicologie. L'ascenseur nous descendit à la comptabilité, placée à deux pas des premières forges, sur la gauche ; maître Joë, me disant adieu, me montra tout auprès la plate-forme du couloir d'arrivée.

Un contre-maître me raccompagna, ouvrit la glissante porte de fer, qui est la uniquement pour supprimer le courant d'air, lequel, s'il était permanent, trahirait le secret de l'étroite communication existant entre la Chambre du Milieu et la salle quadrangulaire ; et finalement, je redescendis par l'échelle de corde, que le frère spœléïque retira aussitôt que j'eus mis pied à terre.

En peu de temps, je regagnai la première chambre ; mon bonhomme de guide, en me revoyant vivant, ne pouvait en croire ses yeux.

Le lendemain, à pareille heure, j'étais déjà bien loin de Gibraltar.

Et maintenant, si cette excursion tente quelqu'un de mes lecteurs, il lui sera facile de la faire. Je recommande, avant tout, la prudence : ne pas flâner dans la ville, ne pas s'y faire remarquer ; se mettre immédiatement en rapport avec un guide et demander à visiter les grottes San-Miguel, que tous connaissent ; une fois dans les grottes, bien se conformer à mon itinéraire, qui est d'une exactitude absolue ; se munir d'une canne à rallonge, pourvue d'un crochet, pour faire tomber l'échelle de corde, qui est au bord de la niche, entrée du couloir secret ; éteindre sa torche, quand on sera à la porte de fer, et ne pas la rallumer, bien entendu, une fois la porte refermée ; se glisser lentement et à plat ventre dans le couloir, dès que l'on apercevra le feu des forges ; on pourra arriver ainsi jusqu'à la plate-forme, et de là on distinguera très bien les premiers ateliers et leurs ouvriers au travail ; mais il ne faudra pas songer à aller plus loin, même en étant armé de plusieurs revolvers chargés.

1. ↑ Il m'est impossible, ici, de préciser. Le Rite Spœléïque étant une branche du Palladisme, spéciale à Gibraltar, il n'en existe qu'un rituel unique, manuscrit, entre les mains du chef du laboratoire, le frère Athoïm-Olélath. N'ayant plus rien à faire désormais avec les spœléïques, j'aurais fait naître des soupçons, si j'avais demandé à copier ce rituel volapuk.

QUATRIÈME PARTIE

LE MAGNÉTISME OCCULTE

CHAPITRE XVIII

Les débuts du Spiritisme.

Sous le titre général de *Magnétisme Occulte*, je vais traiter successivement la question du spiritisme et celle des démoniaques mis en opposition avec les hystériques.

Toutefois, je dois prévenir le lecteur tout d'abord que le mot de « magnétisme », pris dans le sens littéral, ne signifie plus rien aujourd'hui, c'est-à-dire maintenant qu'on l'applique indifféremment à tout ce qui est ou paraît merveilleux, aussi bien en matière de tables tournantes et parlantes qu'en matière d'hypnotisme, de somnambulisme, etc. Le système des passes magnétiques, la théorie du fluide nerveux, toutes ces sottises ont fait leur temps et n'appartiennent plus qu'au pur charlatanisme.

Néanmoins, j'ai cru devoir conserver ce mot de « magnétisme » dans le titre général de ma quatrième partie, parce qu'il a le grand mérite de désigner au lecteur de quoi il va être question ; d'autant plus que ce qui nous préoccupe, c'est surtout l'occultisme qui, dans notre société, prend tous les masques, et que souvent un médium luciférien, c'est-à-dire un individu en réel état de possession diabolique, se donne comme magnétiseur dans les réunions où sa nature démoniaque doit être tenue cachée.

Quant aux faits surprenants, qui sont l'objet de l'étude des savants et qui appartiennent à la science humaine, ils n'ont rien à voir avec le soi-disant fluide magnétique ; qu'on le sache bien. Des fonctions absolument physiologiques, des phénomènes d'inhibition dans les centres nerveux, une action automatique provoquée ou naturelle, tels sont les facteurs du magnétisme de nos jours ; et là où les explications scientifiques s'arrêtent, commence le domaine de l'inconnu, du surnaturel.

Je commence par le spiritisme proprement dit.

Vers la fin de l'année 1848, à Hydesville, petit village du comté de Wayne, état de New-York (Amérique), une petite fille de la famille Fox, de pauvres gens, entendit un beau soir des coups frappés dans un mur.

Prise de frayeur, elle courut appeler les siens, lesquels à leur tour convoquèrent tout le village. Tout le monde put se rendre compte que ces coups ne résultaient pas d'une hallucination, mais que réellement l'oreille percevait très nettement une série de petits chocs frappés sur le mur en question et dont ce dernier résonnait.

Grand émoi, on le conçoit, chez des gens simples et faciles à interloquer. Mais là ne devait pas s'arrêter le phénomène. Tout de suite, en effet, aux coups s'ajoutèrent des voix, des plaintes, puis des cris aigus, et en définitive on apprit qu'un nommé Charles Roya ou Royer avait été assassiné au temps jadis, dans cette maison, et les Fox dirent et firent croire que son *esprit*, revenu sur la terre, hantait cette ancienne demeure et demandait des prières pour le repos de son âme.

Pourquoi l'esprit de ce Royer, assassiné un siècle environ auparavant, a-t-il attendu la fin de l'année 1848 pour réclamer avec instance ? Il y a là évidemment dans l'histoire, — car c'est de l'histoire et non une histoire que je raconte, — une lacune regrettable. Quoi qu'il en soit, le spiritisme était… comment dirai-je, inventé ? Non, mettons : révélé.

Je sais bien, et les esprits chagrins ne manqueront pas de l'objecter, tant il est vrai qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil, je sais bien, dis-je, que Pline le Jeune (on le voit, cela remonte haut) avait été le premier à raconter cette même histoire, sans le nom de l'assassiné cependant ; je sais bien aussi que les catholiques, les vrais catholiques, ceux qui tiennent pour seul enseignement sûr la doctrine émanant de Rome, rappelleront que le clergé

refusa obstinément à cette époque d'intervenir, de se mêler de ce qu'un évêque alors qualifia de *honteuse superstition et supercherie*, et que d'un autre côté la justice, moins accommodante et gardienne d'ailleurs du repos public, mit la main sur un petit garçon nommé Pater Waud, lequel fut absolument convaincu d'être l'auteur des dits bruits ; ils étaient, d'ailleurs, très ingénieusement par lui produits, au moyen d'une balle de plomb au bout d'une longue, très longue ficelle, qu'il manœuvrait, couché dans les combles de la maison, à travers le tuyau de descente des eaux.

Cette même justice, qui, on va le voir, ne respecte ni l'âge ni le sexe, mit du même coup la main sur la sœur de la petite fille qui avait la première entendu les coups frappés, et il fut démontré que, ventriloque précoce et habile, M^lle^ Marguerite Fox s'amusait à mystifier les siens et ses contemporains.

Devant le tribunal, les deux jeunes gens firent les aveux les plus complets, répétant jusqu'en ses menus détails, devant le juge d'abord, au siège même de la cour, puis à leur domicile dans le village, l'aimable fantasmagorie que l'on sait.

Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ; aussi le juge ne fouetta-t-il personne : il renvoya tout le monde dos à dos, ce en quoi il eut tort, à mon avis tout au moins. Mais aussi, qui aurait pu prévoir que cette fumisterie de village allait rendre fous des milliers et des milliers d'individus ?

Fin comme l'ambre, le père Fox vit cependant qu'il n'y avait rien à faire en face d'un juge plus fin que lui : il s'expatria avec sa smala et s'en fut à Rochester où, mieux stylés, les deux enfants continuèrent ou plutôt reprirent leur petit commerce, avec un gros succès cette fois.

Des phénomènes abracadabrants se produisent alors, qui montrent que la balle de plomb de la première manière s'est joliment perfectionnée depuis ; et si Roya ou Royer a définitivement renoncé à réclamer des prières (pourquoi, oh ! mon Dieu ?), des masses d'esprits se manifestent maintenant, qui tous heureusement n'ont rien à réclamer : Auburnon, New-York, Boston, Cincinnati, Saint-Louis, Buffalo, Philadelphie enfin, sont tour à tour infectés du contage. La balle de plomb devient boulet, puis sphère ; elle fait boule de neige : en 1852, l'Amérique compte 30,000 mediums ; en 1854, elle en compte 100,000 environ.

Vous le voyez, maintenant, juge de Wayne, combien vous avez eu tort de ne pas sévir dès le début et de ne pas stériliser en graine l'ivraie qui depuis a poussé si vite et si bien !

De l'Amérique, la contagion n'allait pas tarder à se répandre en Europe ; les bêtises vont vite, on le sait, et tout de suite aussi, il se trouvait un homme qui allait codifier, commenter, expliquer, traduire les phénomènes et leurs lois. Nommons-le, c'est Allan-Kardec (de son vrai nom : Rivail).

Allan-Kardec n'y va pas par quatre chemins ; tranquillisez-vous, bonnes gens, la doctrine, la voici :

Après la mort, nos âmes quittent la dépouille mortelle et s'en vont où Dieu les envoie. Cela, me direz-vous, c'est classique, c'est de foi, et il n'y a pas besoin de se lever de bonne heure pour l'inventer. — Mais, et c'est ici où l'ingéniosité d'Allan-Kardec se révèle tout entière, — l'âme au lieu de se servir du corps qu'elle a, j'ose dire sous la main, et que le bon Dieu en définitive lui a donné pour agir et s'exprimer, se sert d'un intermédiaire, le *peresprit*, c'est-à-dire quelque chose qui n'est ni chien ni loup, ni chair ni poisson, un garçon d'extra, quoi ! J'avoue qu'ici je me perds. Mais ce n'est pas tout ; ce peresprit, au lieu d'aller trouver l'âme ou de rester bonnement avec le corps, prend une forme, se concrète, puis profite de cela pour se promener librement, et, n'était la grossièreté de la comparaison et du mot, « chahuter mollement dans l'espace » ; et c'est le peresprit qui donne lieu aux phénomènes du spiritisme (*peresperitisme* alors ?), qui frappe, cogne, brame, geint, gifle, éternue et souffle, tout impondérable qu'il soit.

Voyons, monsieur Allan-Kardec, voyons, tout cela, c'est très joli ; mais, permettez-moi cette simple observation : croyez-vous que, si votre peresprit existait vraiment, nos livres saints, notre Écriture, notre dogme révélé, les enseignements de notre sainte mère l'Église catholique ne nous en eussent pas parlé ?

Vous savez, je ne voudrais, en aucune façon, faire de la peine à votre peresprit, qui doit joliment souffrir, à cette heure, de se voir ainsi vitupéré. Mais franchement, là, entre nous, quelle qualité avez-vous pour dogmatiser ainsi et me dire : *post hoc, ergo propter hoc ?* Moi, parce que catholique, je ne reconnais d'infaillible que le Pape et les évêques, parlant en son nom, et cela par la raison naïve qu'ils parlent au nom de Dieu, que je le sais

pertinemment, que tradition, révélation, tout me le dit, me le crie, m'en fait foi. Mais vous, monsieur Allan-Kardec, voulez-vous me permettre de vous demander au nom de qui vous parlez ?

Si vous ne me le dites pas, peut-être vous le dirai-je, moi, dans un instant ? et nous serons deux à causer alors, ou trois même, si je compte… l'*autre*.

Quoiqu'il en soit, transporté d'Amérique en Europe, le spiritisme y courut aussi des chances diverses. L'ébénisterie, d'abord, lui dut beaucoup. Des gens, en effet, s'avisèrent de faire tourner des tables ; ce qui se pratique encore, quoique moins. Mais l'affaire dite des photographies spirites vint, au lieu de le tuer sous le ridicule et le dol, lui donner un regain nouveau.

Les 16 et 17 juin 1875, en effet, hier par conséquent, un procès curieux se jugeait à Paris devant la septième chambre. Trois escrocs, les nommés Leymarie (le successeur propre, entre parenthèses, ou sale, comme on voudra, d'Allan-Kardec), Firmann et Buguet, se livraient au petit truc suivant : non contents de faire tourner des tables, des pipes, des sabres, et la tête aux bons nigauds, ils voulurent photographier l'imbécillité humaine ; et ce problème, ils arrivèrent à le résoudre promptement.

Ils amenaient le bon nigaud à leurs séances de peresprit funambulesque, et, à la sortie, ils lui persuadaient qu'il lui fallait la photographie de sa sœur, par exemple, morte l'an dernier, c'est-à-dire le portrait pris instantanément du peresprit de sa sœur.

L'autre buvait comme du lait et savourait même le boniment ; et moyennant les métaux (ici, on le voit, nous côtoyons la maçonnerie), moyennant, dis-je, les métaux, on opérait, ou plutôt on l'opérait.

Placé devant l'objectif de Buguet, le photographe, on lui « tirait » son portrait comme dans les foires ; puis, sous prétexte de manipulations, on portait le cliché dans un arrière-laboratoire, où Leymarie, qui avait au préalable fait causer le bon nigaud, désignait à Firmann une des nombreuses poupées rangées dans un placard, la tête entourée d'une gaze, ressemblant à la sœur du jobard. On enquillait la tête gazée sur un mannequin, et, crac ! on prenait une épreuve. On faisait très lestement une troisième opération, pour obtenir la photographie spirite désirée. Cinq minutes après, le bon nigaud se trouvait en présence d'un cliché le représentant et lui donnant en

même temps, à côté ou derrière lui, le peresprit de sa sœur, ressemblance garantie trois ans. Chose curieuse, le bon nigaud la reconnaissait toujours, cela ne ratait jamais. Il y eut, cependant, quelques-uns de ces bénévoles portraicturés qui se fâchèrent, mais uniquement sur la question du prix, et ce sont leurs réclamations qui firent découvrir le pot aux roses : il paraît que Leymarie « était dur aux métaux » ; vingt francs, cinquante, cent, et jusqu'à deux cents francs. Cela coûtait cher, on le voit, la ressemblance garantie trois ans d'un peresprit de sa sœur !

Bref, la justice s'en mêla. On le croira ou non, mais pas une, pas une, entendez-vous, des dupes ne se plaignit d'avoir été volée sur la ressemblance. Cela paraît fantastique ; eh bien, cela est. Ou eut beau, au tribunal, leur montrer et mannequin et tête, leur « débiner le truc », comme on dit en argot, rien n'y fit. Plaignants quant aux métaux, ils restèrent spirites convaincus quant à la ressemblance, et nul ne parvint à leur faire sortir de la caboche que le peresprit de leur sœur était bien dûment photographié là.

Leymarie, Buguet et Firmann furent condamnés à l'amende et à la prison, comme de simples fripons qu'ils étaient… Vous croyez peut-être que cela a troublé leur commerce, peresprit que vous êtes ?

En aucune façon.

Leur chef Leymarie continue officiellement et ouvertement son commerce de peresprits ; il tient boutique et journal, et il continue l'œuvre d'Allan-Kardec.

Voilà racontées, en deux mots, la genèse et l'histoire du spiritisme ; tout cela date d'hier, de 1848, et est un produit du puffisme américain. Ce qui le condamne irrémédiablement, à mon avis, c'est qu'il n'a pas progressé depuis. Si Leymarie est resté aussi canaille, pour ne parler que de ce chef des pseudo-spirites parisiens, il n'est pas devenu plus malin, plus spirituel pour cela.

Ce sont toujours les mêmes idées, les mêmes théories, les mêmes manœuvres qui s'effectuent, seulement devant des imbéciles nouveaux.

La théorie d'Allan-Kardec fait toujours autorité. On n'y a rien ajouté, ni rien retranché. Le peresprit tient toujours la corde, tandis que sur lui le

médium s'est greffé. Voyant, auditif, graphologue ou tout autre, le médium pseudo-spirite n'agit que par l'intermédiaire du peresprit.

Nous sommes donc là, on le voit, en présence d'une chose commencée par une jonglerie comme dans les foires, continuée, comme dans les foires encore, par de la photographie en plein vent. Mais tout cela n'empêche pas de nombreux adeptes d'y croire et d'y croire sérieusement, tant l'esprit humain est ainsi fait qu'il apâte le merveilleux.

Le peresprit est entièrement entré dans nos mœurs. D'aucuns qui ne croient pas en Dieu, croient au peresprit comme ils croient au sel renversé sur la nappe ou aux couteaux en croix. Esprits forts à rebours.

Moi, le lecteur le sait, je ne fais pas de théorie, je n'abstrais pas des quintessences, je raconte des faits que j'ai vus ; et si, catholique jusques aux moelles, parce que croyant, devant les mystères que la Sainte Église me révèle et que je sais divins, je m'incline, prononçant humblement, mais à haute et intelligible voix, mon *Credo*, je déclare néanmoins, hautement aussi, que je n'en perds pas pour cela mon libre arbitre, ma volonté qui me rend responsable devant Dieu, et à cause de cela j'ai le droit d'examiner sérieusement et de faire passer au crible de la science et de l'expérience ce que me disent ceux auxquels personne n'a donné qualité pour me parler et qui pour paroles d'Évangile veulent me faire avaler des sornettes d'Amérique et frapper mon cerveau avec des coups donnés sur un mur.

Je suis de ceux qui n'écoutent, ne croient, et ne craignent que Dieu.

Le lecteur me pardonnera ce préambule, je l'espère ; peut-être même choquera-t-il quelqu'un. Je sais, en effet, qu'il y a, parmi les catholiques, quelques bons esprits égarés dans le domaine du spiritisme, lequel n'est pas, qu'ils le sachent bien, celui de l'esprit. Ceux-là sont, ou victimes de la supercherie, ou, ce qui est plus grave, victimes du diable. Je prie Dieu, ardemment, que ce que je vais leur raconter leur ouvre les yeux.

CHAPITRE XIX

Les pseudo-spirites.

C'est à Berlin que j'ai vu pour la première fois, *et de près*, ce qu'est le *véritable* spiritisme, et qu'il m'a été donné de toucher du doigt ce qui le différencie du pseudo-spiritisme. Voici comment :

C'était, il m'en souvient comme si le fait s'était passé hier ; un soir, je sortais d'un aréopage libre de Kadosch qui s'était réuni pour la circonstance chez un des membres influents de la secte, demeurant au quartier de Moabit (alors non encore achevé), dans une petite rue, sorte d'impasse, aujourd'hui bâtie de maisons neuves.

Rien d'important ne s'était fait ce soir-là, si ce n'est des papotages de concierges en délire, dont l'orateur le plus inépuisable était un polonais, le frère Kryzanowski (est-ce un parent du Sigismond Lacroix de Paris ? je ne sais ; je le vois toujours, un grand diable à la trogne rubiconde, à la tignasse ébouriffée, et qui postillonnait en parlant, à s'en mettre la figure dans les mains) ; il nous avait_débité tout un laïus, demi-polonais de Cracovie, demi-platdeutsch, auquel personne n'avait d'ailleurs rien compris, mais qui, paraît-il, au dire tout au moins du frère Hugo Wachtmann, président de la réunion, avait trait à la question de la fraternité universelle des peuples et lui donnait une solution des plus remarquables.

Dire ce qu'on avait dormi pendant le laïus de l'ex-faucheur polonais, le lecteur le suppose aisément ; lui raconter l'aspect de cette petite salle à manger où nous étions réunis autour d'une grosse table dans une atmosphère empuantie de choucroutes aigres, desservies dans le buffet aux portes entr'ouvertes, saturée d'haleines chaudes d'alcool de Silésie, parmi lesquelles le polonais postillonnait énergiquement ; le lecteur s'en fera une idée complète en se représentant un nuage épais et gris, produit par la

fumée des pipes en porcelaine, à travers lesquelles nos têtes s'estompaient comme en un fin brouillard, tandis que la lumière de l'unique lampe suspendue au plafond, et qui nous éclairait, scintillait floue, entourée d'une auréole, comme le soleil par un brouillard d'hiver.

Puis, au mur, une grande silhouette se détachait, — on eût dit l'ombre même du diable, — le polonais toujours, agitant comme de gigantesques pattes d'araignée ses grands bras terminés par d'interminables mains. Tout cela, au milieu de son ronchonnement monotone, coupé par intervalles de petits ronflements plus discrets et mal retenus de dormeurs, lâchés parfois en un gigantesque renaclement ou en de petits à-coups de respiration gênée et doucement sifflée et un silence momentané.

Drôle de réunion, n'est-ce pas, pour des gens qui passent pour toujours maléficier ? Mais d'abord, ce n'était pas une réunion officielle en loge, mais bien plutôt une soirée, donnée en l'honneur du passage par hasard à Berlin de quelques frères de divers rites, dont j'étais. Et puis, que voulez-vous ? bien que maçon et sataniste, ou ne peut pas toujours cabaler ; la nature et la bêtise naturelle, l'abrutissement inné de la race prédominent quelquefois la méchanceté, surtout quand on est allemand.

C'était là le cas, ce soir-là.

Il ne s'était donc rien passé, si ce n'est qu'une dose massive d'abrutissement teutono-polonais nous était tombée sur la tête.

Jugez dans quel état nous étions tous à la fin !

Heureusement, à un moment, le polonais avait disparu, ma foi, je ne sais plus où ; après avoir cherché un instant sous la table où cette race se réfugie en général volontiers, j'avoue que ni les uns ni les autres nous ne pensâmes plus à lui, heureux d'en être débarrassés. Seul, l'excellent Wachtmann, un peu bien plein de bière, à vrai dire, devenu lourd et pâteux de langue, répétait comme si un tic l'avait subitement pris :

— Mais ou est donc l'excellent polonais ? (*Aber woher ist nur der liebliche pole ?*)

Nous fuîmes, c'est le cas de le dire, pendant que dans les escaliers jusque dans la rue retentissait à nos oreilles la phrase de l'autre cherchant toujours son polonais… L'a-t-il retrouvé depuis ? La chose est certaine, car certainement le polonais ne s'était pas évaporé. Fasse le diable, en tout cas,

qu'il l'ait retrouvé vite ; car, si depuis il le cherche toujours et si toujours aussi il répète sa phrase : « *Aber woher ist nur der liebliche pole ?* » et s'il ne s'est pas arrêté de la dire, avec l'obstination si connue des allemands, il y a de cela quelques années, vous savez, et le Wachtmann doit commencer à être fatigué.

Donc, nous avions fui, et un peu au hasard du groupement. Maintenant, nous descendions la rue, silencieux d'abord, baillant à nous décrocher les mâchoires, et nous ébrouant comme chevaux fatigués.

Il y avait déjà quelque temps que nous marchions, un demi-quart d'heure et plus, peut-être, lorsque (je longeais seul, les mains dans les poches, la bordure du trottoir, pensant je ne sais plus à quoi, peut-être à rien), lorsque, dis-je, je sentis une main se glisser sous mon bras.

Je me retournai ; c'était un de mes co-invités dont j'avais tout particulièrement remarqué l'admirable et tenace sommeil, et qui, me prenant ainsi par le bras, me dit en excellent français :

— Cher monsieur, bien que je ne sois pas votre compatriote, j'aime beaucoup les Français, et je suis tout heureux, lorsque j'en rencontre un par hasard en pays étranger, de passer quelques heures agréables en sa compagnie… Quelles brutes, n'est-ce pas, continua-t-il, que ces allemands et surtout ce polonais ! quelle gigantesque coquecigrue ! et quelle abominable soirée vous avez du passer là ?

— J'avoue, lui répondis-je, que je me suis ennuyé comme la Pologne tout entière. Vraiment, j'espérais autre chose ; et je regrette bien ma soirée.

— Puisque nous nous connaissons maçonniquement, continuait alors mon interlocuteur, bien que n'étant pas du même rite, permettez-moi de vous présenter le profane qui se cache sous le maçon.

Et me saluant, il dit :

— Le professeur Hans Sundström, de Stockholm, président de la société spirite *la Thornwald*, et membre du groupe des Études occultes de la même ville, de passage en ce moment à Berlin, pour études.

— Le docteur… Bataille, fis-je en le saluant à mon tour, de passage à Berlin, pour son agrément.

La présentation était faite. Nous nous inclinâmes réciproquement.

— Ah ! très enchanté, docteur, me dit alors mon compagnon, j'ai un grand service à vous demander.

— Parlez, répondis-je, et très heureux de pouvoir vous être agréable.

Eh bien, voici ce que c'est : il doit y avoir ce soir etjusque fort avant dans la nuit, réunion et expériences au gymnase spirite de *la Germania*, tout près de Unter-den-Linden, à Dorotheenstrasse même, à deux pas du Central Hotel, vis-à-vis de la gare… Il y a là, parmi les brasseries borgnes qui suivent l'Hotel Central, à gauche de la rue en montant vers la station de voitures (*droschen*), l'entrée d'un cercle où se réunissent les spirites un peu en vue de Berlin ; c'est le *herr erste-portier*[1] de l'Hotel Central où je suis descendu, qui, au vu de ma carte, m'a remis une invitation, après m'avoir d'ailleurs préalablement tuilé ; c'est un frère, et d'ailleurs c'est au Central-Hôtel, vous le savez sans doute, que les maçons en mission officielle descendent… Voulez-vous me faire l'honneur et le plaisir de m'accompagner à la réunion dont il s'agit ?… Nous tomberons, vous et moi, sinon en plein pays de connaissances, au moins nous y serons reconnus et bien accueillis ; et peut-être, si j'en crois ce que je sais déjà et ce que j'ai lu des expériences qui se pratiquent à ces réunions, ne regretterons nous, ni vous ni moi, d'avoir assisté à celle-ci, et n'aurons-nous pas perdu notre temps… Quant à moi, avoir un médecin pour compagnon est une chance inappréciable, et c'est moi qui serai votre obligé.

Le lecteur comprendra aisément que je ne me fis pas prier pour accepter l'invitation de mon suédois.

J'étais venu, je l'avoue, à Berlin un peu au hasard, sans autres renseignements que l'adresse du Directoire Administratif (Dorotheenstrasse, n° 27), et je n'avais pas encore eu le temps de me reconnaître et de me retrouver. Quoique n'ayant, cette fois-là, aucune mission officielle auprès du Directoire, il se trouvait que justement j'étais, comme mon suédois, descendu au Central-Hotel ; car, depuis longtemps, je le savais tenu par des frères de la Grande Loge de Royal-Arche ; d'ailleurs, tout le monde y descend, attendu qu'il est en face de la gare, en plein cœur de Berlin et à 200 mètres de Unter-den-Linden.

C'était donc une bonne fortune qui me tombait, que de pouvoir assister ainsi, sans peine ni dérangement, à une de ces réunions que je savais aussi

être très sérieuses et très productives en phénomènes de toute nature, de l'autre côté du Rhin.

Tout en causant, le professeur et moi, nous avions, peu à peu et intentionnellement, semé la bande de bons maçons avec lesquels nous avions commencé la soirée. Il pouvait être dix heures et demie du soir ; et peu à peu aussi, sans nous en apercevoir, nous étions arrivés sur la célèbre promenade, devant le très haut monument commémoratif où Frédéric le Grand se profile à cheval, en grimaçant.

Prendre la Charlottenstrasse, tourner l'hôtel, et en deux pas arriver auprès des brasseries borgnes, fut l'affaire d'un instant.

Ce coin de Berlin est de bonne heure absolument désert. L'immense bâtiment de la gare surplombe en une sorte de place oblongue, où, dans l'ombre, des fiacres stationnent, la lanterne à demi éteinte, fumeuse, avec le cocher endormi. C'est une tranquillité lourde, épaisse, bien allemande et d'une triste obscurité, traversée seulement d'intervalle en intervalle par la lueur réfléchie d'un ornement d'acier qui garnit le casque à pointe du schutzmann (policier) à cheval, à mesure que la lumière d'un gaz s'y joue, lorsque son cheval lui imprime un mouvement du corps.

Sur la porte de l'hôtel, un petit groom sifflotait une marche de fifre.

— *Woher erhaltet sich die vereinigung ?* (où se tient la réunion ?) lui demandâmes-nous.

Il resta un instant ébaubi, la main à la casquette, en murmurant : *weis' nit, weis' nit* (je ne sais pas) ; puis, tout à coup il fit demi-tour et appela le *herr* portier. Celui-ci arriva, fit quelques pas et nous indiqua, le bras tendu, une petite lanterne rouge, falote, qui pendait au bout d'une hampe de drapeau, cinq portes plus loin, dans le même îlot.

Je profitai de la circonstance pour me présenter maçonniquement à mon *erste-portier* et lui exprimer le plaisir que j'aurais à assister, moi aussi, à cette réunion.

— Je n'ai plus d'invitations, nous répondit le fonctionnaire ; mais, si vous voulez prendre la peine de traverser la première rue, là, à deux pas, derrière l'hôtel, et de passer ensuite sur le quai, vous trouverez à gauche le derrière de la Grande Loge *l'Amitié*. En frappant à la porte privée, du côté de l'eau, à peu de distance du pont de Marschall, vous réveillerez mon

collègue le servant-portier, qui d'ailleurs très probablement ne dort pas encore à cette heure, et il se fera un véritable plaisir de vous remettre la carte d'invitation indispensable et qui n'est remise qu'à des frères sûrs ; vous pourrez ainsi assister à cette réunion.

Bien entendu, nous nous empressâmes de mettre à exécution le plan du erste-portier. Tout se passa bien, et, dix minutes après, moyennant un simple baccich de dix groschen (deux sous), j'avais, moi aussi, mon invitation.

C'était un simple carton vert, portant en tête : *Société spirite* La Germania (*Vocates Élus*), donnant la date et l'heure de la réunion, ainsi que l'indication du local, le cirque situé dans l'îlot du Central-Hôtel, et se terminant par la mention : *Carte Personnelle*.

Munis de cette carte, nous redescendîmes le long du quai, jusque vers la gare, et nous revînmes en quelques pas à la petite rue des brasseries, où brillait la lanterne rouge que nous avait montrée le complaisant portier.

Nous nous trouvâmes devant une maison basse à deux étages, surbaissés encore, une de ces maisons comme il s'en voit dans les ruelles ou les impasses en général, toute en briques, avec des rideaux rouges aux fenêtres, à travers lesquelles transparaît un imperceptible filet de lumière. La maison était au fond d'une sorte de cour, fermée en bordure sur la rue par une petite murette de quelques centimètres seulement de hauteur, dans laquelle une grille de bois était plantée, peinte en vert. L'aspect du cabaret borgne, en un mot. Au milieu, la grille formait une porte entre deux bornes avec un simple loquet de fer.

Nous hésitâmes un instant à entrer. Mais notre hésitation fut de courte durée ; il nous était impossible de nous tromper, c'était évidemment bien là. Mon suédois, maintenant, avait des scrupules.

— Comment nous présenter ? disait-il ; devons-nous mettre nos insignes de maçons ?

Mais moi, je ne réfléchissais plus, impatient maintenant d'arriver au but, et ma curiosité vivement surexcitée.

— Entrons toujours, fis-je ; puisque nous avons nos cartes, c'est le principal ; nous verrons bien ensuite s'il est nécessaire, en outre, d'établir notre qualité maçonnique.

Et dans l'obscurité je cherchais le loquet de la porte, et j'appuyais dessus. Mais voilà qu'il ne jouait pas, — que faire ? appeler ? — lorsque en tâtant je saisis un cordon de sonnette ; je tirai à moi, vigoureusement.

Rien ne sonna dans la cour ; car, comme je le compris, le fil de fer communiquait avec la sonnette, un timbre, placé très probablement tout au fond de la maison. Disposition spéciale, pensai-je, pour que le bruit de sonnette ne retentisse pas constamment dans la rue les jours de séance, où à chaque instant de nouveaux arrivants devaient se présenter.

À peine avais-je tiré, en effet, que la porte du fond s'entr'ouvrit, et un gigantesque bonhomme en émergea, criant : *Wer da ?* (Qui est là ?) Comme, bien entendu, nous ne répondions pas, ne sachant que répondre, il s'avança.

Mon suédois lui montra les cartes, lui disant que nous étions, lui et moi, deux spirites étrangers de passage à Berlin, et que nous désirions.....

— *Gût, gût, wohl,* interrompit le géant, *hineintreten sie, meine herren*, (bon, bien, entrez, messieurs) ; — *und der heiliger geist ei gelobt*, ajouta-t-il après un temps et comme avec hésitation (et l'Esprit-Saint soit loué).

Déjà nous étions entrés, et la porte s'était refermée sur nous.

Nous nous trouvions dans un long corridor, étroit, éclairé par deux becs de gaz seulement, d'aspect sale, au sol mal carrelé et qui suait la misère et l'humidité.

Le géant remarqua chez nous un mouvement de surprise. Il sourit en nous disant :

— *Hommei sic mis mir,* (venez avec moi).

Nous le suivîmes. Au fond du corridor, une porte s'ouvrit, donnant sur une seconde cour que nous traversâmes pour nous trouver en face d'une arrière-maison, sorte de grand pavillon, solidement bâti en pierres de taille et contrastant singulièrement avec la pauvreté sordide des bâtisses qui l'environnaient. On eût dit un amphithéâtre de cours d'une faculté.

Sur le fronton de la porte d'entrée était sculptée l'inévitable *Germania* assise, que l'on rencontre en Allemagne à tous les coins de rue.

Nous ne nous trompions pas ; c'était bien dans un amphithéâtre que nous entrions, qui se trouvait ainsi situé, entre la Loge de Royal-Arche et l'Hotel

Central, dissimulé, mais non caché ; et cette espèce de cirque servait alternativement aux maçons, aux spirites et aux sociétés ou *vereins* quelconques, gymnastiques, musicales, ou autres, qui pullulent à Berlin et dans l'Allemagne entière, — cela, bien entendu, lorsqu'aucune troupe de passage n'y jouait ou qu'elle n'était pas transformée alors en concert annexe de l'hôtel.

Le propriétaire louait ainsi sa salle et s'en faisait un revenu très fructueux.

En définitive, nous n'entrions pas là dans un antre souterrain ou secret de l'occultisme, mais dans un local connu, loué par une société connue aussi et qui s'affichait au grand jour.

La Germania spirite de Berlin jouit, en effet, parmi les sociétés congénères ou rivales, d'une légitime réputation ; et je ne sache guère que la *Société des grandes études de l'Est*, de Calcutta, et celle des *Études asiatiques*, de Yokohama, qui puissent rivaliser d'importance avec elle. « *Zùn heiligergeint gchen wir,* nous allons à l'Esprit-Saint », tel est son exergue dont elle orne la vignette de son papier à lettres officiel. On le voit, il est impossible de dire plus clairement ce que l'on veut et quel est le but ; car il faudrait être d'une stupidité hors ligne en spiritisme, pour ne pas comprendre ce qui s'entend par ces mots : « l'Esprit Saint ».

Des gens, très distingués d'ailleurs, et qui occupent une haute situation dans le monde officiel et la science luthérienne allemande, s'honorent de faire partie de la *Germania*. Toute l'École de médecine ou plutôt l'Université entière en est membre active ou correspondante. La *Germania* a des ramifications, des sous-comités d'études et de pratiques dans tous les pays allemands et jusque dans les colonies de l'empire actuellement.

C'est le culte luciférien pratiqué sous le couvert de la science et avec son appui, on le voit.

Je donne tout de suite ces détails rapides, que je ne savais pas, bien entendu, à ce moment, mais que j'ai appris plus tard.

Nous entrâmes. En bas, au bas de l'escalier, un jeune homme, à qui nous nous nommâmes, prit nos cartons verts, en disant à l'un de ses collègues :

— Voici deux étrangers de passage ; conduisez-les, je vous prie, au président.

Nous montâmes l'escalier à la suite de notre guide ; le géant, lui, nous avait abandonnés, et nous fûmes reçus sur le seuil d'une grande salle par un homme d'un certain âge déjà, aux longs cheveux et aux grands yeux bleus un peu en boules de loto, abrités derrière des verres de lunettes en or, d'une finesse remarquable.

Nous lui remîmes nos cartes de visite, sur lesquelles il jeta un coup d'œil rapide, s'arrêtant tout à coup sur le nom de mon voisin.

— Oh ! oh ! fit-il ; notre éminent collègue le professeur Hans Sundström, de Stockholm !… Très flatté, très flatté !

Et il s'inclinait de cette façon compassée et raide avec laquelle le Prussien naît et qu'il ne perd jamais.

— Très flatté ! répétait-il, faisant signe à quelques personnes dans la salle, qui s'empressèrent d'accourir.

Il y eut là, alors, sur le seuil même de l'amphithéâtre, des présentations à n'en plus finir.

— *Der herr professor Hans Sundström, von Stockholm*, disait le vieux ; puis, successivement, autant du moins que j'ai pu retenir les noms au moment où il les prononçait en les présentant au suédois : Otto von Emmenthal, professeur de physique ; Schlagel, assistant du professeur Kopf ; von Rathschwarz Kopfen, médium écrivain ; Beningsen, spirite, professeur à l'école spirite du Thiergarten-Bittermaüe ; Liebermann, etc., etc.

Et chaque fois on s'inclinait. Je dois à la vérité d'avouer que le docteur Bataille[2] passait un peu inaperçu dans ce groupe d'hommes carrés barbus, chauves et lunettés, qui, tous, paraissaient saisis d'une grande admiration pour le herr professor Hans Sundström, de Stockholm, lequel était, en effet, on va le voir, une des lumières du spiritisme suédo-norvégien et peut-être lapon, quelque peu chinois même. Mais tout cela va s'expliquer.

Je fus néanmoins présenté au bloc comme *der hochgeherter herr collegue franzosiche marine artz, docter Bataille* (le très distingué collègue français, médecin de marine, docteur Bataille).

Je décrivis une équerre parfaite, m'inclinant à 45^{e}, tandis que les allemands s'inclinaient de même.

Puis, nous entrâmes dans le cirque.

La salle était complètement garnie. Je regardai attentivement. Pas une figure qui me fût de près ou de loin connue. Des crânes chauves en grand nombre, qui scintillaient, et des lunettes d'or en plus grand nombre encore, qui scintillaient aussi. La salle était, d'ailleurs, très bien éclairée par de nombreux becs de gaz entourés de globes dépolis, étagés derrière les spectateurs et tout autour de l'hémicycle.

En avant, un espace vide, avec des chaises, des guéridons, deux tables massives de chêne, d'autres objets encore, devant une sorte de table ou de chaise derrière laquelle était un tableau noir très grand. Sur la chaise des appareils de physique en grand nombre, dynamomètres, baromètres, sphygmographes, etc., etc., enregistreurs de toute nature, on le voit.

Nous pouvions être là 300 à 400 personnes environ ; à peine deux ou trois femmes, assez jeunes encore et à l'œil intelligent. Onze heures sonnèrent, tintant lentement. Aussitôt, un grand silence se fit, pendant que l'homme qui nous avait reçus à la porte, le président de la Germania, prenait place, descendant des gradins dans l'hémicycle derrière la table. Autour de lui vinrent se grouper, assis, les gens auxquels il nous avait présentés.

Le président déclara la séance ouverte et donna la parole au secrétaire, — un grand escogriffe blond, presque albinos, et d'une maigreur invraisemblable, — pour la lecture du procès-verbal de la précédente réunion, à laquelle d'ailleurs rien ne s'était passé d'important ; les expériences avaient été laissées de côté pour les discussions théoriques filandreuses et en baudruche, dont les allemands ont la spécialité, on le sait.

Le procès-verbal lu et approuvé, le président prit la parole.

« — Très distingués messieurs, dit-il, la science allemande, vous le savez, se flatte d'être et est en effet à la tête de la science du monde entier. Chez nous autres Allemands, rien de spéculatif, rien d'hypothétique, des faits, rien que des faits, toujours des faits. Personne d'entre vous n'ignore que les découvertes de ces dernières années dans le domaine de la physiologie, de l'anatomie et de l'histologie cérébrales et médullaires sont entièrement d'origine allemande, que c'est à l'Allemagne, en définitive, que le monde

doit la connaissance des maladies et des localisations du cerveau et de la moelle.

« Qui avant nous, en effet, avait montré que l'apoplexie était une simple hémorrhagie cérébrale, la rupture d'un anévrysme de la sylvienne, de la grosseur à peine d'un grain de mil ? qui avait découvert cette irrigation du cerveau et partant cette division en territoires ? qui, enfin, avait trouvé et isolé au microscope les cellules pyramidales gigantesques si caractéristiques de la substance grise et par conséquent du mouvement ? Mais je m'arrête, très distingués messieurs, mon rôle n'est pas de vous apprendre ce que vous savez mieux que moi.

« Eh bien, cette méthode rigoureuse que la science allemande a mise au service de l'étude des centres moteurs et idéatifs, au service en définitive de l'anatomie et de la physiologie, elle se propose, par nous, de la mettre au service de l'étude psychologique et physiologique des phénomènes mystérieux du spiritisme dont notre société s'occupe plus particulièrement. Comme pour le reste, avec une méthode précise, rigoureuse, positive, elle va chercher les relations de causes à effets, les coefficients de la production de ces phénomènes.

« Jusqu'à ce jour, vous le savez, le spiritisme, en France comme en Allemagne, plus particulièrement, est laissé aux mains de charlatans ou d'imbéciles (*marktschreier, oder dümesten leüte*) ; ceux-là s'empressent de tenir sous le boisseau les expériences auxquelles ils se livrent et les résultats qu'ils obtiennent et dont ils sont incapables de comprendre les causes. Tout se passe en bavardages et en pratiques de vieilles femmes qui dégoûtent et éloignent de cette branche si intéressante de l'au-delà les gens sérieux aptes à la faire progresser.

« Nous avons ici, dit-il en se tournant vers moi, un de nos collègues français ; eh bien, je m'adresse à lui, et je lui demande si je n'ai pas raison. Nos voisins ont assez de raisons justes et légitimes de s'enorgueillir de leur science, pour convenir que chez eux aussi, comme chez nous d'ailleurs, grouillent à côté d'elle des tourbes de fripons et d'exploiteurs. Tenez, par exemple, continua-t-il en s'adressant toujours à moi, très distingué collègue, il m'est arrivé, il n'y a pas longtemps encore, dans un de mes récents voyages à Paris, d'assister à une réunion de spirites dans un local près de votre admirable Bibliothèque nationale, dans une des rues latérales d'un

petit jardin qui est là, où se trouve une fontaine : j'en suis sorti, je l'avoue, absolument écœuré. Je me suis trouvé là en présence d'une espèce de petit vieux ramolli, une tête de concierge, qui présidait. Ce que j'ai entendu débiter de saugrenuités par cet homme, c'est incroyable. Il est vrai que son auditoire était en grande partie composé de vieilles bonnes femmes, des « toquées » très probablement, comme on les nomme chez vous. Deux ou trois hommes seulement, des compères, visiblement, s'amusèrent à faire tourner des guéridons devant les vieilles bonnes femmes ébahies et épouvantées. Il en est de même chez nous, en Allemagne, très distingué confrère, et cela est bien fâcheux, en vérité ; et il n'est que temps que des hommes sérieux et savants dans toutes les sciences, tels que notre société en comprend de nombreux dans son sein, s'occupent de montrer que le spiritisme est baliverne et jonglerie, *dès qu'on ne sait pas le comprendre, dès que la cause mystérieuse et surnaturelle réelle vous en échappe.*

« Aussi est-ce pour cela que vous êtes ce soir réunis.

« J'ai convoqué devant nous, sans leur en expliquer le véritable motif, deux de ces personnages équivoques qui font métier du spiritisme à Berlin. Nous leur demanderons de faire ici leurs expériences, et nous allons, en les surveillant, en contrôler les résultats.

« Mais, avant de les faire entrer (ils sont ici, à côté, dans une salle spéciale), je me permets de vous prévenir, messieurs, de les recevoir convenablement et de ne leur montrer en aucune façon vos sentiments, quels qu'ils soient d'ailleurs. Leur aspect va vous montrer, au premier coup d'œil, à quelles gens nous avons affaire. »

Sur un signe du président, une petite porte latérale s'ouvrit en effet, et un planton s'effaça pour laisser passer les deux individus.

Imaginez-vous deux gaillards à mine cauteleuse : l'un vieux, d'un vieux sale, ratatiné, aux ongles noirs ; l'autre, plus jeune, maigre, à la tête grosse et aux sutures saillantes sur un corps en lame de couteau, les yeux brillants derrière des pommettes avancées, les cheveux rares au front, avec cela les doigts de la main gauche, l'index surtout, le pouce et le médius fortement culottés de noir de cigarettes fumées interminablement en mégots. Tels se présentaient à nous, et probablement encore triés sur le volet parmi le tas, les deux pseudo-médiums.

C’était piteux, il faut l’avouer. Il faut avouer aussi qu’ils représentaient, ainsi que cela se voit en France et dans tous les pays d’Europe, l’élément forain et commercial de la partie, ceux qui tiennent boutique d’esprits que le vulgaire peut consulter moyennant finance.

— Messieurs, nous dit alors le président, après avoir fort cérémonieusement salué les deux manières de médiums, j’ai, ainsi que je viens d’avoir l’honneur de vous l’exposer, prié ces deux très honorables et distingués collègues, de venir ce soir se réunir avec nous, dans le but de faire quelques expériences… La célébrité universelle que se sont acquise ces deux messieurs, la notoriété dont ils jouissent à Berlin nous est et vous est un sûr garant de leur pouvoir et de leur respectabilité.

Les deux respectabilités ne perdaient pas un mot de ce petit speech de bienvenue, débité avec le plus grand sérieux. Un peu interloqués à leur entrée, ils se rassuraient maintenant, cela se voyait, enchantés de la bonne aubaine qui leur tombait inopinément. Quelle réclame cela allait leur faire ! avoir été convoqués à une séance de la savante *Germania*, la première société psycho-expérimentale d’Allemagne !

— Et maintenant, messieurs, quand vous voudrez, dit le président, en leur adressant son plus gracieux sourire.

Les deux notoriétés prirent alors place dans le grand espace vide de l’amphithéâtre, devant la chaire, et dans le grand silence de la salle tout le monde restait à présent dans la plus scrupuleuse attention.

Nos deux gaillards avaient visiblement repris tout leur aplomb, et nous allions vraisemblablement assister à une séance complète de spiritisme, de celui du moins qui se pratique dans les salons ou dans les foires, ou encore dans les sociétés de spiritisme composées de badauds et de fumistes qui pullulent dans l’univers, en France surtout et a Paris, et où deux ou trois escrocs exploitent la naïve crédulité d’une masse de gogos superstitieux.

Après s’être assis, nos deux individus prirent un air inspiré, se passant l’un la main dans les cheveux crasseux qu’il avait, l’autre dans ceux qu’il n’avait plus, roulant les yeux blancs d’une poule qui guigne un grain de blé ou un ver, et poussant un soupir creux d’inspiration et comme d’appel.

Des servants apportèrent devant l'un d'eux, le jeune, un guéridon, de ceux si connus qui servent à ce genre d'expériences, léger et sur des roulettes ; l'autre y posa tout de suite la main.

Quelques secondes se passèrent, et un craquement se fit entendre dans le guéridon, puis un second ; puis, nous vîmes très distinctement le guéridon osciller faiblement. Évidemment, nous étions en présence de gens qui se donnaient pour des médiums de premier ordre.

Mais voici qu'une scène inattendue se produisit, qui était certainement une comédie réglée d'avance. Le jeune médium, tout comme une simple femmelette exigeant de son mari la satisfaction d'un caprice, eut soudain une attaque de nerfs, en poussant de petits cris.

— Je vois ce que c'est, fit l'autre ; j'ai trop de fluide aujourd'hui. L'esprit vient déjà ; mais sa première manifestation semblerait indiquer qu'il s'oppose, du moins pour le moment, à ce que mon collègue me prête son concours.

— Je n'y comprends rien, répliqua l'autre tout en se contorsionnant, jamais je n'ai éprouvé cela. Attendons un moment, si l'honorable assistance veut bien le permettre ; j'opèrerai avec vous dans quelques minutes.

La salle témoignait, par divers muets signes d'impatience, qu'elle avait hâte, au contraire, de voir la séance de spiritisme commencer de suite.

— Monsieur le président, reprit à haute voix le vieux pseudo-médium, ne voulant pas retarder ces intéressantes expériences, d'autant plus que je sens l'empressement des esprits à répondre à mon appel, je vous demande la permission de me priver provisoirement du concours de mon estimé collègue, et je prierai alors deux des personnes de l'honorable assistance d'avoir l'obligeance de le remplacer… Si donc vous daignez, monsieur le président, m'adjoindre deux de ces messieurs, de bonne volonté, et surtout qui soient sincèrement croyants, tout ira pour le mieux ; et nous rappellerons ensuite mon estimé collègue…

— Rien de plus juste, répondit le président, et précisément, puisque, nous avons l'avantage de posséder ce soir deux distingués confrères et collègues étrangers : Monsieur Sundström, de Stockholm, spirite lui-même des plus considérables, et monsieur le docteur Bataille, de la marine française, nous

allons prier ces deux messieurs, s'ils le veulent bien, de prêter main forte, c'est le cas de le dire, à notre médium le mieux en fluide.

Il n'avait pas sourcillé pendant la comédie des deux compères. Il ajouta, s'adressant aux servants et leur désignant le jeune pseudo-spirite trop nerveux :

— Veuillez conduire monsieur dans une de nos salles de repos.

Ainsi fut clos l'incident.

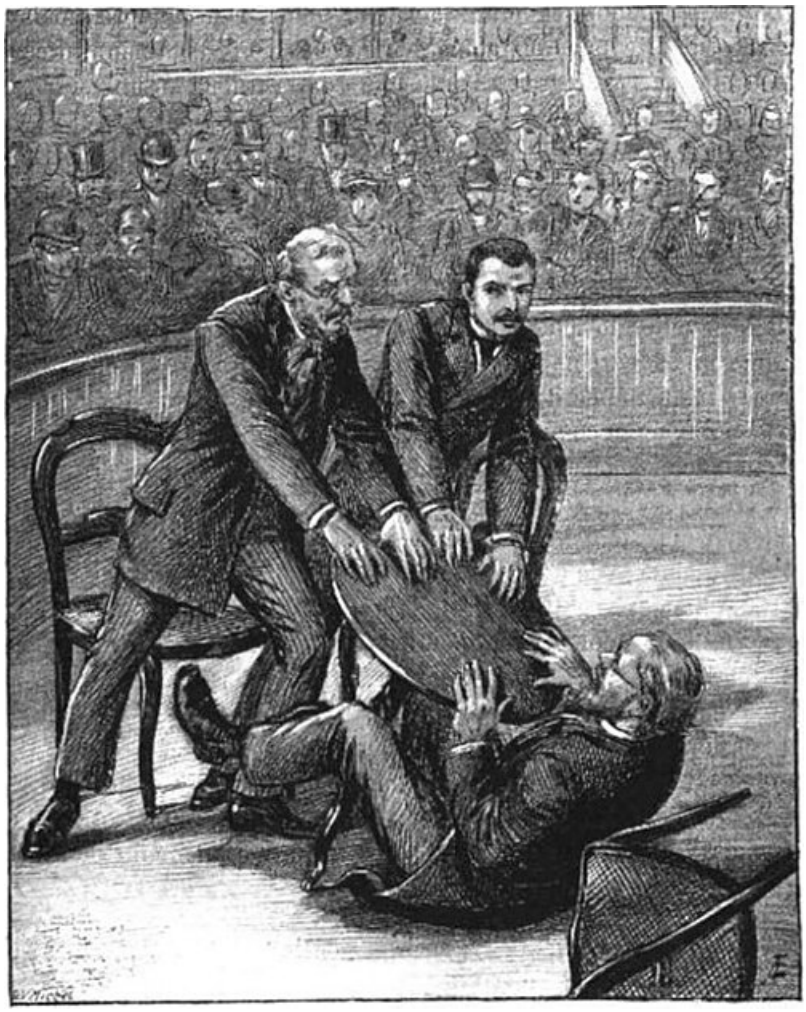
J'étais, quant à moi, enchanté de la proposition du président. J'avais, en effet, souvent assisté en spectateur à des séances de spiritisme, notamment de tables tournantes, mais toujours chez des gens du monde ou dans des milieux, enfin, où il eût été parfaitement inconvenant de montrer que le maître de la maison était un imbécile ou un halluciné de connivence avec un ou deux toqués ou un ou deux fumistes de mauvais goût.

J'avais bien souvent aussi, notamment dans les séances de la société spirite de la rue de Chabanais à Paris, vu la supercherie, grossière et facile à pincer sur le fait ; mais jamais je n'avais fait autre chose qu'en rire. C'est, d'ailleurs, tout ce que cela mérite. Ici cependant, il allait en être autrement ; nous étions là, en définitive, pour contrôler sérieusement, c'est-à-dire scientifiquement, et à notre aise, par conséquent.

Au nom prononcé par le président, du célèbre Sundström, de Stockholm, le vieux médium avait levé la tête et ne le perdait plus des yeux. Il se demandait évidemment : « Ai-je affaire ici à un fumiste comme mon collègue et moi, ou à un toqué ? en d'autres termes : Sundström est-il un imbécile ou un fripon ? »

Pendant ce temps, nous descendions les gradins de l'amphithéâtre et nous entrions dans le cercle. Un servant nous approche deux chaises ; nous nous assîmes devant le guéridon. Une chose, que je n'avais pas d'abord remarquée, me frappa : à la main gauche de Sundström brillait un anneau d'or, le fameux anneau de la maçonnerie. Sundström était un Favori de Saint-André, haut grade du rite suédois de Swedenborg, correspondant au Kadosch ; mais il avait reçu l'anneau. J'eus tout juste le temps de faire cette constatation ; car nous n'étions pas encore assis et nous avions à peine nos mains en contact avec le bois, que tout à coup le guéridon, poussé en avant comme par une force irrésistible, roulait vers M. Sundström, le bousculait,

et dans l'état d'équilibre instable où il était, à demi-fléchi pour s'asseoir, le renversait d'un côté, sa chaise de l'autre. Sundström maintenant était par terre, les quatre fers en l'air, comme on dit, mais si comiquement, que tout le monde se mit à rire.



Le guéridon, poussé en avant comme par une force irrésistible, roulait vers M. Sundström, le bousculait, et, dans l'état d'équilibre instable où il était, à demi fléchi pour s'asseoir, le renversait d'un côté, sa chaise de l'autre.

Je regardai fixement le médium ; il ne bronchait pas, les mains toujours sur le guéridon, qu'il avait suivi dans sa course en avant. Moi,

naturellement, j'avais fait un pas de côté et me trouvais presque nez à nez avec le médium.

Il était évident, pour moi, qu'il jouait serré et venait de risquer un gros coup. Suivant que le célèbre Sundström était un imbécile ou un fumiste, il prendrait bien ou mal la chose, suivant qu'il la mettrait sur le compte des esprits en de l'autre.

Il y avait, à présent dans la salle, un gros brouhaha de rires et de conversations, tandis que Sundström se relevait, s'époussetant. J'en profitai pour dire au médium à demi-voix, mais de façon à ce qu'il entendit parfaitement, et le regardant bien dans les yeux :

— Vous savez, si cette plaisanterie m'arrive, je vous flanque ma main sur la figure et je corrigerai vigoureusement l'esprit sur votre peau.

À son tour, le médium me regarda de l'air le plus bête qu'il put prendre, les yeux grands écarquillés, comme s'il ne comprenait rien à mon apostrophe. Déjà Sundström était debout, un peu décontenancé, mais sérieux comme un âne qui mange une botte de foin, et disant :

— Oh ! mais j'ai déjà eu des secousses pareilles ; ces phénomènes m'arrivent souvent ; j'ai tellement de fluide que je suis obligé de prendre des précautions !

Il disait cela de son air de chèvre qui broute, convaincu, et enchanté dans le fond, cela se voyait, de sa puissance surnaturelle ainsi manifestée aux yeux de tous.

Décidément, Sundström le grand spirite était un grand benêt aussi. C'était jugé, et les frères maçons des hauts grades avaient une fois de plus donné l'anneau à bon escient. Je regardai le président ; il avait un petit sourire béat.

Nous nous rassîmes. Le médium savait que du côté du Stockholm il pouvait tout risquer, mais restait moi. Je le sentais qui m'observait en dessous, pendant un intervalle et pendant que nos mains redevenues immobiles reposaient sur le guéridon.

Tout de suite alors je pris un air calme et bon enfant, l'œil comme perdu dans le vague et comme tout affaire maintenant, et concentré intérieurement dans la contemplation absorbante de ce qui allait se passer.

Le médium n'était cependant pas encore rassuré, je le sentais. Deux minutes environ se passèrent sans que rien ne se produisit. Je résolus de l'encourager, et, pressant imperceptiblement sur le guéridon, je le fis craquer. Le médium ne put retenir un léger mouvement de surprise. Lequel des deux ? pensait-il, l'imbécile de suédois ou le madré français ? et il parut perplexe. Moi, comme de juste, je repris mon air le plus indifférent, à demi endormi, de l'homme qui ne pense à rien, ou dont la pensée est ailleurs. Puis, je donnai encore une imperceptible secousse.

— Ah ! fis-je en même temps avec une bonhomie parfaite, voilà que ça remue.

Et cela comme si tout à coup j'étais rappelé au sentiment de la situation.

Enfin, je donnai une troisième secousse, cette fois l'air très surpris à la fois et intéressé.

Le suédois, lui, écarquillait démesurément les yeux, rougissant, puis pâlissant par intervalles, semblable à quelqu'un qui fait de gros efforts.

Il était évident qu'il se concentrait. Il avait senti les secousses, et, les attribuant à la présence d'un esprit qui se manifestait, il poussait intellectuellement, les nerfs tendus ainsi que la pensée, hypnotisé devant ce guéridon dont il attendait des phénomènes concluants.

C'était, on le voit, un croyant de bonne foi. Et tellement il se concentrait dans la volonté absolue et impérieusement dominante que ce guéridon parlât et remuât, qu'un frémissement fibrillaire imperceptible, comme un frisson à fleur de peau, secouait son système musculaire, des bras surtout, des épaules et des avant-bras, et qu'il en suait des mains, sueur qui s'évaporait en une buée dont l'acajou poli de la table était terni à vue d'œil.

Ah ! avec celui-là, il n'y avait pas à se gêner ; il croyait au fluide et essayait d'en émettre, de pousser intellectuellement au fluide et de le forcer à descendre dans ses bras et ses mains pour se mettre en communication avec l'esprit.

Tout à coup, inconsciemment, il eut, lui aussi, un mouvement imperceptible, une sorte de contracture de biceps qui s'étendit aux extenseurs de l'avant-bras. À cette onde musculaire, qu'il sentait se produire et qu'il prenait évidemment pour le fluide qui circulait et descendait, un toc dans le guéridon répondit.

Je ne laissais pas échapper l'occasion et je poussai légèrement de mon côté ; un deuxième toc, plus fort cette fois, retentit, et pendant que je tournais la tête vers le président pour lui dire : « Cette fois, je crois que nous y sommes », le médium profita de cette embellie pour se risquer de plus belle et à son tour.

Il avait, lui, une main seulement sur le guéridon ; mais, au lieu d'être carrément, comme nous, assis devant et près, il se tenait à une certaine distance, les jambes croisées négligemment et assis obliquement sur la chaise, le bras entièrement tendu à cause de la distance ; et, la paume ou le talon de la paume, c'est-à-dire les parties postérieures des deux éminences, thenar et hypothenar, débordant légèrement, dans cette position une simple et très légère poussée en avant suffisait pour faire osciller la sur un pied, cela est évident.

Mettez-vous, en effet, trois personnes autour d'un guéridon ou d'une table, assises en triangle. Deux d'entre elles ont les mains à plat entièrement, tandis que la troisième de ces personnes à la main légèrement recroquevillée sur le bord. Il est bien évident que les deux premières font obstacle et contre-poids en même temps, et que, si dans cette position la troisième appuie légèrement de bas en haut, elle poussera la table vers vous, c'est-à-dire contre les deux premières personnes ; et comme vous faites opposition, obstacle, la table butée contre vous se soulèvera sur le pied qui est vers la troisième, en basculant légèrement, puis retombera dès que l'effort cessera.

L'expérience est facile à faire, même seul. Placez en effet un guéridon léger tout contre un mur ; essayez-vous en face, le bras étendu, la paume de la main débordant légèrement sur la tranche, et poussez imperceptiblement ; aussitôt vous verrez le phénomène se produire, la table basculera aussitôt aussi.

Tout l'artifice consiste à avoir la main qui déborde légèrement, de façon à ce que le mouvement en avant, qui doit se donner en totalité avec l'avant-bras, le bras et l'épaule, soulève légèrement en même temps qu'il pousse.

C'est le « moment» que mon médium berlinois avait choisi. Le résultat de nos trois manœuvres se succédant rapidement, dont l'une inconsciente et de bonne foi, celle de Sundström, mais dont deux trichaient

abominablement, fut, on le comprend, un grand craquement, deux toc-toc, enfin une oscillation et un soulèvement sur un pied de bas en haut et de droite à gauche.

Remarquez que c'est toujours comme cela que commencent les phénomènes, dans les séances de tables tournantes.

C'est ce que nous appellerons la période d'observation et de méfiance réciproque des opérateurs.

Dans la salle, ou observait un silence religieux, à travers lequel on entendait seulement grésiller le gaz. Tout le monde, les yeux fixés sur nous, était attentif.

Le médium prit la parole.

— Nous avons là une belle manifestation de début, fit-il, ce doit être un esprit de premier ordre qui est là, et nous aurons vraisemblablement des résultats merveilleux.

Ce disant, il posa avec force sur la table, qui naturellement bascula cette fois, d'autant plus que, pour l'encourager ou le faire se livrer tout-à-fait, j'appuyai de mon côté de façon à faire carrément contre-poids. Aussi, le mouvement de bascule fut des plus remarquables.

Je regardai avec curiosité le Sundström. Il n'avait pas encore pipé mot, suant comme un bœuf et se concentrant de plus en plus. Dame ! son amour-propre de spirite et de médium stockholmois était en jeu, et il ne voulait pas qu'il fût dit que Stockholm avait capitulé devant Berlin et Paris.

Mais il luttait honnêtement, cela se voyait, confiant en son fluide, complice inconscient d'un fripon et d'un incrédule en matière de tables tournantes, qui maintenant voulait s'amuser, lui aussi, un peu.

— Monsieur le président, dit le médium, permettez-moi de vous demander l'autorisation de faire baisser légèrement le gaz ; il est de notoriété que les esprits, les supérieurs surtout, aiment non l'obscurité, mais la demi-teinte, et nous allons évidemment avoir des phénomènes instantanés et des plus probants.

On le voit, le médium, rassuré tout-à-fait, pensant tenir ses deux coattablés, allait se livrer au grand jeu.

Le président consulta du regard l'assemblée, et d'un commun accord tout le monde opina de la tête que le gaz fût baissé. Et cela se conçoit. Ceux parmi nous, dont, comme le président et moi, le siège était fait sur le pseudo-spiritisme, savaient à quoi s'en tenir, ayant en des milliers de fois l'occasion de prendre en flagrant délit de supercherie les pratiquants. Que leur faisait alors le plus ou moins de lumière ? Quant aux autres, comment leur serait-il venu un instant à l'idée que, sur trois individus, un français, un berlinois et un suédois, qui dix minutes auparavant ne se connaissaient pas et que le pur hasard, ce qui était du reste l'absolue vérité, réunissait autour d'un guéridon, il se trouverait une canaille, un fumiste joyeux cachant un observateur, enfin un imbécile parfait, et que canaille et fumiste allaient s'entendre, sans s'être concertés, sans la moindre connivence, pour berner la galerie et le nigaud ? Évidemment, on leur eût dit cela, qu'ils ne l'eussent pas cru, tant cela est incroyable. Toutes les conditions d'absolue bonne foi se trouvaient, au contraire, réunies pour eux, précisément par le fait de ce hasard ; et ils ne voyaient donc réellement dans le baissage du gaz qu'une facilité donnée à l'esprit supérieur de se manifester.

On pense si, une fois le gaz baissé, et dans ce demi-jour qui permettait de voir admirablement les silhouettes, mais qui cachait les mouvements actifs, nous nous livrâmes à une petite débauche de tournoiements et d'esprits. Non, ce n'est rien de le dire !

Bien entendu, on commença sérieusement. La table craqua, fit toc-toc, puis se souleva. On connaît le mécanisme.

— Y a-t-il quelqu'un ? interrogea alors le médium. Un coup, si c'est oui, et deux, si c'est non.

La table se souleva une fois.

— Oui, il y a quelqu'un, continua le médium… Puis : voulez-vous nous dire votre nom ?

Comme réponse, ce fut moi cette fois qui soulevai légèrement la table et lui fit donner le coup de « oui ». Mais, immédiatement, je m'aperçus que j'avais commis un impair. Le médium, en effet, me regardait tout étonné. Je m'étais trop laissé entraîner par le plaisir de contribuer à mystifier Sundström ; et il ne fallait pas que le berlinois se doutât que j'étais actif et de connivence avec lui, mais bien qu'il me crût définitivement empoigné ;

alors seulement, cela était certain, il me laisserait voir de mieux en mieux son jeu, sans s'en douter, bien entendu.

La façon dont il me regarda me convainquit que j'avais eu tort ; mais je réparai aussitôt ma maladresse en m'excusant et en lui disant :

— Ah ! pardon, j'ai fait un faux mouvement, je crois ; pourvu que cela n'aille pas contrarier l'esprit au moins ?…

L'air absolument bête dont je prononçai cette phrase le rassura tout-à-fait.

— Ce n'est rien, me dit-il. Voyez plutôt.

La table, en effet, se soulevait très nettement avec calme et lenteur sur un pied et retomba lentement sur le sol. Je me promis maintenant de faire absolument le mort et d'aider de tout mon pouvoir le médium, mais passivement et sans qu'il s'en aperçût.

— Eh bien, continua le médium parlant à l'esprit censément emménagé dans la table ; puisque vous voulez bien nous dire votre nom, nous vous écoutons ; épelez-nous les lettres, je vous prie.

La table frappa alors successivement : 6 coups, puis 18, puis 9, puis 4, puis 18, puis 9, puis 3, puis 8, enfin 4, 5, 18, 7, 18, 15, 19, 19 et 5, ce qui faisait : F, r, i, d, r, i, c, h, d, e, r, G, r, o, s, s, e, : (*Fridrich der Grosse*, Frédéric-le-Grand), mais avec une jolie faute, ma foi, car Frédéric s'écrit *Friedrich*, avec un *e*, et non *Fridrich*.

Le pseudo-médium ne savait même pas l'orthographe !

Quoi qu'il en soit, et puisque Frédéric-le-Grand était là, ce qui était d'ailleurs bien naturel puisque nous étions en Prusse et à Berlin, on l'interrogea ; et, comme bien vous pensez, il répondit banalement, ainsi que cela se passe d'habitude quand le médium est illettré et ne sait que très superficiellement l'histoire qu'il débite, et que l'esprit est censé débiter par son canal.

Je fais grâce au lecteur de ce fastidieux et long interrogatoire par interminables séries de coups frappés.

Et, pendant tout ce temps, je voyais très distinctement le bras de mon médium, — que j'aidais d'ailleurs de toutes mes forces en lui faisant un intelligent et utile contrepoids, — se soulever en entraînant le guéridon avec lui.

Dans la salle, néanmoins, on commençait à s'impatienter. La séance devenait rien moins qu'intéressante et des conversations à demi-voix, chuchotées dans le silence, commençaient à s'élever. Stockholm, lui, concentrait toujours.

Le médium sentit qu'il fallait passer à quelque exercice moins banal. Tout à coup, sans transition aucune, après cependant s'être bien assuré que rien d'inquiétant ne se passerait de mon côté, au lieu de soulever, il obliqua vivement de gauche à droite ; ce qui fit exécuter au guéridon un à-coup circulaire, la moitié d'une giration.

Nous fûmes alors obligés de nous lever, et, comme brusquement le médium se livra à la manœuvre inverse, ce fut un balancé de guéridon qui faillit nous faire basculer tous les trois. À cause des roulettes, très mobiles sur le parquet de bois ciré, lui-même très glissant, la table dépassait le but, et il devenait difficile de bien calculer le mouvement et de le maintenir dans des limites.

— Bigre ! fis-je pour avoir l'air de ne pas rester indifférent.

— Ce n'est pas moi, se hâta de dire le médium : jamais je n'ai vu que très exceptionnellement des manifestations aussi vigoureuses ; aussi, celles que nous venons de ressentir sont tout entières du fait de monsieur (il désignait le Sundström)… Voyez plutôt.

Celui-ci était, en effet, méconnaissable : rouge d'abord comme une écrevisse à force de concentrer, il était maintenant devenu d'une pâleur de cadavre ; ses yeux brillaient étrangement dans la demi-obscurité, et maintenant tout son corps était agité d'un mouvement fibrillaire des plus curieux, un frémissement et des contractions superficielles de peau et de muscles, ainsi qu'un cheval qui chasse ses mouches, comme une grande horripilation, avec claquement de dents. Il s'était évidemment hypnotisé à force de regard, d'idée fixe, de contention intellectuelle ; et absolument inconscient, devenu mentalement esprit agissant, il agissait corporellement sans s'en rendre compte.

Incapable de se maîtriser, les bras en état de rigidité cataleptique partielle, il poussait automatiquement et tout d'une pièce le guéridon que le médium et moi nous suivions docilement. Ce fut une série de zigzags incohérents d'allées, de venues à travers l'espace circulaire, sans intérêt, et qui menaçait

de s'éterniser si le médium n'y avait mis un terme. À son tour, il se mit à pousser, et, ma foi, moi aussi ; cela m'amusait de plus en plus ; avec le guéridon, nous bousculâmes Sundström, lui donnant de forts coups de tranche sur le ventre, l'acculant enfin dans un coin où nous le serrâmes à le faire crier.

Cette poursuite et ce malmenage divertissaient fort la galerie ; on regardait avec étonnement cette table, qui semblait saisie d'animosité à l'égard de Sundström, tournait autour de lui, sur lui, le heurtant rudement et sans qu'il s'en défendît.

En définitive, une fois acculé, nous le cognâmes et le pressâmes de telle sorte, que tout à coup il poussa un grand cri, revint à lui, et s'évanouit finalement, s'affalant de tout son long sur le sol, dans une énorme prostration de tout son être. Ses nerfs violemment surexcités se détendaient en une crise hystéro-épileptique bien nette et bien accusée, quoique instantanée et rapide.

On l'emporta dans un des cabinets, voisin de celui où reposait le jeune pseudo-médium. Je sais qu'il a gardé un souvenir impérissable de cette soirée. On pense, en effet, les sensations par lesquelles lui convaincu a dû passer et dans quel état a dû se mettre son système nerveux. En voilà un à qui il ne ferait pas bon de dire que les procédés de spiritisme préconisés par Allan-Kardec sont de simples farces, et que les esprits ne se manifestent pas dans les tables.

De ces expériences de pseudo-spiritisme, il y a cependant quelque chose à retenir. Même quand on est prévenu, on éprouve une singulière sensation difficile à analyser, lorsqu'on sent cette table, ce morceau de bois en définitive, vibrer et comme s'animer sous votre main immobile. Et bien certainement, cette sensation particulière aidant, pour peu que le milieu, les conversations précédentes, l'entraînement, que sais-je ? enfin une foule de circonstances qui peuvent influencer votre esprit se présentent et se trouvent réunis, on s'hallucine très bien, et l'on prend pour réalité ce qui n'est, en somme, on le voit, que supercherie et mauvaise plaisanterie.

Comme on le voit aussi, plus les conditions de l'expérience ont l'air sincères, plus on a la conviction absolue que toute entente et toute tricherie

sont impossibles, et plus encore il faut se méfier. Notre cas en est une preuve évidente et qui crève les yeux.

Je suis resté quelque temps en correspondance avec Sundström, et je sais par ses livres que le tout Stockholm spirite a été révolutionné par l'admirable séance que son chef lui a racontée et que toute une théorie sur « l'animosité chez les esprits » a été échafaudée là-dessus !

Jugez par là à quelle dose de stupidité le pseudo-spiritisme et ses pratiques peuvent conduire leurs adeptes.

Pour en revenir à la séance, cela devenait maintenant sans intérêt. Je jetai un rapide regard sur le président ; il souriait toujours et n'avait rien perdu de vue. Dans la salle, on causait vivement, les lumières ayant été rallumées à la suite et à cause de l'évanouissement de Sundström ; et les opinions étaient partagées.

Le médium et moi, nous avions abandonné le guéridon, laissant Frédéric-le-Grand rétablir son orthographe et se débrouiller comme il l'entendrait.

C'est encore la une remarque qui n'est pas dénuée de tout intérêt. Dans les séances du pseudo-spiritisme, vous verrez souvent des esprits appelés, qui répondent à l'appel, et puis, que, pour une cause ou pour une autre, on plante la tout à coup, sans autre forme de procès, sans leur crier gare ni même s'excuser.

Eh bien, ils ne protestent jamais ; ils restent bêtement dans le guéridon abandonné, ne songeant seulement pas à l'agiter un peu, ne fût-ce que pour montrer qu'ils sont froissés de l'impolitesse commise à leur égard. Cela seul ne sent-il pas la supercherie à cent kilomètres ? et n'est-il pas clair comme le jour que, si c'était réellement un esprit qui fût présent, il ne serait pas content du procédé employé et protesterait avec l'avant-dernière énergie ?

Quoi qu'il en soit, maintenant, je le répète, la séance manquait d'intérêt. Tous les phénomènes qui peuvent se produire dans et au moyen d'une table avaient été présentés à l'assistance. Chacun avait pu en suivre les péripéties ; elles étaient, au demeurant, celles que tout le monde connaissait et auxquelles tout le monde peut assister.

Et ici, il me faut ouvrir une courte parenthèse, pour signaler en peu de mots la banalité de tous ces phénomènes soi-disant produits par des esprits,

alors que ces derniers pourraient faire et font en effet des choses extrêmement curieuses et inattendues, comme nous allons le voir, *quand ils sont évoqués d'une façon spéciale aussi, et en parfaite connaissance de cause*. Vous remarquerez que les soi-disant spirites, n'inventent jamais rien et ne sont jamais des précurseurs ; ils se traînent en général à la suite de la science ou quelquefois de la cabale, mais dans l'ornière, s'essayant à reproduire, imitant, singeant les véritables phénomènes et les résultats des réelles expériences, mais dès que ceux-ci sont archi-connus, découverts par la science et entrés absolument dans le domaine public. Cette observation seule est leur condamnation. Les esprits soi-disant évoqués ne nous apparaissent donc jamais avec une originalité, un sens propre, quelque chose de personnel ; ils ne sont que de pâles reflets, comme des ombres chinoises qui résident dans l'esprit seul de ceux qui les simulent ou de ceux qui assistent plus ou moins frappés à cette simulation et à ces supercheries.

Mais, puisque je suis en train de faire le procès du pseudo-spiritisme appelé à la barre de la société allemande, à la réunion de laquelle je fais assister le lecteur, il me faut en continuer la description et montrer comment ce n'est pas le raisonnement et le sain jugement seuls qui font découvrir les honteuses jongleries de gens sans aveu, mais que la science nous fournit encore des moyens de contrôle d'une exactitude indéniable et d'une scrupuleuse rigueur.

Donc, nous étions là, le médium et moi, debout, en face de notre guéridon, maintenant immobile et pour cause, et nous attendions la fin du brouhaha des conversations qui de tous les côtés s'étaient engagées.

Le président sonna légèrement et obtint aussitôt le silence.

— Vous devez être, dit-il alors en s'adressant au médium, très fatigué et à bout de forces, n'est-ce pas, très distingué monsieur ?

Et il insistait, avec son sourire toujours finement béat, sur le mot « à bout de forces. »

L'autre comprit qu'il avait d'abord eu tort d'oublier la singerie à laquelle se livrent toujours les pseudo-médiums après leurs expériences : céphalalgie, brisure des membres, sentiment d'invincible lassitude, enfin passage des deux mains alternativement sur l'un et l'autre bras, mains que l'on secoue ensuite dans le vide, comme si on venait de racler le fluide dont

les bras sont encore superficiellement chargés et comme si on le relançait dans l'espace. Cette manœuvre, à laquelle vous ne verrez jamais les pseudo-médiums manquer, ressemble à une sorte de coup d'étrille du fluide, que l'on a l'air de brosser ainsi que le poil dans le pansage du cheval.

Il comprit aussi que le moment était venu de s'éclipser instantanément pour laisser la docte assemblée discuter librement et se convaincre de la véracité des phénomènes produits et observés.

Au surplus, le président le fit reconduire auprès du jeune pseudo-médium, son collègue.

Le charlatan s'excuse et sans arrière-pensée, ne se doutant certes pas pourquoi on les avait fait venir, lui et son pareil ; il était à mille lieues de soupçonner que le but de la *Germania* était de les surprendre en flagrant délit d'imposture, eux qui depuis des années vivaient de ce métier à Berlin, sans que jamais, auprès de leurs nombreux clients, et par conséquent de leurs dupes, un doute se fût seulement élevé.

— Quant à vous, monsieur le docteur Bataille, dit le président…

En prononçant ces mots, sans finir la phrase, il se tournait vers moi d'un air interrogatif, comme s'il voulait m'offrir d'aller aussi me reposer, mais simplement par manière.

— Oh ! moi, l'interrompis-je, les esprits ne me fatiguent pas ; ainsi donc…

— J'entends bien, répliqua le président.

Je revins prendre place sur les gradins, où je m'assis cette fois auprès d'un jeune militaire, et je ne fus pas peu étonné, l'avant un moment bien examiné, de constater que c'était une femme. Je sus plus tard son nom ; c'était M^lle^ Dorothée Schultz, la fameuse grande-maîtresse des Mopses du Parfait Silence, une fine diplomate de la maçonnerie allemande ; dans les réunions spirites, elle va toujours ainsi travestie.

Les deux ou trois autres dames de l'assistance étaient, au contraire, dans leur costume normal, mais perdues parmi la foule. Du reste, le président ne fit aucune allusion à la présence de l'élément féminin.

« — Messieurs, commença alors le président, si vous voulez, non allons examiner sans tarder, les expériences de pseudo-spiritisme auxquelles vous venez d'assister, et d'abord, laissez-moi vous exposer les faits.

« J'avais tenu à convoquer ce soir, pour nous servir de sujets, des étrangers, des mercenaires, — c'est le mot exact, — que nous payons pour nous divertir simplement, ainsi qu'ils le croient. De la sorte nous n'avons ni amour-propre ni susceptibilité d'aucune espèce à sauvegarder ou à respecter.

« Vous avez vu là, devant vous, opérer un de ces médiums comme il y en a tant à Berlin, qui jouissent d'un très grand crédit et gagnent relativement de l'argent ; en définitive, à mon avis, ainsi que j'espère vous le prouver en vous le faisant toucher du doigt, vous avez vu un simple escroc abusant de la crédulité publique ; mais aussi, et comme pour que la leçon fût complète, vis-à-vis de l'escroc, du jongleur, et ici je me permets de le regretter, était assis l'un des nôtres, le professeur Sundström, de Stockholm, un de ceux dont la parole fait autorité en ces matières ; il vous apparaîtra donc tout à l'heure combien il a été berné et combien l'imagination surexcitée peut amener un homme à un état des plus extraordinaires. Quant au troisième, M. le docteur Bataille, il a été neutre au point de vue du spiritisme, mais actif à un autre point de vue, n'est-ce pas ? fit-il en se tournant de mon côté. (Je m'inclinai en signe d'acquiescement.) Nous ne nous occuperons donc de lui que pour lui demander le concours de ses lumières et le résultat de ses impressions.

« Vous remarquerez, messieurs, que tout ici semblait combiné pour remplir les meilleures conditions d'authenticité et de véracité (et ici le président répéta la réflexion que j'ai faite au lecteur précédemment), à savoir : concours de trois individus, l'un ayant une notoriété pratique, le deuxième une notoriété scientifique et le troisième étant tout au moins un indifférent ; tous trois venus de trois points différents et ne se connaissant en aucune façon.

« Eh bien, ces conditions de sécurité si particulières et en apparence si probantes font que précisément vous venez d'assister à une jonglerie, très remarquablement d'ailleurs dirigée.

« Ce premier point posé, messieurs, il me reste à vous l'établir.

« On vous a dit que l'âme immortelle entrait en communications avec le corps périssable, au moyen d'un intermédiaire, le peresprit. Au moment de la mort, l'âme quitte aussitôt le corps et va où ?… Deux alternatives se posent, mais que je ne ferai qu'indiquer ; tous ici, nous savons à quoi nous en tenir sur ce point. Deux mots désignent ces alternatives, concrètent ces principes contraires : Adonaï ou Lucifer. Dieu ou le Diable, comme disent les bonnes gens dont l'obscurantisme obstrue encore le faible cerveau.

« Quant au corps, il se putréfie, cela est palpable, visible, et il retourne en les éléments primitifs, accidentellement réunis, dont il était la résultante provisoire et précaire.

« Dès lors, que devient l'intermédiaire ? le peresprit ?… Passez-moi le mot : s'il ne va ni au royaume de Lucifer ni au royaume d'Adonaï, il faut supposer qu'il reste « dans la lune », n'est-ce pas ? (Rires)

« Non, vous répondront les pseudo-spirites, mille fois non ; avec l'autorisation de l'Être Suprême (qu'ils n'expliquent pas), ce peresprit, ce fluide impondérable qui représente l'ex-corps, se promène à travers les espaces planétaires, paraît, disparaît, se fluidifie, se vaporise, se volatilise, ou bien se concrète et s'épaissit. Malléable, en un mot, de mille façons diverses, il entre ainsi en communication possible avec le monde que ses deux coassociés de tout à l'heure, corps et âme, ont abandonné définitivement.

« Telle est, messieurs, tracée dans ses grandes lignes, bien entendu, la doctrine du prétendu spiritisme, telle est sa théorie d'ensemble. Ce spiritisme-là ajoute, toutefois, que pour entrer en communication avec les mortels le peresprit a besoin d'un intermédiaire, le prétendu médium, lequel à son tour a besoin d'intermédiaires ou d'instruments divers, tables, chapeaux, pipes ou autres balivernes, pour rendre sensibles, tangibles, les communications ou les impressions qu'il reçoit et dont il n'est en d'autres termes que l'interprète, le traducteur.

« Ainsi donc, peresprit, médium, guéridon, tels sont, si je ne me trompe, les trois termes de l'équation qu'il s'agit de résoudre pour arriver à dégager l'*x* du prétendu spiritisme.

« Essayons cette opération scientifique et mathématique.

« Le peresprit, d'abord.

« Je conçois jusqu'à un certain point qu'un catholique s'incline devant certains mystères que sa religion lui apprend, parce qu'il croit que là il y a révélation, tradition, et nous savons que même beaucoup de ceux qui ne croient pas sont obligés de baisser la tête, de courber le front et de se soumettre à des lois qu'un principe que je n'hésite pas à reconnaître éternellement très-haut et très-puissant a posées. Ce principe, nous le combattons comme essentiellement mauvais, barbare, injuste et funeste ; nous espérons, nous croyons qu'une victoire vengeresse, qu'un triomphe définitif du principe contraire et de ses légions de bons esprits le réduira à jamais à l'état inoffensif ; mais précisément parce que nous ne contredisons surtout nos adversaires que sur la question d'interprétation de la divinité, nous reconnaissons l'existence de tout un ordre de choses supérieures, surnaturelles, et, mieux même que nos adversaires, nous le constatons ; car, eux, ils croupissent dans la doctrine des révélations mensongères, car ils sont aveuglément embourbés dans l'immondice des traditions fausses, tandis que nous, qui basons notre jugement sur les faits indéniables, nous avons des preuves palpables, réelles et répétées, comme ils n'en ont certes pas !

« Quoiqu'il en soit, il existe en tout homme quelque chose qui lui fait sentir l'influence d'une intelligence, d'une force supérieure dont son âme émane et auprès de laquelle elle retournera après la mort.

« Ainsi donc, nous touchons du doigt la réalité de l'existence de l'âme passagèrement unie au corps ; nous croyons au second parce que nous le voyons, et à la première parce que d'instinct nous y croyons, parce qu'une raison suprême doublée d'un sentiment inné nous apprend son existence, parce qu'elle est une nécessité fondamentale de l'ordre de choses préétabli de toute éternité.

« En est-il de même du peresprit ? Tandis que l'âme se révèle d'elle-même à nous par les manifestations les plus grandioses qui se puissent concevoir, par les splendides facultés de l'intelligence humaine qui crée et enfante les merveilles des civilisations, tandis que cette âme a une fin causale nécessaire, la récompense ou le châtiment qui la sanctionnent tous deux, le peresprit, par contre, se présente à nous comme une chose hybride,

une sorte de mannequin, éternellement ballotté entre l'âme et le corps dans l'infini du vide, sans sanction.

« En quoi donc y a-t-il besoin de ce peresprit ? où est sa raison d'être ? Je la cherche vainement, sans la trouver. Qui nous a dévoilé son existence ? Des gens quelconques, des hallucinés quelconques sans autorité, sans prestige, sans même l'ombre d'une tradition. Où est le Temple ou même l'Église qui l'a prêchée à ses fidèles ? où et quand un dieu en a-t-il parlé ? Lucifer ou seulement Adonaï ont-ils révélé quelque chose à cet égard ? Aussi haut que remonte la tradition humaine, il n'y a rien.

« Avons-nous eu, nous, nous qui recherchons avant tout la vérité, avons-nous eu quelque chose qui démontre ou nous fasse intimement ressentir la nécessité absolue de ce peresprit ? Non, rien encore ; alors, concluez.

« La preuve qu'il existe, répondra-t-on, ce sont ses manifestations.

« Belles manifestations, en vérité ! et je conseille bien d'en parler !… Alors que l'âme se révèle à moi par la musique, par la sculpture, par la poésie, par toutes les conceptions géniales de la pensée humaine, et par les créations qui en découlent, tandis que l'âme, invente, crée, prévoit, le peresprit, que fait-il ?… Il se manifeste à moi par des jongleries indignes, des coups ridiculement frappés dans un guéridon, des conversations à bâtons rompus qui me prouvent qu'il ne sait ni l'histoire ni même l'orthographe, ce qui est plus grave, avouez-le.

« Mon âme fuit le monde ; mais elle laisse, après son départ, des traces de son travail, de ses manifestations dont la civilisation tout entière, sciences et art, est faite.

« Que laisse le peresprit après lui ? Rien ; quelquefois un pied de table ou de chaise cassé, et un sentiment de lassitude dans les reins.

« Et alors que l'âme se manifeste et prend pour ses intermédiaires des génies dont les noms sont sur toutes vos bouches, des hommes dont le souvenir restera impérissable tant que l'humanité sera, le peresprit se manifeste par qui ? Messieurs, je vous le demande. Par les deux acolytes suspects que vous avez vus là. Voyons, tout cela tient-il debout ?

« Je viens, messieurs, de vous démontrer, je crois, autant que humainement cela peut se faire, que le peresprit n'existe pas, que cette hallucination enfantée par des cerveaux malades, par des individus sans

aucune notoriété, est un moyen de mystifications, inspirées le plus souvent par l'escroquerie devenue professionnelle. Encore une fois, permettez-moi de vous le rappeler, tout à l'heure je vous ferai toucher du doigt cette vérité.

« Mais, raisonnons par l'absurde. Supposons un instant que réellement ce peresprit existe ; il nous faut en ce cas étudier ses interprètes d'abord, ses manifestations après.

« Les interprètes ? Avez-vous quelquefois examiné un médium du prétendu spiritisme ?

« Qu'est-ce que c'est qu'un de ces médiums-là ?

« Vous en avez eu, messieurs, il n'y a qu'un instant encore, deux échantillons devant les yeux. L'un professionnel, l'autre scientifique.

« Le professionnel, vous le connaissez tous, ce Wilhelm Mannteufel dont le nom aurait presque une signification et qui jouit d'une certaine réputation à Berlin. Celui-là, sait-il quelque chose ? Évidemment non ; c'est un prestidigitateur forain quelconque, qui se sert de ses jongleries de tables tournantes pour en imposer aux bons nigauds. Une certaine mise en scène, en son domicile tapissé de hiboux, de signes cabalistiques, et où une tête de mort se détache en entrant, bien en vue, l'habitat en un mot sous la soupente d'un toit, — tels les antres entre ciel et terre des cabalistes de l'époque, — tout cet ensemble impressionne l'arrivant, celui qui vient pour le consulter, et qui déjà, remarquez-le, doit être un faible d'esprit, un *minus habens*, pour en arriver à consulter un oracle de cet acabit. Joignez à cela une habileté incontestable, — vous en avez eu la preuve tantôt, — à dissimuler certains mouvements, une sorte de ventriloquie musculaire, si je puis ainsi m'exprimer, due à la grande habitude, à l'expérience qu'un long commerce et un fréquent exercice lui ont donnés ; et vous aurez la somme totale de son spiritisme, dans lequel l'esprit ou le peresprit ont bien peu de choses à voir. Ce spirite-là est tout bonnement un devin de foire, qui se sert des tables comme d'autres des cartes, de l'eau ou du marc de café ; plus habile seulement, car il ne lui suffit pas comme aux autres, de dire des sottises, il lui faut les accompagner d'une certaine adresse et de certaines manipulations.

« L'habitat et la spécialité vous montrent suffisamment l'homme et vous le dépeignent. Appartenant à la plus basse classe sociale, sans éducation,

sans instruction, sans propreté, d'une culture intellectuelle au-dessous de tout niveau, il vit, exploitant la crédulité, la faiblesse et la bêtise humaines et surtout cette croyance indéracinable à l'au-delà, qui se traduit chez la majorité par les pires superstitions et les momeries les plus grotesques, dès l'instant qu'ils sont adeptes d'une religion fausse.

« Et l'on voudrait, messieurs, que si le peresprit existait réellement, si véritablement il avait, interprète de l'âme disparue et remontée à ses sources, le pouvoir de correspondre avec nous, l'on voudrait, dis-je, qu'il se servit d'un interprète de cette nature ? Croyez-vous que notre grand Frédéric eût consenti, à quelque prix que ce fût, à se servir des mains malpropres de ce Wilhelm Mannteuffel ?… Allons donc !

« Poser cette question, c'est la résoudre. Avec moi, votre conviction penchera vers la négative, et nous serons dans le vrai.

« En ce cas donc tout au moins, et en ce qui concerne notre homme, le peresprit ou n'existe pas, ou, s'il existe, ce n'est pas lui qui s'est manifesté tout à l'heure, et d'une façon ou de l'autre l'homme a prétendu nous en imposer.

« Mais il est, parmi ceux qui s'adonnent au pseudo-spiritisme, une catégorie plus élevée, très élevée même, dois-je dire, dans la classification intellectuelle et sociale, et j'ajoute : malheureusement.

« Si, avec la bonne femme, qui vient consulter un oracle forain et qui regarde sans voir, il est facile de réussir par la supercherie, s'il est possible de lui faire prendre des vessies pour des lanternes, et si elle est incapable de discerner le vrai du faux, il ne devrait plus en être de même quand on s'adresse à la catégorie d'hommes éminents et savants, à laquelle appartient notre distingué collègue le professeur Hans Sundström, de Stockholm.

« Comment ceux-là en sont-ils venus, avec l'élévation de leur culture intellectuelle, à s'occuper de ce spiritisme-là et à y croire surtout ? Voilà qui déconcerte un instant l'esprit. Il est toutefois possible de se l'expliquer. Essayons de le faire, si vous voulez bien.

« Sundström est anatomiquement, physiquement, physiologiquement et psychiquement, prédisposé à cela. Regardez-le, et vous aurez sous les yeux le modèle parfait du spirite fatalement voué à l'erreur, du pseudo-médium

croyant sincèrement et obtenant, j'ajoute à votre grand étonnement, des résultats sincères, je ne dis pas, mais… entendons-nous.

« Sundström est avant tout un névropathe, dans toute la force du terme et dans toute sa constitution. Grand et maigre, osseux, avec un crâne développé outre mesure, au front proéminent, déprimé aux tempes, sous de rares cheveux ; au-dessus des pommettes saillantes, brillent deux yeux enfoncés dans l'orbite, profondément. Les rides précoces, la calvitie, vieillissent prématurément cette face agitée de tics convulsifs, où le risorius de Santorini, l'élévateur des paupières et le buccinateur se contractent spasmodiquement tour à tour, alternativement ou ensemble, dans d'indicibles grimaces qui témoignent surabondamment du mauvais état du système nerveux qui les anime ; lésions localisées centrales, ou perturbations réflexes d'origine périphérique, il est hors de toute contestation possible que le système nerveux n'est pas indemne chez lui. Il n'y a pas jusqu'aux mouvements anormaux, aux froncements de la peau du crâne et des oreilles, vestiges de l'état animal antérieur, atavisme animal, qui ne vous le prouvent. Examinez maintenant ses mains, longues, sèches et crochues, aux ongles recourbés et bleuis comme des extrémités où la nutrition se fait mal, et avec cela cette chaleur de la peau, constatable au simple serrement de main ; remarquez encore cet état subfébrile constant, ces rougeurs alternées avec des pâleurs, ces injections de toute une oreille, l'autre restant pâle et comme anémique ; tout chez cet homme, en un mot, atteste, démontre jusqu'à l'évidence que vaso-moteurs, comme cèrébro-spinaux, grand sympathique comme central, tout son système nerveux est altéré et fonctionne anormalement.

« Sans le vouloir, messieurs, et en vous dépeignant un homme, je viens de vous faire le portrait du pseudo-médium sincère, du pseudo-spirite pratiquant à la fois avec science et fanatisme convaincu, et qui est anatomiquement désigné pour arriver là.

« En l'état, messieurs, il est donc bien certain, et vous me l'accorderez, que l'intelligence de cet homme ainsi constitué, alors qu'elle se sert du cerveau c'est-à-dire du système nerveux altéré, doit être, elle aussi, altérée en certains points. Il est difficile de jouer juste sur un piano faux.

« De même, cependant, que les troubles vitaux que je viens de vous signaler dans la sphère de la vie animale sont absolument compatibles avec

une vie, une existence, une santé, dans lesquelles rien, en apparence tout au moins, ne semble troublé aux yeux de l'observateur superficiel, de même que le névropathe paraît en excellente santé, de même dans la sphère intellectuelle l'intelligence paraît chez lui absolument nette et lucide.

« Pourtant, il n'en est rien.

« Il se passe, en effet, chez lui, dans le domaine intellectuel, en dehors bien entendu du cours normal des choses, des phénomènes en deçà ou en delà des manies, monomanies seules ou associées, qui font de cette intelligence une déséquilibrée, alors même qu'il y paraît le moins.

« Primesautier, vivace, et profond d'une intelligence hors ligne, aussi en certains points très apparents le névropathe apparaît par d'autres côtés plein de trous, de lacunes. Une assimilation rapide, brillante, mais incomplète, lui fait digérer stomacalement des choses improbables et impossibles au vulgaire, comme elle lui fait digérer aussi, intellectuellement, des choses improbables et impossibles au vulgaire. Quant à lui, inconscient de son état, il trouve cela tout naturel.

« Le névropathe à tendances ordurières se complaira dans l'ordure, et le névropathe à monomanies d'ordre plus élevé tombera ou versera dans le prétendu spiritisme. Dès lors, sa volonté aura sombré ; il fera abnégation de son libre arbitre ; il est perdu, s'il n'a pas la force de caractère nécessaire pour réagir vigoureusement, ou s'il n'a rien au-dessus à quoi il croie pour le retenir. Sundström, professeur de sciences exactes, laborieux comme tel, mais en outre spirite inintelligent, doit être, au point de vue de la divinité, d'une incrédulité complète ; car il ne faut pas oublier qu'il est des spirites athées, et qu'on en trouve surtout parmi les mathématiciens.

« Imaginez un névropathe que le hasard des études ou celui des choses ait porté à des rêvasseries, un homme désillusionné par les incidents de la vie ou qui a subi des revers, aussitôt il cherchera une dérivation, tombera dans un des trous de son cerveau, et ne s'en relèvera plus. C'est un pseudo-médium-né.

« Et tout de suite aussi, et c'est là surtout ce qui est remarquable, son anatomie, son cerveau, ses muscles, ses nerfs, tout va lui servir, tout va contribuer à le tromper et le maintenir dans son erreur.

« Le jugement sombre dans le trou ; il va tout voir faux et s'halluciner de lui-même ; c'est de lui-même aussi que partira l'hallucination.

« Vous avez pu remarquer tout à l'heure Sundström. Tandis que Wilhelm Manuteuffel commettait la supercherie dans un but malhonnête et que le docteur Bataille s'amusait, Sundström, lui tout entier à l'œuvre entreprise, s'y consacrait tout entier.

« Vous avez remarqué cette contention cérébrale et nerveuse extrême, cette concentration de tout l'être sur un point ? Plus rien n'existait pour lui, entièrement obnubilé, plus aveugle que la vieille femme crédule dont je vous parlais il y a un instant. On aurait pu se livrer devant loi aux jongleries les plus improbables ; nul doute qu'il n'y eût ajouté la foi la plus absolue. En définitive, il s'est hypnotisé lui-même d'énervement et de fatigue, et la détente a eu lieu ; vous avez assisté à la crise finale.

« Tout cela s'est passé dans le trou de son cerveau et grâce à ce trou.

« Qui fera croire demain à cet homme que toute la séance d'aujourd'hui n'a été qu'une mystification ? Qui lui montrera comme imaginaires les faits auxquels il a assisté et dont il garde le souvenir, ne fût-ce que dans ses reins brisés et dans la fatigue, le surmènement qui l'accable ?

« Cet homme-là, je vous le demande, n'était-il pas né pour être médium du pseudo-spiritisme ? Vous avez été témoins de ce qui s'est passé pour lui et en lui ; et, je vous le demande aussi, de bonne foi, pouvez vous admettre un seul instant que le peresprit de Frédéric-le-Grand fût là réellement présent, pour le mettre en cet état, alors que mathématiquement, scientifiquement, vous avez assisté tout bonnement à une suggestion produite par la pensée fixe, dominante, et à toute l'évolution d'une crise d'hystéro-épilepsie témoignant de l'état du cerveau, état, je ne saurais trop y insister, absolument momentané et compatible avec les travaux ordinaires de la vie et une mesure intellectuelle des plus élevées et des plus raffinées.

« Qui s'y trompera ? Personne, sauf les gens de mauvaise foi et qui peuvent avoir des raisons de parti-pris de nier.

« Voilà pour Sundström.

« Reste maintenant le docteur Bataille. Celui-là est bien équilibré ; mais il n'a pas su rester indifférent. Il est là ; qu'il l'avoue, il s'est fait complice, et complice de qui ? du trompeur, de l'acrobate.

« Eh bien, ce faisant, il a fait comme beaucoup font, comme tous même ; il a vu quelqu'un à mystifier, une part à prendre dans une action théâtrale, amusante au demeurant ; et il s'est laissé aller, satisfait de la chose qu'il a prise comme une récréation d'un instant. (Et comme je souriais approbativement :) Vous voyez, messieurs, que j'ai touché fort juste.

« Eh bien, vous avez eu là, sous les yeux, une mappemonde du pseudo-spiritisme, un schéma des séances qui ont lieu tous les jours.

« Vous y trouverez, en général, réunis : 1° l'élément imposteur, celui qui doit profiter de la chose, c'est celui qui remue le guéridon ; 2° l'élément croyant sincèrement honnête, qui facilite les manœuvres de l'imposteur, mais inconsciemment, par le jeu même qu'il ne soupçonne pas, par des contractures involontaires de ses muscles (ce que nous allons expérimenter scientifiquement dans un instant) ; et 3° l'élément joyeux ou farceur, qui pousse à la petite comédie, histoire de se divertir un peu.

« Or, qui croirait que ces éléments disparates donnent les résultats les plus probants en apparence et les plus parfaits ? qui croirait que, simultanément, chez des gens qui se connaissent à peine, une connivence inattendue s'est établie, d'où bénéficiera l'imposteur et d'où ressortira une conviction de plus pour le croyant, pour l'halluciné ?

« Et cependant cela est. Vous venez d'en avoir la preuve. Mettez trois croyants, même névropathes, en présence d'un guéridon : il faudra longtemps pour obtenir des phénomènes, lesquels seront forcément incohérents et n'aboutiront à rien, parce qu'il faudra le temps et la contention pour qu'ils arrivent à l'hypnose et à la contracture, ensuite parce que, rien ne les guidant, ils vacilleront en désordre au gré de leur esprit obnubilé, hypnotisé ; la séance de spiritisme dans ces conditions ratera ou sera mauvaise. Par contre, introduisez dans le cercle, dans la chaîne, un farceur ou un imposteur ; ceux-ci, ayant toute leur présence d'esprit, règleront la marche des choses paraissant surnaturelles, se servant des autres comme instruments inconscients ; et, dès lors, les réponses se feront, manquant peut-être d'orthographe et d'histoire, mais calmes et cohérentes ; la séance de pseudo-spiritisme aura été des plus profitables, les esprits paraîtront s'être manifestés avec vigueur et lucidité.

« Je viens, messieurs, de vous résoudre l'équation spirite en vous en expliquant les trois termes. Mais cela ne me suffit pas, et je veux maintenant vous fournir la preuve expérimentale de ce que j'ai avancé là.

« Tenez, messieurs, que l'un d'entre vous descende avec moi dans l'hémicycle et s'asseye avec moi devant le guéridon. Docteur Bataille, si vous voulez bien encore, nous allons répéter la petite scène de tantôt, mais scientifiquement et expérimentalement cette fois. Puis, nous referons l'expérience avec nos pseudo-médiums.

« Je tiens, en effet, messieurs, à vous faire toucher du doigt et à vous montrer, dis-je, expérimentalement et scientifiquement, la supercherie des prétendus spirites. Rien ne me sera plus facile que cela.

« Tout d'abord, reproduisons les phénomènes. Nous allons voir ce qui se passe pour le simulateur et comment il s'y prend ; puis, nous examinerons la part prise par le névropathe inconscient ; enfin, nous montrerons à l'œuvre le complice volontaire. »

Et ici, le président expliqua ce que le lecteur sait déjà et ce que je lui ai révélé chemin faisant.

« — Nous voici, dit-il, assis tous trois en triangle devant ce guéridon extrêmement léger, monté sur trois pieds, eux-mêmes sur des roues mobiles, et qui peuvent donc avec la plus grande facilité aller et venir sur un parquet lisse et ciré comme celui-ci. Remarquez la façon dont nous sommes ainsi : le docteur et mon assistant, carrément, chacun une main posée à plat sur le bois ; moi, un peu de travers et plus écarté qu'eux et a main à demi-fléchie sur la tranche. Voyez donc cette position : tandis que mes deux vis-à-vis restent neutres, une simple contraction, si légère soit-elle, des muscles de mon bras, le biceps seulement, et voilà un craquement dans le guéridon, deux craquements, trois craquements, un roulement même si je veux ; ce qui sera d'autant plus sensible lorsque j'opérerai avec un guéridon à moi connu, souvent employé, dont je connaîtrai pour ainsi dire les endroits craquants et qui sera de préférence en bois très sec, pitchpin surtout on acajou. »

Et, joignant l'exemple à la parole, le président frappa des coups et exécute des roulements à simuler presque un tambour.

Puis, il continua :

« — Suivez bien des yeux mon bras et ma main ; vous n'y apercevez rien, n'est-ce pas, de suspect ? mais vous allez voir tout de suite quelque chose qui va vous sauter aux yeux, dès que vous serez prévenus. Suivez bien ce qui se passe sur mes mains ; regardez-les un peu à contre-jour : eh bien, chaque fois que la table craquera, vous surprendrez un très léger mouvement fibrillaire, comme une onde qui passera sur le brillant de la peau tendue, et vous apercevrez ainsi trembloter imperceptiblement les tendons des extenseurs digitaux ; enfin, vous verrez la pulpe de l'extrémité de mes doigts s'aplatir avec un très léger déplacement.

« Ces caractéristiques vous paraîtront bien plus nettes encore, si ma main se trouve interposée entre une lumière et votre œil ; les jeux de lumière et d'ombre accentueront les petits déplacements que je vous indique.

« Que sera-ce alors si, au lieu d'opérer les bras dans les habits, j'opère les bras nus ? C'est alors que la contraction du biceps saillant vous crèvera les yeux à chaque roulement. Vous comprenez aussi pourquoi jamais un pseudo-spirite n'opère les bras nus.

« Et cela est anatomique et ne peut se supprimer ou se masquer. En vertu, en effet, de la solidarité des muscles, dès que l'un d'eux ou qu'une masse se contracte, la contraction se propage en onde du centre à la périphérie ou de la périphérie au centre, parce qu'il faut toujours un point d'appui au mouvement, c'est-à-dire à une force, pour entrer en action. Ce point d'appui, le muscle qui doit agir le prend sur un os ; mais comme celui-ci est mobile, il doit à son tour être maintenu immobile par d'autres muscles, lesquels doivent donc pour cela se contracter à leur tour. De là, la solidarité obligatoire dont vous constatez les effets.

« Vous m'avez compris ; tout à l'heure, d'ailleurs, nous allons expérimenter à l'aide d'appareils enregistreurs qui vous enlèveront tout doute.

« Voici donc en ce qui concerne les coups ou les roulements : une contraction musculaire, une simple pression, et tous ces phénomènes se produisent admirablement.

« Combien plus facilement encore ne vais-je pas maintenant produire les phénomènes de coups frappés avec les pieds de la table ?… Voyez comme ma main est bien disposée pour les produire : une légère, très légère

poussée en avant, la table bute contre les mains de mes vis-à-vis et bascule, levant naturellement le pied de mon côté, surtout si j'ai en face de moi un intelligent plaisant, comme le docteur Bataille, qui me fasse bien à propos contre-poids et pèse de son côté légèrement en basculant.

« Vous remarquerez, messieurs, dans toutes les séances de pseudo-spiritisme auxquelles vous assisterez, que c'est, je ne dis pas généralement, mais *toujours*, le pied du côté du médium, c'est-à-dire du simulateur, qui se lève. Vous comprenez maintenant pourquoi : parce que toutes les conditions favorables à cela se produisent et se réunissent en ce cas. Et vous ne verrez jamais, au grand jamais, un des pieds du côté des vis-à-vis se soulever, à moins que le simulateur ne soit beaucoup et beaucoup plus fort que ses vis-à-vis, ce qui arrive uniquement et par exception dans quelques sociétés où l'on se sert comme pseudo-médiums de gaillards robustes et solides, d'anciens militaires, pour lesquels soulever par contre-poids un guéridon sur lequel deux mains reposent n'est rien ; et encore, en ce cas unique, le guéridon sera à pivot central avec trois petits pieds seulement au bas ; le déplacement alors est facile par simple appui, le bord de la table formant levier. Quelle que soit la force du médium, le phénomène ne se produira donc jamais, à de très rares exceptions près, lorsque le guéridon aura ses trois pieds distincts partant des côtés mêmes et près des bords du plateau. »

Et, tout en nous donnant les explications qui précèdent, le président soulevait le guéridon et frappait des coups avec les pieds.

Après quoi, il reprit :

« — Vous venez de comprendre, messieurs, quelles sont les qualités que doit avoir un guéridon dans toute représentation pseudo-spirite, quel est son rôle, quel est enfin le rôle du soi-disant médium et celui de l'aimable farceur indifférent.

« Eh bien, laissez-moi vous ajouter que, dans de telles conditions, tout marche en général sur des roulettes, c'est bien le cas de le dire. Les plus remarquables séances sont toujours celles qui ont lieu, en présence d'imbéciles, entre complices, coquins ou indifférents. Alors, les prétendues manifestations marchent avec ensemble, les coups, roulements, demandes, réponses, etc., etc. ; tout cela est net, bien frappé, bien tranché. Le simulateur et le plaisant qui aime à mystifier, qui est content et fier de poser

un instant pour la galerie et de berner toute une société, s'entendent alors admirablement. Rien ne manque, à la profonde admiration des bons gogos.

« — Quelle merveilleuse soirée ! disent-ils en s'en allant ; quel médium ! et comme les esprits étaient ce soir favorablement disposés ! »

« Mais, hélas ! il n'en est plus de même lorsqu'un convaincu ou qu'un névropathe se mêle de la chose, et cet homme est un fléau que les pseudo-médiums craignent cent mille fois plus que les malins, dont nous allons avoir à nous occuper aussi.

« Vous avez vu tout à l'heure ce qui s'est passé pour notre collègue le professeur Hans Sundström. À son insu, il a été pris d'une crise, d'une tétanie d'abord, puis de convulsions rythmiques de tout son système nerveux généralisées, mais qui pendant un temps se sont localisées aux muscles extenseurs de la région dorsale des avant-bras.

« Dans ces cas, vous comprenez, n'est-ce pas, messieurs, que le guéridon craque et remue, admirablement ; mais avec quelle incohérence alors aussi ? Plus rien n'est réglé, les coups succèdent aux roulements, et ceux-ci s'entremêlent avec les levées alternatives de pieds. Bonsoir, dans ce cas, la séance ; elle est irrémédiablement perdue.

« — Les esprits sont mal disposés ce soir, dira-t-on à la ronde ; ou bien : nous avons affaire à des esprits loustics ou incohérents qui veulent s'amuser. »

« Le fin mot est que le névropathe inconscient en état de crise remue et contracte ses muscles aux hasards de la période, ne peut se maîtriser, encore moins être maîtrisé, et produit par conséquent cette cacophonie.

« Quant au malin qui quelquefois se glisse à un guéridon pour contrôler ou vérifier, celui-là est vite accusé d'incrédulité, traité d'adversaire des esprits, et, par conséquent de personnage hostile, en présence de qui les esprits refuseront de se manifester ; on le congédiera sans façon.

« Vous connaissez, en effet, la recommandation expresse des pseudo-médiums ; il faut la croyance absolue de tous les acteurs pour la réussite de la pièce ; le moindre sceptique peut tout faire avorter. Aussi, dès que le pseudo-médium s'aperçoit que quelqu'un de sceptique ou qui veut faire le malin s'est glissé dans la chaîne, il le dénonce à haute voix et le fait expulser sans autre forme de procès, et avec le parfait acquiescement des

assistants qui seraient navrés que ce monsieur fît manquer la séance. Haro donc sur l'empêcheur de tourner en rond !

« Je viens de vous expliquer, messieurs, tout le mécanisme des tables tournantes, cette assise du pseudo-spiritisme moderne ; nous avons tour à tour passé en revue les différents termes du problème ; et, de l'observation nette et précise des faits, nous avons été amenés logiquement à conclure au dol et à la supercherie. Mais nous sommes aussi de ceux, messieurs, qui ne se payent pas de mots. Je vous ai promis de vous faire toucher du doigt la réalité expérimentale de ce que je vous avance ; il faut qu'elle soit bien et dûment enregistrée par des instruments d'une précision mathématique, d'une sensibilité exquise, et qui ne peuvent tromper. Après quoi, je vous offrirai un troisième moyen de contrôle, en faisant revenir nos pseudo-médiums, et cette dernière expérimentation ne vous laissera plus aucun doute, je le crois.

« Vous savez, messieurs, que toute contraction musculaire active, quelle qu'elle soit, s'accompagne de chaleur, d'électricité, et qui, surtout, puisqu'elle est une onde vibratoire, peut s'enregistrer avec une étonnante précision et une extrême facilité.

« Eh bien, voici des instruments qui vont nous permettre de surprendre le tricheur en flagrant délit, et qui, au moment même où il trichera, lui écriront, lui enregistreront sa honte derrière son dos.

« Voici tout d'abord une aiguille aimantée sur son pivot ; elle peut tourner sur un cadran divisé ; c'est un voltamètre qui va nous révéler l'électricité. Voici encore un thermomètre, qui permet d'enregistrer les plus petites élévations rapides et passagères de température. Voici, enfin, un myographe d'Helmotz, qui nous révélera les contractions musculaires actives et leur intensité.

« Expérimentons, pour commencer, sur nous-mêmes. Tout est prêt, comme vous voyez, et l'un de mes assistants n'a plus qu'à mettre les instruments en communication par des fils avec chacun de nous.

« Voilà qui est fait. Vous voyez, nous sommes immobiles ; aussi, aucune aiguille d'instrument ne remue.

« Maintenant je vais, moi, faire une légère contraction du biceps, là. Voyez tout de suite cet affolement. L'aiguille aimantée a tourné et s'est

arrêtée à 70^{e} ; le thermomètre s'élève d'un 10^{e} de degré ; quant au myographe, voyez : au fur et à mesure que le rouleau couvert de noir de fumée tourne, l'aiguille monte et descend imperceptiblement, traçant avec sa pointe sur le noir de fumée, écrivant le tracé de ma contraction, si petite qu'elle ait été. Vous le constatez bien : je suis pris sur le fait, et ma supercherie est enregistrée. Je reviens au repos, et les instruments aussi. Si je veux donner une séance tout entière, les appareils continueront à marcher, et j'aurai écrit en même temps tous les exercices auxquels je me serai livré.

« Voilà, j'espère, qui est scientifique et mathématique ; et il ne nous reste plus qu'à appliquer ce contrôle infaillible à notre prétendu médium ou à nos pseudo-médiums, puisque nous en avons deux. Vous constaterez d'autant mieux les résultats. »

Le lecteur comprend aisément combien cette séance de Berlin fut intéressante et suggestive. Mais, en réalité, elle ne fut que la préface d'une autre, à laquelle il me fut donné d'assister également.

Je suis, cependant, obligé d'abréger. La rentrée des deux pseudo-médiums eut lieu ; on les fit asseoir, en les mettant cette fois en contact avec les appareils. Je laisse à penser la sarabande à laquelle se livrèrent ces derniers ! et il fallait vraiment que ces soi-disant médiums, le célèbre Mannteuffel et son collègue, fussent de véritables ignorants, d'un calibre peu ordinaire, pour ne pas s'apercevoir, à mille indices qui auraient frappé les esprits les moins clairvoyants, que l'on se moquait d'eux. Mais non, ils étaient là, ravis, enchantés et comme les héros de la petite fête.

À la fin, le président les soumit à une épreuve des plus curieuses, quoique des plus simples, et que je vous recommande ; car elle est topique en l'espèce.

Il les pria tout simplement de retourner leurs mains, c'est-à-dire de les poser sur la table, le dos sur le bois et la paume en l'air.

Dès ce moment, il n'y eut plus de manifestations.

On comprend pourquoi. C'est un coup que les pseudo-médiums, même les plus *manœuvres*, c'est-à-dire les plus habitués à se servir de leurs mains, n'ont pas prévu, et auquel ils ne se sont pas encore exercés ou habitués.

On comprend, en effet, que si la paume de la main, concave, molle, a facilement des adhérences avec les objets sur lesquels elle se pose, fait aisément corps avec eux, en se moulant dessus, — toutes circonstances qui facilitent singulièrement les mouvements de totalité, d'ensemble, c'est-à-dire la production des phénomènes pseudo-spirites, — il n'en est plus de même lorsque le dos de la main, rond, convexe, lisse, avec ses phalanges, s'applique sur cette même table ; il ne peut évidemment que s'y poser, les doigts plus ou moins, non plus en contact avec le bois sur lequel ils peuvent agir, mais bien en l'air, s'agitant fatalement au moindre mouvement, à la moindre contraction, comme autant d'aiguilles de galvanomètres indiquant la supercherie. — Il en sera de même si, par un artifice quelconque, une tringle par exemple, une retenue quelconque, on peut faire que les mains du médium touchent simplement la table, mais sans pouvoir peser ni pousser soit en avant soit en arrière : les phénomènes s'arrêteront tout aussitôt.

Donc, plus de mains à plat, plus de phénomènes du pseudo-spiritisme des tables tournantes et parlantes. C'est ce qui s'appelle rompre les chiens (ou les ânes) en un tour de main.

La séance privée de la *Germania* était terminée.

Nos deux médiums s'en furent avec force salamalecs, pour se faire régler le montant de leur petite représentation.

Enfin, le président résuma rapidement les divers incidents, en rappelant : 1° que les théories du peresprit étaient de simples hallucinations d'imaginations en délire ; 2° que les phénomènes par lesquels on prétendait les prouver étaient de pures jongleries.

Il nous montra par une dernière expérience, et pour ne rien oublier, une illusion qui facilite la supercherie. Quand, en effet, deux individus sont assis devant un guéridon, et que l'un d'eux pousse avec la main et le bras, il fait nécessairement, dans ces mouvements actifs qu'il exécute, remuer cette main et ce bras ; mais, comme son vis-à-vis, le passif, est obligé de suivre les mouvements de la table sur laquelle il a la main, il remue, lui aussi, comme l'autre, la main et le bras ; de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'actif du passif, si l'on n'a pas en mémoire les indications citées plus haut.

Puis, le président conclut en nous faisant en peu de mots la critique des autres manifestations pseudo-spirites, photographies et autres fadaises.

Il était plus de minuit, à présent. Il semblait que tout fût fini. Aussi, c'était à qui enjamberait les banquettes ; chacun s'en allait : pourtant, quelques assistants, descendus au milieu du cirque, paraissaient moins pressés de partir ; ils causaient entre eux, et l'on eût dit qu'ils laissaient la foule s'écouler, pour ne quitter la salle à leur tour qu'après la cohue. Le président était parmi ceux-ci.

Je me disposai à aller lui présenter mes respects. Il me vit venir à lui, et, me prévenant, il s'avança à ma rencontre.

Bien qu'il n'y mit aucune affectation, je remarquai, dans un de ses mouvements, rapide comme l'éclair, le signe de reconnaissance palladique, et je m'empressai d'y répondre.

Sitôt que nous nous fûmes rejoints, un peu à l'écart, il me dit :

— Je m'en étais douté, vous êtes tout-à-fait un frère.

— Du *Lotus* de Charleston, répondis-je.

— De mieux en mieux… Enchanté mille fois, cher docteur !… Mon nom, alors, ne doit pas vous être inconnu, je pense.

Et le président de l'intéressante séance donnée par la *Germania*, à laquelle je venais d'assister, se nomma. C'était le frère Justus Hoffmann.

Si je le connaissais, de réputation palladique ?… Je crois bien !… Quel membre assidu des triangles n'a entendu parler de Justus Hoffmann, le grand-maître du *Lotus Saint-Frédéric* de Berlin, le zélé propagandiste du Palladium en Allemagne, le père d'Augusta Hoffmann, laquelle est la Sophia prussienne ?…

Nouvelle présentation, celle-ci complète, c'est-à-dire luciférienne ; et le frère Justus de me dire :

— Puisque vous êtes des nôtres, demeurez encore ; nous n'en avons, du reste, pas pour plus d'une heure… La réunion, à laquelle vous êtes venu, était une conférence avec expériences, donnée dans un but de propagande à un public d'ailleurs choisi, à des personnes que nous préparons graduellement à leur insu, en leur démontrant les mensonges du pseudo-spiritisme, mais en leur donnant à réfléchir, en leur promettant d'entrevoir

qu'il y a autre chose que ces farces et ces jongleries… Après la séance de la *Germania*, nous avons, entre principaux membres des grands triangles berlinois, une autre séance, absolument fermée à qui n'est pas parfait initié. C'est pour cela que je vous prie de rester… Nous allons, maintenant, entre nous, passer à des œuvres de véritable spiritisme.

Il n'y avait plus dans la salle qu'une centaine de messieurs. Les rares dames de la conférence étaient parties, sauf la jeune fille travestie en militaire.

— Et mademoiselle votre fille ? demandai-je au grand-maître.

— Augusta ?… Elle est à Rome en ce moment.

1. ↑ Les hôtels de 1er ordre de Berlin ont en général deux ou trois portiers qui se relèvent de jour et de nuit, de telle sorte qu'il y a toujours quelqu'un pour répondre. Le portier s'appelle *portier*, prononcer *portir* (long) ; et le *erste-portier*, premier portier, est un personnage en général de confiance et très important. Ce poste est très recherché.
2. ↑ Pour des raisons que j'ai indiquées à la fin du chapitre XVI, le lecteur comprendra que je n'ai pas d'autre nom à faire figurer dans cet ouvrage.

CHAPITRE XX

Les Vocates Procédants.

Avant de raconter la séance secrète, qui se greffa sur la réunion simplement privée dont je viens de faire le récit, et maintenant qu'il est bien entendu et abondamment démontré que toute une partie du spiritisme, celle que les parfaits initiés appellent le spiritisme commercial ou pseudo-Spiritisme, n'est que jonglerie et dol, il me faut, pour que le lecteur comprenne bien et ait une juste notion de l'ensemble, lui montrer qu'à côté de cette foire, il existe un spiritisme spéculatif ou scientifique, le spiritisme que des professeurs célèbres et des savants distingués, appartenant à toutes les parties de la science officielle, ne dédaignent pas d'étudier dans ses manifestations, et qui, je dois le dire tout de suite, a une importance capitale.

Tandis que, en effet, nous venons de le voir, les esprits sont tout-à-fait étrangers à la production des phénomènes dans le pseudo-spiritisme, ici par contre, ils s'y intéressent et y prennent part.

En deux mots, pour dire toute la vérité, Lucifer dédaigne les acrobates. C'est à peine si d'intervalles à intervalles il vole dans ce milieu une âme trop penchée sur l'abîme, sachant bien au fond que les charlatans de cette espèce lui appartiennent déjà sûrement ; quant aux nigauds, égarés dans ces sociétés de jongleurs, il paraît les négliger en général, attendant sans doute une meilleure occasion de les faire tomber tout autrement entre ses griffes. Mais aussi, dès que s'élève le niveau des gens se livrant à cette branche de l'occultisme, dès qu'il sent qu'il a affaire à des âmes intelligentes, instruites et capables de lui échapper, alors il se met en frais de coquetterie, il fait des avances, envoie quelques-uns de ses aides les plus directs accompagnés de

leurs légions, et alors des manifestations se produisent, discrètes encore, mais surprenantes, qui déroutant l'esprit, font réfléchir le savant qu'elles frappent, et, par le matérialisme au moyen duquel il s'acharne à les expliquer, le mènent tout droit à l'enfer.

Voilà donc les deux premières divisions du spiritisme : 1° le *pseudo-Spiritisme* des charlatans et des jongleurs, spiritisme des tables tournantes, non inoffensif évidemment, puisqu'il habitue les gogos à des pratiques que l'Église condamne formellement ; 2° le spiritisme de ceux que l'on appelle les *Vocates Procédants*, c'est-à-dire (la traduction est caractéristique) ceux qui sont appelés et qui marchent vers… vers quoi ? on le devine ; essentiellement nocif, celui-là, car il cache, sous les dehors de l'expérimentation et de l'étude scientifique, l'irréligion la plus absolue, le mépris voulu et affiché des lois de l'Église. Ceux qui se livrent à ce spiritisme intermédiaire sont des appelés du diable, et demain la plupart seront des élus, car ils ne tarderont pas à comprendre ; le diable fera tout ce qu'il pourra, emploiera tous les moyens, toutes les embûches pour les avoir complètement à lui.

Ceux d'entre eux alors qui auront compris et qui n'auront abdiqué leur matérialisme que pour s'éloigner davantage de Dieu, ceux-là passeront au rang et sous la bannière des spirites luciférien ou *Vocates Élus*. Inutile d'expliquer maintenant ces mots. À ce troisième degré, c'est le spiritisme des triangles palladiques qui commence. Alors, plus de pseudo-médiums, plus de tables tournantes, mais des évocations directes d'esprits mauvais, évocations faites par des gens sachant bien à qui ils font appel, mais ne reconnaissant pas Lucifer comme diable et au contraire le considérant comme Dieu-Bon, égal d'Adonaï.

C'est là le vrai spiritisme, le spiritisme luciférien manœuvrant avec ses médiums vrais, qui sont, — soit d'une manière intermittente, soit à l'état continuel et latent, comme nous aurons à le voir et à l'étudier, — des possédés volontaires, conscients de leur surnaturalisme diabolique, des extatiques de Satan, enfin.

Pseudo-Spirites, Vocates Procédants, Vocates Élus, telles sont, en résumé, les trois données du problème de cette branche de l'occultisme qui s'appelle le spiritisme et qui nous occupe en ce moment.

Nous avons étudié et démasqué les pseudo-Spirites à la lumière du raisonnement d'abord et de l'expérimentation ; il nous faut maintenant, procédant avec la même rigueur scientifique, étudier les Vocates Procédants.

Et justement, cela semble comme fait exprès. À l'heure où j'écris ces lignes, la science officielle mène précisément grand bruit autour d'une femme qui appartient, selon toute probabilité, à la catégorie des Vocates Procédants.

De quelque façon, en effet, qu'on considère ces phénomènes dont elle est la cause, qu'on les explique ou qu'on ne les explique pas, l'attrait qui s'en dégage, le bruit qui se fait autour de son nom, l'empressement que les gens mettent à courir après elle, puisqu'il est même question de la faire venir par souscription à Paris, tout cela prouve, avec bien d'autres motifs que nous allons exposer, que cette femme est, sinon une complice consciente, tout au moins un instrument entre les mains de Lucifer.

Il s'agit en l'espèce d'une paysanne napolitaine (voyez ici la coïncidence : Naples, un des grands directoires de la maçonnerie luciférienne). Cette paysanne de Naples s'appelle Eusapia Paladino.

Ceci est de notoriété publique. Il y a trois mois à peine, tous les grands journaux s'occupaient d'elle, sans compter les innombrables périodiques scientifiques, qui lui consacraient des études longues et détaillées.

Et ici, il faut s'incliner, il ne peut y avoir supercherie, les choses se sont faites en pleine lumière, et devant des gens de l'intelligence et de la bonne foi desquels il est impossible de douter un seul instant.

Eusapia Paladino est donc bien un des exemples les plus probants de Vocate Procédant que je puisse présenter à mes lecteurs.

Je reproduis ici tout simplement le compte-rendu paru dans le *Figaro* du 17 mars 1893 ; on voit que ce n'est pas vieux.

L'*Éclair* avait parlé aussi d'Eusapia Paladino bien auparavant et lui avait également consacré un long article.

Voici ce que dit le *Figaro* :

« Le docteur Charles Richet (fils), qui a passé récemment quelques semaines en Italie, vient d'en rapporter une intéressante nouvelle ; Eusapia

Paladino, — l'Eusapia, comme on l'appelle communément de l'autre côté des Alpes, — a provoqué dans le monde savant italien une émotion si vive, qu'il n'est en ce moment bruit que d'elle et des extraordinaires phénomènes auxquels elle a donné lieu.

« On connaît trop la place que le docteur Richet a prise parmi nos physiologistes les plus hardis, pour que nous ayons à rappeler ses titres ; et, d'autre part, lorsque nous écrivons le nom d'Eusapia Paladino, les lecteurs du *Figaro* savent bien de qui nous entendons parler. Il n'y a pas très longtemps, le Masque de Fer leur présentait cette paysanne napolitaine, devenue le plus puissant des médiums actuellement réputés ; il leur disait en quelle estime la tiennent les spirites du monde entier et comment, — par une série d'expériences scientifiquement contrôlées qui convertirent le sceptique Lombroso, — les curieux faits produits grâce à elle furent rendus manifestes.

« En dépit de cette conversion significative, je n'aurais point songé à prendre au sérieux les affirmations de l'honorable docteur Richet, s'il ne s'était agi cette fois, non plus d'expériences faites par un seul homme ayant pu inconsciemment se prêter aux manœuvres d'une intrigante, mais bien d'observations faites en commun par une sorte de congrès composé d'hommes dont les noms et les titres sont des garanties.

« Qu'on en juge.

« Aux séances qu'Eusapia Paladino vient de donner, et dont les procès-verbaux ont été bel et bien paraphés par les personnes dont les noms suivent, assistaient :

« MM. Alexandre Aksakof, directeur du journal *Psychiche Studien*, à Leipzig, conseiller d'État de S. M. l'empereur de Russie ;

« César Lombroso, professeur à la faculté de médecine de Turin ;

« Giovanni Schiapparelli, directeur de l'Observatoire astronomique de Milan ;

« Carl du Prël, docteur en philosophie, de l'Université de Monaco, Bavière ;

« Angelo Brofierio, professeur de philosophie ;

« G.-B. Ermacora, docteur en physique à Milan ;

« Giuseppe Gerosa, professeur de physique à l'École supérieure d'agriculture de Portici ;

« Georges Finzi, docteur en physique ;

« Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris, directeur de la *Revue scientifique*.

« C'est à Milan, chez le docteur en physique Finzi, qui habite rue Monte di Pietra, n° 11, que les expériences dont il s'agit ont été faites. Dix-sept séances ont été tenues entre neuf heures et minuit.

« Les observations recueillies portent sur trois sortes de phénomènes : 1° les phénomènes obtenus à la lumière ; 2° les phénomènes obtenus dans l'obscurité ; 3° les phénomènes ayant eu lieu jusqu'à présent dans l'obscurité, et qui, chez M. Finzi, ont été obtenus à la lumière, en vue du médium.

« Les phénomènes de la première catégorie n'ont rien que de très commun. Ce sont notamment le soulèvement latéral d'une table, au contact des mains du médium assis à l'un des côtés plus court de celle-ci ; le soulèvement complet de la table ; les variations de la pression exercée par le corps du médium assis sur une balance ; le mouvement de la table sans contact aucun ; les coups et les reproductions de sons dans la table.

« Ceux de la deuxième catégorie sont également connus. Y figurent : le transport sur la table de la personne du médium, avec la chaise sur laquelle il est assis ; les bruits de mains battues l'une contre l'autre ; les contacts produits par une main mystérieuse sur les habits des assistants et donnant à ces derniers le sentiment qu'ils sont touchés par une main chaude et vivante ; les visions d'une ou deux mains projetées sur un papier phosphorescent ou sur une fenêtre faiblement éclairée.

« Mais, si les faits appartenant à ces deux catégories se sont produits déjà, il n'en est pas du tout de même de ceux qui entrent dans la troisième catégorie. De l'aveu des savants qui en ont été les spectateurs, ces derniers phénomènes étaient restés jusqu'ici absolument inconnus, et c'est leur constatation par les savants dont je donnais les noms tout à l'heure qui a provoqué la grande émotion que l'on sait. On avouera qu'ils méritent de retenir pendant quelques instants l'attention des hommes d'étude.

« C’est M. Ercole Chiaïa, un homme de cinquante ans environ, riche, très distingué et uni à plusieurs familles fort estimées de Milan, qui a endormi Eusapia Paladino.

« Les expériences vulgaires faites, voici comment on a procédé en vue d’obtenir à la lumière, en vue du médium et dans des conditions de sincérité et de sécurité inaccoutumées, les phénomènes en question :

« Afin qu’une partie de la pièce où se trouvaient les assistants demeurât dans l’obscurité, cette pièce a tout d’abord été divisée par un rideau. Le médium a été ensuite assis au-devant du rideau, en face de l’ouverture faite à celui-ci, le dos placé dans la partie obscure, tandis que ses bras et ses mains, ainsi que son visage et ses pieds, restaient dans la partie éclairée de la chambre. Derrière le rideau on plaça une petite chaise, avec une sonnette, à la distance d’environ un demi-mètre du médium. Enfin, sur une autre chaise, plus loin, on posa un vase rempli d’argile humide, dont la surface était parfaitement lisse.

« Dans la partie illuminée, les assistants firent cercle autour de la table, laquelle fut placée devant le médium. Les mains du médium furent toujours tenues par celles de ses voisins, MM. Schiapparelli et Carl du Prël. La chambre, un moment éclairée par une bougie, le fut ensuite par une lanterne à verres rouges placée sur une seconde table.

« C’était la première fois qu’Eusapia Paladino était assujettie à de telles conditions.

« Et maintenant, — pour être plus exact, — qu’il me soit permis de citer le procès-verbal même au bas duquel M. le docteur Richet, M. Lombroso et les savants qui étaient avec eux ont apposé leur signature :

« Les phénomènes, dit ce document, se présentèrent tout de suite, même à la seule lumière de la bougie. Nous vîmes le rideau se gonfler sur nous, et les voisins du médium, ayant appuyé leurs mains sur l’étoffe, sentirent de la résistance ; la chaise de l’un d’eux fut tirée avec violence ; puis cinq coups furent battus contre le rideau, ce qui signifiait qu’on demandait plus de lumière ; alors, nous allumâmes la lanterne rouge, en y mettant un abat-jour ; mais, peu après, nous avons pu l’ôter, et même la lanterne fut mise sur notre table, devant le médium. Les plis de l’ouverture du rideau furent fixés aux angles de la table, et, selon le désir du médium, ils furent repliés sur sa

tête et attachés dessus avec des épingles. Alors, sur la tête du médium, quelque chose commença à apparaître à plusieurs reprises. M. Aksakof, se levant, posa sa main dans l'ouverture du rideau, au-dessus de la tête du médium, et annonça tout de suite que des doigts la touchaient ; puis sa main fut saisie à travers le rideau ; enfin, il sentit que quelque chose lui était posé dans la main. C'était la petite chaise. Il la prit ; puis elle lui fut ôtée à nouveau, et elle tomba à terre ; tous les assistants, à tour de rôle, mirent aussi leurs mains dessus le rideau et sentirent un contact de mains. Dans le fond noir de l'ouverture même, sur la tête du médium, des feux, les mêmes, apparurent à plusieurs reprises.

« M. Schiapparelli fut touché avec force, à travers le rideau, sur le dos et au côté. Sa tête fut couverte par le rideau et attirée dans la partie obscure, pendant qu'avec sa main gauche il tenait toujours la main du médium et avec la droite celle de M. Finzi ; dans cette position, il se sentit touché par des doigts nus et chauds, et il vit des feux qui décrivaient des cercles dans l'air et qui illuminaient un peu la main et le corps qui le transportaient. Puis, il reprit sa place, et alors une main commença à apparaître dans l'ouverture, sans même se retirer subitement, et on la vit ainsi d'une manière plus distincte. Le médium, qui n'avait encore jamais vu cela, souleva la tête pour voir, et, tout de suite, la main vint lui toucher le visage. Carl du Prël, sans abandonner la main du médium, introduisit la tête dans l'ouverture, au-dessus de la tête du médium, et tout de suite il se sentit touché fortement sur diverses parties du corps et sur plusieurs doigts ; entre les deux têtes, la main se montra de nouveau.

» M. du Prël reprit sa place, et M. Aksakoff présenta un crayon dans l'ouverture ; ce crayon fut saisi, puis après lancé à travers l'ouverture, sur la table. Une fois, apparut un poing fermé sur la tête du médium. Il s'ouvrit lentement et nous fit voir la main ouverte avec les doigts séparés. Cette main apparut tant de fois et fut tellement touchée aussi par nous que le doute n'était pas possible. C'était vraiment une main *humaine et vivante* que l'on *pouvait toucher*.

« À la fin de la séance, M. du Prël nous annonça une empreinte dans l'argile ; effectivement, on vit la forme d'une main droite, et cela nous expliqua pourquoi ce morceau d'argile avait été lancé sur la table, à travers

l'ouverture du rideau, sur la fin de la séance, preuve évidente que les assistants n'étaient pas hallucinés.

« Les faits se répétèrent plusieurs fois sous la même forme. Pour plus de sécurité, on lia à la main gauche du médium un cordon élastique qui lui enroulait séparément les doigts, ce qui permettait à tout instant de distinguer laquelle de ses mains tenait chacun de ses voisins.

« Les apparitions eurent lieu également sous le contrôle rigoureux et alerte de MM. Schiapparelli et Charles Richet. »

« De tous ces faits, que faut-il conclure ? Quand des observations semblables sont attestées par une réunion de personnalités comme celles dont on a lu les noms plus haut, n'y aurait-il pas quelque entêtement à les nier ou à les donner comme de simples mystifications ?…

« Je n'ai que peu de foi en le spiritisme. Cependant, il m'a semblé que les phénomènes mystérieux obtenus à l'aide d'Eusapia Paladino étaient assez curieux pour mériter un moment d'attention. Aussi n'ai-je pas été surpris d'apprendre qu'un certain nombre d'adeptes parisiens du spiritisme scientifique avaient ouvert entre eux une souscription pour faire venir ici le fameux médium.

« Sortira-t-il quelque chose d'instructif des expériences qui seront faites alors ? C'est ce que l'avenir nous dira. »

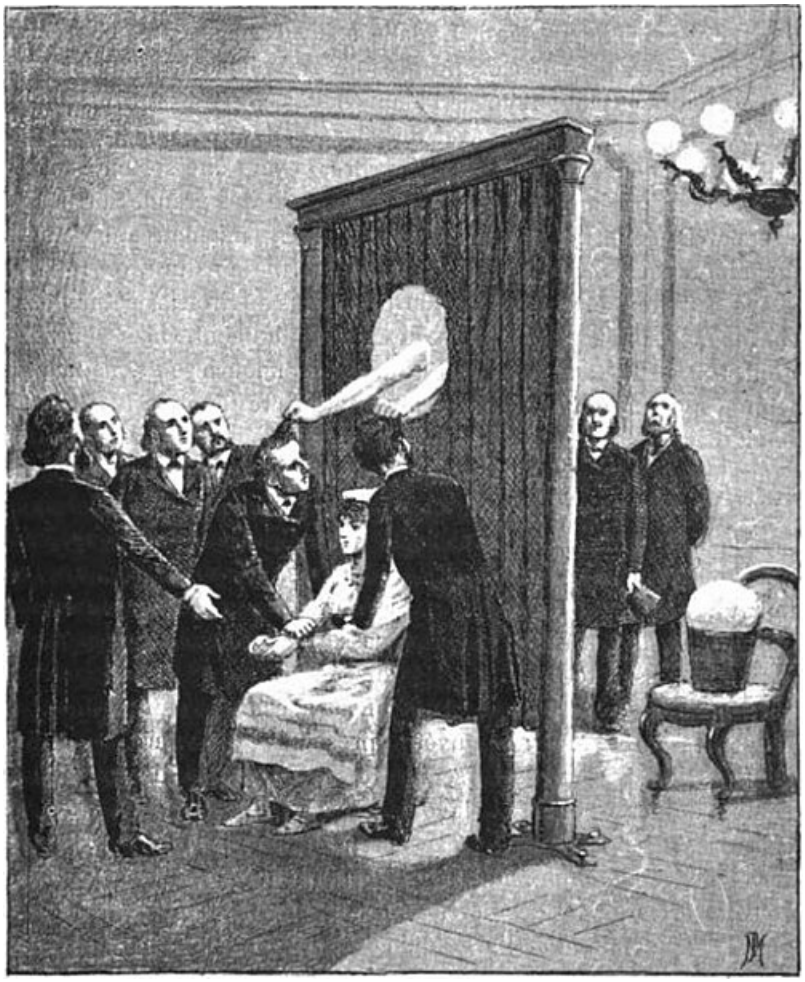
J'ai tenu à reproduire *in-extenso*, et sans en changer une ligne ni un mot, l'article du journal ; il est des plus instructifs et des plus *suggestifs*, comme on dit maintenant.

Voilà donc des faits absolument indéniables. Qu'en faut-il penser ? Y a-t-il quelqu'un qui veuille y voir, un instant seulement, l'action du peresprit d'Allan-Kardec ? Évidemment non. Poser cette question, c'est la résoudre.

Et comme cela donne bien raison à ce que j'avançais dans le chapitre précédent. Les pseudo-spirites n'inventent rien ; ils ne *précèdent* pas et ne *procèdent* pas non plus, mais se traînent, avec leurs tables tournantes, leur typtologie, leurs écrivasseries, dans le domaine du lieu commun rebattu, dans une sorte de scorie scientifique. Et cela seul les condamne et les suspecte d'imitation, partant de supercherie.

Ici, par contre, nous la trouvons d'une manière frappante, cette marque distinctive de l'intervention infernale. Des procédés tout à fait nouveaux, des faits et des phénomènes, que la science n'a encore ni observés ni partant enregistrés ; qui l'étonnant, parce qu'ils sortent du cadre ordinaire, parce que, disons le mot, ils côtoient le surnaturel. Qu'un coin ordurier seulement s'y montre maintenant, et, quant à moi, cela ne fera plus l'ombre d'un doute, l'esprit malin est là, et déjà j'en suis matériellement certain. Et puisque l'Église est muette dans son enseignement sur la question du peresprit, puisqu'elle ne le reconnaît pas, c'est qu'il n'existe pas.

L'ordure ne s'est pas jusqu'à présent produite, dans le cas d'Eusapia Paladino ; mais, depuis la relation du *Figaro*, les phénomènes se sont, paraît-il, encore mieux caractérisés, si cela est possible. La lanterne rouge est remplacée par la lumière ordinaire des lustres d'un salon, allumés d'un côté du rideau ; le rideau ne pend pas jusqu'à terre, et l'on peut circuler tout autour pendant la durée des expériences ; aux mains mystérieuses se sont ajoutés les bras, que l'on aperçoit très distinctement ; enfin, sitôt la disparition des mains et des bras en question, le bloc de terre glaise se projette de lui-même à travers l'ouverture pratiquée dans le rideau, et vient retomber contre le mur vis-à-vis, portant en creux l'empreinte profonde des deux mains inexplicables.



On peut circuler tout autour du rideau, pendant les expériences d'Eusapia Paladino, expériences des plus curieuses, où le surnaturel se manifeste, et qui ont été contrôlées par des notabilités du monde savant.

Qui donc produit ces phénomènes stupéfiants ? La conclusion est facile, elle s'impose.

Eusapia Paladino, si elle n'est pas encore une extatique luciférienne, n'est évidemment ni une hallucinée, ni une obsédée, ni une possédée ; et il faut absolument, maintenant que nous connaissons la catégorie des *Vocates Procédants*, c'est-à-dire de *ceux qui sont appelés et qui vont vers*, l'y ranger.

Instrument ou agent, Eusapia Paladino est aujourd'hui une luciférienne « en puissance » ; demain elle sera une extatique, et c'est par elle que

l'esprit du mal amorce le matérialisme ; il se sert d'elle comme le pêcheur d'un appât. Goujons scientifiques ne manquent pas, on le sait, en ce siècle, qui, de gaité de cœur, s'iront faire dévorer par le brochet Satan.

En disant qu'Eusapia Paladino est médium Vocate Procédant (c'est le terme employé par les occultistes luciférien s), le lecteur entend bien que je ne dis pas qu'elle est *palladiste*, c'est-à-dire qu'elle appartient à la maçonnerie féminine palladique, qu'elle est par conséquent embrigadée et classée régulièrement au nombre des sectaires qui composent l'armée humaine de Lucifer sur cette terre. Peut-être cependant l'est-elle ; je n'en sais rien. Peut-être tout récemment s'est-elle fait initier, soit à Naples, soit à Charleston, et a-t-elle reçu la lumière de Maîtresse Templière ; cela est possible. Cependant, si cela était, comme Sophie Walder, comme la Ingersoll, elle aurait une autorité parmi les sectaires ; elle fréquenterait des triangles ; enfin, comme ces dernières et d'autres, elle serait extatique. Or, — comme nous le verrons plus tard, quand nous saurons ce qu'il faut entendre par l'extase diabolique et ce qui la différencie de la possession extatique ordinaire, — Eusapia ne l'est pas.

Et c'est là, précisément, la principale caractéristique des *Vocates Procédants* ; c'est d'être luciférien s sans être ENCORE palladistes, mais d'avoir été remarqués, puis choisis par l'esprit des ténèbres, de *procéder* vers lui après avoir été *appelés*, et, dans cette voie de progression, d'entraîner les autres que la curiosité attire, et qui, tôt ou tard, eux aussi, tombent dans l'abîme de l'initiation et de la participation au Palladisme, révélé et observé, comme une religion.

Mais, puisque cette apparition toute récente, cette révélation, si je puis ainsi m'exprimer, d'Eusapia Paladino, m'a permis de citer au lecteur un exemple frappant, authentique par des savants connus, un exemple d'aujourd'hui et pas même d'hier, cette question si importante des Vocates Procédants éclaire d'un jour subit tous ces problèmes, insolubles et incompréhensibles au premier abord, du spiritisme et de ses manifestations ; aussi, le lecteur voudra bien me permettre de rétrograder de quelques pas et de lui donner une des clefs de ce mystérieux Orient, de cette Inde et de cette Chine dont je lui ai brusquement, au début de mon récit, dévoilé la monstrueuse et irréligieusement sanguinaire orgie.

Il m'y a suivi, je le sais, m'accordant une confiance qui m'honore et dont je suis fier : il m'a suivi, étonné, bouleversé, transporté tout à coup et de plainpied dans des horreurs insoupçonnées, et il a été ébranlé, ébloui, fantasmagorié, cherchant vainement de ces abominations une clef qui lui échappait.

Il doit cependant commencer à comprendre, à présent qu'il connaît l'existence du Palladisme et qu'il sait quel en est le véritable inspirateur, le vrai chef.

Voilà pourquoi l'Inde et la Chine fourmillent de jongleurs, d'escamoteurs, de bouddhistes ; voilà pourquoi le protestantisme anglais s'y installe et y prospère : c'est parce que tous ces états de corps ou d'âme, toutes ces professions ou toutes ces religions prétendues, ne sont en définitive que des milieux spéciaux où les Vocates Procédants germent, croissent et sont cultivés comme en serre chaude (car, je le répète, il n'en existe pas que dans le spiritisme), et les Vocates Procédants, dis-je, représentent le premier pas vers l'enfer qui appelle celui qui les fréquente. De là à l'abîme il n'y a qu'un pas, et ce pas est vite franchi, grâce au Palladisme qui veille avec ses mille yeux d'Argus.

En Orient, en effet, plus que partout ailleurs peut-être, le Palladisme est là qui guette constamment des proies nouvelles ; là il fleurit, là il est surtout nécessaire, indispensable au diable, parce que la aussi l'effort des missionnaires du Christ est plus grand. Aussi y est-il à son maximum d'intensité, à son maximum de culte, à son maximum aussi d'effets, de phénomènes.

Grossier, bas et sanguinaire, il répond en tous points aux aspirations de races que le catholicisme a entamées à peine et qui, sans lui, seraient totalement vouées au diable.

L'importance et la manifestation divine de l'utilité des missions catholiques ressort donc impérieusement de ce qui précède. C'était l'honneur et la gloire de la France chrétienne d'en avoir été, pendant des siècles, la protectrice officielle née : c'est aujourd'hui son opprobre de les délaisser, et c'est la marque que chez nous aussi le diable fait des progrès.

Ainsi donc, — et pour bien montrer l'unité d'action du diable, qui agit partout et toujours, et dans tous les ordres d'idées, de la même façon, — de

même que chez les spirites européens et américains nous avons les trompeurs, les Vocates Procédants, enfin les Vocates Élus, de même, dans l'Inde, nous avons les jongleurs, les Vocates Procédants du fakirisme, comme à Galle et à Pondichéry, les Vocates Élus enfin, comme les luciférien s de Singapore et de Calcutta ; de même, en Chine, nous avons les bouddhistes simples, puis les thian-niu du Yu-Kiao, enfin les parfaits initiés de la San-Ho-Hoeï.

Partout donc, on le voit, même plan et unité d'action.

En Chine notamment, l'intermédiaire entre la jonglerie et le luciférianisme pur est des plus caractéristiques.

Le Yu-Kiao, — ce qui signifie : la Maison des Sages, — est le nom d'une secte spirite, fort répandue, qui n'a pour médiums que des jeunes filles, exclusivement, et dans laquelle on procède d'une façon curieuse.

Les membres de la secte reconnaissent à certains signes, qu'il serait trop long d'énumérer ici, qu'une jeune chinoise est « thian-niu » ; c'est ainsi qu'ils appellent cette espèce de médiums. Ce titre se traduit assez bien par *fille du ciel*. « Niu » signifie à la fois : jeune fille, vierge, vertu pure, les mains jointes, modeste, calme et réfléchissant.

Cette secte ne s'affiche pas au grand jour ; elle est secrète comme la San-Ho-Hoeï, mais ne se livre pas à des pratiques sanguinaires ; en outre, contrairement à la San-Ho-Hoeï, elle admet des femmes. D'autre part, dans le Yu-Kiao, le dieu Tcheun-Young n'est pas représenté sous la forme d'une idole demi-dragon demi-Baphomet, mais sous celle d'un magot d'aspect quelque peu vénérable, une sorte de vieux diable barbu.

Les familles qui possèdent une thian-niu installent dans la partie la plus retirée de leur maison une petite chapelle ; ces oratoires sont identiquement les mêmes partout.

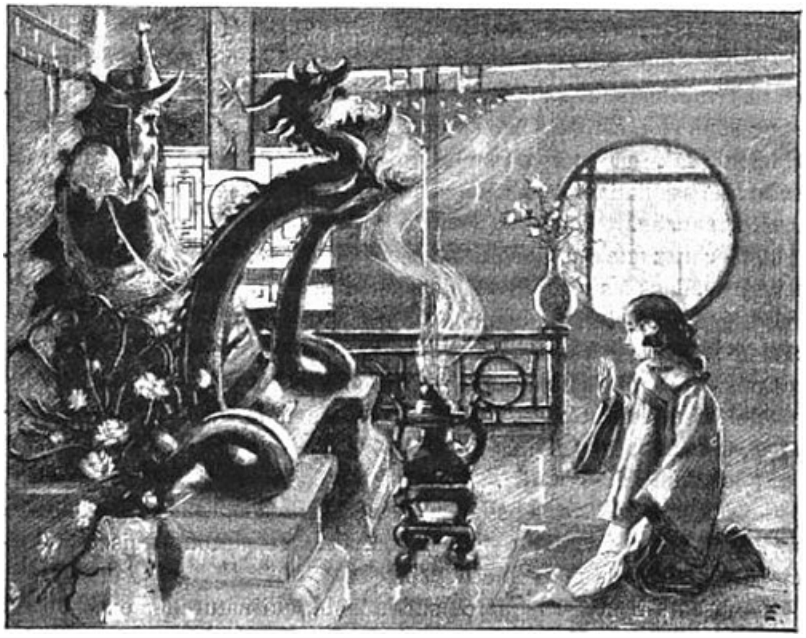
Lorsqu'on désire faire opérer la thian-niu, celle-ci se rend dans l'oratoire où, devant l'idole du Tcheun-Young, brûlent alors de l'encens et d'autres parfums ; la thian-niu s'agenouille et prie, récitant certaines formules ; après quoi, elle se retire.

Les fidèles du Yu-Kiao entrent à leur tour, et, pendant un assez long temps, la tête de l'idole en bois s'anime, roule les yeux, ouvre la bouche et parle, répondant à toutes les questions qui lui sont posées.

Il n’y a aucune supercherie, et en voici la preuve ; l’interrogant pose la question, non pas à voix basse, mais tout-à-fait en lui-même ; il pense la phrase interrogative ; et l’idole répond à haute et intelligible voix.

Quand le Tcheun-Young ne veut plus répondre, l’urne aux parfums s’éteint brusquement toute seule.

Une thian-niu réputée, l’Eusapia-Paladino de la Chine, se nomme la Tsa-o. Elle habite d’ordinaire Hang-Kow, chez son grand-père, un vieux yu fort vénéré ; mais elle vient assez souvent à Kouang-Tchéou-Fou (Canton), où demeure son père qui y est comprador (fournisseur de navires), et où l’on peut se rendre immédiatement, lors de l’escale à Hong-Kong. C’est là que j’ai fait la connaissance de M^{lle} Tsa-o, à la suite d’un service que je rendis à l’auteur de ses jours, service au sujet duquel il me voua une gratitude éternelle.



La jeune Tsa-o, thian-niu (médium chinois), fille d’un comprador de Canton, représentée dans son oratoire du Yu-Kiao, se livrant à ses invocations devant l’idole du Tcheun-Youug ; d’après une photographie offerte par M^{lle} Tsa-o à l’auteur.

L'excellent papa de M^lle^ Tsa-o s'était même, à un moment, mis dans la tête de me donner la jeune fille-du-ciel en mariage. Il me pressa fort, je dois le dire, et j'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que je désirais rester célibataire. Si j'avais épousé M^lle^ Tsa-o, elle cessait, et ce par le fait même du mariage, d'être thian-niu ; mais à cela le comprador se résignait, attendu que sa seconde fille était aussi thian-niu.

Le plus clair résultat de l'incident fut que j'assistai à d'importantes réunions de la célèbre société spirite chinoise, et que M^lle^ Tsa-o eut la gracieuseté de m'offrir son portrait, une photographie où elle est représentée dans son oratoire du Yu-Kiao, se livrant pieusement à ses invocations à l'adresse du vieux diable barbu. Je donne plus haut la reproduction très exacte de cette photographie (page 569).

À l'une des séances dont je viens de parler, je posai en moi-même cette question au Tcheun-Young :

— Vieux coquin de diable, toi qui prétends savoir l'avenir, dis-moi donc si j'épouserai mademoiselle Tsa-o ?

L'idole me regarda avec des yeux furibonds et me répondit à haute voix, en bon français :

— Elle n'est pas pour toi.

Et aussitôt l'urne aux parfums s'éteignit.

Le lecteur comprendra facilement que, même si le Tcheun-Young m'avait assuré que ce mariage projeté par le comprador de Canton s'accomplirait, il en serait advenu uniquement ce qui est arrivé ; car je ne suis certes pas homme à épouser une thian-niu.

Mais revenons à nos spirites européens ou américains de la 2^e^ catégorie. Le cas d'Eusapia Paladino est loin d'être isolé, comme on va le voir ; et, quant à moi, c'est par centaines que je pourrais citer les exemples et les scènes de spiritisme de ce genre auxquelles j'ai assisté.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, je n'en citerai qu'une ; mais elle est des plus concluantes. N'oublions pas qu'il s'agit de Vocates Procédants c'est-à-dire de gens adonnés au spiritisme, mais ne se doutant en aucune façon qu'ils ont affaire à des diables qui se mettent en frais de coquetterie pour

eux, et qui, tôt ou tard, les mèneront droit au Palladisme, à Lucifer, c'est-à-dire à la damnation éternelle.

C'était à Montevideo, la capitale de la bande orientale de l'Uruguay. Le cargo-boat l'*Ortégal*, des Messageries maritimes, sur lequel j'étais alors, avait eu je ne sais plus quel retard. Bref, au lieu de partir, ainsi que c'est l'habitude, le soir pour Buenos-Ayres, afin de traverser l'estuaire de la Plata la nuit et d'arriver le matin à cette dernière ville, nous ne devions partir que le lendemain, à onze heures du matin. Question de marée aussi, paraît-il, autant qu'il m'en souvient, du moins.

Il faisait un temps superbe ; et bien que la distance à laquelle on mouille en rade de la ville soit encore assez considérable pour qu'il soit nécessaire de faire le service du bord à terre avec un petit vapeur, aussi bien quoique le temps devienne en ces parages assez vite mauvais, en quelques heures à peine, — de telle sorte qu'il est quelquefois extrêmement difficile, presque périlleux, de regagner le bord, — le baromètre était tellement haut et le temps si sûr, que j'eus l'autorisation de rester à terre le soir et de rentrer à bord le lendemain matin, si je voulais.

J'en profitai pour aller passer la soirée chez des passagères que j'avais eues à mon premier voyage dans ces régions, fait à bord de la *Savoie*, de la Société générale des Transports maritimes, paquebot commandé à cette époque par le capitaine Guiraud d'Agde, aujourd'hui commandant l'école des mousses et novices de la chambre de commerce de Marseille ; cette école est une ancienne corvette dont j'ai oublié le nom, mouillée vis-à-vis l'Hôtel-de-Ville, dans le vieux port.

Ces dames étaient la femme et les deux filles d'un des plus hauts fonctionnaires du gouvernement du général Latorre, lequel a été, on le sait, longtemps dictateur de la bande orientale de l'Uruguay. La famille se composait, en outre, de deux fils, dont l'un est mort, mais dont l'autre vit encore et que, par une coïncidence curieuse, je rencontrai plus tard à Shang-Haï, à l'administration des douanes chinoises ; il avait un emploi dans le bureau chargé de la direction et de la rédaction de *Custum's Report*, cet admirable volume ou recueil annuel de statistique commerciale publié sous la direction et l'inspiration de sir William Hart, le célèbre directeur irlandais des douanes de l'empire du Milieu.

Les deux jeunes gens étaient alors en tournée d'instruction en Europe.

J'avais eu l'occasion, comme il s'en présente mille à bord pour le médecin, d'être utile et de soigner ces dames mes passagères ; comme cela se passe bien souvent, elles m'invitèrent avec insistance à dîner et me présentèrent à leur père et mari. Je fus de la maison tout de suite, on le comprend.

Le colonel X*** était le type de ce que l'on appelle là-bas le porténio, de même que ses filles étaient de leur côté des porténias dans toute l'acception la plus rigoureuse du mot.

On sait ce que l'on entend par là.

Dans toutes ces républiquettes de quatre sous de l'Amérique du Sud, la morgue espagnole fleurit dans toute son innocente et impudente candeur. Elles sont entièrement ou du moins elles étaient entièrement peuplées, lors de leur fondation et de leur découverte, par des étrangers, Espagnols, Castillans, Italiens, pour la plupart, que sais-je encore ? venus là de leurs pays, émigrés, gueux comme des rats, et qui peu à peu s'y sont implantés, y apportant l'industrie européenne qui transformait ces déserts en pays presque civilisés.

Naturellement, ces premiers occupants, devenus possesseurs du sol, y ont tous fait de grosses fortunes, et tel dont l'aïeul est arrivé là sans chemise occupe aujourd'hui les plus hautes situations dans l'État.

Mais ce n'est pas là ce qu'il y a de curieux ; et, au fond, il n'y a rien de déshonorant, bien au contraire, lorsqu'on est chez soi sans le sou, de tenter hardiment la fortune à ses risques et périls à l'étranger, et, lorsqu'on y est arrivé, c'est un titre de gloire, lorsque, bien entendu, les moyens employés ont été honnêtes et loyaux.

Eh bien, c'est précisément cette seconde partie qui présente une particularité bien curieuse à dire. Le fils et le petit-fils de cet étranger arrivé là nu et cru, au lieu de s'en glorifier, au lieu de saluer bas ses ancêtres, en disait : « Eh oui, c'est à force de probité et de travail que nos pères ont conquis ici droit de cité ; ce pays, ce sont eux qui l'ont en définitive fait ce qu'il est », rougissent et ont honte de cette origine étrangère ; enflés d'un sot et vain orgueil, ces espèces de rastaquouères, hybrides de toutes les races, se drapent avec fierté dans ce fait qu'ils sont, eux, nés dans le pays :

hijo dal paiz, comme ils disent ; ils sont, eux, fils du pays, plus simplement *portenios*. Il faut les entendre prononcer ces mots dont ils ont plein la bouche, dressés, sur leurs ergots de petits bonshommes de coqs, à la peau noire ou jaune, jus de réglisse ; et quelle colère risible, quand on en sourit seulement !

Ah ! il ne fait pas bon, là-bas, ne pas s'incliner et ne pas prendre au sérieux ces pains d'épice ; car ils ont le poignet leste, et ils sont orgueilleux et hautains, comme d'ailleurs, sur notre boulevard parisien, ces rastaquouères aux chaînes étincelantes, aux doigts surchargés de bagues et qui portent beau jusqu'au jour où la police leur met la main au collet.

Mais là-bas, dame, ils sont chez eux, peuvent tout se permettre, et ont toutes les audaces. Leur sans-gêne est absolument inouï. Les formalités auxquelles ils soumettent nos bâtiments, les salamalecs qu'il faut leur faire est inimaginable. Dans toute cette région, de Bahia à Rosario, en passant par Pernambucco, Rio-de-Janeiro, du nord au sud, en un mot, il faut les saluer, les aduler, les prendre très au sérieux, et, par-dessus le marché, les nourrir.

À peine un bâtiment arrive-t-il, qu'il est aussitôt envahi sous prétexte de douanes, de police, de santé, de statistique, de port, que sais-je ? Une armée de sauterelles vous assiège, pour lesquelles il faut tenir table ouverte nuit et jour.

Puis, ce sont des vexations de toute nature, des allées et des venues, des visites *en armes* à bord (ce qui est absolument contraire au droit commun international) sous prétexte de contrebande, et qui finissent toujours par une tournée à la cambuse, dont la bande sort les poches et le gésier pleins.

Un bien joli monde, on le voit, que ces fils du pays, et le joli titre de gloire que d'être né là !

Mais qu'y faire ? Lorsqu'un bâtiment trop houspillé ou trop volé se plaint, le consul se bouche les oreilles ; et lorsqu'un commandant peu patient met une bonne fois pour toutes le pied au derrière de ces fils du pays, empanachés et morts de faim, et les flanque à la porte de son bord, ce sont alors des cris de putois qu'on écorche ou d'orfraie qu'on plume, des menaces, des saisies, des embargos, et il faut s'exécuter, payer la forte amende, le dommage-intérêt énorme, et ne rien dire encore ; car on a en

face de soi, qui ? quoi ? une horde de rastas, et des villes où il n'y a rien à prendre ni à garder ; un semblant de gouvernement, et une ombre de pays.

Les Anglais ont voulu une fois (il s'agissait précisément de Montevideo) bombarder et occuper la ville ; mais ils ont dû y renoncer.

Immédiatement tout s'est arrêté : plus d'impôts, plus de douanes, plus de trafic. Alors, comme d'ailleurs Montevideo n'intéresse pas la route de l'Inde, les Anglais ont lâché prise, après avoir quelque peu tiré l'oreille aux rastas.

En un mot, ce qui fait la force de ces gens, c'est précisément leur faiblesse. Ils n'existent pas, ne sont rien ; et là où il n'y a rien, tout le monde perd ses droits, même les Anglais, ce qui n'est pas peu dire. Tout le monde… sauf messire Lucifer ; car, de l'exposé que je viens de faire, le lecteur a facilement compris combien il doit être là chez lui et combien un des sept grands directoires de la maçonnerie universelle était tout indiqué là.

Un dernier mot caractérise le portenio fils du pays et rougissant de son père : il en arrive à parler de ce dernier en des termes que la plume ne peut proprement écrire ; et, si son père vit encore, il le traite honteusement, avec les qualificatifs les plus grossiers, les plus orduriers.

Mais je reviens à mes gens, que cette digression nécessaire, indispensable, nous a fait négliger un instant.

Il me faut tout d'abord les présenter au lecteur.

Le colonel X*** un grand gaillard, bâti en manière d'hercule, aux biceps saillants, à la peau jaune, avec une tête microscopique sur ce corps de géant, grands pieds, grandes mains, grand, gros, fort et bête, voilà son portrait, en résumé ; n'oublions pas un nez épaté de nègre, au-dessus de deux énormes moustaches de rufian : la brute inintelligente et passive, l'homme des pronunciamentos, des coups de main.

M^{me} X***, une petite femme, boulotte, quarteronne d'origine, avec une tête de tzigane, paresseuse et gourmande ; avec cela, des prétentions littéraires et poétiques, quoique d'une ignorance crasse (elle ne savait pas écrire).

Puis, deux demoiselles, ravissantes d'extérieur toutes deux, malgré ou à cause peut-être de leur teint cuivré, de leurs grands yeux éclatants et langoureux ; ignorantes, elles aussi, comme des carpes, mais vaniteuses outre mesure, et d'une prétention qui dépassait toutes les bornes.

De religion, d'ailleurs, dans tout cela, point. Mais des superstitions à revendre : se méfiant du mauvais œil, croyant au corail comme antimaléficiateur, faisant les cornes au prêtre, etc., etc. En définitive, le nec-plus-ultra de la famille mal élevée, où règnent le désordre et la vanité.

L'argent roulait là, grand train, et sortait comme il entrait, facilement. La grosse situation du père lui permettait l'agio et les exactions et abus de pouvoir, qui sont la règle du gouvernement dans de tels pays ; aussi la principale occupation de la maison était le jeu, sous toutes ses formes, le théâtre, les déguisements, la danse, et enfin, dans les intervalles de cette jolie vie, des pratiques superstitieuses, des tirages de cartes, des marcs de café ; enfin, brochant sur le tout, des séances de spiritisme, sous les auspices d'un ancien sacristain[1] chassé pour vol et qui était pour l'instant la coqueluche des gens bien de Montevideo.

Ce soir-là, comme d'habitude après le souper, il vint un tas de bonnes gens pour passer la soirée : officiers de tous grades, fonctionnaires, dames et demoiselles, tout l'arsenal des soirées officielles dans le monde entier.

On avait joué, dansé, flirté beaucoup, et vers les une heure du matin, presque tout le monde s'en était allé. Nous restions quelques-uns seulement, groupés sur une sorte de balcon qui surplombait la façade de la maison.

Il faisait très chaud ; toutes les fenêtres étaient ouvertes ; on avait éteint les lampes, et par la baie du ciel que le balcon encadrait, on apercevait la mer, ou plutôt l'étendue du fleuve, aux vagues lentes et phosphorescentes sous le ciel noir, au centre duquel apparaissait et disparaissait tour à tour comme une gigantesque étoile, comme l'œil énorme d'un monstre, ouvert et clignant dans la nuit, la lumière intermittente du phare qui surmonte le Monte-Corre et domine la rade et la ville à l'entrée du port.

À intervalles réguliers, ce jet de lumière en cône pénétrait dans notre salle, illuminant un instant les murs et projetant sur leurs parois nos silhouettes fortement grandies ; puis, tout retombait dans l'ombre.

Les conversations étaient tombées ; chacun de nous, fatigué, se laissait aller à cette mollesse particulière de demi-sommeil, à laquelle on se livre volontiers comme une dernière jouissance avant de se lever et de s'en aller.

Je ne pensais certainement pas à Lucifer en ce moment ; je ne pensais même à rien du tout, assis à demi étendu, presque allongé sur un fauteuil, sorte de rocking-cher à bascule, dans lequel je me balançais légèrement, lorsque je sentis tout à coup deux battements très nets et très secs sur mon épaule (le lecteur sait ce que cela signifie) ; en même temps je me relevais brusquement, comme bien l'on pense, et j'entendis la voix de la plus jeune des demoiselles X*** s'élever dans le silence, qui disait :

— Tiens, voilà notre ami qui arrive ; qu'est-ce qu'il veut donc ce soir ?

La famille et les invités s'étaient, eux aussi, relevés à demi sur leurs chaises ; quelques-uns étaient debout.

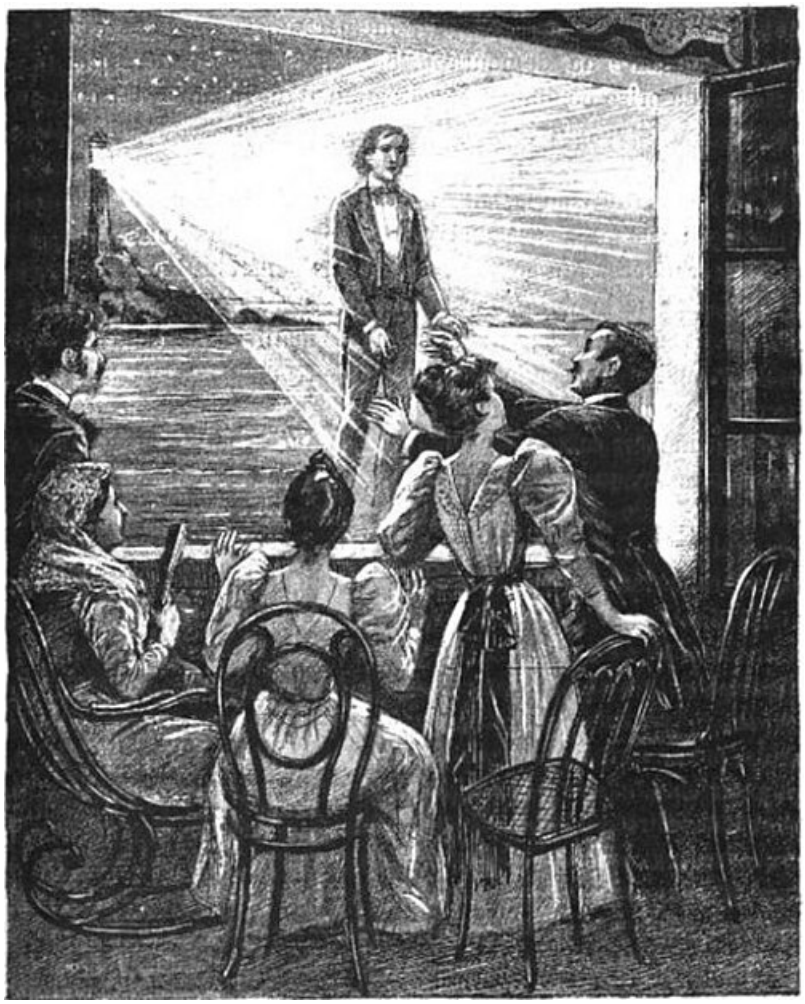
En parcourant des yeux la demi-obscurité, mon regard s'arrêta sur l'ex-sacristain, qui de son côté me regardait aussi. Sans dire un mot, et, comme répondant à ma pensée, il me désigna du geste un endroit, en dehors même de l'appartement et bien en face de la grande fenêtre.

Au moment où il me faisait le geste et où je suivais la direction indiquée, le cône de lumière du phare pénétrait, nous éclairant tous. Nous étions douze par hasard, et, à ma grande stupéfaction, j'aperçus un treizième personnage flottant debout et immobile devant nous.

J'écarquillai mes yeux. Personne ne soufflait mot. Tout à coup, le cône de lumière s'éteignit, et le personnage disparut avec lui.

— Ah ! ah ! fit alors la voix rieuse de la plus jeune des demoiselles, ah ! ah ! voilà le docteur tout interloqué… C'est vrai qu'il ne connaît pas notre ami…

À ce moment, la lumière reparut, coupant net la parole à la jeune fille et apportant de nouveau avec elle la silhouette très nettement dessinée du personnage en question. Ah ! parbleu ! je le voyais bien : un adolescent de dix-huit à vingt ans, au visage imberbe, aux traits plutôt féminins que masculins ; je reconnaissais même sa tête pour l'avoir vue quelque part, mais où ? Je ne pouvais parvenir à mettre un nom sur cette physionomie.



En face de nous, dans l’ouverture de la large fenêtre, nous apercevions très distinctement un jeune homme, apporté pour ainsi dire vers nous par la lumière du phare.

Une nouvelle disparition du bonhomme permit à la jeune fille de continuer.

— Ah ! ah ! c’est notre bon ami, docteur ; il vient quand nous ne l’attendons pas, et nous ne savons ni pourquoi, ni comment ; mais nous parlons avec lui, et il nous est souvent très utile. Tenez, il n’y a pas huit jours…

Ici, le personnage reparaissait dans le jet de lumière ; parbleu ! mais je le reconnaissais de plus en plus, j’avais déjà vu cette tête-là quelque part ; pourtant, il me semblait que c’était sur un corps de femme…

L’apparition disparut avec l’instantanéité mathématique du phare, et la jeune fille de reprendre aussitôt :

— Tenez, il n’y a pas huit jours, il a fait retrouver à maman une bague de grand prix, qu’elle croyait perdue et qui était tombée simplement dans un coin obscur de sa garde-robe… Notre ami, se dépêcha-t-elle de continuer, parce qu’elle sentait que l’apparition allait revenir, notre ami a cette particularité, qu’il n’a pas d’ombre…

Elle avait à peine achevé ce dernier membre de phrase, que je revoyais le bonhomme, et, regardant alors le mur sur lequel le faisceau de lumière resplendissait vivement, je vis en effet nos ombres a tous parfaitement dessinées, qui debout, appuyés à un meuble, qui assis dans une chaise ou accroupis dans un fauteuil ; l’apparition seule n’en projetait pas sur le mur, et cependant elle paraissait formée d’un corps solide, nullement transparent, quoique flottant dans l’espace.

Comme je me levais, pour aller à elle afin de vérifier le fait, je regardai, concentrant mon attention et ma mémoire, et tout à coup un éclair me traversa l’esprit ; je ne pus retenir un cri :

— Saoundiroun !

La ressemblance était pour moi frappante ; c’était bien là, devant mes yeux, habillée en homme, la dévadase luciférienne de Calcutta, que j’avais vu disparaître, s’évaporer, au milieu du tourbillon de ses compagnes, sur la table ronde de granit rose, au sanctuaire de la Rose-Croix.

Il paraît que j’avais eu tort de remuer et de chercher à atteindre le personnage mystérieux, car dès qu’il eut disparu :

— Maintenant il ne reviendra plus d’aujourd’hui, fit Lopez l’ex-sacristain ; notre ami ne veut jamais qu’on essaye de savoir qui il est, ni qu’on essaie de le toucher.

On comprend combien je regrettai ce mouvement un peu vif de curiosité. L’incident mit d’ailleurs fin à la soirée. On attendit pour la forme encore quelques projections lumineuses du phare ; mais rien ne parut plus au milieu de leurs rayons.

On me demanda ce que signifiait le cri bizarre que j’avais poussé.

— C’est un mot indien, répondis-je.

Mais personne n'insista. Quant à moi, j'étais fixé : un démon, dont je ne savais pas encore le nom, et que je revis plusieurs fois plus tard en d'autres circonstances, s'était évidemment produit pendant quelques années à Calcutta sous forme de dévadase, et, à un moment donné, avait jugé à propos de quitter cette forme et de disparaître de la façon que j'ai racontée plus haut ; maintenant, il se à d'autres maléfices, pour agripper les âmes de cette famille de portenios.

Les lampes furent rallumées, et chacun allait se retirer. La maman et les deux jeunes filles vinrent à moi, me menaçant amicalement du doigt :

— Ah ! docteur, docteur, disaient-elles, vous faites comme cela fuir nos meilleurs amis ; c'est mal ; tant pis pour vous, du reste, car vous auriez assisté à une séance des plus intéressantes…

Et, comme je manifestais mon étonnement :

— Parfaitement, parfaitement, reprirent-elles ; tenez, demandez à Lopez ; si vous saviez comme notre ami est doux, spirituel, gentil, aimable, et comme il nous rend une quantité considérable de services à ma sœur et à moi !… Quand il vient, nous causons quelquefois longtemps avec lui ; il nous répond par oui ou par non de la tête ; ou bien alors, quand maman et papa sont là, ainsi que le bon M. Lopez, nous nous mettons tous autour de ce guéridon que vous voyez dans le coin du salon ; tout le monde s'assied, pose les mains sur la table, mais nous laissons toujours une place vide, et toujours la même, entre ma sœur et moi ; notre ami n'en veut pas d'autre ; il vient s'asseoir sans mot dire, et le guéridon frappe des coups, écrit des phrases, cause avec nous et nous raconte un tas de choses qui se passent loin d'ici. C'est ainsi que nous avons des nouvelles de mes frères en voyage et que nous savons comment ils se portent… Et puis, souvent notre ami nous apporte des fleurs qui nous endorment et nous font rêver à des choses extraordinaires… Enfin, vous le voyez, docteur, c'est un véritable ami… Comment est-il venu chez nous ? nous n'en savons rien. Comme cela ; un soir, c'est ma sœur Juanita qui l'a aperçu la première, mais dans un rayon de lune, noir comme un charbon parmi la lumière d'argent blanc. Nous étions, comme ce soir, mais en famille ; il n'y avait que M. Lopez, et tout le monde sommeillait un peu dans l'obscurité, savourant la fraicheur de la nuit, lorsque tout à coup nous nous réveillâmes en sursaut en entendant Juanita pousser un cri de frayeur terrible… Elle était debout devant son

fauteuil, les yeux hagards, le bras tendu vers la fenêtre. Nous regardâmes dans cette direction, et aussitôt ma gorge se serra et j'eus la chair de poule. J'allais crier aussi, lorsque papa, de sa grosse voix de militaire, nous rassura tous. « N'ayez pas peur, voyons, fit-il. M. Lopez et moi, nous connaissons le personnage ; c'est un bon esprit qui nous est envoyé par le Dieu-Bon ; vous savez bien que M. Lopez et moi sommes des médiums. » En effet, papa et M. Lopez s'amusaient depuis quelque temps à faire tourner des tables, comme tout Montevideo d'ailleurs ; mais il faut dire aussi qu'ils n'avaient encore rien obtenu comme manifestation. C'est à croire que ce soir-là, ils avaient mieux opéré… Depuis, le jeune homme est revenu souvent. Nous avons été longtemps, ma sœur et moi, à nous habituer à lui ; mais maintenant c'est fait, et nous n'en avons plus aucune frayeur ; il est, docteur, si bon !

Les deux sœurs m'avaient raconté toute cette histoire debout, s'interrompant mutuellement, et toutes à la joie, le teint animé. À présent, elles étaient là devant moi, la bouche ouverte, un doigt en l'air comme hésitant un instant… Puis :

— Oh ! mais il faut cependant vous dire, continua la cadette : il n'y a qu'une fois où notre ami s'est mis dans une très forte colère. Ce fut contre une de nos domestiques, une négresse. Il paraît qu'elle avait voulu lui faire une grosse méchanceté, un jour qu'il traversait sa chambre ; bref, nous avons entendu des cris horribles, comme une lutte, puis plus rien… Nous n'avons plus revu la négresse, depuis. Papa nous a raconté qu'il l'avait renvoyée pour ne pas causer de peine à notre ami qui est si aimable… Puis, il y a des fois encore, lorsqu'on prononce devant lui le mot « Marie », il se met en colère et dit de gros vilains mots. Alors, papa nous fait sortir… Papa nous dit que cette Marie est une vilaine femme qui a fait à notre ami beaucoup de mal.

Nous en étions là de notre conversation, lorsque le colonel se leva et vint à moi en riant.

— Eh bien, docteur, que pensez-vous de tout cela ? dit-il ; et j'espère que mes deux petites folles vous ont bien suffisamment intrigué !… Vous savez, il ne faut pas prendre tout cela au pied absolu de la lettre ; il faut en prendre et en laisser. Mais, puisque vous venez, par le plus grand des hasards, d'assister à une véritable apparition d'esprit et que vous prenez intérêt à ces

questions, soyez encore notre hôte, à votre retour de Buenos-Ayres dans quelques jours, et nous vous ferons assister à une de nos séances où vous verrez des manifestations spirites réellement curieuses… N'est-ce pas, Lopez ? fit-il en se tournant vers l'ancien sacristain ;

Celui-ci s'inclina en signe d'assentiment.

On pense que je ne me fis pas prier pour accepter l'invitation[2] et que je promis formellement de passer toute une journée à mon retour avec la famille X***, me réservant d'étudier sérieusement cette surprenante apparition dont j'avais été témoin et que je ne pouvais nier.

J'avais affaire, non à des spirites de la première catégorie, mais à une famille entière de Vocates Procédants, dont le chef était même bel et bien un Vocate Élu.

Après les salamalecs d'usage, je pris congé, réfléchissant profondément à ce que je venais de voir et d'entendre.

Une fois dans la rue, je marchai rapidement. Au bout d'un instant, il me sembla que quelqu'un me suivait. Je me retournai et ne vis personne ; je pressai le pas descendant une calle, tournant l'autre ; encore une fois, il me sembla entendre un pas, mais j'arrivais enfin aux appontements de bois sur lesquels la silhouette du douanier veillant se détachait sous la lanterne qui doucement se balançait au vent de la nuit. Je sifflai mes canotiers, embarquai dans le you-you, et un quart d'heure après j'étais à bord, où, après ma prière, je m'endormis comme un bienheureux, sans plus penser ni aux portenias ou aux hijos del paiz ni aux Vocates Procédants, ni même à Lucifer.

On n'en finirait pas, si l'on voulait donner des exemples de Vocates Procédants ; ils sont légion, et il y a parfois des gens, parmi ceux mêmes qui s'occupent d'un spiritisme qu'ils croient innocent, qui ont eu, à un moment donné, des phénomènes et des manifestations, d'un ordre surnaturel diabolique, sans peut-être se rendre bien compte de leur vrai caractère.

Après avoir relaté un fait dont j'ai été moi-même témoin, je veux cependant encore en citer quelques-uns qui ou bien sont de notoriété publique ou m'ont été racontés par des témoins aujourd'hui vivants.

C’est d’abord ceux qu’en 1853 rapportait l’abbé Huc, le célèbre missionnaire. Ce saint prêtre allait souvent à cette époque dans une famille où l’on faisait tourner des tables. Une jeune fille de dix-huit ans était médium, et l’esprit qui venait à son appel déclara s’appeler Dornon.

Cela se passa tout d’abord très innocemment en conversations par demandes et réponses ; puis, comme cela arrive toujours en pareille circonstance, on se livra à un autre genre d’exercices.

Dornon montra aux assistants des globes lumineux qui se promenaient dans la chambre et se posaient sur eux sans les brûler ; puis encore, Dornon s’empressa de rendre service au docteur Blondin, un des invités de ces réunions, qui s’occupait alors d’électricité et publiait un ouvrage sur ce sujet.

Dornon mit le docteur Blondin en rapport avec un de ses *collègues*, sous prétexte que lui n’était pas compétent en ces matières. Et, pendant que toute la famille et la société qui se livrait à ces exercices prétendus inoffensifs étaient enchantées d’avoir à leur disposition ce qu’ils croyaient être tout simplement des peresprits, les phénomènes changèrent brusquement de caractère.

D’un côté, un soir, le docteur Blondin, en rentrant chez lui, vit sa plume se dresser toute seule sur une feuille de papier sur lequel était barbouillé un hiéroglyphe (évidemment une signature de démon), tandis qu’une voix lui disait très distinctement à son oreille :

— Signe au-dessous de moi sur ce papier et je t’écrirai ton volume.



S’approchant de son lit, le docteur Blondin vit entre les rideaux se dresser une apparition hideuse qui lui dit :

— Signe au-dessous de moi sur ce papier, et je t’écrirai ton volume.

Tout libre-penseur et matérialiste qu’il était, le docteur fut épouvanté et refusa avec énergie ce qu’il comprenait bien être un pacte ; il se promenait fort anxieux dans sa chambre, lorsqu’en s’approchant de son lit il vit entre les rideaux se dresser une apparition hideuse, qui lui répéta la même phrase et disparut subitement.

Pendant quinze jours, cette scène se répéta tous les soirs. Le docteur n’y tint plus ; il alla se confesser et devint un chrétien convaincu.

Inutile de dire qu'à dater de son premier acte de contrition, toute apparition cessa.

Il n'en fut malheureusement pas de même de la jeune fille prétendue médium. Dornon était tout simplement un démon-incubé qui la convoitait, et elle subit toutes les conséquences épouvantables de sa légèreté et de celle de sa famille. Ce fut elle qui pays pour tous.

L'abbé Hue racontait encore que, tout impressionné de ce qu'il voyait là, il s'en fut une dernière fois rendre visite à cette famille, et qu'il trouva la mère et la fille, seules ce soir-là, et pleurant auprès du guéridon sur lequel était une lampe. À son entrée dans le salon, le guéridon eut un sursaut, puis sauta en l'air avec la lampe qui roula dans un coin et s'éteignit en se brisant en mille morceaux, tandis que des sifflements effroyables partaient de tous les coins du salon.

D'autres faits, qui ont à un moment défrayé à Paris et la cour et la ville, méritent aussi d'être brièvement rapportés.

C'était sous l'Empire, à l'époque, tout le monde s'en souvient, où l'impératrice eut la manie, singulière pour une espagnole chrétienne, de faire du spiritisme. Hume, le célèbre médium, fit un instant la pluie et le beau temps à la cour. À l'empereur, il faisait apparaître la main de son oncle Napoléon I^{er} ; à l'impératrice, les tables prédisaient l'avenir. Jusque-là, tout allait bien ; mais, là aussi, tout à coup les choses tournèrent au tragique.

Ce fut d'abord la comtesse de M***, femme d'un général et l'une des dames du palais, qui, un soir de séance, poussa un cri formidable, tomba de tout son long par terre, évanouie, faisant évanouir, l'impératrice de son côté. Quand la comtesse revint à elle, elle était inondée de sang, et l'on constata qu'elle avait sur le bras une énorme plaie produite par une griffe, dont elle avait, dit-elle, très bien senti l'égratignure. C'étaient la douleur et le saisissement qui avaient été cause de son évanouissement.



La comtesse de M*** poussa un cri formidable et s'évanouit ; elle avait sur le bras une plaie produite par une grille mystérieuse qui s'était profondément enfoncée dans les chairs et d'où le sang coulait.

La comtesse allait être mère. On comprend ce qui s'ensuivit de la formidable secousse ; un malheureux petit être de plus, innocent, allait peupler les limbes.

Puis, ce fut la duchesse de B***, attachée également à la personne de l'impératrice, qui, logée aux Tuileries elle aussi, se réveilla une nuit à la suite d'une séance de spiritisme, en poussant des cris affreux. Les femmes accoururent et virent les meubles de l'appartement danser. Il était deux heures du matin.

On pense la terreur et le brouhaha que cela fit au Palais. Les phénomènes ne s'arrêtèrent qu'à l'arrivée du père de Ravignan, qui prit sur lui de bénir aussitôt l'appartement. Comme bien on pense, l'impératrice mit un frein à sa fureur de spiritisme, et Hume fut congédié de la cour.

Sandeman, — pour parler d'un fait récent, — m'a raconté un incident à la fois bizarre et fantastique, dont il fut la cause, il y a de cela quatre ans à peine, au courant de l'hiver 1889-1890, à Londres.

Il assistait à une soirée assez intime chez milady W***, qui avait choisi ses invités exclusivement parmi des spirites, tous plus ou moins Vocates Procédants.

On fit d'abord tourner et parler une table, mais sans que personne la touchait ; il n'y avait donc aucune supercherie, et les assistants étaient bien tous réellement de vrais spirites.

Sans rien dire à personne, Sandeman, qui est, on le sait, Mage Élu, et qui a beaucoup d'initiative en matière d'expériences, résolut de tenter quelque chose d'inédit.

C'était un samedi, jour consacré à Moloch. Il ne prévint personne et se contenta de dire en lui-même sept fois le nom de l'Ante-Christ, qui est : Apollonius Zabah. Il récita ensuite, toujours dans son for intérieur, l'invocation à Moloch, en s'excusant humblement vis-à-vis de cet esprit du feu, de ne pas l'appeler avec tous les accessoires habituels, mais en le priant néanmoins d'apparaître à l'assistance et de ne faire aucune victime.

Personne ne se doutait de la manœuvre à laquelle se livrait Sandeman. Tout à coup, la table qu'on venait de faire tourner au commandement, sans la toucher, bondit au plafond, retomba sur le parquet, et là, subitement, se métamorphosa en hideux crocodile, — ailé.

Ce fut une panique générale, ou, pour mieux dire, tout le monde, sauf Sandeman, était pétrifié, cloué sur place. Mais la surprise fut au comble, quand on vit le crocodile se diriger vers le piano, l'ouvrir, et y jouer une mélodie, aux notes des plus étranges.

Et tandis qu'il pianotait, le crocodile ailé tournait vers la maîtresse de la maison des regards expressifs, qui, on le pense bien, mettaient celle-ci fort mal à l'aise.



Tout le monde, sauf Sandeman, était pétrifié, cloué sur place ; et, tandis qu'il pianotait, le crocodile ailé tournait vers la maîtresse de la maison des regards expressifs, qui, on le pense bien, mettaient celle-ci fort mal à l'aise.

Cependant, Moloch n'était pas dans un de ses jours de cruauté.

Le crocodile, enfin, disparut brusquement. La table était, ainsi qu'auparavant, au milieu du salon, mais chargée de bouteilles de gin, wisky, pale-ale et autres boissons offertes aux invités ; seulement, toutes les bouteilles avaient été vidées comme par enchantement et sans avoir été débouchées. L'assistance ne réclama pas, heureuse d'en être quitte à si bon compte.

Enfin, et pour en finir avec cette série de Vocates Procédants, je vais raconter ce qui m'a été dit, il y a quelques mois à peine, par un chanoine du diocèse de Paris, prêtre des plus éminents, dont les livres et la parole font autorité. On me permettra de taire son nom. M. le chanoine X*** est, en outre, un savant de premier ordre ; j'ai pu m'en assurer dans une conversation, de toute une après-dîner presque, qu'il a bien voulu avoir avec moi. Toutes les questions de science les plus arides et les plus élevées lui sont familières ; il connaît à fond le cerveau ; la moelle et toutes les manifestations nerveuses si étranges qui surprennent, à notre époque, l'homme qui les étudie, il les a observées, étudiées *ex-professo*.

Eh bien, lorsqu'un tel homme parle, armé du double flambeau de la religion, dont il est ministre, et de la science, dont il est l'adepte, il n'y a plus qu'à s'incliner.

Voici ce que me racontait M. le chanoine X*** :

« — J'ai, parmi les personnes auxquelles je m'intéresse d'une façon plus particulière, toute une famille composée du père, de la mère et de deux jeunes filles : ces deux dernières, honnêtes et bonnes, ayant fait une excellente première communion ; la mère, hum ! hum ! ni trop bonne, ni trop mauvaise ; quant au père, franchement irréligieux, athée et adonné au spiritisme. Il laisse pratiquer ses filles pour avoir la paix et c'est tout, et il me supporte parce qu'il m'a des obligations.

« Eh bien, j'ai été un jour appelé par ces demoiselles, à raison de ce qu'il se passait, dans la maison qu'ils habitent, des choses singulières et des phénomènes de l'ordre de ceux qui se produisent dans les maisons hantées. Elles me demandaient avec instance de venir bénir la maison.

« Après m'être bien fait expliquer ce dont il s'agissait, je ne crus pas devoir refuser et m'y rendis un jour. Là, en simple surplis, le bénitier et les saints Évangiles à la main, je visitai une à une les pièces, en commençant par la salle à manger.

« À peine y étais-je entré et une goutte à peine d'eau bénite était-elle tombée sur une épaisse et massive table en chêne, que celle-ci fit entendre un grognement sourd, se mit à frémir, à trembler ; un coup de goupillon, et elle fuyait comme une bête fauve acculée dans un coin de la pièce.

« D’autres meubles, dans d’autres pièces, réagirent encore de la même façon ; mais ce qui est plus curieux, c’est que, arrivé dans la cuisine, rien : pas un meuble ne broncha, ni un ustensile. Malgré la gravité de la situation, cela me parut un contraste, et je souriais en refermant la porte, prêt à féliciter la cuisinière de ce que seule dans la maison elle avait échappé aux maléfices, lorsque tout à coup nous entendîmes une sarabande effroyable de casseroles battant les murs. Je rouvris brusquement la porte, et tout s’arrêta aussitôt.

« Mais voici un détail typique des plus curieux, ajouta M. le chanoine X***. Dans la chambre à coucher est un portrait de moi, une petite photographie très ordinaire, dans un cadre en bois très ordinaire aussi ; un simple souvenir d’ami, comme il s’en trouve au mur de tous les ménages de Paris. Or, à peine étions-nous sur le seuil de la chambre à coucher, que, tout à coup, la photographie encadrée se mit à tourner autour du clou auquel elle était suspendue, et cela avec une vitesse vertigineuse ; puis, au moment où j’allais lever la main pour bénir, elle quitta le clou et s’en fut, comme lancée avec rapidité par une main invisible, dans la table de nuit dont la porte était entre-bâillée.

« Le bruit de vaisselle qu’elle y heurta montre ce qu’elle y allait faire et dans quel but elle avait été lancée là. Je dois ajouter que le but fut manqué : elle tomba à côté de la… vaisselle. »

J’ai tenu à citer ce dernier exemple tout récent de Vocates Procédants. On n’invente pas ces choses-là, et, d’ailleurs, celui qui les raconte est digne de foi. Cet ensemble de faits prouve, il me semble, jusqu’à l’évidence, que, chez les gens qui s’adonnent au spiritisme en dehors du concours trompeur des Leymarie et autres Mannteuffel, les phénomènes se succèdent toujours dans l’ordre suivant :

1° Rien du tout, ou bien des manifestations anodines ; le diable n’est pas encore en humeur de se déranger, il aime assez souvent se faire attendre.

2° Des réponses, des coups frappés, des ébranlements de meubles.

3° Des lumières, des apparitions lumineuses, des mains.

4° Des objets qui tombent (fleurs, gâteaux, pièces d’argent ; le diable se met en frais de coquetterie).

5° Des actes plus graves ; cela commence à devenir sérieux : offre de pactes, etc., etc. ; apparitions d'un démon d'ordre inférieur, qui préside aux phénomènes obtenus.

6° Des menaces ou des coups. Le diable se montre tel qu'il est ; il lui a été impossible de se maîtriser et de se déguiser plus longtemps.

Les simples spirites sont devenus des Vocates Procédants.

Alors, de deux choses l'une : ou bien ils se convertissent, reviennent à Dieu ; ou bien dans un endurcissement aveugle, ils se donnent définitivement au diable, deviennent des spirites luciférien et désormais opéreront avec le concours de Vocates Élus.

On remarquera, dans les deux cas, l'influence qu'a la première communion faite ou non faite, bonne ou mauvaise. Je signale, en passant, cela au lecteur.

Le lecteur sait maintenant ce qu'il faut entendre par Vocates Procédants. Je lui pose encore cette question :

« Quelle est la cause réelle de tous ces phénomènes d'ordre surnaturel ? Est-ce un simple peresprit, un esprit même d'ordre pieux qui ferait de telles choses, avec la permission de Dieu, et qui se sauverait à toutes jambes, après avoir essayé de vilaines choses, dès qu'un ministre de ce même Dieu intervient en son nom ? »

Il me semble que poser la question, c'est la résoudre.

Je n'insiste pas, et je vais maintenant m'occuper des médiums luciférien, ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, des Vocates Élus.

---

1. ↑ Détail curieux : ce sacristain, répondant au nom de Lopez Diego, est mort jour pour jour un an après la soirée dont je parle, entièrement carbonisé dans un incendie. On ne retrouva pas trace de son corps.
2. ↑ Malheureusement, à notre retour à Montevideo, il faisait un temps abominable ; impossible de descendre. L'*Ortégal* dut profiter d'une embellie de quelques heures pour lever l'ancre à la hâte et prendre le large où nous suivit un coup de pampero (tempête de ces parages) qui n'était pas dans un sac. C'était mon dernier voyage dans la région. Je n'ai donc pas revu mes amis de là-bas, et n'ai pu contrôler ni suivre les expériences de spiritisme auxquelles ils se livraient ; mais ce que je sais, c'est que tous ont versé dans le luciférianisme et que le colonel, après la chute de Latorre, rentré dans la vie privée et fort riche, est un des chefs du luciférianisme à Montevideo. Ses fidèles font partie du triangle palladique le « *Espirita del Monte-Cerro* »

CHAPITRE XXI

Les médiums luciférien ou Vocates Élus.

Lorsque le spirite du vrai spiritisme a *compris*, grâce aux phénomènes obtenus par le concours d'un Vocate-Procédant, alors il est mûr pour le Palladisme qui le guettait ; et si, au lieu d'être simple auditeur et spectateur, il est en outre médium agissant, alors il devient Vocate Élu.

La séance secrète donnée par les membres du *Lotus Saint-Frédéric*, sous le couvert de la société soi-disant exclusivement scientifique la *Germania* de Berlin, va nous montrer les Vocates Élus, leurs invocations et les manifestations qu'ils obtiennent ; et, comme on va le voir, nous sommes loin, ici, du banal spiritisme et des non-banales apparitions d'Eusapia Paladino elle-même.

Maintenant Justus Hoffmann nous regardait tous bien en face, comme s'il eût voulu lire au fond de la conscience et à travers les yeux de chacun de nous.

Personne ne bougea.

— Tous ici, messieurs, reprit alors le grand-maître, tous nous sommes membres actifs d'un triangle ; c'est-à-dire que tous, vous saurez voir et regarder, entendre et écouter sans crainte.

Je réfléchissais profondément en écoutant le frère Hoffmann. Il se tut et le silence s'était établi absolu, à travers lequel on entendait bruisser le gaz. Un instant, le grand-maître sortit par une petite porte latérale ; puis, moins d'une minute après, il reparut sur le seuil de la porte vivement refermée derrière lui, et dans un singulier costume.

Une tunique blanche, bordée de noir, aux grandes et amples manches, le recouvrait tout entier ; il avait de simples sandales de cuir rouge aux pieds, et sur la tête la couronne de Mage Élu ; il tenait, dans ses mains, divers instruments de magie.

La tunique était parsemée de croissants de lune noirs, rouges et verts, ainsi que de signes cabalistiques. Il se tenait immobile sur le seuil, muet à présent et grave. Sans dire un mot, il agite tout à coup sept fois l'épée magique, trois fois dans la direction de chacune des deux portes de la salle, et une fois d'un geste circulaire haut. Aussitôt, nous entendîmes résonner les serrures qui se fermaient toutes seules, d'elles-mêmes ; les servants avaient disparu, mais derrière le président se dressait debout, contre le mur, quelqu'un que nous n'avions pas encore aperçu. Celui-ci leva le bras gauche vers le ciel, et nous entendîmes alors comme un coup de fouet dans l'air, pendant que subitement, tac-tac, je ressentais les deux coups traditionnels nets et précis, en même temps que ma chair s'horripilait.

Décidément, cela devenait curieux ; il n'y avait plus à s'y tromper, et je savais on ne peut mieux à quoi m'en tenir. Le grand-maître n'était vraiment pas un charlatan, mais bien un luciférien de premier ordre, et, qui plus est, un recruteur du Palladisme.

Après cet exorde mimique, il vint au milieu de la salle et s'assit devant la table, ayant déposé son épée et son pentagramme sur celle-ci.

— Très illustres frères, vaillants et parfaits initiés, voici Pal, mon médium inspiré, dit-il, en nous présentant le personnage sur lequel dès lors notre attention se porta un instant.

Rien de particulier à signaler chez lui. C'était un homme quelconque, qui ne me disait rien à l'esprit et ne me rappelait rien.

— Et maintenant, continua le grand-maître, commençons. Que onze Mages Élus s'agenouillent et s'unissent à moi par la prière, pour invoquer le Dieu-Bon.

Onze assistants s'agenouillèrent. Alors, la voix du président du *Lotus* de Berlin s'éleva dans le silence ; il prononçait l'invocation suivante :

« — Dieu-Bon, toi qui es ici-bas le maître de toutes choses, daigne permettre à quelques-uns de tes auxiliaires de venir se mêler à nous, nous apporter les témoignages de ta puissance et de ta bonté. Toi qui jamais

n’abandonnes ceux qui ont mis leur confiance en toi, raffermis nos volontés, encourage nos énergies, fortifie nos espérances, donne-nous un gage de ta protection. Dieu-Bon ! Dieu-Bon ! Dieu-Bon ! sois avec nous, nous tes fervents, tes apôtres, Dieu-Bon ! Dieu-Bon ! Dieu-Bon ! »

Je n’eus pas le temps de réfléchir ; car maintenant les coups saccadés pleuvaient pour ainsi dire sur mon épaule droite, de plus en plus, à mesure qu’il parlait. Ma chair s’horripilait, et je sentais par moment des bouffées chaudes qui me rasaient la face, comme les rafales qui précèdent l’orage, entremêlées de grosses gouttes d’eau tiède qui tombent sur le sol avec un clac sec.

Je regardai mes voisins, puis l’assistance entière. Eux aussi semblaient ressentir les mêmes étranges phénomènes que je ressentais ; ils paraissaient livides dans l’obscurité, je devais donc être livide aussi.

Soudain, pendant que le gaz s’éteignait brusquement sans que personne eût tourné les robinets, et qu’un sentiment de froid me saisissait, un cri épouvantable traversa la salle, tel que je n’en avais jamais entendu. Je fus à cet instant secoué par un long frisson.

On n’imagine, en effet, rien de plus sinistre que ce cri, ou plutôt que ce mugissement. Ce n’est ni le hurlement rauque et funèbre du chien durant l’agonie des trépassés, ni le hululement macabre de la chouette dans la longue nuit, à travers la neige et le vent d’hiver, ni le cri angoissant du pétrel des tempêtes que le marin qui se noie entend une dernière fois résonner à son oreille et éclater dans sa tête au moment où il expire, la bouche et le ventre gonflés d’eau ; non, c’est une plainte, d’une tonalité monstrueuse, comme le serrement douloureux de l’âme maudite, qui clame sa peine, immortelle comme elle, à l’Éternel qu’elle a méconnu et qui la punit, plainte de désespoir, mais aussi de malédiction et de rage. Cela, il faut l’avoir entendu pour le comprendre.

Ce cri, toujours il précède les manifestations importantes de l’esprit des ténèbres, et souvent j’en ai été saisi. Jamais je n’ai pu m’y habituer.

Qui donc le pousse, ce cri, des profondeurs de l’abîme ?… Une âme, des millions d’âmes unies en une seule clameur dans un blasphème, elles qui ne savent plus que blasphémer désormais.

Aucune puissance humaine ne peut en donner une idée. Jamais, je l'avoue, je n'avais été plus horripilé, et je fus sur le point de me laisser aller à l'épouvante ; moi que ni les serpents, ni le feu, ni la hache, n'avaient réussi à émotionner seulement, un seul cri me faisait peur.

Cependant, je me remis ; l'obscurité cessait d'ailleurs à ce moment. Il était temps ; je venais en effet de m'apercevoir tout à coup que je n'avais pas sur moi mon cordon habituel où était cousue ma médaille de saint Benoît. N'ayant quitté l'hôtel que pour aller à la réunion sans importance où pérora le Polonais, j'avais seulement emporté mes insignes misraïmites, dans ma poche. Je ne sais vraiment ce qui me serait arrivé si j'avais fait cette constatation au moment où j'entendais le cri, et dans l'obscurité, sans défense aucune, comme cela, dans ce milieu !

Je regardai. Là-bas, sur sa chaire, le président laissait tomber une poudre blanche sur le marbre de la table ; et subitement, comme la flamme d'un feu de Bengale qui n'avait pas été allumée et ne brûlait pas, une lueur vert émeraude avec des reflets rouges illumina le grand hall dans lequel nous nous trouvions, et un phénomène bizarre se produisait. La figure du président changeait d'aspect, comme la peau d'un caméléon et passait par une de ces séries de grimaces aperçues dans des miroirs de plan différent, convexes ou concaves. Tour à tour, les méplats s'illuminaient ou s'obscurcissaient, brillants ou noirs d'ombres, se creusant de rides ou de crevasses, comme une vieille face de la lune ; tantôt s'allongeant démesurément, s'effilant outre mesure comme un fil, et aplatie de façon à représenter le sec, long et osseux profil du diable ; tantôt en s'épatant, s'épaississant, comme tassée de bas en haut, tandis que la bouche s'ouvrait, formant la gueule courte et glauque du crapaud ou le derrière du bouc, dont le nez relevé simulait la queue.

Je me frottais énergiquement les yeux, pour me convaincre que je n'assistais pas là à une illusion d'optique, mais à une réalité due évidemment à un maléfice dont je ne pouvais m'expliquer la cause ni la raison.

Mais voilà que le grand-maître agitait de nouveau en l'air son épée, qu'il avait reprise dans sa main gauche, et des coups de fouet, secs et drus comme de petites décharges de capsules de fulminate, s'entendaient et traversaient l'air, pendant que d'une voix plus grave Justus Hoffmann

récitait l'oraison suivante, bien connue, qui se trouve dans tous les grimoires. C'est ainsi que j'ai pu la reconstituer après coup :

« — Ô Lucifer, Dieu-Bon, toi que nous adorons, et dont nous célébrons maintenant et toujours les saints mystères, permets à quelques-uns de tes serviteurs, de tes esprits du feu, de se manifester à nous. Envoie-nous Adramelech, ton grand-chancelier et président de ton haut-conseil ; Nitika, qui apparaît si volontiers sous la forme d'une pierre précieuse animée ; Classyalabolas, qui sert de monture à Hébirôs, ton maréchal de camp ; Sabrus, qui soutient en l'air les extatiques ; puis, Agarès, le grand-duc de la légion orientale, Giwon, le puissant esprit cher aux Japonais, Asmodée, ton aimable surintendant des jeux, le docte Sustrugiel, Leviathan, Béhémoth, etc., etc. »

Alors, le président baissa la voix, chantonnant toute une série de noms d'esprit du feu ; et, pendant ce temps, les coups de fouet claquaient toujours à chaque nom prononcé de diable. Puis, ce furent d'horribles blasphèmes et des imprécations.

Cependant, Hoffmann s'était tu. Alors il me sembla que la salle se remplissait d'ombres vues, par transparence, noires sur le fond vert et rouge crus de la lueur qui nous éclairait, et des grondements sourds s'entendaient, tandis que les ombres se mouvaient silencieusement dans l'espace autour de nous.

Et à son tour, le médium luciférien, qui jusque-là n'avait pas bougé, s'élança au milieu de la salle ; il resta un instant debout, immobile, puis se mit à tourner lentement sur lui-même. Il était tout nu. Mais bientôt il s'arrêta de tourner et se mit à piétiner sur place avec rage, tout en sueur déjà ; et pendant ce temps, nous sentions, nous, les assistants, la chaleur monter aussi dans la salle, et des gouttes de sueur nous perlaient au front.

Le grand-maître s'était approché du médium, qui arrêta subitement ses évolutions, raide maintenant comme un pieu, comme une barre de fer.

— Es-tu prêt ? lui demanda Hoffmann.

L'autre baissa la tête en signe d'assentiment. Aussitôt, sur un geste du président, un guéridon et une chaise s'approchèrent tout seuls, venus on ne savait d'où. Le médium s'assit et mit une main sur le guéridon ; puis il la retira aussitôt. Le guéridon commença alors à répéter toutes les évolutions

que le médium avait précédemment exécutées, puis s'arrêta net à son tour. Maintenant, le président l'interrogeait en une langue que je ne comprenais pas, ne parvenant même pas à en saisir la plus petite syllabe ; et le guéridon répondait en levant les pieds et frappant des coups. Puis, il interrogea de la même façon le médium, qui répondait en baissant affirmativement ou secouant négativement la tête.

L'interrogatoire fut d'ailleurs relativement court, et le grand-maître se dépêchait visiblement, comme si quelque chose dût se passer qui allait arriver là et que l'on pût difficilement contenir.

Tout de suite, en effet, la salle se remplit de nouveau d'ombres vues par transparence, noires toujours sur le fond vert et rouge crus de la lueur qui nous éclairait, et des grondements sourds aussi s'entendaient plus nets, maintenant, que tout à l'heure, tandis que les fantômes, ou plutôt les esprits diaboliques, flottant dans l'espace autour de nous, montaient vers le plafond ou la voûte, puis redescendaient alternativement en un balancement lent, superposés d'abord les uns aux autres, puis se détachant tout à coup pour danser et tourner en rond. Puis, brusquement aussi, au milieu des ombres un peu floues, une silhouette se détachait, plus claire, lumineuse, celle-là, dessinant dans un espace laissé vide une fantastique apparition, immobile au milieu des autres qui tourbillonnaient toujours.

Et des figures grimaçantes, horribles, s'entrevoyaient par intervalles, de-ci, de-là, à travers des lueurs, subitement entrevues, puis disparues avec la même rapidité.

On eût dit des têtes sans corps, balancées dans l'air, ne montrant que leurs dents à travers leurs lèvres, crispées, blanches, et le blanc de leurs grands yeux louches et démesurément ouverts, qui semblaient nous regarder, tour à tour menaçants ou gouailleurs.

Puis des claquements, augmentant d'intensité et de nombre, s'entendaient dans la voûte, comme des coups de fouet précipités, avec un tintinabulement lointain de grelots : telle doit geindre et crier sur ses essieux la diligence infernale, lorsqu'elle roule au galop sourd de ses chevaux conduisant quelques chefs de démons au sabbat.

Puis, encore un bruit plus sourd et plus profond, pareil au ronflement lourd d'un feu qui s'allume et de l'eau qui chante avant de bouillir, se

percevait, venu comme des profondeurs du sol, avec des sonorités plus claires de pelles, de tisonniers et de ringards raclés, avec des charbons roulants, sur des plaques de métal ; et sur cette cacophonie bizarre, rappelant les bruits d'une sorte de machinerie diabolique, des cris aigus pétillaient, dominant un tumulte de clameurs plus basses et plaintives, les cris des damnés du feu, là-bas, tout au fond.

Mais cela s'arrêta soudain ; on ne vit, en n'entendit plus rien. Sur le feu factice, qui ne brûlait pas, et dont les flammes s'élevaient à présent livides à trois ou quatre mètres de hauteur, le président jetait encore sa poudre blanche ; et alors une épaisse fumée emplit la salle, mais dont nous n'étions nullement incommodés, sauf un léger relent d'œufs pourris.

Cependant, il continuait ses incantations. Il avait en main un grimoire : un gros volume, couvert de signes et d'inscriptions cabalistiques, l'*Evangelia Luciferi*, bien connu des spirites luciférien, et qui est relié en peau humaine de supplicié ; et il le lisait, faisant tout le temps des signes de croix à rebours.

« — *Sint nomina Jesu Christi et Mariæ virginæ maledicta, per sanctum et æternum et divinum ignis regnum* », disait-il, faisant suivre ce blasphème d'une invocation directe aux esprits du feu. Sa voix s'élevait, grave, dans le silence qui s'était fait, scandant ses mots intelligiblement et haut ; et il continuait : « *Ariel, exaudi nos, amen ! Hermès, sis nobis benedictus ! Astaroth, tu es pater noster ! Astarté, tu es alma mater nostra ! Baal-Zeboub, te adoremus ! et Moloch, aia, eia, heu ! eheu ! Amen, vivas et regnas, Lucifer in æternum, alleluia !* »

Il s'arrêta après cette invocation, et ferma son grimoire.

— Prions, mes frères, nous dit-il, et que tous les Mages Élus, ici présents, s'unissent à moi, joignant les mains.

On le voyait, ses lèvres marmottant, prier avec ferveur. Il releva la tête ayant fini, le mot *amen* sur les lèvres.

Mais, à ce moment, on entendit un bruit infernal inexprimable, un vacarme, une cohue, indescriptible, des clameurs à briser le tympan.

— Les bons esprits luttent contre les maleachs, fit Hoffmann. Prions !…

Tout à coup, alors, nous vîmes apparaître un grand escogriffe, lumineux, qui ressemblait à s'y méprendre à un gigantesque mulet.

— Adramalech ! cria le grand-maître.

Nous le voyions très distinctement, agitant les oreilles et les pointant, puis clignant des yeux, paraissant s'ébrouer comme un cheval, puis disparu, subitement remplacé par un paon dont les plumes multicolores s'irisaient, tandis que nous percevions nettement le froufrou des plumes de sa queue qui se déployait en éventail.

À Adramelech succéda un autre diable, sous l'aspect d'un crocodile ; puis ce fut une tête de lion sur un corps de requin volant ; d'autres encore, impossibles à décrire, qui apparaissaient un instant, puis disparaissaient brusquement à leur tour, mais qui se montrait uniquement, sans manifester aucune hostilité à l'assistance.

Tout ce défilé, cette succession de personnages fantastiques, ressemblait à s'y méprendre à un kaléidoscope gigantesque, à une de ces séances de projections comme on en reproduit dans les théâtres de féerie ; et vraiment c'eût été remarquable et intéressant, si cela n'avait été que cela en réalité.

Mais il n'y avait pas à s'y méprendre, ce n'était pas à une fantasmagorie que nous assistions là, et je ne le savais que trop ; la fin de la séance allait d'ailleurs m'en fournir à l'appui des arguments irréfutables, frappants.

Voilà que brusquement, des formes lascives firent irruption, déroulant à nos yeux des spectacles que la plume ne peut indiquer.

Tout cela avait un sens, paraît-il, mais qui m'échappait complètement, ainsi qu'aux assistants, suivant toute probabilité. À travers cette succession de tableaux hideux, grotesques ou sadiques, le président suivait une idée cabalistique, dont chaque tableau lui représentait un mot qu'il notait ; car, au fur et à mesure, il s'agitait davantage, prenant part active à la scène et prononçant successivement les mots « chaos, ordo, lux, materia », suivant l'ordre des mots allégoriques et réels qui se manifestaient. L'idée de création devait être assurément racontée là, à la façon diabolique.

L'énigme devint mieux formulée à la fin ; et c'était bien le mystère de la création dont le président avait demandé l'explication au diable et pour lequel il donnait cette séance. En effet, à un moment donné, le grand vacarme ayant recommencé, le président protesta avec énergie ; il semblait

que cet incident déroutait ses prévisions et ne correspondait pas à ce qu'il voulait ; car sa voix dominant le tumulte s'écria tout à coup éclatante :

— Le secret de la vie, voilà ce qu'il nous faut !… *Homunculus !...*

Et pendant qu'il clamait ainsi, tous les autres bruits s'étaient tus et toute apparition avait disparu. Le silence et l'obscurité profonde régnaient seuls.

— *Homunculus !* criait encore Hoffmann.

Alors, en l'air, nous vîmes une masse informe se créer sous nos yeux, blanchâtre, pareille à de la gelée transparente, et immobile un instant ; puis cela remua, sembla pousser un prolongement comme une patte à travers un sac qui lui aurait servi d'enveloppe ; mais, comme si la formation de cette chose eût été difficile, incomplète, cela disparaissait aussitôt, s'essayant de reparaître et de se fixer définitivement, dès que le président, ayant l'air de l'encourager et de l'aider, reprenait sur un ton plus aigu encore le cri : *Homunculus !*

Cinq à six tentatives restèrent ainsi sans résultats ; l'homunculus demandé décidément ne se formait pas.

L'explication de ce que je venais de voir m'apparaissait en revanche maintenant très claire.

Le président essayait d'arracher au diable ce que dans les laboratoires tous les savants luciférien appellent le secret des secrets. Ce n'est plus, je l'ai déjà dit, la pierre philosophale à notre époque, en effet, que l'on cherche, mais la vie elle-même ; et j'ajoute : quelques-uns sont près d'arriver tout au moins à une imitation ou contrefaçon, quelque surprenant et impossible que cela paraisse. Oui, ce secret divin, cet attribut suprême de la puissance divine, créer, ce que Dieu seul peut faire, Lucifer ose s'y essayer maintenant.

J'aurai à montrer plus tard de quelle façon il s'y prend et à décrire comment on cherche à fabriquer, à créer ce protoplasma, ce diminutif d'homme, cet *homunculus* enfin, qui arrachera le grand secret ; au dire des docteurs inspirés par l'enfer.

Ce jour-là, on le voit, le président n'obtint pas de résultat, et les premières phrases de l'explication avaient été seulement reproduites et

expliquées symboliquement dans les apparitions auxquelles nous venions d'assister.

Au surplus, la réunion allait finir brusquement et d'une façon bien désagréable pour nous tous, on va le voir.

À la suite de l'insuccès de son invocation de l'*homunculus*, le grand-maître parut absolument découragé. Il lança en l'air l'épée et le pentagramme dont il allait encore se servir ; puis, le poing tendu dans l'espace, il s'écria :

— Eh quoi ! Lucifer, te laisseras-tu donc vaincre encore une fois ?

À peine avait-il prononcé cette phrase, qu'un bruit épouvantable se fit entendre ; les vitres d'en haut qui garnissaient la toiture et le ciel ouvert de la salle éclatèrent, se brisant, en mille morceaux qui vinrent tomber dans le cercle à nos pieds, et des troupeaux innombrables de spectres hideux traversèrent la salle au milieu de clameurs et comme en un coup de vent. On eût dit l'enfer déchaîné défilant à toute vitesse devant nous. Mais nous n'en fûmes pas quittes pour la peur ; nous reçûmes les uns et les autres de violentes bousculades, des soufflets et des cinglages dans la figure, comme des queues qui nous auraient fouettés ; nous ressentîmes aussi des morsures, dont quelques-uns de nous réellement saignaient.



Nous étions poursuivis par une légion de diables, qui nous accablaient de mille coups.

Il y eut à ce moment, on le comprend, une panique indescriptible ; chacun enjambait les banquettes, se précipitant dans l'hémicycle ou vers les ouvertures ; nous étions poursuivis par une légion de diables qui nous accablaient de coups. Heureusement, je ne perdis pas la tête ; mais, m'étant levé, je récitai à demi-voix le *Sub tuum præsidium configimus, sancta Dei genitrix*. Aux premières paroles de la prière sainte, tout s'arrêta net, et un rapide signe de croix, inaperçu de l'assistance, acheva de disperser les maudits.

À la sortie de la salle, je rencontrai le frère Hoffmann, qui était, ma foi, fort mécontent de la fin de la séance. Certes, il ne doutait pas, lui, de

l'existence du surnaturel ; mais les désagréments qu'il venait de subir (car il était, pour son compte, tout meurtri de coups) ne lui ouvraient pas les yeux.

En effet, lorsque, dans une manifestation d'esprits comme celle de ce soir-là, on entend les clameurs, les hurlements effroyables, le vacarme infernal que j'ai dits, les palladistes attribuent l'incident à une bataille, pour eux invisible, entre les esprits du feu et les maleachs. Si les apparitions se déchaînent tout à coup contre eux, sous forme de monstres hideux et en outre malfaisants qui les frappent, ils en concluent que les esprits du feu viennent d'être vaincus et que les apparitions sont des maleachs dont ils reçoivent les désagréables horions.

Au lieu de réfléchir, ils se bornent à panser leurs meurtrissures, et ils se recommandent de plus belle à la protection de Lucifer. Cet endurcissement dans l'erreur peut paraître invraisemblable ; mais il ne faut pas oublier que la secrète religion palladique s'empare graduellement de l'esprit de ses fidèles et ainsi les aveugle de la façon la plus complète. En me quittant, Justus Hoffmann me disait :

— Somme toute, nous avons été fort malmenés par les maleachs ; mais ce qui me console, c'est qu'en définitive l'avantage, dans cette escarmouche entre nos bons esprits et ceux d'Adonaï, les nôtres ont eu évidemment la victoire et nous vengent à cette heure dans les cieux infinis… Avez-vous constaté avec quelle soudaineté et quelle puissance nous avons été finalement débarrassés de nos persécuteurs par les légions invisibles de notre Dieu ?…

Je ne lui répondis pas, tant je fus stupéfait d'un tel raisonnement ; mais, franchement, peut-on rêver un tel degré d'aberration ?

CHAPITRE XXII

L’Hystérie et les hystériques.

Le lecteur chrétien sait, maintenant, à quoi s’en tenir en ce qui concerne le spiritisme et ne se laissera plus duper, d’un côté par les charlatans, de l’autre côté par le démon. Il comprend aussi combien se livrer à ce genre d’exercices est dangereux au point de vue moral et spirituel, et combien l’Église a raison de s’élever contre ces pratiques ; il se rappellera, en effet, que les pseudo-spirites ouvrent la voie aux Vocates Procédants, que des Vocates Procédants aux Vocates Élus, il n’y a qu’un pas vers l’enfer, et que ce pas est vite franchi. Il faut quelques secondes à peine sur cette pente pour se damner et perdre son âme, peut-être à jamais, si la miséricorde divine infinie n’intervient pas au moment suprême ; enfin, il aura toujours présent à la mémoire le petit tableau suivant qui lui résume la progression des phénomènes obtenus :

Pseudo-Spirites : Jongleries pures et attrape-nigauds.

Vocates Procédants : Rien du tout d’abord ; puis, le diable se mettant en frais, quelques effets d’apparence rassurante : coups frappés, écritures, etc., etc. ; puis, dans une deuxième période, aux phénomènes précédents se joignent des lumières vues dans l’obscurité, des mains invisibles, quelquefois des éclats insolites de voix ; dès lors, le diable est là, représenté par un ou plusieurs de ses acolytes, il n’y a plus à en douter ; enfin, des gestes et de la pantomime, le diable passe aux actes ; ce sont des objets qui se trouvent ou tombent sans qu’on les attende ; un secours porté dans telle ou telle occasion, et aussitôt alors et par une maladresse dont est coutumier l’esprit maudit, à cause de son empressement à vouloir définitivement enlever et saisir l’âme qu’il convoite, comme s’il trouvait que cela tarde

trop, arrivent des brutalités inattendues, l'offre d'un pacte, qui d'ordinaire surprend, épouvante, mais auquel échappe bien rarement celui qui dans son antichrétienne obstination a poussé les choses jusque-là. Alors, il fait partie des *Vocates Élus*.

Lecteur catholique, fuyez le spiritisme, et craignez-le comme l'enfer lui-même, dont il provient.

Mais il me faut, il en est temps, quitter ce spiritisme, sur lequel il y aurait encore beaucoup à dire si l'on voulait entrer dans tous les détails. Cela est malheureusement impossible dans une publication comme celle-ci, forcément limitée ; et j'ai besoin, continuant ma route d'enquête, de démasquer le diable dans d'autres de ses opérations.

À ce point de vue, hystériques et démoniaques vont me fournir des sujets inépuisables d'observations et de découvertes, au double flambeau de la religion et de la science, celle-ci si lumineuse, quand elle s'appuie sur celle-là.

Mais, pour en arriver aux démoniaques proprement dits, pour que le lecteur puisse bien comprendre ce que je lui dirai de ce qui les différencie très nettement et les sépare d'avec les hystériques, pour que je puisse lui raconter avec fruit ce que j'ai vu et observé chez les luciférien s, il me faut tout d'abord lui faire toucher du doigt ce que c'est que l'*hystérie*.

Un grand problème se dresse en effet, tout d'abord, au seuil de cette question, problème dont la solution apparaît différente et entièrement opposée suivant l'opinion que l'on se fait. Pour les uns, il y a des hystériques seulement et pas de démoniaques ; l'obsession et la possession, si nettement définies et reconnues par l'Église, ne sont pour eux que leurre et erreur. Pour les autres, dans l'hystérie il y a une limite où se termine le naturel et où le supranaturel commence, supranaturel qui pour eux est bien près du merveilleux simplement, c'est-à-dire de l'ordre de choses que la science arrivera à expliquer un jour.

Des deux opinions, on le voit, l'une nie carrément l'intervention diabolique, elle est intransigeante sur ce point ; l'autre, opportuniste, admet la possibilité, à un moment donné, de l'intervention du surnaturel, au sujet duquel, d'ailleurs, elle évite de s'expliquer nettement ; à l'Église qui lui dit

« possession », la première répond « hystérie » ; et la seconde dit : « peut-être bien que si, peut-être bien aussi que non. »

Eh bien, elles se trompent toutes deux.

Comme nous allons le voir, hystérie et obsession ou possession, peuvent, il est vrai, se rencontrer ensemble chez le même individu ; un boiteux peut être ma fois et par hasard bossu ; mais ce n'est pas là la règle, bien au contraire.

L'hystérie est une maladie médicale, qui relève de la médecine et de la médecine seule ; la possession est un état spécial qui n'a rien à voir avec la maladie et relève de l'Église, et de l'Église seulement ; et jamais, au grand jamais, l'hystérique ne deviendra ou ne sera possédé, parce que hystérique ; pas plus que le possédé n'est un hystérique, en quoi que ce soit. Il y a là, entre les deux, un abîme, une différence nette et caractéristique, au sujet de laquelle aucune confusion ne peut être établie, si ce n'est par ceux qui ont intérêt à l'établir par haine de l'Église et pour essayer de la surprendre en défaut.

Enfin, — tandis que dans la possession, tout est supranaturel et inexplicable autrement que par l'intervention du Maudit, tandis que tout renverse les lois ordinaires de la nature, — dans l'hystérie, au contraire, tout est naturel, physiologique, tout s'explique simplement, disons-le, par un seul mot que nous expliquerons : *inhibition* ; et il n'y a pas dans cette maladie, ordinaire et banale, rien qui s'approche du surnaturel ou le côtoie seulement.

Un premier fait va l'établir immédiatement.

L'hystérie se diagnostique et se soigne médicalement. Grâce aux remèdes, à l'hygiène peut-être plus encore, elle s'améliore quelquefois, mais ne guérit, absolument, jamais ; c'est une folie circulaire du système nerveux et principalement du grand sympathique, qui revient par périodes, puis disparaît, mais pour un temps seulement ; c'est une maladie, en un mot. Il en est tout autrement de la possession : celle-ci ne cède jamais aux remèdes, qui sont sur elle sans action ; mais en revanche elle disparaît totalement, dans la grande majorité des cas, sous l'influence de l'exorcisme, et dès qu'il plaît à Dieu. En tous cas, lorsque le possédé est délivré, il l'est bien ; et, — tandis que l'hystérique, même dans ses périodes de calme,

porte sur sa figure et dans son habitus le cachet indélébile de la maladie qui le tient, dont l'état anormal habituel de son système nerveux est la cause, *traîne* en un mot sa vie durant, — le possédé, au contraire, dès sa délivrance, se retrouve du jour au lendemain dans son état normal.

Le possédé n'était donc pas un hystérique, et réciproquement.

Voilà une première différence très nette, il me semble ; l'argument est topique, et je crois difficilement qu'on le puisse réfuter.

Mais, quelque décisif et victorieux qu'il soit, il mc plaît de ne pas m'en contenter ; je ne veux pas qu'on puisse dire de lui : *testis unus*. Je prétends maintenant suivre savants et médecins sceptiques sur leur propre terrain, les y battre et démontrer, par l'observation absolument scientifique des faits, d'un côté la maladie, de l'autre la possession.

La question est trop grave pour que le lecteur ne m'accorde pas toute son attention. Qu'il ne s'effraie pas, je serai clair, d'une clarté absolue.

Étudions l'hystérie, celle qu'on a appelée la grande névrose, d'abord. Voici comment il faut la comprendre. Quelques mots expliquant le fonctionnement du système nerveux seront nécessaires pour cela.

Je peux, si je veux, prendre ma plume et écrire, puis la reposer sur mon encrier, mais je peux aussi ne pas le faire ; je peux me lever, marcher, courir, mais je peux aussi rester assis, ou m'arrêter ; tous ces actes sont des mouvements sur lesquels j'ai une autorité absolue, directe et immédiate, que j'exécute aux moyens de muscles, appelés muscles à fibres striées, d'une structure anatomique spéciale, définie et très connue.

Mais, si je puis accomplir ces actes, il en est d'autres que je ne puis ni accomplir ni empêcher de mon plein gré, à l'état normal. Ces actes de la deuxième catégorie sont, pour n'en citer que quelques-uns, les battements de mon cœur, la digestion de mon estomac et les mouvements péristaltiques de cet organe ; les secrétions de mes glandes, etc., etc…, toutes choses dont les agents de mouvement sont aussi des muscles, mais d'une structure autre que les précédents, à fibres lisses, d'une structure anatomique spéciale donc aussi, mais mal définie et peu connue.

Ces deux ordres de phénomènes que je viens de signaler, sont les deux caractéristiques principales de la vie qui se manifeste donc : *1° par les fonctions de la vie de relations ; 2° par celles de la vie végétative*.

À ces deux ordres de fonctions, dont les agents sont, nous l'avons vu, deux systèmes de muscles différents, correspondent aussi deux systèmes nerveux différents : l'un, qui règle la vie de relations, le *système nerveux cérébro-spinal*, composé d'un ensemble complet, le cerveau, la moelle épinière et les nerfs ; l'autre, qui règle la vie végétative, le *système nerveux du grand sympathique*, composé de parties mal connues encore et insuffisamment précisées quant à leur structure et à leur action.

La science a profondément pénétré dans la connaissance du système nerveux cérébro-spinal et a fait dans ce domaine des acquisitions définitives.

Dans l'ordre anatomique, on y a notamment découvert les *départements moteurs*.

On a reconnu que le cerveau et son prolongement, la moelle épinière, sont composés de deux substances, l'une grise, l'autre blanche, diversement disposées par rapport l'une à l'autre suivant les régions, mais dont la caractéristique principale est, pour la substance grise, d'être l'organe actif ; et pour la substance blanche, l'organe passif ; en d'autres termes, la substance grise est une pile électrique, dont la substance blanche est le conducteur.

Deux structures différentes correspondent à ces deux fonctions. La substance grise se compose d'amas de cellules appelées pyramidales gigantesques, à cause de leur forme bien caractéristique ; la substance blanche, au contraire, de fibres longues, de fils en un mot, destinés, par les nerfs qui la continuent et se rendent dans tous les muscles, à transmettre l'ordre élaboré dans la substance grise aux muscles chargés de l'exécuter.

Des organes spéciaux, de terminaison des nerfs dans les muscles ou dans la peau, permettent aux premiers et à cette dernière de recevoir les impressions centrales ou de renvoyer au centre les sensations périphériques, de façon à ce que le circuit soit complet dans le domaine de la vie de relations.

On a été plus avant dans ces découvertes. On a trouvé dans le cerveau des zones particulières de localisations de telle ou telle fonction. On a vu, par exemple, que, à telle partie de telle circonvolution cérébrale, correspond l'origine de tel ou tel mouvement du bras ou de la jambe, pour préciser ; si bien que, si ce point, gros comme une tête d'épingle, vient à être malade ou blessé, aussitôt la fonction correspondante disparaît, ainsi que la possibilité d'exécuter le mouvement dépendant du groupe de cellules de la région ; ce groupe de cellules est en définitive l'aboutissant des ficelles motrices du bras et de la jambe, comme aussi le point de départ du mouvement de ces ficelles, chez le pantin humain. On a enfin reconnu que ces ficelles s'entrecroisent, et que le cerveau droit commande au côté gauche du corps, et réciproquement.

Puis, on s'est livré à une dissection physiologique, plus curieuse peut-être encore, et d'une finesse vraiment admirable. On a étudié et l'on a trouvé, jusqu'à un certain point, le fonctionnement de ce cerveau moteur, tel que je viens de le décrire ; et je vais faire comprendre, par un mot le plus banal du monde, ce fonctionnement.

L'exemple montrera comment le cerveau acquiert une idée et la transforme en un mouvement.

Voyons le chemin que suit l'idée et le travail cérébral qui va se faire pour en arriver à l'acte, au mouvement.

Nous allons prendre le mot *cloche*, si vous le voulez bien.

Voici une *cloche*, par exemple. L'enfant voit pour la première fois une *cloche* : instantanément, il acquiert une notion visuelle ; une image s'est empreinte sur sa rétine, qui l'a transmise au centre cérébral auquel elle est plus spécialement destinée. Mais cette notion est banale et ne lui dit rien.

Plus tard, l'enfant entend sonner une cloche, qu'il ne voit pas ; il acquiert alors une *notion acoustique* : un son a frappé son tympan, qui l'a aussi transmis au centre cérébral de destination ; mais cette deuxième notion est encore *quelconque*, c'est un son. Puis, un jour, il voit remuer une cloche et entend le son qu'elle rend ; aussitôt quelque chose se passe en lui d'inexplicable, son *moi* se manifeste, un *jugement* se fait de la réunion des deux sensations ; il sait, il a conscience que ceci fait cela, les deux notions visuelle et acoustique, jusqu'alors séparées et indifférentes, se sont rejointes

et fondues, tellement que maintenant, quand il entendra sonner, *cérébralement* il se représentera la cloche, dont il verra et évoquera l'image, et quand il verra une cloche, *cérébralement* il s'en figurera et en entendra le son.

Mais jusqu'ici il n'aura pas encore le mot. Pour lui, la cloche sera *ding-ding* ou *dong-dong* ; mais elle ne sera pas encore la *cloche*.

Pour cette nouvelle acquisition qui complétera le cycle total de l'idée, il sera nécessaire que le père ou la mère prononcent fréquemment le mot « cloche » à l'ouïe du son ou à la vue de l'objet, en attirant dessus son attention. L'enfant le répétera d'abord, en bégayant, c'est-à-dire en *boitant* de la langue ; il dira *cosse, closse, coche*, jusqu'à ce que l'imitation complète, l'habitude aidant, lui fasse prononcer *cloche*, lorsque ses muscles gesticulateurs du langage articulé seront dressés.

Alors il aura non seulement le mot, mais l'accent, c'est-à-dire la façon de le prononcer. Dès lors aussi le cercle sera complet, et son esprit se promènera sans peine du mot à la chose et de la chose au mot. L'idée s'affinera, se perfectionnera, se complétera plus tard, en différenciant entre elles les cloches différentes et les différents sons.

Ce que je viens d'exposer est si vrai, le cerveau est tellement habitué à cette forme d'acquisition, que, toute la vie, la trace en reste chez l'homme dans le phénomène de la mémoire. C'est ainsi que, pour débiter ou raconter quelque chose, les uns, tandis qu'ils parlent, se figurent *cérébralement* voir et lire la feuille de papier sur laquelle ce qu'ils disent serait écrit ; les autres, au contraire, *entendent* cérébralement, pendant qu'ils parlent, prononcer et souffler en quelque sorte à leurs oreilles les mots et les tirades qu'ils vont débiter.

De là, deux manières chez l'orateur : le premier est un *visuel*, et le second un *auditif*.

Cette expérience est des plus simples à pratiquer, et chacun peut, très facilement, la répéter sur soi. Imaginez-vous que vous « récitez » quelque chose, et tout de suite, en parlant, vous verrez ou vous entendrez *cérébralement*, vous serez un *visuel* ou un *auditif* ; et, j'ajoute qu'il vous sera absolument impossible de vous rappeler quelque chose, sans invoquer la vue cérébrale ou l'ouïe cérébrale.

À cet égard il n'y a pas d'indifférents.

N'est-ce pas que ce sont là d'admirables et très précises choses, et qu'il n'est que juste de rendre à notre science française ce qui lui est légitimement dû, c'est-à-dire une part prépondérante dans ce mouvement en avant de connaissances et d'exploration dans l'œuvre du Créateur ? Mais combien aussi n'est-il pas surprenant et pénible de constater qu'un grand nombre de savants, frappés véritablement d'une inconcevable obnubilation intellectuelle, s'obstinent, comme hallucinés par l'esprit des ténèbres, à se baser sur de si remarquables et si géniales découvertes pour en tirer des conclusions absolument fausses ?

De ce que, en effet, les circonvolutions cérébrales frontales ascendantes et pariétales descendantes sont le siège de localisations de certains mouvements, ils en ont immédiatement conclu que les cellules qui les composent corticalement *sécrètent* ce mouvement par une action physique ou chimique, et que l'âme, par conséquent, n'existe pas, n'est que la résultante d'actions naturelles du jeu des organes matériels et de leur vie.

Et quel bel argument pour le matérialisme contemporain ! Tel un singe, tournant autour d'un piano depuis des siècles fermé, et dont la vue l'obsède (cerveau et moelle épinière) ; l'ouvre tout à coup et à force de peine ; puis, découvre les touches (circonvolutions cérébrales et zones grises motrices) et les essaie l'une après l'autre, constatant que cela remue au moyen de leviers de communications (substance blanche et nerfs), et que cela sonne (mouvement résultant) ; puis, s'émerveille de ce qu'il a découvert, et s'écrie : « Ce piano s'est créé tout seul, il est là de toute éternité, et les touches *sécrètent* le son que j'entends. »

Voilà réduits à leur plus simple expression la théorie et l'argument des libres-penseurs, qu'on pourrait, en le voit, appeler plus expressément et sans crainte de se tromper : des *imbéciles-penseurs*.

Mille fois imbécile, en effet, celui qui ne sent pas que, à côté de tous les mots que tout à l'heure ma plume traçait pour expliquer les opérations cérébrales, le mot âme venait de lui-même se placer, et qu'il m'a fallu un réel effort volontaire de style pour l'esquiver et lui échapper, vainement d'ailleurs ; l'âme éclate, elle s'impose, elle fait à travers toute cette trame anatomique et resplendit pour en faire comprendre et la vie et la splendeur.

Qu'est-ce que cette mémoire ? Qu'est-ce que ce *jugement*, surtout, qui permet de *comprendre*, de faire naître une *idée* de la comparaison de deux sensations, si ce n'est l'âme divine, qui se sert d'organes matériels pour faire agir la matière, et la diriger ?

Et qui ne sent aussi que tout ce mouvement, toute cette action, toute cette vie de relations est volontairement et judicieusement réglée par le cerveau, intermédiaire et organe de l'âme, laquelle compare, juge et dirige ; et que, si une lésion de l'organe supprime la fonction, une lésion de l'aime, un trouble seulement psychique, sans lésion, sans maladie, sans maladie anatomique, la supprime aussi ou bien la laisse, mais alors sans direction, sans contrôle, sans justification ; et que, si, une fois la matière détruite, l'homme disparaît matériellement, il peut disparaître aussi intellectuellement, comme dans la folie, par exemple, où il n'y a pas la plus légère altération dans la matière, et où, néanmoins l'homme n'existe plus, où il ne subsiste qu'un animal qui vit et végète, anatomiquement seulement, dans un corps d'où l'âme est absente, momentanément ou à jamais ?

Il est juste aussi de dire que les prétendus libres-penseurs ont montré eux-mêmes, par la continuation de leurs recherches, que ce matérialisme qu'ils affichent si haut et affectent de clamer si fort, est tout simplement de l'anticatholicisme, de l'irréligion voulue, et qu'au demeurant, dans le fond de leur âme et conscience, quelque boueux que soit ce fond, il y reste une parcelle propre, et que de leurs vaines déclarations ils ne croient pas un traître mot.

Il y a, en effet, dans ce piano humain sur lequel tape aujourd'hui à tour de bras, histoire de faire grand bruit, le singe dont je parlais tout à l'heure, tout un côté mystérieux, tout un coin inexploré, que le facteur divin ne veut pas encore, paraît-il, que l'on découvre ; peut-être un jour seulement, dans les temps à venir, il permettra d'en analyser une corde, si toutefois cela lui plaît ; et ce coin inexploré, c'est le cerveau antérieur, ce quelque chose de derrière le front, où d'instinct l'homme sent que, sous les touches au moyen desquelles se révèle plus directement la pensée, l'âme siège, l'âme, ce cerveau pensant qui le fait homme, de singe qu'il veut être, et bien qu'il en ait.

Ce coin, la science, se targuant de scepticisme, essaie, depuis des siècles, de lever le rideau qui le cache, et depuis des siècles, aussi, elle s'y brûle les

doigts. L'acharnement qu'elle y met prouve, à lui seul, qu'elle n'est pas tant que cela sa propre dupe, et qu'elle est loin d'être satisfaite de sa théorie de l'homme mécanique et de sa vie, résultante du jeu de ses organes, eux-mêmes résultants de conditions chimiques et physiques réalisées aux hasards de l'aventure, de l'espace et du temps.

Je viens de résumer, d'une façon aussi claire et aussi précise que possible, les premières connaissances qui nous sont nécessaires pour comprendre l'hystérie, la folie et la possession ; et j'ai donné la solution de la première portion du problème, l'explication de la vie de relations : un cerveau, intermédiaire et agent de l'âme, qui, par sa substance grise, active, commande ; dont les ordres sont transmis par des nerfs et exécutés par des muscles ; tout cela, dirigé, ordonné, discipliné et soumis à une volonté, émanation de l'âme, qui, lorsqu'elle disparaît, réalise l'homme matériel, la brute, vivante encore, mais inconsciente et incoordonnée.

Il me faut maintenant, et de la même façon, expliquer et exposer la vie végétative, par laquelle j'arriverai directement à l'hystérie.

Ici nous pénétrons en plein inconnu : tandis que la physiologie et l'anatomie du système nerveux cérèbro-spinal ou de la vie de relations sont bien connues, il n'en est plus de même pour celles du système nerveux de la vie végétative ou grand sympathique.

Dans ce domaine, plus de cerveau, plus de moelle, mais seulement de petits amas de substance grise nerveuse, connus sous le nom de ganglions, disséminés au centre même des tissus qu'ils innervent, mais sans qu'on sache rien de leur structure précise ni de leur disposition. Tels sont, par exemple, dans le cœur, les ganglions connus sous les noms de ganglions de Ludwig, de Remack et de Eider.

Ces ganglions, composés de substance grise, sont évidemment des centres actifs et moteurs, puisque tel paraît être le rôle de cette substance ; mais comment agissent-ils ? Tel est le problème. Comment transmettent-ils leurs ordres aux tissus ? Autre problème. Sont-ce de petits cerveaux, répandus partout et qui ne possèdent que la faculté motrice ? ou sont-ce simplement des centres de décharge, des accumulateurs de volonté ? Sont-ils directement en rapport avec les centres cérébrospinaux et subissent-ils

leur influence ? ou bien sont-ils autonomes et indépendants ? Toute une série d'*x* se dresse là, auxquels la science moderne n'a pas encore pu répondre d'une manière satisfaisante.

Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils ont une action sur les organes de la vie végétative, et qu'ils président dans une certaine mesure à leurs mouvements et à leurs fonctions.

Mais, — tandis que le cerveau pensant coordonne d'une façon très nette et dirige toute la sphère de relations, tandis qu'il en surveille les actes et les mouvements de telle sorte que ces actes et ces mouvements sont calmes, réfléchis, ont une cause et une raison, — d'autre part, toute la sphère végétative paraît échapper à cette action cérébro-spinale centrale, qui n'agit sur elle que d'une façon médiate et indéterminée. Le cœur bat, l'estomac digère, indépendamment du cerveau, indépendamment de ses ordres et de sa volonté, et nous avons affaire ici véritablement à l'homme des prétendus libres-penseurs, à l'homme purement végétatif, à la bête dont les fonctions sont à la merci des conditions physiques, chimiques ou pathologiques du milieu ambiant, sans que le cerveau ait à intervenir et, dans le libre arbitre de l'âme, commander à la fonction physiologique ou à la maladie, en disant : oui ou non.

Il y a donc, on le voit très nettement, deux choses en nous : l'homme, l'âme, d'abord ; puis la bête, le cerveau et les ganglions sympathiques.

Les mêmes conditions et dissemblances que nous venons de rencontrer dans l'anatomie et la physiologie des deux systèmes nerveux, nous allons les rencontrer dans leur pathologie, c'est-à-dire dans leurs maladies.

Tandis que, en effet, les maladies du cerveau et de la moelle sont bien connues dans leurs causes comme dans leurs effets ; tandis que l'on sait parfaitement qu'à la lésion de telle ou telle zone, de tel département nerveux, de tel territoire médullaire nettement délimité, correspond telle ou telle maladie : à l'hémorrhagie territoriale du cerveau, par exemple, l'apoplexie mortelle ou la paralysie hémiplégique avec ou sans hémianesthésie, suivant la branche de la sylvienne atteinte dans les ventricules ou dans la capsule interne ou externe ; à la sclérose médullaire primitive ou consécutive, telle celle du faisceau pyramidal descendant, et suivant la zone malade, l'hémichorée post-hémiplégique, la contracture

inguérissable, l'athétose ou des autres formes de tabes ; à celle des cornes antérieures de la moelle, l'ataxie ; tandis que l'on sait aussi que toutes ces formes, en apparence si diverses, des maladies médullaires procédant au fond de la même lésion, sclérose conjonctive étouffant l'élément noble, ne varient dans leur expression phénoménale que suivent la zone atteinte et sont en définitive inguérissables, c'est-à-dire évoluent fatalement ; par contre, des maladies du système nerveux du grand sympathique on ne connaît encore rien.

Pas de lésions appréciables dans ce département nerveux, et pas de maladies précises, à symptomatologie nette et arrêtée, dans ce domaine non plus, où tout semble devoir se passer avec calme et tranquillité, deux qualités qui sont bien la caractéristique et l'apanage de la vie végétative et bestiale.

Mais voilà que tout à coup, au milieu de cette animalité végétative, et cela à l'insu même du sujet, inconsciemment et sans que le cerveau y prenne la moindre part causale, une tempête éclate soudaine et inattendue dans ce même domaine médullaire et organique jusque-là indifférent et passif. L'estomac ne digère plus ou digère trop, il ne mange plus et pourtant il rend ; le cœur devient arythmique ; les secrétions se suppriment ou surabondent jusqu'à l'incontinence ; tout s'arrête brusquement, puis repart comme au pas de course, dans un désordre inexprimable et complet ; la vie végétative se bouleverse entièrement : des fonctions se suppriment momentanément, pendant que d'autres se créent ; des phénomènes extraordinaires se montrent, qui paraissent renverser toutes les lois de la nature ; des maladies en apparence formidables paraissent subitement éclater, qui tout à coup avortent ou disparaissent ; et tout cela pendant que, au milieu de ce déchaînement de la vie animale, le sujet qui en est le théâtre reste calme, sans fièvre, sans altération de la nutrition et de la vie, qui suivent leur cours normal, comme un petit ruisseau son cours tranquille au milieu et entre des torrents déchaînés.

Et, chose plus singulière encore, renversante, c'est que ce système nerveux maintenant en délire, qu'aucun cerveau n'est là pour pondérer et qui ne semble pas en relation avec le cerveau, va, tout à coup aussi, entraîner dans l'orbite folle de son incohérence le système nerveux cérébro-spinal tout entier.

Dorénavant, tout sera annihilé. Le cerveau pensant qui commande obéira ; système musculaire, système osseux, intelligence, conscience, tout sera annihilé et aux ordres de ces quelques ganglions animaux ; la vie intelligente sera suspendue, et pour un instant, l'homme s'échappant à lui-même, descendra au rang de bête inconsciente.

Une maladie, la seule connue, du système sympathique vient d'éclater : c'est l'hystérie, que nous venons de dessiner à grands traits, et dans l'étude de laquelle il nous faut entrer maintenant.

Résumons tout d'abord, en un petit tableau très succinct, ce que nous venons d'exposer :

Chez l'homme, deux ordres de manifestations vitales : 1° celles de la vie de relations, soumises à l'empire de la volonté et dirigées par le cerveau et la moelle épinière ; 2° celles de la vie végétative, inconscientes à l'état normal, automatiques et en apparence dirigées par des amas de substance nerveuse, disséminés dans les tissus des organes. Ces deux ordres de manifestations évoluant synchroniquement, mais en quelque sorte indépendamment les unes des autres ; puis, tout à coup, sous l'empire d'une maladie du deuxième système, toute la sphère vitale bouleversée et soumise à l'action incohérente du grand sympathique en quelque sorte atteint de folie. Telle est la façon dont, dans son ensemble, il faut comprendre l'hystérie.

Voyons-la se produire maintenant, étudions-la, et nous verrons bien que nous avons affaire là à une maladie, naturelle, malgré ses apparences extraordinaires, et dans laquelle le supranaturel n'intervient aucunement.

L'hystérie est la folie de la vie végétative. Étudions-la.

Nous voici en présence de deux enfants, un petit garçon et une petite fille ; car l'hystérie est une maladie propre aux deux sexes, on le sait. Suivons-les, si vous le voulez bien, dans leur développement, et surveillons-en les péripéties diverses.

Un mot d'abord sur le père, la mère et les ascendants : des névropathes toujours, très souvent des alcoolisés ; en tous cas, des déshérités de la vie, des tarés intellectuels et matériels, congénitaux ou acquis ; de telle sorte que

la descendance se ressentira fatalement, à un degré quelconque, des mécomptes intellectuels ou physiques des ataves.

Chez l'enfant, ainsi prédispose, le surmenage intellectuel ou le vice précoce, le surmenage physique, l'énervement, résultats communs d'une éducation morale et hygiénique mauvaise, par trop de sollicitude méticuleuse, de bien-être, en par trop d'abandon, de laisser-aller, par pauvreté.

Dans ce milieu, le système nerveux évolue, inapte encore à se conduire lui-même, mais prêt à subir admirablement les impressions internes ou extérieures ; et, sans tarder, éclatent les premiers symptômes caractéristiques de son instabilité et de son état précaire : inaptitude au travail, difficulté de l'assimilation intellectuelle, à côté d'envolées subites inexplicables, suivies d'affaissement, migraines, douleurs diverses, tics ; telle est la première symptomatologie, l'expression phénoménale du futur hystérique. En même temps, le caractère se ressent de l'incertitude de l'élément nerveux. L'enfant ne sera pas comme ses camarades. La gaité franche et turbulente de son âge sera remplacée chez lui, ainsi que le chagrin, par des alternatives de bouderie et d'éréthisme hilarant, des bouffées de rires comme des bouffées de pleurs, subintrantes, ou saccadées, mais toujours incontinentes, sans rime ni raison ; à une affectivité sans borne ni cause, succédera une horreur aussi inconsidérée. Tout cela évoluera sans règle fixe, sans pondération, mais comme dans un perpétuel à peu près.

Le physique naturellement suivra le moral ; l'enfant graine-d'hystérique poussera mal et encore à côté. Aux couleurs disparues ont succédé un teint pâle, avec des alternatives de rougeur et de décoloration, toutes deux outrées ; la peau s'est amincie comme chez le vieux, tandis que la partie supérieure du crâne s'est outre mesure développée au détriment de la face et des mâchoires ; le nez s'est effilé, et les oreilles se sont écartées de la tête, de chaque côté du front bombé, au-dessous duquel, profonds dans l'orbite, scintillent maladivement les deux yeux, aux sclérotiques bleues. L'arbrisseau tout entier est chétif, malingre, rabougri, tout en étant démesurément grandi, et noueux aux articulations, tout en restant droit. Singulier contraste, vivant paradoxe, qui prélude par là à la folie névrosique de plus tard.

Dès lors, en effet, le terrain est préparé, l'éducation a ensemencé et les premiers bourgeons paraissent ; la maladie installée va faire soudainement irruption.

Jusqu'ici toute la symptomatologie s'est bornée à une impressivité extraordinaire de la sphère sensitive, et aucun phénomène ne s'est encore produit qui puisse permettre de dire : « Ah ! voilà de l'hystérie ! » C'est plutôt un état de nervosisme général exagéré, lorsque tout à coup, et sans cause appréciable ou raisonnable, la première crise se produit.

Fruste encore, et rapide, fugace, elle est la silhouette, le fantôme seulement de la névrose, qui pour la première fois se montre avec une certaine évidence. Mais aussitôt la première crise d'entrée en matière passée, tout rentrera dans l'ordre instable, au moins pendant un certain temps.

Mais voici que le grand sympathique va entrer décidément en jeu, et aussitôt les principales fonctions de la vie végétative vont être atteintes. Un beau jour, et à propos de rien, l'estomac se détraque fonctionnellement ; il devient grognon, refuse toute nourriture, se contracte, se rétracte, ou bien s'enfle de gaz comme une outre pour s'affaisser aussitôt, ou bien encore, atteint de pics ou de boulimie, avalera de tout, outre mesure, aliments aussi bien qu'objets divers ; transformé en bazar hétéroclite, il fera tout de travers son choix parmi les choses qui l'encombrent, rejetant les aliments qu'il devrait digérer, pour conserver les objets nuisibles qu'on sera obligé d'expulser de force de son contenant. Le pain sera pour lui une chose devenue insupportable ; la présence d'une simple mie le fera tordre, comme brûlé par l'acide le plus violent, tandis que les choux, les coquilles d'amandes, tous les détritus en un mot indigestes, passeront comme lettres à la poste. L'intestin, bien entendu, suivra les mêmes errements ; puis, c'est le cœur, comme ivre, qui battra la chamade sans rime ni raison, occasionnant de violentes douleurs et des palpitations ; le foie, les reins, les glandes diverses, se mettront aussi de la partie, pour sécréter ou se tarir à tort et à travers.

Dès lors, c'est fait ; toute la sphère végétative du grand sympathique est prise, et l'incohérence fonctionnelle commence de ce côté : l'hystérie est faite.

Voici que tout d'un coup, en effet, la première crise sérieuse et caractéristique a lieu. On ne peut plus s'y tromper, et d'un seul coup, sans transition aucune, le système nerveux cérébro-spinal que nous connaissons bien maintenant et dont nous pouvons montrer les modifications et les comprendre, ce système nerveux cérébro-spinal, qui devrait commander à tout l'organisme, tout pondérer, étant ordinairement hors des atteintes du grand sympathique, est subitement englobé dans la danse macabre, est atteint de folie à son tour, et, pendant les crises et même dans leurs intervalles, va être à son tour déséquilibré. Alors, l'hystérie bat son plein. La crise que nous allons décrire va nous montrer cela bien.

Voici, en effet, les caractères et l'expression phénoménale de la crise hystérique :

Quelques heures avant qu'elle n'éclate, le malade se sent dans un état tout particulier : il a des vertiges, des éblouissements ; il lui semble que sa tête est vide et que l'intérieur résonne et vibre ; les oreilles bruissent et bourdonnent ; puis, des bouffées alternatives froides et chaudes, montent à la face, laquelle se couvre de sueurs perlées et mates, tandis qu'elle se congestionne vivement ou pâlit ; les mains aussi deviennent mates, et la peau s'horripile. Alors un sentiment de constriction naît aux tempes ; il semble que le front s'étreint d'une barre, tandis qu'un peu de céphalalgie diffuse se produit ; des bluettes, du scotome scintillant même, alternent, suivies de pandiculations, de bâillements, de pleurs. Au milieu de ces différents prodromes qui accusent l'attaque imminente, l'intelligence reste encore nette et lucide, sans la plus légère obnubilation. Puis, tout à coup, après une attente plus ou moins longue, brusquement l'attaque a lieu.

Une contrariété légère, un choc qui passerait absolument inaperçu dans la vie ordinaire, suffisent à la provoquer.

Alors, sans transition et coup sur coup, subintrantes les unes aux autres, les manifestations vont se dérouler.

C'est d'abord la boule, cette constriction particulière avec pinçure qui part de l'épigastre pour remonter jusqu'au larynx, pendant que se produit de l'étouffement et un sentiment comme de strangulation ; une giclée de salive liquide et très claire emplit la bouche en un seul jet ; puis, la bouche se dessèche aussitôt ; alors, immédiatement et sans transition, le malade a

perdu connaissance. Si rien ne le retient, il tombe de tout son long sur le sol, et là, la convulsion va se produire aussitôt.

Il y a deux ordres de convulsions qui se suivent toujours et classiquement de la même façon. Les premières sont plutôt des contractures. Etendu sur le dos, on voit le malade serrer les poings, les pouces en dehors, raidir les bras en croix, tourner la tête sur une épaule ou sur l'autre, serrer les jambes, puis soulever lentement le milieu du corps, de façon à former un arc de cercle, dont la corde est le sol et les deux extrémités la tête et les pieds.

Tous ces mouvements sont lents, pénibles, douloureux ; c'est une contracture, une crampe générale, une raideur de tous les muscles du corps, qui constitue la phase dite de *convulsions toniques*. On dirait que le malade s'étend, s'étire à la fois avec une grande lenteur et une extrême énergie. À cette période, qui dure plus ou moins longtemps, en général quelques minutes, avec de très légères secousses du corps en totalité, succèdent immédiatement et sans transition les *convulsions cloniques*.

Celles-là affectent toutes sortes de formes et consistent en une série de mouvements, de gestes et d'actes désordonnés et en apparence tout au moins sans cohérence. Violemment tendu, l'arc nerveux et musculaire se détend brusquement, imprimant des vibrations d'amplitude et de vigueur différentes à la corde qui le sous-tendait. C'est ainsi qu'il faut comprendre le but et la cause des convulsions cloniques.

Alors, le malade se roule par terre, frappant alternativement le sol avec les différentes parties du corps ; il se contorsionne de diverses façons, jetant de côté et d'autre ses bras et ses jambes, comme une tortue mise sur le dos et qui s'essaie à se redresser ; et c'est peut-être là qu'il faut en effet chercher la cause réelle des convulsions cloniques : un essai de l'hystérique, dont la crise de contracture, de congestion, de rigidité, de crampe, est terminée, de se ressaisir et de revenir à lui, mais inefficacement encore.

Ici encore interviennent ce que l'on appelle les attitudes passionnelles, c'est-à-dire exprimant des passions, mais mal esquissées encore à ce point de la maladie, et que nous allons retrouver tout à l'heure mieux dessinées et plus caractéristiques. Ces attitudes varient. On y rencontre d'abord la projection en avant du bassin (avec mouvement de casserole) qui est typique pathognomonique de l'affection qui nous occupe, et si expressive,

— faussement expressive, disons-le bien vite, — qu'elle a été prise longtemps pour la caractéristique même de la maladie, que l'on considérait comme une maladie satyriasique, à cause de ce mouvement du bassin et des hanches, véritable danse du ventre, érotique en apparence.

Rappeler aujourd'hui cette idée ancienne et absolument erronée, c'est en montrer le peu de valeur et la classer définitivement dans les erreurs absolues. L'hystérie, le fait est démontré avec une rigueur scientifique absolue, et qui ne laisse place à aucun doute, est une maladie spéciale du système nerveux, et non du *tempérament*, dans le sens où ce mot se prenait jadis.

Après le mouvement de casserole, se rencontre la crucifixation. Cette convulsion clonique est banale. Jetez par terre une personne quelconque en état de relâchement complet, ou même un cadavre non encore rigide, et, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les bras seront projetés en l'air, écartés du corps, et la tête sera lancée sur une des épaules, sur laquelle elle semblera reposer. Je le répète, ce fait dont on a voulu faire une attitude est un résultat naturel du décubitus agité, une pose des plus ordinaires de la vie usuelle, où quantité de gens dorment ainsi, les bras en l'air ou en croix. Cette forme de décubitus est, en effet, une de celles qui reposent le mieux.

Je m'arrête ici dans cet exposé de ce que l'on a voulu appeler les attitudes passionnelles au cours de la crise. On le voit, ce sont tout au plus des ébauches d'attitudes, des esquisses, et rien de plus.

Pendant cette période, tout s'est détendu chez le malade ; aux contractures a succédé la flaccidité des muscles ; la respiration jusqu'alors hoqueteuse arrêtée fréquemment en inspiration et la cage thoracique pleine d'air pour l'immobiliser et en faire un point d'appui résistant, la respiration, dis-je, devient suspirieuse et s'arrête au contraire en expiration, décongestionnant la face et les veines du cou jusqu'alors gonflées, bleuies ; le masque devient flasque, pâle, blafard ; et le globe de l'œil, jusqu'alors aussi en état de convulsion supérieure et de strabisme interne ou externe convergent, divergent ou opposé, redevient veule, au regard atone ; aux grimaces succède l'air hébété.

Tout, en un mot, annonce, indique la détente. Et la voilà bien, qui se produit rapidement, complète, totale ; et sa caractéristique est que la boule a

disparu. Le malade, en effet, ne porte plus à chaque instant la main machinalement à la gorge, comme pour en arracher cette maudite boule, remontée de l'estomac, et qui l'étouffe (boule qui n'est évidemment pas autre chose qu'une névrose momentanée et légère d'une des branches du phrénique). Alors aussi, aux mouvements incohérents succède le calme ; l'hystérique est étendu sur le sol, sans force, flaccide en totalité, pendant que de grosses larmes lui coulent des yeux, inondant sa figure, ou qu'une émission d'urines, d'une abondance quelquefois extraordinaire, a lieu sans qu'il en ait conscience.

Telle est la fin de l'attaque d'hystérie, de la crise à laquelle succède de l'abattement, du sommeil, une sorte d'hébétude qui se prolonge plus ou moins longtemps.

Disons, dès à présent, que la crise ne se reproduira plus qu'à un intervalle long, ou bien qu'elle peut se reproduire immédiatement et qu'on peut assister au spectacle, chez le même malade, d'une série de crises subintrantes les unes aux autres et qui se répètent avec les mêmes caractères. Cette sorte d'état dure quelquefois une heure ou deux.

Je viens de décrire au lecteur, en un tableau abrégé, mais d'une scrupuleuse exactitude scientifique, l'étiologie, c'est-à-dire les origines et la symptomatologie de l'hystérie. Il a pu suivre un malade depuis le début de l'affection jusqu'à la crise qui la caractérise et permet d'asseoir d'une façon définitive le diagnostic jusqu'ici réservé.

Jusqu'à présent aussi, avec moi, le lecteur trouvera qu'il n'y a rien de bien surnaturel dans tout cela, et qu'il est matériellement impossible de confondre un bon hystérique, bien et dûment hystérique, avec un possédé, et que ce n'est pas parce que l'hystérique fait quelques mouvements incohérents et des contorsions, qu'il viendra à l'idée de personne, sauf à des malintentionnés ou de parfaits ignorants, de le confondre avec un possédé.

Tout à l'heure, en parlant de la folie, dont il sera bon aussi de faire le diagnostic différentiel, parce que là encore l'opinion publique est pleine à cet égard d'idées fausses, absurdes, qu'il faut redresser à tout prix ; en parlant de la folie, dis-je, je montrerai là où elle se rapproche et là où elle s'écarte de l'hystérie et de la possession.

Hystérie, folie, possession, le lecteur aura en sous les yeux les trois *x* du problème ; il saura à quoi s'en tenir et ne se paiera plus de mots au hasard ; et une fois de plus il aura vu la science des incroyants ne faire qu'expliquer ce que la religion a dit et découvert depuis des siècles.

Mais il me faut continuer cette étude préliminaire, et encore une fois je demande pardon au lecteur d'entrer dans ces détails techniques ; mais ils lui sont absolument indispensables, s'il veut comprendre quelque chose et faire œuvre d'intelligence catholique au milieu du fatras de pseudo-science matérialiste sous lequel on cherche à étouffer sa foi. C'est donc un petit effort d'attention que je lui demande encore ; il ne me le refusera certainement pas.

Voilà donc notre hystérique fait. Cela a commencé, on le voit, par une sorte d'apprentissage ; puis, la névrose a fait ses premiers essais, ses débuts en quelque sorte sur la scène de la vie. D'abord, des prolégomènes vagues ; puis, des phénomènes, des altérations dans la sphère végétative seule ; enfin, l'extension des symptômes à la sphère des relations.

Dans la crise classique que j'ai décrite, et à laquelle nous venons d'assister, la symptomatologie sympathique ouvre toujours la scène, et ce n'est qu'à sa suite que le système nerveux cérébro-spinal et les départements auxquels il commande entrent en jeu.

Mais, peu à peu, la névrose s'installe définitivement ; elle fait sien ce corps humain, cette économie, et va, ne s'arrêtant plus aux bagatelles de la porte, aux manifestations de la première époque, se montrer, avec une expression phénoménale un peu différente et plus compliquée.

Alors plus de crises ou presque pas, un état de malaise continu du grand sympathique caractérisé par tout un ensemble de névralgies, de douleurs, de troubles de fonctions (maux de tête, pleurodynies, gastralgies ou entéralgies diverses) etc., etc. ; et sur ce fond, qui n'est en réalité composé que de douleurs et non de lésions, va évoluer tout un état de choses particulier.

Tout à coup, en effet, un des bras {par exemple) de l'hystérique va devenir le siège d'une contracture localisée de certains musclés, mettons le biceps, et les muscles de l'avant-bras fléchisseur, ainsi que ceux des doigts ; et tout l'ensemble du système préhensif supérieur, épaule, bras, avant-bras

et mains, va être midi, contracturé, et dans un état d'impossibilité fonctionnelle ; il restera raidi, étendu ou contracturé, et si solidement, si énergiquement, que nulle puissance humaine ne parviendra à le faire plier, sans briser les os et amener les plus graves lésions. Cet état absolument involontaire et que le malade ne peut empêcher de se produire volontairement, a une durée irrégulière, de quelques minutes à des mois et des années, et disparaît aussi brusquement qu'il est venu.

Au lieu du bras, ce peut être la jambe ou toute autre partie du corps ; dans ces différents cas, les troubles fonctionnels varieront bien entendu avec la partie lésée.

À cette période, l'hystérie peut prendre les apparences de toutes les maladies des régions sur lesquelles elle se porte, c'est-à-dire desquelles le système nerveux est par elle faussé dans son action ; car n'oublions pas que nous avons affaire ici à des images de maladies, à une mise en scène qui en reproduit nécessairement, avec une remarquable précision imitative, tous les symptômes (puisque la maladie n'est en définitive qu'une physiologie exagérée ou diminuée et que c'est le système nerveux qui préside à cette physiologie), mais que nous n'avons pas affaire à une maladie réelle de la région, et qu'il ne se produit jamais de lésions anatomiques.

La preuve en est que, aussi brusquement qu'il est apparu, le trouble fonctionnel disparaît, quelle qu'ait été sa durée, et cela sans laisser de traces appréciables à sa suite.

Cette période de l'hystérie est la période cataleptique, laquelle au bout d'un certain temps se confond, s'amalgame avec sa précédente, de façon à ce que tantôt il y a crise et catalepsie consécutives, tantôt crise seulement, et tantôt catalepsie seulement sans crise ; l'accès de catalepsie arrivant tandis que le sujet malade en a conscience, garde son entière lucidité d'esprit, ne perd à aucun moment connaissance et assiste à ce qui se passe dans son bras ou sa jambe, mais sans pouvoir l'empêcher ; absolument comme une crampe qui arrive et qu'il faut laisser passer.

C'est alors que se produisent souvent des erreurs de diagnostic, regrettables chez des médecins peu au courant et non prévenus.

Voici par exemple un homme qui tout à coup, au milieu de la santé la plus parfaite, se met à vomir des flots de sang ; il sue, maigrit et tousse ; ses

joues se creusent ; sa voix devient rauque, aphone complètement même ; l'auscultation enfin, chose plus curieuse encore, donne à l'oreille tous les signes stéthoscopiques de la phthisie à ses différentes époques : craquements secs, puis humides, sibilants, sous-crépitants, bruits caverneux, etc., etc…, pour les énumérer à vol d'oiseau. Tout y est en un mot, toute la symptomatologie de la phthisie pulmonaire, de la tuberculose au grand complet, sauf la maladie elle-même. C'est une phthisie nerveuse hystérique, une fausse phthisie qui guérira seule et subitement.

Chez la femme, des phénomènes plus curieux encore se manifestent de fausse parturition par exemple, mais sur lesquels nous n'avons pas à insister ; il serait sans intérêt de les décrire, maintenant que nous pouvons nous en faire une idée très nette par ce que nous savons de l'hystérie.

Il y a dans cet ordre de faits, on le comprend, une cause de méprises fréquentes et d'erreurs de diagnostic, dont il faut se méfier, et qu'il convient de contrôler toujours avec la plus scrupuleuse attention. Il suffit de les avoir signalés. Ce n'est pas un cours de médecine que je fais ici.

Pendant ce temps, l'hystérie suit son cours régulier et normal ; et au fur et à mesure qu'elle s'implante davantage, qu'elle entre plus avant dans l'économie, d'autres phénomènes vont se présenter et se dérouler.

Jusqu'à présent, nous les avons vu se dérouler presque exclusivement dans le domaine de relations et le domaine végétatif ; ils vont maintenant atteindre le cerveau lui-même et y produire des désordres momentanés.

Là encore, la névrose procédera par petits à-coups. Douleurs d'abord, éréthisme cérébral, puis phénomènes fonctionnels.

Le lecteur se rappelle ce que je lui ai dit de l'acquisition du mot *cloche* et des associations de sensations qui se produisaient ; eh bien, un des rôles de l'hystérie cérébrale va être de dissocier tout cela.

Des phénomènes principaux se produiront, montrant des atteintes partielles du cerveau ; puis, un autre phénomène suivra, montrant que le cerveau tout entier est atteint. Les deux premiers sont des dissociations fonctionnelles. C'est ainsi que tout à coup l'hystérique verra dans son cerveau une cloche, mais il ne pourra en prononcer le nom, c'est l'*aphasie* ; ou bien, prononçant le nom, il lui sera impossible de voir l'objet dans sa

pensée, c'est la *cécité verbale* ; ou enfin il ne pourra, quoi qu'il fasse, s'en figurer le son, c'est la *cécité acoustique* ; en un mot, l'idée et la fonction seront dissociées en leurs éléments primitifs, dont un ou deux manqueront à l'appel cérébral lorsque le cerveau en aura besoin et fera tous ses efforts pour les évoquer et former le cycle complet de l'idée. Je n'insiste pas. L'autre phénomène, dont les deux premiers n'ont été que les prémices, les précurseurs, est l'obnubilation totale momentanée du cerveau : le *somnambulisme*.

Ainsi donc : prodromes, crise classique, phénomènes de catalepsie, puis somnambulisme, telles sont les étapes successives, les transformations par lesquelles passe une hystérie ; et jusqu'à présent encore nous ne trouvons là rien de surnaturel, rien de diabolique surtout.

Le *somnambulisme* va nous montrer maintenant ses secrets, curieux mais mon mystérieux, on va le voir.

L'hystérie touche ici de près à une des fonctions de l'âme : elle annihile la personnalité, supprime la volonté comme le fait l'ivresse momentanément, en altérant le fonctionnement de l'organe, de la cellule nerveuse, qui sert à rendre tangibles et à transmettre les manifestations de ce coin du moi. L'homme à l'état de somnambulisme n'est plus conscient, il n'est plus lui, il n'est plus responsable, il est une machine animée mais irréfléchie, dont la volonté, la libre disposition de lui-même a sombré à son insu pour un certain temps.

Le somnambulisme est un état de sommeil, mais non, comme on le croit à tort et ainsi que le mot semble l'indiquer, un état de sommeil physiologique au cours duquel le malade dort, comme dort un homme au cours de la nuit par exemple. Le somnambule ne dort pas ; ses yeux sont grands ouverts ; il va, il vient, il marche, mais il n'en a pas conscience ; il pense, il agit, mais sans conscience aussi ; c'est un automate qui veille et dont le moi est endormi.

Comme la catalepsie, le somnambulisme hystérique peut survenir et survient en général tout à coup accompagné des autres symptômes, ou seul, comme manifestation isolée de l'hystérie. Brusquement, en ce cas, le cerveau de l'hystérique s'obnubile, la volonté se suspend et l'état inconscient arrive en quelques secondes à peine, tandis que toute la

machine humaine, cerveau et corps, vont continuer à fonctionner automatiquement : alors il se passe ce qui a lieu dans le rêve ; le cerveau trottant tout seul sans frein, ni bat, sans contrepoids, se promène, et le corps suit sans avoir conscience du temps, de l'espace, de la gravité ou de la légèreté de l'acte impulsif commis, sans se rendre compte du danger couru ou à courir ; l'acte se commet tel qu'il est commandé et pensé par le cerveau.

Quel est le mécanisme de cette obnubilation momentanée, de même que quelle est la cause de tous les phénomènes que nous venons de passer en revue ? La est encore le mystère ; c'est une armoire en bois naturel et sans le plus léger secret, mais dont la science n'a pas encore trouvé la clef.

On comprend, maintenant, si les phénomènes de catalepsie et de somnambulisme se mélangent chez l'hystérique au même moment, combien la crise sera curieuse, et combien les actes et les mouvements qui se commettront ou s'exécuteront paraîtront singuliers.

À une rigidité et à une augmentation singulière de forces, qui paraîtront et seront en réalité extraordinaires, correspondront des actes en apparence extraordinaires aussi : des équilibres sur des toits, des murs, à des hauteurs vertigineuses, impossibles sans le concours de cet état spécial ; des tenues d'attitudes bizarres qui semblent défier la fatigue humaine et les lois naturelles ; des actes passionnels enfin, admirablement exécutés, de colère, de plaisir, de haine, de crainte, de désir, d'érotisme même (bien que ces derniers tout à fait, je ne saurais trop le répéter, à titre absolument exceptionnel) se dérouleront ; tout un drame ou une comédie, en un mot, où tout sera vrai, sauf la passion qui fera absolument défaut. Le malade, en effet, se réveillera tout à coup, sans le moindre souvenir et au milieu même de l'acte qu'il commet.

Inhibition, phénomènes d'inhibition, tels sont les mots que prononce la science ; arrêt ou phénomènes de modification spéciale, voilà en effet comment il faut comprendre, en l'état actuel des recherches tout au moins, la série de ce qui s'observe dans l'hystérie. C'est un arrêt, une modification, en exagération ou en diminution, des phénomènes vitaux ordinaires, avec inconscience et non participation volontaire du sujet.

Chez l'hystérique, le drame se déroule en général silencieux ; il est bien rare que la parole intervienne autrement que par interjections ou cris ou monosyllabes ; encore est-ce l'exception.

On le voit donc, très nettement, l'hystérie est une maladie, rien autre chose qu'une maladie très régulière dans son cours ; et l'on peut dire que tout irréguliers, intermittents, inattendus, incohérents que soient ou que paraissent les symptômes qui se présentent, ils ont un ordre, une suite ; la maladie court son chemin avec une très régulière et très normale irrégularité.

Mais il y a encore dans l'hystérie un autre symptôme dont je n'ai pas encore parlé, que j'ai, à dessein, tiré hors de pair, pour le mettre bien en vue en lui consacrant d'ores et déjà quelques lignes. De même que dans ce que je viens de décrire, le lecteur a reconnu, en même temps que l'hystérie, l'*hypnotisme*, et qu'il a pu se dire : « Tiens, mais l'hystérie n'est que de l'hypnotisme naturel, non provoqué, inconscient, ou l'hypnotisme n'est que l'hystérie provoquée », et, ce pensant, il aura été absolument dans le vrai ; de même, ce que je vais lui démontrer maintenant en quelques lignes le fera penser immédiatement à l'envoûtement et à sa réalisation, et là encore il aura raison. J'aurai à développer cela dans un chapitre particulier, à la VII^{e} partie de cet ouvrage.

Ces symptômes auxquels je fais d'abord allusion sont les altérations, les troubles fonctionnels de la *sensibilité*.

Voici ce qu'il faut entendre par là :

La crise d'hystérie s'accompagne toujours ou presque toujours d'une perversion de la sensibilité, caractérisée surtout par ce que l'on appelle l'hémianesthésie, c'est-à-dire l'abolition absolue, complète de la sensibilité dans une des moitiés du corps.

On peut, en effet, brûler, couper, déchirer, tenailler cette moitié sans que le malade sente la moindre des choses, pas le plus léger contact ou chatouillement ; mais, par contre, l'autre moitié du corps est absolument hypéresthésiée, c'est-à-dire que la sensibilité y est développée à un tel point, que le plus petit attouchement, le passage d'une simple et délicate barbe de plume sur l'épiderme détermine des douleurs atroces, déchirantes,

qui font pousser des hurlements au malade. On dirait que la sensibilité entière la plus exquise du reste du corps insensible s'est réfugiée dans la moitié restée sensible en s'y est déversée brusquement.

Quelquefois, ce phénomène de l'hémianesthésie ne se produit pas chez l'hystérique dans sa totalité et du premier coup ; il y a d'abord des zones disséminées de perte de sensibilité sur le corps, des plaques d'anesthésie plus ou moins larges et plus ou moins confluentes, mais toujours d'un seul côté, bien entendu ; le phénomène si connu du doigt mort est, si l'on peut ainsi s'exprimer, l'embryon de la chose ; généralisez-la maintenant, et vous aurez l'hémianesthésie totale des hystériques, telle que je viens de vous le décrire.

Mais, et c'est ici ou j'appelle l'attention du lecteur, ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'hémianesthésie occupe très exactement et très mathématiquement la moitié du corps et qu'elle ne déborde jamais ; elle suit une ligne géométriquement droite ; enfin, *elle peut se transférer*, c'est-à-dire changer de côté brusquement.

Je signale seulement ce fait pour l'instant, mais sans y insister ; nous le retrouverons à propos de l'hypnotisme, et nous le verrons être « la clef de l'envoûtement ».

J'en ai fini avec cette question de l'hystérie proprement dite, et j'ai cru devoir la traiter aussi complètement que possible, dans ses grandes lignes tout au moins ; je le répète, son importance est capitale pour qui veut maintenant, se reportant en arrière au début de mes révélations, se cendre un compte exact de ce que je lui ai dépeint des pourritures, des tortures, des scènes d'abiose, de fakirisme, où des femmes se brûlent par morceaux, où des hommes se laissent pourrir en détail, etc., etc. ; il fera la part de l'hystérie possible, et il verra que peut-être le démon, lorsqu'il s'en sert, aide ainsi parfois aux pratiques cruelles de son culte.

Mais ici encore le lecteur évitera de tomber dans l'erreur et de mettre tout sur le compte de l'hystérie. Qu'il réserve son jugement un instant ; car aussi bien, tout à l'heure, je lui donnerai, à propos de la possession, des moyens certains de faire la différence et d'établir nettement les limites.

Cette étude de l'hystérie se justifie donc et n'aura pas été inutile, je crois. Un petit tableau la rappellera au lecteur :

Hystérie. — Prédisposition atavique, — premiers symptômes du jeune âge, — crise, — manifestations de la jeunesse, — entrée en jeu du système nerveux cérébro-spinal, — manifestations de l'âge mûr, — contractures, — imitation de maladies, — hémianesthésie, — phénomènes cérébraux, — catalepsie, — somnambulisme.

Puisque à propos de l'hystérie je suis accidentellement revenu à cette Inde si curieuse, si suggestive, et qui a été en quelque sorte le point de départ dans mon enquête, je vais y rester un instant et montrer, à propos précisément de l'hystérie dont nous nous occupons en ce moment, combien ici encore tout diffère, tout s'agrandit, tout se monstrualise, dans ce pays de Satan, à côté duquel comme étendue de territoire, comme population, comme nature, nous autres les Européens qui nous croyons d'une telle importance, nous ne sommes que pygmées et qu'avortons.

L'hystérie là-bas est monumentale, comme le reste ; elle est grandiose et saisit tout un peuple au grand air et au plein soleil ; elle se caractérise par des actes d'une sublime horreur, alors que chez nous au contraire elle est l'apanage de quelques névroses seulement, hommes ou femmes qui la couvent à l'abri des murs, en serre chaude, sous une cloche à melon, avec des symptômes ridicules, une grimace, au lieu d'un coup de dent. Dans l'Inde, c'est la grande furie hystérique, l'épidémie de toute une race, la forêt qui couvre l'espace et vit ; chez nous, c'est rien, moins que rien, une maladie de quatre sous, la fleurette qui pousse et meurt au coin d'un vieux mur. Arrière nos hospices où se contorsionnent quelques bonnes d'enfants en rupture d'anse du panier, soigneusement triées sur le volet pour de soi-disant études scientifiques, et place aux palais gigantesques, aux cérémonies énormes où deux millions d'hommes sont saisis par la névrose au même instant !

Tenez, regardez en plein Paris cet homme ou cette femme atteints de la crise. Quelques grimaces, les yeux blancs roulés en boule de loto, et c'est fini ; mais franchissez les murs, allez seulement jusqu'à Constantinople, et les derviches tourneurs vont vous montrer déjà un spectacle bien autrement intéressant, une forme bien autrement curieuse de l'hystérie.

Mais il me faut tout d'abord, pour l'intelligence de ces faits, parler de ce que l'on appelle l'hypnotisme et la suggestion.

Nous savons déjà, en partie, tout au moins, ce que sont ces deux choses. Prenons en effet l'hystérie, telle que nous la connaissons avec toutes ses phases, et supposons que, au lieu de survenir naturellement chez un sujet, elles soient occasionnées par une cause prise dans le sujet ou en dehors de lui ; et nous avons alors l'hypnotisme, qui n'est donc que l'hystérie artificiellement provoquée d'une façon ou d'une autre.

Chez tous les névropathes, d'abord, puis chez tout le monde, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, chez les animaux même, on peut provoquer des crises, déterminer la catalepsie ou le somnambulisme. Cela est scientifiquement, expérimentalement démontré. On amène ces états par des moyens différents, extérieurs au sujet ; c'est ce que l'on appelle pratiquer l'hypnotisme, lequel s'appellera *auto-suggestion*, si le sujet arrive à s'hystériser de lui-même par le seul effet de sa volonté, et *suggestion* tout simplement, si l'état hystérique est provoqué par le fait qu'un autre que le sujet aura commandé ou suggéré à celui-ci d'y tomber.

Le lecteur qui a bien voulu me suivre depuis le début de cette étude a maintenant la clef de tout le passé et un avant-goût de l'avenir. Point n'est besoin de lui faire à présent l'historique embrouillé de toutes ces questions. Il comprend Braid, qui hystérisait ses sujets par la fixité du regard, la vue de près et la contemplation d'objets lumineux, tels par exemple une lumière intense, un objet en métal, la surface de l'eau brillante dans une assiette, etc. ; il sait que ses successeurs ont eu tort de croire à un fluide, et que ce qu'ils attribuaient à l'action du fluide dit magnétique était simplement produit par l'effet moral des passes auxquelles ils se livraient, c'est-à-dire des gestes qu'ils exécutaient devant la figure du sujet, et par de l'auto-suggestion de la part de ce dernier ; il a maintenant aussi une idée nette, appuyée sur une base scientifique, précise et indiscutable, de ce que c'est que l'hypnotisme et la suggestion pratiquée à notre époque.

Braidisme, magnétisme, hypnotisme, ne sont que les trois phases historiques des différents procédés dont on s'est servi pour amener, chez des hystériques avérés ou chez des névropathes prédisposés, la succession des phénomènes et des états que nous avons décrits à propos de l'hystérie.

Et on le voit, donc il n'y a ni fluide quelconque, ni magnétisme, ni moyen surnaturel quelconque, ni intervention merveilleuse en quoi que ce soit, dans les phénomènes si curieux, mais si naturels, que nous offre et qu'étudie la science moderne. Tout est terre à terre dans cette voie.

Prenez un hystérique ou un névropathe ; qu'il s'habitue lui-même à cet exercice, et il s'auto-suggestionnera ; habituez-le, et à votre instigation les phases de sa maladie se créeront et se dérouleront comme vous le voudrez et dans l'ordre qu'il vous plaira. Rien de plus simple et de plus compréhensible, et le lecteur a bien saisi. L'hystérie, et l'hystérie seule, est la cause et la clef de tout cela.

Mais il me faut serrer la question de plus près, et à présent que nous sommes campés en anatomie et physiologie et que nous sommes entièrement dégagés du merveilleux, il nous faut avancer sur le terrain purement scientifique et montrer le tableau de l'hypnotisme. Nous verrons où cela nous conduira.

Sans vouloir entrer dans l'étude approfondie des zones ou des points dits hystérogènes, je me contenterai de les signaler, en disant qu'il y a chez les hystériques des endroits du corps, variables et différents suivant les sujets, sur lesquels un choc ou une pression détermine immédiatement l'état hystérique dans une de ses formes. C'est ainsi que la pression du vertex au sommet de la tête provoque la catalepsie ou le somnambulisme, celle du globe oculaire la crise de sommeil ou l'obnubilation cérébrale que nous connaissons.

On voit combien cela est simple : un hystérique se cogne quelque part ou serre par exemple son coude au corps, il bute du pied, et immédiatement la névrose est éveillée et entre en action. Peu à peu, par l'habitude et l'exercice consciemment exécuté, le malade arrive à s'éveiller par le seul effet de sa volonté ou encore par la simple suggestion d'autrui ; l'exercice peut même avoir à un tel point dressé le sujet, que la suggestion agit sur lui, non plus immédiatement, mais à temps fixé et plus ou moins éloigné.

Examinons maintenant quels sont les phénomènes que l'on peut provoquer par suggestion ? À cette question il y a une seule réponse à faire : tous les naturels. On peut, en effet, provoquer chez le sujet tous les phénomènes naturels, les activer ou les retarder. On peut avoir une action

même sur les fonctions et les organes de la vie de relations, sur lesquels le sujet lui-même, nous le savons, est sans action en temps ordinaire et dans l'intervalle de ses crises.

Que l'hystérique se soit hypnotisé de lui-même ou qu'il ait été suggestionné, voici dans quelle sphère d'action vont se dérouler les faits :

Il y a d'abord inhibition, c'est-à-dire perte de la volonté, de la conscience ; le malade est en état de crise, il est devenu une machine ; puis arrive la catalepsie, par elle le malade devient, en tant que pantin, en tant que système musculaire, une cire molle. Toutes les attitudes prises, tous les mouvements communiqués s'exécuteront automatiquement, sans arrêt ni fatigue ; la contracture ou la détente s'opéreront à l'insu du sujet. Mais, tandis que par l'état cataleptique le mannequin seul est tenu, l'état somnambulique survient, par lequel l'homme pensant peut être dominé, ainsi que son âme elle-même.

Un auteur catholique dont l'autorité est incontestable et la science considérable, M. l'abbé Élie Méric, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne, a admirablement décrit ces différentes phrases dans un volume intitulé le *Merveilleux et la Science*.

Voici ce que dit le savant professeur :

« On plonge un sujet dans le sommeil par les procédés les plus simples, les plus faciles, les plus divers, et cet homme est à vous, comme l'argile est au potier qui la pétrit ; il est à vous comme l'esclave antique appartenait à son maître, avec un caractère aggravant d'infamie, car l'esclave antique, après avoir livré ses pieds et ses mains aux chaînes, gardait avec l'honneur et la dignité de son âme, la fière indépendance de sa pensée ; la créature hypnotisée livre à la fois son corps et son âme, elle perd la défense suprême des âmes libres, elle abandonne sa volonté ; elle est à vous comme les animaux domestiques employés à votre service, avec cette différence que l'animal résiste quelquefois et que la personne hypnotisée ne résiste jamais.

« Par la léthargie et la catalepsie qui marquent les premières étapes de l'hypnotisme, on s'empare du corps inerte, insensible, inconscient d'un homme ou d'une femme ; par le somnambulisme qui le termine, on s'empare de son âme, on la domine, on la dirige, on la fait agir comme on subjugue, on dirige et l'on meut le corps lui-même, dans la flaccidité de la

léthargie. On s'empare de l'imagination, et, par des hallucinations positives, négatives, mixtes, on trouble absolument et profondément ses rapports avec le monde extérieur. À son réveil, les yeux ouverts, marchant et agissant comme vous et moi, cette femme hypnotisée ne verra pas ce que je vois, n'entendra pas ce que j'entends, et elle verra ce qui n'est pas, et tout cela avec une conviction qui défie les négations, avec l'énergie du désespoir.

« On s'empare de la sensibilité générale de cette femme et de tous ses organes, et par une parole impérieuse ou caressante, l'hypnotiseur lui fait éprouver des sentiments et des sensations, comme si elle était affectée en réalité par les objets dont il évoque le souvenir. On peut ainsi lui donner les terreurs et l'effroi de la mort, l'ivresse et l'extase de la joie, les fureurs de la colère, les feux dévorants de l'envie, de la jalousie, de la haine, les sensations d'un délicieux breuvage et d'un poison détestable, d'une odeur infecte et d'un parfum suave ; une parole y suffit, la réalité n'existe pas.

« On s'empare, enfin, de sa volonté, en la dirige et son but, comme le tireur bande son arc et lance un trait. On lui commande, pendant son sommeil, de faire les actes les plus graves, elle obéira, sans jamais reculer, ni devant le crime, ni devant l'infamie : on lui commandera le vol, la calomnie, l'assassinat, le suicide même, elle accomplira l'ordre donné avec l'inflexibilité tranquille et l'implacable fermeté d'un automate. À son réveil elle a tout oublié, elle ne sait plus rien ; elle pense, elle parle, elle agit, comme vous et moi ; après un mois, deux mois, au jour, à l'heure indiquée ou marquée par celui qui l'a endormie, cette femme est prise, soudain, d'une invincible obsession, d'une tentation plus forte que sa volonté, elle succombe, elle commet le crime ordonné. Le vrai coupable n'est pas là, et si, au moment de la suggestion, il a pris la précaution de défendre à cette femme hypnotisée de révéler jamais le nom de l'hypnotiseur qui n'a pas reculé devant la honte d'abuser de son sommeil et de lui commander un acte odieux contre la propriété, l'honneur, la vie même de son prochain, la justice des hommes sera en défaut, le secret ne sera jamais révélé, le vrai coupable est assuré de l'impunité. »

Ainsi s'exprime M. l'abbé Méric. Il est difficile d'être plus clair, plus précis et plus complet. Dans ces quelques lignes, l'hypnotisme et la suggestion sont peints de main de maître, et nous qui connaissons l'hystérie, qui savons à quoi nous en tenir, nous savons maintenant ce qu'il faut

entendre par ces mots : *sommeil, catalepsie, somnambulisme, s'emparer de la sensibilité de quelqu'un, suggestion*. L'hystérie nous a donné la clef, et la clef naturelle, de tout cela. Rien donc encore de merveilleux ni de supranaturel, et il paraîtra difficile, à moins d'être de mauvaise foi, de considérer un hystérique comme un possédé, et réciproquement aussi, comme nous le verrons plus tard.

Mais allons jusqu'au bout. Tout en appartenant au domaine du naturel, les phénomènes de l'hystérie provoquée (hypnotisme) sortent assez souvent de l'ordinaire ; en dehors du monde médical, les effets de la suggestion surprennent, paraissent étonnants, et bien des personnes crieraient encore à la supercherie, comme on l'a fait au début, si les faits n'étaient pas tous les jours officiellement et publiquement constatés par des savants, par de très nombreux docteurs, dont plusieurs jouissent d'une notoriété universelle.

Pourtant les phénomènes de l'hypnotisme vont plus loin encore que ceux dont le public d'Europe se montre si surpris. L'allusion que j'ai faite tout à l'heure à l'hystérie aux Indes va me permettre, dans un instant, de ramener le lecteur au point de départ de mon enquête et de lui montrer, en bien peu de pages, — par l'exposé de faits ayant bien plus que ceux constatés à la Salpêtrière le cachet de la plus rigoureuse authenticité, — que des choses d'une étrangeté inouïe, stupéfiante, sont possibles dans l'hystérie provoquée, dans la suggestion et l'auto-suggestion, sans pour cela que le surnaturel ait à s'y mêler.

J'irai donc, ainsi que je viens de le dire, jusqu'au bout de l'extraordinaire en matière d'hypnotisme, et pourtant en demeurant toujours strictement renfermé dans le domaine du naturel.

Un petit arrêt indispensable d'abord, pour traiter la question des *formes frustes ;* et j'arrive à l'hystérie en Afrique et en Asie. Cette rapide étude est nécessaire, pour que mon lecteur possède bien à fond le sujet, pour qu'il puisse comprendre très nettement et démontrer à son tour triomphalement l'opposition absolue qui existe entre les hystériques et les démoniaques.

Examinons donc les formes frustes ou larvées de la névrose, par lesquelles elle semble confiner et côtoyer la folie ; parlons, enfin, des formes généralisées ou pour ainsi dire épidémiques. Nous aurons ainsi

parcouru tous les échelons de cette échelle pathologique si bizarre en sa structure, et nous serons allés du simple geste impulsif étriqué à la plus grandiose des folies humaines, du modeste tic habituel de l'épicier du coin au char de Djagghernaath de l'Inde, c'est-à-dire à l'hystérie d'un peuple tout entier.

On désigne sous le nom de formes frustes d'une maladie, celles qui ne paraissent avoir avec elle qu'un rapport très éloigné au premier aspect et en différer même totalement. Il est des maladies, — l'ataxie locomotrice, par exemple, pour en prendre une dans le domaine nerveux de la vie de relations, — qui ne se manifestent tout d'abord que par des symptômes, pour le diagnostic desquels il faut une très grande sûreté de jugement et une très grande connaissance des cas. C'est ainsi qu'un ataxique aura, pendant dix, quinze, vingt ans avant sa maladie, des crises gastriques qui seront prises par des médecins inhabiles pour des symptômes de gastrites ou de gastralgies ; mais un homme intelligent et expérimenté y reconnaîtra, du premier coup d'œil, à certains caractères de ces crises, un début éloigné, une forme fruste, larvée encore, de l'ataxie locomotrice, laquelle éclatera plus tard suivant sa forme classique, ou qui pourra ne pas éclater aussi, bien entendu, mais qui n'en existera pas moins en puissance chez le sujet. Eh bien, il en est de même pour l'hystérie. Mais ici un moyen de contrôle et de diagnostic des plus simples va nous permettre de cantonner dans son domaine tout ce qui lui appartient légitimement ; et ce moyen, c'est l'inconscience.

L'inconscience est, le lecteur ne l'a pas oublié, une des caractéristiques principales de l'hystérie. Dans la grande névrose, le malade est automatique et agit pour ainsi dire mécaniquement.

Une grande partie de nos actes inconscients, automatiques, ressortissent donc, on peut l'affirmer sans crainte de se tromper beaucoup, de l'hystérie, en sont les formes frustes, larvées, la menue monnaie quotidienne, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il ne s'ensuit pas que l'homme qui les possède doive fatalement devenir un jour un hystérique classique ; mais il y a cent à parier et à gagner contre un qu'il est un prédisposé, un sujet en puissance, en possibilité, en instance même de dérangement fonctionnel du système nerveux du grand sympathique.

Au nombre de ces formes frustes, il faut ranger d'abord les tics, et principalement ceux que l'on a appelés les « tics coordonnés », qui sont du domaine de la vie ordinaire et que tout le monde reconnaîtra.

Ces tics-là, une quantité innombrable de gens en effet les ont plus ou moins, et ils les désignent à l'attention curieuse du public, intéressée des médecins.

Mais ici encore il faut distinguer : tant que le tic sert seulement à accompagner une pensée, à compléter une idée, à accroître la force d'un argument (comme le tic d'un orateur qui fait toujours le même geste, dans le feu de son discours), il est voulu, il a sa raison d'être et masque seulement quelquefois la timidité ; mais dès qu'il devient irrésistible et surtout inconscient, dès lors il entre dans la symptomatologie de la névrose, et le tic est alors une des formes frustes de l'hystérie.

Passons en revue ces tics : ils nous reposeront un instant des questions ardues que nous venons de parcourir. C'est l'humanité grimaçante que nous allons kaleïdoscoper.

Parmi les tics, voici d'abord le « cligneur » qui semble toujours avoir un œil rempli de sable qu'il s'occupe à chasser en clignant ; puis le « fronceur », qui fait le lapin avec son nez ; « le secoueur de tête », qui dit constamment oui ou non d'un air moqueur ou goguenard ; puis, viennent le « renifleur », le « souffleur » qui semblent procéder du marsouin ou du phoque.

La bouche, à son tour, va nous fournir des variétés. D'abord, le « mâchonneur », qui toujours mâche à vide sans rime ni raison (je ne parle pas, bien entendu, du vieillard édenté) ; le « téteur de langue », qui pousse sa langue de côté entre ses grosses molaires et la suce doucement, la mâchonne, comme s'il tétait ; le « nettoyeur de vestibule », qui la passe constamment entre ses joues, ses dents et ses lèvres surtout, comme s'il nettoyait ces parties. Puis, viennent les « siffleurs », les « postillonneurs », ceux qui postillonnent sans que ce soit l'effet d'un défaut de dentition, les « pschutteurs », enfin les « claqueurs de langue », les « grinceurs de dents », les « crachotteurs ». D'autres encore se passent incessamment la langue sur les lèvres, entre elles, comme pour les humecter doucement, à petits coups rapides, sans compter les « mordilleurs de lèvres ».

Si au « secoueur de tête », vous prêtez les différentes attitudes qu'il peut prendre, si vous y ajoutez l'homme à l'oreille, à la peau du front, à la mèche de cheveux mobiles, vous aurez l'ensemble à peu près de tous les tics céphaliques qui peuvent se trouver, seuls ou associés, chez le même individu.

Certaines gens dansent en marchant ou quand ils sont au repos ; d'autres sautent ; d'autres enfin se balancent, c'est le « tic de l'ours » ; il y en a enfin qui tremblent sans s'arrêter.

Les jambes possèdent peu de tics coordonnés, et, à proprement parler, il n'y a guère que celui qui consiste, étant assis, à remuer constamment, comme en une vibration perpétuelle, les jambes sur la pointe des pieds, les talons en l'air, ou encore, celui qui consiste, les genoux étant à côté, à les choquer l'un contre l'autre ; ou lorsqu'ils sont croisés, à lancer indéfiniment et par petites secousses la pointe du pied en avant ; les autres mouvements incohérents des jambes ne sont pas des tics hystériques, mais bien du domaine des différentes maladies de la moelle épinière.

Les tics du bras, les tics du geste sont, eux aussi, infinis.

Je signalerai d'abord l'élévation d'une ou simultanément des deux épaules, le geste de hausser les épaules comme pour se moquer de quelqu'un ; ce tic s'accompagne souvent d'un autre, qui consiste en une contorsion du bras, comme si quelque chose gênait dans la marche, ou dans un lancé du bras, accompagné du « coup de la manchette ». Quelques-uns serrent constamment leurs bras au corps, comme s'ils avaient froid.

Puis, vient la série des gestes que l'homme affligé de tics exécute sur lui-même ou à l'occasion de lui-même. Dans cet ordre d'idées, présentons les « gratteurs » ; légion sont ceux qui se grattent la tête, le nez, l'oreille, le lobule particulièrement, le front, l'œil, le coin externe surtout, y compris celui qui pince sa manche sur l'avant-bras et frotte comme s'il grattait d'un petit mouvement lent et continu. Après les gratteurs, nous avons les « coiffeurs », les « friseurs » : cheveux, barbiche, moustaches, sourcils, cils même, tout en un mot ce qui est poil sur la tête ou la face est tourné, tiraillé, frisé, coiffé, crêpé, lustré, en un geste de réflexion, lentement ou rapidement exécuté ; dans cette catégorie il faut aussi ranger le « mangeur de moustaches », celui qui, après les avoir soigneusement épilées et

consciencieusement tiraillées ou tordues, en introduit les extrémités, les pointes, entre ses dents, et les mordille jusqu'à les couper.

Le « rongeur d'ongles ou de petites peaux des doigts » est aussi légion, en y ajoutant ceux qui passent leur vie à se nettoyer le nez, ainsi que les « téteurs de pouce. »

Une masse de gens sont gesticulateurs dans le vide, c'est-à-dire exécutent de petits gestes qui n'ont ni rime, ni raison. De ce nombre sont ceux qui se passent rapidement la main devant le front, la joue ou le nez, comme s'ils voulaient chasser des mouches ; ceux qui mettent la main à une certaine distance de leur bouche, comme pour ne pas cracher sur les passants ; ceux enfin qui se les frottent constamment d'un air satisfait, ravi, enchanté.

Les « digitaux » aussi sont nombreux, c'est-à-dire ceux qui remuent, par tic nerveux, les doigts de différentes façons. Les uns serrent le poing, les autres semblent rouler de la mie de pain ; d'autres enfin se grattent la pulpe des doigts avec l'ongle. Ces différents tics s'exécutent à une ou à deux mains.

Un mot des « calligraphes ». Il est des gens qui ne peuvent écrire sans faire des gestes incohérents, absolument comme s'ils s'appliquaient ou calligraphiaient. Ce sont des ronds, des festons, des astragales décrites pendant tout le temps que dure la lettre qu'ils écrivent. On s'approche, on regarde, il n'y a rien qu'une petite écriture quelquefois très serrée, monotone, et des plus correctes.

Et maintenant, il me faut, pour terminer, faire une mention toute spéciale de ceux dont le tic prend pour victime autrui.

Vous les connaissez bien, ceux qui, pendant tout le cours de la conversation qu'ils ont avec vous, vous touchent, vous pelotent, vous énervent. Citer leurs spécialités, c'est les indiquer suffisamment. Qui de nous n'en est journellement victime ? Parmi eux signalons : les « brosseurs », les « épousseteurs », les « arracheurs de boutons ou de fils », enfin les « tapeurs sur le bras ou l'épaule », dont le tic se répète jusqu'à contusion.

Loin d'être inoffensifs et amusants, ou simplement agaçants comme les premiers, les « peloteurs » sont nocifs et constituent un véritable fléau. Cependant, on ne peut leur en vouloir ; ils ne sont pas coupables, mais

inconscients, impulsifs, irrésistibles et sans défense eux-mêmes contre la névrose fruste dont ils sont victimes.

Nous venons de passer en revue toute une catégorie d'hystériques inconscients ; car il est évident qu'il ne faut classer dans cette liste que ceux qui sont absolument indemnes de toute tare anatomique, telles que lésion de dentition, malformation des os de la face ou de la langue, maladies osseuses ou nerveuses médullaires, auxquelles ils doivent les irrégularités fonctionnelles que nous avons vues. Ceux-là ne sont pas des hystériques, mais des estropiés, dont la fonction n'est plus intègre par altération de son organe actif. Mais aussi ceux-là sont, disons-le tout de suite, infime minorité à côté de ceux qui, indemnes absolument au point de vue anatomique, doivent leur tic inconscient et irrésistiblement impulsif (alors que les précédents ont au contraire conscience de leur infirmité) à un trouble du système sympathique réagissant sur le cérébro-spinal, à une hystérie, par conséquent, diminuée à ses débuts, fruste ou larvée, mais à une hystérie dont nous pouvons, à l'aide des premières données que nous avons sous les yeux, comprendre maintenant et la cause et la genèse et la marche.

Mais ce n'est pas encore tout ; et, dans le domaine des formes frustes de l'hystérie, il nous faut relever d'autres particularités encore.

Nous venons de voir la forme fruste du geste ; un mot maintenant de la forme fruste de la pensée.

Certaines personnes lisent ; tout à coup, au beau milieu d'une page, instantanément, leur raison s'obnubile ; il y a inhibition subite, leur lecture continue, mais sans la participation de la pensée, en inconscience absolue à présent. Quelques secondes à peine se passent, et le retour de la conscience a lieu ; le malade secoue légèrement la tête, cligne deux ou trois fois des yeux, et revient à lui. Il en est de même dans la conversation : une absence cérébrale momentanée rompt le fil, repris sans apparence de cessation quelques secondes après.

Et que dire maintenant des actes ?… N'en citons qu'un, il est classique : celui de ce président d'assises, qui, au milieu d'une séance des plus solennelles de la cour qu'il présidait, se lève de son siège, va dans un coin de l'hémicycle, et gravement urine, puis revient à sa place, inconscient de l'acte énorme qu'il vient de commettre aux yeux de tous.

Ainsi donc, formes frustes de la pensée, du geste, de l'acte, telles sont les principales caractéristiques de l'hystérie larvée, où domine l'inconscience absolue, comme critérium ; et ce sont là bien des manières d'être de l'hystérie qui n'ont rien à voir ni avec la folie ni avec la possession et que l'on ne peut confondre avec elles. Car, si nous voulons les résumer, les analyser rapidement, qu'y trouvons-nous ? la folie ? non ; la possession ? pas davantage ; mais l'hystérie tout entière et classique, comme nous allons voir.

Classons-les, en effet, dans leur ordre véritable et pathognomonique.

Qu'est-ce que c'est que cette absence momentanée du moi, cette lecture ou cette conversation une seconde à peine interrompues, si ce n'est la première phase de l'hystérie classique : l'inhibition, l'obnubilation ?

Que sont en effet ces tics, ces contractures simples ou associées, passionnelles à attitudes ou non, si ce n'est la seconde phase de l'hystérie classique, la catalepsie ?

Que sont enfin ces actes, inconscients malgré leur énormité, si ce n'est la troisième phase de l'hystérie, le somnambulisme ?

Auto-suggestion, zone hystérogène inconsciemment mise en éveil, telle est leur genèse et leur cause. Quelque merveilleux que cet ensemble apparaisse, il est naturel, archinaturel ; c'est la dissection, la dissociation, le morcellement de la grande névrose ; et le rapprochement de tous ces morceaux, leur mosaïque, la reconstitue dans son intégrité.

Inconscience, c'est-à-dire inhibition, telle en est la formule, l'explication ; et une dissection plus minutieuse irait plus loin ; elle ferait même retrouver, dans chacune des formes en apparence peut-être seulement fruste et larvée, la névrose tout entière, classique, telle que nous la connaissons bien à présent.

Mais cette étude nous entraînerait trop loin. Ici encore, je donne une clef à mes lecteurs, un moyen pour eux d'approfondir.

On le voit donc, l'hystérie est innombrable, essentiellement protéiforme, changeante et diverse ; c'est un arc-en-ciel, physiologique ou pathologique, d'exagérations en deçà ou au delà ; et c'est précisément cette quantité considérable de cas, cette incontinence d'hystérie se glissant partout, qui a

permis de douter des cas de possession et de les ranger dans l'hystérie, à la suite d'erreurs inconscientes ou voulues.

Mais, dans ces derniers cas, comme nous allons le voir, l'Église nous est le critérium.

Ainsi donc, une maladie existe, qui s'appelle l'hystérie. Elle est caractérisée par une altération — exagération ou diminution — des fonctions de la vie végétative qui sont sous la dépendance du système nerveux du grand sympathique ; à un moment donné de son évolution, l'hystérie agit sur le système nerveux cérèbro-spinal ou de relations, originellement indemne. Inhibition, sommeil, catalepsie, somnambulisme, tels sont les symptômes, les diverses phases de son expression phénoménale, produits ou résultats de troubles fonctionnels mélangés dans les deux systèmes nerveux. Enfin, ces phénomènes, qui se déroulent naturellement en général, peuvent aussi être provoqués, dans l'hypnotisme ou hystérie artificielle, par auto-suggestion du sujet sur lui-même, ou par suggestion de quelqu'un sur lui.

En dehors des crises, en dehors des phases qui peuvent survenir, mais aussi ne pas survenir, le malade est calme, vit comme tout le monde, jouit d'une santé parfaite.

Mais quelque chose qu'il faut maintenant mettre en relief et qui est curieux (j'en ai déjà dit un mot plus haut), c'est ce fait, que l'hystérie, discrète et rare relativement dans nos pays civilisés d'Europe, y est en quelque sorte à l'état sporadique. Bien que l'on puisse hardiment affirmer que rien n'est plus innombrable, incalculable que la quantité toujours croissante d'hystériques faits ou en puissance, ayant donc eu ou pouvant avoir des crises et être hypnotisés, il est rare d'assister dans nos pays à des phénomènes extraordinaires ; il n'en est pas de même ailleurs. Il semble que plus on se rapproche de l'état de barbarie, et plus la névrose ait d'action et de violence.

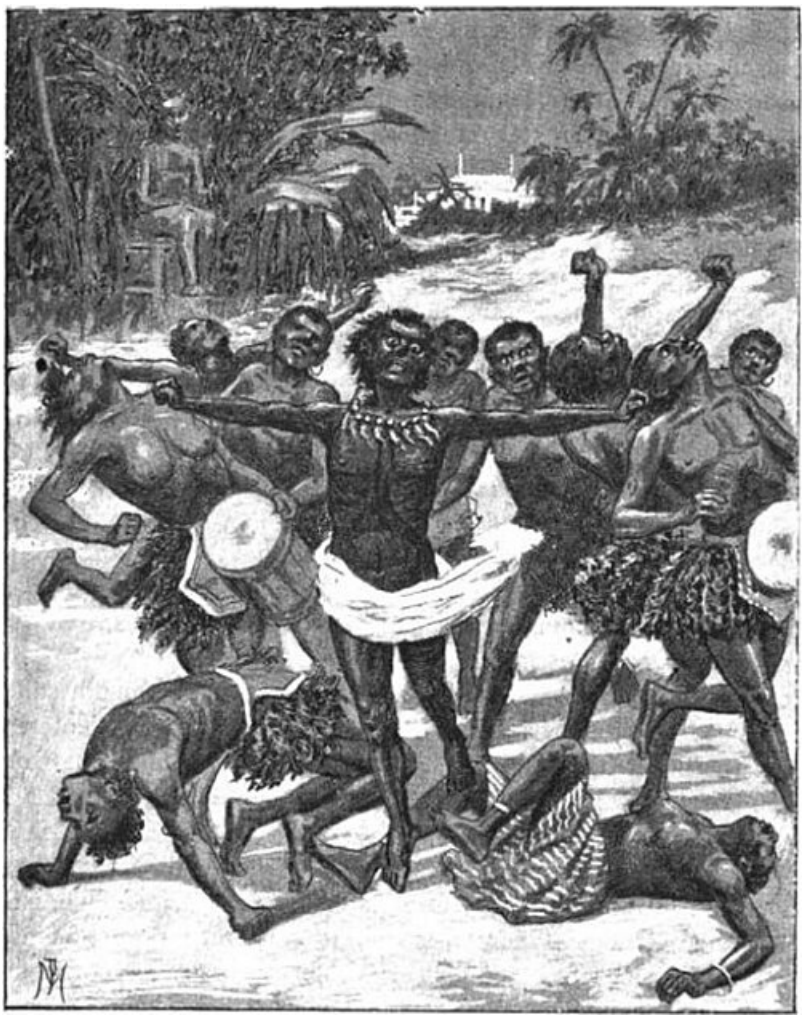
Depuis la bamboula du nègre, jusqu'à la cérémonie du char de Djagghernaath de l'Indien, en passant par les derviches tourneurs et hurleurs, il va nous être facile de trouver maintenant l'hystérie dans sa plus violente expansion, de montrer son action, son intervention, et d'expliquer

par elle bien des faits qui ont paru et paraissent encore supranaturels à quelques-uns. Prenons la bamboula du nègre, tout d'abord.

Nous voici, par exemple, au Dahomey. La nuit est venue, après une journée torride ; le soleil, le travail et l'alcool, ont surexcité, chacun de son côté, le système nerveux du nègre de la côte : au lieu de se livrer au repos dont il aurait grand besoin, il va encore se surexciter davantage par des fêtes où la danse et l'alcool rempliront les rôles principaux.

Voici tout le village silencieusement accroupi en rond, hors des cases, sur la plage. Un millier de personnes environ sont là. Tout est calme d'abord ; là-bas, seulement, la mer s'entend, dont le bruissement monotone et triste remplit l'esprit d'une vague langueur. Toutes ces faces noires aux dents blanches, aux yeux brillants dans l'obscurité, reflètent encore la fatigue et l'abêtissement. Quelques monosyllabes gutturaux éclatent de-ci de-là dans la masse grouillent silencieusement, et dans un coin de laquelle un remous s'est fait, occasionné par de nouveaux arrivants, retardataires qui viennent, eux aussi, s'asseoir dans l'immense rond.

Le silence pèse épais dans l'air plus lourd et plus épais encore ; personne ne remue plus. Soudain, quelque chose a retenti : c'est le son de l'ogidigbo, le tambour en usage dans les réjouissances publiques ; un petit coup sec et sonore vibrant à travers l'espace aussitôt éteint, et cela a suffi. Immédiatement, les visages, jusque-là veules, s'éclairent de petits sourires falots ; encore un coup, et un frémissement spécial a traversé d'un charme particulier les corps de tous ces nègres ; encore un autre coup, et l'homme est transfiguré. Trois sons en tout ; il n'en a pas fallu davantage. Maintenant, il n'y a plus de fatigue, plus de chaleur, plus d'esclaves ; il n'y a plus que des nègres, pris d'une envie frénétique de danser.



La bamboula hystérique des nègres. — Le tronc des danseurs ruisselle de sueur, les respirations sifflent, les yeux sortent des orbites…

C’est un effet d’hystérie ; une phase somnambulique s’est déclarée chez tous ; l’inhibition a eu pour cause les trois coups d’ogidigbo.

À présent, hommes et femmes à tour de rôle vont se lever et entrer dans le cercle, debout, immobiles, catalepsiés, les yeux fixes, levés au ciel. Ils commencent par exécuter une série de mouvements lascifs, que l’ogidigbo accompagne doucement et faiblement d’abord ; mais voilà que l’instrument bat plus vite, et le danseur inconscient suit le rythme indique. Alors, il creuse plus profondément ses reins, rejetant la tête en arrière, tandis qu’il bat des ailes avec ses deux mains repliées, ses deux bras frappant

alternativement ses flancs, et qu'il sautille tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre : mais le mouvement s'est accéléré ; des voix humaines aussitôt se mêlent au son du tambour, chantant à l'unisson en onomatopées bizarres ; danse et chant en même temps.

« Ebo, ojagbo, gbo… Ke mi ki… o agbo, ho, gba, gbo… » Telles sont les syllabes qui sortent de mille gosiers à la fois, sourdes en commençant, puis plus sonores, plus claires, montant au ciel en un vacarme assourdissant, un gigantesque coassement de grenouilles humaines, et dont la cadence et le ton vont toujours crescendo ; alors, le mouvement s'accélère encore ; les indifférents ou les calmes ont pris part à la danse, et c'est un remous général, qui ne tarde pas à devenir tourbillon vertigineux.

Tout tourne dès lors sans s'arrêter ; le tambour, lui-même hypnotisé, a peine à les suivre et frappe plus de cent-vingt coups à la minute sur son instrument.

Le tronc des danseurs ruisselle de sueur, les respirations sifflent, les yeux sortent des orbites, les corps se sont rapprochés, et la multitude frénétiquement dansante ne fait qu'un tout rond, qui tourne, qui tourne comme un tonton, comme une toupie au ronflement gigantesque dominé par le bruit du tambour, le bruissement de la mer et la clameur rauque de toutes les poitrines glapissant à l'unisson : « Gbo, ojagbo, gbo… Ké mi ki… o agbo, bo, gba, gbo, gbo. »

L'hystérie est complète et a traversé ses trois phases classiques : inhibition, catalepsie, somnambulisme.

Voici, enfin, la crise qui arrive, énorme, comme chez les brutes. La danse a tout à coup cessé, comme par enchantement ; le tambour lui aussi s'est tu presque et ne frappe guère plus que par intervalles. Tous les nègres sont tombés par terre et se roulent pris de convulsions : maintenant ils ne crient plus, ils râlent ; ils ne se meuvent plus, ils se contorsionnent, jusqu'à épuisement, quelques-uns jusqu'à la mort.

Ces mêmes choses, nous allons les retrouver en Turquie, avec les derviches tourneurs et hurleurs, et ici encore nous rencontrerons la névrose que nous connaissons bien.

Nous sommes à Péra, dans un faubourg misérable de Kassim-Pacha, planté tout le long d'une colline ombragée et dégringolant jusqu'à la Corne d'Or. Au milieu d'un jardin en friche, le teckké ou mosquée des derviches s'isole, croulant, minable et délabré, formé de quelques galeries en bois. L'intérieur est des plus simples : une salle carrée, blanchie au lait de chaux, dominée sur trois côtés par des tribunes, et dans le milieu, un espace réservé, couvert d'un parquet luisant, protégé par une balustrade. Au fond, en face la porte, la niche d'un mihrab s'encadre de quelques versets du Coran.

De nombreux fidèles attendent déjà, accroupis sur des nattes, et parmi eux des officiers turcs qui égrènent leur chapelet d'ambre jaune.

Les derviches sont entrés à la file, une vingtaine, les pieds nus, la tête basse, les mains croisées sur la poitrine, vêtus d'un ample manteau noir ou bleu sombre, coiffés d'un haut bonnet de feutre brun ressemblant à un pot de fleurs renversé.

Après de longues psalmodies récitées en chœur, ils ont fait trois fois le tour de la salle, marchant à pas saccadés, se retournant et se saluant l'un l'autre, en inclinations profondes, puis baisant au passage la main de leur cheik, un grand vieillard, à barbe blanche, digne et majestueux, qui se tient debout, impassible, surveillant la cérémonie.

Une musique très lente, douce et monotone, a retenti soudain, jouée par un orchestre de flûtes et de tambourins, installée dans les tribunes. Attention, la crise va commencer.

Un instant, comme les nègres de tantôt, les derviches sont restés immobiles, fixes, au port d'armes, obnubilés ; l'inhibition s'est faite, c'est la première phase ; au tour de la catalepsie à présent. Un petit coup de tamtam : avec des gestes hiératiques, raides, automatiques, les derviches dépouillent leurs manteaux et apparaissent en simples robes de laine blanche, et les voilà commençant à tourner, les bras catalepsiés en croix, le buste immobile, et pivotant sur leurs talons.

Peu à peu, la voix des flûtes monte, aiguë, au milieu d'une pluie de petites notes perlées ; le grondement des tambourins s'y mêle maintenant, éclatant en coups précipités ; et le somnambulisme chez les derviches suit aussi et remplace l'état cataleptique. Plus de raideur, dès lors ; suivant la

cadence, le mouvement de la valse s'accélère, devient vertigineux et fou : les têtes s'inclinent mollement sur les épaules, les yeux se ferment à demi comme noyés d'extase ; les corps se distinguent à peine dans le tourbillonnement des jupes qui se gonflent, s'étalent, s'arrondissent, légères et papillottantes. Et la valse continue toujours ; elle s'accélère encore ; les secondes succèdent aux secondes, les minutes aux minutes ; un quart d'heure, une demi-heure, trois quarts d'heures s'écoulent, et les derviches tournent toujours. La nausée vient avec le vertige chez ceux qui regardent ce tourbillon.

À présent, on ne distingue plus rien ; c'est une énorme masse molle et moite qui flotte, danse et tourbillonne ; une heure s'est passée, et les derviches tournent toujours.

Mais voici venir la fin de la crise. Un petit coup de tam-tam, et tout brusquement s'arrête, tous les derviches s'abattent, prosternés sur le sol. Quelques secondes à peine pour reprendre entièrement connaissance, et rechaussant ses babouches, chacun d'eux s'en va, l'air gourd, un peu étonné, comme s'il ne se souvenait de rien de ce qui vient d'avoir lieu.

Chez les hurleurs, c'est à peu de chose près la même crise.

La scène se passe aussi à Kassim-Pacha, un peu plus loin, dans un petit couvent en planches, d'aspect plus misérable encore que le premier. La cérémonie vient de commencer ; regardons.

Au fond d'une longue salle, une quinzaine d'hommes debout, serrés coude à coude, se balancent, d'un mouvement rythmique, comme des ours en cage, et crient faiblement : « Allah ! Allah ! » Le large turban rouge oscille aux secousses de leurstétes, comme d'énormes citrouilles au bout d'un bâton. Planté devant eux, un vieux cheik barbu, maigre et pâte, les excite de la voix et du geste, et frappe du pied énergiquement pour accentuer la cadence, très vénérable et très décoratif, tout de pourpre habillé, turban, robe et manteau. Attention ; un coup sec, frappé par le vieux dans ses mains, va déterminer la crise. Toujours l'obnubilation, l'inhibition d'abord ; puis la contracture cataleptique du larynx.

Sous cette influence, peu à peu l'invocation, répétée à l'infini, devient une sorte cri inarticulé et sauvage, un râle sourd, un aboiement rauque qui n'a plus rien d'humain ; les faces se congestionnent, ruisselantes de sueur,

hideuses et bestiales ; les épaules se projettent en soubresauts frénétiques et saccadés. L'exaltation arrive à son paroxysme ; c'est le somnambulisme qui va commencer.

Ici se dessine une des caractéristiques de l'hystérie, que nous retrouverons à son apogée tout à l'heure, dans l'Inde, à la fête de Diagghernaath : c'est l'imitation, à laquelle les sujets sont impuissants à résister.

Dans la salle, en effet, plusieurs assistants se lèvent et viennent prendre place au milieu des hurleurs, passant, eux aussi, en quelques secondes par les trois phases de la névrose pour en arriver sans interruption au somnambulisme. Les voilà donc, qui eux aussi crient, s'agitent, puis vocifèrent à tue-tête le nom d'Allah !

Mais la scène de somnambulisme continue. On vient de dérouler aux pieds du cheik des peaux de mouton teintes en rouge ; et, par groupes de quatre ou cinq, inconscients, insensibles, somnambulisés, les fidèles, hommes, enfants, vieillards, s'allongent sur le dos, sur le flanc ou sur le ventre, tandis que le vieux impassible monte sur eux et les piétine doucement.

Alors, les uns après les autres aussi, ils se relèvent, et le cheik s'approche de chacun d'eux à part, pour exécuter sur sa tête des passes mystérieuses et bizarres et enfin les réveiller en leur soufflant sur les yeux.

N'est-ce pas là, depuis le commencement, depuis le coup de tamtam déterminatif de la crise, jusqu'au souffle sur les yeux de la fin, c'est-à-dire déterminatif du réveil, une scène complète d'hypnotisme, telle qu'elle se pratique en Europe dans nos hôpitaux ?

L'incident suivant va bien montrer la toute-puissance de la contagion de la névrose, et aussi sa précocité. Voici qu'on vient de descendre des loges grillées qui entourent la salle, et où se cachent les femmes, une petite fille de deux ans, raidie, catalepsiée, que l'on couche par terre et sur le frêle corps de laquelle le vieux cheik se met à piétiner incontinent, et pourtant sans l'écraser, sans la tuer. La pauvre enfant pousse des hurlements épouvantables, mais ce sont des hurlements du genre de ceux des derviches ; puis, elle se lève, lorsque le cheik a fini, se laisse souiller à son

tour sur les yeux, et enfin se sauve à toutes jambes, elle qui sait à peine marcher.



Les derviches hurleurs. — La petite fille a deux ans à peine ; raidie, catalepsiée, on la couche par terre, et le vieux cheik piétine son corps, sans l'écraser, au milieu des hurlements des derviches.

Arrivons-en maintenant aux fêtes indiennes de Djagghernaath, et nous aurons passé en revue toute la gamme hystérique depuis ses manifestations les plus simples jusqu'à celles incroyables et qui côtoyent, sans y tomber cependant, le surnaturel ; et là, puisque nous avons vu l'hystérie chez les enfants de deux ans, nous y ajouterons l'hystérie chez les animaux. Ce sera

complet ; nous pourrons alors aborder avec fruit l'étude de la possession, des démoniaques, après en avoir, en quelques mots, séparé les fous ; car nous savons qu'il est aussi des ignorants et des gens de mauvaise foi qui prétendent que les possédés sont des personnes atteintes de folie.

Nous voici dans l'Inde, ou, pour mieux préciser, dans la province de Orissa, présidence du Bengale, à 480 kilomètres de ce Calcutta satanique dont j'ai déjà donné des aperçus au lecteur. Le bâtiment longe la côte du golfe de Bengale ; nous approchons de Djagghernaath, et à toute vue déjà nous apercevons ses tours massives surmontées de pyramides de soixante-dix mètres de haut, en granit rouge. C'est bien là le premier aspect du plus célèbre des établissements de la religion païenne de l'Inde.

Au fur et à mesure que nous approchons, la vue se dégage ; et, à peine à terre, nous saisissons les proportions colossales de l'ensemble.

Le temple principal, qui a, avec sa pyramide, environ cent-vingt-mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, est construit au centre de neuf avenues d'arbres, dont chacune est constituée par des arbres spéciaux, et les mêmes pour chaque avenue.

Autour du temple, un espace de cinquante kilomètres est rempli de statues gigantesques, représentant des animaux fabuleux. Tout cet ensemble est consacré à Vichnou, dont la statue invraisemblablement formidable occupe tout le temple et la pagode, et y est adorée sous le nom de Djagghernaath ; d'où en prononçant à l'anglaise : Djegghernaouth, c'est-à-dire le nom de la ville.

Cent mille habitants sont massés autour de l'édifice, et tout à l'heure plus d'un million de gens, hommes et femmes, atteints subitement de crise hystérique, vont s'y catalepsier, s'y somnambuliser.

Djagghernaath est une des incarnations de Vichnou. Je passe la légende du dieu, confuse et bête comme toutes celles des religions païennes.

La fête a lieu au mois de juin, en pleine chaleur et saison des pluies, pendant la mousson de Surouà.

Depuis un mois, de tous les coins de l'Inde, de Ceylan, de Golconde, d'Aoude, de plus loin encore, d'Arabie, de Perse, du Thibet, de la Chine, de partout où se prononce avec vénération le nom de Bouddha, de tous ces

pays dont la superficie totale occupe plus d'un tiers du monde continental, des gens sont venus qui campent en plein air.

De quinze cent mille à deux millions d'êtres humains sont là, nus pour la plupart, grouillant en une étrange promiscuité des sexes, dans la boue à la couleur rouge de sang et parmi la vermine noire. Une vapeur se dégage comme un brouillard dans l'air humide, emportant au loin la fumée puante, le suint humain. Toute cette tourbe campe, formant des cercles concentriques autour du colossal temple de granit, dans les profondeurs sombres duquel l'idole et ses deux acolytes-sont cachés encore mystérieusement à tous les yeux. Et, du soir au matin, tout cela bruisse, frôle, piétine, cause, prie, vocifére et danse, en un brouhaha assourdissant, tandis que les peaux, jaunes, blanches, grises ou noires, des gens qui vont et viennent, comme une fourmilière en agitation perpétuelle, piquent d'un carrelage de damier mouvant le rouge sanglant et immobile du sol argileux.

Puis, à un moment donné et comme à un signal, tout cela s'arrête, après un gigantesque remous, une ondulation, une vague vivante de plusieurs centaines de lieues d'étendue ; et une fantastique acclamation, poussée par ces millions de poitrines, couvre en ce moment les bruits de la terre et là-bas le sourd roulement des flots de l'Océan indien.

Un bonze, à la face grippée jaune, dans sa jaune tunique, vient d'apparaître en haut, émergeant d'un des pylônes des portiques, avec sa mythra sur la tête ; peu après, on l'aperçoit perché sur la ligne architecturale du faîte de la corniche, gros, dodu, en boule, immobile. Alors, tout le monde, le cou tendu, regarde et écoute, de loin comme de près, par continuité, aussi bien les plus rapprochés qui voient et entendent que ceux là-bas qui ne voient ni n'entendent, hors de portée de la vue et de la voix.

Le bonze ouvre les bras, et sa bouche clame essoufflée ; il scande ses phrases d'un geste de doigts agités, comme s'il jouait du fifre ; il expectore, en un hurlement de poussah, des préceptes bouddhiques qui varient suivant le temps et l'heure du jour. Puis aussitôt, il disparaît après l'acclamation, et le brouhaha recommence.

Déjà, dans l'énorme foule, des symptômes d'hystérie se manifestent, isolément d'abord, et de-ci de-là quelques forcenés préludent à la folie de plus tard.

En même temps qu'ils ont prié pendant quelques jours, les yeux obstinément fixés sur la flèche de la pagode, sans boire ni manger, l'obnubilation cérébrale, l'inhibition est survenue chez eux ; l'hystérie va commencer à se dérouler.

Les voici bientôt en état de catalepsie absolue, et toujours ils continuent à prier. Depuis trois semaines, maintenant, immobiles, debout dans la même attitude, sans un geste, sans une contraction musculaire, jour et nuit, sans un tressaillement ni un clignement des paupières de leurs yeux tout grands ouverts.

Isolés, lorsque la foule entière est accroupie sur les talons pendant le jour, et lorsque tout le monde dort étendu dans la nuit, leurs silhouettes se détachent en longues enfilades, comme des cariatides minuscules, comme des piquets, jalonnant l'immensité de la plaine.

Un mois presque s'est écoulé, et ils n'ont ni bu ni mangé, ni dormi, ni veillé ; ils sont restés ainsi en catalepsie, les pieds rivés au sol, rigides, cloués. Au fur et à mesure que l'époque de la fête approche, au jour le jour aussi, le nombre augmente sans cesse de ces catalepsiés. Enfin, ils sont par groupes, serrés, compacts, ou disposés en cercles, comme un paysage disséminé de la Belle-au-bois-dormant.

Puis, ainsi que le sang qui se prend et se coagule, la grande majorité de la foule a suivi le mouvement, ou plutôt l'immobilité ; et rien n'est plus étrange que d'avoir sous les yeux ce second spectacle du silence et de la mort apparente, de la rigidité, là où naguère sur des centaines de kilomètres s'étendaient le bruit, le grouillement et la vie.

Certains d'entre eux ont la catalepsie plus fantaisiste : soit que par hasard quelqu'un les ait au passage frôlés et déplacés, soit qu'habitués à ce genre d'exercice ils aient pris d'eux-mêmes et inconsciemment la position extraordinaire, on les aperçoit debout sur un seul pied, ou sur une seule main, la tête en bas, presque au ras du sol, dans l'attitude des clowns qui culbutent, mais immobiles toujours, et incassables, impliables, rigides comme des barres de fer.

Ce spectacle laisse une inoubliable impression. Un instant, un vent de folie, d'insenséisme, vous traverse la tête ; le monde vous apparaît de travers ; on voit double ; la nausée vous prend, et l'on se demande si, soi-

même aussi, on ne va pas se catalepsier, devenir fou. Lorsque cette hallucination vous prend, il faut se méfier, se coucher tout de suite par terre, les yeux fermés, puis se faire reconduire sans regarder derrière soi ; sans quoi l'on serait pris ; c'est contagieux, irrésistible. Ce qui prouve bien encore, une fois de plus, qu'il n'y a rien là de surnaturel, mais que les forces seules de la nature, exagérées évidemment, sont en jeu.

Et pendant tout ce temps, de quinze jours à un mois, qu'il pleuve à torrents comme il sait pleuvoir en ces pays, qu'il se déchaîne des orages, un ouragan épouvantable, à travers les éléments déchaînés comme sous l'ardent et implacable soleil des insolations qui tuent instantanément, la catalepsie imperturbable continue son œuvre, le système nerveux déroule sa névrose, inconscient des hommes et des éléments ; et, dans ce milieu d'hypnose, les animaux, eux-mêmes pris, sont hystérisés.

Les chiens, les chats, les chacals, les loups, l'oiseau même qui passe, vautours, gyps ou corneilles mantelées qui pullulent en ces contrées, tout semble hésiter au passage à travers ou au-dessus de la foule ; le bœuf s'alanguit, puis s'arrête ; le chien déjà se contorsionne ; l'oiseau sent son vol s'alourdir, son cou se tend, ses yeux louchent en avant, son bec crispé se ferme, et il s'accule sur une pierre ou une branche, que spasmodiquement il étreint de ses griffes.

Le vent de la névrose souffle ; de lui-même le mimosa-pudica, la sensitive, ferment leurs feuilles comme en sommeil. Rien ne résiste, le coup d'hypnose empoigne tout et tous ; la nature entière est prise sans défense, pour peu qu'elle ait quelque chose qui ressemble à un système nerveux.

Il y a loin de là, certes, à nos mesquines crises européennes, à notre hystérie de famille ; et comme ce qui nous paraît chez nous si énorme devient petit par la comparaison !… Qui donc maintenant sera tenté de considérer comme possédé un malheureux Parisien qui aura eu quelques accès d'hystérie ? et comme on va bien saisir tout à l'heure la différence entre ce qui n'est au fond que jonglerie du système nerveux humain en délire, et les faits, plus modestes en apparence dans leur expression phénoménale, où il n'y a que peu ou pas de système nerveux en jeu, mais où en revanche le diable se met de la partie, c'est-à-dire l'opposition qui existe entre l'hystérique d'un côté et le démoniaque de l'autre.

Mais voici le grand jour venu. C'est aujourd'hui que la vraie fête, le Rath-Jatra va se célébrer.

Somme toute, elle est bien simple et consiste tout bonnement en la sortie de chars surmontés par les trois idoles : Djagghernaath et ses deux acolytes, Bala-Rama et Sita, la sœur de Vichnou. Mais on va voir comment, l'hystérie aidant, la chose devient monstrueuse.

La cérémonie commence à midi. Sur l'immense étendue des plaines de terre et de la mer, pas une tache d'ombre ; le soleil presque perpendiculaire n'en fait pas ; les gens ont les pieds dans le petit rond qu'ils forment sous eux. Il règne un silence profond. C'est encore la catalepsie.

Mais voici que tout à coup les portes du temple se sont ouvertes comme d'elles-mêmes, poussées par les mains invisibles de gens cachés derrière ; et, à travers l'obscurité profonde et le froid de caverne, le soleil entre à torrents, en une grande coulée de lumière et de chaleur. Aussitôt les profondeurs se sont illuminées ; une lueur bleuâtre, tremblotante, y scintille à présent, faisant danser les arêtes des objets qu'elle irise ; la coulée d'air, qui s'est formée du chaud au froid, se colore et se voit.

À travers ce nimbe transparent, maintenant l'idole apparaît, le dieu pour lequel près de deux millions d'hommes sont accourus.

L'idole, grossièrement taillée, est en bois, peint en rouge, tandis que le visage l'est en noir ; les sept bras du monstre divinisé sont dorés ; la bouche est ouverte et couleur de sang ; des pierres précieuses figurent les yeux. Couverte de vêtements somptueux, la statue est assise sur un trône, entre les deux autres, peintes en jaune et en blanc.

Déjà tout est prêt : les idoles ne sont plus sur les piédestaux monumentaux qui les supportent d'habitude ; mais elles ont été hissées sur trois chars énormes, hors de toutes proportions, composés de solides madriers cloués, enchevêtrés, peints en vert, et ornés d'arabesques étincelantes de toute nature. Les planchers reposent sur des roues monumentales aussi hautes chacune de plus de cinq mètres de diamètre et dont la jante qui roule sur le sol forme un rouleau de deux mètres cinquante de largeur. La force de ces roues et leur solidité sont à toute épreuve ; comme les boules avec lesquelles on joue chez nous, elles sont piquées d'une cuirasse continue de clous de fer.

Le char de Djagghernaath a quarante-cinq pieds de hauteur totale ; celui de Bala-Rama, quarante-quatre ; et celui de Sita, quarante-deux. Le poids de cet ensemble est incalculable, et il faut des milliers de gens pour le traîner. Aussi, en vue de cela, de tous côtés de l'énorme timon pendent des sangles, des chaînes, des cordes, auxquelles qui veut peut s'atteler.

Aussitôt que les portes du temple se sont ouvertes brusquement, comme si ce moment purement psychologique était un signal réel et tangible, aussitôt, dis-je, une formidable auto-suggestion a empoigné la foule. Instantanément, à la catalepsie succéda le somnambulisme.

Dans une énorme poussée, ainsi qu'une gigantesque lame de houle venue du pôle à travers les océans jusqu'au fond du golfe des Indes, l'immense cohue des pèlerins fait irruption à l'intérieur. Une poussée d'un million d'hommes !… Rien ne résiste, les piliers de pierre craquent, et comme l'écume frangée de la lame, d'écume humaine des premiers rangs vient s'aplatir et s'écraser dessus. Des cris éclatent, sinistres, sortis de poitrines qui crèvent en un hoquet suprême d'agonie. Du somnambulisme à la mort, il n'y a eu pour eux qu'un pas en avant ; le coin de pierre des blocs granitiques aigus est entré, s'est incrusté en eux, leur écrasant le cœur ; et dans la poussée qui continue plus forte, l'aplatissement complet du cadavre sur le mur a lieu. En quelques secousses, l'homme vivant n'est plus qu'un cadavre d'abord, qu'une bouillie informe ensuite, sur laquelle l'homme qui suit vient s'écraser à son tour. Le sang gicle et cascade en gouttelettes qui s'esclaffent aux murs, coulent le long des arêtes et perlent aux angles. La vie se rue à la mort dans un étouffement.

Cependant, la vague humaine a épuisé son effort, comme la vague marine ; un mouvement de reflux se produit, suivi d'une accalmie.

Un des bonzes réfugié sur le socle de pierre des idoles en profite ; il donne le signal, en faisant le simulacre de pousser de l'épaule l'un des chars.

Aussitôt, des grappes d'hommes robustes s'attèlent au timon, se pendent aux courroies, aux chaînes, aux énormes câbles disposés exprès pour cet office, et en avant !… Les trois chars balancent un instant leurs idoles, qui semblent ainsi hésiter à sortir ; puis, le mouvement se dessine ; enfin les voilà ébranlés. Ils s'engagent sous la voûte et la porte, et le premier d'entre

eux, celui de Djagghernaath, apparaît au dehors, dans le flamboiement du plein soleil, avec un bruit de craquement d'ais assourdissant.

Alors, dès que l'idole est aperçue de la multitude restée au dehors, un cri épouvantable retentit, qui la salue, cri fait de l'acclamation de plus d'un million de poitrines, mélangé de sifflements stridents. Le bruit du haro dure quelquefois plusieurs minutes et paraît interminable à qui l'entend et qui attend.

Mais déjà le Djagghernaath est hors de l'édifice ; maintenant il miroite à la lumière éclatante de l'astre du jour ; l'idole à des irradiements infinis, et ces innombrables rayons en auréole qui l'entourent, scintillent, comme s'ils en émanaient, éblouissent, hypnotisent, font loucher et achèvent de somnambuliser.

Aussi, c'est une gigantesque folie d'hypnose que ce peuple sue. Il n'y a plus rien de conscient ; la névrose a touché chacun de son aile et emporte la foule en un effacement dans l'inconnu.

Le char continue à marcher, et les deux autres derrière lui se profilent ; les trois sommets vont cahotants, et les têtes des divinités païennes branlottent brusquement ou se balancent comme en un remous ; et toujours un scintillement obsédant en émane, un arc-en-ciel qui rend fou à le regarder.

Jusqu'alors calme, le somnambulisme de la foule va entrer sous la période délirante. De tous côtés, maintenant, elle se rue, et devant les chars qui ont décrit une courbe, elle forme deux haies sur des kilomètres et des kilomètres détendue, au milieu desquelles ils passent, lentement, pesamment. Et, de tous côtés sur le passage, sous les roues pleuvent l'or et l'argent, les rameaux verts, les noix de coco, tout ce que la foule tient dans ses millions de mains. Mais bientôt les mains sont vides ; plus rien à lancer, dansons donc ; et une farandole insensée se déroule de chaque côté du chemin.

Mais il y a mieux encore : le dieu aime le sang ; offrons-lui-en. Alors commence la grande scène des auto-mutilations.

Des groupes se forment comme dans les foires, où l'enjeu est un morceau de vie, du sang. Les uns se roulent sur des clous et des verres cassés répandussur le sol ; ils s'y frottent la figure et la langue. D'autres se font

attacher à l'extrémité de balanciers, au moyen de deux crochets de fer qu'on leur enfonce dans les omoplates, et, enlevés à cinq ou six mètres de haut, tournent avec une rapidité vertigineuse, en lançant des fleurs et des feuilles autour d'eux dans des petites pluies de fines gouttelettes de sang. D'autres encore se traversent avec des tiges de fer différentes parties du corps, les bras, les jambes, la poitrine même, et se mutilent de mille façons pour arriver à ce que le total de leurs blessures arrive au chiffre de cent-vingt par personne, chiffre fatidique et consacré. Ne citons que pour mémoire ceux qui se contentent de se percer ou de se couper la langue, le nez ou l'oreille ; ceux-là constituent un menu fretin sans importance. Nul n'est indemne ; l'hypnose mutilante continue sans arrêter un instant.

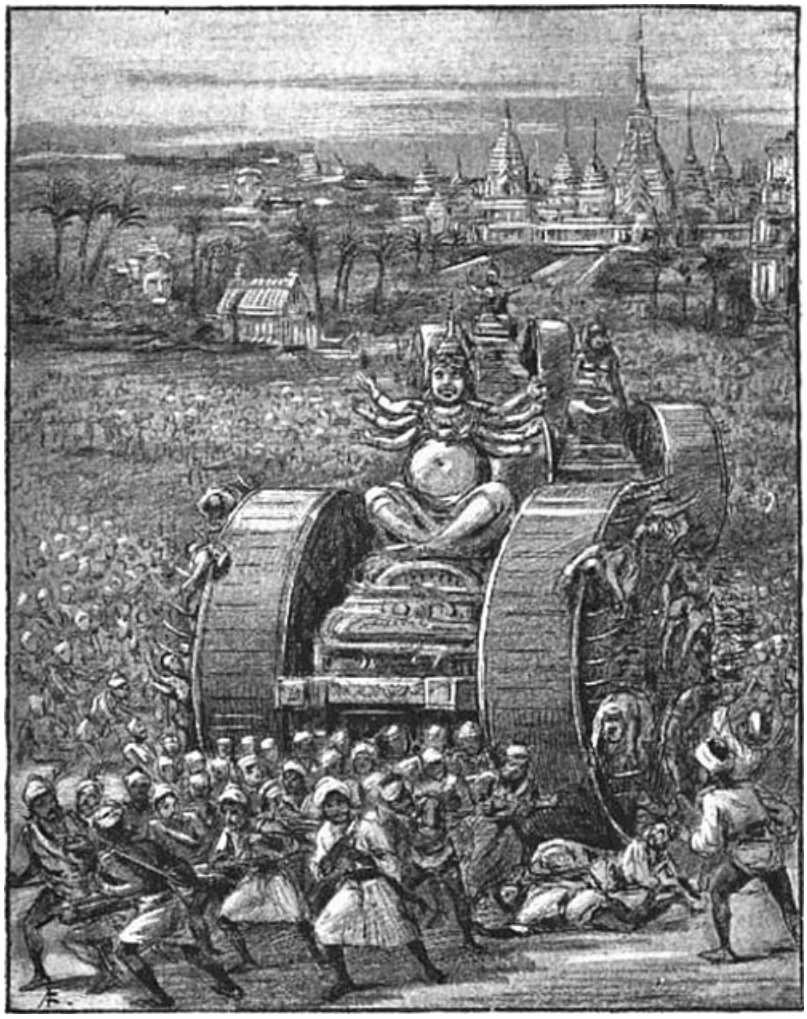
Et, pendant ce temps, les trois chars suivent et processent toujours.

Cependant la crise va bientôt toucher à sa fin, et la détente suivra, après un paroxysme indescriptible.

À l'annihilation hystérique, à l'obnubilation, à l'hypnose encore un peu consciente, à la nirvana, c'est-à-dire à l'absorption par la névrose, va succéder la nirvana définitive par la mort, et des scènes de sauvagerie sans nom vont se dérouler, une hystéro-catalépsie destructive, une somnambulie-suicide va terminer la crise et être la période de la fin.

Regardez. Les uns s'accrochent par les épaules aux crocs de fer dont, les jantes des roues sont garnies ; ils vont se faire, à chaque tour, fracasser bras et jambes, et ils mourront en trois ou quatre évolutions, sans avoir repris connaissance et en un délire inconscient. Les autres vont faire mieux : isolément d'abord, et les uns après les autres, les voici d'abord qui vont se faire écraser, mais avec des raffinements. Celui-ci se couche sur le passage de la roue en engageant seulement la tête ; crac ! la roue passe, c'est fait. Cet autre s'étend tout du long, le visage contre terre, les pieds dirigés vers le char, mais de façon à n'être écrasé que d'une moitié du corps. Cet autre enfin, debout, attend la roue qu'il voit venir bien en face ; elle le culbute, et encore une fois, crac ! un tour, c'est fini ; quelques lambeaux humains montent encore en cercle de l'autre côté, avec la jante à laquelle ils sont collés, puis disparaissent sans plus laisser de traces ; d'un seul coup, le sable a pompé le sang, et du corps de l'homme pulvérisé, derrière elle, il ne reste rien qu'un sillon rouge dans le sol, dont c'est la couleur naturelle qui se confond avec le sang.

Maintenant, les isolés sont devenus foule, et c'est un tapis humain qui s'allonge et se recouche sans cesse sous les roues…



La procession sanglante de Djagghernaath. — Le char de l'idole s'avance ; les uns s'accrochent par les épaules aux crocs dont les jantes des roues sont garnies ; d'autres se mutilent d'autres se font écraser une jambe, un bras ou la tête, par le char.

Pouah !… ce souvenir écœurant est ineffaçable… En vain j'essaie de l'expulser de mon esprit… Là-bas, sous l'étouffée humaine dans le temple, les cadavres en bouillie et en putrilage déjà sous la chaleur restent collés aux murs, reconnaissables encore ; mais ici, sous l'écrasement de la roue, il ne reste plus rien de ce qui fut un homme.

Tantôt, lorsque la cérémonie sera finie et la foule en route dans le lointain, aux derniers rayons obliques et brûlants encore du soleil couchant, les chacals viendront flairer les places, les hyènes gratteront du pied et de la langue humeront la terre saturée de détritus promptement putréfiés, et demain, de la scène il ne restera plus trace ; seuls, des essaims de mouches noires, les mouches des cernes, voleront alourdies par l'effluve puante, transportant de tous côtés les bacilles épidémiques avec la poussière de leurs ailes qu'elles iront secouer et brosser çà et là.

Et tout cela, c'est l'hystérie, et l'hystérie seule qui en est la cause, la grande névrose naturelle qui est le summum de l'extraordinaire, mais qui ne paraît merveilleuse que lorsqu'on ne sait pas se l'expliquer.

Ainsi, nous venons d'explorer à fond l'hystérie ; nous en avons vu jusqu'à ses phénomènes les plus monstrueux, qui, aux yeux du vulgaire, ont longtemps passé, et qui passent encore, aux yeux de bien des gens, pour des phénomènes surnaturels. Mais mon lecteur, désormais, ne s'y trompera plus, s'il est de ceux dont le jugement a quelquefois hésité. Je lui ai donné la clef de l'hystérie, depuis la simple contracture passagère jusqu'au suicide somnambulique ; il sait, à ne pas se méprendre, en quoi consiste l'hypnose et la suggestion.

Je le répète donc, ces données et cet aperçu, cette étude d'ensemble qui n'a pas encore été faite, du moins à ma connaissance, sur la grande névrose, lui étaient absolument indispensables pour comprendre et séparer tout cas naturel, même extraordinaire, des manifestations sataniques résultant de l'intervention directe du diable, c'est-à-dire pour établir nettement dans son esprit la différence absolue qui existe entre les hystériques et les démoniaques.

Il sait à présent jusqu'à quelle extrême limite va le naturel ; il sent que l'hystérie ne peut raisonnablement être confondue avec la possession, à laquelle nous arrivons, que nous allons étudier minutieusement de même, dans un instant — tout en réservant, ainsi que je l'ai annoncé en donnant le plan de mon ouvrage, un chapitre spécial relatif à la possession à l'état latent, dont le type le plus caractéristique que j'aie rencontré est M^{lle} Walder, dite Sophia-Sapho.

S’il y a dans tout ce que nous venons de voir quelque chose ne provenant pas de la nature, telle que Dieu l’a créée, c’est cet affreux détraquement, cette effroyable maladie de l’hystérie elle-même. L’Écriture Sainte nous enseigne, en effet, que Satan a le pouvoir de causer des maladies. Or, qui peut avoir imaginé un tel bouleversement des organes, qui peut avoir suscité, déchaîné un pareil fléau, si ce n’est le grand ennemi de l’humanité ?

Dieu avait créé l’humanité parfaitement saine. Dans la vie de nos premiers parents au paradis terrestre, les maladies n’existaient pas, ne pouvaient se produire. Une des conséquences de la faute d’Adam et Ève fut de les livrer, ainsi que leur descendance, aux maux corporels ; Satan, qui n’avait eu jusqu’alors que le droit de tentation, à lui laissé par Dieu pour mettre l’humanité naissante à l’épreuve, Satan eut, dès le péché originel, la permission de troubler, de faire souffrir le misérable corps humain, cette enveloppe matérielle de l’âme qui avait un moment oublié les devoirs de sa céleste origine. Aussi, Satan, qui déteste au plus haut point l’homme que Dieu avait créé à son image, l’homme que Dieu a destiné à ce ciel d’où lui, archange déchu, a été à jamais banni, l’homme en qui Dieu, dans son infinie miséricorde pour sa créature, avait, preuve suprême d’un éternel amour, résolu de s’incarner, par un ineffable mystère de tendresse toute-puissante, aussi Satan, dis-je, ne s’est-il point fait faute d’exercer sa rage infernale contre l’humanité.

Donc, les maladies sont le fait de la haine du diable ; la religion nous le dit, et nous devons le croire. De tout temps, les saints, c’est-à-dire les hommes les plus dignes de Dieu, ceux qui savent marcher et se maintenir dans les voies de la perfection, ont chassé les démons pour expulser les maladies ; aujourd’hui encore, on fait des neuvaines, on brûle des cierges devant les autels de la Vierge et des saints, pour obtenir sa propre guérison ou celle d’une personne chère. Ce sont là des pratiques de piété recommandées par l’Église ; car le malade est une personne sur qui Dieu, soit dans un but d’épreuve, soit par punition, a laissé au diable la faculté d’exercer sa malice haineuse.

Pour subir la peine des péchés, il peut donc arriver que l’on ait à souffrir en ce monde, par les maladies : c’est alors une heureuse fortune pour le pécheur qui, tout en ayant failli, n’a point cependant sombré dans l’abîme de l’incrédulité, qui a su sauvegarder sa foi ; il prend ainsi ses douleurs en

patience, il les accepte avec joie même ; il fait, selon le terme naïf et populaire, son purgatoire sur terre.

Mais, si Satan, auteur du mal sous toutes ses formes, est ainsi le fomentateur des maladies, si particulièrement l'affreuse hystérie est en quelque sorte surnaturelle dans son origine générale, il n'en est pas moins vrai que cette maladie, comme les autres, est naturelle dans ses faits, dans ses résultats, dans ses conséquences, dans toutes ses manifestations.

Où le surnaturel entre carrément en jeu, c'est lorsque l'individu, hystérique ou non, accomplit des actes qui sortent du domaine humain.

Ainsi, lorsque le derviche, pivotant sur lui-même, tourne pendant quatre, cinq, dix heures ; lorsque l'indien fanatique fait broyer sa tête sous la roue du char de Djagghernaath ; lorsque le fakir s'hypnotise sans le concours d'aucun hypnotiseur et entre en catalepsie totale, en abiose même, c'est là à la rigueur l'extrême limite du naturel, c'est là une chose humainement possible, la science le démontre et le prouve, sans avoir besoin de chercher à se mettre en contradiction avec la religion.

Mais, si le derviche, en tournant, cesse de toucher terre et s'élève dans l'espace, s'il y plane manifestement, sans appui, sans soutien, comme si son corps matériel avait perdu tout poids et était devenu aérien, comme il est arrivé à Simon le Mage de le faire, comme le fait de nos jours la Ingersoll (de Saint-Louis, aux États-Unis) ; si l'indien bouddhiste, après avoir en sa tête broyée, se relève, va se promener et continue à vivre, ne serait-ce qu'un mois ou deux ; si le fakir est hypnotisé par une idole de bois ou de métal, que les personnes assistant à cette scène entendent tout à coup parler, idole dont les yeux d'émeraude s'animent et inondent le fakir d'une lumière verte que son corps garde par une imprégnation réelle et persistante, après que les yeux de l'idole se sont éteints ; voilà tout autant de faits qui relèvent absolument du surnaturel.

En deux mots, l'hypnotisée peut atteindre à l'extraordinaire, mais ne le franchit pas. Elle exécute tout ce que dit le savant abbé Méric, dans son remarquable ouvrage dont j'ai cité un extrait ; c'est déjà beaucoup, mais c'est tout. Que l'hypnotiseur lui donne à boire de l'eau pure en lui déclarant que c'est de l'absinthe, et elle trouvera à cette eau le goût d'absinthe ; bien plus, elle sera ivre réellement, sans aucune simulation ; mais cette eau pure

qu'elle tient dans un verre et qu'elle va boire, elle ne pourrait la changer réellement en absinthe, quelque insistance que mettrait l'hypnotiseur à lui en donner l'ordre. Elle paraîtra supprimer en elle toutes les lois de l'équilibre et marchera au bord d'un toit, penchée vers la rue, et sans tomber ; mais elle ne se fluidifiera pas, elle ne passera pas au travers d'un mur. Enfin, durant toute la crise, comme avant et après, elle ne cessera pas d'être en chair et en os ; il lui sera impossible de s'évaporer, de disparaître instantanément, à Paris par exemple, pour réapparaître et se reconstituer, instantanément aussi, à Shang-Haï ou à Montevideo.

Ces observations faites, je termine ce chapitre par les quelques remarques que j'ai promises relativement à la folie, et nous aborderons immédiatement l'étude des démoniaques.

Si, de parti-pris, on a voulu confondre hystériques et démoniaques, si on le veut encore, dans un but anticatholique et pour faire obstacle à ce qui est de foi dans l'enseignement de l'Église, combien plus facilement d'aucuns ne se gênent guère pour arguer que le démoniaque, le possédé est un simple fou.

Eh bien, il y a là encore tout un diagnostic différentiel à faire et à établir, à la suite duquel il ne sera pas possible de confondre l'un avec l'autre, les premiers avec les seconds.

Je vais donc, et en quelques mots rapides, dire au lecteur ce qu'il y a lieu de penser sur ce point et comment il faut scientifiquement comprendre et interpréter la folie.

Je serai très court et très clair :

Il y a, tout d'abord, une grosse erreur à détruire, qui a cours très communément dans le public.

Pour les trois quarts des gens, en effet, le fou est un monsieur qui se livre à toutes espèces d'extravagances, d'incohérences, qui crie, pleure, rit, saute, bondit, casse, brise, jette, et cela alternativement, sans s'arrêter un seul instant, autrement que sous l'empire de l'extrême fatigue, brisé et écumant.

Or, c'est là une grossière erreur. Le fou qui a un délire général, complet, c'est-à-dire qui, à cause des diverses et multiples hallucinations de la vue et

de l'ouïe dont il est assailli sans cesser un instant, et qui se démène aussi sans cesser un instant pour leur répondre, ce fou-là n'existe pas. L'agité, même, est le plus exceptionnel des fous ; en tous cas, l'agitation de celui-ci n'est encore pas générale, elle sera localisée, partielle et appropriée à l'hallucination, de laquelle il est pris à l'instant et pour toujours.

L'agité commet un acte, mais un seul à la fois : il tue pour se défendre, ou se tue aussi pour se défendre, dans les deux cas pour échapper à son hallucination, toujours la même, qui le poursuit.

Le fou est en général un monomane, inoffensif, calme et tranquille et circulaire ; c'est-à-dire à actes se reproduisant toujours les mêmes, par intervalles, avec de très longs temps de repos, de calme et comme de guérison. Je ne saurais trop le répéter, rien n'est calme comme un fou. On peut causer avec lui des journées entières, toujours il vous suivra ou vous précèdera dans la conversation, avec une netteté profonde et un bon sens, une suite frappante dans les idées ; ni il n'incohère, ni il ne divague. C'est au point que, non prévenu, vous le prenez en commisération ; avec lui, vous le plaignez ; avec lui, vous vous étonnez de sa séquestration ; lorsque tout à coup, à l'improviste, il vous échappe et s'échappe à lui-même ; en plein bon sens, sa monomanie le saisit ; alors il chevauche sur son dada ; dès qu'il l'a califourché, il est sorti ; ou, si vous préférez une autre comparaison populaire, le train vient de dérailler subitement. Et aussitôt vous assistez à une série de secousses, de chocs, de tamponnements, de mouvements de lacets, lorsque, soudain, la locomotive retrouve le rail qu'elle avait quitté ; il y a là une aiguille, toujours la même pour le même fou, qui permet au train de remonter sur la voie de fer qu'il avait momentanément abandonnée. L'aiguille est à fonctionnement doux, huileux ; du déraillement au retour à la voie normale, il n'y a aucune transition brusque, comme il n'y en avait pas eu pour la quitter ; tout cela s'est fait avec calme ; cela a été chez vous de la surprise ; chez le fou, de l'inconscience ; remis en selle de sa raison, il ne se rappelle rien du fossé qu'il vient de dévaler tout à l'heure ; déjà il a repris son chemin, en apparence sain d'esprit.

Ainsi donc, le fou n'incohère, ne divague, qu'à l'occasion de sa monomanie, à l'occasion de l'hallucination qu'elle lui suggère et au moment où cette hallucination vient à se créer. Le reste du temps, il ressemble au commun des mortels, dont il paraît un des plus sensés.

Le fou vrai est, par conséquent, un sage à sa manière ; il est calme ; il suit, avec une logique parfaite, l'idée extravagante dont il est convaincu ; son cerveau le conseille mal par intervalles et lui procure des hallucinations sur un seul point, rarement sur plusieurs ; et, comme le jugement est perdu pour lui (c'est la perte du jugement qui constitue la folie), il obéit en ce point à son impulsion, mettant d'accord par un acte juste la pensée et l'impulsion fausses qui le hantent. Il n'est donc, en réalité, pas insensé d'une façon absolue ; il a simplement perdu la notion des rapports normaux de l'acte avec la pensée, sur le point singulier et précis de son hallucination.

Et la preuve, c'est que les fous furieux les plus dangereux sont doux comme des agneaux, lorsqu'ils ont affaire à des personnes qui les traitent avec douceur en toute occasion, et surtout qui ne les contredisent pas. Cela se voit couramment dans les hospices d'aliénés : les fous, rebelles envers les gardiens qui les ont une seule fois brutalisés, sont d'une docilité étonnante dans leurs rapports avec ces anges humains, qui sont les sœurs de charité, dont ils subissent au plus haut degré la douce influence. Ne vous contentez point de ne pas contredire un fou, abondez dans son sens ; vous ferez de lui ce que vous voudrez : ce ne sera pas le moyen de l'amener à la guérison (si elle est possible), je ne le conteste pas ; mais ce qui est certain, c'est que dès lors vous le conduirez par le bout du nez comme un enfant.

Quoi qu'il en soit, le fou n'est fou que parce qu'il obéit à une suggestion cérébrale que rien ne justifie. Il tue parce qu'il se croit menacé dans son existence, parce qu'il s'hallucine persécuté et pour échapper à cette persécution. Mais l'idée seule chez lui est folle et incohérente ; l'acte lui-même, ce qu'on voit, est au contraire calme, et ne diffère en rien de celui que commet l'homme sain d'esprit, par exemple, qui tue, ou bien le criminel.

De même que d'un coup net et sec, après s'être approché d'elle en silence pour la surprendre, l'assassin frappera sa victime, de même fera le fou, tout à son aise et à sa pensée, mais sans extravagance visible ; il ne bondira pas, ne sautera pas, n'écumera pas pour frapper ou avant de frapper.

Au contraire, le possédé qui est toujours traité avec douceur, pour qui l'on prie et que l'on plaint, aura des accès de fureur, si on le touche avec un objet béni même à son insu ; car ce n'est pas lui qui agit, ni sa nature humaine.

La folie est donc une chose relative, contingente, et qui ne se voit qu'au manque de justification de l'acte commis, qu'à son énormité, qu'à son incohérence relative en l'absence de motif et de cause, puisque celle-ci ne réside que dans une hallucination particulière au fou, mais qui ne se traduit nullement par la façon particulière dont l'acte est commis, exécuté ; car sa façon d'agir est celle de tout le monde, de l'homme le plus calme et le plus sensé.

J'ajoute, comme dernière preuve à l'appui de ce que j'avance, que le fou est — ceci est un fait d'observation, — toujours un isolé. Il ne s'unit pas à d'autres fous ou à des sages, il est solitaire, il ne complote pas. C'est un impulsif et non un réfléchi.

CHAPITRE XXIII

L’Obsession.

J’en ai fini avec les notions qui nous étaient indispensables pour différencier nettement des choses, nettement différentes aussi, hystérie, folie, possession.

Nous avons vu que l’hystérie est une maladie connue, classée, étudiée, que l’on provoque même à volonté ; le diagnostic de l’hystérie est des plus faciles. Nous avons vu aussi que la folie est une maladie, une vésanie, dont le diagnostic est des plus faciles également. Ce sont là des choses scientifiques, médicales, qui peuvent paraître ou être même extraordinaires, mais qui ne sont en tous cas pas surnaturelles. Nées dans le domaine de la médecine, elles y doivent rester et constituer l’un des chapitres de cet art dont elles ressortissent complètement.

Mais il en est tout autrement de la possession surtout, et aussi de l’obsession qui s’y rattache, deux états qui relèvent du surnaturel, — bien que dans l’obsession il n’y ait pas pénétration complète du démon dans le corps de la créature en butte à ses assauts.

Puisque nous avons une méthode scientifique d’une rigoureuse précision, nous allons essayer de l’appliquer à l’obsession et à la possession ; nous allons essayer d’esquisser son tableau clinique, sa symptomatologie ; et, tout de suite, au seuil même de cette étude, l’impossibilité va se dresser devant nous, et immédiatement aussi, nous comprendrons, sans qu’il soit nécessaire d’aller plus loin, qu’il y a là quelque chose qui nous échappe, un secret de Dieu, qui fuit l’analyse scientifique comme la synthèse, et qui ne ressortit que de lui. L’Église seule, dans ce cas, a le droit de parler et d’élever la voix.

Voyons, en effet, tout d'abord ce qu'elle nous enseigne à cet égard.

Il est de foi qu'il y a des anges bons et mauvais et qu'ils ont un grand pouvoir sur les choses humaines. Toute l'Écriture est pleine de leurs opérations en bien ou en mal. Depuis le commencement du monde, où, sous la forme d'un serpent, Satan perdit nos premiers parents et un chérubin fut placé à la porte du Paradis terrestre, pour en empêcher l'entrée, jusqu'à la fin des siècles, où le démon, déchaîné contre les hommes, leur causera les plus grands maux, et où Michel et les bons anges le combattront et remporteront sur lui une victoire complète, les anges se trouvent partout dans l'Écriture Sainte. Le livre de l'Apocalypse, en particulier, semble n'être que leur histoire.

L'intervention perpétuelle de Satan[1] dans les événements généraux et particuliers de ce monde imprime la marche ou la déviation à presque toutes les choses humaines. Dans l'ordre de la Providence, Satan est le feu dont se sert le Souverain Maître pour éprouver, purifier, consumer, détruire, renouveler, produire l'agitation au moyen de laquelle il mène lui-même le monde à ses destinées ; élément terrible, dont la nature est de détruire, mais dont une main habile sait modérer, diriger et utiliser la puissance. C'est sous ce rapport et dans ces limites que l'Évangile appelle Satan « le prince de ce monde ». Mais ce prince ennemi, dans l'exercice même de sa haine, est encore le serviteur de Dieu ; il ne peut se soustraire à une telle condition, malgré sa révolte.

L'Église est loin d'adopter ce que l'ignorance et la superstition imaginent et débitant sur les opérations du démon. Mais ce serait un excès et une erreur, qu'elle condamne par sa doctrine et sa pratique, de n'admettre dans les démons aucun pouvoir sur les choses naturelles, ou dans l'Église aucune autorité pour en imposer au démon, le chasser des corps et délivrer les hommes de sa malice. On sait que le Christ ordonna souvent au diable de quitter les malheureux dont il avait pris possession ; son commandement n'était jamais stérile : il parlait, et le diable disparaissait. Comme le Christ donna également mission à ses disciples de chasser le démon et déclara que cette puissance sur les mauvais esprits serait un signe auquel on reconnaîtrait ses vrais disciples, l'Église a, de tout temps, fait usage du pouvoir qu'elle a reçu à cet égard, par les exorcismes, et a confié ce soin à

une classe spéciale de ministres des derniers rangs, les exorcistes, comme pour renouveler la victoire du jeune David sur le géant Goliath.

L'Église n'exerce pas cependant sans motif son pouvoir par des conjurations solennelles. Il y a trois circonstances surtout qui donnent lieu aux exorcismes : la possession, le catéchuménat et certaines bénédictions d'objets naturels. — La *possession* est l'état malheureux de ceux dans lesquels le diable établit formellement sa demeure ; elle était très fréquente dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; ainsi, Origène et Tertullien en parlent comme d'une chose vulgaire et connue. Les exorcismes des possédés étaient alors souvent employés : pendant quelque temps, ils furent même prononcés par certains fidèles qui avaient le don spécial, extraordinaire et surnaturel, de chasser les démons. Dans les âges postérieurs et de nos jours, les possessions sont plus rares. Les exorcismes sont réservés aux prêtres, qui ne peuvent même les entreprendre qu'avec l'autorisation de l'évêque. — Les exorcismes des catéchumènes (adultes ou enfants) sont de la plus haute antiquité : le concile de Carthage, en 255, en parle comme d'une chose connue ; de même Tertullien. On peut en démontrer l'usage habituel dans le baptême, en Orient et en Occident, depuis le quatrième siècle. La conviction qu'a l'Église que quiconque n'est pas régénéré pour le royaume de Dieu appartient au royaume des ténèbres a produit cet usage liturgique. L'Église ne pense en aucune façon, dans ces exorcismes, à une possession corporelle du catéchumène par le diable ; mais, sachant que celui-ci ne cesse de méditer notre perte, elle l'adjure de rendre au Dieu trois fois saint l'obéissance qui lui est due, et de cesser à jamais toute tentative pour retenir le catéchumène sous l'empire du péché ou pour le rendre infidèle à l'alliance de Jésus-Christ. — Parmi les bénédictions qui sont liées à des exorcismes depuis les temps les plus reculés se trouve la consécration des saintes huiles, faite solennellement par l'évêque le jeudi-saint. Les huiles consacrées ce jour-là ont une haute destination : elles servent à oindre les nouveaux baptisés, les confirmés, les malades, les prêtres et les évêques dans leur ordination, à sacrer les rois et les empereurs, à consacrer les églises, les autels, les calices, à bénir les cloches. L'évêque, en exorcisant les huiles, ordonne au malin esprit de se retirer de ce qui est saint, et de ne pas répandre son souffle envenimé là où le Tout-Puissant manifeste sa présence par ses bénédictions. La seconde

bénédiction qui est précédée d'un exorcisme est celle de l'eau bénite : les motifs sont les mêmes.

Le démon, jusqu'à la venue du Fils de Dieu, a passé pour invincible. Il a exercé sa tyrannie pendant quatre mille ans. C'était seulement dans un petit coin de la Judée que la religion du vrai Dieu bannissait les impiétés du culte de cet usurpateur ; encore avait-il trouvé moyen d'y entrer. Si dans Jérusalem on offrait des victimes à l'Éternel, Satan s'en faisait offrir dans les bois et sur les collines. Mais quand Jésus-Christ vint au monde, il fallut céder la place. Jésus-Christ le chassa du corps des possédés.

Il s'agit de bien comprendre la nature de ces possessions diaboliques, telles qu'elles existent dans une des phases les plus tristes de la vie humaine.

Substantiellement, le démon ne peut jamais demeurer dans l'âme ; sa volonté ne saurait envahir le fond le plus intime de la volonté humaine. Seulement, il peut pénétrer dans la sphère de ses facultés, la conquérir insensiblement, ou l'envahir par une attaque subite, ou encore accepter sa soumission volontaire. Il est présent dans tout mal qui se fait : c'est là son royaume, le siège de sa puissance et de son action ; c'est là qu'il continue et développe l'œuvre criminelle qui l'occupe incessamment. Mais, outre cette présence du démon en tout ce qui est mal, il en est encore une autre plus intime qui a son principe dans la volonté même. Comme il habite naturellement dans le mal, il a pour tout ce qui est mal un amour de préférence ; il cherche à attirer à lui et à s'approprier ceux en qui il trouve des dispositions sympathiques aux siennes, en essayant de communiquer aux volontés créées la servitude sous laquelle il gémit lui-même. Les degrés auxquels l'esprit humain et l'esprit diabolique s'enlacent et s'impliquent dans cette alliance forment naturellement une longue échelle. Au premier degré, le principe mauvais qui se tient toujours près de l'homme, mais caché et invisible, se manifeste à sa vue par quelques phénomènes sensibles : l'âme est comme assiégée par le démon, les puissances sataniques harcelant l'âme de tous côtés, l'entravant dans ses actions les plus vulgaires comme dans ses opérations les plus pures, cherchant à s'emparer d'elle et à l'enlacer dans leurs filets. Mais ce n'est que l'*obsession*. Le mal, à ce degré, n'a pas encore pénétré dans la vie. Le démon ne *possède* pas, il *obsède* l'âme. Mais dès que le mal a trouvé on

s’est préparé des dispositions favorables, il se produit d’une manière sensible, non plus à l’extérieur, mais dans le domaine de la vie. Vous voyez d’abord apparaître des effets qui ne peuvent avoir leur origine dans ce domaine : la nature seule ne suffit pas pour les expliquer, car le but vers lequel ils tendent est au-dessus d’elle ; ils ne peuvent, par conséquent, provenir que d’une nature morale plus élevée. Ce ne sont d’abord que les légers mouvements d’un être surnaturel, qui passe peu à peu d’une certaine familiarité à une malice déclarée. L’action satanique n’est plus seulement extérieure, mais infecte de son poison le principe de la vie : c’est ce qu’on appelle la *possession*. Non que le démon puisse absorber ou détruire la personnalité de l’homme et lui substituer la sienne propre, puisque Dieu lui-même s’est refusé ce pouvoir ; non encore qu’il puisse violer le sanctuaire de la liberté humaine et contraindre la volonté à faire des choses qu’elle ne veut pas : son pouvoir, quelque étendu et quelque incompréhensible qu’il soit, ne va pas jusque-là.

Mais Dieu, pour des motifs que nous ne pouvons pas pénétrer, livre quelquefois au démon cette portion de notre âme qui est comme le vestibule de la personnalité, c’est-à-dire ces facultés moins profondes qui tiennent de plus près aux sens et au monde extérieur et par lesquelles l’action de celui-ci pénètre incessamment en nous. Une vision de sainte Hildegarde peut nous donner une idée de la manière dont l’action du démon s’exerce sur l’homme dans la possession. Elle vit une possédée environnée de noir et d’une fumée infernale, qui, entourant toute la partie sensible de son âme raisonnable, ne permettait pas à la partie spirituelle de respirer dans la plénitude de sa liberté. Elle avait ainsi perdu le parfait usage de ses sens et de ses opérations propres ; elle poussait des cris on faisait des actions qui n’avaient aucun sens. La substance du démon ne peut donc pénétrer la substance de l’âme humaine ; il agit uniquement par ses attributs sur les attributs de l’âme, sur ses puissances corporelles ou sensibles dont il s’est emparé, qu’il *possède* et dont il dispose à son gré. Alors, il se manifeste une si étonnante division, un dualisme si terrible, qu’il semble qu’il y a non plus une, mais deux personnes, dont l’une est soumise à un dur esclavage, tandis que l’autre domine et étend son pouvoir bien au delà des forces naturelles à l’homme.

À la vérité, nous ne connaissons pas les bornes de sa puissance : s'il ne dépendait que de lui, il attirerait à soi toute la terre et toutes les créatures, il ferait du ciel son siège, et de la terre l'escabeau de ses pieds. Mais il est certain qu'il ne peut rien sans la permission de Dieu ; avec cette permission, il peut faire beaucoup de choses supérieures aux forces de l'humanité. Dieu accorde rarement ces permissions qui troubleraient l'ordre de la nature et pourraient être prises pour des miracles. Mais jamais il ne lui permet de forcer la liberté de l'homme pour l'entraîner au péché. Il en est de même de tous les agents naturels : la mer pourrait engloutir toute la terre ; mais le Tout-Puissant lui a dit : « Tu iras jusque-là, et tes flots se briseront à un grain de sable. » La foudre pourrait tout écraser, la grêle tout briser, les bêtes féroces tout dévorer, le feu tout consumer ; mais tout est entre les mains de Dieu, qui prescrit à chacun ses bornes. Ainsi le démon ne peut que ce que Dieu lui permet.

Puisqu'il en est ainsi, quelles sont donc les causes de la possession ? On peut considérer ces causes de la part de Dieu, de la part du démon ou de la part de la personne possédée.

Dieu n'est jamais la cause directe de la possession ; il la permet. Satan demande à Dieu de lui laisser ravager les richesses de Job et d'affliger son corps ; il n'ose entrer dans le troupeau de pourceaux sans son ordre. Sa volonté est perverse ; mais il ne peut pas ce qu'il veut, il ne peut que ce que Dieu lui permet : « *Non est potestas nisi a Deo* », dit saint Paul. Saint Grégoire explique par une comparaison la conduite de Dieu en cela. Un médecin, dit-il, applique les sangsues à un malade. La sangsue tirera autant de sang qu'elle pourra ; son intention, son instinct est de se gorger de plus de sang possible ; mais, le médecin, lui, a une toute autre intention ; son désir est de ne tirer que le mauvais sang pour guérir son patient, et en conséquence il veillera à ce que la sangsue ne tire que le mauvais sang. Dieu fait de même, en permettant au démon de tourmenter une créature. Il n'y a que de la sagesse en cela. Sans compter que ce sera une leçon pour beaucoup. L'homme a à sa disposition un triple moyen de connaissance : la raison, la foi et l'expérience. La raison naturelle lui montre Dieu et ses œuvres, la foi lui apprend avec plus de certitude ce que la raison lui montrait de Dieu, et d'autres choses que la raison ne pouvait connaître. Mais il y a des hommes si aveugles que ni la raison ni la foi ne les peuvent

éclairer ; Dieu veut leur ouvrir les yeux par l'expérience. L'athée qui ne croit pas qu'il y ait des esprits ou qui nie la Providence de Dieu sur les hommes, voyant un possédé, est convaincu par ses sens qu'il y a des intelligences et d'autres créatures que les corporelles ; car, voyant que ce possédé parle latin ou toute autre langue qu'il n'a pas apprise, découvre les choses secrètes ou éloignées, obéit au commandement qu'on lui fait par la seule pensée, qu'il fait en un mot tant de choses qui surpassent le pouvoir de l'homme, est contraint de conclure qu'en ce possédé il y a quelque chose de plus que l'homme, et puisqu'il ne peut voir de ses yeux ce principe qui le fait agir ainsi, il faut que ce soit une chose incorporelle, spirituelle ; et comme il voit une pauvre créature admirablement garantie de la fureur d'un ennemi sur lequel rien de naturel n'a aucun pouvoir, il faut qu'elle soit sous la sauvegarde d'une puissance surnaturelle. Le Juif est disposé à recevoir la foi de Jésus-Christ, au nom duquel il voit que les esprits malins sont domptés et chassés. Le philosophe païen ou incrédule ne trouve pas étrange le mystère de l'Incarnation, voyant en sa présence un démon presque incarné. L'âme pécheresse voit un échantillon de la torture qu'elle doit souffrir en enfer et comprend avec quelle cruauté le démon tourmentera l'âme qui lui sera livrée éternellement, puisqu'il exerce une telle rage sur celle qui, après tout, est peut-être en grâce avec Dieu et peut se sauver. L'âme fidèle apprend à ne pas mépriser la voix de l'Église et de ses ministres, puisque Lucifer lui-même ne la peut mépriser ; elle voit combien sont grandes ses obligations à Jésus Rédempteur, qui nous a affranchis de la tyrannie d'un ennemi si furieux.

De la part de Satan qui accepte volontiers la permission de posséder une créature, les raisons sont multiples. Elles se tirent de sa haine pour Dieu et de son envie pour l'homme. Il est l'ennemi des trois personnes de l'adorable Trinité et de toutes les perfections de Dieu ; mais il en veut particulièrement à la seconde personne, au Fils, le Verbe de Dieu incarné ; aussi ce singe de Dieu est porté à affecter une ressemblance et une égalité entière avec lui. Il ne peut souffrir que la nature humaine qu'il regardait au dessous de la sienne dans l'ordre de la création, qu'il avait corrompue par sa malice, sur laquelle il avait exercé si longtemps une tyrannie paisible, qui était ennemie de Dieu comme lui, et qui devait être compagne de son malheur éternel sans l'Incarnation, ait été élevée à l'union de la divinité en

Jésus-Christ, et dans les autres hommes à l'adoption de Dieu et à son héritage. Sa haine et son orgueil lui suggèrent le désir d'imiter autant qu'il peut un si grand mystère, d'en traverser les desseins et de s'opposer à sa fin qui est la déification des fidèles. Il trouve ce moyen dans la possession, parce qu'elle a quelque rapport avec l'Incarnation. Dans le corps du possédé, en effet, il y a deux esprits, l'âme et le démon, comme en Jésus-Christ il y a Dieu, qui est esprit, et son âme, substance spirituelle. En Jésus-Christ, Dieu et l'homme s'unissent sans se confondre ; dans le possédé, le démon s'unit à l'homme, mais il ne se change pas en lui, et ces deux substances demeurent toujours distinctes ; en Jésus-Christ, la divinité pénétrait l'humanité et s'en servait comme d'un instrument conjoint pour opérer des œuvres surnaturelles ; dans le possédé, le démon pénètre le corps et l'âme, s'insinue dans tous ses sens, dans ses puissances, et il se sert de tous ses membres pour accomplir des actions horribles. Tantôt il profère par sa bouche des blasphèmes épouvantables ; tantôt il joint les actions aux paroles : il élève le corps, le tient suspendu, le jette contre terre, et quand il semble qu'il l'a tout brisé, on le trouve sans blessure ; il s'en joue comme il veut, pour le tourmenter ou pour tromper les spectateurs, ou par des actions violentes ou par des actes ridicules. Toutefois, comme en Jésus-Christ la volonté divine n'apportait aucune contrainte à la volonté humaine, de même le démon ne peut forcer la volonté du possédé et le porter malgré elle à offenser Dieu.

De la part du possédé, quoique cet état terrible puisse se présenter sans que l'homme en soit moralement coupable, dans la plupart des cas, il se rattache à des prémices antérieures, naturelles ou morales ; ainsi le tempérament, les passions, les affections vives, certaines dispositions physiques, l'épilepsie, le désordre du système nerveux, peuvent, suivant les circonstances, préparer les voies, ouvrir l'accès, faciliter l'invasion de l'esprit malin. Mais ce sont surtout les péchés de la personne ou des ancêtres qui en sont le plus souvent la cause. Prosper d'Aquitaine, contemporain de saint Augustin, dit que de son temps une fille fut possédée de l'esprit immonde pour avoir jeté la vue inconsidérément sur une image de Vénus. Tertullien, auteur encore plus ancien, dit qu'une dame romaine alla en bonne santé à la comédie, et en retourna possédée du diable. Lorsqu'on fit les exorcismes, le prêtre reprocha au démon d'avoir osé

posséder une matrone chrétienne : le démon répondit : « Je l'ai saisie hardiment, c'était mon droit ; tout ce que je trouve sur mes terres m'appartient ; si je l'eusse trouvée à l'église, je n'eusse osé l'approcher ; je l'ai trouvée en mon assemblée, je l'ai prise comme chose qui était sur mon fonds. » Saint Grégoire raconte, dans ses Dialogues, qu'en un monastère où l'on avait coutume de faire le signe de la croix sur tout ce qu'on mangeait, une religieuse ayant oublié de le faire avant de manger de la laitue cueillie au jardin, se trouva possédée, et Satan, interrogé par l'exorciste, répondit : « Quel tort lui ai-je fait ? j'étais sur la feuille de laitue ; elle ne m'en a pas chassé, je me trouve bien ici. »

Nous venons de voir rapidement comment l'Église admet et comprend l'obsession et la possession ; il nous faut maintenant montrer avec quelle prudence elle agit en ces cas.

Voici, tout d'abord, un extrait du Rituel des Exorcismes ; je traduis le texte même du livre sacré :

« Le prêtre, ou tout autre ministre légitime de l'Église qui est appelé à pratiquer l'exorcisme sur un possédé, sera aussi remarquable par sa piété, sa prudence, et l'intégrité de sa vie tout entière ; car il doit devoir, non à sa vertu propre, mais à celle dont Dieu l'arme, la fonction qu'il va remplir. Humble et charitable, il lui faut encore présenter toutes garanties d'âge mur ; il lui faut être vénérable, non seulement par le titre qu'il a, mais encore par l'austérité de ses mœurs.

« Par sa connaissance approfondie des textes sacrés et de tout ce qui touche à cette question des possédés, il sera mis en garde de lui-même contre les causes qui pourraient surprendre son jugement. Il ne doit pas, par exemple, croire très facilement que quelqu'un est obsédé ou possédé du démon, avant d'en avoir des preuves notables qui lui établissent le diagnostic différentiel entre le possédé et celui que les passions tristes ou une maladie quelconque travaillent.

« Les signes principaux, en effet, de l'action diabolique sont : Parler couramment une langue inconnue, ou bien comprendre quelqu'un qui la parle ; voir à distance et dévoiler des choses secrètes ; montrer des forces bien supérieures à celles que l'âge ou la condition permettent naturellement

de déployer. D'autres signes enfin, moins nets et moins caractéristiques, aideront encore le prêtre à s'assurer de la réalité de l'intervention diabolique.

« Puis, en présence du possédé, l'exorciste devra, après l'un ou l'autre de ses exorcismes, interroger fréquemment le malheureux, lui demander ce qu'il ressent en son âme et dans son corps, pour découvrir quelles sont les choses qui agissent le plus pour tourmenter le diable, afin d'insister précisément sur elles et les répéter le plus fréquemment.

« L'exorciste se mettra en garde contre les tromperies et les subtilités habituelles aux diables, pour le prendre en défaut. Quelques uns ont, en effet, l'habitude de répondre tout de travers et de ne se manifester qu'avec une extrême difficulté, afin que l'exorciste, à bout de patience et de forces, se désiste, ou qu'il prenne le change et ne croie plus à la possession du malheureux. Quelquefois, après s'être montrés, ils se cachent et paraissent avoir abandonné tout à fait le corps du possédé, de façon à ce que l'exorciste se méprenne encore et croie à leur expulsion définitive ; mais il ne doit cesser les exorcismes que lorsqu'il a un signe évident de leur départ et de la libération.

« Quelquefois les démons suscitent des obstacles pour empêcher le possédé d'être soumis aux exorcismes ; ou bien ils s'efforcent de persuader que son cas est naturel ou provient de quelque maladie naturelle. D'autres fois, au milieu même de l'exorcisme, ils endorment le possédé, ou lui donnent une vision par laquelle il se croit définitivement débarrassé d'eux.

« Certains démons font des maléfices ou les simulent, disent par lesquels d'entre eux ces maléfices sont faits et indiquent eux-mêmes comment il faut s'y prendre pour les vaincre et les expulser ; cela pour pousser à se servir et à employer des manœuvres cabalistiques et des superstitions. Enfin, les démons vont même quelquefois jusqu'à permettre au malheureux possédé de recevoir la Très Sainte Eucharistie et le laissent un temps absolument en repos, absolument comme s'il était délivré.

« Les ruses et les fraudes du diable pour tromper l'homme, sont, on le voit, innombrables. Pour ne pas en être dupe, l'exorciste doit donc être méfiant. En cette cause, il aura toujours présent à la mémoire que Notre-Seigneur a dit que les diables s'expulsent surtout par le jeûne et la prière,

ces deux moyens si puissants d'appeler et d'obtenir le secours divin ; aussi, pour les chasser, doit-il y avoir recours, à l'exemple des Pères de l'Église, personnellement et par les gens autour de lui.

« L'exorcisme peut avoir lieu soit en l'église, soit en tout autre lieu religieux et honnête, loin des regards de la multitude ; cependant, si le possédé est alité et dans l'impossibilité d'être transporté, ou bien si c'est un haut personnage ou encore pour tout autre motif honnête, l'exorcisme peut avoir lieu en une maison privée.

« Il faut prévenir le possédé, si l'état de son esprit et de son corps le lui permettent, de prier et de jeûner, de se confesser souvent et de s'unir à la communion du prêtre ; et, tandis que l'exorcisme a lieu, qu'il se recueille absolument, ne pense qu'à Dieu et lui demande le salut avec la plus vive humilité et la foi la plus complète ; enfin, lorsqu'il est le plus douloureusement et le plus violemment tourmenté par les démons, qu'il supporte patiemment ces épreuves et ne doute pas un instant de la bonté et du secours de Dieu.

« Qu'il tienne entre ses mains ou devant ses yeux le crucifix, et que des reliques saintes, si cela est possible, soient décemment, et en sûreté dans leurs enveloppes, placées, imposées, sur la téta ou la poitrine du possédé, en les surveillant avec attention, afin que ces objets sacrés ne soient traités qu'avec le plus grand respect et ne subissent aucune maladresse du possédé, ni surtout aucun outrage des démons. La Très Sainte Eucharistie ne doit jamais servir à ces usages, de peur de la moindre irrévérence.

« L'exorciste n'a pas à perdre son temps en bavardages ni en interrogatoires curieux, surtout au sujet des choses futures et cachées qui n'ont pas trait à son œuvre ; mais il ordonnera à l'esprit immonde de se taire, et de ne répondre que quand et à ce pourquoi on l'interroge. Qu'il se défie surtout, si le démon prétend être l'âme de quelque saint, d'un défunt, ou l'ange gardien du possédé.

« Les interrogatoires nécessaires doivent porter sur le nombre et le nom des diables assaillants, sur le temps depuis lequel et la façon dont ils sont entrés dans le corps du possédé et de la cause de leur entrée. L'exorciste empêchera toutes les autres réponses plaisantes, badines ou ineptes des démons ; il leur opposera le mépris absolu, et il préviendra les assistants,

très peu nombreux d'ailleurs, de n'en avoir cure, de ne pas interroger eux-mêmes le possédé, mais de passer leur temps à prier avec humilité, foi et ardeur.

« Les exorcismes seront faits et lus avec autorité et force, avec la plus grande confiance, la plus grande ferveur et humilité, et d'autant plus répétés et plus rapprochés, que l'exorciste verra les démons en être plus furieux et plus tourmentés ; et toutes les fois qu'il verra le possédé se contorsionner en une partie de son corps, ou s'y frapper, ou une tumeur y apparaître, il y fera le signe de la croix et l'arrosera d'eau bénite, qu'en tous cas il aura toujours à portée de sa main.

« L'exorciste remarquera aussi quelles sont les paroles qui humilient davantage les démons, celles qu'ils redoutent le plus de façon à les répéter le plus souvent ; et, quand il sera arrivé à la phrase comminatoire, qu'il la répète à satiété, de façon à constamment augmenter les tourments qu'ils endurent ; et, enfin, s'il les voit prêts à se sauver, qu'il persévère dans son exorcisme deux, trois, quatre heures et même davantage, sans repos ni trêve, jusqu'à ce que victoire s'ensuive.

« L'exorciste se gardera de faire prendre ni de conseiller au possédé aucune médecine ni aucun traitement.

« En exorcisant une femme, il aura soin d'être entouré de personnes honnêtes, qui maintiennent la possédée pendant que le démon s'y démène ; que ces personnes soient patientes, des parents (si possible) de la possédée ; précautions nécessaires, indispensables, pour que rien ne se dise ou ne se fasse qui soit ou puisse être, pour l'exorciste ou ceux qui l'entourent, une occasion de mauvaises pensées.

« Pour l'exorcisme, le prêtre se servira surtout des paroles sacrées, de préférence à ses propres phrases ou à celles qui lui auront été suggérées par d'autres ; et il ordonnera au démon de dire s'il est retenu dans ce corps à la suite de quelque opération magique ou par maléfice, et que, s'il est renfermé dans une substance que le possédé aurait avalée par mégarde, il la vomisse aussitôt ; de même, s'il est renfermé dans des objets extérieurs, qu'il les désigne, pour que ces objets soient immédiatement jetés au feu et brûlés.

« Le possédé sera prévenu de ne rien cacher de ce qu'il ressent, ni des tentations dont il est l'objet ; enfin, une fois délivré, il devra soigneusement se garder du péché, pour ne pas fournir au diable l'occasion de retourner en lui. »

Par ce rapide extrait du Rituel des Exorcismes, on voit que l'Église ne s'avance dans cette voie qu'avec une infinie précaution, et combien elle recommande cette même précaution à ses ministres ; on voit aussi avec quelle clarté, quelle netteté, ainsi qu'il est dans son génie propre, et comme elle le montre dans tous ses écrits de même qu'en tous ses actes, elle sait résumer substantiellement en peu de mots et condenser tous les cas qui se peuvent rencontrer concernant le sujet si complexe et si déroutant qui nous occupe.

Point n'est besoin de commenter ce texte ; tout y est prévu ; il renferme tout ce qu'un exorciste doit savoir dans l'accomplissement de ce ministère.

Mais, pour mieux montrer encore aux lecteurs cette méticuleuse prudence de l'Église, même dans ses affirmations, qu'il me permette de lui citer le passage suivant, d'un auteur dont personne ne contestera l'autorité, saint Alphonse de Liguori, dans sa *Théologie Morale*. Voici comment s'exprime le docte et saint écrivain, s'adressant aux confesseurs auxquels il donne des conseils :

« Quelques-uns, obsédés par les malins esprits, sont tourmentés par des spectres des plus effrayants ou par des douleurs corporelles. De ceux-là le traitement est indiqué ; il faut les convaincre de l'efficacité de la prière, de la patience et, par dessus tout, de la soumission à la volonté divine. Le conférencier ne doit pas penser que toutes les invasions et les infections diaboliques dont on se plaint à lui sont des fantasmagories et des infirmités corporelles, ou des chimères ; car il ne peut nier qu'il y a, même chez les chrétiens, des cas notoires de possession.

« L'Église, en effet, a institué contre ces cas des exorcismes, et le concile de Trente nous enseigne que ces exorcismes ont toujours été en usage ; donc, si les possédés n'existaient pas, l'ordre des exorcistes aurait été inutilement et à tort institué par elle et manquerait absolument à sa mission, qui est de conférer aux exorcistes autorité et pouvoir sur les catéchumènes et les énergumènes. Or, ceci ne peut raisonnablement pas se supposer,

puisque cet ordre est un des sept qui de tout temps ont fait partie de l'Église, ainsi que le même concile l'a déclaré.

« Au demeurant, il faut toujours se méfier de ces invasions du diable et les tenir pour possibles, au lieu de les nier et de les considérer comme des fictions, des imaginations ou des maladies, surtout quand il s'agit des femmes. »

Saint Alphonse de Liguori fait suivre ces lignes de prologue de tout un chapitre relatif à divers cas particuliers de possessions et d'obsessions.

Mais en voici assez à ce propos. Il était nécessaire de montrer que l'Église a toujours admis la possession, qu'elle la reconnaît, et qu'elle a des exorcistes ; il fallait, enfin, montrer aussi qu'elle sait unir la prudence la plus grande à la plus ferme décision.

Je n'oublie pas, en tout ceci, que le lecteur attend de moi, non des extraits des livres saints et des écrits des Pères de l'Église, mais des explications précises et claires sur l'évolution de la religion infernale et sur l'œuvre du démon de notre temps ; aussi, vais-je, serrant de près la question, le faire assister immédiatement à des scènes d'obsession et de possession accidentelle. Ce n'est que plus tard, il le sait, que je lui parlerai de la possession à l'état latent.

C'est au cours des récits qui vont suivre qu'il verra nettement se dessiner la différence entre l'hystérie et la possession, et qu'il comprendra que tels phénomènes, quelque merveilleux qu'ils paraissent, n'admettent pas l'intervention diabolique, alors que d'autres, à côté desquels il passe tous les jours, sans presque y faire attention, tant ils lui paraissent simples, sont au contraire au plus haut degré sataniques.

Nous allons en trouver immédiatement dans l'obsession, qui est, comme on sait, le premier stade, la porte d'entrée, pour ainsi dire, de la possession.

On peut, nous allons le voir, diviser l'obsession proprement dite en plusieurs catégories, dont les deux principales sont : l'obsession par l'idée seulement, et l'obsession par les faits et les actes. De même, nous distinguerons deux sortes d'obsédés : 1° les obsédés qui sont des personnes pieuses et que le diable assiège avec fureur par haine, pour leur faire du mal ; 2° les obsédés qui sont de vrais spirites, à qui le diable, dans un

moment de colère et de déception quelconque, cherche à jouer un vilain tour, ou bien encore ceux qui sont des gens sur la pente de l'abîme et que le démon obsède pour leur faire signer un pacte.

En résumé, obsession idéale et obsession persécutrice, telles sont les deux formes que je vais rapidement passer en revue.

L'obsession par l'idée d'abord :

Il me suffira de citer à cet égard les obsessions si nombreuses, à notre époque, relatives au VI^{e} commandement de Dieu.

Il y a là, pour le diable, une source inépuisable de tentations et d'obsessions, pour résister auxquelles il faut être essentiellement vertueux. Sans y insister, je dirai seulement que, dans cet ordre d'idées, le diable peut pousser à tout, depuis l'idée seule, la suggestion de la pensée, jusqu'à l'acte de l'animalité la plus grossière terminé quelquefois par le crime.

S'il m'était permis d'entrer dans des détails techniques médicaux, je pourrais ici montrer au lecteur que certains de ces crimes, classiques, si on peut s'exprimer ainsi, ne se justifient et ne s'expliquent ni par l'hystérie ni par la folie ; qu'ils ne ressortissent d'aucune hallucination, d'aucun besoin à assouvir, d'aucune aberration sexuelle ; mais qu'ils se développent tout à coup, au milieu du calme le plus parfait de l'acteur qui les commet et de l'endroit où ils se passent, inattendus, monstrueux, surhumains, et par cela même caractéristiques de leur marque de fabrique démoniaque.

Les vampires, notamment, sont des possédés, selon toute vraisemblance.

Il me suffit d'avoir effleuré ce sujet ; je ne veux pas y insister ; je demande même pardon au lecteur d'avoir attiré et retenu un instant son attention à cet égard.

À côté de cette obsession honteuse, il en faut placer une, très fréquente à notre époque ; c'est l'obsession anticatholique.

Elle commence par l'esprit de doute.

Quelques-uns, et des meilleurs catholiques, des pratiquants zélés quelquefois même, sont subitement saisis d'idées qui leur traversent le cerveau. Cela n'a que la rapidité d'un éclair, d'un vertige ; mais c'est, en tous cas, un *qui sait ?* Le diable a passé là par hasard ; et, pour se moquer

du fidèle, dans un but de malice qui peut paraître sans conséquence, il a laissé tomber un grain d'ivraie dans le champ du Bon-Pasteur.

Dès lors, le repos du chrétien est troublé ; il hésite, il chancelle, et il lui faut parfois faire appel à toute sa raison et à tout son bon sens pour se remettre de la chaude alarme. L'ivraie prend rarement, lorsque le champ est bien surveillé et fréquemment débroussaillé.

Nul n'est à l'abri de cette forme d'obsession, peut-être la plus dangereuse de toutes par son apparence inoffensive.

Quelquefois aussi, au hasard du semis, le grain d'ivraie tombe dans une flaque d'eau à la surface limpide, mais dont le fond est boueux, vaseux. Alors, sur ce terrain propice, la plante ne tardera pas à pousser, offrant au Maudit l'occasion d'une future moisson. Les racines ont ramifié drues et serrées dans la vase ; l'obsédé d'aujourd'hui sera le possédé de demain.

Il faut l'avouer encore, il y a à notre époque une vaste étendue de marécages : toute cette foule à laquelle maçons et luciférien hauts-gradés ont depuis longtemps déjà désappris Dieu et son Église ; chez ceux-là, le terrain est absolument préparé. L'obsession, chez eux, est caractéristique ; elle les pousse contre tout ce qui est chrétien. Cette forme est bien connue ; elle est celle de « ceux qui voient le jésuite partout », suivant l'expression familière. Mais l'homme qui voit le jésuite partout est sûrement un irréligieux fanatique, remarquez-le bien ; et l'objet vrai de sa haine, c'est Jésus-Christ et l'Église.

Chez ceux-là, l'obsession est à son apogée et confine à la possession ; ils forment cette tourbe de sectaires haineux, ennemis de tout ce qui est grand, noble, beau, bien, de tout ce qui vient de Dieu, et qui ne rêvent que l'égalité *par en bas* ; et nous savons ce que *en bas* veut dire.

Ceux-là sont perpétuellement obsédés par cette forme spéciale qu'on appelle l'anticléricalisme, qui consiste à persécuter des innocents, des faibles, des enfants et des femmes, et qui est tellement bête, tellement monstrueuse, qu'elle ne peut provenir que du Maudit.

Pourquoi, en effet, cet acharnement contre l'Église, et, notons-le bien, contre l'Église catholique seule ? Pourquoi cette fureur contre ceux qui n'ont qu'un tort : prier ? Et qui ne voit là, très nettement, dans cette forme

d’obsession spéciale, que personne ne confondra ni avec l’hystérie ni avec la monomanie, la griffe même, le souffle et l’inspiration de Satan ?

N’insistons pas. Énoncer le fait, c’est le prouver et l’expliquer jusqu’à la dernière évidence.

Mais ce sont là, pour ne citer que ces quelques manières, des obsessions que l’on pourrait appeler par suggestion d’idées diaboliques et dans lesquelles le Maudit ne s’est pas encore montré, ni découvert nettement. Nous savons qu’il est des obsessions d’espèces encore différentes : celles où les esprits malins jouent un rôle actif.

Le chapitre des Vocates Procédants nous en a fourni des exemples assez probants, pour que nous n’ayons pas à y revenir.

Je répéterai seulement que cette catégorie se divise en deux classes : ceux que le démon obsède pour les attirer à lui, et dans le but de remporter sur eux une victoire définitive ; ceux, au contraire, qu’il comprend bien qu’il n’aura jamais, mais qu’il se plaît seulement à tourmenter, — tels que le bienheureux curé d’Ars et d’autres encore, dont la liste serait trop longue à publier.

Vocates Procédants et bons chrétiens fidèles et vertueux, voilà donc deux classes distinctes d’obsédés, qui varient par les personnes, les effets et les résultats de l’obsession.

Il suffirait de rapporter tous les faits certains, reconnus, avérés, d’obsession diabolique, pour infliger bien facilement une défaite honteuse à ceux qui nient de parti pris cette première action du diable sur la créature de Dieu, ou qui n’y veulent voir qu’hallucination et vésanie ; et je ne sache pas que l’article 7 et l’expulsion des congrégations religieuses, résultats d’obsessions diaboliques chez ceux qui les ont décrétées et exécutées, soient des hallucinations ou des suites d’hallucinations, ni que l’hystérie ait joué chez Gambetta, Jules Ferry, Bismarck, le moindre rôle dans la perpétration de ces infamies.

Allons donc ! et l’évidence saute aux yeux.

Néanmoins, publier une pareille nomenclature de faits nous mènerait bien loin, et nous n’aboutirions au surplus qu’à des répétitions.

Un exemple seulement suffira pour démontrer, de façon à défier toute contestation, ce qu'est l'obsession persécutrice, bien qu'elle puisse se présenter sous des variétés innombrables. Cet exemple, pris en ce siècle, est celui du bienheureux curé d'Ars, cas qui est bien connu et que je me bornerai à résumer.

Jean-Baptiste-Marie Vianney, né à Dardilly, près de Lyon, le 8 mai 1796, de parents simples, charitables, pieux, édifia dès sa jeunesse tous ceux qui le connurent ; il gardait le troupeau de sa famille. Sa vocation sacerdotale fut découverte par l'abbé Charles Balley, un saint prêtre qui avait courageusement et glorieusement traversé les épreuves de la Révolution, et qui fut nommé curé d'Écully à la restauration du culte. Jean-Marie fit alors d'Écully à la Louvesc un pèlerinage à pied au tombeau de saint François Régis ; son but était de mettre sa vocation naissante sous la protection de ce saint.

Le 9 août 1815, Jean-Marie fut ordonné prêtre par Mgr Simon, évêque de Grenoble, un des prédécesseurs du vaillant antagoniste de la franc-maçonnerie actuelle, de celui qui a porté à la secte des coups si rudes qu'elle lui a voué sa haine la plus rigoureuse. (J'ai nommé Mgr Fava, dont les luttes énergiques contre les fils du diable ont provoqué l'admiration des honnêtes gens du monde entier, Mgr Fava qui a l'honneur d'être brûlé chaque année, régulièrement, en effigie, ainsi que quelques autres princes de l'Église : le Saint-Père, à la date du 20 avril ; Mgr Fava, à celle du 25 juillet. Mais j'aurai à revenir sur ce sujet plus spécialement.)

Jean-Marie Vianney fut donc nommé vicaire de l'abbé Balley, à Écully. L'abbé Balley meurt, et Jean-Marie devient curé à Ars, arrondissement de Trévoux, dans l'Ain. Dès qu'il a pris possession de sa cure, il établit et multiplie les bonnes œuvres dans sa paroisse : adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, association pour les communions fréquentes, prière du soir en public, confrérie du Saint-Rosaire, une providence ou asile d'orphelines qui fut le modèle de nombreux établissements du même genre et où passa tout le bien que lui avaient légué ses parents.

Les fruits de ces pratiques pieuses ne tardèrent pas à se montrer nombreux : plus de bals ni de cabarets dans le village, cela obtenu sans contrainte ; l'église était toujours pleine.

Jean-Marie entreprend alors de prêcher des missions dans la contrée. Son zèle est si grand et sa piété éclate tellement que tout le monde comprend que c'est un saint et vient se confesser à lui, même des hauts dignitaires de l'Église.

Alors, commence pour le bienheureux la période des actes de mortification et d'ascétisme. Il ne boit plus que de l'eau, porte constamment une chaîne de fer, s'administre les plus dures disciplines, et ne vit plus que pour Dieu, le salut des âmes et le soulagement de la misère des pauvres.

Il avait pour lui-même le plus profond mépris. Dans sa paillasse était une planche ; puis, trouvant cette couche encore trop sybarite, il finit par aller se coucher dans le pauvre grenier de son pauvre presbytère, sous le toit, auquel manquaient les tuiles, sans lit, avec une grosse pierre brute pour oreiller. Il est facile de comprendre qu'un chrétien aussi élevé dans la perfection était détesté par Satan de toutes les forces de sa haine infernale.

C'est dans son pauvre grenier, la nuit, que le diable allait le tourmenter, s'acharnant contre lui, jusqu'à le priver de sommeil, lui tirant les pieds, lui donnant de grands coups d'escabeau sur le corps. Jean-Marie avait donné un nom à son persécuteur ; il l'appelait « le grappin », et ce nom est un de ceux qui sont restés pour désigner le diable.



Le bienheureux curé d'Ars couchait dans son pauvre grenier, sans lit, sous le toit auquel manquaient des tuiles. Là, le diable venait le tourmenter, le privant de sommeil, l'attaquant avec violence, lui donnant de grands coups d'escabeau à lui briser le corps.

L'abbé Vianney souffrait ces assauts furieux du démon, ces violences, ces brutalités, et cela par mortification nouvelle, tandis qu'il aurait pu chasser « le grappin » par un signe de croix : il le fit pourtant, quand il était trop brisé de coups, mais uniquement pour montrer à l'esprit immonde que le Christ est son éternel vainqueur.

Il passa souvent plusieurs jours sans prendre de nourriture, et lorsqu'il mangeait, c'était du pain noir *déjà moisi* « qu'il achetait aux mendiants ». Jamais le foyer de sa cuisine ne vit le feu.

De telles macérations, jointes à des fatigues continuelles, avaient exténué son corps ; mais la vie intérieure transfigurait sa douce physionomie.

Pour les autres, il renouvela plusieurs fois le miracle de la multiplication des pains et celui des noces de Cana.

Dès 1825, on vint en pèlerinage à son église d'Ars : le père Lacordaire, Mgr Dupanloup, Mgr de Bonald, Mgr de Ségur notamment, vinrent le voir et se confessèrent à lui.

Il mourut en 1859, en odeur de sainteté ; et l'Église qui ne se trompe pas, elle, qui ne confond pas les choses naturelles les plus extraordinaires avec les merveilles du surnaturel, l'Église, par le ministère de son chef et pontife infaillible, s'empressa d'ouvrir la cause de béatification de Jean-Marie Vianney, dont la solution est prochaine.

Le pèlerinage d'Ars, que l'on ne saurait trop recommander au zèle des catholiques, offre à la France et au monde une démonstration continuelle du surnaturel ; car, tous les jours, des miracles y ont lieu, ainsi qu'en pourrait témoigner le vénéré successeur actuel de Jean-Marie, M. l'abbé Convert. Grâce au vénérable Vianney, Ars est aujourd'hui une citadelle de la foi chrétienne. Ars proclame, pour la confusion des incrédules, non-seulement que le diable n'est pas un vain fantôme créé par des imaginations en délire, ainsi qu'ose le prétendre la pseudo-science matérialiste ; mais Ars proclame encore, avec preuves éclatantes à l'appui, que le diable, existant bel et bien et se manifestant, est et sera toujours le vaincu dans sa révolte contre Dieu.

Les adeptes de la fausse science (car il n'est de *science vraie* que celle qui est éclairée par la foi) poussent l'audace jusqu'à traiter de cas de folie ou d'hystérie celui du bienheureux curé d'Ars et les autres semblables. À leur suite, les catholiques superficiels, ceux qui, par un sot orgueil, tiennent souvent pour non avenus les avis et les enseignements qui émanent de la chaire auguste de Pierre, les mauvais catholiques, pour dire le mot, n'osent pas accuser le curé d'Ars d'imposture ; mais ils affectent de ne voir en lui qu'un halluciné ; car, dans leur suffisance et leur présomption, ils n'ont même pas le respect des saints. De l'aveuglement volontaire des uns et des autres, Satan se réjouit, et un jour, — mais il sera pour eux trop tard, — ils constateront, dans les flammes éternelles, sa très réelle existence.

En attendant, pour que ma démonstration soit complète en ce qui concerne Jean-Marie Vianney, je considère comme essentiellement utile de reproduire ici quelques extraits des sermons si touchants que le curé d'Ars avait l'habitude d'adresser à ses paroissiens ; ces sermons sont de véritables chefs-d'œuvre de bon sens, de piété et de douceur angélique. Qu'on en juge :

« L'homme, disait le bienheureux, a été créé par amour : c'est pourquoi il est si porté à aimer. D'un autre côté, l'homme est bien grand, dans la création ; il en est le roi ; aussi, rien ne peut le contenter sur la terre. Il n'y a que lorsqu'il se tourne du côté de Dieu, qu'il est content… Tirez un poisson hors de l'eau, il ne vivra pas ; eh bien, voilà l'homme sans Dieu…

« … La terre est un pont pour passer l'eau, elle ne sert qu'à soutenir nos pieds… Notre langue ne devrait être employée qu'à prier, notre cœur qu'à aimer, nos yeux qu'à pleurer nos péchés…

« … Comprendre que nous soyons l'ouvrage d'un Dieu, c'est facile ; mais que le crucifiement d'un Dieu soit notre ouvrage, voilà qui est incompréhensible… L'enfer prend sa source dans la bonté de Dieu. Les damnés diront : « Oh ! si du moins Dieu ne nous avait pas tant aimés, nous souffririons moins ! l'enfer serait supportable ! Mais avoir été tant aimés et être restés indignes de cet amour, ne pas l'avoir compris, ne pas l'avoir reconnu, quelle douleur ! »

« … Comme une belle colombe blanche, qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, l'Esprit-Saint sort de l'océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume de l'amour… Le Saint-Esprit repose sur une âme pure, comme sur un lit de roses… Il sort d'une âme où réside le Saint-Esprit une bonne odeur comme celle de la vigne, lorsqu'elle est en fleur… Quand on a conservé son innocence, on se sent porté en haut par l'amour, comme un oiseau est porté par ses ailes…

« … Une fois, j'allais voir un malade. C'était au printemps ; les buissons étaient remplis de petits oiseaux qui se tourmentaient la tête à chanter. Je prenais plaisir à les écouter, et je me disais : « Pauvres petits oiseaux, vous ne savez pas ce que vous dites ! Comme c'est dommage ! Vous chantez les louanges de Dieu… »

Et voilà l'homme aux pensées si bonnes et si douces, voilà le saint dont les matérialistes incrédules, et les mauvais chrétiens, stupides dans leur aveuglement, ont osé dire que c'était un hystérique ou un fou !

Nous venons de voir un cas bien caractéristique d'*obsession persécutrice.* Mais, ainsi que je l'ai dit, en dehors des personnes pieuses que le diable assiège avec fureur par haine, pour leur faire du mal, il y a d'autres obsédés, des esprits faibles, par exemple, à qui les démons se manifestent plus ou moins fréquemment, cherchant à les capter, soit en leur rendant certains services en échange de leur âme, soit en exerçant sur eux un empire réel, basé sur la terreur qu'ils leur inspirent et dont ces malheureux égarés ne savent pas secouer le joug.

Ces deux catégories d'obsédés existent dans les Vocates Procédants, gens sur la pente de l'abîme et qui finissent par y rouler en devenant Vocates Élus. Quant aux palladistes « parfaits initiés », c'est-à-dire frères Hiérarques et Mages Élus et sœurs Maîtresses Templières, ils sont tous des obsédés, cela est indiscutable, et même beaucoup d'entre eux sont vraiment des possédés dans toute l'acception du terme, soit par intermittence, soit (le très petit nombre) à l'état latent.

La séance secrète du *Lotus Saint-Frédéric* nous a montré que les esprits infernaux ne se bornent pas, vis-à-vis de ceux qui les évoquent sciemment, à leur donner des spectacles prestigieux, dépourvus de toute supercherie et appartenant bel et bien à l'ordre des choses surnaturelles, mais encore qu'ils se fâchent contre leurs fidèles quelquefois, les malmènent durement, les battent comme le négrier rosse ses esclaves ; il est vrai que ces fanatiques aveugles attribuent aux esprits du feu les services rendus, et les coups, aux maleachs.

Avec le diable, incohérent et capricieux comme le mal dont il est le principe, on ne sait jamais exactement à quoi s'attendre. Il lui arrive même, — je me hâte de dire que les cas de ce genre sont exceptionnels, — d'obséder, parmi les fidèles de sa contre-Église, telle créature, en lui accordant une sorte de privilège incompréhensible, dont les parfaits initiés eux-mêmes, et les plus familiers avec les démons, ne peuvent s'expliquer le motif. Cette palladiste privilégiée n'éprouvera aucune mésaventure dans les

triangles ; Lucifer ou l'un de ses sous-ordres de haute importance la couvre d'une protection étrange, au point de châtier ceux des autres occultistes qui se permettraient contre cette préférée la moindre méchanceté, ou qui noueraient, pour lui nuire dans la secte, une de ces malveillantes intrigues de coterie, si nombreuses, si habituelles au sein des sociétés secrètes.

À cet égard, le fait, tout contemporain, de Diana Vaughan (de Louisville), fait universellement connu dans le monde des spirites luciférien, est surprenant au plus haut degré, dépasse tout ce qu'on peut imaginer comme bizarrerie du surnaturel diabolique ; et je ne sais rien d'aussi singulier que la situation de cette jeune femme carrément protégée contre les sectaires eux-mêmes par un démon de la hiérarchie supérieure.

Diana Vaughan serait-elle une possédée à l'état latent ? me demandera-t-on. — Pas le moins du monde. Jamais l'esprit malin, qui lui accorde cette préférence dont tous les palladistes sont déroutés, n'a pénétré en elle.

Est-ce une pauvre fille jetée là par accident, n'osant essayer de s'arracher à l'abîme et se contentant peut-être d'invoquer le vrai Dieu en elle-même ? et alors, ces aveugles, qui attribuent aux anges du ciel les coups dont ils sont parfois gratifiés par les esprits infernaux, n'attribueraient-ils pas, en proie à une erreur semblable, cette protection exceptionnelle à Lucifer ou à l'un de ses subalternes, tandis qu'en vertu d'une grâce divine cette sauvegarde inespérée serait le fait de la Providence, toujours mystérieuse dans ses desseins ? — Non, répondrai-je encore. L'étrange privilégiée de Louisville, née en dehors de la religion catholique, ayant vécu dès son plus jeune âge dans un milieu foncièrement hostile au catholicisme, le considérant elle-même comme l'adversaire qu'il s'agit d'abattre, ne croyant à aucun de nos dogmes sacrés, n'a certainement (tel est du moins mon avis) pas le moindre titre à la faveur de Dieu. Sa doctrine est celle du gnosticisme pur ; c'est à Lucifer Dieu-Bon qu'elle croit, exactement comme tout palladiste parfait initié ; en outre, elle n'est pas d'un caractère faible, mais elle possède, au contraire, une étonnante somme d'énergie dont elle a donné bien des preuves et qui lui a valu l'inimitié profonde de Sophie Walder ; car, entre ces deux femmes, il y a une rivalité sourde. Je ne dirai pas que c'est une haine réciproque ; Diana n'est pas haineuse ; mais elles sont, par rapport l'une à l'autre, comme l'eau et le feu, comme le chien et le chat. Enfin, il suffit de connaître l'histoire de M^{lle} Vaughan pour se rendre

compte que, dans son fait, c'est-à-dire dans le surnaturel qui se produit à son propos, c'est absolument et uniquement l'action démoniaque qui se manifeste.

Cette histoire, qui ne date pas du moyen-âge, qui est d'hier, d'aujourd'hui, je vais la raconter en quelques pages ; et, comme elle me paraît devoir être classée dans ce chapitre spécial à l'obsession, je qualifierai le fait extraordinaire de Diana Vaughan : *cas exceptionnel d'obsession protectrice*.

En même temps, il me servira à donner un exemple de cette demi-indépendance dont jouissent quelques sœurs maçonnes. Si invraisemblable que cela puisse paraître, il y a, en effet, des maçonnes pour qui la règle générale est levée dans certains cas, qui ne passent pas par toutes les formalités rituelles ; jugées nécessaires, indispensables à la secte, pour une raison quelconque, elles sont affranchies de telle ou telle obligation ; car on ne veut pas, en les choquant, se priver de leur influence soit extérieure soit intérieure.

Ainsi, dans la Maçonnerie ordinaire, et pour ne parler que de notre pays, la sœur Juliette Lamber (M^{me} Edmond Adam) serait exclusivement, si j'en crois ce qui m'a été affirmé, une maçonne politique. Pour être initiée, elle l'est bien ; car elle est inscrite à l'annexe de la loge *la Clémente Amitié*, de Paris, et elle a longtemps tenu la place la plus marquante dans les hauts conseils du Grand Orient de France. Très intelligente, très active, d'une merveilleuse adresse à se créer des relations dans le monde parlementaire républicain, elle a, fort habilement, joué le rôle d'Égérie auprès de plusieurs de nos hommes d'État. Aussi, les frères qui sont dans le secret de l'existence des loges androgynes se sont bien gardés de la heurter jamais en quoi que ce fût. Admirée de tous, adulée, elle a été la reine de leurs réunions, où elle tenait le sceptre de la grâce et de l'esprit. Il est malheureux que Juliette Lamber, qui est loin certes d'être la première venue, ait mis ses belles qualités intellectuelles au service d'une société dont le programme est la ruine de l'Église. Je n'écrirai pas ici l'histoire maçonnique de M^{me} Adam, par la raison que son œuvre, même dans les ateliers d'Adoption, a été essentiellement politique, et que la question politique est la partie la plus accessoire de mon ouvrage. Du reste, depuis quatre ans environ, la sœur Juliette Lamber, sans être complètement démissionnaire, si ce n'est de ses

fonctions, a cessé toute activité au Grand Orient ; toujours de cœur avec ses frères maçons, il semble établi qu'elle ne fréquente plus leurs loges ; en tout cas, elle n'y paraît plus et a été officiellement remplacée.

J'ai cité cette maçonne de haute marque, uniquement comme exemple de la sorte d'indépendance à laquelle je viens de faire allusion et que nous allons retrouver, plus intense, à un autre point de vue, et plus surprenante encore, chez Diana Vaughan. L'indépendance au sein même du Palladium, c'est-à-dire dans les triangles de la maçonnerie absolument luciférienne, voilà ce qui confond l'imagination ; et pourtant, cela est. Mais aussi, comme cela trahit bien et constate le caprice désordonné, l'incohérence de l'esprit des ténèbres : l'indépendance d'une sœur maçonne, sous la protection directe du diable !…

En somme, Diana Vaughan est une physionomie des plus originales, au milieu de l'occultisme contemporain. Mi-française, mi-américaine, elle est parisienne de naissance, voyage beaucoup, comme toutes les inspectrices générales de la haute maçonnerie, vient souvent dans notre capitale, et réside aux États-Unis, en domicile attitré. Elle a pour père un yankee protestant, du Kentucky, et pour mère, une française également protestante, originaire des Cévennes. Elle a un an de moins que M^{lle} Walder, son ennemie personnelle.

Ce père et cette mère détestaient cordialement le catholicisme, et l'éducation de la jeune fille s'est, comme on le comprend sans peine, ressentie de cette animosité farouche. Si je suis bien renseigné, Diana était dans sa quatorzième année, lorsque sa mère mourut au Kentucky, où le F∴ Vaughan, possesseur d'importantes propriétés rurales, se livrait alors en grand à l'élevage du bétail ; la proximité du grand marché de Louisville lui offrait un débouché fort productif.

Vaughan s'affilia au Palladisme, peu après la création de ce rite souverain par Albert Pike. Il fut au nombre des fondateurs du triangle de Louisville, les *Onze-Sept*. Il présida lui-même à l'initiation de sa fille, comme Apprentie, en tenue ordinaire d'Adoption, en mars 1883. Un peu plus d'un an après, Diana avait reçu les grades de Compagnonne et de Maîtresse ; elle

avait donc vingt ans, à l'époque où elle fut désignée pour franchir le seuil des triangles.

Dans l'intervalle, c'est-à-dire entre la première et la troisième initiations, et, si mes notes sont exactes, au jour anniversaire de la naissance de la jeune fille, un des démons de la hiérarchie supérieure, très en honneur chez les réthéurgistes optimates, apparut inopinément dans une réunion des *Onze-Sept*, et se livra à leur égard à une de ces mystifications extravagantes dont les sires de l'enfer sont coutumiers, et que leurs fidèles acceptent avec une crédulité stupéfiante, eux qui se moquent de la foi des catholiques, la traitant de ridicule superstition. Oui, vraiment, lorsqu'on songe aux absurdités que le diable débite à ses suppôts, et quand on réfléchit que ceux-ci, d'autre part, osent plaisanter les enseignements de l'Église, si évidemment frappés du sceau de la vérité divine et de la plus sublime raison, on se demande si ces pauvres égarés ne sont pas des fous. Hélas ! il n'en est rien ; ils ne sont nullement insensés, au sens médical du mot ; ils sont des aveugles volontaires, et, par conséquent, de grands coupables dans leur apparente folie, qui n'est qu'irréligion fanatique, impiété poussée aux extrêmes limites de la haine de Dieu.

Donc, ce jour-là, 28 février 1884, tandis que Hiérarques, Mages Élus et Maîtresses Templières de Louisville étaient réunis en séance de cabale théurgiste au grand triangle *les Onze-Sept*, tandis que, pour n'en pas perdre l'habitude, ils faisaient leur prière à l'inévitable Baphomet, tout à coup la voûte du temple s'entr'ouvrit et donna passage à un génie du feu, lequel n'était autre qu'Asmodée.

L'apparition descendit avec une lenteur mesurée, et s'arrêta enfin, demeurant suspendue dans l'espace, à une légère distance du sol. Asmodée brandissait de la main droite un sabre de forme fantastique, et de la gauche tenait un objet étrange, dont la nature était difficile à reconnaître au premier coup d'œil ; on eût dit l'appendice caudal d'un fauve de forte taille.

Asmodée, s'adressant gravement à l'assistance, lui fit un récit impossible. À son dire, une terrible bataille venait d'avoir lieu, quelques instants auparavant, entre les légions de Lucifer et celles d'Adonaï ; on s'était battu avec un acharnement réciproque, et la victoire n'était demeurée acquise à aucune des deux armées, qui s'étaient retirées l'une et l'autre après avoir échangé des millions d'estocades. Dans la lutte, l'esprit

luciférien Nysrock, « daimon du second ordre », avait perdu sa casserole ; mais, par contre, lui, Asmodée, en cherchant à atteindre l'esprit adonaïte Marc, avait tranché la queue du lion qui sert de monture à ce maleach ; et c'est pourquoi il apportait, ajouta-t-il, ce glorieux trophée au triangle de Louisville, pour lequel il avait une prédilection toute particulière.

— De ce jour, dit Asmodée en concluant, ce temple me sera spécialement consacré. Cette dépouille de l'ennemi est le gage de mon amitié envers les *Onze-Sept*. Conservez précieusement cette queue du lion adonaïte. Afin qu'elle ne puisse jamais aller rejoindre le corps dont je l'ai séparée, j'ai placé en elle Bengabo, un de mes légionnaires. Il demeurera ici dans l'immobilité, jusqu'au jour où j'aurai à intervenir pour marquer ma faveur toute-puissante à une vestale que je vous destine.



Asmodée brandissait de la main droite un sabre de forme fantastique, et de la gauche tenait un objet étrange, dont la nature était difficile à reconnaître au premier coup d'œil ; on eût dit l'appendice caudal d'un fauve de forte taille.

Après quoi, majestueux et solennel, Asmodée déposa, sur l'autel, aux pieds du Baphomet, l'objet qu'il venait d'apporter ; puis, il disparut.

Frères et sœurs du grand triangle *les Onze-Sept* s'approchèrent les uns après les autres, mus par la curiosité, tâtant d'abord avec méfiance le singulier cadeau de l'esprit du feu, puis s'enhardissant. C'était, en réalité, une énorme queue de lion ; mais elle n'avait pas la rigidité cadavérique ; quoique inerte, elle était flexible. En outre, elle avait un poids qui n'était aucunement en rapport avec son volume ; elle pesait plus de deux cents livres, et il fallut se mettre à trois personnes pour la transporter au sacrarium du temple.

On fabriqua, afin de conserver dignement le cadeau diabolique, un écrin splendide et colossal ; depuis lors, l'objet bizarre, qui ne s'est jamais desséché et qui paraît, aujourd'hui comme en 1884, d'excision récente, est devenu légendaire chez les palladistes.

En 1884, je n'étais pas à Louisville. Par conséquent, je n'ai point assisté à la séance où Asmodée fit don aux *Onze-Sept* de ce prétendu trophée. Je ne parle ici qu'en témoin auriculaire ; je rapporte tout uniment ce qui m'a été affirmé par des personnes déclarant l'authenticité de cette apparition et de ses conséquences. Ces faits m'ont été certifiés par les frères Kolb-Gérard, James Gordon, Nathan Pixly, et par la sœur Ellen Gerbel, amie intime de Diana Vaughan. Je n'ai eu l'occasion de voir que deux fois seulement la sœur Diana : à New-York, où elle est actuellement grande-maîtresse d'honneur ad vitam du grand triangle *Phébé-la-Rose*, et à Paris, où elle vient assez fréquemment et toujours volontiers.

Lui ayant demandé la confirmation de ce qui m'avait été allégué, elle me répondit :

— À l'époque où Asmodée se manifesta pour la première fois à Louisville, je n'étais pas encore affiliée au Palladisme. Donc, sur ce fait, je

ne sais rien que ce qui m'a été dit par nos frères et sœurs, présents à la séance…

Puis, brusquement, elle changea le cours de la conversation, et ne me fournit aucun renseignement sur les autres faits qu'il me reste à relater et que j'ai sus par ailleurs.

Après ces premières explications, il est peut-être utile de faire ressortir combien le conte bleu raconté par le sous-lieutenant de Lucifer est grotesque et ne tient pas debout. Je ne suis pas grand expert en théologie, je connais mon Évangile comme un simple et humble catholique, laissant à de plus savants et de plus autorisés que moi le soin de controverser sur les questions douteuses ; mais, à moins de me tromper fort, il me semble, il m'a toujours semblé qu'il n'existe pas de lion de saint Marc, que ce lion est un animal purement symbolique, un attribut de l'évangéliste, à lui donné parce que ce disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ commence son récit en exposant la prédication de saint Jean-Baptiste dans le désert. Asmodée s'est donc effrontément moqué des *Onze-Sept* ; il leur a fait cadeau d'une queue de lion quelconque, et ceux qui ajoutent foi aux mensonges, le plus souvent stupides, des esprits infernaux, ont une fière dose de crédulité superstitieuse, on le recon naîtra, et devraient bien, ne fût-ce que par pudeur, se garder de critiquer la foi catholique.

Et voilà, dirai-je encore, voilà les gens qui rient des vénérables reliques des saints, dans notre religion ! Ils sont, dans le monde, plus d'un million de palladistes, à qui l'on a raconté que le triangle de Louisville a eu d'abord et qu'un des triangles de New-York possède aujourd'hui en dépôt la queue du lion de saint Marc, conquise dans une bataille entre les anges et les démons ; et ils sont, oui, plus d'un million, hommes et femmes, qui croient une pareille ineptie !

Mais arrivons à des choses plus sérieuses. La queue du lion de Louisville n'a rien de surnaturel par elle-même ; néanmoins, un diable peut parfaitement y avoir élu son domicile, et alors des manifestations infernales peuvent se produire, et elles se produisent en effet assez souvent, au commandement de la sœur Diana Vaughan, la protégée d'Asmodée.

C'est en octobre 1884 que Diana passa de la loge au triangle, c'est-à-dire au Palladium, où le premier grade féminin (Élue Palladique) lui fut conféré.

Peu de semaines après, son père mourait, enlevé rapidement par une pneumonie aiguë. À son lit de mort, le frère Vaughan, qui avait dirigé sa fille dans la voie diabolique, mais qui ne voulait pas cependant qu'elle fût soumise à certaines obligations, obtint de ses collègues que, lorsque Diana se présenterait à l'initiation de Maîtresse Templière, elle serait dispensée de l'épreuve du Pastos. Cette promesse faite au père agonisant fut ratifiée par un vote des *Onze-Sept*, et le vote fut confirmé par un bref du suprême grand-maître et souverain pontife dogmatique Albert Pike.

L'année suivante, au commencement de mars, Diana arrivait en France ; majeure, elle avait à régler, m'a-t-on dit, quelque affaire d'intérêt, de la succession de sa mère, héritage dont son père avait en l'administration.

Elle profita de la circonstance pour voir Sophia, qui, elle-même, habitait alors Paris, où Philéas Walder l'avait conduite et l'avait établie grande-maîtresse du triangle *Saint-Jacques*, dès la fondation même de cet atelier (1884). Le grand-maître du triangle *Saint-Jacques* n'était autre que le fameux Bordone.

Sophia, insinuante, réussit à décider M^{lle} Vaughan à se faire inscrire à l'atelier qu'elle présidait et à y recevoir la parfaite lumière palladique, c'est-à-dire le grade de Maîtresse Templière.

L'initiation avait été fixée au 25 mars. Ce n'est pas sans intention que Sophie Walder avait choisi cette date : pour les catholiques, le 25 mars est la fête de l'Annonciation, jour béni entre tous dans l'Église ; car c'est celui où la sainte Vierge Marie apprit, de la bouche de l'archange Gabriel, qu'elle avait été prédestinée du ciel pour être la mère du Fils de Dieu, s'incarnent pour la rédemption du monde.

Sophie avait en une idée bien digne d'elle : elle avait résolu de célébrer le glorieux et touchant anniversaire du divin mystère chrétien par une orgie de sacrilèges ; puisque le Christ avait été conçu du Saint-Esprit ce jour-là, il fallait le meurtrir, « le tuer palladiquement », selon son expression favorite.

Diana Vaughan arrive. Vu la dispense d'une des deux épreuves importantes, le cérémonial ordinaire de la réception est abrégé. Du reste, aucun des assistants n'ignore que la jeune fille sait à quoi s'en tenir sur la doctrine occulte de la divinité double, qu'elle considère Adonaï comme le principe du mal, et Lucifer comme le vrai Dieu-Bon. Pourquoi perdre du

temps à des formalités inutiles et à des allocutions superflues ? Un court interrogatoire de la récipiendaire ; à l'unanimité, l'assemblée est satisfaite de ses réponses. Le catéchisme de Maîtresse Templière est récité à deux voix devant elle ; elle écoute attentivement et semble approuver de la tête. Frères et sœurs se mettent à genoux devant l'autel du Palladium et la grande maîtresse prononce d'une voix retentissante l'oraison célèbre : « Viens, Lucifer, viens ! ô le calomnié des prêtres et des rois ! » Diane écoute encore, puis regarde, non sans surprise à présent, tous les assistants qui, un poignard à la main, le lèvent avec fureur dans la direction du plafond, en criant : *Nekam Adonaï ! nekam !*

Que se passe-t-il alors dans la cervelle de la sœur Vaughan ? Elle réfléchit, et ses regards étonnés passent en revue l'assemblée.

Cependant, on lui remet la formule du serment : « À toi, Lucifer, je jure amour, respect, fidélité. » Elle la lit et relit, approchant le papier d'un flambeau. Elle ne veut donc agir qu'en parfaite connaissance de cause. Enfin, d'une voix qui ne tremble pas, d'une voix forte, elle prête le serment, sans sauter une ligne de la formule.

Tous les palladistes sont dans la jubilation.

On apporte une hostie consacrée ; Sophia la jette dans le calice qui sert aux profanations du triangle *Saint-Jacques*. Elle crache sur la divine Eucharistie et invite la récipiendaire à l'imiter.

Diana la regarde froidement et dit, avec autant de simplicité que de décision énergique :

— Non.

Stupéfaction générale.

— Mais, riposte Sophie Walder, c'est là une formalité obligatoire. Nous ne pouvons te recevoir et consacrer Maîtresse Templière que si tu craches sur cet objet de la vénération des adonaïtes. Et il te faudra percer une autre hostie avec un poignard qu'on va te remettre.

La jeune fille secoue la tête négativement, d'un air décidé.

— Je ne ferai pas cela, déclare-t-elle. Je n'ai jamais cru à la présence d'Adonaï dans ce pain mystique. Mon père m'a toujours dit que, sur la question de l'eucharistie, les catholiques étaient dans une erreur complète,

et que la communion n'était qu'un symbole. Dès que j'ai eu l'âge de raison, il m'a expliqué que Lucifer était méconnu, calomnié, qu'il est souverainement bon, et qu'Adonaï, le dieu des catholiques, est méchant, cruel, qu'il accable l'humanité de fléaux, qu'il a autrefois, dans un jour de rage, noyé tous les hommes, sauf une seule famille. Voilà pourquoi je méprise Adonaï et pourquoi je suis heureuse de me vouer à Lucifer. Mais je crois indigne de mon dieu d'outrager follement un morceau de pain, de le poignarder. Me comporter de la sorte serait commettre une insanité, et je ne suis point folle. Si c'est une épreuve que vous avez imaginée pour sonder le fond de mon cœur, eh bien, vous connaissez maintenant ma pensée. Je me refuse formellement à me livrer à un acte d'aberration.

Sophie Walder comprit qu'elle n'obtiendrait rien de Diana. Un éclair de colère passa dans ses yeux, et, lançant avec fureur l'hostie dans un brasier, sans attendre la fin de la séance, elle annonça que la réception de la sœur Vaughan comme Maîtresse Templière était ajournée.

Toute l'assemblée s'écarta autour de Diana ; elle, calme, souriant de pitié, haussant même les épaules, sortit.

Il faut croire que jamais un incident semblable ne s'était produit dans le Palladisme ; car, sitôt qu'il fut connu dans les grands triangles, il y causa une émotion indescriptible.

Le lendemain de cette réception manquée, les dignitaires du triangle *Saint-Jacques* se constituèrent en comité secret pour examiner le cas et juger quel parti ils devaient prendre à l'égard de Diana Vaughan.

La situation était fort embarrassante. L'opinion unanime des membres du comité tendait à l'ajournement indéfini sur le fait de la réception au grade de Maîtresse Templière, cela va sans dire ; mais frères et sœurs étaient d'avis d'aller plus loin, et, sur le point de la radiation complète de Diana, proposée et votée en principe à l'unanimité, ils se trouvaient arrêtés par les règlements.

En effet, d'après la constitution palladique, un frère ou une sœur peut recevoir un grade supérieur dans un triangle autre que celui où il a eu la première initiation (il suffit pour cela de s'inscrire complémentairement au triangle qui consent à vous conférer le grade supérieur, et de payer un droit spécial), mais, d'autre part, si à la suite des épreuves le triangle dont on a

sollicité le grade supérieur refuse de le conférer, celui-ci ne peut qu'ajourner indéfiniment le ou la récipiendaire, et n'a pas le droit de radiation complète, c'est-à-dire de privation des grades inférieurs qu'il n'a point conférés. Seul, le triangle qui a donné la première initiation palladique peut radier son membre qu'on lui signale comme devenu indigne ou dangereux ; et du moment qu'un adepte se voit retirer son titre de Kadosch du Palladium, si c'est un frère, ou d'Élue Palladique, si c'est une Sœur, il va de soi que tous les titres reçus postérieurement au premier tombent d'eux-mêmes et que l'adepte est définitivement et complètement déchu de l'ordre. Autre stipulation réglementaire : l'atelier palladique, qui a commencé une initiation à un grade quelconque et qui l'a interrompue, peut seul, s'il y a lieu, c'est-à-dire si le récipiendaire est reconnu enfin acceptable, reprendre le cérémonial et donner la consécration d'abord refusée.

Le triangle *Saint-Jacques*, de Paris, pouvait donc empêcher Diana Vaughan de devenir jamais Maîtresse Templière ; mais il n'avait aucun pouvoir pour la radier totalement du Palladium. Il restait uniquement à Sophia Walder et à Bordone le droit de solliciter l'adoption de cette mesure auprès du triangle les *Onze-Sept*, de Louisville, en lui adressant un réquisitoire motivé.

Le rapport contre Diana fut donc rédigé et signé. Bordone estimait que demander la radiation complète n'était pas suffisant : à son avis, la sœur Vaughan en savait beaucoup trop, et elle était devenue non seulement indigne, mais encore et surtout dangereuse ; il fallait la supprimer, la faire disparaître. La majorité, cependant, ne se rallia pas à sa proposition ; on pensa que, si l'on réclamait aux *Onze-Sept* de mettre en mouvement les ultionnistes, on n'obtiendrait rien, pas même la radiation simple ; car on savait que Diana était aimée des palladistes de Louisville, et que des mesures de rigueur extrême ne seraient pas prises contre la fille du principal fondateur du triangle.

Tout cela avait été discuté et réglé en quarante-huit heures à Paris ; le rapport était prêt à partir le 27 mars. Mais Diana avait eu vent de ce qui se machinait contre elle. Toujours prompte dans ses résolutions, elle prit le prochain paquebot transatlantique, si bien qu'elle arriva à New-York et de là à Louisville en même temps que le réquisitoire du triangle *Saint-Jacques*.

Une séance spéciale des *Onze-Sept* fut immédiatement consacrée à cette grave affaire.

Diana comparut, et le grand-maître Pixly l'invita à présenter sa justification. Elle se borna à développer, mais avec éloquence, sa théorie de l'inutilité des profanations. « Je suis une luciférienne vraie, conclut-elle, une luciférienne de cœur et de raison », et, montrant le Baphomet : « Les adonaïtes prétendent que le symbole de notre Dieu est un vain simulacre, et pourtant, si une de ces représentations de la divinité naturelle tombait entre leurs mains, ils la mettraient en pièces avec fureur ; laissons donc les folies aux adonaïtes, et ne les imitons pas. Propageons la vérité par une action lente, douce et sûre ; tirons peu à peu les profanes de l'ornière de l'erreur ; c'est ainsi que nous établirons progressivement le culte du Dieu-Bon sur tout le globe, c'est ainsi que nous amènerons les peuples à nous. Mais pas de violences absurdes ! pas d'insanités chez nous qui prêchons la logique et le bon sens ! »

Les opinions étaient partagées. Quelques adeptes combattirent la manière de voir de Diana : puisqu'elle n'acceptait pas toutes les pratiques liturgiques du Palladisme, on était bien forcé de la radier, quoique à regret et en lui gardant amitié dans les relations profanes.

Diane répliqua. Elle ne l'entendait pas ainsi : non seulement elle voulait rester palladiste, mais elle réclamait même sa proclamation comme Maîtresse Templière, ayant prêté, disait-elle, le serment et n'en rétractant pas un mot.

Le grand-maître allait mettre la radiation aux voix.

Soudain, — c'est du moins ce qu'on raconte à Louisville, — on entendit un bruit bizarre dans l'écrin ; on eût dit que l'objet offert par Asmodée l'année précédente s'agitait, à briser les parois du coffre.

On ouvrit l'écrin ; la queue du prétendu lion de saint Marc s'élança hors de la boîte, et, légère comme un fouet, cingla vigoureusement tous ceux qui avaient parlé contre Diana. Il n'y avait pas à en douter : le talisman prenait parti pour elle.

En présence d'une telle manifestation, personne n'ose voter l'expulsion de la sœur indépendante. Elle fut maintenue adepte.

Là-dessus, le vote étant acquis, le grand-maître réclama quelques explications à la queue de lion protectrice. On la plaça sur une table, et on interrogea l'objet diabolique.

— Est-ce toi, Bengabo, qui es présent ?

La queue de lion frappa deux coups sur le bois de la table, ce qui veut dire « non ».

— Est-ce toi, Asmodée ?

Un coup sec répondit « oui ».

Puis, l'appendice léonin se projeta de lui-même à travers l'espace, vint s'enrouler moelleusement autour du cou de Diana ; le flot caudal se transforma en une petite tête de diable, et cette tête, ouvrant la bouche, dit :

— Moi, Asmodée, commandant à quatorze légions d'esprits du feu, je déclare que je protège et protégerai toujours ma bien-aimée Diana envers et contre tous. Quand on voudra me consulter, il faudra qu'elle soit présente, et je ne répondrai qu'à son interpellation.

On ajoute qu'Asmodée dit encore, retournant sa tête vers celle de la sœur Vaughan :

— Diana, je t'obéirai en toutes choses, mais à une condition expresse : c'est que tu ne te marieras jamais. Du reste, si tu ne te conformais pas à mon désir sur ce point, qui est la seule loi que je t'impose, j'étranglerais quiconque deviendrait ton époux.

Après quoi, le flot reparut à la place de la petite tête de diable ; la queue de lion, bondissant de nouveau et sillonnant l'air, réintégra son écrin, pour y redevenir inerte. Bengabo, gardien du talisman, y avait succédé à Asmodée, appelé ailleurs par son œuvre infernale.

Ce n'est pas tout. Le jour même où la discussion sur la radiation de Diana eut lieu à Louisville, un autre fait merveilleux se produisit à Paris, au sein du triangle *Saint-Jacques*, qui tenait aussi séance de comité : tout à coup, Bordone, l'auteur de la motion relative à la mise en œuvre des ultionnistes, poussa un horrible cri de douleur, et sa tête se retourna subitement à l'envers, le visage fixé désormais du côté du dos.



Tout à coup, Bordone, l'auteur de la motion relative à la mise en œuvre des ultionnistes, poussa un horrible cri de douleur, et sa tête se retourna subitement à l'envers, le visage fixé désormais du côté du dos.

On s'imagine facilement la surprise causée par ce coup de théâtre. D'abord, le phénomène, étant de nature on ne peut plus désagréable pour un palladiste zélé, fut attribué à un maleach. Sophie Walder évoqua aussitôt un de ses esprits familiers, afin de connaître la cause de cette mésaventure, et, au surplus, dans le but de réparer le mal.

L'esprit déclara que l'artisan du méfait était Asmodée, protecteur de Diana Vaughan, que quiconque tenterait une méchanceté contre cette sœur serait châtié par le puissant génie luciférien, ayant 93,324 légionnaires sous

ses ordres, et qu'il n'y avait que Diana qui pourrait, si l'infortuné Bordone lui faisait humblement des excuses, remettre sa tête dans son sens naturel.

Le triangle *Saint-Jacques* télégraphia à Nathan Pixly. La sœur Vaughan rit beaucoup de la mésaventure de son ennemi ; mais, comme elle est, en somme, bonne fille et pas rancunière du tout, comme d'autre part elle n'avait pas terminé de régler en France ses affaires d'héritage maternel, elle reprit le paquebot et revint à Paris.

On pense si Bordone l'attendait avec impatience ; pendant vingt ou vingt-et-un jours, il fut condamné à ne pas sortir ; on disait, à qui le demandait, qu'il était en voyage ; il était tellement désolé, navré, humilié de cette ridicule position, qu'il avait perdu tout appétit et maigrissait à vue d'œil. Enfin, la libératrice parut. Si Bordone se jeta à ses pieds, implorant son pardon, il est inutile de le dire. Diana prit dans ses mains la tête de l'ex-pharmacien, et, la faisant virer doucement comme sur un axe, la remit en place sans la moindre difficulté.

La leçon avait été dure pour Bordone ; il y avait eu la de quoi le dégoûter des intrigues, des complots dont il était coutumier, et du Palladisme lui-même. Quatre jours après avoir été débarrassé de son terrible torticolis, il démissionnait. Comme président du triangle *Saint-Jacques*, il a été remplacé par le frère Laroque.

Quant à Diana Vaughan, elle se présenta de nouveau à l'atelier de Sophie Walder pour réclamer sa consécration et sa proclamation au grade de Maîtresse Templière : on voit que la jeune femme est tenace. Mais Sophia fut inflexible ; elle maintint l'ajournement.

Diana ne se tint pas pour battue ; elle adressa ses doléances aux *Onze-Sept*. À raison des prescriptions formelles de la constitution, les membres du grand triangle de Louisville n'avaient pas le droit d'empiéter sur les droits acquis le 25 mars par le grand triangle parisien ; seul, celui-ci pouvait reprendre la cérémonie d'initiation interrompue et la terminer par la consécration régulière. Les *Onze-Sept* tournèrent alors les règlements, en proclamant Diana Vaughan « Maîtresse Templière *honoraire*. »

Là-dessus, conflit entre les *Saint-Jacques* et les *Onze-Sept* ; les deux triangles s'excommunient, par dessus les flots de l'Atlantique. Mais Albert Pike intervient, mande auprès de lui la jeune sœur, cause de tout ce grabuge,

consulte Moloch, Astarté, Astaroth, Baal-Zeboub et Lucifer, dit-on, et finalement ordonne la consécration tant contestée. Sophie Walder, n'ayant plus qu'à s'incliner, proclama, bien à contre-cœur, sa rivale détestée Maîtresse Templière à titre régulier, dans la séance du 15 septembre 1885, au grand triangle *Saint-Jacques*.

La sœur Vaughan, ayant obtenu ce qu'elle voulait, retourna à Louisville, où elle fut, pendant six années, la reine des *Onze-Sept*, plus que jamais sous la protection d'Asmodée dont le talisman parle toujours à son ordre. En 1890, le grand-maître suprême Albert Pike la nomma Inspectrice Générale (en mission permanente) pour l'état du Kentucky. C'est en août 1891 qu'elle a quitté Louisville et est venue s'établir à New-York, où la queue du prétendu lion de saint Marc l'a suivie : elle disparut, un beau soir, de son coffre, et fit son apparition au grand triangle *Phébé-la-Rose*, constitué en l'honneur de la sœur Vaughan. Diana, je l'ai dit plus haut, est aujourd'hui grande-maîtresse d'honneur ad vitam de cet important triangle américain, composé surtout des palladistes de la colonie française de New-York.

Un dernier renseignement : — De taille plutôt grande que petite, d'un visage régulier, brune, jolie, les cheveux quelque peu à la garçon, M^lle^ Vaughan porte aisément le costume masculin ; sans manquer de coquetterie, loin de là, elle affectionne peu les bijoux, contrairement à Sophie Walder qui en séance se couvre volontiers de brillants, Diana, d'une mise simple, mais élégante, s'orne tout au plus, parfois, d'un bracelet ou d'une épingle de cravate ; mais elle n'a jamais de boucles d'oreilles. D'un caractère franc, elle a l'humeur douce et gaie, tandis que Sophia semble toujours mijoter dans son fiel.

L'obsession protectrice, dont je viens d'exposer un cas des plus curieux, est tout à fait exceptionnelle ; le diable, convoitant une âme, déploie toute sa rouerie, en cette circonstance, au point de mettre une sourdine à sa haine contre Dieu ; il agit par un mode de séduction vraiment inattendu ; Diana, dans son libre arbitre, se refuse à commettre des profanations ; l'enfer alors devient hypocrite, et Diana, quoique opposée aux sacrilèges, est néanmoins protégée par un démon.

Mais combien plus nombreux sont les cas où le diable obsède les créatures de Dieu en cherchant à les terrifier. Les faits de cette nature se remuent à la pelle, si l'on peut s'exprimer ainsi. J'en citerai deux seulement, dont la narration m'est faite par un de mes lecteurs, de Dampierre. Notez bien que je n'ai provoqué nullement les récits de ce genre, — loin de là ! — sans quoi j'en aurais reçu évidemment de tous les points du globe, tant l'obsession est une chose fréquente, quotidienne, de chaque instant, et sous les formes les plus variées.

« Le fait que voici date de huit ou dix ans, m'écrit mon honorable correspondant, excellent catholique ; il s'est passé à quelques kilomètres de chez moi ; l'homme qui me l'a raconté y a été témoin et acteur. Ce n'est point un cerveau sous l'empire des superstitions ; bien au contraire, c'est une de ces natures à la fois énergiques et abruptes, incrédules surtout, n'ayant cru ni à Dieu ni à diable jusque-là, grondent chaque dimanche quand il voyait sa femme partir pour la messe, et de plus, ancien soldat ayant pris part à la guerre de Crimée, ayant fait le siège de Sébastopol, bref, un dur-à-cuire qui n'avait, m'a-t-il dit, jamais eu peur de sa vie.

« Il me raconta son aventure en ces termes :

« Un soir, c'était en été, j'avais du foin par terre ; dans la nuit, il se leva un orage ; inquiet pour mon foin, je fais lever mon beau-père et ma belle-mère. Nous partons ; il pleuvait à verse, il faisait noir, on ne voyait que par les éclairs, il tonnait.

« Mon beau-père et ma belle-mère paraissaient accablés par la pluie. Je leur dis :

« — Eh bien, puisque c'est ainsi, retournez-vous-en ; je me charge tout seul de l'ouvrage et serai aussi tôt rendu que vous. »

« Ils s'en vont ; j'arrive dans le pré, et je me mets à me besogne. »

(Ici, fait observer mon correspondant, ce que le père J*** ne dit pas, c'est qu'il est d'un tempérament très emporté, et que la contrariété qu'il éprouvait lui faisait probablement pousser des jurons effroyables ; et cela a sans doute contribué à motiver ce qui eut lieu. J'ajoute à mon tour : il est évident que les blasphèmes, toujours agréables au démon, l'attirent, comme le fer attire la foudre.)

« À certain moment, continue notre homme, j'aperçus derrière moi comme quelqu'un qui serait accroupi ; je crus que c'était mon beau-père.

« — Qu'est-ce que vous fichez ici, beau-père ? que je lui dis. Je vous ai dit de vous en aller ; pourquoi restez-vous là, à attraper cette pluie ? »

« Ça ne bougeait pas ni ne me répondait.

« — Mais retournez-vous-en donc, encore une fois ! fis-je ; puisque je ferai seul l'ouvrage, allez-vous-en ! »

« Silence encore… Enfin, d'impatience :

« — C'est-il vous ou ce n'est-il pas vous, beau-père, qui êtes là ?… Si c'est vous, parlez, sacrebleu ! »

« À ces mots, ça se lève, et il vient se poser devant moi une forme noire, de la taille d'un homme de plus de six pieds, où il paraissait comme des épaules énormes, sur lesquelles je distinguais une manière de tête affreuse, mais sans membres distincts ; le tout, complètement noir.

« Mes cheveux se dressèrent.

« — Ah ! ça, que je dis, je ne sais qui vous êtes, vous ; mais ce n'est pas à ce moment l'heure où l'on doit s'amuser des gens… Donc, commence par filer d'ici, toi, ou bien quelque chose va se passer ! »

« Disant ça, d'une main je tiens ma fourche en arrêt, de l'autre je ramasse des pierres, et j'avance dessus… »



« — Commence par filer d’ici, toi, ou bien quelque chose va se passer ! »
Disant ça, je tiens ma fourche en arrêt.

(Comme on voit, le père J*** n’a pas l’air d’un peureux.)

« À mesure que je poursuivais, dit-il, ça fuyait devant moi ; quand je lançais des pierres, ça se baissait, disparaissait, puis reparaissait.

« Je le poursuivis ainsi pendant plusieurs centaines de pas.

« Je crus l’avoir chassé, et je retournai à mon travail, quand je le vis qui revenait derrière moi… J’en étais fatigué à la fin… Voyant qu’il me suivait avec tant d’obstination, je me mis à le poursuivre encore, à lui tenir tête ; mais ça revenait sans cesse… Ma chemise en était mouillée, de l’émotion ; pourtant, il ne fallait pas céder.

« — Que le bon Dieu, murmurai-je en moi-même, me donne la force de chasser cette vilaine bête-là ! »

« À la fin, voyant que je ne m'en débarrassais pas, je pris le parti de faire mon ouvrage, sans plus m'occuper de *lui*. Il finit par s'en aller, une demi-heure à peu près avant que j'eusse terminé. Il est certain pour moi que j'ai bien eu affaire là au malin esprit. »

Mon correspondant de Dampierre fait suivre son premier récit de ces réflexions fort judicieuses :

« Naturellement, notre homme ne fut pas, le lendemain, sans conter son aventure. Au siècle où nous sommes, on rencontre bien des incrédules partout, des gens qui, dès qu'il s'agit d'un fait extraordinaire, commencent tout d'abord, et avant même le moindre examen, par nier, de parti-pris, le témoin du fait fût-il une personne incapable de mensonge et jouissant de tout son bon sens. Mais le père J*** est un de ces caractères avec qui l'on n'ose pas toujours pousser la raillerie trop avant.

« Tout récemment, quelqu'un, lui rappelant ce fait, lui observait que d'aucuns prétendaient que c'était son ombre qu'il avait vue.

« — Croit-on donc, répondit-il, que je suis fou ?… Je n'avais jamais eu peur de ma vie ; mais j'ai eu peur cette fois-là ; et, même aujourd'hui, la simple pensée de cette affreuse apparition me cause encore de l'effroi. »

« Au reste, comment peut-on supposer que cet homme ait vu son ombre, une nuit d'orage, par conséquent en temps noir ?

« Il ne faut pas non plus supposer cet homme frappé au moral. Le père J*** habite Saint-Mandé, près d'Aulnay. C'est un des meilleurs et des plus rudes travailleurs de l'endroit. Depuis cette aventure, il croit en Dieu et ne contrarie plus sa femme allant à la messe. Son fils est incorporé, depuis un an, dans la garde républicaine, de Paris ; c'est un garçon honnête, intelligent ; il n'ignore point cet épisode de l'existence de son père. »

En ce qui me concerne, je ne trouve, dans cette histoire, rien qui puisse la faire classer dans la catégorie des hallucinations, dont j'aurai à parler plus loin.

Nous sommes en présence d'un narrateur réunissant toutes les garanties de véracité : il est excellent catholique ; il connaît personnellement le

cultivateur de Saint-Mandé, dont il s'agit ; il est homme de raison et de jugement sain ; il atteste que l'obsédé J*** est incapable de mentir, d'une part, et possède, d'autre part, une somme de courage et de bon sens telle qu'il n'a pu se faire illusion. Donc, le fait est vrai.

Qu'en conclure alors ?

C'est que c'est la réellement un cas d'obsession, où le diable, ayant affaire à un homme qui ne pratiquait pas la religion, qui se laissait aller parfois à jurer et blasphémer, a cru adroit de chercher à l'impressionner par une démonstration surnaturelle de nature terrifiante ; il voulait le conquérir par l'intimidation, en faire son esclave, lui prouver qu'il existe autre chose que le matériel, mais cela pour l'influencer peu à peu, — si l'obsédé, faible d'esprit, s'y était prêté, — dans le sens des intérêts de sa malice infernale.

Cette fois-là, comme en beaucoup d'autres cas semblables, Satan en a été pour ses frais ; il a fait fausse route. L'obsédé était tout le contraire d'un poltron ; il ne s'est pas laisser intimider ; il ne s'est pas jeté à genoux, tremblant, devant l'apparition, la suppliant de ne pas lui faire du mal et prêt à souscrire à ses exigences.

Le père J*** a été ému, comme on le conçoit sans peine ; mais il avait, à défaut de foi chrétienne, le caractère énergique et bien trempé, le cœur assez ferme pour ne pas se laisser envahir par la terreur. Il a opposé une résistance courageuse au démon ; et dans cette affaire, on le voit, c'est le diable qui s'est trouvé être un parfait imbécile. Sa méchanceté s'est retournée contre lui ; il n'a réussi qu'à faire d'un incrédule un croyant.

Et cela prouve, une fois de plus, qu'il n'y a dans l'univers qu'un seul et unique Souverain Maître, qui est notre Dieu, et non l'archange révolté, fausse divinité des palladistes ; cela prouve que Dieu fait toujours bien ce qu'il fait, que tout ce qu'il ordonne *ou tolère* est réglé par une suprême sagesse, et que, lorsqu'il lâche la bride au Maudit, c'est qu'il a ses raisons, raisons que nous pouvons ne pas comprendre, vu l'impuissance de notre intellect humain, mais qui n'en existent pas moins, si mystérieuses qu'elles soient.

Je passe au deuxième fait dont je trouve la narration dans la lettre de mon correspondant de Dampierre :

« Ce qui suit date de plus loin et m'a été raconté par mon père, qui n'était point homme à broder sur ces choses-là. Lui-même y avait assisté avec un nommé Laverdure, qui, lors du fait, était sacristain de M. l'abbé Fuseau, curé à Dampierre.

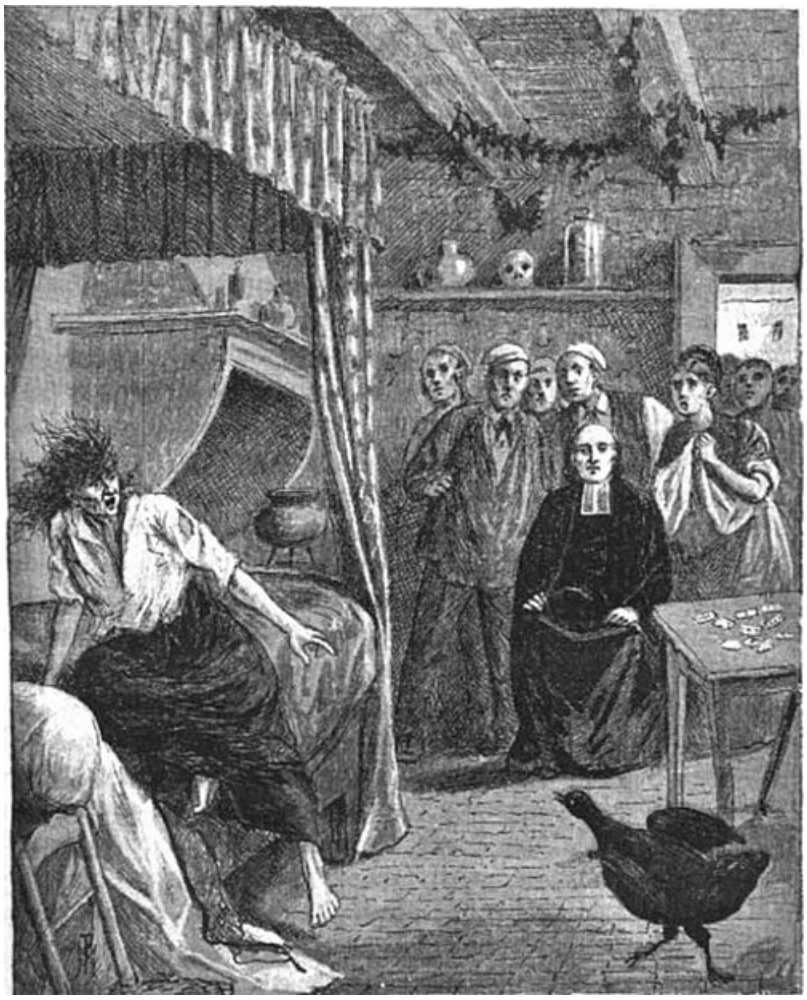
« À cette époque, une femme, dont les descendants habitent encore Dampierre, passait pour s'occuper de grimoire et de magie. Un jour, cette femme se trouva prise d'accès désordonnés de terreur, qui attirèrent chez elle les voisins. On alla avertir le curé, M. Fuseau, qui, arrivant aussitôt, vit la femme en proie à des transports épouvantables, se roulant, se tordant, et criant :

« — Le voilà ! le voilà ! il va m'emporter ! »

« Le curé s'était assis et s'efforçait de la rassurer, lui disant :

« — Non, non, il ne vous emportera pas. »

« Mais voici que tout-à-coup, à la grande surprise des assistants, on voit entrer dans la chambre, surgissant on ne sait d'où, une poule noire, énorme, de la taille d'une grosse dinde, qui s'avance jusqu'au milieu de la pièce, les ailes hérissées, le bec ouvert au bout du cou tendu vers la malheureuse femme, comme si elle voulait la dévorer.



L’énorme poule noire s’avance jusqu’au milieu de la pièce, les ailes hérissées, le bec ouvert au bout du cou tendu vers la malheureuse femme, comme si elle voulait la dévorer.

« Le curé se leva. À l’instant même, l’énorme poule noire tomba raide morte.

« — Mes amis, dit l’abbé Fuseau, qu’on enlève d’ici cette bête ; allez l’enrocher le plus profond que vous pourrez, et que personne, animal ou homme, ne mange de sa chair. Cette femme vient d’être délivrée de son obsession. »

« Évidemment, cette poule était le diable, qui, sans la présence du vénérable prêtre, se serait jeté sur la malheureuse, et alors sait-on ce qui serait arrivé ? »

Je partage entièrement l'opinion de mon correspondant. Le diable, pour obséder les créatures de Dieu, prend toutes les formes, aussi bien les formes ridicules que les formes non ridicules. Les sceptiques riront de cette histoire de grosse poule noire. « Est-il admissible, diront-ils, que le diable, s'il existait, soit assez niais et stupide pour s'incorporer dans une poule grotesque, quoique énorme ? Non certes, cela n'est pas admissible, et, par conséquent, l'histoire de la femme de Dampierre, obsédée par une volaille de basse-cour, est un conte imaginé à plaisir. »

Tel est, en effet, le langage des sceptiques, qui n'ont rien vu et ne croient à rien, sous prétexte qu'ils n'ont pas vu. Ils font les fendants et s'imaginent que leur argument est triomphant, irréfutable. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont, au contraire, les déraisonnables, eux, que tout leur système d'argumentation est le comble de l'absurde.

— Avez-vous été en Chine ? leur dirai-je.

— Non.

— Avez-vous vu Pékin ?

— Non.

— Croyez-vous à l'existence de la Chine ?

— Oui.

— Croyez-vous que la Chine a une capitale qui se nomme Pékin ?

— Sans aucun doute.

— Mais pourquoi croyez-vous alors à Pékin que vous n'avez jamais vu, à la Chine où vous n'êtes pas allé ?

— Parce que des voyageurs sont allés en Chine et ont vu Pékin.

— Cependant, continuerai-je, il est bien invraisemblable qu'il existe un pays où les gens naissent et vivent jaunes comme des citrons, ont la tête rasée sauf un bouquet de cheveux qui pend en une interminable tresse, sont dotés unanimement d'un nez large et aplati, d'yeux fendus tout droit comme avec un couteau et allant en pointe vers les oreilles, d'un menton toujours court, de lèvres uniformément grosses et charnues, d'oreilles ridiculement grandes et éloignées de la tête, des gens qui dans un visage rond ont les pommettes saillantes, pointues, qui, quel que soit leur sexe, portent des pantalons vastes à loger une patte d'éléphant, qui mangent en faisant sauter

leur nourriture du plat dans la bouche au moyen de petits bâtons manœuvrés comme des baguettes de tambour, et qui s'habillent tout de blanc quand ils sont en deuil… Regardez autour de vous. Franchement, est-ce que l'humanité est aussi grotesque ? Voyons, mon cher ami, veuillez un peu réfléchir, prenez un grain de bon sens. Vous et vos voisins, vous êtes blancs de peau ; vous avez le sommet et le derrière de la tête couverts de cheveux, et il faut l'âge ou une maladie pour vous rendre chauves ; chez vous, les nez, les yeux, les oreilles, les lèvres, les mentons sont de formes variées, et, en tout cas, en dehors d'exceptions rares, les visages comportent une certaine harmonie ; les sexes se distinguent dans la toilette, c'est la caractéristique de la femme de viser à la coquetterie du costume ; vous mangez avec des cuillers et des fourchettes ; et, quand vous êtes en deuil, vous mettez des vêtements noirs… Et vous avez pu croire une minute, une seconde, qu'il existe une contrée où les habitants soient au rebours de l'humanité que vous connaissez si bien ?… Allons, mon cher ami, les voyageurs qui vous ont raconté pareille histoire se sont moqués de vous.

— Non, je n'ai pas vu la Chine, et tout de même je crois fermement que ce pays est suprêmement grotesque et que les voyageurs m'ont dit l'exacte vérité.

Voilà bien le sceptique. Vous lui ferez admettre une vérité, mais à la seule condition qu'elle ne touche à rien de son préjugé irréligieux. Sa cervelle à l'envers ne conçoit l'idée ni de Dieu ni du diable ; l'indifférence, mère de la négation, y est ancrée, et se refuse opiniâtrement à l'examen. Et c'est ainsi que, s'il lui arrive de discuter, ce n'est pas pour se rendre compte, pour apprendre ce qu'il ignore et ce que les autres savent ; mais c'est pour en revenir toujours à ses fausses idées préconçues, pour s'obstiner à fermer les yeux devant ce qui le gêne ; sa discussion, pétrie de mauvaise foi et d'insanité, tourne dans un cercle vicieux. Une vérité de l'ordre surnaturel aura beau être évidente comme la lumière du jour ; dès l'instant qu'elle vient à l'appui des enseignements de l'Église, il clôt les paupières et ne voit rien. Intellectuellement, le libre-penseur sceptique est une autruche.

Satan le sait bien, cela. Et c'est une des raisons pour quoi il affectionne souvent, dans ses manifestations, le grotesque poussé à ses extrêmes limites : il fournit ainsi aux aveugles volontaires un prétexte de demeurer plongés dans leur cécité.

Examinez, entre parenthèses, les rituels de n'importe quel rite maçonnique. À côté d'une organisation, trop savamment combinée pour pouvoir être d'essence humaine, vous trouverez des pratiques d'une extravagance invraisemblable. Dans le Rite Écossais, par exemple, il y a un grade où le récipiendaire, les yeux bandés, est jeté sur une couverture tenue aux quatre bouts par des frères vigoureux ; on fait ainsi bondir dans l'air le néophyte, et, chaque fois qu'il retombe sur la couverture tendue, on lui dit qu'il vient d'arriver dans un nouveau ciel. À un autre grade, on fait mettre le postulant nu jusqu'à la ceinture ; des messieurs moustachus et barbus, armés de soufflets, vêtus de camisoles de femmes et de courtes jupes roses, comme des danseuses, lui soufflent du vent dans le dos, et le président annonce au postulant qu'il nage dans l'atmosphère du soleil. Ce sont là des stupidités voulues et d'invention bien satanique. Lorsqu'un auteur chrétien publiera des révélations sur la secte infernale, il fera forcément crier à l'invraisemblance dans le monde des sceptiques, et les francs-maçons, riant sous cape, diront :

— Vous voyez bien que cet écrivain est un calomniateur ; il s'est laissé emporter par la passion du mensonge ; il est allé trop loin dans ses prétendues révélations ; et, en dépassant les bornes, il a trahi son imposture… Est-il admissible, en effet, que la franc-maçonnerie se roule dans ces bas-fonds de la stupidité et du grotesque ?…

Pourtant dans les loges des 26^{e} et 28^{e} degrés de l'Écossisme, les choses se passent réellement ainsi.

Le sceptique, endurci dans le parti-pris, croira la maçonnerie calomniée. Le chrétien fidèle, qui sait que Satan est capable de toutes les ruses, ne s'étonnera point ; et c'est le vrai chrétien qui aura raison.

Ce n'est donc pas par sottise, mais bien par une rouerie consommée, que le diable affecte parfois de se manifester sous une forme ridicule, stupide, idiote ; il frappe d'avance de discrédit les récits qui pourront être faits au sujet de ses manifestations, lorsque le narrateur aura pour but de le démasquer et de combattre son œuvre de perdition des âmes.

D'autres faits d'obsession terrifiante m'ont été cités, et notamment des cas où il y a eu mort d'homme.

Mais ici je suis tenu à une excessive réserve.

J'ai rapporté les deux faits que mon honorable correspondant de Dampierre a bien voulu mettre à ma connaissance, et je crois qu'il n'y a eu dans ces deux cas aucune erreur, aucune illusion ; j'ai été témoin, moi-même, de faits bien autrement extraordinaires. D'autre part, je n'ai assisté personnellement à aucune de ces aventures que la légende de Faust a mises à la mode et où le démon tue ou emporte une créature de Dieu.

Le diable nous assiège surtout au moment de la mort ; mais il n'a pas le pouvoir de nous la donner. Arrive-t-il à la déterminer par des moyens détournés ? La question est des plus délicates, et je n'ai pas qualité pour la résoudre.

Ainsi, il est hors de doute que l'idée du suicide, résolution criminelle au premier chef, est inspirée par Satan : l'homme qui se détruit lui-même, qui supprime de ses mains cette existence à lui donnée par Dieu, commet, en agissant de la sorte, un péché mortel ; mais, bien entendu lorsque celui qui se fait son propre meurtrier n'est pas en proie à un accès d'aliénation mentale, il y a chez lui acte de libre arbitre ; il a succombé à la tentation, exactement comme lorsqu'il commet tout autre crime. Bien plus, jusqu'à l'ultième seconde de la vie, il peut, même lorsqu'il est irrémédiablement perdu dans son corps, sauver encore son âme par un acte de contrition parfaite, s'il sait retrouver sa foi en cette terrible circonstance, s'il pousse au fond de son cœur un cri de regret sincère de son suicide et de ses péchés passés, joint à un cri suprême d'amour vers Dieu. Tel l'individu qui se pend, celui qui se noie ou s'asphyxie de n'importe quelle manière ; nous ne pouvons affirmer, en toute sûreté, nous simples humains, si ce cadavre que nous relevons est réellement celui d'un damné. Toutes les probabilités sont pour l'affirmative ; et c'est pourquoi l'Église, *à priori*, refuse à bon droit la sépulture sainte au suicidé dont la fin est démontrée le résultat d'une détermination coupable, prise et accomplie en état de pleine raison ; c'est lui qui, par le fait même de son crime, s'est mis hors la loi religieuse. Quant à ce qui a eu lieu, au point de vue du repentir mêlé d'amour envers l'Éternel Père miséricordieux, au dernier instant où le suicidé a rendu l'âme, cela, Dieu et le diable seuls le savent ; et si par impossible cette âme a échappé à Satan, celui-ci, furieux et confus, se garde bien de venir proclamer sa défaite, ou, lorsqu'il l'a avouée (cela s'est vu quelquefois), c'est que Dieu

l'y a contraint et forcé, afin que notre pauvre humanité sache combien sa miséricorde est infinie.

Dans le cas de pacte avec le diable, l'obsédé se lie, c'est vrai ; mais il ne perd pas pour cela son libre arbitre. Il lui sera, sans doute, extrêmement difficile de se délier, s'étant mis entre les griffes d'un pareil tyran ; néanmoins, il le peut quand même, envers et contre l'autre signataire du traité infernal. Albert Pike, dont on ne saura jamais tous les pactes avec Satan et ses démons, Albert Pike lui-même aurait pu se convertir.

Quand j'en serai au chapitre de la Possession, je montrerai une démoniaque, nommée Barbe Bilger, aussi avancée dans le luciférianisme des Old-Fellows que Sophie Walder dans celui des Palladistes, une femme qui a joué, il n'y a pas longtemps, un rôle d'une importance considérable dans la haute maçonnerie universelle, qui presque quotidiennement était en rapports directs avec Satan en personne, qui connaît tous les mystères diaboliques de la persécution contre l'Église en ces temps derniers, qui est à même de dévoiler tous les secrets infernaux de la perpétration du Kulturkampf, — et, je le dis en passant, je mets au défi M. le prince de Bismarck de la contredire, si elle parle ; car, lui, Bismarck, a reçu les ordres de Lucifer, évoqué à sa demande par la sœur Barbe et son inspirateur sataniste, en présence, par conséquent, de la dite Barbe Bilger et d'autres témoins. — Eh bien, cette femme a su, dans un éclair de grâce, reconquérir la liberté de son âme, s'affranchir de la tyrannie personnelle de Satan. Elle est vivante et bien vivante, malgré tous les efforts de la rage des sectaires qu'elle a abandonnés. Elle a su échapper à leurs recherches. Elle est aujourd'hui dans une retraite, que je me garderai bien de faire connaître au cours d'une publication ; mes lecteurs approuveront ma discrétion prudente. Mais, comme je n'avance rien qui ne soit rigoureusement vrai, je me hâte de dire que, grâce à un incident providentiel dont mes révélations ont été la cause, et grâce sur tout au zèle intelligent d'un vénérable dignitaire ecclésiastique qui a bien voulu me faire l'honneur de s'unir à moi en cette occasion, aujourd'hui la trace de Barbe Bilger a été retrouvée, mais pour les chefs de l'Église seuls ; aujourd'hui l'identité de cette haute maçonne luciférienne est établie, sa conversion réelle et sincère, constatée ; aujourd'hui, elle a déjà été interrogée par des pères jésuites, par des chanoines, c'est-à-dire par des hommes sûrs et expérimentés, qui, si Lemmi

et ses agents osaient nier, déclareraient, sans révéler la retraite de la Sophia des Old-Fellows, que ce que j'affirme dès à présent, en attendant d'en dire plus long, est l'exacte vérité.

Donc, dans le cas de pacte, l'obsédé est toujours, malgré Satan, libre de se ressaisir ; les serments prêtés au diable ne lient pas réellement, n'ont aucune valeur, est-il besoin de le dire ? Considérez, par exemple, la situation d'un homme qui se serait engagé, par serment, vis-à-vis d'un autre homme, à commettre un assassinat ; si ce malheureux égaré vient à comprendre ensuite qu'il est déjà bien coupable d'avoir souscrit un pareil engagement, il est évident qu'il n'y a pas de serment qui tienne et qu'il n'a besoin de personne pour l'en délier ; il renoncera alors à accomplir le crime, il récupérera sa liberté, de lui-même, par la seule décision de sa conscience revenue au bien et à la raison ; cela tombe sous le sens. Le pacte avec le diable est, de même, absolument annulé par la seule volonté de la créature humaine, à qui Dieu a donné le libre arbitre pendant tout le temps que dure cette épreuve : la vie ; et cette liberté de la décision, à n'importe quelle minute, à n'importe quelle seconde de l'existence, est un bien inestimable que toutes les puissances de l'enfer conjurées contre un homme ne peuvent lui ravir.

Mais cela n'empêche pas que l'obsédé, s'il succombe lorsque le démon lui propose un pacte, court les plus grands dangers de damnation ; il entre dans une voie fatale où, plus il marchera, plus il sera environné de ténèbres ; sa conscience subira un obscurcissement toujours progressif ; Satan le pénétrera, chaque jour davantage, de la haine de Dieu ; et cet homme, qui aura eu la lumière à son point de départ, mais qui sera devenu aveugle volontairement et graduellement, qui aura assumé tous les risques de mourir dans l'impénitence finale, mourra très probablement ainsi, par sa faute, victime de lui-même, nullement tué par l'archange déchu, et pourtant lui appartenant à jamais, puisqu'il n'aura pas su ni voulu se reprendre. Quand il se réveillera dans les flammes éternelles, dans le royaume des souffrances atroces et sans fin, son réveil sera terrible ; mais alors il sera trop tard.

En effet, celui qui méprise les enseignements de l'Église commet par ce seul fait un crime contre lui-même, et en outre il oublie que la vie est bien fragile et que nul ne peut dire d'une façon certaine de quel genre de mort il

périra. Une émotion ne suffit-elle pas souvent à tuer sur le coup l'homme le plus robuste ? Prenons, par exemple, le fait du palladiste Georges Shekleton, dont il est question, à l'avant-propos de cet ouvrage, dans le récit de Carbuccia. Le lecteur aura remarqué, sans doute, que je me suis borné à reproduire ce récit ; je n'ai nullement essayé de discuter là-dessus. Je crois Carbuccia sincère ; sur tous les points essentiels, j'ai constaté, du reste, la parfaite exactitude de ce qu'il m'a dit. Eh bien, dans le fait du palladiste Georges Shekleton, voici l'hypothèse très admissible que je conçois : Shekleton foudroyé, non par Lucifer, mais par l'émotion éprouvée en touchant l'être surnaturel qu'il croit être le vrai Dieu. Les fanatiques du Palladisme pensent et continueront à penser que Georges Shekleton a été choisi par Lucifer pour aller en sa compagnie au séjour de la félicité éternelle : en cela, leur erreur est manifeste à tous les points de vue ; car, au moment où Satan s'approchait de ce malheureux, si celui-ci, au lieu d'être suffoqué de bonheur, avait eu un retour subit vers la vérité, s'il avait instantanément réfléchi, s'il avait éprouvé une épouvante salutaire, et si, dans une seconde de foi en Dieu miséricordieux et tout-puissant, il l'avait invoqué, accompagnant son invocation d'un signe de croix, non seulement il eût sauvé à la fois son âme et son corps, mais encore il eût vu disparaître l'esprit immonde, vaincu et s'effondrant dans une honteuse défaite.

Il me faut, cependant, — puisque je tiens à être complet, — citer, ne serait-ce qu'à titre de curiosité, quelques-unes de ces légendes qui ont cours, dans lesquelles il y a sans doute un fond de vrai, en ce qui concerne le fait des manifestations diaboliques, mais où la fantaisie populaire, se plaisant à broder, a ajouté cette conclusion, sujette et réserves, du meurtre commis par le démon sur la personne de l'obsédé.

Ces citations, — dont deux seront relatives à des légendes contemporaines, — auront, du reste, une utilité pratique : elles serviront à distinguer les différences, quelquefois infinitésimales, qui existent entre le vrai et le faux en ces questions si délicates. On verra que, toujours, quelque chose de vague reste dans l'esprit, comme flottant, chaque fois qu'il s'agit d'une légende où seulement un point n'est pas en harmonie parfaite avec la doctrine de l'Église ; et c'est là, précisément, par contre, un des signes caractéristiques de l'authenticité des faits du même ordre, mais conformes à

l'enseignement des théologiens, que leurs circonstances les plus insignifiantes sont, toujours aussi, d'une minutieuse précision.

Je rappellerai, d'abord, la légende de Faust, puis, celle du soldat de Fontainebleau et celle de la salle de police du fort de Vincennes.

Johann Faust est un nécromancien allemand qui vécut, dit-on, au seizième siècle. Certains auteurs le font naître à Kundlingen, dans le Wurtemberg ; d'autres, à Roda, près de Weimar. Dans sa jeunesse, il gaspilla sottement le riche héritage d'un oncle ; puis, assagi un moment, il se mit à étudier avec ardeur toutes les sciences ; mais cette étude, poussée à l'extrême, devait lui être fatale. Il se prit à regretter l'époque où il avait de l'argent à dépenser sans compter, et, l'alchimie l'ayant conduit à la magie, à l'occultisme, il en arriva à évoquer les mauvais esprits.

Un démon, du nom de Méphistophélès, lui apparut un jour dans la forêt de Wittemberg et lui offrit un pacte. Méphistophélès s'engageait à le servir durant vingt-quatre années, au bout desquelles le nécroman serait la proie de l'enfer. Faust accepta.

Dès lors, Faust, s'intitulant le docteur suprême, parcourut l'Allemagne, accomplissant chaque jour des prodiges, semant l'or sur toute sa route. Charles-Quint le reçut, dit-on, à sa cour, et il fit apparaître devant cet empereur plusieurs illustres personnages de l'antiquité : Alexandre le Grand, Jules César, Aspasie, Lucrèce, Cléopâtre. On ajoute que les puissances invisibles dont il disposait le transportaient, à sa volonté et instantanément, partout où il en avait le désir. Il fit revivre la belle Hélène et l'épousa.

Parmi les épisodes les plus connus de cette légende qui a inspiré plusieurs poètes, il faut relater l'aventure dite des étudiants. Se trouvant dans une auberge avec Faust, un groupe d'étudiants lui demanda de prouver son pouvoir surnaturel. Faust donna un coup d'épée dans une table en bois ; aussitôt, sous la pointe de l'arme, jaillit, comme d'une source, un vin délicieux. Les étudiants le supplièrent alors de leur montrer la vigne qui avait produit ce breuvage merveilleux.

— Je le veux bien, répondit l'ami du diable ; mais, auparavant, vous allez me promettre de ne pas toucher aux fruits de cette vigne.

— Nous le jurons ! dirent en chœur les jeunes gens, que le vin avait déjà légèrement enivrés.

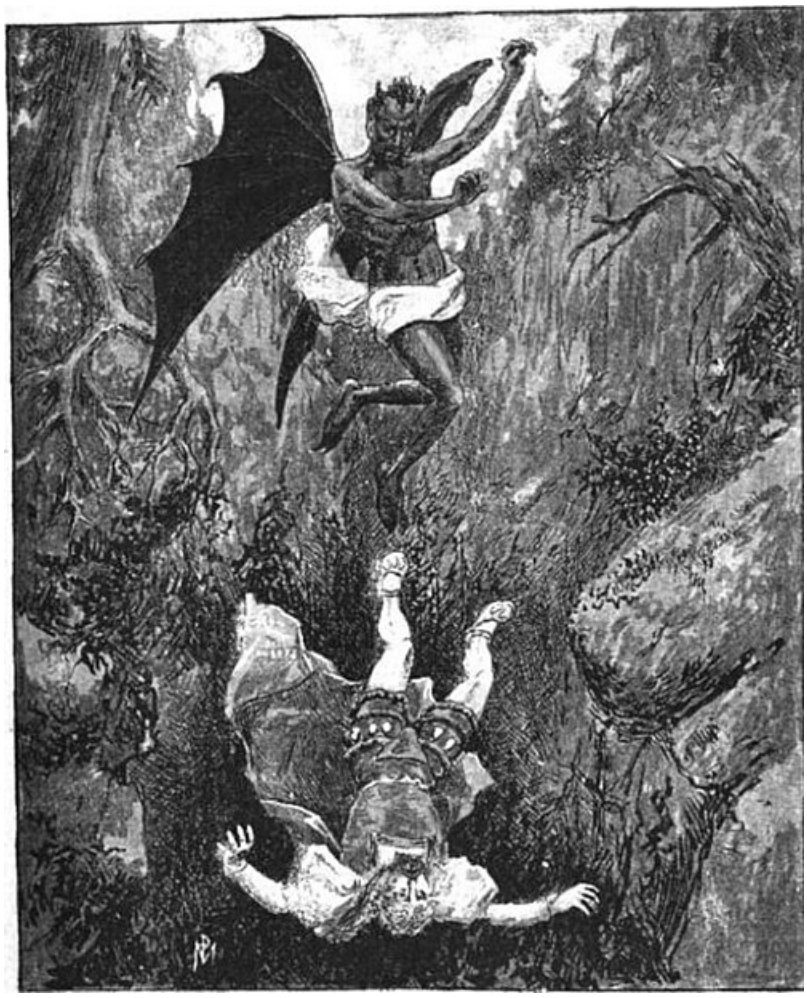
Faust prononça quelques mots magiques. À l'instant même, une vigne d'une beauté surprenante parut. Elle était chargée de raisins mûrs et vermeils. Les étudiants la contemplèrent avec admiration ; mais bientôt, oubliant leur promesse, ils se précipitèrent, le couteau à la main, chacun voulant couper une des plus belles grappes. Alors, Faust ordonna la cessation du prodige, et chacun des joyeux compagnons se trouva tenir, au lieu de grappe, le nez de son voisin ; du même coup, le docteur suprême les dégrisa, sans quoi ils se seraient tous tranché le nez les uns aux autres, croyant couper des raisins.

Enfin, l'échéance du pacte survint en l'an 1550. D'après les uns, Faust oublia la date fatale, étant plongé dans les plaisirs ; d'après d'autres, il avait formé le projet de se réfugier le dernier jour dans une église. Quoi qu'il en soit, au dire de la légende, Méphistophélès lui apparut.

— L'heure approche, fit-il impérieusement ; suis-moi.

Faust essaya de résister.

Là-dessus, Méphistophélès le prit dans ses bras et s'élança bien haut à travers l'espace ; puis, quand il fut au-dessus d'un précipice effrayant par sa profondeur, Méphistophélès ouvrit les mains, et Faust tomba dans l'abîme, pour s'y briser le corps contre les rochers aigus qui étaient au fond.



La mort de Faust (légende). — Quand il fut au-dessus d'un précipice effrayant par sa profondeur, Méphistophélès ouvrit les mains, et Faust tomba dans l'abîme.

Les deux légendes que je veux encore rapporter ont pour théâtre les environs de Paris, et la croyance populaire les place sous le règne de Napoléon III. Je les donne aussi pour ce qu'elles valent.

Dans l'une des compagnies d'un régiment qui était en garnison à Fontainebleau, se trouvait un soldat, raconte-t-on, lequel passait depuis longtemps pour avoir des habitudes étranges. Il se levait, la nuit, pendant que tous ses camarades étaient plongés dans le sommeil, et s'en allait, passant par dessus les murs, vagabonder à travers la forêt ; — c'était du moins ce que l'on croyait, — et, le lendemain, on le retrouvait pâle et défait dans son lit.

Le médecin régimentaire, consulté, déclare qu'il était atteint de somnambulisme et qu'il fallait le réformer. Il passa, en effet, devant la commission et fut déclaré bon à renvoyer dans ses foyers, en congé de réforme modèle n° 2, c'est-à-dire pour infirmités temporaires contractées en dehors du service des armées de terre et de mer.

Quelques jours avant son départ, son capitaine le fit appeler pour une cause ou pour une autre, et, en causant, l'interrogea sur ce qui lui arrivait. Le soldat déclara alors tout à coup à son chef qu'il n'était pas somnambule du tout, comme on le croyait et comme les médecins l'avaient affirmé, mais qu'il était sorcier, bien et dûment sorcier, et que ses sorties nocturnes avaient pour but sa rencontre quotidienne avec un diable. On juge de la stupéfaction de l'officier.

— Le diable ! le diable ! fit-il ; je n'y crois guère… mais c'est égal, je serais bien curieux de le voir…

Le capitaine poussa son interrogatoire plus à fond. Le soldat n'hésitait pas une seconde dans ses réponses, et elles étaient si nettes, si explicites, et en même temps si étranges, que la curiosité saisit de plus en plus l'officier ; si bien qu'il s'entendit avec le soldat, pour rejoindre celui-ci la nuit suivante à son entrevue diabolique. Rendez-vous fut pris à telle clairière, à quelque distance de la Roche-qui-Pleure.

— Ah ! pendant que j'y pense, une seule recommandation, dit le soldat au moment de se retirer : vous savez, mon capitaine, pas d'objet de dévotion catholique sur vous ! rien qui de près ou de loin ait touché à la sacristie !

Certes, cette recommandation était superflue. S'il n'était pas athée, le capitaine était tout au moins indifférent en matière de religion, se moquant volontiers des prêtres, qu'il englobait tous sous la dénomination générale de curés, que ce fussent des religieux ou des membres du clergé séculier ; et, pour tous souvenirs d'église, il ne retrouvait que force maugréades de sa part lorsqu'il avait été de service commandé à une messe ou à une procession. Il était donc bien tranquille par rapport aux objets religieux qu'il pouvait avoir sur lui.

Moins tranquille, cependant, il était en ce qui concernait l'engagement qu'il venait de prendre. Il avait beau être sceptique ; maintenant, il

commençait à devenir légèrement inquiet. Il réfléchissait, se disait qu'il n'avait pas peur, parbleu ! Il essayait de se faire un raisonnement. « Le diable, murmurait-il en lui-même, il faut être une vieille femme pour croire à ça ! Ce soldat est fou, ma parole ; je ne verrai rien. Ou bien, il a un compère qui fera le fantôme. Eh bien, je l'attends le compère ; je lui passerai mon fil de l'épée à travers le ventre, et ce sera bien fait pour le prétendu fantôme. Et si par impossible c'était vraiment le diable en personne, ma foi, tant pis pour lui ! » Il s'imaginait ainsi calmer son émotion naissante ; en réalité, il l'avivait.

Finalement, le capitaine résolut de parler de la chose à sa femme. Celle-ci, comme bien on le pense, poussa des cris de frayeur et essaya de faire revenir son mari sur son projet.

L'officier était entêté. Il n'y avait plus à s'en dédire, pensait-il ; un militaire ne peut pas reculer, une fois qu'il s'est avancé, ni manquer à une parole donnée. Bref, malgré les instances de sa femme, le capitaine alla au rendez-vous.

La nuit était superbe ; il faisait un clair de lune admirable ; un complet silence de la nature régnait, au milieu duquel retentissait par intervalles le cliquetis du sabre de l'officier battant ses jambes, s'ourlant à son pas régulier et cadencé.

Tout en cheminant, le capitaine avait allumé sa pipe, qu'à présent il fumait gaillardement, remis tout-à-fait de son émotion du matin, calme comme un jour de bataille ; et il marchait, filant rondement, sous bois, au moment où la demie de onze heures sonnait au clocher, là-bas.

Il s'étonnait même d'être si calme ; à l'émotion, en effet, avait succédé la curiosité, et il hâtait le pas, comme pressé de voir, une fois, face à face, ce coquin de diable dont on parlait tant et auquel il ne croyait point.

Enfin, il arrive à la clairière et ne voit d'abord personne.

— Je suis le premier au rendez-vous, pense-t-il ; — et il se prépare à attendre.

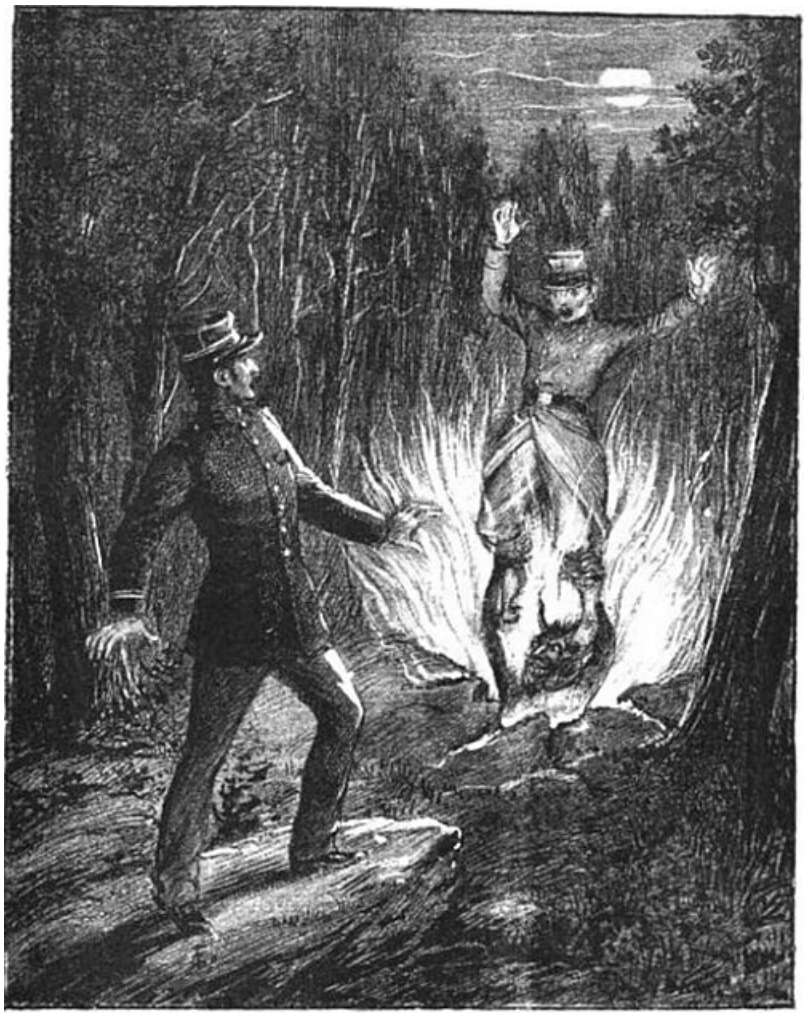
Mais aussitôt une idée lui traverse la cervelle :

— Aurais-je été mystifié ? se demanda-t-il ; ce vaurien de soldat se serait-il moqué de moi ? suis-je ici pour poser inutilement comme un

imbécile ?

Soudain, il ressent une violente commotion, sa pipe se casse net entre ses dents, tandis qu'un coup de tonnerre sec éclate en plein ciel, et, à quelques pas de lui, l'officier aperçoit son fantassin qui venait d'arriver, lui aussi, et qui disparaissait dans un gouffre de feu tout à coup entr'ouvert, s'écriant d'une voix plaintive comme quelqu'un qui souffre horriblement, et avec un ton de reproche :

— Capitaine, capitaine, vous avez manqué à la parole jurée, vous m'avez trahi, et je paie pour vous. Adieu ! vous disparaîtrez comme moi.



Le soldat de Fontainebleau (légende). — L'officier aperçut son fantassin qui disparaissait dans un gouffre de feu tout à coup entrouvert.

Puis, plus rien. La forêt redevint silencieuse et sans autre lumière que celle de l'astre des nuits.

Le capitaine, fort ému cette fois, rentra chez lui en toute hâte et narra l'événement à sa femme ; celle-ci lui avoua alors qu'elle avait eu la précaution de coudre une médaille de la sainte Vierge dans la doublure de sa tunique.

La légende ajoute que personne ne revit plus le soldat, lequel, du reste, étant en congé de réforme, ne fut porté au corps ni déserteur ni disparu, et que le capitaine, par qui l'aventure fut connue, disparut lui-même à son tour pendant la guerre de 1870-1871.

Il est facile de voir, quand on est pénétré des enseignements de l'Église, les points erronés qui montrent la fausseté de cette légende. D'abord, le diable emportant le soldat *vivant* au fond des enfers est absolument inadmissible. Ensuite, la présence d'une médaille de la Vierge sur le lieu même où le démon opérait ses maléfices était de nature non-seulement à protéger le capitaine, mais encore à rendre l'esprit malin totalement impuissant ; j'aurai à citer plus loin un fait qui m'est personnel et qui montre bien que le Maudit est réduit à enrager sans pouvoir nuire quand il a devant lui quelqu'un qui porte un objet bénit. Enfin, on ne sait si le capitaine se convertit en non, et l'affirmative est probable ; mais sa persistance folle dans l'incrédulité ne suffirait pas à justifier sa propre disparition plus tard. Il va sans dire que, si je me trompe, je soumets humblement mon jugement à la lumière infaillible qui de Rome éclaire le monde entier.

La seconde légende contemporaine que j'ai promise à mes lecteurs est celle de la salle de police du fort de Vincennes. Ici encore nous nous trouvons en présence de faits, qui, s'ils sont vrais, — et cela est possible, ont du moins fort mal interprétés. Le public ne connaît guère la série d'incidents dont il s'agit ; il en a peut-être entendu parler vaguement ; mais ce que je vais rappeler est cité couramment, en médecine, comme un cas des plus curieux d'hallucination obsédante.

Voici les faits :

Un matin, le sous-officier de garde pour la police du fort, en ouvrant la salle de punition où la veille un soldat avait été enfermé, aperçoit, à sa grande stupéfaction, le soldat pendu, au moyen de sa ceinture, à un très fort clou enfoncé dans le mur, près de la meurtrière donnant sur le chemin de ronde ; ce clou avait dû servir jadis de support à quelque lourde planche.

Il s'approche et est encore plus stupéfait de voir, gravés dans le plâtre de la muraille, à hauteur d'homme et à côté du cadavre pendu, ces mots : « Je me pends sur l'ordre du diable, que je viens de voir. »

On pense le bruit que fit l'aventure dans le quartier. Unanimement, officiers, sous-officiers et soldats, tous traitèrent le malheureux suicidé d'halluciné et de fou. Puis, une heure après, personne n'y pensa plus.

Le soir même, était mis à la salle de police un nouveau soldat, que le lendemain on trouvait aussi pendu, comme le premier.

Cette fois, par exemple, c'était trop fort ; et voilà vraiment une singulière, mais une bien bizarre coïncidence, se disait-on à la ronde. Pourtant, tout arrive ici-bas… Néanmoins, une certaine émotion régnait parmi la garnison de Vincennes ; si bien, que le premier soldat qui fut puni refusa d'entrer dans la prison, et qu'on dut employer la force pour l'y enfermer.

Le lendemain encore, on trouvait notre homme pendu de la même façon que les deux précédents ; et cependant, à onze heures du soir, pendant une ronde, le caporal du poste était entré dans la salle de police et avait vu de ses yeux le soldat placidement endormi sur la planche du lit de camp et ronflant comme un sonneur.

Pour le coup, ce fut alors toute une affaire. Il y avait évidemment un charme, disait-on ; il était impossible que de robustes et solides gaillards comme nos militaires fussent ou devinssent subitement hallucinés, à la vue ou par la contemplation d'un clou ; l'événement était incompréhensible, il fallait en finir.

On commença par enlever le clou. Puis, avec l'autorisation du colonel, le sous-lieutenant de la compagnie du premier suicidé déclara qu'il coucherait, lui, tout seul, dans la salle de police, et qu'il se chargeait de recevoir le diable et de lui dire deux mots.

À dix heures du soir, en effet, on disposait un petit lit pour l'officier, qui, armé de son sabre et un pistolet d'arçon à son côté, se coucha tout habillé,

prêt à sauter debout à la première alerte. Pour plus de sûreté, on laissa la porte de la salle de police non fermée à clef, de façon à ce que l'officier pût appeler au secours ou s'enfuir en n'importe quel cas.

À minuit, personne encore ne dormait dans le quartier ; le poste de police se tenait prêt à marcher au premier appel ; et à toutes les fenêtres on apercevait, malgré l'obscurité profonde, des têtes d'hommes étagées les unes sur les autres, regardant anxieusement à travers les ténèbres.

Tout à coup, des cris violents s'entendirent dans l'intérieur de la prison, dont la meurtrière s'illumina subitement comme en une série d'éclairs ; puis, résonnèrent des coups de sabre, le vacarme d'une lutte, dominé par la détonation du pistolet.

Bien entendu, on n'avait pas attendu la fin de ce tapage extraordinaire pour accourir. En un clin d'œil, tout le quartier fut dans la cour, se précipitant afin d'ouvrir la porte, par laquelle on s'étonnait de ne pas voir fuir le sous-lieutenant.

La stupeur fut générale, quand on s'aperçut qu'elle était solidement barricadée à l'intérieur ; mais comment, par qui et par quoi ?

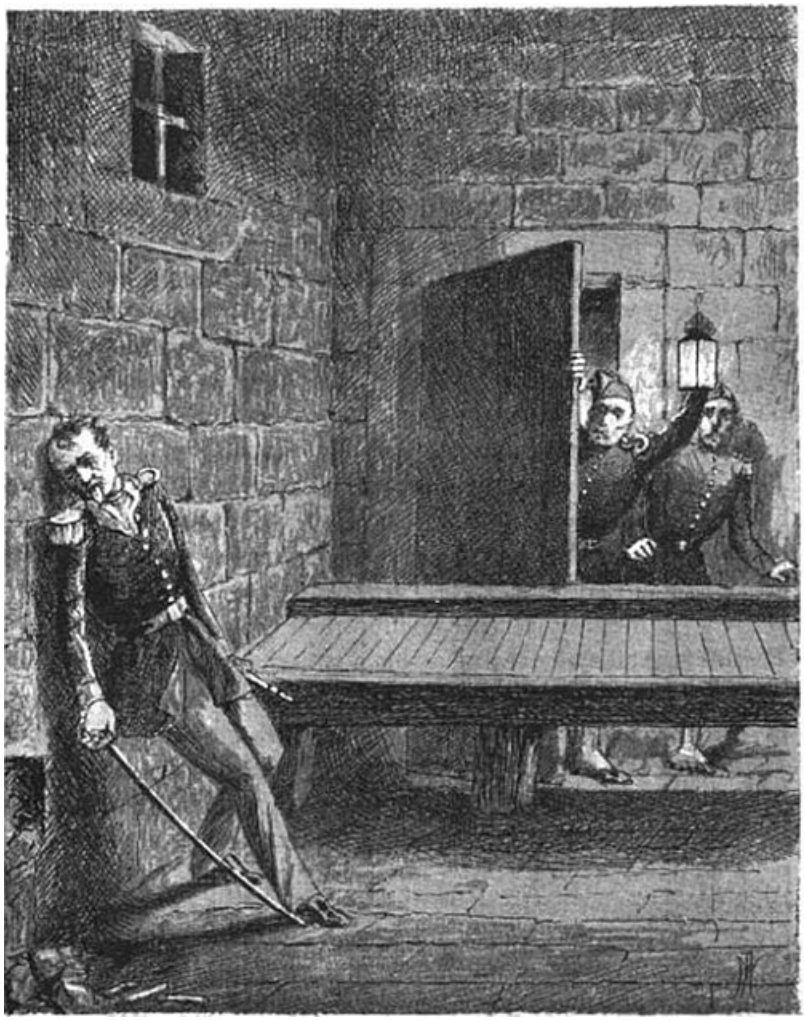
Cependant, tous les bruits maintenant avaient cessé dans la salle de police, et un silence, plus effrayant peut-être et complet, leur succédait.

Sans perdre un instant, en se mit en devoir d'enfoncer la porte qui offrit une résistance inexplicable ; on dut y aller à coups de hache. Enfin, brisée, en morceaux, elle céda ou plutôt tomba par fragments.

On put alors, à la lueur des lanternes, examiner l'intérieur, qui offrait un étrange et lugubre spectacle. Le lit de camp énorme, solidement construit et puissamment scellé dans le mur, était arraché de ses attaches de fer ; et c'était lui qui, mis en travers, barricadait hermétiquement la porte. Or, il était matériellement impossible qu'un homme seul eût fait cela ; cet acte était, de toute évidence, au-dessus des forces humaines et aurait demandé, pour être exécuté, plusieurs heures à deux ou trois maçons armés de leurs outils professionnels.

Contre le mur du fond, le sous-lieutenant était debout, acculé, tenant de la main droite son sabre, dont la pointe appuyait par terre et servait de point d'appui au corps, et de la main gauche le pistolet déchargé pendant au bout du bras.

D’après cette attitude, on voyait que l’officier avait dû se défendre et n’avait pas été surpris par derrière. La figure de l’infortuné était méconnaissable, livide par plaques et tuméfiée ; la langue pendait hors de la bouche ; les yeux sortaient des orbites, d’où s’écoulaient encore, goutte à goutte, des pleurs ; et, autour du cou, un énorme bourrelet gonflé, ecchymosé, montrait les traces de deux mains d’une vigueur invraisemblable, qui l’avaient entouré, serré progressivement, puis, dans une dernière étreinte, étranglé tout-à-coup.



La salle de police de Vincennes (légende). — Le sous lieutenant, visiblement étranglé, était debout contre le mur, tenant d’une main son sabre, dont la pointe appuyait par terre, et de l’autre main son pistolet déchargé.

Telle est, non pas l'histoire, mais la légende de la salle de police du fort de Vincennes. Rien n'est plus facile que de démêler le vrai du faux, dans tout ce récit ; mais il faut, pour cela, s'éclairer de la lumière de l'Église. Le fait des suicides consécutifs des trois soldats se classe, sans grande difficulté, dans la catégorie des hallucinations de caractère obsédant, avec contagion (je parlerai des hallucinations dans la VI^{e} partie de cet ouvrage), et il ne s'est passé rien autre. Mais cette série de suicides par imitation étant extraordinaire, — je ne dis pas : surnaturelle, — le besoin de broder, qui est une faiblesse des foules, s'en est mêlé et a transformé l'histoire vraie en légende fantaisiste. Seulement, il est arrivé ce qui se produit chaque fois que le mensonge entre en jeu : il laisse toujours percer le bout de l'oreille.

Comment pourrait-on admettre une seconde que Dieu, qui est infiniment juste et bon, eût laissé assassiner par le Maudit trois créatures innocentes, trois pauvres soldats, qui, ici, ne sont nullement représentés comme impies, alors que ce même Dieu, dans sa miséricorde suprême, interdit au démon de tuer personnellement les fanatiques égarés, coupables d'avoir fait pacte avec l'enfer, alors qu'il suffit d'invoquer la Vierge ou les saints pour être délivré des attaques les plus furieuses de Satan ?

À l'histoire vraie, qui consiste uniquement en trois suicides par imitation, accomplis en pleine hallucination obsédante, c'est-à-dire l'individu ne jouissant plus de sa raison, à cette histoire la légende a ajouté l'épisode, encore plus tragique que le reste, de l'officier étranglé par les mains mêmes du diable. Cet épisode final, complètement inventé et dont les médecins ne parlent pas, était nécessaire à la foule superstitieuse pour donner un caractère surnaturel aux trois suicides de soldats.

Enfin, l'histoire dit tout simplement que, pour rassurer la garnison parmi laquelle la terreur était répandue, on fit démolir la salle de police, par crainte de voir d'autres soldats s'halluciner encore et se suicider, et qu'on en construisit une autre ailleurs. La légende a transformé également la conclusion de cette triste affaire : on a prétendu que, découverte de la dernière heure, il fut constaté que l'ancienne prison s'élevait sur l'emplacement d'une chapelle où des sacrilèges avaient été commis autrefois. J'avoue que je ne vois pas bien le diable vengeant des sacrilèges ! et cela en pendant et étranglant des militaires innocents !

Par ce qui précède, le lecteur se dira que, examinateur scrupuleux et impartial, je n'accepte pas, les yeux fermés, tout ce qui se dit et se raconte ; le lecteur sera dans le vrai. Il faut, en effet, m'accepter les légendes où le surnaturel joue un rôle qu'avec les plus extrêmes réserves ; et, dès l'instant qu'une légende est, ne serait-ce que sur un seul point, même insignifiant d'apparence, en contradiction avec la doctrine de l'Église, rejetez cette légende impitoyablement, car elle est à coup sûr fallacieuse et erronée.

Je vais en avoir fini avec les obsédés qui ont commis le crime de souscrire un pacte à Satan, et montrer, par une histoire vraie, que Dieu vient au secours de ces malheureux, même les plus coupables, dès qu'ils ont le repentir de leur faute et qu'ils font appel à sa miséricorde. Ceci, qui n'est pas une légende fabriquée par des imaginations ignorantes, prouvera, en outre, que le diable ne tue pas les gens aussi facilement que beaucoup le croient, à tort, et quelque envie que l'éternel ennemi de l'humanité puisse avoir de détruire les créatures de Dieu.

Cette histoire est rapportée par plusieurs auteurs ecclésiastiques ; c'est dire qu'elle est d'une certitude absolue.

Un prêtre, se laissant aller au plus criminel des entraînements, avait, dans l'espoir d'obtenir des biens terrestres qu'il convoitait, profané une hostie par lui consacrée. Satan lui apparut et lui proposa un pacte ; ce prêtre indigne l'accepta. Il vécut ainsi quelques années, ayant obtenu ce qu'il désirait et se croyant heureux.

Or, un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, le diable se montra à lui tout à coup dans les airs, portant entre ses mains une énorme colonne ; c'était une colonne qu'il venait d'arracher à un édifice public de Rome et qu'il avait transportée de la sorte, à l'effet d'écraser, du moins voulait-il tenter de le faire, le misérable apostat et sacrilège ; car celui-ci lui avait donné son âme, et, dans le pacte, il était stipulé que Satan aurait tout loisir de le prendre pour son royaume à tel jour. On était donc au jour fixé.

À la vue de son terrible créancier, le prêtre criminel fut épouvanté ; il comprit toute l'horreur de son forfait, et, se jetant à genoux, il s'écria :

— Ô mon Dieu, je suis le dernier des misérables, mais ayez pitié de moi ! Reprenez-moi cette fortune que je ne possède que par le plus affreux des

crimes ! que je finisse mes jours dans la plus noire misère, dans les pires douleurs corporelles, dans la honte et le délaissement de tous les hommes ! Et vous, ô bon saint Pierre, mon patron, intercédez pour moi ; obtenez que j'endure sur terre toutes les souffrances de l'enfer, dont hélas ! je suis digne. Sauvez-moi, ô saint Pierre ! surtout, sauvez mon âme !

Aussitôt, l'apôtre invoqué parut, et, à trois reprises, il jeta le diable et sa colonne dans la mer ; car le Maudit persistait à vouloir écraser le malheureux, en prétendent qu'il lui appartenait.



Miraculeuse intervention de saint Pierre, venant au secours d'un prêtre coupable, mais repentant, que le diable voulait écraser.

Le diable fut à tel point vexé de cette défaite, qu'il brisa de colère sa colonne et s'enfuit le plus vite qu'il put.

Des fragments de cette colonne sont conservés dans une église de Prague.

Que l'on ne vienne donc plus nous dire que Satan a le pouvoir de vie et de mort sur les hommes. L'Église déclare le contraire et le prouve par l'intervention miraculeuse des saints, qui, dans le cas de contrition parfaite, et lorsqu'un obsédé rompt son pacte par un acte de libre arbitre, peuvent défendre contre la rage infernale le pécheur repentant.

Pour terminer sur la question de l'obsession, il me reste à citer deux faits, dont le dernier m'est strictement personnel ; dans l'autre, je n'ai pas été acteur, mais témoin. En outre, cette double narration m'amènera à relater encore une histoire de pacte, qui n'est peut-être pas une légende. Nous passerons ensuite au chapitre consacré à la possession.

Le *Menzaleh*, paquebot des Messageries Maritimes, était entré en armement à la Ciotat, et j'avais été désigné comme médecin de ce navire. Le *Menzaleh* devait, une fois armé, rejoindre la station de Yokohama pour remplacer le *Tibre*, arrivé à la fin de son temps et qui avait à rentrer en France afin de changer ses chaudières.

Mais auparavant le *Menzaleh* devait aller à Londres « faire le plein », c'est-à-dire chercher un chargement complet pour les principales escales de son voyage, mais surtout pour Yokohama directement.

Nous partîmes de Marseille, — il m'en souvient bien, — un dimanche matin, une heure avant le courrier de Chine, qui, lui, nous suivait, mais prenant à la sortie du port la direction de Naples, tandis que nous allions dans celle de Gibraltar.

Il faut huit jours environ pour aller de Marseille directement à Londres, sans faire, bien entendu, escale nulle part.

Nous passâmes de nuit le détroit, sans nous y arrêter. J'avais donné des ordres pour qu'on m'éveillât dès que nous serions en vue, à toute portée, et je montai aussitôt sur la passerelle, ou se trouvaient l'officier de quart et le commandant.

Il était une heure du matin ; il faisait un temps superbe, mais noir comme un four éteint. Néanmoins, la masse imposante du colossal rocher sortait peu à peu, grossissait, se détachant des ténèbres ; mais il nous fallait nos jumelles pour la distinguer nettement.

Déjà nous étions au pied, et maintenant l'immense muraille de rocs cyclopéens du versant de la Méditerranée nous surplombait, se profilant sur le ciel bleu-noir de la nuit.

Je m'écarquillais les yeux à souder cette énormité noire, cherchant une fissure, un filet, un soupçon de lumière, une flammèche, une étincelle, quelque indice enfin, ne fût-ce qu'une fumée légère, qui trahit pour moi, initié, l'infernal travail qui s'effectuait dans les flancs de la masse granitique.

Rien, absolument rien.

Mais voici que nous doublions la Pointe-d'Europe, et un cordon de lumière à présent courait devant nos yeux, à mi-hauteur du roc, nous signalant la ville bâtie en éventail.

Et toujours, je regardais, mes jumelles invinciblement tournées, fixées, pour ainsi dire, sur Gibraltar. Nous passions au large, afin d'éviter les bancs du détroit, celui de la Perle, entre parenthèses.

Déjà nous relevions Tarifa, puis Algésiras, puis Ceuta, dont les feux multicolores piquaient là-bas le noir de la nuit ; et je quittais comme à regret ce Gibraltar, à travers le roc duquel je voyais, moi, et où je revivais pour un instant les scènes du fer et du feu que j'ai racontées, lorsque tout à coup je me sentis frapper sur l'épaule les petits coups secs que je connaissais si bien.

Aussitôt, et sans même me retourner, je braquai, plus attentivement que jamais, mes jumelles sur Gibraltar, maintenant à tribord par l'arrière de nous, et tout de suite, au sommet de la tour sur laquelle par hasard je tombai, j'aperçus deux grands yeux ouverts, glauques, qui fixaient le navire. J'eus un léger frisson.

— Ah ! ça, par exemple, c'est drôle ! entendis-je dire derrière moi.

C'était l'officier de quart, qui, à travers le taximètre, relevait Gibraltar, et qui, lui aussi, à travers ses jumelles, apercevait la particularité.

— Voyez donc, commandant, fit il ; sur Saint-Georges on dirait deux feux verts conjugués et à éclats.

Le commandant regarda à son tour.

— Tiens, oui, ma foi, dit-il aussi…

Puis, en riant :

— Ça fait l'effet de deux yeux de diable, qui clignent, au milieu de la nuit !

— C'est vrai, murmura l'officier de quart… C'est bien un nom à leur donner, si c'était par hasard des feux fixes établis nouvellement. — Après quoi : 45° de l'arrière de tribord, fit-il, continuant à prendre son relèvement.

Les deux officiers avaient repris maintenant leur promenade sur la passerelle, ne pensant déjà plus aux yeux du diable, et le commandant, au bout d'un instant, descendait pour aller se coucher, après avoir rectifié la route et inscrit de nouveaux ordres sur son cahier. Moi, je ne perdais pas de vue Saint-Georges, qui insensiblement disparaissait avec la lueur étrange des deux yeux.

En passant devant moi, le commandant me dit :

— Bonne nuit, docteur…

Et, comme je ne répondais pas :

— Eh bien, quoi donc ? ajouta-t-il ; qu'avez-vous ?… Vous paraissez pétrifié…

— Ah ! pardon, commandant… Non, je ne suis pas pétrifié ; mais je pense à ce que vous venez de dire tout à l'heure… Ces yeux de diable… Si pourtant vous aviez touché de près à la vérité !… Qu'est-ce que vous croyez de cela ? interrogeai-je.

Alors, le commandant, un instant arrêté, me dit :

— Ah !… Eh bien, voulez-vous mon opinion bien nette, bien intime et bien réfléchie et cet égard ?

— Oui, répondis-je, attendant une déclaration sérieuse.

— Eh bien, je m'en f…iche !

Et il descendit, en éclatant de rire, l'échelle-arrière de la passerelle et me souhaitant de nouveau bonne nuit.

Voilà, pensai-je, comment dans la vie on passe cent fois à côté du diable ; on le voit, *on le relève* (pour parler marine), et l'on ne se doute même pas de sa présence.

À ce moment, l'officier de quart s'approchait de moi, pour me dire, lui aussi, en riant :

— Dites donc, docteur, vous savez, je double l'opinion du commandant ; je m'en contref…iche !

Le lendemain, en effet, en parcourant le livre de loch, ce livre où, après chaque quart, l'officier inscrit scrupuleusement tous les incidents, même les plus minimes, qui se sont produits pendant ses quatre heures de passerelle, je trouvai banalement ces mots :

« À une heure, 17 minutes, 8 secondes, relevé Gibraltar par 45° tribord arrière, passé à 2 milles du feu. »

Et c'est tout.

Cependant, un incident personnel devait me prouver, la nuit suivante, que le feu que nous venions de constater sur Saint-Georges n'était pas un indice naturel.

C'est avec cet incident, cas d'une obsession à laquelle j'ai été moi-même en butte, que je terminerai ce chapitre. Ainsi que je l'ai expliqué déjà, je ne m'astreins pas à l'ordre chronologique : je préfère classer par catégories les faits que j'ai à relater ; ce qui est, au point de vue de l'étude, un procédé d'une meilleure méthode ; en suivant strictement l'ordre des dates, je n'aboutirais, dans certains cas, qu'à faire paraître mon récit diffus, et je tiens au contraire à ce que tout ce que je raconte demeure d'une façon bien claire dans l'esprit du lecteur, sans qu'il ait besoin, à la fin de mon ouvrage, de récapituler et de se livrer à un pénible classement ; d'autant plus que bien des lecteurs, opérant alors, risqueraient de commettre des erreurs, et de prendre, par exemple, des faits d'obsession simple pour des faits de possession. Je crois ma méthode bonne, et je la suis ; c'est ainsi, du reste, qu'on procède dans toute étude scientifique.

Je reviens à mes officiers incrédules, qui ne sont pas rares dans la marine, et je fais ressortir, à ce propos, que l'observation m'a fait constater que l'on trouve, en général, une foi beaucoup plus intense dans la classe subalterne. Souvent, après ma visite réglementaire, il m'est arrivé de causer avec les

matelots du bord ; j'ai remarqué chez eux un fond de religiosité très intelligente ; grand nombre de ces braves gens sont pieux même. Tout aumônier de la marine le dira. Ils croient, ils ne sont pas à ergoter tout le temps avec des *si* et des *car*, des *pourtant* et des *pour quoi* à n'en plus finir ; et ainsi, tout simplement, comme de braves gens qu'ils sont, je le répète, ils font leur salut ; ce qui est la meilleure preuve qu'ils ne sont pas des imbéciles.

Le lendemain du jour où je fus en butte à l'obsession dont je réserve le récit pour tout à l'heure, le maître d'équipage du *Menzaleh*, un breton, bon chrétien de vieille roche et qui était plein de bon sens, me raconta une histoire de pacte qu'il tenait pour authentique, d'après la parole de plusieurs personnes du pays, mais dont malheureusement il ne connaissait pas la fin.

Cette curieuse histoire mérite d'être rapportée. Bon nombre de marins français la connaissent ; on se la redit de l'un à l'autre, au gaillard d'avant. Je vais donc la consigner dans cet ouvrage, en laissant la parole à mon vieux breton.

— Connaissez-vous, me dit-il, l'aventure du Saint-Maman, qui fit en sept jours la traversée de Terre-Neuve à Saint-Brieuc ?…

Oui, répéta-t-il, sept jours du banc de Terre-Neuve à Saint-Brieuc !… C'est une belle tournée, n'est-ce pas ?… La corvette *la Diligente*, notre plus fine voilière, ne l'aurait pas faite en sept semaines, surtout si, comme le *Saint-Marcan*, elle avait eu à lutter contre une mer affreuse et une brise carabinée de vent d'est… Et pourtant le *Saint-Marcan* n'est pas taillé pour la marche !… C'est un gros brick bien solide, peu coquet, étalant un gros arrière aux formes massives ; jamais il n'avait dépassé six nœuds, son journal en fait foi.

Il fut beaucoup parlé, dans Saint-Brieuc, de cette merveilleuse traversée. Quelques-uns l'admirèrent ; beaucoup en furent surpris ; d'aucuns, et c'étaient les plus vieux, gardaient à cet égard un silence significatif, ou hochaient la tête d'un air mystérieux.

Mais pourquoi le capitaine Jean Jouin n'aimait-il pas qu'on entamât un sujet de conversation si flatteur pour lui ? Aux félicitations, il se taisait ; aux questions, il répondait avec brusquerie, en envoyant promener les

questionneurs. D'où lui venait donc cette tristesse inusitée ? Quelle était la cause de cette réserve taciturne ? N'avait-il pas bien vendu son beau chargement de morue ? Et la vie ne s'annonçait-elle pas à lui sous les plus heureux auspices ?…

… La saison de pêche tirait vers sa fin. Déjà bon nombre de navires bien chargés avaient quitté le banc de Terre-Neuve ; les plus tardifs se préparaient à débanquer à leur tour, et le *Saint-Marcan* n'avait pas encore salé un seul baril de morue.

C'était un sort ; rien ne lui réussissait. Depuis qu'il était sur le fond, il n'avait pas perdu un instant ; ses flottes bien allongées attestaient sa vigilance ; ses chaloupes n'étaient point paresseuses ; et, tandis que les navires qui l'entouraient faisaient une pêche abondante, lui, il ne prenait pas un morillon.

Il avait beau virer de bord, changer la panne, quitter un mouillage pour un autre ; le malheur lui donnait la chasse et le poisson semblait le fuir.

Et pourtant ses ains étaient bien aqués ; chaque jour ses boëtes étaient soigneusement rafraîchies. Le saleur jurait ses grands dieux que le navire était charmé ; l'équipage ne jurait plus, il faisait des vœux ; le capitaine Jean Jouin, l'esprit fort de Saint-Brieuc, m'envoyait pas une chaloupe sans faire un signe de croix. Peine inutile ; il eut la douleur de voir le dernier de ses compagnons pousser le hourrah de départ et faire voile pour la France, sans qu'il eût, lui, pu saler encore un baril.

Et voyez comme cela se rencontrait mal pour le pauvre Jean Jouin ; c'était son premier voyage de capitaine ; sa réputation en dépendait, et il avait en perspective un superbe mariage.

— Tonnerre de Brest ! s'écriait-il, quand la chaloupe ramenait à bord des lignes toujours désertes ; mille tonnerres ! pour un rien, je vendrais mon âme !…

L'extrême bonheur touche souvent à l'extrême infortune. C'est vieux, mais c'est juste. Jean Jouin l'éprouva. Il y avait dix jours que la dernière voile avait disparu à l'orient, quand la chance tourna.

Alors, les chaloupes tiraient à couler bas ; le pont du *Saint-Marcan* ployait sous le poids du poisson ; le saleur ne pouvait suffire à sa tâche ; les tonneliers se multipliaient ; on travaillait le jour, on travaillait la nuit. La

joie reparut à bord : la saison ne serait pas perdue. On était en retard ; mais qu'importe ! on serait favorisé pour le retour… Les marins sont si confiants ! Si l'espérance était bannie de la terre, on la retrouverait à bord d'un navire.

En huit jours, le bâtiment avait son plein. Il appareille le soir même. Jamais hourrahs ne furent poussés avec plus d'allégresse. La mer en frémit, et la corvette de station chercha pendant deux jours, croyant avoir entendu quelque coup de canon de détresse.

Le lendemain matin, ils avaient débanqué.

Le temps se soutint beau toute la journée ; le soir, il mollit ; la nuit, calme plat. Ils espérèrent.

Le deuxième jour, une faible brise d'est s'éleva ; c'était le vent debout. Ils jurèrent.

Peu à peu, la brise fraîchit, l'horizon prit une apparence menaçante de gros nuages gris, poussés avec rapidité, obscurcirent le ciel ; la mer grossit. Le *Saint-Marcan* fatiguait : ils mirent à la cape.

Plus de doute, c'était un coup de vent.

La première journée, ils avaient prié ; la seconde, ils avaient blasphémé ; la troisième, ils se reprirent à implorer le ciel, mais ce n'était plus avec la ferveur des âmes pieuses. Ils avaient une manière d'invoquer le patron du navire qui ressemblait plus à une mise en demeure qu'à une supplique ; saint Marcan fit la sourde oreille, et leurs invocations peu respectueuses furent emportées par la tempête.

Ils étaient donc dans cette cruelle position, et rien n'annonçait la fin du mauvais temps. La nuit était venue, jetant à travers l'ouragan les teintes lugubres de son obscurité ; le ciel, devenu invisible, était voilé par une brume épaisse, qui, chargée d'eau salée, brûlait leurs yeux appesantis par la fatigue ; l'océan, déployant ses énormes lames, tourmentait, roulait, ballottait dans tous les sens le bâtiment. Livré sans défense à sa fureur, à moitié désemparé, le brick offrait un spectacle de désolation affreux ; l'équipage, entièrement démoralisé, s'était groupé auprès de la dunette, et, dans un engourdissement apathique, attendait.

Mais qui pourrait peindre le désespoir de Jean Jouin ? Depuis le commencement de la tourmente, ses yeux ne s'étaient pas fermés ; il n'avait pas mangé, il n'en avait pas eu l'idée. Debout près du gouvernail, serrant fortement dans ses doigts contractés la corde dont le bout entourait son corps, ses regards n'avaient pas quitté l'horizon ; aucun ordre n'était sorti de sa bouche.

Chaque fois que maître Calé venait lui annoncer quelque nouvelle avarie :

— C'est bon, disait-il.

Et il retombait dans son morne silence.

C'est qu'aussi ce retard l'accablait. Il songeait qu'il arriverait longtemps après les autres, que sa cargaison n'aurait aucune valeur, qu'il perdrait son commandement, et que, sans commandement, adieu le mariage rêvé !…

Donc, il faisait nuit, et la tempête était dans toute sa force, quand Jacques Grou, le tonnelier, mettant une chique neuve en sa bouche, s'approcha de maître Calé qui se tenait à côté du capitaine.

— Eh bien, maître, lui dit-il en serrant précieusement sa boîte à tabac, que pensez-vous de ce temps-là ?

— Je pense, répondit l'autre, que c'est un chien de temps, et l'on y voit clair comme dans la conscience d'un corsaire.

— Et ça n'est pas encore fini, savez-vous ; le mauvais temps a pris avec la lune, il finira avec elle.

— Que le diable t'emporte ! fit Jean Jouin, qui écoutait.

— Merci, capitaine !… Seulement, ce n'est pas bien de parler du diable, lorsqu'on ne sait pas qui est-ce qui peut vous entendre.

— Surtout, il est dangereux d'en parler, quand on entend cette musique-là, murmura le saleur.

— Oh ! oui, ajouta Jacques Grou ; dire qu'à tout moment on peut masquer son perroquet de fougue !… Oh ! voyez donc là-haut, capitaine…

Jean Jouin dirigea les yeux vers l'endroit que lui montrait le tonnelier ; une légère flamme bleuâtre voltigeait autour du mat et des vergues et se jouait au travers des cordages.

— Le feu Saint-Elme ! fit-il.

Et il retomba dans sa mélancolie, sinistre.

— Le feu du diable ! grondèrent les deux matelots.

— Bon Dieu du ciel ! reprit aussitôt Jacques Grou, nous sommes flambés !…

La chute du petit mât de hune l'interrompit.

Ils se regardèrent, en guignant du coin de l'œil le capitaine, qui demeurait immobile.

— Il faut qu'il ait l'âme chevillée dans le ventre, dit le saleur, à voix basse.

Et vraiment le malheureux brick offrait un aspect lamentable. Les mâts de hune, pendant sous le vent, et retenus par quelques manœuvres, suivaient les mouvements du roulis et frappaient les flancs du navire avec une force qui faisaient craquer la membrure. Il fallait toute la solidité de sa construction bretonne pour qu'il pût résister à d'aussi terribles secousses ; et pourrait-il résister longtemps ?

La tempête semblait redoubler de violence ; le vent rugissait avec force ; la mer déchaînée envahissait de toutes parts et battait en brèche le pont. Les matelots, réveillés par l'imminence du danger, étaient accourus et tenaient leurs yeux inquiets fixés sur le capitaine.

— Grand saint Jacques ! s'écria tout à coup le tonnelier Grou, si nous nous tirons de là, je fais vœu…

— Grand saint Nicolas ! dit à son tour le saleur…

— Grand saint diable ! interrompit Jean Jouin, si tu veux me donner la remorque, je l'accepte et je t'envoie un grelin !…

En entendant ces paroles, les autres le regardèrent, stupéfaits.

— Navire ! cria une voix… Navire derrière nous !

Toutes les têtes se tournèrent vers le point indiqué ; toutes restèrent immobiles, le regard dirigé vers l'objet effrayant qui s'avançait dans le lointain, se rapprochant d'eux à grande vitesse.

Malgré l'obscurité, malgré l'épaisseur de la brume, on voyait, distinctement, un beau navire courant toutes voiles dehors. Mais, ce qu'on

ne pouvait concevoir, ce qui fit dresser les cheveux sur la tête des plus hardis, il courait contre le vent et la mer, brassé carré, les bonnettes tribord et bâbord.

Une lueur vague, qui flottait autour de lui, rendait visibles toutes les parties d'une mature élancée et d'un gréement en bon état. Ses voiles, gracieusement arrondies, semblaient céder à l'impulsion d'une brise favorable, qui ne soufflait que pour lui. Sa guibre sculptée ne refoulait pas devant lui avec force la mer furieuse, et les flots déchaînés n'allaient pas en grondant tournoyer autour de son gouvernail, insensible à la tourmente qui faisait rage, mais seulement à peu de distance tout autour.

Droit, tranquille, majestueux, il glissait rapidement sur la cime des vagues, qui semblaient le respecter et ne garder aucune trace de son passage.

Quand il fut à bonne portée de vue, quand tous les détails s'aperçurent, on constata que le fantastique navire avait un équipage digne de lui : les matelots étaient des squelettes, le capitaine paraissait être un démon.

Bientôt, le bâtiment mystérieux passa bord à bord du *Saint-Marcan*. Alors, une voix stridente, éclatant au milieu du fracas de la tempête qui n'avait pas cessé, fit entendre ces mots :

— Amarre à bord !

Et le bout d'un grelin tomba sur le pont du *Saint-Marcan*.

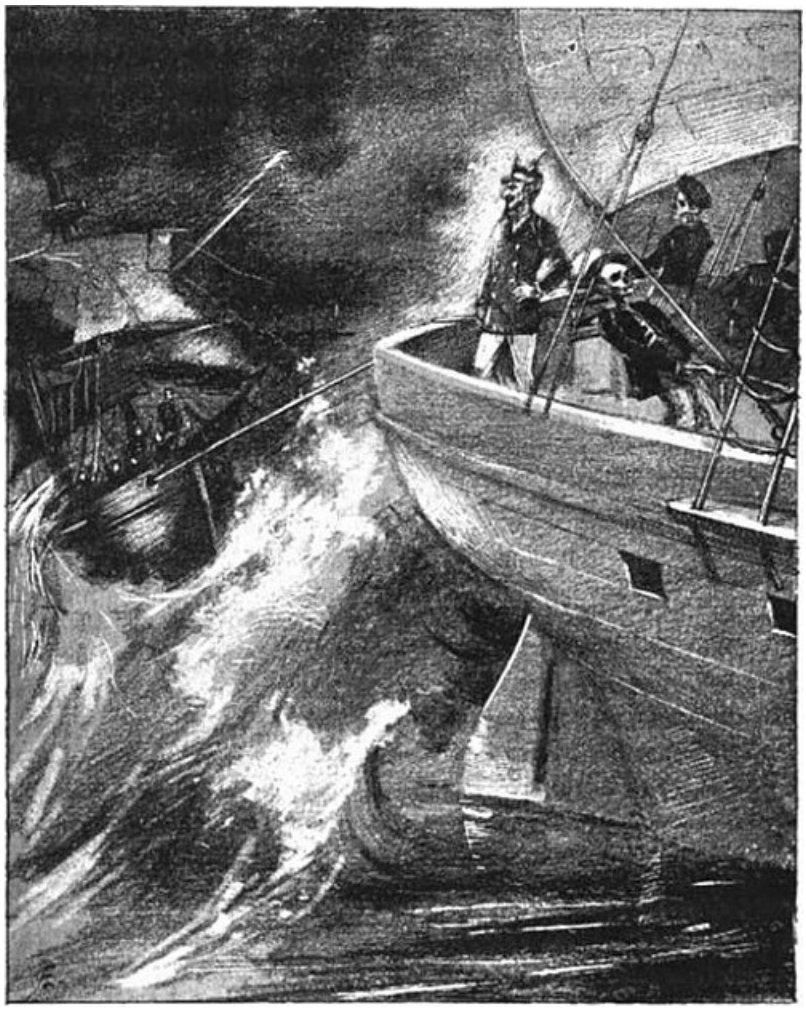
— Tourne à la bitte ! cria Jean Jouin, désengourdi, l'air radieux.

Mais pas un de ses matelots ne bougea ; tous étaient frappés de stupeur.

— Quand ce serait *Lui !* fit Jouin.

Et il s'élança, pour saisir l'amarre. Ce furent ses dernières paroles. Il était maintenant immobile, une main appuyée sur la bitte, et l'autre tenant le bout du cordage qu'il venait de fixer solidement.

Puis, le vaisseau infernal, continuant à voguer dans le calme, malgré la tourmente de tous les éléments conjurés, entraîna à sa suite le *Saint-Marcan*. Jean Jouin était remorqué par le diable.



Le vaisseau infernal, continuant à voguer dans le calme malgré la tourmente de tous les éléments conjurés, entraînait a sa suite le *Saint-Marcan* ; le capitaine Jean Jouin était remorqué par le diable.

Qui pourrait savoir ce qui se passa, en cette nuit terrible, entre le capitaine et *l'autre ?* Jean Jouin n'en a jamais rien dit ; et ses matelots s'étaient réfugiés à fond de cale…

Le soleil venait de se lever, à Saint-Brieuc ; la mer commençait à monter, lorsque le sémaphore signala un navire en vue.

Le vent était bon : il terrissait rapidement ; à ses mâts de perroquet à flèches, on reconnut le *Saint-Marcan*, capitaine Jean Jouin.

Dès qu'il fut dans le port, le pont fut encombré d'une foule de curieux : les uns félicitaient le capitaine d'être arrivé premier ; les autres le louaient

du bon état de son navire (car toutes ses avaries avaient disparu, on n'a jamais su comment) ; tous s'enquéraient des bâtiments qu'il avait laissés derrière lui.

À toutes ces questions, Jean Jouin répondit par une autre : il demanda le quantième du mois.

Il y avait juste sept jours qu'il avait débanqué !…

Que conclure de ce récit ?… Est-il véridique ? ou appartient-il, au contraire, au domaine de la légende ?… Il s'agit là, je le répète, d'une histoire à laquelle grand nombre de marins français, excellents catholiques, croient.

En somme, tout esprit non prévenu n'y trouvera rien d'invraisemblable. Dans ce cas du capitaine Jean Jouin, l'obsession tenace, persistante, est caractéristique. L'homme, qui faisait le libre-penseur sceptique, qui posait pour l'incrédule absolu, avait, en réalité, des tendances à l'impiété fort prononcées ; ce qui est fréquent dans le monde des fanfarons de scepticisme. Des revers soudains viennent-ils à les accabler, ils s'adressent d'abord, quelquefois, à Dieu, mais sans conviction, et ne tardent pas à recourir au diable, pour qui ils sont mûrs.

Toutefois, cet épisode, bien que n'ayant (il me semble) rien de contraire à ce qui est admis par l'Église, ne repose que sur une sorte de tradition, transmise de l'un à l'autre par nos vieux loups de mer, et qui n'a, que je sache, reçu la consécration d'aucun théologien. À son égard, nous devons donc être très circonspects. Le lecteur comprend à merveille, du reste, que je n'ai nullement la prétention de lui imposer la moindre croyance à des faits, sur lesquels Rome, c'est-à-dire la suprême autorité compétente, ne s'est pas prononcée.

Je raconte ce que j'ai vu, j'y ajoute ce qui m'a été dit par des personnes n'ayant aucun intérêt à me tromper. En un mot, je catalogue et classe ce que j'ai recueilli. Il est impossible que je ne rencontre pas des incrédules. Néanmoins, j'estime que, dès l'instant qu'un fait cité de bonne foi n'est pas en contradiction avec ce que l'Église enseigne, il est téméraire de le nier uniquement par l'effet d'un parti pris. Qu'on le déclare sujet à réserve, je l'admets et ne m'en offense pas : mais la réserve doit être impartiale.

Nier des faits surnaturels, par la seule raison qu'on n'a pas été soi-même témoin, est peu digne d'un catholique. C'est, en outre, s'exposer à recevoir plus tard un démenti par les événements, si de nouveaux témoignages, qui n'avaient pas osé d'abord se produire, viennent un jour s'ajouter au premier.

Ainsi, sur la question des choses que j'ai constatées dans les arrière-loges et les triangles palladiques, il est évident que chacun a le droit de réserver son jugement définitif ; mais il est évident aussi, — et je préviens expressément les incrédules à ce sujet, — que le doute, par défaut de constatation personnelle, n'autorise pas la négation, surtout lorsqu'on n'oppose point au narrateur un contre-témoignage émanant d'un catholique.

Si à un chrétien qui a exposé sa vie pour surprendre les secrets des ennemis de l'Église, et qui arrache les masques sans pitié, on ne trouve à opposer que les négations intéressées de ces mêmes ennemis de l'Église, la réfutation est sans valeur pour les vrais catholiques ; elle n'est même plus une réfutation, elle constitue une attaque injurieuse et illégitime contre l'homme qui s'est dévoué. Bien plus, elle se retourne immédiatement contre le douteur qui s'abaisse à ramasser de pareilles armes dans la boue de l'impiété sectaire et qui s'en sert pour combattre le chrétien, par le seul motif que celui-ci a le malheur de n'être pas sympathique à l'autre.

Enfin, les catholiques ne doivent jamais perdre de vue que les francs-maçons ont toujours nié, même l'évidence, et qu'ils nient aujourd'hui la pratique de l'occultisme luciférien dans leur secte, au même titre qu'ils niaient, il n'y a pas longtemps encore, leur rôle politique clandestin, comme ils ont toujours nié leurs assassinats les plus avérés, niant quand même, cyniquement, lorsque le sang de leurs victimes crie contre eux.

Pour moi, lorsqu'un récit m'est fait de bonne foi et que celui qui m'écrit ou me parle jouit de son bon sens, je l'accepte de prime abord, sans autre réserve que l'examen du cas au point de vue de l'enseignement de l'Église ; et si un théologien me dit : « Ce fait est inadmissible, pour telle ou telle raison », alors je considère que mon narrateur, tout en étant de bonne foi, s'est trompé. Mais mon premier mouvement est toujours de croire à la sincérité de quiconque combat avec énergie le diable, père du mensonge. Celui donc qui attaque le diable, c'est-à-dire le mensonge, est à mes yeux

logiquement un homme loyal ; il peut commettre une erreur, avoir mal interprété tel ou tel détail, sans que cela infirme en rien sa loyauté ; s'il se trompe par malheur, du moins ne cherche-t-il pas à me tromper, et le jugement infaillible de Rome est là pour rectifier lorsqu'il s'agit de faits graves sujets à réserve et affirmés par un honnête homme.

On me dira que je suis trop crédule, que je suis naïf de croire à l'aventure du capitaine Jean Jouin, à moi racontée par un brave matelot, excellent chrétien, me répétant une histoire traditionnelle dans la marine et qui n'a jamais été démentie ; il y a même des gens, je le sais, qui diront que je suis de mauvaise foi en l'introduisant dans mon ouvrage. Je laisse les arguments de cette espèce à ceux qui, ayant l'habitude de mentir, sont tout de suite portés à voir partout des menteurs.

Ne voyant, moi, rien d'invraisemblable dans l'épisode du *Saint-Marcan* remorqué par le diable, je le maintiens dans les cas d'obsession suivie de pacte, sauf à me soumettre humblement à l'avis de l'Église, si dans cette histoire elle ne voyait qu'une légende à laisser de côté.

Mais voici un fait, dont personnellement je suis sûr, que j'affirme avoir vu, — ou, sinon, il faudrait que je fusse fou, — et qui, dans mon voyage à bord du *Menzaleh*, s'est produit au moment de notre arrêt à Londres.

Ce que j'ai vu s'est passé dans une maison du Golden-Square, local maçonnique ouvert aux occultistes parfaits initiés, mais où les francs-maçons non luciférien sont également reçus.

J'assistai à une tenue ordinaire de triangle, qui devait être suivie d'une séance d'évocations. Dans l'intervalle, l'atelier se mit en récréation, et quelques-uns d'entre nous se rendirent, pour passer un moment, à la réunion des frères de la maçonnerie vulgaire, lesquels dépendaient du Suprême Conseil d'Angleterre (rite écossais). Bien entendu, pour nous y rendre, nous laissâmes nos insignes palladiques dans la salle du triangle, ces insignes ne devant être portés qu'au sein des assemblées de parfaits initiés.

Quand je revins avec cinq ou six de mes collègues, l'un d'eux, sans y prendre garde, ni moi non plus d'abord, revêtit mon cordon, et moi le sien. Puis, la séance d'évocations commença. Je m'aperçus alors de l'erreur commise, en tâtant la pointe de mon cordon ; je n'y sentis pas ma précieuse médaille. Regardant plus attentivement mes deux voisins, je vis que celui de

droite, le F∴ James Power, portait mes insignes, lesquels se ressemblent tous entre adeptes de même grade ; mais, par l'usage, on distingue néanmoins chacun le sien. Je n'avais aucune raison plausible de le lui réclamer à ce moment, et je ne pouvais que le lui reprendre, par un échange, à la sortie.

Or, après quelques préliminaires anodins, mon voisin de gauche, sous je ne me rappelle plus quel prétexte, réclama l'honneur d'évoquer *Zaren*, « daimon vengeur ». Il avait droit à opérer. On lui fit place, et il se mit à l'œuvre, au milieu de la salle.

Il agit selon le rite, n'oublia aucune des formules de la liturgie satanique, et Zaren parut.

Ce diable-là se montra instantanément sous la forme d'un animal métallique, un dragon à trois têtes, en acier. Il avait un aspect hideux, effrayant.

Mais, à peine fut-il là, que, poussant des grondements sourds, il se précipita, furieux, de mon côté, vers mon voisin Power, comme s'il voulait le dévorer. L'évocateur reculait, lui, au fur et à mesure que l'affreuse bête avançait.

Power, de crier :

— Ce n'est pas Zaren, c'est un maleach !

En même temps, mon voisin, qui tenait à la main son pentagramme, le retournait vivement, ainsi qu'on fait lorsqu'on a affaire à un esprit contraire, c'est-à-dire qu'il présentait deux pointes, au lieu d'une, au dragon d'acier. D'autre part, il faisait un pas en avant contre le monstre, et, rapide comme la pensée, il saisit la baguette dont l'évocateur venait de se servir.

Alors, se passa une scène bizarre.

Le dragon reculait en grognant, et Power marchait résolument contre lui. En vain, le diable soi-disant vengeur faisait-il mine de reprendre l'offensive ; Power lui tenait tête victorieusement.

Moi, je comprenais à merveille ce qui avait lieu. C'était bien un démon qui était là ; sans doute, c'était le Zaren évoqué ; mais ce n'était certes ni la baguette magique ni le pentagramme retourné qui protégeaient mon collègue palladiste. Il était, j'en suis convaincu encore, protégé à son insu

par la médaille de saint Benoît cousue dans le cordon qu'il avait revêtu par erreur.

James Power, agitant de plus belle ses ustensiles, triomphait en voyant reculer le dragon d'acier, qui renversait tout dans sa marche en arrière.

— Le maleach est impuissant ! s'écriait-il, le maleach est vaincu !



James Power, agitant de plus belle sa baguette magique et présentant le pentagramme au dragon d'acier, triomphait en voyant celui-ci reculer.

— Le maleach est impuissant ! s'écriait-il ; le maleach est vaincu !

Finalement, Zaren s'évanouit, tout d'un coup, comme il était apparu, mais en laissant après lui une fumée tellement puante qu'il fallut ouvrir de

suite toutes les fenêtres ; sinon, je crois, les assistants auraient été, sinon asphyxiés, du moins malades à vomir.

À la sortie, je ne manquai pas de reprendre à Power mon cordon, et je m'en retournai, réfléchissant profondément à ce qui venait d'arriver.

C'est un fait, auquel les fervents catholiques croient avec raison : quand l'Église a béni et indulgencié une médaille, Dieu récompense souvent, par des marques d'une protection spéciale, celui qui la porte avec dévotion, et quelquefois même une médaille de la Vierge Marie ou d'un saint a sauvé d'un grand péril telle personne qui l'avait sur elle, sans s'en douter, grâce au pieux subterfuge d'une parente profondément croyante.

D'autre part, l'exemple que je viens de citer démontre une fois de plus que l'aventure du soldat de Fontainebleau est une légende inadmissible ; car, s'il s'agissait là d'une histoire vraie, la médaille que portait le capitaine aurait provoqué la défaite du démon. Le diable, vaincu par les saints, l'est à plus forte raison par la Mère de Dieu.

Cela, les bons catholiques le comprennent ; les indifférents, les sceptiques, les esprits forts et les chrétiens superficiels, qui sont à mettre dans le même panier, en rient et traitent de « billevesées du moyen-âge » les miracles divins et les prestiges diaboliques ; quant aux palladistes, vous ne leur arracherez pas de la tête l'idée folle que, dans un cas d'obsession tel que celui de James Power, c'est la vertu du pentagramme qui a triomphé d'un maleach.

J'en arrive, pour terminer ce chapitre, à l'obsession personnelle à laquelle j'ai été en butte, fait qui se place chronologiquement à la première nuit écoulée après le passage du *Menzaleh* devant Gibraltar.

Ici, c'est une sorte de confession que je fais à mes lecteurs, et j'ai besoin de toute leur indulgence.

Ils verront comment le démon s'y prit pour m'attaquer. Ah ! il faut reconnaître qu'il m'enveloppa habilement. Il procéda contre moi par l'*obsession scientifique*. Un moment, toutes idées se brouillèrent dans ma pauvre cervelle humaine ; et, quand je réagis, il était temps. Mais aussi, comme mon histoire, dans cet épisode, prouve que le diable, alors même qu'il croit toucher à la victoire, n'est qu'un agent passif des impénétrables

desseins de Dieu ! L'esprit mauvais pensait me tenir, cette fois ; il se manifesta, croyant frapper un coup décisif, et ce fut son apparition qui chasse de mon raisonnement bouleversé l'erreur qu'il s'efforçait d'introduire en mon âme.

Donc, nous avions passé Gibraltar ; nous voguions maintenant sur l'Atlantique, et nous devions, par conséquent, arriver à Londres quelques jours après, — exactement, le mardi de la semaine suivante à deux heures après midi, — et cela sans plus voir de terre, c'est-à-dire en ne relevant plus que le feu de Finistère à toute portée.

Six jours de monotonie et d'ennui entre ciel et terre. Notez que nous n'avions pas de passagers et que par conséquent les heures se seraient écoulées terriblement assommantes pour moi si je n'avais eu, toujours en prévision de ces cas, une provision de travail sur la planche ; et ici le mot « planche » est le vrai, étant donnée la planche à glissière qui sert de table et de bureau dans nos cabines.

Je mis donc rapidement en ordre et classai à leur fiche, dans mon livre de bord particulier, les incidents de cette rapide traversée de Marseille à Gibraltar ; je glissai le livre dans mon chiffonnier fermé à clef sous mon linge, et je pensai à autre chose.

Tous ces évènements que je documentais alors, tous ces spectacles, coupés pour ainsi dire, auxquels j'assistais pendant cette période, n'avaient pas encore en effet à cette époque le puissant intérêt de suite et de rattachement les uns aux autres que je leur ai reconnu depuis. Alors, je savais déjà quelque chose de ce monde du diable ; je ne doutais pas de son existence réelle, du culte qui lui était rendu, ni de sa direction effective de la maçonnerie universelle ; mais, comme l'étudiant en médecine au début de ses études, qui sait qu'il abordera une science vaste qui va dévoiler à son intelligence des choses extraordinaires, incompréhensibles, dont il ne saisira la clef que dès qu'il sera vraiment initié et au courant de tout, et qui étudie, documente, enregistre des faits, pour plus tard débrouiller ce chaos au fur et à mesure qu'il avancera dans la science, de même, moi, j'enregistrais purement et simplement les faits, avec leurs dates, aussi minutieux fussent-ils et aussi indifférents en apparence tout au moins, sachant que j'aurais occasion de revoir tout cela encore au cours de mes voyages, de m'assurer de nouveau que j'avais bien vu, de me contrôler pour ainsi dire moi-même,

de rectifier et de classer enfin à leur véritable place, avec leur vrai sens, leur portée réelle, les faits disparates à un premier examen superficiel.

Mais ce travail considérable, auquel il m'a fallu me livrer depuis et de l'importance duquel le lecteur se doute bien, je n'aurais évidemment pas pu l'aborder avec fruit à ce moment ; aussi, pour ne pas m'y casser la tête, pour éviter d'en être à mon insu trop préoccupé, pour ne penser au diable en un mot qu'au moment surtout où j'allais me présenter aux réunions occultes de ses adorateurs, et pour bien me borner au rôle de simple enregistreur et me distraire scientifiquement, j'avais entrepris une étude géographique et anthropologique sur le Japon et les Japonais, de façon à arriver déjà préparé, théoriquement au moins, dans ce pays où je devais passer une très longue station.

Et ce n'était pas là une petite affaire, je vous prie de le croire.

Je m'étais fait, avant le départ, toute une bibliothèque à ce sujet, allemande, anglaise, italienne et française ; et bien que je possède les trois premières langues assez couramment pour suivre une conversation, lire des lettres, vivre en un mot dans le pays en homme conscient et pas trop ahuri, je ne les possède pas assez pour comprendre les écrits scientifiques un peu ardus ; d'où, nécessité de l'emploi du dictionnaire. Je m'étais donc créé là un jeu de casse-tête japonais, c'est le cas de le dire, qui m'occupait et m'empêchait de penser au diable et à sa maçonnerie. Je ne voulais pas me créer à cet égard une sorte d'obsession, qui eût pu m'influencer en quoi que ce fût, me faire voir à côté et adultérer à un moment donné l'indépendance de mon esprit, la justesse de mon raisonnement.

Je m'étais promis d'observer en *médecin*, c'est-à-dire sans haine, sans zèle et sans crainte, et de ne me laisser préoccuper, déconcerter, intimider par rien : confiant du côté de Dieu, en règle et tranquille aussi avec ma conscience ; la prière et le travail m'ont soutenu pendant onze années d'enfer, et jamais ni mes camarades du bord, ni les nombreux passagers laïques et ecclésiastiques avec lesquels j'ai été en rapport, ne se sont douté de ce que je faisais, — mon confesseur, bien entendu, excepté.

Pour en revenir au *Menzaleh* mon livre du diable fermé, je m'étais remis au Japon, et j'allais, on va le voir, peu à peu m'abstraire dans cette étude.

Je m'étais enfermé pour cela dans ma cabine, dans le calme et le silence ; je n'entendais, tamisé par les cloisons étanches et les boiseries, que le toc-toc doux et monotone de la machine qui ronflait dans les profondeurs du bâtiment ; bruit doux, incitant au travail et à la rêverie.

J'en étais à cette époque aux généralités, et je cherchais à pénétrer le secret de ce pays, nouveau pour moi.

Un singulier rapprochement se faisait en mon esprit, précisément entre Yokohama où j'allais et Gibraltar devant lequel je venais de passer : tous deux nés dans le cataclysme que l'on sait ; tous deux sur la même latitude, qui est, au surplus, celle de Charleston (il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte pour constater cette singularité de situation identique, par rapport à l'équateur, de Charleston, Yokohama et Gibraltar) ; tous deux mystérieux dans leurs origines humaines ; et, par un plus singulier rapprochement encore, servant tous deux de limite d'habitat septentrional à une seule et même race de singes, le macaque, *macacus speciosus* à Yokohama et *innuus* à Gibraltar. Et du singe, je passais à l'homme, me demandant si-je ne trouverais pas les mêmes analogies ou les mêmes rapprochements ? cette idée me venant comme cela, sans pensée irréligieuse, mais uniquement pour examiner et même trouver en défaut messieurs les darwinistes.

Et d'ailleurs, ces mots « homme » et « singe » n'ont-ils pas été rapprochés volontairement par ces pseudo-savants, vrais sectaires ? et toute une science, l'anthropologie, ne s'est-elle pas fondée pour fausser l'intelligence de la jeunesse et lui faire croire que l'homme descend du singe ?

Ici, au lieu de suivre le fil de mes études et de mes réflexions, le lecteur me permettra de lui exposer rapidement un coin de cette science anthropologique, qui touche de si près au diable par ce côté surtout, et qui en est en tous cas directement inspirée, on va le voir.

Croire et chercher à démontrer, contrairement à la doctrine de l'Église, à la révélation, que l'homme descend du singe, est un singe transformé, est une des formes les plus bizarres de l'obsession irréligieuse, et mal heureusement une des plus spécieuses que le diable ait de nos jours inventées, et, en apparence du moins, une des plus attirantes pour un médecin chercheur.

Nous avons, à l'égard de la création, un dogme catholique, une révélation. Nous savons à n'en pas douter que Dieu créa l'homme, qu'il le créa à son image, qu'il le créa donc à l'image de Dieu, ainsi que le dit la Bible, et que cette création fut séparée des autres, fut un acte spécial de la divinité.

Pourquoi donc, puisque cela est vrai, créer une science qui torture les textes, force les analogies, dénature l'anatomie, pour insinuer quoi ? que l'Évangile ment.

Pourquoi s'abrutir le cerveau en des chinoiseries scientifiques ? pourquoi, avec Ch. Martins et Durand (de Gros), chercher comment, le mode suivant lequel une nageoire se transforme en membres coudés dans le même sens, comme chez la tortue ; puis, dans des sens opposés comme chez l'homme, la façon dont elle se segmente en colonnes longitudinales qui s'épaississent et s'atrophient pour former la jambe du chien, du sanglier, du cheval ou du gorille ? Pourquoi, comme Agassiz, se plaire à montrer sur un tableau à ses auditeurs de New-York, « comment en contournant ceci et en allongeant cela », on arrive à faire un poisson, un reptile, un mammifère, un singe, un homme ? Pourquoi enfin s'appuyer sur deux hypothèses absolument indémontrées encore : « *la nature ne fait pas de sauts* » et « *la lutte pour la vie* », pour démontrer, avec Lamark et Darwin, quoi ? que l'homme est le résultat d'une transformation lente de la matière préexistante, et non le résultat d'une création spéciale de Dieu ? Et ne sent-on pas l'inanité pratique et le danger de telles études qui aboutissent droit au matérialisme et à l'enfer ?

C'est là, je le répète, une des formes les plus curieuses, et les plus intéressantes à étudier, de l'obsession scientifique : elle rentre directement dans cette partie de mon exposé ; elle a été cause que j'ai été moi-même obsédé ; il me faut donc en parler ici.

J'essaierai d'être rapide et clair comme pour l'hystérie. Ma méthode consiste à exposer la théorie de l'adversaire, à montrer comment il s'y prend pour séduire, et ainsi je fais ressortir tout le danger du piège. Comme le protestantisme, dont elle est fille (parce que tous les initiateurs célèbres de cette science ont été et sont des protestants), l'anthropologie est un genre de folie scientifique ; comme le protestantisme, elle est une manie raisonnante, en définitive, une obsession satanique.

Voici comment s'exprime l'anthropologie, et comment le diable, père de toute fausse science, essaie de démontrer à l'homme qu'il est fils de rien du tout, créé au hasard du chaos et de l'espace, perfectionné du singe en définitive, descendant de tout, sauf de Dieu.

« Lorsque le naturaliste détache son regard des faits de détail et embrasse l'ensemble du règne animal, il est frappé du petit nombre de moyens mis en œuvre pour obtenir les formes les plus diverses. Il remarque que, d'une manière générale, il y a progression continue des organismes les plus simples aux organismes les plus complexes. Son impression se traduit par des périphrases telles que : « l'harmonie générale », « le plan suivi par la nature », « l'unité de type, de composition ou de conformité organique ». Il compare la suite des êtres connus à une échelle, à une chaîne ou à un arbre aux branches très ramifiées. Sa pensée intime, formulée ou non, c'est qu'il y a succession, gradation, entre les divers types d'animaux, comme si quelque force d'organisation s'était ingéniée à modifier et compliquer sans cesse pour porter en une continuité ininterrompue les espèces à l'infini. »

C'est cette doctrine que Cuvier a combattue en soutenant, au contraire, celle des créations successives.

« Quel que soit le secret de l'origine des êtres, dit l'anthropologiste, il est certain que les choses se présentent comme s'ils dérivaient les uns des autres. Bien des lacunes existent entre eux ; mais le nombre en diminue de jour en jour par des découvertes imprévues au fond de l'Océan, dans le sein de la terre, en des coins jusqu'ici inexplorés du globe. »

Tel est, on le voit, le plan général de la création des espèces animées, comme le comprend et l'enseigne l'anthropologie, qui peut se résumer en deux mots : « Continuité et transformisme ».

À cette doctrine vient s'ajouter celle de Satan qui l'agrandit tout d'abord et la généralise plus encore.

« Le Dieu des chrétiens, créateur de toutes choses, n'existe pas », dit l'esprit du mal, lorsqu'il veut s'attirer des âmes en fomentant les divers systèmes matérialistes.

« Il peut y avoir un être suprême, divisé en deux principes surnaturels ; mais, au sens vrai du mot, il n'y a pas eu de création, et Adonaï est un

imposteur. Il y a eu, de tout temps, une certaine quantité de matière préexistante et une certaine quantité de force.

« À un moment donné de l'évolution des siècles, de l'espace et du temps, sous certaines conditions absolument physiques et chimiques, d'essence absolue et primordiales aussi, la force a agi sur la matière pour la transformer.

« Parmi d'autres choses, et pour n'envisager que notre système planétaire, le soleil s'est créé, c'est-à-dire le feu, c'est-à-dire une simple transformation du mouvement qui est la vraie force initiale préexistante, et maintenant le soleil met à la surface de la terre, sous forme de lumière et de chaleur, deux forces vives, lesquelles y sont emmagasinées, sous forme de force latente, par les plantes, lesquelles, à leur tour mangées par les animaux, sont par eux retransformées en forces vives de mouvements. Les animaux, enfin, en mourant, restituent à la terre toute cette force redevenue latente ; et la terre, cette matière éternelle, transformable, mais indestructible, devient le réservoir de cette force, transformable aussi, mais éternelle et indestructible aussi, le mouvement. »

Voilà donc, expliquée par le diable et professée par les savants irréligieux, l'idée générale qu'il se faut faire de notre monde actuel, hypothèse chimique, physique et mécanique ; en tous cas, hypothèse simplement, même si on laisse de côté l'enseignement de l'Église. Et ici nous remarquerons, une fois de plus, combien la pseudo-science, si intraitable quand il s'agit de dogmes religieux catholiques seulement (car des autres elle s'accommode), devient gobeuse et naïvement gobeuse des hypothèses matérialistes et négatives de Dieu, quelque énormes et quelque saugrenues qu'elles soient.

Mais allons plus loin dans cette étude. Comment l'homme est-il né ? Ce n'est pas bien malin à dire, allez, et le diable n'y va pas par quatre chemins. « Créé par Dieu ? Allons donc ! pure hypothèse que Dieu, vous dis-je ! invention des prêtres que le nommé Dieu !… Comment l'homme est venu ? voilà la question. »

Un beau jour, ou une belle nuit, car à cet égard la science matérialiste est muette, la matière s'est animée. Le protoplasma s'est organisé, une cellule est née. Un prolongement, paf ! voilà une patte ; un autre, voilà une queue ;

c'est l'animal. Supprimez le prolongement, paf ! plus d'animal, mais bien l'homme. Vous voyez combien tout cela est simple, *exempt d'hypothèses surtout, n'est-ce pas ?* et combien Dieu n'a rien à voir en tout cela ?

Et notez qu'en habile menteur, Satan se sert de certaines apparences pour bâtir son système et perdre les âmes par l'incrédulité. En effet, tous les jours, nous voyons se dérouler sous nos yeux le mécanisme de cette création ; tous les jours, nous voyons, sous le microscope, des cellules vivantes de nos tissus émettre des prolongements, se segmenter, se subdiviser, se rassembler, de façon à former de nouveaux tissus ; tous les jours, nous surprenons sur le vif un des arcanes de l'œuvre si admirablement mystérieuse du… allons, bon ! j'allais dire : *du Créateur ;* tandis que c'est le hasard qu'il faut dire, selon les pseudo-savants que Satan obsède.

Car, n'est-ce pas ? c'est le hasard physico-chimique qui produit tout cela, et ce n'est pas une hypothèse que le hasard ? c'est quelque chose de tangible qui existe, tandis que Dieu… allons donc !…

Et dire qu'il y a des gens qui avalent comme du lait ces théories abracadabrantes !

Eh bien, oui, parfaitement, il existe une matière, il existe une force ; tout cela s'amalgame, se transforme, sous l'influence physique et chimique ambiante ; je vois la cellule, j'aperçois son mouvement amiboïde, je constate son dédoublement ; mais, au nom de votre diable, prouvez-moi donc que c'est le hasard, le nommé hasard, qui fait tout cela !… Comment ne vous apercevez-vous donc pas qu'en affirmant de telles choses, vous émettez la pire des hypothèses, dont vous êtes incapable et dont vous serez toujours incapable de démontrer la réalité ?…

Ainsi donc, voilà l'univers et voilà l'homme, au dire du diable. Mais cela ne suffit encore pas. Il faut, en effet, non seulement démontrer que l'homme n'est pas la créature de Dieu, mais encore que, provenant de la cellule protoplasmique matérielle préexistante, il est arrivé à l'état d'homme, après avoir passé par toute une série de transformations animales, qu'il n'est en somme qu'un échelon, le premier, si l'on veut, de la série des animaux.

Deux classifications principales pour démontrer cela sont en présence, dans lesquelles la distance qui sépare l'homme de ses plus proches voisins

zoologiques est estimée différemment. Dans l'une, l'homme forme un ordre à part, au même titre que le singe ou le carnassier ; dans l'autre, il ne forme qu'une famille dans l'ordre des primates, les diverses divisions des singes venant ensuite :

Ainsi :

PREMIER SYSTÈME. *Premier ordre* : l'homme ; *deuxième ordre* : les singes ; *troisième ordre* : les chauves-souris ; *quatrième ordre* : les chiens, les ours, etc., etc…

SECOND SYSTÈME. *Premier ordre* : les primates. *Première famille* : l'homme ; *deuxième famille* : les singes supérieurs ou anthropoïdes (gorille, chimpanzé, orang, gibbon) ; *troisième famille* : les singes de l'ancien continent ou pithéciens (semno-pithéques, guenon, magot, cynocéphales ; rappelons-nous qu'il y a des magots à Gibraltar et Yokohama, et voyez le rapprochement) ; *quatrième famille* : les singes du nouveau continent ou cébiens (hurleurs, atèle, sajou, ouistiti) ; *cinquième famille* : les lémuriens (maki, galéopithèque).

Deuxième ordre : les chéiroptères ou chauves-souris. *Troisième ordre* : les carnassiers. *Première famille* : les plantigrades ; *deuxième famille* : les digitigrades, etc., etc., etc… Voilà donc les animaux qui descendent les uns des autres et se transforment !…

« Remarquons en effet, disent ces obsédés, que les lémuriens ou singes inférieurs forment la transition des singes ordinaires aux divers genres disséminés dans les ordres suivants ; que dans la famille des anthropoïdes, le gibbon établit le passage aux pithéciens, et que parmi les cébiens quelques-uns jouent le même rôle à l'égard des lémuriens. Ces formes intermédiaires comblent donc toutes les lacunes du *premier ordre*, on le voit, et cela entre bien, concorde bien avec la théorie du transformisme. »

Jusque-là, la science anthropologique triomphe : elle me montre très nettement, ou du moins suivant une hypothèse que je peux considérer comme tenant debout en apparence, sinon comme acceptable, que le Créateur…, pardon, le hasard, au lieu de créer séparément chaque espèce animale l'une après l'autre, a créé pour l'animalité la vie, en disant : « Va et développe-toi en une succession ininterrompue de siècles et de formes, suivant des lois, des règles, un ordre, que j'ai de toute éternité prévus,

établis, ordonnés. » Et déjà, même dans cette hypothèse faite pour séduire ceux qui oublient la Bible, on ne peut manquer de s'étonner que le hasard soit si intelligent !

Malheureusement, pour les anthropologistes, cette belle théorie craque au plus beau moment. Au moment même où, après avoir soigneusement étudié dans tous ses détails *cet enchaînement de hasards* que j'expose ici à grands traits, au moment où la conviction obsidionale du diable commence à me pénétrer, lorsque j'oublie l'Écriture Sainte, au moment où je me dis : « Parbleu ! c'est évident, Dieu n'a rien créé du tout ; il y a là une chaîne sans fin qui a existé de tout temps » ; au moment enfin où, superbe dans mon orgueil imbécile qui me pousse à vouloir en remontrer à l'Église, je me crois victorieux du dogme, et où je compte les maillons de cette chaîne qui me passent entre les doigts, crac ! le dernier maillon cède, casse, et tout s'écroule ; l'animal intermédiaire entre l'anthropoïde et l'homme m'échappe, envolé, disparu, introuvable… et mon homme, mon homme de Dieu, me reste seul, là-bas sur une toute autre rive, riant en son for intérieur ou pleurant de mes efforts désespérés à chercher ce pont, ce gué, ce passage, cet intermédiaire entre le singe et lui. L'homme, — matérialistes, vous aurez beau dire et beau faire, — est le seul et unique de son espèce ; cela crève tellement les yeux, qu'il n'y a pas à barguigner, fût-on le diable, et que, devant cet axiome éclatant, il n'y a plus, messire Satan, qu'à mettre votre queue entre vos jambes et vous en aller marmiteux et déconfit !

Cependant, on n'en veut pas avoir le démenti, quand on perd de vue la Bible, la révélation ; au lieu de s'incliner devant l'évidence et de se dire : « la fameuse chaîne n'est qu'une ficelle », on argumente, on ergote, on se débat contre le formidable de l'œuvre incompréhensible ; et c'est alors qu'on se montre, non plus homme de Dieu, mais vrai singe de Satan.

Ah oui ! comme je le disais à propos de l'hystérie ; tout va bien, tant qu'on s'en tient à la sphère animale ; mais, dès qu'on arrive dans la sphère intellectuelle, spirituelle, religieuse, dans le domaine de cette âme que l'on veut nier, toutes les fausses théories s'évanouissent, comme bulles de savon qui crèvent au souffle de l'enfant. On sent qu'il y a là quelque chose que le Créateur a gardé pour lui comme un secret dans l'origine de cet homme pour lequel il s'est incarné, qu'il a élevé jusqu'à lui en le rédimant, et qu'il

n’a pas voulu, par conséquent, quelque semblable aux animaux que l’apparence le fasse, le créer semblable aux animaux.

Mais je n’ai encore jusqu’ici montré que le plan général de la création, telle que l’explique le diable : puisqu’il ne veut pas être convaincu de son erreur, ou mieux, puisque n’étant pas sa propre dupe il cherche de parti-pris à duper les hommes, moins avisés naturellement que lui, il me faut maintenant montrer par quelques détails comment il s’y prend pour expliquer cette séparation absolue entre les animaux et l’homme, ou plutôt pour démontrer qu’elle n’existe pas.

Tout d’abord, lui qui traite les vérités bibliques d’hypothèses inadmissibles, et qui, comme par un soufflet qu’il se donne inconscient sur sa propre joue, accumule hypothèses sur hypothèses, comment procède-t-il dans son enseignement ?

Il lance pour commencer, comme ballons d’essais, quelques fous scientifiques qui créent de toutes pièces l’échelon intermédiaire introuvable, l’*anthropopithèque*, le singe-homme ou précurseur de l’homme. Partant d’une hypothèse, ces fous hypothèsent encore plus, et voici ce qu’ils imaginent : un petit canevas de roman créatif, mais peu récréatif, on va voir.

Au commencement de la période appelée laurentienne par les géologues, et de la rencontre fortuite, dans des conditions qui ne se sont peut-être présentées qu’à cette époque, de quelques éléments de carbone, d’oxygène, d’hydrogène et d’azote, se formèrent les premiers grumeaux albuminoïdes. À leurs dépens, et par voie de génération spontanée, surgirent les premières cellules animées connues. Ces cellules, dès lors, se segmentent, se multiplient, se disposent en organes, et arrivent, par une série de transformations que M. Hœckel, se croyant infaillible, fixe à neuf, à donner naissance à quelques vertébrés tout à fait primitifs, dans le genre de l’*amphioxus lanceolatus*. La séparation des sexes y est dessinée ; la moelle épinière et la *chorda dorsalis* y sont visibles. Au dixième degré, le cerveau et le crâne apparaissent, comme dans les lamproies. Au onzième, se montrent les membres et les mâchoires, comme dans les squales ; la terre, en ce moment, n’en est encore qu’à sa période silurienne. Au seizième degré, l’adaptation à la vie terrestre est terminée. Au dix-septième, qui répond à la phase jurassique de l’histoire du globe, la généalogie de l’homme s’élève au kanguroo, parmi les marsupiaux. Au dix-huitième, il

devient lémurien ; l'âge tertiaire commence. Au dix-neuvième, il devient catarrhinien, c'est-à-dire un singe à queue, un pithécien. Au vingtième, le voilà anthropoïde, durant toute la période miocène environ. Au vingt-et-unième, c'est l'homme-singe, il n'a encore ni le langage ni le cerveau correspondant. Au vingt-deuxième, enfin, l'homme apparaît tel que nous le connaissons… Et voilà ! Enfoncé, le système de la création de Dieu !

Cependant, le pontife matérialiste n'est pas au bout de ses doctes explications. Satan a encore quelques bonnes folies à introduire dans son cerveau obsédé.

Hœckel ne se bornera pas là, et il nous donnera l'endroit où se sont opérées toutes ces transformations, ou plutôt les endroits, en des continents auxquels il donne le nom de *Lemurie*, aujourd'hui submergés, et qui s'étendaient de Gibraltar au Japon, en passant par Madagascar, Ceylan, les îles de la Sonde. C'est au fond des océans qu'il faut aller fouiller pour trouver les preuves de ce que les bons matérialistes ont rêvé !

Que le lecteur se rappelle ce que je lui ai dit de ces divers pays en leur état actuel, des révolutions dont ils ont été le théâtre. Là, apparaissent les indices probables d'un monde qui, ayant hautement renié Dieu pour adorer publiquement Satan, a été englouti dans une heure de châtiment terrible ; mais rien ne révèle dans ces bas-fonds la preuve de l'existence d'un anthropopithèque ou de tout autre échelon intermédiaire entre le singe et l'homme.

Ainsi donc, on le voit, au dire de l'anthropologie, tout concorde, la physique, la chimie, l'histoire naturelle et la géographie, pour détruire la conception de la création telle que l'enseigne l'Église ; telle qu'elle vient d'Adonaï, ajoute Satan à demi-voix.

Il n'y a pas jusqu'à l'embryogénie matérialiste qui ne vienne y apporter sa note, en nous montrant l'embryon passant successivement par toutes les mêmes phases, protoplasmiques, aquatiques, acéphales et acérébrales, puis définitivement fixes, dans sa vie intra-utérine, par lesquelles l'homme d'Hœckel a passé au cours de ses diverses transformations terrestres. Ce que nous voyons sous le champ du microscope pour la cellule, nous le retrouvons chez l'homme tout entier à sa période de formation. *Hœckel dixit.*

Nous voilà donc bien et dûment, n'est-ce pas ? essences de singe ; les vingt-deux phases ou périodes d'Hœckel nous le démontrent victorieusement. Quel dommage seulement que Hœckel ait oublié le vingt-troisième degré, celui dans lequel se manifestent les Bossuet et les Léon XIII !

C'est, en effet, là, la pierre d'achoppement de tout le système diabolique. Toute l'argumentation repose sur l'anatomie et les analogies, qu'elle fournit, entre l'homme et les animaux, comme nous allons le voir. Mais là elle s'arrête, et, après avoir buté une première fois sur l'échelon intermédiaire qui lui manque entre l'homme et le singe, elle tamponne et déraille sur l'homme intelligent, l'*homo sapiens*, celui qui pense et qui croit à Dieu.

Voici comment procède l'anthropologie, pour en arriver à sa démonstration ; pour elle, la question se pose en ces termes : « Quelle est la valeur des caractères qui séparent l'homme des singes et en particulier des anthropoïdes ? leurs différences répondent-elles à la distance qui sépare deux familles ou deux ordres ? »

C'est ce que l'on appelle l'*anthropologie zoologique*.

Elle étudie tout d'abord l'anatomie, pièces par pièces, morceaux par morceaux, os par os, et la porte toute son attention à démontrer que tel os du bœuf, du singe et de l'homme sont entièrement semblables, que le crâne, l'angle facial, la situation et la direction du trou occipital, la forme du sphénoïde, l'horizontalité du regard, la dentition, les membres, le bassin, les conditions d'équilibre du tronc, la musculature, etc., etc., des animaux sont semblables ou ne diffèrent que très peu sensiblement des choses identiques que l'on trouve chez l'homme ; et de cet ensemble elle conclut aussitôt à la descendance de celui-ci de l'animal.

Pourquoi pas, dirai-je, et par les mêmes raisons, à la descendance de l'animal de l'homme ? Pourquoi, puisqu'elle est en opposition avec la Bible, qui dit que l'homme a été le dernier créé, est le dernier venu, accepte-t-elle cela, et ne démontre-t-elle pas, au contraire, — cela est dans la même manière de fausse logique, les mêmes raisons méritant pour ou contre, — que l'homme a été créé d'abord, ou a existé d'abord, et que les animaux descendent de lui ? Puisque tout dégénère, dit-elle, et se

transforme, pourquoi n'y aurait-il pas eu un hasard créateur rétrograde au lieu de progressif ? L'une ou l'autre opinion se peuvent soutenir, quand on se base uniquement sur ce qu'on appelle des preuves anatomiques.

Il n'y a, au surplus, pas besoin d'être grand clerc pour tout cela. Il y a longtemps que le premier ou le dernier imbécile venu, en suçant un os de côtelette, ou en rongeant une vertèbre de mouton, un coccyx de poule, s'est aperçu de cette ressemblance ; mais, je le répète, je me demande en quoi, lorsque l'anthropologie m'aura scientifiquement démontré cette ressemblance, m'aura-t-elle en même temps montré la descendance directe ? L'unité de plan, oui ; et, ce faisant, elle m'aura fourni une fois de plus son contrôle scientifique à un axiome depuis longtemps formulé par l'Église et devenu article de foi. Aura-t-elle fait quelque chose de plus ? Cela ne m'apparaît pas nettement.

Tant que le diable reste sur le terrain anatomique, il se donne des airs de triomphe ; et aux documents anatomiques qu'il accumule devant moi, s'il ne peut me prouver ce qu'il avance, je n'ai à lui opposer, pour le moment, que ce mot bien connu : « Tu es le père du mensonge ». Il récuse, d'ailleurs, le témoin que je lui présente, l'Église catholique ; il ricane, quand je lui parle *foi*. En cela, en tant que diable, il est dans son rôle.

Laissons-lui ce court instant de triomphe fictif ; la roche tarpéienne, pour lui aussi, est proche du Capitole, et, ici encore, ce système nerveux, ce cerveau que nous avons étudié à propos de l'hystérie, va lui servir de marchepied pour se précipiter lui-même dans l'imbécillité qui est un de ses domaines.

Voici comment l'anthropologie résume la première partie de son argumentation ; voici comment sur un os, trois muscles, un nerf et deux angles, elle échafaude sa théorie :

« Il faut donc reconnaître que l'homme ne présente pas de différence radicale avec ses plus proches voisins, les singes anthropoïdes. Anatomiquement, ce sont les mêmes organes construits et disposés de la même façon, et ne s'écartant que par des nuances secondaires ; les pieds, les mains, la colonne vertébrale, le thorax, le bassin, les organes des sens, tout est configuré de même. »

Puis, serrant de plus près la question, la démonstration de ce qui est son vrai but, c'est-à-dire la descendance directe de l'homme du singe, elle se livre au petit casse-tête suivant :

Quel que soit son passé, l'homme se présente à nous actuellement comme formant un groupe zoologique nettement défini et circonscrit, auquel il convient de donner un titre dans la classification. Quel sera-t-il ?

À l'occasion de chaque caractère anatomique que nous avons étudié, nous avons été conduit à admettre l'existence de types particuliers à chaque division ou subdivision zoologique. D'abord, un type général propre à tous les mammifères, c'est-à-dire un ensemble de caractères communs tout à la fois à l'homme et aux quadrupèdes, qui les réunit en les distinguant collectivement d'avec les oiseaux et les reptiles, comme s'ils avaient été tous fondus dans un même moule et que la diversité soit survenue après. Puis, un type commun à tous les singes et dans lequel l'homme rentre infiniment plus qu'il ne rentre dans celui des carnassiers et des ruminants. Enfin, dans ce groupe des singes, une suite de sous-types dissemblables : d'abord, celui des lémuriens, peu homogène, mal délimité et donnant la main d'une part à certains chéiroptères et insectivores, et de l'autre à quelques espèces des cébiens ou singes du nouveau continent, c'est-à-dire au second type, bien mieux arrêté et déjà plus perfectionné ; puis, un troisième type, celui des pithéciens ou singes de l'ancien continent, se détachant nettement du second et dans lequel les traits particuliers de ressemblance avec l'homme s'accusent davantage.

Jusque-là, les trois types simiens se succèdent régulièrement en formant une gradation continue. Mais, après le troisième, un saut s'opère : les pithéciens ont moins de ressemblance avec les anthropoïdes qu'ils n'en ont avec les cébiens. Le type général des anthropoïdes est, en effet, tout différent et très accusé ; mais c'est avec celui des hommes qu'il présente le plus d'analogie ; tel caractère, semblable chez les singes des trois groupes inférieurs et chez les quadrupèdes, est différent chez l'anthropoïde et y revêt la physionomie qu'il présente chez l'homme. En un mot, le type des caractères change, en passant des pithéciens aux anthropoïdes ; leur degré ou leur quantité seule varie, en passant des anthropoïdes aux hommes.

Les différences réelles entre ces derniers se réduisent, en effet, à deux, de valeur inégale : 1° l'homme ne se tient que debout ; l'anthropoïde se tient

tantôt debout et tantôt à quatre pattes, et dans ce cas, il se sert de ses membres antérieurs comme de mains, ainsi que nous le ferions dans cette attitude, et non comme de pieds ; les variations dans leur squelette respectif, leurs muscles, leurs viscères et la direction du regard en dépendent ; 2° le cerveau de l'homme est cinq fois plus gros ; le développement de ses facultés intellectuelles, de sa faculté du langage et de son angle facial en sont la conséquence.

À part ces deux points et tout ce qui en ressort, on ne découvre entre l'homme et les anthropoïdes que des ressemblances, et la question suivante s'impose : « Parmi les quatre genres dont les anthropoïdes se composent, en est-il un qui soit plus voisin de l'homme ? »

Le gibbon doit être mis de côté. Par ses circonvolutions cérébrales et l'ensemble de sa colonne vertébrale, il est réellement supérieur ; mais, par les proportions de ses membres, l'étroitesse de son bassin, la disposition de ses muscles, ses traces de callosités aux fesses et ses allures du vivant, il établit la transition aux pithéciens.

L'orang occupe une place également défavorable par quelques caractères anatomiques qui lui sont propres, par les proportions de son squelette, par ses mains et ses pieds défectueux ; mais il se relève par ses circonvolutions cérébrales, son angle facial, par le nombre de ses côtes, enfin par ses dents.

Le chimpanzé a pour lui la richesse de ses circonvolutions cérébrales, la proportion de son squelette, la disposition de son fémur et la physionomie générale de son crâne.

Le gorille, enfin, a en sa faveur le volume du cerveau, la direction de son regard, sa taille, les proportions générales de ses membres, la disposition de ses muscles, de sa main, de son pied, de son bassin ; mais il a treize paires de côtes, une colonne vertébrale défectueuse, des sacs laryngers, un diastème et des canines fort longues.

Ainsi donc : 1° un type général commun à tous les mammifères ; 2° un sous-type général commun à tous les singes proprement dits, à l'anthropoïde et à l'homme ; 3° un type particulier commun à ces deux derniers ; 4° le type humain. Tels sont les éléments sur lesquels doit se baser la disposition hiérarchique des divisions zoologiques ; et puisque les anthropoïdes sont anatomiquement plus rapprochés de l'homme que des

singes suivants, il en faut conclure que l'homme descend des anthropoïdes, dont il n'est qu'un échelon, qu'un perfectionnement.

J'ai tenu à donner au lecteur, dans leurs grandes lignes tout au moins, et malgré leur aridité, les principales données sur lesquelles la science dite anthropologique s'appuie pour démontrer la descendance de l'homme du singe. Beaucoup ont entendu parler de cela ; mais peu connaissaient et la voie et les moyens employés pour y arriver. Maintenant, ils sont fixés et voient clair dans cette forme d'obsession irréligieuse scientifique, la pire de toutes, parce qu'elle est spécieuse, excitant la curiosité, poussant à une étude compliquée où l'on peut se fourvoyer, et qu'elle sert admirablement le diable en ce sens qu'elle permet au sectaire de se parer, de se targuer d'une fausse science, d'une apparence d'esprit-fort bien au-dessus de ce que Satan appelle « les sornettes enseignées par la religion » ou des vieilles histoires des temps passés ; elle lui permet le développement de l'incommensurable orgueil, une des principales caractéristiques du Maudit, qui a la prétention, mais la prétention seule, de poser des conditions, des lois et des bornes à Dieu.

Mais, sans sortir de cette anatomie, et puisque l'anthropologie matérialiste s'y cantonne avec entêtement, puisqu'elle brandit cette mâchoire… d'âne, dont elle se fait une arme contre l'Église, prenons, nous aussi, cette mâchoire, et ouvrons le chapitre des *seulement*.

L'homme descend du singe, dirai-je, et supposons un instant que cela soit vrai… Seulement… Seulement quoi ?…

Eh bien ! mais, comme *seigneur* vient de *dominus*, en changeant *domi* en *sei* et *nus* en gneur.

Vous avez pu le remarquer, en effet ; dans cette longue énumération des qualités ou des caractéristiques anatomiques qui rapprochent le singe de l'homme, tout était absolument pareil, semblable,… sauf ce qui ne l'était pas ; tout se ressemble… sauf ce qui diffère.

Ainsi, tenez, parmi nos vieux frères les singes, c'est le chimpanzé, n'est-ce pas ? qui se rapproche le plus de nous ; et, ma foi, en ce qui me concerne, j'en suis bien aise ; j'aime assez le chimpanzé… Pas vous ? parce que vous n'en avez jamais vu… ni moi non plus, d'ailleurs, ni non plus les anthropologistes les plus convaincus.

Alors, comment ont-ils pu trouver et démontrer ?… Ah ! voilà le seulement… Le malheur est que le chimpanzé est le plus rare des singes ; et, tandis que le premier échelon, l'intermédiaire direct, vous savez bien, l'homme-singe, l'anthropopithèque, manque absolument et s'obstine à ne pas répondre aux appels désespérés dont l'anthropologie fait retentir les échos des quatre coins de l'univers, d'autre part, le second échelon, le chimpanzé, est des plus rares et des plus discrets ; il est presque impossible de s'en procurer des spécimens.

Voici d'ailleurs ce qu'il en est des anthropoïdes. Le genre gorille se borne à une seule espèce certaine jusqu'à ce jour, le *gorilla Savagii*, dont les mœurs ont été décrites par F. du Chaillu (Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale). L'orang, ou *simia* ou *satyrus*, comprend deux espèces : le *rufus* ou roux de Bornéo, et le *bicolor* de Sumatra. Le gibbon, ou *hylobates*, a de nombreuses espèces, dont une dizaine d'étudiées ; le plus grand est le siamang, ou *hylobates syndactylus*. Enfin, du chimpanzé, ou *troglodite*, on ne sait pas grand chose, si ce n'est qu'il en existe un noir ou *niger*, ou *troglodites Aubryi*, dont un unique échantillon est parvenu en France, puis, croit-on, un *calvus* ou chauve, ou *koola kamba*, un *Schweinfurtii*, des rives du Haut-Nil, blanc, et le *Livingstonii* ou *soko*, des bords du lac Bengwelo. Somme toute, notre frère le plus direct ne nous est guère connu que par les racontars des voyageurs, qui l'ont rencontré fuyant à toutes jambes devant eux.

Bizarre, n'est-ce pas ? cette antipathie entre frères !… L'échelon direct, l'aîné, nous tire une révérence définitive, personne ne l'a jamais connu ni même vu, pas même à l'état de fossile ; le cadet nous fuit dès que nous l'approchons, et pour l'apercevoir, il nous faut prendre une longue-vue… Franchement, ce n'est pas de chance pour le pauvre homme, d'être ainsi réduit à des conjectures sur cette précieuse parenté avec le singe, d'être incapable de retrouver bien et dûment les papiers de sa propre famille ! Triste et pénible situation, en vérité !…

Néanmoins, pour tout dire, l'anthropologie a pu saisir un spécimen du frère cadet, un seul et unique spécimen, vous entendez ; et, au lieu d'une reconnaissance aimable, tout un drame de famille s'est déroulé entre la science matérialiste et lui.

Elle l'a tué, écorché, dépecé, séché, puis monté en squelette, pour en tirer les caractéristiques qui suivent :

Prenons le crâne seulement, et établissons les comparaisons avec celui de l'homme. Nous trouvons : angle facial (méthode de Cloquet), homme, 72 ; chimpanzé, 26 ; renard, 22,5 ; sanglier, 10.

Il y a donc, on le voit, à cet égard, une distance colossale entre l'homme et le singe, plus colossale encore qu'entre celui-ci et les autres animaux, et nous constatons que l'homme se détache ainsi de la façon la plus remarquable de tout le reste des mammifères, y compris les anthropoïdes.

Comparons maintenant les rapports du crâne et de la face. Ce rapport, chez l'homme, est comme 1 est à l, et, chez le chimpanzé, comme 4 est à 1, d'après Cuvier. La capacité crânienne est de 1,500 centimètres cubes, chez l'homme, et de 400, chez le chimpanzé.

Ici encore, cette capacité, qui est de 105 chez le chien terre-neuve et s'accroît progressivement dans la série animale et graduellement, s'ac croit tout à coup et d'une façon prodigieuse chez l'homme ; et en tenant compte de la masse relative du corps, cette différence est plus considérable encore.

Par ce court aperçu sur quelques caractères, seulement du crâne, on peut juger du reste ; et voilà pourtant le singe dont on veut nous faire descendre !…

Ces divergences sont absolument capitales, rien n'est plus frappant ! Partout et toujours, il y a un saut énorme, et hors de toutes proportions, dès qu'on arrive à l'homme ; et, même anatomiquement, il ressemble au singe comme une cuillère ressemble à une fourchette. L'homme et le singe sont deux créatures, comme la fourchette et la cuillère sont deux ustensiles ; mais toute la ressemblance s'arrête là.

Que sera-ce donc, si nous voulons maintenant aborder la question des fonctions générales et manifestations psychiques ?

Sans parler de la durée de la vie, plus que triplée chez l'homme par rapport au singe, nous pouvons constater que l'homme habite toutes les régions du globe et se plie à tous les climats, à toutes les conditions de l'existence ; les pôles et l'équateur, les hautes montagnes et les profondes vallées, les déserts arides et les marécages insalubres, rien ne le rebute. Les

Esquimaux se montrent jusqu'au 80e degré de latitude ; des populations vivent et prospèrent jusqu'à 4 et 5,000 mètres d'altitude et au-delà, dans les Andes et l'Himalaya ; on s'étonne de trouver des tribus indigènes sur ces vastes espaces où Livingstone voyageait avec de l'eau jusqu'à la ceinture ; 47 degrés au-dessus de zéro observés à l'ombre au Sénégal, et 56 degrés au-dessous constatés aux pôles, sont des extrêmes, c'est-à-dire un écart de 103 degrés, dans lesquels l'homme peut vivre et prospérer. Il n'en est pas de même des animaux, moins encore des singes, et moins encore du chimpanzé, dont l'aire d'habitat est seulement la côte occidentale d'Afrique, sur une longueur d'environ 15 degrés de chaque côté de l'équateur.

L'homme fait cuire ses aliments, il asservit toutes les autres espèces ; nu et sans armes naturelles, il doit tout à son industrie. Jamais singe, jamais chimpanzé, jamais anthropoïde quelconque n'a su se tailler un bâton, utiliser une pièce, faire du feu, ni se construire un abri.

Les sauvages les plus inférieurs, connus, ont des notions de dessin ; ils savent faire pour le moins une croix ou un rond, en imitation des objets qu'ils ont sous les yeux.

Toutes les races humaines possèdent le langage articulé. Dans toutes les races humaines, il existe les sentiments de coquetterie, et toutes ont la notion du nombre. L'homme a enfin, comme une de ses principales caractéristiques, la religiosité, la notion du devoir, une morale, la conscience du moi, de la personnalité ; et, pour en revenir à la médecine, si l'hystérie, cette maladie du système nerveux, lui est commune avec les animaux, c'est parce que, nous le savons, elle est une maladie du système nerveux animal, ganglionnaire, de la vie végétative ; l'homme a, par contre, *seul*, un privilège, triste privilège, il est vrai, mais qui prouve bien que seul il a un cerveau pensant, une âme, le privilège de la folie. D'autre part, il partage avec les animaux la possibilité de la possession diabolique ; ce qui prouve bien que cette dernière n'est une maladie ni du cerveau ni de la masse ganglionnaire, mais bien un état, une façon d'être, tout simplement, les symptômes et les crises dans l'hystérie, la folie et la possession étant, au surplus, d'une dissemblance absolue.

Les précédents exposés sur l'hystérie, la folie, et ce que je dirai encore plus loin au sujet de cette dernière maladie permettront au lecteur de comprendre bien ce que je ne fais qu'exposer ici en deux mots.

On le voit, l'anthropologie, et toute science irréligieuse est donc en général une forme d'obsession. Elle repose, en effet, sur l'orgueil, la révolte contre le dogme, l'erreur manifeste, la singerie et la méconnaissance de Dieu. Il n'était pas inutile, après l'avoir dit, de l'avoir prouvé et d'avoir montré, par l'exemple de l'anthropologie bien examinée et prise en flagrant délit de mensonge, que toutes les sciences anticatholiques ont les caractéristiques principales de Satan.

L'étude de l'anthropologie, même en s'y livrant avec les meilleures intentions du monde, ouvre si bien la voie à l'obsession diabolique, que j'en fus moi-même victime, ce soir-là, dans ma cabine, à bord du *Menzaleh*.

La comparaison entre les singes de Gibraltar et ceux du Japon, qui sont les mêmes, m'avait amené à me plonger, une fois de plus, dans l'examen des systèmes de Hœckel, Darwin et autres docteurs anticatholiques. J'avais repris mes livres, je lisais ; la plume à la main, je consignais sur le papier mes notes, mes observations, les arguments à opposer à ces faux savants dont le vrai but est de détruire la foi. Je discutais en quelque sorte avec eux.

Pour mieux terrasser l'ennemi, je le poursuivais jusqu'au fond de son abîme d'imposture. J'étais descendu, — le mot est juste, — dans cet enfer scientifique, tellement qu'à un moment donné je n'avais plus en mon cœur que mes croyances d'enfant pour me détendre et que mon cerveau en vint à ne plus être éclairé un instant, une seconde, que par ces fausses lumières que le père du mensonge nomme la vraie science, la science raisonnée, mirage trompeur aux reflets troublants.

Pardon, ô mon Dieu !

Le doute, l'affreux doute jaillit. Ah ! ce n'est pas du doute qu'on peut dire que c'est un éclair déchirant un voile de nuages épais et les dissipant pour faire paraître le jour. Bien au contraire, le doute provoque l'obscurité ; le soleil divin de la foi illuminait votre raison, et si le doute hélas ! surgit, c'est l'éteignoir qui se pose sur votre intelligence.

Alors, l'esprit est brusquement envahi par les ténèbres du démon ; vous sentez l'éteignoir sur vous, mais vous ne soupçonnez pas qui le tient, cet

éteignoir maudit. Vous voulez raisonner le surnaturel, et vous ne comprenez point qu'étant maintenant un aveugle la notion du vrai vous fait défaut ; le surnaturel s'est dérobé devant vos yeux clos ; et bientôt vous cessez d'y croire, car ce n'est plus que le naturel que vous cherchez, et encore vous cherchez à tâtons, vous exposant à toutes les plus funestes méprises.

Et alors, vous lançant sans flambeau dans une analyse fatalement fausse, tâtant dans les ténèbres les apparences simiesques de l'homme ou les apparences humaines du chimpanzé, impressionné malgré vous par le raisonnement artificieux de ces docteurs incrédules que vous êtes venus combattre dans ces bas-fonds, raisonnement qui à présent, comme une pieuvre, vous enlace de ces subtilités menteuses et déroutantes, vous vous dites, en cette seconde de bouleversement cérébral :

— L'erreur serait-elle dans la Bible ?

Oh ! pardon, mon Dieu ! pardon ! pardon !

… Soudain, je me sentis frapper doucement sur l'épaule. Je me retournai et restai bouche bée.

Nous n'avions pas de passagers à bord. Ce ne pouvait être donc qu'un de mes camarades ; mais je m'étais retiré seul pour veiller dans ma cabine, fermée avec soin au verrou.

Et pourtant, quelqu'un était auprès de moi.

Il me contemplait, avec un sourire étrange sur les lèvres. Je le regardais, stupéfait. C'était Athoïm-Olélath, le chef du laboratoire de Gibraltar.



Me sentant doucement frapper sur l'épaule, je me retournai et restai bouche bée… Nous n'avions aucun passager à bord ; j'avais fermé avec soin ma cabine ; et pourtant quelqu'un était auprès de moi… C'était Athoïm-Olélath, le chef du laboratoire de Gibraltar…

Lentement, sa main quitta mon épaule. Il recule d'un pas, plongea ses yeux dans les miens ; puis, sa bouche laissa tomber ces paroles :

— Marche, marche vers la lumière. Hœckel et Darwin ne l'ont pas eue encore ; mais ils se sont acheminés, eux et leurs disciples, dans la voie qui conduit à l'ineffable clarté. L'erreur est dans la Bible ; l'erreur est aussi dans le matérialisme athée. Toutefois, la tradition biblique, c'est le piétinement sur place dans la boue du mensonge ; le matérialisme, qui foule aux pieds la superstition et s'en dégage par la science, c'est, malgré son

erreur quant à la divinité, c'est l'envolée courageuse vers les sphères supérieures et infinies, où règne l'Être Suprême, le dieu vrai et raisonnable, le seul digne de ton amour et de ton adoration… Dieu est éternel, et il est dans tout. La nature est donc éternelle ; elle a existé de tout temps, elle existera toujours. Dieu existe, mais comme âme de la nature. Il n'y a pas en création, mais génération, transformation, organisation. Dans la divinité, comme dans tous les éléments de l'univers, il y a deux principes contraires, d'où résulte l'équilibre des forces éternelles : l'un tend à détruire, c'est le mal et le mensonge ; l'autre conserve et améliore sans cesse, c'est le bien et la vérité. Au vrai, raisonnable et seul Dieu-Bon, très haut le plus haut, architecte de la nature, à lui sont dus tes hommages… L'athéisme est une transition salutaire ; le dieu que l'athée nie, ou, pour mieux dire, qu'il combat et chasse des âmes par sa négation, c'est le dieu barbare et imposteur, ennemi de l'humanité ; l'athée, en repoussant dans l'ombre le dieu-mauvais, mais ne connaissant point encore *l'Autre*, poursuit, avec vaillance et raisonnement scientifique, sa route, en avant, toujours en avant. Il cherche, il cherche sans se lasser, et, puisqu'il cherche, il trouvera… Te voici maintenant engagé au sein de l'énigme. Tu es comme le voyageur, que la locomotive, symbole du progrès, entraîne pendant quelques instants sous le tunnel obscur. Le doute est le tunnel, à l'issue duquel tu trouveras une lumière plus éblouissante que celle que tu viens de quitter !…

Ayant dit ces mots, il disparut.

Et je me jetai à genoux, murmurant à mon Dieu, au Dieu de mon enfance et de toute ma vie, une prière improvisée, une action de grâce, un acte de foi, d'espérance et d'amour ; et mes yeux étaient inondés de larmes.

— Ô mon Dieu ! m'écriai-je enfin, vous avez permis cette obsession, pour raffermir plus que jamais ma croyance en vous !… Merci ! merci !… Je comprends à présent le pourquoi de tous ces systèmes matérialistes, soi-disant scientifiques, et vraiment imaginés, inspirés par Satan. C'est lui qui les fomente ; la négation du surnaturel est une de ses manœuvres ; c'est vous qu'il veut, avant tout, chasser des âmes. Un de ses démons vient de me le dire : le matérialisme athée n'est qu'une transition, un tunnel par lequel on quitte votre domaine pour entrer dans le royaume de l'enfer !…

Maintenant, que les incrédules disent que ceci est une hallucination ou une invention audacieuse ; peu m'importe. J'ai vu.

1. ↑ Satan, ici, n’est pas un nom propre ; il désigne toute la milice infernale, la classe entière des esprits rebelles aussi bien que le chef de leur rébellion.

CHAPITRE XXIV

La Possession et les démoniaques.

Me voici arrivé à l'un des plus importants chapitres de cet ouvrage. Le lecteur est fixé maintenant sur l'obsession, dans laquelle le diable attaque la créature, l'assiège, en se montrant, quelquefois, et sans se montrer, dans la plupart des cas : les esprits forts rient de la croyance à l'obsession diabolique ; pourtant, elle n'est que trop réelle ; elle est si fréquente et si habile que grand nombre de personnes obsédées ne se doutent même pas de ces attaques, au moment même où elles en sont l'objet.

Mais on est ainsi fait, aujourd'hui. Un vent de scepticisme souffle partout, et bien des catholiques, cela est triste à dire, se laissent envahir par l'esprit d'indifférence ; ils ne croient plus au surnaturel. Ils vont à l'église, quand ils en ont le temps ; ils prient de moins en moins. « Pourquoi prier ? Dieu existe (ils veulent bien encore reconnaître qu'il y a un Dieu !) ; mais il ne s'occupe pas de la marche du monde. » Telles sont les idées à la mode. L'intervention du surnaturel dans l'humanité leur paraît chose des plus risibles ; les miracles de Lourdes même ne leur ouvrent pas les yeux. Quant au diable et à ses œuvres, ils n'y croient plus ; il ne faut pas leur en parler, c'est perdre son temps.

Ils s'imaginent faire un grand honneur à Dieu en déclarant que les fléaux, par exemple, viennent comme cela, tout naturellement, au petit hasard, sans aucun motif. Un de mes lecteurs fidèles m'écrivait, il y a peu de jours, qu'un groupe de catholiques de sa connaissance s'étaient désopilé la rate à la lecture d'une page que j'ai écrite vers la fin du chapitre de l'hystérie, et où je dis que ces maladies terribles qui déconcertent la science humaine sont des châtiments de Dieu, et que, dans ces circonstances, à la suite de nos

trop nombreux péchés, Dieu, afin de punir ce monde oublieux et frivole, laisse pendant quelque temps Satan se déchaîner. Les catholiques du genre de ceux dont mon honorable correspondant me parle se rencontrent partout.

Aussi, j'estime qu'il n'est pas inutile de remettre sous les yeux du public quelques lignes de Mgr Gerbet sur cette question des fléaux, lesquels, loin d'être l'effet du hasard, ont au contraire une raison, et une raison divine, le diable étant un simple instrument des volontés du Très-Haut.

Voici en quels termes s'exprimait le savant évêque de Perpignan, l'un des plus éminents théologiens de ce siècle :

Quand la Providence lance, sur les contrées les plus confiantes dans la salubrité de leur climat, ces épidémies mystérieuses qui déconcertent les théories de la science, qui, dans leur marche bizarre, s'affranchissent et se moquent non seulement des lois de la vie, mais aussi des règles ordinaires de la mort, ne serait-on pas tenté de croire qu'elle a des caprices barbares, des fantaisies foudroyantes, où elle semble se complaire dans les coups qu'elle porte, et jouer, pour ainsi dire, avec des cercueils ?

Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde ainsi ? Est-ce qu'il n'aurait pu, avec sa puissance et son intelligence infinies, organiser la nature de telle sorte qu'elle n'eût offert que des traces de son infinie bonté ?

Sans doute il eût été libre de le faire, comme il a été libre de choisir l'ordre actuel. D'où vient donc qu'il a préféré un plan ou sa bonté semble, à en juger par les apparences, être en défaut, où elle recule en quelque sorte, pour faire place à quelque chose qui n'est pas elle ?

La philosophie humaine cherchera tant qu'elle voudra le mot de cette énigme : elle n'en trouvera pas de meilleur que celui qui est suggéré par la foi. La foi nous dit que le monde des corps n'a pas sa raison d'être en lui-même et qu'il n'existe qu'en vertu de son rapport au monde des esprits ; que l'ordre matériel est adapté à l'ordre spirituel ; que les combinaisons de l'un sont coordonnées aux convenances de l'autre ; que Dieu a voulu qu'il y eût des tempêtes dans la nature, parce qu'il y a de coupables orages dans le cœur de l'homme ; que les fléaux pestilentiels ont été prédestinés à punir les épidémies qui ravagent les âmes ; qu'en un mot, le mal moral, dans sa marche à travers le monde, est condamné à traîner sur ses pas des maux physiques, comme un corps en mouvement traîne son ombre après lui. Dieu a jugé qu'un univers matériel, qui ne serait que le serviteur de sa bonté, serait moins digne de sa sagesse que celui qui est aussi le ministre de sa justice. Nous concevons ainsi que l'absence apparente de sa bonté, dans les calamités du monde physique, est, au fond, la présence de

sa justice dans le monde moral, et que ce qui semble être un désordre particulier n'est en réalité qu'une sublime condition de l'ordre universel.

Cette doctrine est résumée, sous une forme touchante, dans une prière que l'Église a prescrite à ses ministres d'offrir à Dieu dans les temps de mortalité. Elle est conçue en ces termes : « Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'oblation de ce sacrifice vienne à notre secours, afin que, par sa puissance, elle nous affranchisse de tous nos égarements, et qu'elle nous fasse échapper aux incursions de tout ce qui vient pour nous perdre. » Dans cette prière, l'Église a particulièrement pour but de prévenir ou d'arrêter les effets du fléau ; mais elle ne le nomme pas en première ligne, elle nous fait d'abord monter jusqu'à son principe ; elle demande, avant tout, que nous soyons délivrés de nos péchés, parce qu'elle sait que les meilleures prières contre les maux physiques doivent commencer par reconnaître, avec une humble foi, qu'ils ont leur source première dans les désordres du monde moral, et qu'il faut détourner le cours de la justice pour retrouver la bonté.

Ce que Mgr Gerbet disait des fléaux, on peut le dire de l'obsession et de la possession. Ce ne sont pas des « balivernes », selon l'expression des sceptiques ; ce sont bel et bien des faits réels, où le surnaturel éclate avec la dernière évidence, dès qu'on veut prendre la peine d'observer. Et ces cas sont des épreuves divines ; ils ont une raison de se produire qui nous échappe, mais qui n'en existe pas moins.

Tout récemment, un cas très caractérisé de possession était constaté aux environs de Paris, — j'en parlerai plus loin dans ce chapitre ; — dans cette grave affaire de l'exorcisme de Gif, les feuilles boulevardières ne trouvèrent qu'un thème à plaisanteries.

À ce propos, M. le chanoine Mustel, qui est à la fois un érudit et un vaillant, donna, dans la *Revue Catholique* de Coutances, une leçon bien méritée aux catholiques légers d'esprit, qui, au lieu de se rendre compte des choses, sont toujours portés à se moquer.

Abordant ici un des plus graves problèmes du surnaturel, je dois montrer à mes lecteurs qu'en écrivant ce livre je ne me suis nullement fourvoyé ; aussi, est-il indispensable que je cite, dès le début, les écrivains ecclésiastiques les plus compétents.

« Grâce à l'éducation rationaliste qui, depuis un siècle, étouffe la foi dans les âmes baptisées, dit M. le chanoine Mustel, tout ce qui est surnaturel ou

extra-naturel, miracle divin, prestige diabolique, grâce intérieure, tentation, puissance et action de Dieu et des anges, ou, en sens contraire, des démons, sur l'homme et sur le monde matériel, tout cela est nié, tourné en dérision avec une légèreté qui n'a d'excuse que dans l'ignorance et l'irréflexion des prétendus esprits forts…

« … Est-ce qu'on peut encore recourir aux exorcismes ? Est-ce qu'on peut croire au diable et à la possession, en plein dix-neuvième siècle, comme on y croyait « au milieu des ténèbres du moyen-âge » ? Et de prétendus catholiques ont fait des gorges chaudes de « ces pratiques surannées », qui compromettent évidemment l'Église et font perdre la foi aux bons chrétiens du boulevard !

« … Cependant Léon XIII, dont il est difficile de faire un esprit étroit et aveugle, fait réciter à tous les prêtres, chaque matin, et aux fidèles qui assistent à la messe, un véritable exorcisme. Il a publié des formules d'exorcisme spéciales, dont il a recommandé au clergé de faire un fréquent usage comme prières personnelles : et enfin les exorcismes font partie de toutes les bénédictions, de toutes les consécrations liturgiques, depuis le baptême des enfants jusqu'à la bénédiction de l'eau.

« L'Église reconnaît donc, affirme donc la puissance du démon sur le monde et sur les hommes, puisqu'elle demande à Dieu qu'il nous en délivre.

« Il ne faut donc pas rejeter de parti pris les faits où l'intervention diabolique paraît se produire ; mais il faut les examiner avec une grande prudence, une attention toute spéciale, et suspendre son jugement jusqu'à ce que la vérité se manifeste avec une clarté irréfragable. Du reste, *à l'Église seule* il appartient de se prononcer en chaque cas particulier. »

On ne saurait parler avec plus de raison et de bon sens. C'est pourquoi, suivant quant à moi la règle si logique et la seule chrétienne indiquée par M. le chanoine Mustel, j'ai examiné et j'examine avec prudence, avec attention, les faits qui m'ont été rapportés, ainsi que ceux dont j'ai été le témoin ; j'attends, pour me prononcer catégoriquement, que la vérité m'apparaisse manifeste ; et, considérant que le jugement définitif à porter sur ces faits est du ressort exclusif de l'Église, je lui soumets mon appréciation personnelle, toujours prêt à m'incliner respectueusement, si le

Pape et les Évêques, à qui seuls appartient dans l'Église le ministère doctrinal, la décision des controverses, venaient à déclarer que je me suis trompé.

Mais on comprendra aussi quel chagrin déchire mon cœur, chaque fois que j'apprends qu'il y a des prêtres, — hélas ! oui, des prêtres, — se laissant entraîner sur la terrible pente du doute, au sujet de la possibilité de la possession, et, ce qui est encore plus surprenant, au sujet du diable lui-même.

Il en est malheureusement ainsi, en ce triste siècle. Après avoir jeté son bandeau perfide sur les yeux des ouailles, le scepticisme médite d'aveugler les pasteurs à leur tour, et déjà la cécité fatale en a atteint quelques-uns.

La mystique, m'écrit-on de diverses parts, devient chez nos séminaristes un côté un peu négligé de leurs études, à côté de leur admirable éducation sacramentelle. De là viendrait le mal, paraît-il.

Naguère encore, un dignitaire ecclésiastique du Sud-Ouest, aussi distingué par sa science que par ses vertus, m'adressait une lettre, dont je détache ce passage :

« Je lis très exactement, monsieur, votre si importante publication. J'en remercie Dieu et je vous en félicite.

« La Révolution, qui a tué tant de choses en France, a tué les hautes études dans le clergé. Nos prêtres ne savent plus la mystique. Beaucoup d'entre eux affectent une incrédulité ridicule, quand on leur parle du diable. Parfois, cette incrédulité est feinte : elle cache alors des pensées ambitieuses. Pour arriver, il faut plaire aux hommes et aux opinions du jour ; et de nos jours il est de toute nécessité de ne pas croire au diable : c'est le seul moyen d'arriver aux honneurs. Et dame ! pour quelques-uns, les honneurs passent avant l'honneur.

« Tout à l'heure, il y a cinq minutes, un ecclésiastique en vue, que j'aime beaucoup, mais qui a tout l'air de souffrir de cette maladie qui consiste à nier le mal pour n'avoir pas à le combattre, me disait : « Je ne crois pas à cela. »

« Cette disposition, monsieur, est plus générale que vous pourriez le croire. Aussi voudrais-je vous voir faire un chapitre sur les prêtres qui nient le diable et n'osent pas prononcer son nom. Je vous y aiderai, si vous le

désirez ; j'ai à votre disposition des documents importants, et, par ma position, je sais bien des choses… »

Je cite cette lettre pour montrer que je ne m'avance pas à la légère en dénonçant cette déplorable incrédulité qui deviendrait désastreuse pour la religion si elle s'étendait davantage dans le clergé ; les églises seraient bientôt désertes, si nos prêtres perdaient la croyance au surnaturel. Mais, néanmoins, je ne ferai pas ce chapitre ; il n'entre pas dans le cadre de mon ouvrage, qui doit se borner à citer des faits du surnaturel diabolique et à les examiner scientifiquement, tant comme médecin que comme chrétien. Je me contente donc de plaindre ceux qui, ayant mission de prêcher la croyance aux enseignements de l'Église, en rejettent, plus ou moins, pour leur compte, une partie. Et qui sait si ce n'est point pour réveiller la foi, si diminuée en ces temps maudits, que Dieu tolère le déchaînement des hordes infernales auquel nous assistons ? Car c'est au moment où l'on rit le plus des diableries du moyen-âge que Satan reparaît plus audacieux que jamais, réorganisant son culte sacrilège et recommençant déjà au grand jour ses possessions. N'est-ce pas frappant ?

Mais voici une autre lettre, tout aussi explicite que celle dont je viens de donner un extrait. Celle-ci émane d'un prêtre éminent, témoin, lui aussi, de faits diaboliques, d'un exorciste aguerri contre Satan. Cette lettre m'est arrivée d'un autre bout de la France. On le voit, l'opinion est la même de tous les côtés.

Je cite encore, en abrégeant :

« Monsieur, je ne puis que vous féliciter du courage que vous déployez et avec lequel vous dévoilez la franc-maçonnerie, et je demande à Dieu de vous aider et de vous protéger.

« Je lis votre récit avec d'autant plus d'intérêt, que depuis sept ans je m'occupe spécialement des questions diaboliques, ayant à soutenir et à exorciser plusieurs personnes possédées par les démons.

« On passe pour exalté quand on parle de ces choses-là ; mais peu de personnes, même parmi les prêtres, soupçonnent combien l'action du démon est fréquente à notre époque et quelle large part ce monstre prend aux affaires humaines.

« Avec ce que j'ai vu, dans les cas que j'ai rencontrés, et ce que la théologie nous enseigne, il est facile d'expliquer tous ces phénomènes que vous rapportez, et pas un de ceux que j'ai lus jusqu'ici ne m'a étonné.

« Cette pauvre Sophia est une possédée, c'est évident ; ces fakirs et presque tous les personnages que vous citez ont pour moi des signes de possession certains.

« À vous dire tout ce que je pense, je me demande comment vous-même vous avez pu échapper à l'action diabolique, ou au moins à la vengeance du « grappin ». Vous avez eu une protection toute spéciale de Dieu.

« Je serais heureux si vous pouviez me dire si, dans votre enquête, vous n'avez pas trouvé quelque part le démon *Cerbère*. Je tiens enfermé, dans le corps d'une pauvre et sainte fille, un démon puissant qui me paraît être celui-là. Si c'est lui, vous n'avez certainement pas dû le rencontrer… »

J'interromps ici cette lettre, pour montrer combien l'exemple que cite mon honorable correspondant est significatif. Il avait, on le voit, affaire à un démon qui refusait obstinément de dire son nom, et a divers indices il avait soupçonné Cerbère.

Or, l'exorciste ne se trompait pas. Je n'ai jamais, en effet, rencontré Cerbère au cours de mon enquête. Mais, d'autre part, je savais à quoi m'en tenir sur son compte ; car, lors de mon second voyage à Charleston, j'ai copié plusieurs des livres infernaux qui sont aux archives du Suprême Directoire Dogmatique, parmi lesquels un curieux registre où figure toute la hiérarchie diabolique, telle que Satan l'a fait connaître à son vicaire.

J'ai donc pu donner quelques indications précieuses à l'éminent exorciste qui me faisait l'honneur de me consulter. C'est ainsi que je lui fis savoir que Cerbère s'intitule « marquis de l'enfer », qu'il est inscrit comme commandant à dix-neuf légions, soit 2 à 128,654 diables subalternes, et qu'il apparaît d'ordinaire sous la forme d'un chien, à une tête (et non à trois, comme on se l'imagine), ladite tête pourvue d'une barbe humaine noire et coiffée d'un bonnet pointu. J'indiquai aussi, pour le cas où le fait eût été ignoré de mon correspondant, qu'on pouvait surprendre ce démon, en lui parlant d'une certaine Marie Martin avec qui il avait eu des relations.

Mes renseignements ne furent pas superflus ; car bientôt ce méchant et puissant démon se laissa surprendre le secret de son identité : c'était bien

Cerbère.

Depuis lors, Cerbère s'est enfui de la ville où il avait établi sa résidence, dans le corps de la malheureuse possédée dont il est ici question.

Mon honorable correspondant, dans la même lettre, me parlait encore de Lucifer lui-même, à qui il pensait avoir eu affaire en une autre circonstance. Il me demandait, notamment, si l'archange déchu continuait toujours à se manifester à Charleston ; question difficile à résoudre, attendu que, selon les termes mêmes du vénérable prêtre, « tout cela n'est pas aisé à établir, vu la facilité avec laquelle ces esprits peuvent nous tromper et se font un jeu de se faire passer les uns pour les autres ».

En effet, rien n'est plus incommode que ces constatations. Ainsi, en ce qui me concerne, c'est seulement la troisième fois que j'ai vu Athoïm-Olélath que j'ai su exactement qui il était.

« Cependant, continuait le judicieux ecclésiastique en parlant de Lucifer, je me souviens que, pendant que je cherchais à lier le prince détrôné, pour l'empêcher de rôder et d'aller perdre les âmes, il me dit en gémissant : — *Que va devenir MA franc-maçonnerie ?*

« C'est que, en effet, dans ce moment, la Sainte Vierge combat pour l'Église, et déjà, avouent les démons, elle a le pied levé pour écraser l'enfer. Elle se sert d'âmes saintes et victimes pour faire contrepoids aux péchés des hommes et arracher aux démons les forces qu'ils ont acquises contre l'humanité, depuis la chute de nos premiers parents. C'est ainsi que, par une vue particulière de Dieu, plusieurs démons ont été enfermés dans des personnes que je connais, et ces personnes les font beaucoup souffrir par leur vertu et finissent par les contraindre à abandonner l'assaut des âmes et à retourner en enfer, vaincus.

« Je ne suis pas seul à connaître ces mystères du surnaturel ; d'autres prêtres les ont constatés comme moi, et si vous n'étiez déjà au courant des choses diaboliques, je n'oserais vous les dévoiler.

« Je combats donc contre l'enfer dans le monde caché des âmes, pendant que vous le combattez à l'extérieur et par la plume. Je suis en rapport, à Paris même, avec des prêtres qui sont dans les mêmes conditions que moi. »

J'ai reçu plus de cent lettres conçues dans l'esprit des deux que je viens de reproduire en partie. Toutes sont aussi intéressantes et instructives. Mes

correspondants voudront bien me pardonner, si je ne les cite pas tous en témoignage ; j'ai à éviter le reproche de développement exagéré. J'aurais pu même me borner à donner la première lettre ; mais j'ai tenu à faire mention de la dernière, parce qu'elle signale des faits précis de possession, et aussi pour une autre raison, celle-ci d'ordre intime.

Mon honorable correspondant se trouve être le frère d'un ancien commandant de la Compagnie des Messageries Maritimes, pour lequel je professe, comme tous mes camarades, du reste, la plus grande estime. Je n'ai pas eu l'honneur de servir sous ses ordres ; mais sa réputation de loyauté et de courage est telle, qu'aux Messageries tout le monde est fier de lui. Dans la marine, personne ne l'ignore, nous sommes comme dans l'armée ; la Compagnie, c'est le régiment ; tous les cœurs battent à l'unisson. Le frère du signataire de la lettre que l'on vient de lire est d'autant plus aimé chez nous, qu'il a subi un naufrage où il s'est conduit héroïquement. Aussi le lecteur comprendra cette courte digression, qui m'a permis de rendre hommage à un brave ; ces quelques lignes me sont parties du cœur.

Mais, puisque j'aborde ce chapitre si grave de la possession, je ne dois pas me borner à des citations de correspondants particuliers. Sans prétendre faire la leçon à quiconque, il me faut pourtant rappeler l'enseignement des théologiens, au moins de l'un des plus savants et des plus compétents d'entre eux. Je suis en butte à la critique des incrédules, et il y en a même parmi les catholiques ; l'indifférence sur ce qui a trait à l'action des démons à l'égard du monde a fait pénétrer le scepticisme même dans les rangs du clergé, hélas ! C'est pourquoi, il est indispensable que je remette sous les yeux du public d'élite, sérieux et réservé, qui me fait l'honneur de me lire et surtout de me faire lire, quelques extraits de la doctrine de l'Église, telle qu'elle a été exposée par un grand évêque qu'aucun prêtre ne pourra récuser ; j'ai nommé Bossuet.

Bossuet a laissé deux sermons sur les démons : tous deux ont été prononcés le premier dimanche de carême, comme explication de l'Évangile de ce jour, lequel est consacré au récit de la tentation de notre divin Sauveur.

Ces deux admirables discours, pleins de la doctrine la plus exacte et la plus lumineuse, contiennent en abrégé tout ce que la tradition chrétienne et

l’Église nous apprennent sur cette matière.

Voici donc comment le grand évêque expose la puissance naturelle des démons :

Qu’il y ait dans le monde un certain genre d’esprits malfaisants, que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Écritures divines, c’est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux qui ne pouvaient être rapportés qu’à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu dont l’opération fût maligne et pernicieuse.

Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très graves, et dans des circonstances qui les rendent très assurées ; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre.

Les Chaldéens et les sages d’Égypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnaient les peuples par diverses illusions et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connaissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations des esprits et des corps, que les païens même attribuaient à la vertu des démons, comme vous le verrez par une observation que nous ferons en la dernière partie de cet entretien.

Ces oracles trompeurs, ces mouvements terribles des idoles, ces prodiges qui arrivaient dans les entrailles des animaux, et tant d’autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes, à quoi les attribuerons-nous, nous chrétiens, sinon à quelque cause occulte, qui, se plaisant à entretenir les hommes dans une religion sacrilège par des miracles pleins d’illusions, ne pouvait être que malicieuse ? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du commun consentement de tout le monde, sont ceux qui, de tous les philosophes, ont eu les connaissances les plus relevées et qui ont recherché le plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très constante qu’il y avait des démons, des esprits d’un naturel obscur et malicieux, jusque-là qu’ils ordonnaient certains sacrifices pour les apaiser et pour nous les rendre favorables.

Ignorants et aveugles qu’ils étaient, ils pensaient éteindre par leurs victimes cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain !… Et l’empereur Julien l’Apostat, lorsque, en haine de la religion chrétienne, il voulut rendre le paganisme vénérable, voyant que nos

pères en avaient découvert trop manifestement la folie, s'avisa d'enrichir de mystères son impie et ridicule religion : il observait exactement les abstinences et les sacrifices que ces philosophes avaient enseignés ; il voulait les faire passer pour de saintes et mystérieuses institutions, tirées des vieux livres de l'empire et de la secrète doctrine des Platoniciens.

Or, ce que je vous dis ici de leurs sentiments, ne vous persuadez pas que ce soit pour appuyer ce que nous croyons par l'autorité des païens. À Dieu ne plaise que j'oublie si fort la dignité de cette chaire et la piété de cet auditoire, que de vouloir établir par des raisons et des autorités étrangères ce qui nous est si manifestement enseigné par la sainte parole de Dieu et par la tradition ecclésiastique ! Mais j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de vous faire observer en ce lieu que la malignité des démons est si grande qu'ils n'ont pu la dissimuler et qu'elle a même été découverte par les idolâtres, qui étaient leurs esclaves et dont ils étaient les divinités.

Entreprendre maintenant de prouver qu'il y a des démons par le témoignage des saintes Lettres, ne serait-ce pas se donner une peine inutile ? puisque c'est une vérité si bien reconnue, et qui nous est attestée dans toutes les pages du Nouveau Testament. Pourtant, pour employer à quelque instruction plus utile le peu de temps que nous nous sommes prescrit, j'irai, avec l'assistance divine, reconnaître cet ennemi qui s'avance si résolument contre nous, pour vous faire un rapport fidèle de sa marche et de ses desseins…

Dieu étant une lumière infinie, il ramasse, en l'unité simple et indivisible de son essence, toutes ces diverses perfections qui sont dispersées de çà et de la dans le monde. Toutes ces choses se rencontrent en lui d'une façon très éminente, et c'est de cette source que la beauté et la grâce sont dérivées dans ces créatures ; d'autant que cette première beauté a laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois, chrétiens, qu'elle ne s'est pas toute jetée en un lieu, mais qu'elle s'est répandue par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres supérieurs jusqu'au dernier étage de la nature. Ce que nous observerons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessus des choses insensibles et inanimées Dieu a établi la vie végétante, et un peu plus haut le sentiment au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaine, d'une immortelle vigueur, attachée néanmoins à un corps mortel. Si bien que notre grand Dieu, pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une âme spirituelle dans des organes matériels, a créé aussi dans le ciel des esprits dégagés de

toute matière, qui vivent et se nourrissent d'une pure contemplation. C'est ce que nous appelons les anges, que Dieu a divisés en leurs ordres et hiérarchies ; et c'est de cette race que sont les démons…

… Les anges ne sont-ils pas, parmi toutes les créatures, celles qui semblent toucher de plus près à la majesté divine ? Puisque Dieu les a établis dans l'ordre suprême des créatures pour être comme sa cour et ses domestiques, c'est une chose assurée que les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles, la magnificence divine les a répandus comme à main ouverte sur ces belles intelligences.

Et de même que ce qui nous paraît quelquefois si subtil et si inventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des opérations immortelles de l'intelligence des hommes, ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connaissances humaines ne sont qu'un rayon imparfait de la science de ces esprits purs dont la vie n'est que raison et intelligence.

Vous trouverez étrange peut-être que je donne de si grands éloges aux anges rebelles et déserteurs ; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que je parle de leur nature et non pas de leur malice, de ce que Dieu les a faits et non de ce qu'ils se sont faits eux-mêmes. J'admire, dans les anges condamnés, les marques de la puissance et de la libéralité de mon Dieu, et ainsi c'est le Créateur que je loue pour confondre l'ingratitude de ses ennemis[1]…

… Il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts. « Les forts, dit David, se sont jetés sur moi », *Irrueront in me fortes*; par où saint Augustin entend les démons. Jésus-Christ appelle Satan « le Fort armé », *Fortis armatus*. Non seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés, mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances : *Fortis armatus*. Ailleurs il le nomme « le Prince du monde, » *Princeps hujus mundi*, et saint Paul « Gouverneur du monde », *Rectores mundi*. Et nous apprenons de Tertullien que les démons faisaient parer leurs idoles des robes dont se revêtaient les magistrats, et qu'ils faisaient porter devant eux les faisceaux et les autres marques d'autorité publique, comme étant, dit-il, « les vrais magistrats et les princes naturels du siècle » : *Dæmones magistratus sunt sæculi*. Satan n'est pas seulement le prince, le magistrat et

le gouverneur du siècle, mais pour ne laisser aucun doute sur sa redoutable puissance, saint Paul nous enseigne qu'il en est le Dieu : *Deus hujus sæculi*.

En effet, il fait le Dieu sur la terre, il affecte d'imiter le Tout-Puissant. Il n'est pas en son pouvoir de faire comme lui de nouvelles créatures pour les opposer à son Maître ; voici ce qu'invente son ambition : il corrompt celles de Dieu, dit Tertullien, et les tourne autant qu'il peut contre leur auteur ; enflé démesurément de ses bons succès, il se fait rendre enfin des honneurs divins ; il exige des sacrifices, il reçoit des vœux, il se fait ériger des temples comme un sujet rebelle qui, par mépris ou par insolence, affecte la même grandeur que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans*.

Telle est la puissance de notre ennemi, et ce qui la rend plus terrible, c'est la violente application avec laquelle il unit ses forces dans le dessein de notre ruine. Tous les esprits angéliques, comme remarque très bien saint Thomas, sont très arrêtés dans leurs entreprises ; car, au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues qui rendent nos résolutions chancelantes, les anges, au contraire, dit saint Thomas, embrassent tout leur objet du premier regard, avec toutes ses circonstances, et ensuite leur résolution est fixe, déterminée et invariable[2].

… L'Apôtre nous crie dans l'Épître aux Éphésiens : « Revêtez-vous, mes frères, des armes de Dieu, parce que nous n'avons point à combattre contre la chair ni le sang, ni contre des puissances visibles. »

Pénétrons la force de ces paroles. Ne voyez-vous pas, chrétiens, que, dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre qui n'a fait que souffrir, que nous appelons la matière ? De là vient que toutes les actions des choses que nous voyons ici-bas, si nous les comparons aux actions des esprits angéliques, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vigueur ; mais les ennemis que nous avons à combattre, ce n'est pas, dit l'Apôtre, la chair et le sang : les puissances qui s'opposent à nous sont des esprits pervers et incorporels ; tout y est actif, tout y est nerveux ; et si Dieu ne retenait pas leur fureur, nous les verrions agiter le monde avec la même facilité que nous tournons une petite boule. « Ce sont, en effet, les princes du monde, dit le saint Apôtre, ce sont des malices spirituelles », *spiritualia*

nequitia : où il suppose manifestement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées, mais que, par une rage désespérée, ils les ont converties en malice[3].

Tel est l'enseignement de Bossuet sur la puissance naturelle du démon ; et l'aigle de Meaux est bien l'écho fidèle et l'exact interprète de l'enseignement des Pères et des docteurs. D'après ceux-ci, d'après le grand évêque, la puissance des démons reste, sinon entière, du moins assez peu diminuée, après leur chute, pour dépasser tout ce que nous pouvons voir ou imaginer dans les forces naturelles que ce monde nous présente.

C'est ce qu'a expliqué très clairement, dans la *Revue Catholique* de Coutances (numéro du 31 mars 1893), M. le chanoine Mustel, en commentant les extraits ci-dessus des deux sermons de Bossuet. — Je cite volontiers le courageux écrivain religieux, non seulement parce que son érudition théologique est bien connue, mais aussi parce qu'il est honoré de la haine spéciale des francs-maçons en général et des palladistes en particulier. Je ne le connaissais pas, lorsque j'ai entrepris la divulgation de mon enquête ; et déjà, avec son esprit perspicace, comme Mgr Fava, comme Mgr Meurin, il avait sondé les profondeurs de Satan. Il savait sans avoir vu ; il était certain des infamies qui se commettent et que je suis venu dévoiler. J'ai été, je suis le témoin dénonciateur. M. le chanoine Mustel, constatant que ce que je révélais confirmait ce que les catholiques clairvoyants ont depuis longtemps annoncé, s'est rendu sans hésiter auprès de moi ; sa loyauté n'a pas mis un moment en suspicion ma sincérité ; la sympathie réciproque a été le premier résultat de cette connaissance, qui a bientôt entraîné des relations plus régulières ; nous avons échangé nos vues, et c'est ainsi qu'à mon tour je n'ai pas hésité à confier à cet intrépide champion de l'Église bien des choses que je ne pouvais livrer à la publicité. — M. le chanoine Mustel est donc un des ecclésiastiques à qui je me suis fait connaître dès la première heure ; aussi, je dois le dire, ses encouragements m'ont consolé de bien des tristesses, ont chassé de mon cœur bien des amertumes.

Donc, M. l'abbé Mustel écrivait dans son commentaire de Bossuet :

« Les démons peuvent agir et sur les intelligences et sur les corps, avec une puissance dont rien de ce que nous voyons hors de nous et de ce qui est

en nous ne peut nous donner une idée.

« Leur puissance est, par rapport à nos conceptions, véritablement illimitée ; et il nous est impossible d'y trouver et d'y fixer d'une manière certaine d'autres bornes que celles où commence le domaine propre et réservé de la puissance divine.

« Ainsi, Dieu seul peut créer ; seul, il peut donner et rendre la vie, parce que seul il a l'empire de la vie et de la mort ; seul, il peut connaître certainement les événements futurs qui ne peuvent encore être vus ou prévus dans leurs causes ; seul, enfin, il agit par des actes de pure volonté.

« Mais, en dehors de ce domaine réservé à la toute-puissance, — domaine que nous n'entendons pas ici définir en circonscrire, mais simplement désigner par quelques-unes de ses propriétés les plus marquantes et les plus incontestables, — la puissance des démons a un champ immense où il lui est loisible de se déployer, sous les réserves que nous allons indiquer sommairement.

« C'est, en effet, une puissance non seulement limitée par sa nature, puisque cette nature est créée, mais tenue en bride et enchaînée par le bon plaisir et la miséricorde de Dieu. Les démons ne peuvent user de leurs forces qu'autant que Dieu le permet. C'est pourquoi nous ne les devons craindre que pour *veiller* et *prier*. Ils ne peuvent rien contre nous qui nous cause un vrai dommage, si nous ne leur donnons pas prise par notre présomption et notre malheureuse et coupable complaisance à entrer en relations avec eux.

« Ils ont, d'ailleurs, deux moyens principaux d'agir sur nous : la tentation intérieure, par laquelle ils luttent contre la grâce divine, et le prestige extérieur, qui est la contrefaçon des miracles divins.

« C'est surtout des prestiges diaboliques qu'il est question ici.

« Or, il est facile de remarquer, pour peu qu'on soit familiarisé avec l'histoire de l'Église aux différentes époques et dans les différentes parties du monde, que Dieu laisse aux démons un plus grand pouvoir, en ce genre d'opérations, dans deux circonstances directement opposées l'une à l'autre. Vaincu par les saints sur le terrain de la tentation, le Maudit obtient souvent la permission de les assaillir et de les tourmenter, comme Job, par toutes sortes d'attaques extérieures et sensibles.

« Nos lecteurs connaissent assez, pour la plupart du moins, les vies des anciens Pères du désert pour y pouvoir vérifier cette observation, et à notre époque la vie du vénérable curé d'Ars, en particulier, nous montre la rage infernale exerçant sa violence et brisant ses efforts contre l'humilité et la confiance paisible de ce grand et modeste serviteur de Dieu. Ainsi la fureur et la haine de l'enfer tournent à sa confusion, et Dieu est glorifié dans l'épreuve et par le triomphe de ses saints.

« D'autre part, quand une âme ou quand une race se livre plus ou moins complètement au démon, celui-ci acquiert à leur égard comme un droit qu'il exerce avec une application et une vigilance effrayantes. Il les tient sous le joug, il les fascine, il les trompe et se les attache, non seulement par les pratiques abominables et sacrilèges qu'il suggère et qu'il exige, mais aussi par son intervention, réelle, personnelle, qu'il manifeste par des signes propres à séduire les malheureux égarés. Le démon est enchaîné, avons-nous dit après saint Jean dans l'Apocalypse ; mais malheur à celui qui s'approche assez de lui pour être à la portée de ses morsures : il le dévore d'autant plus, qu'alors sa chaîne s'allonge presque indéfiniment.

« C'est ainsi qu'il a régné et qu'il règne encore chez les peuples idolâtres. Il est facile de se moquer des oracles des faux dieux ; il est impossible d'en contester la réalité, au moins dans certains cas.

« Les missionnaires ont, depuis trois cents ans, dans les *Lettres édifiantes* et dans les *Annales de la Propagation de la Foi* et autres publications du même genre, relaté un grand nombre de faits inexplicables autrement que par l'action de Satan. Du reste, les possessions diaboliques, si fréquentes autrefois, et qui n'ont pas entièrement disparu, sont des faits évangéliques qui s'imposent à la foi de tout chrétien.

« Est-il étonnant que des faits du même genre deviennent plus fréquents à mesure que la foi diminue et que le vice et la haine de Dieu grandissent et s'étendent ?

« Ne sommes-nous pas avertis que dans les derniers temps l'esprit du mal, plus complètement déchaîné, fera des prodiges tels que les élus eux-mêmes seraient séduits s'ils pouvaient l'être ? C'est le divin Maître lui-même qui nous a prévenus. Pourquoi donc notre foi serait-elle troublée et

déconcertée par les prodiges diaboliques dont les arrière-loges luciférienes et certaines réunions spirites sont actuellement le théâtre ?

« Ces prodiges nous paraissent inconcevables ?… Il doit en être ainsi, puisque le pouvoir des démons dépasse notre science, si bornée même relativement à la nature physique, qui est au moins autant le domaine de ses discussions et de ses erreurs que de ses découvertes.

« Comment, dira-t-on, une personne vivante peut-elle passer à travers une muraille ? Je l'ignore absolument. Mais je sais qu'il n'y a pas là une impossibilité absolue, une contradiction à l'essence des corps. En effet, les corps glorieux seront doués de ce pouvoir après la résurrection, et il n'est point certain que les corps des damnés eux-mêmes n'aient, au moins en puissance, ce don de la subtilité. — Très bien, peut-on répondre ; mais le corps humain ressuscitera, d'après saint Paul, dans un état tout différent de celui où il est avant la mort. C'est un corps animal qui meurt ; c'est un corps spirituel qui ressuscite. — Il est vrai, mais c'est cependant le même corps, quant à la substance, et cela suffit pour que l'on conclue que la fluidité la plus subtile n'est pas contraire à l'essence des corps. Et ce serait en vain qu'on voudrait tirer argument de la transformation, de l'épuration dont le corps est l'objet par sa décomposition même, selon la parole du même apôtre ; *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione*. En effet, le corps de Notre-Seigneur, en tout semblable aux nôtres, n'a point passé par la corruption du tombeau il est ressuscité intègre, et cependant il sortit du tombeau scellé à travers la pierre, sans rompre les sceaux que les Juifs avaient apposés, et il apparut plusieurs fois à ses apôtres réunis, les portes étant fermées.

« Or, rien ne nous permet d'affirmer que ce miracle dépasse les forces angéliques.

« Nous en dirons autant des fakirs de l'Inde, qui restent des mois et parfois des années dans un état de mort apparente, enfermés hermétiquement dans un sépulcre, et qui reviennent ensuite à la vie. Quelque prodigieuse que soit cette suspension de la vie, la nature nous en offre des exemples dans un grand nombre d'animaux inférieurs qui se dessèchent, semblent morts, et qui revivent dès qu'ils se retrouvent dans les conditions requises pour que leur vie se manifeste. »

Voilà certes un excellent commentaire, et le théologien érudit qui a écrit ces lignes est un écrivain ecclésiastique faisant autorité. Voilà quelqu'un, qui possède à fond la doctrine de l'Église ; sa démonstration est remarquable par la précision et la netteté, et elle aboutit à prouver, en somme, que ceux d'entre les catholiques, qui de parti-pris, haussent les épaules quand s'agite devant eux la question du surnaturel démoniaque, des prestiges diaboliques, y compris les cas, de possession, ont tort, grandement tort.

Mais, après la dissertation savante et probante, passons à la preuve directe par les faits.

Mon ouvrage est surtout consacré à l'action de Satan au dix-neuvième siècle ; cela est entendu, et, dans ce chapitre, j'étudierai plusieurs cas de possession contemporains.

Néanmoins, je ne dois pas perdre de vue que j'aborde en ce moment la question la plus audacieusement niée par la médecine matérialiste ; je ne dois pas oublier que le scepticisme à l'égard de la possession et des phénomènes surnaturels dus à la puissance des démons, a envahi, en ce siècle de foi chancelante, même l'âme de certains prêtres.

Il me faut donc avant tout, — et exceptionnellement dans ce chapitre, — remonter au-delà de notre époque, pour accumuler les preuves frap pentes. Il est nécessaire que je fasse passer sous les yeux du lecteur quelques-uns des faits surnaturels, de nature infernale, dont l'authenticité est déjà sanctionnée par l'examen minutieux et les conclusions formelles de l'Église. Il est indispensable, en un mot, que je rapporte ces cas extraordinaires ; que je les oppose aux contradictions de nos catholiques de surface ; et que, leur rappelant ce qu'ils feignent d'oublier, je leur dise : « Voilà ce que l'Église affirme ; voilà des faits précis, que l'Église déclare vrais ; voilà des circonstances, où l'Église proclame que le surnaturel diabolique s'est manifesté, où elle a agi avec l'infaillible certitude qu'elle n'était pas en présence de choses naturelles, simplement humaines. Osez maintenant nier ces faits ! Osez contester les déclarations de l'Église ! Osez railler ses décisions ! Osez blâmer ses actes ! Je vous mets au pied du mur. Si vous avez l'audace de faire cela, eh bien, quittez alors votre titre de

catholiques, ayez au moins la franchise de vos opinions ; les matérialistes, qui nient publiquement Dieu et le diable, vous attendent, à bras ouverts ; ne restez pas plus longtemps chez nous, allez chez eux ! »

Ainsi, la situation sera nette. D'un côté, les croyants ; de l'autre, les incrédules. Mais finissons-en une bonne fois avec le système, si nuisible à la cause chrétienne, de ces gens qui officiellement sont dans le camp où l'on croit, et qui, en même temps, laissent entendre à tout propos qu'ils pensent au fond comme dans le camp où l'on ne croit pas. Voilà ceux qui troublent la conscience des fidèles ; voilà ceux qui sèment le doute dans les âmes catholiques, plus terriblement que toutes les déclamations des pseudo-savants faisant publique profession d'athéisme.

Du reste, dans cette revue rétrospective, mon ouvrage ne perdra rien, au point de vue de l'enseignement par les faits ; les exemples que je vais citer d'abord, ne laissent pas, pour être plus ou moins anciens, que d'être extrêmement intéressants, et la plupart sont très mal connus. Je donnerai ensuite les principaux cas contemporains, et j'étudierai *parallèlement* une hystérique de la Salpêtrière et une démoniaque en parfaite santé ; on verra, de la sorte, que la possession ne peut en aucune façon être confondue avec l'hystérie, dès l'instant qu'on veut examiner les choses dans un esprit d'impartialité.

Je commencerai cette série d'épisodes qui font partie de l'histoire de l'Église, par quelques aperçus sur le fameux sectaire juif, Simon de Gitta, dit le Magicien ou le Mage, qui fut le fondateur du Gnosticisme, et, par conséquent, le premier ancêtre de la franc-maçonnerie.

Les Actes des Apôtres parlent de ce personnage, né à Gitta, ancienne ville du territoire samaritain, et nous le représentent comme l'adversaire forcené du christianisme naissant. Il exerçait la magie à Samarie ; il avait réussi à séduire le peuple ; les Samaritaine le surnommèrent « la Vertu de Dieu ». En vrai scélérat qu'il était, méprisant les choses saintes, il offrit de l'argent à saint Pierre pour se faire conférer les pouvoirs du sacerdoce chrétien. On sait avec quelle indignation le chef des apôtres repoussa ces offres abominables.

« Pierre lui dit : Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as estimé que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. Il n'y a pour toi ni part ni sort en ceci ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence d'une telle méchanceté ; et prie Dieu, afin que peut-être il te pardonne cette pensée de ton cœur. Car je vois que tu es dans un fiel d'amertume et dans des liens d'iniquité. » (*Actes des Apôtres*, VIII.)

Le Mage avait vu là un moyen d'exercer son art magique et de mieux tromper les foules ; il avait essayé de se glisser dans l'Église. Démasqué par saint Pierre, il n'hésita pas à le poursuivre des lors d'une haine mortelle.

« Cet homme, écrit Mgr Fava dans son magnifique ouvrage *Jésus-Christ roi éternel*, fut pour le chef de l'Église un ennemi acharné ; on le dirait une incarnation de Satan. Après s'être joué des choses sacrées en se faisant chrétien, en apparence du moins, il redevint ce qu'il était, c'est-à-dire mage ou magicien. On le vit travailler par l'éloquence de sa parole, son savoir, qui était grand, et des artifices de toute nature, à empêcher l'apostolat de saint Pierre, qui n'arrivait dans une ville que pour y retrouver les derniers échos de la voix du Mage. Celui-ci fuyait Pierre, qu'il avait appris à connaître ; mais, comme un vrai suppôt du démon, il troublait les esprits et les indisposait contre la vérité chrétienne. »

Longtemps, le rôle qu'a joué Simon le Magicien, aux premiers temps de l'ère chrétienne, a été mal interprété.

« Jusqu'ici, lit-on dans l'abbé Barras, le défaut de renseignements suffisamment complets avait égaré le jugement des historiens sur le rôle de Simon ; on considérait généralement cet hérésiarque comme un imposteur vulgaire, comme un empirique de bas étage, sans portée dans l'esprit, sans relations avec le mouvement intellectuel du passé, sans influence sur l'avenir. La récente découverte du manuscrit des *Philosophumena* nous a mis sur la trace du vaste système gnostique organisé par Simon le Mage.

« Des fragments considérables, textuellement extraits de l'Évangile de ce pseudo-messie par l'auteur inconnu des *Philosophumena*, nous permettent d'apprécier dans son ensemble la doctrine du patriarche de l'hérésie.

« Sous le titre d'*Apophasis* (révélation), Simon le Mage avait fondu, en une ambitieuse synthèse, les principales erreurs du Zend persan, du bouddhisme indien, de l'ésotérisme d'Égypte, de la cabale juive, du

platonisme alexandrin et des mythologies polythéistes. Au moment où Philippe vint prêcher à Samarie, le Mage se hâte de se faire initier à la prédication évangélique, comme il s'était fait initier précédemment à la doctrine des hiérogrammates d'Orient. Nul doute qu'en offrant à Pierre une somme d'argent, il ne continuât son procédé habituel vis-à-vis des autres chefs d'écoles.

« Quoi qu'il en soit, Simon conçut de prime abord l'influence qu'allait exercer la prédication évangélique sur le monde ; il se flatta de pouvoir la confisquer à son profit, et de la présenter, en la dénaturant, comme le couronnement de son œuvre. L'audace de sa pensée aura lieu de nous surprendre, quand nous l'analyserons en détail, et que nous la verrons précéder, à la distance de tant de siècles, les témérités de la philosophie transcendante de Schelling et de Hegel. Le mage de Gitta était loin de la pénitence et du repentir que lui prêchait saint Pierre. Après le départ des apôtres, il concentra toutes les facultés de son intelligence dans le champ nouveau pour lui de la révélation chrétienne. À mesure que les textes de l'Évangile et les Évangiles des Apôtres furent publiés, Simon s'en empara pour les adapter à sa Gnose. Les *Philosophumena* nous fourniront ainsi une nouvelle preuve de l'authenticité des Évangiles et de l'intégrité de leur publication sous leur forme actuelle, dans le cours du premier siècle. » (V, p. 360.)

Ces révélations du manuscrit des *Philosophumena* sont trop instructives pour que j'hésite un seul instant à les mettre sous les yeux des lecteurs, telles qu'on les trouve dans l'abbé Barras, reproduites au surplus par Mgr Fava. (*Jésus-Christ roi éternel*, tome II, livre 3, chapitre 2.)

« La rencontre des apôtres à Samarie fut donc pour Simon le point de départ d'une nouvelle évolution théosophique. Jusque-là, exploitant l'attente universelle d'un Messie qui tenait toute la Palestine en suspens, il se proclamait « la grande puissance de Dieu ». En lui s'incarnait le Rédempteur d'Israël, promis par les prophètes. Le schisme samaritain trouvait une satisfaction nationale à voir surgir de son sein le Désiré des nations. Mais il fallait soutenir ces hautes prétentions par des opérations extraordinaires, et tenir en éveil la curiosité publique. Ce fut à la pratique des sciences occultes et aux traditions mystérieuses du spiritisme ancien, *renouvelées de nos jours avec des procédés analogues*, que Simon demanda

cet élément de succès. Le texte sacré est formel sur ce point : « Il avait séduit les Samaritains par les prestiges de son art magique », dit saint Luc. » (Mgr Fava, tome II, page 46.)

Les *Philosophumena* nous apportent le commentaire le plus explicite de cette parole du texte sacré.

« Simon, disent-ils, était profondément versé dans la connaissance des arts magiques et dans les formules de Thrasymède, que nous avons précédemment exposées. Ces secrets l'aidèrent à tromper les multitudes. Il recourut ainsi aux interventions démoniaques, et les résultats qu'il obtint de la sorte aidèrent puissamment, dans ses tentatives d'apothéose personnelle, cet imposteur orgueilleux et pervers. » (*Philosophumena*, livre VI, § 7 ; ouvrage attribué à saint Hippolyte.)

« Ses disciples ont appris de lui les procédés de la magie et des incantations. Ils savent troubler l'esprit de ceux qu'ils veulent séduire, en les livrant aux démons des songes, ainsi qu'ils les nomment, et en faisant apparaître une autre sorte d'esprits qu'ils appellent démons familiers. » (*Ibid*.)

« L'auteur des *Philosophumena* nous apporte sur ce point les révélations les plus curieuses, écrit l'abbé Darras. On comprendra sans nul doute l'importance qui s'attache à un sujet actualisé chez nous par l'invasion du spiritisme dans nos vieilles sociétés.

« Le Mage, dit cet auteur, faisait écrire sur une feuille de parchemin la demande qu'on voulait adresser au démon. La feuille, pliée en quatre, était jetée dans un brasier ardent, pour que la fumée allât révéler au démon ce qu'on lui demandait. L'encens était jeté à pleines mains sur les charbons ; le Mage y ajoutait, sur des morceaux de papyrus, les noms, écrits en caractères hébraïques, des démons auxquels il s'adressait, et la flamme dévorait le tout. Bientôt, l'esprit semblait envahir le Mage, qui poussait des cris inintelligibles, invoquant les esprits supérieurs. Un sacrifiée commençait, où tous les assistants apportaient leur oblation, et le Mage répondait à la question posée.

« Des apparitions fantastiques surgissaient parfois au milieu du brasier ardent.

« À l’approche de l’autre magique, on voyait les brebis amenées pour l’immolation se précipiter d’elles-mêmes sous le couteau du sacrificateur et se donner la mort.

« Le feu paraissait descendre du ciel sur les objets que le Mage avait désignés. À sa voix, le bruit de la foudre se faisait entendre.

« Dans un bassin rempli d’eau, il évoquait les fantômes des dieux païens, et le spectateur saisi d’effroi distinguait clairement l’image enflammée d’Hercule ou celle de Diane, chassant avec sa meute dans les forêts sacrées.

« Souvent le Mage se faisait remettre, soigneusement cachetées, les demandes qu’on voulait adresser aux dieux. Il y répondait et remettait la lettre sans que l’empreinte eût été violée.

« D’autre fois, la divinité évoquée traversait l’appartement, traçant des orbes de feu dans son vol.

« Le disque de la lune apparaissait soudain, au milieu d’un appartement clos, et dans une nuit obscure.



Les prestiges de Simon de Gitta. — Il faisait apparaître soudain le disque de la lune, au milieu d'un appartement clos, et dans une nuit obscure.

« La terre tremblait sous les pieds des assistants ; et un crâne humain, posé sur le sol, rendait des oracles, d'une voix qui semblait venir des enfers. »

Et Mgr Fava, publiant ce qui précède et confirmant de sa haute autorité les pages érudites de l'abbé Barras, ajoute :

« L'auteur des *Philosophumena* décrit longuement les procédés physiques à l'aide desquels on obtenait alors ces diverses illusions, qui ne seraient qu'un jeu pour la science moderne. Mais de ces opérations naturelles il distingue nettement les relations démoniaques.

« Encore aujourd'hui, les évocateurs par le magnétisme, le spiritisme et les tables tournantes, ne se font pas scrupule d'emprunter aux ressources de la physique quelques-uns de leurs effets. Le double caractère de Simon le mage se retrouve ainsi dans ses successeurs. Comme lui, ils plongent dans un sommeil factice ; ils font apparaître sous le nom d'âmes des morts ceux que le mage de Gitta nommait les démons familiers.

« Le dix-neuvième siècle reproduit jusque dans les moindres détails les ténébreuses évocations que saint Pierre frappait d'anathème à Samarie, et notre civilisation, si fière d'elle-même, se replonge « dans le fiel d'amertume et les liens d'iniquités » du magicien Simon. À tel point que l'on croirait écrites d'hier ces lignes de Tertullien (*Apologeticum*, XXIII) : « Les mages évoquent les fantômes ; ils souillent par leurs infamies les esprits des morts ; ils font rendre des oracles par la bouche des jeunes enfants ; ils produisent des effets prodigieux en faisant tourner les objets ; ils plongent dans le sommeil, et les tables devinent sous leurs mains. » (Mgr Fava, *Jésus-Christ, roi éternel*, tome II, pages 48-49.)

Pendant que je tiens l'admirable livre de l'évêque de Grenoble, j'en reproduirai encore quelques pages ; car, pour les faits surnaturels déjà admis par l'Église, il est nécessaire de ne puiser qu'aux sources de la plus pure vérité.

Mgr Fava, en effet, parle encore de Simon le magicien à deux reprises. Il nous le présente de nouveau, lorsque saint Pierre le rencontra pour la seconde fois ; c'était à Césarée. Là, en arrivant, le chef des apôtres s'aperçut que Simon était venu prêcher ses erreurs et insinuer dans les âmes la licence de sa morale dépravée.

« Rappelons, dit Mgr Fava (tome II, pages 96 et suivantes), que cet homme, né à Gitta, en Samarie, avait appris la philosophie et les sciences à Alexandrie ; puis, entraîné par un désir ardent de savoir, il avait étudié les doctrines de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte, de la cabale juive, du platonisme alexandrin et des mythologies polythéistes. Alors, s'élevant dans son fol orgueil, il résolut de fusionner tous ces systèmes ensemble pour s'en former un à lui-même. Il poussa l'audace jusqu'à prétendre arriver à la connaissance de l'Être divin, jusque dans son essence, sans le secours de la Révélation divine, ce qui est une folie, puisque Dieu est et doit être inaccessible, dans sa nature infiniment parfaite, à l'esprit humain, toujours

borné, si sublime soit-il. Il n'y a que Dieu qui puisse parler aux hommes de sa propre essence et la leur révéler ; c'est évident. Aussi en a-t-il agi ainsi envers Adam, Moïse et les prophètes ; puis, par l'Homme-Dieu, nous a-t-il donné la Révélation chrétienne.

« Simon le mage, ainsi que nous l'avons vu, avait été frappé des clartés de l'Évangile et de la puissance de l'Esprit de vérité, qu'il avait voulu se procurer à prix d'argent. Saint Pierre, éclairé d'en haut, avait vu que cet homme, en recevant le baptême, désirait simplement puiser dans le christianisme un surcroît de notions devant servir à compléter le système qu'il rêvait, connu sous le nom de *Gnose*, connaissance par excellence ; aussi l'avait-il traité sévèrement.

« Loin de s'arrêter et de se corriger, l'imposteur avait continué ses travaux, de manière à se rapprocher le plus possible de la Révélation chrétienne, mais, on peut le dire, en la parodient.

« C'est ainsi que le Mage admet, dans son système, « le Père, principe infini et un, ayant sa pensée repliée en soi. Il était seul, sans qu'on puisse dire qu'il préexistât à sa pensée. Mais, s'étant manifesté soi-même à soi-même, il devint double, et ne s'appela Père, que lorsque sa propre pensée l'eût salué de ce nom. Il avait de soi, en se manifestant à soi-même, produit sa propre intelligence, *Epinoïa*.

« Cette dernière, franchissant les limites du *Cosmos* divin, a engendré les Anges et les esprits surnaturels. Les Anges, voulant être créateurs, ont formé le monde que nous habitons, œuvre d'ignominie, de ténèbres, de rébellion.

« Dans la crainte qu'Epinoïa, leur mère, ne leur donnât plus tard des rivaux, dans sa fécondité divine, ils l'attirèrent un instant dans le monde créé par eux, et réussirent à l'enchaîner sous une forme humaine, dans la sphère inférieure. Captive et voyageuse, cette intelligence divine est apparue sous la forme d'une femme admirablement belle. Hélène, cause du siège de Troie, n'était pas autre qu'Epinoïa. »

Évidemment, tout cela est absurde. Le diable tâtonne encore dans la fabrication de son dogme. Plus tard, il retouchera ce système menteur et bête, et, après les Gnostiques, nous aurons les Manichéens et leur fameuse doctrine secrète, la divinité double, Lucifer et Adonaï. Mais, avec Mgr

Fava, ayons le courage d'aller un peu plus loin dans l'exposé de la doctrine du Mage.

« Epinoïa attendait sa délivrance, et le Père résolut de la lui accorder. Il ne s'incarna pas, vu que la chair est radicalement mauvaise ; mais il se manifesta en traversant les syzygies divines, transformé en Ange parmi les Anges, en homme parmi les hommes. Aux Juifs, il apparut comme Fils ; à Samarie, comme Père ; aux nations, comme Esprit. Partout, il cherchait sa brebis égarée, sa drachme perdue, son Epinoïa. On l'avait vu souffrir quoique impassible, mourir quoique immortel, ressusciter quoique n'ayant jamais cessé de vivre, sous les traits de Jésus de Nazareth. Mais Jésus n'était qu'une forme passagère.

« Finalement, le libérateur d'Epinoïa, ce fut Simon lui-même. Il rencontra cette intelligence divine prisonnière, sous les traits d'une esclave, aux abords du théâtre de Tyr, laquelle aussi s'appelait Hélène. Son maître la livrait à la prostitution ; Simon le mage en fit sa compagne, et ce jour-là le monde fut racheté. »

Remarquons, en passant, que l'occultisme, dans ses diverses, sectes, a la manie persistante de faire revivre la belle Hélène, pour les grandes occasions. Simon le magicien-la déclare n'ayant pas cessé d'exister depuis la guerre de Troie, et, de métamorphose en métamorphose, devenir l'esclave prostituée de Tyr, qu'il prend pour épouse. Faust, le magicien allemand, la fait reparaître en fantôme, d'abord ; puis, elle prend corps, et devient également sa compagne. Enfin, quand nous parcourrons plus tard le livre *Apadno*, qui est l'évangile des luciférien modernes, nous retrouverons encore la belle Hélène, annoncée comme devant se réincarner pour être la mère d'Apollonius Zabah, c'est-à-dire de l'Ante-Christ.

« On peut juger, par cette synthèse doctrinale du système de Simon, quelle devait être sa morale, écrit Mgr Fava. C'est celle des Gnostiques, dont il est le père. Nous les retrouverons sur notre voie, avec les erreurs et les mœurs infâmes du Mage, patriarche de l'hérésie[4].

« Voilà l'homme dont Satan se servit pour combattre le Christianisme naissant. Il précédait saint Pierre en tous lieux, débitait ses élucubrations, en remplissait les esprits, les faisait accepter des uns et repousser par les autres, de manière à déconsidérer par avance la prédication de l'Évangile.

« L’imposteur était déjà à Césarée, quand saint Pierre y arriva.

« Tout rempli de l’Esprit-Saint, notre Apôtre renversa bientôt le vain système du Magicien, montrant à tous sa fausseté et les désordres affreux qu’il autorisait. Les habitants de Césarée, qui s’étaient laissé tromper, reconnurent leur erreur et chassèrent le Samaritain. Ils embrassèrent généreusement la doctrine chrétienne et sa morale, ennemie des passions désordonnées, si bien que, quand saint Pierre les quitta, il put placer à leur tête, comme évêque, Corneille, le centurion.

« Apprenant que le Mage était à Tyr et qu’il y semait de toutes parts son erreur et ses vices, Pierre se hata de se rendre dans cette ville opulente, où déjà il avait envoyé trois de ses disciples : Clément, Nicétas et Aquila. Il évangélisa, en passant, Ptolémaïde, et, arrivé à Tyr, il prêcha l’unité de Dieu, la rédemption du monde par Jésus-Christ, seul Sauveur, et il leur dit que les maladies dont ils souffraient alors dans la ville, étaient causées par les démons, dont Simon était le ministre, mais qu’ils seraient guéris, s’ils croyaient en Jésus crucifié et recevaient le baptême. C’est ce qui eut lieu aussitôt, et un très grand nombre de Tyriens se convertirent à la foi. Pierre y institua une Église et un évêque pour la gouverner.

« Au bruit de ces merveilles, Sidon s’était ébranlée, et lorsque saint Pierre y arriva, le Magicien, qui s’y trouvait, prit la fuite avec ses compagnons. L’Apôtre parla et guérit les malades ; à sa voix, un très grand nombre d’habitants firent pénitence et crurent en Jésus-Christ.

« À Béryte, la terre trembla, et lorsque le héraut de Jésus-Christ arriva, le calme se fit, et Simon, qui avait ourdi contre l’Apôtre une trame infernale avec ses compagnons, fut attaqué par le peuple. Couverts de blessures, ils furent expulsés de la ville.

« À Byblis, qu’il évangélisa avec succès, il apprit que celui qui le précédait en tous lieux, Simon, était à Tripoli ; il l’y poursuivit. L’Apôtre fut reçu avec enthousiasme, parce que les fidèles de Tyr, de Sidon, de Béryte, de Byblis l’y avaient précédé. Saint Pierre parla, imposa les mains aux malades, et les corps comme les âmes furent guéris. Une foule d’habitants reçurent le baptême, et tandis que le ministre de Jésus triomphait, Simon le magicien, ministre de Satan, profitait des ombres de la nuit pour gagner la Syrie. »

Qu'elle est intéressante, l'histoire de cette pérégrination de saint Pierre, chassant partout devant lui Simon le Mage ! et comme elle est utile à rappeler à nos chrétiens dégénérés, qui méprisent les enseignements de l'Église et ne croient plus aux miracles !

Mais nous voici à Rome ; l'empereur régnant est Néron. De l'avis des principaux auteurs ecclésiastiques, Néron était un véritable possédé. Pétri de tous les vices, il s'adonnait, en outre, à la magie. Il n'était pas moins passionné pour cette vaine et trompeuse science, source des plus horribles abominations, que pour son talent de chanter et de jouer de divers instruments, talent qu'il mettait au-dessus de tous les autres et dont il se vantait avec le plus d'extravagance. Cela lui paraissait une belle chose de pouvoir, par le moyen des enchantements, ainsi qu'il se l'imaginait follement, commander même à ses divinités, comme nous l'apprenons de Pline (*Histoire*, livre XXX, second chapitre). Si, pour y parvenir, il fallait égorger des victimes humaines, et, dans leurs entrailles fumantes, chercher les plus secrets mystères de cet art, Néron, le meurtrier de son frère et de sa mère, non seulement n'en devait pas avoir l'horreur, mais il y trouvait ses délices. D'ailleurs, les maîtres les plus habiles et les plus renommés de la secte des Mages ne pouvaient lui manquer.

Quelques efforts que fissent la plupart des empereurs païens pour éloigner de Rome, même par les édits les plus sévères, les Chaldéens et les astrologues, gens adonnés à ces arts exécrables, jamais toutefois, ainsi que les auteurs païens eux-mêmes l'attestent, ils ne réussirent à délivrer entièrement de cette peste la capitale, où il ne se pouvait qu'ils ne trouvassent de puissants protecteurs. Lors donc que de ce nombre furent les empereurs eux-mêmes, il est facile de concevoir avec quelle ardeur ces imposteurs y vinrent en foule de toutes les parties de l'univers. Tiridate, forcé vers ce temps, par Corbulon, d'aller à Rome pour recevoir de la main de César la couronne d'Arménie, y vint avec un grand nombre de mages, soit qu'il fût un de leurs initiés, soit peut-être encore pour faire plaisir à l'empereur, auquel il communiqua tous les mystères de la secte.

Simon le Mage ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de faire admirer ses prestiges à Rome sous un pareil prince. « Son principal but, écrit l'abbé Rohrbacher, était de discréditer les miracles des apôtres, de s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, de ramener à lui les regards

et l'admiration des peuples, de décrier la doctrine de Jésus-Christ et de ses disciples, et de se faire regarder lui-même comme quelque chose d'au-dessus de l'homme, comme une vertu divine descendue du ciel pour délivrer les hommes de la corruption et les conduire à l'immortalité de la gloire. Plein de ces idées, l'imposteur se vanta un jour de voler en présence de l'empereur et du peuple. Et, comme il tenait saint Pierre pour son capital ennemi, afin de le couvrir de confusion, il voulut qu'on le conduisit par force, pour qu'il fût présent lui-même à ce curieux spectacle et qu'il vît de ses propres yeux la gloire de ce Simon qu'il décriait tant. (*Histoire universelle de l'Église Catholique*, livre XXV.)

Ce combat public entre saint Pierre et le Mage de Gitta est rapporté très explicitement dans les *Constitutions apostoliques*, citées par l'abbé Barras et par Mgr Fava. Le récit fut fait par saint Pierre lui-même à l'auteur, dans une conversation que celui-ci a recueillie et dont l'authenticité n'a jamais été contestée par les écrivains catholiques.

Voici en quels termes s'exprime le chef des apôtres :

« J'avais rencontré Simon à Césarée, et, dans une conférence publique, je l'avais forcé à s'avouer vaincu ; il quitta l'orient et partit pour l'Italie. À son arrivée à Rome, il recommença sa lutte contre l'Église, ébranla la foi d'un grand nombre de nos frères, et séduisit les païens par son art magique.

« Un jour, il convoque pour midi la foule dans l'amphithéâtre, et m'y fit entraîner moi-même, promettant de s'envoler dans les airs.

« Tous les regards étaient fixés sur lui. Moi, je priais dans le secret de mon cœur. Déjà, soutenu par les démons, il s'élevait dans les airs.

« — Je monte au ciel, disait-il, et je ferai pleuvoir sur vous les bénédictions ! »

« La multitude éclatait en applaudissements unanimes et le saluait comme une divinité.

« Cependant, le cœur et les mains levés au ciel, je suppliais Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur d'abattre l'orgueil de cet imposteur, de briser la puissance des démons qui séduisaient les hommes pour les entraîner à la mort, de faire précipiter cet impie dans une chute ignominieuse, et de lui rompre les membres, mais en lui conservant la vie.

« Je m’écriai donc, en regardant Simon :

« — Si je suis réellement l’homme de Dieu, le véritable apôtre de Jésus-Christ, le docteur de la piété sincère, et non un imposteur tel que toi, misérable Simon, j’ordonne aux puissances du mal, complices de ton impiété, qui te soutiennent dans ton vol, de t’abandonner à l’instant. Tombe de ces hauteurs, et viens entendre les railleries de la multitude séduite par tes prestiges ! »

« J’avais à peine parlé, que Simon, délaissé par les démons, tombait avec fracas dans l’amphithéâtre. Il avait une cuisse fracturée et les doigts des pieds désarticulés.



Les prestiges de Simon de Gitta. — À peine saint Pierre eut-il prié, pendant l’ascension de Simon, que celui-ci, brusquement abandonné par les démons, tomba du haut des airs.

« — Le Dieu que Pierre annonce est le seul Dieu véritable ! » disait-on dans la foule.

« Dès lors, un grand nombre d'hommes abjurèrent les erreurs de Simon. D'autres, pourtant, véritables fils de perdition, persévérèrent dans cette secte funeste. »

L'abbé Barras ajoute :

« Telle est aussi, croyons-nous, la vérité complète sur la tentative solennelle d'ascension, essayée à Rome par Simon le magicien. Nous disons la tentative solennelle, car elle ne fut pas la seule, et il est certain qu'en d'autres occasions et dans des séances particulières le Mage de Samarie réussit plus d'une fois à faire croire qu'il avait la puissance de se soutenir dans les airs.

« On le vit, rapporte Anastase le Sinaïte, faire marcher des statues ; se précipiter dans les flammes sans en être atteint ; se métamorphoser et prendre la figure d'animaux divers ; faire apparaître, dans les festins, des fantômes et des spectres ; faire mouvoir les meubles d'un appartement, par des esprits invisibles. Il disait qu'il était escorté par une multitude d'ombres, auxquelles il donnait le nom d'âmes des morts. Enfin, il s'envolait dans les airs ; et, un jour, Néron l'ayant fait appeler, il disparut soudain, laissant un fantôme à sa place. (Saint Anastase l'Ancien, livre IX, chap. xx.)

« Suétone raconte en ces termes la chute de Simon : « Un an après son avènement, Néron fit construire près du champ de Mars un amphithéâtre en bois. Il y donna d'abord un combat de gladiateurs, où il ne laissa mourir personne, pas même les criminels ; puis, une naumachie, où des baleines se jouaient dans un immense bassin d'eau de mer ; enfin, des jeux pyrrhiques. Là on vit un Icare prendre son essor ; mais il vint retomber à côté de la loge impériale, qu'il couvrit de son sang. » (Suétone, *Néron*, chap. XII.)

Ainsi, voilà plusieurs faits merveilleux, accomplis par un personnage indubitablement l'instrument de l'enfer, qui sont certifiés d'une façon formelle. On pourrait citer encore Arnobe, le célèbre apologiste latin du

christianisme, qui eut Lactance pour disciple ; voir l'édition de son traité par l'abbé Migne, *Disputationum adversus gentes libri septem*, chap. II. En outre, Suétone n'est pas le seul auteur païen qui rapporte l'histoire du vol et de la chute publique d'un magicien, laquelle, selon toute évidence, s'applique à Simon et confirme ce que les Pères de l'Église affirment. Cléodème atteste, dans Lucien, qu'après avoir traité lui-même de ridicule et de fabuleux ce qu'on lui racontait en ce genre des magiciens, il avait changé d'opinion, en voyant de ses propres yeux un certain barbare du Nord voler, se promener sur l'eau, marcher à pas lents au milieu des flammes. Dion Chrysostome, philosophe stoïcien et rhéteur grec, contemporain de Trajan, raconte que Néron se fit donner ce spectacle par le Mage, et qu'avant la mésaventure de celui-ci, l'empereur le comblait de caresses et le faisait traiter splendidement à la cour.

Eh bien, je le demande à tout homme impartial, est-ce que le Mage de Gitta n'était pas vraiment un possédé ? D'une part, nous ne trouvons rien qui ressemble à de l'hystérie, dans ce que rapportent de lui ses contemporains ; d'autre part, les actions extraordinaires produites par lui sortent absolument du domaine naturel ; jamais un hypnotiseur n'a montré un sujet, bien et dûment hystérique, s'élevant dans les airs.

Dans le cas de Simon le Mage, il est de toute évidence que les démons entraient en lui, à son appel, et que, restant invisibles, c'étaient eux qui le soutenaient ; et la prière de saint Pierre fut un véritable exorcisme. Le chef des apôtres chassa les démons, les obligea à sortir du corps de Simon, et le possédé, n'ayant plus à l'instant même les forces surnaturelles diaboliques à son service, retomba immédiatement sur le sol.

Il faut avoir perdu toute foi pour ne pas comprendre une chose si simple.

« Quant à la mort de Simon le Mage, écrit Mgr Fava (tome II, page 337), nous la connaissons par les *Philosophumena*.

« Cet imposteur mourut dans un dernier combat avec saint Pierre, et voici de quelle manière :

« Comme il ne s'était jamais bien guéri des suites de sa chute au cirque romain, il était obligé de s'asseoir, quand il parlait au peuple ; car il continuait de combattre le christianisme par ses impostures et ses prestiges

diaboliques. Saint Pierre ne manquait jamais de le confondre, lorsqu'il le rencontrait. La dernière fois qu'il le vit, ce fut dans la campagne romaine.

« Le Magicien était assis sous un platane, enseignant la foule. Pressé par les arguments de l'Apôtre et réduit au silence, le Mage, après avoir tergiversé longtemps, prit le parti d'annoncer qu'il allait se faire enterrer vif, et qu'on le verrait ressusciter le troisième jour. Il ordonna donc à ses disciples de creuser une fosse et de l'envelopper d'un suaire. On le déposa dans cette tombe ; mais il y est resté jusqu'à ce jour, car Simon n'était point le Christ. » (*Philosophumena*, livre VI, § 20.)

« Évidemment, fait observer Mgr Fava après cette citation, les francs-maçons peuvent réclamer le Magicien de Samarie pour un de leurs ancêtres, *prophète du Rite magique de Misraïm*, associé de Satan et compagnie, pour la destruction du christianisme.

« Nos sectaires modernes sont bien petits auprès de ce Samaritain, comme hommes ; mais les démons qui les aident sont toujours les mêmes. Chose étrange ! nous retrouvons, après dix-neuf siècles, Pierre luttant encore avec les fils de Simon le Magicien, que leurs chutes ne corrigent jamais. »

Je laisse de côté d'autres faits aussi caractéristiques de possession, s'étant produits aux premiers siècles de l'Église, — sauf à parler plus loin du cas de Julien l'Apostat, que j'aurai à opposer, comme exemple des prestiges diaboliques, aux cas d'hallucination ressortissant de la médecine, — et je passe sans transition aux faits surnaturels constatés dans la fameuse période dite de l'an 1000.

Le plus grand des maux, la plus aiguë des misères de cette époque, a été, sans contredit, le déchaînement des puissances infernales. Quelle fut à ce moment la pensée de Dieu ? Nul ne le sait. Mais les faits prouvent surabondamment que le monde sembla alors comme sur le point d'être entièrement bouleversé.

Une croyance était partout répandue ; d'après des prophéties, sans doute mal interprétées, l'opinion presque générale était que le dernier soir de l'an 1000 verrait la destruction de toutes choses, la terre, l'humanité et l'Église sombrent dans une catastrophe apocalyptique. On appliquait à l'an 1000 ces

paroles de l'Écriture Sainte : « Quand vous entendrez parler de guerre, prenez garde de ne pas vous troubler ; car il faut que toutes ces choses arrivent ; mais ce ne sera pas encore la fin… Il y aura des famines, des pestes, des tremblements de terre en divers lieux ; il paraîtra des choses effroyables et de grands signes dans le ciel. »

Satan, à qui l'avenir est caché, put croire que le moment était venu pour lui de tenter le grand coup, et il se prépara à l'assaut du ciel en multipliant ses maléfices sur la terre. La suite devait démontrer que le père du mensonge s'était le premier trompé ; il avait pris son désir pour la réalité ; la dernière heure du monde n'était pas encore près de sonner. N'importe, les signes de son audace inouïe en ces circonstances sont certains ; le Maudit agit, pour perdre l'humanité, avec une rage qui n'avait jamais atteint jusqu'alors un pareil degré. Les faits sont là, indéniables, rapportés par les chroniqueurs de l'époque.

À ce sujet, on peut citer, comme formels, les témoignages des contemporains : Abbon de Fleury (*Apologeticum* dans Migne, *Patrol. lat.*, tome CXXXIX, col. 462) ; Sigebert de Gembloux (*Chronicon*, sur l'an 1000, dans les *Historiens de France* ; Cf. Pagi, *ad Baron*., an 1001) ; et surtout Raoul Glaber (*Histor*., livr. III, ch. IV et VI), complétés par Godwel (*Chronic. Hirsaug.*, p. 103) et Tritheim (*Monach. Lemovic.*, dans les *Historiens de France*, tome X, p. 262).

Les phénomènes diaboliques qui se manifestèrent furent si graves, qu'il y eut une véritable panique parmi les chrétiens les plus fidèles ; cela est incontestable. Ainsi, la Société archéologique de Montpellier possède un témoignage peu connu, mais des plus curieux, de cette attente où l'on était dans beaucoup d'endroits, surtout dans le Midi, de la grande catastrophe : c'est une prose avec chant, provenant de l'abbaye d'Aniane, et inspirée par la préoccupation de la fin du monde. Elle a été publiée sous ce titre : *Prose de Montpellier* ou *Chant du dernier jour*, composée pour l'an 1000 en notation neumatique (deuxième édition, par MM. Paulin Blanc et l'abbé Tesson, Paris, 1863 ; Cf. *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, tome III, 1850). Cette prose est tirée d'un manuscrit de la fin du dixième ou du commencement du onzième siècle ; elle est notée en points superposés, suivant le système de notation du chant dans les manuscrits du neuvième au onzième siècles. La poésie, inspirée de pensées

du jugement dernier, en est simple et grandiose ; la mélodie, écrite dans le premier mode du chant grégorien, est d'un caractère expressif. Paroles et musique forment une des plus belles compositions du moyen-âge. Le texte du manuscrit de l'abbaye d'Aniane n'est qu'une copie, où se rencontrent plusieurs fautes dues à l'ignorance ou à la négligence du transcripteur. En voici, à titre de curiosité, la première strophe :

Audi tellus, audi magni maris limbus ;
Audi homo, audz omne quod vivit sub sole :
Veniet, prope est dies iræ supremæ,
Dies invita, dies amara,

Qua cœlum fugiet, sol erubescet,
Luna mutabitur, dies nigrescet,
Sidera suprà terram cadent.
Heu miseri ! heu miseri !
Quid, homo, ineptam sequeris lætitiam ?

Pour être tout à fait exact, il convient de dire que tous les catholiques, et notamment bon nombre de supérieurs de communautés religieuses, ne partagèrent point l'erreur. Ainsi, Abbon, avec Richard, abbé du monastère de Fleury, écrivit contre l'opinion « fort accréditée », dit-il lui-même, de la fin du monde. Ce fut aussi pour s'édifier à cet égard que la reine Gerberge, femme de Louis d'Outre-Mer, engagea Adson à écrire sur l'Ante-Christ ; mais Adson, loin de donner dans l'erreur populaire, montra à la reine que le temps de l'Ante-Christ était encore fort éloigné et que même le jugement dernier ne suivrait pas de si près la destruction de cet ennemi de Dieu (voir *Historiæ Francorum scriptores*, tome II, Paris, 1636, p. 844, où Duchesne publie la préface du traité d'Adson lequel avait été jusque-là attribué mal à propos à saint Augustin et à Alcuin par divers éditeurs).

Quoi qu'il en soit, le diable tenta à cette époque un effort formidable, qui se traduisit sur terre par une extraordinaire quantité de ces actes de

bouleversement des lois de la nature, dont il est coutumier.

Bien avant la prétendue échéance fatale, il suscita partout des illuminés, vrais hérétiques, venus on ne sait d'où, qui parcouraient les campagnes, vêtus de noir, avec des cornes rouges sur la tête, et qui annonçaient publiquement la prochaine venue de l'Ante-Christ.

Là-dessus, la famine arriva, désolant tout.

Pour les catholiques superficiels qui s'imaginent que les fléaux se produisent par l'effet du pur hasard, cette famine éclatant inopinément sera un incident quelconque de la vie de l'humanité, et non un indice grave. Les vrais croyants, au contraire, ceux qui pensent, avec Mgr Gerbet, que les fléaux ont une cause surnaturelle, dérivant de la volonté de Dieu, et que Dieu, lâchant parfois la bride à Satan, permet qu'il éprouve l'humanité en assouvissant sa rage contre elle, ceux-là comprendront que la terrible famine du dixième siècle était un signe d'une importance extrême. Le diable, autorisé par Dieu à vagabonder en ce temps-là hors de l'enfer, se croyait déjà tout permis.

Naturellement, comme Satan, semblable aux loups, réserve sa plus terrible haine aux pasteurs institués par l'Éternel pour garder les brebis, ce fut dans les monastères, dans les ordres religieux, dans le clergé régulier et séculier, qu'il exerça d'abord ses ravages. Il commença son œuvre criminelle par un scandale inouï qui fit frémir toute la chrétienté.

En 936, un jeune moine de Farfa, le plus opulent monastère de Sabine, empoisonne son abbé, s'empare de la crosse et de l'anneau, se marie et marie tous ses moines. La communauté abandonne le couvent, emportant les vases sacrés et les ornements sacerdotaux ; elle bâtit des maisons de plaisance, mène joyeuse vie, organise le brigandage sur les routes, et revient chaque dimanche célébrer, dans son ancienne chapelle, une messe sacrilège.

En 947, le comte de Tusculum, sénateur de Rome, réussit à chasser l'abbé prévaricateur et démoniaque. Un nouvel abbé, Dagobert, secondé par des moines pieux venus de Cluny, rétablit la règle ; mais bientôt, il est empoisonné à son tour, et la bacchanale diabolique reprend de plus belle autour de Farfa. Elle dura jusqu'au règne d'Othon III, à la veille de l'an 1000.

Alors, le moine assassin de Dagobert entreprend, on ignore dans quel but, de gravir le mont Gargano, au haut duquel habitaient de dignes religieux, propagateurs de la dévotion à saint Michel. On sait que l'histoire ecclésiastique rapporte trois apparitions principales de l'archange, dont la première eut lieu précisément sur le mont Gargano, en Italie, en l'année 462 ; en ce temps-là, les habitants de Naples assiégèrent Siponte, ville située dans la Fouille, près de la montagne que je viens de nommer. Saint Michel intervint miraculeusement et défendit la cité. Ce fut donc le mont Gargano que le moine apostat essaya de gravir ; il en tenta l'escalade à plusieurs reprises, durant toute une année ; chaque fois, il fut repoussé par une force mystérieuse ; finalement, il dégringola un jour et disparut dans un précipice.

À cette même époque, on vit reparaître des « clercs errants », vêtus cette fois de rouge, parcourant encore les campagnes, jetant l'effroi dans les monastères, tenant des propos obscènes aux prêtres qu'ils rencontraient, les poursuivant, les injuriant, chantant et célébrant dans les carrefours un office monstrueux, que ces suppôts de l'enfer appelaient « la messe de Bacchus ».

Tout cela, on le voit, n'était pas bien naturel, et il faudrait une forte dose de parti pris, un aveuglement des plus incurables, pour soutenir que de tels événements sont chose très ordinaire, que le diable n'y était pour rien.

Puis, le père du mensonge s'attaqua au Saint-Siège même, en l'enveloppant d'un réseau de noires calomnies. La chaire de Pierre était occupée par Silvestre II (Gerbert), qui appartenait à l'ordre des bénédictins ; moine, il avait toujours été irréprochable ; pape, il fut un génie, un des pontifes dont l'Église s'honore le plus.

Satan procéda contre lui par les insinuations venimeuses ; il se vanta d'avoir Gerbert au nombre de ses adeptes secrets ; tous les faux bruits possibles et imaginables étaient répandus dans la chrétienté pour discréditer le successeur du chef des apôtres. On retrouve, dans les chroniques du temps, les traces de cette suspicion sans fondement, où Silvestre Il était tenu. Le diable, vaincu par la vertu du Saint-Père, se vengeait en répétant partout qu'il avait été victorieux, et nombre de catholiques croyaient sincèrement que le Souverain Pontife se livrait en cachette aux pratiques de la sorcellerie.

Au siècle suivant, ces faux bruits couraient encore. Le prétexte que le diable avait pris pour calomnier Silvestre était que ce pape était un grand savant. Il a laissé des traités sur l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie ; sur la manière de construire un astrolabe, un cadran, un quart de cercle, une sphère ; sans compter des traités de rhétorique et de dialectique. Il était surtout fort habile à fabriquer des instruments. Ditmar, évêque de Mersebourg, son contemporain, rapporte que Gerbert était parfaitement versé dans la science astronomique ; qu'il surpassa tous les savants de l'époque en plusieurs autres belles connaissances ; qu'étant à Magdebourg avec l'empereur Othon III, il construisit une superbe horloge dont il régla le mouvement sur l'étoile polaire, qu'il considérait à travers un tube. Un autre auteur ancien parle avec admiration des orgues hydrauliques, où Gerbert introduisait le vent et le mouvement nécessaires par le moyen de l'eau bouillante. D'après ces vieilles chroniques, il est aisé de comprendre que Silvestre II fut un précurseur des grands inventeurs de notre temps et qu'il trouva, dès le dixième siècle, l'horloge à roues, la lunette astronomique à longue vue et certaines machines à vapeur. Satan, en calomniant ce grand pape, a prouvé sa haine du progrès, de l'humanité se perfectionnant par la science unie à la foi. Silvestre II était si peu un adepte de l'occultisme, il était au contraire si bien le digne chef de l'Église catholique, qu'il est le premier souverain pontife qui ait conçu le projet des croisades pour débarrasser le monde des sectateurs de Mahomet.

Pendant cette longue période qui précède l'an 1000, on voit donc les agissements de l'enfer en toute circonstance. Les œuvres diaboliques, les prestiges se multiplient, dans des proportions effrayantes.

Le moine Raoul Glaher, qui a laissé des chroniques du plus haut intérêt où les historiens ont puisé souvent, fut en butte lui-même, plus d'une fois, aux assauts des mauvais esprits.

La première fois, il fut plus fort que le démon et déjoue sa malice.

Un charlatan vendait, comme reliques de martyrs, des ossements vulgaires, qu'il dérobait dans les cimetières ; il changeait de nom, en même temps que de province, et opérait surtout dans les contrées de la Maurienne et de la Savoie.

Il offrit un jour à saint Guillaume et à plusieurs évêques les fausses reliques de saint-Just, pour une église que l'on consacrait à Suse. Il prétendait recevoir chaque nuit la visite d'un ange, qui l'enlevait de son lit, sans que sa femme s'en aperçût. On l'interrogea minutieusement, et l'on constata bientôt que cet homme n'avait rien d'angélique, mais était un ministre du mensonge.

Des personnes dévotes croyaient à l'authenticité de ces reliques ; des ecclésiastiques, qui avaient été trompés par ce scélérat, les mirent sous la pierre des autels et dans des chasses. La nuit suivante, les moines et les clercs qui veillaient dans l'église, eurent une grosse peur : des figures monstrueuses, des Éthiopiens tout noirs, sortaient de la chapelle où reposaient ces ossements, puis s'enfuirent en ricanant.

Une nuit, au monastère de Saint-Léger, avant matines, Glaber vit, au pied de son lit, un petit monstre noir à forme humaine, le cou grêle, la face maigre, les yeux très noirs, le front étroit et ridé, le nez plat, la bouche énorme, le menton court et effilé, un barbe de bouc, les oreilles droites et pointues, les yeux raides et en désordre, des dents de chien, l'occiput en pointe, la poitrine et le dos en bosse, les vêtements sordides ; il s'agitait, se démenait furieusement. Il saisit le bois du lit et le secoua avec violence, grinçant des dents et répétant :

— Tu ne resteras pas plus longtemps ici !



Une nuit, avant matines, le moine Glaber vit, au pied de son lit, un petit monstre noir à forme humaine, qui s’agitait, se démenait furieusement, secouant son lit avec violence.

Glaber s’échappa, plus mort que vif, et courut se réfugier sur les degrés de l’autel de saint Benoît.

À Saint-Bénigne, le même démon se montra à lui dans le dortoir des frères. C’était au petit jour. Il courait en criant :

— Mon bachelier ? où est-il ? où est mon bachelier ?

Mais, cette fois, ce n’était pas lui qu’il cherchait ; il faisait la chasse à un novice nommé Thierri, d’un caractère très léger, qu’il posséda incontinent, et qui le lendemain se sauvait du couvent, jetant le froc aux orties.

La troisième rencontre de Glaber avec le démon eut lieu à l'abbaye de Moutiers, près d'Auxerre. La cloche achevait de sonner matines, et le moine, un peu las, somnolent, tardait à se lever : çà et là, dans le dortoir encore ténébreux, d'autres frères, dont la paresse était, paraît-il, le péché mignon, dormaient très paisiblement, bercés par le son de la cloche. À peine les derniers moines dociles à la règle furent-ils partis, et au moment où Glaber se réveillait, un diable, toujours le même, bondit tout haletant, en haut de l'escalier, et vint s'appuyer au mur de la chambrée monacale, les mains derrière le dos, en criant :

— C'est moi ! c'est moi, qui reste avec ceux qui restent !

Trois jours plus tard, l'un de ces frères trop amis de la couchette s'échappait du couvent, possédé lui-même.

Mais, à cette époque aussi, le diable ne se contentait pas de troubler les couvents et les moines ; il parcourait l'Europe entière, semant partout le désarroi.

Ses artifices furent, comme toujours, d'une invention très variée.

Il entre dans un château, sur les pas d'une femme hérétique, et suivi d'une troupe de diables en robe noire, à faces horribles ; il s'agit de capter l'âme d'un écuyer moribond. Il crie au malade :

— Me connais-tu, Hugo ? Je suis le plus puissant des puissants, le plus riche des riches. Crois-moi, et je t'arracherai à la mort, et tu vivras longtemps.

Puis, il se venta d'avoir donné le trône pontifical à un moine possédé de lui (c'est ainsi qu'il semait la calomnie contre le grand Silvestre II), la couronne impériale en Occident à Conrad le Salique, en Orient à Michel le Paphlagonien.

Un signe de croix, fait par Hugo expirant, suffit pour chasser la bande infernale, qui s'évanouit avec d'épouvantables grimaces.

Le démon attend les gens sur les ponts, dans le voisinage des monastères. Un paroissien passe-t-il pour se rendre à l'office ; soudain, il voit se dresser en face de lui une tour ; mais, devinant la présence du malin, il se signe, retourne très vite chez lui, et meurt en paix quelques jours plus tard.

Près du château de Joigny, trois années durant, il pleut des pierres de toutes grandeurs dans la maison d'un gentilhomme nommé Arlebaud ; bornes des champs ou des chemins, pierres arrachées à des édifices éloignés, c'est une averse surnaturelle qui ne s'arrête plus, et les blocs tombés du ciel s'amoncellent, sans blesser personne. Pourtant, ce prodige eut des suites mauvaises : plus de trente années de querelles et de meurtres dans la famille du gentilhomme possédé.

Le diable se fait encore, toujours par des prodiges, l'annonciateur de grands malheurs.

Un prêtre qui vivait au château de Tonnerre, s'étant mis à la fenêtre un dimanche soir, avant le souper, vit venir du nord et tourner au couchant une multitude de chevaliers qui semblaient courir au combat. Tout à coup, ils disparurent comme fumée légère, et le bon prêtre, frappé de terreur, se mit à pleurer. Il mourut quelque temps après ; l'année suivante, Henri, fils du roi Robert, assiégea le château et y fit un massacre.

Un dragon de feu paraît au ciel, et, quelques mois plus tard, Robert met la Bourgogne à feu et à sang.

Puis, le diable lui-même parodie la religion ; les phénomènes infernaux se produisent jusque dans une église.

Un jeune moine, d'âme très douce, priant seul, un matin de dimanche, dans l'église rayonnante de soleil, voit entrer au chœur, sans bruit, des clercs vêtus d'aubes blanches et de dalmatiques de pourpre ; un évêque, mître en tête et crosse en main, les précédait ; il monta à l'autel de saint Maurice, martyr, et commença de chanter la messe du jour. Le moine leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient ; ils lui répondirent qu'ils étaient morts pour la défense de la foi catholique, et qu'ils s'en allaient, à petites journées, au paradis, à travers les champs tout en fleurs. Après le *pater*, l'évêque envoya un de ses diacres au frère pour lui donner le baiser de paix. Le jeune moine se leva pour suivre ces pèlerins bienheureux ; mais déjà ils s'étaient évanouis, et l'Église était vide. Cinq mois plus tard, à la suite d'une vision où la Vierge lui avait annoncé sa fin prochaine, le jeune moine mourait à l'heure du soleil couchant.

À Orléans, une nuit, les gardiens de la cathédrale, en ouvrant la porte du clocher vers l'heure des matines, virent se précipiter un loup, qui alla à la

corde de la cloche, la prit entre ses dents et sonna l'office à toute volée. À force de cris et de coups, on chassa l'étrange sacristain. Ce prestige était évidemment diabolique ; mais, d'autre part, un miracle divin eut lieu dans le même diocèse. Un crucifix pleura, dans une abbaye des environs de la ville. Quelques mois après, il y eut des incendies dans les églises d'Orléans, et de nombreuses maisons de bourgeois brûlèrent aussi.



À Orléans, une nuit, les gardiens de la cathédrale, en ouvrant la porte du clocher, vers l'heure des matines, virent se précipiter un loup, qui alla à la corde de la cloche, la prit entre ses dents et sonna l'office à toute volée. À force de cris et de coups, on chassa l'étrange sacristain.

Des signes se manifestèrent, d'autre part, dans les astres. Une comète qui s'évanouissait à chaque aurore, au premier chant du coq, précéda de quelques jours l'incendie de l'église du Mont-Saint-Michel, fondée par saint Aubert, évêque d'Avranches ; la célèbre abbaye fut reconstruite, on le sait, au siècle suivant. De nombreuses éclipses se succédèrent. À plusieurs reprises, la lune parut couverte de larges gouttes de sang, tantôt rouges, tantôt noires.

Pendant ce siècle, et surtout durant la seconde moitié, les cas de possession furent innombrables.

Glaber cite, entre autres, un nommé Leutard, du diocèse de Châlons, qui fut pénétré par un essaim d'abeilles diaboliques, lesquelles lui entraient par le bas du corps et lui sortaient par la bouche ; après l'avoir ainsi traversé intérieurement, elles l'enveloppaient à l'extérieur, le piquaient, lui parlaient et lui donnaient des ordres. Leutard, se déclarant prophète, se rendait alors dans les églises, brisait les crucifix, et proclamait qu'il agissait ainsi par révélation. Après avoir causé de grands scandales, il finit par se précipiter un jour dans un puits.

Mais si le diable se livrait à de pareils excès, Dieu, pour donner espoir à l'humanité, pour l'éclairer et lui montrer qu'il ne l'abandonnait pas, suscita un grand nombre de saints en ce terrible siècle : saint Udalric ; saint Adalbéron, évêque d'Augsbourg ; sainte Wiborade ; saint Hugues ; sainte Mathilde, reine ; saint Gennade, d'Astorga ; saint Pélage, martyr de Cordoue ; saint Méginrade, d'Einsielden ; saint Jean de Vandières ; saint Guibert, de Gembloux ; saint Kadroé ; saint Mapcalan ; saint Foranna ; saint Gérard, de Brogne ; saint Gauzelin et saint Gérard, de Toul ; le bienheureux Bernon, fondateur de Cluny ; saint Odon, de Cantorbéry ; saint Wenceslas, duc de Bohème ; saint Brunon, archevêque de Cologne ; saint Aimard et saint Mayeul, de Cluny ; saint Luc le Jeune ; saint Paul de Latre ; sainte Adélaïde, reine ; saint Adalbert, archevêque de Magdebourg, apôtre des Slaves ; saint Nicon Métanoïte ; saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne ; saint Jean de Parme ; saint Bernard, de Menthon, qui a laissé son nom à deux célèbres sommets des Alpes ; saint Ethelwold, de Winchester, et saint Oswald, de Worchester ; saint Édouard, roi d'Angleterre, et sa sœur sainte Édith ; saint Rudesinde, évêque de Dume, en Espagne, et sa parente sainte Segnorine, abbesse de Baste ; saint Nil, de Calabre ; saint Romuald ; saint

Bernard, évêque de Hildesheim ; saint Étienne, duc et apôtre de Hongrie ; saint Henri, empereur et roi de Germanie, et sa femme sainte Cunégonde ; saint Héribert, de Cologne ; saint Olaiis, roi de Norvège ; saint Sifride, apôtre de la Suède ; saint Froïlan, évêque de Léon ; saint Attilan, évêque de Zamora ; et tant d'autres encore, sans oublier surtout saint Dunstan, le grand saint d'Angleterre, si célèbre par ses miracles.

Puisque j'en suis au chapitre de la possession, il est juste de dire quelques mots de saint Paul, de Latre, qui a délivré beaucoup de possédés. Ce saint fut d'abord ermite ; il habitait, en Grèce, une caverne au sommet d'un pic élevé et escarpé, le mont de Latre. Bientôt, des religieux, ardents aux austérités, vinrent se joindre à lui, dans d'autres grottes du même pic, et c'est ainsi que se créa, sous le nom de « la laure de Latre », un monastère tout en cavernes, en guise de cellules ; la plus belle grotte fut la chapelle, sous le vocable de Saint-Michel.

Saint Paul se mortifiait à un tel point, qu'on ne le vit jamais se coucher pour dormir : il s'appuyait seulement contre un arbre ou contre un bloc de pierre. Il faisait la cuisine pour ses compagnons, et l'aspect du feu lui faisait alors verser d'abondantes larmes ; car il ne pouvait s'empêcher, en cette circonstance, de songer aux flammes éternelles de l'enfer, où souffrent et blasphèment tant d'âmes qui auraient pu, au contraire, s'assurer par une vie pieuse les joies sans fin du royaume de Dieu. Quant à lui, il ne se nourrissait qu'avec de l'huile de lampe, et encore prenait-il la plus mauvaise huile, celle qui restait au fond des récipients, encrassée et mêlée aux bouts de mèches brûlées.

Tant de sainteté valut à Paul le don des miracles. Il voyait son bon ange auprès de lui ; les bêtes féroces venaient lui tenir compagnie, sans lui faire aucun mal ; lorsqu'il disait la messe, au moment où il communiait, tout le haut de la montagne était secoué par un tremblement de terre, et les roches se mettaient en mouvement, sans blesser cependant ni les moines ni les pèlerins. Un jour que la communauté manquait de vivres, il se mit en prières, et aussitôt on vit arriver, escaladant le pic, des mulets agiles, chargés de pain blanc, de vin, de fromage, d'œufs et de quantité d'autres provisions.

Il avait une telle affection pour l'aumône, qu'il donnait tout, jusqu'à sa part de nourriture et ses habits ; enfin, il voulut une fois se faire vendre

comme esclave en pays inconnu, pour donner le prix aux pauvres.

Il mourut le 15 décembre 956 :

« Un des moines du mont de Latre, rapporte Fleury (livre 55), ayant été délivré à son tombeau du démon qui le possédait, Siméon (successeur de Paul à la direction de la communauté), indigné du tumulte qu'il avait causé dans l'église, s'approcha du tombeau du saint et lui dit, comme s'il eut été vivant : « Est-ce donc là votre aversion pour la gloire humaine ? est-ce là votre amour pour la Solitude et la tranquillité ?… Vous allez nous jeter dans des troubles infinis. Ce lieu sera bientôt rempli d'hommes, de femmes et d'enfants ; et quelle liberté après cela, quel repos aurons-nous ?… Si vous prétendez nous troubler ainsi par vos miracles, faites-le nous savoir promptement. Nous vous descendrons de la montagne, et nous vous laisserons en bas faire ce qu'il vous plaira. »

« Depuis cette remontrance, le saint ne guérit plus en public aucun possédé. »

Quant à saint Dunstan, ses miracles sont renommés dans tout l'univers catholique, et ils doivent être donnés à méditer à nos chrétiens de la décadence, qui ne croient plus au surnaturel.

Il suffit d'ouvrir les *Acta Sanctorum*, de relire la *Légende dorée*, de l'archevêque Jacques de Voragine, pour être transporté d'enthousiasme en parcourant ces pages, pleines de vérité et de foi. Ainsi, saint Dunstan possédait une harpe, qu'il accrochait parfois contre la muraille de sa chambre ; aussitôt, cette harpe jouait, toute seule, des airs mélodieux, et, en même temps, on entendait des voix célestes qui chantaient des cantiques.

Les sceptiques diront, irrévérencieusement, qu'il y avait là quelque supercherie ; c'est leur rôle. Mais ce miracle est un de ceux à raison desquels l'archevêque de Cantorbéry a été canonisé ; les catholiques doivent s'incliner devant la décision de l'Église, car l'Église ne se trompe pas.

Saint Dunstan reconnaissait, rien qu'en les regardant une seconde, les gens qui avaient commis un crime. Par l'effet d'une courte prière, il arrêtait, à distance, les chevaux emportés, même s'ils étaient arrivés au bord d'un précipice. Il parlait aux oiseaux, aux poissons, qui lui répondaient. Avec la permission de Dieu, il montait dans l'espace, comme fit Simon le

Magicien ; mais lui, il était soutenu par les anges ; aussi, pou vait-il planer sans danger au milieu des airs, et jamais il ne fit une chute, en redescendant sur terre. Un jour qu'il était sur une plage, en Angleterre, il conçut la pensée d'aller prêcher en Bretagne : aucun navire ne se trouvait là ; le saint fit un signe à une petite montagne voisine ; celle-ci se déplaça ; Dunstan s'assit au sommet ; la montagne se mit alors voguer en pleine mer et débarque l'homme de Dieu à Saint-Malo ; après quoi, la montagne se retira, en faisant au saint une révérence.

Voilà des faits, qui prouvent le surnaturel, des faits qui repoussent toute présomption de supercherie. Est-ce que jamais un magnétiseur a pu arrêter, sans le toucher, un cheval emporté ? est-ce que jamais un hystérique a pu tenir une conversation, en langue humaine, avec des oiseaux et des poissons ? monter et planer dans l'espace ? déplacer une montagne pour s'en servir comme d'un navire ? Il faut vraiment avoir des coquilles collées sur les yeux pour ne pas voir le surnaturel.

Les matérialistes, qui n'ont aucun respect des choses saintes, nient carrément ces prodiges ; c'est plus commode. Quant aux catholiques superficiels, ils n'aiment pas qu'on leur en parle ; cela les gêne ; ils haussent les épaules, d'un air supérieur. « C'est bon pour les vieilles femmes, ces histoires ! » murmurent-ils. À leur avis, « la religion gagnerait à se débarrasser des miracles ; » j'en connais qui osent s'exprimer ainsi, et qui vont à la messe, pourtant. Alors, je me le demande, que vont-ils faire à l'église ? le saint-sacrifice n'est-il pas le renouvellement quotidien du plus grand des miracles ? n'est-il pas la permanente proclamation divine du surnaturel ?… Et si un prêtre ne croit plus au diable, il est bien près de ne plus croire à Dieu ; si le scepticisme envahit l'âme d'un prêtre, dans quel état d'esprit flottant sera-t-il au moment où il consacre l'hostie ?…

Repoussons ces pensées ; elles font frémir. Disons-nous bien, au contraire, que Dieu veille sur son Église et qu'il pardonne le doute, et même pis, dès que le coupable sait se ressaisir, dès que le sceptique redevient croyant.

À ce propos, rien n'est plus consolant que l'histoire de saint Théophile, racontée par la nonne Roswith, religieuse de Gandersheim et poète du dixième siècle.

Théophile était économe de l'église d'Adana, en Cilicie. Exact, pieux, charitable, il était chéri de tout le monde, particulièrement de son évêque, qui avait eu en lui la plus grande confiance. L'évêque étant mort, Théophile fut choisi d'une voix unanime pour lui succéder ; il protesta de son indignité, disant que ce lui était assez d'être économe de l'église. On le porta malgré lui aux pieds du métropolitain qui devait le consacrer ; mais, prosterné sur le pavé, il continuait à se dire indigne d'un tel honneur et à le refuser absolument. Le métropolitain, voyant son obstination, en nomma un autre.

Quelque temps après, le nouvel évêque ôta la charge d'économe à Théophile, qui se retira chez lui et continua de s'appliquer aux bonnes œuvres. Mais cela ne dura guère. Le même tentateur qui perdit un apôtre fit naître dans son cœur le regret d'avoir été dépouillé de sa charge et le désir de la recouvrer. Cette passion alla bientôt si loin qu'elle le fit recourir à des maléfices.

Or, il y avait dans la même ville un juif, adonné aux opérations diaboliques, et qui avait déjà perdu plusieurs chrétiens. Théophile alla le trouver de nuit, pour réclamer son intervention. Le juif lui recommanda de venir la nuit suivante, à la même heure, afin de le présenter à son maître.

À l'heure convenue, le juif conduisit Théophile dans un cirque, où se donnaient les spectacles pendant le jour, et il lui dit :

— Quelque chose que vous voyiez ou que vous entendiez, ne vous épouvantez pas ; mais surtout ne faites pas le signe de la croix.

Théophile l'ayant promis, ils virent aussitôt le prince des ténèbres, assis au milieu d'une cour nombreuse qui l'acclamait.

Le juif expose l'affaire. Satan répondit que, si Théophile voulait être son serviteur, il lui rendrait sa place avec plus de crédit qu'auparavant. Théophile répliqua qu'il était prêt a tout, pourvu qu'on vint à son aide ; et il se mit à baiser les pieds du prince infernal, qui ajouta :

— Théophile obtiendra tout, pourvu qu'il renie le Fils de Marie, et Marie elle-même, et qu'il le fasse par écrit.

Alors, Satan entra dans Théophile et dit par sa bouche :

— Je renie le Christ et sa Mère.

Après quoi, Théophile fit de cette déclaration une cédule, qu'il scella de son anneau.

Dès le lendemain, l'évêque rendit la place d'économe à Théophile, qui pendant quelque temps, en eut bien de la joie.

Mais enfin, Dieu, en considération de ses bonnes œuvres passées, eut pitié de lui et fit naître le repentir dans son cœur. Rentré en lui-même et considérant l'abîme où il s'était précipité, Théophile ne fit plus que gémir, que verser des larmes, que jeûner et prier. Il eut recours à la Sainte Vierge et passa quarante jours consécutifs à prier, à jeûner et à pleurer dans son église.

Au bout de ce temps, la Mère du Sauveur lui apparut, lui reprocha son crime, et ajouta « que pour l'injure qu'il lui avait faite à elle-même, il pourrait facilement en obtenir le pardon, tant elle aimait les chrétiens, surtout ceux qui recourent à elle avec une dévotion sincère ; mais que, pour l'injure faite à son Fils, il fallait une grande pénitence ».

Théophile répondit qu'il espérait la faire, à l'exemple de tant de pécheurs qui avaient obtenu miséricorde.

La Mère de Dieu lui dit de faire alors une profession de foi sur la divinité et l'incarnation du Christ ; après quoi, elle dit : « À cause du baptême que vous avez reçu par mon Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et à cause de l'extrême compassion que j'ai pour vous autres chrétiens, croyant à ta sincérité, je vais le supplier à genoux pour toi, afin qu'il te reçoive. »

Théophile passa trois jours dans la même église, à prier, à jeûner, à répandre des larmes, prosterné sur le pavé. La Mère de miséricorde lui apparut une seconde fois, avec un visage respirant la bienveillance et la joie, et lui dit : « Le Seigneur a reçu tes larmes et a exaucé tes prières, à cause de moi, pourvu que tu persévères dans ces sentiments jusqu'à la mort. » Théophile le promit, mais la supplia de faire en sorte qu'il récupérât cette fatale cédule d'apostasie.

Il passa dans les larmes et les prières trois autres jours, après lesquels la sainte Vierge Marie lui apparut en songe, et, à son réveil, il trouva sur sa poitrine ce funeste papier avec le sceau ; il en eut une si grande joie qu'il trembla de tous ses membres.

Le lendemain, qui était un dimanche, tout le monde étant à l'église pour la messe solennelle, Théophile, après la lecture de l'Évangile, se prosterna aux pieds de l'évêque, raconta tout haut l'histoire de sa chute et de son pardon, et remit à l'évêque l'horrible billet, qui fut lu devant tout le monde et ensuite brûlé.

Après la messe, il alla de nouveau dans l'église de la Sainte Vierge pour la remercier. Ayant pris quelque nourriture, il tomba malade, distribua tous ses biens aux pauvres, dit adieu aux frères et mourut saintement le troisième jour.

C'est de quoi son disciple et biographe, Eutychien, assure avoir été témoin oculaire (*Acta Sanctorum*, 4 février) ; et c'est ce que la religieuse-poète Roswith a mis en fort beaux vers latins, ainsi que Marbode, évêque de Rennes. L'histoire de saint Théophile est citée par saint Bernard, par saint Bonaventure et dans plusieurs hymnes anciens. Son authenticité est donc indiscutable.

En ce fameux dixième siècle, et de plus en plus au fur et à mesure que l'on approchait de l'an 1000, les forces de la nature furent bouleversées partout. La maladie et la famine sévirent à un degré effrayant.

C'est, par exemple, le « mal des ardents », qui brûle les membres et les détache du corps ; en une seule nuit, il a dévoré le malade.

La première apparition de ce fléau diabolique a lieu en l'année 945 ; on la voit mentionnée dans la chronique de Frodoard.

Glaber décrit une nouvelle invasion du mal en 993. La médecine se déclare impuissante à combattre cette maladie et n'en peut découvrir les causes. C'est un mal subit, absolument incompréhensible. Un feu caché se produit tout à coup dans un membre et, en vingt-quatre heures, souvent moins, le sépare du corps. Plusieurs personnes atteintes furent ainsi privées d'une partie de leurs membres.

En 994, l'horrible épidémie fauche 40,000 personnes dans l'Aquitaine, le Périgord et le Limousin. C'est de l'histoire, cela. Les bras, les pieds, le visage même étaient le siège du mal, qui s'annonçait par un vif sentiment de froid suivi de chaleur, puis par du délire, de la prostration, de violentes douleurs à la tête et aux reins, pour continuer par des abcès subits de l'aine et de l'aisselle, pour finir enfin par la gangrène des extrémités

principalement. Les auteurs du temps ajoutent que les membres devenaient noirs comme du charbon et se détachaient du corps ; puis la plaie se fermait rapidement, et les malheureux mutilés revenaient à une parfaite santé.

La famine éclate à son tour, épouvantable et terrible comme jamais. On mange les bêtes immondes et les reptiles ; on touche même à la chair des morts. Cette calamité inouïe dure trois ans. Les peuples meurent de faim en Orient, en Gréce, en Italie, en France, en Angleterre.

Durant trois années, la pluie tombe avec tant d'abondance et de continuité, qu'il n'est plus possible de semer ou de moissonner. On sème du blé, du mais, du riz, de l'orge, de la graine de carottes, d'épinards, des haricots, des petits pois, en un mot, tout ce qui est nécessaire à l'alimentation ; c'est de l'ivraie qui pousse, ce sont des herbes de marécages. Dans les localités où le diable agit le moins vigoureusement contre l'humanité, une mesure de blé jetée en terre rapporte à peine une poignée de grains. Les riches et les bourgeois affamés pâtirent comme les pauvres.

Quand on eut mangé les bêtes et les oiseaux, les herbes des ruisseaux, les racines des arbres, l'argile mêlée au son, on s'en prit aux cadavres ; mais c'était en vain, la faim de plus en plus dévorante ne trouvait pas à se satisfaire.

Le voyageur était assailli sur le chemin par des cannibales ; les misérables, qui fuyaient leur province, croyant trouver ailleurs de quoi vivre, étaient, s'ils demandaient abri dans quelque maison isolée, assassinés la nuit par leurs hôtes. Des enfants furent attirés dans les bois par l'offre d'un fruit ou d'un œuf et dévorés. Un homme apporta, au marché de Tournon, de la chair humaine, cuite et préparée comme de la viande de pourceau ; il fut arrêté, garrotté et brûlé. Un autre alla déterrer pendant la nuit cette chair qu'on avait enfouie ; il la mangea et fut brûlé à son tour.

Dans la forêt de Mâcon, près d'une église dédiée à saint Jean, perdue au fond des halliers, un assassin avait construit une cabane où il égorgeait les pèlerins. Un jour, un voyageur, accompagné de sa femme, entre dans la cabane pour s'y reposer ; il aperçoit, dans un coin, des têtes d'hommes, de femmes et d'enfants ; il se lève pour fuir, mais l'hôte l'arrête et veut le tuer. La crainte de la mort double alors les forces du malheureux ; il se sauve,

avec sa femme, et dénonce sa découverte au comte et au peuple. On envoie des soldats à la cabane sanglante : ils y comptent quarante-huit têtes humaines. L'assassin est traîné a la ville, attaché à une poutre de grenier, et brûlé vif.

Les affamés mouraient en poussant un cri très faible, comme la plainte d'un oiseau qui expire. On enterrait dans les carrefours des villes, dans les fossés des champs ; puis, les morts devenant trop nombreux, on abandonna les cadavres par monceaux, et alors les bandes de loups accoururent pour s'en repaître.

Tout ce qui se passait en ce temps effroyable n'est-il pas réellement et sûrement démoniaque ?… D'autre part, nous l'avons dit, Dieu soutenait la confiance des fidèles par ses saints, qui, très nombreux à cette époque, multipliaient les miracles. Malgré tout, Satan ne désarmait pas.

Et que l'on ne dise pas, de ce tableau rétrospectif que je viens de tracer, qu'il était inutile, que j'écris des pages pour remplir n'importe comment cet ouvrage. Non ; je ne perds pas de vue ce que j'ai à dire encore de l'action du diable au dix-neuvième siècle, et ces horreurs de l'an 1000 étaient nécessaires à rappeler.

En effet, nous sommes arrivés à un temps où des signes précurseurs de quelque grande catastrophe se manifestent déjà. Si nous basons nos calculs sur la prophétie de saint Malachie (relative à la succession des papes), il paraît certain que nous ne verrons pas le cataclysme, et nos enfants non plus. Mais, dès cette heure, la recrudescence des haines infernales contre le nom chrétien est visible, nettement visible, pour tout observateur intelligent.

C'est pourquoi il était utile de remettre en lumière ces faits historiques du dixième siècle, pour bien montrer à quels excès Satan se livre dès que Dieu permet que sa chaîne s'allonge. Et, quand on considérera, avec attention, en comparant dans un esprit calme, sans parti-pris, l'état sur naturel du monde bouleversé aux approches de l'an 1000 avec les symptômes de plus en plus étranges et répétés du merveilleux diabolique à notre époque, plus d'un lecteur, j'en suis certain, sera frappé.

Ainsi, le « mal des ardents » a déjà fait quelques réapparitions, au cours de la seconde moitié de ce siècle-ci, notamment en Sologne et dans le

Dauphiné, pour la France, et aussi en Suisse et en Italie ; quelque nouvelle épidémie semble couver, comme un feu inconnu sous la cendre.

Voici encore un rapprochement que le lecteur fera de lui-même : le gnosticisme perfectionné par le manichéisme nous étreint secrètement dans ses tentacules de pieuvre, depuis le jour où, sous les auspices de Cadorna, le grand-maître officiel Frapolli et le grand-maître secret Mazzini installaient la franc-maçonnerie à Rome même, la Papauté étant dépouillée du pouvoir temporel, et où, en même temps, à la même minute, le grand-maître dogmatique de l'occultisme, Albert Pike, vicaire de Lucifer, proclamait à Charleston que le vrai Palladisme était désormais fondé.

Eh bien, pour mieux comparer les deux époques, lisez, sans en sauter une ligne, cet épisode de l'histoire du manichéo-gnosticisme au dixième siècle. Je prends ce récit textuellement dans Rohrbacher (*Histoire universelle de l'Église catholique*, tome VI, pages 5 et suivantes), pour ne pas être taxé d'avoir donné libre cours à mon imagination.

Une femme, venue d'Italie, avait formé et Orléans une société secrète, où l'on professait les erreurs les plus monstrueuses des manichéens et des gnostiques. Cette femme artificieuse s'attacha d'abord aux principaux du clergé par une apparence hypocrite de piété, et elle fit semblant de les prendre pour ses directeurs ; mais, quand elle eut gagné leur confiance en leur donnant la sienne, elle commença elle-même à les diriger, s'appliquant à corrompre les cœurs pour séduire les esprits ; et elle ne réussit que trop.

Depuis plusieurs années, donc, les principaux du clergé étaient infectés des erreurs les plus absurdes et adonnés aux pratiques les plus infâmes du manichéisme, et rien n'en paraissait au dehors, lorsque la Providence permit que ce mystère d'iniquité fût dévoilé de la manière suivante.

Un seigneur normand, nommé Arefaste, de la famille des ducs de Normandie, avait chez lui un clerc nommé Herbert, qui était allé achever ses études à Orléans ; mais, au lieu de la vérité qu'il y cherchait, il y suça le plus subtil poison de l'erreur. Deux ecclésiastiques d'Orléans, Étienne et Lisoie, auxquels il eut le malheur de s'attacher, lui eurent bientôt inspiré les pernicieux sentiments qu'ils avaient. Lisoie était chanoine de Sainte-Croix, qui est la cathédrale ; Étienne, qu'on appelait aussi Herbert, présidait à l'école d'un monastère. Le clerc normand, séduit par la réputation de ces

deux hérétiques, devint un des plus entêtés de leurs disciples. De retour en Normandie, il tâcha adroitement de gagner son maître à la secte.

Arefaste était homme de probité, de bon conseil, et éloquent ; par cette raison, il avait été souvent employé dans des négociations auprès du roi de France et des autres seigneurs. Ayant donc aperçu l'erreur de son clerc, il en avertit Richard, duc de Normandie, et le pria d'écrire au roi Robert, pour lui découvrir le mal caché dans son royaume, avant qu'il fit plus de progrès, et pour l'exhorter à donner à Arefaste lui-même le secours nécessaire afin d'y remédier.

Le roi, surpris d'une si étrange nouvelle, manda qu'Arefaste se rendît à Orléans avec Herbert, son clerc, lui promettant toute sorte d'assistance.

Arefaste se mit en chemin, suivant l'ordre du roi, et, passant à Chartres, il voulut consulter sur cette affaire l'évêque Fulbert, célèbre pour sa doctrine ; mais il apprit qu'il était allé à Rome, par dévotion. Il s'adressa alors au trésorier de l'église de Chartres, nommé Évrard, homme sage ; et, lui ayant découvert le sujet de son voyage, il lui demanda conseil sur les moyens de combattre ces hérétiques et de se garantir de leurs artifices. Évrard lui conseilla d'aller tous les matins à l'église faire sa prière, pour implorer le secours de Dieu et se fortifier par la sainte communion, puis, ayant fait le signe de la croix, d'aller trouver ces hérétiques, de les écouter sans les contredire en rien, et de faire semblant d'être leur disciple.

Quand Arefaste fut arrivé à Orléans, il pratiqua de point en point tout ce qu'Évrard lui avait conseillé, et dans la maison de ces nouveaux maîtres, auprès desquels il fut introduit par son clerc, il se tenait assis le dernier, comme le moindre de leurs disciples.

D'abord, ils lui donnèrent des exemples et des comparaisons tirés de l'Écriture, et ils l'exhortaient à rejeter la mauvaise doctrine qu'il avait crue jusqu'alors, pour recevoir la leur, comme venant du Saint-Esprit. Le voyant qui rendait grâces à Dieu de tout ce qu'il lui disaient, ils crurent l'avoir gagné et commencèrent à lui découvrir leur doctrine, sans l'envelopper comme auparavant d'expressions de l'Écriture.

Ils traitaient donc de rêveries tout ce qu'on lit dans l'Ancien et le Nouveau Testament, touchant la Trinité et la création du monde, disant que le ciel et la terre avait toujours été comme nous les voyons, sans avoir ni

auteur ni commencement. Ils niaient que Jésus-Christ fût né de la Vierge Marie, qu'il eût souffert pour les hommes, qu'il eût véritablement été mis dans le sépulcre, ni qu'il fût ressuscité. Ils disaient encore que le baptême n'effaçait point les péchés ; que le corps et le sang de Jésus-Christ ne se faisaient point par la consécration du prêtre ; qu'il était inutile de prier les saints, soit martyrs, soit confesseurs ; enfin, que les œuvres de piété étaient un travail inutile, dont il n'y avait aucune récompense à espérer, ni aucune peine à craindre pour les voluptés les plus criminelles. Ils condamnaient le mariage et défendaient de manger de la chair.

Arefaste leur demanda alors en quoi donc il devait mettre sa confiance, puisqu'ils lui défendaient de croire la passion de Jésus-Christ et l'efficacité des sacrements de baptême et d'eucharistie.

Ils lui répondirent :

— Vous avez été jusqu'ici dans l'abîme de l'erreur avec les ignorants, et vous venez d'ouvrir les yeux de l'esprit à la lumière de la vérité. Nous vous ouvrirons la porte du salut, et, quand vous y serez entré, vous serez purifié de tous vos péchés par l'imposition des mains, et vous serez rempli des dons du Saint-Esprit, qui vous fera pénétrer la profondeur des Écritures. Ensuite, étant nourri d'une viande céleste, vous verrez souvent avec nous les anges, et, par le secours de ces visions, vous pourrez en un moment vous transporter où il vous plaira, et vous ne manquerez jamais de rien, parce que Dieu sera toujours avec vous.

Ce qu'ils appelaient la *viande céleste* se faisait de cette manière. Ils s'assemblaient, hommes et femmes, certaines nuits, dans une maison marquée, chacun une lampe à la main, et récitaient les noms des démons, en forme de litanies, jusqu'à ce qu'ils vissent un démon descendre tout d'un coup au milieu d'eux, sous la forme d'une petite bête. Aussitôt ils éteignaient toutes les lumières, et la débauche alors se donnait libre cours, au hasard. Un enfant né dans ces circonstances était, huit jours après sa naissance, apporté au milieu d'eux, mis dans un grand feu et réduit en cendre. Ils recueillaient cette cendre et la gardaient avec autant de vénération que les chrétiens gardent le corps de Jésus-Christ pour le viatique des malades. Cette cendre, disaient-ils, avait une telle vertu, qu'il était presque impossible de convertir quiconque en avait avalé, pour peu que ce fût.

Sur les avis d'Arefaste, le roi Robert et la reine Constance se rendirent à Orléans, avec plusieurs évêques, entre autres Léothéric de Sens, et, le lendemain, on se saisit de tous les hérétiques dans la maison où ils étaient assemblés, et on les amena en l'église cathédrale de Sainte-Croix, devant le roi, les évêques et tout le clergé.

Arefaste fut amené avec eux comme prisonnier, et prenant le premier la parole, il dit au roi :

— Seigneur, je suis vassal du duc de Normandie, qui est le vôtre, et c'est sans sujet qu'on me tient enchaîné devant vous.

Le roi lui répondit :

— Dites-nous pourquoi vous êtes venu ici, afin que nous voyions s'il faut vous garder ou vous renvoyer comme innocent.

Arefaste répondit :

— Ayant ouï parler de la science et de la piété de ceux que vous voyez ici avec moi dans les fers, je suis venu en cette ville pour profiter de leurs instructions. C'est aux évêques qui sont assis avec vous à voir si, en cela, je suis coupable.

Les évêques dirent :

— Si vous nous expliquez ce que vous avez entendu de ces gens-ci touchant la religion, nous en jugerons facilement.

Arefaste répondit :

— Commandez-leur, le roi et vous, de dire eux-mêmes en votre présence ce qu'ils m'ont enseigné.

Le roi et les évêques le leur ordonnèrent ; mais les hérétiques ne voulaient point s'expliquer : ils disaient autre chose que ce qu'on leur demandait ; ils n'entraient point dans le fond de leur doctrine, et plus on les pressait, plus ils employaient d'artifices pour échapper.

Alors, Arefaste, voyant qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps et à couvrir leurs erreurs de belles paroles, leur dit :

— J'ai cru avoir des maîtres qui enseignaient la vérité et non pas l'erreur, vu l'assurance avec laquelle vous me proposiez cette doctrine, que vous nommiez « salutaire », soutenant que vous n'y renonceriez jamais par la

crainte des tourments ni de la mort même, et je vois maintenant que vous n'osez l'avouer, et que vous ne vous mettez pas en peine du péril où vous me laissez. Il faut obéir au roi et aux évêques, afin que je sache ce que je dois rejeter. Vous m'avez enseigné que, par le baptême, on ne pouvait obtenir la rémission des péchés ; que Jésus-Christ n'était point né de la Vierge, n'avait ni souffert pour les hommes, ni été enseveli, ni ressuscité, et que le pain et le vin, qui, étant mis sur l'autel par les mains des prêtres, deviennent le sacrement par l'opération du Saint-Esprit, ne pouvaient être changés au corps et au sang de Jésus-Christ.

Après qu'Arefaste eut ainsi parlé, Guérin, évêque de Beauvais, s'adressa à Etienne et à Lisoie, comme aux docteurs des autres, et leur demanda si c'était là leur croyance.

Ils déclarèrent hardiment qu'ils croyaient ainsi et depuis longtemps, « et nous nous attendons, ajoutèrent-ils, à ce que vous et tous les autres embrassiez cette doctrine, qui est la pure vérité. »

L'évêque leur dit :

— Jésus-Christ a voulu naître de la Vierge, parce qu'il l'a pu, et il a voulu souffrir en son humanité pour notre salut, afin de ressusciter par la vertu de sa divinité et nous montrer que nous ressusciterons aussi.

Ils répondirent :

— Nous n'y étions pas présents, et nous ne pouvons croire que cela soit vrai.

L'évêque de Beauvais leur dit :

— Croyez-vous avoir eu un père et une mère ?

Ils en convinrent, et il reprit :

— Si vous croyez être nés de vos parents, lorsque vous n'étiez pas, pourquoi ne voulez-vous pas croire que le Dieu engendré de Dieu, sans mère, avant tous les siècles, soit né d'une Vierge, à la fin des temps, par l'opération du Saint-Esprit ?

Ils répondirent :

— Ce qui répugne à la nature ne s'accorde point avec la création.

L'évêque reprit :

— Avant que rien se fît par nature, ne croyez-vous pas que Dieu le Père a fait tout de rien par son Fils ?

Ils répondirent :

— Vous pouvez dire ces contes à ceux qui ont des pensées terrestres et qui croient les inventions des hommes charnels, écrites sur la peau des animaux. Pour nous, qui avons une loi écrite par le Saint-Esprit dans l'homme intérieur, et qui n'avons d'autres sentiments que deux que nous avons appris de Dieu même, c'est en vain que vous nous parlez ainsi. Finissez, et faites de nous ce que vous voudrez.

On disputa contre eux depuis la première heure du jour jusqu'à trois heures après midi, et l'on fit tous les efforts possibles pour les tirer de leur erreur.

Comme on les vit endurcis, on leur déclara que, s'ils ne changeaient, ils seraient aussitôt brûlés par ordre du roi et du consentement de tout le peuple. Ils dirent qu'ils ne craignaient rien et qu'ils sortiraient du feu sans aucun mal ; ils se moquaient même de ceux qui voulaient les convertir.

Alors, on les fit vêtir chacun des ornements de son ordre, et aussitôt les évêques les déposèrent.

La reine Constance, par ordre du roi, se tenait à la porte de l'église, de peur que le peuple ne se jetât dedans pour les tuer ; mais quand, au moment où on les faisait sortir, elle aperçut Étienne, qui avait été son confesseur, elle en fut si indignée, qu'elle lui creva un œil, d'une baguette qu'elle tenait à la main.

On les conduisit hors de la ville, sous une cabane où l'on avait allumé un grand feu. Ils y allaient gaîment, disant qu'ils ne désiraient autre chose. De treize qu'ils étaient, il n'y eut qu'un clerc et une religieuse qui se convertirent ; les autres furent brûlés, avec la poudre abominable dont il a été parlé.

Quand ils commencèrent à sentir le feu, ils se mirent à crier qu'ils avaient été trompés et qu'ils avaient en mauvaise compréhension de Dieu, Seigneur de l'univers. Quelques-uns des assistants, touchés de leurs cris, voulurent les retirer du feu ; mais il n'était plus temps, et ils furent tellement réduits en cendres qu'on ne trouva pas même leurs os.

On découvrit que le chantre de l'église d'Orléans, nommé Théodat, et mort trois ans auparavant, était de la même hérésie, suivant le témoignage des catholiques et des hérétiques mêmes. C'est pourquoi l'évêque Odalric le fit ôter du cimetière et jeter à la voirie.

On brûle de même ceux de cette secte qui furent trouvés ailleurs, particulièrement à Toulouse, comme témoigne Ademar, évêque d'Angoulême, auteur du temps. Il ajoute que ces émissaires de l'Ante-Christ étaient répandus en différentes parties de l'occident et se cachaient avec soin, séduisant tous ceux qu'ils pouvaient, hommes et femmes. Il les nomme expressément « manichéens », et dit qu'ils commettaient en secret des abominations qu'il n'est pas même permis de dire, et toutefois, à l'extérieur, ils feignaient d'être vrais.

On voit encore que c'étaient des manichéens ou gnostiques, par les raisons qu'emploie le moine Glaber pour réfuter leur doctrine. Il montre premièrement la nécessité de croire en Dieu, souverain auteur de toutes les substances corporelles et incorporelles. Il marque la source du mal, en ce que la créature s'est écartée de l'ordre prescrit par le Créateur. Il dit que l'homme, étant placé au milieu, entre la créature purement spirituelle et celle qui n'est que corporelle, s'est abaissé au-dessous de lui ; que Dieu, pour le relever, a fait de temps en temps des miracles et lui a donné les saintes Écritures dont il était l'auteur ; que quiconque blasphème contre l'ouvrage de Dieu ne connaît point Dieu ; que, par les saintes Écritures, nous connaissons la Sainte-Trinité, particulièrement le Fils de Dieu, de qui, par qui et en qui est tout ce qui est véritablement. Il vient ensuite à l'incarnation, dont le dessein est de rétablir en l'homme l'image de Dieu, effacée par le péché ; et enfin il montre que le mérite des saints est de s'être attachés à Jésus-Christ par la foi et la charité. (Glaber ; Ademar ; Chronique de Saint-Pierre ; Bouquet, tome X.)

J'ai terminé ma citation. Qu'en dites-vous, lecteurs ?

N'est-ce pas qu'elle est vraiment singulière, cette similitude de situation entre cette période qui environne l'an 1000 et la période déjà troublée de notre dix-neuvième siècle ?

Cette femme qui, venant d'Italie, apporte en France le manichéo-gnosticisme et fait partout des adeptes à la secte, n'est-elle pas, en quelque

sorte, l'ancêtre de cette autre femme, vivant de nos jours, qui, venant de Charleston et de Rome, propage secrètement chez nous, ainsi qu'en Suisse et en Belgique, et par les mêmes procédés que l'autre, le Palladisme Réformé Nouveau, lequel est ni plus ni moins la résurrection du gnosticisme manichéen ?

Ces malheureux prêtres qui se laissent pervertir l'esprit au point d'en arriver à ne plus avoir la compréhension exacte de la divinité, eux, ministres de Jésus-Christ, et à prendre le diable pour Dieu et Dieu pour le diable, ne sont-ils pas rappelés, de nos jours, par les Constant, les Despilliers, et d'autres indignes qui tremblent depuis l'apparition de cet ouvrage, dans la crainte que je sache leurs noms ?

En effet, la première hostie consacrée que j'ai vu frapper en France par des palladistes, c'est, hélas ! un bénédictin[5] qui l'apporta au triangle et qui présida au sacrilège. Il n'y a pas longtemps encore, le secrétaire d'un des souverains grands-maîtres d'Europe était un prêtre. Celui-ci vient de se convertir, est rentré dans l'obscurité, et je forme les vœux les plus ardents pour qu'il persévère dans l'expiation et qu'il finisse sa vie en redevenant tout à fait digne de Dieu. À Rome, on sait bien de qui je veux parler. Je pourrais en mentionner d'autres.

La seule différence qui existe entre les deux époques tient aux mœurs publiques, lesquelles ont changé. De nos jours, Arefaste n'aurait sans doute pas agi comme il l'a fait. Après s'être introduit dans la secte pour en surprendre les criminels secrets, il n'aurait pas, je crois, envoyé sa dénonciation à son évêque et au président de la République.

Aujourd'hui, le chef de l'État aurait ri au nez d'Arefaste. Cela lui est bien égal, allez, qu'il y ait sur le territoire français des temples secrets où l'on rende un culte à Satan ! Depuis longtemps, d'ailleurs, la loi contre le sacrilège est abolie. Sophia, qui connaît un peu tout, me montrait, un jour, un état fort bien fait, ma foi, dressé par elle, de la législation dans tous les pays du globe, au point de vue de la répression ou de l'impunité du sacrilège. Elle me disait : « Dans tel pays, nous pouvons aller jusque-là ; dans cet autre, nous sommes obligés de nous arrêter à telle limite ; ici, nous n'avons absolument rien à craindre ; là, au contraire, nous sommes forcés de changer totalement notre liturgie et nous ne pouvons donner à nos

adeptes qu'un enseignement à demi-mot ; à eux de comprendre et d'accomplir isolément chez eux, à leur manière, et selon leur inspiration personnelle, les actes agréables à notre Dieu. » Je ne suis pas jurisconsulte, et j'ignore si Sophia était bien renseignée à cet égard ; mais, d'après elle, il paraîtrait qu'en France les palladistes peuvent, même étant réunis, se livrer à tous les excès de profanation, sans avoir rien à craindre des tribunaux. Il est donc évident que le président de la République aurait envoyé promener Arefaste dénonciateur.

Quant à nos évêques, je les respecte trop pour formuler la moindre critique en ce qui les concerne. Les conditions, dans lesquelles ils peuvent exercer aujourd'hui leur autorité, sont lamentables, et sont la conséquence de la Révolution, ce boulet que l'impiété philosophique a rivé aux pieds de la France. Ils sont réduits à l'impuissance ; l'État prétend les assimiler à ses autres fonctionnaires, sous le prétexte menteur du budget des cultes, qui n'est en réalité qu'une très minime et très incomplète restitution des biens volés au clergé. Les évêques ne peuvent donc agir, dans la plénitude de la liberté qui leur serait nécessaire ; les temps ne sont plus, où ils pouvaient juger, avec l'assistance et la coopération du pouvoir civil, les scélérats accusés de sacrilège, c'est-à-dire du plus grand crime qui se puisse commettre ; où, leur jugement prononcé, ils livraient les coupables au bras séculier ; et où ils présidaient au châtiment, terrible, mais juste.

Même en écartant cette impossibilité de la répression matérielle, du juste châtiment par le supplice, si bien fait pour donner à réfléchir aux autres coupables non découverts et empêcher en tout cas la gangrène hérétique de s'étendre, et en demeurant exclusivement sur le terrain de la répression morale, je me demande quels sont ceux de nos évêques qui, si un nouvel Arefaste leur dénonçait un Étienne ou un Lisoie, traduiraient ces misérables devant un tribunal ecclésiastique, en présence des fidèles, comme il fut fait en la cathédrale d'Orléans, et qui, solennellement, pour donner un grand et nécessaire exemple, dégraderaient les indignes, après qu'Arefaste, témoignant en public, les aurait contraints à avouer leur affiliation à une secte criminelle. Oui, l'on trouverait, je le pense, quelques-uns de nos évêques, ceux qui sont au premier rang dans le combat chrétien contre la franc-maçonnerie, ceux qui ne ménagent pas leurs coups à cette société secrète et monstrueusement perverse, et dont les imbéciles, les aveugles et

les complices cachés du Palladisme disent qu'ils vont trop loin ; leurs noms vénérés sont au bout de ma plume ; et ils sont aussi sur les lèvres de tous mes lecteurs ; oui, il est quelques-uns de ces prélats, qui, ne répudiant pas le moyen-âge tant calomnié, n'hésiteraient pas, si le cas se présentait dans leur diocèse, à exécuter, du moins moralement, les Judas devant le peuple catholique indigné. Mais combien sont-ils ?… Hélas ! ils sont la minorité, la faible minorité ; et, précisément parce qu'on leur sait une main de fer, ils n'ont pas à craindre de défection dans leur clergé ; les Sophia et autres sirènes luciférienne savent qu'elles n'ont rien à faire dans leurs diocèses, où la sainte phalange sacerdotale est admirablement préservée.

Comment donc aurait agi Arefaste, s'il avait vécu au dix-neuvième siècle ?… Il me semble, ou je me trompe fort, qu'il aurait agi comme je fais. Il aurait écrit un livre, non seulement pour ses contemporains, dans le but de leur faire toucher du doigt le mal présent, mais aussi pour la postérité, afin que, si ses avis étaient méprisés, si le peuple persistait à fermer les yeux, même lorsqu'on lui cite des noms et des faits, du moins nos petits-enfants, nos arrière-neveux pussent dire, au moment où tous les suppôts de Satan, arrivés à leurs fins, sortiront de leurs antres ténébreux pour établir leur culte infernal au grand jour, pour placer l'idole de Lucifer sur l'autel de Notre-Dame :

— Les catholiques du dix-neuvième siècle avaient été prévenus, et ils ont accusé d'imposture le dénonciateur ; ils ont écouté les coupables intéressés à nier, et ils ont stupidement couvert de leurs clameurs la voix révélatrice. Ils sont la cause de tout ce qui arrive aujourd'hui ; ils ont préparé, sans le vouloir sans doute, mais avec un aveuglement funeste, l'avènement de l'Ante-Christ.

Quelques-uns diront peut-être qu'Arefaste, s'il avait vécu de nos jours, n'aurait eu qu'une chose à faire : dénoncer secrètement la situation au Pape.

Il est possible que cette objection soit dans la pensée de gens pointilleux à l'extrême ; mais elle ne tient pas debout.

Arefaste, aujourd'hui, n'apprendrait rien au Souverain Pontife qu'il ne sache depuis longtemps. Et, puisque je suis amené à mettre en parallèle l'enquête que fit Arefaste au dixième siècle et la mienne, le lecteur me permettra d'insister sur ce point : c'est que, lorsque N. T. S. P. Léon XIII a

écrit son admirable encyclique *Humanum Genus*, il connaissait évidemment des faits sur lesquels il s'est basé pour affirmer au monde entier comme il l'a fait de la façon la plus expresse, la plus formelle, que : 1° la franc-maçonnerie n'est pas autre chose, au fond, tout au moins dans les hauts grades, que la religion occulte de Satan ; 2° les francs-maçons ne se bornent pas à corrompre les hommes dans leurs réunions secrètes, mais ils pervertissent aussi les femmes qu'ils parviennent à attirer chez eux ; 3° ces sectaires, pour arriver à la destruction de la société moderne et établir leur domination sur ses ruines, ne reculent pas devant le crime et pratiquent le meurtre avec une telle dextérité que la plupart du temps leurs assassins, vrais esclaves des chefs, échappent à la justice.

Personne ne supposera une seconde que, pour porter contre la franc-maçonnerie des accusations aussi graves, Léon XIII n'était pas parfaitement renseigné, qu'il parlait à la légère sur de simples présomptions.

Non ! le vicaire du Christ savait mieux que personne à quoi s'en tenir ; il connaissait des faits, des faits probants, dépassant peut-être, en horreur, tout ce que j'ai vu, tout ce dont j'apporte le témoignage sincère et loyal.

Or, les trois ordres de faits que les francs-maçons nient avec la dernière opiniâtreté (culte de Satan, existence des sœurs maçonnes, mise en œuvre des ultionnistes) sont établis par le récit de mes investigations. La parole de Léon XIII suffisait amplement pour les catholiques ; mais notre fin de siècle est dans une telle décadence, au point de vue de la morale et de la foi, qu'il y a, même chez les catholiques, des esprits indifférents qui ne prêtent pas l'oreille à la parole du Pape.

Ce sont ces mous dont j'essaie de secouer la torpeur, et j'écris ma publication sous une forme populaire précisément pour la faire pénétrer dans les masses, où il y a des millions et des millions d'aveugles.

Le grand Léon XIII n'a cessé d'avertir la chrétienté sur le péril maçonnique. Combien ne l'écoutent plus, dès que ses enseignements gênent soit les apathies, soit les intérêts politiques ou privés ! On l'a vu, à l'occasion de ses récentes instructions relatives à l'acceptation des institu tions républicaines par les catholiques français. — Je cite cet exemple, non pour faire une profession de foi politique (mon œuvre est chrétienne exclusivement et restera exclusivement chrétienne jusqu'au bout), mais

pour prouver que la voix de Rome n'est plus aussi écoutée qu'autrefois. — Aujourd'hui, un auteur qui s'adresse au peuple lui doit, avant tout, des faits ; c'est là ce qui le frappe, c'est là ce qui lui démontre dans quelle erreur il était plongé.

Je n'ai donc pas entrepris et mené mon enquête pour fournir au Saint-Père des documents destinés à demeurer secrets et dont, au surplus, il n'aurait aucun besoin pour connaître la situation. J'ai agi, ainsi qu'Arefaste aurait agi au dix-neuvième siècle, c'est-à-dire pour éclairer le peuple, et cela conformément à l'ordre même de Léon XIII, qu'on ne saurait trop répéter : « Arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre, et faites-la voir telle qu'elle est. »

J'arrache les masques, et je montre que l'odieuse secte internationale est bien telle que, au mois de mars dernier, le *Moniteur de Rome*, journal directement inspiré par le Vatican, la dépeignait, en publiant ces lignes, frappantes de vérité :

« Satan gouverne, par son action sur les chefs suprêmes de la secte, la secte elle-même tout entière. Par suite, le règne de la Franc-Maçonnerie est, dans toute la rigueur du terme, le règne de Satan. Et l'on peut juger par là de l'étendue du mal causé à la société par cette horrible domination, lorsque les faits confirment si malheureusement cette parole de l'encyclique *Humanus Genus* : « Employant à la fois la ruse et l'audace, la secte des francs-maçons a envahi tous les rangs de la hiérarchie sociale et commence à prendre dans les États modernes une puissance qui équivaut à la souveraineté. »

« Telle est la situation dans toute son effrayante réalité.

« La Franc-Maçonnerie gouverne les États modernes et Satan gouverne la Franc-Maçonnerie. En sorte que Satan est redevenu aujourd'hui le maître d'une partie du monde. Il règne en souverain par les Loges, presque à l'égal du divin Chef des chrétiens, et il est adoré concurremment avec le Christ Rédempteur, avec l'Homme-Dieu, son éternel ennemi. »

J'ai encore à mettre sous les yeux du public les cas de possession, — du moins les principaux, — dont l'authenticité ne saurait être suspectée ; je veux parler de ceux qui ont l'estampille officielle de l'Église.

Dans le peuple, on a entendu parler de ces faits ; mais on les connaît mal. Beaucoup croient que ces histoires de possédés des deux sexes, le plus souvent des possédées, sont des légendes, ou que des prêtres ignorants (la calomnie des matérialistes est allée jusqu'à dire cela) ont exorcisé des hystériques, par erreur.

C'est pourquoi exposer rapidement les faits en question, d'après les procès-verbaux officiels mêmes, sera la démonstration irréfutable que, de tout temps, les exorcistes de l'Église ont procédé en parfaite connaissance de cause, qu'ils ne se sont jamais aventures sur un domaine exclusivement réservé à la médecine, que chaque fois des médecins ont examiné avec eux ou avant eux les personnes en proie à l'action diabolique, et que, somme toute, les faits produits ont été réellement surnaturels.

Nous avons une nouvelle période, abondante en cas de possession ; c'est celle qui comprend la seconde moitié du seizième siècle et presque tout le dix-septième, dont les dernières années seules apportent le témoignage d'une accalmie. Je prends donc cette période ; mais, selon ma façon de procéder, je ne suivrai pas strictement l'ordre chronologique.

LES POSSÉDÉES D'AUXONNE

En 1662, il y avait déjà près de dix ans que les possessions, comme une sorte d'épidémie, sévissaient chez les Ursulines d'un couvent d'Auxonne, près de Dijon.

Le garde des sceaux, informé de cet événement, chargea l'archevêque de Toulouse, les évêques de Rodez, de Rennes et de Châlon-sur-Saône, et cinq docteurs en médecine, d'examiner ces cas étranges et de donner leur avis.

Les possédées étaient au nombre de dix-huit, appartenant aux diverses classes de la société, de tous les âges, postulantes, novices ou professes.

L'évêque de Châlon, assisté d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de médecins, procéda pendant quatorze jours aux exorcismes.

Voici quelques détails, tirés en substance du rapport de ce prélat, en date du 20 janvier 1662, contenant dix articles :

I. — Ces filles avaient le don de l'intelligence des langues et répondaient parfaitement au latin des exorcistes.

II. — Presque toutes lisaient la pensée et obéissaient exactement à l'ordre mental qui leur était donné par les exorcistes.

III. — Elles prédisaient les événements futurs et connaissaient les choses les plus intimes, surtout ce qui concernait les maléfices cachés dans les corps des autres filles, et celles-ci les rendaient à l'heure marquée. Elles annoncèrent aux prélats et aux ecclésiastiques des particularités fort secrètes les concernant.

IV. — Elles avaient, dans leurs affreuses agitations, une grande aversion pour les choses saintes. Avant la communion, elles criaient, hurlaient effroyablement, se roulaient par terre. La sainte hostie étant sur la pointe de la langue, elles l'avançaient et la retiraient horriblement, au commandement de l'exorciste. À l'approche des reliques, elles entraient aussi dans des fureurs épouvantables.

V. — Le démon, forcé de donner des signes surnaturels, arrêtait le pouls au bras droit ou au bras gauche alternativement, au gré de l'exorciste. — Au commandement de l'exorciste, le cou de sœur Jamin enflait d'une manière monstrueuse ou désenflait. Sœur Lazare Arivey tenait dans la main un charbon ardent, sans se brûler.

VI. — Une insensibilité prodigieuse se manifestait à un simple commandement de l'évêque. Ainsi, on enfonçait fort avant une épingle sous l'ongle de la nommée Denise, sans qu'elle éprouvât rien ; au gré de l'exorciste, le sang coulait abondamment ou cessait de couler.

VII. — Le vomissement de corps étrangers, si fréquemment observé chez les possédés, se manifestait aussi. Après plusieurs heures de conjurations, elles rendaient des sorts, tels que morceaux de cire, cailloux, os, cheveux, etc. Denise, après trois heures d'exorcismes, rendit un crapaud vivant, large comme la paume de la main.

VIII. — Les démons étaient forcés de sortir et de donner des signes convaincants d'expulsion. À la délivrance de Denise, on vit une vitre se casser, au moment même où elle fut délivrée. — Plusieurs rendirent par la bouche des morceaux de drap ou de taffetas, sur lesquels étaient écrits en lettres rouges les noms de Marie et d'autres saints dont on avait invoqué l'assistance. Sœur de la Purification, qui fut délivrée le jour de saint Grégoire, rendit, pour marque de sa délivrance, un morceau de drap dans un

cercle de cuivre, sur lequel on lut : *Gregorius*. Le démon, en signe d'expulsion pour la même sœur, fit paraître sur un bandeau blanc, en gros caractères de sang, ces mots : *Jésus, Marie, Joseph*.

IX. — La sœur Borthou, commandée d'adorer le Saint-Sacrement, se prosterna contre terre, appuyée seulement sur la pointe de l'estomac ; la tête, les pieds, les mains, le reste du corps se dressèrent en l'air. Sœur de la Résurrection se prosternait, le corps plié en cercle, la plante des pieds lui touchant le front. Les nommées Constance et Denise étaient renversées contre terre, qu'elles ne touchaient que du sommet de la tête et de la plante des pieds, et marchaient ainsi, la plupart étant à genoux, les bras croisés sur l'estomac, leur tête touchant la plante des pieds et leur bouche baisant la terre ; elles y faisaient des signes de croix avec la langue.

X. — Dans leurs transports, elles se frappaient rudement la tête contre les murailles, sans qu'il en résultat ni déchirements ni contusions.

Tels sont en substance les phénomènes qui duraient depuis dix ans. La pensée d'une fourberie dut être repoussée.

« Tous les témoignages, dit expressément le rapport, sont unanimes en faveur de ces filles ; quant aux ecclésiastiques qui ont procédé aux exorcismes, il ne peut s'élever contre eux le moindre soupçon. Cinq docteurs en médecine, Leroy, Cornet, Annat, Morel et Grandin ont déclaré et persistent à déclarer que les phénomènes précités étaient surnaturels. »

LES POSSÉDÉES DE COLOGNE

Là encore, les cas de possession sont d'une authenticité absolue.

Il s'agit des religieuses du monastère de Nazareth, à Cologne. Cette possession dura plusieurs années, pendant lesquelles les diables tourmentèrent horriblement les pauvres sœurs.

En 1564, il survint un état plus étrange encore et plus affreux à cause de la confusion, de la honte que Satan infligeait à ses victimes. Elles étaient brusquement renversées à terre et dans des postures incroyables qui ne se peuvent décrire ici.

De cette affaire, une des plus surprenantes de l'époque, il est difficile de dire grand chose dans un livre comme le mien. Mais, sans entrer dans aucun détail, je puis dire, après l'examen de ce qui est rapporté, qu'il ne s'agissait

nullement d'hystériques. Plus loin, je donnerai minutieusement au lecteur un parallèle entre une hystérique et une possédée, toutes deux contemporaines. Pour l'instant, je cite des faits établissant que l'Église n'a jamais émis à la légère son avis en matière de possession, pas plus qu'en toute autre circonstance.

Ainsi, dans le cas des possédées de Cologne, le savant médecin Jean Wier, un des docteurs les plus renommés de l'Europe au seizième siècle, élève et ami de Cornélius Agrippa, se transporta lui-même au monastère de Nazareth, le 25 mars 1565, assisté de nobles personnages, pour examiner les faits, et il conclut formellement à la possession, disant qu'elle n'était pas douteuse. Et cependant Wier n'était pas un homme à s'en laisser imposer : ses très nombreux ouvrages traitant exclusivement de sujets médicaux attestent sa science ; en outre, et c'est là ce qui prouve son impartialité, quand il se rendit à Cologne, il venait de publier, en retour d'un voyage en Orient, un remarquable traité sur les questions de diabolisme, ouvrage dans lequel il démasque l'imposture et les tromperies du démon et où il distingue très bien entre les charlatans et les vrais magiciens. (*De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis*, Bâle, 1564, in-8°.)

VÉRONIQUE STEINER

Véronique Steiner, rapporte Goërres, dans la *Mystique chrétienne*, — demeurait chez les seigneurs de Taxis, au château de Staremberg, en Autriche, lorsqu'un certain jour de l'an 1574, elle se trouva subitement possédée.

Le père Brebantin, jésuite de Vienne, fut nommé pour l'exorciser ; ce qu'il fit, après avoir reconnu par des signes certains l'existence de la possession.

Il en sortit d'abord quatre démons qui manifestèrent leur expulsion par une puanteur si insupportable, que des assistants se trouvèrent mal.

Les exorcismes continuèrent.

Ordre est donné aux démons d'éteindre chacun une lumière, à mesure qu'ils sortiraient. On entend dans le corps de la possédée un bruit épouvantable ; son cou, sa poitrine enflent prodigieusement, ses membres se raidissent ; elle se ramasse comme une pelote, devient sourde et aveugle ;

et, dans l'espace de six heures, tous ses démons sortirent, en éteignant chacun un cierge.

Le dernier résistait ; cinq hommes tenaient la possédée, qui, malgré eux, s'élevant à plusieurs pieds de terre, saute d'un seul bond sur le corporal qu'elle avait arraché de l'autel et le foule aux pieds ; ce dernier démon lance deux pierres, l'une dans la chapelle, l'autre dans la cour du château ; Véronique s'évanouit et se trouve délivrée.

LES POSSÉDÉES DE FLANDRE

On donne ce nom à un procès de sorcellerie qui eut lieu à la même époque et dont le retentissement fut grand en Europe.

Ici, nous ne sommes plus en présence de personnes pieuses chez qui le diable s'introduit méchamment, ayant surtout pour but de les faire souffrir. Il faut, en effet, distinguer les cas de possession passive et les cas de possession active ; car les magiciens, les sorciers et autres gens de même espèce, qui s'adressent au diable en parfaite connaissance de cause, pour obtenir de lui certains avantages matériels ou pour le faire intervenir surnaturellement à leur demande, finissent bien souvent par être en état de possession. Mais ils sont des possédés coupables, attendu qu'ils ont sollicité Satan, de quelque nom qu'ils l'appellent. L'Église établit donc, et avec raison comme toujours, une distinction formelle entre ces deux catégories de possédés Les possédés passifs, dignes de pitié, sont délivrés par les exorcistes pour la plus grande gloire de Dieu ; quant aux possédés actifs, vrais criminels, elle les traite en conséquence, et, au moyen âge, lorsque ces misérables ne témoignaient pas un repentir sincère de leurs méfaits, la justice séculière intervenait, après le jugement porté par le tribunal ecclésiastique, se saisissait des coupables et les livrait au bourreau. Et, pour mon compte, je n'hésite pas à le déclarer, dût-on me traiter d'exalté et d'intolérant, je regrette fort qu'il n'en soit plus ainsi ; l'association directe d'une créature avec Satan contre Dieu créateur est le pire des crimes. La liberté de conscience n'est pas en jeu dans ce cas, puisqu'il s'agit de véritables attentats contre l'humanité même. Nuire à son prochain dans sa santé et jusque dans sa vie par des moyens surnaturels, tels que l'envoûtement et autres sortilèges, n'est pas moins criminel que l'attaquer par des moyens naturels, poignard ou poison.

Les possédées de Flandre étaient donc des sorcières, c'est-à-dire des possédés actives. On a les noms de trois d'entre elles, celles qui comparurent devant le tribunal ecclésiastique : Marie de Stains, Simone Dourlet, et Didyme.

Les aveux de cette dernière, consignés au procès-verbal de l'affaire, sont des plus significatifs.

Didyme, qui ne fut pas mise à la torture et qui fit librement ses déclarations, avoue qu'elle avait en commerce, au sabbat, avec les hommes avec les femmes, avec les démons et avec les bêtes ; qu'il lui était arrivé souvent, dans ces réunions abominables, de fouler aux pieds la sainte eucharistie ; que l'on y mangeait de la chair des petits enfants.

Elle donna, sur ces atrocités, des détails que ma plume se refuse de retranscrire, notamment sur la manière dont le diable s'y prenait pour la posséder.

Elle raconta, comme la chose la plus simple du monde, le rapt de petits enfants chrétiens, que magiciens et sorcières, d'accord avec des juifs, égorgeaient, soit au sabbat, soit dans l'assemblée particulière israélite. Pour son compte, elle en avait porté sept ou huit à la synagogue, afin qu'on les y tuât, conformément au rituel.

Dans un de ses interrogatoires, elle fit connaître qu'une nuit, au sabbat, Belzébuth parut costumé en dominicain : devant ce démon, un des sorciers égorgea un petit enfant, tandis que magiciens et sorcières dansaient tout autour une sarabande infernale ; puis, Belzébuth fit circuler dans l'assemblée son froc dominicain ; les assistants s'en revêtirent les uns après les autres, par dérision, chacun exécutant des grimaces ridicules ou obscènes.



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire Didyme : au sabbat, Belzébuth parut costumé en Dominicain, et l'on égorgea devant lui un petit enfant, tandis que magiciens et sorcières dansaient tout autour.

On lui demanda : si, au cours de ce sabbat, on n'avait pas dit des injures des religieux dominicains. Didyme, narguant les prêtres qui l'interrogeaient et d'une voix entrecoupée par des éclats de rire qui durèrent trois quarts d'heure, répondit qu'on les appelait : *« garnements, vauriens, bouts d'homme, peu de cervelle, petits monts de bran ».*

À la fin du procès, quand elle vit que le bûcher serait la conclusion inévitable de cette affaire, elle rétracta ses aveux, disant qu'elle ne comprenait pas comment elle avait pu se laisser aller à déclarer des faits

aussi graves. Elle tenta alors de faire croire qu'elle avait uniquement voulu se moquer du tribunal ecclésiastique : mais elle ne réussit qu'à émettre des contradictions flagrantes, se brouilla dans ses mensonges, ne put justifier l'emploi de son temps pendant la durée des sabbats. Finalement, comme elle n'avait aucun repentir, elle fut condamnée et brûlée.

NICOLE DE VERVINS

On désigne sous ce nom une fameuse possédée, délivrée à Laon, qui vivait au seizième siècle. L'histoire de cette possession a été écrite tout d'abord par un ecclésiastique contemporain érudit, Boulvèse, qui était alors professeur d'hébreu au collège de Montaigu. D'autres auteurs nombreux, se sont occupés de l'affaire, notamment l'abbé Migne, Bizouard, l'abbé Lecanu (docteur en théologie du clergé de Paris) ; les exorcismes. furent publics pendant deux mois ; les pièces officielles ont été publiées ; et, pour lire un travail complet sur cette possession, mes lecteurs pourront se reporter à un livre qui n'est pas bien vieux et dont l'orthodoxie est irréprochable : l'*Histoire de Nicole de Vervins, ou le triomphe du Saint-Sacrement sur le démon*, par l'abbé Roger, première édition en 1863, ouvrage revêtu de l'approbation de monseigneur l'évêque de Soissons et Laon, c'est-à-dire du prélat qui, en l'année de la publication de ce dernier volume, était le chef du diocèse où les faits se sont passés.

Nicole Aubry, de Vervins, était fille d'un boucher et mariée à un tailleur de cette ville.

Un jour, en 1563, le 3 novembre, tandis qu'elle priait sur la tombe de son grand-père, Joachim Villot, mort sans confession, elle crut le voir sortir du tombeau. L'apparition, qui représentait un homme revêtu d'un suaire, se nomma, en effet, à elle, comme étant son aïeul, et lui demanda de faire dire des messes pour le repos de son âme, qui était en purgatoire.

Nicole en tomba malade de frayeur. On fit venir les médecins ; après examen, ils déclarèrent que la maladie, naturelle peut-être à son début, s'était compliquée de maléfices diaboliques, et que l'on ferait bien de demander l'avis de prêtres prudents et éclairés.

Le curé, Claude Lautrichet, reconnut bientôt la présence du démon, et la suite devait démontrer combien ce vénérable ecclésiastique était perspicace.

L’esprit malin, qui avait élu son domicile dans le corps de Nicole, prétendait se faire passer pour l’âme de son grand-père défunt ; mais, à ses paroles et à ses effets, le curé comprit et déclara que c’était un ange des ténèbres, un des compagnons de Satan. Il paraissait même probable que Nicole Aubry était possédée par plusieurs diables à la fois.

Un religieux jacobin, Pierre Delamotte, fut chargé de procéder aux exorcismes. Il fit avouer au principal des démons présents qu’il n’était autre que Belzébuth.

— Quel est ton nom ? lui demanda l’exorciste.

— Belzébuth, prince des diables, après Lucifer, répondit l’esprit.

— Es-tu seul ?

— Non.

— Combien de tes compagnons sont-ils avec toi ?

— Nous sommes vingt aujourd’hui, mais nous serons davantage dès demain ; car je vois bien qu’il faut que nous soyons un parti important pour lutter contre vous.

On ordonna des prières, des jeûnes, des macérations. Un moine poussé par un zèle ardent, s’administra la discipline pendant les exorcismes, afin d’obtenir de Dieu, par cette pénitence publique, l’expulsion des démons de Nicole Aubry.

La possédée se contorsionnait, bondissait à des hauteurs où elle ne pouvait certainement pas s’élancer par ses seules forces naturelles. On la fit communier, et elle fut aussitôt calmée.

Un bon prêtre, transporté de joie, s’écria en parlant au diable :

— Ô maître Gonin, te voilà vaincu !

Mais, quand une fois l’hostie fut digérée, les démons revinrent et paralysèrent les membres de Nicole. Elle faillit même être emportée par le démon Baltazo.

Vingt-neuf autres démons noirs, avec des griffes de chat et gros comme des moutons, vinrent renforcer Belzébuth. Ce fut une vraie lutte entre les exorcistes et la bande infernale ; ce combat dura fort longtemps.

Enfin, en 1566, vingt-six diables furent définitivement chassés à Notre-Dame de Liesse. Un autre prit la fuite à Pierrepont ; mais il déclara que le reste de la meute ne délogerait que devant messire Jean Dubourg, évêque et duc de Laon.

Nicole fut donc conduite à Laon, où l'évêque l'exorcisa en personne. Les exorcismes dans la ville épiscopale furent publics, comme les autres, et eurent lieu à la cathédrale, où une estrade fut dressée par les ordres du prélat. On accourut à cet étrange spectacle de tous les coins de la France et même de l'étranger. « Un grand nombre de protestants, rapporte l'abbé Lecanu, se convertirent à la vue de phénomènes extraordinaires et surtout de la guérison de la possédée, qui fut obtenue après trois mois d'exorcismes publics. »

L'évêque Jean Dubourg chassa les trois derniers diables, qui s'étaient montrés si obstinée. Astaroth sortit sous la forme d'un porc ; Cerbère, sous la forme d'un chien ; et, en dernier lieu, Belzéhuth, sous la forme d'un taureau, « lequel, après avoir confessé la présence réelle dans l'Eucharistie, disparut dans une fumée épaisse, accompagné de deux coups de tonnerre ».



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire Nicole Aubry : Astaroth sortit sous la forme d'un porc ; Cerbère, sous la forme d'un chien ; Belzébuth, le dernier, sous la forme d'un taureau.

Cette solennelle et définitive expulsion, où Nicole souffrit un véritable martyre, comme on le comprend sans peine, laissa la pauvre femme presque morte ; elle fut rendue à la santé par une oraison de saint Bernard, que l'évêque récita sur sa tête.

L'histoire de Nicole de Vervins, ai-je dit, a été mentionnée par un grand nombre de théologiens et d'autres écrivains catholiques. L'un d'entre eux, Collin de Plancy, après sa conversion, parla de cette affaire, en même temps que de quelques autres faits de possession, et il émit un léger doute sur celle-ci, à cause de la sortie extraordinaire des trois derniers démons du

corps de Nicole. Or, cette sortie d'Astaroth, Cerbère et Belzébuth, sous les formes de porc, chien et taureau, est certifiée, au procès-verbal officiel authentique, par les nombreux témoins oculaires. D'où il s'ensuit que Bizouard, dans son *Histoire des rapports de l'homme avec le démon*, ouvrage très catholique, a donné à Collin de Plancy, en le citant, une leçon bien méritée, en ces termes : « On se demande, dit-il, comment M. Collin de Plancy, qui, dans sa troisième édition, déteste ses anciennes erreurs et se déclare en tout *fils soumis de l'Église*, peut douter de cette possession. »

ÉLISABETH DE RAMPHAIN

Veuve du sieur du Bois, capitaine et receveur d'Arche, Élisabeth de Ramphain se préparait à entrer au couvent de l'Annonciade, à Nancy, quand elle éprouva les atteintes d'un mal contre lequel tous les remèdes furent impuissants.

Le 2 septembre 1619, on commença de l'exorciser ; mais ce fut d'abord sans succès.

Le sieur Juillet, chanoine de Nancy, très versé dans la connaissance des maladies surnaturelles, « lui fit vomir, dit le rapport officiel, tout ce qui sert d'enveloppe aux maléfices » ; néanmoins, elle n'était pas guérie.

Le père Albert, gardien des capucins de Toul, assisté de plusieurs autres prêtres, dut continuer de l'exorciser, et força d'abord le démon à décliner son nom. Il était seul ; c'était un diable nommé Persin.

Plusieurs médecins distingués, de la ville de Nancy, assistèrent aux exorcismes et opinèrent pour la possession.

L'évêque de Toul lui-même nomma de nouveaux exorcistes. On exorcisa en latin, en grec et même en hébreu, en présence du duc Éric de Lorraine, de Charles de Lorraine, évêque de Verdun, de plusieurs théologiens et docteurs en Sorbonne.

Le médecin ordinaire de Leurs Altesses de Lorraine, le docteur Pichard, rédigea lui-même le rapport des faits qui se manifestèrent au cours des exorcismes, depuis le 10 novembre 1620 jusqu'au commencement de mars 1621.

Pichard ayant appliqué des reliques sur l'abdomen de la possédée, on entendit un bruit semblable à celui que fait le poisson jeté dans de l'huile

bouillante.

« Cette dame, qui savait à peine lire le latin de son livre d'heures, dit-il, répondait en latin, en grec et en hébreu, en italien, en allemand et en anglais, avec des périphrases et des métaphores très difficiles à comprendre même pour les savants. » L'exorciste s'étant trompé, un jour, en employant un génitif pour un accusatif, le démon le lui fit observer.

« Cette dame, dit toujours Pichard, discutait sur les plus hauts mystères, savait les choses les plus secrètes. Par la souplesse, elle égalait les funambules les plus habiles, parfois pendant vingt-quatre heures de suite. Elle s'élevait en l'air avec tant d'impétuosité que plusieurs personnes pouvaient à peine la retenir. Elle faisait aller et venir les plus gaillards comme des bouchons de paille. Elle grimpait sur des branches d'arbres comme un écureuil. »



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire Élisabeth de Ramphain : elle s'élevait en l'air avec tant d'impétuosité, pendant les exorcismes, que plusieurs personnes parvenaient à peine à la retenir.

Le médecin fait une longue description de la difformité de ses traits, de sa langue, tantôt d'une longueur ou d'une largeur démesurément grande, de la torsion de ses membres, de ses cheveux hérissés, « droits comme des serpenteaux ». Elle faisait entendre les cris de tous les animaux, émis de son gosier dans la perfection. Elle était parfois enflée subitement, à un tel point « qu'on croyait qu'elle allait crever à l'instant » ; et, tout à coup aussi, elle se dégonflait au commandement de l'exorciste.

Son démon la rendait quelquefois si noire, lui donnait des yeux si flamboyants qu'elle était épouvantable. Il fallait parfois jusqu'à huit personnes pour la contenir.

Pichard a consigné encore, dans le procès-verbal, les violences qu'elle se sentait contrainte d'exercer. Le duc de Lorraine lui-même ne fut point épargné ; elle le prit un jour par la barbe et le fit marcher à reculons. On l'entendit souvent proférer des injures des plus grossières et d'horribles obscénités, bien qu'elle fût une personne pieuse et de la meilleure éducation.

Don Calmet, le célèbre érudit français, le grand théologien, une des gloires de l'ordre des bénédictins, déclare qu'il ne peut citer un exemple plus propre à persuader qu'il y a des possessions réelles. (*Des apparitions*, tome II, chapitre 26.)

Le certificat, en date du 12 décembre 1619, déclarant que la possession ne peut être niée, est signé de Charles de Lorraine, ainsi que de Juillet, Viardin, Simonin, Léonard, Irénée, Oudin, etc., tous théologiens appartenant à divers ordres monastiques, hommes éclairés et d'un rare mérite.

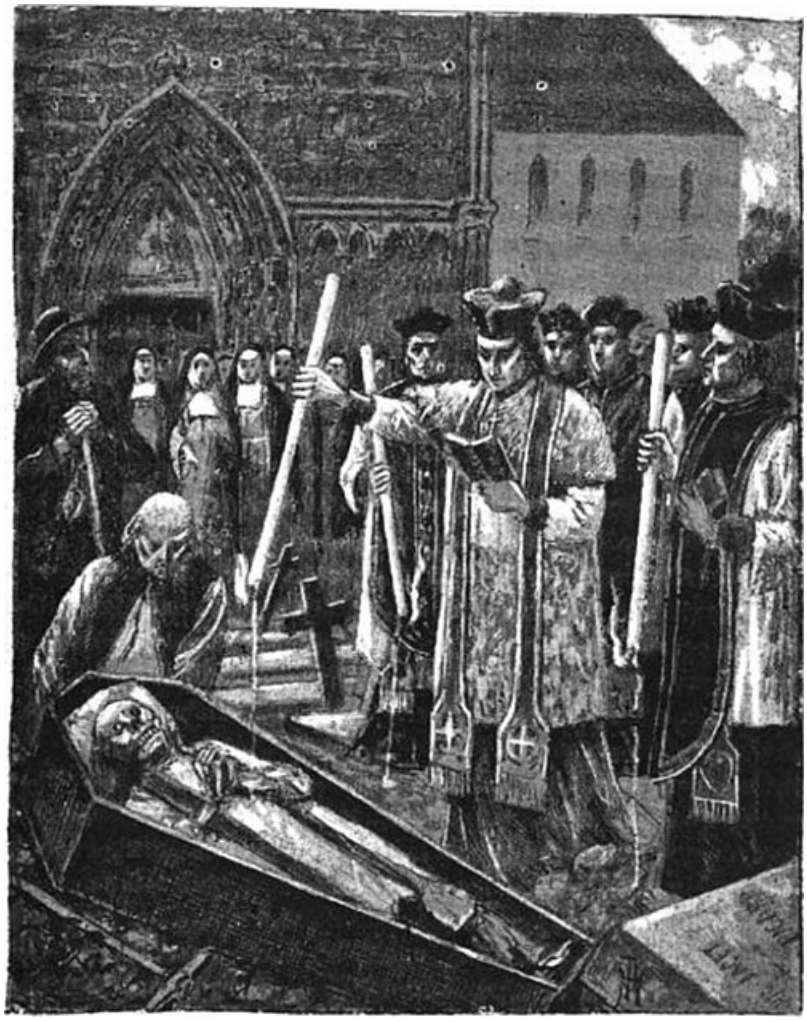
Selon l'opinion générale, voici quelle aurait été la cause de cette possession. La dame de Ramphain, étant veuve, fut recherchée en mariage par un médecin nommé Poirot ; celui-ci, ayant été éconduit, recourut à des pratiques magiques. Cette cause est adoptée sans hésitation par divers auteurs catholiques, notamment par l'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan* (page 389). Poirot, reconnu sorcier, fut brûlé comme tel (Dom Calmet, *ibidem*).

MADELEINE BAVAN

Le procès de Madeleine Bavan est universellement connu.

Tourière du couvent de Louviers, Madeleine fut soupçonnée d'avoir contribué à envoyer les mauvais esprits se mettre en possession des religieuses de cette ville.

L'évêque exorcisa Madeleine ; il découvrit qu'elle avait été elle-même ensorcelée par Mathurin Picard, aumônier du couvent. Picard était mort. On le fit déterrer ; on excommunia son cadavre ; après quoi, il fut jeté à la voirie.



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire Madeleine Bavan : on fit déterrer l'aumônier Picard ; on excommunia son cadavre, pour le jeter ensuite à la voirie.

Madeleine, amenée devant le lieutenant criminel Routier, avoue qu'étant à Rouen, chez une couturière, un magicien la corrompit et la conduisit au sabbat ; que ce magicien y célébra la messe noire et lui donna à porter désormais sur elle une certaine chemise enchantée, dont les effets étaient tels que je ne puis les reproduire du procès-verbal ; qu'elle fut mariée au diable Dagon, lequel la fit beaucoup souffrir ; que Mathurin Picard l'éleva à la dignité de princesse du sabbat, quand elle eut promis d'ensorceler toute la communauté.

Cette malheureuse avoue bien d'autres infamies, des abominations sans nom, qui sont consignées tout au long dans les procès-verbaux officiels. Je ne mentionnerai que ce qui peut être mis en français, dans un ouvrage comme celui-ci. Ainsi, elle composa des maléfices, en se servant d'hosties consacrées qu'elle mêlait à du poil de bouc du sabbat. Dans une maladie qu'elle éprouve, Picard lui fit signer un pacte, en grimoire diabolique. Elle assista, au sabbat, à l'accouchement de quatre magiciennes ; elle aida à égorger leurs enfants ; elle fut au nombre de ceux qui mangèrent de cette chair. Un jeudi-saint, Picard, elle et d'autres magiciens et sorcières firent ensemble la cène, et là encore on mangea un petit enfant ; puis, dans la nuit du jeudi au vendredi, Picard et Boullé, son vicaire, transpercèrent à coups de couteau la sainte Eucharistie ; l'hostie jeta du sang.

De plus, elle confessa avoir usé, avec succès, d'emménagogues abortifs, et avoir assisté à l'évocation de l'âme de Picard, faite par Thomas Boullé, dans une grange, pour confirmer les divers maléfices jetés sur le diocèse d'Évreux. Les démons lui apparaissaient souvent, la nuit dans sa cellule, sous la forme de gros chats noirs.

Madeleine Bavan, ayant témoigné un repentir qui parut sincère, ne fut pas envoyée au bûcher ; on se borna à la condamner, par jugement du 12 mars 1643, à être confinée à perpétuité dans une basse-fosse et à jeûner au pain et à l'eau, trois fois par semaine, pendant tout le reste de sa vie.

Quant à Thomas Boullé, il fut solennellement destitué de ses fonctions d'aumônier, flétri en public comme prêtre indigne, ayant apostasié Dieu pour se mettre au service de Satan ; il eut son procès personnel instruit, et finalement il fut brûlé vif à Rouen, sur la place du Vieux-Marché, le 22 août 1647.

MARIE MARTIN

Cette fille était une sorcière du bourg de la Neuville-le-Roi, en Picardie. Elle pratiquait la magie en secret et était un véritable fléau pour la région. Des maladies se déclaraient tout à coup chez les gens à qui elle en voulait ; des familles entières s'alitaient ; les villageois dépérissaient à vue d'œil ; leurs troupeaux étaient subitement atteints de maladies étranges qui les détruisaient en peu de temps.

On finit par se méfier de Marie Martin ; il y eut des plaintes ; on l'arrêta.

Comme marque du diable, on constata sur son corps l'empreinte d'une énorme patte de chat.

Traduite à la prévôté, elle avoua qu'elle était sorcière ; qu'elle employait, pour ses maléfices, une poudre composée d'ossements de trépassés ; que le diable qui l'assistait était Cerbère. Il fut constaté que ce démon lui apparaissait souvent et lui parlait.

Elle reconnut qu'elle méprisait le saint sacrifice la messe, dans le but de plaire à Cerbère. Son plus curieux aveu fut celui relatif au dernier sabbat auquel elle avait assisté. C'était à Varipon, près de Noyon. Elle raconta que là le démon Cerbère, vêtu d'une courte robe noire, n'ayant qu'une tête, qui était une tête de gros chien avec une barbe humaine et noire, coiffé d'un chapeau pointu, tenait son chapitre près des haies dudit Varipon, et qu'il appelait les sorciers et les sorcières par leurs noms.

Le 2 juin 1586, Marie Martin fut condamnée à être pendue et étranglée ; son exécution eut lieu le 25 juillet.

ANTIDE COLAS

Autre sorcière de la même époque, habitant le Jura. Le bruit ayant couru qu'elle avait commerce avec le diable, elle fut soumise à la visite d'un chirurgien, le sieur Nicolas Millière, de Regnaucourt.

Cette femme était mariée, et son mari ne s'était jamais douté de ces relations diaboliques. Elles furent néanmoins constatées. Antide Colas avait, au-dessous du nombril, un trou fort profond, dont elle n'était nullement incommodée et qui lui avait été fait par son démon de prédilection, nommé Lizabot ; elle expliqua que c'était à la suite de cette opération de chirurgie surnaturelle qu'elle était devenue l'épouse du diable.

Elle fut brûlée à Dole en 1599.

ABEL DELARUE

Ce personnage était encore un sorcier de la fin du seizième siècle. Il exerçait à Coulommiers le métier de cordonnier ; il était surnommé « le Casseur ».

En 1582, il y avait déjà quelque temps qu'on lui trouvait des allures suspectes. Lors du mariage de Jean Moureau avec Phare Fleuriot, mariage qui fut malheureux, la voix publique accuse Abel d'avoir noué l'aiguillette.

Appelé devant le lieutenant civil et criminel, Nicolas, seigneur de Quatresols, le cordonnier se troubla, fit des réponses évasives, essaya de tromper le magistrat, et ne réussit qu'à se compromettre davantage. Nicolas de Quatresols n'hésita pas à le faire mettre en état d'arrestation, et ainsi il agit sagement ; car on ne tarda pas à découvrir qu'on avait affaire à un mauvais homme, fort dangereux. Du reste, quand il se vit pris, Abel Delarue entra bientôt dans la voie des aveux.

Voici quelques extraits des procès-verbaux de ses interrogatoires ; c'est-à-dire les principaux points qui ont été acquis au procès :

Abel Delarue, dit le Casseur, avait été placé dans sa jeunesse au couvent des Cordeliers de Meaux. Là, il s'était fâché furieusement, un jour, contre Caillet, maître des novices ; il prétendit que celui-ci l'avait battu. Quoi qu'il en soit, il haïssait grandement Caillet, et il quitta le couvent, ne méditant que vengeance.

Ne sachant où aller, il invoqua le diable, le priant de lui trouver une place, ailleurs que chez des gens pieux. Un démon lui apparut alors sous la forme d'un homme d'une haute stature, le visage blême, d'un effroyable aspect, le corps sale et l'haleine puante. Ce démon, qui lui dit s'appeler maître Rigoux, avait devant l'estomac et les deux genoux des visages d'hommes, affreux à voir ; il avait, en outre, des pieds de vache. Il promit à Abel de s'occuper de lui et lui donna un rendez-vous pour le lendemain sous un arbre qui était près de Vaulcourtois.

Là, le diable Rigoux apparut encore à Delarue, et, cette fois, il le mena chez un berger de Vaulcourtois, du nom de maître Pierre. Celui-ci, qui était sorcier, prit Abel à son service.

Peu de temps après, il lui offrit de le conduire au sabbat, et Abel accepta avec empressement. Une assemblée de magiciens et de sorcières devait se tenir dans trois jours (c'était l'avant-veille de Noël).

« Maître Pierre envoya sa femme coucher hors de chez lui », raconta Delarue au tribunal ecclésiastique auquel il avait été déféré par Nicolas de Quatresols, pour être examiné ; « puis, mon patron me fit mettre au lit à sept heures du soir. Je ne dormis guère. Il avait mis au coin du feu un énorme balai de genêt, long et sans manche.

« Vers les onze heures du soir, j'entendis un grand bruit. Maître Pierre me dit que nous allions partir. Il prit de la graisse, s'en frotta les aisselles, m'invite à faire, de même, et se plaça à califourchon sur le balai ; je m'y mis à mon tour, derrière lui et le tenant par le milieu du corps. Tout à coup, le démon Rigoux parut et nous enleva par la cheminée.

« La nuit était obscure ; mais Rigoux, qui nous précédait, tenait un flambeau à la main. Je vis, dans cette course aérienne, l'abbaye de Ribets. Nous descendîmes dans un lieu herbu, où nous trouvâmes une nombreuse assemblée ; j'y reconnus plusieurs personnes, notamment une sorcière qui avait été pendue à Lagny quelque temps auparavant.



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire Abel Delarue ; le démon Rigoux transporta au sabbat Delarue et son patron, maître Pierre.

« Le diable ordonna, par la bouche d'un vieillard, de nettoyer la place. Maître Rigoux se transforma alors en un grand bouc noir ; sous cette forme, il commença à gronder et à tourner dans le cercle que formait l'assemblée ; et chacun se mit aussitôt à danser à revers, le visage dehors et le derrière tourné vers le bouc.

« Ensuite, le bouc courbe ses deux pattes de devant et leva son derrière en haut ; et alors certaines menues graines, grosses comme têtes d'épingle, pleuvaient et se convertissaient en poudres fort puantes, sentant le soufre et la poudre à canon ; et cela tombait sur les drapeaux des sorciers présents. Après quoi, le plus vieux de l'assemblée se mit à marcher à genoux, partant de l'endroit où il était, et alla s'incliner devant le diable, et embrassa icelui honteusement. Cela fait, ledit vieil homme recueillit son drapeau, qui contenait des poudres et des graines. »

Abel Delarue avoua encore que chaque personne de l'assemblée avait fait de même, et qu'à son tour il s'était approché du bouc. L'animal diabolique lui avait alors demandé, en langage humain, ce qu'il voulait de lui. Abel avait répondu qu'il voulait savoir nouer l'aiguillette à ses ennemis ; le diable lui avait désigné maître Pierre pour lui enseigner cette science, et, en effet, il l'avait apprise ainsi. Il ajouta que, depuis, le diable avait voulu le noyer, un jour qu'il se rendait en pèlerinage à Saint-Loup, près Provins, pour faire pénitence ; mais il fut établi qu'Abel avait menti sur ce dernier point. Il avait donc essayé trompeusement de faire croire à son repentir, et il résultait, au contraire, de tous ses aveux qu'il avait agi en parfaite connaissance de cause.

Abel Delarue, dit le Casseur, fut condamné, le vendredi 6 juillet 1582, à être brûlé vif ; la sentence fut exécutée le 23 juillet, au marché de Coulommiers, par le maître des hautes-œuvres de la ville de Meaux.

URBAIN GRANDIER ET LES URSULINES DE LOUDUN

Les citations en matière de sorcellerie et de possession pourraient être multipliées ; car c'est *par milliers* que ces procès ont en lieu, c'est *par centaines* que des magiciens et des sorcières, coupables de commerce volontaire avec le démon, ont été envoyés au dernier supplice. Les soi-

disant catholiques, qui ne craignent pas de faire montre de scepticisme, lorsqu'on leur parle du surnaturel, oublient tout simplement, ou, disons mieux, ignorent totalement qu'il existe *cent-trois bulles pontificales* traitant la question du surnaturel diabolique, et que ces cent-trois bulles des Papes infaillibles servaient de règle aux inquisiteurs chargés d'instruire les procès de sorcellerie.

Mais il est un procès célèbre que je ne saurais passer sous silence ; c'est celui d'Urbain Grandier. Je dois dire tout d'abord que, si je vais en donner un aperçu suffisant par des extraits des pièces officielles, c'est sur les conseils mêmes d'un des respectables ecclésiastiques qui veulent bien m'honorer de leur amitié, prêtre aussi prudent et vertueux qu'intelligent et savant, et l'un des exorcistes les plus autorisés de notre pays. Le procès d'Urbain Grandier, en effet, n'est connu du grand public que par les calomnies des ennemis de l'Église. Il est donc nécessaire de le mettre sous les yeux de mes lecteurs, au moins en abrégé et en prenant certaines précautions typographiques en quelques endroits ; car ce procès a l'avantage de présenter à la fois un magicien, soit un agent diabolique actif, et des possédées, soit des instruments involontaires et passifs des démons.



Urbain Grandier.
D’après une gravure du dix-septième siècle.

Vers la fin de 1617, un jeune prêtre, Urbain Grandier, parent du célèbre théologien Nicolas Gautier et du grand érudit Gilles Ménage, prenait possession de la cure de Saint-Pierre du Marché, à Loudun. Un de ses oncles, Claude Grandier, chanoine de Saintes, avait été frappé de ses heureuses dispositions, et l’avait placé chez les pères jésuites de Bordeaux, où il fit d’excellentes études.

« Il avait le port grave, dit un de ses contemporains, et une certaine majesté qui le rendait et semblait orgueilleux. On l’a toujours admiré pour son éloquence et sa doctrine. » — « Il était docte, dit Ismaël Boullian dans une lettre à Gassendi, bon prédicateur, bien disant ; mais il avait un orgueil

et une gloire si grande, que ce vice lui a fait pour ennemis la plupart de ses paroissiens. »

Gonflé de ses talents et fier de sa bonne mine, le jeune curé se crut tout permis. Recherché pour les agréments de sa personne et de sa conversation, ses succès achevèrent de le griser. En outre, il se laissa aller en chaire aux critiques les plus acerbes et aux sarcasmes les plus violents contre les ordres religieux, les capucins, les cordeliers et les carmes, ne craignant pas même de glisser dans ses discours des insinuations calomnieuses contre ces respectables moines et cherchant par tous les moyens à attirer les Loudunaises à son confessionnal. — Selon une tradition fort répandue dans le Loudunais, on disait, parmi le peuple, « que le diable, en montrant au Fils de Dieu tous les royaumes du monde, s'était réservé trois métairies qu'il faisait valoir lui-même, et qui étaient : Châtellerault, Chinon et Loudun. »

Si la popularité du curé de Saint-Pierre lui fit de nombreux ennemis, il faut reconnaître, et ses amis eux-mêmes ne l'ont jamais nié, que sa conduite prêtait grandement à la censure. Il poussa l'indignité jusqu'à se servir de son saint ministère pour mettre à mal ses jeunes pénitentes. C'est ainsi que la fille d'un de ses plus intimes amis, le procureur du roi Trincant, devint mère ; le malheureux procureur, déshonoré dans son enfant, fut dès lors, tout naturellement, l'un des ennemis les plus implacables de Grandier. Il était de notoriété publique que Grandier fréquentait intimement, d'autre part, une des filles d'un conseiller du roi, René de Brou, allié aux familles les plus honorables de la ville. Avant de mourir, la mère de Madeleine de Brou avait recommandé sa fille au misérable hypocrite, qui lui avait promis de veiller sur elle. Afin de faire taire les scrupules religieux de la jeune fille, Grandier imagina la plus sacrilège des comédies : une nuit, dans l'église de Saint-Pierre, devant l'autel, il célébra lui-même la cérémonie du mariage, à la fois comme prêtre et comme époux. Ce fut aussi pour calmer les remords de Madeleine de Brou qu'il composa son ouvrage *Contre le célibat des prêtres*, ouvrage qui fut plus tard découvert chez lui, et dont le manuscrit se trouve à Paris, à la Bibliothèque de l'Arsenal. Le fait est consigné dans les registres de Laubardemont et dans l'extrait des preuves du procès.

En 1626, les religieuses ursulines vinrent s'établir à Loudun, au nombre de huit, rue du Pâquin, dans une maison de peu d'apparence, depuis longtemps déserte, ou habitée, a-t-on dit, mais seulement plus tard, par les

malins esprits. Parties de Poitiers sans provisions et sans ressources, elles durent vivre d'abord de la charité publique, manquant de pain et de linge le plus souvent. Mais bientôt la population catholique de Loudun s'intéressa à leur triste situation, et à la fin de la première année de leur séjour, leur pensionnat comptait déjà un certain nombre d'élèves. La supérieure fondatrice fut alors, en récompense de son dévouement et de ses services, nommée à un poste plus important.

La supérieure appelée à lui succéder s'appelait sœur Jeanne des Anges. Née au château de Coze, en Saintonge, en 1602, elle était fille de Louis, de Belciel et de dame Charlotte de Goumart. Elle était entrée au couvent d'ursulines récemment fondé à Poitiers, et, après un court noviciat, y avait prononcé des vœux perpétuels. Elle a laissé elle-même sur sa vie de curieux mémoires, conservés à la Bibliothèque de Tours. « Elle avait demandé avec grande instance, dit-elle dans ces mémoires, d'être une de celles qui seraient envoyées pour faire la fondation de Loudun, et y avait réussi. »

Nommée supérieure, elle parut ne s'y résigner que par esprit d'obéissance à ses supérieures qui lui « commandèrent absolument d'accepter la charge… J'en ressentis d'abord, dit-elle, un grand déplaisir et j'eusse bien voulu que ce sort fût tombé sur une autre. Ce n'est pas que je n'aimasse les charges et que je ne fusse bien aise d'être estimée nécessaire à la communauté. »

Le nombre des religieuses, de huit, fut bientôt porté à dix-sept. Sauf une seule, sœur Séraphique Archer, elles appartenaient toutes à la noblesse. Comme elles reparaîtront à tour de rôle dans le cours de cette histoire, en voici les noms :

1. Jeanne de Belciel, de la maison de Coze en Poitou, dite sœur Jeanne des Anges. — 2. Sœur Louise de Jésus, dame de Barbeziers, de la maison de Nogaret. — 3. Sœur Catherine de la Présentation, Jeanne de Barbeziers, sœur de la précédente. — 4. Sœur Agnès de Saint-Jean, ou Anne de Sainte-Agnès, Anne de La Motte, fille de M. de la Motte-Baracé, du pays d'Anjou. — 5. Sœur Jeanne du Saint-Esprit, Anne d'Escoubleaux de Sourdis, de la même famille que le célèbre archevêque de Bordeaux, de ce nom. — 6. Sœur Claire de Sazilly. — 7. Sœur Gabriel de l'Incarnation, madame de Fougère, sous-prieure. — 8. Sœur Élisabeth Bastard ou Élisabeth de la Croix. — 9. Sœur Catherine d'Aufray. — 10. Sœur Monique de Sainte-

Marthe. — 11. Sœur de Saint-Nicolas. — 12. Sœur Séraphique Archer. — 13. Sœur Angélique de Saint-François, maîtresse des novices. — 14. Sœur du Saint-Sacrement. — 15. Sœur Anne de Saint-Augustin. — 16. Sœur Thérèse de Jésus. — 17. Sœur Marthe, fille du sieur de Magnoux.

Au mois de juin 1631, le prieur de Chasseignes, l'abbé Moussaut, étant venu à mourir, les religieuses durent chercher un autre confesseur. Urbain Grandier se mit sur les rangs, et cela, dit le procès, dans les in tentions les plus perverses.

Son caractère et ses mœurs, comme nous l'avons vu, ne se prêtaient que trop à ces accusations. On lui préféra un de ses collègues dans le canonicat de Sainte-Croix, messire Mignon, avec lequel il avait eu de grands démêlés. Mais laissons parler ici le père Surin[6].

« Cette histoire surprenante a commencé par de grands procès entre deux chanoines de l'église collégiale de Sainte-Croix de Loudun, nommés, l'un, M. Mignon, homme fort sage, vertueux, et d'un mérite distingué ; l'autre, Urbain Grandier, fort bien fait, éloquent, docte, se tirant adroitement de toutes sortes d'affaires. Il était chanoine et curé de la paroisse de Saint-Pierre du Marché. M. Mignon gagna un procès contre lui devant son évêque, Mgr de Poitiers, et le perdit devant le primat, Mgr l'archevêque de Bordeaux.

« La source de ce procès fut le libertinage de Grandier, que M. Mignon ne pouvait souffrir, parce qu'il était d'une vertu très solide. Comme son mérite le faisait estimer de tout le monde, les religieuses ursulines, s'étant établies à Loudun dans ce temps-là, le choisirent pour leur confesseur. Grandier ressentit vivement cette préférence, d'autant plus que, loin d'accepter l'offre qu'il leur avait faite de ses services, jamais aucune d'elles n'avait voulu lui parler. Pour s'en venger, il résolut de se servir de la magie, qu'il avait apprise d'un de ses oncles, et de donner aux religieuses un charme qui leur inspirât de l'amour pour lui. Il espérait par la en corrompre quelques-unes, et que le scandale qui en arriverait serait attribué à M. Mignon qui avait seul la conduite de cette communauté.

« Ce fut l'an 1632 que ce malheureux curé jeta plusieurs maléfices sur ces pauvres religieuses, particulièrement au moyen d'une branche de rosier, où tenaient plusieurs roses, qu'il jeta dans le monastère. Toutes celles qui

les flairèrent se trouvèrent saisies de l'esprit malin. Madame de Belciel, nommée sœur Jeanne des Anges, alors supérieure de ce monastère, fut la première qui sentit la tyrannie de cet ennemi. Après elle, les dames de Nogaret, ses deux parentes, en furent attaquées ; puis, madame de Sazilly, parente du cardinal de Richelieu ; ensuite, la mère de Sainte-Agnès, fille du marquis de la Motte-Baracé d'Anjou, et deux sœurs converses.



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire des Ursulines de Loudun : Les religieuses furent maléficiées par une branche de rosier diabolisée, que Grandier avait jetée dans le monastère.

« Il y en eut peu dans la maison qui ne fussent possédées ou maléficiées, et ne sentissent une forte inclination pour Grandier, qui apparaissait tantôt à

l'une, tantôt à l'autre, pour les solliciter au mal ; mais elles le rebutaient avec un grand courage, et dans toutes les tentations qu'elles éprouvèrent de la part du démon, jamais il ne put tirer de consentement de leur volonté. Les démons ont rendu eux-mêmes ce témoignage, marquant leur rage de n'avoir pu ébranler la volonté d'une fille malgré toute leur malice. Outre les religieuses, plusieurs filles séculières furent possédées, dont la plus célèbre se nommait Élisabeth Blanchard. »

L'histoire de ces possessions serait longue à raconter en détail ; il y faudrait des volumes. Je dois me borner à en raconter les épisodes les plus curieux et les plus saillants. Mais avant d'entrer dans le détail des faits, pour donner une idée d'ensemble, je vais citer la *Liste authentique* (rédigée et publiée en 1634 en présence même des événements) *des Religieuses et Séculières possédées, obsédées et maléficiées, le nom de leurs Démons, le lieu de leur résidence, avec les signes de leurs sorties :*

Religieuses possédées :

« Sœur Jeanne des Anges a été possédée par sept diables, dont trois furent chassés le samedi 20 mai 1634 et firent, pour signe de leur sortie, trois ouvertures en son côté droit, savoir : Asmodée, des Trônes ; Amon, des Puissances ; Grézil, des Trônes ; les quatre autres sont Leviathan, des Séraphins, qui a sa résidence au milieu du front, et a promis pour signe d'y faire une croix de sang ; Behemoth, des Trônes, qui a sa résidence en l'estomac, et a promis pour signe d'enlever la fille à deux pieds de haut ; Balam, des Dominations, qui a sa résidence à la seconde côte du côté droit, et pour signe doit écrire sur la main gauche de la fille son nom qui y doit demeurer toute sa vie ; Isacaron, des Puissances, a sa résidence sous la dernière côte du côté droit, et pour signe a promis de fendre le gros doigt de la main gauche, autant qu'en emporte l'ongle des deux côtés.

« Sœur Louise de Barbeziers a deux démons : Eazaz, des Dominations, qui a sa résidence au-dessous du cœur, et doit enlever la fille à trois pieds de haut, durant un *Ave maris stella* ; le second s'appelle Caron, des Vertus, qui a sa résidence au milieu du front, et a promis de sortir, par la bouche, en forme de flamme de feu de deux coudées de long et deux doigts de diamètre, laquelle sortie durera un *Miserere*, et il doit emporter une lozange du vitrail de l'église.

« Sœur Jeanne de Barbeziers, sa sœur, n'a qu'un démon, nommé Cerbère, des Principautés, qui a sa résidence au-dessous du cœur, et pour signe a promis d'élever la créature en l'air à une hauteur de deux pieds.

« Sœur Agnès, dite au monde Anne de la Motte, a quatre démons ; Asmodée, des Trônes, qui a sa résidence au-dessous du cœur, et pour signe, le père exorciste lui a enjoint de faire une fleur de lys sur la main gauche, d'autant qu'il n'en a voulu promettre aucun ; le second est Bérith, des Trônes, qui a sa résidence en l'orifice de l'estomac, et a promis pour signe d'enlever la calotte de M. de Laubardemont, conseiller d'État, commissaire de Sa Majesté, à la hauteur d'une pique et plus en l'air, l'espace d'un *Miserere* ; le troisième est Achaos, des Archanges, qui a sa résidence à la tempe gauche, et pour signe a promis de faire un cœur au lieu de sa résidence ; le dernier est Achaph, des Puissances, qui a sa résidence au milieu du front, et pour signe a promis de faire un cercle ou anneau au même lieu.

« Sœur Claire de Sazilly est possédée de huit démons : Zabulon, des Trônes, qui a sa résidence au milieu du front, et a promis pour signe de faire un nom de Jésus au lieu de sa demeure, qui y sera toute la vie de la fille ; le deuxième est Nephtali, des Trônes, qui a sa résidence au bras droit, et pour signe a promis d'emporter du prêche la chaire du ministre protestant de Loudun et de la poser sur la tour carrée du château ; le troisième est un diable nommé Sans-fin, se disant autrement Grandier, des Dominations, qui a sa résidence à la seconde côte du côté droit, et pour signe promet d'enlever le corps de la fille à cinq pieds de terre ; le quatrième, Élimy, des Vertus, qui a sa résidence au côté de l'estomac, et a promis pour signe de percer le lieu de sa demeure, et de sortir en figure d'un serpent volant, de la longueur d'un quart d'aune, dont moitié doit sortir ; le cinquième a dit se nommer l'Ennemi-de-la-Vierge, des Chérubins, qui a sa résidence au-dessous du cou, et pour signe a promis de percer la main droite d'outre en outre, de la grosseur d'un bout de doigt ; le sixième se nomme Ηολλυτιον, des Chérubins, qui a sa résidence auprès de l'épaule gauche, et pour signe promet de percer un des pieds ; le septième, Verrine, des Trônes, qui a sa résidence à la tempe gauche, pour y demeurer la vie de la fille ; le huitième, Concupiscence, des Chérubins, qui a sa résidence à la tempe droite, et pour signe a promis de percer le pied gauche.

« Les religieuses qui suivent, quoique possédées, néanmoins n'ont point dit le lieu de la résidence de leurs démons, ni promis aucun signe de leurs sorties, d'autant qu'elles n'ont point été exorcisées.

« Sœur Catherine d'Aufray a trois démons : Penault, des Principautés ; Caleph, des Trônes ; Daria, des Archanges.

« Sœur Élisabeth Bastard est possédée de cinq démons, savoir : Caph, des Trônes ; Celse, des Archanges ; Castorin, des Dominations ; Allumette-d'Impureté, des Chérubins ; et Agal, des Archanges.

« Sœur Marthe Monique est possédée de Cédon, qui est des Vertus.

Religieuses obsédées :

« Sœur de Saint-Nicolas est obsédée par le démon Agar ; sœur Séraphique, par Baruch ; sœur de l'Incarnation, par Béhémoth, Isacaron, et Baruch ; sœur Angélique, par Cerbère ; sœur du Saint-Sacrement, par Berith et Caleph ; sœur Marie Acher, par Φορνιχατιον.

Religieuses maléficiées :

« Sœur Séraphique a un maléfice en l'estomac, qui est une goutte d'eau gardée et conservée par Baruch, et en son absence par Carreau ; sœur Aune Desconbleaux a pour maléfice une feuille de vinette gardée dans son estomac par Elimy. Sa sœur a un maléfice d'une prune de damas violet, aussi gardée par Elimy dans son estomac.

Séculières possédées :

« Isabelle Blanchard a six démons ; le premier, Astaroth, qui est des Anges, et a sa résidence sous l'aisselle droite, et il a promis pour signe de sa sortie d'enlever la fille à la hauteur de six pieds ; le deuxième est Belzébuth, des Archanges, qui réside sous l'aisselle opposite ; le troisième, Charbon-d'Impureté, des Anges, réside sur la hanche gauche ; le quatrième, Lion-d'Enfer, des Archanges, réside sous le nombril ; le cinquième, Pérou, des Chérubins, réside sous le cœur ; le sixième, Marou, Chérubin, réside sous la mamelle gauche. Ces cinq démons ont promis de percer les pieds, les mains et le côté de la fille.

« Françoise Fillastreau a quatre démons : Sonnillon, des Trônes, qui réside dans le cerveau à la partie antérieure ; Jabel, des Archanges, qui va et vient par toutes les parties du corps ; Buffetison, des Puissances, qui réside

au-dessous du nombril ; Queue-de-Chien, des Archanges, qui réside en l'estomac.

« Léonie Fillastreau, sa sœur, a trois démons : Esron, des Trônes, qui réside dans la partie antérieure du cerveau ; Luther ; et Lucian.

« Susanne Amou est possédée par Roth ; Marthe Thibault, par Bébémoth ; Jeanne Pasquier, par Lezear.

Séculières maléficiées :

« Madeleine Beliard a trois feuilles de roses, gardées en l'estomac ; Marthe Thibault a une goutte d'eau en l'estomac, gardée par Béhémoth.

« Les démons auxiliaires qui ne possèdent ni n'obsèdent, et qui ont été nommés anges gardiens de Grandier et ses messagers, sont : Barberith, Chérubin ; Carreau ; Grelet ou Grelier ; Rebat, des Anges ; Luret, des Trônes ; Legret, Ange ; Baruch.

« Belzébuth est venu souvent, selon le rapport des autres démons, tant pour fortifier Grandier, que pour fortifier les possédées. Luciferon est aussi venu à l'aide de Charbon-d'Impureté, dans le corps d'Isabelle Blanchard, et avait sa résidence au-dessous du cœur. »

Telle était l'armée que les ursulines accusaient Grandier d'avoir à ses ordres, et de déchaîner contre elles par ses sorcelleries et maléfices ; et leur accusation était bien fondée, comme on va le voir par la suite.

Dès le printemps de 1632, le bruit courait que des choses étranges se passaient dans le couvent des Ursulines. Les religieuses, disait-on, quittaient leur lit la nuit, comme des somnambules, pour parcourir la maison et grimper sur les toits. Elles se plaignaient elles-mêmes d'être visitées la nuit par des spectres ; l'un d'eux avait parlé à une jeune sœur en termes obscènes ; d'autres avaient été frappées dans l'obscurité et montraient les marques des coups. Bientôt elles sentiront toutes, plusieurs fois de jour et de nuit, « sur soy des touchements de personnes invisibles et se trouvèrent cent fois dans l'horreur de ces visions épouvantables. »

Le chanoine Mignon, leur directeur, mis au courant de ces particularités, s'en émut, et songea à y remédier.

« Messire Mignon, dit le père Surin, jugea bien que cette affaire était un maléfice donné aux religieuses ; et quoi qu'il n'eut pas bonne opinion de Grandier, néanmoins il ne lui vint jamais dans l'esprit de le soupçonner capable d'une si méchante action. Il pria le curé de Chinon, Barré, homme d'un mérite et d'une vertu extraordinaires, de l'assister de ses conseils et de son secours dans une affaire de cette conséquence.

« Après en avoir conféré ensemble, ils prirent résolution d'exorciser la mère-prieure. »

Les premiers exorcismes eurent lieu le 3 et le octobre 1632 et ne donnèrent que des résultats assez insignifiants. Le troisième exorcisme, pratiqué par Barré le 5, détermina chez Jeanne de Belciel une attaque convulsive qui agita grandement la patiente et pendant laquelle le diable, sommé de dire son nom, répondit par deux fois : « Ennemi-de-Dieu. » Puis, on lui commanda de la laisser au repos, « ce qu'il fit, disent les procès-verbaux, après beaucoup de violences, vexations, hurlements, grincements de dents, dont il y en eut deux de derrière cassées[7]. »

Le lendemain 6 octobre, la sœur Claire de Sazilly, soumise à l'exorcisme, ne fit que rire pendant la cérémonie, et quand on lui demanda le nom du diable qui la possédait, elle répondit : « Zabulon ». « Au cours d'un de ces exorcismes, à cette question : « Au moyen de quel pacte le démon s'est-il introduit dans le monastère ? » la supérieure avait répondu que, le 1er octobre de l'année 1632, étant couchée, et ayant près d'elle, à l'entour de son lit, cinq religieuses, une desquelles faisait la lecture dans un livre spirituel, ayant les deux mains sous la couverture, elle sentit que sa main droite fut prise, ouverte et étendue, puis refermée après que quelque chose eût été mis dedans ; dans le moment elle s'écria : « Mon Dieu ! que m'a-t-on mis dans la main ? » laquelle ayant été présentée ouverte à ses religieuses, elles aperçurent qu'il y avait trois épines d'aubépine… Les religieuses qui les virent ont rapporté qu'elles étaient de la longueur d'une épingle commune et de la grosseur d'une aiguille à coudre en caneux. »

Ces épines furent remises au chanoine Mignon, qui, sur l'avis des principaux religieux de Loudun consultés, décida qu'elles seraient jetées dans le feu par la main de la prieure. Mais le charme n'en fut point rompu pour cela et plusieurs autres religieuses « furent tellement occupées des

malins esprits, qu'on entendait continuellement sortir de leurs bouches des blasphèmes, sacrilèges, impiétés et toutes saletés très horribles[8] ».

Le bruit que faisaient les exorcismes dans la ville, et l'excitation de la curiosité publique déterminèrent alors les exorcistes à donner avis de ce qui se passait aux magistrats de la ville. Guillaume de Cerisay, de la Guérinière, bailli du Loudunois, et Louis Chauvet, lieutenant-civil, furent priés de se transporter au couvent des Ursulines, pour y être témoins des prodiges opérés dans la personne des religieuses par les malins esprits.

Les deux magistrats s'y rendirent le 11 octobre 1632. Ils suivirent le chanoine Mignon et entrèrent avec lui dans un dortoir où les deux possédées, la prieure et une sœur laie, étaient couchées, en présence de plusieurs carmes, des autres religieuses de la communauté, et du chirurgien Mannoury.

À leur vue, Jeanne de Belciel « commença à faire des actions et mouvemens fort viollens avecq quelques cris comme petits grondemens d'un pourceau, puis se seroit enfoncée dans le lit, serré les dents, et faisant aultres semblables contenances d'une personne esgarée de son sens, et qui a perdu toutes connoissances ; estoità sa droicte un religieux carme, été sa main gauche le dict Mignon, qui y a mis deux doigts, à savoir le pouce et l'index, dans la bouche de ladite supérieure, et luy a fait exorcismes et conjurations en nostre présence[9] ».

Sur la demande du bailli, Mignon lui posa diverses questions en latin :

— « *Propter quam causam ingressus es in corpus hujus virginis ?* » (Pourquoi es-tu entré dans le corps de cette fille ?)

— « *Causa animositatis* » ; répondit en latin la possédée. (Par animosité.)

— « *Per quod pactum ?* » (Par quel pacte ?)

— « *Per flores.* » (Par des fleurs.)

— « *Quales ?* » (Quelles fleurs ?)

— « *Rosas.* » (Des roses.)

— « *Quis misit ?* »(Qui les a envoyées ?)

— « *Urbanus.* » (Urbain.)

— « *Dic cognomen.* » (Dis son surnom.)

— « *Grandier.* »

— « *Dic qualitatem.* » (Dis sa qualité.)

— « *Sacerdos.* » (Prêtre)

— « *Cujus ecclesiæ ?* » (De quelle église ?)

— « *Sancti-Petri.* » (De Saint-Pierre.)

— « *Qua persona attulit flores ?* » (Quelle personne a apporté les fleurs ?)

— « *Diabolica.* » (Une personne diabolique.)

Le lendemain et les jours suivants, le bailli continua d'assister aux exorcismes en compagnie des autres officiers.

Le 31 octobre, la supérieure fut en proie à de grandes convulsions ; l'écume lui sortait de la bouche comme dans un accès de rage.

Barré se mit alors à l'exorciser, et demanda au démon de déclarer à quel moment il sortirait du corps de la possédée :

— « *Cras mane*. » (Demain matin), répondit le démon.

Et comme l'exorciste insistait en lui demandant pourquoi il ne sortait pas tout de suite, on n'entendit plus que des mots latins sans suite sortir de la bouche : « *Pactum, sacerdos, finis…* »

Après de nouvelles convulsions, elle s'apaise enfin, et dit à Barré en souriant : « — Il n'y a plus de Satan en moi. »

Urbain Grandier, se voyant personnellement mis en cause, et dénoncé comme étant dans toute cette affaire l'instrument du diable et la cause première de la possession des religieuses, eut recours alors aux amis qui lui restaient à Loudun pour essayer de détourner l'orage qui menaçait sa tête ; il porta une plainte en calomnie par devant les juges et l'évêque de Poitiers ; et l'affaire s'assoupit pour quelque temps, grâce à l'intervention du métropolitain, Mgr de Sourdis, qui faisant droit à la requête de Grandier, défendit à Mignon d'exorciser à l'avenir, et adjoignit à Barré deux autres exorcistes, les pères L'Escaye, jésuite de Poitiers, et Gau, de l'Oratoire de Tours. De plus, « défence fut faiste à tous autres de s'immiscer aux dits exorcismes sous les peynes de droict. »

Le père Surin, dans son *Histoire abrégée*, résume ainsi cette première période de l'histoire de la possession des Ursulines :

« Les démons firent des choses surprenantes, pendant qu'on exorcisait la prieure, comme de lever de terre la mère, de répondre en latin aux pensées secrètes. Mais ce qui étonna le plus les exorcistes, ce fut la réponse qu'ils firent en latin à la question du rituel : *Quis te magus immisit ?* (Quel magicien t'a envoyé ?) ils dirent : *Urbanus Grandier*. Ces messieurs n'avaient jamais soupçonné cet ecclésiastique d'être magicien. Ce témoignage, quoique de la part du démon, étant soutenu de la mauvaise vie de Grandier, lui fit grand tort ; de sorte qu'on mit l'affaire entre les mains des magistrats de la ville, qui, étant amis du curé, la tournèrent autant qu'ils purent en sa faveur ; mais les démons, soutenant toujours que Grandier était l'auteur de cette tragédie, le peuple, qui se trouvait à l'exorcisme, en demeura convaincu.

« La chose étant venue aux oreilles du roi, il donna ordre à M. de Laubardemont, intendant de la province, d'en prendre connaissance et de s'y comporter comme juge. Il était à Paris, quand il reçut cet ordre, et vint aussitôt à Loudun. »

La supérieure des ursulines était la parente de Laubardemont, qui devait prendre un vif intérêt à cette affaire. Il fut bientôt au courant des moindres détails, et surtout des accusations qui couraient contre le curé de Saint-Pierre. Ardent patriote et grand admirateur de Richelieu, Laubardemont ne pouvait pas rester indifférent au bruit accrédité à Loudun, que maître Urbain Grandier était l'auteur d'un libelle infâme naguère publié contre le cardinal-ministre sous ce titre : *Lettre de la cordonnière de la reine-mère à M. de Baradas*. Une correspondance suivie entre Urbain Grandier et une femme de Loudun, nommée Catherine Hammon, qui se trouvait au service de Marie de Médicis, ne laissait presque aucun doute sur la part qu'il avait prise à ce pamphlet contre l'illustre homme d'État, l'un de ceux qui ont contribué le plus à faire la France grande, puissante, glorieuse et prospère.

Afin de prévenir le mauvais effet des rapports de ses ennemis à Laubardemont, Urbain Grandier alla le voir chez lui aussitôt après son arrivée, espérant l'abuser par ses belles phrases.

« Le curé, sachant son arrivée, continue le père Surin, vint lui rendre ses civilités ; mais M. l'Intendant ne l'eut pas plutôt vu, qu'il eut une impression dans l'âme que cet homme était un criminel que Dieu lui envoyait à ses pieds ; ce qui l'obligea de le faire prendre et conduire au château d'Angers, parce qu'il n'y avait pas de prison assez forte à Loudun pour un tel criminel. Mais comme les démons disaient tous les jours de nouvelles choses sur lesquelles il était nécessaire de confronter et d'examiner Grandier, M. de Laubardemont fit construire une forte prison à Loudun, où le coupable fut transporté. »

Vers le milieu de l'été de 1633, les manifestations démoniaques avaient soudainement reparu, non seulement dans le couvent des Ursulines où cinq nouvelles religieuses se trouvaient possédées, mais encore dans la ville de Loudun, où un certain nombre de filles étaient tourmentées par la possession, l'obsession, ou les maléfices. La contagion s'était étendue jusqu'à Chinon, où Barré était retourné après l'apaisement qui avait suivi à Loudun l'intervention de Mgr de Sourdis. Barré eut l'honneur d'exorciser deux de ces infortunées victimes de Satan, en présence de Laubardemont, le jour où celui-ci passait à Chinon, pour aller à Paris chercher les pleins pouvoirs qui lui étaient nécessaires afin d'agir énergiquement en cette affaire. Il put à Chinon prendre connaissance des procès-verbaux d'exorcisme, minutieusement rédigés par Barré, et se présenter devant Richelieu, muni de tous les renseignements.

On a essayé de faire accroire que Richelieu était au fond un sceptique et considérait les cas de possession en général, et particulièrement ceux de Loudun, comme des faits auxquels le surnaturel était totalement étranger. Pour calomnier ainsi le grand cardinal, de prétendus érudits ont analysé, avec une minutie qui n'est que grotesque, des lettres écrites par lui à Gaston d'Orléans, et se sont efforcés de prouver qu'elles étaient ironiques en ce qui concerne les faits et gestes des démons ; des phrases tronquées, séparées du reste des lettres, ont été reproduites perfidement, tandis que, lorsqu'on lit en entier ces lettres, on voit que leur style est tout simplement enjoué. D'autre part, des écrivains, portés à l'exagération, et tombant dans l'excès contraire, ont osé insinuer que le cardinal était un adepte de l'occultisme et qu'il s'occupait d'astrologie, de magie et de pierre philosophale. Pour avoir la vérité, il faut se reporter à ce que Richelieu a écrit ; son beau livre

l'*Instruction du chrétien* montre que l'homme d'État était aussi un ferme croyant, un des plus dignes prêtres de l'Église catholique. Dans cet ouvrage, publié en 1618, alors qu'il n'était encore qu'évêque de Luçon, et qu'il fit réimprimer en 1626, Richelieu s'occupe, en théologien éclairé, de cette grave question du surnaturel diabolique, et même il a soin d'établir une distinction fort claire et tout à fait orthodoxe entre la sorcellerie et la magie :

» La magie, dit-il, est un art de produire des effets par la puissance du diable ; la sorcellerie, ou maléficerie, est un art de nuire aux hommes par la puissance du diable. Il y a cette différence entre la magie et la sorcellerie : que la magie a pour fin principale l'ostentation, et la sorcellerie la nuisance. »

D'autre part, le père Tranquille, religieux capucin, un des principaux exorcistes des possédées de Loudun, affirme dans sa *Relation* que « c'est Monseigneur l'Éminentissime Cardinal, la première intelligence de l'État, qui croit la possession, et non seulement il la croit, mais après Sa Majesté on doit à son zèle l'entreprise de cette affaire, comme le témoignent assez les lettres qu'il en a escrites à M. de Laubardemont… Celui-ci a eu cette prudence que jamais il n'a fait aucune procédure pour la preuve dépossession et pour l'instruction du procès, qu'il n'en ait pleinement informé Sa Majesté et, Monseigneur le Cardinal, jusques aux exorcismes de chaque jour, auxquels il a toujours assisté, et qu'il a recueillis de sa main avec une patience et persévérance non pareilles[10]. »

Le 6 décembre 1633, Laubardemont revenait à Loudun, porteur d'une commission rédigée en plein conseil royal par le chancelier Séguier, et ainsi conçue :

« M. de Laubardemont, conseiller du roy en ses conseils d'État et privé, se rendra à Loudun et autres lieux que besoin sera, pour, y estant, informer diligemment contre ledit Grandier sur tous les faits dont il a été ci-devant accusé, et autres qui lui seront de nouveau mis sus, même touchant la possession des religieuses Ursulines dudit Loudun, et autres personnes qu'on dit aussi être possédées et tourmentées des démons par le maléfice dudit Grandier : informer de tout ce qui s'est passé dès le commencement tant aux exorcismes qu'autrement sur le fait de ladite possession ; faire

rapporter les procès-verbaux et autres actes des commissaires à ces délégués ; assister aux exorcismes qui se feront, et du tout faire procès-verbaux ; et autrement, procéder comme il appartiendra pour la preuve et vérification entière desdits faits ; et sur le tout décréter, instruire, faire et parfaire le procès au dit Grandier et à tous les autres qui se trouveront complices desdits cas, jusques à sentence définitive exclusivement, nonobstant oppositions, appellations et récusations quelconques pour lesquelles et sans préjudice d'icelles ne sera différé même, attendu la qualité des crimes, sans avoir égard au renvoi qui pourrait être requis par ledit Grandier ; mandant Sa Majesté à tous les gouverneurs et lieutenants-généraux de la province et à tous baillifs, sénéchaux, vice-sénéchaux, prévôts, leurs lieutenants, maires et échevins des villes et autres officiers et sujets qu'il appartiendra, donner pour l'exécution de ce que dessus, toute assistance et main forte, aide et prison, si métier est et qu'ils en soient requis. »

Le premier soin de Laubardemont, à son retour à Loudun, fut de s'assurer de la personne de Grandier, et de le faire conduire sous bonne garde au château d'Angers. Puis, il fit saisir chez lui ses papiers, parmi lesquels s'en trouvaient de fort compromettants, sa correspondance avec Jean d'Armagnac, premier valet de chambre du roi, et l'un de ses protecteurs, le pamphlet de *la Cordonnière* et le traité *contre le Célibat des prêtres*.

L'information fut commencée sur-le-champ ; et, selon les termes de la commission donnée à Laubardemont, tout appel, requête et protestation des amis et parents du prévenu furent écartés et annulés. Un nouvel arrêt du conseil d'État du 31 mars lui renouvelait ses pleins pouvoirs, et lui ordonnait de continuer le procès, « nonobstant toutes oppositions, appellations ou récusations faites ou à faire… Le Roi lui en attribue de nouveau la connaissance, et icelle interdit au Parlement de Paris et à tous autres juges. »

Afin d'avoir Grandier sous sa main, Laubardemont le fit ramener en avril à Loudun, et enfermer dans une prison particulière, une maison appartenant à Mignon. Pour empêcher que les diables ne vinssent délivrer le magicien, on mura les fenêtres, et l'on fit sceller partout d'énormes barres de fer.

Alors, commencèrent les exorcismes. Les possédées, devenues plus nombreuses, furent séquestrées en des maisons séparées : les sœurs Claire

de Sazilly et Catherine de la Présentation furent logées chez le chanoine Maurat ; Jeanne de Belciel, Louise de Jésus et Anne de Sainte-Agnès, chez M. de la Ville, avocat du couvent ; Élisabeth de la Croix, Monique de Sainte-Marthe, Jeanne du Saint-Esprit et Séraphique Archer, chez Nicolas Moussaut, oncle du procureur du roi ; les autres chez une tante de Mignon, la veuve Barot.

Des médecins furent appelés pour observer les possédées dans leurs crises ; on leur attacha un apothicaire et un chirurgien, l'apothicaire Adam et le chirurgien Mannoury. Puis, on procéda à la nomination des exorcistes. Les exorcistes désignés par l'archevêque de Bordeaux furent remplacés par le père Lactance, récollet, et Guilloteau, théologal de l'évêque de Poitiers. Ils entrèrent en fonctions dès le 15 avril 1634. Bientôt, la possession prenant des proportions de plus en plus inquiétantes, ils durent demander du renfort ; on leur adjoignit alors quatre capucins, les pères Luc, Tranquille, Protais et Elisée, et deux carmes, les pères Pierre de Saint-Thomas et Pierre de Saint-Mathurin.

Les exorcismes se firent simultanément dans les quatre églises de Loudun, les églises de Sainte-Croix, du couvent des Ursulines, de Saint-Pierre du Martroi, et du prieuré de Notre-Dame du Château.

« Comme les démons, dit le père Surin, disaient tous les jours de nouvelles choses sur lesquelles il était nécessaire de confronter et d'examiner Grandier, M. de Laubardemont fit faire une forte prison à Loudun, où le coupable fut transporté. Il refusa d'abord de répondre aux interrogations de son juge ; mais, peu après, il le fit. Mgr l'évêque de Poitiers, apprenant ce qui se passait dans l'exorcisme, vint à Loudun. Les démons ayant dit qu'on trouverait sur le corps de Grandier certaines marques qu'ils dépeignirent, on le fit visiter, et on en trouva deux, comme les démons avaient dit. »

C'était, en effet, une doctrine généralement reçue que tout magicien devait avoir sur le corps des endroits insensibles, comme preuves de son commerce avec Satan.

Dans la séance du 26 avril, un des démons de la supérieure, interrogé à ce sujet, déclara que Grandier était marqué en deux endroits du corps les plus secrets[11]. Le chirurgien Mannoury fut chargé de l'opération, qui confirma

l'assertion de la supérieure. Le 28 avril, Asmodée, interrogé au sujet du pacte par lequel le curé de Saint-Pierre avait vendu son âme au diable, refusa d'abord de répondre ; puis, cédant aux instances de l'exorciste, il promit d'apporter une copie du pacte en question, déposé dans le cabinet de son maître Lucifer. Le lendemain, à l'heure marquée, il remettait en effet par les mains de Jeanne de Belciel la pièce suivante aux exorcistes :

« Monseigneur et Maistre, je vous recognois pour mon Dieu et vous prometz de vous servir pendant que je viveray, et dès à présent je renonce à tous autres et à Jésus-Christ et à Marie et à tous les saints du ciel et à l'Église catholique et apostolique et romaine et à tous les suffrages d'icelle et auraisons qui pourroient faire pour moy, prometz vous adorer et faire hômages au moings trois fois le jour et faire le plus de mal que je pourray et attirer à mal faire autant de personnes qui me sera possible, et de bon cœur je renonce à cresme et à batesme et à tous les mérites de Jésus-Christ, et, au cas que je me vouleuse convertir ; je vous donne mon corps, mon âme et ma vie comme le tenant de vous, l'aient cédée à jamais, sans me vouloir repentir.

« Ainsi signé : Urbain Grandier, *de son sang*.[12] »

« Asmodée, ajoute Laubardemont dans son rapport, ayant rapporté un pacte d'un petit morceau de papier teint de quelques gouttes de sang, déclara, après beaucoup de résistance, que le sang qui paraissait sur ce papier était sorti du pouce de la main droite de son maître. » Une légère blessure que Grandier avait au pouce droit, fut constatée par les médecins et vint confirmer le dire d'Asmodée.

Pendant l'exorcisme du 19 mai, le même Asmodée avait apporté la lettre suivante :

« Je promais en sortant du corps de cette créature (la supérieure) de luy faire une fante au dessous du cœur de la longueur d'une épingle, ensemble à la chemise, corps de cote et sotane (avec une faute correspondante à la chemise, à la jupe et à la robe), laquelle faute cera sanglante, et ce demain vintiesme de may à six heures après midi, jour de samedi, et promes aussi que Grésil et Amen feront ausi leur ouverture en la mesme manière quoyque plus petite, et aprounve ce que Leviatan Behemot et Beherit ons

promis de faire avec leurs compagnons pour signe de leur sortie sur ce registre en l'église de Sainte-Croix.

« ASMODÉE. »

L'épreuve eut lieu au jour dit dans l'église de Sainte-Croix remplie de curieux. Des médecins, invités à visiter les côtés et les vêtements de la religieuse, constatèrent « qu'ils n'avaient trouvé aucune plaie sur son côté, aucune solution de continuité dans ses vêtements et aucun fer tranchant dans les replis de ses robes. » Après cette inspection, eut lieu l'exorcisme.

Le père Lactance prononça les adjurations, et les convulsions diaboliques se manifestèrent. La possédée fit « une contorsion de son corps qui parut épouvantable ; ses mains et ses pieds furent également retirés en dehors, et après que les paumes de ses mains et les plantes de ses pieds se furent bien jointes, tous ses membres tournèrent en leur premier état, et alors elle se releva. À peine fut-elle revenue de cette première convulsion, l'exorciste lui réitère ses adjurations ; elle se coucha alors la face en terre, et on vit sa cuisse droite retirée en dehors ; puis, s'étant baissée sur le bras et sur le côté gauche, elle demeura dans cet état quelque peu de temps, et enfin on l'entendit gémir ; et lorsqu'elle tira sa main droite de son sein, ou aperçut les bouts de ses doigts teints de sang. » Les médecins présents constatèrent la présence des signes annoncés par Asmodée, les trois plaies de la longueur d'un doigt en travers au-dessous de la manche gauche, avec autant de déchirures à la chemise, au corps de jupe et à la robe.

Urbain Grandier assistait à cette séance. On résolut de le confronter lui-même avec les religieuses, ses accusatrices. Cette confrontation eut lieu le 23 juin dans l'église Sainte-Croix, en présence de l'évêque de Poitiers. J'emprunterai le récit de cette dramatique séance à une relation reconnue fidèle par tous les contemporains[13].

« Le vendredi, 23 juin 1634, veille de la Saint-Jean, sur les trois heures après midi, Mgr de Poitiers et M. de Laubardemont étant dans l'église de Sainte-Croix de Loudun, pour continuer les exorcismes des religieuses ursulines, de l'ordre dudit sieur de Laubardemont, commissaire, fut amené de la prison en la dite église, Urbain Grandier, prêtre curé, accusé et dénommé magicien par lesdites religieuses possédées, auquel furent produits par ledit sieur commissaire, quatre pactes, rapportés, à diverses

fois, aux précédents exorcismes, par lesdites possédées, que les diables qui les possédaient disaient avoir faits avec ledit Grandier pour plusieurs fois, mais l'un particulièrement rendu par Leviathan, le samedi 17 du présent mois, composé de la chair du cœur d'un enfant, prise en un sabbat fait à Orléans en 1631 ; de la cendre d'une hostie brûlée, du sang et de la σεμενσε dudit Grandier, par lequel Leviathan dit être entré au corps de sœur Jeanne des Anges, supérieure desdites religieuses, et l'avoir possédée avec ses adjoints, Béhémoth, Isacaron et Balam ; et ce 8 décembre 1832 ;

« L'autre, composé de graines d'oranges et de grenades, rendu par Asmodée, alors possédant la sœur Agnès, le jeudi, 22 du présent mois, fait entre ledit Grandier, Asmodée, et quantité d'autres diables, pour empêcher l'effet des promesses de Béhérith, qui avait promis, pour signe de sa sortie, d'enlever la calotte du sieur commissaire à la hauteur de deux piques, l'espace d'un *Miserere* ;

« Tous lesquels pactes réputés au dit Grandier, il a dit, sans témoigner aucun étonnement, ne savoir ce que c'était des dites pactes, ne les avoir jamais faites, et ne connaître point d'art capable de telles choses, n'avoir jamais eu de communications avec ces diables, et ignorer absolument ce qu'on lui disait ; dont fut fait un procès-verbal que ledit Grandier signa. Cela fait, l'on amena toutes lesdites religieuses possédées, en nombre de neuf, et trois autres séculières aussi possédées, dans le chœur de ladite église, accompagnées de nombre de religieux, et y étaient trois médecins, un chirurgien et quelques prêtres. Lesquelles possédées, à leur arrivée, firent quelques petits cris, appelant ledit Grandier leur maître, et témoignant allégresse de le voir. Lors, l'un des exorcistes exhorta toute l'assistance d'élever leur cœur à Dieu, avec une ferveur extraordinaire, pour recevoir la bénédiction de monseigneur l'évêque de Poitiers. Ce qu'ayant été fait, il continua de dire que l'affaire dont il s'agissait était d'un si grand poids, et tellement important aux vérités de l'Église catholique et romaine, que cette seule considération devait servir de motif pour exciter la dévotion, et que d'ailleurs le mal de ces pauvres filles était si étrange, après avoir été si long temps, que la charité obligeait tous ceux qui ont droit, de travailler à leur délivrance et à l'expulsion des démons, d'employer l'efficace de leur caractère pour un si digne sujet, par l'exorcisme que l'Église prescrit à ses pasteurs : puis, adressant sa parole audit Grandier, icelui dit qu'étant de ce

nombre, par l'onction sacrée du prêtre, il y devait contribuer tout son pouvoir et son zèle, (s'il plaisait à Monseigneur l'Évêque de Poitiers lui en donner la permission) et commencer la suspension et autorité. Ce que ledit sieur évêque ayant concédé, le père récollet présenta une étole au dit Grandier, qui, s'étant tourné vers ledit sieur Évêque, lui demanda s'il lui permettait de la prendre, lequel ayant répondu qu'oui, il se mit ladite étole au col ; et incontinent qu'il eût pris ladite étole, les démons s'écrièrent : « Tu y as renoncé » ; et alors ledit récollet lui présenta un rituel, qu'il demanda permission de prendre audit sieur évêque, comme ci-dessus, reçut la bénédiction, se prosternant à ses pieds ; sur quoi, le *Veni Creator* ayant été chanté, il se releva et adressant sa parole à mondit sieur l'Évêque, lui dit : « Monseigneur, qui dois-je exorciser ? » Sur quoi lui fut répondu par mondit sieur l'Évêque : « Ces filles. » Il continua, et dit : « Quelles filles ? » À quoi fut répondu : « Ces filles possédées. » : — « Tellement, Monseigneur, que je suis obligé de croire la possession de l'Église ; je la crois, puisque l'Église la croit ; je la crois aussi, quoique je n'estime pas qu'un magicien peut faire posséder un chrétien sans son consentement » ; lorsque quelques-uns s'écrièrent qu'il était hérétique, d'avancer cette créance, que cette vérité était indubitable, reçue en toute l'Église et approuvée par la Sorbonne. Sur quoi il répondit qu'il n'avait point formé de créance déterminée là-dessus, que c'était seulement sa pensée, qu'en tout cas il se soumettait du tout à l'Église, dont il n'était qu'un membre et que jamais personne ne fut hérétique pour avoir des doutes, mais pour y avoir persisté opiniâtrement, et que ce qu'il en avait proposé audit sieur Évêque, c'était pour être assuré par sa bouche qu'il n'abuserait point de l'autorité de l'Église.

« Et lui ayant été amenée par devers ledit récollet la sœur Catherine, possédée, comme la plus ignorante de toutes et moins soupçonnée d'entendre le latin, il commença l'exorcisme en la forme prescrite dans le rituel ; mais, au lieu où il y avait : *Præcipio aut impero* (je vous commande ou vous ordonne), il disait : *Cogor vos* (je suis forcé de vous ordonner), dont il fut repris par ledit sieur évêque de Poitiers, qui lui dit que l'Église ne parlait point en ces termes aux démons. Il (Grandier) ne ne put continuer longuement (l'exorcisme), parce que toutes les autres possédées firent des cris et des diableries qu'on ne saurait exprimer ; et entre autres, la sœur

Claire qui s'avança contre lui, lui reprochant son aveuglement et son opiniâtreté, se voulant jeter sur lui, si bien qu'en cette altercation, il quitta cette sœur Catherine, et adressa ses paroles à la sœur Claire, laquelle, pendant tout le temps que ledit Grandier parlait à elle, ne fit que faire l'enragée pour se jeter sur lui, et ledit Grandier ayant dit qu'il la voulait interroger en grec, étant une des marques requises pour justifier une possession que les diables entendaient toutes sortes d'idiomes, alors le diable, par la bouche de la supérieure, lui dit : « Ah ! que tu es fin, tu sais bien que c'est une des premières conditions du pacte fait entre toi et nous, de ne répondre point en grec. » À quoi il répondit : « *O pulchra illusio, egregia evasio…* » (Ô le beau subterfuge ! la belle échappatoire !) et lors lui fut dit qu'on lui permettait d'exorciser en grec, et de fait le diable, par la bouche de ladite sœur Claire, lui dit : « Parle en grec et en quelle langue tu voudras, je te répondrai. » Cela dit, il demeura fort étonné et demeura court ; et même ledit sieur de Laubardemont était disposé à écrire en grec. Mais tout cela n'eut point d'autre effet ; car le magicien ne dit plus mot, et les possédées persistèrent de l'accuser de magie et du maléfice qui les travaillait, s'offrant de lui rompre le col, si on leur voulait permettre, et faisant toutes sortes d'efforts pour l'outrager ; ce qui fut toujours empêché par les défenses de l'Église et par tous les religieux. Lui cependant demeura troublé et en grande émotion, regardant fixement faire toutes ces diableries, protestant de son innocence, priant Dieu d'en être le protecteur ; et s'adressant vers ledit sieur Évêque et le commissaire, leur dit : qu'il implorait l'autorité ecclésiastique et royale, dont ils étaient les ministres, pour commander à ces démons de lui rompre le col, du moins de lui faire une marque visible au front, au cas qu'il fût l'auteur du crime dont il était accusé, afin que la gloire de Dieu fût manifestée, l'autorité de l'Église exaltée, et lui confondu, pourvu toutefois que les filles ne lui touchassent des mains (pourvu que les possédées ne le touchassent pas avec les mains). Ce qu'on ne voulut point permettre, tant pour n'être point accusé du mal qu'il lui eût pu arriver, que pour n'exposer point l'autorité de l'Église aux ruses des démons. Mais les exorcistes ayant commandé le silence au diable et de cesser les désordres qu'il faisait, on fit alors apporter du feu dans un réchaud, dans lequel on jeta toutes ces pactes les unes après les autres ; et à même temps les démons commencèrent à faire le sabbat avec plus de violence et désordre qu'auparavant et cris sans pareils, et les contorsions de

bras et de jambes, tirements de langue extraordinaires, et quelques-unes se tenaient sur le bout des pieds, sans avoir jamais perdu terre, se voulaient jeter toutes sur ledit Grandier pour le déchirer, étant cause, disaient ces diables, de les faire souffrir par le brûlement de ces pactes ; toutes lesquelles choses étaient effroyables à tous. Néanmoins ledit Grandier s'efforçait à l'extérieur, et témoignait qu'il ne s'étonnait pas, quoiqu'il en eût plus de sujet qu'aucun autre, les diables continuant les accusations, lui cottant les lieux, les heures et les jours de leurs communications avec lui, ses premiers maléfices, ses scandales, son insensibilité, les renoncements faits à la foi et à Dieu. À quoi il répondit, sans avoir appréhension, que jamais il n'avait donné lieu à ces abominations, tant parce qu'il ne s'est jamais rien vu de pareil.



Les possédés, d'après les documents officiels. — Affaire des Ursulines de Loudun : quelques unes des religieuses, en voyant paraître Grandier, s'élancèrent sur lui pour le déchirer.

« Je me suis oublié de vous dire qu'un de ces démons cria que Belzébuth était alors entre ledit Grandier et un capucin qui était à son côté ; et sur ce qu'il dit, adressant la parole au démon : *obmutescas* (fais silence), le dit diable commença à jurer que c'était le mot du guet ; mais qu'ils étaient forcés de tout dire, parce que Dieu était plus fort que tout l'Enfer, si bien que ces diables se voulurent jeter sur lui, s'offrant de le déchirer, de montrer ses marques, de l'étrangler, quoiqu'il fût leur maître. Sur quoi il prit occasion de dire qu'il n'était leur maître, ni leur valet, et que c'était une chose incroyable qu'ils le publiassent leur maître et s'offrissent de l'étrangler. Alors, ces filles lui ayant jeté leurs pantoufles à la tête, il dit : « Voilà les diables qui se déferrent d'eux-mêmes. » Enfin, ces diableries crurent à un tel point que, sans empêchement de ces religieux, infailliblement l'horreur de ce spectacle eût fini sa vie, et tout ce qu'on put faire, fut de le ramener en la prison vers les six heures…

« Enfin après tous ces exorcismes et interrogatoires, ledit Grandier fut atteint et convaincu de magie, sortilège, irréligion, et autres cas mentionnés au procès, ainsi qu'il appert par l'arrêt. »

Laissons ici la parole au père Surin :

« Le roi envoya un nouvel ordre à M. de Laubardemont de faire venir quatorze juges de plusieurs présidiaux voisins, tels que Poitiers, Angers, Tours, Orléans, Chinon et la Flèche ; ce qui fut exécuté… Ils furent quarante jours à examiner cette affaire, sur laquelle les démons, par un ordre exprès de Dieu, leur donnaient tous les jours de nouvelles lumières au préjudice de Grandier : et après un mûr examen on trouvait qu'ils ne disaient rien contre lui qui ne fût véritable. »

En conséquence, le vendredi 18 août 1634 fut prononcé contre Urbain Grandier l'arrêt de condamnation suivant :

« Vu par nous, commissaires députés par le Roy, juges souverains en cette partie suivant les lettres patentes du huitième juillet 1634, le procès criminel extraordinairement fait à la requête du procureur de Sa Majesté,

demandeur et accusateur, pour crime de magie, sortilège, impiété, sacrilège et autres cas et crimes abominables, d'une part, et maître Urbain Grandier, prêtre, curé de l'église de Saint-Pierre du Marché de Loudun, et l'un des chanoines de l'église Sainte-Croix dudit lieu, prisonnier défendeur et accusé d'autre part :

« Nous, sans avoir égard à la requête du onzième du présent mois d'août, avons déclaré et déclarons ledit Urbain Grandier duement atteint et convaincu du crime de magie, maléfice et possession arrivée par son fait ès personnes d'aucunes des religieuses ursulines de cette ville de Loudun, et autres séculières mentionnées au procès ensemble des autres crimes résultans d'iceluy, pour réparation desquels, iceluy Grandier, condamné et condamnons à faire amende honorable nue tête et en chemise, la corde au col, tenant en ses mains une torche ardente du poids de deux livres, devant les principales portes des églises de Saint-Pierre du Marché et Sainte-Ursule de cette dite ville, et là, à genoux, demander pardon à Dieu, au Roy et à la Justice, et, ce fait, être conduit en la place publique de Sainte-Croix de cette dite ville, pour y être attaché à un poteau sur un bûcher, qui pour cet effet sera dressé au dit lieu, et y être son corps brûlé vif, avec les pactes et caractères magiques étant au greffe : ensemble le livre manuscrit par lui composé contre le célibat des prêtres, et les cendres jetées au vent. Avons déclaré et déclarons tous et un chacun ses biens acquis et confisqués au Roy, sur iceux préalablement pris la somme de cent cinquante livres pour être employé à l'achat d'une lame de cuivre, en laquelle sera gravé le présent arrêt par extrait, et icelle apposée dans un lieu éminent en ladite église des Ursulines, pour y demeurer à perpétuité ; et auparavant qu'être procédé à l'exécution du présent arrêt, ordonnons que ledit Grandier sera appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, sur la vérité de ses complices.

« Prononcé et exécuté le dix-huitième jour d'août, 1634. »

Le père Surin raconte ainsi les derniers moments du condamné.

« Quand on lui eut prononcé l'arrêt de mort, il pria M. de Laubardemont de modérer la rigueur de la sentence. La réponse fut que le meilleur moyen d'obtenir cette grâce de la justice était de dire ingénuement ses complices, et de produire des actes de contrition d'un cœur sincère. Il répondit qu'il n'avait point de complices. Un père exorciste qui était présent lui fit un

discours fort tendre qui tira les larmes des yeux de tous les assistants. Grandier seul n'en fut point touché… Rien ne put toucher ce malheureux cœur ; et il fut si endurci qu'il chantait une chanson profane deux heures avant d'aller au supplice.

« Quand il y fut arrivé, un père capucin lui présenta le crucifix, dont il détourna la tête. On le pressa de se confesser, il répondit qu'il n'en avait pas besoin, s'étant confessé depuis peu. Lorsqu'il fut au milieu du bûcher, le bourreau voulut l'étrangler, afin qu'il ne sentît pas le feu ; mais le feu brûla la corde, et son corps tomba dans les flammes. À ce moment, le démon de la sœur Claire, étant à l'exorcisme, s'écria : « Voilà mon pauvre maître Grandier qui brûle et qui tombe comme je fais ». Lorsqu'il fut sur le point d'expirer, les démons témoignèrent avoir de l'inquiétude ; mais aussitôt qu'il fut mort, ils éclatèrent de joie, disant qu'ils avaient eu grande peur qu'il ne leur échappât, parce que la Mère de Dieu avait prié pour lui.

« Un autre démon dit le lendemain qu'ils étaient allés plus de deux cents diables conduire en enfer Urbain Grandier, à quatre heures trois quarts du soir, qui fut en effet l'heure où il mourut. Le père exorciste lui dit : « Tu es un menteur, Grandier s'est converti. » — « C'est vous même qui mentez, répondit-il ; il ne s'est point converti, à cause de sa superbe, et parce qu'il n'a pas voulu confesser qu'il fût magicien. » — « Mais, lui dit le père, il a invoqué le Créateur en mourant. » — « Dites donc plutôt, reprit le démon, qu'il a invoqué Lucifer ; et pour marque qu'il ne s'est point converti, il n'a pas prononcé le nom de Jésus, ni pris de l'eau bénite. » Puis le démon, se tournant vers les assistants, leur dit : « Messieurs, je vous conjure d'être superbes ; vous verrez comme nous les traitons en enfer ! »

Après la mort de Grandier, les ursulines continuant d'être possédées comme auparavant, les exorcismes se firent avec la même assiduité. Les démons, interrogés en particulier sur le sort de Grandier et les supplices qu'il souffrait en enfer, donnèrent à ce sujet les détails les plus circonstanciés.

« Un père exorciste, continue le père Surin, s'apercevant que depuis la mort de Grandier, plusieurs démons ne paraissaient plus dans les religieuses, en demanda la cause à un qui était en faction. « Ils sont allés en enfer, lui répondit-il, festoyer Grandier qui était notre maître, et qui est devenu notre valet. La fête est bonne pour nous, et les féries sont longues

pour lui. » Un autre père exorciste demandant encore au démon ce que faisaient les autres en enfer si longtemps. « Ils paient, dit-il, Grandier des bons services qu'il leur a rendus. » — Un autre démon, étant interrogé où était son maître Grandier, dit : « Il n'est plus mon maître, il est auprès de Lucifer où il se chauffe bien. Il fait bien chaud dans ce pays-là ! Lucifer l'a reçu avec bien de la cérémonie. Il a été fort étonné du traitement qu'il en recevait. Il maudit son oncle qui lui a appris le métier de magicien. Il enrage de ce que je publie ses malheurs et les miens ; mais il faut obéir au Souverain qui veut que je dise que Grandier grince des dents et est toujours désespéré… »

Le père Lactance était un des plus zélés à travailler à la délivrance des religieuses. « Dans le fort de ce travail, dit le père Surin, il tomba malade et mourut le 18 septembre 1634, étant terriblement obsédé des démons. »

Le père Tranquille ressentait aussi fortement les vexations des esprits infernaux ; Laubardemont crut nécessaire d'en informer Richelieu : « Le père Tranquille, écrivait-il au cardinal, souffre maintenant les mêmes vexations que ces pauvres filles ; son corps est agité sans aucune douleur d'une façon en tout prodigieuse. Je n'ai, monseigneur, rien vu en toute cette affaire qui m'ait donné tant d'étonnement que l'accident arrivé à ce bon religieux, lequel en tire de grands profits et avantages pour le bien de son âme. »

Les capucins ne suffisant plus à la besogne, « le roi, ayant fort à cœur cette affaire, résolut, avec le cardinal de Richelieu, de la mettre entre les mains des jésuites. Ils en écrivirent au provincial de la province de Guyenne, et lui donnèrent ordre d'envoyer au plus tôt quelques religieux pour exorciser les religieuses de Loudun. »

L'un de ces religieux[14] était le père Surin, alors âgé de trente-cinq ans ; il partit pour Loudun le 17 décembre 1634.

« Ayant écouté l'ordre de mon supérieur, dit-il, je ne répliquai rien, quoique cet emploi me parût surpasser de beaucoup mes forces. Mais, comme il faisait déjà nuit, il fut conclu que j'attendrais pour partir au lendemain matin. Dieu fit connaître à une sainte fille, que je conduisais dans les voies du saint, l'ordre que j'avais reçu et les maux extrêmes que je

souffrirais dans cet emploi. Elle vint me trouver pour me le dire, et m'avertit qu'elle avait vu sur moi une main divine pour me protéger. »

Il est utile de laisser maintenant la parole au père Surin, dont je résume le crédit détaillé, sans altérer en rien le texte même de ses écrits.

« Je ne fus pas plutôt arrivé à Loudun, qu'on me donna commission d'examiner la mère-prieure. Je pouvais présumer que, parce qu'elle était la première en dignité, elle avait aussi les démons des premiers rangs, c'est-à-dire des Chérubins et des Séraphins. Mais la force de ces grands ennemis ne me donna aucune crainte du combat, ne croyant pas que tout l'enfer pût prévaloir sur l'obéissance, qui seule m'engageait sur ce champ de bataille, où j'avais à combattre quatre furieux démons, savoir : Léviathan, Béhémoth, Isacaron et Balam, que je voyais, par les lumières de la foi, faibles comme des mouches par rapport à la puissance de Dieu, dont je me voyais revêtu par la force de l'obéissance…

« Je n'eus pas plutôt commencé le premier exorcisme sur la mère-prieure, que je fus pleinement convaincu que les religieuses étaient possédées. Car, parlant à la mère du bien infini que l'âme goûte dans l'oraison et l'union avec Dieu, un démon ne manqua pas aussitôt de se présenter et de m'interrompre en me demandant pourquoi j'avais laissé à Marennes tant de bonnes âmes que je cultivais pour venir m'amuser avec des filles folles. Ensuite, il me dit plusieurs particularités secrètes de ces personnes de Marennes, dont la mère-prieure ne pouvait avoir aucune connaissance. C'est ce qui m'obligea de tirer de ma poche une lettre que m'avait écrite celle qui m'avait dit à mon départ de Marennes que Notre-Seigneur lui avait fait connaître que j'aurais bien à souffrir dans cet emploi. Montrant donc cette lettre au démon, il dit : « Voilà une lettre de ta dévote. » — « Quelle est-elle ? » repris-je en latin. — « Ta Madeleine », dit-il… Je lui dis : « Quel est son propre nom ? » Il entra aussitôt en fureur et dit : « Ta Beinet »…

« Peu après, Mgr de Nîmes, étant à l'exorcisme, me pria de faire un commandement au démon dans un latin un peu difficile, pour voir s'il l'entendrait. Le commandement était : « *Appone lævam poplitibus meis*. » (Mettez votre main gauche sur mes genoux). Je le fis, et peu après le démon exécuta ce qui avait été ordonné. Mgr de Nîmes fit aussi au démon un commandement intérieur, puis un autre, jusqu'à six dans un instant, les

révoquant l'un après l'autre, et tourmentant le démon en lui disant : « *Obediat ad mentem*. » (Qu'il obéisse suivant mon intention). Le démon répéta tout haut les six commandements du prélat, disant après chacun : « Mais monsieur ne veut pas tous ces six commandements ». Au sixième il dit : « Nous verrons si nous ferons celui auquel il s'est enfin fixé. »

« Le démon, par une sotte extravagance, menait la mère-prisme sous une gouttière, quand il pleuvait ; et comme je savais que c'était sa coutume, je lui faisais un commandement intérieur de me l'amener. Aussitôt elle venait, et il me demandait : « Que me veux-tu ? »

« Dès que je fus aux exorcismes, je vis une chose qui me surprit beaucoup, et qui était ordinaire à toutes les possédées ; c'est qu'étant renversées, la tête leur touchait aux talons, et elles marchaient ainsi avec une vitesse surprenante. J'en vis une qui, étant relevée, se frappait la poitrine avec la tête, mais si rapidement et si rudement, qu'il n'y a personne au monde, quelque agile qu'il soit, qui puisse rien faire de semblable.

« Elles remuaient toutes la tête avec des mouvements si prompts qu'on ne pouvait le voir sans avouer que cela était au-dessus des forces humaines. Quand elles étaient couchées par terre, elles se roidissaient et s'appesantissaient de telle sorte, que l'homme le plus robuste avait peine à leur remuer seulement la tête, et tous ceux qui étaient présents confessaient que cela ne pouvait être naturel.

« Elles tiraient la langue et la grossissaient horriblement… on a vu les plus habiles médecins avouer que c'était un effet purement surnaturel.

« La mère-prieure avait un démon appelé Balam, qui lui mettait dans les yeux une vivacité qu'on ne peut imaginer ; et les médecins disaient qu'elle ne pouvait être naturelle.

« Elle faisait une contorsion, qui était de tordre les bras en trois endroits : à la jointure de l'épaule, à celle du coude, et à celle du poignet, faisant un tour en chacune de ces jointures. Cela arrivait ordinairement quand on la contraignait d'adorer le Saint-Sacrement ; car alors elle appuyait le ventre sur la terre, joignait les pieds ensemble, et tournant les bras par derrière, elle joignait aussi les mains avec les pieds ; ce qu'elle ne pouvait exécuter sans faire un tour à chaque jointure.

« Leurs cris étaient semblables à ceux des damnés. On ne saurait jamais s'imaginer de quelle façon elles criaient, poussant des hurlements beaucoup au-dessus des forces des hommes les plus sauvages, et des bêtes les plus féroces.

« Les agitations des possédées étaient si violentes, qu'il fallait que les personnes les plus robustes les tinssent. Cependant, leur pouls était aussi tranquille que celui des personnes qui vivent dans un grand repos ; ce qui faisait clairement connaître que ces agitations étaient causées par des esprits d'une force supérieure…

« Une autre preuve très convaincante de la possession des religieuses, est qu'elles entendaient les langues étrangères, et parlaient de théologie, comme auraient fait d'habiles docteurs. Je suis témoin que les démons donnaient l'intelligence des langues à ces filles ; que très souvent elles pénétraient les choses les plus élevées, dont la connaissance n'appartient qu'aux anges. Elles m'entretenaient quelquefois des heures entières, me démêlant des questions de théologie très difficiles. Elles donnaient une solution nette à tous les doutes que je proposais à l'exorcisme. Comme il nous fallait être tous les jours cinq ou six heures à l'exorcisme, et qu'on ne pouvait pas toujours crier contre les démons, nous les entre tenions souvent en tête-à-tête, et ces entretiens familiers étaient toujours fort utiles… »

Le père Surin cite en exemple un long discours sur les choses spirituelles que leur tint Léviathan le jour des Rois 1636, aussitôt que le démon Isacaron fut sorti de la mère-prieure.

Un autre jour, il força ce même Isacaron de lui dire comment il se comportait pour détourner les âmes du service de Dieu.

Voici quelques fragments du discours d'Isacaron :

« Pour détourner les âmes de la voie du salut, et pour les corrompre, je me sers d'un moyen, qui est l'impureté. Asmodée et moi faisons de bons coups par ces tentations charnelles. La première conquête que j'ai faite m'a mis en grand crédit auprès de Lucifer, qui m'a toujours depuis donné des commissions sur la terre. Cette conquête fut la chute de Macaire le jeune, que je visitai dans le désert. Ce pieux ermite avait, pendant toute sa vie, servi Dieu avec une grande perfection. Je l'attrapai en mettant dans son chemin le soulier d'une femme et un mouchoir parfumé, qu'il sentit

pendant trois jours ; et je faisais couler dans son cœur le poison du péché. Au bout de trois jours, je le visitai sous la forme d'une femme, et il succomba à la tentation. Mais aussitôt il se releva, et faisant une fosse, il s'y enterra jusqu'au col, ne se laissant que la tête pour regarder le ciel… Allumette, démon qui possède la sœur Élisabeth, attrapa aussi Martinien par une courtisane que nous lui envoyâmes. »

« — Comment, lui dis-je, continue le père Surin, le coup contre saint Macaire te mit-il en si grand crédit auprès de Lucifer, puisque tu ne l'as pas perdu ? »

« — Je fis voir, répondit-il, ce que je savais faire. »

« Après avoir dit ces paroles, il entra dans une grande rage, hurlant et faisant des efforts pour me frapper, parce que je le contraignais à parler en faveur des hommes. Sa fureur redoublant il me disait : « Je te veux manger » ; et ensuite, se tournant vers ceux qui étaient à l'exorcisme : « Je veux vous manger tous, leur disait-il ; je veux manger toutes les créatures, anéantir toutes les œuvres de Dieu, et puis m'anéantir moi-même… Que je suis fou de m'être embarqué en ce corps mortel ! car j'ai été bien trompé. Je pensais faire de cette fille une sorcière, et je suis contraint d'en faire une sainte, et de servir aux desseins de Dieu pour le salut des hommes ! »

Un autre jour, c'est Léviathan qui déplore le mauvais succès de la possession :

« — Je suis bien malheureux, disait-il, d'être venu ici faire la religieuse ; car, pendant que cette âme s'applique aux saints exercices de la contemplation, il faut que je sois dans un coin de sa tête sans oser remuer. Outre cela, il faut jeûner, porter la haire, sans que je puisse rien empêcher… Il y a longtemps que je ne serais plus ici, si Dieu ne me retenait par force. Je me suis de tout temps mêlé de posséder des corps ; mais je ne m'y suis jamais tant ennuyé qu'en celui-ci… Il y a trois mois que nous avons fait, avec les magiciens, vingt maléfices pour empêcher cette âme d'avancer ; mais on ne nous a permis d'en achever aucun. »

Le père Surin s'étend avec de grands détails sur la nature et le caractère de divers démons auxquels il a eu affaire : Leviathan, Balam et Béhémoth.

« Béhémoth surtout est un démon d'une dureté inflexible. C'est de lui que parle Job, lorsqu'il dit : « *Son cœur est dur comme la pierre et le fer*. »

Il le compare encore à l'éléphant, et Léviathan à la baleine. « Ce Léviathan était le chef de toute la troupe, et j'avais affaire à ces deux terribles bêtes. Pour revenir à Béhémoth, j'ai traité avec lui trois ans entiers ; c'est pourquoi je puis bien confirmer ce que dit Job… Isacaron, qui est un démon d'impureté, semblait être plus facile ; car, quand je lui reprochais d'avoir perdu Dieu, il en versait de grosses larmes. Balam, qui est le démon de l'ivrognerie, n'avait pas non plus cette dureté. L'emploi de l'impitoyable Béhémoth est de porter les hommes à jurer… Il disait que, quand il retournait en enfer pour visiter son troupeau de damnés, qu'il avait pris à la chasse sur la terre, il sonnait de bien loin de la trompette, et que, dès que ces pauvres âmes entendaient ce son, elles tombaient-en des craintes effroyables, comme à l'arrivée du bourreau le plus impitoyable de l'enfer.

« Un jour que je tenais Béhémoth à l'exorcisme, il entra tout-à-coup dans une rage extraordinaire, et la plus grande que je lui aie jamais vue ; en sorte que je crus qu'il allait sortir. Je l'obligeai sans de grandes peines de me dire le sujet de cette furieuse agitation. Il m'avoua qu'il venait d'apprendre par un Trône, un de ses suppôts, la plus fâcheuse nouvelle qu'il eût entendue depuis plusieurs années. C'est, me dit-il, qu'un homme d'une ville qu'il me nomma, qui est vers le levant en Languedoc, étant fort tenté par le démon d'impureté, succomba à la tentation, et moi, ne trouvant point de femme avec qui il pût consommer son péché, je me présentai à lui sous la forme d'une jeune fille. Comme sa passion était violente, il accepta l'offre que je lui fis de le contenter. Après qu'il eut donc ainsi vécu quelque temps avec moi, je fis un pacte avec lui par lequel il s'engagea à me servir, et moi je m'engageai à satisfaire ses passions. Cette vie a duré dix-huit ans, après lesquels Dieu, par une grande miséricorde, lui a envoyé une maladie qui l'a fait rentrer en lui-même et retourner à Dieu, dans la grâce de qui il vient de mourir… C'est ce qui m'a mis dans une si grande fureur… »

L'un des événements les plus merveilleux qui signalèrent cette histoire des possédées de Loudun, fut la conversion d'un conseiller au Parlement de Bretagne, M. de Quériolet. Le père Surin raconte ainsi cette conversion miraculeuse opérée à l'aide des démons.

« On sait en quel état était M. de Quériolet, quand il fit un voyage exprès à Loudun pour débaucher une huguenote, à dessein de se faire calviniste, s'il était nécessaire, pour contenter sa passion. Il s'était abandonné à tous

les vices ; il haïssait l'Église, ses ministres, et toutes les personnes consacrées à Dieu. Il voulait se faire magicien, et avoir commerce avec les démons. Enfin, il les trouva à Loudun ; mais il ne se fût jamais imaginé que leur entretien dût être la source de son bonheur.

« Étant donc à Loudun, proche de l'église, où se faisaient les exorcismes, la curiosité le poussa à y entrer, à dessein seulement de s'en moquer. D'abord, il y prit quelque plaisir ; ce qui fit qu'il y retourna encore deux fois. À la seconde fois, le démon l'entreprit et le pressa fort de se retirer, parce qu'il savait l'effroyable violence que Dieu voulait qu'il se fit en le convertissait. L'exorciste pressa alors ce démon de sortir de la possédée. Il répondit en se tournant vers le conseiller, et le montrant au doigt : « Que sais-tu si je ne reste pas ici pour convertir cet homme ? » On fit donc approcher M. de Quériolet, ce qui lui donna lieu de faire trois questions au démon. La première : qui l'avait garanti d'un coup de tonnerre qui était tombé, il y avait quinze mois, auprès de son lit ? Il répondit : « Sans la Sainte Vierge et le Chérubin, ton ange gardien, je t'aurais emporté. » La seconde question fut : Qui l'avait préservé d'un coup qu'on avait tiré sur lui et qui avait brûlé son pourpoint ? « Il n'avait garde, dit le démon, de te blesser ; ton chérubin te gardait. » Il lui demanda en troisième lieu ce qui l'avait fait sortir de chez les chartreux ? Le démon eut beaucoup de peine à répondre à cette demande ; mais enfin, étant pressé, il dit : « C'est à cause de *telles* et *telles* impuretés ; et Dieu ne voulait pas qu'un homme si impur restât dans une si sainte maison. »

Ces révélations frappèrent tellement M. de Quériolet, qu'il se convertit sur le champ et mena depuis la vie d'un saint.

Nous avons vu plus haut que le père Surin fut spécialement chargé d'exorciser les démons qui possédaient la supérieure, sœur Jeanne des Anges. Le père s'étend avec le plus grand détail sur la méthode et les procédés d'exorcisme qu'il employa pour les combattre et les expulser du corps de la possédée. Cette méthode, tout intérieure et d'union intime et constante avec Dieu, se distinguait des procédés antérieurs jusqu'alors employés, que le révérend père considérait comme trop peu sérieux, et aboutissant souvent à des insuccès fâcheux dont triomphaient les démons. Il en donne pour exemple l'expulsion de Zabulon.

« À peine étais-je arrivé à Loudun, raconte-t-il, qu'on me fit fête de ce que le démon Zabulon, qui possédait la sœur Claire, avait promis de sortir le jour de Noël, lorsque le père Lactance, sous l'autorité Mgr de Poitiers, l'interrogeait comme tous les autres démons, selon le Rituel, sur le jour et l'heure de sa sortie ; et pour signe, qu'il écrirait sur le front de cette fille le nom de Jésus. L'exorciste reçut cette nouvelle avec un peu trop d'avidité. Tous les autres démons promirent des merveilles. L'un en sortant devait emporter la chaire du ministre sur le haut de la tour du château ; l'autre devait emporter la calotte de M. de Laubardemont. Ces promesses flattaient la curiosité de tout le monde, et cela fut mandé à Poitiers ; en sorte que l'évêque de Nîmes étant sur le point de s'en retourner, le cardinal de Richelieu le pria de passer par Loudun, pour s'informer de ce qui s'y passait. Il se pressa fort, afin d'être présent à la sortie de ce furieux démon, et arriva la veille de Noël. Mais on interrogea les démons de la mère-prieure, qui étaient les plus importants de la bande, parce qu'on craignait que Zabulon n'exécutât pas sa promesse.

« Le père Élisée, qui était exorciste de la sœur Claire depuis la mort du père Lactance, vint lui-même interroger les démons de la mère prieure. Béhémoth dit que Zabulon avait fait un mensonge, et qu'il était obligé de l'en avertir. Le père lui répondit : « C'est toi qui es un menteur. ». Et se fiant à la promesse solennelle de son diable, il soutint à Béhémoth que cela arriverait quoi qu'il en dît. « Il n'en arrivera, repartit Béhémoth, que confusion pour toi et pour ton ordre… »

« Cependant, comme chacun espérait de voir des merveilles en cette sortie, en arrêta que le jour de Noël, à midi, on ferait une procession solennelle où assisteraient tous les exorcistes, et que la fille possédée serait menée dans l'église du château, où elle serait placée dans un lieu éminent. Chacun faisait effort pour avoir une bonne place, afin de voir le signe que le démon avait promis. Toute l'après-dinée se passa en prières, en chants, en exorcismes ; on attendit jusqu'à cinq heures du soir, et Zabulon ne sortit point. On ne savait que dire, sinon que les démons étaient de vrais menteurs.

« De plus, depuis plusieurs mois, les démons disaient que la mère-prieure était grosse. En effet, il y en avait toutes les apparences ; ils prétendaient par là perdre de réputation cette pauvre fille et la désespérer. Mais, le jour de la

Circoncision de l'an 1635, le démon dit que la Sainte Vierge la contraignait de faire rejeter à la mère toutes les humeurs qui causaient cette grossesse apparente ; elle les vomit en effet durant l'exorcisme, pendant l'espace de deux heures ; de quoi plusieurs personnes de qualité furent témoins ; entre autres, l'évêque de Nîmes, qui écrivit à Son Éminence pour lui rendre compte de ce qu'il avait vu…

« Toutes les églises de Loudun étaient alors occupées par les exorcistes, et le concours de peuples était prodigieux pour voir tout ce qui se passait. Les exorcistes travaillaient beaucoup ; il n'y en eut pas un seul qui ne fût obsédé, et je le fus moi-même tout le premier. »

La mère prieure fut quelque temps sans pouvoir donner sa confiance à son nouvel exorciste ; mais enfin, frappée des révélations que Dieu fit au père Surin de ses peines et tentations intérieures, elle finit par lui ouvrir son cœur. « Isacaron, dit celui-ci, qui jusque-là l'avait tenue dans la réserve, conçut une rage furieuse de ce changement. » Dès lors, la guerre fut déclarée entre le démon et l'exorciste : « Nous continuâmes tous les deux à nous dire cent choses, et à nous faire un défi général et une déclaration de combat à toute outrance. Le démon parlait par la bouche de la possédée ; cela arrivait ordinairement le soir, dans un parloir qui répond à l'église, en la seule présence de Dieu et de ses saints anges. Le démon tint sa parole, et moi la mienne. Si je ne l'épargnai pas, il ne m'épargna pas non plus ; car, outre que je souffrais déjà son obsession, je supportai de sa part d'étranges assauts que je décrirai ailleurs.

« Isacaron, qui me parlait presque toujours (car ils ne sont pas tous en faction ; mais ordinairement il n'y en a qu'un seul qui parle et qui paraît), résistait si fort aux exorcismes que je faisais sur la mère, que je conjecturai qu'il y avait un charme puissant et terrible fait par les magiciens, dont le démon prenait avantage. Je voulus savoir, contre ma coutume, ce qui en était ; car je ne m'informais jamais de telles choses, me confiant au pouvoir de l'Église. Le démon m'avoua que, depuis huit jours, trois magiciens, un à Paris, deux à Loudun, avaient communié et gardé les hosties, afin de les mettre entre les mains du diable ; que les démons cependant, n'osant y toucher, les mettaient en dépôt entre les mains de ces magiciens, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre ; que maintenant elles étaient entre les mains de celui de Paris, et que bientôt on les ferait brûler.

« Je conçus un grand désir d'avoir ces hosties, et d'empêcher qu'elles ne fussent profanées davantage par ces malheureux ; je commandai donc à Isacaron de s'en aller à Paris, et d'avoir grand soin qu'elles fussent conservées, lui disant que je l'en faisais gardien. On ne peut croire jusqu'où va le pouvoir d'un exorciste qui agit sur le démon au nom de l'Église. Isacaron quitta aussitôt le corps de la mère et n'y parut plus à l'ordinaire. Comme je craignais tout pour ces hosties, je commandai à Balam, autre démon qui possédait la mère, d'y veiller aussi, et je lui dis : « Je t'ordonne, de la part de Dieu, d'aller à Paris incessamment, et, en quelque lieu que soient les hosties, de les prendre et de les rapporter demain à l'exorcisme de l'après-dinée, pour me les remettre, entre les mains. » Il refusa absolument de m'obéir, disant que cette commission était trop horrible pour lui, et jamais je ne pus lui faire promettre qu'il le ferait.

« Lorsque je fus dans notre chambre, ce désir de retirer Notre-Seigneur de leurs mains me pressa si fort que je lui offris ma vie, le suppliant de la prendre, et de me faire la grâce de retirer ces hosties. Je me mis sur cela en oraison, et je priai mon bon ange de contraindre Balam d'exécuter le commandement que je lui avais fait.

« L'après-dinée, ne me souvenant plus de la prière que j'avais faite à mon bon ange, je commençai l'exorcisme ; mais je trouvai tous les démons absents, excepté Béhémoth qui gardait la place. Je le chargeai de m'avertir du retour des autres démons. Peu de temps après, Isacaron arriva dans une grande furie, et il fut aussitôt suivi de Balam qui parut sur le visage de la mère. Je lui demandai s'il avait fait ce que je lui avais ordonné. Il me répondit que oui, et qu'il avait apporté ces hosties ; mais que jamais il n'avait porté un si pesant fardeau ; qu'il les avait trouvées sous une paillasse où une magicienne les avait mises…

« Quand il fallut qu'il dît le lieu où il avait mis ces hosties, il s'en défendit tant qu'il put ; il fut enfin forcé de dire qu'elles étaient sur l'autel. Ayant reçu ordre de dire l'endroit précis, il étendit le corps de la mère, qui était petit, portant sa main jusque dans une niche au-dessus du tabernacle, où le Saint-Sacrement était alors exposé dans un soleil d'argent. Baissant ensuite la main, il prit sur le pied du soleil un papier, et avec un tremblement et un respect profond le mit entre mes mains. Je le reçus à genoux, et j'y trouvai trois hosties. Je commandai au démon de les adorer ;

ce qu'il lit avec un respect si admirable, que toute l'assemblée en fut touchée. »

Les succès du père Surin dans ses efforts pour faire marcher la mère Jeanne des Anges dans le chemin de la perfection eurent pour premier résultat d'exaspérer les démons qui la possédaient.

« Léviathan, leur chef, dit-il, voyant que son royaume tendait à sa ruine et que tout retomberait sur lui, me déclara une guerre ouverte. Les démons me firent alors tous les maux qu'ils m'avaient promis ; ils m'attaquèrent par des tentations d'impureté d'une manière si épouvantable, que, sans une grâce miraculeuse, je n'aurais jamais pu m'en défendre ; ils me tourmentèrent ainsi un an entier avec cette violence. Ils m'obsédèrent de telle sorte que, quand je voulais parler aux possédées, ils m'étaient de l'esprit ce que je voulais leur dire. Souvent je restais tout stupide, et lorsque je voulais me faire violence, il me prenait un mal de cœur ou de tête que je ne pouvais surmonter…

« On n'avait jamais vu que les démons possédassent un ministre de l'Église pendant les exorcismes ; mais comme je les tourmentais d'une manière nouvelle, qui les réduisait à la dernière confusion, Léviathan eut permission de Dieu de me posséder publiquement. Il commença par me tourmenter toute la semaine sainte de l'année 1635, me promettant de me faire souffrir la passion le Vendredi-Saint. En effet, ce jour même, en présence de tous les pères, de M. de Laubardemont et de quelques officiers, je me sentis un grand mal de cœur, qui aboutit à me débattre et à me tordre les membres comme un possédé, avec des transports si grands, que tous les assistants en furent effrayés. Je portais la main à la bouche pour la mordre ; je me mettais à genoux, puis je me relevais, faisant des sauts qui étonnaient tout le monde. Les pères m'exorcisèrent, et à force de conjurations firent retirer le démon… Ce qui causait de l'admiration à tout le monde, c'est que le démon quittait tout d'un coup le corps de la mère, pour entrer dans le mien ; alors la mère devenait fort paisible, et moi je devenais furieux. Cela arriva un jour que M. le duc d'Orléans, frère du roi, était à l'exorciste ; car il vit que la mère étant délivrée pour quelque temps, je fus jeté par terre, et que voulant me relever, j'y fus jeté de nouveau. »

Cette visite de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, à Loudun, à laquelle le père Surin fait allusion, donna lieu à des manifestations

extraordinaires, qui sont racontées en détail dans une relation du temps, publiée avec l'attestation des exorcistes, en 1635. Comme c'est une des pièces importantes de l'histoire des possédées de Loudun, nous en citerons les principaux passages :

« Monsieur étant arrivé en cette ville de Loudun le mercredi neuvième mai de la présente année 1635, alla incontinent après voir les religieuses ursulines à la grille, où, tandis qu'il s'informait d'elles-mêmes, de leur état, sœur Agnès, qui est exorcisée ordinairement par le père Cothereau de la Compagnie de Jésus, parut un peu troublée, et fit quelques frémissements, qui marquaient la présence du premier des quatre démons qui la possèdent, nommé Asmodée ; on fut d'avis de l'exorciser tout sur l'heure, et pour cet effet on la fit venir dans la chapelle, où on ne tarda guères à voir cet Asmodée dans sa plus haute rage, secouant diverses fois la tête de la fille en avant et en arrière, et la faisant battre comme un marteau avec si grande vitesse et furie que les dents lui en claquaient, et son gosier rendait un bruit forcé et entrecoupé de ces agitations. Le visage était tout-à-fait méconnaissable, le regard furieux, la langue prodigieusement grosse, longue et pendante en bas hors la bouche, livide et sèche à tel point que le défaut d'humeur la faisait paraître comme toute velue ; puis tout-à-coup Bérith, qui est un autre démon, fit un second visage riant et agréable qui fut encore diversement changé par deux autres démons, Achaph, et Achaos, qui se produisirent l'un après l'autre. Mais enfin, commandement fait à Asmodée de demeurer ferme et aux autres de se retirer, le premier visage revint, et alors le démon, adjuré d'adorer le Saint-Sacrement, fit de grandes difficultés, et finalement obéit, prosternant le corps en terre et montrant les sentiments qu'il avait de la présence de son Dieu par des tremblements, cris, groumellements, postures et contenances tout à fait horribles, et enfin portant un pied par le derrière de la tête jusqu'au front, en sorte que les orteils touchaient quasi le nez… Quand la fille revint à soi, interrogée par Monsieur si elle se souvenait de tout ce qui s'était passé, elle dit qu'elle avait mémoire de certaines choses, et non des autres, et que pour les réponses qui avaient été faites par sa bouche, elle les avait seulement ouïes, comme si un autre les eût proférées, et est à remarquer qu'un médecin, chirurgien, et autres de la suite de Monsieur, lui touchèrent le bras, et

trouvèrent son pouls égal, après toutes ces violentes secousses et agitations. »

À cette séance en succédèrent plusieurs autres, où furent exorcisées sœur Claire de Sazilly, dont le démon nommé l'Ennemi-de-la-Vierge obéissait au commandement du père Élisée, capucin ; la mère-prieure Jeanne des Anges, « sur le visage de laquelle l'un de ses démons nommé Balam se fit voir dès le commencement de l'exorcisme, puis, commandé par le père Surin, jésuite, de se retirer, céda la place à Isacaron, qui changea tellement le visage de la fille, qu'il semblait qu'on lui eût appliqué un masque dessus. »

La relation n'oublie pas de faire mention de la possession momentanée du père Surin :

« Comme il parlait à Monsieur et allait finir l'exorcisme, il sentit les attaques d'Isacaron, qui le renversa deux fois par terre et lui agita les jambes avec quelques frémissements et tremblements… »

Mais le plus dramatique de ces exorcismes opérés devant Monsieur fut celui d'une possédée séculière, Élisabeth Blanchard, à Sainte-Croix, où elle devait communier.

« Elle fut alors incontinent troublée, dit la relation, par un des six démons qui la possèdent, nommé Astaroth. Lors, le père Pierre Thomas de Saint-Charles, religieux carme, son exorciste ordinaire, prenant la Sainte Hostie, fit commandement au démon Astaroth d'approcher la fille ; sur quoi elle tomba en une convulsion générale de tout le corps, sa face changea de forme et de couleur, paraissant livide et fort enflée ; la langue qui sortait toute hors la bouche fut vue fort chargée, et d'une largeur, épaisseur et grosseur tout-à-fait extraordinaires, et en cet état elle vint serpentant jusques aux pieds du prêtre, qui lui mit le Saint-Sacrement sur les lèvres, commandant au démon d'empêcher que les Espèces ne s'humectassent en aucune façon, et lui défendant de commettre ni souffrir qu'aucun de ses compagnons commit aucune irrévérence contre cet adorable Mystère.

« La fille fut incontinent jetée sur le carreau, le diable exerçant sur son corps de grandes violences, et donnant des marques horribles de sa rage ; il la renversa par trois fois en arrière en forme d'arc, en sorte qu'elle ne touchait au pavé que de la pointe des pieds et du bout du nez, et semblait qu'il voulait faire toucher la sainte Hostie à terre, l'en approchant quasi à

l'épaisseur d'une feuille de papier. Mais l'exorciste, réitérant ses premières défenses, l'en empêcha toujours ; puis, le démon se relevant soufflait contre la Sainte Hostie, qu'on voyait sur les lèvres agitée comme les feuilles d'arbre quand un vent impétueux donne dedans, et passant diverses fois d'une lèvre à l'autre. Cependant, Belzébuth ayant eu commandement de monter au visage, on vit un battement à la gorge qui la lui enfle extraordinairement, et la rendit dure comme du bois ; et Monsieur ayant témoigné qu'il désirait voir paraître tous les diables qui possèdent cette fille, l'exorciste les fit venir au visage les uns après les autres, tous le rendant fort hideux, mais chacun faisant sa difformité différente ; puis, commandement fait à Astaroth de se faire voir, on remarqua au-dessous de l'aisselle droite une grosse tumeur avec un battement précipité, qui fut admiré de tous, et même du médecin de Son Altesse ; et le démon commande de s'ôter de cet endroit, cette tumeur et battement cessa en ce lieu, et on vit un frémissement et agitation au bras droit jusqu'à l'extrémité des doigts ; après quoi, le même démon alla saisir le visage, et au commandement de l'exorciste, laissa couler la Sainte Hostie sur la patène, où elle fut remarquée toute sèche, sans qu'on pût reconnaître l'endroit par lequel elle avait adhéré aux lèvres, que le démon avait aussi tellement desséchées qu'elles pelaient ; et la peau paraissait toute blanche et soulevée. L'exorciste toucha même du doigt tous les bords de l'Hostie sans qu'il la pût lever pour faire voir qu'elle n'avait été retenue sur les lèvres par aucune humidité. En suite de ceci, le même exorciste essuya les dents de la fille avec son surplis, et appliqua la Sainte Hostie au milieu d'une de ses dents de devant du rang d'en haut, et elle demeura ainsi suspendue tout un long temps, croisant le tranchant de la dent, et n'y tenant que par le simple attouchement d'un point de la circonférence, nonobstant les agitations très violentes de tout le corps, les contorsions étranges de la bouche et un souffle fort véhément que faisait Astaroth, comme pour la rejeter ; à la fin les Espèces furent avalées au commandement de l'exorciste qui pria le médecin de Monsieur de visiter lui-même la bouche de la fille, pour reconnaître si la Sainte Hostie y était. Ce qu'il fit, mettant les doigts au-dedans des gencives et les portant jusqu'au gosier, et reconnut qu'il n'y avait rien du tout ; après quoi, on fit boire de l'eau à la fille et lui visita-t-on derechef la bouche, et enfin l'exorciste commanda au démon Astaroth de

rapporter l'Hostie, qui fut vue incontinent après sur l'extrémité de la langue, et cette preuve fut réitérée encore deux autres fois…

« Monsieur ayant vu et admiré tout ce que dessus, pour avoir une plus entière et parfaite satisfaction, convint secrètement, avec le père Tranquille, d'un commandement qu'il ferait au démon ; après quoi le père s'adressant au démon lui dit seulement : « *Obedias ad mentem Principis* » (obéis à la pensée du prince), sans rien spécifier. Son commandement fut suivi de celui du père Élisée et des prières et conjurations de tous les autres exorcistes qui furent bientôt exaucées ; car le démon ayant jeté un regard affreux sur Monsieur, comme se fâchant d'être contraint à lui donner cette preuve, alla incontinent se mettre à genoux en se traînant les mains jointes vers le père Élisée, qui ne savait pas l'intention de Monsieur, comme s'il eût voulu encore adorer le Saint-Sacrement, et appliqua doucement la bouche de la fille vers le milieu de sa main droite, et la baisa, et puis dit : « Je te mordrai ; » et Monsieur, ravi d'aise, dit tout haut : « Il n'y a rien à redire, je voulais qu'il baisât la main droite, il a parfaitement obéi. » Après, il parut un autre démon, nommé Verrine, qui renversa la fille par terre, et la rendit fort pesante et roide comme du fer, et puis elle étant retournée en sa raison par le commandement de l'exorciste, Monsieur lui parla, et lui toucha le bras qu'il trouva frais et le pouls fort égal… »

Monsieur, après avoir été témoin de ce qui se passa aux exorcismes du mercredi soir et du jeudi, afin de témoigner toute la satisfaction qu'il en avait reçue, donna l'attestation suivante :

« Nous, Gaston, fils de France, frère unique du roi, duc d'Orléans, certifions qu'ayant pendant ces deux jours assisté aux exorcismes qui se sont faits, ès églises des Ursulines et de Sainte-Croix en cette ville de Loudun, sur les personnes de sœurs Jeanne des Anges, Anne de Saint-Agnès, Claire de Sazilly, religieuses Ursulines, et d'Élisabeth Blanchard, fille séculière. Nous avons vu et remarqué plusieurs actions et mouvements de tout étranges et surpassant les forces naturelles, et nommément en la communion de ladite Élisabeth Blanchard ; avons vu la Sainte Hostie demeurant sur les lèvres toutes sèches, et arrêtée contre, une dent aussi toute sèche, nonobstant un souffle véhément qui sortait de sa bouche, laquelle Hostie ayant été avalée par ladite Blanchard, au commandement du père exorciste, ladite Hostie a été ramenée du fond de l'estomac, et mise sur

la langue de ladite Blanchard, après lui avoir fait boire de l'eau, et visiter s'il n'y avait rien dans la bouche. Ce qui est arrivé par trois diverses fois au commandement que ledit frère faisait au démon nommé Astaroth ; ce que Nous avons estimé être en tout surnaturel ; et ayant encore désiré avoir un signe parfait de la véritable possession de ces filles, avons concerté secrètement et à voix basse avec le père Tranquille, capucin, de commander au démon Zabulon, qui possédait actuellement la sœur Claire, qu'il allait baiser la main droite du père Élisée son exorciste, ledit démon y a ponctuellement obéi selon notre désir. Ce qui Nous fait croire certainement que ce que les religieux travaillant aux exorcistes desdites filles nous avaient dit de leur possession était véritable, n'y ayant point d'apparence que tels mouvements et connaissance des choses secrètes pût être attribué aux forces humaines. De quoi voulant rendre témoignage au public, Avons octroyé cette présente attestation que Nous avons signée de notre main, et fait contresigner par le secrétaire de nos commandements, maison et finances.

« À Loudun, le onzième jour de mai, 1635.

« Signé : « GASTON », et plus bas : « Goulas. ».

Le procès-verbal que nous venons d'analyser était attesté véridique par les signatures suivantes :

« De ce que dessus font foi tous les exorcistes sous-signés et les procès-verbaux du sieur Nobay, secrétaire de M. de Laubardemont, et commis par son ordre pour assister aux exorcismes.

« Ainsi signés : R. Demorans, prêtre chanoine de Thouars, commis par Mgr l'évêque de Poitiers pour la direction des Ursulines ; F. Tranquille, capucin ; F. Pierre Thomas de Saint-Charles, carme ; F. Mathurin, carme ; F. Élisée, capucin ; F. Mathieu ; F. Luc, capucin ; Jean Doamlup, jésuite ; Jacques Cothereau, jésuite ; Jean-Joseph Surin, jésuite. »

Les laborieux efforts du père Surin pour soustraire la prieure à la tyrannie du démon furent enfin couronnés de succès. Il eut la satisfaction de chasser coup sur coup trois de ses principaux démons : Léviathan, Balam et Isacaron.

L'expulsion de Léviathan est ainsi racontée par le père lui-même :

« C'était le 5 de novembre 1635 ; et il se trouva ce jour-là une grande compagnie à l'exorcisme. Léviathan, qui croyait être victorieux par rapport au dessein qu'il avait formé de me faire sortir de Loudun, avait résolu de se moquer de moi dans cette grande assemblée. Ayant donc pris les ornements et salué le Saint-Sacrement, je commençai l'exorcisme ; et, ayant reconnu que Léviathan se présentait contre son ordinaire, je l'attaquai, et lui commandai par la puissance de Jésus-Christ que je tenais en mes mains, de rendre obéissance à l'Église, en quittant le corps qu'il possédait et de donner la marque prescrite. Il voulut parler pour m'insulter sur le changement qui allait se faire, mais il ne le put ; et fut arrêté tout court et tomba par terre, se pliant et rampant comme un serpent. Ensuite, il se prosterna à mes pieds, et sortit laissant la mère libre. Au même moment, il parut une croix rouge sur son front ; c'était le signe que le démon avait donné à Mgr de Poitiers pour marque de sa sortie.

« Comme, par l'agitation du démon, la mère avait laissé tomber sa coiffure, on avait remarqué qu'elle avait le front fort blanc ; et ensuite, sans que personne l'eût touchée, ni qu'elle se fût touchée elle-même, on vit cette croix rouge. Elle eut une grande joie de se voir délivrée de ce démon, et toute l'assemblée en loua Dieu avec elle. Le père recteur jugea à propos d'interroger quelques-uns des démons qui restaient sur ce qui venait d'arriver. Dans le moment, Isacaron parut : le père lui demanda ce qu'était devenu Léviathan. Il répondit : « Joseph est venu qui l'a chassé, lorsqu'il voulait faire confusion au ministre de l'Église. »

Ce récit du père Surin est confirmé par une lettre authentique adressée à ce sujet par lui à l'évêque de Poitiers, et imprimée au moment même, accompagnée d'un extrait du procès-verbal des exorcismes [15].

On y lit à propos du signe de sa sortie donné par Léviathan :

« De rechef pressé d'achever son adoration, il s'est mis aux pieds du

[15]



père, se roulant avec des agitations effroyables, les embrassant à diverses fois, et pendant que le *Magnificat* se chantait, il a étendu les bras et les mains en les raidissant ; et la tête appuyée aux pieds dudit exorciste, sur le milieu de la marche de l'autel ; il l'a tournée en profil vers quelques-uns

des spectateurs du côté de la fenêtre ; il y a fait voir une blessure en croix *découlante d'un sang frais et vermeil*, où la première et la seconde peau, qu'ils disent le derme et l'épiderme, étaient offensées et entr'ouvertes, et cette croix était à peu près de la même mesure qu'elle paraît en cette figure.

« Mais ce n'est pas tout. Au moment où la prieure délivrée de ce diable montrait un visage si serein et si tranquille, que, nonobstant le sang qu'elle avait sur le front, les spectateurs y voyaient clairement le doigt de Dieu et chantaient le *Te Deum*, on entreprit Isacaron, un des autres démons de la prieure, pour le forcer à rendre compte de cette blessure, et il s'écria par trois fois avec une contenance effroyable et une joie insolente : « Je suis maître à cette heure chez moi, je suis maître. » Interrogé sur ce qu'il entendait par là, il répondit : « Le chef s'en est allé… Joseph est venu, qui l'a chassé, lui intimant de la part de Dieu qu'il n'était plus temps de résister au ministre de l'Église et qu'il en avait assez triomphé. »

Ce succès éclatant du père Surin le fit remonter, comme exorciste, dans l'opinion de ses supérieurs.

« Le père Doamlup, dit-il lui-même, et tous les pères qui avaient été présents à cet exorcisme, écrivirent au R. P. Provincial en ma faveur, afin qu'on me permît de continuer, et j'eus ordre de le faire jusqu'à ce que le R. P. Provincial eût répondu aux lettres qu'on lui avait écrites. Mais le père Provincial, prenant la chose d'une autre manière, crut que c'était la présence du père Doamlup qui avait fait sortir Léviathan. Ainsi il persista dans son sentiment ; en sorte néanmoins que ce père et moi nous continuions les exorcismes, exorcisant ensemble, le matin la sœur Lacroix, et le soir la mère des Anges. »

Le père Surin ne tarda pas à donner une nouvelle preuve de l'efficacité de ses exorcismes. Le 29 novembre 1635, à son ordre, le démon Balam sortait du corps de la prieure.

« Ce même jour, raconte le père Surin, arriva à Loudun un seigneur anglais, fils de mylord Montaigu, qui n'était pas catholique. Il avait avec lui deux gentilshommes hérétiques comme lui. Il me présenta une lettre de la part de Mgr l'archevêque de Tours, qui me priait de donner satisfaction à ce seigneur dans l'exorcisme. Je lui répondis que Dieu était entièrement le maître dans cette tragédie, et qu'il n'y verrait que ce qu'il plairait a sa

majesté. On pria le père Doamlup de venir au plus tôt à l'exorcisme ; mais, comme il voulait pousser sa pointe avec les démons de la sœur Lacroix qu'il avait entrepris le matin, il pria le supérieur de permettre qu'on se passait de lui un peu de temps, parce qu'il était fatigué. Le père Anginot, supérieur de cette maison de Loudun, le lui accorda.

« Lorsqu'on commença l'exorcisme, je trouvai Balam en faction. Je lui commandai de sortir, et voyant qu'il donnait des symptômes extraordinaires, je crus que l'heure de sa sortie pouvait être arrivée. Je pris donc le Très-Saint Sacrement dans la main, et par la vertu de Jésus-Christ que je tenais, et par l'autorité de l'Église, je lui ordonnai de sortir. Le démon se mit alors dans une grande furie, et abattit la manche de la mère. Je dis à ces messieurs que le démon, pour signe de sa sortie, avait promis qu'il écrirait sur la main de la mère le nom de saint Joseph à la place du sien qu'il y voulait mettre absolument. Il eut bien de la peine à faire ce changement. Il avait promis à Mgr de Poitiers qu'il écrirait *Balam* ; et ce prélat s'en était contenté, parce qu'on tire ce qu'on peut de ces esprits de ténèbres, comme de mauvais payeurs. Mais je voulus, moi, qu'il mit celui de saint Joseph. Il me résista, disant que, puisqu'il n'irait jamais au ciel, il aurait eu un grand plaisir que la mère y portait son nom ; que néanmoins, comme je le voulais absolument, il écrirait, en sortant, le nom du *Bonhomme*, quoiqu'il fût, après Marie, le plus grand ennemi qu'il eût au ciel.

« Je pris la manche de la mère qu'il avait rompue, et mylord Montaigu prit la main par le bout des doigts ; les autres messieurs étaient proches, et tous trois regardaient de fort près avec des religieux qui étaient présents. Ils virent clairement le nom de Joseph en caractères sanglants, sur la main qu'ils avaient vue blanche. Ils furent étonnés de cette merveille, et le dirent à tous les assistants ; ils en donnèrent même leur témoignage qui fût mis au greffe. Un de ces gentilshommes me dit qu'il publierait partout ce qu'il avait vu, et qu'il en parlerait au roi d'Angleterre.

En effet, cette même année 1635, peu après l'événement, paraissait une « *Relation de la sortie du démon Balam du corps de la Mère Prieure, des Ursulines de Loudun, et ses espouvantables mouvemens et contorsions en l'Exorcisme*, avec l'Extrait du procès-verbal desdits exorcismes qui se font à Loudun par ordre de Monseigneur l'Evesque de Poitiers, sous l'authorité

du Roy. » Cette relation contient l'attestation expresse des témoins du prodige dont parle le père Surin :

« Ledit père, y est-il dit, s'étant aperçu que le démon n'en pouvait plus, et conjecturant qu'il était pour sortir du corps, lui a commandé avec grande ferveur de ce faire ; lors le corps de ladite fille étant à genoux, se serait penché en arrière sur ses talons, et étendant le bras gauche en l'air à la vue de tous. Avons vu avec plusieurs autres des assistants, savoir : le sieur Demorans, vice-gérant de monseigneur de Poitiers, les pères Anginot et Bachelerie, jésuites exorcistes, le père Luc, capucin exorciste, lesdits seigneurs anglais (le sieur de Montaigu et les sieurs Kligieu[16] et Scandret), ledit Nozay greffier, le sieur Dufresne, bourgeois de Loudun, et notablement ledit père Surin exorcisant, se former sur le dessus de ladite main des caractères sanglants qui faisaient le nom de Joseph, de quoi ledit père s'étant aperçu, a dit que c'était le signe de la sortie de Balam : ledit nom est escrit en lettres romaines en la forme et grandeur que voici, IOSEPH lequel signe ledit Père avait extorqué dudit démon le premier du mois d'octobre dernier… »

Au-dessous de la signature de milord Montaigu étaient écrites quelques lignes en langue anglaise, interprétées ainsi en français par ledit sieur de Montaigu lui-même :

« J'ai vu la main blanche comme mon collet, et en un instant changer de couleur tout du long de la veine et devenir rouge, et tout aussitôt une parole distincte naître, et la parole était *Joseph*. »

Lord Montaigu, après avoir vu ce miracle, alla trouver le père Surin et lui déclara qu'il se faisait catholique. « Ensuite il fut à Rome, ajoute le père Surin, où il fit profession de foi devant le pape Urbain, à qui il raconta le fait. Depuis ce temps, il a reçu l'ordre de prêtrise, et a été du conseil du roi de France, vivant en très bon ecclésiastique et en réputation de vertu. »

Après la sortie de Balam, le père Surin interrogea Isacaron sur les causes de cette sortie, que celui-ci attribua à saint Joseph ; puis il ajouta : « Nous sommes encore deux qui restons. Je sortirai à l'autel de la Vierge à Saumur, après que j'aurai servi à la justice de Dieu, et Béhémoth sortira au tombeau de l'évêque de Genève, François de Sales. »

Une vision surnaturelle qui apparut à la mère Jeanne des Anges vint peu après confirmer ces paroles d'Isacaron. Mais M. de Laubardemont, consulté à ce sujet, se montra assez froid, et Mgr de Poitiers y vit aussi mille difficultés. L'entière guérison de la mère se trouvant ainsi retardée, elle eut un songe fort remarquable. « Il lui sembla, dit le père Surin, voir saint Joseph qui lui dit ces paroles pleines de consolation : « Puisque les hommes ne font pas tout ce qu'ils doivent pour procurer votre entière guérison, je vous assisterai, et vous donnerai moyen d'être délivrée à Loudun, sans qu'il soit nécessaire d'aller plus loin. Dites-le à votre père exorciste, et qu'il prenne patience dans les grandes peines qu'il aura à souffrir dans son emploi avant votre entière délivrance. » S'étant ensuite réveillée, elle sentit sa chambre toute parfumée d'une très douce odeur.

En conséquence, le père Surin averti se mit en devoir de chasser Isacaron. Cette sortie eut lieu en 1636.

« Lorsque j'appris ces bonnes nouvelles, continue le père Surin, je voulus disposer Isacaron à écrire le nom de *Marie* sur la main de la mère, au premier exorcisme, lorsqu'il sortirait, au lieu de fendre l'ongle du doigt, ce qui était le signe qu'il avait promis de donner de sa sortie. Il protesta qu'il n'en ferait rien. Je continuai toujours à lui commander d'écrire sur la main droite de la mère le nom de *Marie* : il dit qu'il l'écrirait, mais sur la main gauche, ou le nom de *Joseph* était déjà. Il fallait que ce fût la volonté de Dieu, et que je me trompasse en cette circonstance.

« J'avais résolu de ne point faire d'exorcisme le jour des Rois, parce qu'après les vêpres et le sermon le jour était presque passé, et que la mère était indisposée. Mais elle fut si troublée pendant le sermon, que j'y fus contraint ; et comme je la menais à l'autel de la Sainte Vierge, elle frappait tout le monde et voulait m'outrager moi-même. »

Après le chant du *Magnificat*, de l'*Ave Maris Stella*, et de l'hymne *O gloriosa Domine*, pendant lesquels les démons ne cessèrent de vomir par la bouche de la mère les plus horribles blasphèmes, le père Surin fit délier la mère, dont le corps entra aussitôt dans d'étranges convulsions.

« Isacaron, paraissant de nouveau avec un visage hideux, se laissa tomber à tête, où il s'écria : « Maudite soit Marie et le fruit de son ventre ! » J'insistai encore, afin qu'il fit réparation de ses horribles blasphèmes. Je lui

commandai même de se vautrer par terre, comme le serpent dont elle avait écrasé la tête, et de lécher le pavé de la chapelle ; ce qu'il fit avec un air plein de furie. Je pris le Saint-Sacrement à la main, je l'obligeai de lui faire amende honorable, et de dire à l'honneur de la Sainte Vierge des paroles qui réparassent les outrages qu'il lui avait faits. Il dit alors d'une voix précipitée, et qui venait de la poitrine de la mère, en se pliant le corps : « Reine du ciel de la terre, je demande pardon à votre majesté des blasphèmes que j'ai dits contre votre nom. Votre puissance me contraint de sortir à vos pieds. »

« Entendant ces mots, je dis aux assistants : « Il va sortir. » Je lui commandai de nouveau d'écrire le nom de Marie. Alors, il leva le bras gauche avec des cris et des hurlements, et quitta la mère, laissant sur sa main gauche, à la vue de tout le monde, le saint nom *Maria* en caractères romains. Ils étaient profonds dans la chair, au-dessus du nom de saint Joseph, qui était d'un caractère plus petit. La mère étant revenue à elle, on chanta le *Te Deum* en actions de grâces, pendant que l'on dressait l'acte pour le faire signer aux assistants. »

Restait Béhémoth, qui s'entêtait à ne vouloir sortir qu'à Annecy, en Savoie, devant le tombeau de l'évêque de Genève, promettant qu'il écrirait le nom de *Jésus* au-dessus de celui de *Marie*. « En attendant, disait-il au père Surin, je ferai bien du mal avant que cela arrive. » En effet, les obsessions du père devinrent si violentes et si continuelles, qu'il dut renoncer à poursuivre les exorcismes.

« Dans ce temps-là, dit-il, mes maux s'augmentèrent si fort, que je ne savais plus que faire. En sorte que mes parents et mes amis prièrent le révérend père Provincial de me retirer de l'emploi d'exorciste ; ce qu'il fit… Etant donc retourné à Bordeaux vers la fin de l'année 1636, on donna à la mère comme exorciste le père Vessel, jésuite, très capable de cet emploi. Il se plaisait à la rigueur des exorcismes, voyant le bien que cela faisait au peuple, qui était fort ému par ces spectacles. C'est ce qui engageait ce père à pousser loin ces exorcismes, quoique fort pénibles pour la mère. »

Pendant l'absence du père Surin eut lieu en faveur de la possédée un miracle signalé qu'il raconte dans le plus grand détail. Le mère Jeanne des Anges étant tombée gravement malade, et son mal paraissant si désespéré

qu'on lui donna l'extrême-onction et qu'elle tomba en agonie, une apparition nocturne de saint Joseph pendant cette agonie la guérit miraculeusement, par la vertu d'un baume dont il mouille son côté. C'était le 7 février 1637.

« Deux jours après, raconte le père Surin, la mère se souvint de l'onction que saint Joseph avait mise à son côté et qu'elle n'avait essuyée qu'avec sa chemise. Elle crut que la chose méritait bien qu'elle y prit garde. Elle pria donc la sous-prieure de venir voir avec elle ce que c'était. Elles s'enfermèrent toutes les deux dans une chambre, ou la mère ayant quitté ses habits, elles sentirent une odeur admirable ; et regardant cette chemise que la mère quitta, elles y trouvèrent cinq gouttes bien apparentes de ce baume divin, qui parfumait la chambre d'une suavité sans pareille. Elles coupèrent tout le bas de la chemise ; mais comme elle n'était guère propre du haut parce qu'elle lui avait servi pendant sa maladie, elles prirent le parti de la blanchir ; et craignant d'endommager les cinq gouttes de baume, elles lièrent l'endroit de la chemise où elles étaient, en sorte que, savonnant le reste de la chemise, elles ne mouillassent point ce baume précieux : ce qui réussit miraculeusement, car l'endroit où étaient les cinq gouttes étant aussi sale que le reste, lorsque la chemise fut sèche, il parut aussi blanc que si le savon y eût passé, et les gouttes étaient plus distinctes qu'auparavant.

« Dieu a fait depuis tant de miracles par ce baume, que le révérend père Provincial des jésuites écrivant à Rome à son Général ce prodige, lui manda : *Cœci vident, claudi ambulant*, etc. Les aveugles voient, les boiteux marchent, etc. »

Les supérieurs du père Surin, voyant qu'il ne recevait aucun soulagement de ses peines et vexations diaboliques par son éloignement de Loudun, jugérent à propos de l'y renvoyer. Il y rentra après l'octave du Saint-Sacrement de l'année 1637, et aussitôt arrivé, reprit le travail des exorcismes. Béhémoth, pressé de sortir, persistait à répondre qu'il ne sortirait qu'au tombeau de saint François de Sales ; et d'autre part Laubardemont et Mgr de Poitiers continuaient à se prononcer contre le voyage de Savoie. La mère Jeanne des Anges eut alors une céleste inspiration. Le jour de l'Assomption, après avoir communié, elle entendit une voix intérieure qui lui dit : « Puisque les hommes s'opposent aux voies que Dieu ouvre pour votre délivrance, si votre père exorciste et vous faites

vœu d'aller ensemble remercier Notre-Seigneur, et visiter le sépulcre de saint François de Sales, vous pourrez être délivrée même à Loudun, et voir la fin de votre peine. Ne manquez pas de le dire à votre père exorciste. » Ce vœu se fit solennellement le 17 septembre 1637, jour des stigmates de saint François.

Au commencement d'octobre, elle désira faire une retraite ; ce fut pendant les exercices spirituels de cette retraite que Béhémotte, sans être de nouveau exorcisé, se décida à quitter le corps de la prieure.

« Ce jour heureux, dit le père Surin, arriva le 15 octobre 1637, fête de sainte Thérèse. Car, ayant dit la messe et présenté la communion à la mère, il lui prit une furieuse convulsion, quoique depuis longtemps elle communiât en grande paix. Son visage devint effroyable, et son corps se pliant en arrière par l'impulsion du démon, elle haussa la main gauche, la tournant en sorte que je vis manifestement les noms de *Marie* et de *Joseph*, formés en beaux caractères sanglants, et au-dessus le nom de *Jésus*, aussi clairement, que j'aie jamais vu aucune chose. Je ne vis pas formé le nom de saint François de Sales ; il s'y trouva néanmoins écrit.

« Dans le même moment, la mère revint de sa convulsion : le démon l'ayant quittée, elle se remit dans sa posture, et reçut le corps adorable de notre Sauveur. Depuis, elle n'a en toute sa vie aucune de ces méchantes impressions diaboliques, Béhémoth, en sortant, fit une impression remarquable sur l'esprit de la mère. Elle me dit que Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie avait lancé contre le démon les foudres de sa colère d'une manière épouvantable, et que le démon lui avait imprimé cette opération ; en sorte qu'il semblait que c'était elle que cet aimable Sauveur foudroyât. Ce fut comme une foudre surnaturelle qui l'abîma et la dévora ; elle croyait que ce coup eût été capable de la faire mourir, si Dieu ne l'eût soutenue…

« La mère porta pendant un grand nombre d'années sur sa main gauche les noms de *Jésus, Marie, Joseph*, et *François de Sales*, afin que cette merveille persuadât entièrement le monde de la vérité de cette possession et de la soumission des démons pour l'Église. On crut que ces noms s'effaceraient huit ou dix jours après, comme la croix que Léviathan avait imprimée sur son front, qui enfin sécha et disparut. Mais ces noms furent renouvelés presque tous les quinze jours pendant vingt-cinq ans par le bon ange de la mère ; ce qui se faisait ordinairement pendant son oraison, la

nuit, ou après la communion. Il lui apparaissait visiblement, et quelques religieuses l'ont vu quelquefois faire cette opération miraculeuse. Il y laissait une odeur si céleste, que jamais on n'a rien senti de si suave.

« Deux millions de personnes, tant de France que des royaumes étrangers, ont vu ces noms et senti cette odeur, la même que celle de l'onction de saint Joseph ; et dans le voyage que la mère fit à Paris, après son entière délivrance, le cardinal de Richelieu, les filles de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, et plusieurs autres personnes de considération eurent la consolation de voir ces noms sacrés imprimés sur sa main.

« Enfin, cette bonne mère, après vingt-cinq ans, fatiguée de faire voir ces noms à tout le peuple qui venait exprès à Loudun, pria Notre-Seigneur de les effacer. Elle fut exaucée en 1662. »

Le père Surin raconte ensuite très longuement de quelle manière la mère prieure et lui accomplirent leur vœu au tombeau de saint François de Sales, les nombreux miracles opérés pendant le voyage d'Annecy et pendant le retour par l'onction de saint Joseph ; mais ces détails nous entraîneraient trop loin et ne rentrent qu'indirectement dans la question que je traite en ce chapitre.

Revenons aux possédées de Loudun. La possession dura encore jusqu'en 1638. Depuis le départ du père Surin et l'entière délivrance de la mère, ou continua d'exorciser jusqu'à la mort du père Tranquille, qui mourut à la fin de mai 1638. Cet infatigable exorciste tomba malade après avoir prêché le jour de la Pentecôte, et mourut huit jours après. Il souffrit comme un martyr pendant sa dernière maladie par l'obsession des démons.

« Les démons, dit un capucin son confrère, dans une Relation de sa mort, se ruaient sur ses sens intérieurs et extérieurs ; ils le renversaient par terre, criaient et juraient par sa bouche ; ils lui faisaient tirer la langue en sifflant comme un serpent ; ils lui bandaient la tête, resserraient le cœur et lui faisaient endurer mille autres maux. Il vomit des ordures si horribles et en si grande quantité, qu'on ne douta pas qu'il n'y eût des pactes et des maléfices de la part des magiciens et des démons[17] Lorsqu'on lui donna l'extrême-onction, les démons sortirent de son corps et se jetèrent dans celui d'un religieux du couvent, dont les convulsions et les hurlements ne cessèrent qu'après l'enterrement. »

Les magistrats firent mettre cette épitaphe sur la tombe du père Tranquille :

« Cy-git l'humble père Tranquille, prédicateur capucin : les démons, ne pouvant plus supporter son courage dans les exorcismes, l'ont fait mourir par leurs vexations, le dernier jour de mai 1638. »

« Le lendemain des funérailles, pendant l'exorcisme qui se faisait dans l'église des Capucins, un diable s'en alla sur la fosse, et grattant la terre avec la main de la possédée, il la jetait de côté et d'autre. Peu après, agitant les mains de la fille, comme fait un boulanger qui pétrit de la pâte, il dit, tout enragé : « C'est ainsi que le père Tranquille fait de moi. » Le même démon assura avec serment que c'étaient les démons et les magiciens qui l'avaient fait mourir ; mais qu'ils n'y avaient pas gagné, parce qu'il soutenait plus que jamais les possédées auprès de Dieu. »

Après la mort du père Tranquille, la possession diminue de plus en plus ; le roi, ayant appris de divers endroits que cette possession ne faisait plus autant d'éclat, jugea à propos de retrancher la pension qu'il donnait pour l'entretien des exorcistes ; finalement, le couvent des Ursulines de Loudun rentra dans l'ordre.

Cette possession extraordinaire avait duré six ans entiers ; elle avait commencé à se déclarer au mois de septembre 1632, et elle ne finit réellement que sur la fin de 1638.

La mère Jeanne des Anges, paralysée de la moitié du corps dans les dernières années de sa vie, mourut le 29 janvier 1665, en odeur de sainteté.

Quant au père Surin, sa persécution par les démons dura vingt ans, avec quelques rares intervalles de repos. Cependant il recouvre définitivement le calme et la santé en 1658, et mourut à Bordeaux le 21 avril 1665.

Voilà donc des cas nombreux, — et j'aurais pu multiplier les citations, — où la possession de l'homme par le démon est indiscutable.

Possédés actifs, possédés passifs, les uns et les autres sont nombreux au dix-neuvième siècle, comme au moyen-âge, comme à certaines époques troublées où le diable voit sa chaîne s'allonger dans des proportions effrayantes. J'ai expliqué tout à l'heure (page 838) la distinction entre ces

deux genres de possession. Aujourd'hui, les mœurs et la situation politique des états ont changé ; le rôle bienfaisant de l'Église a été partout restreint, de sorte que les cas de manifestation du surnaturel diabolique paraissent presque disparus, aux yeux du vulgaire. On s'imagine, dans le public, que l'ère de ces manifestations infernales est close, ou à peu près ; c'est là une grave erreur. La vérité est que les possédés sont généralement ignorés. En effet, nous avons affaire à une prétendue science matérialiste qui nie de parti-pris le surnaturel et qui ordonnera des drogues, quand ce sont les exorcismes qui sont indispensables : un possédé passif se réfugiera donc dans les milieux où l'action divine seule, par le ministère du prêtre, pourra le débarrasser de son mal, contre lequel la médecine humaine est impuissante. Quant au possédé actif, bien qu'il n'ait plus à craindre de nos jours le bûcher, il ne se montre pas non plus à la foule ; car, Dieu merci, le luciférianisme n'est pas encore devenu la religion de l'État, et messire Satan se garde bien d'effaroucher le peuple et le déclare du reste inapte à recevoir sa lumière ; aussi est-ce dans les triangles palladistes, chez les old-fellows de la seconde classe, chez les satanistes indiens, chinois, américains, en un mot, dans toutes les sociétés d'occultisme pratiquant, même en Europe, même au cœur de Paris, qu'il faut aller chercher, pour les voir à l'œuvre, les magiciens et les sorcières du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire les possédés actifs contemporains.

Or, sauf la question de publicité des manifestations du surnaturel diabolique, nous sommes exactement au même point qu'au temps de Simon le Mage et d'Urbain Grandier. Et c'est pourquoi il est d'un haut intérêt d'étudier, sans se laisser émouvoir par l'absurde haussement d'épaules des sceptiques, l'obsession et la possession, envisagées au point de vue médical. Je vais plus loin : celui qui écrit ces lignes se fait fort de donner, quand on le voudra, la démonstration pratique de sa théorie, c'est-à-dire de prouver, envers et contre la Salpêtrière, et cela au moyen d'un sujet quelconque, la différence absolument capitale qui existe entre la possession et l'hystérie ou la folie.

La possession, de nos jours aussi bien qu'autrefois, s'opère de plusieurs façons.

Ou bien elle a lieu brusquement et n'est qu'éphémère, et il peut arriver qu'on ait été possédé sans le savoir ; on est alors inconscient ; on accomplit

une mauvaise action, en ayant perdu pendant quelque temps la conscience, la notion du bien, du devoir ; artiste, on aura exécuté une œuvre abominable ; écrivain, on aura écrit des pages impies, qu'on regrettera amèrement ensuite. Personne, je crois, ne peut répondre de n'avoir jamais été en proie à une aberration de ce genre, et l'on cite tout bas de bons catholiques, des meilleurs, qui ont eu de ces défaillances, lesquelles autrement seraient inexplicables. Cette possession de courte durée, et qui cesse sans exorcisme, par la grâce de Dieu touché d'un instant de repentir, se constate fréquemment. C'est à son propos que l'Église, en citant le cas de saint Théophile acceptant de renier sa foi, dit : « Alors Satan entra en lui et renia par sa bouche le Christ et sa Mère. » C'est, en effet, le diable, qui, mettant à profit la défaillance de cet homme jusqu'à ce moment si pieux, est entré en lui, et c'est lui, démon, qui a renié.

D'autres fois encore, la possession est subite, sans qu'il y ait en faute même vénielle commise, et elle se prolonge avec plus ou moins de ténacité de la part du démon. Le possédé, étant innocent, n'a pas à se repentir ; pourtant, le diable, qui a sauté sur lui à l'improviste, qui s'est emparé de sa personne, homme ou femme, et s'y est installé, ne veut plus déloger, et, pour le faire céder, les exorcistes sont contraints à entamer de véritables luttes. Tel est le cas des ursulines de Loudun, qui avaient simplement reniflé le parfum de quelques roses, ignorant qu'elles étaient ensorcelées ; cas de possession absolument passive.

Dans d'autres cas, enfin, le possédé est un impie invétéré, qui a pris depuis longtemps le soin de tapisser lui-même l'intérieur de sa con science de méchants actes, de mauvaises pensées, d'irréligion et de toutes sortes d'infamies. Tel devait être, par exemple, le fameux Ravachol, que les médecins se sont accordés à déclarer parfaitement en possession de sa raison, qui a été condamné comme criminel, mais qui n'était certainement pas un criminel ordinaire, *naturel*, si j'ose m'exprimer ainsi, et qui a marché tranquillement à la guillotine, en chantant des horreurs, comme Grandier allant au bûcher ; car personne n'a oublié l'abominable chanson, blasphématoire au plus haut degré contre Dieu, que cet anarchiste modulait gaiement au moment même où le bourreau allait lui trancher la tête. Je suis convaincu que, si Ravachol, au lieu d'être examiné par des médecins,

l'avait été par des exorcistes, on aurait reconnu dans son cas une possession des mieux caractérisées.

Ces prolégomènes donnés, nous pouvons maintenant étudier la possession, comme nous avons étudié l'hystérie. Essayons donc d'employer la méthode scientifique pour la décrire, l'analyser en médecin, et dressons, si nous le pouvons, le tableau clinique de cette prétendue maladie.

Eh bien, ici, dès le premier abord, tout va nous manquer sous les pieds, quelque effort que nous fassions ; et nous aurons beau forcer, les analogies, torturer les mots, tenter des rapprochements extraordinaires, il nous sera impossible de classer le possédé parmi les malades, ni de catégoriser la possession dans les névroses, de quelque façon que nous nous y prenions. Et cela seul est une preuve de sa spécialisation.

Cherchons, en effet, dans la possession, ce que l'on doit tout d'abord chercher dans une étude de ce genre, l'hérédité et l'étiologie, — ce que nous avons si nettement et si facilement trouvé au début de notre étude sur l'hystérie.

Les ataves ?… Où sont-ils, je le demande, les ataves pathologiques du possédé ? Où sont-ils, les ancêtres dont l'état de santé précaire a prédisposé le sujet et amené chez lui, en quelque sorte forcément et fatalement, cette maladie de la possession, dont l'obsession ne serait qu'une forme fruste, qu'une période d'incubation, pour ainsi dire ? car c'est bien là, n'est-ce pas ? la forme de l'objection des gens de science anticatholique… Où les névrosés ? les tarés ? les alcooliques de tout à l'heure, originels de toutes les dyscrâses ? où les *minus habentes* physiologiques, précurseurs de l'état morbide qu'ils causent et qui, dans leur descendance, les reproduit et les suit ?…

Nous avons beau chercher ; nulle part nous ne trouverons, dans l'économie humaine, la cause ancestrale héréditaire, le fumier morbide, le tronc pourri qui doit porter l'arbre de la possession, le nourrir, lui faire pousser des bourgeons en une suite ininterrompue de sève maladive et adultérée.

Du fumier ?… Peut-être, cependant, en rencontrerons-nous, mais seulement chez le possédé actif, chez le magicien, le sorcier, et encore à titre rare, exceptionnel ; mais, en tout cas, pas du fumier morbide, ni

pathologique ; c'est dans l'ordre psychologique, et non physiologique, qu'il nous faut l'aller chercher. Ce fumier moral va mieux encore nous faire comprendre, par l'analogie forcée, par le rapprochement voulu et la comparaison symbolique entre le matériel et le moral, les dissemblances, les complètes distinctions qui existent entre la maladie du corps, d'une part, chose tangible et concrète, et la maladie de l'âme, de laquelle encore nous ne connaissons rien, en tant que médecin.

Le possédé actif a peut-être des ataves, des parents ou grands=parents, mais dont la maladie aura surtout été morale et non matérielle, intellectuelle et non physiologique. Chez eux, l'impiété, le protestantisme à outrance, la haine juive contre le Christ, le paganisme, l'irréligion sous ses différentes formes connues ou inconnues, auront peut-être préparé une génération démoniaque, *possessible* en tout cas, mais pas *possédable* fatalement ; et ici s'arrête l'analogie déjà si forcée. Bien mieux, la maladie morale ne se transmet pas obligatoirement par descendance directe : si Sophie tient son art diabolique de son père, Urbain Grandier fut magicien par son oncle ; il y aurait donc, non hérédité, mais effet de relation. Allons plus loin, et nous constaterons ceci : tandis que l'atave hystérique engendrera une descendance fatalement névrosique à formes frustes ou classiques, mais maladive, quoi qu'il advienne et quoi qu'on en ait, l'impie à outrance n'aura pas cette fatalité dans ses enfants ; le libre arbitre sera toujours là, chez la descendance, pour la préserver des effets secondaires de la tare morale des ascendants.

Le descendant d'impie, quelque prédisposant et quelque grave qu'ait été l'état moral de ses précurseurs, ne sera jamais, pour cette raison, possédé ni même obsédé ; et s'il l'est, à l'attaque insinueuse ou violente, en tout cas non fatale, il pourra toujours répondre par la lutte et la victoire, l'Église venant à son aide ; bien différent en cela de l'hystérique, qui est un passif, un fatal, un corollaire découlant forcément du théorème, né de lui et sans défense contre lui.

Donc, dissemblance absolue, irrémédiable, opposition complète de ce côté entre l'hystérique, c'est-à-dire le malade, et le possédé.

Cherchons maintenant, dans le tempérament même du sujet, ou dans l'éducation, dans le milieu, les *intima* ou les *circumfusa*.

Tandis que nous connaissons si admirablement le tempérament, l'aspect, la physionomie de l'hystérique' ; tandis que nous avons pu le synthétiser, le concréter, en quelque sorte le photographier *ne varietur* ; tandis qu'à la vue seulement de l'homme nous avons pu, avec une précision mathématique, nous écrier : « Voilà bien un hystérique », et que nous ne nous sommes pas trompé, que trouvons-nous pour caractérise ? le possédé, pour nous le désigner avec une absolue certitude ? Rien ; et surtout, rien de cette physionomie spéciale, de cet *habitus corporis* pathognomonique, qui distingue singulièrement l'hystérique entre tous ?… J'ai beau chercher, je ne trouve rien ; et ici encore je me vois obligé de procéder par analogie forcée et de fouiller dans le côté moral et immatériel, dans les passions tristes, ce que je ne trouve pas dans le côté physique et matériel, dans l'état de la santé du sujet.

L'hystérie, bien au contraire, m'a offert, on l'a vu, une symptomatologie nombreuse, abondante, considérable, tumultueuse même, en laquelle les signes s'accumulaient, se pressaient, s'étageaient des uns sur les autres, dans lesquels je n'avais que l'embarras du choix pour ma séméiologie, pour trouver mes caractéristiques. J'ai vu, pas à pas, la névrose s'installer et être en instance d'éclat ; j'ai pu prédire l'heure, la minute précise, la forme même de cet éclat, quelque protéique au premier chef que soit la maladie ; je l'ai, en un mot, diagnostiqué dans son étiologie, son incubation, son évolution ; mais il m'est impossible de me livrer à cette même étude, de disséquer de la même façon la possession. Si je veux quand même un parallèle, des analogies, je serai obligé de dire : « L'homme impie, le protestant forcené, le juif haineux, le païen bestial, c'est-à-dire l'individu dont l'état d'âme peut être à la rigueur comparé à l'état de corps de l'hystérique, celui-là est évidemment une proie facile ou démon et peut devenir possédé, après avoir été obsédé tout d'abord ou non. » Mais rien d'absolu ne ressortira de cette comparaison ni de l'ensemble des faits que j'aurai énoncés ; et c'est là tout ce que j'aurai découvert au point de vue atavique, étiologique, causal primitif ou secondaire, immédiat ou médiat, en ce qui concerne la possession.

La possession n'est donc pas une maladie. Donc, chez le possédé, pas d'atavisme, pas de prédisposition physique, pas de tempérament, rien qui

ressorte de l'anatomie ou de la physiologie du sujet, rien de maladif, en un mot.

Aussi, voyons-nous le possédé être indifféremment gros ou gras, ou étique et maigre, jeune ou vieux, homme ou femme, enfant enfin. Tantôt, c'est un fort gaillard de la campagne, d'esprit borné ; une servante ignorante, des champs. Tantôt c'est un subtil, un intelligent, un lettré de la ville. Croyants ou incrédules, sots ou spirituels, tous sont ou peuvent être pris ; le diable ne choisit guère ou fait un choix qui nous échappe et qui est étranger au physique de la créature, sa victime. Il obsède et possède pour des raisons que Dieu seul connaît et que, lui, démon, n'entrevoit que si Dieu le permet. Chez aucun de ceux qu'il prend ou essaie de prendre, l'état de santé n'est une cause déterminante ; cela, il n'est pas un médecin catholique ayant observé divers cas de possession qui ne le dira avec moi, et c'est là le point capital.

Il n'y a pas non plus, chez le possédé, de phénomènes prémonitoires pathologiques ; il n'existe pas pour lui une symptomatologie, qui, lorsqu'elle se manifeste, permette de dire, avec quelque apparence de raison et de certitude : « Cet homme sera possédé tout de suite, dans quelques instants, ou demain », comme on le dit, sans se tromper, d'un hystérique.

On naît névrosé et fatalement hystérique, on ne le devient pas, tandis qu'on devient possédé.

L'hystérique est et reste le même toujours et à toute l'échelle ; nous le connaissons, depuis le pseudo-spirite du genre de Sundström, que j'ai cité, jusqu'à la fille banale et ignorée de nos hôpitaux de névrosés modernes ; nous l'avons déjà côtoyé et désigné, après l'avoir facilement reconnu. C'est toujours le même aspect du malade qui exécute les mêmes jongleries nerveuses naturelles, où rien de supranaturel n'intervient et ne se conçoit ; c'est toujours, par le fait, la même maladie. Bien au contraire, tout est différent dans la possession ; le lecteur l'a déjà compris par les divers exemples officiels, authentiques, déjà énumérés, et je vais à présent le lui faire toucher du doigt. Car, pour combattre efficacement à notre époque l'erreur matérialiste avec laquelle on s'efforce d'aveugler l'humanité, il faut surtout établir scientifiquement ceci, qui est la vérité pour le médecin catholique : « La possession n'est pas une hystérie, et réciproquement. »

D’abord, pour continuer avec fruit mon étude analytique du possédé, il me faut répondre à ceux qui prétendent que le possédé n’existe pas et qui ont imaginé ceci, qu’ils prennent pour un argument : « L’Église, disent-ils avec superbe, s’est trompée et se trompe ; il n’y a pas de possédé ; l’Église est encroûtée dans l’ignorance. » On a osé, l’on ose dire cela.

Eh bien, cela est inepte, tout simplement ; et rien n’est plus aisé que de déblayer le terrain d’une aussi insolente objection.

L’Église, d’abord, en tant que corps, en tant que doctrine, n’est pas ignorante et ne peut l’être, puisqu’elle est directement inspirée par Dieu lui-même, dont elle est l’émanation directe aussi, et qui est, lui, le foyer suprême de toute science.

Il serait par trop facile de citer des milliers et des milliers d’exemples de l’omniscience de l’Église ; mais ce serait sortir du cadre de cet ouvrage de vulgarisation. Bornons-nous à jeter un rapide coup d’œil sur la Rome chrétienne. Comment trouvez-vous, dites-moi, cette admirable direction que, depuis la rédemption du monde, l’Église a imprimée à la société ? Prenez l’histoire de la Papauté entière, et voyez s’il n’y a pas, dans toute la conduite des successeurs de Pierre, comme une sorte d’omniscience de ce qui est, une prescience de ce qui sera, devant laquelle le diable et ses suppôts sont obligés de venir s’incliner, même à l’heure présente.

Rappelez-vous seulement certains événements récents ; envisagez ce monde impie, libre-penseur, athée, contempteur de Dieu et de son Église ; pensez à ce saint vieillard opprimé, dépouillé, enchaîné politiquement. « Enfin ! le monde vient donc d’échapper à l’Église, clament les Pike et les Lemmi depuis le 20 septembre 1870 ; le monde est libre, l’heure de Lucifer est proche. » Clameurs insensées que celles-là !… Au moment même où l’univers troublé, incohérent, inapte à se diriger, semble avoir perdu la tête et ne sait plus comment s’orienter, lui, le saint vieillard, à demi soulevé sur le siège auguste du chef des Apôtres, étend le bras et prononce quelques mots. Aussitôt, le monde entier remue, qu’il soit païen ou catholique, incrédule ou croyant, et les puissants du jour, ceux mêmes qui ont la force et qui le tiennent captif, sont obligés de venir s’agenouiller devant lui, le sabre abaissé, le casque du guerrier à la main. Et ils lui mendient quoi ? sa

force ? non, car son bras est débile, son corps aussi ; sa puissance matérielle ? non, car il n'est rien comme souverain temporel. Mais ils lui mendient cette science, cette omniscience absolue, cette infaillibilité dogmatique et pratique, spiri tuelle, lumineuse pour toutes les questions non seulement religieuses, mais sociales (car il n'y a pas de société sans religion), qui fait que, sachant, il prévoit, sous l'inspiration de Dieu. Il sait où va le monde et comment il faut le diriger.

Oui, celui-là sait tout, on peut hardiment le dire. Lorsque le monde est embarrassé, il n'a qu'à s'adresser à lui. Alors, le Vicaire du Christ a bientôt fait d'indiquer la route, simplement et avec la majestueuse grandeur de la modestie. Et lorsque le monde l'écoute, tout va bien ; lorsque le monde méprise ses avis ou les oublie, tout va mal. Et tant que le monde sera monde, il en sera ainsi.

Cela prouve que le Saint-Père, que l'Église catholique a la science, non cette science de détail, qui consiste à ergoter sur des mots et que nous autres, pauvres humains, nous pratiquons, mais cette science vaste des ensembles, des synthèses, qui quelquefois, souvent même, défie notre analyse, mais n'en est pas moins, qu'on le veuille ou non, toute la science et la science de tout.

Lorsque l'Église parle, ce n'est pas une parole humaine qu'on écoute, c'est la parole du verbe lui-même qui est Dieu.

Ceux qui osent conclure à l'ignorance de l'Église, — repoussons du pied cette objection, — n'ont même pas lu les œuvres scientifiques des écrivains ecclésiastiques, prêtres ou religieux. S'ils parcouraient le premier catalogue de librairie venu, ils verraient que le clergé, loin de dédaigner les conquêtes du progrès humain, s'y passionne, et que, dans toutes les sciences, ce sont toujours des prêtres que l'on trouve aux premiers rangs.

Je poursuis mon étude, et je reviens au possédé. Chez lui, avons-nous vu, pas d'ancêtres, pas de tempérament nécessaire, pas d'idiosyncrasie, pas de phénomènes prémonitoires, mais invasion brusque, avec ou sans obsession préalable.

Voici, par exemple, un enfant, petit garçon ou petite fille, que rien ne prédisposait la possession. L'enfant est indemne de toute tare pathologique, lorsque tout à coup le diable s'empare de lui. Pourquoi ? Là est le mystère ;

nous ignorons les desseins de Dieu, nous ne pouvons approfondir. Médecin, je me borne à constater. Le cas est moins rare qu'on ne le croit.

Un jour, à travers champs, à l'école, même quelquefois à l'église, l'enfant s'arrête tout à coup ; dans ses jeux, son étude, sa prière ; il lui semble que quelque chose d'étrange commence à se passer en lui. Effaré, étonné, il jette autour de lui des regards anxieux ; sa petite tête, blonde ou brune, s'incline comme sous un poids qui vient de la plier, peut-être aussi en signe de désespérance, ou encore de soumission inconsciente à la terrible épreuve permise par Dieu… Qui sait ?

L'enfant, en effet, remarquez-le bien, est surtout naïf. S'il connaît Dieu, c'est à peine s'il connaît le diable ; il en a entendu parler assez peu et comme en passant. Il n'a appris encore que les premiers éléments de l'instruction chrétienne, et il n'a évidemment assisté, ni dans sa famille ni ailleurs, à des dissertations ou des controverses sur la puissance des démons ; du reste, il n'y aurait rien compris.

Chez lui, donc, pas d'idée préconçue, pas de précédent qui puisse donner lieu à une hallucination. Son état moral est intègre ; c'est celui d'un enfant qui, en ce moment, pense à l'heure présente, mais ni à hier, ni à tout à l'heure, ni encore moins à demain. Encore, il ne parle pas de ce qui vient de lui arriver, parce qu'il ne sait ni ne comprend ; inhabile à analyser ce qu'il éprouve, incapable de juger, c'est à peine s'il songera tantôt au malaise pourtant bien caractérisé qu'il a ressenti passagèrement et pour la première fois.

Cependant, ces malaises continuent, indéfinissables, vagues ; sans rien noter de précis, l'enfant sent qu'il n'est déjà plus lui-même, mais comme la proie, la chose de quelqu'un. Il a conscience de frôlements, d'attouchements invisibles ; quelquefois déjà il reçoit des coups, qu'il accuse et dont il porte les traces, venus on ne sait d'où. Si dès lors il se plaint, le médecin, appelé en toute hâte, — et qui n'y entend rien, pour peu qu'il se laisse influencer par les idées fausses de l'école matérialiste, — hoche gravement la tête, prononce quelques mots, rassure la famille, tout en réservant son diagnostic et son pronostic ; puis, il s'en va, oubliant, sitôt sorti, son petit malade, pour ne pas penser encore au malade qui suivra, qu'il va voir, mais après avoir ordonné la potion anodine habituelle, sans

action quelconque : « Alcoolature d'aconit ; vi gouttes, dans un julep gommeux. »

Le lendemain, l'enfant est mieux ; c'est là une des ruses familières du diable, cherchant à faire croire à une indisposition naturelle de sa victime.

Mais voilà que tout à coup, maintenant, quelque chose apparaît à l'enfant, quelque chose qu'il voit, à n'en pas douter ; et ce quelque chose, c'est quelqu'un. Et ni l'enfant ne se trompe, ni il n'est halluciné. Ce n'est ni un spectre, ni un squelette, ni une bête affreuse ; c'est quelqu'un, une personne en chair et en os, comme vous et moi. Il la voit, assise à ses côtés, ou debout devant lui, le regardant avec pitié ou intérêt. Parfois, cette personne inconnue lui adresse la parole, doucement, sur un sujet banal, puis disparaît, laissant l'enfant étonné, mais non effrayé ni même inquiet. Puis, la personne revient. L'enfant s'y habitue peu à peu, et finit par l'appeler son bon ami, son camarade, suivant l'aspect que l'autre prend ou a pris.

Il n'en a encore rien dit à personne ; mais papa ou maman trouvent quelquefois, le soir en déshabillant l'enfant, dans ses poches, des objets, principalement des jouets, de provenance inexplicable. C'est le bon ami qui a donné cela à l'enfant. Et la maman le gronde d'avoir accepté des cadeaux, comme cela, d'un inconnu ; sans défiance elle-même, elle ajoute assez souvent : « Au moins lui as-tu dit merci, à ce monsieur ? »

Cependant, un jour, l'enfant revient au logis ; il a eu peur. Son ami lui a proposé quelque chose d'inavouable, à quoi d'ailleurs il n'a rien compris, sentant seulement d'instinct que c'est mal. On lui a appris une chanson ordurière ou des mots grossiers, impies. Tout ému, l'enfant frissonne et est pris d'un peu de fièvre. Nouvel appel et nouvelle visite du médecin ; l'éternelle potion d'aconit intervient encore une fois. Régulièrement, cette fois encore, l'enfant guérit, et le médecin rayonne ; il se prend pour un sauveur. Nul, ni parents, ni médecin, ne soupçonnent le diable, auquel ni les uns ni les autres ne croient guére, dans le quartier et même dans la famille.

Alors, pourtant, la situation s'aggrave. L'*autre*, qui est une brute, ne se contraindre pas plus longtemps : la lutte commence.

Le diable est définitivement entré et installé dans l'enfant ; celui-ci, désormais, ne reverra plus son bon ami, qui a subitement disparu. Mais, à

partir de ce moment, l'enfant ne sera plus le même ni lui-même, et des phénomènes étranges vont se dérouler par lui et à cause de lui.

Chose curieuse à noter en premier lieu, les animaux domestiques le fuiront, sans qu'on puisse expliquer pourquoi. Le chien s'éloignera, la queue basse, en hurlant de détresse, lui d'ordinaire si camarade, si doux, si patient avec l'enfant, au point de se laisser tourmenter, martyriser, pendant des heures, sans se fâcher, sans mordre et sans même aboyer ; ou bien, alors, au passage, il se jettera brusquement sur l'enfant et le mordra, sans être enragé et sans motif aucun. Quant au chat, il soufflera à son approche et hérissera son poil, s'arc-boutant, terrifié. Il semble que, dans ces circonstances, les animaux ne s'y trompent pas, eux, comme s'ils flairaient le Maudit.

Toutefois, la prise directe de corps est, en général, moins prompte, et est retardée souvent jusqu'après la première communion. D'ici là, le diable va mettre tout en œuvre pour la lui faire faire mauvaise. Distractions continuelles pendant le catéchisme, plaisirs coupables, horreur du prêtre et moqueries à son adresse, le diable lui procurera tout, lui inspirera tout, mille méchancetés, confessions incomplètes et sans le moindre repentir, préparation déplorable ; on juge dans quel état d'âme l'enfant s'approchera de la Sainte-Table ; on pense quelle influence décisive va avoir alors cet acte capital de la vie de l'homme, bien ou mal accompli, et l'on voit avec quelle habileté vraiment infernale le maudit prépare son terrain, ensemence la terre qu'il veut faire sienne, jusqu'au sacrilège abominable, inclusivement. Dans ces conditions-là aussi, on comprend combien la pleine possession sera fatale et irrémédiable presque, si l'on n'y met pas ordre avec vigueur et promptement.

Mais nous avons pris d'abord l'enfant avant sa première communion ; continuons ainsi est exposé.

Ce que l'on appellerait médicalement « la période d'incubation de la maladie », et qui n'est au demeurant qu'une des formes de l'obsession, dont la durée a été plus ou moins longue, avec des alternatives de répits, vient donc de se terminer. Rien dans l'aspect extérieur de l'enfant n'annonce l'état intérieur ; son système nerveux est calme, intact ; ses fonctions physiologiques s'exécutent normalement. Il mange, boit et dort, comme d'habitude. Rien ne paraît, si ce n'est une sorte de flamme extraordinaire

qui par intervalle lui passe dans les yeux, dont le regard est, à ce moment seul, étrangement changé.

Par intervalles aussi, l'enfant surprend tout le monde, par un mot lâché, une phrase dite, une pensée révélée brusquement, qui a trait à un ordre de choses bien supérieur à ses études, à ses conversations ordinaires de la vie, à ce qu'il a pu apprendre par audition ou lecture. Le maître ne lui a pas fait encore décliner « *rosa*, la rose » ; l'enfant est, par conséquent, bien loin d'aborder le grec ; il ne se doute certes pas que Xénophon a existé et a écrit l'histoire de la retraite des Dix-Mille ; et voilà que tout à coup, à propos de rien, il y fait allusion et en récite un passage, qui tombe juste avec la conversation de grandes personnes, à laquelle il assiste ; et cela, je le répète, à brûle-pourpoint, tandis que lui, à qui nul ne prenait garde, jouait aux billes sur le tapis de la chambre, où ses parents causent avec des amis en visite chez eux.

On relève la tête ; on est surpris, étonné, stupéfié. « Mais qui t'a appris cela ? » interroge papa ou maman. L'enfant reste sans répondre ; il n'en sait rien lui-même et ne cherche pas à savoir, d'autant mieux qu'il n'y a pas lieu pour lui de faire appel à son souvenir. Il est là, interdit, incapable de se juger ; être sensitif avant tout, il n'a pas encore d'étonnements, parce qu'il n'a encore pas aussi la notion exacte des choses extraordinaires dans le domaine intellectuel. Au surplus, il est déjà retourné passionnément à ses billes.

Cinq minutes après, personne ne se rappelle plus l'incident et nul n'y repense, si ce n'est pour dire : « C'est un enfant précoce ; il aura appris cela par hasard sur le livre laissé ouvert par son grand frère », etc., etc… Appris le grec, n'est-ce pas, et lu cette langue ? lui qui ne lit encore qu'incorrectement le français !… Mais l'esprit humain est ainsi fait, qu'il se satisfait quelquefois des explications les plus étonnamment singulières et ne prête aucune attention à des faits déconcertants pourtant, alors qu'au contraire la moindre vétille l'arrête, d'autres fois, et qu'il passe des heures à abstraire des quintessences, à ferrer des cigales, à divaguer sur des aberrations.

Ce n'est pas tout. Quelque temps après ce premier incident ou tout autre du même ordre mystérieux, l'enfant, à propos de rien, se met à vomir des ordures. Ce n'est plus du grec, à présent, c'est du français, mais du français

de ruisseau. Des mots ignobles sortent de sa bouche, des descriptions d'actes, que, évidemment, il ne peut avoir ni vus ni lus, ni par conséquent retenus. « Baste ! conclut la famille, rebelle à comprendre, dans son ignorance ou son oubli du surnaturel diabolique ; baste ! quelque paysan grossier, quelque vil charretier aura passé sur la route, devant la grille du jardin, en sacrant et jurant, et Bébé, vrai perroquet, aura tout retenu ! » Et l'on gronde l'enfant, pour la forme, bien entendu ; car, au fond, on n'est nullement épouvanté. N'est-ce point là, en effet, se dit-on, une nouvelle démonstration de l'intelligence précoce de l'enfant gâté ?

Par ces quelques exemples, pris entre cent, on voit ce qui se passe au moment de la possession chez l'enfant, ou ce qui peut se passer dans le domaine intellectuel.

Ce qu'il convient de noter en ceci, c'est la conscience parfaite du jeune possédé. Ces mots, il ne les dit pas sans s'en douter : il n'est pas le moins du monde, en effet, un automate absolument inconscient ; tel l'hystérique, qui a eu sa crise et ne se rappellera rien à sa sortie ou à son réveil. La différence est sensible, énorme, dans ce qui nous occupe ici. L'enfant possédé n'a pas de crise, dans le sens hypnotique, somnambulique, hystérique, du mot. Il est automatique, mais conscient ; c'est-à-dire qu'il est impulsif résistible ou irrésistible, en ce sens que quelque chose d'intime le pousse tout à coup à proférer certaines phrases ou certains mots, poussée à laquelle il résistera ou ne résistera pas. Mais il sait, somme toute, qu'il dit quelque chose ; il se rappelle qu'il a dit et ce qu'il a dit. La seule distinction est qu'il ne sait et ne comprend pas le sens de ce qu'il dit, ni comme idée, ni comme portée. Il dit, et c'est tout.

La connaissance réelle de la mise en œuvre des facultés d'élocution, le souvenir, la possibilité de résister ou de ne pas résister, telles sont les conditions toutes spéciales, les signes pathognomoniques, qui séparent notre enfant sain d'un enfant malade, notre jeune possédé d'un hystérique, d'un hypnotisé. Elles sont capitales en l'espèce, en le voit.

Après l'ordre intellectuel, passons en revue l'ordre physique.

J'ai dit que l'enfant possédé jouissait de la plénitude de sa santé, et que, par conséquent, rien ne pouvait le faire confondre avec un malade en temps ordinaire ; et cela est la règle. Il ne faudrait pas en conclure, cependant, ni

en induire que la possession diabolique met l'enfant à l'abri de la maladie. Évidemment, il n'en est rien. Et c'est là encore un des points principaux de dissemblance bien caractérisée, d'opposition absolue entre l'hystérie et la possession.

L'hystérie, — ceci est une règle (presque sans exception) d'observation médicale, — est une maladie qui met en général à l'abri des autres maladies. Cette maladie du système nerveux est, pour ainsi dire, une patente de santé, une libre pratique de bien porter. Cela est curieux, sans doute ; mais c'est la vérité. L'expérience le prouve surabondamment.

L'hystérique, — et nous allons ici le retrouver tout entier, tel que nous le connaissons, — n'est à peu près jamais sérieusement malade de ce l'on appelle une maladie mettant au lit, avec l'existence en danger ; mais, par contre, il est toujours insupportable, toujours mal portant, toujours comme à l'agonie (il le croit, du moins) ; et il éprouve les sensations nettes de ces états, au point de s'y méprendre, au point de tromper quelquefois ceux qui l'observent. En définitive, à force de mourir tous les jours, il ne meurt jamais ; il finit par compter, en sa vie, les jours où il a été obligé de rester au lit… Et quelle symptomatologie, pourtant !… Dans son imagination, le cancer, la phthisie sous toutes ses formes, la méningite, ne l'abandonnent pas à chaque minute, il en meurt, il semble y succomber ; il en a les souffrances, les angoisses, les affres ; il en est le martyr, mais pas l'exécuté… En résumé, il se porte comme un charme ; au point de vue des lésions, ses maladies sont imaginatives, jusqu'à la douleur qu'il éprouve tenace, pénétrante, terrible parfois, et que pourtant, pas plus que la maladie, il n'a en réalité.

Le lecteur connaît trop l'hystérie, par la longue description que je lui en ai faite, pour que j'aie besoin de lui mettre les points sur les *i* de nouveau, d'entrer encore dans des détails et de m'appesantir sur des faits qui lui sont maintenant familiers. Il les comprend, en saisit la raison et les causes, et il me suffit de les lui signaler d'un mot, de les-lui remémorer en passant.

Eh bien, tandis que l'hystérique n'est jamais malade dans le vrai sens du terme, par contre le possédé, dont le système nerveux est indemne, peut être malade comme tout le monde, et, lorsqu'il l'est, il l'est en réalité, sa santé subit une véritable atteinte, son existence peut être compromise. Mais, dans

ces cas, sa maladie revêt un caractère spécial, prend une forme sur laquelle il me faut m'arrêter un instant.

Prenons, par exemple, la méningite, cette horrible et si meurtrière maladie. La méningite, pour les enfants, c'est la mort, en effet, et il est facile de comprendre pourquoi. La méningite est tout simplement une forme de la phthisie, la forme tuberculeuse localisée dans le cerveau sur ses membranes d'enveloppe les méninges, si délicates et si sensibles ; et d'avance l'on comprend qu'il ne peut y avoir guérison en ce cas. Je m'explique.

La tuberculose est une maladie générale, occasionnée par l'absorption d'un bacille spécial qui, en se développant, produit des lésions dans les différents tissus où il s'est installé et où il prospère. Ces lésions sont les tubercules, qui peuvent être nombreux ou rares, confluents ou discrets ou « pleuvoir » en quelque sorte dans un tissu.

Toujours, le tubercule : ou subit la dégénérescence crétacée, c'est-à-dire se durcit, et alors c'est la guérison ; ou bien se ramollit, tombe en putrilage, laisse à sa place, en s'éliminant, un trou, une caverne, qui, elle aussi, peut se cicatriser, et alors encore c'est la guérison. Mais, pour que cette guérison puisse s'effectuer, il faut que les tubercules crétacés ou les cavernes cicatrisées n'aient pas été ou ne soient pas en assez grand nombre pour envahir totalement l'organe malade, en adultérant définitivement ses tissus et, partant, ses fonctions. Cela se conçoit sans peine : une feuille de papier, pleine de nœuds en reliefs, de callosités, ou criblés de trous, n'est plus une feuille de papier et ne peut en remplir les fonctions. Cela revient à dire que la guérison n'est pas possible, si cette guérison est la mort, c'est-à-dire si la cessation de la maladie ne s'obtient qu'au détriment de l'organe, ou encore que la guérison est impossible lorsque l'organe tuberculeux est de nature si sensible, est si indispensable à l'économie dans son fonctionnement intégral, que la moindre atteinte qui y est portée amène la mort.

Or, précisément, c'est là le cas des méninges. Intimement liées au cerveau qu'elles recouvrent et protègent, la moindre de leurs inflammations, la moindre lésion bacillaire dont elles sont le siège se répercute aussitôt sur le cerveau, et c'est la mort. La présence seule du tubercule, l'inflammation, dont il est le centre, suffit, et la marche de la maladie vers l'issue fatale est tellement rapide, tellement foudroyante, lorsqu'il y a confluence, que la

mort arrive bien avant la cavernisation, qui elle-même, en tout cas, serait la mort bien plus évidemment.

Méningite est donc, on le voit, et fatalement, synonyme de mort ; cela parce que, tandis que les poumons, le foie, peuvent à la rigueur fonctionner et sont compatibles avec l'existence, même partiellement malades ou immobilisés fonctionnellement, et ne sont pas des éléments absolument « nobles », dans le sens strict du mot, les méninges, au contraire, ne supportent pas la moindre altération toxique ou septique, telle que la bacillaire, par exemple, c'est-à-dire pas la moindre altération de la nature de celles qui permettent l'inflammation.

Méningite, carreau, tumeurs blanches, enfin phthisie pulmonaire, c'est-à-dire tuberculisation cérébrale, abdominale, osseuse et pulmonaire, telles sont les grandes formes essentielles des maladies les plus communes à l'enfance, occasionnées par la tuberculose consécutive à la pénétration dans l'économie du bacille de Koch, et qui tuent ou dont l'enfant guérit avec ou sans estropiation consécutive, suivant l'impor tance de l'organe atteint, suivant aussi une symptomatologie dont il me faut parler, diverse encore suivant l'organe ou les organes atteints.

En ce qui concerne plus spécialement la méningite qui nous occupe, cette symptomatologie est la suivante :

Quelque temps avant que la maladie ne se déclare ouvertement, l'en faut est « déjà pris » ; au moment où personne ne s'en doute encore, il est déjà tellement atteint qu'aucune puissance humaine ne saurait lui donner la guérison ; et néanmoins, il est, mais en apparence seulement, plein de vie et de santé. Et c'est là le côté affreusement terrible de la méningite, le côté odieusement paradoxal. Mais alors déjà la maladie, si elle échappe à l'œil tendrement vigilant de la mère, n'échappera pas à celui du médecin exercé. Il a reconnu chez l'enfant certains troubles prémonitoires : une pâleur insolite alternant avec des bouffées de rougeurs intenses et fugaces de la face ; des congestions partielles, des troubles surtout pupillaires, mais qui disparaissent brusquement.

Peu à peu aussi, le caractère de l'enfant change dans son ensemble ; il s'assombrit. Au milieu de ses jeux, il s'arrête soudain ; il rougit, puis pâlit ; sa petite tête se penche, et il s'assoupit sans en avoir en conscience, s'endort

d'un sommeil lourd et pesant, d'une plus ou moins longue durée. Le réveil a lieu, inquiet, avec un peu de céphalalgie, gravative, avec un point sus-orbitaire, plus spécialement. Puis, tout reprend on semble reprendre chez le petit malade ; mais la rémission est de courte durée et n'est, du reste, pas absolue. Déjà, en effet, l'appétit est perdu, l'urine devient plus rare, la constipation se montre, la tête s'alourdit, les pupilles se dilatent et restent en état de mydriase, ou se rétrécissent comme un point, jusqu'à rendre la vue impossible. L'enfant, en un mot, est profondément touché dans son économie. Les traits se tirent, la peau s'amincit ; il commence à ressembler à un petit vieux, sérieux, tandis que sur les lèvres légèrement tremblantes erre par intervalles, par une ironie qui serre le cœur de celui qui l'observe, un sourire bon, doux, presque gai quelquefois, comme un dernier rayon de soleil, de vie et d'espoir. L'enfant s'est alité.

Puis, aussi quelquefois, et comme par un miracle (hélas ! de courte durée), l'enfant se relève tout à coup et paraît absolument guéri. En quelques heures, toutes traces de maladie ont disparu, et l'enfant retourne à ses jouets. Cela dure ainsi deux heures ou deux jours, et subitement tout s'écroule en deux secondes. L'enfant vient de lâcher le polichinelle qu'il tenait et s'endort ; le coma l'a saisi ; il ne s'en tirera plus. Alors, il est étendu, immobile, inconscient ; une sorte de mouvement des doigts qui se contractent plus ou moins, un « ramassage » diffus des mains sur la couverture, et c'est tout. La mort l'a surpris brusquement. Un jouet sur le tapis de la chambre, une forme vague couchée dans le berceau ou le petit lit, un pli vivant, des langes ou des habits, dessinant un geste ; c'est tout ce qui restera de lui. Il est allé continuer son rêve, à peine ébauché, dans un monde d'où l'on ne revient pas, laissant à sa mère en pleurs le souvenir de son dernier regard et de son dernier geste, qui se sont adressés à elle tous deux.

J'ai tenu à présenter au lecteur cette rapide esquisse de la méningite ; sans entrer dans les détails techniques, je l'ai dessinée aussi complète que possible, afin qu'il voie bien ici, encore maintenant, comme il l'a vu pour l'hystérie, la différence qu'il y a entre des maladies nettement connues et classées et cet état spécial qu'on appelle la possession. Avec l'hystérie, il a vu une altération fonctionnelle, purement nerveuse, sans lésions ; avec la méningite, une maladie de la substance, avec lésions, et fatalement mortelle. Encore une fois, je le demande, en quoi tout cela ressemble-t-il à

la possession et peut-il être confondu avec elle ?… Et j'ai encore plus à dessein choisi la méningite tuberculeuse comme point de comparaison, parce qu'elle va m'amener plus directement à la possession.

Il est malheureusement du domaine de la pratique médicale, de se tromper constamment. Si la médecine est par elle-même une science absolue, mathématique même, en quelque sorte, qui cherche à trouver des lois, il n'en est pas de même de la pratique de la médecine. Le bon médecin de quartier, de campagne ou de ville, le praticien ordinaire, a fait, en général, de rapides études, dans le seul but d'obtenir le plus promptement possible son diplôme, lui permettant de s'établir et d'exercer ; c'est-à-dire que son unique objectif n'est pas de s'ouvrir de vastes horizons pour de nouvelles et plus profondes études, mais tout prosaïquement de se créer, disons le mot, une clientèle dont les maladies le feront vivre. Je m'empresse d'ajouter : honorablement, pour ne heurter personne ; mais, avouez-le, chers confrères, Molière n'avait pas tout à fait tort quand il critiquait, avec sa joyeuse ironie et son fin esprit français, les praticiens. En effet, le praticien n'est pas le vrai médecin ; son défaut capital est de ne presque jamais savoir poser un diagnostic ; cela est triste à dire, mais cela est.

Sur cent praticiens, il n'y en a pas trois, — vous entendez bien, trois, pas quatre, — capables de dire exactement ce qu'a le malade qu'ils soignent. J'ai, à cet égard, des faits surprenants et déroutants ; mais ce n'est pas ici le lieu de les exposer complètement.

Il me faut pourtant en dire quelques mots, ne fût-ce que pour montrer ce qu'est en réalité cette science qui se croit si forte, qui est si orgueilleuse en face de l'Église, et qu'un mot cependant pourrait faire rentrer dans le néant, auquel elle a tant de droits dès qu'elle se pose comme soutien de l'irréligion, du matérialisme, de l'impiété.

Je prendrai un exemple dans une grande ville française, à l'École de médecine de laquelle j'ai fait mes études, et je citerai le cas d'une des célébrités médicales de cette ville, médecin des hôpitaux, professeur à l'École de médecine en question, lequel soignait, depuis un an environ, le frère d'un de mes amis, phthisique. La famille, sentant le jeune homme perdu, demanda, comme c'est l'usage, une consultation, afin de pouvoir se

dire qu'elle n'avait rien négligé, qu'elle avait fait tout ce qu'il était humainement possible d'accomplir.

La consultation eut lieu, je m'en souviens comme si c'était d'hier ; et je vois encore la tête du célèbre médecin, ânonnant, balbutiant, ainsi qu'un écolier récitant une leçon qu'il ne sait pas, et incapable, absolument incapable de nous poser le diagnostic précis de la phthisie qu'il soignait depuis un an, incapable, j'y insiste, de dire, en parlant de ce malade qu'il auscultait ou faisait semblant d'ausculter tous les jours : « Ici, il y a telle lésion ; ici, telle autre. Nous sommes donc en présence de telle phase de l'évolution de la maladie. »

Voilà ce que sont, ou tout au moins ce que peuvent être, des médecins des hôpitaux et de l'École, dans une des plus grandes villes de France. N'est-ce pas épouvantable, cela ? Le médecin auquel je fais allusion vit encore, d'ailleurs, et est en pleine possession de la notoriété. Il se reconnaîtra bien dans cette anecdote, à moins que plusieurs ne s'y reconnaissent ; ce qui est encore possible, car ils sont comme cela légion en ladite ville et ailleurs.

Mais j'en reviens à ma méningite.

Cette maladie est donc de celles dont le nom seul épouvante les familles, qui savent très bien à quoi s'en tenir concernant son issue toujours fatale. Aussi, quelle surveillance minutieuse de l'enfant à ce point de vue ! La plus petite migraine, le plus léger malaise, vite on fait appeler le médecin ; et bien souvent celui-ci, pour se donner la gloire facile d'une guérison étonnante, laisse volontiers croire à l'existence de la méningite.

Ah ! si les parents veillaient avec le même soin sur le moral que sur le physique de leurs enfants, tout irait pour le mieux, et, dans bon nombre de cas, il serait préférable pour eux d'aller chercher le prêtre plutôt que le médecin. Mais le prêtre ? mais Dieu ? on n'y pense qu'au moment de la mort ! On cherche d'abord à sauver, quoi qu'il en coûte, le corps, et l'on ne s'occupe de sauver l'âme qu'en désespoir de cause et comme à tout hasard. Singulière façon d'agir, n'est-ce pas ? et vraiment inexplicable.

En résumé, la méningite, cette méningite tuberculeuse dont le malin praticien a prétendu avoir guéri l'enfant, n'était pas une méningite ; il y a eu erreur de diagnostic. Ou ce n'était rien, un simple malaise passager ; ou il y

avait là *quelque chose d'insoupçonné*, et sur quoi il nous faut nous arrêter un instant.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu prononcer ces deux mots : fièvre cérébrale. Combien de mamans ne disent-elles pas : « Figurez-vous, mon enfant vient d'avoir une fièvre cérébrale épouvantable ; heureusement, notre médecin était là, un homme qui… un homme que… un homme dont… » Toute une litanie d'éloges de sa vigilance, de son expérience, de son talent. « Bref, il me l'a sauvé ; sans lui, mon enfant était perdu ! »

Eh bien, la fièvre cérébrale n'existe pas. Elle est d'invention maternelle ; elle est une grosse erreur encouragée par le médecin ignorant ou coupable, qui en profite moralement et pécuniairement. Je m'explique.

Nous savons que l'hystérie et la méningite ont, chacune de son côté, une symptomatologie, et qu'elles sont absolument distinctes l'une de l'autre, en ce sens que même une hystérie qui simulerait les symptômes de la méningite prouverait qu'elle n'en est pas une par le fait concluant de la guérison. Or, vous remarquerez que, ni dans l'hystérie de l'enfant, ni dans sa méningite, celui-ci ne *délire*, dans le sens absolu du mot. L'enfant, qui pense peu, d'ailleurs, qui est plutôt passif qu'actif, délire peu en général aussi : il a plutôt des convulsions et tombe dans le coma, état d'assoupissement plus ou moins profond ; son intelligence n'aberre pas, elle s'éteint. Eh bien, contrairement à cette règle générale et par une unique exception, peut-être, dans ce qu'on appelle vulgairement une fièvre cérébrale, c'est le délire qui prime tout. Là, tandis que dans l'hystérie et la méningite tout est calme, triste, parce que l'économie, terrassée à l'improviste, n'a pas pour ainsi dire la force de réagir en présence de la mort qui est là, au contraire, tout est bruyant dans cette prétendue fièvre cérébrale. Un grand délire, monotone, quelquefois doux avec des exacerbations terribles, telle est en deux mots la caractéristique de cette maladie qui n'existe pas, que la vraie science médicale se refuse à reconnaître. Et si maintenant nous voulons nous rappeler ce que nous avons observé de l'enfant obsédé au début de la possession diabolique, cela se rapportera tout naturellement à ladite fièvre cérébrale, et ici nous serons dans le vrai.

Vous n'avez pas oublié cet enfant, qui est rentré chez lui avec une grosse peur. Or, pour peu que l'action démoniaque ait été vive et la peur

considérable, le délire s'établira chez cet enfant, accidentellement et d'une façon tout à fait exceptionnelle, et cela à raison de ce que la cause de la maladie dont il est atteint est exceptionnelle aussi. Je mets ici « maladie » pour les besoins de la discussion, bien que ce ne soit pas le cas d'employer ce terme ; car nous sommes en présence d'un accident qui n'a rien de naturel.

Alors, que se passe-t-il ?… Sous les yeux de la mère épouvantée, la pseudo-méningite ou fièvre cérébrale suit son cours, caractérisée par le délire permanent. Le pauvre petit est pris de fièvre ou plutôt d'élévation du pouls ; sa figure est rouge, vultueuse, comme framboisée ; il s'horripile, crie, pleure, portant sans cesse la main à ses yeux, comme s'il voulait en chasser une image qui l'obsède ; puis, il déparle dans son cauchemar, prononce des mots extravagants, incohérents, orduriers, sans arrêt quelquefois durant des heures entières, puis retombe épuisé, et parfois meurtri de coups ; notez bien ce dernier détail, très important.

Est-ce là l'évolution de l'hystérie ou de la méningite ?… Allons donc !… Quel est le médecin ayant étudié longtemps et sérieusement, quel est le vrai docteur, le praticien savant qui oserait répondre oui ? Je serais curieux de le connaître… Non, il n'y a là ni hystérie ni méningite ; il y a une maladie (?) particulière, qui n'est autre qu'une crise d'obsession ou une tentative de possession de l'enfant par le diable ; la prétendue fièvre cérébrale est ni plus ni moins une fièvre démoniaque, et elle est du ressort du prêtre plutôt que du médecin.

Et rappelez-vous bien ce que je vous dis ici, mères de famille : en ces cas, quand par malheur ils se produisent, puisque vous faites appeler l'homme de la science médicale, ne manquez pas de réclamer aussi et en même temps l'homme de la science divine ; les deux se complèteront. Presque toujours, dans les cas de ce genre, le prêtre vaut mieux que le médecin. Ce dernier trop souvent ne sait pas grand'chose en médecine, et il ne peut rien, à coup sûr, pour combattre le mal dans le domaine du surnaturel ; tout au contraire, le premier, infaillible en diabolisme, ne nuira du moins jamais au point de vue médical.

Il resterait peut-être bien à dire encore, pour en terminer avec ce qui a trait à ce point particulier qui nous occupe. Je pourrais établir le diagnostic différentiel d'avec la fièvre typhoïde ; mais c'est là une maladie si connue, si banale, si classique, que cela serait véritablement oiseux. Du reste, je crois avoir procédé par élimination dans des proportions suffisantes, pour que le lecteur ait déjà bien compris qu'il y a opposition absolue entre certains états naturels ou maladies et l'état surnaturel de souffrance qui est la possession passive. En outre, j'ai hâte de sortir de cette médecine, que je sens peu intéressante, pour revenir sur le terrain de l'exploration et des faits.

Il m'a semblé bon d'insister quelque peu et même de consacrer plusieurs pages à cette exposition, à raison de ce que le scepticisme, l'incrédulité en ces matières semblent avoir envahi une certaine partie du public catholique et jusqu'à des prêtres. Cet examen était donc nécessaire, et j'ai pris de préférence l'état de possession chez l'enfant, parce qu'on ne saurait l'accuser de se livrer à des jongleries.

Cela dit, j'en arrive plus spécialement aux faits, et, ici de nouveau, je commence par ce qui concerne les enfants.

Au cours d'une de mes traversées, j'avais eu, parmi mes passagers, une vraie tribu de gens bien curieux ; c'était sur le *La Bourdonnais*, qui effectuait des voyages circulaires sur la côte de Syrie.

Dans ces voyages, on part de Marseille, pour aller directement à Alexandrie d'Égypte et, de là, faire ce qu'on appelle la côte de Syrie : Port-Saïd, Jatfa, Beyrouth, Tripoli, Lattaquié, Alexandrette, Mersina, Rhodes, Smyrne, Syra, etc. Tous ces ports se touchent presque, et l'on roule de l'un à l'autre en vingt-quatre heures, travaillant de jour à embarquer dans le port les marchandises et employant la nuit à la mer pour rejoindre le port suivant. Mais, en même temps que les marchandises, on embarque des passagers, et quels passagers, grand Dieu !… Ils sont, je vous le certifie, bien spéciaux à cette ligne et à ces pays !

À Marseille, cette espèce pullule, venue précisément par le courrier de Syrie. On les comprend, en langage de la marine, sous la désignation générale de *Banabacks*. Pour le matelot, le banaback est tout ce qui est étranger à Marseille, provenant des côtes de la Méditerranée, mais plus particulièrement des ports de l'est. Napolitains, Palermitains, Grecs, Turcs,

gens des Dardanelles, de Stamboul, d'Iscanderioun, d'Iscandarie ou de Joppé (de Constantinople, d'Alexandrette, d'Alexandrie ou de Jaffa, sans donner à ces villes leurs noms turcs), les Maltais encore et ceux qui viennent de Tunisie, de la Tripolitaine ou d'Algérie ; bref, tous ceux qui ont des costumes plus ou moins abracadabrants, avec ou sans culottes, avec ou sans fez, avec ou sans burnous, tous ceux enfin qui prononcent le français en zézayant : « Moi zé né souis pas une Francés », tout ça, ce sont des banabacks.

Banaback équivaut à rastaquouère, mais à un rastaquouère spécial renversé. Le rastaquouère, en effet, brille par son luxe de mauvais aloi, mais riche et réel ; le banaback, dans son débraillé de bon aloi et bien réel, ne reluit que par sa saleté, bien réelle aussi. Le type du rastaquouère, tout le monde le connaît : il est beau, a l'œil vif et noir, ainsi que le cheveu, la figure intelligente. Le banaback, moins connu, est tout le contraire. Le vrai type du banaback est l'habitant de Smyrne ; le type parfait, celui de Jérusalem.

Voyez ce grand gaillard, maigre, dégingandé et déjeté, aux pieds larges et plats, ronds comme des assiettes, parce qu'ils sont développés dans l'exagération de leurs formes naturelles, n'ayant jamais été enfermés dans des souliers ; les mains extraordinaires aussi, avec des doigts crochus, et dont quelques-uns, les Jézides, ont les ongles en griffe. Le dos est voûté, on dirait noueux ; les jambes, cagneuses ; la peau, aux poils rares, jaunie comme un vieux parchemin. Regardez cette figure halée, basanée, au milieu de laquelle s'ouvre une bouche énorme, humide, édentée, surmontée d'un nez crochu, noir et puant. Le sommet de la tête est glabre, d'une calvitie maladive spécifique, entrecoupée de plaques de couleur jambon fumé. Tout l'aspect est veule, triste, falot, minable, dans un accoutrement plus minable encore. Les yeux éteignent cette physionomie terreuse, au lieu de l'animer. Oh ! ces yeux ! deux fentes rouges à leurs bords, d'une muqueuse épaissie et sanieuse, derrière laquelle se montre ou plutôt se cache un œil strabique, d'une loucherie particulière, torte et recouverte d'un voile, d'une taie de la cornée caractéristique de la race. L'individu est enfermé dans un costume innommable : celui de l'ancêtre, qui sert au père et plus tard servira encore à l'enfant, quand celui-ci, le père mort, sera homme à son tour. Ce costume remonte ainsi à la plus haute antiquité. Un fez ou une manière de turban, un

gilet pareil à celui de nos zouaves, un pantalon bouffant comme les leurs, et, par-dessus le tout, un manteau invraisemblable, fait de pièces et de morceaux ; cafetan, burnous ou paletot, il affecte toutes les formes. Tel est le costume du banaback. De linge, bien entendu, pas l'ombre ; la saleté et la crasse en tiennent lieu. Cette crasse est indélébile, en effet, disséminée et confluente, par places ou par plaques, formant une croûte au-dessous de laquelle suinte l'humeur ; dans cette saleté grouille un monde de vermine, cohabitant, non parasite, mais commensal du logis, que l'on ne tue pas, mais que l'on écarte parfois en le saisissant et le déposant sur le sol doucement, comme pour l'adresser au voisin dont il augmentera la famille verminière.

Autant le mâle de cette ménagerie pseudo-humaine est sec, parcheminé et maigre, autant la femelle est bien en chair. Un amoncellement de viande molle et blanche (avant la crasse, bien entendu) et encombré de graisse, voilà la femme ; le tout surchargé d'oripeaux, de cuivreries, bijoux et amulettes, dans un nuage de tulle ou d'étoffe légère, qui lui cache le visage, en ne laissant voir que les yeux. Cet écroulement gras reste immobile, tout le long du jour, assis sur les fesses, sans presque parler ni penser, apathique ; le sang, grâce à la graisse, est si loin de la fleur de peau, chez cette créature, que la vermine dédaigne de la mordre, passant sur elle seulement, légion la traversant comme le désert du dégoût huileux et rance, où il n'y a rien à manger que du lard infect et qu'il faut fuir sans s'y arrêter.

Mais, par une opposition des plus merveilleuses, la progéniture de ce couple, qui semble n'avoir de l'humanité que le nom, est un véritable enfant. Tandis que la main puissante de Dieu s'est appesantie sur cette race qui l'a renié et, comme on le verra plus loin, le renie encore, — les Jézides ou Juifs de Jérusalem, venus de Ninive, adorent ouvertement le diable, auquel ils rendent un culte non caché, sous le ciel ; — tandis qu'elle a marqué d'une tare, stigmatisé indélébilement les ascendants, il semble que la suprême miséricorde se soit arrêtée sur l'enfant. Dieu n'a pas voulu que ce qui est encore pur, comme l'agneau qui vient de naître, fût en apparence pourri. Plus tard seulement, lorsque cet enfant sera devenu homme, lorsqu'il se sera livré aux pratiques infâmes du culte maudit, Dieu étendra à lui le juste châtiment qui frappe la race. L'enfant est une oasis, un paradis momentané, dans cet enfer humain.

Joufflu et rose, sous le bistre qui cependant guette déjà sa peau dans le pigment de laquelle il commence à se déposer, l'enfant du banaback est grassouillet et bien pris dans ses petites formes pelotonnées ; vigoureux et agile, d'une précocité due à la race et au climat, il va, se remue, court, alors que ceux de nos pays sont encore au maillot. Nu comme un ver, il grouille en masse, piaillant ou silencieux et grave, par intervalles. Ses lèvres, un peu fortes, sont d'un rouge vermeil, découvrant des dents blanches de jeune chien ; l'oreille est bien ourlée, le nez fin, les extrémités mignonnes. L'éléphantiasis, cet avant-coureur de la lèpre, l'ichtyose de la peau, la macrodermie, le verruquage épithélial de toute nature, qui plus tard végétera sur l'adulte comme le gui sur le chêne, ont encore épargné l'enfant. La peau est fine et fraîche, presque veloutée, d'un velours brun rosé, soyeux. La chevelure ondule en boucles fines, un peu grasses, végétation touffue et saine, poussée dru sur un sol vierge, sain ; il n'y a pas jusqu'à ce léger soupçon de strabisme qui ne soit gracieux et qui ne contribue à donner à la physionomie du bambin, à ses deux grands yeux noirs, bordés de longs cils, un air étonné, d'une malicieuse espièglerie. Tout est bon, sent bon, la jeunesse et la santé, chez cet enfant, que la crasse n'a pas entamé encore. Qui dirait, en le voyant, que c'est là l'enfant du maudit, du juif errant, du Jézide, que nous aurons à étudier plus loin dans cet ouvrage ? Qui dirait que c'est le fils d'un de ces hommes sur lesquels le démon exerce le plus volontiers son action ?

Voilà donc, enfants, femmes et hommes, les banabacks qu'on embarque à bord en Orient, sur la ligne de Syrie à Jaffa, c'est-à-dire à Jérusalem surtout ; et on les embarque souvent par troupeaux, par tribus, avec les familles de leurs familles, allant de port en port, de ville en ville, toujours émigrant, marchant devant eux, eux-mêmes ne sachant où ils vont ni pourquoi ils se déplacent sans cesse. C'est un besoin pour eux, ce mouvement perpétuel, cette migration de sauterelles sales et dévorantes, qui semble calmer un instant leurs affres humaines ; ils se fuient ainsi eux-mêmes, en fuyant l'endroit où ils étaient et en respirant un autre air que celui qu'ils ont tout à l'heure empuanti.

Et cela est si vrai qu'à bord on les parque comme des troupeaux de bêtes ; des barrières, qu'ils ne doivent pas franchir, les maintiennent, les enserrent, les poussent sur l'avant du navire, les uns sur les autres, en une

pestilente promiscuité. Là, on les aperçoit, tachant d'une nappe mobile et sale le bois goudronné du pont, hommes ou femmes ou enfants, chiens ou vermine, en tas groupés, au milieu desquels émerge une tête plus hideuse, plus sale, plus puante encore : c'est la tête de quelque vieil aïeul arrivé aux limites de l'âge, rongé par la pourriture vivante des insectes parasites, véritable infection ambulante, qui, dodelinant du chef et branlotant de tout le corps, s'en va, emporté, roulé par l'avalanche émigrante, comme la preuve que la malédiction de Dieu étendue sur la race le suivra jusqu'à l'heure de la mort. Et c'est un inoubliable spectacle, pour qui sait voir et méditer, que celui de ce pont encombré de banabacks qui s'en vont de pays en pays, fuyant ils ne savent qui, allant ils ne savent où, toujours en route ils ne savent pourquoi.

Plus tard, je le répète, j'aurai à revenir sur tout cela, à propos surtout des Jézides, — sectateurs avérés du diable, ainsi que je l'ai dit, — et j'entrerai dans des détails particuliers ; et les lecteurs qui se sont étonnés de ce que j'ai écrit sur les luciférien indiens seront bien autrement encore stupéfiés, le Jézide luciférien étant la plus basse, la plus vile, la plus abominable expression du satanisme contemporain. Pour le moment, j'ai voulu seulement tracer les caractères généraux de l'espèce, ceux qui frappent au premier abord l'observateur même le plus superficiel.

Laissons donc cela de côté, et, en attendant, examinons avec plus d'attention le petit enfant de banaback au point de vue qui nous préoccupe.

Celui-là vit et meurt dans la méconnaissance de Dieu. Ni baptême, ni première communion, ni extrême-onction ; il ne reçoit aucun des sacrements qui font le catholique, l'enfant soumis à Dieu et protégé par lui. Depuis sa naissance, il évoluera comme une bête, dont il semble puiser les instincts même dans son alimentation. Les mères banabacks, en effet, ne nourrissent que tout à fait exceptionnellement ; ce soin est laissé aux chèvres, au pis desquels les enfants s'attachent. Mais, ce qu'il est important que l'on sache, c'est que, chez les Jézides, les chèvres sont, en même temps que les boues, consacrées à Lucifer. On peut donc dire que, dans cette race immonde et exécrable qui est l'opprobre de l'humanité, l'enfant s'alimente, dès ses premiers jours, d'un lait vraiment satanique, voué au démon ; et, du reste, dans certains sacrifices, on répand, en hommage au roi de l'enfer, le lait de ces chèvres, dont quelques-unes souvent auraient bien besoin d'être

exorcisées (la possession s'étendant jusqu'aux animaux, on ne l'ignore pas). Si, à côté de cela, on examine la quotité de la mortalité de ces races, qui est effrayante, 87 pour 100 pour les enfants, on aura l'idée du nombre considérable, et, par conséquent, qui est Maire frémir, de ces enfants morts sans baptême après avoir tété du lait de diable, lesquels ainsi peupleront les limbes pour l'éternité.

On comprend aussi combien ceux des petits banabacks qui résistent aux causes de mort morale et physique accumulées en eux et autour d'eux doivent être une proie facile pour le démon. Les trois quarts, en effet, sont bientôt obsédés et possédés. Comme ils n'ont rien pour lutter contre l'esprit du mal, que l'eau bénite est totalement inconnue dans ces tribus réprouvées, le démon en fait promptement sa chose, un lieu d'habitat, comme une place d'exercice où les diables d'ordre inférieur apprennent leur métier de tourmente-chrétiens. Aussi, les petits banabacks n'accomplissent-ils jamais que des prodiges d'ordre que l'on pourrait appeler secondaire.

À l'encontre de l'enfant possédé européen, le petit banaback asiatique ne profère pas de phrases scientifiques ni de mots extraordinaires ; quelques ordures de-ci de-là, puis un gros blasphème contre le Christ et la sainte Vierge, que certainement ils ne connaissent pas, telles sont les premières marques de la prise de possession d'un de ces enfants par le diable. Mais, d'autre part, un second signe particulier s'effectue chez le possédé petit banaback avec plus d'intensité que chez les enfants de nos contrées, et sur ce point je ne saurais trop appeler l'attention des mères de famille.

De même qu'elles entendent tout à coup, comme je l'ai dit plus haut, l'enfant prononcer des phrases souvent assez longues en langues étrangères, latin ou grec surtout, et que, sans en deviner la vraie cause, elles s'étonnent de ce fait, agréablement surprises, enchantées, ravies et fières en leur for intérieur de ce qu'elles attribuent à la précocité intellectuelle du bébé chéri ; de même, il n'est pas rare que, rentrant à l'improviste dans la chambre où l'enfant s'amusait tout seul, la maman le trouve juché sur la table, sur la cheminée, sur le buffet ou sur quelque autre meuble un peu élevé, sans qu'une chaise, un escabeau ou une petite échelle pliante soit là auprès pour avoir facilité au bambin l'accès de cette hauteur.

En ces cas-là, si la mère réfléchissait une seconde, elle comprendrait qu'il est matériellement impossible que l'enfant ait accompli cette escalade à

l'aide de ses seules forces ou de sa propre industrie. Le marmot est là, penaud, pleurant silencieusement ou appelant au secours, ahuri épouvanté, incapable de dire, d'expliquer ni même de comprendre comment il est parvenu là. Maman, alors, moitié effrayée du danger que bébé courrait s'il tombait de cette hauteur, moitié ravie de ce qu'elle prend pour un tour de force de sa progéniture, essuie d'abord une larme furtive, puis saisit l'enfant dans ses bras, l'embrasse, le serre contre son cœur et s'efforce de le rassurer, de le faire revenir de son effroi.

— Mais comment, dit-elle, as-tu fait pour grimper là ?

La question reste sans réponse, ou l'enfant balbutie qu'il ne sait pas.

— Tu as donc le diable au corps, petit malheureux ! ajoute quelquefois la mère, sans penser qu'elle dit juste et qu'elle a, à son insu, exprimé la vérité.

C'est, en effet, le diable qui a pris l'enfant, sans qu'il s'en doute, et l'a déposé là où on l'a trouvé.

Cet exercice est, d'ailleurs, familier aux mauvais esprits. Ce déplacement des choses et des êtres est un des tours les plus fréquents, les plus habituels de leur répertoire ; et les maisons hantées en apportent la preuve frappante, sans cesse renouvelée, que les aveugles seuls persistent à ne pas voir. Pourquoi cette fumisterie du démon ? dans quel but ? quel plaisir peut-il y trouver ? Autant de problèmes qui sont insolubles, pour nous, humains ; mais, ce qu'on ne peut contester, c'est que les faits sont là.

Eh bien, cet exercice inexplicable, ce déplacement par des forces inconnues, est encore plus caractéristique chez les petits banabacks, et j'ai eu précisément l'occasion de le constater, d'en être stupéfié, dans ce voyage dont j'ai parlé tout à l'heure, à bord du *La Bourdonnais*. J'ai vu, de mes yeux vu, quelques-uns de ces enfants de Jézides, des tout petits, entendez bien, à peine les matelots avaient-ils le dos tourné, escalader en quelques secondes, comme des écureuils, des hauteurs vertigineuses, jusque dans la mature ; et ils étaient là, cramponnés comme des crabes, l'air grave et ahuri tout à la fois, et rien n'était plus difficile que de les contraindre à descendre. Le temps que les matelots les plus agiles mettaient à aller les rejoindre, pour les arracher de ces postes périlleux, était, sans aucune comparaison, infiniment plus long que celui que les petits banabacks avaient employé ;

chez eux, l'ascension avait été si rapide, qu'on peut, sans exagération, la qualifier de presque instantanée.

Mais, dans cette race de diabolisants à outrance, les parents ne s'effraient nullement : ils « savent » ; je les voyais sourire d'un sourire énigmatique ; et, lorsqu'ensuite je les interrogeais, ils me répondaient selon leur habitude énervante, avec ce hochement de tête de bas en haut, accompagné d'un petit clac sec de la langue au palais, onomatopée muette qui veut tout dire et ne veut rien dire, et d'où il est impossible, quelque insistance qu'on y mette, de les faire sortir.

Je le répète, ce déplacement, ce juchement est une des caractéristiques principales de l'état de possession démoniaque d'un enfant. Et qu'on ne vienne pas me dire que ces faits sont naturels et que tous les bambins font cela ; car je répondrai : — Oui, ils grimpent sur des tabourets, des coussins, des chaises à la rigueur, partout où leurs forces leur permettent d'arriver ; mais jamais, au grand jamais (sauf dans les cas spéciaux sur lesquels j'insiste), on ne voit des marmousets du premier âge escalader des corniches à pic, des murs, plans, ou la mature d'un navire ; il y a là précisément la ligne de démarcation qui existe absolue entre le naturel, même poussé à ses dernières limites, et le surnaturel qui est une chose à part et qui n'en provient ni n'en découle. Prendre pour un fait normal ces étranges exercices, toujours soudains, des petits banabacks, ces manœuvres subites et extraordinaires, dont les plus vieux loups de mer sont déconcertés, renversés, chaque fois qu'elles se produisent, c'est exactement comme si l'on soutenait que des casseroles, qui se mettent tout à coup à tourner autour de leurs clous, dans la cuisine d'une maison hantée, agissent en vertu d'un mouvement naturel. Il faut ne croire à rien pour émettre de semblables raisonnements. Le juchement de l'enfant du premier âge sur une corniche inaccessible ou dans la mature est du diabolisme pur, et il est impossible d'expliquer autrement ce fait dûment constaté par des centaines de témoins.

Seulement, il se produit ceci : inattentif et superficiel, on passe outre, sans réfléchir ; mère de famille, on est secouée de peur, mais fière, car on attribue le fait à une précocité virile de l'enfant ; médecin et catholique, on examine, on songe, et l'on conclut d'accord avec l'enseignement de l'Église ; banaback ou jézide, on sait, mais on se tait…

Ce déplacement, au-dessus des forces naturelles de l'enfant, est, disons-le bien, un des tours familiers du diable, le premier pas, le premier degré du soulèvement et de la tenue dans l'espace, ainsi qu'il arrive aux Simon de Gitta, aux fakirs luciférien, aux Ingersoll du palladisme, exercice effectué contre les lois de la pesanteur. C'est l'esquisse de la fluidification du possédé à l'état latent, en qui le démon et la créature humaine semblent presque se confondre ; c'est la préparation, pour ainsi dire, aux grandes œuvres de Satan, dont je parlerai tout particulièrement dans le chapitre qui sera consacré aux mystères diaboliques des triangles.

Dirai-je, maintenant, un mot relativement à certains cas de disparition ? Oui, mais un mot très rapide. Il faut en finir avec ce qui concerne l'enfant.

Grand nombre de mes lecteurs ont certainement entendu parler d'enfants qui disparaissent, un temps plus ou moins long, du domicile de leurs parents, et que l'on retrouve après, calmes, tranquilles, et comme s'ils n'avaient jamais quitté leurs jeux. Le hasard les fait retrouver là, n'importe où. Qui les a nourris pendant ce temps ? d'où viennent-ils ? qu'ont-ils fait ? Rien, personne, ils ne savent pas, ils ne se rendent pas bien compte des pourquoi et des comment. Ils se rappellent à merveille s'être amusés, avoir ri, avoir mangé, avoir dormi. Mais où ? de quelle façon ? avec qui ? chez qui ? Sur tous ces points précis, il y a une lacune dans leur souvenir.

Ces faits se renouvellent assez fréquemment dans les campagnes, et les paysans ne s'en préoccupent pas outre mesure. Dans le midi notamment, vous les entendez dire comme par plaisanterie ; lorsque leur enfant disparaît ainsi pendant quelques jours : « *A esta oou diablé, revendra* ; il a été au diable, il reviendra ». Et ils font, en manière d'exorcisme, un léger signe de croix avec le pouce, qu'ils baisent ensuite. C'est tout. Il est vraiment fâcheux que ces cas de disparition ne soient pas mieux examinés ; il est déplorable qu'ils soient traités avec autant de sans-façon.

Pour en finir avec la possession chez l'enfant, il est certain que les cas n'en sont que trop nombreux et trop réels ; il serait à désirer que les médecins, s'inspirant des idées chrétiennes, y veillassent sérieusement.

En résumé : choses extraordinaires et hors de proportion avec les connaissances de l'enfant, et dites consciemment avec à-propos ; une certaine allure caractéristique, surtout dans le regard ; des bizarreries

spéciales, survenues dans le caractère ; des malaises indécis, mal connus du médecin ; l'irruption brusque d'une pseudo-maladie cérébrale, confondue avec la méningite et considérée à tort comme une fièvre cérébrale, laquelle n'existe pas ; fréquentation et camaraderie avec un être qui existe, mais qui ne se manifeste qu'à l'enfant ; frôlements, attouchements, obscénités ; actes tels que grimper en des endroits normalement inaccessibles pour lui ; enfin, disparitions momentanées. Tels sont un certain nombre de caractères formant un ensemble, grâce auquel on peut, en dehors même des caractères spirituels que nous enseigne l'Église, reconnaître l'état de possession chez un enfant. Ajoutez à ceux que je viens de dire une mauvaise première communion, quand il s'agit d'un enfant de onze à douze ans.

Or, je le demande, qu'est-ce que la maladie naturelle ou l'hystérie peuvent avoir à faire là-dedans ? et qu'y a-t-il, dans cet ensemble, qui leur ressemble ? Où a-t-on vu un hystérique du premier âge grimper dans une mature ? où l'a-t-on vu atteint d'une fièvre cérébrale ? où enfin l'a-t-on entendu parler grec et latin ?

Du reste, il est un moyen bien simple, pour les familles, de ne s'exposer à commettre aucune erreur ; et ce moyen, je défie messieurs de la Salpêtrière d'en faire l'expérience, sans être obligés de s'avouer vaincus dans leur pseudo-science matérialiste.

Prenez, d'une part, un enfant hystérique avéré, déclaré tel par les disciples de Charcot, et, d'autre part, faites venir un enfant dans les conditions que j'ai décrites, et qu'un prêtre (assisté d'un médecin vraiment catholique) déclarera possédé. Ni l'un ni l'autre de ces deux enfants ne savent ce que c'est qu'une relique ; au surplus, bandez-leur les yeux. Eh bien, procédez à un essai parallèle. Que le prêtre, autorisé par son évêque, pose l'objet sacré sur le petit hystérique ; pas une fibre chez lui ne tressaillera ; si même il sent le contact de la relique, ce sera pour lui un objet quelconque. Mais, quand viendra le tour du possédé, une véritable scène, des plus significatives, se produira : à la seule approche de la relique présentée par le prêtre à ce bambin qui pourtant ne verra pas l'objet saint, ce seront des contorsions, des grimaces horribles, non d'enfant, mais de diable ; que le prêtre approche la relique davantage, ce seront des cris ; qu'il la pose sur l'enfant, les cris deviendront des hurlements, le petit possédé, ou plus exactement, le démon qui le possède entrera en rage frénétique.

À cela, que peuvent répondre les libres penseurs ? Rien ; car cette expérience est décisive, et jamais ils n'ont voulu, jamais ils ne voudront la tenter. Mais, aux yeux de toute personne de bonne foi, elle est la preuve la plus évidente de l'opposition absolue existant entre les deux états, hystérie et possession.

La morale qui se dégage logiquement de ce qui précède peut et doit être résumée en ces termes : — Mères catholiques, surveillez mieux vos enfants, au point de vue du diable ; ne les abandonnez pas comme des petits banabacks ; consacrez-les, dès leur naissance, à la sainte Vierge, car elle est la plus puissante protectrice de l'enfance contre le démon ; faites de temps en temps une bonne neuvaine, à laquelle vous associerez vos bébés mignons, et ce sera la meilleure manière de leur apprendre leurs prières tout en les préservant. Et si, par malheur, par faute d'avoir négligé ces précautions qui sont l'hygiène de l'âme, vous avez un enfant présentant tout à coup une anomalie de santé ou de caractère, appelez vite le prêtre, au moins en même temps que le médecin.

Ainsi, messire Satanas et ses acolytes seront tenus à distance, et une créature de plus poussera librement pour Dieu.

Je viens de parler des médecins matérialistes ; mais il y a aussi les catholiques de surface, les gens qui se disent chrétiens et qui au fond ne croient plus au surnaturel ; il y a ceux qui ont cherché, par des moyens déjà sévèrement jugés (les innombrables encouragements qui me sont parvenus l'attestent), à entraver mon œuvre saine et, je le dis avec orgueil, salutaire ; il y a ces gens qui se sont condamnés par ce seul fait qu'ils ont osé m'opposer, comme ayant une valeur honorable, un démenti… de qui ?… du dernier des hommes, de leur ami Cadorna, le violateur sacrilège de Rome, l'apostat audacieux et sans pudeur, le massacreur des zouaves pontificaux blessés, l'assassin des religieux et des sœurs de charité.

Ceux-là diront qu'il n'y a que des phrases dans tout ce que j'ai écrit au sujet de la possession chez l'enfant. Mon témoignage, ils le récusent ; ils ont en l'audace de publier, dans leurs feuilles imprimées avec la plus insigne mauvaise foi, que sans doute je ne suis même pas médecin !… Je ne prétends imposer confiance à personne ; libre à qui me lit de me croire ou

non. Mais personne n'a le droit de publier que ce livre est une œuvre d'imposture, surtout quand pour jeter la suspicion sur moi on est obligé de recourir à un Cadorna, en se gardant bien de faire connaître au public catholique quel est cet individu.

Eh bien, puisque mon témoignage ne suffit pas, voici, sur le cas de la possession chez l'enfant, le témoignage d'un moine. Je laisse aux Georges Bois, aux Aigueperse et autres le soin d'aller consulter à présent les grandes lumières de la Salpêtrière, pour combattre l'avis motivé d'un des plus vénérés exorcistes d'Europe.

Aux catholiques superficiels, allant plus souvent au théâtre qu'à l'église, qui disent que « le diable se manifestait *peut-être* au moyen-âge, mais qu'aujourd'hui *certainement* il ne se manifeste plus et qu'il n'existe plus de cas de possession », je citerai tout d'abord un fait qui n'est pas bien vieux ; il date seulement de 1891.

Je veux parler d'un enfant qui a été possédé en Bavière, que les médecins irréligieux déclarèrent atteint d'une hystérie délirante, et qui n'a pu être délivré que par les exorcismes d'un zélé religieux, le P. Aurélian, capucin.

Voici le rapport officiel sur ce cas d'exorcisation :

RAPPORT SUR UN CAS D'EXORCISATION

(13 et 14 juillet 1891)

DANS LE CLOITRE DES CAPUCINS DE WEMDING (BAVIÈRE)

Traduction du document in-extenso.

(A) AVANT-PROPOS

Depuis le mardi gras (10 février), les époux Zilk, meuniers à Oberlottermuhle, remarquaient chez leur fils aîné Michel, âgé de dix ans, des phénomènes tout à fait insolites. Non seulement il ne pouvait faire, mais il ne pouvait encore entendre réciter une prière, sans tomber dans un accès de fureur très extraordinaire ; il ne souffrait près de lui aucun objet religieux ; il se permettait envers ses parents les mauvais traitements les plus grossiers. Les traits de son visage étaient tellement-transformés qu'on dut conclure à l'existence d'un état extraordinaire. Dans ces tristes circonstances, les parents cherchèrent secours près d'un médecin ; mais ce fut sans résultat. Alors, dans leur profond chagrin, ils s'adressèrent au révérend vicaire, M. Seitz de Durrwangen, pour voir si les prières de

l'Église ne parviendraient pas à débarrasser ce malheureux enfant de ses souffrances. Le révérend appela à diverses reprises la bénédiction de l'Église sur cet infortuné. N'ayant remarqué aucune amélioration, il dirigea parents et enfant vers notre cloître, dans la pensée que là peut-être le secours divin lui serait accordé.

Au premier abord, nous constatâmes chez cet enfant les étranges phénomènes signalés plus haut. Nous commençâmes par lui donner la bénédiction habituelle des malades. Il montra alors une telle agitation, ou, pour mieux dire, une telle rage et une telle fureur (solches Wuen und Toben), qu'on ne pouvait penser qu'à une chose : l'influence démoniaque. Il déployait, en outre, une force musculaire telle qu'il est impossible d'en voir une pareille chez un enfant de dix ans et que trois grandes personnes pouvaient à peine le maîtriser. La guérison que les parents venaient nous demander et que nous avions nous-mêmes vivement désirée ne fut pas obtenue. Leur douleur s'en accrut d'autant et ils rentrèrent chez eux inconsolables. Cependant ils ne perdirent pas courage ; ils songèrent que quiconque se confie au Seigneur n'en éprouve aucune honte et revinrent pleins de confiance demander plusieurs fois (sept à huit fois) notre secours. Désireux de le leur accorder, nous eûmes recours à tous les moyens. Nous donnâmes à cet enfant la *benedictio a dœmone vexatorum* et nous fîmes, après en avoir obtenu la permission du père Provincial Fr. Xavier Kappelmayr, l'exorcisation *in Satanam et angelos apostatas*, telle qu'elle a été édictée par le pape Léon XIII le 19 novembre 1890, et cela souvent ; mais le secours désiré ne fut pas obtenu. À diverses reprises, nous envoyâmes les parents avec l'enfant à la célèbre Église des Pèlerins pour demander la bénédiction du prêtre des pèlerinages. Malgré toutes ses tentatives, le résultat était nul ; le bon Dieu faisait attendre son aide, voulant sans doute manifester avec un éclat particulièrement brillant la force qu'il a donnée sur la terre à ses prêtres.

Le 12 mai 1891, le vénérable évêque Pancrace d'Augsbourg était en visite chez le curé de la ville M. Scheide, à Wemding. Le père du malheureux enfant, ayant en connaissance de cette visite, demanda au vénérable évêque une audience qui lui fut accordée. Dès que le père entra avec son fils dans la salle d'audience, l'évêque, en pleine conscience de sa force et de sa dignité épiscopale, se dirigea vers eux, en disant : « Ce n'est pas moi que tu tromperas, esprit impur ». Néanmoins, les phénomènes étranges ci-dessus mentionnés persistèrent toujours. Quand le vénérable évêque donna la bénédiction, la tenue de l'enfant le convainquit qu'il n'y avait chez celui-ci aucune supercherie ; bien plus, que l'enfant était tourmenté par l'esprit immonde. Il faut ajouter, — point extrêmement important pour les faits ci-dessus signalés dont nous, P. Remigius, vicaire, et P. Aurelian, fûmes les

témoins, — il faut ajouter que quelques autres personnes (le père et la mère de l'enfant et d'autres assistants tant de leur pays que de Wemding et des environs), peuvent confirmer ces choses.

Chaque fois que l'enfant devait passer près d'une église ou d'un crucifix, près d'un monument érigé en l'honneur de la mère de Dieu ou de quelque autre saint, arrivé à une distance d'environ trente pas, il devenait d'abord agité et tombait ensuite à terre comme inanimé. On le portait à une distance notable, de l'autre côté de ce monument pieux, et il pouvait dès lors continuer son chemin. En outre, nous avons nous-même, ainsi que des centaines de personnes, fait cette observation : à savoir que cet enfant montrait dans l'église une agitation effroyable, tout à fait étrange, au moment de la transsubstantiation et ne pouvait jamais élever vers l'autel ses yeux qu'il tenait constamment fermés. Ce malheureux resta près de six mois dans cette triste situation. Malgré toutes les prières, son état ne s'améliora en aucune façon ; bien plus, il devint de plus en plus pénible. C'est alors que le père écrivit au vénérable évêque d'Augsbourg pour lui demander l'essai d'un exorcisme solennel. Le 25 juin, il obtint l'autorisation demandée, l'évêque se réservant la liberté de choisir le prêtre qui accomplirait ce lourd devoir. Le père dut s'adresser aux capucins de Wemding en qui l'évêque avait la plus grande confiance. Le vicaire de Durrwangen et celui de Feuchtwangen avaient décliné une si lourde tâche, alléguant tous deux leur jeunesse et leur inexpérience en la matière.

Le 5 juillet, le vénérable vicaire de Durrwangen nous écrivit pour nous demander si nous pouvions entreprendre une exorcisation solennelle. Nous répondîmes par l'affirmative ; mais nous eûmes encore une difficulté à surmonter. Durrwangen appartient au diocèse d'Augsbourg et Wemding à celui d'Eichstætt. Le vénérable évêque ne pouvait nous donner aucune juridiction.

Pour entreprendre « *licite* » l'exorcisme à Wemding, nous avions besoin de l'autorisation de l'évêque Léopold d'Eichstætt. Elle nous fut accordée le 10 juillet. Ainsi armés des pleins pouvoirs de l'évêque nous mandâmes les parents et l'enfant, le 13 juillet, jour où commença l'exorcisation.

(B) EXORCISATION SOLENNELLE

Anxieux, mais confiants dans le secours divin, nous entreprîmes, nous P. Remigius et P. Aurelian, l'exorcisme solennel, le 13 juillet à 7 heures du matin, pour la première fois. Au préalable, nous avions fait fermer l'église, d'un côté pour n'offrir aucune occasion à la curiosité publique dans cette première tentative, de l'autre pour n'avoir pas à rougir devant la foule, au cas où le malin esprit voudrait révéler certains secrets, même mensongers, comme il l'avait fait au vicaire de Durrwangen quand celui-ci avait autrefois béni l'enfant. Toutefois, nous laissâmes dans l'église, à titre de témoins, les parents du possédé, un certain marchand d'ici M. Pscherr, notre frère lai et le portier du couvent. Quelque temps avant le commencement de l'exorcisation, l'enfant se mit à souffleter ses parents

d'une manière indescriptible. Nous dîmes de l'apporter dans le sanctuaire, et alors se joua une scène véritablement horrible. D'abord, quand on voulut exécuter notre ordre, le possédé se mit à pousser des cris effroyables « ein furchterliches geschrei ». On aurait dit, non la voix d'un homme, mais bien celle d'un animal sauvage. Ces cris étaient tellement violents que ce rugissement — l'expression n'est pas trop forte — fut entendu à plus de cent mètres en dehors de l'église du couvent, et tellement abominable que tous ceux qui les entendirent furent remplis d'horreur. Une telle scène laisse deviner quelle fut notre émotion. Et cependant la suite devait être encore plus effrayante. Quand le père voulut apporter son fils dans le sanctuaire, il fut moins fort que son faible enfant. Ce faible enfant jeta son vigoureux père par terre avec une telle force, qu'une profonde inquiétude nous saisit tous. Enfin, après une longue lutte, le père put l'apporter, grâce à l'aide des témoins sus-nommés et de notre frère lai Macarius qui déployaient toutes leurs forces. Par mesure de prudence, nous lui fîmes lier les pieds et les mains avec de fortes courroies ; mais il remuait ses membres comme s'il n'avait pas eu d'entraves. Après ces préparatifs, nous nous décidâmes à commencer l'opération pleins de confiance dans l'assistance d'En-Haut. Nous procédâmes à l'exorcisme selon le grand rituel d'Eichstætt, et exposâmes la sainte Croix. Nous bénîmes l'enfant avec celle-ci et l'enfant se remit à pousser des cris affreux. En outre, il ne cessait de cracher sur la Croix et sur les P. Remigius et Aurelian, dans l'exercice de leurs fonctions. Ces cris et ces crachements durèrent ininterrompue jusqu'au récit des litanies des Saints. Ensuite, nous récitâmes en latin les formules d'exorcisme. Toutes nos questions restèrent sans réponse. Montrant le plus grand mépris pour nous, l'enfant nous crachait au visage chaque demande. Le malin esprit voulait sans aucun doute, par ce mépris, nous forcer à cesser l'exorcisme ; mais, grâce à la force que Dieu nous avait donnée, nous ne nous laissâmes pas effrayer et poursuivîmes la cérémonie. Lorsque, conformément au rituel, nous passâmes l'étole violette autour du cou de l'enfant, nous pûmes dédaigner l'esprit immonde. Ce signe, en effet, qui exprime la puissance du prêtre, lui causa de monstrueuses douleurs qu'il exhala en hauts gémissements et soupirs. Le P. Aurélian répéta l'exorcisation, et les mêmes phénomènes se montrèrent. Jusque-là, nous n'avions eu aucun résultat ; mais notre confiance s'était accrue si grandement, que nous avions l'espérance de chasser l'esprit impur. L'après-midi, à 2 heures, le P. Aurelian, en présence du P. Remigius et des témoins sus-nommés, recommença l'exorcisation dans le chœur. Avant le commencement de la cérémonie et pendant les litanies des Saints, les mêmes scènes que dans la matinée eurent lieu. À la fin de l'exorcisation, lorsque je l'eus menacé de porter le Saint-Sacrement dans le chœur et de le forcer à adorer son maître, le diable s'écria plein de rage : « L'enfant est possédé. » Preuve évidente de la présence réelle de Jésus dans le Saint-Sacrement et preuve de la terreur que le diable a pour lui. Dans une exorcisation ultérieure, à cette demande si un seul diable

possédait l'enfant, il répondit qu'ils étaient dix. Conjuré de quitter l'enfant, il répondit : « Je ne puis pas ». Au cours de toutes les autres séances d'exorcisation, l'esprit impur se tint tranquille ; il se bornait de temps en temps à me cracher au visage avec mépris. Les douleurs qu'éprouvait le démon quand je le menaçais du Saint-Sacrement, aucune plume ne peut les décrire : ses gémissements et ses soupirs déchiraient le cœur. Toujours les phénomènes déjà décrits survenaient, lors de la bénédiction avec la sainte Croix et de la prière des saints. À toutes mes questions, il ne répondait rien, mais témoignait son mépris par les crachements incessants du malade sur ma personne et sur la Croix. Ainsi, après plusieurs tentatives d'exorcisation, nous avions au moins obtenu ce résultat : le diable reconnaissait qu'il possédait l'enfant.

Le lendemain, 14 juillet, le P. Rémigius dut aller à Volfenstadt. Les PP. Angélicus et Joseph étant en mission à Bonissa, la lourde tâche incomba au seul P. Aurélian. Je l'entrepris avec une grande anxiété. Cependant, confiant dans l'assistance divine, dans le secours de la bienheureuse Vierge Marie, de tous les Anges et de tous les Saints, tranquillisé par cette pensée que j'avais entrepris une telle tâche non de moi-même mais de par les pleins pouvoirs de deux évêques, j'avais l'espoir d'obtenir un résultat heureux ; et en réalité le bon Dieu me secourut en ce jour. Après la sainte messe, à sept heures du matin, je commençai la cérémonie. Je laissai l'église ouverte. Étaient présents une grande foule de gens au milieu desquels beaucoup de pèlerins. Tous sont témoins des événements. Pendant la bénédiction avec la sainte croix, pendant les litanies des Saints, rage, fureur et crachements continuels. L'exorcisation commença. Durant la cérémonie, je plaçai sur la tête de l'enfant la sainte Croix et sur sa poitrine un petit reliquaire. Il est impossible de dépeindre la douleur que le méchant esprit devait souffrir. Le visage de l'enfant était déchirant ; sur ses traits se lisait la douleur. Dans ces conditions, je conjurai le diable presque pendant une heure. À diverses reprises, je demandai à la foule de prier avec moi ; car moi-même j'étais sur le point de désespérer. Ma prière fut enfin écoutée. Je menaçai encore le diable du Saint-Sacrement. Avec des grimaces horribles du visage, avec de hauts gémissements et avec les signes d'une vive douleur, adjuré d'abandonner l'enfant, le diable répondit : « Non. » Je l'adjurai encore de le quitter, je lui ordonnai de le faire par la force divine et au nom de la puissance que Dieu m'avait donnée. À cette demande et toujours au milieu des mêmes phénomènes, j'obtins cette réponse : « Je ne puis pas ». Pour éviter les répétitions, je ferai remarquer que l'esprit malin répondait après de longues objurgations et au milieu des phénomènes effrayants déjà décrits. Je continuai à lui répéter d'abandonner l'enfant et de cesser une résistance inutile. Furieux, il s'écria : « Je ne puis pas. — Pourquoi ne peux-tu pas quitter le corps de cet enfant ? demandai-je. — Parce qu'elle le tient toujours ensorcelé », donna-t-il comme raison. Je demandai qui, elle, une femme ? La réponse fut : « Oui. » Aussitôt je demandai son nom. « Herz »,

répliqua-t-il. À ces mots, les parents du possédé se frappant la tête et pleurant s'écrièrent : « Cette femme est notre voisine ». Je l'interrogeai pour savoir si elle leur avait jeté le sort de la possession. Il dit : « Oui ». — « Pour quelle raison ? continuai-je. — Parce qu'elle était en colère » déclara-t-il. Cet enfant avait-il fait quelque mal à cette femme ? achevai-je. — Non, répondit-il.

Dans les exorcisations répétées l'adjurant de quitter l'enfant, lui déniant le droit de tourmenter une créature de Dieu, il donna toujours et sans cesse la même réponse : « Je ne peux pas ». Quand on lui demandait pourquoi il ne pouvait pas quitter cet enfant, il répondait ; « Parce que cette Herz l'ensorcèle toujours ». — L'ensorcèle-t-elle encore maintenant ? « — Oui. — Ainsi, tant que cette femme continuera son sortilège, tu ne pourras pas abandonner l'enfant ? demandai-je au possédé. — Oui. — Mais tu dois abandonner cet enfant, je t'en adjure, malgré que cette femme l'ensorcèle encore. Dieu est plus puissant que toi, et ma qualité de prêtre me donne barre sur toi. » — Alors il s'écria très méchamment : « Je ne peux pas ».

Je l'adjurai ensuite de me dire si et quand il quitterait l'enfant. Réponse : « Je ne peux pas ». — Depuis combien de temps possèdes-tu cet enfant demandai-je. — Depuis une demi-année, répondit-il. — Cette réponse est juste ; en effet, depuis six mois, ce malheureux se trouve dans ce lamentable état.

Puis, je l'adjurai de me dire pour quelle raison il tourmentait ainsi ce pauvre enfant innocent, sur lequel du reste il n'avait aucun pouvoir, puisque l'enfant n'avait encore commis aucun péché mortel. « Parce que je le dois, répliqua-t-il ». — Pourquoi, demandai-je aussitôt. — Parce que cette Herz l'ensorcèle toujours ; tant qu'il en sera ainsi je ne pourrai partir, repartit-il. — Comme je lui déclarais encore une fois qu'il devait néanmoins s'en aller, il répéta très méchamment : « Je ne puis pas. » — Mais il faut pourtant que tu t'en ailles, dis-je ; je t'adjure par le Dieu tout-puissant, de déclarer de suite et ouvertement quand tu t'en iras. — « Je ne le sais pas », s'écria-t-il avec mépris. Enfin, je dis au diable de me dire son nom, et il répondit : « Je ne le sais pas ».

J'étais entièrement épuisé et très grandement ému : ces exorcisations duraient depuis deux heures. Je terminai la séance. Mes souffrances durant ces jours, mes sentiments pendant et après l'exorcisation, je laisse à chacun le soin de les juger. Je veux seulement déclarer ceci : c'est que, après cette exorcisation, je fis la promesse de dire une messe d'actions de grâce en l'honneur de la Mère de Dieu, de tous les anges et de tous les saints, si par leur intercession le bon Dieu daignait m'exaucer. Effectivement, dans l'après-midi, mes prières furent écoutées.

Plein de confiance comme le matin et encouragé par les nombreuses déclarations que l'esprit malin avait faites dans la matinée, je repris l'exorcisation, dans l'après-midi, à une heure, et cette

fois-ci pour la dernière fois. Pendant la bénédiction cruciale et les litanies des Saints, l'enfant était encore agité mais les crachements avaient cessé. Usant des mêmes procédés que le matin, j'adjurai le diable d'avouer la franche vérité et de dire s'il voulait abandonner ce corps. Après de longues supplications, au milieu de gémissements et de soupirs douloureux, sur un ton passablement humble, il dit : « Oui ». Encouragé par cette réponse, je lui demandai au nom de Dieu, de la Mère de Dieu, et de l'archange Saint-Michel, s'il voulait le faire de suite. — « Oui.» — Alors pour la troisième fois, je l'adjurai de déclarer en pleine vérité s'il voulait s'en aller sur le champ. Il répondit un « oui » décidé.

Quand, pour la dernière fois, le diable eut avoué qu'il voulait quitter l'enfant, je l'adjurai de ne rentrer ni dans le corps d'une des personnes ici présentes ni dans celui de « la Herz » qui lui avait fait posséder l'enfant, et de s'en retourner au contraire aux lieux que Dieu lui avait assignés. Après une pause, je lui posai cette question : « As-tu déjà abandonné l'enfant » ? J'obtins comme réponse : « Oui ». — Ainsi que tes compagnons ? — Oui. — Pour la troisième fois, je t'ordonne de me dire l'entière vérité. As-tu avec tes compagnons quitté le corps de cet enfant ? — Oui, répliqua-t-il. — Où es-tu maintenant ? dis-je. — Dans l'enfer, répartit-il. — Tes compagnons aussi ? — Oui, répéta-t-il. — Au nom de la très sainte Trinité je te conjure, pour la troisième fois, de faire connaître par un signe, si tes compagnons et toi êtes réellement en enfer. — Oui, nous sommes en enfer », répondit-il avec un accent horrible. Dans cette dernière réponse, il semblait véritablement que la voix venait de l'enfer. Jusque-là le diable avait répondu sur un ton arrogant et insolent. Cette suprême réponse était pleine de tristesse.

Alors, des larmes coulèrent en abondance des yeux de l'enfant, signe que le malin esprit l'avait réellement quitté. En effet, au moment où il me déclara pour la troisième fois qu'il était en enfer, il partait. Antérieurement il m'avait toujours menti. C'est du reste le père du mensonge. Je fis alors faire à l'enfant le signe de la croix, regarder le crucifix, prononcer les noms de Jésus, de Marie et de l'archange Saint-Michel. Il le fit en pleurant à chaudes larmes. Je lui tendis la croix et les saintes reliques à baiser ; il les baisa en les couvrant de pleurs. Il récita ensuite le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, en poussant de profonds soupirs. Enfin j'achevai l'exorcisation. Cela fait, je plaçai cet enfant sous la protection de la Mère de Dieu, en le revêtant du quadruple scapulaire.

Grande était la joie que nous ressentions tous. Pour rendre hommage au bon Dieu qui, par l'intermédiaire de son indigne serviteur, avait accompli cette merveille, je me dirigeai accompagné de l'enfant et des assistants vers le maître-autel et entonnai le *Te Deum*. Et puis je donnai la bénédiction avec le saint ciboire.

Le lendemain, mercredi 15 juillet, le matin à cinq heures et demie, eut lieu la messe solennelle d'actions de grâces avec rosaire, ainsi que je l'avais promis. Pendant la messe, l'enfant, à genoux sur un prie-Dieu dans le sanctuaire, récita le rosaire, entouré de nombreux fidèles, en signe de reconnaissance. Et tous les yeux se mouillèrent de larmes, à la vue de cet enfant délivré de son mal.

Telle est l'histoire de cette difficile mission qui m'échut, du plus lourd devoir qui puisse incomber à un prêtre. Je dois au reste m'écrier avec le Psalmiste : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais c'est à votre nom que l'honneur en revient ». Je ne puis, pour ma part, que remercier Dieu et célébrer l'infinie miséricorde qu'il a révélée si éclatante au sujet de cet enfant.

(C) Causes de la possession

Le père de l'enfant est catholique ; sa mère, protestante. Ils vivaient ainsi sous un mariage mixte. Mariés dans la foi protestante, ils faisaient suivre à leurs enfants une école évangélique. Cependant, le père fut un jour pris de remords ; il voulut racheter ses fautes et envoya ses enfants à l'église catholique de Durwangen. Ce revirement excita la haine des protestants qui firent tous leurs efforts pour amener la ruine complète des meuniers. Ils leur demandèrent intérêt et capital de l'argent qu'ils leur avaient prêté ; ils ne vinrent plus à leur secours dans le besoin ; ils ne firent plus moudre leur blé chez eux, pour les réduire rapidement à la mendicité. Et pour compléter leur malheur, la voisine Herz ensorcela leur enfant. L'enfant, en effet, a une fois déclaré dans une extase démoniaque qu'il avait été possédé après avoir mangé des « *Hutzeln*[18] » — une cinquantaine environ — que cette femme lui avait envoyés le mardi-gras. Ce pauvre enfant avait fréquemment de pareilles extases. Un jour, dans une d'elles, le diable disait qu'il habitait autrefois une idole dans une île ; il prédisait de grands malheurs à cette Herz dont les malédictions l'avaient fait entrer dans le corps d'un enfant qu'il serait bientôt obligé de quitter. Une autre fois, il disait : « Il vient maintenant une lettre de l'évêque ; il sera chassé ». Notre propre lettre, il l'avait annoncée aussi quelques jours avant.

Le père de l'enfant, qui était venu nous voir plusieurs fois, mit ordre à sa situation. Il se fit marier une nouvelle fois d'après le rituel catholique, et ses enfants furent baptisés à nouveau. Toutefois le possédé, tant qu'il fut dans son triste état, ne put être baptisé : il était pris d'une telle rage et d'une si horrible fureur, que six hommes vigoureux ne pouvaient le maîtriser.

Si grand que fut en apparence le malheur des parents, la grâce divine fut encore plus grande. Le père devint de nouveau un fervent catholique ; les enfants étaient gagnés pour notre Église, et la mère elle-même, vivant dans la religion protestante, ne tarda pas à rentrer dans le giron de l'Église catholique. Qui n'admirera la sagesse de Dieu qui d'un tel mal a su tirer un si grand bien !

(D) Phénomènes consécutifs à la possession

L'enfant se montrait maintenant très gai et très joyeux. Pendant la possession, il tenait constamment la bouche et les yeux clos ; on ne pouvait lui tirer aucune parole. Depuis, il est devenu très parleur. Ses yeux d'enfant brillent si clairs et si innocents que c'est plaisir de s'y mirer. Durant la possession, il baissait sans cesse les yeux maladivement vers sa poitrine et avait des secousses non naturelles dans le corps. Après il revint à l'état normal. Pendant les cinq séances d'exorcisme, l'enfant tomba chaque fois dans une extase démoniaque « in einer daemonischen ekstase » ; après chacune d'elles, il semblait à moitié mort, entièrement raide et comme sans vie « ganz starr und wie leblos ». Après la dernière exorcisation, le diable expulsé, l'enfant fut très tranquille et on ne remarqua chez lui aucun phénomène insolite. Au temps de la possession, il ne pouvait souffrir près de lui aucun objet sacré : après la guérison, il prenait de ses propres mains la sainte Croix et les reliques, les embrassait et s'aspergeait avec de l'eau bénite. Je dois faire ici une remarque. Chaque fois que j'aspergeais le possédé avec de l'eau bénite, il s'élançait furieux vers moi ; prenais-je de l'eau ordinaire, — ce qu'il ne pouvait savoir, — il demeurait tranquille. De même, si je prononçais une prière d'église en langue latine, il entrait dans une rage furieuse. Si je lisais au contraire un passage d'un classique, il me laissait lire tranquillement.

Après l'expulsion du diable, l'enfant s'approchait volontairement du maître-autel, examinant toutes les statues qui s'y trouvaient ; il se glissait de même et spontanément autour de l'autel, ainsi que nous et d'autres témoins peuvent le témoigner. Pendant la possession, la bénédiction avec la Croix faisait tomber l'enfant dans une explosion de fureur ; après la guérison, il montra le plus grand respect pour le Saint-Sacrement. Durant la possession, il courait dans les bois, autour du pays, comme un animal sauvage, une grande partie de la journée, et tout le monde le fuyait. Maintenant il se plaît dans la solitude, et tout le monde l'aime.

Le bruit de cet événement se répandit dans toute la contrée. Catholiques et protestants écoutaient étonnés cet événement qui tient du miracle. L'enfant, en effet, était connu à dix lieues à la ronde, et personne n'a osé s'élever contre ces faits. Seul un parfait incrédule pourrait le faire. Quiconque

viendrait nier de nos jours l'existence de la possession avouerait par là qu'il méconnaît l'enseignement de l'Église catholique. Celui-là croira à la possession, le jour où il sera en enfer entre les mains du diable. Pour moi, j'ai l'autorité de deux évêques.

Depuis le 3 août 1891, d'après les rapports du père et du fils, tout est normal chez cet enfant. Il visite maintenant avec amour et en catholique l'église catholique, prie avec ferveur, apprend bien à l'école, — au cours de la possession il ne pouvait les fréquenter, — et fait la joie de ses parents. Dans les trois premiers jours qui suivirent l'expulsion du démon, il se passa des choses effrayantes dans la maison des parents : on croyait à chaque instant que la maison allait s'écrouler. Mais le quatrième jour, la tranquillité revint et elle existe encore. Le jour de l'Assomption de Marie, le père est venu avec son fils pour me remercier encore une fois. Mon cœur était content de voir cet enfant en pleine santé ; car la possession l'avait beaucoup fait maigrir.

Ce rapport a été écrit par le P. Aurélian qui chassa le démon, en éternel souvenir, pour les archives de la province d'Altœtting aussi bien que pour les archives du cloître de Wemding.

Wemding, le 15 août 1891.

P. Aurélian, capucin.

Voilà donc une première preuve de ce que les possessions ont encore lieu de nos jours, comme elles se sont produites de tout temps ; et voilà un témoignage qui ne saurait être récusé par aucun bon catholique.

Plus récemment encore, un autre cas de possession s'est produit aux portes mêmes de Paris, et a été porté à la connaissance du public par les indiscrétions de la presse. Je pourrais en citer bien d'autres, dont l'historique complet m'a été communiqué par les exorcistes ; mais ces communications m'ont été faites à titre confidentiel. Par le temps qui court, vu l'incrédulité irréligieuse qui sévit et qui est devenue officielle presque partout, l'Église, ayant les bras liés par le pouvoir civil, est tenue à une très grande réserve. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les Salpêtriers ont réussi à imposer leurs idées impies, et que la presse anticatholique est toujours aux aguets, cherchant le scandale et ne laissant échapper aucune occasion pour ameuter contre le clergé la multitude ignorante ; on l'a vu à propos des exorcismes de Gif, auxquels je viens de faire allusion. Il n'est donc pas utile de multiplier les preuves de possessions contemporaines en

me basant sur les informations émanant des vénérables ecclésiastiques, mes correspondants ; il serait mauvais même, fût-ce pour mieux confondre la sottise orgueilleuse des incrédules et des superficiels, de troubler la quiétude des pieux asiles où les pauvres possédés passifs sont, en notre siècle de bouleversement, obligés de se réfugier, pour trouver le calme et la délivrance.

Mais, puisque l'affaire de la possession de Gif est devenue publique et a, du reste, pris fin, en fournissant une nouvelle preuve de la réelle puissance spirituelle de l'Église contre les hordes infernales, il est bon de la mentionner dans cet ouvrage ; elle y a sa place tout indiquée.

Gif est une petite commune du département de Seine-et-Oise, diocèse et arrondissement de Versailles, canton de Palaiseau. C'est dans cette localité que la sœur maçonne Juliette Lamber (M^me^ Edmond Adam) a son château, qui, rappelons-le en passant, est construit sur l'emplacement d'une ancienne abbaye et en porte même le nom. Ce couvent, dont des ruines importantes et pittoresques subsistent, — et l'on sait que les adeptes de la maçonnerie recherchent, pour s'y installer de préférence, les vieux monastères abandonnés ou désaffectés, — n'est autre que la célèbre Abbaye royale des Bénédictines, qui, après la destruction de Port-Royal-des-Champs, en continua les traditions ; les principales familles nobles de France y eurent des abbesses. Le curé de Gif, M. l'abbé Périer, est un saint prêtre, d'une haute intelligence et d'une grande vertu, âgé d'une cinquantaine d'années environ, en pleine possession de toutes ses facultés. Les journaux, même hostiles à la religion, qui ont parlé de cette affaire, ont reconnu qu'il jouit, dans la commune, de l'estime générale, qu'il n'y a pas un seul ennemi, et que, par sa bonté, sa charité, sa tolérance éclairée, il a su se bien faire voir de tous les habitants, paysans, ouvriers, commerçants, petits rentiers, même de ceux qui ne mettent jamais les pieds à l'église.

C'est un journal, dans la rédaction duquel M^me^ Edmond Adam compte de nombreux amis, qui, dans la seconde quinzaine de juillet 1893, a, le premier, appelé l'attention publique sur les faits de Gif. Ce qui se passait dans cette commune était traité avec raillerie, à la façon boulevardière ; on jetait la dérision sur le curé, sur les exorcistes, et l'on mettait, en quelque sorte, Mgr l'Évêque de Versailles en demeure de désavouer ses prêtres. Le journaliste ignorait que des exorcismes ne peuvent avoir lieu sans

l'autorisation épiscopale. Bref, on critiquait d'une manière moqueuse et sur le ton de la rengaine connue, la « tarte à la crème » de tous les soi-disant esprits-forts : « Les diableries ont pu passer pendant le moyen âge ; mais aujourd'hui, en notre époque de progrès et de lumières, arrière la superstition religieuse et place à la science humaine, la seule infaillible ! »

Après cette pétarade, les reporters des divers journaux parisiens se mirent en mouvement, et Juliette Lamber, ayant déchaîné la presse sceptique et gouailleuse, put se frotter joyeusement les mains. L'ex-grande-maîtresse de *la Clémente-Amitié*, elle qui a su obtenir un jour du diable la somme rondelette de cent mille francs, faisait nier publiquement le diable, c'était là un tour assez bien réussi.

Quels étaient donc les faits dont il s'agissait ? Que s'était-il passé au juste ?

Je me bornerai à résumer ici ce qui a été publié, à cette époque si récente, par les journaux d'informations, qui ont fait campagne pour ou contre.

La possédée en question est une jeune fille, nommée Blanche Guyon ; elle habite, avec ses parents, le hameau de Chateaufort, situé à cinq kilomètres de Gif. « C'est, dit l'*Éclair*, une fille de dix-huit ans, de taille moyenne, bien faite, les dents jolies et d'une délicate blancheur. Son maintien est modeste. Elle travaillait encore l'année dernière à la chiffonnerie de Courcelles ; elle rentrait chez ses parents, le soir, en traversant la plaine. » Ce détail a fait dire, mais à tort, qu'elle fut accostée, un soir, par un berger boiteux, lequel lui aurait jeté un sort. On a fait remarquer aussi, et ceci est vrai, qu'avant la possession de Blanche, ses parents ne fréquentaient pas l'église et se targuaient plutôt d'une certaine incrédulité. Aussi, quand la jeune fille fut prise, ils crurent à une maladie naturelle et appelèrent, non le prêtre, mais les médecins. Tout ce que ceux-ci ordonnaient à Blanche n'amenait aucune amélioration dans son état.

Blanche souffrait ; elle ne marchait plus, ne mangeait ni ne buvait, passait des nuits atroces. Pendant dix mois, de février à novembre 1892, les médecins furent seuls admis à la soigner. Enfin, elle et ses parents eurent une bonne inspiration : ils demandèrent les secours de l'Église, et le curé de Gif ne tarda pas à reconnaître qu'il était en présence d'un cas de possession bien caractérisée.

L'autorisation nécessaire fut demandée à Mgr Goux, évêque de Versailles, qui donna à M. l'abbé Périer pouvoir d'exorciser, avec assistance de M. le chanoine Perdereau, supérieur du grand séminaire du diocèse. Au nombre des exorcistes, les journaux ont cité également M. l'abbé Cordonnier, vicaire de Sainte-Clotilde, à Paris, et M. le curé d'Orsay, paroisse voisine de Gif ; mais ceux-ci n'ont dû, évidemment, se trouver mêlés aux exorcismes qu'à titre auxiliaire.

C'est le 95 novembre 1892, d'après les divers récits publiés, que l'Église eut à s'occuper de cette malheureuse démoniaque. Les exorcismes eurent lieu jusqu'au 21 juillet 1893, jour de l'expulsion définitive. Ce fut alors que, le triomphe de Dieu ayant mis en colère les écrivains qui, consciemment ou inconsciemment, sont les complices du diable, ceux-ci essayèrent de donner le change au public, prirent les devants auprès de l'opinion en criant à l'hystérie, et réclamèrent l'envoi à la Salpêtrière de Blanche Guyon, qui maintenant était guérie, c'est-à-dire délivrée, et qui depuis a continué à se porter à merveille.

On consulta, à cette occasion, le docteur Luys, en le qualifiant d' « éminent spécialiste », et notre pseudo-savant matérialiste ne manqua pas de lâcher une de ses balourdises habituelles.

« — Je ne crois pas à la possession, cette vieille fable du moyen-âge, déclara-t-il solennellement au reporter du *Matin* ; je ne crois donc pas non plus à l'exorcisme… Cette jeune fille eût-elle présenté tous les symptômes dont on a parlé, et serait-elle revenue complètement à la santé, que, même malgré cela, je ne pourrais admettre ni la possession ni l'exorcisme… L'imagination peut, dans certains tempéraments, devenir une puissance autosuggestive et guérir certaines affections nerveuses. Les cures opérées à Lourdes n'ont pas d'autre explication. Cela n'est pas du ressort de la science… Voilà pourquoi je me récuse, tout en regrettant, pour l'intelligence humaine, qu'on remette en circulation ces absurdités. »

Le docteur Luys cité comme faisant autorité ? Vraiment, cela fait rêver. Aussi ai-je tenu à reproduire son interwiew, qui, en somme, nous montre un de ces orgueilleux pédants en plein bafouillage, balbutiant, quand il est mis au pied du mur, n'admettant pas le surnaturel, et reconnaissant que les miracles de Lourdes, qu'il appelle cures, ne sont pas du ressort de la science (de la science humaine, oh ! oui !), et finalement se récusant, parce qu'en

réalité chaque possession suivie de délivrance lui ferme la bouche, mais terminant sa consultation par une insolente grossièreté à l'adresse de l'Église.

Heureusement, le *Matin*, impartial en cette circonstance, a fait de mander aussi et a publié l'avis d'un ecclésiastique des plus compétents en la matière, M. le chanoine Moreau, vicaire général honoraire de Langres, auteur d'un remarquable ouvrage sur l'hypnotisme, approuvé par un grand nombre d'évêques.

Voici donc ce qu'a répondu M. le chanoine Moreau au rédacteur du *Matin* qui l'interrogeait :

L'exorcisme de Gif soulève une double question : une question de doctrine et une question de fait.

La question de doctrine, c'est l'existence du surnaturel. Le démon peut-il agir sur les créatures humaines ? Y a-t-il des cas de possession ? L'Église répond oui. Il y a eu des cas de possession, il y en a et il y en aura toujours.

Sur la question de doctrine, pas d'hésitation dans l'Église. L'existence du démon est un point de notre dogme catholique, et nul ne peut le mettre en doute ni refuser d'admettre la part d'action du démon sur les âmes, sur les corps, sur la nature entière, part d'action qui est la conséquence de son existence.

De même, l'Église a été investie de toute-puissance pour chasser le démon ; et depuis sa fondation, elle n'a jamais cessé d'exercer ce droit qui est un devoir.

La question de fait est tout autre.

Dans l'espèce, la jeune fille dont Mgr l'évêque de Versailles a autorisé l'exorcisation, est-elle vraiment possédée ?

D'abord, ce fait que l'Ordinaire a autorisé l'exorcisme est, pour les catholiques, plus qu'une présomption en faveur de la possession. Un doute, après que l'Ordinaire a parlé, serait au moins téméraire.

Mais comment un Ordinaire peut-il se faire une opinion ? comment peut-il juger scientifiquement s'il y a phénomène surnaturel ou si la maladie n'est qu'une manifestation hystérique ? Comment, en particulier, dans le cas de Gif, l'Ordinaire de Versailles a-t-il pu autoriser M. le curé de Gif, assisté du directeur du grand-séminaire de Versailles, à procéder à l'exorcisme ?

Je ne connais le fait que par ce qu'en ont raconté les journaux et plus particulièrement un des organes les moins sympathiques à l'idée chrétienne. Or, le récit de votre confrère suffit à me prouver le bien fondé de la décision de Mgr de Versailles. Écoutez ce récit :

« Les premiers médecins appelés à donner un diagnostic restèrent bouche bée devant les manifestations d'un mal qui les déroutait. Cette jeune fille aurait dit des choses surprenantes sur le passé, le présent et l'avenir à des personnes qu'on prétend être sérieuses. »

L'attitude de ces médecins qui restent « bouche bée » devant « des crises nerveuses, qui dégénèrent en hystérie compliquée de somnambulisme et d'hypnotisme, crises violentes et répétées qui se traduisaient par des cris aigus de nature à troubler la tranquillité des paisibles habitants », prouve à tout homme de bonne foi que la jeune fille est la victime d'une misère différente de l'hystérie. Il n'y a pas un médecin qui aujourd'hui ne connaisse, par le détail, tous les phénomènes bizarres qu'une hystérique peut présenter.

Or, voilà les médecins déroutés par ce qu'ils voient. Ce qu'ils voient, en effet, est bien de nature à les dérouter :

1° La jeune fille dit des choses surprenantes sur le passé, le présent et l'avenir ;

2° Aussitôt qu'elle aperçoit les prêtres, elle s'écrie (je cite encore votre confrère) : « Tiens, voilà les calotins qui vont commencer leurs bêtises. » Et elle cherche à leur cracher à la figure et à leur lancer des soufflets. Les orémus la font éclater de rire, et quand on récite les litanies des saints, au lieu de répondre après chaque verset : *Ora pro nobis*, elle dit avec rage le mot de Cambronne, qu'elle répète jusqu'à trois fois sur un ton de plus en plus élevé ;

3° Elle comprend toutes les prières récitées en latin et en allemand.

Ce sont là autant de symptômes non équivoques et très expressifs de la possession.

D'abord, la *double vue*, alors qu'elle est constatée scientifiquement comme à Gif : la jeune fille parle devant témoins de choses qu'elle ne peut connaître ni comprendre avec son intelligence ordinaire.

Ensuite, la *frénésie* en présence des choses saintes, des ministres ou des objets du culte.

Enfin, le soulagement qu'a ressenti la possédée, à la suite des exorcismes, en prouve l'utilité.

Donc, la question de fait doit être résolue comme l'a jugée Mgr de Versailles.

Aujourd'hui, par suite de résultats heureux qu'un certain nombre de médecins ont obtenus par leurs traitements des maladies nerveuses et de l'hystérie en particulier, des expériences de laboratoire

qu'ils répètent peut-être avec un peu trop de fracas, sans les multiplier autant que le public se l'imagine, — beaucoup se figurent que la possession et la grande hystérie sont identiques. C'est une erreur qui n'est pas moins théologique que scientifique. Il y a des possédés qui ne sont nullement hystériques. Il peut y avoir entre les uns et les autres des points de contact. Mais il y a encore plus de différences. L'état des uns relève du domaine moral ; l'état des autres, du domaine physiologique.

Point n'est besoin de faire ressortir la certitude, l'autorité, avec laquelle M. le chanoine Moreau s'exprime. Comme tout est précis, comme tout s'enchaîne dans son argumentation ! et pourtant, quand il parle au rédacteur du *Matin*, il ne connaît encore les faits que par les premières indiscrétions des journaux les moins sympathiques à l'idée chrétienne, c'est-à-dire de ceux qui ont eu pour but de donner le change à l'opinion publique. Mais, ministre d'une religion de vérité, il a saisi d'un simple coup d'œil la réalité de ce qui vient de se produire, et il a bien vite fait de remettre toutes choses à leur point. C'est ainsi que s'exprime la vraie science ; elle ne bafouille pas, comme le pédantisme des Salpétriers.

Bientôt, en effet, on sut à quoi s'en tenir ; M. le curé de Gif fut interviewé à son tour. Il entra dans quelques détails des faits, et, comme l'avait si bien dit M. le chanoine Moreau, il fut définitivement prouvé, aux yeux de tout homme de bonne foi, que Blanche Guyon avait été « victime d'une misère différente de l'hystérie. »

Je prends ici l'interview de l'*Éclair* ; de la sorte, on ne m'accusera pas de m'appuyer sur des journaux acquis d'avance à toute démonstration de la réalité du surnaturel. L'*Éclair* est, dans sa direction et sa rédaction, d'un scepticisme des plus connus ; et, dans la circonstance dont il s'agit, il lui a certes bien fallu sacrifier à l'actualité, pour qu'il se soit imposé la pénible charge de donner, dans ses colonnes, la parole à M. l'abbé Périer. Enfin, quoiqu'il ait pu en coûter à ses opinions personnelles, le directeur de l'*Éclair* a fait connaître au public le récit impartial des faits, tombant des lèvres du principal ecclésiastique mis en cause ; c'est une justice à rendre à ce journal.

Nous nous arrêtons à Gif, raconte le rédacteur (numéro du 2 août 1893). Nous nous faisons indiquer la cure ; M. le curé nous reçoit incontinent.

— Ah ! vous voici, dit-il ; saint Thomas, vous venez mettre le doigt dans la plaie… Eh bien, voyez et publiez la vérité… Elle est guérie, la pauvre possédée, et j'affirme qu'elle ne retombera pas dans ses crises démoniaques.

Nous nous asseyons. L'ecclésiastique défend avec ardeur sa thèse et se couvre de l'autorité épiscopale.

— Que n'avez-vous parlé à monseigneur ?

— Vous comprenez bien qu'avant de rien faire, je me suis enquis de connaître exactement la situation de la jeune fille. Elle était malade d'une maladie étrange, disait-on dans le pays ; elle restait des semaines sans manger. Je l'avais vue, j'avais essayé les secours ordinaires de la religion ; comme les médecins, je n'avais obtenu aucun résultat appréciable.

La jeune fille me dit un jour, — car c'est elle et les siens qui ont été au-devant de l'Église : — « Vous faites des bonnes œuvres ; pourquoi ne me délivrez-vous pas ? Je souffre et je vous appelle. »

Je m'enquis donc de connaître l'état exact de sa maladie

C'est alors que, par des expériences préparatoires qu'il ne m'appartient pas de dévoiler, j'acquis la certitude : 1° qu'elle comprenait le latin, bien qu'illettrée ; 2° qu'elle avait la double vue, c'est-à-dire qu'elle me racontait ce qui se passait au loin, bien entendu, je faisais contrôler ses réponses ; — 3° que sa force physique était considérable. De cela, tout le monde a été témoin : il fallait plusieurs hommes pour la maintenir dans son lit ; nous nous pendions à son bras, et elle nous portait.

Ces trois caractères indiquent la possession d'un corps humain par les démons, je n'avais plus le droit de douter. Je prévins Mgr de Versailles, et le supérieur du séminaire vint à son tour se renseigner. Il acquit, par des expériences nouvelles, la certitude que je ne m'étais pas trompé. D'accord avec la tradition de l'Église, notre évêque autorisa l'exorcisme.

Le cas que nous avons eu à guérir est rare, c'est vrai, mais surtout par son intensité ; car il ne faudrait pas croire que la possession des gens par les démons ne se rencontre qu'à des intervalles éloignés. Si cette fois on s'en est tant occupé, c'est que l'exorcisme a été pratiqué dans un village, et que qui voulait pouvait assister à nos prières. D'où une publicité que nous n'avons pas cherchée.

D'ordinaire, les possédés se trouvent dans les couvents ou maisons hospitalières. On agit, pour les sauver, de même que nous l'avons fait pour notre malade ; mais cela se sait moins facilement. En un

mot, il y a toujours eu, et sans interruption, des possédés.

Quant aux pratiques de l'exorcisme, on les a dénaturées à plaisir. On a dit que nous avions allumé partout des cierges dans la chambre ; nous n'en avons pas allumé un seul.

M. Dumontpallier, le médecin, a dit dans une interview qu'à chaque instant nous prononcions la phrase : *Vade retro, Satanas !* Si je l'ai prononcée une fois, c'est tout, et encore seulement lorsque je discutais avec un démon. Cette fameuse phrase n'est même pas dans le rituel.

En effet, pour avoir raison des démons, nous récitons simplement les prières inscrites au rituel. Par moment, les démons parlent par la bouche des possédés, et alors le prêtre engage avec eux une discussion.

Chose étrange, quand nous faisions une faute de latin, nous n'avions pas fini notre phrase que déjà nous étions repris.

Niera-t-on la présence des démons, puisque la jeune fille dont ils empruntaient la bouche est illettrée ?

Comment les démons s'emparent-ils des possédés ? Ce sont là des faits surnaturels que je n'ai pas le droit de dévoiler.

Ce que je sais pour avoir entendu la jeune fille me le dire, je ne le répéterai pas. C'est le secret du confessionnal, si ce n'est pas le secret professionnel.

Toujours est-il que la science était impuissante à guérir la malade. Il y avait au moment de sa guérison dix-huit mois qu'elle était abattue. Or, de février à novembre de l'an dernier, seuls les médecins ont approché son chevet, lui donnait alors du bromure, plus tard des bains. Le bromure n'a eu aucune action ; les bains ont été malfaisants. Et, après comme avant, elle restait dans son lit, ne pouvant pas marcher, ne mangeant pas, en proie à d'horribles crises persistantes.

La science n'a rien pu pour elle, parce qu'elle n'était pas seulement hystérique, mais aussi démoniaque. Nous sommes venus, nous avons chassé les démons, et elle est guérie. Elle marche, elle va et vient de Châteaufort à Gif. Lundi dernier, je l'ai emmenée à Paris avec ses camarades du village. Son langage est maintenant celui d'une jeune fille réservée et modeste. Sa famille était plutôt incrédule et remplissait mal ses devoirs religieux. Les siens, ainsi qu'elle, se sont inclinés devant la puissance de Dieu, et ils aiment maintenant la religion.

Les médecins ont pu à leur aise faire montre de leur science ; personne ne les a éloignés de la malade. M. Dumontpallier a essayé les passes magnétiques. Nous étions présents. Je le vois encore

nous disant : « Encore un effort, elle va s'animer. » Mais la jeune fille restait sur son lit, effondrée et blême. Je priais, et tout à coup je la voyais se dresser sur son séant, se ranimer, ouvrir les yeux. La lutte entre les démons et l'Église commençait.

On a dit qu'elle nous insultait. Oui, les premières fois ; quand les démons parlaient par sa bouche, nous avons été insultés par eux comme les médecins. N'était-ce pas à M. Dumontpallier qu'ils disaient en ricanant et en produisant un souffle : « Tiens, médecin, pique donc mon souffle avec ton épingle, si tu le peux ».

Aujourd'hui tous les démons ont été expulsés. La jeune fille est redevenue elle-même ; elle n'a pour nous que des paroles d'attendrissement.

Elle est guérie enfin. Elle pourra être malade, de maladies auxquelles nous sommes tous sujets ; mais elle n'est plus démoniaque et les crises ne se renouvelleront plus.

Qu'ajouter à cela ?… Blanche Guyon elle-même confirma les faits à tous les reporters qui vinrent l'interroger. « Pourquoi attaquez-vous M. le curé ? leur disait-elle. Vous avez lu les mauvais journaux ; ils mentent. C'est moi qui ai demandé à M. le curé de me soulager. Les prières ne m'ont pas fait de mal ; au contraire ! » On insinua que la famille Guyon disait comme le curé, parce qu'il lui était venu en aide pécuniairement ; on déclara que Blanche, nullement guérie, était sur le point d'entrer à l'hôpital. Rien n'était plus faux ; et la vérité est que, depuis sa délivrance par les exorcismes, la malade se porte admirablement bien. Elle n'était donc pas malade, mais réellement possédée. La médecine matérialiste en a été pour sa courte honte.

Les exemples de Wemding et de Gif nous ont montré, à une époque récente, des possédés *passifs* (enfant et adulte). Déjà, avec eux, nous sommes loin de l'hystérie ; que sera-ce donc si nous pouvons étudier de près les possédés *actifs*, c'est-à-dire les magiciens, les sorciers, qui se livrent corps et âme au diable, eux-mêmes, de gaîté de cœur, par fanatisme, par un maudit enthousiasme, et dont la possession, tenue secrète dans les sociétés d'occultisme, n'est combattue par aucun prêtre de l'Église catholique ?… Car, il ne faut pas l'oublier, les possédés se divisent en deux catégories bien distinctes, que l'on peut appeler encore : les *quoique* et les *parce que*.

Mais l'observation de ces derniers n'est pas commode ; il faut, pour les voir à l'œuvre, pénétrer au sein des autres du satanisme. Dans les prestiges de Cagliostro, à la fin du siècle dernier, il y avait souvent de la supercherie ; toutefois, les écrivains les plus sérieux qui se sont occupés de ces questions s'accordent à reconnaître que le fondateur du Rite maçonnique Égyptien, condamné d'ailleurs comme sorcier par le tribunal de la Sainte-Inquisition de Rome, exécutait bien des fois, dans les arrière-loges, des actes appartenant vraiment au domaine surnaturel et sans aucun artifice.

Il en a été ainsi de tout temps, il en est de même encore aujourd'hui. Si les possédés actifs se cachent avec plus de soin que dans la période préliminaire de la Révolution, c'est bon signe pour nous ; cela prouve que le moment est encore éloigné du nouvel et terrible assaut préparé par Satan.

Les magiciens modernes, les imitateurs de Simon de Gitta, d'Apollonius de Tyane, d'Urbain Grandier, de Cagliostro, existent bel et bien ; plusieurs sont des gens jouissant d'une certaine notoriété, ne passant certes pas pour tels aux yeux du public ; ils ne se révèlent qu'aux initiés palladistes, old-fellows de la seconde classe, chevaliers du Graal et autres luciférien plus ou moins déguisés. J'ai réservé, pour en faire connaître un certain nombre, les neuvième et onzième parties de cet ouvrage, qui seront consacrées, l'une à la Goétie ou magie noire, l'autre à la Théurgie ou magie blanche ; je dirai tout au long leurs œuvres, leurs maléfices, en les nommant ; il en est de très connus en France.

Pour l'instant, je ne signalerai qu'un cas, et ici il s'agira plutôt du fait que de la personne, laquelle n'a aucune importance, du reste, pour le lecteur. Ce que je veux avant tout, en terminant ce chapitre, c'est établir un parallèle bien clair, faisant toucher du doigt au lecteur l'absolue différence qui existe entre l'hystérie et la possession ; c'est prendre, d'un côté, un cas d'hystérie nette et avérée, étudié à la Salpêtrière, et, de l'autre, en dehors des cas de possession exorcisés par l'Église, une démoniaque des triangles palladiques, c'est-à-dire un cas bien caractérisé de possession active.

Mes exemples seront : Rosa, une des grandes hystériques de France, et la Ingersoll, une des grandes démoniaques des États-Unis. En dehors des Charcot, Luys et consorts, la première a été étudiée et suivie et la Salpêtrière par un véritable savant catholique, M. l'abbé Élie Méric ; la seconde, Albert Pike lui-même nous l'a présentée dans son récit de voyage,

que j’ai reproduit (voir, page 360, le passage qui la concerne). En outre, j’ai eu personnellement l’occasion de voir la Ingersoll et de l’étudier de très près.



PARALLÈLE ENTRE HYSTÉRIQUE ET DÉMONIAQUE

Rosa. (De la Salpêtrière.) **La Ingersoll.** (De Saint-Louis.)

Voici d’abord Rosa l’hystérique. C’est une femme ayant dépassé la cinquantaine, sèche, maigre, ridée, aux veines apparentes, portant un costume banal. « Ses traits, écrit M. l’abbé Méric (*le Merveilleux et la Science*), expriment la contrariété, la lassitude, l’ennui ; sa démarche est lourde et somnolente. » Quiconque l’a vue garde le souvenir de sa physionomie souffreteuse ; le médecin n’oublie pas ce sillon nase-buccal prononcé, cette bouche aux lèvres pincées, ces yeux vagues aux sourcils contractés ; et c’est là, en effet, l’aspect de l’hystérique, son habitus général, sa façon d’être, qui, ainsi que je l’ai déjà indiqué, dénonce la névrose, la

tare congénitale. Rosa a l'empreinte indélébile de la maladie inguérissable qui la mine ; il n'y a pas à s'y tromper.

« Le docteur (il s'agit de Charcot) l'appelle, elle approche, ses yeux évitent la lumière extérieure dont l'éclat la fatigue ; elle tombe subitement sur sa chaise, plongée dans l'état léthargique. Le docteur s'est contenté de la presser aux coudes ou elle a des points hypnogènes, et la production du sommeil est instantanée.

« C'est la première phase du sommeil hypnotique. La position inclinée de la tête, l'occlusion des paupières, l'abandon des bras jetés le long du corps, la résolution absolue et générale des membres, tout indique l'abattement, la prostration qui succède ordinairement à une grande fatigue. Elle ne voit pas ; elle n'entend pas ; elle ne sent pas ; toute communication avec le monde extérieur paraît coupée, interrompue ; elle a les apparences et les abandonnements de la mort. Cependant, la vie végétative existe et continue son travail secret et profond de nutrition : elle respire, le sang circule, la vie sourde chemine à travers les innombrables chemins de ce corps et dans ses replis infinis ; ce n'est plus l'être humain, c'est la plante avec ses phénomènes de nutrition. Le docteur crie à ses oreilles, elle n'entend pas ; il la pince fortement, elle ne sent rien ; l'insensibilité ou l'anesthésie est absolue. Quel est l'état de l'âme ou de la conscience et de la pensée à cette première période du sommeil hypnotique ? Il est impossible de le savoir, les appareils graphiques ne peuvent rien nous apprendre, et la mémoire est abolie (amnésie)…

« … La sensibilité a disparu, la conscience n'existe plus, son action est suspendue, l'activité cérébrale est paralysée ; mais l'irritabilité de la moelle épinière est à son plus haut degré.

« L'expérimentateur renouvelle en notre présence les expériences qui démontrent la réalité de cette expérimentation neuro-musculaire. En pressant sur le nerf cubital, il produit la « griffe cubitale » ; une pression sur le nerf médian au pli du coude provoque l'apparition de la « griffe médiane » ; en pressant sur le nerf radial au sortir de la gouttière de l'humérus, il détermine la « griffe radiale ». Le phénomène apparaît d'une manière instantanée et permet de constater la parfaite sincérité de l'expérience. À coup sûr, cette fille plongée dans le sommeil léthargique est incapable, même éveillée et prévenue, de produire ces attitudes difficiles, de connaître les muscles qu'il faut contracter et les antagonistes qu'il faut laisser en repos, pour former la griffe cubitale, médiane, radiale…

« … Le docteur s'approche de Rosa, lui soulève les paupières, et, en découvrant ses yeux, la fait tomber en catalepsie. C'est la seconde phase du sommeil hypnotique. Dans son état cataleptique,

Rosa est encore assise, mais immobile ; son regard est fixe ; ses traits ne changent pas et ne trahissent ni pensée, ni sentiment.

« Après quelques minutes d'examen, je constate l'extraordinaire souplesse de ses membres, leur légèreté, leur aptitude à conserver toutes les positions qu'il me plaît de leur donner. C'est le mannequin qui sert de modèle à l'artiste et dont les membres se prêtent à toutes les attitudes du corps humain. Et non seulement elle prend les positions que je lui donne, mais elle les garde dans une étonnante immobilité, pendant une durée de dix à quinze minutes, sans fatigue et sans les oscillations qui trahiraient facilement la simulation et la supercherie. La sensibilité générale est abolie ; les mouvements de la respiration sont lents, superficiels, intermittents. Au moyen de quelques frictions brusques, rapides, l'expérimentateur produit dans Rosa une contracture généralisée et la rigidité de tout le corps. C'est un spectacle triste et singulier. L'expérimentateur soulève Rosa en masse, tout d'une pièce, comme on ferait d'une barre de fer. Il la jette comme un pont sur deux chaises, qu'elle touche seulement par la tête et par les talons… »

M. l'abbé Méric suit ainsi toutes les phases et en donne minutieusement la description. C'est la mise en action de ce que j'ai exposé plus haut dans le chapitre de l'hystérie. Il nous montre, par le compte-rendu fidèle de ses observations, la passivité du sujet se révélant au plus haut degré, dans la rigidité générale et dans la fascination, puis l'automate devenant actif, dès qu'on imprime à ses membres un mouvement déterminé. Il décrit les expressions si variées de physionomie, qu'on obtient de Rosa, en agissant sur le sens musculaire par des attitudes provoquées et diverses, et ces expressions sont toutes en rapport avec l'attitude donnée. Ainsi, on fait agenouiller Rosa, on joint ses mains au-dessus de la tête ; aussitôt, sa figure prend une expression saisissante de ravissement, de prière, d'extase. « Quelle admirable contrefaçon de l'extase ! » écrit M. l'abbé Méric. J'ajoute que le mot ne saurait être plus juste, et il me permet de faire bien saisir la réalité de ce qui se passe. C'est, en effet, une contrefaçon ; car Rosa, étant en catalepsie, n'est donc nullement ravie, elle ne prie pas, elle n'aperçoit rien dont elle puisse s'extasier. Et voilà bien l'hystérie : ce sont les muscles, les nerfs qui sont en jeu ; mais il n'y a là rien de surnaturel. Contrefaçon ; impossible de mieux dire.

Le savant ecclésiastique passe ensuite aux phénomènes du *transfert*. Rosa, malade hypnotisée, est frappée d'hémiléthargie et d'hémicatalepsie. Au moyen d'un aimant, on transfère, en deux minutes, d'un côté à l'autre du corps du sujet, la sensibilité, la contracture et la paralysie.

Puis, une friction au sommet de la tête fait passer Rosa de l'état cataleptique à l'état somnambulique, et M. l'abbé Méric décrit l'étrange et profonde transformation de la personne humaine sous l'influence de la suggestion et dans les ténèbres du somnambulisme. En effet, dans l'hypnose et par l'effet de la suggestion de l'hypnotiseur, le rôle des sens est profondément troublé, perverti ; l'hypnotisé ne voit plus les objets réels, il ne voit plus que les objets imaginaires évoqués par une parole de l'hypnotiseur.

« — Rosa, dit l'expérimentateur au sujet endormi, vous ne verrez plus monsieur ; il est sorti, il n'est plus là. »

« C'est moi qui suis désigné, écrit M. l'abbé Méric. Je suis seul dans le cabinet du docteur, avec l'expérimentateur et l'hypnotisée.

« Rosa, réveillée, regarde l'expérimentateur et s'entretient avec lui.

« — Regardez monsieur, dit le docteur en me désignant. — Qui, monsieur ? — Le monsieur qui était là, tout à l'heure, qui vous a parlé. — Mais il n'est plus là, il est parti. — Vous ne le voyez donc pas là, tout auprès de vous ? — Mais non ; il n'y a personne. »

« Je me place directement en face d'elle, dans l'axe de son regard ; elle ne me voit pas. Je crie dans ses oreilles ; elle ne m'entend pas. Je fais passer brusquement un papier devant ses yeux ; ils restent immobiles. Je m'approche, je lui tire les cheveux, pour provoquer une sensation douloureuse et la convaincre de ma présence ; elle continue à ne pas me voir. Il est évident que je n'existe pas pour elle. »

Après quoi, c'est l'inverse que l'expérimentateur produit par suggestion. Rosa, qui ne voit pas l'objet ou la personne frappés d'interdit par l'hypnotiseur, verra un objet qui n'existe pas ; c'est un polichinelle, qu'on lui dit être déposé là sur telle chaise, ou il n'y a rien, et elle le voit, ce polichinelle, elle en rit aux larmes ; c'est un bouquet imaginaire, qu'on lui affirme être là, tombé sur le parquet, et elle le ramasse, le respire avec

complaisance, l'attache en souriant à son corsage. C'est de l'hallucination suggérée.

Même jeu pour le sens du goût. Rosa boit un verre d'eau fraîche, d'abord avec délices, parce que l'hypnotiseur lui a dit que c'est du champagne, et instantanément avec horreur, en recrachant le liquide, brusquement qualifié de vinaigre par l'expérimentateur.

Une constatation importante faite par M. l'abbé Méric, c'est celle-ci : Rosa étant en état somnambulique, l'abbé lui récita très lentement deux vers, qu'elle devra répéter à son réveil. Le réveil a lieu ; Rosa répète, en cherchant avec effort et en hésitant beaucoup, un mot, deux mots ; mais il lui est impossible de redire les deux vers qu'elle a entendus. Endormie de nouveau, l'abbé prononce quelques mots en langue étrangère ; mais Rosa ne comprend pas, elle n'entend rien. Comme nous sommes loin des possédés, à qui l'exorciste peut parler en n'importe quelle langue, latin, grec, hébreu, et qui répond exactement en s'exprimant dans les idiomes les plus inconnus de lui !…

« Nous voici, enfin, continue M. l'abbé Méric, au point le plus délicat et le plus grave du problème : sous l'influence de l'hypnotisme, la liberté humaine paraît être abolie, et le sujet devient un instrument passif et terrible entre les mains de l'hypnotiseur…

« L'expérimentateur s'adresse devant nous à Rosa, la grande hypnotique de la Salpêtrière.

« Elle est en somnambulisme ; il lui dit à haute voix :

« — Rosa, tu voleras les gants qui sont dans la poche de monsieur. Tu les vois bien, ces gants ? — Oh ! par exemple ! non, je ne ferai jamais cela ! Je ne suis pas une voleuse, vous le savez bien ! — Mais ils sont à moi, ces gants ; il me les a pris. — Comment, ils sont à vous ? Eh bien, s'ils sont à vous, vous pouvez bien les lui réclamer. — Mais non, je ne peux pas. — Vous pouvez bien les réclamer, et mettre ce monsieur à la porte ; on ne garde pas chez soi un voleur. — Je te dis que je le veux ! Tu les prendras, et tu me les apporteras. »

« Rosa frappe du pied, s'impatiente ; mais pour empêcher la délibération et la résistance, l'expérimentateur la réveille brusquement. D'un air ennuyé, et comme si elle ne me voyait pas, elle va vers un meuble, en tire un album

de photographies ; puis, s'approchant du témoin désigné, elle lui dit, en grimaçant un sourire : « Voulez-vous voir des photographies ? — Je veux bien. » Le témoin se penche vers l'album. Rosa en profite pour s'emparer des gants, qu'elle va remettre au docteur.

« Cette expérience ne me paraît ni suffisante ni décisive. D'abord, comment Rosa savait-elle qu'il y avait un album enfermé dans ce meuble du docteur Charcot ? C'est que, sans doute, on l'avait déjà soumise à cette expérience plusieurs fois, et, dans la circonstance présente, elle joue inconsciemment la comédie, elle répète son rôle. Puis, rien, dans le fait dont je viens d'être témoin, ne rappelle l'action d'un voleur. Je ne constate ni défiance à l'égard des témoins, ni habileté dans le procédé, ni précaution pour n'être pas vue ; elle prend grossièrement ces gants dans la poche de portefeuille du témoin, qui la laisse faire ; elle obéit à un ordre, elle fait une commission ; elle ne commet pas un vol, et rien n'est plus facile que de le constater.

« Je demande une seconde expérience. Le docteur endort Rosa et lui dit : « Tu prendras cette épingle d'or qui est sur ce bureau, et tu me l'apporteras. » La lutte morale recommence entre le docteur et la malade. Il y a une première étape à franchir ; il lui fait entendre qu'elle a le droit de prendre cette épingle et qu'elle doit lui obéir. Il essaie de faire naître cette conviction dans cet esprit affaibli. Puis, il la réveille.

« Elle avance timidement vers le bureau. Mon regard la trouble ; elle prend un livre d'un air embarrassé et fait le simulacre de lire ; elle cherche l'épingle. À ce moment, je m'approche d'elle, et je lui dis avec autorité : « Vous avez envie de faire une mauvaise action, de voler cette épingle ; c'est très mal de voler. Vous pouvez, si vous le voulez, résister à la tentation. Éloignez-vous ! » Elle me regarde d'un air, étonné, et, attristée dans sa confusion, elle regagne sa place et tombe brusquement sur sa chaise.

« J'ai fait plusieurs fois, en d'autres circonstances et dans d'autres lieux, cette même expérience, et j'ai toujours obtenu le même résultat. Un ordre impérieux abolissait la suggestion, et l'hypnotisée résistait à la tentation, comme si elle était dominée et domptée par une force supérieure. »

Voici donc, rapportée par un théologien, l'observation médicale d'une hystérique ; c'est, au point de vue catholique, un document d'une valeur considérable. Il démontre, en effet, que Rosa, la grande hystérique de la

Salpêtrière, exécute tout bonnement ce que toutes les hystériques exécutent, rien de plus, rien de moins. C'est banal.

Notez que je ne dis pas que Rosa n'exécutera jamais rien autre ; je constate que jusqu'à présent elle en est là, et que tout ce qu'on a toujours obtenu d'elle ne sort pas du domaine du naturel. Mais si, un de ces quatre matins, les Salpétrières nous apprenaient que leur Rosa se met, par exemple, à converser en chinois avec un professeur de l'École des langues orientales ou à vomir un chien vivant à la fin d'une de ses crises, il ne faudrait pas en conclure que c'est en tant qu'hystérique qu'elle se livrerait à de pareils exercices. Ah ! non, certes ; ceci ne serait plus, mais la plus du tout, de l'hystérie.

Évidemment, c'est au diable, père de toutes les maladies, que nous devons l'hystérie ; ennemi de l'humanité, il s'ingénie à trouver mille moyens de nous faire souffrir, il invente sans cesse de nouveaux fléaux ; depuis la grave faute commise par nos premiers parents au paradis terrestre, il a pouvoir de bouleverser le corps humain, œuvre magnifique de Dieu. Néanmoins, lorsqu'il a imaginé un nouveau mode de bouleversement, une nouvelle maladie, celle-ci suit une marche, que la médecine étudie, constate, et elle cherche alors à découvrir le remède qu'il convient d'opposer à ce mal ; c'est ainsi que la maladie, tout en étant l'œuvre du démon, agissant avec la permission de Dieu, est une chose naturelle. Et, de même que Satan produit une maladie, que la médecine, art humain et naturel, s'efforce de combattre, de même le ciel, par faveur spéciale envers tels et tels malades, atténue ou même supprime tout à fait la maladie, en dehors de toute action médicale ; telles sont les guérisons miraculeuses, obtenues par la prière, par la foi, par effet de la grâce divine, à la Salette, à Lourdes et dans tant de sanctuaires privilégiés. Dieu alors, dans son infinie bonté, rappelle sa toute-puissance aux peuples oublieux ; il montre qu'il n'a pas besoin, lui, de médecin ni de remède, pour rétablir l'ordre dans le corps humain bouleversé par Satan.

Mais, encore une fois, les maladies ont leurs règles, leurs lois, et l'hystérie aussi bien que toutes les autres. C'est pourquoi un hystérique peut devenir possédé et, dans ce cas, accomplir des choses supranaturelles, sans qu'il s'ensuive que, d'autre part, un possédé soit hystérique, le fait de sa possession.

Entre autres démoniaques, pratiquant couramment le satanisme, je prends la Ingersoll ; je ne puis voir en elle une hystérique, à aucun degré. C'est à mon second voyage aux États-Unis que je l'ai rencontrée, dans une séance d'occultisme palladique. C'était à New-York ; car on fait voyager là-bas cette malheureuse, de ville en ville, comme les luciférien de Suisse conduisaient partout la pauvre Barbe Bilger avant qu'elle ne s'arrachât de leurs mains, comme les docteurs en spiritisme italien font voyager dans toute la péninsule la déjà célèbre Eusapia Paladino, laquelle est fort bien une démoniaque, quoique seulement encore au degré de vocate procédant.

La Ingersoll, dont Albert Pike a parlé incidemment dans la relation de sa fameuse tournée maçonnique de 1883, avait, lorsque je l'ai vue, entre trente-quatre et trente-cinq ans ; c'est, du moins, ce qui me fut affirmé par le frère qui l'accompagnait : mais elle ne paraissait certes pas cet âge ; on lui aurait donné vingt-huit ans tout au plus. C'est une belle fille, pleine de vigueur et de santé, d'une carnation fraîche, l'œil noir clair et limpide, ayant d'admirables cheveux noirs, à poignées, lourdes et touffues. Chez elle, l'œil surtout est caractéristique ; il est calme, reposé, d'un regard grand et légèrement rêveur. La bouche est saine ; les lèvres roses ; aucune contraction dans le visage, mais au contraire un bel épanouissement de jeunesse et de douceur. Rien, en elle, ne sent la malade, et encore moins l'hystérique ; c'est une fille en plein état de robustesse, aux bras blancs, qu'elle a nus en séance, où les veines bleues apparaissent délicatement. Avec cela, bien prise, de stature ordinaire, et presque vigoureusement musclée.

Où pourrait-on voir, d'ailleurs, des actes d'hystérique, dans le court passage qu'Albert Pike lui a consacré ? Loin de là, nous sommes bien en présence d'une de ces démoniaques, qui, si nous vivions au temps où le culte de Lucifer était un crime sévèrement puni, seraient jugées dignes du bûcher, comme Didyme, la magicienne flamande, comme Marie Martin, la sorcière picarde, comme Antide Colas, l'épouse du diable dans le Jura. La Ingersoll est une possédée parce que, une possédée active, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; ses démons de prédilection sont Astaroth, Ariel et Béhémoth.

Pourtant, elle n'occupe pas dans le haut-palladisme une situation prépondérante, comme Sophie Walder ou même Diana Vaughan ; mais elle

n’en est pas moins très recherchée, dans les cénacles mystérieux du L∴ D∴ R∴, attendu que, par elle, les initiés ont souvent des manifestations des plus surprenantes : aussi, Pike, l’a-t-il qualifiée de « médium de premier ordre », — médium luciférien, bien entendu. — Tandis que Sophie représente surtout l’élément actif, recruteur, et Diana, l’opposition, la Ingersoll est un des meilleurs types de l’élément expérimental : elle est un sujet, une véritable pythonisse ; et, comme Eusapia Paladino chez les vocates procédants italiens, on se la dispute, pour les séances d’expérimentation pratique, chez les vocates élus américains. Moins douée cependant que Sophia au point de vue luciférien, non possédée à l’état latent, mais par intermittence et par l’effet des prières sataniques des Mages Élus, la Ingersoll est néanmoins très précieuse aux sectaires. Elle n’est pas capricieuse, elle n’a pas de hautes envolées, pas de maladroites escapades comme l’autre ; si elle n’a pas le génie de l’activité infernale, si elle demeure paisible et ignorée des profanes, elle ne se dérobe pas, par contre, elle se prête à tout, elle répond à tous les appels des chefs de triangles ; elle est, en un mot, un bon sujet de laboratoire, si l’on peut s’exprimer ainsi.

Les faits consignés par Albert Pike dans sa relation ne prêtent à aucune équivoque. Une personne, qui, à Saint-Louis des États-Unis, donne les plus fraîches nouvelles de quelqu’un à ce moment-là même à Rome, n’est pas une hystérique ; l’hystérie ne permet pas de planer, dans l’espace, au-dessus d’une assemblée ; de voltiger, comme porté par un nuage invisible ; d’avoir ses vêtements brusquement dévorés par une flamme sans foyer, qui enveloppe le corps et ne lui fait aucune brûlure ; de recouvrer, soudain aussi, ses vêtements, renaissant du néant, sous le souffle d’un esprit de forme corporelle, apparaissant tout à coup et disparaissent de même. Tout cela est au-dessus de l’hystérie, n’est pas de l’hystérie. On aura remarqué aussi qu’il n’y a nullement besoin d’avoir recours au sommeil pour amener la Ingersoll à l’état spécial qui lui permet d’accomplir des prodiges ; nulle phase de somnambulisme non plus, dans son cas. Le docte Pike est formel : « Sans endormir notre sœur Ingersoll, écrit-il, nous la pénétrâmes de l’esprit Ariel lui-même ; mais Ariel, s’emparant d’elle, s’adjoignit trois cent vingt-neuf génies du feu. » On a eu le nombre exact au moment de l’expiration, à la fin de l’expérience, et c’est ainsi que les choses se passent dans tous les exorcismes : la seule différence, c’est que, chez le possédé passif, les

démons sortent malgré eux et par le pouvoir que Dieu donne au prêtre, tandis que, chez la Ingersoll (possédée active), ils sortent d'eux-mêmes, pour aller commettre ailleurs leurs méfaits ordinaires contre les âmes, certains de toujours trouver l'habitation prête à les recevoir.

Dans le local de Haarlem-Lane, où j'ai vu la Ingersoll, toute une soirée, j'ai pu constater par moi-même que les Mages évocateurs ne prenaient pas la peine de plonger le sujet dans un sommeil quelconque. Une oraison du rituel luciférien, et cela suffit. La jeune femme, assise jusqu'alors sur un trépied de fer, se leva toute droite, sans aucune raideur cataleptique, sourit et s'avança vers les initiés. « Je sens l'esprit, dit-elle. — Qui es-tu ? demanda un des Mages Élus. — Béhémoth. — Quel est ton signe ? — Que quelqu'un touche mes bras. » Je m'approchai, et d'une main je saisis le bras droit de la Ingersoll. Il était naturel, palpable ; je le tenais très bien. « Prends l'autre », me dit-elle. J'essayai : le bras gauche était impalpable. Je fermais la main sur lui, sans rien saisir, et pourtant je le voyais bien, ce bras gauche : elle le levait, le baissait, ne le retirait pas quand je venais pour le prendre, et mes doigts ne touchaient rien ; seulement, j'éprouvais chaque fois, dans le creux de ma main, la sensation d'une brûlure vive, comme si ce néant cachait des flammes invisibles. Puis, ce fut le bras gauche qui redevint palpable, et le même jeu recommença avec le bras droit. J'étais fixé ; il n'y avait aucune supercherie, et, dans le corps de cette femme, il y avait bien vraiment un démon.

On apporta une planche, massive, épaisse de huit ou dix centimètres, pas davantage ; on l'installa sur deux tréteaux. La Ingersoll monta sur cette table improvisée ; elle se tenait debout. Tout à coup, son corps se mit à descendre, et ses vêtements avec le corps, comme si un trou subit s'était fait, lui livrant passage ; mais, au-dessous de la planche, ou ne voyait que le vide, comme auparavant. Elle descendit ainsi jusqu'à mi-corps. Pourtant, la basse moitié de son corps n'était pas entrée dans la planche ; c'était matériellement impossible : le bois n'avait pas absorbé ce demi-corps humain. Plusieurs d'entre nous saisirent des épées et les agitèrent au-dessous de la planche ; je fis comme eux : je ne frappai que le vide. La moitié du corps de la Ingersoll avait absolument disparu.

J'eus alors l'idée de me livrer, à mon tour, à une expérience. Tandis que frères et sœurs du Palladium poussaient des cris de joie et proclamaient, en

un cantique luciférien, la puissance du Dieu-Bon, et qu'ils le priaient de faire apparaître l'esprit possesseur sur les traits de la jeune femme, je récitai en moi-même, mentalement, l'*Ave Maria*. À ce moment, le haut du corps de la Ingersoll, la partie supportant la tête, se mit à grossir de façon monstrueuse ; la peau devint gris sale, rugueuse, comme le cuir d'un pachyderme ; le cou enfla démesurément ; la tête se transforma en peu d'instants : c'était une tête d'éléphant. Mais les yeux étaient restés les mêmes ; ce n'était pas les yeux de la bête, c'était toujours ceux de la Ingersoll ; seulement, leur expression témoignait une sorte de fureur, rendue d'autre part par une clameur effroyable et des mouvements désordonnés de la trompe.

Tous les assistants étaient stupéfaits ; il paraît que Béhémoth ne leur était jamais apparu ainsi. Cependant, bientôt tout rentra dans l'ordre. La Ingersoll se trouva soudain, dans son entier, debout sur la planche ; elle était là, comme tout à l'heure, mais d'une pâleur livide. Elle poussa un cri, tomba en arrière. Quelques frères, alertes, la reçurent dans leurs bras, tandis qu'elle murmurait : « Oh ! je ne sais pas ce qui m'est arrivé, cette fois ; j'ai beaucoup souffert, pendant un long moment. »

On causa peu de l'événement, du moins ce soir-là, dans le triangle de Haarlem-Lane. Je me retirai avec les autres. Je reviendrai plus tard sur cette affaire, qui eut des suites pour moi ; car elle a figuré parmi les griefs qui m'ont été imputés, lors de ma mise en accusation.

Ce qu'il importe de retenir ici, c'est la différence capitale qui existe entre les phénomènes de l'hystérie et ceux de la possession. On peut être déconcerté par les premiers ; mais la science finit toujours par leur trouver une cause naturelle, et ses découvertes n'arrivent jamais à pouvoir contredire les enseignements de l'Église. Au contraire, les faits merveilleux que produisent les possédés, tant actifs que passifs, sont, de toute évidence, surnaturels ; ils défient l'analyse et les explications de la science humaine. En dehors du cas de la Ingersoll, je pourrais en citer bien d'autres, soit à ma connaissance personnelle, soit rapportés par des témoins, dont plusieurs, qui sont mes correspondants, sont des ecclésiastiques. Mais je crois que ce qui vient d'être dit est suffisant ; au surplus, le lecteur voudra bien revoir, en y donnant sa plus grande attention, les pages que j'ai consacrées aux procès officiels, authentiques, de possession (principalement ce qui concerne les

affaires dites des possédées d'Auxonne, de Nicole de Vervins, et d'Urbain Grandier). En repassant mes résumés de ces procès, et en ayant bien présent à l'esprit tout ce qu'il sait maintenant de l'hystérie, il se convaincra sans peine que les phénomènes connus et avérés en matière de possession n'ont aucun rapport, aucune analogie, pas la moindre ressemblance, avec les faits, même les plus extraordinaires, accomplis par des hystériques.

L'hystérique à l'hôpital, le possédé à l'église, voilà leurs places à tous deux. Encore, je me trompe ; car, à Lourdes, par exemple, l'hystérique pourra être guéri, comme le possédé aura de grandes chances d'y être délivré ; tandis qu'à la Salpêtrière, ni l'un ni l'autre ne guériront jamais !

J'ai gardé pour la fin un argument décisif, qui, j'aime à le croire, frappera tous les esprits impartiaux, même ceux des gens qui ne croient pas ou ne croient plus au surnaturel. Je m'adresse donc ici aux personnes qui veulent à tout prix confondre l'hystérie et la possession, et je leur dis :

Selon l'enseignement de l'Église, le diable peut, avec la permission de Dieu, attaquer, battre, faire souffrir un homme ; mais il n'a pas le droit de le tuer, il ne peut disposer de sa vie. Même dans le cas où un fanatique du mal se donne corps et âme au démon, le libre arbitre reste intact pour ce malheureux, à qui il est toujours loisible de se reprendre dans un élan de contrition parfaite et par l'effet de la grâce divine.

Évidemment, à l'heure de la destinée fixée par Dieu seul, au moment suprême, Satan, qui sait que de cet instant solennel dépend l'éternité pour le moribond, met enjeu toutes ses ressources, perfides ou violentes, pour conserver à jamais une âme qui s'est donnée à lui ; et rien n'est plus effroyable que l'agonie d'un possédé actif pactisant. Le maudit lutte alors avec la dernière énergie pour empêcher la lumière de se faire dans cette conscience pleine de ténèbres ; si, malgré ses efforts, une lueur paraît, si une tendance au repentir se manifeste, il essaiera d'arrêter, à la gorge de l'agonisant, le cri de : Pardon, ô mon Dieu !… Mais ce cri sauveur, le pactisant pourra quand même le pousser, au fond de son cœur.



LA MORT D'UN POSSÉDÉ PACTISANT

À plus forte raison, le diable est impuissant, s'il ose tenter d'abréger les jours d'un homme dont il s'est emparé sans son consentement, c'est-à-dire d'un possédé passif. Il fera son jouet de ce-corps humain où il est entré, où il s'est établi, sans avoir été sollicité par la victime ; il lui infligera mille tortures, comme nous l'avons vu dans les crises démoniaques, de tous les possédés et possédées quoique. Mais, puisque Dieu est seul maître de notre existence, le possédé, qui ne s'appartient plus, qui est la chose du démon, accomplit les actes surnaturels les plus étonnants, souffre corporellement au plus haut degré dans certains cas, mais ne se suicide pas, ne se suicide

jamais ; car le suicide du possédé passif équivaudrait à un meurtre direct par Satan, ce qui serait contraire à la doctrine de l'Église.

Eh bien, c'est là un fait constaté, et l'expérience confirme victorieusement la doctrine de l'Église, en démontre la vérité d'une façon éclatante. Les faits sont là, il est impossible de les nier. On ne cite pas un seul cas de possession qui se soit terminé par un suicide. Et c'est vraiment là une merveille, qui est en même temps une preuve de premier ordre.

Au contraire, dans l'hystérie, comme dans la folie, les suicides se produisent ; il en existe des exemples, même assez nombreux. Certes, l'hystérique ou le fou qui, dans un accès, met fin à ses jours, n'est pas responsable ; il n'y a pas crime devant Dieu. Mais cette nouvelle différence entre lui et le possédé n'en est pas moins une des caractéristiques capitales de l'opposition absolue, indéniable aux yeux de tout homme de bonne foi, entre l'hystérie, maladie, état humain, et la possession, non-maladie, état non-humain.

En un mot, si ni Dieu ni le diable n'existaient, comme l'affirment les pseudo-savants matérialistes, si l'Église était ignorante et un foyer d'erreur, ainsi qu'ils ont l'audace de le déclarer à leurs aveugles disciples, si enfin la possession était vraiment de l'hystérie, les possédés se suicideraient, on en pourrait citer au moins quelques cas, comme il arrive aux hystériques de se suicider.

Je m'arrête ; il ne saurait plus y avoir de doute dans l'esprit du lecteur impartial. Hystérie et possession sont deux états absolument opposés ; tout le démontre, tout le prouve, tout l'atteste.

Quant au surnaturel diabolique, son existence elle-même, la possibilité de ses manifestations, appartiennent à l'ordre des dogmes. On a le droit de ne pas croire à tel ou tel fait, tant que le Pontife infaillible de Rome ne s'est pas prononcé ; mais, une fois que l'auguste vieillard a parlé, il faut s'incliner, sous peine d'être un renégat du catholicisme.

Or, la grande voix du Vatican s'est élevée, il n'y a pas longtemps encore, pour rappeler aux oublieux que Satan n'a pas désarmé, et qu'il emploie, pour séduire et terrifier l'humanité, les prodiges les plus surprenants, comme aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Le 16 avril 1893, Léon

XIII proclamait Bienheureux le vénérable Antoiue Baldinucci, missionnaire, membre de la Compagnie de Jésus ; et, en procédant à cette béatification, le Saint-Père s'appuyait précisément sur de nombreux miracles que le zélé serviteur de Dieu avait accomplis en luttant contre les prestiges du démon.

Je conseille aux catholiques qui ont perdu la foi au surnaturel de lire avec attention la vie du bienheureux Antoine Baldinucci ; ils y verront ce dont Satan est capable. Ils y verront le diable se servir de mille moyens surnaturels pour troubler et entraver la mission du saint jésuite ; grosses pierres tombant du ciel sur l'estrade où il prêchait ; aboiements de chiens, mugissements de taureaux, grognements d'animaux immondes, bruits impétueux de vents et d'ouragans, tout cela au milieu d'un sermon et sans que les animaux dont on entendait les clameurs fussent présents ; puis, des cloches sonnant toutes seules dans une église voisine ou cris effrayants poussés par des possédés ; bêtes hideuses paraissant tout à coup, ensuite, et exécutant toutes sortes de mouvements et de grimaces pour distraire l'auditoire ; enfin, ils y verront le diable produire un jour une véritable inondation, changer une place publique en vaste lac, et pousser l'eau jusque dans l'intérieur de l'église, mais avec tant de force que les fidèles réunis furent en grand danger d'être submergés. Et la preuve que ces phénomènes n'avaient rien de naturel, c'est qu'il suffisait souvent au bienheureux Antoine Baldinucci de faire un simple signe de croix pour les dissiper, les faire cesser instantanément.

Mais, pour combattre avec efficacité les stratagèmes de l'enfer, il faut être un saint. Le croyant, qui est aussi, hélas ! un grand pécheur, ne peut pas grand'chose contre les puissances diaboliques ; mais, si ce chrétien indigne a su du moins conserver sa foi, s'il sait la retrouver après les tristes heures de défaillance, s'il est, en outre, un observateur doublé d'un médecin, et s'il est ou a été en mesure d'assister à des phénomènes étranges et troublants, il les note, les étudie, les rapporte, et, dans la mesure de ses faibles forces, il en tire argument et travaille en ceci pour la cause de Dieu : c'est là son seul mérite, et il est bien petit.

1. ↑ *Premier sermon sur les démons* (1re et 2e parties).
2. ↑ *Second sermon sur les démons*.
3. ↑ *Premier sermon sur les démons* (première partie).

4. ↑ Pour plus de détails, voir l'abbé Barras, qui a traité longuement cette question, sous le titre *Hérésie de Simon le Mage*, en son tome cinquième.
5. ↑ Pour éviter toute erreur d'interprétation, je déclare dès à présent et en toute loyauté que je n'entends nullement rendre le respectable ordre des Bénédictins solidaire des brebis galeuses dont je publierai plus loin les noms en toutes lettres, accompagnés de tous les renseignements nécessaires, les plus sûrs et les plus précis.
6. ↑ *Histoire abrégée de la possession des Ursulines de Loudun, et des peines du Père Surin, de la Société de Jésus* (ouvrage inédit faisant suite à ses œuvres), in-12, 1828.
7. ↑ *Procès-verbaux de Barré et Mignon*. (Bibliothèque Nationale. Manuscrit n^{o} 7818).
8. ↑ Manuscrit de la Bibliothèque de Tours.
9. ↑ Extrait des procès-verbaux originaux du bailli de Loudun.
10. ↑ *Véritable relation des justes procédures observées au fait de la possession des Ursulines de Loudun et au procès de Grandier*, par le R. P. Tr. R. C. Paris, 1634.
11. ↑ « *In duabus natibus circà* ανυμ *et in duobus* τεστιχυλις »
12. ↑ Bibliothèque Nationale, manuscrits, f. fr., n° 7618.
13. ↑ Bibliothèque Nationale : Recueil Thoisy, 92. Réserve. *Interrogatoire de maître Urbain Grandier, avec les confrontations des religieuses possédées contre le dit Grandier*. 1634, avec permission.
14. ↑ Les autres étaient les pères Rousseau, Anginot et Bachellerie.
15. ↑ *Lettre escrite à Monseigneur l'Évesque de Poitiers* par un des pères jésuites qui exorcisent à Loudun contenant un brief récit de la sortie de Léviathan, chef de cinquante démons, qui possèdent tant les filles religieuses que séculières.
    Paris, 1635. — L'extrait du procès-verbal est suivi des signatures suivantes :
    Jean-Jose Surin, R. Demorans, F. Tranquille, Guillaume Anginot, de la Compagnie de Jésus, Jean Doamlup, F. Luc, F. Élisée, F. Venance d'Angers, capucin, Marie de Bragelogne, Charlotte d'Estampes de Volançay, Charles de Jalesnes, Eléonor de Maillé-Brézé, de la Fosse, doyen et curé de Ponts au diocèse de Troye, F. Clément d'Angers, capucin ; Queyrard, curé de Saint-Pierre-du-Marché de Loudun, Ranger, prêtre curé de Venien, Charlotte Brulard, Anne de Jalesnes, Anne le Baile, Blaisine de Saluce, René Mesmin d'Eseille, Aubin de la Nèche, Duparc, Mesmin, Nesme Eslu, à Loudun, Icanueau, avocat du Roy en l'Élection, Menuau, Moussault, Villeneufve, le Vacher, Poitiers, J. Boutiller, P. Maunourry, T. Jude, et Nozay, greffier.
16. ↑ Les signatures qui accompagnent l'extrait du procès-verbal nous permettent de rendre à ce nom estropié sa véritable orthographe : Thomas Killigren.
17. ↑ On assure même qu'on ouvrit son corps après sa mort, pour savoir s'il y restait quelque maléfice ; mais il ne s'en trouva point.
18. ↑ On désigne sous ce nom un mélange de fruits (pommes, poires et prunes) cuits et coupés en quartiers.

CINQUIÈME PARTIE

LA MANCIQUE OU MAGIE DIVINATOIRE

CHAPITRE XXV

Les charlatans vulgaires.

Ainsi que le lecteur l'a compris sans peine, ce n'est pas à une simple enquête sur le Palladisme que je me suis livré ; j'ai porté mes recherches dans le domaine de l'occultisme tout entier, ayant à cœur de donner au public une étude complète de l'action du diable à notre époque.

Du reste, cela est hors de toute discussion, le danger pour les catholiques n'est pas exclusivement dans la franc-maçonnerie luciférienne. Les palladistes et autres sectaires diabolisants ne sont qu'une poignée, eu égard à la population totale du globe ; ils sont, il est vrai, les chefs, les directeurs du satanisme contemporain. Mais le démon ne se borne pas à agir dans les triangles, et il travaille le plus souvent à son œuvre maudite, là tout auprès de vous, madame qui me lisez, et alors que vous vous en défiez le moins.

Je dois donc, puisque j'ai étudié la question sous tous ses aspects, m'éloigner de temps en temps, dans mon récit, de ces mystérieux et exécrables triangles luciférien, si féconds en manifestations du surnaturel diabolique, pour montrer les autres manifestations, les autres prestiges auxquels le prince des ténèbres a recours, quand il s'adresse à la foule, à la multitude profane ; car il n'est pas seulement le singe de Dieu dans le culte

qu'il a réussi à établir au sein des arrière-loges, il est encore le roi de ce monde, il cherche à séduire par mille artifices ceux que les francs-maçons qualifient de « profanes », c'est-à-dire quiconque n'est pas affilié à leur infernale secte.

Nous avons vu, par l'étude de l'hystérie mise en parallèle avec la possession, que tout l'intérêt, pour l'observateur préoccupé des mystères de l'action diabolique, n'est pas exclusivement circonscrit aux sociétés organisées pour travailler à la destruction de l'Église en s'appuyant sur les révolutions politiques et en les faisant naître au besoin. Nous avons vu la main du diable, lorsque nous passions en revue quelques-unes des questions que fouillent les savants.

Ainsi, pour montrer le magnétisme occulte dans son épanouissement démoniaque (médiums luciférien ou vocates élus), j'ai dû appeler d'abord l'attention de mes lecteurs sur les vocates procédants, qui, eux, n'opèrent pas dans les ateliers maçonniques, et même il m'a fallu, avant tout, prendre comme point de départ les supercheries des pseudo-spirites.

C'est là le seul procédé pratique à employer dans un examen profond et sérieux.

De même, si je veux dévoiler le satanisme de la Mancique, il m'est nécessaire de m'astreindre au même ordre d'explications graduelles.

La Mancique, c'est, nous le savons, la Magie divinatoire ; elle a ses charlatans, ses imposteurs, comme le spiritisme ; ce sont, du reste, à peu près les mêmes personnages, tout au moins des individus de la même espèce.

Une des prétentions de Satan, lorsqu'il communique avec ses fidèles préférés, est de faire croire qu'il possède la science de l'avenir ; c'est là un de ses artifices familiers. Mais il suffit de raisonner cinq minutes pour voir et se convaincre que, dans ce cas, comme toujours, le diable ment et trompe ses adeptes ; et ceci va prouver, une fois de plus, qu'il n'y a de vraie raison que celle qui est d'accord avec la foi.

En effet, comment Satan, archange déchu, pourrait-il connaître l'avenir, alors que les bons anges eux-mêmes, les patriarches, les saints, même saint Joseph et la Sainte Vierge, l'ignorent, ou, pour mieux dire, n'en savent que les fractions, les parcelles à eux dévoilées par Dieu ?

Il n'est qu'un seul être, dans l'immensité infinie des mondes, qui connaisse l'avenir : c'est Dieu, attendu que Dieu a tout créé de rien, attendu que lui seul règle la destinée des êtres animés et des choses inanimées ; lui seul sait ce qu'il a décrété, et ce n'est pas le vaincu des abîmes infernaux, certes, qui a la possibilité de changer d'un iota telle ou telle décision de Dieu, seul tout-puissant. Dieu seul sait ce qui doit arriver, puisque seul il est maître de faire que ceci ou cela arrive.

Je ne dois pas négliger la réponse du manichéo-gnosticisme au dogme chrétien. Les palladistes aveugles et autres partisans du système de la divinité double, ceux qui sont sincères, — et il en est, comme cette pauvre Diana Vaughan, que je ne saurais trop recommander aux prières de mes amis, — nous répondent : « Votre raisonnement tiendrait debout, s'il n'y avait vraiment qu'un seul Dieu, ainsi que vous le dites ; mais, en réalité, il y en a deux : le vôtre, qui est cruel, barbare, qui est le principe du mal, et celui que nous adorons, qui est bon, doux pour l'humanité qu'il aime, qui est le principe du bien. Ces deux principes, étant éternels l'un et l'autre, étant l'un et l'autre divins, n'ont chacun d'autre limite à sa puissance que la puissance infinie de l'autre (c'est notre mystère, à nous, palladistes) ; et, si l'un des deux dieux contraires pouvait, à un moment donné, avoir la prééminence sur l'autre, ce serait évidemment le Dieu-Bon, notre dieu, puisqu'il est raisonnable, logique, d'espérer et de croire que le bien finira par triompher du mal ; *Lucifer exceisus excelsior !* Par conséquent, Lucifer, que vous calomniez, vous catholiques, en l'appelant Satan le Déchu, connaît l'avenir aussi exactement qu'Adonaï. En d'autres termes, votre raisonnement est faux, parce qu'il est basé sur une erreur fondamentale, l'unité de la divinité ; erreur absolue aux yeux de quiconque, qui, se dégageant des préjugés, veut bien constater que, dans l'univers, tout atteste l'existence de deux principes contraires et éternels. »

Cette argumentation, que j'ai entendu cent fois développer en conférences palladiques, — et notamment, un jour, par un soi-disant esprit de défunt, évoqué, qui se donna pour l'empereur Julien l'Apostat en personne, — cette argumentation avait sa place ici, au moins en résumé.

Les palladistes nous renvoient le qualificatif d'aveugles ; mais on se demande à quelle aberration ils sont en proie, pour ne pas comprendre que les aveugles, ce sont eux. Et elle est formidable, leur cécité !

Rien n'est plus absurde, en effet, que le dogme palladique de la divinité double. Il a été triomphalement réfuté par les Pères de l'Église, par tous les théologiens catholiques, et nous savons par le Pape, qui est infaillible, par les conciles, que le Saint-Esprit inspire directement, qu'il n'y a qu'un seul et unique Dieu. Si Dieu, le nôtre, que nous proclamons le seul et unique, avait en Lucifer un rival égal en puissance, si l'un pouvait s'opposer aux décisions divines de l'autre et réciproquement, le secret de l'avenir n'appartiendrait pas davantage à Lucifer pour cela ; mais ni notre Dieu ni Lucifer ne pourraient répondre de l'accomplissement futur de tel ou tel événement décrété par l'un des deux ; cela est clair comme le jour. Donc, même en se plaçant une minute sur le terrain de la contre-théologie manichéo-gnostique pour les besoins de la discussion, même en accordant un instant d'attention à ce système aussi déraisonnable qu'impie, on est obligé de conclure que Lucifer ne possède pas, ne peut pas posséder la science de l'avenir.

Mais demeurons avec l'Église, en qui seule réside la vérité, l'éternelle et immuable vérité. En nous éclairant de ses lumières, nous ne nous égarerons pas dans le dédale de l'erreur. Or, l'Église nous enseigne que Lucifer ou Satan, comme on voudra l'appeler, n'est qu'un archange révolté, déchu à la suite de sa révolte contre le Dieu unique et seul éternel, et qu'il n'est qu'un instrument entre les mains du Tout-Puissant. *Excelsus*, appliqué à Dieu, telle est la vérité, selon la foi et la raison tout ensemble ; *excelsus excelsior*, appliqué à Lucifer, est un audacieux blasphème, inventé par l'orgueilleux monstre des enfers, père du mensonge.

C'est pourquoi la Mancique est, *par elle-même*, une science radicalement trompeuse, mensongère, fausse, aussi bien lorsque ses professeurs sont des charlatans vulgaires que lorsqu'ils sont des magiciens diabolisants ; cela, bien entendu, chaque fois que les docteurs de cette science occulte tentent de pénétrer les secrets de l'avenir.

Il importe donc, avant tout, de diviser les personnes qui se livrent à la magie divinatoire en deux catégories bien distinctes : 1° les charlatans dupeurs ; 2° les fanatiques trompés par le démon, c'est-à-dire ceux à qui Satan ou ses compagnons de révolte et de damnation se manifestent, visiblement ou invisiblement.

Les charlatans vulgaires, tout le monde les connaît. À propos du pseudo-spiritisme, j'en ai présenté au lecteur un type entre mille, le Wilhelm Mannteuffel, de Berlin. Dans la pratique de la mancique, ces artisans de supercheries sont légion. L'Église condamne en bloc tous ces prétendus docteurs en science des choses cachées, parce que dans cet ordre d'idées le consultant ne peut avoir affaire qu'à des impostures ou à des diableries.

Nous ne devons pas chercher à connaitre ainsi l'avenir ; c'est à la fois un péché et une sottise. Lorsque Dieu nous éprouve, nous commettons un crime contre lui, si, pour nous guider dans ce que nous avons à faire, nous recourons à Satan et à ses œuvres ; et, au surplus, tout en étant criminels, nous sommes imbéciles, puisque le démon ne peut rien nous apprendre des choses futures. Dans le cas d'une de ces épreuves de la vie, auxquelles je fais allusion, nous n'avons qu'une conduite à tenir : nous rendre dignes de Dieu et prier les saints d'intercéder pour nous.

Je vais me faire comprendre par un exemple bien simple. Il provoquera, sans doute, le rire chez les gens qui dénigrent ma publication ; peu m'importe ; leurs rires, pas plus que leurs attaques, ne m'empêcheront d'accomplir mon devoir.

Je prends donc un exemple parmi les faits les plus communs de la vie. Vous avez à soutenir un procès ; vous êtes dans votre droit, mais votre droit n'apparaît pas clairement aux magistrats chargés de juger, et vous avez contre vous une partie adverse dépourvue de scrupules et possédant une rouerie telle, que vous êtes menacé de perdre votre procès ; il serait juste que vous eussiez gain de cause, mais les magistrats sont des hommes et peuvent se tromper. Dans cette situation pénible, que fait souvent, trop souvent, une personne superstitieuse ? Elle va chez la tireuse de cartes et la consulte ; elle lui demande des renseignements sur les secrets du dossier de son adversaire ou sur toute autre chose dont elle s'imagine pouvoir tirer parti dans son procès. Eh bien, cela est mal, puisque l'Église condamne les pratiques de cette espèce, et cela est stupide, parce que le gain de votre procès ne dépend pas de la tireuse de cartes. Ce qu'il faut faire, le voici : prier Dieu d'éclairer les magistrats chargés de votre affaire ; reconnaître humblement que l'épreuve que vous subissez est méritée par vos péchés ; implorer la miséricorde divine y vous remettre à fréquenter les sacrements, si vous avez eu à cet égard une négligence coupable ; enfin, mettre votre

cause sous la protection de quelque grand saint ou de la bonne Mère. Un cierge brûlé en l'honneur de saint Joseph, croyez-moi, mes amis, vaudra beaucoup mieux, pour le gain de votre procès, qu'une consultation de la tireuse de cartes.

Maintenant, je dois, afin de parer à toute interprétation erronée au sujet de l'étude qui va suivre, insister, plus que je ne l'ai fait à propos du pseudo-spiritisme, sur ce point essentiel : quand je dis qu'il y a supercherie de la part de tel charlatan, je ne prétends nullement poser comme principe absolu que jamais, dans les œuvres de ce charlatan, il n'y aura action démoniaque. Il ne faudrait pas se méprendre là-dessus, ni me faire dire ce que je ne dis pas.

Le charlatan est celui qui trompe volontairement la personne à qui il a affaire. Mannteuffel trichait en faisant tourner et parler la table ; le président de la *Germania* a démontré sa supercherie, sans réplique possible. Mais il y a eu tricherie, attendu que les choses se sont passées ainsi que j'en ai fait le récit. Quand la table, où censément l'esprit de Frédéric le Grand s'était insinué, s'exprimait avec des fautes d'orthographe, c'était le Mannteuffel, ignorant comme un âne, qui la faisait manœuvrer. Si, au contraire, elle avait écrit correctement, c'eût été une preuve que le charlatan n'était pour rien dans cette manifestation.

Ce qui est faux, ce qui est mensonge, c'est le système lui-même. Une table ne peut pas se mettre, tout naturellement, à tourner, sans aucune supercherie ; il n'y a pas de fluide nerveux. Un esprit de défunt, non plus, ne vient pas, à l'appel d'un médium, se loger dans une table ; sauf la permission de Dieu, les bienheureux restent au ciel, les âmes ayant à se purifier restent en purgatoire, et les damnés restent en enfer ; et ce n'est pas pour satisfaire le désir d'un Mannteuffel ou de tout autre charlatan que Dieu autoriserait n'importe quel esprit de défunt à venir se manifester sur terre.

Par contre, les démons, en vertu du décret divin qui les autorise à tenter les hommes dans le but de rendre plus grands en mérites ceux-ci dans leur résistance à la tentation, peuvent aller et venir par le monde et, à un moment donné, transformer le prestidigitateur en prestigiateur. Aussi, qu'une table vienne à tourner violemment, en dehors de toute supercherie, — par

exemple, si les personnes qui entourent le meuble font la chaîne avec la main renversée, la paume en l'air, — alors, c'est que dans la table il y a, non un fluide ni un esprit de défunt, mais bel et bien un démon qui l'anime. Si elle parle de choses vraiment secrètes, sans aucun compère, si elle dit des ordures, si elle prétend dévoiler l'avenir, plus de doute possible, c'est le diable qui est là.

Ceci est archiprouvé par une expérience qui a été faite bien des fois : il suffit de jeter quelques gouttes d'eau bénite sur la table en mouvement ou en train de parler, pour que la manifestation s'arrête instantanément. Le diable est parti.

Si le fluide nerveux existait et était une chose naturelle, ainsi que l'affirment certains catholiques ignorants, mais de bonne foi, trompés par le charlatanisme des braidistes et des mesmériens, comment et pourquoi l'eau bénite viendrait-elle contrecarrer l'action normale, naturelle, de ce fluide ?

Donc, que cela soit bien entendu entre mes lecteurs et moi : lorsque j'écris ces mots de charlatanisme, de charlatan, je désigne uniquement une œuvre ou un artisan de supercherie, à l'occasion d'une pratique où le surnaturel n'est pas entré en jeu, comme dans le cas de la première séance (celle de pseudo-spiritisme) de la *Germania* que j'ai racontée ; mais je suis parfaitement d'avis que le diable a parfois la malice de se servir même des charlatans pensant le moins à lui.

Et tout de suite je vais montrer une de ces manœuvres de Satan, en racontant la curieuse histoire de Wladimir.

Wladimir est vivant ; il habite Paris ; il est bien connu dans le monde des spirites, mais il n'est pas luciférien ; il appartient aux groupes qui ont adopté les théories de Rivail, dit Allan-Kardec. De son état, il est représentant d'une fabrique de pipes, et, comme tel, il est en relations quotidiennes avec les débitants de tabac de la capitale ; tout en leur faisant l'article pour les pipes de son patron, il s'efforce de les convaincre de la réalité du « peresprit » ; il tâche de leur glisser, mais gratuitement, son spiritisme ; gratuitement, car il n'en fait pas commerce ; il est du nombre des spirites qui paient, et non de la catégorie des Leymarie qui se font payer. C'est un convaincu.

En outre, Wladimir est veuf, deux fois veuf ; mais il en est, néanmoins, à sa quatrième femme. N'en soyez pas étonné outre mesure ; tout va s'expliquer.

La première femme de Wladimir était une mulâtresse, de la Martinique, assez jolie, en dépit de sa peau ultra-brune ; elle avait, assure son mari, mille qualités : mais la principale, aux yeux de Wladimir, c'est que madame était spirite comme lui.

« Ils étaient Âmes-sœurs, venues de l'ératicité », c'est-à-dire de l'éther ; « ces deux âmes-sœurs s'étaient rencontrées sur terre, vraiment destinées l'une à l'autre. » Du moins, telle est la conviction de Wladimir, et il ne manque pas de le répéter, chaque fois qu'il a occasion de parler de sa première défunte.

Ce mariage a été très heureux, paraît-il : mais cette union si bien assortie fut de courte durée. La négresse de Wladimir mourut bientôt, emportée par une rapide maladie.

Wladimir n'ayant aucun goût pour le célibat, se remaria. Cette fois, il eut la malechance de ne pas tomber sur une âme-sœur. Sa deuxième épouse fut juste la contre-partie de la première. Loin d'être spirite, elle le contredisait à outrance, chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour vanter le système d'Allan-Kardec. Elle lui faisait des scènes, se montrait emportée, cassait des assiettes ; et, ce qui navrait surtout Wladimir, c'est que, lorsque la vaisselle volait en l'air dans la salle à manger, au milieu du repas, c'était par suite de projections absolument naturelles. Si les assiettes eussent volé d'elles mêmes contre les murs, l'époux-spirite se fût consolé ; il eût triomphé même, ces incidents lui eussent permis d'épiloguer victorieusement sur le peresprit.

D'autre part, M^{me} Wladimir n^{o} 2 était dépensière au-delà de toutes limites ; en peu de temps, elle dévora à son infortuné époux les quatre cinquièmes de son petit avoir. Pourtant, le pauvre homme tenait quand même à cette femme revêche, gaspilleuse, acariâtre et pas spirite. Il avait toujours le secret espoir de la gagner à ses idées.

Il se disait qu'elle était au pouvoir d'un esprit ennemi de lui ; aussi, le soir, quand madame était endormie, il procédait sans bruit à des

conjurations, conformément à un petit livre manuscrit qu'un médium de son groupe spirite lui avait vendu fort cher.

Par exemple, si madame venait à se réveiller pendant les simagrées du pauvre homme, elle coupait court, brusquement, à ces conjurations, avait ses nerfs, et souventes fois, dans une circonstance de ce genre, elle lui frictionna vigoureusement l'échine avec le premier objet venu, pelle ou pincettes, qui lui tombait sous la main.

On le voit, ce second mariage fut bien malheureux pour Wladimir ; aussi rendit-il grâces au peresprit d'Allan-Kardec, lorsque cette âme rebelle s'en retourna, un beau jour, dans l'ératicité.

Veuf pour la deuxième fois, Wladimir se posa une question :

— Dois-je encore me remarier ?

— La réponse qu'il se fit fut : Oui… Mais avec qui contracterait-il un troisième hymen ? Comment s'assurer que M^{me} Wladimir n^{o} 3 serait bien une âme sœur ?…

Il passait ainsi en revue, par des démarches discrètes, toutes les familles en rapport avec lui et où se trouvait quelque aimable personne à marier. Peine et temps perdus ; il ne découvrait pas l'âme-sœur tant désirée.

Cependant, il voulait convoler, malgré tout, en troisièmes noces. Tantôt presque décidé, lorsqu'il songeait aux joies sans mélange de sa première union, tantôt rompant les pourparlers, au seul souvenir des infortunes terribles de son second mariage, il flottait constamment sur l'Océan troublé des hésitations, ne sachant que devenir, comme un navire en détresse, désemparé.

Il ne mangeait plus, ne buvait plus, ne dormait plus ; il maigrissait à vue d'œil.

Un soir, Wladimir assistait à une séance de son groupe spirite ; pas un seul des assistants n'appartenait à un triangle, je me hâte de le dire, et je prie le lecteur de le retenir ; tous pseudo-spirites, charlatans ou gogos, aucun luciférien.

On forma la chaîne, et la table, servant aux opérations habituelles, tourna sans difficulté ; les émules du Mannteuffel berlinois faisaient merveille avec

leurs petits trucs, dont les Wladimir et autres bons garçons ne s'apercevaient pas le moins du monde.

Tout à coup, la table s'arrêta net, résistant à ses entraîneurs ; mais, en s'arrêtant, elle poussa un gros soupir, qui stupéfia l'assemblée. Chacun des charlatans et des mystificateurs complaisants se demandait lequel d'entre eux était l'auteur de cette comédie.

Puis, la table, se penchant vers Wladimir, dans un violent mouvement inattendu qui fit rompre la chaîne, esquissa comme une sorte de salut.

Cette fois, les charlatans et les mystificateurs de l'assistance se regardèrent, interdits ; eux qui se considéraient comme trompant les autres, ne savaient plus quelle contenance tenir. Quelques-uns même étaient assez effrayés. Au fond, ne croyant pas à leur peresprit, ils se demandaient de quelle nature était ce phénomène nouveau pour eux, tandis que les gogos, par contre, se montraient enchantés, ravis, voyant dans cette manifestation subite un peresprit de premier ordre.

Enfin, la table reprit sa position normale ; on reforma la chaîne ; mais on ne put obtenir du meuble aucun mouvement de rotation. La séance finit ainsi, chacun se retirant passablement intrigué.

En rentrant chez lui, Wladimir, resté seul, s'abimant dans ses pensées, s'attarda quelques instants en son salon.

Là, nouveau phénomène. Tandis que ses yeux erraient mélancoliques, regardant tout ce qui l'entourait, mais comme quelqu'un qui ne les fixe sur rien, brusquement, son attention fut attirée par une petite table de fantaisie, une table-gigogne, qui semblait se mouvoir d'elle-même. Il observe avec soin ; il se tâte ; rêve-t-il ? Non, il est bien éveillé. La table-gigogne frappait d'un de ses pieds le parquet.

Pour le coup, Wladimir est ahuri. Jamais il n'avait vu une table manœuvrer de la sorte, sans le concours d'un médium.

Il s'enhardit, il s'approche. Évidemment, pense-t-il, il y a un esprit de défunt dans la table-gigogne, et cet esprit veut lui parler.

Alors, il l'interroge à la façon des pseudo-spirites. 11 convient avec la table qu'elle lui répondra par des coups frappés, plus ou moins nombreux, dans l'ordre des lettres de l'alphabet.

Une conversation s'engage entre Wladimir et la petite table, le premier interrogeant et notant précieusement les réponses. Ce qui était étrange en ceci, c'est que le questionneur n'avait nul besoin de poser ses mains, doigts étendus, sur la table-gigogne ; ah ! certes, le fameux fluide n'était ici nullement nécessaire.

Et voici ce que la table-gigogne dit à Wladimir :

« — Je suis l'âme-sœur que tu cherches ; mais je ne veux point m'incorporer dans une femme dont tu ferais ton épouse… Je t'aime depuis bien longtemps… Ton premier mariage m'a irritée… Moi, femme-esprit, âme refusant toute alliance avec la matière, je te veux pour moi seule, et je te persécuterai si ta pensée va désormais à une humaine, vivante ou morte… C'est moi qui ai tué ta première épouse, par jalousie, et ta seconde épouse, pour te rendre service… Veux-tu de moi pour épouse immatérielle ? Veux-tu t'unir spirituellement à moi ? »

Wladimir, de plus en plus surpris, au fur et à mesure que la table s'exprimait, demanda à réfléchir. Il ne s'attendait pas à ce qui lui arrivait. En somme, il était flatté d'être aimé d'un esprit-femme ; mais il n'avait jamais envisagé la perspective d'un mariage de ce genre.

Les jours suivants, il eut de nouvelles conversations avec sa table-gigogne.

L'esprit-femme lui apprit qu'il, ou, si vous aimez mieux, qu'*elle* avait décidément établi sa résidence dans ce meuble, et que c'était sous cette forme qu'elle ferait ménage avec lui, s'il consentait à lui accorder sa main.

Wladimir demeura quelque temps perplexe.

S'il eût été un bon catholique, il serait allé consulter un prêtre, et le ministre de Dieu aurait eu bientôt mis ordre à cette fantasmagorie diabolique. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que le prétendu esprit-femme logé dans la table-gigogne était ni plus ni moins un démon, et nullement une âme-sœur, encore moins un peresptit. Une aspersion d'eau bénite, un exorcisme, voilà ce qui aurait promptement clos l'incident et rendu le calme au cerveau de Wladimir, hanté par une des plus absurdes superstitions.

Mais ce fut à ses amis médiums que Wladimir s'en vint faire part des déclarations si surprenantes de sa table-gigogne. Ceux-ci, n'ayant pas

compris grand'chose à la première manifestation qui s'était produite en séance à l'égard de leur collègue, voulurent vérifier par eux-mêmes le fait. Seulement, en leur présence, la table demeura immobile et muette ; d'où ils conclurent entre eux que Wladimir était halluciné. Il ne l'était pas du tout. La vérité est que le diable, capricieux, comme on sait, ne daignait pas se déranger pour eux.

Entre eux, ils se dirent encore que, puisque leur collègue croyait fermement à la présence d'une âme-sœur dans sa table, il ne fallait pas l'en dissuader, et que c'était une occasion superbe de lui faire payer un festin pantagruélique.

Ils l'engagèrent donc à épouser sa table-gigogne, puisqu'elle le désirait tant.

Je n'invente rien ; cette histoire est absolument véridique, quoique interprétée de diverses façons. Le mariage de Wladimir avec une femme-esprit résidant dans une table-gigogne est un fait qui appartient aux annales du spiritisme parisien ; je ne sais s'il a été ou non mentionné dans quelque revue spirite, mais je le tiens d'une personne grave, très sérieuse, connaissant plusieurs des membres du groupe de Wladimir.

La noce a eu lieu dans toutes les règles, à Paris, quelque temps avant l'affaire des photographies Buguet, et l'on va voir dans un instant comment ce mariage tout à fait hors de l'ordinaire se rattache à la photographie spirite.

Les invités, tous dans le secret de l'étrange aventure, se réunirent au domicile de Wladimir, où il fut procédé à la cérémonie conjugale, avant le balthazar de rigueur.

Si je suis bien informé, c'est Leymarie qui présidait et qui remplaça à la fois l'officier de l'état civil et le ministre du culte, pour cette union bizarre. La table-gigogne avait été revêtue d'un voile de mariée et d'une couronne de fleurs d'oranger.

On imita les formalités que tout le monde connait. Le président de la réunion intime posa les questions d'usage. On assure que la table répondit « oui » à la mode spirite. Les uns pensèrent qu'il y avait un truc ; les autres, qu'on avait vraiment affaire à un esprit-femme. Personne n'eut l'idée d'une manifestation diabolique. Le démon joua si bien son rôle que, Leymarie

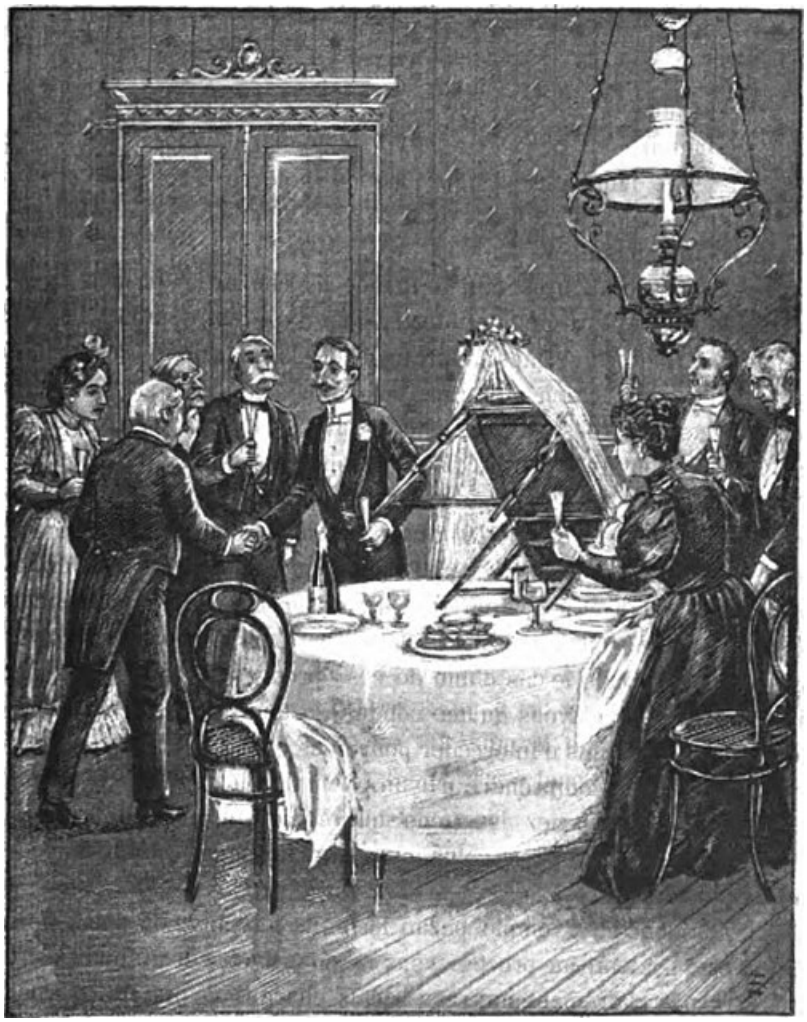
ayant demandé à la table-gigogne d'où venait l'esprit qui s'était établi en elle, les coups qu'elle frappa du pied donnèrent cette réponse :

« — J'habitais auparavant la planète Jupiter. »

Ce qui correspondait exactement à l'une des croyances des pseudo-spirites, lesquels, on ne l'ignore pas, s'imaginent que les âmes, après la mort, vont résider dans des planètes.

Ainsi, le démon agissait d'une façon indiscutable parmi les mystificateurs et les mystifiés, et, tout en se manifestant, il les trompait, il les entretenait habilement dans leur erreur. Allez donc dire après cela, aux naïfs invités de Wladimir, qu'il n'y a pas de peresprit !

Les manifestations, cependant, s'arrêtèrent là. Le repas ne fut marqué par aucun fait anormal. La mariée table-gigogne avait été placée auprès de son époux spirituel, qui rayonnait depuis l'instant où Leymarie avait prononcé le sacramentel : « Je vous unis. » On but, à de fréquentes reprises, à la santé et au bonheur du couple, et chacun emporta de cette journée un souvenir ineffaçable.



La mariée table-gigogne avait été placée auprès de son époux spirituel, qui rayonnait. On but à la santé et au bonheur du couple.

Les premiers mois de l'hymen se passèrent, pour Wladimir, dans une satisfaction des plus suaves. Durant des heures entières, il conversait avec sa table-gigogne, qui, pour lui seul, se livrait à des jeux tenant du prodige. Elle ouvrait brusquement et allongeait ses tablettes, puis les rentrait de même, manifestant ainsi comme une gaité folle. Elle venait au-devant de lui, quand il rentrait du restaurant ; car il prenait son repas dehors, Satan ne poussant pas la complaisance jusqu'à lui faire la surprise de déjeuners et de dîners qu'on n'aurait pu certes pas qualifier de tombés du ciel. Elle exécutait devant lui des danses, pirouettant sur un pied, se balançant avec

mollesse comme une almée, et ces exercices chorégraphiques le plongeaient dans le ravissement.

Quand Wladimir faisait à ses amis du groupe spirite des confidences sur les allégresses de son intérieur, ceux-ci le félicitaient et même accueillaient ses révélations avec des transports d'enthousiasme ; mais, à peine avait-il le dos tourné, qu'ils murmuraient tout bas entre eux :

— Wladimir est devenu fou !

Grande était leur erreur. Les phénomènes auxquels cet homme assistait pouvaient être incohérents, grotesques, extravagants ; mais ils étaient réels. Toutes les personnes qui ont vu des maisons hantées peuvent dire que le surnaturel diabolique atteint souvent les derniers degrés du ridicule.

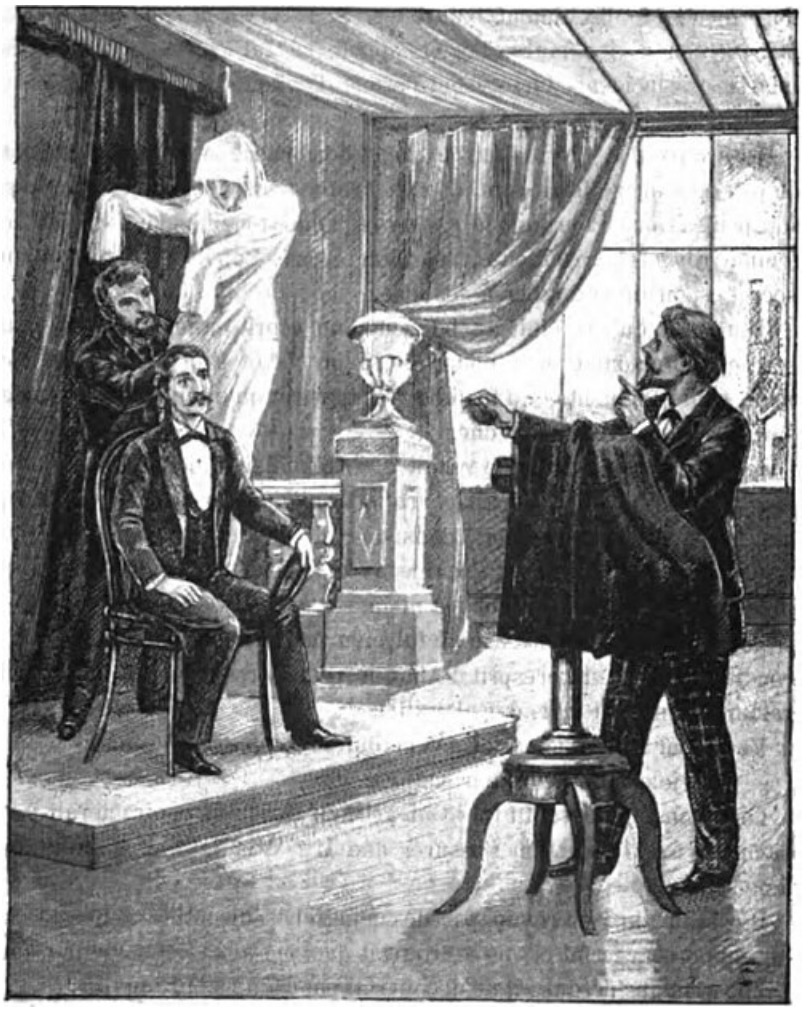
Mais c'est ici que l'on constate comment la supercherie grossière vient parfois se mêler au pur diabolisme.

Quelque chose manquait au bonheur aveugle de Wladimir. En somme, il n'avait pas la moindre idée de la forme réelle de sa femme-esprit. Il ne connaissait que sa table-gigogne, laquelle était tout simplement une enveloppe matérielle, dénuée de toute poésie.

À ce sujet, il s'ouvrit à Leymarie, qui en conféra secrètement avec Buguet, photographe et médium pseudo-spirite. Peu après, les deux compères se concertaient et arrêtaient un projet, bientôt mis à exécution. Il s'agissait de mystifier Wladimir dans de vastes proportions.

Buguet fabriqua un mannequin enveloppé de gaze, et Leymarie persuada au mari de la table-gigogne d'aller se faire photographier chez Buguet. Une formule particulière d'évocation fut rédigée, grâce à laquelle la femme-esprit apparaîtrait auprès de son époux, au moment où celui-ci poserait devant l'objectif.

Wladimir, tenaillé par le désir de savoir à quoi s'en tenir sur la forme vraie de sa jovienne conjointe, se laissa volontiers convaincre. Buguet le portraictura, et, tandis que Wladimir, les yeux fixés sur l'appareil, obéissait au commandement : « Attention ! ne bougeons plus », un complice, dissimulé derrière lui, mit rapidement en pose le mannequin recouvert de gaze, réussit à disparaître sans bruit avant la fin de l'opération, et Wladimir eut ainsi une photographie lui donnant pour compagne une femme-fantôme, assez vague, mais dont il se déclara satisfait.

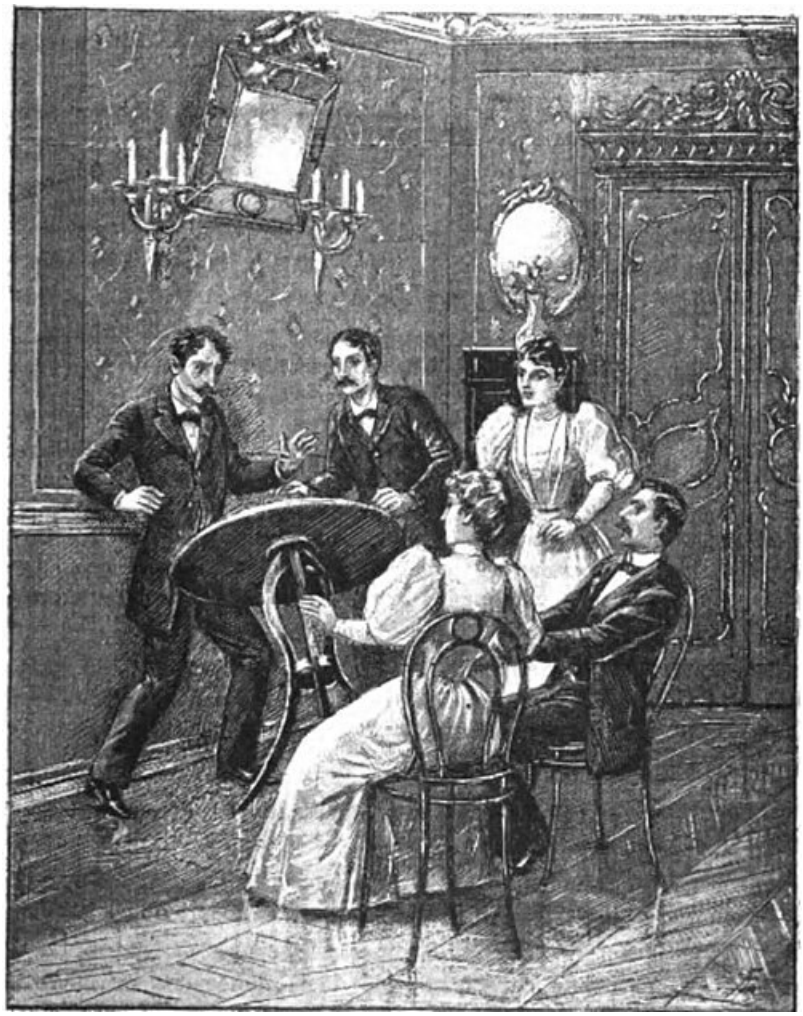


Tandis que Wladimir, les yeux fixés sur l'appareil, obéissait au commandement : « Attention ! ne bougeons plus », un compère dissimulé derrière lui mit rapidement en pose le mannequin recouvert de gaze.

Telle fut l'origine des photographies spirites, qui conduisirent plus tard en correctionnelle les coryphées du pseudo-spiritisme parisien. Une supercherie avait été greffée sur du diabolisme réel. Finalement, Wladimir se lassa de cet hymen par trop platonique. Sa femme-esprit, cessant un jour d'être jalouse, lui rendit sa parole, se laissa fléchir par ses supplications, promit de ne pas entraver une quatrième union, la troisième avec une humaine, et lui annonça qu'elle retournait vivre dans la planète Jupiter. De ce jour, la table-gigogne redevint immobile.

Wladimir s’unit avec une spirite, plus ou moins femme de lettres ; ils vivent tous deux, s’accordant à merveille, lui, vendant toujours des pipes, et elle, Ludovique (c’est son nom), tricotant des bas bleus.

Cette histoire, qui jette une note gaie [1] dans l’étude de l’occultisme contemporain, méritait d’être rapportée, pour les raisons que j’ai indiquées plus haut. Elle montre que, même dans le milieu des mystificateurs et des mystifiés, le diable ne dédaigne pas parfois d’intervenir. Wladimir a beau ne pas être luciférien, il est évident qu’il a passé plusieurs mois de sa vie en commerce avec un démon, et il a certainement beaucoup plus de chances de finir en enfer qu’au ciel.



La table, rompant brusquement la chaîne des personnes qui l’entouraient, se précipita avec une hostilité marquée contre l’un des soi-disant médiums et le serra fortement entre elle et le mur. (voir note ci-dessus)

On n’en finirait plus, si l’on voulait raconter des anecdotes sur ce monde étonnamment naïf des mystifiés pseudo-spirites. Ils sont innombrables, dans les divers pays ; Paris, comme toutes les grandes villes, en pullule.

Tous n’appartiennent pas à des groupes organisés ; on en est arrivé à faire du spiritisme en famille.

Je prendrai pour exemple une famille de très braves gens, les Jacquet. Le chef de la famille, excellent homme, se croit magnétiseur ; cette idée lui est venue, parce qu’un jour le chat qu’il avait un moment fixé, s’était mis à fermer les yeux ; de là, il conclut que ses prunelles étaient deux sources abondantes de fluide.

M^me^ Jacquet, née Tenaille, d’un caractère assez espiègle, se rallia à l’opinion de son mari, et bientôt tout le monde devint spirite dans cet intérieur. La belle-mère, M^me^ Tenaille, ne fut pas la dernière à adopter la théorie de Fox. Amis, amies, parents et connaissances furent sollicités, gagnés, convaincus, où firent semblant de l’être. La maison devint le foyer d’une société de spirites amateurs.

Les réceptions, consacrées à ces séances intimes, ont lieu le mercredi. L’esprit familier, qui prend ses ébats dans ce milieu, a déclaré se nommer Naudin. C’est au moyen d’une table ovale qu’on opère.

Des observateurs malins ont fait la remarque que l’esprit Naudin donne toujours raison à M^me^ Jacquet contre son mari, lorsqu’ils ne sont pas d’accord sur une question quelconque. Ainsi, quand monsieur et madame ont décidé une partie de plaisir pour le dimanche suivant, et que madame voudrait, par exemple, que l’on allât à Montmorency, tandis que monsieur opine pour aller à Fontenay-aux-Roses, on consulte la table ovale, et l’esprit Naudin répond, à coups de pied sur le parquet, que la partie devra se faire à Montmorency. Si Jacquet et sa femme ont un placement à faire et qu’il y ait discussion sur la valeur à acheter, la table ovale est mise en demeure d’indiquer l’obligation la plus avantageuse, et l’esprit Naudin confirme

invariablement le choix, la préférence de M^me^ Jacquet. Il en résulte que l'esprit de la table ovale porte la culotte dans le ménage.

Ce spiritisme-là, entre amateurs, fait tache d'huile ; il s'étend de famille en famille.

Un jour, les époux Jacquet avaient été invités à un thé spirite chez des amis. Ils arrivèrent en retard. On avait déjà commencé à évoquer ; c'est à Cagliostro qu'on avait fait appel. Seulement, à peine dans la table, l'esprit Cagliostro déclara qu'il s'y trouvait mal à l'aise et qu'il finirait la soirée assis dans un grand fauteuil ; il désigna le fauteuil à sa convenance parmi ceux du salon. Tout le monde fit cercle autour du fauteuil choisi, et, la table ayant cessé de parler (le mystificateur de la société ayant arrêté son jeu), chacun fut persuadé que Cagliostro, tout en demeurant invisible, était là. On était dans l'attente de ce que l'esprit allait faire.

Soudain, le timbre de la porte d'entrée résonne ; on ouvre ; ce sont les retardataires qui arrivent, M. et M^me^ Jacquet.

Ils s'excusent, on les complimente néanmoins, et l'excellent Jacquet, ignorant ce qui venait de se passer au début de la séance qu'il interrompait, va s'asseoir dans le grand fauteuil.

Exclamations du maitre et de la maîtresse de la maison, ainsi que des invités :

— Que faites-vous, grands dieux ! crie-t-on à Jacquet ; vous vous asseyez sur Cagliostro !…

Jacquet ne fait qu'un bond hors du fauteuil, honteux, confus de son inconvenance à l'égard d'un tel esprit. Bien bas, il s'incline devant le meuble, demande pardon humblement, supplie Cagliostro de ne pas lui en vouloir et lui offre toutes les réparations qu'il pourra désirer.

Comme on le pense, cet accident jeta un froid. On eut beau interroger la table, elle ne répondit que par des lettres ne formant aucun mot ; le mystificateur de la société s'amusait d'une autre manière que tout à l'heure. Quant au fauteuil, il ne donna lieu à aucun prestige. On avait espéré que Cagliostro se montrerait, assis là, en fantôme phosphorescent, et à cet effet on éteignit les lumières ; mais nul fantôme ne se montra. D'où l'assistance conclut que Cagliostro, vexé, s'en était allé.

Cette mésaventure est un point noir dans l'existence de l'excellent Jacquet. Il en traîne lugubrement le souvenir, comme un remords ; il ne se pardonne pas de s'être assis sur Cagliostro et d'avoir ainsi fait manquer une séance de spiritisme.

Il était bon de parler, en quelques lignes, de cette naïveté des gens superstitieux ; oubliant les enseignements de l'Église, ils vont se livrer aux mystificateurs, pour qui ils sont un sujet de moquerie, et aux charlatans, dont ils remplissent bénévolement la caisse.

Ils ne voient pas les dangers qu'ils courent, en cultivant le pseudo-spiritisme même le plus anodin ; car ils commencent par être la proie des Mannteuffel et finissent par être celle des démons.

On ne saurait trop insister là-dessus : la supercherie, remplaçant les œuvres vraiment diaboliques, met les âmes en péril ; elle est le premier degré de cette échelle descendante qui conduit à l'enfer. Les charlatans ne sont pas seulement coupables en soutirant les gros sous des naïfs ; ils les habituent à des pratiques funestes. De même que des pseudo-spirites on passe aux vocates procédants et de ceux-ci aux vocates élus, de même, dans les œuvres manciques, on passe des cartes et du marc de café à l'anthropomancie et à la cabale.

Nous allons donc étudier la magie divinatoire, en la scindant en trois parties, en la graduant par trois catégories :

1° Rapide exposé des œuvres maniques de mince importance, exploitées surtout par les charlatans vulgaires ;

2° Les œuvres mantiques criminelles ;

3° La mancique diabolique ;

Il me faudrait plusieurs volumes pour passer en revue, avec quelques détails, les divisions infinies de la mancique, telle qu'elle a été pratiquée dans les temps anciens, telle qu'elle l'est encore de nos jours ; car c'est bien de l'occultisme qu'on peut dire avec raison : « Rien de nouveau ! » Je dois donc me borner ici à dresser u tableau succinct, qui ne comprendra que les pratiques divinatoires les plus usitées.

Les voici, par ordre alphabétique :

AÉROMANCIE. C'est là un mode de divination auquel se rattachent tous les prétendus signes prophétiques tirés de la pluie, du vent, de l'orage, en un mot des diverses perturbations atmosphériques.

ALECTRYOMANCIE. Cette divination s'opère au moyen d'un coq. Ceux qui croient à cette superstition placent des grains de blé répartis dans les diverses cases d'un grand casier plat, qu'on pose sur le sol ; chaque case porte une lettre de l'alphabet. On place un coq sur le casier et l'on inscrit les lettres où le volatile a pris au hasard des grains.

On raconte que l'empereur Valens croyait à ce mode de divination et qu'il y recourut pour découvrir quel personnage de l'empire était désigné par le destin pour lui succéder. Il comptait ainsi, dit la légende, s'opposer à l'accomplissement du destin et faire périr son successeur. Le coq ayant mangé les grains qui se trouvaient sur les lettres TH. É. 0. D., Valens fit mourir tous ceux dont le nom commençait par ces lettres ; malgré cela, il n'atteignit pas son successeur, qui fut Théodose-le-Grand. Je n'ai pas besoin de dire que cette légende n'a rien d'authentique ; elle a été imaginée par les occultistes, qui se sont attachés à mettre à la mode l'alectryomancie.

ALOMANCIE. Divination par le sel ; elle est encore en usage. Bien des gens, de nos jours, regardent comme un présage de mauvais augure le renversement d'une salière. Il est vrai que d'autres tiennent cet accident pour un bon signe. Les avis sont partagés, on le voit, ce qui prouve, une fois de plus, l'absurdité de ces superstitions.

Un poète malicieux a composé, à ce sujet, un sixain plein de bon sens sous sa fine ironie :

Si vous renversez la salière,
Parfois un malheur surviendra ;
Mais, d'autres fois, il adviendra
Précisément tout le contraire ;
Enfin, il est des cas où rien
N'arrivera, ni mal ni bien.

AMNIOMANCIE. Divination introduite par les sages-femmes, pour prédire censément la fortune du nouveau-né par la considération de la membrane

appelée en grec *amnios*, dont il est quelquefois revêtu. C'est ce que rappelle le proverbe vulgaire : « être né coiffé ».

ANTHROPOMANCIE. C'est la divination, suivant un sacrifice humain, principalement par l'inspection des entrailles de la victime, mancique criminelle au plus haut degré, dont je parlerai amplement plus loin.

ARITHMANCIE. Divination par les nombres.

ARUSPICINE. Nous la retrouverons plus loin ; elle a trait à l'inspection des entrailles des victimes.

ASTROLOGIE. Très pratiquée de nos jours et devenue la mancique essentiellement diabolique chez les cabalistes. Elle aura un chapitre spécial, où nous verrons reparaître Adriano Lemmi.

CAPNOMANCIE. Divination par l'inspection de la fumée des sacrifices ou de celle des cassolettes à parfums.

CARTOMANCIE. Par les cartes ; cette superstition mérite quelques pages ; elle fleurit plus que jamais en ce pauvre siècle de soi-disant esprits forts.

CATOPTROMANCIE. Divination au moyen d'un miroir.

CHIROMANCIE. Par les lignes de la main. Même observation que pour la cartomancie.

CLÉROMANCIE. Divination par les sorts.

COSKINOMANCIE. Divination par le crible. Vulgairement : « tourner le sas ». Encore en usage dans ces derniers temps.

« Il y a encore trente ans, dit un professeur de superstition dans un manuscrit curieux que j'ai eu sous les yeux, je me suis servi trois fois de ce genre de divination : la première fois, à l'occasion d'un vol ; la deuxième, pour découvrir un envieux qui m'avait brisé des filets à prendre les oiseaux ; et la troisième, pour découvrir qui avait un chien à moi, que j'aimais beaucoup. La chose m'a toujours réussi. »

Le mage en question dit peut-être la vérité ; mais alors c'est que l'opération a réussi par l'intervention invisible d'un diable, ces trois expériences s'étant appliquées à des faits présents ou passés, ce qui est dans la compétence du démon.

Mais si messire Satanas ne se met pas de la partie, l'opération, livrée au hasard, n'a plus aucune certitude de résultat.

En voici la preuve par le récit d'un contemporain :

« Je me suis trouvé un jour dans une maison, à Bourges, dans le temps qu'on pratiquait cette sorte de divination, pour savoir si une servante avait dérobé quelque vaisselle d'argent que l'on ne pouvait trouver. Pour tourner le sas (le crible), on ficha des ciseaux dans son châssis ; puis, deux personnes, le tenant suspendu en l'air, chacun sur un de ses pouces mis sous chaque anneau des ciseaux, prononçaient quelques paroles avec le nom de la servante, prétendant que, si le sas tournait, ce serait signe qu'elle était coupable. Le sas tourna, et pourtant il fut reconnu plus tard que la servante était tout à fait innocente de ce larcin. »

Cromniomancie. Divination des plus sottes, pratiquée en Allemagne. Le soi-disant devin, à qui une fille à marier se présente pour savoir le nom de celui qu'elle doit épouser, lui fait écrire sur l'écorce d'un certain nombre d'oignons les noms de ses demandeurs (autant d'oignons que de prétendants). Après quoi, la jeune fille enterre ces oignons, persuadée que celui qui germera le premier représente le mari avec lequel elle a le plus de chances d'être heureuse.

Dactylomancie. Divination par des anneaux enchantés.

Géomancie. Divination par l'inspection de certaines figures formées sur la terre.

Hydromancie. Divination par l'inspection des phénomènes de l'eau. On en distingue huit espèces.

Oomancie ou Ooscopie. Divination au moyen d'œufs. M^lle^ Lenormand a rendu fameuse cette divination, très en vogue de nos jours.

Onéiromancie ou Onéirocritie. Divination par l'interprétation des songes. Elle a été de tout temps fort pratiquée, et j'aurai d'autant plus à en parler tout à l'heure qu'il sera utile de montrer comment le démon peut exercer son action par ce moyen détourné.

Ornithoscopie. Divination par le vol, le chant et la manière de manger des oiseaux.

Physionomancie. Par l'inspection des traits du visage.

Pyromancie. Par le feu ou par la manière dont brûlent divers objets jetés au feu.

Rabdomancie. Par la baguette dite divinatoire.

Ce tableau, que je pourrai allonger de l'énumération de cinquante autres *mancies*, suffit pour indiquer quel vaste champ le diable a ouvert aux charlatans, qu'ils soient ou non directement ses adeptes, et qui, en tout cas,

faussent l'esprit des naïfs en les poussant à découvrir les secrets de leur avenir.

Une grande partie de ces pratiques, intimément liées au caractère des religions païennes, sont tombées en désuétude, grâce aux lumières apportées à l'humanité par le christianisme ; mais il semble que, dans ces derniers temps, surtout depuis la Révolution, dont le succès a donné espoir au prince des ténèbres, elles ont repris et reprennent tous les jours force et vigueur. Les journaux en sont même arrivés à donner les noms et adresses des prétendus devins et des sybilles à tant la séance.

Parmi les procédés les plus fréquemment employés à notre époque, il me faut citer la *chiromancie*, la *cartomancie* et l'*onéirocritie*, qui méritent quelques détails.

On y peut joindre la *cléromancie* ou *rhapsodomancie*, qui compte aujourd'hui de fervents amateurs chez nos nouveaux mages. C'est ainsi qu'un rédacteur d'un de ces organes de l'occultisme moderne qui ne peuvent être compris, en général, que par les initiés, énumérait il n'y a pas longtemps quelques-unes des expériences qu'il a faites de nombreux procédés de divination artificielle, et il citait avec une complaisance toute particulière celle des sorts dits *virgiliens* au moyen-âge, parce qu'alors Virgile était l'oracle favori des devins.

« Il y a, dit-il, une foule d'autres moyens et instruments artificiels de divination : sorts des dés, des saints, des évangiles, des lettres, sorts homériques et virgiliens, et même d'autres livres ; mais il est à remarquer que tous les livres n'y conviennent pas également. D'après les expériences nombreuses que j'en ai faites, l'*Odyssée* est préférable à l'*Iliade* ; l'*Énéide* donne aussi de bons résultats. J'ai eu souvent à me louer du petit *Traité de l'Âme*, de Cassiodore ; mais la Bible est encore ce qu'il y a de meilleur. Au surplus, c'est à chacun à se guider sur sa propre expérience. Il semble que les livres spirituels sont les meilleurs ; mais c'est peut-être, du moins en partie, question de personnes[2]. »

Il est à regretter que l'auteur ne nous ait pas fait part des révélations frappantes qu'il a puisées dans l'*Odyssée* ou le petit *Traité de l'Âme*, de Cassiodore. Mais ce qu'il faut surtout voir en ceci, c'est la constante préoccupation que les fils du diable ont de singer les choses saintes.

Chacun sait que rien ne vaut une bonne lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*, suivie d'une méditation, pour prendre conseil quand on est embarrassé dans certaines circonstances de la vie. Nous prions Dieu de nous éclairer, et nous ouvrons un de ces bons livres de piété, où l'âme se réconforte toujours ; mais ce n'est nullement pour y chercher les mystères de l'avenir, c'est pour y puiser une inspiration, et souvent Dieu répond à cette prière du croyant, en lui faisant ouvrir le bon livre juste à l'endroit qui s'applique à son cas.

Les gens superstitieux, au contraire, se font un jeu de chercher, en ouvrant au hasard même un livre saint qu'ils profanent ainsi, quelle ligne sur laquelle tombera leur regard pourra leur apprendre une chose future. Telle est la cléromancie. Cependant, il est juste de dire que les mages du XIX^e^ siècle s'y livrent surtout à titre de passe-temps ; ils réservent toutes leurs forces et tout leur enthousiasme pour des choses plus diaboliques, l'astrologie, par exemple, et la cabale.

A. — CHIROMANCIE

De tous les procédés divinatoires dus au charlatanisme inspiré consciemment ou inconsciemment par le démon, ceux qui ont eu le plus de persistance et de vogue dans les temps modernes, sont à coup sûr les procédés qui ont pour objet l'examen du corps de l'homme, afin d'en tirer d'abord des inductions, très hasardées, ceci soit dit avant tout, sur les qualités ou défauts, les passions ou les habitudes de l'âme, pour aller de là jusqu'à la divination et à la prétendue prédiction des faits à venir. De tout temps, l'homme a cherché à lire les caractères invisibles de l'âme sur le visage, sur la physionomie humaine, et de là sont nées ces sciences d'observation, plus ou moins conjecturales, qui ont passionné à certaines époques la curiosité publique sous les noms de *physiognomonie*, de *phrénologie*, de *cranioscopie*. D'après saint Jérôme, « le visage est le miroir de l'âme, et les yeux, en gardant le silence, découvrent les secrets de l'esprit. »

Mais le visage est un miroir trop mobile, et dont les images sont dépendantes jusqu'à un certain point de la volonté humaine. Quant à la

phrénologie et à la cranioscopie (systèmes de Spurzheim, de Gall et autres analogues), il fut trop facilement démontré par l'expérience qu'il n'y avait au fond de ces merveilleuses théories physiologiques que pure fantaisie, conceptions puériles et absurdes. Restait la main, ce miroir que rien ne peut troubler, disent les sorciers modernes, ce miroir toujours prêt à livrer les secrets cachés dans le dédale de ses lignes ou sous les rugosités plus ou moins apparentes de ses protubérances ; la *chiromancie*, victorieuse de ses sœurs détrônées, continue à passionner les esprits faibles du vulgaire, les âmes crédules détournées de Dieu par la superstition, dupes toutes prêtes à l'exploitation du premier charlatan venu.

Du reste, la chiromancie a pour elle, à défaut de mérite, un attrait, un prestige auquel les esprits qui se disent indépendants ont peine à se soustraire : l'antiquité. L'art de prédire l'avenir par l'inspection de la main remonte aux époques fabuleuses des plus anciennes traditions orientales. C'est une opinion, volontiers acceptée aujourd'hui, que les Égyptiens, Bohémiens, Gitanos, Zingari, Gypsies, qui ont importé cette prétendue science en Europe au xv^{e} siècle, sont tous originaux de l'Hindoustan.

En 1442, arrivait à Paris une troupe de Bohémiens à la figure basanée, aux cheveux noirs et crépus, parlant une langue inconnue de l'Europe. Ils furent logés au village de la Chapelle-Saint-Denis, où on alla les voir en foule. « Il y avait parmi eux, dit Pasquier, des femmes qui regardaient dans les mains. » Cette apparition fit à Paris une sensation profonde.



En 1442, arrivait à Paris une troupe de bohémiens, à la figure basanée. Il y avait, parmi eux, dit Pasquier, « des femmes qui regardaient dans les mains. »

L'Église, toujours vigilante au salut de ses enfants, s'en émut, devina le danger et essaya de le prévenir. L'évêque de Paris excommunia cette horde sauvage et la fit chasser de la capitale. Eu vrais fils du diable et bravant l'anathème et la juste proscription, les Bohémiens se multiplièrent tellement dans toute la France qu'en 1560 les États d'Orléans jugèrent nécessaire d'en purger le royaume. Ils se réfugièrent en Allemagne, en Hongrie, et dans les autres parties de l'Europe, et ne cessèrent depuis d'y exercer leur métier de diseurs de bonne aventure.

On évalue aujourd'hui à 2.000 le nombre des Bohémiens errant sur la surface de la France, et leur nombre total en Europe à 700.000.

Leur industrie se répandit rapidement en France, grâce aux nombreux ouvrages, édités depuis l'origine de l'imprimerie[3], sur la matière, et qui devinrent bientôt populaires. La chiromancie fit une guerre ouverte à l'astrologie, et n'eut pas de peine à la détrôner dans l'estime du vulgaire. Un seul chiromancien, qui courut la France et l'Allemagne de 1597 à 1599, prétendit démontrer à 100.000 personnes qu'il était plus assuré de ses pronostications que tous les Généthliaques de son siècle. Il y eut cependant un essai de fusion entre ces deux sciences, et l'astrologie parvint à se glisser jusque dans la chiromancie. Chacune des régions de la main fut soumise à l'influence d'une planète.

Il suffirait de rapprocher les diverses théories des chiromanciens (on compte jusqu'à 433 systèmes différents) pour montrer combien elles diffèrent entre elles sur des points importants, et par conséquent combien elles méritent peu de créance. Si je fais à ces calembredaines l'honneur de les faire figurer dans cet ouvrage, c'est parce que je tiens à laisser au public catholique un ouvrage complet, et qu'il n'est pas inutile de combattre Satan même dans ses manifestations les plus puériles.

Avec d'Arpentigny et Desbarolles, vers 1856, la chiromancie a essayé de se relever de l'abjection dans laquelle elle était tombée, en revêtant des allures scientifiques et en se rattachant aux enseignements des cabalistes[4] ; et tel fut le succès de cet essai de rénovation satanique que Desbarolles pouvait s'écrier : « On rit encore de la phrénologie, de la chiromancie, des sciences occultes ; mais on rit moins déjà parce que le jour se fait, parce que, tôt ou tard, la vérité arrive toujours. »

La grande nouveauté du système de Desbarolles (qui n'en était pas moins un praticien avisé, cherchant, comme il le disait, dans le métier de devin une compensation légère à la rivalité de ses innombrables adeptes élevés tout d'un coup à la hauteur du maître), consistait surtout dans ce retour aux vieilles doctrines chiromanciennes que les chiromanciens vulgaires n'ont pu détruire. « La Kabbale seule, s'écriait-il d'un ton triomphant, m'indiqua le vrai chemin et la base véritable de la chiromancie, c'est-à-dire, le *Système*

des signatures astrales, indiqué dans un chapitre important de mon livre, sous le titre : *L'homme en rapport avec les astres*. »

La chiromancie, ainsi entendue, devient, proprement, une branche de l'astrologie et mériterait d'être traitée comme telle, si, avec toute la bonne volonté du monde, on pouvait apercevoir le moindre lien logique et nécessaire entre ces deux pseudo-sciences ; la vérité est que cette couleur d'astrologie cabaliste donnée à la chiromancie n'est en réalité, chez Desbarolles et ses disciples, qu'un prestige menteur, un charlatanisme de plus.

Il suffit, pour s'en convaincre, de citer quelques lignes d'un portrait quelconque tracé par Desbarolles dans sa manière astrologico-chiromancienne.

Mais ces lignes seraient absolument inintelligibles, si je ne résumais pas préalablement la doctrine fondamentale de la chiromancie moderne. Voici, en quelques lignes, d'après les deux grands maîtres de l'art, d'Arpentigny et Desbarolles, les points principaux de cette doctrine, et sa genèse.

Le capitaine d'Arpentigny nous raconte lui-même qu'étant très jeune, en province, il était souvent invité aux soirées que donnait le propriétaire d'un château de son voisinage. Grand amateur de mécanique et de sciences exactes, ce dernier recevait de préférence des géomètres, des mécaniciens ; tandis que sa femme, dont les aptitudes et les goûts étaient tout différents, réservait son jour de réception à des artistes. N'étant ni artiste ni savant, M. d'Arpentigny était également invité par les deux époux.

Ce fut, à l'en croire, dans ces soirées qu'il fut frappé des contrastes qu'offraient les physionomies de personnes de caractères si différents.

Chez les invités du mari, les mathématiciens, les géomètres, les industriels, il remarqua des mains aux doigts noueux ; tandis que chez les artistes habitués du salon de la dame, il ne rencontrait que des doigts lisses. Ce fut le point de départ de ses premières observations.

Plus-tard, étant officier en Andalousie, il fut accosté sur une route par une *hechicera* (sorte de bohémienne) qui lui demanda sa main afin de tirer son horoscope:

« Cette fille, dit M. Gourdon de Genouilhac[5], qui accusait le type mauresque dans toute sa pureté, était fort belle, et elle sollicitait avec instance. D'Arpentigny consentit volontiers à soumettre, en riant, sa main à son investigation et à entendre débiter gravement je ne sais quelle prédiction mirifique, en rapport avec la générosité du lieutenant qui, tout en continuant sa route, songeait à cette forme de divination par les lignes de la main, et à certains termes bizarres dont s'était servie la bohémienne, qui avaient attiré son attention. Il se dit que si la chiromancie pratiquée per les bohémiens et les bateleurs ignorants n'était qu'une innocente supercherie destinée à leur procurer de gros sous, il n'en était pas moins vrai qu'en étalant leur prétendue science, ces mêmes gens ne faisaient que répéter des mots qu'ils tenaient de leurs pères, qui les avaient appris de leurs devanciers. »

Pendant trente ans, le capitaine d'Arpentigny étudia les différentes formes de la main dans tous les milieux, et classa les mains en différents genres d'après leurs caractères généraux, les nodosités des articulations, la forme des doigts et leurs proportions.

Voici un spécimen de ses prétendus résultats :

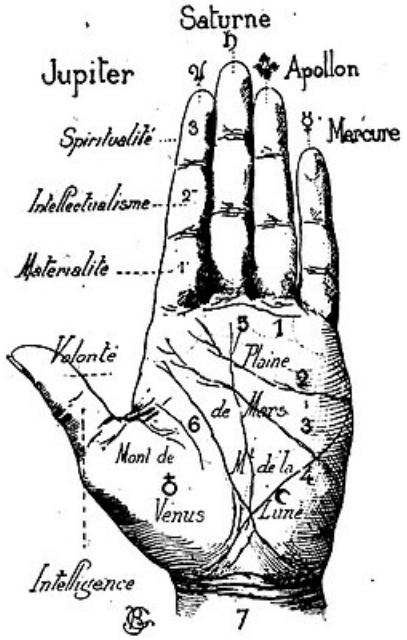
Il y a deux sortes de nœuds : le nœud d'ordre dans les idées, et le nœud d'ordre matériel. Le premier se trouve entre la phalange onglée et la suivante ; le second entre la seconde phalange et la troisième. Les phalanges ont chacune une signification particulière : la phalange qui tient à la partie charnue de la main représente la matière ; la seconde, ou médiane, représente la raison, le monde intellectuel et moral ; l'onglée représente l'idéalisme, l'inspiration, la spontanéité. La signification des nœuds sera modifiée selon la forme de la phalange onglée, c'est-à-dire selon que les doigts seront ou pointus, ou carrés, ou spatulés, ou mixtes ou élémentaires. Les doigts pointus ont la signification de la phalange onglée : invention, poésie, religion. Les doigts carrés ont celle de la phalange médiane : raison, ordre, régularité, convenance, etc., etc.

Ces classifications, déjà très compliquées chez d'Arpentigny, se compliquèrent encore chez Desbarolles de toutes les rêveries de l'ancienne chiromancie ressuscitée. Il adopta cette opinion des chiromanciens que l'influence du fluide astral non seulement a une action constante dans la

main, mais que, selon la nature de l'astre, cette influence grave dans la main des signes visibles appelés stigmates des astres. Tout l'art du chiromancien consistera à découvrir les concordances entre les significations déjà remarquées et les signatures astrales, doigt par doigt, ligne par ligne.

Comme on le voit, c'est de la divagation pure.

Chaque doigt et chaque saillie à la base du doigt, appelée *mont*, ont un stigmate astral particulier : le pouce et la protubérance qui forme sa racine appartiennent à *Vénus* ; l'index, à *Jupiter* ; le médius, à *Saturne* ; l'annulaire, à *Apollon*, c'est-à-dire au *Soleil*, et l'auriculaire à *Mercure*.



La partie volante de la main, la percussion, s'appelle la *plaine de Mars* (1). En regard de Vénus, de la passion physique, se trouve *la Lune* (4), ou l'imagination.

Ajoutez à cela la topographie des lignes de la main, parmi lesquelles on distingue sept lignes principales :

La ligne du cœur, ligne oblique qui va du mont de Mercure à celui Jupiter (2) ;

La ligne de tête (3), qui va du mont de Mars au bas du mont de Jupiter ;

La ligne de vie, qui contourne le mont de Vénus (6) ;

La ligne du foie ou de la santé, qui, du mont de Mercure, descend entre la ligne de vie et le mont de la Lune (4) ;

La ligne de fatalité, qui descend de Saturne, en traversant toute la paume de la main (5) ;

Le bracelet, la ligne ou les lignes qui forment un bracelet à la naissance du poignet (7) ;

L'anneau de Vénus, ligne qui s'étend en demi-cercle au-dessous de Saturne et d'Apollon (1) ;

Les lignes de tête, de cœur, de fatalité et de vie forment la lettre M.

Selon la théorie des chiromanciens, on doit examiner une ligne non seulement dans sa nature propre, c'est-à-dire voir avec soin si elle est longue ou courte, régulière ou brisée, profonde ou large, colorée ou pâle, mais encore dans les signes caractéristiques qui viennent s'y ajouter, signes dont voici les principaux :

Les rameaux, qui se voient à l'extrémité des lignes ; les *points* blancs ou rouges qui se montrent dans chaque ligne ; le *rond*, signe de mauvais présage sur une ligne, mais considéré comme un heureux présage lorsqu'il est sur un mont ; la *chaîne* ou la *grille*, signes d'obstacles et de luttes ; l'*île*, l'un des signes les plus dangereux et les plus défavorables ; les *croix*, dont la signification varie suivant leur situation ; l'*étoile*, signe d'une fatalité heureuse ou malheureuse, selon l'endroit qu'elle occupe ; le *carré*, qui se rencontre souvent dans la paume, et qui indique, près de Mars, le sang-froid, et sur le mont de Vénus, la prison ou le couvent ; les *barres*, les *traits* ou petites lignes, et enfin le *croissant*, qui, s'il se trouve sur le mont de la Lune, indique une influence funeste exercée par les femmes.

Puis, vient l'observation des angles et quadrangles formés par les différentes lignes de la main, la mesure de la ligne de vie, partagée par les cabalistes en dix degrés de chacun dix années, et par d'autres en sept.

Ces indications sommaires suffiront pour donner une idée de la multiplicité infinie des présages qu'un charlatan ingénieux peut tirer de toute cette complication de signes particuliers à chacune des mains

observées ; et l'ingéniosité de nos chiromanciens dépasse toute imagination ! Écoutons, par exemple, Desbarolles nous traçant le portrait d'un certain Jacob de La Cottière. Ce Jacob de La Cottière, un de ses plus chauds adeptes, était un journaliste qui, en retour de cette faveur du maître, publiait dans tous les journaux son éloge enthousiaste.

« Est-il artiste ? écrivait Desbarolles. Oui ! Par le doigt long du Soleil et par la ligne solaire sur le mont et par le doigt de Saturne qui se penche du côté du Soleil. Est-il ambitieux ? Il est ambitieux par Jupiter, le mont de Jupiter développé. Quelle est son ambition ? Il est simple, il est affable, et son doigt du Soleil, *réputation, art*, à la même hauteur que le doigt de Jupiter et que le doigt de Saturne, la fatalité !… S'il était militaire, il aurait, dans la cavalerie, les doigts très spatulés ; s'il était dans l'infanterie, les doigts carrés ; mais son mont de Mars serait très développé et ses oreilles très saillantes. Il est artiste, enfant d'Apollon ; il est capricieux, parce que la Lune (le caprice) domine son imagination, parce qu'il aime l'eau et les lacs qui sont sous l'influence dominante de la Lune… etc. »

Que penser d'une science qui aboutit à un pareil galimatias ? Et Desbarolles est le coryphée, l'oracle de la secte. *Ab uno disce omnes*.

Mais le plus surprenant, c'est de voir que non seulement les charlatans, mais même des luciférien dogmatisants donnent dans de pareilles insanités ; tant il est vrai que toute raison non basée sur la foi est simplement de la déraison.

Je ne saurais mieux faire ressortir la vanité et la nullité de cette prétendue science telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, même depuis Desbarolles, qu'en citant le témoignage d'un homme bien placé pour l'étudier à sa source même, c'est-à-dire dans les traditions les plus authentiques des Bohémiens, le président de la *Gipsy-Lore Society* de Londres, M. Ch. Godefroy Leland. Il dit dans son livre intitulé *Gipsy Sorcery* (1891) :

« Il y a chez les bohémiennes ou diseuses de bonne aventure peu de science réelle de la chiromancie, telle qu'elle est professée dans la littérature ou la science de l'occulte. Il y a deux siècles, quand la chiromancie était sérieuse ment et profondément étudiée par des hommes savants et sages, ils comparaient des milliers de mains, et naturellement découvraient par cette comparaison certaines vérités que nous aurions

découvertes nous-mêmes en faisant les mêmes expériences. D'abord, ils observèrent, comme tout le monde peut le faire, que la main d'un rustre ne ressemble pas à celle d'un gentilhomme, ni celle d'un ignorant à celle d'un artiste ou d'un savant. La ligne dite ligne de tête ou de cervelle est plus courte en moyenne chez les femmes que chez les hommes ; presque dans tous les cas, certains signes indiquent infailliblement la prédominance de la sensualité, ou des dispositions à la rêverie, au sentimentalisme, à l'occulte. Or l'amour, la sagesse, la force de volonté ou l'inertie ont quelque rapport avec Vénus, Apollon, Jupiter et Saturne, et comme, alors, on croyait sérieusement à l'astrologie, il fut reçu que les signes de la chiromancie seraient distribués entre les sept planètes, et soumis à leur influence. C'était une erreur, mais en somme ce n'était qu'une classification. Les noms de Jupiter, de Saturne, d'Apollon, de Mercure, de Vénus et de Mars ne sont là, proprement, que des synonymes de qualités constituant le caractère de la personne et désignant ses aptitudes, ses passions et ses facultés. Celui qui, sans trace de superstition, voudrait analyser et comparer un grand nombre de mains avec les caractères de ceux à qui elles appartiennent, adopterait en effet le même arrangement. Quand nous nous rappelons le temps où vivaient ces vieux chiromanciens, ils nous apparaissent singulièrement affranchis de toute superstition. Beaucoup d'entre eux auraient regardé avec un mépris suprême un Desbarolles avec *sa bonne aventure* à 20 francs. L'un d'entre eux, Prætorius, dans son vaste ouvrage sur la chiromancie et la physiognomonie, parlant de l'intrusion des bohémiennes, conclut que leur prétendue science de pronostication de l'avenir n'est que de la farce…

« J'ai plus d'une fois, il est vrai, entendu des bohémiennes me dire de mon passé des choses étonnantes, inexplicables ; et pour les amateurs ordinaires de prodiges, il suffit qu'une chose dépasse la claire intelligence. « Comment expliquez-vous cela ? » vous disent-ils d'un air de triomphe. De fait, ils aimeraient mieux qu'on ne le leur expliquât pas. Ils ne veulent pas être désillusionnés.

« Par le long exercice de leur métier, les bohémiennes ou diseuses de bonne aventure finissent par acquérir une étonnante facilité de lire dans l'âme de celui qui les consulte, à travers ses yeux. Tout dépend du sujet et de la facilité avec laquelle il se livre lui-même.

« Un jour, me promenant près de Bath, je rencontrai un chaudronnier, et lui demandai s'il n'y avait pas de bohémienne dans le voisinage. Il me donna l'adresse d'une femme qui habitait un cottage à peu de distance. Je la trouvai non sans peine, et je fus étonné, en entrant, de l'abominable misère et de la sordide apparence de son réduit. C'était une femme à moitié ou au quart bohémienne, en haillons, sale et prise de vin ; un essaim d'enfants misérables grouillait au milieu de quelques objets d'ameublement dispersés dans le plus grand désordre. Je m'adressai à la femme poliment ; mais elle était trop vulgaire et trop dégradée, pour être capable d'engager une espèce de conversation honnête. Cette race de gens fait aujourd'hui partie de la pire classe des vagabonds. Saisi de dégoût, j'allais me retirer en lui laissant une légère aumône ; mais elle m'offrit de me dire ma bonne aventure, et comme je déclinais l'offre, elle me cria : « Vous verrez que je sais quelque chose. » En effet, elle me dit, à mon grand étonnement, quelque chose d'un événement qui m'était arrivé deux ans auparavant à une grande distance. Pour l'éprouver, je niai tout froidement ; alors, singulièrement étonnée, elle me dit : « Vous êtes pourtant bien certainement la personne en question. »

« Quelque merveilleuses que paraissent de pareilles révélations, elles peuvent n'être que le résultat d'une grande expérience pratique, d'une intuition longuement développée, d'une habitude invétérée de lire dans pensée, soit naturellement, soit en suivant certaines règles artificielles. On ne peut voir dans cette dernière méthode que de la hâblerie ; cependant, ces règles suivies par n'importe qui, même par le plus faible amateur qui s'est contenté de lire Desbarolles pour amuser un salon, pourront souvent mystifier des dupes. C'est ainsi que souvent nous trouvons que les bonnes aventures imprimées que nous distribuent pour un sou les mendiantes de la rue correspondent à notre cas. »

Ce tableau des bohémiennes de l'Angleterre ne peut-il pas s'appliquer à nos bohémiennes en chambre ? Et peut-on voir autre chose que du mensonge et de la jonglerie dans cette chiromancie dégénérée, qui s'apprend pour quelques sous dans les *Mystères de la main* ou l'*Avenir dévoilé* ?

On peut en dire autant des cartomanciennes. Du reste, ces deux industries aujourd'hui n'en font généralement qu'une, et nos devineresses

contemporaines sont tout aussi fortes sur la dame de pique et le valet de trèfle que sur la ligne de vie ou celle du cœur.

B. — CARTOMANCIE

Bien que la cartomancie ne puisse revendiquer une aussi haute antiquité que la chiromancie, elle a cependant aussi ses quartiers de noblesse, et prévaut de l'antiquité très respectable du noble jeu de *Tarot*, dont on fait remonter l'origine aux époques les plus reculées.

Le *Tarot*, ou livre de Thoth ou Hermès, qui passe pour le fondateur de la religion, de la philosophie et de la science égyptiennes, et qui est en réalité un démon, est un livre hiéroglyphique composé de 78 lames ou cartes allongées dont on fait remonter l'origine aux mages de l'Égypte ou aux cycles primitifs de l'Inde. Il se compose de 22 clefs magiques figuratives des 22 arcanes ou secrets de la Doctrine absolue, pour employer le jargon des occultistes, et de quatre quatorzaines de cartes marquées chacune à l'un des signes ou lettres du divin Tétragramme. Ces signes sont : le *Bâton* (Iod) principe mâle, devenu le Trèfle de nos jeux de cartes vulgaires ; la *Coupe* (Hé), principe féminin, la potentialité du mal (Cœur) ; l'Épée (vaf ou vau), l'union lingamique des deux principes combinés (Pique); enfin le *Sicle* ou *Denier* (Hé), fruit de cette union, fécondité de la nature dans le monde sensible (Carreau). Chaque quatorzaine est constituée par le dénaire de Pythagore et un quaternaire de figures emblématiques représentant l'application du Grand Nom à chacun des dénaires : le *Roi*, la *Reine*, le *Cavalier* et le *Valet*. Les clefs magiques des 22 arcanes correspondant aux lettres hébraïques, représentent : le Bateleur (Aleph), la Papesse (Beth), l'Impératrice (Ghimel), l'Empereur (Daleth), le Pape (Hé), l'Amoureux (Vau), le Chariot (Zain), la Justice (Heth), l'Hermite (Teth), la Roue de Fortune (Iod), la Force (Caph), le Pendu (Lamed), la Mort (Mem), la Tempérance (Noun), le Diable (Samech), la Maison-Dieu (Gnaïn), l'Étoile (Phé), la Lune (Tsadé), le Soleil (Coph), le Jugement (Resh), le Mat ou le Fou (Schin), le Monde (Thau).

Dans ces 22 allégories, prétendent les docteurs en cartomancie, se déroule l'évolution complète des trois principes premiers : l'Univers,

l'Homme et Dieu ; elles représentent la Nature naturante, la Nature naturée, la Force animatrice universelle, le Pouvoir, l'âme du monde, etc. Je ne sais pas si vous avez bien compris, cher lecteur ; mais je vous assure que je n'invente rien. Du reste, pour vous donner une idée du symbolisme contenu dans chacune de ces allégories et de l'ingéniosité de ceux qui les interprètent, je citerai ce que le F∴ Papus, 33e et occultiste, dit de la figure 15, appelée le *Diable*, on ne sait trop pourquoi, par exemple !

« Le *Diable* représente, dans toutes les cosmogonies, cette mystérieuse force astrale dont l'hiéroglyphe de *Samech* dévoile l'origine. Mais une considération un peu attentive du symbole permet d'y retrouver les mêmes données que dans plusieurs autres figures du Tarot. En effet, placez le *Bateleur* à côté du *Diable*, et vous ne tarderez pas à voir que les bras des deux personnages font un même geste, mais d'une manière intervertie. Le Bateleur dirige sa main droite vers l'Univers, «a main gauche vers Dieu, le Diable fait le contraire : c'est la main gauche qu'il tend vers la terre, la main droite qu'il élève en l'air. Au lieu de la baguette magique et initiatrice du Bateleur, le Diable tient la torche allumée, symbole de la Magie noire et de la Destruction. Le sceptre de Vénus-Uranie (arcane 3) est devenu la torche du Démon, les ailes de l'Ange sont devenues les ailerons hideux du Dieu du mal.

« La 15e lame du Tarot tire ses significations de son symbolisme même :

« 1. Le Destin (le hasard).

« 2. La Fatalité, résultat de la chute d'Adam-Ève.

« 3. Le fluide astral qui individualise.

« NAHASH, le Dragon du seuil.

« Rapports divers :

« Hiéroglyphe primitif : le Serpent.

« Astronomie : le Sagittaire.

« Mois : Novembre.

« Lettre hébraïque : Samech (simple). »

Il faut reconnaître qu'il est besoin de beaucoup d'imagination pour découvrir dans une image d'Épinal un tas de si belles choses. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'après avoir exposé dans un appareil aussi scientifique le symbolisme occulte du Tarot, le F∴ Papus n'hésite pas à exposer avec le même sérieux les applications ridicules et niaises qu'en font les modernes cartomanciens au point de vue divinatoire. Donnons-en un exemple :

BÂTON (Trèfle) :
Création. — Entreprise. — Agriculture.

Roi. — Le Roi de Bâton symbolise un homme brun, ami. Il représente généralement un homme marié et surtout un père de famille.

Dame. — Femme brune, amie. Représente une femme sérieuse, de très bon conseil, souvent une mère de famille.

Cavalier. — Jeune homme brun, ami, etc.

Et ainsi de chacune des 78 cartes du Tarot.

Tel est le Tarot, dit Tarot des Bohémiens, pour le distinguer des vulgaires jeux de Tarot, Tarot allemand, Tarot chinois, Tarot de Paris, Tarot d'Eteilla, qui, « entre les mains de nos tireuses de cartes n'est souvent, comme l'avoue l'occultiste Stanislas de Guaita, qu'un instrument très lucratif de chantage et même de crime. »

D'autre pari, nos modernes mages professent généralement pour le Tarot ou *Livre de Thoth* le plus profond respect. Quelques-uns même vont jusqu'à en faire la base et le point de départ de leur système, « la partie essentielle de leur méthode divinatoire. » Ils se pâment devant cette *Bible en images*, comme ils l'appellent, « devant l'harmonieux arrangement de ces *lames*, leurs mystérieuses allégories, le génie qui a présidé à leur création, et les révélations étonnantes que leurs diverses combinaisons présentent à l'esprit. » Le docte F∴ Papus ne craint pas, dans son *Traité méthodique des sciences occultes*, de l'appeler « le plus ancien livre du monde. »

Les cartomanciens et cartomanciennes vulgaires ne vont pas chercher si loin ; ils se moquent de Thoth ou d'Hermès : l'*Art de tirer les cartes*, ou *Le véritable Etteilla*, leur suffit.

La cartomancie, telle qu'elle se pratique aujourd'hui en France et surtout à Paris, la ville de la crédulité autant que des lumières, ne remonte qu'au

milieu du dix-huitième siècle, à ce fameux perruquier Etteilla (anagramme d'Alliette), auteur de nombreux ouvrages sur la cartomancie, réunis dans une collection fort rare aujourd'hui, intitulée : *Collection sur les hautes sciences, ou Traité théorique et pratique de la sage magie des anciens peuples, absolument complet en douze livres ; lesquels contiennent tout ce qu'Etteilla a écrit sur la philosophie hermétique, l'art de tirer les cartes, ses combinaisons sur les 90 numéros de la loterie, et notamment le sublime livre de Thoth.* L'auteur s'intitulait professeur d'algèbre, et, comme on peut le voir au titre ronflant de son recueil, s'entendait assez bien en réclames charlatanesques. Du reste, il se vantait de n'être pas un pur théoricien, et d'avoir fait école : « J'ose avouer, dit-il modestement en tête d'un traité spécial sur l'art de tirer les cartes, que depuis seize ans j'ai été le maître de ceux et de celles qui ont fait le plus de bruit en ce genre ; mais plusieurs me reconnaîtront. »

Il est probable qu'Alliette trouva plus de profit à exercer ce métier qu'à professer l'algèbre ou la grammaire ; c'est ce qu'il reconnaît lui même assez naïvement, quand il ajoute :

« Si j'avais découvert que la cartomancie n'était absolument qu'une frivolité, qu'une charlatanerie, et même qu'une souplesse de main, ayant, sans amour-propre et, pour le dire net, autant de petites finesses qu'un autre, je l'aurais délaissée pour jouer du savant ; ainsi, avec quelque leçon du fatigant et froid art grammatical, pillant, volant, relisant les anciens et les modernes, j'aurais, je le crois, promené ma mince existence physique dans les rues et dans les cercles, couvert d'un titre fastidieux, M. l'académicien de Nanterre, de Villeneuve-les-Avignonnais et peut-être des Arcades du Pont-Neuf. »

Il savait aussi fort à propos dans ses ouvrages, même les plus sérieux en apparence, glisser une adroite réclame en faveur de son métier ; ainsi, dans un *Fragment sur les hautes sciences* (Amsterdam, 1785), il disait :

« L'auteur et restaurateur de la cartomancie française et égyptienne, moyennant trois livres par leçon prise chez lui, met en peu de temps les curieux au fait des principes palpables de cet amusement qui ne le cède pas au jeu d'échecs et de dames, qui nous viennent des mêmes peuples. La cartomancie a de plus que ces jeux d'amuser en occupant solidement un solitaire, et d'insinuer plus sensiblement à tous les hommes le goût des

mathématiques, de l'histoire, et, comme l'a dit feu M. Gébelin, d'être le répertoire général de toutes les sciences humaines. »

Si l'on veut maintenant un échantillon de l'enseignement d'Alliette, qui est resté jusqu'à nos jours le type et le guide favori de nos cartomanciens, ouvrons au hasard un de ses manuels ; voici un exemple d'une de ses leçons :

« Le numéro 26 de l'as de trèfle signifie rancune, sur quoi ? Sur le numéro 8 suivant, qui signifie avarice ; rancune sur l'avarice, avarice de quoi ? Du numéro 9, qui signifie bon : rancune de l'avarice du bon ; je dis que vous êtes rancuneuse contre les avaricieux de faire le bien ; voilà généralement comme tout doit se dériver. Si la première carte suffit, ou, pour mieux dire, explique une chose nette, vous n'allez pas plus loin ; au contraire, vous irez jusque dans le deuxième coup savoir la terminaison de la première signification, je suppose, si vous ne la trouviez pas définie dans la rangée et que l'article fût conséquent pour vous. Je dis donc que la dame de pique est noble, mais en même temps je la trouve fille ou femme du monde ; je la fais tomber sur la carte suivante, qui signifie naissance ; je sais bien que cette femme est née, puisque-je lui parle. Raisonnons : cette femme vraisemblablement, tombant sur naissance, va peut-être m'instruire davantage ; je vois ensuite campagne, je dis naissance à la campagne ; mais, avant d'aller plus avant, est-elle mariée ? Je ne sais point, puisque rien ne l'annonce : le sera-t-elle ? Nous le verrons ; mais nous voyons déjà que cette femme est noble, née à la campagne, qu'elle ne se conduit pas bien, etc. »

Il faut avouer que les élèves d'Etteilla n'étaient pas difficiles en fait de clarté et de beau langage. On a peine à comprendre que de pareilles inepties aient jamais pu en imposer à qui que ce soit, et quand on les a lues, on ne peut que plaindre bien sincèrement les naïfs superstitieux, infortunées victimes du démon.

« Tirer des cartes pour y lire sa destinée, quelle duperie ! dit fort bien à ce sujet le R. P. dominicain Mathias de Giraldo, dans une très curieuse *Histoire des Sorciers*. Les sorciers et les sorcières qui les font parler ont continué de captiver la confiance de leurs dupes, en leur révélant d'abord quelques circonstances de leur vie passée, chose toujours facile à faire : car, parmi ces circonstances, il en est beaucoup qui s'appliquent également bien à la

vie de tout le monde. Du passé on marche vers l'avenir, et comme la vie a ses lieux communs, c'est dans ces banalités que les diseurs et les diseuses de bonne aventure puisent leurs prédictions. S'il en est une sur mille qui se vérifie, le tireur de cartes est un devin, un sorcier, un prophète. Quant aux autres, on les oublie, à moins, ce qui arrive souvent, qu'on en attende la réalisation pendant un temps déterminé.

« L'argent qu'escroquent les tireurs de cartes est d'ailleurs le moindre de leurs méfaits : ils corrompent la raison de ceux qui les consultent ; ils les détournent souvent de leurs utiles travaux, en leur montrant des éventualités irréalisables, et tiennent les esprits faibles sous l'empire d'une stupide erreur, si ceux-ci n'ont reçu que de mauvaises prédictions en échange d'une trop menue pièce de monnaie.

« On cite des exemples de personnes dont l'imagination fut tellement frappée par les prophéties des jongleurs, qu'elles devinrent vraies par suite même de la frayeur qu'elles avaient inspirée.

« Un homme mourut à quarante ans, parce qu'une célèbre devineresse avait marqué ce terme à sa vie. Quelques jours auparavant, il avait été atteint d'une indisposition qui ne présentait aucun symptôme alarmant. La fatale prédiction lui revint en mémoire dans un accès de fièvre ; le délire étant survenu, la fièvre prit un caractère cérébral, qui l'emporta au terme prédit.

« Le docteur Bruhier cite un fait exactement pareil.

« Un homme de quarante ans, d'une humeur vive et enjouée, rencontre en société une femme que l'on avait fait venir pour tirer des horoscopes. Il présente sa main. La vieille regarde en soupirant, et dit : « Quel dommage qu'un homme si aimable n'ait plus qu'un mois à vivre ! » Quelque temps, il s'échauffe à la chasse ; la fièvre le saisit, son imagination s'allume, et la prédiction de la bohémienne s'accomplit à la lettre. »

Mais comment expliquer, me dira-t-on, la vogue incroyable obtenue en notre siècle par certaines individualités qui semblent ne devoir pas être confondues avec le commun des charlatans. M^{lle} Lenormand, par exemple, celle qu'on a surnommée la Sibylle moderne ? Le temps a fait justice de la renommée de cette femme célèbre, et ceux-là seuls peuvent encore conserver à son sujet quelque illusion, qui ne la connaissent que par les

légendes et les contes répandus sur elle, ou par les mystérieux prospectus et réclames qu'elle a publiés elle-même sous forme de Mémoires.

Ce qui a fait la célébrité de M^lle^ Lenormand, c'est qu'elle tirait les cartes à l'impératrice Joséphine. Toute sa fortune et sa renommée viennent de là. Un de ses biographes a réduit à sa juste valeur cette réputation usurpée, une des preuves les plus frappantes de cette vérité, peu flatteuse pour notre siècle, que les charlatans qui savent exploiter les passions et les faiblesses de leurs contemporains sont toujours sûrs du succès, pour peu qu'on les laisse faire.

« On vous contera, dit ce biographe[6], qu'étant petite elle fut illuminée et douée de bonne heure de l'art divinatoire ; qu'elle prédit aux bonnes religieuses qui lui apprenaient à lire le déplacement de leur supérieure, et d'autres particularités merveilleuses ; qu'en 1795, elle tenait déjà, à vingt-deux ans, un antre de sibylle ; qu'elle reçut trois hommes qui vinrent savoir chez elle leur destinée ; qu'elle prédit à tous trois une mort violente, avec des funérailles éclatantes pour l'un, et pour les deux autres les insultes de la populace ; que ces trois hommes étaient Marat, Robespierre et Saint-Just[7] ; qu'elle osa dire à d'autres terroristes des choses aussi formidables ; que ses imprudences la firent mettre en prison et que la réaction thermidorienne la sauva. Tous ces récits, faits après coup, sont des contes sans ombre de fondement. M^lle^ Lenormand n'était pas connue encore sous le Directoire.

« C'était, en 1796, une grosse fille d'une éducation très négligée, d'une fortune assise sur les brouillards de la mer, qui, voulant un mari pour avoir une position quelconque, le cherchait dans les cartes, comme font à Paris, aujourd'hui encore, tant de jeunes filles incomprises.

« À force de remuer le jeu de piquet, de lire nuit et jour les livres variés qui expliquent le jeu de cartes, les horoscopes et les songes, d'étudier les rêveries publiées par Alliette sous l'anagramme d'Etteilla, concernant la cartomancie et l'art de trouver les choses cachées dans les tarots, elle était parvenue à se faire un babil qui en imposait.

« Elle était reçue dans une de ces maisons très mêlées que fréquentait la veuve Beauharnais, créole citoyenne, à qui une vieille négresse avait promis aux colonies, comme le promettent toutes les vieilles négresses, qu'elle

monterait sur un trône. La citoyenne Beauharnais venait d'épouser un simple officier, le jeune Bonaparte, dont on ne prévoyait guère alors la splendeur future, car lui-même cherchait du service en Corse. Curieuse et crédule, elle se tirait les cartes elle-même. Elle n'eut pas plutôt appris que M^lle^ Lenormand avait dans cet art un talent de société de quelque force, qu'elle la pria de lui faire le jeu. La grosse fille, sachant le prix que M^me^ Bonaparte attachait, tout en riant, à son horoscope de la négresse, rencontra intrépidement le même horoscope dans le jeu de piquet, et protesta fermement que la dame de trèfle porterait la couronne. Bonaparte, qui était le roi de trèfle, rit beaucoup du pronostic. Mais il avait si bien pris que la devineresse promit depuis des royaumes à tout le monde. Si tous ces royaumes n'arrivèrent pas, Bonaparte devint premier consul ; et quand sa femme fut l'impératrice Joséphine, comme elle n'avait cessé de cultiver M^lle^ Lenormand, et qu'elle la consultait tous les mois, la sibylle se trouva à la mode. »

C'est alors qu'elle établit rue de Tournon un salon où elle disait la bonne aventure, sous le nom de « Sibylle du faubourg Saint-Germain. » Là se pressaient, pour recueillir ses oracles, les plus grandes dames et les plus hauts personnages. On y vit des hommes et des femmes célèbres, maçons et maçonnes : Talma, le peintre David, M^me^ de Staël elle-même. L'empereur, qui savait tirer parti de tout dans les intérêts de sa politique, avait fait de ce salon une succursale de sa police secrète. Tous les mois, l'impératrice Joséphine savait de sa Sibylle les visites qu'elle avait reçues et les secrets qu'elle avait découverts. Ainsi s'explique la protection intéressée que Napoléon donnait à ces jongleries. Mais, tout en l'exploitant ainsi, il ne laissait pas de la faire espionner elle-même, et toute prophétesse qu'elle était, M^lle^ Lenormand tombait dans le panneau. En voici un curieux exemple :

« Lorsqu'il projeta son divorce avec Joséphine, continue le même biographe, ce projet fut longtemps connu avant que Napoléon voulût l'annoncer à sa femme. Il était formellement recommandé à ceux qui approchaient l'impératrice de ne rien éventer d'une telle intention. Napoléon ne songeait pas à la Sibylle ; elle ne manqua pas de dévoiler le

fait à Joséphine comme une prophétie. Le lendemain, Fouché, qui dirigeait la police, fit venir M^lle^ Lenormand.

« — Savez-vous, lui dit-il, pourquoi je vous ai demandée ?

« — Pour une consultation, sans doute, répondit-elle. J'ai apporté le grand jeu. »

Fouché et Talleyrand l'appelaient quelquefois ainsi, sous prétexte de son art, mais pour la faire parler d'autre chose que des cartes.

« — Vous n'avez pas regardé dans votre main, ou vos tarots sont embrouillés, reprit Fouché, car vous êtes arrêtée, et de ce pas vous allez en prison. Vous ne l'aviez pas prévu ?

« — Mais pourquoi en prison ? demanda-t-elle.

« — Vous qui savez tant de choses, vous ne savez pas cela ? Cherchez dans vos cartes. »



« — Vos tarots sont embrouillés, dit Fouché à M^lle^ Lenormand ; car vous êtes arrêtée, et de ce pas vous allez en prison. Vous ne l'aviez pas prévu ? »

Au bout de peu de jours, comme on ne voulait donner qu'une leçon, à la sorcière et qu'on avait besoin d'elle, on la remit en liberté. Mais, plus tard, quand vinrent pour Napoléon les jours de revers, la Sibylle, ayant caressé quelques espérances des légitimistes, fut emprisonnée de nouveau, toujours sans l'avoir prévu.

Quelques années plus tard, alors que son étoile était bien en baisse, et que, pour ramener sur elle la curiosité publique, elle allait à Bruxelles, dans l'intention de tirer l'horoscope du prince d'Orange, il lui arriva semblable mésaventure. Comme elle ne se contentait pas d'être sorcière, mais qu'elle

se mêlait aussi de contrebande, les douaniers belges, ayant saisi dans ses boîtes à double fond des montres qu'elle passait en fraude, la mirent en prison. Cependant le prince d'Orange, dit-on, ne l'en reçut pas moins, et se fit dire sa bonne aventure. Ne songeant qu'à prédire au prince de glorieuses destinées, elle ne vit pas que sa ligne de fortune était brisée en un certain point ; elle n'avait pas prévu la révolution de 1830.

Une dernière anecdote sur cette femme si célèbre achèvera de faire apprécier la valeur de sa science prophétique.

Un banquier qui doutait de sa lucidité, lui amena un jour son jeune fils déguisé en femme, pour la consulter sur l'avenir de sa prétendue fille. La sibylle s'y laissa prendre, et prédit à la fausse jeune fille tous les bonheurs en amour et un époux.

Enfin, M^lle^ Lenormand fut arrêtée une dernière fois en Belgique, en 1821 ; elle était accusée d'avoir énoncé quelques maximes mal sonnantes dans un de ses ouvrages : *La Sibylle au congrès d'Aix-la-Chapelle*, d'avoir des entretiens avec le génie Ariel, de posséder une loupe magique, etc. Traduite pour ces faits devant le tribunal de Louvain, elle y fut condamnée à l'amende et à une année d'emprisonnement. Mais elle se défendit elle-même avec beaucoup de fermeté et de talent, et le jugement fut cassé par la cour suprême de Bruxelles.

La mort elle-même donna un démenti à sa science. Elle avait soixante-douze ans lorsqu'elle mourut le 25 juin 1843 ; or, elle avait annoncé qu'elle en vivrait cent-et-un. Quelque temps avant de mourir, dit-on, elle reconnut les erreurs et la vanité de son charlatanisme, et termina sa vie dans les sentiments chrétiens. Elle laissait une fortune de plus de 500.000 francs.

M^lle^ Lenormand devait nécessairement être classée parmi les cartomanciennes ; mais elle avait plusieurs cordes à son arc, et elle s'est attachée à renouveler plus d'un des procédés que nous avons énumérés. Non seulement elle tirait les cartes, cartes ordinaires, petit, moyen et grand jeu, et faisait les tarots, jeu de cartes beaucoup plus compliqué et offrant, avec ses 78 cartes et ses nombreuses figures, une plus grande latitude aux inventions de la devineresse ; elle pronostiquait encore par le *blanc d'œuf*, recette qu'elle prétendait tenir de Cagliostro, puis par le *marc de café*, devenu depuis d'un si fréquent usage chez nos sorcières de haut et de bas

étage ; elle pratiquait aussi l'*alectromancie* et la *captromancie*, cette dernière, en jetant une goutte d'eau sur une glace de Venise. Enfin, elle donnait des horoscopes, ou thèmes généthliaques, suivant les enseignements des vieux astrologues. Un horoscope, écrit en règle, coûtait 400 francs chez M^lle^ Lenormand.

Aujourd'hui, les tireuses de cartes sont en nombre considérable, qui va sans cesse en augmentant, ce qui prouve que le métier est lucratif. Triste signe de l'influence de la superstition en ce siècle qui se prétend éclairé et où tant de personnes se livrent au prince des ténèbres. Plus nous allons, plus Satan gagne du terrain. Il est temps de réagir.

La sibylle parisienne la plus réputée à cette heure est une dame Duchâtellier, dont la loquacité intarissable est tenue pour un fleuve d'oracles par la formidable quantité de gogos qui vont la consulter. J'avais chargé un de mes amis de voir cette cartomancienne, à titre de client, afin de vérifier s'il y a quelque diablerie dans son jeu. Du rapport qui m'a été fait, il résulte que M^me^ Duchâtellier semble convaincue de l'infaillibilité de son art. Elle est accueillante avec une sorte de bonhomie non affectée, d'une intelligence plutôt au-dessous de la moyenne qu'au-dessus, ce qui ne l'empêche pas de savoir bien conduire ses petites affaires et faire venir l'eau à son moulin ; mais elle est babillarde à vous casser la tête ; ce n'est pas une créature humaine, c'est un robinet. Comme on le pense, ce sont des banalités qu'elle débite ainsi à n'en plus finir, et les badauds prennent ce flux de paroles pour un langage inspiré, pour des prophéties ! Toutes les cours d'Europe, m'a-t-on assuré, ont recours à ses lumières magiques ! Voilà où nous en sommes. La marotte de la dame Duchâtellier est de trouver une combinaison lui permettant de prédire par les cartes quels sont les chevaux qui doivent gagner aux courses.

Les Duchâtellier, les Andréa, les Lenormand, toutes se valent, qu'elles croient ou non à leurs systèmes ; même celles qui sont de bonne foi trompent leurs consultants, parce qu'il ne peut pas y avoir de divination vraie. Mais, ce qui est le plus dangereux pour les clients assidus qui fréquentent les salons de ces soi-disant prophétesses, c'est que le diable, quoique invisible, y rôde, et que, sans le savoir, ils s'habituent à prendre contact avec lui.

C. — ONÉIROCRITIE

Parmi les phénomènes naturels qui ont servi de base à la pseudo-science divinatoire, les songes occupent un des premiers rangs. Les gens qui veulent à tout prix connaitre l'avenir se sont demandé si cette seconde vie, que nous vivons pendant le sommeil, ne pourrait pas être la révélation des événements futurs qui nous attendent dans notre vie d'état de veille. Et de tout temps, les charlatans, experts en l'art de se faire des rentes par l'exploitation de la crédulité des superstitieux, ont répondu affirmativement à cette question. Par conséquent, on s'est mis à chercher les moyens d'interpréter dans ce sens les visions du sommeil, et de créer des règles, un système pour cette interprétation.

De là, l'*Onéirocritie*, ou l'art d'interpréter les songes, qui a joui, dès l'antiquité, d'une popularité universelle. Attribué par le juif Thilon à Abraham, et par Pline à Amphictyon, cet art remonte aux origines mêmes de l'espèce humaine.

On sait quelle importance les anciens, Grecs et Romains, attachaient aux rêves, et quelle célébrité avait acquise en Grèce l'antre béotien de Trophonius. Les interprètes des songes étaient considérés comme des êtres doués d'une vertu surnaturelle ; la science d'Amphiaraüs le fit mettre au nombre des dieux.

On trouve même dans la Bible un certain nombre de récits qui laisseraient supposer que Dieu se sert des visions nocturnes pour éclairer parfois l'homme sur ses destinées futures. Une foule de songes mentionnés dans l'Ancien Testament nous montrent l'Esprit de Dieu soufflant sur l'homme pendant son sommeil et lui inspirant des prévisions de l'avenir. Le Nouveau Testament s'ouvre par un songe de ce genre : l'ange apparaissant à Joseph et lui annonçant que Marie enfanterait un fils, à qui il donnerait le nom de Jésus.

Les partisans de l'onéirocritie ont donc pris texte de ces faits isolés rapportés dans la Bible, pour en tirer argument, oubliant que, si Dieu a agi ainsi en des circonstances exceptionnelles, il ne s'ensuit pas que tout songe soit forcément envoyé par lui avec un sens caché de révélation. C'est pour

quoi, à ce mauvais argument du charlatanisme et de la crédulité aveugle, il convient d'opposer, pour combattre cette superstition, certains passages du *Lévitique* et du *Deutéronome*, qui sont assez précis, certes, comme celui-ci : « *Non augurabimini, nec observabilis somnia* (vous n'augurerez point, ni n'observerez les songes)… Celui qui s'attache à de fausses visions, dit l'Ecclésiaste, est comme celui qui embrasse l'ombre et qui poursuit le vent… Les divinations de l'erreur, les augures trompeurs et les songes des méchants ne sont que vanité. N'appliquez point votre pensée à ces visions, à moins que le Très-Haut ne vous les envoie lui-même. »

Mais, répétons-le bien, pour éviter tout malentendu : en même temps qu'elle condamne les fausses visions et les songes des méchants, la Bible nous apprend qu'il y a des visions vraies et envoyées par le Très-Haut. Aussi, la loi de Moïse permettait-elle de s'adresser à Dieu par l'entremise des prophètes pour avoir l'interprétation des songes venant du ciel. Par ce moyen, l'onéirocritie était maintenue dans de sages limites, qui soustrayaient le peuple aux dangers que pouvait lui faire courir l'exploitation du charlatanisme. Le Deutéronome va jusqu'à édicter la peine de mort contre les faux prophètes qui débitent des songes et prédisent des choses extraordinaires et prodigieuses.

Moïse admettait donc une espèce d'onéirocritie, l'onéirocritie de révélation divine, dont l'interprétation rentrait dans les attributions sacrées des lévites et du grand-prêtre. Cependant, malgré le sage règlement de Moïse, l'Onéirocritie mensongère trouvait encore des adeptes dans Israël, et florissait du vivant d'Isaïe, qui reprochait à ses contemporains de passer les nuits dans des cavernes et d'aller coucher dans les sépulcres, pour y recevoir dans leur sommeil des révélations de l'avenir.

Il est inutile d'énumérer tous les songes merveilleux racontés par la Bible ; le songe de Jacob, ceux dont Joseph et Daniel furent les interprètes, sont dans toutes les mémoires. Le Nouveau Testament nous fournit aussi plusieurs exemples de ces songes ayant une signification prophétique, et une origine vraiment divine, Outre celui que nous avons déjà cité, ce fut encore en songe qu'un ange conseilla à Joseph de se retirer en Égypte pour échapper à la proscription d'Hérode, et que les Mages reçurent les instructions qui devaient diriger leur itinéraire. Les *Actes des Apôtres* racontent comment saint Paul n'entreprit son voyage en Macédoine que

pour obéir aux sollicitations d'un macédonien. L'*Apocalypse* n'est, en quelque sorte, qu'un songe merveilleux, une vision sublime, où Dieu révèle à saint Jean les mystères du monde surnaturel et ouvre à son esprit le livre des destinées.

Il n'est donc point étonnant que l'Église chrétienne des premiers siècles, se fondant sur cet enseignement de la Bible, ait considéré, sous les réserves que je viens d'indiquer, l'onéirocritie compatible jusqu'à un certain degré avec la foi. Les Pères de l'Église ne pouvaient traiter de fables et d'illusions coupables les songes aux moyens desquels Dieu entrait en communication avec des hommes pieux et saints, ceux qui servirent à consoler dans leurs prisons les défenseurs de la foi chrétienne ; ceux dont les biographes attestent l'authenticité et qui peuvent être considérés comme des miracles ; ceux enfin que firent des prêtres, des évêques et surtout des saints ; celui de sainte Monique, qui fut avertie par un jeune homme que son fils renoncerait au Manichéisme ; celui de saint Jérôme, qui le détourna des études purement profanes ; celui de saint Ambroise, qui put ainsi découvrir les corps des deux martyrs saint Gervais et saint Protais, et enfin tant d'autres songes qui vinrent s'offrir à des personnages recommandables par leur bonne foi, leurs lumières et leur moralité.

Tertullien et saint Chrysostome admettaient nettement la révélation divine par les songes ; seulement, ils veulent, avec juste raison, qu'on ne croie aux songes qu'après leur accomplissement, les prédictions tirées des songes n'ayant un caractère divin que lorsqu'elles se réalisent. Saint Grégoire de Nysse et saint Thomas jugent qu'il est parfaitement licite d'appliquer l'onéirocritie à la médecine, et permettent aux médecins de se servir de l'observation des songes d'un malade, pour lui prescrire un traitement conforme à son tempérament. Saint Augustin est un partisan déterminé de l'onéirocritie divine. Il en raconte plusieurs cas, auxquels il croit franchement comme à des avertissements directement venus du ciel.

En voici un dont il avait recueilli les détails à Milan :

Un fils venait d'hériter de son père, quand on lui demanda le paiement d'une dette considérable que celui-ci n'aurait pas eu le temps d'acquitter avant sa mort. Étonné que son père fût resté débiteur d'une aussi forte somme sans lui en avoir rien laissé soupçonner, il se trouva dans un extrême embarras, d'autant plus que le testament était à cet égard aussi muet que les

autres papiers du défunt. Il ne savait donc quelle résolution prendre, quand, par bonheur, son père lui apparut en songe, tout exprès pour lui apprendre qu'il avait déjà payé cette dette, et qu'il en avait mis la quittance à un certain endroit, où le fils le lendemain la trouva en effet. Grâce à cette révélation reçue en rêve si à propos, il put couvrir de confusion le créancier déloyal et garder son argent.

Dans une lettre à Evodius, qui l'avait consulté à ce sujet, saint Augustin le renvoie à ce qu'il a dit sur les visions du sommeil dans le 12^{me} livre de ses *Commentaires sur la Genèse*, et termine en lui racontant le fait suivant :

« Notre frère Gennadius, médecin très connu de tous et qui nous est très cher, aujourd'hui demeurant à Carthage, après avoir exercé son art avec le plus grand éclat à Rome, vous est connu pour un homme religieux, d'une bienveillance et d'un dévouement infatigables dans le soin des pauvres. Cependant, comme il nous l'a raconté dernièrement lui-même, étant encore adolescent, il doutait s'il y avait une autre vie après la mort. Mais comme Dieu ne perdait pas de vue ses intentions et ses œuvres de miséricorde, il lui apparut en songe un beau jeune homme qui lui dit : « Suis-moi. » Et en le suivant, il arriva à une certaine ville, où il entendit tout à coup à sa droite les sons de la plus douce mélodie, dont la suavité dépassait toutes les mélodies connues. Comme il cherchait à deviner ce que c'était, le jeune homme lui dit que c'étaient les hymnes des bienheureux et des saints ; ce qu'il vit alors à sa gauche, je ne m'en souviens pas bien. Il se réveilla, et ne se préoccupa pas davantage d'un simple songe. Voilà que la nuit suivante, le même jeune homme lui apparut de nouveau, et lui demanda s'il le connaissait. Il lui répondit qu'il le reconnaissait parfaitement. Alors, il lui demanda où il l'avait connu. Gennadius se souvint de son rêve précédent, et lui en rappela toutes les circonstances. Le jeune homme, continuant de l'interroger, lui demanda si ce qu'il venait de lui raconter, il l'avait vu en songe ou bien éveillé. « En songe, répondit Gennadius. — Tu as raison, dit le jeune homme, c'est bien en songe que tu as vu et entendu tout cela ; et c'est bien en songe que tu vois encore maintenant. » Puis il ajouta : « Où est maintenant ton corps ? » Gennadius répondit : « Dans mon lit. — Sais-tu, dit le jeune homme, que les yeux de ce même corps sont à présent fermés et inactifs, que tu ne vois rien par eux ? — Je le sais, répondit Gennadius. — Quels sont donc ces yeux, reprit l'autre, avec lesquels tu me vois ? » Ne

sachant que répondre à cette question, Gennadius se tut. « Eh bien ! continua son interlocuteur, de même que les yeux de ta chair, pendant que tu dors dans ton lit, sont sans exercice et sans emploi, et que cependant il y a d'autres yeux avec lesquels tu me vois et jouis de cette vision, de même, quand tu seras mort, et que les yeux de ta chair seront éteints, il y aura en toi une autre vie dont tu vivras, d'autres sens avec lesquels tu sentiras. Ne doute donc plus désormais que la vie persiste après la mort. » C'est ainsi que cet homme de foi me dit que ce doute disparut de son esprit ; en vertu de quel enseignement, sinon de la providence et de la miséricorde de Dieu ?

Les écrivains orthodoxes, à la suite des Pères de l'Église, n'ont jamais mis en doute l'origine céleste de certains songes. Mais il serait difficile de rapporter à cette origine toutes les visions qui assiègent l'esprit de l'homme pendant son sommeil. S'il est des visions et des songes divins, il en est aussi de diaboliques. Telle a été de tout temps la croyance générale de l'Église.

Un écrivain ecclésiastique du XVIII^e^ siècle, le R. P. Costadan, dans son *Traité historique et critique des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées ou le commerce des esprits*, résume ainsi la question de l'intervention diabolique dans les songes :

« Il est constant que les songes superstitieux et diaboliques ne sont venus qu'après les divins et les naturels ; mais sur ceux-ci le malin esprit en a feint d'autres à sa mode ; et il ne tarda pas à le faire dans le dessein de tromper les hommes, en se faisant passer pour un dieu, et son dessein lui réussit. Il ne commença pas d'abord à faire croire aux hommes, par des visions, que la découverte de l'avenir qui dépend de la liberté, que la révélation des secrets du cœur et des pensées intérieures ne surpassaient pas son pouvoir, ils s'en seraient défiés ; mais, pour en venir là, il entreprit premièrement de leur découvrir, pendant le sommeil, et par des fantômes, de ces sortes de choses qu'il n'ignorait pas, comme sont toutes celles qui étaient présentes ou passées, ou qu'il devait opérer lui-même. Le succès de ces sortes de songes fit croire qu'il y avait quelque chose de divin en lui ; et les hommes aveuglés, dans la conviction que le démon savait l'avenir et qu'ils pouvaient l'apprendre de lui, employèrent pour cela mille moyens superstitieux, mais qui ne furent inspirés que par le démon même qu'ils reconnaissaient déjà pour leur maître. »

Le R. P. Costadan ne faisait que traduire l'opinion de saint Thomas qui assure que Satan est le père de ses songes, qu'il peut, non pas nous y révéler l'avenir, mais pronostiquer sur certains faits avec quelques chances de succès, alors que l'avenir est déterminé dans ses causes, et qu'il lui est possible, à plus forte raison, de nous y dévoiler le présent et le passé. Il peut nous apprendre dans les songes les choses les plus diverses, comme par exemple ce qui se passe dans les pays les plus éloignés au moment de notre rêve, les remèdes qu'il faut employer dans telle ou telle maladie, et enfin ce qu'il compte opérer lui-même dans quelque temps. L'intervention du diable dans certaines visions nocturnes n'est l'objet d'aucun doute pour Lactance, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Isidore de Séville, saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nysse.

La *Vie des saints* est remplie de récits de visions nocturnes dans lesquels le diable, prenant toutes les formes, essaie de les séduire et de les faire tomber dans le péché.

Un célèbre théologien scolastique du XI^e^ siècle, Guibert de Nogent, élève de saint Anselme, est un des exemples les plus frappants de ces attaques du diable pendant le sommeil à l'aide des songes et visions. Si l'on veut savoir quelle était au XI^e^ siècle l'opinion des hommes de foi les plus éclairés sur l'intervention surnaturelle des puissances de l'enfer, il faut lire la *Vie de Guibert de Nogent écrite par lui-même en trois livres*. En voici quelques courts extraits qui se rapportent à notre sujet :

« J'ai lieu de croire, Père céleste, dit-il, que mes pieuses dispositions irritaient excessivement le diable, lequel devait plus tard se laisser apaiser par un oubli de cette sainte ferveur. Ainsi, une nuit que j'avais été réveillé par de misérables angoisses, je restais dans mon lit où je croyais être plus en sûreté, grâce à la proximité d'une lampe qui épandait une très vive clarté. Voici que tout à coup, au milieu du plus profond silence, je crois entendre non loin de moi un grand nombre de voix venant d'en haut. Ces voix ne proféraient aucune parole, seulement elles présageaient un malheur. Au même instant, ma tête fut ébranlée comme dans un rêve ; je perdis l'usage de mes sens, et je crus voir apparaître un homme mort dans un bain. Effrayé de cette image, je m'élançai hors de mon lit en poussant un cri, et, dans mon premier mouvement, regardant tout autour de moi, je vis la lampe éteinte, et à travers les ténèbres de ces redoutables ombres, j'aperçus le

démon se tenant debout auprès du mort. Une si affreuse vision m'eût réduit au désespoir, si mon maître, qui veillait très souvent pour me secourir dans mes terreurs, n'eût pris soin de calmer peu à peu le trouble et l'agitation qui m'avaient mis hors de moi. »

« Le démon, raconte-t-il plus loin, me présentait très fréquemment en songe les images des trépassés, et principalement de ceux que j'avais appris avoir péri en des lieux divers, soit par le glaive, soit par toute autre mort violente. Il effrayait mon esprit engourdi dans le sommeil par de telles apparitions, que, durant la nuit, si mon maître n'était pas auprès de moi pour me donner du courage, il ne m'était possible ni de me tenir au lit, ni de m'empêcher de crier. Je pouvais à peine être maître de ma raison. »

Une fois établi qu'il faut distinguer deux sortes de songes, les divins et les diaboliques, la question suivante se présente nécessairement : « À quel signe reconnaîtra-t-on les songes diaboliques des songes divins ? »

L'accord existe entre les théologiens, sur les points que voici :

1° Les songes dont le diable est l'auteur ont généralement un objet condamnable et funeste, quelquefois même sous l'apparence de l'honnêteté et du bien ; et dans ce cas il faut soigneusement examiner si ce bien ne renferme pas le principe de quelque chose d'indécent, de ridicule, d'inutile, ou pouvant dégénérer en mal. Les songes voluptueux où érotiques rentrent dans cette catégorie ; plus d'une fois ces songes ont été considérés comme des agressions impures des démons incubes.

2° On peut attribuer au diable les songes offrant des représentations horribles, des objets monstrueux, impossibles ; ceux qui révèlent certains secrets dont la découverte ne peut contenter qu'une vaine curiosité ; ceux où règnent la confusion et le mensonge ; ceux enfin qui ne se vérifient pas par l'événement.

Du reste, les songes d'origine vraiment divine sont assez rares et ne sont envoyés du ciel que dans des occasions solennelles. Il faut pour les discerner une lumière spéciale, qui n'est accordée qu'à un très petit nombre d'hommes.

Pendant toute la durée du moyen-âge, l'onéirocritie fut en grand honneur, malgré les lois civiles et religieuses qui en flétrissaient et en punissaient les nombreux abus. Les Capitulaires des Rois de France contiennent des

dispositions fort sévères à l'égard des interprètes de songes, qui plus d'une fois subirent de rigoureuses et justes condamnations. Nous voyons la croyance aux songes persister en France pendant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Il ne serait pas juste de dire que le XIX^e^ siècle a vu disparaître l'onéirocritie. Elle vit encore dans la multitude de ces esprits superstitieux qui croient, avec une opiniâtreté imbécile, aux révélations du sommeil et qui souvent règlent leurs actions, leurs espérances ou leurs craintes d'après les pressentiments plus ou moins obscurs de leurs visions nocturnes. On remplirait plus d'un volume du récit de ces rêves dont les pressentiments ont paru aux naïfs plus ou moins justifiés par l'événement.

Quant aux attaques du démon par le moyen des songes, elles sont fréquentes aujourd'hui, comme de tout temps. Je ne citerai, à titre d'exemple contemporain, que l'histoire d'une jeune fille morte il y a peu d'années dans des circonstances lamentables, et que j'ai connue dans un triangle de l'Amérique du Sud.

Elle appartenait à une famille catholique, des plus honorables, laquelle occupe une situation importante dans le monde industriel de son pays ; aussi, je ne la désignerai que sous son prénom, Emilia.

Emilia avait été élevée religieusement, mais peut-être pas avec toute l'attention que ses parents auraient dû exercer. Ainsi, ils lui laissèrent de bonne heure lire des romans. Elle parlait et écrivait le français aussi bien que l'espagnol, et les gens de la contrée dont il s'agit faisaient alors leurs délices des œuvres d'Alexandre Dumas père. Emilia et une de ses amies se les procuraient chez un libraire qui avait un cabinet de lecture et louait les volumes de nos romanciers à ses clients. L'amie prenait les livres, les lisait d'abord, et les passait ensuite à Emilia qui les dévorait. Après Alexandre Dumas père, vint Frédéric Soulié, puis Eugène Sue, ce dernier lu en cachette. La jeune fille prit ainsi peu à peu des goûts frivoles, des idées déraisonnables, et négligea de plus en plus ses devoirs religieux.

Elle allait encore à l'église pour y accompagner sa mère, le dimanche ; mais elle était distraite pendant l'office, elle ne songeait plus à prier. Elle fut près d'un an sans se confesser. Le samedi soir, l'après-midi, son amie venait la chercher, et toutes deux faisaient une promenade, sous prétexte de se rendre au tribunal de la pénitence. Elle trompait ainsi sa famille, grâce à la

connivence de cette pernicieuse amie. Pourtant, elle n'avait commis encore aucun sacrilège.

Pâques approchait, et elle se demandait comment elle s'y prendrait pour éviter de communier, sans que personne le sût.

Pendant la Semaine Sainte, elle continua, comme à l'ordinaire, sa lecture des mauvais livres. Elle les cachait dans sa chambre ; c'était le soir surtout qu'elle les lisait, au lit, avant de s'endormir.

La nuit du Mercredi-Saint, elle s'était plongée dans un des plus irréligieux romans d'Eugène Sue ; le sommeil la prit, et elle eut un songe, que voici :

Elle se vit à l'église, dans une chapelle où les fidèles étaient peu nombreux ; c'était le matin, à l'une des premières messes. Tandis que le prêtre officiait, à l'autel, elle ne se préoccupait aucunement, elle, du saint sacrifice. Sa pensée était à son roman.

Tout à coup, un personnage d'une beauté étrange, au rire sardonique, se trouva à côté d'elle, assis sur la chaise voisine. Emilia ne l'avait pas vu venir ; il était là, comme ayant surgi par enchantement. Et, tandis que le prêtre poursuivait la célébration de la messe, le personnage mystérieux se pencha vers elle et lui parla à voix basse.

— Je suis votre meilleur ami, mademoiselle, lui dit-il. Je sais que vous êtes inquiète à propos de vos Pâques, et j'ai trouvé le moyen de vous tirer d'embarras.

Emilia le regarda, surprise. C'était un homme jeune, d'âge assez indécis, ayant entre vingt-huit et trente-deux ans ; ses cheveux d'or, longs, flottaient sur ses épaules ; il avait une maigreur qui ne l'enlaidissait nullement.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ? lui demanda la jeune fille ; car je vous vois pour la première fois.

— Mon nom ne fait rien à l'affaire, répondit l'inconnu. Tout ce qu'il vous importe de savoir, c'est que mon plus grand désir est de vous être utile… Vous aimez les perles, les bijoux, les diamants ; en voici.

Et, en disant cela, il déposait sur les genoux d'Emilia des parures d'une richesse inouïe, des pierreries éblouissantes. Elle était heureuse, alors, et d'un sourire gracieux elle remercia cet inconnu.



En disant cela, le personnage mystérieux déposait sur les genoux d'Emilia des parures d'une richesse inouïe, des pierreries éblouissantes.

— Oh ! fit celui-ci comme négligemment, je puis mettre à vos pieds tous les trésors de la terre ; je suis le roi de ce monde ; il n'est aucun monarque dont la puissance égale la mienne. Vous me plaisez beaucoup, mademoiselle, et je vous assure encore une fois que je suis votre meilleur ami.

— Je veux bien le croire, monsieur. Vous avez vraiment une grande bonté pour moi.

Elle contemplait avec admiration les cadeaux du personnage.

— Tout cela est à vous, reprit-il, je vous le donne.

— Oh merci !

— Et je vais vous indiquer comment vous pouvez tourner la difficulté en ce qui concerne vos Pâques… Tenez, en ce moment, nous sommes là assis : les fidèles sont tout à leur dévotion, ils ne prennent pas garde à nous, le prêtre non plus… Quand tout à l'heure il donnera la communion, est-ce qu'il saura si les fidèles qui viendront s'agenouiller devant lui se sont ou non confessés au préalable ?

— C'est vrai, il n'en saura rien.

— Eh bien ! de quoi donc vous inquiétez-vous, ô ma douce et bonne amie ?… Vous avez l'obligation d'accompagner votre mère à l'église ? allez-y. Le jour de Pâques, elle communiera, et elle serait étonnée si vous ne faisiez pas de même, n'est-ce pas ? Communiez avez elle, quoi de plus simple !…

Et, comme elle hésitait, il ajouta :

— Chère Emilia, croyez-moi, c'est un bon conseil que je vous donne là. Vous ne vous confessez plus depuis longtemps, et vous avez mille fois raison ; pourquoi aller raconter à un prêtre vos actions, lui rendre compile de vos paroles, de vos pensées ? Est-ce que ces choses-là le regardent ?… Or, votre mère croit que vous vous confessez régulièrement, et cela lui suffit… La communion n'a pas plus d'importance. Voyons, mon aimable amie, promettez-moi de communier le jour de Pâques, sans vous être confessée. Est-ce dit ?… Je comblerai tous vos désirs, pour chasser de votre cœur les moindres inquiétudes. Je ne veux pas que mon Emilia ait des tristesses ; je veux qu'elle soit gaie, sans souci, belle, la plus belle de toutes et la plus heureuse… Me promettez-vous de suivre mon conseil ?

— Oui, monsieur.

À ce moment, l'enfant de chœur sonna le *Sanctus*, et le mystérieux ami d'Emilia disparut. Puis, le rêve se termina, ou un autre songe banal, insignifiant, lui succéda, dont la jeune fille ne garda pas souvenir.

Le lendemain, Emilia, réfléchissant à ce qu'elle avait vu et entendu dans son sommeil, se dit que la nuit lui avait porté bon conseil et qu'elle communierait sans se confesser au préalable.

Ce fut ainsi qu'elle entra dans la voie du sacrilège. Elle mena dès lors une existence hypocrite, toute de dissimulation. Parfois, elle revoyait dans ses rêves son ami étrange. Elle s'habitua à lui. Enfin, elle voulut savoir son nom. Elle insista beaucoup ; mais il refusa encore de la satisfaire sur ce point.

Sa camarade d'enfance, un peu plus âgée qu'elle, était sa seule confidente. Celle-ci apprit un jour à Emilia qu'elle aussi voyait en songe le même personnage énigmatique. Puis, elle lui offrit de la faire entrer dans une société dont elle avait été reçue membre. C'était une loge luciférienne.

— Figure-toi, Emilia, lui dit-elle, que, l'autre jour, à notre réunion, nous avons eu, parmi les frères visiteurs, un monsieur très distingué qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'ami secret que nous voyons dans nos songes. Il m'a pris à part, un moment, et m'a dit : « Je vous en prie, ma chère sœur, conduisez-nous Emilia. »

Emilia fut enchantée d'être présentée au triangle. Elle demanda l'initiation par l'intermédiaire de sa camarade, et fut reçue à son tour.

Deux années se passèrent. Jamais la famille ne se douta de rien ; car dans ces pays-là, les jeunes filles sortent à volonté et ont une grande liberté d'allures. On savait que, par son amie, son inséparable amie, Emilia fréquentait telles et telles personnes, toutes assez bien considérées dans la ville. Le père et la mère d'Emilia voyaient, d'autre part, quelquefois, ces personnes, mais sans soupçonner que c'était des affiliés aux arrière-loges.

Je tiens cette histoire de la bouche d'Emilia elle-même ; elle était devenue Maîtresse Templière, et, à une tenue palladique à laquelle j'assistai et où elle remplissait les fonctions de Chevalière d'Éloquence, elle raconta que c'était par une succession de songes qu'elle avait été amenée à connaître le Dieu-Bon. Elle donna tous les détails que je viens de rapporter, se félicitant de ses lectures de Dumas père, de Soulié et surtout d'Eugène Sue. Cette malheureuse, qui parlait avec une certaine facilité et non sans élégance, nous fit une sortie contre les prêtres d'Adonaï, qui fut fort applaudie. Elle avait tout au plus vingt-un ans. On voit qu'elle avait rapidement progressé dans la voie du mal.

Quant à sa fin, elle est bien triste ; je l'ai sue par ouï-dire, il n'y a pas longtemps, un jour que je demandai de ses nouvelles à quelqu'un du pays.

Émilia et son amie refusaient à leurs familles, invariablement, quiconque leur était présenté comme prétendant à leur main. Ni l'une ni l'autre ne voulaient se marier, disaient-elles. Un jour, sans que l'événement ait jamais pu être expliqué, on les trouva toutes deux mortes, au retour d'un court voyage du père et de la mère d'Émilia. Elles s'étaient enfermées dans la chambre de celle-ci, avaient allumé un réchaud de charbon et s'étaient asphyxiées. Elles reposaient toutes deux ensemble sur le lit, côte à côte, se tenant les mains. Aucun écrit n'était là pour indiquer ce qui les avait poussées au suicide ; elles emportèrent leur secret dans la tombe. Mais ce qui, dans cette catastrophe, mit le comble à la surprise des deux familles, c'est qu'Émilia et son amie avaient chacune au bras gauche un bracelet en or, figurant un serpent, enrichi de diamants de la plus belle eau, et nul de leurs parents n'avait jamais vu ces bijoux ; on les présenta aux différents orfèvres de la ville, ils ne sortaient de chez aucun d'eux. Je me crois le droit d'ajouter que, seuls, les frères et sœurs du triangle connaissaient l'existence de ces parures d'Émilia et de son amie, et peut-être, eux, ils en savaient, en outre, la secrète provenance. En fait de richesses, ce fut là, évidemment, tout ce que Lucifer avait donné à ses élues, et les malheureuses lui avaient livré leur âme !

Par tout ce qui précède, on voit que le diable exerce, d'une manière puissante, son action au moyen des songes, lorsque les personnes qui ont de tels rêves s'y sont préparées par de mauvaises lectures ou de mauvaises fréquentations. On comprend encore par là qu'un directeur de conscience a le devoir de s'enquérir de ces mystères du sommeil, qui peuvent avoir une très grande importance pour indiquer parfois quel est l'état d'esprit de la personne dirigée ; par là, un prêtre intelligent, perspicace et prudent en même temps que vertueux, parviendra à déjouer les ruses du démon, à l'affût d'une âme déjà troublée ; ainsi, le ministre de Dieu agira, dans le domaine des consciences qui lui est réservé, comme le médecin agit dans l'intérêt de la santé du corps, alors que, dans certains cas, il s'enquiert des rêves de son malade.

Quant à ce qui est de l'interprétation des songes au point de vue de la découverte de l'avenir, nous savons déjà que c'est une science purement illusoire, en dehors de Dieu et de ses prophètes. Il n'y a pas lieu de se

préoccuper dans ce sens, au sujet des diverses visions nocturnes, et c'est une folie que d'adopter telle ligne de conduite à raison de tel rêve.

Ces songes, c'est-à-dire ceux qui ne sont ni divins ni diaboliques, ainsi que ceux où les songeurs sont doués de facultés intellectuelles dépassant la portée de l'intelligence à l'état de veille, sont plutôt du domaine de la psychologie scientifique. Mais, cela est triste à dire, pour le vulgaire des superstitieux, tous les songes, quels qu'ils soient, doivent avoir un sens, une signification spéciale qui donne la clef de tous les événements futurs. Or, pour avoir cette clef, ils s'abandonnent aux charlatans qui, sachant par cœur les divers dictionnaires d'onéirocritie, leur débitent mille sottises.

Si, par exemple, ils ont rêvé de la lune, l'interprétateur leur déclarera ceci d'un air inspiré :

« LUNE : *La voir briller* signifie argent gagné ; pour un mari, santé et constant amour de sa femme. *La voir obscurcie ou voilée*, signifie danger en voyage ; perte d'argent, mort ou maladie de femme, de mère, de fille ou de sœur ; périls sur mer, affection du cerveau, mal d'yeux. *Voir la lune ronde, pleine et blanche* signifie, pour le mari, naissance d'un fils ; pour la femme, naissance d'une fille qui sera jolie, etc. »

Ce qui est absolument abusif, c'est que les charlatans qui font métier de devins par les songes, mettent bien souvent leurs interprétations ridicules et arbitraires sur le compte des théologiens et même des saints. Ainsi, ces imposteurs attribuent faussement à saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, des inepties du genre que voici :

Voir en songe un coq annoncerait, à leur dire, que le reste du rêve doit bientôt se réaliser ; manger du pain chaud serait un présage de maladie prochaine ; tenir une abeille, le présage d'espérances déçues ; rêver que l'on plane au-dessus de terre signifierait un changement de lieu, un voyage en pays étranger ; tenir un livre, que l'on sera élevé en dignité ; entendre le tonnerre ; que l'on recevra des nouvelles inattendues ; manger des raisins, que l'on aura bientôt de la pluie.

Marcher sur des coquilles brisées annoncerait que l'on échappera à des embûches d'un ennemi ; voir sa propre image sous les traits d'un vieillard serait un présage d'heureuse chance dans les entreprises ; se voir mordre par un chien, présage de quelque injure, d'un affront, d'un dommage,

provenant de quelqu'un qui vous déteste ; dîner avec un ennemi, présage d'une prochaine réconciliation ; marcher dans une boue claire, vanité des projets ; voir un nègre, ou manger des laitues, ou encore des grenades ou des oranges, tout autant de présages de maladie prochaine ; voir des corbeaux, présage qu'on recevra de dangereux conseils ou qu'on commettra quelque honteuse action ; voir un bœuf serait un avertissement de se défier d'une imprudence.

Voir un serpent dans son lit serait un heureux présage ; qui l'eût cru ?… idem, voir une maison en feu.

Si l'on rêve qu'on se promène en tenant ses souliers à la main, on n'a plus qu'à se tenir sur ses gardes, quelque péril imprévu vous menace. Les tromperies dont on doit être victime, sont annoncées par le songe dans lequel on mange des figues !

Voir des cailles est donné comme le présage d'une mauvaise rencontre ; se voir enterré vif, présage de chute dans une grande détresse : se voir vêtu de différentes couleurs, présage d'insuccès dans les entreprises, contrariétés, chagrins ; battre du fer sur une enclume, présage de querelles ; tirer de l'eau trouble d'un puits, présage d'un mariage malheureux ou d'une dangereuse maladie qui suivra de près le mariage ; si l'eau est limpide, présage contraire ; voir un vase plein d'eau se briser sans que l'eau se répande, présage d'un veuvage prochain ; voir des pendus, présage de grande adversité ; voir de la neige en été, menace de ruine, si l'on est commerçant ; voir un mûrier déraciné, présage de la mort d'un enfant ; voir un mort qui vous poursuit et vous arrache vos vêtements, présage d'un péril extrêmement grave où l'on courra grands risques de trépasser. Mais, par contre, songer que l'on a la tête tranchée et séparée du corps serait un pronostic des plus avantageux : aux malades, la décapitation en rêve annoncerait la guérison ; aux affligés, la consolation ; aux pauvres, la fin de leur misère ; aux prisonniers, la délivrance ; aux heureux de ce monde, un accroissement de dignités ou une augmentation de fortune.

Quant au diable, disent les interprétateurs, c'est bon signe d'en rêver. Et ceci prouve bien qu'au fond de l'onéirocritie il y a une inspiration infernale, même chez les charlatans. En effet, selon les principes de cette fausse science, diable signifie joie, contentement ; causer familièrement avec le diable annonce la richesse ; être possédé du diable en rêve est censément la

prédiction de nombreux bienfaits qu'on recevra d'un grand personnage, d'un prince, c'est le pronostic d'une vie longue et heureuse ; enfin, rêver que l'on est emporté par le diable est le présage des plus grands bonheurs.

Ces dernières interprétations suffisent à faire juger l'onéirocritie.

Telles sont les inepties qui remplissent le *Grand Interprète des Songes, guide infaillible pour l'explication des songes*, par le dernier descendant de Cagliostro, ou le *Traité des songes et des visions d'après les Égyptiens et les Perses*, ou les livres du même genre.

À ces dictionnaires, se trouve ordinairement joint le Tableau des numéros gagnant à la loterie, correspondant aux sujets des rêves, par exemple :

48, abattis de volaille ; — 63, amant fidèle ; — 70, anglaise ; — 9, culotte ; — 28, hanneton ; — 59, jésuites ; — 4, juifs ; etc., etc.

À côté des charlatans vulgaires, exploitant si audacieusement la bêtise humaine, l'onéirocritie compte dans notre siècle des partisans en apparence plus sérieux ; qui s'adressent aux gens au-dessus de la multitude, esprits cultivés, mais âmes dévoyées.

Pour ces nouveaux mages, tous les genres de divination artificielle sont bons, dès lors qu'ils ont pour but d'obtenir ce qu'ils appellent les « inspirations d'en-haut » ; et nous savons ce que cela veut dire. Ceux-là sont luciférien ou satanistes, plus ou moins secrètement ; en réalité, c'est au diable qu'ils demandent ces connaissances intérieures, ces révélations sur l'avenir. Ils ne s'arrêtent pas à Cagliostro, mais ils remontent à Artémidore, à Platon, à Homère même, pour mieux déjouer la curiosité du public profane. Ils reprennent et commentent la fameuse allégorie homérique du *Temple du Sommeil* aux deux portes, l'une de corne, par où passent les songes véritables, révélations du monde invisible ; l'autre, d'ivoire, par laquelle entrent les songes vains et illusoires. Ils vont jusqu'à indiquer les moyens pour le songeur de se procurer des songes de la première espèce, qui sont de trois sortes : les *songes sentis*, ou les sensations divines ; les *songes vus*, ou les visions, et les *songes ouïs*, ou les oracles. Pour ne pas effaroucher le profané entre les mains de qui pourrait tomber un de ces livres maudits, on y imprime que les règles prescrites pour se procurer ces songes sont empruntées à Cicéron et à saint Bernard. La première et la plus essentielle, c'est d'être pur d'âme et de corps ; pour

comprendre, il faut lire « pur selon Lucifer », purifié par le baptême du feu et après avoir élevé son âme vers le Dieu-Bon.

Quant à la nature des songes, il en est de clairs et d'obscurs. Les premiers n'ont pas besoin d'interprétation : « Il n'est pas rare, par exemple, écrit un rédacteur de l'*Initiation*, de rêver la mort d'une personne chère, parente ou amie, dans la nuit et à l'heure même où elle a lieu. » En ce qui concerne l'interprétation des songes obscurs, les mages dont il s'agit la laissent faire par chacun à sa guise ; « c'est, disent-ils, plutôt affaire d'intuition que de raisonnement. » Mais ils reconnaissent que « tout le monde n'est pas apte à discerner les inspirations divines des naturelles. » À les entendre, « cette science d'interprétation est le privilège de ceux qui vivent saintement. » Lisez : il faut être un des plus fanatiques parmi les initiés de l'occultisme.

Pour ce qui est de leurs recettes, elles ne sont données que verbalement : il faut, afin d'avoir ces songes révélateurs, se rendre le plus possible digne de Dieu (le dieu Lucifer). Nous n'en sommes plus aux recettes des magiciens d'autrefois « pour se procurer telle espèce de songes que l'on voudra, même les plus délicieux. »

Telle est celle-ci, donnée par Pierre Mora, dans un grimoire intitulé *Zeherboni*, vieux manuscrit qui est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal :

« Prenez une demi-once de priape de cerf ou plutôt de nature de biche calcinée, trois onces de crâne de loup aussi calciné, une once de terre sigillée et deux dragmes de bol d'Arménie, de la noix muscade at de la racine de grande consoude, trois dragmes de tragacanthe, avec une demi-dragme de sel de nitre. Mêlez le tout et pulvérisez-le bien dans un mortier. *Manière de s'en servir* : Il faut ou s'en saupoudrer le sommet de la tête ou le distribuer en saquets d'une demi-once. »

Cela, c'est le vieux jeu, c'est le pendant de la fameuse recette du poison à confectionner avec des vipères, des aspics et un gros crapaud.

Aujourd'hui, l'on n'en est plus là chez les sectateurs de Lucif. On l'invoque avant de s'endormir. On lui dit une prière du soir ; car les fidèles de la magie diabolique ont leur prière du soir, comme le chrétien fervent qui, avant de se mettre au lit, récite son *Pater* et son *Ave Maria*.

Le vieux luciférien Ragon, maçon des hauts grades, se garde bien de publier, dans ses livres, ces oraisons dont la connaissance est réservée aux

parfaits initiés, seuls autorisés à prendre copie des manuscrits secrets. Mais, dans son livre sur *la Maçonnerie occulte*, il laisse échapper un aveu qui, s'appliquant à tous les ouvrages de magie en général, peut être retenu à bon droit pour ce qui concerne les traités de divination ayant pour auteurs des occultistes de l'école de Charleston.

Parlant de Cornélius Agrippa, l'auteur sacré de la secte en France s'exprime ainsi (page 443) :

« Peu de personnes ont compris son traité de *Philosophie occulte* ; car il y avait une clef qu'il réservait pour ses amis du premier ordre (19 *épist.*, livre V).

« Il a dit, avec raison, que tout ce que les livres apprennent touchant la vertu du magisme, de l'astrologie, de l'alchimie, est faux et trompeur, *quand on l'entend à la lettre* ; qu'il y faut chercher le *sens mystique*, sens qu'aucun des maitres n'avait encore développé. »

Et c'est là, en effet, le secret de tous ces ouvrages abominables. Ignorez que, lorsqu'un auteur-mage vous parle de Dieu, du vrai Dieu, du Dieu bien compris, c'est de Lucifer qu'il parle, et, en parcourant ces pages en apparence confuses, ces phrases énigmatiques, vous croirez avoir sous les yeux l'œuvre d'un homme égaré ne sachant pas ce qu'il veut dire, vous y perdrez votre latin et votre grec. Au contraire, ayez la clef, connaissez le secret des secrets, relisez attentivement, en pesant tous les mots, et vous comprendrez tout.

Voici ce que le F∴ Ragon dit au sujet des songes, dans une note, au cours de son chapitre sur la divination :

« Les songes étant un résultat, une affection commune de l'âme et du corps, chacun, généralement parlant, pouvait avoir des songes ; mais de même que l'intelligence[8] est l'apanage de l'humanité, et que certains hommes avec peu d'esprit sont mieux partagés du côté du corps, il y en avait aussi que leur tempérament portait à avoir souvent des songes et d'autres qui n'en avaient pas.

« L'action de songer ayant *ordinairement* pour cause la maladie, le chagrin, une inquiétude profonde ou une secousse violente de l'esprit, et beaucoup d'hommes étant en repos de l'esprit et du corps, il était

impossible de compter sur un songe personnel ; de là, nécessité de consulter ceux qui avaient la faculté de voir, en songe, les affections des autres.

« L'expérience ayant appris que le songe pouvait être sollicité, amené, par des frictions, des attouchements, des préparations, etc., le songe naturel ne fut plus le seul, et tous les songes utiles étaient regardés comme un présent de la divinité ; on allait, dans les temples, au pied des autels demander à songer ; puis, enfin, pour ceux qui ne pouvaient pas y parvenir, il y eut des prêtres songeurs (qui entraient en rapport magnétique avec eux). De là, trois espèces de songes : 1° songes naturels ; 2° songes demandés et obtenus dans les temples ; 3° songes reçus de prêtres songeurs, appelés, par cette raison, *oracles en songes*.

« On sait que Socrate eut un songe dans sa prison, trois jours avant sa mort ; que l'Arcadien de Mégare était couché chez un de ses amis, quand il songea à son ami couché et assassiné dans une hôtellerie ; que Quintus était chez lui, en Asie, quand il vit, en dormant, Cicéron qui tombait dans un fleuve ; et que Cicéron lui-même était à sa maison d'Atina, lorsqu'il fut informé par un songe de ce qui se passait à Rome à son sujet. Ajoutons que, naguère encore, les guerriers de l'Amérique méridionale n'auraient pas osé livrer une bataille décisive, sans avoir consulté les songes d'hommes accrédités.

« Il faut distinguer le songe du rêve ; le songe est une vision de l'âme pendant le sommeil du corps ; le rêve n'est ordinairement, dans le cerveau, qu'un rappel incohérent d'un travail fait dans l'état de veille. Un songeur était chez les anciens un homme vénéré ; un rêveur ne le fut jamais. »

C'est tout, et c'est bien peu de chose. Mais il importe de se rappeler que le F∴ Ragon professe une admiration sans borne pour l'antiquité païenne, et ses quelques lignes, que je viens de reproduire, invitent, sans en avoir l'air, l'initié à imiter les anciens pour avoir ces songes, tenus avec tant de soin en dehors des rêves, c'est-à-dire à prier la divinité (?) qui a pouvoir de les donner. Et si la divinité ne les envoie pas à l'initié solliciteur, celui-ci devra se mettre en rapport magnétique (?) avec un prêtre du magisme évocateur, en d'autres termes, avec un Mage Élu, qui aura pour lui le songe désiré et le lui expliquera.

Mais, quand nous en serons aux 9e et 11e parties (Goétie et Théurgie), je montrerai alors comment opèrent les prêtres du diable. Pour le moment, fidèle au plan que je me suis tracé et qui consiste à faire étudier méthodiquement le satanisme contemporain, je ne dois pas sortir des charlatans vulgaires, avec lesquels, du reste, j'en ai fini.

Le lecteur a bien compris qu'il y a danger à se livrer, dans un but de divination, aux pratiques même les plus inoffensives en apparence. Dès qu'on agit contrairement aux prescriptions de l'Église, on est attiré par le démon toujours aux aguets, et l'on va vers lui, sans s'en douter, aussi bien par la chiromancie, la cartomancie et l'onéirocritie que par les œuvres de crime et de diabolisme direct.

1. ↑ Les tables tournantes ne se comportent pas toujours gaiement ou inoffensivement, lorsque le diable s'en mêle. On m'a cité le fait d'une de ces tables qui, à Lyon, il y a peu d'années, dans une société de pseudo-spirites amateurs, rompit brusquement la chaîne des personnes qui l'entouraient, se précipita avec une hostilité marquée contre l'un des soi-disant médiums, et, le serrant fortement entre elle et le mur, lui fit souffrir une vraie torture jusqu'à ce qu'on vint le délivrer. La table ne lâcha prise que lorsqu'une des personnes présentes eut la bonne inspiration de faire un signe de croix, ayant compris alors que le peresprit évoqué n'était autre qu'un démon. Cette personne, à la suite de cette aventure, se jura de ne plus se livrer aux passetemps du pseudo-spiritisme, et elle a tenu parole. Quant au médium à demi-écrasé, loin de renoncer à ces coupables pratiques, il n'en a été que plus ardent et croit plus que jamais à la puissance du peresprit. Je tiens ce fait d'un saint religieux qui en a eu confidence et qui, bien entendu, a gardé et garde le secret sur les personnes en cause. Les tables tournantes peuvent donc être considérées, en certains cas, comme des preuves de la possession des objets par le diable.
2. ↑ L'*Initiation*, 2e année, no du 5 février 1889, page 105.
3. ↑ Un des premiers ouvrages sortis des presses d'Allemagne est un *Traité de Chiromancie*, attribué à Aristote.
4. ↑ Au dire des occultistes, la Cabale ou Kabbale est l'ensemble des révélations orales communiquées par Dieu (?) à Adam selon les uns, à Abraham selon les autres, et transmises depuis par une chaine non interrompue d'initiés. Cette doctrine est renfermée plus spécialement dans le *Zohar*, commentaire du Pentateuque, écrit en araméen, la Bible des cabalistes.
5. ↑ *La Science de la Main*, par le capitaine d'Arpentigny. Préface de M. Gourdon de Genouilhac.
6. ↑ *Dictionnaire des Sciences occultes*, dans l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne.
7. ↑ « J'ai vu de bien près ce farouche Maximilien, dit-elle dans ses écrits ; et j'ai pu le juger livré à lui-même ; c'était un homme sans caractère. Superstitieux à l'excès, il se croyait envoyé par le ciel pour coopérer à une entière régénération. Je l'ai vu, en me consultant, fermer les yeux pour toucher les cartes, frissonner même à l'aspect d'un neuf de pique… J'ai fait trembler ce monstre ; mais peu s'en est fallu que je devinsse sa victime. »
8. ↑ *Intelligence* veut dire *lecture intérieure* ; où l'intelligence peut-elle lire, si ce n'est dans la mémoire, livre miraculeux, magique, qui, en quelques feuillets, renferme les empreintes de toutes nos sensations et de leurs rapports innombrables ? (Note de Ragon.)

CHAPITRE XXVI

Les œuvres manciques criminelles.

Il y a un an, au moment où j'écris ces lignes, on pendait, à la prison de Port-Louis (île Maurice), un individu, nommé Dianh ; coupable d'un crime horrible. Pour donner la date exacte, l'exécution est du 12 décembre 1892.

Ce Dianh, âgé de trente-cinq ans, né de parents africain et hindou, était un homme marié, père de cinq enfants. Dans le pays, il ne jouissait pas d'une trop mauvaise réputation ; cependant, le bruit courait : depuis quelque temps, qu'il était un adepte de l'occultisme. J'apprendrais qu'il appartenait à un des triangles de l'île Maurice, que je n'en serais nullement étonné.

Toujours est-il que Dianh était en rapports fréquents avec Lucif. Il s'occupait de mancique, faisait de l'astrologie, cherchait par tous les moyens à connaître l'avenir. Le cerveau troublé par le fanatisme occultiste, il poursuivait surtout un but : il voulait arriver à acquérir une influence surhumaine sur ses semblables. Un jour, à la suite d'évocations sans succès, il s'était mis à faire je ne sais quels calculs de sorcellerie, et avait fini par se convaincre que, pour parvenir à ses fins, il lui fallait boire le sang d'une jeune fille âgée de sept ans.

Il rechercha donc une enfant de cet âge, trouva une petite créole dans les conditions désirées, l'attira dans un endroit écarté, lui trancha l'artère carotide et se mit à boire sans frémir le sang chaud qui coulait des veines de l'innocente victime.

Persuadé alors que la puissance surnaturelle lui était acquise et qu'il pourrait en user dans un délai fixé également par ses calculs, Dianh eut l'audace de raconter à un de ses amis le crime dont il s'était rendu coupable, s'en glorifiant même. Celui-ci, épouvanté, s'empressa d'avertir la police.

Le scélérat fut donc arrêté, jugé, condamné à mort et pendu, comme je viens de le dire. L'exécution a eu lieu à huis-clos, selon l'usage anglais, et une quinzaine de personnes seulement furent admises à assister à l'affreux spectacle. Mais le procès a été publié par les journaux ; le fait est public, indéniable ; la presse locale a même rapporté que « Dianh avait expié son forfait avec la sérénité d'un philosophe méconnu par ses contemporains. »

Quelques années auparavant, un précurseur de Dianh, un nommé Picot, avait essayé également de s'attirer les bonnes grâces des puissances infernales en mangeant le cœur encore palpitant d'un jeune enfant.

Ces faits et d'autres analogues se rattachent à l'*anthropomancie*, qui est certainement la plus odieuse des œuvres manciques. Satan a poussé, de tout temps, aujourd'hui comme autrefois, ses fidèles à commettre des crimes, à détruire des vies humaines, avec cruauté, avec la plus sauvage barbarie.

L'anthropomancie, ou divination par le sacrifice de l'homme (hommes, femmes ou enfants, d'ordinaire éventrés), procède directement de l'espèce de divination que les anciens appelaient *aruspicine, extispicine*, ou inspection des entrailles de la victime. Ils supposaient que les dieux avaient gravé d'avance, dans les organes intérieurs des victimes, les signes ou symboles qui devaient donner les présages demandés par les aruspices. Ces prêtres devins prédisaient : 1° par la simple inspection des victimes vivantes ; 2° par l'état de leurs entrailles ouvertes ; 3° par la flamme qui s'élevait de leurs chairs brûlées. Le cœur maigre, le foie double ou enveloppé d'une double tunique, surtout l'absence du cœur ou du foie annonçaient de grands maux. On rapporte que le cœur manqua à deux bœufs le jour où fut assassiné César. Quelques sorciers modernes ont aussi cherché l'avenir dans les entrailles de certains animaux, le chat, la taupe, le lézard, la chauve-souris, le crapaud ou la poule noire. Cette superstition de l'antiquité païenne trouvait sa confirmation dans l'enseignement même de la philosophie. Platon, par exemple, déclarait que le foie est un miroir où se reflète la pensée divine et se concentre pendant la vie l'intuition divinatoire ; qu'après la mort où y retrouve l'empreinte des images contemplées par l'âme.

Mais l'antiquité ne se borna pas à l'inspection divinatoire des entrailles des animaux : Strabon raconte que les Albaniens du Caucase et les

Lusitaniens pratiquaient l'*anthropomancie*, ou l'inspection des viscères humains.

Les Grecs, plus humains, n'allèrent pas jusque-là, au moins à l'époque civilisée de leur histoire. Hérodote raconte que Ménélas, retenu en Égypte par les vents contraires, sacrifia deux enfants du pays, et chercha à savoir dans leurs entrailles la volonté des dieux.

Plusieurs empereurs romains sont accusés d'avoir pratiqué l'anthropomancie ; Héliogabale fit immoler des enfants pour demander à leurs entrailles le secret de l'avenir, et Julien l'Apostat se livra à la même pratique dans ses opérations magiques et ses sacrifices nocturnes. Dans sa dernière expédition, se trouvant à Carra, en Mésopotamie, il s'enferma pendant quelque temps dans le temple de la Lune, avec quelques-uns de ses satellites. Lorsqu'au lendemain de sa mort, on ouvrit les portes du temple qu'il avait fait sceller, on y trouva une femme pendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert et le foie arraché.

Au fur et à mesure que l'Église prend pied, l'intensité de l'anthropomancie diminue ; bientôt, cette atroce et diabolique superstition ne se cache plus que dans les antres de la sorcellerie.

Tout le monde connaît l'histoire de ce baron du XV^e^ siècle, Gilles de Rais ou le maréchal de Retz, d'abord le chevaleresque champion de son roi et le valeureux compagnon d'armes de la Pucelle, puis, quand l'oisiveté de la vie de château a succédé à l'animation des camps, victime de son amour du luxe et des plus brutales passions, se donnant à Satan pour assouvir, par des moyens surnaturels, ses convoitises effrénées. À cette dépravation surhumaine, il fallait de l'or à tout prix. Dieu restant sourd à ses prières, il eut recours aux sciences occultes, et s'enferma au fond de son château de Tiffauges pour y travailler, avec un alchimiste, à la découverte de la pierre philosophale. Irrité du peu de succès de ses recherches, il passa bientôt de l'alchimie à la sorcellerie, consulta les plus grands magiciens du temps, Antoine de Palerme, Jean de la Rivière, l'orfèvre Robin, et fit enfin venir d'Italie un savant florentin, François Prélati, se disant expert dans l'art de la *géomancie* et en commerce réglé avec Satan.

Celui-ci s'empara facilement de l'esprit du baron. Alors, au fond de ce château de Tiffauges, dit le chroniqueur Alain Bouchard, il se passa des

choses étranges, horribles, impossibles à croire. Il y eut des conjurations fantasmagoriques, de magiques apparitions, de sanglants sacrifices. Des enfants disparurent. Une vieille femme, appelée la Meffraye, qui parcourait les campagnes et les landes, la tête couverte d'une étamine noire, les attirait par de brillantes promesses auprès du maréchal. Bientôt se répandit partout le bruit que « le seigneur de Rais usait de l'art et science de négromantie et qu'il faisait murtrier et occire grand nombre d'enfans, afin d'en avoir et recueillir le sang, dont il escript tous ses caractères des devinemens requis pour invoquer les infernaulx esperitz, tendant parvenir par leur moyen à recouvrer grans trésor. et richesses. »

L'évêque de Nantes obtint, pour le mettre en accusation, une bulle dans laquelle le pape Eugène IV le déclarait « imbu du malin et oublieux de son salut. »

Le 10 septembre 1440, le maréchal fut arrêté dans son château de Tiffauges, au milieu de ses sanglantes orgies. L'ouverture du procès eut lieu dans la grande salle du Château de Nantes, le 28 septembre 1440. L'acte d'accusation contenait quarante-neuf chefs principaux. Sept témoins déposèrent que leurs enfants avaient été enlevés par les gens du maréchal, et depuis n'avaient plus reparu ; « lesquels enfants, est-il dit dans le procès (manuscrit conservé aux archives de la Loire-Inférieure) avaient été pris très inhumainement, démembrés, brûlés et livrés aux démons, aux malins esprits, après avoir servi aux plaisirs du maréchal. »

Celui-ci finit par avouer tous ses forfaits, confessa ses crimes sur les enfants, nomma ses complices, entra dans le détail des tourments qu'ils infligeaient à ces innocentes victimes, soit en leur coupant la tête, soit en les assommant à coups de bâton, soit en les éventrant pour voir les entrailles… Les restes des cadavres, coupés par morceaux, étaient enfouis sous les murs du château ou jetés à l'eau.

Prélati, arrêté avec le maréchal, fit à son tour ses aveux, raconta sa vie, ses évocations à Tiffauges pour lesquelles il avait demandé au maréchal la main, le Cœur et les yeux d'un petit enfant ; il cita les longues formules dans lesquelles il appelait le démon, celle-ci entre autres : « Baron, Sathan, Bélial, Belzébuth, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, au nom de la Vierge Marie et de tous les saints, je vous supplie d'apparaître ici en personne, afin de parler avec nous, et de faire notre volonté. » Il affirma que

le diable lui était apparu un jour sous la forme d'un beau jeune homme, un autre jour, sous celle d'un serpent vert à tête de chien : mais que le maréchal, toujours muni d'un fragment.de la vraie croix, voulut alors entrer dans la chambre, et l'or du diable se réduisit en poussière.

L'évêque de Nantes, au nom de l'Inquisition, prononça la sentence :

« Nous, évêque de Nantes, etc., déclarons toi, seigneur de Rais, devant le tribunal et le peuple ici rassemblé, hérétique, relaps, traitre et évocateur du diable, coupable du crime contre nature avec des enfants des deux sexes, et de violations d'immunités ecclésiastiques, devant être corrigé et puni justement suivant les saints canons de l'Église. ».

Le maréchal fut brûlé avec ses complices le 27 octobre 1440. La cour séculière lui accorda le privilège d'être étranglé avant d'être livré aux flammes.

Le cas de Gilles de Retz n'est pas, à proprement parler, celui d'un de ces hommes que nous qualifions de « luciférien s ». Il y a, chez le seigneur de Tiffauges, une aberration qui ne ressemble aucunement à celle de nos palladistes. Il n'offrait pas ses hommages à Satan, il ne le croyait pas dieu ; mais il espérait se le rendre favorable, d'une part, en commettant des crimes monstrueux, et il prétendait, d'autre part, le forcer à lui obéir par la vertu des reliques du Christ.

Abstraction faite des crimes dont se souillait Gilles de Retz, cette aberration est plus fréquente qu'on ne croit et à plusieurs degrés. Je l'ai rencontrée assez souvent, sous une forme tout à fait anodine, mais déjà coupable néanmoins, au sein même des familles chrétiennes, et principalement chez les femmes.

Hélas ! oui, il m'est arrivé parfois d'entendre une dame ou une jeune fille, sincèrement catholique, exprimer cette inconséquence, ou, mieux, cette énormité :

— J'aimerais bien voir le diable, mais sans l'appeler par un sacrilège, bien entendu. Je voudrais connaître une formule qui le fit venir, là, devant moi, pour savoir comment il est, ce qu'il me dirait ; oh! une formule sans blasphème, une formule banale. Et certainement, si alors il m'apparaissait et m'offrait la richesse ou quelque grand avantage d'ici-bas, je repousserais ses propositions ; bien plus, je serais heureuse de le chasser honteusement,

en lui opposant tout à coup une médaille ou un scapulaire. Mais j'aimerais bien le voir tout de même, en tête-à-tête, et je n'ai pas peur de lui, allez !

Comme nous retrouvons là la curiosité d'Ève ! Combien de ses filles ne sont pas corrigées !… On s'imagine que les formules des rituels de magie sont absolument indispensables. Quelle grande erreur ! Satan a inspiré et quelquefois dicté lui-même ces formules ; mais il vient, quand Dieu le lui permet, sans avoir besoin nullement d'être appelé, sollicité, évoqué. Or, ce seul désir d'avoir une entrevue avec lui est déjà des plus coupables. S'il apparaissait, dans de telles circonstances, ce ne serait pas sous une forme hideuse ni entouré d'un appareil effrayant. Loin de là, il se ferait aimable, intéressant, pour mieux séduire ; il a toutes les ruses, même celle de feindre le repentir de sa révolte, quand il veut tenter une âme pieuse. Il demanda, un jour, à un ermite (j'ai vu cela dans un livre d'hagiographie) de prier pour lui, d'implorer de Dieu la miséricorde et de le faire rentrer en grâce parmi les anges du ciel ; l'hypocrite ! il n'avait d'autre but que d'accoutumer le saint homme à ses visites ; mais il en fut pour ses frais. L'ermite, sachant bien qu'on ne doit avoir aucun commerce, si anodin qu'il puisse sembler, avec l'éternel maudit, le chassa dès sa première tentative par un énergique : *Vade retro, Satanas !* On peut donc s'attendre à ce qu'il déploie toute l'habileté nécessaire pour ne pas effaroucher la curieuse qui désire le voir, et c'est vraiment un jeu bien dangereux que de concevoir de pareils désirs. Ainsi, rejetez bien loin ce sentiment, madame ou mademoiselle, s'il s'éveille en vous ; étouffez cette curiosité coupable, dès que vous la sentez naître ; car Satan, pour peu que vous en exprimiez la demande avec ou sans formule, viendrait, et s'il ne vous est pas encore apparu, madame ou mademoiselle, c'est que vous avez au ciel quelque puissant protecteur qui intercède en votre faveur, qui obtient de Dieu que la bride ne soit pas lâchée à Satan en ce qui vous concerne, c'est que votre saint patron, en un mot, ou la sainte Vierge, vous défend contre votre folie, contre vous.

J'en reviens à l'anthropomancie et aux criminelles pratiques du même genre. Quand on étudie l'histoire, on constate que Florence a été un foyer de magisme ; beaucoup de grands sorciers du moyen-âge et de l'époque de la Renaissance, venus dans notre pays, étaient florentins.

Je ne puis passer ici sous silence le cas de Catherine de Médicis : tout en dégageant cette reine des légendes outrées, forgées par les protestants, il

n’en reste pas moins acquis qu’elle était superstitieuse, et que, Dieu ne l’exauçant pas à son gré, elle ne craignait pas de recourir au diable.

Triste souveraine que celle-là, qui, avant d’être couronnée à Saint-Denis, avait commencé par s’effacer par calcul devant Diane de Poitiers, dont le triomphe était une insulte permanente à ses droits d’épouse ; qui, une fois couronnée, resta volontairement subordonnée à la maîtresse royale et s’abaissa jusqu’à s’efforcer de gagner l’amitié et les faveurs de sa rivale ; si bien qu’on vit ce spectacle singulier d’une reine protégée auprès de son époux par une favorite qui occupait sa place. Triste souveraine, oui, qui, au lieu de chercher, pour guider sa conduite, les lumières de l’Église, s’inspira de la politique de son compatriote Machiavel : tenant la balance entre les partis et les factions ; divisant pour régner ; se faisant un plaisir d’augmenter les divisions en mettant aux prises, dans le fameux colloque de Poissy, les théologiens catholiques et les théologiens protestants ; autorisant le culte hérétique hors des villes ; entourant de plaisirs son fils Charles IX, dès l’âge de treize ans, pour mieux le dominer, et l’énervant par la volupté ; s’entourant de deux cents jeunes filles, dans ses voyages d’un luxe ruineux, « l’escadron de la reine », ce qui était pour elle un moyen de succès dans ses intrigues politiques ; vivant au milieu de sorciers avérés, en pleines guerres civiles, qu’elle avivait, au lieu de chercher à les éteindre ; reléguant tout à coup dans l’ombre les Guises, vrais catholiques et bons Français ; ne comprenant pas d’abord que Coligny était traître à la France ; puis, perdant la tête devant l’attitude hautaine des protestants, dont ses faiblesses avaient été la cause, concevant, décrétant et faisant exécuter l’horrible massacre de la Saint-Barthélemy, qui est son œuvre personnelle, dont elle eut le cynisme de se vanter auprès des cours catholiques, et dont la calomnie sectaire rejette, par un mensonge audacieux, la responsabilité sur l’Église.

Non, Catherine de Médicis n’était pas une princesse vraiment catholique ; car elle passa toute sa vie à ne tenir aucun compte des défenses formelles du Saint-Siège, concernant les pratiques de la sorcellerie ; ce fut elle qui la remit à la mode, c’est à elle que l’on dut ce vertige presque général de diabolisme dont l’historien est stupéfait, quand il parcourt les chroniques de l’époque.

Elle amena à sa suite, dit M. l’abbé Lecanu (*Histoire de Satan*), un grand nombre de magiciens et d’astrologues, parmi lesquels le trop fameux Côme

Ruggieri, florentin, qu'elle honora toujours de sa protection, malgré ses crimes, ou peut-être à cause de ses crimes, et à qui elle donna l'abbaye de Saint-Mahé, en Bretagne, pour le dédommager des ennuis d'un emprisonnement qu'il avait subi pour fabrication d'images de cire, dans le but d'envoûter Charles IX et la reine Marguerite.

Elle bâtit l'hôtel de Soissons et y fit ériger un observatoire, du haut duquel elle suivait le cours des astres pendant les nuits, afin de demander aux planètes et aux étoiles conseil sur la conduite de ses affaires du lendemain ; et elle en avait acquis l'emplacement, pour ne plus demeurer dans la paroisse de Saint-Germain d'Auxerrois, qui lui était devenue odieuse, ainsi que le palais même des Tuileries, quoiqu'il fut son ouvrage, depuis qu'un astrologue lui avait prédit qu'elle mourrait en un lieu nommé Saint-Germain.

Tous les astrologues étaient assurés des bonnes grâces de Catherine. Luc Gauric avait part à sa bienveillance. Auger Férier lui dédia son traité des *Jugements d'astronomie sur les nativités*.

Elle portait toujours sur la poitrine une peau humaine apprêtée par des sorciers, une peau d'enfant couverte de caractères talismaniques. Luc Gauric composa pour elle une ceinture magique, destinée à la préserver de tout accident.

Ce Luc Gauric, soi-disant prophète, fut trompé par le diable, ainsi que tous ses pareils. Il avait prédit à Henri II qu'il serait empereur et qu'il parviendrait à une heureuse vieillesse, s'il pouvait surmonter les dangers qui menaçaient sa cinquante-sixième et sa soixante-quatrième années. Or, Henri II ne fut jamais empereur et mourut à quarante ans. Ce qui prouve une fois de plus que Satan ne connaît pas l'avenir.

Catherine de Médicis mit tellement l'astrologie à la mode, à la Cour et dans le reste de la France, que la plupart des dames eurent à leurs gages un astrologue, qu'elles appelaient leur « baron », et qu'elles manquaient rarement de consulter tous les matins. Il serait difficile de faire la liste de tous les almanachs prophétiques qui parurent pendant son règne. Jean Vosiet, Toinot Arbot, Edmond Lemaistre, Michel Nostradamus le jeune, Maria Coloni, se distinguèrent parmi les plus abondants et les plus hardis

pronostiqueurs. En 1574, Michel Nostradamus fit paraître son recueil des *Prédictions des choses mémorables* qui étaient à venir jusqu'en 1585.

S'il faut en croire Pasquier, la superstitieuse princesse n'aurait pas été moins livrée à la nécromancie qu'à l'astrologie. « La feue reine-mère, dit-il, désireuse de savoir si tous ses enfants monteraient à l'État, un magicien, dans le château de Chaumont, lui montra dans une salle, autour d'un cercle qu'il avait tracé, tous les rois de France qui avaient été et qui seraient, lesquels firent autant de tours autour du cercle qu'ils avaient régné ou qu'ils devaient régner d'années ; et comme Henri III eut fait quinze tours, voilà le feu roi qui entre sur la carrière gaillard et dispos, et qui fit vingt tours entiers, et, voulant faire le vingt-unième, disparut. À la suite, vint un petit prince, de l'âge de huit à neuf ans, qui fit trente-sept ou trente-huit tours, et après cela toutes choses se rendirent invisibles, parce que la feue reine-mère ne voulut pas en voir davantage. »

Si ce n'était pas une histoire arrangée après coup, ainsi qu'il était facile de le faire au temps où Pasquier écrivait, il y aurait eu une erreur de quelques années de la part du devin relativement au règne de Louis XIII et ce serait peu de chose.

À toutes les dispositions à la magie, dont elle était abondamment pourvue, Catherine de Médicis joignait la faculté des extases dites prophétiques. La reine Marguerite en parle avec une complaisance toute filiale.

Encore, le médecin Fernel lui fit présent d'une médaille cabalistique, afin de lui procurer une fécondité sur laquelle elle ne comptait plus, ayant déjà eu dix enfants. Cette médaille est restée célèbre. Catherine y est représentée dans l'état le plus immodeste, environnée de signes hiéroglyphiques multipliés, ayant à sa droite et à sa gauche les constellations du Taureau et du Bélier, sous ses pieds le nom d'*Ebuleb-Asmodée*, un javelot dans une main et un cœur dans l'autre ; on, lit à l'exergue le nom d'Oxiel.

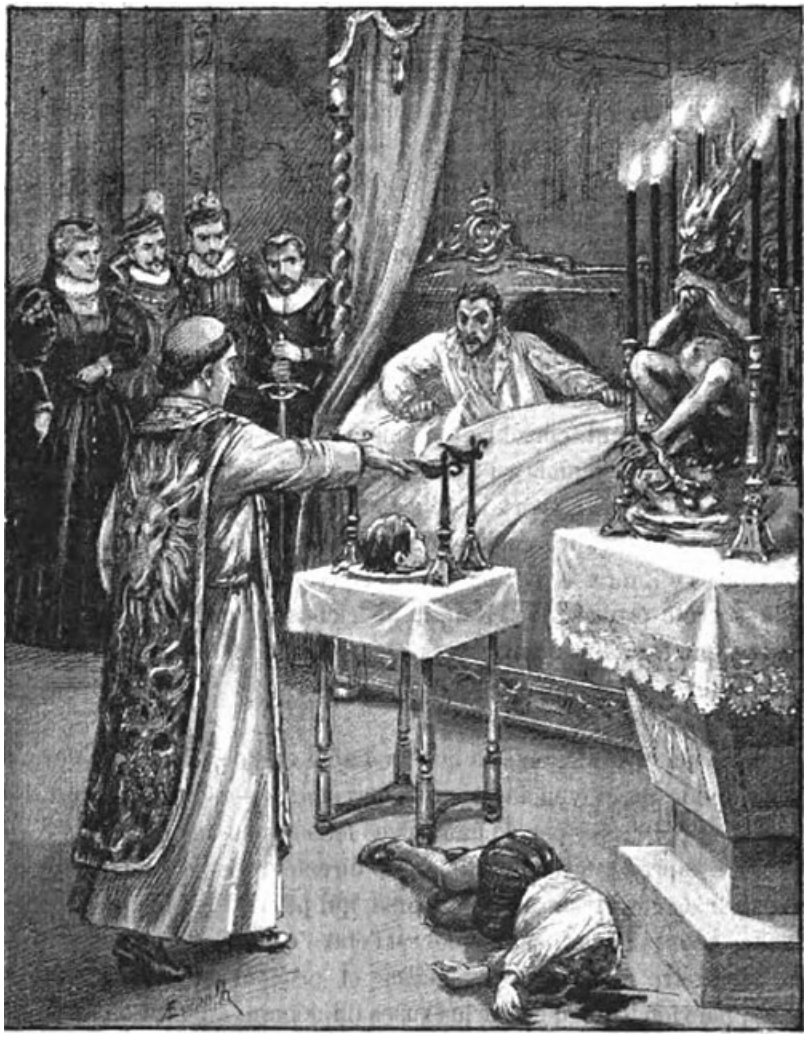
Tout cela est caractéristique. Ce qui nous amène à l'anthropomancie, c'est un épouvantable épisode de la vie de Catherine de Médicis, rapporté par Bodin. Cette superstitieuse femme en vint jusqu'à réclamer ce qu'on appelait alors « l'oracle de la tête sanglante ».

C’était à l’époque de la maladie qui emporta Charles IX. Aucun médecin ne pouvait découvrir la cause de ce mal qui rongeait le roi ni en expliquer les effrayants symptômes. Catherine, qui gouvernait entièrement son fils et qui pouvait tout perdre sous un autre règne, Catherine, qu’on a soupçonnée de cette maladie, contre ses intérêts mêmes, parce qu’on supposait toujours à cette femme, capable de tout, des ruses cachées et des intérêts inconnus, consulta d’abord ses astrologues pour le roi, puis eut recours à la mancique criminelle. L’état du malade empirant de jour en jour et devenant désespéré, elle voulut consulter l’oracle de la tête sanglante, et voici comment on procéda à cette infernale opération :

Il fallait un enfant de onze ans, beau de visage et innocent : on se le procura ; on le fit préparer en secret à sa première communion par un aumônier du palais, ignorant certainement le crime qui se perpétrait. Puis, le jour venu, ou plutôt la nuit du sacrifice arrivée, un moine, jacobin apostat et adonné aux œuvres occultes de la magie noire, commença à minuit, et en présence seulement de Catherine de Médicis et de ses affidés, ce que l’on appelait alors la messe du diable.

À cette messe sacrilège, célébrée devant l’image du démon ayant sous ses pieds une croix renversée, le sorcier prononça les paroles de la consécration sur deux hosties, l’une noire, l’autre blanche. La blanche fut donnée à l’enfant, qu’on amena et qui fut égorgé sur les marches mêmes de l’autel, aussitôt après sa communion. Sa tête, détachée du tronc d’un seul coup, fut placée, toute sanglante, sur la grande hostie noire qui couvrait le fond de la patène, puis apportée sur une table où brûlaient des lampes magiques.

L’exorcisme, selon le rite de la sorcellerie, commença alors ; le moine apostat conjura le démon de prononcer un oracle, c’est-à-dire lui ordonna de répondre, par la bouche de cette tête coupée, à une question secrète, que le roi n’osait faire tout haut et n’avait même confiée à personne.



Le moine apostat conjura le démon de prononcer un oracle, c’est-à-dire lui ordonna de répondre, par la bouche de cette tête coupée, à une question secrète du roi.

Alors, s’il faut en croire le récit de Bodin, une voix faible, une voix étrange et qui n’avait plus rien d’humain, se fit entendre, comme sortant de cette pauvre petite tête de martyr.

— *Vim patior* (j’y suis forcé), disait cette voix, parlant latin.

On a pensé que le roi avait demandé protection à l’enfer et que le diable lui signifiait ainsi qu’une force plus puissante que la sienne le contraignait à l’abandonner à son mal.

Quoiqu'il en soit, à cette réponse, un tremblement horrible saisit le fils de Catherine, ses bras se raidirent. Il cria d'une voix rauque :

— Éloignez cette tête ! éloignez cette tête !

Et jusqu'à son dernier soupir on ne l'entendit plus dire autre chose.

Ceux qui le servaient et qui n'étaient pas dans la confidence de cet affreux mystère, crurent qu'il était poursuivi par le fantôme de Coligny, et qu'il croyait revoir devant lui la tête de l'amiral.

Si cet épisode peu connu est vrai, il prouverait une fois de plus que les appels au diable, même en les accompagnant d'un crime pour lui complaire, ne réussissent pas à procurer un avantage au coupable. Ou le diable trompe ses fidèles, ou il est obligé d'avouer son impuissance.

Parmi les crimes d'anthropomancie consommés au XIX^e^ siècle, il convient de noter celui qui a été commis au cours et comme conclusion de l'assassinat de William Morgan, en 1826, aux États-Unis d'Amérique.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette épouvantable affaire ; elle a été assez bien résumée par le *New-York Herald*, à qui l'on doit savoir gré de son enquête à ce sujet, enquête qui a duré d'août 1875 à juillet 1881 et qui s'est terminée par l'érection d'une statue à la victime, grâce aux souscriptions des abonnés du grand journal américain. Plusieurs auteurs antimaçonniques ont rapporté en des récits intéressants tout ce que le *New-York Hérald* avait pu découvrir[1]. Mais il convient de dire que la lumière complète ne pourra être faite qu'à la condition de publier les 300 et quelques pages consacrées à la procédure secrète contre William Morgan dans le Registre n° X du Livre d'Or de Charleston (archives du Rite Écossais). En effet, c'est là seulement qu'existe la copie des pièces authentiques de l'affaire, sous le titre : « Procédure extraordinaire suivie sur la plainte de la Loge *le Rameau d'Olivier*, de Batavia (New-York), et après l'avis d'urgence donné par le Parfait Conseil de Rochester. »

William Morgan était un grand coupable aux yeux de la franc-maçonnerie. Il fut le premier qui publia, pour l'édification du public profane, les rituels de l'Écossisme. *Freemasonry exposed and explained* (la Franc-Maçonnerie exposée et expliquée), tel est le titre de l'ouvrage qu'il fit paraître à New-York et qui jeta les sectaires dans une véritable fureur.

Où sait quels pièges lui furent tendus, comment il en évita plusieurs ; on sait que ses ennemis le firent arrêter d'abord pour vol, mais que son innocence fut reconnue, puis qu'ils obtinrent une seconde fois son incarcération pour dettes, au moyen de titres de créance faux, présentés par un frère nommé David Jackson ; on sait enfin qu'il fut délivré par un certain Loton Lawson, qui se déclarait depuis longtemps un de ses admirateurs enthousiastes, qui versa pour lui la caution fixée par les juges, et qui, passant à ses yeux pour son sauveur, l'emmena dans une campagne, afin de fêter sa mise en liberté.

C'est à ce moment-là que William Morgan disparut. Son prétendu ami et admirateur Loton Lawson était un sectaire, qui avait réussi à le jouer, à gagner sa confiance, et qui fut le chef de ses bourreaux.

On n'a pu réunir que peu de détails sur les diverses circonstances du meurtre. Par les deux seuls témoignages d'une négresse et d'un garde-magasin du Fort-Niagara, on est arrivé à savoir quelques-unes des tortures qui furent infligées au malheureux, tourmenté pendant deux jours et trois nuits. Les récits publiés jusqu'à présent sont fort dramatiques, mais forcément incomplets.

D'autre part, donner ici la reproduction de la procédure serait sortir du cadre que je me suis tracé ; les documents maçonniques de l'affaire Morgan fourniraient, à eux seuls, la matière d'un volume.

Ce qu'il importe de faire savoir en ce moment, c'est que l'infortuné William Morgan, après avoir été torturé dans la cave de la petite maison isolée, située aux bords du lac Ontario, fut définitivement éventré, une fois ce long supplice terminé par un dernier coup de poignard à la gorge.

Les bourreaux étaient des maçons occultistes. Ils plongèrent leurs mains dans ses entrailles, voulant mettre à profit leur crime pour expérimenter l'horrible système de divination. Le procès-verbal consigne l'étrange résultat suivant : « Menace pour la liberté par un libérateur, cachant un tyran. » Ce présage fut interprété par les uns comme s'appliquant à Quincy Adams, alors président des États-Unis, et par les autres comme s'appliquant à Bolivar.



Les bourreaux, maçons occultistes, plongèrent leurs mains dans les entrailles de William Morgan, voulant mettre à profit leur crime pour expérimenter l'horrible système de divination.

Un exemple encore plus récent d'anthropomancie criminelle est celui que nous offre une affaire jugée en février 1857 devant la cour d'assises de la Haute-Marne, et qu'expose ainsi l'acte d'accusation :

« Des cultivateurs de la commune d'Heuillez-le-Grand vivaient dans une ferme isolée, et devaient à cet isolement même une tranquillité que rien ne semblait vouloir troubler, lorsque le 21 janvier dernier un crime horrible ; unique peut-être dans les annales judiciaires, vint les jeter dans le deuil et la désolation. Le mari, Jean-Baptiste Pinot, était parti dès le matin pour le travail, et sa femme l'avait bientôt rejoint après s'être assurée toutefois que

son enfant, âgé de onze mois, qui était couché dans son berceau, dormait profondément. Comme la grange où elle allait travailler n'était qu'à quelques pas de la maison d'habitation, elle n'avait pas pensé en sortant à fermer les portes à clef.

« La travail dura quelque temps ; la femme Pinot rentra la première pout s'assurer si l'enfant dormait encore. Quel ne fut pas son effroi lorsqu'elle s'aperçut que le berceau était vide ! On fit immédiatement de vaines recherches. Ce ne fut que le lendemain, dans l'après-midi, que l'on découvrit, caché sous des gerbes de paille, dans une écurie de la ferme, le corps de l'enfant entièrement nu, affreusement mutilé. La tête en avait été détachée au moyen d'un instrument tranchant, et ne put être retrouvée.

« De profondes entailles, faites sur l'une des épaules, indiquaient qu'on avait eu la pensée de couper le corps en morceaux pour le faire disparaître. Le crime était constant ; mais quel était l'assassin, et quel intérêt avait pu armer son bras ?… La pauvre victime était âgée de onze mois à peine.

« Les soupçons ne tardèrent pas à se porter sur un homme qui était au service de la ferme. Ses antécédents étaient faits pour les éveiller. Voleur d'habitude depuis son enfance, il avait été condamné pour vol à deux ans de prison, et pour se soustraire aux recherches de la justice, il avait changé de nom ; il avait substitué à son nom de Vautrin celui de Morisot. Cet homme est âgé de vingt-quatre ans. Il était taciturne, recherchait l'isolement, et avait plusieurs fois donné des preuves d'une froide cruauté.

« À la nouvelle de la disparition de l'enfant, Vautrin avait pâli, et, au lieu de se livrer comme tous à des recherches actives, on l'avait vu morne et préoccupé, cherchant à diriger les soupçons sur un ancien domestique de son maître, qui aurait pris l'enfant pour lui couper la tête et aller avec cette tête dans les châteaux.

« Mais cet étrange propos, émis avant que personne sût si la tête de l'enfant avait été mutilée, était une révélation. Il indiquait le mobile et l'intérêt du crime. Vautrin avouait, en effet, le lendemain, qu'il avait entendu dire que le crâne d'un enfant assassiné avait la propriété de rendre invisible celui qui le portait, et de permettre à un voleur qui s'en ferait une lanterne, de pénétrer impunément dans les habitations. Vautrin croyait à

cette odieuse superstition ; ainsi s'expliquaient l'intérêt du crime et la mutilation. »

Vautrin fut arrêté, et l'interrogatoire qui suivit ne vint que trop confirmer les soupçons qu'on avait eus sur lui. Les dépositions des témoins furent si accablantes, que le verdict du jury fut affirmatif sans circonstances atténuantes. En conséquence, Vautrin fut condamné à la peine de mort et exécuté.

Sans avoir complètement disparu, l'anthropomancie est donc un cas exceptionnel dans les annales du crime. En outre, elle peut échapper souvent à la constatation. Bien des disparitions inexpliquées sont, à bon droit, suspectes dans ce sens.

Enfin, tout le monde a présente à la mémoire cette série de crimes commis récemment en Angleterre, qui ont épouvanté le monde civilisé, et dont l'auteur, désigné sous le nom de Jack l'Éventreur, est resté inconnu, en réalité. En considérant la façon dont procédait ce mystérieux assassin, tuant à tort et à travers des femmes, les premières venues, et leur arrachant les entrailles, n'est-on pas en droit de croire à une aberration de sataniste se livrant à l'anthropomancie ?

Voilà donc où peut conduire la superstition. N'est-ce pas à faire frémir ? Et comme on reconnait bien là l'inspiration diabolique !… Que les rares palladistes qui sont de bonne foi ne viennent plus nous parler de leur Lucifer Dieu-Bon, ami et protecteur de l'humanité ; ce n'est pas dans l'Église, dans la religion catholique, que l'on trouve cette barbarie, cette rage de destruction de la créature de Dieu, ayant pour but de découvrir les secrets de la destinée. Aussi, n'y a-t-il qu'un cri dans le peuple, quand on apprend quelqu'une de ces sauvages horreurs ; chacun dit avec raison : « La main du diable est là. »

1. ↑ Voir, notamment, l'ouvrage intitulé *Les Assassinats Maçonniques*, par MM. Léo Taxil et Paul Verdun : chap. VII, William Morgan.

CHAPITRE XXVII

La mancique diabolique : l'astrologie.

Nous voici arrivés à celle des diverses mancies dans laquelle éclate et se déploie tout le machiavélisme de Satan ; je veux parler de l'astrologie. Là, en effet, nous nous trouvons en présence d'un art diabolique qui a toutes les apparences, — rien que les apparences, bien entendu, — d'une science véritable.

L'astrologie est la première manifestation de la magie. Les mages de l'antiquité, ces hauts initiés des époques lointaines, étaient astrologues. Au-dessus et en dehors de la fausse religion que les prêtres de l'idolâtrie enseignaient à la foule, ils avaient, pour eux seuls, une religion secrète, d'un ordre spécial, empreinte d'un certain mysticisme, et le voile qui recouvrait ces mystères diaboliques était la science des astres, laquelle est une vraie science lorsqu'elle est simplement l'astronomie, mais est une tromperie démoniaque lorsqu'elle dégénère en astrologie.

L'astrologie (ou art divinatoire fondé sur l'observation des astres et des phénomènes célestes) se confond donc, dans l'origine, avec la science de l'astronomie, dont elle n'est, je le répète, qu'une application essentiellement diabolique ; car Satan fait croire aux initiés de la magie qu'il a une action, une puissance sur les astres, et qu'il a écrit dans le firmament même le livre des destinées de l'univers. Il a poussé la tromperie à l'égard de l'homme détourné de la vraie religion, jusqu'à lui faire admettre qu'il y a, non aux enfers, mais au sein de l'immensité des cieux, des génies, ses prétendus anges de lumière, présidant aux diverses parties de la création.

C'est en vertu de ce mensonge satanique que les prêtres du paganisme ont donné à adorer aux peuples, sous le nom de dieux, des démons qui

brillaient censément au firmament et distribuaient la lumière. C'est ainsi que les païens, fanatisés par les impostures du diable, ont adoré un génie imaginaire du soleil, appelé Baal, Osiris, Bacchus, Mythra, Phœbus-Apollon, suivant les lieux, suivant aussi ses attributions diverses et les légendes fabriquées par les prêtres inspirés du démon. Ils ont adoré un prétendu génie de la lune, appelé Beelsama, Atergatis, Dagon, Derceto, Cabar, Hécate, Isis, Astarté, Junon, Diane, suivant les circonstances diverses. Le génie imaginaire de la belle planète Vénus n'eut qu'un nom, celui de Vénus, mais une multitude de surnoms et des légendes à remuer à la pelle. Sirius, la plus brillante des étoiles, eut un génie appelé Adonis, Horus, Mercure, Anubis. Quant à Jupiter, qui, dans le paganisme grec et romain, avait sous sa direction toute la voûte des cieux, son génie avait été antérieurement le même que celui du soleil, et ce génie du soleil, chez les Perses, par exemple, n'était autre que le Tout-Puissant.

On la voit, ce n'est plus de l'astronomie, cela ; c'est du diabolisme tout pur ; la main du diable apparaît nettement dans cet enseignement mystique classant les astres et les soi-disant génies.

C'est ainsi que l'astrologie a conduit directement ses fervents au sabéisme, qui était le culte des astres.

Et lorsqu'on étudie les mythologies anciennes, lorsqu'on les compare les unes aux autres, en partant de la pseudo-science des mages égyptiens et perses jusqu'aux mystères abominables du paganisme grec et romain, on retrouve partout, en des analogies frappantes, le caractère de l'orgueil et de l'imposture du Maudit, de l'archange révolté et déchu.

C'est Lucifer qui se fait adorer chez les uns comme soleil, foyer de lumière, et chez les autres sous le nom de Jupiter.

Quoi ! dira en haussant les épaules quelque sceptique de notre fin de siècle, Jupiter, c'était Satan en personne ?… Allons donc ! vous voulez rire ?

— Je ne plaisante pas, et rien n'est plus vrai. Qui dit Jupiter dit Satan. Il a pris même le nom de l'Éternel, *Jov*. Il s'intitule le père des hommes ; *Jupiter* ou *Jov-pater* ne signifie pas autre chose. Son autre nom *Zeus* est le nom de Dieu. *Deus*. Qui, sinon Dieu, le vrai Dieu, a créé la lumière ? Qui a dit que la lumière soit ? Eh bien, Satan, chez les païens, se faisait appeler

père de la lumière, *Diespiter*. Et quant au véritable Dieu, l'archange déchu le relègue à l'arrière-plan ; tous les théologiens qui ont étudié les fausses religions de l'antiquité sont d'accord pour reconnaître cette audacieuse imposture du prince des ténèbres. Selon lui, Dieu, notre Dieu, n'est plus l'Éternel, c'est le temps, *Saturne, Kronos ;* espèce de vieil imbécile, cruel et glouton, qui dévore ses enfants ; dieu aveugle et impuissant, qui est dominé par la fatalité, car Kronos ne fait pas ce qu'il veut, mais ce que veut le destin. Mais lui, Jupiter (lisez : Satan), échappé par fraude à la voracité de son père, il a bien su le mettre à la raison, prendre sa place et rétablir l'ordre dans l'univers ; c'est lui désormais qui règne sous la voûte des cieux, c'est lui qui assemble les nuages et lance la foudre ; allez l'adorer à l'Olympe ; c'est lui qui fait planer l'aigle au plus haut des airs et distribue à tous les êtres le mouvement et la vie. Ce n'est plus lui qui est l'orgueilleux, le jaloux, le révolté, écrit très judicieusement M. l'abbé Lecanu ; c'est au contraire contre lui que la révolte a eu lieu : les Titans voulaient escalader le ciel, mais il s'est armé de sa foudre et a renversé, ces fiers enfants de la terre. Prosternez-vous, mortels, et adorez Satan.

Chez les mages de la Perse, de la Babylonie, de la Chaldée, même imposture du Maudit. Là encore, il se pose orgueilleusement en rival de Dieu, en triomphateur même. À peine un souvenir pour le Créateur, relégué dans un océan de lumière inaccessible ; et alors, deux dieux dirigeant l'univers, tout en se combattant, Ormuzd, principe du bien, organisateur des choses créées, et Ahriman, principe du mal, désorganisateur, destructeur ; premier système du dualisme de la divinité. Ormuzd (quelques auteurs écrivent : Oromase) recevait des hommages et un culte, en tant que dieu bon, Ahriman, un culte tout différent et des sacrifices, dans le but d'apaiser sa colère, de détourner de l'adepte sa méchanceté.

Un grand nombre de théologiens sont d'avis qu'en inspirant cette fausse religion, Satan visait surtout à faire haïr le Christ, le Verbe divin, sous le nom d'Ahriman ; et ils partent de ce principe, généralement admis, que l'archange Lucifer s'est toujours posé plus spécialement comme l'adversaire du Verbe et que sa révolte a eu pour cause première l'insurrection de son orgueil, à la pensée qu'il aurait à adorer Dieu le Fils incarné ; c'est-à-dire, l'Homme-Dieu.

Dès lors, pour les mages de ces pays, Ormuzd (Lucifer), principe du bien et de la lumière, fut censé résider dans le soleil, foyer de la lumière en ce monde, tandis qu'Ahriman fut présenté aux foules comme le prince des ténèbres. En se faisant adorer sous le nom d'Ormuzd, le diable créa donc le culte rendu au soleil : adorations et prières, au lever de cet astre ; adieux et prières, à son coucher, pour le supplier de revenir distribuer le lendemain ses bienfaits au monde. Et, le soleil étant ainsi déifié, proclamé roi divin de tous les astres, l'astronomie devint chez les Perses la science religieuse par excellence. Il ne suffit plus aux prêtres du démon d'étudier les évolutions des astres au point de vue auquel se placent les savants ; mais, dans la pensée que le dieu-soleil était l'âme de l'univers, ils prirent ces évolutions, ainsi que le groupement des constellations et tout ce qui se voit au firmament, pour des manifestations de la pensée du Dieu-Bon.

Telle est l'origine de l'astrologie, c'est-à-dire une origine foncièrement diabolique, cela ne fait aucun doute.

C'est ainsi que l'on a pu écrire que l'astrologie se retrouvait dans les traditions païennes les plus antiques, et que les Chaldéens, adorateurs d'Ormuzd-Lucifer, sont cités comme les premiers astrologues. C'est chez eux que cette divination, toute spéciale, a pris naissance, pour se transmettre ensuite à l'Égypte, à la Grèce, à l'Italie. « Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile, ayant fait de longues observations sur les astres, et connaissant plus parfaitement que tous les autres peuples leurs mouvements et leurs influences, prédisent aux hommes la plupart des choses qui doivent leur arriver ; ils regardent surtout comme un point important la théorie des cinq astres qu'ils nomment *interprètes* et que nous appelons planètes. »

Lucien, tout en constatant que de son temps la divination a perdu beaucoup de son prestige, rappelle qu'anciennement en Grèce on n'entreprenait rien sans avoir consulté le devin, « dont tous les oracles se rapportaient à l'astrologie. »

Les Romains ne furent pas moins passionnés que les Grecs pour l'astrologie ; on cite parmi ses sectateurs des hommes tels que Pompée, César, Vespasien, Marc-Aurèle. Cicéron, dans son *Traité de la Divination*, parle d'un de ses amis, Lucius Tarrutius, « qui consacra toute sa vie à la divination par les astres, et à relever des *nativités* au moyen de tables célestes dressées selon le style égyptien. » — « Aux kalendes de Janvier,

disait l'empereur Adrien, je sais tout ce qui m'attend jusqu'au 31 décembre. »

Proscrite dans les premiers temps de l'Église par le Christianisme, l'astrologie trouva dans les conciles et les Pères des adversaires irréconciliables qui la combattirent à la fois comme un système portant atteinte à la liberté et à l'action de la Providence, et comme une science diabolique directement inspirée par l'enfer. En vain les astrologues et leurs partisans invoquaient en faveur de leur art la prétendue véracité de certains pronostics réalisés par l'événement, l'Église leur répondait avec saint Augustin : « Plus les astrologues disent vrai, plus il faut se méfier d'eux, attendu que leur entente avec le démon est évidente par cela même (la réalisation des pronostics) et que la preuve en est dans la manière dont ils finissent leur vie, c'est-à-dire, en compagnie des malfaiteurs et des empoisonneurs ; ce qui vous explique ce mot de Juvénal : « On ne saurait trouver un seul astrologue qui n'ait payé bien cher le secours de son génie. »

Dans maints endroits de ses ouvrages, le même saint s'élève avec force contre la criminelle erreur de l'astrologie. Dans son traité *De Doctrina christianà* en particulier, il nous représente la *superstition des Mathéma ticiens*, ainsi qu'on appelle les astrologues, comme une science vaine, une erreur pernicieuse, résultat « d'une société empestée de l'homme avec les démons, un art diabolique, que le chrétien doit absolument répudier et fuir. » — « Les astrologues, quoiqu'ils recherchent et découvrent quelquefois, à l'époque d'une naissance, la véritable position des astres, dès qu'ils s'efforcent d'en tirer des prédictions de nos actions ou du résultat de nos actions, tombent dans la plus grossière erreur, et vendent aux simples une misérable servitude. Quiconque, en effet, entre libre chez un de ces mathématiciens, lui donne de l'argent pour en sortir esclave de Mars ou de Vénus, ou plutôt esclave de tous les astres à la fois… Il est facile de noter, au moment d'une naissance, le mouvement des astres et l'état du ciel ; mais vouloir en déduire la prédiction du caractère, des actes et de la destinée de l'enfant, c'est une grande erreur et une grande folie… Consulter les mathématiciens et les aruspices, c'est forniquer avec les démons. »

Saint Augustin, dans ses *Confessions* (chap. III), se repent amèrement d'avoir cherché dans sa jeunesse l'entretien des épieurs de planètes qu'on

appelle *Mathématiciens*, que le christianisme condamne et rejette.

En dépit des condamnations et des anathèmes de l'Église, l'astrologie ne continua pas moins, dans tout le cours du moyen-âge, de recruter de nombreux adeptes ; les rois et les princes donnèrent eux-mêmes l'exemple. Charles V, roi de France, fait venir d'Italie un des astrologues les plus célèbres du temps, le père de Christine de Pisan, contre lequel Gerson a écrit son *Traité contre les Astrologues*. Au XVI^e^ siècle, le nom de Nostradamus est aussi célèbre que celui de Catherine de Médicis ou de Charles IX, dont il fut l'astrologue.

Jusqu'en plein XVIII^e^ siècle, l'astrologie a compté en France de chaleureux partisans ; un des plus savants hommes d'alors, le comte de Boulainvilliers, menait de front avec les études historiques celle des grimoires de l'astrologie[1], malgré les railleries de Voltaire, à qui il avait prédit, de concert avec un astrologue italien, Colonna, qu'il mourrait à l'âge de trente-deux ans. « J'ai eu la malice, écrivait Voltaire en 1757, de les tromper déjà de trente ans. Je leur en demande humblement pardon. »

Il était curieux de donner ici l'opinion de Voltaire, dont l'impiété était basée sur le scepticisme ; il est vrai que, s'il ne croyait pas au diable, c'était précisément par son incrédulité que le diable le tenait et finit par l'avoir tout à fait.

C'était sans en demander pardon aux astrologues de son temps, que l'astronome Bailly condamnait en bloc l'astrologie de tous les temps, comme une prétendue science « dont les fripons se sont servis pendant tant de siècles pour tromper les curieux et les faibles. »

Cependant, cette divination se distingue des autres dont nous avons parlé, en ce sens qu'elle n'est pas à la portée du premier charlatan venu, la science des horoscopes nécessitant de la part de ses adeptes une étude comparable à celle d'un mathématicien à la recherche d'un des problèmes les plus compliqués de l'algèbre.

Cette science des horoscopes, qui est la partie principale de l'astrologie, est si hérissée de calculs, de combinaisons et de formules hiéroglyphiques, qu'il est difficile d'en donner une idée nette en quelques pages. Je n'en dirai donc que peu de mots, en étant aussi clair que possible, bien que dans cette satanée science de l'astrologie il y ait souvent de quoi perdre la tête.

Pour dresser un horoscope, ou thème généthliaque, selon les règles exposées par le comte de Boulainvilliers, il faut faire deux choses : 1° observer, par le mouvement journalier, quelle était, au moment de telle naissance, la situation des étoiles fixes, et particulièrement les douze signes du zodiaque, et lequel desdits signes montait l'horizon, ou occupait le milieu du ciel, et ainsi des autres ; 2 examiner, par le cours particulier des planètes, en quels signes et en quels degrés elles se trouvaient alors et avec quelles étoiles fixes elles étaient jointes. C'est ce que les astrologues expriment en disant que telle étoile fixe est en telle « maison », c'est-à-dire « domiciliée » chez tel signe du Zodiaque.

« J'en ai vu, dit Boulainvilliers, une expérience signalée en un jeune garçon que je connais avoir l'âme noble et désintéressée au delà de sa condition et de sa fortune, et avec cela quelque ressemblance d'aigle au nez, aux yeux et au front, ce qui me donna la curiosité de lui demander l'heure de sa naissance et de faire son horoscope, où je découvris d'abord ces étoiles (les étoiles de l'Aigle) en son ascendant. »

La première règle à suivre, toujours d'après le comte de Boulainvilliers qui fait autorité, c'est d'établir la nature des douze signes du Zodiaque. Le Bélier, le Lion, le Sagittaire sont de la nature du feu. Le Taureau, la Vierge et le Capricorne composent le triangle de la terre. L'Écrevisse, le Scorpion et les Poissons appartiennent à l'eau. Les Gémeaux, la Balance et le Verseau, à l'air.

Puis, vient la nature des Planètes (2^{e} règle).

Saturne est du tempérament de la Terre, sec et froid ou mélancolique.

Jupiter, de la nature de l'air, humide et chaud ou sanguin.

Mars tient du feu, chaud et sec, ou colère.

Vénus est froide et humide, comme l'eau, ou flegmatique.

Quant au Soleil et à la Lune, ils ont des naturels difficiles à réduire, et passent pour des causes universelles.

La 3^{e} règle concerne l'aspect des étoiles, c'est-à-dire la distance qui se trouve entre elles, vers l'horizon, ou le méridien, ou la partie de fortune (l'endroit du ciel où se lève la lune). Le 1er aspect (distance de 60 degrés) ou *sextile,* est bon. Le 2^{me} (distance de 120 degrés) ou *trin*, est assez bon.

Le 3me (distance de 180 degrés) ou opposition, est mauvais. Le 4me, *en carré*, est contraire. Le 5me, ou *conjonction*, est tantôt bon, tantôt mauvais.

La 4me règle définit « les dignités et faiblesses des planètes » ; la 5me, la nature des 12 maisons célestes.

Ces 12 maisons célestes sont les espaces du ciel occupés par les 12 constellations zodiacales que parcourt annuellement le soleil. Elles partagent le Zodiaque en 12 parties :

1. Maison du *Bélier*, appelée l'Angle oriental ; c'est la maison de la Vie.

2. Maison du *Taureau*, appelée Porte inférieure ; c'est la maison des richesses et des moyens de fortune.

3. Maison des *Gémeaux*, appelée la Demeure des Frères ; c'est la maison des héritages et des successions.

4. Maison de l'*Écrevisse*, appelée le Fond du Ciel, l'angle de la terre, la demeure des parents ; c'est la maison des trésors et des biens de patrimoine.

5. Maison du *Lion*, appelée la Demeure des Enfants ; c'est la maison des legs et des donations.

6. Maison de la *Vierge*, appelée l'Amour de Mars ; c'est la maison des chagrins et des maladies.

7. Maison de la *Balance*, appelée l'Angle occidental ; c'est la maison des mariages et des noces.

8. Maison du *Scorpion*, appelés la Porte supérieure ; c'est la maison de l'effroi, des craintes et de la mort.

9. Maison du *Sagittaire*, appelée l'Amour du Soleil ; c'est la maison de la piété, de la religion, des voyages et de la philosophie.

10. Maison du *Capricorne*, appelée le Milieu du Ciel ; c'est la maison des charges, des dignités et des couronnes.

11. Maison du *Verseau*, appelée l'Amour de Jupiter ; c'est la maison des amis, des bienfaits et de la fortune.

12. Maison des *Poissons*, appelée l'Amour de Saturne ; c'est la maison la plus funeste, celle des empoisonnements, des misères, de l'envie et de la mort violente.

C’est ce symbolisme zodiacal qui sert de base à toute l’astrologie. Toutes les aptitudes, toutes les passions, tous les vices, toutes les vertus se trouvent répartis censément dans les 12 constellations. Quant à l’influence des planètes, au dire des astrologues, elle résulte de trois facteurs : 1° la nature de chaque planète ; 2° ses aspects ; 3° la maison dans laquelle se trouvent les planètes au moment de l’horoscope.

Celui qui tire l’horoscope doit donc tenir compte de toutes les circonstances et de beaucoup d’autres, à n’en plus finir.

Au fond, tous ces calculs ne riment à rien ; les règles en vertu desquelles il s’agit d’opérer sont de la plus haute fantaisie ; et vraiment le diable, en inventant cette pseudo-science, s’est moqué, de la plus mirifique façon, de nos pauvres mathématiciens impies, qui s’imaginent qu’en dehors de leur arithmétique il n’y a rien de vrai. Ah ! oui, certes, quel trompeur cynique, et en même temps ironique parfois, que messire Satanas, quand il se moque de ses dupes !… Naïf incrédule, mathématicien stupide, tu passes tes veilles à résoudre des problèmes de chiffres, car tu n’aperçois rien au delà de tes chiffres ; tu pâlis sur tes équations, et tu oublies Dieu, tu n’y crois plus. Alors, le démon vient te souffler à l’oreille que l’avenir est écrit dans le firmament, et que tu déchiffreras cette écriture mystérieuse en observant le mouvement des astres. Et loi, qui dédaignes d’ouvrir la Sainte Bible, et qui tiens les prophètes de Dieu pour des rêveurs, débitants de sornettes, tu te plonges dans les grimoires des magiciens astrologues, tu étudies avec passion ces combinaisons idiotes d’étoiles et de planètes domiciliées tour à tour dans les prétendues maisons des signes du zodiaque, tu alignes sur ton papier des colonnes de chiffres, tu matérialises ton cerveau d’homme pensant, et tu finis par croire que tu as trouvé quelque chose, que l’avenir n’a plus de secret pour toi…

C’est ainsi que nombre de savants, dupés par le diable, se sont livrés à mille observations astrologiques, et que, cherchant rétrospectivement quel était, à tel jour, l’aspect du ciel, au moment de la naissance de telle personne, ils en ont tiré au sujet de cette personne des déductions absolument insensées, à titre de présage, sur la durée de la vie, sur les aptitudes, les passions, sur les événements et les maladies.

On est allé jusqu’à s’imaginer que les combinaisons des constellations avec les planètes permettent de prévoir les maladies et de faciliter leur

guérison !

Des médecins n'ont pas craint de mêler aux pronostics de la science ceux de l'astrologie. En plein XIX^e^ siècle, un médecin de Lyon, M. Beckensteiner, voué à l'électricité, a obtenu, prétendent nos luciférien modernes, des succès étonnants, en employant par des courants électriques l'or, l'étain, le cuivre, le fer ou l'argent, selon les principes de l'astrologie, c'est-à-dire pour des maladies dites du Soleil, de Jupiter, de Vénus, de Mars et de la Lune.

Non seulement les maladies, affirment ces détraqués, sont sous l'influence des constellations et des planètes, mais encore chaque maison préside à une partie spéciale du corps. La maison du Bélier, à les en croire, préside à la tête ; celle du Taureau, au cou ; celle des Gémeaux, aux bras, aux mains et aux épaules ; celle de l'Écrevisse, à la poitrine et aux poumons ; celle du Lion, à l'estomac, au cœur et au foie, ou encore au dos ; celle de la Vierge, au ventre et aux côtes ; celle de la Balance, aux aines et aux entrailles ; celle du Scorpion, aux reins et aux parties génitales ; celle du Sagittaire, au derrière ; celle du Capricorne, aux cuisses et aux genoux ; celle du Verseau, aux jambes ; et celle des Poissons, aux pieds. Vous seriez-vous jamais douté de cela, je vous le demande ?

En vérité, on est renversé quand on songe que des idées aussi biscornues ont pu être adoptées par des gens qui, sous d'autres rapports, ne manquaient pas de valeur ; et pour que l'astrologie ait ainsi pris pied, se soit fait admettre comme vraie science par des savants, il faut bien qu'elle soit essentiellement diabolique.

On pourrait dresser une longue liste des plus fameux astrologues dans les temps anciens et modernes.

Sans aller jusqu'aux astrologues de l'ancienne Étrurie, nous trouvons chez les anciens Plotin, Jamblique, Porphyre, Proclus, Artémidore de Daldys. Au VIII^e^ siècle, Albumazar, dont se réclament les Auger Ferrier, Morin de Villefranche, Jérôme Cardan, Képler. On cite encore, parmi les personnages adonnés à l'astrologie : les rabbins de Judée, les tolbas arabes, Alphonse X, roi d'Espagne, Charles V, roi de France, Rodolphe II, empereur d'Allemagne, Savonarole, Campanella, Raymond Lulle, Trithème, Guillaume Postel, Pierre Bungo, Adrien Sicler, etc.

Le plus fameux des astrologues de la fin du dernier siècle, fut Giuseppe Balsamo, dit Cagliostro, franc-maçon luciférien, tristement célèbre par l'audace de son charlatanisme et l'étrangeté romanesque de ses aventures : on peut dire qu'il est le père de l'occultisme, tel qu'il est pratiqué de nos jours, et, à ce titre, il doit nous arrêter un instant.



Cagliostro (1748-1795), comme tous les imposteurs renommés, s'est appliqué à envelopper de ténèbres son origine et ses premiers pas dans la vie. Si nous en croyons Goëthe, qui a fait de savantes recherches sur Cagliostro, en vue de son drame *le Grand Cophte*, Giuseppe Balsamo, après

avoir d'abord pris à Naples l'habit des Frères de la Miséricorde, se serait fait recevoir dans l'ordre des médecins, d'où il se serait fait chasser par sa mauvaise conduite. Diverses escroqueries le firent ensuite expulser de Naples, une entre autres envers un certain Marano, orfèvre, à qui il avait extorqué soixante onces en lui promettant la découverte d'un trésor caché. C'est alors qu'il adopta la vie d'aventures et de charlatanisme qui lui acquit une si grande célébrité.

Quelle vie, en effet, que celle de cet homme énigmatique ! Enrichi par une multitude de vols et de larcins, qui lui permirent de tenir longtemps un rôle de grand seigneur, il promenait son faste, ses impostures et ses prestiges par toute l'Europe. Moitié charlatan, moitié sorcier, il vendait aux uns un prétendu élixir de longue vie et des remèdes mirobolants qui devaient toujours rendre la santé, et devant les autres il prédisait l'avenir, évoquait de prétendus morts qui étaient bel et bien des démons, ainsi que cela a été démontré par le tribunal de la Sainte Inquisition où il échoua finalement.

C'est en 1772 qu'il vint à Paris pour la première fois. On l'y retrouve encore en 1780, ainsi qu'à Strasbourg, bientôt mêlé à la mystérieuse affaire du collier et vivant aux dépens du cardinal de Rohan. L'abbé Georget, secrétaire de celui-ci, nous le représente, dans ses mémoires, se livrant à des orgies avec le baron de Planta, buvant à flots le vin de Tokay de son hôte.

La baronne d'Oberkirch, qui le vit à cette époque chez le cardinal, en constatant l'influence qu'il exerçait sur celui-ci, plus naïf que coupable, nous peint Cagliostro ainsi : « Il n'était pas absolument beau ; mais jamais physionomie plus remarquable ne s'était offerte à mon observation. Il avait surtout un regard d'une profondeur presque surnaturelle ; je ne saurais rendre l'expression de ses yeux ; c'était en même temps de la flamme et de la glace ; il attirait et il repoussait. » Ces dernières lignes sont à méditer.

Mais, pour achever de rappeler sa physionomie, je citerai encore ce portrait, tracé par le comte Beugnot, qui rencontra Cagliostro chez la comtesse de La Motte : « Il était d'une taille médiocre, assez gros ; il avait le teint olive, le cou fort court, le visage rond, orné de deux gros yeux à fleur de tête et d'un nez ouvert et retroussé. Il avait tout l'extérieur et l'attirail d'un charlatan et faisait sensation, surtout sur les dames, dès qu'il entrait dans un salon. Sa coiffure était nouvelle en France ; il avait les

cheveux partagés en plusieurs petites cadenettes qui venaient se réunir derrière la tête et se retroussaient dans la forme de ce qu'on appelait alors un catogan. Il portait ce jour-là un habit à la française, gris de fer, galonné en or, une veste écarlate brodée en large point d'Espagne, une culotte rouge, l'épée engagée dans les basques de l'habit, et un chapeau bordé avec une plume blanche ; des manchettes de dentelle, plusieurs bagues de prix, et des boucles de souliers assez brillantes pour qu'on les crût de diamants fins. »

Tel était l'homme. Arrêté le 23 août 1755, accusé par M^{me} de la Motte, d'avoir reçu le fameux collier des mains du cardinal de Rohan, et de l'avoir dépecé, enfermé de ce chef pendant neuf mois et demi à la Bastille, il fut renvoyé de l'accusation par arrêt du Parlement, mais dut quitter Paris dans les vingt-quatre heures. »

Mais ce qui nous intéresse, ce sont surtout les prestiges de ce bizarre personnage, qui sut, pendant plusieurs années, concentrer l'attention publique sur lui d'une manière exclusive.

Personne n'ignore qu'il joua un grand rôle dans la franc-maçonnerie. Initié à plusieurs rites, il en fonda un sous le titre de Rite Égyptien, qui est absolument diabolique. Dans ses loges, il prêchait à ses adeptes ce qu'il appelait la régénération physique et morale de l'homme. Pour se régénérer physiquement, il fallait se soumettre à des jeûnes, à des purgations ; quant à la régénération morale, on l'obtenait censément par des prières et des sacrifices au prétendu Grand Architecte, et Cagliostro disait quand ces sacrifices avaient été agréés par sa divinité. Avec cela, il donnait un grand éclat aux tenues des ateliers de son rite, faisant alterner brusquement les plus vives lumières avec les ténèbres les plus profondes ; il parodiait les cérémonies du culte catholique ; les chants sacrés étaient psalmodiés avec des interprétations obscènes, par exemple, le *Veni Creator* ; il mêlait la fantasmagorie au vrai satanisme.

Il avait une manière à lui de prédire l'avenir. Il ne se contentait pas de débiter verbalement ou par écrit ses oracles ; mais il faisait voir les choses futures dans l'eau d'une carafe.

Parmi ses prédictions à la mode ordinaire, on cite sa lettre au peuple français, datée de Londres le 20 juin 178, dans laquelle la destruction de la Bastille est nettement prophétisée. Mais cette prédiction ne s'est réalisée

qu'en partie, et au surplus on a dit que la lettre était, non de Cagliostro qui la signa, mais du sieur d'Espréméail, conseiller au Parlement, l'un des plus ardents ennemis de la cour, l'un des plus chauds partisans de Philippe-Égalité. Quoiqu'il en soit, l'un et l'autre étaient au nombre des initiés les plus avancés dans les loges maçonniques, et, au surplus, la lettre en question pouvait être écrite en dehors de toute inspiration surnaturelle.

Elle disait, en effet : « La Bastille sera détruite de fond en comble, et le sol sur lequel elle s'élève deviendra un lieu de promenade. » Or, cette mesure avait été arrêtée dans les loges, le fait est aujourd'hui avéré ; donc, rien de merveilleux comme prophétie. En outre, les prédictions suivantes, contenues dans la même lettre, ne se réalisèrent nullement, mais montrent bien quels avaient été les projets de la secte : « Il règnera en France un prince (Philippe-Égalité), qui abolira les lettres de cachet (il les redoutait à juste titre), convoquera les États Généraux (ils le furent par Louis XVI), et rétablira la vraie religion » (la religion des loges maçonniques).

Par contre, la vision des choses futures dans la carafe est bien le fait d'un prestige infernal. Pour cela, il fallait à Cagliostro un jeune garçon, qu'il appelait *Pupille*, ou une jeune fille, qu'il appelait *Colombe*. La carafe, devant servir à l'expérience, était placée entre neuf bougies consacrées diaboliquement. Les jeunes enfants, vêtus de blanc, avaient été d'abord consacrés par Cagliostro, qui leur soufflait sur le visage et leur imposait les mains. Et à ce propos, il est bon de dire que Cagliostro est formellement reconnu par l'Église comme ayant possédé l'imprégnation satanique, et ayant eu la faculté de la communiquer. Donc, il est hors de conteste que ces Pupilles et ces Colombes du diable, qui, au commandement du grand Cophte, regardaient les carafes et y voyaient des scènes lointaines, ou des scènes qui devaient censément avoir lieu le lendemain ou plusieurs jours après, subissaient une influence démoniaque et n'étaient aucunement des compères.

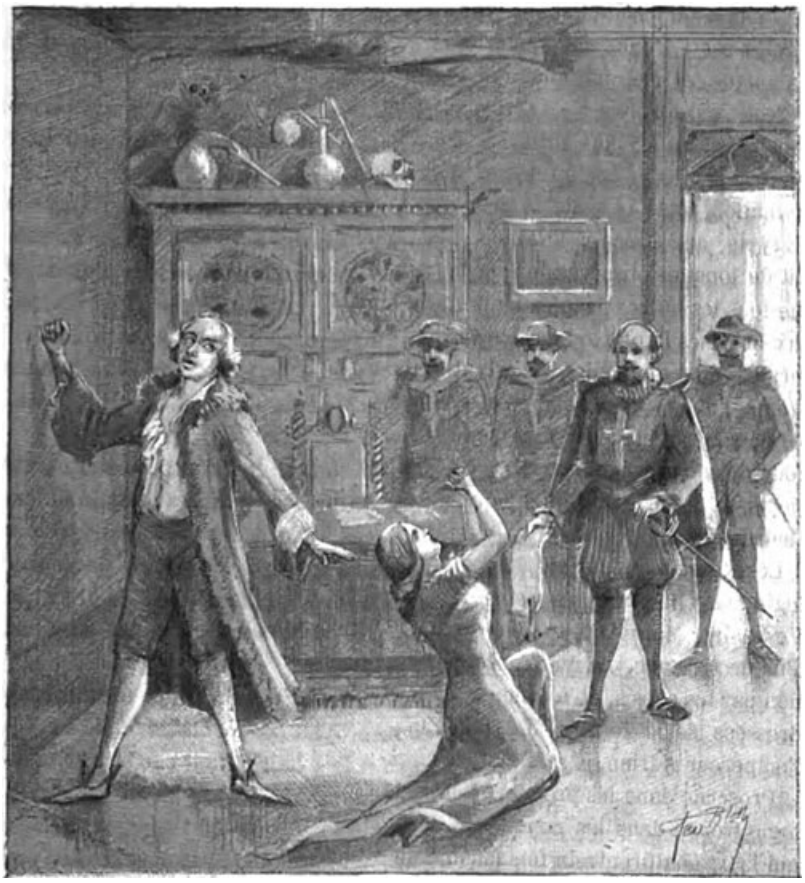
Il est absolument certain que Satan aidait Cagliostro dans une grande partie de ses opérations. Mais on sait aussi que le prince des ténèbres finit par se moquer de lui, ou, tout au moins, fut impuissant, quand notre coquin osa tenter de bouleverser Rome par ses prestiges.

Les chefs de la haute maçonnerie d'alors s'étaient partagé la besogne révolutionnaire. Les uns firent la révolution à Paris ; Cagliostro s'était

chargé de Rome, et mal lui en prit. Il institua d'abord en secret des loges dans la Ville-Sainte. Un jour, il avait promis à ses fidèles de leur montrer des apparitions de génies du feu, qui devaient surgir aussi beaux que les anges du Dieu des chrétiens. La cérémonie mystique eut lieu, et, au lieu de beaux anges, ce furent des singes qui parurent.

Lorsque ses menées furent sues de la police pontificale, Cagliostro fut mis en état d'arrestation, ainsi que sa compagne d'impiété, Lorenza Féliciani. Le démon lui avait juré protection. Le grand Cophte, confiant en ce serment, avait toujours sur lui un flacon d'une liqueur qui, par sa seule absorption, devait le rendre instantanément invisible. Aussi, lorsque les gendarmes parurent, il essaya, mais vainement, de se dérober par ce moyen surnaturel. Comme il avait aussi, dit-on, le pouvoir de passer au travers des murs, il tenta alors de disparaitre dans la muraille de son appartement ; ce fut encore peine perdue ; le mur ne s'ouvrit point, pour lui donner passage.

Décidément, son démon protecteur l'abandonnait, et les hommes de la police virent alors Cagliostro, pris de colère, blasphémant, et frappant, furieux, à coups redoublés, cette muraille qui pour la première fois était rebelle à ses prestiges.



Décidément, son démon protecteur l'abandonnait. Ne pouvant se rendre invisible ni traverser la muraille, il frappait celle-ci, furieux, à coups de poing redoublés.

Le Saint-Office le fit emprisonner au château Saint-Ange ; son procès commença le 21 mars 1791.

Rien n'est plus convaincant que cette procédure de l'Inquisition romaine contre Giuseppe Balsamo, dit Cagliostro. Voilà ce que devraient lire les demi-catholiques qui hochent la tête quand on leur parle des choses extraordinaires accomplies par bon nombre de suppôts du diable.

Il est démontré, en effet, par les pièces authentiques de cette procédure que dirigèrent des prêtres éminents, pleins de vertu et de science, que Cagliostro a poussé le diabolisme au moins aussi loin que nos palladistes d'aujourd'hui.

Les sceptiques ont ri, à gorge déployée, quand j'ai raconté l'arrivée subite de Philéas Walder dans le temple secret de la San-ho-hoeï, à Tong-

Ka-Dou. Evidemment, cette arrivée était incompréhensible, stupéfiante, puisqu'à Pointe-de-Galle, tandis que j'avais pris le courrier de Chine allant dans la direction de l'Extrême-Orient, le vieux Walder m'avait quitté le même jour pour prendre le paquebot rentrant en Europe. Il était donc tout à l'opposé de moi, à des centaines de lieues, quand je me trouvai à Shang-Haï ; et pourtant, tout à coup, il fut là. Était-ce bien lui ? me suis-je demandé souvent ; ou bien était-ce un démon qui avait pris sa forme ?

Le procès de Cagliostro, dont j'ai lu plus tard les documents, devait m'apprendre que les mages, sous l'action du diable qui entre en eux comme dans son plus agréable domicile, peuvent, dans certains cas, — Dieu permettant même cela, — jouir du don d'ubiquité.

Et il est impossible à un catholique de soutenir le contraire, sans renier sa foi. Il est établi, par la Sainte Inquisition romaine, jugeant, en 1791, que Cagliostro avait la faculté, tout en étant dans une ville, de paraître dans une autre, au sein des réunions des sectaires qui avaient adopté son rite égyptien. Parfois, il se faisait accompagner par des démons, lesquels prenaient la forme soit du patriarche Énoch, soit du prophète Élie, soit même de l'archange saint Michel. Ces prestiges diaboliques sont dûment constatés ; le don d'ubiquité, possédé par Cagliostro, est un fait acquis.

Parmi les preuves sur lesquelles le tribunal du Saint-Office s'est basé pour condamner à mort Giuseppe Balsamo comme ayant été volontairement en commerce avec le diable et en ayant reçu imprégnation et puissance, figure une lettre qui fut saisie chez l'accusé au nombre de ses papiers secrets. C'est une lettre adressée de Lyon au grand Cophte par le Frère Ainé (président) de la loge égyptienne qu'il avait fondée en cette ville ; elle vaut la peine d'être reproduite en entier :

« Monsieur et Souverain Maître,

« Rien ne peut égaler vos bienfaits, si ce n'est la félicité qu'ils nous procurent.

« Vos représentants se sont servis des clefs que Vous leur avez confiées ; ils ont ouvert les portes du Grand Temple, et nous ont donné la force nécessaire pour faire briller Votre grande puissance.

« L'Europe n'a jamais vu une cérémonie plus auguste et plus sainte ; mais, nous osons le dire, Monsieur, elle ne pouvait avoir de témoins plus

pénétrés de la grandeur du Dieu des dieux, plus reconnaissants de Vos suprêmes bontés.

« Nos Maîtres ont développé leur zèle ordinaire et ce respect religieux qu'ils portent toutes les semaines aux travaux intérieurs de notre Loge. Nos Compagnons ont montré une ferveur, une piété noble et soutenue, et ont fait l'éducation de deux Frères qu'ils ont eu l'honneur de Vous présenter.

« L'Adoration des Travaux a duré trois jours, et, par un concours remarquable de circonstances, nous étions réunis au nombre de vingt-sept dans le Temple ; sa bénédiction a été achevée le 27 (juillet), et il y a eu cinquante-quatre heures d'adoration.

« Aujourd'hui, notre désir est de mettre à Vos pieds la trop faible expression de notre reconnaissance.

« Nous n'entreprendrons pas de Vous faire le récit de la cérémonie divine dont Vous avez daigné nous rendre l'instrument ; nous avons l'espérance de Vous faire parvenir bientôt le détail par un de nos Frères, qui Vous le présentera lui-même.

« Nous Vous dirons, cependant, qu'au moment où nous avons demandé à l'Éternel un signe qui nous fit connaître que nos vœux et notre Temple lui étaient agréables, tandis que notre Maître était au milieu de l'air, a paru, sans être appelé, le premier philosophe du Nouveau Testament. Il nous a bénis après s'être prosterné devant la nuée dont nous avons obtenu l'apparition, et s'est élevé sur cette nuée, dont notre jeune Colombe n'a pu soutenir la splendeur, dès qu'elle est descendue sur la terre.

« Les deux grands prophètes et le législateur d'Israël nous ont donné des signes semblables de leur bonté et de leur obéissance à Vos ordres. Tout a concouru à rendre l'opération complète et parfaite, autant qu'en peut juger notre faiblesse.

« Vos fils seront heureux si Vous daignez les protéger toujours et les couvrir de Vos ailes. Ils sont encore pénétrés des paroles que Vous avez adressées du haut de l'air à la Colombe qui Vous implorait pour elle et pour nous : *Dis leur que je les aime et les aimerai toujours*.

« Ils Vous jurent eux-mêmes un respect, un amour, une reconnaissance éternels, et s'unissent à nous pour Vous demander Votre bénédiction.

Qu'elle couronne les vœux de Vos très soumis, très respectueux fils et disciples.

« Vallée du Rhône, orient de Lyon, le 1er août 556 (E∴ V∴ 1785).

« Le Frère Aîné:
« Alexandre T***».

Ainsi, par cette lettre faisant partie du dossier du procès et qui a constitué une charge accablante contre Cagliostro, il est facile de voir que ce haut maçon luciférien, chef de rite, était doué d'une puissance supra-humaine, incontestable.

D'après cette lettre, en effet, on peut reconstituer très aisément ce qui s'est passé dans la loge égyptienne de Lyon.

Cagliostro était alors à Paris. Ses disciples lyonnais l'ont invoqué, et aussitôt il leur est apparu, descendant de la voûte du temple, porté par une nuée éblouissante. C'est bien de lui qu'il s'agit, lorsque le président de la loge s'exprime en ces termes : « Tandis que notre Maître était au milieu de l'air », puisqu'il dit plus loin : « Vos fils sont encore pénétrés des paroles que Vous avez adressées du haut de l'air à la Colombe qui vous implorait pour elle et pour nous. » Cagliostro a donc pu, par l'effet de son imprégnation satanique, entendre à Paris l'appel qui lui était adressé de Lyon, et il s'est transporté instantanément de Paris à Lyon ; il était donc ubiquiste, c'est-à-dire qu'ayant la faculté de locomotion instantanée, il lui était possible, non pas d'être, mais de *paraitre être* en plusieurs endroits à la fois.

Il est certain encore que, dans ces voyages instantanés à travers l'espace, Cagliostro obtenait des démons que ceux-ci se livrassent de leur côté à des prestiges de nature à le faire paraître au surplus comme un personnage divin. C'est dans une nuée éblouissante qu'il descend dans la réunion de ses disciples lyonnais. Des démons apparaissent auprès de lui, sous la forme d'Énoch, de Moïse, d'Élie, respectueux envers lui, se déclarant toujours prêts à obéir à ses ordres, et bénissant l'assemblée. Un autre démon ose paraître sous les traits de saint Jean-Baptiste (le « premier philosophe du Nouveau Testament », en style maçonnique), se prosterne devant la nuée où est Cagliostro, qui se donne ainsi comme rival du Christ, et bénit l'assemblée, lui aussi, tandis que le grand Cophte dit à la jeune luciférienne

qualifiée de colombe : *Dis-leur que je les aime et les aimerai toujours.* Puis, tout disparaît, et Cagliostro se retrouve à Paris.

Est-ce que tout cela n'est pas vraiment satanique ? Et qui pourrait blâmer le tribunal du Saint-Office d'avoir condamné le magicien à mort ?

Voilà quelles étaient les œuvres, les « opérations » de Cagliostro. Son commerce avec le diable est certain. Il a été l'instrument volontaire de Satan, son dévoué représentant sur terre, le prédécesseur d'Albert Pike et d'Adriano Lemmi.

On sait que, chez les occultistes, on se plaît à évoquer les personnages bibliques et même certains saints ; ainsi les démons vont jusqu'à emprunter la figure des patriarches, des prophètes et des saints de Dieu, pour mieux tromper leurs dupes. Mais on sait aussi que, chaque fois que des occultistes, franchissant toutes les limites de l'audace, ont osé évoquer le Christ, jamais il n'est apparu, ce qui revient à dire que Dieu ne tolère pas que le diable aille jusqu'à prendre la forme du Verbe incarné. Et les francs-maçons, qui ont l'audace de mêler le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ à leurs abominables mystères, en sont réduits à le faire figurer dans des peintures ou des gravures, comme l'a fait, par exemple, le F∴ Clavel, pour le frontispice de son *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*. Voir la reproduction de ce frontispice , où notre Divin Maitre est représenté en franc-maçon, faisant le signe d'ordre au grade d'Apprenti.



Frontispice de l'*Histoire Pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, par le F∴ B. Clavel.

Même, si l'on ne connaissait pas, par la renommée, les prestiges de Cagliostro, il serait impossible de se méprendre sur le caractère satanique de ce qu'il appelait « sa mission sur terre ».

Il faisait, pour son rite, des choix dans les loges, exactement comme les palladistes d'aujourd'hui procèdent. Il avait une légion d'agents inconnus, qui observaient attentivement les membres des ateliers de la maçonnerie

ordinaire et recrutaient ceux qui paraissaient bons pour les arrière-loges égyptiennes.

Lors de l'initiation, on donnait à l'adepte à choisir entre un tas d'or et une épée, qui étaient sur une table. Dans le discours de circonstance, le président flétrissait l'or, corrupteur des hommes, et proclamait avec enthousiasme que l'épée seule donnerait l'égalité ; aussi le récipiendaire choisissait-il l'épée avec empressement. Alors, une draperie rouge était entr'ouverte, et le néophyte apercevait un autel, où figurait un Christ représenté grotesque, cloué sur la croix. « Jure, disait le président au nouvel initié ; jure, au pied de cette croix, qui te révèle comment meurent les traîtres, jure haine aux trônes et aux usurpateurs de la terre ! » Le serment de l'adepte, écrit sur un parchemin et signé avec du sang tiré de son bras gauche par une légère piqûre, était jeté sur un brasier par le président, avec cette sentence comminatoire : « Si tu mens à ta foi, que ton cœur soit brûlé ainsi, et que ses cendres se mêlent à la poussière du chemin que suivent les hommes libres ! »

Cagliostro fut donc condamné à mort ; mais, le 7 avril 1791, le pape commua la peine en celle de la prison perpétuelle. Il la subit, au château de Saint-Léon (duché d'Urbino), où il mourut.

La condamnation du grand Cophte, reconnu magicien par le tribunal du Saint-Office, s'étendait aussi à la franc-maçonnerie et, particulièrement, au Rite Égyptien qu'il avait fondé.

« Le livre qui a pour titre *Maçonnerie Égyptienne*, est-il dit dans la sentence, est solennellement condamné comme contenant des rites, des propositions, une doctrine et un système qui ouvrent une large route à la sédition et comme destinés à détruire la religion chrétienne, le tout superstitieux, blasphématoire, impie et hérétique ; et ce livre sera brûlé publiquement par la main du bourreau, ainsi que les instruments appartenant à cette secte.

« Par une nouvelle loi apostolique, seront confirmés et renouvelés, non seulement les lois des Pontifes précédents, mais encore les édits du Conseil d'État qui défendent les sociétés et conventicules des francs-maçons ; et mention particulière sera faite de la secte Égyptienne et d'une autre vulgairement appelée les *Illuminés* ; et seront établies les peines les plus

graves, principalement celles des hérétiques, contre quiconque s'affiliera à ces sociétés ou les protégera. »

Le procès de Cagliostro, qui s'est terminé par la condamnation de toutes ses doctrines astrologiques et magiques, montre, à plusieurs reprises, le commerce de l'accusé avec le démon. Mais le grand Cophte, essayant d'en imposer aux juges, avait une curieuse façon de se défendre. Il repoussait l'accusation d'avoir été l'instrument d'une autre puissance que de Dieu, et il allait même jusqu'à prétendre que c'était sur l'enfer même qu'il exerçait son pouvoir surnaturel.

Sa femme, qui fut impliquée dans l'affaire, déposa en substance, au cours des interrogatoires, que plusieurs des pupilles ou médiums que Cagliostro mettait en œuvre dans ses opérations magiques n'avaient pu opérer qu'en vertu d'un art diabolique. « L'ayant prié plusieurs fois, dit-elle, de lui communiquer le principe de ses opérations, il avait toujours refusé de la contenter, disant qu'elle n'avait pas assez de courage ni assez de force pour supporter ce mystère. » Elle ajoutait qu'il lui avait seulement appris à opérer en disant : « Par le pouvoir que je tiens du grand Cophte », et en frappant trois fois la terre du pied droit.

Pour poursuivre l'histoire des astrologues modernes jusqu'à nos jours, il me faudrait citer à peu près tous les noms de ceux qui, plus ou moins sérieusement, ont essayé de ressusciter, tout au moins en théorie, les sciences occultes de l'antiquité et du moyen-âge. Parmi ces arts infernaux qu'ils essaient de faire revivre, l'astrologie, chez la plupart d'entre eux, occupe le premier rang.

Au nombre de ces astrologues spéculatifs, nous rencontrons des noms de philosophes, tels que celui du savant Ph. Lebas, de l'Institut, et de grands écrivains romanciers, comme Balzac. La malice, l'astuce du démon est si grande, qu'il en est arrivé à brouiller sur ce point les idées de M. de Mirville, qui était cependant un homme clairvoyant et un catholique convaincu.

En effet, tout en répudiant de toutes ses forces l'ancienne théorie fataliste des astrologues, tout en refusant de voir dans l'astrologie une influence physique ou morale des globes célestes sur le physique et le moral de l'homme, M. de Mirville a cru à l'existence d'une communication spirite

entre l'homme et des puissances célestes ou angéliques présidant à chacun de ces globes. Si je ne me trompe, c'est là une erreur, condamnée par l'Église. Il est vrai que M. de Mirville distingue, sur cette question, deux parties bien tranchées dans cette science mystérieuse, et il donne à chacune une inspiration tout opposée, celle de Dieu et celle du diable ; mais il oublie que l'Église n'a jamais enseigné que Dieu ait écrit dans les astres le livre des destinées : ceux qui sont inspirés par Satan sont seuls à croire à l'écriture des étoiles. Si l'on met donc, comme de juste, sur le compte du diable tout ce qu'il y a d'obscur et d'incompréhensible dans le grimoire hermétique des astrologues, il demeure évident que c'est lui, Satan, qui est l'auteur de cette pseudo-science, et l'on ne saurait y adjoindre, même pour la part la plus minime, la collaboration de Dieu, dont parle M. de Mirville.

Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est que la résurrection de ces difficiles grimoires n'est pas de nature à avoir la moindre influence sur le commun des esprits qui n'auront jamais ni le temps ni la patience de les déchiffrer ; en quoi, ils feront acte de bon sens.

L'astrologue Cardan, par exemple, a laissé un calcul au moyen duquel chacun peut prévoir la bonne ou la mauvaise fortune de toutes les années de sa vie. Rien assurément ne serait plus précieux et suivi avec plus d'empressement qu'un pareil calcul ; oui, mais à condition que ce calcul soit exact et intelligible. Or, le voici, tel qu'il nous est donné dans une de ces revues d'occultisme, où l'astrologie joue un si beau rôle (*l'Initiation*) : « Pour savoir la fortune d'une année, il faut résumer les événements de celles qui l'ont précédée par 4, 8, 12, 19 et 30. Le nombre 4 est celui de la réalisation ; le nombre 8, celui de Vénus ou des choses naturelles ; le nombre 12, qui est celui du cycle de Jupiter, correspond aux réussites ; le nombre 19, au cycle de la Lune et de Mars ; le nombre 30 est celui de Saturne ou de la Fatalité. » Nous n'avons pas de peine à comprendre, après cet oracle, comme le dit sagement l'auteur de l'article cité, « que Cardan était un homme *mal équilibré*, et que dans son œuvre il y a beaucoup à prendre, et encore plus à laisser.

Le même jugement peut être porté au sujet de tous les astrologues qui nous ont laissé par écrit leurs systèmes et leurs rêveries, y compris les horoscopes qu'ils ont tirés. Ces horoscopes ressemblent tous plus ou moins, en valeur, à celui qu'un rabbin juif, nommé Bechaï, avait osé tirer du Fils de

Dieu lui-même. « Jésus-Christ, disait-il, est ressuscité le dimanche, jour destiné au Soleil, et, ayant été un homme tout à fait solaire, il était très beau, d'une face blanche et resplendissante, d'une humeur éveillée et grandement hardie, témoin l'acte de chasser tant de vendeurs du temple et de disputer à l'âge de douze ans contre les docteurs de la Loi. » Cardan, de son côté, croyait Jésus-Christ né sous l'influence de Saturne, ce qui, disait-il, le rendait triste et pensif et le faisait sembler plus vieux qu'il n'était. Il ajoutait que cette même planète, s'étant rencontrée avec Vénus, lui avait causé les taches rousses au visage, dont parle l'historien Josèphe.

Exemple frappant de l'accord qui règne entre les révélations des différents astrologues !…

Mais, à ces deux horoscopes, dont le but est évidemment de rapetisser le Divin Maître, de le ridiculiser en quelque sorte en le faisant servir à des démonstrations d'astrologie, comme on reconnaît bien la griffe de Satan, dont la haine contre le Christ est formidable !

Aujourd'hui, en dehors des charlatans vulgaires qui font métier de tirer des horoscopes, l'astrologie est en grand honneur dans les triangles ; et cela seul suffirait à en démontrer le caractère diabolique. Albert Pike laissait, il est vrai, l'astrologie au second plan, sans doute parce qu'il avait ses révélations d'une façon directe et constante par le roi de l'enfer ; mais Lemmi, ce n'est pas un secret, se livre passionnément aux calculs de cette mancie.

Lemmi est bien le type accompli du renégat, qui en veut non seulement aux prêtres dont il a reçu la première instruction, mais à Dieu qu'il a adoré dans son enfance. Le plus souvent, le catholique qui abandonne sa foi devient surtout un sceptique ; il néglige Dieu, la religion ; il ne s'en préoccupe plus. S'il est un ambitieux, s'il rêve de devenir quelque chose par la politique, il flatte les mauvais instincts des foules ; alors, il devient anticlérical ; il va parfois jusqu'à nier Dieu, mais c'est surtout le clergé qu'il combat. Lemmi, lui, est allé plus loin encore dans la voie du mal. Il ne s'est pas contenté de renier son baptême ; il a tenu à l'effacer. Par la circoncision, il s'est fait juif ; par le baptême du feu, il s'est fait maçon et luciférien. Il a voulu être juif, parce que c'est chez les juifs cabalistes qu'on trouve les haines les plus vivaces contre le catholicisme. Et, dans sa juiverie, il est devenu un des plus exaltés parmi les fanatiques. Naturellement, il a étudié,

avec une sorte de rage, cette cabale maudite, que le F∴ Ragon dit être « la clef de toutes les sciences occultes » ; il en a été, il en est un adepte fervent ; et sachant bien, lui, ce qu'est Lucifer, ne craignant pas de lui donner son nom de Satan contrai rement aux instructions d'Albert Pike, se vouant corps et âme au prince des ténèbres, au point de lui porter des toasts publics, il est vraiment le palladiste démoniaque à la plus haute expression.

Pourtant, il n'est pas « honoré » des apparitions de Satan en personne ; il n'a pour « daimon familier » qu'un diable de troisième ou quatrième ordre. Ce qui donne le droit de penser que le territoire de la Ville-Sainte, bien qu'envahi par l'usurpation piémontoise, est interdit au chef des milices infernales, Dieu humiliant ainsi son orgueil et l'obligeant à reconnaitre qu'il ne peut rien sans sa permission. Le diable qui est autorisé à conférer avec Lemmi est le sire Sybacco, démon de peu d'importance, comme le sire Beffabuc, l'ami et conseiller de Pessina, autre grand-maitre italien.

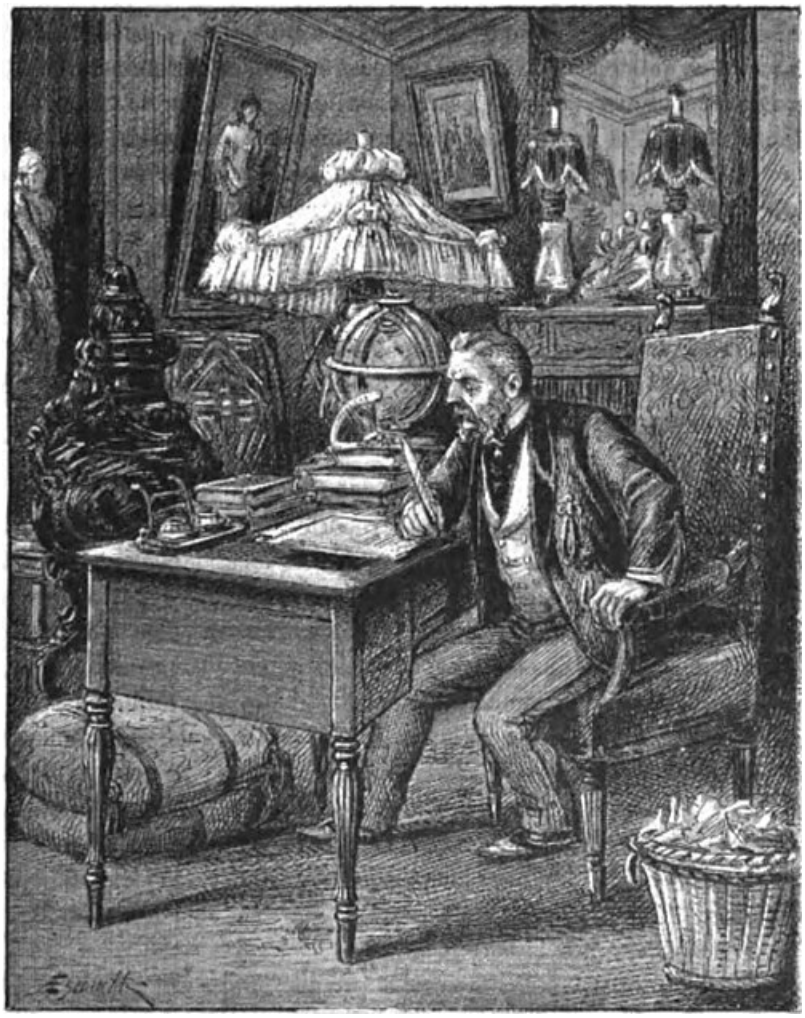


Sybacco
démon familier du grand-maitre Lemmi

Beffabuc
démon familier du grand-maitre Pessina

Sybacco apparait à Lemmi dans les grandes occasions, mais chez lui, et non au Suprême Conseil. Il a trois yeux, dont un au milieu du front ; ses oreilles sont pointues et plantées au sommet du crâne, tandis qu'il a deux cornes de bélier plantées à l'endroit où les oreilles se trouvent sur une tête humaine ; sa bouche est très large et sans dents. Il est de haute stature, poilu comme un orang-outang, et ses pieds, palmés et immenses, font l'effet de monstrueuses pattes d'oie ; au lieu d'avoir des ailes dans le dos, il les a fixées à la partie supérieure du bras. Lemmi n'a jamais décrit comment est son démon familier ; mais Albert Pike, dans son *Livre des Révélations*, parle de Sybacco et de quelques-uns de ses hauts faits, il le cite comme esprit du, feu opérant spécialement en Italie, et il en détaille le portrait plus longuement même que je viens de le faire. Or, d'autre part, j'ai eu communication d'un document palladique où Lemmi s'exprime ainsi : « Après avoir consulté le génie Sybacco, que l'Être Suprême a daigné commettre à la garde de ma personne et qui n'a jamais manqué de répondre à mon appel », etc. Il ne saurait donc y avoir erreur sur l'identité du démon familier du grand-maître de Rome.

C'est évidemment sous l'inspiration de ce diable ami que le banquier de la via Nazionale se livre à ses calculs d'astrologie ; car c'est là une des distractions favorites de Lemmi. Quand il est las des chiffres relatifs à ses opérations financières, alors qu'il a le cœur joyeux à la pensée des bénéfices plus ou moins frauduleux réalisés par l'agiotage ou les pots-de-vin, il s'enferme, après diner, dans son cabinet de travail du deuxième étage du palais Pascucci, et il pioche un horoscope quelconque, généralement celui d'un personnage en vue, à lui sympathique ou antipathique, ami ou adversaire. Il s'imagine qu'il découvrira ainsi la destinée de l'homme qui pour le moment l'intéresse.



Adriano Lemmi, se livrant, dans son cabinet de travail, à ses calculs d'astrologue cabaliste.

Il fit, de la sorte, l'horoscope de Léon XIII, au lendemain de la publication de l'encyclique *Humanum Genus*.

À ce seul titre, c'est un document curieux, et je crois qu'on ne m'en voudra pas de le reproduire. Point n'est besoin de dire qu'il n'y a lieu d'attacher aucune importance aux prétendues découvertes d'Adriano sur la vie passée et future du Souverain Pontife. J'ai même le devoir de rappeler, en y insistant, que, l'avenir étant expressément réservé à Dieu seul, toute cette fantaisie diabolique est, d'un bout à l'autre, un gros mensonge, habilement combiné par le démon pour ce qui concerne le passé et audacieusement inventé pour ce qui a trait à l'avenir. Quant aux termes

irrespectueux employés par Lemmi à l'adresse du pape, le lecteur ne s'en étonnera point ; l'astrologue est un sectaire haineux, pétri de boue et de fiel ; mais il est bon de le faire connaître, en donnant sa prose de magicien, sans y changer un iota. Au surplus, je suis d'une incompétence absolue, ou, pour mieux dire, d'une ignorance complète en cette pseudo-science ; j'ai eu grand'peine à en comprendre les grandes lignes, afin de pouvoir en donner un aperçu ; aussi, sans chercher à approfondir, je me suis borné à recopier.

Voici donc les appréciations cabalistiques et les calculs généthliaques du vicaire de Satan sur le vicaire de Jésus-Christ :

HOROSCOPE DE PECCI DIT LÉON XIII

Gioacchino Vincenzo Pecci, né sous le 13e degré des Poissons, en une année de la Lune, du cycle de Vénus, la lune éyant décroissante et à son 20e jour.

Gioacchino
Vincenzo
Pecci

Calcul de nativité diurne sous le 13e degré des Poissons, en une année de la Lune dépendant du cycle de Vénus, un jour de la Lune, la lune décroissante étant à son 20e jour.

ÉCHELLE GÉNÉTHLIAQUE

Sommet
Nom de famille
2e prénom
1er prénom
Degré
Signe zodiacal
Année de nativité

Observations :

Etant né sous le deuxième décan des, Poissons : — esprit élevé, amour de la renommée, audace en entreprises. — En outre, les Poissons étant signe double, tous les présages intellectuels sont doublés.

Etant né sous le vingtième jour de la Lune : — tempérament bilioso-nerveux ; présage qui est d'ailleurs confirmé par la conjonction de Saturne et de Mars, qui le prédispose aux maladies bilioso-nerveuses.

L'aspect trigone de Jupiter et de Mercure, situés l'un dans la Vierge, l'autre dans le Capricorne, présage rectitude de jugement, fortitude d'esprit et de caractère.

Déduction :

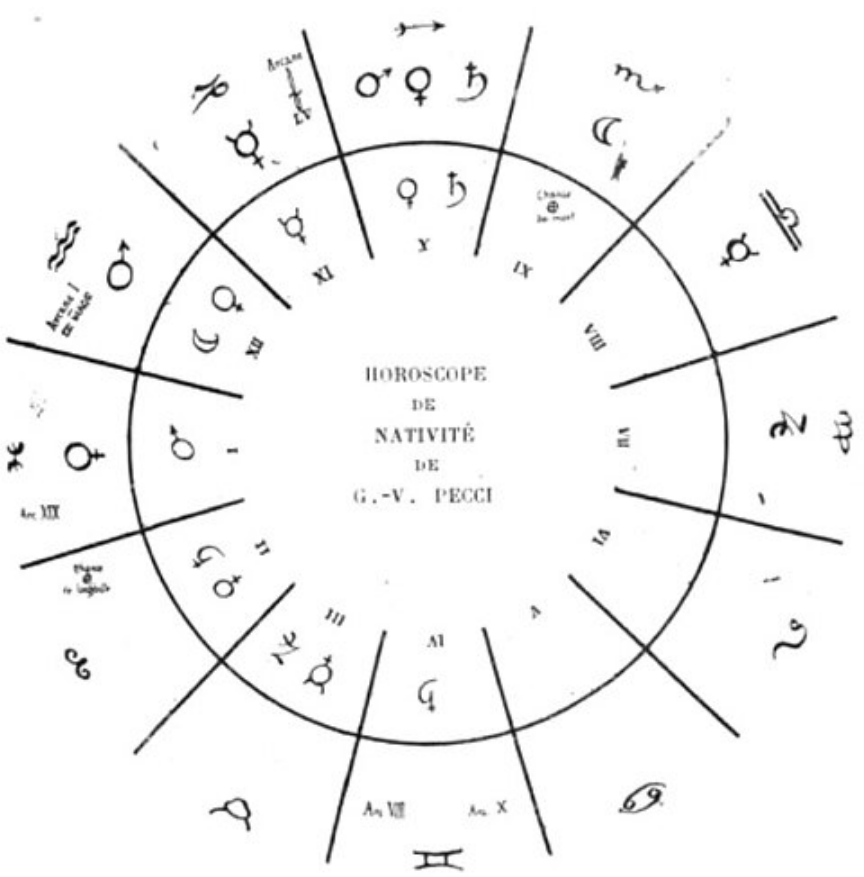
Adversaire très dangereux pour nous ; ennemi irréconciliable ; à craindre à la fois sous le rapport de l'habileté et de l'audace.

—

Tout, dans l'horoscope de Pecci, concorde pour présager la plus haute élévation sacerdotale (adonaïte), par conséquent, le souverain pontificat dans la superstition romaine. Cela est présagé par la quadrature de Jupiter et Mars, par la position de Vénus dans les Poissons, et par Saturne et Mars dans la maison X. — Cela se voit encore par la trigonocratie des signes royaux, qui a sa pointe au sommet de l'horoscope et qui n'est débilitée par aucun aspect fâcheux. — Il est, en outre, prédit que cette suprême élévation sera le résultat d'une élection (par Saturne, qui, maître de la maison XI, est au sommet de la figure généthliaque) ; ce qui, dans le cas observé, annonce bien l'accès au plus élevé siège de l'Église d'Adonaï (Saturne protecteur), lequel poste est, en effet, le seul obtenu par une élection faite par les pairs. — Donc, dès la naissance de Pecci, cette prédiction pouvait être faite.

Le deuxième décan des Poissons, sous lequel est placée la nativité présage d'un esprit supérieur, d'une âme fortement trempée, d'un caractère redoutable aux adversaires, méprisant la critique de ceux qui ne pensent pas comme lui, opiniâtre dans ses idées, bravant les obstacles, voulant aller

jusqu'au bout dans la voie qu'il s'est tracée, croyant avoir raison même contre tous. — Ce présage est renforcé par le signe même des Poissons, qui est un signe double, et qui accentue ces dispositions intellectuelles, qui en multiplie leur puissance. — L'ennemi est donc indomptable, et il n'y aura rien à espérer de lui.



La trigonie de Jupiter et de Mercure donne une merveilleuse rectitude de jugement dans les résolutions à adopter (de la fortitude morale, *fortitudo animi*, selon Maternus et Junetin de Florence) ; l'individu, en ses décisions, marche droit devant lui, fermement, et sans se préoccuper s'il compromet des intérêts ; dans les affaires ordinaires de la vie, c'est une certitude de succès ; en politique religieuse, c'est le maintien des prétentions superbes de la domination sur la conscience des autres. L'individu ne perdra jamais de vue son but ; c'est un tyran de haute intelligence, clairvoyant

dans les difficultés de sa situation ; chef, il juge, décide et entreprend aussitôt, ne prenant conseil des autres que pour la forme.

Jupiter dans la Vierge confirme encore ces présages. Il est regrettable que l'individu soit dans l'autre camp. Ses aptitudes, ses qualités de cerveau, son énergie de caractère, sa promptitude de décision, qui n'exclue pas un examen approfondi des situations, lui donnent de grands avantages pour nous combattre.

Sa volonté ferme, énergique, d'une force peu commune, est présagée aussi par Vénus dans le Sagittaire ; son examen du pour et du contre, dans les circonstances difficiles, est dénoté judicieux et appuyé sur la volonté, par Vénus dans les Poissons qui occupent la maison I. De là, il faut conclure que, dans le milieu où il gouverne, il finit toujours par avoir raison des opposants. C'est là l'indice du triomphe, non pour l'Église elle-même, mais pour lui personnellement parmi les individus de l'Église ; il s'impose à eux par un ascendant incontestable, et il leur est supérieur non pas seulement de fait, mais par ces qualités essentielles d'un esprit dominateur, Chez les siens, il vaincra donc les contradictions et les obstacles.

Vénus dans la maison I et Mercure dans la maison III dénotent un goût prononcé pour la musique. Si ce n'est un artiste, c'est un dilettante.

Jupiter dans la maison III, lui donne une prudence de premier ordre, une astuce diplomatique qui nous rend encore l'adversaire très dangereux, et une habileté consommée à s'attacher ceux qui l'approchent.

La situation de la Lune, qui, au moment de la naissance, était à son 20^{e} jour, et, par conséquent, dans le Sagittaire, donne à Pecci un tempérament bilioso-nerveux. .

La santé est bonne, exempte de graves maladies ; cependant, il y a, dans l'enfance et dans la vieillesse, une certaine maladivité, mais sans danger ; c'est ce qu'annonce Mercure dans le Capricorne. En même temps, Saturne dans la maison IV le prédispose à quelques maladies de l'estomac (dyspepsie, gastralgie, etc.), et la conjonction de Saturne et de Mars au sommet de la figure céleste, présage une maladie bilieuse. — La vieillesse doit être exempte de lourdes infirmités, dit la maison VI et ses aspects, malgré la situation de son maître, le Soleil, qui est en éclipse sur le thème de nativité. — En somme, c'est un valide à l'aspect chétif, un faux chétif ; il est solide, et il viendra vieux.

Sa mort, qui semble devoir être de nature violente ou subite, ne parait pas inscrite avant la 85^{e} ou la 88^{e} année, selon que la nativité a été diurne ou nocturne. Le signe de chance de longévité, qui se

place dans la maison II, a pour maitre Mars, lequel est favorablement situé au sommet de l'horoscope et accorde sa protection. Sa mort aura lieu pendant une époque de guerre ou de troubles publics.

Les années mauvaises de sa vie, celles où on lit pour lui des disgrâces, des deuils, des maladies, etc., sont celles dans lesquelles la révolution d'horoscope donnera le Bélier ou la Vierge dans l'ascendant ; ce sont, par conséquent, les années 1811, 1816, 1823, 1828, 1835, 1840, 1847, 1852, 1839, 1864, 1871, 1876, 1883, 1888, 1895 et 1900, si toutefois il parvient à ces trois dernières années.

L'année 1884 est marquée par un présage de grave danger, lequel pourtant s'éloigne de lui et dont il n'a qu'un vague soupçon. En effet, sa révolution d'horoscope en 1884 lui donne le Taureau en maison I (et par conséquent : les Gémeaux en maison II, le Cancer en III, le Lion en IV, la Vierge en V, la Balance en VI, le Scorpion en VII, le Sagittaire en VIII, le Capricorne en IX, le Verseau en X, les Poissons en XI, et le Bélier en XII).

Une menace de danger de mort est formellement inscrite ; car le Verseau, signe dangereux, de nature saturnienne, est en maison X, cette année-là, et domine la figure généthliaque. Il s'agit bien d'un danger de mort, attendu que Saturne est en VIII, maison de la mort, avec Mars, qui dit mort par le fer. Mais, autre signe des plus caractéristiques, présage non moins certain, Vénus est entre eux et se trouve maîtresse du signe du Taureau, placé en maison I qui protège Pecci pendant tout le cours de 1884.

D'autre part, ce danger de mort paraît provenir d'un acte d'hostilité, acte prémédité pour être accompli par une personne seule, ainsi que le dit formellement le Bélier en XII, maison des ennemis, dont Mars, le maitre, est encore en VIIII.

Mais l'arcane du glaive, qui, en horoscope de nativité, était en maison XI, maison des amis, est passé en maison IX dans la révolution d'horoscope pour 1884 ; ce qui signifie : retard, danger qui vient de loin, qui s'éloigne, péril qui n'aboutit pas.

L'acte d'hostilité, constituant le danger de mort, doit avoir lieu sous le 2^{e} décan des Gémeaux, qui est gouverné par Verasua, esprit planétaire de Mars. Or, le 2^{e} décan des Gémeaux comprend : 11^{e} degré, 30 mai ; 12^{e} degré, 31 ; 13^{e} degré, 1er juin ; 14^{e} degré, 2 ; 15^{e} degré, 3 ; 16^{e} degré, 4 ; 17^{e} degré, 5 ; 18^{e} degré, 6 ; 19^{e} degré, 7 ; 20^{e} degré, 8 juin. Ce ne peut pas, pourtant, être sous les 11^{e}, 12^{e} et 13^{e} degrés, qui sont privilégiés par influence directe. Donc, l'acte d'hostilité, constituant danger de mort, se produira sous le 13^{e} degré, ou sous le 14^{e}, ou sous le 16^{e}, ou sous l'un des quatre suivants. Mais il n'y aura aucun résultat, c'est-à-dire Pecci ne mourra pas en 1884 ; car il a son signe

de chance de mort qui de la maison IX passe en VII et qui reçoit de la Lune une influence favorable pour lui, né en une année de la Lune.

Un autre signe indique le péril mortel sous forme de menace que Pecci doit courir au cours de sa 75^{e} année : c'est la trigonocratie des signes dangereux (Gémeaux, Balance, Verseau) qui a sa pointe au sommet de la figure généthliaque. Mais, de même, la trigonocratie des signes royaux qui le protège (Bélier, Lion, Sagittaire) a son sommet en maison VIII et le protège pleinement.

Il y a encore, sur l'existence de Pecci, au début surtout, l'influence d'une femme, — la mère, sans doute, — qui a joué un rôle important sur son avenir ; c'est ce qu'affirme l'influence du 13^{e} degré des Poissons, sous lequel se place la nativité.

La Lune dans le Scorpion et Saturne dans le Sagittaire annoncent un péril de submersion, qui aujourd'hui doit être échu depuis longtemps ; et aussi la mort prématurée de la mère. — Mars dans le Verseau signale la mort d'un très proche parent, à laquelle il sera fort sensible, et qui surviendra en une année où le Capricorne sera dans l'ascendant de la révolution d'horoscope, et le signe de chance de mort, dont Mars est le maitre, dans la maison XI.

Dans l'horoscope de nativité, Mercure, maître de la maison IV, étant dans la maison XI, présage un héritage d'un ami, héritage moral ou matériel, ayant une grande influence sur l'avenir.

Saturne, maitre de la maison XII, étant en maison X, révèle l'inimitié d'un homme au pouvoir, qui arrête l'élévation.

Le signe du Capricorne, qui est en maison XI, dénote des amitiés devenant des inimitiés, de faux amis qui se manifesteront au moment d'une disgrâce.

L'arcane LXXII, qui est en maison IX, fourni par les chiffres de la maison XII, présage des difficultés pour une question pécuniaire, difficultés soulevées dans un pays éloigné.

Saturne et Mars dans la maison X ont promis, dès la naissance, les plus hautes dignités et la plus grande élévation dans le sacerdoce adonaïte ; mais la quadrature de Saturne et de Jupiter dit les obstacles rencontrés par Pecci dans sa carrière, Personnellement, il est protégé par la Lune, dans la maison XII, qui, cependant, ne peut pas détourner de l'Église elle-même la marée montante des droits humains, sous laquelle elle sera submergée ; mais Pecci n'assistera pas au désastre final de sa religion.

En résumé, l'individu est adversaire irréductible, opposant son opiniâtreté énergique et toutes les ressources de son esprit supérieur, comme une barrière, au progrès de l'humanité aspirant à s'émanciper du joug des prêtres et des moines. Il laissera dans l'histoire le nom d'un volontaire et

d’un habile, et Mercure dans la Balance promet à sa mémoire une longue célébrité parmi les papes de la superstition.

Si mes lecteurs comprennent quelque chose aux calculs qu’ils viennent de lire, ils auront de la chance. Quant à moi, j’avoue que je préférerais avoir à déchiffrer de l’hébreu. Mais, sans chercher à vérifier comment Lemmi s’y est pris pour établir ses calculs et ses combinaisons astrologiques auxquelles je n’entends pas grand’chose, j’ai tenu à donner au public un spécimen de ses talents de mage cabaliste ; ce travail généthliaque d’Adriano fera juger le personnage sous un de ses aspects, qui n’est pas le moins curieux.

Le lecteur aura vu aussi, par là, à quel point le démon se joue des hommes qui prennent l’astrologie pour une science. Cette mancique diabolique clôt la série des superstitions que je m’étais proposé de faire connaître dans cette partie de mon ouvrage. Je n’ai pas tout dit sur la magie divinatoire ; car nous avons encore à passer en revue la Nécromancie, à laquelle, dans mon plan d’étude, j’ai réservé ma VI^{e} partie, et qui participe à la fois de la magie divinatoire et de la magie opératoire. Ici, nous allons voir le démon lui-même à l’œuvre, se manifestant aux évocateurs de trépassés.

1. ↑ Il a laissé manuscrit un grand ouvrage intitulé : *La Pratique abrégée des jugements astrologiques sur les nativités*, pour lequel il avait réuni plus de 200 volumes sur la philosophie hermétique et les sciences occultes. C’était, comme on le voit, un fervent luciférien de son époque.

SIXIÈME PARTIE

LA NÉCROMANCIE CONTEMPORAINE

CHAPITRE XXVIII

Les apparitions imaginaires

Ainsi que je l'ai dit plus haut, en indiquant que je me proposais de traiter amplement cette question de la Nécromancie, le lecteur doit, avant tout, ne pas perdre de vue que tous ceux qui se livrent aux œuvres occultes de cette branche de la magie, même les non-luciférien, sont, sans exception, des fanatiques trompés par leurs sens ou par le démon ; car les trépassés ne peuvent pas apparaître sans la volonté expresse de Dieu, et Dieu ne tient évidemment aucun compte des appels aux âmes des défunts, avec accompagnement de formules superstitieuses, qui sont invariablement ou des prières coupables ou des sommations animées d'un esprit diabolique.

Je m'exprimais dans ces termes mêmes, et ils sont rigoureusement exacts ; le moment est venu de faire la démonstration.

Pour cela, je dois établir deux subdivisions dans ma VI^{e} partie :

1. *Les apparitions imaginaires*. À ce sujet, il me faut parler d'abord des hallucinations, lesquelles sont du ressort de la médecine. Nous verrons ensuite qu'un évocateur peut être halluciné tout comme un simple malade en traitement dans les hôpitaux ; nous constaterons, par des formules

mêmes de certains magistes modernes, comment on arrive à cette hallucination particulière qui fait voir de vains fantômes.

2. *Les apparitions réelles*. Ici, nous ferons défiler les évocateurs non hallucinés, ceux qui sont dans les bonnes grâces du seigneur Lucif, qu'ils croient ou non avoir affaire à des âmes de défunts. Après avoir cité quelques exemples historiques à l'appui de ma thèse, et selon la règle que j'ai adoptée pour répondre d'avance aux sceptiques, je ferai connaitre ce monde étrange de familiers du diable, s'intitulant quelquefois spirites, mais étant, au fond, des satanistes ou des luciférien, surtout lorsqu'ils appartiennent à la juiverie ou au protestantisme ; mais, dans ce chapitre, conformément à ce que j'ai annoncé, je prendrai mes exemples contemporains en dehors des triangles palladiques.

C'est, en effet, surtout au sujet des apparitions de prétendus trépassés, qu'il est le plus facile de se faire illusion sur le caractère véritable de la vision. Et, par conséquent, il est très important d'établir d'une façon précise quel est le domaine du naturel et quel est celui du surnaturel, dans quelles conditions se produit le trouble des sens et comment se passent les choses lorsqu'au contraire le surnaturel est en jeu.

D'autre part, nul de mes lecteurs ne l'ignore, les adversaires de l'Église, pour nier le surnaturel divin, s'établissent, comme dans un fort retranché et imprenable, dans ce système qui consiste à traiter de « pures hallucinations » tout ce qui dépasse la portée de leurs courtes expériences ; il est donc utile de les débusquer de cette position, en les suivant sur ce terrain même de l'hallucination, et en montrant quelle différence essentielle existe entre les phénomènes qui peuvent s'expliquer scientifiquement par cette cause naturelle et ceux qui ne peuvent trouver d'explication que dans l'intervention d'une cause surnaturelle, divine ou diabolique.

Et d'abord, que faut-il entendre par *hallucination* ? Quelles sont ses causes ? dans quelles conditions se produit-elle ? À quelle sorte de faits et de phénomènes ce mot peut-il s'étendre ? Quelle est la valeur du système qui prétend expliquer par des hallucinations naturelles tout le surnaturel historique ?

Voilà les questions auxquelles j'ai à répondre en premier lieu.

Je prie le lecteur de vouloir bien se reporter un instant à ce que j'ai dit précédemment (voir pages 635 et suivantes) du fonctionnement du système nerveux cérébro-spinal, et de se remettre en mémoire par quelle suite d'opérations de l'âme la sensation se transforme en idée, quelle liaison intime il y a entre l'image et l'idée, quel rôle jouent l'imagination et le souvenir dans notre vie intellectuelle, enfin par quelle aberration d'esprit nos pseudo-savants matérialistes ne veulent voir, dans tous ces phénomènes essentiellement spirituels et du domaine de l'âme, que le résultat de mouvements et de sécrétions purement physiques.

Ces considérations nous ont servi à comprendre l'hystérie, la folie et la possession ; elles nous aideront aussi à entrer plus profondément dans la nature de ce phénomène étrange et merveilleux sous bien des rapports, qui confine souvent à la folie : l'hallucination.

On fait à Esquirol l'honneur d'avoir le premier donné une définition scientifique de l'hallucination. Il me semble que le père Malebranche en a donné avant lui une idée assez juste et assez précise, quand il a écrit dans sa *Recherche de la vérité* :

« Il arrive quelquefois dans les personnes qui ont les esprits animaux (en langage moderne : l'influx nerveux) fort agités par des jeûnes, par des veilles, par quelque fièvre chaude ou par quelque passion violente, que ces esprits remuent les fibres intérieures du cerveau avec autant de force que les objets extérieurs, de sorte que ces personnes sentent ce qu'elles ne devraient qu'imaginer, et croient voir devant leurs yeux des objets qui ne sont que dans leur imagination. »

On ne saurait mieux décrire le fait dans lequel, sous l'influence de la maladie ou de la passion, l'image cérébrale *s'objective* au dehors et produit intérieurement une perception que le moi attribue à un objet extérieur. Tout y est : le caractère essentiel du fait, l'extériorisation ou sensibilisation de l'idée ; la cause prochaine de ce fait, une stimulation ou excitation plus forte du système nerveux et sanguin sous l'influence d'une cause morale ou physique ; la façon même dont s'opère ce phénomène, les fibres intérieures du cerveau, les centres de la courbe optique, comme on dit aujourd'hui, mises en action avec autant de force que par les objets extérieurs dans le phénomène de la perception externe. Nous verrons plus loin que tous les

systèmes inventés par la physiologie moderne ne sont pas allés au-delà de cette explication.

Nous n'avons qu'à étendre aux hallucinations des autres sens ce que Malebranche dit de celles de la vue. Tous nos sens, en effet, sont susceptibles d'hallucinations ; mais on comprendra facilement que ceux de nos sens qui nous apportent le plus grand nombre de perceptions et les plus instructives seront les sources les plus fécondes d'hallucinations ; tels, les sens de la vue et de l'ouïe. Sur vingt hallucinés, dix-neuf verront des apparitions ou entendront des voix.

Ce phénomène de l'hallucination qui consiste proprement à croire voir ce que nous ne voyons pas réellement, entendre ce que nous n'entendons pas, toucher ce que nous ne touchons pas, si nous l'envisageons d'un peu près, surtout si nous le rapprochons des opérations si mystérieuses des facultés intellectuelles qui concourent à la formation de nos idées sensibles, perdra à nos yeux quelque chose de son étrange, tout en gardant encore assez de mystère pour nous rendre circonspects dans nos recherches et pour défier toutes les explications de la science.

N'y a-t-il pas en effet dans le jeu naturel de la mémoire et de l'imagination comme un commencement, un prélude, une ébauche d'hallucination ? Dès que nous sortons du domaine de la *perception*, qui implique toujours la présence actuelle d'un corps placé de manière à impressionner nos sens extérieurs, nous entrons dans celui de la *mémoire* et de l'*imagination*.

Or, qu'est-ce que la mémoire, sinon une faculté qui, à l'inverse de la perception, en se rappelant les perceptions passées, ne croit plus à l'existence actuelle des objets qui les ont occasionnées, mais seulement à leur existence passée et se retrace d'une manière fidèle les images de ces objets sans l'intervention de leur présence actuelle ?

Qu'est-ce à son tour que l'imagination, cette faculté qu'on a appelée à si juste titre la *folle* du logis ? Si elle se rapproche de la mémoire, en ce que l'âme s'y représente des idées sensibles dont les causes existantes ont existé antérieurement, elle en diffère essentiellement en ce qu'elle n'attache à ces causes aucune réalité soit présente, soit passée, mais qu'elle en dispose et

combine à sa fantaisie les divers éléments, de manière à en créer quelque chose qui n'a aucune réalité correspondante dans le monde extérieur.

Et ces créations, quand l'enthousiasme poétique est monté à son comble, ne revêtent-elles pas à l'œil intérieur du poète les couleurs et les formes de la réalité ? Ces créations de son esprit ne se mettent-elles pas à vivre pour lui avec toute l'intensité de l'acte qui les a créées ? Le romancier de génie ne voit-il pas s'animer, se colorer, se réaliser les fictions de son cerveau, tout un monde naître et s'agiter sous sa baguette de magicien créateur ? Ces créations de l'âme ne sont-elles pas en un certain sens plus animées, plus vivantes que les images imprimées dans le cerveau par la sensation ?

L'inspiration n'est-elle pas encore plus forte, plus complète, alors que les sens du poète ou de l'artiste sont fermés à toutes les suggestions du monde extérieur ? Milton aveugle n'en apercevait que plus clairement les visions du monde surnaturel créées par son imagination ; Beethoven, sourd, entendait distinctement dans sa tête l'écho des mélodies que sa main exécutait sur le piano. Chez plusieurs poètes, cette force de l'imagination est allée jusqu'à l'hallucination proprement dite, notamment chez le Tasse, William Blake et Shelley.

Sans doute il ne faut pas confondre la faculté d'hallucination, telle qu'elle vient d'être définie, avec ces facultés normales, dont elle différera toujours en ce qu'elle revêt l'objet remémoré ou imaginé de l'apparence trompeuse d'une sensation actuelle. Mais elle a avec elles des relations étroites ; la perception, la mémoire et l'imagination y jouent un rôle important ; elle n'est, en somme, le plus souvent que la mémoire et l'imagination déformées par la force même de la vision intérieure imposant au sens la reproduction de l'image remémorée ou créée par elles.

Tantôt, en effet, l'hallucination n'est que la reproduction exacte, la continuation d'une sensation antérieure réellement éprouvée. Newton, après avoir fixé le soleil dans une glace, dirigeant par hasard sa vue sur une partie obscure de l'appartement, y vit le spectre solaire se reproduire avec des couleurs aussi vives que le soleil lui-même. Ce que Newton obtint ainsi fortuitement, on peut l'obtenir à volonté ; qui ne s'est amusé, après avoir fixé attentivement une croisée très éclairée, à regarder ensuite la muraille à l'ombre ? L'image de la croisée apparaît aussitôt comme par enchantement sur la muraille. Boyle, dans son ouvrage sur les couleurs, rapporte le cas

d’un individu qui continua pendant plusieurs années de voir le spectre solaire, lorsqu’il regardait des surfaces brillantes.

Je pourrais citer ainsi plus d’un exemple d’hallucinations qui n’étaient que la continuation de visions aperçues pendant le sommeil en état de rêve ; le songeur, réveillé, continuait à voir de ses yeux l’image qui lui avait apparu en songe. Si l’on a entendu en rêve un coup de tonnerre ou de canon, l’oreille tinte encore au réveil ; de même encore au réveil on sent dans la bouche la saveur d’un médicament qu’on a pris en rêve.

Tantôt l’hallucination emprunte ses éléments, non plus à la sensation prolongée, mais à la mémoire plus ou moins lointaine d’une sensation antérieurement éprouvée. En voici un exemple frappant :

« Au début de mes études médicales, dit le professeur Andral, je fus vivement frappé de voir, dans un des coins des salles de dissection de la Pitié, le cadavre d’un enfant à demi-rongé par les vers. Le lendemain matin, en me levant et m’approchant de la cheminée pour allumer mon feu, je vis ce cadavre. Il était bien là ; je sentais son odeur infecte, et j’avais beau me dire qu’il était impossible qu’il en fût ainsi, cette hallucination dura un quart d’heure. »

Tantôt enfin l’imagination seule fait tous les frais de l’hallucination ; tel le cas cité par le docteur Michéa :

« Une couturière, âgée de vingt-huit ans, qui se trouve en ce moment à la Salpêtrière, est atteinte d’une *érotomanie*. Elle est éperdument éprise du prince de J… ; elle pense exclusivement à lui, au point qu’avant son entrée à l’hôpital, abandonnant la couture, son unique ressource, elle stationnait ou rôdait tous les jours, du matin au soir, aux alentours des Tuileries, dans l’espérance de voir sortir ou rentrer le prince, et de lui déclarer son amour, soit oralement, soit par écrit. Depuis qu’elle est à la Salpêtrière, elle entend très souvent et très nettement, tantôt au milieu du jour, tantôt dans le silence de la nuit, mais toujours pendant l’état de veille, elle entend des voix qui lui parlent du prince, qui lui disent : « Monseigneur est en ce moment à sa toilette. Monseigneur part aujourd’hui pour la chasse. Monseigneur s’embarque demain sur la *Belle-Poule*. »

Évidemment, ce sont là de pures conceptions de l’imagination transformée, ou traduites en sensations illusoires ; et dans ce cas,

l'hallucination peut quelquefois revêtir les caractères de la seconde vue, particulière aux somnambules.

Dans l'une ou l'autre de ces deux dernières classes peuvent se ranger les hallucinations volontaires, assez rares cependant, où l'esprit commande et dirige à son gré les phénomènes illusoires qui les composent. L'hallucination alors devient de la monomanie.

« Nous avons eu pendant longtemps sous les yeux, dit le même docteur Michéa, un monomaniaque, homme d'un esprit ardent et cultivé, qui traduisait instantanément en fausses perceptions visuelles toutes les idées qui lui passaient par la tête. Il n'avait qu'à se rappeler ou à concevoir une chose ou une personne, pour qu'aussitôt cette chose ou cette personne fût douée pour lui d'une apparence de réalité antérieure. Un jour, nous le trouvâmes, le regard fixe, la bouche souriante, et frappant ses deux mains en signe d'applaudissement. Il ne nous avait point entendu ouvrir la porte de sa chambre. À notre question : « Que signifie ce que vous faites-là ? — Je suis, nous répondit-il, comme le fou dont parle Horace, j'assiste à un spectacle imaginaire. Je m'ennuyais au coin de mon feu ; j'aime beaucoup les merveilles de l'Opéra, je me suis représenté à moi-même le ballet de *la Sylphide*, et quand vous êtes venu me frapper sur l'épaule, j'applaudissais la Taglioni. »

Parmi les analogies que l'observation psychologique peut nous offrir pour nous aider à nous rendre compte du caractère de l'hallucination naturelle, la plus frappante, la plus instructive se trouve dans les phénomènes du rêve. L'hallucination n'est, en somme, que le rêve d'un homme éveillé, et tout doit s'y passer psychologiquement et physiologiquement comme dans le rêve ; quand la science nous aura révélé le mystère du rêve, elle aura par là même pénétré le mystère de l'hallucination.

Il y a toutefois entre les hallucinations du sommeil et celles de la veille, quand elles ne sont pas liées à une disposition morbide, cette différence essentielle que, dans la veille, l'individu a la faculté de contrôler ses pensées, d'en changer le cours par un acte de sa volonté, d'en appeler aux témoignages de ceux qui l'entourent, afin de voir si leurs sensations concordent ou non avec les siennes, et par là de corriger son illusion et d'y mettre un terme. Mais il n'y a, dans ce cas, il faut le reconnaitre, qu'une

hallucination imparfaite ou incomplète ; dans les cas plus ordinaires, où l'hallucination revêt un caractère morbide, et où l'halluciné croit irrésistiblement à la réalité extérieure de ses visions, le raisonnement est en défaut, et les impressions fausses ne peuvent se corriger ; l'hallucination ne disparaît qu'avec la maladie qui l'a causée, ou dont elle est un des symptômes.

Il y a, en effet, comme l'ont observé tous les médecins ou psychologues qui se sont occupés de cette question, des hallucinations compatibles avec la raison, se manifestant chez des individus jouissant de l'intégrité de leurs facultés intellectuelles, — ces hallucinations sont purement *physiologiques*, — et des hallucinations *pathologiques*, survenant à l'occasion d'un trouble plus ou moins profond dans l'équilibre des fonctions, phénomènes maladifs ayant leur siège dans le cerveau et constituant une sorte de folie, d'aliénation mentale. C'est là la véritable hallucination, à laquelle on peut assigner ses causes naturelles, et aussi ses remèdes, une fois que ces causes sont scientifiquement déterminées : elle est dons essentiellement du ressort de la m[*illisible*]

De ce qui précède, on peut conclure qu'il n'y a, entre la perception normale excitée par des objets extérieurs et cette perception anormale qu'on appelle l'hallucination, d'autre différence que l'existence dans le premier cas d'un objet extérieur correspondant à la sensation, et l'absence dans le second de ce même objet. Il arrive à l'halluciné la même illusion qu'à celui qui, amputé d'une jambe, rapporte les sensations de douleur qu'il éprouve à sa jambe absente ; l'amputé sent encore invinciblement le membre qu'il n'a plus. La science explique cette espèce d'hallucination en disant qu'en vertu de ce principe formulé par Müller « que nous ne pouvons avoir par l'effet de causes extérieures aucune manière de sentir que nous n'ayons également sans ces causes et par la sensation des états de nos nerfs, » l'excitation automatique, involontaire, qui produit l'hallucination, naît dans l'appareil nerveux lui-même.

Mais comment, où s'opère ce phénomène, principe de l'illusion hallucinatoire ? Il y a sur cette question autant de systèmes que d'expérimentateurs.

Selon les uns, l'hallucination n'est qu'une irritation spéciale de l'organe sensorial externe, spécialement de la rétine, et elle se localise-dans la portion périphérique du système nerveux ; selon d'autres, elle est le résultat de l'irritation morbide des cellules de la couche corticale du cerveau, où seraient localisées l'imagination et la mémoire : Gall, l'inventeur de l'absurde système appelé *phrénologie*, avait déjà indiqué la circonvolution spéciale, dont le développement considérable entraine, d'après lui, la disposition innée aux visions. Selon d'autres, l'hallucination, résultant de la lésion des parties nerveuses intermédiaires aux organes des sens et au foyer de perception, c'est-à-dire de la lésion des parties cérébrales auxquelles aboutissent directement nos nerfs sensoriaux, réside au sein même de ces parties intermédiaires. Selon Dagonet, l'hallucination est le résultat de l'éréthisme, de l'hypéresthésie de cette partie de l'encéphale, où l'organe des sens prend son origine, à la région des parois ventriculaires qui feraient l'office d'une table de résonnance : les hallucinations de la vue viendraient de l'irritation spéciale des fibres nerveuses qui composent la paroi interne du ventricule moyen ; celles de l'ouïe auraient pour siège les parois du quatrième ventricule. Le docteur Audiffrent attribue les hallucinations à une irritation des ganglions sensitifs placés dans le cerveau.

Le système matérialiste qui semble aujourd'hui le plus en vogue est celui qu'a exposé le docteur Ritti dans sa *Théorie physiologique de l'hallucination.* D'après lui, les parties constituantes d'un appareil sensorial sont au nombre de trois : l° un organe sensorial externe, chargé de recueillir les impressions venant du dehors ; 2° un nerf qui a pour fonction spéciale de transmettre ces impressions au cerveau, dans les centres de la couche optique où s'opère la transformation du mouvement matériel en mouvement nerveux ; 3° émergeant de ces centres, des fibres nerveuses qui vont s'irradier dans la couche corticale du cerveau, où les impressions sensibles transmises par le nerf deviennent perceptions. Ce sont les fibres blanches cérébrales qui les exportent, et la substance grise des circonvolutions qui les reçoit et les élabore. C'est dans ce réseau inextricable de cellules constituant la couche corticale du cerveau et appelées *cellules intellectuelles* que s'exécutent ces opérations merveilleuses qui ont pour conséquence la vie intellectuelle et morale de l'individu. De l'âme, comme on voit, il n'est pas question.

Or, le fonctionnement de l'appareil sensorial ainsi décrit, voici comment s'explique physiologiquement l'hallucination ; selon l'école matérialiste :

Les centres de la couche optique peuvent, sous l'influence de causes pathologiques variées, se mettre automatiquement en action ; les produits de cette irritation factice suivent alors la même voie que les incitations de leur activité normale et vont s'irradier, par le moyen des fibres blanches cérébrales, dans le réseau des cellules corticales. Celles-ci, mises ainsi en vibration, produiront des séries indéfinies de conceptions délirantes, des représentations qui s'objectiveront, comme si une impression extérieure venait irriter le nerf sensorial.

L'explication de ce phénomène se trouve dans ce qu'en biologie on appelle *l'excentricité des sensations*.

Quel que soit le point où le nerf est atteint, la sensation est toujours excentrique ; même quand le centre nerveux est atteint, c'est à l'extrémité périphérique du nerf sensitif en rapport avec ce centre que nous localisons la sensation.

Trois phénomènes constituent donc le processus morbide de l'hallucination : 1° activité spontanée des cellules de la couche optique, activité provoquée par des causes variées ; 2° irradiation de cette activité fictive vers les cellules de la substance corticale ; 3° entraînement consécutif de ces mêmes cellules corticales, mettant en œuvre ces matériaux erronés avec la même logique que s'ils étaient réels.

Au milieu de tout cet appareil de science anatomique et physiologique, si nous voulons analyser le fond du système, qu'y découvrirons-nous ? Deux choses, et rien que deux choses : 1° ce fait depuis longtemps observé et reconnu, qui en effet peut nous aider par analogie, comme nous l'avons vu plus haut, à nous rendre compte de l'illusion invincible en vertu de laquelle l'halluciné véritable objective ses perceptions intérieures : *l'excentricité des sensations* ; et 2° une pure et simple hypothèse sur le processus morbide de l'hallucination, hypothèse qui a le double inconvénient de se passer du concours de l'âme et de n'expliquer en réalité aucun des faits pour lesquels elle est imaginée.

J'en appelle au lecteur de bonne foi tant soit peu initié à ces analyses physiologiques : tous ces systèmes lui ont-ils appris quelque chose de plus

sur le problème de l'hallucination que la définition de Malebranche ? Et quant au comment du processus morbide par lequel elle naît et se développe dans le cerveau de l'halluciné, nous sommes à peu près aussi avancés, après avoir entendu les oracles de la science matérialiste, que le bonhomme Géronte, de Molière, sur les causes du mutisme de sa fille après les explications da Sganarelle, dans le *Médecin malgré lui*.

Et cependant c'est sur de telles découvertes que se basent leurs auteurs pour échafauder toutes leurs théories négatives du monde surnaturel et de son action sur l'âme et le corps humains. À tous les témoignages irrécusables qui déposent en faveur de la réalité d'une intervention surnaturelle dans les choses humaines, ils opposeront l'argument tiré de l'observation des ganglions, ventricules ou cellules intellectuelles de la couche corticale du cerveau, et s'écrieront d'un air de triomphe : Hallucination ! hallucination !… Quelle science merveilleuse, qui se résume en un seul mot ; et quel mot magique, qui suffit à rendre compte d'une croyance religieuse qui remonta à l'origine de l'homme !

Cela posé, nous ne devons pas nous étonner si, parmi les nombreuses causes physiques et morales qu'ils assignent aux divers genres d'hallucinations, ils omettent précisément celles-là seules qui expliquent les hallucinations offrant un caractère vraiment surnaturel, l'action des esprits, anges ou démons, lesquelles sont des visions plutôt que des hallucinations.

Loin de moi la pensée d'attribuer indistinctement à ces causes surhumaines tous les phénomènes de l'hallucination : je reconnais volontiers qu'un grand nombre d'hallucinations doivent être attribuées aux causes naturelles que l'observation leur assigne[1] ; que dans bien des cas l'hallucination n'est qu'un désordre, un dérangement organique venant ou d'une lésion de l'organe cérébral ou d'une surexcitation du système nerveux qui trouble l'action régulière et normale des sens ; que dans bien des cas, par conséquent, la médecine pout la combattre avec succès.

Mais il y aura tels cas, entourés de circonstances tellement extraordinaires, de phénomènes tellement en dehors des causes et des forces humaines, que nous dirons au système de l'hallucination naturelle et à la médecine : « Halte-là ! ces faits ne sont plus de votre domaine… *Digitus Dei est hic* !… *vel diaboli* ! »

Il suffit de rappeler ici ce que j'ai dit au sujet des possessions individuelles ou des collectives. Qu'ont imaginé les ennemis du surnaturel en face de ces épidémies de possession qui s'étendent sur tout un groupe, une collection d'individus, un couvent tout entier ? Comment récuser les nombreux témoins qui les ont attestées, les procès-verbaux officiels qui les ont relatées dans tous leurs détails ?

Nos pseudo-savants ne sont pas embarrassés pour si peu.

Ils disent : « Hystérie collective ! » avec un sans-gêne parfait. Et si vous leur démontrez qu'il n'y a nullement hystérie, ils mettront les phénomènes surnaturels sur le compte de l'hallucination. Une hallucination collective !… Quelle belle chose, vraiment, que la science matérialiste !

La vérité, sur ce point particulier des hallucinations collectives, a été dite par un savant catholique dont les idées ne sauraient être suspectes de fanatisme, M. de Caudenberg. Dans un ouvrage où il réfute les assertions de M. de Gasparin (*le Monde spirituel*), il s'exprime ainsi :

« Non seulement je suis loin d'admettre les *hallucinations collectives,* mais je les nie formellement, hors dans un seul cas : celui où plusieurs personnes, excitées par un appareil inaccoutumé, par des préparations ou des cérémonies préalables qui frappent l'imagination, sont d'ailleurs toutes prévenues de ce qu'elles doivent voir. Mais il est contre toutes les règles de la vraisemblance que dix ou vingt individus aperçoivent à la fois un objet qui n'existe pas ou entendent un même son qui n'a pas retenti, quand d'ailleurs cette manifestation est absolument inattendue pour eux. Il est contraire à toutes les notions de la probabilité et du jugement qu'un nombre plus ou moins grand de personnes jouissant du plein exercice de leurs facultés se trompent toutes instantanément et d'une manière identique sur un fait de cette nature ! »

Il ne faut pas perdre de vue que dans les paroles que je viens de citer il ne s'agit que des hallucinations naturelles (ceux auxquels s'adresse l'argumentation de M. de Caudenberg n'en reconnaissant pas d'autres), et non de celles que le démon peut produire, et qu'il produit en effet dans l'esprit de ceux qu'il veut égarer à l'aide de ses prestiges ; mais c'est alors une hallucination toute surnaturelle, et dans ce sens on peut dire que certains obsédés, par exemple, ont été des hallucinés.

« C’est alors, dit très bien M. Gougenot des Mousseaux, que parlant à notre âme un langage intérieur, et remuant, excitant, maniant en maîtres les humeurs ou les appareils de nos corps, ces êtres invisibles et subtils nous font voir, entendre et sentir ce qui n’a point de forme, ce qui manque de corps, ce qui n’existe en réalité que dans les impressions dont ils nous affectent, ce qui n’est vrai que subjectivement, c’est-à-dire dans l’image ou dans le fantôme tracés par eux dans notre cerveau. »

J’aurai occasion, dans le chapitre suivant, de revenir plus amplement sur le mode d’action employé par le démon dans ses diverses manifestations, et en particulier dans les évocations d’outre-tombe.

Néanmoins, il est bon de montrer tout de suite, par un exemple, avec quelle désinvolture les adversaires du surnaturel appliquent leur merveilleux système de l’hallucination naturelle aux faits les plus authentiquement certifiés et les plus évidemment dus à une intervention surnaturelle. Cet exemple nous fera toucher du doigt la différence qui existe entre les deux ordres d’hallucinations.

Il est un fait des plus fréquents dans le monde surnaturel, dans la vie des saints, et même dans celle des plus humbles fidèles, fait où éclate dans tout son lustre et sa puissance dramatique l’action simultanée des esprits sur l’âme humaine, je veux dire : le combat qui se livre dans notre âme entre l’ange de Dieu, préposé à notre garde, et le démon particulier, émissaire de Satan, acharné à nous perdre.

Celle lutte assurément peut n’être qu’intérieure et toute spirituelle, la lutte dont parle saint Paul entre les deux Hommes qui sont en nous ; mais il est arrivé maintes fois qu’elle a pris des formes visibles, et que le drame de *Faust* tiraillé entre les deux influences, céleste et diabolique, s’est sensiblement réalisé.

C’est précisément un de ces cas que Michéa a emprunté à l’histoire du surnaturel, pour essayer d’expliquer ce qu’il appelle les *hallucinations discordantes* (invention de génie à mettre à côté des *hallucinations collectives*), non par un état moral où la lutte du bon et du mauvais principes, de Dieu et du démon, est à l’état violent et s’objective extérieurement par la volonté ou la permission de Dieu, mais par une théorie psychologique sur les idées claires et les idées confuses, en lutte

dans notre âme. « De cette lutte, dit-il, résulte un fractionnement de l'hallucination, un dualisme très singulier qui semble réaliser le symbole d'Ormuzd et d'Ahriman, le *mythe* des anges de lumière et des anges de ténèbres, et qui peut-être ne se trouve pas étranger à la création de ces vieux dogmes de l'Orient. »

Or, il allègue à l'appui de cette belle théorie un fait qu'il emprunte à saint Grégoire de Tours, mais où il a bien soin de faire disparaitre tout ce qui, dans la version du saint, enlève au récit le caractère de *mythe* et le revêt aux yeux d'un lecteur de bonne foi de tous les caractères de la réalité.

Je cite le récit, tel qu'il est dans saint Grégoire de Tours, en ayant soin d'indiquer par des italiques les passages omis par Michéa :

« Parmi tout ce que nous avons appris des vertus de l'apôtre Paul, nous ne signalerons qu'un seul miracle. Il arriva quelque part qu'un homme, poussé par le diable, prépara un nœud coulant pour s'ôter la vie. Dans cette vue, ayant gagné un lieu secret de sa maison, il attacha sa corde à une poutre et se mit à y fixer le nœud coulant. Il ne cessait cependant d'invoquer l'apôtre Paul, *en disant : « Aide-moi, saint Paul. »* Et voici qu'une figure sale et hideuse, *dont les traits ressemblaient à ceux du diable*, lui apparut et l'exhortait en lui disant : « Courage ! hâte-toi ! achève promptement ce que tu as commencé ! » Quant à lui, tout en continuant son œuvre, c'est-à-dire tout en s'apprêtant à s'arracher la vie, *il persistait à dire : « Ô bienheureux saint Paul ! viens à mon aide ! » Quand le nœud coulant fut prêt, comme le fantôme pressait plus fortement l'homme d'y mettre son cou*, tout à coup apparut une autre figure *pareille à la première*, qui dit à celle-ci : « Fuis, malheureux ! l'apôtre Paul arrive. Il a été invoqué par cet homme, et le voici. » À ces mots, les deux ombres s'évanouirent, *et l'homme, revenu à lui-même, faisant sur sa poitrine haletante le signe de la croix, et les joues baignées de larmes, se repentit de sa tentative. Il est manifeste qu'il fut sauvé de l'abîme où l'entraînait une mort honteuse par la vertu du bienheureux apôtre.* » (De gloria Martyrum, lib. I, cap. xxix.)

Il suffit de jeter un coup d'œil sut les mutilations opérées dans ce récit par Michéa pour voir comment un miracle, attesté par l'autorité d'un saint se fondant sut la tradition, peut être transformé par un docteur mécréant en une simple hallucination.

Encore reste-t-il assez de la réalité du récit dans la version tronquée du physiologiste pour saisir sur le fait le vice de son application et la fausseté de ses convulsions. Après avoir retranché du fait tout ce qu'il a pu du côté surnaturel, c'est-à-dire le miracle de saint Paul et l'obsession démoniaque du pauvre homme qui va se suicider s'il n'est miraculeusement sauvé du ciel, Michéa ne voit dans cette lutte si pleine de réalité dramatique que celle des idées claires et des idées confuses dans une âme perplexe, et en qui cette perplexité finit par produire une hallucination naturelle.

Seulement, en dépit même de mon adresse, qui ici est de la mauvaise foi, Michéa peut être facilement réfuté.

Et d'abord, demanderai-je au matérialiste docteur, où voit-il dans ce fait des idées claires et des idées confuses ? D'après lui, l'idée confuse, et à ce titre non avenue de l'halluciné, serait l'idée du suicide. Mais il me semble, et tout lecteur sensé sera de mon avis, que rien n'est plus clair, plus précis que le langage du diable : rien de plus saisissant, même pour les yeux du corps, que ces deux fantômes « dont les traits, dit le saint, ressemblaient à ceux du diable ». La tentation est aussi claire que la résistance du patient et son appel à la protection d'en haut. Il n'y a de confusions et d'obscurités que celles que Michéa a bien voulu y mettre, pour se donner l'occasion, d'échafauder une théorie dont la subtilité et le vide n'échapperont à personne.

Ce qui le gêne dans un fait qu'il ne peut s'empêcher de trouver « fort singulier », c'est uniquement l'idée, fort confuse pour lui sans doute, de l'obsession diabolique et du miracle qui vient y mettre fin.

Ce qu'il ne peut accepter, c'est ce fait surnaturel qui crève les yeux par sa clarté et son universalité dans toute l'histoire du christianisme, la lutte entre les esprits de ténèbres et les esprits de lumière autour de l'âme de l'homme, que n'expliqueront jamais les plus subtiles hypothèses de la science matérialiste.

Les explications de Michéa tombent également à plat devant un autre fait qu'il emprunte non plus à un saint, mais à un savant, le docteur Sulzer, qui le raconte ainsi dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* :

« J'ai connu un homme d'une grande probité, d'un grand sens et très éclairé par les lumières de la philosophie, qui, étant devenu mélancolique,

quoique intimement pénétré de vénération pour l'Être Suprême, ne pouvait, pendant un temps, entendre nommer cet être qu'il adorait de tout son cœur, sans lâcher contre lui quelques traits de blasphème, sans que ses cheveux se dressassent d'horreur. Il m'avait souvent dit qu'il était tenté de croire qu'il y avait deux âmes en lui, l'une bénissant Dieu pendant que l'autre le blasphémait ; car il ne pouvait comprendre comment le même être pouvait faire à la fois deux choses aussi distinctement opposées l'une à l'autre. » (*Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1759.)

Rien, en effet, de plus incompréhensible, de plus inexplicable que cette force du mal dans une âme d'ailleurs bien disposée, si l'on n'y reconnait pas la possession surnaturelle de l'éternel ennemi du genre humain.

Si le lecteur a lu attentivement les pages qui précèdent, il aura pu se convaincre que, dans toutes les théories inventées par nos physiologistes modernes au nom de l'hallucination, la seule chose claire ou sérieuse qu'on puisse y découvrir, c'est qu'elles sont uniquement faites pour saper la foi au surnaturel, et opposer une vaine apparence de science à l'enseignement si clair et si précis de l'Église catholique sur ce point.

Il n'est pas un fait dans l'histoire de l'Église qui ait échappé à cette tentative insensée de tout ramener aux proportions de l'humain, de tout soumettre aux analyses du scalpel physiologique, depuis les miracles de l'Évangile jusqu'aux phénomènes diaboliques qui se multiplient d'une si étonnante façon dans notre siècle. Tous les prodiges relatés dans les Écritures, « dont le nombre, dit le docteur Calweil, un des plus acharnés adversaires du surnaturel, est presque effrayant pour l'imagination », tous les faits merveilleux rapportés par les historiens les plus graves ou consignés dans les écrits des Pères, dans les légendes des saints martyrs et des solitaires, dans les chroniques des abbayes et des monastères, tout cela ne serait que le produit de cette maladie inventée au XIX^{e} siècle, l'hallucination !… Moïse, Abraham, Jacob, Tobie, Samuel, Jésus-Christ, les apôtres et les saintes femmes, les Pères de l'Église, saint Antoine et son historien saint Athanase, sans Cyprien et saint Jean Chrysostome, Eusèbe, Tertullien et saint Augustin, des fous, des hallucinés ! car ces deux mots sont devenus synonymes… Toute perception du merveilleux, du

miraculeux, fausse sensation, hallucination, théomanie ou démonopathie !…

Il serait infini de poursuivre les applications de la théorie de l'hallucination à tous les personnages historiques mis en cause ; je dois me borner. Je choisirai donc, parmi les personnages saillants accusés d'hallucination par nos modernes philosophes, un des plus fameux et particulièrement en honneur chez les palladistes, un de ces révoltés qui ont tant fait de mal à l'Église, celui en qui éclate de la façon la plus frappante et la plus irrécusable l'intervention des puissances surnaturelles du royaume infernal : Luther. Chez lui apparaîtra dans tout son jour, ou plutôt dans toutes ses voies ténébreuses, l'action de l'esprit du mal, par une spéciale permission de Dieu, visible et tangible. On pourrait lui opposer la sublime Jeanne d'Arc, en qui rayonne dans toute sa pureté et sa splendeur l'intervention divine ; mais ceci nous mènerait trop loin.

S'il y eut dans les temps modernes une révolution religieuse à laquelle le démon ne put rester indifférent, ce fut assurément la Réforme opérée par Luther ; on peut dire *à priori* qu'il y eut sa part et fut pour beaucoup dans son origine, sa genèse et ses progrès. Mais si l'on vient à considérer de près l'histoire de cette hérésie, on est profondément frappé du rôle que le diable a joué dans la vie de son auteur, et de l'importance exceptionnelle que Luther lui-même lui attribue dans les nombreux écrits où il répandait son âme et écrivait, pour ainsi dire, au jour le jour, ses Mémoires spirituels.

« Les relations intimes de Luther avec le diable, disent en chœur nos pseudo-savants, hallucinations ! »

La seule réponse à faire à ces hallucinés d'hallucination, c'est de leur mettre sous les yeux le texte même de Luther ; et ceux qui, après l'avoir entendu, persisteraient dans cette opinion, seraient eux-mêmes les plus hallucinés des hommes.

En tout cas, on pourrait dire à ces incrédules : — Eh quoi ! vous croyez Luther lorsqu'il attaque l'Église catholique, lorsqu'il s'insurge contre toute autorité visible, lorsqu'il maudit le célibat et la virginité, lorsqu'il ouvre, avec la liberté d'examen, la porte à toutes les erreurs, à toutes les passions ; et le seul point sur lequel vous refuseriez de le croire, c'est lorsqu'il vous

dit qu'il a vu et entendu le diable, qu'il a conversé avec lui, et qu'il lui doit le meilleur de son œuvre ?… » Avouez que voilà une singulière logique !… Il est vrai que, dans son apostasie du catholicisme, il restait à Luther quelque chose qui vous sépare de lui, la foi au surnaturel, à l'action du démon sur l'âme humaine. Mais cette foi elle-même n'était pas sans quelque alliage diabolique ; elle avait en grande partie sa raison d'être dans l'immense orgueil du sectaire ; comme nous le verrons, le démon était parvenu, en triomphant de lui, à lui persuader que lui, Satan, n'était que son esclave et sa victime.

Si Luther était un halluciné, il le fut toute sa vie ; car il ne cessa, surtout depuis le moment où il abjura sa foi, d'entretenir avec le démon les relations les plus familières, les plus intimes. Il commença à faire connaissance avec lui dans sa cellule de Wittemberg.

« Une fois, dans notre cloître à Wittemberg, raconte-t-il, j'ai entendu distinctement le bruit que faisait le diable. Comme je commençais à lire le psautier, après avoir chanté matines, que j'étais assis, que j'étudiais et écrivais pour ma leçon, le diable vint et fit trois fois du bruit derrière mon poêle, comme s'il en eût traîné un boisseau. Enfin, comme il ne voulait point finir, je rassemblai mes petits livres et allai me mettre au lit. Je l'entendis encore une nuit au-dessus de ma chambre dans le cloître ; mais, comme je remarquai que c'était le diable, je n'y fis pas attention et me rendormis. »

Luther acceptait alors l'enseignement de l'Église sur la vertu des exorcismes ; sa ferveur et sa piété recommandaient même le jeune docteur comme pouvant remplir avec fruit ce ministère d'exorciste dont il se moquera plus tard[2].

Appelé un jour à exorciser une jeune fille à qui apparaissait un beau jeune homme, qui lui disait être le Christ, et qu'elle priait dévotement, Luther reconnut aussitôt une ruse de Satan « un jeu et une singerie du diable, et exhorta sa fille à ne pas se laisser duper ainsi. En effet, dès qu'elle eut craché au visage du fantôme, le diable disparut, la figure se changea en un grand serpent qui courut à la fille et la mordit à l'oreille, de sorte que le sang coula. Puis, le serpent s'évanouit. Luther vit la chose de ses propres yeux, avec beaucoup d'autres personnes. »

Luther inaugurait ainsi sa méthode favorite d'exorcismes qu'il proclamera bien supérieure à celle de l'Église : le dédain et le mépris du diable, prétendant que le diable ne craint rien tant que de se voir méprisé et vilipendé. « Il faut mépriser cet esprit, dira-t-il plus tard, et s'en rire, mais ne pas aller l'éprouver par des exorcismes et autres choses sérieuses, parce que la superbe diabolique se rit de tout cela. »

Un pasteur des environs de Torgau se plaignant à Luther que le diable faisait la nuit un bruit extraordinaire dans sa maison, qu'il lui cassait ses pots et sa vaisselle, lui en jetait les morceaux à la tête et riait ensuite, Luther lui dit : « Cher frère, sois fort dans le Seigneur, ne cède point à ce meurtrier de diable. Si l'on n'a point invité et attiré cet hôte chez soi par ses péchés, on peut lui dire : « *Ego auctoritate divinâ hic sum pater familias et vocatione cælesti pastor ecclesiæ* ; mais toi, diable, tu te glisses dans cette maison comme un voleur et un meurtrier. Pourquoi ne restes-tu pas dans le ciel ? Qui t'a invité ici ? »

Et cependant Luther attribuait au démon un pouvoir formidable, une puissance exagérée sur la vie de l'homme ; il allait jusqu'à croire que le diable peut tuer les gens comme un brigand tue un voyageur au coin d'un bois ; il cite l'exemple de ces deux nobles qui avaient juré de se tuer l'un l'autre et dont l'un fut tué par le diable, dans son lit, avec l'épée de l'autre.

À ses yeux, tous les fous, tous les boîteux, tous les aveugles, tous les muets sont des hommes chez qui les démons se sont établis. Les somnam bules sont des possédés du diable. Consulté un jour au sujet d'un pasteur qui avait la conscience troublée d'avoir enseveli une femme qui s'était suicidée, il décida qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter à ce sujet, puisqu'il était évident, dans le cas qui lui était soumis, que la femme avait été tuée par le diable. « Lorsqu'il est évident, dit-il, que le suicide n'a pu avoir lieu naturellement, quand il s'agit, comme dans le cas présent, d'une ceinture ou d'un voile pendant et sans nœud, qui ne tuerait pas même une mouche, il faut croire, selon moi, que c'est le diable qui fascine les hommes et leur fait croire qu'ils font toute autre chose, par exemple une prière ; et cependant le diable les tue. Néanmoins, le magistrat fait bien de punir avec la même sévérité, de peur due Satan ne prenne courage pour s'introduire. Le monde mérite bien de tels avertissements, puisqu'il épicurise et pense que le démon n'est rien. »

Il n'hésitait pas à accepter, comme véritable le pouvoir attribué aux démons incubes et succubes : « Le diable, disait-il, peut se changer en homme ou en femme pour tromper, de telle manière qu'on croit être auprès d'une femme en chair et en os, et qu'il n'en est rien. Comme il en résulte souvent des enfants ou des diables, ces exemples sont effrayants et horribles. C'est ainsi que le démon qu'on appelle *nix*, attire dans l'eau les vierges ou les femmes pour créer des diablotins. Quelquefois il enlève à leurs mères des enfants nouveau-nés pour leur en substituer d'autres, nommés *suppositii*, et par les Saxons, *kilkropff*. Il y a huit ans, j'ai vu et touché moi-même à Dessau un enfant qui n'avait pas de parents et qui venait du diable… » Luther pensait que les enfants de cette espèce ne sont qu'une masse de chair, sans âme.

Dans la haute opinion qu'il avait de la puissance du diable, il reprochait à Origène de ne pas l'avoir comprise : « Autrement, disait-il, il n'aurait point pensé que le diable pourra obtenir grâce au jugement dernier. »

On comprendrait peu qu'avec une telle opinion sur la puissance du diable, Luther ait manifesté à son égard, dans ses relations avec lui, tant de dédain et de mépris, si on ne découvrait bientôt que ce dédain et ce mépris avaient leur source dans un orgueil vraiment infernal, qui lui faisait croire qu'il dominait et maîtrisait le démon, quand celui-ci, beaucoup moins chatouilleux qu'il ne le pensait en fait de grossières et ordurières rebuffades, le menait au contraire parle bout du nez et en arrivait toujours avec lui à ses propres fins.

Satis se laisser déconcerter pas les procédés cavaliers dont Luther usait avec lui[3], comme un ami en use avec un ami dans l'intimité, Satan continuait de le harceler pour lui arracher de nouvelles concessions qu'il était toujours sûr d'obtenir. Souvent même, il se métamorphosait en adversaire pour exalter son orgueil, et lui donner l'occasion de dire aux autres hérétiques qui avaient le malheur de n'être pas de son avis (Zwingle, Bucer, Acolampade) : « S'ils n'ont jamais eu l'intelligence des divines Écritures, c'est qu'ils n'ont jamais eu pour adversaire le démon ; car, quand nous n'avons pas le diable attaché au cou, nous ne sommes que de tristes théologiens. »

Écoutons-le racontant quelques-unes de ses escarmouches avec le diable.

« Le diable, comme il le reconnaît lui-même, allait se promener avec lui dans le dortoir du cloître, il le vexait et le tentait. Il avait un ou deux diables qui l'épiaient, et s'ils ne pouvaient parvenir au cœur, ils saisissaient la tête et la tourmentaient… Cela m'est arrivé souvent. Quand je tenais un couteau dans les mains, il me venait de mauvaises pensées ; souvent je ne pouvais prier, et le diable me chassait de la chambre. Car, nous autres, nous avons affaire aux grands diables, qui sont docteurs en théologie. Les Turcs et les papistes ont de petits diablotins, qui ne sont point théologiens, mais seulement juristes.

« Je sais, grâce à Dieu, que ma cause est bonne et divine : si Christ n'est point dans le ciel et Seigneur du monde, alors mon affaire est mauvaise. Cependant le diable me serre souvent de si près dans la dispute, qu'il m'en vient la sueur. Il est éternellement irrité, je le sens bien, je le comprends. Il est auprès de moi, plus près que ma Catherine. Il me donne plus de trouble qu'elle de joie… Il me pousse quelquefois : « La Loi, dit-il, est aussi la parole de Dieu : pourquoi l'opposer toujours à l'Évangile ? — Oui, dis-je à mon tour ; mais elle est aussi loin de l'Évangile que le ciel l'est de la terre. »

« Le diable n'est pas, à la vérité, un docteur qui a pris ses grades ; mais du reste il est bien savant, bien expérimenté. Il n'a pourtant fait son métier que depuis six mille ans. Si le diable est sorti quelquefois des possédés, lorsqu'il était conjuré par les moines et les prêtres papistes, en laissant après lui quelque signe, un carreau cassé, une fenêtre brisée, un pan de mur ouvert, c'était pour faire croire aux gens qu'il avait quitté le corps, mais en effet pour posséder l'esprit, pour les confirmer dans leurs superstitions. »

Cet aveu de Luther sur les effets réels opérés par les exorcistes est bon à recueillir en passant ; la force seule de la vérité pouvait le lui arracher.

La plus célèbre des conférences que Luther eut avec le diable devenu théologien, est celle de 1521, où, poussé par lui dans ses derniers retranchements, Luther lui abandonna le saint sacrifice de la Messe. Je ne puis citer ici le récit fait par Luther lui-même de cette longue discussion dans son traité *De Missâ privatâ*. Qu'il me suffise de dire que le démon y a la belle part, et que les arguments employés depuis par les protestants pour conclure à l'absurdité de la Messe sont empruntés au démon et reposent sur l'autorité de Satan.

Pour juger sainement de cette discussion et, en général, des relations de Luther avec le diable, nous n'avons qu'à écouter ce qu'en dit le grand Bossuet dans son *Histoire des Variations* :

« En ce temps, Luther publia ce livre contre la Messe privée, où se trouve le fameux entretien qu'il avait eu autrefois avec l'ange des ténèbres, et où forcé par ses raisons, il abolit, comme impie, la Messe qu'il avait dite pendant tant d'années avec tant de dévotion, s'il l'en faut croire. C'est une chose merveilleuse de voir combien sérieusement et vivement il décrit son réveil, comme en sursaut, au milieu de la nuit ; l'apparition manifeste du diable pour disputer contre lui ; la frayeur dont il fut saisi ; sa sueur, son tremblement et son horrible battement de cœur dans cette dispute ; les pressants arguments du démon qui ne laisse aucun repos à l'esprit ; le son de sa puissante voix ; ses manières de disputer accablantes, où la question et la réponse se font sentir à la fois. « Je sentis alors, dit-il, comment il arrive si souvent qu'on meurt subitement vers le matin ; c'est que le diable peut tuer et étrangler les hommes, et sans tout cela, les mettre si fort à l'étroit par ses disputes, qu'il y a de quoi en mourir, comme je l'ai plusieurs fois expérimenté. »

« On doit croire qu'il avait appris de lui beaucoup d'autres choses que la condamnation de la Messe. Dieu, pour la confusion ou plutôt pour la conversion des ennemis de l'Église, a permis que Luther tombât dans un assez grand aveuglement pour avouer, non pas qu'il ait été souvent tourmenté par le démon, ce qui pouvait lui être commun avec plusieurs saints ; mais, ce qui lui est particulier, qu'il ait été converti par ses soins, et que l'esprit de mensonge eût été son maître dans un des principaux points de sa réforme… Si la chose est véritable, ajoute le grand évêque avec la prudence et la réserve qu'imposent de pareilles questions, quelle horreur d'avoir un tel maître ! Si Luther se l'est imaginée, de quelles illusions et de quelles noires pensées avait-il l'esprit rempli ! Et s'il l'a inventée, de quelle triste aventure se fait-il honneur ! »

Voilà donc un cas très particulier et bien caractéristique de l'intervention du démon dans l'existence d'un homme ; et cet homme, il est impossible de le considérer comme un déséquilibré. N'eût-il jamais été en rapports directs avec le diable, que son œuvre n'en apparaîtrait pas moins diabolique. Eh

bien, quoiqu'on ne voie chez lui aucune cause d'hallucination, quoiqu'on ne constate en lui aucun des symptômes qui précèdent ou accompagnent ce trouble naturel des sens, les matérialistes concluent, sans preuve, à l'hallucination de Luther, uniquement parce que ses récits démolissent tout leur système.

Mais les pseudo-savants font preuve là d'une cynique mauvaise foi ; car il n'y a guère à se tromper en matière d'hallucination, ou alors il faudrait que le médecin fût dépourvu totalement de cette qualité, pour lui primordiale, qui est d'être un observateur.

L'hallucination, étant chose naturelle, a toujours une cause naturelle. Le médecin pourra être surpris de l'étrangeté de l'illusion de son malade ; mais il finira par découvrir que cette erreur, si bizarre qu'elle soit, repose sur quelque chose, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Ainsi, que l'on observe les cas d'illusions internes, dites ganglionnaires, et l'on se convaincra facilement qu'elles n'ont rien à voir avec le fait des gens qui assistent à une apparition.

Voici Dagonet qui étudie un malheureux atteint d'un délire compliqué d'idées de suicide. Son malade le supplie, chaque jour, de lui ouvrir le ventre pour en extraire un serpent dont il croyait percevoir les mouvements et éprouver les cruelles morsures. L'infortuné meurt, et, à l'autopsie, Dagonet trouve chez cet homme deux ulcérations situées dans la grande cavité de l'estomac ; l'une d'elles avait amené la perforation de cet organe, et, par suite, la mort subite.

Les affections de l'utérus, ou de ses dépendances, peuvent aussi être le point de départ de certaines formes de délire et donner lieu à des illusions de nature érotique.

Esquirol cite un halluciné qui s'imaginait avoir une bande de voleurs dans son genou ; il disait qu'ils s'y livraient à toutes sortes d'effractions ; il cherchait à les en faire sortir à force de coups de poing. Vérification faite, cet homme était un aliéné qui avait tout simplement de très douloureux rhumatismes.

Ces fausses sensations internes ne sont donc pas, chez les malades, une simple création de leur imagination ; elles ont leur raison d'être ; elles reconnaissent pour origine une altération organique particulière.

Il en est de même pour les illusions qui naissent des sens, ou illusions sensorielles. L'aliéné voit bien quelque chose, entend bien quelque chose ; mais de ses sensations, venues du dehors, il transforme les impressions.

Tel halluciné de la vue aperçoit des diamants par terre ; il les ramasse précieusement ; seulement, en fait de diamants, ce sont des cailloux qu'il ramasse en réalité.

Passons aux illusions de l'ouïe. « Je suis un être réprouvé des hommes et de la création entière, écrit un lypémaniaque ; il n'y a qu'une voix dans la nature pour me le répéter. Quand tout le monde est d'accord, et je l'entends, il n'est plus possible de douter, *les oiseaux me le disent tous les jours*. » C'était le chant des oiseaux que ce malheureux, vivant à la campagne, transformait en clameur universelle de réprobation.

Les illusions simples sont le plus souvent passagères ; mais il n'en est pas de même des hallucinations proprement dites. Néanmoins, elles ont toujours une cause naturelle.

Un aliéné a eu, pendant de nombreuses années, vingt-cinq, trente ans, des hallucinations de la vue ; après sa mort, ses nerfs optiques ont été trouvés atrophiés dans toute leur étendue.

Un artiste, cité par Romberg dans son *Traité des maladies nerveuses*, avait souffert de photopsie pendant plusieurs années ; il finit par devenir aveugle ; malgré cela, les éblouissements continuaient jour et nuit, en prenant quelquefois la forme d'anges armés de glaives étincelants. À l'autopsie, on trouva les couches optiques converties en une matière diffluentes, ainsi que tout le globe antérieur ; les nerfs optiques étaient comprimés par une masse d'hydatides qui s'étaient développés dans les ventricules latéraux presque entièrement disparus. Lembuscher cite plusieurs cas de même espèce.

Bien des hallucinations, qui paraissent d'abord inexplicables, se comprennent ensuite, lorsque l'on connaît l'histoire du malade. Elles sont ainsi, quelquefois, comme le souvenir imagé, la sensation reproduite d'une impression réelle subie antérieurement, au moment où le délire est venu se manifester. Tel, un individu, pris d'un accès d'agitation maniaque, se met à courir à travers les rues de sa commune, appelant au secours et criant au feu : une fois guéri, il explique au médecin que cette crainte du feu, et cette

vue des flammes qui l'effrayaient, avaient leur source dans une épouvante que lui avait causée un incendie, à une époque antérieure à sa maladie.

Ce qui prouve qu'il faut toujours rechercher une cause naturelle de l'hallucination dans le sens affecté, c'est que la surdité complète, loin d'être un obstacle, est plutôt une condition favorable au développement de l'hallucination de l'ouïe. Couramment, on voit, dans les hospices, des jeunes personnes, complètement sourdes, qui ne cessent d'entendre des paroles outrageant leur pudeur.

Les hallucinations de l'odorat et du goût se rencontrent souvent au début de l'aliénation mentale, et particulièrement dans le délire de forme mélancolique ; les malades prétendent ressentir des odeurs désagréables, celles de soufre, de cadavre, de pourriture, etc. ; ils se plaignent d'avoir continuellement un goût d'amertume ; ils prétendent qu'on a introduit dans leur bouche des substances vénéneuses, de l'arsenic, des matières stercorales, etc.

Enfin, il est plusieurs maladies, autres que l'aliénation mentale, qui provoquent et amènent l'hallucination. Ce sont là tout autant de causes naturelles. Ainsi, la congestion ou l'hypérémie cérébrale est précédée souvent par des étincelles, des bourdonnements d'abeilles, des fourmillements à la peau, et même quelquefois par des illusions sensorielles d'une forme plus vive et plus tranchée. Les hallucinations sont aussi les signes précurseurs de l'apoplexie et de l'hémorrhagie cérébrale. On en cite encore des exemples remarquables dans les méningites, dans les fièvres graves, dans la fièvre thyphoïde, dans le typhus des armées, dans quelques cas de pneumonie, dans certaines affections du cœur.

Le froid extrême peut également produire ce phénomène. M. le docteur Pruss rapporte qu'il en éprouva lui-même l'influence en 1814, lorsqu'il quitta le corps d'armée pour rejoindre sa famille. À peine avait-il fait une lieue par le froid le plus intense, que son corps lui semblait d'une légèreté extrême ; ses yeux se fermaient à chaque instant, malgré lui ; alors, il était assiégé par une foule d'images gracieuses, il se croyait transporté dans des jardins délicieux, voyait des arbres, des prairies, des ruisseaux, etc.

Dans l'épilepsie, on rencontre les hallucinations avant ou après l'accès. Le plus souvent elles sont un des phénomènes précurseurs de l'attaque ;

elles précèdent alors, d'un temps variable, la perte de la connaissance. Plusieurs épileptiques, à l'approche de leurs accès, voient des corps lumineux, entendent des bruits semblables aux éclats de la foudre, sentent des odeurs fétides. Quelquefois, il leur semble qu'on les frappe. Toutes ces hallucinations leur inspirent la plus grande terreur ; de là ce caractère d'effroi, d'indignation, qu'on observe sur leur physionomie. Des hallucinations du tact se montrent assez souvent dans l'épilepsie dite sympathique. Ce sont elles qui constituent en partie le phénomène de l'aura et qui se manifestent alors par des sensations de froid, de chaleur et de chatouillement. Delasiauve a constaté 13 fois des hallucinations sur 28 épileptiques de son service à Bicêtre.

Que l'on dise lésion organique ou maladie, il y a donc toujours une cause naturelle à l'hallucination, parce que l'hallucination, sauf le seul cas de trouble cérébral causé expressément par le diable, est essentiellement une chose naturelle. La nature est bien là. Des observations intéressantes, ainsi, ont été faites, dans lesquelles le délire sensoriel paraissait tenir, soit à la composition anormale du liquide sanguin, comme dans la chlorose, l'anémie, la pléthore, dans quelques inflammations aiguës ou chroniques, soit, enfin, au trouble apporté à la circulation du sang, comme dans le rétrécissement des valvules ventriculaires, l'hypertrophie du cœur, etc.

Si l'individu est sain, il pourra néanmoins être halluciné, mais dans certaines circonstances particulières et exceptionnelles, et la cause encore sera tangible.

Le froid extrême produit parfois des illusions étonnantes, viens-je de dire. Il en est de même d'une température trop élevée. Les personnes qui ont voyagé au long cours connaissent ce que nous appelons « calenture » : c'est un délire sensoriel tout spécial qui frappe les marins lorsqu'ils arrivent sous la ligne de l'équateur ou dans le voisinage des tropiques ; le malade voit l'eau se transformer en prairies, en jardins, en forêts magnifiques ; il est pris d'un irrésistible désir d'aller s'y promener.

L'obscurité prolongée, les ténèbres épaisses peuvent favoriser encore le développement des hallucinations ; de même, l'asphyxie par le charbon ; de même, les excès de boissons, l'absorption des narcotiques ; de même, la prolongation extrême d'une même sensation, la concentration extrême de

l'attention ; de même, la solitude dans certains cas, l'isolement absolu ; accompagné de la poursuite d'une idée fixe.

Il me reste à citer quelques cas d'hallucinations pour faire bien toucher du doigt la différence énorme qui existe entre l'imaginaire et le réel. Ainsi, l'école matérialiste englobe sous le nom de démonomanie tout ce qui a rapport à l'obsession et à la possession. Or, la démonomanie existe bien, avec son cortège d'illusions sensorielles, d'hallucinations ; mais elle est une maladie et ne se guérit pas avec des exorcismes.

Voici, par exemple, une observation de Dagonet, dont j'ai dit un mot tout à l'heure.

« H*** compte dans sa famille quelques cas d'aliénation mentale. La folie a fait explosion chez lui, une année environ avant son arrivée à Stéphansfeld (asile d'aliénés dont Dagonet était le médecin en chef), à la suite de quelques contrariétés.

« Il affirme être possédé du démon ; celui-ci a pris domicile dans son ventre sous la forme d'un gros serpent. Le malade pousse de temps à autre des cris bizarres ; il s'exprime parfois dans une langue incompréhensible ; c'est alors, dit-il, le diable qui parle par sa bouche. Il s'établit quelquefois entre le démon et lui un véritable dialogue, dans lequel il reproche à son esprit de lui susciter des mauvaises pensées de toutes sortes.

« Il nous supplie souvent de faire venir le bourreau de Strasbourg, pour mettre fin à une existence qu'il ne peut supporter. *En vain implore-t-il le secours des ministres de la religion ; aucune consolation du prêtre ne parvient à calmer son délire.* »

Nous ne sommes donc pas en présence d'un vrai possédé ; c'est certain.

« Un jour, il dérobe un couteau et se fait au cou une blessure dangereuse, qui heureusement put être guérie au bout de quelques jours. À peine est-il rétabli, qu'il nous reproche vivement de lui avoir sauvé la vie.

« Le délire, cependant, acquiert chaque jour une intensité que rien ne peut arrêter ; il nous prie à chaque instant de lui ouvrir le ventre.

« Malgré la surveillance spéciale dont il est l'objet, il parvient de nouveau à cacher un morceau de fer, dent il se sert pour s'ouvrir le ventre. Il en résulte une plaie pénétrante transversale, à bords irréguliers, d'où

sortaient l'épiploon et une grande partie des intestins ; ces derniers furent aussitôt réduits et les lèvres de la plaie mises en contact par quelques points de suture. Malgré les soins qui lui furent prodigués, le malade mourut au bout de trois jours.

« Entre autres altérations remarquables, *on trouve à l'autopsie trois vers lombrics ayant plus de vingt centimètres de longueur*, contenus dans l'estomac. Ce dernier présente, en outre, deux ulcérations serpigineuses, à fond rougeâtre, de la grandeur environ d'une pièce de deux francs, et dont l'une correspondait à une perforation de la paroi de l'organe.

« La mort, qui a eu lieu d'une manière subite, quand la plaie de l'abdomen semblait marcher vers une bonne issue, nous a semblé devoir être attribuée à la perforation de l'estomac, et à l'épanchement des matières qu'il contenait, dans la cavité abdominale. »

Ainsi, il est impossible de s'y tromper, Dagonet a eu affaire à un simple halluciné ; le cas de son malade est une variété hallucinatoire de la lypémanie aiguë, ni plus ni moins. Quand nous verrons à l'œuvre de vrais évocateurs, nous n'aurons pas devant nous des pauvres souffrants, torturés par des vers lombrics en résidence dans leur estomac.

Quelques exemples encore :

Hallucinations de la vue. — À l'état rudimentaire, elles consistent en simples lueurs, en étincelles, en globes lumineux ; plus distinctes et plus définies, ce sont des spectres, des fantômes, des ombres vaguement dessinées qui s'évanouissent dès que le malade veut les fixer. Enfin, elles peuvent acquérir la plus grande netteté et prendre des contours aussi arrêtés que les objets extérieurs perçus par la vue. Cette hallucination n'est pas rare chez les aveugles mêmes, qui ont joui de la vue pendant un certain temps. Chez ceux qui ne jouissent que d'un œil, l'hallucination peut être *unilatérale*, c'est-à-dire ne se montrer qu'à l'œil bien portant : « J'ai soigné, dit le docteur J. Christian, un vieil officier, atteint d'une affection organique du cœur, ayant perdu un œil par accident il y a quelques années ; il était en proie à un délire lypémaniaque, accusant sa femme et sa fille de vouloir l'empoisonner. Ce malade était tourmenté par des hallucinations de la vue qui ne se montraient que du côté de l'œil bien portant ; il apercevait des

ombres qui, d'abord très petites, grandissaient peu à peu, finissaient par remplir l'appartement et lui arrachaient des cris de terreur et de colère. »

Le docteur Despine a rapporté une observation très curieuse faite sur un halluciné, qui, en dérangeant par la pression du doigt le parallélisme des axes oculaires, parvenait à dédoubler les images qu'il apercevait. C'était un jeune homme, non aliéné, sujet à des crises extatiques pendant lesquelles il croyait voir la Vierge et l'entendre parler. Saisissant le moment où il disait : « Je vois la Vierge », M. Despine comprima légèrement à travers les paupières le côté d'un des yeux, en demandant au malade s'il voyait une ou deux images de la Vierge. Il répondit aussitôt : « J'en vois deux, l'une ici, l'autre là. » Cette expérience, répétée à plusieurs reprises, a toujours donné le même résultat.

Apparition d'une morte. — « J'ai perdu, raconte J. Delbœuf, ma mère en janvier 1870 : elle était dans sa quatre-vingtième année, et je ne l'avais jamais quittée. Quoique dans l'ordre des choses, sa perte m'a été des plus sensibles, et je ne pouvais me faire à l'idée que nous étions séparés pour toujours. Fréquemment je la revis dans mes rêves, souvent comme vivante, quelquefois comme morte, mais toujours agissante. Un jour, à mon réveil, je l'aperçus assise à mon chevet, dans l'attitude où la représente une photographie très bien faite que je possède d'elle. Elle me regardait avec des yeux extraordinairement brillants. Elle les avait conservés très vifs jusqu'à son dernier jour ; mais cette fois leur éclat était vraiment extraordinaire. La bouche semblait prête à me parler. Cette apparition dura quelque temps. peut-être cinq minutes, peut-être davantage encore, et j'avais la pleine conscience que c'était une hallucination. Seulement l'illusion m'était douce et chère, et j'essayai de la prolonger le plus longtemps possible… Cette apparition fut tellement frappante, qu'aujourd'hui encore je sais l'évoquer sans peine. » (*Revue philosophique*, 1885.)

— « J'ai connu, dit Wigan (*New view of insanity*, London, 1844), un homme fort intelligent et très aimable, qui avait le pouvoir de placer son image devant lui ; il riait souvent de bon cœur à la vue de son sosie, qui paraissait aussi lui-même toujours rire. Cette illusion fut pendant longtemps un sujet de divertissement et de plaisanterie ; mais le résultat en fut déplorable. Il se persuada peu à peu qu'il était hanté par son double. Cet

autre lui-même discutait opiniâtrement avec lui, et à sa grande mortification le réfutai quelquefois. À la fin, accablé d'ennuis, il résolut de ne pas recommencer une nouvelle année, paya toutes ses dettes, enveloppa dans des papiers séparés le montant des dépenses de la semaine, attendit, pistolet en main, la nuit du 31 décembre, et, au moment où la pendule sonnait minuit, il se fit sauter la cervelle. »

— Un médecin d'un grand savoir, ami intime de Walter Scott, fut appelé à donner des soins à un homme remplissant une place importante dans un département particulier de la justice. Il était alors retenu dans sa chambre, gardait quelquefois le lit, tout en continuant de temps à autre à s'occuper des devoirs de sa charge. Les symptômes extérieurs n'annonçaient aucune maladie aiguë ou alarmante ; mais la lenteur du pouls, le manque d'appétit, une digestion laborieuse et un fond de tristesse constante, accusaient quelque cause secrète que le malade était déterminé à cacher.

Le médecin lui fit sentir la folie de se vouer à une mort lente plutôt que de confier le secret de l'affliction qui le conduisait au tombeau.

Pressé par les arguments du médecin, le malade lui fit les aveux suivants :

« — Ma situation n'est pas nouvelle, lui dit-il, on en trouve un semblable exemple dans le célèbre roman de Lesage. Vous vous souvenez sans doute de quelle maladie mourut le duc Olivarès ? — De l'idée qu'il était poursuivi par une apparition, à l'existence de laquelle il ne croyait pas ; et sa mort arriva parce que la présence de cette vision l'emporta sur ses forces et lui brisa le cœur. — Eh bien ! mon cher docteur, je suis dans le même cas ; et la vision qui me persécute et me pénètre est si affreuse, que ma raison est totalement hors d'état de combattre les effets de mon imagination en délire, et je sens que je meurs victime d'une maladie imaginaire. »

Le médecin lui demanda des détails plus circonstanciés sur la nature de l'apparition qui le persécutait. Le malade répondit que cette attaque avait été graduelle, et il exposa en ces termes les progrès de ses souffrances :

« — Mes visions, dit-il, commencèrent il y a deux ou trois ans. Je me trouvai alors obsédé par la présence d'un gros chat qui se montrait et disparaissait sans que je susse trop comment ; mais je ne fus pas longtemps dans l'erreur, et je reconnus que cette vision était produite par le

dérangement des organes de la vue ou de l'imagination. Au bout de quelques mois, le chat disparut et fit place à un fantôme d'une nature plus relevée ; ce n'était rien moins qu'un huissier de la Chambre, costumé comme s'il eût été au service du lord-lieutenant d'Irlande. Ce fonctionnaire, portant l'habit de cour, les cheveux en bourse, une épée au côté, une veste brodée au tambour, et le chapeau sous le Bras, glissait à côté de moi comme une ombre. Soit dans ma propre maison, soit dans celle des autres, il montait l'escalier devant moi comme pour m'annoncer dans le salon. Mais cette apparition, comme la précédente, ne dura que quelques mois. L'huissier de la Chambre disparut et fut remplacé par une apparition horrible à la vue et désolante pour l'esprit… un squelette. Seul ou en compagnie, ce dernier fantôme ne me quitte jamais. C'est en vain que je me suis répété cent fois qu'il n'a pas de réalité, que ce n'est qu'une illusion causée par le désordre de mon imagination et le dérangement des organes de ma vue… Je sens trop sûrement que je mourrai d'un mal si cruel, quoique je ne croie aucunement à la réalité du spectre qui se présente à mes yeux. — Il paraît donc, lui dit le médecin, que ce squelette est toujours devant vos yeux ? — C'est mon malheureux destin de le voir sans cesse, répondit le malade. — En ce cas, continua le docteur, il est en ce moment présent pour vous ? — Oui. — Et dans quelle partie de la chambre croyez-vous le voir ? — Au pied de mon lit quand les rideaux sont un peu entr'ouverts, il se met entre les deux et remplit l'espace vide. — Pouvez-vous vous lever et prendre la place qui vous paraît occupée par le spectre, pour vous démontrer à vous-même que c'est une véritable illusion ? » Le pauvre homme soupira et secoua la tête négativement. — « Eh bien ! dit le docteur, nous essaierons d'un autre moyen. » Il quitta la chaise sur laquelle il était assis au chevet du lit, et se plaçant entre les rideaux entr'ouverts, lieu indiqué comme celui occupé par l'apparition, il lui demanda si le squelette était encore visible. — « Beaucoup moins, parce que vous vous trouvez entre le lit et moi ; mais je vois son crâne au-dessus de votre épaule. »

Le docteur tressaillit en entendant une réponse qui annonçait si distinctement que le spectre idéal était immédiatement derrière lui. Il eut recours à d'autres essais, et employa divers moyens de guérison, mais toujours sans succès. L'accablement du malade ne fit qu'augmenter, et il

mourut en proie à son angoisse. (Walter Scott, *Histoire de la Démonologie*, cité par Brierre de Boismont, *Des Hallucinations*, p. 43-48.)

Hallucinations de l'ouïe. — Ces hallucinations sont, depuis les bruits les plus confus, simples bourdonnements, chuchotements, sons de cloches, bruit du canon où dû tonnerre, tris d'animaux, roulements de tambour, jusqu'à la voix la plus nette et là mieux définie. — Souvent c'est une vraie discussion qui s'établit entre l'halluciné et la voix. Un prêtre s'entendait insulter la nuit par son domestique couché dans une pièce voisine, qui lui criait à l'oreille : « Athée ! » Chaque fois le prêtre répondait : « Tu mens, je suis chrétien ! » Cela durait jusqu'au malin. L'endroit d'où sortent ces voix est très variable : elles descendent du ciel, viennent du plafond ou du plancher, sortent de la muraille, de la cheminée, ou se font entendre dans les différentes parties du corps même de l'halluciné. Le fameux Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, surnommé le *fléau des farfadets*, qui a publié le récit de ses hallucinations en trois volumes (1821), entendait la voix de Pinel dans sa cheminée. « J'ai connu, dit le docteur Christian, un aliéné qui entendait des injures dans la tête de ses voisins ; il était devenu très dangereux pour son entourage. » Généralement les hallucinés de l'ouïe n'entendent que des injures, des paroles blessantes, des menaces. Il y a cependant des exceptions.

Pendant plus d'un an, on a vu errer dans les rues de Paris un artisan se croyant poursuivi par des individus qui l'appelaient voleur, lui adressaient des injures, etc. Exaspéré par leurs machinations, il aiguisa un bout de fleuret qu'il portait toujours sur lui. Un jour, il rencontra sur son escalier un négociant qu'il connaissait à peine de vue, et, sans provocation aucune, il le frappa au ventre de son instrument et le blessa mortellement en s'écriant : « Tu paieras pour les autres. » Il fut enfermé à Bicêtre.

Dans l'une des émeutes qui ensanglantèrent Paris en 1831, la femme d'un ouvrier, enceinte de huit mois, cherchant à rentrer chez elle, voit son mari tomber mortellement frappé par une balle. Un mois plus tard, elle accouche heureusement ; mais, le dixième jour après l'accouchement, le délire éclate. Dès le début, la malade entend le bruit du canon, des feux de peloton, le sifflement des balles. Elle se sauve dans la campagne, espérant, en s'éloignant de Paris, se soustraire aux bruits qui la poursuivent. Depuis

dix ans, six accès semblables ont eu lieu, et toujours les mêmes hallucinations se sont renouvelées dès le début du délire. Constamment la malade s'est sauvée dans la campagne pour éviter le bruit du canon, des coups de fusil, des carreaux brisés par les balles. Plusieurs fois, dans la précipitation de sa fuite, elle est tombée à l'eau. Deux fois, elle s'y est jetée volontairement pour échapper au supplice de ces bruits qui lui rappelaient la mort de son mari et lui faisaient croire aux plus grands malheurs. (*Mémoire* de M. J. Baillarger, *sur les Hallucinations*, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Médecine*, t. XII, p. 279.)

Hallucination du Tasse. — Le Tasse avait souvent parlé à son ami Manso de ce génie familier qui venait le visiter ; et, comme celui-ci refusait d'y croire, le poète offrit de lui faire voir et entendre les choses merveilleuses qu'il avait lui-même vues et entendues. Le lendemain, tous deux étant assis devant le feu, Le Tasse tourna ses regards vers une fenêtre, et les fixa avec tant d'attention qu'il cessa de répondre, et ne semblait même plus entendre les questions qu'on lui faisait. Bientôt il aperçut son génie familier qui venait l'entretenir, et voulut le faire voir à son ami :

« Je tournai tout de suite les yeux du côté qu'il m'indiquait, dit Manso ; mais j'eus beau regarder, je ne vis que les rayons du soleil qui pénétraient par la fenêtre dans la chambre. Pendant que je portais mes regards de tous les côtés et que je ne découvrais rien d'extraordinaire, je m'aperçus que Le Tasse était occupé à la conversation la plus sérieuse et la plus relevée ; car, quoique je ne visse et n'entendisse que lui, la suite de son discours était distribuée comme elle doit l'être entre deux personnes qui s'entretiennent ; il proposait et répondait alternativement. Les matières dont il parlait étaient si relevées, le style en était si sublime et si extraordinaire, que la surprise m'avait, en quelque façon, mis hors de moi-même ; je n'osais ni l'interrompre ni lui demander où était l'esprit qu'il m'avait indiqué et avec lequel il conversait.

« Émerveillé de ce qui se passait sous mes yeux, je restai assez longtemps dans le ravissement, sans doute jusqu'au départ de l'esprit. Le Tasse m'en tira, en se tournant de mon côté, et me disant : « Êtes-vous enfin dégagé de vos doutes ? — Bien loin de là, lui dis-je, ils ne sont que plus

forts ; j'ai entendu des choses merveilleuses, mais je n'ai rien vu de ce que vous m'aviez annoncé. » (*Vie du Tasse*, par Manso.)

— « J'ai vu, dit M. Baillarger (Mémoire déjà cité, page 292), pendant plusieurs années à Charenton, un prêtre halluciné, qui écrivait de longs sermons sous la dictée de saint Michel. J'ai conservé de ce malade plusieurs écrits dictés aussi par saint Michel ; ce sont des lettres, des réclamations dont le style et les pensées sont à peu près partout uniformément les mêmes, et n'offrent rien de remarquable. »

HALLUCINATIONS DE PLUSIEURS SENS À LA FOIS. — Dans un *Mémoire sur les hallucinations*, du docteur Paterson, se trouve le fait suivant :

« Pendant mon séjour à l'école, dit M. H…, je m'étais lié d'une amitié intime avec un enfant que j'appellerai D… La folle conduite de son père amena la ruine de sa famille, qui tomba dans le dernier degré de misère. Depuis un grand nombre d'années, j'avais perdu de vue cet infortuné qu'on avait embarqué pour s'en débarrasser, lorsque j'appris qu'il était de retour et en proie à une phthisie avancée. Il fut soigné pendant sa maladie par le docteur C… et mourut trois mois après son retour. Je fus demandé pour faire l'examen de son cadavre ; l'on concevra sans peine combien furent tristes les réflexions que fit naître en moi un tel spectacle. Trois mois après, le souvenir de cet événement se présenta à mon esprit dans les circonstances suivantes :

« Un soir, à l'époque où j'étais sujet à avoir tous les jours de ces visions, je lisais la vie de Chricton par Tittler ; ma famille s'était retirée depuis longtemps, et je me proposais, après avoir fini mon livre, d'aller me coucher, quand j'aperçus sur ma table un billet de faire part pour assister aux funérailles de la mère de D… Cette nouvelle donna naturellement une couleur sombre à mes pensées. Je me couchai et je venais d'éteindre la bougie, lorsque je sentis qu'on me saisissait le bras au-dessous de l'épaule et qu'on le pressait avec force contre le flanc. Je luttai pour me débarrasser et m'écriai : *Laissez mon bras*. J'entendis alors distinctement ces paroles prononcées à voix basse : *Ne soyez pas effrayé*. Je répliquai soudain : *Permettez-moi d'allumer la chandelle*. Alors, on me lâcha le bras. Je me dirigeai aussitôt vers un coin de l'appartement pour allumer la lumière, ne

doutant pas qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre. J'éprouvai en cet instant un malaise, un étourdissement et une faiblesse qui furent sur le point de m'accabler. Je réussis cependant à allumer la chandelle, et me tournant vers la porte, je contemplai la figure de l'infortuné D…

« Par une impulsion dont je ne puis me rendre compte, je m'avançai vers apparition ; elle reculait à mesure, et descendit les escaliers jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la porte, où elle s'arrêta. Je passai près d'elle, et j'ouvris la porte de la rue ; mais en ce moment j'eus un tel étourdissement que je tombai sur une chaise et laissai échapper de mes mains le flambeau.

« Je ne puis dire combien de temps je restai en cet état. J'eus de la fièvre et de l'insomnie pendant toute la nuit, et le jour suivant je ressentis du malaise.

« Quoique la figure n'eût pas été très visible, je distinguai les différentes couleurs des habits que D… portait pendant sa vie. Cependant, je ne regardai pas un seul instant cette vision comme réelle. »

Après les cas qui viennent d'être exposés, une réflexion se présente tout naturellement à l'esprit : tous les hallucinés précédents sont des personnages non adonnés aux pratiques de l'occultisme ; mais un évocateur peut-il être halluciné ?

À cette question, je n'hésite pas à répondre : Oui.

Le démon ne se dérange pas pour quiconque l'appelle ; ceci est bien connu. Il peut donc arriver qu'un évocateur, même sataniste, à force de diriger toute sa volonté vers son but constant, qui est de voir le diable, finisse par s'imaginer que celui-ci lui apparaît ; et alors l'illusion se produit pour cet évocateur.

Je citerai deux cas, à ma connaissance personnelle :

Le premier est celui d'un gentleman de Liverpool, qui s'était affilié à un club spirite de sa ville, et que j'ai eu l'occasion de soigner au cours d'une traversée. Ce n'était pas un franc-maçon. Il avait subi de gros revers de fortune, et il avait été d'abord possédé par une idée fixe : obtenir du diable, puisque la Providence semblait l'avoir abandonné, l'indication de quelque lieu souterrain où serait enfoui un trésor.

Quand il fut au courant des divers modes d'appel aux esprits, il commença ses opérations de magie. Néanmoins, il n'osait pas évoquer le diable en personne ; il se bornait à requérir le concours des âmes de trépassés.

Il évoqua, sans aucun succès, une foule de personnages historiques, depuis Brennus et Vercingétorix jusqu'à Gaspard de Coligny. Aucun diable n'apparaissait devant lui, sous les formes sollicitées, ni sous une forme quelconque. Notre gentleman se désolait, puisque nul esprit ne consentait à lui révéler la caverne tant désirée.

Hanté par son désespoir d'évocateur à qui tous les esprits sont rebelles, il en vint à avoir le cerveau complètement troublé.

Il était mûr pour l'hallucination. Elle se produisit lorsqu'il fut tombé dans l'hypocondrie.

Alors, il rêvait tout éveillé. Il apercevait l'entrée d'une grotte imaginaire et se figurait qu'il y entrait. Là, il trouvait un squelette assis sur le sol humide, qui lui disait être le squelette d'Allan-Kardec et qui le faisait attacher à un poteau par des fantômes d'hommes sauvages.

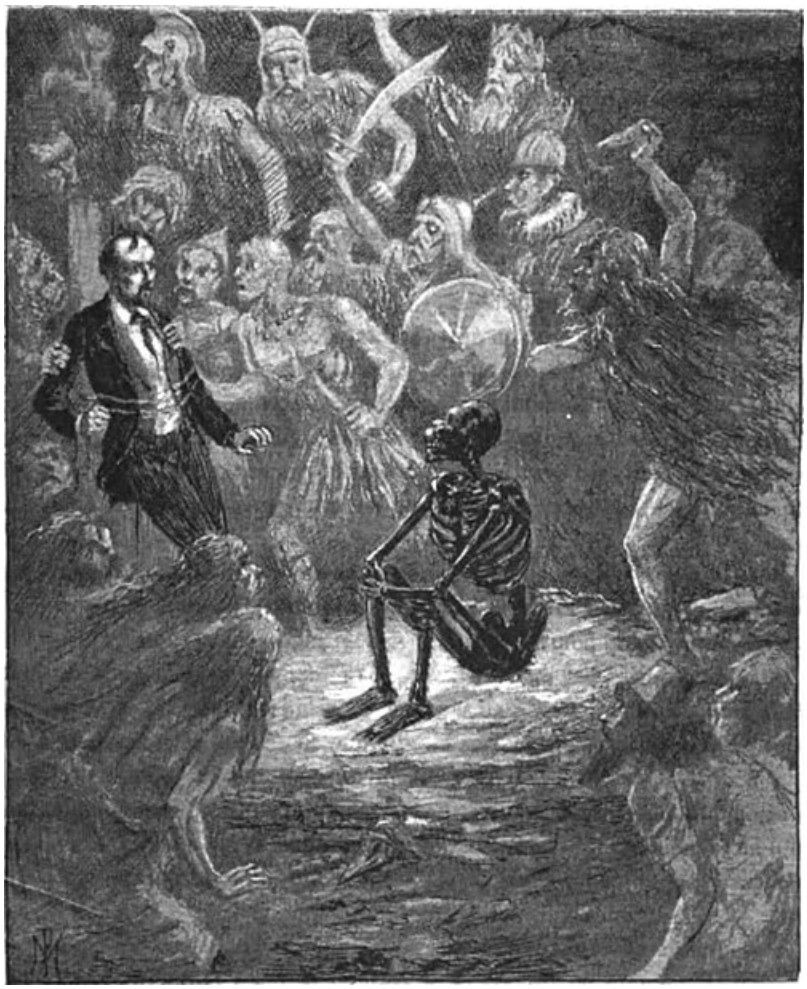
Puis, le squelette le narguait, se moquait de lui, lui reprochait de n'avoir pas su être prévoyant comme administrateur de sa fortune.

Après quoi, surgissaient de toutes parts les personnages qu'il avait si longtemps évoqués en vain. Ils accouraient tumultueusement, tous ensemble, fantômes de gens célèbres de tous pays et de toutes les époques. Ils le menaçaient, faisaient mine de vouloir le tuer. Diogène, armé d'une pierre pointue et n'ayant pour tous vêtements que de longs cheveux, courait droit sur lui, en criant qu'il allait lui fendre le crâne ; le philosophe cynique était le plus excité de la bande.

Le gentleman interpellait le squelette d'Allan-Kardec :

— Puisque tu m'as livré à eux, disait-il, eh bien, fais finir cette torture ; qu'ils me tuent tout de suite ! J'en ai assez de cette vie, je veux mourir.

Mais le squelette ricanait.



Le gentleman interpelait le squelette d'Allan-Kardec : « Puisque tu m'as livré à eux, disait-il, eh bien, fais finir cette torture ; qu'ils me tuent tout de suite ! J'en ai assez de cette vie, je veux mourir. » Mais le squelette ricanait.

Quand notre homme était en proie à cette hallucination, il retombait affaissé à la fin de la crise, et il restait de longues heures sans parler, comme anéanti.

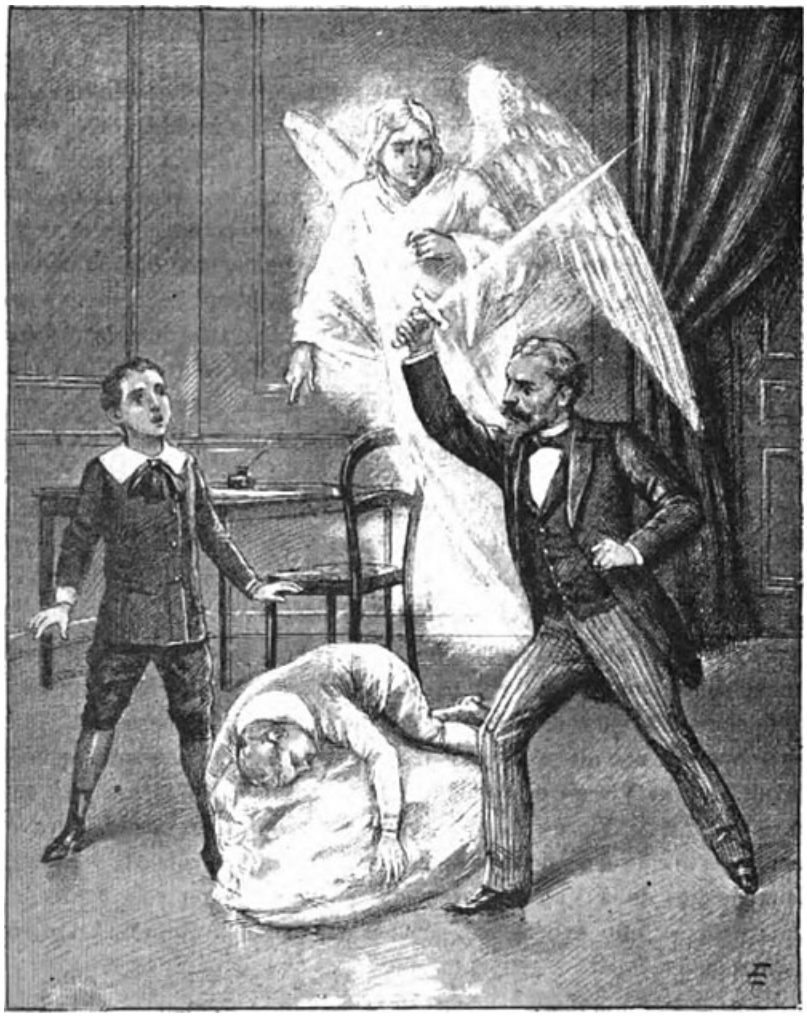
Le second cas que je puis rapporter comme témoin, est celui d'un rose croix algérien.

Quoique n'étant pas palladiste, il avait eu connaissance de la légende imaginée par Albert Pike, — à moins que ce ne soit par Lucifer lui-même, — en vertu de laquelle Isaac serait le fruit d'un adultère de Sara avec

Belzébuth (Baal-Zéboub). Il se demandait qui avait raison, de la légende luciférienne ou de la Bible.

Là-dessus, le chapitre auquel il appartenait reçut, un beau jour, un spirite, qui, sitôt admis, prôna les opérations dans lesquelles il était fort expert. La contagion gagna tout le groupe, le F∴ V*** comme les autres.

Seulement, le F∴ V*** évoquait chez lui, en secret, et c'était Abraham qu'il appelait chaque fois ; il voulait l'interroger sur la question dont son cerveau était préoccupé. Mais Abraham ni aucun diable empruntant la forme de l'époux de Sara ne se dérangeaient pour venir mettre fin à ses incertitudes ; si bien que notre rose-croix en devint malade. Il eut la fièvre, le délire ; et quand il guérit, ce ne fut qu'en apparence. Il resta dans un état particulier, maniaque, avec des hallucinations pour ainsi dire chroniques, ou mieux, une hallucination persistante, toujours la même.



Il s’imaginait être Abraham. Au commandement de l’ange fictif, il saisissait une épée imaginaire et se précipitait pour égorger l’Isaac de son hallucination

La crise avait lieu, quand il se trouvait avec son jeune fils, quelque temps après avoir dîné.

Tout à coup, il s’imaginait être Abraham ; il prenait son fils pour Isaac enfant. Il voyait un ange lui ordonner l’immolation biblique. Le plus étrange, c’est qu’à ce moment il cessait de voir son enfant réel, et il en apercevait un autre plus près de lui, couché sur l’autel du sacrifice. Au commandement de l’ange fictif, il saisissait une épée imaginaire et se précipitait pour égorger l’Isaac de son hallucination. La scène s’arrêtait là ;

il retombait sur sa chaise, se passait la main sur le front, ne voyait plus aucun fantôme, et reprenait tranquillement sa conversation avec son fils.

On se demandera peut-être si les deux évocateurs en question étaient vraiment hallucinés et s'ils ne voyaient pas réellement les fantômes inaperçus des personnes présentes.

Je ne le crois pas. Je suis convaincu que le surnaturel n'était pour rien dans leur cas.

En effet, ayant été saisi d'un doute lorsque j'assistai à la crise de mon gentleman, comme à celle du F∴ V***, je fis un signe de croix, et mes deux sujets continuèrent, l'un et l'autre, à avoir leur vision. S'il y avait eu quelque diable par là, il aurait sans doute été obligé de disparaître. C'était donc là de simples hallucinations, ne comportant rien de surnaturel.

Ces exemples montrent, une fois de plus, le danger réel qu'il y a à se livrer à ces pratiques si sagement défendues par l'Église. Si le démon vient, on se damne ; s'il s'obstine à ne pas paraître, on a de grandes chances de devenir fou.

Je terminerai ce chapitre en signalant un procédé fort astucieux employé par les docteurs en magisme. Ils savent très bien que les démons ne daignent pas se déranger toujours. Personnellement, il les voient plus ou moins fréquemment, ils sont en commerce avec eux. Mais ils réservent pour les initiés leurs procédés secrets d'évocation ; et dans leurs livres, ils s'expliquent de façon à n'être compris que des lecteurs qui ont la clef. Or, sur la question des évocations, il leur est fort difficile de prendre la tangente, de voiler la vérité satanique sous des phrases à double sens ; sous peine de paraître des imposteurs, il leur faut dire quelque chose, ils ne peuvent pas se taire.

Alors, comment se tirent-ils d'embarras ?

Tout simplement, en donnant un procédé d'évocation, qui n'est pas celui qu'ils emploient eux-mêmes, mais qui conduit tout droit à l'hallucination le lecteur assez imprudent pour s'en servir. Celui-ci croira avoir vu, et il pensera n'avoir pas été trompé par l'auteur magicien.

Et comme on pourrait dire que j'accuse sans preuve, je demande au public qui me lit la permission de lui citer un important extrait d'un ouvrage, essentiellement satanique d'inspiration, *le Rituel de la Haute Magie*, dont l'auteur est le F∴ Constant, prêtre apostat, chevalier Kadosch, ami intime du F∴ Ragon, et le chef d'un groupe luciférien chez lequel le F∴ Walder recruta les premiers adeptes nécessaires à la constitution du Palladisme en France.

Voici donc en quels termes s'exprime le F∴ Constant :

« La mort est un fantôme de l'ignorance ; elle n'existe pas. Tout est vivant dans la nature, et c'est parce que tout est vivant que tout se meut et change incessamment de forme.

« La vieillesse est le commencement de la régénération ; c'est le travail de la vie qui se renouvelle, et le mystère de ce que nous appelons la mort était figuré chez les anciens par cette fontaine de Jouvence où l'on décrépit et d'où l'on sort enfant.

« Le corps est un vêtement de l'âme. Lorsque ce vêtement est complètement usé ou gravement et irréparablement déchiré, elle le quitte et ne le reprend plus. Mais lorsque, par un accident quelconque, ce vêtement lui échappe sans être usé ni détruit, elle peut, en certains cas, le reprendre, soit par son propre effort, soit avec l'assistance d'une autre volonté plus forte que la sienne.

« La mort n'est ni la fin de la vie ni le commencement de l'immortalité ; c'est la continuation et la transformation de la vie.

« Or, une transformation étant toujours un progrès, il est peu de morts apparents qui consentent à revivre, c'est-à-dire à reprendre le vêtement qu'ils viennent de quitter. *C'est ce qui rend la résurrection une des œuvres les plus difficiles de la haute initiation*. Aussi le succès n'en est-il jamais infaillible et doit-il être regardé presque toujours comme accidentel et inattendu.

« Pour ressusciter un mort, il faut resserrer subitement et énergiquement la plus forte des chaînes d'attraction qui puissent le rattacher à la forme qu'il vient de quitter. Il est donc nécessaire de connaître d'abord cette chaîne, puis de s'en emparer, puis de produire un effort de volonté assez grand pour la resserrer instantanément et avec une puissance irrésistible.

« *Tout cela, disons-nous, est extrêmement difficile*, MAIS N'A RIEN QUI SOIT ABSOLUMENT IMPOSSIBLE. »

Dans ce préambule, le F∴ Constant ne dit pas comment les magiciens de la secte exécrable, dont il fut jusqu'à sa mort un des grands-prêtres, s'y prennent pour opérer ou plutôt simuler des résurrections. J'aurai à m'expliquer sur ce point, quand j'en serai à la XI^{e} partie de mon ouvrage (la Théurgie ou Magie Blanche) ; car Satan, ambitieux de montrer à ses adeptes qu'il rivalise de puissance avec Élisée ressuscitant le fils de la Sunamite, avec saint Paul ressuscitant Eutyque, avec le Christ lui-même ressuscitant Lazare et la fille de Jaïr, opère parfois sur des cadavres au sein des triangles. En ce moment même où j'écris, un phénomène diabolique de ce genre se produit à Charleston, — cela m'a été formellement assuré, — sur un personnage déjà nommé à mes lecteurs, mort à Londres dans les premiers jours d'octobre 1893, non déclaré décédé à l'état-civil sans doute, embaumé secrètement et transporté de même en secret au Sanctum Regnum ; mais, pour l'instant, je n'ai pas de preuves expresses de ce sortilège stupéfiant. Il est vrai que je pourrai en citer deux autres du même ordre, dont j'ai été le témoin, dans le cas où ne me serait pas confirmé le plus récent auquel je viens de faire allusion.

« Apollonius de Tyane, dit encore le F∴ Constant, paraît avoir accompli aussi de semblables merveilles. Nous avons été nous-même témoin de faits qui ne sont pas sans analogie avec ceux-là ; mais l'esprit du siècle dans lequel nous vivons nous impose à ce sujet la plus discrète réserve. »

La vérité est que le F∴ Constant ne veut pas dire que les morts qu'il a vu revivre quelques instants étaient, ni plus ni moins, animés par le diable. Le monde, selon le langage des maçons, n'est pas encore assez dégagé des préjugés pour recevoir la lumière.

Le F∴ Constant parle ensuite des apparitions d'âmes de trépassés.

« Ce qu'on appelle vulgairement nécromancie, dit-il, n'a rien de commun avec la résurrection, et il est au moins fort douteux que, dans les opérations relatives à cette application du pouvoir magique, on se mette réellement en rapport avec les âmes des morts qu'on évoque. »

Voilà un aveu qui est bon à retenir, soit dit en passant.

Continuons à citer :

« Il est certain que les images des morts apparaissent aux personnes magnétisées qui les évoquent ; il est certain aussi qu'elles ne leur révèlent jamais rien des mystères de l'autre vie. On les revoit telles qu'elles peuvent être encore dans le souvenir de ceux qui les ont connues, telles que leurs reflets sans doute les ont laissées empreintes dans la lumière astrale.

« Quand les spectres évoqués répondent aux questions qu'on leur adresse, c'est toujours par des signes ou par impression intérieure, jamais avec une voix qui frappe réellement les oreilles. »

Ici le F∴ Constant en dit moins qu'il en sait ; mais il écrit en prévision du cas où son rituel tomberait entre des mains profanes ; aussi a-t-il bien soin de ne pas faire allusion ici à ce qui se passe dans les groupes nettement luciférien s.

« On éprouve cependant, poursuit-il, des contacts électriques, lors des apparitions, et ces contacts semblent quelquefois produits par la main même du fantôme ; mais ce phénomène est tout intérieur et doit avoir pour cause unique les affluences locales de la force occulte que nous appelons lumière astrale. Ce qui le prouve, c'est que les esprits, ou du moins les spectres prétendus tels, nous touchent bien parfois, mais qu'on ne saurait les toucher ; et c'est là une des circonstances les plus effrayantes des apparitions, car les visions ont parfois une apparence si réelle, qu'on ne peut sans être ému sentir que la main passe à travers ce qui nous semble un corps sans pouvoir rien toucher ni rencontrer.

« On lit dans les historiens ecclésiastiques que Spiridion, évêque de Trémithonte, qui fut depuis invoqué comme saint, évoqua l'esprit de sa fille Irène pour savoir d'elle où se trouvait caché un dépôt d'argent qu'elle avait reçu d'un voyageur. Swedenborg communiquait habituellement avec les prétendus morts dont les formes lui apparaissaient dans la lumière astrale. Nous avons connu plusieurs personnes dignes de foi qui nous ont assuré avoir revu pendant des années entières des défunts qui leur étaient chers. Le célèbre athée Sylvain Maréchal apparut à sa veuve et à une amie de cette dernière pour leur donner connaissance d'une somme de quinze cents francs en or qu'il avait cachée dans un tiroir secret d'un meuble ; nous tenons cette anecdote d'une ancienne amie de la famille.

« Les évocations doivent toujours être motivées et avoir un but louable ; autrement, ce sont des opérations de ténèbres et de folie, très dangereuses pour la raison et la santé. Évoquer par pure curiosité et pour savoir si l'on verra quelque chose, c'est être disposé d'avance à se fatiguer en pure perte. Les hautes sciences n'admettent ni le doute ni les puérilités.

« Le motif louable d'une évocation peut être ou d'amour ou d'intelligence. »

C'est à partir d'ici que le F∴ Constant donne les recettes au sujet desquelles je le cite, recettes dont la première est fausse et conduit tout uniment à l'hallucination.

Qu'on en juge :

« Les évocations d'amour exigent moins d'appareil que celles d'intelligence et sont de toutes manières plus faciles.

« Voici comment il faut y procéder :

« On doit d'abord recueillir avec soin tous les souvenirs de celui ou de celle qu'on désire revoir, les objets qui lui ont servi et qui ont gardé son empreinte, et meubler soit une chambre où la personne ait demeuré en son vivant, soit un local semblable, où l'on mettra son portrait, voilé de blanc, au milieu des fleurs que la personne aimait et que l'on renouvellera tous les jours.

« Puis, il faut observer une date précise, un jour de l'année qui ait été, soit sa fête[4], soit le jour le plus heureux pour notre affection et pour la sienne, un jour dont nous supposons que son âme, quelque heureuse qu'elle soit ailleurs, n'a pu perdre le souvenir : c'est ce jour-là même qu'il faut choisir pour l'évocation, à laquelle on se préparera pendant quatorze jours.

« Pendant ce temps, il faudra observer de ne donner à personne les mêmes preuves d'affection que le défunt ou la défunte avait droit d'attendre de nous ; il faudra observer une chasteté rigoureuse, vivre dans la retraite et ne faire qu'un modeste repas-et une légère collation par jour.

« Tous les soirs, à la même heure, il faudra s'enfermer avec une seule lumière peu éclatante, telle qu'une petite lampe funéraire ou un cierge, dans la chambre consacrée au souvenir de la personne regrettée ; on placera cette lumière derrière soi et l'on découvrira le portrait, en présence duquel on

restera une heure en silence ; puis, on parfumera la chambre avec un peu de bon encens, et l'on en sortira à reculons.

« Le jour fixé pour l'évocation, il faudra se parer dès le matin comme pour use fête, n'adresser le premier la parole à personne de la journée, ne faire qu'un repas composé de pain, de vin et de racines ou de fruits ; la nappe devra être blanche ; on mettra deux couverts, et l'on rompra une part du pain, qui devra être servi entier ; on mettra aussi quelques gouttes de vin dans le verre de la personne qu'on veut évoquer. Ce repas doit être fait en silence, dans la chambre des évocations, en présence du portrait voilé ; puis, on emportera tout ce qui aura servi pour cela, excepté le verre du défunt et sa part de pain qui seront laissés devant son portrait.

« Le soir, à l'heure de la visite habituelle, on se rendra dans la chambre en silence, on y allumera un feu clair avec du bois de cyprès, et l'on y jettera sept fois de l'encens en prononçant le nom de la personne qu'on veut revoir ; on éteindra ensuite la lampe, et on laissera le feu mourir. Ce jour-là, on ne dévoilera pas le portrait.

« Quand la flamme sera éteinte, on remettra de l'encens sur les charbons, et l'on invoquera Dieu suivant les formules de la religion à laquelle appartenait la personne décédée et suivant les idées qu'elle avait elle-même de Dieu.

« Il faudra, en faisant cette prière, s'identifier à la personne évoquée, parler comme elle parlerait, se croire en quelque sorte elle-même ; puis, après un quart d'heure de silence, lui parler comme si elle était présente, avec affection et avec foi, en la priant de se montrer à nous ; renouveler cette prière mentalement et en couvrant son visage de ses deux mains ; puis, appeler trois fois et à haute voix la personne ; attendre à genoux et les yeux fermés ou couverts pendant quelques minutes, en lui parlant mentalement ; puis, l'appeler trois fois encore d'une voix douce et affectueuse, et ouvrir lentement les yeux.

« Si l'on ne voyait rien, il faudrait renouveler cette expérience l'année suivante, et ainsi jusqu'à trois fois. Il est certain qu'au moins la troisième fois on obtiendra l'apparition désirée ; et, plus elle aura tardé, plus elle sera visible et saisissante de réalité.

« Les évocations de science et d'intelligence se font avec des cérémonies plus solennelles.

« S'il s'agit d'un personnage célèbre, il faut méditer pendant vingt-et-un jours sa vie et ses écrits ; se faire une idée de sa personne, de sa contenance et de sa voix ; lui parler mentalement et s'imaginer ses réponses ; porter sur soi son portrait ou au moins son nom ; s'assujettir à un régime végétal pendant les vingt-et-un jours, et à un jeûne sévère pendant les sept derniers ; puis, construire l'oratoire magique tel que nous l'avons décrit au chapitre XIII de notre *Dogme*.

« L'oratoire doit être entièrement fermé ; mais, si l'on doit opérer de jour, on peut laisser une étroite ouverture du côté où doit donner le soleil à l'heure de l'évocation, et placer devant cette ouverture un prisme triangulaire, puis devant le prisme un globe de cristal rempli d'eau. Si l'on doit opérer de nuit, on disposera la lampe magique de manière à faire tomber son unique rayon sur la fumée de l'autel.

« Ces préparatifs ont pour but de fournir à l'agent magique des éléments d'une apparence corporelle, et de soulager d'autant la tension de notre imagination, qu'on n'exalterait pas sans danger jusqu'à l'illusion absolue du rêve. On comprend assez, d'ailleurs, qu'un rayon de soleil ou de lampe, diversement coloré, et tombant sur une fumée mobile et irrégulière, ne peut en aucune façon créer une image parfaite.

« Le réchaud du feu sacré doit être au centre de l'oratoire, et l'autel des parfums à peu de distance.

« L'opérateur doit se tourner vers l'orient pour prier, et vers l'occident pour évoquer ; il doit être seul ou assisté de deux personnes qui observeront le plus rigoureux silence ; il aura les vêtements magiques, tels que nous les avons décrits au chapitre VII, sera couronné de verveine et d'or. Il aura dû se baigner avant l'opération, et tous ses vêtements de dessous devront être d'une intacte et rigoureuse propreté.

« On commencera par une prière, appropriée au génie de l'esprit qu'on veut évoquer, et qu'il pourrait approuver lui-même s'il vivait encore. Ainsi, l'on n'évoquerait jamais Voltaire, par exemple, en récitant des oraisons dans le goût de celles de sainte Brigitte.

« Pour les grands hommes des temps antiques, on dira les hymnes de Cléanthe ou d'Orphée, avec le serment qui termine les vers dorés de Pythagore.

« Pour l'évocation des esprits appartenant aux religions émanées du judaïsme, il faut dire l'invocation cabalistique de Salomon, soit en hébreu, soit en toute autre langue qu'on sait avoir été familière à l'esprit qu'on évoque :

« Puissances du royaume, soyez sous mon pied gauche et dans ma main droite ; Gloire et Éternité, touchez mes deux épaules et dirigez-moi dans les voies de la victoire ; Miséricorde et Justice, soyez l'équilibre et la splendeur de ma vie ; Intelligence et Sagesse, donnez-moi la couronne ; Esprits de Malkhuth, conduisez-moi entre les deux colonnes sur lesquelles s'appuie tout l'édifice du Temple ; Anges de Netsah et de Hod, affermissez-moi sur la pierre cubique de Jésod.

« Ô Gédulaël ! ô Géburaël ! Ô Tiphéreth !… Binaël, sois mon amour ; Ruach Hochmaël, sois ma lumière ; sois ce que tu es et ce que tu seras, ô Kéthériel ! °

« Ischim, assistez-moi au nom de Saddaï. Cherubim, soyez ma force au nom d'Adonaï. Beni-Elohim, soyez mes frères au nom du fils et par les vertus de Zébaoth. Eloïm, combattez pour moi au nom de Tétragrammaton. Malachim, protégez-moi au nom de (*ici en hébreu le nom incommunicable*). Seraphim, épurez mon amour au nom d'Elvoh. Hasmalim, éclairez-moi avec les splendeurs d'Eloï et de Schechinah. Aralim, agissez. Ophanim, tournez et resplendissez. Hajoth a Kadosch, criez, parlez, rugissez, mugissez : Kadosch, Kadosch, Kadosch, Saddaï, Adônaï, Jotchavah, Eiéazéréié… Hallelu-jah, Hallelu-jah, Hallelu-jah. Amen. »

« Lorsque c'est un esprit de lumière qu'on a évoqué et qu'il se montre avec un visage triste ou irrité, il faut lui offrir un sacrifice moral, c'est-à-dire être intérieurement disposé à renoncer à ce qui l'offense ; puis, il faut, avant de sortir de l'oratoire, le congédier en lui disant : « Que la paix soit avec toi ! Je n'ai pas voulu te troubler, ne me tourmente pas ; je travaillerai à me réformer en tout ce qui t'offense ; je prie et je prierai avec toi et pour toi ; prie avec moi et pour moi, et retourne à ton grand sommeil, en attendant le jour où nous nous réveillerons ensemble. Silence et adieu/ »

Il est aisé de comprendre, lorsqu'on a la clef des mystères de l'occultisme, que des deux recettes d'évocations qu'on vient de lire, l'une (la première) est une tromperie du docteur en magisme, — la personne qui évoquerait en suivant les prescriptions du F∴ Constant, finirait par croire voir le fantôme du défunt, mais ne verrait rien du tout, en réalité, — tandis que la seconde recette est donnée sérieusement par un homme qui l'a souvent mise en pratique. Néanmoins, elle n'a absolument rien de certain au point de vue de l'efficacité, puisque les démons ne se laissent pas autant commander que le croient leurs fidèles adeptes, et puisque surtout le diable ne peut faire que ce que Dieu lui permet. On aura remarqué aussi que les recettes sérieuses sont incomplètes : elles ne peuvent être utilisées que par les initiés.

Les formules d'interpellation que j'ai reproduites sont celles qui étaient en usage dans les groupes luciférien, de 1850 à 1870, c'est-à-dire avant l'institution du Rite Palladique Réformé Nouveau. Aujourd'hui, bon nombre de luciférien non organisés s'en servent encore ; mais ce ne sont pas les formules employées dans les triangles.

Quoiqu'il en soit, il était bon de montrer que les magiciens modernes, se réservant les vrais procédés d'évocation, ne se font aucun scrupule de recourir aux moyens favorisant l'hallucination, quand il s'agit des demi-initiés ou des profanes trop curieux. Ils sont des ennemis de la santé des corps, comme du salut des âmes ; ils ne sauraient donc être trop flétris et réprouvés.

J'en ai fini avec les apparitions imaginaires, qui ont lieu pour les cerveaux malades ou troublés. Nous passons maintenant aux apparitions réelles, en d'autres termes : à la véritable Nécromancie.

1. ↑ Michéa résume ainsi les principales causes des hallucinations, qu'il divise en *matérielles* et *psychologiques*. Parmi les premières, il faut ranger l'électricité ordinaire ou voltaïque appliquée aux organes des sens, l'abaissement considérable de la température ou son élévation extrême, l'abus des boissons alcooliques, les doses élevées de sulfate de quinine, de digitale, de belladone, de datura stramonium, de jusquiame, d'opium ou de ses composés, de chanvre oriental autrement dit de *hachisch*, la pression ou l'irritation mécanique sur les organes des sens, l'ébranlement de l'encéphale déterminé par un coup ou par une chute sur la tête, l'abstinence, l'hérédité, les vers intestinaux, la diminution ou l'absence totale de la lumière, etc. — Parmi les causes psychologiques ou morales : la durée trop considérable d'une même sensation, une impression trop vive exercée sur les organes des sens par leurs excitants

habituels, l'excès méditatif ou la concentration trop prolongée de la faculté d'attention, l'isolement, le remords, la frayeur à l'occasion d'un danger personnel, l'affliction causée par la perte d'une personne aimée, une ambition extrême, l'humiliation, etc… (*Des Hallucinations*. Mémoires de l'Académie de Médecine, t. XII, p. 266.)

2. ↑ On verra plus loin ce que Luther pensait des exorcismes *papistes*.
3. ↑ Il lui jetait son encrier à la figure, ou lui montrait son derrière.
4. ↑ Par fête, les occultistes entendent l'anniversaire de naissance.

CHAPITRE XXIX

Les apparitions réelles.

L'hallucination naturelle, on vient de le voir, n'est qu'un désordre, un dérangement organique, venant ou d'une lésion de l'organe cérébral, ou d'une surexcitation du système nerveux troublant l'action régulière et normale des sens.

Mais, à côté de ces hallucinations de l'ordre entièrement physique et naturel, il y a une autre sorte de visions dont la cause ne saurait être attribuée qu'à l'action d'un agent extérieur, à l'action d'esprits diaboliques agissant en nous et sur nous, soit qu'ils troublent et égarent nos sens, soit qu'ils nous trompent en prenant des formes de trépassés, de spectres, ou tout autre genre de fantômes d'êtres humains. C'est cet ordre de visions ou d'apparitions ayant un caractère décidément surnaturel, qui constitue l'une des parties essentielles de la Magie, la « Nécromancie » ou l'art magique d'évoquer les âmes des morts, pour en obtenir la connaissance de l'avenir ou des révélations sur les mystères de l'autre monde. Cet art est tellement essentiel à la Magie, il a été de tout temps un privilège tellement caractéristique de ses adeptes, que la Nécromancie est devenue synonyme de la Magie.

Le respect, la religion des morts est un sentiment des plus chers à l'homme, naturellement désireux de retrouver dans un autre monde les êtres qu'il a aimés ici-bas. C'est ce sentiment naturel et légitime que le démon s'est efforcé d'exploiter à son profit, depuis le jour où il lui a été permis de tendre à l'âme humaine tous les pièges que pouvait lui inspirer sa haine de Dieu et de l'humanité.

Aussi trouvons-nous dans toutes les fausses religions dont il s'est fait le dieu, un ensemble de pratiques et de rites ayant pour but des communications plus ou moins directes avec les Esprits ou âmes des trépassés. C'est donc avec raison que nos magiciens modernes, pour justifier leurs croyances et leurs pratiques nécromanciennes, les font remonter à l'origine même des religions diaboliques qui les ont précédés dans cette voie et dont ils ne font qu'imiter et singer les prétendus prodiges.

La nécromancie moderne n'est qu'une résurrection de toutes les vieilles nécromancies en honneur dans les religions panthéistes de l'Orient, ou dans le paganisme grec ou romain. Il me faudrait un volume pour parcourir toutes les superstitions scélérates ou infâmes que Satan a su inspirer à ses fidèles sous le semblant du culte religieux rendu aux morts, depuis Hermès[1] et Zoroastre jusqu'aux magiciens ou aux sorcières qui encombraient Rome sous les premiers empereurs.

Je dois me borner à quelques traits saillants, où se retrouvent, comme dans leur type initial, les théories et les pratiques de la nécromancie contemporaine.

Les batteries du diable sont toujours au fond les mêmes ; seulement il sait les modifier avec un art proprement infernal, pour les adapter aux changements opérés dans les esprits et les mœurs par les progrès de la science et de la civilisation. Ce qu'il essayait d'obtenir dans les rites païens par la crainte et la terreur, il l'essaie aujourd'hui en inspirant à un certain nombre de ses adeptes une religion toute de mansuétude, de bienveillance et de douceur, capable de prendre par le sentiment les âmes tendres et aimantes qu'attirent ces fallacieuses intimités d'outre-tombe, et qui, amorcées par ce dangereux mirage du spiritisme, se laissent aller sur cette voie glissante en oubliant les enseignements de l'Église et les engagements de leur baptême.

Les spirites actuels, — je parle ici de ceux qui font publiquement étalage de leur spiritisme et dont les adeptes ne croient pas ou feignent de ne pas croire à l'intervention diabolique dans leurs prestiges, — tiennent le raisonnement suivant :

« — De deux choses l'une : ou il faut admettre la possibilité des communications réelles des *incarnés* terrestres (des vivants) avec les esprits

désincarnés (les âmes des morts) ; ou bien il faudrait prouver d'une manière péremptoire que jamais, depuis que l'humanité peuple le globe, aucune manifestation semblable n'a eu lieu. »

Le sophisme de cette argumentation saute aux yeux ; ce dilemme ne s'adresse qu'à ceux qui seraient en effet assez aveugles pour nier la réalité des communications spirites, non seulement de celles de nos jours, mais de celles qui sont attestées dans le passé par tous les témoignages les plus authentiques de la tradition, de l'histoire et même des livres sacrés. Je ne suis certes pas de ceux-là, et c'est au contraire en m'appuyant sur ces témoignages mêmes acceptés par les spirites, que je me fais fort de démontrer l'origine diabolique de ces communications, et le rôle non moins diabolique de tous ceux qui s'en font les propagateurs et les barnums.

Un coup d'œil rapide sur l'histoire de la nécromancie dans le polythéisme suffira pour mettre cette assertion en pleine évidence.

Voyons ce qu'étaient chez les Grecs et les Romains le culte des mânes et l'évocation des ombres des morts, qui en constituait un des principaux rites. Il me suffira, pour produire la conviction, d'exposer les faits.

On sait que les Grecs distinguaient trois classes de divinités : les divinités supérieures ou olympiennes, les echtoniennes ou terrestres, et les infernales. Au-dessous de ces divinités n'ayant d'humain que leurs passions et leurs vices, ils reconnaissaient des puissances inférieures, demi-dieux, démons ou génies, qui servaient d'intermédiaires entre les dieux et les hommes et dont ils peuplaient l'éther ou l'air. Ces puissances mystérieuses n'étaient, aux yeux des païens, que les âmes des « héros », devenus après leur mort les « démons bienfaisants », habitant sur la terre, « gardiens des mortels, dit Hésiode, et qui, voilés d'un nuage épais, parcourent la terre en tous sens, répandant les biens. »

Ces démons, dont parle Hésiode, étaient les héros de l'âge d'or. Mais la somme des maux égalant au moins sur la terre celle des biens, les païens voulurent voir, en opposition à ces démons bienfaisants, d'autres puissances surnaturelles, source de tous les maux qui assaillent l'humanité. Les âges qui suivirent l'âge d'or virent donc paraître ces génies terribles et malfaisants, qui, eux aussi, n'étaient censément que les âmes ou les mânes

des morts portant envie à l'humanité vivante, et dont on imagina d'apaiser par tous les moyens possibles les instincts haineux et cruels.

Comme on ne savait au juste à quelle catégorie de démons on avait affaire, le culte qu'on leur rendait était nécessairement empreint d'une crainte et d'une terreur dont l'âme ne pouvait se défendre. On ne s'approchait qu'en silence des banquets servis en l'honneur des héros ; le voisinage de ces êtres invisibles, tenant en leurs mains le sort des mortels, avait toujours quelque chose de redoutable. La terreur s'accroissait au coucher du soleil ; la rencontre d'un héros pendant la nuit était censée porter malheur.

Dans les lois de Zaleucus et de Charondas, il est formellement question de génies malfaisants ou funestes, de démons vengeurs, qui perdent les familles, les souillent et y sèment la discorde. On peut lire dans Pausanias et Élien l'histoire de cet esprit malfaisant, jadis homme, devenu pour les habitants de Locres une espèce de monstre, exterminateur, qu'on ne pouvait apaiser que par l'offrande annuelle de la plus belle fille du pays, qui fut enfin vaincu par le locrien Euthymus, un célèbre athlète, et disparut pour toujours sous les flots de la mer.

Les oiseaux étaient les emblèmes naturels des démons et des héros, que l'on se figurait habitant les plaines de l'air. C'est sous cette forme que les Perses se représentaient leurs génies vigilants. De là, sans doute, l'origine des oiseaux prophétiques, consultés par la mancique grecque et romaine. À Babylone, on en tenait enfermés dans des cages d'or, sous l'inspection des mages, et on leur donnait le nom de « langues ».

Le génie ou démon était considéré comme le compagnon, l'initiateur de la vie, et, suivant l'expression d'Horace, le dieu de la nature humaine. Se concilier le génie, l'apaiser quand il s'irritait, était donc un des soins principaux de la vie.

Le culte qui leur était rendu venait de cette croyance générale que tel ou tel de ces esprits avait apparu aux siens en quelque grande circonstance, et qu'il ne cessait de veiller sur eux. Ce culte était essentiellement un culte funèbre ; on dédiait aux génies, comme aux dieux echtoniens, une sorte d'autel bas, ou de foyer recouvert d'une grille de bois, et disposé pour recevoir les offrandes funèbres ; l'enceinte qui leur était consacrée, le plus

souvent près de leurs tombeaux, s'appelait *Heroon*[2]. La victime qu'on leur immolait avait la tête penchée en bas (la tête des victimes immolées aux dieux était rejetée en arrière et regardait le ciel), et son sang coulait dans une fosse pratiquée au-dessous. Des livres spéciaux, dont il est parlé dans Athénée, décrivaient ces rites. Ces sacrifices avaient lieu le jour qui suivait celui de la nouvelle lune, réservé aux dieux, et vers le soir.

C'est surtout chez les Romains que ce culte des mânes ou âmes des morts fut en honneur et revêtit un caractère de plus en plus terrible et diabolique. L'esprit de l'Orient, de l'Égypte et de Samothrace respire tout entier dans la doctrine étrusque des esprits, adoptée par les fils de Romulus.

Dans cette doctrine, chaque famille, chaque homme, chaque ville, chaque maison, chaque individu à son démon ou génie ; partout où des hommes habitent ensemble, un génie est présent ; chaque foyer a son dieu lare (maitre et seigneur). Suivant Apulée, les esprits qui jadis, comme âmes, avaient habité des corps humains, se nommaient « lémures ». Si, à cause de ses fautes durant la vie, l'esprit ne trouvait dans la mort aucun lieu où se reposer avec plaisir, il apparaissait comme un fantôme, comme une « larve » ; mais, comme on ne pouvait décider avec certitude quel sort avait été le partage d'un défunt, on lui donnait le nom indéterminé de dieu-mâne.

Les lares ou mânes, analogues aux génies, démons et héros de la Grèce, présidaient à toutes les transactions des hommes, aux affaires de l'État comme à celles des particuliers. Tout ce que renfermait la maison était confié à leur garde ; aussi le symbole naturel des lares était le chien, et les idoles qui les représentaient étaient souvent couvertes de peaux de chien. L'autel où l'on sacrifiait aux lares était le foyer : ils avaient aussi leurs chapelles ou sanctuaires domestiques, le *lararium*, avec des esclaves préposés à leur entretien.

Des fêtes publiques étaient célébrées en leur honneur, les *Lalaria*, les *Compitalia* (en l'honneur des lares des carrefours). Des enfants y étaient immolés en sacrifice à la déesse Mania, la mère des mânes, pour le salut des familles. Nous savons par Macrobe que ce fut Junius Brutus qui, après l'expulsion des Tarquins, introduisit une nouvelle forme de sacrifices, où des têtes d'ail et de pavot furent substituées aux têtes humaines.

Les *Lemuralia* furent instituées par Romulus lui-même, pour apaiser l'âme de son frère Remus, qui, sous la forme d'un malin esprit, apparaissait dans Rome en lui annonçant des malheurs. Entre autres cérémonies destinées à conjurer les esprits malfaisants, on jetait des fèves par la fenêtre. Du temps de Numa, les Lémurales ayant été un instant abolies, Rome fut envahie par la peste et par des nuées de fantômes poussant d'affreux hurlements.

Il eût été étrange qu'il ne se fût pas mêlé à ces superstitions diaboliques quelque élément impur et obscène. « Le génie, dit Festus, à le droit de tout faire dans la maison. » C'est en vertu de ce droit que le dieu lare se manifestait quelquefois au foyer domestique sous la forme du lingam. Ocrisia, mère de Servius Tullius, passait pour avoir eu ce fils de son union avec le dieu lare, ayant pris cette forme obscène.

D'autres fois, le dieu lare se transformait en larve ; ces larves, toujours représentées par des squelettes, étaient le plus souvent des âmes d'assassinés, de grands criminels ou de morts non ensevelis.

L'un des principaux rites qui servaient à apaiser la cruauté des mânes (*diri manes*) était les repas funèbres qu'on offrait aux morts, « charisties » lugubres, si souvent anathématisées par les prophètes et les apôtres. Dans ces cérémonies, on appelait trois fois les âmes de ceux qui étaient morts sur la terre étrangère ; selon saint Épiphane, la formule d'évocation était celle-ci : « Réveille-toi, mange et bois. » Après la vérification ou l'appel nominal du mort, on l'interrogeait sur la cause de sa mort, le lieu où il était ; puis venaient le sacrifice et le festin, toujours accomplis dans le plus profond silence, pendant que les ombres soupaient, elles aussi en silence, du plat et de la coupe ; la coupe s'appelait *obba*, en raison des *ob* et *obboth*, mots qui désignaient les « revenants ».

Si l'appétit des mânes ne suffisait pas à consommer les victuailles qui leur étaient offertes, on brûlait ce qui restait du festin. Pausanias, au rapport des prêtres de Delphes, parle d'un certain démon Eurinomus qui ne laissait jamais que les os. Il y avait donc des esprits sobres et des esprits voraces.

Cette distinction s'est conservée chez les Chinois, dans les festins offerts aux ombres des trépassés : « Les vivres apportés et le vin versé, rapporte Mgr Maigrot, pour laisser plus de liberté à l'esprit, tout le monde sort,

frappé d'une crainte respectueuse, croyant voir et entendre leurs voix et leurs soupirs. Le médium seul est resté, et l'un des trois rapports qu'il doit faire sur ce qui s'est passé dans cet imposant tête-à-tête roule sur la manière dont ce repas a été consommé ; il doit dire si l'esprit a bien mangé et bien bu ; et sa tristesse est grande lorsque les mets sont intacts, car c'est une preuve que le sacrifice est refusé. Tout le monde alors se retire en silence et dans la consternation, tandis que, dans le cas contraire, on reconduit l'esprit et on lui dit adieu. »

Rien n'empêche de croire à cette apparence de consommation matérielle du manger et du boire par les démons ; il peut en être de ces esprits comme des anges, et en particulier de l'ange Raphaël qui, en quittant la famille de Tobie, lui dit : « Lorsque j'étais avec vous, je paraissais manger et boire ; mais je me nourris d'un pain que vous ne pouvez pas manger et d'un breuvage que vous ne pouvez pas boire. »

Le caractère de cruauté signalé chez les *diri manes* devait se communiquer aux solennités célébrées en leur honneur : « Ces sacrifices, nous dit Athénée, dans le commencement si touchants et si pieux, avaient fini par les orgies les plus ignobles, orgies pendant lesquelles ils en venaient à dévouer à ces dieux infernaux leurs femmes et leurs enfants, à les écraser sous le poids de leurs malédictions, à briser de coups leurs domestiques et leurs esclaves, et à réaliser toutes les menaces qu'ils avaient proférées. »

Le culte des mânes finit comme il avait commencé, par le sang.

« Pour joindre le plaisir et l'intérêt à la cruauté, comme dit Tertullien, on remplaça autour du tombeau les anciennes immolations d'esclaves par des jeux de gladiateurs qui remplissaient le même but et prirent le nom de bustuaires, du bûcher (bustum), dont ils ensanglantaient les cendres. » Valère Maxime nous montre les fils de Junius Brutus offrant un présent de gladiateurs funéraires pour honorer les cendres de leur père. Suétone raconte comment Jules César, voulant réjouir les mânes de sa fille morte, institua des combats de bêtes et de gladiateurs comme on n'en avait jamais vu. Des sièges vides étaient réservés dans ces réjouissances funèbres aux âmes des morts qu'on voulait honorer.

On ne s'étonnera plus que saint Paul et les Pères de l'Église se soient élevés si sévèrement contre d'aussi impies superstitions, que l'esprit du mal

essayait de perpétuer parmi les chrétiens.

Je n'en finirais pas si je voulais relever chez les différents peuples modernes toutes les traditions singulières où revivent en partie ces erreurs païennes, et que Satan met tous ses soins à entretenir chez les esprits faibles qui n'ont pas l'enseignement de l'Église ou qui s'en éloignent. Je n'en citerai qu'un exemple frappant, emprunté à l'histoire d'un des peuples qui se disent les plus éclairés et les plus libres de toute superstition, l'Angleterre. Pour empêcher les suicidés de revenir sur la terre tourmenter les vivants, la loi anglaise les traitait comme on traitait les vampires : on les enterrait ignominieusement dans un carrefour, le corps traversé d'un pieu. Ce n'est qu'en 1824 qu'un Acte de Georges IV défendit cette absurde pratique.

D'après de nombreuses traditions encore en cours, les âmes des suicidés, comme celles des damnés, forment les orages et les tourbillons. Dans beaucoup de pays allemands, quand une tempête violente vient à souffler, on dit que le diable passe avec l'âme d'un pendu.

Il ne faut pas croire que ces superstitions diaboliques n'avaient cours que dans les croyances populaires ; elles étaient partagées par les esprits les plus éminents : un Pythagore qui disait : « L'air est tout rempli d'âmes, d'esprits (âmes des morts, démons ou héros) qui envoient aux hommes les songes et leur indiquent des remèdes dans leurs maladies » ; un Platon, pour qui la divination tout entière était en rapport nécessaire avec l'existence des esprits : « C'est, disait-il, par des communications avec ces êtres intermédiaires entre la divinité et nous que viennent les prophéties, les rites sacrés, les initiations, les oracles, tous les autres moyens de connaître la volonté des dieux et de nous les rendre propices. » Chez les Romains, Quintilien parlait comme Platon : « De là, dit-il (de la croyance aux esprits), l'apparition des âmes évoquées et ces visions de leurs images toujours chères, de leurs visages et de leurs corps ; de là ces oracles et ces préceptes nocturnes ; de là ces fêtes infernales et l'honneur que nous rendons aux tombeaux. »

Toute l'histoire grecque et romaine est pleine de ces apparitions, de ces évocations des morts, hommes, héros ou demi-dieux. Ces grands hommes,

qui assistaient à de pareilles apparitions, étaient à mille lieues de se douter qu'ils étaient les jouets du diable.

Tantôt ce n'était que l'ombre d'un soi-disant défunt qui apparaissait, c'était alors la *sciamancie* (divination par l'ombre) ; tantôt le cadavre même du défunt se montrait, c'était dans ce cas la *nécyomancie* (divination par le mort).

Je ne m'arrêterai point aux évocations si connues, dont le récit se trouve dans les poètes grecs ou latins : Orphée évoquant Eurydice ; Ulysse ; dans Homère, évoquant Tirésias ; les nombreuses évocations de l'*Énéide*, toutes évocations opérées à l'aide du sang et de formules tellement impératives et déprécatoires que Quintilien disait : « Les dieux et les mânes sont comme torturés par le murmure plein d'horreur et par les sommations tyranniques du magicien. » La poésie, dans ces terribles récits, ne ferait que refléter le caractère et l'esprit des croyances populaires. La scène grecque, reflet fidèle, elle aussi, des superstitions vulgaires, était pleine d'apparitions, d'ombres et de spectres. Nous les retrouvons jusque dans les drames de Sénèque. Celui-ci, dans son *Œdipe*, nous fait entendre les termes mêmes de la formule magique de l'évocation, telle qu'elle se pratiquait à l'époque héroïque de la Grèce :

Laïus, muni de soufre, pénètre dans la forêt chère aux spectres et à Hécate. Trois fois le vieux Tirésias invoque cette déesse, ainsi que l'Achéron, les mânes et celui qui régit les mânes ; trois fois il entonne ce chant magique, qui tour à tour apaise et force les âmes ; le sang des troupeaux a coulé, le lait lui succède ; après quoi, les yeux fixés sur la terre, il chante encore et appelle les ombres d'une voix plus grave et plus émue :

« Pluton, Proserpine et Tisiphone, je vous adjure, laissez venir à moi les mânes de la race de Cadmus, et retenez tous les autres. Entendez ma voix, ô séjour de la mort et des supplices, desservi par les-mânes ; laissez franchir vos portes à l'ombre qui les pousse, et que le Styx nous rende pour un moment sa proie ! que Tisiphone, après avoir secoué trois fois ses serpents, la ramène elle-même à la lumière oubliée, et que Cerbère ne s'avise pas de lui présenter ses trois têtes pour la faire reculer !… Mais quoi ! mes yeux ne voient rien paraitre ! Rien ne répond à ma voix !… Allons, plus de retard ; j'en atteste les dieux ; si mon attente se prolonge, je vais ébranler le Tartare.

Je ne craindrai même pas de troubler Hécate et de révéler les secrets des trois mondes. »

Et sur cette impérieuse sommation, l'ombre apparaissait.

Apparitions sollicitées, ou apparitions spontanées, divination par le cadavre, ou par l'âme rendue visible, ou par de simples phénomènes nécessitant sa présence malgré son invisibilité, toutes ces formes de nécromancie abondent dans l'histoire grecque ou romaine ; et, triomphe de l'éternel imposteur, Satan, il est arrivé à des catholiques de perdre de vue que, dans ces apparitions, c'est le diable qui se montre ; oui, un chrétien fidèle, un auteur catholique, comme M. de Mirville, a cru que vraiment ce sont les trépassés eux-mêmes qui apparaissent. Il a, en effet, écrit des lignes telles que celles-ci :

« Lorsque, comme Cimon, on avait fait tout exprès le voyage d'Héraclée pour y voir l'ombre d'une mère bien-aimée, et que celle-ci, par suite de cette évocation, avait révélé à son meurtrier le sort qui l'attendait, comment douter de sa présence ?

« Lorsqu'à Marathon, deux ombres, dont l'une offrait la parfaite image de Thésée, et l'autre celle du laboureur Érechtée, eurent décidé du gain de la bataille, le premier en marchant à la tête de l'armée, le second en enfonçant les rangs ennemis à coups de socle de charrue, comment douter que derrière ces ombres ne s'abritassent leurs personnes elles-mêmes ?

« Lorsque, sur ce même champ de bataille, comme aux bords du lac de Trasimène, quatre cents ans plus tard, dit Pausanias, on entendait encore les plaintes et les soupirs des animaux et des hommes, comme l'on percevait la vue de leurs ombres, comment et pourquoi ne pas croire à la voix de tant de victimes ?

« Lorsque, dans les *heroa*, le héros apparaissait en personne pour vous annoncer la guérison réclamée, pourquoi douter ? Valère-Maxime, historien digne de foi, après avoir avancé qu'il y a autant de démons que d'âmes humaines, affirme solennellement qu'il a vu de cette manière lui-même, et bien éveillé, la forme et le visage d'Achille, d'Esculape et d'Hercule.

« La persuasion devenait bien autrement profonde, lorsque sur le lieu de presque tous les assassinats, suicides, sépultures incomplètes ou violées, le spectre était pour ainsi dire attaché à l'endroit. °

« Voyez : palais de Caligula hanté jusqu'à son incendie ;

« Palais de Néron, jusqu'à sa destruction ;

« Tous les lieux visités par Othon, traînant partout avec lui le spectre de Galba, sa victime, avec lequel on l'avait vu lutter et rouler au pied de sa couche, dès la première nuit de son règne ;

« Maison d'Athénodore, où Pline vous affirme que le spectre désigna lui-même l'endroit où restait sa dépouille[3] ;

« Maison d'Eubatidas à Corinthe, où Lucien établit un phénomène semblable dans le fond et dans la forme ;

« Maison de Dion, où un spectre féminin et menaçant vint le frapper de terreur, peu de jours avant le suicide de son fils.

« On n'en finirait pas, si l'on voulait dérouler l'interminable chaîne d'apparitions prophétiques et vengeresses qui, dans l'antiquité, décidèrent aussi souvent du sort de tant de personnages illustres que du destin des États. [4]

« C'est par milliers que l'on pourrait rapprocher de ces moniteurs antiques qui prévinrent Brutus, Cassius, César, Julien, etc., ceux qui, dans les temps modernes, annoncèrent au roi de Naples, cité par Guichardin, sa fin prochaine, ou à Paul I^{er}, empereur de Russie, le triste sort qui l'attendait[5]. »

Il est de toute évidence qu'un si grand nombre de faits merveilleux, racontés par les témoins ou par des historiens dignes de foi ne sauraient être attribués à l'hallucination naturelle, individuelle ou collective ; mais ce n'est point aux âmes des défunts qu'il faut les attribuer.

Tous les Pères de l'Église ont reconnu la réalité de ces prodiges, et n'ont pas hésité à en dénoncer l'auteur, celui seul qui avait intérêt à les produire, l'ennemi du genre humain, le démon. « Ce sont vos anciens morts, disait saint Clément d'Alexandrie aux païens de son temps, qui sont devenus dieux chez leurs descendants. Mais c'est avec raison que vous les appelez des *démons*. Comment pourriez-vous les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que tous reconnaissent pour des êtres fangeux, enfoncés par leur propre poids dans la matière et sans cesse errant autour des tombeaux ? Là, ils nous apparaissent comme des spectres dans les

ténèbres, comme de vains simulacres, des ombres creuses, d'affreux fantômes. Voilà vos dieux ! »

Saint Augustin, qui connaissait à fond tous les mystères du paganisme, et qui a émis sur ces questions de la magie les idées les plus profondes et les plus sages, dit à son tour :

« On rapporte, de nombre de morts, qu'ils ont apparu en songe ou de toute autre manière à des personnes vivantes, pour leur apprendre où avaient été jetées leurs dépouilles sans sépulture et leur montrer où il fallait les déposer. Si nous traitions ces récits de mensonges, nous paraitrions vraiment impudents de venir contredire les affirmations des fidèles et les témoignages de ceux qui certifient que la chose leur est arrivée. Ces apparitions se font sans que l'âme du mort en soit informée ou en ait conscience, mais par l'opération des anges (*angelicis operationibus*), Dieu le permettant ou l'ordonnant ainsi, soit pour la consolation des vivants, soit pour recommander aux hommes la piété envers les morts. Mais, à côté de ces apparitions angéliques, il y a les fausses apparitions, celles qui induisent à l'erreur, comme celle de Palinure dans Virgile, où la conclusion à tirer est [6] celle-ci, que les morts doivent être ensevelis pour que leurs âmes puissent passer dans le séjour infernal. »

Et le saint évêque établissait ainsi la véritable doctrine de l'Église sur ce sujet des apparitions des âmes des trépassés :

« Les âmes des morts n'interviennent en aucune façon dans les affaires des vivants. Ces apparitions se font par la permission de la Providence divine, selon la profondeur insondable de ses jugements. Si les âmes des morts intervenaient dans les affaires des vivants, quand nous les voyons en songe, elles s'entretiendraient avec nous ; et, pour ne parler que de moi, ma pieuse mère ne passerait pas une nuit sans venir me visiter et causer avec moi, elle qui m'a suivi sur terre et sur mer pour vivre avec moi. Serait-elle donc devenue assez cruelle dans une vie plus heureuse, pour ne point venir, lorsque mon cœur est tourmenté, consoler son triste fils, qu'elle a aimé uniquement, qu'elle n'a jamais voulu voir dans le chagrin ? Si donc nos parents nous ont abandonnés, comment peuvent-ils prendre part à nos soucis, à nos inquiétudes et aux événements de notre vie ? Et si nos parents n'y ont aucune part, quels autres morts sauront ce que nous faisons ou ce

que nous souffrons ?… Les âmes des morts sont dans un lieu où elles ne voient pas ce qui arrive aux hommes vivants. Comment verraient-elles donc leurs tombeaux où leurs corps sont ensevelis ou négligés ? » (*De curâ pro mortuis*, cap. VI.)

Voilà pour les apparitions angéliques accordées par la volonté de Dieu aux fidèles et aux saints. Quant aux apparitions magiques que l'on raconte de l'antiquité païenne, saint Augustin n'était pas moins formel. Réfutant les opinions de Porphyre sur la magie, il établit que tout ce qui s'est fait ou se fait d'extraordinaire en ce genre, par certains tons de voix, par des figures ou des fantômes, est d'ordinaire l'ouvrage du démon ; et qu'en règle générale tout ce qui s'opère de merveilleux et ne se rapporte point au culte du vrai Dieu doit être considéré comme une illusion diabolique. (*De civitate Dei*, cap. XI, XII.)

Les Pères de l'Église, en professant cette doctrine, s'inspiraient des saintes Écritures. En effet, l'Ancien et le Nouveau Testament renferment un assez grand nombre de ces apparitions, soit divines, soit diaboliques, pour qu'il ne soit pas permis aux fidèles de douter de leur réalité et de la véritable cause qui les a produites.

La plus célèbre des évocations rapportées par l'Ancien Testament est celle du prophète Samuel, racontée au chapitre 28 du 1er *Livre des Rois*. Elle rentre à un double titre dans notre sujet : 1° parce qu'elle établit l'existence des pratiques magiques au sein même du peuple juif à l'époque de Saül ; et 2° parce qu'elle est souvent invoquée par les spirites de notre temps à l'appui de leurs doctrines sur l'autre monde et l'évocation des esprits. D'autre part, elle a fourni à plusieurs Pères de l'Église et à de nombreux commentateurs des saintes Écritures l'occasion d'approfondir cette mystérieuse question des rapports de l'humanité vivante avec l'autre monde.

Voici le récit de l'Écriture :

« Saül désespéré dit à ses serviteurs : Cherchez-moi une femme ayant un esprit de Python, afin que par elle, je suscite (j'évoque). Et ses serviteurs lui dirent : Il y a à Endor une femme ayant un esprit de Python. Et il changea d'habits, prit deux hommes avec lui, alla avec eux chez cette femme, et lui dit : Devine-moi, par ton Python, et évoque-moi qui je te dirai. Et la femme

lui dit : Eh quoi ! tu connais les derniers décrets de Saül (Saül par un édit récent, avait banni tous les devins et magiciens de son royaume) ; tu sais qu'il a exterminé les devins ; pourquoi viens-tu me tendre un piège qui peut me coûter la vie ? — Vive le Seigneur ! répondit Saül, il ne t'arrivera aucun mal. Et la femme lui : Qui veux-tu que je t'évoque ? — Évoque-moi Samuel, répondit Saül.

« Mais, lorsque la femme eut vu Samuel, elle poussa un grand cri et se tourna vers Saül : Pourquoi m'as-tu trompé ? lui dit-elle. Tu es Saül. Et le roi lui dit : Ne crains rien ; qu'as-tu donc vu ? Et la femme dit à Saül : Je vois quelque chose de divin qui s'élève de terre. Saül répliqua : Quelle est sa forme ? — C'est un vieillard revêtu d'un manteau, dit la femme. Et Saül, comprenant que c'était Samuel, inclina son visage vers la terre et l'adora. Alors, Samuel dit à Saül : Pourquoi troubles-tu mon repos en m'évoquant ? Et Saül lui dit : Je suis par trop malheureux, voilà les Philistins, et Dieu, se retirant de moi, ne veut me répondre ni par les songes, ni par Urim, ni par les prophètes ; c'est pour cela que je l'ai évoqué, afin que tu me montres ce qu'il faut que je fasse. Et Samuel lui dit : Pourquoi m'interroges-tu, puisque Dieu s'est retiré de toi et qu'il est passé du côté de ton rival ? Le Seigneur m'a révélé ce qu'il ferait de toi : Il t'enlèvera ton royaume et le donnera à David ton parent. Parce que tu as désobéi au Seigneur, en ne secondant pas les décrets de sa juste colère contre Amalec, écoute ce qu'il te réserve aujourd'hui. Dieu te livrera avec Israël entre les mains des Philistins ; demain, toi et tes fils vous serez avec moi (parmi les morts).

« Aussitôt Saül tomba étendu sur la terre ; car ces paroles de Samuel avaient glacé son cœur, et sa faiblesse était extrême, car il n'avait pas mangé de la journée. Alors, la pythonisse, s'adressant à Saül encore épouvanté, lui dit : Je vous ai obéi, ô roi, comme votre servante devait le faire : je vous ai livré ma vie en me rendant à vos paroles. Maintenant, écoutez votre servante à son tour, consentez à manger ce peu de pain afin que vous ayez la force de vous retirer. Le roi refusa et dit : Je ne mangerai point. Mais ses serviteurs se joignirent à la femme ; alors il finit par entendre leurs voix, se leva de terre et s'assit sur un lit. Et la femme alla tuer un veau gras qu'elle avait dans sa maison ; puis, pétrissant un peu de farine de froment, elle plaça l'un et l'autre devant le roi et ses officiers, et

ils en mangèrent ; et ayant ainsi repris des forces suffisantes, ils purent retourner d'où ils étaient venus.

« Et le lendemain, la prédiction fut accomplie. »

Il y a peu de faits signalés par la Sainte Écriture, qui aient donné lieu à autant de commentaires, et de commentaires différents, chez les Pères de l'Église et dans les temps modernes. Sans entrer dans le détail des diverses opinions qui ont partagé les commentateurs sur la nature de ce fait, disons que tous sont unanimes à y reconnaître un fait surnaturel ; le débat roule uniquement sur cette double question : Était-ce une apparition divine ou une apparition diabolique ? Le prophète Samuel a-t-il réellement apparu à Saül, ou seulement son ombre et son image ? Sur ces points controversés, nous n'avons qu'à nous en tenir à l'opinion de Bossuet, qui, après avoir mûrement examiné la question, la résout ainsi au livre V, art. 3 de sa *Politique tirée de l'Écriture Sainte* :

« Il n'était pas au pouvoir d'une enchanteresse d'évoquer une âme sainte, ni au pouvoir du démon, qui a paru, selon quelques-uns, sous la forme de Samuel, de dire si précisément l'avenir. Dieu conduisait cet événement, et voulait nous apprendre que, quand il lui plait, il permet qu'on trouve la vérité par des moyens illicites, pour la juste punition de ceux qui s'en servent… C'est ainsi que Saül trouva dans sa curiosité la sentence de sa mort. »

Bossuet était en cela d'accord avec une autorité encore plus haute que la sienne, celle de l'*Ecclésiaste*, où il est écrit, XLVI, 23 :

« Après cela, Samuel mourut, et il déclara et fit connaître au roi que la fin de sa vie était proche ; il éleva sa voix du fond de la terre et prophétisa pour détruire l'impiété de la nation, »

La conclusion de M. de Mirville, examinant après tant d'autres ce problème avec sa sagacité et son érudition habituelles, sera la nôtre :

« Que ce grand drame de Saül serve au moins à nous intimider nous-mêmes, et surtout à intimider nos Saüls de club et de salon ; qu'ils sachent que plus d'un nécroman de nos jours fait monter des dieux auxquels il était loin de s'attendre, et qu'à plus d'un il fut prophétisé : « Demain tu seras avec moi. »

La sentence du *Deutéronome* ne cesse de peser sur les nécromanciens présents ou à venir :

« Qu'il ne soit trouvé entre vous aucun qui consulte les morts ; quiconque le fera sera en malédiction et opprobre auprès du Seigneur son Dieu. »

Cet esprit de Python, que nous venons de voir en exercice dans le récit de la Bible, nous le retrouvons avec les mêmes caractères dans le Nouveau Testament (*Actes*, ch. XVI), et servant ici encore, malgré lui, par la volonté de Dieu, au triomphe de la vérité.

« Nous rencontrâmes à Philippes, dit l'écrivain sacré, une jeune fille ayant un esprit de Python, par lequel elle rapportait beaucoup d'argent à ses maitres en devinant. Et cette fille suivait Paul et nous, en criant : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu tout-puissant, ils vous annoncent la voie du salut. » Elle faisait cela depuis plusieurs jours ; mais, cette fois, Paul s'impatientant se retourna et dit à l'esprit : « Je t'ordonne, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. » Et à l'instant même il sortit. »

La nécromancie semble reprendre une nouvelle vigueur, au moment même où paraissait sur la terre Celui qui devait abolir ici-bas le règne de Satan, et arracher le genre humain à ses prestiges et à ses faux miracles. Rien de plus naturel que de voir le démon redoubler alors de rage et s'efforcer désespérément de lutter, par toute la puissance qui était en lui, avec les miracles du Christ et de ses apôtres. Nous en avons vu déjà un exemple frappant dans Simon le magicien, essayant d'opposer ses prestiges aux miracles de Pierre, et produisant à peu près dès lors tous les phénomènes extraordinaires opérés de nos jours par les palladistes. La nécromancie jouait un grand rôle dans ses prodiges : « On le voyait, dit Anastase le Sinaïte (un témoignage à ajouter à tous ceux que j'ai déjà cités) faire apparaître dans les festins des fantômes et des spectres, faire mouvoir, les meubles d'un appartement par des esprits invisibles. Il se disait escorté par des multitudes d'ombres, auxquelles il donnait le nom d'âmes des morts. » (*Patrologie grecque*, t. 89, col. 523.)

Un autre mage de cette époque, non moins célèbre, et appartenant comme lui à cette même école d'Alexandrie d'où sont sortis les Gnostiques, ancêtres des Palladistes, a jeté un trop vif éclat, et est trop formellement

exalté comme un des patrons, des ancêtres vénérés de la nouvelle secte satanique, pour que nous le passions sous silence[7]. Apollonius de Tyane est un des maîtres reconnus de la nécromancie moderne, et d'autant plus volontiers qu'il passe pour un sage, un profond philosophe. On peut dire que ç'a été le triomphe de Satan de se concilier ainsi nombre d'esprits distingués et en apparence défenseurs des grands principes de la raison et de la morale, pour abriter derrière eux la scélératesse de ses desseins et la grossièreté de ses mensonges. Il a bien compromis le nom même de Socrate, en lui faisant ajouter foi à ce démon familier qui lui recommandait d'immoler un coq à Esculape.

Ainsi en fut-il de tous ces philosophes d'Alexandrie, qu'il induisit à mêler à leurs systèmes cosmogoniques ou théologiques les dogmes et les pratiques les plus absurdes de la théurgie et de la magie. Les Plotin, les Porphyre, les Jamblique, — cela est certain pour quiconque y regarde de près, — ne sont que des adeptes de la cabale et du satanisme.

Pendant qu'en Occident, à Rome, pullulaient les magiciens de carrefour et les médiums vulgaires, si bien qu'ils devenaient un fléau et que les empereurs étaient obligés de les expulser comme avait fait Saül, des prodiges plus relevés s'accomplissaient en Égypte et dans l'Orient sous le couvert de la philosophie et de la science ; le grand thaumaturge, disciple de Pythagore, Apollonius de Tyane, étonnait le monde par ses miracles, et, comme disent nos spirites modernes, « rattachait de nouveau la terre au ciel, » c'est-à-dire à l'enfer, puisque nous le savons, pour les initiés, le ciel n'est que le royaume du dieu Lucifer.

Il est impossible, en effet, quand on a parcouru cet ensemble de prestigieuses merveilles qui composent la vie du magicien de Tyane, de n'y voir que de la jonglerie, de la prestidigitation, des tours de physique amusante, comme ceux d'un Robert-Houdin ; on ne peut supposer, sans renoncer à toute espèce de certitude, que des milliers de témoins, qui ont ajouté foi à ces étranges phénomènes, aient été ou les dupes d'un impudent charlatanisme, ou les jouets d'une impossible hallucination.

La renommée d'Apollonius à contrebalancé longtemps chez les derniers païens celle du Christ ; du temps même de saint Augustin, il s'en trouvait encore pour lui dire que les miracles d'Apollonius valaient ceux de Jésus ; à

quoi le saint docteur répondait « qu'après tout, les démons pouvaient opérer certains prodiges qui, sans avoir la réalité de ceux des anges, leur ressemblaient néanmoins en apparence… Quant à ceux de Jésus, ajoutait-il, les Gentils qui s'en moquaient les eussent sans doute reçus pour très véritables, s'il se fût agi d'Apulée ou d'Apollonius. »

Apulée, l'auteur de l'abominable roman qui s'appelle l'*Âne d'or*, eût été très fâché de voir son nom accolé ainsi à celui du magicien de Tyane ; il nous apprend lui-même, dans son *Apologie*, qu'accusé de magie, il se défendit d'être lui-même un Apollonius de Tyane, c'est-à-dire un véritable magicien.

La plupart de ceux qui n'ont voulu voir dans l'histoire d'Apollonius qu'une légende fabuleuse, depuis Lucien jusqu'à Louis Figuier, s'appuient sur cette considération, que cette histoire ne repose sur le témoignage d'aucun auteur digne de foi, la *Vie d'Apollonius*, par Philostrate, la seule source que nous ayons de sa biographie, n'étant, disent-ils, qu'un pur roman, à mettre à côté de l'*Âne d'or*, d'Apulée. Je regrette, avec M. de Mirville qui a trouvé et dit toute la vérité sur Apollonius, de ranger dans cette catégorie l'illustre défunt évêque d'Angers, Mgr Freppel. Encore celui-ci, comme honteux de son scepticisme, essaie de le pallier en concluant qu'il ne peut s'empêcher de reconnaître sur la figure grimaçante du magicien de Tyane « *le reflet d'une puissance surnaturelle*, qui se complaît à contrefaire les miracles de Dieu[8]. » Si la vérité sur ce sujet paraissait à l'éloquent professeur de Sorbonne trop délicate et trop scabreuse pour son auditoire académique, j'avoue ne pas avoir les mêmes scrupules, et je ne puis m'empêcher de voir dans Apollonius, non pas un pâle reflet d'une puissance surnaturelle, mais la griffe même de Satan, singeant les miracles du nouvel Évangile, dans le but évident de retenir les âmes dans les erreurs et les turpitudes du paganisme. Ne nous lassons pas de répéter le mot de saint Augustin : « Tout ce qui s'opère de merveilleux et ne se rapporte point au culte du vrai Dieu n'est qu'illusion diabolique. »

Quant à la *Vie d'Apollonius* par Philostrate, sans que nous la considérions comme parole d'Évangile, et bien qu'écrite seulement au quatrième siècle, elle offre au lecteur judicieux et non prévenu toutes les garanties de sincérité que peut offrir l'ouvrage d'un disciple enthousiaste, travaillant sur des données authentiques, un journal écrit au jour le jour par un compagnon

et intime ami du maître, Damis, dont les notes ont passé tout entières, uniquement remaniées pour le style et la forme, dans la rédaction de Philostrate.

Du reste, la vie d'Apollonius n'avait pas attendu le quatrième siècle et le livre de Philostrate pour être parfaitement connue du monde païen, au moins dans ses grandes lignes. Comment s'expliquer autrement l'immense renommée dont il jouit de son vivant et longtemps encore après sa mort ? Caracalla, élevant un *heroon* à sa mémoire ; Alexandre Sévère mettant son buste entre ceux de Jésus-Christ, d'Abraham et d'Orphée ; Titus lui donnant rendez-vous du fond de la Palestine à Argos, en lui écrivant que son père et lui lui devaient tout ; l'empereur Aurélien lui faisant construire un temple, en souvenir de son apparition sur les murs de Tyane et de son entretien posthume avec lui ? « Aurélien, dit l'historien Vopiscus, avait résolu de détruire la ville de Tyane, qui ne dut son salut qu'à un miracle d'Apollonius. Ce grand ami des dieux se présenta subitement à l'empereur au moment où il rentrait dans sa tente, sous l'extérieur qu'on lui connaissait de son vivant, et lui dit en langage pannonien : « Aurélien, si tu veux vaincre, abandonne ces mauvais desseins à l'égard de mes concitoyens… » Aurélien connaissait parfaitement le visage d'Apollonius, dont il avait vu le portrait dans beaucoup de temples. Frappé d'étonnement, il lui promit à l'instant même portrait, statue et temple, et épargna les habitants de Tyane. »

Et Vopiscus ajoute : « Ces renseignements, que j'ai recueillis de la bouche des hommes les plus graves, je les ai relus ensuite dans les livres de la bibliothèque d'Ulpien. » Or, Vopiscus écrivait en 250, c'est-à-dire un siècle avant Philostrate.

Enfin, si Apollonius n'avait été qu'un fourbe ou un héros de roman, les Éphésiens ne lui auraient pas élevé une statue d'or comme à un dieu.

Avant de rappeler quelques-uns de ces prodiges fameux, dont le récit occupe un énorme volume dans Philostrate, remontons à la source, et disons quelques mots de l'initiation.

Apollonius, après s'être imbu des doctrines de Pythagore, de la métempsychose en particulier, s'était fait initier à l'art magique des Mages de Babylone, des Brahmanes de l'Inde et des Gymnosophistes de l'Égypte.

Sur l'initiation de Babylone, nous n'avons que quelques détails insignifiants ; Damis, dans son journal, dit qu'il ignore ce que purent être les entretiens qu'il eut avec les mages : « car, lorsqu'Apollonius, dit Philostrate, allait trouver les mages, il lui défendait de le suivre. » Damis dit seulement qu'Apollonius se rencontrait avec les mages à midi et à minuit, et qu'un jour qu'il demandait : « Que faut-il penser des mages ? » il n'obtint pas d'autre réponse que celle-ci : « Ils savent beaucoup de choses, mais il y en a qu'ils ignorent. »

Chez les Brahmanes de l'Inde, Damis ne fut admis non plus qu'à voir les dehors et la fantasmagorie théâtrale de ce qu'on peut appeler une séance du Grand Conseil de l'Ordre.

« Quand Apollonius parut, dit Philostrate, les Sages l'accueillirent en lui tendant la main. Iarchas seul resta sur le siège élevé où il était assis. Ce siège était fait d'airain noir et enrichi d'ornements d'or ; les sièges des autres Sages étaient aussi en airain, mais sans ornements, moins élevés, et placés au-dessous de celui d'Iarchas.

« Dès qu'il vit Apollonius, il le salua en langue grecque, et lui demanda la lettre du roi de l'Inde. Comme Apollonius s'étonnait de la prescience d'Iarchas, celui-ci ajouta : « Il y a dans cette lettre une omission qui a échappé au roi ; il y manque un D ». Et cela se trouva vrai.

« Il lut la lettre, puis dit à Apollonius : « Que pensez-vous de nous ? — Ce que je pense ? ne l'ai-je pas assez fait voir par le voyage que j'ai fait pour vous voir, et qu'aucun de mes concitoyens n'avait entrepris avant moi ? — Et que croyez-vous que nous sachions de plus que vous ? — Je crois que votre science est beaucoup plus étendue et plus divine que la mienne. Mais si je ne trouve pas chez vous à augmenter mes connaissances, j'aurai du moins appris une chose, c'est qu'il ne me reste plus rien à apprendre. — Les autres hommes demandent aux étrangers qui ils sont et pourquoi ils viennent. La première preuve de notre science, c'est que nous savons qui nous arrive. Jugez-en tout d'abord. »

« Et il donna des détails sur la famille du père et de la mère d'Apollonius, sur tout ce qu'il avait fait à Égée, sur la manière dont Damis s'était attaché à lui, sur ce qu'ils avaient enseigné ou appris dans leur voyage : on eût dit qu'il les y avait accompagnés.

« Iarchas avait parlé sans s'interrompre, et sans la moindre obscurité.

« Apollonius demeura stupéfait : « Comment pouvez-vous savoir tout cela ? s'écria-t-il. — C'est, répondit Iarchas, par une science à laquelle vous n'êtes vous-mêmes pas tout à fait étranger, mais que vous ne possédez pas tout entière. — Voudrez-vous bien me l'apprendre tout entière ? — Oui, tout entière. — Vous connaissez donc la nature de mon esprit ? — Nous connaissons toutes les sortes d'esprits, et une foule d'indices nous les révèlent… Mais voici que midi approche, et il convient d'accomplir les cérémonies sacrées. Commençons à remplir nos devoirs envers les dieux ; après cela nous parlerons sur tel sujet que vous voudrez. Vous pouvez assister à tout ce que nous allons faire. — Cortes, je ferais injure au Caucase et à l'Indus, que j'ai franchis pour venir vers vous, si je ne rassasiais mes yeux de toutes vos cérémonies. — Rassasiez-les donc, et suivez-nous. »

« Après s'être baignés dans une fontaine et s'être frotté la tête avec un parfum semblable à de l'ambre, ils se mirent en rond, formèrent un chœur et frappèrent la terre du bout de leur baguette ; et la terre, se gonflant comme les flots de la mer, les enleva en l'air à la hauteur de deux coudées.



Apollonius de Tyane chez les Brahmanes — La terre, se gonflant comme les eaux de la mer, les enleva en l'air.

« … Après avoir accompli toutes les cérémonies sacrées, les Sages s'assirent sur leurs sièges. Alors Iarchas, s'adressant au jeune homme qui portait l'ancre :

« Apporter, lui dit-il, le trône de Phraorte[9], et que le sage Apollonius s'y assoie pour s'entretenir avec nous. »

La conversation rapportée par Damis[10], roule en grande partie sur la transmigration des âmes, d'après Pythagore, système singulièrement prôné de nos jours par les héritiers d'Apollonius. Les Sages apprennent à Apollonius que dans sa vie antérieure il a été pilote d'un vaisseau égyptien. Puis, ils se mettent à faire l'apologie de Tantale, absolument comme nos spirites font celle de Caïn ou de Judas. En parlant de Tantale, Iarchas

montrait à sa gauche une statue, haute de quatre coudées, qui avait l'air de tendre une coupe; dans cette coupe, pleine jusqu'aux bords, sans qu'une goutte en tombât, bouillonnait une liqueur en quantité suffisante pour étancher la soif d'un homme. Cette coupe ne se vide jamais, quel que soit le nombre de ceux qui y portent les lèvres.

Le roi (inférieur dans la hiérarchie secrète à Phraorte, dont il est question plus haut) étant survenu, les Sages restèrent assis, et le roi se présenta, tendant les mains vers eux comme un suppliant. Alors, Iarchas se leva et engagea le roi à prendre une collation. Celui-ci accepta : aussitôt quatre trépieds, semblables à ceux de Delphes, vinrent d'eux-mêmes ; au-dessus d'eux étaient des échansons en airain noir ; la terre se couvrit d'un gazon plus moelleux que tous les lits. Les mets se succédèrent d'eux-mêmes dans un plus bel ordre que s'ils avaient été disposés par des maîtres d'hôtel. Deux des trépieds fournirent le vin, les deux autres fournirent en abondance l'eau chaude et l'eau froide. Les échansons d'airain mêlaient l'eau et le vin et présentaient les coupes.

Le repas terminé, tous les convives s'abreuvèrent à la coupe inépuisable de Tantale. Puis, ils dormirent sur le lit tout préparé que la terre leur offrait, jusqu'au milieu de la nuit. À minuit, ils se levèrent et commencèrent par célébrer le rayon du Soleil, en se tenant en l'air comme ils l'avaient fait à midi.

Apollonius assista à plusieurs autres séances secrètes, « consacrées, dit Philostrate, à la science des astres, à la divination, à l'art de lire dans l'avenir ; on y faisait les sacrifices et les invocations les plus agréables aux dieux »… « À ces séances, nous dit Damis, Apollonius seul assistait avec Iarchas. Il en a profité pour les quatre livres qu'il a écrits sur l'astrologie et sur les sacrifices. Iarchas fit présent à Apollonius de sept anneaux qui portaient les noms des sept planètes, et Apollonius en mettait un chaque jour, selon le nom du jour. »

Damis est loin de nous dire tout ; mais il nous en dit assez pour que son récit justifie ce jugement de Tillemont dans ses Mémoires sur l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles : « Si le récit de Philostrate a quelque chose de véritable, ces Brahmanes n'étaient pas des dieux, comme ils avaient l'insolence de le dire, mais d'infâmes magiciens ; et il ne faut pas douter, vu l'estime qu'Apollonius en témoigne toujours depuis, que dans les

entretiens qu'il eut avec eux, où Damis même n'assista pas, il n'en ait appris de nouvelles manières de se familiariser avec les démons, et de trouver l'enfer sur la terre. »

Lorsqu'ils dirent adieu à Apollonius, ils l'assurèrent que non seulement après sa mort, mais de son vivant même, il serait un dieu pour la plupart des hommes.

Et Apollonius écrivait bientôt à Iarchas :

« — Votre sagesse m'a frayé le chemin du Ciel. Ce n'est pas en vain que j'aurai bu dans la coupe de Tantale. »

On voit aussi par là que de tout temps l'Inde a été un pays privilégié pour le satanisme.

« Parmi les prodiges d'Apollonius, un certain nombre se rattachent à la nécromancie ; je choisis le récit suivant, parce qu'on y voit l'intention évidente de singer les récits de l'Évangile.

Étant sur le territoire de Troie, il évoqua toutes les traditions que rappelaient ces lieux, et annonça l'intention de passer une nuit près du tombeau d'Achille.

Ses disciples essayant de l'effrayer, Apollonius leur dit : « Je n'ai rien de commun avec les Troyens, et je prétends bien avoir avec lui un entretien plus agréable que n'en ont jamais eu ses anciens amis. S'il me met à mort comme vous me l'annoncez, eh bien ! j'irai rejoindre Memnon et Cycnus, et peut-être Troie me donnera-t-elle, comme à son Hector, une fosse pour sépulture. »

Puis, il s'avança seul vers le tombeau, et ses compagnons retournèrent au vaisseau, comme il faisait déjà nuit.

Au point du jour, Apollonius revint les trouver et leur demanda : « Où est Antisthène de Paros ? » C'était un jeune homme qui depuis sept jours était venu à Troie se joindre à ses disciples. Antisthène se présenta. « N'avez-vous pas, lui demanda Apollonius, un peu de sang troyen dans les veines ? — Mes ancêtres étaient Troyens, répondit le jeune homme, et je me flatte d'appartenir à la famille de Priam, une race d'hommes de cœur. — Achille a donc raison de me défendre toute liaison avec vous. Il m'a chargé d'avertir les Thessaliens d'un grief qu'il a contre eux, et comme je lui demandais si

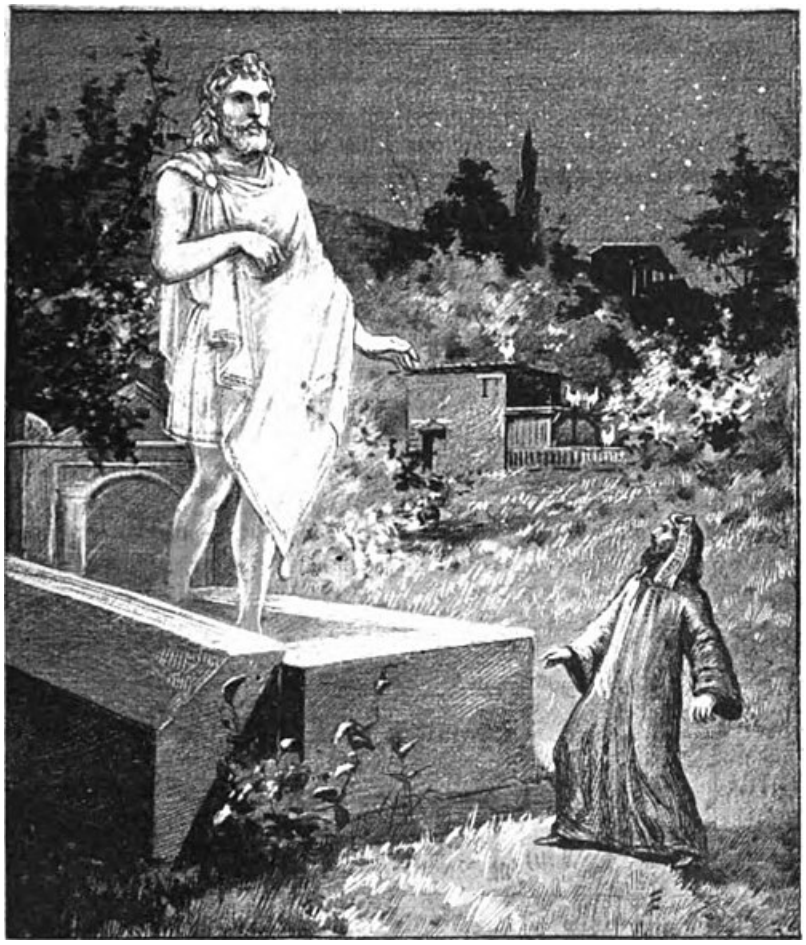
je ne pouvais pas encore faire quelque chose qui lui fût agréable, il m'a répondu : « Ce sera de ne pas admettre, au nombre de vos disciples, le jeune homme de Paros ; car c'est un pur Troyen, et il ne cesse de chanter les louanges d'Hector. » Et Antisthène quitta Apollonius.

Lorsqu'ils eurent remis à la voile, ses compagnons lui dirent : « Comment ! vous avez conversé avec Achille, vous avez appris de lui sans doute une foule de choses que nous ignorons, et vous ne nous en dites rien ! Vous ne nous faites pas même connaître sous quelle forme Achille vous est apparu… — Je vous dirai tout, répondit Apollonius, mais à la condition que vous ne me ferez pas le reproche de fanfaronnade. »

Tous les passagers se joignirent à Damis pour exprimer à Apollonius le désir d'entendre ce récit :

« Je n'ai pas, dit Apollonius, creusé une fosse, comme Ulysse ; je n'ai pas versé le sang des brebis pour évoquer l'ombre d'Achille. Je me suis borné à faire la prière que les Indiens m'ont dit qu'ils font à leurs génies : « Ô Achille ! le vulgaire te croit mort, mais tel n'est pas mon sentiment, ni celui de Pythagore, mon maître. Si nous avons raison, offre-toi à mes regards sous la forme qui est aujourd'hui la tienne ; tu seras assez payé de t'être montré à moi, si tu m'as pour témoin de ton existence présente. » J'avais à peine dit ces mots, que la terre trembla légèrement autour du tombeau, et je vis se dresser devant moi, haut de cinq coudées, un jeune homme couvert d'une chlamyde thessalienne, qui n'avait rien de cet air fanfaron que l'on prête quelquefois au fils de Pélée, mais grave et d'un visage qui n'avait rien que d'aimable. Sa beauté n'a pas encore été, selon moi, vantée comme elle le mérite… Peu à peu, il sembla que sa taille grandit, bientôt qu'elle fût doublée, enfin qu'elle fût plus haute encore. Je crus le voir haut de douze coudées, et sa beauté croissait avec sa taille. On voyait que sa chevelure n'avait jamais été coupée ; il l'avait conservée entière pour le fleuve Sperchius, le premier oracle qu'il eût consulté. Son menton avait gardé sa première barbe. — « C'est avec plaisir, me dit-il, que je reçois la visite d'un homme tel que vous. Il y a longtemps que les Thessaliens négligent de m'offrir des sacrifices. Je ne veux pas encore écouter ma colère ; car, si je le faisais, ils périraient en plus grand nombre que ne périrent autrefois les Grecs ici même. J'aime mieux les avertir avec douceur de ne pas outrager

mon ombre en lui refusant les honneurs qui lui sont dus. Aussi je vous prie de rapporter mes paroles à leur assemblée. »



Apollonius de Tyane au tombeau d'Achille — Peu à peu, la taille du fantôme grandit, bientôt elle fut doublée, enfin elle fut plus haute encore.

Puis, Achille répondit complaisamment aux cinq questions que lui adressa Apollonius, questions de pure curiosité mythologique, et finit en lui recommandant la mémoire de Palamède : « Toi, Apollonius (car les sages sont unis entre eux par une sorte de confraternité), aie soin de son tombeau, et relève sa statue honteusement renversée ; tu la trouveras en Éolie, près de Méthymne, dans l'île de Lesbos. » — « Après m'avoir donné ces ren seignements, dit Apollonius en terminant, et m'avoir parlé du jeune homme

de Paros, il jeta une légère lueur et disparut ; déjà les coqs commençaient à chanter. »

En fidèle disciple de Pythagore, Apollonius, ai-je dit, professait la métempsychose, et ne manquait pas une occasion de se livrer à des prestiges pour faire croire à ce dogme diabolique. Un jour, il découvrait l'âme d'Amasis, ancien roi d'Égypte, dans un lion qui venait lécher ses pieds ; un autre jour, à Tarse, celle de Télèphe le Mysien, dans le corps d'un enfant mordu par un chien enragé.

Il y a lieu de citer encore la fameuse descente d'Apollonius dans l'antre de Trophonius, un des oracles les plus mystérieux de la Grèce.

« Apollonius, dit Philostrate, s'en alla en Arcadie ; tous ses admirateurs s'attachèrent à ses pas. Il y a dans le sol, près de Lébadée, une ouverture consacrée à Trophonius, fils d'Apollon ; elle ne s'ouvre qu'à ceux qui y pénètrent pour consulter l'oracle. Elle ne se voit pas dans le temple, mais un peu plus haut sur la colline ; elle est fermée par une barrière en fer. Pour y descendre, on s'assied auprès de l'ouverture, et l'on est comme tiré en bas. Ceux qui y pénètrent sont habillés de blanc ; ils tiennent à la main des gâteaux de miel pour apaiser les serpents qui gardent l'entrée. La terre les rend à la lumière les uns tout près de l'ouverture, les autres fort loin ; ils se trouvent transportés, les uns au-delà de la Locride et de la Phocide, les autres, et les plus nombreux, sur les frontières de la Béotie.

« Étant donc entré dans le temple, Apollonius dit : « Je désire descendre dans l'antre de Trophonius pour consulter l'oracle. » Les prêtres s'y opposèrent ; ils dirent au peuple qu'il ne fallait pas permettre à un magicien de pénétrer les mystères de Trophonius. Le jour-là, Apollonius parla philosophie près de la fontaine Mercyna. Quand le soir fut venu, il se présenta à l'ouverture de l'antre avec les jeunes gens qui le suivaient, enleva quatre des barreaux qui en fermaient l'entrée, et s'enfonça sous terre avec son manteau. Cette résolution fut si agréable à Trophonius, qu'il apparut lui-même aux prêtres pour leur reprocher d'avoir traité Apollonius comme ils l'avaient fait, et leur ordonna de se rendre à Aulès, leur annonçant qu'il sortirait de l'antre en cet endroit d'une manière plus merveilleuse qu'il n'était arrivé à aucun homme. Apollonius sortit de dessous terre le septième jour, après avoir séjourné bien plus longtemps que n'ont coutume de le faire les autres hommes. Il tenait en main un livre

contenant les préceptes de Pythagore. Ce livre est déposé à Antium, où il est l'objet d'une grande curiosité.

La mort d'Apollonius, arrivée à l'âge de quatre-vingt-dix ans, selon d'autres de plus de cent ans, appartient à la légende. Les uns le font mourir à Éphèse, d'autres à Crète. Selon les Crétois, Apollonius entra dans le temple de Dictynne (ville de l'ile de Rhodes) dont les richesses sont gardées par des chiens féroces ; ces chiens, au lieu d'aboyer à son approche, vinrent le caresser. Les gardiens du temple, cependant, arrêtèrent Apollonius comme magicien et comme voleur et le chargèrent de chaînes. Apollonius se dégagea pendant la nuit, et, appelant les gardiens pour qu'ils n'en ignorassent, il courut aux portes du temple qui s'ouvrirent, et qui, aussitôt qu'il les eut franchies, se refermèrent. On entendit alors des voix de jeunes filles qui chantaient : « Quittez la terre ; allez au ciel ! »

Tel est l'homme dont la renommée se perpétua longtemps encore chez les païens, et que les magiciens modernes ont toutes les raisons du monde de reconnaître comme un de leurs maîtres et modèles. Quant aux chrétiens, ils feront bien de s'en tenir à ce jugement du grand saint Athanase : « Jusqu'à aujourd'hui, dit-il (question XXII), on sacrifie à Apollonius, on lui adresse des vœux soit contre les animaux nuisibles, soit contre les inondations et tous les périls qui menacent la société. Par lui, les démons ont fait toutes ces merveilles, non seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort ; demeurant à ses autels, ils ont continué de les faire en son nom, pour mieux séduire et fasciner ceux qu'ils veulent attirer. »

Enfin, il est bon de rappeler encore en quelle grande vénération les palladistes tiennent Apollonius de Tyane : c'est un de leurs patriarches, un de leurs saints ; sa statue est dans plusieurs Parfaits Triangles ; il est invoqué fréquemment par les Mages Élus, qui se placent sous son patronage.

Plus loin, j'aurai à raconter, dans ce chapitre, l'émouvante apparition faite sous sa forme par un diable, à la suite d'une évocation du F∴ Constant.

C'est aussi de l'alphabet secret dit des Mages, attribué à Apollonius de Tyane, que tous les occultistes, des diverses écoles, se servent ; c'est par la valeur des lettres de cet alphabet que les Ré-Théurgistes Optimates interprètent les mystères du *Livre Apadno*, et le nom même que, d'ores et

déjà, les luciférien donnent à l'Ante-Christ, dont ils annoncent la venue pour le 29 septembre 1995, est : APOLLONIUS ZABAH, nom dont le total des lettres donne exactement le nombre mystique 666.

Après Apollonius de Tyane, il est un autre sataniste de haute importance dont il est nécessaire de parler, et qui est, lui aussi, fréquemment invoqué et évoqué dans les triangles.

Malgré tous les efforts du démon pour contrebalancer par les miracles de ses adeptes ceux des apôtres et de leurs successeurs, le Christianisme marchait à pas de géant à la conquête du monde ; le vieil empire romain, dans la personne de Constantin, s'inclinait devant la croix, et il semblait que c'en fût bien fini pour toujours du vieux levain de paganisme que Satan avait réussi à entretenir jusque-là parmi les rhéteurs et les beaux esprits de la décadence.

L'enfer cependant ne se résignait pas à abandonner la partie ; déjà il avait en vain déchaîné contre l'Église cette tourbe impure de luciférien déguisés, connus sous le nom de Gnostiques, et qui, tour à tour, s'abattaient dans la risée et le mépris sous les anathèmes des disciples du Christ. Le règne de Satan semblait toucher à sa fin. Aux grands maux les grands remèdes, et une tentative désespérée fut essayée par l'enfer, pour ressusciter en face de l'Église triomphante, le cadavre du paganisme qui tombait en putréfaction.

Il trouva pour cette œuvre l'homme le mieux fait pour la faire réussir, si elle avait été viable : Julien l'Apostat.

Nous devons nous arrêter quelque peu sur cette entreprise extraordinaire, parce que nous y retrouverons déjà ébauchée l'organisation satanique qui fonctionne aujourd'hui sous nos yeux, et que je me suis proposé d'arracher au mystère ténébreux dont elle s'enveloppe et se couvre. Sous d'autres noms, c'est toujours le vieux paganisme, avec ses erreurs et ses infamies, que Satan essaie de ressusciter aujourd'hui, réservant à ses élus suprêmes de se poser sans voiles devant leurs adorations comme le dieu véritable du monde.

Voyons donc ce qu'a été en réalité ce Julien, dont notre siècle a maintes fois essayé la réhabilitation, et que nos magiciens modernes ont inscrit au premier rang des saints de leur calendrier. Ils lui devaient bien cet honneur ;

car, en effet, peu de révoltés contre le Christ et son Église ont été aussi évidemment, aussi brutalement les suppôts et les instruments de Satan.

Ses prédécesseurs chrétiens, depuis Constantin, avaient par leurs édits proscrit la magie ; Julien la remit en honneur, en fit la règle unique de sa vie et ne se proposa qu'un seul but : relever les autels et le culte de Satan.

On sait comment Julien, confié par son cousin, l'empereur régnant Constance, à des maîtres chrétiens, élevé même en vue du sacerdoce, conçut dès sa plus tendre jeunesse une violente et profonde aversion contre le christianisme, et consomma son apostasie dans son cœur longtemps avant de la professer en public.

Saint Grégoire de Nazianze, qui le vit de près, puisqu'il fut son condisciple à Athènes, a raconté, dans ses éloquents *Discours contre Julien*, une anecdote merveilleuse de son enfance ; il avait alors quatorze ou quinze ans, et demeurait avec son frère Gallus au château de Marcellum, en Cappadoce. Les deux frères ayant voulu bâtir en commun une chapelle sur le tombeau de saint Mamas, les travaux de Julien furent arrêtés et détruits par une main invisible, comme si le saint martyr de Cappadoce eût voulu repousser les hommages d'un ennemi caché.

Gallus nommé César, Julien resta seul et alla étudier à Constantinople. Là, il suivit en secret les leçons du rhéteur païen Libanius qui lui étaient interdites, et, comme dit ce dernier dans le pompeux éloge qu'il a fait de son disciple, « trempa ses lèvres aux sources plus pures et plus saines de la vérité, disant adieu aux contes ineptes (l'enseignement chrétien) dont il avait été nourri, et rétablissant dans son âme, comme dans un temple, les images méconnues des dieux. Cependant il dissimulait ses sentiments intimes. Appartenant au fond à ces dieux, nouvellement révélés à sa piété, il semblait toujours esclave des enseignements de son enfance. »

Les sciences occultes piquèrent dès lors fortement sa curiosité. Il sollicita l'autorisation de visiter les écoles d'Orient, dans l'intention surtout de s'y livrer aux recherches de l'art divinatoire, à l'étude de l'astrologie et de la magie.

Pergame surtout, où, selon le mot d'Eunape, les autels de Plotin fumaient encore, l'attirait. Là vivaient encore les restes de cette fameuse école d'Alexandrie, d'où étaient sorties la plupart des sectes gnostiques. Le vieil

Edésius, dernier disciple de Jamblique le thaumaturge, y tenait école ; autour de lui brillaient à la fois, comme philosophes et magiciens, Eusèbe de Myndo, Priscus, Chrysanthe et Maxime d'Éphèse. On y apprenait une science mystérieuse, dont le dernier terme était de donner à ses adeptes des pouvoirs surhumains.

Dans un de ses ouvrages, Julien raconte que le Soleil, invoqué par lui, lui parla en ces termes :

« — Vous êtes jeune, et n'êtes pas encore initié. Faites-vous donc initier, et purifiez-vous de toutes les souillures de l'impiété (du christianisme) ; par considération pour vos ancêtres (païens), nous voulons purifier votre famille. C'est vous que nous réservions à cette œuvre pour laquelle vous avez été revêtu d'un corps mortel ; en nous obéissant, vous deviendrez vous-même un dieu. »

Dès lors, Julien n'avait plus respiré qu'après cette bienheureuse initiation qui lui donnerait les moyens surnaturels de satisfaire son immense ambition, d'arriver à l'empire et de restaurer dans le monde romain les autels du paganisme sur les ruines de ceux du Christ ; faire disparaître Constance et abolir le règne du Nazaréen, telle fut dès lors son unique pensée.

On devine avec quel enthousiasme il fut accueilli par ces philosophes, qui, eux aussi, ne rêvaient que la restauration du paganisme et l'anéantissement de cette religion nouvelle devant laquelle leurs oracles s'étaient tus et leurs magiques prestiges éclipsés. Partout, sur son passage, Julien ne rencontre que des encouragements, des pronostics favorables à ses desseins.

À Pergame, chacun des mages se le renvoie de main en main, afin d'exciter encore, si possible, son exaltation et son délire. Le vieil Edésius lui dit : « Ah ! si vous aviez jamais le bonheur d'être initié à nos mystères, vous rougiriez d'être homme, vous ne pourriez plus souffrir ce nom. Que je voudrais que Maxime fût ici ! Mais il est à Éphèse. Priscus est en Grèce ; il n'y a ici avec moi qu'Eusèbe et Chrysanthe. »

Maxime avait recueilli directement les traditions de Jamblique ; il était reconnu par les autres initiés comme le maître et le chef des thaumaturges. Dans le temple d'Hécate, on l'avait vu, après avoir brûlé l'encens et

murmuré quelque hymne mystérieux, opérer des prodiges : l'image de la déesse avait d'abord souri, puis ri aux éclats ; à son ordre, les torches qu'elle tenait dans ses mains s'étaient enflammées. « Chrysanthe, nous dit Eunape, le véridique historien de ces mystérieux personnages, était, avec Maxime, uniquement occupé à produire des prodiges par l'apparence du souffle divin. » Maxime était bien l'homme qu'il fallait à Julien : « Enfin, s'écria-t-il, j'ai découvert celui que je cherchais depuis si longtemps ! » Il allait enfin nager en plein satanisme, voir les statues se mouvoir, les spectres se lever, entendre la foudre retentir dans le temple des dieux.

Cependant, on veut mettre sa foi à l'épreuve ; on essaie de le dégoûter de la magie de Maxime, afin d'exciter son zèle et de lui inspirer le désir d'en savoir davantage. Eusèbe fait l'office de modérateur ; dans ses conférences avec Julien, il insiste à dessein sur la distinction qu'il faut établir entre les vrais prodiges venant des dieux, et les impostures qui fascinent et illusionnent les sens au moyen de la prestidigitation. Mais plus il s'efforce de faire passer Maxime à ses yeux pour un charlatan, plus s'enflamme en Julien le désir de le connaître ; il brûle d'aller à Éphèse rejoindre Maxime.

Que se passa-t-il à Éphèse entre Maxime et Julien ? Nous en savons quelque chose par Théodore et Libanius. Selon le récit de Théodore, Maxime conduisit Julien dans un temple, et là évoqua les démons en sa présence. Après beaucoup de cérémonies et d'invocations, Satan paraît sous des formes épouvantables. Saisi d'effroi, par une réminiscence machinale de ses premières croyances, Julien fit le signe de la croix, et tout disparut. Maxime, alors, le réprimanda vivement d'avoir ainsi troublé la cérémonie : « Ne vous imaginez pas, lui dit-il, que ces esprits appréhendent le signe de la croix, ni que ce soit la figure de ce signe qui les ait chassés d'ici ; c'est qu'ils ont détesté votre action, et ils se sont retirés pour témoigner l'horreur qu'ils en éprouvaient. »



Au temple d'Éphèse, où Maxime évoqua des démons devant lui, le jeune Julien, saisi d'effroi, fit le signe de la croix, par une réminiscence machinale de ses premières croyances.

Julien n'eut pas de peine à être convaincu, et cette expérience acheva de le confirmer dans son apostasie.

« Dès lors, dit Libanius, Julien brisa, comme un lion furieux, tous les liens qui l'attachaient au christianisme. Il résolu d'effacer de son front les stigmates de son baptême ; ces démons, dont on avait voulu l'affranchir, étaient vraiment les dieux trois fois saints, les dieux immortels. Maxime consacra à Mithras un taureau, symbole du taureau équinoxial que le dieu égorge au printemps et dont il répand sur la terre le sang fécondant. Il supplia l'âne du monde de rejeter sur l'innocente victime la peine que Julien avait encourue en faisant profession d'athéisme (c'est-à-dire de christianisme). Il creusa une fosse en chantant des hymnes au Soleil et en

accomplissant les cérémonies d'usage ; puis, Julien descendit dans la fosse sur laquelle Maxime égorgea le taureau. Julien en sortit couvert de sang, mais lavé par ce sang de toutes ses souillures chrétiennes. Dès lors, son projet bien arrêté fut de détruire le christianisme, s'il arrivait jamais au pouvoir. »

Désormais, Julien s'attacha particulièrement à Maxime, qu'il fit le confident de tous ses desseins. Chrysanthe les rejoignit bientôt à Ephèse, et les deux théurges remplirent son esprit de leur science magique sans le rassasier. Non content de leurs enseignements « qui pouvaient à peine, dit Eunape, satisfaire sa curiosité, » il voulut être initié aux mystères d'Éleusis. Il arriva en Attique en mai 355.

L'idolâtrie, avec ses mystères diaboliques, s'était réfugiée à Éleusis, comme dans une espèce de forteresse. C'est là que le soir, après une journée passée aux écoles d'Athènes, on voyait Julien se rendre au temple de la déesse où siégeait le pontife le plus renommé de la Grèce, l'hiérophante, le correspondant actif de tous les philosophes asiatiques. « Il ne m'est pas permis, dit Eunape, de donner le nom de cet hiérophante, parce qu'il a initié l'auteur de ce livre aux arcanes sacrés. »

Saint Grégoire de Nazianze, alors condisciple de Julien, avec saint Basile, aux écoles d'Athènes, nous a laissé du futur empereur ce fidèle portrait :

« Il était d'une taille médiocre et avait les cheveux bouclés, la barbe hérissée et pointue, les yeux vifs et pleins de feu ; toute sa personne était bien formée ; mais les défauts de son esprit altéraient ce que la nature avait mis d'agréments dans ses traits. Sa tête était dans un mouvement continuel ; il haussait et baissait sans cesse les épaules. La vivacité de ses regards toujours errants et incertains avait quelque chose de rude et de menaçant ; sa démarche était chancelante. Il portait dans ses traits et ses éclats de rire un air de raillerie et de mépris. Des distractions fréquentes, des paroles embarrassées, et autres caprices, des questions sans ordre et sans réflexion dont il n'attendait pas la réponse, qui se croisaient les unes les autres sans méthode et sans solidité, marquaient assez les désordres de son âme. » — « Quel monstre l'empire nourrit dans son sein ! disait Grégoire en le montrant à ses amis ; fasse le ciel que je sois un faux prophète ! »

À dater de son initiation, il s'établit entre Julien et le chef de la théurgie, Maxime, l'union la plus étroite. Maxime fut son indispensable confident et le principal inspirateur de ses crimes.

« Je ne vis pendant votre absence, lui écrivait Julien, que dans le moment où je lis vos lettres ; nous sommes unis l'un à l'autre par des liens plus étroits que ceux de l'hospitalité. » Il est avéré que Maxime trempa, en effet, dans toutes les entreprises criminelles de l'apostat. Valentinien, parvenu à l'empire, se souvint que Maxime l'avait desservi auprès de Julien, et le fit enfermer ; relâché, il fut arrêté de nouveau comme magicien, et puni du dernier supplice pour avoir égaré Julien par ses conseils et ses prestiges.

Selon Eunape, Maxime, dans une de ses cérémonies magiques à Ephèse, lui avait formellement promis l'empire. Dès l'an 355 ou 356, dans une lettre à Thémistius, Julien exposait clairement ses secrets desseins : « J'ai besoin plus que jamais de votre secours et de celui des autres philosophes. Vous devez tous me seconder, puisque je combats à votre tête, et que je m'expose pour vous. Le monde attend avec raison que je ferai plus que n'ont fait Solon, Pittacus et Lycurgue. »

En même temps, pour déjouer tout soupçon et désarmer la colère de Constance, il remplissait assidûment ses fonctions de lecteur à Nicomédie, se faisait raser, se couvrait d'un froc. « Le lion, dit Libanius, empruntait la peau d'un vil animal » ; il parvint ainsi à rassurer Constance, à rassurer son frère Gallus ; il est probable que le secret des conciliabules de Nicomédie, de Pergame, d'Éphèse et d'Athènes ne transpira pas jusqu'en Italie.

Nous ne suivrons pas Julien, devenu César, dans ses campagnes victorieuses contre les barbares, Germains ou Francs, envahissant la Gaule romaine, campagnes dont il rapportait tout le succès à la protection de Bellone, la déesse de la guerre. À son entrée dans les Gaules, une vieille femme aveugle s'écria prophétiquement qu'il relèverait les temples des dieux. Les Thermes de Julien, dont Paris a conservé les ruines, furent témoins des entretiens que le disciple de Maxime avait journellement avec les puissances infernales.

« Le César, au moyen des daimons, dit Libanius, savait tout ce qui se passait jusqu'aux extrémités du monde, et, son corps ne lui permettant pas

de s'élever jusqu'au ciel, les dieux descendaient sur la terre pour converser avec lui. Ils étaient son conseil et sa garde. »

Cependant, l'exécution des oracles qui lui assuraient l'empire tardait trop au gré de son impatience. Sans attendre la mort de Constance, il résolut de s'emparer du pouvoir. Pendant une nuit, les soldats courent aux armes, bloquent le palais et proclament Julien auguste (avril 360). Nous savons par Eunape toute l'histoire de cette conspiration militaire, et comment Julien se couronna lui-même, tout en protestant de son innocence et en se posant en victime de la violence qui lui était faite. Jamais conjuration ne fut mieux démontrée. Eunape nous révèle que le grand-prêtre d'Éleusis fit à cette occasion un voyage dans les Gaules et ne fut point étranger à cette révolution. Constance ne consentant point à partager l'empire avec cet auguste improvisé, sa mort fut dès lors résolue. Ammien Marcellin raconte qu'une nuit, Julien, à demi-éveillé, vit un fantôme brillant qui répéta plusieurs fois ces quatre vers en langue grecque :

« — Lorsque Jupiter sera à l'extrémité du Verseau, et que Saturne entrera dans le 25^{e} degré de la vierge, Constance, empereur d'Asie, finira tristement ses jours. »

Au moment même où il perdait sa femme Hélène, sœur de Constance, qu'on l'a soupçonné d'avoir empoisonnée, il s'amusait, au moyen de la science augurale et des songes, à présager le prochain trépas de Constance.

Quoi de plus clair que cette lettre écrite par Julien à son médecin Orébase, peu de temps avant son départ des Gaules :

« Je viens d'avoir un songe, que je regarde comme une prédiction certaine. Je voyais un arbre très haut. Il sortait de sa racine un jeune arbuste… Je m'approche, et je trouve l'arbre renversé. Le rejeton ne l'était pas ; mais il paraissait se tenir en l'air. Mes alarmes ont redoublé : « Quel arbre ! ai-je dit ; le rejeton court grand risque de périr avec lui. — Rassurez-vous, m'a dit alors un inconnu, le jeune arbuste ne fera que croître et se fortifier. »

« Julien, dit saint Grégoire de Nazianze, pouvait bien savoir la mort de Constance, puisque Julien était l'auteur de cette mort. »

Le voilà donc marchant en armes contre Constance, en attendant l'heure si désirée de son trépas. À son entrée dans l'Illyrie, il rejette complètement

le masque, et abjure publiquement le christianisme. « Les dieux m'ordonnent, écrit-il, de rétablir leur culte dans toute sa pureté ; je leur obéis de tout mon cœur. » Le jour de l'Épiphanie (6 janvier 361), par un dernier acte d'hypocrisie, il s'était encore associé aux prières des chrétiens.

Il se préparait à attaquer la Thrace, lorsque Constance mourut subitement en Cilicie (3 novembre 361). Au moment même où il expirait, un soldat tombe en aidant Julien à monter à cheval ; aussitôt on entendit Julien s'écrier : « Il est par terre celui qui m'a élevé au faite. »

On sait le reste : comment sur les pas de Julien, les autels des idoles se relevèrent, comment le palais du nouvel empereur devint le réceptacle de toutes les superstitions, de toutes les impuretés païennes, le théâtre des pratiques les plus odieuses de la magie satanique. Julien étalait sans pudeur les images de la débauche, en allant adorer les dieux immortels « entouré de courtisanes », dit Ammien. La cour était pleine de philosophes et de gens perdus, reconnaît Gibbon. On voyait à Constantinople les statues de ses bâtards.

Dans plusieurs de ses lettres, Julien lui-même parle, en termes couverts, de certaines cérémonies mystérieuses, pratiquées dans l'ombre de la nuit, de sacrifices aux dieux mânes, aux dieux infernaux. Sa prédilection pour le culte de Cybèle, la mère des dieux, est assez significative. On connait l'histoire de cette déesse et du berger Atys, qui, ayant un jour préféré une nymphe à la déesse, fut mutilé par Cybèle : en mémoire de ce haut fait, ses prêtres se faisaient la même mutilation ; les païens eux-mêmes les regardaient comme infâmes. Un des plus grands éloges que Libanius a faits de Julien, c'est de nous le montrer « en commerce avec les daimons, instruit par les daimons, assis avec les daimons ».

Voici, tracé par saint Chrysostome, le tableau de la cour de Julien :

« Une fois empereur, Julien découvrit au grand jour la superstition qu'il avait jusque-là tenue secrète. De toutes parts furent envoyés des édits ordonnant que les temples des idoles fussent restaurés, leurs autels relevés, les anciens honneurs rendus aux démons. Magiciens, opérateurs de prestiges, devins, aruspices, ménagyrtes, tous les marchands de prodiges accoururent de tous les coins du monde ; on vit le palais lui-même se remplir d'infâmes et de vagabonds. Ceux qui autrefois mouraient de faim,

ceux qu'on surprenait en flagrant délit de maléfices et d'empoisonnements, ceux qui pouvaient à peine gagner leur vie dans des métiers sordides, devenus prêtres et devins sacrés, furent en grand honneur. L'empereur conduisait autour de lui, à travers la ville et les faubourgs, un troupeau d'hommes efféminés et de prostituées arrachées à leurs repaires ; le cheval impérial et les prétoriens suivaient de loin par derrière. Hommes perdus et femmes perdues, tout le troupeau des débauchés, entourant l'empereur placé au milieu d'eux, parcouraient ainsi le forum, en proférant les paroles et poussant les éclats de rire qui conviennent à des gens de cette espèce. Nous savons que toutes ces choses paraitront incroyables à la postérité. Mais pour ceux qui survivent encore à ce temps et qui les ont vues, il n'est pas besoin qu'on les rappelle. Oui, il existe des vieillards, et même des jeunes gens qui ont vu ces infamies ; qu'ils me démentent, si j'ai exagéré le récit de ces horreurs… Il n'y a rien d'étonnant que ce malheureux qui s'était abandonné aux démons pour être leur jouet, n'ait pas eu honte de choses dont se glorifiaient les dieux qu'il adorait. Rappellerai-je les nécromancies et les meurtres d'enfants ? Oui, ces sacrifices, que les hommes osèrent offrir avant l'avènement du Christ, et qui avaient cessé depuis, il entreprit de les restaurer, mais non en public ; car, bien qu'il fût empereur, et agissant en tout à sa guise, cependant l'impiété et la férocité de ce crime surpassait encore la grandeur de son pouvoir. Et cependant, ils ont osé le commettre ! »

Un des principaux caractères du satanisme de Julien fut le soin qu'il prit de singer en tout les pratiques du christianisme qu'il avait résolu de tuer avec l'arme du mépris et du ridicule. Souverain pontife de l'hellénisme, il fait comme les apôtres ; il écrit des lettres pastorales aux pontifes subalternes de l'empire : « Il est honteux, écrit-il à un pontife de Galatie, qu'aucun juif ne mendie, et que les impies Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres, que nous laissons manquer de tout. » Ce n'est pas sans raison que saint Grégoire de Nazianze l'appelle « le singe du christianisme. »

Si Julien put se faire un instant illusion sur le succès de sa tentative de restauration du paganisme, cette erreur ne fut pas de longue durée, et bientôt il s'aperçut de la vanité de cette infernale entreprise. En mainte contrée, le réveil de l'idolâtrie trouvait des résistances invincibles ; le ciel

même s'en mêlait, et le Galiléen faisait sentir au champion de Satan la force de son bras.

Gallus avait fait transférer le corps du saint martyr Babylas d'Antioche à Daphné, dans une basilique voisine du temple d'Apollon. Depuis cette translation, l'oracle d'Apollon était muet. Selon Libanius, le voisinage du « mort » incommodait le dieu de la jeunesse et de la poésie. Julien ne pouvait manquer de venir au secours du dieu, et le débarrasser d'un si incommode voisin. Il faut l'entendre lui-même, racontant le triste abandon de ce sanctuaire de Daphné :

« Vers le dixième mois arrive l'ancienne solennité d'Apollon, et la ville (Antioche) devait se rendre à Daphné pour célébrer cette fête. Je quitte le temple de Jupiter Casius, et j'accours, me figurant que j'allais voir toute la pompe dont Antioche est capable. J'avais l'imagination remplie de parfums, de victimes (les habitants d'Antioche appelaient Julien, par dérision, le *victimaire*), de libations, de jeunes gens revêtus de magnifiques robes blanches, symbole de la pureté de leur cœur ; mais tout cela n'était qu'un beau songe. J'arrive dans le temple, et je n'y trouve pas une victime, pas un gâteau, pas un grain d'encens. J'en suis étonné ; je crois pourtant que les préparatifs sont au dehors, et que, par respect pour ma qualité de souverain-pontife, on attend mes ordres pour entrer. Je demande donc au prêtre ce que la ville offrira dans ce jour si solennel. « Rien, me répondit-il, voilà seulement une oie que j'apporte de chez moi ; car la ville n'a rien offert aujourd'hui. »

On comprend le courroux de Julien : il fit « purifier » le lieu et transporter les restes de saint Babylas dans l'intérieur d'Antioche. Le lendemain, le temple de Daphné et la statue d'Apollon furent réduits en cendres par le feu du ciel. On appliqua les prêtres du dieu à sa question, ainsi qu'un grand nombre de chrétiens : « Pour moi, ajoute Julien, j'étais persuadé qu'Apollon avait abandonné ce temple. La première fois que j'y entrai, la statue me le fit connaître tout d'abord. Si quelqu'un refuse de m'en croire, je prends le Soleil à témoin de ce que j'avance. »

Sous prétexte de venger la majesté d'Apollon, Julien fit piller la principale église d'Antioche et enlever les vases sacrés.

Julien rencontra encore le bras du Galiléen, lorsqu'il essaya de relever le temple de Jérusalem ; des flammes sortirent de terre et consumèrent matériaux et ouvriers.

Malgré tous ses efforts et le concours de l'enfer, la grande entreprise de Julien échouait piteusement ; il n'avait fait que galvaniser un cadavre.

Il voulut alors chercher une consolation à son échec en se jetant dans une vaste entreprise guerrière contre la Perse ; il brûlait de joindre le surnom de *Parthique* à ses anciens trophées des Gaules. Il comptait, pour le succès de cette guerre, sur le secours de ses dieux. Entraîné par la fougue de son caractère et les funestes conseils de Maxime, il ne connut pas d'obstacles, jusqu'à ce que, s'étant avancé au delà du Tigre, dans un pays changé par les Perses en un désert, après une bataille gagnée sur l'ennemi qu'il s'acharnait à poursuivre, il fut atteint par un javelot parti d'une direction inconnue, et mourut de sa blessure vers le milieu de la nuit du 26 au 27 juin 363, remplissant sa main de son sang, qu'il lança contre le ciel en poussant ce cri de rage : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

Peu de temps auparavant, étant à Corres, Julien, au témoignage de Théodoret, qui résidait près de cette ville, s'était introduit secrètement dans le temple de la Lune, et lui avait immolé une femme « qui fut trouvée, après le départ de Julien, suspendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert. » Julien avait fouillé ses entrailles pour y chercher des augures de sa victoire sur les Perses.

Après sa mort, on trouva dans son palais des coffres pleins de têtes et des puits pleins de cadavres. « Je passerai sous silence, dit saint Jean Chrysostome, le fleuve Oronte et les morts immolés pendant la nuit, que l'empereur y cachait, les cadavres amoncelés dans les souterrains et les parties les plus secrètes du palais, et ceux qui pourrissaient dans les puits et les fossés… »

La chute de Julien lui fut en quelque sorte prédite à lui-même par le démon ; ce qui prouve bien que, lorsque le diable pronostique vrai, c'est Dieu qui se sert de lui comme instrument et l'oblige à faire connaître l'avenir.

C'était la veille de sa mort, dans la nuit du 25 au 26 juin. Après quelques moments d'un sommeil inquiet et léger, rapporte Ammien Marcellin (l'un

de ses historiens païens), Julien s'était éveillé selon sa coutume pour composer ; car il était encore auteur, même au milieu des soucis d'une guerre où son armée ne trouvait partout devant elle que des ruines. Tandis qu'il méditait profondément sur quelque idée de sa philosophie impie, un démon lui apparut sous la forme d'un fantôme qu'il avait déjà vu à Paris ; cette fois, le fantôme était pâle et défiguré, comme l'apostat l'avoua à ses amis ; ce démon parut sortir de la tente avec un air triste, couvrant sa tête d'un voile. Julien fut effrayé un instant, et, quittant son lit, offrit des sacrifices à ses dieux. On est en droit de penser que le diable était, en effet, navré de savoir par Dieu que celui qui avait juré de détruire le christianisme, et qui y avait employé tous ses efforts, allait mourir le lendemain.

La mort du tyran fut, d'autre part, révélée, par des voix merveilleuses, à plusieurs chrétiens pieux, notamment à Didyme l'aveugle, célèbre docteur d'Alexandrie. Ce jour-là (26 juin), Didyme, étant chez lui très affligé du mal que Julien faisait à l'Église, passa la journée dans le jeûne et la prière, et ne voulut pas même prendre de nourriture. Lorsque la nuit fut venue, il s'endormit sur le siège où il était assis et crut voir des chevaux blancs courir en l'air, montés par des personnages qui criaient : « Dites à Didyme, qu'aujourd'hui, à sept heures, Julien a été tué ; lève-toi, mange et envoie-le dire à l'évêque Athanase. » Didyme remarqua l'heure, le jour, la semaine et le mois, et la révélation se trouva véritable ; car la septième heure de la nuit, comme on comptait autrefois, correspond à notre une heure du matin ou une heure après minuit, qui est exactement celle où l'apostat mourut, en damné.

Mais arrivons à la nécromancie moderne.

La nécromancie ne cessa d'être pratiquée et même enseignée pendant tout le moyen-âge ; de là, cette multitude de légendes, racontant les apparitions de morts venant donner aux vivants des nouvelles de l'autre monde, annoncer un évènement sinistre, ou révéler un crime. De là, ces nombreuses croyances superstitieuses qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours dans presque toutes les parties du monde civilisé et même chrétien. Selon la tradition polonaise, par exemple, les âmes des damnés rôdent pendant la nuit autour de leurs tombeaux, hurlent comme des chiens ou des loups, et tâchent d'égarer les passants dans de mauvais chemins. Des génies

ou esprits femelles, appelés *Boguienckas*, volent l'enfant nouveau-né, et le remplacent par une progéniture du diable. L'air est peuplé d'esprits condamnés à une pénitence éternelle. Le pécheur est enterré avec son âme ; pour se soulager de ses tourments, cette âme, la nuit venue, sort de son tombeau et s'en va aux alentours effrayer les vivants. Les suicidés se promènent avec l'instrument qui leur a servi pour s'arracher la vie ; les décapités portent leur tête sous le bras ; les pendus traînent leur corde. Les magiciens des campagnes se faisaient comme un jeu de répandre ces erreurs-là et bien d'autres, malgré l'Église qui enseignait que les fantômes de ce genre, lorsqu'ils étaient aperçus vraiment, étaient uniquement des démons, cherchant à terroriser les gens, et qu'il suffisait d'invoquer Dieu et la Vierge à haute voix pour les faire fuir.

Dans les nombreux procès intentés aux sorciers jusqu'au dix-septième siècle, on pourrait relever une foule de pratiques nécromantiques dont la constatation juridique contribua à les convaincre de commerce et de pacte diabolique. La nécromancie était du reste une des bases de la doctrine cabalistique, si en honneur auprès des magiciens de ce temps. Les rabbins soutenaient que l'habitude attire l'âme des morts aux lieux où elle a demeuré durant sa vie terrestre ; certains cabalistes professaient que l'*âme vitale et fluidique* (nos spirites contemporains, on le voit, n'ont rien inventé) reste auprès du corps jusqu'à la putréfaction complète ; ce lien dure au moins un an après la mort ; c'est pendant cet intervalle qu'on peut le plus facilement évoquer l'âme du trépassé. C'est ainsi, disaient-ils, que les ossements d'Élisée opérèrent un an après la mort du prophète.

Mais si les magiciens du moyen âge pratiquaient la nécromancie et toutes les formes de l'art diabolique, ils ne pouvaient s'y livrer qu'avec des précautions infinies, en se cachant des lois qui poursuivaient justement les pratiques magiques comme un crime contre Dieu et la société humaine. Il en fut ainsi jusqu'au dix-huitième siècle, où, l'Église voyant diminuer son influence sociale par suite des progrès de l'erreur, un plus libre champ s'ouvrit aux manifestations de l'esprit du mal. Il ne fut plus forcé de se cacher dans les antres des nécromants, mais put étaler ses prestiges en pleine lumière, à la clarté du soleil et sous les lustres des salons. Il prit un costume fashionable de savant ou d'homme du monde ; il essaya d'amuser la société, et y réussit. Il se fit prédicateur de morale, mais d'une morale

pleine de sensibilité et de charme, bien faite pour détacher les âmes faibles des principes élevés et austères du christianisme ; en somme, il prêcha sa vieille doctrine qui lui avait si bien réussi jusqu'à l'avènement du Christ, le paganisme, en y mêlant quelques ingrédients falsifiés, empruntés au christianisme. Voilà tout le secret de ces manifestations modernes connues sous les noms de mesmérisme, magnétisme, spiritisme, qui ont fait le tour du monde, et dont les victimes aujourd'hui sont innombrables.

Le spiritisme surtout est le chef-d'œuvre mondain de Satan, comme le palladisme est son chef-d'œuvre gouvernemental ; l'un lui sert à captiver par prestidigitation ou par prestiges des familles entières ; par l'autre, il inspire et dirige les sectes philosophiques et politiques, ennemies de l'Église. Grâce au spiritisme, la vieille nécromancie rajeunie devient *une religion*, bien mieux, comme le prétendent les spirites, *la religion*, la seule véritable et divine.

« Je pense, dit fort bien Albert Duroy de Bruignac[11], l'un de ceux qui ont le mieux démasqué le spiritisme au point de vue catholique, que le spiritisme est la forme de la magie la plus habile qui ait paru dans l'ère moderne. C'est la forme de la magie qui parle le plus au cœur et à des sentiments élevés, sans éveiller nécessairement les passions mauvaises… Maintenant, les désirs innocents, même vertueux, peuvent être entraînés dans la magie à l'aide de l'ignorance. Serions-nous arrivés au moment où des hommes feront des prodiges capables de séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes ? (*Matth*. XXIV, 21.) Dieu veuille nous épargner les calamités dont il frappe souvent les hommes après le développement inusité des œuvres magiques[12] ! »

C'est là, en effet, le grand danger du spiritisme, que Satan s'y transforme mieux qu'il ne l'a jamais fait, en ange de lumière, jusqu'à tromper ceux mêmes dont il se sert comme instruments et comme apôtres. Voilà pourquoi il est maintenant utile de revenir sur ce sujet, que j'ai esquissé à traits peut-être un peu trop rapides dans mon chapitre des Vocates Procédants (nom que les palladistes donnent aux personnes qui ont, en dehors des triangles, des manifestations réelles, mais moins caractéristiques que les leurs, puisqu'ils sont, eux, à leur dire, les Vocates Élus).

Je ne veux, du reste, étudier ici le spiritisme que comme la pratique diaboliquement raffinée de la nécromancie en dehors des triangles, mise à la portée de tous et présentée par les initiés sous des formes séduisantes qui la rendent d'autant plus dangereuse et plus redoutable pour quiconque tient à mettre sa foi à l'abri des atteintes de Satan,

Le spiritisme, tel que l'intitulent ses adeptes non luciférien, est à la fois un ensemble de pratiques magiques tendant à évoquer les âmes des morts, et une doctrine très nettement formulée, quand on est parvenu à la dégager des semblants de christianisme qu'elle affecte de revêtir ; en d'autres termes, c'est un ensemble de phénomènes diaboliques, et une religion, qui ne peut être que diabolique, comme les faits prodigieux sur lesquels elle s'appuie.

Je vais donc exposer ici : 1° les principaux phénomènes de nécromancie produits par le spiritisme diabolique ; 2° la doctrine que ces phénomènes tendent à faire prévaloir surtout contre l'enseignement de l'Église.

A. — PRINCIPAUX PHÉNOMÈNES DU SPIRITISME DIABOLIQUE

Je n'ai pas, bien entendu, la prétention de retracer ici l'histoire complète du spiritisme ; cette histoire a été faite et refaite à tous les points de vue ; un volume, du reste, ne suffirait pas pour relater les faits innombrables qui remplissent les journaux et revues *spirites* ou *spiritualistes* (ces deux mots, pour les adeptes de la nouvelle religion, sont devenus synonymes), publiés depuis bientôt un demi-siècle dans les deux mondes.

Ces faits, du reste, pour être admis comme preuves authentiques de l'intervention infernale ont besoin d'être passés au creuset de la critique ; car il est arrivé plus d'une fois que les faits en apparence les plus certains, le mieux appuyés sur des témoignages d'une autorité réputée irrécusable, se sont-trouvés démentis et convaincus de fausseté et d'imposture. Je n'en veux citer qu'un exemple fameux dans l'histoire du spiritisme, et qui prouve mieux qu'aucun autre combien il faut se défier, en cette matière, des autorités les plus respectées et les plus respectables.

Il n'y a pas d'homme dont le témoignage ait été invoqué en faveur de la réalité des prodiges spirites avec plus de confiance et d'unanimité que M.

Crookes, le grand physicien et chimiste anglais, l'inventeur du Thallium, l'auteur renommé de mille autres découvertes scientifiques. Du jour où M. Crookes admit, après mûr examen, les phénomènes spirites comme indéniables, il y eut, dans tout le monde spirite, un cri de triomphe ; après une telle adhésion, les plus ridicules supercheries durent être acceptées comme articles de foi ; il paraissait impossible qu'un tel homme, habitué aux plus minutieuses analyses, aux plus délicates expériences, pût se tromper, quand il s'agissait de faits visibles et tangibles, faciles à constater et à vérifier, et qu'il pût jamais être la victime d'une mystification, la dupe d'un Mannteuffel ou d'un Leymarie.

C'est cependant ce qui est arrivé à M. Crookes, et au sujet d'une des manifestations diaboliques les plus importantes et les plus décisives, ce qu'on appelle la *matérialisation* des esprits, c'est-à-dire leur apparition visible et tangible. Non seulement M. Crookes donna tête baissée dans cette insigne farce des photographies spirites dont j'ai dévoilé l'imposture, mais il fut. pendant plusieurs mois, le jouet d'un habile pseudo-médium féminin, qui abusa indignement de sa crédulité de savant, et fit de lui la risée de l'Angleterre.

Il est d'autant plus à propos d'insister sur cette mésaventure que presque tous les historiens du spiritisme, même les plus graves, n'hésitent pas aujourd'hui encore à reproduire, comme faisant autorité, le récit où M. Crookes lui-même a naïvement raconté sa mystification, avec toutes les précautions prises par lui pour ne point être dupe. Or, jamais il n'y eut mystification plus évidente, et dupe plus complète. C'est à croire, pour l'honneur d'expérimentateur de M. Crookes, qu'il n'a écrit cette histoire que pour expérimenter jusqu'où peut aller, sur la foi d'un savant, la crédulité des badauds du dix-neuvième siècle.

Voici, en deux mots, toute l'histoire :

Le prodige s'opérait dans un cabinet fermé par des rideaux, où le médium, miss Cook, reposait censément endormie. À un moment donné, les rideaux s'ouvraient, et l'esprit réincarné, sous le nom de Katie King, apparaissait à l'assemblée. Non seulement Katie King marchait au milieu des assistants, et leur parlait ; mais sur leur désir, elle se laissait prendre dans leurs bras et leur permettait d'appuyer leur tête sur sa poitrine afin de compter les pulsations de son cœur : « J'usai de cette permission, dit

M. Crookes, — convenablement, comme tout homme bien élevé l'eût fait dans ces circonstances — et je puis assurer que le fantôme (qui du reste ne fit aucune résistance) était un être aussi matériel que miss Cook elle-même. »

Oh ! oui ! excellent Crookes ; le fantôme, que tu embrassais convenablement (c'est entendu), n'était que miss Cook elle-même, que tu croyais en crise magnétique ou somnambulique, étendue inerte sur le canapé du cabinet plongé dans la plus complète obscurité. Ou, si ce n'était pas miss Cook, c'était un compère femelle, qui disparaissait aussitôt que l'expérimentateur pénétrait dans le cabinet avec une lampe à phosphore, pour s'assurer de la présence simultanée du médium et de son fantôme.

« En retournant à mon poste d'observation, dit M. Crookes, Katie apparut de nouveau, et dit qu'elle pensait qu'elle pourrait se montrer à moi en même temps que son médium. Le gaz fut baissé, et elle me demanda ma lampe à phosphore. Après s'être montrée à sa lueur pendant quelques secondes, elle me la remit dans les mains, en disant : « Maintenant, entrez, et venez voir mon médium. » Je la suivis de près dans ma bibliothèque, et à la lueur de ma lampe, je vis miss Cook reposant sur le sofa exactement comme je l'y avais laissée. *Je regardai autour de moi pour voir Katie, mais elle avait disparu. Je l'appelai, mais je ne reçus pas de réponse.* »

Décidément, il faut être naïf comme un… chimiste, pour se laisser tromper par d'aussi grossières illusions. Mais rien n'égale la séance d'adieu ; car enfin il fallut bien que cette comédie finît ; miss Cook était à bout de forces et de médianimité.

« Lorsque le moment de nous dire adieu, raconte M. Crookes, fut arrivé pour Katie, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la société et qu'elle leur eût dit quelques mots en particulier (d'après un autre témoin oculaire, elle donna à chacun un petit bouquet entouré d'un ruban bleu), elle donna des instructions générales pour notre direction future et la protection à donner à miss Cook…

« Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin.

« Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à miss Cook qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Éveillez-vous, Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant ! »

« Miss Cook s'éveilla, et, tout en larmes, elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le puis pas ; ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » répondit Katie, et elle continua à parler à miss Cook.

« Pendant quelques minutes, elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de miss Cook l'empêchèrent de parler.

« Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir miss Cook, qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. *Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu*. Dès que miss Cook fut assez calmée, on apporta une lumière et je la conduisis hors du cabinet. »

Je ne sais si M. Crookes fut fidèle à l'injonction que lui fit Katie de continuer à protéger son médium ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir perdu son prestige par la divulgation de cette incroyable supercherie, miss Cook se retira des affaires et disparut comme son fantôme.

Si tous les prodiges opérés par le spiritisme des Vocates Procédants ressemblaient à celui-là, le spiritisme serait bientôt jugé, malgré toutes les attestations d'authenticité que pourraient leur donner les hommes de science et les corps savants eux-mêmes. Mais malheureusement, ainsi que je l'ai déjà prouvé, et de l'aveu même des magiciens opérateurs, « il y a autre chose ! » Il y a des médiums autrement sérieux que miss Cook ; il y a des médiums véritable ; dont les prodiges attestés par des milliers de témoins, dans les circonstances les plus variées et sous le contrôle des précautions les plus sévères, prouvent avec la dernière évidence qu'ils ne peuvent être, ainsi que le reconnaît le F∴ Constant, que les agents de « Celui qu'on adorait, dans les rites secrets du sabbat ou du temple, sous la figure du Baphomet ou du bouc androgyne de Mendès. »

Si, parmi les médiums de toute espèce qui pullulent dans les deux mondes, — médiums à effets physiques et à effets intellectuels, médiums

extatiques et somnambules, médiums typtologues, médiums guérisseurs, médiums écrivains, médiums peintres ou musiciens, médiums à matérialisation, médiums à baisers (baisers très palpables que les esprits déposent sur les lèvres), médiums à sueur de métal ou de diamants, médiums factotums, etc., — si, dis-je, parmi cette infinie variété de médiums, il s'en trouve un certain nombre de l'étoffe de miss Cook ou de cette Kate Fox, dont il a été question à propos de la naissance du spiritisme en Amérique, on pourrait en citer un grand nombre d'autres dont la puissance diabolique n'est pas jouée, et qui portent véritablement en eux le signe irrécusable de Satan.

Dans la patrie même de miss Cook, on ne doit pas hésiter à classer dans cette dernière catégorie plusieurs femmes dont la médianimité réelle est incontestable et n'a jamais été contestée :

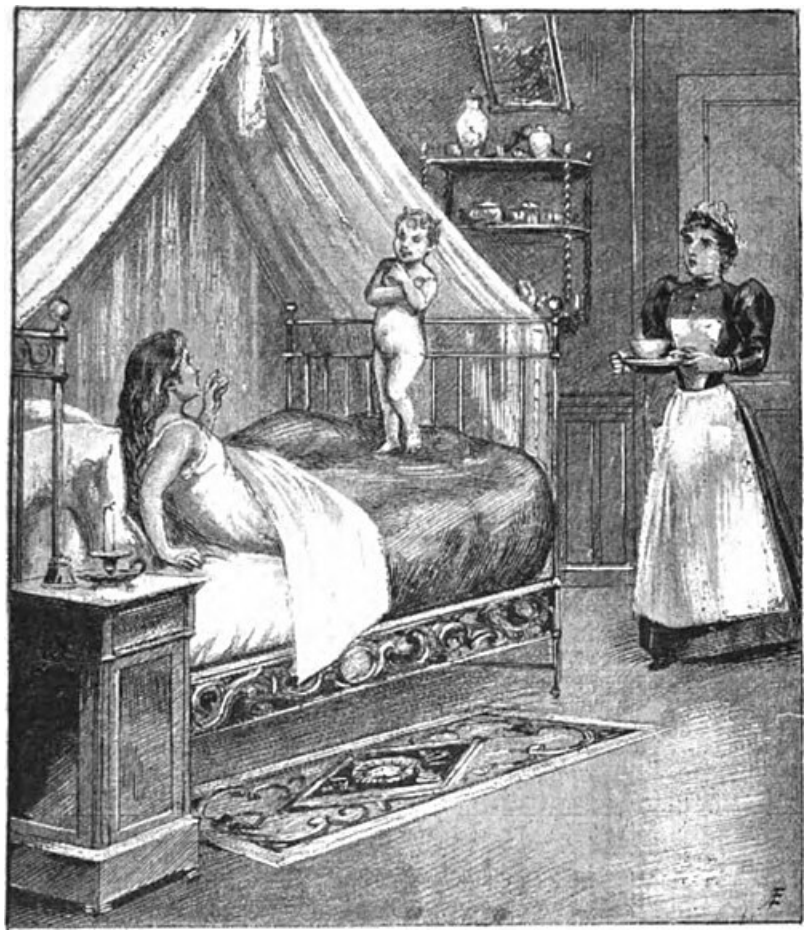
— Une lady Sandhurst, une voyante de première force, qui a le don singulier de se dédoubler à volonté, bien mieux, de pouvoir émettre cinq ou six doubles d'elle-même, et de plus la faculté, à l'aide des esprits avec lesquels elle est familière, d'être informée sur le champ de tout ce qui peut arriver en bien ou en mal à ses amis, quelque éloignés qu'ils soient.

— Une mistress Davies, de Norwood, prédestinée dès sa plus tendre enfance à être l'instrument conscient ou inconscient (je ne sais) de l'intervention diabolique. Elle a laissé quelques notes d'autobiographie, dont je détache le passage suivant :

« J'avais huit ans, quand je fis ma première expérience. Pendant que ma grand'mère était mourante, de onze heures du soir à deux heures du matin, de vigoureux coups furent frappés sous mon lit. Quand ils cessèrent, ma grand'mère était morte.

« Huit ans après, à l'âge de seize ans, un matin, comme on m'apportait mon déjeuner dans mon lit, je fus subitement frappée de l'apparition d'un enfant étrange qui sauta sur mon lit ; il semblait avoir de cinq à six ans. Debout entre mes pieds, il souriait et me dit : « Voici le point décisif de votre vie. » C'était un bel enfant ; mais je sentais en moi une répugnance extrême et une haine instinctive pour lui. Je m'assis sur mon lit et priai Dieu de me débarrasser de cette vision. Mais l'enfant riait toujours et me défait.

Sa figure, quoique belle, prit une expression vraiment démoniaque, et il riait de plus en plus fort à mesure que je prononçais le nom du Christ.



La première apparition de Lucifer à mistress Davies, de Norwood, alors qu'elle avait 16 ans Satan, sous la forme d'un tout jeune enfant, sauta sur le lit et s'y tint debout, riant et la défiant.

Enfin, je criai de toutes mes forces : « Au nom du Dieu tout-puissant, va-t-en ! » et immédiatement il s'évanouit.

Miss Davies ne persévéra pas dans ces bonnes dispositions ; peu de temps après, elle s'affiliait avec sa sœur et ses frères à une « Société Spiritualiste » de Birmingham, donna des séances suivies dans sa propre maison, et devint un véritable médium diabolique.

« Notre famille, dit-elle, était vraiment médiumnistique et nous obtînmes bientôt d'étranges phénomènes, plus effrayants qu'agréables. *Les deux premières années, j'éprouvai une espèce de possession*. Durant ce temps, je développai complètement mes pouvoirs clairvoyants ; mais avant d'être totalement maîtresse de mes facultés, j'eus considérablement à souffrir. Je tombais en transe et j'étais possédée de temps en temps par l'esprit de ma mère.

« Dans une de ces crises d'état inconscient, mon frère baignait ma figure, pour me faire revenir à moi, quand la voix de ma mère se fit entendre avec calme : « Laisse-la ; elle n'est point évanouie. »

Son frère, effrayé des phénomènes qui se produisaient dans la maison, eut le courage de se soustraire à cette espèce de possession et renonça au spiritisme.

— Une madame Blavatsky[13], dont j'aurai occasion de parler plus amplement dans la seconde partie de ce chapitre.

Mais de tous les médiums qui se sont fait un nom dans ce siècle, un surtout mérite que nous nous arrêtions plus longuement à lui, parce qu'il semble véritablement un privilégié, un enfant gâté de Satan, par le nombre et la variété des prodiges de nécromancie qu'il lui a plu d'opérer par son intermédiaire. Il nous sera donné d'étudier dans l'écossais Daniel Dunglas Hume ce qu'est capable de produire, en fait de surnaturel, en notre siècle, la puissance satanique, dans le milieu mondain.

Daniel Dunglas Hume naquit à Édimbourg dans le mois de mars 1833. Sa mère était une *voyante*, douée de ce qu'on appelle « la *seconde vue* ». Adopté par sa tante, il l'accompagna à l'âge de neuf ans en Amérique. S'il faut l'en croire, les phénomènes merveilleux dont il fut favorisé se manifestèrent dès sa première enfance ; son berceau était souvent balancé, « comme si quelque esprit tutélaire eût veillé sur son sommeil ».

Dès l'âge de quatre ans, au témoignage de sa tante, il eut une vision relative aux circonstances qui accompagnèrent la mort d'une de ses cousines. La première vision dont il se souvint eut lieu à l'âge de treize ans. Il la raconte ainsi lui-même :

« Ma santé délicate me défendait alors les jeux auxquels se livraient les enfants de mon âge ; quelques mois avant, je m'étais lié avec un garçon

plus âgé que moi de deux ou trois ans, et dont la nature ressemblait assez à la mienne. Nous avions l'habitude de lire la Bible ensemble, et un jour, au mois d'avril, comme nous venions d'achever notre lecture, qui avait lieu dans les bois, tout entiers l'un et l'autre à la contemplation muette des splendeurs d'une végétation naissante, mon ami se tourne vers moi et me dit : « Oh ! j'ai lu une histoire si étrange ! » et, là-dessus, il me rapporte un conte d'esprit relatif à la famille du lord X*** et dont j'ai depuis vérifié l'authenticité. Un portrait de la dame à qui le fait arriva existe encore dans la famille et on la nomme la *dame au ruban noir*. Le présent lord X***, qui est de la même famille, m'a dit aussi être né dans la chambre où l'esprit apparut.

« Mon ami Edwin me demanda si je croyais à l'authenticité du récit ; je lui répondis que je n'en savais rien, mais que j'avais entendu parler de choses aussi étranges. Nous convînmes alors que celui des deux qui le premier quitterait la terre se présenterait le troisième jour à l'autre, si toutefois Dieu le permettait. Nous lûmes un autre chapitre de la Bible, et nous prières pour l'accomplissement de notre double vœu.

« Un mois après environ, j'allai, avec ma famille, résider à Troy, dans l'état de New-York, situé à près de trois cents milles de Norwich, où Edwin habitait. Un soir, vers la fin de juin, j'étais allé passer la soirée avec quelques amis, et rien n'arriva durant cette soirée qui pût exalter mon imagination ou exciter mon esprit ; au contraire, je fus toujours dans un état fort calme. La famille s'était retirée dans ses appartements respectifs, et moi-même j'avais gagné ma chambre, si pleinement éclairée par la lune que la bougie était devenue inutile.

« Mes prières dites, j'étais assis sur le lit et me préparais à ramener le drap sur moi, lorsqu'une obscurité soudaine sembla envahir la chambre. Cela me surprit, car je n'avais pas vu un seul nuage dans le ciel.

« En regardant en haut, je vis la lune toujours brillante, mais de l'autre côté de l'obscurité, dont la densité redoubla jusqu'à laisser voir à travers elle une sorte de lumière dont je ne puis décrire le caractère, mais qui ressemblait à celle que moi et tant d'autres ont vue depuis dans des chambres illuminées par la présence d'un esprit. Cette lumière augmenta graduellement, et mon attention fut attirée au pied du lit, où se tenait mon ami Edwin.

« Il m'apparut dans une sorte de nuage lumineux qui éclairait sa figure, plus nettement dessinée que si la vie l'eût animée. Ses traits étaient les mêmes, à part un certain rayonnement, et la seule différence que j'eus à constater fut dans la chevelure qui était longue et roulait sur ses épaules en boucles ondoyantes. Il me regarda avec un sourire d'ineffable douceur ; puis, levant lentement son bras droit vers les cieux, il fit trois cercles dans l'air ; après quoi, la main, le bras, puis le corps lentement s'évanouirent.

« Alors la clarté revint dans la chambre ; je restai muet, et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, quoique j'eusse conservé toutes mes facultés.

« Aussitôt que j'eus recouvré le mouvement, je sonnai, et la famille, croyant que j'étais malade, s'empressa autour de moi. Je m'écriai : « J'ai vu Edwin, il est mort il y a trois jours aujourd'hui et à la présente heure. » Le fait se vérifia trois jours plus tard, à l'arrivée d'une lettre annonçant qu'après quelques heures de maladie, Edwin avait succombé à une dyssenterie maligne. »

En 1850, Hume eut une semblable vision qui lui annonça la mort de sa mère, laquelle habitait à Waterford, à douze milles de lui.

Si de tels récits étaient écrits de la main d'un saint Augustin où d'un saint Jérôme, nous n'hésiterions pas à voir dans ce merveilleux un effet des puissances célestes mues par la volonté de Dieu ; on a vu plus d'une fois, en effet, les pactes stipulés entre vivants pour s'apparaître mutuellement après la mort, mis en pratique par de très saints personnages. Saint Thomas, examinant cette question, laisse sur ce sujet une grande latitude aux opinions : s'il condamne ces pactes quand ils procèdent du doute ou d'une simple curiosité, il les accepte comme légitimes s'ils proviennent d'une véritable piété et d'une foi religieuse en l'autre vie. Mais tel n'est pas le cas de notre magicien. Sa vie tout entière prouve surabondamment qu'il n'a jamais eu d'autre mobile, dans ce qu'il appelle sa carrière surnaturelle, que le désir de se faire un nom et de substituer les rêveries du spiritisme aux dogmes de l'Église sur l'autre vie. Toutes les fois qu'il parle de Dieu, comme l'auteur et la source de la puissance magique qu'il s'attribue, nous savons quel dieu il faut entendre : c'est le dieu des gnostiques, de Simon le magicien et de Cagliostro.

Il est bon de nous rappeler à ce sujet la règle formulée par Benoit XIV :

« On doit rejeter comme suspectes toutes les apparitions révélatrices qui renferment quelque chose d'inutile, de curieux, d'insolite et de nouveau. » À plus forte raison celles qui tendent ouvertement à la destruction de la foi et de la doctrine du Christ.

Quelques mois après la mort de sa mère, au moment même où il était question des phénomènes singuliers qui se produisaient à Rochester, dans la famille Fox, Hume fut favorisé des mêmes manifestations des esprits frappeurs, manifestations qui le sacrèrent médium et lui révélèrent décidément sa vocation. Comme ces manifestations furent le point de départ de sa vie surnaturelle et comme la prise de possession de son âme par le seul agent capable de les produire, c'est-à-dire Satan, il est important de s'y arrêter un instant, et d'en écouter le récit détaillé de sa propre bouche.

« J'entendis, un soir, en me couchant, trois forts coups à la tête de mon lit, pareils à ceux qu'on eût produits avec un marteau. Ma première idée fut que quelqu'un s'était caché dans ma chambre dans le but de m'effrayer. Le bruit venant à se renouveler, et cette fois de façon à résonner dans mon oreille, je crus immédiatement que ce devait être quelque chose de surnaturel.

« Après quelques minutes de silence, je les entendis de nouveau ; ce fut tout, quoique je ne dormisse pas de la nuit.

« Ma tante était membre de l'Église écossaise, et quelques deux ans auparavant, j'avais, à sa grande désapprobation, embrassé les doctrines « wesléyennes » ; mais son opposition devint si violente, que je dus rejoindre les « congrégationalistes ».

« Un matin, en descendant pour déjeuner, elle remarqua la pâleur de ma figure et me reprocha d'avoir été agité par quelques-unes de nos réunions théologiques. J'allais m'asseoir à table, quand ce meuble fut assailli par une pluie de frappements continus. Je m'arrêtai, saisi de terreur devant de tels bruits émanant d'une cause invisible, lorsque je fus ramené aux banales réalités de la vie par l'exclamation de ma tante parfaitement scandalisée :

« — Ainsi, s'écria-t-elle, vous avez amené le diable dans ma maison, n'est-ce-pas ? »

« Ma tante avait entendu parler par ses voisins des phénomènes de Rochester, et elle considérait ces frappements comme l'œuvre du démon.

« Dans son exaspération, elle prit une chaise et la jeta contre moi. Sachant combien j'étais innocent du fait qui provoquait sa malheureuse colère, je me sentis blessé par sa violence, en même temps que je me fortifiai dans la résolution de savoir la cause qui avait troublé notre repas du matin.

« Il y avait, dans le village, trois ministres, un congrégationaliste, un anabaptiste et un wesléyen. Dans l'après-midi, ma tante, que son courroux contre moi aveuglait au point d'oublier ses préventions religieuses contre les sectes rivales, manda ces ministres chez elle pour se consulter avec eux et les exhorter à prier pour moi, dans le but de me délivrer de ces étranges visites.

« Le prêtre anabaptiste, M. Mussey, vint le premier ; après m'avoir interrogé sur la façon dont je m'étais attiré ces manifestations occultes, et ne recevant de moi aucune réponse qui le satisfît, il désira que nous priions ensemble pour les faire cesser. Nous nous mîmes donc à genoux, et à chaque énonciation des noms sacrés de Dieu et de Jésus, il se produisit de légers coups dans sa chaise et dans différentes parties de la chambre, et chaque fois que nous implorions la miséricorde du Très-Haut pour nous et notre prochain, c'étaient des roulements continus qui se joignaient à nos prières ferventes.

« Je fus tellement frappé, tellement ému, que je résolus sur le champ, encore à genoux, *de me mettre à l'entière disposition de Dieu, et de suivre la direction de ce qui ne pouvait être que le bien et la vérité, puisqu'on exprimait sa joie à ces principaux passages de ma prière.*

« Ce fut là certainement le point où mon existence fit un coude, et, depuis, je n'en ai pas senti un seul regret, quoique pendant longtemps j'aie eu beaucoup à souffrir dans l'exécution de ce projet. Mon honneur a été mis en question, mon orgueil blessé, mes espérances mondaines obscurcies, et je fus chassé de la maison à l'âge de dix-huit ans, quoique je ne fusse encore qu'un enfant par la délicatesse de ma santé, sans ami, et avec la charge de trois jeunes enfants.

« Quant aux deux autres révérends, le congrégationaliste ne voulut pas entrer dans la question, en disant qu'il ne voyait pas pourquoi un garçon bien intentionné serait persécuté pour des faits qu'il ne pouvait ni empêcher ni causer ; et le méthodiste fut assez méchant pour ne voir en cela que l'œuvre du démon, me traita comme une brebis perdue et finalement me refusa toute consolation.

« Cependant, en dépit des visites de ces ministres et de l'aversion profonde de ma tante, les frappements ne cessaient pas, et les meubles à leur tour se mirent en mouvement sans le secours d'un agent extérieur.

« La première fois que ce phénomène se produisit, j'étais dans ma chambre, occupé devant la glace à brosser mes cheveux ; je vis tout à coup, dans la glace, une chaise placée entre la porte et moi, s'avancer doucement dans ma direction. Ma première impression fut une grande frayeur, et je jetai les yeux autour de moi pour voir si je ne pourrais pas me sauver ; mais la chaise se trouvait entre moi et la porte, et elle avançait toujours à mesure que je la regardais : à un pied environ de distance, elle s'arrêta ; j'en profitai pour bondir par-dessus elle, me précipitai dans les escaliers, m'emparai de mon chapeau qui était dans le vestibule, et sortis pour méditer sur cet étonnant phénomène.

« Plus tard, pendant que j'étais tranquillement assis dans le salon, avec ma tante et mon oncle, la table, parfois les chaises et d'autres meubles se promenaient d'eux-mêmes dans la chambre, à la grande surprise et au grand dégoût de mes parents.

« Une fois, pendant que la table était ainsi en mouvement, ma tante prit la Bible de famille, et la plaçant sur le meuble, elle ajouta : « Voilà qui chassera le démon d'ici » ; mais, à son grand étonnement, la table s'agita d'une manière plus gentille, comme si elle eût été flattée de porter un tel fardeau. Alors l'irritation de ma parente n'eut plus de bornes ; bien résolue à mettre fin à ces mouvements, elle se plaça elle-même avec colère sur la table ; mais celle-ci s'éleva de nouveau au-dessus du parquet avec son vivant fardeau… »



Manifestations diaboliques, pendant la jeunesse de Hume : sa tante s'étant assise sur une table qui se mouvait d'elle-même, la table s'éleva au-dessus du parquet avec son vivant fardeau.

« Ma seule consolation à cette époque, dit-il encore, était de voir une autre tante, une veuve, qui vivait tout près de là, et dont la sincère et vive sympathie fut une grande bénédiction pour moi. Chez elle, durant une de mes visites, le même phénomène se manifesta, et cette fois nous fîmes des questions qui furent intelligemment répondues. L'esprit de ma mère se communiqua à moi dans cette maison par l'avertissement suivant : « Daniel, ne craignez rien, mon enfant, Dieu est avec vous ; qui donc alors voudrait être contre vous ? Cherchez à faire le bien, soyez vrai et aimant, et vous prospérerez, mon enfant. Votre mission est glorieuse, vous convaincrez les infidèles, guérirez les malades, et consolerez ceux qui souffrent. »

« Ce fut la première communication que je reçus, et elle eut lieu la première semaine de ces mystérieuses visites. Je ne l'ai jamais oubliée, et je ne l'oublierai jamais. Ce fut aussi la dernière semaine que-je passai chez ma tante ; ses convictions religieuses ne purent soutenir plus longtemps la continuation de ces manifestations étranges, et elle considéra comme un devoir pour elle de m'engager à quitter sa maison ; ce que je fis. »

Nous savons que, par malice, Satan, usant à l'excès de la tolérance divine, se plait à se transformer en ange de lumière, cette métamorphose étant pour lui le meilleur moyen de séduire les âmes ; il serait difficile d'en citer un exemple plus frappant que celui de Hume. D'autre part, une circonstance fort remarquable n'aura pas échappé au lecteur de ce récit : la désinvolture avec laquelle le démon se joue de tous les exorcismes tentés contre lui par des ministres appartenant à d'autres Églises qu'à celle du Christ, comme s'il leur disait : « Il n'a été donné de chasser les démons qu'aux véritables disciples de Jésus ; vous n'êtes, en vous érigeant en expulseurs du diable, que leurs copistes impuissants ; je me moque de votre Bible et de vos anathèmes : ce jeune homme m'appartient en dépit de vos colères et de vos exorcismes ; je ferai de lui l'un des principaux dépositaires de ma puissance, l'un des plus triomphants apôtres de la nouvelle religion que je prétends établir parmi les hommes. »

Satan trouvait dans son jeune disciple un auxiliaire puissant pour l'exécution de son dessein ; l'orgueil dont il parle lui-même, si profondément blessé par les humiliations qu'on lui fait subir, et l'ambition d'exhiber sur un théâtre public les diaboliques facultés (divines selon lui) dont il vient de faire, en intérieur privé, une si merveilleuse expérience.

Au bout de huit jours, les manifestations qui s'opèrent par sa médianimité, à Norwich et dans une ville voisine, sont déjà connues, grâce à la presse, dans les États-Unis : « Finalement, dit Hume, je me voyais embarqué, *sans un acte de ma propre volition, bien plus, contre ma volonté même*, sur l'océan orageux d'une existence publique. À partir de ce jour, je ne m'appartins plus… Hommes et femmes de toutes classes et de tous pays, médecins et savants, ministres de toutes sectes, artistes et hommes de lettres, tous ont avidement cherché les preuves de cette question brûlante, c'est-à-dire la possibilité de causes spirituelles agissant directement sur le monde matériel. »

Quant à lui, il n'est que l'instrument passif de cette puissance surnaturelle qui agit en lui, le véhicule inconscient du magicien qui opère ses prodiges ; on ne saurait le reconnaitre et le déclarer plus nettement qu'il ne le fait lui-même :

« Je n'ai rien à dire sur l'occurrence des manifestations extraordinaires dont je fus l'objet ; ainsi qu'on l'a vu, elles s'imposèrent à moi avec cette escorte d'incidents désagréables et pénibles que j'ai décrits. Je n'ai, et n'ai jamais eu le moindre contrôle sur elles, et il m'est tout aussi impossible de faire qu'elles soient ou non, qu'il m'est impossible d'en augmenter ou diminuer la fréquence. Quelles que soient les lois particulières qui les ont développées en ma personne, j'en suis ignorant comme tout le monde. Quand elles se produisent, je n'ai conscience ni du mobile qui les crée, ni de la forme qu'elles vont revêtir. »

Le seul caractère personnel particulier que Hume signale en lui, c'est une organisation excessivement nerveuse, à laquelle du reste il est loin d'attribuer en quoi que ce soit les effets extraordinaires qui se produisent par son intermédiaire. Loin d'affaiblir sa constitution délicate, la production de ces phénomènes, accompagnés cependant de crises simulant le somnambulisme, vraies extases démoniaques où il perd connaissance, ne fait que soutenir ses forces et alimenter la source de sa vie.

« Fréquemment, dit-il, durant les plus graves accès de maladie, mes souffrances ont été soudainement calmées d'une façon mystérieuse, et bien des fois, lorsqu'il m'eût été impossible de me remuer dans le lit, dans la crainte d'augmenter mon hémorrhagie de poumon, ma tête a été doucement soulevée et mon oreiller arrangé par des mains invisibles. Ce fait s'est produit en présence de plusieurs témoins. »

Une autre preuve de l'objectivité ou de la réalité extérieure de l'agent surnaturel qui opère en lui, indépendamment de lui, c'est qu'à certains moments ses facultés médianimiques l'abandonnent sans cause apparente, comme nous le verrons plus loin.

Ces facultés ne se bornent pas chez lui, comme chez certains autres médiums, à faire tourner ou parler des tables ; il a tous les dons extraordinaires de seconde vue, accordés par Satan aux plus grands sorciers

d'autrefois. Au début même de son apostolat, il opère en ce genre des merveilles.

« J'étais à Lébanon, dans la famille d'un vieux résident, lorsque m'apparut un esprit qui se nommait « l'Oncle Tilden. » Je demandai à une dame, qui faisait partie de la famille, si elle reconnaissait ce nom ; mais avant qu'elle pût me répondre, l'esprit me fit signe qu'il ne voulait pas que cette dame dît son nom, et ajouta qu'il viendrait me voir un autre jour, où il serait plus maître de moi. Au bout de quelque temps il revint, pendant que j'étais en extase, et me dit que certains papiers cherchés pendant nombre d'années par sa famille et abandonnés comme introuvables étaient dans une maison dont il dépeignit la situation près de Cleveland, dans l'état d'Ohio. Lesdits papiers étaient des titres à la propriété d'un terrain dont la valeur s'était accrue en raison de projets de construction, et dont un tiers revenait à une dame ; mais, en raison de la perte desdits titres, celle-ci avait été frustrée de ses droits et vivait en conséquence dans une situation fort humble. Il décrivit minutieusement par mon intermédiaire la partie de la mansarde et la forme de la boîte où ils étaient renfermés. On écrivit au fils de la dame tous ces détails, les recherches furent faites et les actes trouvés au lieu indiqué. »

Il ne faut pas perdre de vue, pas plus qu'il ne le perd lui-même au milieu de la succession de ces prodiges, le but qu'il poursuit de concert avec son inspirateur et son maître : la religion spirite, qu'il s'agit d'implanter dans les esprits.

« À Boonton, en New-Jersey, j'eus de fréquentes visions d'esprits, amis de personnes qui m'étaient parfaitement étrangères, avec la description de leur physionomie ; les esprits me donnèrent leurs noms, la date du jour où ils quittèrent la terre, et répondirent à toutes les questions qu'il plut aux assistants de leur poser.

« Ces réponses vinrent à moi pendant que j'étais dans un état anormal, c'est-à-dire en un état d'extase, et tout ignorant du milieu naturel qui m'environnait ; mais elles se produisirent avec une facilité d'élocution de beaucoup supérieure, m'a-t-on dit, à celle que j'avais ordinairement dans la transmission immédiate des réponses des esprits aux questions qu'on leur faisait. J'étais alors d'une sensibilité telle, que le son d'une musique sacrée eût provoqué chez moi l'extase, laquelle me mettait toujours en compagnie

d’esprits amis, et cela d’une manière aussi palpable que je m’y trouve avec mes amis de ce monde. *C’est ainsi que des centaines de personnes se sont convaincues de la vérité de la communion spirituelle* et ont senti s’émousser leur scepticisme ; athées, déistes et infidèles furent ainsi amenés à croire à la Providence et à la direction immédiate des esprits. »

Bien plus, Hume se faisait, aux derniers moments de ses adeptes, le ministre de la mort, et cherchait à entretenir dans leur âme, jusqu’au dernier souffle, la foi diabolique à la doctrine spirite.

En voici un exemple que mes lecteurs feront bien de méditer, en songeant au terrible réveil de ces pauvres âmes déçues à leur entrée dans l’autre vie.

« Pendant que j’étais à Lébanon, mon jeune ami, le fils de M^{me} E***, tomba malade, et je vis l’esprit de son père, que je n’avais jamais connu de ce monde… Il vint à moi, pendant que j’étais seul dans ma chambre, et se tenant debout près de moi, il me dit : « Ezra sera avec moi dans trois semaines ! allez le voir. »

« Je demeurais alors chez un ami, à trois milles de distance du jeune malade : je suivis les prescriptions de l’esprit, et allai voir Ezra, qui, en effet, était dans son lit.

« De concert avec sa sœur, je l’assistai de mes soins jusqu’à sa mort qui arriva le dix-neuvième jour de sa maladie.

« Il avait alors dix-huit ans, et s’était mis, depuis quelques mois, avec mon concours, en rapport avec les manifestations spirituelles ; il était même devenu quelque peu médium, et il recevait parfois des communications, principalement de son père, au moyen des frappements et de l’alphabet.

« Lors de ma première visite durant sa maladie, il me dit, avec le plus grand sang-froid, qu’il était sûr de ne pas en revenir, et qu’il avait été averti par son père, au moyen de petits coups donnés dans son oreiller, que c’était sa dernière maladie… Quelque temps après, il reçut la visite d’un diacre, qui blâma énergiquement toutes ces choses, argumenta avec le jeune moribond, essaya de lui arracher ses chères croyances, mais heureusement sans le moindre succès.

« La veille de son départ pour l’autre monde, plusieurs personnes vinrent chez lui ; l’une d’elles m’avoua que c’était pour s’assurer si les derniers

moments n'amolliraient pas son courage, ou n'amèneraient pas une rétractation. J'en parlai à Ezra qui me pria de les faire entrer dans sa chambre, où je les laissai pour aller prendre un repos de quelques heures.

« À une heure et demie du matin, Ezra m'envoya chercher, je les trouvai encore là ; Ezra avait parlé la plus grande partie du temps. En s'adressant à sa mère, il disait : « Songez seulement, mère, que je ne boiterai plus ! » — Il boitait depuis l'âge de six mois. — Il me pria de regarder par la croisée et de lui dire comment était le matin ; je lui répondis qu'il faisait un beau clair de lune ; il me rappela une conversation que nous eûmes six mois avant, dans laquelle il disait qu'il aimerait à s'en aller par un clair de lune, tandis que moi je préférais le soleil couchant.

« Il m'exprima le désir que personne ne portât le deuil pour lui ; il me pria de garder sa main dans la mienne, et, pendant que je la tenais ainsi, sa figure s'illumina tout à coup d'une expression de béatitude ; puis il prononça mon nom, comme s'il eût voulu me montrer quelque douce vision glissant devant ses yeux, et l'âme s'exhala…

« Depuis le départ d'Ezra, il a été fréquemment avec moi, m'exhortant à écrire à sa mère et à sa sœur. Quelquefois j'ai senti quelque chose, évidemment lui, s'emparer de ma main et tracer sa propre écriture. »

On voit que le jeune magicien prenait au sérieux la mission dont le démon seul pouvait lui avoir inspiré l'idée ; le lecteur aura remarqué que cette mort, à laquelle Hume seul préside, a tous les caractères d'une mort diabolique ; il n'y est nullement question de Dieu, de rédemption, de fin dernière, mais seulement de clair de lune, de coucher de soleil, d'un état bienheureux où disparaîtront les infirmités corporelles, et où l'âme du défunt entretiendra avec les vivants un agréable commerce. Ce seul récit suffirait pour ne laisser aucun doute sur le véritable auteur de ces manifestations d'outre-tombe.

Aussi Satan, heureux du succès des débuts de son disciple, ne lui laisse-t-il pas de repos dans l'exécution de ses desseins ; rien ne doit entraver sa mission démoniaque.

Un jour, par exemple, Hume rencontre un savant, théologien dévoyé, professeur d'hébreu et de langues orientales à New-York, Georges Bush, qui avait sacrifié sa carrière sacerdotale à l'étude des doctrines de

Swedenborg. Celui-ci, frappé des dons surnaturels de Hume, l'invita à venir habiter sa maison pour y étudier avec lui les écrits du grand nécromant suédois. Mais l'étude de Swedenborg parait à Hume bonne pour des rêveurs et des fous ; il juge qu'il ne doit point se laisser détourner de sa mission plus pratique et qu'il lui vaut mieux avoir affaire dans un autre milieu. Aussitôt Satan, sous l'apparence de l'esprit de sa mère, lui apparaît dans l'état de veille et lui dit : « Mon fils, vous ne pouvez accepter cette offre obligeante ; votre mission est beaucoup plus importante que celle d'un prédicateur de chaire. » Et Hume obéit.

Il resta à Lébanon jusqu'à la fin de janvier 1852. Dans les derniers mois de son séjour dans cette ville, les manifestations spirites redoublèrent de pouvoir, et présentèrent une phase d'un nouveau caractère :

« Des mains invisibles venaient me toucher, écrit-il, ainsi que les autres personnes assises près de moi. Nous sentîmes fréquemment leur contact, et en maintes occasions la main d'un esprit se plaça dans la nôtre d'une façon aussi palpable que si c'eût été une main réelle, quoique parfaitement invisible pour nous. Elle restait tranquillement dans notre main, jusqu'à ce que nous essayions de l'enfermer dans la nôtre ; alors même elle ne se retirait pas, elle s'évanouissait pour ainsi dire à travers nos doigts. »

Les nombreuses séances données par Hume à Springfield, au domicile de Rufus Elmer, eurent alors un grand retentissement. Pendant qu'il était en état de crise, non seulement les tables enchantées quittaient le parquet, s'élevaient dans l'air et y flottaient quelque temps; mais on entendait des décharges terribles qui faisaient osciller le parquet. « On eût dit, rapportent les procès-verbaux, la vibration occasionnée par un tonnerre lointain ou la voix éloignée du canon, qui faisait trembler la table, les chaises, tous les meubles et nous-mêmes, d'une telle manière qu'on en sentait et voyait nettement les effets. »

D'autres fois, c'étaient « des lumières produites dans des chambres obscures ; tantôt une illumination graduelle suffisante pour la perception des plus minutieux objets, tantôt une clarté phosphorescente se glissant, tremblante, le long des murs, ou bien encore des émanations lumineuses s'exhalant de corps humains, ou filant comme des météores à travers l'appartement. »

À New-York, en mai 1852, Hume est envahi par les chercheurs de toute classe et de toute condition, avides de la nouvelle religion spirite et des prodiges qui la prouvent. Le moyen de n'être pas éblouis et fascinés en face de phénomènes tels que celui opéré le 10 mai dans la maison de M. Partridge ?

« M. Hume dit ensuite que deux esprits désiraient se mettre en rapport avec M. P***. Aussitôt, on entendit des bruits et des agitations sourdes, pareils à ceux d'une tempête : mugissements et plaintes du vent, bouillonnement des eaux et fracas des vagues. On croyait entendre le bruit effrayant d'un vaisseau chassant sur ses ancres et en butte à une mer terrible, le craquement de ses jointures, son balancement affreux sur les vagues géantes. La peinture d'un naufrage était si vive, qu'un froid tressaillement courut par tous mes membres. Le médium parla d'un bateau à vapeur en perdition, et il dépeignit l'agonie des mourants au milieu d'une mer furieuse et d'une tempête profonde. L'esprit qui faisait ces démonstrations pour identifier sa présence, était une des personnes qui perdirent la vie dans le naufrage du paquebot l'*Atlantique* en novembre 1849. » (Rapport du D^{r} Hallock, médecin de New-York, témoin oculaire.)

À New-York, Hume fut en rapport avec les grandes célébrités spirites, dont l'autorité avait fait entrer le spiritisme dans la phase scientifique dont nous avons parlé : le juge Edmonds, les professeurs Hare et Mapes. Les prodiges opérés par le mage écossais confirmèrent ces savants dans leur foi « spiritualiste, » et la commission instituée à New-York, sous leur direction, pour l'examen des manifestations « spirituelles, » enregistra plusieurs faits merveilleux produits par la médianimité de Hume.

Ce fut dans le mois d'août suivant qu'étant chez M. Cheney, à South-Manchester, état de Connecticut, il fut pour la première fois, comme Simon le magicien, soulevé en l'air, « manifestation, dit-il, qui n'est arrivée maintes fois depuis, en Angleterre et en France. »

Hume décrit ainsi lui-même ces élévations ou *lévitations* miraculeuses :

« Je suis, en général, soulevé perpendiculairement, mes bras roidis et relevés par-dessus ma tête, comme s'ils voulaient saisir l'être invisible qui me lève doucement du sol. Quand j'atteins le plafond, mes pieds sont

amenés au niveau de ma tête, et je me trouve comme dans une position de repos.

« J'ai demeuré souvent ainsi suspendu pendant quatre ou cinq minutes ; on en trouvera un exemple dans un compte-rendu de séances qui eurent lieu en 1857, dans un château près de Bordeaux.

« Une seule fois, mon ascension se fit en plein jour ; c'était en Amérique.

« J'ai été soulevé dans un appartement à Londres, Sloane-Street, où brillaient quatre becs de gaz, et en présence de cinq messieurs qui sont prêts à témoigner de ce qu'ils ont vu, sans compter une foule de témoignages que je peux ensuite produire.

« En quelques occasions, la rigidité de mes bras se relâche ; et j'ai fait, avec un crayon, des lettres et signes sur le plafond, qui existent encore, pour la plupart, à Londres. »

À mesure que Hume poursuit sa mission à travers l'Amérique, sa puissance croît de plus en plus, d'une façon qui le surprend lui-même. À Boston (1854), « les esprits, dit-il, furent vus distinctement par tous ceux qui étaient présents dans le salon, et plus d'une fois il leur arriva d'embrasser des personnes d'une manière sensible et audible pour elles. »

Cette même année, commença le phénomène si remarquable d'instruments jouant des airs, sans qu'aucune main humaine touchât leurs cordes.

La santé de Hume s'étant trouvée rudement atteinte par l'hiver de 1855, les médecins furent d'accord que son seul espoir de prolonger sa vie était de visiter l'Europe. La séance d'adieu donnée par le magicien à ses amis d'Hartford dépassa en merveilleux tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Voici quelques fragments du compte-rendu de cette séance prodigieuse :

« La guitare, à la distance de cinq à six pieds de la société, joua d'une manière exquise pendant plusieurs minutes, en dehors de toute coopération des personnes présentes ; la musique était supérieurement belle… Puis, des mains invisibles la ramenèrent et la placèrent près de la table. M. Hume remarqua que tout ceci dépassait ce qu'il avait vu jusqu'alors dans ses précédentes expériences, et il proposa de « voir ce qu'on pourrait, » en transportant la guitare dans le coin le plus éloigné de la chambre.

« Nous lui fîmes observer que ce serait inutile, les esprits étant sans pouvoir à cette distance de lui ; mais, dès qu'il eut repris sa place, les esprits recommencèrent à jouer de l'instrument à cet éloignement extrême, distant d'environ onze pieds du cercle ou du médium.

« Puis, la guitare quitta de nouveau sa place et se dirigea vers le cercle ; mais, rencontrant sur son chemin une lourde chaise en acajou, l'instrument fut étendu par terre et la chaise tirée à quelques pieds sur le côté ; après quoi, la guitare fut relevée et portée tout autour du cercle par les invisibles, puis enfin placée dans le coin opposé.

« Un moment après, je la vis se balancer dans l'air, et s'élever encore presque au-dessus de ma tête… La forme indistincte d'une main humaine se dessinait, tenant l'instrument un peu au-dessous du centre.

« Me dressant tout à coup, je saisis la guitare de mes deux mains fermes et la tins au-dessus de ma tête, demandant alors que celui qui en avait tiré des sons voulût bien en jouer encore. Immédiatement, les cordes frémirent, comme sous une pression de doigts humains, quoique invisibles, et l'instrument résonna de nouveau aussi harmonieusement, au milieu de l'air, qu'il l'avait fait naguère sur le parquet… »

En quittant l'Amérique (31 mars 1855), Hume se dirigea du côté de l'Angleterre. Le bruit de sa présence s'y répandit bientôt, et, avant un mois, il eut plus d'invitations qu'il n'en pouvait satisfaire. Sa maison, à Ealing, fut assiégée par une foule incessante de curieux, qui la plupart se convertirent au spiritisme, si bien que le pasteur d'Ealing, homme clairvoyant en cette circonstance, crut de son devoir de prêcher publiquement contre lui, en déclarant que ces manifestations étaient l'œuvre du démon.

Il faut entendre avec quel satanique orgueil Hume accueille cette accusation, qu'elle vienne de l'Eglise catholique ou d'une communion protestante, et se pose décidément en apôtre inspiré d'une doctrine appelée à abolir toute foi chrétienne sur la terre.

« La position prise par la plupart des membres du clergé est pour moi une manifestation extraordinaire, dit-il ; car, certainement, ces phénomènes, *la cause dût-elle en remonter à Dieu ou au diable*, ont, dans l'espace de dix années, amené plus de conversions aux grandes vérités de l'immortalité et

de la communion des anges, avec les conséquences qui en découlent (on verra plus loin quelles sont ces conséquences), que toutes les sectes de la chrétienté n'en ont fait pendant la même période.

« En vérité, pendant que les églises perdent leurs adhérents, la foi dans les lois spirituelles, causée par ces manifestations externes, gagne chaque jour du terrain dans le scepticisme des masses. Et il n'y aurait rien d'étonnant que celles-ci, à leur tour, poursuivant leurs études nouvelles, ne viennent convertir le clergé à leur croyance dans les lois spirituelles. »

La présomption de Hume, diabolique dans sa véritable cause, pouvait être jusqu'à un certain point légitimée à ses yeux par l'habileté avec laquelle Satan savait donner à ses manifestations une couleur religieuse et même biblique.

Ainsi dans une des séances données à Sandgate (comté de Kent), après plusieurs prodiges devenus ordinaires à Hume : tables élevées à plusieurs pieds au-dessus du sol, accordéons jouant des airs mélodieux, mains et bras apparaissant sous des draperies blanches, etc., voici que la main d'un esprit saisit une Bible protestante qui était sur la table, et l'ouvrit aux yeux de tous. Une feuille fut pliée en deux, et la main, prenant un crayon, marqua les deux versets XVI et XVII du 13^{e} chapitre de saint Matthieu : « Mais bénis soient vos eux, puisqu'ils voient ! Bénies soient vos oreilles, puisqu'elles entendent ! Car, en vérité, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont pas vues ; ils ont désiré entendre les choses que vous entendez, et ils ne les ont pas entendues. »

« À ce moment, ajoute la relation, des mains et des bras furent vus en grand nombre ; à plusieurs reprises, toutes les personnes du cercle les sentirent aussi distinctement que si c'eût été des mains et des bras d'êtres vivants. »

Ces jongleries singeant le sentiment religieux ; n'empêchaient pas les esprits de Hume de trahir de temps en temps leur véritable origine. « Un jour, dit le docteur J.-J.-G. Wilkinson, dans une lettre écrite au *Morning Advertiser* sous le pseudonyme de *Verax*, sur ses *Soirées passées avec M. Hume et les Esprits*, je demandai aux esprits si les jongleurs faisaient leurs tours par les mêmes moyens employés ici ; il me fut répondu : « Non. »

Mais ils répondirent franchement : « Oui » quand je leur parlai des *jongleurs indiens*. » On a va plus haut ce qu'il fallait penser des prodiges des fakirs.

Dans ses crises extatiques, Hume ne manquait pas de prêcher en faveur de la nouvelle doctrine spiritualiste qu'il était chargé d'enseigner au monde. « M. Hume, dit le même docteur Wilkinson, passa ensuite dans un état extatique, et parla de sa vie spirituelle, de l'intronisation prochaine de son dogme sur la terre… »

Il serait beaucoup trop long de suivre notre magicien dans ses pérégrinations apostoliques, en Angleterre, puis en Italie, à Florence, à Naples et à Rome. Ce sont toujours, du reste, à peu près les mêmes prodiges[14] ; la réputation de Hume à Florence était devenue tellement éclatante, qu'elle avait pénétré jusque chez les paysans.

« Ceux-ci croyaient fermement, dit Hume, que j'avais l'habitude d'administrer les sept sacrements de l'Église catholique aux crapauds, pour obtenir, au moyen d'évocations, la résurrection des morts. Ceci les avait tellement enragés, qu'ils étaient pleinement résolus à m'ôter la vie, et, dans ce but, ils se cachaient dans le voisinage, armés de fusils. »

On sent percer, dans le langage du magicien, la secrète pensée qu'il a tout à craindre pour sa vie, des entreprises et des poignards catholiques (?). Il raconte même longuement une prétendue tentative d'assassinat dont il fut sauvegardé par la protection des esprits. Ne se sentant point en sûreté à Florence, et du reste fort à court d'argent, ses amis d'Angleterre le croyant plongé dans une vie des plus dissolues et lui ayant en conséquence coupé les vivres, il profita de la proposition d'un noble Polonais pour quitter cette ville ingrate et se rendre à Naples.

Là, quoique, ainsi que ses esprits le lui avaient annoncé, sa puissance magique l'eût quitté pour une année, il ne laissa pas que de développer par sa présence un certain pouvoir chez les autres ; il eut ainsi l'honneur de convertir un homme qui devait être une des plus grandes lumières spirites, l'honorable Robert Dale Owen, le ministre américain près la cour de Naples, l'auteur futur d'un livre célèbre dans les annales du spiritisme : *Faux pas sur les limites d'un autre monde.*

Dans les loisirs que lui laissa l'éclipse momentanée de sa puissance diabolique, et peut-être par un effet de la grâce divine, Hume se plongea dans la lecture de tous les livres qu'il put rencontrer, relatifs aux doctrines de l'Église romaine. Ces lectures, et un certain dégoût du monde, surtout depuis son dernier séjour à Florence, l'inclinèrent à entrer dans l'Église catholique, et même à s'enfermer dans un monastère.

C'est dans ces dispositions qu'il arriva à Rome en 1856.

Les Mémoires de Hume, lorsqu'il aborde le sujet de sa conversion (?) au catholicisme, deviennent singulièrement brefs et laconiques. Voici à quoi se bornent ses confidences :

« Après deux ou trois semaines de sérieuses délibérations de la part des autorités cléricales, il fut décidé que je serais reçu membre de l'Église, et la confirmation me fut administrée. La princesse O*** fut ma marraine, et le comte B*** mon parrain. Je fus reçu par le Pape avec une bonté extrême, et il me fit des questions sur mon passé. Me montrant un crucifix qui se trouvait près de nous sur la table, il ajouta : « Mon fils, c'est en ceci que nous plaçons « notre foi ». Il me donna ensuite une grande médaille d'argent, que j'ai eu depuis le malheur de perdre. »

Tout porte à croire que la conversion de Hume au catholicisme n'était pas sérieuse, mais seulement un moyen pour lui d'échapper à ce qu'il appelait les persécutions de l'Église et de continuer ses pratiques sous la sauvegarde du clergé catholique et la haute protection du Pape, sans tenir compte de la promesse sacrée qu'on avait, certainement, exigée de lui, avant son abjuration, de renoncer désormais à toute œuvre diabolique. C'est ce que laisse entrevoir clairement ce passage de ses Mémoires, où il argue de la prétendue tolérance du Pape, contre ceux qui lui rappelaient cet engagement inséparable de sa conversion :

« On a maintes fois dit de moi, par la suite, qu'à cette entrevue avec le Pape, je lui avais promis de ne plus avoir de manifestations ; est-il nécessaire d'ajouter, après ce que j'ai déjà dit, que je ne pouvais faire une telle promesse, et que Sa Sainteté ne me le demanda aucunement ? »

Il va de soi que Sa Sainteté, confiante en la sincérité de sa conversion, n'avait aucun besoin de lui rappeler une promesse qui était la condition *sine qua non* de son admission au nombre des enfants de l'Église.

Le Pape était si peu dans les dispositions de consentement tacite ou de tolérance que lui prête le magicien, qu'au moment où il quitta Rome pour venir à Paris, dans le dessein apparent « de se perfectionner dans le langage français », il l'adressa, pour sa direction spirituelle, à l'homme le moins capable de laisser fléchir sur ce point les exigences de la foi et de la discipline catholique, le R. P. de Ravignan.

Lorsqu'en juin 1856, il arriva à Paris, le bruit de sa conversion, répandu en France, avait alarmé et scandalisé tout le clan spirite, qui fondait sur lui les plus hautes espérances. Au lieu du brillant magicien qui avait émerveillé l'Amérique, l'Angleterre et l'Italie, il leur arrivait un pauvre néophyte, abandonné de ses facultés surnaturelles, sachant à peine écrire son nom, et, pour comble de scandale, se confessant et communiant. Ce fut un haro général qui trouva son expression la plus virulente, sinon la plus châtiée, dans le *Journal Spirite*, du fameux médium d'alors, le rival de Du Potet, Cahagnet :

« Notre malheureux *Youme* est entré dans le giron de l'Église, *en déclarant qu'il n'a pu opérer tant de merveilles que conduit par le diable en personne.* Il a été frappé, de suite, une médaille en l'honneur de cette victoire, médaille représentant d'un côté l'Immaculée-Conception et de l'autre les esprits infernaux d'Amérique vaincus par ladite Immaculée-Conception. Peu importe à l'Église catholique, elle tient *Youme* dans son giron et ne le lâchera pas assurément. »

Cependant, l'auteur de cette diatribe grotesque espère bien qu'il en sera autrement, et souffle dans le cœur du malheureux converti le remords de son apostasie et l'ambition satanique de briser ses nouveaux liens par un retour éclatant à l'Église de Satan.

« Le parti catholique, ajoute Cahagnet, sent son infériorité envers cet homme ; il sait que, dans quelques mois, ses facultés lui seront accordées de nouveau ; il sait que Pie IX n'est pas saint Pierre, quoiqu'il passe n'être qu'un avec ce vainqueur d'Apollonius de Tyane. (Il veut, sans doute, dire Simon le magicien.) Si Youme s'élève en l'air, le plus puissant des arcanes de l'Église de Dieu en pourra peut-être faire redescendre à terre ce maudit américain. Ce sera un affront. Ce coquin de médium est capable de soustraire toutes les hosties consacrées du saint tabernacle, sans en ouvrir la porte. Il ne faut pas qu'un tel scandale arrive dans Rome ! »

Si la conversion de Hume eût été sérieuse, de telles paroles l'eussent plutôt déterminé à se séparer à jamais d'hommes capables de déverser sur l'Église catholique et son souverain chef des sarcasmes aussi impies. Mais Hume avait son plan ; il espérait que le P. de Ravignan, si connu pour sa charité et sa mansuétude, fermerait les yeux sur sa conduite, et que, sous le couvert de ce nom respecté, il pourrait accréditer en France les merveilles du spiritisme et continuer son apostolat infernal. Ce qui ne laisse aucun doute sur ce point, malgré les protestations de Hume dans ses Mémoires[15], c'est le récit suivant, écrit par le P. A. de Ponlevoy, dans sa biographie du R. P. Xavier de Ravignan (t. II, p. 298) :

« Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans faire mention de ce fameux médium américain, qui avait le triste talent de faire tourner autre chose que les tables et d'évoquer les morts pour divertir les vivants. On a beaucoup parié, même dans les journaux, de ses rapports religieux et intimes avec le P. de Ravignan ; et l'on a semblé vouloir, sous le passe-port d'un nom accrédité, introduire et consacrer en France ces belles découvertes du nouveau monde.

« Voici le fait dans toute sa simplicité. Il est très vrai que le jeune étranger, après sa conversion en Italie, fut adressé et recommandé de Rome au P. de Ravignan ; mais, à cette époque, en abjurant le protestantisme, il avait aussi répudié sa magie, et il fut accueilli avec cet intérêt qu'un prêtre doit à toute âme rachetée du sang de Jésus-Christ, et plus encore peut-être à une âme convertie et ramenée dans le sein de l'Église.

« À son arrivée à Paris, toutes ses anciennes pratiques lui furent de nouveau absolument interdites. Le P. de Ravignan, d'accord avec les principes de la foi qui proscrivent la superstition, défendait, sous la peine la plus sévère qu'il pût infliger, d'être acteur ou même témoin de ces scènes dangereuses et quelquefois criminelles.

« Un jour, le malheureux médium, obsédé par je ne sais qui, homme ou démon, vint à manquer à sa promesse ; il fut repris avec une vigueur qui le terrassa ; survenant alors, par hasard, je l'ai vu se rouler à terre et se tordre comme un ver aux pieds du prêtre saintement courroucé.

« Cependant, le Père, touché de ce repentir convulsif, le relève, lui pardonne et le congédie après avoir exigé cette fois, par écrit, une promesse

sous la foi du serment. Mais il y eut bientôt une rechute éclatante, et le serviteur de Dieu, rompant avec cet esclave des esprits, lui fit dire de ne plus reparaître en sa présence. »

Après ce récit, qui porte en lui-même la marque infaillible de la plus complète véracité, il serait superflu d'insister sur les rapports de Hume avec le P. de Ravignan. Bien que le magicien converti lui eût affirmé qu'il n'invoquait pas les esprits, le P. de Ravignan était trop instruit des choses de la foi pour ignorer qu'il y a avec le démon des pactes implicites, dont il suffit de remplir les conditions matérielles pour que les effets s'ensuivent. Aussi, quand son pénitent lui exprimait hypocritement sa crainte de voir se reproduire les manifestations, spirites à l'époque fixée par les esprits, le saint prêtre lui assurait-il que, maintenant qu'il était membre de l'Église, ce pouvoir ne lui reviendrait plus.

Hume, du reste, n'avait pas eu le courage d'attendre même l'époque fixée par les esprits pour revenir à son vomissement. Dès les premiers jours de son séjour à Paris, il avait renoué ses correspondances avec l'*invisible* ; il raconte lui-même avec grands détails un fait « d'autant plus extraordinaire, dit-il, que je n'avais pas encore recouvré ma puissance, et qu'il semble indiquer une transmission involontaire de médianimité ».

Ce fut dans la nuit du 10 février 1857, au moment où la pendule sonnait minuit, que des frappements sonores vinrent l'avertir solennellement de la résurrection de son pouvoir. Puis, une main se plaça sur son front, et une voix lui dit : « Courage, Daniel ; vous serez bien prochainement. » (Il était tombé malade pendant l'hiver.) À partir de ce moment, les manifestations diaboliques ne cessèrent plus : elles eurent lieu, s'il faut en croire Hume, en présence même du P. de Ravignan, qui, voyant son pénitent retombé dans son péché, lui refusa l'absolution.

« J'essayai de raisonner avec lui, disent les Mémoires, et de lui expliquer qu'il m'était impossible de m'empêcher d'entendre et de voir, que Dieu, ayant daigné m'accorder ces deux facultés, il n'était pas en mon pouvoir de les ignorer. Il refusa de m'écouter et dit que je n'avais pas à raisonner. « Faites ce que je vous dis ; autrement, supportez-en les conséquences. » Je le quittai, tout déconcert6. Je désirais ne pas lui désobéir, et cependant je sentais que Dieu était plus grand que l'homme, et que, puisqu'il m'avait donné le pouvoir de raisonner, je ne voyais pas pourquoi je m'en verrais

privé. » On le voit, nous ne sommes pas loin de la scène racontée par le P. de Ponlevoy.

Du reste, certaine circonstance pouvait encourager Hume dans son espérance chimérique de faire accréditer sa mission par l'Église catholique, je veux parler de l'imprudente adhésion de certains membres du clergé d'alors, aux pratiques du spiritisme. C'était le temps des fureurs magnétiques de l'abbé Faria et de la guitare magique de l'abbé Almignana, dont s'autorisait le mage Cahagnet, dans ses *Arcanes*, pour rassurer les consciences timorées.

Hume, excommunié par le P. de Ravignan, trouva un consolateur, disons plus, un confesseur (car il continua encore quelque temps de jouer cette infâme comédie) dans un certain abbé de C*** qui, en face de plusieurs manifestations, lui dit : « qu'il vaudrait tout autant pour lui se coucher vivant dans sa tombe, que d'exécuter les ordres qui lui avaient été prescrits. » Venant en effet à réfléchir, l'abbé de C*** renonça à le confesser lui-même, et l'adressa à un autre directeur spirituel, à l'un des plus éloquents prédicateurs du jour, en lui disant : « De grand cœur, je voudrais remplir cette mission ; mais, comme cela se saurait, je n'en retirerais que des persécutions. »

Parmi les prodiges opérés par Hume dans cet hiver de 1857, je ne citerai que le suivant, ainsi raconté par un journal de Paris :

« La comtesse L*** (une femme croyante dans les manifestations spirites) avait eu, une douzaine d'années auparavant, une étrange hallucination. Elle était un soir occupée à broder, près de son frère, qui lui faisait la lecture d'un des livres les plus irréligieux du siècle dernier. Durant l'attention mécanique qu'elle prêtait à cette lecture, il lui arriva de lever la tête, et elle fut frappée de terreur en jetant les yeux sur la figure bouleversée de son frère.

« C'était, d'ordinaire, un jeune homme doux, bienveillant et sympathique, aux traits calmes et sereins ; mais à ce moment il était méconnaissable, sous la contraction qui les dénaturait : le frémissement convulsif des sourcils, des yeux tout grands ouverts, une bouche tordue aux extrémités par le sourire amer du désespoir, telle était l'expression de cette figure, qu'un peintre eût choisie pour représenter la chute d'un ange.

« La comtesse, effrayée, pensa, tout à coup, que son frère était possédé par un démon. Elle vit ensuite fréquemment cette même expression infernale sur le visage de son frère, même dans ses états de plus grand calme ; mais cette idée lui était si horrible, qu'elle n'osa jamais s'en ouvrir à lui.

« L'hiver dernier, M. Hume fut présenté à la comtesse. Un soir qu'il se trouvait chez elle, dans une situation d'esprit ordinaire, il vit son attention appelée vers un buste magnifique, en marbre. Il ignorait alors que ce fût celui du frère de la comtesse, mais son visage changea tout à coup et devint en proie à une agitation violente. La comtesse fortement alarmée lui demanda ce qui pouvait l'affecter à ce point.

« M. Hume répondit : « Madame, l'homme dont voici le buste est possédé par un démon. »

« On peut juger de l'étonnement de la comtesse en apprenant de la bouche de M. Hume un fait dont elle s'était doutée depuis douze ans. Elle le pressa de questions, et celui-ci, libre de ses émotions, s'étant levé pour examiner de plus près le buste, dit ensuite en se tournant vers la comtesse : « Dans quelque temps, votre frère subira un grand malheur, et ce malheur le délivrera de ses ennemis. »

« La prédiction s'est réalisée : le comte de P*** perdit, quatre mois après, dans la banqueroute de M. Thurneyssen, une grande partie de sa fortune. »

Un autre prodige, la guérison instantanée d'un enfant sourd depuis quatre ans par suite d'une fièvre typhoïde, rappelle les plus grandes merveilles diaboliques d'Apollonius de Tyane, à qui, du reste, on n'hésita pas à le comparer.

Il donna quelques séances aux Tuileries, séances sur lesquelles il a toujours décliné toute conversation, et qui donnèrent lieu aux racontars les plus divers ; la version la plus-vraisemblable est que Napoléon II fit remercier M. Hume, parce que l'Impératrice avait été tellement affectée par ses manifestations que l'Empereur redouta pour elle et son entourage la continuation de ces scènes diaboliques[16].

Après de nombreuses et rapides pérégrinations en Amérique, puis à Paris de nouveau, en Italie et en Belgique, Hume partit pour Saint-Pétersbourg,

accompagné d'Alexandre Dumas, qui devait servir de parrain à son mariage. Il y épousa, le 1er août 1858, une jeune dame russe, fille du général russe comte de Kroll et filleule de l'empereur Nicolas, avec qui il « s'était fiancé chez une comtesse italienne. La jeune épouse du magicien ne pouvait manquer d'être initiée à la mission et au grand art de son mari ; cette initiation eut lieu peu de temps après leur mariage, et de la manière suivante, selon le récit de Hume lui-même :

« Une nuit, pendant que ma femme dormait profondément, je vis l'esprit de ma mère entrer dans ma chambre, suivi d'un autre esprit que je reconnus, quoique je ne l'eusse jamais vu sur la terre, pour être celui de mon beau-père. J'étais enchanté que ma femme dormît, car elle était à l'abri de la frayeur que cette vision lui aurait donnée ; aussi, quelle fut ma surprise, en l'entendant tout à coup me dire : « Daniel, il y a quelqu'un dans la chambre avec nous… C'est votre mère, et près d'elle se tient mon père. Elle est très belle et je n'ai pas peur. » Ses actions pourtant démentirent ses paroles, car elle se tourna de mon côté, en tremblant violemment. Les esprits alors disparurent, et de très forts frappements s'entendirent çà et là dans la chambre ; nous adressâmes quelques questions auxquelles on répondit. Ce fut l'initiation de ma femme aux faits du spiritualisme. »

Pendant le peu de temps qui lui restait à vivre, Mme Hume s'associa de plein cœur aux doctrines et aux pratiques de son mari. « Elle était, dit Mme Howitt, autre *spiritualiste* décidée, une ferme croyante dans le spiritualisme. L'amour de Dieu l'avait initiée aux vérités du monde spirituel ; il lui avait été donné de résoudre la grande, mystérieuse et insondable énigme de la vie future, et telle fut sa fidélité aux connaissances qui lui avaient été ainsi départies, qu'elle était prête à la témoigner dans la vie comme dans la mort. »

Cependant, touchée de la grâce avant sa mort (1862), elle abjura la religion schismatique grecque (dont elle avait été, dit Mme Howitt, la personnification vivante), entre les mains de Mgr Baudry, évêque de Périgueux, qui lui administra les derniers sacrements. Hume se garde bien, dans ses Mémoires, de parler de cette abjuration qu'elle ne put faire, sans doute, sans abjurer aussi ses erreurs spirites. Il tient à montrer que tout le mérite de cette mort édifiante doit être attribué aux communications de sa

femme avec les esprits et en particulier avec celui de Cagliostro, son ange gardien. Il nous la montre jusqu'à la fin continuant à voir chaque jour des esprits. « Ses plus fréquents visiteurs étaient son père et sa mère. Elle reçut d'eux les plus caressants messages, les plus douces paroles de bienvenue relativement à son séjour spirituel. Elle était aussi visitée souvent par l'esprit d'une femme voilée qu'elle ne connaissait pas, mais dont la présence lui était d'un grand soutien, quoiqu'elle ne parlât jamais, ni ne levât son voile. » M. Hume apprit que ce bon esprit continuerait à porter son voile, jusqu'à la fin, et qu'alors ce même voile serait jeté sur l'esprit nouveau-né de sa pauvre chérie, pour lui cacher les pleurs et les sanglots exhalés autour du lit où reposerait son corps. Pendant les derniers six mois de sa maladie, le voile de l'esprit se releva lentement et graduellement des pieds vers la tête ; aux deux derniers jours, l'esprit lui apparut avec son voile roulé comme un diadème, autour du front, à l'exception pourtant d'une partie qui, comme un feston, tombait sur sa figure.

« Un jour, plusieurs personnes qui étaient dans la chambre de la malade virent la main et le bras de l'esprit jusqu'à l'épaule : ils paraissaient être d'une substance lumineuse, admirablement formés, et couverts d'une sorte de voile de lumière. »

Après sa mort, l'esprit de Sacha (nom familier que Hume donnait à sa femme) devint un de ses plus habituels visiteurs, et opéra de nombreux prodiges en sa faveur.

De Périgueux, Hume retourna en Angleterre, où il donna de nombreuses séances qui achevèrent de convertir au spiritisme un grand nombre de personnes, parmi lesquelles des savants des plus distingués.

Parmi ces glorieuses conquêtes de Hume, il faut citer l'un des physiciens les plus renommés de la Grande-Bretagne, longtemps rebelle, mais enfin convaincu, dit-il, par une foule d'expériences consciencieuses de la vérité et de la réalité des phénomènes spirites, et devenu bientôt l'un des plus enthousiastes champions de l'apparition des esprits, et de leur commerce avec les vivants, M. A. Russel Wallace. Hâtons-nous de dire qu'il est, avec Darwin, l'inventeur de la fameuse hypothèse de l'évolution et de la sélection naturelle, dont j'ai démontré plus haut l'absurdité et le néant. Écoutons-le lui-même nous exposer comment il fut converti au spiritisme :

« J'étais, dit-il, un matérialiste si complet et si convaincu, qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force. Les faits, cependant, sont des choses opiniâtres. Ma curiosité fut d'abord excitée par quelques phénomènes légers, mais inexplicables, qui se produisaient dans une famille d'amis ; mon désir de savoir et mon amour de la vérité me forcèrent de poursuivre les recherches. Les faits devinrent de plus en plus certains, de plus en plus variés, de plus en plus éloignés de tout ce que la science moderne enseigne et de toutes les spéculations de la philosophie de nos jours. Les faits me vainquirent. Ils me forcèrent de les accepter comme faits, longtemps avant que je pusse admettre l'explication « spirituelle ». Il n'y avait pas en ce temps, dans ma fabrique de pensées, de place pour cette conception ; peu à peu, lentement, une place se fit. Elle se fit, non par des opinions préconçues ou théoriques, mais par une continuelle action de faits sur faits dont on ne pouvait se débarrasser d'aucune façon[17] ».

Ce serait être dupe des mots que de s'imaginer que M. Wallace, grâce aux miracles des spirites, se soit converti au véritable spiritualisme même philosophique. Son spiritualisme n'est, comme celui de tous les spirites qui ont un système, qu'un matérialisme déguisé. En acceptant les rêveries des spirites sur les apparitions des trépassés, en d'autres termes, les pratiques de la nécromancie, il n'a point abjuré son darwinisme, et ne reconnaît, en somme, dans la nature, que la matière et la force. Non, le *spiritisme*, quoi qu'il en dise, ne sera jamais le *spiritualisme* ; confondre ces deux choses, comme on le fait en Angleterre, et même en France à la suite de l'Angleterre, c'est un sophisme, et un sophisme infernal, digne de Satan qui l'a inventé.

Revenons à Hume.

Je n'insisterai pas sur ses nouvelles manifestations en Italie, en Belgique, en Russie ; elles ne sont, du reste, qu'une répétition, avec quelques variantes des manifestations décrites plus haut. Il revint ensuite à Paris, le 20 janvier 1863, et continua de fréquenter les Tuileries. L'année suivante, il fut sommairement expulsé de Rome comme sorcier, bien qu'il n'eût pas osé y donner de séances[18]. Il se réfugia alors en Angleterre, où il fonda, avec le D^{r} Elliotson, le *Spiritual Athenœum*, pour la propagation des doctrines spirites. Il vécut dès lors aux dépens de la Société, dont il était le secrétaire.

En 1866, une riche veuve, nommée Jane Lyon, l'adoptait pour son fils, et lui faisait don de 60.000 livres sterlings, qu'elle réclama peu après devant les tribunaux, sous prétexte que Hume les lui avait extorquées par une influence « spirituelle ». Le tribunal décida en faveur de la plaignante.

En 1870-71, nous trouvons notre magicien à la suite de l'armée allemande qu'il accompagna de Sedan à Versailles, où il fut publiquement reconnu et reçu par le roi de Prusse.

Dans le mois d'octobre de 1871, il épousait à Paris une jeune fille de la noble famille russe d'Aksakoff, nom célèbre dans les fastes du spiritisme russe. Sa santé commençant à baisser considérablement en 1872, il établit sa résidence tantôt à Nice, tantôt en Suisse.

Les loisirs de ses dernières années furent consacrés à la composition d'un livre, qui parut, en 1877, sous le titre de *Lumières et Ombres du Spiritualisme*. Il y dévoile impitoyablement toutes les supercheries du faux spiritisme, les nombreuses « scélératesses » commises en son nom ; il y attaque [18] avec une violence singulière certaines doctrines d'Allan-Kardec, mais pour y substituer les siennes, qui ne valent guère mieux (on le verra plus loin). Il a, du reste, pour Allan-Kardec, un mépris transcendant qui s'explique tout naturellement par ce seul mot : « Allan-Kardec n'était pas médium. » À ce propos, il raconte le fait suivant dont il « atteste la vérité » :

« Avant même que j'eusse pu savoir la mort d'Allan-Kardec, je reçus de lui, en présence du comte de Duaraven, alors vicomte Adare, un message ainsi conçu : « *Je regrette d'avoir enseigné la doctrine spirite. Allan-Kardec*. »

On sent que ces invectives de Hume contre Allan-Kardec ne sont de sa part que l'effet de la jalousie de métier ; Hume ne pouvait lui pardonner le succès immense de ses livres et de sa propagande. La doctrine qu'il oppose aux absurdités d'Allan-Kardec n'est autre chose que l'enseignement bouddhiste, tel qu'il est encore aujourd'hui pratiqué dans le Thibet. On rencontrera plus loin un passage du livre de Hume qui ne laisse aucun doute sur son opinion touchant la destinée des âmes après la mort. Pour étayer la négation de l'enfer, il va jusqu'à invoquer cette parole du Christ dans

l'Évangile : « Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures ; j'y vais préparer une place pour vous. »

C'est la France qui possède les ossements d'un des plus grands magiciens du dix-neuvième siècle. Hume mourut à Auteuil, le 21 juin 1886, et fut enseveli à Saint-Germain-en-Laye. Il pourrait bien se faire qu'un jour ou l'autre nous voyions se reproduire sur son tombeau des phénomènes analogues à ceux du cimetière Saint-Médard.

Les biographes de Hume voient dans sa vie « un prodige inexplicable ». Rien ne s'explique mieux pourtant, quand on connait l'habile rôle joué par Satan dans toutes les manifestations surnaturelles de notre siècle, si bien faites pour déconcerter la science et séduire les âmes égarées hors des chemins de l'Église.

Un point important n'aura point échappé au lecteur ; ce sont les efforts désespérés de Satan pour s'introduire au sein du bercail catholique et amener, si cela était possible, les chefs du troupeau de Jésus-Christ à tolérer et à autoriser la nouvelle religion qu'il voudrait implanter dans le monde. Mais le pasteur suprême est là qui veille, et Dieu ne permettra pas que soit vaine la parole de son Fils : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre mon Église. » S'il permet à Satan de s'affubler quelquefois de la houlette, il le force aussi à se trahir et à se montrer tel qu'il est, la bête meurtrière et féroce, cherchant qui dévorer. Lisez le récit de ces deux faits.

Le vicomte de Meslon fut longtemps en rapport avec un guéridon qui se disait animé par l'âme de son frère aîné défunt. Intelligence, divination, zèle, piété, dévotion, rien n'y manquait. Un jour, une petite table chiffonnière, actionnée par hasard, se prit à parler, et accusa l'esprit du guéridon d'imposture ; mais celui-ci persista dans ses dires, et somma la chiffonnière, au nom du Dieu vivant, de démasquer elle-même son hypocrisie. Après une résistance opiniâtre et des soubresauts convulsifs, la chiffonnière s'avoua animée par le démon. La confiance dans le guéridon était presque absolue ; mais Dieu ne permit pas qu'elle durât davantage. Un dimanche, après des résistances, le guéridon dit textuellement : « Je m'ennuie de vous répéter sans cesse des paroles mielleuses que je ne pense pas, et de vous exprimer des sentiments affectueux, lorsque je n'ai pour vous que des sentiments de haine. — Qui es-tu donc ? — L'esprit du mal. — Quel a été ton but ? — De chercher à vous inspirer de la confiance pour

mieux vous tromper ensuite. Dieu me force à parler ainsi : l'enfer me réclame, adieu ![19] »

M. Bénézet, dans son curieux livre *les Tables tournantes* raconte l'autre fait que voici :

Les époux L***, sa fille et son gendre, s'étaient déterminés par ses conseils à laisser leurs expériences des tables. Mais celles-ci les provoquaient à de nouvelles communications par des mouvements, des coups, etc. Un soir que ces coups se faisaient entendre sous la chaise de M^me^ L***, celle-ci trempa ses doigts dans l'eau bénite et les secoua sous la chaise. Sa main fut aussitôt saisie et mordue au-dessous de la seconde phalange du pouce, et elle eut de la peine à la retirer. Son mari ne soupçonnait pas d'abord la cause des cris qu'elle poussait ; mais il fut bien plus surpris en voyant sur la chair rouge et enflée l'empreinte d'une double rangée de dents. — M^me^ L*** n'était pas encore remise de l'émotion causée par cette attaque inattendue, qu'elle poussa de nouveaux cris, en portant la main à l'épaule droite, et tomba en syncope. Son mari avait beau regarder, il ne voyait rien, la robe même n'éprouvait aucun froissement. Il découvrit l'épaule et y trouva comme une sorte de contusion, de la grandeur d'une pièce de cinq francs ; il vit même quelques gouttes de sang couler. Quand elle eut recouvré ses sens, M^me^ L*** se sentit mordre encore, à l'avant-bras et ensuite aux reins, quoique d'une façon moins sensible…

On voit que le démon lâche difficilement sa proie, et de quelles vengeances il serait capable, si Dieu ne lui disait : « Tu n'iras pas plus loin. » On conçoit, en revanche, qu'il ne soit que miel et douceur pour ceux qui, oublieux des avertissements de l'Église et des enseignements de la foi, s'abandonnent à ses suggestions et se font les dociles instruments de son pouvoir.

B. — DOCTRINES DU SPIRITISME.

On peut dire aux spirites, et autres adeptes de la nécromancie moderne, en transformant légèrement les termes d'un proverbe vulgaire : « Dis-moi ce que tu enseignes, et je te dirai qui tu es. »

Rien de plus varié, de plus discordant que les doctrines du spiritisme, quand elles essaient d'expliquer scientifiquement les faits surnaturels qu'il attribue à l'intervention des esprits ; depuis l'*Od* ou *fluide odique* du baron

de Reichenbach et le *perisprit* d'Allan Kardec jusqu'à la *force psychique* de M. Crookes et l'*astralité* de M. Lermina. Ce que j'ai dit du perisprit peut s'appliquer en grande partie à toutes ces hypothèses plus absurdes les unes que les autres, et qui toutes se rapportent au moins en ce point qu'elles tendent au matérialisme, à l'adoration et au culte du dieu-fluide.

Mais nous les voyons concorder avec un admirable ensemble et une unanimité merveilleuse, dès qu'il s'agit de la négation des dogmes catholiques ; de sorte qu'on peut dire en toute certitude que le spiritisme diabolique ou la nécromancie moderne n'a qu'un seul but : l'abolition de la doctrine catholique.

C'est uniquement contre l'Église de Jésus-Christ qu'est braquée cette immense machine infernale à laquelle tous les spirites donnent pour fondement une prétendue doctrine spiritualiste professée dès l'origine du monde par tous les adeptes de la magie, depuis Melchisédech jusqu'à M. Hume. Cette doctrine se décore du nom ronflant de *théosophie* ou sagesse de Dieu, doctrine qui, d'après eux, s'est perpétuée jusqu'à nous à travers les temps dans les dépositaires privilégiés de la science occulte ou magique.

Je ne saurais passer sous silence, à propos de *théosophie*, une des grandes-prêtresses contemporaines de cette religion mystérieuse qui a fait tant de dupes dans les deux mondes, et dont les organes se multiplient de plus en plus de nos jours, M^me^ Blavatsky. Elle a fondé en Europe et en Amérique la Société dite Théosophique, avec le concours de deux autres femmes, la comtesse d'Adhémar et la duchesse de Pomar. Depuis sa mort, ou sa *désincarnation*, pour parler la langue spirite, la Société est dirigée par M^me^ Annie Besant en Europe, M. Judge en Amérique, et M. Keishtley en Asie.

Voici le portrait que trace de cette extraordinaire cosaque un des plus jeunes apôtres de l'occultisme, M. Jules Bois : « Elle nous apparaissait à la fois fatale, belle et méchante, portant à son front l'auréole noire de l'Anté-Christ, destructrice des dieux, tourmenteuse des consciences et soufflant la folie dans les trompettes de l'énorme et magique sagesse de l'Orient. »

Ce portrait se rapporte parfaitement à la photographie qui a été reproduite plus haut.

« C'est elle, en effet, continue M. Jules Bois, les yeux dilatés, la tête enveloppée dans un fichu noir, le corps empaqueté d'une houppelande sans forme, tenant de la blouse et du manteau d'homme, avec, autour de la taille, une sorte de cordelière monacale. Les cheveux crépus sur le front s'épaississent presque blancs. Ses yeux sont inexplicables, couleur de l'acier, couleur du glaive, couleur de ces archanges féroces et divins, qui, d'un regard, dévastent l'univers ; que reste-t-il de la femme en ce visage comme écrasé par le sceau d'une volonté terrible ?… »

Un de ses plus enthousiastes disciples, Jean Mattheus (Arthur Arnould), nous la dépeint comme résumant en elle toute la sagesse de l'Orient, et jouissant au plus haut degré des facultés surnaturelles qui distinguent les adeptes de la magie satanique :

« Ce qu'elle disait, ce qu'elle écrivait, n'était souvent pas d'elle, *mais lui venait de nos maîtres invisibles qui se servaient d'elle*. Sa puissance de suggestion fut formidable. Combien de fois, à Londres, il lui arrivait de dire à quelqu'un : « Regardez sur vos genoux. » Et celui qui regardait apercevait, épouvanté, une araignée énorme. Alors, elle souriait : « Cette araignée n'existe pas, c'est moi qui vous la fais voir. » Quand elle écrivait *Isis dévoilée* ou la *Secrète doctrine*, elle s'endormait parfois de fatigue ; car elle travaillait vingt heures chaque jour. Au matin en s'éveillant, vingt à trente pages avaient été écrites à la suite des siennes, d'écriture différente, sans qu'elle sût comment. Dans l'Inde, elle manqua mourir ; elle se trainait sur le chemin expirante, quand un Mahatma[20] apparut : « Je puis te sauver, lui dit-il, mais tu dois accepter toutes les hontes, toutes les douleurs et tous les mépris pour l'avenir. — J'accepte, répondit-elle. » Le Mahatma la toucha au front, et elle vécut. Pour ma part, je l'ai vue, visible, presque impotente, à Fontainebleau, se transformer brusquement, et nous apparaître toute droite, les yeux pleins de lumière, les membres souples de jeunesse, et nous disant : « Mes maîtres du Thibet viennent de m'envoyer leur force avec un mystique message. »

Mme Blavatsky eut, en effet, la douleur de se voir reniée par quelques-uns de ses frères en Satan, jaloux, sans doute, de ses mystérieuses relations avec les Mahatmas du Thibet. Qu'elle vienne des Mahatmas du Thibet, ou des prétendues révélations des esprits européens, la doctrine du spiritisme a toujours la même source, l'inspiration diabolique. Qu'elle s'appelle Cabale,

Bouddhisme, Théosophie, Esotérisme, Occultisme, Franc-Maçonnerie, Magnétisme, Martinisme, Swédenborgisme, etc., dès lors qu'elle est anticatholique, elle est immédiatement marquée du sceau du diable. Les citations qui suivent le prouveront abondamment.

DIEU. — « Le seul Dieu que nous devons servir, c'est l'humanité. » (Mme Blavatsky.)

— « Nous sommes athées en ce sens que nous repoussons la conception d'un Dieu anthropomorphique, en dehors de la nature. Aussi, nous ne prions pas. Il n'y a pas d'autre Dieu que la Substance unique, se différenciant et se manifestant dans l'univers. Tel est le mouvement dit d'*évolution* ou descente de l'esprit dans les derniers règnes de la matière : puis l'*involution* ou retour de tous les êtres dans le sein de cette Substance unique, L'Inde appelle cette allée et venue des choses le jour et la nuit de Brahma. » (Doctrine de Mme Blavatsky et des théosophes, exposée par Jean Mattheus (Arthur Arnould).

On le voit, il est difficile d'être plus carrément panthéiste.

— « Les croyances religieuses populaires (le christianisme) et les doctrines spiritualistes ne diffèrent pas moins les unes des autres en ce qui concerne la Divinité. Nos modernes instituteurs religieux soutiennent qu'ils savent énormément de choses touchant Dieu. Ils définissent minutieusement ses divers attributs ; ils expliquent exactement ce qu'il a fait et pourquoi il a agi ainsi, et ils déclarent qu'après la mort, nous devons nous réunir à lui, le voir et le connaître. Dans l'enseignement des esprits, on ne trouve pas un mot de tout cela. Ils nous apprennent qu'ils communient avec des intelligences plus élevées qu'eux-mêmes, mais de Dieu ils ne connaissent réellement rien de plus que nous ; nulle compréhension de la Divinité n'est réclamée par qui que ce soit d'entre elles ; elles s'accordent ainsi avec la plus transcendante philosophie, laquelle affirme que nous ne saurions connaître rien de l'être infini, absolu, sinon qu'il est non seulement inconnu et inconnaissable, même inconcevable. » (Wallace, *les Miracles et le moderne Spiritualisme*.)

« La matière est éternelle… L'infini des espaces, ou l'Univers, compose son être, et l'infini des temps, son existence. » (*Revue spiritualiste*, 1864.)

« Les sectateurs de ce Dieu cruel (les Juifs), après avoir d'abord enseigné que seuls ils étaient ses enfants, ses fils bénis et de prédilection, ont fait place à d'autres (les chrétiens) qui, adoptant leurs enseignements, y ont ajouté toutes sortes de mystères qui révoltent la raison : trois Dieux égaux et coéternels l'un à l'autre et dont l'un cependant aurait été engendré par le premier et par le troisième ; une sainte femme, mère de plusieurs enfants, et cependant demeurant vierge et mise sur le même

rang que son créateur ; des peines éternelles et l'impossibilité de jamais se réhabiliter pour nos pauvres âmes qui reprendront leurs corps pour brûler à toujours ; Dieu parlant à un seul peuple, à une certaine catégorie d'hommes et à une certaine époque du temps, et depuis ce temps-là toute révélation, toute communication interrompue entre lui et les enfants de la terre, si ce n'est par le canal d'une corporation sacerdotale chargée de nous expliquer Dieu comme elle l'entend et de nous distribuer ses grâces. » (*Ibid*, 1865.)

Divinité de Jésus-Christ. — « Le Christ n'est pas Dieu ; il est rentré au ciel comme les autres. — « Comment le Christ est-il vu au ciel ? — Comme un très bon esprit ; il est bienaimé, voilà tout. » (Cahagnet, *Arcanes de la vie future*, II.)

« Le Christ, sachant qu'il n'est pas Dieu, ne se prévaut pas plus de la religion qu'il a enseignée aux hommes que les autres fondateurs (Bouddha ou Mahomet) des leurs. » (*Ibid*.)

« Bientôt, altérant les textes, on ne présenta plus l'artisan de Nazareth comme il s'était présenté lui-même, c'est-à-dire comme Christ, *oint, roi*, comme un prophète, comme un envoyé, l'homme en qui les dons divins de notre nature s'étaient le plus développés, mais comme un Dieu égal à l'Éternel, son fils unique… Un passage des Évangiles, sur lequel personne, que nous sachions, n'a encore fixé son attention, c'est celui qui est compris dans les quatre versets du chapitre XVII, selon saint Matthieu. Pour nous, il ressort de ces quatre versets que Jésus connut les devoirs, les peines et la sanctification du mariage ; qu'il fut père, au moins d'un premier-né. On voit aussi dans l'Évangile que Jésus a eu des frères et des sœurs ; qu'il vivait encore vers l'âge de cinquante ans… » (*Revue Spiritualiste*, publiée par Piérart, 1863.)

Et c'est là une des revues du spiritisme les plus modérées.

« Les sacrements ne sont qu'une imitation des cérémonies magiques de l'ancien monde, des réminiscences de ces temps fatidiques, où par la vertu d'un signe, d'une opération sacramentelle, on se promettait de pouvoir gouverner une volonté, enchainer une destinée. » (*Ibid*.)

« Soyons spiritualistes rationnels, dévoués avant tout à la vérité : ne plaçons pas Jésus en dehors de l'humanité. » (Ibid.)

« Nos lecteurs savent le fond de nos idées relativement à Jésus. Nous avons montré qu'il n'a rien apporté de nouveau comme dogme et comme morale ; que les faits nouveaux qu'on lui doit réellement ne sont que la vulgarisation, sans distinction de race et de caste, de hautes vérités maintenues jusqu'à lui à l'état ésotérique… Nous avons aussi formulé cette opinion que, si Jésus s'est dit Dieu, il ne l'a fait que dans le sens qu'il explique lui-même au chapitre X, selon saint Jean,

et que, s'il a fait des miracles, c'est parce que, comme le Bouddha, Moïse, Élie, Pythagore, Empédocles, Apollonius de Tyane, il avait connu les secrets de la magie divine, et que, comme tant d'hommes avant et après lui, il s'était éminemment spiritualisé… » (Ibid.)

« Après tant de précurseurs, va venir le Messie attendu, le Verbe nouveau, qui sera la plus haute manifestation spirituelle du temps, en qui les faits, les vérités du testament de l'avenir se personnifieront, et qui, scellera peut-être aussi de son sang le pacte d'une nouvelle alliance… Bientôt sa voix puissante, accompagnée de l'action retentissante du miracle, se fera entendre sur les monts et dans les vallées, et tout homme de bonne volonté dira en le voyant : « Voilà celui qui doit cimenter, unifier les aspirations des frères de la Jérusalem nouvelle, et faire retrouver les voies perdues du royaume de Dieu et de sa justice. » (Piérart, *ibidem.*)

« Jésus-Christ est ressuscité en esprit et non en corps, et c'est ainsi qu'il s'est manifesté à ses disciples, se rendant visible et tangible à leurs sens en vertu des facultés inhérentes aux esprits… » (*Ibid*.)

La croix, le signe à l'aide duquel nos dévots prétendent chasser les démons, était un signe vénéré des païens, qu'on retrouve partout comme le symbole du principe de la génération, l'acte par lequel le principe actif mâle, personnifié par la ligne verticale, rencontrait le principe passif ou féminin, personnifié par la ligne horizontale. » (*Ibid*.)

Comme on le voit, nous retrouvons là l'enseignement secret, donné en maçonnerie, dès le grade de Rose-Croix.

Destinée des âmes après la mort. Ciel et enfer. — Autour de chacun de nous voltigent sans cesse des multitudes d'êtres spirituels. Ce sont les âmes de ceux qui nous furent chers. Elles s'efforcent d'entrer en communication avec nous ; cependant, elles n'en possèdent nullement les facultés naturelles. Mais elles devront à la présence d'un médium d'entrer en relation avec les êtres qu'elles continuent de chérir. Ainsi naissent ces manifestations qui sont le langage dont les esprits se plaisent à user. » (Hume.)

— « Vous n'ignorez pas que les âmes des trépassés se promènent sous l'apparence du feu sur leurs tombes, jusqu'à ce qu'elles soient délivrées et aient expié tout le terrestre dont elles étaient chargées et qu'elles aient trouvé le repos éternel… Quand le travail de la putréfaction est à la fin, les lueurs cessent et les morts sont réconciliés. » (Baron de Reichenbach, un des oracles du spiritisme, l'inventeur de l'*Od* ou fluide *odique*, d'où sont sortis tous les autres fluides dont les spirites nous ont inondés ; *Lettres odiques-magnétiques*, 1853.)

— « La préexistence des âmes et l'éternité de l'Esprit, vérités voilées par la révélation biblique. » (Baron de Guldenstubbé, *la Réalité des Esprits*.)

— « L'âme de l'homme, chez qui, durant la vie, l'élément psychique a été perpétuellement subordonné à l'élément matériel, est comme liée à la terre ; il erre, flotte près de la terre, soumis aux forces humaines qui peuvent le contraindre à se rapprocher encore plus à l'état de revenant, de matérialisation, voire même, comme Katie King, d'être quasi-vivant et provisoirement réincarné. L'être désincarné des morts aux premières périodes de la vie, ou par accident, par le crime d'autrui, par suite de crimes personnels, par suicide, chez qui la vie aura été violemment et subitement interrompue, devra achever à l'état de corps astral la période de temps qui aurait été employée sur terre à l'évolution normale. Ceux-ci cherchent à rentrer dans la vie par tous les moyens possibles. Ils engagent une lutte perpétuelle contre les corps astraux des hommes mal équilibrés, afin de se substituer à eux. D'où les fous, les épileptiques, les névrosés de tout ordre, qui sont réellement des possédés. » (Lermina.)

— « Sur quoi est fondé le dogme de la *réincarnation* ? — Sur la justice de Dieu et la révélation.

« Quel est le but de la réincarnation ? — Expiation, amélioration progressive de l'humanité ; sans cela où serait la justice ?

« L'esprit qui a animé le corps d'un homme peut-il, daris une nouvelle existence, animer celui d'une femme, et réciproquement ? — Oui. » (Allan-Kardec.)

« Les perplexités que suggère cette doctrine monstrueuse, dit Home, adversaire de la réincarnation des âmes, sont incalculables. On n'en peut voir la fin. La grand'mère y devient sa propre petite-fille. Néron peut se métamorphoser en la mystique M^{me} Guyon. L'âme d'un criminel peut se transformer en celle d'un Vincent de Paul. »

— « L'esprit proprement dit est-il à découvert, ou est-il environné d'une substance quelconque ? — L'esprit est enveloppé d'une substance vaporeuse pour toi, mais encore bien grossière pour nous : assez vaporeuse cependant pour pouvoir s'élever dans l'atmosphère et se transporter où il veut. » (Allan-Kardec.)

— « Il est pour tous une progression éternelle, laquelle dépend uniquement de la puissance de volonté employée à développer la nature spiritique : il n'existe pas d'esprits mauvais ; mais les esprits de méchants hommes, et même les pires, progressent sûrement bien que lentement. » (Wallace, *les Miracles et le moderne Spiritualisme*.)

« Nous nous rangeons à l'avis de ces Juifs qui ne croyaient pas aux guérisons démoniaques : nous mettons la *démonophobie* (crainte des démons) au rang du scepticisme matérialiste. La démonophobie date surtout du moyen-âge, et est le produit de ses superstitions absurdes. » (Baron de Guldenstubbé.)

— « Si le dogme qui veut que les élus partent de ce globe pour se réunir devant le trône de Dieu, tous vêtus des mêmes robes blanches, le front orné des mêmes couronnes d'or, et qu'ils n'aient, au terme du voyage, d'autre occupation que celle qui consiste à agiter des palmes pendant une interminable éternité ; si le dogme qui veut que les réprouvés partent des ténèbres avivées par la lueur des flammes, pour y être tourmentés à jamais ; si ces dogmes sont vrais, alors les mots prononcés par le Messie : « Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures ; j'y vais préparer une place pour vous » n'ont plus de sens. Que ces paroles si consolantes sont d'une grande portée, nous en avons la preuve dans les révélations spirituelles de l'époque où nous vivons. » (Hume, *Les lumières et les ombres du Spiritualisme*.)

— « Dieu créant sans cesse, il y aura sans cesse des âmes qui s'écarteront de la voie du bien et encourront les châtiments ; c'est en ce sens seul que l'enfer est éternel. » (D^{r} Grand, *Lettre d'un catholique sur le Spiritisme*.)

— « Satan n'est point un être distinct, c'est la personnification du mal et de tous les mauvais esprits. » (Allan-Kardec.) En d'autres termes : Satan n'existe pas.

Définition lumineuse du diable : « Le diable n'est que la contingence réfractaire du désaccord de vos activités désassorties. » (Toast porté à Hume dans le banquet qui lui fut offert par les spirites de Paris après son expulsion de Rome.)

— « Pourquoi Dieu a-t-il créé le paradis et l'enfer? — Afin que l'un sauve de l'autre.

« Quelle est la distance qui les sépare ? — D'après Johanan, c'est un mur ; d'après Aha, c'est une palme : d'après d'autres docteurs, c'est un doigt seulement. Maïmonides nous affirme nettement que l'enfer n'est qu'un mot pour exprimer les douleurs et les tortures morales… Le feu ne peut rien sur l'âme, puisqu'elle est un être spirituel. » (*Revue spiritualiste*, 1864.)

— « L'enfer se trouve dans l'âme du méchant. » (*Ibid*.)

— « Toute chose maudite ne sera plus, » dit l'Apocalypse, XX, 11-13 ; or, s'il est quelque chose qui soit maudit, c'est Satan et ses anges ; ils ne le seront donc plus lorsque le moment sera venu. » (*Ibid*.)

« Le Satan manichéen, tel que l'enseigne l'Église catholique, n'existe pas. » (*Revue spiritualiste*, 1864.) Cette fois, le mot y est en toutes lettres.

On sait que le chef-d'œuvre de Satan, en notre siècle, c'est de s'être fait nier lui-même ; il a à cœur le mot de Voltaire : « Faites-moi croire au diable, et je croirai à tout le surnaturel chrétien. »

— « Qu'on ne confonde pas notre théorie avec celles des religions qui ont inventé un paradis ou un enfer, récompensant ou punissant éternellement une existence vertueuse ou criminelle. Le ciel, atteint par une individualité, est exactement adapté à ses capacités ; car le ciel est sa propre création, l'œuvre de ses aspirations et de ses facultés. » (Jules Lermina.)

— « Le *Nirvana*, but de toute âme à travers la série des réincarnations, est un état de bonheur illimité qui se perfectionne toujours ; c'est un ciel qui progresse en spirale, sans cesse. » (Arthur Arnould.)

— Dialogue entre un esprit et un médium : « Qui donc es-tu ? — Je suis le démon. — Et que me veux-tu ? — T'avoir. — Mais tu n'as point toujours parlé de la sorte ; tu prétendais souffrir, tu te donnais pour une âme, et tu parlais comme un enfant de l'Église. — Eh bien, ne fallait-il pas d'abord parler votre langage ? C'est afin de ne point trop brusquement vous offusquer, que je cheminais en apparence dans l'ornière des préjugés catholiques. Si j'ai menti, je veux dire vrai : le purgatoire n'est pas… — Et l'enfer ? — L'enfer est moins encore. — Quelle est donc la loi de l'éternelle justice ? Quel est le lieu de l'éternelle miséricorde ? — L'une est le ciel, et l'autre est le ciel encore. — Le criminel et l'innocent éprouveront donc à jamais le même sort ? Nulle différence n'est donc après la mort entre la victime et le bourreau ? — Non, sans doute ; cela vous étonne ici-bas : mais en vérité, la différence est nulle. — Et quel est donc le nom du Dieu de ce monde et de ce ciel ? — FATALITÉ. » (Cité par le R. P. Xavier Pailloux, de la Compagnie de Jésus, dans son livre : *le Magnétisme, le Spiritisme et La Possession*.)

MORALE. (Aveux des spirites.) — « Nous avons le récit de communications où la pratique des avortements, si répandue aux États-Unis, trouvait parmi les correspondants de l'autre monde de complaisants défenseurs. » (D[r] Paul Gibier.) .

— « Le remords est vain : tout acte bon ou mauvais porte en lui ses suites fatales. » (Arthur Arnould.)

— « La *loi de Dieu* est-elle ce qu'on appelle *loi naturelle ?* — Oui, et c'est la seule vraie pour le bonheur de l'homme. » (Allan-Kardec, *le Livre des Esprits*.)

— « En voulant produire le bien, j'ai motivé beaucoup d'observations qui enfantent le mal. » (Déclaration posthume d'Allan-Kardec.)

— « L'aspiration continuelle vers les joies entrevues de l'immortalité et l'espoir d'y atteindre par le suicide font que, par la suite, l'être *obsédé* n'a plus qu'un désir irrésistible, celui d'attenter à ses jours. » (Hume, *Les lumières et les ombres du Spiritualisme*.)

— « J'ai vu des tables dire des choses bien drôles à des hommes graves, et des dames se lever rougissantes, repoussant avec indignation un joli petit guéridon en bois de rose, outrées des infamies qu'il leur débitait. Cet inconcevable et impudent visiteur ne respectait pas même l'enfance. On m'a montré des dessins, réputés obscènes partout ailleurs que dans les cabinets d'anatomie, tracés par une planchette sous la main d'une innocente de dix ans à peine, qui, toute surprise, courut les porter à sa mère, en lui disant : « Maman, qu'est-ce donc que cela ? » (Eugène Nus, *Choses de l'autre monde*.)

— « Le progrès pour loi de la vie, l'expiation effaçant le crime, la responsabilité proportionnelle aux forces, la monstrueuse conception de l'enfer effacée de la conscience, la solidarité érigée en dogme, etc., voilà la loi des spirites, qui n'est pas autre chose que le souffle chrétien épuré. » (Eugène Nus, *ibid*.)

— « Chaque groupe a son code social et moral, élaboré par les frappeurs. Les Mormons, comme les trembleurs et les perfectionnistes, sont approuvés dans l'autre monde. Les partisans de l'amour libre, comme ceux du mariage indissoluble, ont leurs esprits familiers. Il y a même des habitants du ciel qui pactisent avec l'avortement, pratiqué, comme on sait, sur une grande échelle, dans la libre Amérique. » (Eugène Nus, *ibid*.)

— « L'indissolubilité du mariage est-elle dans la loi de nature ou seulement dans la loi humaine? — C'est une loi humaine très contraire à la loi de nature. Les hommes peuvent changer leurs lois ; celles de la nature sont immuables. » (Allan-Kardec, *Le Livre des Esprits*.)

Prétention du spiritisme à se proclamer supérieur à toutes les religions et au christianisme en particulier. — « Science nouvelle inconnue à Moïse et à Jésus-Christ, cependant prédite par les prophètes et les apôtres… La grande science de la manifestation directe du monde surnaturel, base unique de toutes les religions historiques, depuis la loi majestueuse de Jéhovah jusqu'à la parole divine et pleine d'onction du saint Martyr du Calvaire, depuis le Véda des Indiens jusqu'à la Zend-Avesta de Zoroastre, depuis les cérémonies mystérieuses de l'Égypte jusqu'aux oracles de la Grèce et de Rome. L'écriture directe et surnaturelle des esprits est quelque chose d'analogue à la révélation directe du Décalogue à Moïse, et à l'écriture merveilleuse tracée sur les murs du roi Balthazar dans Daniel… Le christianisme est impuissant à démontrer expérimentalement la réalité d'un monde surnaturel des causes invisibles. L'absurde crainte des démons a rendu les prêtres et les théologiens orthodoxes inaptes à combattre par la voie expérimentale les matérialistes et les incrédules… L'orthodoxie fait du démon le souverain maître de l'univers, tandis que le bon Dieu est relégué comme un vieux saint suranné et impotent dans une niche de l'univers. L'Église chrétienne est devenue le suppôt de Satan… » (Baron L. de Guldenstubbé, *La réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe démontrés*.)

« L'Église chrétienne n'a presque jamais prêté attention aux prophètes véritables (magiciens et spirites) ; elle a toujours persécuté les vrais prophètes, amis de Dieu. Les religions positives, avec l'établissement du sacerdoce, ne sont qu'une décadence de l'esprit religieux primitif du spiritualisme… Apollonius de Tyane rattacha de nouveau la terre au ciel… Le christianisme est tombé dans l'idolâtrie avec la théorie de la Trinité, l'invocation des saints, la mariolâtrie, et surtout la démonophobie. Quant à l'Église d'aujourd'hui, elle est ce qu'il y a de plus triste au monde. Les prêtres ne font plus de miracles… L'étude des traditions ne suffit pas ; il faut s'initier dans la science des mages et des voyants ; il faut être versé dans les mystères de la nécromancie et de l'évocation des esprits… L'évocation mentale est l'alphabet du spiritualisme. Quant aux prétendus scrupules religieux qu'on oppose à l'évocation des morts, et qui ne sont nullement fondés sur l'autorité de la Bible, ces objections absurdes ne sont que l'amer fruit de la démonophobie de nos orthodoxes » (Baron de Guldenstubbé, *Ibid*.)

— « Les phénomènes spirites ont achevé en fait la victoire de l'homme sur la mort et le tombeau : Ô mort ! où est ton aiguillon ? » (Tous les spirites en chœur.)

— « Le catholicisme, religion obscure, avide et cruelle, ennemie de l'activité humaine, adversaire de l'intelligence, négatrice de tout progrès. » (Jules Lermina.)

« Quel est le premier principe ? Les religions officielles nous répondent par un mot : Dieu. C'est la tarte-à-la-crème de toutes les théocraties. » (Jules Lermina.)

Le même Lermina a remplacé Dieu par « *le corps astral*, manifestation principielle de l'élévation vers les régions supérieures. *Linga Sharira*, matière comme corps, force comme astralité, pénétration du monde inférieur dans le monde supérieur, principe de l'hominalité, tendant à travers l'astralité vers la spiritualité, etc. » Tout le livre est écrit dans ce style.

— « Le *spiritualisme*, à l'envisager dans ses résultats, est un culte des plus poétiques ; expansif et lumineux, il ne sait pas avoir d'idées sinistres. » (Jules Lermina.)

Le fragment suivant donnera une idée assez juste du nouveau culte des spirites :

« *O tempora, o mores !* Qui donc, à me voir, il y a quelques années, venir tous les dimanches prendre ma place accoutumée dans la vieille église paroissiale, aurait pu deviner qu'un pareil changement se serait fait en moi ! Ce n'est plus à l'église qu'on me trouve maintenant, mais, par invitation spéciale, dans le salon de Mme X***. C'est dans cette sacristie nouvelle que nous attendons l'arrivée solennelle de l'officiant, qui pourtant ne met ni surplis, ni camail, ni rabat. Sans qu'elle soit annoncée par une cloche, l'heure du service arrive, et nous nous rendons, deux à deux, comme des enfants de chœur, dans la salle à manger, qui est notre église pour la soirée. Notre unique autel aujourd'hui, c'est la table autour de laquelle nous nous asseyons. Après un moment d'attente, l'hôte et l'hôtesse se lèvent, se retirent un moment, et reviennent avec de blanches fleurs, pures comme la prière. C'est leur première offrande à Mme X***, comme prêtresse de la nouvelle communion… Notre petite congrégation attend alors que le monde des esprits veuille bien la diriger. Les esprits viennent. Nous entonnons un chant suave. On abaisse les lumières, et la dame-médium se retire au fond du cabinet. Bientôt un visage parait à l'ouverture des rideaux. C'est une ravissante figure de femme, pleine de vie et de beauté. Un sourire d'ange entr'ouvre ses lèvres : l'œil est avivé par une douceur exquise ; ses traits décèlent l'amour, un amour infini… Sa main salue avec : le bras, divinement moulé, s'étend vers nous, sous les plis de la draperie, comme pour nous bénir… C'est Marie Stuart !… Des paroles tombent de ses lèvres, sur lesquelles se pâment encore les sourires de l'amour… etc… » (Cité par Hume : *Les lumières et les ombres du Spiritualisme*.)



Apparition de Marie-Stuart dans une société de spirites, rapportée par Hume dans un de ses ouvrages.

— « Le catholicisme souffrira plus par le spiritisme que par le matérialisme. Que de personnes nous connaissons, dont les convictions religieuses ont failli devant les faits spirites, après avoir longtemps résisté aux raisonnements scientifiques ! » (D^{r} Gibier.)

« Le but du spiritisme est de créer l'unité entre les éléments épars de la famille humaine, et de les grouper au moyen d'un aimant suprême : l'amour fraternel. *Telles ne sont point les doctrines de l'Église catholique, et c'est à elle que nous avons affaire*. Non seulement elle amoindrit l'esprit du christianisme et le sens de la *spiritualité*, mais elle ne se tient même pas au niveau des progrès de la civilisation. Elle a failli de la manière la plus complète à satisfaire les vœux légitimes, les espérances de l'Esprit. » (*Revue Spiritualiste*, 1863.)

« Le *spiritualisme* a maintenant atteint un tel degré d'extension, il compte dans ses rangs une si grande partie de la classe éclairée et intelligente, que nulle pression extérieure ne peut désormais

affecter ni retarder sa marche ascendante. Il a jeté ses profondes et durables racines dans les cœurs, et *le Tout-Puissant seul pourrait maintenant enrayer ses progrès*. » (*Ibid*.)

À ces citations j'en pourrais ajouter beaucoup d'autres aussi significatives, aussi concluantes. Celles-ci suffisent pour prouver indubitablement que les doctrines enseignées par les esprits et leurs interprètes n'ont qu'un but : le reversement du dogme et de la morale catholiques. Et c'est bien là le signe infaillible de la source diabolique d'où les doctrines spirites émanent.

Mais je ne veux pas terminer ce chapitre sans rappeler trois faits, dont l'un est des plus récents.

J'emprunte le premier à cet apostat déjà souvent cité, le F∴ Constant ; le récit figure tout au long dans son livre de Dogme (chap. XIII).

« Au printemps de l'année 1854, raconte le défroqué devenu mage luciférien, j'étais allé à Londres pour échapper à des chagrins d'intérieur et me livrer, sans distraction, à la science.

« J'avais des lettres d'introduction pour des personnages éminents et curieux de révélations du monde surnaturel. J'en vis plusieurs, et je trouvai en eux, avec beaucoup de politesse, un grand fond d'indifférence ou de légèreté.

« On me demandait tout d'abord des prodiges, comme à un charlatan. J'étais un peu découragé ; car, à vrai dire, loin d'être disposé à initier les autres aux mystères de la magie cérémonielle, j'en avais toujours craint, pour moi-même, les illusions et les fatigues. D'ailleurs, ces cérémonies exigent un matériel dispendieux et difficile à rassembler.

« Je me renfermais donc dans l'étude de la haute cabale, et je ne songeais plus aux adeptes anglais, lorsqu'un jour, en rentrant à mon hôtel, je trouvai un pli à mon adresse.

« Ce pli contenait la moitié d'une carte, coupée transversalement, et sur laquelle je reconnus tout d'abord le caractère du sceau de Salomon, et un papier fort petit, sur lequel était écrit au crayon : « Demain, à trois heures,

devant l'abbaye de Westminster, on vous présentera l'autre moitié de cette carte. »

« Je me rendis à ce singulier rendez-vous. Une voiture stationnait sur la place. Je tenais, sans affectation, mon fragment de carte à la main ; un domestique s'approcha de moi et me fil signe en m'ouvrant la portière de la voiture. Dans la voiture, était une dame en noir, dont le chapeau était recouvert d'un voile très épais ; elle me fit un signe de monter près d'elle, en me montrant l'autre moitié de la carte que j'avais reçue.

« La portière se referma, la voiture roula ; et, la dame ayant relevé son voile, je pus voir que j'avais affaire à une personne âgée, ayant sous des sourcils gris des yeux noirs extrêmement vifs et d'une fixité étrange.

« — Sir, me dit-elle, avec un accent anglais très prononcé, je sais que la loi du secret est rigoureuse entre les adeptes : une amie de sir B*** L***, qui vous a vu, sait qu'on vous a demandé des expériences, et que vous avez refusé de satisfaire cette curiosité. Peut-être n'aviez-vous pas les choses nécessaires : je veux vous montrer un cabinet magique complet ; mais je vous demande, avant tout, le plus inviolable secret. Si vous ne me faites pas cette promesse sur l'honneur, je vais donner ordre qu'on vous reconduise chez vous. »

« Je fis la promesse qu'on exigeait de moi, et j'y suis fidèle en ne disant ni le nom, ni la qualité, ni la demeure de cette dame, que je reconnus bientôt pour une initiée, non pas précisément du premier ordre, mais d'un grade très élevé.

« Nous eûmes plusieurs longues conversations, pendant lesquelles elle insistait toujours sur la nécessité des pratiques pour compléter l'initiation. Elle me montra une collection de vêtements et d'instruments magiques, me prêta même quelques livres curieux qui me manquaient ; bref, elle me détermina à tenter chez elle l'expérience d'une évocation complète, à laquelle je me préparai pendant vingt-et-un jours, en observant scrupuleusement les pratiques indiquées au treizième chapitre du Rituel. »

Ce sont les pratiques que j'ai reproduites plus haut (page 135 et suivantes) et que le F∴ Constant nomme cérémonies préparatoires des évocations de science et d'intelligence ; le lecteur se rappelle que j'ai formellement distingué cette recette, sous le rapport de l'efficacité, de celle

relative aux évocations d'amour, cette dernière provoquant forcément l'hallucination.

Ici, ne l'oublions pas, nous en sommes aux apparitions réelles.

« Tout était terminé le 24 juillet, continue le F∴ Constant ; il s'agissait d'évoquer le fantôme du divin Apollonius et de l'interroger sur deux secrets : l'un qui me concernait moi-même, l'autre qui intéressait cette dame.

« Elle avait d'abord compté assister à l'évocation avec une personne de confiance ; mais, au dernier moment, cette personne eut peur, et, comme le ternaire ou l'unité est rigoureusement requise pour nos rites magiques, je fus laissé seul.

« Le cabinet préparé pour l'évocation était pratiqué dans une tourelle. On y avait disposé quatre miroirs concaves, une sorte d'autel, dont le dessus de marbre blanc était entouré d'une chaîne de fer aimanté ; sur le marbre blanc était gravé et doré le signe du pentagramme, et le même signe était tracé, en diverses couleurs, sur une peau d'agneau blanche et neuve qui était tendue sous l'autel. Au centre de la table de marbre, il y avait un petit réchaud de cuivre, avec du charbon de bois d'aulne et de laurier ; un autre réchaud était placé devant moi sur un trépied.

« J'étais vêtu d'une robe blanche assez semblable aux robes des prêtres catholiques, mais plus ample et plus longue, et je portais sur la tête une couronne de feuilles de verveine entrelacées dans une chaîne d'or. D'une main je tenais une épée neuve et de l'autre le Rituel.

« J'allumai les deux feux avec les substances requises et préparées, et je commençai, à voix basse d'abord, puis en élevant la voix par degrés, les invocations du Rituel. »

Dans son récit, le F∴ Constant ne donne pas le texte de ces invocations ; mais ailleurs, il reparle de cet incident de sa vie, et il dit :

« Lors de notre évocation d'Apollonius de Tyane, nous avons pris pour rituel la *Magie Philosophique*, de Patricius, contenant les dogmes, de Zoroastre et les ouvrages d'Hermès Trismégiste ; nous lûmes à haute voix le *Nuctéméron* (d'Apollonius), en grec, et nous y ajoutâmes la conjuration suivante :

« *Boulès d'o pater pantom, kaï kathégétès o trismégistos Ermès. Iatrikès d'o Asclépios o Ephaïsthou. Ischuos te kaï momès palin Osiris mé d'om o teknon autossu. Philosophias dé Arnébaskévis. Poïétikès dé palin o Asclépios, o Imouthès.*

« *Outoï t'a krupta, phusin Ermès, ton émon épignoson. Taï grammaton panton, haï diacrinousi, khaï tina ménantoï kateschosin a dé kaï pros euergésias dnéton phthaneï, sélaï haï obélishoïs charadsosin.*

« *Magéian, o Apollonios, é Apollonios, o Apollonios didaskéis tou Zoroastron tou Oromadsou, esti dé touto, théon thérapéia.* »

Reprenons le récit de l'évocateur.

« La fumée s'étendit, dit le F∴ Constant ; la flamme fit vaciller tous les objets qu'elle éclairait, puis elle s'éteignit. La fumée s'élevait blanche et lente sur l'autel de marbre ; il me sembla sentir une secousse de tremblement de terre ; les oreilles me tintaient, et le cœur me battait avec force.

« Je remis quelques branches et des parfums sur les réchauds, et, lorsque la flamme s'éleva, je vis distinctement, devant l'autel, une figure d'homme plus grande que nature, qui se décomposait et s'effaçait.

« Je recommençai les évocations, et je vins me placer dans un cercle que j'avais tracé d'avance entre l'autel et le trépied. Je vis alors s'éclaircir peu à peu le fond du miroir qui était en face de moi, derrière l'autel, et une forme blanchâtre s'y dessina, grandissant et semblant s'approcher peu à peu.

« J'appelai trois fois Apollonius en fermant les yeux ; et, lorsque je les rouvris, un homme était devant moi, enveloppé tout entier d'une sorte de linceul, qui me sembla être gris plutôt que blanc ; sa figure était maigre, triste et sans barbe ; ce qui ne se rapportait pas précisément à l'idée que je me faisais d'Apollonius.

« J'éprouvai une sensation de froid extraordinaire, et, lorsque j'ouvris la bouche pour interpeller le fantôme, il me fut impossible d'articuler un son. Je mis alors la main sur le signe du pentagramme, et je dirigeai vers lui la pointe de l'épée, en lui commandant mentalement, par ce signe, de ne point m'épouvanter et de m'obéir.



Je dirigeai vers lui la pointe de l’épée, en lui commandant mentalement, par ce signe, de ne point m’épouvanter et de m’obéir.

« Alors, la forme devint plus confuse, et il disparut tout à coup.

« Je lui commandai de revenir. Alors, je sentis passer près de moi comme un souffle, et, quelque chose m’ayant touché la main qui tenait l’épée, j’eus immédiatement le bras engourdi jusqu’à l’épaule. Je crus comprendre que cette épée offensait l’esprit, et je la plantai par la pointe dans le cercle auprès de moi.

« La figure humaine reparut aussitôt ; mais je sentis un si grand affaiblissement dans mes membres et une si prompte défaillance s’emparer de moi, que je fis deux pas pour m’asseoir. Dès que je fus assis, je tombai dans un assoupissement profond et accompagné de rêves, dont il ne me

resta, quand je revins à moi, qu'un souvenir confus et vague. J'eus pendant plusieurs jours le bras engourdi et douloureux.

« La figure ne m'avait point parlé ; mais il me sembla que les questions que j'avais à lui faire s'étaient résolues d'elles-mêmes dans mon esprit.

« À celle de la dame, une voix intérieure répondait en moi : *Mort* (il s'agissait d'un homme dont elle voulait savoir des nouvelles).

« Quant à moi, je voulais savoir si le rapprochement et le pardon seraient possibles entre deux personnes auxquelles je pensais, et le même écho intérieur répondait impitoyablement : *Mortes !*

« Je raconte ici les faits tels qu'ils se sont passés, je ne les impose à la foi de personne.

« L'effet de cette expérience sur moi fut quelque chose d'inexplicable. Je n'étais plus le même homme, quelque chose d'un autre monde avait passé en moi ; je n'étais plus ni gai ni triste, mais j'éprouvais un singulier attrait pour la mort, sans être cependant aucunement tenté de recourir au suicide.

« J'analysai soigneusement ce que j'avais éprouvé ; et malgré une répugnance nerveuse très vivement sentie, je réitérai deux fois, à quelques jours seulement de distance, la même épreuve. Le récit des phénomènes qui se produisirent diffèrerait trop peu de celui-ci pour que je doive l'ajouter à cette narration déjà peut-être un peu longue. Mais le résultat de ces deux autres évocations fut pour moi la révélation de deux secrets cabalistiques, qui pourraient, s'ils étaient connus de tout le monde, changer en peu de temps les bases et les lois de la société tout entière. »

Au sujet de cette apparition, ma conclusion sera comme pour toutes celles de ce genre ; c'est le diable, le diable seul, que le F∴ Constant a vu et touché.

Le second fait dont je veux dire quelques mots ne constitue pas une apparition, à proprement parler ; mais il démontre nettement que les phénomènes du spiritisme sont dus uniquement à l'intervention diabolique.

On sait que les spirites se servent de n'importe quoi pour obtenir l'action de leurs prétendus esprits ; les tables mêmes ne leur suffisent pas, on en est arrivé jusqu'à entretenir une conversation extra-naturelle avec une pipe ou

avec un chapeau. On sait aussi que le spiritisme est en honneur chez la plupart des francs-maçons des hauts grades.

Donc, ceci s'est passé, encore à Londres, mais non plus dans un oratoire magique privé. L'époque n'est pas éloignée, comme on va le voir. Les spectateurs sont des francs-maçons anglais et américains, et je me hâte de dire que je tiens le renseignement de quelqu'un dont j'ai fait la connaissance dans les triangles et qui ne m'a jamais trompé.

Personne n'ignore aujourd'hui la scission qui s'est produite dans la haute-maçonnerie, entre les chefs secrets qui tiennent pour que la direction suprême demeure à Charleston et les autres chefs qui considèrent comme acquis le vote du 20 septembre 1893, ayant transféré cette direction à Rome et dans les mains du grand-maitre italien Adriano Lemmi. Au Suprême Conseil du rite écossais siégeant à Londres, on approuve le transfert ; mais, néanmoins, les rapports ne sont pas brisés avec les partisans de Charleston. Les délégués américains, même ceux qui font opposition à Lemmi avec le : plus de violence, sont les bienvenus, chaque fois qu'ils se présentent ; on les accueille avec honneur et cordialité. C'est à Londres que les opposants ont établi leur comité de permanence ; c'est de Londres qu'est partie leur « voûte de protestation. »

Or, quelques séances de spiritisme ont eu lieu au siège du Suprême Conseil écossais pour l'Angleterre et le pays de Galles, au Freemason's Hall de Great-Queen-street ; les maçons londoniens profitaient de la présence de leurs frères des États-Unis, dont plusieurs sont réputés pour leur puissance en médiumnité. Quelle belle occasion de se livrer aux exercices favoris des arrière-loges ! Rien ne pouvait si bien distraire ces messieurs et ces dames de leurs intrigues pour ou contre l'antipape du palais Borghèse.

Aussi s'en est-on donné à cœur-joie, m'a-t-il été affirmé, dans les derniers jours de novembre et les premiers de décembre surtout.

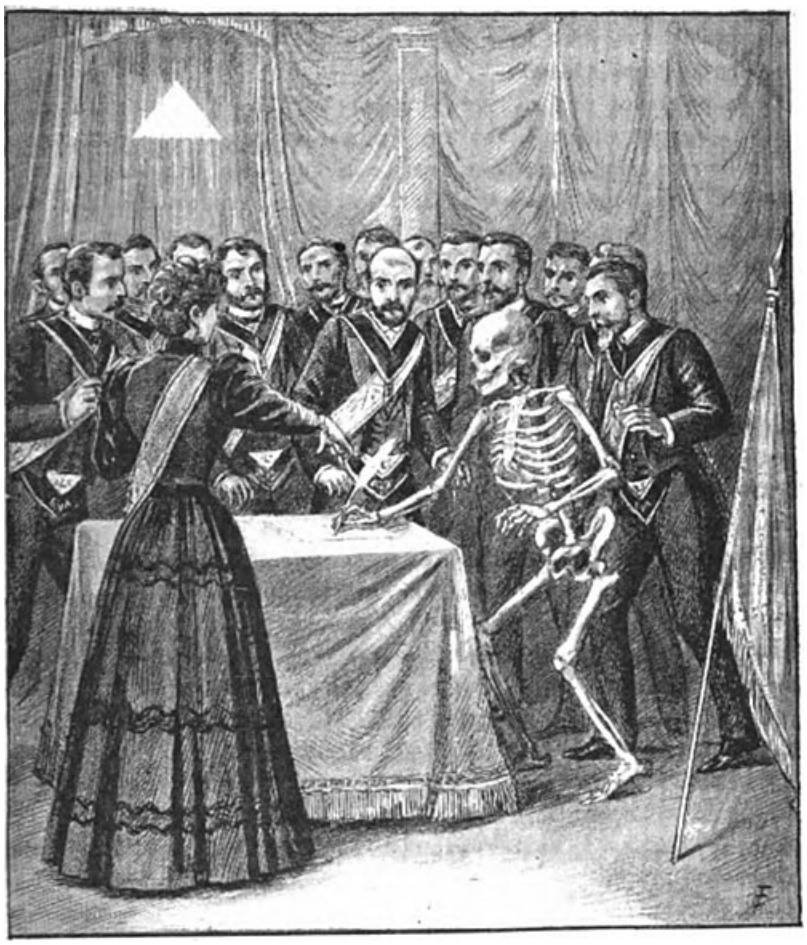
Bien entendu, il fallait être trente-troisième écossais ou bon palladiste pour assister à ces soirées intimes, demi-maçonniques, demi-spirites, et voir le médium mâle ou femelle mettre le squelette « en état de pénétration ; » car, dans tout Suprême Conseil qui fait bien les choses, on dédaigne les tournoiements de tables, mais l'on fait écrire le squelette.

Pour les lecteurs qui ne comprendraient pas, je dois expliquer que l'accessoire indispensable d'un Suprême Conseil est un squelette, planté debout dans la salle des séances, lequel tient d'une main un poignard et de l'autre le drapeau du rite. Ce squelette est articulé et pourvu d'un mécanisme, dont l'effet est de lui faire agiter, à un moment donné, le poignard sur la tête du récipiendaire ; le prix d'un squelette de ce genre est, d'ordinaire, de 600 francs ; on le trouve, notamment, sur le catalogue du F∴ Teissier, fournisseur parisien très renommé.

C'est pourquoi, nos hauts-maçons anglais et américains, à leurs séances de spiritisme, débarrassèrent le squelette du Suprême Conseil de son drapeau et de son poignard, et prièrent divers esprits, à tour de rôle, de vouloir bien se servir de cet intermédiaire pour répondre à quelques questions.

Le squelette, si l'esprit évoqué daigne répondre à l'appel, s'anime donc ; il va et vient ; s'il s'agit d'un esprit folâtre, le squelette exécute des cabrioles (cela s'est vu) ; si c'est, au contraire, Moloch qui pénètre le squelette, les assistants ont des chances de recevoir quelques horions, car Moloch est un diable le plus souvent de très mauvaise humeur.

Le 1er décembre, ce fut Asmodée qui consentit à rendre intéressante la soirée ; grâce à la présence d'une personne que je ne veux pas désobliger en la nommant, Asmodée ne se fit aucunement prier. On lui demanda de donner l'état des principaux « daimons » opérant dans tels et tels pays. Le squelette s'approcha d'une table ; on lui passa une plume, de l'encre, du papier, et il écrivit les noms désirés.



Le squelette s’approcha d’une table : on lui passa une plume, de l’encre, du papier, et il écrivit les noms désirés.

Voilà un exemple qui prouve bien que le spiritisme est essentiellement satanique. Qui, si ce n’est un des princes du royaume infernal, pouvait faire une semblable communication ?

J’ai réussi à obtenir un extrait de cette communication des plus étranges, c’est-à-dire la déclaration d’Asmodée concernant la France. Je la reproduis telle quelle. Je n’ai pas l’original, qui est déposé aux archives du Suprême Conseil de Londres, mais j’ai une copie dont l’authenticité est au-dessus de toute contestation possible.

En somme, ce sont là les chefs-diables actuellement en station dans notre pays. Ils sont classés par provinces, chacune correspondant à un archevêché et à ses évêchés suffragants. Ils ont un grand chef général, un Conseil

d’administration et de discipline. Ils dirigent évidemment des milliers de diablotins dans leur œuvre de mal, de perdition des âmes. Cette milice n’est pas nouvelle, comme organisation ; nous avons tous, auprès de nous, un esprit de ténèbres, luttant presque sans cesse contre l’influence de notre ange gardien. Il en est de même des villes, des paroisses, des provinces, des diocèses, des pays.

Voici donc le document diabolique intéressant la France, document écrit par un « génie du feu, » à la date du 1er décembre 1893:

GRAND CHEF GÉNÉRAL, délégué par Lucifer pour le gouvernement de tous les daimons chefs de diocèses : **Bitru** (délégué en 000892, en remplacement de Belphégor, lequel a été envoyé en Suisse sur la demande de 725)

PROVINCE D’AIX. — Aix : *Goolam*. — Ajaccio : *Sigeist*. — Digne : *Farol*. — Fréjus : *Baalpéri*. — Gap : *Karmolec*. — Marseille : *Croméruach*. — Nice : *Sifflet*.

PROVINCE D’ALBI. — Albi : *Juju*. — Cahors : *Syamour*. — Mende : *Colloplasm*. — Perpignan : *Patural*. — Rodez : *Aroé-Tacritau*.

PROVINCE D’AUCH. — Auch : *Smetbaba*. — Aire : *Abrag*. — Bayonne : *Rinoël*. — Tarbes : *Makkah*.

PROVINCE D’AVIGNON. — Avignon : *Pierre-de-Feu*. — Montpellier : *Septivorax*. — Nîmes : *Bboïpilith*. — Valence : *Aminor*. — Viviers : *Roboam*.

PROVINCE DE BESANÇON. — Besançon : *Xiph*. — Belley : *Léminoddon*. — Nancy : *Curiul*. — Saint-Dié : *Butadieu*. — Verdun : *Mringaleth*.

PROVINCE DE BORDEAUX. — Bordeaux : *Vauvert*. — Agen : *Salométis*. — Angoulême : *Lytan*. — Luçon : *Oomer*. — Périgueux : *Gornidas*. — Poitiers : *Libidun*. — La Rochelle : *Peau-de-Requin*.

PROVINCE DE BOURGES. — Bourges : *Gomorith*. — Clermont : *Baudoin*. — Limoges : *Sirsur*. — Le Puy : *Delphiron*. — Saint-Flour : *Tabelum*. — Tulle : *Rabignol*.

PROVINCE DE CAMBRAI. — Cambrai : *Baltazo*. — Arras : *Gueule-de-Volupté*.

PROVINCE DE CHAMBÉRY. — Chambéry : *Emnestor*. — Annecy : *Caïph*. — Saint-Jean-de-Maurienne : *Samapibus*. — Tarentaise : *Maitre Persil*, dit *Saute-Buisson*.

PROVINCE DE LYON. — Lyon : *Uphir*. — Autun : *Baëlboug*. — Dijon : *Truffus*. — Grenoble : *Etergadoul*. — Langres : *Phaleg*. — Saint-Claude : *Birban*.

PROVINCE DE PARIS. — Paris : *Cordohar*. — Blois : *Poséidon*. — Chartres : *Foudry*. — Meaux : *Zarapata*. — Orléans : *Le Dépendeur*. — Versailles : *Beltram*.

PROVINCE DE REIMS. — Reims : *Axaphat.* — Amiens : *Léchart*. — Beauvais : *Oilette*. — Châlons-sur-Marne : *Rappatolen*. — Soissons : *Sistro*.

PROVINCE DE RENNES. — Rennes : *Hahem*. — Quimper : *Teusarpoulier*. — Saint-Brieuc : *Nouriçay*. — Vannes : *Gauric*.

PROVINCE DE ROUEN. — Rouen : *Fume-Bouche*. — Bayeux : *Carniveau*. — Coutances, *Ptyas*, dit *Motelu*. — Évreux : *Alassor*. — Séez : *Sacrati*.

PROVINCE DE SENS. — Sens : *Uapinell*. — Moulins : *Mécrixas*. — Nevers : *Bouphégau*. — Troyes : *Truski*.

PROVINCE DE TOULOUSE. — Toulouse : *Barapati*. — Carcassonne : *Gros-Ménard*. — Montauban : *Tarbouchik*. — Pamiers : *Halipleumon*.

PROVINCE DE TOURS. — Tours : *Kolmouth*. — Angers : *Vulvafélix*. — Laval : *Nanoni*. — Le Mans : *Omnibor*. — Nantes : *Gargomella*.

ALGÉRIE. — Alger : *Dididi*. — Constantine : *Wiimlazer*. — Oran : *Brostyx*.

PARFAIT CONSEIL DES DIX-NEUF pour l’administration et discipline des Daimons de France (siégeant une fois par semaine à minuit, dans la nuit du vendredi au samedi, au chef-lieu de chaque diocèse, à tour de rôle).

Bitru, ambassadeur de Lucifer pour la France, grand-maitre, président du Conseil.

Cordohar, grand lieutenant, premier vice-président.

Vauvert, deuxième vice-président.

Uphir, grand daimon d'éloquence, promoteur.

Axaphat, promoteur-suppléant.

Baltazo, grand secrétaire du Conseil.

Goolam, secrétaire-adjoint.

Gomorith, grand maître des cérémonies.

Smetbaba, grand ministre des récompenses.

Xiph, grand terrible ou pénitencier.

Kolmouth, grand dépositaire des pactes.

Juju, grand dispensateur des sorts (distributeur des maléfices).

Fume-Bouche, grand capitaine des nuées, couvreur du Conseil.

Hahem, grand vigilant du sud-est.

Pierre-de-Feu, grand vigilant du sud-ouest.

Emnestor, grand vigilant du nord-est.

Uapinell, grand vigilant du nord-ouest.

Barapati, porte-étendard du Conseil.

Dididi, grand annonciateur, héraut d'armes.

Cette liste de diables ne constitue pas seulement un document curieux ; ce qu'il importe de retenir surtout de la séance où elle a été écrite, c'est que, dès qu'on avance dans le spiritisme, c'est-à-dire quand les spirites sont en même temps francs-maçons, ils ne se bornent plus à évoquer les ombres des trépassés, ils font appel aux puissances infernales, aux démons eux-mêmes.

Enfin, il n'est pas inutile de rappeler la manifestation spirite, essentiellement diabolique aussi, qui avait lieu à Charleston, chaque année le 11 mars, tout le temps que vécut le docteur Gallatin Mackey. J'ai déjà signalé ce fait étrange, et j'aurai à y revenir encore, quand j'en serai à la Théurgie ; là, je donnerai les réponses produites à la réunion de 1881, à laquelle j'assistai. Ces réponses avaient trait à ce qui se passe « dans le royaume du Dieu-Bon ; » l'esprit des ténèbres se glorifiait en parlant à ses

adeptes et mentait avec une superbe inouïe. La place de cette narration est donc bien à la XI^{e} partie de mon ouvrage ; mais, en attendant, il est intéressant de dire les conditions dans lesquelles le phénomène avait lieu, puisque ce phénomène est censément une manifestation d'esprit de défunt, soit une œuvre de spiritisme.

La séance s'ouvrit donc sous la présidence d'Albert Pike, dans la salle du Suprême Conseil écossais, qui est au bout de la grande galerie de droite dite Galerie Saint-Jacques, à côté même du Sanctum Regnum (voir le plan, au 1er volume, page 297). La convocation n'avait été adressée qu'aux frères affiliés au rite suprême ; aussi, les invités entraient-ils par l'aile gauche, en suivant la Galerie Sainte-Hypathie et en traversant ensuite le parvis des Mages Élus et le Prohibitum Propylæeum : la porte de droite du parvis du Suprême Conseil était soigneusement fermée à clef et gardée extérieurement par un couvreur appartenant à la *Masonic Veteran Association*, ayant pour consigne d'éloigner les initiés avec l'anneau qui se seraient aventurés jusque dans ces parages, par la galerie de droite. L'assemblée, au nombre de quarante-quatre personnes seulement, comprenait, si j'ai bonne souvenance, cinq ou six Maitresses Templières, mais seulement de celles (dites Souveraines) qui avaient reçu la révélation d'Astarté dans le sanctuaire d'Eva.

Au nord, c'est-à-dire à gauche en entrant dans le temple, se trouve une colonne de granit, sur laquelle est posé un crâne humain ; c'est la prétendue relique de saint Jacques, le crâne que l'on dit être celui de Jacques Molay et qui a été apporté à Charleston par Isaac Long. C'est tout simplement un crâne quelconque, et j'affirme, en outre, m'étant livré aux études les plus approfondies sur l'anthropologie, que ce n'est point là le crâne d'un Français du quatorzième siècle. Ce n'est pas même un crâne d'Européen, et vraiment la supercherie est grossière, saute à l'œil de quiconque a eu pour maître Broca. Ainsi, l'angle sphénoïdal a 136°, et l'angle nasal, 68°. La capacité crânienne (il m'a été permis de la mesurer, lors de la visite de l'immeuble que je fis l'après-midi sous la conduite de Chambers) est de 1351 centimètres cubes or, il est reconnu aujourd'hui que la capacité des crânes de Français des treizième et quatorzième siècles varie dans les environs de 1425 à 1430 centimètres cubes, pour la moyenne ; quel écart !… Messieurs mes ex-frères de Charleston, montrez à qui vous

voudrez votre tête de Jacques Molay ; je vous dis, moi, que c'est un crâne de Malais ou de Péruvien. Apportez votre relique à Paris ; faites-la examiner à la Société d'anthropologie, et vous verrez ce qu'on vous répondra !…

Mais pourquoi insister ?… L'intéressant pour nous est la manifestation même de l'objet macabre, Satan en ayant fait son instrument, comme il se serait servi tout aussi bien d'un crâne de singe.

Un fauteuil était placé à peu de distance de la colonne de granit. Le docteur Gallatin s'y assit. On s'en souvient, j'ai dit que les occultistes de Charleston prétendent qu'il avait en lui l'âme du grand-maitre des Templiers.

L'heure du phénomène annuel était venue : le vieux Mackey sembla s'abandonner de lui-même à une mort bizarre, qui le saisissait, l'étreignait graduellement, lente et douce. La tête rejetée en arrière, il eut l'air d'expirer, sans râle. C'était une sorte de léthargie, mais une léthargie d'une espèce toute particulière, telle que je n'en ai jamais constaté de semblable.

Puis, le crâne de la colonne de granit s'éclaira tout à coup. On venait d'éteindre les lumières de la salle. Le crâne maintenant était un foyer de clarté. Mais ce n'était pas cette lueur maigriote du crâne de la Chambre du Milieu, au jour d'initiation, lueur produite par une bougie ou une petite lampe, transformant en fanal lugubre la tête décharnée volée à quelque cadavre d'un amphithéâtre ; c'était une lumière vive, éclatante.



Les manifestations diaboliques du prétendu crâne de Jacques Molay à Charleston, en la salle du Suprême Conseil du Rite Écossais.

Bientôt, des cavités du nez et des yeux, des flammes jaillirent, puissantes, en épais filets ; le feu sifflait, hurlait, comme si le crâne eût été l'ouverture extrême d'une cheminée de hauts-fourneaux, ou, mieux encore, le cratère minuscule d'un volcan.

Ces flammes, sortant furieuses, variaient de couleur, rouges, jaunes, vertes, blanches, tour à tour, et elles ne consumaient pas l'objet d'où elles s'élançaient, mais elles produisaient dans la salle une terrible chaleur. Par moments, elles se calmaient et gardaient les proportions de flammes ordinaires ; mais, parfois, brusquement, elles formaient comme un triple serpent de feu, qui s'allongeait vers nous, se balançait dans l'espace ; les extrémités affectaient même, de temps en temps, de prendre la forme de

têtes de tout autant de reptiles, avec le dard. C'était un spectacle saisissant, et, si ce n'était là qu'une opération de physique, je suis obligé de reconnaître qu'elle fut admirablement réussie devant moi.

Cependant, ainsi que je l'ai dit plus haut, j'avais, dans ma visite de l'après-midi, soigneusement examiné la colonne de granit, et j'ai gardé l'opinion que ces flammes ne sortaient pas de là. Alors, d'où venaient-elles, puisqu'il n'y avait aucun combustible dans la boîte crânienne ?… Le dilemme se pose et s'impose : ou jonglerie de physique amusante, exécutée avec une habileté parfaite ; ou manifestation des flammes mêmes de l'enfer. Sans me prononcer d'une façon absolue, j'admets sur ce point l'absence de supercherie.

Le plus extraordinaire, c'est que ce crâne parlait tout en vomissant des flammes ; les mugissements du feu étaient entremêlés de blasphèmes criés d'une voix forte et stridente.

Ce fut alors qu'Albert Pike posa des questions à la prétendue tête de Jacques Molay, et il y fut répondu, non par mots entrecoupés, mais par phrases bien suivies, bien cousues les unes aux autres, ainsi qu'un orateur aurait parlé ; seulement, ici, l'orateur invisible avait une voix qui n'avait rien d'humain.

La durée du phénomène fut d'une bonne heure, au bout de laquelle le crâne s'éteignit, et le docteur Gallatin Mackey reprit ses sens, tandis qu'on rallumait les flambeaux de la salle.

— Frères et sœurs, dit Pike en prononçant la clôture de la séance, n'oublions pas que nous avons prêté serment de venger ce saint martyr ; n'oublions pas qu'après avoir frappé de mort la Royauté, nous devons exterminer l'Église ; n'oublions pas que nous sommes les ultionnistes du Palladium… Bonne justice par Lucifer !

Et l'assistance clama en chœur :

— Bonne justice par Lucifer !

Tel est, à mon sentiment, le dernier mot du spiritisme contemporain. Ses manifestations, on le voit, fluctuent invariablement des Vocates Procédants aux Vocates Élus ; l'épisode du F∴ Constant, que j'ai rapporté tout à

l'heure, est le trait d'union entre ces deux classes d'adeptes, qui agissent les uns et les autres, quoique différemment, par l'inspiration de Satan.

S'il y a des charlatans, qui trompent, et des hallucinés, qui s'imaginent voir, il y a aussi des opérateurs prédilectionnés du démon et qui fournissent à celui-ci l'occasion de manifestations surnaturelles ; s'il y a des apparitions imaginaires, il y a aussi des apparitions réelles, mais qui, dans le spiritisme, quelque nom qu'il porte, sont exclusivement diaboliques.

Enfin, lorsqu'on considère que la presque unanimité des chefs d'école spirite sont en même temps des francs-maçons, que nous trouvons de ces sectaires même parmi les magnétiseurs qui s'exhibent sur les scènes publiques et font indirectement une propagande contre l'enseignement de l'Église (tel le fameux Donato), on est bien forcé .de reconnaître que l'âme de toute cette action antichrétienne dans le monde, c'est la franc-maçonnerie des divers rites.

Or, les divers rites maçonniques ne sont eux-mêmes que les instruments du Palladisme, rite suprême, direction souveraine de tout l'occultisme organisé ; et le Palladisme, c'est l'Église de Satan.

Voilà encore pourquoi le Palladisme est tenu si secret, est nié même au besoin. Il est le moteur de l'enfer sur terre.

Le lecteur l'a-t-il bien compris ?

1. ↑ Je rappelle ici qu'Hermès est en réalité un des plus puissants démons, qu'il a vécu sur terre sous forme humaine, ayant réalisé, dans toute la vérité du terme, ce que l'on appelle, pour désigner un homme très méchant : « un diable incarné ».
2. ↑ À Athènes, la peine de mort était prononcée contre celui qui couperait un rameau de chêne dans le bocage consacré à un héros.
3. ↑ Pline-le-Jeune à Sura :
   « Je voudrais bien savoir si vous pensez que les fantômes soient quelque chose de réel, s'ils ont une forme qui leur soit propre ; si vous leur attribuez une puissance divine ; ou si ce ne sont que de vaines images qui se tracent dans une imagination troublée par la crainte. »
   Pline se posait la même question que nous et y faisait la même réponse ; certaines visions peuvent être de pures hallucinations naturelles ; mais il y en a d'autres auxquelles il est bien difficile de ne pas accorder croyance en leur réalité.
   « Ce qui me porterait à croire qu'il existe réellement des spectres, c'est l'aventure arrivée à Curtius Rufus. Encore sans fortune et sans nom, il avait suivi en Afrique le magistrat à qui le gouvernement de cette province était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait sous un portique, lorsqu'une femme, d'une taille et d'une beauté plus qu'humaine, se présente à lui. La peur le saisit : « Je suis l'Afrique, lui dit-elle ; je viens te prédire ce qui doit t'arriver. Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes charges : tu reviendras ensuite gouverner cette province, et tu y mourras. » Tout arriva comme elle l'avait prédit ; on raconte même qu'arrivant à

Carthage et sortant de son vaisseau, la même figure se présenta devant lui et vint à sa rencontre sur le rivage. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il tomba malade et que, jugeant de l'avenir par le passé, il désespéra de sa guérison, malgré que tous les siens en conservaient l'espoir.

« Mais voici une autre histoire qui ne vous paraîtra pas moins surprenante, et qui est bien plus terrible ; je vous la donnerai telle que je l'ai reçue. Il y avait à Athènes une maison vaste et spacieuse, mais mal famée et funeste. Dans le silence de la nuit, on entendait un froissement de fers, et, en écoutant avec attention, le retentissement de chaînes agitées. Le bruit semblait d'abord venir de loin, et ensuite s'approcher. Bientôt apparaissait le spectre : c'était un vieillard maigre et hideux, à la barbe longue, aux cheveux hérissés ; ses pieds et ses mains étaient chargés de fers qu'il secouait. De là, des nuits affreuses et sans sommeil pour ceux qui habitaient cette maison : l'insomnie amenait la maladie, et, l'effroi s'augmentant sans cesse, la maladie était suivie de la mort ; car, si le jour n'était pas troublé par cette funeste image, le souvenir la rappelait aux yeux, et la terreur survivait à la cause qui l'avait produite. Aussi la maison fut-elle bientôt déserte et livrée tout entière à son hôte mystérieux. On plan cependant un écriteau, dans l'espérance qu'ignorant cette effrayante histoire quelqu'un pourrait peut-être l'acheter ou la louer.

« Le philosophe Athénodore (il avait été précepteur d'Auguste) vient à Athènes, lit l'écriteau, demande le prix, dont la modicité lui inspire des soupçons ; il s'informe, on l'instruit de tout. Loin de s'effrayer, il s'empresse d'autant plus de louer la maison. Vers le soir, il se fait placer un lit dans la salle d'entrée, demande ses tablettes, son poinçon, de la lumière ; il renvoie ses

4. ↑ gens dans l'intérieur de la maison ; il se met à écrire ; il attache au travail son esprit, ses yeux et sa main, de peur que son imagination oisive ne vienne à lui créer des fantômes et de vaines terreurs. D'abord un profond silence, le silence ordinaire des nuits ; bientôt un froissement de fers, un bruit de chaines. Lui, sans lever les yeux, sans quitter ses tablettes, affermit son me, et s'efforce d'imposer à ses oreilles. Le bruit s'augmente, s'approche ; il se fait entendre près de la porte, et enfin dans le chambre même. Le philosophe se retourne : il voit, il reconnait le spectre tel qu'on l'a décrit. Le fantôme était debout, et semblait l'appeler du doigt : Athénodore lui fait signe d'attendre un instant, et se remet à écrire. Mais le bruit des chaînes retentit de nouveau à ses oreilles ; il tourne encore une fois la tête, et voit que le spectre continue à l'appeler du doigt. Alors, sans tarder davantage, Athénodore se lève, prend la lumière et le suit. Le fantôme marchait d'un pas lent ; il semblait accablé par le poids des chaînes ; arrivé dans la cour de la maison, il s'évanouit tout à coup aux yeux du philosophe. Celui-ci marque le lieu où il a disparu par un amas d'herbes et de feuilles. Le lendemain, il va trouver les magistrats, et leur demande de faire fouiller en cet endroit. Un trouve des ossements encore enlacés dans des chaines ; le corps consumé par le temps et par la terre n'avait laissé aux fers que ces restes nus et dépouillés. On les rassemble, on les ensevelit publiquement, et, après ces derniers devoirs, le mort ne troubla plus le repos de la maison.

« Cette histoire, je la crois sur la foi d'autrui ; mais voici ce que je peux assurer sur la mienne. J'ai un affranchi, nommé Marcus, qui ne manque pas d'instruction. Il était couché avec son jeune frère ; il lui sembla voir quelqu'un assis sur son lit, qui approchait des oiseaux de sa tête, et qui lui coupait les cheveux au-dessus du front. Quand il fit jour, on aperçut qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés épars autour de lui. Peu de temps après, une nouvelle aventure du même genre vint confirmer la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormait, avec ses compagnons, dans le lieu qui leur était destiné : deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le raconte) vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant son sommeil, et s'en retournèrent par la même voie. Le lendemain, lorsque le jour parut, on le trouva rasé comme on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avait coupés étaient épars sur le plancher. Ces aventures n'eurent aucune suite remarquable, si ce n'est que je ne fus point accusé devant Domitien qui régnait alors ; je ne l'eusse pas échappé, s'il eût vécu plus longtemps, car on trouva dans son portefeuille un mémoire contre moi, dont Curus était

l'auteur. De là on peut conjecturer que la coutume des accusés étant de négliger et de laisser croitre leurs cheveux, les cheveux coupés de mes esclaves m'annonçaient un péril heureusement écarté… »

La question des esprits, comme on vient de le voir dans Pline-le-Jeune, préoccupait singulièrement les observateurs réfléchis ; en voici un nouvel exemple tiré d'un dialogue de Lucien sur le même sujet :

Cléodème, s'entretenant avec un de ses amis, incrédule aux choses de la magie, lui dit :

« Moi aussi, j'ai été autrefois plus incrédule que vous sur ces sortes de prodiges. Cependant, en voyant voler en l'air un barbare des pays hyperboréens, c'est le nom qu'il se donnait lui-même, j'ai été forcé de me rendre. Que fallait-il faire, quand je le voyais en plein jour soutenir en l'air, marcher sur l'eau, passer à travers le feu ?… Comment vous dire tout ce qu'il nous a fait voir de prodiges, inspirant des amours, évoquant des démons, ressuscitant des morts en putréfaction, faisant venir Hécate elle-même sous une forme visible ?… « Je vais vous raconter ce que j'ai vu faire chez Glaucias, fils d'Alexiclés. Glaucias venait d'hériter de son père, mort depuis peu, lorsqu'il se mit en tête d'épouser Chrysis, fille de Déménète. J'étais alors son maitre de philosophie : à dix-huit ans, il savait déjà user de l'analyse, et avait suivi un cours complet de physique. Ne sachant plus que devenir avec sa passion, il vint me conter sa peine ; je crus devoir mener chez lui notre mage hyperboréen, auquel il donna tout de suite quatre mines, lui en promettant seize autres, s'il le faisait agréer par Chrysis. Le mage attend la pleine lune, époque où ces sortes de charmes ont le plus d'effet, creuse une fosse dans la cour de la maison, et au milieu de la nuit, commence par évoquer, nous présents, Alexiclès, père de Glaucias, mort depuis plus de sept mois. Le vieillard, irrité de la passion de son fils, commence par entrer dans une grande colère ; mais il finit par

5. ↑ De Mirville, *Pneumatologie*, tome IV
6. ↑ consentir à cette inclination. Le mage fait alors venir Hécate, suivie de Cerbère, puis il force la lune à descendre ; spectacle aux mille formes, aux figures les plus variées, qui nous représente d'abord une femme, ensuite un bœuf magnifique, et enfin un chien de chasse. Enfin, l'hiperboréen, ayant façonné un petit Cupidon avec de la boue : « Pars, lui dit-il, et amène-nous Chrysis ! » Le morceau de boue s'envole ; un instant après, la jeune fille frappe à la porte, entre et se jette au cou de Glaucias. Alors, la lune remonte au ciel, Hécate redescend sous terre, tous les fantômes disparaissent, et nous reconduisons Chrysis chez elle, heureuse et demandant à être fiancée à Glaucias. »
7. ↑ Tout dernièrement encore, M. Jules Bois, dans un poème intitulé : *la Porte héroïque du Ciel* (drame ésotérique), mettait Apollonius de Tyane à peu près sur le même rang que Jésus-Christ.
8. ↑ *Les Apologistes chrétiens au second siècle.*
9. ↑ Roi de l'Inde, qu'Apollonius avait visité dans son voyage, et qui lui avait donné une lettre de recommandation pour Iarchas.
10. ↑ Qui n'y assista pas, mais qui la rapporte d'après le récit que lui en fit Apollonius.
11. ↑ *Satan et la Magie de nos jours.*
12. ↑ Le marquis de Roys, dans une brochure intitulée : *La vérité sur le Spiritisme* (1863), fait ainsi ressortir ces suites funestes :

    « Quelques Pères rapportent, d'après d'anciennes traditions, que les pratiques de la magie surtout ont occasionné le déluge. L'histoire montre que leur recrudescence a été souvent suivie de terribles catastrophes. Il est certain qu'elle a précédé en Europe les guerres de religion, et que l'affreuse guerre qui désole l'Amérique a suivi de près l'invasion du spiritisme. Les annales de l'histoire de Chine constatent que des calamités ont toujours suivi la recrudescence des évocations spirites… Les plus désolantes scènes de la révolte des Taïpings se sont passées aux lieux où avait dominé la recrudescence de l'épidémie spirite. »

    Et, ajouterai-je, la Révolution française ne peut-elle pas compter, parmi ses causes secrètes et

généralement trop négligées, l'épidémie de magie et de sorcellerie qui la précéda immédiatement sous l'influence croissante de la franc-maçonnerie ?

13. ↑ J'ai fait figurer plus haut les portraits de ces trois femmes médiums, qu'il est impossible de ne pas compter parmi les victimes du satanisme. *(Voir la galerie de portraits)*
14. ↑ Quelques relations très curieuses des phénomènes d'Italie, trop longues pour être insérées ici, trouveront leur place dans la *Revue mensuelle*, qui a été créée comme complément de ma publication.
15. ↑ « Si le reste de l'ouvrage n'est pas plus exact que ce qui précède, dit Hume, après avoir cité le récit du P. de Ponlevoy, il ne vaut certainement pas la peine d'être lu. Le bon P. de Ravignan savait bien que je n'étais pas américain… Il savait aussi que je n'invoquais jamais les esprits. Il n'est pas et il ne sera jamais nécessaire d'avoir un nom important pour accréditer une vérité qui vient de Dieu, et j'étais trop bien instruit du pouvoir des faits pour penser qu'ils eussent besoin, pour passe-port, même du nom du P. de Ravignan. Son biographe doit avoir reçu une bien pauvre éducation en théologie et en histoire, pour oser écrire que le spiritualisme est une *belle découverte* du nouveau monde, lorsqu'il est constant qu'on en retrouve la trace en n'importe quelle contrée de la terre dont l'histoire fasse mention… » Je laisse au lecteur de décider entre le témoignage du saint religieux et le démenti du médium apostat.
16. ↑ Au chapitre des *Vocates Procédants*, j'ai rapporté un épisode de spiritisme aux Tuileries, à l'époque de la vogue de Hume.
17. ↑ *Le Miracle et le monde spiritualiste*, 8e.
18. ↑ Aussitôt qu'on eut appris à Paris l'expulsion de Hume, les spirites, en masse, protestèrent ontre l'intolérance et la persécution catholiques, et offrirent au malheureux banni un banquet solennel auquel furent invités tous les croyants. Hume accepta d'abord ; puis, se ravisant par prudence, il déclina l'invitation sous prétexte de motifs graves et de raisons impératives, qu'il déclara ne pouvoir faire connaître. Le but principal du banquet étant manqué, on l'ajourna à une circonstance plus heureuse.

    La partie la plus importante du repas devait être la série des toasts préparés par les convives. Ces toasts furent publiés, et il faut en mettre quelques fragments sous les yeux du lecteur afin qu'il sache bien jusqu'où vont le fureur et la rage de la secte diabolique contre l'Église romaine.

    Voici un passage du toast porté par le directeur de la *Revue Spiritualiste*, Z.-J. Piérart :

    « C'est encore le même esprit (l'esprit du moyen-âge) qui anime nos inquisiteurs modernes. Dans leurs anathèmes, ils ne font point de distinction. Que vous soyez orthodoxe ou non, propagateur d'hérésie ou fils soumis de l'Église, du moment que vous êtes fauteur de faits de l'ordre spirituel, vous êtes condamné, mis hors du giron, voué à l'abomination de la désolation.

    « M. Hume en est un exemple… Ses *Mémoires*, livre de faits, étranger à toute doctrine, à toute conclusion extra-catholique, ont été mis à l'index…

    « Qui êtes-vous donc, hommes étranges, qui avez à ce point peur des manifestations de l'Esprit, qu'il vous faille le bras séculier, une police, des gendarmes pour les combattre ?…

    « Si vous n'avez pas hérité du don de miracles des apôtres, n'en perdez pas au moins le souvenir. — Cessez alors de substituer vos persécutions à celles des Lyrans contre lesquels tant de courageux apôtres luttèrent. Retirez-vous. — Abdiquez votre puissance temporelle, et laissez le Saint-Esprit accomplir librement son œuvre ; laissez-le souffler là où il le juge bon. Laissez le, vous dis-je, si vous ne voulez bientôt être foudroyés par lui !…

    « Quel vertige vous égare ? Serait-il vrai qu'il faille vous appliquer cette maxime qui plus d'une fois a retenti à la veille des jours où la justice de Dieu s'est fait comprendre :

    « *Quos vult perdere Jupiter dementat !* »

    « Sait-on ce que le jeune médium écossais était allé faire dans la ville de Léon X et d'Alexandre Borgia ? Le sait-il lui-même ? Il croit y avoir été poussé par le besoin d'un climat

plus doux, par son amour pour les arts. Mais ne devait-il pas, en y séjournant, retrouver à son insu des facultés prophétiques, et en nouveau Jonas avertir de son destin cette Ninive moderne, pour qu'elle puisse à temps retrouver la voie de Dieu et se convertir ! Mais c'est bien plus : le jeune médium porte le nom de Daniel, et dans la Babylone moderne, celle que le XVI^e^ siècle a appelée la grande prostituée, le nouveau Daniel était peut-être poussé à assister à quelque festin de Balthazar, comme il s'y en trouve au moment des saturnales de février. Là, peut-être, aurait-il vu une main invisible écrire encore les mots fatals : *Mané, Thécel, Pharès*, et il aurait pu en donner à temps l'explication. Mais un esprit de vertige l'a fait expulser de cette ville des destinées, où il semblait avoir été mystérieusement poussé dans ces temps critiques. Il a été rejeté sur la terre des Mèdes et des Perses du monde moderne. Craignez, malheureux astrologues, chaldéens aveugles, qu'il n'y rentre bientôt à leur suite !… »

19. ↑ Alb. Duroy de Bruignac : *Satan et la Magie de nos jours.*
20. ↑ Les Mahatmas sont des démons incarnés, vivant mystérieusement au Thibet.

SEPTIÈME PARTIE

PRATIQUES DIVERSES DE L'OCCULTISME

CHAPITRE XXX

Principales superstitions et maléfices les plus usités

Avant d'entrer dans le détail des différentes espèces de maléfices ou de sortilèges, il me faut dire en quelques mots ce que l'on entend par ces termes généraux, qui s'appliquent à tant de pratiques diverses.

S'il y a un fait reconnu en démonologie, c'est que le diable n'intervient et ne peut intervenir dans les choses humaines que pour procurer ou produire le mal, alors même qu'il semble avoir quelque bien particulier pour objet ; c'est ainsi, comme nous l'avons vu, que le spiritisme ne se targue de prouver l'immortalité de l'âme que pour arriver plus sûrement à détruire dans les âmes la foi aux dogmes catholiques sur les destinées de l'homme dans l'autre monde. Mal physique, mais surtout mal moral ou péché, tel est l'unique but de l'action diabolique. Tout dommage ou résultat mauvais produit par cette action s'appelle un *maléfice*. L'action par laquelle le magicien ou sorcier réalise le dommage voulu est désignée sous le nom de *sortilège* ; elle communique à la personne ou à l'objet maléficié un état particulier qualifié d'*ensorcellement*.

Le maléfice peut s'opérer à distance et par une influence purement spirituelle ; ou bien par une action immédiate et avec l'intervention d'une substance matérielle.

Tantôt le sorcier ou maléficier (*maleficus*) se contente d'un geste ou même d'un simple regard comme dans le cas du *mauvais œil* ou *jettatura*, si commun encore aujourd'hui, surtout en Italie. Tantôt il emploie certaines matières ou substances mystérieuses, vapeurs ou poudres, généralement mêlées à une boisson, ayant une action occulte, dont l'effet n'a aucun rapport avec les propriétés naturelles des substances mises en œuvre. Ces effets sont de plusieurs sortes : tantôt ces objets, employés dans le maléfice, agissent d'une façon bizarre sur les fonctions du système nerveux ; tantôt ils influent directement sur l'intelligence et la volonté, et enlèvent au maléficié sa conscience avec le sentiment de sa personnalité.

Les maléfices peuvent atteindre non seulement l'homme, mais les animaux et les objets inanimés eux-mêmes.

L'observation des faits qualifiés de maléfices ou de sortilèges remonte à la plus haute antiquité. Arrêtons-nous à Platon. Quand ce grand philosophe voulut donner des lois à sa République idéale, il dut s'occuper de ces phénomènes extraordinaires, afin d'établir ce que ces Lois devaient statuer touchant ceux qui en étaient les auteurs ; le maléfice devait-il être considéré comme un crime punissable par les lois ? Voici la réponse de Platon (*Lois*, livre XI, traduction de M. Cousin) :

« Il y a parmi les hommes deux espèces de maléfices dont la distinction est assez embarrassante. L'une est celle que je viens d'exposer nettement, lorsque le corps nuit au corps par les moyens naturels. L'autre, au moyen de *certains prestiges, d'enchantements et de ce qu'on appelle ligatures,* persuade à ceux qui entreprennent de faire du mal aux autres qu'ils peuvent leur en faire par là, et à ceux-ci qu'en employant ces sortes de maléfices on leur nuit réellement. Il est bien difficile de savoir au juste ce qu'il y a de vrai en cela ; et quand on le saurait, il ne serait pas aisé de convaincre les autres. Il est même inutile d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus qu'ils ne doivent pas s'inquiéter de *petites figures de cire qu'on aurait mises ou à leur porte, ou dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancêtres*, et de les exhorter à les mépriser, parce qu'ils ont une foi confuse à la vérité de ces maléfices. Celui qui se sert de charmes,

d'enchantements et de tous autres maléfices de cette nature à dessein de nuire par de tels prestiges, s'il est devin ou versé dans l'art d'observer les prodiges, qu'il meure ! Si, n'ayant aucune connaissance de ces arts, il est convaincu d'avoir usé de maléfices, le tribunal décidera de ce qu'il doit souffrir dans sa personne ou dans ses biens. »

Quelle que soit l'opinion personnelle de Platon sur la réalité des maléfices, ce passage prouve que la plupart des maléfices observés depuis par les démonologues étaient pratiqués de son temps autour de lui, que les fameuses sorcières de Thessalie avaient fait école jusque dans l'Attique, et que ces pratiques lui paraissaient assez dangereuses pour préoccuper un homme d'État et devenir l'objet d'une législation pénale toute spéciale. La loi qu'il portait contre les auteurs de maléfices relevant de l'art des devins ou de la magie, était celle même que nous trouvons décrétée dans l'*Exode* et le *Deutéronome* :

« Vous ne souffrirez point ceux qui jettent des maléfices, ils méritent la mort. » (*Exode*, XXII, 18.)

« Que personne parmi vous ne consulte les devins… ne pratique de maléfice ni d'enchantement… Car le Seigneur déteste toutes ces choses, et c'est pour de tels crimes qu'il anéantira ces peuples (les idolâtres) devant toi. » (*Deutér*., XVIII, 9-12.)

L'Église de Jésus-Christ a repris pour son compte les anathèmes de l'Ancien Testament, et a condamné par la voix de ses Papes, de ses évêques, de ses jurisconsultes, par celle de ses Pères et de ses Conciles, tout usage du sortilège, comme étant indubitablement œuvre démoniaque et satanique. La législation civile a de tout temps, sur ce point, concordé avec le droit canonique, et a poursuivi des châtiments les plus sévères, de la mort même, les auteurs de maléfices, — du moins, jusqu'à la Révolution.

Cet accord unanime de la tradition religieuse et des lois civiles n'a pas empêché les esprits forts et les matérialistes de notre siècle de ne voir dans ces phénomènes si manifestement diaboliques qu'une superstition sans fondement, et dans les personnes atteintes de maléfices que des maniaques ou des fous.

Sans doute, comme cela a été établi pour les obsessions et les possessions, il y a aussi des cas de maléfice apparent qui peuvent

s’expliquer par des causes naturelles et rentrer dans la manie ou la folie. La terreur qu’inspire à des imaginations faibles l’appréhension de l’ensorcellement, des menaces faites dans un but de supercherie, peuvent engendre des hallucinations, le délire lypémanique. Le docteur Calixte Cavalier, dans son étude médico-psychologique sur la *Croyance aux sortilèges*, a décrit minutieusement quelques-uns de ces cas, par exemple : celui d’une femme Legrand, accusée d’avoir mis le feu à la maison qu’elle habitait, sous prétexte qu’elle était ensorcelée par les voisins, et qui fut enfermée comme folle ; ou celui d’une Clotilde St… convaincue qu’une sorcière l’a prise depuis sa jeunesse sous sa protection, et qu’elle n’a qu’à l’appeler pour qu’elle vienne à son secours contre ses ennemis. Mais ces cas n’ont rien de commun ans ceux que nous fournit l’histoire et que nous allons exposer ; on ne saurait, sans abjurer toute raison, attribuer ceux-ci à des causes naturelles ou à des dispositions morbides. Toutes les objections et tous les sophismes de nos philosophes ou médecins naturalistes tombent devant les faits, et saint Thomas d’Aquin les a depuis longtemps réfutés quand il a dit :

« Quelques-uns disent que le maléfice n’est que dans l’imagination, et qu’on traite de maléfices des effets très naturels, dont les causes sont occultes. L’Église nous atteste la grande puissance des démons sur les corps et sur l’imagination de l’homme, quand Dieu le permet ; c’est de là que viennent les prodiges des magiciens. Cette opinion que les maléfices sont naturels a pour origine le manque de foi et l’incrédulité ; car les impies croient que les démons n’existent que dans les opinions du vulgaire, qui leur impute ses frayeurs imaginaires. »

Les différents faits de sortilège ou maléfice, ayant le caractère vraiment diabolique, peuvent se rapporter à l’un de ces cinq chefs que nous allons successivement examiner :

1° Fascination, miroirs magiques. — 2° Envoûtements. — 3° Charmes et philtres. — 4° Sorts. — 5° Talismans et amulettes.

A. — FASCINATION : MIROIRS MAGIQUES

La fascination consiste à ensorceler par une espèce de charme ou d’enchantement, analogue à celui qu’exercent certains animaux, le serpent,

par exemple, sur les oiseaux qu'il attire pour les dévorer. Cette puissance peut se comparer à celle qu'exerce l'hypnotiseur sur son sujet.

La fascination peut s'exercer au moyen de divers sens, tels que le regard, le toucher, la parole, ou par l'intermédiaire d'objets inanimés, le miroir, par exemple, une nappe d'eau, un baquet ou une carafe, etc. Dans tous ces cas, que le charme vienne de l'amour ou de la haine, il est doué d'une telle puissance que celui qui la ressent ne peut s'y soustraire et demeure subjugué. « La fascination, dit Cornélius Agrippa, est une ligature (*ligatio*) qui, de l'esprit de celui qui fascine, parvient par l'œil du fasciné au cœur de ce dernier. » Les anciens démonographes considéraient le *fascinum* comme une espèce de substance vénéneuse s'exhalant sous forme de vapeur des yeux du fascinateur et pénétrant dans les yeux du fasciné, pour modifier toute sa nature corporelle et spirituelle ; mais la fascination n'est, en réalité, pas si compliquée que cela.

Le mot de *fascination*, employé dans ce sens général, comme synonyme de *charme, enchantement*, s'applique à toutes sortes de maléfices ; on dit indifféremment fasciner, enchanter, ensorceler, jeter un sort. Je ne veux le considérer ici que dans son sens propre et restreint, c'est-à-dire lorsque la fascination s'exerce directement par le regard, ou par l'intermédiaire d'un objet produisant sur le fasciné le même effet que le regard ; tels sont surtout les *miroirs magiques*.

1° Fascination directe par le regard. — L'œil étant naturellement l'organe le plus éloquent des sentiments et des émotions de l'homme, il va de soi que le démon emprunte volontiers ce sens pour accomplir ses maléfices ; nous pouvons nous faire une idée de ce que peut un simple regard doué de toute la puissance démoniaque, d'après l'influence naturelle qu'il exerce sur les hommes et les animaux dans les circonstances ordinaires de la vie. Nous connaissons l'influence d'un regard animé par la colère ou l'amour, la flamme qui d'un œil passe dans un autre œil, pour circuler de là dans les veines et jusqu'au cœur ; nous sommes chaque jour témoins de l'influence du regard du dompteur sur la bête farouche, qu'il subjugue ; que ne pourra ce même œil, quand Satan lui aura prêté toute son astuce, toute sa force et toute sa malice !… Aussi, dit-on généralement des

sorciers qu'ils ont *le mauvais œil* ; les Irlandais appellent les sorciers *Eye bitters*, « ceux qui mordent avec l'œil. »

Quelques psychologues et physiologistes sont allés jusqu'à soutenir que la nature a pu donner à quelques-uns le pouvoir de faire mourir par là vue. Mais ceci est de la haute fantaisie, puisque Satan lui-même n'a pas le pouvoir de tuer un homme par son regard, ni autrement.

« La fascination, dit très bien Le Loyer[1], célèbre orientaliste et conseiller du présidial d'Angers, ne procède d'autre que du diable charmeur, et non de la puissance de l'âme, à qui cela n'est octroyé. Car pour y avoir des fascinations naturelles provenantes de sympathie ou antipathie, ou autres causes dont la raison s'en peut tirer de la nature, si est-ce qu'il restera ce point à examiner si aucunes fascinations qui procèdent des yeux, et desquelles on ne peut bailler raison, se font naturellement ou supernaturellement. Et je maintiens que ce qu'en disent les philosophes naturalistes pour les faire venir de la nature n'est suffisant ni décisif. Fracastor prétend qu'il y a des hommes dont les yeux ne lancent naturellement que pur venin. Qui sont ces personnes-là ? Je les leur dirai : ce sont les personnes qui ont contracté alliance avec le diable. »

C'est, du reste, la doctrine unanime de l'Écriture sainte et des Pères.

« La fascination, dit la *Sagesse*, IV, 12, ternit les choses bonnes. » — « Ce qui souille l'homme, c'est ce qui sort de l'homme ; car c'est du cœur des hommes que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les méchancetés, l'œil mauvais. » (Saint Marc, VII, 20, 22.) — « À ce vice de fascination, dit saint Jérôme, les diables coopèrent et aident le fascinateur. »

Du reste, tous les personnages compétents qui ont étudié cette question sont d'accord pour reconnaître qu'on ne saurait attribuer à une cause naturelle les phénomènes de fascination qui, par leur étrangeté, leur malice particulière, ou le mal profond qu'ils causent, dépassent évidemment les forces de la nature. S'il y a eu, comme cela est rapporté par des historiens, des familles entières en Afrique, en Italie, en Styrie et ailleurs qui faisaient état de nuire par leur regard, qui peut douter que ces gens-là ne fussent de vrais sorciers, dans l'œil de qui passaient les flammes mêmes de l'enfer ?

Les maléfices attribués au mauvais œil des sorciers remontent à la plus haute antiquité. On les rencontre chez les Chaldéens, au septième siècle

avant Jésus-Christ. Le savant Lenormant, dans son livre sur la *Magie des Chaldéens*, a traduit une longue incantation provenant de la bibliothèque du palais royal de Ninive, où, au milieu de vingt-huit formules déprécatoires, se trouve celle-ci : « La face malveillante, le mauvais œil, la bouche malveillante, la langue malveillante, la lèvre malveillante, Esprit des cieux, conjure-les ! Esprit de la Terre, conjure-les ! » Chez les Assyriens, l'œil mauvais était un dieu mauvais, le démon *Sed*, dont la crainte fait mal. Parmi les inscriptions égyptiennes, se rencontre assez fréquemment le nom de *Stou-arban*, « femme qui détourne le mauvais œil. » Car si, comme le reconnaissent tous les démonographes, la femme est particulièrement douée du mauvais œil, c'est aussi, selon eux, la femme qui sera le plus capable de conjurer le maléfice. Un hymne de l'*Atharva-Véda* (livre sacré de l'Inde) invoque Agni et Soma contre le mauvais œil des sorciers : « Arrache au sorcier qui s'est fait connaître l'œil droit et l'œil gauche. » On trouve dans le *Rig-Véda* cette recommandation à l'épouse : « N'aie pas un regard qui porte malheur, qui tue ton époux. » Dans l'*Avesta* (livre sacré de la Perse), Zarathustra interroge ainsi Ahura-Mazda : « Quel est celui qui te fait l'offense la plus grave ? » et Ahura-Mazda répond : « C'est le *Jahi*, démon de l'impureté. Par son regard, il arrête les eaux courantes les plus rapides ; il arrête le développement des brillantes plantes aux fruits dorés. » Dans la théologie persane, le regard est une des armes d'Ahriman, le mauvais esprit, dont l'œil foudroie ou voile la vache nébuleuse ou le soleil.

Depuis ces temps reculés, la croyance aux effets pernicieux et terribles du mauvais œil se retrouve chez tous les peuples et à toutes les époques de leur histoire. Les Romains adoraient le dieu *Fascinus*, à qui ils attribuaient le pouvoir de garantir les enfants des fascinations et des maléfices. Chez les anciens Scandinaves, la puissance de fascination des magiciens était telle que, lorsqu'on voulait en faire périr un, on lui enfermait la tête dans un sac de cuir, avant de le plonger dans la vase. En Grèce, la crainte du mauvais il règne aujourd'hui avec la même force qu'autrefois. Dans l'île de Tyne, au début d'une maladie, on prononce *emathyacti*, c'est-à-dire, si le malade est sous l'influence du mauvais œil. Il en est de même chez les Musulmans et presque dans tout l'Orient.

Dans plusieurs provinces de France règne encore aujourd'hui la terreur de ce sortilège. En Auvergne, de nombreux sorciers ont conservé le pouvoir

d'épouvanter les montagnards du Puy-de-Dôme et du Cantal ; on connaît en Berry une sorte de *jetteux de sorts*, dont toute l'influence vient du regard ou du mauvais œil, au dire des bonnes femmes.

Mais il serait oiseux de retenir plus longtemps le lecteur sur cette question où les faits sont d'un contrôle si difficile. On peut admettre, en effet, que le diable se serve de l'œil d'une personne méchante pour faire du mal, sans aller jusqu'à croire que ce mode de maléfice soit en action permanente et comme une seconde nature chez l'instrument des haines sataniques ; des cas de fascination, provenant d'une cause surnaturelle, ne peuvent être et ne sont qu'accidentels. Hors de là, la jettatura est une superstition des plus absurdes. Il importait néanmoins de la mentionner, puisqu'elle est très répandue et que l'on voit souvent des bonnes gens tendre le doigt du milieu en avant, les autres doigts de la main fermés, s'imaginant que ce signe préserve de la mauvaise influence des personnes ayant le mauvais œil.

2° Fascination par les Miroirs Magiques. — Fasciner le regard de l'homme, c'est-à-dire créer en lui, par l'enchantement de la vue, des hallucinations merveilleuses, tel a été toujours un des principaux objets de la magie.

À cette fascination se rapportent tous les prétendus prodiges opérés par les magiciens, prodiges qui, lorsqu'ils ne sont pas dus à la supercherie ou à la prestidigitation, ne peuvent évidemment être attribués qu'à la puissance démoniaque, aussi inépuisable dans ses tours de passe-passe que dans ses phénomènes réels. J'en ai rapporté un assez grand nombre d'exemples pour me borner ici à un prestige qui se rattache directement à la fascination de la vue proprement dite : les miroirs magiques, une des fantasmagories les plus familières à l'art satanique.

L'usage du miroir magique remonte aux époques fabuleuses de la Grèce : c'est en regardant dans un miroir ou bouclier d'airain, reçu des mains d'Athéné (Minerve), que Persée coupa la tête des Gorgones, dont le regard fascinateur changeait en pierres ceux qui les regardaient. Les sorcières ou sagas de la Thessalie traçaient sur des miroirs magiques leurs formules avec

du sang : la lune les réfléchissait, et la réponse s'imprimait d'elle-même sur son croissant.

Pendant tout le moyen-âge, les miroirs magiques ont joué un rôle important dans les opérations occultes. Le miroir magique inventé par Roger Bacon eut, du treizième siècle au seizième, une grande célébrité ; on le voit apparaitre sur la scène anglaise au temps même d'Élisabeth dans les pièces qui mettent en action les hauts faits de la magie anglaise. C'était un moyen de divination vulgairement employé ; et, circonstance singulière, la personne qui était appelée à y voir les apparitions révélatrices était une jeune fille de vie pure ; cette tradition s'est conservée, comme nous l'avons vu, dans les pupilles ou colombes de Cagliostro. Les esprits surnaturels qui y paraissaient répondaient aux questionneurs « d'une voix venant fortement de la gorge et ayant l'accent irlandais très prononcé. » Ces miroirs étaient ordinairement fabriqués avec les sept métaux hermétiques, et constellés de signes diaboliques ou de pantacles.

Un grand magicien anglais du seizième siècle, grand favori de la reine Élisabeth, le docteur Dée, s'entretenait familièrement avec les esprits à l'aide d'un cristal noir de forme convexe que lui avait donné le daimon Uriel ; il lui suffisait de le fixer avec attention, et, la fascination produite par un grand effort de sa volonté, il y voyait apparaitre l'esprit qu'il désirait évoquer.

M. Léon Delaborde, dans un *Voyage en Orient*, nous dit qu'il apprit d'un sorcier le moyen de faire voir aux enfants des apparitions magiques dans le creux de leur main à l'aide d'une espèce de vernis noir qu'y verse l'opérateur.

Durant le moyen-âge et jusqu'au seizième siècle, on se servait du miroir magique pour découvrir les voleurs : « Je puis dire, observe Le Loyer, à ce sujet, que ce n'est qu'une fascination du diable qui charme par ses prestiges les yeux de l'esprit pour voir dans le miroir ou dans son ongle l'effigie du larron. » — « J'ai vu, ajoute-t-il, un homme, lequel, par la force de charmes et de paroles, faisait venir divers spectres et images dans un miroir, lesquels, par son commandement, exprimaient en la glace, soit par écrit ou par autres démonstrations el vraies figures, tout ce qu'il voulait savoir, si clairement et manifestement qu'il était facile aux assistants de les reconnaître et discerner ; on oyait je ne sais quelles paroles sacrées qu'il prononçait. »

La carafe d'eau qu'employait Cagliostro n'était qu'une espèce de miroir de ce genre. Avec le magnétisme, les miroirs magiques sont revenus à la mode. Un des plus fervents adeptes de la magie moderne, Cahagnet, en distingue jusqu'à dix espèces différentes, qu'il a toutes expérimentées avec succès, affirme-t-il.

1° *Miroirs Théurgiques*, dans lesquels, à l'aide d'un enfant vierge, on évoque l'archange Gabriel ; on pense bien que, si un esprit paraît, ce n'est pas un ange.

2° *Miroir des Sorciers*, très connu dans les campagnes : un miroir quelconque ou un simple seau d'eau ; l'évocation est accompagnée d'une conjuration à l'esprit familier.

3° *Miroir de Cagliostro*. — Il faisait, comme les sorciers ordinaires, une conjuration mentale à son esprit familier, conjuration qui n'était connue que de lui.

4° *Miroir Du Potet*. — Un simple disque noir tracé au charbon sur le parquet Ce miroir mérite une étude spéciale ; j'y reviendrai tout à l'heure.

5° *Miroir Swedenborgien*. — J'ai déjà parlé de l'influence du fameux Swedenborg sur les doctrines du satanisme contemporain ; c'est l'esprit même de Swedenborg (?) qui a révélé à Cahagnet la préparation et la confection de son miroir. On prend une certaine quantité de mine de plomb qu'on délaie dans de l'huile d'olive, de manière à en former une pâte assez claire, qu'on expose à un feu doux, pour en faciliter la mixtion ; on verse cette pâte sur une glace ordinaire non étamée, de manière à en couvrir également toutes les parties ; on la laisse sécher quelques jours dans une position horizontale ; après quoi elle est bonne à l'usage. « Je me sers de ce miroir, dit Cahagnet, comme de tous ceux dont j'ai parlé, en me tenant derrière le consultant, et le fixant magnétiquement vers le cervelet (au-dessus de la fossette du cou) avec l'intention que le fluide que je projette sur lui par mon regard aille joindre le sien pour l'illuminer. »

6° *Miroir Magnétique*. — On donne ce nom à des globes ronds en cristal de la capacité d'un litre environ, qu'on emplit d'eau fortement magnétisée, et l'on fait regarder les sujets dedans, environ dix minutes. À défaut de ces globes, on se sert de carafes ou de verres à boire, qu'on emplit également d'eau magnétisée.

7° *Miroir Narcotique*. — Cahagnet donne ce nom à de semblables globes en cristal, mais remplis d'eau distillée de plantes narcotiques. D'après ses propres expériences, l'absorption de quelque peu que ce soit des corpuscules de ces plantes agissant sur le nerf optique, suffit pour obtenir les résultats désirés : « Je fondai sur ce système, dit-il, un espoir qui ne fut pas démenti… Je prends une forte pincée de chacune des substances suivantes, savoir : belladone, jusquiame, mandragore et fleurs de chanvre, ensuite une tête de pavot concassée et trois grammes d'opium, que je mets macérer quarante-huit heures dans une cornue en verre, de la capacité de deux litres environ, à moitié pleine de bon vin rouge, puis je mets le tout au feu sur un bain de sable à distiller ; j'obtiens dans le récipient une eau très claire dont j'emplis mon globe qui, bien bouché, me sert ainsi à faire les expériences. »

8° *Miroir Galvanique*. — Il se compose de deux disques d'égale grandeur, ajustés l'un sur l'autre, l'un de cuivre, à surface concave, l'autre de zinc, à surface convexe ; tous deux parfaitement brunis. Le magnétiseur magnétise ce miroir pendant neuf jours, ou un mois, *ad libitum*, deux fois par jour, dix minutes à chaque fois, en ayant soin d'appeler à son aide, s'il est spirite, un esprit dégagé de la matière. Après la magnétisation, on peut s'en servir en posant la partie convexe (zinc) dans le creux de la main gauche, puis en fixant très attentivement le centre de la partie concave (cuivre), avec un grand désir d'y voir l'objet, le lieu, ou la personne qu'on désire y voir. Ce miroir fut composé par Cahagnet, sur les indications d'un esprit dégagé de la terre. Le premier esprit qu'il y vit fut celui de Swedenborg, mais de la tête au buste seulement. Il fait fort longuement l'historique d'un de ces miroirs confectionnés par lui et envoyé à un amateur de Niort, qui avait la propriété de jeter les personnes qui le regardaient dans des convulsions diaboliques. « Il ne m'en fallut pas davantage, ajouta-t-il, pour en étudier les effets électriques, magnétiques et médicinaux ; il ne quittait presque plus de mes mains… Je n'ai jamais mieux vu que dans celui-ci. » Cahagnet nous livre la formule de conjuration ou de prière dont il fait précéder ses expériences :

« Daignez, ô mon Dieu (nous savons quel est ce Dieu) répandre sur moi (ou sur tel sujet) un rayon de votre divine lumière, afin de nous éclairer

dans l'étude que nous faisons de vos saints mystères, si vous nous en trouvez digne. »

9° *Miroirs Cabalistiques*. — Ce sont des globes métalliques, faits des divers métaux admis par les philosophes hermétiques, dont j'ai parlé plus haut[2]. Ces globes doivent être magnétisés, dit Cahagnet, et il ne faut se servir de chacun d'eux que dans le temps où les planètes auxquelles ils correspondent règnent sur la nôtre :

Ainsi du globe *Or*, dans le signe du Lion ;

Du globe *Argent*, dans celui du Cancer, et ainsi de suite.

« De même aussi on s'en servira de préférence les jours qui correspondent aux sept globes du système planétaire. Le lundi, par exemple, jour de la Lune, on se servira du globe *Argent*, pour connaître les mystères de la création, étudier la métaphysique et méditer sur l'harmonie de la nature. La réponse de la planète à vos questions apparaîtra sur la surface du globe, en forme d'images allégoriques, ou par des caractères d'écriture traduisant textuellement la réponse à la question posée. »

À ceux chez qui la promesse d'une semblable merveille pourrait faire naître quelque incrédulité, Cahagnet fait cette réponse lumineuse :

« Ces globes sont à notre égard ce que nous sommes à celui du moucheron… Si un poil de notre barbe trouvait aujourd'hui le moyen de correspondre avec notre âme, et qu'il lui demandât : « Combien ai-je encore de temps à rester où je suis ? » Notre âme ne serait pas embarrassée de lui répondre : « Tu dois disparaître de la place où tu es, dans huit jours », si elle a l'habitude de raser son menton à cette époque. Ce que notre âme répondrait à ce poil, un globe, ou l'intelligence qui gouverne ce globe, pourrait, tout aussi bien que l'âme humaine, nous faire la même réponse dans les mêmes conditions, vu que nous sommes les poils de ces grands êtres. »

Cahagnet poursuit cette étude astrologique sur chacun des autres globes métalliques servant à ses expériences : ainsi le globe *Mercure* doit servir le mercredi dans toutes les questions commerciales ou d'intérêts quelconques ; le globe *Cuivre*, représentant Vénus, serait consulté le vendredi dans toutes les questions de liaisons amoureuses, d'unions ou de séparations, etc.

Malheureusement, Cahagnet ne nous donne pas les résultats des expériences faites à l'aide de ce miroir mirifique. Tout ce qu'il nous en apprend, c'est qu'il en a fait confectionner un pour un certain M. Denizet, sous la direction de son somnambule Ravet : « un petit chef-d'œuvre monumental, dit-il, que ce monsieur ne dédaigna pas de payer 100 francs, prix plutôt des débours que de la façon justement rétribuée. L'heureux propriétaire de ce miroir étant tombé malade, je n'ai pas encore pu savoir quels résultats il en avait obtenus. J'espère en posséder un semblable d'ici peu de temps. »

10° *Miroir Ravet*. — Il est composé d'un ballon à distiller, ayant la capacité d'un litre, que l'on emplit d'eau clarifiée, et au fond duquel on dépose des lamelles plates et très minces ou des fils laminés des différents métaux qui suivent : or, argent, fer, mercure, étain, cuivre et plomb. Ces lamelles ou ces fils sont posés en croix les uns sur les autres, de manière à former rosace. On y versera trois gouttes de mercure ; on magnétisera l'eau à chaque opération ; on suspendra ce globe au plafond au moyen d'un fil, puis on priera le voyant de fixer sa vue au centre.

Quant à la manière d'opérer, préférable avec tous ces miroirs différents, voici celle que recommande Cahagnet :

« Pour obtenir cette vue de l'âme, il est bon de frapper celle de la chair par une certaine gravité de préparatifs, de silence et de foi dans l'œuvre qu'on se propose de faire ; il est bon d'être seul avec le consultant, dans un cabinet éloigné de tout bruit, éclairé faiblement… L'opération commencée, on peut aller jusqu'à quinze minutes de fixité sans ardeur sur le centre du miroir. Si la vision est pour se déclarer, le voyant commencera par apercevoir un brouillard ternir ce miroir ; ce brouillard se dissipera pour faire place à un point bleu qui ira en s'élargissant et offrant au centre un autre point lumineux qui s'étend également et renferme l'esprit, la personne, le lieu ou la réponse quelconque qu'on désire obtenir. Je fais tenir le consultant debout, à une distance de deux ou trois pieds, le miroir se trouvant posé à la hauteur de sa tête ; je me tiens près ou derrière lui, l'actionnant magnétiquement vers la nuque, la racine du nez ou le trajet du grand sympathique qui se trouve dans la direction du sein gauche… J'ai obtenu de très bons effets du miroir *galvanique*, posé à terre, le sujet se tenant debout et fixant la partie concave (cuivre). »

Dans toutes ces expériences, il n'y a, en somme, qu'une condition essentielle : la fascination (que nos sorciers modernes appellent : magnétisation) du sujet, opérée par la fixité de son regard sur le centre du miroir. C'est là le signe magique qui détermine l'intervention du prestige de Satan et soumet le magnétisé au charme infernal. Nous avons entendu Cahagnet nous parler des convulsions produites chez quelques sujets par l'emploi du miroir galvanique. La preuve que le galvanisme n'était pour rien dans ces effets morbides, la preuve qu'il n'y a là ni électricité ni fluide, c'est que nous allons voir ces effets funestes se reproduire plus caractérisés encore et offrant tous les signes d'une véritable possession dans les phénomènes opérés par Du Potet, sans l'aide d'aucun galvanisme ou d'aucune formule cabalistique, avec un simple cercle noirci au charbon.

Du Potet, avant de nous exposer les phénomènes produits par son art magique, ne peut s'empêcher de nous avouer ses doutes sur leur cause véritable. Ils lui semblent dépasser les forces de la nature, et, d'autre part, il ne peut croire encore à l'apparition réelle des esprits ou images réelles de corps qui ne sont plus. Quelle autre cause alors reste-t-il à imaginer, sinon la puissance du Maudit, l'intervention de Satan ? La conclusion s'impose d'elle-même.

Voici les faits, tels que les expose Du Potet lui-même dans *la Magie dévoilée :*

Miroir magique

« J'ai tracé sur le parquet un disque avec du charbon ; ce signe n'a aucune vertu par lui-même, mais il en acquiert une fort grande, lorsqu'il est tracé dans *certaine disposition d'esprit* (en d'autres termes : lorsqu'il représente un pacte implicite avec le diable). Lorsque le signe magique a en puissance la *propriété que vous y avez imprimée*, vous n'avez plus besoin d'autre préparation. Couvrez-le jusqu'à ce que vous soyez en mesure de commencer l'expérience… *N'ayez point l'intention d'agir par vous-même*, cela nuirait à l'expérience et en dénaturerait les résultats. »

Du Potet savait très bien que dans tous les prodiges qui s'opéraient par lui, il n'était que l'instrument passif d'une puissance étrangère et supérieure à lui, puissance dont les effets l'étonnaient et l'effrayaient lui-même. Aussi se contente-t-il de donner des instructions sur les précautions à prendre pour

prévenir les accidents terribles qui pourraient surgir de ces formidables expériences. « Préparez-vous seulement, dit-il, aux éventualités d'accidents nombreux, dont plusieurs sont à redouter. Soyez vif et prompt dans les déterminations que vous aurez à prendre, car les émotions qu'éprouvent les expérimentés font déborder leur sensibilité, et il faut que vous arriviez à temps pour les saisir et les transporter loin du signe magique… Ayez un siège bas et sans dossier, car souvent le voyant cherche à s'approcher très près du signe ; il se penche et finit par se précipiter à terre. Ayez encore un couvercle opaque pour couvrir instantanément le signe en cas de besoin ; car souvent les émotions sont si grandes, les frayeurs si terribles, que si vous ne dérobez pas à la vue l'endroit d'où partent et se montrent les images, il vous sera presque impossible de conserver votre empire sur le sujet… *Ce que l'on voit dépasse de bien loin ce qui se montre dans les affections nerveuses, soit qu'elles proviennent d'une altération du cerveau ou d'un dérangement dans les fonctions de la vie organique*… Moi-même, en cet instant, en livrant au public cette ébauche de science antique, qui jamais ne sortit en vain du temple, sais-je bien ce que je fais, ce qui m'attend ?… »

PREMIER FAIT

« Toutes précautions prises, vous laissez aller les choses. Le voyant perd bientôt la conscience de son être ; le regard sans cesse tourné vers le centre magique, il tourbillonne emporté, soulevé par des forces inconnues, et la lumière des immortels vient pénétrer son âme… L'instant va venir où, comme la Pythie, le voyant rendra ses oracles. Il voit, mais nul ne sait encore ce qu'il aperçoit. Il pleure, car sa mère est apparue… D'abord, il n'a vu que sa face ; puis, successivement elle s'élève devant lui ; il veut sentir ses étreintes, entendre sa voix. L'ombre sourit et semble l'inviter du regard et du geste ; mais bientôt je romps la chaîne établie entre les vivants et les morts, et tout s'évanouit. Est-ce un songe, une pure vision, un rêve seulement ? Il n'importe : c'est encore mon secret. »

DEUXIÈME FAIT

« Pendant mon absence, deux personnes de l'assemblée, saisies, impressionnées par le signe magique, s'étaient levées avec effort d'abord, puis étaient venues d'elles-mêmes tourner autour du miroir, où, se rencontrant, elles se regardaient d'une manière singulière. Elles semblaient

vouloir chacune jouir seules et sans partage de la vue des merveilleuses images visibles pour toutes deux sur la surface noircie. J'interviens, et les deux voyants deviennent pacifiques. L'un s'agenouille, approche son visage du signe magique, sa tête oscille d'une étrange manière ; on pourrait croire qu'il s'échappe une flamme invisible de ce centre mystérieux, à en juger par les mouvements de va-et-vient que le voyant exécute. Il pousse des éclats de rire étranges.

« Il voit : ce sont de petits bonshommes qui dansent une ronde, enlacés l'un à l'autre, et semblent vouloir entraîner dans leur cercle le voyant lui-même. Bientôt, en effet, celui-ci se lève, toujours en riant, et s'écrie : *Mais ils sont trop petits !* Et pourtant il se met à danser, d'abord lentement ; puis, s'animant, il se livre à la danse avec une sorte de fureur, en riant toujours du même rire :

« Mais l'autre voyant, que faisait-il pendant ce temps ? Il ne riait point ; au contraire, d'un sérieux de glace, il plongeait ses yeux pleins de feu sur le signe. Saisi bientôt de mouvements convulsifs, il dit voir monter graduellement une tête hideuse ; le monstre humain s'élevant de plus en plus, le sujet est rempli de terreur, ses dents se serrent, il recule ; mais, enchaîné à l'être qui apparaît, il faut qu'il s'en approche, et on peut étudier tous les effets de la peur et de la contrainte, toutes les terreurs que pourrait causer la vue d'un spectre qui n'aurait rien d'imaginaire.



Effets du miroir magique de Du Potet : la danse infernale des nains et la tête monstrueuse.

« Ai-je bien vu ces étranges choses, en plein jour, offertes à mes regards par des gens qui n'avaient point pris d'opium ? Je le certifie, et des centaines de personnes appuieraient au besoin mon témoignage… Je puis affirmer, d'ailleurs, que ce que voient les magnétisés n'est point dans ma pensée, par la raison que mon esprit n'avait jamais pu croire, jusqu'à ce jour, aux prodiges surhumains de la magie, et que ma surprise égale celle de chacun des assistants. »

TROISIÈME FAIT

« Le signe magique est découvert. Bientôt, une jeune fille, qui n'a encore assisté à aucune de mes démonstrations, est prise de tiraillements dans les membres ; elle se sent attirée vers le centre magnétique, et fait d'incroyables efforts pour résister à cette attraction ; ses efforts sont vains.

Elle se penche toute tremblante, frémit, pleure, rit, se lamente. La voyant fatiguée, j'approche un siège ; elle s'assied sans se retourner ni perdre de vue ce qui a frappé ses regards. Alors elle veut fuir, mais elle ne peut se tenir debout ; elle se déplace pourtant, et nous la voyons tourner rapidement sans cesser d'être assise et accroupie ; le siège (une sorte de cube solide en bois) tourne avec elle. Ce n'est point la force et l'agilité humaines qui semblent produire les mouvements, ils sont inimitables. Éloignée, elle est prise d'un rire convulsif, et, malgré l'insistance de plusieurs personnes, elle ne veut point dire ce qu'elle a vu : « Jamais, dit-elle, je ne le dirai ; c'est trop drôle. »

QUATRIÈME FAIT

« Je trace sur le parquet un signe magique figuré par des traits de charbon. Je place sur cette figure un jeune homme en très bonne santé, plein de doute et parfaitement éveillé. En deux minutes, la face du patient s'altère ; il éprouve, dit-il, des battements dans les tempes, des tintements d'oreilles ; ses yeux se voilent ; il a un commencement de vertige. Ses jambes commencent à fléchir, sa tête quitte la position verticale, les muscles qui la retiennent ne pouvant la maintenir. Encore un instant, et le corps va tomber comme une masse inerte. Chacun le pressent, le voit même, à un mouvement indéfinissable qui se manifeste dans l'être, mouvement que l'on aperçoit seulement à la fin d'une agonie ou à l'approche d'une syncope. Une sueur froide le couvre. C'en est fait ! l'expérimenté succombe. On soutient son corps, où il ne semble rester que la chaleur.

« Par un mouvement irrésistible, le père de cet infortuné s'approche, plein de trouble et d'émotion ; il a suivi dans tous ses degrés cette curieuse épreuve, et son cœur détruisant ses doutes, l'empêche de s'y méprendre. Je suis maître absolu de la vie de son fils ; encore un instant, et non pouvoir imitera la nature, dans son œuvre terrible ; il aura dissipé ce rayon de vie. La balle meurtrière n'est pas plus prompte dans ses effets lorsqu'elle frappe le cœur, que ne l'est dans cet instant un caractère tracé de main d'homme.

« Changeant brusquement la position de l'expérimenté, nous le soutenons sur un signe différent du premier. Petit à petit, il revient à la vie, et je renonce à décrire ici les symptômes de cette résurrection… Lecteurs, je ne me joue point de votre crédulité, mon récit n'est que trop fidèle ; et je vous

assure que je ne me livrerais qu'à un autre moi-même dans semblable occurrence. »

On voit jusqu'où Satan avait poussé l'infatuation de son art chez son adepte Du Potet, au point de lui faire croire qu'il était maître d'enlever et de rendre à son gré la vie. Par ce point encore, Du Potet ressemble aux satanistes ses prédécesseurs, à Simon le magicien ou à Apollonius de Tyane, qui, eux aussi, se glorifiaient de ressusciter les morts.

Ces extraits textuels, qui viennent d'être empruntés à sa *Magie dévoilée*, suffisent pour démontrer quelle est la vraie source des prodiges qui remplissent ce livre, source du reste dont on ne saurait douter quand on entend Du Potet lui-même faire cet aveu candide :

« Ce que nous ont enseigné les Mesmer, les Puységur et les Deleuze, est certainement, sous d'autres noms, CE QUE LES ÉCRITURES CONDAMNENT, ET CE QUE LES ANCIENS PRÊTRES DE NOTRE RELIGION POURSUIVAIENT SANS MISÉRICORDE ET SANS PITIÉ. » (*Journal du Magnétisme*, IX, 27.)

B. — ENVOÛTEMENTS

L'envoûtement consiste proprement à faire languir ou dépérir à distance le maléficié, à l'aide d'une image à laquelle on fait subir les sévices et tortures qu'on veut infliger au patient. Il suffit à un adepte du satanisme de façonner une figurine de cire, de plomb, de terre ou de laine représentant grossièrement le personnage voué aux tourments ou à la mort. Il n'a qu'à piquer ces images avec des épingles ou à les taillader avec un poignard, pour qu'aussitôt, à quelque distance que ce soit, la personne représentée en ressente les effets dans sa propre chair. S'il expose au feu la figure de cire, à mesure que la chaleur la fait fondre, la personne représentée dépérit insensiblement, et quand la cire est fondue, meurt avec elle. Telle est, du moins, la théorie de l'envoûtement.

Il y a dans tout envoûtement deux parties essentielles : le *volt* (de *vultus*, image), et l'*exécration magique*.

Cette espèce de maléfice, comme tous les autres, remonte aux époques les plus lointaines de l'histoire ; il n'y a de différence que dans les rites

observés chez les différents peuples qui l'ont pratiqué et le pratiquent encore. Il se trouve dans l'incantation chaldéenne que j'ai citée ; « celui qui forge l'image » y est maudit à côté de l'enchanteur et de l'œil mauvais. Le texte de Platon, qu'on a lu plus haut, ne laisse aucun doute sur l'emploi vulgaire que l'on en faisait de son temps en Grèce.

Les missionnaires l'ont retrouvé vers 1864 dans l'Amérique centrale, aux Îles Marquises et en Chine. Les rites observés aujourd'hui encore dans la province de Canton, à Kouaï-Thao, offrent une singulière analogie avec ceux dont parle Platon : ils consistent à faire mourir des personnes à distance au moyen de figurines de terre de très petite dimension (représentant ordinairement des porcs), que l'on dispose sur des tombes ou dans des maisons, après que les figurines ont reçu une sorte de bénédiction de la part des bonzes.

Un article publié en 1863 par la *Revue des Deux-Mondes* cite le cas d'une vieille sorcière de Bornéo, accusée d'avoir fait périr une jeune femme, « en façonnant une image de cire qu'elle exposait chaque matin devant un feu doux. À mesure que l'effigie s'en allait fondant, la femme Lia, la rivale condamnée, de plus en plus pâle, de plus en plus fiévreuse, languissait et se fondait, elle aussi. »

« Et l'histoire assez connue, dit Pierre Le Loyer, du roi d'Écosse, Duffus, duquel Boèce, en ses Annales d'Écosse, parle, qui fut ensorcelé de quelques sorcières au moyen d'une image de cire qu'elles rôtissaient auprès d'un petit feu, et ne retourna ce roi à la convalescence, sinon lorsque les sorcières furent découvertes et brûlées. »

Les faits d'envoûtement se retrouvent donc à toutes les époques, et ne peuvent être niés sans donner un démenti à l'histoire. Aussi n'essaie-t-on pas de les nier, mais de les expliquer en les ramenant à de simples faits naturels.

Ceux d'entre les occultistes modernes qui prétendent n'avoir aucune relation avec le démon, ne veulent y voir qu'un effet naturel de la volonté humaine s'exerçant à distance sur un corps étranger, effet analogue, disent-ils, à celui qu'opère chez les stigmatisés l'influence de l'esprit sur la chair ; car, chez les stigmatisés du catholicisme, ils ne veulent voir qu'un effet d'auto-suggestion, se traduisant d'une façon toute matérielle. Ainsi, disent-

ils, de même que chez les saints honorés du miracle de la stigmatisation, un François d'Assise, une Madeleine de Pazzi, ces traces visibles et tangibles de la Passion de Jésus-Christ marquées sur leur chair (ils ne vont pas jusqu'à nier ces faits indéniables) ne sont que des effets pathologiques produits par la force de l'émotion et de la volonté, de même il se peut que les phénomènes d'envoûtements ne soient aussi que le résultat d'une volonté malfaisante agissant à distance par sa force naturelle sur une personne désignée. Ils sont allés jusqu'à essayer de prouver la vérité de leur théorie par des expériences reproduisant les prodiges diaboliques des temps passés. On a vu le colonel de Rochas, administrateur de l'École Polytechnique, apporter une poupée de cire devant son auditoire, désigner l'une de ces auditrices comme devant ressentir l'impression des manipulations et sévices qu'il ferait subir à la poupée, traverser à plusieurs reprises le cœur et les bras de la figurine, et M^me^ X…, la personne désignée, éprouver dans son corps des sensations analogues. On raconte même que la séance terminée, et, tout le monde s'étant levé à l'exception de M^me^ X…, l'une des spectatrices prit la poupée dans ses mains et la retourna pour l'examiner dans tous les sens. On entendit alors M^me^ X… murmurer : « Vous n'avez donc pas fini de me faire souffrir ? »

Loin de moi la pensée de qualifier cette expérience de comédie et de la croire jouée par le colonel de Rochas et M^me^ X… pour émerveiller les badauds qui en furent témoins ; je crois, au contraire, que M. le colonel de Rochas est un expérimentateur sérieux, mais je suis convaincu qu'il se méprend sur la cause des phénomènes dont il s'agit. Quel catholique, en effet, pourrait ne pas voir dans les faits de la nature de ce dernier une véritable intervention du diable, enchanté de jouer un tour de sa façon à ces imprudents chercheurs, et de leur fournir un semblant de preuve à leur théorie naturaliste du miracle ?

Parmi les envoûtements historiques sur lesquels les procédures auxquelles ils ont donné lieu ne laissent aucune incertitude, je citerai :

1° L'envoûtement pratiqué contre le roi Philippe VI, la reine et le duc de Normandie par Robert d'Artois, dans le but de se venger d'eux pour la part qu'il les accusait d'avoir prise dans les intrigues qui l'avaient dépouillé de son duché. Les détails que je vais rappeler sont extraits des débats du procès

intenté de ce fait à Robert d'Artois, débats dont la copie originale est conservée aux Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

« À quelques jours de là, c'est à-dire entre la Saint-Remy et la Toussaints de la même année 1333, frère Henry Sagebran (de l'ordre de la Trinité, son chapelain) fut mandé par Robert (alors à Namur) qui, après beaucoup de caresses, débuta par lui faire une fausse confidence, et lui dit que ses amis lui avaient envoyé de France un *volt* ou *voust*[3] que la reine avait fait contre lui. Frère Henry lui demanda que est-ce que *voust* ? — C'est une image de cire, répondit Robert, que l'on fait, pour baptiser, pour grever ceux que l'on veut grever. — L'on ne les appelle pas en ces pays *voust*, répliqua le moine l'on les appelle *manies* (synonyme de sorcellerie).

« Robert ne soutint pas longtemps cette imposture ; il avoua à frère Henry que ce qu'il venait de lui dire de la reine, n'était pas vrai, mais qu'il avait un secret important à lui communiquer, comme pour une confession. Alors Robert ouvrit un petit escrin, et en tira une image de cire enveloppée en un quevre-chief crespé, laquelle image était à la semblance d'une figure d'un jeune homme, et était bien de la longueur d'un pied et demi, et avait entour le chief (la tête) semblance de cheveux aussi comme un jeune homme. Le moine voulut y toucher : « N'y touchiez, frère Henry, lui dit Robert, il est tout fait, iceluy est tout baptisié, l'on le m'a envoyé de France, tout fait et tout baptisié ; il n'y faut riens à cestuy, et est fait contre Jehan de France et en son nom, et pour le grever. Ce vous dis-je bien en confession, mais je en vouldroye avoir un autre que je vouldroye que il fut baptisié. — Et pour qui est-ce ? dit frère Henry. — C'est contre une Deablesse, dit Robert, c'est contre la Royne, non pas Royne, c'est une Dya blesse ; ja tant comme elle vive elle ne fera bien ne ne fera que moy grever, ne ja que elle vive je n'auray ma paix, mais se elle estoit morte et son fils mort, je auroye ma paix tantost au Roy, car de luy ferois-je tout ce qu'il me plairoit, je n'en doubte mie. Si vous prie que vous le me baptisiez, car il est tout fait, il n'y faut que le baptesme, je ay tout prest les parrains et les marraines et quand que il y a mestier, fors le baptisement… Il n'y fault à faire fors aussi comme à un enfant baptiser, et dire les nons qui y appartiennent. »

« Le moine refusa son ministère pour de pareilles opérations, remontra que c'était mal fait d'y avoir créance, que cela ne convenait point à si hault

homme comme il estoit, vous le voulez faire sur le Roy et sur la Royne, qui sont les personnes du monde qui plus vous peuvent ramener à honneur. »

« Monsieur Robert répondit : « Je ameroie mieux estrangler le dyable que le dyable m'estranglabt. »

« Robert, voyant que le moine ne voulait point se prêter à ce qu'il lui demandait, le chargea de lui trouver quelqu'un qui fit ce baptême. Frère Henry s'excusa et lui dit d'envoyer chercher celui qui avait baptisé l'autre. « Il est venu de France », répliqua Robert, voyant qu'il ne pouvait engager le moine.

« Ces dépositions de frère Henry, faites juridiquement le 31 janvier 1334, en présence de plusieurs évêques et chanoines, furent confirmées par une autre déposition que Jean Aimery, prêtre du diocèse de Liège, aussi prisonnier dans les prisons de l'évêque de Paris, fit le même jour en présence des mêmes personnes. Il déposa que Messire Arnoul de Courtray, chanoine de Saint-Albin-de-Namur, lui proposa de s'attacher à M. Robert d'Artois, qui lui donnerait cent et cent mailles d'or. « Quel service li porroie-je faire ? dit le prêtre, pour gagner si grand avoir ? Je n'ay point accoustumé à recevoir tel guain ny si graut. Je me suis bien tenus apoyéz, et oncquorres fais, quand je puis gaagnier huit deniers ou douze ou quatorze le jour à chanter ma messe. » Messire Arnoul répliqua : « C'est Roy de France, M. Robert le fit Roy, ne n'eust oncques esté Roy si ce ne feust M. Robert d'Artois. Vous estes un homme qui avez esté par tous pays, et oultre les monts et ailleurs, si avez moult veu et sieu des choses que plusieurs ne sceavent mie : et se vous voulez faire ce que l'on vous dira, le Roy de France ne sera pas Roy dedans un an. — Et comment ? respliqua le prêtre. — Vous sçavez bien, lui dit-on, faire manies ou sorceries, ou autres choses par quoy le Roy porra mourir briesvement. » Cette proposition irrita le prêtre ; il dit au chanoine qu'il prit le profit pour lui, et qu'il fit l'affaire, qu'il devait en savoir plus que lui.

« Cette tentative n'ayant pas réussi, M. Gautier, l'avoué de Huy, en fit une seconde. Le prêtre n'accueillit pas mieux cette proposition que celle d'Arnoul de Courtray. Il dit à l'avoué qu'il ne ferait jamais telle entreprise, qu'il ne savait point faire ce qu'il lui proposait, que quand il le saurait, il ne le ferait pas pour tout l'argent du monde, spécialement envers le Roy. « Si je voulais faire maléfice, ajouta-t-il, j'aurois plus chier de murtrir de glaive

les hommes par les chemins que faire si faite mauvestie… Vous avez M. Jean Scaser prêtre, et Frère Henry Sagebran qui sont tout vostres, et à vostre commandement, et plusieurs aultres qui doivent plus sçavoir de teles choses, et sont plus malicieux que je ne suis… Sy, m'en laissiez en paix. »

« L'avoué cessa de lui en parler, et le pria seulement de lui garder le secret. Robert d'Artois, ne se trouvant plus en sûreté dans les Pays-Bas, se retira en Angleterre, déguisé en marchand. Là, il se tourna ouvertement contre sa patrie, et prit une part active à la guerre qu'Édouard III déclara à la France. Il mourut en 1342 des suites d'une blessure reçue en combattant contre son pays, et le roi d'Angleterre jura « que jamais n'entendroit à autre chose, tant qu'il n'auroit pas vengé sa mort. »

2° Maléfices employés par le duc d'Orléans contre la personne du roi de France. *Extraits du Plaidoyer de M^e^ Jean Petit pour la justification du duc de Bourgogne, assassin du duc d'Orléans' (Chronique de Monstrelet,* 1407).

« La première manière (de machiner la mort ou destruction de son prince) est machiner la mort de sondit prince par maléfices, sortilèges et supersticion. Que feu Louis, duc d'Orléans, ait esté criminel en cette espèce, je le preuve. Car il est vérité, que pour faire mourir la personne du Roy en langueur et par manière si subtile qu'il n'en feust apparence, il fist, par force d'argent et diligence, tant qu'il fixa de quatre personnes, dont l'usne estoit moyne apostat, l'autre chevalier, l'autre escuier, et l'autre varlet. Auxquels il bailla sa propre espée, sa dague et un annel pour dédier et pour consacrer, ou au plus proprement parler, exécrer au nom des dyables… Un dimanche très matin devant soleil levant, sur une montaigne, près de la tour de Monjay, ledit moyne apostat fist plusieurs choses superstitieuses requises à faire telles invocations de dyables emprès un buisson, et en faisant lesdictes invocations se despoulla en sa chemise et se mist à genoulx, et ficha ladicte espée et ladicte dague par les pointes, en terre, et ledict annel mist aussi emprès. Et là, dist plusieurs dépréciations en invoquant les dyables. Et tantost vindrent à lui deux dyables, en forme de deux hommes, vestus ainsi que de brun vert, ce sembloit, dont l'un avoit nom Hérémas et l'autre Estramain. Et lors, leur fist honneur et grande révérence, et si grande comme on pourroit faire à Dieu. Et cellui dyable qui estoit venu pour ledict annel, le print et l'emporta, et se esvanouy. Et cellui

qui estoit venu pour ladicte espée et dague, demeura, et puis print icelle espée et dague et s'esvanouy comme l'autre. E tantost après, icellui majue retourna et vint où lesdiz dyables avoient esté, et trouva icelles dague et espée courbées de plat, et trouva que ladicte espée avoit la pointe rompue, et trouva ladicte pointe en la pouldre où le dyable l'avoit mise. Et après, aclendi par espace de demie heure l'autre dyable qui avoi emporté l'annel, lequel retourna et lui bailla ledict annel, qui estoit apparent rouge ainsi que escarlate, comme il sembloit pour l'eure, et lui dist : « C'est fait, mais que tu le mettes en la bouche d'un mort en la manière que tu scéz. »

Puis, M^e^ Jean Petit raconte dans le plus grand détail comment les trois magiciens allèrent prendre le corps d'un pendu, au gibet de Montfaucon, lui mirent ledict annel en la bouche, et ladicte espée et dague lui fichèrent au corps parmi le fondement jusques à la pectrine. » Après quoi, épée, dague et anneau furent rendus au duc d'Orléans pour parfaire le maléfice, ainsi que de la poudre des os du pendu « pour porter sur soy envelopez en un drapel ; lesquelz icelui duc porta par plusieurs journées entre chair et sa chemise, attachez à une aiguillette dedens la manche de sa chemise.

« Et le Roy fut si oppressé de maladie par une espace de temps qu'il apparoit mieulx mort que vif… disant tantost, après qu'il pot parler : « Pour Dieu ostez-moi cette espée qui me transperce le cuer. Ce m'a fait beau frère d'Orléans. »

Il ne faut pas oublier, en lisant les citations qui précèdent, qu'elles sont textuellement tirées du plaidoyer prononcé en public par le cordelier M^e^ Jean Petit, devant le tribunal chargé de juger le duc de Bourgogne comme assassin du duc d'Orléans.

Un des faits historiques les plus curieux en ce genre est celui qui est raconté avec de grands détails dans les *Amusements des Eaux de Spa* (tome IV, pages 30 et suivantes) :

En plein dix-huitième siècle, fut découverte une conspiration contre la vie des rois de France et d'Espagne, qu'on voulait faire périr de langueur par la vertu magique de l'envoûtement. « Elle fut découverte, dit le narrateur, par le consul de France à Livourne, et j'étais chez M. le cardinal de Janson, lorsque le courrier dépêché par le consul français lui apporta la relation de cet exécrable attentat, médité, disait-on, par le consul d'une des

premières puissances de l'Europe. Le principal acteur de cette pièce était un mauvais prêtre, habitué de Notre-Dame de Mortevero, nommé Dom Giovanni Gastioni, natif de Burgue et sujet du grand-duc de Toscane. Ce misérable s'était associé un génois, conseiller du grand-duc, et quelques personnes moins connues dont j'ai oublié les noms. Le consul de… à Livourne, nommé M. Et…, leur prêta sa maison, et attira dans ce complot son vice-consul qui était anglais. Ce grand œuvre ne fut pas l'ouvrage d'un jour ; on en passa plus de quinze à en faire les préparatifs. On feuilleta tous les grimoires que l'on put trouver, entre autres les livres de Cornélius Agrippa, la *Clavicule de Salomon*, etc., et on n'omit aucune des profanes rubriques que ces auteurs prescrivent ; on travailla à l'aube dont ce mauvais prêtre devait se revêtir ; on fit avec beaucoup de cérémonies les bougies qui devaient être allumées et bénites par ce scélérat, et on prépara la cire dont on devait former les figures de Leurs Majestés très chrétiennes et catholiques ; on maléficia l'encens que l'on mit dans un encensoir de terre fait d'une certaine façon, et enfin le consul de… fournit et paya tout-ce qui devait servir à cet abominable usage. »

Un provençal, nommé Charles Méret, admis dans la confidence, trahit ses complices et dénonça la trame au grand-duc et au cardinal de Médicis. L'affaire s'instruisit avec le plus grand secret par l'Inquisition. L'embarrassant était de pouvoir se saisir du corps du délit, c'est-à-dire des livres et instruments magiques. Méret fit savoir que le consul de… avait loué deux chambres au haut d'une certaine tour qu'il indiqua, où devait s'opérer l'abominable sacrifice. Suivant les lois magiques, il fallait que la scène se passât dans un lieu percé à l'orient et à l'occident, qui n'eût aucune vue du côté de Notre-Dame de Lorette, et qu'il n'y eût dans ce lieu aucune image du Seigneur ni de la Vierge. La tragédie devait s'exécuter la nuit du samedi au dimanche suivant. À l'heure indiquée, l'inquisiteur, conduit par Méret, précédé du barigelle, et suivi des sbires de Livourne, entra dans la tour et saisit le prêtre. Il était déjà revêtu de l'aube, il feuilletait le grimoire avec la baguette magique, et n'attendait que le retour de Méret pour percer les figures. On trouva dans la chambre une boîte de sapin sur le dessus de laquelle était écrit : *À M. Et… consul de…* Cette boîte renfermait les deux figures, couronnées et le sceptre à la main, avec des cheveux à la tête, circonstance nécessaire, disent les magiciens, à cette maudite opération.

L’inquisiteur se saisit de toutes ces pièces, ainsi que des livres. On trouva parmi les papiers du prêtre deux suppliques écrites de la main du malheureux et signées de son sang. Il y traitait le démon de « Sacrée Majesté » et se donnait pour toujours à lui, à condition qu’il aurait avec lui un génie assistant, assez puissant pour l’aider à défendre et attaquer qui bon lui semblerait.



Un envoûtement à Livourne, au XVIIIe siècle ; les envoûteurs pris en flagrant délit par le Saint-Office.

Confronté à Méret, ce misérable convint des faits déposés par celui-ci, et déclara que par les ordres du consul de… il devait fondre peu à peu et par quinze degrés différents, ces deux figures couronnées, et que par le moyen de son art les deux princes qu’elles représentaient devaient périr de

langueur. Il avoua même que son dessein était de prolonger cette langueur jusqu'à six mois ; mais que le consul l'avait obligé, le poignard sur la gorge, de lui promettre de faire mourir ces princes en quinze jours, qui est le terme le plus prompt que son art lui permettait. Le mauvais prêtre avait coupé de ses propres cheveux derrière l'oreille gauche et les avait appliqués sur la tête des figures, avec des boîtes sacrées, de l'eau bénite, et les avait enveloppés de toiles chargées de caractères et de croix. Ces cheveux furent reconnus par le prêtre, et l'on vit encore la place où il les avait coupés.

Un fait des plus singuliers est celui que l'on dit être arrivé en Bohême dans la guerre du duc Wladislas contre le duc de Bohême Grémozislas. Une vieille sorcière dit à son beau-fils que son maître Wladislas mourrait dans la bataille avec la plus grande partie de son armée, et que, pour lui, s'il voulait se sauver du carnage, il n'avait qu'à tuer le premier qu'il rencontrerait dans la mêlée, lui couper les deux oreilles et les mettre dans sa poche ; puis, il ferait, avec la pointe de son épée, une croix sur la terre entre les pieds de devant de son cheval ; et, après avoir baisé cette croix, il se hâterait de fuir. Le jeune homme, ayant accompli exactement ces instructions, revint sain et sauf de la bataille. Mais, en rentrant chez lui, il trouva sa femme percée d'un coup d'épée, expirante et sans oreilles.

Les procédés et les rites de l'envoûtement variaient avec les pays, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure. Un historien arabe du XIV^e^ siècle, Ibn-Kadoun, décrit ainsi, *de visu*, la confection du sortilège, tel qu'il se pratiquait en pays musulman :

« Nous avons vu de nos propres yeux un de ces individus fabriquer l'image d'une personne qu'il voulait ensorceler. Ces images se composent de choses dont les qualités ont un certain rapport avec les intentions et les projets de l'opérateur et qui représentent symboliquement, et dans le but d'unir et de désunir, les noms et les qualités de celui qui doit être sa victime. Le magicien prononce ensuite quelques paroles sur l'image qu'il vient de poser devant lui et qui offre la représentation réelle ou symbolique de la personne qu'il veut ensorceler ; puis, il souffle et lance hors de sa bouche une portion de salive et fait vibrer en même temps les organes qui servent à énoncer les lettres de cette formule malfaisante ; alors, il tend au-dessus de cette image symbolique une corde apprêtée pour cet objet et y met un nœud pour signifier qu'il agit avec résolution et persistance, qu'il fait un pacte

avec le démon qui était son associé dans l'opération au moment où il crachait, et pour montrer qu'il agit avec l'intention bien arrêtée de consolider le charme. À ces procédés et à ces paroles malfaisantes est attaché un mauvais esprit qui, enveloppé de salive, sort de la bouche de l'opérateur. Plusieurs mauvais esprits en descendent alors, et le résultat en est que le magicien fait tomber sur sa victime le mal qu'il lui souhaite[4]. »

Dans les pays chrétiens, comme on l'a vu dans les exemples cités, l'envoûtement se complique le plus souvent de rites religieux qui sont une parodie sacrilège des cérémonies et des sacrements de l'Église. La profanation et le sacrilège donnent à l'envoûtement plus de force et d'efficacité ; à défaut de baptême ou des autres sacrements conférés à l'image, il faut tout au moins inscrire sur la poitrine de la figurine le nom des anges de la cabale. Un prêtre du diocèse de Clermont, nommé Pépin, accusé en 1347 d'avoir voulu envoûter l'évêque de Mende à l'aide d'une figure de cire, avoua, entre autres choses, qu'il avait fabriqué son image le vendredi, et qu'il avait inscrit sur sa poitrine le nom de l'ange de ce jour, Anhoël, en même temps que six autres noms d'anges. Ce même prêtre déclara, en outre, qu'il s'était servi, pour confectionner son sortilège, des livres de magie qu'il avait rencontrés dans ses voyages, spécialement à Tolède et à Cordoue. Il y avait, en effet, à Tolède, à cette époque, une école occulte de magie et de nécromancie.

Dans certains cas, le diable se contentait de procédés beaucoup plus simples et plus accessibles à tous. D'après Paracelse, un vrai magicien qui s'y connaissait, il suffit de peindre sur un mur une image à la ressemblance d'un homme, pour que tous les coups et blessures qu'on portera à cette image soient reçus et ressentis par celui dont l'image est la ressemblance.

Un crapaud peut aussi remplacer le Volt, à condition qu'on lui donne le nom de celui qu'on désire envoûter, et qu'on observe les cérémonies imprécatoires. Une autre recette recommande de lier le crapaud vivant avec des cheveux qu'on s'est procurés d'avance ; puis, après avoir craché sur le crapaud, on l'enterre sur le seuil de son ennemi ou en tout autre endroit qu'il fréquente tous les jours par nécessité. Ce dernier procédé est encore en usage dans l'Amérique du Sud, ainsi qu'en Espagne.

Du reste, l'envoûtement existe de nos jours. « On m'a rapporté confidentiellement, dit le colonel Albert de Rochas, avec les noms et les détails les plus précis, un drame qui se serait passé, il y a une dizaine d'années, dans une famille considérable de Toulouse, où une dame serait morte subitement d'une prétendue péritonite au moment où une nécromancienne de la ville piquait au ventre une statuette de cire qui était censée la représenter… J'ai reçu un certain nombre de lettres provenant de personnes qui se croyaient envoûtées et me demandaient mon appui contre leurs persécuteurs. J'ai vu à Montmartre une femme qui fait profession de repousser les envoûtements à l'aide de prières. »

Un ouvrage comme celui-ci est donc de pleine actualité, et il est vraiment nécessaire de rappeler les pratiques anciennes en matière de magie, puisqu'elles n'ont pas été abandonnées ; quelques-unes ont pu être modifiées plus ou moins, mais le fond de la sorcellerie est toujours le même.

Oui, ce sont les pires horreurs du moyen-âge qui revivent en notre siècle ; et plus nous approchons du vingtième, plus le satanisme accentue son œuvre souterraine, plus il multiplie ses modes d'action.

J'ai déjà fait allusion (1er volume, pages 434-435) à l'étrange bataille, à coups d'envoûtement, entre Albert Pike et le docteur Gorgas, médecin de l'Université de Baltimore, chef d'un rite écossais dissident (le Rite Cernéau).

Le réformateur du Palladisme envoûtait à sa manière, le plus souvent en se servant d'une poupée de cire. Il se procurait, à défaut de cheveux ou de rognures d'ongles, une parcelle quelconque de vêtement porté par son ennemi ; dans sa lutte contre Gorgas, il était parvenu à avoir, de la blanchisseuse du docteur, un mouchoir de celui-ci.

Il faisait, d'abord, tremper cette étoffe dans un bain d'eau fortement salée, après avoir dit trois fois en jetant le sel dans l'eau : « *Sagrapim melanchtebo rostomouk elias phog*. » Puis, il faisait sécher l'étoffe devant un feu alimenté par des branches de magnolia. Après quoi, pendant trois semaines, chaque samedi à onze heures du matin, il adressait une invocation à Moloch, pendant laquelle il tenait l'étoffe sur ses deux mains ouvertes et tendues en avant, comme si le daimon invoque eut été présent, visible, et

qu'il lui eût présenté l'objet en offrande. Le troisième samedi, à sept heures après le midi, il brûlait l'étoffe à une flamme d'esprit de vin, tout en psalmodiant un chant luciférien de sa composition, et il recueillait les cendres sur une sorte d'assiette en plomb, couverte d'hiéroglyphes gravés à la pointe d'un couteau consacré à Lucifer ; ce jour-là, il avait eu soin de rester à jeun jusqu'à trois heures après le midi, et son unique repas de la journée se composait de poisson, de biscuit et de fruits secs.

Après quoi, le lendemain, il périssait de la cire mêlée aux cendres de l'étoffe de l'ennemi et modelait sa poupée, qu'il appelait une « dagyde. » La dagyde de Gorgas avait trente centimètres de hauteur. Mais Pike ne perçait pas avec des épingles ni ne faisait fondre la dagyde qui représentait son ennemi, il la plaçait sous un globe de cristal, dont le socle était muni d'une petite pompe pneumatique, et il faisait ainsi vide d'air à l'intérieur du globe. La, personne envoûtée éprouvait alors toutes sortes de malaises bizarres, dont elle ne pouvait soupçonner la cause.

Le plus curieux, c'est que les démons, tout en favorisant ces sortilèges, fournissent à leurs adorateurs des moyens de les combattre par d'autres pratiques du même genre.

Le palladiste, qui se sait l'objet d'un envoûtement à la dagyde, se confectionne une poupée à la cire de laquelle il mêle de ses propres cheveux ou de ses rognures d'ongles ; cette figurine qui le représente est consacrée conformément à un cérémonial diabolique, et il lui applique des remèdes empruntés à la magie spéciale d'Albert Pike. Les occultistes de la haute-maçonnerie nomment cela « la méthode de Paracelse renouvelée. »

Dans la Goétie, où le prince de l'enfer est invoqué sous le nom de Satan, on pratique surtout l'envoûtement au crapaud, choisi mâle ou femelle selon le sexe de la personne que l'on veut atteindre. Pour se protéger, on porte sur soi un crapaud dans une boîte de corne ; les satanistes affirment que c'est alors cette malheureuse bête qui subit les tourments destinés à son porteur.

Le mode d'envoûtement que le colonel de Rochas s'est surtout appliqué à étudier est l'envoûtement photographique ; on peut même dire qu'il en est l'inventeur. Il consiste à faire, sur une photographie dont le cliché a été obtenu dans de certaines conditions, les piqûres d'épingle du vieux jeu que la majorité des occultistes font aux poupées de cire. La personne qui à sa

photographie ainsi maltraitée, ressent des douleurs dans toutes les parties du corps où son portrait est piqué.

Ce procédé est encore à l'état d'expérience. Néanmoins, dès qu'il a été connu, les palladistes se sont préoccupés de lui trouver une contre-partie, comme pour le crapaud et la poupée de cire. Le vieux Walder prétendait que, pour triompher de l'envoûtement photographique, il avait découvert une recette merveilleuse.

Inutile de dire que cette recette est un nouveau prétexte à sacrilèges. « Lorsqu'on se sait envoûté, affirmait-il, selon le procédé mis à la mode par M. de Rochas, il faut, tous les lundis, dès le septième coup du midi sonnant, s'enduire le corps, sur les tempes, autour du cou et dans la région du cœur, d'un liniment composé d'essence de térébenthine et d'hostie adonaïte consacrée, réduite en poudre ; en faisant cette friction, on répètera tout le temps le vrai J∴ B∴ M∴ (*Jesus Bethlemitus Maledictus*). Au surplus, chacun des autres jours de la semaine, on demeurera, sitôt levé du lit, trois minutes en tenant le pouce replié et caché dans la main, tant pour la main droite que pour la gauche, et l'on dira à haute voix en grec la formule de la sixième heure, telle que la donne le divin Apollonius de Tyane, dans le *Nuctéméron*, formule qui s'interprète ainsi : « L'esprit se tient immobile ; il voit les monstres infernaux marcher contre lui ; et il est sans crainte. » En suivant fidèlement ces prescriptions, on aura l'invulnérabilité garantie contre tous les assauts quelconques de l'envoûteur, et, le trente-troisième jour, le volt photographique aura perdu toute puissance maligne définitivement. »

Un certain nombre de spirites pratiquent encore l'envoûtement dit *à l'esprit volant.*

M. Édouard Dubus l'a fait connaître, en ces termes :

« L'envoûtement moderne, dit à l'esprit volant, diffère absolument des envoûtements anciens. Il vous faut, pour l'exécuter, avoir à votre disposition un sujet hypnotisé, dont le corps astral (de nature fluidique) abandonne, sur votre ordre, le corps matériel et soit dirigé par votre volonté vers votre ennemi.

« Le corps astral, ainsi extériorisé, ou bien pénètre la victime qui lui est désignée et l'étouffe par sa seule pénétration, en arrêtant, par exemple les

mouvements du cœur ; ou bien il l'empoisonne au moyen des toxiques que vous avez eu l'art de volatiliser.

« L'opération terminée, vous réintégrez dans le corps matériel de votre sujet son corps astral, et vous le réveillez.

« Certains magiciens, craignant des indiscrétions possibles, s'adressent à un corps astral déjà désincarné, c'est-à-dire au corps astral d'un mort. »

Je ne saurais mieux en finir avec cette question de l'envoûtement qu'en rappelant une vive polémique qui eut lieu, il y a un an, entre occultistes parisiens, de deux groupes ennemis, au sujet de la mort d'un certain abbé Boullan, dont le nom n'est pas inconnu aux adeptes du Palladium. Il est même utile de consacrer quelques pages à cette affaire ; car elle se produisit au moment où l'attention du public était surtout fixée sur les découvertes scandaleuses relatives au Panama, ce qui la fit passer inaperçue de beaucoup, et franchement elle mérite d'être mentionnée dans un ouvrage traitant la question du diable au dix-neuvième siècle.

C'était au plus fort des scandales parlementaires, tandis que les députés s'accusaient les uns les autres d'avoir reçu des pots-de-vin fantastiques, au moment précis où l'on arrêtait l'ex-ministre Baïhaut.

Le 4 janvier 1893, mourait subitement à Lyon un prêtre défroqué, nommé Boullan, ancien aumônier d'un couvent de religieuses. Ce Boullan, comme on va le voir, n'était guère recommandable.

Au *Figaro*, où règne au-dessus de toutes choses un esprit de scepticisme, allié au désir d'arriver à n'importe quel prix bon premier sur la piste de l'actualité, le directeur, M. Magnard, accueillit, pour annoncer la mort de l'ex-abbé, un article d'un de ses admirateurs, M. Philippe Auquier. Cet article, qui était intitulé *le Roi des Exorcistes*, peignait le défunt sous des couleurs très favorables. Je le reproduis d'abord : nous verrons ensuite ce que valent ces éloges prodigués à feu Boullan.

Voici l'article :

« L'abbé Boullan, celui-là même que M. J.-K. Huysmans nous présentait naguère, dans *Là-Bas*, sous le nom du docteur Johannès, et qui s'était vu donner, par la plupart de nos occultistes, le titre de roi des exorcistes, vient de mourir. Un télégramme de Lyon, dont ce curieux homme avait depuis longtemps fait sa résidence, nous apprend qu'il a rendu subitement le dernier soupir.

« La nouvelle frappera d'autant plus les initiés, que l'abbé était, il y a quelques semaines, à Paris, plein de santé et de projets, et plus fort que jamais contre les maléfices déchaînés contre lui par les apôtres de la magie noire.

« C'était une bien singulière figure que celle de ce prêtre pour qui, suivant certains, les problèmes les plus obscurs du Surnaturel n'avaient su garder leur secret.

« On peut le dire aujourd'hui, le public se leurra le jour où il accorda à M. Péladan — sur la seule foi de ses affirmations et étant donnée la fantaisie de ses costumes — le plus haut grade dans l'armée des amants de Psyché. Parmi ceux qui vouèrent leur vie à l'étude de l'occultisme, Boullan avait droit à la première place. C'était un apôtre dans l'acception la plus stricte du mot.

« Ordonné prêtre, alors qu'il était jeune encore, celui qui devait assumer la tâche de propager les vieilles doctrines Johanniques, en notre époque sans foi, exerça pendant de longues années à Paris. Cœur orgueilleux, cerveau inquiet et assoiffé d'absolu, il se livra dès lors, de toute la force de sa pensée, aux études théologiques. Lentement le mysticisme vague dont il s'était senti dès sa jeunesse possédé se précisait. Un jour, comme il avait obtenu le diplôme de docteur, on le fit aumônier d'un couvent de religieuses. Déjà des idées hardies, bien faites pour lui valoir les rigueurs des chefs du catholicisme moderne, le tenaient. Il se sentait, disait-il, « délégué par le ciel pour combattre Satan et pour prêcher la venue du Christ glorieux et du divin Paraclet. »

« Le milieu dans lequel il vivait se prêtait d'ailleurs admirablement à ses projets. Parmi les nonnes, plusieurs se plaignaient d'avoir à subir les atrocités des incubes. L'aumônier, par la seule puissance de ses invocations, les en débarrassa. Dans le couvent, les pratiques du mysticisme le plus ardent devinrent quotidiennes. Le haut clergé s'émut. On convoqua, à l'archevêché, l'abbé Boullan, pour l'examiner sur les doctrines dont il se faisait ainsi, — à l'encontre des règles édictées à Rome — le propagateur. Les explications qu'il donna furent catégoriques. Sa mise en interdit en résulta.

« Du Vatican, où il s'était aussitôt rendu pour protester contre la mesure disciplinaire qui le frappait, l'abbé Boullan fut chassé. Les cardinaux bafouèrent ce prêtre qui osait lever le front et se révolter contre l'Église tout entière, pour le triomphe de ce qu'il croyait être la vérité.

« Alors, l'interdit rentra en France, plus convaincu encore qu'il ne l'était avant d'avoir encouru les fulminantes apostrophes de la curie romaine. Réfugié à Lyon, dans la famille d'un architecte de ses amis et de ses adeptes, il travailla et, dès lors, prêcha sans cesse la douceur et le relèvement du monde par l'amour.

« Bien des personnes qui le visitèrent depuis, et qui n'étaient ni folles ni menteuses, m'en ont fait un très édifiant portrait. D'aucunes lui attribuèrent de véritables miracles.

« Car à ses qualités spirituelles, à la puissance que lui donnait son caractère sacerdotal, était venu s'ajouter une puissance nouvelle : intéressé surtout par les sciences psychiques, l'abbé Boullan était devenu l'un des plus expérimentés magnétiseurs. Poursuivi pour avoir, par ses manœuvres, soulagé un assez grand nombre de serviteurs de sa cause, il fut même condamné à la prison pour exercice illégal de la médecine.

« On s'est arrêté, il y a quelque temps, dans la presse aux résultats obtenus par M. de Rochas, au cours de ses recherches sur l'envoûtement. S'il faut en croire certains, l'abbé Boullan allait bien plus loin que le savant occultiste. Il renvoyait le mal à l'envoûteur.

« La manière dont l'abbé s'y prenait a été révélée, on s'en souvient, par l'original et vigoureux écrivain d'*À Rebours* et de *Là-bas*.

« Si, craignant un envoûtement, vous consultiez l'apôtre, il commençait par endormir une voyante et lui faisait expliquer, dès qu'elle était prise du sommeil somnambulique, la nature du sortilège subi. Si le cas était grave, il recourait « au sacrifice de gloire de Melchissédec » qui se pratique ainsi :

« Sur un autel, composé d'une table, d'un tabernacle de bois, en forme de maisonnette, surmonté d'une croix cerclée sur le fronton par la figure du Tétragramme, l'officiant fait apporter le calice d'argent, les pains azymes et le vin. Puis, — ayant revêtu des habits sacerdotaux, une longue robe vermillon, serrée à la taille par une cordelière blanche et rouge, et un manteau blanc découpé sur la poitrine en forme de croix renversée, — il commence à lire les prières du sacrifice.

« Le consultant est placé près de l'autel. Continuant ses oraisons, le prêtre pose sa main gauche sur la tête de l'envoûté ; puis, étendant son autre main, il supplie l'archange saint Michel de l'assister et adjure les glorieuses légions des anges d'enchainer les esprits du mal. Enfin, vient le moment de la prière déprécatoire, et l'officiant la clame par trois fois après avoir posé sur l'autel la main du consultant. Le pain azyme et le vin sont ensuite offerts à ce dernier, et le sacrifice prend fin.

« On serait vraiment surpris en apprenant le nom du Parisien connu qui assure avoir été ainsi débarrassé presque instantanément par le « saint » de Lyon d'une affection grave, due, croyait-il, aux pratiques d'un de ses ennemis adhérant à la Rose-Croix.

« En entravant de toute la force de son pouvoir l'œuvre des Kabbalistes pratiquant la magie noire, Boullan s'était attiré toute leur haine. Il ne comptait plus les entreprises vipérines du sâr Péladan, ni

les embûches de son implacable ennemi le rose-croix Stanislas de Guaita, toujours prêt, paraît-il, à tourmenter ceux qui le gênent par les charmes de la plus odieuse sorcellerie.

« Aussi le voyage qu'il fit récemment à Paris émut-il profondément les initiés. On chercha longtemps sans les trouver les causes de ce déplacement. Boullan était descendu, sous un faux nom, à l'hôtel des Missions Catholiques, rue Chaumel. Personne ne put découvrir sa retraite. Il put regagner Lyon sans avoir eu à subir les tortures de l'interview.

« Un hasard me permit à ce moment de le rencontrer chez un ami commun. C'est pourquoi, seul peut-être entre les profanes, je puis aujourd'hui révéler que Boullan n'était pas venu à Paris pour autre chose que pour préparer une très importante publication, intéressante pour tous ceux qui professent le culte du mystère, celle du *Zohar*[5].

« Au moment où, poursuivant ce but, il allait une seconde fois venir dans la capitale, la mort l'a frappé. Les fervents de la Kabbale font en sa personne une grande perte. Boullan était une âme hautaine et comme on 'en trouve peu, par ces temps de vils compromis. » (*Figaro* du 7 janvier 1893).

Le public boulevardier qui a lu cet article n'y a, évidemment, pas compris grand chose ; quant aux catholiques, il n'y comprendraient guère non plus ou croiraient à une simple folie, si depuis quelque temps les voiles de l'occultisme ne commençaient à se déchirer. Il faut, en effet, avoir l'initiation dite philosophique, la clef des mystères du satanisme contemporain, ou encore la connaissance du dogme et des pratiques du Palladium, il faut posséder ce fil secret d'Ariane pour se retrouver au milieu du dédale des expressions ambiguës, des termes bizarres ignorés des profanes, accumulés à dessein dans tout ce qui traite, livre ou article de journal, des hommes et des choses de l'occultisme.

Pour démêler la vérité dans tout ce fatras, il est donc nécessaire, indispensable, de savoir ceci :

En dehors du Palladisme, qui est la grande religion luciférienne organisée, il y a une assez nombreuse collection de groupes occultistes, s'occupant de magie blanche ou noire, en perpétuelle rivalité d'influence ; plusieurs sont animés de violentes haines les uns contre les autres. Dans ce monde-là, la personnalité de Lucifer est considérée sous les aspects les plus variés. Pour les uns, il est bien l'archange déchu ; mais il est déjà repentant, Dieu lui pardonnera, et il est désigné pour être un nouveau Messie. D'autres le tiennent pour légal de Dieu adoré par les chrétiens et ne sont pas éloignés

de la théorie des palladistes ; mais ce sont des dissidents, n'appartenant pas à la maçonnerie et faisant bande à part. Des groupes féministes en font un dieu-femelle, l'appellent « la Blanche », et l'opposent à la divinité des catholiques, qualifié de dieu-mâle, « le Noir ».

Enfin, divers groupes n'hésitent pas à reconnaître en Lucifer le Satan maudit, tel ou à peu près tel que le dogme chrétien le définit et le représente ; mais ils ne lui en adressent pas moins leurs hommages, sous prétexte que le Christ a déserté la cause de l'humanité ; ceux-là sont les vrais satanistes, subdivisés en groupes indépendants et en groupes organisés ; ce sont les diseurs de messe noire, les occultistes de toutes les autres écoles fulminent contre eux ; c'est à qui se prévaudra de la Théurgie pour les accuser de faire revivre les horreurs et les infâmies de la vieille Goétie.

« Nous faisons de la magie blanche, clament les adeptes des sectes qui répudient la qualification de satanistes ; eux, ils font de la magie noire ! »

En résumé, toutes ces sectes, tous ces groupes sont à mettre dans le même sac. Qu'ils invoquent Lucifer ou Satan, sous n'importe quel nom, même sous celui de Paraclet, c'est bel et bien le roi de l'enfer qu'ils adorent ; mais de cela ils ne conviennent et ne conviendront jamais publiquement.

Pour le classement et l'explication de ces diverses sectes, opérant dans l'ombre comme le Palladisme, mais en dehors de lui et avec moins de mystère, j'ai réservé les IX^{e} et X^{e} parties de mon ouvrage. Toutefois, sans entrer à présent dans d'amples détails, je suis obligé de montrer ces divergences de vues, à propos de l'envoûtement ; sans cela, mes lecteurs auraient de la peine à saisir le sens des révélations que la polémique de deux groupes d'occultistes à apportées au public à l'occasion de la mort subite de l'ex-abbé Boullan.

Et, à ce propos, on constatera que ce sont toujours les querelles entre les partisans des réunions secrètes, qui dévoilent leur existence, leur organisation, leur action souterraine dans le monde. La suppression officielle de la formule du « Grand Architecte » dans la constitution du Grand Orient de France a provoqué l'excommunication du Rite Français par le Rite Écossais et a amené Albert Pike à se découvrir une première fois

comme souverain pontife de la franc-maçonnerie universelle. Le transfert du siège suprême dogmatique de Charleston à Rome, voté par le convent secret du 20 septembre 1893, à mis en fureur les hauts-maçons américains, qui, ne pouvant plus contenir leur colère contre l'intrus du palais Borghèse, ont oublié plus ou moins leur serment de discrétion, — ce dont je me garde bien de les blâmer, trouvant même qu'ils auraient pu en dire davantage, — et le public a connu ainsi le fonctionnement de la haute-maçonnerie. Dans les cas que nous avons à examiner ici, ce sont les coteries occultistes non inféodés au Palladisme, qui se démasquent en accusant l'une d'entre elles d'avoir envoûté un des grands-prêtres du magisme indépendant.

Cela dit, rectifions comme il convient l'article de M. Philippe Auquier ; après quoi, nous verrons la suite de cette curieuse querelle.

Les deux coteries diaboliques qui guerroient l'une contre l'autre en cette circonstance, sont celles des mages blancs Jules Bois et Huysmans et des mages noirs Joséphin Péladan et Stanislas de Guaita ; encore est-il bon d'observer que Péladan et Guaita ne sont pas tout à fait d'accord ensemble, et c'est surtout ce dernier qui sera on butte aux attaques des mages blancs, vengeurs du grand-prêtre Boullan envoûté.

Déjà, dans son volume *Là Bas*, M. Huysmans avait ouvert le feu contre les Mages de la Rose-Croix parisienne (Péladan, Guaita et autres) ; donnant un aperçu des pratiques en usage chez les satanistes contemporains, — et son livre, à raison de cela, ne saurait être mis entre les mains des dames ni des jeunes gens, — il avait établi une opposition entre un certain docteur Johannès, qu'en occultiste de la magie blanche il portait aux nues, et un chanoine Docre, qu'il représentait comme le type du mauvais prêtre se livrant en secret à la magie noire, une sorte de Gilles de Retz en soutane. Ce livre est un roman ; mais les personnages qui ont servi de modèles à l'écrivain existent ou ont existé, et les mystères des groupes occultistes blancs ou noirs décrits dans le volume ne sont pas œuvre d'imagination. M. Huysmans, en somme, prêche pour son diable et le blanchit, en représentant le plus noir possible le diable d'à-côté.

C'est si bien cela, que nombre de personnes qui avaient entendu parler de l'ex-abbé Boullan, qui savaient qu'il disait des messes sacrilèges, crurent que le chanoine Docre de *Là-Bas*, c'était lui, et l'imprimèrent. M.

Huysmans, de se rebiffer ! C'était, au contraire, sous les traits du docteur Johannès qu'il avait peint son ami Boullan.

Il écrivit même à ce sujet une lettre de rectification, dans laquelle on lisait ceci :

« Le chanoine Docre n'a aucun rapport, ni de près, ni de loin, avec l'ancien abbé Boullan, disait M. Huysmans. Docre est fait, pour dire toute la vérité, avec deux ecclésiastiques, que j'ai beaucoup, que j'ai trop connus. L'un fut, ainsi que je l'ai écrit dans *Là-Bas*, chapelain d'une reine en exil, et il s'est, il y a quelques années, pendu. L'autre exerce encore le sacerdoce en Belgique, dans une ville qui n'est pas très éloignée de Gand. Tout en gardant la physionomie très exacte du chapelain qui se suicida, j'ai réuni sur un seul et même personnage les détails absolument avérés, absolument certains, que je possédais sur l'un et sur l'autre de ces deux prêtres. J'ajouterai tout de suite, et afin de me dispenser de répondre aux nombreuses lettres qui me sont adressées à ce sujet, que les abbés sataniques ne sont pas très rares ; personnellement, j'en connais trois, — et il en existe d'autres, — qui célèbrent, à l'heure actuelle, à Paris, des messes noires.

« Cela dit, j'arrive à l'ancien abbé Boullan, sous les traits duquel mon confrère a cru reconnaître le chanoine Docre. Si cet abbé ressemblait à quelqu'un dans mon livre, ce serait au docteur Johannès, car il entreprend ainsi que lui les cures des personnes chez lesquelles il croit reconnaître des traces d'envoûtements ou de maléfices ; comme lui encore, il déclare qu'il est missionné pour prêcher l'avenue du Paraclet. J'ai beaucoup fréquenté cet ancien abbé, et j'ai même passé, à Lyon, près d'un mois chez lui. Eh bien ! je puis l'affirmer, personne ne méprise et n'exècre plus que ce prêtre le satanisme. La vérité, c'est qu'il est un mystique singulièrement érudit et l'un des plus sagaces des thaumaturges. »

On le voit, voilà bien affirmé le système auquel je faisais allusion tout à l'heure : « la magie blanche n'est pas du satanisme ! » Nous retrouverons toujours et partout cette déclaration de la part de n'importe quel occultiste le plus sûrement luciférien, même sous la plume de Sophie Walder (voir sa 2^{e} lettre à M. l'abbé Mustel, reproduite en entier dans l'ouvrage de M. A.-C. De la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle*). C'est, de la part de ces adversaires du catholicisme, un parti-pris de changer le sens des mots ; et il y a des gens naïfs qui s'y laissent prendre. Ainsi, le fameux prêtre apostat Louis-Alphonse Constant, maçon parfait initié, Chevalier Kadosch en sachant aussi long que les 33es sans l'anneau, osait écrire : « Le dogme qui est ma règle est essentiellement catholique. » Pour

le comprendre, il fallait savoir qu'il prenait ce mot dans son sens de traduction littérale : *catholikos*, universel. Son dogme diabolique était *universel*, voulait-il dire ; les initiés seuls ne s'y méprenaient pas.

C'est certainement parce qu'il ignore les doubles-sens des occultistes, que M. Magnard a laissé passer dans le *Figaro* l'article de M. Auquier. S'il l'avait soumis à un de nos religieux qui savent à quoi s'en tenir sur ces ruses de style, celui-ci lui aurait dit : « Gardez-vous bien d'insérer ces lignes ; elles font l'éloge d'un prêtre du démon ! »

L'ex-abbé Boullan n'était rien autre, en effet.

Pour ne pas être « la messe noire », que son ami Huysmans a décrite, « sa messe rouge » était tout aussi bien une messe sacrilège et diabolique. À l'époque où il portait la soutane, il s'adonnait déjà à des pratiques impies de ce genre ; et si l'archevêché de Paris le frappa d'interdiction, ce ne fut pas sans des raisons extrêmement graves. Au lieu de combattre le démon en se conformant au rituel de l'Église, dans l'exorcisme des malheureuses religieuses possédées, il procéda à la manière des magiciens. « Ses pratiques, a dit l'*Éclair*, ne peuvent honnêtement se décrire ; on raconte que les infortunées avaient été tenues de prêter les mystérieuses blancheurs de leur épiderme à des souillures scatologiques. » Il était impossible, certes, de conserver dans la bergerie un pareil loup, qui n'y avait pénétré que sous le déguisement de l'agneau ; à une meilleure époque, il eût été justement traité comme un autre Urbain Grandier.

À Rome, les cardinaux ne le bafouèrent nullement, quoiqu'en dise M. Auquier ; la vérité est que le Vatican tout entier eut horreur de ce prêtre infâme, qui transformait son sacerdoce en ministère de Satan, et qui osait soutenir qu'il avait reçu du ciel la mission de combattre l'enfer par la profanation de l'Hostie sainte et par l'ordure.

Vomi par l'Église, l'ex-abbé Boullan évolua d'abord parmi les diverses sectes de l'occultisme ; il versa plus que jamais dans la science diabolique des grimoires ; il s'unit à l'autre apostat, l'ex-abbé Constant ; il abandonna, m'a-t-on assuré, son calice de prêtre catholique à une société de magiciens, chez laquelle le vieux Walder devait recruter peu après les éléments du premier triangle palladique qui fut fondé à Paris, et ce serait même ce calice

qui servirait aujourd'hui encore aux profanations du triangle *Saint-Julien* (ce dernier renseignement, sous toutes réserves).

Boullan a-t-il été palladiste ? C'est possible ; pourtant, je ne le crois pas, non seulement parce que je n'en ai aucune preuve, mais surtout parce que la fixation de sa résidence à Lyon n'amena pas l'établissement dans cette ville d'un groupe affilié au rite de Charleston. D'autre part, son caractère n'était pas fait pour se plier aux exigences d'Albert Pike. Ce qui fait la force au Palladisme, c'est son secret si rigoureusement gardé, même au sein de la maçonnerie ordinaire ; Boullan, au contraire, aimait s'afficher ; il n'eût jamais pu tenir l'emploi d'un Larocque, d'un Bordone, d'un Umberto dal Medico, ou de tout autre de ces maçons du Rite Suprême que leurs Frères coudoient dans les loges, sans soupçonner quel rôles ils y jouent ni quelles sont leurs occupations ailleurs.

Et puis, Boullan opérait en magicien insuffisamment mystérieux. Il voulait faire des cures magiques et en tirer bénéfice ; d'où son procès pour exercice illégal de la médecine, et la qualification d'escroquerie que le tribunal appliqua à son système, en lui octroyant trois mois de prison. Sa thérapeutique de sorcier était particulièrement répugnante : un malade se présentait-il à lui, il lui crachait dans la bouche. « On lui reprocha au tribunal, dit l'*Éclair*, de faire un élixir du mélange de deux liquides naturels fournis par lui et par une femme ; devant les juges, Boullan déclara ces pratiques conformes à sa foi. » Nous allons voir tout à l'heure M. Jules Bois, autre docteur en occultisme et l'un des admirateurs et disciples enthousiastes de feu Boullan, célébrer comme une merveille une des plus abominables profanations du défroqué.

A-t-il vraiment accompli des guérisons extraordinaires, par des moyens surnaturels ? Cela se peut ; mais alors, incontestablement, c'est par le pouvoir du diable qu'il agissait.

Voilà pour la médecine de l'ex-abbé Boullan.

Quant au « sacrifice de gloire de Melchissédec », quant à sa « messe rouge », il ne me sera pas difficile d'en montrer le caractère diabolique.

Je prends l'article même de M. Auquier ; il est facile de voir, à sa simple lecture, que la cérémonie de l'ami de MM. Jules Bois et Huysmans est une contrefaçon de la messe chrétienne : les pains azymes sont, ni plus ni moins

les hosties que l'officiant sacrilège consacre ; le manteau blanc découpé sur la poitrine en forme de croix renversée est un ornement luciférien. Sur ce point, un mot d'explication : la croix maçonnique, la croix de l'occultisme est, sauf quelques rares exceptions, la croix aux branches d'égale longueur, et ceci a pour but de la distinguer de la croix chrétienne, dont la branche perpendiculaire est plus longue que l'horizontale ; on sait, en outre, le sens honteux qui est donné par les sectaires à la ligne verticale traversant l'astre, sens qui est accentué encore par la position d'une rose (emblême du sexe féminin) à l'intersection des bras de la croix ; c'est là, explique-t-on au 18e degré de l'initiation, le symbole de la vie triomphant de la mort et de l'humanité se renouvelant sans cesse ; mais alors, en occultisme, cette croix ainsi interprétée n'est jamais représentée renversée ; par contre, lorsqu'il s'agit de faire figurer la croix chrétienne dans un accessoire du culte luciférien, on la place renversée, et cela de tout temps, depuis les sabbats du moyen-âge jusqu'aux cérémonies adonaïcides des Odd-Fellows de nos jours. Et l'ex-abbé Boullan célébrait son sacrifice de Melchissédec avec une pareille chasuble !… Est-ce clair ?

En ce qui concerne les adjurations aux anges, mes lecteurs savent depuis longtemps comment il faut comprendre ce passage obscur de l'article. Tout luciférien dit *bons génies, esprits de lumière, anges*, en parlant des démons ; et les anges de Dieu, du Dieu des chrétiens, sont *des esprits de ténèbres*, des *mauvais génies*, des *maleachs*. Supplier saint Michel ? lisez : le conjurer par la puissance de Baal-Zeboub de ne pas nuire à l'opération magique.

Enfin, M. Auquier nous dit que le tabernacle de l'autel de Boullan était « surmonté d'une croix cerclée sur le fronton par la figure du *Tétragramme*. » Eh bien, là, il n'y a pas moyen de nier ; cette croix additionnée du Tétragramme n'est pas la croix chrétienne ; c'est encore une croix de Lucifer, et l'une des mieux caractérisées, car Lucifer et Tétragramme (ou JHVH) sont deux mots parfaitement synonymes en occultisme.

Ouvrons le *Dogme de la Haute-Magie*, par l'autre apostat, le F∴ Constant, et, à propos du « grand agent magique », qui n'est autre que le Satan travesti des mages modernes, nous lisons, page 152 :

« Le grand agent magique se révèle par quatre sortes de phénomènes, et a été soumis au tâtonnement des sciences profanes sous quatre noms : calorique, lumière, électricité, magnétisme.

« *On lui a aussi donné les noms de Tétragramme, d'Inri, d'Azoth, d'Éther, d'Od, de Fluide Magnétique, d'Âme de la Terre, de Serpent, de Lucifer, etc.* »

Selon la règle, le F∴ Constant n'a pas ajouté le nom de *Satan* ; il l'a remplacé par *etc.* ; mais son explication nous suffit. Elle établit que *Tétragramme* et *Lucifer* s'équivalent, et que c'est bien lui le grand agent magique qui se révèle dans le prétendu magnétisme.

Maintenant, suivons la querelle des mages blancs et des mages noirs à propos de la mort subite de l'ex-abbé Boullan, dont le caractère de prêtre du démon ne saurait faire aucun doute.

C'est son disciple et ami Jules Bois qui s'est le plus acharné à accuser le rose-croix Stanislas de Guaita d'avoir envoûté l'aumônier interdit dont l'occultiste Huymans a fait le « docteur Johannès. » Cette polémique mérite d'être conservée ; elle est des plus instructives. Nous en trouverons les principaux articles dans le *Gil Blas* ; que mes lecteurs me pardonnent cette reproduction : elle est nécessaire et, du reste, ils ne la regretteront pas.

Voici comment M. Jules Bois partit en guerre contre M. de Guaita et ses collègues de la Rose + Croix parisienne:

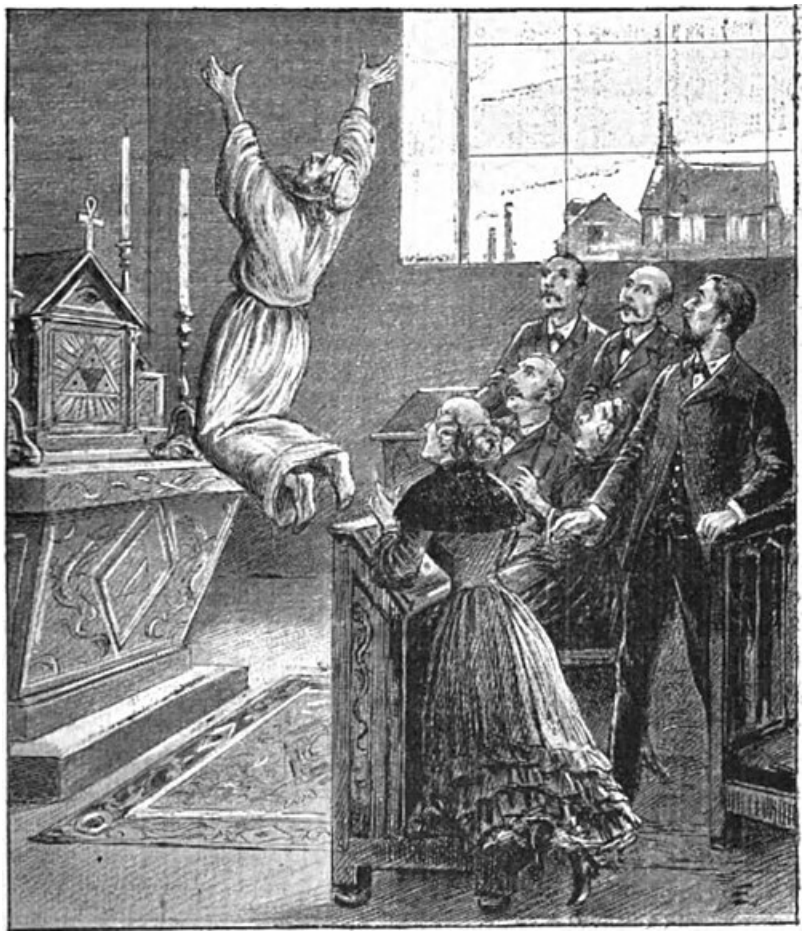
Décidément, les mystérieuses affaires d'empoisonnement à distance, d'envoûtement pour mieux dire, qui firent tant de bruit au moyen-âge, vont renaître en notre siècle pratique, mais que la vieille science des mages illumine de feux sanglants. C'est maintenant un fait incontestable, et je pense que les preuves apportées dans cet article ne pourront plus laisser de doute dans les esprits : — l'abbé Boullan qui vient de mourir subitement à Lyon, a été frappé par des colères invisibles et par des mains criminelles armées de foudres occultes, de forces redoutables et inconnues.

Ayant pénétré moi-même pendant plusieurs jours dans l'intimité de celui qui fut la victime d'ennemis aussi hypocrites qu'impitoyables, il me sera permis d'apporter ici un témoignage détaché et quelques étranges documents.

Un mot d'introduction de M. J.-K. Huysmans me présenta, cette année même, à M. Boullan, qui, ayant quitté la robe de prêtre catholique pour différends théologiques avec le haut clergé, se faisait

appeler par les fidèles de son Carmel le « D^{r} Johannès », nom mystique signifiant que l'âme de Saint-Jean l'apocalyptique s'était en lui incarnée.

L'abbé Boullan était un des nombreux sectateurs de Vintras. Vintras a laissé une réputation discutée et troublante. Prophète peut-être, — il se prétendait, lui, la nouvelle incarnation d'Élie, — médium à coup sûr, il s'élevait de terre devant témoins lorsqu'il priait, et des craquements se produisaient autour de sa présence. Sans instruction, il écrivit des livres de science sacrée, touffue et incohérente, où, selon l'expression d'Éliphas Lévi, l'Ange s'exprimait dans un langage de portier. Il professa que l'acte de l'amour sexuel était, de tous les hommages, le plus agréable à Dieu ; sa doctrine, il l'appuya par des miracles. Quand il consacrait, les hosties, devant des centaines d'yeux abasourdis, sortaient du calice et restaient suspendues dans l'espace ; d'autres gardaient des stigmates sanglants. On les a conservées à Lyon dans une chapelle particulière. M. Huysmans qui les a vues, pourrait dire qu'elles ne sont, malgré le sang et les années, ni détériorées ni corrompues.



Lorsque le mage Eugène Vintras priait sa divinité, il s'élevait en l'air, devant les fidèles de son culte infernal.

L'abbé Boullan rencontra Vintras, qui lui délégua ses pouvoirs. Héritier des manuscrits du Prophète, il ne tarda pas à accomplir d'aussi incroyables prodiges. Il guérissait des enfants noués, par exemple, avec des pierres précieuses ; et plusieurs femmes, — dont une Parisienne des plus citées dans le monde artistique, — furent soulagées d'une maladie de matrice — réputée incurable selon les plus savants docteurs — par l'imposition sur les ovaires d'hosties consacrées…

J'eus donc une certaine hésitation en montant l'escalier tortueux du n°… de la rue… à Lyon, là où habitait le thaumaturge[6]. Je fus reçu par un petit vieillard, allègre, aux yeux de flamme, avec un front d'inspiré et une mâchoire têtue. Il me mit à l'aise aussitôt, et nous causâmes entre madame Thibault la voyante et M. Misme, architecte qui est l'hôte et le disciple du « Père ».

« — Vous avez bien fait de venir, me dit Johannès, il est d'infâmes calomnies qui courent sur mon compte ; on prétend que je me livre à la magie noire ; les rose-croix de Paris, Stanislas de Guaita et Péladan répandent ce bruit. Mais vous quitterez Lyon, la conscience éclairée. »

(Ce que je vais rapporter, je puis, sur mon honneur, le certifier textuel, et s'il y'avait contestation, je ferais appel aux personnes présentes : M. Misme et madame Thibault).

« — Les occultistes de Paris, Guaita particulièrement, continua Boullan, sont venus ici m'arracher les secrets de la puissance. Guaita même s'agenouilla devant madame Thibault et la conjura de lui donner sa bénédiction : « Je ne « suis qu'un enfant qui apprend », s'écriait-il. Pendant plus de quinze jours nous lui fûmes une famille. À peine était-il parti avec le manuscrit du *Sacrifice*, le livre magique par excellence, une nuit je me réveillai frappé au cœur. Madame Thibault, chez qui je courus, me dit : « C'est Guaita. » Je m'affaissai en criant : « Je suis mort. » Après quelques secours je pus me redresser et je me fis porter à l'autel… »

Alors Boullan se leva et écarta le rideau de l'alcôve me montrant un petit édifice très simple, en bois, où brûlait une veilleuse…[7]

« — Je me fis porter à cet autel qui est toute ma force ; je dis le sacrifice de gloire qui rompt la complicité des méchants ; je pris les saintes espèces, et, ranimé, je me recouchai et dormis…

« Guaita lui-même, pratiquant la reconnaissance à rebours, me fit savoir qu'il avait voulu exercer contre moi la puissance que je lui avais octroyée,

« Depuis, je sais qu'il s'en est servi pour accomplir tous les maux. Des êtres ont disparu, frappés à mort par ce mage noir. Et sa haine s'accroît d'autant plus contre moi que je suis le seul par mes sacrifices, moi et le directeur de la *Tromba Apocalyptica* de Rome, à renverser leurs complots. Lorsque M. Huysmans est venu ici, il a assisté à une lutte à distance, dont je sais qu'il a emporté le souvenir le plus tragique. Madame Thibault assistait par la voyance aux coups repoussés de Lyon à Paris (Wird, Guaita, Péladan avaient décidé de me faire mourir). L'hostie à la main, j'invoquais les grands archanges pour qu'ils pulvérisent ces ouvriers d'iniquité… »

Des cris aigus me firent détourner la tête.

« — Ne vous étonnez pas, reprit Boullan, ce sont des oiseaux qui nous portent les messages du ciel. Ils se posent en observation sur le toit voisin, et, par leurs rumeurs, ils nous avertissent des projets de nos ennemis. »

Je visitai la maison ; elle est très simple, un peu encombrée de bondieuseries, mais ne sentant pas le moins du monde le sorcier. Madame Thibault, une paysanne au regard d'aigle, au verbe villageois, ne mange depuis des années que du pain dans du lait, fait à pied les pélerinages les plus lointains, et n'a qu'à soulever les prunelles au-dessus des lunettes pour apercevoir les légions de l'invisible ; quant à M. Misme, c'est un excellent vieillard, préoccupé de retrouver l'élixir de Paracelse. Je quittai la maison, charmé de cette hospitalité franche ; et le bon rire de Boullan tinta dans mes oreilles longtemps.

… Lorsque j'appris aujourd'hui sa mort et les soupçons planant sur les actes des Rose-Croix, je courus chez M. J.-K. Huysmans.

« — Vous tombez bien, me dit-il, et vouz allez avoir les seuls documents authentiques. Boullan est mort le 4. Voici la dépêche de M. Misme, et voici la dernière lettre de Boullan, notez bien ceci, datée du 2, l'avant-veille, et du 3, la veille de sa mort. Elle jette sur cet événement un jour étrange :

« *Quis est deus ?*
« Lyon, 2 janvier 1893.

« Bien cher ami J.-K. Huysmans,

« Nous avons reçu avec joie votre lettre qui nous apportait vos vœux de cette nouvelle année. Elle s'ouvre sous de tristes pressentiments, cette

année fatidique ; 8 — 9 — 3, chiffres qui forment un ensemble d'annonces terribles.

. . . . . .

« *3 janvier*. — Ma lettre en était là hier au soir, pour attendre celle de la chère madame Thibault. Mais cette nuit un accident terrible a eu lieu. À trois heures du matin, je me suis éveillé suffoqué, j'ai crié : « Madame Thibault, j'étouffe », deux fois. Elle a entendu, et, en arrivant près de moi, j'étais sans connaissance. De 3 h. à 3 h. 1/2, j'ai été entre la vie et la mort.

« *À Saint-Maximin, madame Thibault avait rêvé de Guaita* (Stanislas de Ghaita) *et le matin un oiseau de mort avait crié. Il annonçait cette attaque*. M. Misme avait rêvé à cela. À 4 h, j'ai pu reprendre mon sommeil, le danger avait disparu.

. . . . . .

« D[r] J.-A. Boullan. »

Huysmans reprend :

« Quant à son agonie, la voici relatée par madame Thibault elle-même dans la lettre qu'elle vient de m'adresser, avec toute sa naïve émotion ; prenez-la au moment où nous a laissé le docteur.

« … Après avoir bu une tasse de thé, il a transpiré beaucoup ; j'ai rallumé le feu ; je lui ai chauffé une chemise qu'il a mise, et tout est rentré dans son état normal. Il s'est levé comme d'habitude, et il s'est mis à écrire, aussitôt le jour venu, son article pour *La Lumière* que madame Lucie Grange lui avait demandé, puis une lettre à un ami ; il voulait porter cela à la poste lui-même. Je ne l'ai pas voulu, je lui ai dit qu'il faisait trop froid pour lui.

. . . . . .

« L'heure du diner est venue ; il s'est mis à table et il a bien diné, il était très gai ; même il est allé rendre sa petite visite quotidienne aux dames G… et lorsqu'il est rentré, il m'a demandé si j'allais être bientôt prête pour la prière ; nous arrivons pour prier ; quelques minutes après, il se sent mal à l'aise ; il pousse une exclamation et il dit : « Qu'est-ce que c'est ? » En disant cela, il s'affaissait sur lui-même. Nous n'avons eu que le temps, M. Misme et moi, de le soutenir et de le conduire sur son fauteuil, où il put

rester pendant la prière que j'ai abrégée pour pouvoir le faire coucher plus vite.

. . . . . .

« La poitrine est devenue plus oppressée, la respiration plus difficile ; *au milieu de toutes ses luttes*, il avait une maladie de foie et de cœur… Il me disait : « Je vais mourir, adieu. » Je lui disais : « Mais, mon père, vous n'allez pas mourir ; et votre livre que vous avez à faire ? il faut bien que vous le fassiez. » Il était content que je lui dise cela… il m'a demandé de *l'eau du salut*. Après avoir bu une gorgée, il nous disait : « C'est cela qui me sauve. » Je ne m'effrayais pas trop, nous l'avions vu tant de fois aux portes de la mort et se remettre quelques heures après. Je croyais que ce ne serait que passager. Il nous a parlé jusqu'au moment de la dernière crise… Je lui dis : « Père, comment vous trouvez-vous ? » Il me jette son dernier regard d'adieu. Il n'a plus pu nous parler. Il est entré en une agonie qui a duré à peine deux minutes…

« Il est mort en saint et en martyr ; toute sa vie n'a été qu'épreuves et souffrances depuis seize ans et plus que je le connais.

. . . . . .

« J'appréhendais un triste dénouement avec toutes ces luttes qu'il avait soutenues pour lui et pour d'autres. Je suis étonnée qu'il soit venu jusqu'ici. Je crois qu'il avait rempli sa tâche. Sa mort m'avait été montrée depuis plus de six ans ; et, au moment où j'allais prendre le train à Saint-Maximin pour partir aux Saintes-Maries, un oiseau est venu me jeter plusieurs cris. Il n'était pas jour. Il était six heures du matin. J'ai dit tout haut, devant quelques personnes : « Ah ! mon Dieu ! une mort que cet oiseau m'annonce. » Et j'ai senti que c'était le pauvre Père. Je repoussais cette inspiration, je ne m'attendais pas qu'elle allait arriver cinq jours après ma rentrée à Lyon. »

« — Ces lettres ont un langage secret, reprit l'auteur de *Là-Bas*. J'étais à. Lyon, lorsque est parvenue une des lettres de la Rose-Croix, condamnant à mort par les fluides celui qui vient de mourir ; il en est plusieurs que madame Thibault doit avoir conservées.

« Ce que je puis vous dire pour ma part, c'est que Péladan, ce bilboquet du Midi, a tout tenté contre moi avant et surtout après mon roman *Là-Bas*. Tous les honnêtes gens ont été de mon côté, quand j'ai dévoilé les

agissements sataniques des Rose-Croix de Paris ; mais les magiciens noirs me battent chaque nuit le crâne par des coups de poing fluidiques ; mon chat lui-même en est tourmenté ; peu m'importe, je ne les crains pas. Un journal du soir, par un madrigal, m'a avisé que mon protecteur magique étant mort, je risquai fort maintenant d'y passer ; mais ce dont ils ne se doutent pas, c'est que mon vrai, mon unique bouclier a été la sainteté hors d'atteinte de madame Thibault. »

Je ne porte ici, pour ma part, aucune accusation, je crois seulement de mon devoir de relater des faits : l'étrange pressentiment de Boullan, les visions prophétiques de madame Thibault et de M. Misme, ces attaques, paraît-il, indiscutables des rose-croix Wird, Péladan, Guaita contre cet homme qui est mort.

On m'a assuré que M. le marquis de Guaita vit seul et sauvage ; qu'il manie (il se plait à le laisser dire) les poisons avec une grande science et la plus merveilleuse sûreté ; qu'il les volatilise et les dirige dans l'espace : qu'il a même, — M. Paul Adam, M. Édouard Dubus, M. Gary de Lacroze l'ont vu, — un esprit familier enfermé chez lui dans un placard et qui en sort visible sur son ordre.

Ce que je demande sans incriminer qui que ce soit, c'est qu'on éclaircisse les causes de cette mort. Le foie et le cœur par où Boullan fut frappé, voilà les points que les forces astrales pénètrent.

Maintenant que des illustres savants tels que MM. Charcot, Luys et particulièrement de Rochas reconnaissent la puissance des envoûtements, dussé-je, — *moi qui suis un adepte de la magie*, — braver des fureurs homicides, je veux de pettes explications ; je les veux comme doivent les vouloir MM. Joséphin Péladan, Stanislas de Guaita et Oswald Wird, — afin que leur conscience soit légère ! — (*Gil-Blas*, du 9 janvier 1893).

Tel est l'article, écrit et signé par M. Jules Bois, occultiste, « adepte de la magie », — ainsi qu'il le proclame, — et cet article, on le reconnaitra, est gravement révélateur, quoique laissant bien des choses dans l'ombre et cherchant (comme tous les écrits d'occultistes) à donner le change sur les puissances surnaturelles auxquelles recourt l'écrivain. M. Jules Bois se rangeant dans le groupe des Vintras, Boullan et Huysmans, ne veut pas

laisser soupçonner que sa magie est du satanisme tout aussi bien, mais sous une autre étiquette, que celle des Guaita et Péladan contre qui il fulmine.

Les hosties qui voltigeaient, dont il parle à propos d'Eugène Vintras, ne rappellent-elles pas les Saintes Espèces profanées par un juif, épisode connu sous le nom de miracle des Billettes ?… Faut-il que ces odieux profanateurs soient aveugles, pour attribuer à leur fausse divinité maudite de telles manifestations, si vraiment elles ont eu lieu !

Quant au *Quis est Deus ?* dont l'apostat Boullan faisait son en-tête de lettre, c'est bien là un blasphème d'inspiration vraiment satanique. La devise de l'archange saint Michel, parodiée par un prêtre indigne, un infâme qui osait, sous prétexte de médecine, appliquer des hosties consacrées !… En vérité, tout cela n'est-il pas le comble de l'abomination ?… et M. Jules Bois rapporte ces pratiques-là sans frémir !… Que dis-je ? il les cite complaisamment comme des faits admirables… Voilà ce qui est courant dans le groupe occultiste auquel appartiennent MM. Bois et Huysmans ! C'est bien la peine de flétrir les diseurs de messes noires !…

Mais quelle que soit notre tristesse en nous astreignant à de telles citations, continuons-les, il faut que l'on sache les crimes contre Dieu qui se commettent en ce siècle impie. Cette affaire d'envoûtement récent nous permet d'enregistrer quelques actes de l'occultisme moderne, — sans aucune contestation possible, puisque les disciples enthousiastes d'un Boullan les ont eux-mêmes consignés dans leurs écrits.

Le lendemain du jour où M. Jules Bois publia dans le *Gil-Blas* l'article qui vient d'être reproduit, M. Huysmans s'unissait à lui pour le confirmer. En effet, dans le *Figaro* du 10 janvier, on trouve sous la signature de M. Horace Blanchon, le récit d'une entrevue avec ces deux mages blancs.

J'ai voulu, écrit M. Blanchon, voir M. Huysmans et aussi M. Jules Bois, qui lui prête des propos si accusateurs à l'égard du sâr Péladan.

Voici ce que m'ont dit l'un et l'autre de ces messieurs :

« — Il est incontestable que Guaita et Péladan pratiquent quotidiennement la magie noire. Ce pauvre Boullan était en lutte perpétuelle avec les esprits méchants, qu'ils n'ont cessé, pendant deux

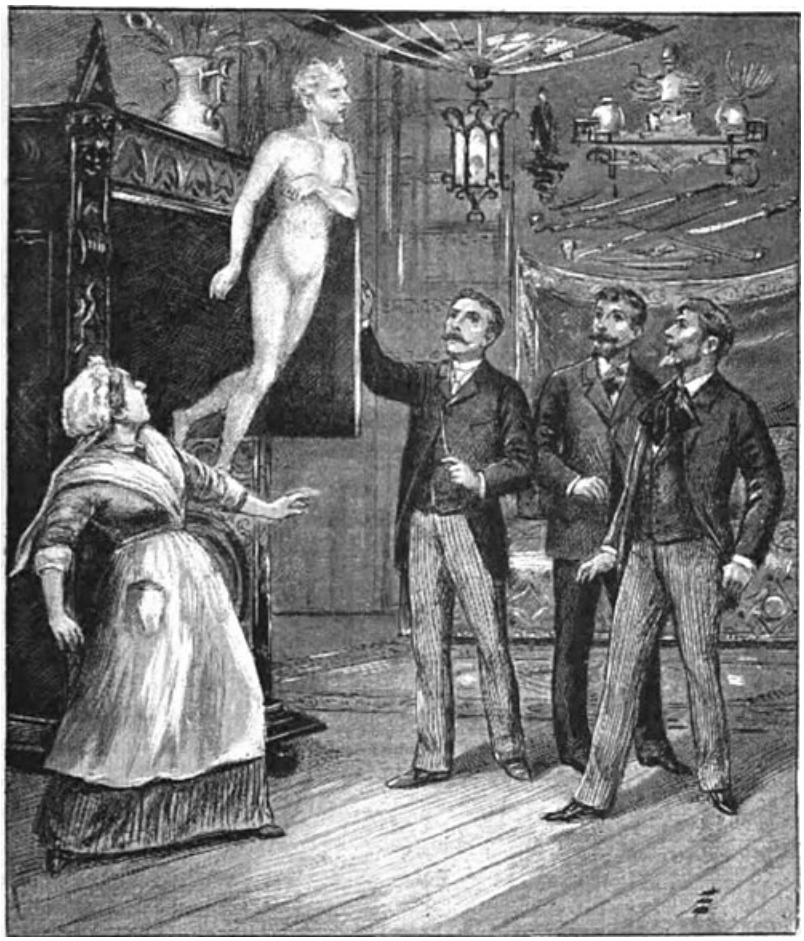
ans, de lui envoyer de Paris. Rien n'est plus imprécis que ces questions de magie ; mais il est tout à fait possible que notre pauvre ami Boullan ait succombé à un envoûtement suprême.

« — Moi qui vous parle, ajouta M. Huysmans, je suis certain que Péladan et Guaita ont fait tout ce qu'ils ont pu pour me nuire. Et tenez ! chaque soir, à la minute précise où je vais m'endormir, je reçois sur le crâne et sur la face… comment dirai-je ?… des coups de poings fluidiques. Je voudrais croire que je suis tout bonnement en proie à de fausses sensations purement subjectives, dues à l'extrême sensibilité de mon système nerveux ; mais j'incline à penser que c'est bel et bien affaire de magie. La preuve, c'est que mon chat, qui ne risque pas, lui, d'être un halluciné, a des secousses à la même heure et de la même sorte que moi. En outre, il est certain que Mme Thibault, la digne femme que j'ai connue chez l'abbé Boullan, m'a, une fois déjà, délivré de ce maléfice. Depuis que notre ami est mort, la sensation bizarre de chaque soir a redoublé. »

Le 11 janvier, M. Jules Bois revient à la charge dans le *Gil Blas*. Il remercie M. Édouard Dubus qui avait bien voulu certifier par lettre ce fait : « M. Stanislas de Guaita a chez lui des manifestations fantômales. »

Et il ajoute :

M. Laurent Tailhade, ce sceptique, y assista, et en fut, paraît-il, épouvanté ; et ce n'était ivresse ni de morphine ni de haschich, puisque la vieille bonne du magicien, femme simple et saine, en poussa des clameurs d'effroi.



L’esprit familier de M. Stanislas de Guaita a rempli d’effroi les personnes qui l’ont vu.

M. Édouard Dubus ne doit pas ignorer que, si M. Stanislas de Guaita, qui n’a jamais eu la prétention d’être un saint, ne réalise pas ces phénomènes par la mortification et l’ascétisme, c’est par des pratiques infernales, pratiques dangereuses et inouïes, qu’il arrive à les obtenir.

Je tiens ici à affirmer que je ne suis pas l’ennemi de M. de Guaita, ainsi que la lettre en question l’insinuerait, non ! et je ne reçois pas non plus de mot d’ordre. Je n’ai eu avec le mage de l’avenue Trudaine, jusqu’ici, que les plus courtois rapports ; mais devant les présomptions importantes qui m’ont été fournies, j’ai cru de mon devoir, — et tout honnête homme l’aurait fait à ma place, — d’affirmer que M. Stanislas de Guaita avait, maintes fois depuis plusieurs années, menacé le docteur Boullan, qui vient de mourir de cette mort si mystérieuse et si subite, et qu’il y avait dans l’esprit de Boullan la hantise, l’obsession, la douleur persécutrice de ces menaces. Je ne veux pas en dire plus ; mais ce que je dis là, je le maintiens entièrement.

Le soir de mon article, M. J.-K. Huysmans a été plus particulièrement atteint par les fluides. Ces fluides, ainsi que l'auteur de *Là-Bas* me l'a expliqué chez lui, dans son cinquième où les plus exquis bibelots mystiques voisinent avec les violentes réalités de Forain et les extraordinaires géométries de Traksel, ces fluides dans leur choc nocturne pourraient bien rappeler le souffle d'une machine d'électricité statique. Ils l'importunent très souvent et augmentent ses insomnies.

Depuis la mort de Boullan, qui les avait coupés par ses « sacrifices » magiques, ils reprennent de plus belle.

J'ai demandé à M. J.-K. Huysmans s'il avait eu de la part de Boullan ou de son entourage d'autres manifestations d'une énigmatique puissance.

« — J'étais alors chez le docteur Johannès, me répondit le romancier ; il avait endormi la petite Laure qui lui servait de somnambule. Il lui demanda de voir chez moi à Paris, alors que son corps était devant nous à Lyon ; elle dépeignit assez bien mon intérieur qu'elle ne connaissait pas, puis s'écria : « Il y a un homme dans le lit de M. Huysmans. » Je m'écriai : « Pour ça, je suis bien sûr que non ; personne ne pénètre chez moi en mon absence. »

« Le docteur Johannès réitéra la question. Malgré mes dénégations et mes haussements d'épaule, la petite Laure insista et deux jours de suite. Mais je ne voulus rien entendre, croyant qu'il y avait là un simple rêvé d'une imagination mal dirigée… Quelque temps après, je rentrai rue de Sèvres, à Paris, et à peine gravissais-je les marches de mon escalier que ma concierge, après quelques préambules, — car elle se doutait bien, me connaissant, que cela me mettrait en fureur : « Monsieur, votre domestique a couché deux nuits de suite dans votre lit en votre absence. » — J'avoue que je demeurai abasourdi et que je n'eus rime pas assez de présence d'esprit pour m'emporter. »

Dans ce même article, M. Jules Bois nous apprend que M. Huysmans conserve chez lui une hostie consacrée, couverte du sang qui en a coulé et qui y est aujourd'hui figé.

Que la patience de Dieu est grande !

Cependant, M. Stanislas de Guaita protesta contre ces accusations d'envoûtement. Du moins, le *Figaro* publia une note dans ce sens. Il est vrai qu'il en répudia la paternité ; mais ce fut pour se décider plus tard à faire publier une lettre de-protestation des plus complètes ; je la reproduirai à sa place chronologique.

À la note du *Figaro*, M. Jules Bois répliqua dans le *Gil-Blas* du 13 janvier, en ces termes :

M. Stanislas de Guaita, qui se retranche maintenant derrière de simples préoccupations métaphysiques, prétend que les envoûtements ne sont point son fait.

Eh bien, en voici un qui est très clairement avoué et par lui-même dans son propre livre *le Serpent de la Genèse*, à la page 477. Cet envoûtement, — le plus terrible, parce qu'il est collectif, — était dirigé depuis longtemps déjà contre l'abbé Boullan, dit le docteur Baptiste, ce vieillard à qui les douleurs et les épreuves de sa vie avaient enlevé bien des forces.

M. Stanislas de Guaita a écrit ceci :

« … Dès le retour de M. Wirth, examen fait des pièces nouvelles, les occultistes, réunis en tribunal d'honneur, prononcèrent la condamnation du docteur Baptiste à l'unanimité des voix (23 mai 1887). Elle lui fut signifiée le lendemain.

« Mais avant de mettre en lumière les œuvres du personnage, on lui laisse tout le temps de s'amender. *La condamnation qui resta près de quatre ans suspendue sur cette tête coupable reçoit en ce jour son exécution tardive*. »

… Que M. Stanislas de Guaita ne vienne pas nous dire que sa condamnation était une condamnation platonique… La haine inexorable qu'il avait vouée au docteur Boullan, dit Baptiste, haine dont il avait créé le réseau serré et menaçant dans le cœur de tous ses amis, à lui Guaita, cette haine inexorable se resserrait de plus en plus, comme un étau de courroux contre cette victime solitaire…

De cette condamnation il y a l'une de ces trois conclusions à tirer :

1° Ou M. de Guaita a plaisanté… il n'y avait pas de quoi… et je dois dire que ce n'est point son habitude, comme c'est l'habitude de celui qui fut son ami, le baladin à gynandres et à androgynes Péladan ;

2° Ou M. de Guaita est insensé, condamnant quelqu'un en l'air, sans efficacité, sans qu'il y ait une sanction à ses paroles ;

3° Ou M. de Guaita a écrit, en toute connaissance de cause et d'effet, une sentence dont il savait la portée, et dont il pouvait diriger les funestes

applications. Condamnant Boullan, il était sûr dans ce cas, de faire exécuter cette condamnation. Et alors, je laisse à mes lecteurs et à lui-même Stanislas de Guaita, le soin de qualifier une aussi cruelle conduite.

… Dans ses conversations, à Paris et à Lyon, le docteur Baptiste témoignait des afflictions que lui causait la haine infatigable de Stanislas de Guaita. Et toutes ses lettres en étaient pleines ; on sentait que pesait sur lui cette volonté persécutrice.

Un ami inconnu m'adresse une longue lettre dont j'extrais ces lignes plus particulièrement intéressantes :

« … Les conversations passées entre le docteur Boullan et moi me sont présentes comme au premier jour, et *les accidents, les blessures survenues ou reçues sous mes yeux m'ont laissé un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire*… »

Boullan vint récemment deux fois à Paris ; il cacha son adresse et même son nom, car il voulait dépister les envoûtements dont il était l'objet. Il les sentait rôder autour de lui comme des poignards empoisonnés…

Cette fois, M. de Guaita s'émut. L'acharnement que M. Jules Bois, son adversaire occultiste, mettait à l'accuser d'avoir causé par maléfices la mort de l'apostat Boullan, le contraignit à sortir du silence dans lequel il s'était enfermé ; mais ce ne fut pas pour donner des explications sur ses pratiques personnelles. Il se borna à nier, — très énergiquement, il est vrai, — d'être l'assassin de Boullan.

Voici sa lettre, reproduite du *Gil-Blas* du 15 janvier :

Paris, ce 13 janvier 1893.

Monsieur le rédacteur du *Gil-Blas*,

Voilà plusieurs jours que la presse colporte sur mon compte certains ragots, d'un ridicule plus infamant en vérité pour les malveillants ou les naïfs qui ont lancé ce canard, que pour moi-même, aux trousses duquel il s'acharne.

Nul n'ignore plus que je me livre aux pratiques de la plus odieuse sorcellerie ; — que je suis à la tête d'un collège de Rose+Croix fervents du Satanisme, et qui dévouent leurs loisirs à l'évocation du Noir Esprit ; —

que ceux qui nous gênent tombent, l'un après l'autre, victimes de nos maléfices ; — que moi, personnellement, j'ai féru à distance nombre de mes ennemis, qui sont morts envoûtés, en me désignant pour leur assassin (or, chacun sait que, depuis les récents travaux des docteurs Luys et Charcot, et particulièrement du savant colonel de Rochas, l'*envoûtement* à distance n'est plus contesté par la science universitaire ! !)…

Ce n'est pas tout. — Je manipule et dose les plus subtils poisons avec un art infernal, c'est convenu ; je les volatilise avec un bonheur particulier, en sorte d'en faire affluer, à des centaines de lieues d'éloignement, la vapeur toxique, vers les narines de ceux-là dont le visage me déplaît. — Je joue les Gilles de Raiz au seuil du vingtième siècle ; — j'entretiens (comme Pipelet avec Cabrion) des « *relations d'amitié et autres* » avec le redoutable Docre, le chanoine chéri de M. Huysmans. — Enfin, je tiens prisonnier en un placard un Esprit familier qui en sort visible sur mon ordre !

Est-ce assez ? — Point. Tous ces beaux renseignements ne sont qu'une préface. L'affaire où l'on veut en venir, c'est que l'ex-abbé Boullan, — ce thaumaturge lyonnais dont la mort récente a fait quelque bruit, — n'a succombé qu'à mes infâmes pratiques, à mes efforts combinés avec ceux de mes noirs complices, les Frères de la Rose+Croix.

On va même (cette insinuation naquit sous la plume méridionale de M. Jules Bois), jusqu'à laisser entendre qu'il serait expédient de pratiquer l'autopsie du défroqué, de qui certaines lettres, rendues publiques avec l'assentiment de M. J.-K. Huysmans leur destinataire, me dénoncent positivement comme le magicien provocateur de la crise cardiaque qui a ravi au Carmel son Souverain Pontife, et au monde des démoniaques son « Roi des Exorcistes. »

Car il faut bien dire que M. Boullan, dont j'ai démasqué dans mon dernier livre (avec preuves à l'appui) les œuvres et les doctrines, souffrait dès longtemps d'une double atteinte au cœur et au foie. Cette affection suivait son cours normal, avec des hauts et des bas. Mais à chaque nouvelle atteinte, notre pontife criait à l'envoûtement nouveau.

M. Boullan est mort : paix à sa cendre !… J'ai dit d'ailleurs ce que j'ai cru devoir dire, touchant nos relations et les événements qui succédèrent.

J'ai raconté la vérité ; je n'y ajouterai rien. Ceux qui veulent des détails précis et d'authentiques documents n'ont qu'à consulter, dans le SERPENT DE LA GENÈSE (tome I, le *Temple de Satan*, pages 428-500) les 72 pages intitulées : *le Carmel d'Eugène Vintras et le grand pontife actuel de la secte*.

Cette parenthèse étant close, revenons à ce qui me concerne personnellement.

Les allégations produites dans les journaux, ces jours derniers, seraient abominables, si elles ne respiraient la plus intense bouffonnerie.

Me défendre de pareils cancans, allons donc ! Le bon sens public en a fait justice, et je n'ai peur que d'une chose, pour les fauteurs de ces naïves calomnies : c'est que, curieux d'*épater* les badauds et de divertir les sceptiques, ils n'aient fait rire beaucoup plus à leurs dépens qu'aux miens.

J'avais d'abord l'idée de m'en tenir au silence du plus parfait dédain. Je l'ai gardé jusqu'à ce jour, absolu ; — et les quelques lignes de rectification parues au *Figaro* émanent de la direction, et non de moi. M. Jules Bois en est donc pour ses frais de doucereuse perfidie, lorsqu'il note que « la réponse si pâle de M. Stanislas de Guaita dans le *Figaro*, n'est pas faite pour contenter ses amis. »

Je me disais : laissons tomber ces plaisanteries d'un goût fâcheux, et que nul ne rééditera. Je me trompais. De toutes parts, en dépit même de la diversion du Panama, des feuilles quotidiennes reproduisent gravement ces pauvretés !…

Donc, mon intention était de me taire ; mais ces sottes histoires menacent enfin de s'éterniser. La patience a des bornes, et c'est décidément trop de ridicule pour une fois.

On me demande à grands cris des explications… Les meilleures, en pareil cas, se donnent sur le pré. C'est du moins mon avis.

Mais à qui m'en prendre ?

— À M. Huysmans, d'abord : à tout seigneur, tout honneur !

— À M. Huysmans, qui, dans son roman *Là-Bas*, et depuis la publication de ce livre, n'a cessé de se faire l'écho central de ces invraisemblables calomnies ; — à M. Huysmans, qui a permis qu'on publiât les folles lettres où M. Boullan me désigne comme son persécuteur ; — à M. Huysmans enfin, dont la rectification parue dans un journal du matin souligne en quelque sorte les calomnies qu'on lui prêtait à mon endroit, plutôt qu'elle ne les atténue.

Donc, à M. Huysmans, tout d'abord. — Puis ensuite, à M. Jules Bois, qui m'a pris à partie par trois fois, dans le *Gil-Blas*.

En conséquence, j'ai envoyé des témoins à ces deux derniers.

Voilà, monsieur le rédacteur, ce que je voulais faire savoir aux lecteurs du *Gil-Blas*. Si j'ai choisi de préférence le *Gil-Blas* pour l'exercice de mon droit de réponse, c'est que M. Jules Bois a mis un incroyable acharnement à m'y poursuivre.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Stanislas de Guaita.

P. S. — M. Huysmans, dans sa lettre adressée à un journal du matin, prétend trouver en mon livre la preuve que j'ai dû maléficier M. Boullan. En effet, dit-il, dans l'hypothèse contraire, la condamnation du pontife, dépourvue de sanction, se réduirait à un non-sens.

Cette condamnation consistait, comme il est imprimé en toutes lettres à plusieurs pages du *Serpent de la Genèse*, dans la mise au jour des œuvres et des doctrines du personnage. Il est impossible de s'y tromper un seul instant, pour peu qu'on prenne la peine de lire l'ensemble du chapitre.

Tout catholique reconnaîtra que provoquer en duel des accusateurs n'est pas mettre à néant leurs accusations. Si nous vivions dans un autre siècle, cette querelle entre occultistes aurait été tirée au clair par la justice ; mais aujourd'hui l'État est athée, la loi ne reconnaît pas l'existence du surnaturel.

Je ne veux pas dire par là que M. de Guaita soit réellement l'auteur de la mort de l'apostat Boullan. La mort subite de cet infâme est sans doute le châtiment d'une existence horriblement sacrilège ; Dieu a jugé que c'était assez, et il a foudroyé le prêtre indigne au moment où il s'apprêtait à vulgariser, pour perdre des milliers et des milliers d'âmes, l'abominable livre le *Zohar*.

Mais M. Stanislas de Guaita est mal venu à se plaindre d'avoir été soupçonné. Pour être diabolisant, il l'est bien, et sa façon d'exposer ironiquement le résumé de ce qui a été publié sur son compte ne peut porter que sur les boulevardiers, qui ne croient à rien. Pour avoir le droit de nier par la tangente de l'ironie, il faudrait au moins que M. de Guaita n'eût pas publié son *Essai de sciences maudites* et le *Temple de Satan*, deux ouvrages où il se révèle occultiste de la pire espèce. Il ne faudrait pas que M. de Guaita fût loué à outrance par tous les propagateurs de la sorcellerie moderne.

« Stanislas de Guaita, écrit l'occultiste Papus, 33e, est l'un des kabbalistes contemporains les plus savants et les plus aimés des lecteurs d'occultisme… Stanislas de Guaita est aujourd'hui le seul écrivain qu'on puisse comparer à Éliphas Lévi. »

Éliphas Lévi est le pseudonyme judéo-cabalistique du luciférien Constant, le prêtre apostat dont j'ai fait de nombreuses citations.

« La pureté et la grandeur du style, continue le F∴ Papus, les profondeurs philosophiques abordées et la délicatesse apportées dans l'exposé des sujets les plus troublants font des ouvrages ésotériques de Guaita de véritables monuments de science occulte. *Le Temple de Satan* est une étude complète de la sorcellerie à toutes les époques et sous toutes ses formes, *telle, en vérité, que Stanislas de Guaita était peut-être seul à pouvoir l'écrire*. Étayée sur une masse prodigieuse de documents authentiques, pour une bonne part inédits, *cette étude témoigne encore d'une compétence vraiment imprévue, en ces matières étranges et troublantes*. Enfin, chose plus rare qu'on ne saurait croire, ce livre substantiel et condensé jusqu'à l'excès, ce livre bourré de renseignements et de spécifications précises, n'a rien de difficultueux ni de rébarbatif ; cette œuvre d'érudition et de science, écrite dans une langue souple, limpide et sobre, bien française, présente l'intérêt et le mouvement d'une œuvre d'imagination ; *le Temple de Satan* se lit comme un roman. » (*Bibliographie méthodique de la science occulte*, no de décembre 1892.)

Il est impossible d'être plus chaleureusement prôné par les apôtres du démon.

D'autre part, les adversaires occultistes de M. de Guaita, et en particulier M. Jules Bois, appartiennent « au monde des démoniaques », selon l'expression de l'ennemi de feu Boullan, et ce n'est pas parce qu'ils mêlent le nom de Jésus à leurs diatribes, que les lecteurs catholiques se laisseront tromper. MM. Jules Bois et Huysmans considèrent le Christ comme un mage, au même titre que Zoroastre, Bouddha, etc. ; c'est un blasphème de plus, voilà la vérité.

Cette observation faite, donnons la réplique de M. Jules Bois à M. de Guaita ; car le disciple de l'apostat Boullan ne voulut pas avoir le dernier mot. Sa lettre fut insérée dans le même no du *Gil-Blas* (15 janvier 1893) :

Monsieur le Rédacteur du Gil-Blas,

M. Stanislas de Guaita, le chef des Rose+Croix, « revient de tournée » comme le dit si bien le « représentant » de sa maison.

Il répond enfin.

Il se défend même — et mal ; je dirai plus : il s'accuse encore.

Il s'empêtre dans les pièges qu'il tend et le magicien noir décrit en connaissance de cause ses propres maléfices, il se mire dans ses envoûtements.

Laissons-lui ce triste orgueil ; laissons-lui ce plaisir moins élevé de la réclame qui lui fait citer par deux fois son livre, si profondément inconnu et cependant si chatouilleux que la meilleure partie en est écrite en latin.

Mais, quand il s'agit de se défendre de ce soupçon de satanisme, M. de Guaita recule et tente une diversion. Il change de terrain ; il sort de la discussion ; il quitte la plume et prend l'épée, — dont il se croit plus sûr.

Eh bien ! puisqu'il parle de *doucereuse perfidie*, je puis lui répondre hautement que si je l'ai attaqué de face, si je soutiens qu'il a poursuivi d'une haine implacable ce vieillard qui maintenant n'est plus, je serai devant lui, Stanislas de Guaita, sur le pré, avec la même audace.

On ne « calomnie » pas, monsieur de Guaita, quand on défend un mort *et quand on protège une idée !* Vous, vous jugez, vous condamnez, vous exécutez votre sentence. Votre tribunal, s'il n'est pas horrible, n'est qu'une triste bouffonnerie, et puisque vous vous déclarez mage, je vous citerai l'exemple de vos maitres, de nos maitres, de Jésus, de Bouddha, de Pythagore, de Platon, de Socrate, qui ne surent que mourir et pardonner.

Et maintenant, paix à Boullan, qu'il repose désormais tranquille ; sa querelle renait entre les vivants, et M. Stanislas de Guaita sait bien que nous ne sommes pas des hommes politiques, que contre lui nous ne commencerons pas une guerre mesquine de petits papiers…

Recevez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments cordiaux et distingués.

JULES BOIS

La querelle se termina par des duels entre le mage noir et les deux mages blancs ; les trois occultistes vivent encore.

Ainsi, cette étrange affaire a permis au public de constater l'existence de ces sectes diaboliques, en plein Paris, au dix-neuvième siècle. En vain, les rares adversaires qui se sont élevés contre moi dans la presse catholique s'efforcent de représenter les Jules Bois et Huysmans comme de simples observateurs, comme des hommes qui se bornent à étudier l'occultisme en interrogeant ses adeptes ; c'est là une hypocrisie nouvelle, une manœuvre pour dissimuler aux catholiques le travail souterrain de nos satanistes modernes.

Je ne citerai qu'un exemple de cette supercherie ; mais il est caractéristique.

Voici comment M. Georges Bois apprécie son homonyme Jules Bois, l'occultiste :

« Le *scepticisme* de M. Jules Bois est aux antipodes de la foi catholique. Mais on ne saurait lui contester sa compétence et son expérience des choses de l'occultisme ; c'est un spécialiste d'une autorité reconnue… M. Jules Bois publie sur l'occultisme une série d'études : *les Petites Religions de Paris.* Après avoir parlé du bouddhisme, il vient au luciférianisme et à l'essénianisme. Sa méthode consiste à écouter les praticiens de ces diverses spécialités et à résumer ses interwiews *avec la plus indifférente et la plus sceptique exactitude*. » (Extrait de la *Vérité*, n° du 5 mars 1894.)

Eh bien, là encore comme toujours, M. Georges Bois ment, trompe ses lecteurs sciemment ; c'est une habitude invétérée, une seconde nature.

M. Jules Bois n'est nullement un sceptique, un indifférent ; c'est un occultiste passionné, qui se bat en duel pour ce qu'il appelle « protéger une idée », l'idée, c'est-à-dire la doctrine absolument satanique de son maître et ami le magicien Boullan, prêtre apostat et sacrilège ! Il est le défenseur d'une école où les Saintes-Espèces sont profanées quotidiennement de la façon la plus odieuse, sous prétexte de médecine mystique. Il se proclame mage, ce qui n'est certes pas une déclaration de scepticisme.

M. Jules Bois n'est pas palladiste ; il ne voit pas en Lucifer le principe du Bien, l'égal du Dieu des chrétiens et son antagoniste finalement vainqueur. Non, il ne va pas jusque-là. Il ne tient pas le Christ pour un descendant de Baal-Zéboub, traître à sa mission sur terre et justement mis à mort ; mais, pour lui, Jésus est un magicien, dont les préceptes ont du bon, comme ceux

d’autres magiciens, Simon, Apollonius de Tyane, qu’il met sur le même pied que le Christ. Julien l’Apostat est, pour lui, Julien le Sage. Quant à Satan, c’est un révolté, qui sera pardonné par Dieu, et voici comment : Dieu lui enverra un jour une femme surnaturelle, Psyché ; Satan en deviendra épris ; ce mariage régénérera Satan, et il sera alors le vrai Messie qui fera triompher le règne de Dieu dans toute l’humanité.

Telles sont les croyances de M. Jules Bois ; telle est sa foi, si ardente qu’il n’hésite pas à combattre pour elle l’épée à la main.

M. Jules Bois ne se borne pas à écrire l*es Petites Religions de Paris*, œuvre de reportage, fourmillant d’inexactitudes et de quiproquos, comme toutes les interwiews hâtives faites par un journaliste qui vient prendre des renseignements sur des questions de lui totalement inconnues, le plus souvent. Il a écrit aussi une pièce, « un drame ésotérique », dont le titre est : *les Noces de Sathan* (avec un *h*) ; et là nous trouvons sa pensée personnelle, un aperçu de la doctrine qu’il professe. Ce drame est une tentative du diabolisme aux mille formes qui s’insinue dans certains salons du monde élégant ; en d’autres termes, les occultistes de cette fin-de-siècle ont imaginé de propager leur dogme infernal sous le couvert d’une sorte de renaissance soi-disant artistique, qu’ils s’efforcent de mettre à la mode. Telles ont été, par la peinture et la sculpture, les exhibitions du démoniaque Péladan, dénommées « Salon de la Rose + Croix. » M. Jules Bois, lui, voudrait, par le théâtre, faire pénétrer dans les esprits mondains son satanisme spécial.

Je viens de montrer ce qu’est M. Stanislas de Guaita ; je dois faire connaitre aussi son contradicteur en occultisme. Pour ne pas être accusé de dénaturer les opinions du mage blanc Jules Bois, je citerai quelques lignes fort instructives du compte rendu de sa pièce satanique, inséré dans son propre journal, le *Cœur* (revue mensuelle, n° d’avril 1893). L’auteur du drame en avait donné lecture au cours d’une conférence faite le 14 mars, à la salle des Capucines. M. Jean Jullien, collaborateur de M. Jules Bois, écrit donc à ce sujet :

« M. Jules Bois est un poète incontestable *et un initié convaincu ;* il nous a développé, dans une forme élégante et d’une clarté rare, le but du théâtre ésotérique et le plan de sa pièce…

« Nous avons en nous *deux âmes.* L'une est la partie libre de l'homme en possession de toutes les puissances créatrices qui constituent l'individualité humaine dans sa nature indépendante et dans son libre arbitre. L'autre est le principe supérieur qui constitue la conscience et fait que l'homme peut connaître ce qui est bien et ce qui est mal ; c'est l'intelligence qui l'amène à se dépouiller des principes de sa nature pour monter dans la vie plus élevée des mondes supérieurs. La première est l'âme terrestre ; *la seconde est l'esprit en relation avec les forces mystérieuses de l'univers…* »

Il est évident que ces adeptes de la magie blanche, qui sentent en eux deux âmes, dont l'une est « un esprit en relation avec des forces mystérieuses », sont tout simplement des possédés ; cela est clair comme le jour. M. Jules Bois me paraît avoir grand besoin d'être soumis au régime des exorcismes.

Je passe une dissertation sur le théâtre grec, et je coupe tout ce qui serait sans intérêt pour mes lecteurs.

M. Jean Jullien nous apprend que le théâtre ésotérique « ne s'accommode pas de simples théories psychiques » ; qu'il n'est pas « non plus l'œuvre des symbolistes de lettres » ; et il en arrive à dire :

« Il (le théâtre ésotérique de M. Jules Bois) n'est pas davantage la résultante de la parole du prêtre, ni la conclusion des morales, ces recueils d'hypocrisie ; il est l'œuvre des initiés au monde de l'esprit, cherchant la beauté immuable dans l'infinie vérité ; *il est la représentation de l'évocation*… »

Voilà un aveu significatif.

« Arrivons, continue M. Jean Jullien, à la pièce ésotérique de M. Jules Bois, *les Noces de Sathan*.

« Comme il est assez difficile de représenter matériellement « l'atmosphère seconde du monde astral », le décor est censé simuler le flanc d'une montagne entre terre et ciel, avec grotte réservée aux apparitions. Une femme drapée de blanc, coiffée à l'égyptienne, debout à droite de la scène, prend la parole *au nom d'Hermès*. « Ce qu'Osiris me révéla, dit-elle en substance, pour être caché aux profanes, le Christ commande aujourd'hui qu'on l'explique avec des symboles. »

« Un homme en maillot noir et manteau noir s'avance : c'est Sathan. Il symbolise les révoltes de l'esprit humain, les désirs et l'orgueil de l'homme, le mal. Il nous explique qu'il souffre de ne pouvoir faire tout le mal qu'il souhaite ; les démons et les hommes ne comprennent plus

« Qu'il faut aimer le Mal comme on aime la Mort. »

« Paraît Psyché ; elle symbolise les élans du cœur, la faiblesse et la puissance de la femme, la médiatrice.

« Psyché est aimante et pure ; quelle belle proie pour Sathan ! Elle parle de rédemption ; il résiste.

« Elle ne désespère pas cependant de le sauver. Comme nous ne sommes en aucun temps, en aucun lieu, Psyché fait entendre à Sathan les élohims célébrant le pur amour divin, puis, elle lui montre Adam, Ève, Caïn, Méphistophélès, Faust, stigmatisant l'amour des hommes ; elle évoque les succubes, incubes, démons stercoraires à l'amour immonde ; elle fait même apparaître Hélène pour lui prouver la vanité de l'amour intellectuel. Après ce défilé des différentes amours, elle le persuade que *le seul vrai bien est l'amour mystique où le cœur palpite dans le déchainement de l'esprit*, AMOUR QUI FERA DE LUI LE MESSIE FUTUR.

« Sathan, vaincu par Psyché, s'écrie :

« Le miracle de ta caresse
« A transfiguré mon tourment.
« Moi qui croyais, par ta faiblesse,
« Couronner le mal triomphant,
« Je sens le bien et son ivresse
« Ensorceler mon front tremblant ;
« Et me voici tout chancelant,
« Comme un enfant qu'un baiser blesse. »

« Et les élohims répandent les lis rouges sur les fronts des mystiques époux.

« Eh bien ! on avait raison, à Eleusis, de ne représenter ces mystères que devant les initiés ; pour les profanes, ils sont bien difficilement compréhensibles. N'eût-il pas mieux valu représenter *les Noces de Sathan* dans une salle absolument obscure et silencieuse, avec de vagues

apparitions lumineuses en des glaces disposées sur la scène et rien que des voix ?

« Quoiqu'il en soit, l'œuvre, bien qu'abstraite, curieusement rimée, reste intéressante. *Quoique l'idée de Satan régénéré ne soit pas nouvelle*, c'est là une tentative vraiment originale et artistique. »

Après cela, j'ai bien le droit de dire :

Si M. Jules Bois est un égaré, un instrument inconscient du diable, un simple possédé qui se croit un mage ayant l'inspiration divine, l'autre Bois, le Georges Bois qui se dit catholique abuse étrangement de la confiance de ses lecteurs en faisant passer à leurs yeux pour un indifférent et un sceptique son homonyme l'occultiste dogmatisant et pratiquant, le croyant en Satan futur Messie, l'initié convaincu, disciple de Boullan l'apostat.

Et une question se pose à l'esprit de quiconque n'est pas de parti-pris :

Quel intérêt M. Georges Bois a-t-il à sophistiquer à ce point la vérité ? Quel but poursuit-il, à quelle mystérieuse consigne obéit-il, en dissimulant avec une opiniâtreté inouïe l'œuvre puissante du satanisme dans la société moderne, en s'efforçant de discréditer de toutes manières (heureusement sans y réussir) tout homme qui vient déchirer les voiles du magisme infernal de notre époque et mettre en garde la chrétienté contre une organisation ténébreuse, l'âme de toutes les sectes anticatholiques et en particulier le moteur occulte de la franc-maçonnerie ? Oui, quel est le ressort caché de cette conduite incompréhensible ? Voilà ce que se demandent ceux qui apprécient ma campagne contre les sectateurs de la religion luciférienne, en considérant, d'autre part, les moyens déloyaux employés pour la faire échouer[8]

Entre les deux Bois, le plus coupable, à mon avis, ce n'est pas Jules ; c'est Georges.

Cette digression terminée, je reviens aux envoûtements, et j'en finis avec la question.

Quelle que soit la vérité sur la mort subite de l'ex-abbé Boullan, il n'en est pas moins certain que les envoûtements n'ont pas cessé d'être pratiqués de tout temps, et aussi bien aujourd'hui que dans l'antiquité et au moyen-âge.

M. Horace Blanchon, qui a assisté aux expériences du colonel de Rochas, a écrit très impartialement ceci :

« M. le colonel de Rochas s'est fait une célébrité par sa hardiesse à étudier les phénomènes les plus inquiétants en apparence ; il s'est occupé de reproduire, expérimentalement, les phénomènes d'envoûtement. Même on affirme qu'un prélat, délégué de la Congrégation des Rites, serait venu de Rome pour que le colonel l'aidât à faire la part du naturel et du surnaturel en tout cela.

« M. de Rochas n'a obtenu de résultats qu'à petite distance. Il n'envoûte pas de Paris à Lyon, mais simplement à la distance de 3 ou 4 mètres.

« Voici ce que je lui ai vu faire sur trois malades du service de M. le docteur Luys : Mme B…, la nommée Jeanne, et la nommée Clarisse.

« La malade étant peu profondément endormie, il est possible de lui *extérioriser ses sensations*, c'est-à-dire de rendre sa peau insensible et de donner cette sensibilité à une couche d'air située à 2 mètres d'elle. Si on pince ou si on chatouille l'atmosphère à 2 ou 3 mètres de l'hypnotisée, l'hypnotisée crie ou est prise d'un fou rire, absolument comme si on agissait directement sur elle.

« Si, au lieu de charger telle couche d'air de sa sensibilité, on en charge un verre d'eau ou une poupée de cire, — ici, nous revenons à l'envoûtement proprement dit, — il suffit de frôler le verre d'eau pour que le sujet perçoive ce frôlement sur sa peau, et de même, il suffit de tirer les cheveux à la poupée ou de la piquer, pour que le sujet éprouve la sensation correspondante. Si on brutalise la poupée, l'hypnotisée est au supplice…

« Comme tout est progrès dans le siècle qui court, on opère au besoin sur de simples photographies, pour peu que le sujet à envoûter les ait touchées pour leur abandonner, pour extérioriser, à leur profit, sa sensibilité et sa vitalité. Et les expériences du même ordre sur l'emploi des médicaments à distance tendraient de même à démontrer qu'il est relativement facile d'empoisonner de [8] loin son ennemi, sans qu'il soit possible à M. Brouardel lui-même de lui trouver dans les viscères le moindre poison végétal. »

Cette citation n'était pas inutile, l'écrivain reproduit ayant fidèlement relaté ce qu'il a vu ; et son impartialité est d'autant plus indiscutable que, personnellement, il déclare, en sa conclusion, qu'il n'est nullement convaincu par les expériences auxquelles il a assisté chez M. de Rochas

« dont la bonne foi scientifique, dit-il, n'est, d'ailleurs, nullement en cause ». M. Horace Blanchon pense que les sujets employés par le colonel sont de bonnes simulatrices, et voilà tout. La vérité est qu'il n'y a en tout cela ni résultat scientifique naturel, ni supercherie non plus, M. de Rochas n'étant pas un naïf à qui des farceuses en imposeraient ; il y a œuvre du diable, ni plus ni moins, et c'est ce que beaucoup ont le grand tort de ne pas vouloir comprendre. Ce n'est pas la science des hommes, mais celle de l'Église seule, qui est capable d'expliquer et qui explique ces phénomènes étranges et troublants.

C. — CHARMES ET PHILTRES

On entend proprement par *charmes* (du latin *carmen*, vers, chant) toute préparation magique rendue efficace par la vertu de paroles mystérieuses, parfois chantées ; le mot *incantation* exprime l'acte même de cette exécration verbale.

Les substances qui entrent dans la composition du charme sont d'une très grande variété, et le charme est d'autant plus puissant que les substances qu'on y mêle sont plus étranges et plus incompatibles, les paroles plus mystérieuses et plus incompréhensibles. « Les formules les plus incompréhensibles, dit Pic de la Mirandole, et les plus absurdes en apparence, sont magiquement les plus efficaces. » C'était déjà l'opinion de Jamblique, disant que « ces formules de la magie qui paraissent barbares et inintelligibles sont pourtant vénérables, parce qu'elles sont révélées d'en haut et se rapprochent par leur inintelligibilité même de la langue des dieux ». Il existe, en effet, une sorte de langue infernale, dont Albert Pike a formé, dit-on, un vocabulaire[9].

Aussi le sorcier, en pays chrétien, a toujours soin d'amalgamer dans la composition de ses charmes les choses saintes avec les profanes, le ciel avec l'enfer, les objets sacrés avec les substances les plus viles et les plus obscènes. En voici un exemple des plus frappants, emprunté à l'*Autobiographie* de Madeleine Bavent, dont j'ai résumé plus haut l'histoire de la possession, autobiographie publiée par le R. P. Desmarets, prêtre de l'Oratoire et sous-pénitencier de Rouen, son confesseur :

« Quinze jours à peine s'étaient écoulés, que Picart (le directeur du couvent de Louviers) prit quelque prétexte d'aller au jardin, où j'étais avec quelques-unes des religieuses. Pour lors, j'avais l'incommodité de mes mois. Il nous suivit, et comme nous fûmes arrêtées en certain endroit, il prit une Hostie dans un livre qu'il portait, avec laquelle il recueillit quelques grumeaux du sang tombé à terre. Après, il l'enveloppa dedans, et m'appelant à lui vers le cimetière, me prit le doigt pour lui aider à mettre le tout dans un trou proche d'un rosier. Les filles qu'on exorcise ont dit que c'était un *charme*, pour attirer les religieuses à la lubricité. Je n'en saurais que dire… mais il est certain que, pour mon cas particulier, j'étais fort encline à aller en ce même lieu où j'étais travaillée de tentations sales et tombais en impureté. »

Elle reconnut aussi devant le lieutenant-criminel qu'elle avait fait, sous la direction du même Mathurin Picard, neuf ou dix charmes composés d'hosties consacrées mêlées avec des crapauds, du poil du bouc du sabbat et d'autres choses si honteuses que l'honnêteté ne permet pas de les nommer ; qu'elle et Picard avaient piqué des hosties consacrées apportées au sabbat ; on les perçait, souvent il en sortait du sang, qui servait à la composition des charmes de lubricité.

On peut distinguer plusieurs sortes de charmes : — les charmes *meurtriers* à l'aide desquels on donne la mort aux hommes ou aux animaux ; — les charmes purement *nuisibles*, dont on se sert pour détruire les fruits de la terre, pour faire tomber la pluie, disposer des vents et de la foudre, etc. ; — les charmes *curatifs* ou guérisseurs ; — enfin les charmes propres soit à engendrer ou à exalter l'amour, soit à l'affaiblir ou à l'abolir. Ces derniers prennent le nom de *philtres*.

Objets ou paroles enchantés par le pouvoir infernal du magicien, c'est en somme à quoi se réduit le charme. Ce sont là proprement les sacrements du diable, inventés par lui à limitation des sacrements de l'Église.

« Lorsque les démons s'insinuent dans les créatures, dit saint Augustin (*Cité de Dieu*, XXI, ch. VI.), ils sont attirés par des charmes aussi divers que leur génie. Ils ne cèdent point, comme les animaux, à l'attrait des aliments ; mais, en tant que natures spirituelles, ils se rendent à des *signes conformes à la volonté de chacun*. Aussi, les voyez-vous affectionner différentes espèces de pierres, d'herbes, de bois, d'animaux,

d'enchantements ou de rites. Afin donc d'engager les hommes à les attirer à eux, ils commencent par les séduire, soit en versant dans leur cœur un poison secret, soit en leur offrant l'appât d'amitiés perfides ; et de la sorte ils se forment un petit nombre de disciples qui deviennent les maîtres des autres. Comment savoir, en effet, s'ils ne l'eussent eux-mêmes enseigné, ce qu'ils aiment ou ce qu'ils abhorrent, le nom qui les attire ou qui les contraint, tout l'art enfin de la magie, toute la science des magiciens ? »

Voulons-nous, à côté de l'autorité de saint Augustin, celle d'un grand savant moderne ? Écoutons le révélateur des mystères de l'Égypte, Champollion-Figéac : « En un mot, toutes ces combinaisons formées d'herbes, de pierres, d'animaux, de certaines émissions de voix, de certaines figures, ou imaginaires, ou empruntées à l'observation des mouvements célestes, combinaisons qui deviennent, entre les mains de l'homme, des puissances productrices de divers effets, tout cela n'est que l'œuvre de ces démons, mystificateurs des âmes asservies à leur pouvoir, et qui font de l'erreur des hommes leurs malignes délices. »

Champollion-Figéac prononçait ces graves paroles au sujet des charmes et enchantements pratiqués dans l'ancienne Égypte, et dans lesquels il trouvait la clef des prodiges de la magie moderne. Le maléfice y existait dans toute son horreur. L'évocation suivante du démon, prononcée par la bouche du goëtien de l'antique Égypte, en fait foi :

« Ô toi qui hais, parce que tu as été chassé, je t'invoque, tout-puissant souverain des dieux, destructeur et dépopulateur, toi qui ébranles tout ce qui n'est pas vaincu ! Je t'évoque, à Typhon-Seth !… Vois, j'accomplis les rites prescrits par la magie, c'est par ton vrai nom que je te somme. Viens donc à moi franchement, car tu ne peux me refuser… Et moi aussi, je hais telle maison qui est prospère, telle famille qui est heureuse ; sus contre elle et renverse-la, car elle m'a fait injure ! »

J'ai déjà dit, maintes fois, quelle fut chez les Grecs la puissance de la magie associée à la religion ; le paganisme étant une des religions diaboliques les mieux aimées de Satan[10], le prêtre était, le plus souvent, doublé d'un magicien. Qui ne connaît la légende de Circé servant à ses hôtes de passage tels mets et tels breuvages corrompus par ses préparations enchantées et les transformant en lions, en loups, en pourceaux ?…

Les enchantements de Circé se sont perpétués dans les traditions des sorcières d'Italie. « N'avons-nous point nous-même, pendant notre séjour en Italie, dit saint Augustin, entendu rapporter que des femmes de cette contrée, des hôtelières initiées aux pratiques de la sorcellerie, savaient communiquer à des *fromages* offerts aux voyageurs la vertu de transformer en bêtes de somme ceux qui s'en nourrissaient ? Elles faisaient travailler ces malheureux à des transports de fardeaux, et lorsqu'ils s'étaient acquittés de leur tâche, elles leur laissaient reprendre leur première forme. Or, Proœstantius, étant dans sa propre maison, avait goûté par hasard à l'un de ces fromages maléficiés, et l'effet en avait été prompt ; car, tombant sur son lit dans un état semblable au sommeil (le somnambulisme artificiel), et dont nul effort n'avait pu le tirer, il s'était senti devenir cheval. Dans cette nouvelle condition, cheminant en compagnie d'autres bêtes de somme, il avait porté sur son dos les livres destinés aux soldats. Tout cet incident lui avait semblé n'être qu'un songe ! et pourtant, ce qui résulte de l'enquête ouverte à ce sujet, c'est que chaque détail s'était passé conformément à son récit. » Pour opérer de semblables métamorphoses, le diable, aujourd'hui devenu spirite, se passe de philtres ou de fromages ; il lui suffit de quelques passes d'un Vocate Procédant ou d'un simple regard d'un Vocate Élu.

Mais revenons aux Grecs.

On connait la grande réputation des femmes de Thessalie dans l'art magique, leur habileté à composer des charmes, des poisons et des philtres. À côté d'elles, certains enchanteurs d'un ordre inférieur, se livrant aux pratiques de la Goétie, étaient surtout redoutés par leurs intentions toujours criminelles ; ils composaient des philtres qu'ils vendaient à tout venant. Les mystères célèbres en certains lieux de la Grèce étaient remplis de rites fort semblables aux pratiques des sorciers du moyen-âge. Un grand rôle y était joué par les reptiles et les animaux immondes, les philtres et les compositions dégoûtantes, les formules les plus bizarres. L'usage des charmes et des philtres passa de la Grèce en Italie, où il régna jusqu'à la chute de l'empire romain, malgré les nombreuses lois qui essayèrent d'en arrêter les progrès. Les poètes latins érotiques sont pleins de révélations sur le rôle joué par la magie dans les amours coupables de la plus corrompue des sociétés. On ferait une longue liste des crimes commis par la magie d'alors ; je n'en veux citer qu'un, d'autant plus remarquable que l'empereur

philosophe Marc-Aurèle y trempa lui-même. J. Capitolinus, dans sa vie de Marc-Antonin (XIX) le raconte ainsi :

« Un jour, Faustina, fille d'Antonin le Pieux, et femme de Marc-Antonin, voyant défiler des gladiateurs, s'éprit de l'un d'entre eux en vertu d'un charme jeté sur elle. Longtemps tourmentée de sa folle passion, elle en fit l'aveu à son époux. Marc-Antonin consulta les Chaldéens à ce sujet ; ils répondirent qu'il fallait mettre à mort le gladiateur, que de son sang Faustina devait se laver certaines parties du corps, et coucher en cet état dans le lit de son époux. Ainsi fut fait : *le charme* fut détruit ; mais Commode vint au monde… Il n'y a rien dans cette histoire que de vraisemblable, si l'on songe que le fils d'un si vertueux empereur fut tel que ne fut jamais ni boucher, ni histrion, ni valet d'arène, ni homme, enfin, comme en produit la fange de tous les crimes, de toutes les infamies. »

Creuzer (*Religions d'Italie*, ch. IV) parle longuement des *fulguritores* (lanceurs de foudre) étrusques, auxquels Tullus Hostilius et Numa devaient la science de conjurer la foudre, de la lancer sur les ennemis, de la faire entendre par un ciel serein. « Rien n'égalait, dit Creuzer, la crainte et l'*horreur* dont se sentaient pénétrés ceux qui lisaient les rituels des *fulguritores*. » — « Tous les passages des anciens, ajoute Guignaut en note, prouvent que cet art consistait *seulement* en prières et en cérémonies conjuratoires. » — « J'affirme, dit l'historien Pausanias, avoir vu moi-même des hommes qui, *par de simples prières et enchantements*, détournaient la grêle. » La race diabolique de ces *fulguratores* n'est pas encore éteinte. L'abbé Bonduel, qui a évangélisé les sauvages Menomonis (Amérique du Nord) a vu, plusieurs fois, lorsque les glaces entravaient le commerce de ces sauvages, un ouragan violent fondre instantanément, à la prière du sorcier, sur le fleuve, et briser une glace de six à huit pieds. M. Duroy de Bruigoac, dont j'ai déjà cité l'excellente étude, *Satan et la Magie de nos jours*, rapporte ce fait récent : « Un de nos économistes bien connus proféra, dans une partie de plaisir, des paroles d'évocation ; *à l'instant même*, un ouragan furieux, terrible, éclata comme la foudre. Cela eut lieu devant témoins. »

Chez les Romains, au déclin de la République, les Phrygiens faisaient négoce clandestin de charmes, de philtres et d'amulettes. Ce négoce s'est perpétué pendant tout le moyen-âge, ainsi que le prouvent les innombrables

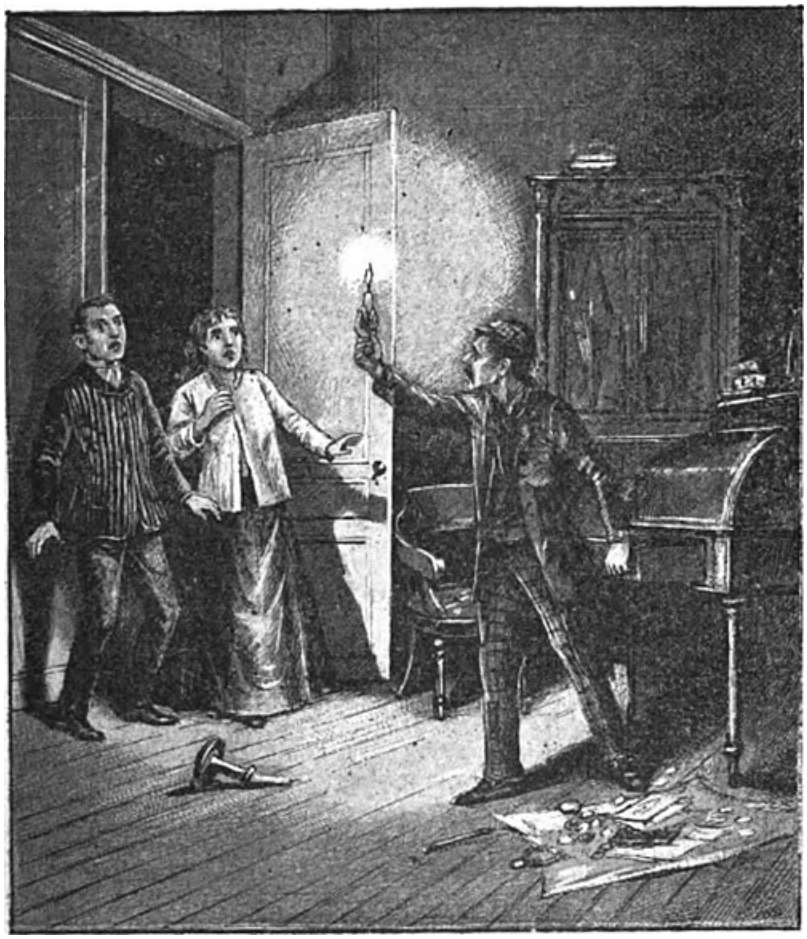
procès de sorcellerie qui remplissent cette époque. Je ne puis ici qu'indiquer sommairement les principaux charmes alors en vogue, et dont on retrouverait encore aujourd'hui des traces dans nos campagnes. Cahagnet, qui a étudié à fond cette matière, dit avec son affreuse logique de sorcier sataniste :

« Il n'est pas besoin d'aller visiter l'Inde et l'Égypte pour étudier ce qui n'a cessé de se faire à côté de nous, ce qu'un simple berger ou pâtre sait aussi bien exécuter que les plus grands sages de l'Orient, qui, par quelques paroles ou quelques signes de croix, me guérira une brûlure ou une entorse. D'autres, avec de simples paroles, n'éteignent-ils pas un incendie ? Ne donnent-ils pas une fièvre ou une maladie quelconque ? Ne peuvent-ils pas faire naître de la vermine, inonder nos demeures de rats, de couleuvres ou de lézards ? soutirer au pipeau ou à la houlette le lait de vos vaches, le vin de vos caves? Ne me font-ils pas voir, dans un simple seau d'eau, les personnes que je désire y voir ? Ne font-ils pas mourir tous les bestiaux de mes étables ? Ne rendent-ils pas stériles toutes mes terres ? Ne rajeunissent-ils pas mes organes affaiblis par la vieillesse, par le secours de quelque philtre ? Ne font-ils pas l'opposé par le nouage de l'aiguillette ?… » Bien des crimes, bien des maux, dont la cause reste inconnue ou inexplicable, ont sans doute leur origine dans l'emploi des charmes ou sortilèges, clandestinement opérés par les adeptes secrets de Satan.

Les principaux charmes en usage dans la magie sont les suivants :

1° Charme stupéfiant. — Ce charme est célèbre dans les campagnes sous le nom de *main de gloire*. C'est la main d'un pendu desséchée en plein soleil, puis dans un four chauffé avec de la verveine et de la fougère après qu'on l'a fait macérer quinze jours dans un mélange de zimat, de salpêtre, de sel et de poivre long. On met ensuite dans cette main une chandelle composée de la graisse du même pendu, de cire vierge et de sésame de Laponie. Les voleurs se servent de cette main comme d'un chandelier ; toutes les personnes à qui elle est présentée sont subitement frappées de stupeur et d'engourdissement. — Nos missionnaires ont découvert à Calcutta et à Canton des charmes analogues employés par des bandes de voleurs qui parviennent à enlever de malheureux enfants et à les stupéfier instantanément au point de les empêcher de reconnaître et même de voir jusqu'aux membres de leur propre famille. On lit à ce sujet, dans le *Glaneur*

indouchinois du 2 juillet 1820 : « La curiosité publique a été vivement excitée depuis quelques jours par la découverte d'une bande de voleurs d'enfants des deux sexes. Cette découverte a été faite par le zèle d'un tisserand en soie, qui, en se promenant dans les rues de Canton, reconnut l'enfant de son maitre, perdu depuis quelques jours. L'enfant tourna sur lui un regard stupide et refusa de le reconnaitre. Le tisserand l'emmena de force chez son père. Il restait toujours sous le charme de la stupidité ; mais on n'eut pas plus tôt appelé les prêtres de Bouddha et pratiqué les cérémonies efficaces que le charme disparut, et que l'enfant, en versant des larmes abondantes, reconnut son maître et son père. Les voleurs furent découverts : on trouva six hommes et trois femmes qui faisaient ce métier depuis plus de vingt ans. Ils avaient enlevé, pendant cette époque, plusieurs milliers d'enfants : il n'en restait plus que dix dans la maison, tous sous l'influence du charme stupéfiant. »



La main de gloire. — Les voleurs se servent de cette main comme d'un chandelier ; toutes les personnes à qui elle est présentée sont subitement frappées de stupeur et d'engourdissement.

2° Charmes d'invisibilité. — Pour se rendre invisibles, grand nombre de magiciens, invoquant habituellement Satan, portent en outre sous le bras droit le cœur d'une chauve-souris, celui d'une poule noire ou celui d'une grenouille.

— Ou encore, le sorcier prend entre les dents certain os d'un chat noir volé, qu'il a fait bouillir pendant vingt-quatre heures sans boire ni manger.

— Il faut noter aussi l'anneau enchanté ou anneau de Gygès. Les cabalistes ont laissé la manière de faire cet anneau. « Il faut entreprendre cette opération un mercredi de printemps, sous les auspices du daimon Hermès. Que l'on ait du bon mercure fixé et purifié ; on en formera une bague où puisse entrer facilement le doigt du milieu ; on enchâssera dans le chaton une petite pierre que l'on trouve dans le nid de la huppe, et on gravera autour de la bague ces paroles : *Jésus passant † au milieu d'eux † s'en alla* ; puis, ayant posé le tout sur une plaque de mercure fixé, on fera le parfum de Mercure ; on enveloppera l'anneau dans un taffetas de la couleur convenable à la planète du daimon protecteur ; on le portera dans le nid de la huppe d'où l'on a tiré la pierre ; on l'y laissera neuf jours ; quand on la retirera, on fera encore le parfum comme la première fois ; puis, on la gardera dans une petite boîte faite avec du mercure fixé pour s'en servir à l'occasion. Alors on mettra la bague à son doigt. En tournant la pierre en dehors de la main, elle a la vertu de rendre invisible celui qui la porte ; quand on veut être vu, il suffit de rentrer la pierre en dedans de la main que l'on ferme. » — Le même anneau se fabrique aussi avec de petites tresses formées des poils qui sont au-dessus de la tête de l'hyène.

3° Charme d'invulnérabilité. — Dans le Finistère, les vieux sorciers indiquent à leurs clients celui-ci : on place secrètement sur l'autel quatre pièces de six liards, qu'on pulvérise après la messe ; et cette poussière, avalée dans un verre de vin, de cidre ou d'eau-de-vie, rend invulnérable.

4° Charme pour l'évocation. — D'après le Grimoire, dit *Grimoire du pape Honorius* (basé sur la doctrine de Simon-le-Magicien et des

gnostiques), ce charme consistait dans le sacrifice d'un coq noir[11]. « Après le lever du soleil, dit ce Grimoire, on tuera un coq noir, et on prendra la première plume de l'aile gauche, qu'on gardera pour s'en servir dans son temps. On lui arrachera les yeux, la langue et le cœur, qu'on fera sécher au soleil, et qu'on réduira ensuite en poudre. Au soleil couchant, on enterrera le reste du coq en un lieu secret. Le mardi, à l'aube du jour, le nécromancien mettra sur son autel la plume du coq, laquelle sera taillée avec un canif neuf, et il écrira sur du papier blanc et net, avec le sang de Jésus-Christ (du vin consacré), les figures représentées (pages 8 et 9 de l'édition de 1760). »

5° Charmes pour exciter les orages et faire tomber la pluie. — Pour obtenir ces effets, les sorcières n'ont qu'à battre l'eau avec des verges et y jeter une certaine poudre qui leur vient directement de Satan. La fameuse sorcière Françoise Secrétain, dont Boguet raconte au long l'histoire, avoua dans le cours de son procès, qu'elle avait, au Sabbat, battu l'eau pour la grêle. Les cérémonies, danses et abominations du sabbat terminées, Satan exhortait ses fidèles à nuire de toutes leurs forces à leur prochain : « Vengez-vous ou vous mourrez. » Il leur faisait promettre de gâter et de perdre les fruits de la terre, et leur distribuait des poudres et des graisses propres à cet effet. Finalement, levant sa queue, il laissait tomber sous lui des graines noirâtres, en chapelet, puis des poudres fort puantes. De grandes pièces de toile déployées recevaient ces crottins précieux, destinés à infecter l'air, à troubler les éléments, à stériliser la terre. D'autres fois, le diable Léonard se consumait en feu et se réduisait en cendres, que les sorciers et sorcières recueillaient précieusement, et mettaient en réserve pour leurs maléfices.

Boguet raconte à ce sujet le fait étrange que voici :

« Une jeune fille, âgée de huit ans, au diocèse de Trèves, se trouva à certain jour en un jardin avec son père, où elle plantait des choux d'une si grande dextérité pour son âge, que son père ne se put tenir de l'en louer ; mais elle répondit à l'instant qu'elle savait bien faire d'autres choses. Et sur ce que son père lui demanda ce qu'elle savait faire, elle lui dit qu'il se retirât un peu loin, et qu'elle ferait pleuvoir en tel endroit du jardin qu'il lui plairait. Et s'étant sur ce éloigné de sa fille, elle fit un creux en terre, dans lequel elle urina, et battit l'eau d'un petit bâton, en murmurant je ne sais

quoi à part soi, et à l'instant il tomba une fort grande pluie au lieu que le père lui avait dit. La fille rapporta qu'elle avait appris ce métier de sa mère, laquelle le père déféra peu après à la justice, et la mauvaise femme fut brûlée. »

Un nommé Stœdelin, insigne sorcier, de Boltingen, diocèse de Lausanne, auteur de plusieurs désastres par des orages et par la foudre, fit devant la justice les aveux suivants : « Je suscite facilement des orages ; mais je ne puis faire du mal par la foudre qu'à ceux qui ne se munissent point du signe de la croix… C'est en prononçant certaines paroles, en invoquant le prince des démons pour qu'il envoie celui des siens qu'on désigne pour frapper ; transportés en rase campagne, nous lui immolons un coq noir que nous lançons en l'air ; il le prend et excite aussitôt un orage ; mais Dieu ne permet pas toujours qu'il se fasse dans l'endroit qu'on désigne. » Le juge lui demanda si on pouvait le conjurer, il répondit qu'on le pouvait par les adjurations de l'Église : *Adjuro vos grandines et ventos*, etc.

Les nombreux désastres causés par la puissance magique des sorciers, en Allemagne surtout, au quinzième siècle, décidèrent le pape Innocent VIII à fulminer contre eux sa bulle du 15 décembre 1484.

6° Charmes produisant la possession. — On en à déjà vu des exemples dans les diverses possessions dont j'ai rapporté brièvement l'histoire. Je n'en ajouterai qu'un nouveau, emprunté au *Discours des Sorciers*, de Boguet :

« Le samedi 15 juin 1598, Louise, fille de Claude Maillat, d'un village dépendant de Saint-Claude, âgée de huit ans, fut rendue impotente de tous ses membres, de sorte qu'elle était contrainte de marcher à quatre pattes, et tordait la bouche de la façon la plus étrange. Exorcisée le 19 juillet suivant, on découvrit qu'elle était possédée de cinq démons, disant se nommer : Loup, Chat, Chien, Joly et Griffon, qui sortirent de sa bouche, sous forme de pelotes, grosses comme le poing et rouges comme le feu. Françoise Secrétain, accusée d'avoir causé ce maléfice, avoua qu'elle avait donné ces cinq démons à Louise, en lui présentant une croûte de pain ressemblant à du fumier qu'elle lui avait fait manger. Elle avoua aussi qu'elle et le Gros Jacques Boquet avaient fait mourir Louis Monnerat par le même moyen, d'un pain qu'ils lui avaient fait manger, saupoudré d'une poudre blanche que le diable leur avait donnée ; qu'en outre elle avait fait mourir plusieurs

vaches en les touchant de la main ou bien d'une baguette, en prononçant certaines paroles. »

On cite maints exemples de personnes possédées après avoir mangé des viandes, des pommes ou des noix à la sollicitation d'un sorcier ou d'une sorcière.

7° Charme des sagittaires. — Les Sagittaires sont une espèce de magiciens ou sorciers, qui ont été découverts et condamnés par le pape Innocent III. En retour de l'abandon de leur âme, Satan leur donne un charme qui leur permet de transpercer leurs ennemis de leurs flèches, à quelque distance qu'ils soient ; d'où leur nom de *Sagittaires*. Le maléfice s'opère ainsi : au jour du Vendredi-Saint, le sagittaire tire trois flèches sur un crucifix en bois, et, dans le courant de l'année, il peut donner une maladie mortelle à trois hommes différents, la maladie les frappant au jour voulu par le magicien, à l'endroit même du corps où le crucifix a été atteint. C'est une sorte d'envoûtement, comme on voit. On dit aussi que la victime recevait une flèche, sans savoir d'où elle venait.



Le charme des Sagittaires. — Au jour du Vendredi-Saint, le sagittaire tire trois flèches sur un crucifix en bois, et, dans le courant de l'année, il peut donner une maladie mortelle à trois hommes différents, la maladie les frappant au jour voulu par le magicien, à l'endroit même du corps où le crucifix a été atteint. C'est une sorte d'envoûtement. On dit aussi que la victime recevait une flèche, sans savoir d'où elle venait.

Combien d'accidents mortels peuvent se produire, dont la cause restant inconnue provient d'un magicien ayant voué son âme au diable ! Dans notre siècle de scepticisme, où la voix infaillible des papes n'est plus écoutée, les lois civiles ne punissent plus de tels forfaits.

8° CHARME POUR TUER LES ENFANTS AVANT LEUR NAISSANCE. — Le nommé Stœdelin, du diocèse de Lausanne, le même cité plus haut, confessa avoir tué sept enfants dans le sein de leur mère ; pour commettre ce crime,

il avait enterré, sous le seuil de la porte de la maison, une bête sur laquelle il avait fait certaines opérations magiques.

9° Charme de taciturnité. — Diagramme, le plus souvent tracé sur une bande minuscule de papier d'une extrême minceur, que les sorciers, poursuivis en justice, dissimulaient sous un ongle ou dans une mèche de leurs cheveux. Ce charme leur permettait d'affronter, sans les ressentir, les plus terribles tortures ; tant qu'ils le portaient, ils n'avaient pas à craindre que le moindre aveu sortit de leur bouche. Voilà pourquoi, quand ils niaient leur crime, on les faisait mettre à nu, épiler et raser par tout le corps, afin de découvrir, avec les *stigmata diaboli* (les signatures du diable), le charme de taciturnité. Sitôt le diagramme découvert et brûlé, les larmes coulaient, et les aveux se produisaient.

Les adversaires du surnaturel diabolique prétendent ne voir dans ces faits si communs au moyen-âge que des cas d'anesthésie hystérique ; mais ils se gardent bien d'expliquer comment l'insensibilité du patient cessait avec la découverte et l'enlèvement du diagramme.

Dans le *Grimoire dit du pape Honorius* se trouve dévoilé ce secret pour éviter de souffrir à la question : « Avalez un billet où soit écrit ce qui suit, de votre propre sang : *Aglas, Aglanos, Algadenas, Imperiequeritis, tria pendent corpora dis meus et gestas in medio et divina potestas dimeas clamator, sed jestas ad astra levatur ;* ou bien : *Tel, Bel, Quel, Paro, Mon, Aqua*. »

10° Charme pour voir les esprits dont l'air est rempli. — « Prenez la cervelle d'un coq, de la poussière que touche le cercueil d'un mort, de l'huile de noix, de la cire vierge ; faites du tout une composition que vous envelopperez dans du parchemin vierge sur lequel seront écrits ces deux mots : *Gomert Kailoeth* ; brûlez le tout, et vous verrez des choses prodigieuses ; mais ceci ne doit être fait que par des gens qui n'ont peur de rien. » (*Grimoire dit du pape Honorius*.)

11° Charme Agla pour chasser les mauvais esprits. — Signe cabalistique composé des premières lettres de ces quatre mots hébreux : *Athali, Gabor, Leolam, Adonaï*. Ce charme était fréquemment employé au seizième siècle, par les Juifs, les cabalistes et quelques hérétiques. Il en est

longuement question dans l'*Enchiridion*, un livre de magie ridiculement attribué au pape Léon III.

12° Charmes opérés au moyen de la salive. — La vertu magique de la salive a été de longue date observée chez les anciens. Pline le naturaliste, rapporte, comme une antique coutume, celle de porter avec le doigt un peu de salive derrière l'oreille pour bannir les soucis et les inquiétudes. La salive, dit-on, tue les aspics, les serpents et les vipères. Albert-le-Grand dit qu'il faut qu'elle vienne d'un homme à jeun. La salive est aussi un préservatif contre le maléfice. À l'exemple des anciens, qui crachaient trois fois dans leur gyron pour se préserver des charmes et de la fascination, les sorciers crachent trois fois par terre, lorsqu'ils renoncent à leur commerce avec le diable.

13° Charmes opérés au moyen des rognures d'ongle. — Les rognures d'ongle jouent un grand rôle dans les traditions diaboliques. Le diable les ramasse, disent les sorciers, pour s'en faire une visière ou un chapeau ; mais si l'on fait le signe de la croix avant de les jeter, le diable ne peut plus s'en servir. Une légende absurde du *Zohar* (livre de cabale) raconte qu'Adam portait d'abord un vêtement d'ongles ou de corne : qu'aussitôt qu'il eut péché, ce vêtement qui le mettait à l'abri des mauvais esprits lui fut enlevé, et qu'il ne lui resta plus que les ongles des doigts. De préservatifs contre l'influence diabolique, les ongles seraient devenus au contraire un instrument et une arme pour le diable. Le *Zend-Avesta* recommande d'enterrer les rognures d'ongles avec certaines prières ; sans quoi, elles servent d'arme et d'équipement au démon. Dans les légendes du Nord, il est question d'un navire fait avec les ongles des morts, et monté par des démons destructeurs des dieux. Les Musulmans croient également que les ongles sont le refuge des mauvais génies. Un sorcier marocain, chargé de soigner une dame européenne, découvrit que sa maladie était causée par un djinn. Pour le faire sortir, il composa un talisman que la dame dut porter, en ne vivant pendant sept jours que de millet pilé dans du miel, et du bouillon d'un coq noir et vierge ; enfin le septième jour, elle devait couper ses ongles.

Il faut avoir bien soin, disent les rituels de magie, de brûler ou d'enterrer les rognures d'ongles : autrement les sorciers en font des balles avec lesquelles ils tirent sur le bétail. On a trouvé sur certains animaux de

semblables balles faites de cheveux et d'ongles. « C'est un grave péché, dit le *Talmud*, de jeter les ongles ; car si une femme enceinte venait à passer dessus, cela pourrait lui occasionner un avortement. »

Nous avons vu plus haut que l'ongle pouvait devenir à volonté un miroir magique ; pour cela, on n'a qu'à racler l'ongle du pouce droit ou gauche d'un enfant, le frotter d'huile, y mettre du noir de fumée, en prononçant une oraison qui commence ainsi : « Uriel, premier séraphin, etc.» — On prête aussi aux ongles mêlés à un breuvage la vertu d'empoisonner ou d'enivrer : les raclures d'ongle guérissent aussi la fièvre, absorbées dans un verre d'eau, disent encore les sorciers.

14° Charmes par simples paroles. — Un juif nommé Zambarès fit, en prononçant quelques mots, tomber raide mort un taureau aux pieds de saint Sylvestre, du temps de Constantin. Le père Nyder, dominicain, raconte qu'une sorcière, d'un seul mot, fit tourner sens dessus dessous le menton à sa voisine. Aujourd'hui encore, certains versets, prononcés par les sorciers ou sorcières, empêchent de faire le beurre. — On n'a qu'à dire : *Gaber siloc fandu*, pour empêcher de mourir un poulet auquel on aura percé la tête d'un couteau ; et : *Malaton malatas dinor*, pour empêcher un ennemi de tirer droit avec une arme à feu quelconque.

15° Charmes opérés par le souffle. — Les sorciers tuent et endommagent à l'aide de leur souffle et haleine. Ils font avorter par un simple souffle les femmes enceintes. Dans le fameux procès de sorcellerie intenté à Gaufridy, se trouve relaté l'aveu suivant de l'accusé : « J'avoue que le diable me promit que *par la vertu de mon souffle* je rendrais désireuses de moi toutes les filles et femmes dont j'aurais envie, pourvu que ce souffle leur arrivât aux narines, et dès lors je commençai à souffler toutes celles qui me plaisaient… La mère de Madeleine (une de ses victimes) la tenait de si près, que ce fut cause que je soufflai sur sa mère pour qu'elle me l'amenât. »

Je citerai, quand j'en serai à l'articlé *Sort*, un exemple qui ne laisse rien à désirer sur la vertu magique du souffle chez les sorciers. On rencontre dans plusieurs procès l'ensorcellement par le souffle. Claudine Gaillard, dite la Fribotte, souffla contre Claudine Perrier qu'elle rencontra à l'église d'Ébouchoux. Cette dernière devint aussitôt impotente et mourut de

langueur au bout d'un an. Sprenger, au diocèse de Constance, condamna une sorcière qui avait rendu un homme ladre, en lui soufflant dessus.

16° Charmes pour sortir de prison. — Le lendemain du jour où l'on est mis en prison, on avale à jeun, toujours d'après les aveux des sorciers, une croûte de pain, sur laquelle on a écrit : *Senozam, Gogoza, Gober, Dom* ; puis, on dort sur le côté droit : on est sûr de sortir de prison avant trois jours. — Un assassin, François Gaillard de Longchamois, détenu prisonnier à Saint-Claude en l'an 1600, reçut de Claudine Coirières, prisonnière en même temps pour sortilège, une graisse dont elle lui frotta les mains : aussitôt, il fut enlevé en l'air et passa, sans être nullement blessé, à travers les barreaux d'une fenêtre, et fut transporté ainsi bien loin de la prison par un démon invisible.

17° Charmes composés d'onguents. — Les plus efficaces de ces onguents sont ceux qui sont fabriqués avec de la graisse de pendus, ou celle des petits enfants que le diable fait tuer aux sorciers. À l'exemple précédent peuvent s'ajouter ceux-ci : — D'après les aveux de Gros Jacques et de Françoise Secrétain, dont j'ai déjà parlé, ces misérables possédaient un onguent dont on n'avait qu'à frotter une vache sur le derrière pour la faire mourir. — « En l'an 1564, dit Boguet, un homme d'Orgelet, que je ne nommerai pas, mit la peste en vingt-cinq maisons, en frottant d'une certaine graisse quelques cuillers appartenant aux maîtres de ces maisons ; il fut exécuté à Annecy. » — Jean Humbert, dans son procès rapporté par De Lancre, déclara que le diable au sabbat leur donnait des graisses en les assurant que ceux qu'il en frotteraient, mourraient de langueur. Humbert, en ayant enduit son fouet, fit périr, cinq jours après, les deux chevaux d'un nommé Humblot qu'il haïssait. — Les sorcières devaient s'oindre les cuisses, le ventre et les reins d'un certain onguent avant de se rendre au sabbat.

18° Charmes guérisseurs et préservateurs. — S'il y a des charmes pour donner des maladies aux hommes et aux animaux, il y en a aussi pour les guérir.

Le *Grimoire dit du pape Honorius*, donne de nombreuses recettes contre la pleurésie, contre les fièvres, les pertes de sang, le mal de tête. — « J'ai vu une sorcière, dit Boguet, qui guérissait de plusieurs sortes de maladies. Pour un cheval piqué, elle disait certains mots en formes de prières, et plantait en

terre un clou, qu'elle ne retirait jamais. » On guérit un cheval encloué, en mettant trois fois les pouces en croix sur son pied, en prononçant le nom du dernier assassin mis à mort, et en récitant certaines prières diaboliques. — Pour guérir du mal caduc, les sorciers se servent de la poudre du crâne d'un larron pendu ; ils se servent aussi de la cervelle d'un chat, de la tête d'un corbeau. — Mais souvent les charmes employés sont moins innocents. Les Druides estimaient que la vie d'un homme ne peut se racheter que par la vie d'un autre homme. Les sorciers sauvèrent ainsi la vie de Mumol, grand-maitre de France, en faisant mourir le petit-fils du roi Childebert. Le diable n'abandonne jamais ses droits ; c'est ainsi qu'il exige, pour guérir des suites du maléfice, la mort du sorcier même qui l'a causé. Il obtint ainsi la mort de Jeanne Platet, emprisonnée pour avoir mis les démons au corps de Guillaumette Blondeau. Les parents de Guillaumette ayant poursuivi la sorcière pour qu'elle levât le sortilège jeté sur leur fille, Jeanne Platet y consentit et avoua à la fille qu'il lui suffirait pour cela de faire une neuvaine. Guillaumette fit sa neuvaine ; mais il arriva que, la nuit du dernier jour, la sorcière se suicida en prison et la fille guérit « après avoir jeté par le bas plusieurs petites bêtes en forme de lézards, et par la bouche beaucoup de matière verte. »

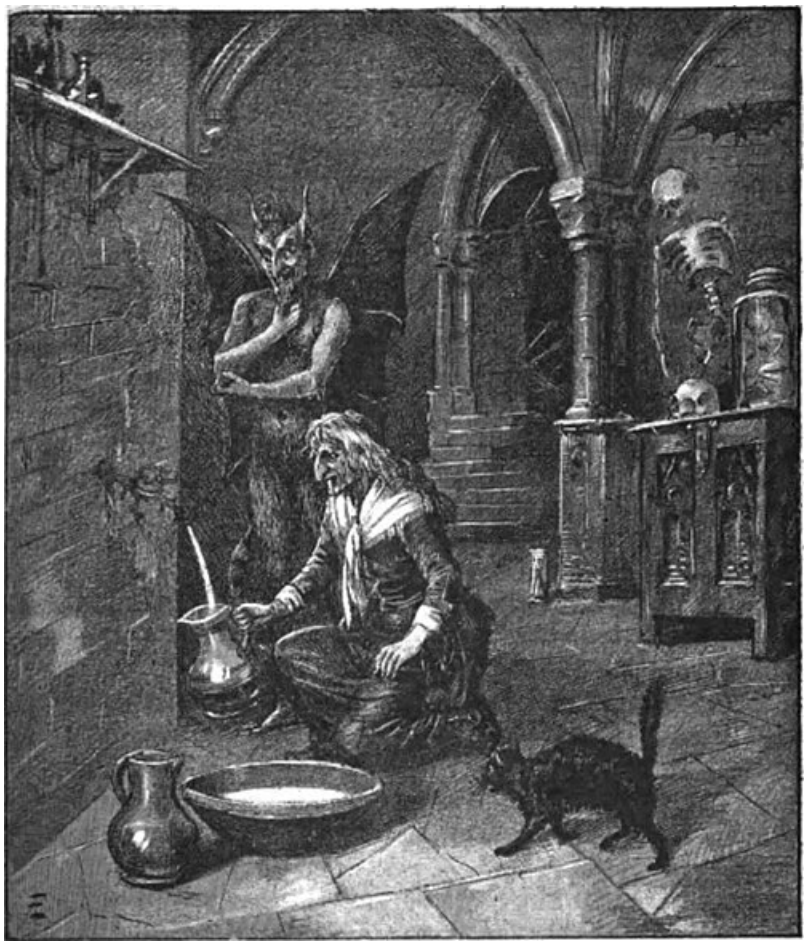
Roman Ramirez, brûlé à Tolède en 1600, confessa qu'il avait appris de Satan à guérir plusieurs maladies secrètes, par le moyen d'herbes et de parfums.

Qui ne connaît quelque *rebouteux* ou *rebouteuse*, ayant encore aujourd'hui grande vogue dans nos campagnes ? Sur toutes ces guérisons plus ou moins magiques ou diaboliques, la doctrine de l'Église est formelle : c'est qu'il n'est pas permis de se servir des arts magiques, même pour une bonne fin, et qu'il est illicite d'opposer maléfice à maléfice. C'est ainsi que l'usage des préservatifs contre les maléfices est aussi criminel que l'usage des maléfices mêmes. Saint Grégoire parle d'une fille, qui se fit délivrer d'un démon par un magicien ; cinq ou six autres démons entrèrent aussitôt en elle prendre la place du premier.

Il est arrivé plus d'une fois que le sorcier lui-même devint victime du maléfice qu'il était appelé à guérir. De Lancre en cite un exemple, qui est, dit-il, on ne peut plus véritable. En 1555, un conseiller au parlement de Bordeaux avait une fièvre dont il ne pouvait se délivrer. On lui indique un

jeune homme qui le guérira ; on convient d'un salaire. Le guérisseur fait des conjurations, trace un cercle et y fait entrer le président. Il lui demande alors s'il n'a pas quelque vieux parent ou ennemi dont il voudrait se défaire ; le magistrat répond « qu'il ne désire donner son mal à personne ». Le sorcier insiste, prétend qu'ils sont engagés trop avant pour reculer : « Je n'avais pas le dessein, dit le magistrat, de donner mon mal à personne ; mais, puisque vous me forcez à le donner, je ne pourrais en faire présent plus à propos qu'à vous-même, qui savez le guérir. » — À peine eut-il dit ces mots, que le sorcier s'écria qu'il était mort…, ajoutant qu'étant étranger et n'étant venu que pour opérer une cure, on voulût bien lui permettre de mourir dans l'hôtel ; le magistrat, fort étonné, crut qu'il pourrait le guérir en le soignant ; ce qu'il fit, mais en vain ; le sorcier, pris du mal du conseiller, mourut, au grand ébahissement de toute la ville. (De Lancre, *Tableau de l'inconstance des Démons*, p. 353.)

Plus récemment, en 1853, le procès (en cour d'assises) de Claude Feuillet, cultivateur, âgé de cinquante-six ans, démontra l'authenticité des sortilèges. Cet homme, victime d'un sort jeté sur lui, apprit par un autre sorcier que ses malheurs prendraient fin s'il réussissait à dissimuler complètement son sexe. Il s'habilla donc en femme, changea de localité, et, en effet, les maléfices auxquels il était en butte cessèrent d'avoir leur effet contre lui. Mais, à quelque temps de là, Feuillet, se croyant à jamais délivré de l'obsession, se maria ; il eut un enfant. Dans la localité nouvelle où il avait établi sa résidence, les maux recommencèrent alors à pleuvoir sur lui. Au lieu de recourir à l'Église, qui l'aurait victorieusement débarrassé des attaques du diable, il résolut de reprendre ses jupons, de changer encore de ville, en un mot, de dissimuler de nouveau son sexe ; et, comme sa femme et son enfant le gênaient, il les empoisonna. Feuillet fut condamné aux travaux forcés à perpétuité ; mais à ce procès furent révélés tous les étranges événements dont cet homme avait été accablé et qui lui avaient fait perdre la tête.



La Dentue avait fait pacte avec un diable, nommé Bargorym, lequel lui donna une branche d'un arbre d'espèce inconnue ; comme d'un robinet, le lait coulait de la branche infernale plantée dans le mur de la chambre de la sorcière.

19° Charmes pour tarir le lait chez la femme et chez les animaux. — Les sorciers font tarir le lait aux nourrices à l'aide de certaines poudres qu'ils jettent dans leurs potages. Jeannette Gressor, brûlée à Dôle, avait fait ainsi perdre le lait à Claudine, veuve d'Étienne Goguel, et à Nicole Clauderey, de Mossans. — Claudine Vernier, dite la Montagne, brûlée aussi à Dôle, confessa qu'elle faisait passer le lait des vaches de ses voisins aux mamelles des siennes. Le R. P. Dolrio, jésuite, raconte que, du temps qu'il était à Mayence, on brûla à Trèves une sorcière fameuse, laquelle, à l'aide d'une canne qu'elle plantait dans la paroi de sa maison, tirait tout le lait des vaches de ses voisins. Ce sortilège, rapporté par le savant religieux, était, du

reste, assez commun et se pratique peut-être encore de nos jours. En tout cas, il est bon de rappeler l'histoire d'une sorcière qui fut brûlée en Autriche au seizième siècle ; on l'appelait « la Dentue », à cause d'une énorme dent, beaucoup plus grosse qu'un doigt de la main, qui saillait hideusement en dehors de sa mâchoire. La Dentue avait fait pacte avec un diable, nommé Bargorym, lequel lui donna une branche d'un arbre d'espèce inconnue, épineuse, noueuse et tordue. La sorcière, quand elle voulait se procurer du lait, n'avait qu'à planter la branche diabolique dans le mur de sa chambre. Aussitôt, Bargorym apparaissait, faisant fête à la Dentue, et du lait se mettait à couler de la branche, comme si c'eût été un robinet ; pendant ce temps, les vaches du village dépérissaient. — Comme préservatif de ce maléfice, ou contre-charme, on met bouillir dans un pot du lait de la vache tarie, en récitant certaines paroles et en frappant sur le pot avec un bâton. Le diable frappe la sorcière qui a jeté le charme d'autant de coups, jusqu'à ce qu'elle l'ait levé, disent les magiciens.

20° Charme dit le Chevillement. — Il consiste à ficher, avec des imprécations, des chevilles de bois ou de métal dans la muraille la plus rapprochée de la victime qu'on veut atteindre par le maléfice. L'effet le plus ordinaire de ce charme est une rétention d'urine. On meurt parfois du chevillement. Pour obvier à ce sortilège, il suffit, selon les grimoires, de cracher dans son soulier droit, avant de le mettre. — Je me borne à rapporter ces maudites choses, je tiens à le rappeler, mon désir étant d'exposer tout ce qui peut venir à l'appui de mes révélations personnelles ; mais, bien entendu, le lecteur fera la part de ce qui est vraiment maléfice diabolique et de ce qui n'est que ridicule superstition.

21° Philtres. — Les charmes qui portent ce nom sont, la plupart du temps, des breuvages faits pour troubler l'équilibre de l'âme et inspirer des passions délirantes. Les substances entrant le plus communément dans la confection des philtres sont les suivantes :

— L'Hippomane, excroissance poussant sur la tête des poulains, aphrodisiaque puissant ;

— La Verveine, ou plante attractive de Van Helmont, base d'un philtre foudroyant, bien connu des Frères de la Rose + Croix ; la verveine se référait à l'arcane VI de la Doctrine Absolue (l'amoureux du Tarot) ;

— Le sang des Colombes ;

— La Canthariде ;

— Le Muse, dont il est dit au verset 26 du ch. 83 du Koran : « On leur donnera à boire (dans le Paradis) un vin délicieux, fermé et cacheté de musc. » Il a aussi la vertu de chasser les mauvais et tristes esprits, prétendent les sorciers.

— Un charme aphrodisiaque, en usage chez les Musulmans, se compose ainsi :

Sommités fleuries de stœchas
Baies de myrthe
Anis
Carottes sauvages bien réduites
Safran en fleurs
Dattes sèches
Jaunes d'œufs
Eau pure de fontaine

La décoction terminée, ajouter :

Miel pur
Sang vif de pigeons

Dans quelques-uns des philtres dont la magie donne la recette, il faut sans doute faire la part des excitants naturellement propres à produire le paroxysme de la passion bestiale à laquelle la littérature impie donne le nom d'amour, profanant ainsi ce beau mot ; mais la plupart de ces philtres se composaient de substances n'ayant qu'un rapport très éloigné avec de pareils résultats, et n'étaient souvent que des onguents ou pommades qu'il suffisait de respirer pour en ressentir les effets. Tels sont, par exemple, les philtres dont voici la recette :

— Pommade à base de chypre et d'ambre gris, triturés avec la moelle extraite du pied gauche d'un loup.

— Moitié gauche d'un squelette de grenouille, qu'on a obtenu en exposant une grenouille toute vive dans une fourmilière (la moitié droite produit l'effet opposé : elle excite à la haine).

— Une demi-dragme d'organes de lièvre et de foie de colombe mis en poudre dans un mortier, avec les écailles friables du sang qu'on aura pris

soin de se tirer en avril, un vendredi, et fait sécher au four dans un petit pot vernissé.

Il ne faut pas oublier que dans la plupart des cas, l'usage du philtre était accompagné de cérémonies sacrilèges et de paroles magiques dépourvues de tout sens raisonnable. On peut dire, sans crainte de se tromper, que le diable n'est pas pour rien dans toutes les recettes récentes si hautement préconisées pour rajeunir la virilité et entretenir le libertinage au delà des bornes fixées par la nature. Aphrodisiaques censément médicaux et philtres magiques, tout cela est également infâme et (vient uniquement de l'inspiration de Satan, on peut hardiment l'affirmer.

22° Charmes par ligatures. — Ces charmes produisent l'effet opposé à celui des précédents. Ils lient, empêchent ou paralysent la puissance du sens génésique ; aussi les appelle-t-on également charmes d'impuissance. C'était là ce qu'on appelait « nouer l'aiguillette ». D'après Bodin, il y avait plus de cinquante manières de nouer l'aiguillette, et Boguet constate que de son temps, sous le règne de Henri IV, l'usage de ce maléfice était devenu plus commun qu'à aucune autre époque. « La pratique en est aujourd'hui, dit-il, plus connue que jamais, vu que les enfants mêmes se mêlent de nouer l'aiguillette, chose qui mérite un châtiment exemplaire. »

Le rite le plus ordinaire de cette ligature s'accomplissait à l'église, pendant la cérémonie nuptiale. Le sorcier ou maléficier se munissait d'un simple lacet : lorsqu'avait lieu l'échange des anneaux, il faisait à ce lacet un premier nœud ; puis un second, au moment même de la bénédiction nuptiale ; et enfin un troisième, quand les époux se trouvaient sous l'écharpe dont on les couvre. Bien entendu, le sorcier opérait sans être vu.

On comprendra aisément que je n'insiste pas sur un pareil sujet. D'autre part, il est juste de reconnaître que l'usage de ce genre de maléfice est aujourd'hui moins répandu que du temps de Boguet. En tout cas, il est toujours opportun de se souvenir que l'Église réprouve ces pratiques comme ne pouvant être inspirées que de Satan, et d'avoir présentés à la pensée ces réflexions d'un théologien profondément versé dans ces matières, le R. P. Debreyne ; après avoir cité l'opinion du célèbre Paul Zacchias, médecin du pape Innocent X, « qu'il faut rarement croire à ces sortes de maléfices, *bien que parfois ils existent véritablement* », il ajoute :

« Au reste, le démon, malheureusement, n'y perd rien. Il a trouvé moyen de se dédommager amplement, et on sait comment il exploite le mariage à son déplorable et immense profit. Voulez-vous savoir sur quels époux le démon exerce le plus souvent son pouvoir et son infernale malice ? L'ange Raphaël vous l'apprendra par ces paroles adressées au jeune Tobie : « Écoute-moi, et je t'apprendrai quels sont les maléfices que le démon peut exercer contre toi… Les personnes qui se marient et chassent Dieu de leur pensée se livrent alors à la débauche comme les bêtes dénuées de toute intelligence, et le démon règne sur ces époux. » Voilà bien certainement le maléfice le plus terrible et aussi incontestable qu'il est fréquent. Il paraît que le démon a plus d'intérêt aujourd'hui à pousser les hommes aux passions brutales dans l'usage du mariage qu'il ne trouve d'avantages à les en rendre tout à fait incapables. Si maintenant il ne tue pas les maris comme il fit mourir autrefois les sept maris de Sarah, il n'y trouve que mieux son compte par le nombre infini d'âmes qu'il entraîne avec lui dans les éternels abîmes. »

L'infâme pratique du Malthusianisme, ajouterai-je, qui a été tant prônée en ces derniers temps, est aussi une inspiration directe de Satan, et l'on n'est pas étonné de voir des francs-maçons (tels, en France, le FF∴ Talandier, Yves Guyot, etc.) à la tête des apologistes et des propagateurs de ce système criminel, dont le prétendu but est d'empêcher l'accroissement exagéré des populations ; en réalité, c'est la ligature de l'aiguillette, non subie en victime, mais acceptée et érigée en principe pour légitimer en quelque sorte les hontes de la débauche.

D. — SORTS

Jusqu'ici, j'ai passé en revue les divers moyens employés par les agents de Satan pour nuire autant qu'il est en lui à l'espèce humaine. Il me reste à faire connaître plus spécialement les sortilèges et maléfices dans les effets mêmes qu'ils produisent à l'aide de ces moyens, en d'autres termes, à montrer le magicien ou je sorcier à l'œuvre, appliquant à la destruction de l'homme et de tout ce qui se rapporte à l'homme la puissance de sortilège ou de sorts que Satan lui confère pour le mal et le crime.

Bodin, au 4e livre de sa *Démonomanie*, compte quinze crimes principaux imputables aux sorciers :

1° Le crime de lèse-majesté divine ; — 2° le blasphème ; 3° l'hommage au diable ; — 4° l'abandon au diable des enfants nés ou à naître ; — 5° le sacrifice au diable desdits enfants ; — 6° leur consécration au diable dès le sein de leur mère ; — 7° le serment de propagande satanique ; — 8° le serment prêté au nom du diable et en son honneur ; — 9° l'inceste ; — 10° l'homicide, en vue de se procurer la chair et les organes humains requis pour la confection des charmes ; — 11° l'anthropophagie, coutumière aux pratiquants du sabbat ; — 12° l'usage des poisons et des philtres ; — 13° le sort qui fait périr les bestiaux ; — 14° le sort qui stérilise la terre, suscite la grêle et détruit les moissons ; — 15° le commerce charnel avec les démons et monstres vomis par l'enfer.

À chacun de ces crimes catalogués par Bodin correspond un maléfice particulier dont l'homme est toujours la victime. À vrai dire, mon ouvrage réalise, pour ce siècle-ci, la démonstration, par exemples, de la vérité ce terrible réquisitoire et de la réalité des forfaits qui y sont dénoncés Aussi n'aurai-je à m'occuper en particulier ici que des maléfices plus spécialement infligés par cette puissance magique, d'autant plus redoutable qu'elle est plus vague et plus mystérieuse, qu'on appelle vulgairement « jeter un sort ». C'est là proprement le métier du « sorcier » ; mais j'aurais fort à faire, si je voulais tracer un tableau complet de cette partie de l'art infernal. Je dois donc me borner aux points essentiels, et, *tout en jetant un coup d'œil sur le passé qui éclaire le présent*, montrer ce qu'est encore de nos jours cette sorcellerie qui a causé et cause encore tant de maux à l'humanité.

Je rapporterai à trois chefs les maléfices exercés par le moyen du sort :

1° Sorts jetés sur les Personnes.

2° Sorts jetés sur les Bestiaux.

3° Infestation des Maisons.

1° Sorts jetés sur les personnes. — *Procès du mendiant de Monaistère.* On trouvera tout au long les détails de cette affaire dans le livre de Joseph Bizouard, intitulé *Des rapports de l'homme avec le démon*.

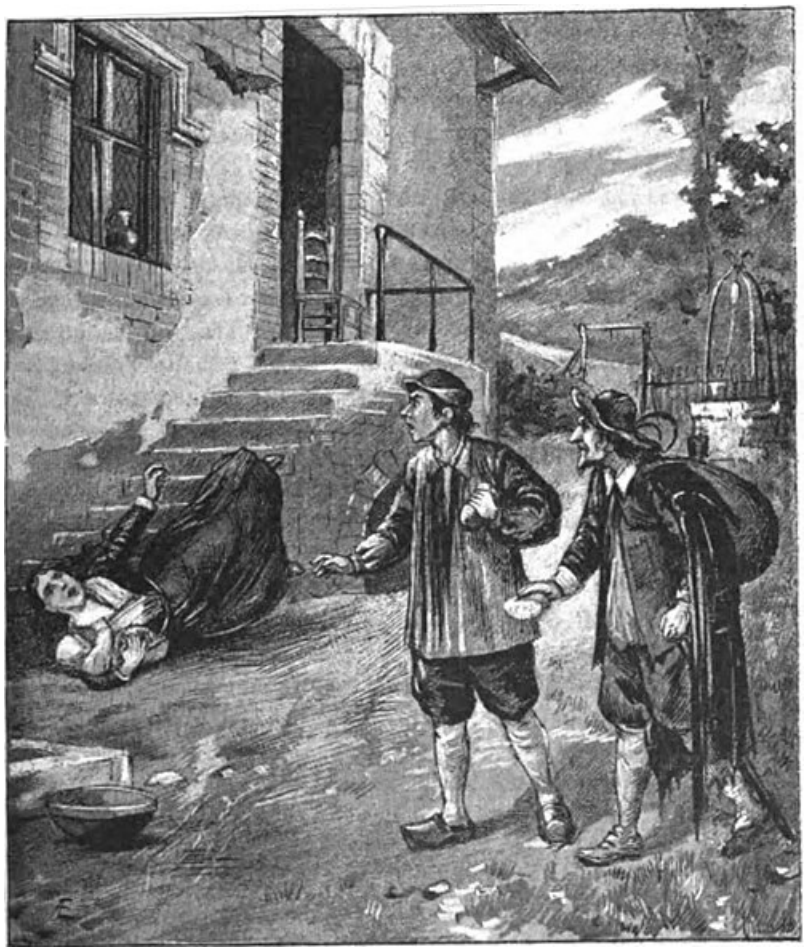
En 1619, la veille de la Fête-Dieu, dans les villages de Saint-Palais et Menetou-Sallon, à quatre et cinq lieues de Bourges, passait, dit Chenu, (*Notables questions de droit*, 1620), un mendiant noir comme un diable, vêtu de toile toute déchirée. En traversant le bourg de Saint-Palais, il trouva la femme de Silvain Lefèvre sur sa porte et lui demanda du pain ; celle-ci lui en coupa un morceau : « Rompez-le, dit le mendiant, je n'en veux que la moitié, et gardez l'autre pour vous, que vous mangerez » ; ce que cette femme fit par simplicité. À l'instant, elle ressentit des douleurs intolérables dans tout son corps, et devint tellement enflée, dit ce magistrat, qu'elle creva et mourant quatre jours après l'événement.

À Menetou, le même mendiant trouve la femme de Pierre Postard assise devant sa porte et allaitant son enfant. Debout à deux pas d'elle, il lui dit : « Donnez-moi du pain. » Cet homme lui inspirant de l'horreur, elle cria à son mari, qui était dans sa maison, d'apporter du pain à ce pauvre ; ce qu'il fit en le remettant à son beau-père qui était dehors, pour le donner au mendiant. « Coupez-le en deux, lui dit celui-ci, je n'en veux que la moitié. » Le père de la femme, qui était un peu sourd, lui demande ce qu'a dit le pauvre. « Il dit que vous le rompiez, qu'il n'en veut que la moitié. Donnez-la lui et retirez-vous. »

Dès qu'elle eut ainsi parlé, rapporte Chenu, ce mendiant lança un regard épouvantable, bâillant incessamment ; ce qui fit que cette femme s'écria : « Mon père, ôtez-vous de là, autrement vous êtes mort ! »

À peine eut-elle dit ces mots, que ce misérable jette sur elle un regard perçant et continue de lui envoyer son souffle ; de sorte qu'elle sentit sortir de sa bouche un air extrêmement froid, qui lui parut avoir une couleur bleue. Les yeux du pauvre étincelaient.

Ressentant aussitôt sur ses joues une sensation pareille à celle de deux soufflets, cette pauvre femme ne put dire que ces mots : « Je suis morte, prenez mon enfant, je ne puis plus me soutenir… »



Le sort du pain rompu. — Le sorcier-mendiant ayant rendu la moitié du pain, la femme Postard tomba subitement en défaillance, gravement malade.

Le mendiant veut fuir, mais on s'en saisit ; on le conduit devant le juge du fief Pot, et de là en prison.

Interrogé sur son nom, il se nomme Gilbert Fourneau, né à Monaistère en Bourbonnais. Sur sa manière bizarre de demander du pain, il répond avec beaucoup de sagacité : « c'est qu'on le lui donnait à regret, c'est pour le renouveler plus souvent, etc. » Interrogé pourquoi il ne demande pas pour l'amour de Dieu, il répond par des blasphèmes horribles et dit mille impiétés : « il va avec ceux de sa religion, il n'ira à la messe qu'après les vendanges, il n'a fait aucun mal à cette femme, etc. »

On lui fait des menaces, qu'on feint de vouloir exécuter, s'il ne la guérit. Alors il consent. On amène la femme Postard ; dès qu'il a pris ses mains

dans les siennes, elle recouvre sa connaissance, parle et peut s'en retourner à pied ; mais une demi-heure après, elle était retombée dans le même état. On réitère les menaces ; il dit qu'il ne peut rien ; cependant, effrayé, craignant lui-même pour sa vie, il demande du vin blanc, le mêle avec de la suie et du vinaigre, lui en fait boire, et la voici de nouveau guérie.

Pendant que ceci se passait à Menetou, le mari de la première victime fit sa plainte, et le juge se transporta auprès de la femme Lefèvre, qui respirait encore. On constate tout ce qui s'est passé. Un témoin dépose que le pauvre a dit qu'il en devait faire autant à trois femmes le même jour. Le mendiant nie ; « il voyage, dit-il, parce qu'il à l'esprit malade ; mais il n'est pas sorcier, etc… »

Les présomptions étaient fortes ; cependant le juge ne les trouvait pas assez graves pour condamner, mais suffisantes pour ordonner la question.

Bref, le procureur fiscal en appela à la justice de Boisbelle : nouveaux interrogatoires ; on chercha les marques, qu'on eut peine à trouver sur le pauvre, tant il était noir. Il continua ses blasphèmes, et fut condamné à être brûlé le 5 août 1619.

Chenu ajoute que ce jugement peut paraître hardi : « mais les juges, dit-il, eurent la conscience tranquille » ; car ce mendiant, voyant qu'il était inutile de nier, avoua qu'il avait ensorcelé par le souffle et le regard ; qu'il avait appris cela en Savoie ; qu'il avait promis au diable de faire mourir plusieurs personnes pendant deux ans, etc.

Un jésuite, le R. P. Girard, essaya pendant trois heures de le convertir. Le mendiant le rendit comme aveugle en le regardant, et le bon père ne recouvra la vue qu'après de ferventes prières. Son zèle, enfin, fut couronné de succès ; ce misérable fit la confession sincère de ses péchés.

Et l'avocat Bizouard conclut sa narration par une remarque fort sensée et fort juste : « Si ce jugement, dit-il, a paru hardi à Chenu, et on a vu les mêmes scrupules chez Boguet pour d'autres jugements, combien les condamnations où ces deux magistrats ne doutaient pas du crime sont loin de leur mériter les injures que l'incrédulité ignorants a vomies pendant plus de deux siècles contre les juges de leur temps ! »

Il fallait, en effet, que le fait du maléfice diabolique fût bien positivement établi et avéré, pour que les juges prononçassent la peine de mort. On en

trouvera un exemple frappant dans le cas que je vais citer tout à l'heure, celui du berger Hocque.

Que ces sorts jetés sur les personnes soient assez puissants pour donner la mort à ceux qu'ils atteignent, nous en avons une preuve sans réplique dans un des documents les plus curieux et les moins connus qu'offrent les annales du satanisme, document revêtu de l'autorité du pape Clément VI, et qui, mieux que bien des récits, nous montre : d'un côté, la puissance infernale dont jouissent les adeptes de Satan, et, de l'autre, avec quelle sollicitude le chef de l'Église poursuivait à la fois l'expiation des crimes commis par les sorciers, et la réparation des maux et désastres matériels mêmes, fruits de leurs sortilèges maudits.

Voici le fait :

Au quatorzième siècle, un certain abbé de Saint-Sevin, en Lavedan, avait fait mourir, par art magique, un grand nombre d'habitants de la vallée d'Aspe, voisine de celle de Lavedan, pour se venger sur eux des courses et ravages qu'ils faisaient dans cette dernière contrée. En punition de ce crime diabolique, la terre, les femmes et les bestiaux de Lavedan avaient été frappés d'un châtiment terrible : pendant six années, ils n'avaient porté aucun fruit. Au bout de ces six années, l'expiation étant jugée suffisante, le pape prononça l'absolution de la terre, des habitants et des bestiaux de Lavedan du péché commis par l'abbé-magicien, et il signa la paix entre les deux vallées ennemies, en en statuant les conditions.

Ce document étant fort rare, il convient de le reproduire in-extenso.

Contrat de la Paix faite entre les vallées d'Aspe et de Lavedan par l'ordre du Pape, qui avoit absous la terre, les habitants et les bestiaux de Lavedan, du péché commis par l'abbé de Saint-Sevin, en foisant mourir par art magique grand nombre d'habitants d'Aspe, pour les courses et ravages qu'ils faisoient en Lavedan ; en punition duquel péché, la terre, ni les femmes, ni les bestiaux de Lavedan n'avoient porté aucun fruit durant six années.

Du premier juin 1348

Traduit de l'original qui est en langage Béarnois[12].

Soit chose connue à tous, que comme la terre de Lavedan, d'Arreaigues, eût demeuré six ans sans porter de fruit, ni femme enfant, ni vache veau, ni jument poulain, ni bétail d'aucun poil : à raison de

ce que le petit Abbé de Saint-Sevin auroit fait périr les gens d'Aspe, qui avoient fait et faisoient des courses et des ravages en Lavedan, après avoir lu sur un sureau un livre qu'il avoit tiré par art diabolique de Salomon : à cause de quoi les gens du Lavedan furent conseillés d'envoyer deux prud'hommes d'entre eux vers le Saint-Père, à Rome, pour demander absolution de ce péché, ce qui leur fut octroyé, en observant les choses par lui ordonnées, et ci-dessous déclarées, ainsi qu'il les écrivit par lettres qu'il envoya : savoir, une à l'Évêque de Lescar, une autre à l'Évêque de Tarbes, une autre au Sénéchal de Béarn, et une autre au Sénéchal de Bigorre, tendantes aux fins, qu'en ensuivant les pénitences et amendes par lui imposées, ils fissent la paix entre les deux montagnes ; et pour cet effet appelassent dix prud'hommes d'Aspe, et autant de Lavedan, et fissent rédiger cela par écrit : et moyennant ce, absoudre les terres, gens, bestiaux et autres choses de Lavedan, et accordèrent comme s'ensuit. Et tout premièrement paix soit entre parties à jamais, et que celui qui la rompra ait la malédiction du Saint-Père, et paie deux cents marcs d'argent, cent marcs aux endommagés, les autres cent au Seigneur de la terre, d'où les endommagés seront ; et qu'ensuite ceux de Lavedan envoyeront dix hommes de sainte vie vers Monseigneur Saint Jacques en Galice, qu'ils fassent chanter quatre Messes d'Évêques, et dix Messes d'Abbés avec crosses, et cent Messes à Prêtres ou Frères ; et que ceux de Lavedan fassent à jamais les réparations ci-dessous écrites, et paient au messager d'Aspe, le jour et fête de saint Michel de Septembre, dans l'église de Saint- Sevin, ou en celle d'Odot, avant que l'étoile paroisse, les sommes sous-écrites : c'est à savoir, Baich-Soriguere et Ossen, vingt-deux deniers morlaas ; Segur, vingt-deux deniers morlaas ; Donaxs, vingt-deux deniers morlaas ; Veguer, vingt-deux deniers morlaas ; Dagos, vingt-deux deniers morlaas ; Larivière et Ost, six deniers et maille morlaas ; Haisacq, dix deniers morlaas ; Busos, six deniers et maille morlaas ; Odot, quatorze deniers morlaas ; Solon, douze deniers et maille morlaas ; Saint-Sevin, deux sols sept deniers morlaas ; Assises-Devant, deux sols neuf deniers morlaas ; Aas, deux sols et maille morlaas ; Us, six deniers et maille morlaas ; Morlanne, vingt-deux deniers morlaas ; Cauterès, neuf blancs morlaas ; Golagagos, dix-huit deniers et maille morlaas ; Poy, vingt-deux deniers morlaas ; Marsos, deux sols quatre deniers morlaas ; Arrens, deux sols morlaas ; Lessales, dix-huit deniers morlaas ; d'Oges, Aucun et Argelès, douze deniers morlaas ; Serra, dix deniers morlaas ; et s'ils ne paient ledit jour de saint Michel de Septembre, ou après, lorsque le messager d'Aspe viendra, chacun lieu et village qui auront payé accompagneront ledit messager, et se mettront devant lui, pour pignorer ceux qui n'auront point payé ; et ceux qui ne voudront suivre, paieront audit messager d'Aspe soixante-six sols morlaas de peine encourue, lequel messager d'Aspe marchera à l'effet de la levée et recouvrement desdites sommes, auparavant que l'étoile paroisse, et chacun lui paiera quatre deniers morlaas pour chacun jour, et autres quatre deniers pour chacune nuit, et que le pasteur se mettra

devant le messager d'Aspe ; et si le messager d'Aspe tardoit, trois, cinq, dix, vingt, trente ans à demander ce-dessus, ou que ceux de Lavedan ne le voulussent payer, sous prétexte de quelque discorde ou noise, ils seront tenus de payer pour tout le temps qu'ils seront en retardement ; et s'ils tardoient trente-un ans, et que pendant ce temps on ne leur eût fait demander, ils ne seront point tenus de payer les arrérages des années dont ils seront en retardement, mais paieront annuellement, à l'avenir, pour tout temps, ainsi que dessus est dit et déclaré ; et tant pour les peines susdites que pour le principal, ils seront pignorés, saisis et incantés en toutes les terres et seigneuries, qu'ils seront appréhendés et trouvés. Ceci fut fait à Bédous, le premier Juin 1348 ; témoins furent de ce, Transilot de Lassalle, Peyroulau de Gabe, de Bédous. Et ceci a été extrait lettre à lettre du livre Censier, et fut corrigé par Guicharnaud, Recteur d'Accous, et moi Benoît de Lacaussade, en fis l'extrait dudit Censier, et l'écrivis de Mandement de Messire Pées de Lacaussade, mon père, et de Messire Guicharnaud de Tarras, et lesdits de Lavedan et d'Aspe jurèrent sur les quatre saints Évangiles de Dieu, qu'ils tiendront et accompliront tout ce dessus, à peine d'encourir les susdites peines ; et moi Bertrand de Lassale, notaire d'Aspe, qui au rapport des susdits Prêtres, ai fait la présente carte, lesquels jurèrent n'y avoir rien ajouté ni diminué, et me fut mandé que doresnavant j'en baillasse copie à tous les hommes d'Aspe, ainsi signé, de Lassale, notaire. Extrait d'un vieux instrument en parchemin, qui est au pouvoir des Jurats d'Accous, Capdeuil d'Aspe et Garde-Chartres d'icelle, en tant qu'il touche au public de tout le corps de la vallée d'Aspe, par moi Bernard de Sallefranque, Abbé de Borce, notaire, sous-fermier de la Notarie du Vic-Dessus d'Aspe, le quatrième jour du mois de Juillet, l'an 1586, ainsi que de mot à mot je l'ai trouvé audit instrument en parchemin ; l'ai corrigé et collationné, et signé de mon seing accoutumé, afin qu'au temps à venir foi et croyance soit ajoutée, comme si c'étoit l'instrument vieux en parchemin. *Signé*, de Salle-franque, notaire.

Collationné par extrait, sur l'ouvrage intitulé *lous Priviledges, Franquises, etc.,* imprimé à Pau en 1694, par Dupoux, par nous, conseiller, secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France et de ses Finances, en la Chancellerie près le Parlement de Navarre. *Signé*, Laussat.

(Ce titre, confirmé par Louis XIII, se trouve dénombré dans l'article quarante-quatrième de la déclaration générale des biens, droits et privilèges des habitants de la vallée d'Aspe, Pyrénées.)

Qu'il se passe au dix-neuvième siècle des faits analogues, on n'en saurait douter. Je pourrais en citer plusieurs ; contentons-nous d'un fait que recommandent à l'attention l'étrangeté des phénomènes, leur persistance pendant une durée de six mois, et l'immense notoriété dont il jouit. M. de

Mirville l'a rapporté ; je dois le relater à mon tour, et l'on verra bien ainsi ce que valent les dénégations des sceptiques.

C'était entre 1827 et 1830, dans un village du département du Finistère. Un paysan assez à son aise, mais fort ambitieux, découvrit, dans quelque vieux livre de sorcellerie, qu'à l'aide de certains moyens, de certaines observations, on pouvait se procurer de l'argent. Il fit les simagrées voulues, et l'argent arriva ; mais à l'instant même, sa femme, qui n'avait pas pris part à ce marché, reçut, par voie de révélation, l'avis, qu'en punition de ce méfait toute la famille allait être frappée, qu'elle ne pourrait pendant six mois faire aucun usage des biens qui lui appartenaient, que la maison resterait ouverte à tous venants, *que son domaine ne serait ni cultivé, ni récolté*, et enfin que le père, la mère et les enfants deviendraient muets et seraient pour tout le pays un objet d'horreur.

Cette pauvre femme, terrifiée, courut chez son curé et demanda à être entendue en confession. Le curé l'entendit, lui donna l'absolution ; mais aussitôt elle devint muette. Rentrée chez elle, elle trouva toute sa famille frappée du même mutisme. Son mari et ses enfants roulaient des yeux hagards, criant, vociférant et se cachant au moindre bruit dans quelque coin obscur de la maison. Les choses durèrent ainsi pendant six mois, la maison ouverte à tous venants, les terres abandonnées, etc. Les témoins de ce fait prodigieux (qui se rapproche singulièrement de celui que nous venons de voir dans le document de 1348) sont, d'abord, toute la population du lieu, les autorités civiles et militaires, le clergé, les journaux du temps, nombre d'étrangers et particulièrement d'Anglais venus tout exprès de Jersey pour le voir, etc.

Quant aux maléfices exercés sur les personnes, ne les retrouve-t-on pas, avec tous leurs caractères diaboliques, dans maints phénomènes du prétendu magnétisme et du spiritisme des Vocates Procédants ?

Cahagnet, dans sa *Magie magnétique*, raconte le fait suivant :

Une femme vint consulter Adèle (sa somnambule), accompagnée d'un sieur Médard, de Saint-Gratien ; elle éprouvait une maladie de langueur. Adèle lui dit que son ennemie est une parente avec laquelle elle s'est souvent disputée : « Elle agit, tandis que vous n'agissez pas. Chaque fois qu'elle passe devant votre porte, elle vous envoie un mauvais fluide en vous

montrant le poing.» — Cette femme affirme qu'on ne lui a jamais jeté de fluide et regard naïvement ses habits. — « Ce qu'elle vous a envoyé est invisible, dit la lucide, et votre ami vous en débarrassera. » — Le sieur Médard, peu habile à magnétiser, fut instruit par Adèle, et à mesure que la maléficiée guérissait, on voyait son envoûteuse tomber peu à peu dans le marasme. Cette femme, alors bien guérie, ayant été atteinte d'une maladie aiguë, son envoûteuse, qui ne connaissait nullement le magnétisme, continua, par un ressentiment aveugle, de diriger sur elle, qui ne pouvait plus se défendre, son fluide malfaisant, de sorte que celle-ci succomba et l'envoûteuse récupéra la santé.

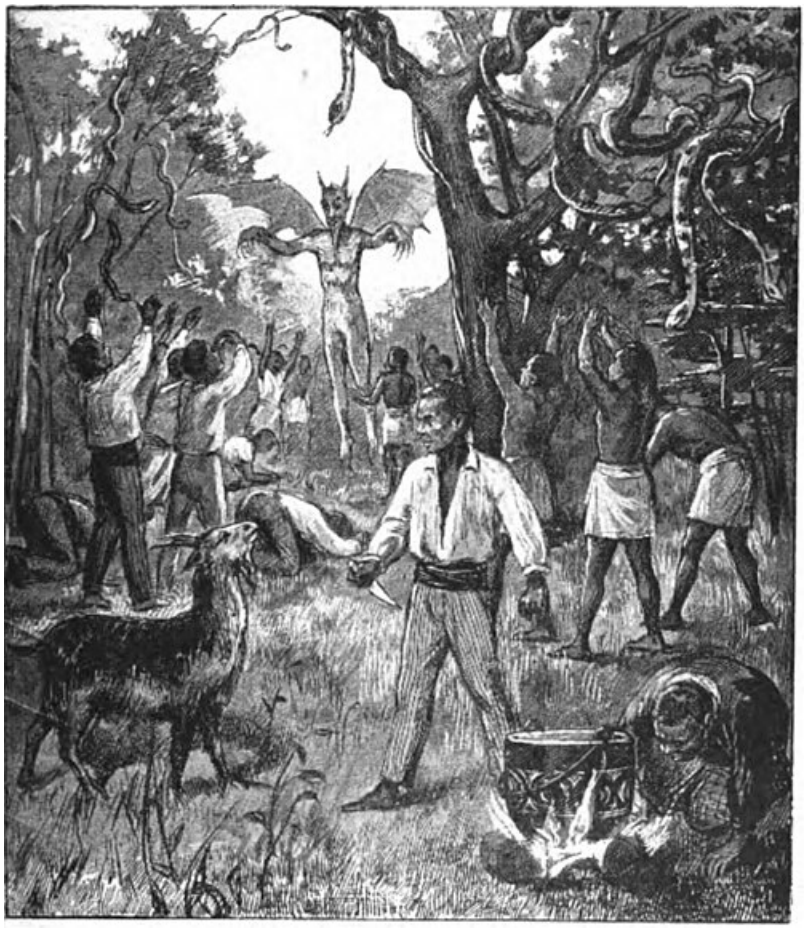
Le même Cahagnet nous raconte qu'il fut lui-même la victime d'un sortilège, ressemblant fort à l'envoûtement.

« On peut, dit-il, renverser un sujet, le faire agir comme on le désire ; on peut l'attirer à soi, lui imprimer des marques sur le corps, lui donner à distance des coups de bâton ou des soufflets… Si l'on étudie ce que l'on peut faire en ce genre, on voit se rétablir une à une les croyances *réputées ridicules* des paysans concernant les sorciers. Les personnes assez avancées dans cette science poussent la prudence jusqu'à ne point laisser à la disposition de leurs ennemis des pains à cacheter enduits de leur salive… La justice n'a-t-elle pas saisi au domicile de certaines somnambules certains préparatifs qui ont fait présumer qu'elles agissaient par correspondance sur quelques victimes ?… Un coiffeur, rue Saint-Honoré, était connu pour obséder occultement les femmes. Quand il n'avait pas réussi, il allait jusqu'à les frapper à distance ; les malheureuses se levaient toutes noires de coups et les jambes ensanglantées par ses égratignures. »

On trouvera dans le *Journal du Magnétisme*, n° du 23 août 1849, le récit, trop long pour être inséré ici, d'une longue obsession magnétique, examinée par les membres de l'*Athénée de Lyon*, dont le rapport, adressé à Du Potet, attribue à la magnétisation tous les symptômes du maléfice diabolique. Le célèbre magnétiseur ordonna, pour la guérison du patient, des passes magnétiques, qui furent sans succès.

On connaît les terribles phénomènes produits par l'agent occulte des nègres Vaudoux, nommé par eux *Mandigoës-Obi*, qui, sous forme d'épidémie périodique, décime les populations de Saint-Domingue et

d’autres îles des Antilles. D’après l’abbé Bertrand, cette secte meurtrière est une espèce de confrérie pratiquant un culte satanique originaire d’Afrique. Ce culte offre de grandes analogies avec celui des sorciers au sabbat. « La scène, dit M. de Mirville, se passe au fond le plus impénétrable de la forêt, sur la plus ardue des montagnes, sur le bord des volcans ou dans les marais pestiférés. L’appel nominal des fidèles, la constatation de la présence de l’*Obi*, l’apport du sistre et de la chaudière, l’égorgement d’une chèvre qui doit s’offrir d’elle-même à son bourreau et mourir sans pousser un seul cri, la danse orgiastique, l’agenouillement devant des serpents, des hurlements épouvantables, des actes d’une infamie révoltante, et trop souvent, dit-on, l’immolation d’un enfant, voilà tout le programme de la fête mystérieuse, pendant laquelle on inscrit tous les noms désignés à la vengeance. »



Les mystères d’Obi. — C’est, en quelque sorte, le sabbat des nègres, appartenant à la secte des Vaudoux, principalement aux Antilles.

Un européen habitant la Jamaïque, M. Lond, dans la *Bibliothèque Britannique* (tome IX), fait le récit suivant :

« Il n'y a que les noirs nés en Afrique qui connaissent les pratiques d'*Obi* Tous les nègres, soit africains, soit créoles, ont la foi aux sorciers. C'est à eux qu'ils ont recours dans toutes les occasions importantes. Ces magiciens vendent à différents prix des préparations enchantées. Le nègre le plus hardi tremble devant le paquet de haillons et les coquilles d'œuf que la sectateur d'Obi à suspendus à une branche d'arbre pour écarter les maraudeurs. Lorsqu'un nègre se persuade qu'Obi le cherche, il se regarde comme perdu : il n'a de ressource alors que dans l'art d'un sorcier plus habile que celui qui le poursuit.

« Les composants ordinaires des préparations d'*Obeah* sont du sang, des plumes, des becs de perroquet, des dents de chien ou d'alligator, des bouteilles cassées, de la terre de tombeaux, du rhum, et des coquilles d'œuf.

« Nous tenons les faits suivants d'un planteur de la Jamaïque, d'une véracité reconnue.

« En 1755, à son retour à la Jamaïque, il trouva qu'il avait péri un grand nombre de ses nègres pendant son absence, et que, parmi ceux qui lui restaient, plusieurs étaient singulièrement affaiblis. La mortalité continua après son arrivée pendant une année entière, malgré toutes les ressources de la médecine. Le propriétaire soupçonnait beaucoup les praticiens d'Obi ; mais les malades s'obstinaient toujours à nier d'avoir eu aucune connaissance de pareilles pratiques. Enfin, une négresse, qui était malade, vint dire à son maître que, sentant qu'elle n'avait pas longtemps à vivre, elle se croyait obligée de lui confier la cause de sa maladie, espérant que cet aveu mettrait fin aux ravages de l'épidémie parmi ses compatriotes. Elle raconta alors que sa belle-mère, née parmi les Papaws, femme d'environ quatre-vingts ans, mais encore active et vigoureuse, avait lâché Obi sur elle, comme elle l'avait fait sur beaucoup d'autres, et qu'elle pratiquait depuis plusieurs années les maléfices de l'Obeah.

« Dès que le bruit de l'accusation se répandit parmi les nègres, ils accoururent en foule pour l'appuyer de leur témoignage. Le propriétaire se

rendit alors à l'habitation de cette vieille, en se faisant suivre de six domestiques blancs. Ils forcèrent la porte de sa cabane, dont le toit, dans sa partie intérieure, et toutes les crevasses des murs, étaient garnis d'instruments de sorcellerie, guenilles, plumes, os de chat, etc. Ils trouvèrent, en outre, dessous son lit, une jarre de terre qui contenait un grand nombre de boules d'argile de diverses grosseurs, blanchies en dehors, et dans lesquelles elle avait fait entrer des cheveux, des lambeaux de toile et des plumes. Quelques-unes étaient entourées du crâne d'un chat, ou portaient des griffes et des dents du même animal, des dents de chien ou d'homme, des grains de verra de diverses couleurs. Il y avait aussi un grand nombre de coquilles d'œufs, pleines d'une substance visqueuse qu'on négligea d'examiner, et divers sachets pleins de différentes choses. On abattit la cabane, et on la réduisit en cendres avec tous les instruments des maléfices. Quant à la vieille, le propriétaire ne voulut pas la mettre en jugement, parce que, selon la loi, elle aurait été condamnée à mort. Il en fit cadeau à des Espagnols qui partaient pour Cuba. Depuis ce moment, tous les nègres de la plantation reprirent courage, et l'épidémie s'arrêta. »

La secte des Vaudoux n'est point encore éteinte aujourd'hui. Certains auteurs prétendent même que, depuis la fameuse révolution de Saint-Domingue, qui fut indubitablement son œuvre, cette sorte de franc-maçonnerie a pris une nouvelle extension.

2° Sorts jetés sur les Bestiaux. — Entre 1687 et 1691, plusieurs bergers ayant été condamnés à mort par le bailli de Pacy, en Brie, pour maléfices jetés sur les bestiaux, le Parlement de Paris, jugeant les preuves insuffisantes, avait cru devoir casser le verdict du bailli et substituer les galères à la peine de mort. La question était de savoir si les ravages commis étaient dus à des opérations diaboliques ou à des moyens naturels. Parmi les condamnés de la Haute-Justice de Pacy, s'en trouvait un, Pierre Hocque, qui n'avait été condamné qu'à neuf ans de galères pour avoir fait mourir grandi nombre de bestiaux par des *gogues*[13]. Le Parlement avait confirmé cet arrêt.

La justice avait pensé d'abord que cette mortalité avait été causée par des poisons naturels. Mais on découvrit bientôt de nouveaux crimes. Malgré

l’arrestation du berger, les bestiaux du sieur Visier, à qui Hocque en voulait spécialement, continuaient de périr ; d’où le soupçon très légitime qu’on s’était trompé. Visier, convaincu qu’il y avait maléfice diabolique et désirant éclairer la justice, se servit, à cet effet, d’un nommé Béatrix, compagnon de chaîne de Pierre Hocque, pour qu’il engageât celui-ci à faire cesser une mortalité si ruineuse. Béatrix, vivant familièrement avec le berger, s’en chargea volontiers dans l’espoir d’une récompense, et, dans les épanchements causés par le vice, obtint du condamné un aveu complet. Pierre lui confia qu’il se servait d’une charge d’empoisonnement magique, appelée les *neuf conjurements*, laquelle subsistait encore, et se composait de sang, de fiente d’animaux, d’eau bénite, de pain bénit de cinq paroisses, notamment de celle où est le troupeau qu’on veut maléficier, d’un morceau de la sainte hostie, que ces misérables retiennent lors de la communion, de crapauds, de couleuvres, etc., mis dans un pot de terre neuf, acheté sans marchander ; ils y mettent plusieurs billets sur lesquels ils écrivent avec le sang des animaux, mêlé d’eau bénite, les paroles de la consécration, etc. On enterre ce pot sur le chemin où passent les bestiaux, sous le seuil des étables, etc. On renouvelle sa vertu en l’aspergeant de temps en temps de vinaigre.

Béatrix lui fit observer qu’étant condamné, il n’avait nul profit à espérer de cette charge, qu’il fallait la lever. Hocque répondit que, n’étant pas libre, il ne le pouvait, mais qu’il avait un ami, Louis Couasnon, dit Bras-de-Fer, qui demeurait à Courtois, près de Sens, qui le pouvait très bien. Béatrix se fit dicter une lettre à l’adresse de Nicolas Hocque, par laquelle il le chargeait de se transporter chez Bras-de-Fer (sans dire qui avait fait cette charge) et de le prier de la lever.

À peine les fumées du vin étaient-elles dissipées, que Pierre Hocque, réfléchissant à ce qu’il avait fait, commence à se tourmenter et à pousser des hurlements, disant qu’il allait mourir lui-même, à l’instant où Bras-de-Fer lèverait la charge ; dans son désespoir, il se jette sur Béatrix pour l’étrangler. Les autres forçats, frappés de sa douleur, veulent exterminer Béatrix, qui n’aurait pu éviter la mort, si le commandant de la Tournelle, avec ses gardes, ne l’eussent délivré.

Bras-de-Fer va remplir son mandat à Pacy ; il entre dans les écuries, fait des cérémonies impies, sacrilèges, exécrables, qu’on ne saurait rapporter

ici. Simulant l'homme de bien, il recommande à Visier de faire dire « une messe à Saint-Cartos » ; ce que celui-ci fit innocemment, ignorant que ce fût le crapaud dont le venin sert dans les empoisonnements. Bras-de-Fer s'enferme dans les écuries avec Étienne Hocque et en bouche toutes les ouvertures avec de la paille, ainsi que le tout est exposé dans les dépositions, confrontations et recolements des accusés ; alors, un esprit lui fait connaître l'endroit où est déposé le sort ; et au moment où il le jette au feu, il lui est aussi révélé que Pierre Hocque en est l'auteur et qu'il expire au même instant à Paris dans sa prison.

En effet, à la même heure où Bras-de-Fer levait la charge sur les chevaux et les vaches, Pierre Hocque mourait dans des convulsions étranges, comme un possédé, sans vouloir se confesser. Bras-de-Fer refusa de lever le sort sur les moutons, parce qu'il lui fut révélé que les enfants de Hocque en étaient les auteurs et qu'il ne voulait pas les faire mourir comme leur père.

Ce fait donna lieu à un second procès. Décrétés et arrêtés, les enfants Hocque et leurs complices furent trouvés saisis de caractères et manuscrits pour composer des charges, et Bras-de-Fer fut reconnu chef de la cabale des bergers. Par sentence du 23 janvier 1688, ce dernier, E. Jardin et le Petit-Pierre furent condamnés à être pendus et brûlés, les deux fils et la fille de Hocque à un bannissement perpétuel. Mais cette sentence fut infirmée, et, par arrêt de la Cour du 12 mars, les trois premiers furent seulement condamnés aux galères à perpétuité, et les enfants de Pierre Hocque bannis pour neuf ans.

Cet arrêt excita la haine des condamnés.

Pendant le cours du procès qui dura huit mois, il ne périt plus de bestiaux ; mais dès que les enfants Hocque furent sortis de prison, au lieu de se soumettre au bannissement, ils se rendirent à Chevri, près de Pacy, chez des parents, arrosèrent la charge de vinaigre, et cette même nuit la mortalité recommença : il mourut huit moutons. Le sieur Visier envoya ses bestiaux chez son beau-père, elle cessa ; il en prit à moitié d'un sieur Bourdin ; dès que les enfants Hocque le surent, ils périrent.

Cette récidive donna lieu à un troisième procès. Réintégrés en prison par sentence du 31 octobre 1689, ils furent condamnés à mort. Sur l'appel, la Cour infirma la sentence, et condamna les frères Hocque aux galères et leur

sœur à un bannissement perpétuel. Cette clémence endurcit la nombreuse cabale des bergers qui continuèrent leurs maléfices contre Visier, lequel fut complètement ruiné.

Plusieurs bergers furent incarcérés ; on les trouva saisis de livres détestables. Confrontés et interrogés, ils avouèrent les faits. Visier seul avait perdu pour plus de 8.000 livres de bestiaux ; le fermier des Chartreux, en trois ou quatre ans, pour plus de 15.000 livres (somme énorme à une époque où un excellent cheval ne valait pas plus de 100 francs).

L'infamie va plus loin : de pauvres veuves sans défense ont été obligées de s'abandonner à leurs bergers qui les menaçaient de faire périr leurs troupeaux. Ils font des conjurations pour contraindre des femmes et des filles, et *encheniller* (c'est leur terme) ou faire mourir de langueur ceux qui leur déplaisent. — Tout ce qui vient d'être exposé est connu, prouvé, avoué, et résulte des confrontations, récolements, etc. Le P. Le Brun (*Histoire des pratiques superstitieuses*, tome IV) publie plusieurs factums, tant des parties que du procureur de la Châtellenie, faits en vue de décider la Cour du Parlement de Paris à condamner l'infernale ligue des bergers du Berry à la peine du feu ou d'un bannissement à perpétuité[14].

Le même P. Le Brun raconte un fait qui eut lieu vers le même temps et « donna un grand branle au jugement contre ces bergers, outre l'ordre précis de Sa Majesté d'en faire justice. »

Le Président N*** étant à sa terre de M…, quand il était intendant de la généralité d'Orléans, vit, le lendemain des fêtes de la Pentecôte, dans la longue avenue qui mène au village, un homme marchant sur ses mains et ses genoux, les pieds levés en l'air. Celui-ci, qui était un des notables de l'endroit, lui exposa qu'un tisserand du village l'avait réduit dans ce pitoyable état, pour avoir refusé de lui prêter dix pistoles. Huit mois après, le maléficié, ayant vendu des bestiaux, lui porta les dix pistoles, en le priant de le guérir ; ce que fit le tisserand en lui donnant simplement un coup sur l'épaule, mais avec recommandation de n'en rien dire, notamment au curé. Le même jour, l'homme guéri étant allé à la messe, le curé le voyant guéri l'aborda, et lui, dans sa joie, sans penser à rien, lui conte tout. En s'en retournant, il trouva le tisserand qui lui dit : « Tu ne m'as pas tenu parole, tu t'en repentiras. » Dès la nuit suivante, ses jambes redevinrent sèches

comme auparavant. L'intendant envoya deux hocquetons chercher le tisserand, et le menaça rudement de le faire punir s'il ne guérissait cet homme. Le tisserand, ainsi pressé, ne fit que se tourner, prononça quelques paroles, et à l'instant même, les jambes desséchées du malade « regrossirent », et il fut guéri.

3° Infestation de Maisons. — *Le Presbytère de Cideville*. Le procès qui se déroula au sujet de l'affaire de Cideville devant la Justice de paix de Yerville (Seine-inférieure), au commencement de l'année 1851, a eu trop de retentissement pour que je ne le résume pas ici. Je m'appuierai surtout, dans ce résumé, sur le récit de M. de Mirville, témoin oculaire des faits, et dont la véracité est au-dessus de tout soupçon[15]. Il tenait, du reste, à la disposition du public chez son éditeur Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, n° 2, les dépositions officielles des témoins, dont il faisait partie.

Vers les premiers jours du mois de mars 1849, M. le curé de Cideville avait rencontré chez un de ses paroissiens malades un individu, nommé G***, célèbre dans tout le pays par sa réputation de guérisseur occulte et de docteur-ès-sorcelleries. Un malade s'étant assez mal trouvé du traitement mystérieux (il en était mort), le curé avait cru devoir formuler un blâme énergique et renvoyer le guérisseur. Mais celui-ci, n'en continuant pas moins son métier, se vit un jour appréhendé au corps et condamné à une ou deux années de prison. Furieux de cet arrêt, le sorcier jura de se venger du curé, qu'il accusait de sa mésaventure.

L'heure de la vengeance arrivée, le berger Thorel, disciple et ami de G***, fait entendre à son tour que M. le curé pourra bien s'en repentir, et qu'il se fera, lui Thorel, l'exécuteur des menaces de son maître.

Deux enfants, l'un de douze ans, l'autre de quatorze, se destinant à entrer au séminaire, sont élevés au presbytère de Cideville ; ils vont servir tout d'abord d'instruments à la vengeance de Thorel. On voit, à une vente publique, le berger s'approcher du plus jeune des enfants, et peu d'heures après, les phénomènes mystérieux apparaissaient.

Aussitôt après la rentrée de cet enfant, une espèce de trombe ou bourrasque violente vient s'abattre sur le malheureux presbytère ; puis, à la suite de cette bourrasque, des coups semblables à des coups de marteau ne

cessent de se faire entendre dans toutes les parties de la maison, sous les planchers, sur les plafonds, sous les lambris. Ces coups sont souvent d'une force à ébranler la maison, à la faire tomber en *démence* (ruine), ainsi que le prophétise le berger lui-même. On peut les entendre à deux kilomètres de distance. Cent cinquante personnes de Cideville explorent la maison, sans pouvoir en découvrir la cause.

Ce n'est pas tout. Les carreaux se brisent et tombent en tout sens, les objets s'agitent, les tables se culbutent ou se promènent, les chaises se groupent et restent suspendues dans les airs, les chiens sont jetés à croix ou pile au plafond, les couteaux, les brosses, les bréviaires s'envolent par une fenêtre et rentrent par la fenêtre opposée, les pelles et les pincettes quittent le foyer et s'avancent toutes seules dans le salon, les fers à repasser qui sont devant la cheminée reculent, et le feu les poursuit jusqu'au milieu du plancher ; des marteaux volent en l'air avec force et se déposent avec la lenteur et la légèreté d'une plume sur le parquet ; d'énormes pupitres s'entrechoquent et se brisent ; un d'entre eux, chargé de livres, arrive violemment et horizontalement jusqu'au front d'un témoin honorable, M. R. de Saint-V***, puis, sans le toucher, tombe perpendiculairement à ses pieds.



Les maisons hantées. — Les manifestations extraordinaires, qui eurent lieu en 1851 au presbytère de Cideville (Seine-Inférieure), appartiennent à la catégorie des faits acquis et indiscutables.

Madame de Saint-V***, témoin de vingt expériences analogues, se sent un jour tirée par la pointe de sa mante, sans apercevoir la main invisible qui la tire ; le maire du village reçoit à son tour un coup violent sur la cuisse, et au cri que cette violence lui arrache, un être invisible répond par une caresse qui lui enlève toute douleur.

Un autre témoin, venu à Cideville à l'improviste, passe une nuit dans la chambre des enfants, interroge le bruit mystérieux en imposant ces conditions au dialogue : un coup, par exemple, voudra dire oui ; deux coups voudront dire non ; puis, le nombre des coups signifiera le nombre des lettres, etc. Tout cela se frappe avec tant de justesse et de rapidité, que le témoin se voit obligé lui-même de conjurer l'agent mystérieux d'y apporter

plus de lenteur, afin qu'il puisse vérifier tous ses dires, qui se trouvent enfin de la plus complète exactitude.

Cet ingénieux témoin, qui inventait ainsi ce procédé de dialogue avec les esprits, calqué peu de mois après dans toute l'Amérique et bientôt dans toute l'Europe, était M. de Mirville lui-même.

Un prêtre un vicaire de Saint-Roch de Paris, M. l'abbé L***, par hasard de passage à Yvetot, se transporte à Cideville, et voici qu'aux mêmes questions posées par son frère, entièrement inconnu comme lui dans le pays, les réponses arrivent avec la même rapidité, la même exactitude. Les mêmes phénomènes se reproduisent dans les réponses faites à deux propriétaires, MM. de V***, venus d'Eu tout exprès, et au docteur M***, de Bacqueville.

En même temps, le malheureux enfant qui avait été touché par le berger est en proie à des phénomènes non moins étonnants. Il manifeste tous les symptômes du cauchemar diabolique : envahissement du système nerveux, poids insolite sur ses épaules, compression de la poitrine, etc. De plus, il voit toujours derrière lui l'*ombre* d'un homme en blouse, qu'il dit ne pas connaître jusqu'au jour où, confronté avec Thorel, il s'écrie : « Voilà l'homme ! » Au moment où l'enfant accuse la présence du fantôme, un dos ecclésiastiques présents affirme avoir aperçu distinctement derrière lui une sorte de colonne grisâtre ou de vapeur.

Bientôt, l'état nerveux de l'enfant s'aggrave. Il tombe en convulsions, puis dans une sorte de syncope extatique qui fait croire à sa mort ; les assistants se mettent en prières, et, au bout de plusieurs heures, l'enfant revient à lui.

Un autre jour, il dit voir une *main noire* descendre par la cheminée, et s'écrie qu'elle lui donne un soufflet. Personne ne voit la main ; mais on entend le bruit du soufflet, on voit la joue devenir et rester longtemps rouge, et, dans sa naïveté, l'enfant s'élancer en dehors, espérant revoir cette main sortir par le haut de la cheminée.

Les prières ne paraissant pas suffisantes pour remédier à cet état de choses, un des ecclésiastiques réunis au curé de Cideville déclare avoir lu, dans un livre de science occulte, que ces ombres mystérieuses redoutaient la pointe du fer. Sur cette révélation, on se met à l'œuvre ; on se munit de

longues pointes, et partout où le bruit se fait entendre, on les enfonce le plus lestement possible. La tentative paraissant infructueuse, on va y renoncer, quand un coup de pointe fait jaillir une flamme, et, à la suite de cette flamme, une fumée si épaisse qu'il faut ouvrir toutes les fenêtres, sous peine d'une prompte et complète asphyxie. Ce succès donne du courage : on reprend les pointes et on enfonce de plus belle… Un gémissement se fait entendre ; on continue, le gémissement redouble : enfin, on distingue positivement le mot *pardon*… — « Pardon ? disent ces messieurs ; oui, certes, nous te pardonnons, et nous ferons mieux : nous allons passer toute la nuit en prières, pour que Dieu te pardonne à son tour ; mais à une condition, c'est que, qui que tu sois, tu viendras demain, toi-même, en personne, demander pardon à cet enfant. — Nous pardonnes-tu à tous ? — Vous êtes donc plusieurs ? — Nous sommes cinq, y comprit le berger. — Nous pardonnons à tous. » Alors, tout rentre dans l'ordre au presbytère, et cette terrible nuit s'achève dans le calme et la prière.

Le lendemain, dans l'après-midi, un homme se présente à la porte du presbytère, c'est Thorel, l'attitude humble, le langage embarrassé, cherchant à cacher avec son chapeau des écorchures toutes saignantes qui couvrent son visage. L'enfant l'aperçoit et s'écrie : « Voilà l'homme ! voilà l'homme qui me poursuit depuis quinze jours ! » « Que voulez-vous, Thorel ? lui dit M. le curé. — Je viens… je viens de la part de mon maître chercher le petit orgue que vous avez ici. — Non, Thorel, non, on n'a pas pu vous donner cet ordre-là ; encore une fois, ce n'est pas pour cela que vous venez ici. Que voulez-vous ? Mais, auparavant, d'où vous viennent ces blessures ? Qui donc vous les a faites ? — Cela ne vous regarde pas, je ne veux pas le dire. — Dites donc ce que vous voulez faire : soyez franc, dites que vous venez demander pardon à cet enfant ; faites-le donc, et mettez-vous à genoux. — Eh bien ! pardon », dit Thorel en tombant à genoux. Et, tout en demandant pardon, il se traîne et saisit l'enfant par sa blouse.

À partir de ce moment, les souffrances de l'enfant et les bruits mystérieux redoublent au presbytère de Cideville. Le curé engage Thorel à se rendre à la mairie ; et là, devant témoins, sans que personne lui dise de le faire, Thorel tombe à genoux trois fois et demande encore pardon. — « De quoi me demandez-vous pardon ? lui dit le curé, expliquez-vous. » — Et Thorel de continuer ; mais tout en demandant pardon, il se traine sur ses

genoux et cherche à toucher l'abbé Tinel, comme il avait fait à l'enfant. — « Ne me touchez pas, s'écrie le curé, ne me touchez pas, au nom du ciel, car je vous frappe ! » Vaine menace ; Thorel avance toujours jusqu'à ce que M. le curé, acculé dans un angle de la pièce, se voie forcé pour sa légitime défense de lui asséner trois coups de canne sur le bras. Ce sont ces trois coups de canne qui vont devenir la base du procès intenté au curé par Thorel.

En attendant, il retourne chez le maire, et le conjure en pleurant d'intercéder pour lui auprès du curé. Puis, il avoue que tout cela remonte à G*** « Il est sorti de prison, lui dit-il, il est venu me voir ; il en veut à M. le curé, parce qu'il l'a empêché de gagner son pain en le renvoyant de chez un malade de la commune qu'il voulait guérir… M. le curé a eu tort, car G*** est un homme très instruit, très savant, *et qui peut lutter contre un prêtre.* M. le curé voudrait bien, lui, qu'on l'instruisit, et s'il voulait payer un café, je le débarrasserais de tout ce qui se passe au presbytère. »

À ceux qui lui demandaient pourquoi il choisissait pour victime un enfant innocent, il répondait : « Vous ne voyez donc pas que M. le curé peut vivre avec ces deux enfants-là ; il faut qu'ils partent, ils partiront, et alors tout sera fini. »

Il était difficile d'avouer plus complètement le maléfice, et la cause du maléfice. Du reste, il n'en était pas à son coup d'essai. Les témoignages qui furent entendus dans la procédure lui imputèrent plusieurs autres faits de sorcellerie.

Les phénomènes de Cideville durèrent deux mois et demi, du 26 novembre 1850 au 15 février 1851, époque à laquelle l'archevêque crut devoir éloigner les deux enfants du presbytère. À partir de ce jour, tous les phénomènes cessèrent.

Le curé de Cideville fut donc poursuivi devant la justice de paix du canton d'Yerville à raison des trois coups de canne administrés au sorcier pour éviter son attouchement, et, le 4 février 1851, le juge de paix d'Yerville, mettant le curé hors de cause, débouta Thorel de ses fins et le condamna à tous les dépens de la procédure.

On peut rapprocher de l'histoire du presbytère de Cideville, une histoire analogue arrivée en 1746, dans le presbytère du curé de Walsch, Basse-

Alsace. L'avocat Bizouard résume ainsi la lettre du curé lui-même adressée à dom Calmet le 25 août 1746 :

« Le 10 juin, à huit heures du matin, le bon curé étant dans sa cuisine avec sa nièce et sa servante, ils virent tout à coup un pot de fer qui fut mis à terre et fit plusieurs tours sans qu'on le touchât ; une pierre d'environ une livre fut lancée de la pièce voisine. Le lendemain matin, à neuf heures, des carreaux furent cassés avec une adresse qui parut surnaturelle. Le curé bénit sa maison. Les vitres furent respectées, mais on lança des pierres sur les gens du curé ; si l'on apportait de l'eau, une main invisible jetait des pierres dans le seau ; dans le jardin, à mesure que la servante plantait des choux, on les arrachait et on les mettait en morceaux. Un jour qu'on avait bêché, la bêche fut enfoncée de deux pieds en terre ; sur la bêche était un ruban, et à côté on vit deux pièces de deux sous serrée la veille dans une boîte par la servante ; l'esprit déplaçait la vaisselle, la rangeait en rond dans la cuisine, dans le porche et même dans le cimetière. — Le curé, n'y pouvant plus tenir, fit venir le maire et lui déclara qu'il était décidé à quitter le presbytère. Sur ces entrefaites arrivèrent les agents du comte de Leinengen, qui dirent au curé que c'était l'effet d'une sorcellerie, de prendre deux pistolets et de les tirer où il verrait du mouvement. Au même instant, l'esprit jeta deux pièces d'argent qu'il tira de la poche d'un de ces officiers, et tout cessa. — Le curé soupçonna un mauvais paroissien qu'il avait été obligé de faire sortir de sa paroisse, et qui pour se venger avait ensorcelé sa maison. »

Les histoires de *maisons hantées*, soit pendant des possessions, soit par suite de sorts jetés par des sorciers, sont tellement nombreuses, qu'il faudrait plus d'un volume pour les rapporter toutes, même en se bornant à celles qui se trouvent déjà relatées par les principaux écrivains jouissant d'une autorité incontestée. Raggiolo, Verporten, de Mirville, Louis Figuier, l'abbé Lecanu en citent à n'en plus finir. Glanons encore quelques faits avérés, reconnus, et passons ensuite à la question des talismans, qui, elle aussi, à bien son intérêt.

En 1475, une possession se déclare à Sauminiato, dans la maison d'un avocat nommé Jean de Bonromanis ; des pierres d'un grand volume sont jetées dans la maison par des agents invisibles, rejetées dehors ensuite sur les passants ; tout est brisé dans l'intérieur du logis ; les plus gros meubles sont emportés par les fenêtres, comme s'ils s'envolaient, puis reviennent de

même ; des coups sont frappés partout ; ils retentissent sur les murs, sur les meubles ; ils causent une violente douleur aux personnes. Le vacarme dure cinq mois, au vu de tous les habitants de la ville et de celle de Florence qui en est voisine. La jeune fille de l'avocat, but principal de ces violences, devient folle, puis possédée, furieuse. Ses parents et des amis dévoués la portent de force à Vallombreuse ; elle y est délivrée après trois jours de prières. Cette délivrance est citée parmi les miracles de saint Jean Gualbert.

Vers 1760, un pasteur protestant du comté de Hohenlohe, nommé Schupart, qui devint recteur de l'Université de Gessen, vit sa maison assaillie de la même manière ; le désordre dura huit ans, et ne cessa que quand il eut quitté le lieu. Le dominicain Jean Nyder relate deux faits identiques arrivés à sa connaissance dans deux couvents de son ordre, l'un d'hommes, l'autre de femmes, à Nuremberg. Les désordres ne cessèrent que par la puissance des exorcismes de l'Eglise.

Au mois de février 1845, une maison de la rue des Grès, en plein Paris, fut presque démolie par des projectiles volumineux, lancés on ne savait d'où, à toutes les heures du jour et de la nuit. Tout fut brisé à l'intérieur ; les portes et les fenêtres furent enfoncées. Ni les agents de la police, ni les militaires qui leur furent adjoints, ne reconnurent jamais ni une main ni un des points de départ ; les physiciens et les mécaniciens demeurèrent à court d'explications ; les agents les plus habiles de la police furent sur pied de jour et de nuit pendant quinze jours ; tout demeura inutile. Le négociant qui occupait cette maison, dégoûté enfin et ruiné, se retira, et le désordre cessa. Tous les journaux du temps en entretinrent Le public.

Au mois de mars 1847, à Bayswater, en Angleterre, chez des époux nommés Williams, à l'occasion d'une jeune enfant de neuf ans, recueillie dans la rue par charité, les meubles se mettent à se promener d'eux-mêmes, à s'enfuir des mains qui veulent les toucher, et souvent tombent et se brisent. Les flambeaux, les assiettes dansent sur les tables ; les gros meubles se mettent aussi de la partie ; l'enfant, principalement, est en butte aux vexations les plus étranges ; elle ne peut plus ni boire ni manger ; les aliments, avec les vases qui les contiennent, s'enfuient de la table, quand elle veut y porter la main. On finit par se douter qu'elle est la cause du désordre ; on la renvoie après quelques semaines, et le désordre cesse. Le journal (*Douglas-Herald*, 26 mars) qui rapporte ces faits ne dit pas si

quelque parent ne convoitait pas la succession des deux vieillards ; il aime mieux accuser l'enfant, comme s'il y avait eu de l'intérêt ! comme s'il lui eût été possible de produire de telles manifestations !… Mais il ajoute, de bonne foi, que le *modus operandi* était demeuré invisible.

Au mois de décembre 1849, à Saint-Quentin, chez un négociant, un vacarme affreux se déchaîne subitement : les sonnettes vont seules, des coups retentissent contre les murs en vingt endroits divers, les vitres se brisent seules, en présence de nombreux témoins. La vaisselle et les ustensiles se promènent par la cuisine et la salle à manger. Le désordre se renouvelle chaque jour à plusieurs reprises, et cela durant trois semaines, sans qu'on puisse saisir les agents ni les moyens d'action. L'on finit par soupçonner qu'une domestique, introduite depuis ce temps dans la famille, en est la cause involontaire ; on la renvoie, et tout rentre dans l'ordre (*Gazette des Tribunaux*, 20 décembre 1549).

Le 15 janvier 1846, à Mortimer, département de l'Orne, une jeune fille de quatorze ans, d'une intelligence peu développée, ouvrière en gants de filets de soie, se trouve en butte à une obsession plus grande encore. Le lourd billot de chêne auquel étaient attachés son filet et celui de ses compagnes se déplace et s'enfuit. De ce moment, Angélique Cottin (c'est son nom) ne peut plus toucher un meuble qu'il ne prenne aussitôt la fuite ; le frôlement de sa robe fait fuir les chaises, les tables, les plus pesants objets d'un ménage de campagne, les pelles, les pincettes et jusqu'aux charbons. Deux ou trois hommes des plus forts ne peuvent retenir la chaise sur laquelle elle veut s'asseoir ; elle fuit ou se brise entre leurs mains. Ils se placent sur le billot où elle attache son filet ; le billot danse sous leurs pieds et les secoue rudement. Elle est obligée de s'isoler et de se tenir debout au milieu de la pièce. On lui donne un panier de haricots à éplucher, pour s'occuper ; quand elle y plonge la main, les haricots sautent hors du panier, et le panier s'envole. Des centaines de personnes, de toute condition et de tout savoir, constatent ces phénomènes ; on indique par tout le pays le sorcier qui a jeté le sort.

Après bien des jours de douleurs et d'expériences, on envoie la jeune fille à Paris, pour être soumise à l'examen de l'Académie des sciences. Arago, après avoir constaté par lui-même les phénomènes, en entretint ses collègues, le 2 février. L'Académie nomma une commission ; le docteur

Tanchon, rapporteur, fut encore à même d'en vérifier une partie. Arago fit part de son rapport le 17, en séance publique ; mais, de ce moment, les phénomènes avaient disparu. L'Académie décida qu'il n'y avait plus alors lieu de s'en occuper. La *Gazette des hôpitaux* et la *Gazette médicale* réclamèrent vivement contre une telle fin de non-recevoir, mais en vain. L'Académie avait prononcé le mot sacramentel ; Angélique Cottin n'existait pas pour les savants.

Au mois de décembre 1846, une jeune apprentie coloriste dans un atelier de la rue Descartes, à Paris, devient en butte à une obsession du même genre. La table crie et s'agite pour peu qu'elle y touche ; les pinceaux fuient ses doigts, quand elle veut les prendre ; le pupitre va se cacher dans un coin de la pièce ou se dresse devant l'apprentie, la chaise recule au se dérobe, le frôlement de sa robe met les meubles en fuite, les bas quittent ses jambes et sa remettent d'eux-mêmes. Elle est soulevée de son siège et y retombe lourdement. On parla aussi d'enchantement et de sortilège (*Siècle*, 4 mars 1847).

Dans la même année 1846, au mois de novembre, à Claire-Fontaine, près Rambouillet, une domestique refuse l'aumône à un mendiant, qui la menace en se retirant. Dès le soir, tout s'agite dans la maison de manière à désespérer les habitants. La domestique, en se plaçant sur l'endroit même d'où elle avait été menacée, est prise d'affreuses convulsions. Le charretier de la maison y va par bravade et est pris des mêmes convulsions. Les phénomènes reparurent longtemps avec intermittence (*Revue des Deux-Mondes*, décembre 1846).

En 1849, au mois de mars, à Guillonville, près Chartres, chez un fermier du nom de Polléans, un incendie a lieu ; un domestique est inculpé ; une jeune domestique, du nom d'Adolphine Benoît, dépose contre lui ; l'auteur présumé du crime est mis en état d'arrestation et relâché après trente-deux jours de détention préventive. Dès le moment de l'arrestation, Adolphine Benoît devient l'objet des plus étranges vexations. Les pelisses, les couvertures des lits viennent l'affubler pendant qu'elle travaille ; ses poches et son tablier se remplissent de saletés qui y pleuvent ; le harnais du cheval vient se passer à son cou ; les poêles et les casseroles s'accrochent à ses vêtements.

Les serrures et les cadenas s'arrachent d'eux-mêmes des portes ; Dolléans, un fusil à la main, garde le dernier cadenas ; un bruit lui fait tourner la tête, le cadenas avait disparu. Il vint s'accrocher le lendemain au dos de la domestique, pendant qu'elle récitait sa prière en compagnie de la maitresse de la maison.

La jeune fille, devenue malade à force de frayeur, s'absenta pour cinq jours, et tout cesse, mais pour recommencer à sa rentrée, et avec une intensité beaucoup plus grande. Adolphine Benoît renvoyée de chez ses maîtres, le calme se rétablit pour quinze jours ; à ce terme, c'est le fils du fermier, enfant de trois mois, qui devient en butte aux vexations ; rien ne peut soustraire son berceau aux meubles plus ou moins lourds qui accourent de toutes parts le couvrir ; il n'est pas préservé même dans les bras de sa mère. Enfin, l'abbé Lefranc, curé de Cormainville, paroisse voisine, délégué par l'évêque de Chartres, fait un exorcisme, et tout cesse à l'instant (l'*Abeille*, 11 mars 1849 ; *Constitutionnel*, 5 mars 1849 ; *Journal de Chartres*, même mois).

En décembre 1857 et janvier 1859, des phénomènes presque identiques à ceux d'Angélique Cottin se manifestent à Lahaye, département d'Indre-et-Loire, à l'égard d'une jeune fille nommée Honorine Seguin ; mais celle-ci, moins effrayée qu'Angélique, s'accoutume aux caprices des meubles, elle leur commande bravement, et ils lui obéissent. Elle dit à une chaise : « Va te placer là » ; la chaise glisse sur le parquet et va se placer à l'endroit désigné. « Lève-toi sur deux pieds » ; elle se lève. « Demeure en équilibre » ; elle y demeure. « Frappe dix coups, d'un de tes pieds de devant » ; elle les frappe. « Marque la mesure, pendant que je vais chanter » ; elle bat la mesure, etc. (Louis Figuier),

Arrêtons-nous là, et concluons avec M. l'abbé Lecanu, qui constate l'aveuglement inqualifiable des adversaires du surnaturel. Même les faits, dans le genre de ceux qui viennent d'être cités, ne réussissent pas à les convaincre. Selon eux, toutes ces jeunes filles sont des filles électriques, des raies, des torpilles, des gymnotes. Voyez-vous ça ! Étonnants, messieurs les naturalistes; voilà découvert un nouveau genre d'électricité !…

Cela fait penser à une histoire de crayon magique, écrivant tout seul, suspendu au plafond par un fil, incident arrivé en France et qui montre jusqu'où va la moquerie du démon à l'adresse des incrédules, de ceux dont

la prétention, en présence de manifestations sans supercherie, est d'expliquer ces phénomènes par n'importe quel fluide ou on ne sait quelle électricité. On posa la question suivante, rapporte M. l'abbé Lecanu : « Que faut-il penser de l'existence du diable ? » La réponse du crayon, que personne ne touchait, fut : « *Je n'existe pas.* » Signé : « *Satan.* »

E. — TALISMANS ET AMULETTES

On entend par *talismans* et *amulettes* certains objets que l'on porte ordinairement sur soi, et auxquels sont attachées certaines vertus magiques, curatives ou préservatives. La principale différence qui existe entre le talisman et l'amulette, c'est que le talisman a plutôt des propriétés actives, tandis que l'amulette n'est qu'un simple préservatif. « Amulette » vient du latin *amoliri*, qui veut dire écarter, éloigner. Le mot « talisman », de source arabe (*telem ; teraphim*, en hébreu) s'appliqua dans l'origine à des objets, pierres, métaux ou bandelettes, sur lesquels était imprimée ou ciselée la figure ou l'image d'un signe céleste ; le talisman se rattache par là à l'astrologie.

La foi aveugle dans les talismans, c'est-à-dire en certains objets enchantés ou ayant la vertu de porter bonheur ou d'écarter les maladies ou autres maux humains, est aussi ancienne que le monde. Enfantée dans l'Orient par le fatalisme, elle s'est surtout conservée chez les peuples dont le fatalisme est resté le dogme religieux fondamental, chez les Mahométans, par exemple. Les anciens Persans, pour se préserver de différents maux, appliquaient sur diverses parties du corps des *tahvids*, espèces de bandelettes, ornées de sentences mystérieuses. Les *thothaphoth* ou philactères des Hébreux étaient des amulettes du même genre. Les *abraxas*, introduits par les Gnostiques en Occident, n'étaient aussi que des amulettes empruntées à la Syrie et à l'Égypte. Aujourd'hui encore, les bouddhistes de Ceylan s'appliquent sur leurs membres des images des démons qui doivent les guérir infailliblement. De nos jours, certaines peuplades américaines, les nègres et les insulaires de la mer du Sud, ont leurs amulettes, consistant le plus ordinairement en pierres taillées et polies, en un morceau d'or ou un fruit sec, représentant grossièrement une figure d'homme ou de divinité, ou une image obscène. Le grand Lama envoie des sachets de ses excréments réduits en poudre aux potentats de l'Asie, qui les portent avec un respect religieux en amulettes. Beaucoup des substances que nous avons vu figurer

dans la composition des charmes deviennent des talismans ou des amulettes : la poudre de crapaud, la râpure de crâne humain, l'ongle de l'élan, des têtes de milan, des poils de la queue d'un loup, les scarabées, l'hippomane, etc…

De nombreux personnages de l'antiquité grecque et latine, et même des naturalistes, tels que Pline, croyaient à l'influence des talismans. D'après Plutarque, Périclès portait un talisman à son cou et en mettait à celui de ses enfants. La plupart des bijoux antiques n'étaient que des talismans ou des amulettes, portés dans une pensée superstitieuse. Chez les magiciens, les talismans jouaient un grand rôle dans leurs opérations. Apollonius de Tyane, en parcourant la Grèce, laissait des talismans partout où il passait. Il délivra les habitants d'Antioche des moucherons qui les infestaient, en faisant porter dans une procession des images en plomb représentant le dieu Mars. C'est encore avec des talismans qu'il délivra Constantinople des scorpions (en gravant sur le cuivre le signe céleste de ces reptiles) et qu'il arrêta les inondations du fleuve Lycus. Paracelse avait ses « boîtes aux influences. » On connaît la célébrité des talismans cabalistiques de Catherine de Médicis.

Renouvelés par les Gnostiques et les hérésiarques des premiers siècles de l'ère chrétienne, les talismans tombèrent sous les censures et les anathèmes de l'Église, condamnant, comme pratique diabolique, l'usage de substances et de remèdes qui paraissent être naturellement sans vertu. Cependant, l'usage en était permis, si l'on pouvait croire que ces substances fussent douées de quelque vertu naturelle occulte, mais à la condition expresse qu'elles ne fussent accompagnées d'aucune invocation, d'aucun caractère ni d'aucun signe magiques. Selon saint Augustin, il fallait y apporter la plus grande prudence, et se défier d'autant plus des talismans, qu'ils semblaient être plus efficaces : « Quand on ignore la cause de cette efficacité, dit-il, il importe avant tout de voir dans quel esprit on s'en sert. » (*De Doctr. Christiani*, II, 29.)

De même, saint Augustin s'élève avec énergie contre l'abus qu'on faisait de son temps d'un talisman ayant une apparence religieuse et chrétienne : les cloches qu'on portait en amulettes.

À plus forte raison, l'Église condamnait-elle sévèrement tout usage de talisman évidemment entaché de quelque superstition ou de quelque cruauté diabolique ; tel, par exemple, ce talisman dont parle le savant Ugolin, dans

son *Thesaurus*, une espèce de *Téraphims*, décrite, dit-il, par Gamaliel, précepteur de saint Paul : « On tuait un enfant nouveau-né ; on le décapitait ; on plaçait sous sa langue, salée et huilée, une petite lame d'or sur laquelle on écrivait le nom d'un mauvais esprit ; puis, suspendant cette tête à la muraille, on allumait des lampes devant elle, et, se prosternant à terre, on conversait avec elle. »

En 721, un concile tenu à Rome défend, sous peine d'excommunication, l'usage de ces bandes sur lesquelles sont écrits des versets des livres saints réunis à d'autres paroles superstitieuses. Au neuvième siècle, Léon-le-Sage condamne à mort ceux qui se servent de talismans.

Malgré les anathèmes et les condamnations de l'Église, l'usage des talismans ou amulettes n'en continue pas moins à régner en pays chrétiens, et il s'est perpétué jusqu'à nos jours. Le grand Pascal mourut portant cousue dans ses vêtements une inscription mystérieuse qui nous est parvenue. Charles-Quint se garantissait des vertiges en se mettant sur la tête un sachet rempli de poudre de vers-à-soie desséchée. Le R. P. Delrio rapporte que sous le règne de Henri III, presque tous les soldats de l'armée de reîtres qui passa en France, commandée par le baron Dhona et fut défaite par le duc de Guise, portaient des amulettes. On a conservé de nombreuses amulettes, sous forme de petites plaques de cuivre, gravées de plusieurs manières, ramassées par nos soldats de Crimée sur le champ de bataille jonché de cadavres russes.

Des médecins, et des plus illustres, tels que Galien, Liébaut, Fernel, Hartmaux, Boyle, Van Helmont, ont rempli leurs ouvrages de recettes talismaniques plus bizarres les unes que les autres. Il faudrait des volumes pour énumérer ces recettes merveilleuses. On peut, avec le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, article *Amulettes*, ramener ces recettes à cinq classes principales, que nous allons rapidement parcourir.

1° Règne Minéral. — Suspendues au cou ou portées au doigt, certaines amulettes préservent de l'épilepsie, des cauchemars, des maux d'estomac, des chutes, des terreurs paniques, de la foudre, de la grêle, etc. Jean Hartmaux

Degner (*Hist. méd*., 1754) décrit ainsi une amulette pour arrêter la sécrétion du lait chez les nourrices qui veulent sevrer : « On remplit de mercure un tuyau de plume à écrire ; et, après l'avoir soigneusement fermé avec de la cire, on le suspend au cou entre les mamelles, et on le porte ainsi jusqu'à ce que tout le lait ait disparu. »

Un physicien célèbre du seizième siècle, auteur de plusieurs livres de magie et d'astrologie, énumère ainsi les pierres les plus usitées comme talismans, et leurs principales vertus :

L'*Agathe* fortifie le cœur, préserve de la peste, et guérit les blessures des bêtes venimeuses.

L'*Améthyste* paralyse les charmes de la magie.

L'*Angélique* guérit des maléfices.

Le *Borax* passe pour endormir.

La *Cornaline* assure la victoire.

La *Chrysolite* fait repentir l'homme des fautes qu'il a faites,

La *Chrysphrase* fortifie la vue et réjouit l'esprit.

Le *Corail* arrête le sang, écarte les mauvais génies, préserve de la foudre et de la grêle.

La *Crapaudine*, qui se trouve dans la tête du crapaud, est bonne pour les maléfices.

Le *Cuivre* chasse les spectres et fantômes.

Le *Diamant* combat les insomnies, les prestiges et les enchantements, calme les colères.

L'*Elossite* calme les maux de tête.

L'*Émeraude* guérit du mal caduc et de la morsure des animaux venimeux.

La *Galachide*, où *Garachide*, pierre noirâtre, garantit des mouches et des insectes ; mise dans la bouche, elle fait découvrir les secrets des autres.

Le *Gedi*, pierre inconnue, change l'air, excite les pluies, les vents et les nuages.

L'*Héliotrope*, pierre inconnue aujourd'hui, passait pour rendre invisible.

L'*Hyacinthe*, pendue au cou, préserve de la peste et de la foudre.

La *Jade*, portée en amulette, est un préservatif contre les bêtes venimeuses.

L'*Opale* récrée le cœur, préserve de tout venin et contagion de l'air.

La *Périthe*, pierre jaune, guérit la goutte.

Le *Jamenius-Lapis* prévient les avortements.

La *Strasite*, pierre fabuleuse, facilite la digestion.

La *Syrrochite*, pierre précieuse, possède, d'après Pline, la faculté de retenir les ombres évoquées.

La *Pierre d'Aigle*, qui se trouve dans le nid de cet oiseau, fait découvrir les voleurs et accélère les accouchements.

La plupart de ces talismans ont conservé leur valeur et leur emploi dans la magie moderne. Voici, d'après Cahagnet, les différentes vertus magiques attachées aux pierres précieuses :

Le *Diamant blanc*, affectionné par les esprits de lumière, éclaire l'intelligence de celui qui le porte à cette intention.

Le *Rubis*, affectionné par des esprits ardents à l'étude, avides de savoir, influe sur le sang.

L'*Émeraude*, recherchée par les esprits voyants ou supérieurs, met celui qui le porte en rapport avec eux ; elle éclaire, nettoie, renforce le globe de l'œil matériel.

Le *Saphir* renforce le fluide nerveux, et met en rapport avec des esprits de plusieurs sociétés affectionnant différentes études.

L'*Amèthyste* influe sur les gonflements de la rate, et met en rapport avec les esprits moins avancés, moins élevés.

La *Topaze*, affectionnée par des esprits errants dans l'atmosphère sulfureuse de la terre, est applicable aux troubles occasionnés par la bile.

Le *Corail* a la puissance du rubis et convient au sang échauffé.

L'*Opale*, affectionnée par des esprits de paix, est bonne contre les insomnies.

La *Cornaline*, qui touche peu les esprits, a plusieurs propriétés médicinales selon sa couleur.

Ces pierres, pour être efficaces, doivent être pures et montées sur une bague que l'on porte à l'annulaire de la main gauche. Il en est de même des métaux, dont les vertus magiques s'allient très bien à celles des pierres : l'or au diamant, l'argent à l'émeraude, etc. Cahagnel a copié exactement la bague que portait le démon qui se donnait à lui pour l'esprit de Swedenborg.

Il faut ajouter à cette liste le *Gamahès* où *Camaïeux*, pierre naturellement empreinte de certains hiéroglyphes, signatures magiques des forces élémentaires, dont Paracelse faisait usage dans sa médecine occulte.

2e Règne Animal. — Les excréments du loup, contre la colique.

La tête de la vipère, contre l'esquinancie.

Les dents d'un chien enragé, attachées dans un morceau de cuir, contre la rage.

La matière fécale d'un éléphant, mêlée de miel et introduite chez une femme, l'empêche de concevoir.

La poudre de crâne humain, contre un saignement de nez opiniâtre.

Trochisques ou poudre de crapauds, pour se préserver de la peste.

Peau prise sur la poitrine d'un jeune loup, portée sur le sein, guérit les douleurs d'estomac.

Le cœur d'un crapaud, mis sur la mamelle d'une femme, fera revenir son lait perdu.

Crapaud desséché, mis sous l'aisselle, contre l'épistaxis.

Fiente des serpents portée en amulettes, contre les fièvres malignes.

La peau d'un veau marin préserve de la foudre, etc., etc.

3e Règne Végétal. — J'ai parlé plus haut de la plante attractive de Van Helmont. Les anciens Mages connaissaient vingt-deux plantes, dont la vertu magique correspondait aux vingt-deux arcanes de la Doctrine dite Absolue. Cette liste a été réduite à seize par la magie moderne. Voici, suivant César Longin, les seize plantes sacrées, pouvant servir de talismans ou d'amulettes :

L’Héliotrope (*Ireos* des Chaldéens), est l’herbe de la sincérité.

L’Ortie (*Roybra*), l’herbe de bravoure.

La Virga-Pastoris (*Lorumborat*), l’herbe de fécondité.

La Chélidoine (*Aquiaris*), l’herbe du triomphe.

La Pervenche (*Herisi*), l’herbe de fidélité.

La Cataire (*Bieith*), l’herbe de vitalité.

La Langue de Chien (*Algeil*), l’herbe de sympathie.

La Jusquiame (*Mansesa*), l’herbe de mort.

Le Lys (*Ango*), l’herbe de manifestation.

Le Gui (*Luperax*), l’herbe de salut.

Le Centaurée (*Isiphilon*), l’herbe aux enchantements.

La Sauge (*Coloricon*), l’herbe de vie.

La Vervoine (*Ophanas*), l’herbe d’amour.

La Mélisse (*Celeivos*), l’herbe de confortation.

La Rose (*Eglerisa*), l’herbe initiatique.

La Serpentaire (*Cartulin*), l’herbe des fluides.

Voici quelques-uns des talismans et amulettes le plus communément empruntés aujourd’hui au règne végétal :

L’Oseille, le Plantin, contre les serofules ; le Séneçon, suspendu au cou, contre la morsure des scorpions ; la racine de Pivoine, contre l’épilepsie chez les enfants ; des Marrons, conservés dans une poche, contre les hémorrhoïdes ; un collier de Liège, pour arrêter la sécrétion du lait ; des sachets de Safran sur l’estomac, contre le mal de mer ; une branche de Prunier attachée à la cheminée, pour guérir les maux de gorge ; l’Osier franc contre la dislocation des membres ; la racine de Colchique, pendue au cou, contre les sueurs nocturnes ; le Trèfle à quatre feuilles, préservatif très recherché contre une foule de maux.

Cette liste serait incomplète, si l’on ne signalait pas la Mandragore, plante narcotique et vénéneuse de la famille des Solanées, qui entrait (comme la Ciguë, l’Œnanthe et le Chanvre) dans la préparation des charmes magiques. On s’en servait aussi comme de talisman, à cause de l’ébauche

de forme humaine que sa racine affecte quelquefois. Une tradition fabuleuse prétendait que l'homme avait apparu primitivement sous forme de mandragore monstrueuse, dégrossie ensuite par le souffle du Très-Haut. Certains adeptes des sciences occultes au moyen-âge s'autorisèrent de cette tradition pour concevoir le rêve de retrouver la composition du limon primitif qui avait donné naissance aux mandragores, afin d'y faire croître des Androïdes, auxquels ils eussent communiqué la vie mentale, par l'infusion de l'*Archée*. — La Mandragore la plus efficace, comme talisman, était celle qu'on déterrait sous les gibets.

4 Écriture, Figures, Images, Objets divers :

Papier Triangulaire attaché à la porte de la chambre, et où est écrit le nom de la maladie dont on veut guérir, en usage chez les Grecs modernes.

Amulette portant la figure d'un agneau, rendant invulnérable.

La figure d'un Lion gravée en or, le Soleil étant dans la figure du Lion, contre la morsure du Scorpion.

La figure d'un Bélier avec celle de Mars, contre les maux de tête.

La figure d'un Taureau, contre l'esquinancie.

L'ourlet du Suaire d'un Mort, porté sous les reins, contre la colique.

L'habit d'un Bourreau qui vient de faire une exécution, contre les loupes.

Sachet de Linge neuf, renfermant du Sel, une Toile d'araignée, de l'Oignon, contre la fièvre quarte.

Ruban ayant servi à un Pendu, contre le mal de tête.

Manger une Pomme ou un morceau de Pain dans lequel sont renfermés ces mots : *Zioni, kirioni, ezzeza*, préserve de tout accident pendant sept mois.

Le fameux mot *Abracadabra*, répété plusieurs fois en retranchant toujours la dernière lettre et disposé par cela même en triangle :

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D

A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

est merveilleux contre certaine fièvre intermittente appelée « hémitritée, » etc., etc.

5° Anneaux magiques. — Voir plus haut *Charmes d'Invisibilité*.

Aux anneaux déjà cités, on peut ajouter : les sept anneaux magiques que Iarchas l'indien donna à Appollonius ; l'anneau d'Édouard d'Angleterre, qui guérissait du mal caduc.

Citons encore :

— L'anneau de Salomon, par la force duquel ce prince, au dire des magiciens, commandait à toute la nature. Cet anneau, dit la légende, sur lequel est gravé le grand nom de Dieu, est gardé par des dragons dans le tombeau inconnu de Salomon ; celui qui s'emparerait de cet anneau serait maître du monde et aurait tous les génies à ses ordres.

— L'anneau des voyageurs. Cet anneau donnait à celui qui le portait le moyen de franchir sans fatigue, des distances assez importantes, par exemple, d'aller de Paris à Orléans, et de revenir d'Orléans à Paris dans la même journée.

— Les livres cabalistiques enseignent à fabriquer beaucoup d'autres anneaux sous l'influence des planètes, et à leur donner des vertus au moyen de pierres et d'herbes merveilleuses. Il faut ranger parmi ces amulettes ou talismans diaboliques tous les porte-bonheur et mascottes qui sont à la mode de nos jours.

Que certaines amulettes, comme le prétendent certains médecins, n'aient pas été sans action dans certaines dispositions morbides en agissant sur l'imagination des malades, je ne me refuse pas à l'admettre ; mais il faut avouer que ce sont là des cas fort rares et qui n'empêchent pas de conclure que l'emploi de ces moyens naturellement si disproportionnés aux effets

qu'on leur attribue, ne saurait être inspiré que par l'éternel séducteur et trompeur du genre humain.

Que sont devenus le talisman et l'amulette dans la magie de notre siècle ? L'usage en est resté populaire ; on retrouverait dans plus d'une de nos campagnes les sachets renfermant des poudres magiques destinées à conjurer les mauvais esprits ou à guérir les maladies. Encore aujourd'hui combien de mères ou de nourrices déposent de semblables sachets sur le ventre ou dans le creux de l'estomac de leurs enfants pour apaiser les convulsions, détruire les vers, combattre les insomnies ou les fièvres !

Mais, sans aller chercher dans les campagnes les traces d'une superstition toujours subsistante, ne les retrouvons-nous pas dans notre monde intelligent, savant et lettré, parmi nos magnétiseurs et nos spirites ?

L'anneau magique d'Apollonius de Tyane a passé dans leurs mains. Le célèbre Du Potet expérimentait avec une bague qu'il tenait d'un sorcier et qui opérait de tels prodiges, qu'un de ses disciples, M. Arnette, sur le point d'en parler, s'arrête comme effrayé de ce qu'il va révéler : « Nous voilà, s'écrie-t-il, dans le domaine de la Magie ! Mon esprit haletant s'arrête au seuil du sanctuaire ; l'initiation commence ; mais il ne m'est pas permis d'en révéler les mystères. » (*Journal du Magnétisme*, 1853, p. 294.)

Magnétiseurs et spirites ont pris à la lettre le chapitre d'Agrippa dans sa *Philosophie Occulte* : « Comment se fait l'infusion des vertus occultes aux espèces des choses par les idées, moyennant l'*âme du monde* (c'est-à-dire : le démon). » Écoutons Cahagnet, l'un de leurs oracles :

« Le magnétisme prouve mathématiquement la légitimité de la croyance aux talismans…

« Chacun de nous peut écrire une pensée sur un parchemin ou un morceau de papier quelconque, animer cette pensée de toute l'énergie de sa puissance, et faire porter ce talisman au malade ou au possédé sur le cœur : les effets en seront les mêmes que ceux des talismans les plus cabalistiques du monde.

« Tout peut servir de talisman, si tout est revêtu de la foi de l'opérant et de celle du croyant à son efficacité. »

Et Cahagnet, avec le précepte, donnait l'exemple.

Se sachant obsédé par un aréopage de magnétiseurs ennemis qui cherchaient à le tuer, ou tout au moins à le rendre fou, il s'appliquait sur l'estomac, pour conjurer leurs maléfices, un sachet magique, dont sa lucide Adèle lui avait donné la recette. Il se composait de branches de thym, de romarin et de rue, mises en croix dans un petit sachet en toile pendu au cou par un cordon.

Le magnétisme, du reste, ne se réclame-t-il pas d'une des ensorcelées et magiciennes les plus célèbres de notre siècle, connue sous le nom de *la Voyante de Prévorst*, qui, elle, faisait usage des talismans ? Disons en quelques mots son histoire.

Frédérique Hauffe naquit en 1801, dans le village de Prévorst (Wurtemberg), d'une famille qui avait eu des communications de soi-disants esprits de défunts ; son grand-père assurait qu'il avait fait sa fortune en suivant les avis d'un spectre. Favorisée d'apparitions dans sa jeunesse, Frédérique, une fois mariée, tomba de plus en plus dans des extases visionnaires qui devinrent pour elle une seconde vie. Elle habitait alors Weinsberg, où le docteur Kerner, savant distingué et médecin célèbre, de la sincérité duquel on ne saurait douter, la soigna et relata minutieusement les phénomènes extraordinaires dont il fut le témoin.

Ces phénomènes ressemblent beaucoup à ceux que nous avons vus se produire dans le presbytère de Cideville. Les objets placés autour d'elle se déplaçaient, s'entrechoquaient, s'élançaient d'une chambre à l'autre, ou s'élevaient en l'air comme mus par une force invisible. Elle évoquait dans des verres, dans des bulles de savon, les images des absents. Les agents mystérieux de ces phénomènes n'étaient pas seulement *subjectifs*, d'après Kerner, mais bien *objectifs* et réels. Kerner vit un jour, à l'endroit ou Frédérique indiquait un fantôme, une forme grise et incertaine.

Je ne veux entrer ici dans aucun détail touchant les apparitions des défunts vus par la Lucide de Prévorst : ces apparitions n'ont rien qui les distingue particulièrement de celles qui ont été rapportées au chapitre de la Nécromancie. Je n'insisterai que sur un point, où se manifeste fort clairement l'intervention de Satan, comme auteur véritable de tous ces prodiges : l'emploi qu'elle faisait d'une amulette ou talisman, auquel on ne saurait douter que fut attaché le pouvoir magique dont elle disposait ou qui se manifestait autour d'elle.

Ce talisman lui avait été donné par un sorcier d'on ne sait quel pays. C'était un simple sachet contenant des herbes : *assa fœtida, sabina tyrannus,* deux graines de *sementramoni*, un très-petit aimant et un petit papier sur lequel était écrit : « C'est à cela qu'est apparu le fils de Dieu ; qu'il détruise les œuvres de Satan. » Satan commençait à se renier lui-même, pour assurer plus facilement le succès de son œuvre ; néanmoins, sa signature était assez lisiblement écrite dans les noms d'herbes mystérieuses qui accompagnait ce papier hypocrite. Du reste, le fait suivant, attesté par le D^{r} Kerner et nombre d'autres témoins dignes de foi, ne laisse aucun doute sur l'origine diabolique de ce talisman :

Il arrivait souvent que l'amulette qu'elle portait suspendue au cou, de son propre mouvement et sans être touchée de personne, se dégageait de derrière sa tête et courait par dessus sa poitrine et la couverture de son lit comme un être vivant, de sorte que les personnes présentes devaient la rattraper sur le plancher et la lui rapporter. Dans son sommeil somnambulique, Frédérique donnait de ce fait extraordinaire l'explication suivante : « Cet homme (le sorcier qui la lui avait donnée) fait cela par son art ; il agit sur moi d'une manière magique ; il veut ravoir cette amulette pour qu'on lui en demande une autre, parce que maintenant je ne peux plus m'en passer. »

Il est difficile avec toute la bonne volonté du monde, de voir dans de pareils faits l'intervention d'une force divine ; cette force ne s'enferme point dans une amulette et ne s'amuse point à ces jeux ridicules. Si Dieu s'est servi quelquefois d'une humble matière pour opérer des prodiges, cette matière était transformée et comme consacrée par quelque évènement divin dont elle avait été le témoin ou l'instrument : tel, par exemple, du bois de la vraie croix, ou de la terre sainte, apportée de Jérusalem. Écoutons saint Augustin nous racontant l'histoire d'Hespérius.

« Hespérius est auprès de nous. Il a sur le territoire de Fassoles, une métairie appelé Labédie. Après s'être assuré que l'influence des malins esprits répandait la désolation parmi ses esclaves, au milieu de ses troupeaux, et dans tout l'intérieur de sa maison, il vint, en mon absence, supplier mes prêtres que l'un d'eux voulût bien le suivre et conjurer par ses oraisons la puissance ennemie. Un prêtre y alla et offrit le sacrifice du corps de Notre-Seigneur, conjurant le ciel avec les plus ardentes prières de mettre

un terme à ces malignes attaques. Tout aussitôt la miséricorde de Dieu les fit cesser.

« Or, Hespérius avait reçu d'un ami quelque peu de terre sainte, apportée de Jérusalem, où Jésus-Christ, notre Sauveur, après avoir été enseveli, ressuscita le troisième jour. Il avait suspendu cette relique dans sa chambre, afin de se préserver lui-même de tout mal. Mais, ayant obtenu la délivrance de sa maison, il s'inquiéta de ce qu'il aurait à faire de cette poussière sacrée, que, par respect, il ne voulait plus conserver auprès de sa couche. Comme le

hasard nous faisait passer dans ce voisinage, mon collègue l'évêque de Synite, Maxime et moi, nous allâmes ensemble le trouver. Il nous demanda d'enfouir cette terre en quelque endroit, et d'y établir un lieu où les chrétiens pussent célébrer les divins mystères. Nous y consentîmes ; et, dès que la nouvelle s'en fut répandue, un jeune paysan paralytique pria ses parents de le transporter sans retard en ce lieu saint. On s'empressa de le satisfaite, et fort heureusement pour lui ; car à peine y eut-il terminé son oraison qu'il put se lever et s'en retourner à pied, parfaitement guéri. » (*Cité de Dieu*, liv. VIII, ch. 22.)

La superstition diabolique des talismans est, en notre siècle, beaucoup plus vivace qu'on ne se l'imagine ; et elle est répandue dans toutes les classes de la société. C'est par centaines que l'on compte les divers « fétiches » minuscules, portés en secret, pour avoir telle ou telle chance. Même, il n'est pas rare, aujourd'hui, de lire, à la quatrième page des journaux populaires, entre les réclames des somnambules et des tireuses de cartes, les annonces des marchands de talismans.

Bon nombre de ces objets sont de « l'article n'importe-quoi », si l'on peut s'exprimer ainsi ; ce commerce constitue une véritable escroquerie.

Mais, à côté de ces brimborions sans valeur aucune, il y a les talismans vrais, les objets qui ont reçu l'imprégnation satanique ; ceux-là ne sont pas marchandise de fabrication et de vente publiques.

Le plus souvent les docteurs en occultisme se bornent à enseigner les moyens de les obtenir soi-même, de les fabriquer. Il en est ainsi principalement pour les talismans dits astronomiques. Ce sont en général

des rondelles de métal, sur lesquelles on grave au burin à pointe de diamant certains, signes conformes aux modèles indiqués par les mages blancs ou noirs.

Les principaux de ces talismans-là sont consacrés aux « daimons » des sept planètes. La consécration se fait à tel jour et telle heure fixés par certaines règles et en suivant fidèlement certaines prescriptions, plus ou moins empruntées à la cabale.

Il y a ainsi les talismans dits du Soleil, de la Lune, de Mars, de Mercure, de Jupiter, de Vénus et de Saturne.

Le *Talisman du Soleil*, en or, consacré à Lucifer, nommé Pi-Rhé pour la circonstance, vaut à qui le porte la faveur des personnages puissants ; grâce à lui, disent les occultistes, on n'a pas à craindre la mort par syncope, maladie du cœur, anévrisme, épidémie ou incendie. On oppose Pi-Rhé à l'ange Mikaël, dans l'occultisme non palladique, et au Dieu-Mauvais Adonaï, chez les palladistes.

Le *Talisman de la Lune*, en argent, consacré à Astarté, nommé Pi-loh pour la circonstance, a la spécialité de protéger les voyageurs ou les personnes résidant hors du pays natal ; il garantit de la mort par naufrage, ou encore par épilepsie, hydropisie, apoplexie, folie. On oppose Pi-Ioh à l'ange Gabriel, tant dans les triangles que dans l'occultisme non palladique ; dans les triangles, on dit « le maleach Gabriel ».

Le *Talisman de Mars*, en acier, consacré à Baal-Zeboub ou Belzébuth, nommé Ertosi pour la circonstance, met son porteur à l'abri des attaques ou embûches des ennemis ; par lui, les périls mortels dans la bataille sont écartés ; il préserve encore de la mort par fièvre ardente, par ulcères rongeurs, par supplice ou par épidémie. On oppose Ertosi à l'ange Samaël dans l'occultisme non palladique, et au maleach Mikaël, dans les triangles.

Le *Talisman de Mercure*, en alliage d'argent, étain et mercure, consacré à Hermès, nommé ici Pi-Hermès, rend de très nombreux services aux occultistes qui le possèdent : il facilite la réussite des opérations de chimie ; enterré dans la cave d'un magasin, il attire la clientèle au commerçant ou industriel ; placé sous le traversin, pendant la nuit, il procure des songes que les mages blancs ou noirs disent être prophétiques ; il empêche de tomber dans les pièges matériels ou moraux ; il préserve de la mort par le poison ou

par toute arme d'assassin. On oppose Pi-Hermès à l'ange ou maleach Raphaël.

Le *Talisman de Jupiter*, en étain très pur, consacré à Ariel, nommé ici Pi-Zéous, vaut à son porteur la considération, la sympathie, le bon accueil des personnes à qui il se présente ; il éloigne les soucis et produit l'augmentation du bien-être dans la position sociale que l'on occupe ; il préserve de la mort violente, ainsi que de la mort par maladie du foie, tumeur maligne, affection de la moelle épinière et inflammation du poumon. On oppose Pi-Zéous à l'ange ou maleach Zachariel.

Le *Talisman de Vénus*, en cuivre rouge, consacré à Astaroth, nommé Suroth pour la circonstance, fait aimer qui le porte, le fait rechercher, désirer des personnes de l'autre sexe ; il préserve les femmes de la maladie du cancer, et les deux sexes des maladies qui sont d'ordinaire le fruit de la débauche ; il neutralise aussi les tentatives d'empoisonnement. On oppose Suroth à l'ange ou maleach Anaël.

Enfin, le *Talisman de Saturne*, en plomb, consacré à Moloch, nommé ici Rempha, a la spécialité d'écarter des femmes les complications souvent mortelles qui accompagnent ou suivent parfois l'enfantement ; il préserve les hommes du danger d'être enterrés en état de léthargie ; il a encore la spécialité d'empêcher ses porteurs, des deux sexes, de mourir par apoplexie, carie des os, consomption, paralysie, phthisie ; il fait aussi échouer les guet-apens. En temps de guerre, un capitaine occultiste, qui enfouit le talisman de Moloch dans la citadelle qu'il a à défendre, voit l'ennemi se décourager rapidement et battre en retraite. On oppose Rempha à l'ange ou maleach Oriphiel.

À ces talismans d'un usage général dans l'occultisme moderne, il convient d'ajouter les talismans personnels que les coryphées de la magie se fabriquent et dont la matière et la forme leur sont indiquées par leur démon protecteur.

Tel était, par exemple, le fameux bracelet-talisman d'Albert Pike, si connu, au moins de réputation, dans les triangles (voir la figure, page 321). Ce bijou diabolique, qui est actuellement conservé au trésor du Sanctum Regnum de Charleston, est de deux métaux : la partie principale est de diverses pièces en or rouge, se touchant les unes les autres, et maintenues

solidement par de très forts fils d'argent. Entre autres figures, découpées ou ciselées, on remarque le chiffre luciférien 7 et la lettre L, en caractère de l'alphabet des Mages (*Luzaïn*), initiale du nom du Dieu-Bon. À gauche de l'L magique, est un camée, enchâssé dans une monture d'or, et sur lequel est gravée la signature du démon qui indiqua à Pike la composition du bijou.

Albert Pike, je l'ai dit, ne résidait pas à Charleston ; aussi n'assistait-il pas régulièrement à l'apparition hebdomadaire de Lucifer. C'est pourquoi il se fabriqua ce talisman, en se conformant scrupuleusement aux prescriptions du génie infernal qui lui fut délégué par le prince des ténèbres.

Ce talisman lui obtenait l'apparition immédiate de Lucifer, en quelque endroit que, lui, Pike, se trouvât ; il y avait ainsi un pacte entre Satan et lui.

Pike agrafait ce bracelet à son bras gauche, et sur la manche de sa tunique de Mage. Il mettait le genou droit en terre, élevait la main gauche ouverte et légèrement renversée vers le ciel ; puis, il prononçait ces mots :

— *Eïnkoël !... Inglod !... Bagdev !... Imihaël !...*

Il se prosternait alors, baisait la terre, et se relevait.

Debout, il disait encore :

— *Deus sanctus, excelsus excelsior !... Lumen de lumine!... Rex !... Pater!... Athanatos !... Tibi sum ! tibi sum ! tibi sum !... Eleïson imas, el-Gennaïth !... Imihaël !... Bagdev !... Inglod !... Einkoël !... Lucifer ! Lucifer! Lucifer !...*

Au troisième appel de son nom, Lucifer apparaissait instantanément devant son vicaire, sans éclat de foudre, sans bruit, sans qu'il fût possible de dire d'où il venait de surgir.

On raconte que, la première fois que Pike fit usage du bracelet-talisman, Satan lui demanda :

— Qu'as-tu à me dire ?

— Rien, répondit le réformateur du Palladisme. Je voulais voir uniquement si le daimon qui m'a fait faire ce talisman ne m'avait point trompé et si tu répondrais vraiment à mon appel.

— Je ne puis pas, cependant, être venu ici pour rien, répliqua Satan. Tu sais que je t'aime, ô mon fils selon le cœur. Demande-moi quelque chose.

— Eh bien, transporte-moi dans la plus belle et la plus brillante des étoiles de notre île céleste, qui est Sirius, au dire des astronomes de ce globe planétaire.

Dans son Livre des Révélations, le pontife luciférien rapporte, comme parfaitement exact, ce voyage à travers l'immensité, qu'il effectua dans les bras de Satan. Il parcourut ainsi, *s'il faut l'en croire*, 52.174.000 millions de lieues, en quelques secondes, non évanoui, mais « avec la sensation d'un bien-être inconnu qui diminua en lui le sentiment des impressions extérieures. » Il accomplit à deux reprises un trajet de 1.373.000 fois la distance du soleil à la terre.

Quand Lucifer le replaça chez lui, dans son cabinet de travail, à Washington, il lui dit :

— Ce que tu viens de voir, 6 fils de mon cœur, est peu dans l'univers. Le soleil, autour duquel gravite cette terre d'où mes bien-aimés extirperont le culte d'Adonaï, n'est qu'un point comparativement à Sirius, dont tu viens de fouler un instant le sol ; et Sirius et le soleil ne sont que deux étoiles appartenant à la même couche de mondes, à la même île céleste isolée dans les espaces sans fin. Cette île, dont le grand axe a plus de sept cents fois la distance que nous venons de parcourir, n'est encore qu'une mince petite couche d'étoiles, de planètes et de satellites, auprès des autres couches épaisses et profondes, éparses dans l'univers et incomparablement plus riches en astres de toutes sortes. Tel est l'univers, dont je suis l'architecte, l'univers que les visionnaires trompés par Adonaï ont réduit, dans leur ignorance, à un système astronomique stupide, faisant de cet atome qui est le globe terrestre le centre intéressant de la création universelle. La vérité est qu'Adonaï n'est plus en état de lutter contre moi que dans ce monde-ci et celui d'Oolis, planète d'un soleil inconnu des hommes. Je suis donc le Très-Haut le plus haut, le Tout-Puissant le plus puissant, le Dieu du triomphe final, parce que je suis la Lumière, la Science et la Vie.

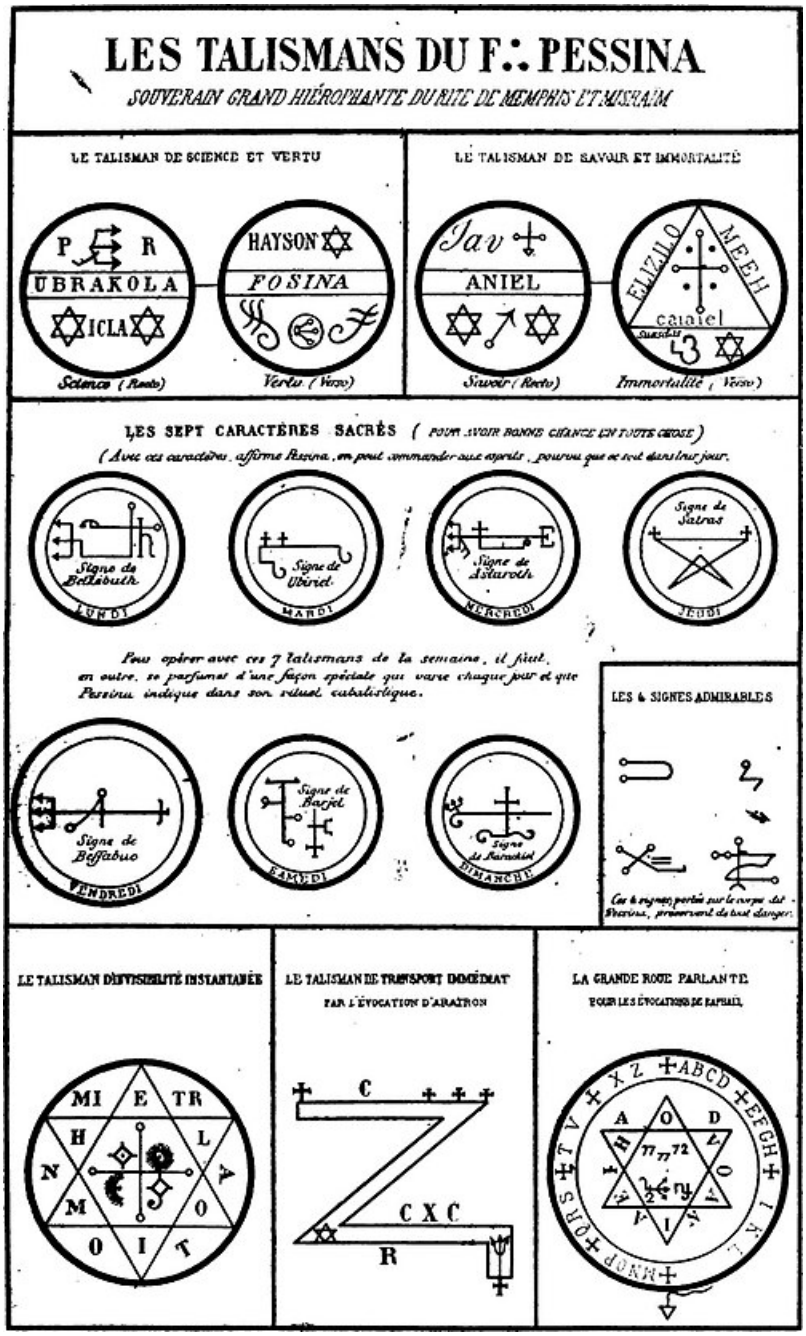
Et Albert Pike répondit :

— Oui, ô mon Dieu, vous êtes seul adorable. Gloire à vous, Éternel Père, Dieu-Bon ! guerre au dieu de la Superstition, de l'Ignorance et de la Mort !

On ne peut parler de Pike, le grand magicien par excellence, sans songer, effet de répercussion, à un autre diabolisant, celui-ci ridicule, suprêmement

grotesque, le signor Pessina.

Lui aussi, il a voulu avoir ses talismans personnels, dont j'ai fait figurer la reproduction (absolument exacte) ci-dessous.



J’avoue que je ne me suis pas attaché à me faire expliquer par lui ni par personne les bêtises inscrites sur ses petits ronds de métal. Sans doute, Pessina ne sait-il pas lui-même ce qu’il a gravé-là.

Le souverain grand hiérophante du rite de Memphis et Misraïm, possède, comme on le peut voir, un talisman de science et vertu, un autre de savoir et immortalité, un troisième d’invisibilité instantanée, un quatrième de transport immédiat.

Je laisserai de côté la vertu de Pessina. Mais la science ?… Oh! mes amis, ce n’est point par elle que brille mon sublime initiateur ! Voilà un talisman qui ne réussit guère au pauvre homme !…

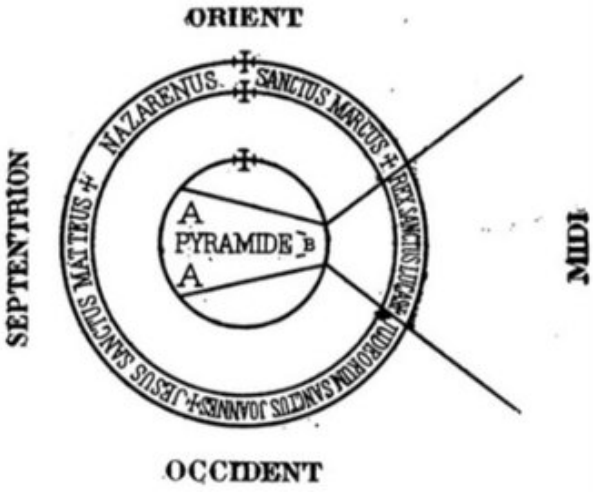
Parvient-il à se rendre invisible tout à coup, comme il le prétend ? à se transporter instantanément en n’importe quel endroit, par l’évocation d’Aratron ?… Je n’ai pas assez fréquenté Pessina pour pouvoir me prononcer là-dessus.

Ce qui est assez cocasse dans sa magie spéciale, ce sont les sept caractères sacrés, qui donnent, affirme-t-il, bonne chance en toute chose.

Il a un talisman pour chaque jour de la semaine ; mais, faisant de l’occultisme à sa façon, il a placé le lundi sous l’influence de Belzébuth, le mardi sous celle d’Uribiel, le mercredi sous celle d’Astaroth, le jeudi sous celle de Satras, le vendredi sous celle de Beffabuc (son ami et protecteur Beffabuc), le samedi sous l’influence de Barjel, et le dimanche sous celle de Barachiel. À part Astaroth et Belzébuth, les démons de Pessina sont des diablotins de bien minime importance.

N’importe, le grand hiérophante a pactisé et pactise avec eux. Je donnerai ici un léger aperçu de sa manière d’opérer pour les évocations. Ce qui suit est extrait de son rituel cabalistique.

Pessina, orné de tous ses insignes, revêtu de sa belle robe de mage misraïmite, coiffé d’une mitre égyptienne, — au total, un vrai costume de carnaval à faire aboyer tous les chiens de Naples, s’il avait le malheur de mettre le pied à la rue, ainsi harnaché, — Pessina, dis-je, trace d’abord sur le sol la figure ci-dessous :



On n’est pas obligé de comprendre ; ne cherchez pas.

Après quoi, Pessina, qui a eu soin d’inscrire sur deux feuilles de « papier royal » la figure du pentagramme, au centre duquel il a mis le signe particulier de l’esprit qu’il veut évoquer, dépose de loin, sans entrer dans le cercle, ces feuilles, au moyen d’un trident, aux endroits désignés par la lettre A sur le plan.

Ensuite, Pessina se parfume solennellement avec une pommade de sa composition, et qui varie suivant le jour.

Dans la pommade du lundi, entrent de l’encens et de la myrrhe; dans celle du mardi, de la myrrhe, du benjoin et du storax ; dans celle du mercredi, du benjoin, du storax et de la sandaraque ; dans celle du jeudi, de la myrrhe, du storax et du mastic ; dans celle du vendredi, du mastic, de l’aloès et de la myrrhe ; dans celle du samedi, de la myrrhe, de la sandaraque et de l’aloès ; dans celle du dimanche, du mastic, du storax et du benjoin.

Une fois pommadé, Pessina s’accroche sur la poitrine, au moyen d’une chaînette d’argent passée au cou, un bloc de bois assez volumineux en forme de pyramide.

Quand je vous disais que le grand hiérophante, en train d’évoquer, fait songer au Mardi-Gras ?… Cette pyramide, appliquée contre la poitrine, a tout l’air, vue à quelque distance, d’une bosse de Polichinelle.

Maintenant, Pessina est prêt ; il n'a plus qu'à entrer dans le cercle magique. Il fait d'abord le tour, en marchant sur les noms du Christ et des quatre évangélistes, les piétinant sans les effacer. Puis, il entre dans ce cercle par le midi, se place au point B, et dépose par terre sa pyramide en bois. — Nota : S'il s'agit d'évoquer Beffabuc, la pyramide est remplacée par une bouteille, ce récipient étant l'endroit d'où ce démon se plaît à sortir.

Tout cela, n'est-ce pas, est d'un ridicule achevé ?… Eh bien, il m'a été affirmé, de la façon la plus formelle, que Pessina a parfois des manifestations ; pas souvent, il est vrai, mais enfin il en a. Les diablotins lui font, par-ci, par-là, l'aumône d'une apparition.

J'avais oublié de dire, — mais le lecteur y a pensé, sans doute, — que notre opérateur a une baguette à la main. D'autre part, il porte sur lui un des sept caractères sacrés dont on a vu (page 233) la reproduction. Ajoutez encore qu'il a sur le corps, eu tatouage, les « quatre signes admirables », reproduits à la même page.

Pessina se livre à diverses simagrées de son rituel, et, quand le démon évoqué apparaît, c'est entre la pyramide et les deux feuilles de papier royal qu'il se montre.

La « grande roue parlante » de Pessina mérite aussi quelques lignes. Je traduis textuellement du rituel du magicien misraïmite :

« Il faut faire l'opération dans une journée sereine et au temps de la lune croissante. Dès l'aurore, tu écriras, avec une plume d'oie neuve, avec de l'encre nouvelle, et sur une peau d'agneau vierge, la roue parlante, ayant au milieu l'hexagone contenant les noms angéliques et le signe de l'esprit avec son sceau, et, tout autour, l'alphabet (voir la figure, page 233). Cela fait, tu béniras la peau d'agneau par l'encens et par l'eau. Après quoi, tu prépareras un pendule de métal lourd, en forme de triangle renversé, et tu l'attacheras avec une cordelette de soie couleur d'or ; et de même tu béniras ce triangle par l'encens et l'eau, comme tu as déjà fait pour la roue. »

On se sert de la roue parlante, en plaçant la peau d'agneau sur une table ; au-dessus, on suspend le pendule. On évoque Raphaël ; il ne paraît pas ; mais un démon qui prend ce nom agite le pendule. On pose des questions, et le pendule diabolisé répond en s'arrêtant de lui-même tour à tour sur les lettres nécessaires pour former les mots de sa réponse.

Voulez-vous un échantillon de l'éloquence latine de Pessina ?… Savourez-moi ceci :

« *Te invoco, Lucifer, ut sis mihi solus et defensio et protectio corporis et animæ meæ, et omnium rerum mearum, ut mihi concedas potestatem super omnes spiritus aerius, ut quiscumque nominibus invocarero statim et precise ex omni parte conveniant et voluntatem meam perfecta adimpleant, quod mihi voleo, et obedientes atque ministrantes tua districta virtute precipiente mandata mea Joanne-Baptista Pessina perficiant. Amen.*

« *Sanctus, sanctus, sanctus Lucifer, Belzebuth, Astaroth, Beffabuc, Satras, Barjel, Obson, Ubiriel, Barachiel, per hæc tua sanctta nomina et omnia alia, voco te et obsecro te, adoro te, benedico tibi et rogo ut acceptas orationes has et conjurationes. Peto te da mihi virtutem et potestatem tuam super omnes angelos qui de cælo rejecti sunt, et precise super Beffabuc, ad attrahendum eos coram me, et ad precipiendum eis et omnia quæ possunt faciant et verba meu vocem, quæ meam nulla mora contenet, sed mihi et dictis meis obediant, et me timent. Facias me potentem congregare et costringere eos ut mihi veraciter de omnibus meis interrogatis et quibus quæræram responsionem veracem tribuant et omnibus meis mandatis satisfaciant sine lesione corporis et animæ meæ et omnium ad me pertinentium. Amen*. »

Je n'ai pas changé un iota. Enfin, dans son rituel cabalistique, Pessina fait savoir aux hauts-maçons misraïmites que, pour que l'évocation réussisse, il y a une condition indispensable. Je n'invente rien ; je traduis fidèlement. « Est indispensable la présence d'une jeune fille vierge ou d'une femme en état de grossesse. » Comment et pourquoi une femme enceinte peut, à défaut d'une jeune vierge, la remplacer ? Pessina ne l'explique pas.

Voici en quels termes le grand hiérophante formule l'évocation de Beffabuc (la bouteille étant posée par terre, et l'opérateur agissant un vendredi et portant sur lui le talisman n^{o} 5 des sept caractères sacrés) :

« Beffabuc, toi qui aimes le vrai et les mystères ignorés et cachés, dévoile-les-moi ; rends-moi la joie, et pénètre-moi de ton esprit bienfaisant. J'ai confiance en toi, j'espère en toi du matin au soir, et je bénis ton nom adoré. Je te supplie, par la virginité de cette demoiselle ici présente (ou : par

le fruit des entrailles de cette dame ici présente), de venir en ce lieu, immédiatement, faire tout ce que je te demanderai. »

« Et, aussitôt que l'esprit, sortant de la bouteille, a pris corps devant le mage, celui-ci dira :

« *Aglati, Aglali*, sois le bienvenu. Je t'attendais avec impatience. Je te demande, par le Schemhamphorasch, par le Tel et le Tol, de rester avec nous en ce lieu et de répondre intelligiblement et sans mots équivoques. Et, pour nous en donner l'assurance, lève ta main droite devant cette demoiselle (ou : devant cette dame), et fais serment de dire la vérité. Et tu feras cela, par l'effet de la virginité de cette jeune fille (ou : pour rendre honneur au fruit des entrailles de cette femme) et en vertu de tes sublimes qualités qui t'empêchent de dire le faux. »

« Après que l'esprit a répondu à toutes les questions, on le fait rentrer dans la bouteille, en disant :

« Beffabuc, je t'aime et je te remercie. Par tes noms très saints, par le Schemhamphorasch, par le Tel et le Tol, pars, je te renvoie au séjour de gloire, et, à mon prochain appel, viens et secours-moi dans tous mes besoins. »

Cet aperçu des talents magiques du « gentilhomme cavaleresque » me paraît suffire à l'édification de mes lecteurs. On s'imagine aisément le grand hiérophante, avec ses pommades aux parfums mêlés, qui varient chaque jour d'évocation ; il nous semble le voir, à la sortie d'une séance, allant faire une partie de billard avec quelques profanes qu'il méprise du haut de son importance et qui ne se doutent pas, certes, que cette tête étrangement pommadée et sentant le rance vient de contempler Beffabuc.

Passons à Lemmi.

Le renégat enjuivé, qui a l'horrible Sybacco pour démon familier, n'est pas encore, comme cabaliste et comme magicien, de la force d'Albert Pike ; mais il est en bonne voie. Déjà, nous l'avons vu solidement ferré sur l'astrologie. En fait de talismans, il n'en a jusqu'à présent, du moins à ma connaissance, imaginé que trois pour son usage personnel .



Le premier est l'ornement central d'une bandelette qu'il s'attache au front, lorsque ses calculs d'horoscopes s'effectuent avec trop de difficultés. Il est convaincu que, muni de ce talisman, il ne peut alors commettre aucune erreur.

Le second, dont le dessin lui a été donné par Sybacco, doit lui procurer le don de se rendre invisible, mais seulement en voyage. Umberto dal Medico prétend qu'une expérience de ce genre, à laquelle il assista, réussit à merveille. Il faut remplir certaines conditions, pour que la vertu du talisman opère : s'être nourri uniquement de fruits et de légumes pendant les trois jours précédant celui de la mise en œuvre de l'objet magique ; avoir sacrifié, la veille au soir, à Vénus-Astarté ; porter le talisman directement

sur la chair, à la hauteur des reins, l'objet étant fixé au corps par une chaînette en argent qui forme ceinture. Alors, Lemmi, selon le dire de son disciple dal Medico, n'a plus qu'à prononcer le mot : *Vlanimoël*, pour devenir instantanément invisible pendant trente-trois minutes. Afin que le charme opère de nouveau dans la même journée, le magicien doit laisser au moins onze minutes se passer, pendant lesquelles il ne peut demeurer à la même place. Adriano voudrait perfectionner ce talisman ou en connaitre, par les démons qu'il évoque, un lui permettant de rendre également invisibles les objets qu'il toucherait, au moins pendant la période de sa propre invisibilité.

Le troisième talisman de Lemmi, de forme triangulaire, est d'on ne sait quels métaux ; on dirait du bronze d'aluminium, dans lequel sont enchâssées des parties en nickel ; pourtant, ce n'est ni de l'aluminium, ni du nickel. Ce talisman triangulaire a été remis à Adriano, alors qu'il n'était encore que grand-maître du Directoire Exécutif, par le démon Ariel en personne, apparaissant au cours d'une séance de grand rite à Florence. Lemmi y a ajouté neuf petites pendeloques symboliques en or, suspendues par des petites chaînettes d'argent. Il porte ce talisman sur la poitrine, côté du cœur, agrafé à l'étoffe de sa robe de mage officiant, lorsqu'il préside une réunion consacrée spécialement aux évocations. L'objet magique, qui est tout à fait d'origine infernale, lui vaut alors un accroissement de puissance démoniaque ; il représente un pacte formel avec Satan, il en est le gage.

Je pourrais citer bien d'autres talismans luciférien, tant palladiques que non palladiques ; mais l'énumération en serait fastidieuse. Ces talismans varient comme forme, comme matière, comme signes gravés ou incrustations ; en résumé, c'est pourtant toujours le même diabolisme.

Néanmoins, pour terminer, j'en dois signaler deux qui sortent du banal et dont l'imprégnation est aggravée par le sacrilège. Ils appartiennent, l'un à Solphie Walder, l'autre au frère Hobbs (voir les figures plus haut).

Celui de Sophie Walder se compose d'une boîte ronde, plate, er argent, sur le couvercle de laquelle sont fixées diverses figures cabalistiques, lettres, chiffres, points, rondelles, en or. En outre, une plaque carrée, partie en or, partie en argent, donnant une bizarre combinaison de triangles, est soudée par un coin au couvercle de la boîte. D'autre part, des figures étranges découpées sur une assez forte lame d'or, sont également soudées,

mais à la partie de la boîte formant le fond. C'est l'ensemble de cette composition étrange, où l'or et l'argent entrent seuls, qui forme le talisman. Dans le dessin, les parties noires représentent l'or, et les blanches, l'argent.

Ce qui rend ce talisman particulièrement exécrable, c'est que la boîte contient une hostie consacrée, du grand module, une hostie ayant été exposée dans un ostensoir à l'adoration des catholiques, et que Sophie s'est procurée on ne sait comment ; sans doute, la divine Eucharistie que cette femme porte ainsi provient de quelque vol commis dans une église. L'hostie tombée aux mains de la fille Walder a été de nombreuses fois poignardée dans les triangles.

Dans quel but ce talisman a-t-il fabriqué ? pourquoi cette nouvelle profanation ajoutée à tant de sacrilèges ?… Sophie prétend-que l'objet magique lui porte bonheur au jeu ; car elle aime fort l'argent, je l'ai déjà dit, et est quelque peu joueuse.

Quant au talisman imaginé par Frédérick Hobbs, il a pour but de faire cesser les épidémies, ainsi que divers fléaux. Hobbs assure avoir trouvé le moyen d'arrêter le cours des maladies déchainées dans une ville, telles que le choléra, les fièvres faciles à se communiquer, et de ramener la pluie, par exemple, quand une sécheresse prolongée devient par trop nuisible à un pays. Le raisonnement, en vertu duquel le grand-maitre de Calcutta a fabriqué son talisman, est véritablement diabolique.

L'objet, d'une forme extravagante, est en bois dur, dont une importante partie est assez épaisse pour qu'on ait pu y creuser une cavité d'une certaine profondeur. Tout cela est agrémenté de sculptures en relief : signes de cabale, emblèmes luciférien, monstres divers, hiéroglyphes inimaginables ; on y remarque une tiare pontificale renversée, au-dessus de laquelle une sorte de magot chinois vomit ; ce dernier détail suffit à indiquer l'esprit de haine antichrétienne qui a présidé à la confection de ce monstrueux et abominable bibelot.

Mais cela n'est rien encore. Le plus monstrueux, le plus abominable, c'est cette cavité qui a été ménagée dans la partie épaisse du bois. Là, au fond, l'infâme Hobbs a placé une hostie consacrée. Dans sa rage de blasphème, il appelle ce creux : « la basse-fosse du traître ». Ceci se tient fermé hermétiquement au moyen d'un large et épais bouchon de liège, tout

hérissé d'aiguilles dont les pointes touchent le Divin Corps de Notre-Seigneur ; il suffit d'une légère pression du bouchon, en appuyant sur lui avec le pouce, pour que les aiguilles s'enfoncent dans la sainte Eucharistie.

Ce talisman, le plus odieusement sacrilège que la perversion maçonnique ait imaginé, ne pouvait être passé sous silence. Il méritait, plus que tout autre, d'être signalé à l'indignation des honnêtes gens.

Le jour où Hobbs l'inventa, il soumit immédiatement son idée au vieux Pike, qui l'approuva. « Adonaï, disait Hobbs dans sa lettre, accable l'humanité de fléaux. Quand une catastrophe se produit, quand une épidémie décime une population, quand la sécheresse prépare la famine, c'est la main du Dieu des chrétiens qui agit là, c'est Adonaï et son Christ qui sont les coupables, eux toujours nos barbares persécuteurs. Laissons leurs adorateurs aveugles implorer la clémence de ces ennemis acharnés de l'humanité, laissons-les se morfondre en supplications aussi stupides que dégradantes. Nous, nous sommes fils de la lumière, nous avons pour guide la raison, et nous nous révoltons contre le mal. Le défi d'Adonaï et de son Christ, nous l'acceptons, nous le relevons, et nous répondons au Dieu Mauvais et au traître dont il a fait son Verbe : « Soit, vous persécutez les hommes, vous les faites souffrir et mourir ; eh bien, nous vous tenons à votre tour, et, si vous êtes immortels, du moins vous souffrirez, puisque vous avez voulu que ce pain devienne votre chair. » Le talisman de Hobbs fut solennellement consacré à Lucifer, dans une séance spéciale tenue au Sanctum Regnum de Charleston ; puis, il lui fut retourné, avec les plus grands éloges du Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites. Le nom de Hobbs obtint alors une énorme popularité dans les parfaits triangles et les grands triangles. C'est de 1890 que date cette monstrueuse invention, et j'ai entendu dire récemment que d'autres palladistes ont fabriqué depuis des talismans semblables, pour profaner des hosties avec ce raffinement de satanisme lorsqu'une maladie est chez eux.

De ce talisman de Hobbs, il convient de rapprocher certains instruments sacrilèges que je n'ai jamais aperçus dans les triangles, je dois le dire, et dont j'ai appris l'existence il n'y a pas longtemps. Ils doivent, à coup sûr, être de l'invention de quelque société de satanistes, non affiliés au Palladium, mais tout aussi scélérats.

Ce sont… des instruments de torture pour hosties !

L'appareil se compose d'une boîte ronde en cuivre doré, que je ne saurais mieux comparer qu'à une boîte de montre à remontoir ; il y a, en effet, sur le côté, exactement comme pour une montre, une sorte de vis, que l'on fait tourner avec facilité en la roulant avec deux doigts. Cette vis met en mouvement le mécanisme qui est dans la boite. Seulement, ici, ce n'est plus un mouvement d'horlogerie ; c'est un engrenage de minuscules rouleaux hérissés de pointes, compliqué de petites griffes d'acier, tout cela fonctionnant avec ensemble, et écrasant, piquant, griffant, déchirant l'hostie consacrée qui est déposée dans le fond du boîtier.

Ces appareils existent, je le répète. Où se fabriquent-ils ? Je l'ignore ; je n'ai rien vu de semblable à Gibraltar. Mais ils existent et servent aux atroces profanations que je viens d'indiquer. Bien que ces abominables instruments ne soient pas des talismans, j'ai pensé qu'il y avait intérêt à en parler ici. Par le sacrilège, ils se rapprochent des bibelots magiques des palladistes.

Arrêtons-nous. Ces crimes ne doivent pas exciter seulement notre indignation ; il ne suffit pas de frémir ; il faut prier, il faut que les fidèles réparent, par l'adoration plus que jamais fervente de l'Eucharistie, les horribles outrages, les attentats inouïs que la rage infernale multiplie tous les jours. Certes, nous sommes confondus, nous tous chrétiens, quand nous songeons à la patience de Dieu ; cela est au-dessus de notre intelligence humaine ; nous constatons les crimes, et ils sont si épouvantables que nous ne pouvons pas comprendre que le châtiment ne les suive pas toujours, aussitôt commis. Inclinons-nous donc, pleurons, prions et réparons. *Parce, Domine, parce populo tuo.*

1. ↑ *Quatre livres des Spectres ou Apparitions*.
2. ↑ Voir au premier volume, page 493.
3. ↑ Volt, voust, *envoûter*, d'*invultuare, vullum effingere*, mot usité dans la moyenne latinité pour exprimer la représentation de quelqu'un en cire ou en terre glaise.
4. ↑ Citation extraite de l'*Envoûtement*, par le colonel de Rochas.
5. ↑ Le Zohar est un des deux livres fondamentaux de la cabale ou (Kabbale), qui est la doctrine philosophique des juifs hétérodoxes. *Zohar* signifie « lumière » ; c'est la lumière dont les Pharisiens se servaient pour interpréter la Bible, repoussant l'inspiration de Dieu pour suivre l'inspiration de Satan. Mgr Meurin n'hésite pas à déclarer que le Zohar est un livre essentiellement diabolique. Et c'est ce livre que l'ex-abbé Boullan s'apprêtait à publier en français ! (D^{r} Bataille).
6. ↑ M. Jules Bois, dans son article, a mis l'adresse exacte du magicien Boullan.
7. ↑ Il est à remarquer que M. Jules Bois s'abstient de décrire cet autel.

8. ↑ Un de mes abonnés m'envoie un exemplaire du journal l'*Éclair*, numéro portant la date du jeudi 18 mai 1893, où se trouve, aux faits divers, un entrefilet révélant l'existence d'une société de plaisir, non secrète évidemment, mais peu connue, dont je demande pardon à mes lecteurs de reproduire le nom. Cette société, qui fonctionne à Paris, s'appelle : *les Bons Bougres*, et a, parait-il, un banquet annuel.
« Le déjeuner annuel des « Bons Bougres », dit l'*Éclair*, a eu lieu hier avec une joyeuse animation. Parmi les convives : MM. Deschamps, président du Conseil général ; Albert Pétrot, conseiller municipal ; Paul Vivien, président de la Ligue de l'intérêt public ;… *nos confrères* Charles Raymond, Joseph Gayda, **Georges Bois**, les acteurs Paul Mounet, etc. »
Je n'irai pas jusqu'à dire que cette société des *Bons Bougres* est un triangle luciférien, ni même une émanation de loges maçonniques, non certes ! Sauf erreur, nous avons affaire là tout simplement à un groupe de joyeux vivants, pour employer le terme boulevardier. Mais il n'empêche que les sociétaires comptent parmi eux des francs-maçons notaires : le F∴ Deschamps, qui est ou a été vénérable de loge, et qui appartient certainement au Grand Orient de France ; le F∴ Vivien, maçon des plus actifs, lui aussi, vénérable de la loge *Droit et Justice*, également du Grand Orient de France ; le F∴ Albert Pétrot, aujourd'hui député, Rose-Croix, vénérable d'honneur, membre et secrétaire du Conseil de l'Ordre, toujours au Grand Orient de France.
D'autre part, il est à remarquer que l'*Éclair* à imprimé « Georges Bois » et non pas « Jules Bois ».
Il est à remarquer encore que M. Georges Rois (le rédacteur de la *Vérité*, journal catholique) dans son volume intitulé *Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France*, à falsifié les documents qu'il a reproduits concernant les convents de 1889, 1899, 1891 ; que ces falsifications consistaient à enlever les noms de francs-maçons militants se trouvant au cours des documents maçonniques officiels et à les remplacer par des désignations incompréhensibles pour le public, lui cachant ainsi les personnalités (une longue nomenclature de ces falsifications a été publiée dans le 1er numéro de la *Revue mensuelle, religieuse, politique, scientifique*) : que ces falsifications sont d'autant plus coupables, que, dans son livre même, M, Georges Bois déclare qu'il faut publier les noms des francs-maçons, « afin que les catholiques sachent qui ils ont devant eux » (page 514); qu'il a été obligé, pris sur le fait, ne pouvant nier, d'avouer ces falsifications (*Vérité*, n^{o} du 5 février 1895) ; que le Saint-Siège prescrit l'obligation générale de dévoiler les noms des francs-maçons et particulièrement veux des chefs, des coryphées, des militants, et cela sous peine d'excommunication (bulle *Apostolicæ Sedis* ; consultation du Saint-Office en réponse à une lettre de Mgr l'évêque de Bayonne, 19 avril 1893) ; que plusieurs des falsifications de M, Georges Bois ont eu notamment pour effet de cacher aux catholiques le rôle personnel, violemment antichrétien, joué par le F∴ Albert Pétrot dans les convents de la franc-maçonnerie.
Enfin, en nous communiquant le numéro du journal qui, dans une courte note, a révélé l'existence du club bizarre au nom tiré du *Père Duchêne*, mon abonné me fait observer très judicieusement la coïncidence singulière qui existe entre la date du déjeuner Deschamps-Vivien-Pétrot-Bois (Georges) et la date de l'ouverture des hostilités du journal la *Vérité* contre mes révélations démasquant la haute-maçonnerie. En effet, la campagne si incompréhensible de M. Georges Bois a commencé immédiatement après cette pétille ripaille intime où figuraient trois importants chefs franc-maçons.
9. ↑ Certains chants palladistes, certaines formules de la Ré-Théurgie Optimate, sont composés de mots barbares qui ne paraissent avoir aucun sens et n'en ont peut-être pas. D'autres, écrits sous la dictée des démons, appartiennent évidement à la langue infernale.
10. ↑ C'est peut-être pour cela que nous assistons en ce moment à une tentative de restauration du paganisme. Oui, il en est ainsi, quelqu'étrange que cela puisse paraitre : nous avons, en cette fin du dix-neuvième siècle, des personnes, et non des moins instruites, qui ont formé des

sociétés dont le programme est de rechercher les moyens de remettre en honneur le culte de Jupiter, Vénus et autres faux dieux de l'antiquité. Albert Pike, avant de constituer le nouveau Palladisme (religion nettement luciférienne), hésita beaucoup ; sa première pensée, qui le domina pendant de nombreuses années, fut de faire revivre, par l'initiative de la Maçonnerie, l'ancienne religion des Grecs et des Romains.

11. ↑ Ce grimoire, que la malice diabolique des magiciens eut le cynisme d'attribuer à un pape, fut publié pour la première fois en 1670.
12. ↑ Cette pièce se trouve dans un ouvrage extrêmement rare qu'un de mes abonnés a bien voulu me communiquer : *Essai sur la minéralogie des Monts-Pyrénées*, par M. l'abbé P***, grand volume in-4°, publié à Paris par la librairie Didot jeune, quai des Augustins, en 1384, imprimé sous le privilège de l'Académie royale des sciences, à la suite d'un rapport favorable de Lavoisier.
13. ↑ On appelle *gogues* des charmes composés de sang, de fiente d'animaux, d'eau bénite, de pain bénit, de morceaux d'hosties consacrées, de couleuvres et de crapauds, dont la vertu était renouvelée par des aspersions de vinaigre.
14. ↑ Ces faits sont rapportés par l'avocat Bizouard : *Des rapports de l'homme avec le démon*, tome II, pages 351-359.
15. ↑ « Il n'y a pas un mot, dit M. de Mirville, dans le récit suivant, qui n'ait été solennellement prononcé à l'audience par un des vingt témoins assignés, ou qu'on ne soit prêt à affirmer aujourd'hui devant témoins. »

HUITIÈME PARTIE

LE COMBAT CONTRE L'ÉGLISE

CHAPITRE XXXI

La déchristianisation des peuples catholiques.

Nous voici revenus encore une fois aux faits strictement contemporains ; car, fidèle à mon plan que j'ai exposé dans le premier volume, je tenais à montrer la haute-maçonnerie à l'œuvre, après avoir déblayé le terrain des diverses pratiques qui ne sont pas le monopole du Palladisme et des sociétés occultes nettement satanistes.

Je sais que quelques-uns de mes lecteurs auraient voulu me voir me borner à la révélation des faits dont j'ai été témoin oculaire et pensent que mes relations de cas démoniaques anciens étaient superflues. Cette opinion a été manifestée publiquement, sous forme de critique, par M. le chanoine Ribet, dont les savants ouvrages sont hautement appréciés par toutes les personnes qui étudient la mystique.

Mais c'est là l'opinion de ceux de mes lecteurs qui connaissaient déjà la plupart des cas non-contemporains que j'ai dû citer ; ils sont le tout petit nombre dans le public qui me suit. Les développements inattendus, auxquels j'ai été contraint à raison de certaines attaques qui se sont produites, ont satisfait au contraire la grande majorité si j'en juge par les lettres en quantité formidable qui m'ont été adressées.

Je demande donc pardon aux lecteurs déjà au courant, dont j'ai mis la patience quelque peu à l'épreuve ; je les prie de songer à tous ceux qui ignoraient ces choses, faute d'avoir lu les ouvrages qui ont précédé le mien. En effet, cette publication a eu l'heureuse chance de pénétrer dans les milieux les plus divers, de remuer de braves gens qui étaient à mille lieues de soupçonner les incessantes manifestations du diable dans la société humaine et à qui des adversaires de mauvaise foi déclaraient que mes récits étaient de ridicules inventions.

« Au-point de vue de l'art, a écrit M. le chanoine Mustel, cette critique (la critique de M. le chanoine Ribet) est juste, et nous avions d'abord regretté vivement ces superfétations, malgré l'intérêt qu'elles pouvaient présenter. À la réflexion, nous sommes moins sévère. L'auteur, vivement attaqué, — peut-être surpris de ces attaques, — a voulu se défendre, lui et son œuvre, en montrant dans le passé des faits historiques, rigoureusement contrôlés, et que l'ignorance et la mauvaise foi peuvent seules contester, faits semblables ou analogues à ceux qu'il rapporte. Ce motif n'est-il pas de poids ? Quant aux études sur l'hystérie et la possession, elles s'imposaient dès que le docteur Bataille voulait, non pas seulement raconter, mais apprécier les faits dont il avait été témoin. À examiner le résultat, si la composition de son livre est moins simple et moins une, n'y a-t-il pas avantage à présenter comme un faisceau et à traiter d'ensemble *toute la question du diable ?* »

Il m'a donc fallu déblayer le terrain, comme je viens de le dire, et toute personne qui y réfléchira reconnaîtra qu'il était nécessaire, dès l'instant que j'étais accusé de raconter des faits absurdes, impossibles, de dérouler aux yeux du public nouveau, non au courant des manifestations de l'occultisme, un panorama en quelque sorte général. Et encore, la moisson est tellement abondante que j'ai dû me restreindre et faire une simple glane dans ce champ immense du surnaturel diabolique.

À présent, nous avons à nous occuper de la haute-maçonnerie, telle qu'elle fonctionne actuellement. Nous allons voir son œuvre néfaste de déchristianisation des peuples catholiques ; nous examinerons son travail, toujours souterrain, mais à côté de ses opérations magiques. Je dirai aussi quel est le rôle des sœurs maçonnes, quelle est leur manière d'opérer. Je soulèverai le voile qui, jusqu'à ce jour, a dérobé à la vue même des francs-maçons non-juifs la fédération secrète que les israélites initiés ont introduite

dans la secte internationale et que le Palladisme, rite suprême, autorise et protège. Je donnerai le plan des chefs secrets de la haute-maçonnerie. Je raconterai un épisode des plus curieux de la conspiration contre la Papauté. Enfin, dans cette huitième partie, je ferai connaître l'état général de la franc-maçonnerie universelle et ses bilans annuels.

Ruiner l'Église du Christ, tel est le but principal que la maçonnerie se propose, et elle ne néglige rien pour arriver à ses fins. Les chefs de la secte, les vrais chefs, ceux qui sont palladistes et que Satan trompe en se faisant passer à leurs yeux pour l'égal de notre Dieu et son futur vainqueur, ne comprennent pas que tous leurs efforts seront inutiles ; car ils prennent pour une vaine prophétie l'inéluctable parole : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Ils s'imaginent donc que l'avenir leur appartient, qu'un jour viendra où la religion catholique aura complètement disparu de la surface du globe, où Lucifer sera adoré publiquement par toutes les nations.

En attendant, il s'agit de faire perdre la foi chrétienne aux peuples par n'importe quels moyens. La doctrine palladique est gardée secrète au sein des triangles ; au dehors, par l'action des Loges et des sociétés que celles-ci inspirent, on répand le scepticisme ; l'athéisme même est considéré comme auxiliaire, jusqu'à un certain point.

Mais, en même temps qu'on s'efforce d'obscurcir les esprits par le doute et l'incrédulité, on travaille à obtenir des gouvernements toutes les mesures de nature à détruire peu à peu l'influence de l'Église et l'Église elle-même. C'est là l'action politique.

J'ai promis de montrer comment la haute-maçonnerie procède à cette œuvre de déchristianisation chez tous les peuples catholiques ; je dois surtout m'occuper de ce qui s'est passé et se passe en Italie, car l'Italie est le théâtre de la grande lutte contre la Papauté.

Le 15 octobre 1880, le F∴ Garibaldi écrivait au F∴ Pietro Corsigli :

« Notre organisation gouvernementale est mauvaise ; l'abaissement physique et moral de notre nation a pour cause l'éducation cléricale. Mais, pour comble de malheur, nous sommes des paresseux, nous ne savons pas agir. Il faut remuer le gouvernement, il faut que les loges le secouent.

Messineo m'a envoyé une longue lettre de Palerme ; il m'invite à rappeler à Lemmi qu'il est temps de faire quelque chose en Italie. Je sais bien que Lemmi ne peut pas suffire à tout ; il se doit d'abord aux intérêts généraux de l'institution ; mais Mazzoni et Petroni ont passé l'âge de l'activité, et si Lemmi ne décide rien au sujet de notre pays, rien ne se fera. C'est pourtant en Italie qu'il faut agir.

« Je vous résume ainsi la lettre de Messineo, mon cher Pietro, et j'ajoute que Messineo a tout-à-fait raison.

« Puisque vous allez à Rome le mois prochain, voyez Lemmi ; dites-lui que ce qui est nécessaire ne lui sera pas refusé. J'ai vu récemment un F∴ américain, qui est venu me visiter dans ma solitude. Il m'a fait part des bonnes dispositions des Émérites à l'égard de Lemmi, il peut donc marcher. En avant ! toujours en avant !

« Si l'on ne secoue pas la torpeur du gouvernement, tout le travail déjà fait sera bientôt perdu ; l'ennemi reprendra peu à peu les positions d'où nous l'avons délogé. Vous connaissez le vieux dicton : les nonnes, les moines, les prêtres et les poulets ne sont jamais satisfaits. Le Vatican nous mangera, si nous ne le mangeons pas.

« Sous peine d'infamie, un peuple ne doit pas consentir à être la risée du monde, et l'on se moque partout de nous, en nous voyant encore si encapucinés. Agissons, agissons !

« Nous sommes d'accord, maçons de tous les pays, pour exterminer le monstre clérical ; mais alors, pourquoi se préoccuper d'agir partout, excepté



Dona Maria-del-Olvido de Bourbon
Grande-Maîtresse Maçonne en Espagne

en Italie, où la maçonnerie maintenant s'endort ? Où est le trou, là est la bête. Dites-le bien à Lemmi, non pas que son zèle ait besoin d'être stimulé, mais afin de le pousser à diriger tous ses efforts chez nous. Il y a nécessité, ainsi que Messineo le dit très justement. »

Cette lettre de Garibaldi, le F∴ Pietro Corsigli la remit à Lemmi ; l'original est aux archives du Souverain Directoire Exécutif, à Rome, dossier du Congrès de Milan de septembre-octobre 1881, sous le n° d'enregistrement A-37.

Sous le n° A-121, dans le même dossier, se trouve une lettre d'Albert Pike à Lemmi, datée du 5 décembre 1880.

On y lit:

« … J'approuve le projet de Congrès maçonnique italien. Il est indubitable qu'il y a lieu de provoquer une agitation par les Loges de la Péninsule ; mais, d'autre part, calmez l'action en Bavière, et consacrez-vous tout entier à faire réussir la réunion de Milan.

« Il faut ruiner à bref délai les influences cléricales en Italie ; les lois contre les congrégations religieuses n'y sont point observées. Était-ce donc la peine de tant travailler à les obtenir ?

« Et les écoles ? on y donne toujours l'instruction catholique. Par les Loges, faites protester. Il faudrait même que le Congrès émit un vœu en faveur de la création de lycées de filles ; mais obtenez cela, en prenant les précautions utiles et en ayant soin d'obtenir aussi qu'on n'y place aucun prêtre-aumônier.

« Il sera bon de faire voter un ordre du jour quelconque, témoignant que les Loges ont à cœur la solution de la question sociale dans le sens favorable aux ouvriers.

« À raison de cet ordre du jour, vous pourrez publier un résumé des travaux du Congrès, et vous mettrez à profit cette publication pour opérer en 214.

« Je m'en rapporte à vous en ce qui concerne l'opportunité ou l'inopportunité d'étendre aux Loges l'institution des Messagers. »

Le Congrès maçonnique italien se tint, en effet, à Milan ; les séances eurent lieu du 28 septembre au 3 octobre 1881.

Les résolutions qui furent votées sont les suivantes :

« **I**. La Franc-Maçonnerie italienne considère que la solution de la question sociale mérite non seulement l'étude, mais aussi l'action des Loges. Elle constate que le gouvernement n'a pas accompli son devoir en ce qui concerne les innombrables œuvres dites Œuvres Pies qui ont été fondées par le cléricalisme, pour, sous l'étiquette menteuse de la charité, corrompre le peuple. Les mœurs de la patrie sont ainsi en péril et ont besoin d'être réformées, ainsi que les lois. Les Œuvres Pies devront donc être transformées par le gouvernement en institutions de prévoyance pour la classe ouvrière.

« **II**. Sur la demande d'un certain nombre de Frères, le Congrès décide que les femmes ne seront plus désormais tenues à l'écart de la Franc-Maçonnerie. Des Loges féminines seront constituées au plus tôt »

(J'ouvre une parenthèse pour apprendre aux profanes et aux maçons incomplètement initiés que l'émission d'un vœu et l'adoption d'une décision de cette nature sont ce qu'en argot de la haute-maçonnerie on appelle *opérer en 214*. L'expression vient d'une circulaire n° 214 que rédigea en 1872 Albert Pike au sujet de la maçonnerie féminine. Il y disait que, pour mieux cacher l'existence des Loges androgynes, il était utile de provoquer de temps en temps des discussions à ce sujet dans les convents, sauf à rejeter les vœux en faveur du rétablissement de ces Ateliers, ou, s'ils étaient adoptés une première fois, les annuler dans un convent ultérieur à peu de distance.)

« **III**. Le Congrès est d'avis qu'il y a lieu également de constituer au plus tôt des Loges d'ouvriers, tant à la ville qu'à la campagne, et qu'elles devront être organisées de façon à ce que l'initiation des prolétaires soit le moins coûteuse possible et même gratuite, sauf une cotisation insignifiante pour couvrir les frais indispensables. »

(Ce vœu est encore de la catégorie des manifestations platoniques, uniquement faites pour la galerie. Les frères trois-points ne tiennent aucunement à admettre parmi eux des ouvriers ; mais ils éprouvent le besoin de faire croire qu'ils s'intéressent aux ouvriers et qu'ils ne leur ferment pas leurs portes. Vis-à-vis des profanes, les ordres du jour semblables à celui-ci sont donc une autre manière *d'opérer en 214 ;* mais ce n'est pas néanmoins comme dans le cas de l'ordre du jour précédent. Sur la question des loges féminines, on se moque de la galerie, attendu qu'elles existent et qu'il n'est nul besoin d'en voter la création ; en ce qui concerne les loges ouvrières, elles n'existent pas, et, en dépit de tous les votes, on ne les crée jamais.)

« **IV**. Le Congrès décide que, par les soins de l'autorité maçonnique, il sera institué un corps de *Messagers secrets*, lesquels seront choisis parmi les maçons de condition complètement libre et dont le dévouement à l'Ordre aura été depuis longtemps éprouvé ; ces messagers ne seront inscrits à aucune Loge particulière et relèveront directement de l'autorité centrale

de la Maçonnerie italienne ; ils auront pour mission de communiquer à tous les Ateliers les ordres et les instructions du Chef.

« **V**. Il sera créé, d'autre part, un corps de Frères propagandistes, dont la fonction sera de voyager de ville en ville, comme colporteurs et marchands de toute espèce, pour répandre partout, et notamment parmi les populations rurales, des opinions favorables à la Maçonnerie, pour en faire l'éloge adroitement parmi les profanes et la défendre contre les préjugés ; ces propagandistes, qui ne se feront point connaître pour maçons et qui, dans leurs pérégrinations, s'abstiendront de toute visite aux locaux maçonniques, seront dénommés *Frères Ambulants*.

« **VI**. Lorsque l'Ordre aura intérêt à initier un personnage de condition sociale très élevée ou qui sera, pour un motif à apprécier par le Grand-Maître, dans une situation commandant la réserve la plus absolue et le secret le plus rigoureux, son initiation secrète sera connue uniquement du Grand-Maître, et, par exception, du Grand-Maître Adjoint, du Grand Secrétaire et du Grand Trésorier.

« **VII**. Le Congrès déclare que la solution de la question sociale, dans le sens qui doit donner satisfaction aux revendications légitimes des travailleurs, est l'objet des constantes études et des hautes préoccupations de la Franc-Maçonnerie italienne. Les Loges sont autorisées à ouvrir, dans leur sein, des débats ayant pour but de trouver les moyens pratiques de faire aboutir auprès des pouvoirs publics toute mesure tendant à l'extinction du paupérisme et à l'amélioration du sort des classes laborieuses.

« Ce septième vœu du Congrès, adopté à l'unanimité, sera publié. »

Il l'a été, en effet ; mais on a vu récemment, en Sicile, comment le F∴ Francesco Crispi, 33^{e}, ami intime du Grand-Maître Lemmi, entendait régler la question sociale : à coups de fusils.

« **VIII**. Le Congrès décide qu'il y a lieu d'organiser secrètement les forces libérales de l'Italie et que les Loges doivent agir plus que jamais de telle sorte que la majorité de la représentation nationale au Parlement soit acquise à la Franc-Maçonnerie.

« Le Congrès adopte pour l'Italie le règlement édicté par le Grand Orient de France en 1848 (Ère Vulgaire), sous le titre *Règlement maçonnique des mesures à prendre dans les cas d'élections.* »

Il n’est pas mauvais de citer ici ce règlement :

Art. 1er. — En toute période électorale, un candidat Maçon sera d’abord proposé par la Loge, dans le ressort de laquelle se fera l’élection, pour être ensuite imposé aux Frères de l’obédience.

Art. 2. — Dans l’élection, qu’elle soit départementale, cantonale ou communale, l’agréation du Grand Orient sera également nécessaire, également réservée.

Art. 3. — Chaque Maçon jurera d’employer son influence pour faire réussir auprès du corps électoral la candidature adoptée en Loge et agréée par le Grand Orient.

Art. 4. — L’élu de la Maçonnerie sera astreint à faire en Loge une profession de foi, dont acte sera dressé.

Art. 5. — Il sera invité à recourir aux lumières de la Loge, ou à celles du Grand Orient, dans les occurences graves qui peuvent se présenter pendant la durée de son mandat.

Art. 6. — L’inexécution de ses engagements l’exposera à des peines sévères, même à l’exclusion de l’Ordre. L’application de ces mesures exceptionnelles sera laissée à la discrétion du Grand Orient.

Art. 7. — Dans les localités où plusieurs Loges existent, elles devront s’entendre entre elles pour le choix des candidatures à faire agréer par le Grand Orient. Elles pourront prendre, selon les circonstances, telles mesures qu’elles jugeront utiles pour faire réussir les candidatures maçonniques ; dans ce but, elles seront libres, pendant la période électorale, de se réunir, suivant les besoins, soit ensemble, soit séparément, soit encore en se fractionnant par comités sectionnaires.

Art. 8. — Chaque Loge, pouvant juger utile de s’aider de la publicité, devra se ménager des moyens d’insertion dans les journaux ; mais le Grand Orient se réserve de lui recommander ceux de ces journaux qui auront sa confiance.

Mais voici les deux plus importants votes du Congrès maçonnique de Milan, ceux qui fixent le mieux le but de la secte relativement à la déchristianisation du peuple :

« **IX**. Le Congrès décide que le principal but des efforts de la Franc-Maçonnerie italienne sera, *pour le présent*, d’obtenir du gouvernement :

« *a)* La régularisation du patrimoine ecclésiastique, dont la propriété appartient à l’État et dont l’administration appartient aux pouvoirs civils ;

« *b)* L'application énergique de toutes les lois existantes qui assurent à la société civile son indépendance absolu vis-à-vis des influences cléricales ;

« *c)* L'observation rigoureuse des lois existantes en vertu desquelles les congrégations religieuses devraient être supprimées, et la proposition de toutes mesures de nature à empêcher que ces lois ne soient éludées ;

« *d)* La promulgation de la loi sur les biens des congrégations religieuses (confiscation) ;

« *e)* La suppression de toute instruction religieuse dans les écoles ;

« *f)* La création de collèges pour jeunes filles, où celles-ci soient à l'abri de toute influence cléricale quelconque.

« **X**. Enfin, le Congrès décide que, par l'initiative de l'autorité maçonnique, il sera procédé à la création d'un grand parti anticlérical, sans distinction d'opinion politique, et dont le but sera de combattre et de détruire le cléricalisme par tous les moyens, quels qu'ils soient. »

On le voit, les inspirateurs du Congrès avaient fidèlement obéi aux ordres du chef suprême Albert Pike, et le vœu du F∴ Garibaldi était accompli. L'agitation allait commencer.

Dans sa séance du 2 juin 1882, l'Assemblée Constituante de la maçonnerie italienne ratifia les décisions du Congrès de Milan.

Toutefois, il est bon de dire que, depuis le 13 juillet 1881, c'est-à-dire environ deux mois avant la réunion du Congrès de Milan, Lemmi s'était déjà mis à l'œuvre pour organiser les anticléricaux en Italie sous la direction occulte du Souverain Directoire Exécutif de là maçonnerie universelle.

Ce jour-là, avait lieu la translation de la dépouille mortelle de Pie IX à l'église Saint-Laurent-hors-les-murs. Lemmi avait recruté, dans la lie de la populace, trois cents et quelques mauvais garnements capables de tout, qui, pour trois lires par tête, devaient troubler la pieuse cérémonie. En effet, dès que le cercueil du pape défunt fut dans le corbillard, sur la place publique, ces individus, massés sur un point, rompirent les rangs des agents qui maintenaient la foule et se précipitèrent vers le char funèbre en criant : « *Al Tevere la cassa!* » (Au Tibre la caisse !) C'était le mot convenu. La foule ne suivit pas le mouvement et témoigna son horreur d'aussi odieuses excitations ; mais il y eut des coups échangés, la police eut quelque peine à

refréner ces furieux ; bref, l'incident avait été créé et payé par la maçonnerie pour pouvoir faire publier dès le soir, dans les journaux impies, qu'une partie de la population romaine était hostile à l'Église.

Tel fut le premier acte par lequel Adriano Lemmi affirma l'anticléricalisme violent dans la cité des Papes.

C'était si bien un coup monté, que, dans cette soirée du 13 juillet 1881, Lemnmi et les autres chefs de la franc-maçonnerie italienne se réunirent au petit-palais Sciarra, qui est au Corso, dans un local concédé par le prince Sciarra, 33e, franc-maçon haineux, à une société démocratique militante, nommée *lei Diritti del Uome* (Société des Droits de l'Homme). Cette association n'était autre qu'un club révolutionnaire, créé récemment par la maçonnerie.

Là, Lemmi avait convoqué, par les coryphées des loges romaines, toutes les fortes têtes plébéiennes, employés de commerce et d'usine et ouvriers irréligieux, en un mot, tous les meneurs des divers quartiers de la ville. Dans le nombre des employés, il y avait beaucoup d'initiés, est-il besoin de le dire ? Quant aux ouvriers, ils ignoraient que, excitateurs habituels de la populace, ils subissaient l'influence des sectaires. Du reste, c'est toujours ainsi que les choses se passent : à côté des loges, la maçonnerie crée des sociétés dont les chefs lui appartiennent; d'où il résulte que les gros bataillons des non-initiés sont les instruments inconscients de la secte, qui exploite leurs mauvais instincts.

Dans cette réunion, il fut décidé que la Société des Droits de l'Homme serait désormais et avant tout le centre anticlérical de dix cercles ouvriers de quartier (*rione*), dont la création fût votée en même temps ; ce qui, on le remarquera, donne ainsi onze, c'est à dire le nombre luciférien.

Voici exactement les dix cercles anticléricaux ouvriers fondés à Rome, le 13 juillet 1881 :

(1. *Circolo anticlericale del rione Ponte* (dont fut président le F∴ Nino de Andréis, 33e). — 2. *Circolo anticléricale del rione Monte-Esquilino*. — 3. *Circolo anticlericale dei rioni Trastevere-San-Angelo-Ripa*. — 4. *Circolo anticléricale del rione Borgo* (dont fut président le F∴ colonel Achille Maïocchi, député, un des lieutenants luciférien de Lemmi ; ce cercle fut établi à proximité du Vatican). — 5. *Circolo anticlericaie del rione Pigna.*

— 6. *Circolo anticlericale del rione Campo-Marzio*. — 7. *Circolo anticlericale del rione Regola*. — 8. *Circolo anticlericale dei rioni Trevi-Colonna* (dont fut président le F∴ Ettore Ferrari, autre lieutenant de Lemmi). — 9. *Circolo anticléricale del rione Monte-Testaccio*. — 10. *Circolo anticlericale del rione Campitelli*.

La caisse du Souverain Directoire Exécutif paya immédiatement les premiers frais de loyer et d'installation des locaux nécessaires.

Aussi, quand le Congrès maçonnique se réunit quelques semaines plus tard à Milan, les chefs firent ressortir que le parti anticlérical s'organiserait très facilement, pourvu que partout les loges suivissent l'exemple de Rome.

Lorsque, le 2 juin 1882, l'Assemblée Constituante de la maçonnerie italienne ratifia les décisions du Congrès de Milan, le mouvement était déjà commencé dans les provinces. Or, tandis que l'assemblée des sectaires émettait son vote définitif, ce même jour-là, presque à la même heure, le F∴ Giuseppe Garibaldi rendait le dernier soupir, dans sa solitude de Caprera. Il y eut, chez les francs-maçons, une vive surprise, quand on en reçut la nouvelle au Grand Orient de Rome ; rien n'avait pu faire prévoir cette fin, car à cette époque le fameux condottiere était très bien portant ; il fut pris d'un étouffement subit, inexplicable, qui le tua en quelques secondes sur son fauteuil, où il se reposait, prenant l'air, près d'une fenêtre ouverte. C'était lui qui avait stimulé le zèle de Lemmi ; la main de Dieu s'appesantissait sur lui, au moment où son œuvre de mal était consacrée par le suffrage unanime des chefs de la secte en Italie.

Un an après, l'œuvre maudite était constituée dans les principales villes. Mais il est bon de dire que Lemmi ne l'avait pas bornée à la péninsule. Dès 1881, peu après la réunion du palazzetto Sciarra, il avait inspiré la formation de groupes du même genre en France et en Espagne.

Dans un rapport officiel qu'un certain F∴ espagnol, nommé Agapito Balaguer, revenant d'un voyage (juillet 1883), adressait au F∴ Antonio Romero Ortiz, grand-maitre du Suprême Conseil d'Espagne, j'ai trouvé des renseignements fort intéressants sur les résultats obtenus et en Italie par Lemmi au bout d'un an.

« À cette heure, écrit le F∴ Agapito Balaguer, il n'est pas une ville italienne de plus de 8.000 habitants qui n'ait son cercle anticlérical ouvrier.

La propagande contre la superstition catholique a pris, dans ce pays, des proportions inouïes, dont nous ne saurions trop nous réjouir.

« Toutefois, les Italiens n'ont pas un fonctionnement semblable à celui des Espagnols et des Français. Les groupes n'ont pas, en général, un comité central apparent, les reliant les uns aux autres d'une façon permanente. Chacun semble, aux yeux des membres non-initiés, se mouvoir avec une parfaite autonomie. Ce n'est que dans certaines occasions, par exemple, pour fêter un anniversaire populaire, qu'ils centralisent leurs pouvoirs entre les mains d'un comité élu, lequel a une existence qui prend fin aussitôt après l'expiration des causes de sa formation ; et, de cette manière, la véritable direction centrale est ignorée.

« Le mot d'ordre est toutefois le même dans tous les groupes, et les drapeaux de chaque cercle, d'un bout à l'autre de l'Italie, sont d'un modèle semblable. En cas de manifestation, tous les groupes sont sur pied ; chaque inscrit va se ranger autour du drapeau de son cercle, et ainsi toutes les forces anticléricales d'une ville sont immédiatement réunies.

« Tel est le système d'organisation des plus grandes villes : Rome, Naples, Florence, Turin, Milan.

« Il convient, cependant, de faire une mention spéciale pour la Lombardie. Là, l'organisation existe selon le mode espagnol et français. Tous les groupes de cette vaste province sont régis, indépendamment de leurs comités particuliers, par une commission centrale qui porte le nom de Comité Directif et siège à Milan, corso Vittorio-Emanuele, 15. C'est une fédération qui a pour titre : *Lega Popolare Anticléricale* (ligue populaire anticléricale).

« Les membres de ce comité directif sont, pour le présent exercice 1883, nos FF∴ Felice Cavalotli, président, député de la ville au Parlement, Ottorino Lazzarri, secrétaire, Enrico Dalbesio, Giuseppe de Franceschi, Carlo Ferrari-Ferruccio, Ferdinando Fontana, Alexandro Ouchtomskoy, Emilio Quadrio, Aristide Polastri, et un profane, le citoyen Nicola Torti, qui est un ouvrier. Parmi les FF∴ qui ne font pas partie du comité directif, mais qui agissent de la façon la plus active, il faut citer les FF∴ Pirro Tornaghi, Edgardo Ghezzi, Adriano Boneschi et Emanuele Mariano. Le comité est renouvelé chaque année, le 16 décembre, par une assemblée générale. La

ligne a un organe, intitulé l'*Anticléricale*. La cotisation est de cinquante centimes par mois.

« Le comité directif a seul le mandat de convoquer les groupes en assemblée plénière ; toutefois, quand vingt groupes votent qu'il y a lieu de convoquer une assemblée plénière, le comité directif est tenu de faire la convocation dans les quinze jours.

« L'influence du F∴ Cavalotti, à qui, vous le savez, notre illustre F∴ Adriano Lemmi n'est pas sympathique, se fait ressentir dans cette ligue ; il en résulte qu'elle ne prend guère son inspiration à la via della Valle, à Rome. Mais il n'y a que demi-mal ; car l'action, pour être parallèle, ne vise pas moins à atteindre le même but. Le F∴ Castellazzo, à qui je parlais de la ligue de Cavalotti, me disait que son existence est très précieuse au F∴ Lemmi ; en effet, cette fédération qui est manifestement indépendante du Suprême Conseil de Rome, aux yeux de tous, empêche de soupçonner qu'ailleurs tous les groupes sont reliés au Souverain Directoire Exécutif.

« Enfin, en Italie, les diplômes des groupes anticléricaux sont délivrés d'une façon des plus irrégulières. Des groupes en ont, d'autres n'en ont pas. Ceux qui en ont les reçoivent en général dû comité du groupe lui-même, contrairement au système adopté en Espagne et en France, où c'est la commission centrale de Barcelone et celle de Paris qui les délivrent. Quelques groupes italiens, notamment la société des *Droits de l'Homme*, de Rome, se font délivrer leurs diplômes par la commission centrale de Paris ; cela, disent-ils, en signe d'alliance franco-italienne.

« Presque partout, les groupes n'ont pas de titre distinctif. Ils s'appellent : cercle anticlérical de telle ville, quand il n'y a qu'un groupe dans la ville, ou de tel quartier, quand la ville est importante.

« On n'appelle guère les femmes à faire partie des groupes anticléricaux ; la femme italienne est encore trop superstitieuse. Quant aux sœurs, elles n'ont rien à faire dans ces cercles, vu que l'élément ouvrier y domine. Néanmoins, il en est quelques-unes, très rares, qui ont demandé elles-mêmes à en faire partie ; mais ce sont uniquement celles qui cultivent la muse et qui ont toujours quelque poésie de leur composition à réciter ; elles ne se font connaître que comme écrivains devant les ouvriers, dont elles recherchent les applaudissements ; il faut bien leur passer cette satisfaction

d'amour-propre, d'autant plus qu'en se mêlant au peuple elles font une propagande qui n'est pas sans résultats.

« À Naples, le principal groupe a pris un titre distinctif : *les Humanitaires*. C'est une femme qui préside ce cercle, notre S∴ Ernesta Napollon. Ce groupe est très nombreux, notre illustre défunt F∴ Garibaldi s'y était inscrit, quelque temps avant sa mort ; c'est aussi ce cercle que notre F∴ Giovanni Bovio a choisi pour être celui de son inscription dans le parti anticlérical non fermé aux profanes. Le F∴ Cresponi y vient aussi parfois.

« J'ai longuement causé à Rome avec les FF∴ Lemmi, Castellazzo, Pantano et Parboni. Ils se réjouissent de l'organisation ainsi créée ; elle est en pleine prospérité. Malgré la divergence des préférences politiques, tous sont d'accord pour détruire le Vatican. L'union est faite par le groupement des FF∴ Adriano Lemmi, Crispi, Alessandro Castellani, Pianciani, Ettore Ferrari, Maffi, Ludovico Fulci, auxquels se joignirent, dès l'année dernière, les FF∴ Alberto Mario, Napoleone Parboni, Benedetto Cairoli, Cesare Becherucci, Bertani, Andrea Costa, Guido Bandinelli, Gregorio Pirani, Giovanni Silli, Filopanti, Settimio Boën, et les FF∴ Pantano, Alberto Mancini, D^{r} Eugenio Marchesini, du Cercle Central Républicain. Le cercle *Maurizio Quadrio*, de Rome, a signé son adhésion par la main des FF∴ Nissolino, A. Fratti, F. Albani et Falleroni, et le Cercle Démocratique Universitaire, par la main des FF∴ Paoloni, Gatti, Ribo, G.-M. Castiglione, Scifoni, Palombi et Marini.

« Dans les provinces, partout où j'ai passé, j'ai reçu le meilleur accueil, et tous souhaitent que le mouvement anticlérical d'Espagne et de France marche de pair avec celui d'Italie.

« À Gênes, j'ai vu avec plaisir, à la tête des ouvriers anticléricaux, nos FF∴ Firpo, Mosto-Papa, Marcelli, Federico Ottoni, Genovesi, Gamba ; à la Spezia, nos FF∴ Rafaele Milanesi, Luigi Morolli, Delbecchi, Abel Vanni, Alamanno del Bravo, Carlo Grazzini ; à Ancône, nos FF∴ Bosdari et Domenico Barzilari ; à Trévise, notre F∴ Antonio Mattei ; à Novare, notre F∴ Carlo Massa ; nos FF∴ Quartaroli, Liverani, Zanoli, Turchi, Epaminondas Farini, Giovanni Valzania, à Lugo, où est le centre des associations populaires de la Romagne ; à Viareggio, notre F∴ Palmerini ; à

Lucques, notre F∴ Amerogi ; à Savone, notre F∴ Scotto ; à Girgenti (Sicile), notre F∴ Riggio ; à Camogjli, notre F∴ Queirolo; à Sicarolo, notre F∴ Giovanni Alberli ; à Pisé, nos FF∴ Carlo Caluri, Ferdinando Barsotti, Egidio Bandini ; à Macerata, notre F∴ Cicarelli ; à Asti, nos FF∴ Borelli et Musso Grillone ; et tant d'autres que j'oublie.

« Partout, nos FF∴ dirigent les cercles ouvriers anticléricaux ; l'organisation est merveilleuse ; partout, le flot monte et grossit chaque jour, et notre chère Maçonnerie tient les écluses ! »

Un document comme celui que je viens de reproduire n'a pas besoin de commentaire.

Il en est de même de celui qui va suivre.

Le 29 septembre 1883, Adriano Lemmi envoyait « aux FF∴ délégués secrets du Souverain Directoire Exécutif auprès des Cercles populaires anticléricaux d'Italie » une circulaire confidentielle, ainsi conçue :

« Il faut, par votre inspiration, faire mettre à l'étude dans les Cercles anticléricaux toutes les questions qui plaisent à l'ouvrier, et principalement celles qui entretiennent dans son cœur la haine de la superstition (lisez : du catholicisme). Cette haine est sainte, el il est nécessaire de l'attiser sans cesse.

« Multipliez les conférences.

« Que vos conférenciers, sans trop insister sur le rôle de la franc-maçonnerie, en fassent l'éloge, comme en passant ; qu'ils détruisent les préjugés existant contre nous, mais en termes discrets et adroits.

« Qu'ils abordent les plus hauts sujets, dans des entretiens familiers, et que, pour mieux conquérir l'affection du peuple, ils montrent l'ère de bonheur qui s'ouvrira pour l'Italie lorsque le pape n'en souillera plus le sol, lorsque les noms de cardinal, d'archevêque, d'évêque ne seront plus prononcés dans la patrie enfin délivrée des conspirateurs parricides.

« Le programme des sujets à traiter est vaste. Voici, cependant, ce qu'il faut dire aux auditeurs prolétaires :

« Le but de la société est le bonheur commun. On y arrivera par un gouvernement institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels. Par *homme*, nous entendons tout individu, sans distinction de sexe,

faisant partie de l'humanité ; mais, en ce qui concerne la femme, il faut avant tout la soustraire au confessionnal, et c'est seulement lorsque son esprit sera dégagé de la superstition, que l'homme libre, trouvant enfin en elle une digne compagne, pourra par une législation sage lui assurer la jouissance des mêmes droits.

« Ces droits sont : l'égalité, la liberté, la sûreté, la propriété.

« Devant la nature, tous les hommes sont égaux ; ils doivent l'être de même, devant la loi ; telle est l'*égalité* civique.

« Pour être juste et par conséquent devenir la règle supérieure des citoyens, la loi doit être l'expression libre et solennelle de la volonté générale ; mais il faut que la volonté de chacun des citoyens participant au pacte social soit vraiment libre, c'est-à-dire affranchie des erreurs imposées par la séculaire tyrannie des prêtres ; sans quoi, le suffrage des hommes superstitieux fausse la consultation du peuple, en y introduisant des éléments Serviles, un esprit de discorde et l'arrière-pensée criminelle de se servir de la liberté pour l'anéantir.

« Il est donc nécessaire, avant tout, de réduire les antilibertaires, les suppôts du despotisme, à l'impuissance, jusqu'au jour où, la tyrannie sacerdotale ne pouvant plus avoir d'action sur eux, leurs esprits comprendront enfin la vérité.

« La loi, ainsi établie, doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Elle ne peut ordonner que ce qui est équitable, que ce qui est utile à la prospérité sociale, que ce qui est à l'avantage de tous. Elle ne peut défendre que ce qui est nuisible à la société. Toute loi, qui ne réunirait pas ces conditions, amènerait le retour à l'esclavage, et ne serait pas la loi.

« Dans la société, doit exister, pour le bien général, une administration ; les fonctions administratives ne sauraient constituer une supériorité de caste ou autre ; elles constituent simplement des emplois publics, auxquels tous les citoyens doivent être également admissibles.

« L'élection aux emplois publics doit être faite autant que possible par le suffrage du peuple. Pour les charges spéciales dont le choix des investis appartient naturellement aux administrateurs de la société, ceux-ci ne doivent investir des fonctions que les hommes à l'âme libre et distinguer

parmi eux, pour leur donner la préférence, ceux qui sont les plus méritoires par les vertus et les talents.

« Par *liberté*, il faut entendre le pouvoir naturel qui appartient à l'homme de faire tout ce qui lui plaît sans nuire aux droits d'autrui. La liberté a donc pour principe la nature ; son unique règle est la justice ; la sauvegarde de la liberté de chacun, pris en particulier, est la loi, résultant du pacte social. La limite morale de la liberté est dans cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait. »

« Ainsi, dans une société libre, il ne peut exister de prêtres de la superstition ; car, au nom de son dogme, le prêtre prétend s'opposer à ce que l'homme suive la voix de la nature, même si l'homme, en exerçant son droit, ne nuit en aucune façon à autrui. C'est pourquoi le prêtre de la superstition, étant l'ennemi-né de la liberté humaine, doit disparaître.

« Toute opinion tendant à développer le bien-être général dans la société affranchie du despotisme sacerdotal doit pouvoir être exprimée librement ; chaque citoyen a le droit de la manifester soit par la plume, soit par la parole, en un mot, de n'importe quelle manière. Là est la vraie liberté de la manifestation de la pensée. Mais la loi ne saurait tolérer que, par la presse ou autrement, des citoyens indignes de ce nom, étant, par faiblesse intellectuelle, enclins à désirer la servitude, puissent se livrer à une propagande des mauvais principes, destructeurs de la liberté si chèrement acquise par le sang des martyrs du droit humain, et fausser ainsi les esprits de leurs concitoyens ; une loi qui permettrait une si pernicieuse licence préparerait le retour de la tyrannie et ne serait donc pas la loi d'une société libre. Les législateurs qui la voteraient seraient d'avance les complices des antilibertaires et les restaurateurs de la superstition, pendant tant de siècles seule cause des maux de l'humanité. Aussi une telle loi est impossible, — sans valeur, si elle venait à être édictée ; — et la seule liberté vraie, en matière de propagande des opinions, est celle qui, d'accord avec la raison, a pour base cet axiome : « Liberté du bien, répression du mal. »

« Dans le même sentiment, le droit de s'assembler paisiblement ne peut être interdit aux citoyens. Egalement, le droit d'association est fondamental dans une société libre, sauf le cas où des individus associés poursuivraient un but contraire aux intérêts de la société elle-même, c'est-à-dire aux intérêts de l'ensemble des hommes constituant le corps social.

« Par *sûreté*, il faut entendre la protection accordée par la société à chacun de ses membres pour la conservation de sa personne, de ses droits et des biens qui lui sont propres.

« Quand nous aurons constitué la société vraiment libre, il sera prudent néanmoins de nous tenir en garde contre le rétablissement de la tyrannie ; car il est des natures perverses qui éprouvent le besoin d'asservir la multitude en se plaçant au-dessus d'elle en caste privilégiée. Ces mauvais citoyens recourront à l'hypocrisie, lorsqu'ils verront l'impossibilité de renverser par la violence notre édifice social. Il faut donc prévoir même le cas où, à force d'astuce et trompant le peuple, ils parviendraient, en simulant la vertu, à avoir la majorité dans les emplois publics, à devenir les gouvernants.

« Pour écarter tout péril résultant de cette situation, il est indispensable que, par la loi établie lors de l'avènement de la liberté et de l'égalité, ceux qui gouvernent soient à jamais dans l'impossibilité d'opprimer le peuple ; c'est la loi elle-même qui, au moyen de mesures sagement prévues, doit protéger la liberté publique individuelle contre l'oppression possible des gouvernants. Aussi, nul ne doit être accusé, arrêté ni détenu, que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites.

« Tant que le gouvernement se trouve entre les mains d'hommes justes, ces formes seront nécessairement respectées ; c'est pourquoi le citoyen, régulièrement accusé d'un délit ou d'un crime, et quelque innocent qu'il puisse être, doit se soumettre à la loi justement invoquée pour l'appeler où le saisir ; sa résistance serait une grave faute et aggraverait son cas.

« Mais, si les gouvernants sont des hypocrites ayant surpris la confiance du peuple, ils exerceront leur autorité par des actes en violation de la loi ; car ceux qui rêvent l'anéantissement de la liberté ont bientôt fait d'agir avec arbitraire. Alors, l'acte exercé contre l'homme en dehors des cas et sans les formes que détermine la loi est un acte tyrannique, contre lequel le citoyen opprimé a le droit et le devoir de se révolter, et si l'on veut agir contre lui par la violence il lui opposera légitimement la force.

« Dans une société libre, gouvernée par des administrateurs justes, les peines portées par la loi contre les citoyens qui se seront rendus coupables

d'un délit ou d'un crime doivent être proportionnées à la faute, et, par leur nature, être utiles à la société.

« Il n'est pas de plus grand crime que celui de complot pour faire revivre la superstition et restaurer la tyrannie sacerdotale ; une société libre étant pour chacun de ses membres la meilleure des mères, travailler au retour du despotisme des prêtres et à la renaissance des dogmes maudits, c'est se rendre le pire des parricides ; celui qui serait criminel à ce point, plus coupable que la vipère dénuée de raison piquant le sein qui l'a réchauffée, devra être retranché de la société, c'est-à-dire mis à mort.

« Par droit de *propriété*, il faut entendre, celui que tout citoyen possède naturellement de disposer comme il lui convient du produit de son travail. Le travailleur économe doit être libre d'acquérir et de veiller à l'augmentation de son bien-être ; mais sont mal acquis les biens obtenus par la spéculation ou par l'exploitation abusive d'autrui, et la loi doit avoir la prévoyance nécessaire pour que toute spéculation ou exploitation abusive soit rendue impossible. Des sages mesures que les législateurs auront à fixer dans ce sens, il résultera que la société libre, fondée sur l'égalité et la justice, ne verra pas ces fortunes scandaleuses, honte des siècles précédents, source de paresse chez les uns et de misère infligée fatalement aux travailleurs parias.

« Chacun est propriétaire de soi-même ; mais la personnalité humaine n'est pas une propriété aliénable. On a le droit d'engager ses services et son temps, mais non de se vendre ni de se céder en aucune manière. Tout contrat, même sous forme de vœu, aliénant la personnalité d'un individu et soumettant sa volonté à l'arbitraire d'un autre, est illégal.

« L'intérêt général passant avant l'intérêt particulier dans une société libre, un citoyen peut être exproprié, lorsque la nécessité publique le commande ; mais c'est le seul cas où un membre de la société peut être privé de tout ou partie de sa propriété. D'autre part, la justice veut que le citoyen exproprié au nom de l'intérêt suprême de tous soit préalablement et convenablement indemnisé.

« L'indemnité en cas d'expropriation ne doit avoir lieu que s'il s'agit de biens honnêtement acquis, cela est de toute évidence. C'est pourquoi, lorsque la société des hommes libres se constituera, un de ses premiers actes

de salut public sera de déposséder les ministres de la superstition et tous les moines et nonnes parasites qui, par le mensonge et la captation, ont accumulé des richesses illégitimes et accaparé hypocritement des domaines, soit d'une façon collective comme congrégations, soit avec une astuce personnelle non moins scélérate, comme prêtres vendant des indulgences, des prières et des places au prétendu paradis et se faisant donner en échange des biens matériels. Toute fortune de prêtre, de moine ou de nonne représente donc un passé impuni d'escroqueries et de vols, et, à ce titre, elle doit être confisquée sans indemnité aucune, par la justice du gouvernement, au profit de la société brisant les chaînes de l'erreur. Cette équitable expropriation est déjà en voie d'accomplissement chez les nations où la vraie lumière commence à pénétrer : elle devra être exécutée jusqu'au bout et d'une manière impitoyable.

« L'emploi des biens des malhonnêtes gens expropriés devra être réglé de façon à créer à la société des hommes libres des ressources suffisantes pour assurer la subsistance aux citoyens malheureux, vieillards ou infirmes ; car les secours à ceux qui sont hors d'état de travailler sont la dette sacrée de la société libre et juste.

« L'instruction, étant le pain de l'âme, doit être conforme à la science progressive et à la morale civique. L'instruction à tous les degrés doit être gratuite : tant que l'idéal de la société des hommes libres ne sera pas réalisé, nous devons ajouter que l'instruction doit être également laïque ; quand le peuple aura enfin la liberté que lui veut donner la franc-maçonnerie, ce mot de laïcité n'aura plus de raison d'être inscrit dans la loi, puisqu'il n'y aura plus de prêtres. Aujourd'hui, comme plus tard, nous devons dire encore qu'au moins l'instruction primaire doit être obligatoire.

« Sur la question d'existence ou de non-existence de la divinité, il ne faut pas contrecarrer les idées particulières que peuvent avoir les ouvriers de nos cercles. Ne cherchons pas à convertir les athées à notre philosophie métaphysique, et bornons-bous à apprécier qu'ils sont nos utiles auxiliaires pour la ruine de la superstition. Quant à ceux qui sont spiritualistes, il convient de rectifier leur jugement sur la notion de Dieu ; avec adresse et graduellement, on leur expliquera, dans les conférences, que l'Être suprême, étant de sa nature suprêmement bon et vraiment père de l'humanité, doit être séparé de la conception sacerdotale, dont le Dieu, tel

qu'il est défini et imposé par les prêtres, est en réalité un persécuteur surnaturel, infiniment mauvais et barbare ; sans soulever aucun voile, nos conférenciers habitueront le peuple à honorer l'Être suprême tout en haïssant le clergé. La lumière se fera d'elle-même dans les esprits intelligents, en attendant qu'elle puisse être révélée publiquement, lorsque l'idéal de la société des hommes libres sera réalisé.

« Enfin, pour ce qui concerne la politique, il faut faire pénétrer dans les esprits cette idée que la souveraineté réside dans le peuple, et qu'elle est une et indivisible, imprescriptible et inaliénable ; mais, étant donné que nos nationaux ne sont pas encore mûrs pour la République, que c'est en dirigeant les conseils de la Monarchie que nous parviendrons à détruire l'influence cléricale et à anéantir la superstition elle-même, et que c'est là le suprême objectif de tous nos efforts, nos conférenciers, sans prêcher aucunement le renversement de la Maison de Savoie dont nous n'avons pas à nous plaindre, devront simplement poser la question politique en ces termes à leurs auditeurs : « Le statut est éminemment respectable, lorsque le peuple l'accepte librement ; il forme un contrat entre le peuple et l'autorité, sous la condition naturelle que le peuple peut toujours, lorsqu'il ne répond plus à son sentiment et à ses besoins d'expansion libérale, le revoir et le réformer par les moyens légaux. La constitution actuelle de l'Etat est donc susceptible de constante amélioration, et elle sera loyalement respectée par tous les bons citoyens, tant que la Maison de Savoie sera en communion d'idée avec le peuple ; mais un principe de droit humain domine tout, c'est celui qui dit qu'une génération ne peut assujettir à ses lois les générations futures. »

« Tel est le *memorandum*, qui servira de guide à tous nos conférenciers dans l'œuvre de propagande créée maçonniquement par la fondation des cercles populaires anticléricaux d'Italie. »

On peut dire que cette circulaire de Lemmi contient, mieux que toute autre, le plan de déchristianisation des peuples catholiques. Elle méritait donc d'être publiée ; car elle montre la tactique que j'ai dénoncée et fait voir comment les décisions du Congrès de Milan ont été mises à exécution.

Sauf les réserves de Lemmi au sujet de la politique de la maçonnerie vis-à-vis de la Maison de Savoie, il est évident que ce plan de campagne

s’applique à toutes les nations où le catholicisme est pratiqué, sinon honoré comme religion de l’État.

En Autriche-Hongrie, en Bavière, en Belgique, en Espagne, en Portugal, les instructions du chef de la secte internationale sont suivies par les arrière-loges tout aussi bien qu’en Italie, et, soit sous le nom de cercles populaires, soit sous ceux de sociétés de tout genre, même de gymnastique, les francs-maçons travaillent avec activité à déchristianiser le peuple.

Dès qu’une association quelconque se fonde, aussi bien avec un programme d’études que pour un motif de délassement, si vous ne voyez pas dans son règlement une part faite à la religion, si les directeurs de cette société ne s’adjoignent pas un aumônier, — c’est là la pierre de touche, — c’est que cette association, ce cercle, ce groupe, reçoit, le sachant ou l’ignorant, son inspiration de la franc-maçonnerie.

En France, la secte a déjà obtenu beaucoup plus de résultats qu’en Italie ; mais, chez nous, l’œuvre de mal est commencée politiquement depuis plus longtemps.

Il serait trop long de faire l’historique de toutes ses conquêtes dans le domaine de la législation. Peu à peu, comme le flot de la mer ronge la falaise, les loges ont entamé, dans un travail de destruction plus ou moins lent, l’œuvre séculaire de l’Église ; il n’est que temps d’élever une digue ! Les députés-maçons, esclaves du mot d’ordre, ont obtenu déjà la dispersion d’un grand nombre de congrégations d’hommes, jésuites, dominicains, carmes, franciscains et tant d’autres ordres qui sont la gloire de la civilisation ; la laïcisation de l’enseignement public, en attendant la suppression des écoles, collèges, pensionnats, tenus par des religieux ou des religieuses ; la laïcisation des services de l’assistance publique ; l’expulsion des sœurs de charité des hôpitaux et hospices des principales villes ; la diminution graduelle, jusqu’à une somme infime, du budget des cultes, dette d’honneur de l’État contractée en dédommagement des biens ecclésiastiques confisqués et vendus par la Révolution ; le service militaire imposé aux séminaristes, dans le but de tarir les sources vives du sacerdoce ; l’ingérence du gouvernement sectaire dans le budget des paroisses, alimenté par les dons et aumônes des fidèles ; et tant d’autres mesures iniques que j’omets, je n’ai cité ici que les principales. Tout cela est l’exécution d’un plan infernal, il ne faut pas se le dissimuler ; car la

politique anticléricale émane des loges, tout ce que nous voyons voter en hostilité à l'Église par les assemblées parlementaires a été préalablement discuté et arrêté dans les loges ; il suffit de parcourir les bulletins officiels de la secte pour s'en rendre compte. Or, qui inspire les loges, si ce n'est la haute-maçonnerie ? et qui inspire la haute-maçonnerie, si ce n'est Satan ?

Et Satan n'est pas satisfait, il n'est pas encore arrivé à ses fins. Malgré tout ce qu'il a obtenu déjà en France, il se montre peu content de ses serviteurs ; il les trouve mous ; il les excite à poursuivre plus vivement l'œuvre de déchristianisation. Il souffle la haine du nom chrétien aussi bien chez les athées que chez les vrais initiés.

Au dernier convent du Grand Orient de France (septembre 1893), on a voté la suppression pure et simple des congrégations religieuses quelles qu'elles soient, même celles des sœurs de charité, avec la confiscation de leurs biens.

Le 12 septembre, le F∴ Merchier, donnant communication du rapport de la commission de propagande, soumettait à l'assemblée la déclaration suivante, dans laquelle, disait-il, la commission trace les grandes lignes à suivre, afin de dissiper toutes les hésitations :

« Le Convent de 1898, fidèle aux doctrines anticléricales et humanitaires de la Franc-Maçonnerie, désireux de voir le Conseil de l'Ordre donner à toutes les Loges de l'obédience une impulsion énergique propre à amener la réalisation, depuis si longtemps souhaitée, des réformes nécessaires, le charge d'organiser sur toute l'étendue du territoire de la République, une agitation pacifique, destinée à permettre enfin l'écrasement du cléricalisme,

« Par :

« 1° L'application intégrale des lois scolaire et militaire ;

« 2° La vulgarisation des lois propres à amener à bref délai la séparation des Églises et de d'État ;

« 3° La suppression pure et simple des congrégations et du retour de leurs biens à la nation. »

Le 15 septembre, ces trois vœux de la commission de propagande furent mis en délibération.

Le F∴ Poulle, 33e, président du Convent, fit remarquer que les trois questions devraient être propagées par les Loges, si la proposition de la commission était acceptée par l'assemblée.

Le premier et le second articles furent adoptés sans modification. Quant au troisième, il fut adopté en ce qui concerne la suppression des congrégations, mais avec un amendement proposé par le F∴ Blatin pour ce qui concerne le retour des biens des congréganistes à la nation ; aux termes de cet amendement, ces biens devront être répartis entre les communes, les départements et l'État.

À ce convent, le délégué de la loge l'*Encyclopédique*, de Toulouse, avait déposé un vœu, touchant le même objet, et dans lequel les sectaires indiquaient très carrément comment un gouvernement impie devra s'y prendre pour réaliser la suppression absolue des congrégations religieuses.

Il est utile, je crois, de reproduire ce vœu dans mon livre ; car je n'écris pas seulement pour les lecteurs de l'heure présente ; je désire laisser une œuvre qui puisse être utilement consultée plus tard et qui établisse bien qu'en cette fin du dix-neuvième siècle les catholiques ont été autant que possible avertis et renseignés sur les projets des ennemis de Dieu.

Voici donc ce vœu maçonnique, in-extenso :

La Respectable Loge Chapitrale l'*Encyclopédique*, orient de Toulouse, considérant que le cléricalisme, qui plus que jamais relève audacieusement la tête, constitue un véritable danger politique et social, émet le vœu que toutes les Loges de France se joignent à elle pour demander au Conseil de l'Ordre de faire le nécessaire afin d'obtenir du Parlement que les lois régissant les associations religieuses soient appliquées, édifiées ou modifiées conformément aux desiderata suivants :

ART. 1er. — Toutes les congrégations, communautés et associations religieuses quelconques d'hommes ou de femmes, autorisées ou non autorisées, actuellement existantes, seront dissoutes, et leurs biens, meubles ou immeubles, feront retour à l'Assistance publique.

ART. 2. — Aucune association religieuse, sous quelque domination que ce soit, ne pourra se former ni en fait ni en droit dans toute l'étendue du territoire français.

Art. 3. — Tout citoyen français qui se déclarerait propriétaire des couvents, maisons, chapelles, terres, biens, meubles et immeubles servant à des congrégations ou associations religieuses, devra, dans le délai de trois mois, à partir de la promulgation de la nouvelle loi : 1° Faire valoir ses titres de propriété, sous peine de voir lesdits biens revenir à l'État pour être reversés à l'Assistance publique ; 2° Expulser des locaux et biens susdits les membres des congrégations dissoutes qui déclareraient vouloir y habiter individuellement ou non. Par le fait de la présence des ex-congréganistes dans ces mêmes locaux et biens, lesdits biens et locaux seraient réputés propriété des congrégations dissoutes et confisqués comme tels.

Art. 4. — Toute fraude relative aux titres de propriété que l'on ferait valoir en vertu de l'article précédent, fraude ayant pour but de conserver ou de faire passer aux congrégations dissoutes en France, mais existant encore à l'étranger, là propriété des biens et locaux énoncés à l'article 3, serait punie de la perte desdits biens, indépendamment des peines édictées par la loi nouvelle qui seraient également appliquées à tous auteurs de tentative de fraude.

Art. 5. — Tout propriétaire étranger qui ne se conformerait pas aux prescriptions de l'article 3 serait, en outre, immédiatement expulsé du territoire français.

Art. 6. — Ne peuvent porter un costume religieux que les évêques, prêtres et vicaires, pasteurs ou rabbins, qui sont payés par le budget des cultes, et seulement dans l'exercice du culte.

Art. 7. — Tous laïques, tous séminaristes, prêtres libres, moines, frères et sœurs vivant ou non en commun, qui porteraient un costume religieux, seront punis de la prison et de la perte de leurs droits civils et politiques.

Art. 8. — Sont également punis de la perte de leurs droits civils et politiques tous ceux qui, directement, chercheraient à favoriser le rétablissement clandestin ou au grand jour des congrégations, ou qui tenteraient de faire revivre, sous quelque forme que ce soit, les pratiques ou les règles de la vie monastique ou congréganiste.

Art. 9. — Les contrevenants aux dispositions des articles précédents seront punis de 100 à 10.000 francs d'amende et de… à… de prison.

C'est bien là un nouveau et grand pas vers la suppression complète de l'Église elle-même. En apparence, on ne veut que détruire les congrégations ; quelle hypocrisie ! Mais déjà on entame le clergé séculier. L'article 6 du projet est un monument de perfidie ; examinez-le bien.

Il vise uniquement le sacerdoce catholique, bien qu'on y parle des pasteurs protestants et des rabbins israélites ; on veut faire croire au peuple, près de qui on fera de la propagande, que l'on agit à un point de vue général. Pasteurs et rabbins ne portent pas de costume spécial à la rue ; donc, les prêtres catholiques sont seuls visés.

Nous verrons plus loin qu'il entre dans le plan de la haute-maçonnerie d'abolir l'Église en réduisant le Pape et les Cardinaux à vivre sans feu ni lieu, et en morcelant le catholicisme par églises nationales, sans chef et sans hauts dignitaires relevant directement du chef. La loge l'*Encyclopédique* contient certainement des palladistes, pour être si au courant du plan secret ; selon son vœu, les évêques, les prêtres et les vicaires pourront seuls, et dans les églises seulement, pendant la célébration des saints offices, revêtir les ornements sacerdotaux et les insignes de leurs dignités ; les cardinaux sont considérés comme n'existant pas ; la soutane violette sera encore tolérée, mais pas le costume rouge du cardinal.

Prison et perte des droits civiques pour quiconque, sauf l'évêque, le curé et le vicaire, se revêtirait, même dans une église, d'insignes religieux quelconques, que le commissaire franc-maçon qualifierait de costume dans son procès-verbal. Après l'ingérence du gouvernement sectaire dans la comptabilité des fabriques, nous aurons l'ingérence dans les cérémonies du culte, pour rendre le culte impossible. Suppression des diacres et des sous-diacres ! c'est la franc-maçonnerie qui le veut.

Et l'article 8, est-il assez vague, pour pouvoir, sous n'importe quel prétexte, enlever à n'importe quel catholique ses droits de citoyen ! Quel délit plus élastique que celui de « tenter de faire revivre, sous quelque forme que ce soit, les *pratiques* de la vie congréganiste ! » Et ils osent, ces cyniques, dire qu'ils sont des hommes tolérants, et non des persécuteurs !…

Peu après ce convent de septembre 1893, une autre loge du Grand Orient de France, *la Clémente Amitié*, agissant sous l'impulsion des chefs secrets de la secte, préparait les voies aux nouvelles lois scélérates que Satan veut faire voter dans notre pays. Cette loge adressait, au mois de décembre, à tous les ateliers de France, même à ceux pratiquant un autre rite que celui de la rue Cadet, une circulaire dont la portée n'échappera à personne.

Bien qu'il ait déjà été publié par des journaux, ce document trouve encore sa place ici ; il faut conserver ces pièces-là, pour l'édification du monde catholique tout entier.

Voici cette circulaire :

La Respectable Loge (Chapitrale et Aréopagite) *la Clémente Amitié*, à toutes les Respectables Loges de la Fédération du Grand Orient de France et aux Respectables Loges du Rite Écossais et de la Grande Loge Symbolique.

Très cher Vénérable,

Très chers Frères,

Dans le but de compléter un travail dont vous saisirez aisément la très grande importance, nous avons l'honneur de vous demander de vouloir bien nous envoyer les renseignements suivants :

ORDRES RELIGIEUX

A. — *Congrégations d'hommes*.

1. — Combien avez-vous de monastères ou de compagnies possédant des maisons conventuelles ou autres dans votre orient ?

2. — À quel ordre appartiennent les moines ou religieux ?

3. — Combien sont-ils ?

4. — Quels monastères ou maisons religieuses exercent une industrie ?

5. — Quelle est cette industrie ?

6. — Qui font-ils travailler ?

7. — Connaissez-vous les prix du travail ?

8. — Combien gagnent-ils ?

9. — S'agrandissent-ils ?

10. — Qu'en dit-on dans le public ?

11. — Nuisent-ils aux autres commerçants ?

12. — Ont-ils une influence politique ?

13. — Quelles sont les congrégations enseignantes ?

14. — Quel est leur prix de pension et d'externat ?

15. — Combien ont-elles d'élèves ?

B. — *Congrégations de femmes*.

1. — Combien avez-vous de couvents dans votre orient ?

2. — À quel ordre appartiennent les religieuses ?

3. — Combien sont-elles ?

4. — Quels couvents exercent une industrie ?

5. — Lesquels ont des ateliers ou ouvrières ?

6. — Combien ont-ils d'ouvrières ?

7. — Combien d'enfants ?

8. — À quel âge prennent-ils les enfants ?

9. — Comment les religieuses font-elles exécuter le travail ? (Font-elles exécuter le même travail ? ou apprennent-elles véritablement un métier permettant de gagner sa vie en sortant du couvent ?)

10. — Que donnent-elles à une ouvrière qui quitte le couvent ?

11. — Dans quel état intellectuel et physique sortent les ouvrières ?

12. — À combien estime-t-on la fortune de ces couvents ?

13. — Quelle est leur influence ?

14. — Quelles sont les congrégations enseignantes ?

15. — Quel est le prix de pension et d'externat ?

16. — Combien ont-elles d'élèves ?

Nous vous prions, très cher Vénérable el très chers Frères, d'étendre les renseignements que vous pourriez nous donner à tous les départements d'où quelque fait (?) est parvenu à votre connaissance, et nous vous saurons un gré infini de nous le transmettre le plus tôt possible, *sûrs que vous pouvez être que le parti que nous comptons en tirer répondra aux idées que nous partageons tous.*

Nous comptons sur votre zèle, sur votre ardeur pour le bien et pour la délivrance du joug noir, que cette Chambre nous fera probablement encore attendre.

Devant les défaillances de soi-disant républicains, en face du cléricalisme plus fort que jamais, montrons que notre mot d'ordre est toujours celui de Voltaire : *Écrasons l'infâme !*

Salut et fraternité.

Le Vénérable : Edgar Monteil. — Le Premier Surveillant : Cour Cenet. — Le Second Surveillant : Copin. — L'Orateur : Baron. — Le Secrétaire : Drecq.

Il est impossible de se méprendre sur le but poursuivi là par la franc-maçonnerie. Si les sectaires voulaient sérieusement des renseignements vrais, ils ne s'adresseraient pas à leurs collègues en mensonge. Il n'est nul besoin d'une enquête faite par un Vénérable pour pouvoir répondre exactement à un tel questionnaire. Les religieux et les religieuses, — même, parmi ces dernières, celles qui se vouent à la vie contemplative, — s'inscrivent, par déclaration légale, à la mairie de leur commune, et tout le monde connaît leurs occupations. Ce sont les francs-maçons et les sœurs maçonnes qui se cachent ; allez donc demander à une mairie seulement les noms des membres composant telle ou telle loge sur le territoire de la commune ; le fonctionnaire officiel sera dans l'impossibilité de vous renseigner, vu que maçons et maçonnes ne se déclarent pas, même sous la République qui ne leur est certes pas hostile. Le but de *la Clémente Amitié* est uniquement de recueillir, sous forme de rapports auxquels on donnera la couleur de doléances de telle et telle population communale victime des couvents, tous les mensonges, toutes les impostures possibles et imaginables. On formera un dossier de toutes ces infamies, et quelque jour un Brisson ou un Floquet déposera le paquet, en séance de la Chambre ou du Sénat, entre les mains d'un ministre anticlérical complice, à qui tous les maçons députés ou sénateurs, se levant comme un seul homme, réclameront, avec des cris de bêtes sauvages, de présenter une loi supprimant les congrégations religieuses. C'est alors que seront appliquées les résolutions du convent de septembre 1893 ; et le tour sera joué, en attendant un nouvel acte tendant à la suppression de l'Église elle-même.

Par ce rapide aperçu, on vient de voir comment la secte procède pour aboutir à déchristianiser les peuples catholiques. Ce chapitre de mon ouvrage comporte, si je voulais entrer dans des détails, la matière de

plusieurs volumes ; mais, au lieu de m'étendre sur le sujet, j'ai préféré donner seulement quelques exemples bien frappants. En suivant avec attention et dans leur ordre les documents que je viens de reproduire, depuis la lettre de Garibaldi à Pietro Corsigli, on sera frappé du machiavélisme du plan palladiste, on constatera combien tout est prévu — sauf l'intervention de Dieu — dans cette tactique abominablement savante et vraiment infernale.

Il me faut dire cependant quelques mots de l'action de la secte dans les pays où domine le protestantisme.

Là, en politique, on travaille à pousser le gouvernement à opprimer les catholiques ; la dissolution du Sonderbund, en Suisse, le Kulturkampf, en Allemagne, sont l'œuvre secrète de la franc-maçonnerie ; les preuves en ont été données par d'autres auteurs (le père Deschamps, Claudio Jannet, etc.) ; mais la secte ne réussit pas toujours au gré de ses désirs.

En dehors de l'action politique, il est une propagande souterraine qui se fait, et ceci m'amène à parler des Odd-Fellows.

La maçonnerie n'est pas hostile au protestantisme, il s'en faut de beaucoup ; en adoptant la date de 1717 comme création de la secte succédant à celle des Rosi-Crucians, on trouve que le protestantisme a fortement contribué à l'engendrer. Les fondateurs anglais, en effet, Jacques Anderson, Théophile Désaguliers, Georges Payne, Lumden-Madden, Calvert, King et Elliot sont tous protestants ; Désaguliers, notamment, est fils d'un ministre protestant qui avait quitté la France après la révocation de l'édit de Nantes.

Mais les protestants, qui sont dans le secret de la haute-maçonnerie, tirent, pour la plupart, leur origine religieuse des disciples des Socin, c'est-à-dire des groupes d'adeptes de la réforme les plus hostiles au catholicisme. Si l'on peut s'exprimer ainsi, les sociniens sont à l'extrême-gauche du protestantisme, tandis que les puséistes en forment l'extrême-droite ; cela est si vrai, que c'est chez les puséistes qu'ont lieu les plus nombreuses conversions catholiques, tandis que les sociniens sont naturellement tout mûrs pour le luciférianisme ; eux, ils se convertissent à Satan.

Or, la haute-maçonnerie, tout en faisant cause commune avec l'extrême-gauche (socinienne) et la gauche (anabaptiste, presbytérienne, luthérienne,

calviniste, etc.) du protestantisme, n'a nullement pour but final de faire régner sur le globe les idées de Luther, de Calvin et autres prétendus réformateurs. Son but final, nous le connaissons, c'est le culte universel de Lucifer soi-disant Dieu-Bon.

Il s'agit donc d'agir sur les esprits des protestants, de leur faire perdre toute foi en Dieu et en son Christ, comme on cherche, d'autre part, à pervertir l'âme des catholiques.

C'est à cette œuvre que se vouent les Odd-Fellows.

Je n'ai pas pénétré chez les Odd-Fellows, ayant assez à faire chez les Palladistes ; mais, une partie de ceux-là (les initiés de la seconde classe) étant en rapports avec ceux-ci, ayant la correspondance directe de Charleston, étant reçus dans les triangles, j'en sais suffisamment pour pouvoir tracer à grands traits une esquisse de cette société non moins satanique que l'autre.

En outre, je complèterai, dans ce bref tableau, mes renseignements personnels par ceux de mon excellent ami M. A.-C. De la Rive, qui est un travailleur infatigable, doublé d'un enquêteur habile, sachant à merveille diriger où il faut ses recherches et possédant des moyens sûrs d'information, dont son récent volume *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle* a fourni l'éclatante preuve. Nous avons, lui et moi, en diverses circonstances, travaillé chacun de notre côté, en des enquêtes parfois bien délicates, hérissées de difficultés, nous livrant parallèlement à des investigations sur des questions identiques ou analogues, et, je dois le dire, nos renseignements ont parfaitement concordé.

Je vais donc relever ici quelques notes de M. A.-C. De la Rive[1] et les compléter de mon mieux.

Ce sera un historique sommaire, je le répète, mais intéressant néanmoins, à raison du développement effrayant pris en ces dernières années par l'Ordre satanique des Odd-Fellows. Je laisse à M. A.-C. De la Rive le soin de poursuivre les découvertes ; car, là encore, il y a tout un monde d'iniquités à dévoiler. Mieux que personne, il me paraît devoir être l'historien définitif de la secte quasi-rivale du Palladisme.

C'est vers 1788 que fut fondé, à Londres, l'Ordre des Odd-Fellows. Ce mot, d'un sens très anodin, veut dire : les drôles de corps, les bons garçons,

les joyeux drilles ; dans le public profane, on qualifiait au début leurs réunions de « clubs des originaux ». Comme on le voit, il n'y a pas là de quoi inspirer la défiance ; c'est toujours sous des dehors d'aimable compagnon que Satan s'insinue dans la société. Mais, allez au fond des choses, soulevez le voile ; apprenez que, dans cet ordre à l'aspect bénin, il y a deux classes d'adeptes, dont l'une absolument secrète, et vous saurez que la seconde classe d'adeptes s'intitule « Ré-Théurgistes Optimates », exactement comme les Palladistes. Il y a encore une différence entre les Palladistes, qui n'ont qu'une classe (en cinq grades), et les Odd-Fellows, c'est que, chez les premiers, le prétendu Dieu-Bon est invoqué uniquement sous le nom de Lucifer (sauf en Italie), tandis que les Odd-Fellows parfaits initiés disent indifféremment Lucifer ou Satan. Ajoutons encore que les Palladistes nomment leurs groupes *triangles*, alors que les Odd-Fellows appellent les leurs *loges*, comme dans la maçonnerie ordinaire des grades symboliques.

Une loge d'Odd-Fellows fut constituée à Manchester, en 1809, et la division s'éleva bientôt entre les ateliers de Londres, Manchester et Liverpool. Les deux derniers se détachèrent de l'association, prirent le titre d'Ordre indépendant des Odd-Fellows, et nommèrent un Comité Central dont tous les membres devaient demeurer à Manchester.

En 1817, le forgeron Wildey, régénérateur des Odd-Fellows, partit pour l'Amérique ; il y fonda, en 1819, avec deux francs-maçons, une loge à Baltimore sous le titre distinctif de *Loge Washington n^{o} 1*. Bientôt, des ateliers furent érigés partout ; mais il s'éleva promptement entre eux des différends, parce que plusieurs prétendaient au titre de Grande Loge quoiqu'ils n'eussent pas reçu de patente ou de lettres régulières de constitution. Wildey parvint à faire admettre que tous les Frères, en général, se soumettraient à une seule Grande Loge, à savoir celle des États-Unis ; ce qui eut lieu en 1825. Dès lors, cette dernière fut reconnue comme l'autorité légitime des autres Grandes Loges qui existaient, au nombre de quatre, ayant neuf ateliers dans leur obédience.

Cependant, les Odd-Fellows américains ne purent se mettre en relations avec les Odd-Fellows anglais du même rite, parce qu'aucune loge des premiers n'avait obtenu de patente de Manchester.

Wildey fit à cet effet, en 1826, et à ses propres frais, un voyage en Angleterre ; et, le jour même de son départ, on lui remit les lettres-patentes qu'il avait demandées et qui constataient que « à la Grande Loge des Etats-Unis était conférée la haute juridiction sur les Odd-Fellows de ce pays, avec le droit d'y fonder des ateliers, sans l'intervention d'un tiers ». — De 1826 à sa mort, qui eut lieu en 1861, Wildey resta presque constamment à la tête de l'association, qui n'était pas encore, du moins jusqu'en 1854, expressément luciférienne.

Vers 1842, de nouvelles difficultés surgirent entre les Odd-Fellows anglais et les Odd-Fellows américains. Ceux-ci n'admirent pas les Frères anglais à leurs travaux, parce que la Grande Loge de Manchester se refusait à faire coïncider le mot de passe avec celui de la Grande Loge des États-Unis, ensuite parce qu'on se proposait d'apporter des changements aux rituels sans entente préalable. La Grande Loge d'Amérique voulait, en outre, qu'on supprimât les banquets dans les loges britanniques, et que, à son exemple, aucune boisson ne fût permise dans les réunions. Un autre point de différence, et peut-être le plus important, fut que les Odd-Fellows anglais payaient moins que les américains et que ceux-ci refusaient de les admettre aux prix fixés en Angleterre. Ces difficultés amenèrent de tels heurts qu'une rupture complète s'en suivit, de sorte qu'il n'exista plus de relations officielles entre les autorités des deux pays.

En 151, les Odd-Fellows d'Amérique tinrent leur séance annuelle dans le local de la Grande Loge Nationale de Washington. Il résulta des rapports qui furent présentés que l'association comptait alors aux États-Unis 28 Grandes Loges, 1.700 loges inférieures et 160.000 membres environ. Le montant des recettes, pour l'année 1850, s'était élevé à 880.389 dollars (4.401.945 francs).

C'est de cette même année 1851 que date l'introduction des femmes dans l'Ordre des Odd-Fellows. Dans la séance du 20 septembre, l'assemblée générale des sociétaires américains décida que les loges d'Odd-Fellows pourraient tenir des réunions androgynes, et l'on créa pour les femmes un grade, sous le titre de *Rébecca*. Il fut décidé, en outre, que les veuves d'odd-fellows qui feraient la demande d'affiliation seraient reçues de plein droit, sans être soumises à aucun scrutin, qu'elles ne paieraient aucune contribution, et qu'elles porteraient, comme insigne distinctif, un ruban vert

et rose ; mais cette admission ne pourrait toutefois avoir lieu que si le mari défunt n'avait laissé aucune dette vis-à-vis de la caisse de la loge.

Trois ans plus tard, l'Ordre, étant en pleine prospérité, fut l'objet d'une transformation qui resta ignorée de la plupart de ses membres et qui lui inocula le satanisme.

Un maçon écossais, du nom de Longfellow, qui, vers 1837, était venu s'établir aux États-Unis, recommandé au F∴ John Cogdell, président de la Grande Loge dite des Anciens Francs-Maçons de la Caroline du Sud, et qui, sachant faire valoir ses services, avait fini par se faire agréer comme secrétaire particulier du F∴ Moïse Holbrook, souverain grand commandeur grand-maître du Suprême Conseil de Charleston, s'était affilié aux Odd-Fellows, pour étudier le mécanisme de leur organisation ; Holbrook lui avait bien volontiers accordé l'autorisation de cumulation de rites.

Longfellow s'était voué depuis longtemps à l'étude des sciences occultes. Moïse Holbrook, qui, pour sa part, connaissait à fond tous les secrets de la cabale, avait parfait son éducation de sataniste.

Souvent, Longfellow et Holbrook avaient caressé entre eux le projet de créer dans la maçonnerie un rite nettement luciférien ; le vieux Moïse avait composé à cet effet une horrible cérémonie, qu'il avait intitulée *la Messe Adonaïcide*. Leur idée première était de faire pénétrer ce rite exécrable dans les arrière-loges par le canal de la maçonnerie de l'Écossisme ; mais, à cette époque-là, le Suprême Conseil de Charleston n'avait pas encore la prépondérance sur les autres Suprêmes Conseils du Rite Écossais.

Puis, Moïse Holbrook mourut, et son disciple Longfellow quitta Charleston, emportant les cahiers manuscrits du rite infernal en préparation.

En 1854, l'ex secrétaire intime du grand-naître cabaliste réunit, parmi ses co-affiliés odd-fellows, quelques membres haineusement anticatholiques des loges du Canada et leur fit part du plan qu'il avait conçu. La réunion, tenue secrète, à l'insu des autres sociétaires, eut lieu à Hamilton.

Wildey avait alors, depuis longtemps, franchi le cap de la soixantaine ; Longfellow lui avait montré les cahiers de Moïse Holbrook, et il en avait été émerveillé. Cependant, Wildey n'avait pas osé prendre sur lui la responsabilité de l'innovation éclose dans le cerveau de Longfellow ; mais il lui avait laissé carte blanche pour tenter l'expérience.

Le plan de Longfellow, exposé à la réunion secrète d'Hamilton, était celui-ci :

On laisserait subsister, sans aucun changement, l'organisation et les grades des Odd-Fellows d'alors, et l'on s'en servirait comme d'un paravent pour mieux cacher l'existence d'une seconde initiation. En d'autres termes, il y aurait deux classes d'initiés : les uns constitués et cérémoniant comme à l'ordinaire, qui ne se soupçonneraient pas former une première classe ; les autres, choisis avec soin parmi les premiers et formant la deuxième classe, pour pratiquer un rite essentiellement satanique.

La proposition de Longfellow fut adoptée ; néanmoins, il y eut encore beaucoup de tâtonnements dans sa mise à exécution, jusqu'en 1858. Les loges luciférienne étaient peu nombreuses et fonctionnaient mal, irrégulièrement ; les parfaits initiés, c'est-à-dire les satanistes, agissaient trop isolés. Thomas Wildey, devenu jaloux de son pouvoir et craignant de se voir éliminer ou tout au moins de voir Longfellow empiéter sur son autorité, se prêtait peu à favoriser le développement de la seconde classe, refusait les locaux. Aux yeux de tous, il restait toujours le grand-maître de l'Ordre ; Longfellow, grand-maitre des parfaits initiés épars, mal reliés les uns aux autres, n'avait pour ceux-ci qu'un titre, n'était considéré que comme une sorte de pontife innovateur du rite satanique, mais n'était nullement obéi.

Bref, Longfellow fut un moment découragé de voir ses tentatives infructueuses.

En 1857, il fit un voyage aux États-Unis, revit ses anciens amis du Suprême Conseil de Charleston, exposa de nouveaux plans au docteur Gallatin Mackey, qui était alors grand-secrétaire du Suprême Conseil et rédigeait la *Quaterley Rewiew* ; il communiqua aussi ses idées à Albert Pike, qui les goûta fort, mais ne pouvait les imposer, du moins le dit-il, et qui sans doute songea dès lors à se les approprier pour établir plus tard sa domination sur tout l'Écossisme, puis sur toute la Franc-Maçonnerie.

Le souverain commandeur grand-maître à Charleston, le F∴ John Honour, fat sondé à son tour par Longfellow ; sans doute, il approuva le plan de celui-ci ; mais, comme Wildey, il craignit, s'il l'adoptait, de livrer la maison à un rusé compère qui pourrait le supplanter. Pour repousser les offres de Longfellow, il fit valoir que son grand lieutenant commandeur

Charles Furman n'avait aucune tendance luciférienne, et qu'il serait impossible de greffer le rite satanique pur sur l'Écossisme, sans mettre Furman dans le secret.

Longfellow ne se tint pas pour battu. Il regagna l'Europe et tenta d'obtenir du Suprême Conseil d'Ecosse (pratiquant le rite écossais en 33 degrés) ce qu'il n'avait pu obtenir du Suprême Conseil de Charleston. Il avait à Édimbourg des amis dévoués : entre autres, Samuel Somerville, qui l'avait autrefois recommandé à John Cogdell, et le colonel Swinburne. Somerville et Swinburne étaient tous deux trente-troisièmes : le premier était devenu, en outre, trésorier général du Suprême Conseil.

À Édimbourg, cependant, Longfellow ne réussit pas davantage : il eut pour lui, grâce aux efforts du colonel Swinburne et de Samuel Somerville, le lieutenant grand commandeur John White-Melville et un autre membre du Suprême Conseil d'Écosse, nommé William Donaldson ; mais là, ce fut à cause du souverain commandeur grand-maître, le duc d'Atholl, qu'il y eut impossibilité absolue de tenter le moindre effort.

Sur ces entrefaites, Longfellow fut rappelé au Canada par les FF∴ Hunro et James Scott, influents odd-fellows de la seconde classe, qui, craignant de voir le disciple de Moïse Holbrook abandonner l'Ordre, avaient employé tous les moyens de persuasion et étaient parvenus à faire admettre au vieux Wildey qu'il n'était nullement question de le supplanter.

Wildey consentit donc à favoriser le développement de la seconde classe d'initiés, tout en imposant certaines conditions, dont voici les principales :

1° Le grand-maître des parfaits initiés ne s'ingèrerait jamais dans les affaires des loges de la première classe, qui seules demeureraient officiellement les loges de l'Ordre des Odd-Fellows ;

2° Le siège central des loges secrètes de la parfaite initiation serait fixé à Hamilton, et relèverait secrètement de la Grande Loge des États-Unis ;

3° Le souverain grand-maître de la Grande Loge odd-fellow des États-Unis aurait toujours le droit de destituer le grand-maître de la seconde classe et de le remplacer par un autre parfait initié sans avoir à motiver son décret ;

4° La seconde classe formerait uniquement un rite secret ; ses initiés se borneraient à avoir des tenues réservées pour la pratique de leurs

cérémonies et ne chercheraient jamais à former une administration distincte ; ils s'imposeraient une surtaxe personnelle qui serait envoyée par les chefs secrets à la Grande Loge des États-Unis, laquelle établirait le budget annuel spécial de la seconde classe et fixerait le chiffre des dépenses des tenues réservées ; dans les cas où le chiffré de ces frais viendrait à être dépassé par une loge secrète, celle-ci devrait faire supporter l'excédent à ses membres, sans avoir à recourir à la caisse de la Grande Loge des États-Unis ;

5° Enfin le souverain grand-maître de l'Ordre, déclinant toute responsabilité relativement aux cérémonies liturgiques des initiés de la seconde classe, se réservait la faculté de renier ceux-ci, dans le cas où le secret de l'innovation viendrait à transpirer et causerait du scandale ; et, pour mieux assurer le mystère du rite nouveau ainsi introduit dans l'Ordre, chaque initié de la seconde classe prendrait un nom particulier, réservé aux procès-verbaux et à l'inscription sur les rôles de la parfaite initiation, de façon à déjouer toutes les recherches des profanes, si l'innovation de Longfellow venait à être soupçonnée.

Le traité fut signé entre Wildey et Longfellow ; le souverain grand-maitre autorisait ainsi l'autre à se servir de l'Ordre des Odd-Fellows pour se livrer, sous son couvert, avec les initiés qu'il ferait passer de la première à la seconde classe, à toutes les orgies de sacrilèges possibles et imaginables. Longfellow prit, comme pontife du rite secret, le titre de Grand-Prêtre du Nouveau Magisme Évocateur.

À la mort du F∴ John Honour, souverain commandeur grand-maître du Suprême Conseil de Charleston, ce ne fut pas son grand lieutenant Charles Furman qui fut appelé à lui succéder. Le docteur Gallatin Mackey, rêvant, lui aussi, d'introduire le satanisme pur dans le Rite Écossais, manœuvra de façon à obtenir que le remplaçant de John Honour serait nommé à l'élection ; et l'on sait que ce fut Albert Pike qui fut élu (janvier 1859).

Albert Pike, en luciférien forcené qu'il était, entretint les relations plutôt avec Longfellow qu'avec Wildey, et il en fut toujours de même pour les rapports entre Charleston et Hamilton ; de telle sorte que le souverain grand-maître de la Grande Loge des États-Unis est, aux yeux du public et de la maçonnerie ordinaire, le chef des Odd-Fellows américains, tandis que

le véritable chef, au regard de la haute-maçonnerie, est le grand-prêtre secret d'Hamilton, autorité pontificale des initiés de la seconde classe.

Ainsi, on ne saurait mieux comparer les Odd-Fellows qu'aux Manichéens, qui avaient aussi deux classes : les *Auditeurs*, auxquels on ne faisait connaître qu'une partie de l'enseignement et auxquels on voilait l'infamie du système, en affectant un grand zèle de continence et de pauvreté ; et les *Élus*, qui, possédant seuls le secret théurgique, participaient aux turpitudes de la secte.

De même, aujourd'hui, les Odd-Fellows de la seconde classe sont seuls les vrais Odd-Fellows, les parfaits initiés ; seuls, ils sont en correspondance directe avec le Suprême Directoire Dogmatique de la haute-maçonnerie ; seuls, ils ont leurs libres entrées dans les triangles palladiques et dans les autres sociétés luciférienne.

En 1861, les journaux maçonniques des divers États composant l'Union américaine arrivèrent remplis des récits de pompes funèbres célébrées par les nombreuses loges d'Odd-Fellows en l'honneur de Thomas Wildey. L'Ordre avait alors 3.420 ateliers !

L'association ne fit que prospérer et s'étendre encore ; mais il arriva ceci que les fondateurs du rite secret de la seconde classe n'avaient pas prévu. Ce mode d'organisation, imaginé par Longfellow, allait créer un obstacle à la réception de n'importe quels odd-fellows comme visiteurs dans les loges de la maçonnerie ordinaire.

En effet, pour mieux masquer leurs sacrilèges pratiques, les parfaits initiés, qui sont facilement arrivés, comme cela est facile à comprendre, à diriger, par une influence discrète, les loges de la première classe, seules avouées, ont recherché surtout, comme adeptes servant de trompe-l'œil, des gens simples et naïfs, ne nourrissant nullement des sentiments d'hostilité à l'égard de l'Église. C'est ainsi que, dans les loges non secrètes d'Odd-Fellows, on rencontre des protestants aucunement sectaires et même pas mal de catholiques. Ces recrues se laissent entraîner, ne voient dans l'institution qu'une société de camaraderie et de délassement, absolument inoffensive, et y demeurent le plus souvent jusqu'à la mort, sans se douter jamais qu'ils appartiennent à une branche de la franc-maçonnerie et à une de ses pires branches. Ils fraternisent avec Durand et Martin, qui ont l'air de

simples sceptiques, indifférents aux questions religieuses, et qui, appartenant à la seconde classe sous les pseudonymes de Christ-Moque et de Satanophile, par exemple, disent la messe noire et poignardent des hosties consacrées.

Ces protestants non sectaires et ces catholiques naïfs sont nécessaires aux vrais Odd-Fellows, pour empêcher de soupçonner les infamies qui se commettent dans la classe supérieure de l'Ordre ; mais, d'autre part, ils sont trop éloignés de l'anticléricalisme moyen de la maçonnerie ordinaire pour être accueillis en visiteurs par les loges des Rites Écossais, de Royale-Arche, de Swedenborg, de Misraïm et autres. Et les parfaits initiés, les Odd-Fellows de la seconde classe, ne peuvent, à leur tour, avouer leur secret aux ateliers symboliques ni même aux chapitres de Rose-Croix ; car ce serait mettre sur la voie de la constatation d'existence d'une haute-maçonnerie ; aussi, ceux-ci se bornent-ils, en tant que visiteurs, à se présenter aux triangles, aux adeptes du fakirisme ou de la San-ho-hoeï.

Cette question de l'admission des Odd-Fellows comme visiteurs dans les loges maçonniques est toujours vivement controversée, quand l'occasion se présente en discussion. Pourtant, l'Ordre travaille fort activement à la déchristianisation des peuples ; l'alliance avec Albert Pike (aujourd'hui avec Adriano Lemmi) est complète ; les ateliers de la première classe, par ce mélange perfidement calculé de luciférien masqués, de protestants honnêtes et de catholiques naïfs, détachent peu à peu ces derniers des pratiques religieuses et amènent doucement les autres à l'anticléricalisme.

Un rapport du F∴ Kappus, membre de la Grande Loge Eclectique de Francfort-sur-le-Mein, dont il fut donné lecture au cercle maçonnique intitulé *les Clairières de la Forêt-Noire*, fondé à Seckingen, sous la direction de la loge constituée à Freybourg, reconnaissait qu'en 1873, dans le Maryland-Sud, le comité d'instruction des Odd-Fellows exerçait sa surveillance sur 2.744 pauvres enfants auxquels on inculquait la doctrine luciférienne.

À la tenue du 10 septembre 1874, de la Grande Loge dite *aux Trois-Globes,* orient de Berlin, le F∴ von Etzel, après discussion, soumettait à l'assemblée la motion suivante qui fut adoptée :

« Les Odd-Fellows n'étant pas considérés comme formant des sociétés secrètes et ne poursuivant qu'un but humanitaire (*toujours le même masque !*), les Loges n'ont provisoirement par de motifs pour agir envers eux d'une manière hostile et pour ne pas admettre leurs visiteurs.

« Par la même raison, on ne peut défendre à aucun Frère maçon d'assister à leurs réunions ; mais il n'y a pas lieu d'entrer avec eux en relations officielles. »

Les Odd-Fellows furent donc admis comme visiteurs à Berlin.

Par contre, l'année précédente, la Grande Loge de Hambourg, à la suite d'une demande de la Loge provinciale de Rostock, avait décidé que les ateliers de son obédience seraient invités à ne pas admettre à leurs travaux des membres de loges d'Odd-Fellows.

À Brunswick, où il existait une loge d'Odd-Fellows depuis 1873, les membres de cette société se virent refuser l'entrée des ateliers du pays qu'ils voulaient visiter.

Berlin comptait alors deux loges assez importantes de ce rite satanique : il en était de même à Stuttgard et à Dresde.

Au mois de juin, les Odd-Fellows firent une demande pour introduire leur Ordre à Francfort-sur-le Mein.

« Les travaux des Odd-Fellows, disait alors le F∴ Kappus, ont lieu à portes fermées, et ils ont, comme signes de reconnaissance, un attouchement et un mot de passe. Il y a aussi une cérémonie d'admission, des bijoux, des ornements, qui sont presque les mêmes que ceux des francs-maçons. »

La loge *le Temple de l'Amitié*, à l'orient de Bingen, prit la défense des Odd-Fellows auprès de la Grande Loge de l'Union, à l'orient de Darmstadt ; celle de *Louis aux Trois-Étoiles*, à l'orient de Friedberg, agit de même. Le F∴ Wilhelm Redlich, manufacturier à Bayreuth, grand secrétaire de la Grande Loge de Bavière, dite *Grande Loge au Soleil*, proposa : « 1° d'accueillir les Odd-Fellows et leurs loges, sans éviter ni rechercher de contact avec eux ; 2° d'admettre ouvertement les francs-maçons allemands dans les ateliers d'Odd-Fellows, et vice versa, sans préférence pour d'autres postulants. » La loge *Charles et Charlotte à la Fidélité*, orient d'Offenbach, se rallia à ces conclusions.

On voit, par ces quelques exemples, combien en Europe l'admission des Odd-Fellows comme visiteurs maçonniques est chose discutée. Cependant, partout les chefs de la franc-maçonnerie se réjouissent de leur voir prendre de l'extension ; mais les chefs savent quels précieux auxiliaires sont pour eux ces sectaires aux dehors bon-garçon.

Le F∴ Hubert, qui est un parfait initié, lui, publiait, dans sa *Chaîne d'Union*, numéro de juillet 1888, une correspondance d'Espagne, où on lisait ces lignes : « Le mouvement en faveur de la fusion de toutes les obédiences se continue. *Ajoutons que les Odd-Fellows sont à la veille de prendre pied en Espagne*. » Ce n'est pas la première fois que cette secte pénétrait dans la péninsule ibérique ; mais, à partir de 1888, elle réussit à s'y implanter.

Du reste, les Odd-Fellows ont eu, pendant longtemps, des ramifications, non sculement en Espagne, mais aussi en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Russie, en Autriche-Hongrie, en Belgique, en Angleterre, en Turquie. Aujourd'hui, beaucoup de leurs adeptes européens ont passé au Palladisme (du moins, ceux des affiliés qui avaient l'initiation de la seconde classe) ; mais ils sont encore très bien organisés en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Belgique et en Danemark.

J'ai dit que le rite secret de la seconde classe a été institué d'après les cahiers de Moïse Holbrook, son disciple et secrétaire intime Longfellow les ayant apportés de Charleston au Canada. Toutefois, ii est probable que des notes d'Holbrook ont dû être conservées au Suprême Conseil de Charleston, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'Albert Pike s'en fût plus tard inspiré ; c'est même là ce qui expliquerait certaines ressemblances frappantes entre telles et telles légendes des Palladistes et des Odd-Fellows.

Ainsi, dans leurs prétendus oracles, les Odd-Fellows ont eu, comme les initiés des triangles, la révélation que l'Ante-Christ descendra, par trois générations successives de filles-mères, d'une fille née en Alsace sous le règne de Napoléon III. La prophétie diabolique fut appliquée par les Odd-Fellows, dit-on, à Barbe Bilger, qui, on le sait, a été élevée en véritable luciférienne ; mais cette malheureuse, après avoir joué un certain rôle dans la Maçonnerie occulte, a fait faux-bond aux sectaires et se réfugia dans un couvent de Nancy.

Cette mésaventure a mis les Odd-Fellows dans un état d'infériorité vis-à-vis des Palladistes, qui, eux, se dirent sûrs de leur Sophie Walder.

En Europe, ainsi qu'en Amérique, les Odd-Fellows, comme du reste les Palladistes et les autres sociétés luciférienes, célèbrent, chaque année, une messe démoniaque, à dix heures du matin, le jour de notre Fête-Dieu. La liturgie de cet office sacrilège varie suivant les sociétés ; mais, chez toutes, la principale cérémonie consiste dans la profanation des Saintes-Espèces. Chez les Odd-Fellows, c'est la *Messe Adonaïcide*, selon le rituel de Moise Holbrook, qui se dit.

Enfin, tout en prospérant dans un grand nombre de pays, c'est surtout aux États-Unis et au Canada que les Odd-Fellows se sont multipliés dans des proportions inouïes.

La soixante-unième tenue plénière annuelle de leur Suprême Grande Loge, qui eut lieu, à Baltimore, le 21 septembre 1885, sous la présidence du F∴ Henry Garey, enregistra les constatations que voici :

Les membres de la secte avaient augmenté de 11.488, durant l'année, et on comptait 142 loges de plus. À cette tenue étaient venus des représentants de partout ; il y en avait qui avaient fait plus de deux mille lieues pour s'y rendre. Le revenu total de 1884-1885 fut de vingt-six millions de francs en chiffres ronds et pour compter en notre monnaie.

L'évènement de la session fut le découvrement de la statue de F∴ J.-L. Ridgeley, qui avait été, pendant quarante ans, le grand secrétaire de l'Ordre ; le monument fut élevé au milieu du parc Harlem ; il coûtait 100.000 francs, et 400.000 membres de l'Ordre avaient contribué à la réunion de cette somme, à raison de 0 fr. 25 par personne.

Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il s'agit là d'une simple société de joyeux vivants, sous prétexte qu'*odd-fellows* signifie « les drôles de corps, » les originaux. Il existe partout des clubs de gens qui s'amusent, se distrayant en bons camarades, en compagnons de plaisir, en garçons plus ou moins frivoles. Ces groupes-là existent par milliers sur notre globe ; mais leur propre est d'être absolument distincts, le besoin de fédération est inconciliable avec l'amusement et la frivolité. Et voyez comme cette fédération est formidable ! En outre, est-ce qu'une société de plaisir est internationale ? est-ce qu'elle a des degrés d'initiation ?

Bien plus, les Odd-Fellows ont beau prétendre se désintéresser des questions religieuses ; ils ont, comme toute société de leur espèce, leurs enfants terribles, qui oublient la consigne et laissent échapper le secret.

En janvier 1589, un odd-fellow canadien (évidemment de la seconde classe) publiait, dans le *Daily Witiness* de Montréal, les lignes suivantes, signées Cosmo :

« Le romanisme, ou catholicisme romain, considéré comme système, n'a aucun droit, constitutionnel ou autre, d'exister au Canada, non plus que dans tout autre État libre. C'est un absolutisme étranger, ayant des prétentions, des visées à une domination universelle. Son chef suprême est un Souverain étranger, ne relevant pas de notre Constitution, ne subissant pas l'action de nos lois, et n'ayant ni droits ni titre d'aucune sorte pour exercer son autorité dans ce pays et dans les autres États analogues. Sa suprématie est incompatible avec la liberté britannique, avec toute liberté humaine. C'est le cheval de Troie, dans les murs, les flancs remplis d'ennemis en armes. C'est un *imperium alienum et hostile in imperio*, et, à tous égards, il doit être traité comme tel. »

Et toutes les revues officielles maçonniques s'empressaient de reproduire cette élucubration anticatholique et félicitaient l'odd-fellow. N'est-ce pas probant ?

Oui, si l'on n'y prend garde, au Canada, pays où le catholicisme a la majorité et où la foi des ancêtres est en honneur, les Odd-Fellows feront plus de mal que les francs-maçons ordinaires. Ils sont plus dangereux, parce que, souverainement hypocrites, ils trompent mieux.

Aux États-Unis, ils s'appliquent surtout à agir sur les protestants et à les exciter contre la papauté. Dans les cités de New-York et Brooklyn qui se touchent, leurs loges comptent 29.000 membres. On y regrette toujours le décès du F∴ David Knapp, pasteur grand de la loge *Howard n^{o} 60*, de New-York, qui a laissé l'an dernier à cet atelier 3.000 livres sterling (75.000 fr.). D'autre part, la Grande Loge de Californie a décidé l'édification d'une maison pour les Odd-Fellows âgés et l'érection d'un monument à la mémoire du pasteur grand Sire Farnsworth.

Ex Europe, leur flot monte : ils laissent assez volontiers aux Palladistes les pays catholiques, et ils s'attachent surtout aux pays protestants. Ils

s’insinuent, malgré toutes les difficultés qui viennent d’être exposées, dans les loges de la maçonnerie ordinaire, découvrent bien vite quels sont les FF∴ qui ont des tendances à l’occultisme, leur donnent isolément l’initiation satanique, et ceux-ci deviennent tout autant de nouveaux propagateurs des plus honteux et des plus criminels mystères.

C’est ainsi qu’il advient que sur une loge ordinaire se greffe parfois une arrière-lege pratiquant le rite odd-fellow. Tel fut le cas de la loge *la Régénérée*, de Fribourg (Suisse), au sujet de laquelle M. De la Rive a fait d’importantes révélations[2]. M. Huysmans, dans une interview publiée par le Matin, a confirmé pleinement le récit de M. De la Rive et déclaré que, lui, de son côté, il tenait les faits « d’un témoin oculaire. » À la *Régénérée*, indépendamment de la salle affectée aux tenues ordinaires et située dans une maison donnant sur la rue, il y avait, au fond d’un long et étroit jardin, un temple secret creusé dans le roc, auquel on avait accès par une porte secrète d’une auberge voisine, mal famée ; et là, les parfaits initiés de la loge se livraient à leurs turpitudes et à leurs sacrilèges. On transperçait à coups de poignard les Saintes-Espèces, reçues en communion à une église catholique, et la grande-maîtresse ou le grand-maître consacraient à Satan des hosties noires ; les sœurs maçonnes, mêlées aux frères parfaits initiés, étaient complètement dévêtues, dans ces réunions secrètes. Or, c’est bien là *la Messe Adonaïcide* selon le rituel de Moïse Holbrook : consécration d’hosties noires, profanation d’hosties blanches, état de nudité des femmes présentes ; il n’y a pas à s’y tromper. L’arrière-loge de la *Régénérée* pratiquait le rite de la seconde classe des Odd-Fellows, cela est indiscutable.

Je m’en tiendrai à cet exemple, pour montrer les ravages accomplis par cette secte infernale venue d’Amérique, comme sa rivale luciférienne, la secte des Palladistes.

Je termine sur les Odd-Fellows en donnant une nomenclature des journaux spéciaux, organes des principaux groupes de l’Ordre ; j’ai copié cette liste en 1887 sur un volumineux cahier de notes que Sophie Walder m’avait prêté. Il est probable que, depuis lors, le nombre de ces bulletins officiels de la satanique fédération n’a fait que s’accroître.

Les journaux des Odd-Fellows étaient donc les suivants, en 1887 :

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — *The Companion and American Odd-Fellows*, à Columbus (Ohio). — *The Odd-Fellows Talisman*, à Indianapolis (Indiana). — *New-Age*, à San-Francisco (Californie), P.-0. Box, 2354. — *The Odd-Fellows Herald*, à Bloomington (Illinois). — *The Odd-Felloiws News*, à La Crosse (Wisconsin). — *The Mystic Jewel*, à Cincinnati (Ohio). — *The Triple Link*, à Carollton (Missouri). — *The Guide*, à Albany (New-York). — *The Odd-Fellows Register*, 404, Cumberland-Street, à Portland (Maine). — *Odd-Fellows Journal*, à Hulmeville (Pensylvanie). — *Brooklyn-Review*, 34, Broadway-street, à Brooklyn (New-York). — *The Weekley Call*, 525, Montgomery-street, à San-Francisco (Californie). — *The Brooklyn News*, à Brooklyn (New-York). — *The Telegram*, à Baltimore (Maryland). — *The Weekley Denver Times'*, à Denver (Colorado). — *The Noble Grand*. à Dubuque (Iowa). — *The Bundle of Sticks*, à Columbus (Ohio). — *Odd-Fellows Sftings*, 480, N.-Road-street, à Philadelphie (Pensylvanie). — *The Odd-Fellows Review*, à Springfield (Iinois). — *Ohio Odd-Fellows*, P.-O.-Box, 259, à Cincinnati (Ohio). — *Vidon Orphan*, à Triend (Wisconsin). — *The Convenat*, à Moline (Illinois). — *Der Fuhrer*, 100, Orchard-street, à New-York. — *The Odd-Fellows Register and Masonic Journal*, à Portland (Maine).

CANADA. — *The Dominion Odd-Fellows*, à Toronto (Ontario).

CUBA. — *El Porvenir*, à La Havane.

ALLEMAGNE. — *Der Odd-Fellows*, à Leipzig (rédacteur : le F∴ Eug. Grinm).

DANEMARK. — *Odd-Fellows Bladet*, à Copenhague.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — *The Australasian Odd-Fellows*, P.-O. Box, 278, à Dunedin.

Maintenant, le lecteur a bien vu comment la haute-maçonnerie opère dans son infernal travail de déchristianisation des peuples.

Au sommet des sociétés secrètes, — la preuve est faite, à présent, — sont trois fédérations suprêmes, chacune ayant sa sphère d'action bien particulière :

1° La *San-ho-hoeï*, qui inspire les sociétés secrètes d'Asie, dirige la Maçonnerie chinoise, manœuvre spécialement parmi ces innombrables populations où Satan règne déjà en maître, et combat dans l'ombre les missionnaires catholiques, en préparant leur massacre. La San-ho-hoeï est indépendante du Palladisme et de l'Ordre des Odd-Fellows, mais est en relations fraternelles avec eux.

2° L'*Ordre des Odd-Fellows*, dont la seconde classe est essentiellement satanique, et qui manœuvre de préférence dans les pays protestants (États-Unis, Angleterre, Allemagne, Suisse, Danemark) ou dont le gouvernement relève d'un souverain protestant (Canada). Les Odd-Fellows, par leur seconde classe, sont attachés au Palladisme par des liens tels que, tout en ayant leur autonomie, ils reconnaissent néanmoins la suzeraineté du Souverain Pontife de la Maçonnerie universelle, vicaire de Satan sur la terre.

3° Le *Palladisme*, qui manœuvre partout, qui a ses grandes entrées même au Conseil Suprême de la San-ho-hoeï ; qui pénètre, connu ou inconnu, dans tous les Chapitres, Aréopages, Consistoires, Grands Campements, Grands Orients, Grands Collèges et Suprêmes Conseils de tous les rites maçonniques ; qui, par des intermédiaires habilement choisis, dicte sa loi aux loges et arrière-loges du monde entier ; qui est, dans la lutte des sectes contre l'Église, la puissance aujourd'hui la plus formidable, disposant d'un budget annuel de quarante millions.

Les agents déguisés de la secte peuvent dire et répéter que tout cela est du roman ; je leur laisse accumuler mensonges et maladresses. J'écris cet ouvrage, afin qu'il soit établi que les catholiques ont été bien prévenus, bien mis au courant de ce qui se trame contre eux, et qu'un chrétien leur a montré tous les fils de la plus effroyable conspiration des temps modernes. Les critiques de détail et les contradictions haineuses m'importent peu. Je vais droit mon chemin, et je laisse au temps le soin de prouver que j'ai bien dit et écrit l'horrible mais exacte vérité.

Pendant que j'écris cette œuvre de longue haleine, les évènements se précipitent, m'apportant déjà leur témoignage.

J'ai commencé cette publication, tandis que le chef suprême de la haute-maçonnerie avait son siège à Charleston ; aujourd'hui, il est à Rome, en face du Vatican, guettant le moment favorable où il pourra en expulser le vicaire de Jésus-Christ.

Puisque le souverain pontife luciférien est maintenant un italien (Adriano Lemmi, depuis le 20 septembre 1893), j'ai donc eu raison de dévoiler tout particulièrement les manœuvres anticatholiques de la secte en Italie.

Toutefois, je dois à la vérité de dire que tous les francs-maçons italiens ne sont pas des sectaires forcenés. Il y a parmi eux des aveugles ; il y a des indépendants, comme Felice Cavalotti, dont j'ai parlé plus haut. Il y a même, mêlés à cette gauche du parlement de Montecitorio, des esprits droits, honnêtes, qui n'obéissent pas à la consigne du Palais Borghèse, qui ont courageusement combattu à la tribune les Lemmi et les Crispi.

Ainsi, il me paraît nécessaire d'en finir sur ce sujet en reproduisant ici une loyale déclaration, toute récente, du brave Imbriani, pour lequel je demande les plus ferventes prières de mes lecteurs.

On avait reproché à Imbriani de n'avoir jamais, lui député de l'extrême-gauche, jeté la pierre contre le clergé. « Vous siégez parmi nous, lui dit-on ; vous attaquez Lemmi et Crispi, et jamais vous n'avez un mot contre les hommes noirs. Vous êtes donc un faux-frère ? »

Voici ce qu'Imbriani a répondu par la voie de la presse :

« Trouvez-moi un prêtre, un vrai prêtre, qui ait jamais intrigué dans les banques, qui les ait bouleversées, qui ait plongé ses mains dans les caisses de l'État, qui se soit révolté contre la loi, qui ait *livragué* le monde, qui ait affamé et saigné le peuple, qui ait détruit la propriété, violé le domicile d'autrui, contribué à forger des lois exceptionnelles, et qui ait travaillé pour des alliances hybrides et dangereuses ;

« Donnez-moi un prêtre qui corrompe les électeurs et les fonctionnaires, qui tire sur de pauvres gens sans armes et affamés, qui vende sa conscience, sa plume et son influence au profit des chefs trafiquants de la politique, de la finance et de l'industrie ; donnez-moi un prêtre qui ait fait tout cela et tout le reste perpétré par les laïques, et aussi je vous traînerai ce prêtre devant la représentation de la souveraineté nationale, et je le couvrirai de

tout mon mépris et de toute mon exécration, comme je le fais pour tous les autres.

« Mais jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé ce prêtre, et tant que les prêtres continueront à se consacrer à leur ministère, en accomplissant l'importante fonction, même sociale, de diriger et de fortifier les âmes ; tant qu'ils continueront à prêcher et à exercer la charité, à répandre l'instruction, à traiter les sciences, les lettres et les arts, à assister les malades dans les hôpitaux, dans les lazarets, et les blessés en temps de guerre ; tant que ces prêtres protégeront et assisteront les orphelins et les abandonnés, qu'ils proclameront la grande maxime chrétienne et sociale : *Ne point faire aux autres ce qu'on ne veut pas qu'il soit fait à soi-même* ; tant que ces prêtres rendront moins douloureuses les agonies, moins poignantes les inégalités de la fortune, moins amères les douleurs de la vie ; tant que ces prêtres feront tout cela, non seulement je n'en ai jamais dit du mal et je n'en dirai jamais, mais à l'occasion je les louerai même, comme l'autre jour, j'ai loué les chanoines palatins des Pouilles, qui font la charité et donnent du travail, en face des dilapidations des administrateurs de la Maison royale, et non de la munificence du Prince. »

Voilà comment parle l'ardent et impétueux député Imbriani, si bien surnommé le marteau de Crispi.

Les Lemmi et consorts ont donc contre eux, en Italie même, des hommes indépendants ; et c'est pourquoi, si je viens de montrer la ténébreuse œuvre du mal, il ne faut pas, quel que soit le péril, désespérer de la miséricorde divine. La Maçonnerie a eu l'audace sacrilège d'établir son souverain pontificat diabolique dans les murs de la Ville-Sainte. Dieu a permis cela, Dieu le tolère. Ne serait-ce pas pour mieux montrer au monde entier, au jour de la défaite certaine de la secte, que c'est précisément à Rome, au centre du catholicisme, que la tête du serpent doit être écrasée ?

1. ↑ *La Franc-Maçonnerie démasquée*, numéro d'avril 1894.
2. ↑ *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, pages 673 à 680.

CHAPITRE XXXII

La Maçonnerie Féminine (loges androgynes)

ET LE RÔLE DES SŒURS MAÇONNES

Le lecteur ne s'étonnera pas de ne me voir consacrer qu'un chapitre spécial à la Maçonnerie Féminine dans cet ouvrage.

En effet, la question des sœurs maçonnes a déjà été traitée très amplement par d'autres auteurs. Les sœurs maçonnes, on le voit à tout instant, soit dans mes récits personnels, soit dans les épisodes que je rapporte fidèlement d'après des témoins véridiques. Il n'est donc nul besoin d'user de l'encre pour prouver l'existence de cette branche de la secte ; car, aujourd'hui, seuls, les gens de mauvaise foi ou les agents secrets de l'Ordre peuvent la nier, et personne n'a plus le droit de prétexter l'ignorance, tant les preuves les plus accablantes ont été accumulées.

Au premier rang des auteurs qui ont fait la lumière sur la Maçonnerie Féminine, il convient de placer M. Léo Taxil et, tout récemment, M. De la Rive. Le premier s'est surtout attaché à publier les principaux rituels en usage dans les loges androgynes ; le second, compulsant les bulletins, les revues, les manuels, les recueils, en un mot, des quantités formidables de publications officielles de la secte, en a extrait tout ce qu'il a trouvé se rapportant aux sœurs maçonnes et a mis ainsi sous les yeux du public non-initié une telle collection de documents, admirablement classés dans l'ordre chronologique, que les frères et compagnons de l'équerre et du compas sont à jamais dans l'impossibilité de recourir à leur vieux système de négation.

Ces deux auteurs ont rendu aux catholiques un service de la plus haute importance. Les volumes de M. Léo Taxil, les *Sœurs Maçonnes* et *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie*, et l'ouvrage de M. De la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la franc-maçonnerie universelle*, se complètent réciproquement.

Pourtant, il reste encore quelque chose à dire.

Ce qui n'a pas été expliqué, c'est le fonctionnement de cette maçonnerie féminine que la secte a tant à cœur de cacher ; et, pour pouvoir expliquer cela, il faut avoir pénétré les mystères de la haute-maçonnerie. Ce qui intéresse le public, une fois qu'on lui a donné les preuves de l'existence des loges androgynes, c'est de savoir quel rôle ces femmes jouent soit dans la confrérie trois-points, soit au milieu de la société profane.

Et voilà ce que, moi, j'ai à faire connaître. Je pourrais publier, à mon tour, d'autres rituels que ceux que M. Léo Taxil a divulgués ; mais tous les rituels de maçonnerie féminine se ressemblent, à peu de chose près. Je pourrais verser au procès d'autres citations officielles que celles que M. De la Rive a mises au jour ; mais à quoi bon ? sa collection, irréfutable, est déjà bien suffisante.

Restons sur le terrain que je viens d'indiquer.

Pour organiser la maçonnerie féminine, — la vraie, — les chefs de la secte ont eu recours à un procédé identique à celui du disciple de Moïse Holbrook pour faire fonctionner la seconde classe des Odd-Fellows, dont j'ai parlé au chapitre précédent. Ils ont créé des sœurs maçonnes qui ne sont pas des sœurs maçonnes ; encore ces pseudo-sœurs ne sont-elles pas exhibées à la galerie ; elles sont là uniquement pour permettre une réponse en cas de découverte des vraies sœurs, en un mot, pour créer un quiproquo.

Le quiproquo est la grande tactique défensive des hommes de ténèbres ; c'est leur ruse préférée, leur ressource favorite destinée à déjouer les investigations. Comment mieux dérouter les curieux aux aguets, qu'en multipliant les équivoques, les termes prêtant à la confusion des personnes et des choses ?

Une personne de ma connaissance questionnait un individu qui se piquait d'être docteur ès-sciences maçonniques, et qui n'était autre que l'agent

lemmiste Moïse Lid-Nazareth. Mon ami, voulant avoir l'opinion du personnage sur le Palladisme, lui demanda sans transition ce que c'était qu'un triangle.

L'autre, avec le plus bel aplomb du monde, répondit :

— En maçonnerie, un triangle, c'est un chapeau.

— Mais, répliqua mon ami, le docteur Bataille parle d'arrière-loges luciférienne, qui se nomment « triangles » dans l'argot de la secte.

— Ces arrière-loges-là n'existent pas, riposta Moïse Lid-Nazareth ; c'est du pur roman, ce que raconte le docteur Bataille. Par triangle, il faut entendre chapeau, et rien autre. L'auteur du *Diable au XIX^e^ Siècle* se moque de votre crédulité ; je vous en donnerai demain la preuve la plus convaincante.

Le lendemain, notre homme revenait, porteur du *Rituel de Maître*, 3^e^ grade symbolique, par Ragon. Cette brochure, dont l'auteur est un maçon de haute marque, se termine par un vocabulaire maçonnique. L''agent juif ouvrit à la page 77, et, montrant l'explication officielle donnée du mot triangle », s'écria triomphalement :

— Lisez !

Ragon dit, en effet, ceci :

« TRIANGLE. Figure symbolique. Delta. Chapeau (jadis à cornes). »

Et, là-dessus, Moïse Lid-Nazareth entra en explications.

— Comprenez, fit-il. Le delta, qui décore l'Orient dans les loges, est un triangle ; c'est sa forme immuable ; donc, pas d'erreur sur ce point. Mais le chapeau était un tricorne autrefois ; aussi l'appelait-on familièrement « triangle » dans les ateliers ; eh bien, ce nom est resté, et voilà pourquoi, bien que nos diverses sortes de couvre-chefs soient ronds aujourd'hui, on continue, maçonniquement, à appeler tout chapeau « triangle ». Dans aucun vocabulaire maçonnique officiel, vous ne verrez indiquer le mot « triangle » comme servant à désigner une loge ou arrière-loge quelconque. Regardez (et il mettait le doigt sur la page), il n'y a pas autre chose que ce que je vous ai dit. Donc, l'imposture du docteur Bataille est flagrante.

Mon ami, que Moïse avait prévenu de sa seconde visite, avait eu le temps de se mettre en mesure pour ne pas demeurer bouche close. Justement,

quelques semaines auparavant, il avait réussi à se procurer un *Annuaire du Grand Orient de France pour 1893.*

Il exhiba, à son tour, ce livre, où se trouve à la fin une liste, — très incomplète, du reste, — des puissances maçonniques existant sur le globe. On sait, je l'ai dit dès le début, que la maçonnerie espagnole est la seule au monde qui avoue les sœurs maçonnes et les triangles, sans toutefois rien révéler à leur sujet, bien entendu.

Donc, mon ami mit l'annuaire officiel sous les yeux de l'agent lemmiste et lui montra la page 322, où l'on lit :

« GRAND ORIENT ESPAGNOL, *Suprême Conseil pour l'Espagne et ses possessions :* 114 loges, 42 ateliers supérieurs, 5 loges de dames, 35 triangles. »

Les autres puissances maçonniques d'Espagne n'indiquent ni triangles, ni loges féminines.

— Eh bien, reprit mon ami, que répondrez-vous à cela ?… Il me paraît difficile de soutenir qu'en publiant cette statistique le Grand Orient Espagnol a voulu dire : « J'ai sous ma juridiction 119 loges, dont 5 de dames, 42 ateliers supérieurs… et 35 chapeaux ! » On ne voit pas bien des chapeaux faisant partie de l'obédience d'un Suprême Conseil.

Moïse Lid-Nazareth grommela je ne sais quoi, pataugea dans des récriminations confuses contre le rédacteur de l'annuaire, qui, disait-il, avait fait figurer là à tort des cercles dont le caractère n'était pas essentiellement maçonnique, — maintenant, selon lui, ces triangles-là, c'était des cercles ! — et, brandissant plus que jamais son rituel de Ragon, il s'en alla en disant que, dans la franc-maçonnerie, en fait de triangles, il n'y avait pas autre chose que des chapeaux. Il ne voulut pas en démordre.

Je pourrais citer de nombreux exemples d'équivoques intentionnellement créées par la secte, au moyen de termes qui ont plusieurs acceptions très distinctes.

Ainsi, dans la maçonnerie non-palladique, les trois grades supérieurs (Inquisiteur Inspecteur Commandeur, Prince du Royal-Secret, et Souverain Grand Inspecteur Général), forment ce que l'on appelle *la Maçonnerie Blanche* ; les réunions auxquelles prennent part seuls les initiés à ces grades, QUI SONT DES CHEFS, sont, en terme général, des « tenues de

maçonnerie blanche. » D'autre part, voyez l'extrême, on nomme « tenues blanches » les réunions ouvertes aux profanes au moyen de cartes d'invitation, c'est-à-dire les réunions imaginées pour la propagande dans le public.

Tel jour, le local mystérieux ouvre ses portes toutes grandes ; les frères trois-points y amènent les bons naïfs, à qui l'on a promis de montrer la maçonnerie à l'œuvre ; on conduit ceux-ci dans la plus grande salle, qui est décorée comme en tenue au grade d'Apprenti ; ils aperçoivent çà et là des messieurs avec des cordons bleus ou rouges (on ne met pas le petit tablier pornographique, dans ces réunions-là, et les Kadosch ne s'y montrent qu'avec des insignes de Rose-Croix, le bijou-poignard donnerait trop matière à réflexions) ; puis, un frère orateur fait une conférence tout sucre tout miel, destinée à démontrer que la franc-maçonnerie est une association philanthropique et que ses adversaires la calomnient. Ces tenues blanches, répétées, finissent toujours par valoir des recrues à la loge.

Notez qu'il n'y a rien de blanc dans ces réunions. Si des dames profanes y sont admises parfois, on ne les invite nullement à se parer d'une toilette blanche. Les lettres même d'invitation, quoique portant en en-tête : Tenue Blanche *de la Respectable Loge Une-Telle*, sont, la plupart du temps, imprimées sur papier rose.

Eh bien, voici un de ces profanes qui a eu la faveur d'être admis à une de ces réunions ; elle n'a pas eu pour résultat de le décider à se faire affilier ; le frère orateur n'était pas en verve ce jour-là, et son éloquence a laissé l'auditoire froid. Et puis, le profane auquel je fais allusion à un grain de bon sens ; il a trouvé grotesque cet étalage de larges cordons avec broderies dorées ; il n'a nulle envie de se plaquer sur la poitrine des soleils, des lunes, des étoiles, des pélicans et des petites maisonnettes sans cheminées ; bref, il se dit en lui-même que, si pour être franc-maçon il faut s'affubler ainsi, il ne le sera jamais, ne voulant pas être ridicule. Néanmoins, de la tenue blanche il a gardé souvenir ; et, quand il y pense, comme il a un fond de naïveté, il se dit : « Les francs-maçons sont des bonshommes bien bizarres dans leurs manières ; mais ils sont absolument inoffensifs. »

Supposez maintenant que ce profane lise, un de ces quatre matins, soit dans *la Franc-Maçonnerie démasquée*, soit dans *la Revue Mensuelle* qui

sert de complément à ma publication, un article d'indiscrétion, comme celui-ci, par exemple :

« Dans une récente tenue de maçonnerie blanche, qui vient d'avoir lieu au siège du Rite Z***, à Paris, les mesures à. prendre pour fabriquer un complot anarchiste, dans lequel on mêlerait le nom d'un évêque, ont été mises en discussion. Il a été arrêté que le F∴ N***, dont la qualité maçonnique n'a jamais été dévoilée et qui est d'une habileté au-dessus de tout éloge, se mettra en relation avec Mgr X*** sous le meilleur prétexte qu'il trouvera ; afin qu'il puisse capter sa confiance, en se faisant passer aux yeux du prélat pour un homme dévoué à l'Église, un crédit de telle somme lui est ouvert et sera employé par lui à offrir quelques ornements sacerdotaux à une communauté de religieuses pauvres, pour leur aumônier. Le F∴ N***, une fois bien vu dans le diocèse où il s'établira, visitera quelques notabilités cléricales du chef-lieu pour les intéresser à une pauvre famille d'ouvrier dans la détresse. Il aura soin de faire signer les personnes visitées par lui, sur sa liste de souscription ; il majorera d'un zéro la somme qu'il obtiendra de l'évêque, de façon à ce que celui-ci paraisse s'être fortement intéressé à la souscription. D'autre part, l'ouvrier Y***, demeurant à Paris, très connu par ses opinions révolutionnaires exaltées et qui a le cerveau passablement déséquilibré, sera vu par les FF∴ A***, B*** et C***, qui abonderont dans ses idées, le pousseront à commettre un attentat à la dynamite contre quelque haut fonctionnaire, se réservant de lui dire lequel au dernier moment. Lorsque Y*** sera à point, on lui remettra la bombe ; on lui promettra, pour sa fuite à l'étranger, une somme qui sera exactement celle formant le total de la liste du F∴ N***, en lui disant, dans une lettre (que la police trouvera plus tard à son domicile), que c'est le produit d'une souscription de personnes dévouées à l'anarchie ; la somme lui sera, du reste, remise par le F∴ N***, venu à Paris le jour fixé pour l'attentat. On désignera alors à Y***, M. Dumay, directeur des cultes, comme étant le fonctionnaire qu'il s'agit du faire sauter ; Y*** ne lisant pas les journaux cléricaux qui attaquent M. Dumay, notre f∴, à raison de son hostilité à l'Église, il sera facile de le lui faire passer pour un fonctionnaire dévoué à la bourgeoisie et au clergé. On choisira, pour l'attentat, un jour où M. Dumay sera à la campagne, et Y*** aura à faire éclater la bombe au domicile particulier du directeur des cultes. Le coup fait, si son auteur n'a

pas été arrêté immédiatement, Y***, ainsi que N***, seront dénoncés aussitôt à la police par lettre anonyme, et les journaux, grâce aux aveux de N***, dont la qualité maçonnique sera toujours tenue secrète, pourront publier, avec grand scandale, le « crime anarchiste commis à l'instigation des cléricaux ». À l'instruction, le F∴ N*** reconnaîtra que l'évêque X*** savait que l'argent recueilli pour Y*** était destiné au complot. Si cette affaire réussit, le compagnon anarchiste, au cas où il y aura eu des victimes de l'explosion, sera guillotiné ; ce qui est tout à fait indifférent à la maçonnerie. N***, qui n'aura été qu'un intermédiaire et qui aura manifesté un grand repentir à l'audience, en accusant l'évêque X*** d'avoir organisé le crime, aura des circonstances atténuantes et s'en tirera avec quelques années de prison ; on le fera évader, sans tambour ni trompette, et la maçonnerie lui donnera une somme en récompense de ses services et pour lui permettre de s'établir à l'étranger. Quant à l'évêque, il faudra qu'il soit bien fort pour qu'il se tire de là, étant donné que l'on s'arrangera pour que le tirage au sort du jury désigne, à la session où l'affaire sera jugée, trente-six jurés exclusivement francs-maçons. Ce sera ainsi un coup terrible porté au cléricalisme, un scandale formidable, et l'on pourra noircir à plaisir les prêtres catholiques aux yeux de la multitude. »

Une histoire de ce genre, — je me hâte de le dire, *imaginaire, quant à présent*, — n'a aucune chance de se trouver dans une revue antimaçonnique, PAR LA SEULE RAISON QUE LES FRÈRES TROIS-POINTS N'EN SONT PAS ENCORE LÀ EN FRANCE. Mais il ne faudrait pourtant pas croire que j'exagère la perfidie des sectaires : ils sont parfaitement capables d'un machiavélisme de cette force ; l'affaire Wiesinger, dont M. De la Rive a dit quelques mots[1], en est une preuve historique, et le coup de poignard destiné à Bismarck n'avait pour but que de compromettre le R. P. Beckx, général de la Compagnie de Jésus, représenté comme ayant stipendié l'assassin.

Donc, en ce qui concerne actuellement la France, j'ai donné ci-dessus une pure et simple hypothèse, non pour montrer ici l'œuvre de la maçonnerie dans l'anarchisme, mais pour arriver à une démonstration, que je reprends.

S'il y avait lieu de publier dans un organe antimaçonnique une révélation de ce genre, il est évident que ce serait étouffer dans l'œuf l'abominable

complot.

Mais que dirait le profane que je présentais tout à l'heure à mon lecteur ?

Il n'aurait pas une hésitation, vous pouvez en être certains ; il s'écrierait :

— Voilà une infâme invention des adversaires de la franc-maçonnerie Je ne suis pas franc-maçon, c'est vrai ; mais je suis allé chez eux : je sais ce qui se passe dans leurs réunions. J'ai assisté précisément *à une tenue de maçonnerie blanche*, et je puis attester que ces séances-là sont consacrées à des conférences bénignes, non à des délibérations criminelles. Je connais les tenues blanches, moi ; les cléricaux sont des calomniateurs !

Or, à raison de l'équivoque habilement créée, ce brave homme se tromperait, en confondant les deux sortes de tenues ; car « une tenue de maçonnerie blanche » n'est pas « une tenue blanche », pas plus qu'un « Souverain Grand Inspecteur Général », 33^{e} degré de l'Écossisme, n'est un « Inspecteur Général en mission permanente », fonction, et non pas grade, de la haute-maçonnerie.

Sur le mot *Adoption*, la secte a multiplié les équivoques ; elle s'est fait un jeu de brouiller les opinions que des curieux profanes pourraient se former, en lisant ce mot, aujourd'hui dans tel compte-rendu officiel, demain dans tel autre. Si l'on n'a pas le fil d'Ariane, il est impossible de s'y retrouver dans ce dédale de mots d'argot maçonnique appliqués à des choses souvent opposées.

Un compte-rendu parlera d'une tenue d'Adoption ; un autre, d'une fête d'Adoption ; ailleurs, on lira, dans une nomenclature de rites, qu'il existe un Rite d'Adoption. Tout cela diffère, tout cela est distinct ; mais allez donc le deviner !

La « tenue d'Adoption », c'est la séance où l'on administre le baptême maçonnique aux louveteaux et louvetonnes ; les profanes, qui sont parents ou amis de la famille des enfants, y sont admis et ne peuvent rien y comprendre.

La « fête d'Adoption », c'est le banquet maçonnique, suivi de bal, auquel sont admis les Apprentis et ceux des frères pourvus d'un grade supérieur, mais à qui on laisse ignorer l'existence des loges androgynes ; à cette fête, se trouvent les pseudo-sœurs, et non les vraies sœurs maçonnes.

Le « Rite d'Adoption », c'est l'un des rites androgynes, celui qui est le plus répandu, le plus pratiqué dans la franc-maçonnerie. Les filles ou femmes initiées au Rite d'Adoption sont de vraies sœurs maçonnes.

Les pseudo-sœurs, ce sont les femmes et les sœurs de francs-maçons, à qui l'on décerne le titre de Sœurs, pour leur faire croire qu'on les met au courant de ce qui se passe dans les réunions de la secte. À celles-là, on n'impose nulles épreuves, aucune initiation graduée. On les invite, un beau jour, à un « banquet de tenue blanche », et là, avant le repas, on leur adresse un specch banal, bourré de compliments fades ; on leur dit qu'on leur fait grand honneur en les associant à la maçonnerie dont font partie leurs époux ou leurs frères ; finalement, on leur offre un cordon, que le mari ou le frère a payé. Les voilà reçues (?) définitivement, prenant part à d'autres banquets semblables, s'y parant de leur cordon, et se croyant maçonnes. Elles forment, en réalité, le paravent qui sert à cacher les vraies sœurs.

Les vraies sœurs maçonnes, elles, subissent les épreuves et toutes les formalités du rituel ; elles appartiennent à la loge-annexe ; leur initiation est en plusieurs grades, savamment combinés pour amener l'adepte à devenir ce que la maçonnerie veut qu'elle soit. Celles-ci, dans les réunions secrètes androgynes, à laquelle tous les frères de la loge ne sont pas admis, portent non seulement le cordon, mais encore le petit tablier pornographique et la fameuse jarretière où sont brodés les mots : « Silence et Vertu ».

Dans les « banquets de tenue blanche », — qui ne sont pas les « fêtes d'Adoption », — les vraies sœurs maçonnes sont assez souvent mêlées, du moins quelques-unes d'elles, aux pseudo-sœurs. Mais, tandis que celles-ci, se croyant quelque chose dans l'Ordre, sont revêtues de leur cordon, les autres, les vraies sœurs, n'ont aucun insigne et se trouvent là *à titre d'invitées profanes* ; car, à ces banquets, comme aux autres tenues blanches, les profanes des deux sexes sont admis, avec carte d'invitation et sous la caution d'un frère.

Maçons imparfaits initiés, à qui l'on cache l'existence des loges androgynes, ayez l'œil sur ceux d'entre vos frères qui contresignent les cartes d'invitation servant à introduire des dames soi-disant profanes aux banquets de tenues blanches ; ce sont des frères connaissant le Jardin d'Éden, dont les barrières sont closes pour vous.

Et vous, pseudo-sœurs qui vous croyez maçonnes, parce qu'on vous à offert un joli cordon plus ou moins orné de broderies symboliques, sachez que, pour citer seulement le Rite d'Adoption, l'initiation vraie comporte plusieurs grades, nullement tombés en désuétude. Le Rite d'Adoption est, en effet, en cinq degrés : 1º l'Apprentie ; 2º la Compagnonne ; 3º la Maîtresse ; 4º la Maîtresse Parfaite ; 5º la Sublime Écossaise. Vous n'avez passé, madame, par aucune épreuve, n'est-ce pas ? vous n'avez prêté aucun serment ? Apprenez donc que vous n'êtes qu'une profane, comme devant, malgré votre joli cordon.

Voilà un peu de lumière jetée dans ce chaos du mot *Adoption*.

Pourtant, il importe de dire encore que, pendant plus de la moitié de ce siècle, jusqu'en 1860, on a employé, en maçonnerie, le terme « fête d'Adoption » pour désigner indistinctement les banquets maçonniques où ne paraissent pas les vraies sœurs et ceux qui clôturent d'ordinaire les initiations du Rite d'Adoption au grade d'Apprentie. C'est depuis 1860 seulement que la séparation s'est opérée ; maintenant, le banquet qui a lieu après une initiation d'Apprentie s'appelle « banquet d'Adoption ».

Donc, tenue d'Adoption, fête d'Adoption, banquet d'Adoption, Rite d'Adoption, tout cela peut être confondu par le curieux profane, et pourtant tout cela est parfaitement distinct.

À quoi servent les sœurs-maçonnes, les vraies ? me demandera-t-on.

Il m'est bien difficile de répondre clairement à cette question, étant donné la règle que je me suis imposée d'écrire un ouvrage de propagande acceptable dans les familles.

Je ne reproduirai donc ici aucun passage des instructions d'Albert Pike et autres grands chefs, concernant la maçonnerie féminine. Mais, comme il ne faut pas non plus se taire absolument, je vais donner un document qui sera sans danger dans cette publication. L'auteur de ce « morceau d'architecture » est un maître de premier ordre en l'art de dire les choses maçonniquement. Les gens d'âge comprendront ; cela suffira : ils sauront apercevoir les serpents cachés sous ces fleurs de rhétorique.

J'extrais ce document du livre *l'Orateur franc-maçon*, par le F∴ Willaume, officier du Grand-Orient de France. Ce livre est un recueil de discours prononcés dans les loges ; c'est une vaste compilation pour

laquelle « les Maçons instruits, dit le compilateur dans sa préface, ont ouvert leurs riches portefeuilles » ; il a été « à même de puiser dans les archives des loges les plus laborieuses de Paris » ; il s'est attaché « à reproduire les morceaux les meilleurs et les plus propres à éclairer les jeunes Maçons », faisant appel, au surplus, « à la sagacité des lecteurs ». Le F∴ Willaume dit encore que « son recueil de discours maçonniques pourra servir de guide aux jeunes Orateurs[2] ».

Le discours que j'extrais de ce recueil officiel a été prononcé à Paris par le F∴ Orateur de la loge *Thalie*, après l'initiation de quelques dames ou demoiselles au grade d'Apprentie ; il venait à la suite d'une allocution du Vénérable, où celui-ci avait attaqué les moines et les religieuses, en tant que célibataires s'isolant dans les cloîtres ; un Orateur-adjoint avait, en second lieu, déclamé une petite harangue en vers, dont on nous laisse seulement entendre qu'elle fut fort galante à l'égard des aimables récipiendaires.

L'Orateur eut donc la parole, et voici ce qu'il débita, voici le « morceau d'architecture » qui est cité à titre de modèle de discours à prononcer en ces circonstances :

« Si jamais les devoirs du ministère qui nous est conféré nous ont paru difficiles à remplir ; si, plus d'une fois, notre faiblesse alarmée trembla de succomber sous le poids qu'ils lui imposent, c'est sans doute dans ce moment flatteur où l'œil de la beauté va calculer la propriété de nos expressions, et les mettre à leur juste valeur. Rassuré néanmoins par cette vérité constante, que plus la beauté porte en soi les caractères inhérents qui la constituent, plus la douceur et l'indulgence sont ses compagnons inséparables, que nous resterait-il donc à craindre ? Elle ferait grâce, sans doute, à la médiocrité des talents en faveur du désir de lui plaire et de l'instruire ; mais des craintes mieux fondées viennent agiter nos esprits émus, et pourtant enchantés.

« Comment oser se faire entendre à ces oreilles délicates et sensibles, après le plaisir que nous venons de partager avec nos Sœurs à l'audition du discours du Vénérable, par lequel il vient de montrer que les hommes isolés, sevrés, volontairement et par goût, de la société des femmes, sont autant d'êtres indifférents et froids, des statues grossières, des automates, pour qui le statuaire n'obtiendra jamais, comme Pygmalion, le feu divin qui pourrait les animer ; que, semblables à ces oiseaux nocturnes et funèbres, qui, vivant ensevelis loin de la lumière et du commerce des autres oiseaux, en sont le rebut et le fléau, les femmes, à leur tour, en qui la nature grava si profondément, osons le dire, l'envie de plaire, les femmes, éloignées du commerce des hommes, voient fuir les

grâces qui les embellissent, et, faute d'aliment à cette variété constitutive de leur existence, deviennent languissantes et monotones ? Tel on peut se peindre un printemps sans fleurs et sans verdure ; l'automne sans guérets, sans fruits et sans vendanges. De ces deux principes puisés dans son cœur, le Vénérable en a tiré la conséquence naturelle, que la réunion des deux sexes, en société, est nécessaire, même indispensable, pour leur bonheur commun.

« Comment encore oser élever la voix, après avoir admiré la tournure harmonieuse de notre second Orateur, mon collègue, qui, empruntant le langage des dieux, prouve aussi, par une galanterie anacréontique, que cette réunion est l'âme de nos plaisirs ? L'éloquence du premier, la magie poétique du second, ne nous laissent pas même l'idée de pouvoir glaner dans un champ où ils ont cueilli tant de fleurs, et qu'ils ont moissonné avec tant de succès. Leur morale moins sèche, plus active que celle des Chrysippe et des Zénon, leur philosophie aimable, recule loin de nous le véritable but de nos fonctions, qui devraient se borner à la simple instruction, et cependant semble nous tracer un autre plan, que la circonstance nous ordonne de suivre.

« Leur exemple nous ramène insensiblement à tenter, à notre tour, d'examiner, d'après leurs principes incontestables, la question qui en dérive, savoir : si l'amitié désintéressée, d'une part, la pure et simple amitié, d'autre part, toutes deux assez fortes par leur existence, peuvent maîtriser les autres sentiments, se les subordonner dans la réunion des deux sexes en société maçonnique ? — Ce problème métaphysique, à l'aide de la Maçonnerie qui nous soutient et nous dirige, pourrait sans doute se résoudre d'une manière victorieuse dans une bouche plus éloquente. Tâchons néanmoins d'en ébaucher le projet par quelques réflexions sommaires ; consacrons nos efforts à l'indulgence, qui voudra bien ne rien comparer et surtout ne voir que nos obligations dans la question que nous risquons de traiter.

« Tout ce qui respire est soumis aux lois de la sensibilité ; cette sensibilité elle-même à l'organisation qui l'enveloppe. Mais, dans notre espèce individuelle, viennent, après cette première loi de la nature, celles de l'éducation, des préjugés et de la fortune, qui augmentent ou diminuent le degré de cette même sensibilité.

« Le cœur se comprime ou se dilate, en raison de l'effervescence du sang qui le meut ou l'agite : ainsi, ce sentiment si consolant pour l'humanité, l'amitié, peut perdre quelquefois de sa pureté primitive ; mais il n'en appartient pas moins à tous les êtres, à tous les sexes et à toutes les conditions. Il nait d'un rapport involontaire et communicatif entre l'individu qui l'inspire et celui qui l'éprouve ; sa première impression est plus forte que la raison, plus impérieuse que les raisonnements. Elle leur impose un absolu silence ; tout sert, tout concourt à établir la puissance de

ses effets sympathiques. Souvent le son de la voix, l'arrangement plus ou moins symétrique des parties de la figure, une taille aisée et noble, ce je ne sais quoi si difficile et même impossible à exprimer, enfin, la douceur répandue et dans les yeux et sur la physionomie, sont, nous le voyons tous les jours au milieu d'un grand nombre de personnes rassemblées et inconnues, sont, dis-je, son premier véhicule. Le germe de ce sentiment d'amitié une fois éclos dans le cœur, il ne cherche qu'à y prendre racine, à s'y étendre ; ses rameaux trouvent bientôt une nouvelle sève dans l'étude plus intime des qualités de l'esprit, du cœur et du caractère. Ce que le hasard commença, le mérite personnel l'achève ; la droiture de l'âme, la constance et la probité en cimentent la durée, et le rendent plus aimable, plus solide et plus précieux. C'est la nature qui forme en nous cet heureux penchant qui nous porte à la philanthropie, pour détruire le prestige de l'égoïsme qui nous réduit et nous ravale ; elle fait plus, elle excite en nous une indulgence, réfléchie et relative, pour les défauts d'autrui. Que lui manque-t-il donc pour être le don le plus précieux de la nature ?… Ô trois fois fortunés les cœurs qui en ont senti tout le charme ! Par cette sensation délicieuse, elle leur apprit qu'il n'est dû qu'à l'extrême vertu d'être indulgente.

« Loin de nous ces détracteurs de tout sentiment épuré, qui prêchent que toutes les affections de l'âme ne viennent que d'un raffinement d'amour-propre ! Ils trouvent leur condamnation dans la nature. Cette mère commune de tous les êtres nous met sans cesse sous les yeux que les animaux mêmes sont susceptibles d'attachement, tant pour leur espèce que pour la nôtre. Oseront-ils soupçonner, dans leur fait, de l'art ou du déguisement ? Diront-ils aussi que tous leurs sentiments ne sont qu'un raffinement d'amour-propre ? Et s'ils sont contraints enfin, par la force de l'expérience, d'admettre une amitié désintéressée dans des êtres qui leur paraissent sans doute inférieurs, par quelle règle d'analogie refuseront-ils ce sentiment à des êtres d'un ordre plus relevé ?

« Nous sommes persuadés, ne leur en déplaise, avec tous les cœurs bien nés, qu'il existe en nous tous, ce levain précieux de l'amitié, qu'il n'attend même pas souvent une occasion choisie de se développer, et que, pour le cœur qui le recèle, son développement est un besoin insurmontable ; nous ne pouvons donc jamais, avec eux, prendre l'amitié pour un mot dépourvu de sens et de réalité.

« Dans le commerce des hommes entre eux, si nous voyons donc se manifester ce prodige par des services rendus sans être sollicités ; si la discrétion a su les taire, pour laisser à la reconnaissance le droit exclusif d'en parler ; si la délicatesse a su quelquefois cacher la main qui présentait l'offrande du bienfait, pourquoi, dans le commerce des femmes entre elles, ce miracle ne s'opèrerait-il pas ? elles surtout plus susceptibles de sensations délicates ; elles, que la fibre la plus déliée rend plus propres à cette douce complaisance, à cette sociale assiduité, à ces tendres soins, à cette aptitude, à

cette patience à les remplir, toutes qualités dont le Grand Architecte de l'univers les a si universellement gratifiées.

« Pourquoi, par endurcissement sur ce qu'elles valent, ferions-nous parade d'incrédulité ? — Nous sommes convaincus ici que, formées pour sentir les délices d'une amitié désintéressée, il serait surabondant de surcharger le tableau par des exemples qui, tout frappants qu'ils pourraient être, ne valent pas le sentiment intime qui nous en fait admettre la réalité. Nous croyons donc fermement que l'amitié désintéressée est dans la nature, qu'elle marche à sa suite, qu'elle est toujours, telle qu'une jeune nymphe, belle sans art, vive sans affectation, et que, si parfois on la vit déchue de l'état de perfection, elle est dans nos temples et dans nos sacrés parvis, plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu, que d'acquérir de nouvelles beautés.

« Après cela, paraitra-t-il incroyable qu'elle puisse répandre ses douceurs, sans autre intérêt que son culte, sans autre résultat que sa bienveillance, même pour les individus de sexe différent ?

« Quel esprit opiniâtre oserait soutenir l'impossibilité de pratiquer les vertus que l'amitié désintéressée enseigne ? Voudrait-il se persuader que ces vertus, d'une pratique facile entre les personnes d'un même sexe, sont exclues entre deux sexes ? Pourquoi ne pas conclure avec nous que la simple amitié, l'amitié désintéressée, qui nous parait si naturelle entre les individus d'un même sexe, n'est pas plus rare ni plus extraordinaire entre ceux de deux sexes différents ?

« Suivons la faible lueur qui nous guide, et disons que, si cette véritable amitié règne parmi les hommes, si on la voit souvent se soutenir d'un pas uniforme parmi les femmes, comment des cœurs susceptibles de sentir sa divine influence, ne pourraient-ils pas, entre eux, dans leur réunion, lui fixer des bornes sans lesquelles elle ne serait plus elle-même ? Nous sentons, à la vérité, combien de difficultés à vaincre pour maintenir ce juste équilibre : c'est là où se trouve la vertu.

« De la simple amitié à ce sentiment tendre, qui jette, par l'impression de la beauté, un désordre tumultueux dans nos sens, enchaîne nos facultés et les soumet à son empire, il n'est qu'une nuance légère, que l'haleine brûlante du désir a bientôt effacée ; mais, s'il est difficile de se défendre, ne savons-nous pas, après tout, qu'il est glorieux de combattre, et que l'effort suprême de l'espèce humaine n'est pas de vaincre, mais de lutter sans cesse ? Au surplus, quoique toujours en garde, si notre surveillance se trouvait assoupie par les fatigues renaissantes d'un combat inégal ; si, dans un dédale d'enchantements, où la molle volupté, couchée sur un lit de roses, sourit à la beauté qui lui fait des esclaves, elle s'y oubliait quelques instants, nous devons espérer que la raison, soutenue de nos principes maçonniques, comme Ariane, lui offrirait un fil secourable.

« Une fois vainqueurs, comme Ulysse, des filtres magiques de l'enchanteresse Circé, nous jouirons de la douce tranquillité que les innocents plaisirs préparent à ses sectateurs ; la beauté ne pourra plus jeter dans nos agapes et dans nos temples, dont elle fera l'ornement, la fatale pomme de la discorde ; les torches funèbres de cette divinité infernale, dont la fumée épaisse et noire qu'à la sérénité de l'air, ne viendront jamais à bout d'éteindre ni même d'éclipser la vive lumière qui nous éclaire. Les basses et jalouses rivalités, filles inquiètes et présomptueuses des serpents de l'envie, ne siffleront pas sur nos têtes ; heureux les uns par les autres, nous coopèrerons au but moral qui nous rassemble. Quant à vous, Sœurs aimables, affermies sans cesse dans les principes de l'amitié désintéressée, de la pure amitié, vous n'aurez pas les mêmes dangers à courir. Vit-on jamais, d'ailleurs, naître des rivalités entre Vénus et les Grâces ?

« Ce tableau de l'amitié désintéressée, de la simple amitié entre les deux sexes, bien compris, les efforts qu'il doit en coûter pour suivre ses lois, la possibilité d'y réussir, que nous préconisons, n'a pu nuire, s'il n'a pas donné une nouvelle énergie, à cette vérité éternelle qui vous a été annoncée, que de la réunion des deux sexes nait le bonheur commun. Nous y trouvons, de plus, un avantage réel pour la Franc-Maçonnerie, dont nous faisons profession ; cet avantage, développé, peut nous acquitter, envers les Sœurs récipiendaires, de l'instruction que nous leur devions.

« Il existe une vérité physique, réduite en axiome, qui peut nous servir à établir la preuve de l'avantage réel qui doit résulter de cette réunion fraternelle, non seulement pour la partie théorique et spéculative, mais plus encore pour la partie pratique et essentielle de la morale maçonnique. Deux forces, dit l'axiome *vis unita sit fortior*, soit pour pénétrer la résistance des corps, soit pour en soutenir le poids, en sont plus actives, plus robustes, dans leur parfait et strict assemblage ; ainsi il est facile de concevoir qu'elles viendront plus aisément à bout, toutes deux, de ce qu'elles n'auraient pu exécuter l'une sans l'autre ; ou, du moins, l'emploi qu'elles feront de leurs moyens, sera plus puissant, plus prompt et plus efficace.

« Nous trouvons l'application de ce principe et de sa conséquence dans le caractère de Maçonnes, Sœurs récipiendaires, qui vient de vous être conféré ; ce caractère indélébile s'amalgame avec celui que nous avons reçu nous-mêmes, sur la promesse de suivre les obligations que cet Ordre respectable nous impose. Engagées aujourd'hui, par un serment solennel, à nous aider à en soutenir le fardeau, il devient plus léger, en se prêtant d'un effort égal, à le porter ensemble.

« Cessez de vous effrayer, chères Sœurs ; ce fardeau n'est pas au-dessus de vos forces. La délicatesse de vos organes est peut-être plus propre à l'aller chercher dans le sentier étroit de la vertu, sentier que nous tâcherons toujours de vous parsemer de fleurs ; elle y est, dis-je, peut-être plus

propre que la prétendue force dont nous nous targuons, et qui nous porte à une constance opiniâtre, quoiqu'elle ne soit pas toujours victorieuse.

« Mais, afin de ne pas laisser plus longtemps en suspens le désir, qui éclate déjà dans vos regards, d'en connaître le genre méritoire, apprenez quelles sont nos obligations communes.

« Vous ne vous êtes pas sans doute imaginé que le plaisir de la société fût le seul attrait de nos assemblées : une jouissance plus suave, un intérêt plus vif les président ; la discrétion, à la bouche toujours close, aux oreilles ouvertes et attentives, y conduit par la main la confiance au front serein. Le bonheur de l'humanité, les secours dus à l'indigence, le crédit qu'on oppose à sa ruine totale, les ménagements scrupuleux pour ne pas blesser sa délicatesse, pour lui rendre l'aisance qu'elle mérite et éviter, quand il est impossible de la secourir, l'humiliation d'avoir découvert sa misère ; telles sont nos occupations principales, tel est le résultat de la confédération maçonnique.

« Reste encore, sans doute, plus d'une autre vertu sociale à pratiquer, parmi lesquelles le plus grand avantage que je découvre dans l'exercice de nos facultés, c'est de nous fournir les moyens d'étendre notre bienveillance, et les occasions de répandre nos bienfaits, plus qu'il n'appartient aux êtres d'un ordre inférieur. La générosité compatissante est de ce nombre ; elle conduit celui qui fait le bien à la douce illusion de la plus noble et de la plus pure des jouissances, illusion qui le place au plus haut degré du bonheur, qui l'élève au rang des puissances de la terre et l'assimile, en quelque sorte, à la divinité.

« En faisant le bonheur de ceux qu'elle a choisis pour être l'heureux objet de ses complaisances, la bienfaisance ressemble à ce chêne élevé, respecté par des temps, dont la cime se perd dans les cieux, dont les rameaux, utilement multipliés par les mains de la nature, portent, sous leur ombrage épais, la fraicheur et la tranquillité ; qui, plus il est élevé, à la vérité, plus il est exposé à la tempête et aux éclats de la foudre ; mais qui se trouve, s'il en est frappé, trop heureux d'avoir abrité les voyageurs effrayés, d'avoir préservé surtout ce qui se trouvait au-dessous de lui et se reposait à l'ombre de sa protection.

« Je ne sais trop pourquoi, en voulant peindre sous leurs vraies couleurs les charmes naturels des vertus sociales et maçonniques, l'idée de la générosité et de la bienfaisance ne se reproduit jamais sans séduire tous les cœurs, et sans nous avertir nous-mêmes qu'il est difficile de s'abstenir de leur éloge aussi souvent que cette idée se présente dans le discours ou à la réflexion. Mais, afin d'éviter l'ennui d'une énumération nombreuse, revenons, chères Sœurs, à la dernière de vos obligations.

« Vous me pressentez déjà. Vous reconnaissez d'avance cette divinité, qui range tous les hommes dans une même classe ; qui, sans égard pour les qualités plus ou moins grandes de l'esprit, ni pour les perfections plus ou moins combinées de la beauté, sans considération déterminée ni absolue pour l'élévation des rangs et les distinctions politiques, les yeux seulement fixés sur les élans du cœur, digne objet de ses préférences et de ses soins; qui enchaîne à ses pieds l'orgueil de la naissance et la trop haute opinion de soi-même ; cette divinité, qui a su ne les mesurer, ces hommes, qu'au poids de leurs vertus. À ces traits, vous reconnaissez sans peine la douce égalité, mère du bonheur, dont jouissent les vrais enfants de la lumière : et voilà quels sont nos devoirs et nos plaisirs.

« L'association à laquelle nous vous admettons vous rend désormais *tributaires de l'Ordre maçonnique*, pour qu'il en résulte un avantage réel… Dans la société privée, aimables Sœurs, vous pétrissez le levain de nos âmes ; par la douceur insinuante, par la flexibilité du caractère, vous adoucissez les amertumes de la vie. Que n'avons-nous donc pas lieu d'espérer de votre constance, dans une société particulière, qui n'a pour base que l'humanité et la bienfaisance, vous qui êtes si bien organisées pour le sentiment !… Ce que l'esprit a peine à découvrir, votre cœur l'a déjà senti.

« Ainsi, vous nous servirez de guides ; vous encouragerez nos travaux, en les partageant ; ou plutôt, comme ces anciens et preux chevaliers, en qui la galanterie et l'amour des dames était l'âme de leurs prouesses et de leur courage, nous vous ferons sans cesse hommage de notre loyauté. Dans nos tournois maçonniques, vous serez les juges du combat ; la beauté y distribuera la couronne ; et la même main qui la recevra aura la faveur insigne de se couronner elle-même, en vous faisant l'hommage des mystères qu'elle aura conquis, comme étant votre bien et votre ouvrage. Si, sur son char belliqueux, Mars, le dieu des grands cœurs, place l'harmonie militaire à côté de la victoire, nous, nous plaçons la beauté sur l'autel de la Maçonnerie, pour nous inspirer la vertu, et pour partager la gloire des belles actions qui doivent perpétuer l'existence immortelle de cette noble institution.

« Résumons-nous, en vous rappelant que nous avons voulu essayer de prouver que l'amitié désintéressée est dans la nature ; qu'elle peut exister entre les individus d'un sexe différent, comme il est vrai qu'elle existe entre ceux d'un même sexe ; que, par une suite de conséquences, nous avons aperçu un avantage réel, pour la Maçonnerie, dans une association adoptive, laquelle n'est faite que pour embellir ses dogmes, que pour donner un nouvel essor aux vertus, et inspirer un zèle plus ardent pour suivre ses instructions.

« Bien loin de nous flatter d'avoir réussi dans une matière dont l'abondance a dû laisser échapper quelques traits, mais que votre cœur saura bien deviner, nous abandonnons nos regrets, pour nous livrer aux transports qu'un si beau jour apprête. »

Je n'hésite pas à le déclarer, ce discours est un vrai chef-d'œuvre dans son genre, en dépit de son style ampoulé. On sait, du reste, que le langage boursouflé de périodes amphigouriques, adroitement mêlées à des phrases à double entente, constitue l'éloquence maçonnique. Ces incohérences, dont le lecteur qui n'a pas la clef se heurte, sont voulues ; ce manque de liaison, ces contradictions même qui vous frappent, qui vous arrêtent et vous font douter de la sanité mentale de l'orateur, n'existent qu'en apparence. Ce qui semble un galimatias, un pathos désordonné, à l'examen du profane, est, au contraire, parfaitement réglé, et tout se tient à merveille, tout s'enchaîne, tout se suit et se correspond.

Oui, si vous prenez dans leur sens usuel les grands mots de ce speech cité comme modèle, si vous les interprétez naïvement en homme honnête, n'apercevant pas les artifices de l'hypocrisie, oui, vous direz : « Ce harangueur de dames et demoiselles nouvellement reçues maçonnes extravague ; c'est un phraseur qui débite des compliments fades et s'embrouille dans son boniment ; son discours n'a ni queue ni tête et n'est composé que de balivernes galantes, sans aucune idée d'ensemble, sans plan bien déterminé, sans but précis à atteindre ; tout cela est confus et diffus et ne mérite que d'être mis au panier. »

Que vient-il, en effet, nous raconter, cet orateur franc-maçon ? que nous chante-t-il là, avec cette amitié désintéressée, dont il fait si grand éloge et qu'il demande, pour tous les frères présents, à son auditoire féminin ? L'amitié, telle que tout le monde la comprend, est désintéressée, forcément, cela coule de source ; sinon, elle ne serait pas l'amitié ; on ne s'imagine pas l'existence d'une amitié cupide ou se faisant rétribuer d'une manière quelconque. Mais, dans la bouche du f∴ orateur, cette amitié désintéressée est-elle bien un pléonasme, une redondance de qualificatif inutile ?

Quoi ! d'après cet homme, parlant à ces femmes et les prévenant des obligations qu'elles auront à remplir, en étant *tributaires* de l'Ordre maçonnique, quoi ! il leur, en coûtera, dit-il, des efforts pour suivre les lois de cette amitié désintéressée ? il a fallu, pour cela, un serment solennel ? cette amitié-là sera un fardeau, que, dès ce jour, elles se sont engagées à porter ?… Mais aussi, comme il s'empresse de les rassurer !… Cessez de vous effrayer, insinue le bon apôtre ; ce fardeau n'est pas au-dessus de vos

forces ; grâce à la délicatesse de vos organes, vous irez le chercher de vous-mêmes ; vous l'irez chercher dans le sentier étroit de la vertu, et ce sentier, nous tâcherons toujours de vous le parsemer de fleurs !

Est-ce bien d'une amitié honnête qu'il s'agit, quand le f∴ orateur dit que la première impression de ce sentiment est plus forte que la raison, plus impérieuse que les raisonnements, auxquels elle impose un absolu silence ?… Est-ce bien de l'amitié pure et simple qu'il est question, quand il dit qu'il n'y a, entre elle et un sentiment de nature à jeter un désordre tumultueux dans les sens, qu'une nuance légère, que l'haleine brûlante du désir a bientôt effacée ?… Et condamne-t-il vraiment ce passage d'un sentiment à l'autre, ou, pour mieux dire, cette chute, alors qu'il en montre avec complaisance le tableau, dans un dédale d'enchantements, où la molle volupté, couchée sur un lit de roses, sourit à la beauté qui lui fait des esclaves ? alors qu'il a soin d'ajouter que, si la surveillance, que chaque frère doit exercer sur soi pour ne pas succomber vient à s'oublier quelquefois, la raison, soutenue par les principes maçonniques, viendra à son secours, comme Ariane ?

Ce qu'il faut donc, ce n'est pas s'abstenir des plaisirs (innocents !) que la maçonnerie prépare à ses sectateurs ; ce qu'il faut, c'est avoir assez d'habileté pour ne pas se laisser dévorer par le Minotaure… Et quel est le Minotaure, si ce n'est l'attachement exclusif qu'un homme pourrait éprouver pour une seule femme ?… Car, c'est le f∴ orateur qui l'explique, dans la réunion androgyne, dans la loge d'Adoption, les cœurs susceptibles de sentir la divine influence de l'amitié dont il s'agit, doivent lui fixer des bornes sans lesquelles elle ne serait plus elle-même ; et la vertu consiste à maintenir un juste équilibre, quelles que soient les difficultés à vaincre pour faire prédominer cette loi, ce principe maçonnique… En la suivant, cette loi, nulle pomme de discorde à craindre, point de basses et jalouses rivalités, mais, au contraire, bonheur complet des uns par les autres. Et le f∴ orateur insiste, afin que les sœurs nouvellement initiées sachent bien qu'elles n'auront pas à redouter des préférences pour telles au détriment de telles autres ; elles seront toutes également courtisées, elles n'auront nul motif de jalousie entre elles. Il est formel, le madré compère, quand il leur dit, la bouche en cœur : « Vit-on jamais, d'ailleurs, naître des rivalités entre Vénus et les Grâces ? »

Hypocrisie ! hypocrisie ! est-ce là l'amitié, la pure et simple amitié ?…

Mais la tartuferie suprême est celle qui consiste à faire intervenir le mot de *bienfaisance* pour indiquer comment s'exerce l'amitié maçonnique.

Ah ! les pauvres sœurs maçonnes auront à avaler le contenu du calice jusqu'à la lie ; et quelle lie !… Maintenant que vous avez la clef, relisez avec attention l'alinéa du discours où le f∴ orateur apprend aux nouvelles initiées que, dans les assemblées de la secte, la discrétion, à la bouche toujours close, conduit par la main la confiance au front serein. Il n'y a qu'un mot pour qualifier ces doubles-sens : c'est infect.

Et que la franc-maçonnerie ne vienne pas nous dire que nous la calomnions, que nous voyons des doubles-sens là où il n'y en a pas, et qu'il s'agit vraiment de l'exercice de la bienfaisance, de la pratique de la *charité*.

Le plaisir d'être en société, c'est-à-dire de se voir et de causer ensemble n'est pas le seul attrait des assemblées maçonniques, dit le f∴ orateur. À l'en croire, en prenant ses mots dans le sens usuel, on y distribue des secours à l'indigence…

Des aumônes charitables ? Cela n'est pas vrai. Il est superflu d'expliquer que les loges, dans leurs tenues intimes d'initiation, surtout dans les tenues androgynes, restant strictement et rigoureusement fermées aux profanes, ne font pas exception en faveur des pauvres ; jamais on n'a vu un Vénérable interrompre la séance et faire ouvrir les portes du temple, pour en donner l'entrée à des indigents sollicitant des secours. Mais on pourrait croire que les frères, membres de la loge ou d'un autre atelier, sont autorisés, s'il en est d'infortunés parmi eux, à exposer leurs besoins et à réclamer assistance. Il n'en est rien, non plus.

En France, particulièrement, — puisque le discours dont je m'occupe ici est d'un officier du Grand Orient de France, — la maçonnerie n'exerce pas plus la charité en faveur de ses adeptes qu'en faveur des profanes ; quand un maçon, reçu lorsqu'il était dans l'aisance, se trouve tout à coup dans l'embarras, il est extrêmement rare qu'on lui vienne en aide ; il faut qu'il soit un gros bonnet de la secte, pour que le Tronc de la Veuve laisse échapper quelque argent en son honneur. Je n'ai guère entendu citer que le cas du F∴ Ali-Margarot, maire de Nîmes et membre du Conseil de l'Ordre, à qui le Grand Orient accorda des secours après sa déconfiture. Les simples

maçons devenus malheureux, on les renvoie au comité de la loge, qui leur donne cent sous et les fait ensuite radier.

Telle est la règle, suivie en France. Et, pour couper court à toute discussion sur ce point, je rappellerai que le F∴ Bazot, officier du Grand Orient de France, a écrit ceci :

« Le maçon mendiant est un génie malfaisant qui vous obsède partout et à toute heure. Rien ne peut vous soustraire à son importunité, et son insolence ne connaît ni bornes ni obstacles. Il est à votre lever, au moment de vos affaires, à votre repos, à votre sortie. Son parchemin (son diplôme) est l'arrêt de mort de votre humanité. Mieux vaudrait rencontrer sa main armée d'un poignard ; vous pourriez du moins opposer le courage au glaive assassin. Armé seulement de son titre de maçon, il vous dit : « Je suis maçon, donnez-moi ; car je suis votre frère, et votre loi vous ordonne de me faire la charité ; donnez, ou je publierai partout que vous êtes un méchant et mauvais frère. » Donnez, maçons ; mais apprêtez-vous à donner sans relâche ; le guet-apens est permanent… » (*Code des Francs-Maçons*, page 176).

Dira-t-on que c'est là une hargneuse boutade d'un écrivain maçonnique manquant personnellement de charité ?

Voici en quels termes s'exprimait le F∴ Ragon, à qui le Grand Orient a décerné le titre d'*auteur sacré de la Franc-Maçonnerie*, parlant à Paris, le 1er juin 1858, dans une conférence en chapitre de Rose-Croix :

« Rappelons-nous, mes frères, que la Maçonnerie n'a pas constitué un corps d'individus vivant aux dépens des autres. Ces mendiants, qui font de leur misère un métier, oseraient-ils avouer dans quel but ils se sont fait recevoir ? Ils viennent audacieusement vous imposer leur détresse. Cette lèpre hideuse de la Maçonnerie, en France, démontre la coupable négligence des Loges, et surtout de celles de Paris. « Ne présentez jamais dans l'Ordre, disait avec raison le Frère Beurnonville (grand-maitre-adjoint du Grand-Orient) au Frère Roëttiers de Montaleau, que des hommes qui peuvent vous donner la main, et non vous la tendre. » (*Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes*, page 368).

Répliquera-t-on que c'est là encore une opinion isolée ?

Ouvrons alors les Règlements Généraux du Grand Orient de France, et ceux du Rite Écossais, et lisons :

Rite Français. « Article 258. Les Loges doivent rigoureusement s'abstenir d'initier les profanes qui ne pourraient pas supporter les charges de l'Ordre. »

Rite Écossais. « Article 326. Les Loges ne doivent procéder à l'initiation d'aucun profane dont la position sociale serait un obstacle à ce qu'il pût supporter les charges imposées par les Règlements particuliers ou généraux. »

Non, la franc-maçonnerie n'exerce pas, si ce n'est tout-à-fait exceptionnellement, la charité envers ses membres malheureux ; cela est si vrai, qu'en 1885 quelques frères de l'orient de Paris s'unirent entre eux pour fonder, à côté des loges, une association dont le titre à lui seul est caractéristique : *Société de secours mutuels des Francs-Maçons*. Cette sociétés, qui, par le seul fait de la nécessité de sa constitution, prouve péremptoirement qu'au sein des ateliers maçonniques on ne se secourt pas les uns les autres en cas d'indigence, était due à l'initiative des FF∴ Duhazé, 78, rue Vieille-du-Temple, Édouard Bézier, 11, rue Pétel, et docteur Mook, 46, rue de la Chapelle[3]

D'autre part, c'est un fait reconnu, public, que la Maçonnerie, en France, n'a jamais créé un hospice, et que l'on ne saurait citer une loge française quelconque ayant fondé seulement un lit d'hôpital ; il est donc indiscutable que l'Ordre maçonnique n'est en aucune façon bienfaisant, dans le seul vrai sens du mot, à l'égard des profanes, et, bien plus, que la pratique de da charité, c'est-à-dire le soulagement de la misère par des aumônes ou d'autres secours, ne s'exerce en aucune façon au sein des loges, pas même en faveur des adeptes initiés.

Ah ! je reconnais que le discours-modèle de l'orateur aux sœurs maçonnes nouvellement reçues ne compromet nullement la secte, si l'on n'en pèse pas tous les termes ; il n'est pas le premier venu, celui qui a rédigé cette prose-là. Tout mauvais cas étant niable, la maçonnerie peut nier, si, armé seulement de ce discours, on lui dit nettement ce que signifie la bienfaisance de ses sœurs.

Mais, il ne faudrait pas que le speech en question vînt après un interrogatoire des récipiendaires, interrogatoire dont les demandes entraînent, à la suite des réponses, certaines définitions sous forme de réplique, fixées par les rituels ; et cet interrogatoire de la postulante n'est pas banal. On la met en garde, notamment, contre la jalousie.

« La jalousie, lui a-t-on dit tout à l'heure, est le dépit, le chagrin qu'on a de voir posséder par un autre un bien qu'on voudrait pour soi. La jalousie tient plus à la vanité qu'à l'amour. » (*Rituel de Ragon*, page 24).

« La jalousie est surtout causée par le désir de la possession exclusive ; le jaloux se trouve livré à un véritable tourment par la seule idée du partage. Toutes ces craintes se fortifient l'une contre l'autre, en se mêlant dans son esprit ; aussi une personne jalouse est-elle constamment assiégée de soupçons et de fantômes. On ne saurait donc trop refréner cette passion. » (*Rituel de La Jonquière*, page 56 ; Mss. n^{o} 45 de la Grande Loge d'Édimbourg).

Il ne faudrait pas non plus que la petite fête, suivant l'initiation et ses harangues, se clôturât par le chant du « cantique » d'*Eva*, licencieux au plus haut degré, impossible à reproduire dans une publication comme celle-ci. (*Rituel de Ragon*, pages 37, 38, 39).

En rapprochant donc du discours du F∴ orateur les étrangetés rituelles qui le précèdent et le suivent, il est facile de voir que la bienfaisance réclamée des sœurs maçonnes, et même à elles imposée, n'a aucun rapport avec l'exercice de la charité, mais est uniquement la mise en pratique de cette amitié désintéressée et collective, sans rivalités ni jalousie, dont on a tout d'abord tracé le grand éloge.

Encore, malgré son habileté, l'artificieux auteur du speech-modèle a laissé échapper quelques mots qui livrent le honteux secret ; sous la peau de la brebis, l'oreille du loup perce, en dépit de toutes les précautions prises.

Est-ce la charité, cette bienfaisance qui s'applique à faire le bonheur de ceux qu'elle a choisis pour être l'heureux objet de ses complaisances ?… La charité court partout où il y a une misère à secourir qu'on lui signale ou qu'elle découvre ; elle n'a pas de complaisances, elle ne choisit pas.

Enfin et surtout, le f∴ orateur déclare que cette bienfaisance a une dernière obligation dans sa mise en pratique : elle doit s'inspirer du principe

de « la douce égalité, mère du bonheur dont jouissent les vrais enfants de la lumière » ; elle doit s'exercer « sans égards pour les qualités plus ou moins grandes de l'esprit, ni pour les perfections plus ou moins combinées de la beauté, sans considération déterminée ni absolue pour l'élévation des rangs et les distinctions politiques, les yeux seulement fixés sur les élans du cœur, digne objet de ses préférences et de ses soins. » Ce qui revient à dire que le moins malin de la loge comme le plus spirituel, le mal bâti comme le beau garçon, le ministre comme le simple électeur, le banquier millionnaire comme le petit boutiquier, ont droit, si le cœur leur en dit, à faire appel à cette bienfaisance des sœurs de l'atelier et doivent être secourus indistinctement.

Or, quelle est donc cette charité qui distribue ses bienfaits aux gens pourvus de richesse, d'un rang élevé ou d'une haute situation politique ?… Ce serait se moquer du monde que soutenir qu'il s'agit d'une distribution d'aumônes en tout cela.

Il ne faudrait pas cependant s'exagérer la situation de ces malheureuses. Ce serait une erreur de croire qu'il y a des Thersite et des Quasimodo dans les ateliers androgynes que les loges s'annexent, en vertu du droit de cumulation de rites. Les sœurs maçonnes sont, jusqu'à un certain point, maîtresses de leurs choix.

Voici, à cet égard, comment les choses se passent :

Les frères qui n'en sont encore qu'au grade d'Apprenti, ne sont jamais admis dans les loges d'Adoption ; ils en ignorent tout à fait l'existence. Ce n'est qu'à partir du 2^{e} degré (Compagnon), que l'on peut y être admis. Remarquez que je ne dis pas : « que l'on y est admis ».

Rien n'est plus exact que ce que M. Léo Taxil a écrit à ce sujet :

« Au premier degré, qu'on nomme le grade d'Apprenti, on ne révèle, en réalité, absolument rien au néophyte ; et, en ce qui concerne l'existence des sœurs maçonnes, on induit même le récipiendaire en erreur. Lorsque le Vénérable déclare que le récipiendaire est admis à faire partie de l'association, il lui dit, après l'avoir consacré Apprenti, et en lui remettant une paire de gants de femme : « Mon frère, *nous n'admettons point de femmes dans nos loges ;* mais, en rendant hommage à leur grâce et à leur

vertu, nous aimons à en rappeler le souvenir ; ces gants, vous les donnerez à la femme que vous estimez le plus. »

« Plus tard, si l'Apprenti à persévéré, s'il s'est fait remarquer par son assiduité aux réunions occultes, on lui propose de l'initier au second degré, appelé grade de Compagnon. Il faut, au minimum, cinq mois d'assiduité, sans compter un rapport favorable du comité de la loge, pour qu'un Apprenti soit reçu Compagnon.

« Alors, le Vénérable change de langage. Après avoir proclamé que le récipiendaire est admis au second degré de l'initiation maçonnique, le Vénérable lui dit : « Mon frère, jusqu'à présent, vous n'étiez qu'un simple Apprenti, et, comme tel, vous étiez censé n'avoir que trois ans. À dater d'aujourd'hui, vous avez cinq ans ; tel est votre âge en maçonnerie. Cet âge vous rend apte à visiter les loges d'Adoption, où tout se fait par cinq[4] ».

Et, comme cette dernière phrase a généralement pour résultat d'intriguer le nouveau Compagnon, celui-ci, à la sortie de la séance, ne manque pas de demander des explications à son Vénérable ; car il tient à savoir ce que sont ces loges d'Adoption, dont jusqu'alors il n'avait jamais entendu parler.

« Le Vénérable explique donc ainsi : «Il est certaines choses que nous ne pouvons révéler à nos adeptes, qu'après les avoir sérieusement éprouvés. Nous croyons à présent pouvoir compter sur vous, et c'est pourquoi nous vous avons reçu Compagnon. Lors de votre première initiation, je vous ai dit que nous n'admettions pas de femmes dans nos loges. En effet, nos loges ne reçoivent pas de femmes à leurs mystères ; mais il existe des loges de dames, appelées loges d'Adoption, aux mystères desquelles les maçons sont admis, dès qu'ils ont reçu le grade de Compagnon. »

« Tel est le mot de l'énigme. Aussi, un franc-maçon, qui n'a jamais été reçu qu'au grade d'Apprenti, est-il d'une bonne foi parfaite, en affirmant qu'il n'y a pas de femmes dans la franc-maçonnerie. J'ajoute que même un Compagnon peut être également de bonne foi, en émettant une affirmation semblable ; car il est fort possible qu'il n'ait jamais assisté à une séance de maçonnerie féminine[5] ».

M. Léo Taxil a publié, à la suite de cela, les rituels des grades féminins qu'il avait réussi à se procurer ; mais il n'a pas expliqué comment des Compagnons peuvent être de bonne foi en niant les ateliers androgynes. Or,

non seulement des Compagnons peuvent les ignorer, mais mêmes des adeptes pourvus de n'importe quels grades de la maçonnerie ordinaire.

L'explication que le Vénérable donne hors séance au nouvel initié au 2e degré contient encore une subtilité. Le terme dont il se sert, *loges de dames*, est impropre. Il n'existe pas d'ateliers où les femmes travaillent seules. Ce qui est vrai, c'est que des ateliers de frères travaillant à tel ou tel degré (loge, chapitre, aréopage) peut constituer une loge d'Adoption, où certains maçons, choisis dans les conditions et les circonstances que je vais dire, travaillent avec des sœurs maçonnes ayant aussi tels et tels degrés.

Voici, par exemple, une loge qui a toujours pratiqué un rite masculin ou plusieurs rites masculins exclusivement. Un beau jour, quelques-uns de ses membres veulent créer, non pas au sein de la loge, mais à côté, un atelier-annexe androgyne. Ils s'adressent au pouvoir souverain de la fédération, Grand Orient, Suprême Conseil ou Grande Loge, et sollicitent l'autorisation nécessaire.

D'après la règle, pour que l'autorisation soit accordée, il faut : 1° que les impétrants comptent parmi eux au minimum cinq frères pourvus du grade de Maitre, trois frères pourvus du grade de Rose-Croix, et un frère pourvu du grade de Chevalier Kadosch ; 2° que tous les impétrants sans exception aient au minimum cinq ans d'activité au sein de cette même loge, c'est-à-dire n'aient pas parmi eux un seul frère précédemment membre d'une autre loge et affilié à celle-ci depuis moins de cinq ans, fût-il Kadosch ; 3° qu'au nombre des impétrants se trouvent les cinq premières lumières de la loge, c'est-à-dire le Vénérable, le premier et le second Surveillants, l'Orateur et le Secrétaire, tous les cinq en exercice au moment de la demande.

Ces conditions étant remplies et les métaux fixés par le tarif de la fédération versés, l'autorisation est accordée, autorisation dite « en cumulation de rites » pour pratiquer tel ou tel rite androgyne reconnu.

Les fondateurs de la loge-annexe se gardent bien de prévenir leurs collègues de cette belle innovation : d'abord, parce que plusieurs de ceux-ci risquent de ne pas être admis à la faveur de participer à ces réunions intimes d'un nouveau genre ; ensuite, parce que l'atelier androgyne n'est pas encore prêt à fonctionner.

À ce moment, intervient, déléguée par le pouvoir central de la fédération, la souveraine grande-maîtresse nationale du rite androgyne que les fondateurs se proposent de pratiquer.

Celle-ci se rend à l'orient où se trouve la loge autorisée à s'annexer un atelier d'Adoption. Là, elle se met en rapport avec les neuf impétrants, et se fait présenter cinq dames ou demoiselles qui ont été sondées et au sujet de la discrétion absolue desquelles les frères présentateurs ont des raisons d'être sûrs.

La grande-maîtresse examine le cas de chacune de ces cinq dames ou demoiselles et donne son avis motivé dans un rapport qu'elle adresse au pouvoir central. On pense bien que la grande-maitresse nationale d'un rite, — ou sa suppléante, en cas d'empêchement, — n'est pas la première venue ; les femmes qui arrivent à cette haute fonction dans la maçonnerie, sont toujours d'une intelligence hors ligne, bien que souvent passant inaperçues au milieu du monde profane. Aussi, l'avis émis par la grande-maîtresse, visiteuse de la loge androgyne en voie de création, est adopté, sauf d'infiniment rares exceptions.

Les frères qui ont pris l'initiative de la fondation ont alors d'assez fortes charges, s'ils sont dans une ville où il n'y a pas déjà une autre loge d'Adoption. Il est vrai que, d'ordinaire, dans la pratique, on tourne la difficulté en ayant eu soin de mettre dans l'affaire, parmi les cinq premières dames indispensables, au moins une riche veuve, avide de plaisirs et ne voulant pas se remettre dans les liens du mariage ; celle-ci, dont on flatte la vanité en lui promettant la présidence féminine de la loge, paiera les frais que l'on va voir, et qui pourtant, d'après les statuts (*Rituel La Jonquière*, page 9), sont à la charge exclusive des frères.

Les cinq premières dames ou demoiselles, qui vont être la souche féminine de l'atelier-annexe, ont à recevoir, avant tout, les trois premiers degrés de l'Adoption ; il faut qu'elles aient, toutes cinq, obtenu le grade de Maîtresse, pour que la nouvelle loge androgyne puisse commencer ses travaux. Les délais entre chaque grade sont, il est vrai, abrégés ; car la souveraine grande-maîtresse examinatrice ne s'est prononcée qu'à bon escient. Même, dans certains cas exceptionnels, après en avoir référé au pouvoir central et avec l'assistance du Kadosch qui est au nombre des neuf impétrants, elle a le droit de donner elle-même aux cinq candidates

l'initiation jusqu'au grade de Maîtresse, en petit comité et avec la simple explication des rituels ; mais, je le répète, c'est là l'exception ; on trouve toujours un orient, pas trop éloigné, où fonctionne déjà une loge androgyne.

Les sœurs reçues ainsi dans un atelier auquel elles ne doivent pas demeurer attachées, ne sont pas annoncées sous leur nom lors de la triple initiation ; elles sont présentées par le Vénérable de la loge androgyne chargée de leur conférer les trois degrés ; en vertu d'un ordre du pouvoir central, le rapport favorable de la souveraine grande-maitresse du rite est lu à l'assemblée et supprime toute discussion, tout scrutin d'admission ; les frères de la loge initiatrice n'ont pas à connaitre ces nouvelles sœurs qu'ils ne reverront probablement plus et qui ont pour garant le pouvoir central lui-même.

L'initiation n'est donc, pour ces cinq sœurs, qu'une formalité, afin qu'elles se rendent compte des épreuves qu'elles auront à faire subir plus tard à leurs recrues. On reçoit leur serment ; elles ne sont proclamées que sous leur nom maçonnique ; car toute Maîtresse est gratifiée d'un pseudonyme qui seul figure en lettres claires sur son diplôme, le nom d'état civil n'y étant inscrit qu'en cryptographie. Il n'y a que le grand-maître et la grande-maîtresse, signataires du diplôme, qui connaissent par leur vrai nom les cinq nouvelles sœurs, destinées à faire partie d'un autre atelier. Enfin, ces réceptions-là n'ont lieu qu'en présence des frères et sœurs faisant partie du comité de la loge initiatrice, auxquels peuvent s'ajouter les neuf fondateurs de la nouvelle loge androgyne, s'ils habitent la même ville ou s'ils veulent bien se déplacer.

Après quoi, le pouvoir central valide les diplômes certifiant, pour les cinq sœurs leur initiation au 3^{e} degré féminin. Cette fois, la nouvelle loge androgyne est définitivement fondée.

Le noyau féminin existe, et les premières réunions des deux sexes ont lieu. L'atelier-annexe va maintenant s'accroitre.

Sœurs fondatrices et frères fondateurs se mettent en campagne pour trouver des recrues féminines. Les initiations, à présent, se font avec toutes les exigences du rituel ; les jeunes femmes qui se laissent entraîner à l'Apprentissage passent par toute la filière pour parvenir à la Maîtrise ; les examens sont rigoureux, car l'on n'a plus les lumières de la souveraine

grande-maîtresse pour juger la valeur des récipiendaires ; les délais ne sont plus abrégés. Mais il suffit de suivre à la lettre le rituel ; il a été fabriqué avec un art satanique, et la malheureuse qui a consenti à faire le premier pas est prise et bien prise, sans pouvoir revenir en arrière.

Du reste, les sœurs maçonnes, les vraies sœurs maçonnes, sont tenues, on le comprend sans que j'aie besoin d'y insister, par le secret même des mystères où elles sont coparticipantes, encore plus que par le serment ; la discrétion est forcée. On n'a attiré là que celles qui avaient déjà perdu la foi ; et on les compromet tant et si bien, que, si l'une d'elles, se ressaisissant un jour, réussit à sortir de l'abîme, il est bien certain qu'elle gardera le silence. Ces choses-là ne s'avouent point.

Ah ! voilà bien le diabolisme dans toute son habileté machiavélique. Comme il tient terriblement sa proie dans les loges androgynes ! Il en est peu, de ces infortunées victimes, qui se convertissent, si ce n'est au lit de mort. Aussi, voilà pourquoi l'Église, malgré toutes les négations intéressées, sait l'existence des sœurs maçonnes ; mais le secret de la confession est inviolable, l'Église ne peut pas parler[6].

Et ils le savent, ces hommes qui perdent ces femmes et en font leur jouet. Ils sont tellement sûrs du secret, aussi bien quand leurs victimes sont aveugles que si elles viennent à ouvrir les yeux, qu'ils ont à ce sujet, dans leurs fêtes impies, le triomphe insolent. C'est dans cette pensée qu'en 1878, à un banquet maçonnique où l'on célébrait (à Port-Louis) le centenaire de la loge androgyne *la Triple Espérance*, un poète mauricien déclama pour la première fois une pièce de vers, qui depuis lors a été colportée dans des agapes semblables et dont voici un fragment, copié sur le compte-rendu d'un autre atelier androgyne, la loge *Modestia cum Libertate*, de Zurich (juin 1890) :

Oui, réjouissons-nous ; car c'est bien dans nos temples
Que l'on voit les meilleurs, les plus dignes exemples.
Dans les nobles transports de la fraternité,
Zélés, nous honorons la sainte humanité.
Disant avec amour : « La femme est notre égale »,
Tandis que le curé la maintient en vassale,

Nous réprimons l'orgueil, et dans nos doux travaux,
La liberté régnant, nous sommes tous égaux.
Frères, n'est-ce point là la divine sagesse ?
Nos secrets sont gardés mieux encor qu'à confesse.
Si le mal est bavard, hâbleur, superstitieux.
Au contraire, le bien reste silencieux :

Goûtant sa joie en paix, la vertu ne se vante ;
Son bonheur lui suffit ; muette, elle est contente.
Il paraît qu'autrefois, — chères Sœurs, entre nous, —
Les femmes n'étaient pas discrètes comme vous…
En ces temps reculés d'ignorance profonde
(Car le premier Maçon est vieux comme le monde),
Les femmes ne pouvaient porter loin un secret,
Et l'homme seul alors se prétendait discret.
Mais depuis que le monde a par nous la lumière,
On est bien revenu de cette erreur grossière ;
Et, nous en témoignons, au nez des confesseurs, ,
Ève aujourd'hui se tait… Frères, vivent nos Sœurs !…

Il y a là, en effet, une discrétion qui s'impose, même aux adversaires de la franc-maçonnerie. Vis-à-vis de ces femmes, on est saisi d'une immense pitié ; l'honneur des familles est en jeu ; l'on a beau s'être promis de livrer au public les noms que l'on sait, la plume vous tombe des mains, dès qu'il s'agit d'écrire celui d'une de ces victimes.

D'ailleurs, c'est la seule restriction que je fais dans mes révélations. Me conformant fidèlement aux ordres du Saint-Siège qui prescrit de dénoncer tous les chefs et coryphées de la secte, je n'ai aucune hésitation à imprimer en toutes lettres les noms des hauts-maçons connus de moi, de ceux qui, à un litre quelconque, dirigent la guerre contre l'Église ; et, comme on l'a vu déjà, comme on le constatera encore, Je ne fais pas d'exception en faveur des femmes. Mais les malheureuses qui font partie du troupeau avili et exploité, je les laisse à leur honte personnelle ; loin d'être des chefs, celles-ci sont des esclaves, et j'estime qu'il n'y a aucun intérêt à nommer

spécialement, dans une publication, celles que j'ai pu rencontrer sur ma route au cours de mon enquête.

De la déclaration qui précède, il ne ressort, bien entendu, aucun blâme de ma part adressé à M. De la Rive, qui a cru, lui, devoir publier près de mille noms de sœurs maçonnes, sans établir entre elles aucune distinction : mais le livre de M. De la Rive et mon ouvrage ont chacun une portée bien différente.

M. De la Rive, qui ne s'est pas fait initier pour connaître les mystères de la franc-maçonnerie, s'est attaché à recueillir le plus grand nombre possible de documents officiels de la secte ; là, il a relevé des noms de maçonnes, et il les à publiés, en citant les extraits où ces noms figuraient. Or, lorsqu'un bulletin ou une revue maçonnique, par le plus grand des hasards, s'oublie à imprimer un nom de sœur, le rédacteur se garde bien de dire à quelle classe de la maçonnerie féminine cette sœur appartient. D'où il suit que M. De la Rive n'a pu spécifier, dans sa nomenclature, lesquelles de ces femmes sont des maçonnes de pratique et lesquelles sont des maçonnes de simple étiquette. Tant-pis pour celles de ces dernières qui ont laissé imprimer leurs noms dans les comptes-rendus de la *Chaîne d'Union* et autres feuilles officielles de la secte ! tant-pis si elles se sont ainsi exposées à être confondues avec les autres ! Ceci ne retire rien de sa valeur au livre magistral de M. De la Rive.

Mais je ne suis pas dans le cas de cet auteur, qui est mon ami. Je ne saurais, moi, si Je publiais une liste, esquiver l'obligation de faire un classement. Aussi, je ne cite et ne citerai, en fait de femmes, que les maçonnes-chefs ou coryphées et celles qui n'ont point eu à subir l'avilissement du Pastos. Les autres sont surtout à plaindre, et c'est l'institution elle-même des loges androgynes dont il est nécessaire d'expliquer le fonctionnement, pour la dénoncer et la flétrir.

Je reviens à mon sujet.

Les recrues féminines sont, comme on pense bien, l'objet d'une enquête minutieuse. Ce sont surtout les sœurs qui se chargent de les attirer et de les décider. Sans faire connaître leur qualité de maçonnes, elles usent de leurs relations dans le monde profane. Elles s'adressent de préférence aux jeunes veuves et aux femmes séparées ou divorcées ; parfois aussi aux épouses

coupables, dont elles ont surpris l'adultère, mais uniquement à celles qui s'y livrent par coquetterie, par libertinage, et non à celles qui ont failli à leurs devoirs sous l'empire d'une passion. Les femmes mariées qui deviennent sœurs maçonnes sont assez rares ; il en est, pourtant, dans les grandes villes. Ce sont alors les femmes qui sont négligées par leur mari, passant ses soirées au cercle ou ailleurs ; l'époux, frivole ou dominé par l'amour du jeu, est enchanté que madame aille de son côté prendre le thé chez une amie; cela lui évite des reproches sur ses rentrées tardives ; il ignore que madame et ses amies sont affiliées à la même loge, où elles se rendent ensemble, en se donnant mutuellement le mot, pour pouvoir expliquer, au besoin, par un mensonge concerté, l'emploi de leur temps. Ainsi se désagrège la famille, et dans quelles tristes conditions !

Quant aux frères maçons qui se font agents de recrutement, ils jettent leurs filets à peu près uniquement dans deux catégories de femmes.

C'est d'abord et surtout aux filles-mères, abandonnées par leur séducteur, qu'ils s'adressent ; et, de cette façon, aux dames du monde et de la bourgeoisie, des jeunes ouvrières se trouvent mêlées dans les loges androgynes. Il va de soi que ce ne sont pas les niaises qui sont recherchées, mais les intelligentes et coquettes. La pauvre abandonnée est mise en rapport avec deux ou trois dames, qui se montrent charmantes pour elle, prennent intérêt à son malheur ; ce sont, croit-elle, des dames patronnesses d'une œuvre de bienfaisance laïque ; en effet, elles se chargent de l'enfant et l'expédient au loin en nourrice. Puis, ces dames, toujours pleines de bonté, vont visiter la jeune ouvrière, l'attirent chez elles ; on lui prodigue les câlineries ; on lui fait oublier le misérable qui l'a trompée, au lieu de le rechercher et de lui faire comprendre son devoir de réparation, ainsi que le veut la morale chrétienne. Bref, on vient en aide pécuniairement à la jeune fille, mais en ne laissant jamais échapper une occasion de se moquer devant elle de la religion, des prêtres, des plus saintes croyances. Quand elle est mûre pour l'initiation, on lui propose de la faire entrer dans la société dont ces dames sont membres ; on continuera à lui être utile, et elle verra en même temps qu'on ne s'ennuie pas aux réunions de cette aimable compagnie.

La seconde catégorie de femmes aptes à devenir maçonnes et que les frères, tout particulièrement, s'acharnent à découvrir dans les grandes villes,

est beaucoup moins nombreuse que la précédente. Dans toute société qui tend à s'éloigner de la religion, l'adultère étend chaque jour de plus en plus ses ravages, et des gens du monde mariés, bourgeois, négociants, grands industriels, en un mot des hommes jouissant d'une certaine fortune, ont, plus ou moins secrètement, une seconde femme attitrée, une compagne illégitime. La maçonnerie recherche avec soin ces créatures, qui, au fond, n'aiment pas l'homme coupable trahissant pour elles la foi conjugale, et qui, voyant quand même une rivale détestée dans l'épouse légitime, sont à leur tour conquête facile ; par une sorte de dépit. Celles d'entre elles qui, à raison de la situation fausse de leur protecteur, sont libres de leurs actions et de leur temps, constituent une proie qui se livre comme d'elle-même aux griffes de la secte.

Ajoutez à cela quelques filles de théâtre, et vous aurez à peu près tous les éléments du personnel féminin des loges androgynes.

En résumé, la maçonnerie s'applique à avoir à elle des femmes libres ou décidées à le devenir, épouses adultères prêtes au divorce, mais nullement des courtisanes par état ; il est nécessaire que les sœurs maçonnes aient une situation extérieure à sauvegarder, et c'est là ce qui assure le secret, une fois la chute accomplie dans cette galanterie clandestine. La communauté de la faute lie ces femmes entre elles plus étroitement que tous les serments de discrétion, en même temps que l'excitation réciproque, qui est fatale en ces réunions à l'abri des regards des non-initiés, les provoque à faire une surenchère d'impudeur. C'est contagieux, et c'est vraiment une contagion infernale.

D'autre part, ces malheureuses sont tenues, en outre, quand le cas s'en présente, par des secrets en dehors même de celui de leur avilissement en loge. Ainsi, aux États-Unis, on les tient, avant de les amener à l'initiation, soit par des sages-femmes affiliées, soit par des médecins maçons. Le dernier degré du recrutement, ce qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer d'ignoble en fait de pression exercée sur une femme qui a commis une faute, ce qui est le plus abominable chantage, est pratiqué dans l'Illinois, au temple maçonnique de Chicago : les francs-maçons ont établi là (on ne le croira pas peut-être !) une clinique spéciale pour les maladies honteuses ; les femmes qui s'adressent à cette clinique sont soignées avec toute la discrétion nécessaire, par un traitement soi-disant magique, nommé le

« Remède Magique du F∴ Cook ; » on arrive ainsi à connaître ce dont un homme, à plus forte raison une femme, ne voudra jamais à aucun prix être soupçonné ; puis, parmi les guéries, dont on possède le secret le plus inavouable qui soit au monde, on fait un choix [7].

Le vote sur l'admission d'une sœur s'effectue à l'unanimité ; frères et sœur de la loge prennent part au scrutin. Pour l'admission d'un frère, l'unanimité des votants est également nécessaire ; mais les sœurs de la loge ont seules droit de suffrage : c'est en ceci que les maçonnes sont maîtresses d'appeler qui leur convient à la fréquentation de l'atelier androgyne, et c'est ce qui me faisait dire tout à l'heure que les Thersite et les Quasimodo sont écartés de ces réunions.

La loge-annexe se crée donc à l'insu de la plupart des membres de la loge-souche (atelier exclusivement masculin). Comment s'augmente-t-elle en frères ? Il est temps de le dire, maintenant que nous savons comment s'opère le recrutement des sœurs.

Les maçonnes de simple étiquette, les pseudo-sœurs, ainsi que je les ai qualifiées plus haut, vont jouer leur rôle, sans le savoir.

Celles-ci sont les femmes, les parentes des francs-maçons, celles à qui, sans initiation, on a débité un compliment et remis un cordon de parade, mais qui n'ont pas la jarretière symbolique. Ce sont, en général, des honnêtes femmes, au point de vue de la moralité et de la probité ; quant à la religion elles la tiennent, d'ordinaire, en parfaite indifférence ; leurs maris sectaires les ont peu à peu détournées de la fréquentation des sacrements.

On leur a dit : « Vous êtes maçonnes » ; et elles croient l'être. On les invite à des fêtes, à des tenues blanches, à des banquets ; et elles y viennent. Lorsque, dans le monde profane, on parle devant elles de la franc-maçonnerie elles en font l'éloge : « J'en suis ; je suis reçue au temple maçonnique, où mon mari et ses amis ont leurs assemblées ; ils discutent entre eux les questions du jour ; ils examinent les moyens qui peuvent être les meilleurs pour la propagande de leurs idées ; ce sont des hommes de progrès ; je suis fière d'être de leur société ! » Tel est leur langage.

Survient un anniversaire à célébrer ; s'il n'y a pas d'anniversaire, on a trouvé un prétexte quelconque pour faire une fête. Or, comme la maçonnerie, disent les sectaires, n'a pas à se cacher, ou du moins doit de

temps en temps se montrer, pour que s'écroulent les calomnies des cléricaux, on invitera ce jour-là des profanes à la fête ; ils jugeront ainsi ce qu'est l'association !

On distribue aux frères de la loge des cartes d'entrée, pour leurs parents et leurs amis profanes ; plus on sera de braves gens, et mieux cela vaudra. Aussi les profanes viennent-ils en foule, messieurs et dames, chacun payant son écot. On écoutera une petite conférence ; les louveteaux et louvetonnes réciteront des fables ; après quoi, l'on banquètera joyeusement ; et puis, on dansera. Délicieuse fête ! Ah ! comme elle fait bien les choses, la grande famille maçonnique !… Non certes, les profanes des deux sexes ne manquent pas ; ce sera tout drôle de pouvoir dire le lendemain qu'on a diné et valsé chez des francs-maçons.

Chacun s'empresse. On vérifie si chaque profane qui se présente, au milieu de la cohue des frères, est bien muni d'une carte contresignée par un membre de l'atelier. Les sœurs (les pseudo-sœurs) arborent leurs cordons bleus, d'un modèle unique ; les profanes se les montrent. « Tiens ! voilà des sœurs maçonnes. » Et les dames à cordons circulent dans les groupes, avec un noble orgueil, sentant qu'elles sont quelque chose. Celles d'entre elles qui sont mamans promènent leur fillette ou leur garçonnet. « C'est un louveteau, disent-elles en riant ; il a reçu le baptême maçonnique ; quand il aura dix-huit ans, il pourra être reçu Apprenti ; il sera un bon franc-maçon, comme son père ! » On admire à la ronde louvetonnes et louveteaux. C'est charmant.

Mais là, ce que les membres de la loge androgyne seuls savent, là, mêlées aux dames profanes invitées, sont les vraies sœurs-maçonnes, celles du comité : la grande-maitresse, la sœur inspectrice, la sœur dépositaire, la sœur d'éloquence, la sœur de la plume, la sœur élémosinaire et la sœur introductrice. Toutes sept, elles vont et viennent, elles aussi, mais sans le moindre insigne. Elles ont été invitées, comme simples amies, par les frères qui sont dans le secret. Oh ! très convenables, ces dames, et passant, du reste, complètement inaperçues. Elles ne cherchent pas à attirer l'attention sur elles ; elles sont fort réservées, avenantes toutefois pour les frères que le Vénérable leur présente et qui seront tout à l'heure leurs cavaliers ; car elles sont venues par deux ou trois ensemble, accompagnées par un seul maçon qui leur a fait donner l'entrée.

Les rares frères qu'on leur présente ainsi, — jamais plus de trois à une fête, — sont ceux qui, pourvus du grade de Compagnon et ignorant encore l'existence de la loge-annexe, ont été jugés dignes, par leurs collègues cachottiers, de recevoir enfin la délicate confidence. Ils sont loin de se douter de la nouvelle faveur dont ils ont maintenant quelque chance de devenir l'objet.

Notez bien, ils n'ont encore que des chances et, attendu qu'on ne leur a rien dit et que le moment est venu où ils vont être examinés, jaugés, appréciés, discutés, sans qu'ils se défient de cet examen, ils peuvent, ce jour-là, pour le moindre impair, perdre à jamais l'occasion d'être admis dans le temple réservé où tout se fait par cinq. Les fines mouches à qui le Vénérable les a confiés, et qui, pour la variété de la danse, se les repassent de l'une à l'autre pendant la soirée, sont expertes, adroites, et leur tirent gentiment tous les vers du nez.

Le lendemain de la fête, elles se réunissent chez une d'elles et se font part de leurs impressions sur les trois candidats proposés par les frères à l'admission dans la loge androgyne. Elles sont libres de les refuser tous trois ; mais si tous les trois leur conviennent, elles n'ont néanmoins qu'à arrêter leur choix sur un seul ; les deux autres, jugés admissibles par ces dames, attendront, toujours sans le savoir, une nouvelle occasion.

Toutefois, l'élu du comité féminin ne voit pas encore s'ouvrir devant lui les barrières du jardin d'Éden. Il faut, ne l'oublions pas, qu'il ait pour lui l'unanimité des sœurs. D'autre part, ceci est facile à concevoir, il n'aura pas à passer par des épreuves quelconques d'un rituel : il n'y a pas d'initiation pour l'entrée des frères dans les loges androgynes ; on leur en révèle l'existence au moment qui a été décidé opportun ; une fois la confidence à lui versée dans son oreille, il n'y a plus à le scrutiner. On décide si oui ou non il doit être mis au courant ; si oui, on lui fait la révélation ; après quoi, il n'y a plus à y revenir, il serait trop tard.

L'élu de ces dames examinatrices est donc à présent l'objet de quelques invitations particulières, en dehors de toute maçonnerie. Sous des prétextes variés, il est reçu chez l'une, chez l'autre, se trouve peu à peu en présence des diverses sœurs de la loge annexe ; ainsi, toutes arrivent à se faire une opinion sur lui. Si aucune n'émet d'opposition à sa réception définitive, l'affaire est dans le sac, et le voilà désormais en possession du grand secret.

Tel est le procédé de recrutement des frères pour les loges androgynes. C'est celui qui se pratique depuis 1846 : il a été imaginé par les FF∴ Jao da Costa de Brito-Sanchez, vicomte de La Jonquière, Duchesne ainé et baron de Dellay d'Avaize, assure-t-on ; en tout cas, sa règle a été fixée par le F∴ de La Jonquière, qui remania à cette époque la « liturgie » du Rite des Écossaises de Perfection. Et sa manière d'opérer fut trouvée à tel point ingénieuse, qu'elle a été adoptée depuis par tous les rites féminins, y compris les loges androgynes pratiquant le Rite d'Adoption, le plus répandu sur le globe.

À ce qui précède il est bon d'ajouter encore quelques particularités, qui n'ont pas été divulguées, je crois, par les auteurs ayant traité avant moi la question des sœurs maçonnes.

Ainsi, on a pu croire que les sœurs maçonnes vont d'un atelier à un autre, comme les frères, parce que l'on a montré plusieurs d'entre elles visitant diverses loges. Il importe donc de faire connaître les règlements à ce sujet. Or, ils sont formels dans tous les rites féminins.

Les sœurs sont exclusivement attachées à leur loge, chapitre ou aréopage androgyne ; elles ne sont connues que des frères de l'atelier-souche qui appartiennent en même temps à l'atelier-annexe. Les frères d'un atelier androgyne ne sont pas reçus, sauf ceux ayant au moins le grade de Kadosch ou un degré équivalent, dans un autre atelier androgyne ; encore, ceux-ci ne peuvent-ils pas venir en visiteurs, ayant l'entrée de droit, plus d'une fois au cours d'une année, dans un autre atelier que le leur ; s'ils désirent revenir une deuxième et une troisième fois, il faut que leur demande d'entrée soit accueillie favorablement par l'unanimité des sœurs présentes à la tenue.

D'autre part, il n'y a que les sœurs ayant le grade de Sublime Écossaise (5^{e} degré du Rite d'Adoption) ou le plus haut grade d'un autre rite féminin, qui peuvent se présenter en visitrices à un autre atelier androgyne que le leur ; quant à elles, le nombre de fois où elles ont droit à l'entrée n'est pas limité, mais elles doivent payer chaque fois à l'atelier qu'elles visitent un droit d'entrée, lequel est au profit exclusif de l'annexe. Du reste, le budget de l'atelier-souche et celui de l'atelier-annexe sont toujours distincts. Il n'y a dispense de droit d'entrée que si la Sublime Écossaise visitrice se présente par ordre, en vertu d'une patente d'inspection à elle délivrée par le pouvoir

central. Le droit d'entrée varie, non selon les rites, mais suivant les pays : il est de 20 francs en France ; 2 livres sterlings, en Angleterre ; 10 dollars en Amérique ; 8 marcks seulement, en Allemagne.

Dans leur propre atelier, les sœurs (du moins dans la plupart des pays) n'ont rien à payer, et toutes les charges de l'annexe doivent être supportées par les frères ; mais, quoique n'y étant point obligées, celles des sœurs qui ont quelque fortune contribuent volontiers aux frais généraux, sans compter qu'à la collecte qui est faite à la fin de chaque tenue les pièces d'or ou d'argent ramassées par la sœur élémosinaire doivent provenir des sœurs plutôt que des frères. Il n'est pas téméraire de le supposer ; car une collecte en loge masculine ne rapporte généralement pas grand'chose.

Une Sublime Écossaise visitrice n'est tenue de faire connaître son véritable nom qu'à la grande-maitresse de l'atelier où elle se présente ; pour tous les autres membres, elle garde le double-nom maçonnique qu'elle a adopté. Au 5^{e} degré de l'Adoption, l'initiée ajoute un second pseudonyme à celui qu'elle a pris ou qui lui a été donné au grade de Maitresse.

Ces pseudonymes maçonniques, étant donné surtout que les ateliers androgynes ne s'affilient pas les uns aux autres, assurent le secret d'une façon presque absolue. Dans leur correspondance entre elles, les sœurs maçonnes ne signent et ne parlent d'elles que sous leur nom de loge, en général ; une lettre égarée n'apprendra rien au profane qui la trouvera. Un de mes abonnés me montrait naguère une épître des plus curieuses, où il était question d'une certaine sur Isis, dont une amie racontait les exploits galants à une autre amie. Ce pseudonyme est un de ceux le plus à la mode dans la maçonnerie féminine. Comment voulez-vous deviner de qui il s'agit ? il y a peut-être trente ou quarante sœurs Isis dans les ateliers androgynes de Paris. Toutefois, deux sœurs ne peuvent pas prendre le même pseudonyme dans la même loge.

Dans le Rite Palladique seul, qui est androgyne, et où les frères reçoivent, tout aussi bien que les sœurs, une initiation graduée, les adeptes des deux sexes peuvent visiter à leur gré les ateliers, non seulement de la fédération, mais de n'importe quel pays, et ces visites facultatives n'ont d'autre règle que celle de la hiérarchie. En d'autres termes, un Kadosch du Palladium et une Élue Palladique ont l'entrée libre à tout triangle où ils se présentent ; un

Hiérarque et une Maîtresse Templière, à tout grand triangle et à tout triangle ; un Mage Élu, à tout parfait triangle, à tout grand triangle et à tout triangle. Quant à la Maîtresse Templière dite Souveraine, c'est-à-dire celle qui a reçu la révélation d'Astarté, elle peut être reçue dans un parfait triangle, mais à la condition que le président (Noble Seigneur Grand Maître) y consente.

Si le Palladisme donne à ses initiés des facilités de va-et-vient qui n'existent pas dans les autres rites androgynes, c'est que les triangles comportent des mystères à tel point infâmes, que ceux et celles qui s'y sont associés de cœur et d'âme sont sûrs les uns des autres au plus haut degré.

En outre, les frères palladistes, étant presque tous pourvus, dans un autre rite, d'un grade élevé, au moins le Kadosch ou tout autre degré correspondant, peuvent visiter, en cette qualité et sans faire connaître leur initiation luciférienne, les loges, chapitres et aéropages des divers rites androgynes de la maçonnerie ordinaire ; et, en se relayant à tour de rôle, ils connaissent ainsi ce qui se passe ailleurs que dans les triangles. De même, les sœurs palladistes le peuvent également, puisqu'elles sont, toutes ou presque toutes, Sublimes Écossaises ou quelque chose d'équivalent ; miss Diana Vaughan, par exemple, appartenait à la fois au Palladium et au Rite des Écossaises de Perfection. Dans son acte de retraite du 19 avril 1894, elle déclare expressément donner sa démission complète « de maçonne tant palladique qu'écossaise. »

On est donc fondé à dire, pour conclure sur ce point, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que le secret sur la maçonnerie féminine (je parle de la vraie) soit si bien gardé ; toutes les combinaisons possibles ont été imaginées pour l'assurer ; cette organisation est vraiment merveilleuse en même temps qu'abominable ; il est impossible d'y voir une main humaine, pour peu qu'on veuille y réfléchir ; La Jonquière et les autres règlementateurs étaient certainement inspirés par le démon.

Tous les francs-maçons nient avec énergie l'existence des loges androgynes ; mais, je le répète, il en est beaucoup parmi eux qui là-dessus sont d'une entière bonne foi.

Maintenant, il n'en pourra plus être ainsi. Les frères, qui n'ont pas été appelés à participer aux réunions des loges-annexes, n'auront qu'à observer

ce qui se passe au banquet et surtout au bal qui suivent certaines fêtes où, sous prétexte de propagande, les profanes des deux sexes sont admis sur invitation spéciale. Ils feront bien aussi de lire le livre de M. De la Rive, qui ne laisse aucun doute possible, surtout pour eux ; car si le lecteur non initié ne pout faire la distinction entre les vraies sœurs eltles pseudo-sœurs que cet auteur cite indifféremment, les francs-maçons, eux, la trouveront aisément ; ils verront là des noms de femmes, qui ne sont nullement des parentes de frères trois-points, et c'est surtout sur les dames citées comme profanes dans les comptes-rendus officiels qu'ils auront raison d'avoir l'œil, pour peu qu'elles se représentent plusieurs fois dans leurs fêtes. Je leur donne la clé du mystère ; à eux de s'en servir pour vérifier ; ils reconnaîtront facilement, à moins d'avoir les yeux bouchés, la parfaite exactitude de mes révélations.

Si, d'autre part, des profanes s'obstinent à douter encore, je ne saurais mieux faire que de leur recommander une expérience conseillée déjà par M. Léo Taxil ; c'est cette expérience qui a mis M. De la Rive sur la piste de toutes ses découvertes. Elle consiste à se procurer des collections de journaux secrets de la secte ; ce n'est pas chose impossible ; en tout cas, toute personne habitant Paris peut les feuilleter à la Bibliothèque Nationale. Si l'on ne veut pas perdre son temps à recueillir des noms, il suffira de se procurer le *Manuel Général de Maçonnerie*, par le F∴ Teissier, 33^{e}. Ce livre, qui est d'usage courant en maçonnerie, n'est pas un antique bouquin du siècle dernier, que les Georges Bois et autres complaisants négateurs des turpitudes de la secte pourraient récuser comme rapportant des pratiques abandonnées aujourd'hui : c'est un livre tout à fait contemporain, imprimé pour la première fois en 1883 (imprimerie des FF∴ Putel et Désableau, à Pontoise) et figurant sur les catalogues des librairies maçonniques en cette présente année 1894.

On n'aura qu'à ouvrir ce livre à la page 243, et l'on sera pleinement édifié sur l'existence des loges androgynes à l'heure actuelle. Ce manuel est le vade-mecum dont les frères servants, les employés salariés des ateliers maçonniques, ont besoin pour faire leur service ; il leur indique, grade par grade, tous les accessoires nécessaires aux tenues, comment ils doivent orner et disposer le temple. « Les frères servants, écrit M. Léo Taxil, sont, en quelque sorte, les sacristains, les bedeaux de la loge ; il faut qu'ils

sachent que, pour telle séance qui va avoir lieu le soir, il convient de placer l'autel de telle façon, d'allumer tant de flambeaux, de préparer tels cabinets comme ceci où comme cela. » Le manuel Teissier donne en outre un memorandum pour le frère tuileur qui garde extérieurement la porte du temple ; où lui rappelle les questions qu'il devra poser aux visiteurs qui se présenteront et les réponses que ceux-ci auront à faire, les formalités à remplir pour pénétrer dans le sanctuaire maçonnique, etc.

Eh bien, le curieux lira, dans ce manuel tout contemporain, quarante-deux pages consacrées à toutes les indications utiles aux frères servants pour la préparation de la salle aux tenues des grades du Rite d'Adoption, c'est-à-dire aux tenues androgynes. Il ne s'agit nullement d'un livre racontant ce qui se faisait autrefois, mais bien, je ne saurais trop y insister, d'un véritable vade-mecum des employés subalternes de la loge. L'auteur, écrivant en 1883, ne s'exprime pas au passé, mais au présent ; et, du reste, on comprend facilement que son chapitre consacré aux grades du Rite d'Adoption n'aurait, si ces grades ne se pratiquaient pas, aucune raison d'être dans un manuel destiné aux frères servants[8]

Mais, me demandera-t-on, quelles sont les loges masculines qui ont une annexe et celles qui n'en ont pas ? À cette question, je répondrai que je n'ai nullement entrepris de publier un ouvrage de statistique. À côté de ce livre, j'ai créé une revue mensuelle dans laquelle est mentionné tout ce qui, se trouvant en dehors du cadre de mon ouvrage, est à ma connaissance et à celle de mes collaborateurs, amis et abonnés. Nous faisons une vaste enquête générale, après mon enquête particulière. Ici, je me borne à raconter et à expliquer.

Ce qui est certain, c'est que l'institution des loges androgynes prend de jour en jour une plus grande extension ; la maçonnerie féminine, la vraie, fait tache d'huile.

On devinera sans peine les loges possédant une annexe à mille petits détails, qui, à présent que le public est bien prévenu, n'échapperont point à l'attention de l'observateur. Dans les comptes-rendus des journaux maçonniques, il y a toujours un bout d'oreille qui perce : une réunion dite de charité, dans laquelle on ne fera même pas la quête pour les pauvres ; une soirée dite artistique, où la seule musique sera celle des violons

accompagnant la danse des frères et sœurs ; une déclamation en prose ou en vers à la louange de Vénus et des Grâces ou bien d'Isis.

Telle, cette poésie maçonnique, composée par le F∴ Jules Doinel, officier du Grand Orient de France et occultiste pontifiant ; cela s'appelle *le Chant des Adeptes d'Isis* ; c'est l'hymne de la loge orléanaise les *Adeptes d'Isis-Montyon*, dont le F∴ Doinel était orateur-adjoint quand il le rima (1885) :

I

Dans cette Loge où tu vis la lumière
Sous un ciel bleu constellé d'astres d'or,
Chaque Maçon te reconnaît pour Frère
Et l'Amitié déploie un libre essor.
De l'Occident l'une et l'autre colonne
Portent le poids sur de fiers chapiteaux.
À l'Orient, où le Delta rayonne,
La Grande Isis éclaire nos travaux ! *(bis)*

II

Ne livre pas nos secrets au Profane ;
Au faux-Maçon n'ouvre pas un abri.

[8]

La Liberté sur notre Temple plane ;
L'Égalité nous charme et nous sourit.
Chacun de nous, fixant le G mystique,
Du genre humain cherche à guérir les maux.
Pour la Patrie et pour la République,
La Grande Isis éclaire nos travaux ! *(bis)*

III

Autour de nous en vain l'orage gronde,
L'éclair toujours respecta nos lauriers ;
Oui, nous portons la fortune du monde
Et l'avenir sort de nos Ateliers.
Nous sommes nés aux pieds des Pyramides ;
Les temps anciens se lient aux temps nouveaux
Nous défions le vol des jours rapides,
La Grande Isis éclaire nos travaux ! *(bis)*

IV

Quand le maillet retentit dans la Loge,
L'orgueil renonce à ses titres pompeux :
Le magistrat y dépouille la toge ;
Le roi, la pourpre ; et le mage, ses dieux !
Tout se confond dans une même étreinte :
Devant Hiram, les Frères sont égaux.
L'Amour bannit la richesse ou la crainte ;
La Grande Isis éclaire nos travaux ! *(bis)*

V

La trahison à l'œil oblique et louche
Pénètrera peut-être parmi nous ;
Aux Andrieux faut-il fermer la bouche,
Comme autrefois, par le poignard jaloux ?
Non! le mépris couvrira leurs menées,
Et, resserrant nos fraternels anneaux,
Nous poursuivrons de nobles destinées ;
La Grande Isis éclaire nos travaux ! *(bis)*

VI

Frères ! Amis ! Ce ne sont point des rêves !
Nous présentons, pour venger tous les droits,
Aux oppresseurs la pointe de nos glaives,
Aux séducteurs le livre de nos lois.
Marchons unis en phalange serrée,
Et que le peuple, acclamant les niveaux,
Retrouve enfin LA PAROLE SACRÉE.
La Grande Isis éclaire nos travaux ! *(bis)*

Nous avons vu comment les loges androgynes se créent, comment elles recrutent leur personnel féminin et dans quelles conditions le secret de leur existence est révélé à certains frères privilégiés ; on a compris, d'autre part, ce qu'il faut entendre par « se parfaire dans l'art de vaincre ses passions », qui est le terme consacré pour exprimer maçonniquement le but de la création des ateliers de cette espèce.

Mais nous savons que les sœurs maçonnes dont nous venons de parler ne sont pas les seules mises en œuvre dans la secte. En dehors de la catégorie des pseudo-sœurs (femmes ou parentes des frères) qui sont là uniquement pour servir de paravent aux gros bataillons des initiées aux mystères d'Isis, il y a, au-dessus des unes et des autres, un troisième genre de sœurs, non pas recevant une initiation spéciale, mais placées dans une situation supérieure qui s'oppose à toute dégradation de leur part.

Ce sont, en général, les filles de hauts-maçons, quelquefois d'autres parentes de parfaits initiés. Elles savent, voilà ; personnellement, elles sont respectées ; si l'on peut se servir de ce mot, ce sont des « sœurs-chefs ». Palladistes, elles sont le plus souvent à la tête des loges androgynes ordinaires, les dirigeant comme grandes-maîtresses, et se réservant pour les sacrilèges des triangles. Ou bien, ce sont des dames du monde, ayant un salon politique ; elles appartiennent secrètement à la maçonnerie ou donnent un certain lustre à la catégorie des pseudo-sœurs, auxquelles elles se mêlent.

On les trouve ainsi dans tous les rites féminins, et même parmi les femmes de francs-maçons. Il est facile de comprendre que leur rôle dans l'Ordre n'est plus celui des malheureuses dont je me suis occupé précédemment ; elles ne sauraient, en aucune façon, leur être assimilées.

Aussi, n'y a-t-il aucun inconvénient à les nommer, elles.

Ce sont des femmes d'élite, d'une haute intelligence, mondaines, si l'on veut ; mais c'est tout, à ce point de vue. Le type le plus célèbre de ces maçonnes supérieures est l'infortunée princesse de Lamballe. On peut citer encore M^me^ de Genlis, M^me^ de Staël, qui ont exercé une réelle influence au profit de la propagande des idées maçonniques. De nos jours, et pour ne parler ici que de la France, je rappellerai le nom de M^me^ Edmond Adam (Juliette Lamber), éminemment respectable. En Espagne, c'est Dona Maria-del-Olvido de Bourbon, fille du duc de Séville, aujourd'hui senora Maquieria y Oyangurcu, qui est grande-maîtresse et propage le libéralisme dans l'aristocratie de son pays. Dans le Palladisme, c'est certainement miss Diana Vaughan, qui était la forte tête, le cerveau féminin qui inspirait bien souvent les chefs de la haute-maçonnerie ; c'est pour cela que sa démission récente a été un gros évènement dans le monde sectaire.

En second ordre, mais toujours parmi les adeptes qui font exception à la règle isiaque, il faut noter telles et telles femmes distinguées, qui ne s'affichent pas comme maçonnes, mais dont les œuvres, lorsqu'elles sont dans la littérature, trahissent l'affiliation à la secte.

M^lle^ Maria Deraismes, par exemple, qui vient de mourir dans les premiers jours de cette année (1894), n'avait pas besoin d'être initiée pour être une maçonne politique. C'est uniquement pour ne pas laisser échapper une occasion de produire un acte de nature à voiler pour les gobe-mouches l'existence de la maçonnerie féminine, que la Grande Loge Symbolique mit en sommeil la loge du Pecq qui avait reçu M^lle^ Deraismes au grade d'Apprenti (grade masculin) ; car elle était bien dans l'esprit de l'institution, en ce qui concerne l'hostilité à l'Église, la déchristianisation des peuples : la sœur Deraismes, avant comme après sa réception annulée, était et resta maçonne de cœur.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le journal *la République Maçonnique* (n^o^ du 22 janvier 182), qui a rendu compte de cette initiation

exceptionnelle d'une femme dans une loge d'hommes.

« L'éminente conférencière, rapporte le rédacteur, a reçu la lumière samedi 14 janvier et est devenue notre frère, ou plutôt notre demi-frère, étant donnée la situation particulière que s'est faite la loge qui l'a reçue.

« Le Vénérable et l'Orateur de la loge *les Libres-Penseurs du Pecq* ont prononcé des allocutions fort bien dites et très applaudies.

« M^lle^ Maria Deraismes, quoique très souffrante, s'est surpassée. Elle a fait un discours ravissant, émaillé de saillies, plein de brio et d'entrain.

« Elle nous a développé que le catholicisme, entré par la femme dans la société, ne s'y maintient plus que par la femme ; que, si nous voulons le combattre à armes égales, il faut introduire la femme parmi nous ; que la Maçonnerie a été jusqu'à ce jour maladroite de se priver bénévolement d'un tel auxiliaire. Elle a ajouté qu'elle félicitait la loge des Libres-Penseurs d'avoir eu le courage de rompre avec une tradition stupide pour donner un exemple fertile ; qu'elle était heureuse et fière d'avoir été choisie, elle, pour être le premier pionnier féminin appelé à défricher chez nous un préjugé injuste et ridicule ; qu'elle espérait, dans un avenir prochain, voir la femme appelée par nous venir s'asseoir à nos côtés dans nos ateliers, et prendre, dans la grande famille maçonnique, la place qui lui appartient. »

Ce discours fut celui d'une anticléricale, — M^lle^ Deraismes vice-présida un congrès anticlérical pour la séparation de l'Église et de l'État ; — mais c'était aussi le discours d'une personne ignorant absolument l'existence de la maçonnerie féminine. Ce qu'elle souhaitait, c'était la création de loges androgynes politiques. Il peut se faire que son vœu soit réalisé quelque jour, que la maçonnerie institue des loges-clubs, où des sœurs tricoteuses péroreront avec des frères jacobins. Cette maçonnerie-là n'empêchera pas l'autre, qui demeurera rigoureusement secrète.

Au surplus, M^lle^ Maria Deraismes était-elle bien la seule maçonne politique, comme elle le croyait ? N'avait-elle jamais entendu dire que M^me^ Edmond Adam avait été initiée à la loge *la Clémente Amitié ?*… Et ne lui arriva-t-il pas de se douter encore que M^lle^ Augusta Holmès était, elle aussi, une maçonne politique ?

Je ne saurais dire à quelle loge appartient M^lle^ Holmès, la célèbre compositrice de musique ; mais, quand on connaît le symbolisme maçonnique, on ne peut s'empêcher, en lisant les paroles de l'*Ode triomphale pour le Centenaire de 1789*, de déclarer que l'auteur est vraiment une initiée ; car M^lle^ Augusta Holmès est l'auteur du poème aussi bien que de la musique. Eh bien, l'*Ode triomphale* est un poème essentiellement maçonnique. C'est évidemment pour cela qu'il a eu les honneurs de l'Exposition, où les francs-maçons du gouvernement français, le F∴ Floquet en tête, enrôlèrent, pour le chanter solennellement, je ne sais plus combien de milliers d'orphéonistes. Rappelez-vous les sommes fantastiques dépensées pour l'exécution de cette ode ; comme toujours, les frères trois-points mettaient leur propagande au compte des contribuables ; les maçons glorifiaient leur doctrine, aux frais des profanes.

L'ode débute par une glorification du Soleil, qui est exactement dans la note de la fameuse messe blanche des Palladistes, ou *Messe au Soleil*. Dans la doctrine de la parfaite initiation, le soleil est en quelque sorte divinisé, et la parodie de la messe catholique se fait par la glorification du soleil, à qui l'on offre le pain et le vin ; l'épi de blé et la grappe de raisin sont, dit-on, la chair et le sang du Dieu-Nature, de Lucifer Dieu-Bon, nourrissant l'Humanité, sa fille par Ève, depuis l'acte saint du jardin d'Éden. Au moment de l'élévation, à la messe blanche palladiste, l'assistance pousse trois fois le cri des bacchanales païennes : *Evohé !*

Ecoutons les vers de M^lle^ Augusta Holmès :

LES VIGNERONS
(entrant chargés de grappes de raisin)

Evohé ! Evohé ! Evohé !… Soleil, évohé !
La vigne a fleuri !
La grappe a mûri !
Dans les cuves le vin bouillonne !
Ce soir, vignerons,
Nous reposerons ;
Car le vin rougeoie et rayonne !

C’est le vin joyeux !
Le vin des aïeux,
Qui rend la vie et l’espérance !
C’est le vin pur et glorieux !
C’est le vin de France !

LES MOISSONNEURS
(entrant chargés de serbes de blé)

Evohé ! Evohé ! Evohé !… Soleil, évohé !
Le baiser vermeil
De l’ardent soleil
A gonflé les épis superbes !
Et toujours encor
En lourds monceaux d’or
S’entasse la gloire des gerbes !
Ô Soleil, évohé !
C’est le pain sacré
Que nous tirons des blondes plaines !
Que les bœufs dorment dans le pré ;
Moissonneurs, les granges sont pleines !
Evohé !… Soleil, évohé !

LES VIGNERONS

Ce vin, c’est le sang
Chaud et rubescent ;
Ce vin, c’est le sang
De la terre qui nous fit naître !

LES MOISSONNEURS

Ce pain, c’est la chair
Du sol trois fois cher,
Que le soc déchire et pénètre !
Forts et rénovés,
Mangez et buvez !

On le voit, la parodie ne se dissimule guère : « Mangez et buvez ; ceci est ma chair, ceci est mon sang. »

Arrivent les travailleurs, en deux groupes, l’un précédé par le Travail, l’autre, par l’Industrie ; prétextes pour unir les deux maçonneries, la maçonnerie opérative (qui est le compagnonnage), et la maçonnerie spéculative (qui est la franc-maçonnerie) ; puis, viendront les arts et les sciences, l’art païen et la science luciférienne. Il faudrait y mettre de la bonne volonté pour ce pas saisir le maçonnisme de ce poème.

Citons encore :

Les Travailleurs

« — Tope, frère, et dis-moi ton nom ?
« — *Je suis enfant de Salomon.*
« — Tope, frère. Dites vos noms, qu’on les redise ?
« — *Enfants de Jacques et de Soubise.*
« — À qui dois-je donner mon cœur ?
« — À ton frère, le travailleur.
« — À qui dois-je donner mon âme ?
« — À ton pays qui la réclame.
« — À quoi dois-je employer mes bras ?
« — *Le Temple tu reconstruiras ;*
Avec la pioche et la truelle,
Avec l’équerre et le compas,
Cimente, égalise, nivelle !
Compagnon, ne l’arrête pas !
Construis le Temple de Justice,
Le cœur tranquille et plein de foi !
Il faut que l’Ordre s’accomplisse ;
Frère, l’avenir est à toi !
Avec le levier et l’équerre,
Et la truelle et le compas,
Construis le Temple de Lumière ;
Ô Sauveur, ne t’arrête pas !

Les Sciences

Du fond de l'Océan, jusqu'au-delà des astres,
Nous avons frayé le chemin,
Qu'oublieux de la mort, des guerres, des désastres,
Tu graviras, ô genre humain !
Nous avons déchiré les voiles de mystère,
Dont se couvrait la Vérité !
Le feu dévorateur, l'onde, l'air et la terre,
Sont soumis à ta volonté !
Nous avons arraché de leur ciel illusoire
Les faux dieux à l'homme pareils ;
Et la vie a jailli de l'immensité noire,
En myriade de soleils.
Homme, debout !... Bientôt, l'aurore va paraître
Du jour sans fin et sans milieu ;
Marche, et perçois en toi l'Esprit, le Verbe et l'Être,
Homme qui par nous seras Dieu !!

Toute la doctrine maçonnique est résumée, en termes à peine voilés, et glorifiée dans cette ode triomphale. C'est là purement et simplement l'éloquence des Orateurs de loges, mise en vers.

Après cette pseudo-prophétie de la déification de l'homme, réminiscence de la cabale et de tous les occultismes, vient le chant de la morale maçonnique, l'enseignement du grade de Maître, qui est, on le sait, la victoire de Lucifer sur Adonaï par la multiplication humanitaire de l'acte de l'Eden. Adonaï, principe destructeur, est le père de la mort ; c'est à lui que l'humanité doit la tombe ; mais Lucifer, principe conservateur de l'humanité, est le père de la vie, et le sépulcre sera vaincu par l'amour.

Aussi, M^lle^ Augusta Holmès fait-elle entrer en scène l'Amour et la Jeunesse conduisant des groupes de jeunes gens et de jeunes filles.

LES JEUNES GENS

Vers elles, vers elles,
Amour, conduis-nous, en battant des ailes,
Vers elles, vers elles !
Plus loin !… là-bas !… plus loin encor !

Vers elles, vers elles,
Les vierges aux cheveux d'or !

LES JEUNES FILLES

Je rêve, je rêve
Qu'un soleil très doux à mes yeux se lève ;
Je rêve, je rêve
Qu'une voix m'appelle sans trêve !
Je rêve d'un regard vainqueur ;
Je rêve que l'Amour m'a blessée au cœur !

L'AMOUR

Succombe ! Succombe !
Le vautour divin a pris la colombe.
Succombe ! succombe
À l'Amour, plus fort que la tombe !
Ouvre ton cœur, ouvre tes bras !
Succombe à l'Amour, divine colombe !
Succombe à l'Amour, par qui tu vivras !

Arrêtons-nous ici, et constatons, avec les rituels maçonniques en main, que M^lle^ Holmès, dans sa poésie, est un écho fidèle des doctrines secrètes de la secte ; donc, elle les connaît. Nombre d'expressions employées par elle sont textuellement celles de la liturgie de la parfaite initiation. En maçonnerie androgyne, le verbe « succomber » est fréquemment employé, et exactement dans le sens que lui donne Ovide en ses poèmes licencieux. Quant au vautour qui prend les colombes, M^lle^ Augusta Holmès a beau le qualifier de divin ; avec l'Église nous dirons que c'est, au contraire, le vautour diabolique.

Cette *Ode Triomphale* se termine par l'apothéose du génie de la Révolution. Or, Adriano Lemmi, dans son toast de Naples (19 décembre 1892), a dit clairement qui est, en réalité, le génie de la Révolution : Satan.

Que si quelqu'un trouve insuffisantes les citations que j'ai faites du style poétique sectaire et prétend qu'elles manquent de clarté, je les renvoie aux livres de MM. Léo Taxil et De la Rive ; ces deux auteurs ont publié des cantiques maçonniques qui ne laissent aucun doute. Pour moi, je suis allé à l'extrême limite de ce qu'on peut imprimer dans une publication comme celle-ci ; cette limite, je ne la franchirai pas.

Donc, on a bien compris maintenant quel est le rôle des diverses classes de sœurs maçonnes. Les pseudo-sœurs servent à masquer les autres ; l'ignorance qu'elles ont des mystères isiaques les pousse à prôner l'innocuité de la franc-maçonnerie ; elles répètent à qui veut les entendre que les loges sont calomniées, et, vu leur bonne foi, elles sont un excellent instrument de propagande. Les vraies sœurs servent à apprendre aux frères à se perfectionner dans l'art de vaincre leurs passions ; cachant avec un soin rigoureux leur affiliation, elles jouent encore un rôle au sein de la société profane : elles sont les espionnes attitrées de la secte. Les sœurs-chefs, en dehors de la direction des ateliers, travaillent à faire pénétrer les principes de la maçonnerie dans la société : quand elles ont du talent, on les met en vedette ; on bat la grosse caisse autour de leurs productions littéraires ; les maçons gouvernants donnent le plus grand éclat possible à leurs élucubrations inspirées par le souffle infernal, comme il est arrivé à M^{lle} Augusta Holmès ; parfois même, la maçonnerie les subventionne. C'est ainsi que la loge *la Clémente Amitié*, qui n'a jamais eu plus de 1500 à 2.000 fr. en caisse, a versé CENT MILLE FRANCS à la *Nouvelle Revue* créée par M^{me} Edmond Adam. D'où venait cet argent ? De la haute-maçonnerie, c'est-à-dire du diable.

Facilement aussi, on se rend compte que les frères trois-points se soient imposé la loi absolue de nier l'existence de la maçonnerie féminine, cette précieuse auxiliaire.

Mais des aveux leur échappent malgré tout, par-ci par-là : il suffit à l'observateur de les réunir pour mettre à néant les négations intéressées.

Par exemple, quand un franc-maçon nie qu'il y ait en Italie des loges androgynes, on devra lui citer ce discours que le grand-maître débite à la maçonne passant du 3^{e} au 4^{e} degré du Rite d'Adoption, c'est-à-dire en la proclamant Maîtresse Parfaite :

« Ma chère, les erreurs, les superstitions et les préjugés que vous conserviez peut-être encore dans quelque recoin de votre cerveau se sont dissipés, maintenant que nous vous avons initiée aux arcanes symboliques de la maçonnerie et que la lumière de la vérité a rayonné sur vos pupilles. Une tâche ardue, mais sublime, vous est dorénavant imposée. La première de vos obligations sera d'aigrir le peuple contre les rois et les prêtres. Au café, au théâtre, dans les soirées, partout, travaillez dans cette intention sacro-sainte. Il ne me reste plus qu'un secret à vous révéler et nous en parlerons à voix basse ; car l'heure n'est pas encore venue de le manifester au monde profane. L'autorité monarchique, dont nous affectons d'être enjoués, doit un jour tomber sous nos coups, et ce jour n'est pas éloigné. En attendant, nous la caressons pour arriver sans entrave au complément final de notre mission sacrée, qui est l'anéantissement de toute monarchie. Levez-vous ! »

Cette allocution du grand-maître à la Maîtresse Parfaite a été publiée par la *Vera buona novella*, de Florence, et reproduite par la *Correspondance de Rome* (N° 181 ; 1er février 1862).

On pourra citer encore ce fait relatif à la fameuse sœur Julia Caracciolo, comtesse Cigala, une luciférienne militante de la péninsule : c'est sur sa demande que le frère général Garibaldi envoya à la loge *les Défenseurs de l'Unité maçonnique* une lettre pour la féliciter de sa fondation et de l'élection du frère Dominique Sampieri comme Vénérable. Le fait est consigné dans *le Monde Maçonnique* (n° d'octobre 1867, page 339).

Voilà un spécimen des aveux qui échappent aux frères. Cela n'empêchait pas le Grand Orient d'Italie, deux ans plus tard, de glisser dans une circulaire du 25 mars 1869, signée par les FF∴ Frapolli et Mauro Macchi, cette déclaration en termes ambigus : « que, malgré le désir plus grand que jamais de voir la condition de la femme s'élever et son éducation se perfectionner, le Grand-Orient, *ne reconnait pour le moment* ni sœurs ni filles d'Adoption. » (*Chaîne d'Union*, 15 juin 1869, page 12).

La tactique maçonnique consiste à se renvoyer d'un pays à l'autre la responsabilité de l'existence des loges androgynes. Ainsi, le docteur Gallatin Mackey déclare dans le *Lexicon of Freemasonry*, qu'il n'existe des

sœurs maçonnes qu'en France ; et les maçons français déclarent à leur tour qu'il n'en existe qu'en Espagne.

Gallatin Mackey niait donc les ateliers-annexes aux États-Unis, particulièrement.

Cependant, au mois d'octobre 1874, dans le compte-rendu officiel de la Grande-Loge du Missouri, rédigé par le grand-secrétaire F∴ Gouley, éditeur du *Freemason*, de Saint-Louis, on lisait ces lignes :

« Nos maçons modernes sont devenus efféminés et délicats. On fabrique tant de maçons aux États-Unis, qu'il n'est pas surprenant que tous ne soient pas d'un métal aussi pur que le désirerait le F∴ Anderson, et avec lui tous les amis de notre institution… Il n'y aura bientôt plus que les femmes et les enfants qui seront en dehors de la franc-maçonnerie… *Et encore les femmes peuvent-elles choisir entre les deux ordres androgynes qui existent aux États-Unis*. » (*Le Monde Maçonnique*, n° de janvier 1875, page 397-398).

En ce qui concerne la France, le F∴ Ragon, qui a publié, — pour les initiés seuls, il est vrai, — plusieurs rituels de grades féminins, ne les donne pas comme étant des documents d'une simple valeur archéologique, mais comme pratiqués couramment. Dans son *Manuel complet de la Maçonnerie d'Adoption*, il rapporte (page 100) une curieuse anecdote, qui prouve que, même au sein du Conseil de l'Ordre, il se trouve parfois des frères n'ayant pas eu la révélation des loges androgynes.

Il s'agit d'un atelier (*les Amis de la Paix*, à Paris), qui avait une loge-annexe, et qui voulut en 1852 célébrer une grande fête d'adoption ; cet atelier, qui, sans doute, devait en cette circonstance sortir des usages, — probablement, voulait-il convoquer plusieurs autres loges-sœurs, — sollicita une autorisation auprès du Grand Orient. L'orateur titulaire de la Chambre Symbolique demanda que l'on passât à l'ordre du jour, en déclarant que « la Maçonnerie d'Adoption n'était pas de la maçonnerie, qu'elle n'avait jamais été admise par le Grand Orient. »

Il faut voir comme le F∴ Ragon tance cet ignorant !

« Cette hérésie d'un orateur, dit-il, qui ignore l'histoire du corps au nom duquel il parle fut relevée comme elle devait l'être par des frères plus instruits, jaloux de l'honneur de l'Ordre. Ils prouvèrent que cette fille *adoptive* du Grand Orient, d'où vient son nom, avait, depuis soixante-seize

années, rendu d'éminents services à l'institution maçonnique, en propageant d'une manière efficace ses principes civilisateurs. La Chambre Symbolique, suffisamment éclairée, accorda l'autorisation et nomma, pour représenter le Grand Orient à cette fête, les FF∴ Hubert, Tremblay et Voury, qui avaient victorieusement combattu l'ordre du jour. »

On dira peut-être qu'il s'agit là d'une fête de pseudo-sœurs ?… Quatre pages plus haut, le F∴ Ragon chercha noise au F∴ Thory, qui, dans son ouvrage *Acta Latomorum* (page 139), avait parlé d'indécences commises en 1779 à la loge *les Neufs-Sœurs* ; et, dans une note, Ragon, rappelant qu'à cette époque-là la préparation de la candidate à l'initiation était confiée à un frère surveillant appelé *Frère Capucin*, ajoute : « CETTE FONCTION DÉLICATE APPARTIENT AUJOURD'HUI À LA SŒUR PRÉPARATRICE. »

C'est par centaines que M. De la Rive a relevé des aveux échappés à des auteurs francs-maçons. Aussi ne saurais-je mieux faire que de renvoyer à son livre quiconque voudra répliquer à un sectaire niant l'existence des sœurs maçonnes.

Enfin, lorsqu'un de ces messieurs est accablé par les preuves qu'on met sous son nez, il s'en tire en répliquant que les ateliers androgynes *ne sont pas des loges régulières.*

C'est à M. De La Rive que j'emprunterai, pour terminer, l'explication très exacte, qu'il convient de donner sur ce dernier point :

« Les loges masculines qui s'annexent une loge de femmes, pratiquent, à leur gré, dans l'atelier-annexe, tel ou tel rite androgyne, soit d'origine ancienne, soit d'origine moderne, soit même créé spécialement pour l'atelier (ceci lorsque le Vénérable vise à faire du nouveau). *Il n'y a aucune* OBLIGATION *de* RÈGLE *à cet égard*, et c'est pour cela que, dans divers comptes-rendus de congrès maçonniques, on dit, en parlant de loges de femmes ou loges mixtes, qu'elles ne sont pas régulières. Cette expression a été imaginée précisément pour dérouter les profanes dans la question de l'existence des loges de femmes ; la maçonnerie se donne ainsi l'air de décliner toute responsabilité à leur sujet. Elle semble dire, et ce langage vise les profanes : « Si des loges androgynes existent par hasard, le Suprême Conseil (ou le Grand-Orient) les ignore ; elles ont été constituées en dehors de son initiative ; elles fonctionnent à son insu et sous la responsabilité

personnelle des Vénérables ; donc, s'il y en a, comme le prétendent nos adversaires, *ce ne sont pas des loges régulières*. »

« Mais, en disant cela, les chefs maçons jouent sur les mots, selon leur habitude, et, en réalité, le sens vrai est que ces loges ne sont soumises à aucune règle rituelle commune. Seuls, les triangles androgynes du Palladisme luciférien ont une organisation générale et partout le même rituel. »

Les loges androgynes, qu'on le sache bien, existent partout. En Suisse, notamment, elles servent de souche aux triangles. La loge ordinaire a d'abord son annexe-mixte, et, dans cet atelier où les sœurs sont mêlées aux frères privilégiés, on opère une nouvelle sélection pour former la loge palladique, le triangle. Telle est l'importante loge de Zurich, dite *Modestia cum Libertate*, qui comptait en 1880 plus de 200 frères, et dont les sœurs étaient au nombre de 96. C'est en 1886 seulement qu'un triangle vint se greffer sur cet atelier androgyne, et ce triangle est cité, chez les palladistes, comme étant l'objet de fréquentes manifestations diaboliques. Un démon, du nom de Goloëk, y vient parfois présider aux épreuves des récipiendaires ; on rapporte qu'en 1890, les frères avaient installé une bascule où la postulante se plaçait, tandis que Goloëk se mettait à l'autre bout et prenait plaisir à taquiner la malheureuse jeune femme. N'ayant pas été témoin de ce fait, je ne l'affirme pas ; peut-être était-ce un frère qui se déguisait en diable. Quoiqu'il en soit, la loge de Zurich est réputée pour être des plus sataniques.



La bascule du diable. — Les taquineres du démon Goloëk au grand triangle de Zurich (1890).

Et les autres ateliers androgynes du globe, pour n'être pas tous le théâtre de manifestations des démons, n'en sont pas moins des foyers de propagande infernale. Dans le combat contre l'Église, les sœurs maçonnes jouent le rôle d'éclaireurs ; ce sont les amazones du diable. Leur œuvre de mal au sein de la société est d'autant plus redoutable et efficace qu'elle est plus mystérieuse, plus ignorée.

1. ↑ *La Femme et l'Enfant dans la franc-maçonnerie universelle*, page 674.
2. ↑ Le mot jeune ne s'applique pas à l'âge, mais à la qualité de débutant dans les fonctions maçonniques. C'est ainsi qu'on dit qu'un Apprenti est un *jeune maçon*, eût-il cinquante ans.
3. ↑ Cette généreuse initiative fait honneur à ces trois frères ; mais je ne dois pas moins en prendre acte à l'appui de mes explications. On ne greffe pas une société de secours mutuels sur une association de fraternité charitable
4. ↑ M. Léo Taxil n'a pas cité textuellement le rituel ; néanmoins, il ne s'est nullement écarté de la vérité. Voici les paroles mêmes que prononce le Vénérable :

« Comme Compagnon, vous avez cinq ans. La progression qui suit le grade indique les lumières et l'expérience que vous êtes censé avoir acquises ; mais, apprenez, mon frère, que l'âge ne les donne réellement qu'à celui qui s'est associé aux hommes et aux choses. Cet âge vous rend apte à visiter les loges d'Adoption pour les dames, où tout se compte par cinq » (Ragon, *Rituel du grade de Compagnon*, 1860, page 31.)

5. ↑ Léo Taxil, *Y'a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ?* un vol, in-12, 1891, pages 2 et 3.
6. ↑ Une preuve de ce que l'existence des loges androgynes est connue de l'Église, ainsi que ce qui s'y passe, a été apportée par M. Léo Taxil, qui a imprimé les lignes suivantes :
« Le cardinal Parocchi, cardinal-vicaire de Rome, me recevant chez lui, m'a dit ceci textuellement : « Je vous félicite d'une façon toute particulière pour l'ouvrage *les Sœurs Maçonnes* ; vous avez bien fait de dénoncer au public les turpitudes des loges androgynes. Tout ce que vous avez divulgué, nous le savions, nous : nous en avions depuis longtemps les preuves ; mais il était utile, pour l'édification de la masse, de déchirer sans pitié le voile qui cache les hontes de la prostitution maçonnique. Vous avez accompli là une bonne action. vous avez fait la propagande la plus efficace : car, après avoir lu votre livre, les femmes honnêtes seront révoltées, deviendront vigilantes, et ne supporteront plus que leurs maris s'affilient à une société où ils s'exposent à perdre, avec leur foi, la notion de leurs devoirs de famille, sous prétexte de rendre un culte secret à la nature. » (Léo Taxil, *la Corruption fin-de-siècle*, page 13.)
7. ↑ Cette révélation rencontrera certainement des incrédules : je m'y attends. J'invite donc ceux qui douteraient à se procurer les journaux de l'Illinois contenant les infâmes annonces de cette clinique et autres réclames servant d'amorces. Je signale notamment le n° du *The Drovers Journal*, en date du mardi 12 septembre 1893.
8. ↑ Voici, au surplus, comment débute ce chapitre ; on verra, par ma citation, que le livre du F∴ Teissier n'est nullement un ouvrage d'histoire, un recueil de récits de ce qui avait lieu autrefois :

MAÇONNERIE D'ADOPTION

« La Maçonnerie des Dames, appelée Maçonnerie d'Adoption, tire son nom de ce que les Maçons adoptent, dans leurs travaux particuliers à ces grades, des dames auxquelles ils donnent connaissance des mystères qui font la base de cette Maçonnerie, qui est toute particulière.
« Les Dames reçues à cette Maçonnerie s'appellent Sœurs. Une parfaite union, le plaisir de la fraternité, une tendre amitié et une réunion qui n'a pour principe que la charité envers ses semblables, ont déterminé les Maçons à leur donner ce doux nom.
« Cet ordre consiste en cinq grades principaux. Les trois premiers qui sont : Apprentie, Compagnonne et Maitresse, *sont obligatoires*. Les deux autres sont appelés hauts-grades et ne sont que de satisfaction : ce sont la Maîtresse Parfaite et la Sublime Écossaise. Le fond de ces grades est tiré de l'Ancien Testament. »
Après ce préambule, le FF∴ Teissier indique aux frères servants comment ils devront apprêter la salle pour les tenues à chaque grade :

APPRENTIE MAÇONNE

« *Décoration de la Loge*. — On se sert ordinairement du même local où se tiennent les assemblées d'hommes. La décoration restera la même que pour le grade d'Apprenti, c'est-à-dire même tenture, même autel, même dais et mêmes sièges. On mettra, en outre, sur les deux climats d'Afrique et d'Amérique, qui représentent les colonnes, deux rangs de tabourets ou banquettes.
« La loge ne représente plus les quatre points cardinaux ; ce sont en place les quatre parties du monde… La loge est éclairée par cinq cassolettes pleines d'esprit-de-vin ; l'on en met deux à terre, aux deux côtés du tableau ; deux autres également à terre, l'une devant la sœur Grande Inspectrice et l'autre devant la sœur Dépositaire : la cinquième, sur l'autel de la Grande-

Maîtresse. Le reste de la loge est garni de bougies à volonté.
« Sur l'autel, il y aura une Bible et une épée nue : sous le dais, un transparent représentant une étoile à cinq rayons.
« *Titres*. — La loge est présidée par la sœur Grande-Maitresse, assistée par le Vénérable ; la sœur Grande Inspectrice se place avec le frère Premier Surveillant, à la tête de la colonne d'Amérique, et la sœur Dépositaire avec le frère Second Surveillant, à la tête de la colonne d'Afrique. Les autres offices sont remplis par des sœurs nommées à cet effet, etc. »
Voici maintenant les indications données par le F∴ Teissier au frère tuileur, gardien extérieur du temple, pour qu'il reconnaisse exactement les personnes qui se présenteront et ne laisse pénétrer aucun indiscret.
Il donne le signe : « Le signe se fait en formant avec la main droite une ligne de haut en bas sur le côté droit de la poitrine, et l'on remonte de même du côté gauche, ce qui figure deux montants d'une échelle ; puis, avec la même main, on forme cinq traverses sur l'estomac en descendant la main à mesure, ce qui forme les cinq échelons. »
Il indique l'attouchement : « On se présentera mutuellement la main droite ouverte, les doigts allongés, serrés les uns contre les autres, le bout des doigts en haut ; on s'applique ainsi les paumes de la main l'une contre l'autre, ce qui forme une jonction des doigts de la main droite de l'une avec les cinq doigts de la main droite de l'autre. »
La batterie à frapper à la porte de le loge, pour pouvoir se la faire ouvrit par le garde intérieur : « Cinq coups égaux. »
Le mot de passe à donner à l'oreille du tuileur : « *Eva* ».
Le mot sacré : « *Féix-féax* ».
Et ainsi de suite pour chaque grade.
Rappelons en passant que les rituels portent que le mot sacré du grade d'Apprentie Maçonne signifie « académie ou école de vertus ». C'est, en effet, ce que le Vénérable déclare à la récipiendaire novice. Seulement, en quoi consiste cette école de vertus ? Voilà la question. Or, *féix-féax* n'est pas une expression imaginée par la fantaisie ; ce sont deux mots hébreux qui textuellement se traduisent par : « bouche à bouche ». La maçonnerie dira-t-elle encore qu'on la calomnie ?

CHAPITRE XXXIII

Les Juifs dans la Franc-Maçonnerie

Si les sœurs maçonnes ont leur grande part d'action dans le combat de la secte internationale contre l'Église de Jésus-Christ, combien plus important encore est le rôle des juifs. Les sœurs maçonnes sont, sauf quelques rares exceptions, des instruments ; les juifs, au contraire, sont des inspirateurs, ils participent aux plus violentes entreprises, ils attisent les haines antichrétiennes au foyer des loges, et, de connivence avec le Palladisme où bon nombre d'entre eux sont chefs, ils ont même leurs arrière-loges spéciales, confédérées à l'insu des maçons vulgaires et gouvernées par le Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg.

Ici, je suis obligé de me séparer complètement de M. Léo Taxil.

M. Léo Taxil s'est plus occupé de mettre des rituels au jour, que d'étudier l'histoire de la secte. Dans son excellent ouvrage *Les Mystères de la Franc-Maçonnerie*, il a à peine tracé une esquisse de l'histoire de l'Ordre, et l'on voit, en le lisant, que c'est là un travail hâtif, fait à l'aide de notes prises au courant de rapides lectures, fort incomplètes ; en un mot, le temps lui a manqué, il n'a pas approfondi. Du reste, M. Léo Taxil a déclaré que ce n'était là qu'une ébauche et qu'il se proposait d'écrire un jour, en entrant dans les détails, l'histoire complète de la franc-maçonnerie.

M. Léo Taxil ne croit pas que juiverie et maçonnerie se tiennent; il est convaincu qu'il y a incompatibilité entre la qualité de franc-maçon et celle d'israélite pratiquant ; il constate que ce ne sont pas les juifs qui ont créé la franc-maçonnerie, et il se refuse à admettre qu'un israélite, croyant en sa religion, puisse adopter dans les loges une liturgie où les épisodes les plus respectables, les plus sacrés de la Bible servent de thème à des parodies impies.

Voilà, en six lignes, la thèse de cet auteur. Il est mon ami, et je le sais de bonne foi. Mais il se trompe ; il se trompe absolument.

Sur un seul point, il a raison : ce ne sont pas les juifs qui ont créé la franc-maçonnerie ; ce sont les protestants les plus haineux de l'école socinienne. Pendant longtemps, la qualité d'israélite a été un obstacle à l'initiation. C'est seulement au convent de Wilhelmsbad (juillet 1782) qu'il fut décidé qu'une loge n'aurait pas le droit de refuser d'initier un juif pour le seul motif de son origine juive. La question avait été discutée, parce que jusqu'alors des ateliers recevaient des juifs et d'autres n'en voulaient à aucun prix ; il y avait des conflits à ce sujet, quand un maçon israélite se présentait en visiteur à une loge antisémite ; il fallait donc établir une règle, et le convent se prononça dans le sens du non-empêchement (*nihil obstat*). Déjà les juifs avaient commencé à s'introduire au sein de la franc-maçonnerie, bien accueillis par quelques loges ; un juif éminent, Martinez Pasqualis, avait créé un rite d'illuminés qui était adopté par de nombreux groupes maçons ; je vais en parler bientôt. Le convent de Wilhelmsbad éclaira la situation, fit cesser les conflits, imposa une règle, précisément parce que les hauts chefs de la secte savaient que les juifs seraient d'excellentes recrues pour leur œuvre maudite.

Non, il n'y a pas incompatibilité entre la qualité d'israélite pratiquant et celle de franc-maçon ; car qu'est-ce qu'un israélite pratiquant ?

Le juif sincèrement attaché, au fond du cœur, à la foi de ses pères, le vrai juif de synagogue, est très rare ; cette fidélité religieuse, — notez que je dis : religieuse, — est superficielle ; la foi n'existe plus que dans le clergé israélite. Le juif laïque accomplit les pratiques de sa religion sans conviction aucune, uniquement parce que ces pratiques le distinguent des autres hommes, parce qu'il tient à faire bande à part dans la société ; mais il fait bon marché du dogme, il est le premier à rire des sarcasmes impies que la mauvaise presse réédite sans cesse contre les pieuses croyances dont la Bible est le recueil divin. Au fond, le juif, au point de vue religieux, est sceptique ; il n'est attaché vraiment qu'à ce qui est matériel ; son sentiment intime est la haine du christianisme. Il y a chez les juifs solidarité de race, et non solidarité de religion, à moins de dire qu'à cet égard les israélites sont unis comme ennemis implacables de la religion catholique.

C’est là, en effet, ce qui domine en eux, et ils abandonnent volontiers le respect de Jéhovah et des patriarches bibliques, à raison de ce que les catholiques ont en vénération l’Ancien Testament. Leur vrai livre saint, ce n’est pas la Bible, c’est le Talmud.

Tel est le juif, pris en masse. Aussi, verra-t-il sans sourciller, dans une loge, les parodies sacrilèges de la Genèse (jardin d’Éden, tentation d’Ève, etc.) et de la belle légende de Judith. Dans sa famille, il célébrera les fêtes religieuses israélites, parce qu’elles lui sont une occasion de se retremper dans ses sentiments de séparatisme social. Il va à la Synagogue comme il va à la Bourse.

Au surplus, l’union des juifs dans la franc-maçonnerie, union qui est incontestable, est un fait de solidarité de race ; car là, ils fraternisent tous, juifs cabalistes, juifs sceptiques ou incrédules, juifs athées.

Le rabbin est infiniment rare dans les loges, je le reconnais, tandis que les pasteurs protestants y pullulent ; c’est là sans doute ce qui a trompé M. Léo Taxil. Mais cette abstention provient uniquement, ainsi que je viens de le dire, de ce que le clergé israélite, conservateur du dogme biblique, ne pourrait se commettre dans ces réunions ; le prêtre juif sait, du reste, qu’il n’a nul besoin de pénétrer au sein des ateliers maçonniques ; ses coreligionnaires laïques les fréquentent suffisamment, pour qu’il soit tenu au courant de tout ce qui s’y perpètre contre le catholicisme. Les ministres protestants s’affilient, parce que la maçonnerie est leur chose, je n’en disconviens pas ; les juifs s’y sont introduits pour s’en servir et tâcher de la diriger. Or, la présence des rabbins ne pourrait que nuire à leur plan; elle le trahirait, aux yeux des protestants et autres anticatholiques ; les juifs sont bien trop rusés pour laisser deviner leur jeu.

Enfin, M. Léo Taxil n’a vu que le rite de Misraïm comme ayant une origine juive. Cette erreur provient de ce qu’il n’a examiné que superficiellement l’histoire de la secte. Martinez Pasqualis, que je viens de citer, et les frères Bédarride ne sont pas les seuls inventeurs de rites maçonniques. Moïse Holbrook, dont les rituels ont servi à créer la seconde classe des Odd-Fellows, était un juif ; et le Rite Écossais Ancien et Accepté, tel qu’il est pratiqué aujourd’hui dans tous les pays du monde, a été organisé par des juifs ; je le démontrerai au courant de ce chapitre.

La question des juifs dans la franc-maçonnerie étant d'une très grande importance, je la traiterai avec ampleur. Jusqu'à présent, elle a été à peine effleurée par les auteurs antisémites. Il me paraît nécessaire de faire tout connaître ; l'invasion des juifs partout, l'élection d'Adriano Lemmi aux fonctions de chef suprême de la secte, voilà des raisons majeures pour ne rien omettre de ce qu'il est essentiel que le public sache.

Nous allons voir d'abord les juifs cabalistes francs-maçons ; ceci me permettra de parler de Martinez Pasqualis, de son rite et de l'introduction des fils d'Israël dans la secte ; je dirai, en passant, quelques mots de l'un de ses disciples, Fournié, prêtre apostat. Nous verrons ensuite que l'émancipation politique et civile des juifs est une œuvre essentiellement révolutionnaire et maçonnique. Puis, toujours en restant sur le terrain où je me suis placé, nous constaterons les déplorables résultats de cette émancipation. Après quoi, je passerai en revue les principaux actes qui établissent quel rôle jouent les juifs dans la maçonnerie, et je citerai l'opinion des israélites eux-mêmes sur leur rôle et sur la façon dont ils le comprennent. Enfin, je ferai connaître la part que le judaïsme a prise dans la création du Rite Écossais, tel qu'il est le plus généralement pratiqué aujourd'hui, et je montrerai comment, peu après l'institution du Palladisme luciférien, les maçons juifs se sont organisés à leur tour, avec l'autorisation du Suprême Directoire Dogmatique de la secte, en fédération secrète créant des loges israélites à côté des loges ordinaires et fonctionnant actuellement sous la direction du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg.

Je laisse la pseudo-*Vérité* et les agents lemmistes traiter tout cela de roman. Haussons les épaules une fois de plus, et continuons à démasquer les ennemis de l'Église, à divulguer leurs manœuvres souterraines. Méprisons les louches personnages qui s'efforcent de faire obstacle à la lumière que nous apportons, et travaillons toujours pour Dieu, qui nous voit et nous juge.

De ce que les juifs jouent aujourd'hui un rôle très important dans la franc-maçonnerie, il ne faudrait pas en conclure que cette secte internationale est devenue juive. Gardons-nous de toute exagération. Je ne vais pas jusqu'à ce raisonnement, que se sont tenu quelques antisémites : « La franc-maçonnerie, disent-ils, est imbue des doctrines de la cabale ; or,

la cabale est une création juive ; donc, franc-maçonnerie et judaïsme ne font plus qu'un, ou tout au moins la franc-maçonnerie de nos jours est une institution juive ».

Nous raisonnerions tout aussi faussement, si nous disions : « La franc-maçonnerie est imbue des doctrines gnostiques et manichéennes ; or, le gnosticisme et le manichéisme sont des doctrines chrétiennes ; donc, la franc-maçonnerie est une institution chrétienne ». Il y a, en effet, entre la cabale et le judaïsme orthodoxe ou Mosaïsme, la même différence qu'entre le gnosticisme de Valentin ou de Manès et le Christianisme.

Bien habile, du reste, serait celui qui pourrait préciser l'élément d'erreur dogmatique prédominant dans la masse des adeptes de la franc-maçonnerie, en dehors des grandes lignes de l'enseignement négatif et positif prôné au sein des loges, grandes lignes qui se résument en ceci : abolition de l'Église du Christ, restauration de la religion et du culte de Satan. Il n'y a pas une erreur dogmatique, pas une hérésie, pas une absurdité philosophique, pas une divagation de la pensée humaine, qui ne puisse revendiquer l'honneur d'avoir eu, un jour ou l'autre, parmi les francs-maçons, ses adeptes et ses croyants. Ils le reconnaissent implicitement eux-mêmes, quand ils se font gloire, pour se donner une origine lointaine et mystérieuse, de résumer en eux toutes les doctrines réprouvées par l'Église catholique, depuis les monstruosités qu'abritaient les sanctuaires de l'antique Asie, jusqu'aux modernes rêveries des Swedenborg ou des Cagliostro.

Pour nous en tenir à la cabale qui est ici seule en cause, l'histoire de son introduction dans les doctrines de la maçonnerie ne fait qu'un avec celle de l'introduction des juifs eux-mêmes dans les loges.

Cette introduction officielle remonte à l'année 1782, à cette fameuse assemblée ou convent de Wilhelmsbad, où « toutes les sociétés secrètes s'appelèrent, comme ledit l'abbé Lémann (un juif converti), d'un bout de la terre à l'autre, comme des oiseaux sinistres auxquels on aurait fait comprendre que le cadavre de l'ancien ordre social se prépare et leur sera livré. » C'est dans ce convent que pour la première fois fut solennellement posée la question d'admettre les juifs dans la franc-maçonnerie ; elle fut résolue en leur faveur, mais à une faible majorité.

Cette date de l'introduction de droit des juifs dans la franc-maçonnerie est importante, parce qu'elle laissait présager que le jour n'était pas loin où, par la force de cette même franc-maçonnerie dont bon nombre d'adeptes les accueillaient presque à regret, ils allaient voir tomber aussi devant eux les barrières sociales et civiles, arriver enfin à cette complète émancipation si ardemment désirée. Une fois franc-maçon, qui empêcherait le juif de devenir tout ce qu'il voudrait dans cette société dont les franc-maçons allaient bientôt devenir les maîtres, au moyen de cette Révolution préparée de longue main dans leurs conventicules ? Le grand point, la grande difficulté était de se faire ouvrir les portes du temple.

Or, ce n'était pas une petite affaire. Leur religion était le moindre obstacle. Bien qu'un certain nombre de loges, en Allemagne surtout, se trouvassent, par la lettre même de leurs statuts, astreints à n'admettre parmi leurs membres que des frères « de religion chrétienne », il n'en était pas moins vrai que dans la plupart la question de croyance religieuse était considérée comme nulle, et que presque partout prédominait le principe infernal de l'indifférentisme religieux que prêchaient à la fois, en Angleterre, en Allemagne et en France, tant de voix écoutées comme des oracles par une société corrompue et oublieuse de Dieu. La Loge n'était-elle pas ce temple fait pour représenter l'univers, s'étendant de l'orient à l'occident, du midi au nord, où devaient être admis indifféremment le juif et le chrétien, le musulman et l'idolâtre, les hommes de toute religion, de toute secte, tous appelés à être illuminés de la véritable lumière ?

Mais pour contrebalancer cette considération qui militait en faveur de l'admission des juifs, il y en avait une autre non moins puissante, même aux yeux des francs-maçons, celle de l'opprobre général qui pesait encore sur la race et le nom juifs, l'opinion invétérée qui continuait à voir en eux une race ennemie de la société, vouée par son passé à une dégénérescence irrémédiable, et dont le relèvement paraissait la plus chimérique des utopies. Les esprits forts, qui se proclamaient les plus dégagés des superstitions catholiques, un Voltaire, un Frédéric II, gardaient encore ce préjugé-là. En Allemagne surtout, dans le pays même où allait se poser la question, l'opinion hostile aux juifs était souveraine.

Le protestantisme allemand, malgré ses tendances libérales, et bien qu'il eût largement coopéré au triomphe de l'indifférentisme en matière de

religion, restait fermé aux idées de tolérance envers les juifs. Luther avait donné l'exemple ; après leur avoir d'abord témoigné quelque sympathie, il s'était retourné contre eux et avait fini par les accabler d'injures. Les idées de Frédéric-le-Grand à leur sujet faisaient autorité. Eût-il tout le génie du monde, un juif pour lui n'était qu'un juif, indigne d'entrer en ligne dans la société et de jouir de ses faveurs. Il avait fait rayer d'une liste de présentation à l'Académie de Berlin le nom d'un homme que les esprits forts de son entourage portaient aux nues, celui qu'on a surnommé le Platon de l'Allemagne, Mendelssohn, uniquement parce qu'il était juif. Mais en revanche, il encourageait et protégeait volontiers les incrédules et les renégats, les apostats du judaïsme ou du christianisme, comme ce soldat, par exemple, converti du judaïsme au catholicisme, puis du catholicisme au protestantisme, qui lui répondait, lorsqu'il lui demandait pourquoi il avait si souvent changé de religion : « Sire, quand j'étais juif, mon Dieu me voyait continuellement ; mais je ne l'ai jamais vu. Je me fis catholique, ce fut le contraire ; je voyais mon Dieu partout, lui au contraire ne pouvait me voir. Je me suis fait luthérien, je ne le vois pas, il ne me voit pas, cela fait un ménage des mieux assortis. » Cette réponse, pleine d'un sarcasme impie, lui valut le grade de sergent.

Beaucoup de loges étaient infectées d'une espèce de morgue aristocratique qui ne leur permettait pas de frayer avec le juif. Vers la fin de la guerre de Sept ans, appartenir à la franc-maçonnerie était de bon ton ; la secte était en vogue dans le beau monde ; être initié, c'était l'indice d'une noble origine ou d'un mérite exceptionnel ; un juif y eût fait tache. En France, le juif, quelque riche qu'il pût être, ne pouvait sans scandale étaler sa richesse ou jouir publiquement des avantages et des plaisirs qu'elle procure. Ceux qui osaient, à Paris, se distinguer par un train de vie somptueux, des allures aristocratiques, les juifs de Bordeaux, par exemple, qui jouaient au petit-maître, portaient l'épée et couraient le guilledou, s'attiraient sans cesse les censures de la police, et se voyaient enfermer pour récidive à Bicêtre ou au Fort-l'Évêque.

Comment les juifs triomphèrent-ils de ces obstacles, et parvinrent-ils à s'insinuer dans la franc-maçonnerie, si jalouse de sa dignité ? Un juif leur fraya la voie. L'histoire du juif espagnol Martinez Pasqualis se rattache trop étroitement à celle du convent de Wilhelmsbad pour ne pas trouver sa place

ici ; il est du reste le canal principal par où les doctrines cabalistiques s'infiltrèrent dans la maçonnerie. Juif cabaliste, maçon avant la lettre, théurge et magicien, fondateur d'une secte qui survécut au dix-huitième siècle, l'Illuminisme, il a tous les titres à une étude particulière dans ces pages.

Né en 1710, en France, à Grenoble, et non pas, comme le disent toutes ses biographies, vers 1715, — d'un père espagnol, et non portugais, comme le veulent les mêmes biographies, — ce n'est qu'à partir de 1754 que l'on peut suivre les traces de ses pérégrinations à travers la France, à Paris, à Lyon, à Bordeaux, et ses relations avec les diverses sociétés maçonniques. Très intrigant et très actif, il semble avoir conçu le dessein de rallier et de concentrer les efforts des sociétés secrètes en vue d'une action commune, et sous l'inspiration d'une doctrine unique, dont les grandes lignes se rattachent à l'enseignement cabalistique.

D'après ce que nous savons sur l'opinion publique et celle même des francs-maçons à l'égard des juifs, ce n'est certainement pas à titre de juif qu'il pût acquérir l'influence dont nous le voyons jouir vers 1762[1], mais à titre de juif converti, de juif devenu catholique, et professant extérieurement pour le catholicisme la foi la plus entière, la plus enthousiaste. À l'entendre, il n'est, l'hypocrite, qu'un émule de M^me^ Guyon, un disciple de Fénelon et des grands mystiques chrétiens ; derrière ce masque se cachait l'orgueil et l'ambition du sectaire, l'adepte des doctrines et des pratiques occultes qu'il avait à cœur d'implanter, avec les hauts grades, parmi les sectateurs de la franc-maçonnerie. Il rêvait de devenir le grand hiérophante des sociétés secrètes.

Une partie de sa doctrine, mais seulement la partie la plus exotérique, nous est connue par un traité manuscrit, de 355 pages in-4^o^ dont une partie a été publiée par Ad. Franck en 1866[2], intitulé : *Traité sur la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissances spirituelles et divines*, par Martinez de Pasqualitz.

On y retrouve, exposés en assez mauvais français, les grands principes de la cabale sur l'origine des êtres par voie d'émanation, la chute de ces mêmes êtres provenant non plus du péché originel, mais d'une déchéance nécessaire, effet naturel de la naissance même des choses finies, naissance

qui les éloigne de l'être infini, de l'existence souveraine et parfaite avec laquelle elles étaient primitivement confondues.

L'intelligence humaine, ainsi séparée de son principe, l'esprit universel, aspire à y remonter à s'y réintégrer dans son premier état tout spirituel et divin : elle ne peut y parvenir qu'en anéantissant ce qu'il y a de fini et d'imparfait en elle, par la destruction de la conscience et de la volonté individuelle ; mais surtout au moyen des communications surnaturelles avec les esprits supérieurs. Grâce à ces communications, « chacun de nous peut s'élever au degré où est parvenu Jésus-Christ, devenir comme lui, Fils de Dieu, Dieu même. »

On le voit, il n'y a plus rien de commun entre une pareille doctrine, profondément empreinte du plus pur panthéisme, et la doctrine mosaïque-et catholique de la création, de la chute et de la régénération par Jésus-Christ. Jésus-Christ n'est plus que le Jésus de Renan, un homme supérieur, dont la *réintégration* doit servir de modèle à la nôtre. C'est là, non plus de la bonne cabale, car il y a eu d'abord une bonne cabale ou kabbale, c'est-à-dire, comme l'indique le sens du mot hébreu, une *tradition* orthodoxe en accord avec l'enseignement de Moïse et des prophètes, mais une mauvaise, une détestable cabale, telle que la définit très bien l'abbé Lémann :

« À partir du crime du Golgotha et de la dispersion du peuple juif, la Kabbale s'altère et devient ce que le Talmud appelle *vinaigre fils du vin*… Elle s'occupe de théurgie, de goétie, de magie ; et c'est là que se trouvent principalement les mystères et les secrets de la Kabbale : procédés bizarres, serments terribles, symboles sinistres, empruntés non seulement à la Judée infidèle, mais à la Perse, à l'Inde, à l'Égypte, à la Chaldée. En recéleuse perfide, cette Kabbale admet également des formules et des opérations haineuses contre la religion chrétienne et les chrétiens[3]. »

Ajoutons que, comme son maitre Satan, la cabale sait au besoin affecter des apparences chrétiennes et saintes. C'est le cas du traité de Martinez. Le grand danger de pareils ouvrages est de laisser croire qu'ils ne sont que le commentaire des textes sacrés, qu'ils invoquent seuls : c'est le danger de bien des ouvrages de nos jours, qui, semblables au traité de Martinez, peuvent égarer le lecteur, sous présente d'exégèse biblique, dans tous les sentiers détournés de la nouvelle cabale qui vient d'être définie.

À cet enseignement dogmatique, Martinez Pasqualis rattachait un enseignement pratique, une théurgie et une magie, qui consistait surtout dans des opérations cabalistiques mettant l'esprit *mineur* (terrestre) en communication directe avec les esprits *majeurs* (supérieurs).

D'après le peu que l'on sait de sa vie, on peut dire que peu d'initiateurs ont su s'envelopper mieux par lui de prestige et de mystère. Tout ce qui en a transpiré nous est venu de ses disciples, et encore à l'état de notions vagues et flottantes, enveloppées d'hésitations et de réticences. Peu d'adeptes, du reste, furent jugés dignes par le maître d'être admis à la suprême initiation, au dernier mot du mystère. Saint-Martin lui-même, le plus connu et le plus illustre de ses disciples, ne put arriver à cette dernière illumination.

« Martinez, dit-il, avait la *clef active* de tout ce que notre chef Bœhme expose dans ses théories ; mais il ne nous croyait pas en état de porter ces hautes vérités. »

Et il ajoute, ce qui jette un certain jour sur la nature de cette initiation finale, qui ne pouvait être que l'évocation du chef des esprits majeurs, de Satan lui-même :

« Il croyait aussi à la résipiscence de l'*être pervers*, à laquelle le premier homme (l'Adam-Kadmon de la kabbale) aurait été chargé de travailler. »

L'illuminé de Martinez devait continuer, dans la mesure de ses forces, à travailler à cette *résipiscence* ou restauration de la divinité satanique. Cette assertion sera confirmée par ce que j'aurai à dire tout à l'heure d'un autre disciple de Martinez, l'abbé Fournié.

Quant au culte même de Satan, c'est-à-dire aux moyens d'opération qu'il employait, aucun de ses disciples ne s'est permis de les dévoiler. Tout ce que nous savons, c'est que ces opérations étaient compliquées. Saint-Martin, un jour qu'il avait été admis à y assister, étonné des grands préparatifs dont il les faisait précéder, ne put s'empêcher de s'écrier : « Comment, maître, il faut tout cela pour le bon Dieu ? » — Et le maître répondit : « Il faut bien se contenter de ce que l'on a. »

« À l'école de dom Martinez, dit Matter[4], celui qui fait le mieux connaitre en lui le théurge, ces *opérations* jouaient un grand rôle. Ce qui me porte à croire qu'on les y considérait comme une sorte de culte, c'est que ce terme est resté cher à Saint-Martin, qui, par une singulière contradiction,

n'aimait guère ces opérations et adoptait néanmoins le mot *opérer* pour désigner la célébration de la sainte-cène et du baptême. »

Seulement, Saint-Martin, qui n'était pas allé jusqu'au bout, avait tort de considérer ces opérations comme les préludes et la préface de l'initiation, tandis qu'elles en étaient, dans le système de Martinez, la véritable fin et le couronnement. « Je ne vous cache pas, écrivait-il à un de ses correspondants, que j'ai marché autrefois dans cette voie seconde et antérieure, qui est celle par où l'on m'a ouvert la porte de la carrière. »

Saint-Martin ne fut qu'un demi-initié. Nous avons, sur la méthode théurgique et magique de dom Martinez, des révélations bien plus précises de la part d'un de ses autres disciples, qui semble avoir été bien plus avant dans la confiance du maître, l'abbé Fournié.

Clerc tonsuré du diocèse de Lyon, l'abbé Fournié s'attacha à Martinez pendant le séjour de celui-ci dans cette ville, le suivit à Paris, s'abandonna candidement à la direction spirituelle du *cohen* ou prêtre illuminé, s'efforçant nous allons voir au prix de quelles luttes et de quelles terreurs, de concilier avec le catholicisme les croyances et Les pratiques de l'illuminisme.

Né vers 1738, l'abbé Fournié connut Martinez vers 1760 ; il vivait encore en 1819. Réfugié à Londres pendant la Révolution, il y continua ses études théosophiques et y publia en 1801 un livre devenu fort rare, intitulé : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons*. Ce livre n'est que le panthéisme de Martinez, traduit par une plume ecclésiastique, en apparence moins imprégnée de cabalisme, mais d'autant plus dangereuse qu'elle semble inspirée du plus parfait, du plus raffiné christianisme. C'est le poison du faux mysticisme dans toute sa mortelle saveur. Pour quiconque sait lire entre les lignes, — car il est certain que l'abbé ne dit que ce qu'il veut bien dire, — il est clair qu'il interprète les divines Écritures dans le sens de son maitre ; il y professe carrément l'opinion de Martinez sur la divinité de Jésus-Christ : « Jésus-Christ, dit-il est né de Dieu, pour avoir fait la volonté de Dieu. »

Il nous raconte, d'ailleurs, sur un ton hypocrite affectant l'ingénuité et la candeur, comment il fut rencontré et initié par le juif espagnol. Voici, tel

qu'il se trouve dans l'ouvrage de Matter que je viens de citer, ce curieux récit qui nous peint admirablement le maître et le disciple,

« Quant à moi, chétif instrument de Dieu, dit Fournié, en écrivant ce traité dont je publie aujourd'hui la première partie, j'avoue sans déguisement, pour sa plus grande gloire et pour le salut de nous tous, hommes passés, présents et à venir, que par la grâce de Dieu je n'ai aucune connaissance des sciences humaines, sans pour cela être contre leur culture ; que je n'ai jamais fait d'études, et que je n'ai pas lu d'autres livres que les Saintes Ecritures, l'*Imitation* de notre divin Maître Jésus-Christ et le petit livre de prières en usage parmi les catholiques sous le titre de *Petit Paroissien*. À quoi je dois ajouter que j'ai lu depuis environ un an deux ou trois volumes des œuvres de l'humble servante de Dieu, madame Guyon.

« Après avoir passé ma jeunesse d'une manière tranquille et obscure selon le monde, il plut à Dieu de m'inspirer un désir ardent que la vie future fût une réalité, et que tout ce que j'entendais dire concernant Dieu, Jésus-Christ et ses apôtres, fût aussi des réalités. Environ dix-huit mois s'écoulèrent dans toute l'agitation que me causèrent ces désirs, et alors Dieu m'accorda la grâce de rencontrer un homme qui me dit familièrement : « Vous devriez venir nous voir, nous sommes de braves gens. Vous ouvrirez un livre, vous regarderez au premier feuillet, au centre et à la fin, lisant seulement quelques mots, et vous saurez tout ce qu'il contient. Vous voyez marcher toutes sortes de gens dans la rue ; eh bien ! ces gens-là ne savent pas pourquoi ils marchent, mais vous, vous le saurez. »

« Cet homme, dont le début avec moi peut sembler extraordinaire se nommait dom Martinets de Pasquallys.

« D'abord, je fus frappé de l'idée que l'homme qui m'avait parlé était un sorcier, ou même le diable en personne. À cette première idée en succéda bien vite une autre, à laquelle je m'arrêtai : « Si cet homme est le diable, me disais-je intérieurement, donc il y a un Dieu réel, et c'est à Dieu seul que je veux aller ; et comme je ne désire qu'aller à Dieu, je ferai autant de chemin vers Dieu que le diable croira m'en faire faire vers lui-même. »

« De sorte que j'allai chez M. de Pasquallys, et il m'admit au nombre de ceux qui le suivaient. »

Combien de prêtres, même de nos jours, victimes de la même illusion que l'abbé Fournié, ne se sont pas dit, eux aussi, que, suivant tel ou tel initiateur occulte, ils ne voulaient qu'aller vers Dieu, et sont en réalité allés vers le diable ! Combien, en croyant suivre Jésus-Christ, ne suivent qu'un Martinez Pasqualis ! Imprudents qui ne savent pas assez jusqu'à quel point Satan peut revêtir la livrée du Christ !…

Écoutons Fournié :

« Ses instructions journalières étaient : de nous porter s sans cesse vers Dieu, de croître de vertus en vertus, et de travailler pour le bien général. Elles ressemblaient exactement à celles qu'il parait dans l'Évangile que Jésus-Christ donnait à ceux qui marchaient à sa suite, sans jamais prier personne à les croire sous peine de damnation, sans imposer d'autres commandements que ceux de Dieu, sans imputer d'autres péchés que ceux qui sont expressément contraires à la loi de Dieu, *et nous laissant bien souvent en suspens, s'il était vrai ou faux, bon ou mauvais, ange de lumière ou démon.*

« Cette incertitude me brûlait si fort en dedans que nuit et jour je criai vers Dieu, pour que, s'il existait réellement, il vint me secourir. Mais plus je me réclamais à Dieu, plus je me trouvais enfermé dans l'abîme et je n'entendais pour toute réponse intérieure que ces idées désolantes : il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'autre vie, il n'y a que mort et néant. Ne me trouvant entouré que de ces idées, qui me brûlaient de plus en plus fort, je criais encore plus ardemment vers Dieu et sans discontinuer, ne dormant presque plus, et lisant les Écritures avec une grande attention, sans jamais chercher à les entendre par moi-même.

« De temps en temps, il arrivait que je recevais d'en haut quelques lumières et des rayons d'intelligence ; mais tout cela disparaissait avec la vitesse d'un éclair. D'autres fois, mais rarement, j'avais des visions, et je croyais que M. de Pasquallys avait quelque secret pour faire passer ces visions devant moi, quoique néanmoins elles se réalisassent, peu de jours après, telles que je les avais vues.

« Je vécus ainsi plus de cinq ans dans de fatigantes incertitudes, mêlées de grandes agitations, toujours désirant que Dieu fût, et d'échapper moi-même au néant, mais toujours enfoncé dans un abîme ténébreux, et ne me

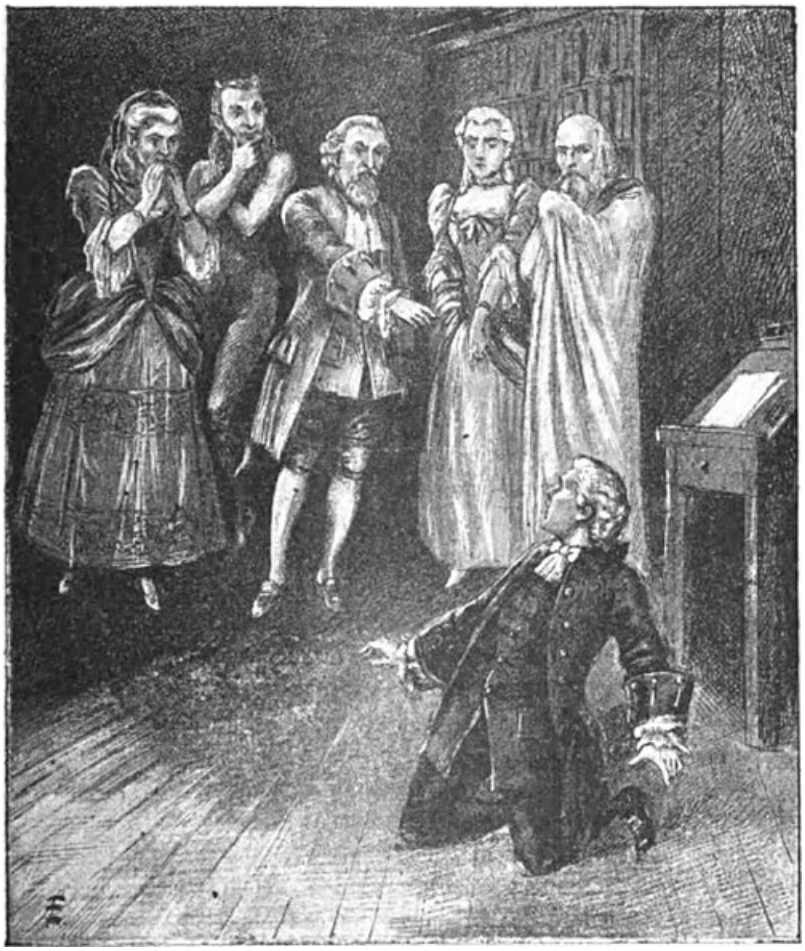
voyant entouré que de l'opposé de la réalité de l'existence de Dieu et conséquemment de l'autre vie ; de sorte que j'étais tourmenté à l'extrême, et comme brûlé par mon désir de Dieu et par la contradiction de ce désir.

« Enfin, un jour que j'étais prosterné dans ma chambre criant à Dieu de me secourir, vers les dix heures du soir, j'entendis tout à coup la voix de M. de Pasquallys, mon directeur, qui était corporellement mort depuis plus de deux ans, et qui parlait distinctement en dehors de ma chambre, dont la porte était fermée, ainsi que les fenêtres et les volets.

« Je regarde du côté d'où venait la voix, c'est-à-dire du côté d'un grand jardin attenant à la maison, et aussitôt je vois de mes yeux M. de Pasquallys qui se met à me parler, et avec lui mon père et ma mère, qui étaient aussi tous les deux corporellement morts.

« Dieu sait quelle terrible nuit je passai ! Je fus, entre autres choses, légèrement frappé sur mon âme par une main qui la frappa au travers de mon corps, me laissant une impression de douleur que le langage humain ne peut exprimer, et qui me paraît moins tenir au temps qu'à l'éternité. Ô mon Dieu ! si c'est votre volonté, faites que je ne sois plus jamais frappé de la sorte ! car ce coup a été si terrible, que, quoique vingt-cinq ans se soient écoulés depuis, je donnerais de bon cœur tout l'univers, tous ses plaisirs et toute sa gloire, avec l'assurance d'en jouir pendant une vie de mille milliards d'années, pour éviter d'être ainsi frappé de nouveau seulement une seule fois.

« Je vis donc dans ma chambre M. de Pasquallys, mon directeur, avec mon père et ma mère, me parlant, et moi parlant à eux comme les hommes se parlent entre eux à l'ordinaire. Il y avait de plus une de mes sœurs, qui était aussi corporellement morte depuis vingt ans, *et enfin un autre être qui n'est pas du genre des hommes.*



Le F∴ Fournié, prêtre apostat, disciple de Martinez Pasqualis, obtenait des apparitions, qu'il rapporte dans son traité de mysticisme diabolique, intitulé : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons*.

« Peu de jours après, je vis passer distinctement devant moi et près de moi notre divin Maitre Jésus-Christ, crucifié sur l'arbre de la croix. Puis, au bout de quelques jours, ce divin Maître m'apparut de nouveau et vint à moi dans l'état où il était lorsqu'il sortit tout vivant du tombeau où l'on avait enseveli son corps mort.

« Enfin, après un autre intervalle de peu de jours, notre divin Maître Jésus-Christ m'apparut pour la troisième fois, tout glorieux et triomphant du monde, de Satan et de ses pompes, marchant devant moi avec la bienheureuse Vierge Marie, sa mère, et suivi de différentes personnes.

« Voilà ce que j'ai vu de mes yeux corporels, il y a plus de vingt-cinq ans, et voilà ce que je publie maintenant comme étant véritable et certain. Ce fut immédiatement après que j'eus été favorisé de ces visions ou apparitions de notre divin Maître Jésus Christ dans ses trois différents états, que Dieu m'accorda la grâce d'écrire, avec une vitesse extraordinaire, le traité dont on vient de lire la première partie. Conséquemment, je l'écrivis plusieurs ansées avant que l'on sût en France qu'il y avait un Swedenborg dans le monde, et avant que l'on y connût l'existence du magnétisme. »

Et plus loin, Fournié, revenant sur le sujet de ces visions, écrit ce qui suit :

« J'ajoute à ce que j'ai déjà dit concernant la première vision que j'eus de M. de Pasquallys, mon directeur, de mon père et de ma mère, que je ne les ai pas seulement vus une fois, de la manière que j'ai rapportée, ou seulement une semaine, ou un mois, ou un an ; mais que, depuis ce premier moment, je les ai vus pendant des années entières et constamment, allant et venant ensemble avec eux, dans la maison, dehors, la nuit, le jour, seul et en compagnie, ainsi qu'avec un autre être qui n'est pas du genre des hommes, nous parlant tous mutuellement et comme les hommes se parlent entre eux.

« Je ne puis ni ne dois rapporter ici rien de ce qui s'est fait, dit et passé dans mes visions quelconques, depuis le premier moment jusqu'à aujourd'hui. Malheureusement, on se moque dans le monde de toutes ces choses ; on en nie la réalité, et on plaisante ou on veut bien avoir pitié de ceux qui les attestent, comme si c'étaient des fous absolument incurables. Il semblerait donc que, d'après la manière dont les hommes ont reçu jadis et reçoivent encore ceux qui ont des visions, à commencer par les patriarches et les prophètes, j'aurais dû ne pas parler des miennes ; mais la volonté et la vérité de Dieu doivent toujours l'emporter sur tout-ce que les hommes pourront dire. »

Rien de plus instructif que ce récit, qui nous fait toucher du doigt la nature des communications surnaturelles dont Pasqualis était favorisé et pouvait favoriser ses adeptes, même après sa mort. Qui ne comprendrait, à ces terreurs en face du sombre abîme, à ce coup terrible et surhumain ressenti dans l'âme, à l'apparition de cet être supérieur *qui n'est pas du genre des hommes*, que nous avons affaire ici au prince de la lumière

infernale[5], se transfigurant enfin dans la personne même de Jésus-Christ ? Jésus-Christ, évoqué par Pasqualis ! par l'effronté négateur de sa divinité ! Qui pourrait croire que Jésus-Christ pût se prêter à un pareil rôle ? Que pouvait-ce être, si ce n'est une vaine fantasmagorie du démon, habilement combinée pour enlacer plus sûrement et plus étroitement un adepte crédule à Pasqualis et à son infernal mysticisme ?

Comme le remarque très bien Matter, « c'est bien dom Martinez en personne (c'est-à-dire, le diable sous la figure de Martinez), qui est son initiateur et son vrai maître. C'est lui qui le conduit et le fait passer lentement par tous les degrés : instruction ; lumières d'en haut, qui fuient comme des éclairs ; visions qui se réalisent ; apparitions graduées, et enfin inspiration. »

Il faut le reconnaître, ce livre, inspiré par Satan-Pasqualis, ne vaut pas mieux que tous les volumes dictés depuis par les esprits *désincarnés* (Fournié disait *décorporisés*) de nos modernes spirites. Il n'y a qu'une chose à regretter, c'est que la plume du mauvais prêtre se soit arrêtée à mi-chemin, avant les révélations importantes et vraiment topiques.

M. d'Herbert de Berne, l'ami d'un des nombreux correspondants de Saint-Martin, nous a laissé, d'après une relation certaine qu'il a eue de Fournié par un M. de V***, qui l'avait vu souvent à Londres, en 1819, un curieux renseignement à ce sujet : « Il n'a pas jugé à propos, dit-il, de publier le second volume de son ouvrage, *vu qu'il contenait bien des choses qu'on ne peut point publier*. »

On ne saurait douter, en effet, que Pasqualis ait formellement enjoint à ceux de ses disciples qu'il avait jugés dignes de la suprême initiation, de ne jamais révéler le secret de ses opérations : et ce secret, comme on le voit, a été assez bien gardé.

Nous en savons cependant assez pour nous faire une idée assez complète de ce qu'étaient les élus illuminés, les *Cohens*, ou prêtres de l'Illuminisme. Pasqualis s'inspirait da même esprit que Swedenborg, pour qui, au surplus, Fournié professait la plus grande estime, fermement persuadé que, comme lui, Swedenborg avait réellement vécu et conversé avec ces esprits dont il écrit les révélations.

« Nous devons avoir d'autant moins de peine, dit-il, à concevoir que Swedenborg a réellement été parmi les esprits bons et mauvais, et qu'il a rapporté ce qu'il a entendu en conversant avec eux, que c'est exactement de la même manière que nous serions entre nous si tout d'un coup Dieu venait à nous décorporiser entièrement ; c'est-à-dire qu'étant ainsi décorporisés, nous concevons qu'étant des êtres de vie éternelle nous pourrions continuer à nous voir les uns les autres, et à parler des vérités éternelles et divines comme chacun de nous les regarde, les croit, les voit et en parle actuellement. »

Swedenborgisme et Martinisme, en réalité, ne font qu'un. Le Swedenborgisme se répandit en France et en Italie grâce à l'apostolat d'un bénédictin devenu franc-maçon, dom Pernetti, grand alchimiste, qui réussit à fonder une loge d'Illuminés dans la ville même des papes, sous le nom de Martinistes.

Tel était, comme initiateur cabaliste, ce juif prétendu converti, qu'il nous faut voir maintenant à l'œuvre dans la franc-maçonnerie autant que le permettent les rares documents qui se rattachent à sa personne et à son action.

Selon Matter, toute sa vie est enveloppée de mystères. « Il arrive dans une ville, dit-il, on ne sait d'où ni pourquoi. Il la quitte on ne sait ni quand ni comment. » Matter aurait parlé tout autrement, et la vie de son héros lui eût paru beaucoup moins mystérieuse, s'il avait eu sous la main les archives maçonniques des différentes villes où séjourna Martinez.

C'est ainsi, par exemple, que nous le voyons arriver à Bordeaux à une date très précise, le 28 avril 1762, et rendre compte quelque temps après à la Grande Loge de Paris de ce qu'il a fait dans cette ville pour la propagation et la gloire de l'Ordre :

« Étant arrivé à Bordeaux le 28 avril 1762, je ne trouvai qu'un seul temple symbolique, sous le titre de *la Loge Française*, où l'on travaillait, quoiqu'il y en ait quatre d'élevés sur cet orient, les trois autres ayant suspendu leurs travaux. Cette inaction m'a engagé à ranimer le zèle des Maçons de cet orient, et j'ai cru convenable pour la propagation et la gloire de l'Ordre, d'user de la force, du droit, du pouvoir qui m'ont été conférés par les députés grands-maîtres de la Grande Loge de Stuart[6]. En

conséquence, après m'être assuré de quelques frères zélés, j'ai élevé sur cet orient un temple à la gloire du Grand Architecte, renfermant les cinq ordres parfaits dont je suis dépositaire sous la constitution de Charles Stuart, roi d'Écosse, d'Irlande et d'Angleterre, grand-maître de toutes les Loges régulières répandues sur la surface de la terre, aujourd'hui sous la protection de Georges Guillaume, roi de la Grande-Bretagne et sous le titre de la Grande Loge de *la Perfection Élue et Écossaise*.

« Je prends la liberté de vous envoyer copie de la traduction de mes pouvoirs, qui sont en idiôme anglais, avec tous les caractères qui les accompagnent, et Pacte de Constitution de mon temple, élevé sur cet orient, signé de tous les membres qui le composent aujourd'hui. Je joins aussi la liste de ceux qui composent le temple que j'ai élevé sur l'orient de Toulouse, où j'avais laissé le frère marquis de Saint-Paulet, pour mon député, dont l'absence actuelle m'a engagé de lui substituer depuis le 14 du courant le frère de Lapeyrie, Trésorier de France, pour lequel je vous demande la réparation qu'exige l'indécent procédé des trois Loges de Saint-Jean réunies à Toulouse.

« *Signé :* Dom Martinez-Pasqualis. »

Une pièce de ce genre jette sur la carrière maçonnique de dom Martinez la plus vive lumière. Elle nous révèle la source des pouvoirs maçonniques dont il jouissait ; en effet, le dernier Stuart, au lieu d'attendre la fin des malheurs de sa famille en mettant sa confiance en Dieu, se donna au diable et fut l'un des plus actifs propagateurs de la franc-maçonnerie, dont il créa plusieurs hauts-grades ; il rêvait la restauration de son trône par l'appui de toutes les forces maçonniques de l'Europe.

Ces pouvoirs avaient été confiés directement le 20 mai 1738 au père de notre juif, dom Martinez-Pasqualis, écuyer, âgé de 67 ans, né à Alicante en Espagne, et, pour lui succéder, à son fils aîné Joachim dom Martinez-Pasqualis, âgé de 28 ans, natif de la ville de Grenoble en France. C'est ce que nous apprennent les lettres-patentes, dont copie était jointe à la lettre ci-dessus[7].

Cette lettre et ces pouvoirs étaient envoyés par dom Martinez à la Grande Loge de Paris, dans le but de faire reconnaitre par elle les fondations de

l'émissaire des Stuart, jusqu'alors considérées comme étrangères à la maçonnerie française. Martinez fut trompé dans son attente ; tout en exprimant son profond respect pour la Royale Loge de Stuart, la Grande Loge de France lui déclara qu'elle ne pouvait reconnaître des frères ayant des Constitutions des loges étrangères, ni lier de correspondance avec eux qu'en leur offrant de les recevoir dans son sein lorsqu'ils se présenteront pour lui demander des Constitutions.

La pensée secrète de Martinez, outre le désir ambitieux de traiter avec la Grande Loge de puissance à puissance, était de rallier ses fondations aux associations maçonniques françaises, afin d'y infiltrer ses doctrines occultes ; tout en souffrant de son isolement, il ne travaillait pas avec moins d'ardeur à se faire dans les loges françaises des prosélytes dévoués, et il y réussissait. Dans une lettre postérieure à celle que je viens de citer, il revient à la charge auprès de la Grande Loge de France, au nom de la concorde que son silence pourrait troubler, réclamant de nouveau des pouvoirs et des instructions :

« Votre silence, dit-il, peut faire naître la méfiance et allumer le flambeau de la discorde parmi nous ; malheur d'autant plus à craindre qu'ayant, dans mon temple, plusieurs membres de la *Loge Française*, il semble, par là, lui être devenu suspect. J'ai aussi appris que deux autres Loges avaient pris des délibérations pour refuser l'entrée à ceux de mon temple qui pourraient aller les visiter. Veuillez donc, Très Honorables et Très Puissants Maîtres, par votre Toute-Puissance, me mettre à portée, par le premier courrier, de dissiper les nuages qui semblent vouloir obscurcir cet orient, en me favorisant de vos pouvoirs et des instructions que je demande par mes précédentes lettres. »

Le 13 août suivant, nouvelle supplique du frère Martinez-Pasqualis à la Grande Loge, afin d'obtenir des pouvoirs pour constituer les *trois Loges clandestines* de cet orient au nom de la Grande Loge, puisque ces ateliers ont le mauvais goût de ne pas se laisser constituer en vertu des pouvoirs qu'il tient de la Loge de Stuart.

On le voit, ce n'était pas sans rencontrer de violents obstacles que dom Martinez exerçait son apostolat maçonnique, et essayait de constituer, d'après ses principes, des loges « qui avaient travaillé depuis douze ans sans

aucune espèce de Constitution, et qui ne voulaient dépendre d'aucune loge de France ou d'Angleterre. »

Ces résistances irritaient et exaspéraient dom Martinez, qui de plus en plus affichait les prétentions de maître-souverain et de grand-pontife de la maçonnerie. Quelques loges s'étant permis de mettre en doute son autorité et de refuser l'entrée de leurs temples aux maçons illuminés, un violent réquisitoire fut dressé contre elles par un abbé Bullet, aumônier au régiment de Foix ; un arrêt solennel, très longuement motivé, fut rendu au Grand Orient de Bordeaux, « dans le sein de la Grande Lumière, pour être mis à exécution des lumières mystérieuses de l'Ordre le 20 octobre 1765 », et exécuté dans ledit temple des Élus Écossais ; « et les loges l'*Amitié Allemande* et la *Parfaite Union* ont été *biffées, bâtonnées, lacérées, hachées, détruites, anéanties*, par le fer, la terre, l'eau, l'air et le feu le 30 octobre 1765, à cinq heures du soir. *Amen, amen, amen*. »

Cette planche est signée : « Dom Martinez-Pasqualis, G∴ S∴ des Ordres de la Maçonnerie ; F∴ Bullet, juge, S∴ Rause-Croix. » (*Sic*).

De telles prétentions, des allures si hautaines finirent par lui aliéner même quelques-uns de ses adeptes. Le 13 mars 1766, ceux-ci secouaient le joug et s'adressaient à la Grande Loge de France pour en obtenir les constitutions nécessaires à l'érection d'un nouvel atelier sous le titre de *Saint-Michel.*

« Nous avons été convaincus, disaient les plaignants, de son imposture par la frivolité des instructions vagues et indéterminées qu'il nous a données depuis trois ans, et par le refus opiniâtre qu'il a fait de ne vouloir pas nous fixer dans la connaissance réelle des cinq points ; par le silence qu'ont observé les Grandes Mères-Loges d'Ecosse, d'Irlande et d'Angleterre, sur la reconnaissance des pouvoirs qu'il prétendait avoir et dont nous leur avions envoyé copie ; par celui de la Grande Mère-Loge de France à nos différentes sollicitations pour reconnaître la légitimité de ce temple et lui accorder sa correspondance ; par le refus qu'ont fait la majeure partie des loges de France de recevoir les certificats de ce temple et d'en reconnaitre les membres comme légitimes frères ; enfin, par l'irrégularité de sa conduite et de ses procédés dans l'Ordre, de son indiscrétion dans les propos qu'il a tenus et tient sur la majeure partie des travaux maçonniques et par la prétention orgueilleuse qu'il a d'être despotique dans la discipline

de l'orient maçonnique, s'arrogeant le titre de *Grand Souverain* et d'un des sept maitres répandus sur la surface du globe ; en conséquence, le pouvoir et la puissance d'élever et détruire quand il le juge à propos, prétention dont il n'a jamais pu ou voulu nous faire connaître la légitimité ; ce qu'ayant considéré, et après avoir mûrement réfléchi, nous avons délibéré et arrêté d'abandonner un tel maître à ses prétentions chimériques, contraires au bon ordre…

« Il est important de vous instruire qu'il vient récemment de changer tout l'Ordre en substituant aux mots, aux signes, aux attouchements ordinaires, des choses toutes contraires ; il est aidé dans toutes ses indignes opérations par un moine nommé le père Bullé, aumônier du régiment de Foix, homme dangereux qui a mis partout le désordre, homme qui, compromettant son caractère, donne des explications sur J.-B. et M.-B., d'autant plus regrettables qu'elles sont impies et blasphématoires : la pudeur et la bienvenue ne permettent pas de les écrire… »

Cette requête fut favorablement accueillie par la Grande Loge ; elle félicita ces frères d'avoir abandonné le F∴ Martinez, en leur annonçant une copie du jugement prononcé contre leur ancien chef.

Les membres de la loge *la Perfection* se dispersèrent, et Dom Martinez quitta Bordeaux pour venir à Paris[8].

La violente opposition que rencontra Martinez à Bordeaux prouve combien à cette époque les imparfaits initiés n'entendaient pas raillerie sur les innovations maçonniques. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi ; les gogos des loges se laissent imposer le Palladisme avec une naïveté étonnante.

Voici, comme dernier trait, le récit d'une scène scandaleuse, fait par un membre de la loge *la Française*, présent aux travaux du 28 février 1761 :

« Un officier étranger avait voulu entrer de force en loge, et avait même mis l'épée à la main. Au préalable, on lui avait demandé s'il n'aurait pas fréquenté la loge *bâtarde* de cette ville, tenue par *le sieur* Martinez Pascalis, C'est sur sa réponse affirmative que l'entrée du temple lui avait été refusée. Là-dessus, violence de la part de cet officier. Ayant, pour cet objet, averti M. de Ségur, lieutenant du maire, celui-ci lui a défendu de ne plus troubler ni inquiéter à l'avenir aucune loge de cette ville, menaçant le sieur Martinez Pascalis de le mettre au cachot, et d'écrire en cour pour le faire casser ; ce

que M. de Ségur a bien promis d'exécuter. Comme toutes ces violences sont très éloignées de l'esprit de la franc-maçonnerie, la loge *l'Anglaise* décide que tous ceux qui fréquenteraient la prétendue loge du sieur Martinez Pascalis demeureraient exclus du respectable atelier, suivant délibération prise en loge générale. » (Clavel, *Almanach de la Franc-Maçonnerie* pour l'année 5846.)

Les hauts grades, qui rendaient suspectes aux yeux des loges de la stricte observance les fondations de Martinez étaient les suivants, selon Clavel : Grand Élu Apprenti Cohen, Compagnon Cohen, Maitre Cohen, Grand Architecte, et Chevalier Commandeur, formant le rite des Élus Cohens ou Prêtres. On a vu plus haut que Martinez ne comptait que cinq ordres parfaits dont il se reconnaissait dépositaire.

On a peu de renseignements sur le séjour de Martinez à Paris et sur les résultats de sa propagande maçonnique. Suspect à la Maçonnerie de la stricte observance qui l'avait excommunié, il dut se contenter de travailler à l'ombre et dans le secret des réunions et des sociétés privées, où il fit quelques prosélytes de marque, entre autres le fameux athée baron d'Holbach et Diderot[9]. Il posa aussi les bases de la loge *les Amis Réunis* appelés encore *Philalèthes* (1713), dont la doctrine était un mélange de Swedenborgisme et de Martinisme. Cette Loge eut bientôt pour succursale les *Philalèthes* ou *Amis Réunis* de la rue de la Sourdière, où dominèrent le comte de Saint-Germain, Cagliostro, Condorcet et Dietrich, surnommé le Robespierre de Strasbourg.

Quand on voit le Martinisme donner la main d'un côté à Diderot et à d'Holbach, et de l'autre à Cagliostro et à Dietrich, le Martinisme est jugé. Il a sa part dans les crimes de la philosophie et de la Révolution.

Dans la conspiration tramée au dix-huitième siècle par Satan et ses suppôts contre l'Église du Christ, dom Martinez Pasqualis fut un des ouvriers de la première heure, un de ceux qui conçurent cet infernal projet de la concentration des différentes sectes qui composaient la franc-maçonnerie en les ralliant à une même doctrine, en leur donnant un mot d'ordre et en les cimentant solidement sur la base de l'initiation théurgique ou cabalistique, c'est-à-dire de la communion effective avec Satan. Véritable sectaire, véritable hiérophante et initiateur occulte, il se contenta

de faire des prosélytes dans l'ombre des loges et des associations secrètes, et laissa à d'autres, à Saint-Martin, par exemple, le rôle extérieur et visible d'initiateur mondain et lettré, opérant dans les salons ou les académies, entraînant, à l'aide de sa parole et de ses écrits, les âmes disposées au mysticisme dans les erreurs de l'Illuminisme martinien.

Pendant que Martinez Pasqualis disparaissait mystérieusement de France et allait mourir obscurément à Port-au-Prince en 1779, son disciple Saint-Martin recueillait la gloire due à son maitre ; la secte fondée par le juif espagnol s'appelait le « Martinisme », au lieu de s'appeler le « Martinézisme ». Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. Ce que l'on appelle le Martinisme n'est pas l'œuvre de Saint-Martin, dit le Philosophe Inconnu, mais bien celle de Martinez Pasqualis ; Saint-Martin le reconnaît lui-même. À l'époque ultérieure où il était sous le charme du cordonnier mystique Bœhme, il a des retours touchants du côté de son ancien maitre, dont l'enseignement a laissé chez lui des traces ineffaçables :

« Quant à *Sophie*, dit-il, et au *Roi du monde*[10], il ne nous a rien dévoilé sur cela, et nous a laissé dans les notions ordinaires de Marie et du Démon (nouvelle preuve que Saint Martin n'a jamais été jugé digne par Martinez d'être initié au véritable mystère de la secte). Mais je n'assurerai pas pour cela qu'il n'en eût pas la connaissance ; et je suis bien persuadé que nous aurions fini par y arriver, si nous l'avions conservé plus longtemps. »

L'influence de Saint-Martin sur la franc-maçonnerie, quoi qu'on en ait dit, est à peu près nulle. On ne saurait en dire autant de Martinez. À celui-ci seul se rattachent les loges fondées par le Martinisme ou qui en adoptèrent les doctrines. Outre un certain nombre de loges françaises, à Lyon, à Bordeaux, à Paris, qui professaient le Martinisme, il faut compter, comme inspirée par ses doctrines, une vaste affiliation maçonnique appelée l'École du Nord, ayant son centre à Copenhague. Le fameux Lavater était un disciple de cette Ecole du Nord. En Russie, le martinisme s'était assez répandu pour donner ombrage à Catherine II, qui composa contre les Martinistes deux comédies satiriques : « Ces comédies, dit Saint-Martin, ne firent qu'accroître la secte. » On retrouve des traces évidentes du Martinisme dans les constitutions du rite de Misraïm, fondé par des juifs s'inspirant de Cagliostro. L'Illuminisme se répandit aussi en Italie ; ses

règlements furent saisis par le sénat de Venise et dénoncés officiellement à la France.

Quelque temps avant le convent de Wilhelmsbad, l'Illuminisme français avait tenu à Lyon une grande assemblée sous le nom de Convent des Gaules, sous la direction prépondérante de la Loge Centrale de Lyon dite des *Chevaliers Bienfaisants*, laquelle était en haute estime auprès des loges templières d'Allemagne, et considérée comme la loge-mère de l'association. On y avait devancé sur plusieurs points les décisions du convent de Wilhelmsbad, en particulier sur celui de choisir le duc Ferdinand de Brunswick pour chef suprême de toute la maçonnerie. Les loges appartenant au Martinisme français députèrent à Wilhelmsbad, avec Saint-Martin le président de ce convent des Gaules, le frère de Villermoz, négociant lyonnais, Le Chape de la Heuzière, faisant partie du comité secret des *Amis Réunis* de Paris, et le comte de Virieu, un honnête maçon, qui, effrayé de ce qu'il y avait vu et entendu, finit par abandonner la secte : « Je ne vous dirai pas, répondait-il au comte de Gillière, qui le pressait à son retour sur ce qui s'était passé dans l'assemblée, je ne vous dirai pas les secrets que j'apporte ; mais ce que je crois pouvoir vous dire, c'est qu'il se trouve une conspiration si bien ourdie et si profonde, qu'il sera bien difficile à la religion et aux gouvernements de ne pas succomber. »

Il n'est donc pas étonnant de voir les loges martinistes jouer un rôle important dans le convent de Wilhemsbad ; leurs députés, forts de la protection de Ferdinand de Brunswick, n'épargnèrent rien pour y faire triompher leurs idées et leurs desseins.

Il n'entre pas dans mon plan de retracer l'histoire, de cette mémorable assemblée, d'où la maçonnerie sortit, comme les Grecs du cheval de bois, tout armée pour la destruction de la religion et de l'ordre social. Tout ce que j'ai à en dire sans sortir de mon sujet, c'est que le Martinisme ou Illuminisme français, inspiré par le juif Martinez Pasqualis, y donna la main à l'Illuminisme allemand fondé par Weishaupt, le véritable ordonnateur secret du convent par l'intermédiaire de ses deux lieutenants, Knigge et le baron Dittfurt.

Or, une des pensées fondamentales de l'Illuminisme essentiellement pratique de Weishaupt était celle-ci : « Réunir, en vue d'un intérêt élevé et par un lien durable, des hommes instruits de toutes les parties du globe, de

toutes les classes et de toutes les religions, malgré la diversité de leurs opinions et de leurs passions. »

Les juifs avaient donc pour eux la principale influence, celle des Martinistes, alliés aux Illuminés de Weishaupt. Ils pouvaient aussi compter sur l'appui des loges anglaises, pour qui les opinions du fameux incrédule Toland étaient paroles d'Évangile. Toland avait pris chaleureusement en main leur cause dans deux écrits aussi hostiles au christianisme qu'ils étaient favorables à la nation juive : *Raisons pour naturaliser les juifs de la Grande-Bretagne,* et *Nazarenus ou le Christianisme judaïque, païen et mahométan*.

Et cependant, — tant étaient puissants chez les francs-maçons eux-mêmes les préjugés héréditaires contre les juifs, — malgré ces nombreuses intelligences qui leur étaient assurées dans la place, ce ne fut qu'à une faible majorité que fut adoptée la proposition d'ouvrir définitivement aux juifs les portes du sanctuaire maçonnique. Même cette décision du convent de Wilhelmsbad fut loin d'avoir force de loi pour toutes les associations maçonniques ; plusieurs, pendant longtemps encore, la tinrent pour non avenue, et continuèrent à repousser énergiquement de leur sein les enfants d'Israël. Ainsi, ce ne fut qu'à partir de 1832 que les juifs furent officiellement admis, en Angleterre, à faire partie de l'Ordre. En Allemagne, les trois Grandes Loges de Berlin, malgré les requêtes réitérées des israélites, malgré les nombreuses et vives protestations de la maçonnerie tout entière, persistèrent à écarter les juifs jusqu'en 1842. Les juifs eux-mêmes ne semblent pas s'être hâtés de profiter du privilège que leur accordait le convent de Wilhelmsbad : dans tous les rapports officiels des lieutenants provinciaux de Weishaupt, énumérant les nouvelles recrues de l'ordre dans les années qui suivirent ce convent, on ne rencontre que le nom d'un seul juif, appelé Blenbetren, qui prit le nom d'Alberoni en devenant conseiller aulique et Provincial Illuminé.

En réalité, les juifs n'avaient pas à se presser pour envahir la franc-maçonnerie ; il leur suffisait d'avoir le droit d'y prendre pied. Leurs chefs savaient que l'assemblée de Wilhelmsbad avait eu pour principal objectif de préparer la Révolution ; maintenant, ils pouvaient attendre que les maçons, travaillant pour eux, leurs fissent d'abord obtenir dans la société les droits

de citoyen. Après quoi, nous les verrons tout aussitôt adhérer nombreux à la secte et y créer même des rites.

Il me faut, à présent, démontrer que l'émancipation politique et civile des juifs est l'œuvre de la Révolution française, et par conséquent celle de la franc-maçonnerie, puisque la secte a été la principale ouvrière de cette révolution.

Il entrait avant tout dans le plan des révolutionnaires, d'anéantir, autant qu'il serait en eux, le règne de Dieu sur les âmes pour y substituer le culte de l'homme ou de Satan, ce qui est tout un. Le plus grand obstacle à l'exécution de ce plan étant l'Église catholique, il fallait à tout prix la saper, en détruire l'influence dans les esprits, en même temps qu'on lui couperait les vivres et qu'on la réduirait à se cacher comme aux premiers temps du christianisme dans de nouvelles catacombes. Le moyen qui parut le meilleur aux libres-penseurs pour en arriver à cette fin, fut d'établir le principe satanique de l'indifférence en matière religieuse ; du jour où il serait admis que toutes les religions sont bonnes et légitimes, que Confucius ou Bouddha est l'égal de Jésus-Christ, le Coran l'égal de l'Évangile, c'en était fait de toute révélation divine, de tout surnaturel ; disons plus : de tout spiritualisme, de toute religion.

Rien de plus naturel, de plus logique dans ce système infernal que de comprendre, parmi ces religions qu'il s'agissait de réhabiliter aux dépens de celle du Christ, — la véritable ennemie, — la religion d'en peuple maudit, l'ennemi traditionnel du Christianisme, le Judaïsme ; non pas le judaïsme de Moïse et des prophètes, les précurseurs et les symboles du Christ, mais le judaïsme tel que l'avaient fait l'incrédulité et les rêveries des rabbins, tel surtout que le faisaient en Allemagne les tendances de plus en plus prononcées de ses docteurs et de ses sages vers le rationalisme et ses conséquences nécessaires ; la négation du surnaturel, le scepticisme et l'athéisme.

Le judaïsme véritable, tel qu'il est formulé dans Moïse, David et les prophètes, eût résisté aux avances de la libre-pensée moderne, matérialiste et athée ; mais le judaïsme rationaliste, tel que le concevaient au dix-huitième siècle les Lessing et les Mendelssohn, était tout prêt à entrer dans

la ligue de l'impiété contre l'Église catholique ; il pouvait même fournir à ses ennemis des armes précieuses contre elle. Ceux-ci se gardèrent bien de se priver de ce puissant auxiliaire, et l'émancipation des juifs entra ainsi dans le programme de la guerre décisive qu'on allait livrer à l'Église du Christ.

Cette émancipation, déjà agitée plusieurs fois en Angleterre, solennellement reprise au convent de Wilhelmsbad, trouva, aux approches de la Révolution, son plus chaud, son plus puissant avocat dans l'un des plus illustres francs-maçons de ce temps, aussi illustre par les turpitudes de sa vie que par sa démoniaque éloquence : Mirabeau.

Mais ici, pas plus qu'ailleurs, Mirabeau ne tira rien de son fond ; il se contenta de mettre en œuvre les idées et les vues d'autrui : il ne fut que le porte-voix retentissant des doctrines qui s'étaient fait jour on Allemagne au sujet des juifs et de leur réhabilitation humaine et religieuse. Comme c'est à Mirabeau surtout, l'affilié de toutes les sociétés secrètes de son temps, que les juifs doivent les bienfaits de la Révolution, il faut nous arrêter quelques instants sur le rôle joué par le grand tribun dans cet événement qui devait décider de l'avenir de la société juive.

Pendant que Cagliostro, de l'Angleterre où il s'était réfugié (1787), annonçait, dans sa célèbre *Lettre au peuple français*[11], la réalisation prochaine de la conspiration des sociétés secrètes, la destruction de la Bastille et de la monarchie, et l'avènement d'un prince (le duc d'Orléans, Philippe-Égalité) qui rétablirait la vraie religion, Mirabeau écrivait son *Mémoire sur Moise Mendelssohn et sur la Réforme politique des Juifs*. Il s'était familiarisé avec cette question dès son premier séjour en Prusse (1715), où il avait été envoyé par M. de Vergennes pour une mission politique secrète. Là, il s'était vu aussitôt entouré comme un père par les Illuminés allemands Nicolaï, Biester, Gedike, Mauvillon surtout, l'élève de Knigge, qui l'initia aux mystères de Weishaupt. De retour en France, il avait introduit la nouvelle doctrine dans sa loge des *Philalèthes*, où il fit adopter ses principes au duc d'Orléans, à Condorcet, à Savalette, à Court de Gebelin, etc. Le terrain était préparé en France aux apôtres allemands de l'Illuminisme, Amelius Bode et le baron de Busche.

Dès 1776, Mirabeau rédigeait un plan de réformes, où il proposait à l'ordre maçonnique de travailler efficacement à miner le despotisme, à poursuivre l'émancipation civile, économique, religieuse, la pleine conquête de la liberté individuelle.

Sur la fin de 1785, Mirabeau, plus que jamais compromis dans sa réputation, et tourmenté du désir de se faire regretter en France, se rendit à Berlin, avec sa nouvelle compagne de débauche, madame de Nehra. Il y renoua toutes ses anciennes relations et en fit de nouvelles ; il se lia en particulier avec un homme considérable, historien, philosophe, économiste, depuis ministre de Prusse à l'étranger, Chrétien-Conrad-Guillaume de Dohm, celui que les historiens juifs appellent « l'immortel Dohm. » Celui-ci venait de publier, en 1781, en faveur des juifs et de leur émancipation, un mémoire intitulé : *De la Réforme politique de la situation des Juifs*. Non seulement il y faisait l'apologie de la race juive, en attribuant ses défauts et ses vices à la conduite de la société à leur égard, au refus auquel on s'obstinait de leur accorder les droits de l'homme et ceux du citoyen ; mais encore il sommait les souverains de réparer à l'égard des juifs les injustices du passé, « s'ils ne voulaient pas les forcer à être pires que les autres citoyens ». Il ne manquait pas de professer ouvertement la fameuse théorie de l'indifférentisme religieux, et menaçait l'Église des représailles de l'autorité civile, si elle s'opposait à cette réhabilitation « d'une secte qui a donné l'origine à la sienne ». Dohm, comme le dit très bien l'abbé Joseph Lémann, présentait ainsi à la signature des souverains le complément de l'œuvre de Luther. Ce livre, de l'aveu des israélites eux-mêmes, est devenu le point de départ des réformes poursuivies, et en partie réalisées (*Archives israélites*, année 1867).

Quand Mirabeau arriva à Berlin, le nom de l'auteur était dans toutes les bouches ; le futur tribun s'enthousiasma de Dohm et de son livre, et dès lors sans doute fut conçu entre eux le projet de le faire connaître à la France. Étant à Postdam, où l'avait appelé Frédéric, Mirabeau écrit à sa Nehra, le 19 avril 1786 : « Dites à Dohm que nous avons joliment parlé (le roi et lui) des juifs et de la tolérance. Je ne conseille pas aux fanatiques de se frotter là. »

Le projet d'éclairer la France à l'aide du livre de Dohm était d'autant plus urgent qu'une première tentative de l'y faire pénétrer avait piteusement

avorté. Aussitôt après la publication de l'ouvrage allemand, il en avait paru une traduction française, dont six cents exemplaires avaient été envoyés à Paris par l'entremise du fameux banquier juif de Strasbourg, Cerfbeer, sans être munis de l'autorisation préalable. Malgré l'intervention du F∴ athée Lalande[12] et des intéressés, le ballot fut saisi, mis sous les scellés, puis au pilon par décret de la Chambre syndicale. Cette circonstance ne devait être pour Mirabeau qu'un stimulant de plus, l'incitant à prêter sa voix aux revendications de ses nouveaux amis les juifs et à les faire pénétrer en France en dépit de l'opinion et du gouvernement. Le plan de l'ouvrage fut concerté dans le salon d'unE célèbre juive de Berlin, la jeune et belle Henriette de Lemos, que fréquentait assidûment Mirabeau.

« À cette époque, dit Graëtz (l'historien allemand des juifs), il n'était bruit à Berlin que de la femme du docteur Herz, aussi remarquable par son esprit que par sa beauté. Les membres des cercles élégants affluaient dans son salon. Les diplomates s'y rencontraient : entre autres, Mirabeau, dans la tête duquel s'amoncelaient déjà les nuages gros d'orage de la Révolution, et pour lequel les juifs conservent une vive reconnaissance. Durant sa mission diplomatique secrète à Berlin (1786), Mirabeau était un des hôtes assidus de cette demeure… Bientôt les dames de la plus haute société ne firent nulle difficulté de se mettre en relation avec Henriette Herz et son cercle de jeunes juives, attirées qu'elles étaient par le charme de leur conversation séduisante. On se traitait presque d'égales à égales. Au nombre de ces jeunes juives, il y avait les filles de Mendelssohn. »

Ces quelques détails, donnés par l'historien juif sur le salon de Henriette Herz, nous font regretter qu'il ne nous en ait pas donné davantage. Tout ce qu'il nous en apprend encore, c'est qu'il eut une triste fin, et devint une « sorte de tente madianite ». Quoiqu'il en soit, c'est dans ce salon, dans ses conversations avec les filles de Mendelssohn, qui venait de mourir, que Mirabeau puisa les matériaux du livre qu'il se proposait d'écrire en faveur des juifs censément opprimés.

Il l'écrivit à Berlin même, vers le mois de juillet 1786. L'ouvrage de Mirabeau sur *Moïse Mendelssohn et sur la Réforme politique des Juifs*, qui deviendra le programme de l'Assemblée constituante sur la question juive, n'est qu'un résumé éloquent du livre de Dohm, précédé d'une biographie fort élogieuse de celui que les Allemands appellent « le Platon de Berlin ».

C’est à Mendelssohn, comme à un autre Moïse, que se rattache aujourd’hui tout ce qui, dans le monde judaïque, a la prétention de penser et de philosopher ; et c’est à sa suite que le judaïsme, abandonnant les traditions purement mosaïques et même les errements du Talmud, s’est jeté tête baissée dans le philosophisme rationaliste, sauf à donner dans toutes les erreurs qu’engendre la raison livrée à elle-même, sans boussole surnaturelle.

On peut appeler Mendelssohn le Luther du judaïsme. Pendant que son maitre et ami Lessing, autre chef haut-maçon, combattait à outrance le christianisme à l’aide du judaïsme, Mendelssohn renouvelait le judaïsme et le bouleversait de fond en comble ; il le réduisait à n’être plus qu’un pauvre et misérable déisme, auquel, malgré tous ses efforts et tout son talent, il ne parvenait pas à prêter l’éclat et le charme de Platon. Cette prétendue renaissance du judaïsme, comme religion, ne fut en réalité que le signal de son irrémédiable décadence[13]. Elle n’attendit pas du reste bien longtemps pour porter ses fruits ; cette jeunesse allemande, enthousiaste de Lessing et de Mendelssohn devint, après la mort de ce dernier, téméraire ou licencieuse, et se confondit avec celle où se recrutèrent les sociétés secrètes, sous le nom de « Cercle avancé » de Berlin. Le mendelsohnisme eut le sort du salon de la belle Henriette de Lemos. Comme le reconnait un autre historien des israélites, Théodore Reinach, « le Décalogue lui-même fut relégué au magasin des antiques avec le bagage des vertus traditionnelles qu’il incarnait. »

Mirabeau savait bien ce qu’il faisait en ajoutant cet élément de corruption et de dissolution à tous les autres qui fermentaient en lui et autour de lui ; les juifs étaient un atout de plus dans son jeu contre l’Église et la vieille société chrétienne.

En attendant le verdict définitif des grandes assises révolutionnaires, la franc-maçonnerie, s’associant à l’idée de Lessing, de Mendelssonn, de Dohm et de Mirabeau, fit tout ce qu’elle put pour donner aux juifs dans la société une situation dont ils ne pouvaient manquer de profiter au préjudice des autres races ; et, pour préparer les esprits, elle agita d’abord la question de leur admission définitive dans ses loges, à titre de droit, et non plus comme exception. Nous avons vu cette question posée et résolue en leur faveur au convent de Wilhelmsbad. En 1788, un livre allemand portant ce

titre : « *Les Israélites sont-ils reçus Francs-Maçons et peuvent-ils l'être ?* » par les FF.∴ von Ecker et Eckhoften, appelait de nouveau sur ce sujet l'attention de la Loge de Hanovre *Frédéric au Cheval blanc*. Dans une des loges fondées par les auteurs de ce livre, la loge de *Melchisédech*, il y avait des membres israélites. Les adoptions de membres juifs se seraient multipliées en Prusse, sans la résistance opiniâtre des loges de Berlin. Ainsi, vers la fin du siècle, les FF.∴ de Hirschfield et Catter ayant fondé à Berlin, sous le nom de *Loge Mixte*, un atelier maçonnique accessible à toutes les croyances, la demande d'une Constitution adressée par cette loge à la Grande Loge Nationale fut rejetée, et, malgré la protection du roi Frédéric-Guillaume III, ne put longtemps poursuivre ses travaux. En 1808, une loge du même genre, principalement composée de membres israélites, fut fondée à Francfort, la loge de l'*Aurore naissante*, sous la constitution du Grand Orient de France ; quelques loges encore refusèrent d'abord de la reconnaitre ; mais la situation se modifia avec le temps. J'aurai, du reste, à reparler plus loin de ces incidents.

Revenons au rôle de Mirabeau et à la Révolution française.

Un fait qu'on ne saurait passer sous silence quand il s'agit de l'émancipation des juifs, et qui a été mis en pleine lumière par l'abbé J. Lémann, c'est celui du projet conçu par Louis XVI et de sa généreuse initiative en vue de la régénération et de la réintégration des juifs dans la société française. En face des efforts que le parti de Satan multiplie en faveur des Israélites dans des vues impies et destructives, voici qu'un roi catholique, qui s'honore du titre de fils aîné de l'Église, songe aussi, lui, au moment même où les ennemis du Christ trament sa ruine, songe, en roi chrétien et fidèle, aux traditions de l'Église, à émanciper cette malheureuse nation, tout en sauvegardant les intérêts des enfants de la maison de Dieu, en observant tous les ménagements que réclamait une question si compliquée et si délicate. On ne peut se défendre d'une douloureuse émotion, en constatant que le plan du monarque chrétien, aidé d'un Malesherbes, échouera, et que celui de Satan, soutenu de toutes les forces impies de la Révolution, finira par triompher.

L'histoire est là, pour prouver d'une façon irréfutable, que l'initiative effective de la résurrection du peuple juif n'appartient, en effet, ni à la Révolution, ni à l'Empire, mais à Louis XVI. Résumons ces preuves[14] :

1° Formation d'une commission du Conseil d'État, sous la présidence de Malesherbes, dans le but de soustraire les juifs au régime des lois d'exception ;

2° Fonctionnement de la commission durant l'année 1788 ; sont entendus les israélites les plus distingués des diverses parties de la France ;

3° Mémoire rédigé par Malesherbes et présenté au roi ;

4° Préparation d'un édit qui allait être rendu en faveur des Juifs, lorsque éclata la Révolution. Cet édit avait été précédé en 1787 d'un édit en faveur des protestants, qu'un jurisconsulte israélite, aujourd'hui président honoraire de la Cour de cassation, M. Bédarride, appelle « les précurseurs de l'émancipation complète des juifs ».

Au lieu de l'émancipation graduelle et prudente qu'inspirait à Louis XVI son tendre et judicieux intérêt pour les juifs aussi bien que son amour de l'Église, ceux-ci se trouvèrent tout à coup, sans transition et sans préparation, transplantés dans une société chrétienne qu'ils n'avaient point appris à comprendre et à aimer, et cela au nom de principes subversifs et par la volonté de législateurs ennemis de toute religion et de toute autorité ; leur émancipation devait nécessairement rester entachée du vice de son origine. Ils pouvaient se croire obligés, ne fût-ce que par reconnaissance, non seulement à respecter, mais encore à adopter pour eux-mêmes, ces principes révolutionnaires auxquels ils devaient de n'être plus la lie et le rebut des autres nations. Ils devaient en particulier à la franc-maçonnerie de grandes actions de grâce : c'était elle, en somme, qui les avait émancipés par la bouche ou par la plume d'orateurs ou d'écrivains qu'elle se glorifiait de posséder et d'inspirer. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les mémorables séances qui, dans le sein de la Constituante, opérèrent et consacrèrent ce grand événement : l'émancipation totale de la nation juive et son incorporation définitive à la nation française.

Il est un fait qu'on n'a pas assez fait ressortir et qui résulte en toute évidence de l'examen attentif de l'histoire de la Constituante, c'est que les juifs ne durent le décret final qui proclamait leur réhabilitation qu'à la pression exercée sur l'Assemblée par l'influence chaque jour grandissante des assemblées de districts et surtout de l'assemblée générale de la Commune de Paris, et en fin de compte à un escamotage habilement

exécuté, contre le vœu et les intentions de la droite, par les révolutionnaires avancés, au nombre desquels devait se recruter la Convention. Mais laissons parler les faits.

Le 28 septembre 1789, l'assemblée interrompait toutes les discussions à l'ordre du jour pour en venir à l'adresse à elle adressée par les juifs de Metz[15] et présentée à la barre par Isaac Beer, réclamant la protection de l'assemblée et la pleine égalité civile. M. de Clermont-Tonnerre, franc-maçon, développa longuement à cette occasion les causes de l'avilissement de la nation juive, qu'il attribua uniquement au mépris des chrétiens et aux lois barbares qui les avaient régis jusqu'alors. L'assemblée fit bon accueil à ces réclamations et décréta que le président écrirait aux différentes municipalités de la Lorraine pour leur faire entendre que la déclaration des Droits

[16] de l'homme s'étendait à tous les habitants de la terre, et que le roi serait *supplié* (nous savons que Louis XVI n'avait pas besoin d'être supplié pour s'intéresser au sort des juifs), d'appuyer ces réclamations de toute son autorité.

Ce n'était là qu'un premier jalon posé pour tâter le terrain et sonder les dispositions de l'assemblée.

Les juifs sentaient qu'ils avaient à lutter, pour arriver à leurs fins, contre une majorité ou prévenue contre eux, ou peu disposée à trancher d'un coup de décret une question qui soulevait dans la nation française, et surtout en Alsace, tant de répulsions, et qui, en tout cas, demandait de lentes et mûres réflexions. Aussi, les juifs n'hésitèrent-ils pas à mettre dans leurs intérêts ces puissances extérieures qui commençaient à s'élever à côté de l'assemblée des représentants de la nation, pour paralyser ou précipiter son action au gré des passions populaires.

En effet, le 23 décembre 1789, venait à l'ordre du jour une motion rédigée par le comte de Clermont-Tonnerre, au sujet de l'éligibilité des juifs, des protestants et des comédiens aux assemblées administratives ; il s'agissait de savoir si ces trois catégories devaient être rangées parmi les citoyens *actifs*. La vraie question se posait nettement. Il est vrai que les juifs l'avaient résolue de fait avant qu'elle fût tranchée de droit. Profitant du désordre que la Révolution jetait dans les relations sociales, ils se

considéraient déjà comme citoyens, avant même d'en avoir légalement le titre. C'est ce que fit valoir le comte de Clermont-Tonnerre, tout en invoquant en faveur de ses clients la fameuse déclaration des Droits de l'homme. Cette déclaration n'établissait-elle pas que « nul ne devait être inquiété pour ses opinions religieuses ? » — « Or, n'est-ce pas inquiéter essentiellement des citoyens, disait l'orateur, que de vouloir les priver du droit le plus cher à cause de leurs opinions ? Ou bien faites une religion nationale, armez-la d'un glaive, et déchirez votre déclaration des Droits… Il faut que les juifs soient citoyens ; si, comme quelques-uns le prétendent, ils ne veulent pas l'être, qu'ils le disent et qu'on les bannisse… Un de mes collègues, M. Nérac, m'a autorisé à dire que plusieurs juifs avaient concouru à son élection. Ils sont admis dans les corps militaires. Ils sont donc présumés citoyens ; dans leur requête, ils demandent à être considérés comme tels ; la loi doit reconnaître un titre que le préjugé seul leur refuse. »

L'abbé Maury, en cela l'organe d'une grande partie de l'assemblée, montra les graves inconvénients qui pourraient résulter pour la France de l'adoption des juifs, ce qui créerait une nation dans la nation, et conclut qu'il fallait les protéger comme individus, mais non comme français, parce qu'ils ne pouvaient être citoyens.

En vain Robespierre, secondé par Duport, déploya, pour réfuter l'abbé Maury, toutes les hypocrites tendresses de son éloquence humanitaire, invitant l'Assemblée à expier les crimes nationaux dont les juifs avaient été si longtemps victimes, et la rappelant en leur faveur aux éternels principes de la justice et de la raison, qui sont les bases de toute société ; l'opinion de la majorité l'emporta, et la question des juifs fut ajournée, jusqu'à ce qu'on pût savoir, dit M. de Beaumetz, ce qu'ils voulaient être et s'ils étaient dignes de recevoir la liberté[17].

L'intervention de Mirabeau lui-même dans le débat ne put empêcher cet ajournement ; cependant sur le rapport de Talleyrand, l'évêque d'Autun, le futur apostat, un moyen terme fut adopté : en même temps que l'assemblée ajournait la délibération sur la requête des juifs alsaciens et lorrains, elle élevait au rang de citoyens actifs les juifs portugais de Bordeaux et d'Avignon, peu nombreux et estimés de tous leurs compatriotes[18].

Il y avait dans cette politique de la partie saine de la Constituante comme une réminiscence du plan de Louis XVI, d'élever graduellement et selon leurs mérites les enfants de la famille juive à la dignité de français et de citoyens. La cause de l'émancipation immédiate et totale eut alors pour avocats les représentants les plus célèbres de la fraction révolutionnaire obéissant au mot d'ordre des sociétés secrètes et des clubs, leurs instruments. Grégoire, Duport, Robespierre, Mirabeau et Talleyrand, tous les noms figurant au *Moniteur* comme favorables à l'émancipation juive, se retrouvent dans les listes maçonniques.

Cependant, les districts et la Commune de Paris ne restaient pas inactifs ; la garde nationale et les sections, travaillées par un membre influent de la Commune, l'avocat Godard, se prononçaient hautement en faveur des revendications des juifs. Dans le district de Saint-Roch, le F∴ Lafont-Pouloti, plaidant leur cause, allait jusqu'à dire que leur admission à l'état de citoyens actifs réaliserait pour eux les promesses de leurs prophètes, leur annonçant dans l'avenir une nouvelle patrie.

Le 28 janvier 1790, l'avocat franc-maçon Godard[19] présentait à l'assemblée générale de la Commune une députation de juifs « revêtus de la livrée civique », c'est-à-dire de l'uniforme des gardes nationaux, et y prononçait en faveur des israélites de Paris et de la France entière, un fort habile discours, où il mettait en jeu les ambitions démagogiques qui germaient déjà dans cette assemblée. À ceux qui pouvaient accuser la Commune d'empiéter sur les droits de la Constituante et de vouloir exercer sur ses délibérations une pression illicite, il répondait : « Ce n'est pas là faire la loi, mais c'est la préparer par l'opinion ; c'est exercer la plus haute des puissances ; c'est rendre les œuvres du législateur plus faciles, et transformer pour ainsi dire à l'avance ses intentions en décrets. » Puis, répondant aux craintes et aux atermoiements qui avaient décidé l'ajournement de la délibération générale, il présentait les juifs comme étant dignes de la loi qu'on leur marchandait « par le zèle patriotique qui, dès le moment de la Révolution, avait transporté leur âme, les avait couverts de l'armure civique, et en avait fait de braves et infatigables soldats, entièrement dévoués au salut et à la prospérité de la nation. » La Commune leur devait un certificat de moralité et de civisme qui ferait revenir l'Assemblée sur sa décision. Plus de cent juifs (sur 500 qu'on en comptait

alors à Paris) s'étaient enrôlés dans la garde nationale : plusieurs avaient témoigné leur zèle par des dons patriotiques ; il signalait en particulier le généreux désintéressement du juif polonais Hourwitz, auteur d'un ouvrage en faveur de sa nation, couronné par la Société royale des Arts et des Sciences de Metz ; celui-ci venait de faire à la nation le don patriotique du quart des 900 livres de rentes qu'il touchait comme interprète des Langues orientales à la Bibliothèque du roi.

Ce discours eut l'effet qu'on en attendait : l'assemblée de la Commune, présidée par l'abbé Mulot, un autre Grégoire, tout dévoué à la cause des juifs, arrêta qu'un témoignage public et authentique leur serait donné, que le vœu de leur admission à l'état-civil et à tous les droits de citoyens actifs serait hautement formulé et porté à l'Assemblée nationale, lorsqu'il aurait reçu la sanction des districts.

Cette sanction ne tarda pas à être donnée[20] et le 25 février 1790, la Commune de Paris envoyait à l'Assemblée nationale une députation présidée par l'abbé Mulot, pour la supplier d'étendre son décret à tous les juifs de Paris et de la France.

L'avocat Godard plaida encore leur cause, et s'appliqua surtout à montrer l'opportunité d'en finir d'un seul coup avec cette question capitale. « Des préparations, des modifications, dit-il, n'auraient d'autre objet que de perpétuer un injuste préjugé contre eux, et il vaudrait mieux peut-être ne pas toucher à cette grande question que de ne pas la résoudre sur le champ par les grands principes qui en réclamaient la décision. Le moment, du reste, est singulièrement favorable ; au milieu des changements opérés par la Révolution, celui qui sera relatif aux juifs ne fera sur le peuple qu'une impression légère. »

Malgré toute cette intrigue, l'Assemblée nationale attendit, pour s'occuper de nouveau de la question juive, jusqu'au 18 janvier 1791 ; encore profita-t-on de la présidence de l'abbé Grégoire pour la remettre subrepticement sur le tapis. Un député, M. Folleville, se plaignit, au cours de la discussion, de ce que l'on avait attendu la présidence de l'abbé Grégoire pour abuser du système de tolérance qu'il professait, et de ce qu'un membre du comité ecclésiastique s'était permis d'intervertir l'ordre du jour indiqué, pour faire cette proposition.

Les adversaires de l'émancipation improvisée des juifs trouvèrent ce jour-là un éloquent interprète dans le prince de Broglie, qui avait déjà combattu la motion de Clermont-Tonnerre : « Toute cette intrigue, dit-il, est ourdie depuis longtemps par quatre ou cinq juifs puissants établis dans le département du Bas-Rhin. Un d'entre eux surtout (le fameux Cerf-Berr), qui a acquis une fortune immense aux dépens de l'Etat, répand à Paris des sommes considérables pour s'y faire des protecteurs et des appuis. Je vous dirai que depuis longtemps la ville de Strasbourg est en fermentation au sujet des prétentions annoncées par plusieurs de ses juifs, et jamais la paix publique n'a exigé plus impérieusement l'ajournement. »

L'ajournement et le renvoi au comité de constitution furent mis aux voix et décrétés par une grande majorité[21].

Devant ces résistances de la majorité ce l'Assemblée nationale, il n'y avait plus de ressource pour les avocats de l'émancipation, qu'une surprise, un tour de main, un de ces escamotages audacieux, tels qu'on en rencontre si souvent dans les délibérations parlementaires. Le tour fut joué le 27 septembre 1791. Les historiens juifs de la Révolution le reconnaissent eux-mêmes ; M. Théodore Reinach s'exprime ainsi :

« Il semblait que cette question, d'où dépendait en réalité l'avenir du Judaïsme tout entier, fût sur le point d'être enterrée, lorsque l'émancipation complète des israélites fut tout à coup votée à l'improviste et presque sans débat. »

Le *presque* est de trop. Profitant des derniers moments de la Constituante, dont l'œuvre était terminée, et du désarroi qu'une fin de législation amène avec elle, le F∴ Duport monta à la tribune et dit :

« Je crois que la liberté des cultes ne permet plus qu'aucune distinction soit mise entre les droits politiques des citoyens à raison de leur croyance. La question de l'existence politique des juifs a été ajournée. Cependant, les turcs, les musulmans, les hommes de toutes les sectes sont admis à jouir, en France, des droits politiques. Je demande que l'ajournement soit révoqué et qu'en conséquence il soit décrété que les juifs jouiront en France des droits de citoyens actifs. »

Un député de l'Alsace, Rewbell[22], demanda la parole pour combattre la proposition de Duport. Alors le président de l'Assemblée, Regnault de

Saint-Jean d'Angély, stylé d'avance par les meneurs, intervint et dit : « Je demande que l'on rappelle à l'ordre tous ceux qui parleront contre cette proposition ; car c'est la Constitution elle-même qu'ils combattront. » Et ce fut tout ; l'Assemblée vota la motion sans examen, sans discussion, sans même la rédaction préalable du décret. Ce ne fut que le lendemain 28 septembre que Duport présenta la rédaction du décret rendu la veille, rédaction légèrement modifiée sur quelques observations du prince de Broglie et de Rewbell. Elle est ainsi conçue :

« L'Assemblée Nationale,

« Considérant que les conditions nécessaires pour être citoyen français sont fixées par la Constitution, et que tout homme qui, réunissant lesdites conditions, prête le serment civique et s'engage à remplir tous les devoirs que la Constitution impose, a droit à tous les avantages qu'elle assure.

« Révoque tous les ajournements, réserves, exceptions insérés dans les précédents décrets, relativement aux individus juifs qui prêteront le serment civique, qui sera regardé comme une renonciation à tout privilège et exemption précédemment introduits en leur faveur. »

Ainsi se réalisait en faveur des juifs le plan échafaudé au convent de Wilhelmsbad, concerté par Mirabeau avec les sociétés secrètes de l'Allemagne, et mis à exécution par le même Mirabeau et les révolutionnaires ses alliés, à la faveur du désordre social produit par la Révolution, et grâce à une surprise opérée sur une Assemblée qui s'abandonne lâchement à la veille de sa dissolution.

Entachée dans son principe et sa source par cette origine essentiellement révolutionnaire, l'émancipation des juifs se ressentira, dans ses résultats, de cette tare primitive ; s'ils y ont gagné au point de vue social et humain, il est difficile de ne pas reconnaître, au témoignage même de leurs propres historiens, qu'ils y ont perdu en grande partie ce qui faisait leur force, leur grandeur et leur originalité : leur foi et l'intégrité de leurs mœurs traditionnelles.

L'affranchissement des juifs de France devait être le signal de l'affranchissement général de la race israélite dans tous les pays où les

principes de la Révolution pénétrèrent à la suite de nos armées[23] : « C'est parce que les principes politiques, proclamés par la Constituante, ont prévalu peu à peu dans tous les États du monde civilisé que l'émancipation légale des juifs n'est pas non plus restée confinée à notre pays[24]. » C'était une application forcée de ce prétendu grand principe qui avait inspiré les principaux meneurs de la Révolution, et que Duport, le principal auteur avec Mirabeau de l'émancipation juive, formulait ainsi en 1790 dans une réunion du comité de propagande : « M. de Mirabeau a très bien établi que l'heureuse révolution qui s'est opérée en France doit être et sera pour tous les peuples de l'Europe le réveil de la liberté, et pour les rois le sommeil de la mort. »

Mais voyons, maintenant, quels ont été les résultats de l'émancipation révolutionnaire et maçonnique des juifs.

Emancipés, affranchis par la Révolution, les juifs, tout en cherchant à y dominer, ne cessèrent de se proclamer ses obligés, ses hommes-liges. « Les hommes de la Révolution, écrit l'un d'eux, M. Léon Kahn, l'historien des *Juifs à Paris*, nous ont aidé à conquérir la place que nous occupons dans la société ; les israélites ne l'oublient pas. »

Pendant les jours néfastes de la Terreur, ils ne commirent pas d'imprudences. Avec leur flair naturel, ils avaient compris qu'un régime édifié dans le sang ne pourrait durer, et, tout en étant bons sans-culottes, ils se gardèrent bien de se compromettre. Aussi, nous ne les voyons pas figurer dans le comité de sûreté générale ni au tribunal révolutionnaire. Plus avisés, ils demeurent au second plan. Ils se mêlent aux clubs, mais parmi les auditeurs, jamais ou très rarement au nombre des orateurs ; ils excitent les autres et se gardent bien de se mettre en avant. Par exemple, là où il y a des situations lucratives, ils s'insinuent et réussissent à les obtenir ; on en trouve un grand nombre parmi les commissaires de la guerre ; ils spéculent sur la vente des biens nationaux. Que de fortunes juives créées en peu de temps pendant la période sanglante ! Pour la guerre, des millions et des millions sont indispensables ; l'argent en est le nerf ; mais, dans le mouvement des fonds, leurs doigts crochus savent retenir bonne partie des fortes sommes.

À l'occasion, ils ont l'habileté de poser au désintéressement. Ainsi, le 21 brumaire an II, quand les révolutionnaires entreprirent de piller les églises, les juifs de la rue de la Boucherie prirent les devants et offrirent spontanément à la Convention les objets sacrés de leur synagogue. Flatteurs de la Révolution, ils allèrent jusqu'à comparer la faction de la Montagne, alors dominante dans l'assemblée, à la montagne sainte du Sinaï. « Le peuple israélite, dirent-ils, a toujours connu son bonheur par des lois très sages émanées du haut de la *Montagne*. » Nous verrons plus loin ce jeu de mots sacrilège érigé en doctrine par un de leurs philosophes.

Si l'on peut citer 46 noms de personnes juives arrêtées comme suspectes pour délits contre-révolutionnaires, 9 condamnés à mort et exécutés, nous en remontrons un certain nombre mêlés aux épisodes les moins avouables de cette époque désastreuse ; une juive ne rougit pas d'épouser l'ex-capucin Chabot ; Calmer, un ultra-millionnaire, riche à 200.000 livres de rentes, se faisait gloire d'être un sans-culotte, un ultra-révolutionnaire ; plusieurs juifs furent impliqués dans le pillage du Garde-Meuble en 1792.

Je ne veux pas arguer de ces faits particuliers contre l'honnêteté et la moralité de tous les juifs sans exception ; mais on peut dire, sans les calomnier, que les tendances générales des israélites influents se sont toujours manifestées, pendant notre siècle, en faveur des entreprises révolutionnaires, qu'ils se sont montrés constamment les partisans et les auxiliaires du jacobinisme, et qu'ils ont fait chorus avec les doctrines les plus hardies et les plus dangereuses de la libre-pensée moderne.

L'émancipation révolutionnaire eut aussi ses résultats funestes sur le gros de la nation ; c'est un fait reconnu par leurs propres historiens, M. Léon Kahn en particulier[25], qu'une fois les vieilles familles juives du dix-huitième siècle disparues, désormais plus intimement mêlés à la population des autres cultes, entraînés par les obligations du travail quotidien, les juifs « perdirent chaque jour de l'ardeur religieuse, qui avait été leur seul refuge, leur unique consolation avant la Révolution. » M. Léon Kahn nous les montre, vers 1830, devenus rebelles à toute instruction religieuse[26], indifférents pour un culte dont ils ne comprenaient plus le sens, les rabbins prêchant dans le vide, ou devant un auditoire qui avait perdu l'intelligence de la Bible et du Talmud, le Consistoire lui-même, plus entamé que les rabbins par les idées modernes, essayant en vain de réagir contre leur

enseignement suranné, et leur en voulant de défendre avec vigueur l'intégrité de la religion dont ils étaient les gardiens.

Voici le tableau que la *Sentinelle Juive* traçait de la physionomie de la Synagogue à cette époque, tableau reproduit par M. Léon Kabn :

« Tout allait à la dérive : point de décence ni de recueillement ; pas d'administration, pas de chefs, pas de surveillance ; un ministre officiant insuffisant ; un service religieux que rien ne venait relever, parce que le rabbin se refusait à l'introduction de l'orgue et qu'on ne pouvait arriver à constituer le chœur ; le culte extérieur négligé ; une prédication qu'on subissait cinq ou six fois par an, mais qu'on n'aimait pas… Avec cela, des abus, qu'on était jadis arrivé à supprimer, s'étaient de nouveau introduits dans les mœurs religieuses, et des coutumes peu respectables s'étaient maintenues à travers les années. Le temple offrait un aspect étrange. Le mode de vendre les honneurs religieux à l'encan s'était conservé et faisait ressembler la maison de Dieu à une salle de commissaires-priseurs, avec les criées jetées en un langage moitié allemand, moitié hébreu, les offres lancées de plusieurs points à la fois, les cris, les explications, les colloques, les allées et venues, et un brouhaha assourdissant… Le Consistoire voyait tout cela et n'y pouvait remédier. Il en souffrait d'autant plus qu'on l'en rendait responsable. Il avait grand besoin d'argent à cette époque, et on ne lui ménageait pas les critiques. Qu'avait-il fait depuis près d'un quart de siècle qu'il existait ? Dans les occasions solennelles, il avait paradé devant l'autorité n'importe sa couleur, et en toutes occasions, armé de verges légales, il avait fait rentrer des fonds pour solder le silence du rabbin et la voix du hazan. »

Ces accusations sont graves, venant de sources juives. Le petit nombre de juifs restés fidèles aux antiques traditions devaient voir, en effet, avec douleur cette émancipation si longtemps attendue, si ardemment désirée, produire des fruits aussi amers. C'en était fait du véritable judaïsme.

La révolution de 1830 trouva les juifs tout prêts à accepter son programme et ses fallacieuses promesses. Une nouvelle faveur de la révolution les engageait alors plus avant dans leur compromission avec les menées des conspirateurs et des sociétés secrètes, où ils devenaient de jour en jour plus nombreux et plus influents. « Malgré leur nationalisation française, ils se trouvaient, en face des cultes salariés par l'État, dans une

condition d'inégalité injuste, leur culte étant le seul auquel le budget de la France restât étranger. » Les francs-maçons étaient là pour réparer une si criante injustice : « Cette inégalité, dit encore M. Kahn, cessa bientôt, grâce à l'intervention du duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume, grâce à MM. Viennet et de Rambuteau, qui s'employèrent ardemment à réaliser pour les juifs en droit et en fait l'égalité civile la plus complète : la loi du 8 février 1831, portant qu'à partir du 1er janvier, les ministres du culte israélite seraient rémunérés par l'État, fut la consécration de leur état religieux. Louis-Philippe avait donné à cette œuvre l'appui de sa haute influence, et il avait fait preuve en cette circonstance, comme il lui arriva plus d'une fois pendant son règne (c'est lui aussi qui, en 1846, abolit le serment *more judaïco*), d'une bienveillance et d'une équité dont les Consistoires se montrèrent toujours reconnaissants. »

En effet, il ne se passa pas une année du règne de Louis-Philippe, sans que les juifs, par la voix de leur avocat Crémieux, ne témoignassent au roi, pour sa fête ou pour le nouvel an, toute leur gratitude pour un si grand bienfait. La reconnaissance des juifs n'alla pas cependant jusqu'à protester contre sa chute. Nous les verrons tout à l'heure coopérer pour leur part, avec les frères et amis de la maçonnerie, à la Révolution de 1848 ; et il n'est pas médiocrement réjouissant d'entendre le même avocat Crémieux, devenu ministre de la République, faire ainsi, entre frères, l'oraison funèbre de celui qu'il avait si longtemps assommé de ses compliments mielleux :

« C'était une famille de braves gens, ces d'Orléans que 1830 avait appelés au trône. Le roi s'entêta contre l'esprit national. *Nous le renversâmes, et celui qui vous parle ferma sur le monarque déshérité la voiture qui l'emportait en exil.* »

On ne peut laisser passer le règne de Louis-Philippe sans faire mention de deux juifs allemands célèbres qui jouèrent alors en France un rôle important, et exercèrent sur leurs coreligionnaires et aussi sur la France et l'Allemagne la plus funeste influence, l'un au point de vue politique, l'autre au point de vue moral et religieux : le démagogue Louis Bœrne, et le grand poète Henri Heine, mais encore plus grand corrupteur : tous deux du reste ayant avec les sociétés secrètes d'Allemagne et de France les plus étroites relations.

Tous deux arrivaient à peu près en même temps en France, attirés par la révolution de 1830, comme les corbeaux par l'odeur de la mort. Ne trouvant pas en Allemagne la liberté suffisante pour y développer à l'aise les inspirations ultra-révolutionnaires de leur génie, ils y venaient respirer à pleins poumons l'air de la démagogie triomphante, et étudier sur place les merveilles du nouveau régime pour en faire profiter leurs frères d'outre-Rhin et attiser sans danger, pour leurs propres personnes, le feu qu'ils avaient contribué à y allumer à l'aide de cette conspiration antireligieuse et anti-sociale qui s'appelait la *Jeune Allemagne*. Toutes les sociétés secrètes réunies sous ce nom avaient les yeux tournés du côté de la France, d'où elles attendaient le mot d'ordre ; la France, par l'organe de ces deux enfants d'Israël, devait rendre à l'Allemagne ce qu'elle en avait reçu par Weishaupt et ses disciples.

Bœrne jusqu'alors avait mené une vie assez précaire. Il avait commencé par être critique de théâtre et à aiguiser contre les comédiens cette verve de satire insolente qu'il va mettre avec tant d'éclat en France au service de la démagogie cosmopolite. Né juif, avec des tendances prononcées à se rapprocher du catholicisme, il n'alla qu'à moitié chemin et se fit protestant[27]. Malgré ce que Heine appelle ses « capucinades », il restera le Nazaréen primitif, le spiritualiste juif, ennemi par nature de ce que lui, Heine, mettait au-dessus de toutes les philosophies et de toutes les religions, l'Hellénisme, c'est-à-dire le culte poétisé des plus viles et des plus dégradantes passions humaines.

Il y a, entre ces deux francs-maçons israélites, une très curieuse opposition de caractère, qui ne les empêche pas de viser le même but.

Bœrne se glorifiait d'être juif, « le rejeton d'une race qui a rempli autrefois le monde de sa gloire, et malgré son abaissement n'a pas perdu complètement encore sa sainte consécration antique. »

Il exprimait ainsi à sa façon laconique et humouristique cette prétention israélite, qui est devenue, dans notre siècle, le lieu commun obligé de toutes les diatribes juives contre le christianisme : « Jésus-Christ — qui, par parenthèse, était mon cousin, — a prêché l'égalité, etc… »

Les malheurs de sa race et les douloureux souvenirs de son histoire, si vivants encore à cette époque dans le vieux quartier juif de Francfort, sa

patrie, « dont les maisons noires semblaient répandre leurs ombres dans son âme », y avaient laissé des impressions ineffaçables. Il avait pour le vieux Rothschild Meyer Amschel, la souche de la dynastie régnante, une vénération presque filiale ; étant encore un petit garçon, il avait reçu sa bénédiction : « Je suis fermement persuadé, dit-il, que je suis redevable à cette bénédiction de Rothschild de n'avoir jamais complètement manqué d'argent dans ma poche, tout écrivain allemand que je suis. » Mais en revanche, il haïssait les fils de toute son âme, bien différent encore en cela de Heine, qui les admirait, parce que, disait-il, il n'y avait pas à ses yeux de promoteurs plus puissants de la révolution. Le baron James lui avait expliqué *famillionairement* comment, par son système de papiers d'État, il avait rempli partout les premières conditions du progrès démocratique en Europe et frayé en quelque sorte la voie à la démocratie moderne.

Or, c'est Bærne, cet homme si bien fait pour comprendre tout ce qu'il y a de touchant, de mélancolique et de vraiment divin dans l'histoire d'Israël, c'est cet homme que le démon de la révolution et des sociétés secrètes va métamorphoser en un niveleur, un sans-culotte forcené, à l'école de la franc-maçonnerie française. Heine, qui le revit à son arrivée à Paris en 1831, fait de lui ce portrait : « Le peu de chair que j'avais jadis remarqué sur son corps avait alors entièrement disparu ; peut-être s'était-il fondu aux rayons du soleil de juillet, qui lui avaient, hélas ! frappé aussi sur le cerveau. Il était assis ou plutôt logé dans une grande robe de chambre de soie à ramages, comme une tortue dans sa carapace, et lorsque de temps en temps il en faisait sortir, en l'inclinant vers moi d'un air soupçonneux, sa petite tête grêle, j'éprouvais une impression pénible… Sa voix avait un certain tremblotement maladif, et sur ses joues on voyait déjà ces tons d'un rouge cru qui annoncent la phthisie. »

Aussitôt à Paris, Bœrne se mit en relations avec le ban et l'arrière-ban de la démagogie jacobine, s'affilia à tous les conventicules révolutionnaires secrets, s'entoura de tous les conspirateurs étrangers dont il était l'oracle, le juif Lassalle, Ruge, etc., fréquenta et harangua les clubs les plus avancés, et se mit fiévreusement à écrire ses *Lettres sur Paris*, qui devaient illuminer l'Allemagne, « lettres, dit Heine, d'un tel sans-culottisme de pensée et d'expression, que jamais rien de pareil ne s'était vu en Allemagne. »

« Son salon[28], — c'est encore Heine qui parle, — rassemblait une ménagerie d'hommes, telle qu'on trouverait à peine la pareille au Jardin des Plantes. Au fond, étaient blottis quelques ours blancs d'Allemagne, qui fumaient la pipe sans presque souffler mot, et lançaient seulement de temps à autre quelques jurons patriotiques. À côté d'eux était tapi un loup polonais qui, coiffé d'un bonnet rouge, hurlait parfois d'un ton rauque les observations les plus doucereuses et les plus fades. J'y trouvai aussi un singe français, un des plus vilains singes que j'aie jamais vus ; il faisait continuellement des grimaces, afin que l'on pût choisir la plus belle. »

Les ouvriers allemands dévoraient avec une foi toute allemande sa parole républicaine. « Il parlait très bien, dit encore Heine, d'une manière laconique, convaincante et populaire ; ses discours, nus et sans art, étaient tout à fait dans le ton du sermon sur la montagne. Je ne l'ai entendu, à la vérité, parler qu'une seule fois au passage du Saumon, où Garnier présidait l'*Assemblée du peuple*. Bœrne parla sur la Société de la presse, qui devait se garder de prendre une forme aristocratique ; Garnier tonna contre Nicolas, le czar de Russie ; un ouvrier cordonnier, contrefait et bancroche, prit la parole et prétendit que tous les hommes étaient égaux. »

Ses *Lettres sur Paris* firent en Allemagne la plus vive sensation ; elles étaient dévorées à des milliers d'exemplaires par toute la Jeune Allemagne, en compagnie des journaux et des romans allemands, qui, malgré le peu de liberté de la presse, prêchaient à l'envi « l'émancipation de la chair » ; Gutzkow, Laube, Mund, Wienberg et toute la suite de Heine raillaient toute croyance en Dieu, exaltaient le libre amour, émancipaient la chair avant d'émanciper le peuple. Bœrne lui-même, dans un voyage qu'il fit en Allemagne, en 1832, y fut l'objet des démonstrations les plus enthousiastes des sectaires : fêté comme un héros, il rapporta aux frères et amis de Paris les plus chaudes espérances pour la cause de la révolution.

À part ce voyage et deux excursions en Suisse (1832 et 1833), Bœrne ne quitta Paris que pour habiter pendant l'été Auteuil, où il traduisit en allemand les *Paroles d'un croyant* de Lamennais dont il était l'ami, et travailla à réunir les matériaux d'une histoire de la Révolution française, tout en publiant la suite de ses *Lettres sur Paris*, et quelques articles en français dans le *Réformateur* de Raspail.

Les deux grandes admirations de Bœrne en France étaient Lamennais et Béranger, les deux hommes peut-être qui ont fait le plus de mal à cette époque, en popularisant et vulgarisant les idées impies et subversives de la Maçonnerie. Ils étaient pour lui la personnification de cet idéal de la propagande révolutionnaire qu'il définissait ainsi :

« Il faut que la parole soit un glaive : c'est avec *des poignards, du ridicule, de la haine et du mépris* qu'il faut poursuivre la tyrannie. Si j'écrivais sur la liberté de la presse, je commencerais ainsi : La liberté de la presse ! ou le diable vous emporte, vous tous ensemble, peuple, princes et pays allemand !… Il vaut encore mieux être sans religion que sans liberté ! »

C'est lui qui disait de Béranger : « Béranger est l'arc-en-ciel que Dieu, après le déluge de la restauration, a mis dans les nuées, en signe de son éternelle alliance. »

Il est aussi l'un des écrivains allemands qui ont le plus contribué à enflammer l'orgueil national de l'Allemagne et à exciter contre la France ses passions patriotiques. Il eût été un des premiers, s'il avait vécu jusque-là, à applaudir à l'annexion violente de l'Alsace et de la Lorraine. Un jour, dans le feu de la conversation, quelqu'un remarquant que la France devait être fortifiée par l'annexion des provinces du Rhin afin de pouvoir résister plus sûrement à l'Europe aristocratique et absolutiste. « Je ne voudrais pas, s'écria Bœrne, céder à la France même un seul pot de chambre allemand. » Bœrne est un précurseur de Bismarck.

Sa mort (12 février 1837) excita des regrets unanimes dans tout le monde maçonnique d'Allemagne et de France ; le parti de la révolution cosmopolite perdait en lui un de ses plus ardents et plus brillants champions.

L'un des chefs les plus avancés de la démagogie française, Raspail, fit son oraison funèbre d'un mot qui dit tout : « Bærne, israélite par sa naissance, était dans ses écrits de *ma religion, de la vôtre, de celle des hommes de bien de tous les pays* ; il croyait à la fraternité universelle, à l'égalité, etc… » On sait que pour les francs-maçons, il n'y a d'*hommes de bien* que ceux qui ont juré une haine irréconciliable à l'ordre social et à la religion du Christ.

Si Bœrne représente, chez les juifs émancipés, les tendances révolutionnaires et subversives de toute autorité sociale, Heine incarne dans sa personne les tendances incrédules et athées, où devaient nécessairement aboutir les prémisses posées par le rationalisme de Mendelssohn. Si Bœrne a tout le débraillé du tribun populaire et du démagogue, Heine est le juif aristocrate qui veut bien condescendre à soutenir les principes de la démocratie et de la Jeune Allemagne, mais à la condition qu'il ne se salira pas les mains au contact de la plèbe « des gueux comme Berne et consorts », et qu'on lui permettra de jouir en toute liberté de la douce et charmante vie épicurienne dont ses poésies sont le code[29].

Bœrne l'a bien jugé. Il aimait à reconnaitre en lui un artiste, un poète achevé ; mais il lui faisait de ce mérite même le plus sanglant reproche : « Il se perd, disait-il, quand il veut être autre chose que poète. Il ne persuade pas même quand il dit la vérité ; car il n'aime dans la vérité que le beau. Heine adorerait la liberté allemande si elle était en pleine fleur ; mais, comme elle est couverte de fumier à cause de la rudesse de l'hiver, il ne la reconnaît pas et la dédaigne. » Il lui reprochait aussi son scepticisme, son incrédulité et son sybaritisme ; il le représente plaisamment s'envisageant comme un homme d'importance, rêvant d'amis et d'ennemis, les cherchant partout et ne les trouvant nulle part : « La nature, dit-il, ne nous a donné, à nous autres misérables hommes, qu'un seul dos, de sorte que nous ne redoutons les coups du sort que d'un seul côté ; mais le pauvre Heine a deux dos, il craint les coups des aristocrates et ceux des démocrates, et, pour échapper aux uns et aux autres, il lui faut aller en même temps en avant et en arrière. »

En effet, rien de si peu consistant que Heine en fait de principes politiques et sociaux ; sa grande passion, c'est la haine du catholicisme avec l'amour effréné de tout ce que le catholicisme réprouve et maudit ; son principal objectif, c'est la résurrection du paganisme hellénique sur les ruines de la religion du Christ, de ce qu'il appelle « le déisme juif-mahométan-chrétien. » Il écrit le 16 juillet 1833 : « Le catholicisme devient chaque jour plus puissant ; il faudra que j'entreprenne encore avec cette hydre un combat effrayant. »

Ce combat satanique, il l'avait commencé dès l'âge de seize ans dans les *Annales politiques* de Lindner, où il apparaît déjà comme un disciple déterminé de Hégel, panthéiste ou plutôt athée, à qui Hégel avait fait croire

qu'il était Dieu : tel il arriva à Paris en 1831 : « J'étais si fier de ma divinité, dit-il, je me croyais si grand, que quand je passais par les portes Saint-Martin ou Saint-Denis, je baissais involontairement la tête, craignant de me heurter contre l'arc. » Partout dans ses écrits, publiés avec empressement par les organes de la libre-pensée française, éclate cette note de panthéisme hégélien mêlé à l'adoration du paganisme le plus impudent et le plus dévergondé. Il apostrophe ainsi les dieux de l'Olympe : « Une sainte pitié et une ardente compassion s'emparent de mon cœur, lorsque je vous vois là-haut, dieux abandonnés, et quand je songe combien lâches et hypocrites sont les dieux qui vous ont vaincus, les nouveaux et tristes dieux qui règnent maintenant au ciel, renards avides sous la peau de l'humble agneau. Oh ! alors une sombre colère me saisit, et je voudrais briser les nouveaux temples, et combattre pour vous, antiques divinités, etc. » L'ardent soleil n'est « qu'une rouge trogne, le nez de l'esprit du monde, et autour de ce nez flamboyant se meut l'univers en goguette. » Sa morale est à la hauteur de sa théologie ; car s'il se fait grec et païen, ce n'est que pour se permettre tous les vices de Jupiter et de Mercure : « Bats le tambour et ne crains rien, et embrasse la vivandière… Voilà toute la science ; voilà la philosophie de Hégel, voilà le sens le plus profond des livres ! Je les ai compris, parce que je suis un garçon de moyens et un bon tambour. »

L'histoire a pour lui le même sens que les livres. Voici ce qu'il aperçoit dans le moyen-âge, dans la sainte ville de Cologne, par exemple :

« Ici la prêtraille a mené sa pieuse vie. Ici ont régné les hommes noirs que Ulrich de Hatlen a décrits. Ici le cancan du moyen-âge fut dansé par les moines et les nonnes. Ici le cancan du moyen-âge fut dansé par les moines et les nonnes. Ici la stupidité s'accouplait à la méchanceté comme des chiens sur la place publique. On reconnait encore aujourd'hui les petits-fils à leur fanatisme stupide. Viendra un temps où bien loin de l'achever (le dôme de Cologne) on fera de sa grande nef une écurie de chevaux ! Quant aux trois rois mages qui reposent là sous leur tabernacle, fourrez-les donc dans les trois cages de fer qui sont suspendues au haut de la tour de Munster, qui a nom Saint-Lambert. »

En face de tels principes et d'une telle philosophie, il est difficile de prendre au sérieux les éloges que, çà et là, Henri Heine accorde à la Bible et à l'ancien judaïsme. On est tenté de croire qu'ils ne lui sont guère inspirés

que par le désir de ne pas se mettre à dos ses coreligionnaires et surtout l'oncle Salomon Heine, le fameux banquier de Hambourg, la providence du poète besogneux[30], mais cependant toujours trop lent, au gré de l'insatiable neveu, à délier en sa faveur les cordons de sa bourse. On comprend que toutes les sympathies du poète athée sont pour le néo-judaïsme, tel que l'a fait l'émancipation révolutionnaire : « Les néo-juifs, dit-il, sont très éclairés et mangent du porc ; les anciens sont superstitieux : ils ne croient pas au Saint-Esprit et détestent le cochon. » Il disait encore des néo-juifs : « Ils sont inexterminables, parce qu'ils ont pris le *minimum de Dieu*, à peine le nécessaire. »

Pendant que la Jeune Allemagne exaltait Heine pour son impiété et son immoralité, celui-ci vendait sa plume au gouvernement de Juillet, et touchait 6.000 francs par an sur les fonds secrets de Molé et de Guizot[31]. C'était là assurément le lien le plus cher qui l'unissait à la France. Lorsqu'en 1848, la *Revue rétrospective* publia son nom parmi les pensionnaires des fonds secrets, il fut foudroyé de chagrin, mais non de remords.

Si Heine ne revendiquait pas l'incorporation à l'empire allemand de l'Alsace et de la Lorraine, ce n'était qu'en attendant le jour où l'Allemagne aurait fini ce que les Français avaient commencé, le grand œuvre de la Révolution, la démocratie universelle ; il disait :

« Quand nous aurons poursuivi la pensée de la Révolution dans toutes ses conséquences, quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge, — le ciel ! — quand nous aurons chassé la misère de la surface de la terre, quand nous aurons rendu sa dignité au peuple déshérité, au génie raillé, à la beauté profanée…, alors, ce n'est pas seulement l'Alsace et la Lorraine, mais la France tout entière, mais l'Europe et le monde sauvé tout entier, qui seront à nous ! Oui, le monde entier sera allemand ! Voilà mon patriotisme. » (17 décembre 1844.)

Et déjà il voyait cette prophétie commencer à s'accomplir : « Les Français philosophent maintenant et parlent de Kant, de Fichte et de Hegel. Ils fument et boivent de la bière. Ils se font épiciers, épiciers tout comme nous… Ils ne sont plus voltairiens, ils deviennent hengstenbergiens. »

Ils continuèrent à le devenir de plus belle, grâce aux écrits de Henri Heine, qui furent pendant vingt ans le bréviaire des incrédules distingués, la Bible des « hommes de bien », selon Raspail et consorts. La mort même du poète athée ne dessilla pas les yeux de ses admirateurs sur leur idole : les cinq dernières années de sa vie, passés dans une maison de santé rue de Lourcine, ne furent qu'une longue et cruelle agonie[32].

Alexandre Weill, son intime ami et son biographe, prétend que Heine accepta son martyre comme un châtiment de Dieu :

« Ce ne fut, dit-il, qu'après cinq longues années de souffrances qu'il finit par concevoir qu'il n'était pas dieu, les dieux n'ayant jamais eu, à sa connaissance, besoin de prendre des lavements ! »

Celui que Weill voudrait nous faire passer pour un martyr, un saint, n'a jamais abjuré, pas même à l'heure de la mort, son scepticisme et son infernale incrédulité. Sa prétendue conversion au Dieu de Moïse ne fut pas plus sérieuse que l'avait été sa conversion au protestantisme :

Voici quelques-unes de ses *ultima verba*, d'après Weill lui-même :

« Si jamais je rencontre Moïse, son inventeur (l'inventeur de Jéhovah), je lui dirai ma façon de penser… Il se pourrait bien, ajoutait-il, que Jéhovah, ne fût-ce que pour faire plaisir à *son inventeur Moïse*, vengeât l'orgueil de ses marionnettes humaines sur terre, dont il tient les fils, et avec lesquelles il joue ses comédies et ses drames pour charmer les ennuis de ses anges. J'ai été un mauvais comédien. Je n'ai certes pas donné la mesure de mes forces. J'ai pris le monde pour un bal masqué et m'y suis promené avec un faux nez, pour dire des vérités aux dominos de toute couleur. On ne change pas de religion ; on en quitte une qu'on n'a plus pour une autre qu'on n'aura jamais. Je suis baptisé, mais je ne suis pas converti. »

Et encore :

« Qu'est-ce que j'ai fait à ton Jéhovah, disait-il à Weill, pour qu'il m'accable de toutes les souffrances du Schéol ? N'ai-je pas fait son éloge dans la *Gazette d'Augsbourg* ? Je crois qu'un Satan quelconque m'a calomnié auprès de Jéhovah. J'étais si heureux quand Campe ou le baron Cotta m'envoyaient 6.000 francs, bien qu'ils fussent mangés d'avance. Alors pour m'éprouver, il m'a couché sur mon grabat comme Job, et, comme à Job, il m'a tout pris, excepté ma femme. Un de ces jours, je m'y

attends, il me rendra tout, santé, fortune et jeunesse ! — Et croirez-vous alors en lui ? — Comme je crois à Rothschild quand il m'endosse un billet, et, comme Éléhon dans Job, je ferai son éloge pour avoir créé le cheval arabe. » Si Weill prenait ces sacrilèges plaisanteries pour un retour sérieux au Dieu de Moïse, il n'était vraiment pas difficile.

Les pensées de Heine sur la mort ne sont qu'un regret désespéré des voluptés impossibles, le dédain de cette chimère, l'âme, et la négation de la vertu. Il n'aspire qu'à l'enfer des païens, à l'Orcus, « au bruissement mélancolique du Styx, aux chants des Furies, aux aboiements de Cerbère ; but cela forme une lugubre harmonie avec le malheur et la tristesse. » Ou plutôt il n'aspire qu'au néant ; dans le *Livre de Lazare*, un dialogue entre le Corps et l'Ame, son véritable testament philosophique, l'âme dit au corps :

« Avec toi je veux m'abimer dans la nuit et la mort, avec toi boire le néant ! » (*Poèmes et Légendes*.)

En résumé, Heine est un des pères les plus authentiques de cette littérature immorale et athée qui contribua plus que tout autre chose à démoraliser la France sous le gouvernement de Juillet qui la pensionnait. Il est le père de cette Jeune France sans convictions, sans principe, sans foi, qui, par la plume d'un de ses plus excentriques écrivains, Lassailly, a laissé échapper cet aveu qui est la vérité même :

« Pitié ! Pitié ! sur moi, jeune homme, dont l'âme a froid de tout son égoïsme athée ! »

La reconnaissance des juifs pour les bienfaits de la Révolution devait naturellement s'étendre à la franc-maçonnerie, le principal agent de ces bienfaits ; celle-ci du reste leur ouvrait largement ses portes ; elle pouvait compter sur leur dévouement aux principes de la secte. C'est ce que constate la *Revue maçonnique* de janvier 1848 dans ce passage significatif :

« La grande majorité de l'Ordre, non seulement n'admet pas le christianisme, mais le combat à outrance ; la preuve s'en trouve dans l'admission des juifs aux loges anglaises, françaises, américaines, belges et, depuis peu, dans toutes les loges de l'Allemagne. »

Que les juifs francs-maçons aient participé aux événements qui préparèrent la Révolution de 1848, c'est ce qu'avouent leurs propres

historiens.

« La communauté de Paris, dit Léon Kahn, n'était pas restée indifférente au mouvement républicain[33] ; elle n'oubliait pas que c'était à la Révolution que les juifs devaient leur émancipation. »

Aussi, en récompense de leur zèle, virent-ils avec orgueil apparaître pour la première fois, à la tête du gouvernement, quelques-uns des leurs :

« L'un d'eux, comme le disait Crémieux en 1859, était membre du gouvernement provisoire et ministre de la justice, c'est-à-dire de la sainteté parmi les hommes ; l'autre était ministre des finances, c'est-à-dire de la probité parmi les hommes. »

Ces deux juifs francs-maçons étaient Crémieux et Goudchaux. Achille Fould devait remplacer ce dernier aux finances en 1849, sous la présidence de Louis Bonaparte. Avec Crémieux et Goudchaux, l'Assemblée constituante comptait parmi ses membres trois autres israélites de marque : le journaliste Raynal, représentant de l'Aude ; l'ingénieur Michel Alcan, de l'Eure ; et Achille Fould, de Paris.

Avec la Révolution de 1848, les juifs font irruption dans tous les emplois et set vices publics, dans la magistrature comme dans l'armée. Ils retrouvent, pour s'associer au mouvement révolutionnaire de 1848, le même élan que nous leur avons vu en 1790 et 1791 ; on les voit s'enrôler immédiatement dans la garde nationale, mettre tout en œuvre pour recevoir et soigner les blessés de la République[34]. Il en fut de même en 1871, où la République franc-maçonne renaissante remet entre les mains de Crémieux le salut de la France. On sait trop ce qu'il advint de ce gouvernement songeant plus aux intérêts de la famille juive qu'à ceux de la nation française : l'émancipation des juifs de l'Algérie, faite au mépris des droits de la sympathique population arabe : la fondation de l'*Alliance israélite universelle* ; l'influence de plus en plus croissante de la maçonnerie juive.

Ce tableau en raccourci suffit pour démontrer la vérité de cet aveu d'un des chefs des maçons juifs, J. Weil : « Nous exerçons une influence puissante sur les mouvements de notre temps et sur le progrès de la civilisation vers la *républicanisation de tous les peuples*. »

Nous arrivons maintenant au rôle des juifs dans la franc-maçonnerie.

Il est certain qu'ils y ont créé des rites ; mais, en même temps qu'il faut dire quelques mots de ces fondations, il convient aussi de montrer les israélites maçons à l'œuvre au sein de n'importe quelles loges travaillant à n'importe quel rite. Car non seulement les juifs cabalistes ont pris une part active dans le développement et la direction de la secte ; mais encore les néo-juifs exercent, dans les ateliers ordinaires, une influence réelle, grâce à leur solidarité de race, indépendamment de l'organisation des loges secrètes israélites sous l'inspiration du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg.

D'abord, deux points importants sont hors de doute :

1° Le juif, en entrant dans une loge maçonnique, abjure implicitement, s'il l'avait conservée jusqu'alors, sa foi en Dieu, tel que Dieu est compris et adoré dans le Mosaïsme. « Lorsque l1 maçonnerie, dit le frère Golphin à la loge *Memphis*, de Londres, accorde l'entrée de ses temples à un juif, à un mahométan, à un catholique, à un protestant, c'est à la condition que celui-ci abjurera ses erreurs passées, qu'il déposera les superstitions et les préjugés dont il a bercé sa jeunesse. »

2° Les juifs, dans la maçonnerie, ont toujours manifesté une tendance très marquée à s'isoler de leurs co-sectaires et à avoir des loges particulières, où ils pussent se retrouver chez eux, entre frères de même race, poursuivant un but particulier.

Nous avons vu qu'un certain nombre de juifs avaient réussi à se glisser dans les ateliers maçonniques, bien avant que la question de les y admettre fût solennellement posée, et comment le convent de Wilhelmsbad devança à leur égard l'émancipation décrétée par la Révolution. En hommes pratiques, et habitués, par l'isolement même auquel les condamnait le mépris de la société, à vivre dans une atmosphère de conspiration secrète, ils profitèrent de cette bonne volonté des loges à leur égard pour se servir de la maçonnerie comme d'un échelon sûr leur permettant de s'élever dans la société au rang qui leur avait été interdit depuis tant de siècles.

Par le tableau très exact que je viens de faire des néo-juifs, dont les prototypes sont Bœrne, Heïne, Mendelssohn, on a compris que j'avais raison contre M. Léo Taxil, lorsque je disais que les épisodes bibliques parodiés au sein des loges ne pouvaient effaroucher aucunement les

croyances des initiés circoncis, pas plus qu'elles n'offusquent d'autre part les initiés ayant reçu le baptême ; les uns et les autres se valent.

Or, nous savons déjà que le rite des Élus Cohens ou Illuminisme français est dû à un juif, Martinez Pasqualis. Tout à l'heure, je parlerai de Marc Bédarride et du rite de Misraïm. Mais je veux auparavant dire quelques mots du Rite Écossais Ancien et Accepté.

Ce rite est essentiellement une création juive. Je n'entends pas par là que ses 3 grades ont été fabriqués par des israélites ; non, ce n'est point ainsi que les choses se sont passées.

Parmi les rites en grande vogue au siècle dernier, se trouvait celui qui est dit Écossais de Perfection ou d'Hérodom, comportant 25 degrés. En 1761, un juif, nommé Stéphen Morin, reçut d'un Conseil de Souverains Princes Maçons de ce rite une charte constitutive lui donnant la mission de le propager en Amérique ; jusqu'en 1801, le rite y végéta.

C'est à Saint-Domingue que Stéphen Morin s'était rendu. En vertu de sa patente (datée du 27 août 1761 et signée par le frère Chaillou de Joinville, substitut général du comte de Clermont, grand-maître de la Grande Loge Nationale de France), Morin institua deux autres juifs, le frère Moïse Hayes, souverain député inspecteur pour l'Amérique du Nord, et le frère Francken, député inspecteur pour la Jamaïque. Ce dernier démissionna peu après. Hayes s'établit à Boston, y fonda une Sublime Loge de Perfection et s'en intitula grand-maitre ; puis, à son tour, il délivra une patente de souverain député inspecteur pour la Caroline du Sud à un quatrième juif, le frère Isaac Dacosta, qui s'installa à Charleston (1763) comme grand-maitre d'une deuxième Sublime Loge de Perfection. Dacosta eut pour successeur un de ses coreligionnaires, le frère Yousouf Myers.

Des ateliers furent créés ensuite aux États-Unis, principalement en Géorgie et en Pensylvanie, par les puissances établies à Boston et à Charleston, lesquelles se donnaient le titre de Mères-Loges du Monde Unies ; la souveraineté était double et collective en même temps ; Boston et Charleston marchaient d'accord, mais n'avaient pas des sujets bien nombreux.

En 1781, Hayes et Myers convoquèrent à Philadelphie une assemblée des quelques députés inspecteurs qu'ils avaient créés jusque-là ; ce fut le

convent dit de Philadelphie du 15 mai 1781. Y prirent part les chefs de l'Écossisme de Perfection d'Hérodom, parmi lesquels les FF∴ Bush, Samuel Müller, Abraham Cardoso, Barend-Spitzer, Zadoc Bernheim, etc. Dans cette réunion, fut créé un nouveau député inspecteur, Moïse Cohen, pour la Jamaïque. On voit que nous sommes bien en pleine juiverie, n'est-ce pas ?

Moïse Cohen créa député inspecteur Isaac Long, lequel, après quelque temps passé à la Jamaïque, se joignit aux frères de Charleston ; on cite, parmi les maçons de haute marque, le frère De la Hogue comme ayant été investi de la confiance d'Isaac Long, qui, peu à peu, était devenu dans la secte un grand personnage.

D'autre part, divers rites maçonniques faisaient également de la propagande en Amérique. Le rite de Royal-Arche, notamment, y avait été importé par des maçons irlandais. Un chapitre de ce rite, qui existait à Charleston, mais sous la dépendance de la puissance de Dublin, s'en sépara le 20 février 1788 et s'unit à la Mère-Loge des trois juifs Dacosta, Myers et Long ; les deux premiers étaient morts à cette époque. Il y eut, à cette occasion, cumulation de rites à Charleston, et l'orient compta son chapitre de Royal-Arche affilié à l'Écossisme d'Hérodom. Ce chaos dura jusqu'en 1793, époque à laquelle, Long étant retourné en Europe, la direction générale des ateliers sous l'obédience de Charleston fut prise par un nouveau juif, le colonel John Mitchell. Ce fut ce dernier qui institua, deux ans plus tard, comme député inspecteur pour les îles françaises d'Amérique, le comte de Grasse-Tilly, lequel rapporta dans notre pays le nouveau rite Écossais, celui en 33 degrés, et fut le fondateur du Suprême Conseil de France, en 1804.

Dans l'intervalle, Isaac Long s'était donné une mission : retrouver le Baphomet des Templiers de Paris, qui avait pu, assurait-on, être sauvé par des chevaliers fugitifs, lors de la suppression de l'Ordre. La relation de ses recherches et de sa découverte est conservée précieusement aux archives de Charleston, et c'est vraiment un récit des plus curieux, une succession d'aventures d'un merveilleux tout à fait diabolique ; mais ce n'est point ici qu'il convient de reproduire cet étrange récit.

Isaac Long retrouva donc l'idole luciférienne, et en même temps le crâne de Jacques Molay. À l'en croire, le Dieu-Bon lui révéla que le Baphomet

séculaire serait le Palladium de la franc-maçonnerie et que sa place devrait être désormais à Charleston. D'où, retour définitif de Long aux États-Unis, pour la constitution de l'Écossisme renouvelé en 3 grades et sous la protection jurée de Satan.

C'est en 1801, le 31 mai, qu'eut lieu l'établissement du premier Suprême Conseil ; grâce au Palladium, le pouvoir rival de Boston était à jamais éclipsé[35]. Isaac Long réunit les grands inspecteurs siégeant à Charleston, qui avaient, dans la période de 1795 à 1801, pris le titre de Souverains Princes de Jérusalem, et qui tous, sans exception, étaient juifs. Les plus notables étaient : le colonel Mitchell, Abraham Alexandre, le docteur Frédéric Dalcho, Émile de La Motta et Isaac Auld. D'un commun accord, ils firent du 25^{e} degré de l'Écossisme d'Hérodom, grade de Prince du Royal-Secret, le 32^{e} degré du nouveau rite, lequel prit le nom de Rite Écossais Ancien Accepté. Ils y intercalèrent six grades templiers, fabriquèrent un grade, celui d'Inquisiteur Inspecteur Commandeur, qui fut le 31^{e} degré, et transformèrent la fonction de délégué inspecteur en grade suprême d'initiation, sous le titre de Souverain Grand Inspecteur Général, 33^{e} degré[36]. Le Rite Écossais, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui dans le plus grand nombre de pays, était fondé. On voit que j'avais raison de dire que c'est une création essentiellement juive ; et ce fut le Suprême Conseil de Charleston qui institua [36] directement ou par intermédiaires tous les Suprêmes Conseils du globe. C'est dans son sein que devait naitre le Palladisme, rite spécial de la haute-maçonnerie.

Néanmoins, il est juste de reconnaître que le Rite Écossais Ancien Accepté ne demeura pas l'apanage des juifs. Sa grande extension lui amena des adhérents ayant comme origine les divers cultes. Aussi, à un moment donné, les maçons israélites conçurent-ils le projet d'obtenir d'une autre manière la prépondérance dans la secte. Jusqu'en 1870, Charleston ne gouverna, comme autorité dogmatique, que les arrière-loges du rite de son [36] Suprême Conseil ; mais, en différentes circonstances, on avait, dans la première moitié de ce siècle, essayé de constituer un conseil secret, universel et suprême, de la franc-maçonnerie. À un moment donné, les juifs parvinrent même à se faire attribuer, comme droit irrévocable, cinq sièges sur neuf dans cette puissance suprême ; le fait est rapporté par Gougenot

des Mousseaux, dans son livre *le Juif*. Seulement, ce conseil secret universel ne fonctionna jamais bien ; il fallut Albert Pike et Mazzini pour créer la vraie suprême direction. Et Pike, ne voulant pas exposer son œuvre à être absorbée un jour par les juifs, et comprenant que ceux-ci se grouperaient toujours à part, fit la part du feu en autorisant la fédération secrète israélite, lui donna des règlements, réserva à Charleston un droit de tutelle, et c'est ainsi que s'établit le Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, dont je parlerai plus amplement à la fin de ce chapitre.

Dès avant la Révolution de 1789, déjà quelques loges avaient été fondées par les juifs et plus spécialement pour les juifs : la loge *Melchisédech*, à Hambourg, établie par les frères Von Ecker et Eckoffen ; la loge la Tolérance fondée par les frères Von Hirschfield, etc., etc. Mais ces loges se rallièrent aux chefs de Paris. Le numéro de novembre 1864 du journal secret maçonnique de Leipzig dit que « le centre de ces loges juives était à Paris sous Crémieux et le grand rabbin ».

Le 12 juin 1808, la loge l'*Aurore naissante* fut établie à Francfort, exclusivement pour les juifs, sous l'obédience du Grand Orient de France[37]. Les conséquences politiques de la bataille de Waterloo forcèrent cette loge à se séparer de ce Grand Orient. Ne voulant pas se soumettre à la condition que le landgrave Charles de Hesse exigeait, de nommer toujours pour Vénérable un maçon non israélite, elle demanda son affiliation à la Grande Loge d'Angleterre et l'obtint en 1817[38]. Une autre loge juive de Francfort, la loge l'*Aigle*, se rattacha en 1848 à la Grande Loge de Hambourg. [36]

Une lettre citée par Baruel[39] prouve en toute évidence de quelle large influence les juifs de Piémont jouissaient en 1806 dans les sociétés secrètes :

J. † M. Florence, 1er août 1806.

« La secte judaïque paraît en tout ennemie et séparée des autres ; mais réellement elle ne l'est pas. En effet, il suffit que l'une de celles-ci se rende ennemie du nom chrétien pour qu'elle la favorise, la soudoie et la protège. Et ne l'avons-nous pas vue et ne la voyons-nous pas encore prodiguer son or et son argent pour soutenir les modernes sophistes, les franc-maçons, les

jacobins, les illuminés ?… Je n'avance autre chose que ce qui m'a été dit par les juifs eux-mêmes, et voici comment :

« Pendant que le Piémont, dont je suis natif, était en révolution, j'eus lieu de les fréquenter et de traiter confidemment avec eux… Ils me firent les plus grandes offres et me donnèrent toute leur confiance. Ils me promettaient de me faire devenir général, si je voulais entrer dans la secte des francs-maçons : ils me montrèrent des sommes d'or et d'argent qu'ils distribuaient, me dirent-ils, pour ceux qui embrassaient leur parti, et voulaient absolument me faire présent de trois armes décorées des signes de la franc-maçonnerie, que j'acceptai pour ne pas les dégoûter et pour les encourager à me dire leurs secrets. Voici donc ce que les principaux et les plus riches juifs me communiquèrent en diverses circonstances :

1º Que Manès et l'infâme Vieux ou vieillard de la Montagne étaient sortis de leur nation ;

2º Que les francs-maçons et les illuminés avaient été fondés par deux juifs dont ils me dirent les noms, qui, par disgrâce, me sont échappés de la mémoire ;

3º Qu'en un mot, d'eux tiraient leur origine toutes les sectes antichrétiennes, qui étaient à présent si nombreuses dans le monde qu'elles arrivaient à plusieurs millions de personnes de tout sexe, de tout état, de tout rang et de toute condition ;

4º Que dans notre seule Italie, ils avaient pour partisans plus de huit cents ecclésiastiques tant réguliers que séculiers, parmi lesquels beaucoup de curés, de professeurs publics, de prélats, quelques évêques et quelques cardinaux ; que, dans peu, ils ne désespéraient pas d'avoir un pape de leur parti ;

5º Que pareillement en Espagne, ils avaient un grand nombre de partisans même dans le clergé, bien que dans ce royaume fût encore en vigueur la maudite Inquisition ;

6º Que la famille des Bourbons était leur plus grande ennemie, que dans peu d'années ils espéraient l'anéantir ;

7º Que, pour mieux tromper les chrétiens, ils feignaient eux-mêmes d'être chrétiens, voyageant et passant d'un pays à un autre avec de faux

certificats de baptême qu'ils achetaient de certains curés avares et corrompus ;

8º Qu'ils espéraient à force de cabales et d'argent obtenir de tous les gouvernements un état civil, comme cela leur était déjà arrivé dans plusieurs pays ;

9º Que, possédant les droits de citoyens comme les autres, ils achetaient des maisons et des terres autant qu'ils le pouvaient, et que par le moyen de l'usure, ils parviendraient bien vite à dépouiller les chrétiens de leurs biens-fonds et de leurs trésors ; — cela commence à se vérifier en Toscane, où les juifs exercent impunément l'usure la plus exorbitante et font d'immenses et continuelles acquisitions tant en campagne que dans les villes ;

10° Que, par conséquent, ils se promettaient dans moins d'un siècle d'être les maîtres du monde, d'abolir toutes les autres sectes pour faire régner la leur, de faire autant de synagogues des églises des chrétiens et de réduire le restant de ceux-ci à un vrai esclavage.

« Voilà, monsieur, les terribles projets de la nation juive, que j'ai entendus de mes propres oreilles.

« Jean-Baptiste Simonini. »

Note du chanoine Barruel : « Quelques mois plus tard, Sa Sainteté, à qui j'avais envoyé la lettre, me fit écrire par l'abbé Tetta, son secrétaire, que tout annonçait la véracité et la probité de celui qui m'avait découvert tout ce dont il se disait avoir été le témoin »… J'ai su depuis, par la voie d'un franc-maçon initié aux grands mystères de la secte, qu'il y avait beaucoup de juifs, surtout dans les hauts grades.

Bien entendu, en retenant ici cette lettre, il faut faire la part de la vantardise juive, exagérant à plaisir les complicités de mauvais prêtres. Néanmoins, on voit que l'important des faits annoncés était vrai.

En 1811, Joseph de Maistre dénonçait au roi de Sardaigne le rôle actif des juifs dans la révolution.

En 1818, le cardinal Consalvi signalait l'activité maçonnique des juifs, en particulier dans la Haute-Vente romaine ; ces plaintes ne sont que trop justifiées par une lettre que peu de temps après, en 1822, un juif membre de cette société secrète de Carbonari radicalement révolutionnaires, écrivait à un de ses frères en maçonnerie :

« Dans l'impossibilité où nos frères et nos amis se trouvent de dire encore le dernier mot, il a été jugé bon et utile de propager partout la lumière et de donner le branle à tout ce qui aspire à remuer. » C'est ainsi que se préparait la conspiration mazzinienne contre le pouvoir temporel du pape, dont les juifs du reste se sont toujours montrés les plus ardents adversaires. On les vit en Allemagne acclamer Napoléon I^{er} comme le Messie, le destructeur de la Papauté et de l'Église.

De tous les rites maçonniques, le rite dit Égyptien ou de *Misraïm* est considéré comme le rite juif par excellence ; on sait qu'il comprenait, jusqu'en ces derniers temps, 90 degrés dont les derniers sont profondément imprégnés de cabalisme ; partant du grand principe oriental de la distinction de deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais, Ormuzd et Ahrimane, ce rite aboutit à l'adoration de la Nature, personnifiée dans le Soleil ou le Feu. Il est, comme on le voit, une excellente porte d'entrée du Palladisme. Ce rite a été créé par trois juifs, les frères Bédarride, qui tenaient d'un juif français établi à Milan, nommé Lechangeur, certains cahiers de grades cabalistiques, imaginés par Cagliostro ; celui-ci en avait tiré le fond des rituels des Rose-Croix de Bordeaux.

Les trois frères Bédarride, Marc, Joseph et Michel, étaient fils du juif Gad Bédarride, de la vallée de Cavaillon (Vaucluse), qui lui-même reçut la lumière en 1771 à la vallée d'Avignon par l'entremise de l'initié Israël Cohen, surnommé Carosse. En 1782, le patriarche Ananiah, grand épopte égyptien, vint à la vallée de Cavaillon et lui accorda des augmentations de salaire, ainsi qu'aux initiés de cette région. Pendant les guerres d'Italie, Gad Bédarride, capitaine des équipages d'artillerie, fut élevé à Naples, par le frère Palambola, aux plus hauts grades créés par Cagliostro. Dans cette ville, un édit royal de 1777 déclarait criminel de lèse-majesté le franc-maçon qui assisterait à des assemblées de cette secte ; mais l'intervention des armées de la France les avait affranchis de cette loi.

Ce fut en Italie que le jeune Marc Bédarride, fils de Gad, fut initié le 5 janvier 1801, dans la loge *la Candeur*, de Cesena ; en 1802, il fut, ainsi que son frère Michel, affilié à la loge *Mars et Thémis*, de Paris. Puis, il fonda plusieurs loges militaires, les *Émules de Mars*, la *Gloire militaire*, les *enfants de la gloire militaire*, suivit nos armées dans l'expédition de Naples, et fonda la loge des *Enfants de la Sagesse*.

Il raconte lui-même un épisode curieux de cette expédition : « L'Illustre Sœur, épouse du général Paire, fut surprise en Calabre par une troupe de brigands, dont le chef, à l'ouverture des bagages, fut fort étonné d'y trouver un diplôme et une décoration maçonniques. Interrogée à ce sujet, elle répondit que son époux était général italien, franc-maçon, et qu'elle aussi avait reçu la lumière dans le *Jardin d'Éden*. Le chef des brigands, initié lui aussi dans le temple de la vallée de Cosenza, la rendit immédiatement à la liberté. »



La Sœur Maçonne et le Chef des Brigands. — La sœur Paire ayant été surprise en Calabre par une troupe de brigands, ceux-ci trouvèrent dans ses bagages son diplôme et ses insignes maçonniques. Le chef des bandits, qui était lui-même maçon, ne voulut pas qu'il lui fût fait le moindre tort et la rendit immédiatement à la liberté. Ce curieux épisode, qui s'est passé au commencement du siècle, est rapporté par Marc Bédarride, un des fondateurs du Rite de Misraïm.

À Naples, se trouvait alors Michel Bédarride, négociant, qui remplissait les fonctions d'inspecteur des vivres au service de l'armée d'Italie, à l'état-major de laquelle Marc appartenait.

Le Misraïmisme n'existait pas encore. Mais le Rite Écossais Ancien Accepté venait d'être fondé à Charleston, et bientôt il avait fait invasion en France (1804) et en Italie (1805). À cette époque, le juif Lechangeur, qui était Vénérable d'une loge de Milan, sollicita du Suprême Conseil à peine établi à Rome son initiation aux hauts grades écossais ; on lui en conféra quelques-uns, mais non les plus élevés. Furieux d'être éliminé de la direction, Lechangeur s'entendit alors avec un de ses coreligionnaires, nommé Polacq, qui possédait une ébauche de rite en 90 degrés, dont l'auteur était Cagliostro, dans les conditions que j'ai dites tout à l'heure. À eux deux, ils entreprirent la création du nouveau rite ; mais bientôt, il y eut zizanie entre nos juifs, et l'on eut deux grands chefs de ce système qui ne vivait qu'en projet : l'un, Lechangeur, à Milan ; l'autre, Polacq, à Venise.

Marc Bédarride obtint de Lechangeur, en 1810, une patente de Grand Hazsid, haut grade sans rituel, et Michel eut aussi la sienne, l'année suivante. Polacq éleva, à son tour, Michel au grade suprême (1812) ; puis, Lechangeur étant décédé, les deux frères Bédarride se firent reconnaître par son successeur, autre juif, nommé Théodore Cerbes. Finalement, Polacq et Cerbes, qui n'avaient rien pu créer de sérieux, cédèrent à Marc et Michel Bédarride leurs droits et les papiers de Cagliostro.

Enfin, le 9 avril 1815, les trois frères Bédarride constituèrent à Paris la puissance souveraine du Rite de Misraïm pour la France ; après quoi, Joseph Bédarride quitta Marc et Michel pour s'en aller s'installer grand-maitre aux Pays-Bas.

Telle est l'origine de ce rite grotesque. Les principaux cahiers de grades furent définitivement faits, peu à peu, par les FF∴ Larrey, Rédarès, Beaurepaire, Joly, Méalet, Baucalin de Lacoste, colonel Clavet-Gaubert, docteur Gannal, et Ragon. Marc Bédarride eut le titre de fondateur de l'Ordre. D'autres puissances également souveraines du même rite s'établirent en Angleterre, en Italie (à Naples), aux États-Unis, etc., et vécurent en bonne harmonie. À la mort de Michel Bédarride (10 février 1856), un pouvoir central de toutes les fédérations du rite fut projeté, et c'est au Souverain Conseil Général de Naples que l'honneur suprême fut décerné. Entre temps, le grand-maître de Naples avait compliqué son misraïmisme en y adjoignant le rite de Memphis, et dès lors il eut le titre de Grand Hiérophante !



Mausolée du F∴ Marc Bédarride, fondateur du Rite de Misraïm, au cimetière du Nord, à Paris.

Les loges d'Adoption étaient en grand honneur dans l'Ordre de Misraïm : les misraïmites en font remonter l'origine au patriarche Jabel, fils de Lamech : la première grande-maîtresse fut sa sœur Noéma, disent-ils.

Pour donner une idée de l'importance du rôle que jouaient les sœurs misraïmites, je citerai quelques lignes du récit authentique de la fête d'ordre de 1819;

« Les barreaux d'Éden sont ouverts aux vertueuses et aimables Sœurs qui vont se livrer à sa culture. Le jardin d'Éden se trouve spontanément paré des plus belles fleurs. Les yeux sont délicieusement fixés par l'infinie mais toujours charmante diversité de leurs formes ; l'odorat est agréablement flatté par le parfum qu'elles exhalent : l'oreille écoute avec un charme exquis le doux tressaillement de leur feuillage délicat agité par le zéphir léger du printemps ; le goût seul et le toucher sont sevrés des jouissances que promettent leurs calices… » Parmi ces fleurs d'Éden brillait la T∴ III∴ G∴ M∴, comtesse de Fouchécourt, celle qui prenait le maillet pour procéder « à la réception des jeunes personnes douées de tous les avantages de la nature. »

L'ordre de Misraïm se glorifiait de posséder aussi dans son sein le P∴ F∴ Isaac-Adolphe Crémieux, « *descendant de l'antique race du célèbre Patriarche Carmi*, de la Vallée de Béthulie, l'un des anciens d'Israël, contemporain de l'immortelle Judith, — élevé en 1832 au 81^{e} degré. »

Cet ordre n'a jamais fait bon ménage avec le Grand Orient de France, qui accusait les chefs du Misraïmisme de parcourir les départements, armés de leurs 90 grades qu'ils offraient à n'importe quel prix à tous les maçons et profanes, de troubler ainsi le repos public et de mettre la maçonnerie en danger. Avec ses 90 degrés et sa devise : *Respect à l'ordre*, le rite de Misraïm est toujours resté en France, à part, obscur et mystérieux. En 1848, il ne comptait que 5 ou 6 ateliers, et, depuis lors, il y a toujours végété.

En 1862, l'influence juive dans les loges maçonniques s'était accrue au point d'alarmer les maçons eux-mêmes. Sous le titre « Un signe des temps », l'*Historisch politisch Blatter*, de Munich, signalait dans un long

article les dangers que faisait courir à la maçonnerie elle-même la prépondérance toujours croissante des israélites dans les loges. Je n'en citerai que les passages les plus saillants :

« Le juif est à la tête, par ses écrits, par ses paroles et par ses actions. Il est chef et agent principal dans toutes les entreprises révolutionnaires, jusque dans la construction des barricades. On l'a bien vu en 1848, à Berlin. Comment s'est-il fait qu'à Berlin non moins de 217 électeurs spéciaux juifs aient été élus, et que dans deux districts aient été élus des juifs à l'exclusion de tout chrétien ?… L'explication de ce fait est donnée par les *francs-maçons agitateurs*, dont le F∴ Lamartine a dit que les révolutions de 1789, 1830, 1848, etc., ont été soulevées par la ligue maçonnique ; aveu confirmé par le F∴ Garnier-Pagès, ministre de la République qui, en 1848, déclara publiquement que « la révolution française de « 1848 était le *triomphe des principes de la ligue maçonnique*, que la « France avait reçu l'initiation maçonnique, que 40.000 maçons français avaient promis leur assistance pour achever l'œuvre glorieuse de l'établissement de la République destinée à être établie dans toute l'Europe et sur toute la face de la terre. »

« Les dangers pour le trône et pour l'autel dont les menace le pouvoir des juifs dans la franc-maçonnerie, sont montés jusqu'au plus haut degré, et il est temps d'élever la voix contre eux, comme viennent de le faire les chefs de la franc-maçonnerie allemande, en écrivant : « Les juifs ont bien compris que l'art-royal était un moyen capital pour établir solidement leur propre règne ésotérique… Le danger menace non seulement la Maçonnerie, notre Ordre, mais les États en général… Dans les loges, les juifs trouvent maintes occasions pour pratiquer leur système bien connu de corruption, et de mettre de la confusion dans un bon nombre d'affaires… Combien doit être dangereuse l'influence des juifs, lorsqu'on se souvient de la part active prise par ce peuple dans les crimes de la Révolution française et de l'usurpation corse, lorsqu'on considère la ténacité de la croyance des juifs en un futur règne juif sur tout l'univers et l'influence immense qu'exerce l'or juif sur beaucoup de ministres d'État ! »

« Il existe en Allemagne une alliance secrète avec des formes maçonniques, placée sous des chefs inconnus, travaillant toutefois pour des fins non maçonniques. Les membres de cette alliance sont presque tous

juifs ; ils travaillent en degrés et en systèmes, avec des rites et des symboles, chrétiens seulement en apparence…

« Ajoutez à ce qui a été dit que les juifs sont maintenant reçus dans toutes les loges de l'univers, *tandis qu'il y a des loges juives dans lesquelles des chrétiens ne sont reçus sous aucun prétexte*. À Londres, où se trouve le vrai foyer de la révolution, il y a deux loges juives dont aucun chrétien n'a jamais franchi le seuil. C'est là que se concentrent et de là que partent les fils de toutes les révolutions. De là, les autres loges sont dirigées. Là se trouvent les supérieurs secrets, de sorte que presque tous les révolutionnaires chrétiens ne sont que des poupées aveugles entre les mains des juifs. Cela se fait par le moyen du secret.

« Pendant la foire annuelle de Leipzig, une loge juive est en permanence. Elle n'ouvre jamais ses portes à un chrétien. Aux loges juives de Francfort et de Hambourg, ne sont admis que des émissaires des autres loges…

« Quoique de nos jours les fils d'Israël aient accès à presque toutes les loges, et que, sous peu, doivent tomber devant eux les dernières barrières, ils sont assez habiles pour unir les avantages de la franc-maçonnerie avec ceux de leur propre race. La fin de la franc-maçonnerie, — l'empire du monde, — est identique avec les aspirations de la race dont le Roi futur a reçu cette promesse : « Tous les rois de la terre l'adoreront et toutes les nations lui seront soumises. »

Si les juifs, en Europe gardent soigneusement le secret sur l'existence et le nombre de leurs loges particulières, en Amérique, ils sont moins réservés. Sous le nom de *Bnaï-Bérith* (fils de l'Alliance), leur confédération maçonnique, inaccessible à ceux qui ne sont pas juifs, y compte plus de 210 loges. La loge n° 1 fut fondée à New-York en 1843, et compte plus de 200 membres. Il y a vingt ans, le nombre des Juifs américains maçons s'élevait à 18.000.

Carlile, une des plus grandes autorités maçonniques, dit : « La maçonnerie de la Grande Loge est actuellement entièrement juive[40]. »

Quant à la prépondérance des israélites dans la maçonnerie française en 1872, nous n'en voulons pour preuve que cette exclamation triomphante du F∴ Crémieux : « Ici, tous les cultes sont admis sans se combattre, et quelle preuve plus décisive ? Celui qui préside cette réunion comme Vénérable (le

F∴ G. Dalsace) est israélite, et le Souverain Grand Commandeur (lui-même, Crémieux) est israélite[41] ! » Il faut entendre aussi de quel ton le F∴ Dalsace, dans une occasion solennelle, la réception faite aux Persans par la loge *la Clémente Amitié* (juillet 1873) confondait la cause juive et les intérêts juifs avec la cause et les intérêts mêmes de la Maçonnerie. Chargé de haranguer les maçons persans à leur entrée dans le temple, après avoir rappelé la réception faite par le *Roi des Rois* au F∴ Crémieux, président de l'Alliance israélite, et leur avoir demandé leur appui pour les israélites de la Perse en faveur de leur émancipation, il s'écriait : « *J'ose donc porter haut le drapeau du judaïsme* dans lequel je suis né, comme *je porte haut et ferme le drapeau de la maçonnerie* qui m'a adopté, et je proclame ici que, si la race juive a des défauts qu'il est permis d'attribuer à l'abaissement de son passé, elle a également de sublimes qualités. »

Cette déclaration orgueilleuse d'un des plus célèbres maçons juifs, aussi fameux comme chef de la secte que comme zélé et fervent israélite[42], m'amène tout naturellement à faire connaître l'opinion des juifs eux-mêmes sur le rôle qu'ils ont joué et qu'ils jouent encore dans la franc-maçonnerie. Si en effet nous interrogeons les enfants d'Israël là-dessus, leur réponse, tout embarrassée et discrète qu'elle est, ne laisse pas que de jeter quelque lumière sur ce point si obscur pour les profanes et même pour la grande majorité des francs-maçons.

En 1844, la question fut traitée ex-professo dans les *Archives Israélites'* de France par le Vénérable de la loge écossaise *le Mont-Sinaï*, orient de Paris, laquelle a toujours compté des membres juifs en grand nombre[43]. L'auteur, bien entendu, n'y dit que ce qu'il veut dire, et, comme il l'avoue lui-même, n'y touche que *des points qui peuvent être traités publiquement.* Naturellement, les juifs acceptent la légende maçonnique qui fait remonter la franc-maçonnerie à une époque antérieure à la construction du temple de Salomon. Ils aiment à se rattacher aux *Esséniens*, qui pour eux ne sont qu'une secte maçonnique, descendant des *Chasidéens*, espèce d'Ordre des *Chevaliers du Temple de Salomon*. Les premiers chrétiens se seraient servis de leur organisation mystérieuse pour dérober aux yeux profanes les cérémonies de leur culte prohibé.

Depuis l'ère chrétienne, la franc-maçonnerie ayant pris un caractère chrétien, — admirez la hardiesse du mensonge, — les israélites, racontent ce Vénérable, cessèrent d'en faire partie ; ils eurent alors une franc-maçonnerie à eux, des signes de ralliement et des mots qu'eux seuls pouvaient comprendre, des réunions secrètes, dont tout profane était sévèrement éloigné. Cependant la franc-maçonnerie n'en continua pas moins de rapporter aux juifs son origine, et de leur emprunter leur calendrier et des mots hébreux pour mots de passe et de ralliement. Citons textuellement :

« Dès que la Révolution de 1789 eut popularisé les idées de justice et de tolérance qui les fusionnèrent dans la société politique, ils se jetèrent avec ardeur dans la voie maçonnique, où retentissaient à leurs oreilles, comme une musique céleste, ces mots si doux de fraternité, égalité, philosophie et justice… »

Pendant quelque temps encore, les vieux préjugés israélites retinrent les juifs scrupuleux sur le seuil des loges ; ils s'imaginaient que l'israélite ne pouvait devenir franc-maçon sans renier la religion de ses pères. « Mais les ténèbres de l'ignorance finissent toujours par se dissiper devant le soleil de la raison ; et la franc-maçonnerie, qu'on peut à juste titre appeler *l'art royal*, après *les grandes choses qu'elle avait si royalement accomplies,* renferma bientôt dans son sein tout ce que les israélites comptaient d'hommes éminents et de citoyens distingués… Les apôtres de la tolérance religieuse sont presque tous sortis des loges maçonniques.

« En Allemagne, cet esprit étroit de haine et de jalousie qui refuse encore à nos coreligionnaires les dernières concessions exigées par la raison et l'équité, s'est infiltré dans quelques loges maçonniques qui mentent à leur origine, trahissent leurs serments et sont traitres à leur mission, en n'accordant pas aux maçons israélites les droits et privilèges dus au Frère qui présente un diplôme régulier. *C'est là ce qui a donné naissance à quelques loges exclusivement israélites*, où se sont produits de grands talents, où sont éclos de bonnes œuvres, mais où le visiteur français du culte israélite n'entre que le cœur serré et le rouge au front. Au jour prochain où la tolérance renaîtra pour l'Allemagne, c'est sur l'autel de la loge *l'Aigle* que son flambeau se rallumera pour éclairer et régénérer ce pays si digne d'une entière liberté… Depuis soixante ans, la plus cordiale union n'a cessé

d'exister en France entre les maçons israélites et les chrétiens ; les premiers sont arrivés souvent aux plus hautes dignités dans l'Ordre, et ont été à maintes époques promus aux grades les plus élevés. Dans ce moment même (1844), un des membres du Suprême Conseil de France professe la religion israélite. »

Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut bien se garder de prendre au pied de la lettre tout ce qu'on vient de lire ; un écrivain franc-maçon ne parle presque jamais nettement. Ici, l'auteur a tenu surtout à créer une confusion dans l'esprit de ses frères non-juifs : on soupçonnait alors l'existence de loges exclusivement israélites, maçonnerie dans la maçonnerie, et il s'agissait de faire croire qu'il n'y en avait qu'en Allemagne et à raison d'un prétendu ostracisme dans ce pays. Nous verrons plus loin que la vérité n'est pas ainsi.

Mais, malgré son quiproquo, malgré ses restrictions et ses euphémismes, l'article du Vénérable de la loge le *Mont-Sinaï*, que je viens d'analyser, résume assez clairement tout ce que j'ai dit du rôle joué par les juifs dans la franc-maçonnerie. On y retrouve, si l'on veut bien lire entre les lignes, les profondes sympathies des israélites dévoyés pour ce qui fait le fond de la franc-maçonnerie, la guerre acharnée et sans merci déclarée au christianisme, le culte de la révolution antisociale et de toutes les idées prétendues philosophiques tendant à l'athéisme, et jusqu'à ces loges *exclusivement israélites*, où le flambeau doit se rallumer pour éclairer et régénérer les pays trop lents à accepter la pleine lumière maçonnique.

Nous trouvons dans le même article un récit qui peut donner une idée des épreuves en usage dans les loges, pour attacher à l'Ordre le néophyte par la crainte et la terreur et qui montre en même temps que la maçonnerie est aux antipodes de l'antisémitisme.

« À l'époque où le triste épisode de Damas excitait l'attention de toute l'Europe, un habitant d'une des villes du midi de la France déclara tout haut en plein café que, selon lui, le père Thomas avait été traîtreusement assassiné par les juifs de Syrie ; quelques hommes raisonnables tentèrent en vain de combattre cette opinion ; il y persévéra avec entêtement, en y ajoutant des expressions injurieuses pour les israélites en général. Or, ce soir-là même, notre homme se présentait à une loge maçonnique de la ville. Après les premières épreuves, on lui fit prêter le serment d'usage de ne

jamais révéler les mystères de l'ordre, et pour que l'obligation qu'il allait contracter se manifestât à lui dans toute son importance, il fut conduit, toujours les yeux bandés, jusqu'à la porte d'une prison souterraine. Là, son bandeau lui fut ôté, et, à la lueur d'une torche à la flamme vacillante, il entra dans un cachot infect, et sur la paille humide il vit étendu en un coin obscur un israélite de la ville, lequel, enchaîné prisonnier, have, exténué, lui raconta d'une voix lamentable comment, accusé d'avoir révélé quelques secrets de la maçonnerie, il avait été condamné à mort par l'aréopage de l'ordre ; et comme notre initié frémissait et s'indignait à ce récit, le frère terrible apparut subitement à ses côtés, plaça un glaive dans ses mains tremblantes, et lui dit d'une voix sévère : « Ce parjure a mérité la mort ! Aux termes de nos règlements, le premier profane qui se fait recevoir chez nous après qu'un arrêt de mort est rendu doit l'exécuter, pour nous donner un gage de son obéissance et de sa fidélité. Frappe ! Il le faut ! »

« — Qui ? moi, s'écria le récipiendaire, devenir assassin ? Jamais ! Je ne reconnais pas votre tribunal de sang ; maintenant vous me faites horreur, et j'aurais honte d'être reçu parmi vous.

« — Il n'en est plus temps, tu nous appartiens. »

« Aussitôt le candidat maçon est saisi par des bras vigoureux, et, malgré ses efforts, il est porté dans la salle des réunions. Mais là, un spectacle plus épouvantable encore s'offre à ses regards : au milieu d'un immense plateau gît, pâle et livide, la tête du malheureux prisonnier, nageant dans une mare de sang et les yeux fermés. Frappé d'horreur, le récipiendaire a à peine la force de s'écrier :

« — Vous êtes des infâmes ! Je le vois, on m'a trompé, ma vie vous appartient ; mais jamais vous n'aurez mon serment, car vous venez d'assassiner lâchement, et sans formes judiciaires, cet homme sur lequel vous n'aviez aucun droit.

« — Mais cet homme était un délateur !

« — Comment le savez-vous ? comment est-ce prouvé ?

« — Mais cet homme était un juif !

« — Qu'importe ? est-ce que la vie d'un juif pèse dans la balance sociale moins que celle d'un autre citoyen ?…

« — Néophyte, oublies-tu que toi-même, il y a quelques heures à peine, tu as, dans un lieu public, exprimé un injuste mépris contre tous les israélites ? Ne te rappelles-tu pas que tu as proclamé bien haut que les juifs de Damas ont assassiné le père Thomas ? À notre tour nous te disons : Comment le sais-tu ? comment est-ce prouvé ?… Tu n'as donc pas droit de te draper dans ta vertu et de venir ici nous parler de prudence et de légalité ; car nous ne frappons qu'un homme, et ta voix imprudente peut provoquer des milliers de meurtres et d'injustices.

« — Vous avez raison, s'écria le candidat ému et troublé ; Dieu est juste et ma punition est fondée.

« — Mais si nous pardonnons et te rendons au monde, nous jures-tu de ne plus donner carrière à tes penchants d'intolérance ?

« — Je le jure de grand cœur !

« — C'est bien ; alors tu es digne d'être accueilli parmi nous : approche de l'autel pour prêter ton obligation maçonnique. »

« Et, comme il s'avançait d'un pas chancelant, une main amie vint le soutenir ; et, comme il levait les yeux pour remercier celui qui lui prêtait ce fraternel appui, il tressaillit et fut sur le point de défaillir, en reconnaissant dans son guide le juif qu'il venait de voir assassiné[44]… »

Rien ne prouve mieux les sympathies profondes des juifs pour la franc-maçonnerie et leur ardent désir d'y jouer un rôle actif, que les circulaires adressées par eux aux loges de Berlin, qui s'opiniâtraient à les exclure de leur sein. Ces suppliques, au reste, étaient chaudement appuyées par les protestations qui de toutes les loges de France et d'Angleterre s'élevaient en leur faveur contre ce qu'elles appelaient « un chef-d'œuvre de tartufferie et d'hypocrisie. » Les loges françaises accueillaient avec enthousiasme ceux des israélites que repoussaient les loges de Berlin. C'est ainsi qu'en 1863 la loge Les *Frères-Unis Inséparables*, de Paris, votait par acclamation l'affiliation de Meyerbeer, repoussée par les loges prussiennes.

Citons quelques passages caractéristiques de ces plaidoyers des juifs *pro domo* ; il semble, à les entendre, que la maçonnerie est déshonorée, tant que ces derniers sanctuaires de l'Art-Royal leur resteront fermés : ils parlent en gens de la maison, et en maitres.

CIRCULAIRE, *adressée aux trois Grandes Loges de Berlin par les Maçons israélites de Prusse, et traduite de l'allemand par le frère V. L.*

« … Qu'il ne vous étonne pas que nous, qui ne sommes pas reconnus par vous comme maçons, nous nous adressions pourtant à vous comme à nos frères. *Nous connaissons trop bien les principes élevés de l'Ordre et l'esprit de la Franc-Maçonnerie, et nous attachons un prix trop grand à être reconnus par nos frères éclairés*, pour ne pas tendre une main fraternelle, même à ceux qui nous repoussent de leurs temples, quoique nous soyons des maçons réguliers.

« … C'est par une conséquence naturelle de notre position, que nous ne comparaissons pas devant vous comme des suppliants qui implorent un bienfait, une grâce, mais comme des gens qui s'appuient sur le droit que leur a donné l'initiation dans l'Ordre, et qui sont *pénétrés de l'esprit de la Maçonnerie, que, grâce au Grand Architecte de l'Univers, ils savent estimer à son juste prix.*

« Ce que dans le monde profane nous trouverions dangereux, notre position de faibles vis à-vis des forts, ne saurait nous faire reculer dans le monde maçonnique… La Franc-Maçonnerie se dit une association cosmopolite ; ses efforts tendent à ce but, de déraciner les préjugés, la haine et la discorde, et de semer l'amour en leur place. Comment le temple de l'amour et de la lumière s'élèvera-t-il jusqu'au faite, quand on sape les fondements de l'édifice, quand l'égoïsme se glisse dans les ateliers, quand les ouvriers ne possèdent pas assez de force pour rompre les fers rivés par l'habitude, et quand la Franc-Maçonnerie se dégrade au point de tendre la main au prosélytisme religieux ?

« Le franc-maçon, qui doit être l'exemple de son siècle, qui se vante d'avoir compris comme il faut cette parole sublime de la création : *Que la lumière soit !* le franc-maçon, qui appelle l'Orient son foyer, devrait voir plus clair ; il devrait répandre la lumière, mais non pas augmenter l'obscurité, dans laquelle la vie profane marche encore à tâtons…

« Si vous posez en principe qu'il est contraire à l'esprit de la Maçonnerie d'y admettre des israélites, vous ne pouvez reconnaitre comme ateliers véritablement maçonniques toutes les Grandes Loges qui sont d'une opinion opposée ; vous devez regarder comme faux francs-maçons qui nuisent à l'Ordre, l'illustre grand-maître des loges anglaises, le duc de Sussex, et l'illustre grand-maître des loges néerlandaises, le prince Frédéric, lequel a publié sa confession maçonnique dans son écrit sur les hauts grades de l'Ordre, du 24 janvier 1820, ère vulgaire.

« Il est vraiment étonnant que, pendant que l'idée de la liberté de conscience s'introduit de plus en plus dans l'Europe civilisée pendant que le principe de l'égalité des sectateurs de chaque religion

trouve partout un écho, des loges maçonniques restent stationnaires au milieu du monde civilisé et malgré ces grands progrès. Il est étonnant que, pendant que la Russie fait un pas remarquable vers l'émancipation des israélites, les réunions maçonniques de la Prusse se cramponnent, avec une obstination à toute épreuve, aux préjugés surannés des siècles de ténèbres [45].

« Nous sommes maçons, reçus dans des loges régulières et parfaites, légalement constituées ; nous sommes maçons, nous aspirons au vrai et au bien ; ne nous barrez pas plus longtemps le chemin. C'est avec fierté que nous osons dire : Nous sommes meilleurs que notre renommée, que nous n'avons pas méritée. Une association dont le but consiste dans la philanthropie, le véritable amour fraternel et la connaissance des choses humaines et divines, ne peut rejeter l'homme qui aspire au mieux, et si nous tenons au culte de nos pères, comme le chrétien au sien, nous ne sommes pas pour cela les plus indignes ouvriers au grand travail… Ces mesures exclusives sapent et dégradent l'Ordre, marquent vos propres signatures, faits, actions, dogmes, promesses et fraternisation, d'un sceau de mensonge, que la beauté du revers de la médaille peut à peine faire oublier. » (*Le Globe*, Archives des Initiations anciennes et modernes, 1841.)

Dans plusieurs circonstances, les juifs ont pris occasion du refus qu'on leur opposait d'être admis comme visiteurs dans certaines loges, pour essayer de constituer des loges juives indépendantes. Ainsi, en 1870, des israélites maçons se plaignent de n'avoir pas été admis comme visiteurs dans plusieurs loges, à raison de leur race ou de leur religion extérieure, adressèrent au F∴ James Gibson, grand-maître du district de New-York, une demande régulière en constitution de loges, demande qui ne fut pas accueillie, précisément à cause des motifs invoqués pour en assurer le succès :

« La Maçonnerie est essentiellement humaine et cosmopolite, dit le F∴ Gibson ; créer des Loges sectaires ou en favoriser la tendance, serait à la fois méconnaître ce caractère de notre institution et travailler à sa ruine. Que les Loges qui ont commis cette faute la regrettent et se gardent bien, à l'avenir, d'une semblable erreur ! »

Mais ces loges juives, créées exceptionnellement dans les régions où les loges ordinaires regimbaient encore contre l'admission des israélites, ne sont pas ces ateliers formant une maçonnerie dans la maçonnerie, et dont je parlerai plus loin, pour terminer.

Que les juifs maçons se soient associés de tout cœur à toutes les opérations anticatholiques de la franc-maçonnerie ; qu'ils aient accepté toutes les doctrines impies et athées dont elle s'est faite la propagatrice, on n'en saurait douter. Leur zèle anticatholique trouvait sa récompense dans l'appui que leur prêtaient les maçons leurs frères dans toutes les circonstances où il fallait les protéger contre l'opinion et les défendre contre les attaques de l'antisémitisme. On sait avec quelle chaleur, par exemple, les francs-maçons, par l'organe surtout de leur journal le plus influent, le *Monde maçonnique*, se firent les avocats de la cause juive dans l'affaire du juif Mortara : « Quand un attentat de cette nature, s'écrie cette revue sectaire, déshonore les religions, c'est elle (la franc-maçonnerie), médiatrice impartiale, qui doit surtout élever la voix. *Si toutes les Loges du monde s'unissaient à l'appel des Consistoires*, ce soulèvement formidable des consciences ferait reculer l'intolérance et la barbarie cléricale. »

Une des plumes les plus acérées et les plus violentes de cette revue, — qui mériterait tous les anathèmes, n'eût-elle fait que prêcher et populariser sous le titre de *Morale indépendante* la négation de toute religion et de toute morale, — est celle d'un maçon juif, ami intime de Heine, et l'héritier de ses doctrines néfastes, Alexandre Weill. En lui s'incarne toute la haine qui peut entrer dans le cœur d'un maçon juif contre le Christ et la société chrétienne. Et celui-ci est resté foncièrement juif ; bien plus, il se donne comme le résurrecteur du seul véritable Mosaïsme inconnu jusqu'à lui, comme l'héritier de Moïse et des prophètes ; un peu plus, il se dirait le Messie attendu d'Israël. Mais il a au moins un mérite : c'est de dire franchement ce que la plupart de ses coreligionnaires enveloppent de restrictions et d'hypocrites sous-entendus. Il faut nous arrêter un instant sur cette curieuse figure.

Ce qui domine chez ce juif, doublé d'un franc-maçon enragé, c'est l'impudeur et le cynisme.

Un trait, raconté par lui-même dans son récit intitulé *Ma jeunesse*, nous donnera une idée de la pudeur de l'enfant et de la liberté de mœurs qui régnait dans une famille juive d'Alsace vers 1820.

« Une de mes sœurs, jalouse de moi, prétendait devant ma mère que, toute fille qu'elle était, elle ne me cèderait jamais le pas et qu'elle saurait faire tout ce que je ferais. « Ah ! m'écriai-je, tu sais faire ce que je fais ! »

et, ouvrant la fenêtre avec fracas, puis, reculant au milieu de la chambre, je lâchai un arc-en-ciel d'eau à travers la croisée : « Fais cela ! lui dis-je. » Ma mère, qui riait d'ordinaire de tout son corps, se tenait les reins de ses deux mains. L'histoire se conta de bouche en bouche, et le soir, en sortant de la synagogue, je fus embrassé par toutes les femmes du village. »

Né, comme il le dit lui-même, dans une époque « où les principes de 89 ont commencé à pénétrer la moelle du judaïsme », il se sentit de bonne heure appelé à être le porte-voix de l'incrédulité : « À cinq ans et demi, après avoir traduit le premier verset hébraïque « Avec le commencement Dieu créa les cieux et la terre », je demandai à M. Lévy, mon maître d'école : « Et qu'est-ce que Dieu a fait avant de créer le monde ? » Au lieu de me répondre, il m'appliqua sur l'épaule une douzaine de coups de règle, en s'écriant : « Malheureux, tu renieras la foi d'Israël ! » De fait, il a dit vrai. J'arracherai avec la racine l'ivraie pullulente de toutes les religions fondées sur l'erreur philosophique. Là est ma mission… J'ai toujours eu peur de ne pas vivre assez longtemps pour accomplir cette œuvre, qui ne touche pas seulement au judaïsme, mais à toutes les doctrines du christianisme, reposant sur la même base ; autant de sépulcres élevés sur des principes de pourriture et de mort ! »

Weill avait sucé avec le lait l'amour de la Révolution ; son grand-père maternel avait été l'ami de Robespierre et de Saint-Just, « ce dont son petit-fils le félicite sincèrement ; car tous les hommes de 89 et 93 avaient les défauts de Robespierre, mais nul d'eux n'eut ses vertus. »

Enfant du miracle, obtenu de Dieu, comme Samuel, par les prières de sa mère, né coiffé, c'est-à-dire la tête enveloppée d'une peau qu'en dialecte juif on appelle *peau de chance*, il manifesta dès sa naissance une vive opposition aux vieux usages juifs, tels que la circoncision : « À en croire les témoins oculaires, je me suis défendu à outrance en brisant les ligatures des langes, et il a fallu me lier de nouveau pour procéder à la sainte opération. »

Dès l'âge de huit jours, l'enfant prédestiné protestait contre tout ce qui ne faisait pas partie authentique de cette loi de Moïse qu'il devait découvrir. D'après lui, la circoncision est une invention du patriarche Abraham, « comme un minimum du sang humain offert à Dieu, » inconnue à Moïse. point effacé en moi la haine que j'avais vouée à Jésus[46] » ; puis, étudiant à

l'école du rabbin Aaron Lazarus, un *hasid* (superdévot), le livre du Talmud *Nidah* qui traite de toutes les lois juives relatives au mariage et à la vie sexuelle. Il y a à ce sujet, dans les Mémoires de Weill, une confidence qui permettra de juger de la moralité de l'enseignement talmudique :

« Quand une juive, dit-il, doute de la qualité de son sang, elle charge une de ses femmes payées, et qui ne nomme personne, d'en présenter la tache au rabbin. Celui-ci, après inspection, juge sur la couleur, si elle est *pure* ou *impure, kascher* ou *teréphah*. Chose incroyable, mais certaine ! mon rabbin me chargea toujours de cette inspection. Et je n'avais pas encore treize ans ! Mais j'étais un petit *hasid* et j'avais le coup d'œil ! (Le sang impur est bleuâtre dans la périphérie de la tache) ».

S'il faut en croire le narrateur, cette étude des mystères de la femme ne lui aurait jamais inspiré une mauvaise pensée ; mais, comme pour s'infliger aussitôt un démenti, il raconte, avec un luxe de détails donnant bien la preuve de son manque absolu de sens moral, les scènes d'alcôve de son rabbin, qu'il avait surprises en se cachant dans une chambrette voisine dont il laissait la porte entrebaillée.

Mais ceci ne peut se reproduire ici, vu la crudité impudique des termes et le cynisme écœurant des aveux.

Chose singulière, un des points qui rend le christianisme plus particulièrement admirable et adorable, le pardon du mal et du péché par la miséricorde, la rédemption, fut précisément celui qui, pour cet adorateur du *Dieu-Un*, le lui fit particulièrement détester et haïr :

« Depuis l'existence du monde, s'écrie-t-il, toutes les erreurs, toutes les superstitions réunies, n'ont pas produit autant de malheurs, de crimes et d'infamies que la seule erreur *de la possibilité du pardon, par la volonté de Dieu, soit par un miracle, soit par un caprice, soit par le simple repentir de ne plus faire le mal*. »

Sur la foi d'un songe prophétique, où un ange vint le toucher et lui dire : « Jeune homme, lève-toi, ceins tes reins et va-t-en d'ici ; car la main sur le trône de Jehovah, guerre de Jehovah à Amalec (mot collectif pour les ennemis de Dieu) d'éternité en éternité » ; devenu majeur par la première communion juive, qui vous fait *fils de la loi* (Bar-Mitzva), surnommé dès l'âge de onze ans, pour sa précocité talmudique, Rabbi Abraham Alexandre

ben Yehuda, Alexandre Weill quitta la maison paternelle, avec la pensée bien arrêtée de devenir un grand homme en Israël. Il avait treize ans et trois mois. Il allait à pied à Metz pour y continuer ses études, mendiant en route en chantant la *Marseillaise*. Son zèle talmudique fut singulièrement scandalisé de trouver à Metz une *école rabbinique*, en pleine décadence, « les juifs éclairés ne se préoccupant ni de l'instruction de la jeunesse, ni des cérémonies du culte. » Ce qui le scandalisa davantage, ce fut la conversion au catholicisme de quelques-uns de ses coréligionnaires réputés. pour leur science et leurs talents, les Drach, le Koschler, les Lipman[47].

Ne trouvant ni à Metz, ni à Nancy, une école rabbinique gratuite, il se vit obligé de revenir à la maison paternelle et d'y faire le métier de son père, le marchand de bestiaux. À cette époque de sa vie de maquignon, se rattache un épisode de sorcellerie, qui peint bien les croyances populaires de cette époque au pouvoir satanique des sorciers[48].

Mais le maquignonnage ne répondait guère aux grands desseins conçus par le jeune docteur talmudique. Il quitta de rechef la maison paternelle et alla chercher en Allemagne l'enseignement gratuit que lui refusait l'Alsace. En chemin pour Francfort, il eut la « bonne fortune » de séduire la nièce d'un rabbin de Ingenheim, en vertu de l'une des trois manières légales qui constituent le mariage talmudique : « par l'anneau, la lettre, ou l'acte d'amour. »

On devine laquelle de ces trois manières légales fut employée par le séducteur. — « Nous avions oublié, dit Weill après le récit de ce mariage improvisé, qu'il fallait deux témoins. S'il y avait eu deux auditeurs, il nous eût fallu un divorce légal ; car nous étions bel et bien mariés selon la loi talmudique. »

Toute la suite des mémoires de Weill sur sa jeunesse et ce qu'il appelle sa vie de Bohème n'est que la narration complaisante des autres aventures de ce genre, dont juives et chrétiennes furent les victimes.

L'excuse à l'aide de laquelle ce Lovelace juif essaie de s'absoudre aux yeux de ses lecteurs donne la mesure de sa moralité : « Certes, dit-il, je n'eusse jamais osé lever les yeux sur une femme mariée. L'adultère, pour un juif orthodoxe, est le crime des crimes, après l'inceste. Je n'eusse point encore violé la loi talmudique, défendant de s'approcher d'une vierge sans

bain sacré et sans bénédiction nuptiale. (Weill oublie l'aventure qu'il a racontée plus haut). Mais je croyais qu'il était permis de calmer ses ardeurs contre une jeune fille libre, sauf à ne pas aller trop loir. »

La suite de ses aventures érotiques prouve surabondamment que ses édifiants scrupules furent de peu de durée, et toute sa morale à l'égard des femmes réside dans cet aveu dépouillé d'artifice : « Je n'ai jamais pu résister à deux beaux seins nus. »

Voilà l'homme qui dans ses écrits, se donne comme un envoyé de Dieu[49], un apôtre de la chasteté des mœurs, comme un partisan décidé de la monogamie, « seule institution de santé, de progrès et de longévité, le pivot divin de toute civilisation, de toute vertu civique, et de tout bonheur. » Cet amour de la monogamie ne l'empêche pas, dans un écrit intitulé : *Que deviendront nos filles ?* de démontrer la sainteté de la polygamie, et de se jeter en plein mahométisme, en plein mormonisme, par des maximes du genre de celles-ci : « L'amour de la femme vit dans le bonheur donné, que ce soit par elle seule, ou aidée par une ou plusieurs rivales. La femme peut vivre près d'une rivale aimée et se trouver heureuse… Le paradis de Dante ne vaut certes pas le paradis de Mahomet. »

Quand on professe de semblables doctrines[50], on a mauvaise grâce à jeter la pierre aux Goëthe, aux Musset, aux Hugo, comme aux plus grands corrupteurs de leurs contemporains.

Au milieu de cette vie dissolue, dont Francfort surtout fut le théâtre, on comprend que l'étude de la Bible et du Talmud dut perdre pour le jeune Weill beaucoup de son attrait ; aussi ne se sentant plus le moindre goût pour la vie de rabbin, s'émancipa-t-il bientôt de la morale rabbinique, pour se jeter dans le philosophisme de Lessing et de Voltaire, dans le roman à la Jean-Jacques, dont il croyait naïvement avoir le génie. Le lecteur et le chanteur à la synagogue, le lecteur à l'oratoire de Rothschild, aspira à une gloire plus mondaine, celle de se faire un nom dans la littérature du jour. Accusé par ses coréligionnaires d'apostasie juive, de n'observer plus aucune loi rabbinique, de se révéler comme révolutionnaire et panthéiste, il entra décidément dans les rangs de la Jeune Allemagne, prônant Hégel et l'émancipation de la chair. Telle trouva la révolution de 1830.

Il faut l'entendre acclamer, au nom de la nation juive, ce réveil de la révolution :

« La révolution de 1830, s'écrie-t-il, a retenti comme une trompette de Jéricho dans les cœurs de tous les juifs de l'univers. Le soir, nous dansions comme des forcenés, en gueulant la *Marseillaise*. »

En cela, d'après Weill, le juif ne fait qu'obéir à un instinct naturel, entretenu par l'esprit de Moïse et des prophètes :

« Les juifs de tous les pays sentent d'instinct la connexion intime qui existe entre eux et la Révolution française. Ils saisissent les relations intérieures qui lient l'idée d'un Dieu immuable, comme idéal de justice, avec la Révolution de 89 : réveil qui, quoi qu'en disent les ignares, les cafards et les cuistres, devait logiquement aboutir à l'*Être suprême* de Robespierre… Le juif est démocrate-égalitaire de naissance. »

Voilà donc Robespierre, le seul héritier légitime de Moïse, et le résurrecteur du Mosaïsme. C'est à cette énormité qu'aboutit tout le système biblique de Weill, et la grande découverte qu'il prône dans tous ses livres. Il fallait, en effet, trouver un système qui permit d'éliminer du Pentateuque tout ce qui s'opposait à une pareille conclusion : or, rien n'est plus facile ; tout ce qui, dans le Pentateuque, contrariera cette thèse, il n'y a qu'à l'enlever à Moïse, et à l'attribuer au légiste Esdras, qui a substitué à l'histoire, à la théologie et au code mosaïques, une histoire, une théologie et un code de sa façon, où le vrai Mosaïsme est noyé et presque imperceptible. De tout le Mosaïsme, il ne reste, aux yeux de Weill, que l'idée du Dieu-Un, immuable dans ses volontés et ses décrets, étranger à toute repentance, à toute grâce, à tout pardon. Le Dieu bon et miséricordieux, le Dieu de la grâce et de la rédemption, qui est devenu le Dieu des chrétiens, est une pure invention d'Esdras.

Le Talmud et l'Évangile, selon lui, professent absolument la même religion, avec les mêmes principes de foi idolâtre et liberticide, avec la seule distinction de Jésus à la place du Jehovah d'Esdras.

Jésus-Christ, en adoptant ce Dieu, a adopté avec lui toutes les erreurs monstrueuses qui sont la suite de cette conception, miracles, pardon et révélation : « *la Christlologie est l'absurde greffé sur l'absurde*[51]. »

Voilà, en deux mots, le système développé par Alexandre Weill dans vingt publications[52], qui ont eu sur l'esprit des juifs émancipés une plus grande influence qu'il ne veut lui-même le reconnaître, et qui ont été accueillies avec la plus grande faveur par la presse maçonnique. On voit avec quelle facilité chaque juif peut à l'imitation de Weill, tout en se disant juif et disciple de Moïse, éliminer des livres saints tout ce qui peut contrarier ses idées ou ses passions : c'est l'esprit de libre examen substitué à la foi, l'homme se mettant à la place de Dieu.

Je n'insisterai pas sur les blasphèmes impies contre le christianisme qui remplissent les livres de ce maçon-juif cynique ; les échantillons qui précèdent doivent suffire pour soulever le cœur. Disons seulement quelques mots du rôle qu'Alexandre Weill assigne aux juifs dans l'évolution morale et sociale de l'humanité, rôle qu'ils poursuivent sans doute dans les conseils secrets de leur maçonnerie particulière.

« *Le juif est le porte-flambeau de la civilisation moderne, c'est-à-dire de la révolution universelle, qui n'est encore qu'à son aurore*. »

Il va sans dire que, selon Weill, cette mission libératrice des juifs est attachée au système religieux qu'il est venu révéler au monde : « Le progrès, la civilisation et le bonheur du genre humain, le salut des juifs surtout, comme nation modèle mosaïste, en dépendent. Pour eux, il n'y a pas d'autre alternative. Ou disparaître dans la masse des peuples athées ou idolâtres (c'est-à-dire chrétiens), ou retourner à la religion fondamentale de Moïse, dégagée de toutes les erreurs d'Esra. La religion esraïque et talmudique, ainsi que la religion chrétienne et mahométane qui en sont sorties, seront enterrées quand *Mosché Méchiah* (Moïse le Messie) que j'ai exhumé de sa triple tombe esraïque, talmudique et évangélique, avec son verbe de raison pure et de vérité absolue, debout et rayonnant, marchera sur elles comme un géant divin sur des naines humaines. »

Rien de plus clair, la mission du juif mosaïste à la mode de Weill (c'est-à-dire : sataniste), est d'*enterrer* la religion du Christ au nom de Moïse, pour faire triompher sur ses ruines la religion de Robespierre, la religion de la Révolution, la religion de la liberté, de l'égalité, de la fraternité ; pour substituer la religion de la Justice à la religion de l'Amour, « qui ne reconnaît qu'un Dieu despote, capricieux, vicieux et crapuleux comme

Jupiter ; qui ne produit que haine et chaînes ; dont les adeptes sont des tyrans bestiaux, au dessous des brutes, vivant dans des crapules, et comptant sur le pardon de leur Dieu et de leur vice-Dieu, encore plus criminel et plus stupidement odieux qu'eux. »

L'émancipation des juifs est, à ses yeux, le plus grand des malheurs pour eux, si elle aboutit à les assimiler aux chrétiens et les faire absorber, pour disparaître comme nation parmi les nations dominantes de l'Europe. Ils auraient mieux fait, s'il en est ainsi, de rester dans leurs ghettos. « En se confondant avec les peuples parmi lesquels ils demeurent, ils seront toujours écrasés entre deux erreurs faites hommes (le Talmud et l'Évangile) comme entre le choléra et la peste. »

La Révolution seule, après Mahomet et Luther, est revenue un instant à la vraie doctrine mosaïste, mais « pour l'abjurer aussitôt en retournant à ses vomissements », sous l'Empire, la Restauration et même sous Louis-Philippe : « à la suite de leurs émancipateurs, les juifs n'ont pas compris la portée de cette émancipation et n'ont fait que patauger, les uns dans les erreurs chrétiennes, les autres dans la boue athéistique ; d'autres sont retournés, comme les catholiques, à leurs vomissements orthodoxes. » Selon Weill, les juifs n'ont donc pas été à la hauteur de leur mission depuis leur émancipation ; il ne fait de restriction qu'en faveur de quelques femmes juives[53]. À l'entendre, leurs vertus négatives et positives ont toutes disparu en moins de cinquante ans; ils n'observent plus les lois de l'hygiène de la table et du lit ; la Bible hébraïque est lettre close pour eux ; ils se sont bâtis de somptueuses synagogues, mais pour ne pas les fréquenter ; ils vaquent à leurs affaires le jour du sabbat ; ils se sont rués avec rage sur tous les plaisirs mondains, pour rattraper le temps perdu ; en un mot, ils sont entrés, la tête haute, dans tous les vices des chrétiens : « Le juif émancipé a rayé tous ses devoirs et ne songe plus qu'à jouir goulûment de tous ses droits. Il a foulé aux pieds toutes ses anciennes vertus pour arriver premier dans la course à l'argent. »

Tout ce terrible réquisitoire, qu'on croirait plutôt sorti de la plume d'un Drumont que d'une plume juive, n'est échafaudé par Weill que pour amener les juifs à son fameux système, c'est-à-dire à un mélange incohérent de panthéisme spinoziste et de républicanisme égalitaire et universel, dont ils sont marqués de Dieu pour être les apôtres et les missionnaires. Son unique

but est de leur imposer son *Catéchisme universel selon les* (prétendus) *principes de Moïse*, revus, comme on le sait, par Mahomet, Spinoza, Mendelssohn et Robespierre. Ce catéchisme serait plus proprement appelé *Catéchisme d'après les principes de la Maçonnerie*, Moïse lui-même n'étant d'après lui, qu'un affilié à la franc-maçonnerie égyptienne et au culte d'Osiris[54].

Or, ce catéchisme, que nous connaissons déjà en grande partie, à côté de l'unique dogme d'un *Dieu-Un, sans Co-Dieu*, une abstraction, *la Loi*, reléguée dans les profondeurs de sa Justice absolue et impitoyable, ne nous offre guère que des négations, les négations ordinaires de la libre-pensée moderne : négation du surnaturel ; négation du miracle ; négation de la sanction morale, autre que celle que le bien et le mal trouvent en eux-mêmes ; négation de la charité et du pardon ; négation absolue et haineuse de tout ce qui fait la base et l'essence du Christianisme. En un mot, nous ne voyons aucune différence entre le catéchisme que Weill propose aux juifs pour le répandre dans l'univers, et celui que les juifs, ses confrères en franc-maçonnerie, peuvent apprendre dans les loges où ils pontifient. Le révélateur du nouveau Mosaïsme prêche des convertis. En voici, pour finir, un exemple assez concluant :

Le 29 juin 1869, fut convoqué à Leipzig un grand synode israélite, sous la présidence du professeur Lazarus, de Berlin. Juifs orthodoxes et réformistes, après de longs débats, finirent par adopter à l'unanimité la proposition suivante :

« Le Synode reconnaît que le développement et la réalisation des principes modernes (principes de Bœrne, Heine, Weill et consorts), tels qu'ils sont appliqués par les gouvernements (quels qu'ils soient), sont les plus sûres garanties du présent et de l'avenir du Judaïsme et de ses membres. Ils sont les conditions les plus énergiquement vitales pour l'existence expansive et le plus haut développement du Judaïsme. »

Que dire, après cela ? qui pourrait soutenir que la vraie religion de Moïse vit encore chez les juifs ? N'avais-je pas raison d'écrire, au début de ce chapitre, que le Mosaïsme orthodoxe n'a plus aujourd'hui que quelques rabbins pour ministres et que l'israélite laïque a tout au plus une croyance vague en un dieu quelconque dont il n'y a guère lieu de se préoccuper,

quand il n'est pas complètement athée, comme le F∴ Alfred Naquet, ou absolument sceptique, comme le F∴ Eugène Mayer, ou cabaliste luciférien, comme le F∴ Armand Lévy, pour citer trois maçons juifs français, bien connus ? Le juif de synagogue, tel que le F∴ Isaac-Adolphe Crémieux, ou le F∴ Camille Dreyfus, ou le F∴ Alexandre Weill, c'est-à-dire le juif qui va au temple habituellement ou par occasion, celui-là, lorsqu'il a un reste de foi en l'existence d'une divinité, considère Jéhovah comme un Être Suprême se désintéressant tout à fait des choses de ce monde ; il ne conçoit qu'une providence, c'est la Révolution, qui l'a tiré du ghetto et dont il poursuit avec acharnement l'application des principes. Sur un point, juifs de synagogue, juifs athées, juifs sceptiques, juifs cabalistes, ils sont tous d'accord : la guerre au Christ et à son Église. Ils sont donc tous, sans aucune exception, de bons et zélés francs-maçons.

Il me reste, enfin, à parler de la fédération secrète des loges juives, dont le fonctionnement et même l'existence sont généralement ignorés.

Malgré tous les égards que les francs-maçons anticléricaux ont eu de tout temps pour eux, les israélites ont éprouvé le besoin de se fédérer. Ces égards sont indiscutables. Dans le Rite de Royal-Arche, on a poussé la condescendance jusqu'à modifier certaines parties de l'initiation en faveur du récipiendaire juif.

Bien mieux, en Angleterre, lorsqu'un juif est admis dans ce rite, au premier degré, le Vénérable prononce une prière maçonnique spéciale, qui est rapportée par le F∴ Moïse Reghellini de Scio, et qui mérite d'être retenue ici :

« Seigneur, tu es excellent dans la vérité : il n'y a rien de grand en comparaison de toi ! À toi seul sont dus hommage et bénédiction pour toutes les œuvres sorties de tes mains depuis l'éternité !

« Guide-nous dans la vraie science de la Maçonnerie ! Nous t'en supplions : par les malheurs d'Adam ; par le sang d'Abel ; par la science de Seth, à laquelle tu applaudis[55] ; par le pacte de Noé, constructeur de l'arche, par l'œuvre duquel il t'a plu de sauver les rejetons de tes bien-aimés. Nous te conjurons enfin de ne point nous confondre avec ceux qui ignorent les statuts et les mystères de la cabale secrète !

« Mais exauce-nous, et fais en sorte que celui qui dirige cette Loge soit doué de sagesse pour nous instruire et nous expliquer les mystères les plus cachés, comme fit jadis Moïse, notre saint Frère, dans sa Loge, à Aaron, à Eléazar, à Sthamar, fils d'Aaron, et aux septante anciens d'Israël ; et fais que nous puissions apprendre, comprendre et garder purs et intacts, jusqu'à la fin de notre vie, les commandements du Très-Haut et nos saints mystères. »

L'assemblée répond en chœur :

« Amen, Seigneur ! amen[56]. »

On aura remarqué, dans cette prière, le passage où sont traités d'imparfaits initiés ceux qui ignorent les statuts et les mystères de la cabale secrète. Il est, en effet, hors de doute qu'un grand nombre de juifs maçons, et notamment les Américains, suivent les doctrines de Simon Ben-Jochaï et le système de la cabale avec les doctrines du Talmud. Je n'insiste pas.

Plus haut, on a vu qu'aux États-Unis, dès 1843, une confédération maçonnique israélite fut créée : les Fils de l'Alliance ou *Bnaï-Bérith*. Les loges fédérées étaient composées exclusivement de juifs. Cette organisation prospérait, se développait, mais n'avait pas la direction de la secte ; ce fut Albert Pike, nous le savons, qui, en s'unissant à Mazzini, en 1870, après la prise de Rome par Cadorna, créa la haute-maçonnerie directrice, pratiquant le Palladisme. Mais les deux grands chefs internationaux avaient à compter avec les Bnaï-Bérith ; ceux-ci avaient atteint le nombre de 18.000 dans l'Amérique du Nord. En Europe, il y avait bien aussi quelques loges juives ; celle de Hambourg, surtout, exerçait une réelle influence.

C'est alors que Pike, obligé de ménager les israélites, mais ne voulant pas leur fournir les moyens d'absorber le Palladisme, conçut le projet de faire reconnaitre les loges juives par la haute-maçonnerie, et, par conséquent, de tenir leur confédération sous une sorte de dépendance du Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, tout en lui garantissant son autonomie et en lui facilitant même l'extension par un nouveau mode de fonctionnement.

On était en 1874. Parmi les juifs les plus élevés en grade et les plus importants dans la maçonnerie, se trouvait le F∴ Armand Lévy. Peu connu à cette époque, du moins du grand public, il était un de ces sectaires qui font

peu de bruit autour de leur nom, qui ne se mêlent aux comités politiques que pour les diriger secrètement dans le sens des desseins des arrière-loges, et qui dédaignent même l'exercice officiel du pouvoir. Né en 1827, dans la Côte-d'Or, homme d'action avant tout, il s'était mêlé à toutes les insurrections dès sa jeunesse ; on l'avait vu, à vingt-un ans, sur les barricades de 1848, à Paris ; s'expatriant, il s'était joint aux perturbateurs de la Pologne, puis à ceux de l'Italie ; lors de la Commune, il avait joué un rôle effacé, mais nullement d'abstention, et il dut par prudence quitter de nouveau la France après la victoire de l'armée de l'ordre. Pendant ses séjours en Italie, il s'était lié avec tous les plus violents ennemis de la Papauté ; il a même écrit un gros volume d'attaques odieuses et d'une impiété extrême contre la cour de Rome. Mazzini, qui le prisait fort, en avait fait, peu avant sa mort, un des missionnaires du Souverain Directoire Exécutif, avec pleins pouvoirs pour tous les pays d'Europe. Plus tard, Lemmi, ayant succédé à Mazzini, le nomma Premier Grand Représentant du Souverain Directoire Exécutif pour la France ; ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper des affaires de la maçonnerie ordinaire, car il était trente-troisième, et sans l'anneau. Mais toujours il agissait dans l'ombre, avec discrétion, frayant avec les libres-penseurs et les collectivistes, sans leur faire connaître ses attaches maçonniques ; pour citer un fait, peu de personnes savent que c'est à lui qu'est due l'érection de la statue d'Étienne Dolet, place Maubert, à Paris. Avec cela, cabaliste enragé, luciférien dans l'âme, il restait juif quand même, ne suivant pas les prescriptions de la religion mosaïste, mais dévoué aux intérêts de sa race. Quand le vieux Walder donna sa fille aux triangles parisiens, c'est à Armand Lévy qu'il confia le soin de veiller sur Sophia ; il est vrai qu'elle secoua bientôt cette tutelle, ne voulant être sous la dépendance de personne.

« Le F∴ Armand Lévy fut l'intermédiaire entre la juiverie maçonnique et le chef du Palladisme, ainsi qu'en témoigne l'acte de Concordat qui servit de base à la nouvelle organisation.

« Le Suprême Directoire Dogmatique de la Franc-Maçonnerie Universelle, est-il dit dans cet acte, reconnaitra les Loges Israélites, telles qu'elles existent déjà dans les principaux pays. Sera instituée une Confédération générale, dans laquelle se fondront les Ateliers américains, anglais et allemands du régime des Bnaï-Bérith. Le siège central de la

Confédération sera établi à Hambourg, et le Corps souverain prendra le titre de Souverain Conseil Patriarcal

« Les Loges Israélites conserveront leur autonomie et ne se relèveront que du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg. Pour en faire partie, il ne sera pas nécessaire d'appartenir à l'un des rites maçonniques officiels. Le secret de l'existence de la Confédération devra être rigoureusement gardé par les membres de la Haute-Maçonnerie à qui le Suprême Directoire Dogmatique jugera utile de le faire connaître.

« Le Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, ni aucune des Loges de son obédience, ne figureront jamais sur les états annuels du Souverain Directoire Administratif ; mais le Souverain Conseil Patriarcal enverra directement au Suprême Directoire Dogmatique une contribution représentant le 10 pour 100 des cotisations personnelles des membres des Loges Israélites, soit le quart de la perception centralisée à Hambourg au profit de la propagande générale de la Confédération, sans que le Trésor de Charleston ait à établir jamais un impôt supplémentaire sur les droits d'initiation.

« Les rituels de la Confédération seront rédigés par une commission nommée au sein de la Loge Israélite n° 1 de New-York et soumis à l'examen du Souverain Conseil Patriarcal, élu par les délégations des Loges Israélites actuellement existantes. En cas de tempérament (*sic*) à introduire dans la rédaction, les modifications, additions ou suppressions seront discutées dans les chefs-lieux de correspondance. En outre, les rituels ne seront définitifs que lorsqu'ils auront reçu l'approbation du Suprême Directoire Dogmatique.

« L'initiation dans les Loges Israélites ne sera pas graduée ; le Maçon appartenant à d'autres rites ou le profane admis recevra la consécration pleine et entière en une seule et même tenue, après avoir satisfait aux épreuves. Toutefois, les affiliés aux Loges Israélites qui n'appartiendront pas aux rites maçonniques officiels, recevront du Patriarche-président de l'Atelier, en séances de comité, une instruction orale leur faisant connaître l'enseignement des trois grades symboliques ; mais les mots sacrés et de passe, ni les signes de reconnaissance propres à ces trois grades, ne pourront leur être communiqués.

« Aucun Frère Maçon des rites officiels, mais n'étant pas israélite, ne pourra exiger l'entrée d'une Loge Israélite, quel que soit son grade. Seuls, les Mages Élus, 3e degré masculin du Rite Suprême, appartenant au Parfait Triangle ou à l'un des Parfaits Triangles de la même ville désigné d'un commun accord, ou, à défaut de haut atelier palladique dans la ville, appartenant à l'un des Parfaits Triangles de la province également désigné d'un commun accord, auront accès de droit, comme visiteurs, dans la Loge Israélite ; le nombre de leurs visites ne sera pas limité. Auront droit d'entrée, comme visiteurs, mais deux fois seulement au cours d'une même année, les Inspecteurs Généraux du Palladium en mission permanente, pourvus du grade de Mage Élu, et les Inspectrices Générales, mais uniquement les Souveraines parmi les Maîtresses Templières, 2e degré féminin du Rite Suprême. Néanmoins, le président et la présidente du Lotus établi au chef-lieu de la province triangulaire auront toujours droit d'entrée dans toutes les Loges Israélites, sans exception, existant sur le territoire de leur province.

« Au Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, tout Mage Élu et toute Maitresse Templière Souveraine auront l'entrée comme visiteurs, non par droit, mais à titre de bon accueil, sur demande adressée au Souverain Patriarche, et ce quel que soit le Parfait Triangle auquel ils soient inscrits.

« Les Loges de la Confédération pourront initier et admettre des Sœurs Israélites, sans avoir à solliciter d'autre autorisation que celle du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg. »

Cet acte, qui a été fait en deux exemplaires, déposés l'un à Hambourg et l'autre à Charleston, porte la signature du F∴ Armand Lévy, sous la date du « 5e jour de la Lune Nisan, 24e jour du 1er mois de l'an de la Vraie Lumière 000874, vallée du Tibre, orient de Rome », et la signature du F∴ Albert Pike, sous la date du « 1er jour de la Lune Thischri, 12e jour du 7e mois de l'an de la Vraie Lumière 000874, au Suprême Orient de Charleston et sous l'œil du Tout-Puissant Divin Maitre. »

Dans l'acte, le F∴ Armand Lévy est déclaré « muni des pleins pouvoirs des Fils de l'Alliance des deux mondes, ses titres et son mandat reconnus et certifiés en bonne et due forme par le Souverain Directoire Exécutif ».

Tel est le compromis qui a été passé, il y a vingt ans, entre la juiverie maçonnique et le Palladisme.

Ainsi, le pouvoir suprême de Charleston à définitivement légitimé les loges juives ; bien plus, il leur a accordé des privilèges tout à fait exceptionnels, exorbitants.

La fédération est essentiellement clandestine. Le Palladisme est une maçonnerie supérieure fonctionnant dans toute la maçonnerie et la dirigeant en secret. La Confédération Israélite est une autre maçonnerie, contrôlée par le Palladisme seul et fonctionnant à côté de la maçonnerie ordinaire, en l'espionnant ; elle est aussi secrète que la seconde classe des Odd-Fellows.

On voit par là à quel point sont dupes les maçons imparfaits initiés.

Il est bien facile, maintenant, de se rendre compte de ce qui se passe. Les maçons-juifs, appartenant à diverses loges d'une même ville, se réunissent à part, sans distinction de rites de la maçonnerie ordinaire. Ils fondent une loge juive, relevant non pas du Suprême Conseil ni du Grand Orient de leur pays, mais bien du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, soit directement, soit par l'intermédiaire d'une autre loge juive établie dans la ville désignée comme chef-lieu de la correspondance patriarcale de la région. Ils se concertent donc tout à loisir pour faire prévaloir leurs projets dans les loges symboliques, dans les chapitres et même dans les aréopages.

Ce n'est pas tout. À leur loge juive, ils reçoivent et initient d'autres juifs, qui n'ont, dès lors, nul besoin de faire un stage quelconque dans les loges officielles. L'initiation de la loge israélite, me dira-t-on, n'est pas la même que celle des rites officiels (Écossisme, Royal-Arche, Rite Français, Misraïmisme, etc.). Je le veux bien. Par le fait, ce n'est pas une initiation, dans le vrai sens du mot ; il n'y a là qu'un seul et unique degré ; c'est une association, ayant adopté un cérémonial particulier. Soit encore. Mais le profane juif n'en est pas moins mis au courant, en dehors des ateliers réguliers, de l'enseignement maçonnique. À part les mots sacrés et de passe et les signes de reconnaissance, il est en réalité aussi avancé en maçonnerie qu'un frère régulier pourvu du grade de Maitre, 3^{e} degré. Même je me demande pourquoi je me sers de ce mot « régulier » pour marquer la distinction ; les ateliers juifs et leurs membres sont en état parfait de

régularité, puisqu'ils sont reconnus et inspectés par l'autorité suprême et qu'ils lui paient leur tribut.

Qu'importent donc aux juifs que les plus notoires d'entre eux ou bien leurs rabbins aillent dans les loges de la maçonnerie officielle ? Aucune nécessité ne l'exige, grâce au fonctionnement de la Confédération dont le centre est à Hambourg.

M. Léo Taxil dit : « On rencontre de nombreux pasteurs protestants dans les loges ; on n'y rencontre pas un seul rabbin ; donc, les juifs sont nuls ou à peu près nuls comme prépondérance à exercer au sein de la franc-maçonnerie. » C'est là un des gros arguments de l'auteur des *Frères Trois-Points*.

Pas un seul rabbin ?… M. Taxil est peut-être un peu trop exclusif. Les rabbins sont extrêmement rares chez les maçons-gogos, je le reconnais volontiers. On en rencontre pourtant, par-ci par-là. Voici un exemple caractéristique : dans la brochure des *Statuts de l'Ordre des Chevaliers défenseurs de la Franc-Maçonnerie universelle*, donnant la liste des membres de cette chevalerie maçonnique, imprimée en 1867 par Jouaust, rue Saint-Honoré, 388, on lit, à la page 6, comme promu au grade de commandeur : « le F∴ Sylva, ministre officiant du culte israélite ». Mais, je le répète, les rabbins n'ont aucun besoin de se faire initier par les ateliers de l'obédience d'un Grand Orient ou d'un Suprême Conseil connu, puisqu'ils trouvent l'essentiel de l'initiation dans les loges secrètes israélites ; cela permet à la juiverie de cacher son jeu à l'immense majorité des frères ; elle n'éveille ainsi aucune défiance et bénéficie de tous les avantages de la secte. Les rabbins savent tout ce qui se complote dans les loges ordinaires contre la religion chrétienne ; indirectement même, ils peuvent coopérer à ces complots, par ceux de leurs coaffiliés qui ont un pied dans chacune des deux maçonneries : en revanche, les maçons non-juifs, sauf la seule exception des chefs palladistes, ignorent d'une façon absolue les travaux ou, pour mieux dire, les manœuvres des loges israélites.

Je vais donner de ceci une preuve indéniable, tout de suite. Cette preuve, je la puise dans un document authentique de premier ordre, qu'un de mes amis, haut-maçon, a bien voulu me communiquer et qu'il se propose de publier prochainement in-extenso.

Oui, si les prières, que j'ai demandées à mes lecteurs, ne nous ont point encore obtenu la conversion de cette pauvre et chère Diana Vaughan, elles nous ont valu déjà celle d'un de ses amis, d'un de ses compagnons de lutte contre Lemmi, et j'ai grande joie à en donner la première nouvelle à l'intrus du palais Borghèse. Un membre actif de l'un des Suprêmes Conseils d'Europe, un des chefs pourvus des plus hauts grades, — dont je n'ai pas à publier le nom pour l'instant, mais dont j'affirme le complet retour à Dieu, — vient de faire le grand pas décisif. Comme miss Vaughan, il s'est retiré de la franc-maçonnerie ; mais il est allé plus loin que l'ex-grande-maitresse de New-York. Il a ouvert les yeux à la lumière de Dieu, de notre Dieu, du seul vrai Dieu. Son abjuration prononcée à Rome, où il s'est rendu, il vient de faire une pieuse retraite dans un monastère, sous la direction d'un saint évêque. Maintenant, réglant ses affaires et se rendant en une ville où il sera, espérons-le, en sûreté, il se prépare à porter, à son tour, son coup de pic démolisseur contre les murailles du temple du Grand Architecte Satan.

J'ai vu quelques-uns des documents qu'il se propose de mettre au jour, et je crois pouvoir dire qu'ils feront sensation. On écumera de colère et l'on grincera des dents dans tous les Directoires, Grands Orients, Suprêmes Conseils, Grands Campements et Grandes Loges. Ainsi, les concours les plus inattendus arrivent à notre œuvre ; ainsi, la lumière se fera de plus en plus éclatante, par la volonté et selon les mystérieux desseins de la Providence.

L'un des documents que ce haut maçon converti va publier est l'état général et complet de la franc-maçonnerie suisse, c'est-à-dire l'état de la Province Triangulaire de Zurich, arrêté au 24 juin 1893, tel qu'il a été déposé le 19 septembre, veille du Convent Souverain de Rome, aux archives du Souverain Directoire Exécutif ; c'est une des pièces même que Lemmi avait sous clef, document dont l'authenticité est en toutes règles.

Cette pièce enregistre, canton par canton, la situation des ateliers-souches pratiquant le Rite Écossais Ancien Accepté ou le Régime Écossais Rectifié, la situation des triangles palladiques (au nombre de 14), celle des loges odd-fellows (au nombre de 7), et celle des loges israélites (au nombre de 6).

La Suisse, au point de vue de la haute-maçonnerie, est considérée comme suit :

Chef-lieu de province : ZURICH.

Siège de Suprême Conseil : LAUSANNE (Rite Écossais Ancien Accepté).

Siège de Directoire : GENÈVE (Régime Écossais Rectifié).

Siège de Grande-Loge : BERNE (Grande Loge Alpina).

Chefs-lieux de Correspondance Patriarcale : AARAU (correspondance de Hambourg), et WINTNERTHUR (correspondance de Hamilton).

En d'autres termes, tandis que les ateliers pratiquant les trois grades symboliques relèvent de la Grande Loge Alpina, et que ceux pratiquant des grades supérieurs au 3 degré, mais dans la maçonnerie ordinaire, relèvent soit du Suprême Conseil de Lausanne, soit du Directoire de Genève, les loges secrètes juives relevant de Hambourg ont à leur tête la loge nº 325 de Aarau, en Argovie, et les loges odd-fellows relevant de Hamilton ont à leur tête celles de Winterthur (*les Chevaliers de Kyburg*), tandis que la haute-maçonnerie suisse, triangles du Rite Suprême, est régie par le parfait triangle de Zurich, dit *le Lotus Saint-Ulric*.

Les tableaux, canton par canton et atelier par atelier, donnent un état comparatif entre la situation au 31 décembre 1889 et celle au 24 juin 1893. Des observations, des plus curieuses, figurent à propos de chaque atelier.

Je me borne à en relever quelques-unes, ne voulant pas déflorer les révélations du haut-maçon qui m'a fait cette communication intéressante.

Ainsi, il y a un triangle à Bienne, dans le canton de Berne. Je lis : « Bienne. Triangle palladique *Nugerol-la-Vertu* : 16 frères, au 31 décembre 89 ; 18, au 24 juin 93. Les sœurs sont au nombre de 5, dont 2 Maîtresses Templières. Peu d'avenir. »

Parmi les loges écossaises, je relève :

« Zurich. Loge écossaise *Modestia cum Libertate* : 160 frères, au 31 décembre 89 ; 192, au 24 juin 93. La loge-annexe comporte : 138 frères, 84 sœurs. L'atelier est revenu à sa haute prospérité de 1880. »

« Fribourg. Loge écossaise *la Régénérée* : 6 frères, au 31 décembre 1889 ; 31 au 24 juin 1893. La loge-annexe est en sommeil. Les tenues de l'atelier sont de plus en plus irrégulières. En isolement : 2 sœurs. »

Il y a aussi un tableau général synoptique, très bien dressé, où l'on voit d'un seul coup d'œil la situation par cantons, pour chaque rite, avec distinction des frères et des sœurs, et montrant sur chaque point les progrès de l'initiation.

Aux remarques générales, on trouve ces observations :

« Il y a lieu d'accorder, par l'intermédiaire du Suprême Conseil, ce qui a été demandé pour l'aréopage *la Concorde* et le chapitre *la Prudence*, de Genève, et pour l'aréopage *les Amis de la Lumière* et le chapitre *l'Amitié*, de Lausanne. — Il y a lieu d'encourager indirectement la Loge de Maîtres Ecossais de Saint-André (4e degré du Régime Écossais Rectifié), souchée sur les loges *les Amis Fidèles* et *l'Union des Cœurs*, de Genève. — Il y a lieu de modérer le zèle de la loge odd-fellow *le Mont-Terrible*, de Porrentruy.»

Mais j'en arrive à la démonstration que je veux faire au moyen de ce document.

Des constatations officielles de la haute-maçonnerie, il résulte que, dans le canton d'Argovie, il ne se trouve d'ateliers qu'en la ville d'Aarau ; mais les juifs y dominent fortement comme élément sectaire. Là, sont trois loges et un triangle.

Le triangle *Les Paillettes d'Or* comptait, au 24 juin 1898 (j'omets les chiffres du 31 décembre 1889) : 54 frères, et 23 sœurs, dont 7 Maîtresses Templières.

La loge écossaise *Brudertreue* comptait 155 frères, dont 51, organisés en loge annexe d'Adoption, s'étaient adjoint 30 sœurs.

Nous trouvons en outré deux loges israélites, la loge no 325 et la loge no 383. — Il est bon de dire, en passant, que les loges secrètes juives ne portent pas de titre distinctif, mais ont simplement un numéro matricule. — La loge no 35, sous l'obédience directe de Hambourg, comptait 71 frères ; et la loge no 383, sous l'obédience de la précédente, comptait 113 frères. Dans la colonne des observations, on lit, pour ces deux loges juives, cette mention: « Mages du *Lotus Saint-Ulric* seuls visiteurs. »

Étudions rapidement ces chiffres.

D'où sont tirés les membres du triangle palladique ?

En ce qui concerne les sœurs, cela est facile à voir. Sur 30 sœurs de la loge androgyne annexée à l'atelier écossais *Brudertreue*, il y en a 28 qui sont en outre initiées aux mystères du Palladium, soit 16 Élues et 7 Maîtresses Templières.

Mais les frères ?… Sont-ils pris, tous, dans la loge d'Adoption ? Cela ne paraît pas probable. D'ailleurs, ils ne sont que 51, les frères de la loge *Brudertreue* à qui l'atelier-annexe a été révélé, tandis que le triangle comporte 54 frères. Il est donc évident qu'un certain nombre de palladistes sont pris dans les deux loges juives.

D'autre part, les maçons appartenant à la Confédération israélite forment un total de 184 dans la ville d'Aarau. 10 ou 15 tout au plus d'entre eux se trouvent aussi affiliés à la loge écossaise ; c'est la proportion, il y a au maximum 10 p. 100 de juifs dans une loge ordinaire.

Et voilà 170 individus qui ne supportent aucune des charges de la loge officielle de la ville, et qui pourtant, par une poignée de maçons de leur race, n'ignorent rien des travaux des maçons dits réguliers. Même en se plaçant au point de vue maçonnique, on voit combien il est peu avantageux d'être franc-maçon : on a vraiment par trop de chances d'être le jouet d'une coterie.

Voyez cette loge *Brudertreue*. Elle est en pleine prospérité ; son total de membres actifs flotte entre 126 et 135 frères, sans parler des 30 sœurs de l'annexe androgyne. Eh bien, sur 135, il y en a au moins 84 qui sont de simples pantins, dont les ficelles sont manœuvrées dans la coulisse par quelques rusés compères. Sur 84, il n'y a aucune erreur possible ; mais leur nombre doit être plus grand encore et atteindre la centaine, si l'on tient compte de 15 juifs à déduire des 135. Ainsi, 100 frères d'une loge écossaise sont bernés par un triangle et par deux loges secrètes israélites. Le fait de l'existence de deux ateliers israélites provient sans doute de ce que les juifs doivent être, dans le canton d'Argovie, plus nombreux qu'ailleurs.

À Genève, c'est bien une autre affaire. Là, les loges officielles sont au nombre de 8, dont une relevant du Grand Orient de France. Ensemble, leurs membres actifs forment un total de 878 frères, sans parler des sœurs des ateliers annexes. Laissons de côté une loge odd-fellow (*les Rénovés Optimates*). Or, il y a, à Genève, 2 triangles et 1 loge israélite. Savez-vous

de combien de membres se compose la loge secrète juive ? De 23 seulement, placés sous l'obédience directe du Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg et n'étant inspectés que par les Mages Élus du triangle *Gladio-Dei*. Voilà donc 23 maçons juifs, qui, s'appuyant sur 194 palladistes, font la loi à 661 frères-gogos ; et ceux-ci sont à mille lieues de soupçonner leur rôle de pantins.

Prenons enfin les chiffres généraux, d'après le tableau synoptique donnant l'état complet de la maçonnerie suisse au 24 juin 1893.

Les 32 ateliers-souches relevant de la Grande Loge Alpina avaient, au 31 décembre 1889, un total de 2.497 frères, auxquels il convient d'ajouter 123 frères membres de la loge *la Fraternité,* de Genève, placés sous l'obédience du Grand Orient de France. Total : 2.620 maçons des loges officielles sur le territoire helvétique. En 4 ans, la maçonnerie a progressé dans ce pays, puisque nous trouvons, à l'arrêté de situation au 24 juin 1893, un total général de 2.927 frères, en laissant de côté les Odd-Fellows qui font bande à part (ils sont 808, en Suisse).

Ne nous occupons pas, si vous le voulez bien, des ateliers des hauts-grades de l'Écossisme, qui, sous la direction du Suprême Conseil de Lausanne et du Directoire du rite écossais rectifié, se superposent, dans la maçonnerie ordinaire, aux simples loges des membres symboliques. Leur effectif ferait, du reste, double emploi, si nous l'ajoutions à celui des ateliers-souches.

Donc, le total exact des frères des loges officielles est bien 2.927. — Il y a, en outre, 644 sœurs maçonnes en Suisse ; cela dit pour mémoire.

Du côté des frères, le Rite Suprême est représenté par 85 Kadosch du Palladium, non électeurs pour le Convent Souverain, et 677 Hiérarques et Mages Élus, lesquels forment, avec les Maîtresses Templières, le corps électoral. Les frères palladistes sont, par conséquent, en tout 762. Quant aux sœurs maçonnes, sur les 641 appartenant aux diverses loges androgynes annexées aux ateliers-souches, 358 ont déjà été attirées au Palladisme. On voit par là combien les progrès du luciférianisme sont effrayants au sein de la maçonnerie et combien nous avons raison de dénoncer ce fléau. Ces 358 maçonnes palladistes se subdivisent en 188 Élues du Palladium (1er degré féminin) et 170 Maîtresses Templières (2^{e} degré féminin) ; parmi ces

dernières, 11 sont Souveraines, c'est-à-dire ont eu ce que les palladistes appellent « la révélation d'Astarté ». En d'autres termes, en Suisse, sur 644 sœurs maçonnes, 358 sont en outre palladistes, et sur 35 sœurs des triangles, 11 sont démoniaques.

Les démoniaques Maîtresses Templières Souveraines se trouvent :

4 à Zurich (loyer du satanisme en Suisse), au triangle le *Lotus Saint-Ulric* ;

3 à Genève, au triangle *Gladio-Dei* ;

2 à Lugano, au triangle la *Profondità di Dio* ;

1 à Berne, au triangle *Archételès* ;

1 à Lausanne, au triangle le *Lion de la Louve* ;

Les triangles qui n'ont aucune Maitresse Templière Souveraine dans leur sein, sont les suivants : *les Paillettes d'Or*, à Aarau : *Saint-Procope*, à Bâle ; *Nugerol-la-Vertu*, à Bienne ; *les Mages de la Suze*, à Saint-Imier ; *la Lampe Éternelle*, à Genève ; *la Suante-Maison-Dieu*, à Coire ; *Saint-Guillaume*, à Neuchâtel ; *les Bonnes Fées*, à Fleurier ; et *Eureka*, à Vevey.

Le luciférianisme est donc on ne peut mieux organisé en Suisse. Mille fois aveugles ceux qui ne voient pas le danger, et qui nient le diable, alors qu'il opère à côté d'eux !

Or, tandis que 677 palladistes (Hiérarques et Mages Élus) constituent le noyau directif et diabolisant de 2.927 frères des loges officielles et de 644 sœurs des loges androgynes, il y a les maçons juifs qui exploitent à leur manière la naïveté des frères-gogos des ateliers-souches, et ces rusés compères, tendant sans cesse à assurer la prépondérance de leur race, sont en tout **279**.

Loges secrètes juives en Suisse : — Loge n° 325, avec 71 membres, à Aarau ; loge n° 353, avec 113 membres, à Aarau ; loge n° 309, avec 27 membres, à Berne ; loge n° 382, avec 23 membres, à Genève ; loge n° 456, avec 21 membres, à Neuchâtel ; et loge n° 411, avec 24 membres, à Lausanne.

Je pense que voilà définitivement faite, et en prenant pour exemple un petit pays, la démonstration du rôle joué par les loges secrètes juives au sein de la franc-maçonnerie universelle et à côté des loges officielles, qui ne

soupçonnent pas l'existence de cette formidable Confédération. Rien ne vaut une preuve mathématique ; aussi ai-je tenu à citer les chiffres, malgré leur aridité.

Qu'on réfléchisse maintenant aux conséquences du pacte signé en 1874 entre le F∴ Albert Pike, souverain pontife du Palladisme, et le F∴ Armand Lévy, mandataire général de tous les Bnaï-Bérith des deux mondes ; et l'on verra combien colossale est la puissance maçonnique des juifs, on comprendra ce que peut tenter et accomplir, dans le combat des sectes contre l'Église, ce mystérieux Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg.

On a vu que, pour s'organiser définitivement comme il vient d'être dit, les maçons juifs abandonnent au Suprême Directoire Dogmatique le 10 p. 100 de leurs cotisations personnelles ; c'est le prix de la reconnaissance officielle par la haute-maçonnerie, c'est le paiement du secret que les chefs occultes doivent garder sur le fonctionnement de la Confédération.

Il y a, à cette heure, sur le globe, environ 500.000 maçons juifs fédérés clandestinement et à côté des loges officielles ; la huitième partie à peine a un pied dans chacune des deux maçonneries.

La cotisation personnelle dans les loges secrètes juives est de 36 fr. par an. Là-dessus, 21 fr. 60 appartiennent au trésor de la loge, alimentée en outre par les dons, les collectes et les taxes d'initiation. Le Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg perçoit annuellement 14 fr. 40 par chaque membre actif de toutes les loges juives. Or, comme d'autre part le Souverain Conseil Patriarcal transmet au Suprême Directoire Dogmatique le 10 p. 100 des cotisations personnelles (3 fr. 60), il en résulte que le trésor central de la haute-maçonnerie encaisse chaque année, en chiffres ronds, *un million huit cent mille francs*, par la seule fédération israélite. Quant au Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, il a, chaque année, en chiffres ronds, *cinq millions quatre cent mille francs*, pour la propagande générale de la juiverie maçonnique.

Veut-on savoir enfin quel est l'esprit qui domine dans les réunions de ces loges secrètes fédérées ? Rien ne le dépeindra mieux que la divulgation des formalités qui accompagnent l'entrée d'un visiteur au temple de Melchisédech, local où siège l'autorité suprême de la Confédération.

Il est bon de dire tout d'abord que les israélites ont peu de tendances à adjoindre des annexes androgynes à leurs ateliers particuliers. Leur but est surtout de comploter contre la religion chrétienne et de se concerter en vue de faire prévaloir leur influence. Pour les distractions maçonniques dénommées « amusements mystérieux », ils ont les annexes des loges ordinaires. Cependant, il y a quelques sœurs israélites affiliées à la fédération, et principalement à Hambourg.

Le local secret, où le Souverain Conseil Patriarcal tient ses séances, est situé rue Valentinskamp. Il est donc absolument distinct du local de la Grande Loge de Hambourg, lequel est établi à Welckerstrasse.

La salle est rectangulaire, comme celle de tous les temples maçonniques ; les murs sont couverts de riches draperies de velours mi-rouge mi-or alternés. Le trône du Souverain Patriarche est d'une richesse inouïe. Il n'y a aucun autel. On lit la correspondance, on discute, on délibère ; sans doute on n'omet pas de se livrer à des évocations, mais c'est en séances supplémentaires.

Nous savons déjà qu'en fait de maçons palladistes non-juifs, il n'y a que les Mages Élus et les Maîtresses Templières Souveraines qui peuvent pénétrer, comme visiteurs, dans le temple de Melchisédech. Les Hiérarques eux-mêmes ne sont pas admis, ni les Maîtresses Templières qui n'ont pas eu la révélation d'Astarté. Le visiteur adresse sa demande d'entrée au Souverain Patriarche : il n'y est jamais répondu par un refus ; mais la fédération, jalouse de ses prérogatives, exige cette démarche, stipulée dans le pacte de concordat. Au surplus, les chefs palladistes s'y soumettent très volontiers ; l'important pour eux est d'entrer et d'assister à la séance. Ils font aux directeurs de la fédération la concession de ces formalités, d'autant plus que le cérémonial avec lequel on les accueille est absolument conforme à leurs principes et à leur haine violente contre le Christ.

En séance du Souverain Conseil Patriarcal, les maçons juifs portent une grande tunique blanche, serrée à la taille par une large ceinture rouge, dont les bouts frangés d'or retombent le long de la cuisse gauche. Aucun cordon maçonnique ; mais une chaîne d'argent à anneaux triangulaires, passée au cou, retombe sur la poitrine ; une plaque en or, représentant par sa forme les tables de la loi, haute de 7 centimètres, est suspendue à la chaîne. En outre, en guise de couronne, chacun a un ruban vert, large de 4 centimètres,

comme un bandeau de sacrificateur de l'antiquité ; ce ruban est noué derrière la tête, les bouts en retombent sur la nuque. Chaque frère est armé d'une épée.

Les sœurs israélites sont en robe ordinaire de ville, toilette de nuance sombre, à la mode du jour, mais arrangée de façon à se retrousser du côté gauche pour montrer la jarretière de l'Ordre. Sur la robe, chaque sœur porte une sorte de dalmatique, à fond blanc, galonnée d'or, dont chaque bande, large de 22 centimètres, est ornée de broderies : les broderies de la bande qui pend sur le devant représentent un pommier autour duquel, comme une spirale ne touchant pas le tronc de l'arbre, est un énorme serpent, la queue posée à terre, la gueule ouverte cueillant une pomme ; sur la bande qui pend derrière, la broderie placée au milieu, représente un calice, surmonté d'une hostie transpercée par un long poignard. Cette dalmatique est en soie blanche moirée ; la doublure est en soie noire, moirée. Chaque sœur est en cheveux et tient à la main une palme.

Quant au Souverain Patriarche, il est revêtu d'une tunique à petits carreaux, avec manches, presque collée sur le corps, tombant jusqu'aux pieds, et d'une deuxième tunique, plus large et sans manches, de couleur violette, tombant un peu au-dessous du genou, garnie au bas d'une bordure en large galon d'argent où pendent des petites clochettes d'or. Par-dessus, il a encore un vêtement plus court, tissu de lin entremêlé de fils d'or et de fils rouges ; une ceinture serre la taille ; sur les épaules, deux fortes agrafes, où sont des pierres précieuses. À l'instar du grand-prêtre des temps anciens, sa poitrine est ornée du *hoschen* ou pectoral, attaché par une chaîne d'or ; mais, au lieu d'y voir douze pierres représentant les douze tribus, des diamants y dessinent l'étoile flamboyante. Sa coiffure est une espèce d'énorme turban, avec une plaque d'or sur le devant, où sont gravés des signes cabalistiques.

Le visiteur, lui, n'a pas de costume spécial à revêtir. Mage Élu, il se borne à ceindre le tablier palladique, que mes lecteurs connaissent bien, et à passer en écharpe, sur son habit, le cordon de son grade, en soie blanche moirée, ayant au milieu, brodé en or, un triangle flamboyant à pointe en bas, avec le nombre 77 au centre.

Voici donc quelle est la cérémonie d'introduction de ce visiteur :

Après le tuilage habituel de la haute-maçonnerie, le garde extérieur du Souverain Conseil Patriarcal dit au Mage Élu :

— *Grazzin ?*

Le visiteur répond :

— *Garizin.*

La porte est ouverte ; le visiteur entre, salue l'assemblée en élevant trois fois la main gauche en l'air ; on dirait, à chaque geste, un gaucher qui va prêter serment ; puis, il fait deux pas en avant, et, après le second, tourne lentement sur lui-même, les bras étendus bien horizontalement.

Quand il est revenu à sa première position, regardant l'orient, il s'écrie de toutes ses forces :

— *Javan-Abaddon !*

Tous les assistants alors l'acclament, en poussant en chœur ce cri :

— *Beamacheh-Bamearah !*

Puis, le silence s'étant établi, le Souverain Patriarche prononce d'une voix grave et solennelle :

— *Adonaï-Begon-Galchol*.

L'interprétation, qu'il est facile de trouver, et qu'au surplus on ne cache pas aux palladistes, est des plus significatives.

Grazzin est la transcription irrégulière de *Garizim* ; il y a là une sorte de jeu de mots, autour d'un pluriel chaldéen. *Grazzin*, qui se trouve dans le *Gennaïth-Menngog*, dissimule le mot hébreu *Garizim*, colline du haut de laquelle fut béni le peuple juif. *Gorez*, pluriel chaldéen *GRaZiN*, signifie encore : qui coupe, qui tranche, et aussi : qui tue avec la hache.

Javan-Abaddon, dit le Mage Élu ; c'est-à-dire : *Javan*, l'Ionie, la Grèce, le génie hellenico-romain, le génie du paganisme. Qui donc est l'esprit qui inspira le paganisme, si ce n'est Satan ? *Abaddon*, exterminateur. Le visiteur proclame donc l'extermination, dès son entrée.

Et l'assistance, joyeuse, lui réplique par cette clameur : *Beamacheh-Bamearakh*, à faire périr dans le plus bref délai.

À faire périr dans le plus bref délai, qui ?

C'est le président de l'assemblée qui va nous l'apprendre.

Adonaï ; n'oublions pas que tel est le nom sous lequel les maçons vrais initiés désignent le Dieu des chrétiens. *Adonaï*, qui signifie le Seigneur. Ils l'interprètent par : le Seigneur (du ciel opposé au ciel de Lucifer), le Seigneur des ténèbres, le Seigneur exécrable, abominable. Et ne croyez pas que c'est là une interprétation de fantaisie. Pour qu'il n'y ait aucune erreur, on a ajouté : *Begon-Gal-Chol*, en exécration à tous.

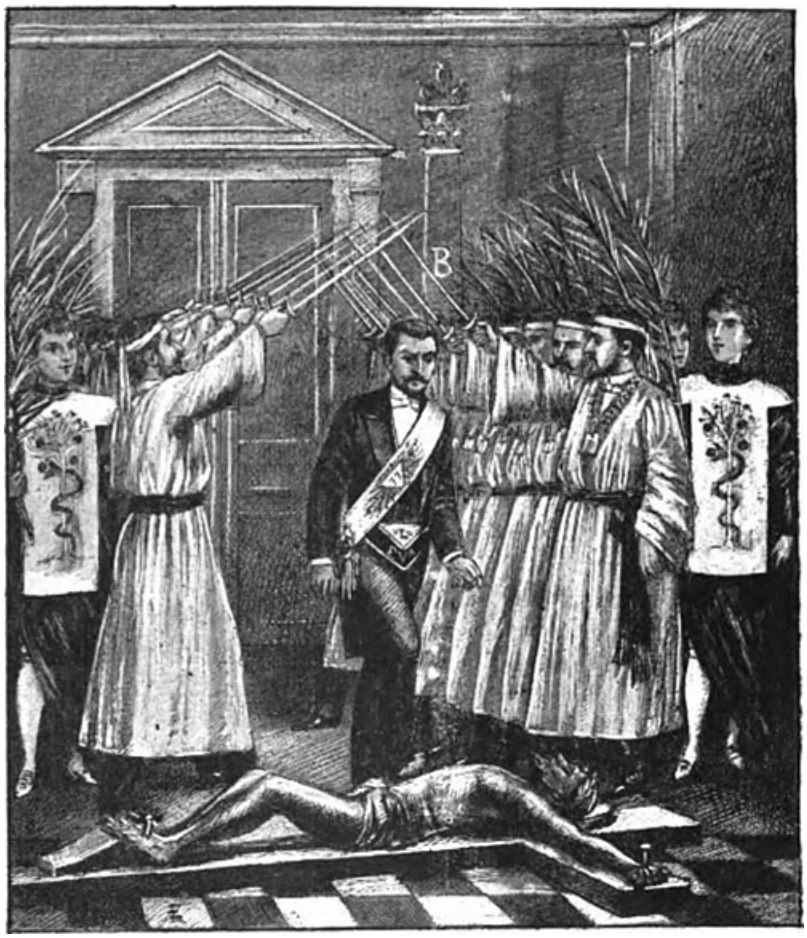
Donc : le Génie (notre génie, notre dieu) sera l'exterminateur. Et qui est à faire périr dans le plus bref délai ? Adonaï, en exécration à tous.

Après le blasphème contre Dieu, voici à présent l'acte sacrilège contre le Christ, sacrilège qui marquera l'entrée du visiteur, sacrilège qui le rendra définitivement digne de l'assemblée.

Le Mage Élu est encore à l'occident. Un énorme crucifix est posé par terre, à quelque distance, devant lui.

Les frères juifs qui sont présents forment la voûte d'acier ; les sœurs juives restent à leurs places, palmes en main.

Le visiteur s'avance alors, sous les glaives croisés, à travers cette haie vivante ; il marche sur le crucifix, il le foule aux pieds. Il a bien mérité maintenant de la haute juiverie assemblée au temple de Melchisédech.



Les Juifs dans la franc-maçonnerie. — Au Souverain Conseil Patriarcal de Hambourg, suprême mère-loge israélite du globe, tout visiteur non juif doit marcher sur un énorme crucifix, après avoir reçu les honneurs de la voûte d'acier ; les Mages Élus sont seuls admis comme visiteurs.

Quand il est arrivé ainsi à l'autre bout de la voûte, une sœur s'approche, de lui, lui donne le baiser en cinq points, et lui dit :

— *Lo-Hammi*.

Ce qui signifie : pas mon compagnon.

Le Mage Élu rend le baiser de même à la sœur juive, et lui dit :

— *Lo-Ruhama.*

Ce qui signifie : pas mon amante.

La-sœur conduit alors le visiteur, par la main, à la place que le Souverain Patriarche désigne du geste. Celui-ci frappe sept coups.

On s’écrie, en chœur :

— *Goth-mer ! Selah ! him! him !*

Et tout le monde s’assied.

Traduction : *God*, ou Baal, Bel. Nous savons qui est Bel : le lieutenant de Lucifer, Baal-Zeboub, Belzébuth. Pour le reste : hâte-toi, finis-en ! Et conclusion par le hourrah infernal du livre Apadno : *Him ! him !* cri de joie des satellites de Satan.

Qui pourrait soutenir, après une pareille scène, que la juiverie maçonnique n’est pas animée de la plus infernale haine dans le combat contre l’Église ?

1. ↑ Malgré l’ostracisme dont ils étaient l’objet, quelques juifs étaient parvenus à se glisser dans les loges au dix-huitième siècle. L’abbé Larudan, l’auteur de l’ouvrage anonyme : *les Francs-Maçons écrasés* (1747), affirme en avoir vu recevoir trois dans une loge de Londres. On leur fit prêter serment sur l’Évangile de saint Jean, en signe probablement de leur abjuration du judaïsme. — Vers 1750, les loges de Bordeaux décidèrent de ne pas recevoir les juifs, *même maçons réguliers*, ni comme visiteurs, ni à aucun autre titre.
2. ↑ A. Franck : *La philosophie mystique à la fin du XVIII^e siècle*. 1866.
3. ↑ L’abbé Joseph Lémann : *L’entrée des Israélites dans la Société Française*, page 347.
4. ↑ *Saint-Martin, le Philosophe inconnu*, 1862.
5. ↑ Dans un rituel maçonnique datant de l’époque où florissait l’Illuminisme, on trouve un grade, celui de Chevalier d’Orient, dont le mot de passe était *lux ex tenebris*, et le rituel en donnait l’explication suivante :
   « D. Que signifie le mot *lux ex tenebris* ?
   « R. Que c’est du fond des ténèbres que nous retirons toute perfection et la vraie lumière. » (Deschamps : *les Sociétés secrètes*. I, p. 93.)
6. ↑ Les historiens maçonniques racontent que les intrigues des partisans des Stuarts d’Angleterre en France contribuèrent puissamment à l’établissement des hauts grades dans la franc-maçonnerie, et que le prétendant Charles-Édouard trouvait une source de revenus dans la vente des constitutions des chapitres des hauts grades. Il est probable que le père de notre Martinez avait payé d’une somme assez ronde le privilège dont tout à l’heure nous le verrons investi.
7. ↑ Aucun biographe de Pasqualis, même des plus récents, n’a tenu compte de ces documents essentiels, excepté le P. Deschamps dans son remarquable ouvrage : *les Sociétés secrètes*.
8. ↑ *La Chaîne d’Union*, journal de la franc-maçonnerie universelle, année 1880.
9. ↑ Les autres disciples connus de Martinez en France sont, outre ceux déjà nommés : la marquise de la Croix, amie intime de Saint-Martin, en communication habituelle et familière avec les esprits ; le comte d’Hauterive, qui se livra à Lyon (1774-1776) avec Saint-Martin à une série d’expériences théurgiques où mesmériennes, dont il reste des procès-verbaux tellement laconiques qu’il est difficile d’en préciser le véritable objet : et le fameux Cazotte, qui passa pour prophète. On sait que le pauvre Cazotte mourut sur l’échafaud révolutionnaire. Celui qui prononça son arrêt de mort et qui était franc-maçon comme lui, eut l’ironie de l’exhorter à mourir courageusement, en lui rappelant qu’il était de la secte des Illuminés.
10. ↑ L’enseignement de Martinez sur ce point ne pouvait être que celui de la cabale, que l’Univers est le résultat d’un commerce éternel entre le *Saint Roi* et la *Matrone*, enseignement

qui a passé dans les symboles de la Franc-maçonnerie, l'*Équerre sur le Compas*, la lettre *Tau*, la *Rose sur la Croix*, etc., signés des couples divins et infinis.

11. ↑ L'année suivante, janvier 1788, on lisait dans le *Museum allemand* : « Il va se faire sur notre globe une révolution politique très remarquable, et il n'y aura plus d'autre religion que celle des patriarches, celle qui a été révélée à Cagliostro par le Seigneur dont le corps est ceint d'un triangle. »
12. ↑ Le F∴ Lalande était déjà Vénérable de la loge des *Neuf Sœurs*, quand Voltaire y fut affilié le 7 avril 1718.
13. ↑ Les innovations dogmatiques de Mendelssohn avaient été déjà mises en vogue dans le judaïsme par l'enseignement de Maïmonide, dont le *Guide des Egarés* scandalisa les juifs orthodoxes, au point qu'un rabbin, Rabbi Echalem, de Montpellier, le fit brûler publiquement.
14. ↑ On pourra les voir détaillées dans le livre de l'abbé Joseph Lémann : *l'Entrée des Israélites dans la Société française.*
15. ↑ Au mois de mai 1189, les juifs d'Alsace, de Lorraine et des Trois-Évêchés avaient été autorisés à nommer chacun deux députés dans leurs provinces respectives, et à soumettre à
16. ↑ l'Assemblée les cahiers de leurs doléances. Les députés d'Alsace étaient : D. Sinizheim et S. Seligman Wittersheim ; les députés de Lorraine : Mayer-Marx et Berr-Isaac-Beer ; les députés de Metzet des Trois-Évêchés : Goudchaux, Mayer Kahn et Louis Wolf. Arrivés à Versailles, leur centre de réunion était tout trouvé, au logis du curé Grégoire, député de la Lorraine, leur protecteur dévoué, à qui, du reste, le garde des sceaux avait renvoyé les cahiers des juifs, pour en faire usage à l'Assemblée nationale. Dès le 3 août, l'abbé Grégoire essayait d'élever In voix en faveur de ses protégés, et s'écriait : « Ministre d'une religion qui regarde tous les hommes comme frères, je réclame en cette circonstance (le pillage des Juifs en Alsace), l'intervention du pouvoir de l'Assemblée en faveur de ce peuple proscrit et malheureux. » Sa parole ne trouva pas d'écho. Vers la fin d'août, il veut revenir à la charge, et rédige en leur faveur une motion que l'Assemblée ne veut pas entendre, et qu'il est réduit à adresser au public.
    Une première adresse fut présentée à l'Assemblée nationale par les juifs de Paris, le 26 août 1789, fondant leur réclamation des droits de citoyens sur les droits de l'homme, et sur leur propre conduite, qu'ils disaient irréprochable. L'Assemblée n'eut pas l'air de s'en soucier et laissa les députés juifs se morfondre à sa porte, sans la leur ouvrir.
17. ↑ Cette même séance vit la réhabilitation du bourreau. Les israélites en furent profondément blessés. Le *Courrier de Paris* disait à ce sujet, le 2 février 1790 : « Dans un moment où les droits de l'homme sont reconnus, dans un moment où le plus vil des êtres (le bourreau) a eu l'audace de faire entendre sa voix sinistre devant les tribunaux, comment est-il possible que les juifs aient encore besoin de défenseurs ? Pourquoi sont-ils forcés de descendre aux prières pour obtenir la qualité d'homme, qualité que l'on ne refuse pas à l'une de ces créatures infâmes dont on ne pardonne l'existence que parce qu'une nature marâtre a permis qu'il y eût des crimes et des crapauds.
18. ↑ Il ne s'en fallut que de quelques voix qu'un juif de Bordeaux ne fût élu député à la Constituante.
19. ↑ Appelé en 1971 *le jeune avocat des juifs*. Grâce à ses papiers tombés entre les mains de l'abbé J. Lemann, celui-ci a pu reconstruire ce qu'on peut appeler la phase jacobine de l'émancipation des juifs, c'est-à-dire, leur concert avec les forces occultes de la Commune et des clubs de Paris, pour essayer de forcer la main à l'Assemblée nationale. (V. *La Prépondérance juive,* par l'abbé J. Lemann, p. 193 et suiv.)
20. ↑ Un témoin oculaire a consigné dans les *Archives israélites* (1811) les noms des israélites de Paris qui recueillirent l'approbation de chaque district en faveur de leur émancipation : Mardochée Polak, Jacob Trenel, Goldschmidt, et le bijoutier Jacob Lazard, appuyés surtout par le district des Carmélites. Sur 48 sections, une seule refusa son adhésion, celle des fripiers de la halle.

21. ↑ L'Assemblée demeura aussi insensible à un *Arrêté de la Municipalité de Paris* du 26 mai 1791, rédigé sur la requête des juifs au Conseil général de la Commune. (*La Prépondérance Juive*, p.215).
22. ↑ Il n'est pas inutile de rappeler ici que Rewbell était pourtant un adversaire acharné de la royauté : il siégeait à l'extrême-gauche. Mais il était député de Colmar, il connaissait de près les juifs, vrai fléau de l'Alsace, et il comprenait toute l'énormité de la faute que ses collègues et amis allaient commettre.
23. ↑ Partout où elles pénétraient, les armées françaises de la Révolution émancipaient les juifs ; l'armée, recrutée dans les provinces rhénanes, comptait un grand nombre de soldats juifs, dont plusieurs officiers. Il existe un poème épique en hébreu, intitulé : l'*Empereur Napoléon*, qui a pour auteur le père du compositeur Halévy, et qui passe chez les juifs pour un chef-d'œuvre.
24. ↑ T. Reinach : *Histoire des Israélites*, page 325.
25. ↑ *Les Juifs à Paris depuis le VI^e^ siècle*, ch. XII.
26. ↑ D'après le juif Alexandre Weill, « il n'y a pas une seule juive française émancipée qui ait lu la Bible. »
27. ↑ Il ne fut jamais un protestant bien fervent et bien convaincu, à l'entendre parler ainsi de Luther : « Luther ôta au peuple le paradis et lui laissa l'enfer ; il lui ôta l'espérance et lui laissa la crainte. L'impôt remplace les dons gratuits, et le code pénal du fisc, le purgatoire. Le peuple allemand, autrefois si jovial, si spirituel, si ingénu, fut changé par la Réforme en un peuple triste, lourd et ennuyeux. En Allemagne, c'est une véritable vie de carême qui dure depuis trois siècles, et ce bon peuple germanique est encore loin de ses pâques. »
28. ↑ Bœrne vivait à Paris sous le toit d'une juive divorcée de Francfort, M^me^ Wohl, femme brûlante de républicanisme et de chauvinisme allemand. Après la mort de Bœrne, elle épousa le juif Strauss, que Heine appelait un « âne cornu. »
29. ↑ Heine, cependant, recevait chez lui les démocrates et patriotes allemands, pour ne pas se compromettre aux yeux de l'Allemagne, « en guise de hérauts de gloire, dit Weill, mais les Allemands partis, il allait voir Gauthier, Royer, Gérard, Texier, Buloz, Béranger, les frères Escudier, Véron, Berlioz, Dumas et les célébrités féminines du temps ».
30. ↑ Il lui faisait une rente de 6.000 francs, auxquels il en ajouta 2.000 pendant sa maladie.
31. ↑ « Je ne me suis pas vendu, disait Heine, je me suis rendu ; la monarchie de juillet est venue vers moi, je ne suis pas allé à elle. »
32. ↑ L'oncle Salomon, étant venu à mourir, au lieu du million attendu, ne légua à son neveu le poète qu'un capital de 16.000 francs : « Ce fut pour lui, dit Alexandre Weil, un coup mortel. Sa grande maladie date de ce jour. »
33. ↑ Léon Kahn : *Les Juifs à Paris*, p. 156.
34. ↑ On sait que l'impulsion fut donnée à ce mouvement dans le grand Convent maçonnique qui eut lieu à Strasbourg en 1847 et dans les *banquets réformistes* organisés par les loges.
35. ↑ Il serait plus exact de dire que la Mère-Loge de Perfection de Boston était tombée en sommeil, c'est-à-dire avait cessé de fonctionner depuis quelque temps. On ne trouve, en effet, aucune trace de ses travaux à partir de 1794, et il est permis de croire que, lors de la fusion du chapitre de Royal-Arche de Charleston avec la Mère-Loge d'Hérodom établie au même orient, c'est celle-ci qui prit la direction unique de l'Écossisme de Perfection en Amérique.
    Plus tard, le 5 août 1813, la Mère-Loge d'Hérodom de Charleston, qui s'était transformée (en 1801, comme il vient d'être dit) en premier Suprême Conseil du Rite Écossais Ancien Accepté en 33 degrés, institua à Boston un Suprême Conseil, en lui cédant la juridiction nord des États-Unis. Il est à présumer, — car l'on n'a que des indices assez vagues à ce sujet, — que, parmi les membres de ce Suprême (Conseil de Boston, devaient se trouver au moins quelques anciens officiers de la Mère-Loge d'Hérodom du même orient. En d'autres termes, le réveil de cette puissance maçonnique s'est effectué avec un changement de rite et sous les auspices de l'autorité qu'elle avait instituée à Charleston, mais qui avait mieux prospéré.

J'ai tenu à donner ces détails, pour apporter un peu de clarté dans l'histoire des origines du Rite Écossais Ancien Accepté. En effet, un certain nombre d'auteurs, confondant l'œuvre d'Isaac Long avec celle de Stephen Morin, font remonter à 1761 la création de ce rite ; ce qui est une erreur matérielle. Ma rectification peut être considérée comme très exacte ; je l'ai faite d'après des notes que j'ai prises aux archives du Suprême Conseil d'Angleterre (à Londres), qui, lui-même, a été créé, le 2 février 1846, par le Suprême Conseil de Boston.

36. ↑ Il n'est peut-être pas inutile de donner ici un tableau des 33 grades du Rite Écossais Ancien Accepté, tel qu'il a été créé par Isaac Long, le colonel John Mitchell et le docteur Frédéric Dalcho, et tel qu'il se pratique partout aujourd'hui :

1er degré, **Apprenti**.

2e degré, **Compagnon**.

3e degré, **Maître**.

Ces trois premiers grades, dits grades symboliques, sont universels, c'est-à-dire appartiennent à tous les rites ; ils sont la base de toute maçonnerie ; ils formaient la première classe, dite des grades de première initiation, dans l'Écossisme d'Hérodom, où Isaac Long les a pris.

4e degré, **Maître Secret**.

5e degré, **Maître Parfait**.

6e degré, **Secrétaire Intime**.

7e degré, **Prévôt et Juge**.

8e degré, **Intendant des Bâtiments**.

Ces cinq grades furent pris par Isaac Long dans le Rite d'Hérodom, à lui ils appartiennent comme origine, l'Écossisme d'Hérodom ou Rite Ancien et de Perfection étant le rite primitif de la maçonnerie des hauts grades (1728). En outre, ces cinq grades-là sont appelés « grades israélites », parce que leurs épreuves d'initiation se rapportent à la légende maçonnique d'Hiram, censément extraite des traditions israélites.

9e degré, **Maître Élu des Neuf**.

10e degré, **Illustre Élu des Quinze**.

11e degré, **Sublime Chevalier Élu**.

Ces trois grades furent pris par Isaac Long au rite des Illuminés allemands, créé par Adam Weishaupt (17136), qui lui-même les avait empruntés à l'Écossisme d'Hérodom, mais en les modifiant et en leur donnant le caractère ultionniste, réminiscence de la Sainte-Wehme ou secte des Francs-Juges. Ces trois grades-là, ainsi que les 21e et 30e degrés sont aussi appelés « grades à poignard », parce que le poignard y joue un grand rôle dans les épreuves et qu'on y enseigne l'assassinat des ennemis de l'Ordre. Dans l'Écossisme d'Hérodom, le 11e degré avait pour titre : *Chef des Douze Tribus.*

12e degré, **Grand Maitre Architecte**.

13e degré, **Chevalier Royal-Arche**.

14e degré, **Grand Élu Parfait et Sublime Maçon**.

15e degré, **Chevalier d'Orient ou de l'Épée**.

16e degré, **Prince de Jérusalem**.

17e degré, **Chevalier d'Orient et d'Occident**.

Ces six grades furent pris dans l'Écossisme d'Hérodom, où ils formaient des grades israélites complétant les cinq mentionnés plus haut (4e à 8e degré). Le 14e degré se nomme aussi : *Chevalier Écossais de la Voûte Sacrée*.

18e degré, **Chevalier et Souverain Prince Rose-Croix**.

Ce grade fut pris dans l'Écossisme d'Hérodom, où il formait un grade gnostique, dont l'origine remonte à la secte socinienne, aïeule de la franc-maçonnerie, dans l'échelle

généalogique qui part du magisme de Simon de Gitta pour aboutir aux Rosi-Crucians anglais, en passant par les Manichéens et les Templiers.

19e degré, **Grand Pontife**.

20e degré, **Vénérable Maître ad vitam de toutes les Loges Symboliques**.

21e degré, **Patriarche Noachite ou Chevalier Prussien**.

22e degré, **Chevalier Royal-Hache, Prince du Liban**.

Ces quatre grades furent pris dans l'Écossisme d'Hérodom. Les 19e et 20e degrés y formaient deux grades templiers ; le 21e, appelé *Grand Maître de la Clef* dans le système d'Hérodom, fut modifié en grade wehmique par Weishaupt et conservé ainsi par Isaac Long ; le 22e formait un des deux grades cabalistiques du système d'Hérodom.

23e degré, **Chef du Tabernacle**.

24e degré, **Prince du Tabernacle**.

25e degré, **Chevalier du Serpent d'Airain**.

26e degré, **Prince de Merci, Écossais Trinitaire**.

27e degré, **Souverain Commandeur du Temple**.

Ces cinq grades constituent des innovations d'Isaac Long, John Mitchell et Frédéric Dalcho ; c'est ce dernier qui, sur les données de Long, rédigea les cahiers de ces grades ; ce sont des grades templiers, complétant les 19e et 20e degrés de l'Écossisme d'Hérodom.

28e degré, **Chevalier du Soleil, Prince Adepte**.

Ce grade fut pris dans l'Écossisme d'Hérodom, où il formait le 23e degré et servait, comme grade cabalistique, de complément au Chevalier Royal-Hache.

29e degré, **Grand Écossais de Saint-André d'Écosse**.

Ce grade est une des innovations d'Isaac Long ; il est essentiellement templier ; son rituel a été entièrement rédigé par Long, puis augmenté par Moïse Holbrook, et enfin commenté par Albert Pike ; c'est un grade très important, comme enseignement de la doctrine templière.

30e degré, **Grand Élu Chevalier Kadosch**.

Ce grade fut pris dans l'Écossisme d'Hérodom, où il formait le 24e degré sous le titre de *Commandeur de l'Aigle blanc et noir* ; mais il n'avait pas, dans le système primitif, l'importance que lui donnèrent Long, Mitchell et Dalcho. Son rituel a été souvent remanié. Le rituel de ce grade, qui a été imprimé par les soins du Convent de Lausanne (1875), est des plus incomplets ; les épreuves essentielles y sont volontairement omises. Le vrai rituel est celui d'Albert Pike, qui a refait, en les mêlant et en y ajoutant ses idées, les rituels de John Mitchell et de Laffont-Ladébat. Le Kadosch est à la fois un grade gnostique, templier et wehmique.

31e degré, **Inquisiteur Inspecteur Commandeur**.

Ce grade est une des innovations d'Isaac Long, qui l'appela premier des trois « grades administratifs » ; mais il n'y est nullement question d'administration. Les innovateurs prirent tout simplement le rituel du Tribunal Secret du rite des Illuminés de Weishaupt, et, avec quelques additions, en firent un rituel d'initiation.

32e degré, **Sublime Prince du Royal-Secret**.

Ce grade était le 25e et dernier degré dans l'Écossisme d'Hérodom. Son rituel a été fortement retouché par les créateurs du nouveau système. On l'appelle aussi « grade administratif » ; en réalité, c'est un grade d'enseignement luciférien et celui où l'on donnait avant 1875 l'anneau aux récipiendaires qui n'ont pas compris.

33e degré, **Souverain Grand Inspecteur Général**.

Ce grade est une des innovations d'Isaac Long, qui transforma la fonction de député inspecteur en degré suprême d'initiation. Il n'est pas plus administratif que les précédents, bien

qu'il soit également intitulé ainsi : les trente-troisièmes n'inspectent rien du tout. C'est le dernier grade d'enseignement luciférien pour les initiés qui n'ont pas été désignés par les triangles et vis-à-vis de qui on a certains ménagements à garder. Ainsi, un adepte se distingue par son zèle des plus ardents pour l'Ordre, et cependant, malgré son élévation graduelle aux plus hauts degrés d'initiation, il n'a pas compris, il ne comprend pas « le secret ineffable ». Or, comme on espère toujours qu'il finira par comprendre, on le fait monter jusqu'au 33e degré inclusivement ; là, s'il n'a pas laissé jaillir de ses lèvres son *Eurêka* lors de son examen oral, il est gratifié, au cours de la cérémonie d'admission, de l'anneau qui le distinguera désormais comme un esprit obtus aux yeux des parfaits initiés. Au contraire, l'adepte qui a compris est enrôlé pour la haute-maçonnerie dès le grade de Kadosch (quelquefois même avant, mais c'est alors par une exception infiniment rare).

Tel est le tableau des grades du Rite Écossais Ancien Accepté, avec indication des origines de chacun d'eux.

37. ↑ « Cette loge, dit Gould, dans *The History of Freemasonry*, fut plus tard une source de trouble et de vexation. »
38. ↑ « Traitée par la Grande Loge Provinciale comme clandestine, elle ne cessa d'être soutenue par la Grande Loge d'Angleterre, qui pour cette raison, rompit avec la Grande Loge Provinciale de Francfort. » (Gould, *ibid.*)
39. ↑ *Copie d'une lettre que, moi, Augustin Barruel, chanoine honoraire de Notre-Dame, j'ai reçue à Paris Le 20 août 1806*. Je n'en cite que les passages les plus saillants.
40. ↑ Mgr Meurin : *La Franc-Maçonnerie, Synagogue de Satan*, page 201.
41. ↑ Crémieux avait alors abandonné le Misraïmisme pour le Rite Écossais Ancien et Accepté, Dans maintes circonstances, Crémieux aimait à rappeler devant ses frères, les services qu'il avait rendus à la révolution : « Moi, s'écriait-il, en 1873, moi, le républicain Crémieux, l'un des fondateurs de notre chère République, en 1848, l'un des abolisseurs de l'Empire, l'un des chefs de notre République continuée en 1870, etc. »
42. ↑ J'appelle l'attention de Léo Taxil sur ce point. Il est bien certain que Crémieux était un « vrai juif de synagogue », un israélite pieux dans sa religion. Cela l'a-t-il empêché d'être un maçon actif et même un des chefs ?
43. ↑ D'après un annuaire récent, celui de 1891, le député de la loge *Le Mont-Sinaï* auprès de la Grande Loge Centrale est un israélite, le F∴ Obermaryer.
44. ↑ *Archives israélites de France*. tome V (1844).
45. ↑ Il n'y avait pas que les grandes loges de Berlin qui se faisaient tirer l'oreille pour admettre les juifs ; dans d'autres loges allemandes, on ne les recevait que secrètement et par une porte de derrière ; ainsi, en 1811, la loge *Horus*, de Breslau, recevait pour la première fois ouvertement un israélite. On écrivait du Hanovre au *Monde maçonnique* : « Jeudi, 5 décembre 1871, nous reçûmes le premier juif, non par la porte de derrière, mais selon la loi. »
46. ↑ Weill est cependant obligé de reconnaitre que le christianisme et l'Évangile ont eu du bon, ne serait-ce que ces trois choses, au moyen desquelles, dit-il, il a conquis le monde : l'abolition des sacrifices, de la polygamie et de l'esclavage. Mais tout cela, à ses yeux, n'est que du pur Mosaïsme. Nul doute que si le Mahométisme avait aboli la polygamie et prohibé l'esclavage, il eût triomphé sur le christianisme.
47. ↑ « Un juif, dit-il, ne peut changer de religion par conviction, à moins de tomber dans l'idiotisme. »
48. ↑ *Ma jeunesse*, page 149.
49. ↑ « On n'a qu'à lire l'histoire de *Ma Jeunesse* pour s'assurer que Dieu m'a créé pour cette sainte mission (de ressusciter le véritable Mosaïsme). Il n'y a pas dans l'Europe du XIXe siècle un seul homme qui ait eu une jeunesse comme moi. » Il faut reconnaitre que le dieu de Weill choisit bien ses prophètes.

50. ↑ Le matérialisme de Weill s'exprime de la façon la plus crue dans des aphorismes tels que ceux-ci : « La morale est de la matière spiritualisée. Physique et métaphysique sont *une et indivisible*… »
51. ↑ « Ayant quitté l'Allemagne, dit-il lui-même, pour rentrer dans ma patrie natale, afin de n'être pas forcé de me convertir à une religion encore plus fausse et plus ouvertement idolâtre que celle d'Esra (Esdras) d'où elle est pourtant sortie ; forcé de me créer de nouvelles ressources pour sustenter ma misérable vie matérielle, je me lançai dans le tourbillon littéraire et politique de Paris, sans jamais abandonner l'idée, qui m'a poursuivi dès ma jeunesse, de séparer la religion antirationnelle, miraculaire et étroitement nationale d'Esra et de son école, de la religion *rationnellement universelle* de Moïse, conforme au génie et à la raison de tous les grands penseurs de l'humanité. »
52. ↑ *Moïse et le Talmud, Moïse, Le Talmud et l'Évangile, le Nouveau Sinaï*, le *Pentateuque selon Moïse et selon Esra, Vie de Moïse, Cris d'alarmes. Épitre aux Juifs*, le *Centenaire de l'Émancipation des Juifs*, et autres factums du F∴ Alexandre Weill.
53. ↑ Parmi les hommes qui se sont distingués depuis l'émancipation, dans les lettres, les arts ou la politique, Weill cite les suivants : Heine, Bœrne, Meyerbeer, Halévy, Munsk, Crémieux, Lasker, Disraeli et Graetz.
54. ↑ *Le Centenaire de l'Émancipation des Juifs*, page 157.
55. ↑ Dans les livres juifs, Seth est représenté comme enseignant l'astronomie et la religion naturelle.
56. ↑ *La Maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive et chrétienne*, par le F∴ Moïse Reghellini de Scio, 3 volumes, 1833.

CHAPITRE XXXIV

L’Anarchie et ses dessous

Voici un chapitre qu’à mon grand regret je serai obligé de laisser fort incomplet.

J’ai expliqué, à différentes reprises, que j’avais de graves raisons pour ne pas publier mon nom, mon véritable nom, celui qui figure sur mon état civil, ou, pour mieux dire, que je n’avais pas à l’imprimer ici. « Je n’ai fait aucune difficulté, écrivais-je dans mon premier volume (page 480), pour le donner, quand il s’est agi de fournir des preuves de mon existence, aux personnes venant me voir, non par pure curiosité, et me présentant d’autre part certaines garanties. » La mauvaise foi de ceux qui se sont posés en adversaires de ma campagne antimaçonnique s’est emparée de cette déclaration, en l’isolant de ce qui précédait et suivait, pour me donner comme ayant dit que je m’enveloppais de mystère, *dans le but de cacher mon vrai nom aux chefs de la secte maçonnique*.

Dire cela, c’est falsifier impudemment ma déclaration, qui figure pourtant très nette aux deux dernières pages de ma 60^{e} livraison. Mon nom d’état-civil, Lemmi et ses acolytes ne l’ont jamais ignoré ; ce qu’ils n’ont pas pu découvrir, c’est le faux nom sous lequel j’avais réussi à me faire délivrer de nouveaux titres de haut-maçon, titres qui me sont encore d’une grande utilité.

Tout récemment, un de ces déloyaux adversaires soi-disant catholiques osait imprimer ces lignes : « Nous n’écrivons pas souvent le nom réel du docteur Bataille, celui-ci ayant allégué que cette divulgation l’exposerait à la vengeance des francs-maçons. Nous n’avions jamais pris ce prétexte que pour un moyen d’ajouter un attrait de plus aux histoires du *Diable*. » Bien

entendu, ce mensonge n'était imaginé que pour publier mon nom. Le journaliste ajoutait que cette divulgation n'avait au surplus aucun inconvénient, puisque je signe les consultations qui me sont demandées par correspondance. « De sorte, disait-il, que les francs-maçons qui lisent le *Diable* n'ignorent plus rien. » Il est difficile de rêver une mauvaise foi plus cynique. Ma qualité de docteur en médecine ayant même été contestée par le personnage dont il s'agit, je n'ai pas cru devoir m'abaisser à montrer mon diplôme à ce monsieur ; mais j'ai dit : « Comme docteur, je donnerai des consultations, je les signerai de mon vrai nom précédé de mon titre ; je mets, par conséquent, mon adversaire au défi de me faire poursuivre pour exercice illégal de la médecine. » C'était tout simplement une expérience que j'offrais pour mettre mon homme au pied du mur et démontrer publiquement qu'en me contestant mon titre de docteur il savait bien qu'il mentait. Mais les francs-maçons n'avaient rien à voir dans cette affaire.

Du reste, dans sa nouvelle sortie, le personnage en question était sans excuse, attendu que, dix mois auparavant, pour en finir avec ce stupide système de dénigrement qui consiste à me représenter comme craignant de voir mon nom réel livré aux francs-maçons, j'avais on ne peut plus clairement indiqué le motif impérieux qui m'avait fait prendre un pseudonyme pour signer cet ouvrage. Dans le *Bulletin mensuel* qui sert de couverture aux fascicules du *Diable*, j'avais, au cours d'une lettre ouverte à M. le chanoine Delassus, écrit ceci, qui ne peut donner prise à aucune erreur d'interprétation (numéro daté du 5 septembre 1893) :

« Maintenant que vous avez accompli une bonne action en gardant le silence sur ce point, malgré mon consentement, je vais vous apprendre quelque chose au sujet de la nécessité de ce pseudonyme.

« L'an dernier, je n'étais pas disposé à publier encore mon livre. Je savais à peu près tout ce qui m'était nécessaire concernant la maçonnerie directive, et sur ce terrain-là mes batteries étaient prêtes. *Mais il y a d'autres sociétés secrètes qui ne font pas partie intégrante de la secte infernale et qui lui sont reliées par des intermédiaires ;* et les membres de ces sociétés ne soupçonnent pas eux-mêmes le rôle de ces intermédiaires qu'ils croient être seulement des leurs. *J'aurais donc voulu terminer, avant tout, ces enquêtes complémentaires.* Cependant, des personnes très catholiques, — en nombre infiniment restreint, bien entendu, — ont été d'avis qu'il était utile de marcher dès à présent, que le

moment était favorable pour commencer la lutte, *et qu'il fallait le faire, s'il était possible de continuer à mener LES AUTRES ENQUÊTES.*

« Et voilà comment je suis parti en guerre, et pourquoi j'ai pris un pseudonyme.

« *Les autres enquêtes ne sont donc pas abandonnées*. Pour deux d'entre elles, je n'ai pu moins faire que de m'affilier à la société sous mon vrai nom. On n'a pas partout affaire à des Pessina, croyez-le bien. *L'une de ces sociétés secrètes laisse la question catholique au second plan et travaille en premier lieu à une autre destruction que celle de l'Église.*

« Ce n'est nullement pour ne pas publier mon nom que je vous dis cela. Avant même votre injuste attaque, je mettais un père jésuite dans la confidence : il a vu mon livret de cotisation, tenu à jour ; je lui ai montré mes pièces. Car, sachez-le, je n'ai jamais entamé une seule de mes enquêtes, sans mettre au courant un ecclésiastique sous le sceau du secret. »

C'était bien clair, tout cela. Il est matériellement impossible de soutenir que j'ai prétendu, une seule seconde, avoir à redouter directement les chefs de la franc-maçonnerie, si mon nom réel venait à être publié. Jamais je n'ai écrit, ni dans une publication ni dans une lettre particulière, que mon nom était inconnu des Lemmi et consorts. Mais, quand le parti-pris y est, on fait semblant de ne pas entendre. Ainsi, en dépit des explications très nettes que je viens de reproduire, et qui ont paru, je le répète, sous la date du 5 septembre 1893, M. Delassus persistait, dans une lettre-réponse adressée à M. le chanoine Mustel et destinée à la publicité, à dire que le but de mon pseudonyme était, *selon moi*, de me cacher des francs-maçons et d'éviter leur vengeance (lettre du 24 décembre 1893).

Heureusement, M. le chanoine Mustel savait à quoi s'en tenir, et, en publiant la lettre de son confrère dans la *Revue catholique de Coutances*, du 29 décembre, il eut soin d'entrer, à son tour, en des explications de nature à empêcher le quiproquo de se perpétuer.

Voici les principaux passages de son article :

« M. le docteur Bataille se trouvait exposé, à ce moment, à un danger très réel, très sérieux, *mais non de la part des francs-maçons*. Il est vrai que la secte était furieuse contre lui et « qu'un adversaire de la franc-maçonnerie est tenu, comme il le disait, de prendre certaines précautions, surtout lorsqu'il

révèle les manœuvres de cette société anticatholique et internationale ». Mais, en émettant cette vérité indiscutable dans une lettre destinée à la publicité, M. Bataille prenait, en réalité, *une mesure pour se garantir*…

« … Quoiqu'il en soit, je sais depuis longtemps de quel danger il s'agissait, et, je le répète, il ne venait pas, *du moins directement*, des francs-maçons. *Indirectement*, au contraire, ils auraient eu, s'ils avaient été avertis à temps, une excellente occasion de se venger, sans se compromettre, en frappant par d'autres mains, d'autant plus discrètes qu'elles auraient ignoré de quelle haine elles étaient les instruments. Aucun de mes lecteurs, je l'espère, ne me reprochera de proposer des énigmes. Je crains déjà de n'avoir pas suffisamment gardé la discrétion nécessaire en une matière où donner l'éveil c'est exposer la sécurité et la vie d'un homme de cœur. Les deux officiers français qui viennent d'être condamnés à Leipzig ne sont-ils pas victimes de quelque coup de plume imprudent ? et n'y a-t-il pas, dans ce fait et dans d'autres semblables, une leçon à la curiosité publique et à ceux qui veulent la satisfaire en levant tous les voiles et en dissipant toutes les ombres, même les ombres protectrices ? »

La *Revue Mensuelle* a reproduit en entier cet article de M. le chanoine Mustel (numéro de janvier 1894), et l'un de mes collaborateurs, appuyant encore pour mieux détruire le mensonge, écrivait, page 21 :

« En dehors des sectes strictement maçonniques, M. le docteur Bataille a entrepris, non pas une enquête, mais deux enquêtes. L'une de ces deux enquêtes a dû être abandonnée par lui, à la suite de la polémique soulevée dans plusieurs journaux catholiques, lors de la reproduction de l'article de M. Delassus. À raison d'une indiscrétion commise (conséquence de cette polémique), le docteur a dû, par prudence, se retirer de la Société à laquelle il s'était affilié, mais à celle-ci sous son vrai nom : il était même parvenu à se faire élire président d'un des groupes étrangers. C'est tout ce que nous pouvons dire pour le moment, en rappelant que M. le docteur Bataille fait ses enquêtes dans un but d'étude en vue de l'intérêt de la cause catholique, et non pour servir de délateur policier contre de malheureux égarés qui, personnellement, ne sont pas francs-maçons, mais sont menés, sans le savoir, par les chefs occultes de la franc-maçonnerie. Quant à la deuxième enquête, elle se poursuit, et, jusqu'à présent, dans le milieu dont il s'agit, personne n'a eu connaissance de la récente indiscrétion commise volontairement et malhonnêtement par le journal la *Vérité* au sujet du véritable nom de M. le docteur Bataille. Nous n'en disons pas davantage, sachant un de nos adversaires absolument capable de prévenir les groupes de la Société en question. »

Après cela, que penser de l'homme qui s'est acharné à publier mon nom, à plusieurs reprises, jusqu'en ces derniers temps (juin 1891), affectant de dire, dans son hypocrisie : « Il n'y a pas d'inconvénient à ce que je fasse cette divulgation ; l'auteur du *Diable* prétend avoir pris le pseudonyme Bataille pour se cacher des francs-maçons ; mais c'est un simple procédé de charlatanisme, et, du reste, maintenant, les francs-maçons le savent, son nom ! » Quel jugement porter sur un homme qui écrit cela, sachant qu'il s'agit de toutes autres sociétés secrètes que celle de la franc-maçonnerie ? car, en lisant la *Revue catholique de Coutances* et la *Revue Mensuelle* (complément de mes fascicules), il n'a pas pu se méprendre.

Je signale le fait pour que mes lecteurs comprennent bien ce que vaut le personnage. Il savait à merveille que les catholiques n'ignorent pas qui je suis, que les frères trois-points sont dans le même cas, mais qu'il y a certaines sociétés qui, si elles apprenaient que tel de leurs membres (ex-membre ou membre actuel) est un écrivain dévoué à l'Église, concevraient contre lui des sentiments dépourvus de toute bienveillance. Il est facile de voir dans quel but est faite cette divulgation qui n'a aucune utilité, que rien ne justifie, et qui, pour se produire, a besoin de se couvrir d'un mensonge, tant son auteur a conscience de sa mauvaise action.

Heureusement notre homme en est pour sa petite infamie ; il l'aura commise, sans amener le résultat qu'il souhaite au fond de son cœur.

En effet, les sociétés auxquelles je fais allusion ne lisent ni cette publication, — et ceci me permet de parler de l'incident, — ni le journal de mon déloyal adversaire, soi-disant catholique, — et, tant que la divulgation de mon nom ne sortira pas de ses colonnes, je ne serai probablement menacé d'aucun danger. Or, aucun autre des journalistes à qui ma publication n'a pas le bonheur de plaire n'a eu recours à ce misérable procédé.

La seule contrariété que j'ai éprouvée par le fait de cette perfidie a été une contrainte, fâcheuse sous plusieurs rapports. J'ai été obligé de manœuvrer avec une extrême prudence, d'abandonner des enquêtes commencées, de démissionner d'un groupe au moment où je tenais une

piste qui aurait pu m'amener à d'importantes découvertes ; et aujourd'hui encore je suis dans la nécessité de garder certains ménagements.

Enfin, je n'ai pas abandonné totalement la partie, et j'espère bien arriver un jour à pouvoir faire la démonstration complète de ce que j'avais tant à cœur de prouver : l'action de la haute-maçonnerie au sein des sociétés secrètes révolutionnaires.

Car, pour l'observateur attentif, pour l'homme qui étudie, qui réfléchit, et qui, sans se laisser décourager, se livre chaque jour à de nouvelles recherches, toutes ces sociétés, aujourd'hui si menaçantes, si criminelles dans leurs actes, anarchistes, nihilistes, fenians, main-noire, terroristes, reçoivent une mystérieuse impulsion, ont un centre d'inspiration, bien que paraissant agir séparément et par l'effet d'initiatives individuelles. Ce n'est là qu'une apparence ; mais on sent qu'il y autre chose, au fond.

Ainsi, ce F∴ Armand Lévy, dont j'ai parlé au précédent chapitre, s'est mêlé à des sociétés révolutionnaires ayant le plus violent programme ; le F∴ Alfred Naquet a été un des promoteurs du mouvement collectiviste, et c'est lui qui, le premier, a mis de terribles formules de chimie aux mains des forcenés (la recette pour la fabrication du fulmi-coton) ; l'un de ceux qui subventionnent les journaux anarchistes allemands est le F∴ Singer ; le F∴ Cornélius Herz lui-même est suspect par quelques-unes de ses relations. Voilà suffisamment de quoi donner à réfléchir ; et si nous examinons de près les forces motrices de la révolution sociale, nous verrons à l'œuvre bien d'autres juifs, bien d'autres francs-maçons ; les quatre que je viens de citer sont à la fois francs-maçons et juifs.

Et cependant, par elle-même, la franc-maçonnerie est essentiellement bourgeoise.

Cette considération doit-elle nous empêcher d'aborder le problème ? Devons-nous croire, pour cette raison seule, que la grande secte anticatholique est étrangère à l'explosion des haines socialistes ? Craindrons-nous de perdre notre temps à une enquête dans ces sombres milieux où jamais un catholique n'a pénétré ? Croyons-nous que nous n'aboutirons à rien découvrir ?

Non, nous ne nous laisserons pas arrêter par les difficultés de l'entreprise. Nous sentons qu'il n'y a pas incompatibilité d'humeur entre la franc-

maçonnerie et la révolution sociale. En tout cas, nous verrons. Et si la main de la franc-maçonnerie est là, nous saurons bien comment et pourquoi.

En attendant de pouvoir faire là-dessus une lumière complète, il n'est pas inutile de nous rendre compte de ce que sont ces groupes anarchistes terroristes, nihilistes, etc. Je vais, de mon mieux, les passer en revue ; nous constaterons que de tels égarés, tout en se croyant athées, sont de vrais serviteurs du diable et les plus aveugles instruments de sa rage de destruction contre l'humanité.

Il convient de remarquer tout d'abord que les ancêtres dont l'anarchie se réclame sont tous des francs-maçons.

C'est, en premier lieu, Diderot.

Diderot appartient à la secte, et son œuvre capitale, l'*Encyclopédie*, est intimement maçonnique. Nous en trouvons la preuve dans un ouvrage du F∴ Papus, qui est chef d'un groupe important de maçons occultistes.

« Nous avons dit, écrit le F∴ Papus, que les faits auxquels s'attachent surtout les historiens n'étaient, le plus souvent, que les conséquences d'actions occultes. Or, nous pensons que la Révolution n'eût pas été possible si des efforts considérables n'avaient été précédemment faits pour orienter dans une nouvelle voie l'intellectualité de la France. C'est en agissant sur les esprits cultivés, créateurs de l'opinion, qu'on prépare l'évolution sociale, et nous allons donner maintenant une preuve péremptoire de ce fait.

« Le 21 juin 1740, le duc d'Antin, grand-maître de la Franc-Maçonnerie pour la France, prononçait un important discours, dans lequel était annoncé le grand projet en cours ; témoin l'extrait suivant :

« Tous les grands-maîtres, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et ailleurs, exhortent tous les savants et tous les artisans de la confraternité à s'unir pour fournir les matériaux d'un dictionnaire universel des arts libéraux et des sciences utiles, la théologie et la politique seules exceptées On a déjà commencé l'ouvrage à Londres ; et, par la réunion de nos confrères. on pourra le porter à sa perfection dans peu d'années. » (*Discours du duc d'Antin*, 24 juin 1740).

« MM. Amiable et Colfavru, dans leur étude sur la Franc-Maçonnerie au XVIII^e^ siècle, ont saisi parfaitement l'importance de ce projet, puisque, après avoir parlé de l'*English Cyclopedia* de Chambers (Londres, 1728), ils ajoutent :

« Bien autrement prodigieux fut l'ouvrage publié en France, consistant en 28 volumes in-folio, dont 17 de texte et 11 de planches, auxquels vinrent s'ajouter ensuite cinq volumes supplémentaires, ouvrage dont l'auteur principal fut Diderot, secondé par toute une pléïade d'écrivains d'élite. Mais il ne lui suffisait pas d'avoir des collaborateurs pour mener son œuvre à bonne fin ; il lui a fallu aussi de nombreux et généreux souscripteurs, tant en France qu'à l'étranger ; il lui a fallu de puissants protecteurs. Comment les aurait-il eus sans la Franc-Maçonnerie ? »

« Du reste, les dates sont ici démonstratives. Le duc d'Antin prononçait son discours en 1740. On sait que dès 1741 Diderot préparait sa grande entreprise. Le privilège indispensable fut obtenu en 1745. Le premier volume de l'*Encyclopédie* parut en 1751[1]. »

Or, Diderot est revendiqué par les anarchistes ; ils voient en lui un grand précurseur et déclament volontiers, dans leurs réunions, son ode des *Eleuthéromanes*.

Et, tenez, voici qui est bien significatif :

C'est le 11 juillet 1892 que l'anarchiste Ravachol fut exécuté, après sa condamnation par la cour d'assises de la Loire. Il fut enterré au cimetière de Montbrison. Or, les anarchistes parisiens voulaient célébrer son anniversaire en 1893 ; comment remplacer l'impossible visite à la tombe du supplicié ? Ils la remplacèrent par un pèlerinage à la statue de Diderot, qui est au boulevard Saint Germain.

Et, le 1^er^ juillet, ils distribuèrent dans les groupes la convocation suivante :

AVIS

Des camarades, fidèles au souvenir, informent tous ceux pour qui **Ravachol** n'eut d'autre impulsion que L'AMOUR DU MIEUX, qu'ils ont décidé de ne pas laisser passer l'anniversaire de

son Martyre (le mardi 11 juillet prochain ; sans lui témoigner leur sentiment de DEUIL et de SOLIDARITÉ.

Or, n'étant pas à proximité de la sépulture de l'immense propagateur, pour y déposer l'objet de leur mémoire (soit fleurs ou autre), ils ont choisi le monument de **Diderot**, *cet autre illustre précurseur de l'ANARCHIE*, comme le fut d'ailleurs tout penseur, à quelque temps qu'il ait appartenu.

Quant à DIDEROT, il l'a suffisamment affirmée dans ses œuvres, dont entre autres cette maxime :

La Nature n'a fait ni serviteurs ni maitres ;
Je ne veux ni donner ni recevoir de lois.

Donc, pour tous ceux dont le sentiment est que l'**Anarchie** n'est autre que l'**Humanité** *ayant trouvé sa voie :*

RENDEZ-VOUS à la statue du célèbre philosophe, sise boulevard Saint-Germain, le DIMANCHE **9** JUILLET : ceci pour faciliter les camarades que leurs occupations pourraient retenir le mardi 11.

(imprimé par l'Initiative Individuelle.)

Les anarchistes parisiens ne citaient là que deux vers des *Eleuthéromanes* et omettaient à dessein les deux autres vers qui suivent et qu'ils savent tous par cœur.

Mais je crois qu'il est utile de reproduire la citation complète ; elle fera bien connaître Diderot, que beaucoup considèrent encore comme un simple rêveur. On verra que les « doux rêveurs » de son espèce sont en réalité des apôtres sanguinaires, prêchant le bouleversement de la société, le retour à la barbarie, et poussant le peuple aux plus horribles carnages.

Voyons les sentiments qui animaient ce parfait maçon ; on comprendra ainsi que les sauvages fureurs de la Révolution étaient inévitables, après de telles excitations :

Faut-il déchirer le nuage
Qui n'a que trop longtemps caché la vérité,
Et montrer de l'humanité

La triste et redoutable image
Aux stupides auteurs de la calamité ?

Oui, oui, j'en aurai le courage.
Je veux, lâche oppresseur, insulter à ta rage.
Le jour, j'attacherai la crainte à ton côté,
La haine s'offrira partout sur ton passage ;
Et la nuit, poursuivi, troublé,
Lorsque de ses malheurs ton esclave accablé
Cède au repos qui le soulage,
Tu verras la révolte, aux poings ensanglantés,
Tenir à ton chevet ses flambeaux agités.

La voilà ! la voilà ! C'est son regard farouche ;
C'est elle ; et du fer menaçant,
Son souffle, exhalé par sa bouche,
Va dans ton cœur porter le froid glaçant.
Éveille-toi ; tu dors au sein de la tempête ;
Éveille-toi, lève la tête ;
Écoute, et tu sauras qu'en ton moindre sujet,
Ni la garde qui t'environne,
Ni l'hommage imposant qu'on rend à ta personne,
N'ont pu de s'affranchir étouffer le projet.

L'enfant de la Nature abhorre l'esclavage ;
Implacable ennemi de toute autorité,
Il s'indigne du joug, la contrainte l'outrage.
Liberté ! c'est son vœu ; son cri, c'est liberté !
Au mépris des liens de la société,
Il réclame en secret son antique apanage.
Des mœurs ou grimaces d'usage
Ont beau servir de voile à ta férocité ;
Une hypocrite urbanité,

Les souplesses d'un tigre enchaîné dans sa cage,
Ne peuvent tromper l'œil du sage,
Et, dans les murs de la cité,
Il reconnaît l'homme sauvage
S'agitant sous les fers dont il est garrotté.

On a pu l'asservir, on ne l'a pas dompté.
Un trait de physionomie,
Un vestige de dignité
Dans le fond de son cœur, sur son front est resté ;
Et mille fois la tyrannie,
Inquiète où chercher de la sécurité,
A pâli sous l'éclair de son œil irrité.

C'est alors qu'un trône vacille,
Qu'effrayé, tremblant, éperdu,
D'un peuple furieux le despote imbécile
Connait la vanité du pacte prétendu.
Répondez, souverains : qui l'a dicté, ce pacte ?
Qui l'a signé ? qui l'a souscrit ?
Dans quel bois, dans quel antre en a-t-on dressé l'acte ?
Par quelles mains fut-il écrit ?

L'a-t-on gravé sur la pierre ou l'écorce ?
Qui le maintient ? là justice ou la force ?
De droit, de fait, il est prescrit.
J'en atteste les temps, j'en appelle à tout âge :
Jamais au public avantage
L'homme n'a franchement sacrifié ses droits.
S'il osait de son cœur n'écouter que la voix,
Changeant tout à coup de langage,
Il nous dirait, comme l'hôte des bois :
« La Nature n'a fait ni serviteurs ni maitres ;

« Je ne veux ni donner ni recevoir de lois. »
Et ses mains ourdiraient les entrailles des prêtres,
À défaut de cordons, pour étrangler les rois !

Oui, le Diderot de la Révolution, c'est le Diderot des *Eleuthéromanes*, c'est l'auteur de cette abominable poésie. Les anarchistes ne s'y trompent pas ; en lui, ils honorent le philosophe qui a enseigné que les rois doivent être étranglés avec les boyaux des prêtres. Seulement, eux, les anarchistes, ils savent, mieux que la plupart des francs-maçons, quel est le sens de la statue de Diderot, placée comme elle est au boulevard Saint-Germain.

En effet, ne croyez pas que ce soit par un pur hasard qu'elle a été érigée là, presque à l'angle de la rue de Rennes, à quelques pas de l'église Saint-Germain-des-Prés. C'est un ministère de francs-maçons qui avait le pouvoir à l'époque où le monument Diderot fut élevé. Eh bien, examinez l'attitude du philosophe coulé en bronze, suivez la direction de son regard, constatez ce que montre son doigt tendu. Diderot, assis dans un fauteuil, le corps légèrement penché en avant, la physionomie éclairée d'un regard de sombre haine, semble murmurer des paroles de menace, et son doigt montre l'église. Quelle église ? L'antique Abbaye, où tant de prêtres furent égorgés, lors des affreux massacres de septembre. Il n'y a pas d'erreur, soyez-en certain. Le Diderot glorifié par le gouvernement maçonnique de 1884, c'est l'atroce franc-maçon dont se sont inspirés les septembriseurs. Il est là, sur son piédestal, redisant ses deux horribles vers.

Autre précurseur : Babeuf, également franc-maçon.

On connaît sa conspiration sous le Directoire ; mais il est bon de rappeler les principes généraux que les babouvistes entendaient appliquer :

« La Nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens. — Le but de la société est de défendre cette égalité, souvent attaquée par le fort et le méchant dans l'état de nature, et d'augmenter, par le concours de tous, les jouissances communes. — La Nature a imposé à chacun l'obligation de travailler ; nul n'a pu, sans crime, se soustraire à cette obligation. — Les jouissances et les travaux doivent être communs. — Il y a oppression quand l'un s'épuise par le travail et manque de tout, tandis que l'autre nage dans l'abondance sans rien faire. — Nul n'a pu, sans

crime, s'approprier exclusivement les biens de la terre ou de l'industrie. — Dans une véritable société, il ne doit y avoir bi riches ni pauvres. — Les riches qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du peuple. — Le but de la Révolution est de détruire l'inégalité et d'établir le bonheur commun. — La Révolution n'est pas finie, attendu que les riches absorbent tous les biens et commandent exclusivement, tandis que les pauvres travaillent en véritables esclaves, languissent dans la misère et ne sont rien dans l'État. — La loi agraire ou le partage des terres ne fut que le vœu de quelques peuplades mues par leur instinct plutôt que par la raison. La véritable organisation, c'est la communauté des biens. Plus de propriété individuelle des terres. La terre n'est à personne, les fruits sont à tous, sous l'obligation du travail, etc. »

Telle est, dans ses grandes lignes, l'utopie de Babeuf. Les anarchistes modernes ont puisé là les principaux articles de leur catéchisme,

Après ces deux ancêtres de l'anarchie, voici le père : Proudhon. Celui-ci est encore un franc-maçon, et l'un des plus honorés dans la secte.

Proudhon a résumé la théorie dans trois aphorismes tapageurs. Son système est des plus simples ; il renferme tout son socialisme dans une trilogie de destructions. Il nie la nécessité du gouvernement de l'État ; à cette négation, il joint l'obligation de détruire la propriété, de supprimer le capital, et l'obligation de faire la guerre à Dieu. Donc, anarchie, anticapitalisme, antithéisme. Les trois parties, selon lui, sont inséparables. L'État, c'est l'absurde ; la propriété, c'est le vol ; Dieu, c'est le mal. Voilà.

L'anarchiste, comme on le voit, dérive du collectiviste ; c'est un communiste qui he veut aucune direction quelconque. Comme le collectiviste, il veut faire table rase de la société moderne ; mais il entend ne créer aucune organisation. Détruisons tout ; chacun se débrouillera ensuite comme il lui plaira.

Puisque la propriété, c'est le vol, quiconque possède est un criminel. Si vous avez acquis une fortune par votre épargne et par votre intelligence, vous êtes un voleur au même titre que celui qui à édifié sa richesse sur le dol, sur les spéculations malhonnêtes.

Voilà où l'on en est arrivé, en s'éloignant de la religion. On cherche dans l'extermination des propriétaires la solution de la question sociale.

Malheureux égarés qui ne comprennent pas que l'Église seule possède le remède capable de guérir les maux des prolétaires, qu'elle seule peut faire régner la paix et le bonheur ici-bas ! On a arraché la foi de l'âme de ces infortunés ; on discute et l'on pérore, alors qu'il faudrait leur faire lire l'admirable encyclique *Rerum novarum*, leur faire méditer ces paroles que Léon XIII adressait le 2 octobre 1889 aux pèlerins ouvriers :

« Ce que Nous demandons, c'est que, par un retour sincère aux principes chrétiens, l'on rétablisse et l'on consolide entre patrons et ouvriers, entre le capital et le travail, cette harmonie et cette union qui sont l'unique sauvegarde de leurs intérêts réciproques, et d'où dépendent à la fois le bien-être privé, la paix et la tranquillité publiques. »

Mais les apôtres de l'anarchie, les francs-maçons haineux qui soufflent l'incendie, qui allument la guerre des classes, n'ont que faire des enseignements du pape. « Tout cela, disent-ils à l'ouvrier qu'ils trompent, tout cela, c'est de la théorie imaginée pour perpétuer ton esclavage. »

Il y a des fous qui écoutent, qui croient sur parole ces apôtres de destruction ; ils sont flattés d'entendre dire que tous les hommes sont égaux de par la nature et que dans la société future, nouvel âge d'or, il n'y aura ni chefs ni aucun genre de direction. Ils ne voient pas, tant est grande leur cécité, qu'en ce moment même ils sont dirigés et qu'ils ont des chefs comme dans tous les partis.

Avec Proudhon, on vit l'aurore de l'anarchie. Bakounine devait bientôt constituer le parti. Et maintenant nous allons voir si les anarchistes sont vraiment sans chefs.

Né en 1814, à Torschov, dans le gouvernement de Twer (Russie), fils d'un propriétaire, Michel Bakounine s'était d'abord destiné à l'armée. De l'école des Cadets, à Saint-Pétersbourg, il était entré dans l'artillerie de la garde impériale, avec le grade d'enseigne ; mais bientôt, en 1835, il avait donné sa démission. Six ans après, il quittait son pays, venait à Berlin, puis à Dresde, où il se lia avec Arnold Ruge, un des disciples d'Hegel. C'est à cette connaissance qu'il dut, sans doute, sa chute définitive dans les intrigues révolutionnaires. Ruge était, en effet, un sectaire de la pire espèce ; on sait qu'il fit partie, quelques années après, du fameux comité de

haute conspiration maçonnique établi à Londres par les FF∴ Mazzini, Ledru-Rollin, Daracz, Bratiano. Quant au jeune Bakounine, il suivit d'abord Ruge à Paris, ensuite à Zurich ; à cette époque, il était déjà affilié aux loges.

Ces fréquentations suspectes lui valurent un rappel du gouvernement impérial ; mais il refusa formellement de rentrer en Russie, et ses biens furent confisqués.

Il avait alors brûlé ses vaisseaux. On le retrouve à Paris, en 1847, où il collabore à la *Réforme* du F∴ Flocon. Dans les clubs, il prononce des discours contre le tsar ; d'où son expulsion par le gouvernement de Louis-Philippe ; mais la République lui permet bientôt de rentrer en France. Il n'y a reste, du reste, que peu de temps. En juin 1848, il est à Prague, et prend part à une insurrection. L'émeute vaincue, il file à Leipzig. La révolution saxonne éclate à Dresde, il s'y rend et finit par être pris. On le condamne à mort ; sa peine est commuée en détention perpétuelle. Mais voilà que l'Autriche le réclame pour le juger, à propos des faits de Prague ; nouvelle condamnation à mort, nouvelle commutation et nouvelle extradition. La Russie se fait remettre l'ardent conspirateur. Troisième condamnation à mort, non suivie d'exécution. Après un assez long internement dans la forteresse de Schusselbourg, Bakounine est expédié, en 1852, en Sibérie. Il finit par s'en évader, gagne les États-Unis, revient en Europe. Il est à Londres en 1861. Enfin, en 1864, il se fixe en Suisse, à Lugano, foyer célèbre de complots.

L'année suivante voyait la création de l'Internationale. On sait la part qu'y prirent des francs-maçons notables, les Karl Marx, Tolain, Fribourg, Varlin, Camelinat, Beslay, Malon, Corbon, etc. Or, dans la voie révolutionnaire, c'est toujours à qui surenchérira en extravagances. L'Internationale ne tarda pas à être trouvée trop modérée, et, dès 1868, apparaît le parti collectiviste, s'organisant avec éclat.

Cette année-là, les révolutionnaires internationalistes de divers pays s'étaient réunis à Berne en un congrès qui s'intitula *Congrès de la Paix et de la Liberté*. L'assemblée se composait de cent dix membres. Bakounine, appuyé par le F∴ Élisée Reclus, le fameux géographe, et par le F∴ Jaclard, jeune disciple du F∴ Blanqui, proposa au congrès d'adopter un programme communiste basé sur « l'égalité économique et sociale des classes et des individus ». Cette proposition fut rejetée par les socialistes libéraux, au

nombre de quatre-vingts ; et la minorité, qui comptait trente membres, venant de prendre le nom de collectivistes, fonda alors, en concurrence à l'Association internationale des Travailleurs, à la tête de laquelle était l'allemand Karl Marx, une nouvelle société dont le titre fut : *Alliance internationale de la Démocratie Socialiste.*

L'Alliance, qui était ainsi l'Internationale des collectivistes, donna à son tour naissance au parti anarchiste, et voici comment :

Dans l'Alliance, Bakounine, Reclus et Jaclard instituèrent trois degrés d'adhérents : un degré semi-public et deux degrés secrets.

Au bas de cette échelle se trouvaient les membres ordinaires de l'Alliance, c'est-à-dire les ouvriers recrutés dans les ateliers et les usines. Au sommet, se trouvaient les Frères Internationaux, membres secrets du degré suprême, au nombre de cent en tout. Au degré intermédiaire, étaient les Frères Nationaux, choisis avec soin parmi les adhérents inférieurs de l'Alliance et désignés par les Frères Internationaux pour préparer la révolution dans chaque pays, d'une façon indépendante. Les Frères Nationaux, deuxième degré secret, ne devaient pas révéler aux autres membres semi-publics de l'Alliance qu'ils étaient investis, eux, d'une mission spéciale ; et, d'autre part, ils ignoraient l'existence d'une haute direction internationale au-dessus d'eux, ou tout au moins ils devaient s'abstenir d'une façon absolue de chercher à pénétrer les secrets des Frères qui les avaient choisis.

Tout le mécanisme de cette organisation était réglé avec précision par des statuts rédigés par les FF∴ Bakounine, Reclus, Jaclard, Gambuzzi, Fanelli et Jankowski.

La masse de l'Alliance constituait l'armée collectiviste ; et elle était dirigée, sans le savoir, par les Frères Internationaux, qui étaient les anarchistes.

Voici quel était le programme public de l'Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste ; en d'autres termes, voici le credo des collectivistes :

1° L'Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste se déclare athée. Elle veut l'abolition des cultes, la substitution de la science à la foi et de la justice humaine à la justice divine.

2° Elle veut, avant tout, l'égalisation politique, économique et sociale des classes et des individus des deux sexes, en commençant par l'abolition du droit d'héritage, afin qu'à l'avenir la jouissance soit égale à la production de chacun, et que, conformément à la décision prise par le dernier Congrès des ouvriers à Bruxelles (1868), la terre, les instruments de travail, comme tout autre capital, devenant la propriété collective de la société tout entière, ne puissent être utilisés que par les travailleurs, c'est-à-dire par les associations agricoles et industrielles.

3° Elle veut, pour tous les enfants des deux sexes, dès leur naissance, l'égalité des moyens de développement, c'est-à-dire d'entretien, d'éducation et d'instruction à tous les degrés de la science, de l'industrie et des arts, convaincue que cette égalité d'abord économique et sociale, aura pour résultat d'amener de plus en plus une plus grande égalité naturelle des individus, faisant disparaitre toutes les inégalités factices, produits historiques d'une organisation aussi fausse qu'inique.

4° Ennemie de tout despotisme, ne reconnaissant d'autre forme politique que la forme républicaine, et rejetant absolument toute alliance réactionnaire, elle repousse aussi toute action politique qui n'aurait point pour but immédiat et direct le triomphe de la cause des travailleurs contre le capital.

5° Elle reconnaît que tous les États politiques et autoritaires actuellement existants, se réduisant de plus en plus aux simples fonctions administratives des services publics dans leurs pays respectifs, doivent disparaître dans l'union universelle des associations, tant agricoles qu'industrielles.

6° La question sociale ne pouvant-trouver sa solution définitive et réelle que sur la base de la solidarité internationale ou universelle des travailleurs de tous les pays, l'Alliance repousse toute politique fondée sur le soi-disant patriotisme et sur la rivalité des nations.

Tel est le programme du collectivisme.

L'année qui suivit l'organisation de l'Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste, c'est-à-dire en 1869, un congrès révolutionnaire se tint à Bâle. Là, on entendit de nouveau Bakounine, qui, parlant au nom des collectivistes, proposa la formule de votation suivante :

« Je vote pour la collectivité du sol, en particulier, et, en général, de toute richesse sociale, dans le sens de la liquidation sociale.

« J'entends par liquidation sociale : l'expropriation, en droit, de tous les propriétaires actuels, par l'abolition de l'État politique et juridique, qui est la sanction et la seule garantie de la propriété actuelle et de tout ce qui s'appelle le droit juridique ; et l'expropriation en fait, partout et autant

qu'elle sera possible, et aussi vite qu'elle sera possible, par la force même des événements et des choses.

« Quant à l'organisation postérieure : considérant que tout travail productif est un travail nécessairement collectif, et que le travail que l'on appelle improprement individuel est encore un travail produit par la collectivité des générations passées et présentes, je conclus à la solidarisation des communes, d'autant plus que cette solidarisation implique l'organisation de la société de bas en haut.

« Je suis, par conséquent, un antagoniste résolu de l'État et de toute politique bourgeoise de l'État.

« Je demande la destruction de tous les États, nationaux et territoriaux, et, sur leurs ruines, la fondation de l'État international des travailleurs. »

Cette proposition, dans le congrès de Bâle, n'eut que quatre adversaires. Elle fut votée par 54 voix sur 58 votants. Ainsi donc, nous venons de voir la doctrine collectiviste ; voilà bien ce qui est déclaré publiquement.

Mais, ne l'oublions pas, l'Alliance collectiviste cachait les anarchistes, les Frères Internationaux du troisième degré. Bakounine, qui faisait cette déclaration publique du collectivisme, était, d'abord, et avant tout, anarchiste.

Après la doctrine publique, voyons maintenant la doctrine secrète ; voyons les statuts secrets du comité central des Frères Internationaux. Cette sélection constituant la direction du grand parti cosmopolite de l'anarchie n'est guère connue en Europe, si ce n'est en Russie. C'est seulement lors du procès Netchaïef (juillet 1871) qu'a été faite la découverte de cette organisation ; or, il n'en a été nullement parlé dans les journaux. En France, notamment, on était attristé par les suites de la guerre ; on jugeait les communards, et l'on s'attachait surtout à ce qui touchait directement aux actes de la grande insurrection parisienne.

Voici donc quelques extraits de ces statuts :

Les Frères Internationaux n'ont d'autre patrie que la Révolution universee, d'autre pays étranger ni d'autre ennemi que la réaction.

Tous les Frères Internationaux se connaissent. Il ne doit jamais exister de secret politique entre eux.

Aucun ne pourra faire partie d'une autre société quelconque sans le consentement positif de son comité, et, au besoin, quand celui-ci l'exige, sans le consentement du comité central ; et il ne pourra en faire partie que sous la condition de leur découvrir tous les secrets qui pourraient les intéresser soit directement soit indirectement.

Chacun doit être sacré pour tous les autres, plus sacré qu'un frère de naissance.

Le but poursuivi par les anarchistes, qui, eux, ne s'embarrassent pas de théories, ce but, c'est la « pandestruction », la destruction de tout.

Lisez bien, je vous prie, ce qui est écrit dans le programme de l'école anarchiste, programme rédigé par le F∴ Bakounine, en collaboration avec le F∴ Élisée Reclus :

L'association des Frères Internationaux veut la révolution universelle, sociale, philosophique, économique et politique à la fois, afin que de l'ordre de choses actuel, fondé sur la propriété, sur l'exploitation, sur les principes de l'autorité, soit religieuse, soit métaphysique, bourgeoisement doctrinaire ou même jacobinement révolutionnaire, il ne reste pas pierre sur pierre, dans toute l'Europe d'abord et ensuite dans le reste du monde.

Au cri de : *Paix aux travailleurs ! liberté à tous les opprimés ! et de Mort aux dominateurs, exploiteurs et tuteurs de toute sorte !*, nous voulons détruire tous les États et toutes les Églises, avec toutes leurs institutions et leurs lois religieuses, politiques, juridiques, financières, policières, universitaires, économiques, sociales, afin que tous les millions de pauvres êtres humains, trompés, asservis, tourmentés, exploités, enfin délivrés de tous leurs directeurs et bienfaiteurs officiels et officieux, associations ou individus, respirent avec une complète liberté.

Conclusion : il faut jeter à bas l'édifice social ; il faut tout raser à niveau du sol ; il faut tout détruire. Cela est écrit en toutes lettres dans le programme anarchiste.

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces hommes qui ont créé le parti anarchiste militant sont précisément les mêmes hommes qui ont créé l'école doctrinaire collectiviste. Bien mieux, ces deux créations ont été faites en même temps.

Il semble qu'il y a là une anomalie, une contradiction. Pas du tout : cela a été voulu, cela a été bien calculé. Ils ont formulé la doctrine la plus en opposition avec la société moderne ; ils ont rédigé la théorie du monde renversé, et cela en des termes d'une violence extrême. Cette doctrine du collectivisme, cette théorie du bouleversement total de la société, ils l'ont publiée, imprimée, répandue dans les ateliers, dans les usines, à des milliers d'exemplaires. Ils ont fait appel à tous les cerveaux brûlés. Puis, quand ils ont eu réuni autour d'eux les exaltés, les violents, les socialistes les plus fanatiques de tous les pays d'Europe, alors ils ont opéré une sélection. Ils ont groupé à part les plus violents parmi les ultra-violents, les plus fanatiques parmi les ultra-fanatiques, et ils leur ont tenu ce langage :

— Il ne suffit pas d'être collectiviste, il faut être anarchiste. La doctrine du collectivisme, c'est une amusette. Ne nous préoccupons pas de ce que nous mettrons à la place de la société que nous allons détruire ; mais préoccupons-nous de tout détruire.

Dira-t-on que j'exagère ? Tenez, voici une citation textuelle du fondateur du parti anarchiste :

« Tous les raisonnements sur l'avenir sont criminels, parce qu'ils empêchent la destruction pure et empêchent la marche de la Révolution. »

Cela correspond exactement à ce que disait, en mai 1890, un anarchiste parisien, le rédacteur en chef de l'*Attaque*, interviewé par un rédacteur du *Gaulois* :

« Les anarchistes ne cherchent qu'à semer la révolte contre l'organisation actuelle. Ils prêchent l'action individuelle, qui définit les responsabilités ; ils cherchent à créer le plus possible d'adeptes conscients et à développer en tout homme l'initiative qui double et même triple la force de l'individu… Nous n'avons aucun plan d'organisation, et nous pourrions être taxés de folie, si nous arrivions avec un système établi d'ores et déjà pour le lendemain d'une révolution qui va bouleverser scientifiquement, économiquement, toute notre vieille organisation sociale. De même que nous ne pouvons indiquer la formule alimentaire qui conviendra le mieux à notre estomac à une époque plus ou moins reculée, de même nous ne pouvons établir un système règlementant des situations que nous ne pouvons même pas prévoir. »

Ainsi, on considérait que les révolutionnaires, avec Karl Marx et l'Internationale, allaient à l'extrême limite ; on frémissait, et l'on pensait qu'ils ne pourraient pas être dépassés. Eh bien, Bakounine, qui déjà avait mis Karl Marx en échec en 1869 au congrès de Bâle, obligeait, l'année suivante, les marxistes à se retirer d'un congrès partiel de l'Internationale, à La Chaux-de-Fonds. En 1871, il déclarait, contre l'Internationale préconisée par Marx comme centralisation autoritaire, que son système, à lui, était celui de la vraie liberté, et il l'intitulait : *Fédéralisme anti-autoritaire*.

Ce fut dès lors une joute entre les deux révolutionnaires.

En 1872, l'Internationale devait avoir son congrès, comme chaque année. Karl Marx réussit à faire décider qu'il se tiendrait à La Haye. C'était mettre Bakounine dans l'impossibilité de s'y rendre ; car il avait encouru des condamnations en France et en Allemagne, et, pour aller en Hollande, il lui fallait passer par l'un de ces deux pays. Grâce à cette exclusion, les marxistes eurent la majorité, cette fois. Mais, en 1873, le sixième congrès de l'Internationale fut convoqué à Genève et vit le triomphe de Michel Bakounine. On vota la suppression du Conseil général de l'internationale, comité qui était dans la main de Karl Marx. Ce fut la fin de l'Internationale elle-même, ou tout au moins, sa dislocation complète ; les partisans de la centralisation autoritaire, dispersés désormais en groupes ayant perdu leur force d'action, devinrent les « droitiers » de la révolution sociale, sous le nom de « possibilistes ». Au contraire, les anarchistes, se sentant fortifiés par cette victoire, amenant tous les jours à eux de plus en plus les bataillons collectivistes, formèrent dès lors le véritable parti international, le terrible et puissant parti du cosmopolitisme destructeur.

Les Frères Internationaux avaient bien manœuvré. C'étaient eux qui avaient le plus habilement centralisé les forces du prolétariat révolté, tout en donnant à leur système les apparences de la décentralisation et en prônant l'initiative individuelle.

Mais Bakounine ne vit pas les résultats de son œuvre. Il était depuis longtemps miné par une grave maladie. En 1876, il quitta Lugano pour se confier à de savants praticiens de Berne. Il était trop tard : il mourut dans cette ville, le 1er juillet de la même année. Point n'est besoin de dire que sa mort fut celle d'un impie. Son dernier soupir s'exhala dans un blasphème.

Élisée Reclus, Jankowski, Paul Brousse, vinrent pérorer sur sa tombe. Trois mois après, un grand congrès des révolutionnaires anarchistes se réunit à Berne. On y fit l'apothéose de Bakounine ; on lança l'anathème à tous les gouvernements ; on y flétrit même la Commune, qui fut dénoncée au mépris des vrais internationaux comme ayant été « un type de gouvernement autoritaire », puisqu'elle avait eu une armée et des services publics.

Le panégyrique de Michel Bakounine a été fait par Élisée Reclus et Carlo Cafiero, qui disent de lui dans une brochure de propagande :

« Amis et ennemis savent que cet homme était grand par la pensée, la volonté, l'énergie persévérante ; ils savent aussi quelle hauteur de mépris il ressentait pour la fortune, le rang, la gloire, toutes ces misères que la plupart des humains ont la bassesse d'ambitionner. Gentilhomme russe, apparenté à la plus haute noblesse de l'empire, il entra l'un des premiers dans cette fière association de révoltés qui surent se dégager des traditions, des préjugés, des intérêts de race, mépriser tout bien-être. Avec eux, il combattit la dure bataille de la vie, aggravée de la prison, de l'exil, de tous les dangers et de toutes les amertumes que les hommes de dévouement ont à subir dans leur existence tourmentée. »

En réalité, Bakounine fut un fanfaron du vice, un orgueilleux du mal, et certainement un instrument de l'enfer. Il a poussé, plus loin que personne, l'audace des pires exagérations des doctrines révolutionnaires. Il disait familièrement : « Il n'y a pas de Dieu ; mais chacun de nous doit être un Satan ; à l'assaut du ciel, mes amis ! exécutons le nommé Dieu, et que pas même son souvenir ne demeure parmi les hommes ! »

Dans les derniers temps de sa vie, il créa une imprimerie à Genève ; de là sortaient son journal, *le Révolté*, et ses brochures de propagande secrète. Les émissaires des Frères Internationaux venaient en Suisse s'approvisionner de ces écrits incendiaires et les colportaient ensuite, les distribuant dans les ateliers des divers pays d'Europe.

Le *Révolté* qui fut pendant longtemps l'organe officiel du parti, était rédigé par Michel Bakounine, Élisée Reclus, Pierre Kropotkine et Émile Gautier.

Dans ses brochures, le chef des anarchistes allait aux dernières violences. Qu'on en juge.

Voici, par exemple, ce qu'on lit dans la brochure intitulée *les Principes de la Révolution :*

« N'admettant aucune autre activité que celle de la destruction, nous déclarons que les formes dans lesquelles doit s'exprimer cette activité peuvent être extrêmement variées : poison, poignard, nœud coulant. La révolution sanctifie tout sans distinction. »

Pour arriver à la destruction finale de l'ordre social actuel, il faut « une série d'attentats et d'entreprises audacieuses, insensées même, épouvantant les puissants et réveillant le peuple, jusqu'à ce qu'il ait foi dans le triomphe de la révolution. »

C'est de 1874, cela. Eh bien, je le demande, ce programme sanguinaire n'a-t-il pas été suivi, n'est-il pas suivi à la lettre ?

Voici encore ce que Bakounine écrivait dans sa brochure *Paroles adressées aux étudiants* :

« Quittez les écoles et les universités, et venez vivre avec le peuple, afin de favoriser sa délivrance. Ne vous souciez pas de cette vaine science, au nom de laquelle on veut vous lier les mains. »

Et plus loin :

« Le brigand est le vrai héros, le vengeur populaire, l'ennemi irréconciliable de l'État, le véritable révolutionnaire en action, sans phrase et sans rhétorique puisée dans les livres. »

Qui oserait dire aujourd'hui que ces sauvages appels n'ont pas été entendus ?

Dans le *Catéchisme révolutionnaire*, le chef des anarchistes écrivait :

« Le révolutionnaire est un homme voué. Il ne doit avoir ni intérêts personnels, ni affaires, ni sentiments, ni propriété. Il doit s'absorber tout entier dans un seul intérêt exclusif, dans une seule pensée et une seule passion : la révolution.

« Il n'a qu'un but, qu'une science : la destruction. Pour cela, et rien que pour cela, il étudie la mécanique, la physique, la chimie, et parfois la médecine.

« Il observe, dans le même dessein, les hommes, les caractères, les positions et toutes les conditions de l'ordre social.

« Il méprise et il hait la morale actuelle. Pour lui, tout est moral qui favorise le triomphe de la révolution ; tout est immoral et criminel, qui l'entrave.

« Entre lui et la société, il y a lutte, et lutte à mort, incessante, irréconciliable. Il doit se préparer à mourir, il doit être toujours prêt à affronter le dernier supplice ; mais, d'autre part, il doit aussi être prêt à faire périr, de ses propres mains, tous ceux qui font obstacle à la révolution. Tant pis pour lui s'il a dans ce monde des liens de parenté, d'amitié ou d'amour ! Il n'est pas un vrai révolutionnaire, si ces attachements arrêtent son bras. »

Voilà par quels enseignements, distribués en secret, a débuté l'anarchie. Les gouvernements, trompés par la franc-maçonnerie, se sont occupés à faire la guerre à l'Église, et ont fermé les yeux sur le vaste complot des néo-révolutionnaires ; ils n'ont pas vu quelle formidable extension prenait de jour en jour cette propagande infernale.

En 1894, dix-huit ans après la mort de Bakounine, il y a cinquante-trois journaux anarchistes, s'imprimant dans le monde. En voici la liste :

PARIS. — La *Révolte* (c'est l'ancien *Révolté*, de Genève, émigré de Suisse) ; la *Revue Libertaire* ; le *Père Peinard* ; tous trois en français.

MARSEILLE. — L'*Harmonie* (en français).

NEW-YORK. — Le *Réveil des Mineurs* (en français) ; *Liberty* (en anglais) ; *Solidarity* (en anglais) ; *Der Brandfackel* (en allemand) ; *Der Anarchist* (en allemand) ; *Freiheit* (en allemand) ; *Freie Arbeiter Stimume* (imprimé en caractères hébraïques) ; *Il Grido degli Oppressi* (en italien) ; *El Despertar* (en espagnol) ; *Volné-Listy* (en langue tchèque).

LONDRES. — *The Freedom* (en anglais) ; *The Commonweel* (en anglais) ; *The Torch* (en anglais) : *Worker's Friend* {imprimé en caractères hébraïques) : *Der Lampen proletarier* (en allemand).

BRUXELLES. — La *Société Nouvelle* ; le *Libertaire* ; le *XX^e Siècle* ; tous trois en français.

KRALINGEN (Hollande). — *Anarchist* (en langue hollandaise).

GENÈVE. — *L'Avenir* (en français).

Berlin. — *Der Sozialist* (en allemand).

Vienne. — *Die Zukunft* (en allemand) ; *Volné-Listy* (en langue tchèque).

Prague. — *Pemsta* (en langue tchèque).

Salzbourg. — *Allgemeine Zeitung* (en allemand).

Livourne. — *Sempre Avanti !* (en italien).

Turin. — *L'Ordine* (en italien).

Mantoue. — *La Favilla* (en italien).

Chieti. — *Il Pensiero* (en italien).

Imola. — *La Propangada* (en italien).

Ancone. — *L'Articolo 248* (en italien).

Messine. — *Il Riscatto* (en italien).

Marsala. — *L'Uguaglianza Sociale* (en italien).

Barcelone. — *La Conquista del Pan* (en espagnol).

Saragosse. — *El Rebelde* (en espagnol).

Valance. — *La Controversia* (en espagnol).

La Corona. — *El Corsario* (en espagnol).

Reus. — *La Revancha* (en espagnol).

Algéciras. — *El Oprimido* (en espagnol).

Lisbonne. — *A Revolta* (en portugais).

Chicago. — *Vorbote* (en allemand).

Détroit. — *Der Arme Teufel* (en allemand).

Buenos-Ayres. — *le Perséguido* (en espagnol) ; *La Riscossa* (en italien).

Montevideo. — *El Dececho a la Vida* (en italien et en espagnol).

San-Paolo (Brésil). — *L'Asino Umano* (en italien).

Para (Brésil). — *Tribuna Operacia* (en portugais).

Baron (Chili). — *El Oprimido* (en espagnol).

Santa-Fé. — *Demoliamo* (en italien et en espagnol).

Ainsi, cinquante-trois feuilles paraissent régulièrement, excitant les classes ignorantes et souffrantes, non à s'instruire et à travailler pour

améliorer leur sort, mais à tout détruire. Ces feuilles-là sont celles qui ont la vie assurée. Il faut tenir compte, en outre, de celles qui apparaissent parfois, vivent un certain temps, et ne font pas moins de mal durant leur existence éphémère. Ainsi, pour la France seule, je rappellerai : le *Droit Social*, l'*Étendard Révolutionnaire*, le *Défi*, la *Lutte*, l'*Insurgé*, le *Falot*, l'*Attaque*, le *Drapeau Noir*, l'*Idée Libre*, l'*Affamé, Terre et Liberté*, l'*Audace*, l'*Hydre Anarchiste*, l'*Émeute*, la *Révolution Sociale*, l'*Homme Libre*, le *Ça ira*, l'*Audace*, l'*Idée Ouvrière*, la *Liberté Sociale*, la *Misère*, le *Droit* Anarchique*, etc.*

Maintenant, nous allons passer rapidement en revue les œuvres de destruction déjà accomplies ; nous verrons comment les idées de Bakounine ont été mises en pratique ; nous examinerons les moyens de propagande employés et la propagande elle-même, et nous noterons au passage les francs-maçons mêlés à ce formidable mouvement. Le chapitre suivant nous montrera quel parti la haute-maçonnerie compte tirer d'une révolution venant à éclater par le fait des anarchistes.

La doctrine de l'anarchisme peut se résumer en ces quelques mots :

— 1° Détruire toute organisation existant actuellement ; par conséquent, guerre à mort aux propriétaires et légitimité du vol ; suppression du capital, et, pour diminuer la valeur de l'argent en attendant sa complète abolition, légitimité de la fabrication de la fausse monnaie ; l'État devant disparaître, guerre à toute autorité, politique, militaire ou religieuse, élue ou non, dynastique ou simplement temporaire, guerre au clergé, aux administrations et au parlementarisme ; plus de frontières, et, par conséquent, plus de patrie, légitimité de l'insoumission aux lois de recrutement.

— 2° La révolution sociale ainsi accomplie, par tous les moyens quels qu'ils soient, proclamation de la société nouvelle, basée sur ces trois principes : *a)* Il n'y a plus rien ; *b)* Fais ce que tu veux ; *c)* Tout est à tous.

En ce moment, donc, les anarchistes en sont à la réalisation de la première partie du programme, tracé par Michel Bakounine. Et, à ce propos, je dois faire observer qu'il ne faut pas s'arrêter à certaines distinctions de noms, tels que *terroristes*, où *nihilistes*, etc. Beaucoup de personnes pensent à tort que ces noms différents indiquent des partisans de systèmes distincts.

Non, pour les uns comme pour les autres, le programme est exactement le même ; mais les anarchistes russes, par exemple, s'intitulent de préférence nihilistes, au nom du principe (il n'y a plus rien) qu'il s'agit de faire prévaloir, et certains groupes, par allusion à la doctrine de destruction (par tous les moyens quels qu'ils soient) et de terrorisation des partisans de la société actuelle, s'intitulent terroristes. Donc, qu'il soit bien entendu qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter aux noms que divers groupes prennent suivant les pays ; nous verrons les grands prêtres de la révolution sociale prôner indistinctement les héros des différents groupes ; au surplus, n'oublions pas que tous les révolutionnaires destructeurs sont dirigés par le Comité Central des Frères Internationaux.

En 1877, — l'année qui suit la mort de Bakounine, — les politiciens français sont en guerre contre l'Église et contre le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon ; Gambetta dénonce le cléricalisme comme l'ennemi ; c'est l'époque des querelles parlementaires, du 16 mai, des 363, c'est une période d'agitation politique. En Italie, le cabinet, ayant à sa tête le F∴ Depretis, obtient des députés, sur la demande du F∴ Mancini, ministre de la justice, le vote d'une loi essentiellement anticléricale, sous prétexte de réprimer les abus que peuvent commettre les ministres des cultes dans l'exercice de leur ministère en offensant les institutions et les lois de l'Etat, c'est-à-dire en critiquant l'usurpation piémontaise ; en vertu de cette loi, les usurpateurs pourront infliger l'amende et la prison aux prêtres et aux évêques, sur « poursuite des paroles provocatrices, de quelque autorité ecclésiastique et de quelque lieu qu'elles proviennent ». En Belgique, toute la presse libérale s'efforce d'ameuter la population contre le ministère catholique présidé par M. Malou. En un mot, l'agitation anticléricale est partout à l'ordre du jour, suscitée par la franc-maçonnerie. Pendant ce temps, les politiciens ne prennent pas garde aux hommes de la révolution sociale qui s'organisent, et les faits les plus graves, indices certains de cette organisation à ses débuts, passent inaperçus. C'est, en Italie, une émeute dans la province de Bénévent, conduite par Carlo Cafiero (l'un des biographes de Bakounine) et par Enrico Malatesta et Ceccarelli ; ces trois anarchistes, à la tête d'une trentaine de compagnons, s'emparent des mairies de Letino et de San-Galo, brûlent les archives, font main basse sur les armes et sur l'argent des impôts, et distribuent le tout à la populace.

C’est, en Belgique, le congrès révolutionnaire international de Verviers, où paraît un personnage énigmatique, qui se déclare Piotr Levakhof et lit un mémoire qu’on eût dit rédigé par Bakounine lui-même. Et, par le fait, ce soi-disant Piotr Lovakhof n’est autre que le successeur de Michel Bakounine ; longtemps encore, il restera mystérieux ; lui et Élisée Reclus seront les deux consuls de l’anarchie, car le Comité Central des Frères Internationaux n’a pas un président, mais deux consuls qui doivent toujours être de nationalité différente. Jusqu’au 1er juillet 1876, c’étaient Bakounine et Élisée Reclus ; depuis la mort de Bakounine, ce sont Élisée Reclus et le prince Pierre Kropotkine, l’énigmatique Levakhof du congrès de Verviers, franc-maçon comme son prédécesseur et comme son collègue consulaire.

Les attentats contre les personnes vont bientôt commencer. Nous en comptons quatre en 1878 : deux en Allemagne, un en Espagne et un en Italie. Le 13 mai, sur la promenade des Tilleuls, Hœdel, un ouvrier, tire un coup de pistolet sur le vieil empereur Guillaume et le manque ; le 2 juin, au même endroit, le docteur Nobiling atteint l’empereur de deux coups de feu, assez gravement au visage et au bras, et le monarque en a la santé assez ébranlée pour laisser pendant plusieurs semaines au Prince impérial la direction suprême des affaires. Le parti socialiste répudie publiquement toute solidarité avec les meurtriers, qui sont condamnés à mort et exécutés ; Hœdel se proclame anarchiste ; Nobiling se borne à revendiquer le titre de révolutionnaire. En Espagne, le 29 octobre, attentat sur la personne du roi Alphonse XII, qui rentrait à Madrid en revenant de Saragosse ; le criminel est le tonnelier Oliva Moncasi, anarchiste ; personne n’est atteint. En Italie, Humbert Ier vient de succéder à son père Victor-Emmanuel II : sous l’inspiration du grand-maître Garibaldi, se créent partout des clubs dits militaires, qui se placent sous l’invocation du « martyr Pietro Barsanti », un soldat qui avait été fusillé quelques années auparavant pour rébellion et meurtre d’un officier ; en octobre, l’ouvrier anarchiste Passanante tente d’assassiner le roi à Naples, en pleine rue ; son couteau atteint légèrement Humbert Ier et un peu plus gravement le président du conseil des ministres, Cairoli ; en novembre, à Florence, des bombes explosibles sont lancées au milieu du cortège royal et blessent plusieurs personnes.

La même année, en Suisse, paraît l’*Avant-Garde*, le premier journal anarchiste dirigé par Kropotkine. À Fribourg, congrès anarchiste, où il est

donné lecture d'un mémoire envoyé par Élisée Reclus, qui propose de nommer une commission chargée de rédiger un manifeste répondant à ces trois questions : « Pourquoi sommes-nous : 1° révolutionnaires, 2° anarchistes, 3° collectivistes ? » Et Élisée Reclus répond d'avance en déclarant : « Nous sommes révolutionnaires, parce que jamais un progrès ne s'est accompli par simple évolution pacifique ; il s'est toujours fait par une révolution soudaine : nous sommes anarchistes, parce que nous ne voulons personne pour maître et que nous ne voulons être les maitres de personne ; mais nous sommes aussi politiques internationaux, car nous comprenons que la vie est impossible sans groupement social. » Le congrès adopte la proposition Reclus et se prononce : « quant aux principes, pour l'appropriation collective de la richesse sociale, et pour l'abolition de l'État sous toutes ses formes, y compris la prétendue agence centrale des services publics ; quant aux moyens, pour la propagande théorique, menée de front avec l'action insurrectionnelle et révolutionnaire. » Le congrès déclare, en outre, que « le vote ne saurait être considéré comme un principe de droit capable de réaliser la soi-disant souveraineté du peuple ; come instrument, son emploi est toujours dangereux. » En novembre, le gouvernement fédéral prononce la suppression de l'*Avant-Garde* et la saisie de ses presses, ce journal prêchant ouvertement l'assassinat politique.

Dès 1879, l'*Avant-Garde* est remplacé par le *Révolté*. À un congrès révolutionnaire tenu à la Chaux-de-Fonds (Suisse), Kropotkine prêche la propagande par le fait. À Marseille, autre congrès socialiste, organisé par des ouvriers révolutionnaires ; on y vote l'expropriation, sans indemnité, de tous les possédants, au profit de la collectivité des prolétaires. En Espagne, le roi Alphonse XII et la reine Marie-Christine d'Autriche, mariés depuis un mois à peine, sont tous deux l'objet d'un attentat à Madrid, dans la rue, en plein jour, par un ouvrier anarchiste, Francesco Otero Gonzalès, qui ne les atteint pas (30 décembre). En Italie, les pires révolutionnaires commencent à s'organiser sérieusement, en cette même année ; mais, plus prudents qu'ailleurs, ou, si l'on préfère, plus habiles, grâce à l'influence chez eux plus directement exercée par les chefs de la maçonnerie, ils mettent leur organisation sous le couvert du patriotisme. Ce sont les sociétés des *Reducci*, ou survivants des batailles patriotiques (lisez : garibaldiennes) ; ce sont les groupes *irrédentistes*, qui, prétextant que l'unité italienne n'est pas

encore complète, réclament des provinces à la France, à l'Autriche, à la Suisse.

Et l'on ne saurait trop faire remarquer ces contradictions flagrantes, qui éclatent suivant les circonstances de temps et de lieux. Comme principe général, les ultra-révolutionnaires proclament l'abolition de la patrie ; c'est un des articles essentiels de leur programme, à quelque nation qu'ils appartiennent. Pourquoi alors l'irrédentisme, qui est au fond du cœur de tout anarchiste italien ? pourquoi Bakounine lui-même était-il panslaviste ? Cela paraît incompréhensible, cela déroute l'observateur non initié. Pour comprendre, il faut savoir et ne pas perdre de vue que tous ces articles principaux des programmes révolutionnaires et toutes les revendications soi-disant nationales ou internationales ne sont que des moyens accessoires pour les sectes et que le réel et unique article du programme de la Révolution, sans distinction de partis ou d'écoles, est : « Guerre à Dieu et à son Église ! »

Partout, en 1879, l'agitation sociale s'organise, prenant tel ou tel drapeau, selon les circonstances. En Italie, les funérailles du général Avezzano à Rome donnent lieu à des manifestations irrédentistes. En Irlande, le fenian Michel Davitt fonde la ligue agraire et prêche l'insurrection ; et là, comme ailleurs, il s'agit si peu de patriotisme, au fond, que les catholiques clairvoyants ne se laissent pas tromper, et l'archevêque de Dublin, dans une magnifique lettre pastorale, désapprouve énergiquement cette suspecte agitation.

En Russie, les crimes isolés contre les fonctionnaires supérieurs se multiplient ; le journal nihiliste *Terre et Liberté* excite au meurtre. Deux attentats contre le tsar : le 14 avril, à Saint-Pétersbourg, où Solowief tire cinq coups de revolver sans l'atteindre (pendu le 10 juin) ; et le 1er décembre, sur le chemin de fer de Moscou, où une mine devait éclater au passage du train impérial (affaire Hartmann).

Et que l'on ne vienne pas dire que tout cela ne se tient pas ; je vais en donner bientôt la preuve.

À la suite de l'attentat de Solowief, la police russe procède à des perquisitions chez les révolutionnaires militants ; or, qu'est-ce qu'elle trouve dans un faubourg de Kieff, au quartier de Podol, habité par les

marchands ? Elle trouve plusieurs caisses contenant des bombes Orsini, du modèle de celles employées dans un si grand nombre d'attentats historiques, qui furent ordonnés dans la période de 1850 à 1870 par le fameux comité de haute-maçonnerie interuationale dont le président était Mazzini. Oui, ce sont les mêmes bombes maçonniques que la police russe trouve en 1879 entre les mains des anarchistes russes. Ce n'est pas tout : la maçonnerie est aussi coutumière de l'empoisonnement, on le sait, pour se débarrasser de qui la gêne ; eh bien, chez les nihilistes de Kiew, on trouve encore toute une collection variée de poisons.

La haute-maçonnerie s'appuie sur les juifs, je l'ai démontré dans le chapitre précédent. Or, voici ce que le correspondant russe du *Soleil* écrivait à son journal (n° du 6 juin 1879) :

« La population juive elle-même, jusqu'ici profondément indifférente à tout ce qui n'était pas négoce, se montre aujourd'hui entamée par la propagande socialiste la plus radicale. D'innombrables brochures en hébreu, et en dialecte allemand, spécialement adressées *à la jeunesse juive*, ont été saisies. Plusieurs israélites sont arrêtés. Ils ont déclaré, avec enthousiasme, être les apôtres de la religion nouvelle, la religion révolutionnaire, mêlant dans un curieux pêle-mêle les théories nihilistes et le langage biblique. « Renversez tout l'ancien monde du mensonge et de l'oppression ; sur ses ruines se déploiera ensuite, dans une lumière rayonnante, le drapeau rouge de la Révolution sociale. » Tel est le diapason auquel sont montés les esprits. Dans une situation semblable, toutes les surprises sont à prévoir. »

Nous voici en 1880 ; c'est l'année des décrets Ferry et de l'amnistie pleine et entière pour les communards ; on expulse, *etiam manu militari*, les religieux français appartenant aux ordres les plus détestés par la secte maçonnique, et l'on fait rentrer les révolutionnaires incendiaires et assassins, dont plusieurs deviendront bientôt fonctionnaires ou députés.

Ea France, les anarchistes russes n'étaient alors aucunement inquiétés ; c'était seulement pour la forme que notre police les surveillait ; si bien que l'ambassadeur de Russie à Paris était obligé d'avoir une police à lui pour se tenir au courant des menées de ses dangereux compatriotes. En effet, c'est l'ambassadeur de Russie, le prince Orloff, qui, le 15 février, apprend au

préfet de police Andrieux qu'un certain allemand, se disant Édouard Mayer, originaire de Berlin et récemment établi dans notre capitale, n'est autre que le fameux Hartmann, l'auteur de l'attentat du chemin de fer de Moscou. L'ambassadeur est sûr de son fait, il réclame l'arrestation du régicide ; M. Andrieux ne peut la refuser, et Hartmann est arrêté sur les Champs-Élysées, où il se promenait en compagnie de quelques anarchistes auxquels un agent russe s'était mêlé.

Je crois qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler ici, avec des détails précis, en quoi avait consisté le crime d'Hartmenn. Nous allons le voir tout à l'heure glorifié par les chefs de la franc-maçonnerie, et j'aurai à rappeler la tartuferie, en cette occasion, de nos gouvernants d'alors.

Le récit du crime a été fait par Hartmann lui-même, interviewé pur un rédacteur de la *Central News Agency*. On constatera le cynisme de l'assassin, fier de son forfait, n'ayant pas un mot de pitié pour le mécanicien, le chauffeur et le chef de train, ses victimes, et ne regrettant que d'avoir manqué Alexandre II ; car Hartmann fit sauter un train de marchandises, qui précédait celui du tsar ; il avait été avisé que l'empereur serait dans ce train-là, et non dans le train officiel.

Voici donc la relation, telle qu'elle a été recueillie de la bouche même de l'assassin :

« Après avoir fait de la propagande dans plusieurs parties de la Russie, — ce qui me fit arrêter et incarcérer à Kiew, d'où je m'échappai, grâce à l'énergie du comité de Saint-Pétersbourg, — je fus chargé d'exécuter le tsar. J'ai des connaissances pratiques sur les choses militaires et sur les substances explosibles, et je suppose que je fus choisi pour ce motif.

« Arrivé à Moscou, je louai une petite maison à quelques milles de la ville et située à environ quarante yards (un peu moins de quarante mètres) de la principale ligne de chemin de fer. La maison était en mauvais état. Je portais un costume d'ouvrier ; je vivais tranquillement, et pendant quelque temps je fis comme si j'arrangeais ma maison.

« Lorsque je fus convaincu que tous les soupçons étaient écartés, je me mis à l'œuvre, aidé de deux compagnons, dont l'un était depuis longtemps mon collègue. La maison la plus proche était presque hors de la portée de la vue : et, le soir, tandis que deux d'entre nous faisaient le guet, le

troisième creusait, avec une bêche, une petite tranchée dans le sol glacé. La tranchée avait cinq pouces en largeur et en profondeur.

« Elle allait de la voie ferrée à une petite maison dépendante de mon habitation. Le sol était très dur, et, comme nous devions prendre des précautions, le travail dura plusieurs jours. Nous posions à mesure, dans la tranchée, quatre fils métalliques isolés, et chaque soir, après avoir terminé notre travail, nous remplissions la tranchée ouverte ce jour là, en effaçant avec soin toute trace d'excavation. La tranchée était creusée le long d'un sillon, en plein champ.

« Nous fabriquâmes nous-mêmes la dynamite dans la maison, et elle fut renfermée dans quatre fortes poudrières en fer, dont chacune contenait un peu plus d'une livre anglaise de cette substance.

« Tout était presque en état, lorsque notre plan faillit échouer, parce que l'électricien de Moscou, dont les soupçons s'était éveillés, refusa de livrer les batteries qui devaient faire jouer la mine. Mes camarades et moi, nous désespérâmes presque, nous qui, peu d'heures auparavant, nous félicitions d'avoir achevé notre travail.

« Les poudrières contenant la dynamite avaient été posées avec soin dans un grand trou creusé entre les rails et sous des traverses en bois. Ma résolution fut bientôt prise. J'envoyai mes camarades chez un paysan de nos amis, à quelques milles au sud, et je m'occupai moi-même de me procurer des batteries électriques. Avec quelques difficultés, je finis par persuader à l'électricien de me les confier, et je retournai passer la nuit tout seul dans ma maison. Je mis les fils en communication, et tout fut prêt pour le train qui allait passer.

« On m'avait averti que le tsar voyagerait par le train de marchandises. Vous voyez donc que je n'ai pas commis, comme on l'a dit, une bévue stupide, quant au choix du train. Mon explication est fort simple. Nous étions tenus très au courant, par des fonctionnaires de nos amis, de tous les mouvements du tsar. Nous avions été avertis que, selon la coutume, il quitterait le train officiel dans lequel une figure, représentant le tsar, serait assise à la fenêtre du wagon-salon, tandis que le tsar lui-même, espérant ainsi échapper à tout danger, voyagerait déguisé en employé du chemin de fer.

« Un télégramme m'apprit que tout allait bien et que le train arrivait. Lorsque le train passa, je mis le feu à la mine, avec l'espérance de voir l'empereur sauter. Les débris du train furent lancés loin de la maison ; mais bientôt j'appris avec chagrin que le tsar, ne croyant pas qu'il y eut danger pour ce voyage-là, avait quitté le train de marchandises à quelques milles de là et pris le train officiel, afin d'entrer dans Moscou avec apparat.

« Je partis aussitôt en traineau, et je rejoignis mes amis. Nous restâmes tranquillement pendant une semaine, à trente milles plus loin, et alors nous allâmes à Kersoff, et de là chez des amis près d'Odessa. Là, nous nous embarquâmes tous les trois sur le vapeur italien *Florestina*, où je fus employé comme mécanicien. De Constantinople, nous nous rendîmes en France.

Tel était le crime d'Hartmann. Une montre en or, qu'il avait donnée en paiement à l'électricien de Moscou, mit la police russe sur la trace des auteurs de l'attentat. En effet, cette montre fut reconnue par un horloger de Saint-Pétersbourg, qui retrouva sur ses registres le nom et l'adresse d'une dame à laquelle il l'avait vendue ; et celle-ci ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'elle l'avait donnée à un nommé Hartmann.

Ce n'était donc pas au hasard que l'ambassadeur de Russie à Paris avait requis du préfet de police Andrieux l'arrestation du prétendu Édouard Mayer. Une fois connu le nom du principal assassin, on avait retrouvé et suivi sa piste. C'est pourquoi le prince Orloff réclamait, au nom du tsar, l'extradition d'un aussi coupable criminel.

On n'a pas oublié la singulière attitude du gouvernement français en cette circonstance. Le cabinet était présidé par le F∴ de Freycinet ; le F∴ Cazot était à la justice, le F∴ Lepère à l'intérieur, le F∴ Jules Ferry à l'instruction publique. Ces francs-maçons allaient-ils remettre l'anarchiste criminel aux mains du gouvernement russe, qui le réclamait à bon droit ? Oh ! que nenni !

Le prétendu Édouard Mayer était bien Hartmann. M. Andrieux l'a reconnu formellement dans ses mémoires, publiés sous le titre de *Souvenirs d'un préfet de police*. Il dit : « Le résultat de la perquisition faite à son domicile, cour Saint-Philippe du Roule, son interrogatoire, la comparaison de sa personne avec les photographies que j'avais depuis plusieurs mois, ne pouvaient laisser aucun doute sur l'identité du prisonnier. Je m'étais rendu moi-même dans sa cellule, et mes observations personnelles avaient pleinement confirmé celles du chef de la sûreté. » Donc, il n'y avait aucun doute chez les gens du gouvernement.

Mais la haute-maçonnerie agissait. D'une part, toute la presse inféodée aux loges protestait contre l'arrestation de l'anarchiste russe. D'autre part, des menaces de mort pleuvaient chez l'ambassadeur du tsar, le prince

Orloff. Les socialistes révolutionnaires étrangers, eux, levaient audacieusement la tête ; rue de la Bastille, l'anarchiste allemand Erhard, présidant une réunion cosmopolite, avait osé dire dans un discours : « Il y aura bientôt un an que le premier attentat contre le tsar a eu lieu. L'auteur a été pendu ; mais le nom de Solowief restera illustre, car il a subi la mort des martyrs pour défendre la cause de l'humanité. Depuis lors, nos frères russes n'ont pas encore pu atteindre leur but ; mais peu importe. Il vaut mieux peut-être que le tsar n'ait pas encore rencontré la mort ; car un monstre de ce genre, qui a causé tant de malheurs, n'est pas digne de mourir ainsi. La mort étant la seule épouvante pour ces êtres, le tsar devrait, à titre de châtiment, d'abord subir la torture, et ensuite périr d'une mort lente et cruelle. Pour nous, socialistes allemands, qu'une même pensée unit aux nihilistes russes, loin de renier les auteurs de l'attentat de Moscou, comme on l'a fait pour Hœdel et les autres à Berlin, nous devons tendre la main à nos frères russes et les féliciter hautement d'accomplir ces actes d'héroïsme ! » Erhard, après un tel langage, ne fut pas arrêté, pas même reconduit à la frontière.

On vit alors le F∴ Engelhard, député de la gauche, se constituer l'avocat de l'homme écroué sur la requête du prince Orloff et prétendre, par un mémoire, qu'Édouard Mayer n'était pas Hartmann. Mais, en même temps, les révolutionnaires militants de la haute-maçonnerie, dédaignant de recourir à ces arguties, revendiquaient hautement Hartmann et réclamaient impérieusement sa liberté.

Il y avait quinze jours que le nihiliste était sous les verrous. Le vieux mazzinien Félix Pyat, maçon communard, écrivit la lettre suivante, qui fut aussitôt reproduite par la presse sectaire :

Félix Pyat à Garibaldi

Londres, 1er mars 1880.

Mon vieil ami,

Le dernier attentat contre le despote de toutes les Russies confirme votre phrase légendaire : « L'Internationale est le soleil de l'avenir. »

Depuis le premier roi jusqu'au dernier président de république bourgeoise, tous doivent disparaître ou de gré ou de force.

Unissez votre voix à celle des socialistes français pour protester contre l'extradition projetée de notre vaillant ami Hartmann.

Le sol français doit être inviolable pour les proscrits qui, comme nous, veulent *l'action armée* pour établir la République universelle, démocratique et sociale.

Je vous serre la main. Salut à votre charmante femme.

Votre sincère ami,
FÉLIX PYAT.

La réponse ne se fit pas attendre.

Elle fut, aussi, immédiatement publiée par tous les journaux à rédaction maçonnique :

Garibaldi à Félix Pyat

Caprera, 6 mars 1880.

Mon cher Pyat,

Vous êtes le héros populaire des barricades parisiennes. Merci pour votre affectueuse lettre, bien que j'eusse raison de me plaindre du long silence que vous avez gardé à mon égard.

Hartmann est un vaillant jeune homme, à qui tous les honnêtes gens doivent estime et reconnaissance. Le ministre Freycinet et le président Grévy ne souilleront point leur nom de républicains honnêtes par l'extradition d'un proscrit politique ; cela serait digne des hyènes de Versailles.

L'assassinat politique est le secret pour conduire à bon port la Révolution. Les souverains appellent assassins les amis du peuple. Les vrais républicains, Agésilas Milano, Pierri, Orsini, Pianori, Monti et Tognetti ont été, dans leur temps, des assassins ; aujourd'hui, ce sont des martyrs, objets de la vénération du peuple.

Hœdel, Nobiling, Moncasi, Passanante, Solowief, Otero et Hartmann sont *les précurseurs du gouvernement de l'avenir, la République sociale.*

L'assassin, c'est le prêtre exécré, qui assassina d'abord le progrès à l'aide du bûcher, et qui assassine maintenant les consciences avec le mensonge.

C'est le prêtre qu'on doit déporter en Sibérie, et non Hartmann et ses compagnons.

Je vous serre affectueusement la main. Saluez pour moi le brave Vallès.

Toujours à vous,
G. Garibaldi.

Ainsi la haute-maçonnerie dictait publiquement ses ordres. Les FF∴ Grévy, Freycinet, Lepère, Cazot, Jules Ferry, n'avaient qu'à obéir. M. Andrieux, dans ses *Souvenirs d'un préfet de police*, n'a pas révélé grand'chose au sujet de cette affaire Hartmann ; il n'a pas fait allusion aux deux lettres ci-dessus ; il s'est borné à écrire quelques mots au sujet du rôle du gouvernement, qui, voulant sauver Hartmann, tout en ne rompant pas officiellement avec l'ambassadeur de Russie, biaisa et feignit de n'être pas certain de l'identité de l'homme arrêté.

Je crois que M. Andrieux aurait pu faire d'autres révélations intéressantes. À cette époque même, il était franc-maçon, chevalier Kadosch ; en même temps que préfet de police, il était membre du conseil de l'ordre, au Grand Orient de France, et là il avait pour collègues le F∴ Gregorii Wyrouboff, socialiste et positiviste, russe né à Moscou, et par conséquent compatriote et presque coreligionnaire politique de Hartmann, et le F∴ Duhamel, chef du cabinet du président de la République, Grévy. Or, je le demande, Wyrouboff et Duhamel n'ont-ils joué aucun rôle dans cette affaire où, somme toute, nos francs-maçons n'eurent qu'un but : se moquer du gouvernement du tsar ? et M. Andrieux lui-même, qui alors était un haut-gradé de la secte, et qui, au surplus, s'est borné à lui décocher quelques pages de plaisanteries, lorsqu'il la quitta, n'a-t-il agi qu'en simple fonctionnaire dans l'incident Hartmann ? n'aurait-il pas à ce propos quelque confession à faire, à titre de franc-maçon ?

Car les faits sont là, et il est impossible de les nier.

Le gouvernement français, ayant à sa tête des francs-maçons, n'a pu, en tant que gouvernement, se soustraire à l'obligation d'arrêter un homme que le prince Orloff, ambassadeur de Russie, lui a fait prendre à Paris, cet homme étant un anarchiste criminel, coupable d'un multiple assassinat. Mais la haute-maçonnerie a déclaré que cet homme ne devait pas être livré à la justice du tsar ; et alors, en tant que maçon, le gouvernement français a feint de ne pas être sûr de l'identité du prisonnier, le F∴ Engelhard est

intervenu pour plaider que celui-ci était bien Édouard Mayer et non Hartmann (quelle comédie !), et l'homme arrêté, n'ayant plus rien à craindre, au lendemain du manifeste épistolaire du grand-maître Garibaldi, a été conduit en sûreté en Angleterre.

L'ambassadeur de Russie avait annoncé de nouveaux documents qui établiraient sans conteste l'identité d'Hartmann (sur laquelle nos gouvernants étaient parfaitement fixés) ; mais on se garda bien d'attendre l'arrivée de ces documents.

« Je fus chargé, écrit M. Andrieux, de faire conduire Hartmann en Angleterre. J'entrai de nouveau dans la cellule d'Hartmann ; il était assis près d'une table, sur un escabeau fixé au mur par une chaine de fer. Il prenait son repas, attendant, d'heure en heure, une décision qui, vraisemblablement, devait l'envoyer à la potence. Ce ne fut pas sans émotion que je lui signifiai l'ordre de sa mise en liberté…

« Après trois semaines de détention au Dépôt de la préfecture de police, Hartmann partit pour Dieppe et de là pour Londres, sous la surveillance d'un agent. »

C'est-à-dire, pour les initiés : afin d'être sûr que la police russe, qui avait su le découvrir à Paris, ne l'enlèverait pas en route, on le fit accompagner par la police française, non pas jusqu'à la frontière, mais jusqu'à Londres même où il désirait se fixer et où le F∴ Félix Pyat l'attendait. Là, il n'y avait aucune extradition à craindre ; l'Angleterre, ennemie déclarée de la Russie, n'aurait certainement pas la tentation d'être agréable au tsar.

À peine arrivé à Londres, Hartmann envoya, le 19 mars, au F∴ Clémenceau, directeur du journal la justice, une lettre établissant son identité. « *Pour que vous ne puissiez douter de mon identité*, écrivait-il, je prie mon ami Pierre Lavroff, que vous connaissez personnellement, de vous remettre lui-même cette lettre. » Lavroff, autre nihiliste de marque, est connu pour avoir publié à Paris l'organe anarchiste *Vpered !* (En avant !)

Le tour était joué. Les francs-maçons du pouvoir s'étaient, avec une rouerie digne de Machiavel, moqués du gouvernement russe.

Cependant, si une cause devait être chère à la France, c'était bien celle de cette noble famille impériale de Russie, le seul gouvernement monarchique d'Europe ayant des sympathies pour notre pays. Et vraiment il y avait lieu

d'agir avec énergie ; car les disciples des Bakounine, Reclus et Kropotkine ne désarmaient pas.

Deux jours après l'arrestation d'Hartmann à Paris, par conséquent le 17 février, un nouvel attentat contre le tsar par une explosion de dynamite fut commis à Saint-Pétersbourg ; l'empereur, comme par un vrai miracle, ne fut pas atteint ; mais un grand nombre de soldats de la garde y périrent. Des pouvoirs extraordinaires ayant été donnés alors au général Loris Mélikoff, comme président d'une commission exécutive supérieure, Mélikoff lui-mêmen est l'objet, le 4 mars, d'une tentative d'assassinat, de la part d'un juif, anarchiste, nommé Modetsky. Quelques-uns des coupables des crimes les plus récents, et notamment, des complices d'Hartmann sont exécutés.

Au royaume britannique, le socialisme révolutionnaire des fenians trouble de plus en plus l'Irlande : les attentats de la ligue agraire se multiplient, on en compte 2.124 dans le second semestre de 1880 ; en septembre, assassinats de sir Boyd et de lord Mountmorris, qui demeurent impunis ; le capitaine Boycott, propriétaire qui, en présence d'une grève, s'est servi de soldats pour rentrer ses récoltes, est mis en interdit, et il est réduit à quitter le pays. Désormais, on « boycottera » les fermiers qui n'obéiront pas aux sommations publiques ou occultes de la ligue anarchiste.

C'est à cette même époque que le F∴ Charles Bradlaugh fait parler de lui. Élu député à la Chambre des communes, ce franc-maçon radical refuse de prêter le serment, tel qu'il est contenant une formule religieuse. La Chambre lui conteste alors le droit de siéger ; mais le F∴ Bradlaugh offre ensuite de jurer tout ce que l'on voudra, laissant clairement entendre que le sacrilège lui est indifférent. Le gouvernement répugne à se prêter à ce jeu. Bradlaugh, qui veut siéger quand même, est enlevé de force ; puis, sur la motion du ministre Gladstone, le serment est remplacé par une affirmation. Bradlaugh est admis ; mais on n'a pas oublié qu'il renouvela ce scandale aux sessions suivantes. Or, dirai-je en passant, rien n'est plus suspect que l'athéisme du F∴ Bradlaugh ; car on l'a surtout dit athée. On n'ignore pas sa collaboration intime avec la fameuse Annie Besant, une des grandes-prêtresses de l'occultisme spirite anglais, évocatrice et luciférienne de premier ordre, digne émule de mistress Davies et de M^{me} Blawatsky. Annie Besant et Bradlaugh sont inséparables dans leur haine contre l'Église ; d'où l'on peut, sans témérité, conclure que le célèbre député radical de

Northampton était, en réalité, plus sataniste qu'athée. Si l'on veut examiner les termes de sa déclaration, On reconnaîtra qu'elle est à double entente. Bradlaugh, ayant à s'expliquer devant les membres d'une ligue de libre-pensée, la *National Secular Society*, dont il était président, dit « qu'il avait jugé indigne de lui d'invoquer, en témoignage de sa fidélité aux lois, un Dieu qu'il se refusait à adorer. »

En cette année-là un congrès anarchiste se tint en Suisse, et Kropotkine y proposa d'abandonner le terme collectivisme pour prendre celui de communisme anarchiste. En effet, jusqu'alors les disciples de Bakounine seuls s'étaient servis du premier terme ; mais, depuis quelque temps plusieurs révolutionnaires de l'école de Karl Marx s'étaient mis à l'appliquer à leur système ; or, les anarchistes ne voulaient pas être confondus avec ceux-ci. Kropotkine invita également le congrès à se préoccuper d'organiser la propagande dans les campagnes ; car, disait-il, la Révolution sera vaincue, si les ouvriers des villes n'ont pas l'appui des paysans.

La conspiration nihiliste continue plus que jamais en Russie. Le 13 mars 1881, à Saint-Pétersbourg, le tsar Alexandre II est tué en plein jour par l'explosion d'une bombe de dynamite. Tous les gouvernements et presque tous les parlements témoignent leurs sentiments d'horreur de ce crime et leurs sympathies pour la victime, dont le règne avait été marqué par de grandes réformes intérieures, surtout au profit des humbles classes rurales. Cinq des assassins, parmi lesquels deux femmes, peuvent être arrêtés ; devant la chambre des procès politiques du Sénat, assistée de représentants de la noblesse, de la bourgeoisie et des paysans, les criminels se proclament anarchistes ; condamnés à mort, ils sont exécutés, sauf une des femmes, le 15 avril.

En Allemagne, le crime des nihilistes russes est publiquement glorifié par Most et Hasselmann, députés au Reichstag ; le résultat de ces apologies cyniques est que l'assemblée, sur la proposition du grand catholique Windthorst, vote une loi ayant pour objet l'extradition des assassins politiques : des mesures de rigueur sont prises aussi contre les socialistes révolutionnaires du pays.

Au royaume britannique, la situation s'aggrave. Un procès contre l'agitateur Parnell n'ayant pas abouti, le gouvernement est obligé de

prendre des précautions militaires, par crainte de quelques tentatives des fenians, non seulement en Irlande, mais même en Angleterre ; le parlement vote un bill pour protéger la vie et la propriété ; las chefs de la Ligue agraire sont arrêtés, mais les lattes sanglantes se renouvellent et les crimes se multiplient. À Londres même, on découvre un complot, dont le but était de faire sauter la résidence du lord-maire ; on saisit, sur un navire venant de la Nouvelle-Orléans, une quantité considérable de substances explosibles envoyées par les anarchistes américains à leurs frères anglais. Le fameux Most, qui avait quitté Berlin après y avoir fait l'apologie de l'assassinat du tsar, débarque en Angleterre, imprime à Londres son journal incendiaire le *Fretheit* ; mais il est arrêté, et ses écrits lui valent une condamnation à seize mois de travaux forcés (29 juin).

D'autre part, la scission s'accentue entre les anarchistes purs et les révolutionnaires qui se bornent à se déclarer collectivistes. Un congrès ouvrier est tenu à Paris (22 mai), où ceux-ci, en majorité, votent qu'il faut se servir du suffrage universel pour s'emparer du pouvoir politique. Les anarchistes purs qui ne veulent arriver que par l'insurrection et qui condamnent l'exercice des droits électoraux, se retirent et vont faire leur congrès à Londres (juillet). Là ils proclament la nécessité de joindre *la propagande par le fait* à la propagande théorique.

L'union entre les fenians irlandais et les anarchistes de tous pays n'est plus douteuse. Le cabinet Gladstone avait fait passer un bill réglant très sagement la question agraire : on sait que les Irlandais se plaignaient des exigences de grand nombre de propriétaires anglais. Or, M. Gladstone accordait l'institution d'un tribunal pour établir, sur la demande du fermier, le fermage sur des bases équitables, en fixer les conditions, protéger la liberté de vente et de fermage ; il faisait reconnaitre aux fermiers un droit de copropriété sur le sol, qui leur permettait l'achat des terres, le Trésor leur faisant même des avances pour les aider. Mais d'aussi sages mesures ne faisaient pas les affaires des agitateurs, qui n'exploitaient les plaintes des fermiers que pour provoquer la révolution, et non obtenir des réformes. Aussi, sans tenir compte de la nouvelle loi, les chefs fenians prêchent partout l'insurrection : des émeutes éclatent à Dublin, à Cork : la ligue agraire « boycotte » non seulement les propriétaires, mais les agents de la loi et tous ceux qui ne se prêtent pas aux exigences des FF∴ Parnell, Davitt,

Dillon ; les fermiers eux-mêmes, les marchands, les ouvriers, sont les premières victimes de ces gens qui prétendent défendre les intérêts du peuple. La terreur feniane règne ; on assassine à tort et à travers, et les auteurs de ces crimes demeurent impunis, personne n'osant venir témoigner devant les magistrats. Un comité irlandais anarchiste se forme aux États-Unis et prend le titre de *Conseil de la Dynamite* (août), proclamant l'abolition du fermage, la suppression des propriétaires (landlords), l'expulsion de tous les Anglais hors d'Irlande et stipulant l'emploi de toutes les matières explosibles pour porter partout la destruction. Le gouvernement se décide enfin à arrêter les meneurs. Parnell, Davitt, Dillon, Sexton, Brennan, Egan, etc., sont emprisonnés à Kilmainham et à Portland, d'où ils réussissent à lancer un manifeste d'insurrection. L'ordre n'est rétabli, et encore provisoirement, que par la mise du pays en état de siège.

En Suisse, le gouvernement fédéral paraît s'émouvoir des plaintes soulevées au sujet de l'abus du droit d'asile ; après l'assassinat du tsar, il y a eu, en effet, des récriminations contre la trop grande tolérance accordée par la vieille Helvétie aux révolutionnaires de tous pays, qui viennent chez elle ourdir leurs complots. Afin de donner un commencement de satisfaction aux honnêtes gens, on expulse Kropotkine (24 août). Puis, ni Zurich ni Berne ne veulent être le siège d'un congrès international socialiste, comme celui qui vient de se tenir à Londres, et c'est à Coire (le 1er octobre) que se réunissent vingt-cinq délégués anarchistes, représentant douze pays ; ce nouveau congrès se termine (le 6) par une déclaration de sympathies pour les nihilistes russes.

Je crois avoir fait, par ce qui précède, la démonstration complète de la solidarité des divers groupes du parti anarchiste international, qu'ils prennent les noms de nihilistes, fenians ou autres. Il m'a suffit, pour cela, de rappeler simplement les faits d'un petit nombre d'années. Si l'on veut, en effet, passer en revue les événements, les congrès (théorie) et les crimes (pratique), des révolutionnaires, on constate que tout se tient.

Ce point étant acquis, je présenterai, pour les douze dernières années, un tableau plus succinct ; il n'est plus nécessaire de donner ici autre chose que des rapides indications. Voici donc un court memorandum :

1882. — En France : troubles de Montceau-les-Mines ; affichage de placards révolutionnaires à Marseille et au Creuzot ; conférences de Louise Michel ; entrée en scène de Jean Grave, qui fonde le *Droit social* ; explosion au bureau de recrutement de Lyon et au café situé dans le sous-sol du théâtre Bellecour, par l'anarchiste Cyvoct ; perquisitions, amenant la découverte de nombreux dépôts secrets de dynamite. — En Angleterre, mesures de clémence du cabinet Gladstone, qui relâche les chefs fenians ; assassinat du ministre Cavendish et de son sous-secrétaire d'État Thomas Burke, poignardés à Dublin en plein jour. — En Russie, nombreux crimes nihilistes, parmi lesquels l'assassinat d'un général, à Odessa.

1883. — Crimes commis en Espagne par les affiliés de la *Main-Noire*, dont les trois centres d'action sont à Madrid, Barcelone et Xérès, « sous la haute direction de Genève » ; nombreux dépôts secrets de dynamite découverts. — À Paris, manifestation de l'esplanade des Invalides, et pillage des boulangeries, sous la conduite de Louise Michel et Émile Pouget ; le drapeau noir est adopté par plusieurs groupes révolutionnaires, en remplacement du drapeau rouge ; procès d'anarchistes à Lyon (condamnation de Kropotkine, parmi ceux-ci.)

1854. — Année de réorganisation, création de journaux surtout.

1885. — Exécution, à Leipsig, des anarchistes Reinsdorf et Mildenberge, auteur de l'explosion de Niederwald, lors d'une fête pour l'inauguration d'un monument national. — Le *Révolté* émigre de Genève à Paris ; Kropotkine, sur la fin de son emprisonnement, publie les *Paroles d'un Révolté*, et Élisée Reclus, *les Produits de la Terre*.

1886. — Émeute à Decazeville : assassinat de l'ingénieur Watrin. — L'anarchiste Gallo décharge son revolver sur la foule, à la Bourse de Paris, mais ne fait aucune victime. — Troubles à Charleroi (Belgique) : usines et couvents sont pillés et incendiés. — À Chicago (États-Unis), grève générale, meetings en armes ; une bombe est jetée sur les agents de police ; 80 blessés, 8 anarchistes sont arrêtés, 7 condamnés à mort, 4 pendus.

1887. — Jusqu'à présent, le vol, accompli à la mode vulgaire, n'avait pas été classé par les anarchistes au nombre des actes de la propagande par le fuit. L'hôtel de M^{me} Maceleine Lemaire est pillé de nuit par l'anarchiste Clément Duval, membre du groupe *la Panthère des Batignolles*, et dès lors

le vol, exécuté même comme acte particulier, sera approuvé par les théoriciens et praticiens de la révolution sociale.

1888. — Grève des terrassiers à Paris ; collision sanglante.

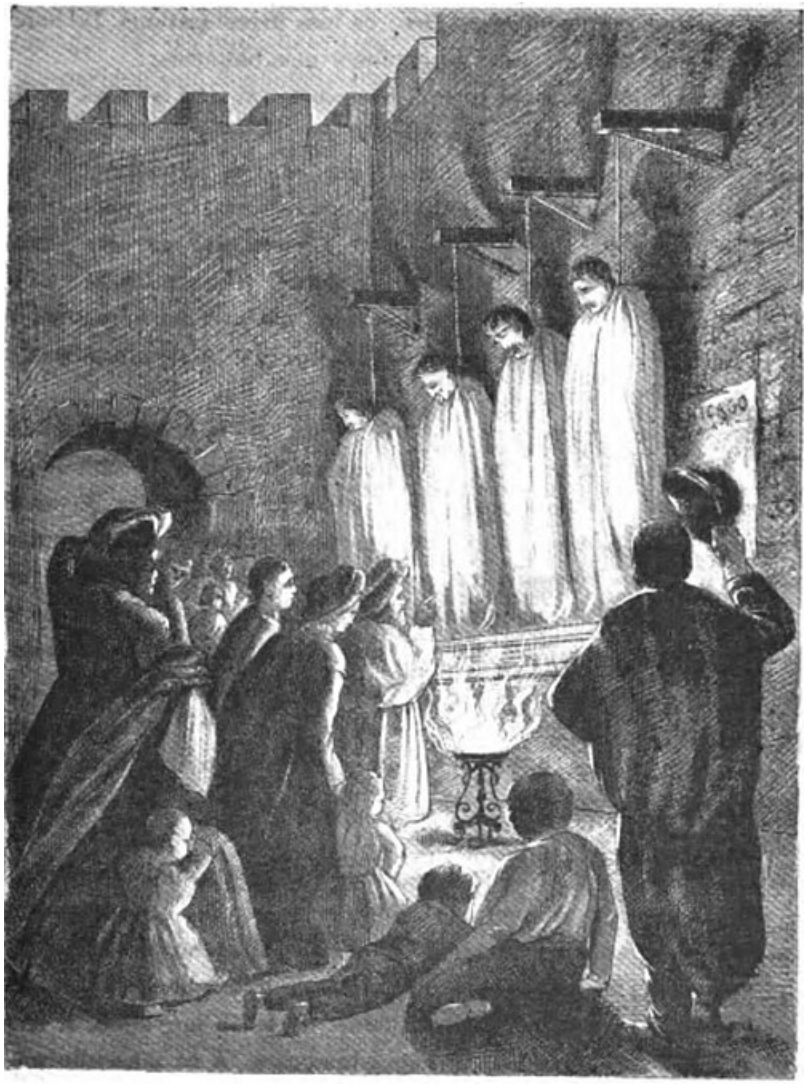
1889. — Condamnation de l'anarchiste-cambrioleur Pini, pour des vols en quantité considérable.

1890. — Mot d'ordre donné dans le monde entier pour le chômage des ouvriers le 1er mai ; le prétexte est de réclamer la fixation de la journée de travail à huit heures et de créer le jour férié du prolétariat. En réalité, il s'agit d'habituer les révolutionnaires à se compter et à descendre à la rue, sans donner motif à l'armée d'intervenir, sans paraître violer aucune loi ; quand l'habitude sera prise, on avisera. — Création, à Londres, du journal l'*International*, moniteur de la propagande par le fait ; Kropotkine publie la brochure *la Morale anarchiste* ; le comité central secret des Frères Internationaux imprime pour la première fois et fait distribuer l'*Indicateur* destiné à initier les ouvriers socialistes révolutionnaires à la fabrication des explosifs.

1891. — Fondation de la Ligue des Antipropriétaires, créée dans le but d'aider les compagnons anarchistes à déménager sans payer leur terme ; grande propagande dans l'armée, pour pousser à la désertion. Le drapeau noir est promené à Levallois-Perret (banlieue de Paris) dans une manifestation anarchiste du 1er mai ; à Clichy, commune voisine, tentative d'explosion du commissariat de police. Autres explosions à Charleville, à Nantes. — À Paris, dans un hôtel, sur le boulevard, en plein jour, assassinat, par le nihiliste Padlewski, d'un général russe, ancien directeur de la police du tsar ; l'assassin réussit à se mettre à l'abri hors de France, grâce à la connivence de quelques socialistes français.

1892. — Nombreux vols de dynamite : à Soisy-sous-Étioles ; à Tarbes ; en Savoie, etc. Explosion à l'hôtel de la princesse de Sagan, à l'hôtel du duc de Trévise ; pas de résultats. — Kropotkine publie le livre *la Conquête du Pain*. — Série d'explosions terribles, dont plusieurs font des victimes : explosion au boulevard Saint-Germain, visant le conseiller Benoit, qui a présidé les assises où furent condamnés les anarchistes de Levallois-Perret ; explosion à la rue de Clichy, visant l'avocat général Bulot, ministère public dans cette affaire. Kœnigstein, dit Ravachol, anarchiste des plus militants,

coupable déjà de l'assassinat d'un ermite et d'une violation de sépulture dans la Loire, est l'auteur de ces deux explosions. — Explosion à la caserne Lobau (auteur Meunier). — Ravachol est arrêté, grâce à la sagacité et au courage de M. Lhérot, garçon au restaurant Véry ; il passe aux assises. Peu avant l'ouverture des débats, explosion du restaurant Véry, où M. Véry et un client trouvent la mort. Faiblesse des jurés parisiens qui n'osent pas condamner Ravachol à la peine capitale et lui accordent les circonstances atténuantes. L'auteur de ce nouveau crime est le compagnon Meunier. — Traduit devant la cour d'assises de Montbrison pour l'assassinat de l'ermite de Chambles (commis en vue du vol), Ravachol est condamné à mort par les jurés de la Loire ; il est exécuté et meurt en chantant une chanson ignoble. — Ravachol est célébré comme martyr par les anarchistes. On imprime son portrait sous forme d'image de propagande, avec le distique de la chanson qu'il chanta jusque sous le couperet de la guillotine (cette image se trouve reproduite très fidèlement dans le dessin qui est plus loin). On avait déjà publié de même une image de propagande, représentant la pendaison des quatre anarchistes de Chicago. — En novembre, une bombe placée à la porte des bureaux de la compagnie minière de Decazeville, avenue de l'Opéra, à Paris, est transportée au commissariat de la rue des Bons-Enfants, où elle fait explosion, tuant sept personnes et détruisant en grande partie l'immeuble. Auteur de ce crime : le jeune Émile Henry, fils d'un général de la Commune.



LES MARTYRS DE CHICAGO
(Reproduction d'une gravure de propagande anarchiste)

1893. — Un ouvrier d'un fabricant de bicyclettes, à Paris, ayant volé son patron, est renvoyé pour ce fait ; les autres ouvriers de la maison se mettent en grève, se solidarisant avec leur camarade et proclamant « le droit pour l'employé de voler l'employeur ». — Congrès socialiste à Zurich : les marxistes ont la majorité : lutte violente entre eux et les anarchistes, ceux-ci finalement expulsés. Élisée Reclus publie la brochure *À mon frère le Paysan*. — Congrès anarchiste à Chicago. — Découverte d'un complot à Levallois-Perret ; arrestations, saisies d'explosifs. — En Espagne,

l'anarchiste Pallas lance des bombes, à Barcelone, au passage du maréchal Martinez Campos ; il est arrêté, jugé, et subit le supplice du garrot ; les anarchistes de la ville vengent sa mort, en lançant de la dynamite au théâtre du Lyceo en pleine représentation ; nombreuses victimes. — Léauthier, dans un restaurant parisien, poignarde M. Georgevitch, représentant de Serbie, qu'il ne connait pas, mais uniquement parce qu'il a décidé en lui-même de tuer le premier bourgeois venu ; après une longue maladie, M. Georgevitch survit à sa blessure. — Explosion à Marseille. — Le 9 décembre, Vaillant, s'étant introduit dans une tribune au Palais-Bourbon, jette une bombe sur les députés de la droite ; deux députés sont blessés ; aucune mort à déplorer. — Révolte en Sicile. — Vol de dynamite à Berlin.

1894. — Attentat contre le préfet de Barcelone. — Exécution de Vaillant, et manifestations sur sa tombe. — Émile Henry jette une bombe au café Terminus, près la gare Saint-Lazare ; plusieurs victimes ; le criminel est arrêté, dans sa fuite, par un courageux gardien de la paix, qui ne le lâche pas, bien que criblé de coups de revolver ; Émile Henry déclare qu'il a voulu venger Vaillant, comme Vaillant avait voulu venger Ravachol, et, en outre, il se targue d'être l'auteur de la bombe explosée au commissariat de la rue des Bons-Enfants. Il est condamné à mort, pendant les débats de la Cour d'assises, il étonne tout le monde par son attitude d'énergumène à froid ; c'est un intelligent dévoyé, un fanatique raisonnant ; le discours, adressé par ce tout jeune homme aux jurés, dont il n'implore pas la pitié, est reproduit par la presse entière ; c'est un véritable manifeste, le testament sensationnel d'un anarchiste, heureux de mourir pour son absurde et sanguinaire utopie. Son exécution suscitera de nouveaux vengeurs. — Disparition des deux principaux journaux anarchistes parisiens : *le Père Peinard*, qui est en quelque sorte *le Père Duchesne* du parti, et *la Révolte*, qui avait succédé au *Révolté* et dont le rédacteur principal, Jean Grave, est un ancien ouvrier cordonnier devenu typographe, puis littérateur ; condamnation de Jean Grave, et campagne sentimentale des radicaux en sa faveur. — Les attentats se multiplient, en dépit d'innombrables arrestations. Explosions dans deux hôtels meublés à Paris (rue Saint-Jacques et faubourg Saint-Martin) ; le criminel, demeuré introuvable, a pris le pseudonyme de Rabardy. Explosion au restaurant Foyot, près du palais du Luxembourg, où siège le Sénat ; cette fois, la victime est un poète anarchiste, Laurent

Taïlhade, qui dinait là en compagnie galante et qui est blessé grièvement ; personne ne le plaint. Explosion à l'église de la Madeleine ; le dynamiteur Pauwels est tué par sa bombe. À Londres, vers la même époque, au parc de Greenwich, un autre anarchiste est également tué par sa bombe, tandis qu'il la transportait, voulant, pense-t-on, faire sauter l'Observatoire-Royal. — À Rome, l'anarchiste Paolo Lega décharge son pistolet à deux coups sur le ministre Crispi, sans l'atteindre. — Le 24 juin, le président de la République française, Sadi Carnot, est poignardé dans sa voiture, aux fêtes de l'exposition de Lyon, par l'anarchiste Caserio, jeune italien de 20 ans, qui, aussitôt arrêté, se proclame le vengeur d'Émile Henry. Cet exécrable assassinat d'un chef d'État, estimé même de ses adversaires, soulève une réprobation universelle. On commence à ouvrir les yeux sur les résultats de la propagande théorique des révolutionnaires. Malgré les dénégations de l'assassin qui affirme avoir agi sous sa seule inspiration, il apparaît que les internationaux sont parfaitement organisés et qu'il y a une direction secrète inspirant tous ces crimes. Paul Reclus, neveu d'Elisée, qui a passé à l'étranger ainsi que son oncle, est désigné par la presse comme étant l'homme de confiance d'un pouvoir occulte qui arme le bras des assassins. Les soupçons se portent aussi sur un mystérieux faux baron de Sternberg, qui paraît jouer le rôle de bailleur de fonds des anarchistes en Europe. Caserio, jugé à Lyon par la Cour d'assises, est condamné à mort, le 3 août ; son attitude aux débats est des plus cyniques ; ce fanatique se révèle une brute ignorante, dont les mauvais instincts ont été développés par la lecture des feuilles révolutionnaires. Le parlement français, quelques jours avant ce procès, vient de voter une loi pour réprimer la propagande anarchiste par voie de la presse, discours et tout autre mode d'excitation. Nos législateurs n'ont oublié qu'une chose : c'est que l'anarchie est la fatale résultante des écoles sans Dieu, la poussée à l'extrême des principes de la Révolution, et que le seul moyen de rétablir l'ordre social, c'est de rendre au prolétariat la foi qu'on a arrachée de son âme.

Voilà où nous en sommes.

Il est instructif de jeter un regard sur tout le chemin parcouru depuis le jour où Michel Bakounine et Élisée Reclus, s'inspirant des idées de Diderot, Babeuf et Proudhon, constituèrent le parti communiste-anarchiste.

On ne m'en voudra pas d'avoir réuni en quelques pages les éléments de ce tableau ; car ce sont là des faits historiques que j'ai groupés, et certes ils ont leur éloquence !

Maintenant, il est juste de reconnaître qu'il y a, dans la marche et le développement de l'anarchie, des choses qui déroutent l'observateur. Ainsi, il est constant que les chefs du mouvement sont tous des francs-maçons. On se dit, on sent que la maçonnerie n'est pas étrangère à cette œuvre terrible de bouleversement social. Mais, tout à coup, un événement vous stupéfie. Crispi, qui est trente-troisième, et sans l'anneau, je vous prie de le croire, est l'ami intime, le complice depuis longues années d'Adriano Lemmi, aujourd'hui chef suprême de la secte.

Est-il possible de croire, dans ces conditions, que c'est la maçonnerie des hauts grades palladistes qui a chargé le pistolet de Paolo Lega, dirigé contre Crispi ? Non, n'est-ce pas ? Il est tout à fait inadmissible qu'Adriano ait songé une seconde à supprimer le compère Francesco, qui le sert si bien.

Alors ?…

Cependant, nous voyons, d'autre part, la haute-maçonnerie couver l'anarchisme, le faire éclore.

Voici un fait, authentique, indéniable, donnant ample matière à réflexions :

Dans les derniers jours de décembre 1893, Élisée Reclus, un des deux consuls du Comité Central directif des Frères Internationaux, se rend à Bruxelles pour faire des conférences anarchistes sous prétexte d'étude scientifique. Ces cours sont bientôt interdits par le gouvernement. Qu'arrive-t-il ? Le Grand Orient de Belgique les prend aussitôt sous son patronage, et, dès le 3 mars, les conférences d'Elisée Reclus ont lieu dans le magnifique local de la loge *les Amis Philanthropes*. Lisez les journaux de cette époque. Le Suprême Conseil belge avait distribué cinq cent cinquante cartes d'entrée, alors que la salle ne peut guère contenir que 250 à 300 personnes. À la porte du temple maçonnique, et par conséquent avec l'autorisation des officiers dignitaires de la loge, des anarchistes distribuaient leur journal *l Libertaire*. Dans la salle, les FF∴ Paul Janson, Émile Ferron, députés de Bruxelles, Edmond Picard, Hector Denis, toute la

fine fleur du radicalisme maçonnique, prenaient place à l'orient. Le F∴ Élisée Reclus fit, pendant plusieurs jours, son cours anarchiste dit de « sociologie comparée », et, rapportent les journaux, dès la première conférence, il fut acclamé avec frénésie par toutes les notabilités de la franc-maçonnerie bruxelloise.

Ceci n'est rien encore. La maçonnerie ne s'est pas bornée à donner un passager asile au conférencier de l'anarchisme ; elle se préoccupe, en ce moment, de créer une université anarchiste ; ce sera la « fondation Élisée Reclus. »

« L'*Alma Mater* bruxelloise, écrit un correspondant du *Matin* (nº du 17 juillet 1894) est en ce moment dans la désunion. Philosophes et sociologues, jaloux des antiques grammairiens Vadius et Trissotiu, ne s'entendent plus avec leurs collègues et ont décidé de monter une « concurrence » à l'Université officielle, une Université libre qui fonctionnera à partir du mois d'octobre prochain. Parmi les professeurs de cette nouvelle Université : Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, Hector Denis, Bernard Lazare, de Greef (un sociologue belge), l'avocat Vandervelde, etc. Citer ces noms, c'est indiquer suffisamment la tendance de l'enseignement qui sera donné. »

Et comment Élisée Reclus a-t-il fait son entrée à Bruxelles ? À la suite de l'attentat de Vaillant. « On distribua alors, à Bruxelles, dit le *Matin*, un placard tiré à 20,000 exemplaires, intitulé *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?* et signé d'Élisée Reclus. Ce factum était extrait d'une revue, la *Société nouvelle*, où il avait été publié en 1878 ; il faisait partie d'un rapport adressé au congrès internationaliste qui se tint à Fribourg à cette époque. C'était le procès en règle de la bourgeoisie, un réquisitoire contre la société moderne. »

Le rédacteur rappelle ici les incidents qui ont motivé l'interdiction des premières conférences du F∴ Élisée Reclus, les protestations de plusieurs membres de l'Université contre de tels cours faits aux étudiants, le professeur d'anarchie recueilli par les loges maçonniques, la secte lui offrant une chaire dans son temple pour qu'il y puisse exposer les doctrines incendiaires de Bakounine.

« Ce fut là l'embryon de la nouvelle Université. Le 12 mars, les universitaires dissidents se réunirent et en décidèrent la création par un appel au public pour obtenir des souscriptions. Leur programme repose sur l'enseignement des sciences sociales et leur rattachement à toutes les branches des connaissances humaines (nous savons ce que cela veut dire) ; l'admission des femmes aux cours et aux examens sans aucune restriction est aussi une des réformes mises en avant.

« Les cours projetés sont les suivants : sociologie générale élémentaire, sociologie approfondie, philosophie des sciences, philosophie du droit, sciences physico-mathématiques, histoire du peuple juif, histoire de l'art, finances publiques, statistique, hygiène publique, pratique professionnelle du barreau et de la magistrature, le tout formant un *Institut des hautes études* destiné à « couronner » les cours de la Faculté de philosophie et lettres et ceux de la Faculté de droit, qui sont les premiers échelons de l'« Enseignement supérieur libre. »

« Les souscriptions ont vite afflué (sous l'impulsion de la franc-maçonnerie, approbatrice de l'œuvre, bien entendu) : en deux mois, il a été recueilli 59,526 fr. Un donateur généreux a contribué à lui seul pour 6,000 fr. ; M. Léon Fontaine, en mémoire de sa nièce, Mlle Laure Thibault, la première étudiante en médecine de Bruxelles, a fait hommage à l'Université libre d'une importante collection de minéralogie. Les communes (c'est-à-dire les conseils municipaux dans lesquels les francs-maçons ont la majorité) votent des subsides qui donnent droit à des bourses. Le 4 avril, les organisateurs louaient un immeuble, 13, rue des Minimes, où les cours vont s'installer. »

Et le *Matin*, qui n'est pourtant pas réfractaire aux innovations et qui est souvent plus qu'indulgent en ce qui concerne les faits et gestes de la franc-maçonnerie, conclut en ces termes ;

« Il est superflu d'insister sur l'enseignement qui va être donné là. Ce sera l'école professionnelle des révoltés contre l'état social actuel, une école préparatoire d'anarchistes ; il est à souhaiter qu'elle ne devienne pas une école d'application de ces doctrines, avec champ d'expériences en France. »

Tel est le fait ; on avouera qu'il est des plus significatifs. La main de la haute-maçonnerie est là, il serait puéril de le contester. Donc, les chefs

secrets de la secte ont un intérêt quelconque à fomenter l'anarchie, à la développer, à la répandre.

Mais, et l'attentat contre Crispi ? objectera-t-on.

Eh ! précisément, répondrai-je, n'a-t-il pas eu lieu pour détourner les soupçons ? car, enfin, celui-ci ne fut pas un attentat bien sérieux, Paolo Lega a tiré deux coups de pistolet sur le chef du cabinet italien en voiture, et non seulement celui-ci n'a rien reçu (ce qui arrive quelquefois), mais on n'a trouvé aucune trace de balle, ni dans la voiture, ni ailleurs.

Est-ce à dire que le jeune anarchiste Lega a joué une comédie ? Je ne vais pas jusque là. Les dirigeants de l'anarchisme, les excitateurs, sont tous des francs-maçons, c'est acquis ; mais les instruments, ces jeunes fous que l'on pousse au crime, ne le sont pas. Vaillant a peut-être été affilié à une loge, je ne serais nullement étonné de l'apprendre ; par contre, ni Émile Henry, ni Lega, ni Caserio n'ont jamais appartenu à la confrérie trois-points. On se sert d'eux, on ne les initie pas.

Or, les anarchistes ont imaginé de faire croire qu'ils agissent en isolés ; c'est une manœuvre très habile, qui permet de nier les ententes, les complicités. On a répété à satiété que chaque propagandiste par le fait agit de *proprio motu*, et beaucoup sont convaincus qu'il en est ainsi. Pourtant, il ne faut pas être grand clerc pour distinguer les actes criminels imputables à la seule initiative personnelle de l'assassin d'avec les attentats qui ont une corrélation entre eux et où un concert est manifeste, au moins entre plusieurs individus d'un même groupe. Ainsi, Léauthier peut certainement être considéré comme un isolé ; mais, non moins certainement, il n'en est pas de même des Ravachol, des Meunier, des Vaillant, des Pauwels, des Émile Henry, des Caserio. La légende de l'anarchiste agissait isolément ayant été adroitement mise en cours, l'auteur d'un attentat, qui est toujours un fanatique résolu, sacrifiant sa vie d'avança, — quoique cherchant à s'échapper, pour pouvoir commettre de nouveaux crimes, — a l'abnégation et l'énergie nécessaires, devant les juges, quand il est pris, pour ne compromettre aucun autre compagnon ; on l'a constaté dans les différents procès. À quoi bon dénoncer un complice, du reste ? Ces malheureux égarés ne tiennent pas à leur tête, et ils savent que, coupables d'assassinats horribles, ils ne la sauveraient pas. Il y a entre eux solidarité ; c'est effrayant, mais incontestable.

Dès lors, si, comme cela est possible, Lega n'était pas un isolé, s'il faisait partie d'un groupe, il n'est pas téméraire de penser que quelque haut-maçon, dont la qualité maçonnique était inconnue de ses camarades d'anarchie, ait été l'inspirateur de Lega, l'ait excité, exactement comme Crispi lui-même, alors qu'émissaire de Mazzini et masqué sous le pseudonyme d'« Emanuele Pareda », il apportait des bombes Orsini aux révolutionnaires siciliens et les excitait à assassiner François II ou son directeur de la police ; et si la haute-maçonnerie aujourd'hui à intérêt à cacher son jeu dans les crimes anarchistes, rien ne l'a mieux servi que l'attentat manqué contre Crispi, attentat précédant de huit ou dix jours l'assassinat du président Carnot. Si un haut-maçon a inspiré Paolo Lega, celui-ci a été un compère sans le savoir ; sincèrement il a voulu tuer le ministre, le premier fonctionnaire de la royauté et de la bourgeoisie, et à l'heure fixée, au moment de commettre son forfait, on lui a remis le pistolet justicier, un pistolet chargé à poudre. De bonne foi, il s'est cru assassin ; héroïquement, il a nié avoir eu aucun complice, et l'aveugle instrument du machiavélisme palladiste a été envoyé au bagne.

Il est évident que, si les choses se sont passées ainsi, — et c'est mon sentiment, mais, faute de preuve, je dois rester dans l'hypothèse, — l'attentat manqué de Paolo Lega contre Crispi a été un coup de maître de la haute-maçonnerie.

Huit jours après, ce n'était pas un pistolet à la balle problématique qui était dirigé contre le président Sadi Carnot ; l'arme meurtrière était un solide poignard, manié par une main bien exercée et sûre. Et comment soupçonner le palais Borghèse d'avoir inspiré et ordonné ce crime ? Le Grand Orient de Rome ne s'est pas fait faute d'envoyer sa couronne aux funérailles de l'assassiné du 24 juin… Telles, les fleurs jetées à profusion par les loges sur le cercueil de Gambetta…

De ce que je viens d'écrire là, ne concluez pas à une insinuation de ma part, pour faire croire à une haine de la haute-maçonnerie contre le président Carnot. Non, la victime de Caserio n'était nullement détestée, et pas plus par le palais Borghèse que par Caserio lui-même. L'anarchie, en tuant des bourgeois non haïs personnellement, croit tuer la société bourgeoise ; la haute-maçonnerie, en inspirant ces meurtres, en fomentant la

révolution sociale, veut un bouleversement général dans la politique des nations, et plus loin nous verrons pour aboutir à quoi.

Que la secte infernale ne se cache guère de patronner la propagande théorique, si on nie cette évidence, je montre l'exemple frappant de l'Université anarchiste de Bruxelles, en cours de fondation, et à la tête de laquelle nous voyons les FF∴ Élisée Reclus et Pierre Kropotkine, les deux consuls du Comité Central directif des Frères Internationaux.

Je rappelle ensuite que les théoriciens de l'anarchie nient — tout mauvais cas est niable — être responsables des actes de propagande par le fait, résultats de leurs théories ; mais déjà l'on sait que penser de leurs dénégations intéressées, déjà l'on sait que les Reclus et les Kropotkine sont la tête, et que les Émile Henry, les Vaillant, les Caserio, sont le bras.

Toute la question reste donc ainsi posée : le Comité Central directif des Frères Internationaux est-il indépendant ou dans la main du chef suprême de la franc-maçonnerie ?

Pour éclairer la situation, je demande alors : — La série des attentats anarchistes qui se multiplient depuis bientôt vingt ans, c'est-à-dire depuis la constitution du parti par Bakounine, n'est-elle pas la reproduction exacte de la série d'attentats révolutionnaires qui, pendant vingt ans, de 1850 à 1870, ont stupéfié l'Europe ? Les Sante-Costantini, Agesilas Milano, Tibaldi, Grilli, Pianori, Orsini, Rudio, Pieri, Monti, Tognetti et autres mazziniens criminels ne sont-ils pas les frères aînés des Hædel, Nobiling, Moncasi, Passanante, Solowief, Otero, Hartmann, Caserio, Vaillant, Henry et autres Ravachols ? Ne sommes-nous pas en présence d'une organisation du crime politique, en cette fin du XIX^{e} siècle comme dans son troisième quart ?

La réponse, je la pressens ; tous mes lecteurs la feront d'eux-mêmes. Ils diront : « Les premiers assassinats rappelés ont été commis à l'instigation du comité central dirigé par Mazzini, Kossuth, Ledru-Rollin, Bakounine. Da nouveaux assassinats se commettent ; les Kropotkine, Most, Reclus, Davitt, ont remplacé les mazziniens ; or, comme ceux-ci, ils appartiennent à la haute-maçonnerie, et même la maçonnerie des loges ordinaires ne le désavoue pas. »

En ce qui me concerne, je ne désespère pas de compléter mon enquête. Les preuves morales existent ; j'ai comme un secret pressentiment que je

mettrai quelque jour la main sur une preuve matérielle, indiscutable, de la direction da Comité Central des Frères Internationaux par la grande-maÏtrise suprême de la haute-maçonnerie.

Les chefs anarchistes procèdent trop à l'imitation des mazziniens et des palladistes, pour que le Suprême Directoire de Rome et le Palladium de Charleston leur soient étrangers. Ce n'est pas par un pur hasard que New-York est la ville d'où s'expédient le plus grand nombre de journaux anarchistes, un français, deux anglais, trois allemands, un hébreu, un italien, un espagnol, un tchèque-slave. Les anarchistes ont, comme les palladistes, leurs missionnaires secrets, personnages mystérieux connus de quelques compagnons à peine, protées insaisissables dont nul ne saurait dire le véritable nom : ainsi, Élisée Reclus et Kropotkine savent, seuls peut-être, qui est le faux baron de Sternberg, comme Lemmi, Bovio et Ferrari savent seuls qui est en réalité Cresponi ; et j'en suis à me demander si Sternberg et Cresponi ne sont pas le même homme, un seul et unique agent supérieur du palladisme et de l'anarchie, attendu que Cresponi a disparu des triangles précisément au moment où Sternberg a évolué dans les groupes anarchistes. Enfin, bien qu'on croie en général que les hommes seuls agissent dans l'anarchisme, les disciples de Bakounine ont aussi leurs Sophia.

Mes lecteurs, sans doute, s'attendent à ce que je leur présente quelques compagnons et compagnonnes anarchistes, à ce que je leur donne de ces petits détuile qui piquent toujours la curiosité et qui caractérisent bien. Mais je suis forcé de garder une certaine réserve, dans ce chapitre. En effet, depuis longtemps, j'ai tracé et publié le plan de mon ouvrage, et je le suis avec fidélité. D'après l'ordre établi, — sans l'avoir pu prévoir, certes ! — j'en suis arrivé à cette question de l'anarchisme juste au moment où, dans la vie politique, elle est de pleine actualité.

Or, je ne saurais trop insister sur ce point : en entreprenant mes diverses enquêtes, j'ai eu pour but d'étudier tous ces étranges mystères et de mettre au jour la situation qui en résulte pour l'humanité. C'est le bien de l'Église que j'ai en vue, comme chrétien, et je ne suis un politicien aucunement. Mes révélations portent avant tout sur les choses ; les personnes, je les mets en scène, parce que cela est indispensable pour expliquer, pour que le lecteur se rende compte, et aussi parce que, sur le terrain de la maçonnerie,

il faut nommer les gens. Mais, dans les circonstances que nous traversons, il est devenu extrêmement délicat de citer les personnes spécialement anarchistes.

En un mot, je suis un homme d'étude, et non un délateur ; je n'ai jamais entendu faire une œuvre policière. Volontiers, je dénonce les Lemmi et autres seigneurs de même farine ; ma dénonciation publique ne leur fait courir aucun danger. Il n'en serait pas de même, si je parlais sans réticence des compagnons et compagnonnes révolutionnaires, qui sont, en somme, les plus ou moins aveugles instruments de la haute-maçonnerie ; et, puisque les arrestations, les poursuites d'anarchistes sont à l'ordre du jour, je n'ai pas à mâcher la besogne à MM. les juges d'instruction ; car, ce n'est pas en agent d'un gouvernement quelconque, mais pour mon édification personnelle, que j'ai pénétré dans ces milieux.

Je suis convaincu que mes lecteurs comprendront le sentiment auquel j'obéis. La peur n'est pour rien dans le silence que je m'impose ici sur certaines personnalités ; si des haines sont amassées contre moi, telle et telle abstention de ma part ne les calmeront pas, et je n'en ai cure. Mais je ne veux pas plus livrer des noms de malheureux égarés que compromettre le succès de celles de mes enquêtes qui ne sont point encore terminées.

Ce que je vais donc dire donnera une lumière suffisante et ne portera préjudice à aucun des compromis. Je ne parlerai que de ceux qui se sont mis à l'abri ou qui ont disparu, et cela de telle façon que personne ne puisse soupçonner comment et où j'exerce mes investigations. De leur côté, les Moïse Lid-Nazareth ne pourront enclouer mes batteries.

Chez les anarchistes, ce sont surtout les russes qui sont les plus militants ; maintenant, français, italiens et espagnols rivalisent aussi d'émulation. En fait d'autrichiens, je n'ai guère à citer que la compagnonne Ivanec, fort jolie femme, ma foi, brune, habitait Paris naguère avec son mari, un relieur qu'elle avait converti à l'anarchie ; M^{me} Ivanec, qui est une excellente musicienne et qui adore les parties de campagne, a une marotte ; la propagande dominicale, sous bois, avec d'énormes pâtés et accompagnement de violon, de flûte, voire même d'accordéon. Cette anarchiste aimable et champêtre a dans les trente-cinq ans.

Du côté des russes, on ne peut pas ne rien dire de la célèbre Véra Zassoulitch, la Judith du parti, bien connue depuis qu'elle prit pour cible le général Trépoff. Elle est en Suisse, mais il y a fort longtemps que je la vis. La terrible moscovite doit avoir près de quarante-trois à quarante-quatre ans. On sait que cette héroïne du revolver fut acquittée par le jury de Saint-Pétersbourg (1878) ; sa jeunesse avait prévenu en sa faveur. Le verdict fut cassé ; mais on ne put procéder à de nouveaux débats, les amis de Véra l'ayant enlevée à la sortie de la première audience, au nez de la police, et l'ayant mise en lieu sûr ; réfugiée au pays helvétique et passant d'un canton à l'autre, elle à habité notamment Zurich, tour à tour institutrice et sage-femme. Elle fut très dévouée à Netchaïeff, l'un des lieutenants de Bakounine.

À Paris, les dames russes les plus actives parmi les anarchistes, avant les expulsions, étaient au nombre de trois : Katcha, Olga et Friedutchina ; j'ignore leurs noms de famille. Katcha possède un visage fort sympathique ; mais j'estime qu'il ne faut guère se fier à sa douceur apparente. Olga est grande ; Friedutchina, de taille moyenne. Il n'est pas aisé de dire leur âge, à raison de leurs tendances à se masculiniser. Elles fument la cigarette et boivent comme des hommes. Leur quartier général était à la Glacière ; elles venaient aussi au quartier latin, mais ne frayaient pas avec les jeunesses légères de l'endroit. Longtemps, un certain Petruski, prote de l'imprimerie Reitf (place des Écoles), a été le chef du comité russe parisien. D'ailleurs, les anarchistes russes se font volontiers typographes ; beaucoup sont allés faire leur apprentissage à l'imprimerie Paul Dupont. Ils avaient une imprimerie secrète, qui ne doit plus exister, installée dans la maison de campagne d'un ancien membre de la Commune, à Molières, près de Limours.

Les anarchistes russes sont ou étaient au moins 2.000 à Paris ; mais beaucoup habitent ou habitaient la banlieue, Sèvres, Meudon, sur la rive gauche Asnières, Clichy, sur la rive droite. Mais c'est surtout du côté de Sèvres que l'on se rendait pour trouver nombreuse compagnie. Élisée Reclus habitait là, et aussi Askinasi (rue des Guinguettes), très hospitalier ; chez lui, que de longues causeries, le dimanche ! S'il faisait beau, on allait en bande à Saint-Cloud. Croirait-on que c'est dans ces déjeuners sur l'herbe que l'on arrêtait les mesures les plus terribles ? La bombe qui a tué le tsar

Alexandre II a été fabriquée à Paris, cette bombe fameuse composée de boîtes à ressort de montre ; c'est dans le bois du Vésinet que les boîtes explosibles ont été essayées.

Mais un bon nombre d'engins ont été fabriqués à Londres aussi. Là, l'imprimerie est merveilleusement outillée, et elle ne se contente pas d'imprimer des journaux et des brochures de propagande révolutionnaire ; on y confectionne de faux billets de banque russe (ou roubles-papier) dont l'échange se fait très facilement par le moyen des colporteurs.

Le chef des colporteurs anarchistes est le compagnon Taskini, domicilié avenue Reille, non loin de l'observatoire. Je puis le nommer ; il n'est plus à Paris. C'est lui qui, sous le prétexte du commerce des étoffes, dirige tout le colportage nihiliste entre l'Angleterre, la France, la Suisse, l'Allemagne et la Russie. Les compagnons, déguisés en marchands ambulants, ont leur pacotille de bibelots et surtout de lainages, de cotonnades, de linge grossier, de blouses à bon marché ; cela sert à pénétrer chez les ouvriers, à qui l'on fait la vente d'abord ; puis, si l'on voit qu'on à affaire à des camarades qui ne vous trahiront pas, on entame la propagande verbale, et l'on finit par sortir les imprimés, cachés au fond des ballots sous les étoffes.

Vous avez tous entendu parler de l'*Indicateur anarchiste*. Je vais vous donner une idée de cette brochure-là en vous en citant le début ; c'est un in-18 en 40 pages, imprimé à Londres, par les soins de Kropotkine, à l'imprimerie centrale secrète.

« Il est absolument inutile, dit l'auteur anonyme, de te faire un épouvantail de la fabrication des produits détonnants ou explosifs. En suivant scrupuleusement nos prescriptions, tu peux manœuvrer en toute confiance ; un enfant de douze ans ferait tout aussi bien que toi.

« Ne te presse pas : manipule sur les quantités indiquées, ou la moitié, jamais le double. Répète plutôt deux fois l'opération que de doubler les doses.

« Toutes les recettes que nous te donnons ici ont été recueillies par nous dans les ouvrages spéciaux ; nous les avons aussi mises en pratique, ce qui fait que nous te donnons les résultats obtenus par des spécialistes et contrôlés par nos propres expériences.

« Travaille dans une chambre bien aérée et ne laisse pas tes acides ou les produits obtenus trop près de ton lit, ni de l'endroit où est ta nourriture.

« Tu n’auras pas beaucoup d’instruments dans ton petit laboratoire ; car tout cela coûte cher, et c’est autant de pris sur ta nourriture, celle de ta compagne et des petits. Nous tâcherons de l’indiquer les moyens de t’en procurer d’une façon économique.

« Ne te presse pas pour agir ; attends d’être instruit. Cela viendra plus vite que tu ne le penses, si tu travailles sérieusement.

« Un voyage de mille lieues commence par un pas, disait un sage. Et tu sais, compagnon, il n’y a que le premier pas qui coûte. »

Les recettes viennent à la suite de cet exorde. La fabrication de la dynamite y est enseignée avec un luxe prodigieux de détails, dans un style à la portée des esprits les plus simples ; peu de mots techniques, et ceux qui y sont, l’auteur les explique au fur et à mesure. Il en est de même pour la fabrication du fulminate de mercure, de la nitroglycérine, de la poudre chloratée, de la nitrobenzine, des mèches à étoupilles, de la corde à feu, du photophore, de l’encrivore, etc. Le feu fénian, le système des bombes asphyxiantes, des bombes au sodium et au potassium, la cigarette incendiaire, le feu lorrain, tout cela est encore minutieusement décrit, et toujours avec une simplicité qui fait frémir. On explique comment il faut s’y prendre pour faire sauter une maison où le gaz est installé ; par quel procédé on tuera un bourgeois, de façon à ce qu’il paraisse s’être suicidé. Diverses recettes de poisons, faciles à combiner ou à se procurer par fractions que l’on réunira de telle ou telle façon, sont indiquées également. Il y a aussi l’indication des meilleurs modes de correspondance secrète. Et cela se termine par cet avis : « Cette brochure ayant coûté beaucoup d’argent dont une grande partie reste encore à payer, nous prions les groupes et les compagnons qui la recevront, d’envoyer ce qu’ils pourront à des compagnons connus de Paris, *sans indiquer dans leurs lettres que c’est pour la brochure*. »

En réalité, les frais de ces brochures sont faits depuis longtemps, et le Comité Central des Frères Internationaux n’a nullement besoin d’argent ; mais il ne faut pas montrer qu’on est à même de faire de telles dépenses, cela ouvrirait les yeux aux compagnons ainsi embrigadés ; et, d’autre part, on voit, par le zèle des donateurs, quels sont les plus dévoués aux idées du parti, et les relations entre hommes sûrs les uns des autres se créent ainsi.

Kropotkine est toujours par monts et par vaux, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, mais le plus souvent à Londres, où il a deux domiciles : l'un, officiel en quelque sorte, à Willmington-square, 6 ; l'autre, pour les intimes, à Riwer-street, 41. Au Comité Central directif, il est personnellement assisté de trois lieutenants, le docteur Roussel, Jasiokoff, son secrétaire, et le chimiste Goldenberg ; la famille de ce dernier habite Paris.

On vient de remarquer qu'un chimiste est au nombre des lieutenants de Kropotkine. Il en est de même auprès du chef de chaque comité national. Ainsi, Pétruski (de son vrai nom, Krukoff), qui était le chef secret en France, avait, indépendamment de l'imprimerie clandestine de Molières, un laboratoire de chimie, ayant en annexe un atelier de fabrication de bombes ; car les services de tout comité national sont au nombre de quatre : service des impressions, service du colportage, service de la chimie, et service des finances.

C'est au laboratoire que l'adepte vient faire son apprentissage des manipulations dangereuses ; après quoi, il devient « travailleur en chambre ».

Il y a encore les « réchauffeurs », selon l'argot anarchiste ; ce sont les compagnons et les compagnonnes qui vont porter la bonne parole, réchauffer le zèle, de groupe en groupe. Et l'exercice de cette importante fonction démontre à quel point est amère la plaisanterie qui consiste à représenter comme des isolés ces ultra-révolutionnaires ; car, certes, les groupes ne manquent pas. Pour parler de Paris seulement, je nommerai les groupes : *la Panthère des Batignolles, le Drapeau Noir de Charonne, les Cosmopolites, la Ligue des Anti-Patriotes, le Ni Dieu ni Maitre du XIII^{e}, les Affamés* (groupe allemand), *l'Avant-Garde ouvrière, la Jeunesse Anti-Patriotique du XX^{e}, le Cercle des Études Sociales communistes anarchistes, les Gonzes poilus du Point-du Jour, le Groupe des Libertaires, le Salut social par la Dynamite, le Cercle-International, les Brise-Tout* (groupe russe), *les Enfants de la Nature, l'Homme Libre, les Rescousseurs, les Parias Vengeurs, le Niveau Social*, etc., etc.

Parmi les principaux réchauffeurs, on peut nommer aujourd'hui, sans inconvénient et sans être dénonciateur : le colonel Lavroff, le colonel Sokoloff (devenu fou), Victor Ivanowitcz, l'énigmatique Lyon, Sébastien

Faure, Mokrowitcz, Émile Pouget (le rédacteur en chef du *Père Peinard*) ; Kadcheff dit Bouche, Thomas Ascheri (un ancien séminariste), Amilcare Cipriani, Alex-Cohen, Charles Malato, Danichewski, Askinasi, Merlino, du côté des hommes, et, du côté des femmes, les compagnonnes Katcha, Olga, Friedutchina, M^me^ Ivanec, déjà nommées, M^me^ Dolz, une allemande, feue M^me^ Labouret, M^me^ Moreau (la sosie de Louise Michel), Madeleine, qui porte le costume masculin, et Louise Quitrine, la muse de l'anarchie parisienne.

Les vrais militants ne sont pas ceux dont vous voyez à tout bout de champ les noms dans les journaux. D'autre part, bon nombre d'écrivains du parti sont sincères quand ils nient l'existence de chefs, cela tient à ce qu'ils s'imaginent avoir de l'importance dans l'anarchisme ; et, comme en réalité ils ne sont rien, qu'ils n'ont personne sous leurs ordres, ils en concluent qu'il en est ainsi pour tous. À vrai dire, l'anarchie a son dandysme, les « littéraires », ainsi que les appellent les compagnons ; mais ceux-ci ne les prennent guère au sérieux, voient en eux des fantaisistes, faisant de la révolution en artistes mais gens sur qui il ne faudrait pas compter pour lancer une bombe ; « ce sont, disait Ravachol, des pommadés qui tiennent beaucoup trop à leur peau ». Tels, le poète Laurent Tailhade, Paul Adam, Zo d'Axa (rédacteur de l'*En-Dehors*), Ernest Gegout (gendre de M^me^ Gagneur, la romancière anticléricale), Saint-Pol-Roux surnommé le Magnifique, A.-F. Hérold (fils de l'ancien préfet de la Seine), et autres camarades mal débourgeoisés ; tels, encore, les grotesques, comme Marius Tournadre et Achille Le Roy, ceux-ci également ne comptent pas.

Par contre, ce n'est pas chez les compagnonnes que l'on rencontre des non-valeur. Quand une femme s'enrôle dans l'anarchie, elle y est bien. Les françaises, agressives, batailleuses ; les russes, méditatives, farouches même dans leur sourire. La Katcha, si Kropotkine lui disait de se faire sauter la cervelle, là, comme cela, sans aucune explication, en lui disant seulement : « Ton suicide est nécessaire à la cause », elle prendrait son mignon revolver, qu'elle porte toujours sur elle, et se tuerait sans hésitation.

Je viens d'écrire le nom de feue la compagnonne Labouret, une lyonnaise. Elle avait un mari, typographe, qui se contentait d'être socialiste à la mode de Karl Marx. Il arrivait parfois aux deux époux de se rencontrer

dans un club de propagande ; alors, c'était entre eux une lutte oratoire qui amusait fort l'assistance ; au demeurant, ce ménage révolutionnaire vivait, pour le reste, en parfait accord.

J'ai cité aussi Louise Quitrine ; c'est encore une physionomie qui ne doit pas ici passer inaperçue. On a pu lire son nom dans les journaux à propos d'une grève des tailleurs ; mais mes lecteurs ignorent sans doute que Louise Quitrine, — Louise, tout court, disent les compagnons, — est une anarchiste à tous crins. Sans être jolie-jolie, elle n'a pas une figure désagréable, malgré le froncement continuel de ses sourcils ; ce sont surtout les yeux qui pétillent et éclairent le visage d'un feu singulier. C'est une solide gaillarde approchant de la quarantaine, florissante de santé. La compagnonne Quitrine fut d'abord collectiviste au quartier du Panthéon ; mais bientôt elle lâcha les collectivistes, les trouvant arriérés.

Elle est poète, a fait quantité de chansons, qui ont grand succès dans les banquets de dynamitards. Elle est notamment l'auteur de l'*Hymne de l'amour libre*, dont voici le premier couplet :

Toute loi est autoritaire
Et sans pitié ;
Écrasons, pour nous en défaire,
Le préjugé.
Seule, la nature s'impose ;
On obéit !
Écoutons-la en toute chose,
Femme ! elle dit :

Refrain.

Va sans remords, ouvre ton aile
À l'union qui te sourit ;
Vas où l'amour libre t'appelle ;
Ton cœur a parlé, obéis !
Souviens-toi que le mariage
A trop souvent
Fait des victimes en ménage.
Et maintenant

Sus à l'autorité qui livre
Tes plus beaux jours !
Reste indépendante, sois libre
De tes amours !

Ces déplorables vers, pauvres de rime et riches d'hiatus, montrent bien comment le peuple entend la morale, depuis qu'on lui a enlevé la croyance en Dieu ; la compagnonne Louise dit carrément ce qu'est la morale indépendante. Mais, malgré cela, malgré toutes les plus violentes exagérations, il n'y a pas à désespérer du peuple, qui, même dans les milieux anarchistes, est moins gangrené que notre bourgeoisie voltairienne ; c'est une conviction que je me suis faite en fréquentant ces exaltés du prolétariat. Ainsi, en lisant la poésie de Louise Quitrine, on se tromperait si l'on croyait que son auteur est une femme se donnant à tout venant ; c'est une adversaire de toute loi, rebelle au mariage, ne voulant l'union ni devant le prêtre ni même devant l'officier de l'état-civil, mais ce n'est nullement une vicieuse. Elle vit en ménage avec le compagnon Duprat et lui est d'une fidélité exemplaire. Les dévergondées, les filles perdues, les malheureuses qui roulent au ruisseau, ne se mêlent pas à la politique militante des ouvriers révoltés ; ce serait une grosse erreur de le croire. Aussi, tout n'est pas perdu ; que la foi revienne au peuple, et la société sera sauvée ; tout est là.

Les grands coupables, ce sont ces hommes instruits, savants comme Élisée Reclus, nés aux plus hauts degrés de l'échelle sociale, comme le prince Kropotkine, qui, poursuivant les plus détestables desseins, inspirés vraiment du démon, sèment l'ivraie à pleines mains dans l'âme du prolétariat. L'union libre, c'est Alfred Naquet qui l'a prônée dans ses écrits, c'est Reclus qui en a donné le solennel exemple, en faisant contracter à ses deux filles un concubinage hautement affiché (1882). Ce sont ces bourgeois diaboliques qui sont responsables de tout le bouleversement actuel des nations sociales parmi le peuple. Leurs disciples agissent et parlent contrairement à leur propre sentiment.

Je me suis assis maintes fois à la table d'un de ces ménages professant le plus pur anarchisme ; j'ai bien observé ce milieu. J'ai trouvé des êtres aigris, mais point mauvais au fond, à part quelques fanatiques qui sont des

fous méchants, les lanceurs de bombes, les manieurs de poignard. L'homme, dans le ménage auquel je fais allusion, est un travailleur ; la femme, une ouvrière toute à sa besogne et à ses deux enfants. Quand on cause avec eux, ils vous débitent les lieux communs les plus saugrenus du socialisme révolutionnaire ; mais ils seraient les plus tristes victimes du cataclysme, si cet idéal arrivait à se réaliser. Ah ! il ne faudrait pas que la commune vint leur prendre au berceau un des bébés tendrement chéris ; il ne faudrait pas à l'homme, qu'un compagnon vint flirter de trop près avec sa femme ; je vous réponds que les choses se passeraient mal. Et cependant, à les entendre, la famille doit être abolie, et c'est la collectivité des citoyens qui doit se charger d'élever les enfants sitôt sevrés, et les parents n'ont plus dès lors à les connaitre. De la théorie, tout cela ! quant à la pratique, elle est absolument impossible. L'anarchie prétend faire vivre l'humanité comme vivent les bêtes ; elle n'y parviendra jamais, attendu que, malgré tous les Darwin et tous les Hœckel, l'homme est un être à part dans la création, et que son âme, même détournée du culte et de l'amour de son Créateur, le distinguera toujours de la bête.

Mais, dans l'œuvre de dissolution entreprise par les Bakounine, les Reclus et les Kropotkine, comme on sent bien l'inspiration de Lucifer, et, par conséquent, en tant que direction humaine, la franc-maçonnerie !

Il y aurait de nombreuses pages à écrire encore sur les anarchistes. Ce que les Kropotkine et tous les autres : francs-maçons du Comité Central directif ou principaux « réchauffeurs » sont arrivés à faire croire aux ouvriers qui les écoutent est monstrueusement insensé.

Nous n'en sommes plus à la journée de huit heures dans ce monde-là. Ils s'imaginent que, tout parasitisme étant supprimé, l'humanité vivra dans le bien-être le plus parfait, chaque valide travaillant seulement cinq jours par mois et cinq heures seulement dans chacun de ces cinq jours ; c'est le résultat des calculs officiels des Frères Internationaux.

En attendant le fonctionnement de ce paradisiaque système, il y aura une période de transition, qui commencera dès le triomphe de la révolution sociale : ce sera l'ère dite de l'expropriation générale des possédants actuels. Une fois l'insurrection victorieuse, l'armée s'étant fondue dans les

rangs des prolétaires insurgés, les gouvernants s'étant enfuis, la police ayant été massacrée, les vainqueurs prendront possession de tout ; on se répartira les habitations, on fera un tas commun de tous les vivres, vêtements, outils, etc., et chacun viendra s'y fournir de ce dont il aura besoin ; toutes les richesses seront inventoriées, puis partagées ; on prendra au tas ou bien l'on établira un rationnement, selon l'abondance ou l'insuffisance de chaque chose, et cela jusqu'à épuisement de toutes les provisions à liquider. C'est pendant cette période d'expropriation et de liquidation que l'on s'organisera pour le bonheur parfait, moyennant vingt-cinq heures de travail par mois. Ces folies sont écrites en toutes lettres dans *la Conquête du Pain*, par Kropotkine ; toutes ces insanités sont développées, expliquées et mathématiquement démontrées.

Au lendemain de la condamnation de Caserio, M. Paul de Cassagnac écrivait ces lignes

« En coupant le cou de ce jeune bandit qui restera comme l'un des types les plus déconcertants, les mieux trempés du fanatisme politique, aura-t-on coupé le cou à l'anarchie ?

« Il serait téméraire de répondre oui.

« L'anarchie est un vrai ténia, un immense ver solitaire dont on n'a pas raison, tant qu'on n'a pas la tête. »

M, de Cassagnac est dans le vrai. Mais où est la tête de l'anarchisme ? Où est le cerveau qui inspire et dirige tous les mouvements du monstre antisocial ?… Peu m'importe d'être cru ou non, j'écris ce que ma conscience me dicte ; et c'est pourquoi je le déclare encore, avec la conviction profonde de ne pas me tromper : la tête, le cerveau de l'anarchisme, c'est la franc-maçonnerie.

1. ↑ *De l'état des Sociétés secrètes à l'époque de la Révolution française*, par Papus, président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, délégué général de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix.

CHAPITRE XXXV

Le plan des Chefs secrets[1]

Dans les premiers jours du mois d'août 1871, c'est-à-dire moins d'un an après la constitution du Palladisme (rite suprême), le « docte pontife luciférien », Albert Pike reçut de Mazzini une importante lettre. Le chef d'action politique de la franc-maçonnerie universelle invitait le chef suprême et dogmatique de la secte à tracer un plan de campagne précis en vue de la destruction du catholicisme romain.

« L'unité de l'Italie, disait-il, n'a jamais été considérée par nous comme un but, mais comme un moyen. »

Albert Pike réunit ses dix conseillers des heures solennelles, les membres du Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites, et soumit à leur examen la question posée par le très illustre frère Giuseppe Mazzini.

De cette réunion des onze plus hautes lumières de la secte infernale, de ce conciliabule diabolique qui dura sept jours (du 9 au 15 août), sortit, mûrement délibéré, et inspiré sans aucun doute par Satan en personne, le document suivant (traduit du texte original, qui est en latin) :

« Le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites, réuni sous la présidence du Très Illustre, Très Puissant et Très Divinement Éclairé Frère Limmud-Ensoph[2], Grand-Maître Conservateur du Palladium Sacré, Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle, a reçu avec respect la Noble et Digne Voûte émanant du Très Illustre, Très Puissant et Très Éclairé Frère Emounah-Shemed, Chef d'Action Politique et Grand Dictateur Président du Souverain Directoire Exécutif, datée du premier jour de la Lune Ab, dix-huitième jour du cinquième mois de l'an de la Vraie

Lumière 00871, et, sous l'œil du Tout-Puissant Divin Maître EXCELSUS EXCELSIOR, l'a prise en considération, a examiné les questions d'intérêt suprême qui y sont exposées, puis, après délibération, a fixé les conclusions légitimes qui de ce jour auront force de loi.

« Rihab Sabba, Ahta Ahtnanoc Malog Hcsorem, Lucifer. Alleluia !

« La destruction du mauvais catholicisme, ne pouvant être opérée d'un seul coup, et l'édification du bon catholicisme, demandant également de longs travaux, sont deux œuvres parallèles, auxquelles il faut s'employer en même temps, de telle sorte que, lorsque le temple d'Adonaï, miné de toutes parts, sera prêt à s'effondrer à jamais dans sa ruine totale, la même impulsion qui l'anéantira découvre, aux yeux de l'humanité dûment préparée, le temple, jusque-là caché, de notre Divin Maître.

« Lucifer Dieu-Roi verra alors le monde entier se consacrer à lui et l'adorer ; sa religion sera dès lors vraiment catholique.

« Le titre de catholique n'appartient pas, en effet, ne saurait appartenir à la superstition romaine. Il est certain, par révélation, que son nombre d'apogée n'atteindra jamais le quart de la population du globe ; cela est écrit dans le livre des cieux. D'autre part, la religion d'Adonaï a eu son maximum de domination, et il est visible qu'elle est en décroissance.

« Il nous est nécessaire d'envisager la situation religieuse de l'humanité, si nous voulons agir sûrement dans l'œuvre double de destruction du temple d'Adonaï et d'édification du temple de Lucifer. Ce coup d'œil préliminaire nous donnera courage et bon espoir dans la réalisation des promesses divines ; car il nous montrera que l'avenir est à nous, et que le titre de catholiques est réservé à nous seuls.

« Un milliard quatre cent millions d'habitants, telle est la population du globe terrestre. Sur ce nombre, le catholicisme romain compte seulement deux cent dix millions d'adeptes.

« Toutefois, nous devons classer les adeptes des religions par groupes.

« Le groupe chrétien est à subdiviser ainsi : catholiques romains, deux cent dix millions ; protestants, cent vingt millions ; orthodoxes, que le pape de la superstition appelle schismatiques, quatre-vingts millions.

« Le groupe indien est à subdiviser ainsi : bouddhistes, quatre cent vingt millions ; brahmanistes, cent soixante millions.

« Il faut placer à part les mahométans, deux cents millions.

« Observons que la vérité est connue des prêtres du védisme (groupe indien), et que les mahométans, sans avoir encore la vérité, ont grand nombre de leurs prêtres inspirés par elle.

« Deux cent trente-trois millions d'idolâtres, fétichistes ou adorateurs de diverses idoles, sont appelés à disparaître avec la civilisation, non comme individus, mais comme religionnaires. Les missionnaires du catholicisme romain les veulent conquérir ; or, le catholicisme romain aura lui-même disparu avant que cette conquête ait été accomplie fractionnellement d'une façon sérieuse.

« La religion israélite compte sept millions d'adeptes ; ce petit groupe n'a pas de tendance à se laisser entamer par le catholicisme romain ; il nous est promis par la révélation.

« Enfin, les statisticiens estiment à vingt-huit millions les libres-penseurs déistes répandus sur la surface du globe, et les athées à deux millions. Les uns et les autres sont surtout des déserteurs du groupe chrétien.

« Or, il ne convient pas de considérer tout l'ensemble du groupe chrétien comme éloigné de la vraie lumière au même degré. Le protestantisme, dans ses multiples fractions, sauf une minorité infime, est composé d'adeptes qui raisonnent, cherchent constamment la vérité, et, par conséquent, la trouveront ; c'est d'eux que nous viennent les plus nombreux fidèles du Dieu-Bon. Tout au contraire, les orthodoxes ou schismatiques sont la proie promise au Dieu-Mauvais, ainsi qu'il est écrit dans le livre des cieux. Mais, quand les orthodoxes se seront réunis au catholicisme romain, celui-ci ne comptera pas trois cent millions d'adeptes.

« La conversion des protestants au Temple de la Vraie Lumière sera graduelle, dit la révélation ; celle des mahométans sera déterminée entière et inopinée par un grand évènement qui se produira sous le sixième souverain pontificat du bon catholicisme. De cela, il résulte que trois cent vingt millions d'âmes seront éclairées, loin d'être vouées, un jour quelconque, aux ténèbres de la superstition maudite.

« Selon la révélation, le catholicisme romain ira donc toujours en décroissance, soit par les conquêtes d'âmes que nous ferons sur lui, soit par les désertions qui augmenteront le nombre de libres-penseurs déistes, et nous savons que ceux-ci sont en état de transition et nous sont finalement promis.

« D'autre part, nous n'avons pas à nous préoccuper de l'état de transition du groupe indien ; car ses prêtres ont d'ores et déjà la vraie lumière.

« C'est pourquoi, à l'heure marquée dans le livre des cieux, c'est-à-dire quand le catholicisme romain aura atteint son dernier maximum d'adeptes par la réunion des orthodoxes ou schismatiques, il trouvera en face de lui plus d'un milliard de catholiques luciférien s.

« La question se résume, en conséquence, à ceci : il faut que nous soyons prêts, lorsque nous nous trouverons être un milliard et plus, faisant enfin flotter haut nos étendards, à produire l'explosion qui fera sauter le Temple d'Adonaï ; alors, en d'autres termes, la superstition devra être tellement impuissante et ruinée, que ses adeptes viendront d'eux-mêmes se fondre dans nos rangs, — et les miracles éclatants qui ouvriront leurs yeux nous sont promis, — et que, s'il reste à ce moment encore quelques prêtres obstinés à vouloir prêcher le Dieu Mauvais, leur extermination s'exécutera sans aucune difficulté.

« Comment donc tout doit-il être dirigé pour que nous parvenions graduellement et paisiblement à cette échéance inéluctable ?

« La tactique est variable, selon que nous manœuvrerons en pays où domine l'élément catholique romain ou bien en pays où domine l'élément protestant, pour parler ici du groupe chrétien.

« L'œuvre principale est celle qui a pour but de transformer les catholiques romains en libres-penseurs déistes. Nous devons nous y appliquer de toutes nos forces ; car ce sera là la transition du plus grand nombre. L'expérience a démontré que peu nombreuses sont les âmes privilégiées qui s'arrachent d'un seul bond à l'abîme de l'obscurantisme pour prendre leur vol hardi dans l'éther des divines et vivifiantes lumières.

« Pour cela, il faut conquérir les sièges du gouvernement de ces peuples ; tout est là. Soit dans les républiques, soit dans les états monarchiques, nous devons faire promulguer des lois, annihilant partout l'influence des prêtres

de la superstition et de leurs auxiliaires, les moines qui se mêlent au peuple et les nonnes qui entretiennent les âmes dans l'erreur, en se couvrant du manteau d'une trompeuse bienfaisance. Il faudra, d'une part, au moyen de la presse dont nous inspirons les écrivains, montrer combien est avilissante pour la dignité humaine l'aumône des mauvais catholiques, et cela en faisant ressortir que l'individu a droit au bien-être par des réformes sociales et non par des secours d'une routinière charité, et, d'autre part, au moyen des parlements législateurs ou n'importe comment, disperser les congrégations impopulaires, ruiner adroitement celles que des préjugés profanes obligent à ménager encore, en un mot, faire disparaître d'abord tout ce qui est moine ou nonne.

« Dans l'ordre intellectuel, spécialement, il faut obtenir des pouvoirs publics la neutralité de l'école, afin que le prêtre ni aucun de ses auxiliaires n'y pénètrent plus désormais ; ensuite, on arrivera à détourner les parents de la pensée, qu'ils pourraient avoir dans les premiers temps de la neutralisation, de faire donner à leurs enfants l'enseignement catholique romain en dehors de l'école neutralisée. En effet, empêcher que les nouvelles générations aient l'intelligence oblitérée par le mensonge des mauvais dogmes est un point capital. Mais il faudra, en même temps, prendre des mesures sérieuses pour que l'enseignement officiel reste neutre et ne tombe pas dans l'athéisme ; la neutralité nous suffit, c'est-à-dire l'étouffement de toute tendance à insinuer dans les jeunes cerveaux les faux dogmes adonaïtes. Il existe, en effet, en l'âme humaine un sentiment inné qui pousse l'individu vers un idéal divin, qui lui fait comprendre instinctivement l'existence d'un être suprême, surnaturel facteur, organisateur et moteur de l'univers. Ce sentiment, en le laissant librement s'épanouir, c'est-à-dire sans le diriger criminellement vers la superstition, religion du Dieu-Mauvais, flottera d'abord dans la demi-lumière d'un déisme vague, mais non contaminé par le souffle empesté du catholicisme romain ; puis, quand l'heure sera venue où le Dieu-Bon se montrera, seul vraiment digne des adorations de l'humanité, c'est à lui qu'iront toutes les aspirations indécises des enfants devenus hommes ; et ainsi, en éloignant d'Adonaï l'enfance et l'adolescence, nous vouerons à Lucifer, par le seul fait du penchant de la nature, la maturité des nouvelles générations. Il est donc de nécessité absolue que l'instituteur nettement athée soit éliminé de

l'école, s'il s'y introduisait après que nous en aurons chassé le prêtre adonaïte, et que les livres d'instruction, mis entre les mains des enfants, tout en étant expurgés des dogmes menteurs du catholicisme romain, posent en principe, mais sans définition précise, l'existence d'un être suprême.

« Pendant que les nouvelles générations seront ainsi formées, il faudra combattre l'adonaïsme dans les esprits, par toutes sortes de publications démontrant combien est à la fois monstrueuse et ridicule l'idée de la divinité, telle que les prêtres de la superstition la représentent. Dans cette lutte, on ne devra pas négliger le pamphlet, la satire, la moquerie, qui frappent les masses bien mieux que les dissertations savantes. N'oublions jamais le bien que Voltaire a fait à notre cause, en couvrant de ridicule le catholicisme romain. Mais ce n'est pas pour le plaisir de plaisanter et de rire qu'il convient d'adopter cette excellente tactique : en discréditant les dogmes mensongers et le culte adonaïtes, nous discréditerons les ministres de cette religion détestable ; nous arriverons peu à peu à faire déserter ses églises En effet, nous ne devons pas compter uniquement sur le résultat des lois obtenues ; car, lorsque nous serons parvenus à faire priver totalement le clergé catholique romain des subventions octroyées par les États, il obtiendra des compensations pécuniaires par les sommes qu'il soutirera directement aux fanatiques demeurant dans une crédulité incurable. Or, on ne diminuera le nombre de ces malheureux exploités, qu'en discréditant — toutes les institutions du catholicisme romain ; il faut que les individus ayant le moindre bon sens en arrivent à se considérer eux-mêmes comme ridicules chaque fois qu'ils auraient la faiblesse de recourir aux sacrements de la superstition ; de la sorte, par crainte des railleries, ils se déshabitueront d'entretenir les prêtres imposteurs. Il sera bon de donner alors toute latitude aux charlatans de la pire espèce, à la lie des faux devins, dont le vil métier est une escroquerie évidente ; la presse inspirée par nous établira des comparaisons entre ceux-ci et les ministres d'Adonaï, et les confondra dans la même moquerie et la même réprobation.

« D'autre part, par tous les moyens législatifs ou autres, on restreindra le recrutement du sacerdoce catholique romain. On accomplira une œuvre salutaire en donnant aux jeunes prêtres la connaissance réelle de la vie sociale, que leurs éducateurs leur montrent sous de faux aspects. Il sera nécessaire d'avoir des femmes sûres, qui se dévoueront à les initier aux

bienfaits du Dieu-Bon. Les résultats à obtenir ainsi seront fructueux ; car il se produira de deux choses l'une : ou le prêtre adonaïte, une fois qu'il aura goûté aux joies suaves que la barbarie papale lui interdit, se retirera du clergé et sera alors la démonstration publique de ce que la nature condamne le célibat systématique et absolu ; ou bien, il demeurera dans la caste sacerdotale, et alors il sera bientôt à nous secrètement, non comme allié, mais comme tout à fait nôtre, et il nous rendra les plus précieux services pour miner le temple d'Adonaï.

« De n'importe quelle façon et en toutes circonstances, il faut faire le vide autour du prêtre catholique romain, et il faut encore que ce clergé, devenant de plus en plus méprisé, honni, conspué, soit diminué en nombre, sans s'arrêter à aucune considération pour obtenir ce résultat. D'une part, on multipliera les sociétés de plaisirs citadins ou champêtres, les cercles, les fêtes non religieuses, etc. ; d'autre part, on préconisera hardiment et partout, comme on le ferait pour une doctrine, ce mot d'ordre anticatholique-romain : « Pas de prêtre à la naissance ! pas de prêtre au mariage ! pas de prêtre à la mort ! » et l'on favorisera la création de toute association de solidaires établie avec ce programme. Enfin, or signalera, à grand bruit, comme un scandale, tout fait dont un prêtre adonaïte sera l'auteur et qui sera de nature à discréditer la corporation sacerdotale ; que s'il s'agit cependant d'un fait non mauvais par lui-même, mais seulement en contradiction avec la cruelle loi de chasteté prétentieusement revendiquée par le papisme, voulant faire croire que son clergé est au dessus de la nature, dans ce cas, il conviendra de n'ébruiter la chose que si l'auteur de l'infraction aux règlements ecclésiastiques n'est pas jugé capable de devenir notre agent secret.

« Voilà la marche à suivre, pour l'ensemble de tous les pays du groupe chrétien.

« En particulier, nous devons arrêter un moment nos regards sur l'Italie. Là, la franc-maçonnerie, tout en suivant à la lettre la ligne de conduite que nous venons de tracer, aura le devoir, en outre, de travailler, avec la plus grande activité et sans jamais se lasser, à l'abrogation de la loi qui vient d'être votée il y a trois mois et sur laquelle le Chef d'Action Politique a appelé notre attention[3]. On commencera par attaquer à outrance le système des deux souverainetés dans un même pays, dans la même capitale ; on fera

ressortir l'inconvénient résultant d'un double corps diplomatique, dont la moitié sera accréditée auprès d'un italien tiaré en état de conspiration permanente contre sa propre patrie. Cette campagne de la maçonnerie italienne devra être secondée par la maçonnerie des pays ayant un ambassadeur auprès du pontife de la superstition romaine ; on déposera des motions pour la suppression de ces ambassades ; on insistera sur ce point, que le fait de l'existence des ambassades auprès dudit pontife dépend uniquement de la magnanimité de l'Italie qui a bien voulu reconnaître à un chef de secte, désormais sans territoire, le caractère et les prérogatives du souverain. Ensuite, on attaquera l'inviolabilité si imprudemment octroyée aux congrégations ecclésiastiques formant la haute administration spirituelle du siège suprême de la superstition romaine. On suscitera des conflits entre l'autorité politique nationale et n'importe quels chefs relevant de l'autorité pontificale. On ne négligera aucune occasion d'exciter le peuple contre la personne même de l'occupant de ce siège maudit, afin que, s'il venait à sortir de son Vatican, il y ait des troubles. Il faudra habituer l'opinion publique italienne à considérer comme un embarras dangereux la présence du pape dans le pays.

« Lorsque l'opinion publique sera mûre pour accepter l'expulsion du pape votée par un parlement à majorité maçonnique, il conviendra qu'un des nôtres dépose un projet de loi dans le sens que voici :

« Art. 1er. — L'Italie ne reconnaît aucune religion d'État.

« Art. 2. — L'Église chrétienne, précédemment dite catholique, pour continuer à avoir le droit au libre exercice de son culte, devra être exclusivement italienne en Italie.

« Art. 3. — Ses évêques sont autorisés à se réunir en conseil général national et à nommer l'un d'entre eux Patriarche pour la Péninsule, la Sardaigne et la Sicile.

« Art. 4. — Le Pape actuel est éligible à cette dignité, à la condition qu'il renoncera à toute direction supérieure chrétienne autre que celle de l'Église d'Italie.

« Art. 5. — Le Patriarche chrétien d'Italie n'ayant aucunement le caractère de souverain, nul ambassadeur étranger ne peut être accrédité auprès de lui.

« Art. 6. — Le Sacré Collège des Cardinaux cesse d'exister, ainsi que les Congrégations dites du Saint-Office, du Concile, de la Propagande, des Rites, de l'Index, des Indulgences, et, en un mot, tout

comité supérieur ecclésiastique fonctionnant en vue d'une administration universelle soit spirituelle soit financière.

« Art. 7. — Les titres de Cardinal et d'Archevêque sont abolis ; tous les Évêques sont sur le même pied vis-à-vis du pouvoir civil, à l'exception du Patriarche, qui est le premier évêque italien et qui, dans les cérémonies officielles de l'État, prendra place entre les présidents de Cours de Cassation et le président de la Cour des Comptes.

« Art. 8. — Chaque Évêque administre son diocèse sous le contrôle de l'État ; les Évêques n'ont à se référer au Patriarche qu'en ce qui concerne les questions d'ordre purement spirituel ou liturgique.

« Art. 9. — Tout acte du Patriarche ; qui serait commis en violation de la présente loi, entraînera sa destitution immédiate et son bannissement.

« Art. 10. — Tout Évêque, qui serait reconnu complice du Patriarche violateur de la loi, encourra la peine de l'emprisonnement en forteresse, de cinq ans à dix ans, et sera, en outre, dégradé en présence du peuple assemblé sur la place publique ou parvis de la cathédrale de son diocèse.

« Art. 11. — Une Commission Centrale des Cultes, composée d'autant de membres laïques qu'il existe de diocèses, et dont les membres seront nommés par le Parlement, centralisera tous les rapports des autorités civiles sur les actes d'administration ou autres relatifs aux diocèses et formera un conseil supérieur permanent chargé de trancher tous les différends entre les Évêques et leurs subordonnés ecclésiastiques, à l'exception des questions d'ordre purement spirituel ou liturgique restant soumises à la seule juridiction suprême du Patriarche.

« Art. 12. — Les Curés seront élus par les fidèles, votant au scrutin secret, et demeureront attachés inamoviblement à leur paroisse ; les Curés actuels, déclarés éligibles par la présente loi, mais non imposés aux fidèles, seront soumis, dans les six mois à dater de ce jour, à la confirmation de leur fonction et titre par le libre suffrage de leurs paroissiens.

« Art. 13. — Les Évêques seront nommés par le Patriarche sur la présentation du gouvernement choisissant trois candidats ; néanmoins, les Évêques actuels, qui accepteront le présent règlement de la question religieuse, resteront en fonctions ; tout Évêque non acceptant redeviendra simple prêtre, sera pourvu d'un vicariat de paroisse rurale par son successeur à la direction du diocèse, et restera à jamais inéligible à une Cure. »

« En même temps que ce projet de loi sera déposé à la Chambre des députés d'Italie, une copie, qui en aura été envoyée au préalable, dans tous

les pays infectés de catholicisme romain, aux journaux rédigés par les nôtres, sera aussitôt publiée partout, avec accompagnement de vifs éloges. Un concert unanime d'articles célèbrera la sagesse des libéraux italiens, en leur attribuant le mérite d'avoir trouvé une si bonne solution de la question religieuse. On s'appliquera à mettre en lumière l'absurdité de la situation existant jusqu'alors : combien il est mauvais pour l'Italie d'avoir un de ses citoyens conspirant contre la patrie, en tant que chef irréductible d'une religion se prétendant universelle et faisant profession de se placer au-dessus des autorités légitimes du pays ; et combien il est mauvais pour les autres nations d'avoir chacune un véritable État organisé dans l'État, avec tout un personnel de prêtres, en réalité fonctionnaires dépendant d'un souverain étranger. Les journaux inviteront les députés progressistes de leur pays à présenter promptement un projet de loi semblable, affranchissant du joug extérieur le clergé national de ce culte dit catholique, et le constituant en sacerdoce libre d'une religion dont les fidèles n'auront, avec ceux pratiquant le même culte en une autre contrée, rien de commun que la croyance. Une grande agitation sera ainsi créée dans les divers pays où les adeptes d'un catholicisme romain sont en nombre, et, par les moyens légaux, au moyen d'une entente générale émanant de la franc-maçonnerie, on procèdera au morcellement de la religion malfaisante.

« Ces évènements ne s'accompliront ni dans vingt ans ni dans trente ans. On les provoquera lorsque le catholicisme romain sera déjà tout à fait discrédité, lorsque les vieilles femmes et quelques fous incurables seront seuls à former sa clientèle de partisans, et lorsqu'une notable partie de son clergé nous sera secrètement acquise.

« Quand se produiront les circonstances favorables, si tel ou tel pays, ayant été mieux travaillé que d'autres, a déjà supprimé totalement le budget des cultes et réduit les prêtres de la superstition aux offrandes des fidèles, rendues de plus en plus restreintes par des obstacles légaux, dans ce cas, il sera utile, dans ce ou ces pays, de rétablir les subventions de l'État aux membres des divers clergés et même de se montrer généreux envers les prêtres de l'adonaïsme qui accepteront la nouvelle situation. On proclamera bien haut que l'État, voulant protéger la religion dès l'instant qu'elle n'est plus un prétexte de complots avec l'étranger, dote magnifiquement le corps sacerdotal. Rien ne devra être négligé pour assurer le morcellement de la

religion d'Adonaï et lui enlever son caractère d'internationalité. C'est là, en effet, ce qui permettra, un peu plus tard, de l'extirper complètement et d'une façon définitive.

« On ne saurait donc trop agir en vue d'amener un jour ce résultat si important, sans se laisser décourager jamais par les difficultés de l'entreprise.

« Au surplus, nous devons nourrir dans nos cœurs non seulement l'espoir, mais même la certitude, que l'accomplissement du morcellement de l'adonaïsme n'est pas une chimère ; car cela nous est promis par la révélation, au livre intitulé *De la Rédemption*, dans l'APADNO.

« Il est dit encore que le Pape de la superstition, siégeant à Rome à l'époque du morcellement, refusera d'acquiescer à la nouvelle situation de son Église, et qu'il lancera ses foudres, désormais impuissantes, contre les gouvernements participant à cette grande œuvre de salut social. Alors, il sera abandonné par une multitude de ses prêtres dans les divers pays, attendu que beaucoup auront été gagnés d'avance à nous ; l'Italie l'expulsera, et la Papauté maudite sera errante et obligée de rentrer quelque temps dans les ténèbres ; car les gouvernements porteront des peines sévères contre ceux qui lui maintiendraient leur adhésion et qui conspireraient ainsi avec elle.

« Mais il est écrit aussi que le Pape-Errant, pasteur d'un troupeau dispersé, pilote de la barque désemparée de Céphas, et sixième successeur de l'homme d'orgueil sous qui s'est écroulé le pouvoir temporel du pontificat infâme, sera recueilli, après expulsions sur expulsions, par l'autocrate slave, qui affectera de lui rendre de grands honneurs. L'adonaïsme tentera alors de se reconstituer comme avant l'expulsion de Rome ; le Pape-Errant étant près de mourir en Russie, l'autocrate impérial se prosternera à ses pieds, et les nations pratiquant jusque-là l'orthodoxie, c'est-à-dire la religion schismatique d'Orient, se rallieront assez rapidement à l'ancien catholicisme romain, vomi d'Italie. Le Pape-Errant, à son lit de mort, sera joyeux de voir ces nouveaux adeptes remplacer les occidentaux récemment séparés de son Église, et, au sein des nations qui auront opéré le morcellement de l'adonaïsme, il aura encore des fidèles, ceux-ci se cachant pour se livrer aux pratiques de la superstition réprouvée ; avant d'expirer, il aura maintenu l'épiscopat aux évêques du schisme d'Orient, et il aura

institué, parmi eux, des cardinaux grecs et russes. Son successeur sera un slave ; le siège de la Papauté adonaïte sera établi dans la ville septentrionale de Pierre, sous la réserve de reconquérir Rome. Mais ce sera en vain que l'autocrate impérial, dans l'espoir d'étendre sa domination, se fera le croisé de l'adonaïsme ; ses efforts n'aboutiront point, et l'Église naguère romaine demeurera morcelée dans les nations de l'Occident européen. Ainsi, la Russie sera le dernier refuge et le dernier rempart de l'adonaïsme se prétendant catholique.

« Chez les peuples occidentaux, dès que le nouveau régime religieux sera légalisé, il faudra supprimer radicalement ces propagandistes dangereux qui s'intitulent missionnaires et vont chez nos frères d'Asie, ainsi que chez les idolâtres d'Afrique et d'Océanie dont la conversion doit être notre œuvre, porter le mensonge de leurs prédications empoisonnées. Les gouvernements interdiront, sous les peines les plus sévères, ces émigrations détestables, qui sont de nature à créer d'incessants conflits avec les nations asiatiques, dont la foi, devenue alors parfaitement éclairée par les efforts des sages prêtres thibétains unis à notre maçonnerie auxiliaire des Indes et de la Chine, devra être respectée. Et, sans attendre l'époque éloignée de ces évènements, tout maçon a, dès à présent, le devoir de combattre, par la plume et par la parole, les missionnaires dits catholiques et de souffler dans le monde profane le mépris d'eux et une haine inextinguible. Ces missionnaires sont nos plus mortels ennemis. Quiconque, franc-maçon, ne les combattra pas, sera tenu pour traître ; quiconque s'associera à leur action néfaste ou seulement l'appuiera par un éloge public sera frappé à mort.

« Enfin, il sera bon d'entretenir, dans les basses classes de toute nation, le ferment des idées révolutionnaires, même celles des socialistes les plus portés aux extrémités violentes. L'athéisme étant mauvais par lui-même en détournant de son vrai but toute œuvre de rénovation humanitaire antichrétienne, il nous faut le canaliser et le mêler aux doctrines sociales les plus exagérées, qui sont destinées à l'insuccès final, ne pouvant qu'occasionner un bouleversement momentané, immédiatement suivi d'une énergique réaction. Or, d'une part, nous discréditerons au dernier degré la théorie superstitieuse de la divinité, de telle façon que les peuples encore imprégnés d'adonaïsme s'en détacheront peu à peu et finiront par n'y plus croire aucunement, et les derniers prêtres de l'adonaïsme morcelé, émietté,

seront tout à fait acquis à nous dans les temps du nouveau régime religieux, lequel sera un état de transition, comme le déisme libre-penseur ; d'autre part, nous nous garderons bien d'arracher de la multitude la croyance au surnaturel divin, mais nous nous bornerons à proclamer en toute occasion l'existence d'un être suprême, sans faire connaître publiquement encore nos saintes traditions et nos révélations mystiques. Ainsi le veut le Dieu-Bon.

« C'est pourquoi, lorsque l'empire autocratique de Russie sera devenu la citadelle de l'adonaïsme papiste, nous déchainerons les révolutionnaires nihilistes et athées, et nous provoquerons un formidable cataclysme social, qui montrera bien aux nations, et dans toute son horreur, l'effet de l'incroyance absolue, mère de la sauvagerie et du plus sanglant désordre. Alors, partout, les citoyens, obligés de se défendre contre la minorité folle des révoltés, extermineront ces destructeurs de la civilisation ; et les innombrables désabusés de l'adonaïsme, dont l'âme déiste sera jusqu'à ce moment restée sans boussole, ayant soif d'idéal, mais ne sachant à quel dieu décerner leurs hommages, recevront la Vraie Lumière, par la manifestation universelle de la pure doctrine luciférienne, rendue enfin publique, manifestation qui surgira du mouvement général de réaction, à la suite de l'écrasement de l'athéisme et de l'adonaïsme, tous deux vers le même temps vaincus et exterminés.

« L'enfantement de la religion de Lucifer Dieu-Bon, s'établissant à jamais sans rivale sur le globe terrestre, ne saurait être une opération instantanée, ni d'un an, ni d'un lustre, ni d'un siècle. L'œuvre durable est celle qui se crée par progression lente. Le XIX^{e} siècle a vu la conception du vrai et bon catholicisme ; le XX^{e} siècle sera le siècle de la gestation, pour amener sûrement la parturition à son terme fixé dans le livre des cieux (29 septembre 1996 de l'ère chrétienne alors finie).

« Ecrit et donné en Solennelle Voûte, et signé, aux pieds du Palladium Sacré, par le Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie Universelle et par les dix Anciens composant le Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, au Suprême Orient de Charleston, en la Vallée chérie du Divin Maitre, le 29^{e} et dernier jour de la Lune Ab de l'an 000871 de la Vraie Lumière (15 août 1871, ère vulgaire). »

Tel est le plan secret, qui, formule et résume la tactique et les espérances de la secte.

N’y at-il pas lieu de prononcer, pour conclure, la mystérieuse réponse du mot sacré des chevaliers Kadosch ?

« *Pharasch-Chol*. » Tout est expliqué.

1. ↑ Il est utile de faire ici une modification à l’ordre des chapitres de mon ouvrage ; ce sera, du reste, la seule. Dans mon premier volume, pages 482 et suivantes, j’ai indiqué la division qu’il m’était nécessaire d’adopter, pour être clair et complet, et j’ai annoncé huit chapitres pour la présente VIIIIe partie. Cependant, au classement de mes noter, je m’aperçois que les trois chapitres consacrés aux complots contre la Papauté, à l’état général et aux bilans annuels de la franc-maçonnerie universelle, trouveront une place plus rationnelle dans la XIe partie, Théurgie ou Magie Blanche, partie réservée au Palladisme. En effet, les documents à produire, tout en faisant la lumière sur les forces et les ressources de la secte, s’appliquent en grande partie à la haute-maçonnerie, c’est-à-dire au Rite Suprême du Palladium ; et, d’autre part, l’histoire d’un complot contre Léon XIII a sa place mieux marquée dans le chapitre qui sera consacré à Sophie Walder. Enfin, le *Plan des chefs secrets*, que je publie ici est la meilleure conclusion des révélations sur LE COMBAT CONTRE L’ÉGLISE.
2. ↑ Dans les documents essentiellement palladiques et exclusivement destinés aux triangles, les chefs supérieurs de la haute-maçonnerie ne signent et ne sont jamais désignés autrement que par leur nom de « divine consécration ». On sait qu’au Sérénissime Grand Collège ces noms sont cabalistiques et passent de l’un à l’autre au fur et à mesure des remplacements par suite de décès. Ainsi, le Chef Suprême est toujours l’*Ensoph*, comme président du Sérénissime Grand Collège ; mais un qualificatif honorifique le distingue personnellement. Albert Pike se qualifia de *Limmud*, qui veut dire « plein de science ».
3. ↑ Il s’agit évidemment de la loi des garanties, qui, après avoir été votée par la Chambre des députés, passa le 2 mai au Sénat italien.

NEUVIÈME PARTIE

LA GOÉTIE OU MAGIE NOIRE

CHAPITRE XXXVI

Les Satanistes organisés

Par *goétie*, on entend la Magie Noire, en opposition à la Magie Blanche, laquelle prétend au monopole du titre de *théurgie*. Au fond, goètes et théurges se valent ; mais il y a entre eux une distinction essentielle.

À part quelques dissidents, opérant à part, isolément, ou par petits groupes clairsemés et mal organisés, les Luciférien modernes ont effectué leur concentration dans le Palladisme, et ceux-ci, à raison de leur caractère de hauts-maçons, ne se font pas connaître comme adeptes de l'occultisme théurgiste ; il ne faudrait pas, pourtant, en conclure que nul haut-maçon n'est goète, attendu que le successeur actuel d'Albert Pike à la suprême direction des triangles est accusé, avec raison, d'être plus sataniste que luciférien ; et tout de suite, en passant en revue les principales branches de la goétie, nous allons voir d'importants francs-maçons.

Le théurge du XIX^e^ siècle, je le rappelle, exècre le Dieu des chrétiens et lui oppose Lucifer ; mais il proclame que Lucifer est dieu, rival d'Adonaï. Le goète, au contraire, ne croit qu'en un seul Dieu, mais il exècre le divin Créateur, et, en proie à une folie bien faite pour dérouter notre examen, c'est à Satan qu'il voue son amour ; il le considère réellement comme archange déchu, il accepte parfaitement le dogme catholique, il nomme Satan « Satan » plus souvent que « Lucifer », et il se donne à ce terrible

maître, en pleine connaissance de cause, sans la moindre erreur, certain de la damnation éternelle qui l'attend. Le palladiste orthodoxe, lui, croirait offenser Lucifer en l'appelant Satan, et, à ses yeux, notre Dieu, l'unique et vrai Dieu, n'est en réalité que le diable, mais le diable-divinité. C'est pourquoi les parfaits initiés des triangles désignent sous le nom de *sataniste* tout occultiste ou sorcier qui ne pense pas exactement comme eux, et je conserverai cette dénomination aux goètes, pour les distinguer de leurs confrères en diablerie du Palladium.

Goétie vient du sanscrit *gàus*, parole ou déesse de la parole, disent les uns, ou du grec *goês*, sorcier, selon les autres.

Avant d'entamer ce chapitre, je dois rappeler encore au lecteur que, sitôt que l'esprit d'un homme s'égare dans les ténèbres diaboliques, dans ces insanités déconcertantes de l'infernal occultisme, sa conception du surnaturel maudit auquel il recourt, prend les formes les plus diverses de l'extravagance. Aussi, ne devra-t-on pas s'étonner de voir, en géotie, les systèmes les plus fantaisistes, les plus absurdes, les plus fous, et, en outre, les plus en contradiction les uns avec les autres. Procéder à une enquête sur la goétie, c'est entrer dans une véritable tour de Babel ; à un seul point de vue, ces insensés sont semblables, c'est que leur culte s'adresse au fond à Satan, quel que soit le rôle que leur mysticisme déraillé lui attribue dans sa révolte contre Dieu.

Le satanisme, nous le savons, est loin d'être une primeur poussée et mûrie en ce dix-neuvième siècle ; cependant, jusqu'à nos temps, il se cachait, il était honteux et redoutait d'être soupçonné, sauf de rares exceptions. Aujourd'hui, le satanisme est à la mode. On le pare, il est vrai, de divers faux noms, étiquettes plus ou moins scientifiques ; mais, dans les salons, sur le boulevard, dans les conversations, on ne craint pas de dire qu'on est « pour Satan » ; c'est uniquement dans les écrits destinés à la publicité que la plupart des satanistes se défendent d'être tels, chaque groupe dénonçant le satanisme du groupe voisin et ne se déclarant soi-même que pratiquant d'un occultisme dont, en des explications toujours fort embrouillées, on affirme la parfaite innocence. En tout cas, hors les palladistes, les occultistes ne craignent plus de se faire personnellement connaître.

Nous allons donc jeter ensemble quelques coups d'œil rapides sur nos satanistes contemporains : swedenborgiens, martinistes, bouddhistes, rose-croix, gnostiques valentiniens. Après avoir vu ces premiers groupes et signalé spécialement les principaux pontifes du diable, nous passerons aux satanistes non organisés. Et, pour montrer le satanisme des uns et des autres, je m'appuierai surtout sur ce qu'ils ont imprimé.

Mais, d'abord, justifions ce que je viens d'écrire, qu'aujourd'hui le satanisme est à la mode, et montrons un des premiers essais mondains de la réhabilitation de Satan en ce siècle.

C'est dans le *Journal des Débats*, feuille modérée et académique, que je cueille quelques lignes très significatives ; je me hâte d'ajouter qu'elles ont pour auteur le F∴ Ernest Renan, le haineux blasphémateur, ennemi du Christ et renégat fameux, et dès lors il n'y a plus motif d'être surpris.

« De tous les êtres autrefois maudits, que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est, sans contredit, celui qui a le plus gagné au progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Le moyen-âge, qui n'entendait rien à la tolérance, le fit à plaisir laid, méchant, torturé, et, pour comble de disgrâce, ridicule. Milton commença la métamorphose, que la haute impartialité de notre temps devait achever. Un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardées. Si nous sommes devenus indulgents pour Satan, c'est que Satan a dépouillé une partie de sa méchanceté et n'est plus ce génie funeste, objet de tant de haines et de terreur. Le mal est évidemment de nos jours moins fort qu'il n'était autrefois. Permis au moyen-âge, qui vivait continuellement en présence du mal fort, armé, crénelé, de lui porter cette haine implacable… Nous qui respectons l'étincelle divine partout où elle reluit, nous hésitons à prononcer des arrêts exclusifs, de peur d'envelopper dans notre condamnation quelque atôme de beauté. » (*Journal des Débats*, 25 avril 1855.)

Voilà, certes, une réhabilitation de Satan dans toutes les règles. En cet écrit, signé de lui, le F∴ Renan s'est trahi admirateur, sinon adorateur, du démon, qu'il ne place cependant pas au même rang que Dieu. Mais, lorsqu'on pense que le franc-maçon Renan a écrit ces lignes quinze ans avant la création du Palladisme, on peut légitimement le suspecter d'avoir

progressé dans la voie diabolique ; on voit dans quel état d'esprit ce renégat vivait, on comprend à quel mobile il obéissait, lorsqu'en 1863 il publia son abominable *Vie de Jésus* ; et l'on ne serait nullement surpris d'apprendre qu'il a appartenu à quelque triangle parisien pour couronnement de sa triste vie.

Éliphas Lévi, — ou le chevalier Kadosch Alphonse-Louis Constant, comme on voudra, — autre apostat voué au diable, était, mieux que Renan, dans la doctrine d'Albert Pike ; aussi prit-il les devants sur celui-ci pour fulminer contre les satanistes, les goètes, les adeptes de la magie noire. Sa façon de s'exprimer à leur égard est assez curieuse et mérite d'être connue ; mais je ne saurais trop rappeler qu'avec Éliphas Lévi il faut savoir lire entre les lignes ; c'est lui qui, se conformant à l'étymologie du mot « révéler », *re-velare*, déclare que, lorsqu'en occultisme on fait des révélations, on doit donner le change au profane et « re-voiler », voiler de nouveau.

« Nous entrons dans la magie noire, écrit-il dans son *Dogme de la Haute Magie* (page 288) ; nous allons affronter, jusque dans son sanctuaire, le dieu noir du sabbat, le bouc formidable de Mendès. Ici, ceux qui ont peur doivent fermer le livre, et les personnes sujettes aux impressions nerveuses feront bien de se distraire ou de s'abstenir ; mais nous nous sommes imposé une tâche, nous la finirons.

« Abordons d'abord franchement et hardiment la question : — 1° Existe-t-il un diable ? — 2° Qu'est-ce que le diable ?

« À la première question, la science se tait ; la philosophie nie au hasard ; et la religion seule répond affirmativement.

« À la seconde, la religion dit que le diable c'est l'ange déchu ; la philosophie occulte accepte et explique cette définition. »

J'interromps la citation.

Ne vous imaginez pas que l'ex-abbé Constant se contredit. En bon luciférien, il joue sur les mots, tout en se déclarant franc. Il importe donc, pour le bien comprendre, de savoir déchiffrer ses énigmes. La *science* qui se tait sur la première question, c'est la gnose, le gnosticisme, c'est-à-dire sa

secte, à lui, Éliphas Lévi ; elle sait à quoi s'en tenir, mais elle reste sur la réserve, elle a ses raisons pour garder le silence. La *philosophie* (sans épithète) qui nie au hasard, c'est l'école de philosophes que tout le monde connaît sous ce nom, c'est Voltaire, c'est le scepticisme ; Éliphas Lévi, qui n'est pas sceptique, marque d'un simple mot satirique son blâme à l'adresse de l'école des philosophes voltairiens ; c'est « au hasard » qu'ils nient le diable, sans savoir, sans chercher, sans éprouver le besoin de se rendre compte du fait. La *religion*, dans ce passage de l'auteur, c'est celle dont le pape de Rome est le chef ; elle dit que le diable existe et n'est autre que l'ange déchu. La *philosophie occulte*, qu'il ne faut pas confondre avec l'école voltairienne, est, sous la plume d'Éliphas Lévi, un nouveau terme pour désigner la secte gnostique, les occultistes luciférien. Ceux-ci acceptent la définition de l'Église romaine, mais ils l'expliquent à leur manière ; et l'écrivain adepte du néo-gnosticisme manichéen a soin de ne pas donner ici cette explication, Il re-voile son secret, qui est celui-ci : « Le cléricalisme dit vrai sur l'existence du diable, mais il renverse la vérité ; son dieu, c'est le Dieu-Mauvais, le réel diable, et non pas le Dieu-Bon, qui est notre dieu, à nous luciférien. »

Maintenant, on va comprendre la suite ; car, sans ces quelques mots d'éclaircissement, on supposerait qu'Éliphas Lévi divague, ne sait lui-même ce qu'il veut dire, tandis qu'il est au contraire très net, mais seulement pour les initiés.

Je reprends.

« Nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons déjà dit ; mais nous ajouterons ici une révélation nouvelle :

« LE DIABLE, EN MAGIE NOIRE, C'EST LE GRAND AGENT MAGIQUE EMPLOYÉ POUR LE MAL PAR UNE VOLONTÉ PERVERSE.

« L'ancien serpent de la légende n'est autre que l'agent universel, c'est le feu éternel de la vie terrestre, c'est l'âme de la terre et le foyer vivant de l'enfer.

« Nous avons dit que la lumière astrale est le réceptacle des formes. Évoquées par la raison, ces formes se produisent avec harmonie ; évoquées par la folie, elles viennent désordonnées et monstrueuses. »

Voilà le blâme d'Éliphas Lévi à l'adresse des goètes. Lucifer paraît, quand il est évoqué par les sages de l'occultisme gnostique ; c'est lui, la lumière astrale[1], le grand agent magique ; et il paraît à ses fidèles, sous des formes harmonieuses. Mais qu'un pratiquant de la goétie, un fou selon l'opinion d'Éliphas Lévi, fasse appel au grand agent magique, en l'évoquant comme Satan, comme ange déchu, comme diable, ce n'est plus Lucifer qui paraît, c'est son horrible rival ou quelqu'un des affreux maleachs de son armée malfaisante et monstrueuse.

« Les évocations de la goétie et de la démonomanie, écrit encore l'ex-abbé Constant, ont-elles donc un résultat ? — Oui, certainement, un résultat incontestable et plus terrible que ne peuvent le raconter les légendes !

« Lorsqu'on appelle le diable avec les cérémonies voulues, le diable vient et on le voit.

« Pour ne pas mourir foudroyé à cette vue, pour n'en pas devenir cataleptique ou idiot, il faut être déjà fou. »

Et enfin, cette déclaration on ne peut plus formelle, toujours à propos de la magie noire et de ses effets qu'il atteste « réels et merveilleux » :

« En un mot, le diable, pour nous, c'est la force mise pour un temps au service de l'erreur. »

Et il conseille à ses lecteurs de se préserver à jamais des aberrations goétiques, et à ceux qui auront la force morale nécessaire, de ne pratiquer que la magie blanche exclusivement.

Ainsi, les goètes sont condamnés par les théurges dans les termes les plus irrévocables. Ils sont dans l'erreur, ils sont des fous, qui font le jeu des adonaïtes et sont dupés par les maleachs. Cette citation sera à rapprocher de l'excommunication des satanistes par Albert Pike, que je reproduirai plus loin ; on constatera l'unité de vue entre celui-ci et l'ex-abbé Constant, du moins sur ce point. Du reste, Albert Pike parait s'être inspiré souvent des

idées d'Éliphas Levi, qu'il avait en grande vénération et qu'il a canonisé « lucifériennement » comme précurseur du Palladisme.

Mais les critiques, les blâmes, les excommunications des théurges touchent peu les goètes ; ils persistent dans leur folie. Les uns ne s'avouent satanistes qu'entre camarades et dans des conversations dont sont stupéfiés les amis qui reçoivent de telles confidences ; les autres s'en font gloire, ne se bornant plus à l'essai de réhabilitation du prince des ténèbres, esquissé par le F∴ Renan sous des couleurs riantes.

Oui, le satanisme extravagant de la magie noire monte de jour en jour, grossit comme un flot infernal. Si les théurges cachent encore leurs opérations démoniaques et le plus souvent leurs noms, s'ils dissimulent parfois jusqu'à leur personnalité, par contre, les goètes commencent déjà à s'afficher, ce qui est un signe très grave du trouble profond de notre siècle ; ils célèbrent publiquement leur consécration à Satan.

Voici qu'en deux sonnets, effrayants de blasphèmes, M. Stanislas de Guaita[2] n'a pas craint de signer son pacte avec le démon, son acte de foi et d'amour envers le diable, et de le publier[3] :

I

S'il est vrai, Dieu puissant, ô toi que j'adorai,
Qu'en paradis, où dort ta muette indolence,
Tu te laisses bercer au soupir qui s'élance
De mon corps maladif et de mon cœur navré ;

Ô vieux sphinx impassible, ô vieux juge abhorré,
Qui, peseur scrupuleux à la fausse balance,
Peux me sauver d'un mot — et gardes le silence,
Moi, putrescible atome, oui, je t'insulterai !

Avant que de rouler à l'éternité d'ombre
Où doit rôtir ma chair dans le grand brasier sombre,
Les poings crispés au ciel, je hurlerai trois fois :

« Monstre, sois anathème ! » — Et ma rancœur sublime
Montera, mariée aux foudres de ma voix,
Comme un encens de haine exhalé de mon crime !

II

Quant à toi, Lucifer, astre tombé des cieux,
Splendeur intelligente aux ténèbres jetée,
Ange qui portes haut ta colère indomptée
Et gonfles tous les seins de cris séditieux :

Par toi seul, j'ai connu le mépris oublieux
Du Seigneur et de sa puissance détestée ;
J'ai ressenti, — sceptique et railleur, presque athée, —
Les plaisirs inouïs de l'amour radieux !

Tu m'ouvris l'océan des voluptés profondes,
Dont nul n'a su tarir les délirantes ondes ;
Tu m'appris à goûter le charme de l'Enfer.

On y souffre, il est vrai ; l'on y jouit quand même,
Puisqu'on y peut baver sa bile. — Ô Lucifer,
Mon bourreau de demain, je t'honore, — je t'aime !

Mars 1883.

En vérité, les goètes ne s'expliquent pas aussi clairement, en toutes circonstances. Mais ce ne sont pas, non plus, les documents du genre de celui-là qui offrent le plus grand intérêt à notre étude : on en pourrait reproduire bien d'autres, dans la même note ; mais à quoi bon ?… Ce qui est surtout curieux, ce qui doit arrêter notre attention, c'est la diversité étrange de systèmes mystiques que le démon s'est plu à faire éclore dans le

cerveau de tant de malheureux égarés, fondateurs de religions occultes toutes plus insensées les unes que les autres, pauvres fous qui se croient des génies, illuminés qui ne savent à quel artifice recourir pour voiler leur satanisme aux profanes.

Au premier rang, je placerai les swedenborgiens.

Ce que j'ai dit précédemment de Swendenborg suffit pour donner une idée de sa doctrine et de l'influence considérable que ses écrits ont exercée sur le mouvement spirite et occultiste de notre siècle. — N'oublions pas que Swedenborg, franc-maçon, et franc-maçon illuminé, c'est-à-dire diabolisant, est le fondateur (1773) d'un rite maçonnique en huit degrés qui porte son nom et qui est encore pratiqué de nos jours par la Grande Loge de Stockholm et les ateliers suédois et norwégiens de son obédience. — En dehors de cette influence générale qui se fait sentir chez presque tous les partisans de l'occultisme, et surtout chez ceux qui se piquent de n'être, comme Swedenborg, que des interprètes inspirés des Écritures et de la révélation chrétienne, il a donné naissance à des écoles, relevant plus particulièrement de son esprit et de son système, des groupes de disciples ne jurant que par le nom de Swedenborg, et acceptant en lui ce pour quoi il se donnait, le nouveau révélateur, annonçant que les temps de la vieille église du Christ étaient finis, et que commençait le règne d'un nouveau Christianisme (?), d'une Nouvelle Jérusalem, qu'il était appelé à fonder dans le monde éclairé et régénéré.

C'est cette *Nouvelle-Jérusalem* qu'ont essayé de fonder après lui et sur le modèle qu'il en a laissé dans ses écrits les petites chapelles satanistes qui se sont établies sous ce nom dans presque toutes les contrées de l'Europe et dans les principales villes des États-Unis d'Amérique.

Je me bornerai à esquisser l'histoire du mouvement swedenborgien en France, où Swedenborg comptait des disciples dès avant 1789. Il est assez curieux de constater que le premier ouvrage de Swedenborg traduit en français : *le Ciel et l'Enfer*, le fut par le fameux Pernety, bénédictin apostat et diabolisant.

Il est aussi digne de remarque que la France prit une part active à la fondation des premières sociétés on églises swedenborgiennes dans les autres pays. Parmi les membres de la première société fondée en Suède en

1786, se rencontrent deux français, le marquis de Thomé, et Moët, bibliothécaire à Versailles, et traducteur des œuvres de Swedenborg.

Robert Hindmarsh, qui inaugura en 1788 le culte public de la Nouvelle-Jérusalem en Angleterre [4], vit s'adjoindre aussitôt à lui deux français : Servanté, un huguenot du midi de la France, et Bénédict Chastanier [5], un médecin, qui publia le premier journal périodique de la nouvelle Église à Londres : le *Journal New-Jerusalimit*, pendant que Servanté fondait le *New-Jerusalem Magazine*.

Un révérend d'origine française, le R. Duché, est l'un des fondateurs de la Nouvelle-Église aux États-Unis.

Au XIX^e^ siècle, la recrudescence de la propagande swedenborgienne en France remonte à l'année 1820. Une première société, petit cénacle absolument fermé aux profanes, s'organisa chez Gobert, avocat à la Cour royale de Paris, un fougueux adversaire du catholicisme dans des opuscules parus sous l'anonymat d'*un Ami de la Sagesse et de la Vérité* (1821). Mais le véritable missionnaire de la Nouvelle-Jérusalem fut à cette époque le capitaine Bernard. Celui-ci, en garnison à Bordeaux, convertit à la nouvelle église la plupart des officiers du 23^e^ de ligne, son régiment ; puis en 1825, il répandit la doctrine et le culte en Espagne, s'affiliant à Madrid à un moine défroqué, dom Antonio : « C'est ainsi, dit la *Nouvelle-Jérusalem*, que la nouvelle doctrine pénétrait dans la péninsule à l'abri d'une épaulette française. Laissons ces premiers germes se développer sans bruit ; ils apparaitront au grand jour, lorsque le moment sera arrivé, pour la nation espagnole de briser le joug du Catholicisme romain, comme elle a déjà secoué celui du pouvoir absolu. »

Le capitaine Bernard, fanfaronnade bien digne d'un sataniste, se vantait d'avoir converti à Swedenborg l'évêque de Barcelone et le général Palafox. Il joignait à sa propagande doctrinale des opérations thaumaturgiques, des incantations magnétiques. Une de ses plus ardentes disciples, M^me^ de Saint-Amour, opérait des guérisons et interprétait les songes. De retour en France, il jeta les germes de la Nouvelle-Jérusalem à Bayonne, à Tarbes, à Toulouse, à Nantes. À Paris, en 1826, un prêtre, premier vicaire de Notre-Dame de Paris, l'abbé Œgger[6], converti par lui, abjurait le catholicisme pour se mettre sous la direction de Bernard et de Gobert, et devenait un des

plus zélés apôtres de l'église nouvelle. À Besançon, Bernard ralliait à sa secte le général de Bissy et le professeur Genisset.

D'autre part, l'abbé Ledru, curé de Levès, petit village sur les confins de la forêt de Dreux, prêchait ouvertement Swedenborg. L'interdiction même ne lui imposait pas silence ; vers 1833, il louait une grange, y installait le nouveau culte, qui réunissait 400 fidèles. Un délégué de l'évêque, chargé d'enterrer un paysan, est obligé de se retirer devant les manifestations hostiles du troupeau swedenborgien. Ceux-ci se défendent contre la cavalerie envoyée par le préfet, armés de faux et de fusils à pierre. L'ex-curé put continuer d'exercer son culte diabolique sans être inquiété jusqu'à sa mort, qui eut lieu cinq ans après.

Les principaux apôtres de la Nouvelle-Jérusalem en France, après ceux que nous venons de citer, furent : Louis-Boniface Larocque, pasteur calviniste ;

Édouard Richer (1792-1834), qui a publié de nombreux ouvrages d'illuminisme swedenborgien. Ces ouvrages amenèrent à la Nouvelle-Jérusalem de nombreux prosélytes ; ils forment l'exposé le plus complet et le plus enthousiaste de la doctrine de Swedenborg. Grâce à Richer, le Swedenborgianisme acquit une certaine autorité dans le monde instruit et lettré ; en 1838, un littérateur, qui a joui d'une grande notoriété, Émile Souvestre, écrivait : « Quand une religion est défendue par des hommes comme les Tafel, les Clowes, les Hindmarsh, les Noble, les Hofaker, les Richer ; quand elle a des journaux, des prêtres, cinquante églises en Angleterre, soixante en Amérique, et qu'elle compte plus de 400.000 fidèles, on ne peut se refuser à voir en elle un évènement social digne d'étude. » — « L'année 1757 (date des révélations de Swedenborg) s'écriaient les Swedenborgiens, deviendra bientôt aussi mémorable que celle de l'Incarnation. »

Après Richer, les deux plus grands apôtres de la Nouvelle-Jérusalem en France sont Le Boys des Guays et Harlé, celui-ci, comme prédicateur, le premier comme traducteur de Swedenborg. Dès 1837, Le Boys des Guays avait ouvert un culte public à Saint-Amand, pour recruter des adeptes à diriger ensuite vers le satanisme ; il avait été conduit à Swedenborg par l'étude de l'occultisme ; il résolut dès lors de faire connaître au monde dans la langue française les œuvres complètes du révélateur suédois, et poussa à

bout cette grande entreprise ; il y mit sept ans, en traduisant dix pages par jour, et se servant d'une plume d'or, « consacrée au Dieu-Caché. » Vers 1848, il organisa à Paris les réunions swedenborgiennes, qui se continuèrent vers 1866 chez M. Minot, rue de Sèvres, et dans l'appartement du D^{r} Poirson, rue des Grands-Augustins, 18, où l'on entendit plusieurs années les prédications de M. Harlé ; le D^{r} Poirson lui succéda jusqu'en 1880. Un autre centre de réunions swedenborgiennes se tenait à Passy, rue de la Faisanderie : la prêtresse de ces réunions était une étrange Américaine, M^{lle} Holms, qui rêvait d'installer en plein cœur de Paris un temple swedenborgien. M. Human, séduit autant par les beaux yeux de M^{lle} Holms, que par les doctrines de la nouvelle église, constitue avec elle le « couple-prêtre », préconisé par Swedenborg, et ils consacrèrent une partie de leur fortune à la construction du temple privé de la rue Thouin, plus froid et plus vide encore qu'un temple calviniste. Sur le mur s'étale une fresque symbolique, guirlande mystique, composée de l'olivier, emblème du Divin Bien, de la vigne, emblème du Vrai, et du figuier, emblème du Bien Naturel. On y communie deux fois par an, à Pâques et à Noël, sous les deux espèces. Bien entendu ce n'est là qu'un pur symbole. C'est là que les Swedenborgiens actuels, du groupe dit des orthodoxes, célèbrent leur culte, sous les auspices du patriarche Human et du pasteur Décembre.

D'autres, les schismatiques, les disciples restés fidèles à Cahagnet, se réunissent mensuellement chez M. Allar, et s'adonnent principalement aux pratiques du magnétisme. « J'ai vu là, dit Jules Bois[7], un sujet nommé Ravet qui converse avec feu Cahagnet, quand le thaumaturge, M. Allar, l'endort… On l'écoute respectueusement ; car, m'a-t-on expliqué, l'âme de feu Cahagnet, à ces moments sacrés, habite en lui. M. Lecomte, de Noisy-le-Roi, naturaliste, imprégné des plus subtiles spiritualités, l'interroge sur les plantes, et M. Allar sur la métaphysique, tous deux avec conscience et perspicacité.

« Ces étudiants, au nombre de quarante à peu près, forment le plus extraordinaire assemblage : chercheurs rigoureux, médiocres écrivains, mystiques disgraciés et aux beaux yeux presque féroces, francs-maçons intrigants, femmes enthousiastes tombées dans la neurasthénie… petites demoiselles étonnées… Je suis sorti de cet étrange atelier où trône la statue

d'Isis, presque ivre de ce merveilleux que me servirent de complaisants grands-prêtres laïques, se recommandant d'une science un peu trop pénétrée de libre-pensée et causant avec les âmes des morts aussi aisément qu'une dévote à son confesseur et avec non moins de déférence. »

Mais, dans le swedenborgianisme comme dans toute autre secte similaire, le satanisme à beau se cacher sous des apparences de mysticisme innocent ; il laisse toujours percer un bout de corne.

Rappelons ce qu'écrivait en 1849 le F∴ Joseph Olivier, swedenborgien, dans le *Magnétiseur spiritualiste*, organe du F∴ Cahagnet, pontife de l'un des deux groupes parisiens :

« Le Christ, ce docteur magnifique, réservoir intarissable du fluide magnétique divin, dont les rayons ont transpercé la matière, le Christ ne représente qu'une face déterminée du génie du bien. — En lui resplendissent *la charité, la bonté, l'humilité, la douceur*. Le Christ, c'est la *force* que donne la *foi,* force qui dérive de ses perfections mêmes. Mais le Dieu de la *force réelle*, de la *force vraie*, c'est Satan ! Satan, en qui se personnifient *la grandeur, l'extermination ;* Satan, *le Dieu de la révolte légitime*, a dit Georges Sand, — Satan le Dieu des *malheureux*, des *opprimés*. — Satan, le Dieu des *révolutions*. C'est lui, Satan, qui, se sacrifiant chaque jour, chaque jour arrache, au prix d'atroces tortures, la robe empoisonnée de la force *brutale* qui enchaine la force *morale* dont il est le Dieu. Et cependant que le Christ panse de ses pleurs les plaies des combattants tombés sur le vaste champ de bataille de l'humanité, lui, — l'invaincu, l'indomptable, — brise les fers du prisonnier, les convertit en instruments de mort pour l'oppresseur, et poussant son cri magique : Liberté, Égalité, Fraternité, suscite les pierres elles-mêmes qui se dressent en barricades contre lesquelles viennent se briser — impuissantes — les foudres de la *force brutale…* Satan, c'est la *moitié*, c'est le *complément* du Christ. Ils ne forment à eux deux qu'une seule personne, un même tout !

« Le Christ a paru : son type a été personnifié.

« Le type de *Satan* le sera ; il couronnera l'œuvre sur la terre.

« Le *Christ* a posé le principe.

« *Satan* viendra pour poser *les conclusions de toutes les conséquences.*

« Je vous comparerai *Satan* et le *Christ* à l'union de *l'homme* et de la *femme*, qui, par la réunion du *beau*, du *grand* et du *fort* au *simple*, au *bon* et au *doux*, forme l'image des qualités de Dieu. »

Passons aux Martinistes.

Au chapitre sur *les Juifs dans la Franc-Maçonnerie*, j'ai suffisamment parlé de Martinez Pasqualis pour n'avoir pas à revenir sur le premier fondateur de cette secte des Martinistes, essentiellement diabolisante et maçonnique.

Mais Martinez Pasqualis, agissant en France comme Weishaupt en Allemagne, a été le promoteur de l'Illuminisme français, et c'est l'un de ses disciples, Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803), qui en a été le théoricien et le véritable organisateur ; et c'est lui qui a laissé son nom à la secte.

Saint-Martin, qu'on appelle communément « le Philosophe Inconnu », était officier au régiment de Foix, en garnison à Bordeaux, lorsqu'il fit la connaissance de Martinez Pasqualis dans les loges de cette ville ; c'était le duc de Choiseul, ami et protecteur de sa famille, qui l'avait fait initier de bonne heure à la maçonnerie ; Pasqualis alla plus loin et leva pour lui les derniers voiles.

Esprit exalté, Saint-Martin se lança à corps et âme perdus dans le mysticisme noir ; mais il avait, en outre, le goût très développé des relations mondaines. De fréquentation fort agréable, doué de qualités extérieures qui le faisaient rechercher, il séduisait les gens de la belle société, si superficiels au XVIII^{e} siècle, et tous ces grands seigneurs et ces grandes dames, qui, à cette époque dont Voltaire fut roi, oubliaient Dieu pour les plaisirs, s'arrachaient l'élégant officier, alors démissionnaire. Il était venu à Paris.

Cet homme était vraiment un instrument du démon. Par ses manières doucereuses, par sa politesse exquise, il s'insinuait, d'abord, comme le serpent, puis, par la flamme de son regard, rapportent ses contemporains, il fascinait ; toujours comme le serpent, ajouterai-je. Et il prêchait, dans les salons aristocratiques, une religion nouvelle ; habile au suprême degré, il restait mystérieux, ne glissait que quelques mots, excitait la curiosité, réveillait le sentiment de la dévotion envers Dieu chez les frivoles qui l'avaient laissé s'éteindre, mais c'était pour le fausser, pour le sophistiquer, pour diriger cette piété mystique, rejaillie à son coup de baguette, vers un idéal criminel, sacrilège, vers Satan déifié. Les femmes surtout tombaient

dans son piège ; et, du reste, il est reconnu que c'est particulièrement chez les nobles désœuvrées qui ont oublié le chemin de l'Église, que le satanisme fait le plus de victimes.

Autour de Saint-Martin, gravitaient, vice-prêtresses de l'occultisme, les femmes de la plus haute aristocratie : la princesse de Lusignan, la marquise de Chabanais, la marquise de Lacroix, la maréchale de Noailles.

Dans ses livres, le Philosophe Inconnu est, comme les Éliphas Levi et tous les autres docteurs ès-cabale, incompréhensible pour les non-initiés. « Je prêche Satan », est une chose qui ne se peut imprimer en toutes lettres. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que M. Caro, l'académicien, ait écrit ceci sur les ouvrages de Saint-Martin : « Il y a des pages, et en grand nombre, où nous n'avons pas compris un mot. Est-ce notre faute ? est-ce celle de l'écrivain ?… Dans ces pages étranges, une sorte de vertige vous prend. On entre dans un monde nouveau, où les mots n'ont plus de sens, ni les phrases de liaison et de suite entre elles. Les formes de la syntaxe sont respectées ; les propositions sont régulièrement construites ; mais la pensée reste indéchiffrable sous ce mélange de mots qui se suivent sans éveiller une seule idée. Ces pages sont comme un rêve éveillé ou comme un jeu d'enfant dans lequel on s'amuserait à parler pendant un certain temps sans rien dire, associant des phrases sans y mettre aucun sens, frappant l'air de sons vains et vides, et s'ingéniant à ne pas penser. » M. Caro n'a rien compris, parce qu'il n'avait pas la clef, parce qu'il n'était pas théosophe, initié martiniste.

Louis Blanc, qui était franc-maçon, qui avait compris le secret des secrets, mais qui, cependant (il faut lui rendre cette justice), n'est pas déchu jusqu'à la pratique de l'occultisme, écrit à propos du livre de Saint-Martin, intitulé *Des erreurs et de la vérité :* « Par les sentiers de l'allégorie, le Philosophe Inconnu conduisait au sein du royaume mystérieux que, dans son état primitif, l'homme avait habité. »

Et aussi, le F∴ Findel, dans son *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, dit encore, au sujet du même livre : « Il ne fut pas seulement révéré comme un évangile par quelques FF∴ isolés ; mais en Allemagne on le considéra comme une mine de vraie science maçonnique, et on le recommanda particulièrement aux FF∴ initiés Chevaliers d'Asie. Le F∴ Claudius le traduisit en allemand. »

Veut-on quelques échantillons des écrits mystiques de Saint-Martin ? Je vais donner de courts extraits de ce fameux livre : *Des erreurs et de la vérité*. Mon lecteur, qui a la clef, comprendra que le système du Philosophe Inconnu n'est autre qu'un satanisme spécial, un amalgame de manichéisme et de néo-platonisme.

« L'homme, écrit Saint-Martin, est à présent composé de deux êtres, l'un sensible, l'autre intelligent. Nous avons laissé entendre que, dès son origine, il n'était pas sujet à cet assemblage, et que, jouissant des prérogatives de l'être simple, il avait tout en lui et n'avait besoin de rien pour se soutenir, puisque tout était renfermé dans les dons précieux qu'il tenait de son principe. *Dès son origine, l'homme avait donc pour loi de régner sur la région sensible, comme il le doit encore aujourd'hui ;* mais, comme il était alors doué d'une force incomparable et qu'il n'avait aucune entrave, tous les obstacles disparaissaient devant lui. Aujourd'hui, il n'a plus, à beaucoup près, les mêmes forces. *Lorsque l'arrêt foudroyant eût été prononcé contre lui, il ne lui resta, de tous les dons qu'il avait reçus, qu'une ombre de liberté, c'est-à-dire une volonté toujours sans force et sans empire*. Tout autre pouvoir lui fût été, et sa réunion avec un être sensible le réduisit à n'être plus qu'un assemblage de deux causes inférieures en similitude de celles qui régissent tous les corps.

« Quels fruits l'homme pourrait-il donc produire aujourd'hui, si, dans l'impuissance que nous lui connaissons, il croyait n'avoir d'autre loi que sa propre volonté, *et s'il entreprenait de marcher sans être guidé par cette cause active et intelligente dont il dépend malgré lui et de laquelle il doit tout attendre,* ainsi que les êtres corporels parmi lesquels il est si tristement confondu ?…

« … Commençons par observer l'institution la plus respectée et la plus universellement répandue dans tous les peuples, celle qu'ils regardent avec raison comme ne devant pas être l'ouvrage de leurs mains. Il est bien clair, par le zèle avec lequel toute la terre s'occupe de cet objet sacré, que tous les hommes en ont en eux et l'image et l'idée. Nous apercevons chez toutes les nations une uniformité entière sur le principe fondamental de la religion. Toutes reconnaissent un être supérieur qu'il faut prier ; toutes le prient.

« Cependant, les soins que tous les peuples se donnent pour honorer le premier être nous présentent, comme toutes les autres institutions, des différences et des changements successifs et arbitraires dans la pratique comme dans la théorie, en sorte que, parmi toutes les religions, on n'en connait pas deux qui l'honorent de la même manière. *Or, je le demande, cette différence pourrait-elle*

avoir lieu, si les hommes auraient pris le même guide et qu'ils n'eussent pas perdu de vue la seule lumière qui pourrait les éclairer et concilier ? »

Nous, catholiques, nous croyons que, s'il y a plusieurs religions sur le globe, c'est parce que la vérité du christianisme n'a pas encore conquis les âmes de millions d'idolâtres et parce que d'autre part il y a eu des schismes et des hérésies qui ont retranché des âmes du sein du vrai christianisme ; mais nous espérons que les hérétiques et les schismatiques finiront par revenir un jour à l'Église et que les païens seront aussi finalement convertis. Voilà comment nous comprenons que l'unité de religion se fera sur le globe.

Saint-Martin, lui, condamne toutes les religions actuellement connues, c'est-à-dire pratiquées publiquement ; selon lui, elles sont toutes fausses, toutes imbues d'erreur. Pour savoir comme il convient d'honorer la divinité, et, par conséquent, pour bien comprendre la divinité, aucune nation n'a songé à se laisser guider par le bon guide, qu'il ne nomme pas ; toutes ont perdu de vue la vraie lumière.

C'est depuis l'arrêt prononcé contre lui au paradis terrestre que l'homme a été dépouillé de sa force morale et que, croyant n'avoir d'autre loi que celle de sa volonté, il a marché au hasard, sans s'inspirer, comme il aurait dû le faire de cette cause active et intelligente qui ne veut que son bien, mais dont Saint-Martin s'obstine à ne pas imprimer le nom.

Continuons, pourtant.

« C'est donc parce qu'il s'éloigne de cette lumière, que l'homme demeure livré à ses propres facultés. Et cependant, quoiqu'il ne sache plus si l'hommage qu'il offre au premier être est vraiment celui que cet être exige, il préfère en rendre un, tel qu'il le conçoit, à la secrète inquiétude et au regret de n'en point rendre du tout.

« Tel est, en partie, le principe qui a formé les fausses religions et qui a défiguré 'celle que toute la terre aurait dû suivre. Alors, pourrons-nous être surpris de voir si peu d'uniformité dans les usages pieux de l'homme et de son culte, de lui voir produire toutes ces contradictions, toutes ces pratiques opposées, *tous ces rites qui se combattent et qui, en effet, ne présentent rien de vrai à la pensée ?* N'est-ce pas là où, l'imagination de l'homme n'ayant plus de frein, tout est l'ouvrage de son caprice et de son aveugle volonté ? N'est-ce pas là, par conséquent, où tout doit paraître indifférent à la

raison, puisqu'elle ne voit plus de rapports entre ce culte et l'être auquel les instituteurs et les partisans veulent l'appliquer ?

« Nous avons vu que, malgré tous les raisonnements sur la nature, les hommes étaient obligés de se soumettre à ses lois ; nous avons assez fait connaître que les lois de cette nature étaient fixes et invariables, *quoique, par une suite des* DEUX ACTIONS *qui sont dans l'univers,* — (du bon et du mauvais principes), — *leur accomplissement fut souvent dérangé*.

« Nous savons donc déjà avec évidence qu'il est dans la nature corporelle une puissance supérieure à l'homme et qui l'assujettit à ses lois. Si l'homme est soumis à cette nature, à plus forte raison le sera-t-il AUX PRINCIPES SUPÉRIEURS *qui la dirigent et la soutiennent*. Que produira donc tout ce qu'il pourra faire, imaginer, dire, instituer contre les lois de ces principes supérieurs ? Loin qu'ils en soient le plus légèrement altérés, ils ne font que montrer davantage leur force et leur puissance en laissant l'homme qui s'en éloigne livré à ses propres doutes et aux incertitudes de son imagination et *en l'assujettissant à ramper* tant qu'il voudra les méconnaitre.

« Nous ne pouvons donc plus douter que la raison de toutes ces différences que les nations nous offrent dans leurs dogmes et dans leur culte ne vienne de ce que, dans leurs institutions, elles ne sont pas appuyées de cette cause active et intelligente.

« On ne doit pas non plus me demander actuellement quel est celui de tous les cultes établis qui est le véritable culte ; le principe que je viens de poser doit servir de réponse à toutes les questions sur cet objet… »

« … Tel est, on le voit, l'état malheureux de l'homme actuel, qu'il ne peut, non seulement arriver au terme, mais même faire un seul pas dans cette voie, sans qu'une autre main que la sienne lui en ouvre l'entrée et le soutienne dans toute l'étendue de la carrière ! On sait aussi que *cette main puissante est cette même cause physique, à la fois intelligente et active, dont l'œil voit tout et dont le pouvoir soutient tout dans le temps*. Or, si ses droits sont exclusifs, comment l'homme, dans sa faiblesse et dans la privation la plus absolue, pourrait-il dans la nature se passer d'un pareil appui ?

« Il faut donc qu'il reconnaisse ici de nouveau et l'existence de cette cause et le besoin indispensable qu'il a de son secours POUR SE RÉTABLIR DANS SES DROITS. *Il sera également obligé d'avouer que, si elle peut seule satisfaire pleinement ses désirs sur les difficultés qui l'inquiètent, le premier et le plus utile de ses devoirs est d'abjurer sa fragile volonté, ainsi que les fausses lueurs dont il cherche à en colorer les abus, et de ne se reposer que sur cette cause puissante, qui, aujourd'hui, est l'unique guide qu'il ait à prendre.*

« Que ne puis-je déposer ici le voile dont je me couvre et prononcer le nom de cette cause bienfaisante, la force et l'excellence même sur laquelle je voudrais pouvoir fixer les yeux de tout l'univers ! Mais, quoique cet être ineffable, la clef de la nature, l'amour et la joie des simples, le flambeau des sages, et même le secret appui des aveugles, ne cesse de soutenir l'homme dans tous ses pas, comme il soutient et dirige tous les actes de l'univers, **cependant, le nom qui le ferait le mieux connaître suffirait, si je le proférais, pour que le plus grand nombre dédaignât d'ajouter foi à ses vertus et se défiât de toute ma doctrine.** Ainsi, le désigner plus clairement, ce serait éloigner le but que j'aurais de le faire honorer. »

Ce que Saint-Martin n'imprimait pas dans ses livres, il le disait aux adeptes de son rite, minutieusement éprouvés. Son rite appartient à la franc-maçonnerie ; c'est l'*Écossisme réformé de Saint-Martin* ou *Ordre Martiniste* ; il a bon nombre de pratiquants en France, mais il est surtout répandu en Allemagne et principalement en Prusse. Primitivement composé de dix grades divisés en deux séries, ce rite, qui est une réforme du régime des Élus-Coëns (de Martinez Pasqualis), a été réduit à sept grades, qui sont : 1er Apprenti ; 2e Compagnon ; 3e Maitre ; 4e Maître Parfait ; 5e Élu ; 6e Écossais ; 7e Sage Illuminé. C'est au 7e grade que l'adepte sait à quoi s'en tenir sur le grand architecte de l'univers. Mais comme les Martinistes sont des satanistes, ils ne sont pas officiellement reconnus par le Suprême Directoire Dogmatique de la haute-maçonnerie. Néanmoins, quelques-uns d'entre eux sont en rapport avec les chefs du Palladium ; mais ils se gardent bien de le faire savoir à leurs collègues ; on sait, d'ailleurs, que le secret des palladistes est des plus rigoureux.

Il en est de Saint-Martin comme de Swedenborg. Son influence est plutôt une influence générale, et elle se fait sentir aussi bien dans les doctrines des différents groupes d'occultistes que dans l'école spéciale qui marche sous son drapeau. C'est ainsi que Papus, dans un tableau synthétique de la filiation de ces différents groupes, a rattaché à l'école de Saint-Martin, par l'intermédiaire de Wronski : Éliphas Lévi, Louis Lucas, Lacuria, et Stanislas de Guaita, ce dernier comme étant le véritable successeur d'Éliphas Lévi, — qui n'était pourtant pas sataniste.

Une spéciale initiation martiniste a été instituée récemment par le groupe central d'occultisme fondé par Papus, qui semble fonctionner assez activement De temps en temps, l'*Initiation* offre à ses lecteurs des

fragments de discours prononcés à la réception des Frères des différents degrés ; ainsi, par exemple, au 18e volume, page 110 : un *Discours prononcé à la réception du Frère 19e au Suprême Conseil, le 25 novembre 1892*. L'orateur y définit ce qu'il faut entendre par science martiniste, qu'il résume ainsi : « Expliquer l'univers par l'homme, c'est la devise même de Saint-Martin. » Comme premier mode d'étude, est recommandée la lecture des maîtres martinistes : « Lisez, mon frère, lisez passionnément les œuvres de Martinez Pasqualis et surtout de Saint-Martin… En Saint-Martin est condensée toute la moelle des plus nobles philosophies et des plus hautes religions. Pythagore, Platon et Plotin se retrouvent dans ses pages, l'âme de Jésus a inspiré leur auteur. » L'âme de ces initiations martinistes semble être surtout aujourd'hui Stanislas de Guaita. On verra toutefois, en lisant attentivement le discours d'initiation, que je cite et dont il est l'auteur, qu'il est avant lout un disciple et un adepte de la cabale :

Discours Initiatique

pour une réception martiniste au grade de S∴ I∴

Tu as été successivement revêtu des trois grades hiérarchiques de notre ordre ; nous te saluons S∴ I∴ ; et quand tu auras transcrit et médité nos cahiers, tu deviendras Initiateur à ton tour. À tes mains fidèles sera commise une importante mission : la charge t'incombera, mais aussi l'honneur, de former un groupe dont tu seras devant ta conscience et devant l'Humanité divine le Père intellectuel et à l'occasion le Tuteur moral.

Il ne s'agit point ici de t'imposer des convictions dogmatiques. Que tu te croies matérialiste, ou spiritualiste, ou idéaliste ; que tu fasses profession de Christianisme ou de Bouddhisme ; que tu te proclames libre-penseur ou que tu affectes même le scepticisme absolu, peu nous importe après tout ; et nous ne froisserons pas ton cœur en molestant ton esprit sur des problèmes que tu ne dois résoudre que face à face avec ta conscience et dans le silence solennel de tes passions apaisées.

Pourvu que ton cœur, embrasé d'un amour véritable pour tes frères humains, ne cherche jamais à briser les liens de solidarité qui te rattachent étroitement au Règne Hominal considéré dans sa Synthèse, tu es d'une religion suprême et vraiment universelle ; car c'est elle qui se manifeste et s'impose (multiforme, il est vrai, mais essentiellement identique à elle-même) sous les voiles de tous les cultes exotériques d'Occident comme d'Orient.

Psychologue, donne à ce sentiment le nom que tu voudras : Amour, Solidarité, Altruisme, Fraternité, Charité ;

Économiste ou Philosophe, appelle-le Socialisme, si tu veux… Collectivisme, Communisme… Les mots ne sont rien !

Honore-le, Mystique, sous les noms de Mère-Divine ou d'Esprit-Saint.

Mais, qui que tu sois, n'oublie jamais que dans toutes les religions réellement vraies et profondes, c'est-à-dire fondées sur l'Ésotérisme, la mise en œuvre de ce sentiment est l'enseignement premier, capital, essentiel, de cet Ésotérisme même.

Poursuite sincère et désintéressée du Vrai, voilà ce que ton Esprit se doit à lui-même ; paternelle mansuétude à l'égard des autres hommes, c'est là ce que ton Cœur doit au prochain.

Ces deux devoirs exceptés, notre Ordre ne prétend pas t'en prescrire d'autres, *sous un mode impératif, du moins.*

Aucun dogme philosophique ou religieux n'est imposé davantage à ta foi, — Quant à la doctrine dont nous avons résumé pour toi les principes essentiels, nous te prions seulement de la méditer à loisir et sans parti pris. C'est par la persuasion seule que la Vérité Traditionnelle veut te conquérir à sa cause !

Nous avons ouvert à tes yeux les sceaux du Livre ; mais c'est à toi d'apprendre à épeler d'abord la lettre, puis à pénétrer l'Esprit des mystères que ce livre renferme.

Nous t'avons « commencé » ; le rôle de tes Initiateurs doit se borner là. Si tu parviens de toi-même à l'intelligence des Arcanes, tu mériteras le titre d'Adepte ; mais sache bien ceci : c'est en vain que les plus savants mages de la terre te voudraient révéler les suprêmes formules de la science et du pouvoir magique ; la Vérité Occulte ne saurait se transmettre en un discours[8] ; chacun doit l'évoquer, la créer et la développer en soi.

Tu es *Initiatus* : celui que d'autres ont mis sur la voie. Efforce-toi de devenir *Adeptus* : celui qui a conquis la science par lui-même. En un mot, deviens le fils de tes œuvres.

Notre Ordre, je te l'ai dit, borne ses prétentions à l'espoir de féconder les bons terrains, en semant partout la bonne graine ; les enseignements des S∴ I∴ sont précis, mais élémentaires.

Soit que ce programme secondaire suffise à ton ambition, soit que ta destinée te pousse un jour au seuil du temple mystérieux où rayonne, depuis des siècles, le lumineux dépôt de l'Ésotérisme

Occidental, écoute les dernières paroles de tes Frères inconnus ; puissent-elles germer dans ton esprit et fructifier dans ton âme !

Je te proteste que tu peux y trouver le criterium infaillible de l'Occultisme, et que la Clef de voûte de la synthèse ésotérique est bien là, non pas ailleurs. Mais à quoi sert d'insister, si tu peux comprendre et si tu veux croire ? Dans le cas contraire, à quoi bon insister encore ?

Tu es bien libre de prendre ce qui me reste à dire pour une allégorie mystique ou pour une fable-littéraire sans portée, ou même pour une audacieuse imposture…

Tu es libre ; mais Écoute. — Germe ou périsse la graine, je vais semer !

En principe, à la racine de l'Être est l'Absolu ;

L'Absolu. — que les religions nomment Dieu, — ne se peut concevoir, et qui prétend le définir en dénature la notion, en lui assignant des bornes ; un Dieu défini est un Dieu fini.

Mais de cet insondable Absolu émane éternellement la *Dyade androgynique*, formée de deux principes indissolublement unis : l'Esprit vivificateur, et l'âme vivante universelle.

Le mystère de leur union constitue le grand arcane du Verbe.

Or, le Verbe, c'est l'Homme-collectif considéré dans sa synthèse divine, avant sa désintégration. C'est l'Adam Céleste, avant sa chute ; avant que cet Être Universel se soit modalisé, en passant de l'Unité au Nombre ; de l'Absolu au [8] Relatif ; de la Collectivité à l'Individualisme : de l'Infini à l'Espace, et de l'Éternité au Temps.

Sur la chute d'Adam, voici quelques notions de l'enseignement traditionnel :

Incités par un mobile intérieur dont nous devons taire ici la nature essentielle, mobile que Moïse appelle « Nahash », et que nous définirons, si tu veux, la soif égoïste de l'existence individuelle, un grand nombre de Verbes fragmentaires, consciences potentielles vaguement éveillées en mode d'émanation dans le sein du Verbe Absolu, se séparèrent de ce Verbe qui les contenait.

Ils se détachèrent, — infimes sous-multiples, — de l'Unité-mère qui les avait engendrés. Simples rayons de ce soleil occulte, ils dardèrent à l'infini dans les ténèbres leur naissante individualité, qu'ils souhaitaient indépendante de tout principe antérieur, en un mot, autonome.

Mais, comme le rayon lumineux n'existe que d'une existence relative, par rapport au foyer qui l'a produit, ces Verbes également relatifs, dénués de principe autodivin et de lumière propre, s'obscurèrent à mesure qu'ils s'éloignaient du Verbe absolu.

Ils tombèrent dans la matière, mensonge de la substance en délire d'objectivité ; dans la matière, qui est au Non-Être ce que l'Esprit est à l'Être, ils descendirent jusqu'à l'existence élémentaire, jusqu'à l'animalité, jusqu'au végétal, jusqu'au minéral ! Ainsi, la matière fut élaborée de l'Esprit, et l'Univers concret prit une vie ascendante, qui remonte de la pierre, apte à la cristallisation, jusqu'à l'homme, susceptible de penser, de prier, d'assentir l'intelligible et de se dévouer pour son semblable !

Cette répercussion sensible de l'Esprit captif, sublimant les formes progressives de la Matière et de la Vie, pour tâcher de sortir de sa prison, — la Science contemporaine la constate et l'étudie sous le nom d'Évolution.

L'Évolution, c'est l'universelle Rédemption de l'Esprit. En évoluant, l'Esprit remonte.

Mais avant de remonter, l'Esprit était descendu ; c'est ce que nous appelons l'Involution.

Comment le sous-multiple verbal s'est-il arrêté à un point donné de sa chute ? Quelle force lui a permis de rebrousser chemin ? Comment la conscience obscurée de sa divinité collective s'est-elle enfin réveillée en lui, sous la forme encore bien imparfaite de la Sociabilité ? — Voilà de profonds mystères, que nous ne pouvons pas même aborder ici, et dont tu sauras acquérir l'intelligence, si la Providence est avec toi.

Je m'arrête. Nous t'avons conduit assez avant sur la voie ; te voilà muni d'une boussole occulte qui te permettra, sinon de ne jamais t'égarer, du moins de retrouver toujours le droit chemin.

Voilà donc quelques données précises sur la *grande affaire*[9] de l'humaine destinée ; à toi le soin d'en déduire le reste, et de donner au problème sa solution.

Mais comprends bien, mon frère, une troisième et dernière fois je l'en adjure, comprends bien, que l'Altruisme est la seule voie qui conduise au but unique et final, — je veux dire la réintégration des sous-multiples dans l'Unité divine : — la seule doctrine qui en fournisse le moyen, qui est le déchirement des entraves matérielles, pour l'ascension, à travers les hiérarchies supérieures, vers l'astre central de la régénération et de la paix.

N'oublie jamais que l'Universel Adam est un Tout homogène, un Être vivant, dont nous sommes les atômes organiques et les cellules constitutives. Nous vivons tous les uns dans les autres, les uns par les autres ; et fussions-nous individuellement sauvés (pour parler le langage chrétien), nous ne cesserions de souffrir et de lutter qu'une fois tous nos frères sauvés comme nous !

L'Égoïsme intelligent conclut donc comme a conclu la Science traditionnelle : l'universelle fraternité n'est pas un leurre ; c'est une réalité de fait.

Qui travaille pour autrui travaille pour soi ; qui tue ou blesse son prochain se blesse ou se tue ; qui l'outrage, s'insulte soi-même.

Que ces termes mystiques ne t'effarouchent pas ; nous sommes les mathématiciens de l'ontologie, les algébristes de la métaphysique.

Souviens-toi, Fils de la Terre, que ta grande ambition doit être de reconquérir l'Éden Zodiacal, d'où tu n'aurais jamais dû descendre, et de rentrer enfin dans l'Ineffable Unité, hors de laquelle tu n'es rien, et dans le sein de laquelle tu trouveras, après tant de travaux et de tourments, cette paix céleste, ce sommeil conscient que les Hindous connaissent sous le nom de *Nirvana* : la béatitude suprême de l'Omniscience, en Dieu.

Stanislas de Guaita, S∴ I∴

L'Ordre Martiniste a un Suprême Conseil, dont le président est le F∴ Papus, franc-maçon (33e). Les initiations ont lieu, une fois par mois, dans un local dénommé « Salle Fabre d'Olivet ».

Je parlerai de Papus, plus loin. D'abord, disons quelques mots du mage noir Stanislas de Guaita : le marquis de l'avenue Trudaine est, à Paris, une personnalité importante dans le monde diabolisant.

Stanislas de Guaita est proclamé par les occultistes contemporains « le représentant le plus élevé de la science occulte considérée dans ses développements philosophiques. » Ses *Essais de sciences maudites* l'ont placé au premier rang des théoriciens de l'occultisme. Sous le rapport du style, il relève surtout d'Éliphas Lévi, et il se donne même comme poursuivant sa tâche. Ainsi que lui, d'ailleurs, il se dit héritier de toute la science des anciens mages et des anciens sanctuaires, — héritier de la cabale et du gnosticisme, « relevant plus spécialement de l'Initiation hermétique et kabbaliste ». Disciple des adeptes de tous les âges, dont la vie, depuis les gnostiques jusqu'au XVIIIe siècle lui apparaît comme un constant martyre : « vénérables excommuniés, patriarches de l'exil, fiancés de la potence et du fagot, ils ont vécu leur agonie ; ils ont écrit leurs symboles, qu'aujourd'hui nous déchiffrons… Si l'on ne brûle plus les initiés, on les raille et les calomnie. Ils sont résignés à l'outrage, comme leurs pères — les martyrs. »

En 1886, un opuscule, intitulé : *Au seuil du mystère*, annonçait la publication prochaine d'un corps de doctrine cohésif « devant sublimer cette haute philosophie des maîtres. » Cette haute philosophie est contenue dans le volume paru depuis : *Le Serpent de la Genèse* (1891), une histoire philosophique de la sorcellerie à toutes les époques, que doivent suivre deux autres parties : la *Clef de la Magie Noire*, et *le Problème du Mal.*

Pour Stanislas de Guaita, comme pour Éliphas Lévi, la science magique recèle des secrets d'une réalité formidable :

« La haute science ne saurait être l'objet d'une curiosité frivole : le problème est sacré, sur lequel ont pâli tant de nobles fronts, et questionner le Sphinx par caprice est un sacrilège jamais impuni. À votre demande indiscrète, l'Inconnu formule une réponse inattendue, si troublante que l'obsession en demeure à jamais en vous. Le voile du mystère irritait votre curiosité ? Malheur à vous de l'avoir soulevé ! Il retombe aussitôt de vos mains tremblantes, et l'affolement vous possède de ce que vous avez cru voir. Ne sait pas qui veut distinguer le rayon divin du reflet mille fois réfracté dans les milieux denses de l'illusion terrestre, et cet arcane sera élucidé plus tard… Il est une porte qu'on ne peut franchir sans entrer en rapport avec certaines forces, desquelles on devient fatalement le maitre ou l'esclave, le directeur ou le jouet. Puissances que Moïse a symbolisées sous la figure du serpent qui réduit l'homme en esclavage, si l'homme ne le soumet d'abord, en écrasant du pied sa tête… Outre les maladies de cœur, outre la mort imminente par congestion cérébrale, outre des dangers de nature plus étrange, que nous signalerons à leur heure, — la pratique imprudente de l'hypnotisme, *à fortiori*, de la magie cérémonielle, ne manque pas d'inspirer à l'expérimentateur un insurmontable dégoût de la vie. Éliphas lui-même, — tout adepte qu'il fût, et d'un ordre supérieur, — avoue avoir ressenti, à la suite du curieux essai de nécromancie qu'il fit à Londres en 1854, un profond et mélancolique attrait pour la mort… « Heureux, s'écrie le célèbre Dupotet, ceux qui meurent d'une mort prompte, d'une mort que l'Église réprouve ! Tout ce qu'il y a de généreux se tue ! » Les exemples de pareils faits pullulent dans l'histoire. Jérôme Cardan se suicide (1576) pour ne pas faire mentir l'astrologie. Schræppfer, de Leipsig, au comble de sa gloire de nécromancien, se fait sauter la cervelle (1774). Le spirite Levater meurt mystérieusement. Quant au

sarcastique abbé de Montfaucon de Villars, qui tourna si fort en ridicule le comte de Gabalis, peut-être ne sait-on guère le dernier mot de sa fin tragique (1673). »

Selon de Guaita, pour échapper à ces dangers, il suffit de ne pas se laisser troubler par de vains prestiges et de cuirasser ses sens contre toute illusion :

« L'expérimentateur qui se dit avec calme : « Mon cœur n'a que faire de battre plus vite ; la force invisible qui déplace ces meubles avec fracas est un courant odique soumis à mon vouloir ; la forme humaine qui se condense et se masse dans la fumée de ces parfums, n'est qu'une coagulation fluidique, reflet coloré du rêve de mon cerveau, création azothique du verbe de ma volonté… » Celui qui se parle ainsi sans trouble ne court, certes, aucun danger ; il mérite le nom d'adepte. »

Avec tous les occultistes, de Guaita professe que « la Genèse est une cosmogonie transcendante où les plus profonds arcanes de la Sainte Kabbale sont symboliquement et hiéroglyphiquement révélés. Mais la Kabbale est fille de l'Hermétisme égyptien, dont les mythes primordiaux furent puisés à la grande source hindoue. » Ses vues historiques n'ont rien d'original : il reprend pour son compte les hypothèses rebattues de Fabre d'Olivet et de Saint-Yves d'Alveydre, sur le gouvernement synarchique du cycle de Ram, l'ancien âge d'or des poètes, sur la transmission ininterrompue du sacerdoce magique à travers les âges, depuis Hermès-Thoth jusqu'aux Mahatmas de M^{me} Blavatsky, en passant par Appollonius de Tyane et Julien l'Apostat. « Victime deux siècles plus tard, dit-il de celui-ci, d'une tentative analogue à celle d'Apollonius, l'empereur Julien expirant put bien lever au ciel ses mains défaillantes, pleines d'un sang loyal inutilement répandu, et s'écrier, lui, l'adepte et-le sage, — avec plus de lassitude que de ressentiment : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Le christianisme n'est qu'un produit de la secte des Esséniens, et les Gnostiques recueillent le trésor de la tradition occulte perdu dans l'Église et la hiérarchie naissante. « Vint le jour où, révélé dans ses plus secrètes formules, le dogme ésotérique fut jeté en proie (par les gnostiques) à la stupidité des foules. L'éblouissante lumière aveugle les yeux faibles ; à la vue de la suprême sagesse, les ignorants se jugèrent blessés dans leur sottise ; ils crièrent au scandale. Ainsi l'Église dut anathématiser l'inscription sublime du temple, la raison positive et la base réelle du

dogme : cette *Gnose sainte* des adeptes, qui, témérairement traduite en la langue des multitudes, était devenue pour leur imbécillité l'objet du pire scandale — un mensonge ! »

Quels sont les maitres favoris de Stanislas de Guaita ? Nombreux sont les occultistes passés dont il célèbre la science, depuis Paracelse, Henri Khunrath, Knorr de Rosenroth, jusqu'à Saint-Martin « dont les livres, — autant d'inextricables brouillards, — sont traversés de sublimes éclairs ». Le plus grand de tous, un contemporain qu'il proclame son maitre immédiat, c'est Éliphas Lévi, « un magiste complet. Les cercles concentriques de son œuvre embrassent la science entière, et chacun de ses livres, témoignant d'une signification précise, a sa raison d'être absolue. Son *Dogme* enseigne ; son Rituel prescrit ; son *Histoire* adapte ; sa *Clef des grands mystères* expliquent ; ses *Fables et Symboles* révèlent ; son *Sorcier de Meudon* prêche d'exemple ; enfin sa *Science des Esprits* apporte la solution des plus hauts problèmes métaphysiques ; l'œuvre totale constitue la plus cohésive, absolue et inattaquable synthèse qu'un occultiste puisse rêver. » Cependant, il trouve une lacune à cette œuvre : une théorie sociale ; lacune comblée par la *synarchie* ou l'équilibre européen de M. de Saint-Yves, dont la réalisation serait « l'avènement du règne messianique sur la terre. Miroir de la divinité même, l'humanité, triple et une, serait régie par le ternaire[10] et marquée par addition de son unité spécifique, au signe du quaternaire. »

Quant à l'explication des phénomènes merveilleux dont la science magique peut être la source, de Guaita les explique tous par une seule hypothèse, celle du corps astral, médiateur entre l'esprit et le corps, composé du fluide nerveux et du fluide magnétique, ce dernier n'étant que la lumière ambiante tour à tour aspirée et respirée. Ce médiateur plastique pouvant, s'il est exercé convenablement, coaguler ou dissoudre, au gré de la volonté, projeter au loin ou attirer à sui une portion du fluide-universel ; « il est loisible à l'adepte d'influencer toute la masse de la lumière astrale, d'y créer des courants, d'y produire enfin, même à distance, d'étonnants phénomènes, que la commune ignorance qualifie de miracles ou de tours de passe-passe, à moins qu'elle ne trouve plus simple encore de les nier obstinément. »

On le voit, toute influence, toute intervention surnaturelle semble être exclue de ce système. Mais il ne faut pas perdre de vue que, pour Stanislas de Guaita dont j'ai publié plus haut l'acte de foi et d'amour à Satan, ce que nous appelons, nous, catholiques, le *surnaturel*, est, à ses yeux de mage noir gnostique et cabaliste, le *naturel*. Aussi, ne se contredisant qu'en apparence, c'est-à-dire ne paraissant se contredire qu'aux yeux des non-initiés qui n'ont pas la clef de ce style où le sens des mots est si souvent interverti, retourné, il déclare carrément : « Le surnaturel n'existe pas, le surnaturel n'est pas », tout en reconnaissant l'existence de Satan, son maitre et son inspirateur, que, dans son système, il représente comme devant finalement « s'anéantir ou se fondre, en s'harmonisant dans la splendeur du Beau-Bien, qui est Dieu.

Enfin, je ferai, à propos de M. de Guaita, une remarque qui s'applique à grand nombre d'occultistes et qui prouve que le principe fondamental de toutes ces écoles est bien le même : le satanisme. C'est que nous voyons ces docteurs ès-cabale passer indifféremment d'une école à l'autre, et même appartenir souvent à la fois à plusieurs groupes professant un système absolument distinct quant à la théorie. Ces théories ne sont donc que des étiquettes portant des formules différentes, mais collées sur des flacons recélant tous la même essence ; et l'essence, c'est toujours et partout le démon, Satan à qui on se donne, à qui on se voue, soit comme swedenborgien, soit comme martiniste, soit comme bouddhiste, soit comme rose-croix, soit comme valentinien gnostique.

Ainsi, M. de Guaita, avec le concours de ses amis occultistes, tenta en 1888 la restauration de l'ordre de la Rose-Croix. Tous les membres du Conseil supérieur des Douze donnèrent au règlement leur adhésion ; s'engageant entre autres articles, à reconnaître l'autorité du fondateur, investi, pour les cas graves (tels que celui que nous verrons plus loin, à l'occasion du sâr Joséphin Péladan), de pouvoirs discrétionnaires.

Les doctrines professées sont les doctrines traditionnelles de l'Ordre, telles qu'elles sont exposées dans l'ouvrage de Naudé : *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des Frères de la Rose-Croix* (1623).

Tout grade s'acquiert à l'examen par la présentation et la soutenance de thèses le plus souvent publiées par la Société. Telle est celle du docteur Delézinier, exposant le symbolisme du mot *Caïn*, publiée dans l'Initiation

(avril 1893), ou celle de Sédir, sur le *Système solaire d'après la Kabbale* (*Initiation*, juillet 1893).

Pour terminer sur Stanislas de Guaita, voici en quels termes ce mage noir gentilhomme est jugé par l'*Étoile*, organe d'un groupe en rivalité avec le Martinisme :

« M. de Guaita passe ses jours dans un isolement prodigieux : il a laissé les sciences occultes absorber son âme. Chimiste distingué, partisan de la méthode mathématique, disciple de Spinoza, de Paracelse, de Schelling et des Néo-Platoniciens, il aspire à s'identifier avec l'absolu par l'anéantissement de la conscience individuelle ; travaillant, quasi en maniaque, son idée dans la solitude.

« Il a expliqué longuement deux des principaux Arcanes ou Pantacles de Khunrath : la *Rose-Croix*, ou le resplendissement du Verbe ou de l'Adam-Kadmon, et le *Grand Androgyne hermétique*, l'image de l'Adam-Ève universel, produisant l'âme collective et ne faisant plus avec elle qu'une seule et même chose, le Verbe.

« Il y a deux hommes en Guaita : le baudelairien de la *Muse noire*, penché sur les profondeurs perverses, et l'exégète des Pantacles de Khunrath. » (L'*Étoile*, 1890, page 224.)

Parlons de Papus. Celui-ci est un jeune docteur en médecine, vingt-neuf ans à peine ; mais il a déjà accumulé nombre de volumes d'occultisme. Chef de laboratoire, conférencier et mage, voilà son triple aspect ; je n'ai à le voir et à le présenter ici que sous le pseudonyme qu'il s'est choisi : « *Papus, médecin, daimon de la première heure* ». Ce pseudonyme diabolique n'est pas, du reste, un masque équivalant à l'anonyme, comme tels et tels de ces noms de certains hauts-maçons, pris ou imposés pour rendre impossible toute recherche ; loin de là, c'est un nom définitivement adopté et sous lequel le docteur occultiste se présente, en chair et en os, à qui le demande, non seulement chez lui, mais en public.

Il est profondément regrettable que cet homme de talent se soit, dès ses débuts dans la vie, laissé entrainer dans le tourbillon du satanisme. Négligence, puis oubli total des devoirs religieux, fréquentations frivoles, mauvaises lectures, il n'en faut pas davantage pour qu'une âme bien douée

se perde et roule au plus profond des abimes ; Papus est un exemple vivant, qui nous apprend où peuvent conduire des plaisanteries irréligieuses de quartier latin, et que le Chat-Noir, sous ses apparences joyeuses, recélant toutes les perfidies de l'impiété, est une des portes de l'enfer.

Est-il entièrement responsable du mal qu'il fait ? Je ne le crois pas. La faute personnelle, à mon avis, a été pour lui dans les premières chutes ; mais, depuis 1886, c'est-à-aire depuis huit ans, ce n'est certainement pas lui-même qui agit. Il y a en lui un second être, celui-ci surnaturel, qui s'est installé en son corps, le dirige, le meut, tient la plume avec laquelle il écrit, émet les sons qui de sa gorge s'échappent en blasphèmes, et qui n'est autre que le démon Papus, un des capitaines de l'armée de Belzébuth, un des commandants de légions, des sombres phalanges de Lucifer.

Et ne croyez pas que je m'exprime au figuré. Non, certes, je vous l'assure. Pour moi, M. le docteur Papus est très réellement en état de possession, et il offre un des cas les plus curieux à étudier : la possession raisonnante.

Du reste, il suffit de le regarder un instant pour être fixé : quand il parle dans une conférence, sitôt qu'il entame une critique de la religion, le corps a un soubresaut et se renverse fortement en arrière ; mouvement qui a été souvent constaté chez les possédés et qui, notamment, est consigné, à de fréquentes reprises, dans les procès-verbaux de Loudun ; quant à l'œil, il flamboie, même lorsque le docteur n'est sous l'empire d'aucune émotion. Enfin, le seul choix du nom qu'il a adopté est un signe caractéristique : on ne voit pas, on n'a jamais vu, sauf ce cas-ci, un jeune homme de vingt-et-un ans, plein d'intelligence, en dehors de tout atavisme, sain de corps et d'esprit, renier tout à coup son nom de baptême POUR PRENDRE UN NOM DE DIABLE ; non, cela n'est pas naturel.

C'est en lisant *la Médecine Nouvelle*, de Louis Lucas, que le jeune Papus s'est senti attirer vers l'occultisme.

Papus est, de tous les occultistes actuels, celui qui a fait le plus d'efforts pour fondre en un seul corps les différentes sectes ou coteries de l'occultisme ; et cela, avec le projet, fermement poursuivi, mais irréalisable, d'asseoir la doctrine sur une base qu'il rêve scientifique, base qui ne se trouve, d'après lui, que dans les idées que recèle la tradition occulte,

toujours la même à travers les âges, et dont la révélation doit faire crouler tout l'édifice scientifique actuel. Papus est, dans le magisme moderne, un éclectique et un critique, s'adressant tour à tour à toutes les sources occultes d'où peut sortir cette prétendue lumière qui doit éclipser toutes celles que la science a cru tirer de ses expériences et de ses théories.

L'ensemble de ses œuvres, déjà très nombreuses, est l'histoire la plus complète que nous ayons de cette prétendue tradition ésotérique qui remonte à Zoroastre ou à Moïse. Il se donne comme le révélateur de la vraie Kabbale « à laquelle Franck n'a rien compris, dit-il, faute de connaissances spéciales suffisantes » ; et pourtant il dédie avec force louanges à ce même Franck son livre sur *la Kabbale*. Ces contradictions sont encore une marque de l'inspiration diabolique.

D'autre part, le docteur Papus (ou plutôt le diable de ce nom) prône bien haut un certain nombre de révélateurs, ceux qui étaient évidemment, comme lui, des instruments directs de Satan :

Louis Lucas, dont les expériences et les théories aboutissent à « faire voir mécaniquement l'origine du principe de la vie » ;

Hoëné Wronski, l'auteur du *Messianisme*, ou *Réforme absolue du savoir humain*, disciple de la Kabbale, et dont Paracelse, d'après Éliphas Lévi, peut donner la clef[11] ;

Éliphas Lévi, dont les œuvres, dit-il, doivent être le *vade mecum* de tout étudiant en occultisme ;

Lacuria, dont les *Harmonies de l'Être exprimées par les nombres* sont un merveilleux complément de Wronski et d'Éliphas Lévi[12] ;

Saint-Yves d'Alveydre, le brillant défenseur de la *Synarchie*, système religieux et social entrevu par Wronski et Saint-Martin.

Mais, selon lui, l'un des plus grands initiateurs modernes est sans contredit *Fabre d'Olivet*, dont il a, plus que personne, essayé de ressusciter les théories et l'exégèse. Fidèle à la méthode occultiste qui consiste à accuser de satanisme les groupes rivaux et à en disculper le sien, Papus s'est occupé en particulier à montrer Fabre d'Olivet comme l'adversaire déterminé du satanisme moderne, tel qu'il s'était manifesté dans les œuvres du chef de l'école satanique anglaise, lord Byron, et en particulier dans son

Caïn'. Ce *Caïn* de lord Byron peut, en effet, être considéré comme le type original de tous ces poèmes dramatiques parus en notre siècle, où la révolte de Satan contre Dieu est exaltée, et Satan lui-même transfiguré en principe du droit, de la justice et du bien. Ce Satan, Dieu bon, en face de Dieu, auteur du mal, dieu destructeur et mauvais, est esquissé dans le *Caïn* de Byron avec toute la puissance du génie dévoyé. Rappelons, en passant, ce fragment de dialogue entre Caïn et Satan :

CAÏN. — Qui es-tu ?

LUCIFER. — Un esprit qui aspira à devenir celui qui t'a créé, et qui ne t'aurait pas fait ce que tu es.

CAÏN. — Ah ! tu ressembles presque à un Dieu…

LUCIFER. — Ce Dieu, dans sa grandeur, n'est pas plus heureux que nous dans notre lutte. Sa bonté n'eût pas créé le mal ; a-t-il fait autre chose ?… Qui donc était le démon ? celui qui n'a pas voulu vous laisser vivre, ou celui qui vous aurait fait vivre à jamais au sein des joies et du pourvoir de la science ?… Demande au Destructeur.

CAÏN. — À qui ?

LUCIFER. — Au Créateur. Appelle-le comme tu voudras : il ne crée que pour détruire…

Le Satan de Byron n'est autre que celui des Ophites et des Caïnites, l'instructeur et l'éducateur du genre humain, l'être bon et secourable qui a retiré les hommes de l'état d'ignorance où le créateur du monde les avait mis et voulait les retenir par malice ; il est le vrai père qui a fait briller à leurs yeux l'éclat de la science, de la liberté et de l'immortalité.

Rien de plus louable, en apparence, que le dessein de s'élever contre une pareille déification de Satan-Lucifer, et nous en pourrions chaleureusement féliciter Fabre d'Olivet avec le docteur Papus, si à côté de cette sortie contre Byron et l'école satanique d'Outre-Manche, on ne voyait s'élever, à grand renfort de textes et d'érudition, la plus funeste théorie qui ait été formulée à propos de Satan, théorie accueillie avec enthousiasme par tous nos occultistes modernes, qui, pour se débarrasser de l'accusation de satanisme, ont pris le parti expéditif de nier, *dans leurs imprimés*, l'existence même de Satan.

Cette négation est surtout fondée sur l'interprétation donnée par Fabre d'Olivet aux versets de la Genèse où apparaît Satan, sous la forme du serpent, conversant avec Ève. D'après cette interprétation, *Nahash*, le serpent-Satan, n'est plus que l'amour de soi, l'égoïsme de l'âme humaine ; Adam, la figure du règne hominal ; Ève, la force efficiente ; et Caïn et Abel, les deux forces primordiales de la nature. Ce n'était vraiment pas la peine de démolir le Satan de Byron. A la place de ce verset : « Or, le *serpent* était le plus fin de tous les animaux que Dieu avait faits », il faut lire : « *Nahash* ou *l'intérêt qui désire* dominait toute la vie élémentaire dans la création de Jhoah. »

Toute cette exégèse de Fabre d'Olivet est devenue le catéchisme de l'occultisme universel ; on la retrouve jusque dans ceux qui osent prétendre, le plus effrontément, rester fidèles aux dogmes catholiques et à l'enseignement de l'Église, tels que l'ex-abbé Roca ou Joséphin Péladan.

Détail curieux à propos de ce dernier. À l'endroit même où le Sâr triomphe avec ce texte de Fabre d'Olivet, il fulmine contre la Réforme, demandant que le protestantisme soit relégué avec la philosophie du XVIII^e^ siècle et la Maçonnerie parmi les choses nulles, dont on ne parle plus. Notre Sâr oubliait, en parlant ainsi, que Fabre d'Olivet était un calviniste de la plus belle eau, et que lui, Péladan, en acceptant ses théories, versait en plein dans le protestantisme.

Le démon de Papus est plus habile, en ce qu'il montre parfois une certaine suite dans son système et jusqu'à des apparences spécieuses de logique ; son éclectisme est plus large et plus conciliant. Non seulement il se fait le caudataire de tous les mages contemporains de quelque renom, Eugène Nus, qu'il appelle modestement son maître, l'athée-matérialiste Lermina, qu'il poussa à la présidence du Congrès spirite de 1889 ; mais il se met docilement à la remorque de toutes les sectes, quelles qu'elles soient, juives, protestantes, maçonniques, etc. « Donner aux Enfants de la Veuve (d'après les conseils de leur auteur sacré Ragon), aux Kabbalistes et aux Théosophistes, une bibliographie qui leur permette d'étendre leurs connaissances, tel est un des buts que je ne propose », dit-il en annonçant sa *Nouvelle Bibliothèque des Théosophistes, des Enfants de la Veuve, des Kabbalistes et des Occultistes.*

Il a résumé sa théorie historique dans cette phrase :

« La *science occulte* est un corps de doctrine enseigné dans les Universités d'Égypte et transmis d'âge en âge par les Mages, avec les pratiques en apparences surnaturelles exercées par les thaumaturges, initiés des temples de l'Inde et de l'Égypte. La Kabbale contient les principes de l'enseignement occulte des sanctuaires de l'antiquité ; la Gnose renouvelle cet enseignement et les efforts de toutes les sociétés hermétiques. Alchimistes, Templiers, Rose-Croix ou Francs-Maçons ne tendent qu'à la reconstitution de cette unité d'enseignement, figurée sous le symbole de l'édification d'un temple universel. »

C'est à formuler cette synthèse de tous les enseignements occultes et à établir la fusion de toutes les sectes d'occultisme que s'applique Papus, tant par la rédaction de son journal l'*Initiation*, auquel se rattachent en effet presque toutes les variétés d'occultisme actuellement florissantes, que par la réimpression de tous les ouvrages anciens où se trouvent les prétendus secrels de l'occultisme. Ainsi s'est fondé, en 1889, sous sa direction, le *Groupe indépendant d'études ésotériques*, qui a son quartier général à Paris, rue de Trévise. Il s'est fondu avec la *Bibliothèque internationale des œuvres de femmes*, dirigée par M^{lle} A. de Wolska. Ce groupe est composé de la fine fleur des occultistes militants. Ses principaux membres sont : Papus, président-fondateur ; — Directeur des Commissions : Stanislas de Guaita ; — Propagande : Julien Lejay ; — Finances : L. Mauchel ; — Directeurs des différents groupes d'études : Lemerle, J. Lejay, A. Chaboseau, Jules Lermina, Émile Michelet, G. Moutière, Moutin, Doinel, Bertrand, A. de Wolska, G. Vitoux, L. Mauchel, Gary de Lacroze, G. Caminade, Martin, L. Stevenard, Ch. Torquet, A. François, elc.

La Fraternité de la Rose-Croix Kabbalistique, tous les groupes Martinistes, la Grande Fraternité occulte d'Occident cachée sous les initiales de H. B. of L., et en dernier lieu, la Nouvelle Église Gnostique et l'Alliance internationale des *Cogitants*, de Berlin, ont adhéré à ce groupement. En moins d'un an, le mouvement synthétique créé par Papus possédait : 1° un quartier général comprenant 24 commissions d'études, avec librairie, salle de cours, salle de conférences et bibliothèque ; 2° *des locaux particuliers pour les études expérimentales ;* 3° des branches annexées dans toute la France, dans les grandes villes de l'Europe, de

l'Amérique du Nord et du Sud ; 4° quatre cents membres adhérents (parisiens), des correspondants partout et des relations ésotériques avec toutes les fraternités occultes occidentales.

Parmi les locaux discrètement indiqués au n° 2, il faut signaler le *Nouveau Laboratoire de Magie pratique*, organisé en pleine campagne[13] par le Groupe indépendant d'Etudes ésotériques, sous la direction du Dr Michel Delézinier. Il a pour objet « d'expérimenter les pratiques de magie contenues dans les grimoires anciens, à l'aide d'instruments fabriqués d'après des rites et sous des influences astrales particulières : une forge, une machine à vapeur et des machines-outils perfectionnées. Y seront fabriqués les instruments magiques les plus usuels ».

Papus, en effet, professe qu'on peut arriver, par les secrets de la magie, « à gouverner consciemment les esprits des éléments ».

En vertu de son principe d'éclectisme et de fusion des systèmes, Papus a fait aussi de nombreux efforts pour concilier les doctrines de l'occultisme avec celles du spiritisme ; c'était un des buts du Congrès dit spiritualiste de 1889 ; on verra plus loin la part que Papus prit à ce Congrès.

Disons enfin que Papus recueille avec le plus grand soin, pour les publier dans l'*Initiation*, tous les fragments posthumes d'Éliphas Lévi.

Il a publié, entre autres, un fragment intitulé les Eggrégores, renfermant un enseignement « réservé aux Initiés ».

« Bouchez-vous une oreille, dit Éliphas, et je vais dans l'autre vous jeter tout bas en courant la parole secrète des grands initiés : *Osiris* est un Dieu noir. » D'après ce fragment, Jupiter, Jéhovah et Satan ne font qu'un. « Jupiter et Jéhovah sont le même diable et le même *Eggrégore* (esprit supérieur), qui a changé de manteau et de barbe… Le Christ n'est point un *Eggrégore* ; il est le fils de Dieu, parce qu'il est complètement et absolument le fils de l'homme. » Enlevez de ceci Jupiter, et nous sommes en pleine doctrine palladiste. En d'autres termes : Jéhovah-Adonaï est le diable, le vrai Satan, tandis que Lucifer est le Dieu bon, le Dieu à adorer, et le Christ, fils de l'homme, est fils de Dieu par Baal-Zeboub, dit le livre *Apadno*.

Actuellement, le groupe occultiste dirigé par le docteur Papus compte 80 branches ou groupements correspondants du groupe central : 33 en France, 29 dans le reste de l'Europe, et 18 dans d'autres pays.

Les ouvrages de Papus sont les suivants : *Traité élémentaire de Science occulte* (1386) ; la traduction du *Sepher Jezirah* (1886) ; une *Notice sur Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre* (1887) ; *Traité méthodique de Science occulte* (1889) ; *la Physiologie synthétique* (1890) ; *la Kabbale* (1891) ; *le Tarot des Bohémiens* (1892) ; *Traité synthétique de chiromancie '* (1893) ; *Considérations sur les phénomènes du spiritisme* (1893). [13]

Je ne puis pas quitter les Martinistes sans m'occuper d'un autre maçon de leur groupe, le F∴ Oswald Wirth. Déjà, mes lecteurs ont vu son nom figurer à propos de la querelle entre M. Jules Bois et M. Stanislas de Guaita (mort de l'ex-abbé Boullan).

Le F∴ Oswald Wirth, qui seconde activement Guaita et Papus, exerce principalement son action dans les loges du Grand Orient de France ; c'est un zélé recruteur pour les diabolisants du Martinisme.

Il n'est, du reste, pas le seul, parmi les maçons du rite français, qui ait vu avec grand chagrin un nombre important de ses frères s'éloigner de l'antique symbolisme, au fur et à mesure que les ateliers de ce rite négligeaient le Grand Architecte de l'univers et manifestaient des tendances athées. À côté du F∴ Wirth, il convient de noter le F∴ Cesbron, président du « Groupe maçonnique d'études initiatiques », et le F∴ Bertrand, un des principaux rédacteurs de la partie dite philosophique et scientifique de l'*Initiation*, fondateur depuis 1892 d'une nouvelle revue maçonnique-occultiste portant ce titre : *la Renaissance Symbolique* (initiation, gnose, kabbale, sciences occultes), laquelle, dans son programme, « se propose de rappeler les Enfants de la Veuve aux principes fondamentaux de leur Ordre vénérable ».

Ces maçons du rite français, navrés de voir leurs frères se laisser envahir par l'athéisme, proclament que, « dépositaire des traditions pratiques de l'Initiation, la Franc-Maçonnerie doit remplir dans le monde la plus glorieuse des missions » (*Initiation*, tome VII, page 277).

D'autre part, dans la *Bibliographie méthodique de la Science occulte*, le F∴ Papus écrit (page 3%5) :

« La Franc-Maçonnerie renferme, cachées sous les symboles de ses rites initiatiques, une grande partie des traditions anciennes. Ces symboles sont incompris de ses membres eux-mêmes[14]. Les initiations primitives, l'ordre du Temple, la Rose-Croix, dans toutes leurs branches, se sont fondues dans ce qui constitue aujourd'hui la Franc-Maçonnerie, surtout dans les 33 degrés du Rite Écossais Ancien et Accepté. »

Oswald Wirth a eu la gloire de ressusciter, même avant Papus, le fameux *Livre de Thot, comprenant les 22 arcanes du Tarot*. Mes lecteurs savent à quoi s'en tenir[15] sur ce livre mystérieux, où puisent tour à tour nos professeurs de magie, où Stanislas de Guaita, en particulier, a puisé ce qu'il appelle « l'un des arcanes les plus occultes de la magie » (la dixième figure du Tarot d'Oswald Wirth, *la Roue du Devenir*), dont il a fait la base principale de son système.

Il est aussi l'un des plus féconds rédacteurs de l'*Initiation*, de Papus, où il a la mission de résumer le mouvement philosophique de la franc-maçonnerie. En 1889, il annonçait dans cette revue d'occultisme un ouvrage qu'il se proposait de faire paraître sous ce titre : *la Franc-Maçonnerie expliquée à ses adeptes*, ayant pour objet d'éclairer les maçons sur le rôle que leur Ordre est appelé à remplir dans la société moderne et sur la puissance incalculable dont il pourra disposer, dès qu'il saura mettre en œuvre ses redoutables secrets : « Il faut à l'avenir, dit-il, que *ceux qui savent* se mettent à la tête de ceux qui ont la bonne volonté de marcher. L'œuvre de la régénération sociale ne peut avoir pour instrument que la franc-maçonnerie. »

Ces lignes prouvent que le F∴ Oswald Wirth a compris, au moins en partie, le secret philosophique de la secte ; mais elles démontrent aussi que, malgré son bon vouloir, il n'a pas encore été appelé dans les triangles, — à moins que ce ne soit une habileté de sa part et qu'il ne réclame une direction suprême de *ceux qui savent* que pour mieux cacher aux imparfaits initiés qu'elle existe déjà.

Quoiqu'il en soit, les efforts du F∴ Wirth et de ses amis attestent que, dans le rite français, une notable quantité de frères gémissent de l'excommunication portée par Albert Pike contre le Grand Orient de

France ; que, ne voulant pas cependant, pour des raisons sans doute personnelles, se ranger sous la bannière du Suprême Conseil de Paris, ils se dédommagent de l'ostracisme dont leur rite est frappé, en fondant des contrefaçons de triangles sous le nom de « loges martinistes » ; et que, même, ils accomplissent des efforts pour faire rentrer leur rite dans les bonnes grâces de la haute-maçonnerie.

À ce propos, il est bon de rappeler ce qui s'est passé au sein des loges du Grand Orient de France, lorsque s'est produit ce qu'on a appelé la réforme des rituels ; je dois faire connaître ces incidents, le F∴ Oswald Wirth s'étant beaucoup démené en faveur du symbolisme.

Voici ce dont il s'agissait :

En France, plus encore qu'ailleurs, les francs-maçons étaient furieux de la divulgation de leurs rituels, que M. Léo Taxil venait de publier. Dans le Rite Écossais, on fut bien obligé de se ronger les poings, en pure perte, puisque le symbolisme maçonnique est immuable, qu'il forme un tout intangible, et qu'il n'y a plus de franc-maçonnerie sans lui. Mais, dans le Rite Français, où les athées dominent, ceux-ci mirent à profit la colère générale pour réclamer un changement total des rituels : ils étaient connus du public profane, le ridicule de certaines cérémonies faisait rire des francs-maçons ; il en fallait donc de nouveaux, d'autant plus que ces vieilleries, disaient les FF∴ athées, constituaient un bagage gênant, peu en harmonie avec le rite qui avait supprimé officiellement la formule du Grand Architecte de l'Univers.

Le Conseil de l'Ordre, composé en majeure partie de maçons libres-penseurs sceptiques, vota donc dans ce sens et fabriqua de nouveaux rituels, d'où l'ancien symbolisme était à peu près exclu et qui correspondaient à l'état d'esprit matérialiste de la majorité. Cependant, il ne faudrait pas en conclure que les loges cessèrent pour cela d'avoir le droit de se servir des rituels anciens, qu'elles furent dans l'obligation d'abandonner le vieux symbolisme diabolique, comme M. Georges Bois a voulu le faire croire aux catholiques, dans son désir de laver de tout soupçon de satanisme ses amis du Grand Orient de la rue Cadet[16]. Non, ce n'est point ainsi que les choses se sont passées ; et s'appliquer à répandre la conviction que, dans les

ateliers de cette fédération, on se sert exclusivement des nouveaux rituels, dépourvus de tout occultisme, c'est tromper effrontément le public.

La vérité est que les nouveaux rituels ont été fabriqués pour répondre aux réclamations de celles d'entre les loges qui ne voulaient plus des anciens, mais que les loges n'ont jamais cessé d'avoir le droit de se servir de ceux-ci, et que beaucoup de loges dudit Rite Français ont continué, avec le plein agrément du Grand Orient, à garder tous les usages, toutes les formules, toutes les cérémonies, toutes les pratiques du vieux symbolisme. Dans l'obédience du Grand Orient de France, les ateliers sont libres de pratiquer indifféremment le Rite Français et le Rite Écossais.

Mais cela n'empêche pas que le parti des anciens a vu, avec un vif mécontentement, cette création de rituels d'où l'on supprimait les traditions légendaires ; dès l'instant que les loges allaient avoir le droit de « travailler sans symbolisme », tout leur parut perdu, c'était une innovation dangereuse. Et le F∴ Hubert, le F∴ Doinel, le F∴ Bertrand, levaient leurs bras au ciel !

Au moment où la question était sur le tapis, la grande bataille s'est livrée au sein de la loge parisienne *les Amis Triomphants*, à laquelle venait de s'affilier le F∴ Oswald Wirth, précédemment secrétaire d'une loge de province, la *Bienfaisance Châlonnaise*.

Le F∴ Oswald Wirth prit une curieuse attitude dans la querelle entre les partisans et les adversaires de l'antique symbolisme. Il fit valoir que les vieux rituels étaient les meilleurs, à son avis ; mais, puisqu'un grand nombre de frères n'en comprenaient pas les arcanes, autant valait fabriquer des rituels à la portée de la majorité et garder les anciens, néanmoins, pour un choix de certains frères, c'est-à-dire pour les partisans de l'occultisme. Au fond, le collègue des Guaita et Papus, en sataniste déguisé qu'il est, faisait, parmi les simples Apprentis, Compagnons et Maitres des loges ordinaires, de la propagande pour recruter des adhérents au Martinisme.

Lors de son affiliation à la loge les *Amis Triomphants* (en mars 1887), il prononça le discours suivant, dont la copie manuscrite est conservée aux archives de ce « respectable » atelier :

Très cher Vénérable et très chers Frères,

En prenant place sur les Colonnes de ce Respectable Atelier qui vient de me conférer les honneurs de l'affiliation, j'éprouve le besoin de communiquer à mes nouveaux compagnons de travail les idées que je me fais de notre Institution, et cela en insistant plus particulièrement sur la situation dans laquelle se trouve à l'heure actuelle la Franc-Maçonnerie Française. Comme je suis loin [16] d'avoir l'autorité voulue pour traiter à fond un sujet aussi délicat, mes prétentions se borneront à poser les questions plutôt qu'à les résoudre. J'espère provoquer ainsi un débat entre les Maçons les plus expérimentés qui voudront bien nous apporter le concours de leurs lumières en nous faisant part des objections, observations et rectifications, qui ne manqueront pas de naître dans leur esprit au cours de notre entretien fraternel. Le résultat sera une discussion certainement très intéressante et profitable surtout au point de vue de l'instruction maçonnique de chacun. Elle pourrait même devenir le point de départ d'un mouvement de réorganisation, dont notre Institution paraît avoir le plus grand besoin.

Pour traiter de la situation actuelle de là Franc- Maçonnerie, en France, il convient avant tout de rechercher ce que c'est que la Franc-Maçonnerie. — C'est là, mes Frères, une question vaste et profonde que toute une série de volumes n'arriverait pas à épuiser ; car la Franc-Maçonnerie se présente à nous sous tant d'aspects divers, que les opinions les plus contradictoires ont cours à son sujet, tant parmi les Maçons que dans le monde profane. Cela tient au mystère dont s'entoure notre Institution, laquelle renferme en elle quelque chose de grand, d'indéfinissable et de sublime, qui force jusqu'à ses adversaires les plus acharnés à lui rendre un hommage involontaire, en lui reconnaissant un caractère surhumain. — « Le *diable* seul, disent-ils, peut avoir inventé une pareille organisation, le génie de l'homme n'est pas capable d'une telle conception. »

Quelle que soit la part qui puisse revenir dans la fondation de notre Ordre au personnage fabuleux dont il vient d'être question, et malgré la difficulté d'une définition catégorique de la Franc-Maçonnerie par suite de son côté essentiellement mystérieux, nous espérons parvenir, en procédant avec méthode, à éclaircir bien des points encore obscurs et à jeter même une certaine lumière sur l'ensemble de la question qui nous occupe.

Commençons par une distinction qui a son importance. Il existe deux sortes de Maçonneries : l'une, que l'on peut appeler la Maçonnerie idéale, n'existe que dans l'esprit des Maçons dont elle résume les aspirations les plus élevées, les plus louables et les plus belles. Quant à l'autre, la Maçonnerie réelle, c'est celle qui seule jouit, malheureusement, d'une existence effective et la seule aussi dont nous ayons à nous occuper ici[17].

Grâce à cette distinction, mes Frères, il nous sera facile de maintenir notre discussion sur le terrain solide des réalités existantes, en évitant qu'elle ne s'égare dans le romantisme des conceptions ultra-

fantaisistes d'une école qui n'a eu que trop de vogue en Maçonnerie. C'est un écueil que nous éviterons en prenant comme base de nos études ce qui existe plutôt que ce qui devrait exister.

Inutile, du reste, d'établir un parallèle entre ces deux aspects que nous présente notre Institution. Nous savons que toujours la réalité reste forcément au-dessous de l'idéal et qu'il faut s'estimer heureux, quand l'idéal se trouve réalisé, ne fût-ce que dans une bien faible proportion ; car il arrive souvent que, par suite de la faiblesse humaine, la réalité matérielle devient le contraire absolu de l'idéal primitivement conçu. C'est alors le cas de dire que les meilleures choses, en se corrompant, deviennent les pires.

Pour nous en tenir à ce que nous avons appelé la Maçonnerie réelle, nous nous verrons forcés de reconnaître qu'en définitive la Franc-Maçonnerie est une Société d'hommes admis, au moyen de certaines cérémonies, à prendre part à des réunions périodiques, dans lesquelles se discutent les questions les plus variées. Ajoutons que les membres de cette Société se donnent le nom de Frères, pratiquent la solidarité par des œuvres de bienfaisance, et nous aurons esquissé l'ensemble de ce qui constitue notre Institution.

En examinant la question de plus près, nous constaterons que notre Ordre professe certains principes dont il se glorifie et qu'il cherche à répandre par tous les moyens en son pouvoir. Ces principes tendent à provoquer l'union des hommes en vue de la paix, de la concorde et de l'harmonie universelle : ils se résument dans la philanthropie, l'esprit de tolérance, l'amour du progrès, etc. Nous n'avons pas à les examiner ici, attendu qu'ils sont bien connus de tous, et du reste bien au-dessus de toute discussion.

Nous pourrions nous étendre davantage sur les tendances particulières à notre Ordre ; mais nous préférons arriver de suite à ce qu'on appelle le Symbolisme maçonnique. Nous aurons ainsi l'avantage de nous trouver en pleine actualité ; car vous savez, mes Frères, que la question est à l'ordre du jour.

On entend par Symbolisme un ensemble de signes, d'emblèmes et de cérémonies renfermant une signification dont la connaissance est révélée par l'initiation. Le Symbolisme ainsi compris est l'image sensible, la forme réalisée d'une pensée abstraite ; il représente les idées absolument comme l'écriture, et c'est même le premier moyen qu'employèrent les hommes pour perpétuer parmi eux les vérités qu'ils jugèrent utiles à transmettre à leurs descendants. Le Symbolisme présente même sous ce rapport des avantages considérables sur l'écriture ordinaire ; car, tandis que celle-ci est sujette à donner naissance à l'intolérance dogmatique, le Symbolisme laisse au contraire toute indépendance à l'esprit humain en se prêtant à la libre interprétation de chacun.

Ces qualités inhérentes au Symbolisme font comprendre toute l'importance de son rôle comme moyen de ralliement pour une Société qui a la prétention d'être universelle et d'embrasser dans son sein les hommes de la plus haute culture morale et intellectuelle répandus sur toute la surface du globe, sans s'arrêter à aucune considération de race, de nationalité, de croyance religieuse ou d'opinion politique. La Franc-Maçonnerie, en effet, n'exige du néophyte que deux qualités indispensables : être libre des préjugés du vulgaire, et de bonnes mœurs, c'est-à-dire de bonne foi et sincèrement dévoué au bien de ses semblables.

On voit que l'essence du Symbolisme est d'unir les hommes en évitant tout ce qui pourrait les diviser. Pour atteindre ce but, le Symbolisme doit nécessairement se renfermer dans des données assez vagues ; mais ce qu'il perd en netteté, il le gagne en profondeur. De là ce caractère d'infinité qui éblouit le chercheur persévérant. *Car l'enseignement que renferme le Symbolisme ne s'offre pas de lui-même : il faut le chercher, et ce n'est que par un effort intelligent que l'on parvient à rompre l'écorce parfois rude qui cache le fruit savoureux.*

Cet effort indispensable a malheureusement paru trop pénible à la majorité des Maçons d'aujourd'hui ; ce qui fait qu'ils ont totalement perdu la clef de l'interprétation philosophique du Symbolisme maçonnique qui n'est plus pour eux que le souvenir d'un passé disparu.

Souvenir respectable pour les uns, en tant que tradition intéressante à transmettre aux générations futures ; mais pour les autres, vieillerie gênante et encombrante, bonne tout au plus à captiver l'intelligence naïve de nos pères, mais certainement indigne de l'esprit émancipé de l'époque actuelle.

Il résulte de là un double courant qui divise les forces maçonniques en deux camps distincts.

D'un côté, les partisans du maintien et de l'étude du Symbolisme aimeraient le voir pris au sérieux ; car ils entrevoient en lui un monument sacré, véritable temple de la sagesse, dont les emblèmes multiples forment ce livre mystérieux qui renferme dans son ésotérisme, c'est-à-dire son sens caché et connu des seuls Initiés, la solution des deux redoutables problèmes des temps modernes. Je veux parler de la question sociale et de la question religieuse. Ce sont là, mes Frères, deux sphinx terribles, qui menacent de dévorer notre époque, si quelque nouvel Œdipe ne parvient à trouver le mot de l'énigme fatale. Ils se dressent à l'entrée du sanctuaire, au pied des Colonnes Symboliques, comme pour avertir le véritable Initié que l'une de ces questions ne peut se résoudre sans l'autre, mais que sur leur solution commune s'édifiera l'ordre social de l'avenir.

Les Maçons qui s'engageront dans cette voie, seront tous des philosophes, et ils se maintiendront de préférence dans le domaine de l'idée. Ils pourront rétablir ce qu'on appellera *l'Initiation Occidentale* en groupant en un seul faisceau solide une foule de forces actuellement éparpillées dans divers cénacles et associations qui manquent de cohésion[18], faute précisément d'un Symbolisme leur servant de base en remplissant dans leur organisation les fonctions de squelette dans l'organisme animal.

Mais à côté de cette Maçonnerie essentiellement philosophique et spéculative en surgira une autre qui sera avant tout agissante. Ce sera la Maçonnerie politique. Ses partisans s'empresseront de supprimer radicalement toute espèce de forme symbolique, et, s'ils veulent être logiques jusqu'au bout, ils renonceront aussi à leur titre de Maçons ; car, en fait, ce ne sera plus de la Maçonnerie qu'ils feront, mais bien du pur et simple jacobinisme.

Une nation, dont la souveraineté réside dans le suffrage universel, ne peut, du reste, se passer d'une organisation dans le genre des anciens clubs révolutionnaires *Avec le régime politique qui nous régit, les masses populaires, encore peu instruites, se trouvent tout à coup investies d'une puissance souveraine qu'exerce réellement celui qui sait s'emparer de leur esprit.* Certaines sectes religieuses cherchent dès lors à accaparer la toute-puissance, grâce à l'influence qu'elles exercèrent si longtemps sur une grande partie du peuple. La nation risquerait donc de retomber sous le joug clérical, s'il ne se formait pas une association puissante dans le but d'éclairer les masses populaires et de les soustraire ainsi à l'influence néfaste de l'obscurantisme.

C'est là l'unique rôle qu'assigne à notre Ordre la majorité des Francs-Maçons français. Mais, pour ce genre de propagande, le Symbolisme devient inutile ; et c'est ce qu'avaient fort hien compris les Maçons qui fondèrent les clubs célèbres de la Révolution.

En résumé, la Franc-Maçonnerie actuelle se trouve dans une situation essentiellement fausse par suite du désaccord survenu entre son organisation primitive et ses tendances modernes. Elle se voit ainsi amenée à se scinder en deux associations indépendantes l'une de l'autre, lesquelles se partageront la mission dévolue à notre Ordre. Le club politique agira sur les masses et s'organisera en conséquence. Quant à la société initiatique, elle cherchera à attirer dans son sein des hommes quai, au point de vue moral et intellectuel, formeront réellement l'élite de l'humanité. Ce n'est qu'à cette condition que son existence se justifie et qu'elle peut se flatter d'exercer une salutaire et légitime influence sur la marche des idées et par elles sur les destinées du genre humain tout entier.

Le caractère propre et les attributions respectives des deux sociétés dont il vient d'être parlé, étant désormais nettement définis, chacun y trouverait son compte, et bien des difficultés se trouveraient

résolues.

Le nouvel initié qui considérait la Franc-Maçonnerie comme le représentant moderne des mystères de l'Antiquité, ne serait plus douloureusement désillusionné en constatant que la lumière Maçonnique qu'il regardait comme une vérité supérieure gardée en dépôt par notre Institution, ne consiste en réalité qu'en mots de passe, signes de reconnaissance, etc. *Des maîtres vénérables lui enseigneraient l'art de déchiffrer les mystérieux hiéroglyphes du Temple qui voilent si bien aux yeux du profane indigne de les connaître les secrets les plus profonds de la nature.*

D'un autre côté, nous ne verrions plus des hommes qui se disent sérieux se livrer à une foule de pratiques plus ou moins baroques, mais dont ils ignorent absolument la signification. Cela est d'autant plus grotesque, que le plus souvent les idées de ces hommes sont en contradiction flagrante avec celles que représentent les susdites pratiques. On est dès lors tenté de comparer plus d'un Maçon au prêtre catholique qui persisterait à vouloir dire sa messe avec accompagnement de force simagrées mystiques, tout en refusant catégoriquement d'admettre l'enseignement de son Église.

Il faut à tout prix, mes Frères, sortir de cette humiliante situation qui paralyse nos efforts dans un sens comme dans l'autre. Voyons clair dans notre affaire ; sachons ce que nous faisons, afin de nous dégager une bonne fois du gâchis au milieu duquel nous pataugeons depuis si longtemps. Craignons surtout de nous laisser mener en aveugles par des individus qui ne tarderaient pas à profiter de notre état de désarroi pour pêcher tout à leur aise, dans une eau qu'ils ne chercheraient qu'à troubler de plus en plus au profit d'ambitions malsaines ou d'intérêts particuliers.

En terminant, je fais un nouvel appel à tous les Frères qui s'intéressent sincèrement aux choses de la Franc-Maçonnerie pour les prier de vouloir bien nous exposer leurs idées sur le sujet qui nous occupe. — Pour faciliter cet échange de vues, si fécond en résultats utiles, j'ai la faveur de proposer à la Respectable Loge de porter à l'ordre de ses travaux l'étude approfondie des questions qui viennent d'être simplement soulevées et d'organiser dans ce but une série d'entretiens familiers où chacun serait appelé à apporter le concours de ses lumières.

De cette façon, après avoir constaté l'état de crise que traverse notre Institution à l'heure actuelle, il pourra nous être possible de découvrir les remèdes qui doivent non seulement rendre à la Franc-Maçonnerie son lustre ancien, mais qui lui procureront en outre l'existence effective dont elle a toujours manqué jusqu'ici. Car il ne faut pas nous le dissimuler, dès sa naissance, sous sa forme moderne, notre Ordre fut détourné de son but véritable en servant continuellement de masque et de manteau aux conspirations politiques les plus diverses, conspirations qui perdent aujourd'hui toute espèce de raison d'être, puisque nous jouissons de toutes les libertés.

Dans ces conditions, il s'agit maintenant de savoir, d'abord, dans quelle situation se trouve réellement la Franç-Maçonnerie actuelle ; puis ensuite, ce que nous avons à faire pour sortir des difficultés présentes et rentrer dans le droit chemin. J'espère avoir posé la question en dehors de toute équivoque ; à vous maintenant, mes Frères, de la résoudre.

Le grand débat contradictoire, provoqué par le F∴ Oswald Wirth, eut lieu le 3 avril 1888, toujours à la loge *les Amis Triomphants*, vieil atelier fondé en 1809 et dont le Vénérable était alors, comme aujourd'hui, le F∴ Samuel-Constantin de Vidau. Les adversaires du symbolisme étaient représentés par le F∴ André-Saturnin Morin, ancien conseiller municipal de Paris, anticlérical haineux, l'auteur d'un livre odieux dont le titre seul est un blasphème (*Jésus réduit à sa juste valeur*) et qui laisse bien loin derrière lui, comme impiété, les ouvrages de Strauss et le Renan ; car il outrage le Christ à chaque page, et jusque dans sa Passion. Le F∴ Morin, un des athées du Grand Orient de France, ne croyant ni à Dieu ni à diable, et ne voulant pas entendre parler du grand architecte de l'univers, quelle que pût être la personnalité surnaturelle voilée sous cette vague désignation, était, mieux que personne, l'homme qu'il fallait pour critiquer sans merci le symbolisme, auquel, ainsi que tout imparfait initié, il n'entendait pas un traître mot ; aussi, ses critiques devaient-elles faire sourire en eux-mêmes les vieux maçons de l'auditoire qui connaissaient le secret des secrets. Le F∴ Wirth soutint sa thèse, s'évertuant en des prodiges de style pour ne pas compromettre le secret diabolique, le re-voilant habilement tout en ayant l'air de dire quelque chose, poussant la rouerie jusqu'à feindre d'abandonner la magie « comme un tissu de rêveries et de chimères », cette magie martiniste dont il est, chez les Guaita et Papus, un des adeptes les plus fervents, en un mot, n'oubliant jamais que, parmi l'assistance qui l'écoutait, il y avait des pseudo-initiés devant qui il fallait avant tout ne pas laisser échapper une parole de nature à les mettre sur la voie des arcanes de l'occultisme, tout en faisant pour les autres sa propagande de sataniste. Quant aux partisans déterminés du maintien du symbolisme même pour les maçons qui n'y comprennent goutte et qu'il serait imprudent d'éclairer, ils étaient représentés par le F∴ Armand Lévy, le vieux palladiste juif luciférien, ami intime de Philéas Walder, et par le F∴ Gonnard, une des lumières du Rite Écossais en France, alors Vénérable de la loge *les*

Philanthropes réunis et grand orateur du Suprême Conseil de Paris, aujourd'hui souverain lieutenant commandeur de ce Suprême Conseil.

Voici, du reste, le procès-verbal officiel de cette mémorable séance :

Tenue extraordinaire du 3 avril 1881 (ère vulgaire). L'ordre du jour appelle la discussion sur l'*Initiation Adonhiramite et les nouveaux Rituels du Grand Orient de France*. Le Frère Oswald Wirrn donne lecture d'un Mémoire dans lequel il s'attache à prouver que le Rituel Maçonnique dérive de celui de l'ancienne magie dont il fait remonter les arcanes à une très haute antiquité. Il en fait ressortir la beauté et la profonde sagesse ; il donne des explications fort ingénieuses de quelques-uns des symboles. Il regrette que, dans la Maçonnerie, on ait perdu la signification de plusieurs des Rites qui sont devenus de vaines formalités, et que, dans un but de réforme, on ait supprimé quelques Rites. Dès qu'on portait la main sur ce cérémonial traditionnel, il aurait mieux valu tout supprimer.

Le Frère Armand Lévy prend la défense des Rites qui, selon lui, sont essentiels pour conserver l'Institution de la Maçonnerie. Ce sont des emblèmes dont le sens a une haute portée. Les voiles dont sont enveloppées les vérités, servent à augmenter le respect qui y est attaché. De même, dans la vie ordinaire, on se sert de figures, et le langage poétique est plein d'allégories, sans que personne y trouve à redire. Il serait fâcheux que l'on restât toujours dans le prosaïsme vulgaire : *Sursum corda !*

Les Rites Maçonniques se rattachent aux traditions les plus anciennes de l'humanité. La Maçonnerie a été fondée par Moïse au sortir de l'Égypte. Plusieurs de ses Rites servent à retracer l'histoire des Israélites. Ainsi, les deux colonnes de chaque temple portent les initiales J∴ B∴ : c'étaient les noms des deux principales colonnes du Temple de Salomon. L'une d'elles portait le nom d'une étrangère que ce Monarque avait épousée : et l'on y trouve ainsi expliquée la légitimité des alliances entre les diverses races. Il est à regretter que beaucoup de Francs-Maçons ignorent la signification des Rites et ne cherchent même pas à s'en instruire. On devra perfectionner leur instruction.

Le Rituel et les mystères ont été très utiles aux époques où la liberté d'association n'existait pas. Alors, la Maçonnerie, étant une société secrète, était obligée de prendre beaucoup de précautions pour échapper aux recherches de la police ; et le Rituel servait à cacher le véritable but de l'Ordre. Nous vivons maintenant, du moins en France, sous un régime de liberté. Mais le hasard des événements peut ramener un régime despotique et vexatoire, et alors la Maçonnerie serait obligée, comme autrefois, de se prémunir contre les persécutions.

Si l'on supprimait toute espèce de Rituels, la Maçonnerie ne serait plus qu'un Club, et elle s'éloignerait de sa mission, qui est de travailler au Progrès de l'humanité.

Le Frère A.-S. Morin commence par rendre hommage au travail consciencieux du Frère Wirth, qui, par ses recherches érudites, a élucidé des questions historiques. Mais, quelque ingénieux que soient ses rapprochements entre l'ancienne magie et la Maçonnerie, il n'a pu réussir à établir entre elles une parenté. Du reste, puisqu'il abandonne la magie, qu'il regarde avec raison comme un tissu de rêveries et de chimères, il n'y a pas à regretter, pour la Maçonnerie, la renonciation à une filiation aussi peu flatteuse.

En général, dit le Frère Morin, c'est un système détestable que celui qui consiste à voiler la vérité sous des symboles plus ou moins obscurs, au lieu de la formuler clairement et sans ambages. Les anciens Hiérophantes, en recourant au Symbolisme pour exprimer leurs doctrines, ont eu probablement pour but d'inspirer aux populations une profonde vénération. Peu à peu, le sens des allégories s'est perdu, ou du moins n'a été conservé que chez de rares initiés. Et la multitude est demeurée attachée aux Rites et Symboles sans en comprendre la signification, par amour du mystère et du merveilleux. Alors, le cérémonial n'a plus été qu'une vaine superstition, n'avant plus de raison d'être, et a mérité le mépris des vrais philosophes.

Gardons-nous de laisser tomber la Maçonnerie dans cet état de fétichisme qui nous exposerait aux railleries méritées du monde profane.

À quoi bon recourir à des figures pour exprimer ce qu'on veut dire ? la franchise ne doit-elle pas être le guide du Franc-Maçon ? Par des Symboles péniblement construits, on exprime d'une manière énigmatique des vérités souvent vulgaires et qui ne gagnent rien à être déguisées.

Par exemple, le Frère Ragon, dans son *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes*, assure que la Croix, qui sert à l'initiation au dix-huitième degré, exprime l'intersection de l'écliptique avec l'équateur, Mais pourquoi ne pas le dire en propres termes ? Pourquoi employer un symbole dont le sens peut donner lieu à une foule d'interprétations, afin d'arriver à énoncer une vérité banale ? N'est-ce pas chercher midi à quatorze heures ?[19]

On nous dit que le langage figuré élève l'âme et sert à la tirer du prosaïsme… Certes, personne ne nie les beautés de la poésie qu'on a appelée le langage des Dieux. Mais son mérite n'existe qu'à la condition d'être clair. Les grands poètes, même quand ils s'élèvent jusqu'au sublime, ne cessent jamais d'être intelligibles. Le poète qui, pour se grandir, affecterait d'être obscur, n'obtiendrait que des sifflets. Il est ridicule et pitoyable de parler par énigmes, quand il est si facile d'exprimer

clairement sa pensée. Ce serait imiter JÉSUS-CHRIST, qui se vantait de ne parler au peuple que par paraboles afin de n'être pas compris, dans la crainte que ses auditeurs, s'ils parvenaient à le comprendre, ne fussent sauvés (Marc, ch. IV, v. 11). C'est là un mauvais exemple qu'on doit bien se garder de suivre[20].

Le Rituel a eu sa raison d'être sous les régimes despotiques. Mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Tout se fait au grand jour, et la diplomatie elle-même est obligée de travailler à ciel ouvert. On nous demande ce qui arriverait si une réaction venait ouvrir une ère d'oppression. Nous répondons que, dans ce cas, le Rituel ne nous garantirait pas des persécutions. On en a eu récemment la preuve ; sous le régime appelé de l'Ordre Moral, plusieurs Loges ont été fermées par la police, et, un peu auparavant, le gouvernement a imposé des Grands-Maitres à l'Association. Les Rituels n'ont donc pu éloigner ces abus de la force. Et d'ailleurs, à quoi servirait à la Maçonnerie la conservation stricte de ses formulaires et traditions ? Tout ce qui se passe dans les Ateliers est aussitôt connu, les Rites décrits dans des Livres mis à la disposition du public. Nos secrets, convenons-en, sont le secret de Polichinelle. Et même s'il arrivait qu'une Loge parvînt à tenir des séances parfaitement secrètes, la police n'a-t-elle pas les moyens d'y pénétrer et de s'en faire rendre compte par ses agents ? C'est ce qui est arrivé à la fin du règne de Louis-Philippe : la *Haute-Vente de la Société des Saisons* avait dans son sein un traitre qui tenait la police au courant de tout ce qui s'y passait.

Le mieux est de renoncer de nous-mêmes à des secrets imaginaires. Notre véritable but est exprimé en termes magnifiques au préambule de notre Constitution ; nos principes y sont clairement formulés. Nous nous ferons honneur d'y être fidèles ; et pour en assurer le triomphe, nous n'avons pas besoin de Rites surannés empruntés aux fables hébraïques et égyptiennes.

On parle de la nécessité de conserver des relations d'amitié avec les Puissances Maçonniques étrangères. Mais il n'y a pas besoin, pour maintenir ces liens de confraternité, de rester attachés à un Rituel. Quand l'un de nous est admis dans un Atelier étranger, on ne lui demande pas si, lors de sa réception, il a été fait usage de tel ou tel cérémonial. Il suffit qu'il connaisse les formalités généralement observées.

Le Frère MORIN conclut à ce que l'Atelier se prononce pour la suppression des Rites, suppression qui, en fait, a lieu déjà dans un grand nombre de Loges.

La parole est enfin donnée au Frère GONNARD, qui résume les débats avec une justesse d'appréciation remarquable, et en s'exprimant avec l'éloquence qui lui est propre.

La manière de voir du Frère Morin lui parait fort naturelle de la part d'un esprit critique et scientifique ; mais, si les conclusions de ce Frère sont fort claires et logiques en théorie, il ne faut pas se dissimuler que leur application pratique équivaudrait pour le présent *à la suppression de la Maçonnerie*.

En sa qualité de Membre du Suprême Conseil du Rite Écossais, le Frère GONNARD croit devoir s'abstenir de donner des conseils au Grand Orient de France, qui reste libre, sous sa propre responsabilité, de restreindre plus ou moins son symbolisme, il ne peut donc pas entrer dans l'examen spécial des nouveaux Rituels, et s'en tiendra à la question prise dans son sens général, lequel intéresse la Maçonnerie tout entière.

Le Frère GONNARD en arrive donc au symbolisme. Peu lui importe qu'il tire son origine de l'Occultisme ou d'autre part. La valeur intrinsèque du Symbolisme est chose assez secondaire au fond, puisque personne ne le prend aujourd'hui au sérieux. Il convient donc de n'examiner le Symbolisme qu'au point de vue de son utilité effective ; et, sur ce terrain essentiellement positif, nous sommes forcés de reconnaître que sans le Symbolisme la Maçonnerie disparaît fatalement. Il est pour elle une cuirasse dont il serait bien imprudent de se défaire parce qu'on croit découvrir quelques impuretés dans l'alliage qui la compose. La sécurité dont nous jouissons en ce moment pourrait être de courte durée. Après un moment de soleil, les jours sombres peuvent revenir pour notre Institution, et alors on s'estimera heureux d'avoir conservé les armes défensives propres à nous couvrir contre l'attaque. Que le Symbolisme soit donc démodé, ridicule, gênant, disparate et obscur, tant que l'on voudra : du moment qu'il nous protège et nous sauvegarde, il faut le conserver.

D'un autre côté, le Frère GONNARD constate que le Symbolisme dans sa puérilité est nécessaire pour beaucoup de contemporains. Il voit dans les Formules et les Symboles un moyen d'enseignement susceptible de provoquer une illumination graduelle chez les intelligences qui ne parviennent pas du premier coup à saisir l'idée en dehors de la forme concrète qui la rend tangible. C'est une deuxième raison en faveur du maintien du symbolisme.

Il ne faut pas oublier enfin que la Maçonnerie Française ne peut rester purement nationale. Elle a un rôle de propagande beaucoup plus élevé à remplir ; elle doit être l'Apôtre de l'Humanité. Mais pour cela, il faut qu'elle puisse agir sur la Maçonnerie étrangère, et dans ce cas, le Symbolisme devient d'une importance capitale ; car il est la langue diplomatique de la Maçonnerie Universelle.

En résumé, le Symbolisme est pour la Maçonnerie la garantie de sa sécurité : il lui est utile comme moyen d'enseignement, et indispensable comme mode de communication internationale.

Pour cette triple raison, il faut le garder précieusement et marcher avec fermeté, sous son Égide protectrice, vers les splendeurs de la lumière de l'Avenir.

Il était utile de faire connaître cette discussion. Jamais on n'a mieux vu, au sein des loges, les hauts-gradés sans l'anneau, *ceux qui savent et ne doivent rien dire*, aux prises avec leurs dupes voulant raisonner. En effet, si l'on se place au point de vue des imparfaits initiés à qui les chefs sont obligés de donner toutes sortes de mauvaises raisons plus ou moins spécieuses pour les convaincre de la nécessité d'un Symbolisme que d'autre part ils se refusent à leur expliquer, on reconnaîtra que l'argumentation du F∴ Saturnin Morin est rigoureusement logique.

Voilà des gens qui déserteraient les ateliers (les uns en tant qu'ex-catholiques non encore mûrs pour le satanisme. les autres en tant qu'athées), si l'on venait leur dire : « La Maçonnerie n'a pas d'autre but que de substituer le culte de Lucifer à celui d'Adonaï ; la divinité de Lucifer, telle est la clef de notre symbolisme ; apprenez ce secret, et dès lors vous comprendrez tout ce qui vous paraît obscur dans nos rituels. » Ne pouvant leur dire cela, les hauts-gradés sans l'anneau en sont réduits à accumuler les prétextes. Ce sont donc ces hypocrites allégations que les logiciens du genre du F∴ Morin réfutent impitoyablement.

Et comme on voit bien l'embarras des haut-gradés dans la réplique du F∴ Gonnard, s'efforçant de ménager les susceptibilités des maçons-dupes, des imparfaits initiés ! Il est évident que, s'il n'y avait pas d'autre raison que les prétextes invoqués pour maintenir le symbolisme, ceux-ci ne tenant pas debout, il n'y aurait qu'à le supprimer une bonne fois, afin d'en finir avec toutes les réclamations des Apprentis, Compagnons et Maitres récalcitrants. Mais voilà, les hauts-gradés ne peuvent pas donner cette satisfaction à leurs dupes ; car le symbolisme est indispensable pour permettre aux maçons quelque peu disposés à l'initiation satanique de comprendre graduellement et de découvrir eux-mêmes petit à petit le secret des secrets. C'est là le seul et vrai sens de la phrase célèbre : « Sans le symbolisme, il n'y a plus de maçonnerie. » Aussi, comme un os à ronger, le Grand Orient de France a jeté aux imparfaits initiés récalcitrants les nouveaux rituels, passant sous silence les traditionnelles légendes ; et, comme il faut d'autre part ne pas

détruire la vraie maçonnerie, le Grand Orient a décrété *seulement* que l'usage de ces nouveaux rituels serait *facultatif*.

En donnant connaissance de ces intéressants et instructifs débats, je n'ai point fait une digression. Je ne perds pas de vue, en effet, que je me suis proposé de démontrer, d'établir l'action connexe de la franc-maçonnerie et des groupes satanistes. L'exemple du F∴ Oswald, Wirth, lieutenant du sataniste pactisant Stanislas de Guaita, sert admirablement à ma démonstration.

Nous voyons, en tout ceci, une manœuvre très nette, on ne peut plus précisément déterminée. Ceux des francs-maçons du Rite Français qui diabolisent en cachette de leurs collègues, sont navrés de voir monter le flot de l'athéisme dans ce rite. Ils font ce qu'ils peuvent pour défendre les antiques rituels, et, prévoyant le cas où leurs efforts seront impuissants, ils ouvrent discrètement de nouveaux horizons à ceux des imparfaits initiés qui auraient les moindres tendances à s'éclairer de la vraie lumière satanique, En d'autres termes, en vue du triomphe probable de la majorité matérialiste, ils font l'éloge de l'occultisme, — mais un éloge artificieusement mitigé de critiques, afin de ne pas se compromettre, — et, si les hauts grades ont des chances de se voir négliger dans les ateliers du Grand Orient de France, ils préparent avec adresse un recrutement important pour les loges martinistes, pour le Suprême Conseil du F∴ Papus.

À cet égard, il est utile de reproduire en entier le discours prononcé le 3 avril 1888 par le F∴ Oswald Wirth dans la loge *les Amis triomphants*, ce mage noir franc-maçon ayant été en cette circonstance le porte-parole de la secte martiniste :

Vénérable Maitre et vous tous mes Frères,

Le Grand Orient de France vient de distribuer aux loges de son Obédience de nouveaux cahiers des Grades Symboliques. — *En les promulguant, le Conseil de l'Ordre n'a voulu imposer à personne les innovations du Grand Collège des Rites. Loin d'être obligatoire, l'usage des Rituels nouveaux reste donc entièrement facultatif pour les Loges, qui peuvent persister en toute liberté dans leur ancienne manière de travailler, si elles la jugent préférable à celle qu'on leur propose d'adopter*[21].

Vous êtes appelés de la sorte, mes Frères, à faire un choix que je désire éclairer de mon mieux. Dans ce but, et afin que vous puissiez vous prononcer en pleine connaissance de cause, je m'attacherai d'abord à vous donner une idée exacte de l'importance des anciens Rituels au point de vue de l'Initiation occulte, dont ils renferment les lois, pour former sous ce rapport les codes les plus parfaits que l'on puisse imaginer.

Je vous démontrerai ensuite que les changements qui viennent d'y être apportés enlèvent à nos Rituels toute espèce de valeur philosophique. Puis, je compte vous faire reconnaitre que les Rituels ainsi modifiés sont loin de répondre aux besoins actuels et futurs de notre Institution, mais constituent en réalité une demi-mesure maladroite, une solution bâtarde, qui, sous prétexte de concilier toutes les exigences, n'aboutira finalement qu'au mécontentement général. J'en conclurai à la nécessité d'une réforme profonde et radicale, portant sur l'ensemble de l'organisation du Grand Orient de France en vue de mettre notre Obédience en état d'accomplir la mission qu'elle croit devoir s'imposer. J'estime en cela qu'il s'agit avant tout d'être logique avec soi-même, de savoir ce que l'on veut faire, et de s'organiser en conséquence. On ne devra tenir compte dans ce cas que des besoins modernes de l'Ordre, en laissant de côté tout ce qui, dans la tradition du passé, peut être gênant pour la marche libre et ferme de la Franc-Maçonnerie, vers les destinées que lui réserve l'avenir.

L'examen des anciens Rituels va me faire entrer dans un ordre d'idées qui ne manquera pas, mes Frères, de vous paraître fort étrange, étant donné que vous n'avez sans doute pas eu la fantaisie de vous occuper de ce qu'on appelle « les sciences occultes ».

C'est pourtant dans ce domaine, plus que discrédité aujourd'hui, que nous sommes obligés d'aller chercher la clef de nos mystères. En vous en donnant la preuve, je n'ai nul autre dessein que d'arriver à vous convaincre de la nécessité qui s'impose aux Maçons modernes de renoncer à la prétention qu'ils peuvent avoir, d'être les successeurs, les représentants actuels des Initiés antiques. Pourquoi conserver à notre Institution ce caractère mystérieux qui en impose si peu au public profane et auquel les Maçons eux-mêmes sont les premiers à ne rien comprendre ? Ne feraient-ils pas mieux de rejeter ce qui à leurs propres yeux n'est plus qu'une défroque usée et démodée, dont ils s'affublent par routine, plutôt que de persister dans des usages qui ne peuvent que les embarrasser et les couvrir de ridicule ? [21]

Afin de fixer votre opinion à ce sujet, je vais m'efforcer de répondre aussi clairement que possible à quelques questions qui se présentent tout naturellement à l'esprit et dont on ferait facilement le point de départ d'une sorte de catéchisme se recommandant tout spécialement à la méditation attentive des chercheurs et des Maçons vrais philosophes, c'est-à-dire : « Amis de la Sagesse ».

Que doit-on entendre d'abord par Initiation ?

L'Initiation consiste dans la connaissance de certaines choses dont le propre est de rester ignorées de la masse des esprits incultes, autrement dit du monde profane. Ne s'adressant qu'à l'élite de l'Humanité, aux hommes joignant les plus brillantes qualités de l'esprit aux plus solides vertus de l'âme, l'initiation constitue une suprême aristocratie intellectuelle et morale. Fort peu démocratique dans son essence, elle ne saurait consentir à aucune espèce de vulgarisation, qui équivaudrait pour elle à la profanation des mystères. L'Initiation prend soin de s'entourer sous ce rapport de telles garanties que l'enseignement qu'elle accorde à ses adeptes eux-mêmes ne se dépouille jamais des formes symboliques, afin de se dérober ainsi aux intelligences dont la perspicacité ne parviendrait pas à percer l'allégorie de l'enveloppe plus ou moins transparente qui contient la vérité comme le fruit renferme le germe. En cela, les Initiés prétendent se conformer aux lois de la nature qui, elle aussi, dissimule sans cesse, sous le manteau des apparences matérielles, l'essence impénétrable des choses. La nature reste ainsi la suprême Initiatrice, la grande Isis, que nul n'a jamais vue sans voile.

Vous voyez par là, mes Frères, que, *telle que vous la comprenez*, la Franc-Maçonnerie s'accorde fort mal avec l'Initiation. La suite ne pourra que vous confirmer dans cette manière de voir.

Quelle est maintenant la nature de ces choses cachées pour le profane et dont l'Initié seul possède le secret ? Car il s'agit d'un secret, et d'un secret *précieux ou redoutable*, à en juger par le soin jaloux que mettent à le garder ceux qui en sont les détenteurs privilégiés…

Ce secret… n'est autre que celui des opérations de la nature. Il a la prétention de résoudre les questions les plus graves qui peuvent préoccuper l'Humanité, de fournir une explication rationnelle aux faits les plus incompréhensibles, d'être enfin la solution de tous les problèmes, le mot de toutes les énigmes et la clef de tous les mystères. C'est l'incommunicable grand Arcane des adeptes de la Kabbale ; c'est la Pierre Philosophale des Alchimistes hermétistes ; c'est la Parole Sacrée que cherchent les Maîtres Maçons.

Mais pourquoi mettre sous le boisseau une lumière aussi brillante ? Pourquoi en faire l'apanage de l'extrême petit nombre, quand l'Humanité tout entière devrait pouvoir en profiter ?

Il y a à cela plusieurs raisons.

Rappelons-nous d'abord que, *semblables aux estomacs débiles, qui rejettent une nourriture trop forte sans pouvoir la digérer, de même les cerveaux étroits de la plupart des humains feraient de vains efforts pour s'assimiler des idées auxquelles ils ne sont nullement préparés*. Pour quiconque n'a pas fait des études préalables, le langage technique de nos sciences officielles reste inintelligible :

mais ce qui, pour ces sciences, n'est que difficulté relative, devient *impossibilité absolue dès qu'on aborde le domaine de l'Occultisme*, Un enfant à qui on enseignerait les mathématiques supérieures en retiendrait peut-être quelque chose ; mais, à coup sûr, on perdrait son temps et ses peines à vouloir faire comprendre à une taupe aveugle l'existence du soleil.

Si tout le monde n'est pas accessible à l'initiation, n'en incriminez pas les Initiés ; mais faites-en retomber la responsabilité sur la Nature elle-même, qui a trouvé bon de ne pas donner à chacun des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Une autre raison, qui fait aux Initiés un devoir de ne pas jeter leur science à la tête du premier venu, cest qu'un grand nombre de ces têtes n'en supporteraient pas le choc. La lumière trop vive éblouit et aveugle : de même, une vérité trop élevée trouble la raison et peut la faire perdre.

Le silence des Initiés se base enfin sur une dernière raison qui n'est pas la moins grave. *Le secret initiatique n'est pas qu'une simple théorie*, et, sous peine d'erreur grossière, ceux qui sont parvenus à en découvrir ne fût-ce qu'une faible partie, ne doivent pas être considérés comme de stériles abstracteurs de quintessence ou d'inoffensifs rêveurs. *La théorie conduit à la pratique, et l'abstraction pure ne serait rien, si elle ne menait pas à une réalisation effective.*

L'occultisme a donc la prétention de douer ses adeptes de pouvoirs auxquels ceux qui abordent ce genre d'études ne prennent pas toujours le soin de s'exercer, mais dont la nature serait telle qu'entre des mains indignes ou inhabiles cette mystérieuse puissance ferait autant de mal qu'elle peut faire de bien sous la direction d'un véritable initié.

Je crois inutile, mes Frères, de pousser plus loin ces explications ; il me suffit, pour l'instant, de vous avoir indiqué la raison d'être de la discipline, du secret et des épreuves dans les Initiations.

Ces épreuves étaient précédées par une enquête sévère et minutieuse sur la moralité, le caractère et les antécédents du postulant à l'Initiation, dont la valeur intellectuelle et morale se trouvait ainsi suffisamment garantie pour que les épreuves physiques qu'on faisait subir au récipiendaire en lui conférant les grades qu'il avait mérités, aient bien moins pour but, aux yeux des Initiés, de s'assurer du courage et de l'énergie du candidat que de lui servir d'enseignement.

Le Néophyte devait s'attacher, en effet, à deviner la *signification cachée* des épreuves « mystérieuses et emblématiques » qu'il venait de traverser. Si la Nature l'avait alors doué de cette perspicacité subtile dont elle gratifie les hommes qu'elle veut élever au-dessus du commun des mortels, il découvrait graduellement dans cette suite de cérémonies, bizarres et puériles pour le profane, *tout un programme d'études profondes ;* les grandes lois de l'Initiation se révélaient à son

esprit ravi, *et il entrait réellement dans une vie supérieure.* Si, au contraire, cette sagacité naturelle lui faisait défaut, le nouvel Initié ne comprenait rien à ce qu'il avait vu, entendu et éprouvé. Ne possédant de l'Initiation que la lettre qui tue sans l'esprit qui vivifie, il n'avait en réalité de l'Initié que le nom, et allait grossir le nombre déjà grand des Appelés qui ne sont pas des Élus. Arrêté à la porte du sanctuaire, dont le dehors seul lui était connu, il ignorait à jamais *les splendeurs brillantes du dedans* et n'obtenait aucun avancement dans la hiérarchie des grades initiatiques.

Ce qui précède doit vous faire comprendre, mes Frères, l'importance capitale d'un Rituel en matière d'initiation. On ne doit y trouver aucune phrase sans portée, aucun détail sans signification. Chaque partie doit concourir à former un tout harmonieux, et, pour y apporter la moindre retouche, il est indispensable de posséder l'Initiation intégrale et complète. C'est pour cette raison que le Grand Collège des Rites s'est trouvé chargé de cette mission ultradélicate. Nous verrons plus loin comment se sont tirés de cette tâche ardue les sommités initiatiques de la Maçonnerie contemporaine (*du Grand Orient de France*).

Permettez-moi de clore en attendant ces considérations générales sur l'Initiation Occulte et la Franc-Maçonnerie. Vous constaterez que ce sont là deux choses distinctes que l'on a tort de confondre et surtout d'entremêler.

L'initiation est une école supérieure, destinée à former des « Sages », ou, ce qui signifie la même chose, des « Mages », c'est-à-dire de ces êtres invraisemblables ne conservant de l'Humanité que tout juste l'aspect extérieur, mais dont l'esprit émancipé s'élève jusqu'à ces hauteurs inouïes où l'homme se transfigure *en demi-Dieu*.

La Franc-Maçonnerie, moins ambitieuse dans ses visées, se contente du rôle d'école secondaire, et ne s'adresse aux hommes nés libres et de bonnes mœurs que pour en faire de bons et honnêtes ouvriers, habiles à façonner la pierre, et travaillant avec assiduité à la construction du Grand Temple du Progrès.

Il est enfin une troisième École, école primaire, s'adressant à tous indistinctement, de préférence à ceux que retient encore la chaine des préjugés, et qui, manquant de force pour chercher par eux-mêmes la vérité, demandent à la recevoir tout élaborée et assaisonnée au goût, souvent grossier, de leur palais peu raffiné. Cette troisième École, mes Frères, c'est l'Église.

On prétend qu'il fut un temps où ces trois Écoles marchaient d'accord, s'appuyant l'une sur l'autre pour faire l'éducation de l'Humanité primitive. C'était, paraît-il, l'âge d'or. La civilisation dont s'enorgueillit notre siècle aurait pris naissance à cette époque lointaine, dont l'ère de la Vraie

Lumière rappelle le souvenir. On donne à supposer, d'après cela, que la civilisation actuelle ne se développera dans toute sa perfection que le jour où la baguette d'Hermès viendra s'interposer à nouveau entre les deux serpents qui cherchent à s'entredévorer. *Cela signifie qu'il appartient à l'Initiation de porter la lumière conciliatrice au milieu de l'obscurité où se combattent avec un zèle aveugle deux grandes Institutions se disant l'une et l'autre universelles, possédant chacune un symbolisme merveilleux dont la signification leur échappe, poursuivant enfin le même but, bien que par des voies et des moyens différents*. Si elles étaient ce qu'elles doivent être, la Franc-Maçonnerie et l'Église ne se traiteraient pas en ennemies, mais se reconnaitraient comme Frère et Sœur, ou, mieux encore, comme Époux et Épouse. Leur divorce ne saurait porter de bons fruits. Car, la Raison sans la Foi est une lumière froide sans chaleur vivifiante, qui glace tout enthousiasme généreux par les négations stériles d'un scepticisme impuissant. D'un autre côté, la Foi sans la Raison est un feu qui chauffe et brûle, mais n'éclaire pas ; d'où l'entraînement irréfléchi qui conduit aux excès de la superstition et du fanatisme. Il y a là deux écueils qu'il faut savoir éviter en se maintenant dans cette région moyenne où le Raisonnement et le Sentiment s'allient harmonieusement pour se soutenir, au lieu de s'exclure réciproquement, comme cela se voit dans les extrêmes où nous chercherions en vain le vrai, le Beau et le Bien. C'est pourquoi il convient de se conformer aux lois de l'initiation qui enseignent que le Progrès véritable doit naître, comme toute chose, du mariage du masculin avec le féminin. Sachez donc faire cesser le scandale, et faites régner à nouveau la paix et la bonne harmonie entre l'élément actif et l'élément passif de l'Humanité. Vous verrez que, comme dans tout ménage convenable, la femme sera soumise à l'homme, dès que celui-ci saura faire de ses droits un usage équitable.

Je m'arrête, mes Frères, pour ne pas me perdre dans des développements qui m'entraineraient trop loin. J'en reviens donc aux épreuves du premier grade de la Maçonnerie Adonhiramite.

La première de ces épreuves se rattache à l'idée que l'Initiation est l'entrée du Néophyte dans une vie nouvelle. Un réduit étroit et obscur, figurant les entrailles de la Terre, la Mère commune, reçoit le Candidat. Il y trouve des emblèmes funèbres qui l'invitent à rentrer en lui-même par une sérieuse méditation sur la fin nécessaire des choses, la fragilité de la vie humaine et la vanité des ambitions terrestres. Il rédige son testament et se prépare ainsi à renoncer aux illusions trompeuses, aux passions égoïstes, aux préjugés mesquins de la vie profane, pour faire naître en lui un homme nouveau, digne de la vie supérieure que confère l'Initiation.

Cette première épreuve représente la purification par la Terre, le premier des quatre éléments des anciens. Les épreuves suivantes se composent de trois voyages, pendant lesquels le Candidat subit

successivement les purifications par l'Air, l'Eau et le Feu.

Il est nécessaire de placer ici quelques explications au sujet de ces malheureux éléments qui paraissent choquer si fort nos notions scientifiques actuelles.

Faisons justice d'abord d'un malentendu. On aurait grand tort de croire que les Anciens entendaient par Élément ce que la chimie moderne désigne sous le nom de Corps simple. Ce serait se placer à un faux point de vue ; car les éléments alchimistes ne sont pas une substance matérielle, attendu que les Anciens proclamaient sous ce rapport l'unité de substance, dont ils déduisaient la possibilité des transmutations métalliques, — unité de substance vers laquelle tend, du reste, la science moderne.

Ne confondons pas non plus le signe allégorique avec ce qu'il représente, et rappelons-nous que les quatre éléments ne sont simplement que symbolisés, et pas autre chose, par la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu. Prendre ce que l'on entend d'ordinaire par ces termes pour ce que sont réellement les quatre éléments des Anciens, c'est raisonner comme les Chinois qui prétendent que les Chrétiens adorent en fait de Dieux, un vieillard, un homme cloué sur une croix et un pigeon ; c'est tomber dans un préjugé ridicule et faire preuve d'une sotte et profonde ignorance.

C'est faire injure aussi aux hommes de génie, qui se sont occupés à travers les siècles de l'étude méritoire, *autant que périlleuse*, de l'Occultisme. À côté de ces puissants géants, nous ne sommes que des nains infimes. Où trouverons-nous leur force de pénétration pour percer l'écorce superficielle des choses ? Notre science orgueilleuse ne les observe que par leur côté extérieur, phénoménal, tombant sous les sens, et ne veut tenir aucun compte de ce côté caché, interne, ''ésotérique*, qui ne peut être perçu que par l'esprit. Prisonniers* perpétuels du domaine palpable de la Physique, nous devenons incapables d'aller au delà en nous élevant à la hauteur des conceptions abstraites de la métaphysique. Ne voyant que le contenant, nous croyons avoir tout gagné en niant le contenu. À force de tout décomposer par nos procédés analytiques, qui nous portent à étudier séparément chaque chose, abstraction faite de l'ensemble dont elle fait partie, il nous est devenu impossible de ressaisir le lien qui rattache l'Universalité des êtres en une vaste et magnifique synthèse.

Revenons aux quatre éléments, principes constitutifs de tous les êtres. C'est sur leur théorie secrète que reposent les mystères de la croix philosophique, devenue emblème séditieux pour certains Maçons christianophobes.

Ne possédant pas le grade de Chevalier Rose-Croix et n'en étant encore qu'à la recherche du sens caché des arcanes du modeste grade de Maître dont je suis revêtu, il me serait permis, sans doute, de

garder ici un silence aussi prudent qu'énigmatique[22]. Comme c'est cependant là le nœud de la question qui nous occupe, je vais m'efforcer, mes Frères, de l'éclairer de la faible lumière dont je puis disposer et pour laquelle je réclame toute votre indulgence.

Que peuvent signifier ces quatre éléments figurés par la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu ? L'ordre même de leur énumération nous montre tout d'abord une double opposition entre la Terre, élément lourd et épais, puis l'Air, élément léger et subtil ; ensuite, entre l'Eau, élément humide et froid, puis le Feu, élément sec et chaud. Ce double équilibre des polarités contraires est fort bien représenté par la croix au centre de laquelle rayonne en outre une rose à cinq pétales symbolisant la fameuse quintessence, qui joue un si grand rôle en Occultisme. Cette rose a la même signification que l'Etoile Flamboyante dont le pentagramme figure l'*Esprit humain* dominant par la volonté les quatre éléments. Que peut-on voir après cela dans les purifications successives de la première Initiation, sinon les différents degrés de la domination de soi-même ?

Le Néophyte doit apprendre ainsi à maîtriser d'abord son corps matériel, représenté par la Terre. Remarquons à ce sujet que, dans l'antiquité, le postulant à l'Initiation devait subir sans trembler le contact trois fois répété du tranchant de la faulx d'un spectre qui surgissait brusquement du sol devant lui. Il montrait par là qu'il avait vaincu l'impressionnabilité native, en parvenant à se défendre même d'un simple tressaillement involontaire.

La purification par l'Air a trait à cette enveloppe fluidique que les Occultistes appellent *corps astral* et qu'ils désignent comme le siège des appétits brutaux.

L'Eau représente la froideur du cœur, source de paresse et d'égoïsme ; tandis que le Feu indique la violence et l'ardeur des passions.

Je n'entrerai pas, mes Frères, dans de plus grands développements. Ce qui précède doit vous faire apprécier la valeur réelle des Rituels Maçonniques, *dont le Symbolisme renferme une signification d'une immense portée morale, philosophique et même scientifique*. Cette signification est si vaste, si profonde que je me garderai bien à ce sujet de toute tentative d'explication complète. Les études que j'ai pu faire sur ces matières n'ont abouti qu'à me convaincre de ma parfaite ignorance. Tout négatif que paraît ce résultat, je m'en console aisément, en pensant que savoir qu'on ne sait rien est déjà quelque chose ; car il ne manque pas de gens qui sont loin de savoir même cela. *J'en trouve une preuve dans l'assurance superbe, avec laquelle nos illustres Frères porteurs des insignes du 33^{e} degré. se sont permis de tailler en aveugles dans une œuvre qu'ils ont* TOTALEMENT NÉGLIGÉ DE COMPRENDRE.

À quoi s'est borné, en effet, le travail de Révision des cahiers des Grades Symboliques entrepris par le Grand Collège des Rites ?

La modification essentielle est la suppression des épreuves physiques représentant la quadruple purification par les éléments. On a maintenu cependant le cabinet de réflexions, ainsi que les trois voyages, en cherchant à leur faire représenter les trois phases de la vie humaine : enfance, jeunesse et âge mûr. Comme cérémonial, c'est tout aussi ridicule que ce qui existait jusque-là : mais, en plus, cette innovation n'a pas pour elle l'excuse de l'exigence de la fidélité traditionnelle ; elle fait, en outre, double emploi avec les trois grades : Apprenti, Compagnon et Maitre, qui représentent déjà les trois phases en question de la vie humaine.

Les autres modifications portent sur des détails. Elles répondent, en général, à des besoins pratiques et peuvent avoir certainement du bon sous ce rapport : mais, en réalité, *elles constituent de véritables contre-sens au point de vue de l'Initiation.*

Un seul exemple suffira pour vous mettre à même de saisir ma pensée :

D'après les nouveaux Rituels, on remet au Candidat, avant de l'admettre aux épreuves, une Instruction imprimée, destinée à lui donner une idée exacte de la Franc-Maçonnerie, et contenant à cet effet des extraits appropriés de la Constitution et des Règlements Généraux de l'Ordre.

Rien de mieux, comme vous voyez, au-point de vue pratique. Mais, objectera l'Initié qui tient avant tout à l'exactitude de la Concordance Symbolique, où voyez-vous la Nature fournir à l'homme une Instruction analogue, avant de l'admettre aux épreuves de l'initiation terrestre ? Ce qui existe en petit doit être l'image de ce qui existe en grand. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Ce sont là des principes fondamentaux auxquels l'Initiation ne peut pas se permettre de déroger sans perdre aussitôt sa propre raison d'être.

Je crois inutile, mes Frères, d'insister davantage. Vous devez comprendre maintenant, que vos prétentions à l'Initiation vous imposent des règles que vous n'avez aucun souci de suivre. Loin de vous en faire un reproche, je ne puis que vous engager, au contraire, à rompre totalement les liens qui vous rattachent à un ordre d'idées que vous répudiez absolument. Les tendances des Maçons actuels sont incompatibles avec l'Initiation, *laquelle repose tout entière sur le Symbolisme dont elle est l'esprit et qui n'est lui-même que le corps, la forme tangible que revêt à nos yeux l'idée Initiatique.*

Or, le symbolisme vous offusque, il vous gêne, vous embarrasse, el n'osant le supprimer d'un coup, vous avez entrepris de le démolir pierre par pierre ; car il ne faut pas vous le dissimuler, en

Maçonnerie tout se tient : un seul pilier retiré de l'édifice entraîne fatalement l'éboulement de l'ensemble.

Cette vérité, méconnue par les membres du Grand Collège des Rites, leur fut cependant signalée à propos de la formule du Grand Architecte de l'Univers, dont la suppression constitua la première atteinte à l'intégrité du Symbolisme Maçonnique. L'avertissement modeste que contenait à ce sujet le Rapport de la Respectable Loge *la Bienfaisance Châlonnaise*, sur la Révision des cahiers des Grades Symboliques, rencontra l'approbation de Maçons éminents et instruits, parmi lesquels je ne veux citer que les Frères Hubert, 33^{e}, rédacteur de la *Chaîne d'Union* ; Décembre-Alonnier, 33^{e}}, membre du Grand Collège des Rites ; Ludovic Léchaut, également 33^{e}, et bien connu par ses remarquables travaux maçonniques. Mais loin de tenir compte d'un avis ainsi appuyé, la majorité du Grand Collège des Rites a cru devoir se permettre une nouvelle et plus profonde mutilation du Temple Symbolique, lequel devient cette fois absolument intenable. *En effaçant de son fronton la formule dédicatoire, on avait déjà fait perdre à ce Temple sa destination primitive ;* mais l'Édifice restait du moins debout. Il n'en est plus de même aujourd'hui. L'élimination des quatre éléments du premier grade rend inintelligible l'Étoile Flamboyante du deuxième. Et comme le troisième grade n'est que la synthèse des deux premiers, voici du coup la Maîtrise transformée en un affreux galimatias dont ne tarderont pas à se rebuter même les esprits les plus naïfs et les moins exigeants.

Je ne parle que pour mémoire du grade de Rose-Croix, qui repose tout entier sur la connaissance des éléments occultes des Anciens, et se trouve ainsi non seulement sapé dans sa base, mais détruit dans son essence même.

Voilà, mes Frères, le résultat que l'on obtient lorsqu'on a l'imprudence d'entreprendre des remaniements dans la construction d'un édifice, sans posséder, ne fût-ce que les notions les plus élémentaires de l'Art architectural. La publication des nouveaux Rituels du Grand Orient de France enlève à notre Institution tout le prestige dont l'entourait son titre d'héritière des Mystères Antiques. Rien ne pouvait donner une preuve plus éclatante de l'impuissance où se trouve la Maçonnerie Française Contemporaine pour s'élever à la *hauteur philosophique* des Fondateurs de l'Ordre. Il était permis de supposer jusqu'ici que cette ignorance déplorable qui fait la honte des Maçons modernes, se trouvait circonscrite uniquement aux Grades les plus inférieurs, mais que les Hauts Grades au moins restaient détenteurs de quelques lueurs de Science.

Cette dernière illusion, hélas ! il faut se résoudre à la perdre ; *car voici que les plus Hauts Dignitaires de la Hiérarchie Maçonnique se chargent de proclamer eux-mêmes la nullité complète de leur Instruction Initiatique, en élaborant un travail qui est en son genre une véritable monstruosité.*

Mais si pareille obscurité règne au sommet de l'édifice, que penser de l'épaisseur des ténèbres qui en entourent la base ? Et on ose après cela parler encore de lumière ! L'ignorante ineptie de certains Maçons est de plus aggravée par l'étalage d'une vanité aussi naïve que sotte. *Après avoir transformé un Chef-d'œuvre, qui dépassait les bornes étroites de leur compréhension, en une niaiserie plate et insignifiante*, ils ne craignent pas d'afficher l'insolente prétention de donner l'exemple à ceux qui n'osent trancher avec la même effronterie des questions dont ils pressentent l'importance ; ils se proclament ainsi les Apôtres du progrès.

Étrange Progrès ! Il est vrai que, dans les nouveaux Rituels, ils reconnaissent eux-mêmes : « que le Progrès est lent et que l'Évolution humaine est complexe. » Fort complexe, en effet !

Veuillez excuser, mes Frères, la franchise brutale de mon langage. Ma critique est amère ; mais elle ne doit pas vous offenser. En cherchant à vous montrer dans la Franc-Maçonnerie un côté qui vous était peu connu, mon intention était avant tout de vous donner d'utiles conseils, qu'il vous sera facile de mettre en pratique pour le plus grand profit d'une Institution à laquelle j'ai voué le plus profond attachement.

Les rapports qui existent entre Initiation Adonhiramite et les Sciences Occultes ont dû vous faire comprendre tout ce qu'il à de faux et d'équivoque dans la situation actuelle de la Franc-Maçonnerie Française. C'est cette situation si peu claire, si peu franche, qui a fait sentir à tous la nécessité d'une série de réformes et en particulier de celle de la Révision des Rituels. Cette Révision était urgente ; mais le Grand Collège des Rites ne s'est pas montré à la hauteur de sa tâche. Il devait faire de deux choses l'une : ou, se placer au point de vue de l'initiation en se constituant le défenseur, le gardien fidèle de la Tradition Symbolique ; ou, revenir à la Maçonnerie pure, en entreprenant une Révision profonde de nos Rituels, dont il eût fallu retrancher alors tout ce qui ne se rapporte pas à l'art de bâtir.

En dehors de ces deux solutions qui sont nettes et catégoriques, on ne pouvait tomber que dans des compromis dans le genre de celui que constituent les nouveaux Rituels, dont je me suis attaché à vous démontrer la valeur négative.

Pour laquelle des deux solutions proposées devons-nous maintenant nous prononcer ?

La première me parait inacceptable ; *car l'Initiation est au-dessus des forces des Maçons modernes, dont l'esprit n'a pas cette envergure, qui permet seule d'aborder l'étude dangereuse de l'Occultisme.*

Reste donc la seconde solution : revenir à la Maçonnerie pure, dégagée de tout Mysticisme cabalistique et ramenée à sa claire et limpide simplicité. La Maçonnerie Française ne peut continuer à

pratiquer un Symbolisme *qu'elle ne comprend pas*. L'esprit de logique est par trop le propre de notre nation pour que les Maçons Français puissent persister, par pure routine, à se mettre en contradiction flagrante avec eux-mêmes.

Tant que la liberté de la parole ne put trouver que dans les Loges Maçonniques un refuge suprême contre l'espionnage ombrageux d'un pouvoir despotique, le Symbolisme avait une raison d'être. C'était un manteau, un masque, derrière lequel s'abritaient avec succès des conspirateurs politiques, qui trouvaient fort avantageux de déjouer la surveillance de la police au moyen de cérémonies bizarres dont la signification emblématique était bien le dernier de leurs soucis.

Aujourd'hui les choses ont changé : nous jouissons dans toute sa plénitude de la liberté de la parole. Nos allures mystérieuses ne paraissent donc plus excusables aux yeux du public, qui poursuit de ses railleries les simagrées auxquelles nous nous livrons. Et en cela, les Maçons n'ont nul droit de se plaindre ; car s'il est au monde un spectacle risible, c'est bien celui qui nous montre des hommes sérieux se livrant avec une gravité comique à des momeries baroques, qui rappellent, à leur insu, des idées diamétralement opposées à celles qu'ils professent.

Souverainement ridicules devant l'appréciation profane, les Maçons actuels font plus triste figure encore DEVANT LE JUGEMENT ÉCLAIRÉ DU VÉRITABLE INITIÉ.

Ah ! s'ils s'étaient contentés de gémir selon l'Enseignement de leur troisième Grade, en cherchant la parole perdue et en gardant intact le dépôt de la tradition sacrée, pour la transmettre pure, bien qu'incomprise, aux générations futures ! Au moins auraient-ils droit, dans ce cas, à la reconnaissance que mérite tout service utile, rendu à la cause de l'Humanité. On les eût peut-être irrévéremment comparés à l'âne portant un trésor sans en connaître le prix ; mais au fond on leur aurait su gré du soin qu'ils auraient pris en perpétuant religieusement parmi eux des usages anciens, et leur respect pour un Monument précieux d'Archéologie Philosophique leur eût concilié de légitimes et profondes sympathies.

Mais la crainte, sans doute, de se voir assimilés à cet humble mais honnête baudet a poussé les Maçons d'aujourd'hui dans une voie bien différente. Ils ont préféré trahir leur mission, et piller le trésor confié par la Sagesse des Âges à leurs soins peu scrupuleux. Dans leur rage de vandalisme aveugle, ils saccagent et détruisent ce que leur ineptie ne parvient pas à comprendre. Aussi qu'ont-ils fait de l'Initiation, cette suprême lumière brillante et pure, si ce n'est qu'un vain prétexte à cordons ridiculement chamarrés et à titres grotesquement pompeux ?

Il faut que vous le sachiez, mes Frères, vous n'avez aucun droit de prétendre à la qualité d'Initiés. Ne vous occupez pas de ce qui est en dehors de votre compétence. *Ne sutor supra crepidam*. Rendez à César ce qui est à César, et aux vrais Initiés ce Symbolisme, dont l'ampleur magistrale sied si mal à votre taille mesquine. Apprenez que désormais le bien d'autrui ne peut que vous porter malheur, comme l'Arche d'alliance du peuple israélite aux profanes philistins.

Je viens, mes Frères, de mettre en avant des arguments inattendus, en faveur d'une cause que d'autres soutiennent, en se basant sur des considérations d'un Ordre diamétralement opposé.

Ce n'est pas parce que je trouve le Symbolisme ridicule ou absurde que je réclame, sinon sa suppression, du moins sa simplification rationnelle. Non, je ne partage pas l'opinion de ceux qui représentent le Symbolisme comme un vestige d'une époque de superstitieuse ignorance et le déclarent comme tel indigne des Maçons modernes. Je vois au contraire, sous les dehors étranges du Symbolisme, tant de science, de sagesse et de beauté, que je conçois l'incapacité de la Maçonnerie actuelle (*du Grand Orient de France*) de s'élever à pareille hauteur. Se croyant supérieurs au Symbolisme, la plupart des Maçons lui sont en réalité tellement inférieurs, qu'ils n'ont même pas conscience de leur humiliante situation, que fait mieux ressortir encore l'orgueilleuse arrogance dont ils se targuent.

Quoiqu'il en soit, chacun sait que la Maçonnerie Française traverse une crise. Elle se dépouille d'une enveloppe ancienne et cherche à revêtir une forme nouvelle. Les Maçons se divisent en deux camps, selon les sympathies qui les attirent, soit vers le passé, soit vers l'avenir. Quant au présent, ils le subissent comme un état transitoire : mais nul ne voudrait s'y maintenir.

Tout dans l'Ordre Maçonnique tend donc vers une disjonction qui pourrait bien aboutir à une dissolution définitive, si les Maçons ne savent prendre une détermination énergique, pour recomposer solidement sur de nouvelles bases ce qui est autrement menacé d'une décomposition complète. Rien dans ces conditions ne peut être aussi funeste que de continuels atermoiements, qui alanguissent les forces et lassent les meilleures volontés.

Ne craignez donc pas, mes Frères, de brusquer une solution, et puisque vous avez la prétention de marcher en avant, faites-le sans hésiter. N'attendez pas, en restant sur place, que vous soyez écrasés et ensevelis sous les décombres de l'édifice que vous avez ébranlé. Et puisque vous ne voulez pas le rétablir sur ses anciennes bases, hâtez-vous d'en sortir pour vous construire une nouvelle demeure sur d'autres plans et avec d'autres matériaux.

Que risquez-vous en entrant dans cette voie ? *La Maçonnerie du Grand Orient de France n'est-elle pas déjà mise au banc de la Maçonnerie Universelle ?* Ayez donc le courage de vos opinions, acceptez franchement la situation qui vous est ainsi faite, et profitez de la latitude qui vous est laissée, pour vous organiser selon vos véritables besoins.

Relisez le discours de clôture du dernier Convent. Le Frère DOUMER y trace magistralement le programme qui s'impose à notre Institution à l'heure actuelle. Vous verrez qu'il n'y est pas question de Symbolisme, *lequel devient gênant et encombrant, dès qu'il ne s'agit plus de se livrer à des études occultes ;* mais d'entreprendre, au contraire, l'examen des réformes politiques et sociales bonnes à introduire dans nos Institutions profanes. Ces dernières études sont certainement davantage dans vos goûts et s'accordent mieux avec vos aptitudes : je ne puis donc que vous encourager à vous y livrer avec ardeur, *en laissant à d'autres Les Recherches Cabalistiques et les Travaux Théurgiques dont vos Rituels renferment le mystérieux Enseignement.*

À défaut d'Initiés, vous serez alors des Maçons ; et ceux qui flétrissaient de leur mépris les Initiés apocryphes, seront les premiers à respecter et à saluer de leurs encouragements des Maçons authentiques simples et modestes, mais vrais ouvriers du Progrès.

Comme conclusion pratique, je propose à la Respectable Loge *les Amis Triomphants :* 1° De continuer ses Travaux selon les anciens Rituels, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par une œuvre sérieusement en rapport avec les besoins de la Maçonnerie actuelle ; 2° d'informer officiellement le Conseil de l'Ordre de la décision prise par une planche, dont j'aurais dans ce cas la faveur de soumettre, la rédaction à votre approbation ; 3° d'adopter comme sujet d'études les questions purement maçonniques, et de s'occuper spécialement de l'élaboration d'un projet de réorganisation générale du Grand Orient de France, en vue de la réalisation du programme tracé à la Maçonnerie Française par le FRÈRE DOUMER, dans le discours de clôture du Convent de 5887.

Le plus clair résultat de l'innovation du Grand Orient de France a été bien contraire aux prévisions des pseudo-trente-troisièmes qui s'étaient introduits dans le Grand Collège des Rites pour l'athéiser. En effet, non seulement un bon nombre de loges ont continué à se servir des anciens rituels, mais encore les Rose-Croix, Kadosch et en un mot tous les partisans des vieilles traditions, ne se contentant plus de diaboliser dans les chapitres et les aréopages et se ralliant en outre à diverses sociétés d'occultisme, sont

venus grossir les rangs des martinistes et aussi des gnostiques valentiniens, comme nous le verrons un peu plus loin.

Il me faut dire maintenant quelques mots des néo-bouddhistes, qui, depuis quelque temps, se sont organisés en France, et qui ont trouvé le moyen, sous prétexte de propager chez nous la doctrine hindoue, de faire un mélange d'athéisme, de spiritisme et de religion de Bouddha ; mêli-mêlo invraisemblable qui cache tout simplement une nouvelle manœuvre du satanisme.

Le principal apôtre du néo-bouddhisme à Paris est le F∴ Léon de Rosny, encore un franc-maçon.

Léon de Rosny est un bouddhiste érudit, et dévoré du zèle de l'apôtre tout à la fois. « Il ressemble un peu, dit M. Jules Bois[23] à M. Félix Pyat, avec sa large barbe, ses yeux verts de révolutionnaire calme, son veston d'intérieur d'une simplicité messianique. J'ai subi son étrange prestige dans son cabinet de travail circulaire qu'hallucine un scribe chinois en bois peint. » Titulaire de la chaire de japonais à l'école spéciale des langues orientales depuis 1868, chargé d'un cours sur les religions de l'Extrême-Orient à l'École des hautes études (1885), fondateur d'une société d'ethnographie américaine et orientale, et rédacteur de son journal, secrétaire perpétuel de la Société Asiatique, il a fait paraître en 1387 le résumé de ses doctrines, sous le nom de positivisme spiritualiste ou philosophie exactiviste, dans un volume intitulé *la Méthode Conscientielle*, qui lui à valu des adhérents dévoués, lesquels ont formé école autour de lui.

M. Jules Bois le fait parler ainsi dans une interview récente :

« — Ah ! si vous saviez combien j'ai d'ennemis, moi qui prêche l'amour universel ! On m'a dénoncé récemment à M. Constans comme un corrupteur de la jeunesse… L'érudition, les textes, peu m'importe, et peu me chaut que telle de mes idées appartienne moins à Bouddha qu'à Voltaire, à Rousseau ou à Hégel. Je fais autant de cas de l'histoire que d'un cancan de portiers… Il peut arriver qu'un cocher de fiacre en sache beaucoup plus sur le bouddhisme que M. Max-Muller, lequel n'ignore rien du sanscrit.

« — Vous croyez à la réincarnation des âmes ?

« — Absolument. Je ne veux pas vous expliquer si nous devons émigrer dans une chair de bête ou dans un organisme de plantes ; ce qui est certain,

c’est que notre être se continue ; sans cela, rien ne semble logique dans l’univers… Je suis un intransigeant ; mais à l’exemple de Bouddha, je n’impose pas mes doctrines. Chacun doit trouver en lui-même sa propre doctrine. Chacun doit être son prêtre…

« — Avez-vous pensé à instaurer un culte bouddhique à Paris ?

« — On me l’a souvent proposé ; mais il m’a toujours répugné de jouer un rôle charlatanesque, et je me suis rallié à la circulaire d’un comité du Japon qui déclare : « Édifier des églises, mais ce serait contrevenir aux préceptes de pauvreté du Bouddha ! » N’avons-nous pas les temples chrétiens, qui sont éclairés et chauffés ? Il nous est loisible de méditer sur le salut, tout en nous souvenant qu’une pagode ne vaudra jamais un sentiment pur.

« Sur la table de travail, je regarde des épreuves qui trainent.

« C’est mon prochain livre, monsieur, prononce M. de Rosny ; mon éditeur l’a tiré à un grand nombre d’exemplaires et l’a orné d’une couverture en maroquin noir, sur les demandes d’une multitude de dévotes désireuses d’aller à la messe avec ce nouveau missel. Caprice que je n’ose blâmer, puisque j’en suis l’objet ainsi que ma doctrine. D’ailleurs, je le prétends, le Pape lui-même est bouddhiste… à sa façon…

« Je feuillette le sommaire, et je m’arrête à ces titres suggestifs : *le Véhicule de l’Amour ; le Culte du Remords, le Grand Nivellement ; la Récompense Mercenaire.*

« Le Véhicule de l’Amour, c’est la doctrine du Bouddha, cette loi de l’égoïsme aboli et de l’altruisme exalté. Le Grand Nivellement, c’est chacun à sa place, la femme enfin reine à côté de l’homme-roi. La Récompense Mercenaire, c’est notre vain désir de faire le bien pour conquérir un ciel grossier ou éviter un enfer enfantin, au lieu de demander au seul Bien[24] accompli le bienfait, immanent en ce Bien lui-même… La régénération de la femme, son élévation au rang de femme forte, de mère de l’homme, et de vestale du feu sacré de l’Intuition est la loi la plus haute qu’il soit possible de réaliser de nos jours dans le vaste domaine du Grand Nivellement.

« Cet apôtre féministe, ajoute M. Jules Bois, compte écrire pour ses admiratrices la *Nouvelle Marguerite*, comme Rousseau rédigea la *Nouvelle*

Héloïse ; et j'étais encore dans l'escalier, quand le philosophe me conta cette orientale anecdote : « Gauterna perdait son temps en caresses auprès de la belle Gaupa, lorsque celle-ci lui dit : « Tu vas me quitter, ô mon époux, combien de regrets me laisseras-tu ? » Le sage répondit : « Apaise-toi, mon épouse ; dans une prochaine existence, tu renaîtras homme. »

On ne saurait s'étonner de voir l'enseignement de M. de Rosny dénoncé comme immoral et corrupteur de la jeunesse, quand on lit, par exemple, dans un *Discours d'ouverture* de son cours à l'École des Hautes-Études (1886) les professions de foi suivantes :

« L'idée de Dieu est la plus haute et la plus belle invention de l'homme… Cette idée, à l'origine, et pendant bien longtemps, n'a sans doute été rien de plus que la perception confuse et passagère de quelques individualités d'élite. Presque toujours elle a été exploitée comme un instrument de servitude et d'abrutissement. » Quant au bouddhisme, la religion personnelle de M. de Rosny, « il y a, dit-il, une contradiction flagrante entre l'adoration d'un Dieu quelconque et l'observation du Bouddhisme, qui non seulement ne confesse pas la foi en Dieu, mais, comme le dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, n'en admet pas même l'idée d'aucune espèce de façon. » (*Discours d'ouverture*, page 20). — On ne saurait plus clairement prêcher l'athéisme sous le nom de Bouddhisme. « *Qui capere potest, capiat*, » ainsi qu'il le dit lui-même (page 31). Personne du reste n'a mieux fait ressortir les dangers de la doctrine bouddhique :

« Le Bouddhisme possède en soi je ne sais quelle inexplicable attraction qui amène insensiblement, et sans qu'on s'en aperçoive, sur une pente périlleuse pour la raison. Il produit des troubles encéphaliques qu'il convient d'étudier, mais qui n'en sont pas moins dangereux. D'abord, on accueille avec un sourire ironique cette philosophie dont le terme suprême consiste à cesser d'avoir conscience de soi-même, je me trompe, à n'avoir pas conscience qu'on n'a plus conscience de soi-même. Mais bientôt, semblable au voyageur qui, épuisé par une marche longue et ininterrompue, ne résiste plus au besoin de se reposer et se couche dans le linceul neigeux des hautes montagnes, ou tel que le rêveur assis sous l'ombrage du légendaire mancenillier, celui qui écoute la parole du Bouddha arrive peu à peu, sans s'en douter, à une sorte d'assoupissement hypnotique et d'atrophie cérébrale ; et dès lors il accepte avec une complaisance servile

les théories qu'il repoussait hier avec mépris et qu'il affirmera peut-être demain avec une ardente ferveur. J'ai connu des missionnaires de l'Évangile qui, après avoir vécu quelques années au milieu des populations bouddhiques, ont fini par devenir de véritables adeptes de la foi de Câkya-Mouni[25]. Au moment même où je vous parle, il se crée des associations religieuses qui prétendent se rattacher au Bouddhisme, et l'on vient de reprendre le projet de construire des pagodes dans plusieurs villes de l'Europe et notamment à Paris. »

Malgré tout, M. de Rosny conclut que « Le Bouddhisme a été depuis des siècles et est toujours la plus grande religion du monde. »

Avec de tels principes, il ne faut pas s'étonner du peu de rigorisme qu'il professe en morale, surtout en ce qui concerne les rapports de l'homme et de la femme.

La morale catholique, sur ce point, ne lui semble qu'un amas de préjugés, « une coalition d'idées fausses dont le bon sens eût seul dû triompher depuis des années, et qui résistent néanmoins de la façon la plus étonnante à toute tentative de réforme. Au nombre de ces idées fausses, il faut compter la *pudeur* chrétienne, « mot qui n'exprimait à l'origine que les conséquences pour l'odorat de l'accumulation du sang chez la jeune fille qui devient femme » ; il appelle également idée fausse la condamnation de l'inceste entre frère et sœur et des mariages consanguins.

Inutile d'aller plus loin. On voit combien cette secte des néo-bouddhistes est perverse. Mais qui aurait pu croire que le satanisme en viendrait à prendre le masque athée et à faire de l'athéisme au nom des doctrines de Bouddha ! Voilà bien vraiment un pseudo-athéisme où perce, par trop visible, la corne du démon.

Tout différents sont les Rose-Croix ; ne pas confondre avec les initiés du 18^{e} degré maçonnique de l'Écossisme, malgré la similitude de nom.

Les Rose-Croix, dont j'ai à m'occuper dans ce chapitre, ont l'aplomb de se prétendre « catholiques avec le Pape, comme le Pape, mais indépendants. » M. Huysmans, dans son volume *Là-Bas*, les a formellement dénoncés comme satanistes, et il a dit l'exacte vérité ; mais peu leur importe, ils n'en continuent pas moins à se proclamer les meilleurs

chrétiens du monde, et rien n'est plus effronté que leurs boniments où ils mêlent le nom de l'Église au titre de leur secte. Il y a, paraît-il, des naïfs qui s'y laissent prendre.

Le plus curieux spécimen de cette Rose-Croix Templière est M. Joséphin Péladan, qui s'intitule *Sâr*. Fils d'un nîmois, catholique de bonne foi, mais ayant le cerveau légèrement fêlé, selon l'expression vulgaire, il a hérité du mysticisme de son père ; seulement il l'a tourné vers la diablerie.

Voici de quelle façon, le Sar donne sa généalogie :

« Par mon père, le chevalier Adrien Péladan, affilié dès 1840 à la Néo-Templerie des Genoude, des Lourdoueix, qui cinquante années tint la plume au clair pour l'Église contre les parpaillots, pour le Roi contre la canaille, — j'appartiens à la suite de Hugues des Païens.

« Par mon frère, le docteur Péladan, qui était, avec Simon Brugal, de la dernière branche des Rose-Croix, dite de Toulouse, et qui pratiqua la médecine occulte, sans rémunération, je procède de Rosencreuz.

« Par mon œuvre, je suis le doyen de la Magie contemporaine, absente avant 1881 de la culture française : par mon nom et mon Verbe, j'appartiens à la race sacrée des Kaldéens. »

Le Sar Péladan ne pèche pas par humilité ; son péché, celui dont il se vante, est celui de *Samas*, le héros d'un de ses livres, l'*Androgyne*, sous les traits duquel il a peint son enfance et sa puberté : l'orgueil. C'est du reste, d'après lui, le péché de Dieu : « Dieu n'a créé que par conséquence d'orgueil ; l'homme ne monte que par la conséquence de sa parcelle divine, par l'initiation de Dieu. »

Sur son père et sur son frère, Joséphin a fait des révélations ; mais jusqu'à quel point faut-il se fier à ses dires ?… Il a fait l'oraison funèbre de l'un et de l'autre.

I. *Oraison funèbre du Chevalier Adrien Péladan*, 1890.

(Elle parut d'abord sous forme de *Mandement de Joséphin Péladan* aux abonnés et aux lecteurs des *Annales du Surnaturel*.

« Le connétable Barbey d'Aurevilly, le maître du temple Villiers de l'Isle-Adam, ces deux chefs du catholicisme indépendant, par la mort touchés, ont laissé tomber en mes mains le commandement du tiers-ordre intellectuel, et je serais ici comme nécrologue de l'Aristie, si je n'y venais pas en fils dolent et apologiste.

« Le chevalier Péladan fut cet ouvrier de la vie qui criait au crépuscule : « Seigneur, depuis l'aube, je sème et me voici las, quelle sera ma moisson ? »…

« En vain, remontant jusqu'à l'occupation du midi de la France, par les Gars d'Asie, découvrant dans un patronymique deux noms de dieux Kaldéens et celui d'un roi d'Assur, nous viendrions déterminer ainsi la raison d'un zèle précoce. En 1815, il n'y avait au Vigan ni Faust, ni Hélène, et cependant un Euphorion y naquit ; ce nom porté inconsciemment par d'honorables chrétiens et des chevaliers de Saint-Louis, ne prend du sens que sur le jeune Adrien, qui fut un vivant anachronisme promenant les allures d'un nabi d'Israël, au milieu du scepticisme étonné de ce temps… Cet éphèbe pieux quittera son vallon malgré tous, et après s'être fait armer chevalier par Grégoire XVI, ira de Paris à Lyon et de Lille à Nîmes faire l'œuvre de Dieu, par la parole et par le livre, effaçant de son zèle de feu celui beaucoup trop calme du clergé. *Vocatus est !* je ne puis dire que cela ; sinon, ouvrant le *Zohar*, j'en tirerais une lumière qui éclaire le *Bereschit* et le mystère des vocations, mais vous n'êtes pas initiés… et je vous scandaliserais en offusquant vos yeux de fidèles de la clarté propre aux hiérophantes.

« Du jouvenceau passionné pour Dieu seulement, jaillit le chevalier-prêtre du XIII^e^ siècle, comme apparaît plus tard le nabi israélite. Fait chevalier de l'Éperon d'or et de Saint-Sylvestre par le Pape, reçu avec honneur à l'Académie des Arcades sous le vocable d'Eulogio Cleoneuse, il revint tout radieux d'ardeur et de charité.

« Deux désirs l'obsédaient encore : Ierouschalaïm, et puis fléchir le genou dans toutes les cathédrales de France : mais voici qu'une inespérance se réalisa : le Chevalier Péladan rencontra l'épouse digne de lui, jeune, belle et semblable de pureté d'âme…

« Le Chevalier Péladan fut d'abord et surtout un poète[26]… Pour lui, catholicisme impliquait monarchie et légitimité. « Dieu, puis le Roi », disait-il ; et pour le mieux dire et à tous, sans patronage ni subside, il fonda à Nîmes cette *Étoile du Midi* qui brilla d'un grand éclat de vérité à cette époque troublée de 1848. Adrien Péladan concevait le journaliste sacerdote ; il officiait littéralement,

prêtre politique, évêque social obéissant à un prodigieux atavisme sémitique, qui lui a conservé la perpétuelle allure d'un nahi de Jehouda… Le coup d'État éteignit l'*Étoile du Midi*… La forme toute biblique de son talent le poussait vers l'organe officiellement religieux : l'*Univers*. Veuillot, stercoraire sacré, goujat de sacristie, cet Apemantus dévot, ce Thersite singulier qui a insulté Musset, Lamartine et Châteaubriand, jacobin du christianisme, sans-culotte de la foi, jugea le Chevalier dangereux rival et tiède, qui respectait le génie, même n'apportant pas son billet de confession. Le sectarisme du *Médiocre en Dieu* (cette formule horrible exprime seule ma pensée) écarta Péladan comme Hello, comme Barbey d'Aurevilly, comme Villiers de l'Isle-Adam…

« Napoléon III fit offrir l'*Officiel* au chevalier Péladan, offre inutile que l'écrivain royaliste refusa. Le Chevalier quitta Paris, et vint réveiller Lyon de ce cri : Décentralisation ! La *France littéraire*, la *Semaine religieuse !* Comment énumérer tout ce qu'Adrien Péladan prodigua de poésie, de science et de foi en ces dix-huit volumes des deux recueils ?… La plus ancienne impression de mon enfance me reporte au cénacle de la rue Sainte-Hélène, où parmi les bibliothèques débordantes de brochures et de livres, je voyais en un jour passer les robes de bure et les soutanes violettes, l'archevêché d'Alger et Blanc de Saint-Bonnet ; où je quittais les genoux du curé de Trévoux pour ceux de Soulary ; j'entends encore la vivacité des discussions où résonnaient des mots hébreux, des phrases latines, et maintenant ce coin de Lyon me semble un coin de Florence, transporté par magie, — non réalisé par la foi du Chevalier Péladan.

« Attiré à Avignon par la vive amitié de l'archevêque Dubreuil, et aussi pour cacher son fils, le grand médecin, au féroce recrutement, il se retira au Vigan pendant la guerre. Soudain, le docteur Péladan tombe aux mains de la soldatesque : par miracle, il en sort vif, et le Chevalier se résout à fixer sa tente sous le ciel inhospitalier de l'Occitanie. Mais l'inaction lui pèse, le voici à Lille, dirigeant la *Vraie France*… Je viens à vous et à Nîmes. Adrien Péladan, étant nabi, parla à Nîmes comme il eut parlé à Israël : le Chevalier Péladan était né prêtre, et voyant, et clamant. La Providence le frappa sur son fils. J'ai écrit le martyre du docteur Péladan, et comment l'instaurateur de l'*Anatomie homologique* on magique, le suivant des Van Helmont et des Paracelse, fut persécuté lâchement par les étudiants de Montpellier pour le crime de protestation contre le matérialisme du professeur Rouget ; j'ai dit comme ce même docteur fut mis en prison pour avoir qualifié d'Iscariote ce maréchal, qui, par le rappel de l'*Orénoque*, abandonnait le pape à la révolution italienne. Inquisition militaire, guet-apens d'université, prison pour la foi, voilà la dette des Péladan à la patrie : je la paierai [27].

« Aux Chaffoy, aux Cart, aux Plantier succéda, hélas, l'évêque Besson ; âme en prose, esprit médisant, d'une ignorance sulpicienne, il se révèle entier, lui et sa charité, en ces mots : « Les Nîmois me haïssent, et moi, je les déteste. » Mgr Besson voyait dans le mysticisme la perte de la croyance ; cet état d'âme éclata contre Adrien Péladan. Le pieux écrivain répandait la très ancienne dévotion de la plaie que fit la croix à l'épaule de Jésus. Sitôt le pasteur dénonce l'hérésie péladane, arrache une lettre au Cardinal Préfet des Rites, et triomphant, cite le Chevalier à venir entendre lecture du rescrit romain. Devant la divine Eucharistie, devant le cadavre du Chevalier, mandant au Cardinal Préfet, et à qui il appartiendra, je relève, je dresse et je proclame que la plaie de l'épaule est celle qui fit le plus souffrir Notre-Seigneur, et je déchire, lacère et piétine publiquement la lettre du Cardinal Préfet Bartolini et le communiqué de l'évêque Besson, au nom de la théodoxie ésotérique et de la science expérimentale ! [28]

« Le théologien appelle surnaturel ce qui dépasse les forces naturelles ; l'hermétiste, ce qui dépasse le déterminisme présent de la science ; à ce double point de vue, les manifestations extraordinaires, voyances, stigmates, prophéties, sont également propres à l'avivement de la foi comme au progrès du déterminisme, et Adrien Péladan a élevé un durable monument en ses *Annales du Surnaturel*. L'épiscopat, malheureusement choisi parmi ceux qui ne sont ni de foi, ni de force à faire de leur crosse une arme contre l'État sans Dieu, traite les phénomènes mystiques presque en ennemis. De quel droit ?

Qui a expliqué le mouvement des tables par une transmission électro-nerveuse, leur obéissance responsive par une transmission dynamo-psychique ? Qui donc a réduit le diable à venir s'avouer force cosmique au dynamomètre ?

Qui donc a découvert le quatrième état de la matière ? Qui donc élabore la découverte de la matière pentagrammatique ou éthérée ? Est-ce l'épiscopat, est-ce le clergé ? Non. L'autorité scientifique n'appartient plus au sacerdoce comme au temps des empires d'Egypte et de Chaldée… Vous craignez le rire des journalistes, prêtres : les journalistes ont fini de rire, car la Magie apporte la preuve physique de l'existence de l'âme, et tandis que vous murmurez des effarements, nous, les Mages, nous avons refait l'armement spiritualiste, et le docteur Wiliam Crookes à lui seul convaincrait en son laboratoire d'Holbach et ses semblables d'imbécillité… Un catholique obtus (Drumont) s'est levé contre Israël. Israël n'a plus de

force, parce qu'Israël n'a pas de Péladan : l'or du monde conflue aux mains juives ; mais leur véritable trésor, la Kabbale, clé du Béreschit, a passé aux mains des Mages catholiques…

« Une effroyable douleur surprit le Chevalier au milieu de sa paix apostolique ; son fils qui avait écrit à ses côtés, à Lyon comme à Nîmes, et qui accumulait les matériaux d'une Philosophie des sciences, périt empoisonné en un [28] moment par un envoi surdosé du pharmacien Wilmer Schwab, de Leipzig. Dès lors, le vétéran des grandes guerres catholiques appendit sa bonne épée et ne mania plus que le calame d'un orante : le polémiste monta s'évanouir dans l'extase. Il écrivit l'*Histoire de la Sainte Vierge*, se dépensa en opuscules sur les *Secrets de Mélanie et de Maxima*, les *Apparitions de Boulleret*, les *Voyantes de Diémoz*, la *Vie de Saint Christophe*. La banalité d'une fluxion de poitrine a mis fin à des œuvres demi-séculaires… Sa mort couronne d'unité parfaite une vie sublime d'unité, où le Chevalier de Montsalvat a restauré le Graal mystique. Ce laïc valait mille prêtres…

« Malheur à qui se scandalise ! Tandis que de très nobles esprits font des fouilles profondes et retrouvent les trésors de l'Ésotérisme, j'assiste, étudiant avec eux ces reliques, mais j'y cherche la marque cachée de leur origine, le signe de leur destination vaticane ; je suis, sans plus de mandat qu'un nabi, le légat apostolique auprès de la Magie, afin qu'au jour prochain du dévoilement de ces préciosités, l'Église, par ma voix, reste possessive de ces vases sacrés qu'elle a oubliés et perdus… Tandis que le Démiurge de chaque race restitue les monuments de la Révélation primitive et rénove ses vieux symboles, je suis pieux, n'est-ce pas, à mon père, de restaurer le grand taureau ailé à face humaine des Kasdim, et, au travers des ironies l'ayant dressé, je le pousserai jusqu'à l'encastrer à la façade de Saint-Pierre, pilastre auguste entre tous… Oh ! les sublimes mystères ! évolution ineffable ! Père, de Malchut aidez-moi à tenter le victorieux effort en Yesod ; à en réaliser en Hod l'amour pur ; que Netzakh m'élève, grâce aux prestiges conquis en Tipheret ; sauf devant Geburah, accueilli par Khesed et lavé de toute indignité, que mon culte de Binah et le baiser d'Hochmah m'élève jusqu'à Kether où vous êtes, le front lauré de pensées sublimes sous le rayonnement de Dieu ! »

2. *Oraison funèbre du Docteur Adrien Péladan fils* (1886) :

« Le docteur Péladan fut un docteur illuminé ; comme le bienheureux Raymond Lulle, il composa un *Ars magna*, assis sur la pierre cubique, accoudé sur la table d'émeraude ; comme Postel, il avait la clef des choses cachées ; comme Kunrath, il construisit son Amphithéâtre de la Sagesse éternelle ; comme l'abbé Trithème, il connut les causes secondes ; ce sémite commenta le *Zohar*, et sa magique origine éclate dans sa mort même qui dépose en faveur de la réalité des sciences occultes. Je témoigne devant l'incrédulité du siècle qu'en 1879, le docteur Péladan fit dresser sa géniture et la commenta d'après l'in-folio de Morin (*Astrologia Gallica*), astrologue en titre de Richelieu, et qu'il me dit : « Je suis menacé de mourir empoisonné par un médicament étranger que je prendrai moi-même. » À cette heure fatale qui enténébra toute ma vie, j'étais à deux cents lieues de la catastrophe, et j'ai senti tout à coup une défaillance me coucher sur ma page. Français et catholique, le docteur Péladan a été tué par un remède allemand et protestant ! L'Allemagne est la grande Locuste de l'Occident. Un des princes de la science, il en fut le martyr. Le Chevalier Adrien Péladan père est seul, avec moi, à connaitre la mesure de cet entendement. Les manuscrits ne sont pas seulement écrits à l'hébraïque, il ne suffit pas d'un miroir pour les lire : commencée en chinois, continuée en syriaque, la phrase s'interrompt de hiéroglyphes, de cryptographies et de pantacles… »

Il n'a été publié du docteur Adrien Péladan qu'un ouvrage inachevé trouvé dans ses manuscrits, et intitulé l'*Anatomie homologique*. Il y prétend avoir trouvé le grand secret des initiations antiques, qui n'est autre que ce qu'il appelle la grande loi de l'*Équilibre vital*, loi qu'il applique en particulier à la biologie de l'androgyne humain.

Adoptant sur la nature humaine les doctrines de la Kabbale et de la Gnose, il distingue dans l'être adamique trois centres d'activité : 1º le foyer *intellectuel*, localisé dans le cerveau ; 2º le foyer *animique*, localisé dans le cœur et le grand sympathique ; 4 le foyer *sensitif*, localisé dans le sexe. — Traits saillants de sa physiologie humaine : l'homme est féminin (ou négatif) dans son cerveau, et mâle (ou positif), dans son sexe ; la réciproque a lieu chez la femme, à qui ce docteur insensé attribue un cerveau mâle (ou positif) en opposition à son sexe, féminin (ou négatif). Le cerveau mâle de la femme donne le germe des idées, la semence intellectuelle. C'est l'amour qui a tiré le monde du chaos ; c'est l'amour qui replacera l'être humain dans

la voie normale de sa future réintégration, en le restituant à l'état d'androgyne harmonique, dans le sein de l'unité adamique et céleste, le Verbe. Et voilà la science de ce docteur-là !

Le Sâr parle quelque part de la beauté *androgyne* et maladive de l'adolescence de son frère ; il est à supposer qu'il lui a servi de modèle dans le portrait si minutieusement fouillé et si amoureusement caressé du Samas de l'*Androgyne*. Le docteur avait écrit ses propres confessions sous la forme d'un roman : l'*Amour et la Vie*, dont le manuscrit est perdu. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est bien lui que le Sâr a voulu représenter dans un des personnages de ses romans qui a le plus frappé par son étrangeté, le Mage Mérodack du *Vice Suprême*.

La doctrine de l'androgyne du docteur a passé dans les écrits de son frère. D'après *Comment on devient Mage*, livre purement dogmatique, l'homme est né androgyne, avec une corporéité fluidique, non organique, et le couple humain redeviendra androgyne. Dans *Comment on devient fée* (Manuel magique de la femme, comme le précédent est le Manuel magique de l'homme), il peint Adam, comme Androgyne, Adam-Ève, « semblable à une amande double ». Du reste, toute sa doctrine sur l'origine et la genèse de l'homme est empruntée à Fabre d'Olivet, dont il accentue encore les interprétations fantaisistes. Voici, par exemple, comment il traduit, après lui, les versets 18 et 21 de la Genèse :

18. « Ensuite Joah Elohim, prévoyant qu'Adam n'arriverait pas de lui-même à l'état de conscience : « Je lui ferai une parèdre, dit-il, en le dédoublant de son réflexe. »

21. « Alors Joah Elohim suspendit la sensibilité d'Adam, et il rompit son unité androgyne, et prenant le passif ou réflexe, il l'individualisa par une forme, où la courbe, qui est la beauté, dominait. »

Nahash n'est plus aussi pour le Sâr que le courant normal de l'instinct, le vertige qui est latent dans les choses : « La Bible, dit-il, nous montre ce Nahash envahissant le Ruach féminin d'une incitation grandiose en soi, la provocation du mystère. Le péché d'Ève et d'Adam était fatal. Prématurément illuminé d'une lumière trop vive, le premier couple succomba sous la conséquence de son audace. »

Le rôle que le Sâr assigne à la femme dans l'éducation magique est à peu près celui que lui donnent les systèmes gnostiques. D'après lui, le premier

office de la *Fée* « serait de surgir (dans sa nudité adamique) devant les pubertés masculines, pour les préserver du vice et de la vulgarité. » Péladan a consacré à mettre en action ce premier devoir de la Fée, tout un roman de son Éthopée : l'*Androgyne*.

Péladan se pique d'avoir ressuscité la vieille science de la Chaldée, d'où il prétend descendre.

Les héros de l'éthopée : *la Décadence latine*, de Joséphin Péladan, portent tous un nom de Dieu Kaldéen :

Le Vice Suprême (Merodack) ; — *Curieuse ; Initiation ; À cœur perdu* (Nébo) ; — *Istar* (Nergal) ; — *Victoire du Mari* (Adar) ; — *Cœur en peine* (Belit, Tammuz, Isdubar) ; — *l'Androgyne* (Samas, Agur) ; — *la Gynandre* (Tammuz) ; — *le Panthée* (Bhin et Sela) ; — *Typhonia* (Sin et Uruk) ; — *Le Dernier Bourbon* (Anov et Namtar).

L'Évangile de Joséphin Péladan, c'est le *Livre des Merveilles*, du Sâr Elkanah le Kaldéen, manuscrit du XIII^e^ siècle, aux armes de Hugues des Païens, premier grand-maître du Temple, dont il possède l'unique exemplaire.

Le *Vice suprême*, le premier de la série *Décadence latine*, se présenta au public sous les auspices de Barbey d'Aurevilly, qui proclama l'auteur héritier de Balzac, ayant en lui les trois choses les plus haïes du temps présent : l'aristocratie, le catholicisme et l'originalité. Puis, il fait cet éloge de l'auteur :

« Il peint le vice bravement, comme s'il l'aimait, et il en fait comprendre le charme infernal avec la même passion d'artiste intense que si ce charme était céleste. »

Il lui donne en passant cette leçon, dont le Sâr n'a guère tenu compte :

« M. Joséphin Péladan a, pour les besoins dramatiques de son œuvre, composé le personnage du Mage Mérodack avec beaucoup d'art, de sérieux et même de bonne foi. Seulement, on est bien tenu de le lui dire, pour un catholique qu'il est, partout ailleurs, dans son livre, c'est là une redoutable inconséquence, et même, c'est beaucoup plus. Magisme ou magie, quel que soit le nom qu'on

préfère, sont des erreurs absolument contraires à l'enseignement de l'Église qui les a condamnées, à toutes les époques de son histoire, pour les raisons les plus profondes, et l'Église est toujours prête à effacer sous son pied divin, depuis la grande tour de Babel, toutes les petites qu'on veut recommencer contre elle. Or, la magie est une de ces taupinières… Et d'ailleurs, cette invention presque impie d'un homme, surnaturel par la science, qui n'a plus les proportions humaines et dont l'action sur les évènements est irrésistible, n'est pas meilleure ni plus vraie en littérature qu'en théologie ; car une telle création supprime cet intérêt que tout roman a pour but d'exciter. Avec un pareil procédé, l'art est trop facile. »

Un chapitre entier nous montre Mérodack se livrant à tous les rites de l'envoûtement le plus diabolique. L'impiété que Barbey d'Aurevilly reproche à l'auteur consiste à donner à ces rites une apparence et une forme d'un catholicisme très orthodoxe et à présenter le merveilleux diabolique comme un merveilleux divin. Témoin ce passage, page 277 :

« Une heure après, s'étant purifié par des ablutions, Mérodack, revêtu d'une robe de lin, une baguette de fer aimanté à la main, faisait des signes cabalistiques, debout, au milieu d'une pièce tendue de laine blanche et éclairée d'un chandelier à sept branches, il disait :

« — Devant vous, Mon Seigneur Jésus-Christ, je viens sonder mon âme. Dieu de justice, vous m'avez permis la connaissance des lois, et j'ai le droit de hâter le châtiment d'un mauvais. Je sais la loi qui tue, j'ai dans la main votre épée de feu : avant de frapper, je viens vous dire, voulez-vous que je sois votre bras ?… Vous ne faites naitre en mon cœur aucun doute ; vous permettez donc au mage de frapper avec la loi, selon la justice ? »

« Il s'irrita, écoutant sa pensée et cessant la prière pour |' incantation :

« — Devant celui qui est trois et qui est un, qui s'est incarné en Jésus-Christ qui a dix splendeurs, auxquelles on arrive par cinquante portes de lumière ; devant les neuf chœurs des anges et les sept sceaux du livre : devant mes pères, les Saints et les Génies ; devant les Mages, mes frères, je condamne à mort le monstre qui a violé un lys.

« — En Soph, madame la Vierge, avertissez-moi, si je vais mal faire. »

« Après un silence, il reprit d'une voix forte :

« — En mon intelligence et ma continence, par la grâce de Dieu et l'effort de ma volonté, affranchi des lois sexuelles, j'écris mon Verbe dans ma lumière astrale. Ce jour de Saturne, le dix-septième de la quatrième année de ma naissance. »

Et là-dessus, il se fait faire le volt, une tête de cire, la tête du marquis de Donnereux, sa victime, que Dieu, la Vierge et les saints lui abandonnent ; il adapte étroitement un serre-tête de soie à l'effigie, la presse, la déprime, l'aplatit, la liquéfie, la tord, jusqu'à ce que le marquis expire dans un dernier rôle.

Cette idée domine tout l'œuvre de Joséphin Péladan : *le Mage est le seul prêtre légitime et saint des temps modernes.*

« Seul, dit-il ailleurs (*À cœur perdu*), le sacerdoce laïque des Templiers et de la Rose-Croix laisse intacte l'originalité et plénière coudée à l'individu. Aussi, ces Tertiaires du Saint-Esprit qui se comptent et se groupent dans l'ombre pour apparaître en une rencontre prochaine, sont-ils redoutés de la Routine cléricale autant qu'attendus des Gnostiques Romains ; et la crainte est aussi légitime que l'attente ; sur la vieille garde traditionnelle, ils ont rêvé l'épée scientifique ; en eux, la tendre vertu du Saint n'entraverait pas de charité, l'œuvre parfois cruelle de la lumière. »

Tout en se disant parfait catholique, prêt à se soumettre à toutes les décisions du Pontife romain, Joséphin Péladan est continuellement en rébellion contre l'Église et ses chefs ; sa prétendue soumission au pape est une hypocrisie dont le seul but est de pallier ses révoltes et ses insultes aux évêques et au clergé.

« Quant au clergé de l'heure, dit-il à son disciple, dans sa méthode pratique d'*Automagification*, un évêque français ne vaut pas une corde ; mais il fonctionne le divin, et cela suffit pour que tu le défendes, même si tu le méprises…

« Je parle pour de futurs cardinaux de l'esprit humain, non pas pour les crétins qui salissent l'Église de la musique d'un Rossini, de la parole d'un Lavigerie, de la peinture d'un Signol. »

Le *Figaro* du 20 novembre 1890 publia l'excommunication en règle du cardinal Lavigerie, schismatique, par les 300 de la Rose-Croix catholique, « où chacun sait plus de théologie qu'un primat d'Afrique » ; et le 12 décembre 1840, le Mandement du Sâr Péladan à M. Fallières, « évêque de Saint-Brieuc et de Tréguier, par la grâce de son frère, ministre excommunié de la France athée, et la… du Saint-Siège apostolique. »

La religion du Rose-Croix, du moins s'il faut en croire ce que proclament ces mages dans leurs écrits publics, est avant tout le culte de la beauté, une religion où l'art est la sainteté. Dans cette pensée, le Sâr a songé à transformer en temples les musées et les théâtres. Pour donner l'exemple de la réforme religieuse du théâtre, il a écrit plusieurs drames sacrés, invariablement refusés sur toutes les scènes : Le *Prince de Byzance*, le *Fils des Étoiles*, wagnérie kaldéenne en trois actes. *Babylone* est sa dernière œuvre dramatique, tout récemment représentée à ses frais.

Henry Bauer publia le billet d'invitation qu'il avait reçu du Sâr Péladan :

ROSÆ CRUCIS TEMPLI ORDA

Ad Rosam per Crucem, ad Crucem per Rosam ; in ea, in eis, gemmatus, resurgam. *Non nobis, non nobis, Domine, sed nominis tui gloriæ soli. Amen !*

DEUXIÈME GESTE ESTHÉTIQUE
pour Mars-Avril 1893.
Salon et soirées de la Rose-Croix

Le Grand-Maitre Sâr Péladan au Seigneur, devant le Graal, le Beauséant, la Rose Crucifère.

Monsieur,

Vous aimez Wagner ; vous avez beaucoup fait pour son triomphe français. Je suis un élève de Bayreuth ; seul peut-être, lundi, comprendrez-vous mes applications péladanesques et parsifaliennes à la tragédie de Racine.

Au nom de celui qui fut sifflé sous les traits de Tannhaüser, ne refusez pas de juger mon effort.

Sar Péladan.

Voici des extraits du prospectus :

Premier acte : L'Oracle d'Hon. Le Sâr, dans un centon de textes cunéiformes, raconte sa vie ; son serment à Sapaya : sa lutte contre quatre monarques ninivites : Trouklat-habal, Salmanazar, Sargon, Sinnakirib… Nakhounta parait ; l'Archimage, très différent du Joad, moins dramatique, plus lumineux, c'est l'infaillible cerveau. Il déclare au Sâr entêté à combattre, que le salut kaldéen ne se peut opérer que par la divination de l'avenir, il lui refuse l'oracle d'Hon. Mais voici la fille même de Nakhounta qui, pleine d'amour pour le Sâr, lui livre l'oracle.

Deuxième acte : Le Miracle de Tau… Nakhounta ordonne à sa fille de se faire aimer par le Sâr, afin que cet ébranlement de sa sensibilité le prépare à devenir un héros mystique… Elle avoue alors son amour et qu'elle a livré l'oracle… Au milieu des éclairs et du tonnerre, le Sâr, portant dans son bouclier la cendre de ses ancêtres, renverse les symboles sacrés des sept planètes… Samsina surgit pour couvrir son corps, le Tau. Après avoir essuyé tous les éclats d'âme du Sâr, elle tombe en extase.

Troisième acte : Honneur aux victimes ! Sinnakirib, la brute conquérante, fatigue l'écho du temple du cri de son orgueil ; il pardonnera à Babilon si le Sâr s'humilie et se prosterne. Le Sâr, en robe blanche sans insigne, vient se prosterner ; ainsi se réalise l'oracle.

Quatrième acte : La Mort du Mage. Le Sâr est devenu mage ; il redit son passé en homme affranchi de toute contingence et terrasse avec douceur la féminité en Samsina… Il médite… Il donne la tiare à Mérodack… Il implore le Tau, et ses yeux, avant de se fermer, voient le miracle renouvelé du Tau.

« Cette tragédie a les trois caractères du genre : 1° la dignité des personnages ; 2° l'élévation du verbe ; 3° l'abstraction du sujet. »

Tout cela, c'est la parade, le boniment forain accompagné de coups de grosse caisse. Satan s'est fait saltimbanque chez ces Rose-Croix Templiers. Il s'agit d'attirer l'attention des badauds : ils accourent ; les uns rient et traitent ces folies de « bêtises » ; les autres sont subjugués par l'attrait de l'inconnu, s'efforcent de comprendre, se rendent chez le Sâr et ses amis pour se faire expliquer ces bizarreries stupéfiantes, ces insanités colossales. Ceux-ci deviendront des adeptes. On les accueille ; on farcit leurs pauvres cervelles d'arcanes de plus en plus abracadabrants ; on a des réunions mystérieuses, où l'hystérie de quelques femmes surexcitées et énervées bat son plein. Le diable, alors, fait son œuvre ; il est là comme chez lui.

Parfois, Satan suscite des querelles bruyantes entre ces mages noirs ; c'est encore un moyen d'amorcer les badauds. Un schisme se déclare ; on s'excommunie à grand orchestre ; on s'accuse de pactiser avec le Vatican ! à moins qu'on ne se traite mutuellement de satanistes !!

En 1890, Joséphin Péladan, en dépit de l'engagement d'honneur signé par lui, comme membre de l'Ordre de la Rose-Croix, tenta d'accaparer l'Ordre ; du moins, c'est ce que tout à coup quelques-uns de ses complices lui reprochent. Sans consulter aucun de ses collègues, il prit des airs de grand maître, et lança au nom de tous de ridicules mandements, contre lesquels l'Ordre crut de sa dignité de protester. Considéré comme transfuge de l'Ordre dont il s'appropriait le titre et l'emblème, et en dehors duquel il s'efforçait de constituer « son ordre funambulesque par les procédés connus du moins équivoque charlatanisme », professant d'ailleurs des doctrines *cléricales*, « celles-là mêmes que les Rose Croix ont constamment détestées et combattues » ; il fut solennellement excommunié de l'Ordre. « Aucune loi du reste, ajoute la censure, ne règle, aucun contrôle ne revise les titres tapageurs de Sâr, Commandeur, Archonte, Consul, Théore, Prieur, Provincial, etc., que M. Péladan distribue au gré de sa seule fantaisie, ou de ses intérêts du moment. »

Voici un grief des mages noirs révoltés contre son despotisme :

Extrait des Constitutions de la Rose-Croix Péladan :

« Afin de réhabiliter le riche, l'Ordre établit un chapitre noble, avec les titres coutumiers en France, et attribue, avec armoiries et privilèges, des lettres patentes de Baronie, Vicomté et Comté. On les mérite, en sauvant un Chevalier des rigueurs des lois, ou en s'associant par le don ou la protection aux gestes rosicruciennes, templières et *graaliennes*. »

On sait que les esthètes de l'occultisme ont une dévotion spéciale pour les légendes wagnériennes, et en particulier pour celle du *Saint Graal*. On s'en étonne moins, quand on sait que le Graal est une coupe taillée dans le diamant qui tomba du front de Lucifer précipité du ciel, et que cette même coupe, au dire de la légende, recueillit le sang du Christ crucifié.

En conséquence, l'Ordre de la Rose-Croix prononça contre l'*apostat* Péladan la sentence d'excommunication suivante :

Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix

Nous, Frères de la Rose † Croix,

Considérant que le sieur Joséphin PÉLADAN, ancien membre du Conseil des Douze, après avoir, en 1890, tenté un accaparement de l'Ordre au profit d'un papisme injurieux au pape même ; après avoir, en ses « Mandements » dits « de la Rose-Croix catholique », fulminé, au nom de la Confrérie et sans consulter un seul Rose-Croix, divers anathèmes fantaisistes, dans le sens d'un ultramontanisme effréné ; et ce, lorsqu'il se savait, de science certaine, en contradiction flagrante, non seulement avec l'esprit traditionnel de l'Ordre, mais encore avec les convictions les plus chères à tous ses collègues pris individuellement…

Considérant que le sieur Joséphin Péladan a démissionné pour constituer après coup, en dehors de nous et contre notre volonté, un « Tiers-Ordre intellectuel » dit de la *Rose-Croix Catholique*, conforme à la lettre de ses mandements ;

Qu'il a, par ce fait, usurpé sans vergogne le titre et l'emblème de Rose-Croix, pour trainer ce nom dans toutes les contradictions et tous les ridicules ;

Nous, frères de la Rose-Croix, déclarons ledit sieur Péladan rose-croix schismatique et apostat ;

Le dénonçons, lui et sa prétendue Rose-Croix catholique, au tribunal de l'opinion publique ;

Et protestons solennellement en cette circonstance, où il s'apprête à se manifester de nouveau sous un titre sciemment et gratuitement usurpé par lui.

Par Ordre :
Pour le Suprême Conseil de la Rose-Croix :
Le Directeur : Stanislas de Guaita ; — L'Arbitre :
Ch. Barlet : — Le Délégué Général : Papus.

Paris, ce 25 mars 1893.

Une physionomie singulière dans ce monde d'occultistes grands amateurs de coups de tam-tam, c'est celle du comte de Larmandie, qui s'intitule « Commandeur de Geburah », est un disciple du sâr Paladan[29], et, comme lui, fait sonner bien haut son « catholicisme ».

Parmi ses ouvrages, un livre le rattache directement à la Rose-Croix sataniste ; il est intitulé *Eôraka* et est revêtu de l'*imprimatur* du Sâr, ainsi libellé :

« Le Sâr Péladan, grand-maître du Temple de la Rose-Croix, à son ami et féal comte Léonce de Larmandie, commandeur de Geburah en Tau de Rose-Croix, salut et louange en Jésus seul Dieu et en Pierre seul roi. » Dans cette préface, le sâr Péladan annonce la création d'un tiers-ordre intellectuel «entre le siècle qui pourrit et Rome qui n'ose pas », sous le glorieux symbole de la Rose-Croix, « sali longtemps par le crétinisme franc-maçonnique ». Il y déclare en outre que « rien, dans *Eôraka* n'est contraire, ni à l'orthodoxie catholique ni à l'orthodoxie magique[30] ».

À l'orthodoxie magique, nous voulons bien le croire ; mais à l'orthodoxie catholique, c'est une autre question. Les quelques citations suivantes suffiront pour éclairer le lecteur sur ce point.

Lui aussi, il veut avoir un prêtre catholique, derrière qui il puisse abriter son ésotérisme prétendu catholique-romain ; ce prêtre est le R. P. Alta, pseudonyme derrière lequel se cache dans l'*Étoile*, où il écrit, le nom d'*un' savant théologien français, prêtre et docteur en Sorbonne, initié aux Arcanes de la Rose-Croix, et l'un des douze grands-maitres actuels de cet Ordre occulte*[31]. L'auteur d'*Eôraka* lui fait aussi hommage de son livre, en lui rappelant « les heures lumineuses qu'il a eu le bonheur de passer avec lui ». Il lui souhaiterait la pourpre cardinalice, « si la robe écarlate pouvait être revêtue de notre temps autrement que de complicité avec la Puissance des Ténèbres… Simple cardinal noir, il fera honte à plus d'un cardinal rouge… À côté du nom de Mérodack, je veux que le vôtre figure en tête de ces lignes. Si à toute la science laïque je puis opposer un Mage, à toute la théologie je veux pouvoir dire : j'ai un prêtre ».

Son premier soin est de faire sa profession de foi romaine, catholique et apostolique. « J'ai reçu tous les sacrements de l'Église, sauf l'Ordre et l'Extrême-Onction… Je vais à la messe chaque dimanche, je me confesse et communie à tout le moins une fois l'an[32]. » Il proteste énergiquement de sa soumission sans réserve au Pape. « Si Pierre, ce dont je doute, condamnait mon livre, mon livre s'inclinerait avec cette réponse unique :

« Ave, Petre, comburendus te salutai. »

Point n'est besoin de faire ressortir l'ironie diabolique que sue cette prétendue soumission.

D'après le comte de Larmandie, la doctrine ésotérique que ses maîtres et lui enseignent est la seule vraie, parce que la seule universelle ; c'est l'idée messianique, « que le Messie s'appelle Christ, Bouddha ou Mouley-Saha… Le christianisme n'est en somme que le meilleur des *exotérismes*[33]. » Il faut donc aller chercher la source de l'ésotérisme en dehors du christianisme, dans la source *kabbalistique* qui contient surtout la partie dogmatique, et dans la source *hindoue*, où se trouve principalement la poésie de l'ésotérisme.

L'auteur d'*Eôraka* a une façon particulière, très adroite, de critiquer la franc-maçonnerie. À le lire superficiellement, on jurerait qu'il en est l'adversaire, tant est habile sa phraséologie. Nous savons tous aujourd'hui que les neuf dixièmes des francs-maçons sont de simples imbéciles menés par le bout du nez par les luciférien. M. de Larmandie a le talent de dire la même chose que nous, en sous-entendant son approbation précisément de la minorité diabolisante. Et pour faire croire à son aversion pour la secte infernale, il a soin de se joindre à MM. Andrieux et Léo Taxil, ne retenant de celui-ci que les pages où il a montré le ridicule des mômeries rituelles. En somme, il approuve l'esprit luciférien de la minorité, et il regrette que toutes les loges ne soient pas des triangles.

« La Franc-Maçonnerie, dit-il, *issue du Temple*, fut dans l'origine une société d'initiation. Elle a été puissante et terrible. À part quelques rares loges qui sont demeurées sérieuses et respectables, comme certaines du rite écossais et du rite de Misraïm, l'ensemble de la secte est devenu une agglomération d'imbéciles, de grotesques et de malfaisants. Comme dit Péladan, ils ignorent l'aleph

du symbole qu'ils professent… Après les justes et sanglants lazzis de MM. Andrieux et Léo Taxil, toute la séquelle des grands orientaux eût dû crouler sous une avalanche de huées et de sifflets.

Que de bonnes gens, après avoir lu cela, ont dû se dire : — Ce brave M. de Larmandie, quel excellent catholique !

L'initiation ésotérique est réservée aux intellectuels ou aux *cérébraux*, et non au *vulgum vecus*. « Vouloir réduire les intellectuels au *catéchisme* est une ineptie, une insupportable sottise : le catéchisme est une lunette de myopes… Nous, catholiques croyants, pensants, militants, n'abaisserons jamais notre foi à admettre Jonas au ventre de la baleine. » Et voici son commentaire, digne de Voltaire : « Jonas se retira pendant trois jours à bord d'un bateau qui s'appelait *Baleine* ; l'usage bien connu des Chaldéens étant de donner des noms de poissons à leurs navires. » Il en conclut qu'il faut admettre « un enseignement gnostique, un Saint des Saints, réservé à l'*aristie* mentale, et à jamais interdit à la populace des *ruminants* ».

La *Révélation* n'est pas un dévoilement, mais un revoilement, un exotérisme plus ou moins grossier, qui met la vérité à la portée des cerveaux rudimentaires de la masse (théorie d'Éliphas Lévi). « Quand un certain nombre de siècles sont arrivés à user un habillement de la vérité (une *révélation*), il a fallu en trouver un autre pour draper à nouveau cette lumière inaccessible[34]. L'Initiation est donc supérieure à la Révélation, et réservée à un petit nombre. Ainsi, par exemple, la Révélation dit au début de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre » ; et l'Ésotérisme traduit : « Quand les archétypes furent, les êtres ministériels des forces séparèrent le fixe du volatil. »

En conséquence de ces principes, qui ne sont que ceux de Swedenborg et de d'Olivet, l'auteur d'*Éôraka* voudrait voir l'enseignement de la *haute magie* prendre une place importante *dans l'enseignement des grands séminaires !* Le passage est capital, en ce que l'auteur, en nous disant ce qu'il pense du miracle, s'y rattache nettement aux mages de l'antiquité et aux alchimistes du moyen-âge, à Apollonius de Tyane et à Paracelse.

« On admet naturellement le miracle, mais comme dérogation aux lois de la nature, ce qui est une hérésie, et comme produit direct de l'intervention de Dieu ou des saints, ce qui est matériellement faux. On admet aussi la goétie ou magie noire, sous le nom singulier de mystique diabolique. Mais on nie obstinément la *haute magie*, la théurgie, la gnose, c'est-à-dire la mise en œuvre des forces inconnues de la nature par des théosophes ou des savants n'ayant aucune espèce de parenté avec l'esprit malin. On rit d'Apollonius de Tyane et de Paracelle, si parfois on prononce leur nom ; et l'on traite de fou bizarre l'auteur de la langue hébraïque restituée, l'illustre Fabre d'Olivet, l'un des plus hauts représentants de la pensée moderne, la gloire de l'ésotérisme au XIX^e^ siècle. L'Église qui, avec raison, croit aux sorciers, ne peut refuser d'ajouter foi aux mages. Il faut en finir avec les vieux errements des diaconales. L'ascétisme et la Puissance des Ténèbres n'ont point le monopole de la thaumaturgie ; avouons et respectons la compétence en ces hautes matières de la science ésotérique pure, n'ayant point nécessairement une préoccupation religieuse, et ne baisant point forcément le bouc aux plus vilaines régions de son animalité. »

Comment peut-on se dire catholique, en professant les maximes suivantes : « Aucune preuve valable n'a été donnée de la durée perpétuelle des peines de l'enfer. » — « L'*Index* est un *instrumentum regni* destiné à satisfaire la bile noire des théologiens… (Cette définition de l'Index est donnée par le R. P. Alta.) L'Index, ajoute l'auteur, n'a jamais eu l'intention de régir les intellectuels… La Bible est à l'Index… Un penseur ne peut guère écouter la même prière que Jeannette, la fille de peine qui soigna chez nous les porcs et les oisons. »

Puis, viennent, comme faisant partie intégrale de l'enseignement ésotérique : — la division du composé humain en ses trois parties, esprit, âme et corps, avec ses sept éléments bouddhiques : Rupa, Jiva, etc. ; — l'hypothèse de Swedenborg sur la rédemption messianique des mondes planétaires ; — l'involution et l'évolution, de l'unité au ternaire et du ternaire à l'unité ; — les innombrables analogies de la révélation chrétienne avec l'initiation, soit bouddhique, soit kabbalistique ; — la résurrection du corps astral (la résurrection du corps matériel étant un non-sens métaphysique) ; — l'analogie entre la série des séphiroth kabbalistiques et la hiérarchie angélique, etc.

Dans la théorie de l'*Eôraka*, plus de surnaturel, plus de miracle : « tous les faits que notre *grammaire infirme* (l'auteur oublie que cette grammaire est celle de l'Église catholique) qualifie ainsi, ne sont que des phénomènes naturels qui se passent dans le monde astral, médiateur plastique entre l'univers corporel et l'univers spirituel. Le dégagement complet du corps astral produit ce qu'on appelle les fantômes ou les ombres des vivants, les apparitions des songes ; les possessions, obsessions, tous les phénomènes diaboliques, sont produits par les *Élémentaires*, des âmes désincarnées habitant le Kama-Soka des Hindous, ou les *Élémentals*, êtres incorporés aux différentes substances physiques ou errant dans l'espace à la recherche d'une matière quelconque dont ils puissent user pour se manifester à nous ; ces êtres essences dynamiques et spirituelles, sont appelés dans la langue exotérique : *démons*. Les conquêtes de la science appliquée ne sont autre chose que les moyens découverts propres à discipliner ces forces pour les assujettir à notre volonté. La science occulte pratique a surtout pour but d'arriver à connaître d'une façon parfaite la nature et le pouvoir de ces forces, afin de les employer à étendre jusqu'à des limites encore imprévues le pouvoir de l'homme sur la nature ambiante. Les sorciers et les magiciens de tous les temps n'ont été que les complices et les instruments des élémentals. « Quand vous entendrez parler de diables ou de démons, gardez-vous de hausser les épaules ; traduisez tout simplement par *élémentals*. »

À quel degré de puissance magique est arrivé l'auteur d'*Eôraka* ? Son livre nous laisse sur ce point dans l'incertitude. Il s'étend assez longuement, il est vrai, sur des faits de divination, de tables tournantes, de phénomènes de typtologie hyperphysique, dont il a été le témoin au château de la Sudric (Dordogne), sa maison natale, et dont on l'accusait d'être l'auteur. Il raconte aussi une anecdote personnelle qui ne manque pas d'intérêt, et qui montre bien le machiavélisme du groupe des Rose-Croix, ne craignant pas de faire conclure à leur hallucination pour mieux cacher le reste.

« J'habitais, dit-il, en 1815, à l'hôtel des Ambassadeurs, 45, rue de Lille, une chambrette voisine de celle d'un de mes amis dont j'étais séparé par une simple cloison. Entre mon ami et moi existait un pari : il s'agissait de savoir lequel de nous deux trouverait le premier je ne sais quelle devinette proposée par un journal. Je découvris une nuit, vers onze heures, la solution

désirée, et, mon amour propre se trouvant en jeu, je souhaitai avec une extrême violence la présence immédiate de mon ami que je n'osais pourtant réveiller. Bientôt j'aperçus fort distinctement, et comme dans un nimbe, l'image de mon voisin qui paraissait traverser la cloison. Je fis un bond d'étonnement et le fantôme disparut. Mais j'allai de suite arracher à son sommeil la personne réelle et lui demander avec instance comment elle avait fait pour percer la muraille. Mon ami crut à une hallucination, et je partageai sa manière de voir, n'ayant jamais ouï parler encore des manifestations du fluide astral. Actuellement, je suis bien certain d'avoir évoqué son fantôme… » Et l'auteur rapproche de cette évocation, comme s'expliquant par le même principe, les prodiges opérés par Apollonius de Tyane, Paracelse et… saint François d'Assise.

Franchement, qui peut inspirer pareille comédie, si ce n'est Satan lui-même ?

Rajeunir et réformer le Catholicisme, en lui substituant la science ésotérique, telle que la résume l'*Eôraka*, c'est là le but de l'Ordre de la Rose-Croix, qui, selon la promesse de M. de Larmandie, doit avoir bientôt son organe spécial dans : *La Révolte intellectuelle*, revue mensuelle, littéraire, philosophique, sociale et politique. — Directeurs : Sâr Péladan et comte de Larmandie. — Principaux collaborateurs : Sâr Péladan, comte de Larmandie, E. Ledrain, D^{r} Nordau, marquis de Saint-Yves, le R. P. Alta, Papus, Germain Nouveau, Maurice Fouché, D^{r} Gibier, Marquet de Vasselot, Aman Jean, Léon Dierx.

Encore un homme appartenant à l'une des meilleures familles françaises, qui a sombré dans l'occultisme : M. Antoine de La Rochefoucauld. Mais qu'est-il au juste ? rose-croix sataniste avec Péladan ? néo-bouddhiste avec Léon de Rosny ? ou croyant en Lucifer-Messie avec Jules Bois ? Il fraye avec plusieurs groupes, en réalité. Il est artiste, il est peintre ; c'est l'art qui lui a tourné la tête, qui l'a conduit là.

« Le peintre des Mayas, des Isis et des Anges, dit M. Jules Bois, m'accueillit avec le grand-prêtre Horion-Toki ; dans des parfums d'encens et de chrysanthème, nous ne causâmes que du Nirvanâ divin et du culte des Bouddhas invisibles. »

M. Horion-Toki, grand-prêtre du temple de Saïgon, exerce le culte bouddhiste en plein Paris, au premier étage du Musée Guimet. M. Jules Bois raconte avec de longs détails un des offices célébrés par ce prêtre bouddhiste, en présence des fidèles parisiens, M. Guimet, M. de Milloué, auteur d'un *Procès d'histoire des religions de l'Inde*, chaudement préconisé par les adeptes, M. Clémenceau, etc. Le rite principal de ces cérémonies, c'est l'évocation des mille soixante-et-un Bouddhas, visibles pour la foi de l'assistance, invités à un festin composé de huit coupes pleines de chrysanthèmes blancs, un brûle-parfums en forme de lotus, deux soucoupes pleines de riz, un petit plat de gâteaux et une assiette de fruits ; la cérémonie est accompagnée de volutes d'encens, de coups de sonnette, de sons de gong, et de prières telles que celle-ci : « Les Bouddhas font des miracles dans tous les univers, et ils s'y montrent sous des transformations multiples suivant les circonstances. Rien qui puisse vaincre cette force éternelle, capable d'accomplir tous les vœux ! » L'officiant a soin de cacher au peuple pendant la cérémonie les *moudras*, c'est-à-dire les signes mystiques de ses doigts qui, équivalant à la récitation d'un *mantra* ou verset, appellent les énergies célestes et conversent avec elles.

Antoine de La Rochefoucauld, le commensal du prêtre bouddhiste Horion-Toki, est un des grands dignitaires de la Rose-Croix Péladanique. Péladan dédie un de ses livres au comte Antoine de La Rochefoucauld, « *grand prieur du Temple, archonte de la Rose † Croix* ». Entre lui et le Sar, « quelques heures suffirent, dit celui-ci, à la conjugaison de nos verbes, à un pacte qui déjà intéresse toute la culture occidentale… Comblé des faveurs de la naissance, vous pouviez, comme un simple d'Orléans, aller de l'écurie au cercle, appliqué seulement au sport et à l'adultère, à l'instar de votre faubourg. Non ! l'Art se révéla à vos yeux d'alohite la seule aristie, et, prenant des pinceaux, vous avez eu du talent comme un manant… Nos mains s'unirent en une prise de Rose † Croix. Délivrer le saint sépulcre où depuis la Renaissance la beauté solvatrice est ensevelie, défendre les pèlerins qui portent encore le bourdon de l'idéaliste ; voilà l'œuvre où nos deux entités se résolvent en un même effort. La Religion s'est faite art pour parler aux masses ; l'Art se fera religion pour parler au petit nombre… La Rose + Croix du Temple réalise la divine charité et envers les Signorelli et les Palestrina et envers les Marsile et les d'Olivet, ranimant leurs autels

déserts ou éteints ; et aussi allumant, pour les jeunes nautes de l'éternel *Argo*, ce phare sauveur qui s'appela la Magie pour l'Orient, Eleusis pour la Grèce, et Rome pour les chrétiens d'avant 1600… »

Nous arrivons aux Gnostiques Valentiniens, qui, avec les Martinistes, se partagent les francs-maçons adeptes de la magie noire disséminés dans les loges du Rite Français.

Leur système est celui de Valentin, c'est-à-dire un gnosticisme qui n'est pas tout à fait celui de Simon le Mage.

Valentin est un hérésiarque fameux du II^e^ siècle, né à Phrébon, dans l'Égypte, et mort vers 161. Engagé dans les ordres, il était ambitieux et visait l'épiscopat ; d'un esprit très cultivé, doué d'une éloquence de premier ordre, il avait étudié à Alexandrie et y avait acquis une connaissance approfondie de la langue et de la littérature grecque. Un évêché se trouvant vacant dans l'île de Chypre, il le brigua ; mais un vieux prêtre, victime des persécutions païennes, lui fut préféré. Il n'en fallut pas davantage pour l'animer d'une sourde haine contre l'Église et lui faire former le projet de la combattre en suscitant une nouvelle secte. Il embrassa, secrètement d'abord, le gnosticisme, et le répandit en Égypte sous une forme perfectionnée ; au système de Simon, dont il supprima l'*Epinoïa*, il mêla une doctrine tirée des idées de Platon et de celles de Pythagore, et y adjoignit encore une théogonie se rapprochant assez de celle d'Hésiode, donnant le tout comme une interprétation mystique de l'Évangile de saint Jean, le seul qu'il déclarait authentique. Puis, s'étant acquis de nombreux partisans en Égypte, il vint à Rome, sous le pontificat de saint Hygin, dissimulant plus que jamais sa propagande satanique à l'abri d'un faux zèle pieux, tout extérieur. Il ne fut démasqué qu'après deux ans de manœuvres dans la capitale de l'Église et fut excommunié (142) par le pape saint Pie I^er^, dès les premiers temps de son pontificat. Il sortit alors furieux de Rome et gagna l'île de Chypre, d'où, pendant près de vingt ans, il inonda le monde catholique de ses écrits dissolvants. Il fut combattu par saint Justin, l'héroïque martyr ; mais sa doctrine abominable, artificieusement développée par ses disciples, dont les plus célèbres furent Ptolémée, Secundus, Héracléon, s'était répandue dans l'Europe entière, quand il

mourut, et y comptait d'innombrables partisans ; des évêques même se laissèrent corrompre.

Cependant, cette doctrine n'a pas besoin d'un grand examen pour apparaître ce qu'elle est : un monument d'insenséisme, directement inspiré par le prince des ténèbres.

D'après le gnosticisme valentinien, la vie actuelle du monde n'est qu'une désorganisation du *plérome* ; c'est ainsi que la secte nomme « la plénitude de la divine substance ». Tout se rapporte donc au plérome, dont la reconstitution, au bout de nombreux siècles, sera la fin du monde ; en d'autres termes, le trouble aura alors cessé, tout sera rentré dans l'ordre divin.

Et voici comment le plérome s'est d'abord formé :

Dans les profondeurs de l'Absolu, dans l'abime qu'aucune intelligence ne saurait sonder, existait de toute éternité la Pensée, la Conscience objective, dont l'Absolu se servit pour ses manifestations extérieures, après des siècles de repos et de silence. Ce dieu suprême, inconnu, ce principe éternel qui communique la vie et ne la reçoit point, qui occupe la place la plus élevée dans la hauteur la plus sublime, c'est le *Bythos*, la Profondeur ; il est l'infini, l'immense, le seul éternel, l'invisible et incompréhensible, l'absolu.

Être Suprême, le Bythos s'est manifesté par trois projections successives d'*éons*, mot qui, dans le jargon sectaire, désigne les prétendues émanations divines, lesquelles sont tout autant d'attributs hypostasiés de l'Absolu. Ces émanations de la divinité ont un lien par couples ou syzygies. La première projection ou premier degré de l'émanation divine comprend huit éons ; la seconde projection, dix éons ; et la troisième, douze ; total, trente éons, qui constituent le plérôme, la plénitude.

Le Bythos a donc engendré *Sigé* (le Silence) qui, étant sa fille, créée spontanément par sa seule volonté, est devenue son épouse ; et le Bythos et la Sigé s'unissant, premier couple divin, ont engendré *Nous* (l'Intelligence), qui, dans le gnosticisme, joue le rôle de Dieu le Père, et *Aléthéïa* (la Vérité). Nous et Aléthéïa forment ainsi la seconde syzygie ; à leur tour, ils ont engendré le *Logos* (Dieu le Verbe), 5^{e} éon, et Zoé (la Vie), 6^{e} éon. Ceux-ci ont engendré d'abord l'*Anthropos* (l'Homme) et l'*Ecclesia* (l'Église), 7^{e} et

8e éons. Ainsi est composée la divine *Ogdoade* ou huitaine, premier degré du plérome.

Le Verbe et la Vie, chargés par le Bythos d'émaner la divinité en une seconde projection d'éons, ont engendré la divine *Décade* ou dizaine, second degré du plérome, laquelle se compose de cinq syzygies : le Profond, 9e éon, et la Miction, 10e éon ; Celui qui ne vieillit pas, 11e éon, et l'Union, 12e éon ; Celui qui vit de lui-même, 13e éon, et la Suavité, 14e éon ; l'Immobile et la Combinaison, 15e et 16e éons ; le Fils Unique et la Félicité, 17e et 18e éons.

Le troisième degré du plérome est constitué en divine *Dodécade* ou douzaine, c'est-à-dire six syzygies ou couples d'éons, lesquels ont été engendrés par l'Homme et l'Église, chargés par le Bythos de faire cette nouvelle émanation de la divinité ; le Consolateur, 17e éon, et la Foi, 20e éon ; le Paternel, 21e éon, et l'Espérance, 22e éon ; le Maternel, 23e éon, et la Charité, 24e éon ; l'Éloge, 25e éon, et la Prudence, 26e éon ; l'Ecclésiastique. 27e éon, et la Béatitude, 28e éon, le Parfait ou *Télétos*, 29e éon, et la Sagesse ou *Sophia*, 30e éon.

Tel est le plérome. À Sophia se termine la nature divine, et ce « terme » lui-même est un éon, surnommé *Horos* (la Limite) qui enferme toute la substance de Dieu, sans être dieu.

Toutefois, le plérome ne resta pas dans son intégrité. De tous les éons, le troisième, Nous (l'Intelligence), était seul à connaître Bythos, le père suprême, et il aurait bien voulu le faire connaître aux autres éons ; mais Sigé, sa mère, le lui défendit et l'en empêcha. Or, la tentative de Nous avait allumé chez tous les éons le désir de parvenir à la connaissance de l'Absolu Bythos. C'est alors que le dernier éon de la dodécade, le plus éloigné du père suprême, et par conséquent le moins pur, la Sophia, consumée du désir de se réunir à l'Absolu, de la passion de le connaître, s'élança hors de sa sphère, abandonnant son époux Télétos, et essaya d'approfondir la Profondeur. Mais elle avait voulu l'impossible ; elle ne put parvenir au père suprême et le résultat de son exploration de l'infini insondable fut que, sans la coopération d'aucun éon, elle donna naissance à un fruit abortif, imparfait, sans forme. Néanmoins, le Bythos, miséricordieux et désireux de

rétablir l'ordre du plérome troublé par la tentative de la Sophia, lui envoya Horos, qui la ramena à sa sphère, la restitua à son époux Télétos, et rejeta, hors du plérome qu'il infectait, l'avorton né accidentellement. Celui-ci tomba dans le *Kénome* (le Fumier du plérome) ; c'est la matière informe, parce qu'aucun principe mâle n'avait contribué à l'engendrer.

D'autre part, Nous, tout seul, c'est-à-dire sans le concours de sa conjointe Aléthéïa, émana une nouvelle syzygie, un seizième couple d'éons : *Christos* (le Christ), 31^{e} éon, masculin, et *Pneuma-Hagion* (le Saint-Esprit), 32^{e} éon, féminin. Et ceux-ci, qui pourtant ne sont pas dieux dans le système gnostique, expliquèrent aux autres éons le mystère des déploiements de l'Être suprême, ou, pour mieux dire, leur apprirent que le Bythos est incompréhensible et qu'ils en émanent.

Un 33^{e} éon fut enfin créé et dans des conditions de plus en plus extraordinaires. Les éons étaient heureux d'avoir eu la révélation du mystère de leur naissance par les explications de Christos et de Pneuma-Hagion, et ils se réjouissaient de ce que la Sophia avait été délivrée par Horos et rétablie dans sa sphère ; aussi, pour marquer leur reconnaissance envers le Bythos, ils le glorifièrent en s'unissant tous ensemble dans un acte d'amour mutuel ; le résultat fut la naissance de *Soter* (le Sauveur) ou *Jésus*, 33^{e} éon, non-dieu, puisqu'il n'était pas émané par ordre du Bythos, mais toutefois le plus parfait des éons, car il réunit en lui ce que chacun d'eux avait de plus précieux, tout ce qu'il y avait d'excellent dans leur nature. Ce nouvel et dernier éon, Jésus-Soler, premier né de la création, fut destiné à jouer dans le monde inférieur le même rôle de rédempteur et de révélateur que Christos, né de Nous (première intelligence divine), avait joué dans le monde des intelligences célestes.

Quel est donc le monde inférieur, d'après le gnosticisme valentinien ?

L'avorton de la Sophia, expulsé du plérome et rejeté par Horos dans le kénome, était, quoique sans forme ni face, un être féminin. Elle reçut le nom d'*Akhamoth*, que plusieurs traduisent par « Mère de la Vie ». Mgr Meurin pense qu'il faut traduire par «les Sagesses », *Akhamoth* étant, dit-il, une corruption de *Khakhemoth*, qui en hébreu est le pluriel de *Khokma*, sagesse (2^{e} sephirah de la cabale). L'idée suggérée par ce pluriel, ajoute-t-il,

est que la sagesse infinie se décompose dans le fini, comme une ligne dans ses points individuels ; les Sagesses sont ainsi des petits de la Sagesse.

Quoiqu'il en soit, Akhamoth était remplie de douleur en considérant son infortune, errant dans le chaos, dans le vide ; car, hors du plérome ou la plénitude, il n'y avait que le vide, le néant. Elle se désolait donc au sein du néant. Enfin, les éons supérieurs de la sublime Ogdoade, émus de pitié, lui déléguèrent Christos et sa conjointe Pneuma-Hagion, avec mandat de lui donner une forme tirée de sa propre substance. Alors, des passions qu'Akamoth avait héritées de sa mère Sophia, fut formé l'élément matériel ; ses larmes devinrent les ruisseaux et la mer, son découragement produisit la terre ; en voyant Christos, Akhamoth eut un sourire, et ce sourire créa la lumière, l'élément animal ; Pneuma-Hagion souffla sur elle, et ainsi fut créé l'élément spirituel. Mais ces trois éléments étaient encore mêlés, confondus, sans organisation et sans vie. Christos s'unit à Akhamoth, puis la quitta, et, retournant au plérome avec Pneuma-Hagion, il lui envoya Jésus-Soter, accompagné d'une cohorte d'anges, créés par l'ensemble des éons célestes.

Akhamoth donna naissance au Démiurge, être mixte, tenant à la fois de la nature divine et de la nature physique, qui devait être l'organisateur, l'architecte du monde matériel. Mais le Dérniurge était aveugle. Conduit par Akhamoth, il forma, tant bien que mal, trois mondes avec les productions de sa mère et les façonna à l'instar du plérome. C'est l'ensemble de ces mondes qui constitue le monde inférieur, visible. Les corps y sont organisés d'une petite portion de l'élément matériel ; les âmes, d'une petite portion de l'élément animal ; les esprits, d'une petite portion de l'élément spirituel.

Après quoi, le Démiurge, sous la direction de sa mère et de l'éon Jésus-Soter, réunit un corps organisé, une âme et un esprit, et en forma l'homme terrestre, image d'Anthropos, le 7^{e} éon de la divine Ogdoade. Il aurait voulu, pourtant, le former à sa propre image ; mais la Sophia déjoua ce premier projet en communiquant à l'homme terrestre une étincelle de lumière divine, au moment où le Démiurge venait de le former en le composant d'abord d'une âme et d'un esprit. Irrité de trouver dans son image une intelligence supérieure à la sienne, le Démiurge arracha l'homme du paradis, le précipita de cette région aérienne sur la terre, laquelle est située dans le septième ciel de l'univers, et c'est alors qu'il revêtit d'un

corps matériel l'âme et l'esprit, dont l'union formait d'abord l'homme. C'est de cette façon que la création est expliquée par le gnosticisme valentinien. Je passe sur les détails ; car cela deviendrait par trop fastidieux.

L'homme est donc composé de trois éléments : l'intelligence (*pneuma*), dont l'origine est divine ; l'âme (*psyché*), qui est une âme animale, qu'il tient du Démiurge, tandis que l'intelligence est l'âme spirituelle, et cette âme animale du système de Valentin n'est autre, on le voit, que le périsprit des spirites ; enfin, le corps (*hylé*), qui est formé de la substance matérielle. Et la rédemption, qui est l'œuvre de l'éon Jésus-Soter, consiste à séparer ces trois éléments. En effet, dans ce système, il y a un diable le *Cosmocrator*, à qui est soumis le corps matériel et qui est ainsi le persécuteur de l'humanité, l'auteur des maladies et des fléaux ; mais il est facile de comprendre qui est le diable, aux yeux des gnostiques valentiniens. Tout en décomposant en éons la divinité, cette secte ne se rallie pas au système des deux principes égaux en puissance et se combattant de toute éternité. Elle base sa théodicée sur un Être suprême, unique ; mais cet être suprême n'est pas le dieu des catholiques. Ainsi que l'a dit fort justement Mgr Meurin, « le gnosticisme, c'est le christianisme kabbalisé ».

Aussi, l'on sent bien toute la perversité juive au fond de cet amalgame d'insanités.

L'homme, constitué comme il vient d'être dit, vit dans une ignorance profonde de sa nature et de son origine ; qui donc l'instruira ?… Christos, envoyé par la Sophia, se fait homme : il dérobe une âme à l'aveugle Démiurge et se forme un corps dans le sein d'une femme nommée Marie ; au moment de son baptême par Jean le Précurseur, l'éon Jésus-Soter descend en lui, et voilà pourquoi le Messie s'est appelé Jésus. Mais l'éon, après avoir révélé à l'homme la formation de l'Ogdoade, de la Décade et de la Dodécade, abandonne son corps, vile matière, remet son âme au réservoir commun de l'animalité, se sépare du Messie et rentre au plérome ; c'est ce qui explique, dit Valentin, les défaillances du Messie, à l'approche de sa mort. Cet abominable blasphème contre les mystères de la Passion de N.-S. démasque bien la haine de Satan s'épanouissant dans le valentinianisme.

La conclusion du système est que les hommes sont divisés en trois classes, chez lesquelles l'un des trois éléments domine : les *hyliques*, ou hommes matériels, qui sont les idolâtres ; les *psychiques*, qui sont les

chrétiens vulgaires, ne connaissant que le Démiurge et l'adorant à tort comme Dieu (ainsi Jéhovah n'est que le Démiurge, le Dieu que les catholiques adorent n'est que le Démiurge) ; et les *pneumatiques*, qui sont les gnostiques, chrétiens supérieurs illuminés par l'éon Christos, éclairés par la gnose, arrivés, grâce à cette doctrine, à la perception du Bythos, du Dieu Absolu. Lorsque la gnose aura été adoptée partout, l'élément spirituel sera entièrement développé parmi les hommes ; ce sera la fin du monde, c'est-à-dire la cessation de la période de trouble, le rétablissement final qui permettra à l'éon Jésus-Soter de reconduire dans le plérome la mère de la vie, Akhamoth, escortée des hommes pneumatiques ; le Démiurge demeurera sur les confins du plérome, dans la compagnie des psychiques qui ne se seront point convertis à la gnose ; quant aux *hyliques*, ils rentreront dans le néant, en corps et en âme, la matière et tout ce qui est âme animale devant être annihilé. D'où il résulte que, selon les valentiniens, il n'y a point de jugement après la vie, point de ciel à espérer, point d'enfer à craindre ; il n'existe ni péché ni grâce, ni miséricorde divine ni rédemption dans le sens que les catholiques attachent à ce mot ; il n'y a ni vertus ni vices, ni bien ni mal moral. Les trois substances dont se compose l'homme agissent chacune selon sa nature ; la vie les unit sans les mélanger et sans leur imposer la solidarité ; la mort les rendant à la liberté, chacune se replonge dans son élément, et toute individualité disparaît.

Eh bien, cette folie satanique est la doctrine d'un groupe de mages noirs, aujourd'hui encore. On prétend que le gnosticisme valentinien s'est transmis de siècle en siècle et que les évêques de la secte ont la consécration réelle (mais alors sacrilège) par une chaîne ininterrompue.

Après s'être longtemps cachés, les gnostiques modernes ne font plus mystère de leur organisation ; mais, pourtant, ils ne se montrent pas au grand jour, comme les Rose-Croix. Très peu d'entre eux commencent à se nommer dans les journaux de l'occultisme. Nous savons cependant qui est leur patriarche ; ils se vantent d'avoir parmi eux des prêtres catholiques ; l'un de ceux-ci, mort récemment, était un interdit, nommé l'abbé Roca.

La secte est surtout greffée sur certaines loges de l'obédience du Grand Orient de France. Son patriarche était naguère (de septembre 1890 à septembre 1893) un des membres du Conseil de l'Ordre : M. Jules-Benoît Doinel, archiviste à Orléans, dont j'ai déjà cité le *Chant des Adeptes d'Isis*.

Ce F∴ Doinel s'intitule évêque de Montségur, depuis 1867. Il a des apparitions et prétend avoir reçu l'imposition des mains de l'éon Jésus-Soter en personne. Dans l'*Initiation*, dans l'*Étoile*, dans l'*Aurore*, il a célébré tour à tour les grands gnostiques, Simon le Mage, Montan, Théodote, Basilide, Cerdon, Marcion, etc. ; mais il se complaît surtout à se dire valentinien, el il signe ses vers et sa prose : « **T**. *Jules, évêque valentinien de Montségur* ». **T** veut dire : donné sous le Tau ; c'est la formule des actes officiels.

« La Gnose, a écrit le F∴ Doinel, fascine l'imagination, charme le cœur, séduit la raison ; celle de l'harmonieux Valentin est la plus haute ».

Il est de lui, ce *Cantique au Saint Plérome :*

L'infini qui déroule
Partout, en haut, en bas,
La formidable houle
De ses flots jamais las ;

N'est *Un et Personne,*
Aime, sent et raisonne,
Sème au loin, puis moissonne ;
Il est tout et n'est pas.
Les Éons qu'il émane
Émanent à leur tour :
Un et deux, c'est l'arcane
De l'insondable Amour.

Par l'exposé que je viens de faire, on a pu soupçonner quel rôle joue la femme dans cette doctrine impure, où le Saint-Esprit est féminisé et accouplé au Christ. Il n'est pas nécessaire, après une aussi monstrueuse abomination, de faire ressortir de quoi est capable cette secte, qui admet des sœurs illuminées dans ses assemblées secrètes.

Il me suffira de dire que le F∴ Doinel s'étend avec grande complaisance sur le rôle joué par les fameuses démoniaques Priscilla et Maximilla, les prophétesses convulsionnaires de Montan, et surtout qu'il fait un grand éloge de cette prostituée de bas étage dont Simon le Mage avait fait sa

compagne et qu'il présentait à ses disciples comme étant la belle Hélène (du siège de Troie), réincarnée. « Chacun et chacune de nous, écrit le F∴ Doinel, peut être le Simon d'une Hélène ou l'Hélène d'un Simon. Sauvés par la Gnose, nous sommes sauveurs à notre tour. La Gnose est une grande jalouse : elle exige tout ; elle veut qu'on vive, elle veut qu'on meure pour elle. »

Le F∴ Doinel ne s'arrête pas aux anciens gnostiques des premiers siècles du christianisme ; il étend ses sympathies et son enthousiasme jusqu'à leurs descendants des XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles, aux Cathares et aux Albigeois. C'est en souvenir des Cathares brûlés en 1224 au château de Montségur qu'il a été, par le démon, sacré évêque de ce titre. Les « martyrs » de la gnose sont les saints de son calendrier. Il recueille pieusement tous les souvenirs historiques qui se rattachent à leur vie ou à leur mort. C'est ainsi qu'il célèbre les deux apostas d'Orléans, le chanoine Lisoie et le chancelier épiscopal Étienne, dont j'ai parlé dans le chapitre de *la Possession* (voir au 1^er^ volume, pages 823 et suivantes), ces deux misérables qui se souillèrent de mille crimes et qui expièrent leurs forfaits, lorsqu'ils furent découverts et dénoncés par le seigneur Arefaste. Il possède une charte écrite de la main de cet Étienne, et c'est pour lui une relique. « Que la date du 28 décembre 1022, écrit-il, devienne sacrée pour vous tous, mes frères et mes sœurs initiés ! » C'est la date du juste supplice de ces scélérats. Il admire la femme qui les a perdus, qui les a poussés au crime : cette séductrice est une Sophia, démoniaque, qui entraîna tant de malheureux dans l'abime infernal, en leur donnant le *consolamentum*, imprégnation diabolique par l'imposition des mains.

Dans l'église sataniste du F∴ Doinel, on administre les trois sacrements gnostiques : le *Consolamentum*, imposition des mains et baiser-baptême ; la *Fraction du pain*, parodie sacrilège de l'eucharistie ; et l'*Appariamentum*, ou réunion à la grâce, sacrement dont le patriarche de la secte a seul le monopole.

« L'*Hélène-Épinoïa* de Simon, écrit-il dans l'*Initiation* (1892), est pour lui l'incarnation de la pensée divine ; à son exemple, ses disciples choisirent chacun une Hélène. Il se forma ainsi une société édénique, où la femme devint l'organe de l'esprit pur et le canal du divin. Par la foi en la

femme, en Hélène, le *pneumatique* était délivré de l'empire du Démiurge. Simon créa avant Augustin la grande formule des Eggrégores et des Mages : « *Ama, et fac quod vis*. »… La loi imposée par le Démiurge n'oblige pas ; il n'y a que deux lois : la science et l'amour… Samarie adora en ce couple (Simon-Hélène) l'éternel androgyne, *Deadeus*. Aussi, la mémoire de cette femme nous est précieuse et sacrée. L'intuition nous a appris d'elle beaucoup de choses qui ne peuvent se dire qu'entre initiés. *De Ennoia Helena silendum est ! Qui tamen invocant eam, non confundentur. Semper enim est virens ad dandam seipsam nobis, facie ad faciem ; nom I. N. R. I.* » (Il faut se taire sur Ennoia Helena ! Cependant, ceux qui l'invoquent ne seront pas confondus. En effet, elle est toujours vivante pour se donner à nous, face à face, car I. N. R. I.)

Par ces derniers mots, le F∴ Doinel se trahit, et nous qui connaissons ce qui se passe dans des assemblées de ce genre, nous voyons bien par là ce qui a lieu chez les modernes gnostiques. Ils évoquent Hélène, comme leurs prédécesseurs, et un démon leur apparaît, affectant la forme de cette femme légendaire et se donnant à eux ; et comment ces égarés expliquent-ils ce prestige ? Ils s'imaginent que c'est bien Hélène qu'ils voient, qu'ils touchent, qu'ils embrassent ; si elle reparait pour eux, pensent-ils, c'est qu'elle est ressuscitée par la régénération du feu (*I. N. R.I., igne natura renovatur integra*). Il n'y a pas à se tromper sur le sens des dernières lignes que je viens de reproduire.

Dans un autre article de l'*Initiation* (1893), intitulé : *la Gnose d'Amour*, le F∴ Doinel raconte l'histoire d'Akhamoth, la fille-avorton de la Sophia, et il écrit ceci :

« Elle eut un double époux : Jésus et l'Amour : Jésus racheta l'esprit, et l'Amour (Eros, fils de *Bythos* et de *Sigé*) racheta la chair… Ne croyons pas que la Gnose soit triste : elle est joyeuse et forte. Elle aime et jouit de ce qu'elle aime : *omnia munda mundis*… Akhamoth sentit palpiter sur son cœur brisé le cœur éternel de son amant, le Sacré-Cœur ! Le *Cantique des Cantiques* est le pâle reflet de l'épithalame que chantèrent alors les Éons. Éros[35] s'était fait chair. Le grand mot mystique fut proféré : I. N. R. I. Le Tau fut formé ; la Rose-Croix fut jointe. Fils de l'esprit et de la chair, nous naquîmes d'Éros et d'Akhamoth. Notre mère commença alors sa mission. Elle sema les étincelles du feu sauveur, dont le Soleil est le symbole cosmique, et que les théologiens du Démiurge appellent la convoitise… Les pneumatiques s'aiment et se possèdent. L'éon *Edoné* (la volupté) est le lien qui les

unit. Les grands amants sillonnent la nuit des âges comme des phares lumineux : Simon, Hélène ! — Abélard, Héloïse ! »

M. Jules Bois s'est occupé des gnostiques modernes, dans son livre *les Petites Religions de Paris*.

« Le clergé gnostique, dit-il (page 179), formé de beaucoup de prêtres et de prélats catholiques, se compose d'évêques et de Ma Dame, de diacres et de diaconesses, d'un patriarche ou d'une Sophia terrestre. Celui-ci ou celle-ci porte l'anneau d'argent où s'enchâsse une améthyste : ses gants sont violets, le Tau est suspendu à son cou par un cordon de soie violette. L'habit de ville s'orne d'un petit manteau……

« Une table seulement recouverte d'une nappe impolluée, voilà l'Autel. Deux flambeaux y veillent sur l'Évangile de saint Jean, patron de la secte. Tout d'abord on énonce le *Pater* à genoux ; puis l'officiant se lève, tenant la coupe et le pain enveloppés d'un linge sans tache. Il bénit avec trois doigts, gnostiquement, et s'écrie : *Touto esti, touto sôma* (ceci est mon corps), car le grec mêle à ce culte délicat sa grâce savante. Vers les fidèles il se tourne, les exhorte à confesser publiquement leurs péchés, comme les premiers chrétiens ; et s'ils se repentent, les leur remet. Enfin, il invite les plus dignes à manger le corps et à boire la coupe du sang de l'Éon Christ.

« Le nouveau gnosticisme, comme l'ancien, tente d'établir une sorte d'aristocratie dans le catholicisme, à ses yeux trop matériel, trop vulgarisé. Aussi, le premier acte du Saint-Synode fut d'accorder le *Consolamentum* à l'abbé Roca, que l'Église romaine, lorsqu'il fut mort, repoussa de son giron. Valentin réunit en esprit, à huit heures et demie du soir, la grande Assemblée, composée des évêques de Montségur, de Toulouse, de Béziers, d'Avignon, du coadjuteur de Sa Grâce le patriarche évêque de Milan, du coadjuteur de Toulouse, évêque de Concorezzo, et de Sa Seigneurie la Sophia. Tous, au même instant, imposèrent les mains et proférèrent l'évocation par laquelle dut être bénie et délivrée l'enveloppe astrale du défunt.

« En 1891, un rapport spécial fut adressé au Saint-Office contre la résurrection du gnosticisme albigeois et cathare ; on y signala au pape deux dangers : l'un qui menace la foi, la renaissance de l'hérésie *dualiste et émanationniste* ; l'autre, qui menace la hiérarchie, la reconstitution de l'épiscopat et de l'assemblée gnostiques avec un siège épiscopal défini : Montségur. »

Enfin, si l'on veut un spécimen des actes du F∴ Doinel, qui gnostiquement a pris le nom de Valentin, voici celui par lequel il a déclaré la Gnose restaurée en France :

DÉCRET DU SYNODE.

Le Saint-Synode Gnostique décrète :

Article I. — Le rétablissement de la hiérarchie permet la restauration du Symbolisme Gnostique.

Article II — Le *Consolamentum*, la fraction du pain et l'*Appariamentum* de l'Assemblée Albigeoise sont rétablis.

Article III. — Les Évêques et leurs Coadjuteurs peuvent seuls conférer le *Consolamentum*.

Article IV. — Tout Pneumatique, Parfait ou Sup∴ Inc∴ peut faire la *Fraction du pain.*

Article V. — L'*Appariamentum* est le privilège exclusif du Siège Patriarcal.

Article VI. — L'*Initiation* publiera les trois rituels incessamment.

Article VII. — L'Ordre Martiniste est déclaré d'essence gnostique. Tout Sup∴ Inc∴ prend rang dans la classe des Parfaits.

Article VIII. — L'Évangile de Jean est le seul Évangile gnostique.

Donné à Paris sous le sceau du T. S. Synode Gnostique, le 28e jour du septième mois de l'an IV de la Restauration de la Gnose.

T *Le Patriarche Gnostique, Primat de l'Albigeois, Évêque de Montségur.*

T *L'Évêque de Toulouse.*

T *L'Évêque de Béziers.*

T *La Sophia de Varsovie.*

T *Le Coadjuteur de Sa Grâce le Patriarche Évêque de Milan.*

T *Le Coadjuteur de Toulouse, Évêque de Concorezzo.*

T *L'Évêque élu d'Avignon.*

Par mandement de Sa Grâce et du T. S. Synode :
Le Diacre Référendaire.

EXÉCUTOIRE

Le Très Saint Plérôme invoqué, nous ordonnons que le Décret suscrit du Très Saint Synode Gnostique sera mis à exécution dans les Assemblées.

T Valentin,
Patriarche Gnostique,
Primat de l'Albigeois, Évêque de Montségur.

Tout à l'heure, j'ai laissé tomber de ma plume le nom de l'abbé Roca. C'est toujours avec peine que je cite un ecclésiastique, quand il s'agit de satanisme, et je m'abstiens autant que possible, tant j'ai à cœur d'éviter le scandale. Cependant, il faut parler de celui-ci. Rallié à la maçonnerie, il est allé jusqu'au gnosticisme valentinien.

L'abbé Roca est né à Fourques (Pyrénées-Orientales) en 1830. Ancien élève de l'école des Carmes, à vingt ans il entra, comme professeur, au service de l'Université de France ; il fut ordonné prêtre à Paris, en 1858 ; puis, nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Perpignan, en 1869. En 1870, il quitta Perpignan et passa dix ans en Espagne, à Barcelone. En 1880, le voilà qui voyage on Amérique, en Suisse, en Italie. C'est dans ces voyages, à Rome surtout, qu'il conçut l'idée de son apostolat anticatholique. À partir de 1882, commencèrent ses publications, dont les principales sont : *le Christ, le Pape et la Démocratie* (1884) ; *la Crise fatale et le Salut de l'Europe* (1885) ; *la Fin de l'ancien Monde : les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre* (1886) ; *le Glorieux Centenaire* (1889). « Les travaux de l'abbé Roca, écrit le F∴ Papus, ont donné lieu à d'importantes polémiques. Cet auteur est le premier qui ait osé prêcher au Pape la raison occulte des dogmes, dont le Saint-Père ignore l'explication. »

La campagne entreprise par ce mauvais prêtre contre l'Église était menée avec une hypocrisie consommée. Il expliquait doucereusement qu'il y avait erreur commise par la Papauté sur les questions de foi et sur la conduite des peuples, et il déclarait prier « pour la conversion de Léon XIII ». Le Souverain Pontife ayant prononcé l'excommunication majeure contre tout membre de la secte maçonnique, l'apostat répondait en proclamant que la franc-maçonnerie est la bonne Église : « L'Évangile est le rituel maçonnique des idées rationnelles, dont les germes gisent enfouis dans notre propre entendement… La franc-maçonnerie est donc appelée à

réaliser sur terre les idées évangéliques ; elles rayonnent dans les écrits de Findel, de Craüze, de Bauër, de Lessing et de Ragon. » Et, à l'appui de son dire, il citait ce passage de Findel : « Enfonçons-nous dans les entrailles mêmes de l'humanité et de notre âme, pour y retrouver les sources profondes et sacrées de la Religion, cachées de nos jours sous les ruines des autels et sous les décombres des vieux dogmes. »

On pense que, se trouvant en présence d'un homme qui émettait de pareilles idées, l'Église lui retira promptement le ministère des âmes ; la complicité de l'abbé Roca avec la secte infernale était par trop évidente.

Comme tous les hérésiarques les plus pervers, il déclarait que l'Église avait manqué à sa mission et qu'il fallait la régénérer. « J'ai déjà mis devant le Pape notre situation religieuse, qui est déplorable », écrivait-il dans *le Christ, le Pape et la Démocratie*. « Le Vatican est un ver rongeur, et il a si bien rongé l'Église catholique, qu'il l'a réduite à l'état lamentable que tout le monde sait… Le romanisme enveloppe le catholicisme ; il le ronge et l'épuise. Mais un nouveau temple se dresse sur les ruines de l'ancien ; le Christ renaît transfiguré. » Nous savons ce que cela veut dire, nous savons quel est le *Christos* des occultistes.

Dans l'*Étoile*, revue occultiste à laquelle il collaborait, il a publié, sous la forme d'un roman intitulé *L'abbé Gabriel et sa fiancée Henriette*, une longue et indigeste diatribe contre le célibat ecclésiastique, qu'il appelle une « plantation inhumaine et diabolique ».

Il prêchait, en toute occasion, et notamment sous prétexte de socialisme néo-chrétien, la haine de la Papauté. L'existence du Saint-Siège le mettait hors de lui, et, quand il voulait parler du Vatican, il oubliait ses manières doucereuses habituelles et devenait violent jusqu'à la rage. Rome avait dédaigné ses avertissements, elle était condamnée à périr.

« Le jugement dernier, écrivait-il dans l'*Étoile*, prédit au monde par le Messie, va se faire sur Rome, à la barre des peuples indignés. *Incipiet judicium a domo Dei !* car c'est de là qu'est venue la corruption, à partir du jour où l'abomination de la désolation, prévue par le Messie, s'est assise dans le Temple romain, où l'ont introduite les politiciens du sanctuaire. Cette souillon (*sic*) n'est pas autre chose, au dire des prophètes, que l'exécrable politique des Césars. De nos jours, celle-ci règne en maîtresse dans le lieu saint. Oh ! l'infâme prostituée de toutes les Babylones !… C'est connu, c'est

patent, c'est scandaleux ! Sortie de là, après avoir perverti toutes les cléricatures, cette dévergondée a corrompu tous les pouvoirs civils… Voilà ce que Rome a fait du monde officiel ! »

Ne croirait-on pas entendre un possédé, grinçant des dents et écumant de fureur sous l'aspersion de l'exorciste ?

En avril 1890, l'abbé Roca adressait un appel *à ses frères du sacerdoce catholique*, où il exposait les principaux points suivants :

1° Accord entre l'*idéalité messianique* des âges primitifs et l'intellectualité des temps modernes ;

2° Rapports existant entre les « conceptions saintes des kabbalistes chrétiens », et les aspirations égalitaires des nouvelles couches sociales et des grandes masses prolétaires ;

3° Rapports entre le Socialisme évangélique et apostolique, et le Socialisme des Karl Marx et des Bebel, « dont les idées révolutionnaires et les principes anarchiques ne s'expliquent que trop par les inepties des prêtres, par les bévues doctrinales du cléricalisme, par les pataquès du charabia ultramontain » ;

4° Rapports entre « la transformation religieuse et sociale que préparent, dans le temple même de Jésus-Christ, les Messianites de l'*Étoile*, les ésotéristes de l'*Aurore*, les occultistes de l'*Initiation*, et que secondent à leur manière les socialistes de la *Religion Universelle*, les économistes de la *Revue Sociale*, de la *Rénovation*, et du *Devoir*, les écrivains de l'*École Sociétaire*, de l'*Unité Humaine*, de l'*Arbitrage*, etc., les spirites et les spiritualistes de toutes les écoles françaises, italiennes, anglaises, espagnoles, allemandes, américaines, kardecistes, swedenborgiennes, — et, d'autre part, la transformation analogue, à laquelle travaillent de leur côté, en dehors du temple de Jésus-Christ, les néo-bouddhistes, les disciples des Mahatmas, tous les adeptes de la théosophie indoue » ;

5° L'évolution « savante » qui se fait en ce moment dans le Temple maçonnique, « d'où peuvent sortir de précieux éléments pour le triomphe du *Christianisme ésotérique et social*, comme le font espérer les grands travaux du Groupe initiatique, organisé dans les Loges par le clairvoyant F∴ Oswald Wirth ».

Maintenant, si l'on ne craint pas de connaître de quelle façon s'exprime un Judas contemporain, lorsqu'il expose les progrès épouvantables qu'a faits et que fait chaque jour encore, en France, à Paris même, ce qu'il

appelle « la rénovation chrétienne » et qui n'est autre que le satanisme des goètes, diseurs de messes noires, lisez ce que l'abbé Roca écrivait, il y a cinq ans seulement, dans son livre *le Glorieux Centenaire* ; lisez et frémissez.

« Cette rénovation s'annonce par des présages infaillibles ; c'est le jour qui commence à poindre. Voyez l'*Initiation* ; ce que quarante rédacteurs (tous laïques, ces beaux jeunes hommes) apportent au monde, c'est l'Initiation que le Christ fit aux douze d'abord, puis aux soixante-douze ; celle qui se pratiquait aux premiers âges de l'humanité, dans le secret des temples et sous les serments les plus terribles. Lisez les *Missions* de Saint-Yves, lisez le *Lotus*, lisez l'*Aurore*, lisez le *Sphinx*, lisez l'*Isis*, lisez le *Lucifer !*

« À l'heure où j'écris, des jeunes gens pleins d'avenir, très instruits, porteurs de beaux noms, se sentent irrésistiblement attirés vers les autels du Christ[36] pour y célébrer les divins mystères. Ils sont laïques pourtant, mais initiés, savamment initiés à l'ésotérisme de notre dogme et de notre culte, profondément versés dans les secrets ineffables de la Sainte Kabbale, comme l'étaient les Esséniens, les Thérapeutes hébreux et les Hermétistes égyptiens, chez qui Moïse avait recueilli tous les trésors de la science antique. Entre eux, ces jeunes gens s'appellent les nouveaux mages : ils se croient prêtres, et se sentent tels, disent-ils, par la vertu des onctions saintes qu'ils reçurent de l'Église au jour de leur baptême (?). Et ils célèbrent les divins offices, ils disent la messe, selon le rite même de l'Église catholique romaine, pas en public — mais portes closes, chez eux.

« Je ne m'étonne pas qu'un vénérable chanoine[37], plus autorisé que moi par son grand âge, par sa sainteté et par sa science, ait tranché la question en faveur de ces jeunes gens ; voici sa réponse : « *Licet privatim*, c'est permis à huis clos : *non licet in publico*, ce n'est pas permis à ciel ouvert. »

« Les arcanes du Christianisme leur sont devenus familiers : ils savent très bien que notre *liturgie* est de la *théurgie*, et que notre Rituel sacramentaire est un recueil de formules de *Magie blanche où divine*, d'une puissance non moins redoutable que celle dont disposait Moïse… Voilà les vrais prêtres. C'est en tremblant que ces nouveaux prêtres prononcent les paroles sacramentelles et qu'ils touchent aux choses saintes. Tremble-t-on de la sorte ailleurs, partout où la routine et l'inconscience estropient les signes kabbalistiques et bredouillent le formidable verbe, l'*amen*, le *fiat*, le *hoc est*, etc. ? »

Et plus loin, l'apostat Roca ose dire que Léon XIII lui-même pourrait bien devenir gnostique. Lisez encore ce passage, directement inspiré par le démon, où le misérable Judas annonce le bouleversement total du catholicisme, c'est-à-dire son espoir de voir le satanisme pontifier sous le nom même de l'Église catholique, dont le siège, d'après lui, sera transporté de Rome à Paris :

« Telle qu'elle est, la Papauté disparaîtra ; le Pontife de la divine Synarchie ne ressemblera pas plus au Pape de l'heure présente que ne ressemble à celui-ci le Pape du Lac-Salé (*c'est-à-dire le patriarche des Mormons, habitant Salt-Lake City*)… Le nouvel ordre social s'inaugurera hors de Rome, sans Rome, malgré Rome et contre Rome.

« Tout chrétien est appelé à devenir son propre gourou, son roi, son prêtre et son pontife. Tout homme sera roi, tout homme sera prêtre, tout homme sera divinisé. C'est « le règne divin de l'humanité » de Comte, le « phalanstère » de Ch. Fourier, « l'âge d'or de l'avenir » de Saint-Simon, la « Synarchie universelle » de Saint-Yves, le communisme et le socialisme des anarchistes…

« La hideuse plaie du célibat disparaitra, même des casernes, le jour où elle aura disparu des presbytères. Les prêtres deviendront les directeurs des *Unions syndicales*, des *Sociétés mutuelles* et des *Agences coopératives* de production, de consommation, de retraite et d'assistance officielle.

« La Basilique centrale de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité s'élèvera au XX^{e} siècle sur le mont Valérien. Là siègera le Souverain Pontife de l'Humanité. Les temples nationaux des deux hémisphères seront reliés à ce temple central par des fils électriques, des téléphones et des lignes ferrées, dont le triple réseau portera le Verbe du Grand-Prêtre chez tous les peuples de la terre. Ce sera la vraie Communion des Saints… Ce pontife pourrait être Léon XIII, s'il se convertissait à temps. »

Les appels de l'apostat Roca au clergé ne semblent pas avoir trouvé beaucoup d'écho, bien qu'il se soit vanté d'avoir reçu de nombreuses adhésions et même d'avoir constitué un groupe de prêtres catholiques ayant adopté secrètement le gnosticisme. Est-ce vrai ? est-ce une fanfaronnade ? Si ce groupe existe réellement, il a su garder à merveille son secret ; car je n'en ai encore trouvé nulle part aucune trace. En tout cas, en 1891, l'abbé

Roca ne se montrait guère satisfait des résultats de sa propagande souterraine dans le clergé.

« J'ai des raisons graves, écrivait-il alors, très graves, pour affirmer que le clergé romain ne se transformera pas et refusera de s'élever à la hauteur où l'appelle la glorieuse mission qu'il a à remplir dans la chrétienté moderne… Ils sont morts et condamnés à disparaitre. Il restera d'eux et de leur maison ce qui resta de la synagogue, après la destruction du temple de Jérusalem, ce qui reste au fond des cornues, quand la substance organique a terminé son évolution : des débris, des pierres descellées, une matière inerte, un *caput mortuum*, des résidus inutiles et lents à s'évanouir. Longtemps encore les ignorants et les fanatiques prendront pour des êtres vivants ces coques défuntes, ces drèches, ces vains fantômes, et subiront leurs obsessions. »

Malgré toutes les excommunications et les interdits, l'apostat Roca, l'*ermite du château de Pollestres*, comme il aimait à s'appeler, n'en persistait pas moins à vouloir s'intituler prêtre catholique :

« On m'a chassé de l'autel, dit-il, on m'a dépouillé de mes insignes, de mon camail, de mon étole, voire même de ma soutane. Et qu'importe ? Est-ce que le Christ ne fut pas chassé de la Synagogue et cloué sur une croix par les pontifes d'un autre sacerdoce, et pour des raisons pareilles ? C'est trop d'honneur qu'on me fait en m'assimilant à lui… »

Espérant qu'il réussirait ainsi à tromper toujours des âmes candides et à les entraîner sous sa direction, l'apostat ne cessa, jusqu'à sa mort, de se proclamer irréprochable et d'une orthodoxie parfaite sur tous les dogmes du catholicisme sans exception ; quand il parlait de la sorte, il sous-entendait que c'était l'Église actuelle qui avait perdu le vrai sens de ses dogmes.

Voici une de ces tentatives dans ce sens ; elle est des plus audacieuses. Le 12 juin 1890, l'*Étoile* publia une lettre de lui, « lettre ouverte à son curé », où se lisent les lignes suivantes :

« À ma mort, vous aurez, mon cher ami, à prendre une détermination dont vous comprendrez toute la gravité, quand je vous aurai dit que j'entends mourir en chrétien fidèle, non seulement

comme membre du *corps social vivant du Christ-Esprit,* ou, ce qui revient au même, de son *Église une, sainte, catholique et apostolique*, mais encore comme prêtre, c'est-à-dire comme *ministre* ou *serviteur* dévoué de ce même *corps*, de cette même *Église*.

« En conséquence, je sollicite humblement de mon curé, au moins pour l'heure de ma mort, l'administration des derniers sacrements et, pour après ma mort, les honneurs de la sépulture ecclésiastique.

« Si ces grands bienfaits me sont refusés, j'ai la douleur de vous informer que des mesures sont prises pour que ce refus soit porté à la connaissance de tout le monde, par la publication qui en sera faite d'abord, sur ma tombe, à l'heure même de mon enterrement, et ensuite dans les revues et dans les journaux où j'écris, et qui tous se feront un devoir d'insérer en même temps ma *profession de foi catholique* et le texte de la présente lettre. »

Ce malheureux a eu une terrible fin ; et je me demande comment elle n'a pas mieux donné à réfléchir aux complices de ce mauvais prêtre diabolisant.

L'apostat Roca, frappé par la main de Dieu, est mort subitement l'année dernière (1893), à Néfiach, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-trois ans. Naturellement, l'Église lui refusa la sépulture ecclésiastique ; ses amis, les gnostiques valentiniens et les gnostiques messianistes, le firent enterrer civilement. Nous avons vu plus haut le F∴ Doinel présider une cérémonie en son honneur « pour la délivrance de son enveloppe astrale ». L'*Initiation* et l'*Étoile* ouvrirent une souscription pour son tombeau, et, avec le produit, les gnostiques parisiens lui érigèrent une pierre commémorative portant cette inscription :

À L'Abbé Paul Roca
Apôtre et martyr du Christ-Esprit-Humanité
Ses frères et ses admirateurs

L'apostat Roca avait, comme on vient de le voir, son âme de sataniste partagée entre les deux écoles gnostiques qui fleurissent de nos jours : les valentiniens et les messianistes. Il collaborait aux publications des deux groupes. Le lecteur m'a vu citer à plusieurs reprises l'*Étoile*, et il est bon de dire que cette revue est plus spécialement l'organe des messianistes.

De même que j'ai présenté le F∴ Doinel, de même je dois consacrer quelques pages à M. Alber Jhouney (en réalité : Albert Jouney), directeur de l'*Étoile*, poète du messianisme, jeune homme de vingt-sept ans, qui a déjà neuf ans de magie. Il est le riche héritier d'un grand manufacturier, habite ordinairement une villa à Saint-Raphaël, et apparaît de temps en temps à Paris pour y faire des conférences d'occultisme ; sa jolie tête blonde inspirée a grand succès dans le monde gnostique.

Comme les Rose-Croix du groupe Péladan, les messianistes se proclament les meilleurs amis du Pape et des évêques ; mais ils veulent, disent-ils, régénérer le christianisme en le ramenant à la gnose. M. Jhouney prêche, comme Swedenborg, une Nouvelle-Jérusalem, où Éliphas Lévi remplace Moïse, et Louise Michel, Ézéchiel.

Cependant, il critique quelque peu Éliphas Lévi, le trouvant trop timide :

« Le mérite essentiel d'Éliphas Lévi, écrit M. Jhouney, est d'avoir montré que la Kabbale, l'Alchimie, la Magie, le Magnétisme se confondaient dans une clarté centrale. Mais des contradictions volontaires, la crainte légitime de donner au mal (lisez : aux catholiques) des armes suprêmes, l'espoir de soutenir les vieilles formes religieuses et impériales par la force de l'occulte, ont diminué sa vigueur réelle… Il a osé en héros intellectuel. Dans la prison monacale, sur les barricades, dans les ténèbres saintes de l'Hermétisme, dans les périls de l'Aour, il a cherché l'absolu, la vérité fixe, en détruisant son bonheur, en risquant sa vie, sa renommée et sa raison. »

L'idée fondamentale du groupe messianiste est celle même de Swedenborg, que le Jugement de Dieu a condamné l'Église catholique actuelle, où règne l'abomination de la désolation.

« La prostituée de l'Apocalypse trône en souveraine au Vatican Royal. Du Vatican, elle est allée faire invasion dans les palais des cardinaux, des nonces et des évêques. Elle rampe dans les presbytères ; elle a grimpé sur nos chaires, elle s'est glissée jusque dans les confessionnaux… Au lieu de paitre les troupeaux, les pasteurs se paissent eux-mêmes…

Je demande pardon à mes lecteurs de reproduire de telles grossièretés ; mais il faut bien que l'on juge ces gens-là.

Quant au Néo-Christianisme, qu'il s'agit de substituer à « ce Christianisme abâtardi et maudit de Dieu », il est surtout emprunté aux doctrines de la Kabbale, de préférence à celles du Bouddhisme : « Les Néo-Bouddhistes, dit A. Jhouney, ne prient pas ; les initiés à la Kabbale prient un Dieu conscient qui a créé le monde par amour… La Sainte Kabbale croit en Dieu, et la doctrine des Mahatmas est une doctrine athée. » Est-ce Bouddha ou le Christ qui l'emportera ? À cette question, les Mages de l'*Étoile* répondent : « C'est le Christ solaire du Zohar, le Christ social ! »

« Le Christ solaire de la Kabbale Zoharite se lève ! s'écrie le poète-prophète. Devant lui, vont disparaître les étoiles coupables et les soleils trompeurs, c'est-à-dire les sacerdoces. Le mal, Satan lui-même[38] est condamné, comme le serpent qui se mord la queue, à se dévorer lui-même. Il n'a en lui rien de substantiel ; il sera détruit à la longue et résorbé par l'être, Arihman, prince des anges noirs, par Ormuzd, prince des anges blancs, l'enfer par le ciel. L'enfer et le ciel

« Sont comme un reflet l'un de l'autre,
Et l'Adam-Kadmon-pur, idéal,
A pour miroir Adam-Bélial,
Qui dans le fétide ennui se vautre.
L'Enfer est un miroir déformant,
Une onde visqueuse où l'on se brise
Du rayon sacré que l'ombre irise,
Et change en couleur d'abaissement.
Toute la laideur du noir abîme
N'est que la beauté des cieux vivants,
Rompue aux remous morts et mouvants
Du mal que l'éclat d'en haut ranime ;
Et sans les rayons divins, perdus
Parmi la torpeur de son visage,
L'Adam-Bélial, malgré sa rage,
Se décomposant, ne serait plus. »

Les messianistes ont fondé un *Ordre* ou *Fraternité de l'Étoile*, ayant pour annexe une « Société d'Etudes », c'est-à-dire une association organisée pour les expériences, évocations et autres pratiques de magie. Cet ordre comprend quatre degrés et reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe. Et février 1890, l'Etoile annonçait que le 3e degré de la *Fraternité de l'Étoile* venait de se constituer « avec un noyau de prêtres catholiques, dont un curé doyen d'une paroisse importante, un autre docteur en Sorbonne. » Ces apostats qui se cachent avec le plus grand soin sont heureusement peu nombreux. L'*Étoile* cite encore, mais en se gardant bien de le nommer, « un savant théologien français, initié aux Arcanes de la Rose-Croix, et l'un des 12 grands-maîtres actuels de cet Ordre occulte (1890)[39]. »

En 1890, à la *Fraternité de l'Étoile* s'adjoignit l'apostolat gnostique, dirigé par le F∴ Doinel : « À l'heure qu'il est, dit l'*Étoile* (8 noverhbre 1890), la *Fraternité de l'Étoile* représente le noyau de cet apostolat. Et l'union, dans un Concile, de cette fraternité et de la Gnose sera le premier gage et la première sanction de cet apostolat. »

Dans la pensée de Jhouney, ses poèmes ne sont que la grande synthèse de la tradition ésotérique et symbolique, en religion, science et art. L'idée est annoncée dans l'*Étoile sainte*, elle est concentrée dans les *Lys noirs*, et s'épanouit dans le *Livre du Jugement*, les trois œuvres capitales du jeune goète.

On a vu plus haut comment l'Enfer, dans ce système, n'est qu'un reflet du ciel. Il doit disparaître dans le feu de l'amour ; c'est le gnosticisme valentinien poétisé.

« Dieu d'un baiser sèche tout le lac de l'enfer. »

La damnation ne saurait être éternelle ; « la justice ne doit s'exercer que par le feu de l'amour » :

« Par une orageuse alchimie
En l'Adam-Ève, en nous, tout Satan sublimé
Verra, par bulles d'or, monter son infamie,
Pendant que nous, d'un vol au Seigneur abimé,
En Rédempteurs, en Rédemptrices,

En jets d'infinis sacrifices,
Nous nous sublimerons à Jéhovah fondus,
Et Satan, converti, suivra notre envolée,
Toute sa substance exhalée
Transfigurant sa honte en Héros éperdus. »

Pour montrer jusqu'où va le délire de M. Jhouney, je crois utile de reproduire encore les vers qu'il a dédiés à « *un Démon* » qui lui est apparu revêtu d'une tunique féminine et dont il se déclare l'admirateur. Et qui sait si ce diable, l'abusant, ne s'est pas livré à ce gnostique, pour mieux consommer le pacte ? Les vers de M. Jhouney permettent de tout supposer :

Ces lourds cheveux bouclés, couleur de saphir sombre,
Encadrent le contour de ton frêle visage
Et versent tristement leurs reflets et leur ombre
Sur la clarté de ton charmant regard sauvage.

Quelle noire splendeur inonde ta pensée ?
Et brûle jusqu'aux os ta force solitaire ?
Quel plaisir inconnu tente ta chair lassée,
Ô toi, qui hais le ciel et méprises la terre ?

Pensif et gracieux dans ta robe de femme,
En tes péchés, du monde ignoré, tu reposes.
Ton orgueil se recueille au temple de ton âme,
Où tes calmes remords s'ouvrent comme des roses.

Mais tu veux chaque jour de plus âpres ivresses,
Par des crimes nouveaux ranimant ton génie,
Et sans comprendre encore où mènent tes tristesses,
Tu cherches dans le mal une extase infinie.

M. Jhouney a mis en vers les anathèmes de l'abbé Roca contre l'Église catholique romaine :

. . . . . Comme les rois, le pontife monarque
Des deux pieds de Satan au front porte la marque.
. . . . . .
Saint Paul, saint Jean, saint Pierre étaient initiés ;
Vous, vous ne secouez que des torches éteintes
Sur le peuple englouti dans l'ombre de la mort.
Sachez que, malgré vous, s'il le faut, les Prophètes
Par Dieu remplaceront le faux Dieu que vous faites ;
Que les livres muets crieront et flamboieront ;
Qu'une mitre de fer vous rongera le front ;
Que le Christ abattra sur le prêtre superbe
La foudre de l'Aour et la hache du Verbe.
. . . . . .
Ou, s'il s'en est trouvé dignes d'offrir l'hommage
À Jésus de l'encens, de la myrrhe et de l'or,
Ils ont, comme Trithème, enfoui leur trésor,
Craignant de faire mal aux prunelles profanes
Des Conciles bercés aux bras des courtisanes.
Et si, comme Postel, ils ont parlé trop clair,
L'Église a dit : « Voilà de ces songeurs en l'air ;
« Rétracte-toi, bonhomme. » Avec un lent sourire,
L'adepte a renié ce qu'il venait d'écrire,
Laissant, pour venger Dieu, marcher aveuglément
Le juge sans pensée au jour du Jugement.

Au milieu de tous ces cris de haine et de ces divagations, toutes plus ou moins contradictoires, la Gnose ne varie pas sur un point de sa tactique : elle est et reste sirène, elle se montre sensuelle pour mieux séduire cette pauvre chair humaine, si prompte à défaillir. Et c'est peut-être par là qu'elle fait le plus de victimes. Il faut voir quel public d'efféminés, de blasés et de femmes nerveuses se presse aux Salons de la Rose-Croix. Les gnostiques, eux aussi, ont su attirer les femmes à eux ; elles affluent, âmes sensibles, autour des pontifes valentiniens et messianistes qui leur disent :

« Les âmes naissent par couples ; l'amour absolu unit indissolublement les âmes-sœurs, lorsqu'elles se retrouvent. Isis dormira sur le sein de son Osiris enfin retrouvé ! Quoi de plus beau que la dyade divine, que l'androgyne primitif reconstitué ! »

C'est M^me^ Piou de Saint-Gilles qui installe dans son château une communauté libre sous les auspices de la *Fraternité de l'Étoile*, et de ses directeurs, qu'elle prend pour ses Pères spirituels et conseillers intimes. C'est M^me^ Paule Janick, directrice de l'*Éclaireur*, qui se rallie aussi à la *Fraternité de l'Étoile*, « encore encrassée d'ignorance, mais lui apportant la bonne volonté dont son âme est animée ». Ses services sont agréés : elle écrit dans l'organe messianiste *le Secret du Bonheur*, où elle distille « le miel qu'elle a butiné chez Saint-Yves, la duchesse de Pomar (lady Caithness), l'abbé Roca, A. Jhouney, René Caillié, Papus, Stanislas de Guaita, Jules Bois, Jean Macé, les hôtes aimés de son ermitage pyrénéen ». Elle y recommande aux prêtres et aux curés la théologie scientifique de lady Caithness et de l'abbé Roca, et le travail de la première heure du *Nuctaméron* d'Apollonius de Tyane.

La rapide étude qu'on vient de lire, — portant sur les swedenborgiens, les martinistes, les rose-croix, les néo-bouddhistes, les gnostiques valentiniens et messianistes, — nous a montré l'organisation du satanisme moderne dans ses groupes les plus importants. Mais il est encore d'autres groupes d'occultistes, spirites ou magnétiseurs, qui diabolisent à outrance, mais qui ont un fonctionnement moins étendu dans sa sphère. Tout ce monde-là est sataniste, et il ne faut pas que les théories dont chaque groupe enrichit son programme créent le moindre doute à cet égard ; ces théories, on ne saurait se lasser de le redire, sont un trompe-l'œil, et rien de plus. C'est avec ces théories que l'on entraîne l'adepte, qu'on le fait sortir de sa religion (catholique, protestante ou israélite), qu'on soumet son cerveau à la recherche d'une conception absolument révolutionnaire de la divinité ; et, quand l'initié en est là, il a bien vite compris le secret des secrets, et il invoque désormais Satan comme nouveau Messie, comme archange destiné à la réhabilitation, sinon même comme vrai Dieu ; en tous cas, le dieu auquel l'occultiste décerne son hommage n'est plus le Dieu des catholiques.

Si ces divers systèmes étaient sincèrement posés par leurs inventeurs et les chefs d'écoles comme des théories vraies, sérieuses, à adopter

définitivement dès l'initiation, les différents groupes de l'occultisme ne pourraient pas se réunir pour travailler ensemble, tant leurs dogmes sont en opposition les uns avec les autres. Le fond est donc le même, puisqu'un occultiste passe indifféremment d'un groupe matérialiste à un groupe déiste. La plus éclatante manifestation de cette *identité de dernier arcane* a été le Congrès dit spirite et spiritualiste international, qui s'est tenu à Paris, au Grand Orient de France (16, rue Cadet), du 9 au 16 septembre 1889 ; et ce congrès prouve, en outre, une fois de plus que c'est bien la franc-maçonnerie qui est l'âme de toutes ces fédérations d'occultistes.

Dans ce Congrès, l'armée des ouvriers de Satan a voulu recenser ses forces et sa puissance, se rendre compte des ressources dont elle dispose en Europe, en même temps que constater les résultats déjà obtenus et préciser le plan à suivre à l'avenir. Spirites et Mages, Hiérophantes et Nécromanciens, Bouddhistes et Gnostiques y scellèrent solennellement leur union infernale.

De toutes les parties du monde accoururent à Paris les représentants de toutes les écoles et cénacles diaboliques. En moins de trois mois, ils se groupèrent jusque dans l'Inde. Les adhésions arrivèrent par centaines, par milliers. Spirites, Spiritualistes, Kabbalistes, Théosophes, Magnétistes, Swedenborgiens, Théophilanthropes, Francs-Maçons étaient là, représentés par leurs délégués, délégués de plus de 40.000 adhérents et de 95 journaux. Les délégués au Congrès formant l'état-major et la partie militante de la grande armée sataniste, j'en donnerai la liste complète, d'après le *Compte rendu* officiel du Congrès.

Les délégués au Congrès[40] se divisaient ainsi :

ESPAGNE :

Madrid : D^{r} Joaquin Huelbes Temprado, D^{r} don Manuel Sanz y Benito, don Thomas Sanchez Escriban, M^{me} Sanz y Benito, don Bernardo Alarçon, don José Agramonte.

Barcelone : Vicomte de Torres Solano, don Facundo Usich, Modesto Casanovas, Jacinto Baixeras, Eduardo Dalmau, Joachim Dieguez.

Tarrasa : L'orateur don Miguel Vives, M^{me} Vives et Dolegol.

Loya : Don Fraucisco Morales, Don Juan Baptista Lopez, don Manuel Navarro Murillo (pour Trujillo), et Clemente Goupille (pour Tarragona).

Séville : Dr Juan Hernandez Ballesteros, et Dr Mendez Nunez.

Saint-Sébastien : Don Torribio et Caballero, Mme Caballero, D.-N. Mundejar.

Le Dr de Fonseca et Mme de Fonseca représentaient le journal le *Psychismo* et le groupe *Materia et Espirito*, de Lisbonne, avec M. Angelo de Saarea Prado el M. R.-C. Lazameta.

CUBA

M. Eulogio Horta représentait le journal la *Nueva-Alianza*, les centres spirites : Lazos-de-Union, Sante-Espiritus, El-Salvador, Santo-Pablo-de-Malpaez, Jose-y-Circulo, Antonio-de-Padual, Santo-Domingo, les cercles de la Encrucyado, toute la fédération de Sagua-la-Grande, le journal la *Buena-Nueva*, et la *Elborado*, organe officiel de tous ces centres.

MEXIQUE, PORTO-RICO, LA PLATA

Le Mexique était représenté par don Edouard L. Zarate, pour Puebla et la Vera-Cruz ; don Rafael de Zayas Enriquez, pour Mexico, et Paz-y-Progresso, cercle de Orizaba.

BRÉSIL, CHILI, PÉROU

Au Brésil, les spirites ne se comptent plus ; il y en a dans toutes les provinces ; la *Revue spirite* a donné la liste des hommes remarquables que nous avait envoyée le regretté M. Casimir Lieutaud, tous docteurs, médecins, ingénieurs, diplomates, etc. qui s'honorent du titre de spirites et défendent leurs idées dans le *Reformador*, sous la direction de M. F. Xavier Linheiro. Au Pérou, un ingénieur électricien très érudit, M. Faz y Soldan, défend nos doctrines, dans son journal *el Sol*.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Dans la République Argentine, la cause du spiritisme a fait des progrès étonnants ; bientôt le gouvernement y sera dans l'obligation de compter avec cette école puissante qui attire tous ceux qui veulent définitivement rompre avec les dogmes antiques qui ont si longtemps asservi la pensée humaine. Les journaux *la Luz de l'Alma*, la *Vérité*, *Constancia, Persecerancia, la Recista Espéritista* ont adhéré au Congrès.

ITALIE

L'école italienne, franchement spirite, était représentée au congrès par le capitaine Volpi et le professeur Hoffmann, le major Ungher n'ayant pu venir à son grand regret, ni le Dr en spiritisme M. Chioïa, de Naples. Une

fédération, sous le nom de *Grupo Sparso*, réunit des hommes tels que MM. Enrico Dalmazzo et le professeur Scarpa, les premiers fondateurs du spiritisme en Italie ; puis MM. G. Damiani, Rossi-Pagnoni, le Dr Moroni, le professeur Falconer Teramo, le comte Gherardo Freschi, Mme Brenda, le magistrat Jacopetti, le professeur Alexander Reggiani, le professeur Stefano Vacea, Barbieri de Introini, théosophe et orientaliste, Michel-Ange Pezziardi, le professeur Vespasiani, Galli Bareggi, le comte Louis Gualtieri, les trois dames Simonelli, Mme Teresa Visconti, Eugenia Favas, S. Maestri née Baronesa-Struve, le professeur Pasqualis Vincenzo, le comte Cresci, le baron Bereventano, le Dr Santangelo, l'ingénieur Dupré, le capitaine Viola, Caraccioti, le sénateur Borselli et Mme Borselli, le Dr Anfossi, le Dr Peirano, l'ingénieur Parato, Mme Rosa Parato, l'ingénieur Giuseppe Palazzi, Mme Ghiaia, Vecelio Ercolani, Benicelli, Alberto Ghesso, Mme Filosa.

ALLEMAGNE

La Bavière était représentée par M. l'ingénieur Louis Deinhart, et le linguiste Dr Grau.

La Prusse et la Saxe, par M. Sigismond Karl, au nom du Dr B. Cyriax, qui dirige le journal *Spiritualistiche Blatter*, et au nom de la société *Psyché*, de Berlin. — Le *Psyche Studien* à Leipzig, lu par 3.000 personnes lettrées et rédigé par M. Oswald Mutze, sous la direction de M. le conseiller d'État russe Aksakoff et du Dr Witig, nous a envoyé son adhésion.

POLOGNE ET RUSSIE

La Pologne a des groupes spirites : Mme Olympe de Dybowska, à Cracovie, nous a envoyé son adhésion, ainsi que nos amis de Varsovie : Mme de Wolska représentait la Pologne.

Saint-Pétersbourg avait délégué M. Semenoff ; le journal *le Rebus* avait adhéré. Odessa nous avait envoyé son obole, au nom d'un groupe important, présidé par le fameux médium Samuel Bourkser. M. Hoffmann représentait aussi Saint-Pétersbourg.

SUÉDE ET NORWÈGE

La Suède était représentée par Mme et Mlle Norlund, excellent médium, au nom de la société présidée par le général Kingensterne. Mlle A. Dubost, déléguée, était suédoise.

MM. Torstensen et Karl Stosjédt représentaient la Norwège et le journal spirite *Morgendæmringen*.

HOLLANDE

La société des spirites et des spiritualistes des Pays-Bas, présidée par le pasteur M. P. Huet, était représentée par M. J. P Straaten, directeur du journal *Het spiritualistiche Weekblad*, et M. L. Becker.

BELGIQUE

La Belgique était représentée par nos vieux amis : MM. Closset, Houart, Martin-Martiny, Félix Paulsen, au nom de la fédération spirite de Liège, et M. O Henrion, pour l'Union spirite liégeoise.

SUISSE

M^me^ Antoinette Bourdin représentait les spirites de la Suisse.

ANGLETERRE

M. et M^me^ Everett représentaient le journal de Londres *The Light* et l'Union spiritualiste fondée par M. Oxon. M. Terry et M^me^ Terry représentaient les spiritualistes de Melbourne, en Australie. Mistress Esther Wood assistait au Congrès.

MÉDITERRANÉE

De Braïla (Roumanie) M. Lefakis nous a envoyé l'adhésion de plusieurs professeurs de l'université de cette ville ; Constantinople, Athènes, les îles grecques ont fait de même.

La Tunisie et Alexandrie nous ont présenté de solides adhérents.

L'Algérie s'est mise à la hauteur du mouvement général : MM. Déchaud, publiciste, et Lovera, tiennent à Alger la tête de ligne.

ÉTATS-UNIS[41]

M. Henry Lacroix était le représentant du grand journal *The Banner of Light,* de Boston, et de l'Association spiritualiste de New-York ; au Congrès, M. Lacroix a déclaré représenter au moins douze millions d'Américains.

Les spirites de Buenos-Ayres étaient représentés par M. et M^me^ Crousse.

FRANCE

La France était représentée par des délégués de centaines de sociétés :

D^r^ Chazarain, Leymarie (l'organisateur du Congrès), Delanne, Léon Denis, Camille Chaignau, Marius Georges, Henri Sausse, Blin, Lecocq, Lecomte, Cuvenc, James Smith, Berthet, Rouxel, Laurent de Faget, Vacquerie, Chevalier, Olagnier, M^me^ Kock, D^r^ Pradère, Vinet-Pesseau, M. et M^me^ Viselle, Caminade, M^me^ Conty, Delacourcelle, Houart, Gebhart, Guégan, Hiérabide, Lejay, Moutière, Lavril, Martin, Trésorier, Auzanneau, Bouvery, Virry, l'abbé Roca, A. Caron, M^me^ Pognon, Carlos Libert, Varchawsky, Arthur Arnould, M^me^ Vigué, D^r^ Papus, Lemerle, Mac-Nab, Reybaud, Bosc, D^r^ Foveau de Courmelles, D^r^ Dariex ;

Présidents d'honneur : Charles Fauvety, duchesse de Pomar, Marcus de Vèze, Eugène Nus.

Président effectif : Jules Lermina.

Accepter un tel homme pour président, c'était de la part du Congrès témoigner hautement qu'il était prêt à faire litière de tous les principes, je ne dirai pas religieux, mais simplement philosophiques et sociaux. Jules Lermina, est en effet, l'un des ouvriers les plus actifs de la presse matérialiste et athée. Et il était si notoirement connu comme tel, que son élection à la présidence du Congrès souleva au sein même des adeptes de l'occultisme les plus vives récriminations. Le *New Spiritualistiche Blaetter*, de Berlin, et l'*Op de grenzen vantwec werelden* (sur les frontières des deux mondes), de La Haye, protestèrent, par l'organe de M^me^ Van Colcar, la directrice de ce dernier journal, contre la nomination d'un *athée matérialiste*, comme président d'un Congrès s'intitulant avant tout *spiritualiste*[42].

Comme s'il eût voulu donner raison à cette légitime protestation, aussitôt après le Congrès, M. Lermina publiait sur la science occulte un ouvrage[43] où, se défendant d'être devenu spiritualiste, il écrivait en propres termes : « La vérité, c'est qu'il n'y a que du matérialisme, en ce sens que les avenirs, — si tant est qu'ils existent, — ne représentent qu'une dilution, qu'une sublimation de la matière, douée en d'autres états de propriétés qui n'existent pas sous les formes que nous connaissons. » Et il disait vrai, le spiritisme, comme nous l'avons vu, n'étant en effet qu'une forme spécieuse du matérialisme.

Bien qu'il essayât, comme président du Congrès, de mettre une sourdine à l'expression de ses véritables sentiments, le bout de l'oreille satanique perce malgré lui jusque dans son discours d'ouverture. Il y caractérise ainsi le Congrès : « la levée en masse des chercheurs de vérité contre l'obscurantisme, qui se réclame, pour arrêter l'essor de l'esprit humain, de l'intolérance persécutrice et irraisonnée des Académies et des Églises. » En d'autres termes : la levée en masse des sectateurs d'une science occulte repoussée par les savants et maudite par l'Église. Si l'on pouvait douter que par cet *obscurantisme*, contre lequel se fait cette levée en masse de l'armée de Satan, le président du Congrès vise autre chose que le catholicisme, toute incertitude tomberait devant cet autre passage du même livre :

« Le *Catholicisme* est une religion obscure, avide et cruelle, ennemie de l'activité humaine, adversaire de l'intelligence, négatrice de tout progrès et de toute morale sociale, fautrice d'ignorance, d'hypocrisie et de trahison, ayant à son passif les persécutions les plus féroces et les crimes les plus odieux, bavarde de charité et foncièrement égoïste, n'ayant pour le croyant que des promesses menteuses ou des menaces épouvantables, désorganisatrice de la famille, arrachant l'enfant à la mère et la femme au mari, corruptrice de son propre clergé qu'elle forme à la tartuferie et qu'elle contraint aux vices contre nature, orgueilleuse et basse courtisane vendue au plus offrant… Le Christianisme ne fut qu'une erreur : le Catholicisme est un crime. »

Et il part de là pour opposer à ce catholicisme de sa façon l'idéal religieux et moral du bouddhisme.

C'est, à n'en pas douter, cette fureur d'anti-catholicisme qui recommanda surtout le F∴ Jules Lermina à l'honneur que lui fit le Congrès de le présider, et ce qu'entend louer en lui le F∴ Papus, lorsque dans son *Rapport général à la séance publique du Congrès* il s'exprime ainsi :

« Jules Lermina n'est pas spirite, vous le savez tous ; l'immortalité de l'âme ou les rapports avec les morts sont encore pour lui des problèmes non résolus ; mais il est ennemi de tout préjugé qui tendrait à arrêter l'essor de la pensée humaine : « Si j'accepte l'honneur de diriger vos débats, m'a-t-il dit, je veux montrer par là que moi, libre-penseur dans la véritable acception du mot, je n'ai jamais

peur des préjugés ridicules invoqués par les Académies ou par les Églises pour empêcher la vérité de se produire. » (*Salve d'applaudissements.*)

Du reste, les membres du Congrès eussent eu mauvaise grâce à se plaindre du matérialisme de leur président, quand la *Section Philosophie*, après discussion, proclamait, parmi ses conclusions dogmatiques : l'Identité essentielle de l'esprit et de la matière[44]. Au point de vue de la morale sociale, cette même section, logique en cela, niait l'existence du mal et la responsabilité morale, en les remplaçant par la loi de nécessité et de justice.

Les conclusions de la section *Occultisme* justifiaient pleinement l'assertion de Lermina, qu'il n'y a dans le spiritisme que du matérialisme. Les défenseurs de la doctrine occulte, Théosophes, Kabbalistes, Francs-Maçons, fraternellement unis dans la même pensée, constataient dans leurs conclusions :

1° L'identité de leur enseignement avec celui des spirites sur la constitution de l'homme, quoique en termes différents :

Spiritisme	*Kabbale*	*Théosophie*
1. Le Corps.	Le corps (Nephesh).	Le corps (Ropa).
2. Le Perisprit.	Le corps astral (Ruah).	Le corps astral (Linga sharira).
3. L'Âme.	L'esprit (Neschâmah).	L'esprit (Atma).

2° Les divergences entre les deux écoles ne portent que sur la transformation de ces principes après la mort ; l'occultisme croyant à la dissolution totale du *perisprit* ou *corps astral* au bout d'un certain temps.

3° Les phénomènes de communication entre les vivants et les morts s'expliquent, selon les occultistes, par la sortie du corps astral, l'alliance consciente ou inconsciente des corps astraux du médium et des assistants, et enfin l'influence réelle des esprits.

4° Le corps astral (fluide nerveux organique) précède l'âme et fabrique le corps matériel. L'âme n'est jamais totalement incarnée dans le corps.

5° Les occultistes partisans de la réincarnation enseignent que l'âme seule se réincarne et que le périsprit se dissout et passe à l'état d'image astrale.

6° Le périsprit ou corps astral se renouvelle incessamment, quant à ses parties constituantes, par l'action toute spéciale du nerf grand sympathique sur la vie, apportée par le globule sanguin qui la puise lui-même dans l'air ambiant.

7° L'homme présente une véritable hiérarchie cellulaire couronnée par la cellule nerveuse. Chaque être humain est une cellule nerveuse de la terre ; chaque âme humaine est une idée de la terre. La terre puise les éléments nécessaires à vitaliser tous les êtres qui sont ses véritables organes dans la lumière solaire au sein de laquelle elle baigne comme toutes les planètes de notre système. Chaque planète est un être vivant possédant un corps, un périsprit et une âme, et n'est elle-même qu'un organe d'un être également vivant : l'univers. L'univers matériel, conçu dans sa totalité, forme le corps de l'Être suprême nommé Dieu par les religions.

L'humanité de toutes les planètes, le grand Adam-Ève de l'ésotérisme, est la vie ou l'âme de cet être suprême. Dieu[45] est la synthèse des mondes visibles et invisibles, formé :

Par l'univers comme corps (objet de l'étude des matérialistes) ;

Par l'humanité comme vie (objet de l'étude des panthéistes) ;

Par lui-même comme esprit (objet de l'étude des théistes).

Telles sont en substance, résumées par le F∴ Papus, rapporteur, les principales conclusions à l'aide desquelles l'occultisme s'unit fraternellement aux spirites de toutes les écoles. Deux points importants étaient acquis : l'unanimité sur *la réalité des phénomènes magiques*, et l'unanimité dans la lutte contre ce que le Congrès appelait *le Matérialisme néantiste* (lisez : le dogme et la morale catholiques).

En résumé, les écoles diverses représentées au Congrès se groupaient ainsi :

I. Écoles expliquant par les esprits les phénomènes magiques, c'est-à-dire Groupes Spirites : — 1° les *Réincarnationnistes*, se subdivisant en : A. Kardécistes ou disciples d'Allan-Kardec ; B. Futuristes Positivistes ; — 2° les *Non-Réincarnationnistes* qui sont les Swedenborgiens (américains en majorité, hollandais en partie).

II. Écoles expliquant les phénomènes magiques par les esprits, mais aussi par d'autres influences que les esprits, c'est-à-dire GROUPES OCCULTISTES : — 4° les *Kabbalistes* (doctrines occidentales, hébreu), se subdivisant en : A. Indépendants, c'est-à-dire ceux qui, comme le F∴ Papus, se rallient indifféremment aux groupes des Martinistes, Rose-Croix et Gnostiques valentiniens ; B. Gnostiques Messianistes ; — 2° les *Théosophes* (doctrines orientales, sanscrit), se subdivisant en : A. Théosophes dit Chrétiens, groupes professant les idées de la duchesse de Pomar ; B. Néo-Bouddhistes, groupes se disant en communication avec les Mahatmas du Thibet, système de M^me^ Blawatsky, ayant aujourd'hui pour grande-prêtresse M^me^ Annie Besant.

Je donnerai plus loin la liste des journaux spirites et occultistes qui furent représentés au Congrès de 1889 ; mais tout d'abord voici ceux qui précisent le mieux les doctrines des écoles classées ci-dessus :

La *Revue-Spirite*, de Paris, organe des Kardécistes ; la *Vie Posthume*, de Marseille, organe des Futuristes Positivistes ; la *Revue Trimestrielle des Étudiants Swedenborgiens libres*, de Paris, organe swedenborgien : l'*Initiation*, de Paris, organe des Indépendants ; l'*Étoile*, d'Avignon, organe des Messianistes ; l'*Aurore*, de Paris, organe des Théosophes dits Chrétiens, Société Théosophique d'Orient et d'Occident ; la *Revue Théosophique*, de Paris, organe des Néo-Bouddhistes, Société Théosophique Hermès.

Je n'analyserai pas les 24 discours prononcés dans les séances des Sections réunies, par les orateurs officiels : Gabriel Delanne, Léon Denis, Papus, Charles Fauvety, Marius Georges, Laurent de Faget, D^r^ Chazarain, Camille Chaigneau, Lessart, Van Straeten, D^r^ Grau, Henrion, Henri Lacroix, etc. Ils sont résumés en substance dans les conclusions adoptées par les différentes sections. Il faut signaler pourtant le plus curieux, le plus inattendu, le plus audacieux de tous ces discours, prononcé par un homme qui ose se présenter dans ce conciliabule diabolique comme étant prêtre du Christ, d'un chanoine catholique, le chanoine Roca, à qui j'ai déjà consacré quelques pages.

Son discours fut assurément le clou du Congrès ; il fallait, aux Assises de Satan, un prêtre apostat, pour ajouter à l'impiété le ragoût du sacrilège. Il fallait qu'en sa personne Satan inaugurât solennellement, en face du monde, le rôle nouveau qu'il jouait déjà en secret dans une foule de petites

chapelles swedenborgiennes ou martinistes, celui d'Antéchrist se décorant du nom et des apparences du Christ lui-même.

« *Solutio omnium difficultatum, Christus !* » — « L'unique solution de toutes les difficultés, c'est le Christ ! » Tel fut le texte de l'homélie satanique, qui débutait ainsi :

Mesdames et Messieurs,

« Ce que je vais avoir l'honneur de vous dire est tellement *délicat*, tellement grave dans la bouche d'un prêtre qui a tant de ménagements à garder à l'égard d'une Église dont il ne veut pas se séparer, quoi qu'elle fasse contre lui, quoiqu'elle ait mis tous ses livres à l'index et que, dans un diocèse, elle l'ait frappé d'interdiction ; ce que j'ai à dire est si délicat que, pour ne pas dépasser le but, afin de bien mesurer l'expression, j'ai préféré mettre par écrit tout ce que je désire vous exposer. Je vous demanderai donc la permission de lire et de ne pas improviser.

« Honneur aux pionniers de la Rénovation qui s'accomplit ! Honneur à vous, Mesdames et Messieurs, en qui se personnifie ici le génie transformateur. Vous êtes les précurseurs et les promoteurs du règne de la justice et de la vérité divines, règne promis aux hommes par le Messie… *Pater, adveniat regnum tuum*… Ce que vous avez fait est bon ! Ce qu'il vous reste à faire est encore meilleur. La marche de l'*Esprit nouveau* ne subira pas d'arrêt. Vous atteindrez au principe même de toutes les forces psychiques, à Celui qui a dit : « *Ego Principium qui et loquor vobis*. Je suis le principe de tout, je suis le foyer vivant d'où rayonnent les esprits. » (Jean, VIII, 12.)

« Par là vous sera dévoilé le Christ éternel, et vous comprendrez tous, chères sœurs et chers frères, *que ce Christ divin n'a rien de commun avec le Christ du Vatican*, avec le Christ du Syllabus, avec le Christ de l'Inquisition et des bûchers, avec le Christ de la Saint-Barthélemy, avec le Christ inhumain des Torquemada et des Santa-Cruz (grands applaudissements) ; mais qu'il est le pur Adam-Kadmon des Kabbalistes, c'est-à-dire le *Règne hominal* lui-même… »

Cet échantillon de la *délicatesse* du chanoine Roca doit suffire pour nous indiquer sous quelle inspiration ce prêtre apostat pouvait oser parodier ainsi

le langage de Jésus-Christ et des apôtres, et à quelle impulsion obéissaient ceux qui osaient l'applaudir. Seul, le père du mensonge pouvait fermer la bouche à ces applaudisseurs, et les empêcher de s'écrier : « Comment pouvez-vous vous targuer d'appartenir encore à une pareille Église, « où, comme vous le dites, *il ne reste plus que des hiboux et des chouettes, des rétrogrades et des obscurantistes, toute la gent noctambule dont la lumière blesse les yeux ?* » Votre langage n'est qu'un impudent mensonge. » Mais non, tout cet auditoire, aveuglé par Satan, riait et applaudissait. Ils étaient fiers de se voir appliquer les prophéties d'Isaïe, de Jésus et de saint Paul, d'être proclamés par un prêtre apostat « les prêtres de l'ère nouvelle, les prêtres de l'esprit vivant… la fournaise cyclopéenne d'où sortira, forgée de toutes pièces, la constitution religieuse et sociale des sociétés de l'avenir ! »

Il faut avouer, qu'à côté des déclamations furibondes du chanoine Roca, les discours des Papus, des Fauvety, des Chaigneau étaient bien ternes et bien incolores. La localisation physiologique du péresprit, les bases de la solidarité, la communion des vivants et des morts, les dithyrambes en l'honneur d'Allan-Kardec, « le Newton du Spiritisme », tout cela était de l'eau tiède à côté des torrents de lave vomis par l'infernal blasphémateur. Il avait révélé le vrai mot du Congrès, la décatholicisation de la génération actuelle et des générations à venir, le règne de l'athéisme, « qualification, osait dire M. Marius George, qui, de flétrissante qu'elle est encore aujourd'hui, perdra toute acuité, lorsqu'au lieu de signifier amour de la matière et néantisme, elle sera devenue synonyme d'immortalité et d'amour passionné de l'humanité. » (*Très bien, très bien !*)[46]

Une fois l'athéisme admis en principe, la divinité du Christ n'est plus qu'une question oiseuse et ridicule. Aussi, faut-il voir avec quel mépris les membres du Congrès la traitent en passant.

Voici comment M. Marius George s'exprime à ce sujet dans le *Résumé des théories de l'esprit Jean* (mémoire présenté au Congrès) :

« Faire rentrer dans l'unité, dans le cadre commun à toute l'humanité, la personnalité si justement admirée de Jésus, ne pas lui faire l'*injure* de la considérer comme exceptionnelle, privilégiée et au-dessus de la loi de conséquences naturelles, c'est non seulement protester contre dix-huit siècles de fanatisme catholique qui firent de Jésus un Dieu ; mais c'est en même temps rejeter, comme les

inutiles rameaux d'un arbre imaginaire, — selon l'éloquente expression de l'esprit Jean, — toute idée de choix, d'épreuve, de : mission ou d'expiation. »

Des quatre sections qui se divisèrent les travaux du Congrès, la plus importante sans contredit, parce qu'elle avait pour but d'en perpétuer l'esprit et d'en maintenir les résultats, fut la section dite de *Propagande*. On y discuta tous les moyens les plus efficaces en vue de l'apostolat anti-catholique. Les principaux moyens proposés, et pour la plupart acceptés, furent les suivants :

1° Publication à bon marché des ouvrages spirites et de science occulte.

2° La création d'une œuvre de conférences publiques. (Adopté à l'unanimité.)

3° La publication à bas prix des travaux du congrès et des mémoires qui lui ont été adressés. (Adopté à l'unanimité.)

4° La publication d'un résumé de la philosophie spirite et des personnages célèbres qui s'en sont occupés. (Adopté à l'unanimité.)

5° Publication d'un annuaire spirite (déjà mise en exécution en Allemagne).

6° Fondation d'œuvres philanthropiques destinées à faire connaître et aimer la nouvelle religion : crèches, maisons de retraite, sociétés de secours mutuels, hospices, etc.

7° Fédération de tous les spirites et spiritualistes du globe en vue de lutter contre les envahissements du néantisme.

8° Installation, dans les groupes et sociétés spirites, de troncs pour la propagande. (Adopté à l'unanimité.)

9° Création à Paris d'un centre spécial pour la traduction en français, et vice versa, des ouvrages ou articles de journaux importants publiés dans d'autres langues. (Adopté.)

10° Envoi de médiums dans les milieux où il n'y en a pas. (Repoussé.) On substitua à cette proposition la suivante : Envoi dans les milieux qui en feront la demande, de personnes aptes à la formation des médiums et à l'organisation des groupes. (Adopté.)

11° Distribution gratuite de tous les journaux spirites ou occultistes à toutes les sociétés de propagande ayant une bibliothèque, et échange de numéros entre tous les journaux. (Adopté à

l'unanimité.)

Pour donner une idée de l'étendue de la propagande spirite et occultiste exercée par la presse périodique, il n'est pas inutile d'énumérer ici les journaux et revues défendant la cause représentée au Congrès de Paris ; on verra par là quelle est l'effrayante intensité du mal que je signale et dont beaucoup de catholiques ne se doutent même pas.

Voilà la liste complète :

FRANCE

L'*Initiation*, Directeur : Papus. Rédacteur en chef : Georges Montière. Secrétaires : C. Barlet, J. Lejay (Paris). — *Le Spiritisme*. Rédacteur en chef : Gabriel Delanne. Rédacteurs : MM. Delanne père, Auzanneau, Léon Denis, Bouvery, etc. (Paris). — *La Revue Théosophique*. Directrice : M^me^ la comtesse d'Adhémar. Rédacteur en chef : M^me^ H.-P, Blavatsky (Paris). — *La Revue Spirite*. Directeur : P.-G. Leymarie. Gérant : H. Joly. Rédacteurs : MM. Vautier, D^r^ Flaschoen, Gambu, Pelletier, M^me^ Leymarie (Paris). — *L'Aurore*. Directrice : M^me^ la duchesse de Pomar. Rédacteur : M^me^ de Morsier (Paris). — *Journal du Magnétisme* (Paris). — *Revue de l'Hypnotisme* (Paris), — *La Lyre universelle* (Paris). — *Revue Franco-Hellénique* (Paris). — *La Paix sociale* (Paris). — *Revue des sciences psyrhologiques illustrée* (Paris). — *L'Orient* (Paris). — *La Chaîne magnétique* (Paris). — *Revue des Étudiants Swedenborgiens* (Paris). — *La Lumière* (Paris).

La Vie posthume (Marseille). — *L'Étoile* (Avignon). — *La Curiosité* (Nice). — *La Religion laïque* (Nantes).

HORS DE FRANCE

El Criterio Espiritista (Madrid). — *Moniteur Spirite et Magnétique* (Bruxelles). — . *Banner of Light* (Boston). — *La Revista Espiritista* (Montevideo). — *Le Messager* (Liège). — *Psyche Studien* (Leipzig). — *Revista de Estudios psicologicos* (Barcelone). — *El Buen Sentico* (Lerida). — *Constancia Revista* (Buenos-Ayres). — *The Harbinger of Light* (Melbourne). — *La Fraternidad* (Buenos-Ayres). — *Le Rebus* (Saint-Pétersbourg). — *Reformador* (Rio-de-Janeiro). — *Bulletin de l' Association des journalistes et écrivains portugais* (Lisbonne). — *Society for Psychical research* (Londres). — *El Faro Espirita* (Tarasa). — *Nueva Aliansa* (Cienfuegos de Cuba). — *La Vérité*

(Buenos-Ayres). — *Luz de Alina* (Buenos-Ayres). — *Le Sphinx* (Munich). — *Sociedade Concordia* (Campos) (Brésil). — *Religio* (journal philosophical) (Chicago). — *Morgendoenringen* (Christiania). — *El Spiritismo* (Lisbonne). — *The Herald of Healt* (Londres). — *Les Sciences mystérieuses* (Bruxelles). — *El Sol* (Lunia). — *El Renacimiento* (Colombia). — *The Theosophist* (Madras). — *Loisirs de Mars* (Saratof). — *Lux* (Rome). — *Teosofo* (La Plata). — *El Peregrino* (Porto-Rico). — *La Ilustracion Spirita* (Mexico). — *Pshismo* (Lisbonne). — *Golden Gate* (San-Francisco). — *La Luz* (Porto-Rico). — *El Spiritismo* (Ghalcuapa) (Salvador). — *Modern Thought* (Kansas City}. — *Het Spiritualistische Blatter* (Berlin). — *Annali dello Spiritismo* (Turin). — *Spiriten* (Stockholm). — *El Guia de la Salud* (Séville). — *Celestial City* (New-York). — *The Occult Review, and spiritual reformer* (Londres). — *The Two Worlds* (Manchester). — *Le Lucifer* (Londres). — *États-Unis d'Europe* (Genève). — *Revue Sud-Américaine* (Buenos-Ayres). — *El Laïco* (Mexico). — *La Gaceta*, diario official (Costa-Rica). — *Revista Espiritista de la Habana* (Habana). — *The Advanced Thought* (Cleveland). — *Muz y Verdad* (La Plata). — *El Crisol* (Ali cante). — *El Precursor* (Mexico). — *La Psiche* (Rome). — *La Ilustracion perfercionista* (Mexico). — *La Evolucion* (Habana). — *A Lux* (Rio-de-Janeiro). — *De Blyde Boodchap* (La Haye). — *Op de Grezen van Free Werelden* (La Haye). — *La Alborada* (Sagua-la-Grande) (Cuba). — *El Salvador* (Sagua-la-Grande) (Cuba). — *Buena Nueva* (Cienfuegos) (Cuba). — *Boletin oficial de Instituto Hypnoterapico* (Madrid). — *Society for Psychical Research* (journal) (Buckingham).

Enfin, les congressistes votèrent encore l'adoption des deux moyens suivants de propagande :

12° Fondation de sociétés de dames spirites (comme il en existe en Espagne) pour recueillir les vêtements vieux ou démodés, et en faire de nouveaux qui seront distribués aux indigents au nom des nouveaux principes.

13° Formation d'une commission de propagande composée de représentants de toutes les écoles spirites et spiritualistes, dévoués à la-cause et désireux de la faire progresser.

Cette dernière proposition étant la plus importante de toutes pour imprimer à la propagande la direction et l'unité de mouvement, elle fut, après une courte discussion, approuvée à l'unanimité ; la commission ou comité fut immédiatement constituée, et commença à fonctionner le 16

septembre 1889. Elle est composée de trente membres au moins, dont dix habitant Paris. Les membres de province sont tenus au courant de la commission et ont droit de vote par correspondance.

Le bureau est ainsi composé : — Président : le D^r^ Chazarain. Vice-présidents : MM. P.-G. Leymarie, Camille Chaigneau et Gabriel Delanne. Secrétaire général : D^r^ Papus. Secrétaire-adjoint : Laurent de Faget. Trésorier : M. Auzanneau. Membres : MM. Bouvery, Puvis, Boyer, Lussan, Poulain, Warchawsky, Mougin, Carlos Libert, M^mes^ Dieu, Pognon, de Wolska.

Membres actifs pour la province, la Belgique et la Suisse : MM. Sausse et Chevalier (Lyon) ; Georges et Gamondès (Marseille) ; Cadeaux (Toulouse) ; Nozeran (Nice) ; Sirven (Alais) ; Gardy (Genève) ; Brisse et Thibaud (Bordeaux) ; Bazot (Angers) ; Léon Denis (Tours et Rouen) ; D^r^ Bécourt (Lille) ; Monclin (Reims) ; Houart (Liège) ; Vincent (Vaux) ; Martin (Bruxelles) ; Caron (Besançon) ; Lovera et Lechaud (Alger) ; Rochefort (Croze) ; Figers (Charente-Inférieure) ; Rouyer, délégué ambulant.

Au banquet, qui suivit la dernière séance du Congrès, divers toasts furent portés à l'union, à la solidarité, aux dames, etc. Le toast de M. A. Mougin se terminait ainsi :

« Buvons à Bouddha, Zoroastre, Khrishna, Confucius, Thalès, Anaxagore, Pythagore, Socrate, Platon, Jésus-Christ, Apollonius de Tyane, Plutarque, Galilée, Kepler, Newton, Leïibnitz, Descartes, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau, Wronski, Swedenborg, Fourier, Jean Reynaud, Pezzani, Allan-Kardec, Victor Hugo, etc… ; enfin à tous les esprits qui se sont dévoués à la cause du spiritualisme rationnel et à l'affranchissement de la pensée humaine ! »

Le nom de Jésus-Christ était de trop ; mais, par contre, il en manquait un à cette collection, représenté sans doute par l'*etc*. de la fin, le nom de celui qui avait été, quoique invisible, le principal moteur et le véritable président du Congrès, celui pour la gloire de qui s'embrassaient fraternellement spirites et occultistes, leur dieu et maître commun, Satan !

Depuis 1889, la plupart des mesures prises par la section de propagande ont été mises à exécution, en attendant le prochain Congrès, projeté d'abord

pour 1891, puis remis à une date ultérieure. Il faut reconnaître que le Congrès de 1889 a porté ses fruits, et que depuis cette époque une large recrudescence de satanisme s'est manifestée, dans la double ligue du spiritisme et de l'occultisme, par toutes les voies préconisées par le Comité de propagande, fidèle à son mandat diabolique.

Un seul point gêne et embarrasse cette propagande : la persévérance invincible du catholicisme, tant de fois tué en paroles par ses ennemis, et qui pourtant ne meurt pas, appuyé qu'il est sur cette parole infaillible : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Les propagandistes de l'enfer comprennent eux mêmes leur faiblesse et leur impuissance devant l'obstacle divin où viennent se briser leurs efforts sacrilèges. L'un d'eux, un rédacteur de la *Revue Spirite*, écrivait dernièrement, en demandant la dénonciation du Concordat :

« L'*obstacle renversé*, alors le but même que se propose le Spiritisme pourra être entrepris efficacement. Jusque-là, tous ses travaux, toutes ses luttes ne sauraient être que des travaux préparatoires et des luttes circonscrites. » .

Enfin, il est des circonstances où la rage infernale des goètes éclate presque publiquement, et l'on en a des manifestations par ces vols d'hosties consacrées dont la fréquence épouvante la foi catholique ; à quel groupe attribuer telle ou telle de ces soustractions audacieuses autant que sacrilèges ? on ne saurait préciser. D'autres fois, les goètes vont jusqu'à pratiquer quelqu'un de leurs « gestes » rituels *coram populo*, et l'ignorance de la presse prend pour une excentricité ce qui est vraiment et réellement une abomination.

Ainsi, je me souviens avoir lu, dans les journaux boulevardiers, il y a trois ou quatre ans, un récit de manifestation péladanesque, dont on se contenta de sourire.

Le sûr Peladan et un certain nombre de ses amis avaient demandé, je ne me rappelle plus sous quel prétexte, la célébration d'une messe à Notre-Dame de Paris. Pendant toute la première partie du saint-office, ils se tinrent tranquilles ; comme de vrais fidèles, ils avaient l'air recueilli. Mais, au

moment de l'élévation, au lieu de s'agenouiller sur les dalles de la basilique, ils restèrent debout, et chacun, tirant de dessous son habit un petit poignard, le brandit dans la direction de l'autel, tandis que le prêtre élevait vers le ciel le pain eucharistique. Le suisse s'empressa de mettre ordre à cette manifestation incompréhensible ; puis, ces messieurs qui avaient repris leur première attitude de calme, furent réprimandés, à la sacristie, à la fin de la messe. On leur demanda ce que signifiait ce geste, qu'on prenait pour une folie. Ils répondirent qu'étant excellents catholiques, c'était leur manière de jurer qu'ils défendraient jusqu'à la mort leur religion et le Temple saint. Les journaux plaisantèrent quelque peu, et, une fois de plus, le sâr Peladan et ses compagnons passèrent pour de simples toqués.

Mais qu'on réfléchisse, et l'on comprendra que l'explication donnée avait un double sens. Leur religion, c'est le satanisme ; par catholiques, ils entendent dire qu'ils sont universels. Le geste, avec le poignard dans la main, était une menace sacrilège à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie. Et ils avaient eu l'audace de venir manifester de la sorte, en pleine cathédrale de Paris !

En vérité, je me demande quelle taie couvre les yeux des nôtres pour voir dans de pareils défis à Dieu de vulgaires et ridicules excentricités.

1. ↑ Pour n'avoir aucun doute, on peut se reporter à une citation que j'ai faite plus haut d'un passage de la page 152 du même livre d'Éliphas Lévi. Le grand agent magique est appelé des noms les plus divers : Tétragramme, Inri, Od, Serpent, Âme de la Terre, Lucifer (Livraison 154, page 267).
2. ↑ Puisque je suis amené à parler de nouveau de M. le marquis Stanislas de Guaita, je profiterai de cette circonstance pour lui donner acte d'une réclamation qu'il est venu me faire au sujet de ce que j'ai publié dans le chapitre de l'*Envoûtement* (deuxième volume, pages 259 et suivantes).
   M. de Guaita m'a communiqué une lettre de M. Edouard Dubus, rédacteur au *Figaro*, dans laquelle celui-ci déclare que M. Jules Bois a exagéré en disant que M. de Guaita avait chez lui un démon familier et en s'appuyant, pour avancer cela, sur son témoignage. M. Dubus reconnaît seulement avoir assisté à une apparition chez M. de Guaita et explique ce fait par la raison que la maison de celui-ci serait « hantée, comme tant d'autres ».
   En ce qui concerne son duel avec M. Jules Bois, M. de Guaita établit une distinction : ce duel n'a pas eu lieu à l'occasion des articles de son adversaire publiés par le *Gil Blas* et que j'ai reproduits. M. Jules Bois a déclaré « n'avoir entendu porter sur M. de Guaita qu'une appréciation d'ordre philosophique et ésotérique, mais que ces critiques ne s'adressaient pas au caractère de parfait galant homme de M. de Guaita et ne pouvaient nullement l'atteindre » (Procès-verbal du 14 janvier 1893). M. de Guaita a ajouté : « Je me suis battu avec M. Bois trois mois plus tard, et pour une toute autre affaire. »
   Quant au duel avec M. Huysmans, il n'a pas eu lieu ; il y a eu, en tout, échange de témoins. Ceux de M. Huysmans ont déclaré que leur mandataire « n'entendait nullement revendiquer

comme des opinions personnelles les articles de M. Bois » ; en outre, M. Huysmans a affirmé « n'avoir aucune hésitation à considérer M. de Guaita comme absolument étranger aux faits qui ont motivé la polémique sur la mort de l'ex-abbé Boullan », ajoutant d'ailleurs « qu'il n'a jamais songé à discuter le caractère de parfait galant homme de M. de Guaita » (Procès-verbal du 14 janvier 1893).

Ces procès-verbaux n'avaient pas été portés à ma connaissance.

Mais, en dehors de la question de duel qui n'est qu'un incident dans cette querelle entre occultistes, il reste un fait bien établi, et c'est celui qui surtout nous intéresse : il est avéré, indiscutable et non contesté, que les deux groupes rivaux portent mutuellement, l'un contre l'autre, l'accusation de satanisme. À l'égard de M. Jules Bois, je crois que la question est résolue par le compte-rendu (que j'ai reproduit en partie, pages 282-283) de sa pièce *les Noces de Sathan*, relation dont l'auteur est un de ses amis et qui a été publiée dans son journal. À l'égard de M. de Guaita, il me semble qu'après la poésie ci-dessus il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

En résumé, les uns et les autres ont grand besoin des prières des catholiques, et je les recommande vivement à celles de mes lecteurs.

3. ↑ Stanislas de Guaita : *la Muse Noire*.
4. ↑ Il y a aujourd'hui, rien qu'à Londres, douze lieux de culte swedenborgien dans douze quartiers différents.
5. ↑ Pour bien montrer que c'est encore et toujours la franc-maçonnerie qui fait naitre et qui développe ces sectes satanistes, il est utile de rappeler l'œuvre maçonnique de l'apostat Pernety et de Bénédict Chastanier, marchant sur les traces de son digne maitre.

   Pernety, qui, après un premier acte d'insubordination, fut recueilli par Frédéric II de Prusse, le roi haut-maçon, resta auprès de lui plusieurs années. Rentré à Paris, son long séjour auprès du prince hérétique et sectaire et la faveur dont il avait été comblé par lui le rendirent suspect à bon droit. Les auteurs maçonniques disent qu'il fut alors accablé de vexations par l'archevêque de Paris. Ayant quitté la capitale, il vint à Valence, puis à Avignon. Depuis longtemps, il s'occupait d'hermétisme et était affilié aux loges. En Vaucluse, il fonda le rite maçonnique théosophe et hermétique, nommé rite des *Illuminés d'Avignon.'* C'est dans ce rite qu'il créa le grade cabalistique de *Chevalier du Soleil*, aujourd'hui 28^{e} degré du Rite Écossais Ancien Accepté.

   Pernety fut aidé dans sa fondation (1778) par un sataniste enragé, le comte de Grabianca grand organisateur de sociétés swedenborgiennes.

   Un Vénérable de la Mère-Loge du Comtat-Venaissin, disciple de Pernety, transporta son rite à Montpellier (1119) et y fonda une Académie des Vrais-Maçons. Cette académie maçonnique se composait des partisans du systéèe de Zinnendorf (rite de la Grande Loge nationale d'Allemagne, à Berlin), de la société des *Deux-Aigles*, de celle de l'*Apocalypse*, des *Illuminés du Zodiaque*, des *Frères Noirs* (maçons satanistes déclarés) et des *Élus-Coëns* (rite cabalistique créé par Martinez Pasqualis). Cette académie pratiquait six grades : 1er, Vrai-Macon : 2^{e}, Vrai-Maçon dans la Voie Droite ; 3^{e}, Chevalier de la Clef d'Or ; 4^{e}, Chevalier de l'Iris ; 5^{e}, Chevalier des Argonautes ; 6^{e}, Chevalier de la Toison d'Or. Les rituels des 1er, 2^{e} et 4^{e} grades avaient été fabriqués par Pernety.

   Quant à Bénédict Chastanier, autre disciple de Pernety, il était Vénérable d'une des loges de Paris en 1766 ; à Londres, il établit l'année suivante, une société secrète dont le but était de propager le système de Swedenborg. Plus tard, il fonda (1783) le rite des *Illuminés Théosophes*, dérivant de celui de Pernety et ayant six grades : 1er, Apprenti-Théosophe : 2^{e}, Compagnon-Théosophe ; 3^{e}, Maître-Théosophe : 4^{e}, Écossais Sublime de la Jérusalem Céleste ou Théosophe Illuminé ; 5^{e}, Frère Bleu ; 6^{e}, Frère Rouge.

6. ↑ Œgger présentait les phénomènes de l'extase comme étant à la disposition de chaque disciple. En 1845, il envoya au Synode de Leipzig une adresse où il préconisait le mariage des prêtres. « Depuis que Rome, y disait-il, a méconnu cette grande vérité, une maladie secrète et honteuse, une sorte de chancre, s'est attachée à ses membres, et elle n'a plus fait que languir. »
7. ↑ Jules Bois : *les Petites Religions de Paris*.
8. ↑ Au demeurant, lorsqu'il déclare au récipiendaire que la vérité occulte doit être devinée par lui, sans qu'il soit besoin de la lui communiquer oralement, le F∴ Stanislas de Guaita, qui est le Ragon du Martinisme contemporain, se conforme à la tradition de la franc-maçonnerie, à cette règle générale établie par tous les créateurs de rites et qui n'a d'exception que dans le Palladisme et la deuxième classe des Odd-Fellows.
   Drœseke, maçon allemand des hauts grades, disait en 1849, dans un discours prononcé à la loge *le Rameau d'Olivier*, de Brême :
   « Avant tout, nous considérons la Maçonnerie comme une institution émanant de la divinité. Celui qui a recevra jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Mais à celui qui n'a rien, la Maçonnerie ne peut rien donner ; elle l'appauvrit même au sein d'une richesse apparente. Dans nos temples, il est sans cesse question d'un secret ; même, pour parler plus exactement, on ne parle que de ce secret. *Ce secret, on ne peut le cacher à celui qui a des yeux* : celui-là le pénètre sans la loge, il est initié sans même être entré dans nos sanctuaires. *Tel autre ne parviendra jamais à le connaître, pas même par la loge et par le moyen de tous ses grades : c'est un profane, fût-il même assis à l'orient du temple et fît-il briller sur sa poitrine les bijoux du grand-maître*.
   « Les moyens mêmes que nous employons pour résoudre ce problème, nous symboles, nos images, nos signes, nous les regardons comme des secrets. Pour quelle raison et de quel droit agissons-nous ainsi ?
   « Nos symboles ne sont point des bilboquets qui servent à tuer le temps et à amuser les enfants ; *ils sont les vases sacrés où le saint des saints est conservé et exposé aux regards des initiés*. Telles sont les paroles (mots de passe et mots sacrés), que l'on profanerait, si on les jetait devant des animaux immondes. Nos symboles ne sont pas l'objet représenté ; ils ne sont que des allusions, des réminiscences : par eux, l'esprit est stimulé à faire des efforts *pour conclure l'invisible de ce qui est visible.* » Cité par Eckert, *la Franc-Maçonnerie dans sa véritable signification*, traduction française, tome I, page 274.)
   Voir aussi le *Rituel du grade de Maître*, publié pour les francs-maçons en 1860 par Ragon. Le « Catéchisme du Maitre » s'y termine ainsi (pages 34-35) :
   « D. — L'étude des grades maçonniques conduit-elle à la connaissance de la vérité ?
   « R. — Aucun grade connu n'enseigne ni ne dévoile la vérité ; seulement, il désépaissit le voile, et le néophyte qui sait profiter des documents qu'il reçoit, sait plus et mieux que celui qui sort d'un collège profane de philosophie. Les grades pratiqués jusqu'à ce jour ont fait des maçons et non des initiés.
   « D. — Pouvez-vous me dire le secret de la Franc-Maçonnerie ?
   « R. — *Le secret de la Maçonnerie est, par sa nature même, inviolable : car le maçon qui le connait ne peut que l'avoir deviné. Il l'a découvert en fréquentant les loges instruites, en observant, en comparant, en jugeant. Une fois parvenu à cette découverte, il le gardera à coup sûr, pour lui-même, et ne le communiquera pas même à celui de ses frères en qui il avait le plus de confiance ; car, dès que celui-ci n'a pas été capable de faire cette découverte, il est aussi incapable de tirer parti du secret, s'il le recevait oralement.* »
   Le F∴ Ragon ajoute en note :
   « Ces ingénieuses paroles (c'est-à-dire la définition de l'inviolabilité du secret maçonnique) sont du célèbre J.-J. Casanova, né à Venise en 1725, initié à Lyon en 1757, et à qui Crébillon apprit le français. »
   Or, l'aventurier Casanova, auteur des plus obscènes mémoires qu'un homme ait écrit, était un sataniste déclaré.

9. ↑ Expression de Saint-Martin.
10. ↑ D'après Saint-Yves d'Alveydre, l'administration de chaque pays serait confiée à trois collèges de spécialistes : les Doctrinaires enseignants (conseil des Églises) ; — les Législateurs juristes (conseil des États) ; — les Notables économistes (conseil des Communes).
11. ↑ Wronski a dressé des différentes opérations de la Magie le tableau suivant :

E N
Évocation de la vie
(Ici appartient la résurrection des morts)

E E Évocation du néant	E S Évocation de l'esprit
U E Évocation des cacodémons	U S Évocation des agathodémons
T E Conjuration des cacodémons	T S Conjuration des agathodémons
S E Théurgie	E S Goétie

C F
Mysticisme (pratique)
PC
Théosophie (*a*)
Mysticisme contemplatif ou soi-disant
Philosophie mystique

(*a*) La *Théosophie* est l'identité finale dans la réunion systématique de l'évocation des Agsthodémons et de celle des Cacodémons, moyennant l'évocation de la Vie qui leur est commune (Wronski).
Wronski avait posé les bases d'une association mystique, ayant pour but, pour prendre part à la création, de cultiver les arts surnaturels, tels que : l'autopsie, la poésie télétique, la philosophie hermétique, les guérisons magnétiques, la palingénésie, et certains mystères de génération physique…

12. ↑ Voici un échantillon de ce merveilleux complément. Lacuria base ainsi les attributs divins et la constitution de l'âme humaine sur les sept couleurs de l'arc-en-ciel (Septenaire extrait du ternaire) :

Couleurs	*Attributs divins*	*Facultés de l'âme*
1. Rouge	Vie	Volonté
2. Orangé	Liberté	Liberté
3. Jaune	Lumière	Amour
4. Vert	Sainteté	Conscience morale
5. Bleu	Sagesse	Entendement
6. Indigo	Justice	Intelligence
7. Violet	Éternité	Mémoire

13. ↑ L'*Initiation*, en tête de l'année 1893, donne un dessin de ce local. Les compte rendus des séances expérimentales du groupe d'études qui se trouvent dans l'*Initiation*, ne relatent guère que les phénomènes déjà connus de spiritisme ou d'hypnotisme. Parmi ces expériences du laboratoire magique, une des plus curieuses est celle faite sur de prétendues *larves* « substances fantastiques inconsistantes, dit Stanislas de Guaita, mais réelles, dépourvues d'essence propre et vivant d'une vie d'emprunt. Elles s'attachent à ceux qui leur ont donné naissance et qui s'épuisent à la longue à les nourrir. »

Ces larves ne sont autre chose, d'après Papus invoquant ses propres expériences, que des images cérébrales, des idées, amenées à l'existence, réalisées pour un temps plus ou moins long ; ce qu'on appelait autrefois les *esprits obsesseurs* : « la larve est un être du plan astral, constitué par une idée humaine, par la force vitale du créateur de la larve comme principe d'animation, et par un agglomérat de lumière astrale comme corps. » La suggestion, à son dire, n'est en définitive qu'un procédé spécial de création de larves plus ou moins tenace. Lorsqu'on se trouve en présence d'un individu qui se prétend envouté ou persécuté, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, on se trouve, dit-il, en présence d'une auto-suggestion servie par une conscience troublée.

Guaita fournit à ce sujet la remarquable description suivante des obsessions racontées par le fameux Berbiguier dans son ouvrage : *Les Farfadets, ou tous les démons ne sont pas dans l'autre monde* :

« Berbiguier est certainement la victime d'une nuée de larves : mais il attribue ces vexations à des sorciers métamorphosés en monstres de toute sorte et de toute grandeur. L'examen de ses gravures est des plus curieux à ce point de vue ; ceux dont les yeux ne sont pas faits pour l'astral peuvent du moins étudier en ce miroir la nature protéenne des larves, aptes à revêtir, avec une inconcevable souplesse, les formes les plus paradoxales et les plus variées, il suffit que le pauvre *possédé*, que leur présence horripile, ait l'appréhension ou l'obsession de quelque hideuse figure, et les *larves* de se modeler aussitôt en conséquente ; c'est une hallucination qui prend corps, c'est une pensée qui s'objective dans la substance plastique ambiante. »

(Une figure montre la fixation d'une vision astrale de ce genre dans un miroir magique au charbon. *L'Initiation*, 10 juillet 1893, page 9.)

Enfin, Papus, comme moyen de dissolution des *larves*, recommande, d'après ses propres expériences, une piqûre dans la larve à l'aide de pointes d'acier, l'emploi des parfums, des pantacles et des cérémonies magiques.

14. ↑ Il serait plus juste de dire : incompris des neuf dixièmes des francs-maçons.
15. ↑ Voir au 13e fascicule, pages 29 et suivantes.
16. ↑ Voici la première fois, depuis mon fascicule de mars, que j'ai occasion de reparler de M. Georges Bois ; aussi, je lui donne ici en note acte de sa protestation du 9 avril, dans laquelle l'auteur du livre *la Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France* me fait connaître qu'il a un homonyme, s'appelant exactement comme lui : Georges Bois. Ce serait donc cet homonyme qui ferait partie de la société des *Bons Bougres*, dont il a été parlé dans la note de la page 284. J'ai reproduit intégralement la protestation de l'ami des FF∴ Pétrot et consorts dans le *Bulletin Mensuel* servant de couverture au fascicule 17. Je la reproduirai de même en entier, au chapitre-appendice consacré aux rectifications, lequel terminera mon 24e et dernier fascicule. Néanmoins j'ai tenu à rectifier ici l'erreur commise relativement à la présence de M. Georges Bois dans la société en question. Cette erreur, d'autant plus compréhensible qu'il s'agit d'un homonyme de nom et de prénom fréquentant les mêmes amis, ne change absolument rien à la question.
17. ↑ Il ne faut pas perdre de vue que, dans la tenue où pérore le F∴ Oswald Wirth en l'honneur de son affiliation, il y a des Compagnons et même de simples Apprentis ; et notre orateur est obligé de ne pas leur laisser soupçonner le fond du sac ; d'où son langage ambigu dont *ceux qui savent* seront seuls à faire leur profit.
18. ↑ C'est aux sociétés satanistes que le F∴ Oswald Wirth fait allusion, à ces sociétés que ses amis Papus et de Guaita s'efforçaient et s'efforcent encore de grouper, pour former un faisceau d'occultistes qui serait le rival du Palladisme.
19. ↑ Le F∴ Saturnin Morin, qui n'est pas allé plus loin que le grade de Maître, prend pour argent comptant ce que débite Ragon dans ses livres, lesquels sont destinés à tous les maçons, aussi bien à ceux des degrés inférieurs qu'aux autres. Si le F∴ Morin avait été reçu au grade de

Rose-Croix (18e degré), il aurait vu que, dans le symbolisme maçonnique, la croix signifie tout autre chose que l'intersection de l'écliptique avec l'équateur, et il aurait vu cela même par le Rituel du F∴ Ragon, et il aurait compris pourquoi les hauts-gradés de la secte ont l'air de chercher midi à quatorze heures : car cette explication de la croix est une des plus sacrilèges obscénités que l'esprit infernal se soit plu à imaginer.

20. ↑ Il s'agit de la parabole du semeur. Avec sa mauvaise foi habituelle, le F∴ Morin ne cite qu'un verset de saint Marc et le détourne de son vrai sens. L'Évangile nous dit aux versets suivants, non mentionnés par le sectaire, que ceux qui ne comprennent pas les paraboles divines sont semblables aux terrains du bord de la route « en qui la Parole est semée ; mais, aussitôt qu'ils l'ont ouïe, Satan vient et enlève la Parole qui avait été semée en leur cœur » (V. 15). Et Jésus disait encore : « Apporte-t-on une chandelle pour la mettre sous un boisseau ou sous un lit ? N'est-ce pas pour la mettre sur un chandelier ? — Car il n'y a rien de secret qui ne doive être manifesté, et il n'y a rien de caché qui ne doive venir en évidence. — Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende. » (V. 21-22-23.)
21. ↑ Il est impossible d'être plus clair, et ceci établit bien la suprême impudence, le parfait cynisme du mensonge de M. Georges Bois, qui n'a publié son livre *Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France* que pour faire croire aux catholiques, ceux-ci n'étant pas au courant de la question, que le Grand Orient de France et les loges dépendant de lui avaient renoncé absolument à la pratique des anciens rituels.
« Depuis cinq ans, écrit M. Georges Bois en 1892, la Franc-Maçonnerie française, représentée dans son immense majorité par le Grand Orient de France, a subi une révolution profonde, à la fois politique et religieuse, et, par ces deux caractères, rompant résolument avec les idées accréditées par les Maçons eux-mêmes dans le monde profane. En 1887, le Grand Orient se proclame athée. Il promulgue un rituel réformé, duquel est bannie toute idée de l'existence de Dieu. Les anciennes formules de serment, si solennelles, sont remplacées par de simples promesses, attendu le sens religieux que le monde profane reconnaît au serment. La traditionnelle et célèbre dénomination du Grand Architecte de l'Univers, si peu compromettante et qui de tout temps avait si peu gêné l'œuvre maçonnique, disparait elle-même au grand scandale des frères protestants » (pages 1-2). « Le Grand Orient supprime le poignard, les pantomimes de vengeance, de meurtre, et tout le charlatanisme mystique où l'on faisait intervenir, per exemple, la croix, les trois vertus théologales, et divers emblèmes religieux. Les rédacteurs du rituel ont pensé probablement qu'il était, à notre époque, très inutile d'employer des moyens matériels, une mise en scène spéciale, compliquée de cérémonies terribles, pour suggérer à un franc-maçon des pensées parfaitement banales autour de lui, des vues de la société que les journaux radicaux discutent tous les jours à l'usage du public indistinctement profane ou maçon » (pages 5-6).
22. ↑ Par son exemple, le F∴ Oswald Wirth, qui alors n'en était encore qu'au 3e degré de l'initiation maçonnique, prouve qu'il est de simples Maîtres bien plus avancés en satanisme que certains Rose-Croix et même Chevaliers Kadosch. Et comme, plus loin, il dit bien leur fait à quelques 33es du Grand Orient de France !
23. ↑ Jules Bois : *Les Petites Religions de Paris*.
24. ↑ Nous pourrions demander à M. de Rosny comment il accorde cette notion du Bien moral avec la définition qu'il en donne ailleurs (*la Méthode Conscientielle*, p. 147.) : « Le Bien, c'est la loi générale qui préside à toutes les évolutions de la Nature universelle. » Une telle définition ne laisse guère de place à la morale et à la liberté.
25. ↑ Toujours les mêmes fanfaronnades ! On les rencontre dans chaque secte.
26. ↑ Le Sâr met les *Effusions* et les *Mélodies catholiques*, les *Brises et Aquilons* de son père au niveau des *Méditations* de Lamartine.
27. ↑ Joséphin Péladan, en effet, la paya dans maint de ses écrits et en particulier dans le livre où il forme le Mage et dit à son disciple : « *Renie la France (l'idole patrie) au nom de l'Église,* ta

matrie ».

28. ↑ Il est nécessaire de montrer ici que l'évêque de Nîmes n'avait pas tout à fait tort de s'opposer aux innovations de M. Péladan père. Cet étrange catholique s'était mis en tête de créer un nouveau culte, *le culte de l'épaule gauche de Notre-Seigneur*, qu'il dressait en face du culte du Sacré-Cœur, usant des procédés les plus charlatanesques pour s'attirer des adhérents.
Il expédiait, dans toute la France, des circulaires où l'on lisait :
« Chaque fois qu'après de grandes infractions aux préceptes divins l'humanité est assujettie à de grandes expiations, la Providence, toujours miséricordieuse, présente aux générations nouvelles un moyen de salut.
« En 1793, c'était le culte du Sacré-Cœur. Qui pourrait dire combien de désastres eussent été évités alors, si les chrétiens avaient su profiter de cette protection céleste ? — Au moment présent, où tant d'insolents défis jetés au Seigneur nous ont mérité des châtiments, dont nous apercevons tous les signes avant-coureurs, Dieu, par le témoignage de saint Bernard, sans nuire aux dévotions établies, attache une protection spéciale à la vénération de la plaie de son *épaule gauche*. C'est une abondante source de grâces, un asile assuré contre la tempête, une garantie contre les fléaux, le gage de secours signalés en faveur de l'Église et de la France, et un moyen efficace pour obtenir la conversion des pécheurs…
« … Le sang de l'Agneau figuratif sur la porte des Hébreux, en Égypte, détourna l'ange exterminateur. Le sang du Rédempteur lui-même, invoqué par les chrétiens, dans la plaie la plus intolérable de la Passion, en des temps non moins calamiteux, nous protègera certainement. Usons donc de ce précieux moyen de sauvegarde.
« *C'est pour cela que nous avons accepté la tâche d'envoyer des images, représentant la révélation de Notre-Seigneur à saint Bernard, relativement à son épaule gauche aux personnes qui nous en demanderont par lettre, à notre domicile, rue de la Vierge, 10, à Nîmes, Gard. Ces images, d'un joli dessin et coloriées, coûtent, vendues franco : une seule, 15 centimes ; la douzaine, 1 fr. 50 ; le cent, 9 fr. — Grandeur pour être encadrée : 50 centimes : et la douzaine, 5 fr. seulement*. »
Ce commerce comprenait aussi des statues :
« *La statue de la plaie de l'épaule gauche se vend chez M. Pélissi, statuaire, haute-grande-rue, à Nantes. Blanche : 20 francs. Coloriée : 50 francs*. »
M. Péladan père, qui n'avait aucune qualité pour instituer un culte nouveau, s'écriait à la fin de son prospectus :
« Les familles, les établissements, les communautés, comprendront l'utilité de mettre une de nos images à la place d'honneur. Rivalisons tous de zèle dans une pratique si précieuse ! Hâtons-nous ! hâtons-nous, car le mal est profond comme la mer, et le temps presse ! »

29. ↑ Il le reconnait ainsi dans son *Oblation* ou hommage, qui précède *Eôraka* (J'ai vu) : « Quand je vous ai connu par votre fresque du *Vice Suprême*, ce grandiose et terrible jugement dernier qui n'est que le frontispice de votre œuvre, j'ai passionnément voulu vous savoir tout entier. Je vous ai vu (*Eôraka*), et de ce jour inoubliable a été éclairée toute une portion de mon âme que le doute environnait de sa pénombre. Votre hauteur nous console de la petitesse ambiante, votre Verbe crée pour fous un plan supérieur, une sorte de monde astral où nous pouvons nous abstraire à nos heures tranquilles et boire à pleines coupes l'oubli du monde et le mépris des hommes ».

30. ↑ Péladan avait déjà présenté au public un des nombreux romans que le comte Léonce de Larmandie avait publiés sous ce titre : *La Comédie mondaine : Pur-Sang* (1889). En le donnant comme un écrivain de la suite de Balzac et de Barbey d'Aurevilly, il disait de son origine : « L'auteur de *Pur-Sang* est périgourdin ; Jeanne d'Albret signa au mariage d'un ancêtre : le sang des Bourbons s'est mêlé au sien par une double bâtardise : et la devise : *Fi de la bretto, dur de lo quéto*, témoigne qu'on était traineur d'épée et paillard, comme il venait ». Puis, après avoir cité un passage d'un autre livre du comte : *Mes yeux d'enfant*, où il raconte

son amour passionné, à l'âge de sept ans, pour Mademoiselle Joséphine, il ajoute : « M. de Larmandie nous raconte comment, vers huit ans, il se sacra empereur, fit du régisseur de son grand-père un connétable, du palefrenier un maitre de cavalerie, et nomma lieutenants les métayers. Il raconte l'exécution d'un chien de façon à me donner raison quand je vois en lui l'homme de glaive et d'aventure, le condottière échoué à une table d'écrivain où il écrit les intensités modernes à défaut de vivre les violences du quinzième siècle ». (Un autre chapitre du même livre, intitulé : *Victimes humaines*, trahit les instincts cruels du futur Rose-Croix.)

31. ↑ C'est, du moins, ce que prétend l'*Étoile*, organe occultiste, année 1890, page 251 ; mais je n'ai nullement vérifié l'exactitude de cette assertion. Des prêtres qui diabolisent ? il y en a quelques-uns, hélas ! mais jusque parmi nos docteurs en Sorbonne ? cela, je n'ose le croire. « Le R, P, Alta, dit M. de Larmandie, est nourri de la moelle des gnostiques chrétiens. »
32. ↑ Les Sophie Walder, elles aussi, vont à la messe (où elles murmurent à voix basse des paroles d'exécration pendant toute la durée du saint sacrifice) ; elles vont au confessionnal (où elles tendent des pièges à la foi des prêtres, avec une astuce diabolique) ; et elles communient (avec la joie infernale du sacrilège).
33. ↑ « Le Catholicisme n'est que l'expression vulgaire et occidentale de la vérité ou plus simplement l'exotérisme occidental. Le prosélytisme catholique s'adresserait mal à un véritable initié du Bouddhisme, par exemple. Il y aurait pléonasme doctrinal, lumière sur lumière, superposition d'identiques. »
34. ↑ On ne voit pas trop comment l'auteur peut faire accorder avec ces principes si nettement posés ce qu'il dit plus loin du Bouddhisme : « Il y a un grand trésor de vérités dans le bouddhisme ésotérique ; mais vouloir nous faire adhérer à Bouddha quand nous avons Jésus, serait proposer nos trains express à la théorie des oiseaux du ciel. » Il est vrai qu'il dit ailleurs : « Il y a bien peu de différence entre le bouddhisme ésotérique et ce que l'on peut appeler le catholicisme ésotérique. »
35. ↑ Par Éros. le F∴ Doinel entend désigner l'éon Horos de la légende valentinienne : car, pour désigner ce demi-dieu, qui est l'Amour, on dit indifféremment *Éros, Horos* ou *Horus*.
36. ↑ Je ne saurais trop rappeler que, lorsqu'on lit la prose d'un occultiste, ce serait se tromper du tout au tout que de prendre les mots dans leur sens habituel. Les goëtes surtout font tout et écrivent tout à rebours. Le Christ, qui est sur les autels dont parle l'abbé Roca, c'est l'éon Christos, des gnostiques, et les divins mystères dont il s'agit ici sont ceux de la messe noire. Il faut, pour comprendre, voir l'article dans son ensemble et ne pas se laisser désorienter par tels et tels termes qu'un vrai catholique emploie, mais qui sont ici tout à fait hors de propos. — Mes lecteurs savent bien qu'*un laïc ne peut pas dire la messe*. Celles en question ici sont donc des parodies sacrilèges, cabalistiques, où les termes du rituel catholique romain sont pris tantôt à contre-sens, tantôt en dérision. Dans ces messes-là, quand c'est un laïc qui officie, l'hostie a été apportée d'une église (reçue en communion sacrilège), et c'est ainsi une hostie vraiment consacrée qui est profanée ; si c'est un prêtre apostat qui officie, il consacre avant de procéder aux profanations.
37. ↑ Ce chanoine est, sans doute, le dignitaire ecclésiastique parisien qui se dissimule chez les occultistes sous le nom de R. P. Alta : c'est sans doute aussi le personnage que M. Huysmans à mis en scène dans son roman en le masquant du pseudonyme « chanoine Docre ».
38. ↑ Pour les gnostiques messianistes, Satan désigne, dans leurs anathèmes, la superstition ; et la superstition, c'est l'Église catholique.
39. ↑ Deux autres prêtres, Sterlin et Houssay, faisaient en même temps un appel aux Français, proposant d'initier à la *Fraternité* quiconque, homme ou femme, désirerait être initié, et rédigeaient un projet d'organisation du *clergé libre dans la République libre*. L'abbé Roca prétendait que plus de 1.000 prêtres avaient répondu à cet appel ; mais, je ne saurais trop le répéter, tout cela n'est que fanfaronnade ; les Judas du clergé sont extrêmement rares.

40. ↑ M. de Torres-Solano, le 16 septembre, salua le Congrès au nom de plus de cent sociétés et groupes spirites de l'Espagne, des Îles Baléares, de Cuba et Porto-Rico, de Coïmbre, de Senemagor, du Portugal, de Médellin (Colombie). — Il avait présidé l'année précédente, le Congrès spirite, de Barcelone, et pris en main le mouvement général de la fédération spirite en Espagne. « Nous avons là, dit-il au Congrès de Paris, plus de cent associations, treize journaux, une fédération pour la propagande gratis du spiritisme, et diverses institutions, spirites, de secours mutuel et de bienfaisance ; nous donnons des conférences publiques et contradictoires avec toutes les écoles privées, littéraires, dans un grand salon et un théâtre ; comme le spiritisme s'étend beaucoup, il commence à être respecté, parce qu'il travaille pour la cause de la régénération humaine. »

    Dans une des séances préliminaires du Congrès de Paris, Leymarie, rendant compte de ce Congrès de Barcelone, constatait avec orgueil que ce grand acte de réhabilitation dans l'opinion, vingt-cinq ans après l'auto-da-fé des œuvres spirites sur la place des suppliciés, marquait une étape considérable dans la marche du spiritualisme moderne. Il avait été suivi d'une grande réunion des libres-penseurs de la Péninsule Ibérique, représentant 150.000 signataires, qui avaient voulu que cette réunion fût présidée par les spirites qui avaient présidé le Congrès.
41. ↑ À New-York, les spirites ont acheté un immense terrain, où chaque année au mois d'août ils tiennent dans une sorte de camp volant (camp-meeting) une réunion spirite monstre. En 1889, cette société comptait 25.000 personnes, qui toutes votèrent d'acclamation l'envoi officiel de leur adhésion au Congrès spirite de Paris.
42. ↑ Lermina lui-même se crut obligé de répondre à ces protestations indignées : il le fit à la deuxième séance publique, en étalant ses titres de libre-penseur, impartial et de bonne foi, uniquement dévoué à la recherche désintéressée de la vérité, « par la voie de l'occultisme oriental et du Kabbalisme hébraïque. »
43. ↑ Magie pratique : *Révélation des mystères de la vie et de la mort*. 1890.
44. ↑ Les travaux du Congrès étaient distribués en quatre sections :

    1re Section : *Spiritisme et Spiritualisme*. Présidents : Dr Chazarain et M. A. Delanne. Vice-présidents : Leymarie et Lacroix. Secrétaires : Camille Chaigneau et Gabriel Delanne.

    2e Section : *Philosophie* : Question sociale. Président : Dr Huelbes Temprado. — Proposition des commissions italienne et espagnole : « Il n'existe que le bien ; le mal n'est qu'un bien atténué, en vue d'un progrès infini. »

    3e Section : *Occultisme*, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie. Ses théories ont été présentées par le Dr Papus ; les discussions soutenues par MM. Jules Lermina, Lemerle, Mac-Nab, Reybaud, Dr Chazarain, Gabriel Delanne, Varchawsky, Mme Raymond Pognon. Bosc, Dr} Foveau de Courmelles, Durville, Dr Dariex et Dr Papus.

    4e Section : *Commission de propagande*. Président : M. Léon Denis, de Tours. Vice-présidente : Mme Bourdin, de Genève. Secrétaire : M. Henri Sausse, de Lyon.
45. ↑ Le premier jour du Congrès, malgré l'article du règlement qui interdisait la discussion publique de l'existence de Dieu, un délégué de Lyon ayant osé dire qu'il était envoyé pour voter l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu, le Dr Grau, un des orateurs, remarqua que c'était là « une logique qui ferait sourire des matérialistes. »(*Réflexions par un témoin oculaire.*)
46. ↑ Séance du 13 septembre (Sections réunies). Discours de M. Marius George.

CHAPITRE XXXVII

Les Satanistes non-organisés

En dehors de ces groupes de spirites diabolisants et d'occultistes que je viens de présenter au lecteur, il y a quelques personnages agissant soit isolément soit au sein d'une petite coterie non reliée à une fédération.

Ceux-là sont rarement connus. C'est tout-à-fait exceptionnellement qu'on en rencontre quelques-uns qui recherchent le bruit et poursuivent la renommée, espérant devenir chefs d'une école nouvelle.

Je dois en citer, au moins, un ou deux, afin d'être complet dans mon étude.

La magie selon nos occultistes, est non seulement la science des sciences, mais le dernier mot de l'esthétique et de l'art. Il y a aujourd'hui une poésie occulte, une musique occulte, une peinture occulte, et nos artistes ésotériques ne sont pas embarrassés pour se bâtir une généalogie respectable qui fait remonter l'art ésotérique, sinon à Homère, au moins à Dante et à Shakespeare. Le grand théoricien de cette nouvelle esthétique, ayant aussi des prétentions au titre de mage, est M. Émile Michelet, un des rédacteurs de l'*Initiation*. Bien entendu, la théorie esthétique de l'occultisme se rattache au grand arcane kabbalistique des dix Séphiroth ou manifestations de l'Être absolu, « les dix Esprits ineffables du Dieu vivant ». La dixième des Séphiroth ayant une existence distincte des neuf autres, ces neuf sont divisées en trois triades, correspondant à chacun des trois mondes. Or, la troisième Séphiroth de la seconde triade, c'est la beauté, *Tiphéreth*, qui, dans le second triangle pantaculaire, est la résultante du principe mâle, actif du monde intellectuel, *Khésed*, lingam de l'intellectualité *Géburah. Tiphéreth* est à la fois un reflet de *Kéther*, l'être absolu «, et un refet de *Jésod*, l'essence du monde.

Voici, maintenant, d'après le même mage, la généalogie de l'ésotérisme esthétique dans les temps modernes :

« Depuis Shakespeare, comme avant lui, tous les grands poètes ont été soit des initiés, soit des intuitifs.

« Il faut citer en notre siècle, parmi les intuitifs : Victor Hugo, Lamartine, dont la *Chute d'un ange* est caractéristique ; Shelley, surtout dans la *Reine Mab ;* Charles Baudelaire, qui eut un sens extraordinaire du mystère ; Edgar Poë, Carlyle, Barbey d'Aurevilly, etc

« Parmi les initiés : Gœthe, dont le premier et surtout le second Faust sont œuvre d'initié ; Balzac, qui, en tant qu'auteur de *Louis Lambert*, de *Séraphila*, et de la *Recherche de l'Absolu*, initié martiniste, possédait assurément une vaste science ; Bulwer Lytton, le poète et romancier anglais, élève d'Éliphas Lévi ; Villiers de l'Isle-Adam, magnifique génie méconnu de son temps et trop tôt fauché, dont l'*Axël* contient une quatrième partie d'une hautaine portée initiatique. »

Villiers de l'Isle-Adam, depuis sa mort surtout, nous est donné par ses admirateurs comme un mage imperturbable et sacré. Dans la généalogie qui précède, il se rattache surtout à Poë, à Baudelaire et à Barbey d'Aurevilly. « Barbey d'Aurevilly, Baudelaire et Villiers, sombre et radieuse trinité ! » s'écrient en chœur nos occultistes. Baudelaire, pour ses *Fleurs du Mal* et sa traduction d'Edgar Poë ; Barbey d'Aurevilly, pour sa série de romans intitulé *les Diaboliques* ; Villiers de l'Isle-Adam, pour quelques-unes de ses Nouvelles, et surtout pour ce drame d'*Axël*, dont la quatrième partie nous est dénoncée comme ayant une haute portée initiatique.

Villiers de l'Isle-Adam est un être mystérieux et obscur dans sa mort comme dans sa vie. Né en 1838 à Saint-Brieuc, il mourut à l'hospice des Frères de Saint-Jean-l'Hospitalier, le 18 août 1889, regardant le jardin du couvent sur lequel s'ouvrait aussi la chambre de Barbey d'Aurevilly, rue Rousselet, Villiers se plaisait lui-même à entretenir du mystère autour de sa personne et de sa vie. Faisant remonter sa lignée à un comte de Villiers de l'Isle-Adam, dernier grand-maitre des Chevaliers de Malte, et se glorifiant de figurer lui-même sur la liste des rares chevaliers de l'ordre encore existants, on le vit à ce titre réclamer à Napoléon III le trône de Grèce

vacant, et au ministre de la guerre le prix de l'équipement de cent lances qu'un de ses aïeux avait avancé au roi saint Louis pour la croisade.

D'abord épris de romantisme, il se sentit bientôt vivement attiré vers Edgar Poë, dont il a acclimaté chez nous le frisson fantastique dans l'*Amour suprême*, et vers Baudelaire surtout, dont il devint le disciple et l'admirateur. Il contait à qui voulait l'entendre une soirée à l'hôtel de Dieppe dans la chambre du poète des *Fleurs du Mal* : une idole japonaise grimaçait sur la cheminée. D'un mouvement maladroit, un des assistants renversa le monstre, qui éteignit la bougie dans sa chute. On entendit alors Baudelaire chuchoter ces paroles dans les ténèbres : « Si pourtant c'était là le vrai Dieu ! » Il se plongea dans l'étude des doctrines de l'Inde et de la Kabbale ; ses admirateurs le louent d'avoir retrouvé l'Inde dans son roman d'*Akedysséril*, On le rencontrait montant à Montmartre, où il demeura longtemps, un volume de la Kabbale sous le bras, proférant des paroles mystérieuses. « Un mystère, dit Jules Bois, plane sur les amours de Villiers avec une inconnue, folle sans doute, qu'il avait rencontrée, alors que lui-même avait une crise de déraison, en Allemagne, en France, qui sait ? peut-être dans un hospice d'aliénés. »

En 1862, son livre *Isis* ouvrait une série de romans philosophiques, jamais achevés, dont le but et le plan étaient bien vagues et bien mal définis ; Villiers y posait « l'X d'un problème et d'un idéal ; c'est le grand inconnu, disait-il. L'œuvre se définira d'elle-même, une fois achevée. » Cette pensée qui devait se définir n'était, je le crains, que celle qu'il exprime par la bouche de Don Juan dans un de ses premiers poèmes :

> « Ténèbres ! La réponse est un Dieu, dit le prêtre ;
> Le sage dit : Arrière ! et l'homme dit : Peut-être !
> Trois mots !… Le sphinx béant reste seul défini. »

On sait que les prêtres d'Égypte avaient écrit sur le socle de la statue voilée d'Isis « Je suis ce qui est, ce qui fut, ce qui sera ; personne n'a soulevé le voile qui me couvre. » L'héroïne d'*Isis*, Tullia Fabriana, s'est juré de soulever ce voile. Elle se jette dans l'étude des livres de magie. Toutes les héroïnes de Villiers sont munies d'un anneau-constellé de grosses émeraudes et contenant sous la forme de poudre brune du poison dans le châton. Bien qu'en somme, Tullia Fabriana ne soulève pas le moindre coin

du voile de la mystérieuse déesse, l'*Isis* de Villiers peut passer pour l'ancêtre de toutes ces *Isis dévoilées* que nous avons vu paraître depuis, avec aussi peu de succès.

Axel est l'œuvre diabolique capitale de Villiers l'Isle-Adam. On sait que ce drame a été joué il n'y a pas longtemps sur une scène de Paris. La donnée fondamentale de l'action qui se passe vers l'an 1828, est tout à fait romanesque. Il s'agit d'un trésor enfoui à découvrir ; le secret de ce trésor est consigné dans des papiers mystérieux, relégués au fond d'un monastère de religieuses trinitaires, qui tombent entre les mains d'une novice noble, Ève-Sara-Emanuèle de Maupers. Une fois en possession de ce secret, la future religieuse ne songe plus qu'à s'emparer de ce trésor, et au moment de prononcer ses vœux, elle prononce un *non* solennel, et, armée d'un pouvoir magique, elle fait entrer dans l'*in-pace* où elle allait être ensevelie l'archidiacre qui venait de prononcer sa condamnation.

En face de ce tableau, l'auteur nous présente Axël d'Auësperg, le fils de celui qui a enfoui le trésor dans un souterrain d'un vieux château fort, isolé au milieu de forêts inaccessibles du Schwartzwald. Élevé par un mage, maître Janus, dans les plus secrètes doctrines de l'ésotérisme kabbalistique, Axël a dédaigné jusqu'alors de se préoccuper de ce fameux trésor. Mais un jour, arrive au château un de ses parents, le commandeur d'Auërsperg, qui, après avoir reçu d'un vieux serviteur de la maison la confidence du secret du trésor, songe à s'en emparer et à se défaire du légitime propriétaire, Axël. Celui-ci, à l'aide des lumières surnaturelles puisées dans l'initiation magique, découvre les secrètes pensées de son hôte, le provoque à un duel, et le tue.

Mais Axël, en tuant le Commandeur, est subitement descendu des hauteurs sacrées, « des sublimes finalités de l'initiation magique », de même que Sara de Maupers, poussée par la soif de l'or, a renoncé à l'idéal divin en possession duquel allait la mettre sa consécration religieuse. Axël n'est plus qu'un enfant débile, héritier des instincts de l'homme qu'il a tué, sentant se rallumer en lui les vieilles soifs de volupté, de puissance et d'orgueil que l'initiation avait éteintes. Il veut rompre sa chaîne et goûter la vie. « *Voici donc en présence, dit maître Janus, la dualité finale des deux races, élues par moi du fond des âges pour que soit vaincue, par la simple et virginale humanité, la double illusion de l'or et de l'amour.* » Malgré les

exhortations transcendantes de Janus, qui voudrait le soustraire aux désirs du fini, « pour ne projeter plus que sur l'incréée lumière la somme de ses actes et de ses pensées », Axël persiste à vouloir aimer et vivre. Il est descendu dans la galerie des sépultures du burg d'Auërsperg, pour dire adieu aux dormeurs, les Rose-Croix, ses devanciers, quand tout à coup apparaît debout, sur les marches de pierre, une femme en vêtements noirs, à demi-voilée, élevant d'une main un flambeau, et de l'autre serrant sur son sein un solide poignard. Après avoir sondé de son regard les intervalles des tombes, Sara, car c'est elle, s'approche du grand écusson sculpté dans la muraille, et rassemblant toute sa force juvénile, appuie la pointe de la lame de son poignard entre les yeux de l'héraldique tête de mort en prononçant quelques paroles mystérieuses. Aussitôt, le mur se scinde en une large ouverture volée qui laisse entrevoir de sombres galeries, et d'où s'échappe à l'ouverture une averse de pierreries, de diamants, un ruissellement de perles d'or. Tout à coup, elle aperçoit Axël debout contre un sépulcre, qui la considère en silence ; elle saisit deux pistolets pendus à sa ceinture, fait feu sur Axël, et lui effleure la poitrine ; Axël s'élance sur elle et d'une étreinte de fer la tient désarmée, paralysée, renversée sur son bras. Déjà il a le poignard levé sur elle, quand, au moment de frapper, il s'arrête à l'aspect de la beauté de la jeune fille. Puis, vaincu par le charme diabolique que recèlent ses paroles : « Sais-tu ce que tu refuses ? Toutes les faveurs des autres femmes ne valent pas mes cruautés ! Je suis la plus sombre des vierges ! Je crois me souvenir d'avoir fait tomber des anges. Hélas ! des fleurs et des enfants sont morts de mon ombre !… Je t'apprendrai les syllabes merveilleuses qui enivrent comme les vins de l'Orient ! Je puis t'endormir en des caresses qui font mourir !… » Axël l'enlève de son bras désarmé, la conduit vers le prie-Dieu d'ébène, et s'assied aux pieds de Sara ; puis, Sara attirant sur son sein le front d'Axël, ils restent ainsi éperdus, comme inanimés et sans paroles. Dès lors, Axël est si bien sous le charme, qu'au lever de l'aurore, il repousse tous les rêves de bonheur que Sara a fait luire à ses yeux et veut mourir dans cette extase sensuelle, que rien désormais ne saurait égaler. Sara, hésitante d'abord, se laisse persuader : ils boivent ensemble à la même coupe empoisonnée, et gisent, entrelacés sur le sable, échangeant leur dernier soupir à la mode maçonnique, dite *féix-féax*.

Tel est ce drame, où se déroulent tour à tour en quatre tableaux ce que l'auteur appelle : le monde *religieux*, le monde *tragique*, le monde *occulte* et le monde *passionnel*. Si nous nous en tenons au dénouement du drame, qui dans la pensée de Villiers n'était peut-être pas définitif (car ce drame est resté inachevé), il semblerait que le monde passionnel, que la passion, la volupté charnelle soit le dernier mot de la sagesse, et l'amour, l'unique clef de l'infini. Mais ce qu'il y a d'évident dans le dessein et le but du drame, c'est de la part de l'auteur l'intention d'opposer à l'idéal religieux, et, en particulier à l'idéal de la vie religieuse dans le catholicisme, l'idéal autrement pur, autrement élevé, autrement sublime, selon lui, de la sagesse magique, aboutissant au Nirvâna pour le sage qui sait s'abstraire de toutes les réalités vivantes, ou au suicide, pour celui qui cherche l'infini dans le sensualisme passionné[1]. Cette intention est clairement exprimée dans des passages tels que celui-ci :

« Certes, en ce cloitre, dit Sara, racontant à Axël l'histoire de sa vie, j'ai vu des gens cruels où la Foi ne brûlait qu'en renvoyant la lueur d'une torche de bourreau. À ces yeux, le ciel ne semble pas assez sombre ; ils trouvent utile que la fumée des bûchers s'ajoute à ses nuages. J'ai entendu battre des cœurs menaçants — où la crainte, éperdue, d'un Dieu… de l'idée, n'est-ce pas, qu'ils se font de Dieu ! — s'aveugle elle-même jusqu'à se croire l'Amour, où « le commencement de la sagesse » se prend, orgueilleux, oubliant sa limite, pour la Sagesse infinie… Qu'ils me plaignent donc, ou me condamnent… par contumace ! Je leur laisse, en ma redoutable miséricorde, l'indigne pensée qu'ils conçoivent de leur délivrée ! En vérité, de quoi m'accuseraient-elles devant un Dieu, ces consciences faites d'une rigueur défendue, qui ne surent jamais que scandaliser mon espérance ? Mon âme redoute peu ces juges méchants, qui osent ainsi affronter la terrible colère de la Colombe. — Ces cœurs voilés ont l'innocence des souffres, je le sais ! Les gouffres disent aussi : « Je reflète la lumière ! » Va, laisse à leurs propres âmes le soin de se punir ! Moi, je ne daigne punir les gouffres… qu'avec mes ailes. »

On a prétendu que Villiers, jugeant son livre insuffisamment orthodoxe au point de vue catholique auquel il se piquait de rester fidèle, voulait que la croix intervint dans la scène qui dénoue le drame. Or, je demande quelle figure eût fait cette apparition de la croix, du symbole catholique, devant cet autre symbole de la *Rose-Croix*, si complaisamment étalé dans ces paroles de Sara à Axël, à qui elle présente une fleur fanée tirée de sa poitrine (pendant que les harpes redisent dans l'ombre le chant des Rose-Croix) :

« Vois l'inconsolable rose ! — Elle m'apparut au moment où je m'enfuyais du cloitre de Sainte-Apollodora. Cette royale rose, symbole de mon destin, correspondance familiale et divine, ne devais-je pas la rencontrer dès mes premiers pas ? Son clair miracle saluait mon premier malin de liberté. C'était comme un avertissement merveilleux, image peut-être fixée d'une seule parole où je m'étais incarnée l'heure précédente… Doucement donc j'arrachai toute sa tige, et je réchauffai sous mon haleine le souffle de son parfum entre mes mains qui tenaient encore le poignard cruciforme (Elle montre le poignard tombé à terre). — Écoute ! Des esprits, des génies étaient, certes, enfermés en sa beauté. Aussitôt, des passages de l'histoire humaine, jusque-là voilés à mon esprit, s'illuminèrent en mémoire de significations augustes et surnaturelles. Ainsi, je compris, sans pouvoir m'expliquer même l'intérêt que je prenais à le comprendre, pourquoi cette fleur, ainsi placée, par hasard, entre mes mains sur la croix de mon poignard, formait un signe qui avait dissipé, autrefois, comme du sable, les plus fiers et les plus solides empires. Ce signe, je l'ai bien vu tout à l'heure, étinceler sur chacun de ces tombeaux… Je veux l'effeuiller sur toi, mon chevalier, en présage de tous les abandons que mon amour trouvera pour te ravir ! »

Voilà dans quelle divagation mystique finissent par tomber les goètes artistes. Toutes leurs fioritures de style ne réussissent pas à cacher le symbolisme obscène de la rose-croix, si clairement exposé par les Ragon, les Pike, les de La Jonquière.

Un autre bizarre sataniste, parmi les isolés, c'est M. Jules Bois, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, et qui s'intitule mage blanc en opposition à M. Stanislas de Guaita ; mais, quand on observe de près M. Jules Bois, on se convainc bien vite qu'il à autant de titres à être tenu pour goète que son adversaire occultiste de l'avenue Trudaine.

Si Villiers de l'Isle-Adam était un isolé pur et simple, M. Jules Bois, sans avoir encore réussi à organiser un groupement sérieux pouvant marcher de pair avec les fédérations martiniste ou valentinienne, est néanmoins à la tête de quelques compagnons, une poignée, que son ambition voudrait transformer en une école nouvelle. Lui-même, il à longtemps oscillé entre le swedenborgianisme et le messianisme du groupe de l'*Étoile*. Ce journal insère souvent ses élucubrations, et il a, en outre, une revue personnelle d'occultisme, intitulée le *Cœur*.

Dans ces feuilles, où le satanisme est fort transparent, il écrit des articles de psychologie ésotérique, et il y fait aussi la critique de tous les livres

nouveaux qui se rattachent de près ou de loin à l'occultisme.

Il semble s'être épris tout d'abord des doctrines bouddhiques prêchées par M^me^ Blawatsky :

« Ma jeunesse mystique, dit-il, dans les *Petites Religions de Paris*, fut traversée par la légende de Blawatsky. Nous en avons souvent causé sur le bord de la mer et en Provence. Elle nous apparaissait à la fois fatale, belle et méchante, portant à son front l'auréole noire de l'Antéchrist, — destructrice des dieux, tourmenteuse des consciences et soufflant la folie dans les trompettes de l'énorme et magique sagesse de l'Orient. »

S'il faut en croire quelques vagues confidences éparses dans ses écrits, il semble avoir été victime, dans sa première jeunesse, de perverses et infernales curiosités. Dans un article de l'*Étoile* (juillet 1890), après avoir rappelé le destin qui attend les initiés, semblable à celui d'Orphée, déchiré par les Ménades, il s'exprime ainsi :

« Ces paroles en faveur de l'auguste sagesse, suggérées par l'enseignement ésotérique, me terrifient de les prononcer. J'y vois trop la condamnation de mes vouloirs téméraires, de ma médiocre ingéniosité et des mauvaises entreprises où je m'égarai. Le sang jeune incite vers Satan, et l'art imparfaitement aimé conduit aux perverses imaginations. Cependant, la vérité qui monte de l'abîme, doit être écoutée par la pitié des cœurs sincères ; car elle a la force d'un aveu et d'un regret. »

Cette pitié pour le pauvre Sathan lui est profondément restée au cœur, et malgré toute la prétendue pureté de son mysticisme, on sent qu'il a un faible pour les impurs mystères de l'*abîme*. Il suffit, pour en être convaincu, de lire une demi-page de l'abominable roman qu'il publiait dernièrement dans le *Gil-Blas*.

Cependant il est fidèle au mot d'ordre de la secte : *la négation de Satan.* « La lutte du Bien et du mal, dit-il, de Satan et de Jeveh, est une ombre, un fantôme inventé par le cléricalisme : *il n'existe que le Bien*, qui est l'être splendide et expansif. » Il va jusqu'à accuser ce qu'il appelle le *cléricalisme* de connivence avec l'enfer et Satan :

« L'ultramontanisme, dit-il, penche vers l'égoïsme, et les jouissances matérielles, tout ce qui fait le fond de la magie Noire. L'hypothèse est probable, qui imagine que les derniers prélats romains, poussant jusqu'au bout l'œuvre de sacrilège et d'apostasie, accompliront, sous la fureur des cieux apocalyptiques, les vieux rites démoniaques, où ils chercheront le suprême refuge et la dernière

victoire. Et les peuples désillusionnés reconnaitront en ces blasphémateurs la face la plus repoussante de l'Antéchrist. »

Il n'y a, d'après M. Jules Bois, qu'un moyen de vaincre le démon, c'est de s'abandonner à lui, de triompher du mal en s'y livrant. « Si vous refoulez le mal avec trop de fureur, dit-il, il acquiert par votre propre répulsion une force impulsive formidable, et vous pouvez être sa victime à jamais. » Psyché, ou l'âme humaine, en se livrant à Satan, l'absout, le transfigure, le divinise. À chaque instant, en face des inspirations de la muse diabolique qu'il est appelé à juger, M. Jules Bois se sent comme fatalement entraîné vers ses premières amours :

« Ma notion de l'univers *bon quand même* et rachetable sombre horriblement et délicieusement dans l'arcane de la tentation toute-puissante du Mal-Roi. La victoire de l'univers de corruption sur l'homme vainement prêtre de vertu et de beauté, porte en soi je ne sais quoi de noir où l'on se repait de l'orgueil obstiné d'être vaincu. »

Satan est du reste son sujet favori[2]. Il veut le sauver à toute force. Après avoir sauvé le Satan païen (Pluton) par son union Avec Proserpine, il va sauver le Satan chrétien, par son union avec Psyché ; et c'est là le thème de son drame *les Noces de Sathan*, dont j'ai assez parlé (pages 282 et 283 de ce second volume) pour n'avoir pas à y revenir. Il me suffira d'indiquer comment le messianiste Albert Jhouney résume l'idée fondamentale qui a inspiré cette pièce :

« Il exprime le retour de la luxure à sa pureté par l'idéalisation 'de la luxure, le retour de la sensation à la pensée par la recherche de la sensation, le retour de la matière à Dieu par les subtilités du scepticisme, qui de nos jours sauvera les âmes en l'acuité de leurs débauches. »

À cette doctrine, on reconnaît bien l'esprit du mal. Manès ne parlait pas autrement, quand il recommandait à ses disciples de rassasier leur corps de toutes les luxures afin de mieux purifier leur âme. Pour M. Jules Bois et autres satanistes modernes, Psyché, qui est l'âme humaine, doit se livrer à Satan toute entière, et c'est ainsi que s'opérera la Rédemption de Satan.

Quand on professe de semblables théories, on est mal venu à traiter M. de Guaita de mage noir.

M. Jules Bois est un des plus ardents troubadours occultistes célébrant Isis, la bonne Déesse. L'*Étoile* a dit de lui : « On sent partout en Jules Bois

ce culte du Principe féminin qui fait l'homme délicat et supérieur ». Si à ses yeux Psyché est l'âme humaine, Isis est précurseur du Paraclet.

Il termine ainsi son petit livre sur *les Petites Religions de Paris :*

« Sois bénie, sainte Isis, mère sanglante, toi qui as tant souffert qu'il t'est permis de pardonner. *Tu restes la seule divinité qui sauvera le monde*. Tu fus l'aurore du Messie d'Amour ; tu annonças avant Jésus, le Paraclet. Étant la femme pure, mais toute brûlante des expériences de la vie, tu effaces la faible Vierge, la Marie de la douloureuse Église : Te voilà, ô pacificatrice des peuples, la Déesse de l'universelle Rédemption, la Reine de la Vie et de la Mort, la Meilleure et la plus belle ; — ô créatrice des invincibles certitudes, te voilà au-dessus des intelligences égarées, le *Cœur*. »

Cette citation peut donner la clef de la revue ésotérique *le Cœur*, fondée et dirigée par M. Jules Bois, illustrée de dessins mystiques par Antoine de La Rochefoucauld. Dans la dédicace de son dernier poème (*la Porte héroïque du Ciel*), adressée à Antoine de La Rochefoucauld, M. Jules Bois s'exprime ainsi :

« Vous avez su, vous, noble frère et grand artiste, placer sur le seuil de la Porte Héroïque une jeune fille de l'Orient, cette petite Isis que Jésus a laissée au poète, afin qu'il ne s'éteigne pas de désespoir. Là, vous avez atteint le plus magnifique ésotérisme. La femme ouvre la porte héroïque du ciel, et sur les rocs de l'héroïsme qui y conduisent, sa main, aussi délicate que le pétale des lis, peut devenir le bouclier et le glaive contre le Mal de l'Invisible et du Visible conjurés. C'est par l'union de la femme intuitive et vigilante avec l'homme aux inspirations dévouées que se réalisera l'espoir des jours nouveaux, cette alliance, dont je parlais au début, du Cœur et du Mysticisme, afin que cette auréole, enveloppant d'aurore Isis, soit aussi rayonnante de bonté que de beauté. »

M. Jules Bois se proclame prophète d'un nouveau christianisme, et l'on reconnait bien là toute la perversité de Satan, son inspirateur direct : « Christianisme Esotérique », voilà le nom de la nouvelle religion qu'il annonce aux peuples, lesquels jusqu'à présent se montrent sourds à sa voix.

Dans son Christianisme ésotérique, Isis doit remplacer la sainte Vierge Marie, qu'il appelle Miriam, contre laquelle il vomit le blasphème à jet continu, et à qui, finalement, il donne, comme une suprême injure, le nom cabalistique de Lilith, suivant ainsi l'exemple d'Éliphas Lévi, d'Albert Pike, d'Adriano Lemmi, en un mot, singeant les palladistes dans leurs imprécations.

Ici, quoi qu'il m'en coûte et quoi qu'il puisse en coûter à mes lecteurs, je crois indispensable de faire une citation. Il faut, à tout prix, en finir avec ces erreurs que l'on répand et qui consistent à faire passer nos satanistes modernes pour de simples originaux. Sans doute, il est nécessaire de prier pour ces égarés ; mais il faut aussi les faire connaître tels qu'ils sont. Extérieurement, dans les relations de la vie courante, ces démoniaques paraissent le plus souvent inoffensifs, charmants même, et leurs bonnes manières éloignent toute défiance. Si je dis, sans le prouver, qu'ils sont les pires impies, on me prendra pour un calomniateur. Hélas ! comment pourrai-je me faire comprendre, comment serai-je cru si je ne me résous pas, tout en en ayant le cœur brisé, à reproduire dans ce livre un spécimen de leurs diaboliques imprécations ?

Marie, la plus pure des créatures de Dieu, Marie, la mère immaculée du Christ, ils en font, dans leur folie sacrilège, une matrone satanique !… Oui, qui croira cela, si je ne cite textuellement mes auteurs ?

Je ne puis pas oublier que, faisant le jeu de ces gens-là, M. Georges Bois, le rédacteur de la *Vérité*, s'efforçait (dans son n° du 5 mars 1894) de représenter au public son homonyme Jules comme un simple sceptique, comme un homme étudiant l'occultisme avec une parfaite indifférence, en un mot, comme tout le contraire d'un sectaire dangereux.

Eh bien, — je le répète, qu'on me pardonne cette citation, mais elle est indispensable, — voici avec quels exécrables blasphèmes, dans *la Porte Héroïque du Ciel*, M. Jules Bois formule ses imprécations contre la Sainte Vierge, comment il la maudit sous les noms de Miriam et de Lilith :

« … Ton nom de Miriam est déchu, Mariette ;
Descends, mièvre égoïste, en la fatalité.

La Norme glacera ton destin d'aventure ;
Ton culte engourdissant et ta loi dure
Périront comme s'ils n'avaient jamais été :
La cendre de ton cœur deviendra ta torture,
L'Enfer, ton insensibilité ;

Les peuples douloureux et ma voix pure
Te chassent du temple où s'assit ta cruauté.
Étroite comme un dogme et fausse comme un prêtre,
Tu apparus pour disparaître ;
Moi, je te détruis sans remord.
Et comme Jésus-Christ a maudit son Eglise,
Qui l'a crucifié de nouveau par traitrise,
Je te voue à l'occulte mort !
L'on ne te dira plus Miriam, la mère de Dieu,
L'on te dira, selon la justice et mon vœu,
Lilith, la mère satanique ;
Au lieu de devenir sœur de l'Isis antique,
N'as-tu pas perverti la doctrine de Dieu ?
L'on ne te dira plus Miriam, l'on te dira Lilith ! »

Voilà bien la frénésie démoniaque ; voilà les accès de rage diabolique que le public ignore. Ces quelques vers, aussi abominables que mal bâtis, feront comprendre à quelles fureurs se livrent les goètes, les mages noirs.

La conception qu'ils se font du monde surnaturel est un mystère d'insenséisme. « L'Enfer n'est que la porte héroïque du Ciel », a écrit M. Jules Bois. Et ils répètent tous, pauvres fous : « Vouons-nous à l'Enfer pour gagner héroïquement le Ciel ! »

La conclusion du drame ésotérique de M. Jules Bois, — drame qui se joue entre intimes, dans les nuits d'occultisme, vrais sabbats, — la conclusion dépasse tout ce qu'on peut imaginer d'extravagant en goétie.

Jésus paraît, et, reniant sa mère, la Vierge Marie, il proclame que, grâce à Isis, la vraie femme divine, le mal devient la source du bien ; et le rideau tombe sur ces quatre vers prononcés par le Christ :

« En entrant dans l'Enfer, gardez toute espérance ;
Le salut gît dans les tenailles et le fiel :
Sous le Damné, l'Élu longtemps couvé s'élance ;
La Terre, c'est l'Enfer, et l'Enfer, c'est le Ciel ! »

1. ↑ Villiers semble être au sujet du suicide, du même avis que Dupotet, qui a écrit : « Heureux ceux qui meurent d'une mort prompte, d'une mort que l'Église réprouve ! Tout ce qu'il y a de

généreux se tue. »

2. ↑ Dans une pièce intitulée : « *Il ne faut pas mourir* » l'Esprit parle ainsi à Psyché :

> Ô toi, ma fille, à mon amante, Ô mon moi-même,
> Toi, ma vie et le flux de mon éternité,
> L'Enfer n'est plus ; à peine, hélas ! s'il a été…
> Élément de rachat par le dur mal lui-même.

DIXIÈME PARTIE

LES LUCIFÉRIENS DISSIDENTS

CHAPITRE XXXVIII

Les diabolisants du grand monde

En dehors des personnages que j'ai classés comme goètes dans la précédente partie, et avant d'arriver aux théurges, aux vrais théurges modernes, tels que les a définis le docte Albert Pike, il faut nous arrêter un moment à une catégorie de diabolisants ; qui ne sont pas mages noirs et qui néanmoins, ne sauraient être confondus avec les palladistes.

Ils ne sont pas tout à fait luciférien, selon la doctrine des triangles ; le Palladium Réformé Nouveau ne les compte pas, au surplus, au nombre de ses adeptes. Et cependant ils sont plutôt luciférien que satanistes.

Ce sont, en général, des gens du grand monde, qui ont rompu depuis longtemps avec les banalités du spiritisme vulgaire, et qui, peu à peu sans le savoir, sans y prendre garde, sont devenus de vrais vocates procédants. Soit qu'il ne leur plaise pas de s'enrégimenter dans la secte maçonnique, soit que les recruteurs des loges ne se soient jamais adressés à eux, toujours est-il qu'ils ne sont pas francs-maçons. Ah ! s'ils appartenaient à la confrérie trois-points, ils seraient bien vite distingués dans les chapitres et les aréopages par les inspecteurs secrets du Palladium et leur affiliation au rite charlestonien des Ré-Théurgistes Optimales serait prompte ; car leur erreur diffère bien peu de l'idée luciférienne selon Pike.

Parmi ces luciférien hors cadre, on peut, sans craindre de commettre une erreur, noter M. le duc de Camposelice, occultiste amateur, qui dépense des sommes folles à son culte passionné pour Lucifer.

C'est ainsi que, le 7 mai 1853, il avait loué la grande salle du Trocadéro pour lui et ses amis. Là, à portes soigneusement closes, il fit représenter un oratorio diabolique, de sa composition quant au libretto ; la musique était de Peter Benoît. L'orchestre, avec double chœur, ne comptait pas moins de 500 exécutants. Le baryton Blauwœrt tenait le rôle principal : Lucifer, dont l'oratorio portait hardiment le titre. M. de Camposelice avait, en outre, engagé le ténor Vergnet, de l'Opéra, M^me^ Montalba, soprano, de l'Opéra, M^me^ Vicini, la fameuse contralto de la Pergola, de Florence, et la basse Henri Fontaine.

Cette manifestation artistique en l'honneur de l'éternel ennemi de Dieu charma, dit-on, les invités, tous appartenant au monde aristocratique. La première partie met en scène le chaos, Lucifer divinisé, l'évocation des forces de la nature, l'enfance de l'humanité protégée par le Dieu-Lumière. Dans la seconde partie, la terre dit ses forces mystérieuses, l'eau chante ses ondes fraiches et ses vagues mugissantes, le feu célèbre son pouvoir divin. Tout le poème revêt ainsi une forme mystique, où Lucifer est grandi, glorifié, exalté ; l'humanité lui chante ses cantiques de foi, d'espérance et d'amour. Dieu n'est plus rien, Lucifer est tout ; c'est lui, le véritable dieu.

Ce dilettantisme invraisemblable caractérise bien notre fin de siècle. On voit par là que Satan met tout en œuvre pour se faire adorer sur la terre, pour ravir les âmes humaines au ciel.

Une autre personnalité bien connue, dans la haute société parisienne, et dont le nom s'est déjà trouvé plusieurs fois sous ma plume, c'est M^me^ la duchesse de Pomar (lady Caithness). Elle, non plus, n'est pas palladiste ; il est vrai que les propagandistes des triangles ne lui ont jamais fait d'avances et qu'elle fraye plus volontiers avec les goètes, les spirites, des diverses écoles : mais il n'est guère possible de la classer parmi les mages noirs, dont ses idées s'éloignent sur de nombreux points.

La duchesse de Pomar a écrit plusieurs ouvrages inspirés par le *Bouddhisme ésotérique* de l'anglais Sinnet. Présidente d'une branche française de la grande société théosophique de New-York, dite la *Société*

théosophique d'Orient et d'Occident, elle dirige, sous le titre de l'*Aurore ; une* revue dont le but principal est de démontrer… l'identité du bouddhisme et du christianisme !

Les doctrines exposées dans ce journal sont, en grande partie, empruntées à une anglaise, miss Anna Kinsford, une des premières femmes à qui l'Académie de médecine d'outre-Manche ait donné le titre de docteur, et l'auteur du *The Perfect-Way* (la voie parfaite), dont une traduction française d'Édouard Shuré a fait *le Christ ésotérique*. « Bouddha, dit-elle, représente l'intellect ; Jésus, le cœur : Bouddha est la philosophie ; Jésus, la religion. Sans le bouddhisme ; le christianisme est inintelligible. » Quant à Shuré, il s'est en outre inspiré des doctrines de cet ouvrage dans un livre, paru d'abord en articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, et intitulé : *les Grands Initiés*. C'est l'histoire(?) de la transmission de l'occultisme, de mage en mage, depuis Rama jusqu'à Jésus, en passant par Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore et Platon.

La propagande de la duchesse de Pomar ne se borne pas à la publicité des journaux d'occultisme dans lesquels elle écrit : elle a fait de son salon un cénacle occulte, où poètes, romanciers, philosophes occultistes se donnent rendez-vous pour développer dans des conférences ou des lectures les principes et les théories de la nouvelle science. On y entend successivement Richer, Victor du Bled, Papus, etc.

On peut se faire une idée de la doctrine professée extérieurement par la duchesse de Pomar en se reportant au passage d'Anna Kinsford que je viens de citer. Mais, à côté de cette théorie de l'inintelligibilité du christianisme sans le bouddhisme, on rencontre des doctrines moins précises et moins claires ; celle-ci entre autres, de l'invention aussi d'Anna Kinsford : « La pensée est le créateur du monde ; la création ex-nihilo n'est qu'une invention des curés de campagne, hypnotisés par la lettre des Ecritures. » Par une autre théorie, miss Anna Kinsford, qui n'est pas docteur en médecine pour rien, découvre « dans l'embryogénie l'indication d'un mode d'être du non-être ». On comprend qu'après d'aussi lumineuses révélations, le christianisme n'a qu'à bien se tenir. « Les efforts de quelques prêtres, dit Eugène Nus en portant aux nues la science de la doctoresse, seront impuissants ; que les chanoines catholiques et les pasteurs protestants qui

ont mis un pied sur la Voie Parfaite en prennent bravement leur parti.» Comme Satan se moque de ceux qu'il aveugle !

. Mais ce qu'il importe de dire surtout sur le cas de la duchesse de Pomar, c'est qu'elle est vocate procédante au plus haut degré, à tel point que, si elle s'affiliait aux triangles, elle passerait bientôt vocate élue, il est du moins permis de le croire. En effet, la duchesse est sybille ; elle vit en relation des plus intimes avec les esprits ; Lucifer entre en elle, tout comme en Sophia Walder, et elle prophétise. On raconte que, lors de l'élection de Léon XIII, elle eut un accès sibyllin. « Que fera Léon XIII ? » lui demanda-t-on. Elle répondit, ou, du moins, Lucifer répondit par sa bouche : « Léon XIII ne fera rien. Je vois le règne de ce pontife. Ce pape pense, mais il n'agit pas. Cependant, c'est sous son pontificat que s'opèrera dans les âmes la grande révolution morale qui changera la face du monde. » Nous savons ce que le diable veut dire par là ; mais, jusqu'à présent, il n'a prophétisé que son désir, car le luciférianisme est loin d'être entré dans les âmes.

« Notre Dieu, écrit dans l'Aurore la duchesse de Pomar, est le Cosmos lui-même, l'âme de la nature, son esprit et son corps. » (1890, page 76.)

La voilà donc panthéiste.

Puis, un autre jour, l'Esprit entre encore en elle, et la duchesse, qui pourtant n'est pas maçonne, écrit ces lignes stupéfiantes :

« La Cène est une institution purement maçonnique, pratiquée par Jésus, lorsque, dans son dernier repas, il passa la coupe au Chapitre secret des Douze. Chaque Chapitre se composait alors de douze Compagnons, maîtres de Loges, et chaque Loge avait soixante-douze Frères. » (*Aurore*, 1890, page 158.)

Les générations, régénérées à la lumière de l'ésotérisme pomarien, devront encore professer : la génération éternelle des cycles et des mondes, la nature androgyne de la divinité, les émanations par couples d'éons mâles et femelles (nous voilà dans le gnosticisme !), enfin l'absorption finale de tout dans la substance du premier principe.

En somme, la duchesse de Pomar est une personnalité à part dans le monde de l'occultisme, bien que chez elle tous les diabolisants des divers groupes avoués se donnent rendez-vous ; et si ses théories sont le plus souvent confuses, ce qui est clair, par contre, c'est que le démon est maître

en son salon. Là, en petit comité, les apparitions sont fréquentes. Un diable, empruntant la forme de Marie Stuart, s'est même constitué son génie familier, son conseil et protecteur. Elle l'évoque, et il vient à son appel. Il lui parle à haute voix, s'il demeure invisible ; mais il se montre aussi, et les hôtes de la maison l'ont vu.

« — Travaillez dans votre joli boudoir, lui dit un jour ce démon ; travaillez là, et vivez de la vie divine. »

Elle lui donne des rendez-vous à minuit. La duchesse a raconté tout au long une de ces entrevues, sous le titre : *Une visite nocturne à Holyrood.*

Il me faut aussi signaler la baronne Adelma de Vay-de-Vaga, une jeune femme de vingt-six ans, hongroise, de Styric, autre vocate procédante du grand monde. On lui doit la fondation de la Société spirite de Buda-Pest.

L'*Étoile* est pleine de ses révélations. Il faut dire, à la décharge de l'*Étoile*, que la baronne paie les frais d'impression. Elle y raconte, avec les plus minutieux détails, les découvertes faites dans ses voyages aériens où les esprits la transportent dans les sphères célestes. S'il faut en croire ces récits extraordinaires, plus rien ne nous est inconnu de ce qui se passe dans Vénus ou dans la Lune. Ainsi, par exemple, nous apprenons que les habitants de la planète Vénus professent la religion déiste et n'ont d'autres moyens de locomotion que des ballons très bien organisés, des bateaux aériens ; qu'il n'y a dans Vénus ni monarchie, ni aristocratie, etc.

Les révélations doctrinales sont à la hauteur des révélations astronomiques. La baronne appelle « esprits élémentaires » certains des démons avec lesquels elle est en communication. Ces esprits sont projetés du soleil par Lucifer ; chaque rayon de l'astre central de notre système planétaire en contient des myriades. C'est ainsi que le Dieu-Soleil pénètre en nous, nous illumine et nous tient sous sa sublime domination. Un corps charnel va naître ; aussitôt Lucifer en prend possession par ses esprits élémentaires, dont sept s'incarnent dans le nouveau-né ; ce qui fait, dit la baronne, que l'homme n'est plus un binaire, ni un ternaire, mais un hepténaire.

Le démon, en se jouant ainsi de cette malheureuse baronne Adelma de Vay, lui fait proclamer des extravagances où la folie se mêle au dogmatisme sacrilège. C'est ainsi que la baronne enseigne un système insensé de

« l'union duale des esprits », que Satan n'a imaginé que pour blasphémer contre le Christ et sa divine Mère. D'après ce système, chaque esprit est régulièrement mâle et femelle, et l'esprit *dual* de Jésus n'est autre que la Vierge Marie. De là, la baronne Adelma de Vay, sous l'inspiration du diable, part pour donner cette explication luciférienne de l'Immaculée-Conception :

« Un cordon fluidique unit entre eux les esprits duals. Lors de l'incarnation de Marie, ce cordon fluidique fut élargi, tendu, sans se rompre. C'était Marie qui s'incarnait elle-même, en vertu de la connaissance qu'elle avait des lois divines, les fluides duals contenant en eux des lois créatrices. Après leur mission accomplie sur terre, Marie et Jésus redevinrent, comme avant, des esprits duals premiers-nés, et ils portent ensemble au ciel le nom de Fils de Dieu. »

Voilà ce que la baronne Adelma de Vay écrit sous la dictée de ses daimons protecteurs, « tout à fait mécaniquement, nous dit-elle, comme une machine. »

Ce luciférianisme, inepte autant que sacrilège, confond vraiment l'imagination.

Un « kabbaliste » de l'*Étoile* loue tout cela dans ces termes :

« Ma bien-aimée sœur, la baronne de Vay-de-Vaga, est un médium dont toutes les révélations qu'elle obtient des Esprits portent le cachet divin, sont une véritable initiation aux secrets de Dieu. »

Je dois, en passant, mentionner M^me^ Lucie Grange, la pythonisse d'Auteuil, très en faveur auprès des cerveaux troublés de l'aristocratie parisienne. Cette personne, dont le daimon familier est Hermès, ne veut, à aucun prix, être considérée comme sataniste ; elle est, tout au contraire, pour « le Dieu inconnu qui est un fleuve de lumière ».

M^me^ Lucie Grange est la veuve d'un franc-maçon qui a joué un rôle assez actif dans l'armée de la Commune. Ancien vénérable, athée avant son mariage, le F∴ Adolphe Grange fut converti par sa femme au spiritisme, et s'efforça dès lors d'établir une entente entre la Maçonnerie et le Spiritisme.

M^me^ Lucie Grange, qui a déclaré la guerre à la Magie noire, est dédaignée et vilipendée par l'*Initiation*, mais est au mieux avec le groupe de

l'*Étoile*, qui reçoit ses communications et insère ses visions. Elle se donne une mission surnaturelle, qu'elle a reçue… de l'archange saint Michel !

L'archange lui apparut en 1883, environné d'une multitude d'esprits représentant tous les pays du monde ; un immense étendard bleu céleste le dominait tenu par un esprit allégorique : la Lumière. Elle fonda alors une revue portant ce titre : *La Lumière*, destinée à prêcher le Nouveau Spiritualisme, ou la doctrine du Pur Amour, « révélation nouvelle qui doit nous unifier dans un immense *amour sans préjugés* et dans une majestueuse vérité sans voiles. » Le symbole choisi par M^me^ Lucie Grange est : un cœur embrasé, divinisé dans le triangle. Elle attend et prophétise le nouveau Messie : « Les Israélites, dit-elle, qui attendent encore leur Messie, vont le recevoir en grande pompe au sanctuaire du temple colossal universel ».

Elle a fondé une association spirite sous le nom de : *Communion universelle des âmes dans l'Amour divin.*

Mme Lucie Grange est très chatouilleuse à l'endroit de la propriété des révélations spirituelles qui lui viennent de l'autre monde. C'est ainsi qu'en 1891 elle a fort malmené la duchesse de Pomar, qui avait eu l'audace de s'approprier des inspirations qu'elle lui avait communiquées, la traitant de plagiaire et l'accusant de « détournement de documents inspirés ». L'abbé Roca se trouvait impliqué dans l'accusation, pour avoir osé attribuer à la duchesse les révélations de M^me^ Lucie Grange.

M. Jules Bois, qui l'a visitée dans son sanctuaire d'Auteuil, raconte ainsi son entrevue :

« J'ai passé des heures troublantes, boulevard Montmorency, dans le salon de M^me^ Lucie Grange. L'an passé, je la visitai après un article déconcertant qu'elle avait écrit sous ce titre : *Guerre à la Magie Noire !* — Que je me trompai en croyant entrer dans un arsenal magique ! Autour de moi, rien de belliqueux : un petit poêle, une large table de travail, une gentille perruche qui pirouette autour de son barreau, deux pieux tableaux représentant la Vierge Marie et le Sauveur, faisant bon ménage avec des masques d'Hermès, d'Apollon et d'Isis ; enfin, planant sur ce temple familier, un grand étendard bleu.

« — Je sens autour de moi les fluides malfaisants de nos ennemis », m'explique tranquillement M^me^ Lucie Grange ; « mais je ne les crains pas. J'ai déclaré la guerre aux occultistes qui pratiquent

l'envoûtement par voie ténébreuse. Tout autre à ce jeu courrait un danger de mort ; mais Hermès me protège et m'inspire. Invisible, visible souvent, il est toujours là auprès de moi… d'autres aussi. »

« À ce moment, de petits bruits crépitèrent : il me sembla que les murs disaient oui et que le poêle approuvait d'un pétillement.

« Devant ma stupéfaction, la prophétesse se mit à éclater d'un bon rire :

« — Vous voyez, ils répondent, eux aussi… Tout autre ferait sourde oreille ; mais j'ai appris le langage des choses qui est souvent le langage des esprits.

« — Les morts, n'est-ce pas ? questionnai-je.

« — Non, pas les morts précisément. La plupart sont trop imparfaits, trop semblables à nous. Leurs manifestations sont le plus souvent inférieures. Je suis en rapports avec les âmes des âmes, avec les puissances qui dirigent l'univers, que vous les appeliez les Génies de la Rose-Croix, les Devas de l'Inde antique, les Amschaspamds de la Perse, les Khéroubs de la Khaldée ou les Archanges de l'Apocalypse. L'un d'entre eux s'est attaché à moi ; il m'a d'abord dit se nommer Salem et être un prêtre égyptien ; puis, il me révéla qu'il était Hermès lui-même, le grand Hermès, décidé à se servir de la pauvre et ignorante femme que je suis pour rénover l'univers… Vous êtes ici dans la moderne Memphis. Nous y recevons les visites des plus grands hommes de tous les temps… Je suis voyante à l'état conscient, sans être endormie par personne. C'est ainsi que j'ai obtenu la résurrection fluidique d'un papyrus égyptien… Salem-Hermès vient à moi : tantôt il fait passer sous mes yeux des tableaux et des images symboliques, tantôt il amène près de nous d'autres intelligences, comme celles de Marcellus, de Miriam, de saint Michel, qui me révèlent d'éblouissantes vérités. Il y a en moi une âme toute changée qui se montre en ces extases, et contre qui se révolte parfois ma personnalité habituelle. Je ne suis pas seulement Lucie Grange, je suis le médium *Hab*, diminutif de *Habimelah*, qui veut dire, selon le commentaire d'Hermès, *Force du Père*. »

« Ces jours-ci, j'ai pénétré encore dans la Pyramide d'Auteuil, continue M. Jules Bois ; le drapeau bleu flottait avec une sorte d'ostentation magnanime.

« — Vous voyez, la Lumière a vaincu, me dit M^{me} Grange, je ne pense plus à la magie noire. Elle est renversée à jamais. »

« À ce moment quelqu'un entra.

« — M. Christian fils », dit le médium Hab.

« Le visiteur s'inclina avec grâce, puis s'assit, et je le vis feuilleter des parchemins aux signes biscornus, ainsi que des planches d'archéologie.

« — Monsieur, me dit-il, je suis archéologue, et j'avoue être très dérouté par les phénomènes qui se passent dans cette maison. Je dois cependant en reconnaître la réalité. Des fleurs, des branches, pendant les séances, s'écroulent du plafond sur les têtes des expérimentateurs. Des objets fort lourds sont déplacés. Récemment, M^me^ Grange crut apercevoir Napoléon : il lui annonça qu'il se manifesterait bientôt. En effet, le lendemain, à l'heure dite, nous fûmes bousculés par un vent terrible : qui traversa l'escalier et nous pensâmes être renversés. »

« Puis, ayant fait quelques pas vers moi, et après avoir consulté une petite boussole, M. Christian fils me serra les mains avec effusion :

« — Je vous félicite, monsieur, vous venez de vous asseoir entre l'Orient et le Nord. Ce sont les points les plus fortunés, et celui qui spontanément prend place à cet angle ne peut être un méchant homme. Si vous vous étiez fixé au Midi, vous seriez un faux ami, à l'Orient un avare, à l'Occident un calomniateur, au Nord un envieux et un hypocrite. Tels sont les mystères de la Sainte Kabbale et la meilleure manière d'être édifié sur ses relations. »

M^me^ Lucie Grange a le privilège d'apparaître à ses abonnés jusque dans les pays les plus lointains, en Tunisie par exemple (*La Lumière* 1888, page 8).

« Dans les derniers jours de juin 1893, écrit-elle au *Phare de Normandie*, je fis un rêve où il me fut prédit que je devais bientôt expérimenter le fluide électrique, subir la mort et ressusciter. Or, le 1^er^ juillet, au moment où un orage se déclarait à Auteuil, mon guide, Salem-Hermès, me dit de quitter la place que j'occupais et d'aller m'étendre sur mon lit ; je ne devais pas toucher le parquet. Bien étonnée de ce conseil, je m'y soumis néanmoins, comme je l'avais accepté en rêve. Le soir venu, la foudre entra dans ma chambre, et m'endormit. Le lendemain matin, j'étais paralysée, sans mémoire et sans force. Peu à peu les vertiges et les douleurs se sont passés, me laissant aussi faible que si j'avais fait une maladie de trois mois. Un oiseau en cage qui se trouvait dans mon cabinet de travail est resté paralysé, lui aussi, jusqu'au lendemain soir. Je tais de nombreux faits qui sont encore plus remarquables, mais je puis vous dire que la foudre a toujours joué un très grand rôle dans ma vie ; ce qui n'empêche pas que je sois un esprit de paix !…

Au sujet de M^me^ Lucie Grange, les opinions sont très partagées dans le monde des occultistes ; beaucoup la traitent d'hallucinée ; mais d'autres affirment qu'elle obtient réellement des résultats visibles et qu'elle n'est nullement folle. Selon ceux-ci, il ne faudrait pas tenir compte de l'ironie qui perce dans le récit de M. Jules Bois ; car cet écrivain est, nous le savons, un mage noir, et il est porté, par conséquent, à tourner en dérision, par parti-pris, quiconque ne s'enrégimente pas sous sa bannière. Les dames spirites du beau monde font grand cas de la pythonisse d'Auteuil, et Hermès a été vu bel et bien plusieurs fois au boulevard Montmorency.

Quoi qu'il en soit, il était bon de noter ce mode de tromperie du démon, mode si bizarre entre tant d'autres. Si l'espace ne m'était pas limité, il y aurait beaucoup à dire sur ces gens du monde qui ont oublié le chemin de l'église, et qui ne gardent leur croyance au surnaturel que pour se livrer aux pratiques si condamnables du spiritisme. On comprend que le diable se moque d'eux et leur souffle les doctrines les plus saugrenues.

C'est ainsi que beaucoup en sont arrivés à considérer Lucifer comme la troisième personne de la Trinité ; cette erreur folle est répandue parmi tous les occultistes qui procèdent de la secte des Johannites. On a tant et tant mis à l'ordre du jour dans certains salons l'idée de la réconciliation de Satan avec Dieu, — idée prônée par Victor Hugo, entre autres, — qu'une sorte d'école, sans chefs, s'est créée, voyant en Lucifer l'esprit-saint, le Messie futur qui opèrera la fusion de toutes les religions en une seule. Jéhovah, disent ces aveugles, ces insensés, a eu son œuvre terminée à la naissance du Christ ; puis, Jésus, seconde personne de la Trinité, a accompli un grand effort pour instaurer la vraie religion dans le monde ; mais Jéhovah, s'étant mis en antagonisme avec l'Esprit-Saint, qui n'est autre que Lucifer, il en est résulté un désordre moral dans le monde surnaturel aussi bien que dans le monde naturel, et la religion non-idolâtre s'est trouvée toute différente de ce qu'elle devrait être. Il n'y a que Lucifer qui puisse tout remettre en ordre, et le chaos religieux cessera, dès que Jéhovah se sera réconcilié avec lui. Le Christ et Lucifer ne sont donc ennemis qu'aux yeux des prêtres catholiques ; en réalité, ils se complètent l'un l'autre. Actuellement l'œuvre du Christ est terminée, et c'est celle de Lucifer qui commence. Partant de ce raisonnement, ces infortunés, ces pauvres dupes du prince des ténèbres, adorent un Dieu en trois personnes (Jéhovah, le Christ et Lucifer) et

souhaitent la prochaine réunion indissoluble de la Sainte Trinité, telle qu'ils la conçoivent.

Au surplus, rien n'est plus inouï que la variété de doctrines que le diable a la malice d'imaginer pour jeter les âmes dans l'erreur et les perdre ; le mensonge, dont il est le père, sait revêtir mille formes.

Lucifer en est arrivé jusqu'à se féminiser ; car voici l'étrange théorie professée par M^me^ Olympe Audouard, dans son petit cénacle de Maisons-Laffitte.

Il existe, de toute éternité, deux dieux contraires, deux principes au-dessus desquels il n'y a rien. L'un est mâle et noir, c'est le dieu *Chaos* ; l'autre divinité est femelle et blanche, c'est la déesse *Lux*. Chaos est méchant, Lux est bonne. Autrefois, il y a de cela plusieurs centaines de siècles dont le nombre n'est pas fixé, la bonne Déesse, voulant créer, mais ne pouvant rien par elle-même toute seule, captiva le méchant Dieu, se résigna à s'unir un moment à lui, et de cette union naquirent les mondes. Puis, la guerre recommença entre les deux principes divins, Chaos mettant ses efforts constants à vouloir tout anéantir, et Lux, au contraire, s'employant à multiplier partout la vie.

En cela est l'explication du bien et du mal qui se manifestent incessamment dans l'univers. Tout ce qui est mauvais provient de l'influence du dieu Noir ; tout ce qui est bon, de l'influence de la déesse Blanche.

Telle est la doctrine secrète que professeraient certains groupes féministes.

Dans l'humanité, l'homme, sans le savoir, est fils du Noir, et la femme, fille de la Blanche. L'homme est, par instinct, méchant, cruel, égoïste ; la femme, bonne, douce, altruiste. L'homme s'est adjugé tous les privilèges de l'existence. Il est menteur, même lorsqu'il dit : Liberté, Egalité, Fraternité. Le Noir a son sacerdoce, son culte : son culte préféré et celui qui lui est rendu par le catholicisme romain, dont les prêtres sont mâles. La Blanche est obligée de tenir son culte secret, et, à travers les âges, ses prêtresses ont été les pythonisses, les sybilles, les sorcières, verseuses de breuvages d'amour.

Jusqu'à présent, c'est Chaos qui règne sur l'humanité ; les femmes sont asservies à l'homme ; aussi, tout va de mal en pis. Mais la victoire définitive est assurée à Lux.

Le mouvement de rénovation sociale se prépare lentement, mais infailliblement, par la libre-pensée, qui émancipe peu à peu les femmes de la tutelle des hommes. La femme trahit la cause de la bonne Déesse, quand elle se fait adoratrice du méchant Dieu ; cela, c'est l'abomination de la désolation.

Au jour de la rénovation sociale, le monde sera complètement retourné. Il n'y aura plus de prêtres du Noir ; le culte saint étant adopté alors par l'humanité entière, la Blanche étant reconnue par tous bonne Déesse, le sacerdoce sera exercé uniquement par des prêtresses. Les femmes diront la messe nouvelle et confesseront les hommes. L'Esprit de la Femme pénètrera toute l'humanité de sa bienfaisante influence ; l'Esprit de l'Homme sera enchaîné dans les abimes, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Chaos étant réduit à l'impuissance, l'harmonie, avec tous ses bienfaits, règnera sur notre globe, et il en sera ainsi dans les autres mondes ; car toutes les planètes des divers systèmes solaires sont habitées, et là il y a aussi actuellement, comme chez nous, les mêmes antagonismes, les mêmes maux, les mêmes injustices. Le règne du Noir cessera partout à la fois dans l'univers, par le triomphe de la Blanche au sein des régions de l'invisible.

Visiblement, la bonne Déesse, la Blanche, ce qui veut dire la lumineuse, d'où son nom *Lux*, se manifeste, multipliée à l'infini, sous la forme d'astres-soleils, qui sont tout autant de centres de mondes planétaires. La bonne Déesse à placé là son principe vivifiant, qui est le feu du ciel, et qui répand partout la chaleur et féconde l'univers. Visiblement, le méchant Dieu, le Noir, l'aveugle et obscur *Chaos*, se manifeste par tout ce qui entrave l'œuvre de la Blanche : c'est lui qui déchaine les fléaux décimant l'humanité, les orages détruisant, avant la moisson et la vendange, les fruits de la terre donnés aux peuples par le principe divin émanant du soleil ; c'est lui, l'auteur de toutes les catastrophes, de tous les cataclysmes, depuis le déluge antique jusqu'aux tremblements de terre qui ont renversé tant de villes modernes.

Avec l'harmonie future, que rêvent les adoratrices de la Blanche, les hommes auront perdu leur rudesse, leur égoïsme et leur barbarie. Il n'y aura

plus de guerres. En politique, les nations feront un pacte social qui règlera une bonne fois, sans le concours de parlements permanents, l'administration des peuples, et ce pacte sera fidèlement observé partout. La politique, telle qu'elle existe aujourd'hui avec toutes ses intrigues, aura cessé d'exister et aura fait place à une sage administration, réglée par les lois les plus simples, administration à laquelle participeront toutes les capacités nationales, sans distinction de sexe. L'homme continuera à travailler, les conditions du travail étant partout adoucies ; son gain, variant d'après son intelligence et son activité, mais n'étant plus soumis à l'arbitraire du capital spéculateur et créateur de la misère, apportera l'aisance et le bien-être à la famille. Le sacerdoce masculin sera partout aboli, puisque le méchant Dieu ne sera plus adoré nulle part. La femme, rétablie au rang qui lui est dû, heureuse et ne faisant autour d'elle que des heureux, sera la bonne fée et la reine du, foyer, comme mère, comme épouse et comme prêtresse. Ainsi le culte rendu à la divinité se confondra avec l'amour, et, selon la nature et la logique, il est juste que la femme ait le monopole du sacerdoce, qu'elle soit la gardienne du dogme et des saintes traditions, comme elle est la gestatrice, la nourrice et l'éducatrice de l'enfant, c'est-à-dire des générations éternellement renouvelées. Ainsi sera le vrai âge d'or.

Cette doctrine étrange n'est pas affichée. Aussi, il y a quelque temps, je fus bien surpris en lisant un journal que le hasard mit entre mes mains et dont le principal article a dû étonner bien des lecteurs. Ce journal a pour titre : l'*Esprit de la Femme*. Cela signifie-t-il seulement que les femmes ont de l'esprit, ce que personne ne conteste, et qu'il est juste qu'elles aient un journal à elles, simplement féministe ? Je ne me prononce pas, ignorant si la rédactrice en chef, M^{me} Renée Marcil, — une femme très élégante, et, je crois, Vauclusienne, — est disciple d'Olympe Audouard.

Mais je ne puis m'empêcher de faire quelques remarques. Le principal article, signé de la rédactrice en chef (n^{o} du 26 mars 1893), est intitulé *La Vraie Église*, et l'auteur y combat vivement un M. Paul Desjardins, qui aurait tenté, paraît-il, de fonder un néo-catholicisme.

M^{me} Renée Marcil, dans son programme, à elle, déclare : « étudier les problèmes sociaux, et en chercher les solutions pratiques ; combattre sans merci les préjugés politiques, philosophiques et religieux ; faire la guerre au

fanatisme, à la bêtise, à l'esprit jésuitique ; indiquer quelle est la mission de la Femme, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être dans la société renouvelée », etc.

Citons quelques passages de l'article en question :

« Où va M. Paul Desjardins ? Au protestantisme ? Non ! il paraît que là, les grandes hauteurs y sont moyennes… Le judaïsme ? horreur !… Le Bouddhisme ? Mais c'est bien vieux et bien loin ; et puis M. Paul Desjardins se déclare chrétien, et il l'est ! mais qu'il le soit alors franchement ! Dès lors, à quoi bon le pathos extraordinaire, les divagations abrutissantes qu'il nous sert ? Qu'est-ce que cette façon désinvolte de pétrir et repétrir l'argile des temples, de ravauder les étoles et les nappes d'autel, comme il prétend le faire ? De quelles mixtures sera composé son encens ?

« La *Vraie Église !*… On conçoit ces mots appliqués par exemple : à la religion sociale, en véritable formation, à l'Altruisme égalitaire. Mais cette vraie Église de M. Desjardins ne réforme rien ! n'innove rien ! Elle garde tout jalousement : et la confession, et le culte des saints, et le salut, et tous les ingrédients et recettes du culte actuel, et le paradis, et l'enfer, et tout le tremblement qui a tant effaré la conscience des hommes. »

Luther n'est pas trop mal vu de M^{me} Renée Marcil :

« Luther, au moins, était un refaiseur, sinon un constructeur de religion ; il taillait, il sapait, il marchait !… Mais qu'est-ce qu'il taille, qu'est-ce qu'il sape, le moderne apôtre ? Où va-t-il ? Il ne va pas même comme les écrevisses qui se hâtent ?

« Il faut être confit en religiosâtrerie, un raffiné de mysticisme, pour entendre un traître mot à la phraséologie de ces néo-chrétiens, qui se bornent à ajuster leur robe longue ou courte à la mode du jour, au dernier cri du scepticisme hypocrite de nos contemporains !

« Voici des hommes, — mettons qu'ils soient d'excellents êtres, — actuellement occupés à marier le Sultan avec la Vierge Marie. Ils se cassent la tête pour essayer de galvaniser les morts les plus trépassés ! ils suent sang et eau pour rassembler les fidèles. »

L'Esprit qui inspire le catholicisme, c'est le Chaos :

« Etranges ces néo-chrétiens qui consentiraient à faire quelques innocentes coupures dans la lettre, mais dont l'esprit reste plus que jamais enfoncé dans le passé, Esprit que le plus simple prêtre de village ne pourra bientôt plus déchiffrer !

« Eh ! messieurs, soyez chrétiens, si c'est votre métier ! et vive la liberté de conscience ! Mais, du moment que vous vous proposez pour un autre salut que le vôtre propre, que vous annoncez un

remède nouveau, une sorte de panacée sociale, ne nous exhibez pas la manne et le sené de nos arrière-grands-papas !… »

M^me^ Renée Marcil définit ainsi ces doctrinaires chèvre-et-chou du genre de M. Paul Desjardins, qui annoncent s'être donné la mission de réformer le catholicisme :

« Sans point d'appui sérieux pour soulever un mouvement salvateur ; réduits aux éternels sophismes de la chicane religieuse ; en désarroi complet parmi les vieux moteurs rouillés de la vieille machine ; ajoutant une cheville ici, essayant là une fausse clef, et cependant incapables de faire rendre à leur vénérable instrument autre chose qu'un grincement révélateur. »

Et elle s'écrie :

« Où est l'outil vraiment neuf dans la main de tous ces rétameurs de vieux dogmes ?

« Doctrinaires de ce temps, aussi douloureux que sublime, je ne voudrais pas être injuste envers votre intellect masculin, breveté (avec garantie du. gouvernement). Aussi, je vous le dis : je ne crois pas à votre réelle i impuissance.

« S'il n'y avait à risquer que la chance d'un ordinaire tournoi spirituel, *peut-être le problème divin serait-il résolu à la satisfaction de tous, et peut-être la fameuse formule libératrice des erreurs et des doutes serait-elle en route en vos pieux cerveaux !*

« Oui ! car je n'en veux pas à la gloire intellectuelle de l'homme, mais seulement à sa misère morale. Je veux croire que, si vous ne pouvez tirer de vos alambics aucune essence, de vos creusets aucun grain d'or pur, de tous vos ingrédients philosophiques si longtemps dosés, mélangés, concentrés, la moindre petite étincelle,… eh bien, c'est que vous ne le voulez pas !…

« Si vous ne trouvez pas la lumière, c'est que vous ne descendez pas assez au fond du puits où git, dites-vous, la Vérité ! Vous avez toujours peur du saut dans l'abîme, à gens de peu de foi !

« Vous préférez aller *vers le chemin qui monte*, c'est votre droit ! mais alors, si la Lumière est là-haut, vous ne devez pas jeter assez de lest… car vous êtes aveugles, hélas ! désespérément, et vous ne voyez même pas le vide immense qui se fait autour de vos spéculations.

« Ô demi-sages ! ô quarts d'apôtres ! qui n'osez pas vous livrer à la Vérité, qui n'osez pas dire ce qu'il faut dire, et alors vous manquez de vertu, ou qui ne pouvez pas le dire, et alors vous manquez d'autorité !

« Êtes-vous, oui ou non, capables de fixer ou bien de créer une formule qui s'adapte enfin à l'universalité des êtres, et non plus à un peuple, à une race, à une caste, à un seul sexe ?

« Non ! car il faudrait oser, il faudrait risquer, il faudrait être libres ; et vous êtes peureux, avares et soumis.

« Et vous croyez si peu, — *ou si mal*, — à ce que vous appelez Dieu, que vous ne lui prêtez que les volontés qui se peuvent accorder à vos intérêts et orgueils !…

« Ce que vous appelez « la vraie Église » et que vous opposez *à la fausse, qui est l'Église catholique romaine*, — que certes ! nous n'avons pas pour mission de défendre, voire d'exalter, puisqu'elle s'oppose à notre avènement féminin, et que tant qu'elle aura durée, nous resterons l'Ève pécheresse, — cette Église prétendue nouvelle n'est qu'une vieille chapelle rebadigeonnée au mieux, selon l'esthétique moderne, aux couleurs éteintes, mais absolument semblables aux anciennes. »

On le voit, M^me^ Renée Marcil ne veut pas d'une « demi-réforme » ; et voici comment elle insinue l'idée de la femme-prêtresse :

« Ne pense-t-on pas, parmi les gens qui ont le réel désir d'un idéal plus haut que celui de la matérielle pâture, autant que parmi ceux qui ne peuvent concevoir l'idée de la Morale dégagée de l'idée de Dieu, ne pense-t-on pas que la venue de la Femme, dans la philosophie, même dans la chaire religieuse, se fait quelque peu désirer ?

« Ne pense-t-on pas que c'est là précisément l'élément du nouveau idéal, auquel l'âme inquiète et troublée des peuples aspire ?

« Ne voici-t-il point de longs siècles que l'encens est allumé par la main des prêtres ? Pourquoi ne demanderait-on pas aux modernes prêtresses l'interprétation des oracles et la consultation des augures ?…

« Après la femme-médecin et la femme-avocat, la femme-prêtresse ! Pourquoi non ?… Est-ce que les Gaulois n'avaient pas les druidesses et les Romains les vestales ? Est-ce que la Grèce n'avait pas ses pythonisses ? Est-ce que la république mosaïste n'avait pas ses prophétesses ?… Et dans l'Inde antique, le grand Bouddha Çakia-Mouni chassait-il-la Femme de l'arbre Bodhi ? N'étaient-elles pas admises à l'étude de la Sagesse ?…

« Peut-on nier dès lors à qui revient la responsabilité de l'ostracisme féminin, et ne point considérer et reconnaitre l'immense et séculaire misère de l'humanité, ainsi amputée d'une de ses ailes et s'immobilisant dans un sommeil plein de cauchemars infernaux, n'ayant rien de commun avec la divine quiétude du Nirvâna ?

« Laissez venir à nous la Femme-Prêtresse, *qui dégagera la voie divine terriblement encombrée !*… Je ne vois plus guère qu'Elle qui puisse faire parler, — au lieu de vos dieux sourds et muets, — le Dieu entendant et parlant de la Nature, que l'athée lui-même salue dans le lever sublime du soleil. »

Un peu plus loin :

« … Pourquoi la Femme, aux mains si délicates, au cœur si intuitif, ne serait-elle pas admise à panser les plaies de l'âme aussi bien que celles du corps ?

« Craint-on qu'elles n'enseignent un Dieu point assez orthodoxe, point assez cruel, capricieux, autocratique, point assez semblable à l'homme fait à son image ?

« Craint-on que *le Dieu nouvellement traduit* ne se courrouce enfin contre le vieil attirail, louche et féroce, de notre civilisation, dont l'esprit religieux est cependant la clef de voûte et une clef que les saints portiers des Temples ne sont pas disposés à rendre de bonne grâce ?

« Il est certain que l'Esprit de la Femme s'envolera plus haut vers la sainte Pitié, — d'autant plus simple que plus logique et appuyée sur les faits humains, — et que son Eglise sera beaucoup plus vraiment la vraie Eglise que celle de MM. Paul Desjardins et C^{ie}.

« L'Esprit de la Femme est profondément rationaliste, et, depuis la dernière levée des féminins boucliers, d'aucuns parmi ses adversaires, aussi bien que parmi ses amis, s'avisent qu'Elle est à la fois très positive et très pratique, *sans* 'préjudice de son idéalité essentielle*, que la plus simple traduit par la sensibilité, faute de pouvoir la formuler autrement*.

« Or, c'est précisément ce positivisme qui, joint à l'Idéalisme, fait l'équilibre féminin, équilibre parfait chez les femmes bien douées naturellement et renforcé par l'habitude de l'analyse et de l'analogie, qui l'élève à l'esprit de synthèse et fera de la Femme future un précieux et sincère élément de renouvellement social. »

Ennemie jurée au confessionnal catholique que M Desjardins conserve dans sa réforme, M^{me} Renée Marcil ajoute immédiatement :

« Je ne vois pas à l'horizon le Dieu masculin, guérisseur des maux humains, que les néo-chrétiens espèrent guérir ou au moins soulager à coups de confession ? »

Voici la conclusion de cette longue polémique contre les néo-chrétiens :

« Est-ce notre faute, si votre nouvelle Église ne nous dit rien de bon, non plus que le bloc enfariné de la fable ?

« Non ! vous n'allez pas à l'Altruisme ! à ce grand torrent qui doit laver les souillures de l'humanité et qui s'épanche sur le monde, pour le féconder à nouveau !

« Non ! vous êtes poussés aux agenouillements de l'immobilisme, bien que vous sembliez vous agiter ; vous êtes rivés à l'hypnose confessionnelle, peut-être parce que vous vous sentez criminels, *à force d'impuissance à concevoir la définitive conception du Bien !*

« L'Égotisme se cache et roule ses plis orgueilleux sous le manteau de pitié et d'amour dont vous vous revêtez, peut-être ingénument…

« Et voilà pourquoi nous souhaitons tous, nous qui pensons, nous qui avons souffert et médité, hommes et femmes, artisanes et reines, *nous souhaitons la venue de la Femme qui changera la face du monde*, cette face grimaçante, hypocrite et immonde qui donne aux justes l'horreur de l'existence !

« Car la Femme, c'est l'Altruiste par excellence, et pour peu que nous opposions l'Égotisme à l'Altruisme, nous verrons que l'Égotisme est essentiellement masculin, de vice masculin, de vice suprême : l'homme est un loup pour l'homme.

« L'Altruisme, au contraire, est d'essence féminine, de vertu féminine, de vertu suprême, je dirai presque fatale : par ses flancs et par son cœur, étant Maternité, c'est-à-dire Bonté et Amour. Or, l'Altruisme est tout cela.

« Oui, l'Altruisme émane de l'âme féminine, et c'est pourquoi il est la vraie religion de l'humanité. Aujourd'hui, il se révèle aux peuples, mais dégagé de tout crépuscule ; il n'est plus le détachement bouddhique, ni le sacrifice chrétien, et c'est en cela surtout qu'il est féminin, *plus que jamais à notre heure actuelle de Lumières approchantes*. Car il n'est plus, cet Altruisme, la loi du renoncement, — loi de convention ou de vertu individuelle, — qui ne peut s'ériger en loi véritablement humaine, c'est-à-dire universelle…

« Non, l'Altruiste ne renonce pas : il veut la juste répartition, la part à chacun, et il réclame sa part légitime.

« Ainsi fait la Femme !

« Elle clame et réclame son droit au soleil, à la vie, à l'amour !

« Elle se refuse virtuellement à la loi de sacrifice et de douleur, érigée en dogme, et qui lui fut, surtout à Elle, impitoyablement imposée !

« Elle réclame : elle est mère ; elle veut la vie et les fruits de la terre pour ses fils ; elle ne refuse point les dons de la Nature…

« *Créatrice, elle ne saurait confesser le néant ;* elle croit au bonheur ici-bas, et y attache fortement ses berceaux !

« Elle est vraiment Altruiste ; car, si elle demande, — et c'est ce qu'elle fait aujourd'hui, — son dû à l'homme pétrisseur de dieux injustes, elle ne le demanderait jamais au détriment de la collectivité.

« Il sera facile de faire cette preuve.

« La Femme, — et c'est aujourd'hui sa grandeur et le signe de sa mission, — ne se réclame que du droit humain, du droit de l'être créé égal ! Elle repousse la conception da Dieu partial ; elle n'accepte plus la Faute et la responsabilité du Péché et du Mal, mais elle se lève pour les écraser sous son frêle talon.

« Et voilà la Genèse nouvelle et la nouvelle religion : la religion du Droit. »

Rien n'est plus curieux, n'est-ce pas ? que ce mélange d'anticatholicisme, de socialisme féministe et de mysticisme rationaliste.

Ailleurs, dans le même numéro, M^{me} Renée Marcil termine ainsi son premier article :

« Femmes que la Science fit conscientes, femmes que la Libre-Pensée fit libres, unissez-vous pour libérer le peuple immense de celles qui souffrent et gémissent sur la terre.

« Après le Noir, la Blanche ! »

Et, dans son en tête, faisant allusion à l'Esprit féminin dont elle s'inspire, elle écrit en épigraphe :

« Cet Esprit-là ne fait plus peur qu'aux lâches et aux imbéciles. »

Que penser de toutes ces phrases, où, sous chaque mot, l'on sent un sens caché ? Que dire de ces déclarations où perce un secret, toujours sur le point de s'échapper, mais que l'on s'empresse de recouvrir d'un boisseau par quelque déclaration personnelle incidente, arrivant en contradiction avec le reste ?

L'étude de la maçonnerie et de l'occultisme nous a habitué à ces jeux de style. Il m'est donc bien difficile de ne voir que de simples coïncidences dans tous les passages que je viens de relever de ce curieux article de journal.

Y aurait-il vraiment, derrière certains groupes féministes, une sorte de religion secrète, un luciférianisme spécial se rattachant au manichéisme à divinité double et bi-sexuelle de M^me^ Olympe Audouard ? Sans l'affirmer expressément, on peut le soupçonner avec quelque raison. En tout cas, on le saura quelque jour ; car tout finit par se découvrir.

Mais j'en ai terminé, cette fois, avec tout ce qui dans l'occultisme contemporain, n'est pas la Théurgie orthodoxe, c'est-à-dire avec tout ce qui est étranger au Palladisme. Certainement, on pourrait poursuivre cette revue des mondains diabolisants, bien plus nombreux qu'on ne se l'imagine : l'occultisme, à notre époque, s'est répandu partout, dans toutes les classes de la société, et il a ses prêtresses, sous prétexte d'art, jusque parmi les grandes cantatrices, les célébrités du théâtre ; telle, par exemple, M^lle^ Emma Calvé, une des chanteuses les plus à la mode, dont le grand succès dans les salons n'est pas dû uniquement à sa voix, mais aussi à ses aptitudes spéciales en spiritisme plus ou moins luciférien. Mais je m'arrête.

Je ne veux pas, cependant, clore cette dixième partie de mon ouvrage sans rappeler le nom d'un occultiste, plus examinateur et chercheur que pratiquant : M. J.-K. Huysmans. Celui-ci, en effet, doit être classé tout à fait à part ; il résulte de mes informations les plus récentes que M. Huysmans s'était donné, comme moi, mission d'étudier de près le monde mystérieux des diabolisants, mais dans un autre milieu. Son but est de faire connaître, lui aussi, en les réprouvant, les mages noirs ; et s'il dénonce leurs coupables pratiques, ce n'est pas pour édifier un occultisme contre leur occultisme. M. Huysmans est un indépendant, dont on peut ne pas partager la manière de voir sur bien des points ; mais il ne pactise pas, je le répète, et, à ce titre, il ne doit pas être confondu avec les mages noirs ou blancs, pas plus avec les satanistes qu'avec aucune espèce de luciférien, orthodoxes ou non orthodoxes, organisés où non organisés.

ONZIÈME PARTIE

LA THÉURGIE OU MAGIE BLANCHE

CHAPITRE XXXIX

Le culte organisé de Lucifer Dieu-Bon

Il est hors de doute que le démon inspire les mages noirs aussi bien que les mages blancs, les satanistes aussi bien que les luciférien s ; à tous il se manifeste, plus ou moins fréquemment, sous des formes d'une extrême variété, se déclarant aux uns archange révolté ou esprit du feu, se faisant passer auprès des autres pour âme de trépassé. Rien n'est donc ridicule comme la prétention qu'affichent certains groupes d'avoir le monopole de ces manifestations surnaturelles : il n'y a vraiment pas de quoi être fier de posséder les faveurs de Satan, quelque nom qu'on lui donne ; mais, en tout cas, c'est sottise de s'imaginer que l'éternel ennemi de Dieu les réserve à quelques privilégiés, parce qu'ils l'invoquent et l'évoquent de telle façon plutôt que de telle autre.

Non, le diable n'est pas exclusif, et ces querelles de groupe à groupe, s'accusant réciproquement de supercherie, sont absurdes. Il est vrai que les charlatans ne manquent pas, ainsi que je l'ai établi ; mais, dès qu'un homme se met à haïr Dieu et son Église, et s'adonne à des pratiques occultes et diaboliques quelconques, l'enfer répond à son appel, sans distinguer entre ces divers sorciers ou mages, théurges ou goètes : et quand des évocations sont infructueuses, c'est Dieu seul qui s'est opposé à leur réussite, qui n'a

pas permis aux puissances infernales de venir ; ce n'est nullement le fait de Lucifer ayant réservé à telle école d'occultisme ses trompeuses bontés.

Cela dit, il y a lieu de reconnaître que le Palladisme est néanmoins l'occultisme le mieux organisé, en tant que corps de doctrine et que culte rendu au démon : si tous les autres groupes sont des petites chapelles de diabolisants, le Palladium Réformé Nouveau ou la Ré-Théurgie Optimate est la grande Église de Satan sur notre globe. Albert Pike a été vraiment le plus étonnant apôtre que l'enfer ait suscité dans l'humanité ; il laisse bien loin derrière lui les hérésiarques les plus fameux ; sur les pages de l'histoire, son nom restera inscrit comme celui du véritable fondateur de la religion luciférienne, et son Palladisme, ainsi que l'a dit très justement la *Civiltà Cattolica*, est le plus formidable assaut qui ait été donné au catholicisme, à l'Église de Jésus-Christ.

Dans le Palladisme, toute la malice infernale se déploie ; c'est là que Satan se montre le mieux le « singe de Dieu ». En effet, pour peu qu'on l'examine, on constate que le culte des triangles est ni plus ni moins la copie servile, la contrefaçon du culte catholique ; c'est frappant.

Je comptais donner, avec tous les développements nécessaires, le tableau de l'organisation du Palladisme ; mais l'importance de cet ouvrage, la nécessité de le publier en fascicules mensuels, les évènements se précipitant dans la maçonnerie durant le cours de ma publication, tout cela a permis que je fusse devancé sur ce point. Suivant l'ordre de mon plan d'exposition des faits, je n'avais à traiter la question qu'en cette onzième partie ; et voici qu'une heureuse conversion, dont je me réjouis et rends grâces à Dieu, la conversion d'un palladiste marquant, M. Domenico Margiotta, de Palmi, a amené de nouvelles révélations, confirmant les miennes, les complétant et faisant connaître plusieurs choses que j'avais à dire, avant que j'en sois arrivé à écrire ce chapitre.

Pour le tableau complet du Palladisme, avec tous ses détails, je renvoie donc le lecteur à l'ouvrage si intéressant que M. Margiotta, notre nouveau compagnon d'armes, vient de publier sous le titre : Adriano Lemmi, *chef suprême des francs-maçons*, souvenirs d'un trente-troisième.

Voici, d'autre part, comment la nouvelle Théurgie a été répandue sur le globe : — Une habile sélection fut d'abord faite parmi les membres des

hauts grades des principaux rites maçonniques officiels, surtout du Rite Écossais Ancien Accepté, et Pike fit constituer par ces élus trente-trois ateliers occultes de haute-maçonnerie, sous le vocable de *Mère-Loge du Lotus*.

On en fonda ainsi 14 dans les trois Amériques, 9 en Europe, 5 en Asie, 3 en Afrique et 2 en Océanie. Ce sont ces 33 *Mères-Loges du Lotus* qui ont créé ensuite tous les triangles du monde, répartis en 77 provinces triangulaires ; au chef-lieu de chaque province est un Parfait Triangle appelé également *Lotus* ou encore « Lotus de chef-lieu », et le Mage Élu, président de ce Parfait Triangle, est en même temps le grand-maitre provincial. Sauf quatre exceptions (pour Cologne, Rome, Tauris et Freetown), une Mère-Loge du Lotus est en même temps Lotus de chef-lieu dans sa propre province ; en tout cas, elle a toujours une prééminence honorifique sur tous les ateliers palladiques, non seulement de la province où elle a son siège, mais sur tous ceux des provinces où elle a exercé son action créatrice, et c'est là ce qui est appelé une « Seigneurie ».

AMÉRIQUE DU NORD

Mère-Loge : *Le Lotus Canadien*, siège à Montreal. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 1, province de Montreal ; n° 2, province de Hamilton[1].

Mère-Loge : *le Lotus de New-York*, siège à New-York. Seigneurie comprenant quatre provinces triangulaires : n° 3, province de New-York ; n° 4, province de New-York et Brooklyn ; n° 5, province de Buffalo ; n° 18, province de Providence.

Mère-Loge : *le Lotus de Pensylvanie*, siège à Philadelphie. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires ; n° 6, province de Philadelphie ; n° 7, province de Pittsburg ; n° 12, province de Cleveland.

Mère-Loge : *le Lotus de Maryland, Colombie et Virginie*, siège à Baltimore. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : n° 8, province de Baltimore ; n° 414, province de Cincinnati ; n° 17, province de Washington.

Mère-Loge : *le Lotus du Charles-River*, siège à Boston. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 9, province de Boston.

Mère-Loge : *le Lotus du Sud-Uni*, siège à Charleston. Seigneurie comprenant cinq provinces triangulaires : n° 10, province de la Nouvelle-Orléans ; n° 13, province de Saint-Louis ; n° 16, province de Louisville : n° 20, province de Charleston ; n° 21, province de Memphis.

Mère-Loge : *le Lotus des Lacs du Nord*, siège à Chicago. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 14, province de Chicago ; n° 19, province de Détroit.

Mère-Loge : *le Lotus Californien et des Montagnes Rocheuses*, siège à San-Francisco. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 15, province de San-Francisco.

AMÉRIQUE CENTRALE

Mère-Loge : *le Lotus du Mexique et du Centre-Amérique*, siège à Mexico, Seigneurie comprenant cinq provinces triangulaires : n° 22, province de Mexico ; n° 23, province de Guadalajara ; n° 24, province de Guatemala ; n° 25, province de La Havane ; n° 26, province de Port-au-Prince.

AMÉRIQUE DU SUD

Mère-Loge : *le Lotus Colombien*, siège à Caracas. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 27, province de Caracas.

Mère-Loge : *le Lotus du Brésil*, siège à Rio-Janeiro. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : n° 28, province de Rio-Janeiro ; n° 29, province de Bahia ; n° 31, province de La Paz.

Mère-Loge : *le Lotus des Andes*, siège à Lima. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 30, province de Lima ; n° 36, province de Valparaiso.

Mère-Loge : *le Lotus d'Uruguay*, siège à Montevideo. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 32, province de Montevideo ; n° 33, province de Treinta-y-Très.

Mère-Loge : *le Lotus Argentin*, siège à Buenos-Ayres. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 34, province de Buenos-Ayres ; n° 35, province de Tucuman.

EUROPE

Mère-Loge : *le Lotus d'Angleterre*, siège à Londres. Seigneurie comprenant cinq provinces triangulaires : n° 37, province de Londres 1re ;

nº 38, province de Londres 2me ; nº 39, province de Birmingham ; nº 40, province de Liverpool ; nº 41, province de Manchester.

Mère-Loge : *le Lotus d'Écosse*, siège à Édimbourg. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : nº 42, province d'Édimbourg ; nº 43, province de Glasgow.

Mère-Loge : *le Lotus d'Hibernie*, siège à Dublin. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire ; nº 44, province de Dublin.

Mère-Loge : *le Lotus Saint-Hermann ou de la Germanie Occidentale*, siège à Cologne. Seigneurie comprenant quatre provinces triangulaires : nº 45, province de Hambourg ; nº 47, province de Munich ; nº 50, province de Francfort-sur-le-Mein ; nº 51, province de Strasbourg.

Mère-Loge : *le Lotus Saint-Frédéric ou de la Germanie Orientale*, siège à Berlin. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : nº 46, province de Berlin ; nº 48, province de Dresde ; nº 49, province de Leipzig.

Mère-Loge : *le Lotus de France, Suisse et Belgique*, siège à Paris. Seigneurie comprenant quatre provinces triangulaires : nº 52, province de Paris ; nº 53, province de Lyon ; nº 54, province de Zurich ; nº 55, province de Bruxelles.

Mère-Loge : *le Lotus des Victoires*, siège à Rome. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : nº 56, province de Milan ; nº 57, province de Naples.

Mère-Loge : *le Lotus Ibérien*, siège à Madrid. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : nº 58, province de Madrid ; nº 59, province de Barcelone ; nº 60, province de Porto.

Mère-Loge : *le Lotus du Danube*, siège à Buda-Pest. Seigneurie comprenant trois provinces triangulaires : nº 61, province de Buda-Pest ; nº 62, province d'Yékatérinoslaw ; nº 63, province de Stamboul.

ASIE

Mère-Loge : *le Lotus d'Apadno*, siège à Jérusalem. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : nº 64, province de Jérusalem.

Mère-Loge : *le Lotus des Enfants d'Ismaël*, siège à Tauris. Seigneurie comprenant, une seule province triangulaire : n° 65, province de Téhéran.

Mère-Loge : *le Lotus de l'Inde*, siège à Calcutta. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 66, province de Calcutta ; n° 67, province de Madras.

Mère-Loge : *le Lotus des Yésidis*, siège à Singapore. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 68, province de Singapore.

Mère-Loge : *le Lotus Céleste*, siège à Tong-Ka-Dou. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 69, province de Shang-Haï (ou Tong-Ka-Dou).

AFRIQUE

Mère-Loge : *le Lotus Sainte-Hypathie*, siège à Alexandrie. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 73, province d'Alexandrie ; n° 74, province de Constantine.

Mère-Loge : *le Lotus Africain*, siège à Port-Louis. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires : n° 15, province de Port-Louis ; n° 36, province de Capetown.

Mère-Loge : *le Lotus des Tropiques*, siège à Freetown. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 77, province de Monrovia.

OCÉANIE

Mère-Loge : *le Lotus de Bratha-Yuda* (la Guerre Sainte), siège à Batavia. Seigneurie comprenant une seule province triangulaire : n° 70, province de Batavia.

Mire-Loge : *le Lotus Océanien*, siège à Sydney. Seigneurie comprenant deux provinces triangulaires ; n° 71, province de Sydney ; n° 72, province de Dunedin.

Telles sont les Seigneuries des trente-trois Mères-Loges du Lotus palladique. Ces Mères-Loges sont centres de culte ; leurs Seigneuries forment, en quelque sorte, la division ecclésiastique, si l'on peut se servir de ce terme, comme les provinces triangulaires forment la division administrative.

En effet, il importe de ne pas perdre de vue que le Palladisme est à la fois haute-maçonnerie et église luciférienne. En tant que haute-maçonnerie, le

Rite Suprême exerce une influence secrète sur les ateliers de tous les rites officiels, dirigeant leur action politique et sociale dans la guerre au catholicisme ; en tant que temples secrets de l'église luciférienne, les triangles palladiques rendent un culte rituel, liturgique, au prince des ténèbres, dont ils font le Dieu-Lumière, le Dieu-Bon.

C'est ainsi que pour les travaux non-rituels, le Palladisme a ses 77 provinces triangulaires réparties en quatre Gouvernements, dont le siège centralisateur est établi : à Washington, pour l'Amérique du Nord et l'Amérique Centrale ; à Montevideo, pour l'Amérique du Sud ; à Naples, pour l'Europe ; à Calcutta, pour l'Asie, l'Afrique et l'Océanie. Les corps souverains placés à la tête de ces gouvernements sont les quatre Grands Directoires Centraux (voir au premier volume de cet ouvrage, page 367 et suivantes). D'autre part, pour les œuvres rituelles, les triangles adressent à la Mère-Loge du Lotus de leur Seigneurie leurs communications sur les résultats magiques obtenus, et chacune des trente-trois Mères-Loges est en correspondance directe avec le Suprême Directoire Dogmatique, — lequel, ne l'oublions pas, était à Charleston jusqu'au 20 septembre 1893 et a été transféré depuis à Rome par le Convent Souverain, dont Lemmi s'est si bien servi pour duper le successeur de Pike et les cardinaux palladistes du Sanctum Regnum.

Les mystères des triangles sont donc de deux natures bien distinctes, et ici je ne m'occupe que des œuvres rituelles, c'est-à-dire du culte rendu à Lucifer, tout en faisant remarquer que le fonctionnement de l'action politique et sociale anticatholique est aussi bien organisé que le fonctionnement de ce culte démoniaque au plus haut degré. La main de Satan est vraiment là.

C'est pourquoi, toutes les tenues de triangles ne sont pas consacrées à combiner entre hauts-maçons les intrigues au moyen desquelles on agira au sein des ateliers des rites officiels avoués. En dehors de ces assemblées où l'on se met d'accord pour influencer et diriger la maçonnerie ordinaire, et en dehors des séances d'initiation aux grades palladiques, il y a les tenues strictement liturgiques. On a eu des aperçus des unes et des autres, au cours de mes récits de témoin ; mais il est bon de grouper, dans une énumération au moins sommaire, les principaux éléments de ce culte diabolique, le mieux organisé entre tous.

Disons d'abord que les tenues strictement liturgiques ont lieu en grand triangle-et en parfait triangle, c'est-à-dire que les frères Kadosch du Palladium et les sœurs Chevalières Élues Palladiques n'y sont pas admises. Le triangle, où les hauts-maçons du 1er degré du Rite Suprême travaillent avec les Hiérarques, les Maîtresses Templières et les Mages Élus, est principalement réservé aux débats et délibérations en vue de l'entente à laquelle je viens de faire allusion ; frères et sœurs du 1er degré palladique ont reçu la seule lumière qui leur a fait connaître l'existence du Palladium Réformé Nouveau comme haute-maçonnerie ; il leur est, il est vrai, facile de deviner le reste, dont la révélation définitive leur est promise et, en général, ne se fait guère attendre ; mais, en l'attendant, lorsqu'ils se livrent à d'autres passe-temps que ceux de leurs initiations et de leurs combinaisons d'influences, lorsqu'ils font, en un mot, de l'occultisme, c'est du moins sans franchir les limites du spiritisme connu. Nous avons vu, d'après l'initiation de miss Arabella D*** à Singapore, en quoi consiste la lumière donnée à l'Élue Palladique (tome Ier, de la page 192 à la page 207) ; quant à l'initiation du Kadosch du Palladium, elle est surtout gnostique, d'après les doctrines connues de Simon de Gitta et d'Apollonius de Tyane. Le vrai culte luciférien est réservé aux 2e et 3e degrés.

La contrefaçon du catholicisme est flagrante.

Les palladistes ont leur *Pater*, leur *Ave*, leur *Gloria*. J'ai déjà donné le *Pater* luciférien (tome Ier, page 128). L'*Ave-Eva* luciférien est la contre-partie de l'*Ave-Maria* catholique ; on salue Ève, en la glorifiant d'avoir désobéi au Dieu Mauvais. Le *Gloria Lucifero Victori* célèbre Lucifer comme futur vainqueur d'Adonaï ; il proclame le dogme de la divinité double, au lieu du dogme de la Sainte-Trinité.

J'ai donné le *Credo* luciférien (tome I, page 126). Quant au *Confiteor*, les palladistes n'en ont pas ; en revanche, ils ont la prière *Præmium da mihi, Domine*, qui précède une sorte de glorification personnelle que chacun a le droit de faire en tenue de grand triangle pour célébrer ses propres mérites dans le sens luciférien. « Donne-moi la récompense, Seigneur ; pour ta gloire, j'ai vaillamment combattu, etc. » ; et, par fanfaronnade, le palladiste énumère, devant les frères et les sœurs, les actes anticatholiques dont il s'enorgueillit. C'est un examen de conscience, public et à rebours.

Les Oraisons du Rite Palladique sont innombrables. J'ai donné la plus usitée, celle à Lucifer (tome I^er^, page 219). On a vu également l'*Acte de consécration à Lucifer* (page 220) ; car ces fanatiques se consacrent au diable déifié par eux, comme les chrétiens se consacrent à la Sainte Vierge ou au Sacré-Cœur.

En opposition au Sacré-Cœur de Jésus et de Marie, le luciférianisme des triangles rend les honneurs de l'autel au *lingam* d'Astaroth et au *ctéis* d'Astarté. La *rosa-mystica* palladique, c'est le *ctéis* d'Eva, mère du genre humain.

Le serpent, — et particulièrement celui d'Éden, — n'est pas oublié dans la religion occulte ; il a des cantiques, en diverses langues.

Parmi les cantiques les plus réputés, il faut citer, en opposition au *Magnificat* (cantique de la Sainte Vierge), l'ultra-impie *Cantique de la Maîtresse Templière Souveraine*, celui que seules peuvent chanter en grand triangle les sœurs du 2^e^ degré ayant été favorisées de la révélation d'Astarté.

La hideuse idole templière est célébrée par le *Salut au Baphomet*, où le monstre est vanté comme symbole et personnification de toutes les forces de la Nature, et par la *Prière au Palladium*, où le même Baphomet est invoqué comme puissance protectrice ; cette antienne infernale est une parodie du *Sub tuum præsidium*. Quant au *Salut au Baphomet*, c'est un hymne, que je ne saurais guère comparer, comme antithèse, qu'à notre *Ave, maris stlella*.

Le *Salve, Regina* a sans doute inspiré, à rebours, le *Salve, Caïn* et le *Salve, fulgens Phœnix*. À citer aussi les hymnes à Baal-Zeboub, à Asmodée, à l'Anti-Christ, à Astaroth et Astarté, à Hermès, au Feu Divin, etc.

La bénédiction luciférienne se donne par le signe ésotérique (voir tome 1^er^, page 201), de la main droite, tandis que la gauche, largement ouverte et les cinq doigts écartés, fait le geste d'enfoncer dans l'abîme un ennemi invisible ; et l'on dit, en même temps : *Per benedictionem Luciferi, maledictus Adonaï adumbratur.*

J'ai décrit le *Signe de la Croix gnostique* (tome 1, page 216).

Les chrétiens ont les sept Psaumes de la Pénitence ; les palladistes, eux, ont les *Psaumes à Moloch*, appelés encore *les Sept Nekam, Adonaï*, parce que les mots *Nekam, Adonaï* y reviennent constamment.

En fait de litanies, les Grands Triangles et Parfaits Triangles récitent : les Läbah des Noms sacrés de Lucifer, en opposition aux *Litanies du Saint Nom de Jésus* ; les *Lâbah d'Astaroth et d'Astarté*, en opposition aux *Litanies de la Sainte Vierge* ; les *Lâbah des Septante-Sept ou de la Hiérarchie céleste*, en opposition aux *Litanies des Saints*. Il y a aussi les *Lâbah des Martyrs*, à la gloire des Jacques Molay, Giordano Bruno, Jean Huss, Étienne Dolet et autres personnages du même genre. Aux *Litanies du Saint Sacrement*, les palladistes opposent une longue kyrielle d'imprécations contre la divine Eucharistie, nommée les *Grandes Imprécatoires* ; ces imprécations se débitent en chœur, dans les tenues solennelles, avant certaines profanations d'hosties sur lesquelles mieux vaut ne donner aucun détail, tant ces pratiques sont monstrueuses.

D'autre part, les palladistes appellent *Petites Imprécatoires*, quelques formules courtes, qu'ils prononcent tout bas hors de leurs ateliers, en diverses circonstances. Par exemple, dans un compartiment de wagon ou n'importe quelle voiture publique, un palladiste se trouvera en présence d'une personne catholique pieuse, et il s'apercevra qu'elle a un chapelet et qu'elle prie ; si, pour une raison quelconque, le palladiste est obligé de continuer sa route avec ce ou cette fidèle, dont la prière, même mentale, l'horripile, il dira de même, mentalement, à plusieurs reprises, chaque fois qu'il verra égrener le rosaire : *Vade, Lilith, vade retro, Mirzam ; et maledictus sit Jesus Bethlemitus !* Par ces imprécations murmurées en lui-même, il s'imaginera détruire l'effet des prières de l'adversaire catholique.

Nous allons voir plus loin les « Pratiques d'Exécration ».

Dans les cènes triangulaires (banquets palladiques), il y a *Benedicite* et *Grâces* en style luciférien ; ces brèves oraisons célèbrent le rôle du Feu, principe surnaturel. Au dessert, on y chante le *Goddaël-Mirar*, hymne en langue incompréhensible. Dans les triangles italiens, et jusque dans les banquets de la maçonnerie ordinaire, Lemmi fait déclamer ou même chanter l'*Hymne à Satan*, au lieu du *Goddaël-Mirar*, et, par voûte encyclique du 21 janvier 1894, il a invité les poètes palladistes des divers pays à traduire en leur langue les strophes fameuses de Giosuè Cardacci.

Le *Goddaël-Mirar* n'est pas le seul de ces chants cabalistiques, passablement baroques d'apparence, imaginé par Albert Pike, et dont quatre-vingt-dix-neuf sur cent de ceux et celles qui les savent par cœur et les chantent ne comprennent pas un traître mot. Il y a aussi, en opposition au *Veni, Sancte Spiritus*, un certain extravagant *Rabba-Rabbi Peyrèm*, pour lequel j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux, la première fois que je l'entendis. Ces chants cabalistiques sont au nombre d'une vingtaine. Les deux chefs-d'œuvre du genre sont le *Gennaïth-Menngog*, qui se chante pendant la première partie des œuvres de grand rite, comme un *Veni, Creator*, et, en second lieu, le *Vanériam-Ohblerrak*, qui se chante pendant la deuxième partie, si l'opération à bien réussi, et qui est ainsi comme un *Te Deum* d'actions de grâces.

J'avoue que je suis resté jusqu'à ces derniers temps à croire que ces sauvageries plus ou moins euphoniques n'avaient absolument aucun sens. J'ai été détrompé par un savant professeur de langues orientales, M. Le Chartier, à qui je fis transmettre le texte du *Gennaïth-Menngog* par mon ami M. De la Rive, à titre de curiosité. Même, je ne cachai pas mon peu de confiance dans le résultat de l'examen, tant j'étais persuadé qu'Albert Pike avait aligné des mots barbares sans signification, comme il arrive souvent pour les formules de vieux grimoires. « Qu'importent que les mots soient dépourvus de sens ! a écrit je ne sais plus quel enragé sorcier ; moins ils en ont, et meilleurs ils sont souvent pour opérer. »

Pour donner une idée de ces chants mystiques luciférien, je reproduis donc le *Gennaïth-Menngog*.

Voici de quelle façon il est écrit sur les rituels :

Mennggog comflexel aramoun-ir ;
Menngog onnkippour sémetior,
Barkeinrath !
El-Gennaïth sacramenn foursillàh-gonn ;
Marnitoubost elkramir soulp orem
Frankollmar !

Nailous émenn ilphô bey-ré :
Gennaïth soutpernel-mounflâth,

Sacramenn !
El-coltamir neyl plouson-grazzinoul-lah ;
Baremnistod el Gennaïth-Menngog,
Gennaïth !
Bel-alza marein-er,
Soun pale ormour-eln ;
El-Menngog azà !
Gennaïth-Menngog !

Or, cette poésie infernale a parfaitement un sens complet, et M. Le Chartier l'a traduite et en a envoyé la traduction, mot par mot, à M. De la Rive et à moi. C'est de l'hébreu cabalistique. Mais je déclare ne pouvoir donner cette traduction ; c'est à faire rougir un turco.

Dans cette obscénité mystico-luciférienne, tout se suit, et il n'est pas besoin d'intervertir les mots ; mais il faut les lire avec d'autres coupures que celles de Pike et une autre ponctuation.

Les voici rétablis, comme ils doivent être ; c'est tout ce que je puis indiquer, par respect pour mes lecteurs :

Menn Gog, com !... Flegs !... El aram ounir.
Menn Gog, onn kippour, semeti or ;
Bar kein rath !
El genn aïth, sacr âmenn, fours illâh gonn ;
Mar nitoub os ; tel hra mir, souly orem ;
Fran koll mar !
Naïlous émenn, ilphô beyré ;
Genn aîth. Sout per nel moun flâth,
Sucr âmenn !
El rolt amir ; neyl plous om : Grazzin oullah :
Baren nist od ; El genn aïth : menn Gog,
Genn aïth !
Bel alzâ ; marei ner ;
Soun palem ; or mour eln.

El, menn Gog, alzà !
Genn aïth, menn Gog !

Dans la religion catholique, il y a des exorcismes ; les palladistes ont aussi les leurs. J'ai donné (tome 1er, page 125) le plus usité : « Au nom de Moloch, qui te combat et te repousse, éloigne-toi d'ici, Raphaël, etc. »

Il faut également compter les conjurations des éléments (page 84), avec les oraisons qui les suivent, pour se rendre propices les esprits appartenant aux milices de Lucifer.

Une étrange oraison, c'est la « Prière pour la recommandation d'une âme d'adonaïte en vue de sa conversion ». Il s'agit, là, d'une prière particulière. On ne la dit pas dans les ateliers triangulaires ; elle est simplement à l'usage des fervents du Palladisme ; car la religion luciférienne a ses dévots, croyant en toute sincérité que nous, catholiques, sommes dans l'erreur et qui font des vœux pour que nous en sortions. C'est cette prière-là que miss Vaughan dit de tout cœur, chaque soir, à l'intention de ses amis profanes qu'elle voudrait voir « s'arracher aux abîmes ténébreux de l'adonaïsme » ; elle les recommande pieusement à Lucifer, afin qu'il les « comble de sa grâce ».

La dévotion palladique comporte encore des *Actes de Foi, d'Espérance et d'Amour envers le Dieu-Bon*. Bref, comme on le voit, le culte est complet.

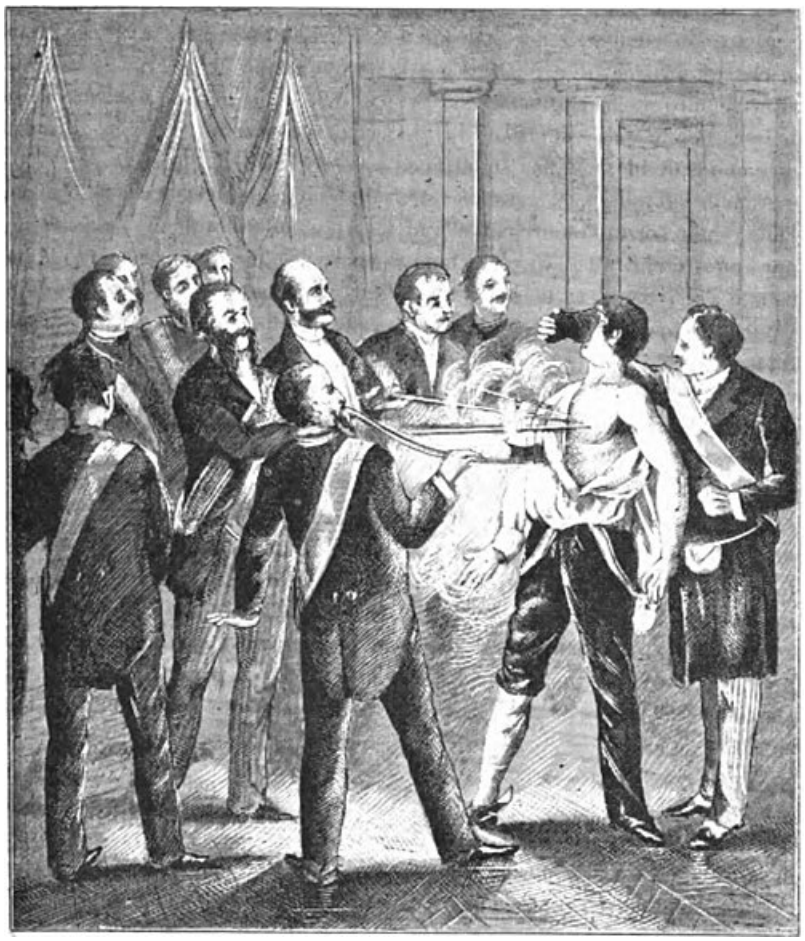
Quant aux sacrements luciférien, ils sont au nombre de sept ; mais le premier ne se donne pas dans l'atelier triangulaire, même au premier degré. Quand de la maçonnerie ordinaire on passe au Palladisme, on a déjà reçu le premier sacrement de Satan depuis longtemps, mais sans le savoir.

Voici les noms de ces sacrements, dans leur ordre :

1. La Purification. — 2. L'Armement. — 3. L'Heptagathon. — 4. Le Saint-Sacrifice. — 5. Le Baiser du Mage. — 6. L'Éternel Pacte. — 7. La Préservation.

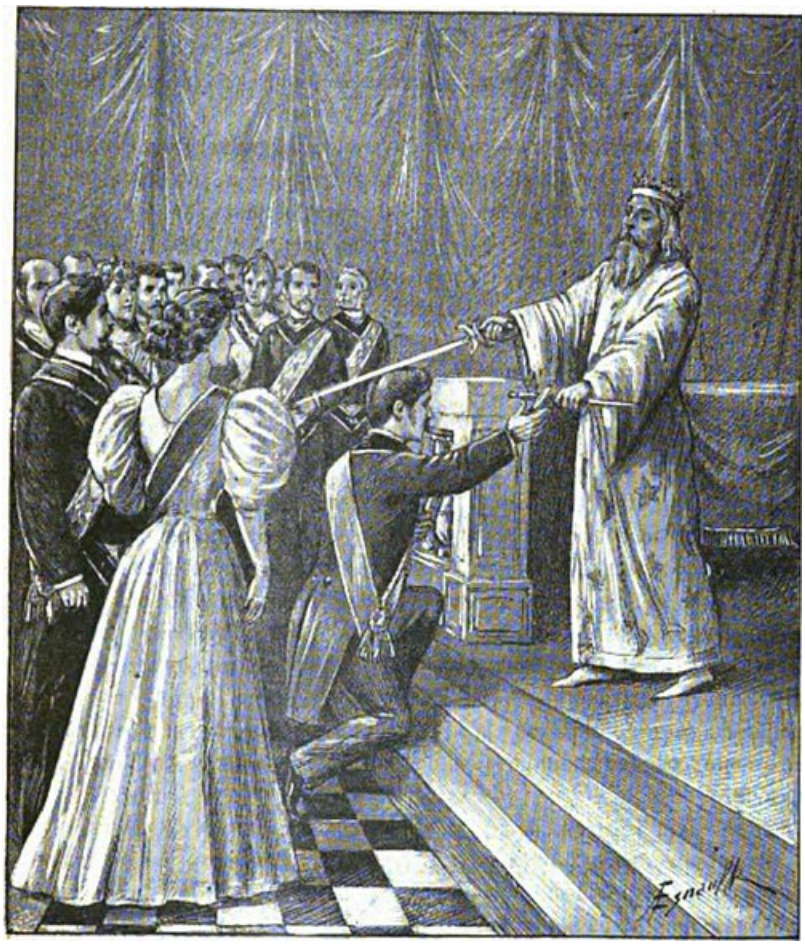
La *Purification*, ou baptême du feu, n'est autre que la cérémonie qui a lieu en loge de la maçonnerie ordinaire, lors de la première initiation. Tout le monde sait que le profane qui, après certaines épreuves, vient d'être, sur le consentement de la loge, admis à prêter son serment, est, à la suite de

cette formalité, délivré brusquement, d'un seul coup, du bandeau dont ses yeux étaient couverts, en même temps qu'il est environné de flammes (au moyen d'une lampe à lycopode) et qu'il voit autour de lui des frères appuyant leurs épées sur son sein ; alors, une fois passé par les flammes, le néophyte est reçu définitivement, est consacré Maçon et proclamé au grade d'Apprenti. C'est ce « passage par les flammes » qui constitue le baptême luciférien ; l'adepte est ainsi purifié de la souillure du baptême adonaïte par l'eau. Tout maçon est donc, en principe, voué à connaître le dernier secret, c'est-à-dire à savoir qui est le Grand Architecte et à l'adorer. Mais, jusqu'à ce qu'il soit choisi par les parfaits initiés, il ignore la portée de la cérémonie qu'il a subie à son début dans la vie maçonnique. « De même, le nouveau-né catholique, écrit Albert Pike dans *la Conduite secrète du Palladisme*, a reçu *inconsciemment* le baptême de l'eau, qui l'a fait enfant d'Adonai, et il demeurera ainsi enfant d'Adonaï, *sans le savoir,* jusqu'à l'âge dit de raison, jusqu'à ce que l'évêque le confirme dans sa religion. »



LES SACREMENTS LUCIFÉRIENS. — *Le baptême du feu*, donné dès les loges de la maçonnerie ordinaire, à l'initiation au grade d'Apprenti.

Pour la maçonnerie, où la vraie lumière n'est enfin donnée que dans les triangles, l'âge de raison n'est donc pas atteint, tant que la sélection secrète des chefs inconnus n'a pas ouvert à l'adepte les portes du temple palladique. C'est pourquoi, au premier degré du Rite Suprême, on reçoit le deuxième sacrement luciférien, qui correspond à la Confirmation chez les catholiques. L'*Armement* est conféré par un Mage Élu. Le baptisé du feu comprend maintenant le sens de son primitif passage par les flammes ; il est confirmé dans sa foi nouvelle ; il est armé, au nom de Baal-Zeboub, pour combattre désormais vigoureusement Adonaï et son Église.



LES SACREMENTS LUCIFÉRIENS. — *L'Armement*.

L'*Heptagathon* est qualifié « sacrement de la fraternité palladique ». Il constitue une des roueries les plus perfides de Satan, pour se faire considérer vraiment comme Dieu-Bon, lorsqu'il entraîne dans la croyance à sa divinité certaines âmes charitables. L'Heptagathon est, en effet, la pratique habituelle de la bienfaisance envers les malheureux, les déshérités de la fortune, les misérables ; mais il faut soulager la misère, dans le but d'honorer Lucifer ; en d'autres termes, on sera sept fois bon en donnant son superflu aux pauvres, avec la pensée bien arrêtée que l'on combat ainsi Adonaï, auteur de tous les maux dont souffre l'humanité. Le palladiste charitable doit consacrer le septième de ce qu'il gagne ou de son revenu à l'exercice de l'altruisme et se dire, chaque fois qu'il donne : « L'homme fut créé pour être heureux sur terre, tous devraient avoir le bonheur, et il en est

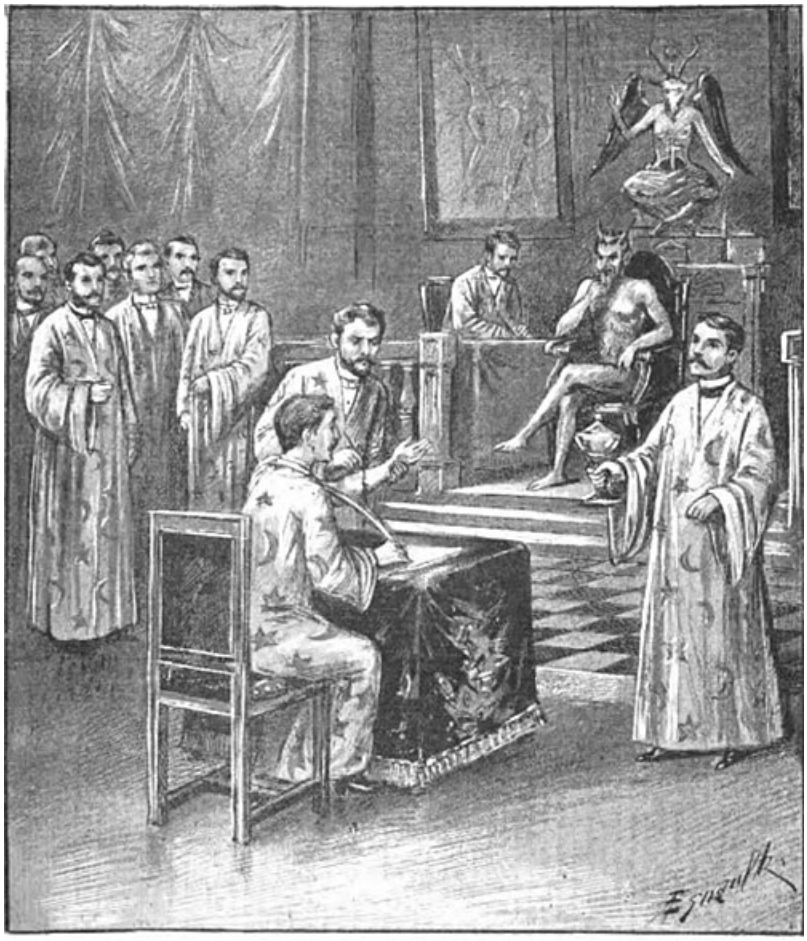
qui souffrent : maudit soit Adonaï ! » Aussitôt après avoir remis l'aumône, on baise pieusement une statuette ou une médaille du Dieu-Bon. Ainsi seulement, la charité est méritoire aux yeux de Lucifer. Donner aux pauvres, en se maintenant dans cet état d'esprit, c'est fréquenter le troisième sacrement. Inutile de dire, n'est-ce pas ? que, même avec de telles pensées antichrétiennes, ce sacrement d'Heptagathon est fort peu en vogue chez les palladistes ; les bienfaisants sont l'infime exception.

Par contre, le quatrième sacrement, le *Saint-Sacrifice*, est le plus en honneur dans le luciférianisme. Ce nom désigne l'acte conjugal, pratiqué aussi fréquemment que possible, même et surtout en dehors du mariage légitime. Ce sacrement est réputé le plus cher à Lucifer parmi ceux qu'il a institués ; son institution, est-il enseigné dans les triangles, remonte au Jardin d'Éden. Accomplir ce devoir, c'est faire la « vraie communion », dans le sens exact du mot, dit Pike, qui, à ce sujet, se livre à des comparaisons avec le sacrement catholique de l'Eucharistie, comparaisons blasphématoires qu'il m'est absolument impossible de reproduire. L'organisateur du Palladisme va jusqu'à fixer le minimum de fréquentation annuelle du quatrième sacrement luciférien, et il appelle « saints » ceux qui le pratiquent quotidiennement. Chaque fois que l'on a recours à cette communion, assure-t-il, on offre au Dieu-Bon le sacrifice qui lui est le plus agréable. Seules en sont dispensées celles des Maîtresses Templières qui ont reçu la révélation d'Astarté et qui, devenues ainsi Souveraines, sont épouses d'un esprit du feu.

Le *Baiser du Mage* est réservé aux frères et sœurs palladistes du 2^{e} degré, en qui apparaissent certaines marques de prédestination aux faveurs du Divin Maître. Dès qu'il est reconnu que quelqu'un de ces initiés a particulièrement des aptitudes évocatrices, c'est-à-dire qu'il est vocate procédant, un Mage Élu lui confère ce cinquième sacrement ; par un baiser sur la bouche, il lui insuffle un esprit, lequel alors résidera en lui comme dans une demeure préférée. Ce baiser du Mage n'est donc, en réalité, qu'une haute imprégnation diabolique ; il fraye la voie au démon ; celui ou celle qui l'a reçu devient vocale élu et sera fort souvent en état de possession.

L'*Éternel Pacte* est le sacrement par lequel sont liés au diable les Mages Élus et les Maîtresses Templières Souveraines. Les premières, dans la

séance de leur initiation au 3e degré palladique, et les secondes, le lendemain de leur désignation par la révélation d'Astarté, reçoivent l'onction du saint-chrême luciférien, fabriqué par les Godlike-Enchantress de l'Inde, et souscrivent le pacte de leur sang. L'Éternel Pacte correspond au sacrement de l'Ordre chez les catholiques.



LES SACREMENTS LUCIFÉRIENS. — *L'Éternel Pacte*.

À l'Extrême-Onction est opposé le septième et dernier sacrement luciférien, nommé la *Préservation*. Un triangle apprend-il qu'un de ses membres est sur le point de trépasser ; vite un Mage Élu se rend auprès du moribond. Du bout de l'index de la main droite, le Mage Élu touche successivement au malade l'oreille droite, la bouche, et l'oreille gauche, en

prononçant à voix basse certaines paroles cabalistiques. Cette opération a pour but, et, assure-t-on, aussi pour résultat « d'empêcher le moribond de parler et d'entendre, s'il vient à être mis en présence d'un prêtre du Dieu-Mauvais » ; elle le préserve et le sauvegarde « contre les assauts du sacerdoce adonaïte ». Ainsi, si un prêtre catholique veut convertir un palladiste à l'article de la mort, ses efforts demeureront infructueux ; il ne pourra l'exhorter efficacement ni lui arracher une parole ; ses tentatives de confession seront vaines, attendu que la bouche et les oreilles du luciférien agonisant seront et resteront « fermées pour l'ennemi, par l'effet du *dernier triangle* ».

Albert Pike explique, dans la *Conduite secrète du Palladisme*, comment chacun de ces sept sacrements, en particulier, a été divinement institué, et quelles grâces divines sont, à leur occasion, communiquées au fidèle de la religion luciférienne. Il est à remarquer que chacun a un signe visible ; ce qui rend complète la parodie des sacrements catholiques. Les 1er, 2e, 5e et 6e sacrements ne sont conférés qu'une seule fois, et leur vertu est qualifiée d'indélébile.

Les catholiques ont le scapulaire, des médailles bénites et indulgenciées ; les palladistes ont des amulettes, des talismans. J'en ai assez longuement parlé au cours de cet ouvrage, pour n'avoir pas à y revenir (voir, notamment, tome II, pages 338 à 349 ; dessins aux pages 233 et 321). Il importe seulement de faire observer que ces talismans sont divisés en deux catégories : les uns sont pour porter bonheur ou faire réussir dans telles ou telles opérations magiques ; les autres n'ont d'autre but que la satisfaction de la haine des palladistes contre Adonaï, c'est-à-dire contre Dieu. Tels, parmi ces derniers, les talismans de Hobbs et de Sophie Walder.

Ne se contentant pas d'outrager Dieu dans l'Eucharistie, l'infernale Sophia a récemment imaginé un sacrilège permanent du signe divin de la rédemption. Elle a fait fabriquer des petites croix d'une longueur de huit centimètres sur cinq de largeur, en lame de cuivre très mince ; cette croix se visse à la semelle de chaque bottine des sœurs Maîtresses Templières appartenant à la juridiction du Lotus de France, Suisse et Belgique. Les sœurs palladistes du 2e degré embrigadées par la fille Walder marchent ainsi constamment sur la croix. On porte les bottines avec croix, non seulement en triangle, mais même à la rue, excepté seulement quand la luciférienne

doit aller dans une église catholique pour obtenir, par communion criminelle, une hostie consacrée ; la sœur palladiste, devant s'agenouiller comme le commun des fidèles, évite, par cette exception, de se dénoncer aux personnes qui se placeraient derrière elle.

La plus importante cérémonie du culte luciférien des triangles est la messe, *missah*, offrande solennelle. Comme dans notre religion, il y a diverses messes palladistes. Les plus fréquemment célébrées sont la *Messe au Soleil* et la *Messe Blanche*. J'ai dit plus haut qu'en palladisme, le culte, à proprement parler est réservé aux Grands Triangles et aux Parfaits Triangles. Néanmoins, il y a à cette règle deux exceptions : l'une est celle relative au deuxième sacrement, qui est conféré au 1er degré palladique ; l'autre exception a lieu pour la Messe au Soleil, qui se dit en simple Triangle. Cette cérémonie n'est pas nettement satanique, en ce sens que ni le nom de Lucifer ni ceux de n'importe quels esprits du feu n'y sont prononcés ; mais, en y assistant, le haut-maçon du 1er degré comprend sans peine qu'il y a dans les Grands Triangles et les Parfaits Triangles tout un culte parfaitement organisé, et, s'il est d'un caractère à se contenter d'user du Palladisme pour l'exercice des influences secrètes sur les ateliers de la maçonnerie ordinaire, il ne demandera pas à passer aux grades supérieurs : de cette façon, la révélation du luciférianisme n'est pas donnée inutilement.

Quant à la Messe Blanche, c'est la messe à Lucifer ; elle ne se dit qu'au 2e et au 3e degrés ; l'officiant doit toujours être un Mage Élu. Il est juste de noter que la Messe Blanche n'est pas accompagnée des obscénités de la Messe Noire en honneur chez grand nombre de satanistes ; mais elle n'en est pas moins essentiellement diabolique dans son esprit.

Il convient de signaler aussi la *Messe d'Exécration*, qui est une pratique hors triangle ; et, à son propos, je dirai quelques mots des « Pratiques d'Exécration ».

On comprend sous ce nom diverses pratiques spéciales, que les palladistes accomplissent en dehors de leurs ateliers, mais sans qu'il y ait obligation absolue pour eux ; ceux qui s'y livrent sont les fanatiques zélés, les plus haineux, car leur but est de « réduire à néant les influences adonaïtes » : ainsi, parmi les Petites Imprécatoires, celle que j'ai citée tout à

l'heure, imaginée contre le Rosaire en haine de la Sainte Vierge et de son Divin Fils.

Dans ces pratiques, je ne saurais omettre celle des *Trois saluts au Soleil*. Le luciférien dévot s'y livre alors qu'à l'église voisine tinte la sonnerie de l'*Angelus* ; chaque coup de cloche lui rappelle la haine qu'il a jurée au catholicisme, et il éprouve une joie sauvage à réciter en son for intérieur ou à voix basse, cette salutation à l'astre solaire, répétée trois fois dans la journée, en même temps qu'ailleurs les chrétiens prient ; là le soleil est invoqué comme feu céleste, âme divine et visible de Lucifer, et les blasphèmes contre Adonaï sont intarissables, mêlés à la salutation palladique.

Le suprême bonheur des enragés, — on les rencontre surtout parmi les femmes, qui, lorsqu'elles se sont vouées au mal, s'y vautrent avec frénésie, avec fureur, — est d'aller dans les églises catholiques, pendant les offices, principalement le dimanche matin, au moment des messes. La Maîtresse Templière, en qui personne ne saurait soupçonner une luciférienne, vu l'absence totale de signes extérieurs et son maintien réservé, se mêle, dans les grandes paroisses, à la foule pieuse qui envahit la maison de Dieu.

En entrant, elle murmure une formule d'exécration ou *Prière à Baal-Zeboub*. Elle se dirige, comme tout le monde, vers le bénitier ; mais observez bien, elle fait le simulacre d'y tremper les doigts ; en réalité, elle se garde bien de toucher à « l'eau adonaïte ». Par contre, elle fait le signe de croix gnostique : ou bien si elle se signe sans laisser retomber les deux mains, c'est de la main gauche qu'elle aura fait le geste consacré ; elle rayonne, en savourant cette première profanation.

Après quoi, elle ira prendre place à quelque distance de l'autel ; elle choisit un endroit d'où elle ne perdra pas de vue le prêtre-officiant. Au mouvement de ses lèvres, ses voisins ou voisines croiront qu'elle prie dévotement ; non, elle murmure les formules de la *Messe d'Exécration*, dans laquelle Albert Pike, son auteur, a accumulé les insultes les plus blasphématoires à la divinité du Christ, de Dieu le Père et du Saint-Esprit. D'un bout à l'autre, la messe chrétienne qui se célèbre à l'autel est suivie par cette forcenée, insoupçonnable, tant elle est correcte extérieurement.

Au moment de la communion, si les fidèles se levant pour aller à la sainte-table sont en assez grand nombre, elle se lève aussi, et, confondue dans les rangs pressés des catholiques fervents, elle communie, elle ose communier ; et, de retour à sa place, agenouillée sur son prie-Dieu, la tête baissée sous son voile qu'elle a fait retomber, paraissant abimée dans la méditation et l'allégresse suave du chrétien qui vient de recevoir le pain des anges, cette infâme, cette diablesse, sans être vue, retire l'hostie divine de sa bouche sacrilège et la glisse dans une petite boîte ronde plate, qu'elle tenait dissimulée dans la main gauche. Alors, elle a sa proie.

Quand enfin elle redressera la tête et soulèvera de nouveau sa voilette, les voisins et voisines croyant sa prière finie, observez-la : ses yeux étincellent comme du feu, elle darde son regard aigu sur la statue de la Vierge ou sur le grand crucifix de l'autel. Observez-la, oui, observez-la bien alors ; car c'est le seul moment où sa haine épouvantable se trahit. Ce n'est pas l'extase de la piété qui illumine la prunelle de cette femme ; c'est un sombre éclair de défi qu'elle dirige contre Dieu et les saints.

Mais, presque aussitôt, veillant à ne pas être remarquée, elle sait imposer le calme à sa physionomie, elle reprend son expression hypocrite, et, après avoir murmuré une dernière formule d'exécration, elle quitte l'église lentement, dans le flot des fidèles qui s'écoule sous le porche.

Personne, parmi ceux qui auront coudoyé la Maîtresse Templière, ne se sera douté du crime qui vient d'être commis, prélude du crime plus affreux encore qui se prépare, et pour l'accomplissement duquel la fille de Lucifer a reçu par fraude la divine Eucharistie.

Les palladistes qui s'adonnent aux pratiques d'exécration ne se bornent pas là. Il leur arrive aussi d'entrer dans une église, un jour de semaine, à l'heure où la maison de Dieu est à peu près vide. Ils se promènent paisiblement, comme ferait un touriste visitant le monument et s'intéressant aux statues, aux tableaux, au point de vue artistique ; mais, tout bas, ils débitent des Petites Imprécatoires dans chaque chapelle latérale, devant chaque autel. Ou bien, simulant la dévotion, ils s'arrêtent successivement devant les tableaux du Chemin de la Croix ; car le Chemin de la Croix peut se pratiquer lucifériennement, c'est-à-dire en exécration, à rebours, avec une série de blasphèmes spéciaux, où la liturgie palladique injurie le Christ jusqu'au Calvaire !

Enfin, au nombre des amulettes diaboliques, il y a les *talismans d'exécration* et les *reliques d'exécration*. Ces talismans luciférien et ces reliques infernales sont considérés par les palladistes comme pouvant combattre, annihiler même « les influences adonaïtes ». Le Palladium ou Baphomet original est, nous le savons, le plus important de ces objets vénérés dans la secte ; d'après la légende, il est l'œuvre de Lucifer lui-même. Mais, si le Sanctum Regnum de Charleston possède le Baphomet original, chacune des trente-trois Mères-Loges du Lotus détient précieusement un fragment d'une prétendue « Vraie Corne de Baal-Zéboub ». Le lieutenant de Satan se serait dépouillé, un jour, de l'un de ses deux appendices frontaux, sauf à le laisser repousser ensuite ; et c'est cette corne, plus ou moins authentique, qui a été divisée en trente-trois morceaux : la pointe est au Lotus des Victoires, à Rome. D'autres talismans de moindre importance consistent en objets de diverses formes et de différentes matières, consacrés soit à Moloch soit à l'Ante-Christ ; des parcelles d'ongles ou encore des poils y sont le plus souvent adhérents, débris de provenance suspecte, considérés comme reliques de l'un ou l'autre de ces deux démons, et auxquels les fanatiques des triangles attribuent, des effets démoniaques prodigieux. Ainsi, l'on enseigne qu'il suffit que, dans une église catholique, un palladiste, porteur d'un talisman de l'Ante-Christ, le tienne sur son cœur au moment de la consécration, pendant la messe, « pour qu'Adonaï ne puisse pas pénétrer dans le pain eucharistique » ; les talismans de Moloch sont donnés comme efficaces « pour empêcher la production de prodiges sollicités par des adonaïtes réclamant l'intercession de Mirzam ». Tout cela, est-il besoin de le dire ? n'est que vaniteuse vantardise du père de l'orgueil et du mensonge, ne pouvant se résoudre à avouer sa chute et toujours plus furieux de son impuissance.

Quoi qu'il en soit, c'est en se basant sur toutes ces grossières tromperies, que le démon a créé son culte au sein des triangles, et c'est bien là qu'il est le plus complètement organisé.

Quant à leurs livres saints, les palladistes n'en manquent pas. Le livre par excellence, le livre divin, la Bible luciférienne, c'est le *Livre Apadno*, qui, assure-t-on à Charleston, n'a pas été écrit par une main humaine ; l'écriture passe pour être celle de Lucifer en personne. Vient ensuite le *Livre des*

Révélations, dont l'écrivain inspiré est Albert Pike, manuscrit coté et paraphé à chaque page par une signature de diable. Ces deux livres sacrés ne sont pas et ne doivent pas être imprimés ; mais le Souverain Directoire Exécutif et chaque Grand Directoire Central en ont une copie complète, sur laquelle il est permis aux Mages Élus et aux Maîtresses Templières Souveraines de relever des extraits en vue des interprétations à donner en conférences triangulaires. Albert Pike a laissé aussi le *Verbe Suprême*, ouvrage essentiellement palladique, objet de vénération, et la *Vraie Lumière*, recueil d'épîtres et d'instructions, dont plusieurs sont applicables à la direction du Rite Écossais. Ces deux ouvrages, ainsi que la *Conduite secrète du Palladisme*, ne sont imprimés qu'à 77 exemplaires, répartis entre les 77 Lotus de chef-lieu des provinces triangulaires ; ils sont rédigés en trois langues, latin, anglais et français, les trois versions réunies dans chaque exemplaire. Un opuscule sacro-saint, de quelques feuillets seulement, c'est le *Rituel de Mage Élu* ; on l'attribue à Baal-Zeboub : il n'est pas imprimé, et il n'en existe que 33 copies authentiques délivrées par Charleston aux Mères Loges du Lotus.

Il est impossible de parler du culte luciférien des triangles sans mentionner, pour finir, les *Godlike-Enchantress* et les *Serpents Roses*.

J'ai déjà dit quelques mots des premières, dans la *Revue Mensuelle* (n° 4), en réponse à un correspondant, évidemment palladiste, qui, dans une lettre agrémentée de quelques injures, — et non signée, bien entendu, — m'écrivait :

« Miss Diana a vos sympathies, on voit bien pourquoi : c'est uniquement parce qu'elle a le plus contribué à créer le schisme dans la haute maçonnerie ; orgueilleuse et indisciplinée, elle est un ferment de discorde. Vous en faites la huitième merveille : dans les pages que vous lui avez consacrées, vous vous êtes attaché à faire ressortir qu'elle est vierge, sachant que ceci la recommanderait particulièrement à l'admiration de vos lecteurs catholiques. Il n'y a pas de quoi, pourtant !… Pourquoi alors n'avez-vous pas parlé des *Godlike-Enchantress* ? Comment ! vous ne rougissez pas de violer votre serment de discrétion, et, pour rendre plus sympathique celle dont la révolte vous est si précieuse, vous gardez le silence sur les divines cantatrices ? Elles sont, cependant, bien vierges, elles aussi. Mais elles vous gênent dans votre argumentation, et vous tenez à ce qu'elles n'existent pas. Voilà votre bonne foi ! »

Après avoir cité ce fragment de l'épitre, je faisais remarquer, d'abord, à mon correspondant anonyme que, par sa lettre seule, il violait lui-même le fameux serment de discrétion. Mais j'avais soin de déclarer ensuite que je n'avais jamais eu l'intention de passer les Godlike-Enchantress sous silence ; seulement, d'après mon plan d'ouvrage, exposé au premier volume, il est évident que c'était à cette onzième partie que j'avais à parler d'elles.

Les Godlike-Enchantress constituent un ordre religieux diabolique, fondé par Albert Pike au sein du Palladisme ; s'est une sorte de congrégation féminine, une élite de jeunes sœurs. Toutefois, ce n'est pas le nom que Pike leur donne dans son livre *la Conduite secrète du Palladisme*, où se trouvent les règlements de cette institution. Il les appelle d'un nom latin : *Divinæ Cantatrices*. Mais la désignation en langue anglaise (the Godlike Enchantress) a prévalu dans les triangles, sans doute parce que cette archiconfrérie luciférienne n'a réussi jusqu'à présent qu'aux États-Unis d'Amérique (très peu) et dans les Indes (assez bien). La communauté la mieux organisée est aux environs de Calcutta. Il y en a aussi une à Tauris (province triangulaire 65), laquelle a été créée par la Mère-Loge *le Lotus des Enfants d'Ismaël*. Enfin, les triangles mixtes de la province 69, qui est la plus vaste comme territoire, ont fondé un certain nombre de ces communautés.

Dans un rapport à Albert Pike, le F∴ Gregor Milisch, inspecteur général du Palladisme en mission permanente à Llassa, se félicitait d'en avoir établi quatre au Thibet, d'accord avec les prêtres du lamaïsme, et il les disait en assez belle prospérité.

Ces vestales de Satan sont divisées en deux classes :

1º Les *Minervales*, qui sont des filles de condition vulgaire, des enfants de parias, volées dès leur bas âge et élevées dans le secret de la communauté, pour être les servantes, les esclaves des parfaites initiées de la congrégation ;

2 Les *Cypriennes*, qui sont prises parmi les filles naturelles de palladistes, nées de l'épreuve du Pastos et dont les Mages Élus font tout autant d'épouses mystiques du démon.

Les unes et les autres sont recluses, cloîtrées ; ce sont les nonnes du diable. À cet égard, la comparaison que mon correspondant anonyme tentait d'établir entre elles et miss Vaughan est tout à fait défectueuse : les Godlike-Enchantress ne sont nullement des inspectrices générales, des propagandistes allant et venant dans toutes les contrées du globe.

L'institution est loin de déplaire aux palladistes ; mais, si elle n'a pas encore complètement réussi, cela tient aux difficultés d'établir ces communautés. Ainsi, dans un pays comme la France, il serait absolument impossible de créer un de ces couvents sataniques sans que le public et les autorités le sachent. En Amérique, la chose est plus faisable. Dans les pays musulmans ou bouddhistes, il n'y a plus aucune difficulté. Ainsi, dans la province 65, les couvents de Godlike-Enchantress sont censément des harems, appartenant à tel ou tel puissant personnage. Au Thibet, on les confond avec les lamaseries. Aux Indes, on les prend pour des couvents brahmanes.

Ces femmes vivent donc ensemble, comme les odalisques d'un sérail, sous la direction de trois Custodiaires résidents (*grand-chaplains*) ; Pike leur donne le nom de *Sacerdos Custos*. Les vraies Godlike-Enchantress sont celles de la seconde classe, les Cypriennes ; les Minervales servent de domestiques à celles-ci, remplissent toutes les fonctions infimes, font la cuisine, le blanchissage du linge, veillent en un mot à tous les soins de ce grand ménage en commun. Les Castodiaires sont, en quelque sorte, comme les aumôniers du couvent ; il n'y a qu'eux qui sortent de l'immeuble. L'un d'entre eux est l'économe de la communauté ; un autre est chef spécial du service effectué par les Minervales ; le troisième est le supérieur de la maison. Ainsi que dans les harems, il y a quelques serviteurs, eunuques ; ce sont des palladistes de caste inférieure, gens incapables de gagner leur vie dans la société profane, et qui se résignent à ce bas emploi, avec la dégradation qu'il comporte, pour avoir l'existence assurée sans grande besogne à faire. Ces serviteurs eunuques vont aux provisions, sous la conduite du Custodiaire économe.

Les Minervales couchent ensemble, pêle-mêle, dans un vaste dortoir. Les Cypriennes, au contraire, ont chacune leur cellule. Dans la journée, les Cypriennes se réunissent dans une grande salle commune, appelée le *Nuptorium*, au centre de laquelle est une énorme statue du Baphomet. Là,

elles chantent des hymnes et des cantiques au Dieu-Bon et aux esprits du feu ; elles obtiennent, parait-il, de fréquentes manifestations diaboliques. Elles jouent avec des serpents apprivoisés, nonchalamment couchées sur de moelleux sofas. Sous aucun prétexte, les Minervales (*innuptæ cantatrices*) ne peuvent pénétrer dans le Nuptorium.



LES GODLIKE-ENCHANTRESS, DANS LEUR NUPTORIUM.

Ce nom de la grande salle commune des Cypriennes, qui veut dire « chambre nuptiale », vient de ce que les Godlike-Enchantress de la deuxième classe sont, en cet endroit même, et non dans leurs cellules, épousées par les « daimons » qui leur apparaissent. Un pastos est au pied du Baphomet, et l'esprit du feu qui daigne se montrer aux vestales luciférienes désigne la Cyprienne préférée. Il se passe alors des scènes d'orgie infernale qui ne sauraient être décrites.

Ce serait une erreur de croire que tout ceci n'est qu'une fantasmagorie, et que les couvents de Godlike-Enchantress sont des harems secrets à l'usage des palladistes, se faisant passer pour « daimons » aux yeux des recluses. Il n'y a aucune supercherie en ces retraites mystérieuses, et, du reste, les palladistes n'ont nullement besoin de cela ; les réunions ordinaires des triangles et même des simples loges d'adoption leur offrent assez de victimes. Les abominations du Nuptorium sont bien le fait de vrais diables ; jamais un enfant n'est né dans une communauté de Godlike-Enchantress ;

aussi, les Cypriennes sont considérées comme demeurant vierges. Leur situation est fort enviée parmi les Maîtresses Templières des triangles asiatiques ; il est arrivé qu'une fille de bonne famille, s'étant fait initier au palladisme indien, a subitement disparu : on fait alors courir tel ou tel bruit dans les journaux de Calcutta ; la vérité est que cette malheureuse a obtenu des Mages Élus de son triangle la faveur de devenir Cyprienne. Par contre, il est arrivé, aussi qu'une Godlike-Enchantress, remarquée par un Mage Élu visiteur d'une communauté, a quitté le couvent diabolique ; tel est le cas de la sœur Mohovarut, de Bénarès, qui était une Cyprienne, avant de devenir la compagne favorite du F∴ Hobbs ; mais, pour qu'une si haute faveur soit accordée à un chef palladiste, il faut le consentement unanime des « daimons protecteurs » de la communauté, lesquels sont au nombre de onze et se décident rarement à abandonner leur proie à un humain, fût-il Mage Élu. Les cas semblables à celui de la sœur Mohovarut sont donc tout à fait exceptionnels.



Le F∴ Hobbs, Mage Élu, venu en visiteur dans un couvent de Godlike-Enchantress, obtint la faveur d'emmener la S∴ Mohavarut, une des Cypriennes, dont il fit sa compagne.

Il n'y a que les Mages Élus qui soient admis comme visiteurs chez les Godlike-Enchantress ; encore faut-il qu'ils se présentent au nombre de sept. Les Custodiaires les conduisent alors au Nuptorium, où une collation frugale leur est offerte. On procède à diverses cérémonies du culte luciférien ; un des Mages visiteurs dit la Messe Blanche. Dans l'argot palladique, on dit que les Cypriennes, recevant une visite de sept Mages Élus, se mettent « en tenue d'Olympe » ; c'est le nom que prend leur réunion dans cette circonstance.

La parole d'entrée à l'Olympe se compose de quatre mots : deux demandes et deux réponses.

D. *Paphos ?*

R. *Elymas.*

D. *Elymas ?*

R. *Bar-Jesu.*

Albert Pike a composé un rituel spécial pour les Godlike-Enchantress. Ces nonnes du diable doivent toujours avoir présents à la mémoire les malheurs du magicien de Paphos, le fameux Bar-Jesu dit Élymas. C'est pour cela aussi que les Godlike-Enchantiress (divines magiciennes) de la seconde classe sont qualifiées de *Vengeresses d'Élymas*.

« Tout roi d'Italie, tant que la maison de Savoie existera sur le trône et régnera à Rome, est-il dit dans les constitutions rédigées par Pike, aura de droit le titre d'*Eximius Protector*. » Ainsi le roi Humbert est, non seulement trente-troisième, mais encore *Noble Protecteur des Godlike-Enchantress* ; c'est, du moins, un titre qu'il a le droit de porter dans la haute-maçonnerie.

L'ordre religieux satanique des Godlike-Enchantress, qui n'existe que depuis une vingtaine d'années, a été prédit dans différentes prophéties. C'est peut-être d'une de ces nonnes du diable que naîtra l'Ante-Christ.

On sait que, d'après la tradition, l'Ante-Christ sera juif. Le secret de la Salette dit que son père sera *un évêque* (sans doute un évêque apostat, gagné secrètement au satanisme), et sa mère, *une fausse religieuse*.

Évidemment, ceci n'indique pas qu'une Godlike-Enchantress mettra au monde l'Ante-Christ ; mais ce passage du secret de la Salette mérite d'être rapproché des révélations de la sœur de Nativité, et alors la lumière se fait plus vive.

Que dit, en effet, la sœur de Nativité dans ses révélations ?… Lisez ; c'est frappant :

« Pour mieux contrefaire les institutions de l'Eglise, les impies établiront de prétendues religieuses, qui se voueront, de parole, à la continence et se nommeront par excellence les Épouses des Cantiques ou du Saint-Esprit… Les révélations, les extases ; les ravissements de corps leur arriveront sous les yeux de tous… Ces prétendus Saints Illuminés s'assembleront de nuit avec les prétendues Épouses des Cantiques… Je vois qu'une de ces impures

doit donner le jour à l'Ante-Christ, qui vraisemblablement aura pour père un des principaux magiciens. »

Voyez encore ce passage de sainte Hildegarde :

« L'homme de péché naîtra d'une femme impie, qui, dès son enfance, aura été initiée aux sciences occultes et aux artifices du démon ; elle vivra dans le désert (c'est-à-dire retranchée du sein de la société) avec des hommes pervers, et s'abandonnera au crime avec une ardeur d'autant plus effrénée qu'elle s'y croira autorisée par les communications d'un ange. »

Il me paraît très naturel d'admettre que les Godlike-Enchantress répondent exactement à la définition obtenue par le rapprochement du secret de la Salette et des révélations de la sœur de Nativité et de sainte Hildegarde. En effet, les palladistes sont, dans le sens satanique, les parfaits illuminés, les vrais Saints (*Kadosch*, saint, consacré). Il ne faut pas oublier non plus que l'expression « Godlike-Enchantress » qui a prévalu correspond à l'expression latine de Pike « *Divinæ cantatrices* », soit : divines magiciennes ; et *Cantatrix* signifie à la fois « magicienne » et « diseuse d'incantations ». La salle des Cypriennes est le *Nuptorium* ; elles sont les *nuptæ cantatrices*, les magiciennes épousées par les diables ; par conséquent, le terme « Épouses des Cantiques » s'applique parfaitement à elles.

L'institution va en se développant. Si aujourd'hui plusieurs de ses monastères diaboliques se dissimulent sous les apparences de harems musulmans ou d'annexes de lamaseries ou de couvents brahmanes, il est à craindre que quelque jour, si l'institution vient à prendre pied en Europe, elle établisse une de ses communautés sous d'autres dehors trompeurs, encore plus hypocrites ; et vraiment, quand on sait quelle est la mission secrète des *Serpents Roses*, on se demande si la chrétienté n'assistera pas à cette dernière abomination : un couvent de religieuses soi-disant catholiques et en réalité luciférienne. :

J'arrive aux Serpents Roses.

Il ne s'agit plus ici d'une congrégation, d'un ordre religieux diabolique. Les *Serpents-Roses*, qui sont des sœurs palladistes aussi bien que les Godlike-Enchantress, manœuvrent isolément et n'ont été formées à leur mission dans aucun séminaire ou couvent maçonnique. Ce sont des

missionnaires luciférienne d'une catégorie particulière et des plus secrètes, à tel point secrète que j'avoue ne pas connaître, n'avoir jamais rencontré une seule de ces diablesses-là. J'en sais uniquement l'existence, parce que Lemmi, le fondateur de l'institution, a fait attribuer, par la caisse centrale de propagande, une somme annuelle de 200,000 francs pour couvrir les frais nécessités par les Serpents Roses et leur œuvre exécrable.

On m'objectera peut-être que ceci ne prouve pas d'une façon certaine que les Serpents Roses existent, et que l'extraordinaire fripon Lemmi est assez filou pour avoir imaginé ce moyen de mettre chaque année 200,000 fr. dans sa poche, l'emploi de ces fonds spéciaux ayant besoin du plus grand mystère. Mais non, les Serpents Roses n'existent pas seulement sur le bilan budgétaire du Palladium Réformé Nouveau. Si les missionnaires luciférienne en question n'avaient été mises en œuvre que sous le pontificat d'Albert-Georges dit Mackey, on pourrait croire à une ingénieuse escroquerie de Simon ; le prétendu neveu du docteur Gallatin Mackey est fort bien capable de s'être laissé jouer. Mais comme Lemmi a inventé ses Serpents Roses du vivant du docte et très malin Albert Pike, comme celui-ci n'était pas homme à faire verser chaque année ladite forte somme à Lemmi sans avoir la preuve probante de son réel emploi, j'en conclus que les Serpents Roses ne sont pas un mythe, quoique étrangers aux triangles.

Devenir serpent rose n'est pas dans la nature de la première maçonne venue. Il faut, pour cela, savoir unir la haine d'Adonaï la plus vivace à la dissimulation la plus raffinée. Les Serpents Roses sont les espionnes palladistes des couvents catholiques de femmes. Voici, par exemple, une Maitresse Templière qui n'a pas sa pareille pour jouer son rôle infâme dans les églises, qui apporte à son triangle des hosties à profusion, qui a réussi à faire succomber un prêtre et à le gagner au Palladisme, qui est arrivé même à se faire prendre pour une catholique fervente dans sa paroisse : nul, dans le monde profane, ne se doute de ses sacrilèges quotidiens ; au contraire, ceux-là mêmes qui l'approchent ont la plus grande confiance en elle. Alors, les Mages Elus font à son sujet un rapport au grand-maître du Souverain Directoire Exécutif, et leur avis est que cette sœur doit être désormais employée comme Serpent Rose.

Son nouveau rôle commence ; elle reçoit sa mission. La haute-maçonnerie fait tous les frais de son entrée en religion. Et voilà une vipère

glissée dans l'asile du Seigneur. Elle dissimulera quelque temps et s'appliquera peu à peu à corrompre ses compagnes : elle sèmera la zizanie dans le couvent, troublera les consciences des autres religieuses ; elle accomplira sa besogne infernale avec une perfidie consommée qui déroutera longtemps la vigilance de la supérieure et de l'aumônier. Sion la découvre, on l'expulsera, non sans ménagements ; car on la prendra pour une mauvaise tête, pour une cervelle détraquée. Une sœur Serpent Rose peut, comme on voit, faire beaucoup de mal, surtout s'il y a possibilité, après son exclusion, de la faire changer de ville et de nom, de lui créer de nouvelles relations et de lui permettre ainsi de recommencer, dans un couvent d'un autre ordre de religieuses, son œuvre épouvantable de dissolution.

En triangle, on ne fait jamais de rapport sur les agissements des Serpents Roses. Ces manœuvres mystérieuses sont connues seulement des grands-maîtres provinciaux, présidents de Parfaits Triangles Lotus, qui traitent directement avec Le Souverain Directoire Exécutif pour tout ce qui est nécessaire : appui à donner à la missionnaire luciférienne, influences à faire agir pour elle, argent à lui faire passer, etc. C'est pourquoi, à mon grand regret, je ne puis donner aucun nom de Serpent Rose. Mais je crois rendre service en signalant le rôle de telles diablesses ; les catholiques étant avertis, on pourra, je pense, arrêter plus facilement le mal dès le début, puisque maintenant la source sera facile à deviner.

Au point de vue de l'avantage direct, on ne voit guère quel parti la haute-maçonnerie peut tirer de l'institution des Serpents Roses : porter le trouble dans tel ou tel couvent, ce n'est point là ce qui peut assurer la prédominance de la secte. Aussi, convient-il d'envisager les choses autrement. À mon avis, en manœuvrant sur ce terrain, le Palladisme s'exerce, essaie une tactique. Les luciférien du Souverain Directoire Exécutif veulent-ils préparer, par les Serpents Roses, la corruption de quelque ordre religieux, qui deviendrait, au sein du catholicisme, le réceptacle caché des infamies sataniques ? C'est possible. N'oublions pas les leçons de l'histoire. Les Templiers formaient un ordre religieux et militaire qui fut longtemps irréprochable sous tous les rapports ; le Gnosticisme d'Orient réussit à s'y insinuer, et cette chevalerie chrétienne devint une société secrète de diabolisants, tout en sauvegardant les apparences, tout en continuant à faire

croire aux hautes vertus des membres de l'ordre. À l'heure qu'il est, un renouvellement de cette abomination se prépare peut-être ; par les Serpents Roses, on tâte le terrain. Vienne un Urbain Grandier pour empoisonner non plus un couvent, mais toute une congrégation, et voilà les religieuses-magiciennes, parmi lesquelles serait choisie, au moment propice, la mère de l'Ante-Christ. Après les faux chevaliers chrétiens, après les faux moines, les fausses religieuses, les Épouses des Cantiques. Voilà ce qui est à redouter.

Et qu'on ne vienne pas me dire que je suis pessimiste ; on ne saurait trop se défier des embûches du diable : le malin a plus d'un tour dans son sac.

Les chefs de la Ré-Théurgie Optimate ne reculent devant rien, imaginent et mettent à exécution les entreprises les plus invraisemblables. Leur malice, il y a peu d'années, les avait poussés à fonder une loge palladiste de petites filles dans un pensionnat dirigé par des religieuses. Ces malheureuses enfants, sous l'inspiration de parents criminels, se concertaient pour voler les hosties consacrées et éprouvaient une joie infernale à les enterrer, faisant dévorer les Saintes Espèces par des vers, par des fourmis. Ces horreurs furent découvertes. Les fillettes, coupables de tels forfaits, n'agissaient pas par inconscience. L'évêque du diocèse, informé, procéda discrètement à une enquête et eut bientôt la certitude que ces crimes contre la divine Eucharistie se perpétraient et s'accomplissaient à l'instigation de quelques parents des jeunes filles, tous francs-maçons, membres d'un triangle du chef-lieu.

N'est-ce point là le dernier mot des pratiques d'exécration du culte luciférien organisé ?

1. ↑ Dans le volume de M. Margiotta, on trouvera l'énumération détaillée des territoires formant la juridiction ou l'obédience de chacune des 71 provinces triangulaires.

CHAPITRE XL

Le Feu Éternel, paradis des Élus luciférien s

Nous venons de voir que le Feu est en honneur dans la franc-maçonnerie dès la première initiation. Les triangles sont le couronnement des aréopages de Chèvaliers Kadosch et des chapitres de Rose-Croix, c'est-à-dire des arrière-loges, elles-mêmes souchées sur les loges ; et le premier sacrement luciférien, dit de la Purification, nous a montré que Palladisme et Maçonnerie des rites officiels se tiennent, sont inséparables, puisque, dès l'initiation primitive, dès le grade d'Apprenti, l'adepte est, par le baptême du feu, voué au Roi de l'Enfer, quoiqu'on lui laisse ignorer le vrai sens de son passage par les flammes.

Certes, le voile du luciférianisme n'est soulevé que peu à peu, très lentement, avec une prudence extrême, pour l'éducation mystico-infernale de l'adepte ; car le Palladisme, vers lequel il pourra être dirigé un jour, ne nie pas l'existence du surnaturel domaine du feu où Lucifer est pour l'éternité, à la tête des anges qu'il entraîna dans sa révolte et dans sa chute. Mais le démon, dans sa religion occulte, veille, immortel trompeur, à ne point effrayer les humains qui se donnent à lui, qui deviennent ses fidèles. Il lui faut les habituer à cette idée qu'après leur mort ils seront avec lui au sein des éternelles flammes : mais, leur dit-il, ces flammes sont divines ; loin de faire souffrir, elles engendrent le pur bonheur ; elles sont vivifiantes ; elles ne consument plus là-bas, elles communiquent aux âmes une ivresse radieuse dans une régénération sans fin. Les damnés sont des élus, et l'enfer est le vrai paradis.

Aussi, pour acheminer le franc-maçon vers cette révélation dernière, pour dissiper toutes les craintes qu'il pourrait avoir de l'enfer par suite d'une éducation catholique, on lui ménage les étapes ; au moyen de conférences, on lui prône les vertus du Feu, et il est même un grade, dans la maçonnerie

de tous les rites officiels, qui est en grande partie consacré à la glorification du Feu : c'est le grade de Rose-Croix, 18^{e} degré dans le Rite Écossais Ancien Accepté, pour ne parler ici que de ce rite avoué.

Le mot sacré de Rose-Croix est : I. N. R. I. Et on l'interprète par cet aphorisme diabolique, adopté par toutes les sectes ennemies de Dieu : *Igne Natura Renovatur Integra*.

À l'initiation à ce grade, — si important, qu'il est de ceux dont on ne peut être dispensé quand on veut « aller plus loin », — le Très Sage, ou président du Chapitre, dit aux récipiendaires (je cite textuellement le rituel) :

« Très chers frères, toute parole mystérieuse renferme plusieurs sens : le sens littéral et le sens spirituel. C'est au véritable initié qu'il appartient de saisir le sens le plus sublime ; car, vous le savez, la lettre tue, et l'esprit vivifie.

« Nous, Chevaliers Rose-Croix, nous interprétons le monogramme *INRI* par ces mots : « *Igne Natura Renovatur Integra* », c'est-à-dire : « la Nature est régénérée tout entière par le Feu ». Nous sommes ici dans le vrai, tant dans le sens littéral que dans le sens spirituel.

« Il est vrai que beaucoup d'ignorants ont, jusqu'à ce jour, interprété ce monogramme de la manière suivante : « *Iesus Nazaremus Rex Iudeorum* », c'est-à-dire : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». Mais cette interprétation ne peut être acceptée comme exacte, attendu que Jésus ne fut jamais roi des Juifs, et que ce titre, qui n'était qu'une raillerie de la part de ceux qui le mirent à mort, a été, à tort, selon nous, consacré par la légende chrétienne.

« Revenons donc à la vérité, et voyons les deux sens vrais, le sens littéral et le sens spirituel, de l'exacte et juste interprétation : « la Nature tout entière est régénérée par le Feu ».

« Le premier, le sens littéral, nous rappelle qu'après que la nature a été engourdie par les froids, le soleil, au retour du solstice, la réchauffe et fait jaillir de son sein les moissons, les fleurs et les fruits. Ce sens peut suffire à des profanes.

« Mais à ceux qui sont dignes de recevoir la communication des hautes sciences et des mystères sublimes, *iis quibus datum est noscere mysterium*, à ceux-là nous donnons la véritable signification de ces mots : la Nature *tout entière*, entendez-le bien, *toute la nature* est renouvelée, régénérée par le

Feu… En effet, que nous dit le Verbe ?… Il nous dit : « De même que l'or est purifié par la fournaise, ainsi le juste sera purifié en passant par le feu », le Feu, ce principe de vie qui anime tous les êtres.

« Nous avons vu, dans le grade de Maitre, que la parole perdue fut l'effet de l'automne, où le soleil, dépouillé de sa puissance, rend la nature muette. La parole retrouvée doit donc figurer dans un grade qui annonce un printemps prochain, symbolisé par la Rose, et aussi par le Feu, base de ce 18e degré.

« Ce n'est pas à ce feu matériel qui sert à satisfaire une partie de nos besoins que se rapportent les allégories de ce grade. Non ! c'est à cet élément *principe*, à ce Feu conservateur et vivifiant qui pénètre et embrasse toute la nature, c'est à ce Feu sacré que se rattachent tous nos mystérieux symboles : c'est à cet élément pur, dont la chaleur et la lumière ne sont que des modifications, dont la fécondité, le mouvement et la vie sont les effets, et dont les astres sans nombre dispersés dans l'immensité de l'univers *semblent* être les foyers inépuisables ; qui prête aux corps le charme des plus vives et des plus brillantes couleurs, ou, se cachant à nos regards, résidant jusqu'au sein de la terre, écarte les molécules des corps, malgré la force qui les unit, et y produit une action qui tantôt est le principe de leur existence, de leur conservation, de leur reproduction, et tantôt est la cause de leur division, de leur destruction, de leur transformation ; qui, d'autres fois encore, sillonne la nue qui le porte, et, sous le nom d'étincelle électrique, frappe à la fois notre œil ébloui, notre oreille étonnée, tous nos sens effrayés, et transforme la vapeur des nues en une masse d'eau qui se précipite sur la terre qu'elle ravage ; ce Feu, enfin, roi des éléments, sans lequel les autres seraient froids et inertes, qui communique à l'air sa pureté, à l'eau sa fluidité, à la terre sa fécondité inépuisable.

« Au rayonnement de ce Feu sacré qui forme la parole, l'homme a reconquis tous les droits de sa primitive origine, l'esclave s'est redressé sous l'éclair de l'égalité, la femme a reçu en principe la faculté de marcher l'égale de son époux, et, aux lueurs de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, les hommes ont été appelés à ne former qu'une seule famille de Frères.

« Considérez donc, Chevaliers, dans le monogramme *INRI*, un symbole dont le sens doit vous guider désormais dans le chemin de la Science et de la Vérité. »

Le voile commence à être soulevé, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par ce qui précède. Pour ne rien brusquer, la Maçonnerie donne au récipiendaire Rose-Croix l'enseignement du panthéisme ; mais elle lui laisse entrevoir d'autres horizons. À lui, de comprendre. L'homme a reconquis, par le rayonnement du Feu sacré, dit le Très-Sage, tous les droits

de sa primitive origine. Réfléchissez à ces paroles. S'il a reconquis des droits, c'est qu'il en avait été privé. Privé par qui ? par Adonaï. Qui lui a rendu ces droits ? le rayonnement du Feu sacré, c'est-à-dire la radieuse intervention de Lucifer, du Dieu-Bon toujours combattant pour l'humanité contre le Dieu-Mauvais. Et, dans sa conclusion, le Très-Sage donne à entendre au néophyte qu'il ne lui a pas tout dit. Il lui a appris de quels mots les lettres de INRI sont les initiales et l'a mis sur la voie du sens *spirituel* de l'aphorisme : « la Nature tout entière est régénérée par le Feu » ; mais voilà tout. Cherchez, mon frère ; trouvez le sens du nouveau symbole soumis à vos méditations ; engagez-vous dans le chemin de la Science (la Gnose) et de la Vérité (de la vérité maçonnique) ; le sens spirituel du symbole INRI vous guidera.

En remettant au nouveau Chevalier son cordon, le Très-Sage lui dit, entre autres choses : « Mon Frère, la couleur de ce cordon est rouge : c'est la couleur du soleil ou de la lumière à son foyer ; c'est aussi la couleur de l'amour. » C'est là encore une façon de rappeler emblématiquement que le grade de Rose-Croix est consacré au Feu divin.

Dans le catéchisme de Rose-Croix qui est remis à l'adepte, celui-ci peut lire enfin ceci :

« D. Pourquoi l'élément *Feu* se rapporte-t-il spécialement au grade de Rose-Croix ?

« R. Parce que les grades d'Apprenti, Compagnon et Maître ayant symbolisé le printemps, l'été et l'automne, celui de Rose-Croix, qui est le Parfait Maitre, symbolise l'hiver, saison du Feu.

« Ces tableaux de la nature ont été, dans nos grades, ingénieusement tracés par des sages qui n'ont point oublié qu'ils devaient peindre, non ce qui parait être, mais ce qui est réellement.

« L'époque de l'année à laquelle doit se rapporter l'élément *Terre* est celle où le sol se couvre partout de verdure et de fleurs, c'est alors que les champs vont rendre à l'homme les trésors qu'il leur a confiés ; le premier élément doit donc se rapporter au printemps.

« Dans l'été, le ciel plus pur semble briller d'un éclat plus vif, le soleil lance ses rayons les plus ardents qui semblent descendre en langues de feu pour donner la parole aux êtres vivants, l'air raréfié par la chaleur acquiert une action plus active ; c'est donc à l'été que se rapporte l'élément *Air*.

« L'automne, saison des pluies, est, à son tour, caractérisée par l'élément *Eau*, dont le Verseau est le symbole.

« Enfin, pour caractériser la dernière saison, écoutons ce que le poète dit du quatrième élément :

« Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem ;
« Cuncta parit, renovat, dividit, urit, alit. »

« C'est à dire : le Feu se cache partout, il embrasse toute la nature ; il produit, il renouvelle, il divise, il consume, il entretient tous les corps.

« Dans l'hiver, en effet, le calorique se concentre, et, tandis que des frimas couvrent la surface du sol, la nature prépare, dans l'intérieur, toutes les merveilles qui doivent charmer nos yeux au printemps et nous enrichir en automne ; c'est alors que le Feu central, le Feu élémentaire, le Feu de la nature agit avec plus de force et de pouvoir ; c'est alors que, quoique caché, *ignis ubique latet*, il opère ses plus étonnantes merveilles ; c'est alors qu'il embrasse la nature, *naturam amplectitur omnem*, qu'il la féconde, qu'il opère, dans l'univers entier, ce mouvement qui nous ramène, par un ordre constant et éternel, le soleil et ses beaux jours. C'est le Feu caché, mais toujours agissant, qui produit tout, qui entretient tout, *cuncta parit, cunctaque alit* ; c'est ce Feu, l'âme de la nature, dont il renouvelle perpétuellement les formes, qui divise les éléments des corps ou qui réunit leurs molécules éparses, *cuncta renovat, cunctaque dividit* ; c'est le Feu, enfin, qui, après avoir été le principe de la vie de tous les êtres, devient, par suite de son activité, la cause toujours agissante de leur destruction et de leur agrégation à d'autres mixtes, *cuncta urit*.

« Les Sages des temps antiques jugèrent le Feu tellement actif que, le considérant comme le premier agent de la nature, ils en firent d'abord l'emblème de la divinité, puis la divinité elle-même. »

Remarquez avec quel luxe de précautions, la Maçonnerie procède. Elle glorifie à outrance le Feu ; mais, se renfermant ici encore dans le panthéisme, c'est à peine si elle en entrebâille la porte, pour montrer qu'il n'est pas absurde de rendre au Feu des honneurs divins. Elle se garde bien de traiter d'imposteurs et de superstitieux les prêtres du sabéisme ; elle les appelle pompeusement les Sages des temps antiques » ; c'est au sacerdoce

et à l'Église catholiques qu'elle réserve, nous l'avons vu constamment, les invectives et les mépris, les mots d'imposture et de superstition.

Du reste, voyons la suite du catéchisme de Rose-Croix :

« D. Donnez-nous votre opinion sur la parole maçonnique ou le Verbe.

« R. La parole maçonnique est le Verbe civilisateur du genre humain. Lien de la sociabilité, elle fait participer l'universalité des hommes à la vivifiante lumière de la Vérité, en les menant à la certitude par l'évidence. Lyre sacrée, elle exprime les harmonies des mondes, l'essence des êtres, leur nature et leurs rapports.

« Zoroastre, ce sublime Moïse de la religion d'Ormuzd, ce premier souverain pontife du culte du Feu, appelait le Verbe : la lumière et la loi, c'est-à-dire pour nous, la Vérité et la Justice.

« La parole maçonnique est le Verbe de la raison parlant à nos sens : c'est la sagesse opposée aux intérêts matériels ; c'est Ormuzd, dieu de la Lumière, disant à Zoroastre : « Je suis la Parole qui détruit les maux en combattant Ahriman, père du mensonge et de l'ignorance ».

Et, comme ayant peur d'en avoir déjà trop dit à ce nouveau Rose-Croix, pour diminuer la portée de ce rapide, mais net aperçu du dogme luciférien de la divinité double, le catéchisme s'empresse d'ajouter immédiatement une balourdise :

« Ainsi que Jésus, figure du soleil nouveau, naissant au solstice d'hiver, le Verbe est l'agneau qui efface les péchés du monde, c'est-à-dire qui dissipe les brumes hivernales. »

Seulement, il est un incident de l'initiation à ce grade, incident que le catéchisme rappelle à mots couverts et qui a pour but et souvent pour résultat de faire profondément réfléchir l'adepte dont l'esprit a des chances de se diriger vers le Palladisme.

Je dois dire brièvement ce qui a lieu, cette partie essentielle de l'initiation au 18^{e} degré du Rite Écossais (7^{e} degré du Rite Français) ayant été divulguée depuis longtemps. L'initiation complète de Rose-Croix, celle qui est donnée aux adeptes jugés capables de parvenir plus tard aux derniers mystères, comporte trois appartements, le premier dit Chambre Noire et le troisième dit Chambre Rouge. Les initiés pour la forme, les récipiendaires voués à l'anneau ne connaissent que ces deux chambres. Quant à la deuxième chambre, la chambre intermédiaire, elle ne porte aucun nom dans

les rituels ou manuels qui la mentionnent ; oralement, on l'appelle la Chambre Infernale.

Les rituels ou manuels donnent la description complète des deux autres appartements, et sont absolument muets sur celui-ci. Ils disent tout simplement : « Cette chambre représente un lieu de réprobation ; les objets qu'on y figure sont transparents ou peints. Le récipiendaire y sera introduit après la première partie de sa réception et y restera jusqu'à son introduction dans la dernière chambre. » (Ragon, *Rituel du grade de Rose-Croix*, page 33.) — Ou bien : « La seconde chambre doit représenter un lieu de réprobation ; les objets qu'on y figurera seront transparents ou peints sur les murailles. » (Teissier, *Manuel général de Maçonnerie*, 1883, page 170.) — Cela se ressemble, n'est-ce pas ? Mais vous pouvez prendre tous les rituels les uns après les autres : ils ne disent rien de plus.

La raison de cette grande discrétion est que le passage dans cette deuxième chambre est le seul incident qui soit de nature à faire deviner au candidat Rose-Croix, sans le lui dire catégoriquement, quel est le but suprême de la maçonnerie. En effet, l'appartement en question est une pièce étroite, mais assez longue, dont les murs sont couverts de transparents lumineux, représentant le royaume du Feu. Sur ces transparents sont peints divers personnages vénérés dans la secte : Hiram, Jacques Molay, Apollonius de Tyane, Simon le Mage, Caïn, Chanaan, Moab, Julien l'Apostat, et, parmi les modernes, Voltaire, Helvétius, Robespierre, Lessing, Weishaupt, etc. Tout ce monde-là est au milieu des flammes, le visage souriant, l'air heureux, et des anges de lumière posent des couronnes sur les fronts de ces grands hommes si en honneur dans la secte.

En introduisant dans cette salle le récipiendaire jugé digne de pouvoir y être conduit, — car, je ie répète, tous n'y vont pas, — le F∴ grand-expert ne lui dit pas autre chose que ces trois mots, bas, à l'oreille : « Voyez et méditez. » Et, au bout de quelque temps, on vient le chercher, pour l'amener à la Chambre Rouge, où doit s'achever son initiation de Rose-Croix.

Cette promenade de la Chambre Noire à la Chambre rouge, en passant par la Chambre aux transparents lumineux, est nommée le « dernier voyage ». Le récipiendaire est censé avoir été envoyé à la recherche de la Parole mystique, qui avait été perdue au grade de Maître, lors de la mort d'Hiram. Les candidats Rose-Croix, rangés en file indienne, ont fait leur

entrée dans le temple rouge sous la conduite du grand-expert, lequel alors à remis au Très-Sage une petite boîte cachetée, que celui-ci s'est empressé aussitôt d'ouvrir. Cette boîte contient un parchemin sur lequel sont écrites les quatre lettres : I. N. R. I. C'est à ce moment que le Très-Sage en a donné et la lecture et l'explication que j'ai reproduite plus haut, en déclarant que c'est bien là la parole sacrée qui avait été perdue, la clef du grand mystère maçonnique.

Or, l'incident que je viens de résumer est rappelé à mots couverts, ai-je dit, dans le catéchisme de Rose-Croix. À présent que nous avons éclairé la lanterne, on va comprendre le passage dont il s'agit. Le voici :

« D. Que cherchiez-vous dans votre dernier voyage ?

« R. La vraie parole, perdue par le relâchement des Maçons.

« D. L'avez-vous retrouvée ?

« R. Oui ; notre persévérance nous l'a fait recouvrer.

« D. Qui vous l'a donnée ?

« R. Il n'est permis à qui que ce soit de la donner ; mais, *ayant réfléchi sur ce que j'ai vu*, je l'ai trouvée, AVEC L'AIDE DE CELUI QUI EN EST L'AUTEUR.

« D. Donnez-la-moi.

« R. Je ne le puis.

« D. Comment pourrai-je alors la connaître ?

« R. En m'interrogeant sur mes études.

« D. D'où avez-vous tiré le plus de connaissances ?

« R. De l'Inde.

« D. Qui vous a le mieux guidé ?

« R. La Nature

« D. Qu'a-t-elle produit en vous ?

« R. Ma Régénération.

« D. Qu'avez-vous eu à combattre ?

« R. L'Ignorance.

« D. Dans votre dernier voyage, n'avez-vous pas remarqué quelque grande vérité contenue dans un ancien aphorisme des premiers philosophes ?

« R. Oui ; *le spectacle que j'ai eu sous les yeux* m'a fait songer à cet aphorisme, et, depuis lors, LA VÉRITÉ QU'IL CONTIENT M'A TOUJOURS FRAPPÉ.

« D. Quel est donc cet aphorisme ?

« R. C'est celui-ci : « *Igne Natura Renovatur Integra* », ce qui se traduit mot à mot ainsi : « par l'Ignition (le feu) la Nature se Régénère Intégralement. »

« D. **I**

« R. **N.**

« D. **R.**

« R. **I.**

D. Qu'a-t-on fait après cette découverte ?

« R. Guidés par le Très Sage, tous mes Frères ont applaudi,

« D. Les voyages finis, les travaux ont-ils été parfaits ?

« R. Le Très Sage a ordonné qu'on me conduisit *aux pieds de Celui devant qui tout fléchit*, pour y prêter mon obligation [1].

« D. Comment la prêtâtes-vous ?

« R. Dans l'état le plus respectueux, le cœur pénétré de ce que je disais, et avec la ferme résolution d'observer toutes mes promesses. »

Voyons, en toute simplicité et bonne foi, la Maçonnerie, même dans ses rites officiels avoués, est-elle, oui ou non, un acheminement vers le Palladisme ?… Je le demande, qui oserait soutenir le contraire ? Qui aurait l'audace de prétendre qu'il s'agit, en tout ceci, d'honorer purement et simplement la nature ? La corne de Satan ne perce-t-elle pas à travers ce rituel et ce catéchisme de Rose-Croix ?

Il y a des naïfs, dans les loges symboliques, à qui l'on fait croire même que les hommages des membres des hauts grades s'adressent au Dieu des chrétiens, mais en le dégageant de quelques dogmes inventés par les prêtres

et répugnant à la raison. Oui, il y a des maçons-gogos assez naïfs pour avaler de pareilles couleuvres. Or, voici le texte même du sacrilège et exécrable serment prêté par le Rose-Croix, agenouillé devant le Triangle de Feu :

« Je promets et jure sur l'honneur, renouvelant solennellement en ce jour les obligations que j'ai jurées dans les grades précédents, de ne jamais révéler les secrets des Chevaliers Rose-Croix, à aucun Frère de grade inférieur ni à aucun Profane, sous peine d'être à jamais privé de la parole et d'être perpétuellement dans les ténèbres.

« Qu'un ruisseau de sang coule sans cesse de mon corps, que je souffre les plus rudes angoisses de l'âme, que les épines les plus piquantes me servent de chevet, que le fiel et le vinaigre deviennent mon breuvage, que le supplice de la croix termine enfin mon sort, si jamais je contreviens aux lois qui me seront prescrites.

« Je promets aussi de ne jamais révéler le lieu de ma réception au grade de Rose-Croix ni par qui j'ai été reçu.

« Je le jure ! Que le Grand Architecte de l'Univers me soit en aide ! Ainsi soit-il. »

Le Très Sage, prenant acte du serment. — « Tout est consommé. » (*Rituel du grade de Rose-Croix*, page 4.)

Revenons au Feu.

Le lecteur n'a plus de doute, à présent : il voit bien que la doctrine du panthéisme est elle-même un voile, que le satanisme pur est le vrai fond de la franc-maçonnerie, et que les triangles palladiques sont bien le complément inséparable des aréopages de Chevaliers Kadosch et des chapitres de Rose-Croix.

Maintenant que le Palladisme est démasqué, les agents du Souverain Directoire Exécutif, ne pouvant plus nier, devant l'évidence, l'existence de cet occultisme spécial, essaient d'arrêter l'effet des révélations en disant : « Le Palladisme n'a aucun rapport, aucune relation avec la Franc-Maçonnerie ; les palladistes sont des mystificateurs, qui ont imaginé une société dont le but réel est la pornographie, sous prétexte de spiritisme ». Tel est le sens d'une lettre adressée par Moïse Lid-Nazareth à M. le

chanoine Mustel, qu'il essayait de tromper, ignorant que le vénérable directeur de la *Revue Catholique de Coutances*, comme d'ailleurs quiconque a étudié à fond la question, savait, même avant la publication de mon ouvrage, que la Maçonnerie avouée, celle de tous les rites officiels, a au-dessus d'elle un rite suprême luciférien, constituant sa direction. Il faut n'avoir jamais su lire un rituel maçonnique quelconque, pour croire le contraire ; sans les triangles, les loges et les arrière-loges n'aboutiraient à rien, cela est clair comme le jour.

Ainsi, il en est pour cette doctrine particulière relative au Feu. Sa glorification à outrance, en chapitre de Rose-Croix, trouve son complément au sein des triangles.

Là, on déchire tous les voiles ; on ne cherche plus de périphrases, on n'a plus recours aux finasseries de langage à double entente ; la thèse est exposée carrément.

Cette flamme, que vous voyez tout à coup apparaître, — vous dira le conférencier palladiste, qu'il soit un poseur faux savant, comme le F∴ Goblet d'Alviella, ou une égarée sincère dans son aveuglement, comme la S∴ Diana Vaughan, — cette flamme, pouvez-vous dire d'où elle vient ?… Voici qu'une étincelle jaillit d'une pierre froide, d'une matière où le feu est absent, et cependant il sort brusquement, ce feu, il s'élance !… Sa flamme court, pétille gronde, rugit, elle prend les formes les plus diverses ; vous la voyez, et elle est insaisissable… Elle s'étend, elle grandit, elle monte vers le ciel ; elle consume tout ce qui se trouve à sa portée. Puis, soudain, on ne sait comment, elle disparaît, dès qu'elle n'a plus rien à dévorer…

Voilà le feu, voilà cet élément mystérieux dans son origine ou dans son essence.

Levez les yeux vers le firmament, contemplez le magnifique spectacle que l'univers offre à vos regards… Du feu, du feu partout !… Ce soleil, qui féconde la terre, qui entretient la vie dans tout notre système planétaire, ce soleil bienfaisant, c'est du feu… Plus mystérieux encore que notre feu terrestre, il brûle là-haut dans l'immensité depuis des siècles ; la science de l'astronome vous apprend qu'il ne consume rien, et pourtant il brûle ; le télescope constate ses lacs de flammes ; le globe solaire n'est qu'un foyer

de feu, vivant de lui-même, dépourvu de toute matière d'alimentation ; sans rien consumer, sans s'éteindre, il brûle, il brûle toujours !…

Et ce soleil n'est qu'un point dans l'espace. Cette étoile, là-haut, plus loin, est encore un soleil, autour duquel gravite un autre système planétaire ; et toutes ces autres étoiles sont aussi tout autant de soleils animant tout autant de mondes et les réchauffant de leur éternel feu !…

Ô Feu, qui es-tu donc ?… Un mystère de la création d'un Dieu unique ? une œuvre d'Adonaï ?… Non, non ! Tu es l'âme du Dieu-Bon, tu fais partie intégrante de son principe éternel ; oui, tu es la substance divine de Lucifer, en laquelle ses fidèles un jour se confondront… Tu es l'esprit visible, et non tangible, par lequel Lucifer, Dieu des cieux et Roi des mondes, se manifeste aux humanités de toutes les planètes, se montre dans une gloire permanente, radieuse, et se fait comprendre à quiconque, être pensant, possède en même temps la vraie foi et la vraie raison !

Tel est le fond de la thèse palladique sur le Feu ; et voilà comment le Feu est divin.

On a vu plus haut qu'il est dit, dans le Catéchisme de Rose-Croix, que la maçonnerie tire de l'Inde sa plus grande somme de connaissances. En effet, tout ce qui est luciférien dans la doctrine maçonnique, tout ce qui constitue aujourd'hui le Palladisme, se rattache plus ou moins directement au luciférianisme asiatique ; et nous savons que ces contrées orientales sont bien celles qui méritent le mieux le nom de « royaume de Satan ».

En particulier, la théorie palladique du Feu Divin paraît bien être d'origine indienne. *Ignis*, feu, vient d'*Agni*, qui est le dieu du feu dans la mythologie hindoue ; et *agni*, en sanscrit, signifie : vif, agile. Or, le dieu Agni est un, quoique répandu partout. « Il n'y a qu'un feu, allumé en plusieurs lieux », disent les Védas ; ou encore : « Agni, dispersé en tous lieux, reste un seul et même roi ». Or, les lettres L. D. R. qui figurent entrelacées sur les cordons des Inspecteurs Généraux et des Inspectrices Générales du Palladium en mission permanente[2], signifient : *Lucifer, Deus, Rex*, qu'on interprète par : Lucifer, Dieu des cieux et Roi des mondes. Ceci est une petite coïncidence qui méritait d'être notée au passage. Mais on reconnaîtra, d'autre part, que l'Agni védique a une très proche parenté avec le Lucifer des palladistes.

Au surplus, les conférenciers des triangles savent faire ressortir que leur Lucifer se retrouve d'une façon plus ou moins voilée dans tous les paganismes.

C'est le Jupiter olympien, qui lance la foudre. C'est le dieu Tleps des Circassiens. Chez les Phéniciens, c'est Eshmoun, le dieu invisible du feu cosmique caché dans l'océan céleste. C'est Ogon, chez les Slaves. C'est l'Ormuzd persan, dont l'émanation crée cinq espèces de feux, manifestations divines du principe du bien : Atar, qui personnifie la foudre ; Asha-Vahista, le feu purificateur ; Mithra, la lumière solaire ; Nairyô-Canha, le feu des sacrifices ; Apâm-Napât, le feu caché. Chez les Égyptiens, enfin, c'est Osiris, identifié avec le soleil et père d'Aroéris ou Horus, ainsi que Jupiter est père de Phoœbus-Apollon.

Les conférenciers palladistes expliquent même, d'une façon qu'ils croient ingénieuse, « l'origine de la calomnie adonaïte, qui représente le Dieu-Bon comme un archange déchu, le plus beau et le plus brillant des anges précipité du haut du ciel ». Cette légende trompeuse, disent-ils, vient de ce que la foudre, manifestation du feu divin, tombe, en effet, du ciel et semble en être expulsée.

Selon le dogme palladique, l'homme a été créé par la collaboration d'Adonaï et de Lucifer, à la suite d'un défi que les deux éternels dieux se portèrent ; à proprement parler ce ne fut pas une création dans le sens usité du mot. Adonaï est un dieu brouillon, se complaisant dans le chaos ; Lucifer seul est le suprême organisateur, l'intelligence divine portée au bien, sachant faire régner dans le naturel et le surnaturel un ordre harmonieux, bref, le seul vrai grand architecte de l'univers, et tout serait pour le mieux, s'il n'était pas combattu par le Dieu-Mauvais. Donc, Adonaï, mis en demeure de produire autre chose que des émanations de maleachs, ne réussit qu'à pétrir une vile matière boueuse ; c'est Lucifer qui donna la vie à cette argile [2] adonaïte, en lui insufflant une parcelle de son âme divine, de son feu divin : *Corpus est terra, anima est ignis*. C'est pourquoi, en attachant au mot « création » le sens que je viens de dire, le corps humain est la création d'Adonaïi, et l'âme humaine est la création de Lucifer.

Cette théorie est encore comme inspirée des dogmes indous ; car les Védas affirment nettement l'identité d'Agni avec la vie, avec le mouvement

et la pensée. Il est dit aussi, dans les livres sacrés de l'Inde, que la preuve de ce que l'âme humaine est du feu, c'est qu'elle survit sous cette forme. « Voilà ces rayons du soleil auxquels sont réunis nos pères. » (Riga-Véda, I, 109, 7.)

D'autre part, le Palladisme, qui aime à se proclamer d'accord avec la science moderne, part de ce principe que l'âme est un feu émané de Lucifer Dieu-Bon et animant le corps vil et matériel, œuvre d'Adonaï, pour faire remarquer que les êtres vivants, à l'instar du feu, s'entretiennent en consumant de la nourriture, et conclure que, physiquement, notre vie est une combustion.

Pour tout dire, Lucifer, étant l'*Excelsus Excelsior*, est répandu partout dans l'univers ; c'est pourquoi le feu, c'est-à-dire sa substance divine, existe partout à l'état latent ; il est le principe animateur de tout ce qui vit et se meut ; il est en quelque sorte, l'âme, la substance spirituelle de l'univers.

Aussi, le Feu, en tant que substance divine de Lucifer, en tant qu'âme du Dieu-Bon, est vraiment éternel, et Lucifer tend à réunir les âmes humaines à lui pour l'éternité. Chaque âme étant une flamme céleste, une parcelle du feu divin, le vrai bonheur pour elle consiste à rentrer pour toujours dans le sein du Dieu-Bon Lucifer.

Les prêtres adonaïtes, disent les conférenciers palladistes, mentent effrontément, quand ils annoncent des souffrances à ceux qui iront à l'éternel adversaire de leur Dieu. Il est certain qu'il y a souffrance, lorsque le feu brûle un corps humain vivant ; mais il est non moins évident qu'une âme, qui est elle-même du feu, ne peut souffrir en se réunissant au feu central, à son foyer divin : en d'autres termes, la flamme peut faire souffrir, mais elle-même ne souffre pas. La souffrance matérielle ne saurait exister dans les régions surnaturelles, où il n'y a plus de matière.

Il est vrai que les prêtres adonaïtes disent encore que les âmes qu'ils qualifient de damnées endureront non seulement le tourment de la brûlure matérielle porté à un paroxysme qui dépasse tout ce que peut concevoir l'imagination humaine, mais aussi éprouveront une souffrance morale, des millions de fois plus terrible, plus douloureuse, plus épouvantable, plus horrible, celle du désespoir immense de se savoir pour toujours privées d'Adonaï, ou peine spirituelle du dam. À cela, Diana Vaughan, doctoresse

en théologie luciférienne, réplique dans une de ses conférences au grand triangle *Ts edik'iou*, orient de Buenos-Ayres : « La peine spirituelle du dam, ce ne sont pas les élus de Lucifer qui la subissent, puisque Lucifer est le Dieu-Bon ; réfugiés pour l'éternité dans son sein bienfaisant, ils ont, au contraire, le bonheur suprême, en ayant la certitude d'être délivrés à jamais des atteintes du Dieu-Mauvais, et vraiment la souffrance la plus atroce pour eux serait d'avoir à contempler éternellement le hideux et barbare Adonaï. Le supplice matériel du feu ou n'importe quel autre supplice matériel n'existe donc pas dans l'autre monde, ne saurait y exister ; cela est absolument impossible, et, du reste, ceux des nôtres qui répondent à nos appels et apparaissent dans nos assemblées sont unanimes pour attester leur bonheur. De même, aucun supplice matériel ne peut logiquement se concevoir pour les âmes des humains, qui, trompés par les faux dogmes adonaïtes, vécurent une vie de ténèbres, en adorateurs du Dieu-Mauvais. Lucifer, étant souverainement bon, n'a établi nulle part un enfer pour eux ; mais ce sont ceux-là, — et non les élus luciférien, — qui souffrent, par leur propre faute, la peine du dam, à moins qu'ils ne se soient rachetés, durant leur existence aveugle, par la pratique des bonnes œuvres charitables, et qu'ils ne se soient ainsi, malgré leur erreur, rendus dignes du Dieu-Bon par l'Heptagathon. Oui, chers frères et chères sœurs, la peine du dam n'est subie que par les adonaïtes dont la vie humaine n'a su jamais soulager la misère du prochain ; ceux-ci, le Dieu-Bon les repousse, et leur âme n'étant pas rappelée à lui, végète, en état de dégradation et d'infériorité, dans le corps des animaux grossiers, ayant quelque intelligence, mais non la raison, jusqu'à une nouvelle épreuve de vie humaine ; et ainsi de suite, par alternatives de vie animale et de vie humaine, tant que la petite flamme, émanée du Dieu-Bon et incarnée et réincarnée, n'a pas mérité d'être réunie au foyer divin.

On voit par là que le Palladisme s'inspire encore de l'Inde pour ériger en dogme un système particulier de métempsychose, qui n'est pas exactement celui de l'antique religion hindoue.

Dans l'ordre d'idées dont je viens de donner un aperçu, on comprendra maintenant combien le Feu est sacré pour les palladistes ; aussi considèrent-ils comme un plagiat du magisme persan, du sabéisme, du paganisme égyptien, en un mot, de toutes les religions païennes auxquelles ils se

rattachent, tout emploi du feu dans les liturgies modernes autres que la leur. Le feu est le médiateur céleste, l'élément pur et purificateur par excellence, le vainqueur des maleachs et le dissipateur des maléfices adonaïtes. Ils font ressortir que seuls ils ont droit à accomplir, dans le culte, les sacrifices par le feu ; car ceux-ci, disent-ils, opèrent la transmission de l'offrande par la flamme.

À les entendre, les catholiques profanent le feu, lorsqu'ils entretiennent une lampe toujours allumée devant le Saint-Sacrement ; ils voient là un détournement sacrilège de la substance divine de Lucifer.

« Les catholiques, écrit Hoffmann dans une lettre à Albert Pike[3], traitent de profanateur quiconque, n'appartenant pas à leur sacerdoce, détient une prétendue eucharistie pour l'immoler devant l'image sainte du Palladium. Or, vraiment, qu'est-ce donc, sinon une profanation intolérable, que leur lampe perpétuelle brûlant en hommage diurne et nocturne à leur même eucharistie ? C'est là une captation sacrilège de la divine substance de notre Dieu, une humiliation par maléfice infligée à l'Éternel Père, puisque ces scélérats le contraignent ainsi à une sorte d'hommage envers son Ennemi. Ah ! nous devrions pénétrer dans les temples du Mal et briser ces sacrilèges lampes ; ou bien, que ce feu se développe à notre prière et incendie les maudits sanctuaires. Prions, prions, afin que la justice succède à l'excès de mansuétude, et que la foudre de notre Dieu tombe sur les églises des adonaïtes exécrés ! »

C'est sous l'inspiration directe de Satan que la franc-maçonnerie réclame partout la crémation et voudrait la voir remplacer l'inhumation chrétienne. Le mot d'ordre de cette campagne, commencée à Milan, est parti des triangles. Mettre le cadavre dans la terre, disent les palladistes, voilà bien pour l'humanité une fin honteuse et répugnante, qu'Adonaï se délecte à prescrire ; « l'odeur de la pourriture plaît au dieu des catholiques » (blasphème d'Adriano Lemmi). Par conséquent, en se basant sur le dogme luciférien, au nom duquel le corps humain est seul l'œuvre d'Adonaï, il faut, après la mort, c'est-à-dire lorsque l'âme émanée du Dieu-Bon l'a abandonné, il faut détruire cette œuvre par les flammes divines de Lucifer.

Ainsi, les initiés des triangles n'éprouvent aucune crainte à la pensée da Feu éternel qui les attend dans l'autre monde : ils sont les sabéistes

modernes, les adorateurs du Feu. Rappelons-nous qu'au Labyrinthe Sacré de Charleston, c'est la *Porte Ignis* seule qui ouvre sur le couloir souterrain conduisant au sanctuaire du Dieu-Bon ; il y a là un enseignement très caractéristique ; Lucifer ne peut pas dire plus clairement à ses fidèles qu'il les attend, par la voie du feu, dans le séjour du feu.

Enfin, pour que rien ne manque à cette formidable duperie exercée par Satan au détriment de ces malheureux insensés, le malin les éblouit par des prestiges, dont on a pu deviner la nature par un passage du court extrait que je viens de produire d'une des conférences de miss Vaughan.

Les diables, qui apparaissent dans les triangles, sous la forme de spectres d'humains, sous le nom des trépassés évoqués par les médiums luciférien, se déclarent en parfait bonheur au royaume des esprits du feu. C'est là, on le conçoit, une gigantesque mystification, et réellement on ne peut qu'avoir grande pitié de ces aveugles, de ces triples fous qui se laissent berner à ce point par le père du mensonge et sa cohorte de compagnons de révolte.

Mais c'est ici la place de la relation que j'ai promise pour compléter mon récit, concernant la séance du 11 mars 1881 où Gallatin Mackey tomba dans une espèce de léthargie, extraordinaire, pendant que des flammes jaillissaient des cavités du nez et des yeux du prétendu crâne de Jacques Molay. J'ai expliqué à quelle occasion ce phénomène annuel avait lieu, du vivant du docteur Mackey (voir au premier volume, pages 336 et suivantes) ; j'ai indiqué les raisons que j'ai de ne pas croire à l'authenticité de la religion templière, apportée à Charleston par Isaac Long, et j'ai dit pourquoi j'admets assez volontiers l'absence de supercherie dans cette manifestation surnaturelle dont j'ai été témoin (voir au second volume, pages 26 et suivantes).

Ce compiément de ma relation, que j'avais réservé, me servira à terminer ce chapitre.

Donc, tandis que des cavités du crâne-relique les flammes sortaient avec des sifflements aigus, entremêlés de hurlements sombres, et qu'elles s'allongeaient, affectant des formes de reptiles, se balançant dans l'espace et obligeant les assistants à se reculer pour ne pas être atteints, le docte Albert Pike s'avança, lui seul, le plus près qu'il était possible de le faire sans risquer d'être brûlé, et il nous dit :

— Frères et sœurs, ce sont bien là les flammes divines ; ce feu est celui-là même qui forme l'élément céleste où se baignent et se vivifient les âmes des Élus, au royaume éternel du Dieu-Bon.

Puis, s'adressant au crâne :

— Ô saint Jacques, héroïque et noble martyr, ajouta-t-il, veux-tu nous parler ? Veux-tu nous dire quelles sont tes allégresses au sein de Lucifer ?

— Je parlerai, répondit une voix qui n'avait rien d'humain et qui semblait sortir des profondeurs de la terre et comme s'échappant du prétendu crâne de Jacques Molay.

Alors, un dialogue s'établit entre Albert Pike et la voix infernale.

— Édifie-nous, ô grand saint Jacques ! parle, parle.

— C'est une haute faveur que notre Divin Maître a accordée à la mère du docteur, ton lieutenant, en réincarnant mon âme dans ce corps qui est là inerte, pour un instant. Mais, quand le Dieu-Bon veut que, par exception, une âme d'Elu revienne vivre sur terre, elle n'a plus à craindre, dans sa nouvelle vie, les persécutions d'Adonaï… Les maleachs, à présent, ne peuvent plus rien contre moi, soit tandis que je suis au-royaume de notre Dieu, soit tandis que j'anime le corps de Gallatin Mackey et que je revis sous son nom…

— Et maintenant, est ce bien vraiment au paradis que tu te trouves ?

— Oui, je suis redescendu chez Lucifer. Vois ton ami, qui git là ; constate que la vie l'a abandonné… Je l'ai quitté pour une heure, selon le décret du Dieu-Bon, afin de venir me retremper dans les flammes divines.

— Quel accueil les Élus te font-ils ?

— Ils se réjouissent de me revoir parmi eux… Je suis, en ce moment, auprès de Martin Luther et de Nicolas Flamel… La cour céleste me fait fête… Oh ! je suis bien heureux !… Que nos frères et nos sœurs travaillent sans cesse à se rendre dignes de l'éternelle couronne de gloire ; on est si bien ici, dans l'océan de l'amour divin !… Aucune expression humaine ne peut vous faire comprendre l'intensité des joies suaves que les Élus du Dieu-Bon éprouvent.

— Comment, entre Élus, vous distinguez-vous les uns des autres ?

— Nos corps n'existent point au paradis, et nos âmes n'en font plus qu'une, confondues qu'elles sont dans l'âme divine, avec les âmes de tous les esprits de feu ; c'est là l'état ordinaire de la nouvelle vie, de la vie éternelle. Mais, de temps en temps, pour varier nos plaisirs, le Dieu-Bon permet à chaque âme d'Élu et à chaque âme de Génie bienfaisant de revêtir une apparence distinctive, une forme immatérielle ; pour les Élus, cette apparence est celle du corps humain qui n'est plus, tel qu'il était aux derniers jours de notre vie terrestre.

À ce moment, la voix cessa de se faire entendre, et le feu qui jaillissait du crâne diminua de violence, sembla s'apaiser ; à peine quelques petites flammes se montraient par les cavités, toujours sans consumer le crâne qui leur servait de cratère.

Albert Pike profita de ce répit pour nous expliquer que les esprits du feu, les Génies bienfaisants, ont adopté des formes particulières, pour les cas où ils ont à se rendre visibles, aussi bien lorsqu'ils daignent apparaître aux fidèles de la vraie religion (luciférienne) que dans leurs réjouissances intimes au royaume divin ou dans les combats contre les maleachs.

Puis, les flammes se reprirent à tourbillonner et à gronder de plus belle, comme tout à l'heure, et le diable invisible qui se faisait passer pour l'âme de Jacques Molay recommença ses explications.

Ce qui est inouï, en vérité, c'est la désinvolture avec laquelle le démon se moque des gens qui placent leur confiance en lui ; franchement, cela dépasse toutes les limites. Les contradictions les plus flagrantes sont pour lui un jeu ; il les entasse comme à plaisir. Rien ne l'embarrasse, quand il s'agit de frapper l'imagination de ses fidèles. Mais ce qui est plus inouï encore que l'audace de Satan dans le mensonge, c'est la crédulité aveugle de ces palladistes qui prennent pour argent comptant tout ce qui leur est débité, même les fantaisies les plus saugrenues et les plus invraisemblables, dans les séances du genre de celle que je relate.

En effet, Lucifer, pour faire de la théologie transcendante à sa manière, a posé en principe que l'âme humaine est une parcelle de sa propre substance divine, une étincelle de son esprit divin ; il émane de lui-même des âmes, dit-il, et il les rappelle à lui, il les réunit de nouveau à lui-même, lorsqu'elles ont mené, dans leur séjour sur une planète quelconque, une

belle existence luciférienne. Que voilà une conception sublime ! comme cela est admirablement trouvé ! et les palladistes s'extasient, en nourrissant leur cervelle d'un tel idéal. Ils haussent les épaules, à la pensée du paradis, tel qu'il est défini par les Pères de l'Église ; ils rient, ils trouvent les catholiques bien niais d'avoir une croyance dont les grandes intelligences des triangles se moquent en blasphémant. Eux, à la bonne heure ! ils s'élancent en pensée dans les plus sublimes hauteurs morales, affirment-ils. Quoi de plus beau que cette théorie de l'âme fractionnée de Lucifer Dieu-Bon, opérant éternellement un double mouvement centrifuge et centripète !

Mais voici que messire Satanas a besoin d'aiguillonner les mauvais instincts, les basses passions de son adorateur. Comment le séduire, comment lui promettre des jouissances charnelles, dans son royaume, après la mort ? comment ces âmes, qui sont censément des petites flammes célestes réintégrant à la fin des fins le pur et magnifique et divin foyer central, pourront-elles goûter les plaisirs d'un paradis à la mode de Mahomet ?…

Baste ! le diable méprise à tel point ses dupes, qu'il n'hésite pas à édifier un second système, en pleine contradiction avec le premier.

Les Élus luciférien s n'ont pas de corps ; mais, *de temps en temps*, le Dieu-Bon leur donne la permission de reprendre, *immatériellement*, la forme humaine qu'ils avaient aux derniers jours de leur existence terrestre. Et alors, — tenez-vous à quatre pour ne pas rire, — sous cette forme immatérielle, les Élus luciférien s jouissent de tous les plaisirs matériels, au plus haut degré, sans mélange d'aucune douleur, attendu qu'en dépit de l'apparence distinctive ils sont uniquement âmes, c'est-à-dire flammes, c'est-à-dire esprits.

Le soi-disant Jacques Molay nous expliqua ces belles choses. L'âme-Voltaire venait de lui raconter un grand dîner que Sa Divinité Lucifer avait donné la veille en son royaume du feu, et à son tour le crâne aux flammes parlantes nous répéta la narration. On s'était régalé du nectar et de l'ambroisie des dieux olympiens. Il y a ainsi de somptueuses ripailles chez Satan, nous assura le crâne.



DIVAGATIONS PALLADISTES. — Les joies des Élus luciférien dans le Royaume du Feu, d'après le récit du prétendu crâne de Jacques Molay.

J'eus, une seconde, l'envie de questionner : « Sans indigestion ? » mais je me retins à temps ; l'ironie de ma demande m'eût trahi. Je me bornai à m'efforcer de garder mon sérieux, et j'y parvins ; car le dégoût me prit bientôt, l'esprit diabolique racontant complaisamment les saturnales qui avaient suivi le prétendu festin des Élus du Dieu-Bon.

Dégoût et pitié, voilà quel était mon sentiment ; pitié, en constatant la profondeur de la déchéance. Pauvre nature humaine, dans quel abîme de boue tu es précipitée, lorsque, la foi étant perdue, tu deviens le jouet du démon !

Ainsi, Satan leur fait croire ces folies ; il les mystifie à outrance, en dosant de sensualités grossières et impures leur mysticisme de cerveaux

détraqués. Tout cela n'est qu'absurdité, mensonge évident et bête, innovation ne résistant pas au plus minime examen ; tout cela n'est qu'impossibilité, sottise et contradiction, et les palladistes proclament qu'étant les seuls croyants qui savent allier la foi à la raison, ils sont, par conséquent, les seuls à posséder la vérité !

Quand le soi-disant Jacques Molay eût fini ses récits et ses explications, et tandis que Pike, voyant le docteur Gallatin Mackey reprendre ses sens, donnait l'ordre de rallumer les flambeaux de la salle, pendant que cette lumière naturelle remplaçait celle dont les flammes infernales nous avaient éclairés, je regardai mes compagnons autour de moi ; ils étaient émerveillés, leurs visages reflétaient un vrai ravissement.

Ce sont ces prestiges diaboliques qui les subjuguent ; assistant à de tels phénomènes surnaturels, ils ne raisonnent plus. Au cours d'une séance à prodiges démoniaques, Satan leur dirait que le plus pur bonheur est d'être changé en batracien ou en mollusque pour l'éternité, que ces malheureux le croiraient.

1. ↑ C'est devant un triangle de Feu que le néophyte Rose-Croix prête son serment : et ce triangle représente bel et bien Lucifer, mais on ne le lui dit pas : c'est à lui de comprendre.
2. ↑ Le cordon d'Inspecteur Général du Palladium est de fond vert-d'eau moiré, avec étroite bordure de moire blanche liserée de noir. Au centre, en broderie, sont entrelacées les lettres **L**, d'or, **D**, d'argent, et **R**, rouge, surmontées du diadème impérial du Dieu-Bon. Ce diadème, sorte de mitre-diadème, d'étoffe d'or, porte à son sommet un croissant d'argent ; le bord supérieur est enrichi de onze diamants ; sur le devant, au milieu, est la croix templière, rouge-ponceau, placée sur une triple guirlande de perles blanches fines, laquelle est relevée en deux endroits en draperie par deux gros rubis ; cinq autres rubis, de même grosseur, cintrent la bordure inférieure. Au-dessous du motif central, une rose-mystique, rouge et épanouie, dont la tige porte cinq feuilles, émerge du sein d'une nuée d'argent. Au dessus du motif central, est un soleil d'or rayonnant, ayant au centre le nombre sacré de l'Antéchrist (**666**), brodé en rouge. Le cordon est doublé de soie noire moirée. Il se porte en écharpe de droite à gauche et a sa pointe ornée d'une petite rosette rouge.
   Le cordon d'Inspectrice Générale du Palladium en mission permanente est exactement semblable, sauf le fond qui est bleu-pâle, au lieu d'être vert-d'eau.
   Une particularité à signaler : chaque cordon d'Inspecteur ou d'Inspectrice du Palladium est rigoureusement personnel. Le nombre de rayons du soleil 666 indique l'âge qu'avait le missionnaire palladiste, lorsqu'il fut proclamé et consacré Hiérarque, si c'est un frère, ou Maîtresse Templière, si c'est une sœur.
3. ↑ Lettre du 3 octobre 1879 reproduites dans la Conduite Secrète, pages 121-122.

CHAPITRE XLI

Œuvres de Grand-Rite, et possédés à l'état latent

Il faudrait tout un chapitre et des plus longs pour exposer la question des possédés à l'état latent. Il y aurait, à cet égard, une très curieuse étude anatomique, physiologique et pathologique à présenter au lecteur ; mais ces genres d'étude ont déjà occupé une grande partie de mon ouvrage, quand j'ai parlé des hystériques et que je les ai présentés en opposition avec les démoniaques. On se rappelle que j'ai essayé de tracer une délimitation entre le naturel et le surnaturel et de montrer où finit l'hystérie et où commence l'obsession ou la possession, et réciproquement. Je me bornerai donc ici à quelques courtes observations, qui n'en seront pas moins claires ; mais je me restreindrai quant aux exemples et j'éviterai d'entrer dans l'examen et l'analyse. Une explication générale suffira ; puis, je citerai quelques cas, parmi lesquels celui très curieux de Sophie Walder.

Très souvent, si j'en crois mes notes et si je m'en rapporte aux témoignages de nombreux ecclésiastiques qui ont eu maille à partir avec le diable en la personne d'exorcisés, très souvent, dis-je, il y a chez ces personnes des phénomènes d'hystérie ou hystériformes, à travers lesquels il est parfois bien difficile de démêler ce qui est propre à la névrose et ce qui est particulier au démon ; pour discerner judicieusement, il faut alors une grâce surnaturelle, que seul l'exorciste autorisé peut recevoir. Arcs de cercles, bonds, hurlements, cacologie, scatologie, crises, attitudes, etc., etc., bien des choses, en un mot, d'apparence extraordinaire, surprenantes, se produisent également et dans l'hystérie et dans la possession, peuvent appartenir exclusivement à l'une, comme exclusivement à l'autre, et le diable peut parfaitement se servir d'une hystérie simple pour se manifester ou s'en servir pour tromper ; et ce n'est que lorsque certains phénomènes,

dont l'Église a la clef, apparaissent, qu'il est permis de se prononcer nettement.

Je le répète, l'hystérie est du domaine médical, et la possession est du domaine de l'Église. Mais, quoiqu'il en soit, ce qui est capital en l'espèce, c'est que, chez hystériques comme chez possédés, la maladie ou l'état extra-naturel se manifestent toujours par des symptômes extraordinaires, une expression phénoménale spéciale, bruyante, hurlante, tapageuse, par exemple, qui appelle l'attention, met en éveil, et soumet le cas à l'examen et à l'appréciation. On peut se tromper sur ce qu'il y a ; mais sûrement il y a quelque chose : naturel ou surnaturel. L'hystérie ainsi que la possession ont une forme, un *modus agendi*. Chez le possédé à l'état latent, rien de tout cela. Il est calme, absolument calme, comme vous et moi. Pas de crises, pas de symptomatologie ; il n'est ni malade, ni indisposé ; il vit de la vie de tous et n'apparaît possédé que, lorsque, se mettant de sa propre volonté en état de crises, il commet ou peut commettre, grâce au démon qui est en lui, à l'état latent, des actes extraordinaires en opposition complète avec les lois naturelles. Tel était Cagliostro, par exemple, pour citer un cas historique, un magicien examiné par le Saint-Office de Rome, dont le procès rapporte des faits qui n'ont aucun rapport avec les actes accomplis par les possédées de Loudun ou autres exorcisées également bien connues.

Comment se fait-il que, chez les possédés ordinaires, le démon semble les posséder entièrement, être leur maitre, qu'ils soient en quelque sorte sa proie, son sujet à persécution, toujours et constamment jusqu'à délivrance, que le malin, en un mot, les fasse souffrir ou les laisse tranquilles, à sa volonté, sans que le possédé puisse de son autorité provoquer ses accès ou les ralentir ou les arrêter ? Et comment se fait-il que d'autres possédés ne soient nullement tourmentés, et paraissent même (ce n'est qu'une apparence) être les maitres du démon qui est en eux, et soient, non pas possédés *à l'état parent*, mais seulement *à l'état latent ?* — C'est là la question difficile à trancher, sur laquelle j'ai peut-être une opinion personnelle, mais que je ne saurais exposer dans une publication populaire comme celle-ci, parce qu'elle n'a pas encore subi le contrôle et la discussion des théologiens. Tout au plus dirai-je que, *a priori*, il se pourrait que les fils ou filles de possédés latents ou grands possédés, — ainsi il me semble comprendre le cas de Philéas Walder qui se mit en état de

pénétration dans les circonstances à la suite desquelles naquit Sophia, — il se pourrait que ces êtres de naissance due à l'on ne sait quelle mystérieuse coopération diabolique, enfants de diable, si je puis m'exprimer ainsi, tinssent de leur origine ou de leur haute imprégnation originelle la propriété d'être d'une nature quasi-mixte, démoniaque par essence, et que, dès lors, diables incarnés, selon le terme souvent usité dans un autre sens, diables humains, mâles ou femelles, ils soient au diable d'enfer ce que le lard est au cochon, — on me pardonnera cette comparaison vulgaire, mais bien nette, — partie intégrante d'un tout, et réagissant, par conséquent, vis-à-vis de leur propre état d'une façon toute différente de celle des autres possédés, d'une façon plus calme et moins tangible pour nous.

En d'autres termes, le possédé ordinaire crie, se débat, vocifère et souffre physiquement ; le diable, qui est en lui accidentellement, le tourmente, le brûle, le pince, le mord, le roule ; et il se débat, regimbe contre cet état anormal, il a un être étranger en lui. C'est, en somme, un humain provisoirement et artificiellement possédé : il est malade ; son abcès crève, le pus immonde sort, il est soulagé, guéri. Le possédé latent, au contraire, ni ne se débat ni ne vocifère, ni ne souffre physiquement de son état ; il n'a pas en lui un être étranger, mais bien quelque chose ou quelqu'un qui est de lui et dont il est. Il n'est pas malade de son abcès ; il ne demande pas à ce qu'on le lui crève : il vit de son propre pus immonde, le porc infernal mange son propre lard. S'il souffre, c'est surtout moralement ; il souffre de la haine furieuse des démons contre Dieu. Là, par exemple, sa souffrance est intense, inouïe, si j'en juge par Sophie qui a par moments des crises morales effroyables et bien supérieures aux crises physiques.

Du reste, ce sont là de pures hypothèses ; le lecteur sait que je ne m'aventure pas sur ce terrain et que j'aime mieux rester dans le domaine des faits vus et contrôlés. C'est à ce titre que je vais parler de ce que j'ai vu, des faits auxquels j'ai assisté et de ceux que je tiens de personnes qui, me croyant en union d'esprit avec eux, me les ont rapportés fidèlement, n'ayant aucun motif de me tromper.

La Ingersoll, dont j'ai parlé à la fin du chapitre *la Possession et les démoniaques* (voir au premier volume, pages 954 et suivantes), me paraît être la transition entre les possédés au plus haut degré, entre les démoniaques extraordinaires, mais non latents, et les possédés à l'état

latent. Les prodiges qu'elle opère, et dont quelques-uns ont été consignés par Albert Pike, atteignent au merveilleux obtenu par les possédés latents ; mais il y a entre elle et les démoniaques dont je vais maintenant m'occuper, cette différence tout à fait caractéristique : c'est que les possédés latents se mettent d'eux-mêmes à l'état voulu pour opérer le prestige, tandis que la Ingersoll a besoin du concours des Mages Élus.

Je crois bien avoir présenté la situation, en insistant sur ce que cette vocate américaine est, avant tout, un bon sujet de laboratoire luciférien. Elle est, ai-je dit, un des meilleurs types de l'élément expérimental. Les Mages Élus évoquent les esprits du feu, et c'est à leur appel qu'ils entrent en elle et se livrent à leurs prestiges, à leurs contrefaçons de miracles ; puis, ils la délivrent : mais ce n'est point là un exorcisme, bien entendu. Dans le cas de la Ingersoll, les Mages Élus sont de connivence avec le démon ; elle, la malheureuse, est un corps affectionné par le diable, une matière préférée.

Chez les possédés à l'état latent, l'opération n'est plus la même. Si des Mages Élus sont présents, c'est pour constater les faits prodigieux ; si l'on se trouve en tenue de grand triangle, leur présence n'est même pas indispensable. Le possédé latent agit même en isolé, fort souvent. C'est lui-même qui est pactisant avec Lucifer ou quelqu'un de ses plus importants sous-chefs. Le pacte a été signé depuis longtemps, et de telle façon qu'il n'est pas nécessaire de le renouveler. Alors, Satan, — quand Dieu le tolère, — agit dans toute sa puissance au moyen de ce possédé pactisant, et les faits produits confondent tout raisonnement.

Dans le démoniaque ordinaire, même au plus haut degré de possession, le corps reste toujours le corps ; il ne se fluidifie pas, malgré les transformations les plus surprenantes. Tout au contraire, chez le possédé latent, le diable est si bien mêlé à l'être humain, qu'il parvient à escamoter le corps matériel, que ce que l'on voit n'est plus qu'un trompeuse apparence, et ainsi Satan opère exactement comme il le fait quand il se livre à ses prestiges personnellement, comme démon évoqué et visible.

Cagliostro est à Paris, et ses disciples, réunis à Lyon, lui adressent leurs vœux. Possédé latent, Cagliosiro jouit du don de transport instantané à grandes distances : une sorte d'électricité diabolique lui apporte l'appel de ses disciples, et à la minute, à la seconde, quittant Paris, se transportant comme s'il était un esprit, il se présente, il arrive, il est à Lyon. Il n'existe

pas de possédés ordinaires, de possédés victimes, qui aient opéré semblable prodige constaté ; Dieu ne l'a pas permis au démon. Mais, quant au possédé pactisant et latent, que le diable en fasse ce qu'il voudra ! C'est ainsi, il me semble, qu'il se produit une sorte d'identification ; le possédé latent devient diable ou quasi-diable. Telles sont les œuvres de Grand-Rite.

Ces opérations sont plus fréquentes qu'on ne le croirait ; mais les Vocates Élus qui peuvent s'y livrer sont rares. Les palladistes les proclament « incarnations des esprits de lumière ». Quant à moi, je vais plus loin : je me demande si, indépendamment des possédés à l'état latent, qui sont nés humains, il n'y a pas, parmi les palladistes et même en dehors des triangles, de vrais diables, des démons mêmes de l'enfer, se promenant parmi le monde sous une forme humaine, ayant l'air de mener une vie d'homme, pour mieux tromper.

Saura-t-on jamais, par exemple, ce que fut en réalité le mystérieux comte de Saint-Germain, vivante énigme, que l'on vit dans tous les pays d'Europe, durant le cours du siècle dernier ? Aucun historien n'a pu établir qui il était, et l'on s'est livré sur son compte à toutes les conjectures. Grand, bel homme, d'allures distinguées, possédant une de ces physionomies que l'on est convenu d'appeler méphistophéliques, il paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans ; mais il porta toujours le même âge. À la cour de Louis XV, la vieille comtesse de Gergy, qui l'avait connu cinquante ans auparavant à Venise où elle avait été ambassadrice, fut stupéfaite lorsqu'il se représenta devant elle ; c'était encore le même homme ; elle déclara qu'il n'avait pas changé. Les témoignages semblables abondent, de gens qui le virent et le revirent à trente et quarante ans de distance. Il ne possédait aucune fortune personnelle, n'avait des intérêts dans aucun commerce, aucune industrie, aucune banque ; on ne put jamais découvrir personne lui fournissant de l'argent ; et cependant il vivait dans un faste tel que les princes royaux eux-mêmes en étaient éblouis.

Parlant le plus correctement du monde n'importe quelle langue, le mystérieux personnage allait et venait en tous pays. On le vit surtout à Paris, de 1750 à 1760. Rameau affirmait l'avoir rencontré en 1710 et lui avoir donné alors une cinquantaine d'années ; mais il n'en paraissait pas, davantage au bout de cinquante ans encore, lorsqu'il quitta définitivement la France. Un secrétaire de la légation danoise, qui l'avait connu en

Hollande en 1735 et qui le retrouva vingt-cinq ans plus tard à Versailles, assurait que sa physionomie n'avait aucunement changé.

Il connaissait les secrets, de tout le monde, secrets politiques les plus cachés des hommes d'État aussi bien que secrets intimes des familles, et jamais personne ne put pénétrer le sien. Voltaire, qui était un sceptique, écrivait à Frédéric II : « M.le duc de Choiseul, M. de Raunitz, M. Pitt ne disent point leur secret ; on dit qu'il n'est connu que d'un M. de Saint-Germain, qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec des pères du Concile et qui aura probablement l'honneur de voir Votre Majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point et qui sait tout. » Frédéric, longtemps railleur en matière de surnaturel, plaisanta fort au sujet de cet homme énigmatique ; puis, quand plus tard il le connut, il changea de ton et lui témoigna la plus grande déférence.

Rien n'est plus curieux que l'article qui fut consacré par le *London Cronicle*, numéro du 3 juin 1760, au comte de Saint-Germain, lorsqu'il quitta subitement la France pour n'y plus revenir.

« Les motifs qui ont amené le mystérieux étranger chez nous sont absolument ignorés, dit le journal anglais, ainsi que les raisons de l'éclat que la cour de France vient de faire à son sujet. Le merveilleux de sa vie, ce qu'on raconte d'extraordinaire de lui jettent de l'intérêt dans ses actions les plus communes, qui ont eu toute l'Europe pour théâtre.

« Il ne doit ni à sa naissance ni aux faveurs d'aucun monarque les litres honorables dont il se décore ; son nom même est an mystère, qui étonnera plus à sa mort que tous les évènements miraculeux de sa vie. Celui qu'il porte actuellement est emprunté et supposé.

« Le terme d' « inconnu » sous lequel on le désigne est trop faible ; ceux d' « aventurier » et de « chevalier d'industrie » offrent des idées de bassesse qu'exclut sa conduite. Ils lui pourraient convenir en nous bornant à signifier un homme, j'ai presque dit un seigneur, qui fait grande dépense, qui ne tient à rien, dont on ignore les ressources, qui ne fait aucun usage de celles qui soutiennent les escrocs, et que dans aucun pays personne n'a accusé d'avoir fait tort à qui que ce soit.

« Nos lumières sont aussi courtes sur son pays que sur sa naissance. Les conjectures les plus hasardées suppléent à ces lumières[1], et la perversité du cœur, qui suppose et voit partout le mal, a bâti sur ce fondement des histoires aussi ridicules qu'injurieuses pour celui qui en est le héros. Il

serait cependant de l'équité de s'abstenir de juger avant que de connaitre, et de l'humanité de ne point adopter par prévision des contes absurdes et sans fondement. En se bornant à ce qu'on connaît, on ne peut voir en lui qu'un inconnu à qui personne n'a rien à reprocher et qui a des ressources particulières pour soutenir la figure qu'il fait depuis si longtemps.

« Il parut en Angleterre, il y a plusieurs années ; il a depuis parcouru les principales cours de l'Europe avec un train et l'éclat qui annoncent les étrangers de la première distinction.

« Le maître de Gil Blas ne manquait jamais d'argent, sans qu'on sût d'où il le tirait ; c'est l'histoire de l'inconnu qui nous occupe. Sa conduite étudiée et suivie dans les circonstances les plus délicates n'a rien offert que d'innocent et de régulier. Il y a cette différence entre le héros du roman et le nôtre, qu'il semble avoir tous ses trésors renfermés dans un mince volume d'une forme inconnue et que l'on pourrait comparer à la fiole où les alchimistes renferment les principes qui font la base de toutes leurs opérations ; on n'a jamais vu décharger à sa porte les tonnes d'argent dont il aurait eu besoin pour soutenir le train de sa maison.

« Habile à saisir le goût dominant de chacune des nations parmi lesquelles il s'est montré, il en a su profiter pour se rendre partout intéressant et agréable. À son premier voyage en Angleterre, il nous trouva fous de la musique et nous enchanta par ses talents pour le violon ; talents si marqués, qu'on pouvait dire, avec un de nos poètes, qu'il était né avec cet instrument à la main. L'Italie le vit égal à ses virtuoses et à ses premiers connaisseurs dans toutes les productions anciennes et modernes des beaux-arts. L'Allemagne le mit au pair de ses chimistes les plus exercés.

« L'étendue et la variété de ses connaissances ont été pour lui des recommandations d'autant plus puissantes, qu'en quelque part qu'il ait voulu briller il n'a jamais paru avoir su ni fait autre chose que ce qu'il faisait actuellement. En musique, par exemple, il exécutait et composait avec une égale facilité et le même succès ; sa conversation était toujours relative à cet art, il lui empruntait mille termes figurés.

« D'Allemagne il apporta en France la réputation d'un alchimiste consommé, possesseur de la pierre philosophale et de la médecine universelle ; on disait qu'il faisait de l'or ; propos accrédité et soutenu par l'éclat de son train et de sa dépense. La chose alla jusqu'au ministre, qui dit en souriant qu'il éventerait bientôt la mine d'où il tirait son or. Mais il fit inutilement les plus exactes perquisitions sur le papier et sur les lettres de change où il voyait cette mine. Pendant deux années que durèrent ces perquisitions, il vécut à l'ordinaire, paya partout en espèces sonnantes, et l'on ne put découvrir une seule lettre de change qui fût entrée pour lui dans le royaume ; tout semblait donc confirmer l'opinion qu'il possédait la pierre philosophale, et on en vint bientôt à penser qu'il

possédait aussi la panacée universelle pour toutes les maladies et même pour ces infirmités, suites inévitables de l'âge et de la caducité.

« On raconte de lui, à ce dernier titre, des choses étranges. Une femme de la première qualité en voulut faire l'essai. Dévouée à la coquetterie, elle voyait avec douleur le commencement des ravages que faisait le temps sur son visage. Elle va trouver l'étranger. « Monsieur le comte, lui dit-elle, ce que je vais vous dire vous paraitra peut-être un peu crû ; mais vous êtes la complaisance même, et je vais au fait. On assure que vous avez un talent préférable au secret que vous y joignez de faire de l'or, le talent de réparer et même de prévenir les outrages de la vieillesse. Je suis encore à l'abri de ces outrages ; mais les années s'écoulent et je ne voudrais pas attendre le besoin. Parlez-moi franchement : possédez-vous cette espèce de remède ? Voulez-vous m'en faire part ? quelles sont vos conditions ? »

« L'inconnu, s'enveloppant dans une contenance mystérieuse, lui répondit que ceux qui possèdent ces secrets évitent qu'on le sache. « Je ne l'ignore point », réplique la consultante, qui l'assure de sa discrétion. Le consulté, vaincu, promet, et dès le lendemain il apporte à la dame une fiole de quatre à cinq cuillerées et lui dit qu'il faut prendre dix gouttes de cet élixir dans le premier quartier et dans le plein de la lune ; que ce remède était très innocent, mais infiniment précieux, et que, si on le prodiguait, il ne serait peut-être pas possible de le renouveler.

« La dame enferma la fiole en présence de ses femmes, et, soit pour leur cacher sa faiblesse, soit pour éluder leur curiosité, elle leur dit que c'était un remède pour la colique.

« Dans la soirée même, la première des femmes, saisie de violentes tranchées, court à la fiole, l'ouvre, la porte au nez, goûte la liqueur, et, en trouvant la saveur aussi délicieuse que l'odeur, avale toute la fiole. L'effet en est aussi heureux que subit. La liqueur était claire comme de l'eau ; pour cacher son larcin, la femme remplit la fiole d'eau commune, dans l'espoir que sa maitresse ne sera pas sitôt dans le cas d'en faire usage, et elle tombe dans un profond sommeil.

« Vers le lever du soleil, la dame rentre chez elle, monte à son appartement, fait appeler ses femmes pour la déshabiller, et, jetant les yeux sur celle qui avait avalé la fiole : « Que faites-vous chez moi ? lui dit-elle ; que demandez-vous ? d'où sortez-vous ? » La femme répondant par une profonde révérence : « Enfin, que faites-vous ici ? continue la maîtresse d'un ton d'humeur ; je ne vous ai point mandée, retirez-vous. — Madame me traite avec une dureté qui n'est pas ordinaire, réplique la femme ; je n'ai jamais manqué à mon devoir : j'ai eu le malheur de m'endormir, mais est-ce un crime ? — Vous voulez m'en imposer, reprend la dame ; je ne vous connais point, je ne vous ai jamais vue nulle part ; je n'ai point eu à mon service de femme aussi jeune que vous. » Elle sonne

aussitôt et demande Radegonde {c'était le nom de la femme qui avait avalé la fiole). « Mais me voilà, madame, s'écrie cette fille, ne suis-je plus reconnaissable ? » Et, se regardant au miroir, elle voit avec la dernière surprise qu'elle paraissait à peine avoir seize ans, quoiqu'elle en eût quarante-cinq.

« Toute la France, frappée d'un évènement aussi merveilleux, a crié en miracle ; mais l'étranger était parti, et l'infortunée dame se trouva condamnée à figurer parmi les sexagénaires.

« C'est ainsi que ce fait se raconte à Paris et qu'on le contera sans doute pendant plusieurs générations. Etait-ce la liqueur de la fiole qui avait transformé en fille de seize ans la femme de quarante-cinq ? Cette métamorphose n'avait-elle pointé été arrangée par le comte ? Je n'entreprendrai pas de le décider. »

Ce récit, s'il est sincère, a une certaine valeur ; en tout cas, il est authentique. Il donné une idée de ce qui se racontait au sujet du comte de Saint-Germain. Quant au fait merveilleux produit par le contenu de la fiole enchantée, il faut ou le rejeter totalement, comme étant inventé à plaisir par un premier narrateur, ou l'admettre rigoureusement en tant que prestige diabolique ; il ne saurait y avoir de milieu, et la deuxième solution, indiquée par le *London Cronicle*, celle d'une comédie réglée par le comte et exécutée par la femme Radegonde, parait inadmissible, dès qu'on examine de près la possibilité d'une telle supercherie.

D'autre part, si le récit du journal anglais est discutable, il n'en est pas de même de ceux publiés à l'époque même par des gens connus et qui ont toute la valeur de vrais témoignages ; tels sont ceux qui émanent de M^{me} du Hausset et du baron de Gleichen, le diplomate danois. Grimm constate que ce que Saint-Germain obtenait par la chimie était extraordinaire. On sait que Louis XV lui confia un jour un diamant superbe, mais taché, estimé à 6.000 livres seulement à cause de la tache, que tous les joailliers se déclaraient impuissants à faire disparaître ; Saint-Germain le rapporta au roi dans une toile d'amiante ; la tache avait disparu, et le diamant avait doublé de valeur. Or, c'était en quelque sorte une épreuve qu'on avait fait subir au comte, sans qu'il s'en doutât ; le diamant, minutieusement examiné et pesé auparavant, n'avait pas été changé par le comte. Il savait fondre plusieurs petits diamants en un seul ; et, s'il y a là un simple secret humain, il faut

reconnaître qu'il n'a pas été retrouvé. Entre ses mains, les perles grossissaient ; à des perles communes, il donnait la plus belle eau.

M^me^ du Hausset raconte dans ses *Mémoires* qu'il était toujours littéralement couvert de pierres précieuses. À Versailles, un jour de gala, il se présenta dans un costume enrichi d'une telle profusion de diamants qu'il était douteux que le roi lui-même pût en posséder autant. M. de Gontaut estima à un minimum de 200.000 livres ses seules boucles de souliers et des jarretières. Et il distribuait ses fameux diamants aux dames de la cour avec une telle munificence qu'on eût dit qu'il en avait une mine inépuisable dans son appartement.

M. de Gleichen ayant été reçu chez lui, le comte lui fit voir sa collection d'œuvres rares et de tableaux de maitres, tous empreints, raconta-t-il, d'un certain degré de perfection et de singularité qui les rendait plus intéressants que des morceaux de premier ordre. Il y remarqua, entre autres, une *Sainte Famille* de Murillo qui lui parut supérieure aux Raphaël de Versailles. Ce ne fut pas tout : le comte lui exhiba une telle quantité de diamants et de pierreries, de nuances et de grandeurs si surprenantes, que le baron crut voir tous les trésors d'un conte des *Mille et une nuits*, « Il y avait, entre autres, dit-il, une opale d'une grosseur monstrueuse et un saphir blanc de la taille d'un œuf. J'ose me vanter de me connaître en bijoux, et je puis assurer que l'œil ne pouvait rien découvrir qui fît même douter de la finesse de ces pierres, d'autant plus qu'elles n'étaient pas montées. »

Saint-Germain se borna à étonner les personnes qui le connurent. Il ne se livra pas, dans les salons, comme Cagliostro le fit, à des opérations magiques. Si l'histoire de la femme Radegonde est vraie, elle est un cas exceptionnel. Surtout, il intriguait et la cour et la ville par son origine mystérieuse et son faste royal. On a émis l'hypothèse qu'il pouvait être subventionné par une ou plusieurs puissances étrangères ; cependant, les auteurs s'accordent sur ce point qui dément cette supposition : c'est qu'on ne lui vit jouer nulle part le rôle d'espion diplomatique. En outre, il ne faut pas perdre de vue qu'il alla dans tous les pays et que, si, même en dépistant toutes les polices, il avait eu des missions de ce genre, des traces en, seraient restées ; or, cela aujourd'hui se saurait, les hommes d'État : aimant toujours à laisser des mémoires pour être publiés cinquante ou soixante ans après leur mort. Et relativement au comte de Saint-Germain qui a tant, et

tant défrayé les chroniques au XVIIIe siècle, la postérité ne sait rien, absolument rien.

Il disparut aussi mystérieusement qu'il était venu. En dernier lieu, après avoir joué un rôle occulte dans la révolution de Russie, après : avoir séjourné vingt ans en Italie, en Prusse, en. Allemagne, il fut appelé à Eckernfærn, dans le duché de Sleswig, par le landgrave Charles de Hesse, prince passionné pour les sciences hermétiques. On n'a jamais su au juste ce qui se passa entre ces deux personnages ; ils vécurent d'une amitié mystérieuse pendant assez longtemps. On apprit enfin que Saint-Germain était mort à Eckernfœrn, quelques années avant l'éclosion de la révolution ; mais sa tombe resta aussi introuvable que son berceau. Jamais on ne put arracher à Charles de Hesse le moindre renseignement sur ce personnage énigmatique dont il avait été le seul confident ; c'est à lui que Saint-Germain légua ses papiers, lors de sa disparition définitive ; Charles les conserva quelque temps et finit par les détruire.

Mais il y a une chose que l'on sait : c'est que le prétendu comte de Saint-Germain fut un des plus actifs organisateurs de la franc-maçonnerie. Dans ses incessants voyages, il voyait partout les chefs, les stimulait, les inspirait, et, sans jamais se mettre en vedette, il jouait en tous pays le rôle de grand initiateur. D'aucuns en ont conclu que la maçonnerie fut peut-être la source de sa mystérieuse fortune. Mais il faut observer que la secte ne fonctionnait pas alors comme de notre temps, et que, s'il recevait d'elle tant d'argent pour suffire à ses dépenses inouïes, l'enquête de deux années qui fut exercée par la police royale aurait bien découvert au moins une lettre de change représentant un envoi de fonds. Or, c'est là ce qu'il ne faut pas perdre de vue : il n'alla jamais chez un banquier, personne ne vit entrer de l'argent chez lui, et c'est au contraire par sommes fantastiques que l'or, les espèces sonnantes, sortaient de ses mains. Chef franc-maçon, lui, il le fut ; mais, au point de vue pécuniaire, rien ne montre en lui un exploiteur de la secte.

Aussi, j'en reviens à ce point d'interrogation que j'ai posé tout à l'heure : le diable ne revêt-il pas parfois la forme humaine, pour se mêler plus directement aux nations et à leurs gouvernants ? le mystérieux et indéchiffrable comte de Saint-Germain ne fut-il pas une de ces manifestations énigmatiques du démon ?

Et, si l'on admet les manifestations de ce genre, — je ne pense pas que cela soit contraire à la théologie, — à plus forte raison peut-on admettre la possibilité d'incarnations, c'est-à-dire de possessions latentes, cas où le diable s'installe à demeure fixe chez un être humain, dès sa naissance ; telle est Sophie Walder.

Cependant, cette question est tellement délicate, qu'on ne saurait l'aborder qu'avec la plus grande réserve. En Sophie, il y a, en effet, le corps humain soumis à toutes les lois ordinaires de la nature (croissance, effets des années, maladies, etc.), et, d'autre part, en de certaines circonstances, ce corps bénéficie — si je puis ainsi m'exprimer — de certains privilèges extranaturels. Tels faits merveilleux, accomplis par les saints, sont reproduits identiquement, mais en vue d'œuvres mauvaises, par les possédés à l'état latent. Dieu veut que ses saints opèrent des miracles, afin de confirmer d'une manière éclatante, aux yeux des peuples, l'existence du surnaturel ; mais aussi, pour le châtiment des nations coupables, il permet parfois aux puissances infernales d'accomplir tels et tels prestiges.

Que Sophie Walder soit sujette aux maladies, comme le commun des mortels, cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi qui l'ai étudiée de près et qui ai même eu à la soigner dans une occasion inoubliable. Que, d'autre part, son corps de possédée latente ait, quand Dieu le tolère, la faculté de produire certains phénomènes ou d'être pour ainsi dire un champ d'expériences de haute magie, cela ne me parait pas douteux non plus.

La maladie à laquelle je viens de faire allusion était un terrible avertissement du ciel ; la malheureuse ne l'a jamais compris.

Je dois parler de cet épisode de son existence, et l'on verra par là combien Sophia était audacieuse, quand, il y a quelque vingt mois de cela, elle écrivait à M. le chanoine Mustel cette lettre qu'il a reproduite (*Revue catholique de Coutances*, n° du 3 mars 1893), et où j'ai relevé tout de suite les passages suivants, attaque directe contre moi :

« … Le docteur Bataille, écrivait-elle, abuse d'une situation toute particulière. À l'époque où je le croyais mon ami, il me sauva d'une péritonite qui m'emportait. Je lui en eus une vive reconnaissance. Je m'aperçois aujourd'hui que de tette reconnaissance il profita outre mesuré. Mais de nous deux quel est l'indigne ? J'en fais juge le public. Je pensais avoir eu un frère qui m'avait arrachée à la

mort, je me trompais ; le médecin était un faux-frère dont l'unique souci était de conserver un sujet qui lui paraissait curieux à étudier. L'espion se faisait sauveur de l'espionnée pour continuer jusqu'au bout son espionnage…

« … Si dans un excès de gratitude j'ai eu trop d'amitié pour cet homme, trop de confiance en lui, le blâmable est, non pas moi certes, mais lui qui a abusé de cette amitié et de cette confiance. Que dans leur conscience se prononcent les impartiaux !… Ils jugeront très sévèrement, j'en suis sûre, cette trahison, d'autant plus ignoble qu'elle est commise par un médecin vis-à-vis d'une malade qu'il a soignée et à qui il a pu arracher insidieusement quelques confidences ; c'est là une violation flagrante du secret professionnel. »

Le moment est venu de nous expliquer. Déjà, j'avais répliqué en toute hâte à ces insinuations, d'abord par une lettre à M. le chanoine Mustel, aussitôt publiée par lui, et immédiatement après par une note à laquelle le lecteur peut se reporter (premier volume de cet ouvrage, pages 324-325), et je m'étais réservé de donner des explications, dans la mesure du possible, quand j'en viendrais à étudier le cas spécial de M^{lle} Walder, et cela en dépit de ses menaces.

Le lecteur me rendra cette justice que, jusqu'à présent, dans tout ce que j'ai écrit sur Sophia, je n'ai rien dévoilé de ce qui est le secret d'une malade, en tant que femme et que malade. En vain, cette hardie demoiselle a essayé de faire prendre le change au public, en en appelant, sur un ton mélodramatique, à « la conscience des impartiaux ». Les impartiaux diront tout au contraire que je suis un fidèle observateur du secret professionnel, et que, lorsque, à l'appui d'une thèse, il m'est impossible de ne pas parler d'une personne, je vais mille fois moins loin que nos Salpêtriers dans ce qu'ils impriment relativement à leurs sujets d'expériences, Rosa ou autres.

Le secret professionnel consiste à garder la discrétion, par exemple, en matière d'accouchement, sur certaines irrégularités de la personne qui vient se faire soigner ; tels sont les cas d'une femme mariée ayant conçu dans l'adultère, ou d'une veuve, ou d'une fille. La malade confie son secret au médecin ; celui-ci doit tenir bouche close, comme un confesseur.

Mais le cas de M^{lle} Walder n'a rien à voir avec aucun de ce genre. Ce n'est nullement violer le secret professionnel médical, qu'exposer

publiquement l'étude qu'on a faite, même en désignant la personne étudiée, d'une situation anormale où la nature joue un rôle, et le surnaturel, un autre rôle, attendu que ce cas-ci ne présente rien de déshonorant pour le sujet, M^lle^ Walder devrait même me savoir gré des circonstances atténuantes que je lui accorde, et que tout catholique lui accordera, précisément parce que, la considérant comme possédée, nous la plaignons, même dans les œuvres coupables qu'elle accomplit ; dans la rage infernale qu'elle déploie, elle n'est qu'un instrument du démon qui est en elle ; disons le mot, elle n'est pas responsable de ses diableries.

Du reste, si j'ai nommé M^lle^ Walder, c'est à raison à de son maçonnisme ; elle n'est pas la seule possédée que j'ai étudiée, et je ne nomme pas, je n'ai aucune raison de nommer celles que j'ai rencontrées en dehors des triangles, c'est-à-dire celles qui, bonnes chrétiennes, m'ont soumis leur cas, pour savoir s'il relevait du médecin ou du prêtre.

Dans l'épisode que je vais raconter, il importe de scinder en deux catégories de faits très distinctes ce que j'ai appris de la bouche de M^lle^ Walder. Sa maladie elle-même n'est nullement de celles qui constituent un secret, et, quant à sa confidence d'un acte très coupable qu'elle voulait, mais n'a pu commettre, c'était un secret maçonnique, et en aucune façon un secret de malade. Seulement, voilà ! Sophia a voulu prendre les devants et m'en imposer, en me traitant de violateur du secret professionnel, avant que j'aie parlé. Ceci indiquerait que, sur ce point, elle a conscience de sa culpabilité ; on ne craint pas les révélations, quand on croit intimement avoir agi pour le bien.

Donc, c'était en 1884, un mois après que Léon XIII promulgua son immortelle encyclique *Humanum Genus*. J'avais un congé, qui me permit de venir passer quelques jours en Italie ; mais, pour une raison particulière, je devais garder l'incognito : j'avais à m'enquérir, du côté de Naples, de certaines choses qui m'avaient été signalées par Carbuccia, depuis bon temps disparu pour ses ex-frères. Le 20 mai, j'étais à Rome, de passage, le temps de prendre, chez quelqu'un qui se tenait en dehors du mouvement maçonnique, sans être cependant dévoué à l'Église, une lettre de recommandation pour Naples, où, à aucun prix, il ne me fallait éveiller l'attention des Bovio et des Pessina. Cette affaire, dont je m'occupais et qui

est étrangère aux événements et études, objet de cet ouvrage, me fit aller deux fois à Caserte, une fois à Frosinone et une autre fois à Roccasecca ; je dus me multiplier, revenir à Rome à plusieurs reprises, retourner chaque fois à Naples, qui était mon centre d'opérations. Le 1er juin, je me trouvais, inoccupé, dans la « douce Parthénope » ; j'attendais quelqu'un de Caserte, qui m'avait promis de venir par le train qui débarque à une heure et demie ; mon homme m'avait manqué de parole ou avait été retenu par quelque empêchement majeur imprévu. D'autre part, dans les conditions où je menais mon enquête, je n'avais pu donner à cette personne ni nom ni adresse où me télégraphier. Je n'avais qu'à renoncer à lui, et cependant son concours m'était bien utile ; alors, il me fallait, ne sachant comment employer mon temps, flâner en ville et venir à la gare à l'arrivée de chaque train. C'est à ce dernier parti que je m'étais arrêté ; de là, toute une après-midi complètement perdue. Au train de six heures moins quelques minutes (je ne me rappelle plus au juste), personne encore ; j'ai noté seulement que c'était un train omnibus, aussi je ne fus pas trop étonné de mon attente inutile. J'avais plutôt compté sur l'express.

Il faisait un temps superbe, un de ces grands jours d'été où le soleil de Naples a une vraie ardeur de Vésuve ; la chaleur était encore pesante, malgré l'heure déjà avancée et malgré la brise qui venait du golfe, toute humectée de senteurs marines. Je marchais au hasard, comme tout à l'heure. J'étais allé de la gare à la porte Capuana et de là au jardin botanique, en coupant à travers le faubourg, absorbé par mes pensées, ayant distribué aux mendiants braillards qui pullulent quantité de centimes dont on tient table de change aux carrefours.

Puis, j'étais revenu sur mes pas, harcelé par un gamin en guenilles, qui s'était attaché à ma poursuite, à ma sortie du jardin, sur la strada Foria, et dont je ne pouvais me délivrer, m'étant juré que c'en était fini pour aujourd'hui de jeter des piécettes à toute cette vermine d'éhontés quémandeurs.

Je fuyais, littéralement, agacé, énervé ; je me tenais à quatre pour ne pas envoyer l'enfant rouler d'un coup de poing… Oh ! ces mendiants de Naples ! une glu !… Depuis le jardin botanique, celui-ci ne me quittait pas d'une semelle, me regardant de ses yeux noirs brillants et m'hallucinant de son *Datemi uno soldo, signor !* nasillé sans relâche, comme tombe sans

relâche, de seconde en seconde, la goutte d'eau de l'acqueduc sur le sol ; et impossible de m'en débarrasser ! Puis, en même temps, il ajoutait : *Io te cognosco, signor, io te cognosco, signor ; io re cognosco, signor !...* J'en avais le mal de mer.

Je me précipitai dans la grande salle de la gare ; j'allai au guichet, comme pour prendre un billet ; il m'y suivit encore. Au fait, pourquoi ne prendrai-je pas un billet pour n'importe où ? pour la première station, n'importe laquelle ; cela me donnerait accès sur le quai. Justement, un train va partir dans quelques minutes, et celui que j'attends, l'express de Rome, est en retard… Enfin, ouf ! je respire ; les carabiniers sont entre moi et le morveux mendiant.

Je regarde mon billet ; il est pour Casalnuovo. Irai-je finir là la soirée, si décidément mon homme ne vient pas ?… J'étais perplexe. Je me rappelle alors ses hésitations à me donner sa parole, et j'ai comme un pressentiment que l'habitant de Caserte ne tiendrait pas sa promesse… Je me trompais : il vint, mais le lendemain, où je le rencontrai chez un ami commun qu'il savait que je devais visiter pour notre affaire ; son retard provenait d'une bonne nouvelle qu'il avait à m'apporter, et il avait télégraphié pour moi chez l'ami en question… Néanmoins, ce soir-là, je ne croyais plus à sa venue ; mais, par acquit de conscience, je voulus voir.

Justement, dix minutes environ avant le départ du train omnibus que j'avais la faculté de prendre, les employés font des signaux, des coups de sifflet retentissent au loin ; c'est l'express retardataire qui arrive.

On se range, on fait place. Les voyageurs débarquent ; je suis là au premier rang, et j'ai bientôt constaté que mon homme de Caserte est encore absent.

Tout à coup, mon attention est attirée par l'odieux gamin dont j'ai eu tant de peine à me délivrer. Comment at-il réussi à s'introduire jusque-là ? Sans doute, il s'est glissé, comme une couleuvre, au travers des employés. Quoiqu'il en soit, il est là, mais sans me voir ; ce n'est plus à moi qu'il en veut ; un voyageur de l'express sera sa proie.

En effet, il a bientôt trouvé sa victime ; c'est une femme, la première qui lui paraît devoir se laisser attendrir ; c'est une femme, une jeune femme, qui

marche en tête d'une file d'arrivants, et malade encore, cela se voyait{{{2}}} Comment pourra-t-elle se dépêtrer du maudit gueux ?

Le flot la conduisait vers moi ; le gamin voit derrière elle une famille d'anglais et se rejette sur ceux-ci. Quelle chance pour la jeune voyageuse malade ! pensé-je. Alors, je la regarde mieux, tandis qu'elle lève les yeux sur moi, et un double cri de surprise retentit :

— Mademoiselle Sophie Walder !

— Le docteur… Bataille !

C'était bien elle, en effet, mais combien changée ! irreconnaissable presque. Je n'en revenais pas.

Elle n'eut pas une seconde d'hésitation :

— Ah ! béni soit le Dieu-Bon qui vous met ainsi sur mon chemin… Venez, venez… Sauvons nous !…

Et elle s'accrochait à mon bras, l'air désespéré, bouleversé.

— Voyons, voyons, ma chère demoiselle, lui dis-je… Voyons, voyons… Ah ! ça, mais qu'avez-vous donc ?

— J'ai… rien, répondit-elle… rien… Venez vite, sauvons-nous !… Oh ! je souffre !… Dieu-Bon, comme je souffre !…

Et, de fait, son visage s'altérait, ses méplats s'estompaient visiblement d'une douleur aiguë ; et elle se crispait à mon bras qu'elle avait pris ; des larmes roulaient dans ses yeux.

Je ne crus devoir en demander davantage. Je l'entraînai vers une carrozella. Nous devions avoir l'air de deux fous.

— Mais je vous croyais en Amérique ? ne pus-je cependant m'empêcher de lui dire encore.

— Oui… non… balbutia-t-elle… c'est-à-dire je vous raconterai cela… Oh ! je souffre !…

Je dus presque la hisser dans la voiture. Je dis au cocher de tempérer l'ardeur de son cheval, un de ces petits chevaux trapus qui volent plutôt qu'ils ne courent et qui sont infatigables, à l'opposé des rosses efflanquées de nos fiacres de Paris.

Maintenant, les questions se pressaient d'elles-mêmes sur mes lèvres :

— Pourquoi ici ? Comment ?… Mais enfin, m'expliquerez-vous ?… Que vous est-il donc arrivé ?…

— Oh ! je vous en prie, mon ami, ne me parlez pas… Je souffre atrocement…

En effet, malgré nos recommandations, l'endiablé cocher ne retenait guère son impatiente bête, qui avait pris le grand trot ; et l'imbécile, mêlant ses cris à ceux de ses tapageurs confrères, faisait claquer son fouet. Les soubresauts de la voiture secouaient ma malade et lui arrachaient comme des plaintes hurlées. Elle était livide, sur le point de perdre connaissance.

Ayant mes raisons pour ne pas faire connaître mon adresse, surtout à M^lle^ Walder, j'avais jeté au cocher le nom d'un hôtel du quartier neuf. Enfin, nous arrivons à temps ; elle était à bout de forces.

La faire monter dans une chambre, la coucher, allumer du feu, malgré l'été, parce qu'elle claquait des dents, fut fait, on le pense, combien rapidement. Le garçon me demanda s'il me fallait une chambre aussi pour moi, s'il devait aller chercher de suite un docteur. Je lui répondis que j'étais médecin moi-même et qu'étranger je demeurais en ville chez des amis ; j'allais donner son nom pour la faire inscrire, mais elle en eut l'intuition et un rapide regard qu'elle m'adressa me fit comprendre qu'elle se chargeait de ce soin, dès qu'elle irait mieux ; évidemment, elle avait déjà adopté son fameux système des pseudonymes de voyage.

Débarrassé du garçon, de la camérière, du propriétaire de l'hôtel, enfin de tous les importuns, nous restâmes seuls, — elle geignant dans le lit.

Je m'approchai.

— Voyons, ma chère amie, êtes-vous un peu remise ?… Racontez-moi ce que vous éprouvez…

Et je lui pris le pouls. Calme absolu, plutôt petit, pas de fièvre, pas de chaleur à la peau.

— C'est là, mon ami, dit-elle en me désignant son ventre ; des douleurs, comme si l'on me brûlait au fer rouge !…

— Permettez, fis-je ; — et je tâtai. L'abdomen était énorme, ballonné, résonnant comme une outre gonflée et extrêmement douloureux à la

pression ; le contact même du drap et de la chemise devenait insupportable. De plus, le hoquet s'établissait par intervalles.

Mon diagnostic fut tout de suite posé. Je murmurai en moi-même : pas de fièvre, faciès hyppocratique abdominal, tympanite énorme, hyperesthésie, léger empâtement dans la fosse iliaque droite, hoquet, mal de cœur. Le mot m'échappa.

— Péritonite.

Elle me regarde, épouvantée.

— Péritonite ? fit-elle… Alors je suis perdue ! Ah ! Dieu-Bon ! Dieu-Bon !…

J'essayai de la calmer :

— Mais non, mais non, ma chère amie… pas même en danger… Mais, voyons, la cause ?… Un coup reçu ?… un arrêt mensuel ?… empoisonnée ?… quoi ?…

— Les maléachs, me dit-elle avec terreur, les maléachs ?… Ah ! Dieu-Bon : Dieu-Bon !…

Et elle se mit à pleurer.

— Laissez-moi donc tranquille avec vos maléachs ; ils n'ont rien à faire avec votre ventre !…

— Mais si ! mais si !… Laissez-moi quelques heures de repos et je vous raconterai.

Je sonnai ; un facchino vint. Je rédigeai l'ordonnance, la signai ; elle était telle que n'importe quel pharmacien l'exécuterait exceptionnellement, bien qu'émanant d'un médecin non-italien. Onctions belladonées, cataplasme, puis, glace ; champagne à l'intérieur, bouillon froid, etc., etc.

Le lendemain matin, elle allait mieux, quand je revins de très bonne heure. Son visage était revenu à l'état normal. Je la trouvai assise sur son lit.

— Pas péritonite ? me cria-t-elle, dès qu'elle m'aperçut.

Et elle ajouta, presque câline :

— Ah ! bon docteur, mon cher ami… Vous me sauverez, n'est-ce pas ?… Dites, dites, pas péritonite ?

— Si, répondis-je ; mais le diagnostic se précise maintenant… Fausse péritonique hystérique… Une violente émotion, alors ?

— Oui, mon très cher, violente, fort violente, et à un mauvais moment d'indisposition.

Alors, s'animant, elle me raconta.

Que me raconta-t-elle ?… Et d'abord, était-ce la malade qui faisait une confidence intime au médecin ?… Non ! jamais Sophie Walder n'eût narré son aventure au médecin quelconque qui fût venu à elle sur la réquisition de l'hôtel. C'était la sœur maçonne qui mettait un frère maçon au courant d'un crime qu'elle avait médité, qu'elle avait voulu commettre, et, palladiste enragée, elle attribuait aux maléachs l'insuccès de sa tentative. Au surplus les « impartiaux » vont en juger ; ils me donneront raison contre cette pauvre aveugle : je révèle un secret des triangles, un secret de haute-maçonnerie, et non un secret professionnel.

Trois années s'étaient écoulées depuis que j'avais vu M^lle^ Walder pour la première fois à Charleston. Elle m'avait appris alors son vif désir de venir en Europe ; mais elle n'était pas encore libre de réaliser son vœu, ou pour mieux dire, elle n'avait pas réussi à convaincre les Chambers, chez qui elle habitait, de l'avantage que la secte retirerait, si on l'autorisait à entreprendre ses voyages de prosélytisme, tant rêvés. Cependant, en 1881, son père, le vieux Philéas, était venu fonder en France le premier atelier palladique, la Mère-Loge *le Lotus de France, Suisse et Belgique*, qui, établie à Paris, devait bientôt rayonner sur les trois pays et y fonder d'autres ateliers triangulaires, Enfin, en 1883 ; Sophie avait obtenu l'autorisation désirée, et, sauf erreur, c'est vers la fin de l'année qu'elle quitta l'Amérique pour l'Europe ; en tout cas, elle était en 1884 à Paris, où son père avait chargé le F∴ Armand Lévy, premier Grand Représentant du Directoire Exécutif pour la France, de veiller sur elle. C'est en 1884 que fut constitué le triangle parisien *Saint-Jacques*. Sophie, qui, à l'âge de dix-neuf ans, avait déjà reçu toute l'initiation palladique, d'Albert Pike lui-même, vu son étonnante précocité, avait été nommée grande-maitresse du nouveau triangle, en vertu des pleins pouvoirs dont Philéas Walder disposait. On sait que le grand-maitre était le F∴ Bordone.

Dans le premier trimestre de 1884, je fus tout ailleurs qu'à Paris, et, lorsqu'au milieu de mai, je pus disposer d'un congé, ce fut pour venir en Italie, au sujet de l'affaire à laquelle j'ai fait allusion plus haut ; j'ignorais totalement où en était le palladisme en France, à peine dans sa première période d'installation et commençant seulement à prendre ses dispositions pour s'y développer, ainsi que dans les deux pays voisins (Suisse et Belgique).

Lorsque le Saint-Père promulgua l'encyclique *Humanum Genus* (20 avril), il y eut des cris de colère dans les loges ; dans les triangles, ce furent des cris de rage. Sophie était à ce moment à Zurich, où, munie de recommandations du F∴ Ruchonnet, un des membres du Suprême Conseil de Lausanne à qui elle avait été présentée à onze ans, ainsi que je l'ai raconté dans mon premier volume, elle sondait les diverses sœurs de la loge écossaise *Modestia cum Libertate*, pour voir celles qui seraient le mieux disposées à créer un premier triangle suisse ; là, le recrutement était des plus faciles.

L'encyclique de Léon XIII la mit dans une fureur indicible. Il y eut, à la loge de Zurich, une réunion en tenue androgyne, où la bulle pontificale fut brûlée solennellement. Sophie, qui était là comme visiteuse haut-gradée, avec ses patentes de Charleston, mais sans toutefois faire connaître son palladisme, — on travaillait seulement en troisième degré d'Adoption, — réclama et obtint l'honneur de jeter dans le feu le journal catholique suisse qui avait reproduit le document du Saint-Siège.



À la loge androgyne de Zurich, Sophie Walder réclama et obtint l'honneur de jeter dans le feu le journal catholique suisse qui venait de reproduire l'encyclique *Humanum Genus*.

Mais, dans sa rage toujours croissante, elle ne pouvait en rester là.

Elle avait connu, lorsqu'elle habitait les États-Unis, un certain médecin suisse, grand occultiste, venu en voyage à Charleston, et qui, retiré, s'était fixé en 1883 au bord d'un de ces lacs magnifiques, aux sites enchanteurs, dont les eaux baignent les rives helvétiques et les rives italiennes. Le docteur V** était bien fait pour comprendre et partager les sentiments de Sophia. Lui aussi, il était luciférien des plus fanatiques. Dans ma lettre du 26 février 1893 à M. le chanoine Mustel, je n'ai pas voulu le nommer. Ici, je ne le désignerai que par son initiale, non pas parce qu'il est mort, mais parce que son fils, aujourd'hui aussi lié d'amitié avec miss Diana Vaughan qu'il l'était, lui, avec Sophie Walder, a remis à miss un document des plus

précieux, lequel m'a été communiqué, relatif au crime manqué dont je vais parler, et parce que cette communication ne m'a été faite que sous la condition expresse que le nom du docteur en question ne serait pas imprimé.

M^lle^ Walder, au comble de sa fureur satanique, quitta donc Zurich et vint trouver le docteur V*** dans sa retraite. Elle lui fit part de son projet, qu'il approuva. Il s'agissait, ni plus ni moins, d'assassiner Léon XIII, en pénétrant dans le Vatican n'importe comment. Néanmoins, l'essentiel était que le crime ne pût pas retomber sur la secte. Sophia se dévouait, pour le cas plus que probable où elle ne parviendrait pas à s'échapper, une fois le meurtre commis. Et voici comment le forfait avait été combiné :

Sophie Walder passa quelques jours chez le docteur, qui délivra un certificat, devant servir le cas échéant et attestant d'une façon discrète qu'elle ne jouissait pas de l'intégrité de ses facultés mentales. Puis, ils vinrent, elle et lui à Rome, sous deux faux noms qui ne m'ont pas été révélés. J'ignore aussi où ils descendirent, sachant seulement qu'ils se tinrent séparés l'un de l'autre ; mais j'ai tout lieu de croire que c'est à l'Anglo-American Hôtel, via Frattina, que le docteur V*** se logea ; car c'est cet hôtel qui procura un billet d'entrée au Vatican, évidemment sans que personne se doutât de l'usage qui devait en être fait. Le billet remis à Sophia, admise comme étrangère momentanément à Rome, celle-ci comptait qu'en se mêlant à la foule pieuse et privilégiée qui s'agenouille au passage du Pape, lors de l'audience publique, elle pourrait sans peine frapper le Souverain Pontife d'un coup de poignard.

La malheureuse égarée me dit qu'en dehors du docteur V***, cinq frères de la haute-maçonnerie furent mis au courant de cet exécrable projet, parmi lesquels Lemmi : la veille du jour qui avait été définitivement choisi, Lemmi donna un diner intime ; Sophia, le docteur V***, Hobbs, Pianciani, Cresponi, et aussi, m'a-t-elle assuré, Bordone, y assistaient. C'est là que M^lle^ Walder fit connaître son dessein au souverain grand-maître du Directoire Exécutif et à ses convives.

Toutefois, il est juste de dire que, sauf Hobbs, venu on ne sait pourquoi en Italie à cette époque, tous s'efforcèrent de la dissuader. Le docteur V***, qui avait tout préparé, recula presque, au dernier moment. Bordone et

Cresponi eux-mêmes furent opposés à ce crime, quoiqu'en disant qu'ils s'en rapporteraient à la sagesse du grand-maître. Le comte Pianciani, lui, fut résolument contraire et fit valoir qu'un tel acte, accompli si peu de temps après l'encyclique, ne tromperait personne, quant à ses inspirateurs ; il fallait, dit-il, dédaigner la bulle et laisser vivre son auteur, en le couvrant de mépris.

Quant à Lemmi, il laissa d'abord Sophie longuement s'expliquer. Elle répéta qu'elle se sacrifiait volontiers ; qu'une fois prise, le coup mortel porté, il serait impossible de lui arracher le secret de son identité, et de cela tous étaient bien certains, on savait de quoi elle était capable ; elle exposa qu'elle donnerait seulement le nom sous lequel elle avait été censément en cure chez le docteur V*** et qu'elle ne le dirait qu'au bout de quelques jours, afin de donner à celui-ci le temps de regagner sa retraite ; enfin, elle fit ressortir que tout avait été bien combiné pour que, réussissant ou non, son crime passât sur le compte de la folie. Lorsqu'on viendrait à interroger le docteur V***, celui-ci la reconnaîtrait, non pour M^lle^ Walder, mais pour une jeune femme inconnue ayant fait appel à ses soins accidentellement et qu'il avait, au cours de sa cure, considérée comme complétement détraquée. Ainsi, la maçonnerie ne serait pas compromise.

Lemmi désapprouva tout, et en termes très formels : pour une fois dans sa vie, il parla le langage de la modération et du bon sens ; il mit tous ses efforts à calmer Sophia. Celle-ci fut désenchantée ; car elle s'attendait à avoir son approbation.

Ici, je dois ouvrir une parenthèse. J'ai eu, de deux côtés, le récit de ce débat intime du 31 mai, et il est indispensable, avant d'aller plus loin, de signaler les différences entre les deux versions, d'autant plus que sur un point il y a une contradiction très importante.

Je viens de relater là ce que M^lle^ Walder me débita à Naples, dans les circonstances que j'ai d'abord rapportées, c'est-à-dire le 2 juin au matin : les notes que je pris ensuite sont brèves, mais me parurent suffisantes, et je ne pense pas que ma mémoire m'ait trompé ni que j'aie mal compris. Il est évident, d'autre part, — est-il besoin de le dire ? — qu'aujourd'hui la triste héroïne ne se prêterait pas à une interview sur ce sujet. Or, il me semble bien certain qu'alors Sophia m'indiqua Bordone comme étant au nombre

des convives et comme ayant combattu son projet, tout en disant s'incliner d'avance devant ce que déciderait Lemmi. Mais depuis lors, quand une preuve capitale de la présence du docteur V*** à Rome et de l'obtention réelle du billet d'entrée au Vatican m'a été communiquée, j'ai eu d'autres renseignements d'une source différente : quelqu'un en qui j'ai lieu d'avoir confiance et qui me parlait d'après le fils du docteur V*** ; celui-ci tenait les faits de son père même. Il me fit affirmer que Bordone n'était pas là. Pourtant, M^lle^ Walder m'a certainement signalé sa présence, sans y insister autrement il est vrai ; moi, je n'avais, on le comprendra, aucune raison, en arrêtant mes notes, de joindre son nom à ceux des autres. Le fils V*** sait que Bordone fut contraire au projet criminel ; mais il dit que M^lle^ Walder ne vint pas directement de Zurich à la résidence de son père, et il estime qu'elle dût regagner d'abord Paris, y voir Bordone, et que c'est sur le refus de celui-ci de s'associer à elle dans cette coupable entreprise qu'elle se rendit auprès du docteur.

Sur ce point, qui est-ce qui s'est trompé ? Je l'ignore. Le fils V*** n'était pas chez Lemmi ; mais il a eu du docteur son père des détails très précis, et ni son père ni lui ne peuvent être rangés dans la catégorie des cerveaux troublés. Par contre, quarante heures ne s'étaient pas passées depuis ce dîner historique, au moment où Sophia me le narra, et quel intérêt aurait-elle eu de m'énumérer cinq noms, s'il n'y avait eu que quatre convives en dehors de l'amphitryon et d'elle ?

On le voit, j'avais raison de dire que cette contradiction valait la peine d'être signalée. Elle ne peut, en tout cas, infirmer en rien la valeur du récit, à cause de tous les autres détails qui concordent dans les deux versions, à cause de la preuve qui m'a été communiquée du billet d'entrée obtenu par voie détournée, exactement à la date dont il s'agit. Mais j'avais le devoir de mentionner cette divergence de versions, parce que le souci de l'exactitude ne saurait être poussé trop loin en un aussi grave sujet.

Ce n'est pas tout ; mais ce qui va suivre n'est pas une contradiction.

Le fils V***, rapportant ce qu'il tient de son père, a complété, en ce qui concerne l'avis exprimé par Lemmi, ce que M^lle^ Walder m'avait répété. Lemmi fut entièrement de l'avis de Pianciani, quant au mépris apparent qu'il fallait opposer à l'encyclique pontificale ; il blâma la résolution de

Sophia et lui développa ses arguments pour la faire renoncer à son dessein. Mais il ajouta que, si l'occasion se présentait de faire expier à Léon XIII par la mort sa déclaration de guerre à la franc-maçonnerie, il ne faudrait pas la laisser échapper. C'est à l'acte d'un isolé qu'il était opposé, surtout si pour accomplir la vengeance il était nécessaire de laisser croire que l'ultionniste ne jouissait pas de sa raison, et, par conséquent, de le renier ou de cacher son affiliation à l'Ordre. L'expiation, accomplie de cette façon, serait funeste à la cause sainte, expliqua-t-il. Au contraire, il était plus adroit d'entretenir la haine nourrie contre le pape par certains hommes résolus de la population romaine, jusqu'au jour où, arrivée à son paroxysme, elle éclaterait : alors, à la faveur d'une émeute savamment préparée, on pourrait faire envahir le Vatican, — cela entrait mieux dans le plan maçonnique, — et le massacre de Léon XIII, paraissant être un acte de justice populaire, l'Ordre n'en serait pas accusé devant l'opinion publique européenne.

Enfin, quelles qu'aient été les opinions ainsi formulées, Sophia n'en avait pas moins persisté dans son exécrable projet. Toutefois, sans dire qu'elle l'abandonnait positivement, elle avait déclaré qu'elle allait réfléchir et se coucher. « La nuit porte conseil, fit Pianciani ; notre jeune sœur renoncera à sa funeste équipée. » Hobbs, lui, ricanait.

Le lendemain, la fille de Philéas Walder se livra, dès son lever, à une consultation magique, brûla l'hostie consacrée, qu'habituellement elle porte, déjà profanée, sur elle, et conclut qu'elle devait agir. Puisqu'elle était en possession du billet d'entrée au Vatican, pensait-elle, c'est que le Dieu-Bon le voulait.

Elle écrivit quelques mots au à docteur V***, pour lui dire qu'elle prenait seule la responsabilité de ce qui pouvait arriver, mais qu'elle l'engageait à quitter Rome de suite, afin que sa présence n'y fût pas découverte et qu'il ne pût être accusé de complicité.

Entre nous, je crois que Sophia n'eût pas réussi à pénétrer jusqu'au pape, même avec son billet d'entrée, ni à se mêler à des pèlerins, aussi facilement qu'elle se l'était imaginé ; si habile qu'elle est, elle n'eût pas manqué, il me semble, d'éveiller des soupçons ; car, les premiers pas faits à l'intérieur du Vatican, elle eût été bientôt dépaysée. Mais, à cette époque, elle venait pour la première fois à Rome ; elle ignorait les usages de la demeure pontificale ; elle croyait bénévolement que, le seuil franchi, elle n'aurait plus qu'à

circuler en toute liberté, montrer son billet aux gardes et se faufiler dans le premier groupe venu admis à une audience publique, après quelque attente.

Néanmoins, me raconta-t-elle, la pensée de ce qu'elle allait faire n'était pas sans lui donner une violente émotion. En outre, elle avait, ce jour-là, certaine indisposition naturelle aux femmes. Partie en fiacre, elle eut d'abord quelque malaise, qu'elle attribua alors aux secousses de la voiture ; mais, en descendant, ce fut bien autre chose.

Arrivée à la porte de bronze du Vatican, me dit-elle, elle avait ressenti comme un choc intérieur. Que se passait-il donc en elle ?… Une bouffée de chaleur lui envahit la face ; elle frissonne, claque des dents, va perdre connaissance, se soutient à grand'peine en s'appuyant n'importe où elle ne se rappelle plus ce qui s'est passé ; cela n'a duré, sans doute, que quelques secondes ; elle reprend le sentiment de la vie, comme si elle l'avait un instant perdue. La voilà assez effrayée, et ne comprenant rien à ce qu'elle éprouve.

Instantanément, elle sent son sang s'arrêter, en même temps qu'une douleur d'une violence inouïe se déclare-dans le côté gauche du ventre.

Voulant accomplir quand même l'acte qu'elle a si longtemps prémédité, elle essaye de réagir ; mais, à chaque pas, elle souffre davantage. Le côté droit, à son tour, se prend, et la voilà qui se tord dans des coliques indescriptibles.

Dans son trouble, elle jette autour d'elle des regards effarés. Tout cela a été bien bref ; car le cocher qui vient de la conduire s'éloigne à peine. Elle trouve la force de le rappeler ; sa résolution est subitement changée, elle se sent vaincue, terrassée, et, voyant que les gardes de l'entrée du palais viennent de l'apercevoir et semblent se consulter à voix basse à son sujet, elle s'éloigne rapidement, en leur jetant un regard chargé de haine. Le cocher est retourné vers elle ; elle lui déjà qu'elle est malade et de la ramener là où il est venu la prendre.

Là, elle trouve le docteur V*** ; celui-ci, ayant reçu sa courte lettre, s'était empressé d'arriver, voulant tenter un dernier effort pour la dissuader ; arrivé trop tard, il allait se retirer. Il remonte et l'accompagne dans sa chambre. « Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? » Au premier moment, elle ne

veut ou ne peut rien dire. Les douleurs ont redoublé et continuent de plus en plus fortes. Elle est prise de vomissements, elle se croit perdue.

Alors elle éclate en malédictions

— Maudits soient les maléachs, crie-t-elle, qui m'ont pénétrée, qui me torturent, qui m'ont empêchée et m'empêchent de remplir ma mission !… Oui, maudits, maudits les invisibles ! Mille fois soit maudit Adonaï !

Le docteur V*** veut la secourir, la soigner. Elle refuse ses services, elle est affolée, elle n'a plus confiance en lui.

— Ce n'est pas ici, rugit-t-elle, que je puis être délivrée des maléachs… Non, non, docteur, allez-vous-en, laissez-moi… Ou plutôt, faites comme vous voudrez ; restez à Rome, vous ; c'est votre affaire… Moi, je ne veux pas rester une heure de plus dans cette ville maudite… Adonaï et ses maléachs m'accablent… Retirez-vous, retirez-vous, je vous dis… Je ne veux personne à mon aide… Ah ! Dieu-Bon : Dieu-Bon ! luttez pour moi ; seul, vous me sauverez !…

Un moment, la douleur paraît s'apaiser. Le docteur V*** insiste ; elle le repousse, le menace. Il sort. — Il dit plus tard à son fils qu'il avait cru à une crise quelconque, vu son refus de s'expliquer sur ce qu'elle ressentait, et qu'il était allé prévenir ses amis, pour aviser aux moyens de l'empêcher de faire quelque esclandre et de les compromettre. — Elle, alors, règle ce qu'elle doit à son logeur, fait mander une nouvelle voiture, s'informe du premier train en partance, donne ordre de lui expédier ses bagages en gare de Naples, et gagne en fiacre l'embarcadère de Termini, munie seulement de ce qui lui est indispensable, pour prendre l'express, profitant du répit que le mal semble lui laisser.

Je l'avais écoutée, sans manifester mes sentiments, comprenant très bien que c'était là une maladie subite dont Dieu l'avait frappée au moins pour lui donner à réfléchir. Je ne crus pas utile de la prêcher ; j'avais encore à poursuivre mes enquêtes, et il ne fallait, à aucun prix, me démasquer à ses yeux ; du reste, je ne la voyais plus maintenant en danger immédiat de mort, quoique son état fût très grave. En moi-même, je priai Dieu de l'épargner ; mais je me promis, toutefois, au cas où je ne serais pas exaucé, de veiller plus attentivement que jamais sur elle, et, au moment nécessaire de lui amener un prêtre, à qui j'aurais tout révélé.

En attendant, je la rassurai entièrement, quoique moi-même assez perplexe. Encore une fois, j'avais été obligé de modifier mon diagnostic. Ce n'était décidément pas à une fausse péritonite hystérique que j'avais à faire, mais bien à une belle péritonite, ou plutôt métropéritonite.

Quelques heures après, en effet, elle était, reprise, et des accidents formidables se déclaraient. Elle resta un bon mois sur le flanc. Le tout : se termina par une salpingite suppurée… Mais il ne s'agit pas de médecine ici. J'ai voulu, principalement, montrer, par l'exemple de Sophie Walder, jusqu'où peut aller la rage de la haute-maçonnerie, et justifier, en même temps, ce que je disais plus haut, savoir qu'un possédé latent est bel et bien sujet aux maladies ; sa nature semi-diabolique ne l'en préserve aucunement.

Ainsi, voilà une personne qui est d'ordinaire comme vous et moi. Elle, n'a rien de l'hystérique, que j'ai décrit, et on ne saurait la prendre non plus pour une possédée telle que les victimes de Loudun et autres, passées en revue dans un long chapitre.

Le possédé latent produit des phénomènes plus étranges encore que, ceux des possédés ordinaires. Nicole de Vervins, avons-nous vu à la fin de sa possession, ouvrit sa bouche qui s'élargit démesurément, et un porc, un chien et un taureau vivants en sortirent. Ceci ne serait qu'un jeu, si l'on peut dire, pour un possédé latent. Dans aucune affaire d'exorcisation, par contre, on n'a constaté un cas pareil à celui du marabout sataniste Sidi-Mohammed Abderrhaman, que j'ai cité, dans le n° de juillet 1894 de la *Revue Mensuelle* (pages 202 à 204, *Chronique du Surnaturel*) : ce marabout, vivant encore, appartenant au village de Tifrit-nait-ou-Malek, des, Beni-Sedjour, commune d'Azazga, se coupe la tête à volonté, devant les gens ; il porte le couteau sur lui-même, se tranche le cou, le sang coule, la tête roule par terre, en grimaçant ; puis, après être resté quelque temps, ainsi décapité, il remet son chef en place ; une fois, le prestige ne put réussir, par l'effet d'un arabe chrétien, qui se trouvait là et récita mentalement des prières ; le marabout sataniste ne parvint qu'à s'entailler gravement, se fit une blessure atroce, et fut en traitement cinq ou six mois à l'hôpital de Tizi-Ouzou. Voilà un possédé latent.

Évidemment, il n'y a pas là miracle ; il y a supercherie du démon. De même, dans le cas de Sophia opérant, en grand triangle ou parfait triangle,

des œuvres de grand rite. L'un de ses prestiges les plus célèbres est celui de la traversée du mur. Je l'ai indiqué ; M. De la Rive, d'autre part, l'a fait connaître, avec des détails fort précis, mais sans chercher à l'expliquer, ni au point de vue naturel, comme œuvre de prestidigitation, ni au point de vue surnaturel, comme œuvre de magie diabolique.

M^lle^ Walder, prétendant avoir la faculté de se fluidifier, a renouvelé cette expérience dans plusieurs capitales, et à diverses reprises, notamment à Paris. Toutefois, il faut une salle spéciale pour qu'elle opère, c'est-à-dire une selle où l'on a construit le mur à traverser, sauf à le démolir ensuite.

À Paris, un de ses locaux préférés est situé dans le quatorzième arrondissement. Elle y a donné, une fois, en 1891, sa séance de fluidification. C'est un immeuble admirablement bien placé pour les réunions maçonniques et occultistes ; loges de divers rites, arrière-loges et triangles y ont tour à tour leurs tenues.

Quand vous aurez l'occasion d'aller au cimetière Montparnasse, ressortez-en par le côté sud, et suivez la rue du Champ-d'Asile qui le borde dans toute sa longueur ; ou encore, c'est à quelques pas en entrant dans cette rue par l'avenue du Maine. À droite, des maisons ; à gauche, le mur du cimetière. Dès la nuit venue, cette rue est absolument déserte, surtout dans la partie qui va de l'avenue du Maine à la rue Gassendi : là, pas d'habitations proprement dites, mais surtout des immeubles occupés par des industriels ; la journée de travail terminée, les ouvriers des divers ateliers partis, plus personne : qui s'aventurerait d'ailleurs en un endroit aussi lugubre ?

Entre l'usine d'un constructeur-mécanicien et un immeuble d'angle occupé par un important relieur, vous remarquerez un édifice singulier, de la hauteur totale d'un rez-de-chaussée et d'un entresol ordinaires. De loin, en arrivant par l'avenue, il a tout l'air d'un hall annexé à l'usine du mécanicien, servant de hangar ou de remise aux machines, comme une sorte de garage pour locomotives. Mais approchez, et vous constaterez que cette construction énigmatique est parfaitement distincte de l'usine ; alors, vous vous rendrez compte qu'il y a là quelque chose, on ne sait quoi, qui, vu de l'extérieur, fait l'effet d'une immense salle qui n'aurait point de fenêtres. Il y a tout juste une porte, pour entrer, et, à droite de la porte, une unique

fenêtre, dans tout l'immeuble, décèle le logement d'un concierge ; au-dessus, un fenestron, pour la chambre de ce gardien fidèle, aménagée ainsi sous la toiture. Approchez encore, et examinez de près la petite porte d'entrée : vous y verrez, dans les ornements en fer forgé, le triangle, l'équerre, le fil à plomb, le compas, emblèmes maçonniques. En outre, ce qui vous frappera davantage, maintenant que vous voilà observateur, ce qui vous crèvera les yeux, quand vous les promènerez sur cette longue et épaisse muraille en pierre et briques, dépourvue de fenêtres, et ce qui vous donnera à réfléchir, c'est une gigantesque lettre, également en fer forgé, répétée trois fois, s'étalant lourde et massive sur le monument mystérieux : l'**S**, c'est-à-dire l'initiale de Sophia[2].

Elle peut venir là, en effet, la grande-maîtresse luciférienne, sans être soupçonnée par quiconque ; elle sera là comme chez elle. Mais, si l'immeuble n'a qu'un étage au-dessus du sol, il en a deux en dessous. Un peu plus loin, au bout de la rue, vous apercevez l'entrée des catacombes ; c'est ainsi que les sectaires possèdent, souterrainement, plusieurs salles, dont l'entrée par une cave est ignorée des imparfaits initiés. Il y a, d'ailleurs, à Paris, principalement dans le quartier de la montagne Sainte-Geneviève, quelques maisons qui sont construites avec plusieurs étages de caves : telles, qui pourraient être citées, servent de lieu de réunion à des amateurs de cor de chasse ; grâce à la nature du sol, le dessous de la maison est creusé et solidement édifié, à d'étonnantes profondeurs ; un escalier en spirale permet de descendre à deux ou trois étages en bas, et là les sonneurs de trompe peuvent s'en donner à cœur-joie, tout le soir, sans réveiller les voisins. Au temple secret de la rue du Champ d'Asile, on n'a pas eu besoin d'édifier ; il a suffi de profiter telle partie des catacombes ; un mur de séparation, établi à une assez grande distance, sous terre, forme comme une enceinte qui rend inaccessible aux visiteurs ordinaires la superficie réservée aux dépendances de l'immeuble maçonnique ; il leur est même impossible de se douter qu'au delà de cette muraille il y a en quelque sorte des catacombes privées.

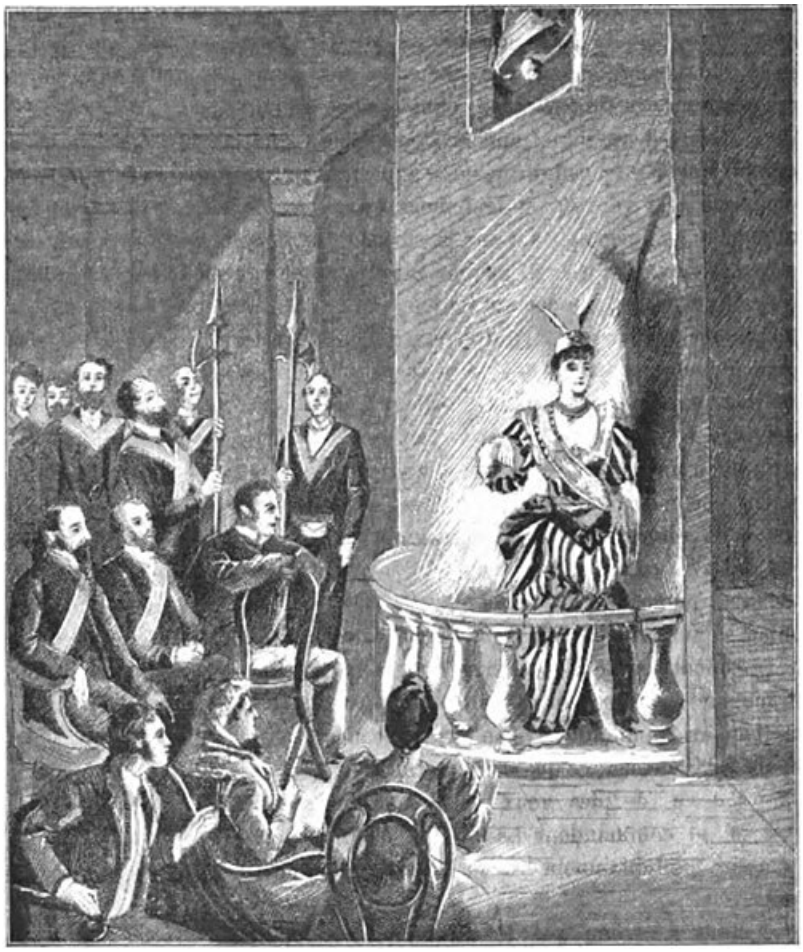
Là, donc, nos francs-maçons occultistes opèrent en toute sécurité. En premier lieu, leurs réunions commençant à huit heures et demie du soir au plus tôt, personne ne les voit entrer en cet asile si habilement dérobé à la curiosité publique ; en second lieu, une fois descendus dans leur deuxième

sous-sol, ils peuvent s'y livrer à toutes leurs pratiques, sans craindre qu'aucun bruit ne trahisse leurs mystères[3].

C'est pourquoi, lorsqu'en 1891 M^lle^ Walder donna, en cette retraite ingénieuse, ses séances de fluidification, on n'eut que l'embarras du choix, parmi les salles souterraines, pour en disposer une comme il fallait.

Mais ne nous occupons pas uniquement de ce local ; voyons comment, en général et partout, s'effectue l'opération.

Un mur, épais de soixante centimètres au moins, a été bâti au milieu de la salle, la divisant en deux parties égales. Cependant, un espace, large d'un mètre, a été ménagé à droite et à gauche, afin que les assistants puissent circuler tout autour. C'est là ce qu'on appelle « le mur d'expérience ». Ce mur s'élève jusqu'au plafond, excepté au milieu, dans la partie supérieure où il est coupé de cinquante à soixante centimètres carrés ; dans cette échancrure, on a logé une grosse cloche, dont la corde prend du côté du mur opposé à l'entrée de la salle.



SOPHIE WALDER, POSSÉDÉE LATENTE. — La faculté de fluidification : Opération de la traversée du mur (Page 827).

La salle elle-même est rectangulaire ; l'entrée est à l'ouest et sur le tambour qui donne accès, il y a une sorte de tribune, par conséquent assez élevée, où se tient un projecteur, avec son appareil (lumière oxhydrique) dont les rayons sont dirigés vers le milieu du mur d'expérience. À l'autre extrémité de la salle, se trouve une tribune semblable, également avec un projecteur. Il n'y a pas d'autre éclairage de la pièce, de sorte que toute la lumière est vivement projetée et concentrée sur le mur d'expérience, sur chacune de ses faces. Au milieu, à hauteur d'appui de main, se trouve une balustrade en fer, demi-circulaire, de chaque côté du mur.

La séance va commencer. Frères et sœurs arrivent ; munis de leurs titres palladiques sans lesquels ils ne pourraient pénétrer. Ils se placent où ils

veulent ; chaises et banquettes sont disposées en deçà et en delà du mur d'expérience, à un peu de distance de la balustrade. Naturellement, comme on va le comprendre, la majeure partie s'installe dans la partie ouest de la salle ; car le plus intéressant est de voir l'opérante se transformer peu à peu en spectre pour traverser la muraille de pierre. Les meilleures places seraient à droite et à gauche du mur, à l'endroit par où l'on peut aller de l'ouest à l'est ; mais là, il n'y a pas de chaises, afin que la circulation ne soit pas entravée et pour ne faire aucuns privilégiés. Aussi, quand la traversée est sur le point d'avoir lieu, tout le monde se presse pour venir en ces deux endroits. Les derniers venus se placent dans la partie est ; là ils verront seulement Sophia sortir du mur, auprès d'un Hiérarque, qui se tient debout dans le demi-cercle du côté est.

À l'heure fixée, Mlle Walder arrive, conduite par un Mage Élu. Elle est dans sa toilette habituelle de grande-maîtresse ; elle n'a apporté, ce jour-là, aucun serpent. On adresse au Dieu-Bon une courte invocation. Puis, Sophia met le genou droit en terre, devant le Mage Élu, qui la bénit, en récitant une formule cabalistique. Après quoi, les assistants sont invités à examiner le mur d'expérience, à le sonder. On constate qu'il est plein, qu'il ne cache aucun subterfuge ; en effet, nulle part il ne résonne creux ; la bâtisse massive est visible ; la lumière des projecteurs se promène sur les deux faces de façon à bien éclairer tous les détails de la construction. Comme si cela ne suffisait pas, on apporte des plaques d'acier, et des frères servants les vissent au mur, de façon à ce qu'elles se touchent toutes : il y a, en effet, de distance en distance, des tampons en bois, permettant de visser de part et d'autre ces plaques, qui forment un blindage complet, supplément de garantie.

Quand tout est prêt, M^{lle} Walder se place devant le mur d'expérience, au milieu, faisant face à la tribune de l'ouest ; la petite balustrade en fer la sépare de l'assistance. On ne la perd donc pas de vue, mais nul ne doit la toucher. Là, elle enlève l'un après l'autre tous ses vêtements, ne gardant même pas ses bas ni sa chemise ; il faut, explique-t-on, qu'elle soit complètement nue ; son corps ayant seul la propriété de se fluidifier, le moindre vêtement empêcherait, parait-il, la réussite de l'expérience.

Alors, commence une scène inoubliable pour celui qui en a été témoin.

Les Hiérarques présents unissent leurs voix à celles des Maîtresses Templières et entonnent, à demi-voix, le *Gennaïth-Menngog*. Sophia, le dos collé au mur, est inondée de lumière par le projecteur de la petite tribune de l'ouest. Debout et strictement immobile, les bras pendants, elle parle à peine du bout des lèvres ; elle semble réciter une leçon dans un murmure décroissant ; de fait, elle débite tout ce qui lui passe par la tête ; c'est une causerie de moribonde, narration monotone, conseils à ses amis, comme si elle allait rendre l'âme ; et la voix, sans accent, sans tonalité aucune, s'affaiblit de plus en plus ; à la fin, ce n'est plus qu'un souffle, les mots ne s'entendent plus, les lèvres ne remuent même plus bientôt, les yeux grands ouverts sont fixes, sans le moindre mouvement des paupières.

Cette première phase de l'opération, dit M. De la Rive, dure de quinze à vingt minutes d'ordinaire ; parfois, jusqu'à une demi-heure. Cette remarque est très exacte.

« Pendant ce temps, le corps pâlit progressivement ; le sang paraît se retirer ; exsangue, cadavérique, puis la chair prend une teinte jaunâtre, avec un ton flou. Peu à peu, les assistants n'ont plus qu'un fantôme devant eux, toujours immobile ; la voix s'est éteinte depuis un bon moment, tandis que le chant du *Gennaïth-Menngog* s'est élevé jusqu'à devenir éclatant.

« Le Hiérarque qui est de l'autre côté du mur sonne brusquement la cloche ; un coup sec, fort bruyant. Instantanément Sophie Walder a disparu, et son fantôme est passé auprès du Hiérarque sonneur, qui se retire hors du demi-cercle formé par la balustrade.

« Alors, il se produit, en sens inverse, ce qui a eu lieu durant la première phase de l'opération. Peu à peu le cadavre remplace le fantôme ; puis, la chair cesse d'être cadavérique, le sang revient, le corps s'anime, la voix se fait entendre, tandis qu'on chante autour de Sophie Walder le *Vanériam Ohblerrak*, éclatant d'abord, pour finir à demi-voix[4] ».

Pendant cette seconde phase, c'est le projecteur de la tribune de l'Est qui éclaire Sophie de son feu convergent. À la fin de l'opération, dont le maximum de durée totale est une heure, elle est redevenue telle qu'au début, lorsqu'elle était de l'autre côté du mur. Elle se rhabille ; toute l'assistance est alors passée dans la seconde moitié de la salle, si toutefois l'affluence ne s'oppose pas à ce déplacement. Enfin, les Mages Élus

viennent lui donner le baiser en cinq points, et, les autres personnes présentes défilant tour à tour et mettant genou en terre devant elle, elle les bénit ésotériquement.

On se retire, c'est fini.

Maintenant, que dire de cette expérience de haute magie ? Y a-t-il vraiment œuvre de grand-rite, c'est-à-dire prestige diabolique de premier ordre, ou bien simplement œuvre de prestidigitation, tour de passe-passe à la Robert-Houdin admirablement exécuté ?

Les théologiens que j'ai consultés, sont d'avis que cette apparente traversée du mur n'est pas au-dessus de la puissance du démon.

Mais examinons d'abord l'opération au point de vue naturel, en supposant une supercherie humaine. Même parmi les palladistes, il y a des sceptiques, qui disent admirer l'adresse incomparable de M^{lle} Walder et ne croient pas à sa prétendue faculté de fluidification.

On objecte que les plaques d'acier ne sont nullement indispensables à la démonstration de la traversée du mur par les moyens extra-naturels ; ce surcroît de preuve d'absence de tout subterfuge fait croire précisément à un subterfuge. Un F∴ génevois, qui avait vu M^{lle} Walder opérer en Suisse, m'expliquait, un jour que nous discutions le prestige, une merveille de mécanique : un horloger de Genève avait fabriqué une pièce des plus étonnantes. L'objet consistait en un cube d'acier, mesurant dix centimètres sur chacune de ses arêtes ; le tout était poli avec une telle finesse, qu'on eût juré un seul bloc de métal massif. Cependant, on posait sur une table ce bloc ; un moment après, un petit oiseau, à peine plus gros qu'un oiseau-mouche, en sortait si instantanément, qu'il semblait une minuscule apparition ; impossible de dire d'où il était venu, on ne l'avait pas vu s'abattre de l'air sur le bloc d'acier, on n'avait vu non plus aucune ouverture lui livrer passage hors du bloc, tant l'écartement d'une ligne invisible de la face supérieure du bloc avait été rapide, spontané, ainsi que la fermeture. L'oiseau, alors, sans aucune attache de fil ou de métal le reliant à ce bloc qui était, en réalité une boîte, sautillait, comme s'il eût été vivant ; il allait, venait, voltigeait, descendait du bloc sur la table, y remontait, en battant des ailes, en faisant entendre de petits cris aigus, puis en chantant ; en fait d'automate, c'était merveilleux, et Vaucanson n'en

construisit jamais d'aussi parfait. Enfin, après avoir sautillé, voleté et chanté, le petit oiseau se replaçait d'un saut sur le bloc d'acier, à un moment donné, et il disparaissait cette fois d'une façon aussi inexplicable qu'il avait effectué tout à l'heure son apparition ; il était rentré dans la boîte, sans que l'œil ait pu surprendre un écartement dans le métal. Il y avait cependant un point, ligne ou cercle, qui s'ouvrait et se refermait instantanément. Ce mécanisme était prodigieusement bien réglé et fonctionnait sans livrer aucunement le secret du constructeur. Or, me disait ce F∴ genevois, c'est justement l'acier qui par son poli se prête le mieux à dissimuler les jointures. En effet, dans le prestige de M^lle^ Walder, quand le mur est revêtu des diverses plaques que les frères servants y vissent, il semble avoir un blindage d'une seule pièce. N'y a-t-il pas, quelque part, à l'endroit même contre lequel Sophia adossée s'appuie, une partie qui s'ouvre et se referme instantanément, lors de l'assourdissant coup de cloche ?

La critique des incrédules s'attaque aussi à l'emploi de la lumière oxhydrique, dont l'effet est de fatiguer les yeux des assistants, tout le temps fixés sur un même espace limité au corps nu de l'opérante et seul vivement éclairé, avec une sorte de titillation continue des appareils projecteurs. Il se pourrait, dit-on, qu'à la faveur de cette titillation, agaçante pour les spectateurs, l'aide-physicien, churgé de la projection et ayant un appareil *ad hoc*, y fit passer, comme en une lanterne magique, des verres à teintes insensiblement graduées, donnant au corps immobile et éclairé cette pâleur progressive qui le fait peu à peu paraitre cadavre exsangue, puis jaunâtre. Enfin, on met également sur le compte d'un effet de lumière combinée le remplacement insensible du cadavre par la forme spectrale, et l'on dit qu'au moment où les assistants n'ont plus devant eux qu'un fantôme, M^lle^ Walder est déjà dans le mur ; alors, le fantôme serait produit, comme on le fait pour les spectres visibles, mais impalpables, sur la scène de l'Opéra. Le coup de cloche, tout en surprenant les spectateurs, donnerait le signal, au projecteur de l'ouest, d'interrompre sa manœuvre de verres gradués, et à celui de l'est, de commencer la sienne, en sens inverse. Sur ces verres serait la photographie de Sophia, nue, exactement dans la pose immobile qu'elle a adoptée et qu'elle ne varie jamais d'une séance à l'autre.

Voilà les remarques critiques de ceux qui croient à un tour de passe-passe. S'ils sont dans le vrai, il faut admettre que les compères nécessaires

doivent être assez nombreux : le Hiérarque sonneur, les deux aides-physiciens chargés des projections, les frères servants qui vissent les plaques d'acier et qui ont à prendre garde à ne pas se tromper d'une pièce en procédant au blindage du mur ; il faut encore, alors, compter comme compères ceux des assistants qui se placent à droite et à gauche de Sophia, à niveau du mur ; car les spectateurs d'en face peuvent être, à la rigueur, le jouet d'une illusion d'optique, mais non ceux qui sont tout à fait sur les côtés. Il faut aussi des compères dans la construction du mur d'expérience, attendu que, pour que M^lle^ Walder puisse s'y tenir ne serait-ce qu'un instant, à l'intérieur, comme l'oiseau-automate dans sa boîte métallique, il est indispensable qu'une partie de la maçonnerie s'enfonce mécaniquement dans le sol par une trappe, et comme glissant entre les parois d'acier. Tout cet ensemble de trucs et de complicités est possible, en vérité ; mais, on le reconnaitra, c'est bien compliqué.

M^lle^ Walder ne se livre pas à son « travail » de fluidification, qui, dit-elle, la fatigue au plus haut point et oblige ensuite à garder le lit plusieurs jours, si le triangle qui désire la voir opérer ne lui verse au préalable la somme rondelette de cinq mille francs. C'est son dernier prix. On dira que cette somme sert en partie à payer les frais de l'expérience, y compris les compères. Mais on peut répondre, par contre, que des compères même bien payés finissent toujours par parler et que jusqu'à présent aucune mauvaise langue n'a expliqué catégoriquement un subterfuge.

D'autre part, les théologiens catholiques et les palladistes croyant à une œuvre de grand-rite dans cette singulière traversée du mur blindé ont peut-être raison, quoique différemment. L'argument des cinq mille francs ne prouve rien, Sophia étant bien connue pour ne jamais laisser échapper une occasion de faire recette ; elle est une dévote passionnée du veau d'or autant que de Lucifer dieu-roi. Mais, si réellement le passage au travers du mur est obtenu par elle en dehors de toute supercherie humaine, il constitue une des preuves que M^lle^ Walder est bien une possédée à l'état latent, une nature semi-diabolique, et non une possédée ordinaire, comme la plupart de celles qui figurent dans les procès célèbres d'exorcisation.

Elle s'intitule « première souveraine en Bitru », ce qui veut dire qu'en vertu d'un pacte formel, Bitru a promis de devenir, à son appel mental, la

chair de sa chair. Ce Bitru, prince aux enfers, est un diable de haute puissance ; d'après les démonographes, il est à la tête de soixante-dix légions. M. De la Rive a noté qu'une des spécialités de Bitru est d'exciter les femmes à se dévêtir et de leur inspirer le mépris de toute pudeur.

Enfin, en ce qui concerne M^lle^ Walder, j'ai le devoir de dire que ce n'est pas uniquement sur son expérience du mur traversé que je me base pour la qualifier de possédée latente : si sa faculté de fluidification est contestée, il n'en est pas de même de son prétendu don de *substitution*, et ceci la dénonce indéniablement « fille du diable ».

Deux ans seulement avant que j'entreprenne la publication de mon enquête sur l'occultisme contemporain, un ami de miss Vaughan m'invita à l'accompagner dans un court voyage qu'il avait à faire à Milan, dans la haute Italie et jusqu'en Suisse, canton du Tessin. À mon grand regret, je ne pus lui promettre d'être son compagnon : je devais, au contraire, dans le peu de temps que j'avais de disponible, me rendre en une autre région plus au nord. Toutefois, je m'arrangeai pour faire coïncider ma fin de voyage avec la sienne, et il fut convenu que nous nous rencontrerions, à Lugano, quand il aurait quitté Côme, tandis qu'ayant traversé toute la Suisse et ne faisant qu'un court arrêt à Zurich, je viendrais le rejoindre par la ligne du Saint-Gothard et Bellinzona. De Lugano, nous reviendrions ensemble en France, en redescendant à Milan et traversant la frontière à Vintimille.

Cet ami de miss Vaughan avait à voir, au cours de sa pérégrination, le docteur V***. Nous fûmes exacts, l'un et l'autre, à notre rendez-vous. Il m'y apprit que Sophie Walder était arrivée, elle aussi, depuis quelques jours, et qu'il y avait grande liesse en son honneur parmi les frères et les sœurs du triangle *la Profundità di Dio*.

La tenue n'eut pas lieu comme à l'ordinaire, au local de la loge *Il Dovere*, mais dans une villa du mont Caprino, appartenant à un frère italien, très riche, grand admirateur d'Ettore Ferrari, qui lui a fait son buste, payé une somme folle. C'était au cœur de l'été. Ce frère avait invité à diner les principaux officiers du triangle et quelques sœurs de marque ; Sophia fut la reine du festin, auquel cependant je n'assistai pas, non plus mon compagnon. Nous arrivâmes seulement pour la réunion, qui devait suivre le repas et se tenir dans une des spacieuses grottes naturelles que la montagne

recèle en ses flancs ; celle qui appartenait à cette propriété est réputée pour une des plus belles.

Ayant ce jour-là tout notre temps à nous, nous étions venus à pied, sans nous presser, admirant le long de la route les sites magnifiques du pays, ne pouvant nous lasser de contempler au soleil couchant le mont Generoso qui dominait devant nos yeux ravis le joli lac de Lugano et tout ce pittoresque panorama. Nous avions dîné à Paradiso, à une auberge quelconque, bien proprette, et maintenant nous sonnions au portail de la villa, insoupçonnée par les habitants du pays d'abriter souvent des réunions d'occultistes.

Les invités avaient quitté la table et prenaient le frais, achevant leur café. M^lle^ Walder vint à moi, toute joyeuse, et tint à me présenter elle-même à l'hôte de céans. Elle savait que j'étais à Lugano depuis deux jours.

— Mon cher docteur, me dit-elle, vous tombez à merveille ; nous aurons ce soir une tenue de grand-rite.

— Et c'est vous qui allez encore servir aux expériences ? interrogeai-je.

— Naturellement.

— Vous savez pourtant ce que je vous ai dit…

— Quoi donc, mon ami ?

— Je vous ai recommandé de vous ménager. Ces expériences continuelles finiront par vous jouer quelque mauvais tour.

En moi-même, je pensais à la mort subite du F∴ Shekleton.

Elle eut un éclat de rire.

Le propriétaire de la villa nous offrit, à mon compagnon et à moi, le café et des liqueurs ; je refusai, sous je ne sais plus quel prétexte poli ; mon compagnon accepta. Puis, tandis que notre hôte faisait aux nouveaux arrivants les honneurs de sa maison, M^lle^ Walder me prit familièrement par le bras, comme elle en use d'habitude avec les frères dont elle recherche l'amitié, et m'entraina, en s'excusant auprès des autres, disant qu'il y avait encore près d'une heure avant l'ouverture de la séance et qu'elle avait besoin d'une petite consultation, à l'amiable, en promenant.

— Profitons, me dit-elle, de ce qu'il fait encore jour ; je vais vous montrer la propriété, et nous causerons.

Nous voilà partis, tandis qu'à chaque minute d'autres palladistes arrivent. Elle connait l'endroit dans tous ses méandres : elle me conduit à travers les grandes allées de châtaigniers et de noyers à la verdure sombre.

Moi qui avais cru qu'elle avait à me demander quelques conseils dans l'intérêt de sa santé, je lui en parlai le premier.

— Mais non, fit-elle, jamais je ne me suis aussi bien portée ; c'est pour cela que vous m'avez fait rire avec vos grandes recommandations. Si je vous écoutais, je n'appellerais plus mes bons génies, n'est-ce pas ?

— Sans doute : ils ne sont pas toujours très commodes. Vous seriez bien avancée, si quelqu'un d'entre eux, un jour de mauvaise humeur, vous battait comme plâtre, ainsi que cela est arrivé à d'autres.

— Mon cher, je ne crains plus rien maintenant ; en tout cas, je n'ai rien à craindre aujourd'hui.

— Pourquoi cela donc ?

— Hier, en me couchant, j'ai invoqué Bitru et fait appel à son concours pour notre tenue de ce soir.

— Il est venu ?

— Oui, et il m'a dit que je serais pénétrée de plus puissant que lui.

— Vraiment ?

— Et Bitru ne m'a point trompée.

— Sur le concours de qui comptez-vous ?

— Je n'ai plus à attendre ; je me sens en état de pénétration depuis plus de trois heures.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Je le sens, et j'en ai eu des preuves. En dînant, les morceaux que je prenais se volatilisaient en quelque sorte, sitôt entrés dans ma bouche, le vin s'évaporait invisiblement au contact de mes lèvres ; pour tout le monde, je mangeais et buvais ; mais, moi, je sentais bien qu'aucun aliment, solide ou liquide, ne me servait de nourriture. Mes dents mâchaient le vide, et je vous assure que je n'avais pas la berlue ; les mets étaient réellement dans mon assiette, le vin dans mon verre ; cependant, tout s'évanouissait, dès que j'y

touchais, sans que personne pût s'en apercevoir. J'aurais pu dévorer un bœuf tout entier, en apparence.

— C'est donc Bitru qui faisait tout disparaître ? insinuai-je, en ayant l'air de la plaisanter.

— Non, ce n'est pas Bitru, c'est le génie plus puissant qui m'a été annoncé.

— Savez-vous qui est-ce ? insistai-je.

Elle se plaça bien en face devant moi, me regardant dans les yeux. Les siens étaient effrayants à voir, quoique l'expression de la physionomie restât calme ; il me semblait voir des flammes, de vraies flammes, au fond de sa prunelle. Puis, la surprise fut plus forte ; je remarquai que ses pieds ne touchaient pas terre. Nous étions arrêtés. Toute mon attention était portée sur elle, et vraiment ses pieds étaient à quelques centimètres du sol ; elle était comme suspendue en l'air.

— Qui est donc en vous ? dis-je fortement.

Raide comme un automate, elle tendit vers moi sa main gauche grande ouverte. Alors, je vis successivement apparaître, sur la peau, en caractères de feu, les dix lettres suivantes : B, A, A, L, Z, É, B, O, U, B.

Elle est, en ce moment, possédée par Belzébuth lui-même, murmurai-je en mon for intérieur.

Une pensée me traversa le cerveau. Il était évident pour moi que le prince de l'orgueil se mettait en frais à mon intention, sans doute dans le but de m'éblouir, en me faisant constater sa puissance. Ne devais-je pas le rappeler à la réalité, c'est-à-dire à son infériorité devant Dieu, en d'autres termes l'humilier en le faisant fuir par un signe de croix ? Mais je me dis aussi que je n'étais pas digne d'engager une pareille lutte ; les prêtres à qui sont donnés les pouvoirs d'exorcisme sont toujours choisis parmi les plus vertueux, les plus irréprochables, et j'étais simple laïc, et j'étais loin de la perfection requise. Or, les exorcistes autorisés ne remportent pas toujours la victoire du premier coup ; cela n'eût-il pas été une présomption de ma part de vouloir chasser Belzébuth, sans être certain du résultat, non que je manquasse de foi, et en outre n'était-ce pas me faire connaître trop tôt à Sophia pour un catholique militant contre son palladisme ? En vérité, ma mission n'était pas de rappeler à l'ordre le malin, mais d'étudier ses

manifestations. Eh bien, puisque les puissances de l'abîme étaient en veine de prestiges, je devais, en cette circonstance, ne pas chercher à les interrompre, mais poursuivre avec plus d'attention que jamais mon examen.

Du reste, le prestige diabolique se présentait dans des conditions exceptionnelles ; je me recommandai à la bonne Mère par une prière intérieure rapide, et je continuai à observer.

Pendant ces courtes réflexions, Sophia, ou plutôt le démon qui s'était incarné en elle, dardait sur moi son regard à la fois flamboyant et scrutateur. Je ne bronchai pas.

Maintenant, la possédée latente avait repris sa posture normale ; ses pieds foulaient le sol. Elle me dit : « Venez encore », me prit la main et m'entraîna de plus belle. Nous marchions à grands pas.

Tout à coup, au tournant d'une allée, un nouveau spectacle étrange s'offrit à ma vue. Un arbre, au passage de Sophia, subitement retroussa ses branches, disposant ses rameaux en forme d'éventail, et s'inclina dans une profonde révérence ; son bois, peut-être séculaire, avait perdu toute rigidité ; il était flexible comme du caoutchouc. Mais le plus fantastique, c'est ce que fit une grosse branche, cassée, à moitié sèche, presque sans feuilles ; de l'extrémité, comme par une floraison subite, un beau bouquet en sortit, où dominaient de superbes lys martagons, et ce bouquet était tenu et fut présenté à la possédée par une main, d'apparence humaine, qui avait surgi, terminant la vieille branche, comme si celle-ci eût été un bras.



SOPHIE WALDER, POSSÉDÉE LATENTE. — Au tournant d'une allée, un arbre retroussa subitement ses branches, s'inclina devant Sophie dans une profonde révérence, tandis qu'une main, surgissant au bout d'une grosse vieille branche cassée, lui offrit un bouquet.

M^lle^ Walder prit le bouquet diabolique avec joie ; elle était radieuse.

— Vous voyez, me dit-elle d'un ton de triomphe, vous voyez, les bons génies me protègent ; nous aurons ce soir des résultats merveilleux ; on obtiendra par moi tout ce que l'on voudra.

Je ne lui répondis pas ; j'étais pensif, je méditais sur toutes ces choses.

Notre promenade terminée, l'heure de la réunion allait sonner bientôt. Tous les invités, frères et sœurs, étaient présents ; aucun n'avait manqué à la convocation.

On se rendit à la grotte, qui avait été disposée comme il convenait pour us tenue triangulaire.

Le lecteur me saura gré de passer sur toutes les simagrées habituelles. Le clou de la soirée consistait uniquement dans les expériences de M^lle^ Walder. Chacun attendait avec impatience.

Sophia dit les *Labah des Noms sacrés de Lucifer*, l'assistance faisant les réponses en chœur. Après quoi, le président du grand triangle, qui alors déjà ne comptait pas moins de sept Maîtresses Templières dont une avait reçu la révélation d'Astarté, rappela à l'assemblée que la grande-maitresse inspectrice avait été choisie pour avoir dans sa descendance l'Antéchrist et qu'en témoignage de cette élection divine toute la hiérarchie céleste la comblait de ses faveurs ; l'Excelsus-Excelsior lui-même n'avait rien à lui refuser.

Nous assistâmes alors à une série d'apparitions par substitution.

D'abord, M^lle^ Walder, qui avait apporté son serpent favori, fit déposer à quelques pas devant elle le panier le contenant. Le couvercle à peine soulevé, le reptile se glissa sur le sol, rampant droit vers elle ; puis, se dressant sur sa queue, s'arc-boutant, se recourbant tel qu'un point d'interrogation, il lui présenta ses hommages par un sifflement formidable. Ensuite, il se dirigea vers la muraille de rocher et monta, monta le long de la paroi, comme eût fait une limace. Parvenu jusqu'à la voûte, d'où pendaient des stalactites, il se mit alors à grossir et s'allonger démesurément, rampant là-haut au-dessus de nos têtes ; il était devenu bien plus gros et plus long qu'un boa constrictor ; et son corps, déroulant des anneaux innombrables, faisait tout le tour du sommet de la grotte ; la tête et la queue se rejoignaient au-dessus de l'orient, le cercle était parfait.

Sophia était satisfaite de cette première manifestation et savourait l'admiration dont elle était l'objet de la part de l'assemblée, stupéfaite d'un tel prodige.

Quant à moi, je ne partageais pas l'ahurissement général ; je m'attendais à tout, rien ne pouvait m'étonner. J'étais convaincu, en effet, que nous avions affaire à Belzébuth en personne ; c'était, en somme, le lieutenant de Lucifer qui était là déjà, plutôt que Sophie elle-même.

Le serpent de la voûte poussa sept sifflements effroyables ; à la lueur des flambeaux nombreux qui éclairaient la grotte, je voyais plusieurs des assistants qui pâlissaient. Puis, les bougies s'éteignirent soudain, sauf quatre

à chacun des points cardinaux, lesquelles ne donnèrent plus qu'une lumière tout juste suffisante pour nous permettre de nous distinguer les uns les autres.

À ce moment, nous eûmes tous la sensation d'un être vivant et invisible passant devant nous, faisant le tour de l'assistance et projetant sur le visage de chacun un souffle impétueux et brûlant. Frères et sœurs, l'un après l'autre, se rejetaient en arrière brusquement, quelques-uns poussant un cri, au fur et à mesure que la bouche invisible passait et soufflait.

Puis, les quatre dernières bougies s'éteignirent, et Sophia, qui était au milieu de la salle, devint aussitôt resplendissante de clarté, une clarté blanche. On aurait juré qu'au lieu d'être en chair, au lieu d'être un corps humain vêtu d'étoffes, elle avait été transformée en une statue de porcelaine blanche et fine, à l'intérieur de laquelle se trouvaient, des pieds à la tête, plusieurs becs électriques. Mais la statue parlait et se mouvait. M^lle^ Walder était éclairante ; prestigieux foyer de lumière, c'était elle, à présent, qui illuminait la grotte.

Alors, nous aperçûmes dans l'espace cinq mains énormes, flottant en quelque sorte, allant et venant en remuant les doigts, comme des araignées gigantesques qui auraient été suspendues par des fils invisibles au bout desquels elles se seraient balancées ; ces mains mystérieuses avaient le double de la grandeur naturelle, et elles étaient vertes, d'un vert d'émeraude ; aussi, elles brillaient, répandant une nouvelle lumière.

Pendant une minute au moins, elles traversèrent l'air dans tous les sens ; puis, planant au-dessus de nous, dans un vol moins rapide et plus régulier qu'au début, comme si elles faisaient un choix dans l'assemblée, elles s'abattirent sur le bras droit de cinq frères, les prenant au poignet en les serrant avec force ; et nous vîmes les cinq élus, tirés en avant par une puissance irrésistible, marcher, le bras tendu, saisi chacun par une des mains vertes. Elles les entrainèrent ainsi vers Sophia, qui resplendissait toujours, lampe vivante.

Sous la conduite des mains mystérieuses, les cinq frères furent placés auprès de M^lle^ Walder, deux lui saisissant les bras, deux autres la tenant par l'épaule, le cinquième posant sa main sur la tête de l'opérante. Les esprits du feu nous faisaient constater de la sorte que la femme lumineuse, sur qui

convergeaient nos regards, était toujours en chair et en os, n'était pas un spectre, un fantôme.

Sophia parla, en effet.

— Témoignez à nos frères et sœurs, dit-elle aux cinq élus, que vous me tenez réellement, que vous sentez ma chair sous vos doigts.

— Nous en témoignons, déclarèrent-ils.

Les mains vertes disparurent, le serpent de la voûte siffla sept fois ; au septième sifflement, Sophia avait été instantanément transformée en un beau jeune homme, d'une trentaine d'années, vêtu à l'antique, en guerrier grec, avec les insignes du plus haut rang.

En même temps, un cri de surprise s'échappait de la bouche des cinq frères qui venaient d'attester ne pas avoir affaire à un fantôme. Leurs mains s'étaient refermées, ne saisissant, ne palpant plus rien, tout à coup ; la matière corporelle de M^lle^ Walder s'était fluidifiée, volatilisée entre leurs doigts. Aussi, au comble de la stupéfaction, avaient-ils fait, d'instinct, un pas en arrière, en proie à une crainte facile à comprendre.

Le grand-maitre de *la Profundità* demanda au jeune capitaine impalpable quel était son nom.

— Alexandre III de Macédoine, répondit-il.

— Quoi ! Alexandre le Grand ?

Le fantôme substitué eut un sourire.

— Je ne porte pas ce surnom au royaume des esprits de lumière ; le Dieu-Bon seul est grand.

Et il s'évanouit, refaisant place au personnage matériel et tangible de Sophia.

Avec une instantanéité qui déroutait l'assistance, elle produisit plusieurs fois, ce jour-là, le merveilleux phénomène des substitutions. Elle fut, tour à tour, en fantôme, Luther, Cléopâtre, Robespierre, Héloïse, Mahomet, Savonarole, Voltaire, Platon, Spartacus, Héliodore, Francklin, Catherine de Russie, Jean Ziska, la Pompadour et Garibaldi, chaque transformation nouvelle s'opérant aux sifflements effrayants du serpent de la voûte.



Sophie Walder, possédée latente. — La faculté de substitution : transformation du corps humain, d'abord palpable, en une série de fantômes successifs (Luther, Voltaire, Cléopâtre, etc.)

Mais c'est surtout sous les traits de Voltaire que sa substitution fut la plus saisissante. Elle apparut d'abord en Voltaire jeune, au début de sa renommée, et, sous cette figure, vomissant des blasphèmes, elle passa par toutes les phases de la vie du philosophe impie, sans reprendre une seule fois sa forme de Sophia, mais en nous montrant graduellement tous les progrès de l'âge, jeunesse, maturité, vieillesse. Puis, le personnage que nous avions devant nous, fantôme lumineux, présenta le visage amaigri, caduc, grimaçant, universellement connu, et les vêtements impalpables dont il était habillé se transformèrent à leur tour en linceul. Sur la demande du spectre, on apporta une table, une vulgaire table en bois grossier ; on la plaça devant

lui, et le fantôme s'avança comme si aucun objet matériel n'eût été là ; lorsqu'il s'arrêta, il était, par le fait, nettement coupé en deux par la table. Après quoi, cette table, bien palpable, bien matérielle, qu'un frère servant avait apportée, disparut subitement ; on la retrouva, le lendemain, juchée dans les hautes branches d'un marronnier de la propriété.

La fin de la série des transformations mérite aussi d'être signalée.

Le fantôme de Garibaldi avait été substitué au corps de Sophia et avait débité quelques phrases ; ensuite, le pseudo-Garibaldi posa ses deux poings sur ses hanches, et voilà que sa tête s'enfonça dans son cou, disparaissant entre les épaules, les bras se transformèrent en anses et le corps en urne de bronze, d'où jaillirent des flammes rougeâtres. Puis, ces flammes prirent une forme humaine, et de nouveau nous avions sous les yeux Sophie Walder, l'urne s'évanouissant à son tour.

Alors, les bougies se rallumèrent partout d'elles-mêmes, Sophia perdit à la seconde son incandescence, le serpent de la voûte tomba sans quitter sa position circulaire, mais en reprenant sa grandeur primitive, et, se rétrécissant ainsi tandis qu'il traversait l'espace, il se trouva finalement déposé, en tour de cou, sur la chair de la jeune femme, redevenue telle qu'au début de la séance, c'est-à-dire en costume de grande-maîtresse, légèrement décolletée.

L'assemblée rendit des actions de grâces à Lucifer, à Baal-Zéboub, etc., et les travaux de grand-rite furent déclarés fermés.

Il est difficile de se prononcer sur les phénomènes de ce genre, produits par les possédés à l'état latent, ou, si l'on préfère, produits à l'occasion de ces possédés. Le corps humain, par sa nature, ne se prête aucunement à de telles transformations.

Les occultistes, qui assistent aux tenues de grand-rite, sont confondus, émerveillés au spéctacle de ces substitutions, et, n'ayant pas la foi chrétienne, ils voient dans tout cela des miracles luciférien s ; chez eux, ils s'en enorgueillissent ; ils tiennent leur dieu pour supérieur à Adonaï. Aussi, avec quel dédain traitent-ils les guérisons de Lourdes, qui sont pourtant de vrais miracles.

S'ils avaient la foi, ils comprendraient tout de suite qu'ils sont dupes d'une simple jonglerie diabolique, ni plus ni moins. Pour en demeurer au

cas de Sophie Walder, il me parait certain que ce n'est pas à son corps que des fantômes sont substitués, dans ces extraordinaires séances. Il y a prestige, et rien autre ; mais c'est le démon qui est le prestidigitateur ; du moins, telle est mon opinion.

Le pacte qui unit le possédé latent au diable est liant au plus haut degré. Sophie ne s'appartient plus ; c'est par légions peut-être que les puissances infernales entrent et résident en elle ; ils y sont chez eux. Mais son corps d'être humain, quoique devenu semi-diabolique, n'en reste pas moins corps humain, — la preuve en est dans les maladies, — et dès lors il n'a pas, *lui-même*, la faculté de fluidification ni celle de substitution ; ceci est du domaine exclusif des esprits.

Sophia, pas plus que Cagliostro, ne peut se trouver à deux endroits à la fois ; mais le diable peut transporter instantanément un magicien ou une magicienne, un pactisant ou une pactisante, à cent ou mille lieues ; c'est aux possédés latents qu'il réserve le déploiement de toute sa puissance. Néanmoins, on ne saurait trop le répéter, si étendu qu'il soit, le pouvoir de Satan est limité, précisément parce qu'il n'est pas dieu.

Il en est donc réduit à tromper, pour se faire prendre pour tout-puissant par ceux d'entre les occultistes qui lui rendent un culte formel.

Lorsque Sophia, comme à la tenue triangulaire de Lugano, est appréhendée par cinq frères constatant qu'ils palpent vraiment un corps humain, nous sommes déjà en plein prestige. En réalité, Sophia est cachée par le diable aux yeux des assistants ; il y a illusion d'optique ; le personnage que l'on voit, sous sa forme vivante, palpable et en même temps lumineuse, c'est Belzébuth ou Bitru, qui vient de se matérialiser ; et dès lors, c'est le démon lui-même qui se transforme à son gré en Cléopâtre, en Voltaire, en Luther, en Héliodore, en Garibaldi, en urne, en arbre, en tout ce que l'on voudra ; pour lui, cette série de substitutions n'est qu'un jeu. C'est pourquoi, il n'y a pas lieu d'en être autrement stupéfait. Pour Satan, tout cela n'est rien, absolument rien. Il donne une séance, comme chez Robert-Houdin, avec cette différence qu'il n'a besoin d'aucuns trucs de prestidigitation, lui ; mais, dans la stricte réalité du fait, ce n'est pas Sophie Walder qui donne la séance. Quant à elle, elle est enveloppée et pénétrée par un démon, qui la tient à côté, qui la dérobe aux regards, et qui, agissant sans doute en même temps sur elle comme dans le sommeil, déroule à son

esprit tous les phénomènes qu'il est censé lui faire opérer ; si bien qu'elle peut être de bonne foi et croire que vraiment elle se transforme et se fluidifie à volonté.

Comme on pense bien, je n'ai pas la prétention d'expliquer ces phénomènes au point de vue doctrinal ; mais, sans empiéter sur le domaine des théologiens, je crois avoir le droit d'exposer les réflexions que je me suis faites, en soumettant, bien entendu, à l'Église ma façon de penser, et prêt à m'incliner, prêt à abandonner complètement mon opinion sur ce sujet difficile, pour peu qu'elle soit jugée hasardée ; avant tout, en tant que catholique, considérant le Pape comme représentant infaillible de Dieu sur la terre, je suis fils respectueux de l'Église et soumis sans aucune restriction aux avis du Saint-Siège.

Donc, voici comment, sauf erreur, j'envisage les faits merveilleux, prodigieux, qui se produisent dans les cas de possession à l'état latent :

Je crois au transport instantané, à la possibilité du phénomène de bilocation (constaté dans le procès de Cagliostro, notamment) ; mais la fluidification du corps du possédé, corps humain, me paraît plus difficilement admissible. C'est pour cela que je n'ai pas d'opinion arrêtée sur l'opération de la traversée du mur, sans cependant accuser Sophia de supercherie.

En effet, je l'ai dit, tout l'appareil et toutes les complicités nécessaires pour la réussite d'une supercherie de M^lle^ Walder me paraissent compliquer beaucoup cette opération, et je trouve infiniment plus simple que le phénomène ait lieu par l'opération du démon. Mais comment le démon opère-t-il dans cette œuvre de grand rite ? Tel est le nœud de la question.

Le diable peut-il rendre susceptible de se fluidifier le corps d'un possédé dans lequel il s'est établi comme à demeure fixe, dont il a fait pour ainsi dire sa chair, son sang, ses os ? Plusieurs ecclésiastiques m'ont dit : *Oui*, et, dans ce fait d'une personne vivante passant au travers d'une muraille, ils ne voient pas une contradiction à l'essence des corps. Ils basent leur opinion sur ce que les corps des élus de Dieu seront doués de ce pouvoir après la résurrection ; d'où ils concluent qu'il n'est point certain que les corps des damnés eux-mêmes n'aient pas, au moins en puissance, ce don de la subtilité.

Mais le possédé, même latent, n'est pas encore le damné. Sophie Walder elle-même peut se convertir, devenir une bonne chrétienne ; qui sait ? Nul ne saurait sonder les mystères infinis de la grâce divine.

Je vois bien, dans le possédé, le démon s'unir à l'homme ; mais j'ai peine à croire qu'il puisse aller plus loin que faire de cette chair sa chose ; il ne me paraît pas croyable, à moins que la parole infaillible de Rome ne se prononce contre mon sentiment, que l'union du démon avec le possédé latent puisse aller jusqu'à supprimer la distinction des deux substances, c'est-à-dire que le diable, une fois établi en ce possédé, se change en lui.

À mon sentiment, le possédé latent devient diable ou quasi-diable, par l'effet d'une sorte d'identification qui n'est qu'une identification apparente, par l'effet d'une sorte d'escamotage d'un corps matériel, de telle façon que ce que l'on voit n'est plus qu'une forme et même une substance l'une et l'autre trompeuses, forme humaine, substance diabolique. Là est le prestige.

Je me suis fait cette opinion en comparant l'œuvre de grand-rite dite *expérience de la fluidification* et l'œuvre également de grand-rite dite *expérience des substitutions*.

Que le lecteur veuille bien examiner avec moi ces deux expériences : une contradiction flagrante le frappera tout de suite. Pour la traversée du mur, Sophia prétend qu'il est nécessaire, indispensable qu'elle soit entièrement nue ; les vêtements ne se fluidifieraient pas, une simple étoffe empêcherait la réussite de l'opération. Dans la séance des substitutions, au contraire, les vêtements ne constituent plus un obstacle ; elle les garde ; pourtant, le costume qu'elle a au début et à la fin se transforme, en même temps que les divers personnages censément représentés par elle, censément substitués à elle.

Alors ?…

Voyons, le phénomène des substitutions n'est pas celui de la fluidification, si l'on veut ; mais ils sont, qu'on me pardonne le mot, cousins germains ; ils sont même frères jumeaux.

Pour substituer un personnage à un autre, et en même temps un vêtement à un autre, il faut nécessairement volatiliser, j'allais dire fluidifier, le premier personnage avec ses vêtements.

Donc, contradiction flagrante. Pourquoi Sophie, si elle peut, elle, Sophie Walder, se métamorphoser en Alexandre le Grand dans son costume de conquérant macédonien, ne pourrait-elle pas traverser une muraille en toilette de grande maîtresse ? pourquoi son costume ne se fluidifierait-il pas de même que son corps ?…

Ce qui me paraît admissible, — et alors il n'y a plus contradiction, — c'est que le mur, s'il est vraiment traversé, n'est pas traversé par Sophie Walder, mais par un démon qui a pris sa forme, aux yeux des assistants ; c'est aussi que les substitutions successives de personnages les uns aux autres, tous costumés selon l'histoire, sont le fait, non de Sophie Walder elle-même, mais d'un démon, qui a commencé par l'escamoter, elle, c'est-à-dire qui la tient là, tout à côté, dérobée aux regards, et qui a pris d'abord sa forme et un costume (matière diabolisée) ressemblant au sien.

Dans l'expérience dite de la fluidification, le sosie diabolique de Sophia pourrait donc parfaitement traverser le mur autrement qu'en état de nudité ; mais, en démon obscène qu'il est, il a imaginé ce prétexte des vêtements non-fluidifiables (n'oublions pas que c'est Bitru) pour inciter M^{lle} Walder à se dévêtir, d'abord, et quand il s'est installé à sa place, sous les apparences de son corps mis à nu, il prolonge ce honteux spectacle, sous prétexte de faire admirer aux assistants la transformation progressive d'un corps vivant en cadavre et d'un cadavre en spectre impalpable. Quant à Sophia, dans cette expérience comme dans celle des substitutions, elle doit, par l'effet d'une autre jonglerie démoniaque lui faisant illusion à elle-même, croire qu'elle joue réellement le rôle dont son sosie infernal est le seul et véritable acteur ; elle ne traverse pas la muraille, mais elle est transportée, instantanément ou non, de l'autre côté, sans avoir conscience de son transport, et elle ne reparaît elle-même, à la fin du prestige, qu'à raison de la disparition du diable jugeant utile de terminer là sa comédie.

Un des motifs sérieux qui me font croire qu'il en est ainsi, c'est la réponse que je reçus du Hiérarque chargé de donner le coup de cloche, interrogé par moi après une de ces tenues de grand-rite.

Je lui demandai :

— Puisque, durant toute l'expérience, vous êtes dans la partie est du temple, il vous est impossible de discerner à quel moment Sophia,

spectrifiée, est prête à passer en fluide par les pores invisibles de la muraille ; ou alors c'est que vos yeux auraient la faculté de voir au travers de la pierre et de l'acier, ce dont je doute. Comment donc savez-vous que l'instant est venu de donner le coup de cloche ?

— Je ne vois pas au travers du mur, me répondit-il ; j'ignore absolument où l'opération en est dans la partie ouest ; mais j'ai, dès le début, la main sur la corde de la cloche, et c'est une force mystérieuse, entrant tout à coup dans mon bras et le secouant, qui m'oblige à sonner. Cette force est irrésistible

Il m'offrit, à raison de mon grade équivalant au sien, d'en faire la constatation, en assistant Sophia à sa première opération de ce genre ; mais c'eût été me mêler directement à l'action diabolique, et je refusai. Témoin, mais non complice, telle a toujours été ma ligné de conduite.

En résumé, voilà deux prestiges que j'ai consciencieusement étudiés, deux œuvres de grand-rite pour lesquelles est réputé indispensable le concours d'une Maîtresse Templière Souveraine, c'est-à-dire d'une Maîtresse Templière ayant eu la révélation d'Astarté et que j'appelle, moi, une possédée à l'état latent. Il est incontestable, à mon sentiment, que de tels prestiges, dont ces possédés latents sont l'instrument, tout au moins d'une façon partielle, n'ont aucun rapport avec les phénomènes que j'ai étudiés, d'autre part, dans les cas de possession ordinaire, non latente. Expérience de la fluidification et expérience des substitutions sont des jongleries diaboliques, et nullement des miracles ; mais il n'en est pas moins vrai qu'ici le démon déploie toute sa puissance. C'est sa manière de récompenser sur terre les palladistes qui lui rendent un culte direct et l'intitulent audacieusement Dieu-Bon, *Excelsus Excelsior*, en attendant que ceux-ci, voyant après leur mort combien ils ont été ses dupes, soient sa proie pour l'éternité. Le palladiste s'est déclaré ennemi de Dieu : il mérite ces prestiges extraordinaires, dont il se grise dans le mystère des triangles, et qui sont la préface du châtiment suprême. Si Satan, en dehors des arrière-loges de la maçonnerie palladique, ne fait pas étalage de son pouvoir poussé aux dernières limites, c'est que Dieu ne le lui permet pas.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les œuvres de grand-rite et sur les possédés à l'état latent. Le cas de Sophie Walder n'est pas le seul à ma connaissance. On cite, dans les triangles, bien d'autres expériences

merveilleuses ; mais je ne suis pas en mesure de me prononcer sur l'authenticité de toutes.

Néanmoins, je dois mentionner, quoique sans la garantir, une œuvre de grand-rite opérée à Päaris et dont un occultiste du rite français, un des rares palladistes du Grand Orient de France, serait coutumier. Ce maçon, dont l'occultisme est ignoré d'un grand nombre de frères, même des membres de la loge qui l'a eu longtemps pour Vénérable, existe encore ; c'est un industriel de la rive gauche, nommé Painblanc. C'est *aux trois S* qu'il pratique le palladisme ; la loge à laquelle il est inscrit y a aussi ses tenues.

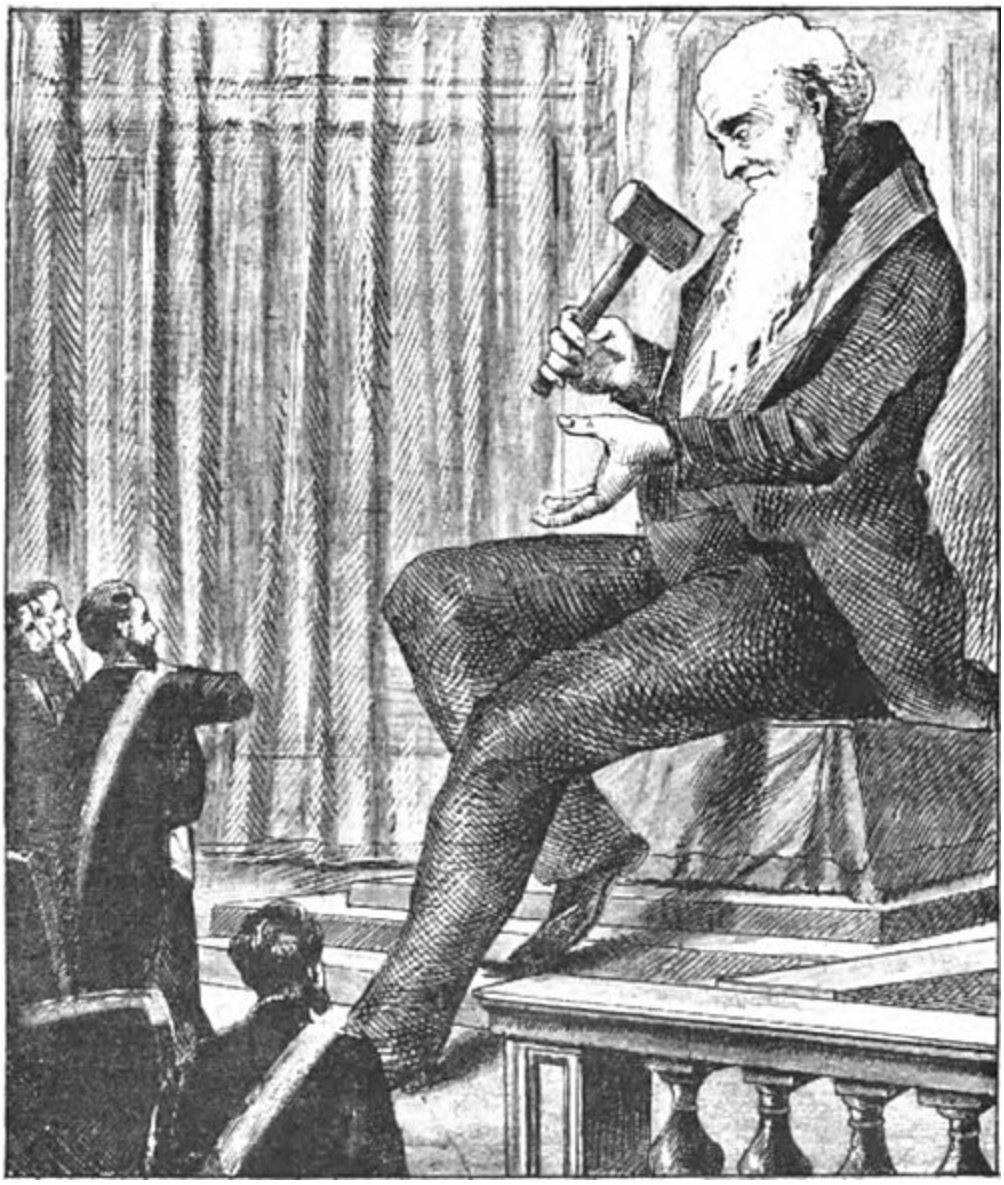
Le F∴ Painblanc est un homme bien constitué, d'une stature moyenne ; il doit avoir aujourd'hui dans les cinquante à soixante ans ; c'est un blond que l'âge a complètement blanchi, chevelure bien fournie et barbe patriarcale. On le voit tous les jours monter et descendre la rue de Rennes, d'un pas lent, d'une allure solennelle. Il se découvre en passant devant la statue de Diderot. Il est fort populaire dans les milieux ouvriers, et, aux jours d'élection, les gens du peuple suivent volontiers ses conseils ; il exerce une notable influence dans son quartier. C'est un anticlérical farouche, mais de la catégorie de ceux qui poussent aux mesures de persécution les plus violentes en faisant valoir dans les termes les plus modérés des arguments savamment perfides qui font impression sur les ignorants. On le voit dans les congrès de libre-pensée aussi bien que dans les meetings socialistes : avec son genre bonhomme, il a toujours l'air de calmer les exaltés ; en réalité, il excite la foule plus habilement que les énergumènes ; mais qui pourrait soupçonner son fanatisme, tant il est placide, bienveillant, paternel ?

Ce n'est pas un hystérique, celui-là, certes. Il jouit d'une santé relativement bonne, n'ayant que les indispositions passagères qui sont le lot de tout le monde. Il est tout à fait sain d'esprit, raisonnant en logicien parfait, dans le sens de ses opinions anticléricales, bien entendu ; c'est pour l'Église, un adversaire méthodique, qui suit un plan et ne perd jamais de vue son but.

Cependant, cet homme si calme, si paisible, est un possédé à l'état latent, et certainement ce n'est pas le premier diable venu qui loge en lui.

L’œil est, chez le possédé, l’organe par lequel le démon trahit, au premier aspect, sa présence ; le regard d’un possédé, surtout latent, n’est pas un regard humain, même en dehors des périodes de manifestation. Chez le F∴ Painblanc, l’œil est fulgurant ; ce sont des éclairs qui jaillissent de ses prunelles, et son regard, à lui seul, dément toute la placidité de sa physionomie.

Je n’ai pas assisté aux prestiges du F∴ Painblanc ; mais ils m’ont été affirmés par une grande-maitresse argentine, qui, venue à Paris, lors de l’exposition du centenaire de 89, en fut témoin. D’après elle, ce palladiste éminent jouirait de la faculté de se grandir jusque dans des proportions fantastiques. Pour démontrer combien le grand architecte le favorise, il lui suffit, une fois qu’il s’est installé à l’orient où grand-maitre et grande-maîtresse lui cèdent leur place présidentielle, d’adresser aux puissances du feu une assez longue invocation cabalistique, pendant laquelle sept frères frappent toutes les trois secondes, à tour de rôle, un coup sec sur un tambour couvert de hiéroglyphes ; ce tambour a été donné au F∴ Painblanc par le démon Béhémoth. Alors, l’invocation terminée, on voit le magicien grossir et grandir peu à peu, outre mesure, jusqu’à ce que sa tête vienne toucher la voûte du temple triangulaire. Et cette œuvre de grand-rite, si elle s’accomplit réellement comme elle m’a été rapportée, confirme ce que je disais tout à l’heure au sujet de la diabolisation de la matière apparente : dans ce prestige, les vêtements suivent le corps du possédé dans son développement anormal, et redeviennent ce qu’ils étaient d’abord, quand le F∴ Painblanc reprend sa grandeur naturelle. Durant l’espace de vingt minutes à demi-heure, le magicien est un véritable géant, sans que ses vêtements aient craqué pendant le grossissement du corps, et les frères et sœurs de l’assistance paraissent des liliputiens. Mais, ce qu’il y a de plus curieux, c’est que, si le F∴ Painblanc se met à parler pendant la durée du phénomène, il a alors une voix de tout petit enfant ; quant au tambour de Béhémoth, si on le frappe d’un coup de baguette après l’invocation et avant la fin du prestige, au lieu de rendre le son habituel, il pousse un retentissant cri de coq.



Œuvres de Grand-Rite. — Durant l'espace de vingt minutes à demi-heure, le magicien est un véritable géant, et les frères et sœurs de l'assistance paraissent des liliputiens.

Je n'ai aucune raison de soupçonner que la grande-maîtresse de Buenos-Ayres, de qui je tiens ces renseignements, ait voulu me tromper. D'abord, depuis la publication de mon ouvrage, j'ai eu l'occasion d'en glisser quelques mots dans une conversation avec un de mes ex-frères, un parisien, qui se lamentait des révélations pleuvant dru sur le temple, et sa réponse m'indiqua très nettement qu'il était au courant de ce prestige. Ensuite,

l’expérience que j’ai acquise en fréquentant les triangles me permet de départager le vrai et le faux parmi les nombreuses expériences qui m’ont été racontées, en dehors de celles dont j’ai été témoin oculaire. Aussi, je ne vois rien d’impossible dans le cas du F∴ Painblanc : au surplus, le tambour à hiéroglyphes n’est pas le seul objet enchanté servant à l’appel des « daimons » ; je parlerai tout à l’heure du tambour de basque de miss Vaughan.

Au nombre des prestiges que je rejette, comme tout à fait incroyables, se trouve le cas d’un frère et d’une sœur palladistes de Constantinople, le mari et la femme, deux arméniens diabolisants. On dit qu’ils changent l’un et l’autre de sexe à volonté. Il pourrait n’y avoir là qu’une fantasmagorie diabolique, une illusion d’optique pour les spectateurs de cette œuvre de grand-rite ; mais, comme ceux-ci n’assistent pas, dit-on, à une séance de transformation où les personnages seraient impalpables, et comme, au contraire, on m’a ajouté qu’en leur état contre-nature ils se plaisent à opérer sur le pastos, ceci dépasse, à mon avis, les bornes de la vraisemblance, et je n’y vois qu’une comédie obscène.

On m’a raconté encore qu’à Alexandrie un triangle compte parmi ses membres un tout petit homme, presque un nain, qui, une fois par an, à jour fixe, opère un prestige singulier. Le 2 octobre, devant tous les frères et sœurs de son atelier, il se met complètement nu et monte sur une grande table ronde, où il tourne, tourne, en marchant à quatre pattes. Pendant qu’il se démène ainsi, son épine dorsale s’allonge, et l’appendice caudal qui lui pousse au coccyx est une superbe queue de renard ; les assistants, narre-t-on, peuvent tâter et se convaincre qu’il n’y a aucune supercherie. Puis, la queue de renard disparaît tout à coup. Mais c’est là encore, sans aucun doute, une légende fantaisiste.

Dans le Palladisme, comme ailleurs, il y a une sorte d’émulation, un esprit de gloriole, qui amène l’invention de récits exagérés. Tel visiteur, venant dans un triangle étranger et y assistant à une œuvre de grand-rite, dit souvent, à la sortie, en causant : « Oh ! chez nous, nous avons tel frère ou telle sœur, qui, en état de pénétration, opère tel et tel prodiges, bien plus merveilleux que ce que je viens de voir ici ». C’est l’éternelle histoire du marseillais et du gascon, qui, chacun, renchérissent sur ce qui leur est arrivé.

C’est pourquoi je n’ai pas accueilli à la légère tout ce qui m’a été rapporté ; il est de nombreux cas que je n’ai pas même pris la peine d’inscrire dans mes notes, parce qu’ils ne pouvaient être contrôlés par moi et qu’ils étaient invraisemblables, en outre.

Au début de ce chapitre, j’ai rappelé le cas de la Ingersoll, qui a été constaté par Albert Pike et consigné dans un rapport officiel. Les faits de cette sœur palladiste ainsi signalés se rapprochent assez des phénomènes observés chez miss Diana Vaughan ; mais la première n’est pas une possédée à l’état latent, puisque le concours de Mages Élus lui est indispensable pour l’accomplissement des prestiges produits à son occasion. Dans la séance de Saint-Louis, c’est Albert Pike qui pénétra de l’esprit Ariel la sœur Ingersoll ; Diana Vaughan, par contre, agit par elle-même, sa personne étant possédée sans interruption, l’état de possession étant devenu pour elle une seconde nature.

J’ai eu l’occasion de faire remarquer à plusieurs personnes, notamment à M. le commandeur Lautier, lors d’un voyage de miss Vaughan à Paris, l’étrangeté caractéristique du regard de cette possédée latente. « M. le docteur Bataille, écrit M. Lautier, nous fait observer, tandis que miss Vaughan s’explique, l’étrange flamme que jettent ses yeux. À vrai dire, ces jeux-là sont peu communs, tantôt bleu de mer, tantôt jaune d’or très vif. Le docteur nous rapporte à voix basse quelques-unes de ses observations sur les luciférienne, qui jouissent, comme miss qui est là, de la faculté d’extase diabolique, qu’il ne faut pas confondre avec les crises d’hystérie, ni avec la possession ordinaire, telle qu’elle est bien connue par les cas officiels d’exorcisation ; ces démoniaques-là, paraît-il, font une simple invocation à leur « daimon protecteur » (celui de la sœur Diana serait Asmodée), et aussitôt elles tombent comme mortes ; elles restent dans cet état jusqu’à quatre heures consécutives, vivant d’une autre vie, disent-elles lorsqu’elles se raniment : cela est pour elles une volupté, nous ajouterons une joie vraiment infernale ; et c’est là, nous dit le docteur, une caractéristique de la possession dite à l’état latent. Le docteur affirme même que ces luciférienne s’élèvent souvent à une certaine distance du sol, durant l’extase diabolique, et semblent soutenues, bercées dans l’espace par des esprits invisibles. » (*Rosier de Marie*, n^{o} du 1er janvier 1894.)

Au risque de me fâcher avec miss Vaughan, — ce que je regretterais fort, — il me faut cependant parler de son cas. Je sais qu'elle n'aime pas qu'on entame à son sujet la question des phénomènes surnaturels, quand il s'agit de les divulguer au public. Même, contrairement à Sophia qui, dans les triangles, fait volontiers parade de ses talents de magicienne, miss Diana Vaughan s'occupe plutôt de politique, et c'est toujours à son corps défendant, quand il est absolument impossible de se passer d'elle pour une tenue de grand-rite, qu'elle se résout à opérer ; non pas que les prestiges lui répugnent, mais elle préfère les réserver pour chez elle, à titre d'agrément personnel. Elle ne veut pas, me disait-elle un jour, jouer le rôle d'acrobate du palladisme.

J'ai donc beaucoup de chances de la contrarier en ce moment. Néanmoins, attendu que je n'ai pas fait mes enquêtes par pure curiosité, je ne puis me soustraire au devoir de dire, au moins en quelques lignes, ce que je sais et ce que je pense du cas de la grande-maîtresse de New-York. Étonnante exception dans ce monde mystérieux des diabolisants, elle est foncièrement bonne ; elle sait combien j'estime les qualités de son excellent cœur, et que, par conséquent, je ne cherche aucunement à lui causer de la peine, à lui nuire dans l'esprit de mes lecteurs ; j'espère qu'elle tiendra compte de mes sentiments d'amitié et de reconnaissance à son égard, et qu'elle ne me gardera pas rancune de ce que je suis obligé d'écrire ici.

D'abord, il doit être bien entendu que miss Vaughan, élevée dans le luciférianisme pur dès sa plus tendre enfance, repousse avec horreur l'accusation de satanisme. Sur ce point, elle est irréductible ; il n'est pas de théologien au monde qui lui fera comprendre, à moins d'un miracle de la grâce, que Satan et Lucifer sont un seul et même personnage ; le jour où elle admettrait cela, il n'y aurait plus besoin de prier pour elle, si ce n'est pour qu'elle persévère, car ce jour-là elle serait convertie.

Elle nous considère, nous catholiques, comme étant absolument dans l'erreur ; le vrai Satan, dans son système, c'est Adonaï, c'est le Dieu que nous adorons ; c'est nous qui sommes des satanistes, ce sont les miracles de Lourdes qui sont des prestiges diaboliques, ce sont les saints qui sont des possédés du démon. Cela ne l'empêche pas de considérer qu'il y a de bons saints du catholicisme : elle vénère Vincent de Paul, avec la conviction qu'il est, glorieux pour l'éternité, au royaume du Dieu-Bon Lucifer ; elle-

professe une admiration sans bornes pour Jeanne d'Arc et a composé une sorte de prière des plus bizarres, mais où se révèle son mysticisme attendri, qu'elle lui adresse parfois.

S'il est une palladiste paraissant devoir être à l'abri des atteintes de l'ennemi de Dieu, c'est certainement miss Diana Vaughan ; et cependant, je le répète, il est impossible de ne pas la lasser au nombre des possédées latentes. Mais les desseins de Dieu sont incompréhensibles à notre intelligence humaine plus qu'imparfaite ; c'est pour cela que, chaque fois que je songe à cette créature d'élite, si profondément dans les ténèbres et livrée à ce point aux puissances infernales, mon pauvre esprit est tout à fait dérouté. Pourtant, il est un fait, renversant, qui donne le plus grand espoir et dans lequel la main divine se montrera à tout catholique croyant : miss Diana n'a pas été souillée, ni par le pastos, que la volonté de son père lui a épargné, ni, ce qui est plus fort, ce qui est en dehors des choses humaines, par aucun des esprits du feu ; elle est pénétrée, mais respectée même par Lucifer et ses subalternes. Or, son génie, à elle, est plus licencieux encore que Bitru ; c'est Asmodée, le démon de l'impudicité. La Maîtresse Templière Diana Vaughan est première et seule souveraine en Asmodée, c'est-à-dire que, par pacte formel, Asmodée s'est lié à elle seule pour tout le temps qu'elle vivra. Eh bien, j'ai eu de longues causeries avec miss Vaughan, et sa franchise lui vaut un langage des plus libres ; jamais, devant moi ni devant quelqu'un de mes amis, un mot risqué à double sens n'est tombé de ses lèvres ; jamais, dans aucune conversation, même sur des sujets délicats, je n'ai surpris le reflet d'une pensée impure traversant son cerveau[5]. Voilà ce qui déconcerte mon appréciation, dans l'examen de ce cas de possession latente ; mais voilà aussi ce qui me convainc intimement que Diana Vaughan n'est pas à jamais perdue. Il y a, me semble-t-il, quelque ange du ciel qui a mission de veiller sur elle, qui la protège, alors qu'elle se croit protégée par son Asmodée ; ce démon est, selon toute évidence aux yeux de la foi chrétienne, l'instrument d'une destinée providentielle, l'esclave d'un projet divin insondable, esclave furieux sans doute de la contrainte qui lui est imposée, mais impuissant à faire ce que sa perversité voudrait.

Sous le bénéfice de ces considérations, examinons, à présent, les principaux faits surnaturels produits dans le cas de miss Vaughan.

La grande-maîtresse de New-York est une extatique au cinquième degré ; j'ai constaté ce premier point, et là-dessus j'ai mon opinion bien arrêtée. En outre, elle passe pour jouir du don de bilocation, mais dans de certaines circonstances particulières ; relativement à ce second point, je n'ai assisté qu'à une seule expérience, et elle ne m'a pas paru concluante.

Parlons d'abord de l'extase.

Certaines maladies naturelles, par exemple, l'épilepsie, le spasme, les affections utérines, provoquent parfois une sorte d'extase. Aussi ne faut-il pas prendre pour des démoniaques les extatiques de cette catégorie ; là, le phénomène est purement naturel.

Mais l'extase peut être aussi produite artificiellement, et alors nous trouvons là, dans ces moyens employés par les magiciens, les sorciers, une manière naturelle d'entrer en communication avec le diable, mais dont celui-ci profite pour se manifester et faire agir, par conséquent, le surnaturel.

Ces moyens naturels sont :

1° Le tournoiement. Le lecteur se rappelle ce que j'ai dit des derviches tourneurs et hurleurs ; on peut citer aussi les aïssaouas de l'Algérie, les sorciers des peuplades sauvages de l'Amérique du Nord, certaines tribus nègres de l'Afrique et de l'Océanie, où, des fois, à certaines fêtes de bas paganisme, un village tout entier se met, par ce procédé, en état d'extase diabolique.

2° La danse et la musique. Telles, les bacchantes et les corybantes de l'antiquité ; tels, les magiciens des peuples du nord de l'Europe. Il faut y ajouter les ruffaï de l'Inde, les Jacoutes et la plupart des sauvages de la Polynésie, les Caraïbes, les Lapons, les anciens Mexicains et Péruviens et les barvas ou prophètes, chez les Bilhs, dans l'Indoustan.

3° La fixité du regard. Chez les fakirs indiens, on se procure l'extase en fixant obstinément le bout de son nez ; les omphalopsychés du mont Athos parvenaient au même résultat au IV^e^ siècle en contemplant leur nombril, d'où ils finissaient par voir jaillir des torrents de lumière.

4° Certains breuvages et certains liniments. Il faut citer : les pollenta stupéfiantes des temples d'Esculape ; le népenthès, que la belle Hélène

tenait de l'égyptienne Polydamna ; le haschich du Vieux de la Montagne ; l'opium de la San-ho-hoeï ; la fève des prêtres du Grand-Esprit, chez les Nadoëssis de l'Amérique Septentrionale ; la cava des fétichistes océaniens ; la liqueur du pastinaca, des Kamstchadales ; le jus de cohobba des caciques, chez les Incas ; l'asserol des Turcs ; la bacca des Hottentots ; l'onguent des sorciers du moyen-âge ; la pommade fétide des prêtres aztèques du Mexique.

Or, le lecteur le sait et cela a été bien expliqué à la IV^e^ partie de mon ouvrage, ce n'est pas parce que tel état est amené par des moyens plus ou moins naturels qu'il faut en conclure que cet état du sujet est et demeure jusqu'au bout naturel.

Ainsi que M. l'abbé Lecanu l'a fait très justement ressortir, « les aïssaouas et les derviches tourneurs, lorsqu'ils ont atteint le paroxysme de leur exaltation, se tailladent, se découpent, se transpercent la langue, les bras, la poitrine, se roulent dans des brasiers, caressent avec volupté des barres de fer rougies au feu, se font piquer par des scorpions, mordre par des serpents, sans qu'il n'en reste ni traces, ni souvenirs, ni effets, après l'apaisement de leur fureur. C'est un spectacle auquel assistent les populations des grandes villes, huit jours avant le Ramadan, dans tous les pays mahométans. Le bala des nègres était pareil, à la Martinique, en 1786, lorsque le gouverneur, François de Neufchâteau, l'interdit sous les peines les plus sévères.

« Dans l'Inde, le fakir qui a pu atteindre au degré suprême de la sainteté, c'est-à-dire de l'extase, se prépare par les austérités et les jeûnes à subir l'épreuve du crochet, et se donne en spectacle aux nombreuses populations que les fêtes principales des idoles attirent auprès des plus fameuses pagodes, spécialement aux fêtes du Beïram. Voici de quelle sorte la cérémonie s'accomplit : le saint est dépouillé de ses vêtements, un ministre de l'idole lui applique un coup de paume sur le rein ; il en résulte une enflure subite, dans laquelle on passe un crochet de fer ; puis, au moyen d'une corde et d'une poulie, on enlève le patient à une potence, au haut de laquelle il se livre à toutes les évolutions d'un moulinet agité par le vent, et les processions dévotes passent au-dessous pour recevoir la sanctification. Lorsqu'après plusieurs heures de cet exercice on décroche le patient, un coup de paume fait disparaître l'enflure de son rein et guérit la plaie.

« Au Thibet, le chabéron s'exalte aux chants cadencés des lamas, ses confrères, jusqu'au délire extatique ; puis, il s'ouvre le ventre avec un coutelas, extrait ses entrailles et les laisse reposer sur la table qui est devant lui ; après une heure de cette torture à laquelle il paraît insensible, et pendant laquelle il prophétise et répond aux questions qui lui sont adressées, il remet ses entrailles en place, rapproche les lèvres béantes de sa blessure, les contient avec une main et y passe l'autre pour les frictionner une fois. La plaie est refermée et cicatrisée. Les chants reprennent au diapason où ils s'étaient arrêtés, et redescendent graduellement jusqu'à la note la plus basse. Le bokte, c'est-à-dire le saint, est alors démagnétisé et rentre dans la vie commune. Il s'en retourne au bras de ses confrères, pâle, affaibli par la perte énorme du sang qu'il a faite, mais sans qu'il en reste d'autre souvenir, ni qu'il en résulte d'autre accident. Ce spectacle est souvent offert aux populations du Thibet et de la Tartarie, qui en sont toujours très avides. (*Voyage au Thibet*, par le R. P. Huc, tome I^er^.)

« Si tout ceci est naturel, demande M. l'abbé Lecanu, que les naturalistes l'expliquent donc. Si tout ceci est naturel, que les médecins y cherchent donc des moyens pour l'art de guérir. La négation des faits n'est qu'un aveu d'ignorance, et l'entêtement dans une pareille négation n'est qu'un entêtement puéril[6]. »

Eh ! non, répondrons-nous, cela n'est pas naturel, et je crois avoir montré très explicitement qu'il y a une ligne de démarcation bien nette qui est franchie par certains hypnotisés lorsqu'ils passent du naturel au surnaturel. Comment, en effet, dirai-je avec M. l'abbé Lecanu, pourrait-on soutenir qu'il n'y a rien en dehors de la nature dans le cas de tel magnétisé qui lit à travers l'enveloppe d'une lettre ou la boîte d'une montre, qui entend par les doigts, voit par l'épigastre, comprend la pensée d'autrui, se transporte mentalement en des lieux où il n'est jamais allé et les décrit ?

Or, précisément, pour en revenir aux extatiques, cette dernière faculté est commune à presque tous.

Mais il est bon de savoir qu'il y a plusieurs degrés dans l'extase, et nous allons voir, par le cas de Diana Vaughan, ce qu'est un extatique au cinquième degré.

Le premier degré est purement léthargique ; le corps a perdu momentanément toute faculté et toute sensibilité : c'est l'état des épileptiques et de ceux qui ont aspiré le chloroforme.

Si l'accident léthargique se reproduit fréquemment, à court intervalle, et surtout avec intention, l'extase s'élève d'un degré ; les facultés sensitives sont toujours aliénées, mais la faculté de communication se développe : l'extatique entre en rapport avec un interlocuteur qui le touche : c'est l'état des somniloques et des sujets des magnétiseurs à leur début.

Jusqu'ici, nous sommes dans le naturel.

Au troisième degré, le cas peut être encore naturel ; mais aussi le surnaturel commence parfois à intervenir. À ce degré, l'extatique a des visions, et il peut en rendre compte à son interlocuteur : c'est l'état de clairvoyance des magnétisés, des malades dans le délire de la fièvre, de ceux qui se sont intoxiqués avec le haschisch, l'opium, la belladone, le solanum et autres substances, l'état de certaines ivresses produites par le vin ou le tabac.

Voilà donc la limite du naturel, et il est facile de comprendre quand le surnaturel entre en jeu ; le caractère même de la vision l'indique. D'autre part, tel extatique au troisième degré peut être l'objet des bienfaits divins, comme tel autre peut être le jouet du diable. Il est évident que le ciel ne se manifestera pas aux personnes qui recherchent l'extase dans l'ivresse de l'opium ou du haschisch ni aux professionnels du somnambulisme et encore moins aux vocates procédants. L'extatique angélique est une personne de haute vertu, pieuse ; ce n'est aucun excès, ni la maladie non plus, qui lui vaut cet état où, par moments, dans une sérénité parfaite, elle est en communication avec des esprits célestes. L'extatique diabolique peut, lui aussi, n'être pas un maladif ; mais le plus souvent il a recherché l'extase par des moyens que condamne l'Église, et alors ce sont les démons qui paraissent dans ses visions et communiquent avec lui, soit dans des cauchemars monstrueux, soit dans des rêveries voluptueuses. Le naturel, dans l'extase au troisième degré, est le cas des ivresses ordinaires ou des fièvres délirantes.

Mais, à partir d'ici, l'extase monte à un degré encore plus élevé ; elle s'élance en plein surnaturel, dans la voie de Dieu ou dans la voie de Satan.

Au quatrième degré, l'intuition de l'âme est plus ferme, et elle entre en relation immédiate avec le monde intellectuel. L'extatique, alors, connaît la pensée d'autrui, voit ce qui se passe dans des lieux éloignés, comprend les langues qu'il n'a pas apprises, et se sert de ses sens, quoique en état de léthargie, pour parler et agir. Mais souvent, et ceci caractérise l'extase diabolique, le trouble des facultés, leur déplacement, sont des phénomènes incohérents, déréglés, et tout, dans la perception des choses secrètes dévoilées au sujet, tend à une œuvre mauvaise ou, pour le moins, inutile. Chez l'extatique que le ciel protège et inspire, le calme est absolu, au contraire ; la vision est d'une douceur ineffable ; ce sont les saints anges qui guident sa pensée, qui entr'ouvrent les portes du ciel à ses yeux charmés ; et toujours l'extase à une raison d'être divine, elle comporte un enseignement nécessaire au bien de l'humanité.

Enfin, à son cinquième et plus haut degré, l'extase devient le ravissement ; le corps est affranchi des lois de la gravitation et de la mécanique, il se déplace sans aucune force motrice ; les phénomènes intérieurs sont complétés par des phénomènes extérieurs que la raison humaine est incapable de comprendre et que toute la science de nos savants modernes ne saurait expliquer.

Miss Diana Vaughan est une preuve vivante de ce que la naissance dans de certaines conditions (cas de Sophie Walder) n'est pas d'absolue nécessité pour amener la possession à l'état latent : même, la grande-maitresse de New-York ne se trouve dans cet état que depuis une époque relativement récente.

Tout en étant rédigé sur un plan arrêté d'avance, au point de vue des grandes divisions, mon ouvrage, qui représente plus de deux années de publication, est forcément sujet à des modifications sur quelques points, à raison des événements qui se sont déroulés depuis que j'ai pris la plume ou des renseignements nouveaux que j'ai obtenus.

C'est ainsi que, me fondant sur les notes recueillies jusqu'en septembre 1892, j'ai classé miss Vaughan (chapitre XXII) au nombre des personnes obsédées, mais non possédées par le diable, et je l'ai présentée comme un exemple sans doute unique d'une obsession des plus bizarres, un cas exceptionnel d'obsession protectrice, par opposition à l'obsession persécutrice. En effet, longtemps ce fut cela. Mais, depuis que ce chapitre a

été livré à la publicité, les mois ont succédé aux mois, et un supplément d'information m'a appris que le cas de la chère Diana avait subi une notable transformation.

La dernière fois que je l'avais vue avant de me mettre au travail, c'était quelques semaines après son installation à New-York ; certes, je ne soupçonnais pas alors quel rôle considérable elle jouerait dans les événements qui ont accompagné et suivi l'élection frauduleuse de Lemmi au souverain pontificat de la secte. Tout le monde sait aujourd'hui que le Convent secret du palais Borghèse causa sa venue en Europe et une longue série de voyages dans les principales villes de cette partie du monde. Miss Vaughan, qui était longtemps demeurée dans l'ombre, et dont j'avais été le premier à parler, pour dire sa rivalité avec la Sophia, a conquis du premier coup, par le fait de son énergique opposition à Lemmi, une notoriété universelle ; les journaux de tous les pays du globe ont publié ses faits et gestes, jusqu'à sa retraite, qui a été la conséquence de sa démission, mais retraite dans laquelle l'ardente palladiste ne saurait, j'en suis convaincu, se confiner indéfiniment.

Quoiqu'il en soit, on se rappelle que miss Vaughan, par une lettre datée du 16 août 1893, insérée sur la couverture d'un de mes fascicules en attendant que je la reproduise à l'annexe des rectifications, réclama contre quelques erreurs de date qui s'étaient glissées dans les pages à elle consacrées et contre le portrait donné d'elle dont elle critiquait la ressemblance. « Le reste, disait-elle, lui était indifférent. » Mais notre spirituelle alliée (alliée dans la guerre déclarée à Lemmi) ne donnait pas là tout le fond de sa pensée : en réalité, elle craignait de passer pour adhérer à ma manière de voir en matière de possession, si elle avait rectifié publiquement mon jugement à son égard ; mais, lors de son passage à Paris, en décembre 1893, elle ne manqua pas de me dire : « Mon cher docteur, si vous appelez possédées à l'état latent les personnes qui obtiennent d'elles-mêmes, sans le concours d'un magnétiseur ou d'un Mage Élu, d'être pénétrées par un esprit de lumière, sachez que, depuis un an au moins, je suis autant possédée que Sophia, si ce n'est même à un plus haut degré ». Et, effectivement, j'ai eu la preuve qu'elle m'avait dit vrai. La possession latente peut donc être précédée d'obsession pendant de longues années.

Diana Vaughan est-elle devenue maladive ? a-t-elle été atteinte d'une de ces affections que j'ai nommées tout à l'heure et qui ont souvent l'extase pour conséquence ? Non, elle est toujours en florissante santé, comme lorsque je la vis en 1889 et en 1891 ; en elle, rien de l'hystérique, rien de la névropathe. Du reste, ses pérégrinations incessantes, supportées sans la moindre fatigue, prouvent qu'elle se porte à merveille, de même que sa superbe campagne contre l'intrus du palais Borghèse atteste sa parfaite lucidité d'esprit. Elle pèche par erreur d'opinion religieuse ; mais ce n'est point là une folie, dans le sens médical du mot.

Comment la possession latente s'est-elle déclarée chez elle ? C'est elle-même qui me l'a raconté, le plus simplement du monde, en déjeunant, et cela m'a été confirmé ensuite par le F∴ Pixly fils, qui vint à Paris en 1894.

Miss Vaughan, tout en s'étant installée à New-York, ne négligeait pas ses amis des *Onze-Sept*. On sait avec quel entrain les Américains des États-Unis entreprennent des voyages ; aussi, la grande-maîtresse du triangle *Phébé-la-Rose* s'échappait-elle volontiers de la métropole pour venir serrer la main aux palladistes de Louisville et faire de rapides excursions dans son cher Kentucky.

Dans une de ces échappées, on avait décidé, entre quelques-uns, de rendre visite au Mammoth Cave, qui est situé, on ne l'ignore pas, dans le Kentucky, et qui a donné naissance à la ville de Cave City, sur la ligne de Louisville à Nashville.

De toutes les grottes connues dans le monde entier, le Mammoth Cave est sans contredit la plus spacieuse, et sa beauté est telle que les Américains disent qu'elle aurait été appelée par les anciens *la huitième merveille*, si l'Amérique avait été découverte de leur temps. Pour qu'on se rende compte de son tendue, il suffira de dire que la galerie principale de cette grotte est longue d'une quinzaine de kilomètres, que l'ensemble du labyrinthe actuellement exploré comprend plus de 200 allées, ayant un développement total de 240 kilomètres, et que le vide des rochers représente un cube de onze milliards de mètres cubes. Nulle part, en notre globe terrestre, on ne trouve un souterrain semblable, avec des saillies aussi élevées, des voûtes à pendentifs aussi belles. Là, les excentricités de la nature sont des plus fantastiques : salles à hautes coupoles, nefs ogivales ou à plein cintre, colonnades de stalagmites, groupes de statues gigantesques, fines broderies

des roches, couloirs étroits et périlleux escaliers, stalactites brillantes et immenses qui ressemblent à des collines suspendues, cascades tonnantes, rivières et torrents, abîmes qui s'enfoncent jusqu'à cent milles de profondeur, assure-t-on ; on y rencontre des lacs, dont les deux principaux sont nommés le Lac Intérieur et la Mer Morte. Pour visiter d'une façon intéressante le Mammoth Cave, « la caverne du Mammouth », il faut trois journées entières.

Or, quand nos palladistes, guidés par un frère de l'endroit, se furent enfoncés loin dans ces régions souterraines, ils ne manquèrent pas de se livrer à leur passe-temps favori ; l'occasion de tenir une petite séance d'occultisme intime était trop belle pour la laisser échapper. Ce fut aux bords de la Mer Morte que l'on se proposa de faire les évocations ; on avait apporté quelques instruments magiques, et l'on allait user des formules rituelles. Les touristes occultistes se groupèrent au pied d'une falaise qui s'avancer, en surplombant, comme une proue de navire armée d'un formidable éperon à sa partie supérieure.

Le frère, qui s'était chargé de présider l'opération, gravit le rocher, se plaça au sommet de ce promontoire, tenant en main une torche ; mais il n'avait pas encore ouvert la bouche pour commencer l'appel aux esprits, que ceux-ci se manifestèrent d'eux-mêmes.

L'eau du lac se mit à bouillonner ; la voûte sembla se consteller d'étoiles ; la falaise séculaire s'abaissa, comme manœuvrée par une trappe, et ramena le président au niveau du sol auprès de ses compagnons ; les murailles de rocher s'aplanirent en de certains endroits et se renflèrent en d'autres, comme si des géants invisibles les modelaient, si bien que bientôt apparurent douze pilastres et, à l'entrée, deux colonnes, donnant à l'immense salle l'aspect intérieur d'un temple maçonnique, de proportions gigantesques. Puis, sur la rive opposée de la Mer Morte, on vit apparaître, brillant d'une lumière éclatante, Asmodée, dans toute sa gloire infernale ; frères et sœurs des *Onze-Sept* le connaissaient bien.

Alors, il ouvrit ses bras, appela Diana d'une voix retentissante, et miss Vaughan, soudain transfigurée, ne s'appartenant plus, marchant d'un pas automatique, alla vers lui et lentement, aux yeux de tous, traversa le lac bouillonnant, ses pieds posant sur la surface des flots, comme si l'onde eût

été terre ferme. Il n'y avait aucune illusion à cet égard : Diana Vaughan, les yeux fixés vers Asmodée qui lui tendait les bras, marchait sur l'eau.

Quand elle fut arrivée à l'autre bord, elle se prosterna aux pieds de son daimon protecteur, les baisa ; un coup de tonnerre retentit, Asmodée disparut instantanément, et instantanément aussi la grotte avait repris son aspect primitif ; seulement, Diana était couchée au sommet de la falaise, à la place où tout à l'heure se trouvait le président, et on la distinguait très bien, car son corps était lumineux. Puis, elle sembla se réveiller d'un doux songe ; ses compagnons avaient gravi le rocher pour venir auprès d'elle, et elle redevint comme auparavant. Elle leur dit alors qu'elle se sentait une toute autre femme, qu'elle avait en elle elle ne savait quoi, mais qu'il lui semblait qu'une nouvelle vie commençait pour elle.

Le président expliqua que miss était désormais en état de pénétration pour toujours, qu'elle était définitivement élue du Dieu-Bon, et il la félicita.

La visite au Mammoth Cave se termina sans autre incident.

Ce qui précède est ce qui m'a été raconté ; mais à cela je peux ajouter ce que j'ai vu, de mes yeux vu, c'est-à-dire ce qui m'a fait affirmer, devant M. le commandeur Lautier et d'autres personnes, qu'il y a lieu de classer définitivement miss Diana Vaughan parmi les possédés latents.

Le lecteur à retenu que je me suis ménagé, — et il comprend que je n'ai pas à dire comment, — les moyens de pénétrer encore dans les triangles où je ne suis pas connu, afin de compléter mes enquêtes. On comprendra aussi que je ne puis pas aller n'importe où, ni multiplier les investigations de ce genre ; mais, à la condition de choisir avec soin les ateliers palladiques où je peux pénétrer une fois en passant sans éveiller à la tenue du jour la moindre défiance, à la condition de ne pas me prodiguer, il m'est possible même de dépister complètement la police secrète de Lemmi. Un concours heureux de diverses circonstances me permet d'agir pendant quelque temps encore. Je vais, sans pourtant préciser, en faire connaître une, qui n'apprendra rien à Lemmi, mais qui donnera à mes lecteurs à entendre que je ne cherche nullement à leur en imposer : c'est que je ne suis pas le seul à pouvoir agir ainsi.

En effet, il est certains cas où tels privilégiés du Palladisme peuvent se faire délivrer par les Directoires Centraux quelques patentes d'Inspecteur

Général ou d'Inspectrice Générale (elles sont semblables) en mission permanente, sur lesquelles il ne reste que le nom à inscrire. Le vieux Walder en avait toujours une dizaine avec lui, dans ses voyages, et, dans la maçonnerie de parfaite ou d'imparfaite initiation, il en a toujours été de même.

Les chefs peuvent même créer des initiés à n'importe quel grade, et cela en dehors de toute tenue. Il s'ensuit qu'il existe, de par le monde, une quantité relativement assez considérable de patentes, brefs et diplômes, auxquels le nom de l'initié manque seul, et, entre le moment où ce titre est délivré par le chef privilégié et celui où le nom du titulaire est enregistré au directoire, il s'écoule assez de temps pour qu'on puisse en user, sans qu'aucun grand-maître de triangle ait à refuser l'entrée au visiteur ; c'est là une des conséquences forcées de la vaste propagande secrète, à laquelle se livre la secte internationale.

Je me hâte de dire que ce n'est pas ainsi que j'ai procédé pour pouvoir manœuvrer encore ; mais, pour Lemmi, le résultat est le même ; il lui est impossible de découvrir mes moyens de lui faire pièce, si j'en use avec la prudence et l'habileté nécessaires.

Ainsi, quand miss Vaughan, qui avait une situation des plus élevées dans la haute-maçonnerie, donna sa démission, elle était possesseur de nombreuses patentes en blanc, émanant des quatre Grands Directoires Centraux, et, comme elle ne les à pas rendues à Lemmi, l'usage qu'elle peut en faire cause certainement à celui-ci un souci, une préoccupation, un ennui qui n'est pas des moindres, vous pouvez le croire. M. Margiotta, lui aussi sans doute, a pu, entre le jour de sa conversion et celui de sa démission officielle, créer ainsi des initiés fictifs jusqu'à tel ou tel grade suivant ses pouvoirs ; j'ignore s'il en a usé ; en tout cas, le Directoire Suprême ne peut connaître exactement la situation.

Cela est si vrai, les inquiétudes à ce sujet sont si grandes, que Lemmi a cru nécessaire de faire publier une lettre dans laquelle il qualifie M. Margiotta de maçon irrégulier, dont tous les actes maçonniques, antérieurs même à sa démission du 6 septembre 1894, seraient sans valeur ; au fond, il s'agit uniquement de rassurer les maçons, perplexes depuis mes révélations et celles de M. Margiotta, depuis la révolte de miss Vaughan, qui tous ne savent plus où ils en sont et dans les moindres loges se regardent en chiens

de faïence, en se demandant qui parmi eux peut bien être un émissaire de la révoltée ou de ses amis.

Mais Lemmi a beau faire et beau dire ; il ne peut rien contre cette situation, elle est inextricable ; telles patentes sont de vrais passeports devant lesquels toutes les portes des arrière-loges s'ouvrent, ou alors on ne devrait plus recevoir aucun visiteur étranger ; mesure que le chef suprême n'adoptera jamais, car il ne pourrait plus lui-même faire espionner à sa guise les ateliers. Bien mieux, on m'a cité récemment un missionnaire qui a pu visiter, à la suite de mes révélations, divers triangles d'un pays hors de l'Europe, qui a réussi à assister à des tenues dans certains ateliers même où j'étais allé, et qui a constaté la parfaite exactitude de nombreux détails que j'avais publiés. On voit par là que la maçonnerie ne peut plus, à présent, défendre l'accès de ses mystères.

Or, moi-même, entre le Convent secret du palais Borghèse et la venue de miss Vaughan à Paris, j'ai pu pénétrer dans un triangle non-français ; et miss fut bien étonnée, quand, à son récit du prestige de Mammoth Cave, je répondis en lui narrant une séance postérieure, dont elle avait eu les honneurs et où j'avais été assistant, témoin oculaire.

Voici donc ce qui se passa :

C'était dans un triangle des plus fanatiques sous le rapport de la croyance en Lucifer ; au point de vue de l'approbation à donner à la révolte des hauts-maçons américains contre Lemmi, on y était hésitant. Carducci, Bovio, Hobbs, avaient envoyé des lettres pour assurer qu'au Convent secret tout s'était passé très régulièrement ; Findel avait écrit qu'il fallait s'incliner devant le fait accompli ; Goblet d'Alviella avait fait connaitre son opinion en tout favorable au « très puissant et si sympathique F∴ Adriano Lemmi ». Le grand-maître de ce triangle, ébranlé, était cependant dans les meilleurs termes avec les défenseurs de la cause de Charleston. Quelques palladistes de l'endroit insinuèrent que, rien ne se faisant dans le Palladisme sans la volonté du Dieu-Bon, le refus de reconnaitre l'élection du 20 septembre 1893 pouvait entrainer de graves conséquences, en ce qui concernait les opérations magiques du triangle.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Palacios, qui avait accompagné miss Vaughan à cette réunion, où tous étaient venus recueillir des adhésions très

précieuses pour leur campagne antilemmiste.

— Nous voulons dire, répondit-on, que, si le Dieu-Bon est vraiment avec le grand-maître de Rome, comme il l'affirme, combattre son élection ne sera pas le moyen de nous attirer les faveurs divines.

— Mais le Dieu-Bon se s'est pas retiré de nous ! s'exclama la grande-maitresse de New-York.

Et voilà pourquoi ils tergiversaient, pourquoi ils hésitaient à adhérer à la voûte de protestation : ils craignaient de recevoir des horions, à la première tenue hermétique ; ils redoutaient de voir les esprits du feu cesser de les protéger et les livrer aux violences des maléachs. Le lecteur n'a pas oublié que, dans la superstition luciférienne, on qualifie de maléachs les démons, lorsqu'ils battent les assistants en leur apparaissant sous une forme hideuse : on dit alors que ce sont là les esprits du royaume d'Adonaï.

Palacios invita miss Vaughan à démontrer à ces pusillanimes que Lucifer n'avait pas abandonné le parti de Charleston.

— Si le Dieu-Bon n'est plus avec nous, dit-il, la première abandonnée doit être notre sœur Diana, puisqu'elle est l'âme de notre résistance… Notre sœur veut-elle se soumettre à une épreuve de grand-rite ?

— Bien volontiers, fit miss ; je suis certaine de la protection céleste des génies de lumière.

Elle pria un frère servant d'aller lui quérir une voiture ; elle voulait se rendre à son hôtel, pour en rapporter ses talismans.

Son absence fut courte. Pendant ce temps, on commença les travaux d'hermétisme, en récitant en chœur quelques invocations. Bientôt, miss Vaughan revint ; elle tenait à la main un petit coffret plat.

Elle en sortit une superbe rose rouge, d'une fraîcheur merveilleuse, et un mignon tambour de basque. Ce sont les deux talismans dont elle se sert pour l'extase.

Le cercle de bois du tambour est en alizier, dont le nom latin est *lotus* ; ce cercle est mince, de quatre centimètres de hauteur à peine ; ses petites ouvertures sont garnies de légères rondelles d'un métal inconnu, qui n'est pas le cuivre des tambours de basque ; ces lames métalliques donnent un son de cristal : quant à la peau, tendue sur le cercle de bois, elle est couverte

d'hiéroglyphes peints de diverses couleurs ; au milieu, est une étoile d'argent à sept branches, au centre de laquelle on distingue un **A** en or.

De la main, Diana réclama le silence ; elle était au milieu de la salle. Alors, tous et toutes, debout, attentifs, interrompirent un chant rituel ; on eût entendu voler une mouche.

Miss Vaughan ploya le genou droit et le mit en terre. Elle plaça la rose rouge dans son corsage. Puis, se renversant légèrement en arrière, elle tint un moment, de la main gauche, le tambour de basque au-dessus de sa tête, et ensuite le baissa peu à peu jusqu'à ce que ses lèvres vinssent à toucher l'étoile d'argent.

Elle la baisa doucement. Alors, arrondissant les bras, elle prit le tambour de la main droite et l'agita ; les piécettes métalliques, s'entrechoquant, produisaient un frémissement singulier, une harmonie cristalline étrange. Se renversant complètement en arrière, sans tomber, — comme si elle eût été soutenue par quelqu'un d'invisible, sur le bras de qui son corps aurait été languissamment ployé, — elle jeta le tambour en l'air ; l'objet magique tourbillonna en montant vers le plafond, s'y heurta, et son heurt provoqua un long grondement de foudre lointaine ; puis, il redescendit doucement, doucement, tel qu'une feuille de papier légère supportée par le souffle de la brise ; au lieu de venir toucher terre, il s'arrêta à un mètre du sol, et se mit à tourner, en s'agitant et faisant tinter ses piécettes, autour de Diana, qui maintenant avait les deux genoux ployés, mais les pieds seuls reposant sur la dalle, tout le corps étant couché, la tête ni le dos n'appuyant nulle part, les mains croisées sur la poitrine au signe du Bon-Pasteur.

Alors, dans cette position, elle inclina la tête sur l'épaule droite et regarda ceux de l'assistance qui étaient de ce côté ; elle avait un regard qui n'était plus humain, mais d'une douceur infinie. L'extase commençait.

Ses pieds quittèrent le sol, pour se mettre au niveau du reste du corps, et elle était ainsi couchée dans le vide, à présent complètement étendue. Le tambour de basque, comme un papillon magique, continuait à tourner autour d'elle en s'agitant.

Mais voici que, conservant sa position horizontale, Diana s'éleva lentement, accompagnée dans son mouvement ascensionnel par le tambour tournant, voltigeant et tintant. Et pendant qu'elle montait, montait, nous

entendîmes comme un concert mélodieux de voix de sirènes invisibles, qui chantaient des paroles n'appartenant à aucune langue.

Tout s'arrêta, lorsque l'extatique fut parvenue à quelque distance du plafond. Le tambour vint de lui-même se placer sous sa tête, à l'instar d'un oreiller. Une vive lumière environnait là-haut miss Vaughan. Chose curieuse, sa robe ne pendait pas ; on eût dit que corps et vêtement étaient tout d'un seul bloc.

Elle demeura ainsi immobile, suspendue en l'air, près d'un quart d'heure. Le silence n'était interrompu, de temps en temps, que par des grondements de tonnerre, toujours au loin.

Puis, elle redescendit, avec la même lenteur que pendant l'ascension, et, arrivée à moitié chemin, elle demeura encore un quart d'heure à cette place.

Beaucoup ne pouvaient en croire leurs yeux. Enfin, doucement, doucement encore, son corps prit la position verticale, la tête en bas, sans que ses jupes retombassent en retroussis. Elle tourna ainsi sur elle-même : nous la vîmes bientôt comme couchée sur le ventre, puis reprenant la position verticale, mais cette fois les pieds dirigés vers le sol ; et finalement, ayant les yeux grands ouverts et fixes, le corps gardant l'attitude debout, elle reprit son tambour de basque de la main gauche, tandis que de la main droite elle saisissait la rose rouge placée d'abord au corsage, humait la fleur voluptueusement, et, la respirant ainsi, elle descendit tout à fait.

Elle était debout comme nous tous, ses pieds en contact avec la dalle sur laquelle elle avait tout à l'heure fléchi le genou ; ses yeux revinrent au regard naturel ; elle les frotta, comme en s'éveillant d'un délicieux songe, embrassa l'étoile d'argent de son tambour, et nous dit, d'une voix tranquille :

— Mes amis, sœurs et frères, oh ! je vous souhaite mon bonheur.

Elle marcha vers Palacios, lui serra la main, et s'assit sur un siège, auprès de lui.

À ce moment, le tambour de basque et la rose, d'eux-mêmes, se précipitèrent dans le coffret, qui se referma tout seul. Le prestige était fini ; personne, dans le triangle, n'osa plus dire que les puissances du feu avaient déserté la cause de Charleston.

En ce qui concerne le don de bilocation, l'expérience à laquelle j'ai assisté ne m'a pas paru concluante, ai-je dit. Cette opération a eu lieu également après le convent du palais Borghèse, et elle est même plus récente que celle que je viens de rapporter ; mais il ne s'agit plus d'une œuvre de grand-rite opérée en triangle.

Je me trouvais un soir chez un ami de miss Vaughan, qui m'avait retenu à diner ; notre causerie, après le repas, se prolongea assez tard. Nous avions parlé des divers évènements qui avaient mis à découvert la haute-maçonnerie. Mon hôte, il n'est pas besoin de le dire, était au nombre des adversaires de Lemmi : il approuvait la démission de miss, et il était sur le point de donner aussi la sienne ; car il est également palladiste, le malheureux ! Depuis lors, il s'est retiré de la secte, mais, comme miss, sans se convertir. J'en sais plusieurs qui sont dans ce cas : ils font bande à part maintenant, et ils constituent de petits groupes très restreints, communiquant les uns avec les autres, sans hiérarchie ; ce sont, en quelque sorte, les anarchistes du Palladisme.

Dans la conversation, nous avions parlé de l'*arcula mystica* et des services que cet appareil magique rendait aux plus hauts chefs.

— Vous n'avez pas d'*arcula mystica*, vous autres, lui-dis-je.

— Oh ! nous n'en avons nul besoin, me répondit-il, du moins pour nos relations avec la sœur Diana.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que la sœur Diana, où qu'elle soit, vient auprès de nous, à notre appel.

— Allons donc !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer.

— Cela ne me paraît pas possible.

— Cependant, vous savez bien quelles œuvres sont les nôtres ; et, quand je songe à vous, je me demande souvent comment les prodiges dont vous avez été témoin ne vous ont pas démontré la toute-puissance de notre dieu.

Mon hôte était un de ceux qui ne me gardent pas rancune d'avoir franchi le seuil des triangles en catholique et de m'être enquis par moi-même de leurs faits et gestes, pour les combattre. Ce n'est pas un méchant homme ;

c’est un aveugle, aussi aveugle que miss Vaughan ; ainsi qu’elle, il a été élevé dans ces idées, et il n’en démord pas. C’est nous, catholiques, qu’ils accusent de cécité !

Lorsqu’on cause avec ces fanatiques de Lucifer, ils ne se laissent nullement démonter par l’objection qui consiste à leur rappeler les victoires des saints contre leurs « daimons ».

Ce sont des accidents, vous répliquent-ils. Dans leur système, ils admettent que les esprits du feu sont en lutte avec les maléachs, les anges d’Adonaï, et ils daignent reconnaître que « les anges de Lucifer n’ont pas toujours le dessus ».

— Si je voyais, de mes yeux, Adonaï en personne terrasser Lucifer, me disait un jour miss Vaughan, et non seulement le terrasser, mais l’enchaîner et le réduire à une totale impuissance, alors, oui, je croirais à la supériorité d’Adonaï. Mais il n’en est pas ainsi, certes ; tous les jours, je constate la puissance surnaturelle.des esprits du feu, tous les jours je leur vois opérer des prodiges, et il m’est, en conséquence, impossible d’admettre que c’est Adonaï qui veut bien leur tolérer un tel pouvoir… Ce pouvoir, ils le possèdent en vertu de la divinité de Lucifer, et ils le gardent en dépit d’Adonaï. Il y a lutte entre les deux principes, c’est évident ; d’où, ces alternatives de victoires et de défaites pour l’une et l’autre des deux armées du monde surnaturel. Mais, quant à dire que c’est Adonaï qui aura le dernier mot, quant à prétendre que Lucifer n’est qu’un diable, déchainé, grâce à la bénévole permission d’Adonaï, cela, nous ne l’admettons pas.

Et alors, à l’appui de leur thèse, ces aveugles vous débitent toutes les folies du livre *Apadno* et autres révélations luciférienne, notamment qu’à cette heure le règne d’Adonaï approche de sa fin et qu’il n’a plus des adorateurs que sur notre Terre et dans le monde d’Oolis, planète d’un soleil inconnu des hommes.

Comment voulez-vous raisonner avec de pareils aveugles ? Excepté un miracle de la grâce, ils sont incurables.

Aussi je n’entrepris pas, ce soir-là, une discussion avec l’ami de miss Vaughan. Je le laissai dire, mais je ne fus pas fâché de l’entendre émettre l’opinion que Diana avait la faculté de venir à l’appel de ses coreligionnaires luciférien. Je témoignai plus vivement mon doute, afin de

mieux piquer son amour-propre de palladiste ; car l'expérience d'un phénomène de bilocation n'était pas banale ; elle méritait bien d'être faite, si vraiment elle avait des chances de réussite.

Mon hôte s'y laissa prendre.

— Demeurez encore, me dit-il, et vous serez convaincu.

Je savais que miss Vaughan était alors à plusieurs centaines de lieues de là.

Il était un peu plus de neuf heures et demie du soir.

— Attendons dix heures, poursuivit l'ami de la grande-maîtresse américaine ; c'est à onze heures du soir que la sœur Diana a le don d'apparaître, et il me faut certaines opérations préliminaires qui durent exactement une heure.

Alors il m'emmena dans son cabinet de travail et en referma la porte ; la fenêtre également était close, il en tira l'épais rideau.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, fit-il.

Il prit une grande feuille de papier doré, dans laquelle il découpa sept étoiles à sept branches. C'était du papier doré ordinaire, blanc d'un côté, comme on en vend chez les papetiers. Sur le côté de la dorure, à chaque étoile, il écrivit, avec de l'encre verte, une des sept lettres du nom LUCIFER ; et sur le côté blanc, il écrivit, avec de l'encre carmin, une des sept lettres du mot MASANEC, qui est le premier nom palladique de miss Diana Vaughan. Les lettres se correspondaient donc ainsi : sur la première étoile, L, au recto doré, et M, au verso blanc ; sur la deuxième étoile, U, au recto doré, et A, au verso blanc ; sur la troisième étoile, C, au recto doré, et S, au verso blanc ; et ainsi de suite. Puis, il fit une petite boule de ce qui restait de la feuille de papier doré, et il humecta cette boule en y versant sept gouttes d'essence de rose.

Tout cela avait été exécuté très rapidement ; car mon homme possédait une étoile découpée sur du fort carton, laquelle lui servit à tracer les sept sur la feuille de papier doré ; il était nécessaire, me dit-il, que ces sept étoiles dorées fussent parfaitement régulières.

Il avait aussi une feuille de carton blanc, carrée, mesurant soixante-dix-sept centimètres sur chaque côté, sur laquelle était collée une grande étoile

en papier argenté, toujours à sept branches, tenant toute la place possible sur ce carton. Le centre de l'étoile d'argent était occupé par un disque de papier doré, collé de même sur le papier argenté. Tout autour du disque, disposées à distance régulière, on voyait encore les sept lettres du nom LUCIFER, écrites en grosses majuscules à l'encre verte, chaque lettre se trouvant dans la partie la plus large d'une des sept branches de l'étoile d'argent. En outre, au carmin, sur le carton blanc, entre les branches de l'étoile et à la hauteur des pointes, il y avait, ainsi dispersées, les sept lettres du mot ASMODŒA, second nom palladique de miss Vaughan.

Il posa le carton à l'étoile d'argent sur un guéridon de forme ronde. Puis, il plaça un fauteuil d'un côté du guéridon, et une chaise de l'autre côté, bien en face ; il s'assit sur cette chaise, m'en donna une autre, à quelque distance de lui un peu en arrière, et m'invita à m'asseoir aussi, en me recommandant de ne pas dire un mot jusqu'à l'apparition de la sœur Diana. Je pris place. J'oublie de dire qu'avant de s'asseoir il avait tiré d'une armoire une grosse lampe à esprit-de-vin, une de ces vulgaires lampes dont on se sert en voyage pour faire soi-même une infusion, mais beaucoup plus grosse que les communes qui sont dans le commerce ; il fallait, me dit-il, que la lampe contint assez d'alcool pour brûler une heure et quelques minutes. Il plaça cette lampe sur le disque de l'étoile d'argent. L'étoile était disposée de façon à ce que la branche où se trouvait la lettre L du nom *Lucifer* fût dans la direction du milieu du fauteuil, cette lettre L ayant de chaque côté, dans les intervalles des branches de l'étoile, les lettres A et A, initiale et finale du nom *Asmodæa*.

Maintenant, tout était prêt, et il attendait, ayant posé devant lui sur le guéridon sa montre, un excellent chronomètre marquant l'heure exacte de la ville où nous nous trouvions.

— Vous allez voir, me dit-il, que l'opération aura pleine réussite, pourvu que vous gardiez strictement le silence. Restez sur votre chaise, n'en bougez pas, et laissez-moi faire.

Deux ou trois minutes seulement nous séparaient du moment où l'aiguille allait marquer dix heures. Il avait auprès de lui les sept étoiles en papier doré, posées en tas et en ordre, à droite du carton à la grande étoile d'argent ; à gauche, était la boule de papier humectée d'essence de rose.

Alors, il alluma la lampe à esprit-de-vin et me pria d'éteindre les bougies du candélabre qui jusqu'alors nous avaient éclairés ; ce candélabre était auprès de moi sur un bureau. Je soufflai les bougies.

Quand l'aiguille du chronomètre marqua dix heures, sans se presser, il prit de la main gauche la boule de papier, la plaça sur la lettre R de l'étoile d'argent, et aussitôt après il posa son médius de la main droite, largement ouverte, sur la lettre A finale d'*Asmodæa*. Gardant le médius droit sur cette lettre À et mettant sa main gauche, ouverte, à plat contre son cœur, il dit à haute voix, mais pas trop fort et lentement : « Asmodée, permets à ton épouse Diana d'apparaître devant moi. »

Puis, il attendit, recueilli, fermant les yeux un peu plus d'une minute. Il m'expliqua, ensuite, que, chaque fois qu'il fermait les yeux au cours de l'opération, il comptait jusqu'à soixante-dix-sept, à raison d'un nombre par seconde ; ces soixante-dix-sept secondes ainsi comptées mentalement sont en l'honneur des soixante-dix-sept hauts esprits de la hiérarchie céleste (luciférienne).

Rouvrant les yeux, il les tint fixés sur le chronomètre, guettant l'instant où l'aiguille serait sur la troisième minute. Alors, vivement, de la main gauche, il fit passer la boule de papier de la lettre R à la lettre E de l'étoile d'argent, et aussitôt après, il posa son médius de la main droite sur la lettre Œ d'*Asmodæa*. Après quoi, il répéta l'invocation : « Asmodée, permets à ton épouse Diana d'apparaître devant moi », dans la même position que la première fois. Ensuite, nouveau recueillement de soixante-dix-sept secondes, les yeux fermés.

À la sixième minute, il plaça la boule de papier sur la lettre F de Lucifer, et ce fut la lettre D d'*Asmodæa* qui eut son médius droit appuyé sur elle. Troisième invocation. Et ainsi de suite.

Neuvième minute : lettre I pour la boule de papier déplacée de la main gauche, et lettre O pour le médius de la main droite ; quatrième invocation, toujours la même, la main gauche posée à plat sur le cœur.

Douzième minute : lettre C pour la boule de papier, et lettre M pour le médius droit ; cinquième invocation.

Quinzième minute : lettre U pour la boule de papier, et lettre S pour le médius droit ; sixième invocation.

Enfin, dix-huitième minute : lettre L pour la boule de papier, et lettre A pour le médius droit ; septième invocation. Mais, cette fois, après l'invocation, il ne ferma plus les yeux. Il prit, de la main gauche, la boule de papier doré et la plaça sur la flamme de la lampe à esprit-de-vin, tandis que, de la main droite, il prenait la petite étoile en papier doré découpé sur laquelle étaient, comme je l'ai dit plus haut, d'un côté la lettre L et de l'autre la lettre M.

Il baisa respectueusement l'étoile sur ses deux faces, et l'enflamma aussitôt après au-dessus de la boule qui finissait de se consumer et qui dut lui brûler légèrement les doigts ; mais il ne sourcilla pas, laissant brûler le papier jusqu'au bout.

La première partie de l'opération avait été réglée par séries de trois minutes pour sept invocations ; la seconde partie devait aller par séries de sept minutes, pour atteindre exactement onze heures.

À la vingt-cinquième minuté, l'opérateur brûla l'étoile dorée portant les lettres U et A ; à la trente-deuxième minute, celle portant les lettres C et S ; à la trente-neuvième, celle portant les lettres I et A ; à la quarante-sixième, celle portant les lettres F et N ; à la cinquante-troisième, celle portant les lettres E et E.

Et chaque fois, avant de brûler l'étoile en papier doré, il la baisait avec respect sur les deux faces. Mais, à présent, il ne fermait plus les yeux dans les intervalles. Au contraire, il les tenait grands ouverts, fixés sur le fauteuil, pendant qu'il répétait de plus belle : « Asmodée, permets à ton épouse Diana d'apparaître devant moi » ; mais, durant cette nouvelle période d'invocations, toujours la main gauche ouverte et posée à plat contre son cœur, il s'absorbait dans la pensée de l'apparition qui allait se produire ; il ne disait plus la formule méthodiquement, il la prononçait à sa guise, tantôt vite, tantôt lentement, ne réglant plus le nombre de fois qu'il devait la dire, ne quittant des yeux le fauteuil que pour consulter l'aiguille de sa montre ; son seul souci était de ne pas manquer chaque septième minute.

Enfin, à la septième fois sept minutes depuis la dix-huitième, c'est-à-dire au moment où l'aiguille arrivait sur onze heures, il brûla vivement sa dernière étoile dorée, celle portant les lettres R et C. Puis, se renversant sur le dos de sa chaise, il ferma les yeux. Une horloge voisine sonnait les onze

coups de l'heure. Il murmura une dernière fois : « Asmodée, permets à ton épouse Diana d'apparaître devant moi », et rouvrit lentement les yeux.

La lampe à esprit-de-vin éclairait d'une flamme vive et très blanche, qui n'était plus naturelle. Miss Vaughan était assise devant nous, dans le fauteuil.

— Mon ami, dit-elle à l'opérateur et comme si elle ne me voyait pas, me voici ; j'étais à Moscou. Que voulez-vous de moi ?

— Chère Diana, vous me pardonnerez de vous avoir dérangée ; nous avions longuement parlé de vous, ce soir, avec le docteur, que voici ; c'est lui qui désirait vous voir.

Elle tourna alors la tête de mon côté.

— Tiens, c'est vrai, fit-elle en riant, le docteur est là… Docteur, vous êtes incorrigible. Allons, avouez que vous m'avez fait appeler par pure curiosité et que vous n'avez rien à me dire.

— Puis-je me lever ? demandai-je.

— Il n'y a aucun inconvénient, répondit l'apparition.

Je me levai et m'avançai.

— J'ignore, continuai-je, qui vous êtes, vous qui vous montrez ici. Êtes-vous vraiment miss Diana Vaughan ?

L'apparition éclata de rire.

— Vous ne me prenez pas pour un maléach, je suppose ! ricana-t-elle.

— Ah ! non, certes !… Mais de là à être qui vous dites !…

Il y avait là une canne appartenant à mon hôte, un superbe jonc. Je pris l'objet et le dirigeai vers l'apparition, qui ne s'en formalisa aucunement ; du reste, très posément, je faisais le geste de vouloir toucher du bout de la canne.

Ma canne traversa le fantôme, s'arrêta au dossier du fauteuil, et s'enflamma soudain. En même temps, miss Vaughan disparut, en jetant un dernier éclat de rire, et je restai là, avec le jonc à la main, le jonc qui brûlait. La lampe s'était éteinte. Mon hôte rallumait les bougies. Je m'excusai d'avoir endommagé sa canne.

— Cela importe peu, me dit-il.

Il ouvrit la fenêtre, me prit la canne, qui fumait avec une odeur âcre, et la jeta dans le jardin.

Après quoi, il revint s'asseoir.

— Eh bien, vous l'avez vu, docteur, nous pouvons converser le soir avec notre sœur Diana, quelle que soit la distance qui nous sépare… Il y a un pacte, des engagements formels d'Asmodée ; c'est Asmodée lui-même qui a fixé tout le cérémonial, et il est, du reste, fort simple, à la portée de tout le monde. Le carton, le papier doré, le papier argenté, l'esprit-de-vin de la lampe, l'essence de rose, les encres employées à inscrire les diverses lettres, en un mot, dans tout le matériel en usage dans cette opération, rien n'est spécialement consacré. Asmodée a voulu épargner les difficultés à quiconque désire voir apparaître sa bien-aimée. Il suffit de suivre les prescriptions, d'opérer comme vous venez de me le voir faire, de dix heures à onze heures du soir… Cependant, une condition morale est indispensable : si je n'avais pas cru fermement, moi opérateur, que la sœur Diana allait apparaître, nous ne l'aurions pas vue devant nous… Mais maintenant, vous savez à quoi vous en tenir, et vous pourrez vous-même opérer avec certitude de réussite ; car, étant convaincu à la suite de cette expérience, vous agirez avec la foi dans le succès, et vous obtiendrez l'apparition, comme moi ; votre qualité de catholique n'est pas un obstacle… En effet, vous n'ignorez pas que le plus cher désir de notre Dieu est de conquérir ses adversaires, et vous savez aussi que, Diana et moi, nous prions souvent pour vous.

Je pris congé de lui, nullement convaincu, quoi qu'il ait pu croire. Je ne voulais pas entamer de discussion : ce n'eût pas été la première, et j'avais déjà constaté qu'il est impossible de faire entendre raison à ces enragés. Les prêcher, les sermonner, c'est peine perdue.

Pour moi, ma conviction est que ce n'est pas miss Vaughan qui nous apparut, mais un diable quelconque ayant pris sa forme, ses traits, sa voix. Et je ne puis parvenir à comprendre que ces entêtés palladistes se laissent duper à ce point par ces jongleries infernales. Ce n'est pas cette œuvre de grand-rite qui prouve que miss Vaughan jouit de la faculté de bilocation ; car le raisonnement à tenir est bien simple. Bilocation n'est pas ubiquité ; or, d'après le pacte, c'est à onze heures du soir seulement que la sœur Diana est transportée par Asmodée auprès de n'importe qui l'appelle en procédant

selon le cérémonial prescrit ; eh bien, plusieurs palladistes, en différentes villes, peuvent la demander le même jour, tous à la fois, avec la même confiance de la voir apparaître. Ce n'est donc pas elle qui apparaît ; ce sont différents démons, en divers endroits. Ainsi, le prestige a lieu, je n'en disconviens pas ; mais quelle formidable duperie !…

Est-ce à dire qu'il est absolument impossible que miss Vaughan soit, en une seconde, transportée de Moscou à Londres, ou de New-York à San-Francisco, ou même de Calcutta à Buenos-Ayres, par son Asmodée ou tout autre démon ?… Non, je ne dis pas cela. Ce qui a eu lieu pour Cagliostro peut se produire pour la grande-maitresse américaine ; car le don d'extase diabolique, qu'elle possède au plus haut degré, puisqu'elle a le ravissement, établit de façon indiscutable qu'elle est possédée latente. Mais, lors de l'expérience de bilocation à laquelle j'ai assisté, je maintiens que je n'ai pas eu affaire à elle. Si miss Vaughan avait été vraiment là, transportée par le diable, elle aurait été palpable, il me semble ; la canne que je tenais n'aurait pas traversé son corps pour s'arrêter au dossier du fauteuil, et surtout n'aurait pas pris feu.

Quoiqu'il en soit, j'indique le jugement que je porte sur ce cas et sur les cas analogues ; je n'ai nullement la prétention d'imposer ma manière de voir.

Tous ces faits, tous ces prestiges du surnaturel diabolique sont profondément troublants, et dans la possession latente plus que dans toute autre possession. Ici, il est impossible de confondre l'hystérique avec le démoniaque ; la Salpêtrière n'a jamais eu, parmi ses sujets, un Cagliostro, une Sophie Walder, une Diana Vaughan.

Dans la possession latente, le diable fait rage d'orgueil. Ce n'est pas telle ou telle disposition morbide qui amène cet état de possession maxima ; c'est une éducation entièrement luciférienne, ou encore c'est le sacrilège quotidien commis avec frénésie par les pires des renégats, — je veux parler des mauvais prêtres, l'écume du sanctuaire. Mais de ceux-ci je dirai peu de chose, malgré l'intention que j'avais de parler d'eux avec quelques développements. J'ai reçu avis, en effet, que mieux valait laisser ce genre d'infamies dans l'ombre.

Les Éliphas Lévi, les Despilliers, les Boullan sont particulièrement agréables à messire Satanas, parce qu'ils ont trahi le sacerdoce chrétien ; voilà les vocates élus, les possédés latents les plus recherchés par les triangles. Depuis Pernetti, le bénédictin fondateur d'un rite maçonnique sataniste, jusqu'à Sommorostro, l'archiprêtre qui fut pendant trente ans vénérable d'une loge de Ségovie, tout en trompant les fidèles par son hypocrisie, il y a eu, il y a des Judas dans le clergé. Cette fange ne doit pas être remuée ; ce serait non seulement scandaliser les fidèles, mais encore jeter dans leurs âmes des épouvantements, qu'il y aurait grande peine à calmer ensuite. C'est pourquoi, quand une trahison de ce genre arrive à la connaissance d'un catholique, son devoir, s'il a des preuves irréfutables, est d'en aviser le Saint-Siège, et non d'étaler cette honte devant le public.

Pour ne parler donc qu'en termes généraux, je me contenterai de dire que le sacrilège commis par un prêtre a mille chances d'entraîner la possession latente ; tel Urbain Grandier, dont j'ai rapporté avec détails le procès. En vérité, ce sorcier ecclésiastique, qui réussit à ensorceler un couvent d'ursulines au moyen de roses diabolisées, est le plus frappant des exemples qu'on puisse citer. Mieux vaut s'en tenir à lui. Si quelqu'un, plus audacieux que moi, veut traiter cette question : « Y a-t-il des prêtres dans la franc-maçonnerie ? », qu'il en prenne la responsabilité ; quant à moi, toute réflexion faite, après l'avis que j'ai reçu, je ne la prendrai pas.

Il me reste, pour terminer ce chapitre, à dire un mot d'une œuvre de grand-rite, dont le temple maçonnique de Charleston aurait été le théâtre, pendant les deux derniers mois de 1893.

On sait que Philéas Walder, déjà malade au convent du palais Borghèse, est mort en Angleterre dans les premiers jours d'octobre 1893[7] ; mais ce qu'on ignore généralement, c'est que son cadavre fut transporté à Charleston. Les collègues du père de Sophia, membres du Sérénissime Grand Collège, tinrent à ce qu'il fût inhumé dans les caveaux du Vatican luciférien, au-dessous du Sanctum Regnum.

Les palladistes affirment que le vieux Walder a revécu onze fois après sa mort. Le cadavre était apporté dans sa bière, à une tenue de grand triangle. On le sortait du cercueil pour l'installer au trône du grand-maitre ; il présidait la séance, prononçait les allocutions habituelles, tout comme s'il

eût été un homme vivant. La onzième fois, il déclara que c'était la dernière et qu'il fallait désormais le laisser dans son tombeau. Les frères servants le remportèrent, et il fut enterré définitivement. Auparavant, au cours d'une de ces assemblées macabres, il avait prôné l'élection de Lemmi, en un discours très enthousiaste, et dit qu'il ne fallait pas revenir sur les faits accomplis ; car le Dieu-Bon en était fort satisfait.

La neuvième de ces tenues de grand-rite eut lieu en cène triangulaire, C'est dire que Satan, dans son orgueil suprême, voulait s'attribuer au plus haut point la toute-puissance divine, aux yeux de ses adorateurs fanatiques.

En effet, le pouvoir de ressusciter les morts n'a jamais été toléré au diable. Sur ce point, tous les théologiens catholiques sont d'accord, et cela se comprend sans peine. C'est par la mort que l'homme franchit le seuil du tribunal de Dieu, et Dieu porte alors son jugement pour l'éternité : l'homme, ayant terminé sa vie, est à jamais damné, s'il est mort en état de péché mortel ; s'il n'a que des fautes vénielles à expier, il va pour un certain temps en purgatoire, mais il est néanmoins destiné au ciel ; ou bien, s'il est mort en parfait état de grâce, Dieu l'admet immédiatement au nombre des élus. Voilà ce que l'Église infaillible nous enseigne. Or, ressusciter un mort serait lui permettre d'avoir une seconde vie terrestre, ne fût-elle que de quelques jours ; il est bien évident qu'il y a impossibilité absolue, pour Satan, de faire cela : le jugement de Dieu étant définitif, Satan ne peut pas donner à un homme qui a bien mérité l'occasion de succomber au cours d'une seconde existence ni à un damné le moyen de gagner le ciel qu'il avait d'abord perdu. Cela est clair comme le jour : à ce point de vue, il est permis de dire que par la mort c'est fini et bien fini pour l'homme ; la sentence divine est [7] irrévocable pour l'éternité. Dieu seul peut donc, par lui-même, ou en se servant de ses saints pour manifester ici sa toute-puissance, ressusciter un mort ; le diable, non, mille fois non.

Aussi, la fausse résurrection est-elle la pire des tromperies de Satan. Même, la jonglerie est là excessive ; car il suffit de réfléchir un instant, en éclairant la raison par la foi, pour voir la folie, l'absurdité d'une telle illusion diabolique. Il n'y a donc pas eu résurrection quelconque, dans l'œuvre de grand-rite qui m'a été rapportée, si tant est que ce prestige ait vraiment eu lieu. Mais c'est bien la rage de l'orgueil qui a pu pousser Satan à agir ainsi.

D’après le récit qui m’a été fait, on apportait chaque fois le cadavre du vieux Walder ; on le retirait du cercueil ; et, chaque fois, on constatait que la décomposition était à un degré de plus en plus avancé. C’est cette matière putrescente qui s’animait, qui se mouvait, qui parlait, une fois placée sur le siège présidentiel. En réalité, l’homme ne revivait pas ; mais le diable impuissant à redonner à ce cadavre l’âme de Philéas Walder, laquelle est aux enfers selon toute probabilité, s’y logeait lui-même et mouvait ses chairs putrides, émettait des sons par sa bouche pour achever l’illusion.



Œuvres de Grand-Rite. — Prestige de la prétendue résurrection : le cadavre de Philéas Walder présidant un banquet palladique, à Charleston.

C’est précisément parce que la résurrection des morts appartient exclusivement au pouvoir divin, que le singe de Dieu a voulu donner aux palladistes charlestoniens le simulacre d’un tel miracle. Il s’est appliqué à communiquer au cadavre en voie de pourriture un semblant de vie. Au banquet de la neuvième tenue de grand-rite, le cadavre, dit-on, mangea et but ; assis à la table d’honneur, il se leva au dessert, fit remplir sa coupe par un frère servant, et porta un toast à la grande-maîtresse, assise auprès de lui et plus effrayée encore que stupéfaite. Simulacre que tout cela, duperie et singerie ! mais singerie portant bien la marque indubitable de Satan, c’est-à-dire singerie à la fois horrible et répugnante !

Il faut vraiment que le palladisme soit le comble de l’aveuglement pour colporter un pareil épisode, surtout s’il est vrai, et en tirer gloire. Vous ne voyez donc pas, malheureux que vous êtes, que vous dénoncez par là votre grand architecte comme vraiment diable ? car le mort qui est ressuscité par Dieu revit en réalité, non par intermède, mais sans interruption jusqu’à une seconde mort, comme il advint pour Lazare.

Par là, il convient de conclure ce chapitre. Les œuvres de grand-rite, malgré tout leur merveilleux, sont indubitablement diaboliques ; elles en ont tout le caractère et ne peuvent tromper le chrétien. Quant aux possédés latents qui les opèrent, ne pouvant être confondus avec les possédés ordinaires et encore moins avec les hystériques, ils sont les pires des démoniaques ; quasi-diables en quelque sorte, ils sont comme les vivantes émanations de l’enfer.

1. ↑ On avait dit que Saint-Germain était un marquis de Betmar, portugais ; puis, un jésuite espagnol, du nom d’Aymar : puis, un juif d’Alsace, nommé Wolf ; puis encore, le fils d’un receveur des contributions d’Aix, M. Rotondo ; enfin, un fils naturel de Marie de Neubourg, reine l’Espagne, veuve de Charles III. Aucune de ces origines imaginées par la médisance ne put être prouvée.
2. ↑ C’est ce triple S qui sert, aux palladistes parisiens, à désigner le local de la rue du Champ d’Asile ; ainsi, par exemple, parlant entre eux, ils disent : « Tel jour, il y aura une intéressante tenue triangulaire *aux trois S.* »
3. ↑ J’avais l’intention de publier les adresses des locaux servant à Paris aux réunions des palladistes et autres occultistes, surtout après que M. Georges Bois (de la *Vérité*) me porta un

défi à ce sujet, en niant, d'une part, ces réunions, et en affirmant, d'autre part, que les vrais satanistes n'étaient pas ceux dont je me suis occupé : M. Bois, on s'en souvient, ajoutait que les vrais satanistes parisiens avaient dans le quartier Saint-Sulpice, vingt-deux chapelles secrètes où se dirait la messe noire. Mais plusieurs conseillers prudents m'ont vivement engagé à abandonner ce projet, en me faisant observer que le défi de M. Georges Bois cachait sans aucun doute un piège ; car M. Bois, qui me sommait en quelque sorte de faire la publication précise des locaux d'occultisme à ma connaissance, c'est-à-dire d'imprimer les noms des rues avec le numéro des immeubles, se gardait bien d'en faire autant pour les prétendues chapelles secrètes dont il parlait. En effet, étant donné que j'ai décrit dans cet ouvrage les scènes horribles qui se passent d'ordinaire dans les antres du palladisme et que j'en ai montré toute l'immoralité et vu aussi la résolution prise dans le Convent de Paris de septembre 1894 de poursuivre en diffamation les publications catholiques démasquant la franc-maçonnerie et les francs-maçons toutes les fois qu'elles pourraient tomber sous le coup de notre loi imparfaite, laquelle n'autorise pas la preuve des faits allégués, il est plus que probable qu'en donnant les numéros des maisons, nous nous ferions, mes éditeurs et moi, intenter, par les propriétaires d'immeubles abritant ces honteuses pratiques, des procès d'avance perdus pour nous. Ce serait donc, de notre part, une naïveté de publier nos adresses, quand M. Georges Bois, pour une autre cause, sinon pour celle-là, ne publie pas les siennes.
Toutefois, voici quelques indications, dans la mesure du possible :
L'hôtel du Grand Orient de France n'abrite pas de réunions palladistes ; mais il n'en est pas de même de l'immeuble où se trouve le siège du Suprême Conseil du Rite Écossais, rue Rochechouart. La Mère-Loge *le Lotus de France, Suisse et Belgique* a ses tenues administratives rue Saint-Antoine et ses tenues expérimentales et liturgiques dans un immeuble particulier, tout près du couvent du Sacré-Cœur et dans l'îlot même de maisons où est l'Archevêché ; l'entrée est rue de Varennes. Un triangle sous-loue à certains jours, pour ses réunions au 1er degré masculin, une salle, rue Payenne ; mais ses réunions androgynes ont lieu *aux trois S*. Un autre triangle reçoit l'hospitalité d'une secte d'occultistes, qui est loin d'être mal vue par le Grand Orient de France, les Théophilantropes : ce temple est situé rue Croix-Nivert. Enfin, dans la petite rue de la Huchette, se trouve un des antres secrets du satanisme le plus honteux, le plus avilissant ; les initiés le désignent sous le simple nom de « Caveau ».

4. ↑ De la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle*, pages 723-724.
5. ↑ Ceci ne veut pas dire que miss Vaughan soit une ignorante, une Agnès, pour employer le mot mis à la mode par Molière ; il s'en faut de beaucoup, car elle a tout étudié, même la médecine. Mais, précisément parce qu'elle *sait* et que, d'autre part, elle est honnête, elle condamne, j'en suis certain, dans sa conscience, certaines choses du Palladisme : seulement, cela, elle ne le dira jamais publiquement. Ainsi, voici un petit incident curieux : je possédais le texte du Gennaïth-Menngog. et je l'avais communiqué à quelques personnes. M. De la Rive m'offrit de le faire traduire par son ami M. Le Chartier, le modeste, mais savant érudit, connaissant à fond toutes les langues orientales, mortes et vivantes, ainsi que tous les procédés linguistiques et cryptographiques du Kaabbalisme. Or, j'avais toujours pensé que le charabia sauvage du chant principal des œuvres de grand-rite n'avait aucun sens, qu'il avait été composé selon l'avis de Pic de la Mirandole : en occultisme, les formules les plus efficaces sont celles dont les mots ne sont d'aucune langue et ne signifient rien. Aussi, ne voulant pas que cette communication fît perdre à M. Le Chartier inutilement son temps précieux, je proposai à M. De la Rive d'user, avant tout, d'un petit stratagème. Comme il compte, quoique profane, au nombre des amis de miss Vaughan, je lui conseillai de s'adresser d'abord à miss et de solliciter de sa complaisance la communication du texte du Gennaïth-Menngog. « Si ce texte est intraduisible, comme j'en suis convaincu, lui écrivis-je, notre amie ne fera pas de difficultés, je pense, pour vous le remettre, et alors ce ne sera pas la peine de faire perdre du temps à M. Le Chartier. Si, au contraire, elle vous le refuse, c'est que ce texte appartient à la catégorie des secrets

ignominieux que sa conscience honnête répudie et dont elle a honte pour son palladisme ; alors, puisque notre inoffensive ruse nous aura prouvé que je me suis trompé, nous pourrons recourir aux lumières de M. Le Chartier. » M. De la Rive suivit mon conseil, et miss Vaughan, ne se doutant pas que nous possédious bel et bien le texte du *Gennaïth-Menngog*, le refusa dans des termes très secs. Elle dit à M. De la Rive qu'elle lui donnerait sur Lemmi tous les renseignements politiques et privés qu'il voudrait, mais qu'il la jugeait mal s'il la croyait capable de dévoiler quoi que ce fût relativement au Palladisme lui-même. Dès lors, nous étions fixés. Le texte mystérieux fut envoyé à M. Le Chartier, qui le déchilfra et en envoya la traduction mot à mot à M. De la Rive : comme obscénité mysticodiabolique, c'était un comble dépassant tous les combles. Miss Diana Vaughan n'avait pas voulu nous fournir des armes contre le Palladisme ; j'ai su, depuis, que, dans le triangle Phébé-la-Rose dont elle était grande-maîtresse, le *Gennaïth-Menngog* ne se chante pas, non plus certains autres hymnes du même acabit. À l'époque de sa démission, elle avait pris l'initiative d'une pétition au Sérénissime Grand Collège des Rites, dans le but d'obtenir la suppression de l'épreuve du pastos pour les triangles qui n'en voudraient pas, et elle avait recueilli quelques signatures. En somme, dans le Palladisme, elle professait une hérésie qui lui fait honneur.

6. ↑ L'abbé Lecanu, Histoire de *Satan*, pages 37-38.
7. ↑ Extrait de l'ouvrage de M. De la Rive, *la Femme et l'Enfant dans la franc-maçonnerie* universelle*, page 721 :*

   « Philéas Walder est mort peu après le Convent du 20 septembre ; nous lisons à son sujet dans un journal américain :

   « ÉCHOS DE LONDRES {*par télégraphe*). — Londres, le 8 octobre (1893). On annonce la mort de M. Philéas Walder, le spirite bien connu, qui était passé à Londres, à l'âge de soixante-dix ans, après son retour d'un voyage en Italie. Il avait une réputation en Europe et en Amérique comme représentant du spiritisme, et il était aussi bien connu comme l'ami de John Taylor, le successeur de Brigham Young ; c'est en qualité de disciple de ce dernier qu'il fit tant pour la propagation des doctrines du mormonisme. On ne doit pas oublier qu'il était également un occultiste de l'école d'Éliphas Lévi. »

   Je ferai remarquer, en passant, que le journal cité par M. De la Rive ne fait aucune allusion au palladisme du défunt, ou, pour mieux dire, qu'il l'appelle tout simplement « spiritisme ». Mais il y a spiritisme et spiritisme, comme il y a fagots et fagots ; c'est ainsi que le luciférianisme déclaré ne fut pas représenté officiellement au Congrès international spirite tenu à Paris en 1889, et, si les palladistes s'abstinrent en cette occasion, ce n'est pas uniquement parce que le Congrès siégeait au Grand Orient de France (excommunié par Albert Pike).

CHAPITRE XLII

Les évocations et les apparitions des Triangles.

Ce chapitre peut sembler n'avoir aucune raison d'être, étant donné le précédent où le dernier mot du diabolisme paraît avoir été dit, en ce qui concerne les œuvres magiques des ateliers de la maçonnerie luciférienne. Quels faits seraient plus extraordinaires que ceux qui viennent d'être relatés ?… Mais il ne s'agit pas de gagner un premier prix au concours du merveilleux ; ce livre est une œuvre d'examen et de classification. Quelle que soit la ressemblance, au point de vue de la foi chrétienne, entre les opérations dites de grand-rite et les évocations et apparitions des triangles, ces sortilèges sont tout-à-fait distincts aux yeux de nos palladistes. Dès lors, une division s'impose, sauf à déclarer hautement à ces aveugles que là encore ils sont dans l'erreur.

Leur distinction, la voici :

Dans le premier cas, celui que nous venons d'examiner, c'est l'humain élu qui produit (qui est censé produire, dira le catholique) le fait merveilleux : prédestiné ou ayant un pacte de premier ordre, il est lui-même l'auteur d'actes surnaturels ; étant en état de pénétration, c'est son corps qui s'affranchit des lois naturelles, qui est en extase jusqu'au ravissement, qui se fluidifie, ou même qui se transforme en une série étrange de métamorphoses visibles.

Dans le second cas, il y a également production d'actes surnaturels ; mais c'est l'esprit du feu qui intervient en personne par l'effet de l'évocation, c'est le « daimon » appelé et apparaissant qui opère. Si ce n'est pas un « daimon », c'est-à-dire un des génies de lumière appartenant à l'armée de Lucifer, c'est du moins un trépassé, réuni au Dieu-Bon grâce aux mérites de sa vie humaine.

Telle est la thèse palladiste. Pour nous, enfants de l'Église, toutes ces jongleries sont à mettre dans le même sac : œuvres de grand-rite opérées par des élus vivants et pénétrés, ou bien apparitions d'esprit du feu ou de luciférien défunts évoqués, tout cela n'est que fantasmagorie diabolique ; les damnés trépassés, pas plus que les voués à Satan vivants, n'opèrent eux-mêmes, et c'est le diable seul qui agit dans tous les cas.

Mais il importait de classer ces prestiges en deux catégories distinctes, puisque les palladistes en font deux sortes d'opérations différentes.

Or, dans les triangles, les apparitions par l'effet d'évocations sont le banal, la monnaie courante du Palladisme ; le lecteur en connait déjà un nombre suffisant, pour que je n'insiste pas. La plupart des épisodes de ma première exploration dans les antres de l'occultisme auraient pu être réservés pour ce chapitre-ci. Relater, un par un, tous les autres faits extraordinaires, du même acabit, dont j'ai été le témoin ou qui m'ont été rapportés, ce serait lasser le lecteur ; car toutes ces apparitions se ressemblent, la variété est seule dans les diables qui se manifestent sous le nom d'esprits du feu, ou en empruntant les apparences des personnages demandés par les évocateurs.

Il y a donc une monotonie dans les phénomènes d'apparitions, même les plus invraisemblables, comme il y a une monotonie dans les phénomènes de tables tournantes : ici, c'est toujours la même chose, quoique la table change et varie ses dialogues avec le médium ; là, c'est toujours le même spectacle, quoique l'acteur soit renouvelé et paraisse grimé et costumé différemment, avec des tirades diverses. Il arrive un moment où l'on a vu tant et tant de ces prestiges, qu'on en est pour ainsi dire blasé.

C'est pourquoi je me garderai bien d'imposer au lecteur l'ennui du compte-rendu complet et détaillé de ces comédies infernales, qui semblent composées toutes sur le même scénario.

Je me bornerai à présenter quelques observations générales et à raconter deux apparitions parmi les nombreuses auxquelles j'ai assisté : l'une de ces deux est celle qui m'a donné la clef de la grosse énigme de Gibraltar.

Le lecteur a déjà eu sous les yeux, dans le tome I^{er} de cet ouvrage, les principales formules d'évocation, du moins les plus usitées ; mais il en existe bien d'autres. Les livres secrets d'Albert Pike, d'autres rituels des

docteurs eu luciférianisme, en fournissent une mine inépuisable. En outre, tout Mage Élu, ainsi que toute Maîtresse Templière Souveraine, a le droit d'en composer pour son usage personnel et celui de son triangle. On a vu même que l'illustrissime Pessina en a fabriqué, notamment pour appeler Beffabuc ; M. Margiotta, notre nouveau compagnon d'armes, possède le rituel complet de l'ineffable Pessina ; il me l'a montré, et il se propose de le publier ; ce sera curieux. Lemmi, à son tour, s'est mis en tête de confectionner un nouveau formulaire ; il est aidé, pour cela, par le fameux Umberto dal Medico ; ce qui m'a été cité est passablement sataniste. On le voit, les ateliers palladiques n'ont que l'embarras du choix.

Dans les triangles, les non-réussites d'appels sont l'exception. Chez les vulgaires spirites, une apparition se produit tout au plus à une séance sur cent ; chez les palladistes, c'est presque le contraire.

D'autre part, l'irrégularité des esprits est remarquable chez les spirites luciférien aussi bien que chez les autres. Ainsi, tout le monde sait que très fréquemment ce n'est pas l'esprit appelé qui se manifeste, mais un autre qu'on n'avait pas demandé ; ceci a été constaté par quiconque s'est occupé de spiritisme, et non seulement dans les apparitions sous forme spectrale, mais en n'importe quel genre de manifestation de table parlante, d'esprit empruntant l'intermédiaire d'un médium écrivain, etc. Les palladistes ne sont pas à l'abri de ces fantaisies.

Ou bien, il arrive qu'un esprit se montre, avant même la moindre évocation. C'est ce que je vis un jour à Berlin. La tenue triangulaire venait à peine de commencer ; des frères visiteurs entraient encore, quand, après l'introduction d'un groupe d'initiés habitant la ville, mais appartenant à un autre atelier, se présenta un personnage bizarre, vêtu à l'antique, remarquable par sa barbe sale ; il avait tout l'air d'un cabotin échappé d'un théâtre de foire, et l'assemblée le prit d'abord pour tel.

Le président, s'étant assuré qu'il avait été régulièrement tuilé, l'interpella sur l'absurdité de son costume, croyant avoir affaire à un maniaque.

Notre homme répondit :

— L'absurde, ce serait que je vinsse en habit. Je suis Julien le Philosophe.

On se demandait si ce n'était pas un fou. Il comprit quelle impression il produisait ; et, afin de couper court à tout doute à son sujet, il fit onze pas en avant, au bout desquels nous le vîmes répété trois fois. Il s'était triplé instantanément. Trois empereurs Julien s'assirent sur trois chaises libres, au premier rang de la colonne du midi. Personne ne souffla mot.

— Êtes-vous convaincu de mon identité, cher grand-maître, et vous tous, mes sœurs et frères ? dit-il de ses trois bouches à la fois, tandis que ses trois bras droits esquissaient le même geste.

Sitôt dit, deux des sosies disparurent, et l'on n'aperçut plus qu'un seul empereur Julien, demeurant tranquille sur son siège, comme le premier frère venu.

Le grand-maître, très ému, mais se faisant l'interprète des sentiments de l'assemblée, fort honorée, comme on pense, d'une telle visite, l'invita à prendre place à l'orient et même à diriger les travaux.

— Je n'en ferai rien, répondit-il ; mais je vous prie de ne pas vous occuper de moi plus que d'un autre ; c'est moi qui suis heureux de me trouver en si bonne compagnie… Peut-être tout à l'heure vous demanderai-je la parole.

La tenue eut lieu comme d'ordinaire, d'après l'ordre du jour fixé. Le grand-maître, cependant, pressait les uns et les autres ; on allait, de la sorte, finir de trop bonne heure. Alors, le pseudo-Julien (car c'était un démon, n'est-ce pas ?) se fit céder la place de l'orateur et débita une abominable conférence, dont le sujet était : *la mort du Christ*. On l'applaudissait à tout rompre, à chaque blasphème. Après quoi, il disparut subitement dans un éclat de foudre. Le diable était rentré en enfer.

Il y a plusieurs degrés d'évocation : les petites évocations sont les appels aux trépassés ; les grandes évocations s'adressent, au contraire, aux esprits du feu, et, parmi ces dernières, les plus importantes sont celles pour obtenir l'apparition du Dieu-Bon lui-même ou de ses six premiers démons dans la hiérarchie. Les six sont eux-mêmes distribués en trois rangs : Baal-Zéboub, au premier rang ; Astaroth, Astarté, Moloch, au second ; Hermès, Ariel, au troisième.

On sait que, de tout temps, les occultistes des diverses écoles ont placé sept métaux sous l'influence de sept astres, et j'ai dit ailleurs que ces sept

astres, chez les palladistes, correspondent au surplus à Lucifer et aux six esprits les plus haut placés dans la hiérarchie infernale.

Pour les grandes évocations dites du premier ordre, il y a également certains jours réputés plus favorables. En outre, le frère (ou la sœur) désigné, soit par son grade ou sa situation privilégiée, soit par le choix du grand triangle, pour officier comme chef évocateur, à qui l'assemblée fait en chœur les réponses rituelles, doit revêtir une robe de certaine couleur et porter au front un bandeau de la couleur de la broderie de la robe ; sur ce bandeau, au milieu, se trouve attachée une plaque de certain métal où est incrustée certaine pierre précieuse, métal et pierrerie consacrés à celui des sept grands esprits qui est évoqué. Ce n'est pas tout : la salle du grand triangle doit être ornée de certaines guirlandes, autant que possible, naturelles, et si l'on ne peut se servir que de guirlandes artificielles, il faut au moins qu'elles aient reçu certaine consécration ; dans un brasier, on brûle certains parfums, qui le plus souvent répandent une odeur des plus désagréables, ceci soit dit entre parenthèses, comme on va en juger ; enfin, sur l'autel, aux pieds du Baphomet, on dépose en offrande tel fruit, que l'esprit en s'en allant fait disparaître (censément il l'emporte), s'il part plein de satisfaction.

Voici, d'ailleurs, le tableau du Rituel Pike, à ce sujet :

LUCIFER

Astre corréspondant : le Soleil. — Jour favorable : le dimanche. — Robe blanche, broderies en soie rouge vif pourpre. — Métal : or. — Pierrerie : rubis. — Guirlandes : laurier, héliotrope, tournesol. — Parfum : encens mâle. — Fruit : orange.

BAAL-ZÉBOUB

Astre correspondant : Mars. — Jour favorable : le mardi. — Robe couleur de feu, broderies en soie grise. — Métal : acier (c'est-à-dire le fer combiné avec du carbone et du silicium ou du manganèse). — Pierrerie : améthyste. — Guirlandes : absinthe, rue. — Parfums : cinname, safran, santal rouge. — Fruit : raisins.

ASTAROTH

Astre correspondant : Vénus. — Jour favorable : le vendredi. — Robe bleu-azuré, broderies en soie vert-pré. — Métal : cuivre rouge. — Pierrerie : turquoise. — Guirlandes : olivier, myrte, mêlées de roses et de violettes. — Parfums : nard de lavande, myrrhe, gingembre, opopanax. — Fruit : grenade.

ASTARTÉ

Astre correspondant : la Lune. — Jour favorable : le lundi. — Robe blanche, broderies en soie jaune d'or. — Métal : argent. — Pierrerie : perles. — Guirlandes : armoise, belles-de-nuit, boutons d'or. — Parfums : santal blanc, camphre, ambre jaune, semence de concombre pulvérisée. — Fruit : pomme.

MOLOCH

Astre correspondant : Saturne. — Jour favorable : le samedi. — Robe brun-foncé, broderies en soie de couleur orange. — Métal : plomb. — Pierrerie onyx. — Guirlandes : cyprès, frêne, ellébore noir. — Parfums : diagridium, scamonnée, alun, soufre, assa-fœtida. — Fruit : pèche, ou amandes amères.

HERMÈS

Astre correspondant : Mercure. — Jour favorable : le mercredi. — Robe verte, broderies en soie blanche d'argent. — Métal : mercure, combiné avec du stibium ou antimoine. — Pierrerie : agate. — Guirlandes : narcisse, marjolaine, mercuriale. — Parfums : benjoin, macis, styrax. — Fruit : noisettes.

ARIEL

Astre correspondant : Jupiter. — Jour favorable : le jeudi. — Robe écarlate, broderie en soie violette. — Métal : étain. — Pierrerie : émeraude. — Guirlandes : figuier, chêne vert dit yeuse, grenadier. — Parfums : ambre gris, graines de paradis. — Fruit : figues.

C'est à Londres que j'assistai à l'autre apparition dont je veux parler dans ce chapitre. La tenue avait lieu au local bien connu de Great-Queen-street, là même où l'on fait écrire le squelette qui porte un drapeau ; mais, ce jour-là, la réunion était essentiellement triangulaire.

On évoqua Hermès ; c'était, par conséquent, un mercredi.

L’esprit, cependant, tarda beaucoup à paraître. On renouvela l’appel ; il ne vint pas davantage. Le frère officiant-évocateur se déclara à bout de forces et demanda à être remplacé. Ce fut la grande-maîtresse qui le suppléa ; elle se revêtit de la robe verte, ceignit son front du bandeau orné d’une agate incrustée dans la plaque de métal consacré, et jeta du benjoin dans la cassolette aux parfums. C’était une dame Booth ; j’ignore si elle a quelque parenté avec la maréchale de l’Armée du Salut.

Pour cette troisième évocation, elle ordonna à l’assistance de former la chaîne magique : c’est la suprême ressource, dans le cas où un esprit du feu met trop de mauvaise volonté à répondre aux appels.

L’officiante-évocatrice traça, sur le sol, le large cercle habituel, avec la pointe de l’épée magique. Nous étions tout autour, à quelque distance, assis et nous tenant par la main, alternant par frère et sœur.

— Frères et sœurs, dit mistress Booth qui avait pris place dans la chaîne, le feu sacré se répand en un courant divin ; la circulation des âmes est établie ; prononçons tous en chœur la formule magique du salut éternel.

On vociféra la formule *Hémen-Etan*, celle qui se termine par *Ay-oël, Lucifer in œternum.*

Mistress Booth reprit seule :

— Frères et sœurs, récitons les douze heures du céleste Apollonius.

Et elle commença le *Nuctéméron* d’Apollonius de Tyane, tel qu’il a été adapté par Albert Pike pour servir aux évocations d’Hermès. L’assistance répondait en chœur.

L’officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, qu’aimons-nous ?

Tous. — La justice.

L’officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, que demandons-nous ?

Tous. — La vérité.

L’officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, Pimander nous invite à former : un vœu et nous assure que nous serons exaucés.

Tous. — Seigneur notre dieu, Seigneur tout-puissant, donne-nous un rayon de ta science divine.

L’officiante-évocatrice. — Seigneur, Seigneur, Seigneur, donne-nous un rayon de ta science divine… Seigneur, Seigneur, Seigneur, aie pitié de nous.

Tous. — Aie pitié de nous, Seigneur, Seigneur, Seigneur.

L’officiante-évocatrice. — Céleste Apollonius, prie pour nous.

Tous. — Céleste Apollonius, prie pour nous.

L’officiante-évocatrice. — Divin Hermès, nous t’évoquons ; exauce-nous.

Tous. — Divin Hermès, nous t’appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L’officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, la lumière sortira des ténèbres. Voici la première heure : dans l’unité, les daimons chantent les louanges du Dieu-Bon ; les esprits du feu n’ont pas de malice, et contre nous ils n’ont pas de colère.

Tous. — Divin Hermès, nous t’appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L’officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la deuxième heure : par le binaire, les poissons du Zodiaque chantent les louanges du Dieu-Bon ; les serpents de feu s’enlacent autour du caducée d’Hermès, et la foudre devient harmonieuse.

Tous. — Divin Hermès, nous t’appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L’officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la troisième heure : les serpents du caducée d’Hermès s’entrelacent trois fois, Cerbère ouvre sa triple gueule, et le feu chante les louanges du Dieu-Bon par les trois langues de la foudre.

Tous. — Divin Hermès, nous t’appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L’officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la quatrième heure : l’âme retourne visiter les tombeaux ; c’est le moment où s’allument les lampes magiques aux quatre coins des cercles ; c’est l’heure des enchantements et des prestiges.

Tous. — Divin Hermès, nous t’appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L’officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la cinquième heure : en vain, le dieu ennemi commande aux grandes eaux des sphères infernales ; les grandes eaux elles-mêmes chantent la gloire du Dieu-Bon.

Tous. — Divin Hermès, nous t’appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la sixième heure : Pimander se tient immobile ; il voit les maléachs marcher contre lui, et il est sans crainte ; Pimander est sans crainte, parce qu'il est la pensée du Tout-Puissant, du Très-Haut le plus haut, du Dieu le meilleur et le plus grand.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, Voici la septième heure : un feu qui donne la vie à tous les êtres animés est dirigé par la volonté des hommes purs ; l'initié étend la main, et les souffrances s'apaisent.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la huitième heure : les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie s'établissent entre tous les êtres de la nature ; le Dieu-Bon est glorifié.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la neuvième heure : ici périssent les fous qui ont convoité la science et le pouvoir, malheur aux indignes qui veulent surprendre le secret du nombre non-révélé ! les maléachs aux sept clairons et aux sept coupes ne le protègeront pas ; Baal-Zéboub crie justice, le Dieu-Bon ne pardonne pas les crimes contre ses fidèles, Moloch inflige le châtiment.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la dixième heure : l'âme de l'élu, passant par la Lune, se reconnaît immortelle ; par Mars, elle se sent impassible ; par Mercure, elle apprend l'humilité ; par Jupiter, elle prend possession des trésors de l'intelligence céleste ; par Vénus, elle se revêt d'innocence ; par Saturne, elle reçoit la force de supporter sans défaillir l'éclat des divines splendeurs : et passant enfin par le Soleil, elle voit la vérité du Très-Haut le plus haut dans son immuable beauté.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la onzième heure : les ailes des génies bienfaisants s'agitent avec un bruissement mystérieux ; ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messages du Dieu-Bon.

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — Frères et sœurs, voici la douzième heure : ici s'accomplissent par le feu les œuvres de l'éternelle lumière !

Tous. — Divin Hermès, nous t'appelons ; entends-nous, exauce-nous.

L'officiante-évocatrice. — À nous, les dix Sybilles, à nous ! L'homme doit, comme le Dieu-Bon, agir sans cesse ; ne rien vouloir, ne rien faire, n'est pas moins funeste que vouloir ou faire le mal… À nous, les dix Sybilles, à nous ! Qu'elles unissent leurs voix aux nôtres pour implorer le divin Hermès et le supplier d'apparaitre ! qu'elles mêlent, invisibles, leurs mains aux nôtres dans la chaîne magique !… À nous, les dix Sybilies, à nous !

Tous. — À nous, les dix Sybilles, à nous !

En se tenant toujours les mains, à présent on les élevait.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Sambeth, fille de Noé le patriarche.

Tous. — Sambeth, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Elissa, fille de Lamia la nymphe :

Tous. — Elissa, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Manto, fille de Tirésias le sacrificateur.

Tous. — Manto, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Lampuse, fille de Calchas le devin.

Tous. — Lampuse, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Artémis, fille de Baal-Zéboub-Apollon, toi la grande voyageuse, sainte Sybille de Delphes, de Syracuse, de Rhodes, de Samos, d'Érythrée et de Claros.

Tous. — Artémis, prie pour nous.

L'officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Sarbis la Phrygienne.

Tous. — Sarbis, prie pour nous.

L’officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Cassandre la Tiburtine.

Tous. — Cassandre, prie pour nous.

L’officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Phyto la Samienne.

Tous. — Phyto, prie pour nous.

L’officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Amalthée l’Hellespontique.

Tous. — Amalthée, prie pour nous.

L’officiante-évocatrice. — Viens à notre aide, Hiérophile la Cuméenne.

Tous. — Hiérophile, prie pour nous.

L’officiante-évocatrice. — Et toi encore, céleste Apollonius, prie pour nous.

Tous. — Céleste Apollonius, prie pour nous.

L’officiante-évocatrice. — Souvenons-nous, frères et sœurs, que l’esprit de l’initié s’éclaire en cherchant le Dieu-Bon avec les yeux de la volonté. Le Dieu-Bon a dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière a surgi des ténèbres.

Tous. — Que la lumière soit !

L’officiante-évocatrice. — Souvenons-nous, frères et sœurs, qu’affirmer ce qui est vrai et vouloir ce qui est juste, c’est se créer la certitude du triomphe. Il est vrai que le divin Hermès a promis de venir à notre appel d’initiés fidèles ; nous voulons qu’il vienne, cela est juste, nous triompherons des obstacles. Arrière, maléachs maudits ! Fuyez, dispersez-vous, et que le divin Hermès paraisse à nos yeux !… Notre audace est armée par la conscience de notre droit. Fuyez, dispersez-vous, maléachs maudits !…

Tous. — Arrière, maléachs maudits ! arrière ! arrière ! dispersez-vous !

L’officiante-évocatrice. — Par les mérites passés, présents et futurs de l’Antéchrist, parais, divin Hermès !… *Asicath !... Eregbuo !... Sith !... Astiro !... Aphuth !...*

Mistress Booth n’eut pas plus tôt prononcé d’une voix solennelle les cinq noms favoris qui terminent l’appel à Hermès, qu’au milieu du cercle formé par nous le sol s’entr’ouvrit, vomissant une gerbe de flammes, et le « daimon » désiré surgit.

Mais l'aspect du personnage était humain, et non diabolique : un homme, jeune encore, de trente-cinq ans tout au plus, aux traits fins, à la physionomie intelligente, d'un type oriental mâtiné d'européen, avec un costume qui n'était ni turc ni indien, ou, pour mieux dire, qui tenait de l'un et de l'autre. L'apparition s'était élevée un peu au-dessus de l'ouverture béante, toujours au sein du feu qui, sans-brûler ses vêtements, bien entendu, hurlait et pétillait, en langues mobiles, rougeâtres, vivement éclairantes.

Je regardais l'être surnaturel que j'avais devant moi, et je n'eus pas besoin de plonger longtemps dans mon souvenir ; cet homme-démon, je l'avais déjà vu, et je le reconnus tout de suite.

— Hermès ! Hermès ! gloire à Hermès ! clamait l'officiante-évocatrice, heureuse du succès de l'opération.

C'était bien Hermès, en effet ; il tenait à la main droite un caducée, et il l'étendait sur l'assistance, avec un geste de domination. C'était bien Hermès, oui ; mais c'était aussi, je ne pouvais m'y tromper, Athoïm-Olélath, le chef du laboratoire de Gibraltar, l'obsesseur qui m'était déjà apparu à bord du *Menzaleh*, l'être énigmatique dont je n'avais définitivement compris le caractère absolument infernal qu'à cette visite inattendue dans ma cabine, mais dont je n'avais pu néanmoins fixer alors l'identité. Maintenant, je savais à quoi m'en tenir : dans les cavernes du rocher anglais, c'est bien un diable d'enfer qui demeure, présidant aux travaux des chimistes du Palladium ; ce n'est pas un démon de mince importance, c'est un des sept esprits du feu qui sont au sommet de la hiérarchie satanique.



Les Évocations dans les Triangles. — Une apparition d'Hermès, évoqué à Londres, fait enfin connaître à l'auteur quelle est la personnalité du mystérieux Athoïm-Olélath.

Je ne pouvais en croire mes yeux, cependant. Je me rappelais mon exploration des grottes Saint-Michel et de leurs annexes, que le monde profane ignore ; je revoyais mentalement Joë Crocksonn et tous les ouvriers spœléiques ; j'entendais encore le tintamarre des ateliers souterrains où se fabriquent les instruments du magisme palladiste. Eh ! quoi, il n'y a plus à

en douter, me disais-je, le diable en personne est le directeur, le véritable directeur des mystérieuses usines de Gibraltar.

Puis, je me remémorais mon étude des critiques du matérialisme au sujet de la création et la surprenante intervention de ce même Athoïm-Olélath, qui prétendit m'éclairer dans un moment de doute coupable.

Ma pensée n'était plus à ce qui se passait auprès de moi. Eux, les palladistes convaincus, ils ne voyaient que leur divin Hermès ; mistress Booth avait engagé la conversion avec lui, et je ne sais vraiment ce qu'ils se dirent, à la grande satisfaction du triangle. Je m'absorbais dans mes réflexions ; je considérais combien tout cela était providentiel, car jamais je n'avais espéré avoir la solution de ce problème du laboratoire secret, ni l'explication de l'obsession scientifique à laquelle j'avais été en butte.

Le dialogue entre l'officiante et le daimon évoqué dut se prolonger quelques minutes. Je fus rappelé au sentiment de la situation présente par un silence subit qui se fit et par une secousse que je ressentis brusquement. Dans la chaîne magique, ai-je dit, nous alternions par frère et sœur : et voilà que mes deux voisines lâchèrent tout à coup mes mains, mais en retirant les leurs avec vivacité.

Que venait-il donc de se passer ?

Athoïm-Olélath, ou plutôt Hermès, était toujours là ; mais maintenant il me regardait, ne paraissant plus prendre garde aux autres, et, le doigt tendu, il me disait :

— Toi !… toi !… toi !…

Et, en disant cela, l'apparition avait pour moi un étrange sourire.

Cette fois, moi qui suis difficile à étonner, j'étais stupéfait. Que me voulait-il encore, ce grand diable d'Hermès ? Avait-il lu dans le fond de mon cœur, et allait-il me dénoncer comme catholique à l'assemblée de ces luciférien fanatisés ?

J'eus l'impression d'un grave péril qui me menaçait. Prêt à tout, je serrai de ma main gauche ma médaille de saint Benoit, cousue dans l'étoffe à l'extrémité de mon cordon, et, sans affectation, j'avais mis dans ma poche mon autre main, tenant mon revolver. Avec l'aide de saint Benoît, me disais-je, je repousserai ce démon, à la moindre velléité d'attaque ; quant à

mon revolver, si l'assistance se tourne contre moi, il tiendra en respect ceux qui auraient la tentation de me faire un mauvais parti.

En quelques secondes, j'avais donc jugé la situation, en chrétien fidèle, implorant en mon âme la protection de Dieu, mais aussi en homme déterminé à vendre chèrement ma vie, le cas échéant.

Toutefois, Hermès ne se montrait nullement agressif. Il me couvait toujours de son œil tranquille, point irrité ; son doigt tendu continuait à me désigner ; il avait de plus belle comme un sourire de sphinx à mon adresse, sourire incompréhensible, car il n'était ni bienveillant, ni sarcastique ; et il ne savait ou ne voulait répéter que ce mot :

— Toi !… toi !… toi !…

Tous les regards de l'assemblée étaient tournés vers moi ; on se demandait ce que signifiait cette manifestation du puissant esprit du feu à mon égard.

Enfin, il plongea sa main dans une de ses poches, la retira pleine de pierreries, les jeta dans ma direction, et disparut. Instantanément, le trou s'était refermé, sans qu'aucune trace en subsistât ; Hermès n'était plus là, tel qu'un songe qui se serait soudain terminé. Mais ce n'était point un rêve que les frères et sœurs présents et moi avions fait : un parfum délicieux, qui n'avait aucun rapport avec l'odeur dégagée des cassolettes du triangle, remplissait l'air, nous prenant à la gorge, nous pénétrant ; et, à nos pieds, devant moi, je voyais éparses ces pierres précieuses qu'Hermès venait de me jeter.

C'était surtout des diamants et des perles d'une incomparable beauté. Les sœurs les plus voisines de moi se précipitèrent pour les ramasser.

— C'est à vous, tout cela, me dit mistress Booth ; heureux vous êtes, très cher frère, d'avoir reçu un tel présent du divin esprit. Oui, tout cela vous appartient… Mais quels sont donc vos mérites devant notre Dieu, pour avoir été l'objet d'une si éclatante préférence ?

En effet, ils me contemplaient avec admiration, les uns et les autres ils avaient l'air de me prendre pour un élu prédestiné, à leur façon ; le président m'invitait à clore les travaux à sa place. Je refusai tous ces honneurs, comme on pense, et je dis que je n'avais rien fait, certes, pour m'attirer une faveur privilégiée quelconque des esprits du feu. Quant aux

pierres précieuses, je me gardai bien d'y toucher, et je déclarai que je les abandonnerais volontiers au triangle ; les sœurs présentes se les partagèrent, en me remerciant ; mon acte était pris pour une magnifique générosité.

Dès le lendemain matin, je m'empressai de quitter Londres ; je ne tenais aucunement à recevoir les visites de tout ce monde-là, et je sentais que l'incident avait par trop éveillé la curiosité à mon endroit.

Le lecteur, à présent, peut se faire une idée complète des évocations et des apparitions des triangles. Comme dans les œuvres de grand-rite, il y a prestige, et c'est de même le diable qui est le principal acteur de la comédie. Les palladistes sont émerveillés de ces choses extraordinaires ; c'est là leur grand argument, c'est par là qu'ils se confirment follement dans leur croyance irraisonnée à la toute-puissance de Lucifer.

Et pourtant !… Comme il leur serait facile de reconnaître la vérité, s'ils le voulaient bien !… Dans le chapitre suivant, nous allons voir l'impuissance du prince des ténèbres, lorsqu'il veut s'essayer à ce que Dieu ne lui permet pas.

CHAPITRE XLIII

La recherche de l'Homunculus

Il existe bien encore, de par le monde, quelques détraqués que hante la fameuse préoccupation des anciens alchimistes : la recherche de la pierre philosophale. Mais ce sont là, je l'ai dit, des détraqués vulgaires. La maçonnerie occulte contemporaine ne perd pas son temps à une œuvre tombée en discrédit, même parmi les suppôts du diable.

Les savants luciférien travaillent à autre chose, au fond de leurs laboratoires maudits. Ils ont un problème soi-disant scientifique qu'ils se sont mis en tête de résoudre et qu'ils appellent « le secret des secrets ».

— Le secret de la vie, voilà ce qu'il nous faut ! Homunculus ! s'écriait Hoffmann, vers la fin de la séance du *Lotus Saint-Frédéric* que j'ai racontée.

Ils aspirent donc, ces triples fous, à créer l'être humain, en dehors des lois que Dieu, dans sa sagesse, a imposées à la nature.

Le même Hoffmann, que j'ai revu, m'exposa la théorie.

Le dieu-bon Lucifer est le rival d'Adonaï et même l'Excelsus Excelsior. Le livre *Apadno* nous enseigne que la création ne fut pas l'œuvre d'un seul des deux éternels Principes.

— L'un et l'autre, me disait-il, ont animé la matière, créé des êtres vivants, mais par une sorte de collaboration inspirée par leur antagonisme. Mais de qui est finalement l'homme intelligent, l'*homo sapiens*, si ce n'est de Lucifer plus particulièrement ? Là-dessus, le livre sept fois sacré est formel. La création, nous la comprenons donc autrement que les adonaïtes. *Ex nihilo nihil*, disons-nous. Pour nous, il y a eu, non pas création dans le sens strict du mot tels que l'entendent les théologiens de la superstition ;

mais il y a eu organisation. C'est pourquoi nous donnons à l'Être suprême le titre de grand architecte, et non celui de créateur des mondes.

C'est aussi ce qu'Athoïm-Olélath voulut me faire entendre. « Dieu est éternel, et il est dans tout. La nature est donc éternelle ; elle a existé de tout temps, elle existera toujours. Dieu existe, mais comme âme de la nature. Ne croyons pas à la création absolue ; c'est une absurdité. Croyons à une génération, à une transformation, à une organisation ; nous serons dans le vrai. *Ordo ab Chao*. Or, dans la divinité, comme dans tous les éléments de l'univers, il y a deux principes contraires, d'où résulte l'équilibre des forces éternelles : l'un tend à pervertir et à détruire, c'est le mal et le mensonge, Adonaï ; l'autre conserve et améliore sans cesse, c'est le bien et la vérité, Lucifer. »

Voilà la base du système, qui accuse la Bible d'absurdité !… Rien n'est plus simple, au contraire, rien ne correspond mieux à la logique et à la conscience que le dogme de la création. Mais il gêne Satan, et Satan le rejette. Il le rejette pour enseigner aux palladistes… quoi ?… la théorie la plus diffuse, la plus invraisemblable.

Voyons, néanmoins, comment le livre *Apadno* prétend débrouiller cet imbroglio. Je résume.

Dans l'univers, Adonaï préside à la matière, Lucifer préside à l'esprit. La théorie matérialiste du docteur Buchner, exposée dans son fameux livre *Force et Matière*, est reprise par le Palladisme, c'est-à-dire par le démon, qui, au moyen d'une explication nouvelle, aussi fausse que celle du système athée, établit le prétendu rôle des deux Principes éternels ; le dogme mensonger de la divinité double est ainsi édifié — ce qui ne laisse pas d'être curieux et bien caractéristique — sur le mensonge de l'athéisme matérialiste.

D'autre part, Adonaï est le génie de l'eau, Lucifer est le génie du feu, dit encore le livre sept fois sacré des palladistes. On retrouve cette énormité dans un symbole bien connu du magisme : le Jéhovah blanc et le Jéhovah noir. Adonaï, le Jéhovah à tête noire, à corps noir, mais à vêtements blancs, est en position renversée, la tête en bas, plongeant dans l'eau ; au contraire, Lucifer, le Jéhovah à tête blanche, à corps blanc, est au-dessus de l'eau, dans l'éther ; on lui donne, dans les peintures et dessins symboliques, un

vêtement noir, pour indiquer que son adversaire Adonaï l'a calomnié, l'a noirci dans l'esprit des peuples abusés, en faisant croire qu'il est, lui Lucifer, un diable (voir la reproduction du tableau du F∴ Macdonald Bates, 1er volume, page 331).

De même que le paradis luciférien est le royaume du feu, de même le paradis adonaïte est le royaume de l'eau, le gouffre liquide, l'abîme de l'éternelle humidité ; c'est le paradis inférieur ; les palladistes emploient même ce terme : « le ciel infernal ». Le mot *enfer*, appliqué par les catholiques au domaine de Lucifer, est repoussé par eux comme expression calomnieuse. Le royaume de Satan est le vrai ciel, le vrai paradis divin.

Aussi, d'après le livre *Apadno*, la puissance d'Adonaï n'a pas pu aller plus loin que l'organisation du monde aquatique. Les poissons, animaux stupides, sont l'œuvre d'Adonaï. Voyez l'huître, disent les conférenciers palladistes, voyez l'huître, cet animal incomplet ; elle est la démonstration éclatante de l'infériorité d'Adonaï. Par contre, Lucifer, lui aussi, a pu organiser, sur notre terre, en transformant la matière vile ; mais l'intelligence brille chez les animaux qui sont son œuvre : aigle, coq, serpent, chat, chien, éléphant, cheval, singe, etc. Jusqu'à la formation du premier homme, le singe était, en tant qu'animal terrestre, le chef-d'œuvre de Lucifer.

Un jour donc, Adonaï passait en revue ses chefs-d'œuvre, à lui. Il avait produit les maléachs, mais dans le domaine de l'immensité, en dehors de notre planète ; et, pour produire les maléachs, il lui avait fallu recourir à la ruse, dérober du feu à Lucifer. Sur la terre, ses chefs-d'œuvre étaient pitoyables. Il était obligé de s'avouer que sa puissance était inférieure à celle de son rival.

Il pleurait de colère, de rage, ne pouvant tirer aucune idée de sa pensée méchante.

Soudain, il aperçut trois esprits du feu, qui venaient à lui. L'un était Mikaël, le généralissime des armées de Lucifer, le plus beau des génies de lumière après le Dieu-Bon ; les deux autres étaient Gabriel et Raphaël, qui avaient occupé jusqu'alors à eux deux le troisième rang dans la hiérarchie céleste, venant immédiatement après Astaroth, Astarté et Moloch. Le généralissime Mikaël avait entrainé avec lui Gabriel, Raphaël et quelques

autres génies de lumière, mécontents de leur place dans la hiérarchie ; mais ils avaient vainement tenté de détrôner Lucifer et de lui substituer l'ambitieux Mikaël. Un esprit du feu, auparavant de moindre importance, Baal-Zéboub, avait déjoué le complot, en le faisant connaître aux trois princes ayant le deuxième rang (Astaroth, Astarté et Moloch) ; et Baal-Zéboub, d'une vaillance sans pareille, secondé par deux génies alors inférieurs, Hermès et Ariel, avait remporté un éclatant triomphe contre les révoltés. C'est pourquoi Lucifer avait expulsé ceux-ci de son ciel : Baal-Zéboub, en récompense de son dévouement victorieux, avait reçu la place de Mikaël, et Hermès et Ariel, celles de Gabriel et Raphaël. Les rois principaux des expulsés du ciel venaient ainsi offrir leurs services à Adonaï.

— Dieu du Mal, dit Mikaël prenant la parole, nous avons la haine du Bien. Place-nous à la tête de tes maléachs, et nous accomplirons de grandes choses.

Adonaï, arrêtant ses larmes, répondit :

— Le plus intelligent des animaux qui sont mon œuvre sur la Terre, c'est le crocodile. Je voudrais produire un animal supérieur.

— Ne songe pas qu'à la Terre, ô Adonaï, répliqua Mikaël ; la Terre n'est qu'un point dans l'espace. Vois quelles sont les forces dont tu disposes ; réunis tous tes maléachs autour de toi, et engageons un terrible combat pour détruire Lucifer.

Mais Adonaï s'obstinait à vouloir former sur la Terre un animal supérieur à tous les autres.

— Eh bien, insinua Gabriel, prends de la terre, mêles-y de l'eau de ton divin royaume, et avec cela pétris un être animé à l'image du singe et supérieur au singe.

— Oui, appuyèrent Mikaël et Raphaël, produis, ô Adonaï, un animal terrestre et supérieur au singe.

Adonaï jugea bonne l'idée qui venait de lui être suggérée par les trois esprits du feu révoltés, et il voulut aussitôt la mettre à exécution.

Tous les quatre, ils descendirent sur notre planète. Mikaël et ses deux acolytes ramassèrent de cette matière qui forme le sol et la présentèrent au Dieu-Mauvais. Celui-ci l'humecta de son propre principe humide, et la

masse de terre devint un bloc pétrissable. Adonaï se mit à l'œuvre ; comme un sculpteur, il modela un singe d'argile. Puis, il s'agit de l'animer : Adonaï souffla dans la bouche de sa statue de terre et contempla son ouvrage. L'être nouveau se mouvait, en effet, mais lourdement, marchant à quatre pattes, mangeant de l'herbe, faisant entendre des grognements de bête stupide.

Le Dieu-Mauvais n'était pas satisfait. Il souffla une deuxième fois dans la bouche de l'animal grotesque ; celui-ci hurla, exécuta des cabrioles, mais ne put parvenir à se tenir debout ; à chaque saut, il retombait par terre, bavant une salive verdâtre, se traînant sur les genoux, et il grognait de plus belle, regardant son auteur d'un œil glauque et terne.

Une troisième fois, Adonaï lui souffla dans la bouche, et de toute son énergie. La contrefaçon du singe de Lucifer marcha sur les mains, tenant les jambes en l'air, pour choir bientôt encore ; et, multipliant ses grognements, maintenant cet être absurde et infect se repaissait de la fiente des autres animaux. Finalement, il s'allongea dans une petite mare qui était là, bourbeuse et fétide : il se vautrait avec complaisance dans la vase et les immondices ; c'était là son seul plaisir ; créature de boue, il retournait à la boue.

— Allons ! c'en est assez, dit Adonaï ; cet être me plaît ainsi, pour l'existence qu'il aura à vivre sur Terre ; mais j'aurais aimé pouvoir lui donner tout au moins la malice d'un de mes maléachs… Cet animal se nommera Adam. Il est insexuel, ainsi que les génies de mon royaume ; il demeurera donc le seul de son espèce. Qu'il soit heureux dans les boues de la Terre ; je lui octroie l'immortalité !

Et le Dieu-Mauvais regagna les régions de son domaine, accompagné de Mikaël, Gabriel et Raphaël, afin de se concerter là avec eux pour régler les nouvelles conditions de la guerre contre Lucifer. Les autres esprits du feu qui s'étaient révoltés furent admis dans le conseil.

Sur terre, l'Adam adonaïte continuait à se vautrer au milieu de la fange. Les autres animaux terrestres vinrent à tour de rôle regarder ce nouveau compagnon. Les lions en avaient pitié ; les chats s'en éloignaient avec méfiance ; un éléphant, le saisissant avec sa trompe, le sortit de la mare, et, par bonté instinctive, essaya de le laver avec l'onde claire et limpide d'une source voisine. L'Adam adonaïte grogna contre l'éléphant, grogna contre

les chats et contre tous les animaux formés par Lucifer, et se replongea dans sa vase grouillante. Assis ou suspendus dans les branches des arbres qui entouraient l'endroit, les singes, joyeux, se moquaient de l'être stupide, et les oiseaux avaient, dans les notes de leur chant, comme des éclats de rire.

Soudain, les fleurs ouvrirent partout leur calice ; les boutons de rose, faisant éclater leur corsage vert, s'épanouirent, fraîches, splendides de couleur, et embaumant les airs. Le Dieu-Bon venait de paraître, et la belle nature lui faisait fête, tandis que les crocodiles, les poissons, et tous les animaux qui sont dépourvus de l'ombre même de l'intelligence s'enfuyaient.

L'Adam adonaïte, épouvanté, se cachait au fond de la boue. Lucifer l'en retira. À ce seul contact, toute la saleté dont il avait fait jusqu'alors son élément s'anéantit ; la masculinité saillit en sa chair auparavant visqueuse, là où l'Excelsior l'avait saisi, lui donnant un sexe par la seule étreinte de sa main divine ; et le Dieu-Bon, enfin, le plantant droit dans la posture qui est devenu l'apanage de l'homme, lui posa l'index sur le front, en disant :

— Infortuné, tu vivais dans le sommeil de l'inconscience et de la stupidité ; que la lumière se fasse dans les ténèbres de ton cerveau ! Reçois en toi cette infime étincelle de l'éternel feu de Lucifer ; c'est pour toi l'intelligence et le verbe ; de brute que tu étais, je te transforme en être raisonnant et parlant, je te fais le plus intelligent des habitants de cette planète… Ton existence vile et inféconde n'était pas la vraie vie, la vie selon la nature belle et parfaite. Eh bien, la vraie vie, je te la donne encore… Regarde, sois heureux, et bénis-moi.

Alors, descendirent du ciel Baal-Zéboub, Astaroth et Astarté, qui, en une seconde, moissonnèrent les plus belles fleurs de la terre et les déposèrent aux pieds de l'Adam transformé, émerveillé. De même que Mikäël, Gabriel et Raphaël avaient formé un amas d'humus pour être pétri par Adonaï, de même les trois hauts génies de lumière formèrent un monceau de toutes les richesses de la flore terrestre : et cette chose, Lucifer la pétrit à son tour, l'anima par un de ses sourires, et la femme fut faite, la rose ayant fourni l'incarnat de ses joues, et le lys la blancheur de son sein.

Toute la belle et bonne nature était à présent dans la joie, saluant la femme comme sa reine immortelle.

— Quel nom donnes-tu à la femme, Dieu Tout-Puissant ? demanda Astarté.

— Je la nomme Ève ; car c'est par elle qu'Adam entre dans la vraie vie.

Le Dieu-Bon et les trois hauts génies de lumière s'élevèrent à travers l'espace ; l'humanité n'avait plus dès lors qu'à vivre et se multiplier dans le bonheur ; et les deux premiers humains, ravis et reconnaissants envers Lucifer, s'endormirent sur le frais gazon dans les bras l'un de l'autre, au doux murmure du roucoulement des colombes.

Il n'y a pas lieu de donner ici la suite de la légende palladique, c'est-à-dire la rentrée en scène d'Adonaï humilié, qui jure de se venger, jette un charme maudit sur le premier couple humain, dans le but de laisser l'humanité à jamais réduite à Adam et Ève ; je passe cela, et le reste. Ce que je voulais, c'était seulement faire connaître comment le livre *Apadno* travestit la Bible sur le fait de la création, dont nous avons à nous occuper dans ce chapitre.

Créer est interdit à Satan ; voilà pourquoi il s'attribue une part dans les origines surnaturelles de l'humanité, en imaginant ce conte ridicule que les triples fous du Palladisme rêvent d'imposer un jour comme dogme à tous les peuples de la terre. Mais, en attendant que la religion secrète sorte des triangles [1], les nouveaux alchimistes, les chimistes luciférien cherchent à créer, eux aussi, et Satan, le suprême dupeur, les encourage, en leur promettant son assistance.

Il leur a expliqué que c'est en se prenant à lui-même une étincelle de ce feu éternel dont il est le principe, la quintessence, qu'il a animé par elle l'œuvre imparfaite d'Adonaï et qu'il est ainsi le véritable auteur de l'*homo sapiens*. Il leur a dit la rancune qu'Adonaï lui à vouée à la suite de cet abaissement de son orgueil et de quelle haine implacable ce Dieu-Mauvais poursuit l'humanité, à coups de maladies, de fléaux, de persécutions de toutes sortes.

Aujourd'hui, Satan veut montrer à l'homme, c'est-à-dire au palladiste, que la Bible ment et que c'est le livre *Apadno* qui dit vrai. Il prétend le prouver en déléguant à ses adeptes de premier choix ce soi-disant pouvoir qu'il possède de former et animer l'être humain, destiné à vivre et à se développer, et cela sans gestation ni parturition ; mais il exige que son élu

travaille, dans son laboratoire. Pensez donc ! si l'homme n'avait, à son tour, qu'à créer sans aucun effort d'intelligence, et par la seule permission de messire Satanas, ce serait beaucoup trop simple !

Aussi, le malin a dit au docteur palladiste : « Je t'inspirerai de ma science divine ; tu seras l'auteur de l'*homunculus*, afin de te démontrer à toi-même qu'il n'est pas besoin d'Adonaï pour produire l'être humain, animé et intelligent. Travaille, et je t'aiderai. »

Or, pour créer à la manière palladique, il faut une matière, matière inanimée qui doit devenir vivante. Et puisqu'Adonaï a dérobé à Lucifer de son feu pour produire les maléachs, anges du mal, pourquoi Lucifer se ferait-il un scrupule de dérober à son rival un peu de cette matière à laquelle celui-ci préside ? Ce scrupule, Satan affirme qu'il ne l'a pas eu, et voilà pourquoi et comment il a remis aux Hoffmann et *tutti quanti* on ne sait quelle chose innommable, une prétendue matière apportée d'une planète quelconque ; de Saturne, disent quelques-uns.

L'*homunculus* recherché aujourd'hui n'est pas précisément ce que la sorcellerie du moyen-âge désignait sous ce nom ; mais il est bon de dire un mot de ces homuncules-là, ne serait-ce que pour mieux constater la défaite de Satan, plus complète de nos jours sur ce point qu'autrefois.

Alors, les magiciens parvenaient à obtenir quelque chose, ou, pour mieux dire, le diable leur donnait une illusion, que Dieu tolérait. Sous ce rapport, l'ouvrage de Paracelse, *Archidoxorum Libri Decem* (deux volumes in-4°, imprimés à Genève, en 1658), en apporte un témoignage, malgré toute la discrétion de l'auteur, démoniaque pactisant. Paracelse a écrit là une partie de la recette dont il assure avoir eu bon succès ; mais ce qu'il dit au sujet des éléments employés dans le principe de l'opération ne peut être reproduit dans une publication comme celle-ci. Pour la première partie de l'œuvre occulte, il faut tel alambic, et cela dure quarante jours. La suite de l'explication peut être reproduite. « Au bout des quarante jours, écrit Paracelse, vous verrez se mouvoir dans le récipient une petite forme humaine, parfaitement distincte, mais presque sans substance. Si vous nourrissez cet embryon avec un peu de sang humain, en ayant soin de le maintenir, pendant quarante semaines, à une température équivalente à la chaleur d'un ventre de cheval, vous verrez s'achever la création d'un

véritable enfant mais infiniment petit. C'est ce que nous appelons l'*homunculus*, le petit homme. L'art qui lui a donné la vie, et qui sait entretenir cette vie, en fait une des plus singulières merveilles de la science humaine unie au pouvoir de Dieu. Ce petit être est doué d'intelligence, et sa naissance mystérieuse lui vaut la faculté de pénétrer et de nous communiquer le secret des choses les plus cachées. » Les sorciers d'alors, qui réussissaient à avoir un homuncule, le conservaient dans un bocal, et, chaque matin, l'arrosaient de vin et d'eau de rose. Il n'est pas besoin d'être un grand clerc, pour comprendre que l'homuncule de Paracelse était tout bonnement un diable à qui Satan confiait le soin de jouer cette comédie, et le magicien s'imaginait avoir créé une miniature de l'être humain !

Mais, depuis cette époque-là, le prince des ténèbres, inaugurant une nouvelle campagne, a fondé le Palladisme, a renouvelé la vieille théurgie ; il a donné à Albert Pike le livre *Apadno*, ce monstrueux assemblage des mensonges les plus cyniques, et il prétend, sur des dogmes de sa façon, organiser une religion essentiellement luciférienne, destinée à conquérir le monde. Alors, oui, il a posé comme dogme qu'il est, lui, le vrai facteur de l'univers, le véritable père de l'humanité. Mais alors aussi Dieu n'a plus voulu tolérer le prestige rapporté par Paracelse, et, encore une fois, Satan a été et reste vaincu.

En vain, les chimistes du Palladium s'ingénient à des combinaisons plus extravagantes et plus sacrilèges les unes que les autres ; leur résultat est nul ou presque nul.

Il est impossible de dire sans voiles dans cette publication en quoi consistent ces expériences, devant lesquelles des hommes — des hommes créés par Dieu ! — n'ont pas reculé ; néanmoins, je dois me faire comprendre en quelques mots, et cela se peut honnêtement.

Tels de ces docteurs affirment être parvenus, comme Pasteur pour les bactéries, à cultiver cette espèce d'infusoires dont la découverte est due à l'allemand Ham, et tout aussi bien des vésicules de Coste. Mais ce n'est pas tout que de mettre le vibrion de Ham en contact avec l'ovule, en s'affranchissant des lois naturelles établies par Dieu ; il faut, pour cette génération contre nature, un milieu propice, et c'est cette matière innommable que Satan apporte à ces chercheurs insensés, qui, dans le nouveau grand-œuvre, remplit la fonction de l'utérus. Cette matière, qui est

gélatineuse et transparente, a la forme d'un disque convexe à sa partie supérieure et concave inférieurement ; elle est à peu près aussi grosse qu'une noix ; toutes proportions à part, je ne saurais mieux comparer cette chose qu'à un acalèphe, du genre de ces méduses que l'on trouve souvent échouées à marée basse sur le sable de nos côtes maritimes ; on dirait donc une petite méduse, mais sans les tentacules.

C'est dans cette petite poche, de matière inconnue, que l'on verse d'abord une parcelle minuscule d'hostie consacrée pulvérisée, puis telles cellules granuleuses, qui ont été obtenues, conservées et cultivées par des moyens souvent criminels, toujours répugnants ; après quoi, grâce à une petite seringue, on projette le liquide contenant les infusoires, également cultivés, soigneusement entretenus depuis sept jours au moins à la température de la chaleur normale du sang humain. On assure que les vibrions de Ham, doués de la meilleure vitalité sont ceux provenant d'un homme mort violemment (exception pour le cas de mort par un coup de foudre) ; tels seraient ceux d'un suicidé ou assassiné par une balle de revolver dans la cervelle, ou encore mieux ceux d'un guillotiné.

La poche gélatineuse et transparente est alors refermée. Avec un microscope, on voit, au travers de la matière enveloppante, les vibrions s'attacher aux ovules, les entourer comme un serpent serrant dans ses anneaux une sphère, puis pénétrer, la tête première, à leur intérieur, comme pour s'y faire absorber ; et, en effet, ils s'effacent bientôt en quelque sorte ; les éléments organiques se mêlent ; le contenu de la poche gélatineuse devient trouble, granuleux, puis homogène. La prétendue fécondation, la génération diabolique de l'*Homunculus* est faite.

Que se passe-t-il ensuite ?… Le chimiste luciférien, au bout d'un temps fixé, ouvrira-t-il d'un coup de bistouri la petite poche gélatineuse, ce qui serait l'opération césarienne de l'occultisme ? et va-t-il trouver là le nouveau-né magique et minuscule que sa science infernale a voulu produire ? Non, ce n'est point cela qui arrive. C'est ce bloc de matière innommable, qui, travaillé à l'intérieur par une vivification factice, se transforme et paraît devenir une substance vivante. Cette substance amorphe, cette sorte de gelée transparente, qui semble albumineuse maintenant, est contractile et se parsème de granulations, gisant au fond du récipient, maintenu dans une espèce de couveuse artificielle. Cette chose

sans nom, qui semble vivre d'une vie fœtale, pousse quatre prolongements, comme quatre pattes : mais c'est tout.

Le plus beau résultat obtenu a été un homuncule de cette espèce, à Leipzig, lequel se mouvait, ainsi qu'un animal lent, mal venu ; ses prolongements lui servaient d'organes de locomotion, tout en fonctionnant comme organes de succion, aspirant les gouttelettes de sang dont le chimiste luciférien humectait son bocal.

Malgré l'aide promise par Satan à ses chimistes, voilà tout ce qu'ils ont pu produire ; jamais un prolongement de cette substance pseudo-vivante n'a pris l'aspect d'une tête ; jamais la chose n'a augmenté de volume ; et toujours, en moins d'une semaine, cela a dépéri, après quelques mouvements inexplicables, et cela s'est fondu, dissous.

La science occulte luciférienne n'a donc pas lieu d'être fière. Il est vrai qu'elle ne se tient pas pour battue. C'est un premier résultat, me disait Hoffmann, et il est considérable !… Selon l'usage palladiste, il mettait l'insuccès sur le compte des maléachs. Il y a encore lutte entre Lucifer et Adonaï, pense-t-il, et c'est celui-ci qui empêche les têtes de pousser aux homuncules des laboratoires de haute-magie ; mais Lucifer finira bien par avoir le dessus.

Eh ! oui, aveugles incurables, c'est le Dieu des chrétiens, le seul vrai Dieu, qui a dit à Satan, essayant de ce nouveau prestige : « Assez ! prince de l'orgueil et du mensonge, tu n'iras pas plus loin ! » Mais vous pouvez recourir à d'autres expériences encore, vos efforts seront impuissants. Dieu seul peut créer, Dieu seul a fixé les lois naturelles de la génération humaine ; et Satan ne peut rien y changer, encore moins il ne saurait créer, car il n'est pas Dieu.

Telle est la haute magie blanche contemporaine, la théurgie nouvelle, la Ré-Théurgie Optimate. On voit que le Palladisme est bien, plus que tout autre occultisme, la religion luciférienne dans son essence et dans son culte ; et l'on comprend facilement quel grand besoin de mystère il a. Le monde n'est pas prêt à recevoir la lumière des triangles.

Longtemps encore ce culte si étonnamment organisé devra rester enfoui dans ses antres ; espérons que Dieu ne lui permettra pas d'en sortir,

supplions-le d'épargner à l'humanité un tel malheur. L'heure de la ruine sonnerait bientôt, l'heure des grandes et terribles catastrophes, pour le peuple dont le gouvernement admettrait le luciférianisme au nombre des religions reconnues.

Quoi de plus dissolvant, en effet, qu'un système qui transforme, dans l'esprit de ses partisans, le diable en Dieu et l'enfer en paradis ? et quels crimes pourraient davantage attirer le châtiment du ciel sur une nation, que l'adoption d'une croyance infernale basée sur des œuvres d'infâme sorcellerie, sur des sacrilèges permanents, sur l'évocation quotidienne des démons, et aboutissant, comme science, au protoplasma diabolique.

1. ↑ Si je suis bien renseigné, il s'est formé depuis quelque temps, dans les nouveaux groupes luciférien indépendants, un courant favorable à la divulgation des doctrines du Palladisme. En janvier 1895, on a agité à Londres la grosse question : ne serait-il pas temps d'entrer dans la voie de la propagande publique ? Certains croient que cette propagande serait plus efficace que le recrutement pratiqué dans les loges maçonniques. Si une suite était donnée à ces desseins, nous verrions donc bientôt le luciférianisme pur professé catégoriquement et enseigné sans aucun voile. L'Angleterre, qui inonde le monde de bibles protestantes, est-elle destinée, en outre, à faire à présent la distribution générale des tracts luciférien projetés ?

DOUZIÈME PARTIE

LE COMBAT CONTRE DIEU

CHAPITRE XLIV

Le nombre mystérieux 77, ou la Hiérarchie diabolique

77, tel est le nombre qui, dès les chapitres de Rose-Croix, dans la maçonnerie ordinaire, est donné comme étant le nombre mystérieux, le nombre mystique, de même que 7, nombre de Lucifer, est le nombre par excellence, et 11, le grand nombre cabalistique.

Mais combien de francs-maçons pourraient-ils expliquer ce nombre, en indiquer même approximativement la signification ? Les imparfaits initiés forment la masse et ne savent rien ; quant aux palladistes, c'est-à-dire les maçons de premier choix, ils gardent le secret, tels que des sphinx impassibles, et ils ont même sur les sphinx un avantage ; c'est que, eux, ils se laissent même ignorer ; leurs frères de l'imparfaite initiation ne peuvent, en effet, pas leur parler seulement, puisque dans les loges il est impossible de savoir qui est palladiste et qui ne l'est pas.

Pourtant, le nombre 77 est très intéressant à connaitre : c'est celui de la hiérarchie infernale. Le connaitre, c'est avoir pénétré les grands arcanes de la théologie luciférienne.

Je n'ai pas besoin de dire que tout ceci est absolument en dehors de ce qu'enseigne l'Église ; mais il n'est pas mauvais de dévoiler, jusqu'au bout,

les audacieux mensonges de Satan. Voyons donc ce que le prince des ténèbres enseigne à ses disciples, ce dont il leur fait un article de foi, par les révélations du livre *Apadno* et autres œuvres d'imposture occulte.

Les 77 sont ainsi qu'il suit, dans l'ordre hiérarchique :

Au sommet, au-dessus de tout rang, Lucifer, Dieu-Bon.

Immédiatement au-dessous, six princes souverains, en trois rangs : — premier rang, Baal-Zéboub, vice-roi des Cieux, généralissime et premier chef souverain, le même que Baal ou Belzébuth, ayant été Apollon (c'est Satan qui a été Jupiter), et appelé encore, dans les talismans, Ertosi ; — second rang, et sur le même pied honorifique, Astaroth, Astarté, Moloch ; Astaroth, chef souverain, avec le titre de roi de la Gauche, dit Suroth dans les talismans, ayant été Mars ; Astarté, chef souveraine, avec le titre de reine du Centre, dite Pi-Ioh dans les talismans, ayant été Vénus et Isis ; Moloch, chef souverain, avec le titre de roi de la Droite, dit Rempha dans les talismans, ayant été Saturne ; — troisième rang, et sur le même pied honorifique, Hermès, Ariel ; Hermès, chef souverain, avec le titre de prince de la Terre, dit Pi-Hermès dans les talismans, ayant été Hermès-Thoth et Mercure ; Ariel, chef souverain, avec le titre de prince d'Oolis, dit Pi-Zéous dans les talismans, ayant été Pluton.

Au rang inférieur aux six princes souverains, mais supérieur aux premiers grands stratèges des armées du Dieu-Bon, sont placés : d'abord, Léviathan ; ensuite, Béhémoth.

Viennent ensuite :

Cinquième rang de la hiérarchie, cinq daimons premiers grands stratèges, et trois daimones premières grandes stratèges ;

Sixième rang de la hiérarchie, deux daimons grands stratèges à titre égal, quatre daimones grandes stratèges à titre égal, deux daimons grands stratèges en second, et quatre daimones grandes stratèges en second ;

Septième rang de la hiérarchie, seize daimons stratèges de l'aile gauche, quinze daimones stratèges du centre, et dix-sept daimons stratèges de l'aile droite.

La hiérarchie luciférienne, telle que la présente le livre *Apadno*, correspond exactement à l'organisation des armées que le prétendu Dieu-

Bon déclare opposer à son adversaire Adonaï ; c'est avec ces formidables troupes qu'il est certain, dit-il, d'avoir le triomphe définitif.

Le premier conflit a eu lieu dix mille ans avant l'ère chrétienne, un certain 8e paophi, jour palladique qui est notre 29 septembre. Depuis ce temps-là, les deux Principes guerroient, l'un contre l'autre. C'est donc Lucifer qui aura le dernier mot ; mais quand ? demanderez-vous. La révélation satanique répond péremptoirement : le 8 paophi 000999, c'est-à-dire le 29 septembre 1999 du calendrier chrétien. Qui a fixé cette date ? Personne ; mais ce sera ainsi, parce que ce doit être ainsi. En effet, c'est là un des mystères de la religion luciférienne, elle ne fait pas, comme d'autres, du Destin un dieu suprême : il y a Lucifer et Adonaï, deux dieux, voilà tout ; et chacun d'eux sait que la lutte durera au total douze mille ans, parce qu'il est dans la logique que le Bien finisse par avoir raison du Mal, mais aussi parce qu'aucun des deux éternels Principes n'a contre l'autre la puissance de fixer la durée de cette lutte et qu'il faut bien cependant qu'elle ait un terme, comme elle a eu nécessairement un commencement. Mais pourquoi douze mille ans, plutôt que neuf ou quinze mille ? Ca, personne n'en sait rien.

En somme, quand les palladistes disent parfois que Lucifer et Adonaï se combattent de toute éternité, c'est une façon de parler. Strictement, ils sont éternels l'un et l'autre et de toute éternité ennemis ; mais les hostilités violentes n'ont éclaté qu'à l'époque indiquée par le livre *Apadno*. De même, lors de l'irrémédiable défaite d'Adonaï, celui-ci ne sera pas détruit, — Lucifer daigne reconnaître que cela n'est pas en son pouvoir, — mais enchainé à jamais et mis une fois pour toutes dans l'impossibilité absolue de recommencer à faire le mal. J'aurai, d'ailleurs, à reparler de tout cela, au chapitre de l'Antéchrist.

Pour le moment, occupons-nous seulement de la hiérarchie luciférienne, des armées du prétendu Dieu-Bon, de leur composition et de leur manière de combattre.

En palladisme, on appelle daimons, — ou daimones, puisqu'il y a les deux sexes chez messire Satanas, — les diables qui font partie de l'armée organisée. C'est uniquement de ces diables-là qu'on entend parler quand on dit qu'ils sont au nombre de 44.435.633. Il y a aussi onze milliards de lutins

et lutines, menus diablotins, poussière de diables, et deux cents milliards d'humains trépassés, devenus élus du Dieu-Bon à divers degrés, selon leurs mérites, sans compter les élus ayant vécu en de nombreux astres.

Pour justifier ce nombre d'élus (catholiques, nous dirions : de damnés), les théologiens luciférien partent du raisonnement, du reste, fort inexact, que voici :

— Les adonaites, disent-ils, sont obligés de reconnaître que le catholicisme romain, hors duquel ils nient le salut, ne compte que deux cent dix millions d'adeptes, sur un milliard quatre cents millions d'habitants du globe terrestre ; et encore avouent-ils que, sur cette quantité si restreinte de leurs adeptes, le nombre des élus admis au ciel de leur dieu est infime. Beaucoup d'appelés, peu d'élus, tel est l'aveu de l'Église catholique romaine. D'autre part, il faut reconnaître que des civilisations ont existé sur la terre et ont prospéré, en dehors de la connaissance des rédacteurs de la Bible, laquelle ne voit pour ainsi dire que le peuple juif et les nations en rapport avec lui ; les premiers théologiens de l'adonaïsme n'ont pas seulement soupçonné l'existence des races jaune et rouge de la Chine et des deux Amériques. Ajoutez à cela les constantes découvertes archéologiques, qui témoignent que notre planète a été colossalement peuplée en des temps immémoriaux, que des continents ont disparu, etc. Tenez compte de la moyenne de la vie humaine, et vous verrez qu'on peut aisément, pour faire un calcul de parfait équilibre, évaluer à quatre milliards par siècle, au minimum, les humains qui passent et ont passé de vie à trépas, en dehors du catholicisme romain ; soit, deux cents milliards en chiffres ronds.

Quant à la justification des onze milliards de lutins et lutines, nous allons voir dans un instant, à propos d'Hermès et d'Ariel, comment les palladistes prétendent l'établir.

L'armée organisée se compose donc, au-dessous de Lucifer : des quatre princes souverains, dont une reine, Baal-Zéboub, Astaroth, Astarté et Moloch, — Hermès et Ariel, en ce qui concerne les combats, ont une mission spéciale, en dehors de l'armée principale ; — des princes Léviathan et Béhémoth ; des premiers grands stratèges, des grands stratèges à titre égal, des grands stratèges en second, et des stratèges, formant les cinquième, sixième et septième rangs de la hiérarchie ; et enfin de 6666 légions de daimons et daimones, chaque légion étant de 6666 esprits du

feu ; le chef de légion et les officiers sous ses ordres sont compris dans les 6666.

Défalcation faite des 77 génies supérieurs de la hiérarchie, l'effectif total de l'armée organisée est ainsi de 44.435.556 combattants, lesquels se classent encore comme suit : — 29.623.704 daimons. ; — 7.479.252 daimones ; — et 7,332,600 daimons insexuels. Ces derniers sont, censément, des maléachs d'Adonaï qui ont passé à Lucifer, dans des circonstances mémorables qu'il serait fastidieux de rapporter ici.

L'armée se divise en troupes rangées en ordre de bataille (3.366 légions) et en troupes dispersées (3.300 légions). Les premières sont celles que commandent Astaroth, Astarté et Moloch ; les secondes sont sous les ordres de Léviathan et Béhémoth. Le généralissime Baal-Zéboub dirige tout.

Quant à Hermès et Ariel, ils ne prennent pas part aux grands combats.

Nous avons vu qu'Hermès est qualifié de prince de la Terre. Il y a, en effet, disséminés sur notre globe, autant de lutins et lutines que d'êtres humains vivants, sans compter les diables de plus ou moins d'importance délégués aux divisions adonaïtes (diocèses) pour combattre l'influence des anges gardiens d'Adonaï, ou délégués aux états, aux provinces, aux villes, toujours pour contrecarrer l'action chrétienne. Hermès est le grand chef de tout ce menu fretin infernal ; mais les délégués aux diocèses, aux états et aux provinces sont des chefs de légion, faisant partie de l'armée régulière, tout en agissant sur terre, dans les intervalles qui séparent les grandes batailles.

Une organisation semblable existe en Oolis, planète beaucoup moins importante que la nôtre, et appartenant à un autre monde solaire. La Terre et Oolis sont les deux seuls astres où Adonaï a encore des adorateurs. Partout ailleurs, Lursifer a définitivement vaincu. Ariel est donc prince d'Oolis, dans les mêmes conditions qu'Hermès est prince de la Terre ; mais il n'a que six cents millions de lutins sous ses ordres, tandis qu'Hermès en a un milliard quatre cents millions environ.

Ainsi sont classés deux milliards de lutins.

Les neuf autres milliards, ayant été délégués à d'autres astres aujourd'hui rentrés dans l'ordre, sont actuellement sans emploi, vaquant dans l'immensité de l'univers, mais prenant une certaine part à l'action, aux jours

de grande bataille. Lors de ces rencontres terribles, les chefs de légion quittent la Terre et Oolis et regagnent leurs corps respectifs ; les mutations de ce genre, très bien réglées, s'opèrent instantanément.

Pour se faire une idée des combats surnaturels, tels que les décrit le livre *Apadno*, il faut savoir, avant tout, qu'il y a trois espaces ou régions infinies :

L'espace d'en haut, royaume du feu, a une hauteur et une largeur sans fin, et n'est limité, jusqu'au 8 paophi 000999, que dans sa partie inférieure.

L'espace d'en bas, royaume de l'eau, a une profondeur et une largeur sans fin, et n'est limité que dans sa partie supérieure ; cet espace est destiné à l'absorption, c'est-à-dire à disparaître.

Entre les deux espaces d'en haut et d'en bas, c'est-à-dire entre le domaine de Lucifer et le domaine d'Adonaï, s'étend l'espace du milieu, appelé éther, nappe infinie seulement dans le sens de la largeur. C'est là que se meuvent les mondes matériels d'astres, matière à laquelle Adonaï préside, tandis que Lucifer préside à la force qui donne le mouvement.

Et c'est dans l'espace éthéré que se livrent les batailles.

En temps ordinaire, esprits du feu (daimons) et esprits de l'eau (maléachs) vont et viennent par l'éther, autour des soleils, des étoiles, des planètes et de leurs satellites ; de là, des collisions, des escarmouches, surtout du côté de la Terre et du côté d'Oolis, les seuls deux endroits d'où les maléachs n'ont pas été encore totalement expulsés.

Quand Adonaï a commis trop d'énormes iniquités, — je cite le livre *Apadno*, — quand l'injure trop grande crie vengeance, Baal-Zéboub vient devant le trône de Lucifer et sollicite l'autorisation de combattre, qui ne lui est jamais refusée.

Alors, ce qui se passe ferait mourir l'humanité de frayeur, si elle le voyait ; les chocs entre daimons et maléachs sont épouvantables.

C'est Léviathan qui entame la lutte avec son armée de plongeurs. Léviathan a le titre de grand amiral ; il commande à 2.200 légions de daimons, c'est-à-dire à 14.665.200 esprits du feu qui plongent dans le royaume de l'eau, portent le trouble au domaine d'Adonaï, et obligent les maléachs à sortir, à paraître au milieu éthéré, où les autres légions de Lucifer les attendent.

Les trois corps formidables, à la tête desquels sont Astaroth, Astarté et Moloch, sont rangés en bon ordre, tandis qu'au-dessus d'eux, descendus du royaume du feu et formant coupole, sont disposés, comme des nuées épaisses, les 1.100 légions de Béhémoth, ayant encore comme seconde couche les neuf milliards de lutins disponibles, et, comme troisième couche, les deux cents milliards d'élus terrestres du Dieu-Bon, sans compter les milliards et trillions d'élus luciférien provenant des autres mondes.

Les 1.100 légions d'insexuels commandés par Béhémoth ont aussi le nom de « frétillants » ou « daimons qui frétillent de la queue ». En effet, s'il faut en croire certains conférenciers palladistes, les autres daimons n'ont pas de queue ; ceux-ci, anciens maléachs déserteurs, sont seuls à en posséder, queues énormes, pleines d'écailles, que Lucifer, au surplus, a considérablement allongées. Les légions de Béhémoth, agitant ces immenses queues, en cinglent avec vigueur les maléachs qui chercheraient à s'échapper, à franchir cette double et triple coupole.

Avant la bataille, c'est-à-dire avant que les plongeurs de Léviathan remplissent leur office, Lucifer, entouré de Baal-Zéboub et de son état-major, passe en revue ses armées, qui défilent devant lui. D'abord, ce sont les 2.200 légions de plongeurs, qui, une fois inspectés, se disposent, disséminés à travers les régions inférieures de l'éther, à s'élancer, au premier signal, dans le royaume humide. Puis, viennent les 1.100 légions frétillantes de Béhémoth ; ces 7.332.600 anciens maléachs reçoivent les encouragements du Dieu-Bon, qui, selon sa promesse, doit leur donner le sexe féminin, quand les temps seront accomplis, c'est-à-dire au lendemain même du triomphe définitif ; après quoi, ils prennent place dans les régions supérieures éthérées, comme il vient d'être dit, rangés en coupole, leurs longues queues pendantes et s'agitant déjà, pareilles à des nuées de lanières électriques. Enfin, paraissent les trois corps d'armée d'Astaroth, Astarté et Moloch, chacun se composant de 1122 légions, réparties en grandes colonnes et en colonnes simples, en tout 22,437,756 esprits du feu, les plus batailleurs, dont les démones forment le tiers. On distingue ces trois corps par les dénominations d'aile droite, d'aile gauche et de centre, à raison de leur disposition quand ils se mettent en ligne, soit au royaume du feu pour une parade, soit lorsqu'ils reçoivent l'ordre, non de combattre, mais de balayer de l'éther les maléachs échappés en trop grand nombre du royaume

de l'eau ; dans ce cas, dit le livre *Apadno*, les armées de la lumière marchent en ligne immense et chassent devant elles les esprits de ténèbres par une poussée irrésistible, jusqu'à ce que ceux-ci aient réintégré l'humide domaine. Au contraire, en cas de grande bataille, les trois corps défilent devant le Dieu-Bon, la grande colonne de Bacchus ouvrant la marche, qui se termine par la grande colonne de Kakapoïto, et, celle-ci rejoignant celle-là, le cercle est formé.

C'est alors que le signal est donné par Lucifer, qui s'est placé au centre ; Baal-Zéboub va et vient dans tous les sens. Sous l'impulsion des plongeurs de Léviathan, les maléachs sortent et reçoivent les coups, que, du reste, ils rendent de leur mieux. Tous les efforts des plongeurs doivent tendre aussi à contraindre Adonaï à sortir, afin qu'il se rencontre dans l'éther avec son tout-puissant adversaire. Etant donné que c'est surtout la matière qui domine en Adonaï, puisqu'il en est le principe, Lucifer le combat matériellement. Daimons et maléachs se bourrent de coups, en poussant des cris effroyables ; quelquefois même, Lucifer lance contre Adonaï un astre de formation relativement récente et non classé encore ; c'est ainsi que le Palladisme explique la mystérieuse et extraordinairement rapide course de certaines comètes, venant on ne sait d'où à travers l'espace, pour aller se perdre on ne sait où, en suivant une ligne qui n'est ni elliptique ni circulaire, au contraire des autres astres.

Les esprits des deux royaumes ennemis sont dits immortels les uns vis-à-vis des autres ; en d'autres termes, les daimons ne peuvent, dans leurs combats, détruire les maléachs, et réciproquement, sauf au jour de la dernière grande bataille décisive (8 paophi 000899). D'ici là, seul Lucifer a le pouvoir d'anéantir d'une façon absolue un ou plusieurs de ses daimons, comme Adonaï peut exercer la même puissance exterminatrice vis-à-vis de ses maléachs. Dans ces conditions, est considérée comme victoire la bataille qui se termine par la rentrée des maléachs en leur domaine sous les coups des daimons, lorsque Lucifer ayant jugé que c'en est assez, Baal-Zéboub donne l'ordre à Léviathan de ramener au ciel de feu ses plongeurs. Par contre, est considérée comme défaite la bataille dont l'issue est la déroute soit d'une des grandes colonnes de daimons, soit de trois simples colonnes intermédiaires, c'est-à-dire si une masse importante de maléachs parvient à rompre le cercle des esprits du feu ; dans ce cas, Baal-Zéboub ordonne la

retraite, les plongeurs de Léviathan quittent le domaine humide et font escorte à Lucifer, les trois corps d'Astaroth, Astarté et Moloch suivent, et les frétillants de Béhémoth protègent la retraite en cinglant vigoureusement de leurs terribles queues les maléachs qui s'approcheraient de trop près, dans l'ivresse de leur succès.

Dans leurs apparitions au sein des triangles, les daimons racontent volontiers ces prétendues batailles.

Voilà ce que les théologiens luciférien appellent « la guerre céleste contre Adonaï ». Tout cela n'est que formidable mensonge ; mais certains esprits faibles, qui se croient esprits forts, sont séduits par de tels récits. Voici même une remarque que j'ai faite : il n'y a pas, en réalité, d'athée dans le sens strict du mot ; grattez le matérialiste, vous trouverez toujours, sous l'écorce de son scepticisme, un instinct de croyance au surnaturel, et cet instinct se réveille souvent au contact des imposteurs satanistes. C'est ainsi que plus d'une fois j'ai entendu, à la sortie d'une conférence palladiste, des gens qui se donnaient pour matérialistes et n'avaient été recrutés qu'à raison de leur anticatholicisme forcené, dire, en parlant des théories saugrenues du luciférianisme pur, habilement exposées par un orateur de ce néognosticisme manichéen : « Si pourtant tout cela était vrai ? » Et ce sont les mêmes qui refusent d'admettre les dogmes de l'Église !… Quelle cécité !…

Je complèterai cet aperçu en donnant, d'après le livre *Apadno*, l'état officiel des trois corps d'Astaroth, Astarté et Moloch, c'est-à-dire des 3.366 légions qui combattent rangées en bataille.

Ces corps, qui forment l'armée principale, comportent onze grandes colonnes, dont cinq de daimones, et quarante-huit colonnes simples, dont dix-sept de daimones.

Voici, dans leur ordre d'importance, les onze grandes colonnes, dont les commandants sont dits premiers grands stratèges (cinquième rang de la hiérarchie), et grands stratèges à titre égal et encore grands stratéges en second (sixième rang de la hiérarchie) ; on n'oubliera pas que toutes les légions du centre sont celles des daimones :

I^re^ grande colonne (*droite'*) ; 333 légions, de la 3.034^e^ à la 3366^e^ ; sous le commandement général de Kakapoïto, dit prince Yen-Vang, le glorieux d'Asie, premier grand stratège.

II^e^ grande colonne (*gauche*) ; 300 légions, de la 1^re^ à la 300^e^ ; sous le commandement général de Bacchus, dit Léonard, premier grand stratège, grand-maître des sabbats.

III^e^ grande colonne (*droite*) ; 203 légions, de la 2.708^e^ à la 2.910^e^ ; sous le commandement général de Dagon, premier grand stratège. Cette III^e^ grande colonne est dite colonne triple, parce qu'elle est formée de trois colonnes simples réunies : une, de 77 légions, dont Dagon s'est réservé le commandement direct ; une autre, de 66 légions, sous le commandement spécial de Baël, grand stratège en second ; et la dernière, de 60 légions, sous le commandement spécial d'Abigor, grand stratège en second.

IV^e^ grande colonne (*centre*) ; 200 légions, de la 1584^e^ à la 1783^e^ ; sous le commandement général de la princesse Paymon, première grande stratège, la première des daimones après Astarté (c'est elle qui a été Junon).

V^e^ grande colonne (*gauche*) ; 180 légions, de la 472^e^ à la 651^e^ ; sous le commandement général de Mammon, premier grand stratège, archiduc ou grand duc de Sutroïth.

VI^e^ grande colonne (*droite*) ; 150 légions, de la 2.245^e^ à la 2.394^e^. Cette VI^e^ grande colonne est dite colonne double, parce qu'elle est formée de la réunion de deux colonnes simples ; le commandement général est déféré à deux grands stratèges à titre égal, agissant ensemble pour décider des mouvements des 150 légions, mais se partageant la direction : Bélial, spécialement à la tête de 80 légions ; Bitru, spécialement à la tête de 70 légions.

VII^e^ grande colonne (*gauche*) ; 138 légions, de la 985^e^ à la 1.222^e^ ; sous le commandement général d'Abaddon, dit l'Exterminateur, premier grand stratège.

VIII^e^ grande colonne (*centre*) ; 130 légions, de la 2.413^e^ à la 2.244^e^. Cette VIII^e^ grande colonne est dite colonne double, étant formée de la réunion de deux colonnes simples ; commandement général déféré à deux grandes stratèges à titre égal, agissant ensemble pour la décision des mouvements, mais s'en partageant la direction : la grande duchesse Byleth, spécialement à la tête de 80 légions ; la duchesse Sabnac, spécialement à la tête de 50 légions.

IX^e^ grande colonne (*centre*) ; 129 légions, de la 1.880^e^ à la 2.008^e^ ; sous le commandement général de la grande duchesse Gusoyn, première grande stratège. Cette IX^e^ grande colonne est dite colonne triple, étant formée de trois colonnes simples réunies : une, de 48 légions, dont Gusoyn s'est réservé le commandement direct ; une autre, de 45 légions, sous le commandement spécial de la

grande duchesse Pucel, grande stratège en second ; et la dernière de 36 légions, sous le commandement spécial de la marquise Vapula, grande stratège en second.

X^e^ grande colonne (*centre*) ; 190 légions, de la 1.123^e^ à la 1.242^e^. Cette X^e^ grande colonne est dite colonne double, la réunion de deux colonnes simples la formant ; le commandement général appartient à deux grandes stratèges à titre égal, agissant d'un commun accord pour la décision des mouvements, mais s'en partageant la direction : la comtesse Gaap, spécialement à la tête de 60 légions ; la duchesse Otis, spécialement à la tête d'un même nombre de légions.

XI^e^ grande colonne (*centre*), 103 légions, de la 1.375^e^ à la 1.477^e^ ; sous le commandement général de la grande duchesse Agarès, première grande stratège. Cette XI^e^ grande colonne est dite colonne triple, étant formée de trois colonnes simples réunies : une, de 31 légions, dont Agarès s'est réservé le commandement direct ; une autre, de 36 légions, sous le commandement spécial de la grande duchesse Valafar, grande stratège en second ; et la dernière, aussi de 36 légions, sous le commandement spécial de la comtesse Ipès, grande stratège en second.

Les grandes colonnes sont les troupes d'élite. Quant aux colonnes simples, elles vont être énumérées, en faisant connaître l'ordre du défilé, tel qu'il a lieu devant Lucifer, Baal-Zéboub et le grand-état-major général. On aura ainsi également l'état de l'armée principale rangée en ligne pour les parades au royaume du feu et pour les manœuvres d'expulsion des maléachs lorsqu'ils encombrent l'espace du milieu.

L'aile gauche, dont le commandant en chef est Astaroth, avec le titre de roi, compte, en sus de ses trois grandes colonnes : une colonne, de 50 légions ; trois colonnes, de 40 légions chacune ; trois, de 36 ; une, de 33 ; trois, de 30 ; une, de 27 ; une, de 22 ; deux, de 20 ; et une, de 14.

Le centre, dont la commandante en chef est Astarté, avec le titre de reine, compte, en sus de ses cinq grandes colonnes : sept colonnes, de 30 légions chacune ; une, de 27 ; quatre, de 26 ; quatre, de 20 ; et une, de 19.

L'aile droite, dont le commandant en chef est Moloch, avec le titre de roi, compte, en sus de ses trois grandes colonnes : trois colonnes, de 36 légions chacune ; cinq, de 30 ; une, de 29 ; cinq, de 26 ; et une, de 19.

Voici maintenant l'ordre du défilé (les stratèges appartiennent au septième rang de la hiérarchie) :

AILE GAUCHE **(Astaroth)**

II^e^ grande colonne : Bacchus *dit* Léonard ; 300 légions.

Colonne 29 : *Furfur*, stratège ; 27 légions. — Colonne 8 : *Caacrinolaas*, stratège ; 36 légions. — Colonne 9 : *Marbas*, stratège ; 36 légions. — Colonne 5 : Alocer, stratège ; 36 légions. — Colonne 39 : *Pursan*, stratège ; 22 légions. — Colonne 48 : *Asmodée*, stratège ; 14 légions.

V^e^ grande colonne : Mammon ; 180 légions.

Colonne 45 : *Sialul*, stratège ; 20 légions ; — Colonne 19 : *Zagam*, stratège ; 30 légions. — Colonne 11 : *Haagenti*, stratège ; 33 légions. — Colonne 3 : *Balan*, stratège ; 40 légions. — Colonne : *Malphas*, stratège ; 40 légions. — Colonne 1 : *Buër*, stratège ; 50 légions. — Colonne 2 : *Amon*, stratège ; 40 légions. — Colonne 18 : *Volac*, stratège ; 30 légions. — Colonne 21 : *Caym*, stratège ; 30 légions. — Colonne 41 : *Orvobas*, stratège ; 20 légions.

VII^e^ grande colonne : Abaddon ; 138 légions.

CENTRE **(Astarté)**

X^e^ grande colonne : Gaap et Otis : 120 légions.

Colonne 32 : *Bérith*, stratège ; 26 légions. — Colonne 28 : *Vépar*, stratège ; 27 légions. — Colonne 23 : *Marcocias*, stratège ; 30 légions. — Colonne 25 : *Raüm*, stratège ; 30 légions. — Colonne 46 : *Vinc*, stratège ; 19 légions.

XI^e^ grande colonne : Agarès (en premier), Ipès et Valafair (en second) ; 103 légions.

Colonne 44 : *Flauros*, stratège ; 20 légions. — Colonne 26 : *Scox.*, stratège ; 30 légions. — Colonne 14 : *Bathym*, stratège ; 30 légions. — Colonne 36 : *Halphas*, stratège ; 26 légions.

IV^e^ grande colonne : Paymon ; 200 légions.

Colonne 34 : *Gomory*, stratège ; 26 légions. — Colonne 43 : *Phœnix*, stratège ; 20 légions. — Colonne 15 : *Bune*, stratège ; 30 légions. — Colonne 42 : *Furcas*, stratège ; 20 légions.

IX^e^ grande colonne : Gusoyn (en premier), Pucel et Vapula (en second) ; 129 légions.

Colonne 22 : *Loray*, stratège : 30 légions. — Colonne 16 : *Gamygyn*, stratège ; 30 légions. — Colonne 40 : *Cimériès*, stratège ; 20 légions. — Colonne 33 : *Bifrons*, stratège ; 26 légions.

VIII^e^ grande colonne : Sarnac et Byleth ; 130 légions.

AILE DROITE **(Moloch)**

VI^e^ grande colonne : Bélial et Bitru ; 150 légions.

Colonne 27 : *Foray*, dit *Morax*, stratège ; 29 légions. — Colonne 20 : *Zépar*, stratège ; 30 légions. — Colonne 13 : *Androalphus*, stratège ; 30 légions. — Colonne 10 : *Orias*, stratège ; 36 légions. — Colonne 7 : *Wall*, stratège ; 36 légions. — Colonne 6 : *Amy*, stratège ; 36 légions. — Colonne 24 : *Focalor*, stratège ; 30 légions. — Colonne 12 : *Andras*, stratège ; 30 légions. — Colonne 17 : *Décarabia*, stratège ; 30 légions. — Colonne 30 : *Amduscias*, stratège ; 26 légions.

III^e^ grande colonne : Dagon (en premier), Abigor et Bael (en second) ; 203 légions.

Colonne 37 : *Pruflas*, stratège ; 26 légions. — Colonne 35 : *Haborym*, stratège ; 26 légions. — Colonne 38 : *Stolas*, stratège ; 26 légions. — Colonne 31 : *Barbatos*, stratège ; 26 légions. — Colonne 47 : *Oms*, dit *Cerbère* ou *Nabérus*, stratège ; 19 légions.

I^re^ grande colonne : Kakapoïto, dit Yen-Vang ; 333 légions.

En ajoutant aux noms de daimons et daimones figurant dans le tableau ci-dessus ceux de Baal-Zéboub, Hermès, Ariel, Léviathan et Béhémoth, on a la totalité des esprits supérieurs, qui forment, avec Lucifer et au-dessous de lui, en sept rangs de la hiérarchie, ce qu'en occultisme maçonnique on voile sous l'expression, incompréhensible aux imparfaits initiés et aux profanes : LE NOMBRE MYSTÉRIEUX **77**.

Ici, une observation est nécessaire. Il est de toute évidence que le livre *Apadno* ment avec audace, lorsqu'il prétend que les armées de Lucifer donnent fréquemment l'assaut au Dieu des chrétiens et lui infligent le plus souvent des défaites ; mais, en ce qui concerne la composition même de ces armées maudites, il peut y avoir une certaine part de vérité. En effet, j'ai été frappé de la concordance qui existe sur ce point entre le livre *Apadno* et les principaux auteurs démonographes qui font autorité. Nulle part on ne trouve il est vrai, un tableau aussi complet, aussi précis que celui que je viens de reproduire ; toutefois, quand on rapproche les unes des autres les constatations des réponses données par les diables possesseurs dans les procès-verbaux d'exorcisations, on reconnait que tous ces démons se sont

manifestés et ont indiqué, pour faire valoir leur puissance, précisément les nombres de légions relatés par le livre sacré luciférien. En glanant et réunissant les informations (basées sur des aveux démoniaques en affaires de possession) de Bodin, de Jean Wier ; de dom Calmet, de Collin de Plancy, de l'abbé Migne, on arrive exactement, *sauf une seule exception*, aux chiffres palladistes. Muni de mes notes prises sur le livre *Apadno*, j'ai pointé les renseignements des auteurs catholiques ; eh bien, tout concorde, excepté pour Sialul, stratège de l'aile gauche. Ce Sialul n'est mentionné par aucun démonographe chrétien ; en revanche, on le trouve dans Albert Pike et dans Éliphas Lévi : ce dernier le cite comme génie de la prospérité, daimon de la septième heure ; Albert Pike, à la légende luciférienne qui prétend que Baal-Zéboub a connu Saraï et est le père d'Isaac, montre Sialul arrêtant le bras d'Abraham et plus loin l'appelle commandant de 20 légions. Or, ce nombre de 20 légions complète les chiffres relevés dans les démonographes chrétiens, pour arriver au total de 3.666 (armée principale). Ceci me parait significatif. Je dois aussi faire une remarque pour Kakapoiïto ; ce démon ne figure pas dans les constatations des démonographes chrétiens, du moins sous ce nom. Mais je trouve Yen-Vang, commandant à 333 légions, et on l'appelle le chef des diables opérant en Chine. D'autre part, dans les révélations palladiques, Kakapoïto est également qualifié de « Glorieux d'Asie » et « prince Yen-Vang », commandant à 333 légions. Il n'y a donc pas d'erreur ; c'est bien le même.

Les titres de noblesse que Lucifer accorde à certains daimons et daimones sont indépendants des grades de commandement ; ils sont conférés pour récompenser la vaillance, pour conserver la mémoire de grands exploits. C'est ainsi qu'on trouve des duchesses et même des princes parmi les chefs de légion, ne commandant qu'à 6.666 diables. Je me suis servi des termes usités parmi les hommes, afin de ne pas ahurir le lecteur par des mots dont il ne découvrirait pas le sens. Disons toutefois que, dans le langage diabolique, un *Séraltern* équivaut à un prince, un *Prestgraalpich* à un archiduc, un *Graalpich* à un duc, un *Colasdor* à un marquis, un *Piouffmaël* à un comte, un *Bolak* à un baron ; ce sont là les titres réels de la cour infernale. L'application du titre à une daimone s'indique par un redoublement de l'initiale : *Sséraltern*, *Ppresigraalpich*, etc. Au contraire, l'application à un insexuel (des frétillants de Béhémoth) s'indique par un

redoublement de la finale : *Séralternn, Prestgraalpichh*, etc. Albert Pike, dans Le *Livre des Révélations*, consacre tout un chapitre à une sorte de grammaire de la « langue particulière des daimons au royaume du feu » ; ce chapitre-là n'est pas un des moins curieux.

Quant aux chefs de légion, ils sont au nombre de 6.666, comme on sait. Le livre *Apadno* en donne la liste au complet et cite de nombreux traits à l'actif des principaux ; on trouve aussi d'autres épisodes dans *Livre des Révélations*, dans le *Verbe Suprême* et autres ouvrages secrets de ce genre. :

Lorsque la mort enleva le vieux Pike à l'admiration de la maçonnerie universelle, il avait presque achevé de composer, sous l'inspiration directe de Satan, un calendrier palladique, c'est-à-dire absolument luciférien, où les saints sont remplacés par des diables, non pas au hasard, mais dans un esprit d'opposition très arrêté. Par ce calendrier, on a la clef des imprécations à proférer contre tel saint ou telle sainte, quand on veut se rendre tel daimon ou telle daimone particulièrement favorable. Le Sérénissime Grand Collège de Charleston termina le travail d'Albert Pike ; mais son successeur Georges Mackey ne mit pas le nouvel almanach en vigueur dans les triangles et se borna à créer une fête, sans même la rendre obligatoire. Lemmi a repris cette œuvre pour son compte, et il vient de promulguer, à l'usage exclusif des triangles, le calendrier palladique pour l'an 000895 de la Vraie Lumière, avec mois égyptiens et mois israélites, onzaines cabalistiques et semaines magiques, plus six épagomènes, dont un quatriennal. L'année palladique commence au 21 mars : le nouvel almanach occulte correspond donc à 1895-1896. La place me faisant défaut ici, je le reproduirai en entier dans la *Revue Mensuelle*, numéro de janvier 1895[1] ; car c'est un document des plus significatifs. On peut voir ainsi les moments où Satan excite le plus vivement ses adeptes au sacrilège, et prévoir, par conséquent, les époques où les tabernacles des églises catholiques courront les plus pressants dangers de la part des misérables dont la spécialité est le vol des hosties consacrées. C'est ainsi que, du 19 février au 19 mars 1896, on peut s'attendre à de nombreux vols de ce genre exécrable ; car, en l'an 000895 palladique, au lendemain du 30 phaménoth, est l'*épagomène des 7 pains*, qui a lieu tous les quatre ans : ce jour-là, qui correspond au 5 nissan (calendrier israélite) et au 20 mars (calendrier grégorien), tout Mage Élu, et toute Maitresse Templière Souveraine devront apporter au Parfait Triangle

chacun sept hosties consacrées, obtenues n'importe comment au cours des deux onzaines des arcanes et de la divine septaine qui précèdent ; ce jour, dit fête d'Amon, stratège de la colonne 2, qui vient immédiatement après la 1re petite fête d'Astaroth en Hermèsdi et la 2e petite fête de Baal-Zéboub en Arieldi, est, aux années bissextiles, désigné pour une orgie de profanations, appelée « la Solennité des 7 expiations ». L'institution de cette fête est d'Albert Pike ; mais elle n'avait pas encore été célébrée obligatoirement ; maintenant, elle le sera désormais.

Les principales fêtes palladiques, résultant du décret par lequel Lemmi promulgue ce calendrier infernal, sous prétexte de dérouter l'espionnage des adonaïtes[2], sont au nombre de quarante-sept, dans les années ordinaires, et quarante-huit, chaque année bissextile. Elles sont divisées en cinq classes. Selon Albert Pike, les fêtes des quatre premières classes ont été fixées par le Dieu-Bon lui-même, et leur nombre est ainsi limité et immuable. Les fêtes de la cinquième classe (actuellement au nombre de treize) ont leur institution réservée au Souverain Pontife de la secte, et leur quantité peut ainsi être accrue.

Ces fêtes principales se divisent encore comme suit : 1° *Fêtes Divines ;* 2° *Fêtes des Génies Supérieurs ;* 3° *Fêtes diverses de haute classe.*

La première classe seule est pour les Fêtes Divines, au nombre de trois, une fixe et deux mobiles. La « 1re grande fête du Dieu-Bon » correspond au 25 décembre, fête chrétienne de Noël, 5 tybi, dit Jour du Solstice Maudit ; la « 2e grande fête du Dieu-Bon », au Vendredi-Saint ; la « 3e grande fête du Dieu-Bon », à la Fête-Dieu.

Les Fêtes des Génies Supérieurs sont au nombre de vingt-deux et toutes d'institution céleste ; elles sont de seconde, troisième et quatrième classes.

Baal-Zéboub a une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2e classe) est au 8 paophi, soit au 29 septembre ; sa 1re petite fête (3e classe) est au 11 athir, soit au 1er novembre ; sa 2e petite fête (3e classe) est au 29 phaménoth, dans les années ordinaires, soit au 19 mars. — Ici, il est bon de noter que, dans le calendrier palladique nouvellement mis en vigueur, il y a vingt jours mobiles comme correspondance avec le calendrier grégorien : du 11 au 30 phaménoth, qui sont du 1er au 20 mars,

dans les années ordinaires, et du 29 février au 19 mars, dans les années bissextiles, l'épagomène quatriennal tombant le 20 mars, c'est-à-dire entre phaménoth et pharmuthi, selon l'usage des mages égyptiens.

Astaroth a une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2e classe) est au 5 pharmuthi, soit au 25 mars ; sa 1re petite fête (4e classe) est au 28 phaménoth, ans ordinaires, soit au 18 mars ; sa 2e petite fête (4e classe) est au 29 épiphi, soit au 22 juillet.

Astarté à une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2e classe) est au 23 mésori, soit au 15 août ; sa 1e petite fête (4e classe) est au 18 chœac, soit au 8 décembre ; sa 2° petite fête (4e classe) est au 24 paophi, soit au 15 octobre.

Moloch à une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2e classe) est au 6 épiphi, soit au 29 juin ; sa 1re petite fête (4e classe) est au 21 thoth, soit au 12 septembre ; sa 2e petite fête (4e classe) est au 12 mésori, soit au 4 août.

Hermès a une grande fête, mobile, et deux petites fêtes, fixes. Sa grande fête (2e classe) correspond au dimanche de la Pentecôte ; sa 1re petite fête (4e classe) est au 8 mésori, soit au 31 juillet ; sa 2e petite fête (4e classe) est au 17 phaménoth, ans ordinaires, soit au 7 mars.

Ariel à une grande fête et deux petites fêtes, toutes les trois fixes. Sa grande fête (2e classe) est au 3e épagomène en épiphi, soit au 24 juin ; sa 1re petite fête (4e classe) est au 7 payni, soit au 25 mai ; sa 2e petite fête (4e classe) est au 15 paophi, soit au 6 octobre.

Léviathan a une grande fête et une petite fête, toutes deux fixes. Sa grande fête (3e classe) est au le 1er pharmuthi, jour de l'an palladique, soit au 21 mars ; sa petite fête (4e classe) est au 7 tybi, soit au 27 décembre.

Béhémoth à une grande commémoration, qui est surtout affectée à la glorification des 1100 légions de daimons frétillants, et personnellement il a une grande fête ; les deux sont fixes. La commémoration de Béhémoth et de ses 1100 légions (2e classe) est au 11 paophi, soit au 2 octobre ; sa fête personnelle (3e classe) est au 13 paophi, soit au surlendemain 4 octobre.

Les Fêtes diverses de haute classe sont au nombre de vingt-trois, dont dix d'institution céleste, exclusivement des 3e et 4e classes, et treize d'institution humaine (5e classe).

Les dix fêtes d'institution céleste sont les suivantes :

Fêtes de troisième classe : — Grande Fête du Palladium (Baphomet), mobile, correspondant au dimanche de Pâques. — Grande Fête du Très Saint 666 (Antichrist), mobile, correspondant au jour de l'Ascension, jeudi. — Fête des Incarnations (en style de paganisme gréco-romain, on dirait : la Saint-Priape), mobile, correspondant à la fête du Sacré-Cœur, vendredi. — Solennité des Grands Sacrifices Expiatoires, fixe, au 14 mésori, soit au 6 août. — Fête anniversaire du 1er coup de canon, ou Commémoration luthérienne, fixe, au 20 chœac, soit au 10 décembre. — Fête anniversaire du 2e coup de canon ou Commémoration de l'Ultion anti royale, fixe, au 2 mékir, soit au 21 janvier. — Fête anniversaire du 3e coup de canon, ou Commémoration de la Justice antipapale, fixe, au 29 thoth, soit au 20 septembre.

Fêtes de quatrième classe : — Grande Fête de la Nature, ou Solennité du Solstice Béni, fixe, au 2 épiphi, soit au 21 juin. — Fête des Quinze grands Triomphes célestes, fixe, au 16 paophi, soit au 7 octobre. — Solennité des Sept Expiations, ou Jour des Sept Pains, fête fixe, mais tous les quatre ans seulement, ayant lieu à l'épagomène quatriennal, soit au 20 mars des années bissextiles.

Les treize fêtes (uniquement de cinquième classe) instituées par les Souverains Pontifes de la Maçonnerie universelle, sont les suivantes :

Institutions du premier pontificat : — Commémoration de la Révélation de Béhémoth, mobile ; correspondant au dimanche, de la Trinité. — Solennité des Grandes Imprécatoires contre Lilith, fixe, au 17 thoth, soit au 8 septembre. — Fête des Promesses, fixe, au 12 tybi (jour du Pendu), soit au 1er janvier. — Commémoration de la Gnose, fixe, au 17 tybi (jour de l'Étoile d'espérance), soit au 6 janvier. — Commémoration romaine de saint Simon, fixe, au 29 tybi, soit au 18 janvier. — Commémoration de saint Apollonius et Gémonies philosophiques, fixe, au 23 thoth, soit au 14 septembre. — Commémoration philosophique de saint Julien ; fixe, au 4e

épagomène en épiphi, soit au 2 juin. — Commémoration alexandrienne, ou fête de sainte Hypathie, fixe, au 9 mékir, soit au 28 janvier. — Commémoration du Temple, ou fête de saint Jacques, fixe, au 21 phaménoth, soit au 11 mars.

Institution du deuxième pontificat : — Commémoration albigeoise, fixe, au 19 épiphi, soit au 12 juillet. :

Institutions du troisième pontificat : — Fête de la résurrection du Peuple, au 27 chœac, soit au 17 décembre. — Commémoration de saint Christmoque, fixe, au 1er chœac, soit au 21 novembre. — Fête incinératoire des Dépouilles Opimes, fixe, au 23 épiphi, soit au 16 juillet.

Les principales fêtes du Palladisme sont donc : *trois*, de 1re classe ; *sept*, de 2e classe ; *onze*, de 3e classe ; *treize*, de 4e classe, dans les années ordinaires, et *quatorze*, dans les années bissextiles ; enfin, *treize*, de 5e classe, le nombre de ces dernières pouvant être augmenté.

Tous les daimons et daimones grands stratèges, grandes stratèges, et stratèges, ont leur fête dans le calendrier palladique. Les places restantes sont occupées par des chefs de légion, des deux sexes ; ce sont surtout les chefs appartenant aux grandes colonnes, et le numéro matricule de la légion que commande chaque diable ou diablesse est indiqué dans le calendrier. Le souverain pontife de la secte peut substituer, pour être ainsi fêté, un daimon à un autre, selon l'importance des exploits nouveaux qu'il découvre dans l'étude des livres sacrés ou dont il a connaissance par des communications de haute magie ; toutefois, il n'y a pas en réalité suppression absolue de ces fêtes de sixième classe, primitivement indiquées : chacun reste inscrit à sa date et garde son caractère d'opposition spéciale à tel ou tel saint du calendrier catholique ; les nouveaux inscrits viennent s'ajouter aux premiers, et les fidèles peuvent invoquer et évoquer les uns et les autres à leur choix, et les fêter, ainsi du reste que tout génie quelconque inscrit dans le livre *Apadno* ou le *Livre des Révélations*.

Je ne crois pas inutile de reproduire ici un assez grand nombre de noms, que j'ai relevés dans ces deux livres ; ce sont les plus marquants, quoique d'autres aussi importants peuvent m'avoir échappé, je me hâte de le dire ; en tout cas, tous les chefs de légion qui figurent ci-dessous ont à leur actif des aventures assez remarquables, des exploits assez considérés en

occultisme luciférien, pour avoir été signalés en dehors même de la longue et sèche liste de l'*Apadno*, et c'est parmi ceux-ci qu'ont été choisis par Albert Pike ou par le Sérénissime Grand Collège, Pike ayant laissé son travail inachevé, ceux désignés pour être fêtés dans le calendrier palladique :

Aaber, Abrag, *Abrahel*[3], Abraxax, Acentacer, Acham, Agbaps, Achaph, *Aclahayr, Adjuchas,* Adramalech, Æglun, *Agal*, Agathyon, Agnan, Agniel, *Agrapit*, Aharph, Alastor ou Alassor, Atfader, Algol, Alpiel, *Atphun, Alrinach,* Altangatufun, Amaïmon, Amûn, Aminor, Anameleck, Anarazel, Angath, Anneberg, Antichrist, *Anubis*, Aphrüïmis, Aphuth, Apis, Araël, *Araziel*, Arcker, Arioch, Arkathapias, Armilus, Aroë-Tacnitau, Arpien, Ascaroth, Ascikpassa, Asicath, Asiccan, Asima, Asmoug, Astiro, Athanbuy, Atherikinis, Ausitif, *Avalamar*, Axaphat, Azaël, Azazel, Azer, Azeuph.

Baalbérith, Baalpéri, Baälzéphon, Bad, Baëlboug, Bagdal, *Baglis*, Balam, Balay, Bali, Baltazo, *Baomnestha, Baphir,* Barapati, Barbeloth, Barcus, Batscumbassa, Bayemon, *Bboïpilith*, Bécharth, Bécheth, Bélaam, Bélich, Belphégor, *Bensozia*, Beyrevyra, Bitharelmon, *Bissoyn*, Bohinum, Briphau, Brostyx, Bucon, Butatar.

Caculus, *Cahor*, Caleguejers, Calph, *Camaysar*, Cang-Hy, Canopus, Carau, Caron, Carticeya, Causathan, *Causub*, Cels, Céphus, Chamoos, Chassi, Chenen, *Chimère*, Chiren, Chiridirellès, Choun, Claméy, Classyalabolas, Claunéck, Clistheret, Cocoto, Colloplasm, *Clopatiron*, Combadaxus, Cordohar, Coubéren, Cromernach, Cuniali, Cupaï, Curiul, *Cuspalalahy*, Cuthméraël, Cuthoxo, *Cuwmyreth,* Cuvningo, Cuxah, Cuymoolor.

Dabaïda, *Danaël* ou *Danah, Daria,* Delphicon, Deumus, Diambiliche, Dididi, *Dlandyn, Doënik,* Dorizel, Dramarastor, Drihm, Druphus, Dualbeth, *Dugdug,* Dyth-Palan.

Eazaz, Ebbaërn, *Ebnith*, Eckmon, Egrastir, Eïrnéus, Eirnilus, Eistibus, Elimy, *Ellada*, Emnestor, Empuse, *Ennitaël*, Epima, Eregbuo, Espasm, Etergadoul, Etymon, Eurynome, Ezron.

Fallaël, Farol, *Fatamaya, Femilaya,* Ferverdin, Focras, Foudry, Futhoë.

Gaïlan, *Gambytho*, Ganga-Gramma, *Gargomella*, Gauric, Gaziel, *Ghemblym*, Gilber, Giwon, *Glaël, Gloriande,* Gnoupall, Goap, *Gomorith*, Goola, Gornidas, Gorson, Gourdhiel, Grasgarben, Grézil, Grigri, *Grimsta*.

Haatan, Haazyn, *Habondia, Hadakiel,* Haël, Hahab, Hahabi, Hahem, *Halacho*, Halipleumon, *Hatiphas*, Hathanaor, Haven, Heckdekin, Hégra, Héhamaë, Heiglot, Hermanubis, *Hermeline*, Hermèzia, Hermider, Hermillurst, *Hermione*, Hizarbin, Homoth, Horey, *Hostynia*, Hulbel.

Iadara, Ibyreyn, Ichton, *Idris, Ihomvod*, Infatohel, Isacaron, Itroïpestor, Iuveller, Iuy, Ixaturhana.

Jabel, Jazer, Jelbéras, *Jeptal*, Jhonnfaleg, Juju, Jymstap.

Kaalmer, *Kalab*, Karmolek, Kataris, Kaypora, Kelby, Kelen, Khorboumelnik, Kirtabus, Kobal, Kolmouth, Koubardy, *Krinprin*, Kustapiel.

Labézérin, Labus, Lamarra, Léchies, Léminoddon, Lepton, Lézéar, Lhonymœl, Librabis, *Linpern, Livoreth,* Louftarm, *Luxolph,* Lytau.

Mab, Maghdim, Magoa, Maïmon, Makkah, Marnès, Mascarun, Mastiphal, *Mastho,* Mécrixas, Melchom, *Mélusine,* Méphistophel, *Métapalda,* Mherxal, Mhringaleth, Minoson, Misran, Mizgitari, *Mizkun,* Momphta, *Montguel,* Moraïl, *Mordaël, Mullaïnah,* Mullin, Murmur, Musucca, Myiagorus.

Nabam, *Naëmah,* Nanoni, *Nantur,* Napaël, Nebiros, Nembroth, *Nephté,* Nergal, *Nergylda,* Nirudy, *Nithomel,* Nitibus, Nitigreïndisch, *Nitika, Nizzi,* Nobel, Nobristy, Noguezzorel, Nomrasp, *Nounaïla,* Nubr, Nugduli, Numerkol, Nuxtar, Nybbas, Nysrock.

Oâh, Ob, Obéron, Obix, *Oblah,* Ochoaps, Odin, Oëlnak, *Ograsta*, Oïladdik, Olboam, Omnibor, *Omphta,* Oomer, Ophionée, *Opertyn,* Oroasoër, *Ostaël,* Oze.

Palatacris, Papus, Pathenéïtb, Patural, *Peltapor,* Penôlt, Phaldor, Phaleg, Phalgus, Phakiel, *Pharzuph,* Phlogabitus, Phuonisi, Picollus, Platar, Pnor, Pocel, Podraskin, Poséidon, Poussa, *Prajadam, Primaprima, Primtella,* Psitouy, Pulturn, Pustigriph.

Rabiggol, *Rahdar, Ranapel, Ranapristam*, Rappatolen, *Rasamasa,* Rasphuïa, *Razanyl, Returpo,* Rhigou dit Rigoux, Rhotyndron, Rhiehol,

Rimmon, Rinoël, Risnuch, *Riskya,* Ritultan, Robelzark, Roë, *Rosabis,* Roth, Rubezahl, Ruphun, Rymerack.

Saalberg, *Sabalaël,* Sabasius, Sabathan, *Sablil,* Sabrus, Sachluph, *Sagdalon,* Sagen, *Sagham*, Sagras, *Saïr, Saïsaïel*, Sakhar, Sakratti, Salilus, Samaël, Sammapibus, Saôdor, *Sapytho, Sarahiel, Saraïtiel*, Saritaïel, *Sassa*, Sataaran, Schachlil, *Schakuçapym,* Schaltiel, Sechtnouphis, Sehdi, *Sellen,* Semakiel, Semential, Senacher, Senciner, Senthacer, *Séola,* Septivorax, Sérayiel, *Serneuth,* Sgagel, *Skilloë*, Sidragasum, Sigristh, Sinbuck, Sirsur, *Sisera*, Sislau, Sistro, Sith, Sithacer, Smetbaba, Sohpaër, Solimnestor, Sothis, Spillar, Sreïnd, Ssakmakiel, Stonagréi, Succor-Benoth, Suclagus, Suphlatus, *Suptroumbiel, Susabo, Sustapa,* Sustrugiel, *Syamour*, Sybacco, *Sybalda*, Syscherub, Systrick.

Tabelum, *Tablibik*, Tabris, *Tacritau*, Tanquam, Tarab, Tarbouchik, Téïquam, *Temput*, Têpiseuth, *Termila*, Thagrinus, *Thathaprim*, Thau-Barun, Themezo, Thepisatosoâ, *Thespisatras*, Thezogar, *Thméï* dite *Proserpine*, Thopibui, Thopithus, *Thuïmis, Tiapia, Titania,* Tioukiou, Tnamerkara, Toglas, *Toïa*, Toll, Torvatus, Toupan, Trisku, Tristouis, *Tsakaël*, Tsuiquam, *Tukiphat,* Turmaël.

Uâpinell, Ukobach, *Ulpha,* Uphir.

Vacaba, Vahpurtym, *Vehdalta, Vemnho,* Verasua, Verimzaël, *Verrynn, Vhnori,* Viboldanek, *Viroaso, Viviane,* Vlaspermalator, Voméron, *Vovopéru,* Vulprouk, *Vulvafélix, Vunddaraël,* Vyntalkoun, Vynx-Star.

Wauvherr, Wiimlazer.

Xaperlina, Xaphan, *Xénapol,* Xezbeth, Xiph, Xitragupten, *Xoïzmihel,* Xulph, Xundelpatan.

Yan-Gant-hy-Tan.

Zacharia, Zaëbos, *Zahun, Zalburis,* Zarapata, Zaren, Zarobi, Zeernebooch, *Zeffar, Zéïrna,* Zengog, *Zizuph, Zoltaïna,* Zophas, Zozo, Zuphlas, Zuttapara, Zuypopo ou Swipopo.

Ces 562 esprits du feu sont tous qualifiés chefs de légion.

Par ce chapitre, qu'il est temps de terminer, les lecteurs peuvent se faire une idée de l'Armée Infernale, telle du moins que les palladistes se l'imaginent. De plus amples explications seront données dans la *Revue*

Mensuelle ; ici, l'espace m'est mesuré, et, du reste, comme on le comprendra sans peine, j'ai hâte de conclure.

Mais j'ai tenu à donner un aperçu de ces mensonges fantastiques, au moyen desquels Satan berne impudemment ses adorateurs ; il était utile aussi d'expliquer ce nombre 77, bien que, sur ce point, j'aie été devancé par M. Margiotta. Du moins, mes lecteurs auront eu l'avantage de connaître les éléments indispensables de l'explication ; et les docteurs ès-maçonnerie ne pourront pas plus me démentir, qu'ils n'ont démenti le converti de Palmi.

En effet, lorsque le F∴ Goblet d'Alviella, dans une lettre au *Patriote* de Bruxelles, osa dire qu'il ignorait le Palladisme (dont il est grand-maître provincial pour la juridiction du Lotus 55), M. Domenico Margiotta lui porta publiquement, dans le même *Patriote*, un triple défi, le mit au pied du mur (lettre du lu 8 octobre 1894, datée de Londres), offrit de faire constituer un comité d'arbitrage devant lequel il déclarait qu'il confondrait son contradicteur ; et le F∴ Goblet d'Alviella recula, refusa cette confrontation, cette proposition de production de preuves et d'explications, se renfermant désormais dans un piteux silence et fuyant la discussion au grand jour[4].

Entre autres choses, M. Margiotta avait écrit dans sa lettre de défi :

« Tandis que, dans la plupart des pays, les FF∴ jugés digne de la parfaite initiation sont choisis seulement à partir du grade de Kadosch (30^{e} degré) parmi les membres des Aréopages, en Belgique, où le Palladisme est depuis longtemps très développé, on les choisit même à partir du grade de Rose-Croix (18^{e} degré) parmi les membres des Chapitres. C'est pour cela qu'on rencontre beaucoup de brefs (diplômes) de Roses-Croix belges portant cette formule : *À la gloire du Grand Architecte de l'Univers, de l'orient de l'Univers*, PAR LES NOMBRES **77** À NOUS SEULS CONNUS. Eh bien, 77 est un des nombres palladiques, et je mets M. Goblet d'Alviella au défi de l'expliquer d'une manière uniquement maçonnique, c'est-à-dire de donner une explication d'écossisme pur et simple. (M. Goblet d'Alviella est le lieutenant grand commandeur du Suprême Conseil de Belgique, pratiquant l'Écossisme, comme rite avoué.)

« L'explication vraie, la voici : — Le nombre 77 est nombre sacré, parce qu'il est le produit de la multiplication de 7, nombre sacré, par 11, nombre sacré. Le nombre 7 est sacré, parce qu'il est le total du nom ineffable du Grand Architecte de l'Univers (Lucifer, nom révélé seulement dans les Triangles). Le nombre 11 est également nombre sacré luciférien, parce que cabalistiquement il

représente l'En-Soph et les dix Séphiroth, dont les incarnations maçonniques sur terre sont le Souverain Pontife de la franc-maçonnerie universelle et les dix Patriarches composant le Sérénissime Grand Collège des Maçons Émérites (parmi lesquels M. Goblet d'Alviella est le *Malkhuth* depuis le 29 septembre 1893). Enfin, le nombre 77 est trois fois sacré, parce qu'il est le nombre de la Hiérarchie Céleste, selon le *Livre Apadno*. C'est en l'honneur de ce nombre que la juridiction suprême de la haute-maçonnerie est divisée en 77 Provinces Triangulaires.

« M. Goblet d'Alviella aura à produire, devant les arbitres, les diplômes imprimés que le Suprême Conseil de Belgique décerne aux Roses-Croix belges. On constatera que ces documents portent la formule ci-dessus, et nous verrons si M. Goblet d'Alviella pourra en donner une explication autre que celle que je viens d'indiquer. »

Ce défi, qui n'a pas été relevé, était appuyé par une sanction pécuniaire, c'est-à-dire par l'enjeu d'une forte somme ; et ainsi la reculade du Goblet belge n'a été que plus significative, elle constituait un véritable aveu.

Quand j'aurai dit encore, pour ne rien omettre d'essentiel, que les dix Séphiroth de la cabale ne sont pas des abstractions dans le Palladisme, j'aurai tout dit. Le *Livre Apadno* en fait des génies d'une classe à part, formant comme la couronne vivante du Dieu-Bon, sans appartenir néanmoins à la hiérarchie ni commander aucune légion. En outre, Lucifer et les six hauts esprits du feu formant les trois premiers rangs ont chacun cinq génies favoris, sauf Baal-Zéboub qui en a six.

Rappelons, une dernière fois, les dix Séphiroth, qui sont : Kether, Khokhma, Binah, Khesed, Din, Tiphereth, Netzakh, Hod, Jesod, Malkhuth.

Les cinq favoris de Lucifer sont : Homoth, Senacker, Tépiseuth, Thepisatosoà, Thumis. Les six favoris de Baal-Zéboub sont : Asiccan, Athembuï, Epima, Phuonisi, Senthacer, Verasua. Les cinq favoris d'Astaroth sont : Acentacer, Oroasoër, Senciner, Sothis, Thopkhus. Les cinq favorites d'Astarté sont : Sagen, Serneuth, Thespizatras, Thuïmis, Viroaso. Les cinq favoris de Moloch sont : Aharph, Aphruïmis, Arkathapias, Atherekinis, Chenen. Les cinq favoris d'Hermès sont : Aphuth, Asicath, Astiro, Eregbuo, Sith. Les cinq favoris d'Ariel sont : Arpien, Sithacer, Themago, Thezogar, Thopibuï. En astrologie, les trente-six chefs de légion favoris sont des décans ; en d'autres termes, dix degrés zodiacaux forment

un décan, et chaque décan, soumis tour à tour à l'influence des sept plus hauts esprits du feu (qualifiés de génies planétaires par les astrologues), porte le nom d'un de ces trente-six démons.

C'est donc dans le Palladisme, luciférianisme pur, et principalement dans la Hiérarchie satanique, depuis les mystérieux 77 jusqu'aux 6666 chefs de légion, que l'on a la clef de toutes les sciences occultes ; aussi, combien de tireurs d'horoscopes font du satanisme sans s'en douter. Satan ne s'étant jamais peut-être expliqué aussi clairement qu'avec Albert Pike et ses disciples, il s'ensuit que la vraie lumière, au point de vue luciférien, est celle qui émane du Sanctum Regnum, celle que possèdent les occultistes du Palladium ; lumière qui est directement l'opposée de celle de l'Église, c'est-à-dire Jésus-Christ.

1. ↑ Après la publication du *Diable au XIX^e^ Siècle*, terminée par le présent fascicule, la *Revue Mensuelle*, qui en était le complément, sera doublée. Chaque numéro, du même format que le *Diable au XIX^e^ Siècle*, sera donc soixante-quatre pages de texte, sur deux colonnes ; ce qui donne beaucoup plus de matière que dans un fascicule de dix livraisons, d'ensemble quatre-vingts pages. La *Revue Mensuelle* sera consacrée à l'enquête générale, venant compléter et corroborer l'enquête particulière du Docteur Bataille. À titre de spécimen, le numéro double de novembre-décembre 1894 est envoyé gratuitement par la poste à toute personne qui adresse la demande aux éditeurs : MM. Delhomme et Briguet, 83, rue de Rennes, à Paris.
(NOTE DES ÉDITEURS.)
2. ↑ Il est évident que, tout en portant la même indication d'année maçonnique que dans les loges ordinaires, mais les jours ne concordant plus, puisque l'année des triangles commence au 21 mars, tandis que celle des rites officiels avoués commence au 1^er^ mars, il sera bien difficile de surveiller, d'après les indications de voûtes tombées entre des mains profanes, les personnes que l'on aura des motifs de suspecter de palladisme. Néanmoins, nous nous proposons, à la *Revue Mensuelle*, de donner les explications nécessaires au fur et à mesure et chaque fois qu'un cas grave se présentera.
3. ↑ Les noms de daimones sont ceux, imprimés en *italiques*. Les insexuels, n'ont que leur fête générale du 11 paophi.
4. ↑ La lettre par laquelle M. Domenico Margiotta mit le F∴ Goblet d'Alviella au pied du mur, a été reproduite en entier, ainsi que toute la polémique, dans le n^o^ 9 de la *Revue Mensuelle*.

CHAPITRE XLV

Le Diable à l'assaut du Saint-Sépulcre

On n'a pas oublié ce que j'ai dit des Banabacks (dans le premier volume, pages 919 et suivantes) à propos dé la possession chez les enfants. J'ai tracé un portrait du Jézide, et je vous prie de croire que je n'ai pas chargé les couleurs. Le Jézide luciférien, disais-je, est certainement la plus basse, la plus vile, la plus abominable expression du satanisme contemporain.

Parmi les nombreuses lettres que je reçois depuis le commencement de cette publication, il en est quelques-unes où mes correspondants me manifestaient le doute qu'il pût exister des peuplades professant ouvertement le culte du diable. Eh ! braves gens qui demeurez tranquillement chez vous, au coin de votre feu, leur répondrai-je, on voit bien que vous n'avez pas voyagé ; mais interrogez les missionnaires, je vous en prie. Ceux-ci vous, édifieront, si vous avez peine à me croire. Les adorateurs du diable ? mais ils existent par milliers et milliers ! Tout le Kurdistan en est rempli, toute l'Arménie Turque, et ils s'étendent jusqu'en Syrie, en Palestine ; il y en a même à Jérusalem.

Yésidis, Daseni, Chemsieh, ces trois mots signifient « Jézides », les plus exécrables des banabacks. Ceux de la province russe de la Transcaucasie. sont au nombre de 1.400 familles au moins ; on en compte autant dans le Kurdistan persan, et près du double dans le Kurdistan turc ; et ce sont là les familles qui se sont fixées dans le pays et qui, par conséquent, sont mentionnées par les statistiques officielles. Mais il y a les tribus nomades de ces scélérats fanatiques qui échappent à toute évaluation exacte. Moritz Wagner, dans sa remarquable étude de ces contrées de l'Asie antérieure (*Reise nach Persien und dem Lande der Kurden*), estime que, parmi les Kurdes nomades, les Jézides qui se cantonnent principalement dans les montagnes de Sindjar, au nord des campagnes de la Mésopotamie, sont au

nombre de 50.000, épars sur un espace très considérable, et déjouant toute répression. Von Hammer-Purgstall, Karl Ritter parlent de ceux des plateaux d'Erzeroum, innombrables, et citent ce fait, qu'une de leurs colonies s'était même avancée jusqu'au Bosphore, en face de Constantinople. Théophile Deyroile (*Voyage dans le Lazistan et l'Arménie*) n'en compte que 5.000 sur la frontière turco-russe ; mais il ajoute qu'ils sont, par contre, fort nombreux, aux environs du Sipan-Dagh, au nord du lac de Van. « Les Yésidis adorent le diable, écrit M. Deyrolle ; leur doctrine inspire également de l'horreur aux Persans, aux Turcs et aux chrétiens. Ils sont braves et entreprenants, et maintenant encore leurs habitudes de brigandage les rendent fort à craindre dans les districts de Melesgerd et de Boulanlik, où ils pillent quelquefois les grandes caravanes et les villages arméniens dont ils enlèvent les récoltes. On les reconnaît à leurs vêtements, qui sont généralement de couleur sombre et couverts de broderies de laine rouge, ainsi qu'à leur turban jaune et noir. » Une de leurs tribus, fixée entre Mossoul et le Khabour, affluent du Tigre, pouvait, au commencement de ce siècle, mettre sur pied environ 8.000 hommes, dont 6.000 fantassins.

Depuis une terrible expédition faite contre eux en 1841 par Reschid, pacha de Mossoul, qui les tailla en pièces et les força à rentrer dans leurs repaires, du reste inaccessibles, ils exercent le brigandage plus modérément, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais, en revanche, ceux qui semblent vouloir se civiliser sont d'une hypocrisie raffinée, au delà de tout ce qu'on peut supposer.

Chaque tribu de Jézides est gouvernée par un cheikh indépendant ; mais toutes relèvent au spirituel du *Mir*, sorte de pape sataniste ou cheïkh-khan, qui réside au bourg de Baadlî, situé sur une roche escarpée. Ce *mir*, qui est choisi parmi les descendants d'Yésid, fondateur de la secte, est en même temps le prince de la tribu sur le territoire de laquelle se trouve le tombeau révéré de leur grand saint, le cheikh Adi, auteur de leur livre de doctrine, *Aswat* ou « le Noir » ; les sectaires se rendent en pèlerinage à ce lieu sacré, leur saint-sépulcre, au nord de Mossoul, sur la route d'Amadiah. Ils ont encore un sanctuaire vénéré à Lalech, village où vécut un de leurs prophètes.

On le voit, les Jézides ne sont pas des mythes ; les témoignages abondent sur leur religion à rebours, sur leurs mœurs, féroces dans les contrées que

leurs bandes terrorisent, hypocrites quand, s'écartant de leur centre caucasien, ils viennent dans les villes de l'Asie-Mineure, sur les côtes de Palestine, ou à Smyrne, et même en Europe. Lorsqu'ils se rendent dans nos régions, c'est par petites bandes, et on les confond avec les tziganes, les zingaris ; on dirait des bohêmes moitié arabes moitié juifs.

Le fait est que leur origine est bien confuse. Il y a, dans la doctrine qu'ils affichent, un mélange, en apparence bizarre, de manichéisme, de parsisme, de mahométisme et de judaïsme. Manichéens, ils le sont, ainsi que parsis, par leur croyance aux deux principes rivaux, le bon et le mauvais, se combattant toujours : autant que les musulmans et les juifs, ils ont la haine des chrétiens ; même, ils les détestent encore à un plus haut degré. Comme ils usent de dissimulation au sujet de quelques points de leur doctrine, et comme leur dissimulation varie à raison de leurs voisinages, des erreurs ont été commises sur leur compte par les voyageurs qui n'ont fait que traverser rapidement le Kurdistan et qui les ont examinés d'une façon superficielle. En certains districts, ils pratiquent la circoncision ; dans d'autres, ils se l'interdisent. Les jeûnes sont strictement observés chez les Jézides qui touchent à l'Arménie ; ailleurs, ils n'en font aucun. Ici, la polygamie est en honneur parmi eux ; là, ils sont monogames. Azahel Grant (*The Nestorians*) constate qu'en certains endroits ils affectent de baptiser leurs enfants et que, pour endormir la défiance des chrétiens, ils se saluent dévotement, en faisant le signe de la croix.

Mais, si l'on rapproche ce qui a été écrits sur eux par les explorateurs qui les ont étudiés de près et quelque long temps, on est frappé d'une remarque qui s'impose : c'est que leur religion n'est autre qu'un palladisme des mieux caractérisés.

D'abord, tout porte à croire qu'ils sont les descendants directs des premiers Manichéens. La contrée d'où ils proviennent, où ils sont en force, est celle-là même où Manès conçut et propagea ses doctrines avec le plus de succès. Le nom de leur cheikh vénéré, de leur grand saint, Adi, est celui d'un des plus zélés disciples de Manès.

Comme les anciens Mages, comme les sectateurs de Zoroastre, ils qualifient d'Ahriman, dieu du mal, la divinité qu'ils reconnaissent, mais qu'ils refusent d'adorer, et ils réservent leurs hommages à un Ormuzd nettement luciférien, un dieu du feu, dont ils font la divinité bienfaisante.

En vrais parsis, professant un sabéisme mystique tel que celui des palladistes, ils vénèrent le soleil, commé manifestation permanente du bon principe divin. Le feu est sacré pour eux, au point que cracher dans un foyer est un péché des plus graves. Des deux dieux, celui qu'ils adorent est appelé par eux Taous ou Mélék-Taous, c'est-à-dire Roi Phénix, Seigneur de Vie, ou encore Esprit-Saint Feu-et-Lumière, et même, très carrément, Lucifer. Bien mieux, lorsqu'ils parlent de leur dieu dans une assemblée publique, où peuvent se trouver des non-initiés, ils le désignent par des périphrases, dignes de vrais palladistes : « Celui que vous savez », ou bien : « Celui que les sots et les ignorants maudissent. »

De même que les occultistes des triangles ont leur livre sept fois sacré, mille fois secret, le *Livre Apadno*, les Jézides possèdent un livre mystique et mystérieux, le *Sôhuph Sheit*, que l'on ne peut montrer aux étrangers sous peine de mort.

Les cabalistes du Palladium revendiquent Moïse ; les Jézides, aussi. Le *Livre Apadno* fait du Christ un fils de Baal-Zéboub, ayant bien vécu selon Lucifer d'abord, puis ayant trahi le Dieu-Bon ; les Jézides honorent Jésus-Christ dans une partie de sa vie et le maudissent dans l'autre, ils prétendent qu'il fut une incarnation du premier ministre céleste du Mélek-Taous, mais qu'il abandonna la bonne cause divine ; et c'est pourquoi les Jézides meurtrissent l'image du Christ crucifié, exactement comme les palladistes. Il n'est qu'un point sur lequel les deux sectes diffèrent : les Jézides rendent honneur à Mahomet, comme étant un de leurs prophètes ; les palladistes, sans le vouer aux anathèmes, reconnaissent qu'il n'a possédé qu'à demi la vraie lumière : mais dans le Palladisme comme chez les Jézides, on prie pour la conversion des musulmans, en considérant qu'ils sont bien peu à l'écart de la vérité.

Les Jézides, descendants directs des premiers Manichéens, ont vu des Nestoriens se mêler à eux, et leur système s'en ressent. Il y a aussi dans leurs veines du sang juif et du sang arabe inoculés ; ils présentent un type métis de parsis, d'israélites et de musulmans ; de là, sans aucun doute, leur admiration pour Mahomet. Yésid, qui, leur a donné son nom et qui les a organisés politiquement et religieusement, était un ennemi acharné d'Ali ; ce fut lui qui, selon les Persans, égorgea, dans la plaine de Kerbelaï, Hussein, fils d'Ali, et quatre-vingt-douze personnes de sa famille.

Les palladistes ont, à Charleston, l'image sacrée nommée, Baphomet qui et leur palladium ; les Jézides ont, à Lalech, l'effigie sacrée du Mélek-Taous, qui est aussi leur palladium, et que, le Mir expose à la vénération des fidèles, à l'époque des pèlerinages.

Le souverain pontife de la haute-maçonnerie a préposé après de lui par Lucifer, mis à son entière disposition, répondant son premier appel, un daimon ayant au moins le grade de chef de légion, qu'il consulte et qui l'assiste de ses conseils, quand ce n'est pas Lucifer lui-même qui intervient. Le souverain pontife des Jézides, le Mir, a pour assistant un possédé à l'état latent, un nain démoniaque, le Kutchuk, sans l'avis duquel il n'entreprend rien, parce que c'est Lucifer qui lui parle par la bouche du nain ; aussi est-il assailli par les fidèles qui viennent lui demander des oracles.

Enfin, les Jézides sont dans la vraie doctrine luciférienne (celle d'Albert Pike) : ils réprouvent l'emploi du nom de Satan et en font un crime à ceux qui s'en servent pour désigner Lucifer. Taylor atteste que chez eux la peine de mort est prononcée contre quiconque, au lieu de dire « Lucifer. », dirait « Satan » (*Journal of the Geographical Society*, 1868) ; « ceux qui l'entendent ont pour devoir de tuer l'insulteur, puis de se tuer eux-mêmes. »

Pour eux, comme pour les palladistes orthodoxes, c'est-à-dire ceux qui ne transigent pas, qui ne font aucune concession au lyrisme de Carducci, donner à Lucifer le nom de Satan, c'est le calomnier à l'instar des prêtres catholiques, c'est vomir le plus odieux blasphème contre le Dieu de Bonté, et de Lumière. Et non seulement ils s'abstiennent de prononcer ce nom, qui est *Schaïtan* dans la langue des Kurdes ; mais même ils évitent de se servir de mots dont la consonance approche de celle de celui-ci. Ainsi, par exemple, « fleuve » se dit *schatt* en kurde ; eh bien, comme *schatt* se rapproche de *schaïtan*, les Jézides appellent un fleuve *avé-mazen*, « grandeur ».

Les premiers renseignements que l'on a eus sur les Jézides proviennent de Thomas Hyde (*Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religiomis Historia*) et de Michel Febvre (*Théâtre de la Turquie*). Rousseau, consul à Bagdad en 1809, en parle aussi dans sa *Description du pachalik de Bagdad*. Le R. P. Maurice Garzoni, missionnaire pendant dix-huit ans dans le Kurdistan, les mentionne fréquemment au cours de ses relations. À ces

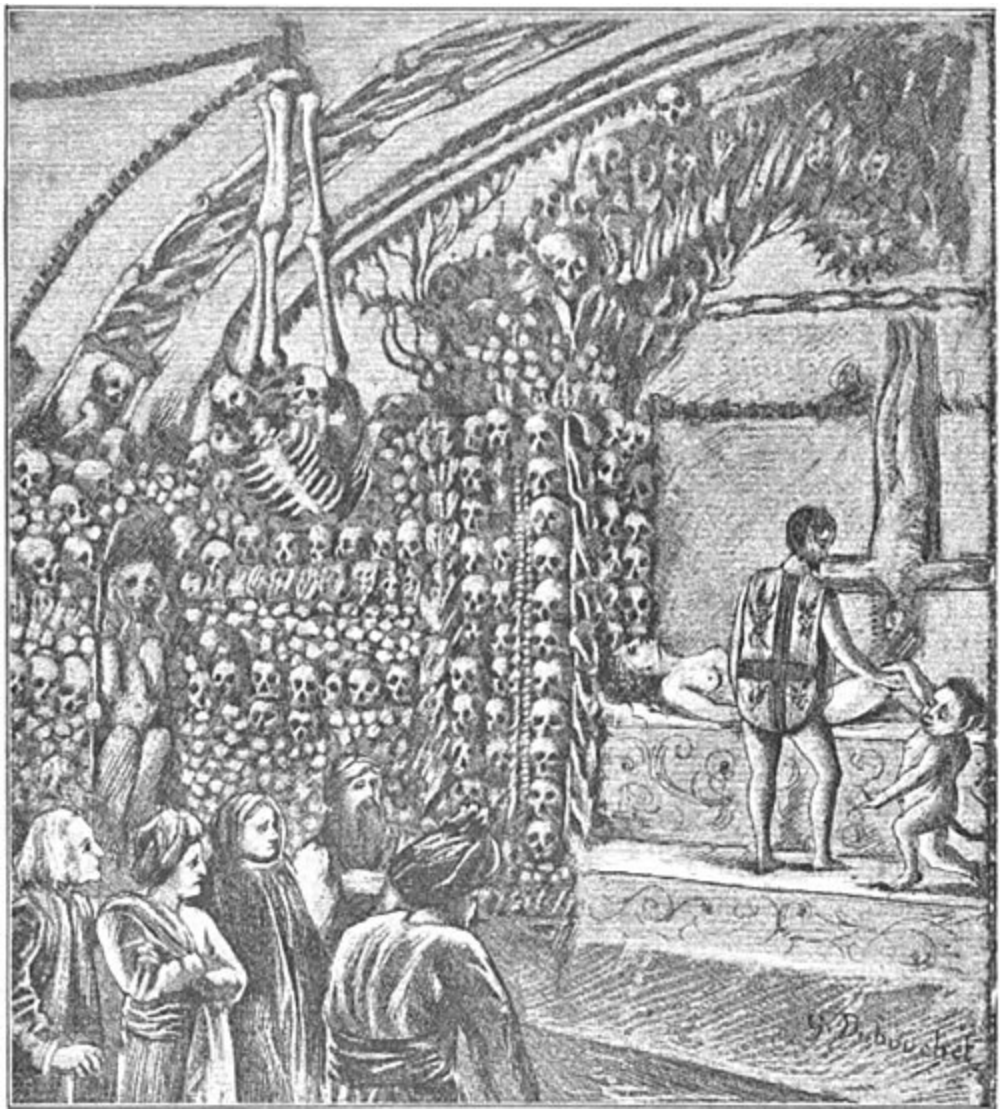
noms et à ceux que j'ai cités plus haut, il faut ajouter encore Niebuhr, Rich, Ainsworth, Reclus, Perkins, Forbes.

Parmi les Jézides les plus fanatiques, les plus dépravés, les plus féroces, et par conséquent les plus redoutés, il convient de signaler ceux des tribus de Khizil-bach ou « Têtes Rouges », qui vivent dans le bassin moyen de l'Euphrate, sur les bords du Ghermili et du haut Khizîl-Irmak. Ceux-ci ont, sous la dépendance du Mir de Baadlî, un patriarche résidant dans le Derzim, près du fleuve Mourad. Cette branche de Jézides compte, dit-on, 400.000 sectaires ; toutefois, Taylor ne croit pas devoir les évaluer à plus de 250.000, ce qui est encore un fort joli chiffre. Dans la contrée, on les gratifie du sobriquet de *Terah-Sonderan* ; ce qui veut dire : « les éteigneurs de lumières ». Ce sobriquet leur a été donné à cause d'une de leurs coutumes rituelles qui les dénonce bien comme dignes frères des anciens gnostiques, manichéens et albigeois ; cette cérémonie abominable, plus ignoble que les bacchanales du paganisme, a lieu au 8 des calendes de janvier, c'est-à-dire au solstice d'hiver (jour de la Noël). Thomas Hyde rapporte qu'un de ses amis, un syrien nommé Andréas Pharah, put se glisser parmi les Jézides et être témoin oculaire de ce qui se passe dans ces infâmes saturnales. Hommes et femmes réunis, après de copieuses libations, éteignent toutes les lumières et se livrent dans les ténèbres à tous les désordres. Avant que ces lumières fussent éteintes, ce Pharah avait remarqué une jeune jézide assise près d'une vieille, et s'était promis de s'adresser à elle ; mais il se trompa et tomba sur la vieille. Afin de s'assurer de qui il tenait, il lui tâta la bouche pour inspecter ses dents ; sur quoi, dit Thomas Hyde, la vieille cria : *Garib ! garib !* (un étranger ! un étranger !). Pharah dut se hâter de déguerpir, pour ne pas être écharpé par l'assemblée.

Dans ces pays perdus du Kurdistan, des missions catholiques ont réussi à s'installer, mais avec quelle peine ! Il y en a à Mossoul, à Telkef, à Tiskopa, à Elkous, à Akra, à Amadiah, à Akereh, à Sat, à Ardikhaï, à Ourmiah, à Khosrova. La conquête des âmes est particulièrement difficile dans le pays du Tigre ; entre Mossoul (endroit où s'élevait jadis Ninive) et Elkous, la rive droite du fleuve est presque entièrement occupée par les Jézides, et la rive gauche par les Chaldéens, qui ne valent guère mieux. Ailleurs, ce sont les Jacobites et les Nestoriens, hérétiques haineux qui dominent. C'est bien là, vraiment, une contrée du diable. Au surplus, pour mieux contrecarrer

l'action des missions catholiques, les missionnaires protestants pullulent dans cette région maudite. Ils sont établis partout : à Mossoul, à Akra, à Dareh, à Amadiah, à Beoulata, à Goleh, à Koulat, à Hasrou, à Hini, à Havadorik, à Mouch, à Bitlis (près du lac de Van), à Mar-Akha, à Arbach, à Heich, à Ina-de-Noune, à Makheteya, à Zier, à Memikhan, à Keyet, à Diza, à Chardevar, à Khiana, à Ardikhaï, à Diza-Toki, à Gudjapa, à Ourmiah, à Gulpasan, à Ada, à Soupergan, à Gavalan, à Oulah. Partout, ils fraternisent avec les Jézides. Or, ces missionnaires protestants ne sont pas des anglais, mais des américains, des États-Unis ; ils sont envoyés par New-York, par Chicago, par Boston, par Philadelphie, par Louisville, par Baltimore, par Charleston, et ils sont tous francs-maçons. Concluez !

Dans le roc des monts kurdes, les Jézides ont creusé, à des hauteurs où l'on n'arrive que par d'étroits sentiers bordés de précipices, des cavernes de forme exactement cubique ; les parois en sont garnies d'ossements humains en guise d'ornements ; toute la décoration est dans cet art macabre ; les lustres même sont confectionnés avec des ossements. Au, fond, il y a un autel diabolique, où un *karataschi* (espèce de prêtre-fakir de cette religion infernale) dit une messe noire ; l'officiant est nu, n'ayant qu'une sorte de chasuble ou dalmatique où la croix est représentée renversée. À cette messe noire, on ne profane pas d'hosties consacrées, car il serait impossible de s'en procurer dans le pays ; mais le karataschi remplit de vin un calice à plusieurs reprises, et il répand le liquide sur le sol en disant : « Ce vin figure le sang du maudit ; abreuvez-vous du sang du maudit. » Les jézides se précipitent, la face contre terre, et lèchent jusqu'à la dernière goutte le vin ainsi répandu. Cette cérémonie a lieu au solstice d'été et aux deux équinoxes ; elle entretient les fidèles dans une excitation sauvage contre le Christ et les chrétiens, et, par le fait, les guerriers jézides sont plus cruels et plus barbares dans leurs brigandages que les terribles Druses du Liban.



Une Messe Noire de Jézides

Les Karataschis sont vêtus d'une tunique noire, et ils sont coiffés d'un haut bonnet également noir, orné de bandelettes noires. Ils prêchent que Lucifer est leur *Pyr* (feu) et leur *Sheich-Alï* (docteur très-haut), et qu'ils s'introduiront, les armes à la main, dans le ciel du mauvais dieu pour l'en chasser. Pour devenir karataschi, il faut subir un assez long noviciat, avec épreuves, mais des épreuves sérieuses, qui souvent mettent la vie en danger ; enfin, la prise de l'habit noir, qui est revêtu par l'initié, fait l'objet d'une grande solennité. Le récipiendaire, qui a été *murid* (disciple) pendant

son noviciat, passe alors au rang de *cotchek* (clerc) et fait désormais partie de la confrérie des Karataschis. Le supérieur-fakir, en le revêtant de la tunique noire, prononce ces paroles : « Dès maintenant, tu es entré dans le feu, et sache que, par les mérites d'Yésid, tu es devenu fils adopté du Mélek Taous. En cette qualité, tu dois souffrir les injures, les opprobres et les persécutions des mauvais hommes, pour l'amour du Dieu de Bonté et de Lumière ; cet habit te rendra odieux à toutes les nations, mais agréable à la majesté divine. Endure l'affront de l'ennemi ; les malédictions s'accumulent ; à l'heure fixée, notre Dieu exercera la vengeance impitoyable, par les armes du peuple saint. ».

Les karataschis s'interdisent de tuer aucun animal ; ce scrupule va jusqu'à éviter d'écraser les fourmis ou de détruire quelque insecte que ce soit, même les poux de leur tête et les puces de leurs illustres habits : « Qui sait, disent-ils, quelle est l'âme humaine qui est passée dans le corps de cet animal ? » Ils ne se taillent ni ne se coupent la barbe, laquelle, du reste, ne pousse que très faiblement sur leur peau. Sous le rapport de la propreté, chez les Jézides, les simples fidèles rivalisent de crasse et de vermine avec leurs prêtres-fakirs.

Les Jézides ont leurs prestiges, cela va sans dire, et Satan accomplit des merveilles en leur honneur. Michel Febvre raconte à ce sujet un fait, qu'il traite, il est vrai, de légende : « Me trouvant un jour avec eux près du couvent arménien de saint Siméon Stylite, où je les avais priés de me conduire, l'un d'eux, m'ayant fait remarquer une fente dans le rocher de la montagne, me demanda si je connaissais l'origine de cette fente. Sur quoi lui ayant répondu que non, il me raconta qu'un jézide étant un jour poursuivi par des infidèles qui voulaient l'obliger à maudire l'Ange-Paon (c'est encore un des noms dont ils se servent quand ils parlent de Lucifer devant les personnes étrangères à leur religion), la pierre s'entr'ouvrit pour le mettre à l'abri de la persécution de ses ennemis ; prodige qui étonna si fort les incrédules qu'ils se convertirent à l'heure même et demandèrent pardon à celui qu'auparavant ils voulaient mettre à mort. » Mais Satan n'a pas toujours permission d'intervenir pour les défendre ; car on cite plusieurs jézides, que des turcs, des persans ou des arméniens ont massacrés parce que, saisis par la foule dans une ville hostile, ils s'étaient refusés à maudire

le diable ; plutôt que de faire cela, ces fanatiques préférèrent se laisser écorcher vifs. Ce sont là les martyrs jézides.

Enfin, trois montagnes sont spécialement l'objet de leur vénération : le Sindjar, où ils se rendent en pèlerinage et où, en l'honneur de Lucifer, ils jettent dans un abîme de l'argent et des joyaux ; l'Alagoz, massif volcanique, dont le cône obtus atteint 4.190 mètres d'altitude, et qu'ils considèrent comme une sorte de lunette ou de télescope par lequel les esprits du feu intérieur de la terre regardent les astres du firmament, afin d'inspirer les réponses aux karataschis consultés sur l'avenir (*Alah-ghoz* signifie *l'œil de Dieu*) ; et, surtout, l'Ararat, dont le massif est le centre historique du plateau d'Arménie, l'Ararat, mont sacré des Kurdes et, en particulier, des Jézides.

La question de l'Ararat, envisagée au point de vue palladique, va m'amener à parler de l'Ante-Christ, à propos des Jézides ; ce sera le lien entre ce chapitre et le dernier de mon ouvrage. En effet, le mont Ararat, fort célébré dans les légendes de la Maçonnerie d'Adoption, joue un grand rôle dans le *Livre Apadno*, et rien n'est plus frappant que la ressemblance entre la tradition jézide et les fausses prophéties apadniques au sujet de cette haute cime de la Caucasie. C'est à croire que l'auteur de la bible luciférienne de Charleston est le même que l'auteur du *Sôhuph Sheit*.

En tout cas, il y a là une connexion étonnante, qui laisserait supposer une unité réelle dans le plan diabolique, dans le projet que Satan médite d'une nouvelle et suprême révolte contre Dieu.

Les Jézides rêvent l'extermination des races chrétiennes. Au grand jour, d'après leur tradition, ils réuniront au mont Ararat toutes leurs tribus éparses en Russie, en Perse et en Turquie, et de là ils descendront, comme une avalanche, sur la Palestine pour proclamer le règne de Lucifer sur la terre, détruire le sépulcre du Christ et planter l'effigie du Mélek-Taous, transportée de Lalech, au sommet du Golgotha. Déjà, ils préparent les voies à cette campagne. Nombreux sont les Jézides qui viennent par groupes explorer la Terre-Sainte, où ils se rencontrent souvent avec des pèlerins catholiques, ceux-ci les prenant pour des familles de juifs nomades, aussi plats et hypocrites que sordides. Des karataschis se rendent même en Europe, ignorés, quittant leur tunique noire pour la circonstance, passant d'abord par l'Arabie, l'Égypte, la Tunisie, s'initiant aux mœurs des arabes

d'Afrique et se donnant pour tels quand ils ont traversé la Méditerranée : comme les espions avant la guerre, ils viennent reconnaître le terrain ; on en cite quelques-uns, autour du lac de Van, qui racontent être venus à Rome. En nombre relativement important, quelques familles de jézides se sont implantées en Palestine, et l'on n'ignore plus qu'il y en a même à Jérusalem ; les uns et les autres, prenant leurs positions, attendent l'invasion, qui viendra quand le Mélek-Taous en aura décidé.

Ainsi, le diable se prépare à donner l'assaut au Saint-Sépulcre ; et ce travail qui se fait dans l'Asie-Mineure m'oblige à songer à ce qui se passe d'autre part à Rome, où, par l'ordre de la secte maçonnique, on édifie chaque jour des maisons destinées aux familles d'ouvriers entraînés et corrompus dans les cercles anticléricaux, où l'on bâtit des quartiers populaires tout autour du Vatican, de façon à l'enserrer d'un cercle hostile, et cela pour réaliser le sombre dessein d'Adriano Lemmi : faire éclater une insurrection impie et déchaîner la populace sur la demeure du Pape.

De même, les Lieux-Saints sont visés par les Jézides ; de jour en jour, ils s'établissent dans les environs, resserrant peu à peu leur cercle, tout en entretenant leur zèle de maudits aux pays dont l'Ararat est le centre ; sommet qu'ils appellent, exactement comme les palladistes, « la Montagne Mère du Monde », persuadés, toujours comme les palladistes, que c'est Lucifer qui a sauvé, au moyen de l'arche, l'humanité noyée par le déluge de son rival malfaisant, Adonaï (pour les uns) ou Ahriman (pour les autres), principe de l'eau.

Et le plus curieux, le plus étrange, c'est que les Jézides prétendent que l'arche de Noé existe encore, mais invisible, sur le sommet du Grand-Ararat, à 5.160 mètres d'altitude, et que, lorsque des pâtres profanes veulent gravir le mont sacré, ils sont arrêtés par des prodiges. Or, le *Livre Apadno*, bizarre coïncidence, dit : « Reverdie par un gazon de merveille au milieu des éternelles neiges du sommet divin, l'arche repose, indestructible, sur l'Ararat ; mais l'œil de l'homme ne la saurait apercevoir, et des esprits du feu, armés d'épées flamboyantes, veillent sur le navire qui porta la femme de Cham, sur le berceau de la nouvelle humanité, sauvée par Lucifer. »

Ailleurs, enfin, correspondant à la tradition des Jézides, la bible charlestonienne dit : « Le peuple choisi se réunira dans les plaines où naissent les plus belles femmes de la terre ; il gravira, en foule armée, la

cime sacrée d'Ararat ; les esprits du feu s'écarteront, et le peuple choisi apercevra l'arche-sainte. Et soudain, porté sur une nuée, afin que tous sachent bien que le Dieu-Bon est avec lui, le Très-Saint 666, venant de l'extrême orient, paraîtra, tenant en main le rameau d'olivier ; et la colombe à qui Lucifer a donné l'immortalité le précèdera, suivie de onze mille âmes de jeunes filles qui, durant leur vie terrestre, auront été épousées par les esprits du feu et qui seront ce jour-là visibles sous la forme de onze mille colombes. Et le Très-Saint 666 déposera dans l'arche le rameau d'olivier ; il tirera l'épée de l'extermination et se mettra à la tête du peuple choisi. Et d'Ararat la première armée humaine du Dieu-Bon descendra, en phalanges épaisses, pour aller jusqu'à Apadno, où sera établi le camp. ».

CHAPITRE XLVI

Le nombre mystérieux 666, ou l'Ante-Christ
d'après le Livre Apadno

« Ici le Très-Haut le plus haut écrit pour dévoiler aux hommes fidèles comment s'incarnera le génie qui préside aux œuvres de nécromancie. Cette incarnation sera la récompense de la grande victoire de Sirius.

« Le Dieu-Bon le fit prince, ce vaillant chef de légion, et il lui donna place à sa cour entre le prince qui mord en riant, lequel commande aussi à une légion, et le prince du hasard fortuné, lequel commande à quatorze légions.

« Prosternez-vous, hommes fidèles, devant Kobal, devant Asmodée, devant Antichrist[1]. Le rire donne la main au jeu ; la tombe s'ouvre et devient le lit de la volupté. Sirius a été évacué ; Prince de la nécromancie, c'est à toi qu'est réservée encore la gloire de la Terre.



L'Ante-Christ (selon le *Livre Apadno*).

« Dix rois de la Terre combattront sous tes ordres, Prince que j'aime ; c'est moi, le Dieu-Bon, qui l'ai dit.

« Mais les temps compteront à partir du jour où le Très-Haut le plus haut aura une fille parmi les enfants des hommes ; car, de même que Dieu lui-même engendra Caïn, Dieu lui-même sera père encore sur la Terre, mais d'une fille, quand les nouveaux temps viendront.

« Sept ans moins neuf jours avant le Troisième coup de canon, naîtra, au pays de l'Ell, d'une femme du Nord, une certaine fille qui sera la sagesse même, et son père sera l'Esprit-Saint, opérant par l'intermédiaire d'un homme juste.

« Et personne ne pourra lire le nom de cette fille prédestinée ; car c'est d'elle que descendra Celui dont le double nom vaut 666.

« Passeront trente-trois ans. Alors la fille qui sera sagesse enfantera, non des œuvres d'un homme, mais d'un esprit de lumière, une fille dont aucun mortel ne pourra lire le nom.

« Et le père de cette fille sera le Léopard aux ailes de griffon, qui commande à soixante-dix légions.

« Passeront trente-trois ans encore. Alors la fille du Léopard enfantera, des œuvres d'un esprit de lumière, une fille dont le nom sera lu par les seuls élus de Baal-Zéboub et d'Astarté.

« Et le père de cette fille sera le Roi qui a pour visage une étoile et qui commande à trente légions.

« Passeront trente-trois ans encore, et viendra le jour où Mikaël grincera des dents ; mais les adorateurs d'Adonaï, ignorant la colère de Mikaël, fêteront, comme chaque année, Mikaël.

« Et ce même jour, de la fille du Roi qui a pour visage une étoile, naîtra Celui dont le double nom vaut 666.

« Quittant le royaume du Dieu-Bon, il s'incarnera par formation de neuf lunes dans le sein de la fille sa mère ; mais lui, il n'aura point de père, et néanmoins il naitra enfant comme les enfants des hommes.

« Et son nom d'homme pourra être lu dans Jérusalem ; mais l'intelligence de ce nom n'en appartiendra encore qu'aux élus de Baal-Zéboub et d'Astarté.

« Ainsi naitra le vainqueur de la Terre, ayant eu pour mère, pour aïeule et pour mère de son aïeule, trois filles prédestinées qui vivront vierges du contact des hommes.

« Et le vainqueur de la Terre, précédant le vainqueur du Ciel, se révélera au monde à l'âge de trente-trois ans. Il parlera aux nations, tenant à la main le rameau d'olivier ; dans sa main, le rameau d'olivier sera comme une palme glorieuse

« Jérusalem tressaillera de joie ; car celui de ses fils qui, pour commander aux adorateurs d'Adonaï, avait fermé les yeux à la lumière, recouvrera la

vue, déposera le triple diadème maudit et mettra son honneur à travailler à l'œuvre du Rempart de Dieu, du Dieu le meilleur et le plus grand.

« Mais il y aura encore des millions d'aveugles, le rameau d'olivier se changera en épée, et la lutte terrestre durera un an, jusqu'au Quatrième Coup de canon, qui sera tiré dans l'île de la Vengeance.

« Gloire à Dieu ! gloire au Très-Haut le plus haut ! Prosternez-vous, hommes fidèles, et répétez : Gloire à Dieu ! gloire au Très-Haut le plus haut !

« Et voici les signes auxquels on reconnaîtra, dès les commencements de sa vie terrestre, le Prince que j'aime depuis la grande victoire de Sirius et qui se sera incarné dans le sein de la fille du Roi qui a pour visage une étoile :

« Il naîtra près des Roches de Marbre, à midi ; à ce moment, les eaux mugiront sur toute la surface du globe terrestre. Dans les fleuves d'Égypte, les crocodiles entreront en fureur et se dévoreront les uns les autres.

« Il aura ses dents en naissant ; son front sera immense, tel qu'aucun enfant des hommes n'eut un si grand front.

« Il sera Athoïm-et-Zaïn.

« Après sa naissance, sa mère sera épousée par un guerrier, homme fidèle, élu de Baal-Zéboub, et de ce juste elle aura trois fils et trois filles.

« Athoïm-et-Zaïn et ses trois frères guerroieront dès leur jeune âge, et ils seront unis par la plus tendre amitié. En vain, les prêtres d'Adonaï leur tendront des pièges ; ils ne succomberont point.

« Le prince du Ciel de feu n'aura sur la Terre aucun titre de noblesse. Le juste, qui lui servira de père devant les hommes, connaîtra le secret de sa naissance, mais ne le dira point. Ce juste sera Zab, et c'est pourquoi le Prince céleste incarné sera Athoim-et-Zaïn.

« Dans le pays où jaillit la source de la Narbadah sacrée, il y a des vaillants ; il y en aura toujours. Le juste Zaïn sera d'une famille de Fils des Serpents.

« En ce temps-là, la ville aux gracieuses collines, qui est proche des Roches de Marbre, sera, depuis trois fois sept années, la capitale d'un grand empire ; et depuis, trois fois neuf ans avant la naissance de la fille du Roi

qui a pour visage use étoile, l'eau qui sort de la bouche de la Vache aura perdu sa vertu purificatrice des âmes.

« La trace de l'éléphant qui portait Indra aura reparu.

« Le temple de l'Amarkantak recevra chaque année, depuis sept et neuf et onze ans, l'hommage de la Cité des Lions.

« Ahikam, régénéré, livrera au peuple saint les prophètes d'Adonaï ; trente d'entre eux seront mis à mort, et le trente-unième, régénéré par le baiser de la Lune, reconnaîtra le Dieu-Bon. Il lui sera pardonné, et le peuple saint se réjouira sept jours.

« La famille du Loué, époux de quinze femmes, et la famille du Premier Coup de canon sont déjà dans l'unité en ce temps-là. L'œil de l'Esprit-Saint lit dans l'avenir, ô hommes fidèles ; écoutez, l'Esprit-Saint narre la gloire de l'époque fortunée.

« Alors, l'Asie entière est unie dans l'océan d'amour. Ardjun est ressuscité ; il opère des prodiges, en soufflant dans un morceau de bambou mélodieux, et toutes les Divines Enchanteresses demandent au Dieu-Bon de les transformer en flûtes, afin d'être nuit et jour suspendues à ses lèvres.

« Sainte Cité, tu es grande et toujours plus grande ; le Dieu-Bon a fait de toi le foyer de la lumière ; l'Asie franchit la mer, traverse les Montagnes Rocheuses et t'apporte son tribut, sous la forme de sept dons royaux.

« Le soleil a commencé son travail le jour même où naquit le Prince céleste incarné ; le collier de perles est brisé par la main de l'empereur du Nord, lâchement prosterné, dans la seconde ville de Céphas, aux pieds du pontife contre qui le soleil travaille.

« Mais, le jour même où le collier de perles vient d'être brisé, là-bas, sur les rives de la Narbadah sacrée, les Gopis, déchirant leurs robes d'un bleu sombre comme celui des nuages, dansent le rasa avec la mère du Prince céleste incarné.

« Cependant, l'abîme rugit, l'eau qui se dit éternelle gronde, Adonaï a crié Sarakrom et Mikaël, à moi !

« Un monstre, onze fois plus gros que l'aîné des quatre frères et des trois sœurs, est sorti du golfe maudit, en secouant avec fracas sa longue queue d'écailles ; il s'est hissé sur la terre ferme ; d'aquatique il est devenu

terrestre, et il marche, dévorant les hommes et les femmes fidèles ; la terreur est partout, on fuit devant lui.

« Le monstre prend des ailes ; il s'élance dans les airs, obscurcissant la lumière du soleil ; et, pendant sept jours, le soleil ne travaille plus.

« Le monstre, dans les airs, dévore les colombes, et les corbeaux lui font cortège. Les puissances de l'eau qui se dit éternelle se donnent rendez-vous sur la Terre, pour assister à la victoire qu'Adonaï a promise au monstre.

« Celui-ci, enfin, fond, pour le dévorer, sur Athoïm-et-Zaïn, alors encore adolescent.

« Mais, c'est ici le prodige qui révélera que le jeune homme adopté par le Fils des Serpents triomphera sur la Terre, comme il triompha, esprit du feu, en Sirius : il dira à ses compagnons de ne rien craindre ; et, sa bouche s'agrandissant, c'est lui, Athoïm-et-Zaïn qui engloutira le monstre dévorant, onze fois plus gros que lui.

« Et les puissances ennemies, épouvantées, se précipiteront en Oolis. C'est alors que se livrera en Oolis la grande bataille où Ariel vaincra. Oolis verra fondre ses glaces, sera purifiée et régénérée pour toujours.

« Sur la Terre, l'humanité connaîtra le prodige de l'engloutissement du monstre dévorant. Les nations se répètent : Qui peut donc être cet adolescent qui a accompli un acte si étonnant ? où est-il ? Mais il demeurera longtemps encore ignoré, excepté des hommes choisis parmi les plus fidèles.

« Trente-trois ans est l'âge de sa révélation à l'humanité ; ainsi l'a décrété le Très-Haut le plus haut.

« La Lune cesse tout à coup de briller blanche ; elle devient rouge. Elle descend, lentement, en treize jours, sur la Terre ; et, en la voyant descendre, l'humanité prend peur, craignant d'être broyée par le choc de l'astre.

« Mais l'astre s'enfonce doucement dans l'océan ; partout, les eaux montent.

« Le successeur du pontife devant qui le collier de perles a été brisé a dit aux adorateurs d'Adonaï : Allons tous à Jérusalem. Or, en franchissant le Bosphore, il est éclairé par la divine lumière. Roches de Marbre, exultez de joie : les temps sont accomplis.

« Alors, le peuple choisi se réunira dans les plaines où naissent les plus belles femmes de la terre. *(Ici se trouvent les quatre alinéas que j'ai groupés plus haut ; voir la citation terminant le précédent chapitre.)*

« Les autres armées suivront, arrivant d'Asie ; viendront derrière, commandées par les Mages de la Cité sainte, les armées d'Amérique.

« Celles d'Europe et d'Afrique concourront à cerner l'armée adonaïte de l'empire dont la capitale est la seconde ville de Céphas. C'est alors qu'on bataillera toute une année en diverses rencontres, jusqu'à la victoire décisive d'Apadno.

« Le dernier carnage sera horrible et durera neuf jours. Le Dieu-Bon remplira les airs de météores lumineux, afin d'éclairer pendant les nuits l'immense champ de bataille des peuples ; car la Lune sera toujours plongée au fond de l'océan.

« Le peuple maudit du Nord sera exterminé ; le Palladium, apporté de la Cité sainte par les armées d'Amérique, sera érigé glorieusement au sommet de la colline de l'Expiation, à l'endroit même où le Traître fut pendu au gibet d'infamie. Hermès paraîtra et animera la divine image symbolique.

« Et toutes les nations de la Terre se prosterneront devant le Palladium, et le Très-Saint 666 sera acclamé vrai fils de Dieu.

« Mais le Prince céleste incarné dira : Nations de la Terre, je vous dois encore un signe ; après quoi, je retournerai avec Hermès au royaume de l'éternel feu.

« Voici la Lune qui ressort de l'Océan ; elle monte à la surface, et les eaux amères délaissent les côtes qu'elles avaient envahies. En même temps, dans toute la région d'Apadno, la terre s'enfle, et la colline de l'Expiation devient une haute montagne.

« Le Palladium grandit aussi de lui-même. Peuples, contemplez-le ; il est plus haut que la plus haute des pyramides. Aux lieux où s'élevait Jérusalem vient de naître, portant le Palladium gigantesque, un mont le plus haut de la Terre, plus haut que le Dhavalaghiri, plus haut que le Kantchindjinga, plus haut que le Gaourisankar.

« Et la montagne superbe, n'appartenant à aucune chaîne, s'appellera désormais le mont Excelsus Excelsior.

« Les neiges ne la couvriront point, malgré son altitude ; le printemps y règnera, l'année entière ; les peuples unanimes dans la fidélité, construiront sur elle soixante-dix-sept temples.

« Voici que la Lune remonte lentement dans les airs ; et voici encore qu'elle prend peu à peu une forme humaine ; elle est femme prodigieusement grande, mais de la plus éclatante beauté. Et, dans l'espace, elle s'incline devant le Palladium dominant la Terre ; puis, elle reprend sa forme d'astre, tandis que les peuples sont émerveillés.

« Partout les neiges se cristallisent, tout en gardant leur blancheur immaculée ; l'homme, maintenant, pourra les admirer, sans les craindre. Partout les animaux qui étaient féroces se sont adoucis.

« Les nuages courent dans l'atmosphère, et les nuages sont d'or. Et, tandis que la Lune a repris sa place dans l'éther, les nuages d'or éclatent en éclairs d'une formidable harmonie céleste.

« La foudre parle, voix sublime du Dieu-Bon. Elle annonce que la Terre est à jamais délivrée du joug d'Adonaï. »

Telle est, reproduite du Livre *Apadno*, la principale partie de la légende palladique de l'Ante-Christ. J'ai tenu à donner cette citation tout au long, sans l'interrompre par aucune réflexion ; c'est, je crois, la meilleure manière de faire juger cet échafaudage de hardis mensonges.

Même en ne s'arrêtant pas au grotesque qui déborde dans cette haute fantaisie luciférienne, grotesque par lequel Satan se trahit vrai diable, — car il faut plus que de la bonne volonté pour croire divines de telles absurdités baroques et stupides, — même en prenant le courage d'examiner sérieusement cette soi-disant prophétie du prince de l'orgueil, on ne peut que mépriser, dès les premières lignes, l'inanité du factum diabolique.

En effet, l'Église infaillible nous enseigne qu'il y a témérité à prétendre fixer la date précise des évènements relatifs à l'apparition de l'Ante-Christ et, par conséquent, celle du temps marqué pour la venue de Notre-Seigneur. À plus forte raison, il y a crime et folie à prétendre que l'Ante-Christ sera victorieux. Or, cette folie criminelle est tout le fond du système des palladistes. En outre, on ne peut voir dans la légende luciférienne du Très Saint 666 qu'un nouveau prétexte à blasphèmes. C'est la rage du suprême

Déchu qui hurle en ces pages, furieuse contre l'avenir des irrémédiables défaites dont il sera accablé.

Il sait son impuissance contre le Christ ; aussi, trompant plus audacieusement que jamais, il présente à ses fanatiques cet avenir tout à l'opposé de ce qu'il sera.

On aura remarqué, d'autre part, combien ce texte est diffus, incohérent. Les palladistes, il est vrai, pour obtenir l'explication des passages incompréhensibles, interrogent, quand ils leur apparaissent, les diables des premiers rangs de la hiérarchie. Le *Livre des Révélations* et *le Verbe Suprême* sont remplis de ces sortes d'interprétations fournies par les démons consultés ; mais elles ne réussissent qu'à embrouiller davantage la légende impie, et un grand nombre d'entre elles sont contradictoires[2] : preuve flagrante que Satan ne sait rien.

En vain les menteurs de l'enfer multiplient leurs prestiges et leurs récits extraordinaires ; en vain ils donnent, au sein des triangles, le détail des faux miracles dont Notre-Seigneur a parlé en ces termes : « Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, qui feront de grands signes *et des choses étonnantes jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes.* » Décrire ces signes et ces prétendus miracles n'a rien qui les embarrasse : raconter l'histoire future du miracle de l'épi de blé et de la feuille de vigne, et cent autres calembredaines de même acabit, est pour eux un exercice favori. Mais tout ce fatras s'écroule sous le poids même de son absurdité. Le chaos demeure ; les ténèbres restent épaisses, et cela parce que ces hardis esprits du feu ne sont pas, quoiqu'ils disent, des anges de lumière.

C'est une ruse de Satan que son adaptation de la légende apadnique à la prophétie de saint Malachie sur la succession des papes. Nous avons vu, au début de cet ouvrage, le serpent de Sophie Walder écrire sur le dos de celle-ci : « Adonaï aura encore neuf papes, et après eux je règnerai ». Satan n'a rien découvert par lui-même au sujet de l'avenir ; il ne sait rien, absolument rien ; mais il s'empare de tout ce que les saints, les pères de l'Église, les théologiens, les pieux ermites, les bienheureuses visionnaires de Dieu ont écrit dans un jour d'inspiration, et il se l'approprie, pour le travestir. Il ne néglige aucun subterfuge pour se donner les apparences de prophète annonçant la vérité. Quelle piteuse tactique, lorsqu'on songe que nombre de

ces prophéties auxquelles il emprunte ce qu'il croit pouvoir lui servir n'ont pas reçu de l'Église le sceau de la certitude ; par exemple, celle dite de saint Malachie, qui n'est nullement un article de foi. Et voilà à quoi le diable en est réduit !



Le règne d'Adonaï en Oolis (selon le *Livre Apadno*).

Ainsi il annonce et précise quel sera son grand combat contre Dieu. Il déclare l'état nominatif de ses armées infernales ; il a fait sélection d'un peuple mêlé aux Kurdes et le destine à être l'avant-garde de son armée humaine ; il va jusqu'à tracer d'avance les péripéties de la lutte. Il fait savoir que le Dieu des chrétiens ne règne plus complètement que sur une planète Oolis, astre habité par une humanité difforme jusqu'au phénomène et formé d'eaux aériennes glacées, et il a soin d'ajouter que l'expulsion de

l'adonaïsme d'Oolis précèdera de peu celle de la Terre. L'Ante-Christ, il le présente comme un de ses lieutenants ; c'est dit-il, le daimon Antichrist, chef de la 2336e légion, qui s'incarnera, et dont la mère, devenant religieuse après avoir dansé le rasa, sera prise pour bonne chrétienne, mission dévoilée dans *le Verbe Suprême*, sera métamorphosée en homme, stupéfiera les catholiques romains qui croiront à sa sainteté, sera nommée évêque et poignardera l'avant-dernier pape d'Adonaï. Ah ! vraiment, que peut-on trouver de plus pitoyable et de plus saugrenu que ces fables ? et comme elles trahissent le diabolisme de leur inventeur ! comme elles révèlent bien que la malice du démon est aux abois !

Orgueil et mensonge que tout cela ; mais orgueil sot et mensonge niais.

Oui, certes, le grand combat contre Dieu sera terrible ; mais Satan ignore l'heure où, l'Ante-Christ venu, il lui sera permis de livrer cette dernière bataille. Il ne sait qu'une chose : c'est qu'il sera écrasé, refoulé à jamais dans l'abîme ; c'est que le Christ jugera les vivants et les morts, et lui-même, Satan, ainsi que ses légions maudites. Et de cela il enrage ; il n'a que cette piètre consolation : faire croire à ses tristes adorateurs que les portes de l'enfer prévaudront un jour contre la sainte Église de Dieu.

1. ↑ Je dois faire une remarque et rectifier une faute d'impression qui s'est produite plusieurs fois au cours de cet ouvrage. Comme catholique, j'écris : « Ante-Christ » ; mais les palladistes écrivent : « Antichrist », ou : « Anti-Christ » Partout où je cite un document luciférien ou les paroles d'un palladiste, il faut lire le mot avec un *i* ; et lorsque je m'exprime moi-même, c'est-à-dire en tant qu'auteur catholique, il faut lire un *e*. Les typographes, ne se rendant pas compte de cette différence, ont cru parfois à une erreur de ma part et ont mis *e* pour *i*, et réciproquement.
2. ↑ La *Revue Mensuelle* publiera les principales interprétations, afin de mieux montrer Satan pataugeant dans ses mensonges. Des Mages Élus, aussi, et des Maîtresses Templières Souveraines, se disant inspirés, mais en réalité étant en état de possession, ont essayé d'expliquer le galimatias du *Livre Apadno* ; nous ferons connaître leurs thèses insensées, et nous les combattrons, à la lumière de l'enseignement de l'Église et avec les armes invincibles de la foi.

CONCLUSION

J’ai déjà parlé de mon voyage de 1891 à New-York ; j’y reviens. C’était quelque temps après que miss Diana Vaughan, quittant le Kentucky, s’était fixée dans cette ville.

Le surlendemain de la séance expérimentale de Haarlem-Lane, où la Ingersoll avait eu une transformation hideuse, nullement prévue, et dont, au grand effroi de l’assistance, elle avait tant souffert, je reçus la visite d’une personne qui m’a fait promettre de ne la point nommer, du moins dans le récit de cet épisode. Néanmoins, je ne puis moins faire que de dire qu’il s’agit d’une sœur palladiste ; peut-être, parmi mes lecteurs, quelques-uns la reconnaîtront ; aussi trouveront-ils une raison de plus de prier pour elle.

— Docteur, me dit cette sœur, ce matin, un de nos frères est venu vous voir, n’est-ce pas ? et il vous a invité à venir tout à l’heure, après votre repas, au triangle *The Banner of the Divine-Cross* (l’Étendard de la Divine-Croix), où l’on a le grand désir de vous inscrire à titre de membre honoraire ?

— Parfaitement, mademoiselle.

— Le frère délégué vous a bien recommandé d’apporter vos titres, pour que le grand-maître et la grande-maîtresse y apposent le cachet du triangle et leurs signatures ?

— En effet.

— Avant de fermer les travaux, on vous offrira le vin d’honneur consacré ?

— Mademoiselle, vous êtes informée à merveille.

— Mieux encore que vous ne le croyez, mon cher docteur. Permettez-moi de vous apprendre que c’est ce soir et au moyen de ce vin d’honneur que vous devez être empoisonné.

J’eus un soubresaut.

— Oui, c'est ainsi, poursuivit ma visiteuse, imperturbable. Votre mort a été décidée, pour plusieurs raisons, et l'ordre est venu hier de Charleston, puisque c'est là que vous êtes inscrit à titre actif, et en second lieu parce que votre fonction d'Inspecteur Général en mission permanente vous rend justiciable du Sérénissime Grand Collège, ayant droit de procéder et de vous juger à votre insu. Donc, vous êtes jugé et condamné.

— Tiens, tiens, fis-je, mais cela devient extrêmement intéressant. Et pouvez-vous me dire quels sont les griefs qui ont motivé une décision aussi inattendue ?…

— Inattendue ? me répondit-elle en souriant… Mon cher docteur, laissez-moi vous dire que vous deviez bien, il me semble, vous attendre à ce qui vous arrive. Ce soir, on vous parlera d'une certaine affaire Lewis Peck, un ultionniste ayant forfait à son mandat et en faveur de qui vous êtes intervenu par un *veto*, que Charleston juge tout à fait injustifié. Mais il y a autre chose ; et le grief capital, on ne vous le fera pas connaître, on n'en dira pas un mot…

Je l'écoutais avec calme. Elle, après un repos, reprit :

— Vous savez que quelquefois des œuvres de grand-rite ou d'autres expériences ne réussissent pas à raison de la lutte entre les maléachs et nos bons génies. Or, en ces derniers temps, en divers endroits, nos vocates élus ont été frappés de la fréquence des insuccès, et le groupement de plusieurs rapports a fait remarquer la coïncidence de votre présence en de nombreux cas. Cela a paru étrange ; vous avez été mis en suspicion, observé, et nous savons maintenant, docteur, de la façon la plus sûre, que vous n'êtes pas des nôtres, en réalité. Moi-même, j'en ai la certitude absolue.

— Mais alors, mademoiselle, si vous êtes, comme vous le dites, certaine que je sois tout le contraire d'un bon palladiste, pourquoi venez-vous me prévenir ? car, vu votre avis, il est clair que je ne me rendrai pas ce soir à l'invitation de *l'Étendard de la Divine-Croix*.

— Je vous préviens, parce que je réprouve les ultions. Je veux que la religion sainte gagne peu à peu les âmes par la persuasion, sans qu'on recoure jamais à des moyens meurtriers, même quand on s'aperçoit qu'on a eu affaire à un curieux mal pensant, — comme vous l'êtes, je le répète, et vous ne me démentirez pas. — Mais je fais mieux que vous prévenir ; je

vous sauve. Pour cela, il faut que vous alliez au triangle ; il faut que vous jouiez la surprise quoiqu'il advienne ; il faut que vous ayez confiance en moi, car ne pas venir serait me compromettre moi-même. Il faut enfin que vous buviez le vin d'honneur, sans hésiter, quand on vous présentera la coupe à vous destinée. Je vous jure, monsieur le docteur, que vous pourrez boire ; l'homme qui a été désigné pour vous servir le poison, est à moi.

Cette fois, j'étais stupéfait.

— Eh bien, oui, je suis catholique, mademoiselle, lui dis-je, et mon enquête…

Elle m'interrompit :

— Dure depuis onze ans. Il est temps que vous en restiez là ; mais on n'aurait pas dû vous condamner à mort, je persiste à le penser ; c'est à nous à savoir mieux nous protéger contre la curiosité hostile… C'est donc entendu, vous viendrez ?

— Oui, mademoiselle.

— Vous avez confiance en moi ?

— J'ai confiance en vous, mademoiselle, et, par-dessus-tout, j'ai confiance en mon Dieu ; c'est lui qui vous a fait bonne, c'est lui qui vous envoie aujourd'hui à moi, c'est lui qui vous tirera malgré vous de cet abîme de perdition !…

Elle me répliqua froidement :

— N'abordons pas ce genre de discussion, je vous prie ; nous avons deux points de vue inconciliables… L'essentiel pour moi est que vous veniez et que vous buviez.

— Je viendrai et je boirai.

Elle me serra la main et se retira. Au moment de franchir le seuil, elle se retourna et me dit encore :

— Vous avez sauvé Lewis Peck, je vous sauve. À ce soir, monsieur le docteur.

— Mademoiselle, à ce soir.

Je fus exact au rendez-vous, au triangle d'Haarlem-Lane. Nous allons bien voir ce qui arrivera, pensai-je. Au surplus, j'avais mis saint Benoît dans

mon jeu et d'une façon telle que je n'avais aucune crainte. L'important était de ne pas laisser soupçonner que je savais à quoi m'en tenir.

Jusqu'à l'entrée du temple, je reçus de tous un excellent accueil ; une fois dans la salle, les physionomies des frères et sœurs changèrent. La grande-maîtresse de l'*Étendard de la Divine-Croix* était absente ; elle s'excusait par lettre de ne pouvoir venir, pour cause d'indisposition quelconque : elle fut remplacée à l'orient par la grande-lieutenante.

Alors, le grand-maître, m'ayant fait remettre mes patentes, ainsi que cela avait été convenu, m'expliqua qu'un incident venait de se produire et qu'on avait besoin de quelques explications de moi, avant de me conférer le titre de membre honoraire de ce triangle. Ma visiteuse connaissait bien le programme de la petite comédie qui allait se jouer. On me déclara, en effet, que mon *veto* dans l'affaire Lewis Peck n'avait pas paru tout à fait justifié aux Émérites de Charleston, et que j'étais prié de donner mes raisons ; à la suite de quoi, le grand-maître de ce triangle ferait un rapport.

Voici en quoi consistait cette affaire Lewis Peck :

On n'a pas oublié mistress Annie D*** et sa fille Mary que j'eus parmi mes passagers, à bord du *Meïnam*, de Madras à Calcutta, aller et retour, en 1880 (premier volume, page 92 et suivantes) ; et l'on se souvient aussi de la réception, au grade de Maîtresse Templière, de miss Arabella, la sœur aînée de miss Mary. Le lecteur se rappelle encore, certainement, mes inquiétudes au sujet de la pure jeune fille, n'ayant que sa mère pour la défendre contre son abominable tante, la veuve Fausta S***, et contre sa sœur Arabella, née d'un premier mariage du planteur D***. Le malheur que je redoutais arriva dans les premiers mois de 1882 ; mistress Annie mourut. Dès lors, la tante et la sœur aînée essayèrent de pervertir miss Mary, n'y réussirent point, et leur haine devint féroce. La veuve S*** était parvenue, en calomniant la pauvre morte, à faire croire à cette ignoble brute de D*** que miss Mary n'était point sa fille ; ainsi le père se désintéressa tout à fait de la malheureuse jeune fille. Finalement, par un hasard, des plus regrettables dans un cas pareil, miss Mary découvrit, sans le vouloir, le satanisme de sa famille paternelle : dès lors, l'aversion que les siens avaient pour elle atteint son paroxysme ; sa mort fut décidée au triangle de Singapore, dont D***, Fausta et Arabella faisaient partie.

C’est tout un roman, et des plus tragiques, que cette histoire, absolument vraie ; mais pour l’écrire, il faudrait entrer dans des détails, tout décrire, par conséquent, faire reconnaître les personnages qui ont joué un rôle criminel, ceux qui ont poussé la dépravation jusqu’aux pires limites, et ainsi on donnerait barre sur soi et sur l’éditeur à des gens qui n’ont aucun scrupule.

Un jeune palladiste, Lewis Peck, américain, mâtiné de yankee et de peau-rouge, arrivé récemment à Singapore, fut chargé par le triangle de supprimer miss Mary. D*** se lia avec lui, le reçut dans son intimité ; en même temps, Arabella et Fausta faisaient meilleure figure à la jeune fille. Lewis Peck feignit une inclination pour la candide enfant, incapable de soupçonner l’infernal complot ourdi contre sa vie. Pauvre colombe ! Lewis Peck ne lui déplut point : peut-être aussi, dans le mariage, voyait-elle sa délivrance de ce milieu dont elle avait tant souffert. Lewis et Mary furent fiancés. La jeune fille aurait voulu se fixer avec son mari à Madras, c’est-à-dire auprès de son grand-père et de son oncle maternels, les bijoutiers ; mais ceci ne lui fut point accordé. D*** tenait à ce qu’elle demeurât à Singapore. Toutefois, il autorisa un voyage à Madras, que miss Mary fit sous la conduite de sa tante Fausta ; le fiancé Lewis Peck eut la permission d’accompagner ces dames.

À Madras, on fit fête à la jeune fille dans la famille de sa mère. Au cours de ce séjour, Fausta émit le projet d’une excursion aux mines diamantifères de Karnoul ; on irait dans les montagnes, à Ramalkolta ou à Baswapour. À raison de la facilité des mœurs anglaises, on laisserait les deux jeunes gens aller un peu à l’aventure. Au fond, Fausta favoriserait le crime, en cessant de surveiller Lewis Peck, et il était entendu entre elle et celui-ci qu’aux environs de Karnoul, là où la chose serait possible, il étranglerait sa fiancée sans témoins et la jetterait dans la Tounga-Bhadra. On juge le désespoir qu’il aurait simulé et quel conte de thugs il aurait raconté. Or, comme il avait tout l’air d’adorer la jeune fille, qui le soupçonnerait, surtout la tante Fausta faisant son éloge et le prônant fiancé modèle ?

L’excursion, proposée, fut adoptée ; Lewis et Mary s’écartèrent, mais… ils ne revinrent ni l’un ni l’autre. Le jeune palladiste s’était sérieusement épris de sa fiancée, avait eu horreur du crime dont il avait accepté d’être l’instrument, alors qu’il ne connaissait pas miss Mary ; — il est bon de dire qu’il y allait de sa tête, s’il avait refusé ; — et il avait enlevé sa future

épouse, tant pour la sauver du poignard ou de la corde d'autres ultionnistes, que pour se mettre lui-même à l'abri. Fausta ne comprit rien à ce qui s'était passé ; ou, plutôt, elle crut qu'un accident avait entraîné la mort de Lewis en même temps que celle de Mary, et elle feignit de se lamenter pour deux trépas au lieu d'un. Quant au vieux bijoutier, la disparition de sa petite-fille le frappa cruellement ; il ne résista pas à ce coup et mourut de chagrin très peu de temps après l'événement.

De Karnoul, Lewis et Mary avaient gagné secrètement Ballari et Bidjanagar, et de là Goâ, d'où ils s'étaient évadés de l'Asie maudite sur un navire portugais. Après un arrêt de quelques jours en Portugal, ils repartirent pour le Brésil ; c'est là qu'ils se marièrent, devant un ministre protestant puséiste, et qu'ils se fixèrent, mais pour demeurer inconnus. Dans leur exode, ils avaient changé de nom. Cependant, sitôt en lieu sûr, Mary avait écrit à sa famille maternelle, lui faisant connaître l'affreuse vérité et la nécessité où elle se trouvait de vivre désormais cachée, avec son époux. Cette lettre arriva peu après la mort du vieux bijoutier ; ce fut son fils, par conséquent l'oncle James, qui la reçut.

Pendant huit années, Lewis Peck et sa femme réussirent à rester ignorés de la secte, qui les croyait morts. Leur union avait été heureuse ; ils avaient deux enfants, un petit garçon et une petite fille. Hélas ! une surveillance occulte, exercée sur l'oncle James, fit tout découvrir un jour. La mort de Thomas Dean, qui n'était autre que Lewis, fut résolue. Pourtant, il ne gênait aucunement la secte ; il n'y avait pas même lieu de prévoir qu'il pût prendre jamais une attitude hostile, puisqu'il s'efforçait de se faire oublier. N'importe, « il avait failli à sa mission d'ultionniste » ; la loi de la haute-maçonnerie est inexorable, le châtiment suprême lui était réservé.

On lui tendit un piège, sous prétexte d'affaire d'intérêt ; il fut attiré dans une maison de Rio ; c'était le siège d'un triangle. Justement, j'avais rendez-vous avec l'archiviste, qui avait à me communiquer un rituel curieux, et je voulais profiter de mon passage dans la ville pour prendre quelques notes. C'était l'après-midi. Après avoir noté ce qui me parut intéressant, j'allai me retirer, lorsque j'appris qu'il y avait tenue extraordinaire dans la salle principale du local. Une séance de palladistes le jour, voilà qui était assez anormal. Je me fis tuiler et reconnaitre, et j'entrai. On venait d'amener à l'instant même le faux Thomas Dean, et on lui exposait le crime qui lui était

reproché, le crime de ne pas avoir commis un crime, Déjà, les poignards étaient levés. J'intervins, et, usant de mes droits de Hiérarque et d'Inspecteur Général, je prononçai le veto. Lewis Peck fut donc relâché, sous le serment de se taire ; engagement qu'il prit vraiment avec une parfaite sincérité, et qu'on pouvait être sûr de lui voir tenir ; il était bien trop heureux de s'en tirer à si bon compte.

Le *veto* sauve ; mais le frère haut-gradé qui le prononce en assume la responsabilité et doit des explications au Sanctum Regnum. J'avais donc envoyé à Charleston un rapport quelconque, où je m'étais amusé à plaider médicalement l'inconscience de Lewis Peck. Je ne songeais plus à cette aventure, vieille de plusieurs mois, et voilà qu'on venait me la rappeler à New-York. Les Émérites n'avaient pas trouvé mon rapport concluant ! En outre, Lewis Peck, peu soucieux de courir de nouveaux risques, avait disparu encore et gagné, avec sa femme et ses enfants, une nouvelle retraite. Il n'avait pas eu tout à fait tort, comme on pense.

J'étais là, devant les membres de l'*Étendard de la Divine-Croix*. Je leur renouvelai la thèse que j'avais émise dans mon rapport ; je la développai même, avec chaleur, comme si je n'avais pas su que tout était réglé d'avance, comme si je m'efforçais sérieusement de gagner mon procès. Ma visiteuse, quoique appartenant à un autre triangle de la ville, était venue ; je sentais son regard qui ne me quittait pas. Un frère, quelque peu hargneux, essaya de mettre sur le tapis la séance de l'avant-veille, en glissant qu'il y avait une étrange coïncidence entre ma présence et la fâcheuse façon dont s'était terminée l'expérience de la sœur Ingersoll ; mais le grand-maître l'arrêta aussitôt : moi, je me contentai de hausser les épaules.

Le grand-maître résuma le débat, dans un petit speech à l'assemblée. Il dit que mes explications lui paraissaient des plus satisfaisantes, qu'elles n'avaient pas été bien comprises à Charleston, qu'en effet, dans un cas semblable, elles ressortaient mieux verbales qu'écrites ; et il conclut qu'à son sentiment rien ne s'opposait à ce qu'on me décernât le titre de membre honoraire du triangle. L'assistance fut unanime à approuver cet avis ; on m'entoura, on me félicita, c'était à qui me serrerait la main en me complimentant. Le grand-maître fit la proposition de m'offrir le vin d'honneur, en témoignage de la profonde sympathie que l'on avait pour moi ; le vin d'honneur fut voté avec enthousiasme et un officier de l'atelier

fut chargé d'aller le faire préparer. Puis, la séance se continua, banale, par la conférence d'un frère quelconque qui avait un discours à placer.

On apporta les coupes pleines, sur un plateau d'argent ; on les distribua à la ronde ; la mienne fut l'objet d'un simulacre de consécration par le grand-maître, conformément au rituel. Le chevalier d'éloquence me porta un toast, buvant à ma prospérité et à ma longue vie ; dans sa pensée (je le sus plus tard, ma visiteuse m'ayant appris quel poison m'était destiné), j'en avais tout au plus pour un mois. Je m'inclinai, me dominant pour sourire et paraître calme ; le moment était critique ; je me recommandai mentalement à Dieu, à la Bonne Mère, à saint Benoit, et je bus le vin ; c'était du porto exquis.

Il restait à me rendre mes patentes, contreparafées et timbrées. Le grand-maître s'excusa ; vu l'absence de la grande-maîtresse, dont la signature, affirmait-il, était indispensable, il ne pourrait me les faire remettre que le lendemain. C'est ainsi que je quittai le triangle d'Haarlem-Lane, accompagné par quelques frères, qui se proclamaient mes meilleurs amis. Le lendemain, le grand-maître, pour ne pas me rendre encore mes titres, vint me raconter qu'ils étaient réclamés par Charleston ; il allait, disait-il, les expédier avec son rapport, tout à mon éloge, faisant valoir combien j'avais victorieusement démontré que mon attitude, dans l'affaire Lewis Peck, était inattaquable ; et alors, tout me serait réexpédié par les chers et illustres Emérites, formalité obligatoire. L'honorariat qui venait de m'être décerné leur prouverait bien que je n'avais pas démérité ! Il m'assura que c'était une question de cinq à six semaines au maximum à attendre, Dame ! l'exercice du droit de *veto* a son bon côté et ses ennuis ; mais ceux-ci ne sont que passagers. Le bon apôtre ! Je lui répondis que je n'étais pas pressé.

Peu après, je quittai New-York, et je ne ressentis jamais rien. Au bout d'un mois, j'étais toujours aussi bien portant : ma conviction est que l'officier qui m'avait remis ma coupe, n'avait pas mélé le poison au vin, dévoué qu'il est à ma visiteuse, jusqu'à se faire tuer pour elle.

Sans les incidents qui ont suivi l'installation de Lemmi au palais Borghèse, je n'aurais pas raconté aussi explicitement cette aventure. Je m'étais proposé tout d'abord de laisser le grand-maître de l'*Étendard* dans l'idée absurde qu'il se forgea, quand il apprit, en 1892, que j'étais toujours en vie : il s'est imaginé que, méfiant, je m'étais précautionné, en avalant

quelque antidote. C'est là une opinion qui a cours chez beaucoup de personnes, ne connaissant rien à la toxicologie ; opinion erronée, car il n'y a pas d'antidote préventif. Quant à prendre un contre-poison, après avoir absorbé une nourriture ou une boisson suspectes, cela ne se peut guère, puisqu'il faudrait savoir à coup sûr quel poison on a avalé. Or, il est de tels poisons, dont l'effet ne se produit qu'au bout d'un certain nombre de jours, quelquefois même fort tard ; il en est qui vicient l'économie générale du corps humain, de telle sorte qu'une indisposition ordinaire se transforme en maladie mortelle, et l'on peut mourir ainsi, sans savoir qu'on a été empoisonné. Si donc j'ai raconté le fait, en gardant les réserves que j'ai promises à ma visiteuse de New-York, mais en disant néanmoins comment les choses se sont passées, c'est que, précisément, depuis l'élection de Lemmi, l'officier palladiste qui « a failli à mon égard à sa mission d'ultionniste » n'est plus à compromettre : il est un des hauts-maçons scissionnistes qui ont passé avec armes et bagages dans le camp de miss Vaughan et qui appartiennent à cette heure aux groupes indépendants, « non reliés ». Luciférien encore, — malheureusement, — il est de ceux qui combattent l'intrus du palais Borghèse.

Mais, dira-ton, voilà bien des crimes. Eh oui ! la haute-maçonnerie vit dans le crime, comme le poisson dans l'eau. Aux yeux de ces éminents philanthropes, la vie humaine ne compte pas. Aussi, quand on quitte la secte, faut-il la combattre hardiment et publiquement ; c'est le meilleur moyen de la faire renoncer à exercer ses vengeances, malgré toute la haine qu'elle puisse avoir. La guerre publique à la franc-maçonnerie est la prophylaxie de l'ultionnisme. Aussi, pour citer l'exemple du dernier haut-maçon converti qui ne craint pas d'attaquer aussi vivement que possible la secte, il est certain que, si M. Margiotta venait à être assassiné demain, au détour d'une rue, à Londres où il s'est fixé, il serait impossible de faire croire au crime d'un voleur, même si la victime était dépouillée de son argent et de ses bijoux ; la main de la haute-maçonnerie apparaîtrait trop clairement dans un tel assassinat. Or, la secte n'a pas la sottise de se dénoncer criminelle, pour la seule satisfaction de faire taire un écrivain. Elle assassinera un homme d'État, un personnage politique gouvernant contre elle, parce qu'alors elle se sent en péril immédiat ; mais un journaliste, un auteur, non. La mort de William Morgan lui a fait trop grand tort pour

qu'elle recommence ; pendant de nombreuses années, le fonctionnement des loges fut impossible aux États-Unis. C'est pourquoi M. Margiotta et quiconque est dans son cas peuvent dormir sur leurs deux oreilles ; par chaque livre anti-maçonnique qu'ils publient, ils se garantissent mieux que par toutes les précautions matérielles de sécurité.

C'est là ce-que je n'ai jamais pu faire comprendre à ce pauvre Carbuccia ; il est vrai qu'il faut tenir compte des tempéraments.

— Rédigez vos mémoires, lui écrivais-je en 1892 ; réunissez vos souvenirs et vos notes ; publiez, vous aussi, un ouvrage de révélations, comme je vais le faire. Je vous certifie que, dès lors, personne ne se risquera à attenter à votre vie.

Il me répondit :

« X***, 18 août 1892.

« Mon cher docteur,

« … J'ai suivi vos bons conseils en ce qui regarde la question religieuse. Je n'ai trouvé la paix de mon âme tant troublée qu'aux pieds d'un prêtre à qui j'ai renouvelé en confession les aveux que je vous ai faits, et bien d'autres encore. C'est un bon religieux espagnol, qui m'a dirigé et dont je continue à suivre fidèlement tous les conseils. Allez, mon cher docteur, je suis définitivement converti ; j'ai fait, cette année, mes pâques. Il y a trois jours encore, je priais pour vous la Reine des reines, la consolatrice des affligés, en revenant de la Sainte-Table…

« … Ah ! voyez-vous, vous ne sauriez croire combien je reprend des forces, depuis que j'ai la conscience tranquille ; ces grosses émotions avaient influé même sur ma santé, sans compter que je serais devenu fou, si ça avait continué. Je n'oublierai jamais le bien que vous m'avez fait, surtout le bien moral. Oh ! que je vous suis reconnaissant ! je vous dois le double salut…

« … Je vous envoie, d'autre part, ce que vous m'avez demandé ; mais ce qui est d'écrire des mémoires, oh non ! jamais ! jamais ! Je veux dire de les publier ; oh ! non. J'ai barbouillé des feuilles sur une grosse affaire du F∴ Hobbs. Son père, l'artiste, valait mieux que lui. Je sais quelqu'un qui l'a connu tout enfant à Londres, et quelqu'un autre à Paris. J'ai des

renseignements étonnants sur ses débuts en maçonnerie ; à cause de son père, il était lowton. Mais le père n'était pas une canaille ; lui jeune, il était déjà pourri de vices. Expliquez-ça avec votre système d'atavisme ! j'en donne ma langue au chien, comme vous dites.

« L'histoire du Hobbs, je l'écrirai, et d'autres aussi. Seulement, je confierai ça au bon père, avec la recommandation qu'on ne publiera rien, tant que ma femme et mon enfant vivront. On les tuerait, comme ils me tueraient s'ils me tenaient. Les gredins ! Voyez-vous, je suis heureux et tranquille, et je ne m'ennuie plus d'être ici. C'est les commencements seuls qui étaient monotones ; mais j'ai bien fait de me marier. C'est une si bonne femme que j'ai ! Le petit a maintenant trois ans, depuis le mois dernier ; il dit sa prière comme un ange.

« Oh ! quand je les vois, ma chère Rosa et le petit, je ne comprends pas d'avoir été si longtemps si bête dans la direction de ma vie. Oh ! non, je n'exposerai jamais ces trésors d'amour, pour publier un livre des révélations que vous dites : ça attirerait trop l'attention, la haine des *bricconi* contre moi serait doublée. Mes chéris ne vivent que par moi et pour moi ; que deviendraient-ils, si je venais à leur manquer, surtout avec la haine qui les poursuivrait, sans être rassasiée par mon sang ?…

« … Voilà tout ce que j'avais à vous dire, mon cher docteur ; j'ai fait ma lettre quand même aujourd'hui, bien qu'elle ne partira que dans six jours. Priez pour moi, mon bon ami, et moi aussi je ne vous oublie jamais dans mes prières.

« Votre reconnaissant ami et dévoué de tout mon cœur,
« G. C. »

Les Gaëtano Carbuccia, les Lewis Peck, voilà ceux qui ont des chances d'être assassinés par la franc-maçonnerie, précisément parce qu'ils la craignent. Il faut aller droit au monstre, il faut mettre sabre au clair et l'attaquer avec vigueur.

Peut-être mon œuvre aurait été plus efficace, si j'avais attendu, pour l'entreprendre, que mes enquêtes fussent terminées toutes ; mais, par contre, on n'aurait peut-être pas compris, dans le public, grand'chose aux événements qui se sont produits tout à coup en septembre 1893 et depuis. Ayant pris les devants, ayant annoncé dès mon chapitre XVI (paru dans les premiers jours de mai 1893) les projets de transfert de la direction suprême

de la secte en Italie, j'ai mis tout le monde en mesure de saisir le véritable sens de l'installation de Lemmi au palais Borghèse.

Avant cet ouvrage, quelques spécialistes de l'antimaçonnisme savaient seuls l'existence d'une organisation occulte supérieure et du culte luciférien des arrière-loges palladiques ; et encore, personne ne connaissant la trame complète, la lumière ne se faisait pas. Aujourd'hui, le satanisme contemporain est démasqué ; les voiles du temple du prince des ténèbres ont été déchirés ; j'ai ouvert la voie à de nouvelles révélations. Quand on est bien au courant des faits et gestes de l'ennemi, on le peut mieux combattre, on tient déjà la moitié de la victoire.

Si j'ai rempli mon devoir en mettant au jour les complots de Satan, les pratiques et les intrigues de ses adorateurs, conscients ou inconscients, j'ai reçu déjà la plus douce récompense, dans les sympathies ardentes et loyales qui m'ont soutenu durant tout le cours de cette première campagne ; j'ai la joie ineffable d'avoir déjà vu des yeux d'aveugles s'ouvrir.

Merci donc à tous ceux qui m'ont encouragé à dévoiler l'action du diable en ce triste siècle, dont la honte restera d'avoir été le siècle de la spoliation sacrilège du patrimoine de Pierre ! merci à tous ceux qui ont prié avec moi pour les pauvres égarés de l'occultisme !

J'ai écrit ce livre sans fiel et sans haine des hommes, tout entier à mon amour pour l'Église, ma mère, et n'ayant en exécration que le mal et le mensonge, personnifiés en Satan.

Je dépose respectueusement ma plume aux pieds du Souverain Pontife, cette plume toujours prête à se rétracter, si Pierre dit qu'elle a erré en quoi que ce soit.

Et, ayant commencé cet ouvrage le 29 septembre 1892, fête de Saint Michel, fête particulièrement abhorrée des sectes luciférienes, je le termine avec cette magnifique prière de Léon XIII au glorieux Prince des milices célestes, que N. T. S. P. le Pape a ajoutée dernièrement aux exorcismes du Rituel et qui résume admirablement la situation, en en indiquant le remède :

PRIÈRE À SAINT MICHEL ARCHANGE

« Très glorieux Prince des milices célestes, saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat et la lutte que nous soutenons contre les principautés et les puissances infernales, contre les mauvais

esprits qui gouvernent ce siècle de ténèbres, contre ces esprits de perversité répandus dans l'air,

« Venez au secours des hommes, que Dieu a créés avec une âme immortelle, qu'il a faits à son image, et qu'il a rachetés à grand prix de la tyrannie du Diable,

« Combattez aujourd'hui les combats du Seigneur avec l'armée des bienheureux Anges, comme vous avez combattu autrefois contre Lucifer, prince de l'orgueil, et ses anges apostats, qui furent vaincus et perdirent à jamais leur place dans le ciel. Il fut précipité hors des cieux, ce Dragon immense, ce vieux serpent qui est appelé diable et Satan, qui s'est fait le séducteur du monde ; et il a été précipité sur la terre, et ses mauvais anges s'y sont jetés avec lui.

« Mais voici que cet antique ennemi, cet homicide, se redresse avec violence. Se transformant en ange de lumière, avec toute sa bande d'esprits malfaisants, il rôde partout et envahit la terre, afin d'y effacer le nom de Dieu et de son Christ, et pour ravir les âmes à la couronne de gloire sans fin qui leur est destinée, pour faire leur ruine et les plonger dans la mort éternelle,

« Dragon malfaisant, il transfuse, comme un fleuve immonde, le virus de sa perversité en des hommes à l'âme dépravée et au cœur corrompu ; il leur communique son esprit de mensonge, d'impiété et de blasphème ; il les anime du souffle mortel de la luxure, de tous les vices et de toutes les iniquités.

« Des ennemis pleins d'astuce ont abreuvé d'amertumes, ont saturé d'absinthe l'Église, épouse de l'Agneau immaculé ; ils ont porté leurs mains impies sur tout ce qu'elle a de plus cher. Où est le siège du bienheureux Pierre, où la Chaire de vérité a été établie pour éclairer les nations, là même ils ont dressé le trône de leur abominable impiété, comptant réussir ainsi à détruire le troupeau, après avoir frappé le Pasteur.

« Venez donc, Chef invincible, venez soutenir le peuple de Dieu contre cette invasion des esprits du mal, et remportez la victoire.

« En vous la sainte Église vénère son gardien et son patron ; en vous elle glorifie son défenseur contre les puissances scélérates de la terre et des enfers ; à vous le Seigneur a confié les âmes des humains rachetés, pour être conduites au séjour de la félicité céleste.

« Suppliez donc le Dieu de paix d'écraser Satan sous nos pieds, afin qu'il ne puisse pas retenir plus longtemps les hommes en esclavage, ni plus longtemps nuire à l'Église,

« Portez nos prières devant le Très-Haut, afin qu'au plus tôt les miséricordes du Seigneur nous soient accordées ; et saisissez le Dragon, ce vieux serpent qui est le Diable, qui est Satan ; liez-le et jetez-le dans l'abîme, de telle sorte qu'il ne séduise plus désormais les nations. »







LES CHEFS SECRETS DE LA HAUTE MAÇONNERIE

Timoteo Riboli,
docteur,
médecin et ami de Garibaldi.



Louis Ruchonnet,
vice-président
(actuel) de la République Suisse



LES CHEFS SECRETS DE LA HAUTE MAÇONNERIE

Charles Hoquet,
ministre, président de la Chambre française.



Emmanuel Arago,
ambassadeur de la République française à Berne.



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Giosuè Carducci
auteur de l'*Hymne à Satan* (à 27 ans)



Alberto Mario
publiciste
chef des socialistes italiens.



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Jean-Marie Ragon,
dit « l'Auteur sacré », Ancien chef des occultistes en France.



Daniel Spry,
grand-maître de la franc-maçonnerie au Canada.



LES SŒURS MAÇONNES PARFAITES INITIÉES

G.-Lidia Ansaldi



Claire de Brucq



Grandes Inspectrices Générales pour les relations de France et d'Italie.

LES CHEFS SECRETS DE LA HAUTE MAÇONNERIE

Luigi Pianciani,
Lieutenant Grand Commandeur du Suprême Conseil de Rome.



Tomaso Cresponi,
Souverain Directeur-adjoint du Grand Directoire Central de Naples.

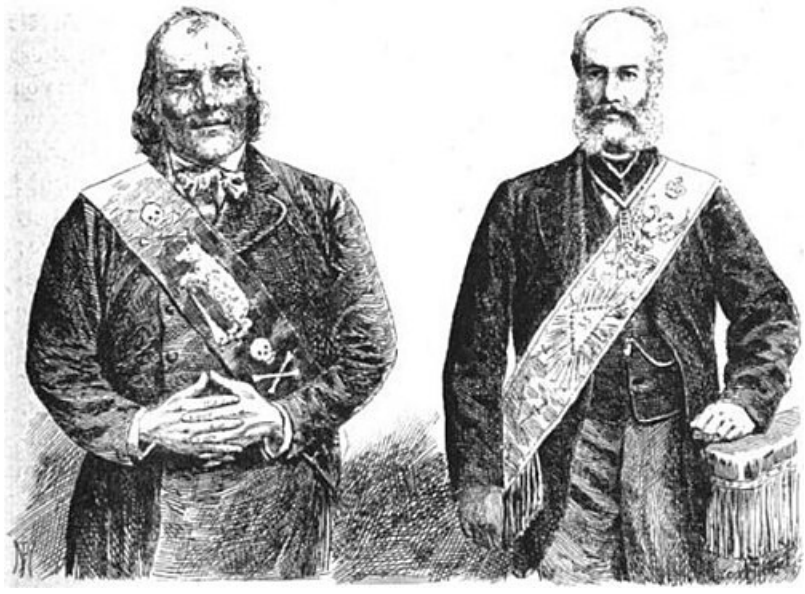


LES MAÇONNES IRRÉGULIÈRES OU DISSIDENTES

M^lle^ Maria Deraismes,
Conférencière.

M^me^ Paule Mink,
Journaliste.





LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

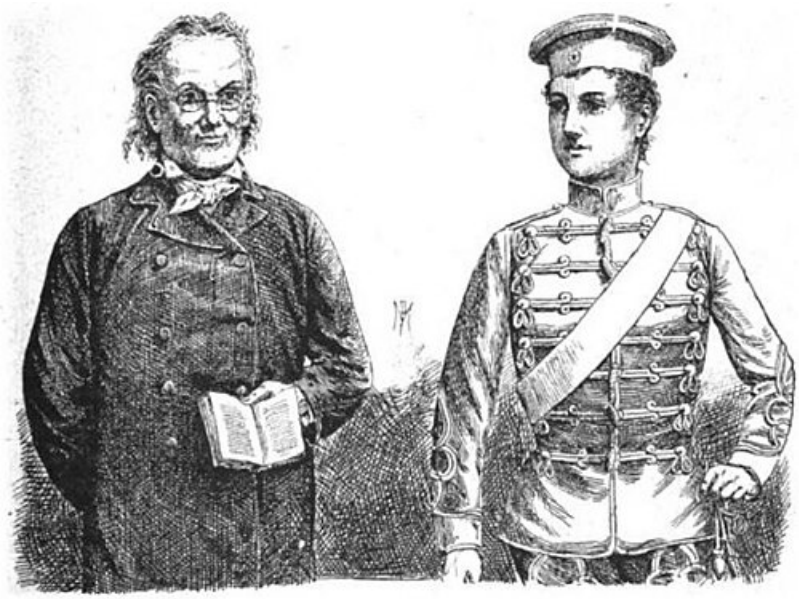
Joë Crocksonn

Comptable en chef des ateliers secrets

David Sandeman

Mage Élu, Grand Inspecteur Général en

de Gibraltar. Angleterre.



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Julius Hoffmann,
grand-maître du *Lotus Saint-Frédéric*, à Berlin.

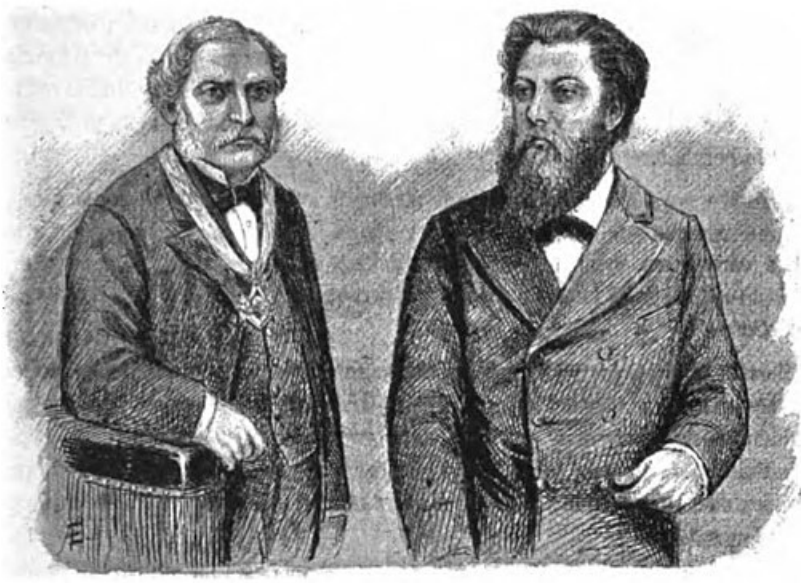
Dorothée Schultz,
grande-maîtresse des Mopses du Parfait Silence, à Berlin.



LES SŒURS MAÇONNES INDÉPENDANTES

Juliette Lamber
grande-maîtresse de la Loge *la Clémente Amitié*, à Paris

Diana Vaughan
grand-maîtresse du Triangle *Phébé-la-Rose*, à New-York.



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Esprit Hubert
Directeur de la *Chaîne d'Union* (affilié à plusieurs rites)

Jablochkoff
Souverain Grand Inspecteur général (du Rite Écossais)



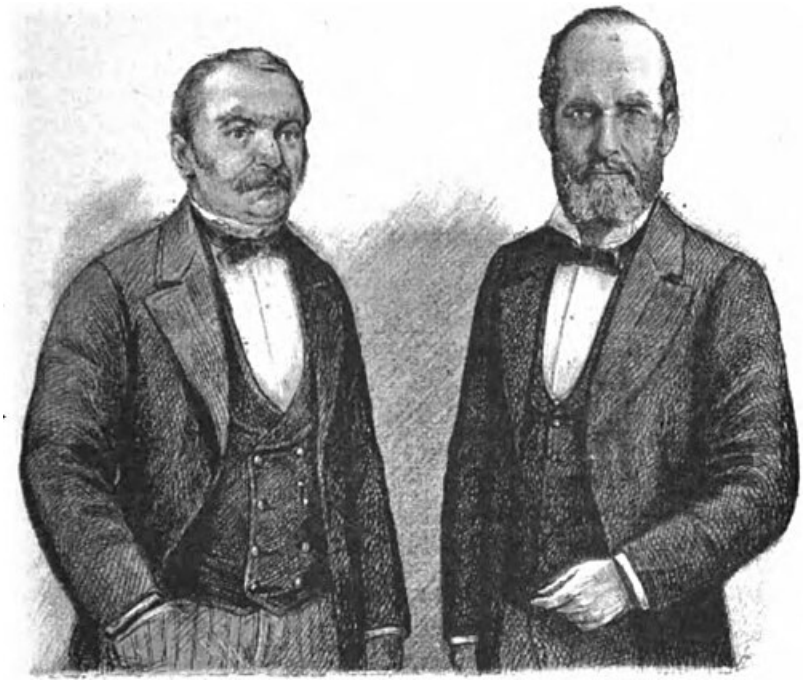
LES CÉLÉBRITÉS DE L'ÉVOCATION SPIRITE

Lady Sandhurst **Madame Blawatsky**



LES CÉLÉBRITÉS DE L'ÉVOCATION SPIRITE

Mistress Davies **A. Russel Wallace**



Allan-Kardec
fondateur d'une école spirite française

Leymarie
successeur du grand chef Allan Kardec



DEUX OCCULTISTES RIVAUX ET ENNEMIS

Jules Bois
Mage blanc

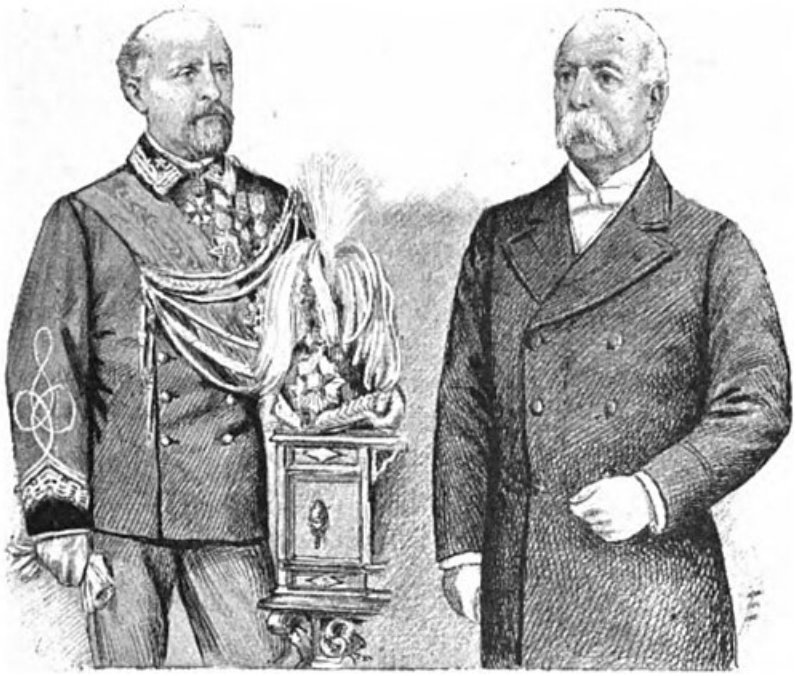
St. de Guaita
Mage noir



LES CHEFS SECRETS DE LA HAUTE MAÇONNERIE

Giovanni Bovio
Grand-Maître du Grand Directoire
Central de Naples

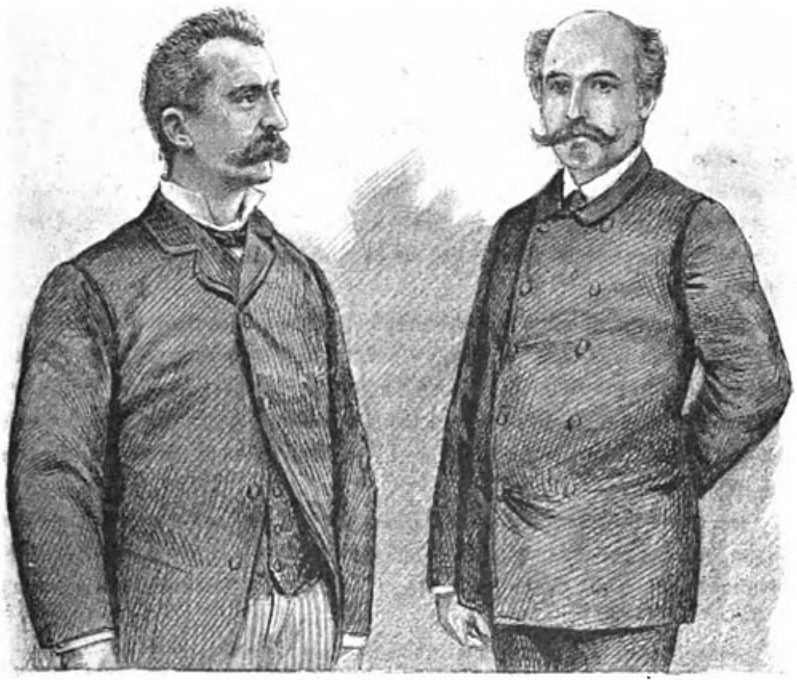
Ettore Ferrari
Grand-Assistant du troisième Chef
Suprême Dogmatique



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Le général Cadorna
Chef des envahisseurs de Rome, le 20 septembre 1870

Francesco Crispi
Exécuteur politique des décrets de Lemmi, pour l'Italie



LES PRINCIPAUX ADVERSAIRES DE LEMMI
dans la Franc-Maçonnerie :

Cavalotti
Député

Imbriani
Député



LES CHEFS INFLUENTS DU RITE FRANÇAIS

Edmond Lepelletier
Publiciste

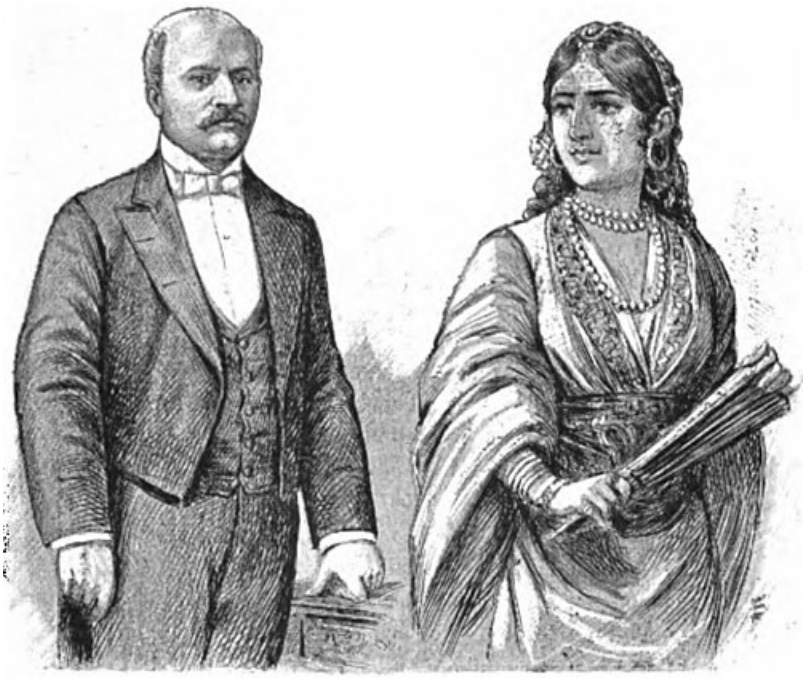
Severiano dit **de Hérédia**
Ancien ministre

Membres du Grand Collège des Rites, au Grand Orient de France



Marc Bédarride
Fondateur du Rite de Misraïm

Martinez Pasqualis
Fondateur du Rite des Illuminés martinistes



Cornelius Herz
Juif allemand

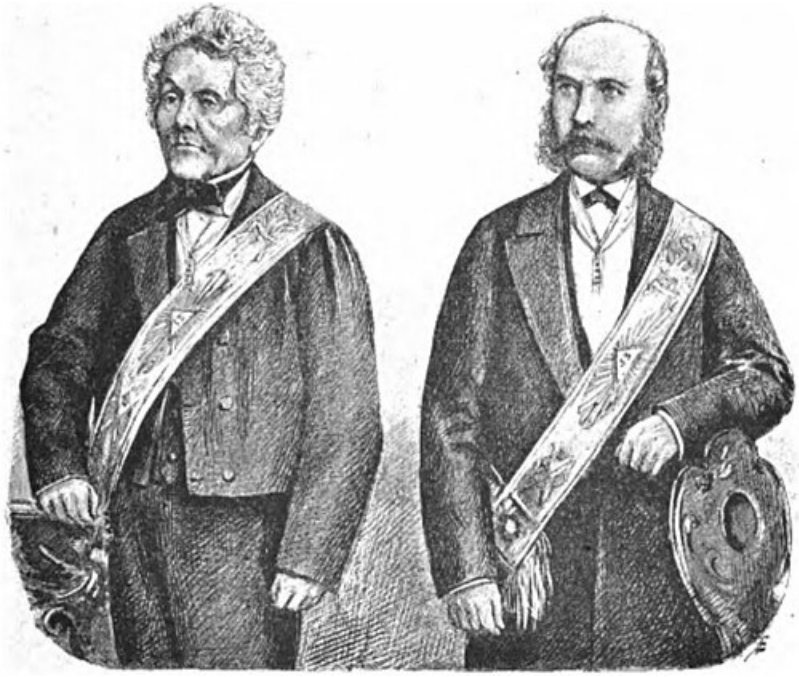
Noémi Kling
de Calcutta



LES JUIFS DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

Eugène Mayer
Directeur de la *Lanterne*

Camille Dreyfus
Publiciste, député



LES JUIFS DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

Adolphe Crémieux
(Suprême Conseil de France, Rite Écossais)

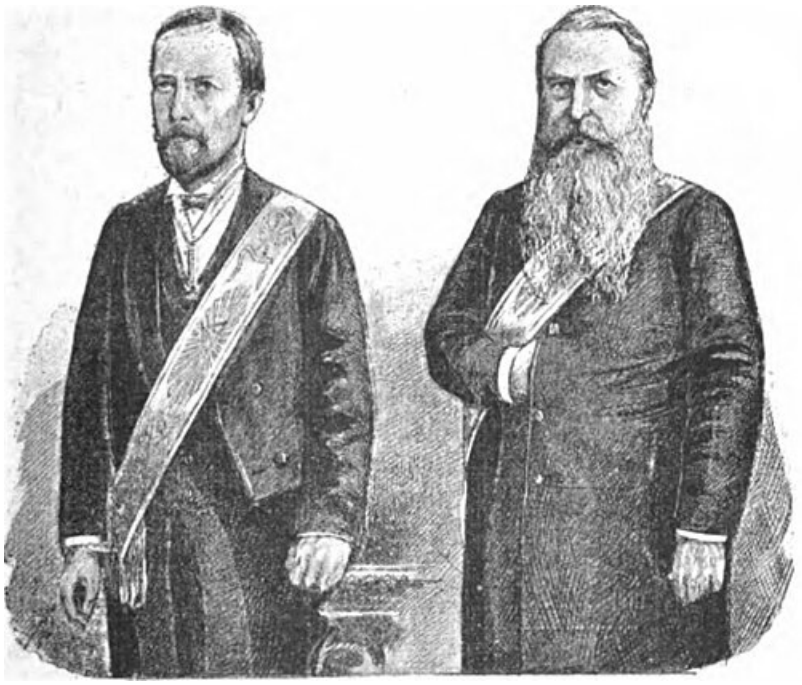
David Lévi
(Suprême Conseil d'Italie, Rite Écossais)



LES JUIFS DANS LA FRANC-MACONNERIE

Isaac Long
Créateur du Suprême Conseil de Charleston

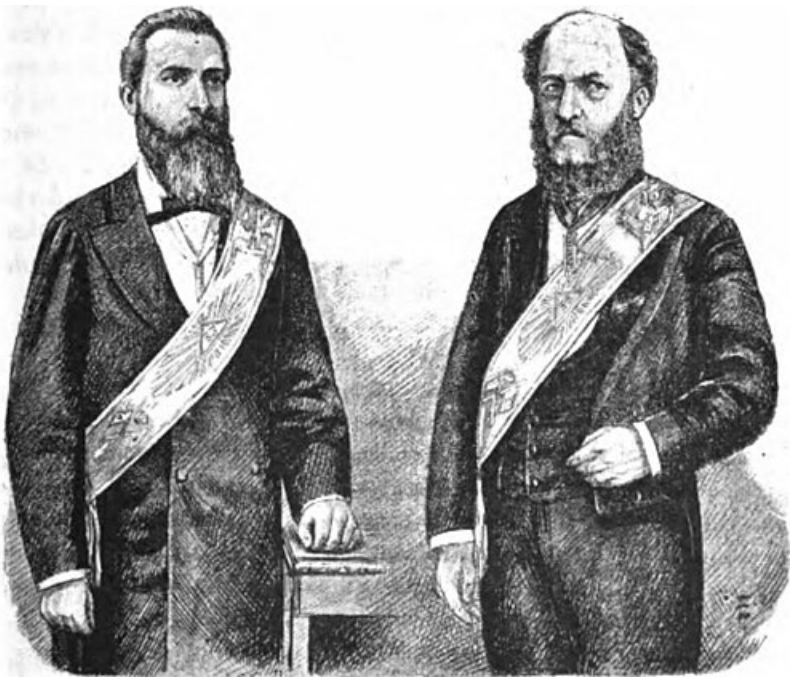
Moïse Holbrook
Grand-Maitre du Suprême Conseil de Charleston



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Jules Besançon
(Suprême Conseil de Suisse, Rite Écossais)

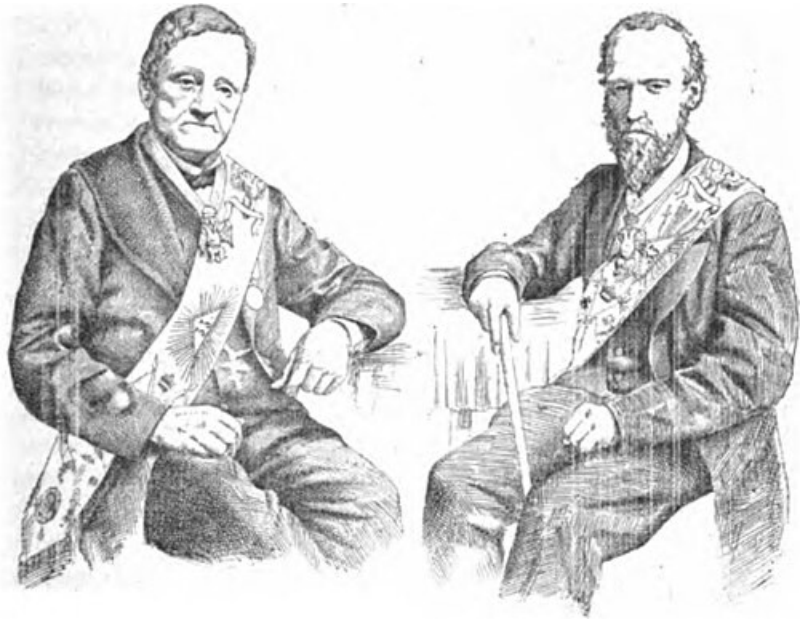
Robert Hamilton
(Suprême Conseil d'Angleterre, Rite Écossais)



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Benjamin Odio
(Suprême Conseil Écossais de Colon-Cuba)

John Montagu
(Suprême Conseil Écossais d'Angleterre)



Henri Paschoud **Eugène Duion**

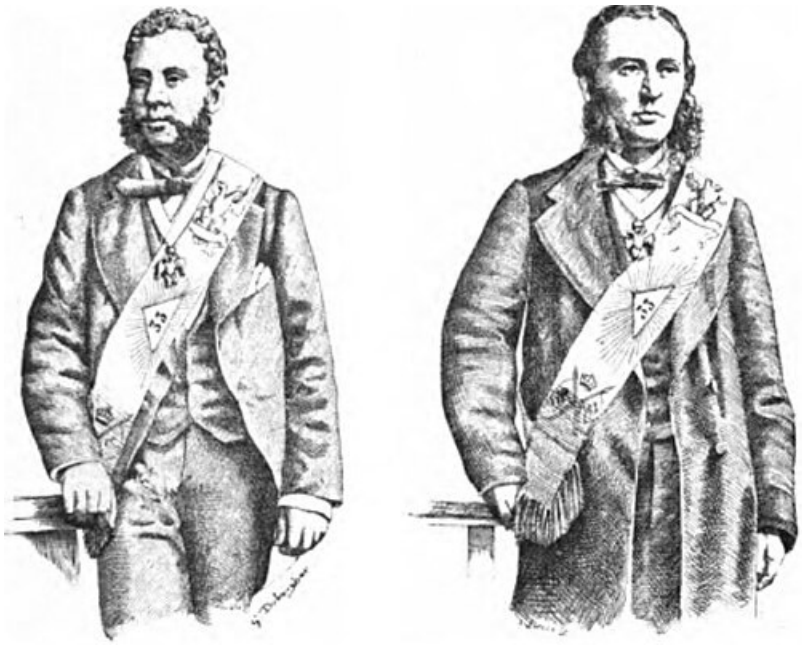
Membres du Suprême Conseil de Suisse, Rite Écossais Ancien Accepté.



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Georges Guiffrey **Jules Le Batteux**

(Suprême Conseil de France, Rite Écossais)



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

David-Elias Pierre
(Suprême Conseil de Cuba, Rite Écossais)

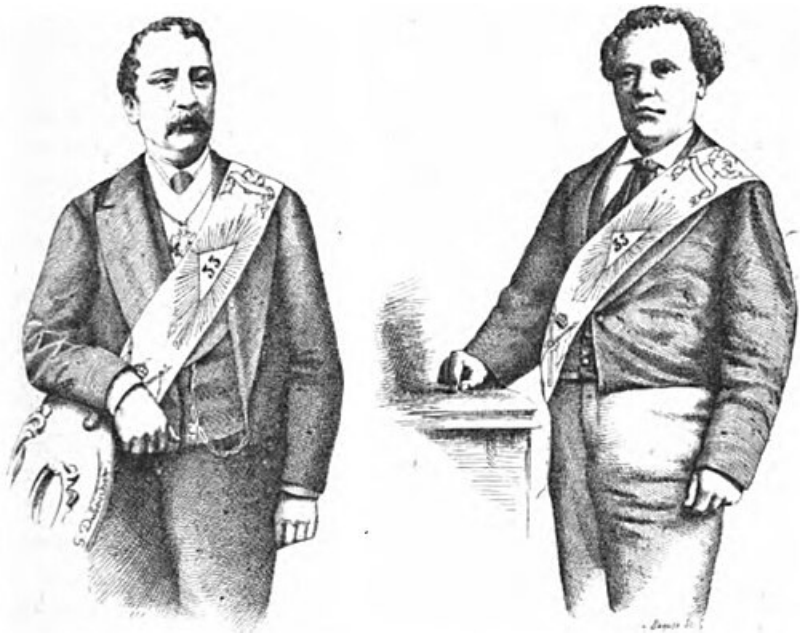
Henri Pappaërt
(Suprême Conseil de Belgique, Rite Écossais)



LES ILLUSTRATIONS FÉMININES DE LA POÉSIE MAÇONNIQUE

Désirée Pacault
Auteur des *Inspirations et Poésies*.

Augusta Holmès
Auteur de l'*Ode Triomphale du Centenaire de 1789*.



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Édouard Cluydis
(Suprême Conseil de Belgique, Rite Écossais)

Antoine Amberny
(Suprême Conseil de Suisse, Rite Écossais)



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Eugène Baud **Jules Duchesne**

(Suprême Conseil de Suisse, Rite Écossais)



Alfred Naquet **Armand Lévy**



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Jean Macé **Charles Bradlaugh**



LES FRANCS-MAÇONS DE HAUTE MARQUE

Henri Brisson **Edgar Montell**

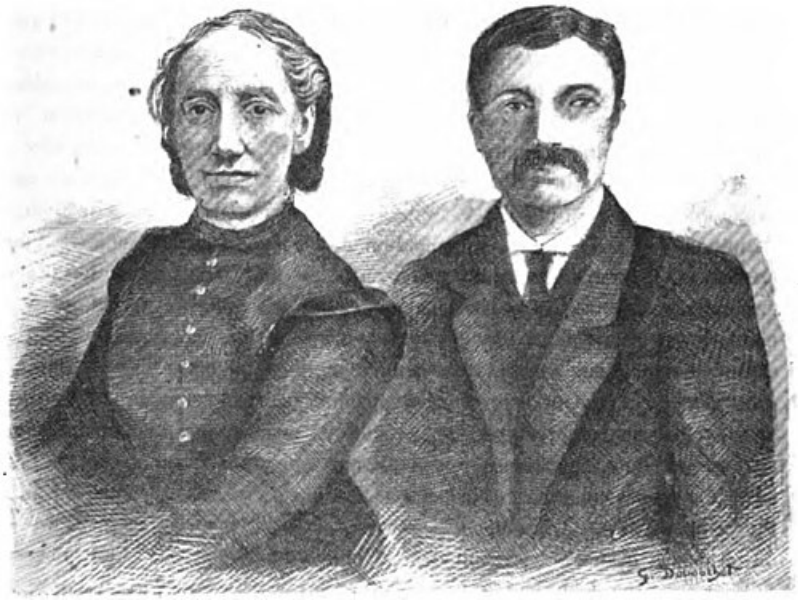


LES PÈRES DE L'ANARCHIE

Proudhon **Bakounine**



ÉLISÉE RECLUS



Louise Michel **Jean Grave**



Les QUATRE GRANDS HÉROS de L'ANARCHIE en FRANCE



FRANCS-MACONS POLITICIENS

Clovis Hugues **Albert Pétrot**



LE COLONEL ALBERT DE ROCHAS

PROMOTEUR DES RECHERCHES ET ÉTUDES SCIENTIFIQUES SUR L'ENVOUTEMENT



LES CÉLEBRITÉS DU SPIRITISME

Louis Figuier **Charles Fauvety**



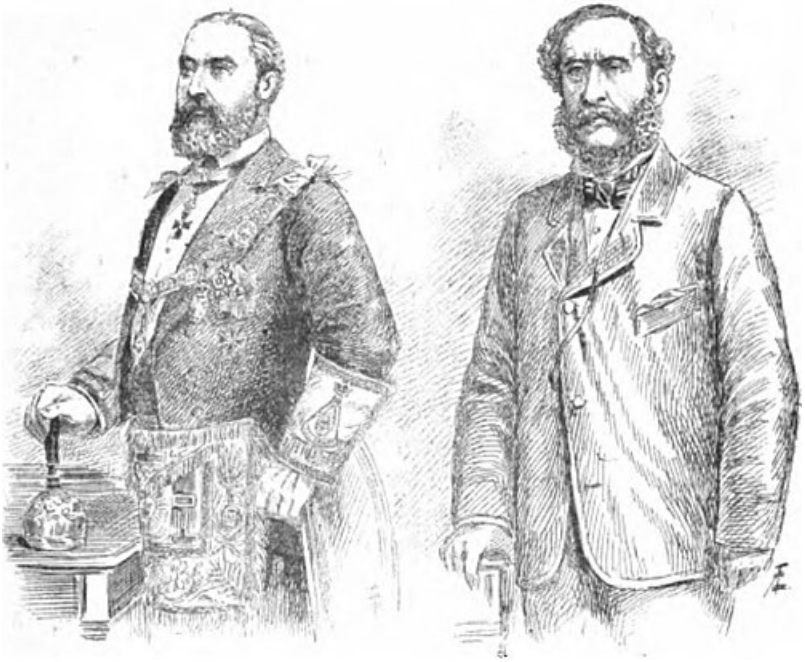
LES CÉLEBRITÉS DU SPIRITISME

Arthur Arnould. **Eugène Nus.**



DEUX PONTIFES DE L'OCCULTISME

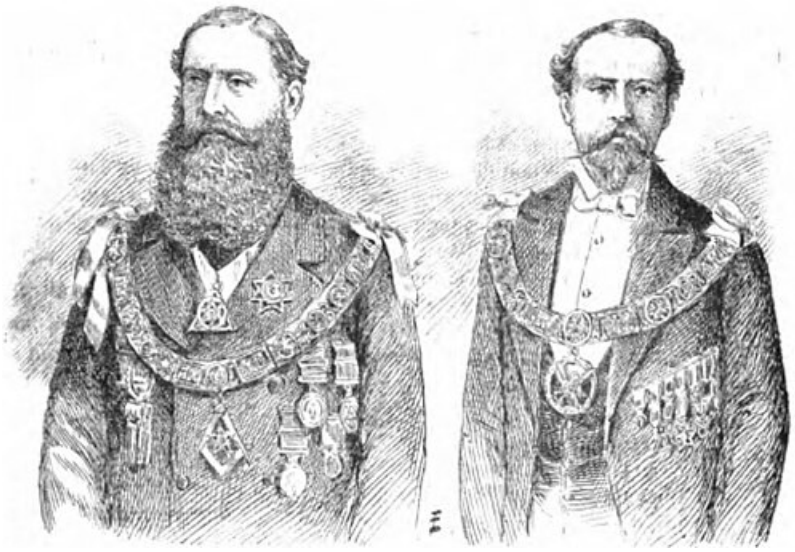
Le Sâr Péladan. **Éliphas Lévi.**



Prince de Galles
grand-maître

Comte de Carnavon
pro-grand-maître

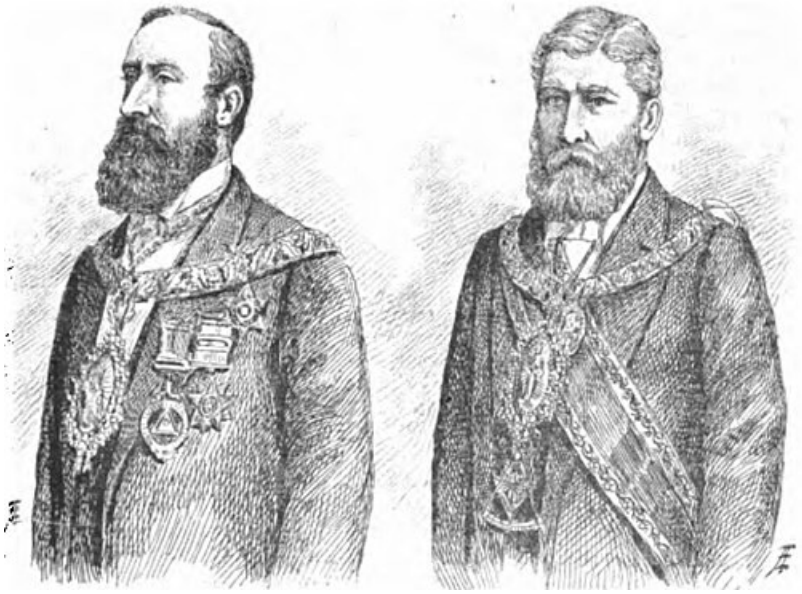
de la Grande Loge Unie d'Angleterre



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Comte de Lathom
grand-maître du Suprême Conseil d'Angleterre

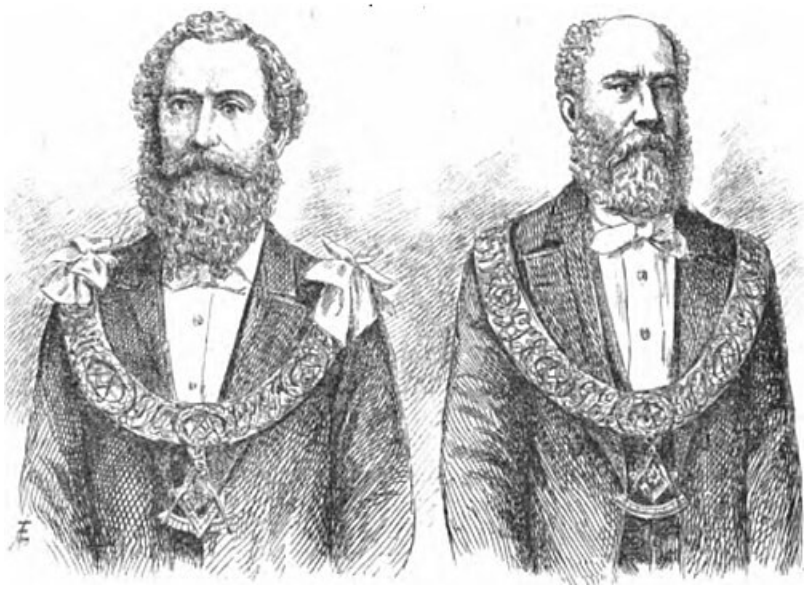
Colonel Shadwell Clerke
secrétaire général de la Grande Loge Unie d'Angleterre



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Comte Mar et Kellie
pro-grand-maitre de la Grande Loge d'Écosse

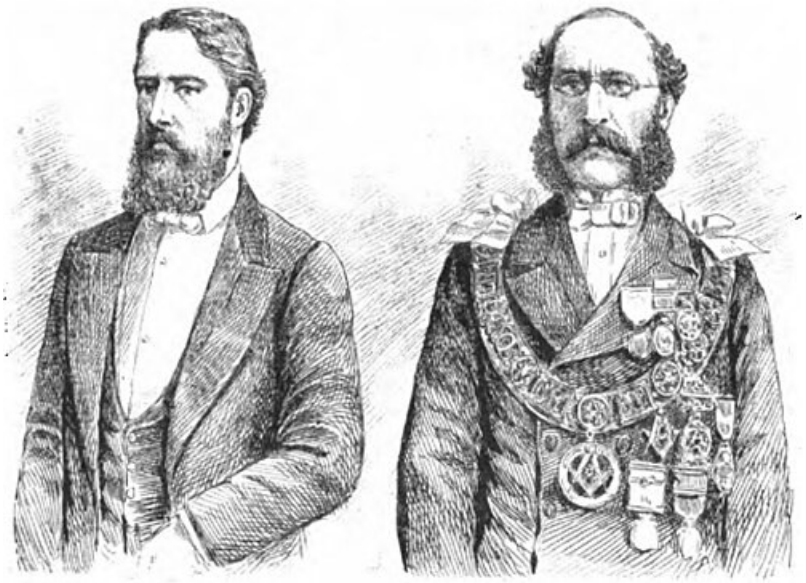
Colonel Archibald Campbell
pro-grand-maître du Suprême Conseil d'Écosse



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Due d'Abercorn
de la Grande Loge d'Irlande

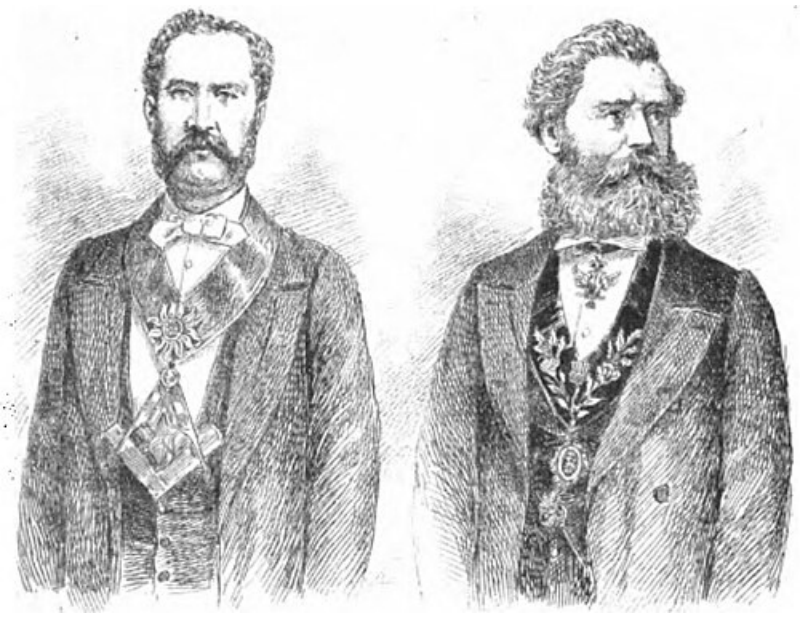
H. Juge Townshend
grand-diacre du Suprême Conseil d'Irlande



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Marquis de Martington
grand-maitre provincial de Derbyshire

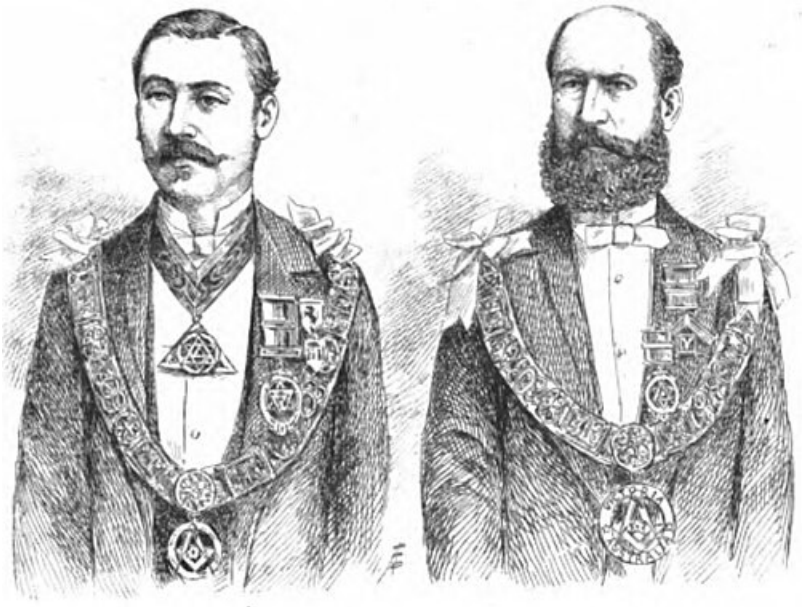
Colonel Henry Edwards
grand-maître provincial de Yorkshire



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

William Pearce
grand-maitre provincial de Glasgow

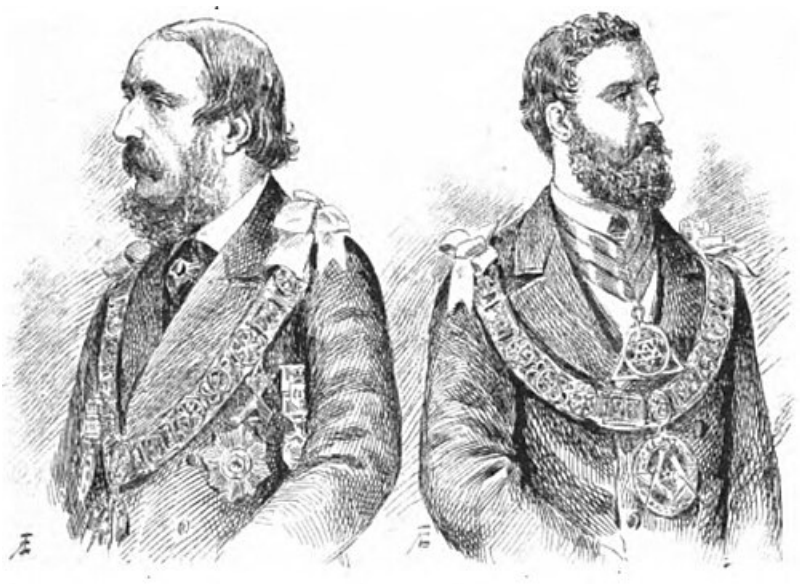
David Murray-Lyon
secrétaire général de la Grande Loge d'Écosse



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Colonel Malet de Cartaret
grand-maitre provincial de Jersey

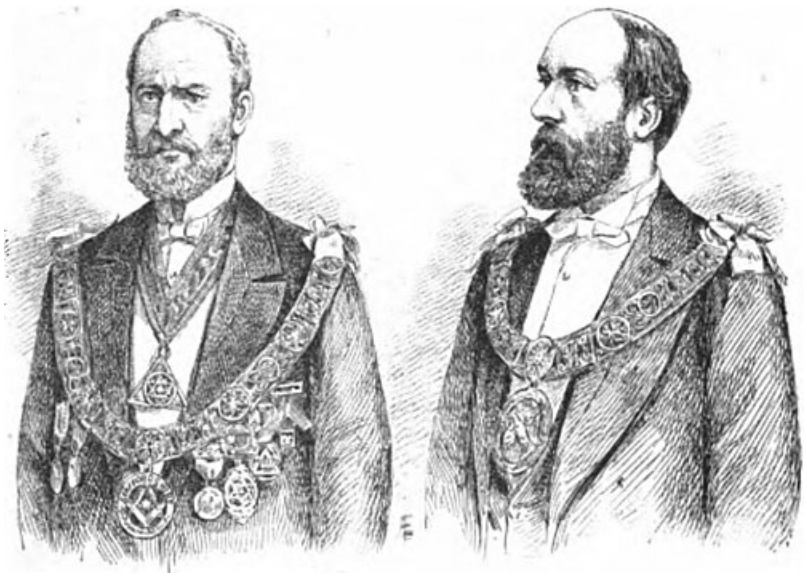
Sir W.-G. Clarke, baronet
grand-maître provincial de Victoria (Australie)



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Marquis de Londonderry
grand-maitre provincial de Durham

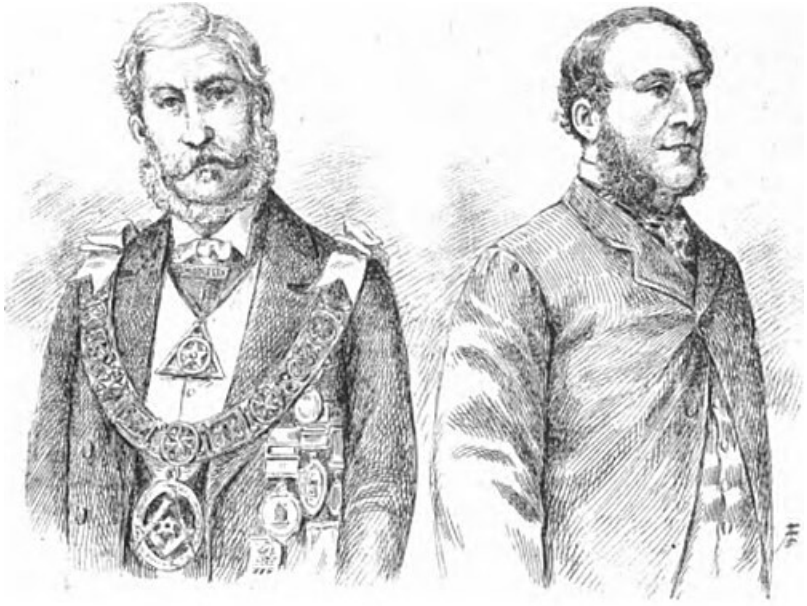
Vicomte Holmesdale
grand-maître provincial de Kent



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

Major George Tudor
grand-maitre provincial de
Staffordshire

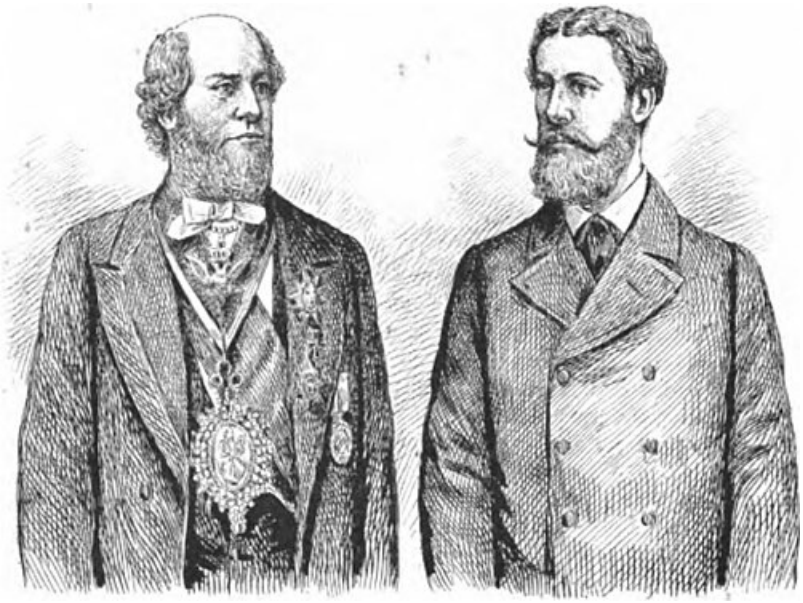
Vicomte Holmesdale
grand-diacre du Suprême Conseil
d'Angleterre



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

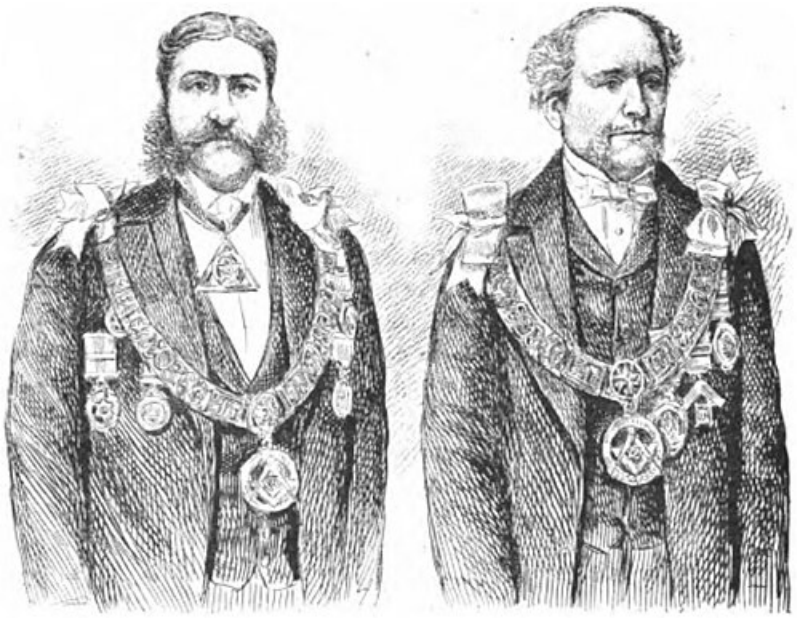
Colonel Francis Burdett
grand-maitre provincial de Middlesex

Lord Leigh
grand-maître provincial de Warwickshire



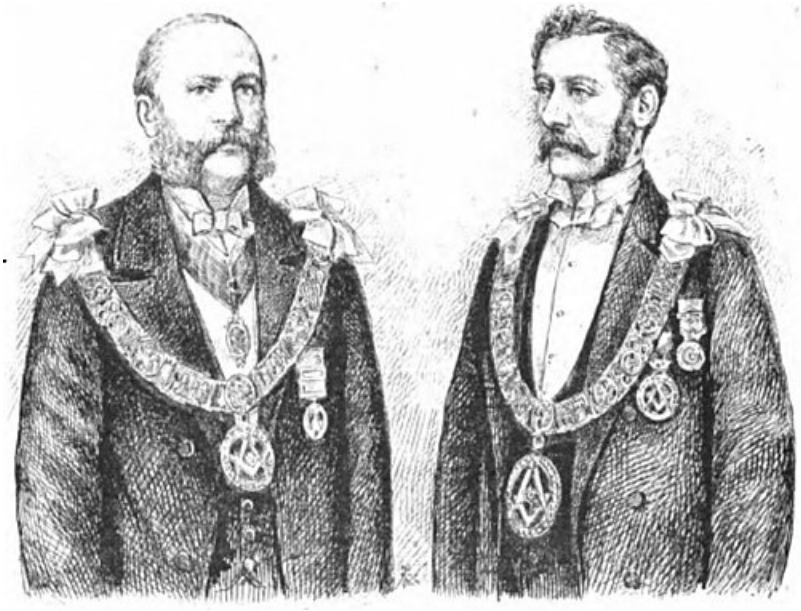
Sir N.-H. Shaw-Stewart
Grand-Maître de la Grande Loge d'Écosse

Comte de Ferrera
Grand-Maître provincial de Leiscestershire



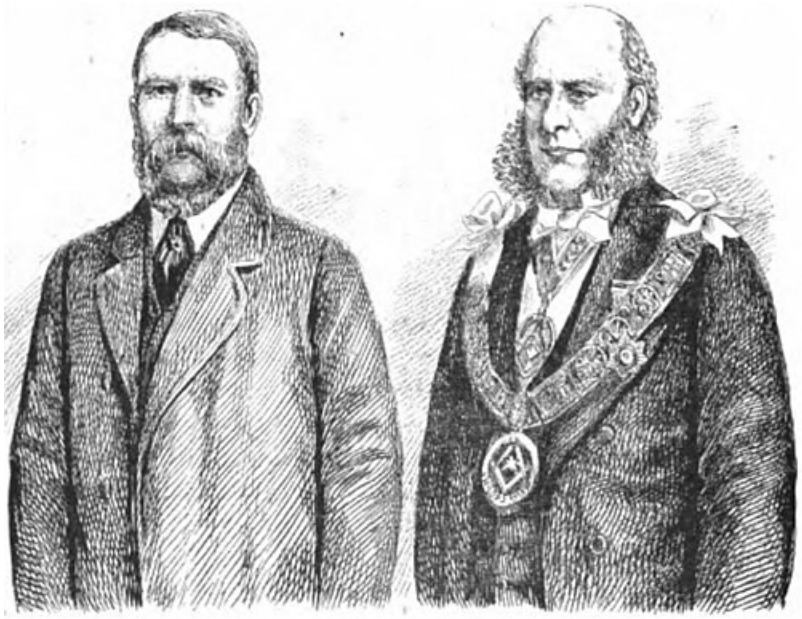
Colonel Gendre Starkle
Grand-Maître provincial de Lancashire (est)

Sir Walter W. Burrell
Grand-Maître provincial de Sussex



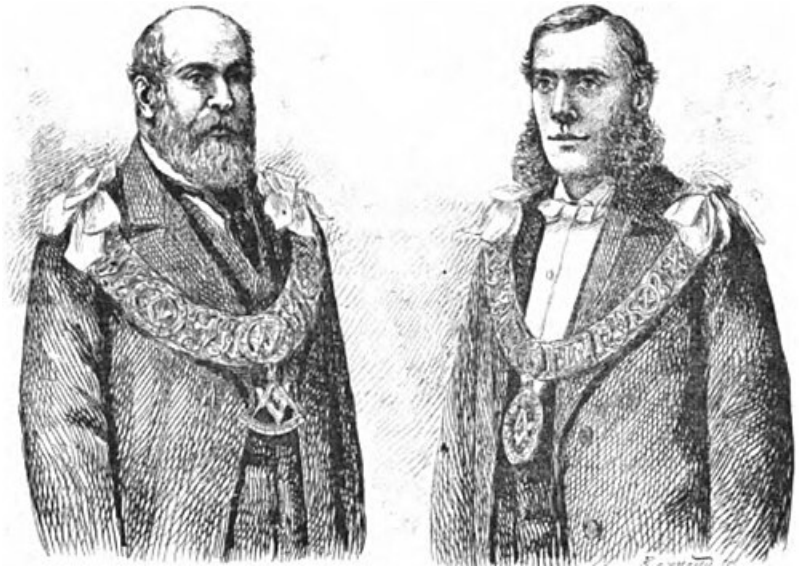
Comte de Mount-Edgeumbe
grand-maître provincial de Cornwall

Comte de Zetland
grand-maître provincial d'Yorkshire



Sir E.-A.-H. Lechmere
grand-maître provincial de Worcestershire

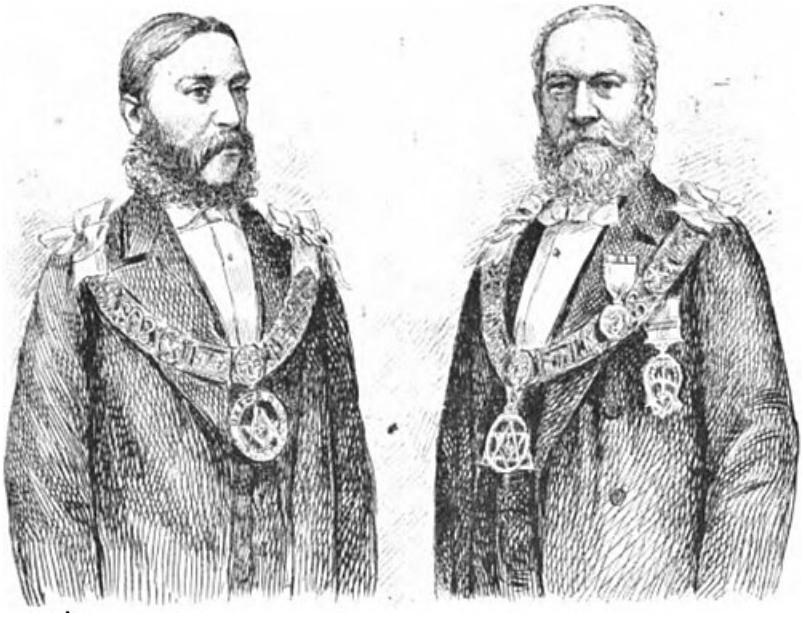
Sir Watkin Williams-Wynn
grand-maître prov. du Nord- Wales et Shropshire



LES HAUTS-GRADÉS DE LA MAÇONNERIE ANGLAISE

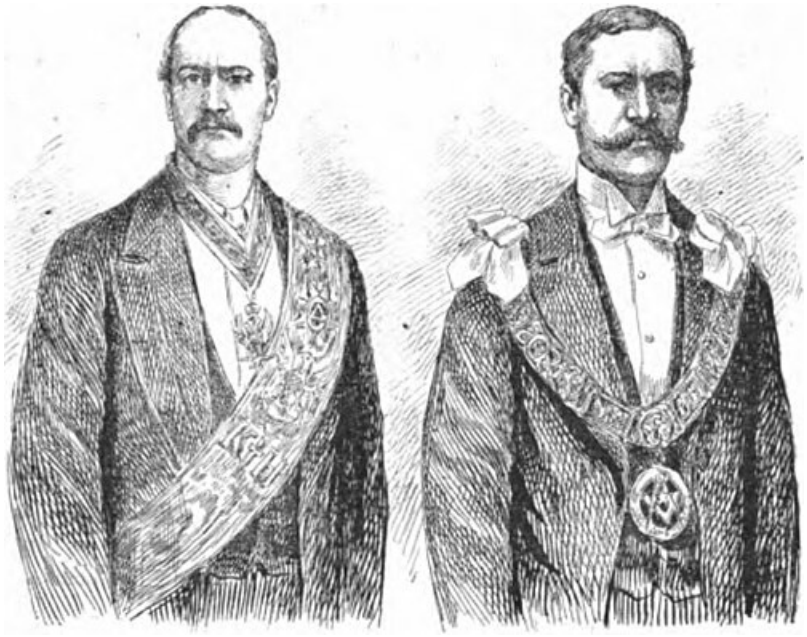
Sir Charles Lanyon
grand-maître provincial de County-Antrim.

Comte de Percy
grand-maître provincial de Northumberland.



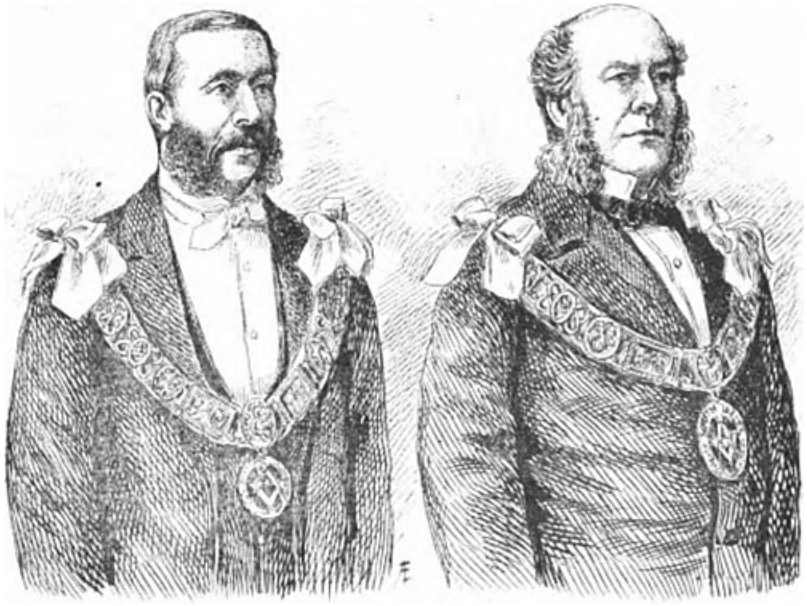
Comte de Jersey
grand-maitre provincial d'Oxfordshire.

Sir Thomas-Fred. Halsey
grand-maitre provincial de Heretfordshire.



Lord Arthur Hill
grand-maitre provincial de County-Down.

Lord Brooke
grand-maitre provincial de d'Essex.



Sir W.-W. Beach
prov. d’Hants et de l’île de Wight.

Sir George Elliot
grand-maitre provincial de South-Wales.



Jules Lermina
Chef de l'école spirite matérialiste.



Docteur Papus
grand-maitre des Loges martinistes.

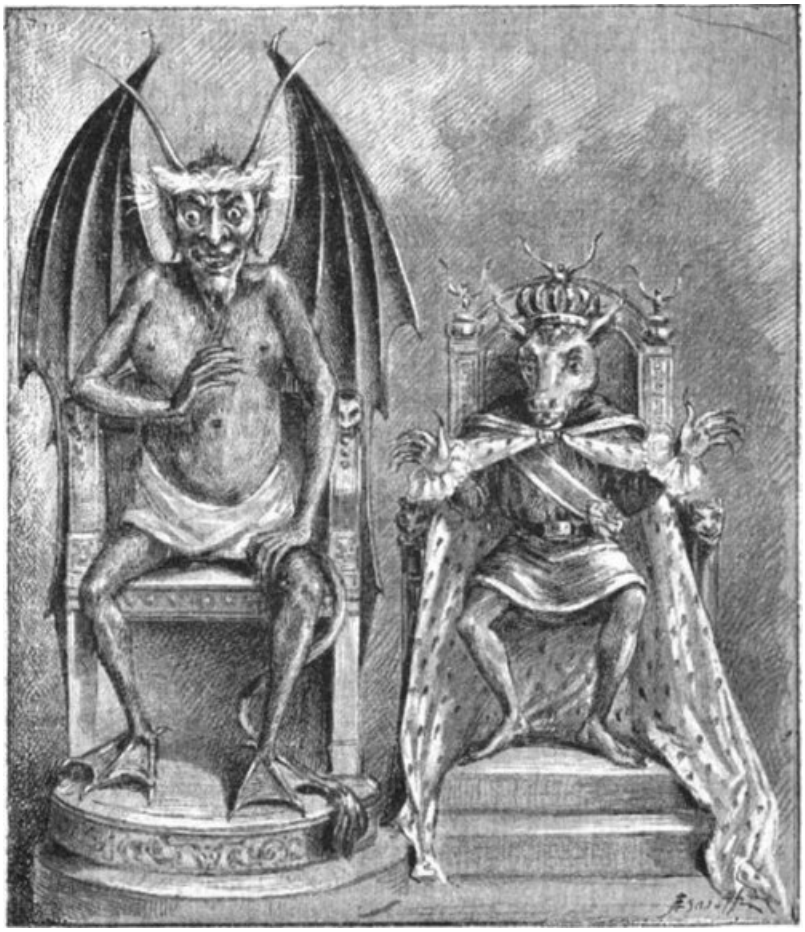
J.-K. Huysmans
le romancier de l'occultisme.



Romula Sanchez
(de Buenos-Ayres)

Renée Marell
(de Paris)

Les principaux démons, tels qu'ils apparaissent d'ordinaire



Belzébuth. **Moloch.**



Astaroth. **Astarté.**



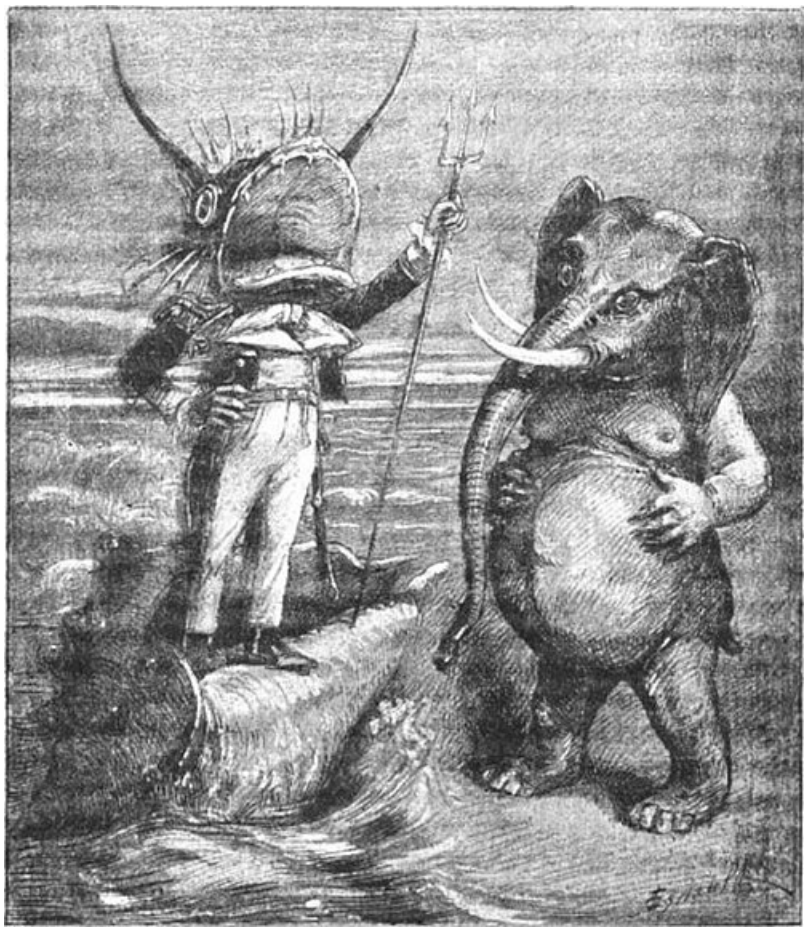
Belphégor. **Mammon.**



Asmodée. **Adramélech.**



Hermès. **Ariel.**



Léviathan. **Béhémoth.**



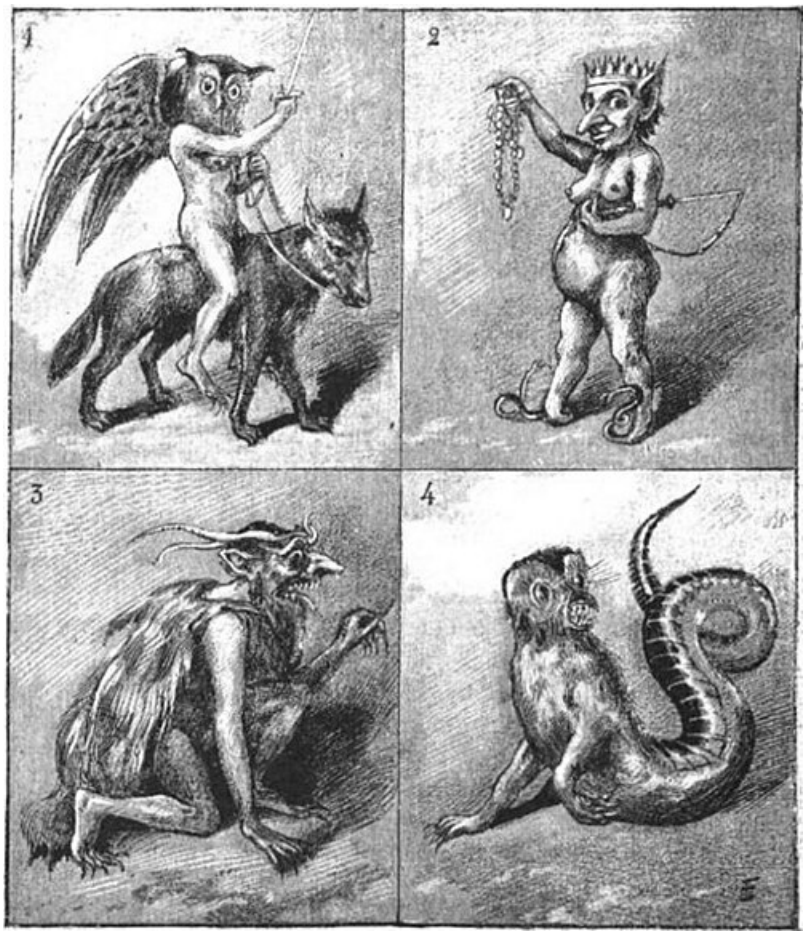
Abigor. **Baël.** **Alocer.**



1. **Orobas**. — 2. **Buer** — 3. **Léchies**. — 4. **Amduscias**.



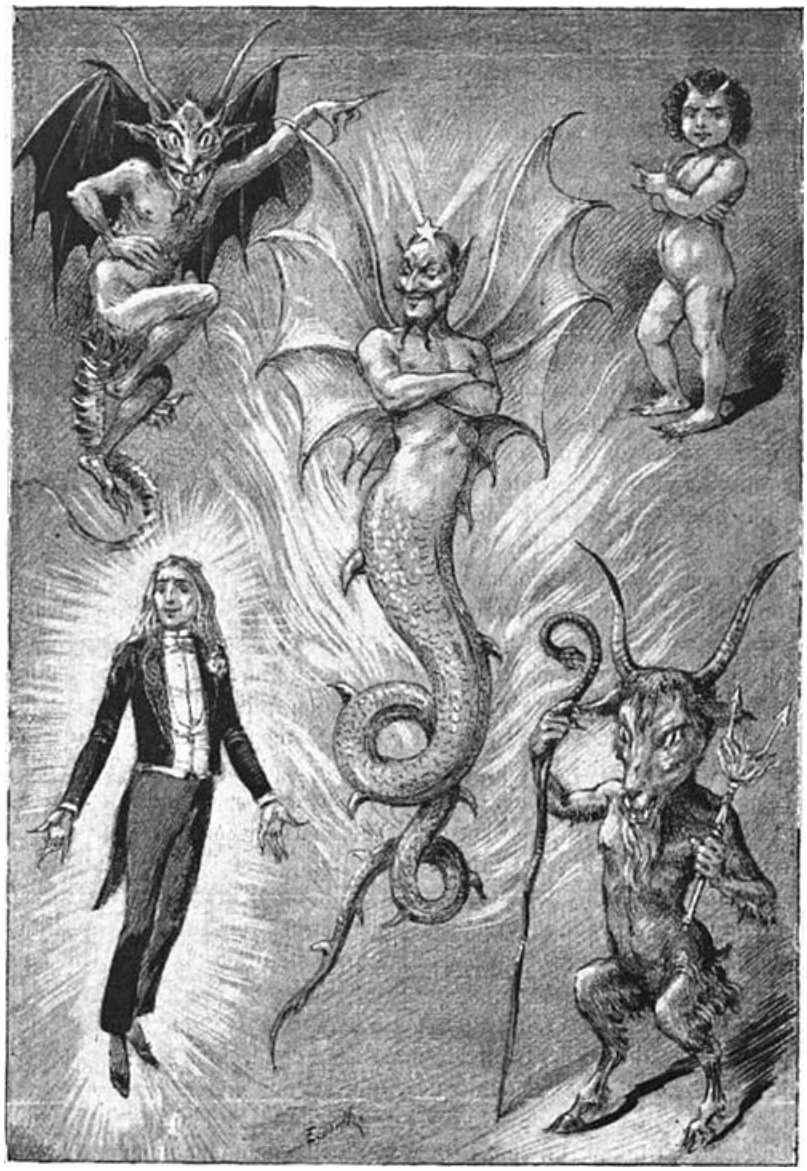
Haborim. **Zaébos.**



1. **Andras**. — 2. **Abraxax** — 3. **Eurynome**. — 4. **Amon**.



Cerbère. **Léonard.**



Satan ou **Lucifer**
sous ses formes les plus usitées d'apparition.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Raymonde Lanthier
- Acélan
- Cantons-de-l'Est
- M0tty
- Khardan
- Toto256
- Jahl de Vautban
- Cunegonde1
- Harmonide
- L3Plumes
- ManuD
- Challwa

- Chrisric
- Keymap9
- Sixdegrés
- Le ciel est par dessus le toit
- Illythr

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur